Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

HUITIÈME ANNÉE

Le

Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

— *Archives des Écrits de ce temps* —

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

HUITIÈME ANNÉE



PARIS

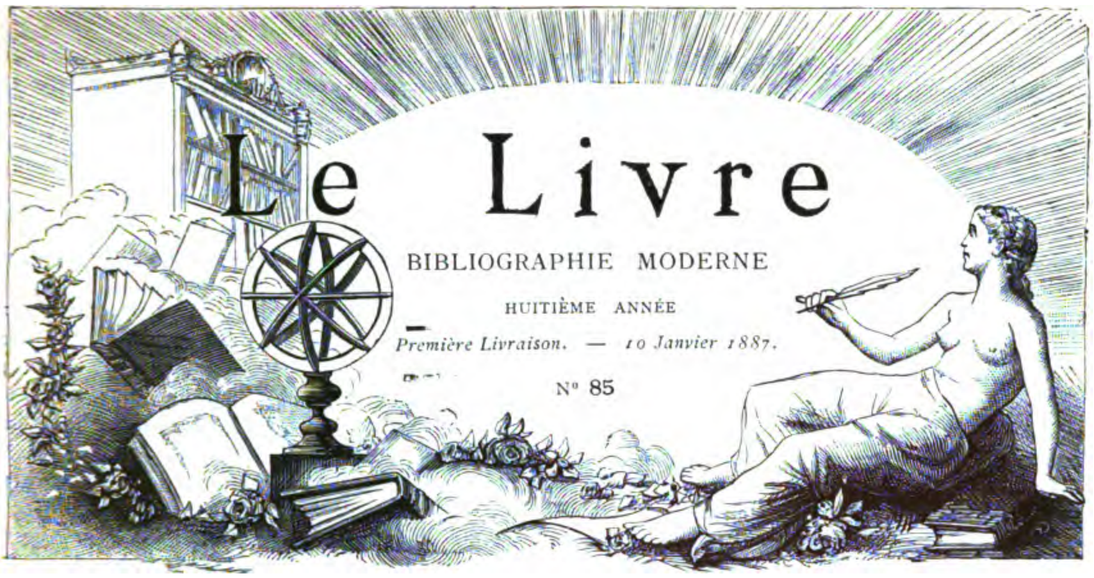
MAISON QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

OCTAVE UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1887

1857, ... 1868, ...



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Chimère, par Eugène Mouton. Paris, Librairie moderne, Maison Quantin, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 5o.

Sous une forme essentiellement amusante, qui va parfois jusqu'au plus haut comique, Eugène Mouton traite les questions les plus ardues de l'économie politique et sociale; pour être présentée par le côté gai et humoristique, sa philosophie n'en est pas moins absolument élevée, d'une rigoureuse logique et fort convaincante.

On connaît de longue date l'inimitable conteur des *Aventures du capitaine Cougourdan*, de *l'Invalide à la tête de bois* et de tant d'autres œuvres marquées au sceau d'une incontestable originalité; mais il nous semble avoir donné, dans *Chimère*, une note tout à fait nouvelle de son talent, en même temps que la preuve d'une rare souplesse d'analyse philosophique et morale. L'œuvre a plus d'un point de contact avec l'immortel *Jérôme Paturot*.

Par un ingénieux et pittoresque dédoublement de lui-même, son héros, un blasé, un souillé de la vie, un dégoûté de l'existence, ayant usé et abusé de tout, se trouve transformé en un être naïf et neuf, prêt à tout goûter avec son entière fraîcheur d'illusions, à tout étudier avec des yeux non prévenus, à tout éprouver. C'est ainsi qu'il pénètre peu à peu dans les dessous de la société, et qu'il se met au courant de ses problèmes sociaux les plus ardus, voyant tour à tour la face et l'envers des choses, s'initiant aux curieux mystères des œuvres philanthropiques que l'amour du bien paraît seul créer, guider, et qui ne sont souvent que les leviers d'une ambition, le marchepied dont se servent certains hommes pour arriver aux honneurs, à la fortune. Il faut voir de quelle plume acérée l'auteur décrit ces plaies secrètes, comme il les sonde habilement; le tout, sous le couvert d'une ironie toujours souriante et d'une inaltérable bonne humeur. A tous ces points de vue son livre aura le succès qu'il mérite; *Chimère* restera parmi les œuvres de philosophie amusante, mises à la portée de tous par un maître écrivain humoristique, et le lecteur y trouvera l'attrait du plus ingénieux roman. G. T.

Le Thé chez Miranda, par Jean Moréas et Paul Adam. Un vol. in-18. Paris, 1886. Tress et Stock, éditeurs.

Le Thé chez Miranda est, paraît-il, l'œuvre d'une esthétique nouvelle, personnelle à MM. Jean Moréas et

Paul Adam. Ni déliquescents, ni pessimistes, ni modernistes, impressionnistes non plus, non plus que décadents, — quoique en réalité tous parents très proches, bien qu'ils s'en défendent, — ils seraient, me dit-on, *symbolistes.* Symbolistes : soit ! Mais qu'est-ce alors que le symbolisme ? Ces messieurs devraient nous l'avoir dit. D'aussi grands qu'eux, je suppose, n'ont point reculé devant la nécessité d'exposer leur propre esthétique : Théophile Gautier a écrit la préface de *Mademoiselle de Maupin* et Victor Hugo la préface de *Cromwell.* En nous privant d'explication préalable, les auteurs nous réduisent à juger l'arbre d'après ses fruits, sans autres lumières que celles de notre goût. Ils jouent gros jeu, car, n'étant par rien préparés à comprendre les intentions peu communes des deux écrivains, nous courons grand risque de ne pouvoir nous élever jusqu'à l'intelligence des sublimités du symbolisme. A vrai dire, nous n'avons même pas tenté de le faire. Nous avons lâchement reculé devant la partie de nouveau casse-tête chinois qui nous était proposée, estimant que le jeu ne vaudrait pas les chandelles sans nombre qu'il nous faudrait y consumer, aussi longtemps tout au moins que les règles du jeu ne nous auraient pas été expliquées.

Cela ne veut pas dire que nous n'ayons pas lu le livre. Nous l'avons lu intrépidement depuis la première jusqu'à la dernière ligne. Nous avons assisté aux six soirées de thé chez Miranda, heureux qu'à l'imitation du Créateur, MM. Adam et Moréas se soient reposés le septième jour. Chaque soirée est remplie par deux récits d'aventures galantes visant ouvertement à la sensualité, accusant chez les « héros » des perversités variées et des perversions de sens moral parfaitement ignobles (une mère violant son fils, jeune officier qui ne se dégage des obsessions de l'incestueuse qu'en la poignardant). Tout cela est écrit en un style musqué, précieux, prétentieux, où la langue est soumise aux plus cruelles tortures.

Chaque récit est précédé d'une sorte de logogriphe — en prose poétique plus tourmentée s'il est possible et plus obscure encore — où nous est décrit le décor de la soirée, chaque soirée se passant dans un décor nouveau.

Le livre est profondément ridicule et choquant, et l'est d'autant plus que, parmi toute cette folie, il y a une dépense, un gaspillage énorme de talent.

E. C.

Dernières nouvelles, par Léon Tolstoï. Paris, Nouvelle Librairie parisienne, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Mme Éléonore Tsakny vient de traduire en français les *Dernières Nouvelles* du comte Léon Tolstoï. Ce sont trois récits, intitulés *la Mort d'Ivan Iliitch, le Roman d'un cheval* et *Un pauvre diable.*

Malgré l'intérêt et l'originalité du *Roman d'un cheval,* où le vieux Kolstomier, un cheval pie d'illustre naissance, conte aux autres chevaux, ses compagnons d'écurie, l'histoire de sa vie, ses premières espérances, ses déboires et ses souffrances, et où l'on assiste à la fin lamentable du pauvre animal; malgré l'émouvante peinture de mœurs russes, qui s'appelle *Un pauvre diable,* c'est surtout à la nouvelle par laquelle débute le volume, à *la Mort d'Ivan Iliitch,* que nous nous attacherons, comme à l'une des choses les plus extraordinaires produites dans la littérature moderne.

Rarement on a décrit avec plus d'exactitude navrante, avec plus de persuasion, avec un plus poignant cri d'humanité torturée les sensations d'un homme atteint d'une maladie mortelle et suivant, jour par jour, heure par heure, toutes les phases de son mal, jusqu'au moment où l'infortuné exhale, en pleine connaissance, son dernier soupir. On croirait lire un journal de la souffrance humaine, souffrance physique abominable, unie à la plus horrible souffrance morale que l'on puisse imaginer.

Autour d'Ivan Iliitch tout continue de vivre, de marcher, d'aller et de venir comme d'habitude, tandis que déjà il sent au fond de son être le mystérieux grouillement de la grande décomposition finale qui commence. Il souffre autant de cette idée que les autres vont continuer à vivre, à manger, à rire, à aimer, que de savoir que lui-même bientôt n'existera plus et retournera à l'inconnu, au néant peut-être! Sa femme, sa fille, son futur gendre, tout lui pèse, tout lui devient odieux, insupportable, et il n'a encore de tendresse réelle, d'indulgence que pour son fils, le petit collégien, parce qu'il sent que celui-là l'aime vraiment pour lui-même, et que les autres sont las de la longueur de sa maladie, ne cachant même pas trop leur désir de voir finir une pareille existence. Toutes les transitions de cette maladie mortelle, tout ce qui bouillonne, s'agite inutilement, vainement, dans la tête et le cœur de l'infortuné malade, du désespéré moribond, sont l'objet d'une étude fouillée avec un talent extraordinaire.

On sort de cette lecture saisissante avec l'impression d'un épouvantable cauchemar de la vie réelle, le cauchemar éternellement vrai de la souffrance et de la mort.

Une Faute de jeunesse, par Alexandre Boutique. Paris, L. Frinzine et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est avec un vif et croissant intérêt que, depuis ses heureux débuts dans les lettres, nous suivons l'auteur de *Xavier Testelin,* des *Amants adultères,* de *Mal mariée,* et c'est avec un sensible plaisir que nous constatons la rapidité et la continuité de ses progrès; chacun de ses livres, avec une note nouvelle, une observation plus étendue, apporte la preuve de ses incessants efforts, de sa marche vers le succès littéraire, le seul que l'on doive ambitionner.

Certainement, son dernier volume, *Une Faute de jeunesse,* est le mieux charpenté, le plus solidement construit de ses romans; on sent que l'auteur est de plus en plus maître de son sujet et de sa plume; il

trace d'une main assurée ses personnages, les campe bien dans leur atmosphère propre, les lance ou les retient dans le cours de l'action avec un art véritable, comme quelqu'un qui sait où il va et ce qu'il veut. Les situations de son œuvre nouvelle sont bien équilibrées, les événements se suivent sans se heurter, découlant les uns des autres, ainsi que dans la vie; pas de complications voulues, romanesques, ni de tricheries; il y a là un grand labeur, un sincère travail d'observateur, et le résultat est de ceux dont peut se féliciter à bon droit un écrivain.

Nous n'entreprendrons pas de raconter ce roman, d'une trame simple et vraie, qui conduit le lecteur par des situations réellement émouvantes jusqu'à un dénouement tragique. Mais nous pouvons dire que les caractères du grand commerçant-mécanicien Laguillermie, de son gendre, l'inventeur Fernand Duvernel, ainsi que la délicate figure d'Henriette Laguillermie et la silhouette tourmentée de Jeanne Dorius, la courtisane, sont dessinés avec un rare bonheur et une grande solidité. Du reste, les personnages accessoires, tels que le contremaître Toussaint, le gommeux Stéphen Beauval, la tante Lise, sont étudiés avec le même soin, la même préoccupation de la vérité.

Le seul reproche que nous croyons devoir faire à l'écrivain, c'est de se montrer parfois un peu trop déclamatoire; il s'est de temps en temps laissé séduire par l'attrait de longues tirades, tantôt sur un sujet, tantôt sur un autre, qui enlèvent à l'action un peu de sa force, en la délayant, en distrayant l'attention. Mais ce n'est là qu'une faute de détail qui n'enlève rien à la valeur intrinsèque d'*Une Faute de jeunesse*, et que nous ne relevons que pour mieux faire valoir les qualités d'une œuvre de réel mérite.

Une Altesse impériale, par ARY ECILAW. Paris, A. Lemerre, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Doit-on se préoccuper sérieusement du mystère dont on enveloppe ce livre, comme tous les précédents livres d'Ary Ecilaw; doit-on simplement l'étudier au point de vue de sa valeur littéraire ? C'est ce que se demande avec une certaine méfiance tout critique désintéressé, placé en face d'*Une Altesse impériale*. Ce n'est plus, en effet, si l'on en croit la chronique scandaleuse, d'un simple roman qu'il s'agit, d'une œuvre, soit de pure imagination, soit d'observation littéraire et humaine; c'est un livre de combat, de vengeance, de justice, une protestation, un pamphlet, une arme de guerre. Qu'y a-t-il de vrai dans cette fantastique aventure de la princesse Aline des Balkans, de l'outrage dont elle a été victime, de son mariage avec le grand-duc, fils du czar des Tartares, puis de cet enfant enlevé et de ce conspirateur pendu ? On sent sous ces noms transparents un drame passé à la cour de Russie. Nous laissons les amateurs de scandales, les fureteurs de sous-entendus, les gourmands de romans à clef, chercher le secret de ce livre, s'il y en a vraiment un, et nous nous bornerons à dire qu'au point de vue littéraire, le livre d'Ary Ecilaw n'est ni meilleur ni plus mauvais que quantité d'œuvres similaires, dont personne ne parlerait, dont nul ne s'occuperait, si l'on ne flairait entre ses pages un gros scandale. Qui nous dit, par ces temps de mystification à outrance, que nous ne nous trouvons pas tout bonnement en présence d'une adroite réclame, destinée à aguicher la curiosité des blasés ? C'est peut-être l'unique clef du mystérieux volume.

Les Adorées, par JOSEPH MONTET. Paris, A. Lemerre, 1886. Un volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les conteurs goûtés du moment, car on ne saurait nier la faveur dont jouit cette forme littéraire, M. Joseph Montet est classé comme un des plus habiles; le livre qu'il vient de publier justifie ce succès. Sous ce titre, *les Adorées*, il fait paraître une série de nouvelles vivantes, mouvementées, d'une forme très soignée et qui révèlent un écrivain véritable. Le lecteur n'aura que l'embarras du choix entre les vingt études qui composent le volume, car l'auteur semble avoir voulu y mettre un échantillon complet de la souplesse de son talent et de la réelle habileté de son savoir-faire. On lira avec plaisir cette réunion de contes pris sur le vif, et au milieu desquels perce la note saisissante de l'observation sous une forme attrayante et intéressante. Nul doute que le public ne fasse un excellent accueil au livre que M. Joseph Montet a intitulé *les Adorées*. G. T.

Grappinus de Gigondas, par TIENNOT DES ABLETTES. Paris, L. Frinzine et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur, que son pseudonyme, je le confesse, déguise complètement à mes yeux mal expérimentés, s'est souvent « demandé pourquoi les romanciers n'ont point cherché encore à tirer parti de ce que la Franche-Comté offre de neuf et de pittoresque ». C'est une lacune qui existe apparemment, puisqu'il le dit, et qu'en tout cas il prétend combler. Pour cela, il nous introduit dans le village de Mirange, sur les bords de l'Oignon, et il y fait dérouler tout un mélodrame à trahisons, à crimes, à surprises, et, finalement, à vertu récompensée, dont les principaux personnages sont un capitaine au long cours venu on ne sait d'où planter ses choux à Mirange, l'instituteur Alexandre-Pompée-César Grappinus de Gigondas, né dans le département de Vaucluse; Mme la comtesse de Castel-Néva, Espagnole transplantée en France; sa nièce, Mlle Martial, fille de sa sœur et d'un colonel de l'Empire; Mme de Linsac, charmante Parisienne; le marquis Ludovic-Honoré de Kervec, faux marquis et faux Breton, né sur une grande route, de quelque gitane; M. Marville, ancien préfet de l'Empire, retiré en Franche-Comté depuis la chute du régime impérial; son fils Gustave, et enfin un horrible brigand cosmopolite, Tristan-le Noir, *alias* James Dundeley. Avec des éléments semblables, il est clair que les mœurs franc-comtoises ne peuvent manquer d'être étudiées sur le vif. Ce n'est

pas qu'on ne rencontre aussi quelques indigènes : il y a M. Grosbois, le maire, que personne n'a jamais vaincu le verre à la main et auquel l'instituteur Grappinus de Gigondas seul peut être égalé pour le fleuri du langage; il y en a plusieurs autres encore, hommes et femmes, mais ce ne sont que des comparses plus ou moins grotesques.

Il paraît que ce long récit divaguant est destiné, non seulement à ouvrir aux romanciers contemporains la mine de la Franche-Comté, mais encore à faire rire les lecteurs. Il est fait pour atteindre son second but aussi merveilleusement que le premier. B.-H. G.

Les Possédés (Bési), par Th. Dostoïevsky. Roman traduit du russe par Victor Derély. 2 vol. in-18. Paris, sans date. Librairie Plon.

Les liseurs de romans non prévenus, qui ouvriront le premier de ces deux volumes de quatre cents pages en petit texte et s'engageront dans cette lecture de longue haleine, iront-ils tous jusqu'au bas de la huit centième page ? Assurément non. Le plus grand nombre lâchera pied avant la trentième, peu franchiront la centième.

D'admirateurs zélés, à peine un petit nombre verra le mot « fin ». C'est que l'étape n'est pas seulement d'une longueur inusitée, c'est aussi que la route est terriblement rocailleuse, coupée de fondrières, défoncée dans toute sa désespérante étendue, sans un repos. Nous connaissions déjà par *Krotkaïa* le procédé de l'écrivain russe, sa méthode d'analyse psychologique incessante, torturante, partout substituée à l'action qui est rarement décrite, si ce n'est par les mouvements qu'elle produit dans la conscience des personnages en scène, scrutée, fouillée sans relâche, avec de perpétuels recommencements qui ne vont point sans de décourageantes lassitudes, même pour le lecteur le plus résolu à acheter la sensation littéraire à tout prix.

Ces *possédés* (en russe : « les diables » *Bési*) ne sont autres que les *nihilistes*. Le roman cependant ne nous donne aucune information sur le but politique ni sur les réformes sociales que la secte se propose d'atteindre et de réaliser, non plus que sur sa mystérieuse organisation. Dostoïevsky s'est attaché à faire connaître exclusivement le personnel révolutionnaire, la valeur intellectuelle et morale, l'état d'âme des conspirateurs. Si les résultats de cette enquête sont exacts autant qu'elle est elle-même sincère, le nihilisme en reste à jamais avili, et le caractère du peuple russe, en général, singulièrement diminué. Les sept ou huit affiliés qui poursuivent l'exécution d'un complot par le scandale, le meurtre et l'incendie, dans une petite ville de province éloignée du centre (tel est le thème du roman), tous sont, à divers degrés, fous à lier plus ou moins à l'étroit; et non seulement eux, mais aussi, et sans une exception, tous les personnages du roman, tous les habitants de la ville, véritable métropole de la démence. Par quelque trait de caractère la sympathie du lecteur commence-t-elle à s'attacher à l'un d'eux, qu'elle s'en écarte presque aussitôt, détournée par quelque nouveau trait témoignant du désordre de l'esprit ou d'une incurable bêtise. Quant aux motifs qui poussent les possédés à s'affilier à la secte nihiliste, — Dostoïevsky a trouvé le mot juste, — on n'en découvre pas d'autre chez la plupart qu'une très exacte « possession du diable ». Monomanes et imbéciles commettent les crimes les plus abominables avec une inconscience absolue, sans savoir pourquoi, par niaiserie, pour rien, obéissant aveuglément à un chef plus scélérat, qui n'a même pas la foi révolutionnaire. Monomanes aussi et non moins imbéciles, les fonctionnaires du gouvernement, du plus grand au plus petit, et, à leur suite, tous les bourgeois de ce Charenton russe, qui se font les complices des conspirateurs, jusqu'à ce que l'accomplissement des pires forfaits leur ouvre les yeux et jette l'épouvante en leurs moelles. *Les Possédés* laissent déconcerté, troublé, en rien charmé, le lecteur qui a le courage d'aller jusqu'au bout, et pourtant ce roman bizarre, fatigant, irritant, énigmatique, est, en dépit de frappantes inégalités, l'œuvre d'un cerveau puissant et d'un grand artiste. E. C.

Céleste Prudhomat, par Gustave Guiches. *Mœurs de province*. Paris, Librairie moderne (maison Quantin), 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Prudhomat, épicier-limonadier-barbier d'un village du haut Quercy, met sa fille en pension à la ville et se gonfle d'orgueil et de joie quand Angélique-Céleste passe avec succès son examen d'institutrice. Nommée, non sans peine, institutrice à Marnières, Céleste est d'autant plus ravie de sa nouvelle situation que le château de sa meilleure amie de pension, Germaine Mazurier, se trouve tout près du village. Céleste et Germaine ont été l'une et l'autre élevées au couvent. Germaine en est sortie bonne, aimante, pleine d'abnégation et de charité, le cœur pur et l'âme haute; Céleste y a laissé tout scrupule, toute pudeur, et n'en a rapporté qu'une duplicité ambitieuse et un tempérament sans frein. Ces deux jeunes filles, si dissemblables, sont pourtant d'inséparables amies, et la famille Mazurier n'est pas plus tôt revenue de la ville que Germaine vient chercher Céleste pour lui faire passer les fêtes de Pâques au château. Non point assez tôt cependant pour que l'institutrice n'ait eu le temps de faire la connaissance d'un peintre d'enseignes dont la robuste bonne humeur l'a vivement impressionnée.

A Maisonvieille, la résidence des Mazurier, elle rencontre un cousin de Germaine, Jacques Mauvalon, bellâtre de campagne, habitué à mettre les filles à mal et à s'en tirer les braies nettes. Au bout de quelques jours, Germaine surprend Céleste et son cousin, qu'elle regardait un peu comme son prétendu, dans les bras l'un de l'autre. Elle ne dit rien; mais les deux amants partent, et Mauvalon, qui, en sa qualité de riche propriétaire, a de l'influence à la préfecture, fait nommer l'institutrice à Mazolles, tout près de chez lui. Alors commence une période d'amour passionné. Le soir, Céleste attend sur la route la voiture de Jacques qui l'emporte chez lui, à Grange-Neuve,

où elle passe ses jours de congé, se cachant avec la gaucherie de la femme amoureuse et heureuse, juste assez pour que tout le monde s'aperçoive de son bonheur.

Bonheur de courte durée. Jacques Mauvalon se fatigue bientôt de cet amour qui menace de ne le lâcher jamais, et qui, de plus en plus distinctement, vise au mariage. Un jour, Céleste, sentant que l'homme lui échappe, lui dit : « Si j'étais enceinte, Jacques, que ferais-tu ? » Lui, en train de se raser, s'arrête, la main en l'air, et, à cette question dont l'imprévu a failli le faire se couper, répond d'un ton bourru : « Je ferais mon devoir. » Là-dessus Céleste échafaude son plan, tandis que Jacques médite de se débarrasser de sa maîtresse en la passant à un officier de ses amis. Les deux projets concordent trop bien dans leur perversité pour ne pas aboutir. Céleste, laissée de propos délibéré par Jacques, en tête à tête avec l'officier, s'abandonne à lui dans l'espoir qu'elle aura un enfant dont elle pourra faire endosser la paternité à celui qu'elle aime et qu'elle veut pour mari. Le soir, au théâtre, — ces choses se passent à Cahors, — elle fait une scène de jalousie à Jacques, renverse la grille de la baignoire où ils se trouvent, et se fait voir à toute la salle, en compagnie de Mauvalon. Celle qui la voit le mieux, c'est Germaine, venue avec sa famille aux fêtes de Cahors et sur le point d'accorder sa main à Mauvalon, qui la sollicite depuis longtemps. Tout est rompu, du coup, et Céleste n'en est pas plus avancée. Son amant la fuit, prétexte un voyage en Italie et conclut à la hâte son mariage avec une autre héritière, moins difficile ou moins bien informée que Germaine.

Une partie des calculs de l'institutrice réussit pourtant : elle est enceinte. Quant au résultat, il est, bien entendu, le contraire de ce qu'elle attendait. Mauvalon, convaincu ou non de sa paternité, n'est pas homme à s'y laisser prendre. Au milieu de tout ce désordre, la classe va mal; les élèves désertent l'institutrice laïque, dont la conduite apparaît de plus en plus suspecte, et vont chez les religieuses; le mécontentement est général et l'inspecteur d'académie s'émeut. Pour surcroît, Mme Prudhomat qui, « s'ennuie de sa fille », arrive à Mazolles. Céleste tente tout pour cacher sa grossesse. Au retour d'une visite qu'elle a faite à une sage-femme interlope de Cahors, elle trouve sur sa cheminée une lettre administrative lui annonçant sa révocation. Elle s'affaisse d'émotion et sa chute provoque une fausse couche qu'elle rend mortelle en avalant le contenu d'une fiole qu'elle a moitié achetée, moitié volée à l'entremetteuse experte en avortement. Venu pour les obsèques, le père Prudhomat, ruiné et hébété, résume la morale du roman en ce mot sublime : « Madame, l'instruction, c'est tout. »

A la longueur de mon analyse, en un lieu où l'espace est si limité, on peut juger du cas que je fais de ce livre. Un véritable talent d'observateur, d'analyste et d'écrivain s'y révèle. Il a de plus une partie morale qui met en relief, à la dernière ligne, le mot du père Prudhomat. Cette leçon ne saurait venir mieux à point. Les meilleures choses peuvent devenir les pires par l'usage qu'on en fait, et il est temps qu'on sache que l'instruction, cet aliment incomparable de l'esprit, lui peut être et lui est trop souvent un mortel poison. Mais j'aurais mauvaise grâce à insister sur ces considérations plus que M. Gustave Guiches n'a jugé à propos de le faire. Son roman n'est pas un livre à thèse : c'est un beau roman, où les caractères sont pris sur le vif, les événements naturellement et logiquement amenés, le récit exécuté dans une langue brillante, riche, nerveuse, pittoresque et juste. Je me permettrai seulement de signaler à l'auteur un billet de banque de cent francs qui, en passant de la page 280 à la page 281 et du manchon d'une jolie femme à la figure d'une horrible vieille, se transforme miraculeusement en cinq pièces d'or. En revisant une prochaine édition, il sera facile de couper court à ces velléités de métempsycose.

Je ne sais si M. Gustave Guiches en est à ses débuts; mais il vient de publier un roman que tout le monde lira avec plaisir, et que les lettrés mettront, comme les gourmets font des vins rares, dans le bon coin.

Nell Horn, *de l'armée du salut*, par J.-H. ROSNY. Roman de mœurs londoniennes. Paris, E. Giraud et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Nell Horn est une petite ouvrière, fille d'une mère qui se saoûle et d'un père, agent de police, qui s'enivre. Ces deux intoxiqués se battent férocement du soir au matin; les enfants attrapent les éclaboussures. Après s'être fanatisée des prédications des sectateurs de la maréchale Booth et avoir traîné en leur compagnie au milieu des *roughs* des mauvais quartiers de Londres, elle s'en retire, écœurée de leur hypocrisie et de leurs vices, qu'elle a, malgré elle et jusqu'au bout, découverts. Elle revient dans son enfer familial, rencontre un Français qui, non sans scrupules, la prend pour maîtresse, en a un enfant et s'en va où ses intérêts et ses affections antérieures l'appellent, l'abandonnant à une misère, qui, malgré ses longs combats, son héroïsme et son désespoir, doit fatalement aboutir à la prostitution.

On retrouve dans ce livre tout ce que les peintres des mœurs londoniennes nous ont habitués à voir d'horreurs et de dégoûtantes ignominies. En outre du caractère de l'héroïne, infiniment plus pure et plus charmante que les romanciers naturalistes n'en conçoivent d'ordinaire, la seule originalité de ce roman est le parti pris de l'auteur de traduire par des mots français les idiotismes les plus particuliers à la langue anglaise. Il en résulte des phrases qui ne sont plus anglaises, mais qui ne sont pas devenues françaises du tout. Exemples : « O lord! ayez merci sur nous! » — « Je frapperai vos sanglantes cervelles dehors. » — « Le garde noir! » (J'ai mis quelque temps à comprendre que cela voulait dire *Blackguard!*) — « Je vais prendre un verre de demi et demi » (*half-and-half*, deux sortes de bières mélangées par parties égales). — « Trois pen'orth de whisky », etc., etc. Dans la langue de l'auteur, une casserole est une sauce-paw et le pavé s'appelle pavement. Il a, même

quand il veut parler français, des expressions qui ont une étrange saveur et qui semblent *outlandish* (on voit que le mal est contagieux). C'est ainsi qu'on trouve chez lui « la désuétude du jour »; « une sonorité de Jérusalem céleste restait trembler sur elle »; « l'agression, mineure de nombre, eut le désavantage »; « il pleuvinait dehors »; « la cendreuse lumière »; et autres phrases éminemment suggestives, que je n'en finirais pas de citer. B.-H. G.

Pipá, par Clarin (Léopoldo Alas). Un vol. in-18. Madrid, Fernando Fé, 1886.

C'est toujours un fait curieux que celui de voir un critique s'improviser auteur et passer de la censure à la production, c'est-à-dire enlever casque et cuirasse pour se livrer, un simple javelot à la main, aux hasards de la lutte; c'est ce qu'est en train de faire M. Léopoldo Alas, sous le pseudonyme de Clarin. Certes, les pauvres écoliers sur lesquels les férules de M. Alas tombèrent drues, avec cette générosité des critiques d'autant plus sévères qu'ils s'abstiennent de mettre, eux, la main à la pâte, ces écoliers devaient attendre avec une maligne impatience le livre de M. Alas, et ils doivent avouer que, pour un « nouveau », il ne s'en tire pas mal.

Ce sont des petites nouvelles de deux genres absolument distincts. *Pipá, Ini entierra* appartiennent à ce domaine du fantastique d'où les Espagnols tirent parfois, avec leur imagination méridionale, un terrible tour fort humoriste, moins bizarre que celui d'Hoffman ou de Poë, mais plus grotesque encore. M. Alas, qui veut absolument dépouiller le vieil homme, se croit sans doute maître dans ce genre, puisqu'il a baptisé son volume du nom d'un de ces contes bizarres; mais *Avecilla*, cette fine moquerie du bureaucrate bourgeois; *El tunebre de las Estremos*, cet habitué des premières du Tout-Madrid; enfin, cette adorable et navrante histoire de *Las dos cajas*, idylle d'un artiste épris d'art et d'amour, et mourant de l'un et de l'autre, prouvent que M. Alas écrit encore avec sa plume de critique et que, ne pouvant l'essuyer sur le dos de ses confrères, il l'essuye sur le dos de ses voisins.

A. A.

Une Cabotine, par Julien Sermet. Paris, Jules Lévy, 1886. Un vol. in-18.

L'histoire d'une drôlesse qui commence par un avortement, continue par la vie des artistes de café-concert, passe au Conservatoire, épouse un honnête homme qui se fait tuer en duel pour elle, et meurt d'un kyste à l'ovaire et d'une trahison de son amant de cœur. L'histoire est assez bien menée, et il est visible qu'on a affaire à un homme qui sait son métier. Dans les détails, le ton est souvent faux, mal approprié à la situation ou au caractère des personnages. Ces sortes de livres, où l'on n'étudie que les mœurs de ceux qui n'en ont pas, flattent toujours, paraît-il, la curiosité du public. Selon moi, il y faut beaucoup de talent; faute de quoi, la matière soulève infailliblement des nausées. Peut-être cet antiseptique n'est-il pas répandu à dose assez forte dans celui-ci.

Romans d'Auvergne, par Louis Fouquet, avec une préface par Gabriel Marx. Un vol. in-12. Paris, A. Fayard, 1886. — Prix : 2 francs.

Dans le volume, deux nouvelles, *le Trou de la haie* et *la Dot de Cendrillon*. Mais pourquoi les qualifier de romans d'Auvergne? Parce que, pense M. Gabriel Marx, ils nous font connaître le beau pays de la Limagne. Or point de descriptions caractéristiques, — elles eussent été inutiles, il est vrai, les héros n'étant pas d'humeur à regarder aux paysages, — et, ces héros, on eût pu nous les présenter tout aussi bien pour des Normands ou des Bourguignons: ils sont seulement des paysans qui ont peur des revenants, et qui, très intéressés, prisent plus les écus d'une héritière vieille et laide que la jeunesse d'une belle fille.

De l'observation qui ne pénètre pas beaucoup au-dessous de l'épiderme, de la bonne et franche gaieté; avec cela, une phrase toute simple, sans nul apprêt. Les deux nouvelles se lisent rapidement et, en somme, avec plaisir. F. G.

L'Esprit souterrain, par Th. Dostoïevsky. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de Dostoïevsky, *l'Esprit souterrain*, si l'on peut donner le nom de roman à cette sorte de récit bizarre, tenant du journal et de l'autobiographie, dépasse en étrangeté sincère ou voulue les plus étranges des précédentes œuvres du romancier, et il sera, croyons-nous, difficile à nos esprits français si avides du clair, du précis, du réel, de s'assimiler cette littérature bourbeuse et fétide, plus mystique que naturelle, mais d'un mysticisme extraordinaire, qui semble ne se plaire que dans l'ignominie. Ce héros constamment malade, ne parlant que de maladie physique et de maladie morale, aux trois quarts halluciné, est bien le moins intéressant héros de roman que l'on puisse imaginer. Cette perpétuelle maladie semble s'être communiquée à ses pensées, au livre lui-même, pour en rendre la lecture pénible, répugnante et affadissante. Nous retrouvons dans ce livre les défauts encore accrus de l'auteur, un mysticisme vaseux et bas, mais non les qualités si grandes de son roman *le Crime et le Châtiment*.

Jean-Jean, par Albert Brasseur et Frantz Jourdain, illustrations de Job. Paris, Librairie illustrée, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Jean-Jean, le grotesque et émouvant pioupiou d'un sou, le méchant pousse-caillou sur lequel pleuvent si dru les quolibets et les brimades. Mon Dieu, oui ! *Jean-Jean*, tel est le type choisi par MM. Albert Brasseur et Frantz Jourdain pour en faire le héros de leur livre, et pas un héros pour rire, allez, un

héros pour de bon. De ce jobard toujours berné, toujours ahuri, toujours comique, savez-vous ce qu'ils ont fait? — Ils en ont fait l'idéal du brave, le vrai troupier français, tenant bien à l'humanité, naturel, pas bravache, mais pas lâche du tout, ah! mais non, car si *Jean-Jean* n'échappe pas au premier frisson du baptême du feu, à cette première chair de poule connue même des héros, comme il se rattrape ensuite, comme il gagne ses galons! En l'enveloppant des plis soyeux du drapeau tricolore, les auteurs ont créé une figure neuve et débarrassé pour toujours *Jean-Jean* de la niaiserie légendaire qui l'écrasait.

Grands et petits, il vous faut lire ce livre, écrit modestement pour les enfants, mais plein de choses qui font battre le cœur de l'homme, du patriote sincère, du Français aimant vraiment la France. Comme l'a dit si éloquemment le regretté général Francis Pittié, ce héros doublé d'un poète, dans la préface en vers qu'il a écrite pour *Jean-Jean*, qu'importe le peu d'importance de l'instrument embouché, si cet instrument est celui qui doit conduire à la gloire, à la victoire. Il lui a suffi de sentir l'âme de la patrie luire et frissonner entre les pages pour accepter avec joie de servir de parrain à l'amusant volume. C'est en un style vif, d'une couleur tout à fait moderne, que MM. Albert Brasseur et Frantz Jourdain racontent l'épopée de *Jean-Jean*, une épopée dédiée à Jenn Chauvin, fusilier, en garnison à Belfort, ce qui souligne nettement l'esprit dans lequel a été conçu le livre.

Pour compléter leur œuvre, ils se sont adressés à un illustrateur de mérite qui a su traduire exactement leur pensée; nul mieux que Job ne pouvait interpréter cette brillante fantaisie, qui tient à la vie par tant de côtés justes et pris sur le vif.

La Marie-bleue, par CHARLES DE BORDEU. Paris, Librairie moderne, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Charles de Bordeu étudie les mœurs du pays basque; il les a saisies sur le vif d'un joli et alerte trait de plume dans *la Marie-bleue*, histoire d'amour, l'éternelle aventure de la fille qui se croit plus sage que ses parents et qui laisse de côté le galant sérieux, le galant travailleur et honnête, pour l'amoureux brillant, pimpant, qui parle bien, qui dore la vie et l'amour. *La Marie-bleue*, la belle fille, refuse la main de Mendiry, un épouseur plein de qualités solides, de vrais mérites, pour courir au beau Ganich; elle s'enfuit avec celui-ci de la maison paternelle et va en Amérique. Ganich l'épouse, mais le travail lui pèse; il s'amuse, se fait tuer dans une risque, et sa femme revient au pays, seule avec son enfant; elle ne retrouvera plus que son père, sa mère ayant fini par mourir de douleur après son abandon. Un drame rustique encadré dans de beaux paysages basquais. Deux autres nouvelles, de la même saveur pyrénéenne, *Au Gué du gave* et *la Saint-Jean de Madeline*, complètent fort agréablement ce volume.

L'Homme à l'hermine, par TANCRÈDE MARTEL. Paris, Maurice Dreyfous, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une belle figure que celle de ce marquis de l'Intoria, créé par M. Tancrède Martel et qui donne son nom significatif : *l'Homme à l'hermine*, au roman du jeune écrivain. *L'Homme à l'hermine*, c'est-à-dire, à la fois, le grand magistrat, savant, éloquent, lettré, intègre et le gentilhomme de race, que la moindre tache peut conduire à la mort comme à l'unique réparatrice : le sang seul lave l'hermine. Le marquis de l'Intoria, veuf, et père d'un fils, du nom de Marcel, devient par suite de la mort de son frère Raymond, colonel, tué à Sedan, tuteur, père pour ainsi dire de sa nièce Armande; l'amour naît entre les deux enfants. Ils succombent à leur passion l'un pour l'autre, et Armande, admirable musicienne, attirée par le théâtre, débute avec éclat sur les planches; ce n'est plus que la grande cantatrice Alice Bergeront, la merveilleuse et enviée maîtresse du brillant comte Marcel de l'Intoria. Mais Marcel dépense à tort et à travers, joue à la Bourse, s'endette, vit d'expédients, perd tout sens moral; il touche au déshonneur. C'est le moment où l'austère magistrat, le fier marquis, apprend tout; il emmène son fils, lui met entre les mains son propre revolver, en lui ordonnant de se tuer. Celui-ci obéit. Le marquis, ruiné, le cœur crevé, donne sa démission de magistrat, vient se cacher à Paris et vit pauvrement, petit employé dans une maison financière, petit répétiteur de droit, apercevant de loin en loin sa nièce, à laquelle il n'a pas pardonné. Puis, las de la vie, foudroyé de douleur, il se pend à la tringle de ses rideaux de lit, le soir même où, dans une création nouvelle à l'Opéra, Armande passe étoile de première grandeur.

Ce drame, sobrement écrit, d'une belle couleur harmonieuse, est très saisissant; nous citerons particulièrement le passage où Armande, à la recherche de Marcel, voit passer l'enterrement conduit par le marquis, et devine tout, — ainsi que les rencontres muettes d'Armande et du magistrat au Luxembourg. Dans ce livre, son premier roman de longue haleine, M. Tancrède Martel a donné une note vibrante et élevée, qui part d'un sentiment très sain, d'une ardente compréhension de l'art, d'une observation habilement liée aux visions grandioses du poète : son roman émeut et pénètre au fond du cœur.

Les Demoiselles Goubert, par JEAN MORÉAS et PAUL ADAM. Paris, Tresse et Stock, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Cette histoire de deux jeunes filles de bonne famille, restées sans fortune après la mort de leur père tué par la ruine, et devenant demoiselles de magasin, offre des observations intéressantes et des tableaux parisiens bien étudiés. Pourquoi faut-il que les auteurs croient devoir sacrifier à cette mode bizarre que l'on qualifie de décadence, de symbolisme, et qui confine au charabia halluciné? Des mots, des

mots, des mots, une enfilade bizarre de mots qui hurlent à côté les uns des autres, des phrases baroques, démontées à plaisir, n'offrant plus qu'une carcasse incomplète, privée des os principaux, des adjectifs d'une prétention outrée, des barbarismes étranges, inexplicables, tel est le mélange comique et douloureux que les décadents symbolistes appellent leur style, un style de télégramme affolé. Est-ce de la sincérité? N'est-ce qu'une simple fumisterie destinée à épater le bourgeois? Impossible de résoudre un pareil problème ; nous en laissons la solution au lecteur consciencieux, au lettré sincère. Par moments cela ressemble à une gageure, par exemple le chapitre d'incohérences intitulé *l'Intermède*, qui ne se rattache en rien au sujet, ni à l'allure générale du livre, un mysticisme intraduisible. Çà et là une observation heureuse, un rythme sain, mais que de couleuvres à avaler avant de rencontrer des phrases compréhensibles! Quelquefois, emportés par l'action, par le mouvement de ce qu'ils veulent peindre, les écrivains oublient un moment d'être décadents et redeviennent presque naturels; mais comme ils se vengent ensuite de cette faiblesse, comme ils la font payer au lecteur! Des touches, des syllabes, des couleurs, des sons, une cacophonie de choses hurlantes, voilà l'impression causée par cette lecture.

Au Coin d'un bois, par CAMILLE DEBANS. Paris, Librairie moderne, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est dans un coin demi-sauvage du sauvage Morvan que se déroulent les scènes touchantes et dramatiques dont M. Camille Debans a composé son nouveau roman. Il s'agit d'un garde forestier et de sa femme, d'un brave homme et d'une coquette, mis aux prises par toutes les haines, toutes les jalousies, toutes les venimeuses méchancetés d'un petit village perdu à l'entrée des grands bois; tant et si bien que ce mariage d'amour se termine par un crime épouvantable. L'auteur a déployé de grandes qualités de narrateur dans l'étude de cette tragédie rustique et dans l'agencement des événements qui amènent peu à peu l'explosion finale; sous le pinceau de l'artiste se sentent les adresses de l'écrivain habitué aux romans d'action, à l'habile contexture des romans d'aventures.

Institution de demoiselles, par ALBERT CIM. Paris, Nouvelle Librairie parisienne, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce que nous révèle M. Albert Cim dans son nouveau roman, ce sont les mystères et les scandales d'une grande *Institution de demoiselles*. Le tableau, violent, est fortement chargé en couleurs crues et nous voulons espérer, pour l'honneur et la respectabilité des maisons d'éducation en général, que le romancier a pris pour modèle une exception, et qu'il a accumulé sur un même établissement, afin de donner plus de relief et de vigueur à sa peinture de mœurs, les faits épouvantables, révoltants, qui ont pu se passer dans quelques pensions suspectes, semées çà et là, soit à Paris, soit aux environs.

L'institution de Mme d'Ambreville, dont il est question ici, et où l'on ne rencontre que des enfants plus ou moins naturelles, que des filles d'actrices, de femmes galantes, est le centre de tous les vices, le sanctuaire de toutes les infamies, un lieu de précoces débauches pour les fillettes, un enfer anticipé pour les sous-maîtresses. Les jeunes filles y font l'apprentissage complet de la vie galante, les patronnes accablent de mauvais traitements les malheureuses maîtresses placées sous leurs ordres, spéculant de toutes les manières à la fois sur leurs élèves et sur leurs subordonnées. A cela se joint l'histoire d'une ancienne élève de la pension d'Ambreville, la fille unique d'un sénateur, sorte de folle érotique, qui, jeune fille, se livre dans la rue aux passants, et finit par se trouver un soir, dans une maison de débauche, face à face avec son père, venu à la recherche d'une bonne fortune.

C'est à peine si, dans tout ce ramassis de gueuses, on rencontre un peu de vertu, sous la figure d'une malheureuse sous-maîtresse, qui finit par échapper aux tortures de l'ignoble institution d'Ambreville et crée elle-même en province une véritable pension modèle. On sent que l'écrivain a dû ramasser à droite et à gauche les faits dont il a bourré ce livre intéressant, qui révèle une des grandes misères de l'époque, l'agglomération de jeunes filles, mal élevées, mal surveillées, achevant de se pervertir les unes les autres par le contact.

Bohème militaire, par RENÉ MÉLINETTE. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il est d'une fort amusante allure, ce livre, sans prétentions de style ni de littérature, mais donnant assez exactement le tableau de la vie militaire, dans son côté bohème, dans sa peinture de jeunes officiers avides d'amour et de plaisirs, lâchés à travers le trop calme engourdissement d'une petite ville de province. Les types, plutôt gais, semblent pris sur nature et intéressent le lecteur, qui les suit dans leur existence un peu débraillée, mais bonne enfant. M. René Mélinette nous donne là une note attrayante et son volume se laisse lire facilement. G. T.

Dans l'train, par GYP. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Quand Gyp abandonne le roman, à la construction et aux développements duquel elle n'entend rien, pour ces petites scènes de la vie parisienne qui ont fait son succès, quand elle revient à Paulette, au petit Bob et à ses types de mondains, de mondaines, plus ou moins vrais, mais séduisants, on la retrouve tout entière, dans une sorte de note endiablée, tapageuse, pas tout à fait réelle, pas tout à fait fausse non plus.

Il y a plus que des idées imaginaires, plus que de l'invention fictive dans ce volume; on y trouve sous les paillettes, sous les grelots, des vérités, des choses cruelles, jetées en plein visage comme des bottes de piquantes aiguilles. Il faut lire les chapitres intitulés *Au Buffet*, *l'Antichambre de la couturière*, *Dans l'train* ou bien encore *le Code du mariage*, pour savoir ce qu'il y a de bizarreries pétillantes, de réalité et de fantaisie mêlées dans le genre tout spécial affectionné par Gyp. Drôle de salade que ce volume, argot d'antichambre, bagou mondain, grifferies féminines, tout cela battu ensemble comme des œufs à la neige et formant un régal bizarre, picotant assez agréablement le palais, ma foi, et même la peau.

Braves Gens, par JEAN RICHEPIN. Roman parisien. Paris, Maurice Dreyfous, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Braves Gens! Si roman a jamais mérité son titre, c'est celui-là. A part un impresario véreux et un misérable cabotin devenu directeur d'agence théâtrale, tous les personnages groupés ici ont du cœur, et c'est en éveillant la sympathie qu'ils excitent l'intérêt. Il n'est pas jusqu'à ce grave et un peu grotesque avocat de province, profitant de son mandat de député pour s'émanciper de son vertueux ménage et entretenir une actrice, qui n'apporte, dans l'irrégularité de sa conduite et dans la manière dont il y met fin, une honnêteté, une émotion et même une certaine délicatesse bourgeoise, qui le classe définitivement parmi ceux dont on a dit : C'est un brave homme.

A quoi bon faire l'analyse d'un livre que tout le monde a lu maintenant? Qui ne connaît ce couple d'êtres exquis, le musicien Yves de Kergaret et son élève Madeline? Qui n'a présente à l'esprit cette fantastique et pourtant si vivante figure de Tombre, courant éperdument, sous l'éperon de l'alcool, à l'art absolu, et n'y touchant que pour tomber dans la hideuse mort? Ce que je voudrais noter dans ce livre, c'est, d'un côté, l'amour de ce qui est beau et de ce qui est bien — ces deux termes au fond se confondent, — et, de l'autre, la puissance de l'auteur à créer des êtres en dehors de lui, à les faire agir et parler chacun selon son caractère et son tempérament, produire, en un mot, des types bien personnels, qui ne soient pas des masques derrière lesquels on aperçoit la barbe ou l'œil du romancier. On a souvent refusé cette faculté aux poètes lyriques; il en est, en effet, qui ont prouvé qu'ils ne l'avaient pas. Mais la stérilité des uns n'affirme pas la fécondité des autres. Il n'est pas d'ailleurs nécessaire d'être poète lyrique pour ne pas savoir camper un bonhomme et lui insuffler une vie propre. Mais rien n'est commode comme les opinions toutes faites et les catégories nettement limitées. C'est un poète; jamais on ne me fera croire qu'il puisse être un bon romancier! — Non, pas même ses romans, fussent-ils des chefs-d'œuvre. — Avec cela on a toute chance de passer dans le monde pour un esprit profond, et à bon droit; rien n'est profond comme le vide.

Les personnages qui s'agitent dans le roman de Richepin sont des créatures réelles, distinctes les unes des autres, sorties de son cerveau avec une personnalité bien tranchée. Les dessous ne sont pas en coton, pour emprunter une expression pittoresque à la langue des statuaires. Il y a du sang, des muscles, une anatomie exacte. L'auteur n'est pas un couturier savant qui habille des mannequins. Les personnages de second plan ne sont pas moins étudiés, pas moins créés, que les coryphées du drame. Le grand-père de Madeline, Mme Loupiat, valétudinaire prétentieuse et sotte, M. Pigeollet, l'employé modèle, l'ignoble Grimblot, la mère et la sœur d'Yves le Juste, qu'on ne fait qu'entrevoir, mais qu'on reconnaît pour les avoir rencontrés déjà dans quelque province, d'autres encore sont aussi vivants, et mille fois plus peut-être que ceux que nous coudoyons, à qui nous serrons les mains et dont nous entendons les voix. Les principaux, Yves de Kergaret, Tombre, Madeline, le nauséabond du Glaizat, Georgette et son petit Georget sont frappés au coin le plus net de la réalité. Je sais bien que les sectaires de ce « document humain » me diraient que ces types merveilleux ne sont que de pures conceptions écloses dans l'esprit du poète; qu'ils n'ont jamais vécu, ou que, s'il s'est trouvé des originaux pour les poser, ce sont des exceptions uniques, sans valeur pour la connaissance précise de la moyenne de l'humanité. Qu'en savez-vous, en vérité, messieurs, du document? Et d'abord vous ne nierez pas qu'il n'y ait des du Glaizat, des Loupiat, des Georgette, des Grimblot, des Pigeollet, des Lepottier. Vous passez votre vie et usez votre talent à peindre leurs semblables, mais dans ce qu'ils ont de plus laid, car vous vous feriez scrupule de ne pas vous efforcer de convaincre le genre humain qu'il est méprisable dans son ensemble comme dans ses individus, que son élément est la boue, et que tout ce qui a l'air d'en sortir est illusion, rêverie, fortune et billevesée. Restent les trois figures héroïques, du musicien, de la jeune fille et du mime. Je ne sais pas si Richepin les a copiées, s'il en a connu les modèles, et si plus tard quelque Kergaret authentique nous donnera ses Mémoires comme vient de le faire le Schaunard d'Henry Murger. Que m'importe, d'ailleurs? J'ai lu le livre, et je sais que ces figures vivent de la vie qui ne périt pas. Elles palpitent de la vie supérieure de l'art. En elles, comme dans toutes les créations immortelles des grands artistes, se résument en s'identifiant des sentiments et des passions que l'on retrouve autour de soi atténués et épars en des milliers d'individus, mais qui chez elles se concentrent comme les rayons au foyer d'un miroir ardent. — Il est vrai qu'à cela on est libre de préférer des photographies.

Le cadre vaut les personnages, et le travail est digne de la matière. Ce monde à part des petits théâtres et des concerts de banlieue, cette société de petites gens où la vulgarité vit à l'aise et où la misère enferme l'art comme en un cul-de-sac, sont reproduits ici avec une vérité et un relief dont je ne connais pas beaucoup d'exemples. Tous les détails de la

composition de la grande pantomime que du Glaizat vole à Tombre en la dénaturant, l'analyse qu'en donne l'auteur, la description de la salle et de la scène le soir de la première sont des choses vues, senties et rendues par un écrivain non seulement maître de toutes les ressources de la langue, mais échauffé par le souvenir des circonstances analogues qu'il a lui-même traversées. C'est là, dans le décor, si je puis dire, qu'il faut chercher la personnalité de Jean Richepin, mais point du tout dans le langage et les allures de ses personnages. Il y a, parmi ces descriptions si largement et si puissamment traitées, une page qui ressort comme une flamme jaillissant d'un brasier. C'est lorsque Tombre et ses deux clowns terrifient le public des *Folies-Élégantes* avec leurs scènes des *Happy-Zigzags*. Sans effort apparent, sans emploi d'aucun procédé, sans le secours d'aucune violence de tournure ou d'expression, le style devient tellement plastique que l'on voit comme matériellement le jeu fantastique des mimes, et que l'image vous hante longtemps après.

Mais ce qui fait de ce livre une œuvre haute, c'est le souffle qui passe au travers, le soulève et l'anime. D'un bout à l'autre il est la glorification de l'art. Il est aussi la glorification de la bonté, dont il faut bien, avec Yves, faire le trait caractéristique de la vraie justice. Avec ces deux passions au cœur, la foi en l'art et le besoin infini de comprendre et d'aimer, les deux vrais héros du roman de Richepin, Yves de Kergaret et Madeline, atteignent à cette élévation où les plus humbles, sans cesser d'être humains, deviennent héroïques. Avec ces deux passions au cœur, Richepin a fait un livre grand et bon.

Je veux, en finissant, me donner la joie de citer quelques lignes où éclate et flamboie le feu subtil qui circule dans toute l'œuvre et y promène la vie. Yves de Kergaret dit à Tombre : « Il en est de l'amour comme de l'art, vois-tu bien... Illusion ! Se faire une grande illusion ! Y avoir foi ! S'y sacrifier ! Bâtir son œuvre de toutes ses forces ! Aimer ses élus de tout son cœur ! Vouloir la communion d'âmes, même sans le baiser, et la gloire, même sans le succès ! Pour les artistes, pour nous, tout est là. — Ah ! s'écria Tombre, tu as raison, et je tâcherai de suivre ton évangile. — Sans compter, ajouta Yves, avec un doux sourire, qu'il te mènera au paradis, car il y a une justice en tout. Et c'est pourquoi, en vérité, nous qui avons l'air de martyrs, nous sommes des bienheureux. Ainsi nous voilà deux gueux errant dans la nuit, deux inconnus, deux ratés peut-être. Mais parmi tous ces gens raisonnables qui dorment, combien y en a-t-il dont les rêves soient aussi beaux que les nôtres ? Et nous les rêvons, les nôtres, tout éveillés ! »

B.-H. G.

Le Calvaire, par OCTAVE MIRBEAU. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un livre où il y a de tout, de la folie et du talent, de formidables éclairs et des ténèbres aveuglantes, des pages entières d'involontaires réminiscences et des pages absolument originales et superbes, une véritable flambée de passion vraie et des emballements de rêverie hallucinée, un livre plein d'excellent Mirbeau et de mauvais Mirbeau, mais un livre qui empoigne au collet, violemment, qui force l'attention, comme on force une porte d'un coup d'épaule, un livre qui irrite et enthousiasme, et passionne, un vrai livre enfin, dont les défauts même font ressortir les qualités.

Oui, il y a dans ce volume des choses que nous voudrions en arracher, des choses que nous détestons et qui nous révoltent, mais il y a aussi, il y a surtout une âme, un corps, des chairs palpitantes, du sang bien chaud, bien fumant, et cela ne saurait nous laisser indifférent. Celui qui a écrit *le Calvaire* l'a réellement gravi, a souffert pour de vrai, a aimé pour de vrai, et si, en contant ses joies et ses souffrances, il a fatalement recommencé une histoire connue, presque banale à force d'avoir été souvent contée, il l'a fait en somme comme un artiste du plus grand talent.

Ce qu'il y a de très particulier, de dominant dans l'écrivain, c'est que, peut-être par suite de son éducation littéraire, par le frottement de son cerveau à certaines lectures, à certains auteurs préférés, comme Poë, Baudelaire, Dostoïevsky, à cause de ses goûts d'art et de lettres, il *voit fou*, il *voit funèbre*, comme d'autres *voient rouge*, et même il lui arrive, à lui aussi, d'avoir cette vision sanglante ; un mysticisme tout spécial le tient sous sa griffe affolante.

Dès le début de ce livre, plus que vécu, presque autobiographique, cela se devine à certains accents justes et criants, tellement les sensations, les pensées, les moindres houles de l'âme du héros sont étudiées et senties ; on est prévenu. Jean Mintié raconte qu'à son baptême un des gamins qui se battaient pour avoir des dragées s'est tué en tombant la tête sur une pierre, et que son oncle, en même temps son parrain, est mort peu de temps après d'une fièvre typhoïde, prise à l'issue de la cérémonie. Plus tard, c'est son père, un homme fort doux, qui a la manie de tuer les animaux, les oiseaux, les chats ; puis vient l'histoire du Prussien tué par lui, Mintié ; enfin, vers la fin du livre, le meurtre du petit chien Spy. On se trouve en présence d'une nature mal équilibrée, névrosée, que le souffle furieux de la passion poussera à tous les excès, presque au meurtre, puisqu'il étranglera à demi sa maîtresse et croira l'avoir tuée. Dans ses colères il voudra lui ouvrir le ventre, la disperser en pluie rouge de ses mains furieuses et vengeresses ; il se salira aux boues de la chair partagée, de la maîtresse à tout le monde, et il se plongera avec une sorte de volupté bestiale en cette vase.

Du reste, Jean Mintié n'a aucune énergie, aucune force : il n'a que des violences ; entre chaque accès de rage bandant ses muscles et ses nerfs pour la révolte, il a le honteux affaissement des larmes lâches et débilitantes. Type bizarre d'amoureux à la glande lacrymale sensible comme celle d'une femme et d'un enfant, il pleure avant d'avoir sa Juliette, il pleure à

chaque instant quand il la possède, il pleure de honte en voulant la quitter, il pleure après l'avoir perdue, et toujours l'averse bruyante de ses larmes inonde le livre, et toujours ses sanglots soulignent le récit de son amour. Ce n'est plus un homme, c'est un fleuve, une source intarissable de larmes. On lui voudrait un peu plus, dans l'âme, dans le cœur, dans le cerveau, de cette vigueur qu'il n'emploie qu'à des gestes forcenés, à des courses sauvages, enfin à mille extravagances, que l'on peut remarquer chez beaucoup d'amoureux, mais à une dose moins forte et surtout d'une manière moins continue.

Ce qui revient aussi d'une façon si périodique, qu'en avançant dans la lecture du roman, on peut en prédire à coup sûr l'apparition, c'est le rêve macabre suivant immédiatement la scène de tendresse, d'émotion, de sentiment. Ce Jean Mintié est un cauchemar vivant, sans cesse il se plonge dans les hallucinations, grand Dieu ! C'est d'abord la Vierge, une statue de son village, qu'il revoit nimbée d'or; puis elle se transforme, jette ses voiles, se montre à lui nue, impudique, excitante. Ensuite, la première nuit d'amour s'achève, Juliette dort, Jean la regarde, il respire son haleine douce, et peu à peu cette haleine tiède s'imprègne pour lui d'une imperceptible odeur de pourriture, c'est la mort, la décomposition finale; il croit sa maîtresse morte, il l'appelle, s'affole, voit distinctement les cierges funéraires, entend le *De Profundis*. Juliette s'éveille. Cette vision de mort, nous la retrouverons souvent, constamment dans le livre, et ce seront encore deux rêves qui termineront le roman. Là, l'influence des mystiques cadavéreux.

Le Calvaire serait une œuvre vraiment personnelle et neuve, car elle est faite avec des choses réelles et vécues, si elle ne venait pas après des œuvres comme *Manon Lescaut, la Confession d'un enfant du siècle, Fanny* et enfin *Sapho*. Certes, Octave Mirbeau a peint des choses vues et senties ; mais malgré lui, malgré sa volonté, malgré sa sincérité, il n'a pu échapper à la multiple influence de l'abbé Prévost, d'Alfred de Musset, de Feydeau et de Daudet. Il a eu beau faire, beau varier les épisodes, beau moderniser la tonalité générale, il a aimé et souffert en amoureux lettré, qui aime, sent, qui souffre à travers ses lectures et retombe forcément dans des situations que nous connaissons. Dans *Fanny* nous avons vu ces pleurs, cette envie d'éventrer la maîtresse trompeuse, cette fuite vers les mêmes grèves désertes de l'embouchure de la Loire; dans *la Confession d'un enfant du siècle*, le lyrisme de l'amoureux, la nuque tentatrice; dans *Sapho*, les ruptures, les abaissements lâches, les acceptations de camaraderies dégradantes; dans *Manon Lescaut*, Desgrieux. Octave Mirbeau ne nous apporte donc pas avec son *Calvaire* un document inédit; il ne nous donne qu'une très belle œuvre d'artiste, une *Confession d'un enfant du siècle*, un peu plus gangrenée, un peu plus pourrie par le pessimisme. L'hallucination macabre y perce partout, au point que pour l'écrivain les moulins à vent ont des ailes *démentes* et le phare a un feu rouge qui tourne comme un astre *fou*.

En résumé, Jean Mintié est le Coupeau de l'amour ; comme le héros de *l'Assommoir*, sa passion lui donne des visions fantastiques, répugnantes, obscènes ; c'est le *delirium tremens* de l'érotisme.

Quant au chapitre sur la guerre, si attaqué, si attaquable, et qui ne forme heureusement qu'un épisode dans le roman, nous ne saurions le défendre, même au point de vue artiste, quoiqu'il renferme des morceaux superbes. Cette sombre peinture eût gagné à être relevée par quelques lumières qui n'en auraient en rien altéré la vérité et qui eussent suffi pour faire accepter les ombres les plus noires. Certes, il y a eu, durant cette malheureuse campagne, bien des défaillances, des hontes, des vilenies; mais il y a eu aussi des actes muets d'héroïsme, des dévouements obscurs, des courages ignorés, même dans ces troupeaux de soldats indisciplinés et affamés que nous décrit Octave Mirbeau. Nous avons vu de près ces sinistres tableaux, aucun n'avait cet ensemble d'abaissement, cette unité de lâcheté et de dégradation. A notre avis, le tort de l'écrivain est d'avoir entassé les monstruosités qu'il a pu recueillir çà et là et d'en avoir fait un tout invraisemblable à force d'ignominies réunies les unes à côté des autres.

Le Calvaire est une œuvre de talent, inégale, heurtée, empreinte d'un illuminisme curieux, pleine de réalités palpitantes, inspirée d'œuvres présentes autant que d'études prises sur le vif, farouchement secouée comme par une épilepsie involontaire, dont les crises s'abattent çà et là au hasard, avec l'inattendu et l'horreur de cette épouvantable maladie. Elle prouve qu'Octave Mirbeau est un véritable écrivain, de la vraie race, sachant voir et sachant raconter ; c'est pourquoi nous n'avons pas hésité à dire sincèrement tout le mal et tout le bien que nous pensions de son remarquable roman.

G. T.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Singulière nuit de noces, drame de la vie parisienne, par Olympe Audouard. Un vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Guerre aux maris, par George Vautier. Paris, Paul Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Vierge sage, par Maurice Talmeyr. Paris, E. Dentu. Un vol. in-18.

Filles d'Allemagne, par Mathias Vallady. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Possession, par Charles Epheyre. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Enfer d'une femme, par Paul d'Orcières. Paris, Frinzine et Cie. Un vol. in-18. — 3 fr. 50.

Un Coup de fusil, par Georges Duval. Librairie moderne. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Monsieur le Marquis, histoire d'un prophète, par Claire Vautier (de l'Opéra). Marpon et Flammarion. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Paul Bruyère, par Zénon Viret. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Dans la tourmente, par Philippe Desplas. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Statue de chair, par Ernest d'Hervilly. Paris, Frinzine et Cie. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Hommes et femmes, par Jules Ugoux. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Nouvelles gauloises, par Charles Lexpert. Paris, A. Ghio. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Archiduchesse, par Étincelle. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Madame Fuster, par Ferdinand Fabre. Un vol. in-18. Charpentier. — Prix : 3 fr. 50. Ce volume est extrait de *la Petite mère* (4 vol. Dentu), il a paru sous ce titre à *l'Événement.*

Princesse, par Ludovic Halévy. Paris, Calmann Lévy. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50. Ce volume contient trois nouvelles : *Un Grand Mariage, Mon Camarade Mussard* et *les Trois coups de foudre,* dont nous avons rendu compte dernièrement.

André Maynard, peintre, par Jeanne Mairet. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

L'Abbesse de Jouarre, *drame,* par Ernest Renan. Paris, Calmann Lévy, 1886. Un vol. in-8°.

Sur le tard de sa carrière d'écrivain, M. Renan a voulu se distraire un peu de ses travaux de philologie, d'épigraphie, d'histoire, de critique religieuse dont il avait fait des armes de guerre, instruments d'une ambition aujourd'hui satisfaite. Il s'est mis à lire les poètes, les dramaturges, Shakespeare et autres. Ils l'ont séduit un moment; il a tenté de les imiter, non en vue d'obtenir des succès dramatiques qui sont le privilège de la jeunesse et le fruit d'une expérience qu'on n'acquiert plus à son âge, mais afin de soutenir quelques thèses d'occasion, de ces thèses où sa malice excelle à se moquer des hommes et des choses, dans l'intérêt de sa fantaisie du moment. De là, sont venus *Caliban, le Prêtre de Némi* et en dernier lieu *l'Abbesse de Jouarre.* Il est décidé à s'arrêter là dans cette voie. « Je ne me permettrai plus désormais de divertissement », écrit-il dans la préface de *l'Abbesse de Jouarre.* A quelqu'un qui en concluait que *l'Abbesse de Jouarre* était son été de la Saint-Martin, un collègue de M. Renan, à l'Académie, répondait, à ce qu'on prétend, que *l'Abbesse de Jouarre* était plutôt son été de la Saint-Antoine. Le mot est cru; mais il traduit une impression assez répandue. L'idée qui a germé dans l'esprit de M. Renan, que l'approche de la mort chez les personnes d'ailleurs jeunes, dont la vie menace d'être interrompue avant l'heure par une catastrophe comme celle de la Terreur, était de nature à débrider les passions et en particulier celle de l'amour, et on ne peut plus contraire à la réalité. Elle lui a peut-être été suggérée par les mœurs du Directoire. Le débordement d'alors est venu après la Terreur, c'était la joie de vivre. On la conçoit au lendemain des horreurs dont on sortait. Ce débordement n'a pas accompagné la Terreur. Il n'y en a pas de traces dans les souvenirs du temps. C'est naturel; quand on a la tête sous le couperet, on songe à autre chose qu'à s'ébaudir. On a devant soi les perspectives de l'infini ou du néant si on ne croit pas au lendemain de la vie. Au XVIIe siècle, après la Fronde; au XVIe, dans l'intervalle des guerres civiles, les liens sociaux se détendent, les mœurs se relâchent, l'amour du plaisir est comme une fureur commune: *vivamus et bibamus;* on suit le précepte d'Horace : *carpe diem.* Mais c'est toujours après la crise, jamais durant la crise. Comme trait de mœurs historiques, l'idée de M. Renan n'est donc pas fondée. La fable de l'auteur de *l'Abbesse de Jouarre* est au surplus sans intérêt dramatique : il n'y a pas de situation. Son dialogue ne vaut pas mieux, le fond est donc d'une faiblesse étrange et inattendue. Mais il y a la forme; elle est souvent lâche et traînante, c'est le cas de l'évêque de Grenade dans *Gil Blas.* Mais on y peut cueillir un beau bouquet de fleurs. M. Renan a des réminiscences fréquentes. On goûte ses banalités sur le bonhomme Turgot, un optimiste naïf de l'école de Lamourette, aux doctrines duquel le rasoir national a servi de commentaires. A côté, il y a des lueurs merveilleuses, les réflexions de d'Arcy : « Nous arrivâmes à penser qu'entre tous ceux qui croient à l'idéal, quelles que soient leurs apparentes divergences, il n'y a qu'une différence dans la manière de parler. Là-bas, ce petit prêtre se console avec son christ. Moi, j'ai la certitude que mon existence entrera comme un élément dans une œuvre éternelle. Je suis moins éloigné de lui que de l'épicurien qui se lamente sur

la perte de la vie. » Certes, la foi à l'idéal est la source de toute grandeur morale quelle qu'en puisse être l'enseigne, et l'épicurien est le symbole des appétits inférieurs de la nature humaine. Mais qu'était donc Turgot, sinon un théologien de l'épicurisme ? M. Renan est la contradiction incarnée. Il passe sa vie à prêcher l'idéal et à louer les ennemis de l'idéal. Il y a toujours eu contradiction entre sa conscience idéaliste et ses intérêts de conduite. Son héroïne « aussi pure que les saintes du moyen âge, dominées par la foi la plus absolue », c'est sainte Farce; « qui a lu Voltaire », qui porte « un *minimum* de costume religieux », c'est-à-dire une sainte Farce honteuse d'elle-même et qui va demander des leçons à l'auteur de *la Pucelle*. En histoire comme en religion, M. Renan se joue parmi les contradictions. Lisez ceci : « L'Église avec la noblesse a tiré du néant cette nation, qui maintenant, arrivée à la virilité, égorge ses fondateurs. » Tournez la page, vous lirez une apologie de ceux qui ont détruit l'Église et la noblesse. L'esprit de M. Renan est une lanterne magique qui renvoie des images de toute sorte.

En quoi, *l'Abbesse de Jouarre* est une facétie bonne à lire dans un salon un jour de pluie, dont l'idée est fausse et l'exécution molle, bien que parfois brillante.

L. D.

Les Contemporains. Études et portraits littéraires, par JULES LEMAITRE (2e série). Un vol. in-18. Lecène et Oudin, éditeurs. Paris, 1886.

M. Jules Lemaître est de ceux à qui la fortune des lettres a promptement accordé ses faveurs. En quelques années sa réputation s'est fondée et, qui mieux est, consolidée. Les connaisseurs appréciaient déjà ses vers artistement composés, qu'il remportait encore des succès d'école, et se préparait au rôle de critique dramatique d'un journal autorisé par une thèse spirituelle sur la Comédie après Molière et le théâtre de Dancourt. En même temps, les lecteurs de la *Revue bleue* se déclaraient ravis par une série d'études sur les écrivains contemporains, poètes, romanciers, dramaturges. Si M. Jules Lemaître a moins réussi comme conteur, c'est qu'on n'est point parfait en tous les genres, ou que l'on n'est pas heureux tous les jours.

Le présent volume comprend la deuxième série des articles de critique : il est curieux d'y voir M. Lemaître exercer sa sagacité et parfois sa malice sur des talents d'ordres bien différents. A côté d'un éloge de Leconte de Lisle, dans lequel il explique en initié les mystères de la poésie quasi-allégorique des temps barbares ou des contrées sauvages, il place une analyse de l'éloquence du P. Monsabré; et le plus curieux, c'est qu'en touchant à un sujet religieux, M. Jules Lemaître parle de ce qui ne lui est pas étranger : ce qui n'est pas toujours le cas des critiques. Celui-ci possède une érudition de première main et, sans le donner pour théologien, nous nous souvenons lui avoir vu étudier *l'Imitation de Jésus-Christ* dans une conférence qui dénotait tout au moins une curiosité d'esprit incessamment en quête d'occupation nouvelle. Il nous avertit ici qu'il y a encore des prédicateurs qui valent la peine d'être entendus. Ce que l'on peut regretter, c'est que M. Lemaître n'ait pas, comme il le déclare, suffisamment entendu le P. Monsabré pour définir son talent avec une entière sécurité, et que par suite son appréciation se termine par un point de suspension.

A propos de M. Deschanel et de ses leçons sur le romantisme de Racine, M. Lemaître se révèle adroit taquin non moins qu'ingénieux dialecticien, et, tout en concédant beaucoup à la critique du professeur du Collège de France, il trouve des façons délicatement perfides de lui contester davantage.

En habile homme, M. Jules Lemaître n'a garde de passer auprès d'une femme du monde qui écrit sans lui tirer son chapeau et une salve de sa bonne plume pétillante. La comtesse Diane ayant réuni ses maximes, le critique de la *Revue bleue* s'y arrête et fait tomber toute sa sévérité sur le genre et pleuvoir ses compliments sur la comtesse ; compliments d'autant plus flatteurs qu'ils sont piquants : ils entrent mieux et vont plus loin.

Ce qui n'est pas un mince amusement de lettré curieux, c'est de regarder M. Jules Lemaître déshabiller M. Sarcey. Ah ! compère, compère ! Ce petit article pourrait s'intituler *Entre augures;* n'oublions pas d'abord que tous deux sont de la confrérie de la rue d'Ulm; ils doivent, par conséquent, se trouver l'un à l'autre de par la tradition d'une supériorité inattaquable sur tout ce qui n'est pas normalien. M. Lemaître devait de l'encens à son ancien. Il lui en a brûlé en petits grains, et dans une cassolette ciselée, encore ! Mais, tout en embaumant son devancier qu'il considère comme un maître, il ne se prive pas de le piquer à petits coups d'épingle, tout simplement pour le tenir éveillé. Et c'est ainsi que le critique de la *Revue bleue* démontre que le critique du *Temps* et le chroniqueur de l'ancien *XIXe Siècle* « n'est point lourd, qu'il a presque toujours de l'esprit, et du meilleur; que Sarcey, c'est du XVIIIe siècle un peu épaissi, si vous voulez, mais non toujours..., c'est franc, c'est copieux, c'est appuyé ».

Mais la malice est justement de défendre M. Sarcey des défauts contraires à ces qualités. Car pourquoi M. Lemaître s'étend-il dans cette défense et dans cette démonstration ? C'est que, à son regret, il le constate, certains ne veulent pas admettre que l'esprit de Sarcey soit toujours fin ou vif, que son style soit aussi rapide et léger que celui de Voltaire, dont Sarcey, nous dit M. Lemaître, est nourri et nourrit sa prose.

Au demeurant, il est certain que M. Jules Lemaître a donné à sa critique une forme très personnelle, brillante, pimpante, même hardie et parfois un peu gamine, mais toujours instructive et jamais ennuyeuse.

PZ.

Souvenirs d'une enfant pauvre, par ROSE ROMAIN. Paris, F. Fetscherin et Chuit, 1886. Un vol. in-18.

Un humble fonctionnaire dans une petite ville, mort avant d'avoir droit à sa retraite, a laissé sa

femme et ses deux enfants sans ressources. Les misères du pauvre ménage; les efforts désespérés pour gagner de quoi vivre misérables; la pitié dédaigneuse ou l'indifférence calleuse des anciens amis; la sympathie et l'aide trouvées au-dessous de soi chez les pauvres gens, les ouvrières, les femmes de journées; la pauvreté de plus en plus noire; la vente des quelques meubles qui restent et le départ pour une ville nouvelle où l'on espère être plus heureux, telle est l'histoire simple et touchante que l'auteur de ce petit livre nous raconte avec l'accent d'un témoin et d'un acteur.

Le style est bien féminin, coupé d'exclamations, de ah!, de hélas!, et parfois manifestant une ignorance de la valeur des mots qui n'est pas sans un certain charme, comme dans cette phrase : « Les plus riches créanciers sont les plus pressés; ils veulent la *quittance* de ce qui leur est dû, sur l'heure, à l'instant, sans retard. » Je note aussi un provincialisme que j'ai souvent entendu dans le nord, et qui vaudrait d'être repris par la langue générale : « Ces dames *avisent* toujours à gauche quand je regarde à droite. »

Le volume est bien imprimé, sur un beau papier fort; mais s'il est mis en vente avec la couverture dont est revêtu l'exemplaire que j'ai sous les yeux, il n'aura rien d'attrayant dans l'aspect. On dirait un de ces volumes dereliés, au dos desquels le bouquiniste colle une enveloppe en papier d'épicier avant de les jeter dans la boîte à quatre sous.

B.-H. G

Don Juan d'Annana, drame en quatre actes, en prose, par ARMAND HAGEM. Un vol. in-16. Alphonse Lemerre, éditeur. Paris, 1886. — Prix : 3 francs.

Il est assez hardi de toucher à don Juan, après Molière, après Musset; c'est presque de l'outrecuidance de prétendre ajouter un trait nouveau à cette figure, ou seulement encore marquer un des traits essentiels qui la caractérisent. M. Armand Hagem a su se mettre à l'abri de cette critique, en déclarant simplement qu'il n'a voulu que manifester par une œuvre en action ce qu'il a déjà spirituellement exposé dans une œuvre d'analyse, c'est-à-dire la façon dont il interprète le personnage, éternel objet des remarques et des discussions des commentateurs. Commenter don Juan en le mettant en scène, c'est une façon originale de critique, car qu'il ait fait œuvre de dramaturge, M. Hagem ne l'a pas pensé un instant. Il n'y a pas d'action dans son drame, il n'y a que des actions de don Juan, qu'il aurait pu multiplier et varier indéfiniment, si don Juan lui-même ne se lassait de séduire et d'abandonner. La réapparition au quatrième acte de dona Sahel, la première trompée, qui remplace la statue du commandeur et apporte le châtiment sous la forme d'un coup de poignard, ne peut assurément suffire de lien dramatique à ces tableaux juxtaposés.

L'intention de M. Armand Hagem n'était point évidemment de composer un drame pour la scène. Il ne faut pas considérer comme un défaut dans son ouvrage l'insuffisance théâtrale. Il a voulu mettre à nu l'âme de don Juan, expliquer (dans le sens vieux et excellent du mot) les tendances idéales, la soif inassouvie d'un amour absolument parfait, qui tourmente le terrible séducteur, cet insatiable chercheur d'impossible. La corruption de don Juan d'Annana, sa sensualité toujours en éveil, sa joie de corrompre, son indifférence après qu'il a joui, son dédain de la femme possédée, tout cela procède à la fois de son orgueil despotique et de son désir de volupté sublime, de fusion complète des âmes et des corps dans le même moment d'épanouissement de l'être. Désir irréalisé, désir irréalisable!

M. Armand Hagem fait dire par don Juan lui-même le secret de sa vie. « J'ai soif de l'impossible. Gagner une femme douce et crédule est pour moi un jeu d'enfant. Mais réduire une femme rebelle et insolente qui, sans doute, en aime un autre, qui pour s'en convaincre elle-même, car elle n'en est peut-être pas si convaincue, s'efforce de me haïr, la plier sous ma loi dans le moment où quelque chose de criminel la sépare de moi, anéantir et jeter au vent toutes ses pudeurs révoltées, ses scrupules les mieux établis, dénouer d'une main audacieuse le drame intime de cette âme troublée comme les plis noueux de sa chevelure pour en faire un manteau de soie ou se dérober à sa honte dans un baiser de feu, voilà une entreprise digne de don Juan, et je la veux tenter sans retard. »

Tel est le fond du caractère. La fin de la tirade est un pur galimatias, mais il n'est pas impossible que don Juan débite un pathos aussi embrouillé : il est un peu fou.

Plus loin, il jette à Rodrigo cette réplique non moins caractéristique :

« Ne vois-tu pas que la vie ne vaut que par le péril de la perdre! Vivre tranquille : idéal des brutes! »

Et, un instant après, il achève son portrait :

« ... Cette femme même m'oubliera plus vite qu'il ne semblerait, et c'est un autre qui jouira des emportements où l'aura mise son abandon! Que ne puis-je être à la fois moi-même et cet autre-là! »

Mais un tel débordement de désirs emporte nécessairement toute noblesse, toute délicatesse de sentiment et de pensée. Don Juan analyse et raisonne trop pour ne pas être vicieux; l'hypocrisie même, le plus bas des vices, il ne s'en garde pas.

Au dernier acte, il revient dans sa ville. Il en est parti depuis quinze ans. Il y trouve la punition vraie, celle qui doit être pour don Juan la pire de toutes, car elle le frappe dans ce qu'il a de plus cher, sa propre personne, ses moyens de séduction et de domination, et il n'y a pas de travail à étaler contre elle : il a vieilli! Ce n'est pas la vieillesse qui donne l'aspect vénérable; non, c'est le manque de jeunesse, les traits flétris, les membres alourdis, les yeux éraillés! Les filles ne le reconnaissent pas : une génération nouvelle est en pleine fleur, et il ne jouira pas de cette jeunesse, de cette beauté, de cette fraîcheur. Les jeunes filles se moquent de lui, qui n'est plus jeune. Après cela, qu'importe le coup de poignard de dona Sahel! Il n'est pas un châtiment, mais un affran-

chissement. Don Juan est encore heureux de mourir brusquement de la main d'une femme.

M. Armand Hagem n'a fait qu'indiquer le vieillissement de son héros, et il s'est plutôt attaché à la vengeance de la femme. C'est à regretter.

L'œuvre est intéressante et le style n'en est point commun, abstraction faite de quelques amphigouris.

PZ.

Monsieur Scapin, par JEAN RICHEPIN, comédie en vers en trois actes. Paris, Maurice Dreyfus, 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 4 francs.

Une revue mensuelle n'est pas le livre le mieux approprié pour parler des pièces nouvelles. Elles ont cessé d'être nouvelles quand le moment arrive où l'on en peut parler. Elles ont même quelquefois cessé — et pour toujours — d'être jouées, et elles ont coulé à pic dans l'oubli. Mais il est des ouvrages dramatiques qui sont loin d'être nouveaux et dont on parle aujourd'hui comme on en parlera toujours. Il en éclôt encore de loin en loin quelques-uns de la même famille; et l'on ne risque pas, quand on les étudie ou qu'on en rend compte, d'avoir l'air de prononcer des paroles émues sur une tombe fermée depuis quinze jours. La comédie de Jean Richepin est un oiseau de ce nid-là. Elle est faite de matériaux dont se servait Molière, je veux dire d'observation très fine, de bonne humeur, d'esprit français, et de la substance même de la langue. Je ne compte pas la poésie, qui, chez Richepin, est le fond du fonds. Attend-on que j'analyse cette comédie ailée, fantaisiste et vivante? Quel plaisir trouverait le lecteur à voir à mes doigts la poudre brillante des ailes du papillon? Le papillon est là, voltigeant sur les lèvres des auteurs de la Comédie française, ou posé sur les grandes feuilles blanches de l'éditeur Dreyfus; c'est ainsi qu'il le faut voir, et non dans les anatomies de la critique.

On a blâmé le troisième acte, trop sérieux, a-t-on dit, et détonant dans l'éclat de rire des deux autres. On l'a trouvé long, abusant des expédients de l'ancienne comédie, et trop prodigue de tirades sociales et morales. On a même répété dans les journaux l'intention qu'aurait l'auteur, respectueux de l'opinion, de substituer un autre dénouement à cet acte malencontreux. De tout cela, je ne sais qu'une chose, c'est que les situations les plus joyeuses ont un côté tragique, et que n'en pas tenir compte, c'est avoir ou donner une vue incomplète de la vie. Pour les déguisements, surprises et autres moyens, outre qu'ils valent bien ceux de la dramaturgie contemporaine, *Monsieur Scapin* n'eût pas mérité son nom s'il ne les avait pas employés. Enfin, je demande qui peut se plaindre des tirades, lorsqu'elles ont cette allure et ce ton : c'est Scapin qui parle :

Par la Pâque-Dieu! C'est donc là ce qu'on nomme
Vertu bourgeoise! Et moi, vieux fou, pauvre bonhomme,
Qui parfois me jugeais, à voir ces révérends,
N'être pas assez pur pour entrer dans leurs rangs!
Moi qui me reprochais mes quelques peccadilles!
Moi qui trouvais leurs fils trop huppés pour nos filles!
Mais, faux honnêtes gens qui méprisez les gueux,
Vous faites cent fois pis, et vous valez moins qu'eux.
Nous autres, c'est quand on est jeune qu'on s'amuse,
Et nos plus méchants tours ont cela pour excuse,
Sans compter les hasards, la misère, la faim,
Qui font saillir le loup hors des bois; car enfin,
Le ventre creux, ça pousse à voler la marmite.
Puis, quand le diable est vieux, mou, il devient ermite.
L'âge ôte la fringale aux pires garnements.
Mais vous, c'est au rebours. Il vous rend plus gourmands.
Et nous avions, au prix de vous, l'âme innocente,
Vicieux à vingt ans moins que vous à soixante.
Allons, redressons-nous, nous, les mauvais garçons,
Puisque vous finissez par où nous commençons,
Puisque c'est nous, les vrais vivants sans imposture,
Qui nous rangeons le mieux à la loi de nature,
Sages l'hiver, ayant été fous au printemps,
Quand vous, qui n'avez pas su fêter vos vingt ans,
Vous attendez d'en être à l'âge respectable
Où l'on n'a plus de dents pour vous asseoir à table!

C'est vous qui vous en plaignez, bourgeois? Non, n'est-ce pas? car on dirait que vous sentez les coups, ce qui permettrait de croire que vous les avez mérités.

La Comédie française a fait cette saison une brillante, rare et durable affaire : elle a mis dans son répertoire une œuvre classique de plus. B.-H. G.

The literature of local institutions, by G. LAURENCE GOMME. Un vol. in-12 de 248 pages. — Prix : 4 sh. 6 d. Londres, Elliot Stock.

A la lecture du livre de M. Gomme, on se demande comment il se fait qu'un sujet aussi attrayant n'ait pas depuis longtemps tenté quelque bibliographe compétent.

Les institutions locales ont fait l'objet des études de plusieurs hommes distingués, témoin *Smith's Commonwealth of England, Freeman's comparative politics, Chalmer's Local Government,* et l'éminent ouvrage du docteur Gneist sur l'évolution historique de la constitution communale en Angleterre. Mais la bibliographie des institutions locales avait été passée sous silence ou à peu près, et c'est M. Gomme qui nous donne ici, pour la première fois, un catalogue systématique de la littérature qu'on peut consulter au sujet des institutions communales particulières à la Grande-Bretagne, telles que : *the shire, the hundred, the municipal borough, the guilds, the manor, the township and Parish.*

Le lecteur pourra étudier à loisir, dans l'ouvrage de M. Gomme, le fonctionnement de tous les rouages qui constituaient le self-government local, ainsi que les libertés et privilèges dont jouissaient les communes. La liste descriptive d'ouvrages qui termine chacun des chapitres, quoique loin d'être complète, — M. Gomme en convient de fort bonne grâce, — peut être considérée comme le noyau autour duquel viendront se grouper plus tard la masse des documents de toute nature pouvant servir à l'histoire des institutions locales et qui tireront de l'oubli ceux qui élargiront par leurs recherches le chemin frayé par M. Gomme.

La lecture de *Local Institutions* confirme une fois de plus la maxime si sage, qu'avant d'apporter des modifications aux institutions venant de loin, il faut tenir compte des leçons du passé et n'en rejeter que ce qu'il y a de défectueux ou d'absolument suranné.

Les Coulisses, par AURÉLIEN SCHOLL. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

S'il y a dans le journalisme beaucoup d'articles courants, de chroniques journalières qui ne peuvent, une fois l'actualité passée, supporter l'épreuve de la lecture en volume, on n'en saurait dire autant des recueils où l'on trouve concentré cet *esprit du boulevard* qui a fait d'Aurélien Scholl une personnalité si brillante, en lui donnant un renom durable et mérité.

C'est l'immédiate réflexion que se fera le lecteur en retrouvant dans son nouveau livre, *les Coulisses*, les trésors de gaieté, d'humour, de vérités paradoxales, qu'il sème libéralement autour de lui, en grand seigneur de l'esprit, et dont vivent depuis des années la plupart des journaux, petits et grands. Il n'était que justice de rendre à leur véritable propriétaire tous ces mots, d'un tour si personnel, si vif, si acéré, si parisien surtout. A tous ces titres, qui assurent leur succès, *les Coulisses* sont un livre d'amusement et un livre de documents précieux; on y retrouvera, sous une forme étourdissante d'entrain, les mémoires sincères du théâtre moderne, fouillé jusqu'aux moelles, de la salle aux décors, de la loge de l'étoile aux chambres des figurantes et aux dessous habités par les machinistes. Bons mots, scandales, cancans, historiettes perverses ou drôlatiques, racontars d'auteurs ou d'artistes, tout s'y trouve et donne comme un reflet étincelant de la vie inconnue du théâtre.

G. T.

POÉSIES

A travers les buissons fleuris, par HONORÉ BONHOMME. Un vol. in-18. Paul Ollendorff, éditeur. Paris, 1886.

L'auteur de ce recueil aimable et reposant n'est pas nouveau venu dans la carrière littéraire. De nombreux travaux de lettré et deux jolies pièces en un acte jouées à l'Odéon, *la Fille de Dancourt* et *l'Exil d'Ovide*, l'ont heureusement signalé au public. Les connaisseurs ont gardé souvenance de la forme délicate de ses vers.

A travers les buissons fleuris, M. Honoré Bonhomme a saisi au vol des pensées saines et des rimes gracieuses. Il avertit le lecteur que

> . . . . . . Ces vers ont été faits
> Les uns à cet âge où les roses
> Pleurent sur nos jours purs et frais,
> Où l'âme sourit sous le faix
> Des joyeuses apothéoses;
> Les autres, nés aux jours moroses
> Que le temps crible de ses traits,
> Ont subi des métamorphoses.

L'accent de M. Bonhomme est familial et, si l'on veut bien ne pas croire à un jeu de mots puéril, empreint d'une bonhomie communicative. On lit avec plaisir les épanchements de l'amitié franche et dévouée, et les élans de l'admiration pour les maîtres de l'art et de la pensée. Il n'y a point dans la façon de M. Bonhomme de ces recherches, de ces affectations trop fréquentes aujourd'hui où la préoccupation dominante est de se singulariser plutôt que de se perfectionner. Son ton est simple, sa langue est claire et, bien qu'elle manque un peu d'éclat, il ne serait pas juste de la déclarer terne ou monotone. L'auteur semble se rapprocher du genre des épîtres familières qui suffirent à la réputation de plusieurs poètes de second ordre du siècle dernier, plutôt que de l'école moderne, dont il néglige les procédés. Mais il sait trouver des façons ingénieuses d'exprimer des sentiments qui, pour être calmes et sereins, n'en sont ni moins profonds ni moins touchants.

Par exemple, cette petite pièce qui renferme un hommage de cœur :

> Si l'on te dit jamais que les mille planètes
> Qu'un Dieu trop peu loué suspendit sur nos têtes
> S'écartent de leur route ou meurent dans les cieux,
> Que les grèves n'ont plus de bruits harmonieux,
> Qu'un long souffle de mort s'étend sur la nature,
> Que la terre en sommeil n'a ni fleurs ni verdure,
> Crois-le, crois-le plutôt que de croire un instant
> Que mon cœur à t'aimer fut jamais inconstant.
> Et que ce cœur, foyer d'amour et de mystère,
> Cessera de nourrir un feu que rien n'altère,
> Qui se dérobe au monde et qui, pour aliments,
> A tendresse et respect, aimables sentiments,
> Où l'admiration la plus sainte est mêlée,
> Et qui tiennent mon âme indécise et troublée :
> Car mes sens enchantés, vois-tu, ne savent pas
> Ce qui doit m'attacher, du cœur ou des appas,
> Et ce sera toujours l'insoluble problème
> De l'homme fortuné qui t'honore et qui t'aime.

Ce n'est pas pindarique, assurément; les derniers vers trahissent un peu de fatigue au terme d'une longue période. Cependant l'ingénuité et la sincérité du sentiment prêtent du charme à ce morceau. Il en est ainsi de la plupart des pièces qui composent *A travers les buissons fleuris*.

P. Z.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Il Cavaliere de Savoia e la gioventie del principe Eugenio, par M. le baron Caruti di Cantegno.

Au cours d'un important travail sur l'histoire de la maison de Savoie, M. Caruti di Cantegno a noté plusieurs erreurs chez les bibliographes du prince Eugène, et c'est pour rétablir la vérité relativement à la jeunesse de ce prince et à la mort de son père, le chevalier de Savoie, qu'il publia, en les commentant, plusieurs lettres jusqu'à présent inconnues et diverses correspondances diplomatiques du prince. Il montre comment le refus que le prince Eugène essuya lorsqu'il vint offrir ses services à Louis XIV et les avanies que ce monarque n'épargna pas à sa famille firent de lui un irréconciliable ennemi de la France.

M. Caruti, grâce à une critique habile, a su distinguer les fabrications d'un faussaire qui a fait inventer des lettres au nom du prince Eugène. Lui-même y avait été trompé une première fois dans son *Histoire du règne de Victor-Amédée II;* il rappelle ici la démonstration complète qu'il a insérée à ce sujet dans le tome III de son *Histoire diplomatique de la cour de Savoie.*

The Fall of Asgard, a tale of Saint-Olaf's days, by Julian Corbett. Deux vol. Londres, Macmillan.

Le travail de M. Corbett mérite nos éloges, si nous le considérons uniquement au point de vue historique, car c'est assurément une description très réussie des mœurs quelque peu brutales, mais viriles, de la race énergique qui peuplait la Norvège, il y a mille ans. Cette époque est d'autant plus intéressante pour l'historien qu'elle est celle des dernières convulsions du paganisme scandinave refoulé par les progrès incessants de la religion du Christ. La plupart des personnages qu'évoque l'auteur ont réellement existé; dans sa préface, M. Corbett cite les documents où il a puisé ses renseignements : la Heimskringla, la Saga d'Olaf et autres. Mais c'est le propre de cette littérature hybride, qui, sous le nom de roman historique, fait tant de ravages en Allemagne, d'être un mariage mal assorti des deux genres et de n'être véritablement ni roman ni œuvre d'historien. L'ouvrage de M. Corbett au moins a cet avantage de s'appuyer sur des documents sérieux et de nous donner une idée très nette de cette civilisation scandinave peu raffinée, il est vrai, mais essentiellement héroïque.

BEAUX-ARTS

Fantaisies décoratives, par Habert-Dys. Ouvrage comprenant 48 planches réparties en 12 livraisons. Paris, librairie de l'Art. — Prix : 60 francs.

Si les artistes décorateurs de nos jours manquaient d'invention, ils ne seraient pas excusables, car les documents abondent pour les inspirer. Jamais ils n'ont pu réunir sous la main autant de modèles, restitution de décorations anciennes, reproduction de dessins de maîtres, fantaisies nées sous le pinceau ou la plume. Ils ne méritent certainement pas ce reproche. Mais tout bien a son excès, et celui de tant d'abondance pourrait être de nuire à l'originalité personnelle.

Le recueil de M. Habert-Dys vient leur apporter de nouveaux matériaux, frais et jeunes, surprenants d'imprévu.

La difficulté de notre époque, pour les artistes décorateurs encore plus que pour les autres, est d'avoir un style à soi. Toutes les formes semblent avoir été appliquées dans le fond et dans les détails; le champ du dessin n'est pas infini comme celui de la pensée, puisqu'il aboutit toujours à une traduction matérielle. Après le roman, le gothique, la Renaissance, le XVIIe et le XVIIIe siècle, où trouver et comment exprimer des formules nouvelles ? Quelle est la synthèse de l'art du XIXe siècle et à quels signes distinctifs les générations futures le reconnaîtront-elles ?

A la fin du premier Empire et sous la Restauration, le génie national semble avoir remonté en Grèce et à Rome. La monarchie de Juillet a créé des décorations qu'on nommera — comment dire ? — bourgeoises, pour dénommer ainsi le néant. A son grand honneur, Garnier a réellement trouvé un style pour l'Opéra ; mais les symboles musicaux y jouent un si grand rôle qu'il n'est pas généralement applicable. Ce n'est donc

que depuis une vingtaine d'années que notre siècle aura manifesté de l'inédit. Et quelle est cette manifestation ? Il n'y a point à le nier : elle est indienne, chinoise, persane, japonaise, surtout; elle nous vient de l'extrême Orient. Ainsi donc se rajeunit le monde en remontant aux plus vieilles sources ?

Aussi M. Habert-Dys est-il un japonisant. Sans doute est-ce du japonais francisé. Cette transformation est le mérite de son œuvre; c'en est aussi la critique. Nous commencerons par la note amère, encore qu'elle sera bienveillante !

Le défaut de cet art est le manque de solidité. Il faut être lourd, dira-t-on alors ! Non; mais il faut qu'une décoration soit entourée, limitée, définie, construite en un mot. On jette bien des fantaisies sans bornes sur un écran, sur des porcelaines; aussi les Orientaux ont-ils surtout pratiqué ces applications industrielles. Mais en ameublement, en décoration de meubles et de tentures, en architecture intime, bois, fer, pierres décorées et sculptées, la traduction d'idées aussi vagues devient impossible ou produit des effets discordants, parce qu'ils sont sans équilibre. Ainsi la planche 10, qui représente un panneau, est impraticable en exécution. Ce panneau doit-il être vertical ou est-ce un plafond ? Dans les deux cas, d'ailleurs, il donnerait une entorse aux nerfs de l'œil le moins sensible. Voici, par contre, la planche 16 qui représente un paysage circonscrit, bien que la fantaisie la plus vive s'y soit donné carrière : c'est un véritable chef-d'œuvre.

Il en est un peu des dessins comme des opéras qui sont condamnés quand on n'en fredonne pas des airs en sortant; les dessins aussi doivent faire sur la mémoire une impression durable. Or on ne se souvient pas du décousu.

Même observation, en mal pour la planche 17, qui représente encore un panneau ; en très bien pour la planche 5. Elle représente une envolée d'oiseaux adorables; elle est lumineuse; elle est gaie; elle est fantastique; elle est *artiste* au possible. Mais les oiseaux ont le même mouvement; il y a une règle et une unité dans cette composition. C'est pourquoi elle se gravera dans l'esprit et les artistes s'en souviendront pour s'en inspirer de la bonne manière.

Quant à l'habileté de M. Habert-Dys, elle est extraordinaire. Grâce et vigueur du dessin, imprévu des couleurs, où rien ne choque cependant, imagination et esprit, tout se trouve au plus haut degré dans ces compositions. Un peu moins de japonisme; un peu plus de méthode et le maître décorateur sera accompli.

Pour les amateurs et les gens du monde qui ont à chaque planche un régal des yeux, ces compositions sont parfaites ; pour les artistes décorateurs qui cherchent le document, nous les voudrions plus riches en petits détails. Ainsi la planche 15 vaudra-t-elle pour eux, à elle seule, plus que 5 ou 6 autres. Dans les six livraisons qui restent à paraître, que M. Habert-Dys donne satisfaction à ces gourmands par nécessité.

L'exécution matérielle de ces planches est étourdissante. On discute encore pour la suprématie de la chromotypographie ou celles de la lithographie. La vérité est que chaque procédé est excellent et meilleur suivant les cas où il est employé. Mais ici la victoire est à la typographie. Jamais la pierre n'eût donné ces légèretés et ces transparences. Les tons sont ici d'une délicatesse infinie. Depuis les aquarelles imprimées pour *l'Art japonais*, de la maison Quantin, M. Gillot n'avait rien produit de comparable. Graveur et imprimeur, il s'est surpassé. En vérité, ces planches sont la perfection absolue et d'une perfection qu'il semblait impossible de réaliser. M. Gillot est un ennemi redoutable pour les lithographes ! Nous qui sommes avec lui, nous applaudissons de grand cœur à de telles victoires.

Mais alors pourquoi, par l'impression d'une simple plaque de cuivre, simuler les biseaux de la taille-douce ? Pour coller le chine sur la pâte, direz-vous. Vous pouviez faire la plaque plus large. Ce biseau est sans doute d'un effet agréable, mais il pourrait faire croire aux examinateurs superficiels qu'il s'agit d'une impression en taille-douce. Il est vrai que le creux ne donnerait pas mieux, ne donnerait même pas aussi bien. C'était un piège : on y est tombé. La taille-douce aussi est battue. Bravo pour cette double victoire !

Collection des grands maîtres de l'art. — Titien : sa vie et son œuvre, par GEORGES LAFENESTRE. Un vol. in-folio colombier, illustré de 52 grandes planches hors texte, gravées à l'eau-forte, par Le Nain et Gaujean, ou obtenues par l'héliogravure en creux ou en relief, et d'un grand nombre de gravures dans le texte, reproduisant des tableaux du maître et ses principaux dessins originaux, par de nouveaux procédés de gravure directe. Tiré à 800 exemplaires numérotés. Paris, 1887. A. Quantin.

Il doit être bien difficile aux historiens de l'art, pensons-nous, de se défendre d'une émotion profonde au moment d'entrer en contact avec un homme de génie, d'en retracer la vie et d'étudier son œuvre. Cette émotion, à tous ceux qui approchèrent les maîtres, la majesté de leurs créations aussitôt l'imposa. A travers les siècles, elle s'est transmise jusqu'à nous, toujours grandissante, augmentée du respect des générations, dont chacune ajoutait une auréole élargie au précédent rayonnement de leur gloire. Cependant, il y a des nuances intéressantes à noter dans le sentiment que les grands artistes nous inspirent. Le nom des uns — comme Michel-Ange et Rembrandt, Léonard de Vinci et Albert Dürer, comme Beethoven — évoque en notre esprit l'image de génies inquiets, troublés, à coup sûr troublants, tantôt s'éloignant d'un puissant coup d'aile à de hautes distances de l'homme et tantôt pénétrant au plus intime de l'âme humaine, de ses passions et de ses douleurs. Les autres, au contraire, — tels d'angéliques primitifs, un Corrège, un Véronèse, un Mozart — n'éveillent en nous, à l'appel de leur nom, que des

idées sereines et limpides, des souvenirs de quiétude et de paix, des spectacles de joie et de fêtes. Nous gardons pour leur mémoire un culte mêlé de tendresse et de reconnaissance, car ils nous sont bons et sains.

Titien fait partie de cette dernière famille de maîtres avec, en outre, quelque chose d'une race plus robuste. Il représente plus particulièrement parmi eux l'équilibre parfait des facultés, la puissance égale et continue, la santé, la beauté, la majesté de la vie dans la plénitude de sa force. En son œuvre considérable, dont l'accomplissement occupe et exige, à peu de chose près, la durée d'un siècle, il ne dévie pas un seul instant du but, de la droite et large voie où, dès l'enfance, ses premiers pas sont engagés, ouvre sur le monde extérieur son beau regard de peintre et transporte dans sa peinture ce qu'il voit comme il le voit ; et, par nature, il voit noble. — Mais il est, n'est et ne veut être que peintre ; il ne soupçonne même pas qu'un peintre puisse, en son art, être quelque chose avec cela. De ses sentiments propres, de ses passions, de ses agitations intérieures, s'il en éprouve jamais, de son âme et des intimités de celle-ci, de l'homme qui est aussi le peintre, le peintre ne trahit rien. Si son dessin, sa couleur, son mode de composition, si ce que j'appellerai le talent de son génie est absolument personnel, reconnaissable entre tous, son génie même est, lui, absolument impersonnel ; l'artiste nous apparaît avec l'impersonnalité d'une force de la nature, ou d'un dieu antique, impassible comme Jupiter.

C'est à ce dieu de la peinture que la librairie A. Quantin a consacré la cinquième monographie annuelle de la *Collection des grands maîtres,* où déjà figurent Hans Holbein, Ant. Van Dyck, Jean Bologne et François Boucher. Ce n'est pas trop d'un an pour préparer et mener à bon terme l'exécution de tels livres. Je ne parle pas en ce moment de la partie littéraire, à laquelle nous nous arrêterons tout à l'heure; je parle de la fabrication matérielle. On connaît, en effet, ces magnifiques volumes in-folio colombier tirés à petit nombre et numérotés de 1 à 15 sur papier du Japon, de 6 à 10 sur papier de Chine, de 11 à 15 sur papier Whatman, de 16 à 25 sur papier de Hollande et les moindres exemplaires sur papier vélin jusqu'à 800, chiffre limité ; on sait avec quel soin le type des caractères a été choisi à raison de la justification en harmonie avec le format, avec quelle irréprochable correction typographique comme avec quel souci de la parfaite unité du ton, de l'aspect d'ensemble, chaque feuille est imprimée. Mais ce qui est tout à fait exceptionnel en ce volume, c'est l'illustration. Nous ne saurons trop vivement nous en féliciter, car en présence d'un tel maître c'était une grosse partie à jouer; il ne fallait pas un moment de défaillance. C'est pourquoi, sans doute, l'éditeur a mis en œuvre les moyens de reproduction les plus variés. Dans le nombre, on est tenté d'accorder la palme aux procédés nouveaux d'héliogravure directement obtenue d'après les peintures mêmes dans les divers musées de l'Europe, et qui rendent la saveur de la touche, l'exacte facture du maître jusqu'à l'illusion, comme dans *le Christ au denier* de Dresde, *la Madeleine* du palais Pitti, *la Danaë* de Madrid ou *la Flore* des Offices, dont les planches sont des merveilles de rendu fidèle. Il serait injuste pourtant de céder à la séduction de la nouveauté et d'oublier que l'eau-forte traitée par des artistes comme M. Le Nain et M. Gaujean a des qualités de précision dans le dessin et même dans la couleur auxquelles se dérobera toujours la photographie. Où celle-ci néanmoins a de nouveau rendu des services inappréciables à l'éditeur, c'est dans la reproduction des estampes anciennes que, très intelligemment, il a introduites en ce volume, partout où il lui était impossible de faire lui-même graver directement l'œuvre originale.

La belle, mais lourde mission d'écrire *la Vie de Titien* a été confiée à M. Georges Lafenestre. Nul n'était mieux préparé en vue d'une telle tâche que l'auteur de cette histoire de *la Peinture italienne* qui est l'un des meilleurs livres de la « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts » ; nul non plus n'était plus digne de l'accomplir que le poète qui, par prédestination sans doute, célébrait, il y a déjà longtemps, la gloire du peintre en de beaux vers dont les stances, réimprimées à la première page du livre, s'y succèdent en leur magnificence comme les degrés de marbre au péristyle d'un temple. Aussi cette vie de Titien est-elle autre chose et mieux qu'un travail d'érudition. Comme étude historique, sous la plume de l'homme informé, elle abonde, il est vrai, en documents curieux ; mais nous avons cette joie peu commune de rencontrer ici un savant pour qui le document est chose secondaire, qui dans une biographie d'artiste place avant tout l'œuvre d'art, la juge et sait la juger et, phénomène bien plus précieux, sait la goûter, en jouir et, par une alliance de dons des plus rares, en parler comme il en jouit en poète et en connaisseur. Détachons quelques lignes de la page qu'il consacre à la célèbre allégorie connue sous le titre de *l'Amour sacré* et *l'Amour profane.*

« Giorgione surtout avait développé chez tous ses condisciples ce goût des rêveries plastiques et des fantaisies d'imagination. Lui-même en prenait fort à son aise avec la réalité comme avec l'idéal : les gens sages n'ont encore bien expliqué ni *les Trois Astrologues* du Belvédère, ni *l'Horoscope* de Dresde, ni même *le Concert champêtre* du Louvre. Chez Titien comme chez lui, il faut faire souvent la part au lyrisme ardent et vague d'une belle jeunesse enivrée de vie, d'amour et de beauté. Si l'on ne s'entend pas pour comprendre, on s'entend du moins pour admirer. Rien dans l'œuvre de Titien n'exhalera parfum d'amour plus frais et plus exquis que cette printanière éclosion de son génie. Sa palette va bientôt devenir plus variée, plus éclatante, plus riche. Il retrouvera rarement une musique voluptueuse de colorations plus délicates et plus séduisantes. Faiblement empâtée, procédant par glacis légers, sa peinture, comme celle de Palma, qu'elle rappelle alors, brille d'un éclat léger avec de fines transparences d'émail.

L'émotion est irrésistible. Jamais la beauté nue et la beauté parée n'ont été, ni avant ni depuis, présentées côte à côte avec un pareil charme de séduction vivante et discrète. Oui, tout parle d'amour dans cette églogue vénitienne, et ce bas-relief antique où des nymphes éveillent un berger, et ce vol de papillons capricieux qui se poursuivent dans l'herbe, et ce bouquet de roses effeuillées gisant sur le bord du bassin, et cette tranquillité lumineuse de la campagne pacifique, qui s'endort de toutes parts au soleil couchant, tandis que les paysans ramènent leurs troupeaux, que les chasseurs rappellent leurs chiens, que les cavaliers galopent vers leur gîte. C'est le beau songe d'un soir d'été dans un paysage méridional, raconté avec enthousiasme par un vrai poète qui se trouve être déjà le plus grand des peintres. »

Nous laisserons le lecteur sous le charme de cette citation où, en si peu de lignes, M. Georges Lafenestre se montre tour à tour l'historien sûr, le critique expert, le dilettante ému et, dans sa prose colorée, le poète que nous avons dit, et qu'il fallait être, en effet, pour parler de la célèbre peinture et de l'œuvre entier de Titien en des termes dignes de ce grand et noble maître. E. C.

Bibliothèque internationale de l'art : Histoire de l'art byzantin, par R. Kondakoff, traduite par M. Trawinski, et précédée d'une préface de M. A. Springer, tome I[er], accompagnée de 29 gravures. Un vol. in-4°. Paris, 1886, à la librairie de l'Art, J. Rouam, éditeur.

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière dans une question des plus obscures encore et des plus controversées parmi celles que présentent les origines de l'art moderne. Fidèle à son titre, sous la vigilante direction de M. Eugène Müntz, la *Bibliothèque internationale de l'Art* nous livre aujourd'hui la première partie du travail d'un savant russe, professeur à l'université d'Odessa, sur l'art byzantin. L'auteur, M. N. Kondakoff, a pris soin de revoir lui-même cette édition de son livre dont le texte français est l'œuvre de M. Trawinski et l'importante préface celle d'un professeur à l'université de Leipzig, M. A. Springer. Si nous donnons ces détails sur la provenance de ces trois sources de collaboration, ce n'est pas pour le petit plaisir de justifier la réminiscence de notre première ligne, mais parce qu'en réalité la question byzantine passionne les historiens allemands à l'heure présente beaucoup plus que les historiens français. La *Bibliothèque internationale de l'Art* nous rend donc un véritable service en appelant notre attention sur ce sujet d'étude. Le sujet de la controverse peut être résumé par les deux affirmations contradictoires que voici : « L'école byzantine, selon les uns, personnifie la décadence la plus profonde de l'imagination créatrice; elle marque l'arrêt, et en quelque sorte la pétrification de la production artistique. Elle manque de vie; c'est pour cela qu'elle n'a pas varié. » Pour d'autres, au contraire, « l'école byzantine a tenu sous son joug, depuis le VI[e] jusqu'au XII[e] siècle, l'Europe tout entière, et, si l'on remarque quelques efforts en étudiant, ces efforts se sont constamment produits sous les auspices des Byzantins ». De ces deux opinions, la première est injuste pour Byzance, qu'elle ravale au niveau de l'ancienne Égypte, telle qu'on se la représentait jadis momifiée dès le berceau. La seconde, au contraire, témoigne d'une sévérité excessive envers l'Occident, à qui elle refuse tout sens personnel des arts. Mais la vérité est que jusqu'à présent on manquait de données et d'informations suffisantes sur l'art byzantin. Ces éléments, on les possède aujourd'hui. Après avoir — tout en rendant justice à leurs efforts — réfuté, rectifié nos historiens de l'art, Montfaucon, Du Cange, d'Agincourt, Didron, Labarthe; les Allemands Rumohr, Waagen, Unger, le Russe Bousslaïeff, M. Kondakoff reprend la question pour son compte. Avec une méthode longuement réfléchie, il refait l'histoire de la miniature depuis ses origines, la poursuit dans l'analyse détaillée des célèbres manuscrits du Vatican, de Vienne et de Paris, et la conduit en ce premier volume jusqu'à la fin du IX[e] siècle. Lorsque l'ouvrage complet sera sous nos yeux, nous dirons quelles sont les conclusions définitives de l'auteur. Ce que nous pouvons dire dès maintenant, c'est qu'il est impossible de s'y acheminer avec plus de logique et d'attentive sollicitude. E. C.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Humanité et divinité, par A. Fleury. Un vol. in-12. Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 1885. — Prix : 2 fr. 50.

C'est une longue paraphrase des deux fameux aphorismes : Dieu, c'est le mal; ni Dieu, ni maître. Le livre laisse paraître chez l'auteur un optimisme béat, une foi naïve dans la *science*, une foi qui ne va pas sans l'intolérance la plus étroite; et nul sens critique, beaucoup de rhétorique, le recours incessant aux lieux les plus communs. A de certaines pages, des raisonnements tels que celui-ci, qui rappelle le

bel enthymème de M. Cattiaux, conseiller municipal de Paris : « Par le catéchisme, le prêtre dit à l'enfant : Qui t'a créé et mis au monde? L'enfant répond : Dieu. — Comment Dieu! L'enfant ne se connaît pas lui-même, l'homme ne connaît pas l'homme, et voilà qu'on veut lui faire connaître Dieu, c'est-à-dire l'inconnu, l'introuvable, ce qui n'existe pas. »

Et songer que la mentalité de l'auteur est celle de nombre de gens fort honnêtes! F. G.

Médecine des accidents, par R. Broguère; — **A travers le ciel,** par E. Amigues. Deux vol. in-12 de la *Bibliothèque utile*. Paris, Félix Alcan. — Prix du volume : 60 centimes.

Deux bons petits livres.

Un accident se produit sous nos yeux : c'est à la ville, — mais le médecin qu'on est allé chercher ne vient pas; — à la campagne, dans combien d'heures le pourra-t-on ramener? — et, cependant, la victime est sans connaissance ou bien elle souffre affreusement. Que faire? Nous ne savons pas, nous sommes impuissants. Le livre de M. Broguère est pour nous instruire des premiers soins à donner : l'auteur énonce, dans un langage très simple, les moyens faciles, pratiques, à la portée de tous, de parer aux premières nécessités quand se produisent ce qu'il appelle : 1° *les accidents de cause interne* (apoplexies, congestions, convulsions, hémorrhagies); 2° *les accidents de cause externe* (blessures de toutes sortes, brûlures, fractures, contusions, luxations, foulures, asphyxies, piqûres venimeuses, empoisonnements).

L'autre volume est un traité très élémentaire de mécanique céleste. M. Amigues, ancien élève de l'École normale supérieure, donne des indications générales quant au système solaire, au poids des mondes, au mouvement des planètes, à la rotation de la terre, à la formation des mondes. Dès les premières pages, il avait distingué entre la mécanique céleste et l'astronomie; celle-ci est science d'observation, avait-il montré, et celle-là, science mathématique; l'une ne saurait être qu'une traduction de la vérité par à peu près, et l'autre, qui part d'une hypothèse toujours contestable, est sujette à caution : si le principe est vrai ou s'il est faux, on en décide d'après les conséquences que dégage le calcul, comme on juge d'un arbre à ses fruits; le calcul laisse deviner, puis établit l'existence d'une planète, Neptune, et le regard la rencontre à la place exactement déterminée.

F. G.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématique — Sciences occultes —
Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

La Mer, par Armand Dubarry. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque instructive*, avec 90 gravures sur bois. Paris, Jouvet et Cie. — Prix : 2 fr. 25.

Plusieurs des volumes dont se compose la *Bibliothèque instructive* sont fort bien faits, et celui-ci est à compter parmi les meilleurs.

L'auteur n'emploie pas le style du roman, il ne dramatise pas les forces de la nature, et quand il vient à traiter de l'industrie de l'homme, appliqué à prévoir afin de pourvoir, il ne célèbre pas, lui, ce qu'on a voulu appeler *les merveilles de la science;* il décrit simplement les divers phénomènes, il parle des courants, des vents et des cyclones, des marées, barres et mascarets, de l'action érosive des flots, de la profondeur, de la couleur et de la salinité de la mer, de sa température aux différentes latitudes, de sa faune et de sa flore. Dans les quatre derniers chapitres, il parle des marins et de la marine.

Quelques anecdotes sobrement contées, un récit de bataille qui vient naturellement, et l'adolescent aux mains de qui tombera le livre ne le quittera pas qu'il ne l'ait lu de la première à la dernière page. F. G.

Hygiène publique et privée. *La plomberie au point de vue de la salubrité des maisons*, par S. Stevens Hellyer, traduit de l'anglais par Poupard aîné. Un vol. in-8° de 390 pages avec gravures et atlas de 23 planches. Paris, André Daly fils et Cie.

M. Stevens, ingénieur sanitaire anglais, s'est beaucoup occupé des questions d'hygiène et du drainage des maisons et a publié à ce sujet plusieurs ouvrages fort en honneur auprès des gens du métier. C'est la traduction d'une de ces utiles publications que nous offre M. Poupard aîné : l'auteur y traite des principes de l'hygiène domestique et de la plomberie sanitaire et en décrit l'application.

Le cadre de notre revue ne nous permet pas d'entrer dans l'étude de l'exécution technique des travaux décrits dans ce livre; les revues professionnelles en ont pleinement fait ressortir les mérites. Nous voudrions seulement dire quelques mots au sujet de l'intérêt général qui s'y rattache pour le grand public, tant propriétaires que locataires de maisons ou appartements dont le drainage s'effectue d'une manière défectueuse, quoiqu'il serait si facile d'y remédier en

observant les principes élémentaires d'hygiène domestique. Ne vaudrait-il pas mieux, en effet, au lieu de s'en prendre aux hygiénistes et plombiers et de leur imputer tout le mal, acquérir quelques notions d'hygiène et pouvoir au besoin indiquer soi-même les améliorations à apporter, le système à préférer? Le traité de M. Poupard, écrit d'un style sobre et clair et les nombreuses gravures qui l'accompagnent et qui nous font mieux encore comprendre le texte constituent un guide excellent pour toutes ces questions d'hygiène si importantes dans une grande ville comme Paris et dont on ne tient aucun compte presque dans les constructions rurales. L'air malsain occasionné par des appareils défectueux et insalubres circule librement dans les maisons, imprégnant de gaz délétères nos tapis, nos rideaux, nos meubles; les tuyaux de vidange, de chute et drains ont souvent une section insuffisante, la ventilation se fait mal. Et pourtant, quand on bâtit une maison, il n'en coûte guère plus pour la rendre salubre en adoptant un plan bien étudié et des appareils de drainage bien choisis que de la faire insalubre en se bornant à imiter et copier les anciens procédés datant d'un temps où l'hygiène n'existait pour ainsi dire pas. Défaire la plomberie et le drainage d'une maison et refaire ensuite ce travail peut devenir coûteux; mais il l'est moins néanmoins, dit très justement l'auteur, que d'être obligé de faire un séjour à Cannes pour rétablir sa santé, uniquement pour ne pas avoir supprimé en temps utile les défectuosités d'un mauvais système de drainage.

On pourrait réduire à un dixième l'air vicié envoyé actuellement dans l'atmosphère de Londres, en adoptant ou plutôt en imposant un assainissement convenable de chaque maison; et ce qui est vrai pour Londres ne l'est, hélas! pas moins pour Paris.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

L'Irréligion de l'avenir, *étude de sociologie,* par M. Guyau. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1887. — Prix : 7 fr. 50.

Plus de religion dans l'avenir parce que bientôt plus de dogmes pour l'esprit humain, et M. Guyau, qui conclut au rejet de tout dogme par nos descendants, à leur irréligion par suite, se fonde, pour ainsi définir le futur nécessaire, sur des dogmes, sur celui de la nécessité, sur celui de l'évolution. Dogmatisme et empirisme ne s'excluent pas.

M. Guyau a procédé par analyse et induction; il a analysé d'abord les religions (première partie : *la Genèse des religions dans les sociétés primitives*); il a analysé ensuite les tendances intellectuelles qui s'accusent de notre temps (deuxième partie; *Dissolution des religions dans les sociétés actuelles*) : les religions répondaient à de certains besoins de l'entendement, à de certains intérêts aussi; de ces besoins et de ces intérêts, quelques-uns ne se laissent plus éprouver; les autres sont autrement contentés ou sauvegardés; et il serait, déclare précisément l'auteur, aussi fou de parler de *la religion de l'avenir* que de parler de *l'alchimie de l'avenir*, de *l'astrologie de l'avenir*.

Les analyses sont ingénieusement conduites; elles sont, toutefois, incomplètes. C'est que l'auteur de l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* est un peu intellectualiste.

La religion — c'est la première définition qu'il donne, « définition nécessairement étroite », écrit-il — n'est rien qu'une « *explication physique, métaphysique* et *morale* de toutes choses par analogie avec la société humaine, sous une forme imaginative et symbolique. Elle est, en deux mots, une *explication sociologique universelle, à forme mythique*. » Et, « dans toute religion positive et historique », il distingue « trois éléments distinctifs et essentiels : 1° un essai d'explication *mythique* et non scientifique des phénomènes naturels (action divine, miracles, prières efficaces, etc.) ou des faits historiques (incarnation de Jésus-Christ et de Bouddha, révélations, etc.); — 2° un système de *dogmes*, c'est-à-dire d'idées symboliques, de croyances imaginatives, imposées à la foi comme des vérités absolues, alors même qu'elles ne sont susceptibles d'aucune démonstration scientifique ou d'aucune justification philosophique; — 3° un *culte* et un système de *rites*, c'est-à-dire de pratiques plus ou moins immuables, regardées comme ayant une efficacité merveilleuse sur la marche des choses, une vertu propitiatrice. » M. Guyau ajoute : « Une religion sans mythes, sans dogmes, sans culte ni rites, n'est plus que la *religion naturelle*, chose quelque peu bâtarde, qui vient se résoudre en hypothèses métaphysiques. »

Donc, pour l'auteur, point de religions positives qui n'aient des dogmes, et les dogmes ôtés (aussi les mythes et les rites), reste la religion naturelle, c'est-à-dire une sorte de métaphysique. Nous n'en jugeons pas ainsi : sans doute, nous le reconnaissons, parmi les fidèles des différentes religions dites positives grand est le nombre de ceux qui tiennent pour *vérités absolues* les croyances imposées à leur foi; mais de ce que cette disposition à attribuer le caractère de la

certitude à la foi qui se superposerait d'une autre certitude, la certitude scientifique, soit assez générale, — et le catholicisme n'a pas peu contribué à faire acquérir cette disposition, — il ne s'ensuit pas qu'on ne puisse être religieux que si l'on tient, en effet, pour vérité ce que l'on *croit :* on peut faire profession de scepticisme et nourrir de certaines croyances. Ces croyances regardent à une explication, d'accord; mais cette explication, on se la donne, on se la choisit, parce que la volonté est intéressée à croire ceci et non cela : la religion est proprement une vie.

M. Guyau oppose à la fois, aux illusions de l'imagination, comme il dit, la certitude scientifique; il méconnaît la liberté de la croyance. Or si cette liberté se manifeste aujourd'hui plus que jamais peut-être, pour tout de suite abdiquer, apparemment, et si la volonté se soumet à l'esprit, réclame de lui des dogmes, *la science*, avec l'évidence, avec la certitude, pour le contentement d'une raison impersonnelle, la volonté peut se reprendre et la liberté de la croyance se manifester d'autre sorte.

M. Guyau, qui ne compte pas avec cette liberté, — il fait seulement appel à l'indépendance de l'esprit, — ne compte pas davantage avec la sensibilité. A notre époque, chez nous, — nous invoquons cette fois des faits, — des jeunes gens, nombreux au dire de M. Bourget, souffrent vraiment pour éprouver des sentiments trop exquis; et l'on sait que, dans notre pays et dans d'autres, des ouvriers à compter par millions sont bien éloignés de se juger accommodés à leur milieu : ceux qui sont malheureux par trop de délicatesse, et ceux qui, sans même soupçonner cette délicatesse, sont malheureux tout autant, sinon plus, ceux-ci et ceux-là ne sont-ils pas tout préparés à entendre quelque bonne nouvelle selon saint Mathieu commentée par Tolstoï, tout préparés pour recevoir quelque doctrine mystique?

Le futur nécessaire de M. Guyau n'est rien autre chose, pour nous, qu'un futur contingent.

Mais par cela même que ses inductions touchent à une possibilité qui se peut réaliser, par cela même que, présentées avec talent et capables d'enchanter des esprits déjà disposés par tant d'autres travaux à les accueillir avec faveur, elles peuvent, en effet, faire rejeter pour un temps *les sociologies à forme mythique* et prévenir les velléités de postuler quelque explication partielle ou totale; ses inductions sont certainement des plus intéressantes.

Signalons, dans la deuxième partie, les chapitres IV à VII : l'auteur y ayant traité de *la religion et de l'irréligion chez le peuple, chez l'enfant, chez la femme, de la religion et de l'irréligion dans leurs rapports avec la fécondité et l'avenir des races*, ils sont un exposé des causes et des conséquences morales, sociales de la dissolution des religions.

Quelle sera, dans l'avenir, la neutralité de l'homme irréligieux? M. Guyau s'en explique dans la troisième partie de son livre; après avoir parlé de *l'individualisme religieux*, de *l'association*, il analyse *les principales hypothèses qui remplaceront les dogmes*, au chapitre III, le théisme; au chapitre IV, le panthéisme optimiste; au chapitre V, le naturalisme idéaliste, matérialiste et moniste. Au reste, être *irreligieux* ou *a-religieux* n'est pas être *antireligieux; l'irréligion* ou *l'a-religion* n'est pas synonyme d'impiété, de mépris à l'égard du fond métaphysique et moral des antiques croyances, elle est simplement la négation de tout dogme, de toute autorité traditionnelle et surnaturelle, de toute révélation, de tout miracle, de tout mythe, de tout rite érigé en devoir; « l'irréligion de l'avenir pourra garder du sentiment religieux ce qu'il y avait en lui de plus pur: d'une part, l'admiration du Cosmos et des puissances infinies qui y sont déployées; d'autre part, la recherche d'un idéal non seulement individuel, mais social et même cosmique qui dépasse la réalité actuelle. » Cette irréligion ne pourrait contenter ni un Pascal ni un Rousseau.

Code de la séparation des Églises et de l'État, par Edgar Monteil, conseiller municipal de Paris. Un vol. in-12. Paris, Derveaux, 1886. — Prix : 3 francs.

Dans la séance du 20 novembre 1885, le conseil général de la Seine, sur la proposition de M. Edgar Monteil et après un discours de l'auteur de la proposition, émit — y était-il bien autorisé? — un vœu en faveur de la séparation des Églises et de l'État; en octobre ou novembre 1886, — nous ne savons plus exactement la date, mais elle est de peu d'importance, — le conseil général, sur une nouvelle proposition et après un nouveau discours de M. Monteil, a renouvelé ce vœu; pour qu'il fût réalisé, quelles *lois* seraient *à faire?* M. Monteil l'a recherché. Il nous le dit (p. 13-26); il nous dit aussi les articles de loi à maintenir (p. 27-29), puis il reproduit son discours de 1885 (p. 31-79), transcrit le texte de la déclaration de 1682, du Concordat, des articles organiques, du Concordat de Fontainebleau, de plusieurs décrets, lois et ordonnances, du projet de loi de M. Yves Guyot (p. 81-174); et, dans les trente dernières pages, il indique une autre loi à faire, loi de dissolution des congrégations religieuses et de liquidation de leurs biens.

Nous empruntons cette phrase au discours de 1885 : « Vous n'ignorez pas, messieurs, que dans quelques départements la question cléricale a exercé une grande action sur le résultat des dernières élections; dans d'autres, les départements industriels, la question des conventions avec les chemins de fer a été une des causes de nos échecs. La question du Tonkin tant agitée n'a pas eu énormément d'écho. Dans le plus grand nombre de nos départements, c'est la question cléricale qui primait toutes les autres. » Nous sommes pleinement de l'avis de l'orateur ; le clergé catholique est une puissance redoutable; mais cessera-t-il d'être cette puissance qui fait et défait les ministères, qui bat en brèche nos institutions et nos lois, le lendemain du jour de la séparation? Les populations manqueront au clergé? Cela n'est pas certain, et cela le serait-il que cela ne serait peut-être pas désirable. Nous parlerions autrement si nos populations, en dépit de l'appareil catholique, étaient

tant soit peu chrétiennes; mais le vieil adage : diviser pour régner, a été oublié par des esprits qui auraient pu se montrer bons politiques tout en se refusant de chercher à comprendre ce que peut bien être la religion; mais, au grand plaisir de la papauté, on a fermé les facultés de théologie catholique, refuge du gallicanisme; on a rebuté M. Loyson, on parle de fermer les facultés de théologie protestante, — au lieu du *Kulturkampf*, le combat pour la non-culture, — bref, on aura si bien habitué les populations à croire ce que disent les prêtres catholiques, à savoir : il n'y a qu'une religion vraiment digne de ce nom, la religion catholique, que beaucoup resteront catholiques pour rester religieux.

Point d'analyses ni d'examens critiques dans ce volume; l'auteur y procède dogmatiquement. A une certaine page, toutefois, ces quelques lignes : « M. Yves Guyot rend la commune maîtresse d'opérer elle-même la séparation, et c'est précisément ce que nous trouvons d'un peu effrayant dans son projet. Nous voyons bien comment il a raisonné; il s'est dit que rien n'est au-dessus de l'intérêt et que l'habitant des campagnes est partout fort intéressé, qu'en le mettant dans l'alternative de payer les cultes ou de ne pas les payer, il ne les payerait point. Le raisonnement serait juste s'il s'agissait d'une somme un peu forte; mais il s'agit à peine du versement de deux francs, et les influences qu'on trouve autour des hommes contre-balancent dans une large mesure un si faible intérêt. De plus, il y aurait à craindre des antagonismes... » M. Monteil ne s'est pas attardé à considérer la fin à poursuivre pour M. Yves Guyot, — et l'on peut se demander s'il n'est pas aussi utile à un pays de compter des hommes religieux, à la conscience droite et fière, que des maîtres musiciens, des maîtres peintres; aussi utile d'avoir des temples, des églises, des synagogues, qu'une académie des beaux-arts, qu'une académie de musique; il ne s'est pas attardé davantage à apprécier le moyen, tout de suite il a regardé au résultat possible; le moyen serait bon — il n'a pas écrit : recommandable en soi, mais bon, seulement, c'est-à-dire convenablement approprié — « s'il s'agissait d'une somme un peu forte »; il s'agit de quarante sous, et, sur le désir de garder ces quarante sous, la crainte du ***quand dira-t-on*** l'emportera presque toujours. La critique du projet de M. Guyot ne porte que sur un point, mais elle est des plus justes, selon nous. Bien entendu, la lutte entre les deux mauvais sentiments dont il a été parlé n'existera que pour des esprits assez vulgaires : il s'est trouvé des hommes religieux qui, pour rester fidèles à leur culte, n'ont pas eu peur de la souffrance ni de la mort.

F. G.

SCIENCES MILITAIRES

Les Éléments de la tactique, par J. Meckel, officier supérieur d'état-major. Traduit de l'allemand par H. Monet, lieutenant breveté au 123e d'infanterie. Deuxieme édition revue et corrigée. Figures dans le texte et deux cartes. Un vol. in-8°. Paris, Westhauser, 1887. — Prix : 10 francs.

L'ouvrage dont M. le lieutenant Monet vient de faire la traduction forme le complément indispensable de *la Stratégie* de Blume et de *la Nation armée* de Von der Goltz. Tandis que l'ancien aide de camp de Frédéric-Charles, dans son œuvre devenue justement célèbre, étudiait les conditions de la guerre future, que Blume fixait les grands principes de la conduite des armées, Meckel, prenant la question plus terre à terre, s'occupait des formations et des règles destinées à réaliser pratiquement, au moyen de l'élément humain, les combinaisons du général en chef. Cette trilogie forme donc un tout presque indivisible et qui est le bréviaire des officiers allemands. Il importe donc que nous le connaissions également.

L'auteur a divisé son étude en deux parties principales; elles constituent les grandes divisions de l'ouvrage.

La première s'applique à la *Tactique réglementaire* (ou élémentaire); c'est l'examen des formations prises par les troupes, soit en vue du combat, soit pendant le combat, pour se mouvoir et combattre. On sait que les prescriptions relatives à ces formations tactiques se trouvent dans les règlements d'exercice.

L'écrivain allemand analyse donc successivement la tactique réglementaire des trois armes — infanterie, cavalerie et artillerie — envisagées séparément d'abord, puis en relation l'une avec l'autre.

La deuxième partie traite de la *Tactique appliquée*. C'est, comme son nom l'indique, l'application des formations et dispositifs développés dans la tactique réglementaire; le choix qui en est fait, selon leurs propriétés, eu égard à la situation particulière de guerre ou de combat, aux dispositions prises par l'adversaire, aux intentions que l'on a soi-même et leur adaptation au terrain. En un mot, pour nous servir des expressions de l'auteur, la tactique réglementaire représente plutôt le côté scientifique; la tactique appliquée, le côté artistique de la tactique.

Dans ces conditions, cette deuxième partie de l'ouvrage embrasse successivement les sujets suivants :

1° Marches, stationnement, alimentation, chemins de fer et télégraphes;

2° Service de sûreté et de renseignements;

3° Étude générale du combat ; — combat de localités : attaque et défense de hauteurs ; — attaque et défense des couverts du terrain ; — défilés, lignes d'eau.

4° Éléments de la petite guerre.

La nature tant soit peu technique de ce travail laissait peu de place aux exemples ; l'auteur y a cependant traité avec quelques détails certains épisodes des grandes batailles des 16 et 18 août ; des planches dessinées très clairement permettent de les suivre avec fruit. Enfin, un appendice donne en quelques pages un résumé de l'histoire de la tactique depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. C. M.

Les grandes manœuvres de l'escadre française, par E. Weyl. Un vol. in-18 de 144 pages, avec deux plans dans le texte. Paris, 1886. Paul Ollendorff, éditeur.

M. Émile Weyl est un ancien officier de marine qui s'est fait dans la presse une spécialité des sujets maritimes et coloniaux. Il réunit aujourd'hui les lettres qu'il a écrites sur les opérations des cuirassés et des torpilleurs devant Toulon, en Corse et aux Baléares, pendant les grandes manœuvres de notre escadre dans la Méditerranée, aux mois de mai et de juin 1886. Ces lettres ne sont pas seulement celles d'un simple témoin, elles sont aussi d'un critique, d'un juge compétent. M. Weyl discute avec une courtoise vivacité les projets de la nouvelle école ; il est fort éloigné de considérer avec elle le torpilleur comme « le vrai roi de l'Océan », et ses conclusions sont sévères. Nous les signalons à l'attention non seulement des marins, mais de tous ceux qui ont souci des intérêts et de la grandeur du pays ; l'auteur, en effet, n'écrit pas uniquement pour les hommes du métier, il ne fait pas étalage de détails trop techniques et sait se faire lire de ceux-là même à qui les choses de la mer sont les plus étrangères. E. C.

Histoire et géographie des colonies de la France et des pays placés sous son protectorat, d'après les documents les plus récents, par Ch. Bellanger. Un vol. in-18 avec carte. Paris, 1886. E. Dentu.

Le volume, imprimé à Hennebont (Morbihan), a fort pauvre tournure, et plus d'un s'en détournera dédaigneusement qui pourrait le regretter, car l'auteur, « membre de plusieurs sociétés littéraires et savantes », y a rassemblé avec une scrupuleuse attention les renseignements les plus complets et les plus récents sur l'ethnographie, les climats, les produits de nos colonies et des pays placés sous notre protectorat. La carte est excellente. Il en est de certains livres comme de ces premières noix que la jeune guenon de Florian cueillait dans leur coque verte et jetait en faisant la grimace après y avoir porté la dent. « Les noix ont fort bon goût, ma mie, *mais il faut les ouvrir.* » E. C.

Gazette bibliographique

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — *Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

Donation de Chantilly. — Par décret publié au *Journal officiel* du 23 décembre 1886, « l'Institut de France est autorisé à accepter aux clauses, charges et conditions imposées, la donation entre-vifs et irrévocable, à lui faite par Henri-Eugène-Philippe-Louis d'Orléans, duc d'Aumale, suivant acte des 25 octobre et 3 décembre 1886 susvisés, de la nue propriété du domaine de Chantilly, des livres, collections, objets d'art et objets mobiliers, rassemblés dans le château de Chantilly. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 26 novembre.

Ouvrages présentés. — Chassaing : *Chroniques du Puy, par Étienne Médicis, Jean Burel et Antoine Jacmon.* — Bertrandy-Lacabane : *Brétigny-sur-Orge.* — Castan : *les Capitoles provinciaux du monde romain.* — Schlumberger : *Table analytique des matières des œuvres de A. de Longpérier.*

Communication. — Bertrand : Inscription gauloise trouvée à Nîmes.

Séance du 3 décembre.

Lecture. — Berthelot : Note sur quelques métaux et minéraux de l'Assyrie et de la Chaldée.

Dans cette séance M. Croiset a été nommé membre ordinaire de l'Académie en remplacement de M. Jourdain, décédé.

L'Académie a reçu l'ampliation d'un testament par lequel feu M. Nobilleau lui a légué une somme de 25,000 francs pour la fondation d'un prix. Ce prix devra porter le nom du fondateur. Il sera décerné tous les ans à la personne qui aura publié le meilleur mémoire historique ou archéologique sur la Touraine, le Maine ou l'Anjou.

Séance du 10 décembre.

Après la lecture du procès-verbal, M. le président a pris la parole pour exprimer les regrets que cause à l'Académie la mort de son doyen, M. Natalis de Wailly. La séance a été ensuite levée en signe de deuil.

Séance du 17 décembre.

Ouvrages présentés. — Révillont : *Obligations du droit égyptien comparé aux autres droits de l'antiquité.* — De Witte et de Lasteyrie : *Gazette archéologique.* — Finot : *Inventaire des archives de la ville d'Hazebrouck.* — Cartaillac : *les Ages préhistoriques de l'Espagne et du Portugal.* — Engel Lehr : *Numismatique de l'Alsace.* — De Goeje : *Mémoire d'histoire et de géographie orientales.* — Guy Le Strange : *Description de la Syrie et de la Palestine, par Mukkadasi.*

Communication. — Le Blant : Résultats des fouilles archéologiques opérées en Italie.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 27 novembre.

Ouvrages présentés. — Antonelli : *les Chinois peints par un Français.* — Bressolles : *Théorie et pratique des dons manuels.* — Blarenberg : *Essai comparé sur les institutions, les lois et les mœurs de la Roumanie.* — Féraud-Giraud : *Traité des voies rurales publiques*

et privées. — De Crisenoy : *les Petites communes en France et en Italie.*

Lectures. — J. Legrand : Mémoire sur les colonies agricoles de la Société néerlandaise de bienfaisance. — Baudrillart : les Prétentions de Philippe V à la couronne de France.

Séance du 4 décembre.

Séance annuelle. — Cette séance a eu lieu sous la présidence de M. Geffroy.

Après avoir, suivant l'usage, fait la brève analyse des mémoires récompensés et proclamé les noms des lauréats : MM. Thaller, Magy, des Cilleuls, Guiraud, Hubault, Grodet et Mme de Witt, le président a exposé et défini l'origine, les travaux, la mission de l'Académie des sciences morales. Il a ensuite donné la parole à M. Jules Simon qui a lu une très intéressante étude sur Michelet.

Voici la liste des prix décernés par l'Académie :

Prix du Budget. — L'Académie avait proposé le sujet suivant :

« Des réformes qui pourraient être introduites dans la législation des faillites en France, d'après l'examen comparé des principales législations étrangères. » L'Académie décerne le prix, d'une valeur de 2,000 francs, à M. Edmond Thaller, professeur à la Faculté de droit de Lyon.

L'Académie avait prorogé à l'année 1886 le sujet suivant, qu'elle avait d'abord proposé pour le 30 novembre 1880, et prorogé une première fois à l'année 1883 : « La main-d'œuvre et son prix. » L'Académie ne décerne pas le prix. Elle accorde une récompense de 1,000 francs à M. Paul Beauregard, professeur agrégé à la Faculté de droit de Paris.

Prix Gegner. — Ce prix, de la valeur de 4,000 francs, est « destiné à soutenir un écrivain philosophe qui se sera signalé par des travaux sérieux, et qui contribuera, dès lors, au progrès de la science philosophique ». L'Académie décerne le prix à M. François Magy, agrégé de philosophie.

Prix Rossi. — L'Académie avait proposé, pour l'année 1886, le sujet suivant : « La question des salaires ». L'Académie ne décerne pas le prix. Elle accorde une récompense de 2,500 francs à M. Émile Chevalier, professeur à l'Institut agronomique.

Elle accorde, en outre, une récompense de 1,500 francs à M. Edmond Villey, professeur d'économie politique à la Faculté de droit de Caen ; et une mention honorable à M. Auguste Béchaux, professeur à la Faculté libre de droit de Lille.

Prix quinquennal. — L'Académie avait proposé, pour l'année 1886, la question suivante : « Constater l'état de l'indigence, rechercher les causes qui ont pu l'atténuer ou l'aggraver, les raisons de sa persistance depuis le XVIe siècle jusqu'en 1789, l'influence que les progrès de la richesse et les changements survenus dans les institutions politiques, économiques et charitables ont pu exercer sur la diminution ou sur l'accroissement de la misère ». L'Académie ne décerne pas le prix. Elle accorde une récompense de 3,000 francs à M. Alfred des Cilleuls, chef de division à la préfecture de la Seine.

Prix Bordin. — L'Académie avait proposé, pour l'année 1886, le sujet suivant : « Les assemblées provinciales dans l'empire romain ». L'Académie décerne le prix, d'une valeur de 2,500 francs, à M. Paul Guiraud, maître de conférences à l'École normale supérieure.

Prix Audiffred. — L'Académie partage le prix, d'une valeur de 5,000 francs, en deux portions égales de 2,500 francs chacune. Entre Mme de Witt, née Guizot, pour son ouvrage : *les Chroniqueurs de l'Histoire de France*, depuis les origines jusqu'au XVIe siècle ; et M. Gustave Hubault, pour un ensemble d'ouvrages sur l'histoire de France, depuis ses origines jusqu'à 1870. Elle accorde, en outre, une médaille de 500 francs à M. Albert Grodet, sous-directeur des colonies, pour l'ouvrage intitulé : *Notices coloniales* (ouvrage publié par les soins du ministère de la marine, à l'occasion de l'exposition universelle d'Anvers en 1885).

Séance du 11 décembre.

Ouvrages présentés. — X. Charmes : *Collection des travaux historiques.* — Doniol : *Histoire de la participation de la France à l'établissement des États-Unis d'Amérique.* — Jeans : *La suprématie de l'Angleterre, ses causes, ses organes, ses dangers;* traduction Baille.

Séance du 18 décembre.

Ouvrages présentés. — V. et E. Révillont : *Les obligations en droit égyptien.* — Ducrocq : *Études sur la loi communale du 5 avril 1884.* — Vergé : *Code des lois administratives.* — Pézeril : *Premiers éléments de logismographie.*

Lecture. — Baudrillart : les Prétentions de Philippe V à la couronne de France, 1728.

— Mlle Fournier, légataire universelle de M. Jules Andéoud, vient de faire une donation entre vifs à l'Académie d'une rente annuelle de 3,000 francs, pour la fondation d'un prix destiné à encourager les études, les travaux et les services relatifs à l'amélioration du sort des classes ouvrières et au soulagement des pauvres.

Les auteurs de toutes les nationalités seront admis à concourir, mais tous les mémoires devront être rédigés en français.

— Dans le concours de la fondation Bréant, l'Académie des sciences vient d'accorder les récompenses suivantes :

1° Récompense de 2,000 francs à M. Duflocq, pour son ouvrage intitulé : *Relation de l'épidémie cholérique observée à l'hôpital Saint-Antoine en novembre et en décembre 1884.*

2° M. A. Guérard, récompense de 1,500 francs pour son livre: *Port de Marseille;* observations faites pendant l'épidémie cholérique de 1885.

3° M. Thoinot, récompense de 1,500 francs pour son *Histoire de l'épidémie cholérique de 1884; origine, marche, étiologie générale.*

Académie champenoise. — L'Académie champenoise a ouvert son concours pour 1887. Dans l'une des trois sections de ce concours, *l'Éloge de La Fontaine* est donné pour sujet. (Prose : maximum, 120 lignes; poésie : 80 vers.) — Les manuscrits doivent être adressés à M. Bourgeois, président de l'Académie champenoise, à Épernay.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Nominations de bibliothécaires. — M. Eugène Courmeaux, ancien député de Reims, vient d'être nommé bibliothécaire de cette ville.

— M. Lièvre, président du consistoire d'Angoulême, est nommé bibliothécaire de la ville de Poitiers.

Bibliothèque de l'Arsenal. — Sa collection de journaux. — On sait qu'il avait été question, il y a quelques années, de réunir, dans l'intérêt des études sur l'histoire moderne, la collection complète des journaux politiques publiés à Paris, et de l'établir dans la bibliothèque de l'Arsenal. Celle-ci, dès lors, a reçu du dépôt légal environ sept cents services de journaux; mais ce n'était là que l'alluvion quotidienne, le flot qui monte chaque jour.

Le présent et l'avenir étant assurés par le dépôt légal, on est allé vers le passé. L'ambition a été de faire une collection des journaux de la Révolution française, et cette ambition a été satisfaite dans la mesure du possible. Dès à présent, l'Arsenal possède une bibliothèque considérable des papiers publics de la première Révolution, des journaux de l'Empire, de la Restauration, du gouvernement de Juillet, de la République de 1848, du second Empire, du siège de Paris, de la Commune et des quatre présidences de la République. Il ne se passe presque pas de semaine que cette vaste collection ne s'accroisse de quelque rareté.

Ce n'est pas tout. Le ministère a, depuis trois ans, ajouté un autre dépôt qui complète le premier : c'est celui des journaux publiés dans nos colonies pour y défendre le droit et les intérêts des colons de la France, et de ceux qui se publient dans le même but à Paris ou ailleurs.

L'Algérie est représentée à l'Arsenal par près d'une centaine de journaux de toutes sortes. Il y en a plusieurs en arabe, trois en hébreu et un en espagnol.

La Tunisie, la Réunion, Chandernagor, Saïgon, Taïti, Nouméa, le Canada, les Antilles, la Plata, le Sénégal, la Roumanie, etc., ont aussi à l'Arsenal le dépôt de leur presse périodique.

Les bibliothèques d'art industriel de la ville de Paris. — Actuellement, les bibliothèques d'art industriel de la ville de Paris sont au nombre de trois :

La bibliothèque Forney, dans le XIe arrondissement, créée avec le montant du legs de 209,000 francs de l'honorable négociant dont elle porte le nom; la petite bibliothèque spéciale de la mairie du IIe arrondissement, et celle de l'école communale, boulevard Montparnasse (XIVe arrondissement).

Une autre bibliothèque est en voie d'organisation à la mairie du IIIe arrondissement et sera ouverte au public probablement à la fin de l'année, époque à laquelle on compte avoir achevé le classement des 8,336 gravures dont elle disposera.

La fondation d'une bibliothèque dans les mairies des VIe et XVIIe arrondissements est prévue, dès que les faibles crédits nécessaires auront été votés par le conseil municipal.

Des trois bibliothèques ouvertes, la plus importante, en raison de sa dotation spéciale et sans doute aussi en raison de l'étendue des services qu'elle est appelée à rendre, est la bibliothèque Forney. C'est également celle qui, pour les détails de l'organisation et du fonctionnement, a servi de modèle.

Ouverte le 1er mars 1886, le nombre des lecteurs inscrits s'élève à 703, celui des prêts à 4,530, celui des consultations sur place à 3,694, ce qui porte, pour huit mois, le total des documents consultés à 8,294.

Le nombre des documents qui constituent le fond de la bibliothèque Forney comprend 1,512 volumes et 11,580 estampes.

L'administration, pour compléter cette œuvre, a organisé, avec le concours d'ingénieurs, d'artistes et d'industriels, au siège de la bibliothèque, des conférences, accompagnées toutes de tableaux, de projections ou d'expériences, ayant pour but de développer ou d'éclairer pour ainsi dire l'enseignement donné par le livre ; cette entreprise a eu un plein succès, et les auditeurs se pressaient à chaque conférence dans le préau de l'école de la rue Titon.

L'expérience du prêt, qui n'avait encore été faite que sur des livres, a été également adoptée pour les gravures et appliquée dans la mesure la plus large, sans autre réserve que pour quelques modèles coloriés à la main et par suite assez coûteux et fragiles; sur 4,350 prêts effectués à la bibliothèque Forney, pas un n'a disparu, résultat qui témoigne du bon sens et de la probité des travailleurs.

Toutes ces indications suffisent à démontrer avec quelle faveur la création de la bibliothèque professionnelle Forney a été accueillie par la population ouvrière, non seulement du faubourg Saint-Antoine, mais de Paris tout entier, ainsi que le témoigne son registre d'inscription des lecteurs.

Les deux autres bibliothèques d'art industriel, fondées sur des bases beaucoup plus modestes que la bibliothèque Forney, ont reçu en principe la même organisation et elles ont trouvé, dès le jour de leur ouverture, la même faveur auprès du public spécial auquel elles sont destinées.

Le même système de prêts à domicile y est libéralement appliqué.

La section de la mairie du IIe arrondissement, ouverte en décembre 1885, avec des crédits ne dépassant pas 4,700 francs, possède actuellement 11,600 estampes; le nombre des prêts en 1886 s'est élevé à 6,911.

La section de dessin de l'école du boulevard Montparnasse, ouverte en novembre 1885 avec des subventions s'élevant à 3,700 francs, possède 3,027 numéros et les prêts effectués au 31 octobre dernier avaient atteint le chiffre de 4,812.

Telle est présentement la situation des bibliothèques d'après le remarquable rapport de M. Feillet, chef du cabinet du préfet de la Seine, dans le service duquel se trouve cet intéressant service.

La création des bibliothèques d'art industriel a pu se faire avec des ressources très modiques; leur entretien et leur développement n'imposent au budget que des dépenses légères, et l'on doit désirer que l'année qui va commencer voie en augmenter le nombre, car il s'agit d'une œuvre essentielle à la régénération de notre industrie nationale.

Bibliothèque publique de Dijon. — La bibliothèque publique de Dijon a reçu un legs important de M. Jules Marion, amateur et érudit dijonnais, mort récemment à Paris : tout un lot de beaux livres reliés magnifiquement avec armes pontificales. Ce sont des produits remarquables de l'art de la reliure en Italie aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

ÉTRANGER

Angleterre. — *British Museum.* — S. E. Rustem pacha, ambassadeur ottoman à Londres, vient d'offrir au British Museum de la part du sultan une belle collection de livres turcs, richement reliés. — Ce sont pour la plupart des rééditions d'ouvrages de l'école classique ainsi que quelques publications de l'école contemporaine. — Il se trouve une traduction turque de Robinson Crusoé.

Incendie de la bibliothèque de M. Macalister. — L'incendie qui a détruit le 25 novembre dernier l'habitation de M. Macalister, bibliothécaire de la ville de Leeds, a causé une perte irréparable à ce savant.

Le feu a consumé non seulement le manuscrit corrigé du catalogue de la bibliothèque de Leeds, mais encore le manuscrit d'une histoire de la philosophie qui avait coûté à M. Macalister huit années de travail.

Bibliothèque brûlée. — Le « Queen's College », de l'Université d'Oxford, a été complètement détruit par un incendie.

Un certain nombre de livres rares et précieux appartenant au collège ont été brûlés.

Allemagne. — *La bibliothèque Gœritz.* — M. Gœritz, simple instituteur primaire, était parvenu malgré ses modiques ressources à collectionner près de dix mille volumes parmi lesquels toutes les éditions originales des classiques allemands à partir du commencement du XVIe siècle jusqu'aux premières éditions de Schiller et de Gœthe. — M. Gœritz a fait don de sa bibliothèque à la ville de Berlin qui vient de l'installer dans le bâtiment de la caisse d'épargne où elle sera accessible au public trois fois par semaine de trois à six heures.

La bibliothèque ne comprend pas seulement des ouvrages littéraires; on y trouve une collection très complète de livres de gymnastique, force gravures et portraits curieux ainsi qu'un grand nombre d'ouvrages historiques relatifs à Frédéric II de Prusse et aux guerres de l'indépendance.

Italie. — *Bibliothèque de Brera.* — La reine d'Angleterre a fait présent à la bibliothèque de Brera d'un exemplaire de l'ouvrage *The Works of Raphael Santi da Urbino as represented in the Raphael collection in the Royal library at Windsor Castle.*

Le volume, superbement relié, est orné des monogrammes royaux; sur la couverture on lit les lignes suivantes :

« Cet ouvrage, imprimé par ordre de la reine, est donné par Sa Majesté à la Bibliothèque nationale de Milan. »

Le gouvernement des États-Unis et le gouvernement russe ont aussi envoyé des publications en présent à la Bibliothèque milanaise.

La collection *Manzonienne* s'enrichit continuellement d'autographes et de documents.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— M. Faugère donne dans la collection des grands écrivains de la France le premier volume des *Œuvres de Blaise Pascal.*

— M. de Lescure a publié, à la librairie Perrin, son *Étude sur Beaumarchais* qui a obtenu le prix d'éloquence décerné par l'Académie française.

— M. Georges Guibal, professeur d'histoire à la Faculté des lettres d'Aix, vient de publier une étude sur *Mirabeau et la Provence en 1789.*

Cette étude, parue tout d'abord dans les *Mémoires de l'Académie d'Aix*, est éditée, à Paris, par la librairie Thorin.

— M. Lorenz vient de faire paraître le second fascicule du tome IX de son *Catalogue général de la librairie française.* Nous rendrons compte ultérieurement de ce nouveau volume, mais nous tenions à signaler dès maintenant la continuation de cet ouvrage dont l'éloge n'est plus à faire.

Après la publication du tome X qui complètera la quatrième partie de son *Catalogue général* et l'apparition, en 1888, d'un dernier volume qui contiendra la table des matières des tomes IX et X, M. Lorenz prendra un repos qu'il a bien gagné et laissera à un autre bibliographe le soin de continuer son œuvre. Nous serions heureux qu'une distinction honorifique bien méritée vînt alors récompenser M. Lorenz de ses travaux si précieux.

— Le tome VII de la nouvelle édition de Du Cange vient de paraître, à Niort, chez l'éditeur Favre.

— M. Carel vient de faire paraître une *Histoire de la ville de Caen, depuis Philippe-Auguste jusqu'à Charles IX.*

Nous avons reçu, de M. Henri Boutet, un délicieux *Almanach pour 1887.* Cette charmante petite plaquette, qui a paru chez les principaux libraires, contient douze pointes sèches de M. Boutet d'une parfaite exécution. A ces douze compositions répondent douze sonnets pleins d'humour et d'esprit de M. Paul Bonhomme. Voilà un calendrier qui a sa place indiquée dans les boudoirs de nos élégantes; elles accueillirent à merveille l'année dernière la tentative de M. Boutet; l'*Almanach pour 1887* jouira certainement du même succès.

ÉTRANGER

Allemagne. — *La nouvelle édition des œuvres de Gœthe.* — M. Robert Keil, de Weimar, vient de se défaire d'une intéressante collection de pièces et reliques historiques intéressant la période littéraire de Weimar. La grande-duchesse de Weimar a acheté pour 56,000 francs la plus grande partie de cette collection comprenant des autographes de Gœthe, Schiller et Wieland; on compte utiliser ces documents inédits pour la grande édition des œuvres de Gœthe actuellement en préparation.

La Société « Gœthe », de son côté, a fait l'acquisition de la bibliothèque Cohn, de Berlin, qu'on dit être aussi curieuse, dans son genre, que celle de M. Hirzel.

Un portrait de Gœthe, peint par Kolbe en 1822, ornera désormais le Gœthe muséum de Weimar.

Les premières publications de la Société ont commencé à paraître en décembre; elles comprennent des lettres inédites du poète relatives à son *Voyage en Italie.*

— La troisième partie des *Essais historiques et politiques*, de M. Hans Debruck, qui vient de paraître chez MM. Walther et Apoland à Berlin, contient les études suivantes : le général V. Clausewitz; la stratégie de Frédéric II et celle de Napoléon; le prince Frédéric-Charles; le corps des officiers prussiens; importance historique des inventions.

— M. Paul Heyse, l'auteur de plusieurs charmantes nouvelles en prose et en vers, avait publié, il y a douze ans, un premier roman en trois volumes, *die Kinder der Welt* (les enfants du siècle) et un deuxième *Im Paradiese* (au paradis), dans lequel il décrivait la vie artistique à Munich.

M. Paul Heyse vient une fois encore de s'essayer comme romancier en faisant paraître une troisième œuvre de longue haleine, *Der Roman der Stiftsdame* (le roman d'une chanoinesse). Berlin, W. Hertz.

— Les mémoires du comte de Beust viennent de paraître, à Stuttgart, sous ce titre : *Histoire de soixante-*

quinze ans. L'ouvrage est inachevé; le comte de Beust y travaillait quand la mort l'a surpris.

Italie. — L'éditeur Barbera a publié tout récemment l'ouvrage posthume de Raffaello Lambruschini, *Pensieri di un solitario*, avec une préface et des notes de M. Tabarrini.

— La collection diamant que publie M. Hœpli, de Milan, vient de s'enrichir de deux volumes de poésies de Moore, traduites par M. A. Maffei, et des *canti d'amore* de Gœthe, traduction d'Antonio Zardo.

— Le second volume des *Inscriptiones christianæ urbis Romæ septimo sæculo antiquiores* est en cours de publication.

— M. Fr. Rossi, de l'Université de Turin, publie une traduction d'importants manuscrits coptes du musée de cette ville, relatant la vie de saint Hilaire et le martyre de saint Ignace d'Antioche. Le texte copte est reproduit dans cet ouvrage.

Espagne. — M. Perez Dubrull, de Madrid, met en vente une traduction espagnole du *Ventre de Paris*, par D. Enrique Heric, et de *la Confession de Claude*, par Angel Luque.

— Le premier volume de la *Biblioteca de novelistas españoles contemporaneos*, que publie M. Daniel Cortezo, Barcelone, vient de paraître. C'est le roman *Los Pazos d'Ulloa*, par Emilia Parda Bazan. 1 vol. de 296 p. in-8°. — Prix : 3 francs.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION *en France et à l'Étranger*

FRANCE

— Conformément au rapport de M. Depasse, le conseil municipal de Paris a adopté, non sans une vive discussion, une proposition de M. Hovelacque tendant à la publication d'un nouveau volume de l'*Histoire générale de Paris*, depuis les époques les plus reculées jusqu'à l'arrivée des Romains.

La rédaction de cet ouvrage a été confiée à M. de Mortillet, qui touchera une somme de 5,000 francs à titre de rémunération.

— M. Paul Stapfer prépare une nouvelle édition de son ouvrage sur *Shakespeare et les tragiques grecs*.

ÉTRANGER

Angleterre. — Le nouveau volume de poésies de lord Tennyson, que publient MM. Macmillan, comprend *Locksley Hall, Sixty years after and other poems*.

Les mêmes éditeurs ont en cours de publication six conférences de M. Edward A. Freeman, sur les principales époques de l'histoire de l'Europe. Les chapitres sont intitulés : *Europe before the Roman Power; — Rome and the new nations; — The divided Empire; — Survivals of Empire; — The World Romeless* et *Greek cities under Roman rule.*

— M. Walter Scott a sous presse une série de biographie des grands écrivains anglais (*Biographical series of great writers*) dont les premiers volumes comprendront les vies de Longfellow, Coleridge, Dickens et Rosetti.

Le prochain volume de la collection d'*English worthies* sera la biographie de Canning par M. Frank H. Hill, ancien directeur du *Daily News*.

Italie. — MM. S. Morpurgo, F. Rœdiger et A. Zenalti nous promettent une série de « bellissime historie, contrasti, lamenti e frottole, con alcune canzoni a ballo, strambotti, ecloghe, farse, capitoli e barzellette dei più eccellenti autori. Aggiuntevi assai tramutationi, villanelle alla napoletana, sonetti alla bergamasca et mariazi alla pavana, indovinelli riboboli e passerotti ».

Le premier fascicule de cette reproduction d'écrits curieux et rares vient de paraître et contient les *Strambotti*, de Luigi Pulci. Le prix du fascicule est d'un franc.

— Mme Adélaïde Ristori, la célèbre tragédienne, termine, dit-on, des mémoires très curieux qui auront pour titre : *Études et souvenirs*, et paraîtront simultanément en trois langues : français, italien et anglais.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Publication de documents historiques inédits relatifs à la Révolution française. — Le ministre de l'instruction publique vient de décider qu'une commission, rattachée à la section des sciences économiques et sociales du comité des travaux historiques et scientiques, est instituée à l'effet de rechercher et de publier les documents historiques inédits relatifs à la Révolution de 1789.

Sont nommés membres de cette commission :

MM. Gréard, membre de l'Institut et du comité des travaux historiques et scientifiques, vice-recteur de l'Académie de Paris, *président;*
Carnot, Dide et de Rozières, sénateurs;
C. Pelletan, député;
Aulard, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris;
Buisson, directeur de l'enseignement primaire;
Charavay, archiviste-paléographe;
Léopold Delisle, membre de l'Institut, administrateur général, directeur de la Bibliothèque nationale;
Dreyfus-Brisac, publiciste;
Gazier, membre du comité des travaux historiques et scientifiques;
Marais de Beauchamps, chef de la direction de l'enseignement supérieur;
Maury, membre de l'Institut, directeur général des Archives nationales;
Rambaud, professeur à la Faculté des lettres de Paris;
Rocquain, chef de section aux Archives nationales;
Guillaume, membre de la commission de la *Revue pédagogique, secrétaire*.

École française de Rome. — M. le ministre de l'instruction publique vient de transmettre à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une lettre de M. Le Blant, directeur de l'École française de Rome, qui donne les renseignements suivants sur les travaux des membres de cette école :

M. Fabre poursuit ses études sur le *Liber censuum*.

M. Pératé travaille sur les *Manuscrits à figures*.

M. Langlois s'occupe de l'étude des *Manuscrits français de l'Italie et du Regesta*.

M. Desrousseaux continue l'étude des *Manuscrits d'Hérodote*.

M. Auvray termine le dépouillement de la sixième année des *Registres de Grégoire IX*.

M. Pelissier dépouille la *Correspondance d'Hostenius avec des érudits ou amateurs illustres du commencement du* XVIIe *siècle*.

M. Noiret étudie les *Lettres de Michel Apostolia*.

M. Gsell étudie le *Principat de Domitien et le rôle du Sénat romain pendant l'anarchie militaire*.

M. Cadier va étudier, à Naples, les *Archives de Charles II d'Anjou*.

Société des études historiques. — La Société des études historiques vient de constituer son bureau, pour 1887, de la manière suivante : *président*, M. Wiesener, ancien professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand; *vice-présidents :* MM. le général Favé, de l'Institut, et J. Flach, professeur au Collège de France; *secrétaires :* MM. Joret-Desclosières, Dufour et de Boisjolin; *administrateur :* M. Racine.

Société des gens de lettres. — La Société des gens de lettres a ainsi distribué les prix dont elle dispose :

PRIX PETIT-BOURG : 1,000 francs, à M. Ch. Monselet.

PRIX JULES SIMON : 500 francs, à M. Alex. Bonneau.

PRIX ARSÈNE HOUSSAYE : 500 francs, à M. J. Troubat.

PRIX ALFRED DE MUSSET : 300 francs, à M. Savinien Lapointe.

PRIX TAYLOR : 500 francs, partagés entre MM. Laurent et J. Roussy.

PRIX BONNEMAIN : 500 francs, partagés entre MM. Blondeau et Séguin.

PRIX DU CONGRÈS LITTÉRAIRE : 500 francs, partagés entre MM. Guigard, Jules Rouquette et A. Girard.

— M. Paschal Grousset vient d'être élu ou plutôt réélu membre de la Société des gens de lettres. Il avait donné volontairement sa démission en 1874, à la suite de la radiation de Jules Vallès, mais n'avait jamais été lui-même, comme l'ont avancé certains journaux, l'objet d'une mesure semblable.

On sait que M. Paschal Grousset donne, sous le pseudonyme de Philippe Davyl, des articles littéraires fort appréciés.

M. Gréard. — Le nouvel académicien, M. Gréard,

a été « interviewé » par un journaliste auquel il a bien voulu fournir les explications suivantes :

« Ma carrière, monsieur, a-t-il dit, fut longue et laborieuse; la patience en a fait le plus grand mérite, et, à défaut d'éclat, elle m'a, j'ose le dire, procuré la plus saine des jouissances : la conscience d'un devoir accompli. Si l'Académie avait voulu choisir, parmi nos contemporains, en remplacement du regretté de Falloux, un grand littérateur, un hardi poète, je ne me serais pas laissé porter sur les rangs des candidats. Mais je sais, et vous ne l'ignorez point vous-même, que l'Académie est une *Compagnie*, avant tout, et qu'elle admet dans son sein toutes les personnalités qui représentent une des branches de la littérature, sans exclusion d'aucun genre.

« Mes débuts furent, comme je vous l'ai dit, très laborieux. Professeur à Metz, au sortir de l'École normale, puis dans différents lycées, c'est seulement après quinze années de professorat militant que je fus attaché à l'administration universitaire, d'abord comme inspecteur de l'Académie de Paris, puis comme directeur de l'instruction primaire au ministère.

« C'est là qu'on vint me proposer la succession de M. Zévort au vice-rectorat de l'Académie de Paris.

« Ainsi suffisamment récompensé de mes premiers labeurs, je m'applique aujourd'hui, autant que me le permettent mes fonctions, à une tâche que j'ai entreprise depuis quelque temps. Sans un malentendu avec mon éditeur, une série d'ouvrages sur l'*Éducation des femmes par les femmes* aurait déjà paru.

« La première de ces séries comprend déjà des études sur Fénelon, qui se soucia, toute sa vie, de cette branche intéressante de la pédagogie; Mme de Maintenon, qui créa Saint-Cyr, cent et quelques années avant que germât dans l'esprit de Napoléon l'institution de la Légion d'honneur; Jean-Jacques Rousseau, Mme d'Épinay, son amie; Mme Necker, Mme Roland. Ces ouvrages se succèderont rapidement, et, quelle qu'en soit la fortune, je m'estimerai heureux de pouvoir les offrir à l'Académie, qui m'a jugé digne de me compter parmi ses membres. »

Les ennemis du livre dans le passé. — Après une guerre heureuse en Égypte, lisons-nous dans *la Buchh. Borsen Bl.*, Antiochus Ier retournait, en l'an 169 avant l'ère chrétienne, au pays de Judée où une révolution venait d'éclater. Il commit les plus horribles forfaits contre les Juifs restés fidèles à leur foi, il détruisit les édifices sacrés et les objets de culte, et faisait déchirer et brûler les livres des lois divines et tuer tous ceux chez qui l'on trouvait les livres de Dieu et tous ceux qui observaient la loi de Dieu.

Qui ne connaît le sort des livres sibyllins ! Ces livres, contenant les oracles et les prophéties des Sibylles, surtout ceux de Cuma, avaient, d'après la légende, été achetés d'une vieille femme inconnue, par le roi Tarquinius Superbus, après qu'elle en eût brûlé six. Ce n'est que sur l'ordre exprès du Sénat qu'ils pouvaient être consultés par les connaisseurs désignés à cet effet; violation du secret fut punie de la peine des parricides et des sacrilèges. Sous le règne sanglant de Sullas ils devenaient, en 82 avant l'ère chrétienne, la proie des flammes dans l'incendie du Capitole où ils étaient conservés. On en a bien bien fait une espèce de nouvelle édition, mais celle-ci fut également livrée aux flammes en l'année 407 de notre ère, sur l'ordre du vandale politique Stilicho.

La bibliothèque alexandrine, la plus grande et la plus célèbre de toutes les anciennes collections de livres, fondée par Ptolomæus II Philadelphos, avait déjà, sous Ptolomæus Evergetes, atteint le nombre de 50,000 rouleaux, collectionnés par l'Athénien savant Demetrius Phalereus. Au zénith de son existence, lorsqu'elle fut dirigée par des savants comme Zenodot, Callimachus, Eratosthènes, Aristarch, etc., elle se composait de 490,000 rouleaux, et, si l'on compte les doubles, de 700,000 rouleaux.

La plus grande partie comprenant les littératures romaine, grecque, indienne et égyptienne et qui fut conservée dans un musée spécial à côté du palais royal, fut la proie des flammes pendant la bataille suprême de César qui n'avait plus de troupes contre les masses du peuple déchaîné de la ville de commerce en 48-47 avant l'ère chrétienne. Elle fut bien complétée par la bibliothèque de Pergamon, que Marc Anton donna comme cadeau à la reine Kléopatra ; mais ces compléments aussi furent anéantis lors de la prise d'Alexandrie par Amau (604 après Christus). On sait que le calife Omar répondait au grammairien Philoponos, qui le priait d'épargner la bibliothèque : « Ou ces livres contiennent les doctrines du Coran et alors ils sont superflus, ou ils contiennent d'autres doctrines et alors ils sont nuisibles. » A la suite de cette sentence les rouleaux furent distribués aux 4,000 établissements de bains de la ville, où ils servirent abondamment pendant six mois (?) comme combustible.

Une autre bibliothèque moins importante se trouvait dans le Serapeum et contenait 32,000 rouleaux dont beaucoup de doubles. Elle s'était conservée jusqu'au temps de Theodosius le Grand (391 de notre ère) et fut alors détruite par une bande de fanatiques chrétiens, qui, à l'occasion du culte de Serapis, avaient été excités par l'archevêque Theophilus.

Erich Schroeder a découvert en 1867 un vieux manuscrit dans lequel on lit que toutes les œuvres écrites en caractères runiques furent brûlées au commencement du XIe siècle sur l'ordre du roi Olaüs de Suède, qui dans l'écriture runique croyait avoir trouvé un empêchement à l'introduction de la chrétienté dans ses pays. En l'an 1000, il faisait appeler tous les grands de son État et ceux-ci décidaient le remplacement de l'écriture runique par les caractères latins et la destruction complète des œuvres contenant des fausses doctrines (hérésie). Par suite de cette rage de destruction, des nombres énormes d'œuvres sur l'histoire et sur les antiquités de ces nations ont été perdus; on croit que, de cette sorte, les œuvres des Jorundus, Gisrurus, Schulemontanus et Alterus Magnus ont été détruites.

Mohamed II accordait pleine liberté de pillage à ses soldats après la prise de Constantinople en 1453. La plus large application fut faite de ce droit et il n'est pas étonnant qu'à côté d'autres trésors, les riches bibliothèques d'églises et avant tout celle fondée avec tant d'amour et de dévouement par l'empereur Constantin, furent détruites.

En l'an 1508, le cardinal Ximénès, après avoir persuadé 3,000 mahométans de se faire chrétiens, fit brûler tous les livres mahométans sans considération d'auteur et de contenu. C'est ainsi que plus de 5,000 volumes, avec leurs reliures et miniatures magnifiques et précieuses, furent voués à la ruine.

Deux ans plus tard, en 1510, l'empereur Maximilien I[er] rendait un décret qui mettait à l'index tous les livres hébreux, à l'exception de la bible, en disant qu'ils ne contenaient que des blasphèmes, de la magie et autres semblables choses dangereuses. Le savant Johannes Reuchlin protestait dans son livre *speculum*.

Le clergé de Cologne et de Paris condamnait cet écrit et faisait tout ce qu'il pouvait pour préparer à son auteur le même sort dont il voulait sauver les œuvres qu'il défendait. Heureusement l'influence de l'empereur le préservait d'un tel sort.

Matthias Corvinus, roi de Hongrie et de Bohême, fondait à Pesth trois bibliothèques qui en peu de temps contenaient 50,000 volumes. Trente employés, sous la direction du peintre dalmate célèbre, Félix Ragusinus, avaient la tâche d'orner les volumes avec des dessins et des miniatures. Ces bibliothèques contenaient principalement des manuscrits sur parchemin, enfermés dans d'élégantes reliures, ornées de fermoirs en argent et autre métal, et des armes du propriétaire (un corbeau portant un anneau dans son bec). Lorsqu'en 1526, Pesth fut pris par les Turcs sous Soliman II, le cardinal Bozmann offrait en vain 200,000 florins d'or pour sauver la bibliothèque inestimable comme prix; les vainqueurs laissaient libre champ à leur rage de destruction, ils détruisirent les livres et s'approprièrent les fermoirs en argent, etc.

Ne parlons qu'en passant des bûchers dressés par les Savonarole et autres fanatiques pour la destruction des livres profanes; car, dans des cas spéciaux, un nombre relativement faible de livres furent sacrifiés par eux.

Vers le milieu du XVI[e] siècle, Charles V défendait tous les livres hérétiques et menaçait les lecteurs des écrits d'un Luther et d'autres hérétiques des peines les plus dures. Il rendait en outre un décret contre ceux qui possédaient des livres de cette espèce, car il les déclarait comme révoltés et les menaçait de mort s'ils ne brûlaient pas immédiatement tous les livres défendus. Il est facile de comprendre que cette menace voua aux flammes des trésors sans nombre.

Des livres hérétiques furent souvent par politique l'objet des défenses impériales. Ainsi Constantin défendait les œuvres des Eunomiens et des Manichéens; Théodosius fit brûler ceux d'un Nestor, de même Marzian les écrits des Urichiens et, en Espagne, le roi Recaredo ceux des Ariens. Après 1300, les papes romains s'occupaient à leur manière de la littérature en faisant brûler des livres, en défendant leur lecture et en punissant leurs auteurs. C'est ainsi que Léon X condamnait Luther et défendait ses écrits sous la peine d'excommunication; son exemple fut imité par des papes ses successeurs, et les bulles se succédèrent dans le même sens.

Les cas indiqués ci-dessus ne tarissent nullement la liste des destructions de livres, on pourrait ajouter encore beaucoup d'autres exemples jusqu'à nos jours. Mais, en général, il paraît impossible que de nos jours des faits semblables puissent se reproduire, faits qui, pour la science et la connaissance de la vie de nos ancêtres, sont tant à déplorer.

(*Journal de l'Imprimerie et de la Librairie.*)

Catalogues des bibliothèques non vendues. — On pourrait faire une liste très nombreuse des diverses bibliothèques cataloguées depuis un ou deux siècles, sans que leurs heureux possesseurs eussent l'intention de s'en séparer en les vendant. Autrefois, comme aujourd'hui, bon nombre de bibliophiles professaient pour leurs livres un véritable culte, qui ne pouvait mieux s'exprimer que par l'énumération ou la définition raisonnée de ces richesses. C'est ainsi que nous voyons, en 1770, le président Chrétien François II de Lamoignon, faisant rédiger par L. Fr. de la Tour, et imprimer pour son usage particulier, au nombre de quinze exemplaires seulement, le catalogue de ses livres imprimés et manuscrits, avec une table des auteurs et des anonymes; cette édition remarquable fut tirée sur papier de coton fabriqué *ad hoc* à Angoulême. Ce catalogue n'avait rien de commun avec celui qui fut dressé plus tard par Mérigot, en 1791 (en 3 vol. in-8°), pour la vente de cette collection, après le décès de M. de Lamoignon. Le marquis de Rothelin (Charles d'Orléans), aussi célèbre par son talent de numismate que par son goût de bibliophile, avait dressé lui-même, pour son usage, un catalogue très important par les notes et les remarques savantes qui l'accompagnaient. Nous en dirons autant de la bibliothèque du cardinal de Rohan, dont le catalogue dressé par l'abbé Oliva, son bibliothécaire, ne comprenait pas moins de 25 volumes in-fol. mss., dont le noyau servit plus tard à former l'éminente collection du maréchal de Rohan, prince de Soubise. Personne n'a oublié l'inventaire raisonné que fit imprimer, en 1818, M. Ant.-Aug. Renouard, sous le titre de : *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, avec notes bibliographiques, critiques et littéraires (4 vol. in-8°), ni celui de M. Viollet-le-Duc (*Catalogue de la bibliothèque poétique*, etc. Paris, in-8°, 1843). On sait que M. Ambroise Firmin-Didot publia, de son côté, vers 1866, le premier fascicule de son incomparable bibliothèque. Citons encore plus près de nous la description d'un choix de livres faisant partie de la bibliothèque d'un amateur bordelais, en 1872 (Bordeaux, Gounouilhou, imprimé

pour l'auteur, M. H. B., in-16 de 243 pages). Ce catalogue ne fut tiré qu'à 100 exemplaires et n'a pas été livré au commerce; il comprenait 569 articles du plus grand prix, puisqu'un bibliophile anglais, pour devenir propriétaire de cette précieuse collection, avait offert à M. H. Bordes, son heureux possesseur, la somme ronde de 400,000 francs, laquelle fut repoussée sans hésitation. Nous ne saurions mieux clore cette petite revue catalographique qu'en mentionnant le catalogue, quoique encore incomplet, de la collection du baron James de Rothschild.

(*L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux.*)

Le fauteuil des Muses. — Curieuse histoire d'un fauteuil célèbre, dans *le Gil Blas* :

Savez-vous ce qu'est devenu le fameux fauteuil des Muses, brodé autrefois par Mme de Girardin ?

Il est chez M. Alexandre Dumas. On sait que ce fauteuil, vendu trois ou quatre fois sa valeur, avait été donné à Mme O'Connel en échange d'une esquisse de cette dernière, représentant Lamartine à l'Hôtel de Ville.

L'histoire de ce fauteuil est tout ce qu'il y a de plus curieux. Il était réservé, lors du fameux pique-nique qui avait lieu chez Mme O'Connel, à Théophile Gautier, et, en l'absence de celui-ci, il devenait la propriété d'Alexandre Dumas ou d'Alfred de Musset. Plus tard, comme Gautier s'était brouillé avec Mme O'Connel, ce fut Alexandre Dumas qui en devint le propriétaire. Aussi, à la vente de Mme O'Connel, Alexandre Dumas fils fut-il le dernier enchérisseur.

Livres de format minuscule. — Le plus petit livre du monde, nous apprend *le Bulletin de l'imprimerie*, se trouve entre les mains de lord Dufferin. C'est une édition du livre sacré des *Sikhs*, imprimée sur un format dont la grandeur ne dépasse pas la moitié d'un timbre-poste.

Soutenance de thèse. — M. Th. Homolle, professeur suppléant au Collège de France, a soutenu, le 8 décembre 1886, les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des lettres de Paris.

Thèse latine : *De antiquissimis Dianæ simulacris deliacis.*

Thèse française : Les Archives de l'intendance sacrée à Délos.

Syndicat de la presse parisienne. — Le syndicat de la presse parisienne a procédé à la nomination de son bureau, qui se trouve ainsi composé pour l'année 1886-87.

Président honoraire : M. Ph. Jourde (*Siècle*); président : M. Adrien Hébrard (*Temps*); vice-président : M. Duverdy (*Gazette des Tribunaux*); secrétaire : M. Charles Laurent (*Paris*); trésorier : M. Gal (*Liberté*). M. G. Rouy a été désigné comme secrétaire adjoint.

La Revue de la Révolution. — M. Gustave Bord, directeur de *la Revue de la Révolution*, rectifie une note publiée par plusieurs journaux et d'après laquelle M. d'Héricault aurait renoncé à la co-direction de cette revue. M. Bord déclara être et rester le seul directeur de ce recueil auquel M. d'Héricault cesse d'ailleurs de collaborer. De son côté, ce dernier va prochainement publier une revue analogue à laquelle il compte se consacrer tout entier.

Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques.

M. Paul Delalain, président du syndicat de la propriété littéraire et artistique, a bien voulu nous communiquer le texte de la convention et de ses annexes concernant la création d'une Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques, convention qui a été soumise, le 9 septembre dernier, à la signature des États contractants.

Voici la teneur de ce document :

Convention concernant la création d'une Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques.

Sa Majesté l'empereur d'Allemagne, roi de Prusse; Sa Majesté le roi des Belges; Sa Majesté catholique le roi d'Espagne, en son nom Sa Majesté la reine régente du royaume; le Président de la République française; Sa Majesté la reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, impératrice des Indes; le Président de la République d'Haïti; Sa Majesté le roi d'Italie; le Président de la République de Libéria; le Conseil fédéral de la Confédération suisse; Son Altesse le bey de Tunis;

Également animés du désir de protéger d'une manière efficace et aussi uniforme que possible les droits des auteurs sur leurs œuvres littéraires et artistiques,

Ont résolu de conclure une convention à cet effet et ont nommé pour leurs plénipotentiaires, savoir :

Sa Majesté l'empereur d'Allemagne, roi de Prusse :

Le sieur Otto von Bülow, conseiller intime actuel de légation et chambellan de Sa Majesté, son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la Confédération suisse;

Sa Majesté le roi des Belges :

Le sieur Maurice Delfosse, son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la Confédération suisse;

Sa Majesté catholique le roi d'Espagne, en son nom Sa Majesté la reine régente du royaume :

Le sieur comte de la Almina, sénateur, envoyé ex-

traordinaire et ministre plénipotentiaire près la Confédération suisse;

Le sieur don José Villa-Amil y Castro, chef de section de la propriété intellectuelle au ministère de l'instruction publique, docteur en droit civil et canonique, membre du corps facultatif des archivistes, bibliothécaires et archéologues, ainsi que des académies de l'histoire, des beaux-arts de Saint-Ferdinand, et de celle des sciences de Lisbonne;

Le Président de la République française :

Le sieur François-Victor-Emmanuel Arago, sénateur, ambassadeur de la République française près la Confédération suisse;

Sa Majesté la reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, impératrice des Indes :

Sir Francis Ottiwell Adams, chevalier commandeur de l'ordre très distingué de Saint-Michel et Saint-George, compagnon du très honorable ordre du Bain, son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Berne;

Le sieur John Henry Gibbs Bergne, compagnon de l'ordre très distingué de Saint-Michel et Saint-George, directeur au département des affaires étrangères à Londres;

Le Président de la République d'Haïti :

Le sieur Louis-Joseph Janvier, docteur en médecine de la Faculté de Paris, lauréat de la Faculté de médecine de Paris, diplômé de l'École des sciences politiques de Paris (section administrative), diplômé de l'École des sciences politiques de Paris (section diplomatique), médaille décorative d'Haïti de troisième classe;

Sa Majesté le roi d'Italie :

Le sieur Charles-Emmanuel Beccaria des marquis d'Incisa, chevalier des ordres des S. S. Maurice et Lazare et de la Couronne d'Italie, son chargé d'affaires près la Confédération suisse;

Le Président de la République de Libéria :

Le sieur Guillaume Kœntzer, conseiller impérial, consul général, membre de la Chambre de commerce de Vienne;

Le Conseil fédéral de la Confédération suisse :

Le sieur Numa Droz, vice-président du Conseil fédéral, chef du département du commerce et de l'agriculture;

Le sieur Louis Ruchonnet, conseiller fédéral, chef du département de justice et police;

Le sieur A. d'Orelli, professeur de droit à l'Université de Zurich;

Son Altesse le bey de Tunis :

Le sieur Louis Renault, professeur à la Faculté de droit de Paris et à l'École libre des sciences politiques, chevalier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre de la Couronne d'Italie;

Lesquels, après s'être communiqué leurs pleins pouvoirs respectifs, trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivants :

Texte de la Convention.

Article premier. — Les pays contractants sont constitués à l'état d'Union pour la protection des droits des auteurs sur leurs œuvres littéraires ou artistiques.

Art. 2. — Les auteurs ressortissant à l'un des pays de l'Union, ou leurs ayants cause, jouissent, dans les autres pays, pour leurs œuvres, soit publiées dans un de ces pays, soit non publiées, des droits que les lois respectives accordent actuellement ou accorderont par la suite aux nationaux.

La jouissance de ces droits est subordonnée à l'accomplissement des conditions et formalités prescrites par la législation du pays d'origine de l'œuvre; elle ne peut excéder, dans les autres pays, la durée de la protection accordée dans ledit pays d'origine.

Est considéré comme pays d'origine de l'œuvre celui de la première publication, ou, si cette publication a lieu simultanément dans plusieurs pays de l'Union, celui d'entre eux dont la législation accorde la durée de protection la plus courte.

Pour les œuvres non publiées, le pays auquel appartient l'auteur est considéré comme pays d'origine de l'œuvre.

Art. 3. — Les stipulations de la présente convention s'appliquent également aux éditeurs d'œuvres littéraires et artistiques publiées dans un des pays de l'Union, et dont l'auteur appartient à un pays qui n'en fait pas partie.

Art. 4. — L'expression « œuvres littéraires et artistiques » comprend les livres, brochures ou tous autres écrits; les œuvres dramatiques ou dramatico-musicales, les compositions musicales avec ou sans paroles; les œuvres de dessin, de peinture, de sculpture, de gravure; les lithographies, les illustrations, les cartes géographiques; les plans, croquis et ouvrages plastiques, relatifs à la géographie, à la topographie, à l'architecture ou aux sciences en général; enfin toute production quelconque du domaine littéraire, scientifique ou artistique, qui pourrait être publiée par n'importe quel mode d'impression ou de reproduction.

Art. 5. — Les auteurs ressortissant à l'un des pays de l'Union, ou leurs ayants cause, jouissent, dans les autres pays, du droit exclusif de faire ou d'autoriser la traduction de leurs ouvrages jusqu'à l'expiration de dix années à partir de la publication de l'œuvre originale dans l'un des pays de l'Union.

Pour les ouvrages publiés par livraisons, le délai de dix années ne compte qu'à dater de la publication de la dernière livraison de l'œuvre originale.

Pour les œuvres composées de plusieurs volumes publiés par intervalles, ainsi que pour les bulletins ou cahiers publiés par des sociétés littéraires ou savantes ou par des particuliers, chaque volume, bulletin ou cahier est, en ce qui concerne le délai de dix années, considéré comme ouvrage séparé.

Dans les cas prévus au présent article, est admis comme date de publication, pour le calcul des délais de protection, le *31 décembre* de l'année dans laquelle l'ouvrage a été publié.

Art. 6. — Les traductions licites sont protégées comme des ouvrages originaux. Elles jouissent, en conséquence, de la protection stipulée aux articles 2 et 3 en ce qui concerne leur reproduction non autorisée dans les pays de l'Union.

Il est entendu que, s'il s'agit d'une œuvre pour laquelle le droit de traduction est dans le domaine public, le traducteur ne peut pas s'opposer à ce que la même œuvre soit traduite par d'autres écrivains.

Art. 7. — Les articles de journaux ou de recueils périodiques, publiés dans l'un des pays de l'Union, peuvent être reproduits, en original ou en traduction, dans les autres pays de l'Union, à moins que les auteurs ou éditeurs ne l'aient expressément interdit. Pour les recueils, il peut suffire que l'interdiction soit faite d'une manière générale en tête de chaque numéro du recueil.

En aucun cas, cette interdiction ne peut s'appliquer aux articles de discussion politique ou à la reproduction des nouvelles du jour et des *faits divers.*

Art. 8. — En ce qui concerne la faculté de faire licitement des emprunts à des œuvres littéraires ou artistiques pour des publications destinées à l'enseignement ou ayant un caractère scientifique, ou pour des chrestomathies, est réservé l'effet de la législation des pays de l'Union et des arrangements particuliers existants ou à conclure entre eux.

Art. 9. — Les stipulations de l'article 2 s'appliquent à la représentation publique des œuvres dramatiques ou dramatico-musicales, que ces œuvres soient publiées ou non.

Les auteurs d'œuvres dramatiques ou dramatico-musicales ou leurs ayants cause sont, pendant la durée de leur droit exclusif de traduction, réciproquement protégés contre la représentation publique non autorisée de la traduction de leurs ouvrages.

Les stipulations de l'article 2 s'appliquent également à l'exécution publique des œuvres musicales non publiées ou de celles qui ont été publiées, mais dont l'auteur a expressément déclaré sur le titre ou en tête de l'ouvrage qu'il en interdit l'exécution publique.

Art. 10. — Sont spécialement comprises parmi les reproductions illicites auxquelles s'applique la présente convention, les appropriations indirectes non autorisées d'un ouvrage littéraire ou artistique, désignées sous des noms divers, tels que *adaptations, arrangements de musique,* etc., lorsqu'elles ne sont que la reproduction d'un tel ouvrage, dans la même forme ou sous une autre forme, avec des changements, additions ou retranchements, non essentiels, sans présenter d'ailleurs le caractère d'une nouvelle œuvre originale.

Il est entendu que, dans l'application du présent article, les tribunaux des divers pays de l'Union tiendront compte, s'il y a lieu, des réserves de leurs lois respectives.

Art. 11. — Pour que les auteurs des ouvrages protégés par la présente convention soient, jusqu'à preuve contraire, considérés comme tels et admis, en conséquence, devant les tribunaux des divers pays de l'Union, à exercer des poursuites contre les contrefaçons, il suffit que leur nom soit indiqué sur l'ouvrage en la manière usitée.

Pour les œuvres anonymes et pseudonymes, l'éditeur dont le nom est indiqué sur l'ouvrage est fondé à sauvegarder les droits appartenant à l'auteur. Il est, sans autres preuves, réputé ayant cause de l'auteur anonyme ou pseudonyme.

Il est entendu, toutefois, que les tribunaux peuvent exiger, le cas échéant, la production d'un certificat délivré par l'autorité compétente, constatant que les formalités prescrites, dans le sens de l'article 2, par la législation du pays d'origine ont été remplies.

Art. 12. — Toute œuvre contrefaite peut être saisie à l'importation dans ceux des pays de l'Union où l'œuvre originale a droit à la protection légale.

La saisie a lieu conformément à la législation intérieure de chaque pays.

Art. 13. — Il est entendu que les dispositions de la présente convention ne peuvent porter préjudice, en quoi que ce soit, au droit qui appartient au gouvernement de chacun des pays de l'Union de permettre, de surveiller, d'interdire, par des mesures de législation ou de police intérieure, la circulation, la représentation, l'exposition de tout ouvrage ou production à l'égard desquels l'autorité compétente aurait à exercer ce droit.

Art. 14. — La présente convention, sous les réserves et conditions à déterminer d'un commun accord, s'applique à toutes les œuvres qui, au moment de son entrée en vigueur, ne sont pas encore tombées dans le domaine public dans leur pays d'origine.

Art. 15. — Il est entendu que les gouvernements des pays de l'Union se réservent respectivement le droit de prendre séparément, entre eux, des arrangemente particuliers, en tant que ces arrangements confèreraient aux auteurs ou à leurs ayants cause des droits plus étendus que ceux accordés par l'Union, ou qu'ils renfermeraient d'autres stipulations non contraires à la présente convention.

Art. 16. — Un office international est institué sous le nom de ***Bureau de l'Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques.***

Ce bureau, dont les frais sont supportés par les administrations de tous les pays de l'Union, est placé sous la haute autorité de l'administration supérieure de la Confédération suisse, et fonctionne sous sa surveillance. Les attributions en sont déterminées d'un commun accord entre les pays de l'Union.

Art. 17. — La présente convention peut être sou-

mise à des revisions en vue d'y introduire les améliorations de nature à perfectionner le système de l'Union.

Les questions de cette nature, ainsi que celles qui intéressent à d'autres points de vue le développement l'Union, seront traitées dans des conférences qui auront lieu successivement dans les pays de l'Union entre les délégués desdits pays.

Il est entendu qu'aucun changement à la présente convention ne sera valable pour l'Union que moyennant l'assentiment unanime des pays qui la composent.

Art. 18. — Les pays qui n'ont pas pris part à la présente convention, et qui assurent chez eux la protection légale des droits faisant l'objet de cette convention, seront admis à y accéder sur leur demande.

Cette accession sera notifiée par écrit au gouvernement de la Confédération suisse, et par celui-ci à tous les autres.

Elle emportera, de plein droit, adhésion à toutes les clauses et admission à tous les avantages stipulés dans la présente convention.

Art. 19. — Les pays accédant à la présente convention ont aussi le droit d'y accéder en tout temps pour leurs colonies ou possessions étrangères.

Ils peuvent, à cet effet, soit faire une déclaration générale par laquelle toutes leurs colonies ou possessions sont comprises dans l'accession, soit nommer expressément celles qui y sont comprises, soit se borner à indiquer celles qui en sont exclues.

Art. 20. — La présente Convention sera mise à exécution trois mois après l'échange des ratifications et demeurera en vigueur pendant un temps indéterminée, jusqu'à l'expiration d'une année à partir du jour où la dénonciation en aura été faite.

Cette dénonciation sera adressée au gouvernement chargé de recevoir les accessions. Elle ne produira son effet qu'à l'égard du pays qui l'aura faite, la convention restant exécutoire pour les autres pays de l'Union.

Art. 21. — La présente convention sera ratifiée, et les ratifications en seront échangées à Berne, dans le délai d'un an au plus tard.

En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs l'ont signée et y ont apposé le cachet de leurs armes.

Fait à Berne, le neuvième jour du mois de septembre de l'an mil huit cent quatre-vingt-six.

Pour l'Allemagne :	Otto von Bülow.
Pour la Belgique :	Maurice Delfosse.
Pour l'Espagne :	Comte de la Almina. José Villa-Amil y Castro.
Pour la France :	Emmanuel Arago.
Pour la Grande-Bretagne :	(L. S.) F. O. Adams, (L. S.) J. H. G. Bergne.
Pour Haïti :	Louis-Joseph Janvier.
Pour l'Italie :	E. di Beccaria.
Pour Libéria :	Kœntzer.
Pour la Suisse :	Droz. L. Ruchonnet. A. d'Orelli.
Pour la Tunisie :	L. Renault.

Article additionnel.

Les plénipotentiaires réunis pour signer la convention concernant la création d'une *Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques* sont convenus de l'article additionnel suivant, qui sera ratifié en même temps que l'acte auquel il se rapporte :

La convention conclue à la date de ce jour n'affecte en rien le maintien des conventions actuellement existantes entre les pays contractants, en tant que ces conventions confèrent aux auteurs ou à leurs ayants cause des droits plus étendus que ceux accordés par l'Union, ou qu'elles renferment d'autres stipulations qui ne sont pas contraires à cette convention.

En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs ont signé le présent article additionnel.

Fait à Berne, le neuvième jour du mois de septembre de l'an mil huit cent quatre-vingt-six.

(Suivent les mêmes signatures.)

Protocole de clôture.

Au moment de procéder à la signature de la convention conclue à la date de ce jour, les plénipotentiaires soussignés ont déclaré et stipulé ce qui suit :

1° Au sujet de l'article 4, il est convenu que ceux des pays de l'Union où le caractère d'œuvres artistiques n'est pas refusé aux œuvres photographiques s'engagent à les admettre, à partir de la mise en vigueur de la convention conclue en date de ce jour, au bénéfice de ses dispositions. Ils ne sont, d'ailleurs, tenus de protéger les auteurs desdites œuvres, sauf les arrangements internationaux existants ou à conclure, que dans la mesure où leur législation permet de le faire.

Il est entendu que la photographie autorisée d'une œuvre d'art protégée jouit, dans tous pays de l'Union, de la protection légale au sens de ladite convention, aussi longtemps que dure le droit principal de reproduction de cette œuvre même, et dans les limites des conventions privées entre les ayants droit.

2° Au sujet de l'article 9, il est convenu que ceux des pays de l'Union dont la législation comprend implicitement, parmi les œuvres dramatico-musicales, les œuvres chorégraphiques, admettent expressément lesdites œuvres au bénéfice des dispositions de la convention conclue en date de ce jour.

Il est d'ailleurs entendu que les contestations qui s'élèveraient sur l'application de cette clause demeurent réservées à l'appréciation des tribunaux respectifs.

3° Il est entendu que la fabrication et la vente des instruments servant à reproduire mécaniquement des airs de musique empruntés au domaine privé ne sont pas considérées comme constituant le fait de contrefaçon musicale.

4° L'accord commun prévu à l'article 14 de la convention est déterminé ainsi qu'il suit :

L'application de la convention aux œuvres non tombées dans le domaine public au moment de sa mise en vigueur aura lieu suivant les stipulations y relatives contenues dans les conventions spéciales existantes ou à conclure à cet effet.

A défaut de semblables stipulations entre pays de l'Union, les pays respectifs règleront, chacun pour ce qui le concerne, par la législation intérieure, les modalités relatives à l'application du principe contenu à l'article 14.

5° L'organisation du bureau international prévu à l'article 16 de la convention sera fixée par un règlement que le gouvernement de la Confédération suisse est chargé d'élaborer.

La langue officielle du bureau international sera la langue française.

Le bureau international centralisera les renseignements de toute nature relatifs à la protection des droits des auteurs sur leurs œuvres littéraires et artistiques. Il les coordonnera et les publiera. Il procèdera aux études d'utilité commune intéressant l'Union et rédigera, à l'aide des documents qui seront mis à sa disposition par les diverses administrations, une feuille périodique, en langue française, sur les questions concernant l'objet de l'Union. Les gouvernements des pays de l'Union se réservent d'autoriser, d'un commun accord, le bureau à publier une édition dans une ou plusieurs autres langues, pour le cas où l'expérience en aurait démontré le besoin.

Le bureau international devra se tenir en tout temps à la disposition des membres de l'Union pour leur fournir, sur les questions relatives à la protection des œuvres littéraires et artistiques, les renseignements spéciaux dont ils pourraient avoir besoin.

L'administration du pays où doit siéger une conférence préparera, avec le concours du bureau international, les travaux de cette conférence.

Le directeur du bureau international assistera aux séances des conférences et prendra part aux discussions sans voix délibérative. Il fera sur sa gestion un rapport annuel qui sera communiqué à tous les membres de l'Union.

Les dépenses du bureau de l'Union internationale seront supportées en commun par les pays contractants. Jusqu'à nouvelle décision, elles ne pourront pas dépasser la somme de soixante mille francs par année. Cette somme pourra être augmentée au besoin par simple décision d'une des conférences prévues à l'article 17.

Pour déterminer la part contributive de chacun des pays dans cette somme totale des frais, les pays contractants et ceux qui adhèreraient ultérieurement à l'Union seront divisés en six classes contribuant chacune dans la proportion d'un certain nombre d'unités, savoir :

1re classe	25 unités.
2e —	20 —
3e —	15 —
4e —	10 —
5e —	5 —
6e —	3 —

Ces coefficients seront multipliés par le nombre des pays de chaque classe, et la somme des produits ainsi obtenus fournira le nombre d'unités par lequel la dépense totale doit être divisée. Le quotient donnera le montant de l'unité de dépense.

Chaque pays déclarera, au moment de son accession, dans laquelle des susdites classes il demande à être rangé.

L'administration suisse préparera le budget du bureau et en surveillera les dépenses, fera les avances nécessaires et établira le compte annuel qui sera communiqué à toutes les autres administrations.

6° La prochaine conférence aura lieu à Paris, dans le délai de quatre à six ans à partir de l'entrée en vigueur de la convention.

Le gouvernement français en fixera la date dans ces limites, après avoir pris l'avis du bureau international.

7° Il est convenu que, pour l'échange des ratifications prévu à l'article 21, chaque partie contractante remettra un seul instrument, qui sera déposé, avec ceux des autres pays, aux archives du gouvernement de la Confédération suisse. Chaque partie recevra en retour un exemplaire du procès-verbal d'échange des ratifications, signé par les plénipotentiaires qui y auront pris part.

Le présent protocole de clôture, qui sera ratifié en même temps que la convention conclue à la date de ce jour, sera considéré comme faisant partie intégrante de cette convention, et aura même force, valeur et durée.

En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs l'ont revêtu de leur signature.

Fait à Berne, le neuvième jour du mois de septembre de l'an mil huit cent quatre-vingt-six.

(Suivent les mêmes signatures.)

Procès-verbal de signature.

Les plénipotentiaires soussignés, réunis ce jour à l'effet de procéder à la signature de la convention concernant la création d'une *Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques*, ont échangé les déclarations suivantes :

1° En ce qui concerne l'accession des colonies ou possessions étrangères prévue à l'article 19 de la convention :

Les plénipotentiaires de Sa Majesté catholique le

roi d'Espagne réservent pour leur gouvernement la faculté de faire connaître sa détermination au moment de l'échange des ratifications ;

Le plénipotentiaire de la République française déclare que l'accession de son pays emporte celle de toutes les colonies de la France ;

Les plénipotentiaires de Sa Majesté Britannique déclarent que l'accession de la Grande-Bretagne à la Convention pour la protection des œuvres littéraires et artistique comprend le Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande et toutes les colonies et possessions étrangères de Sa Majesté Britannique ;

Ils réservent toutefois au gouvernement de Sa Majesté Britannique la faculté d'en annoncer en tout temps la dénonciation séparément pour une ou plusieurs des colonies ou possessions suivantes, en la manière prévue par l'article 20 de la convention, savoir : les Indes, le Dominion du Canada, Terre-Neuve, le Cap, Natal, la Nouvelle-Galle du Sud, Victoria, Queensland, la Tasmanie, l'Autralie méridionale, l'Australie occidentale et la Nouvelle-Zélande.

2° En ce qui concerne la classification des pays de l'Union au point de vue de leur part contributive aux frais du bureau international (chiffre 5 du protocole de clôture) :

Les plénipotentiaires déclarent que leurs pays respectifs doivent être rangés dans les classes suivantes, savoir :

Allemagne..............	dans la	1re	classe.
Belgique................	—	3e	—
Espagne................	—	2e	—
France..................	—	1re	—
Grande-Bretagne........	—	1re	—
Haïti...................	—	5e	—
Italie..................	—	1re	—
Suisse..................	—	3e	—
Tunisie.................	—	6e	—

Le plénipotentiaire de la République de Libéria déclare que les pouvoirs qu'il a reçus de son gouvernement l'autorisent à signer la convention, mais qu'il n'a pas reçu d'instructions quant à la classe où ce pays entend se ranger au point de vue de sa part contributive aux frais du bureau international. En conséquence, il réserve sur cette question la détermination de son gouvernement, qui la fera connaître lors de l'échange des ratifications.

En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs ont signé le présent procès-verbal.

Fait à Berne, le neuvième jour du mois de septembre mil huit cent quatre-vingt-six.

(Suivent les mêmes signatures.)

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le commerce des livres à Leipzig.* — Il n'est pas besoin d'un long séjour à Leipzig pour s'apercevoir qu'on est dans le centre de la librairie allemande, dans la capitale du livre.

On ne voit que des *Buchdruckerei* (imprimeries), *Buchhandlung* (librairies) et *Buchbinderei* (ateliers de reliure); dans la rue de l'Université presque toutes les devantures des magasins et des boutiques sont garnies de livres.

Leipzig est, en effet, le grand centre du commerce des livres non seulement de l'Allemagne, mais du monde entier. Ni Paris, ni Londres même, ne peuvent lui être comparés pour l'importance et le nombre de publications qui s'y éditent et les transactions commerciales auxquelles elles donnent lieu.

Il y a un siècle, Francfort-sur-le-Mein l'emportait encore sur Leipzig comme centre de librairie; aujourd'hui Francfort ne vient que bien après Leipzig, Vienne, Berlin et même Stuttgart. Tout récemment encore, Berlin a essayé, sans succès d'ailleurs, de se substituer à Leipzig comme centre principal de la librairie allemande. Il était question de remplacer l'ancienne Bourse de la librairie qui, depuis longtemps, ne suffisait plus aux besoins de la place. La ville de Berlin mit tout en œuvre pour décider le gouvernement à construire à Berlin les nouveaux bâtiments destinés à la Bourse. Heureusement, le conseil municipal de Leipzig comprit qu'il y allait de la prospérité de la ville et mit gratuitement à la disposition du *Bœrsenverein* le terrain destiné à l'emplacement de la nouvelle Bourse, dont les frais de construction étaient évalués à 1,125,000 francs. Le *Verein* de Leipzig vota une subvention annuelle de 12,500 francs, et l'on put, sans plus tarder, commencer la construction de l'édifice.

Les événements politiques dont l'Allemagne fut le théâtre au commencement de ce siècle, et en particulier la rigueur avec laquelle Napoléon faisait poursuivre la moindre infraction aux lois sur la presse, furent un sérieux obstacle au développement de la librairie. Les troubles de 1848 exercèrent également leur contre-coup à Leipzig, car le gouvernement saxon rendit plus sévères encore les lois qui régissaient la presse et soumit les éditeurs à une foule de mesures vexatoires.

Ce ne fut qu'en 1870 que le gouvernement saxon se décida à promulguer une nouvelle loi plus libérale, et, lorsqu'en 1874 le Reichstag allemand vota la loi actuelle sur la presse, cette assemblée ne fit que confirmer les libertés dont les libraires de Leipzig jouissaient déjà depuis 1870. Aussi sous l'empire de la nouvelle loi, le nombre d'éditeurs, qui

n'était que de 118 en 1870, atteint-il le chiffre de 386 en 1882 et de 556 en 1885; le nombre d'imprimeries et d'ateliers de reliure a augmenté plus rapidement encore.

Aujourd'hui, près de 30,000 personnes, soit un sixième de la population de la ville, vivent du commerce des livres et des industries qui s'y rattachent. C'est la branche commerciale la plus étendue et la grande source de prospérité de Leipzig.

Sur 556 libraires et éditeurs, 380 font partie du *Verein der Buchhændler* ou « Association des libraires de Leipzig ».

Ce *Verein* dirige deux établissements qui méritent une mention spéciale. La *Lehranstalt* est une école pratique de librairie où les jeunes gens qui se destinent à cette carrière reçoivent un enseignement spécial en vue de les familiariser avec tous les détails du métier.

L'école est fréquentée par une quarantaine d'aspirants libraires; le corps enseignant se compose de huit professeurs. La plupart des élèves sont en condition chez des éditeurs; mais comme les cours ne durent que deux heures par jour, et que l'enseignement se répartit sur trois années, les jeunes gens peuvent facilement suivre les cours de la *Lehranstalt* sans négliger leurs devoirs professionnels.

Le *Verein* a encore dans ses attributions la direction de la *Bestellanstalt* ou « maison des commandes ». Toute commande faite par un libraire sur un petit bulletin (*zettel*) est envoyée à la *Bestellanstalt*, qui, deux fois par jour, procède au triage des bulletins et les fait parvenir aux éditeurs. On a établi que, journellement, soixante à quatre-vingt mille de ces bulletins de commandes sont distribués par cet établissement, ce qui fait une moyenne annuelle de près de 20 millions de bulletins!

Tous les éditeurs et libraires d'Allemagne et beaucoup de grandes maisons de l'étranger sont représentés à Leipzig par leurs commissionnaires. La plupart des commissionnaires représentent plusieurs maisons à la fois; on en cite notamment deux qui reçoivent chacun les ordres de 450 maisons allemandes et étrangères.

Les commissionnaires font parvenir à la *Bestellanstalt* les ordres qu'ils reçoivent et celle-ci les transmet aux éditeurs destinataires. On calcule que le nombre de *Kommitenten* ou maisons représentées s'élève en totalité à 5,915. Il résulte de ce mode de transmission des ordres une économie notable de frais et de temps.

La *Bestellanstalt* est organisée et fonctionne entièrement aux frais de l'association, dont les membres contribuent à sa dépense au prorata de l'importance et du nombre de leurs commandes.

Une grande maison, comme celle de Brockhaus, paye près de 1,400 francs de contribution annuelle; le petit libraire de la dernière classe ne verse que 4 francs par an.

Il y a quelques années, on a voulu également créer un bureau qui aurait centralisé la réception et la distribution des livres demandés; mais, cette tentative n'ayant pas réussi, on en est revenu à l'ancien système.

Le grand événement de l'année est la foire de Pâques qu'organise chaque année le *Bœrsenverein* de Leipzig. A cette époque, les libraires et éditeurs se réunissent de toutes les parties de l'Allemagne et même de l'étranger à Leipzig, pour y effectuer le règlement de leurs comptes et s'entendre avec leurs collègues et leurs commissionnaires au sujet des prochaines commandes et transactions.

Autrefois, cete foire durait huit jours; aujourd'hui, le système des transactions et opérations commerciales étant devenu plus simple et partant plus rapide, deux jours suffisent pour terminer toutes les affaires. Ordinairement, le *Verein* organise à cette occasion une exposition où l'on peut se renseigner sur les productions les plus récentes de la presse et les améliorations introduites dans la librairie. Cette année, l'exposition avait été supprimée.

Le *Bœrsenverein*, dont nous parlions tout à l'heure, compte actuellement 2,544 adhérents, dont plusieurs libraires allemands résidant à l'étranger. Il y a encore huit autres *Vereine* qui s'occupent chacune d'un département spécial du commerce des livres. Toutes ces associations se réunissent et tiennent séance à l'époque de la grande foire de Pâques.

Quelques chiffres suffisent pour se rendre compte de l'importance de la librairie allemande et du commerce des livres à Leipzig.

En 1885, l'Allemagne a exporté pour 25 à 26 millions et importé pour 10 millions de francs de livres.

De 1600 à 1885, le nombre d'ouvrages publiés chaque année a suivi la progression suivante :

Années.	Publications de l'année.	Années.	Publications de l'année.
1600. . . .	832	1870. . . .	10,108
1700. . . .	951	1880. . . .	14,940
1764. . . .	1,344	1884. . . .	15,607
1800 . . .	3,906	1885. . . .	16,305

Le nombre de commissionnaires et celui des maisons allemandes et étrangères, représentées dans les quatre principaux centres de la librairie allemande, atteignait à la fin de 1885 les chiffres suivants :

	Nombre de commissionnaires.	Nombre de maisons représentées.
Leipzig	136	5,915
Vienne	37	609
Berlin.	33	339
Stuttgart	16	443

(*The Andover review*, Boston, Houghton and Mifflin.)

Vol de livres. — Les journaux de Berlin enregistrent un cas curieux de clephtomanie dont un M. Leesenberg vient d'être le triste héros. Après avoir reçu la visite de ce personnage, un des libraires-antiquaires les plus connus de Berlin constata la disparition de plusieurs manuscrits moyen âge d'une

assez grande valeur. Une perquisition faite au domicile de l'inculpé amena la découverte d'un assez grand nombre de manuscrits que le docteur Leesenberg s'était appropriés, et d'une foule de gravures, de dessins à la plume et d'illustrations qui avaient été arrachés des livres et manuscrits que ce singulier collectionneur se faisait délivrer dans la salle de lecture de la bibliothèque royale de Berlin.

Imprimerie pour sourds-muets.— On vient d'établir à Berlin, Friedrichsstrasse, une imprimerie où les sourds-muets, qui se sentiraient de la vocation pour le métier de typographe, sont admis comme apprentis.

Angleterre. — *Vente de la collection du baron Sellière.* — La belle collection de livres que laisse M. le baron Sellière sera mise aux enchères au mois de février prochain par MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, de Londres.

On signale, parmi les pièces les plus importantes de cette collection, les ouvrages suivants :

Un *Graduel*, manuscrit sur vélin du XIIe siècle, exécuté pour l'abbé d'Ottenbeuren, en Souabe, en caractères or et argent, et richement décoré à l'extérieur.

Un volume manuscrit de chansons françaises du XVIe siècle, exécuté en 1551 pour Diane de Poitiers, et relié à ses armes.

Les Livres historiaux de la Bible, manuscrit sur vélin, avec 300 enluminures; — *Spieghel onser Behoudnisse*, Culemberch, 1483, version hollandaise du *Speculum humanæ Salvationis*, et dont quatre exemplaires seulement sont connus; — *Vespuccio : il novo mondo*, Vienne, 1507, 1508 et 1521; — *Histoire du noble roy Ponthus*, Lyon, 1480; *Isaïe le Triste, Percival le Galloys*, 1530; — *les Quatre fils d'Aymon*, Lyon, 1480, — *Tirant lo Blanch*, Valencia, 1490; — *Roman de la Rose*, première édition; — *Bertrand du Guesclin*, Lyon, 1485; — *Tyturell und Parcival*; de Wolfram von Eschenbach, 1477; — *Cronica del Cid*, Burgos, 1512; — *Amadis de Gaula*, 1508, ainsi que plusieurs versions espagnoles, italiennes, françaises et allemandes du même ouvrage; — *Ly Romans de vraye amour*, XVIe siècle; — *L'arbre de batailles*, manuscrit du XVe siècle, et la première édition de 1477; — *l'Histoire du sainct Greal*, 1503; — *Les neuf Preux*, Abbeville, 1487; — *El cavallero Florisandro*, Salamanca, 1510; — *Lancelot du Lac*, 1533; — Brandt : *Grand Nef des fols*, 1499; — Thevet : *Singularitez de la France antarctique*, Paris, 1558; — Champlain : *la Nouvelle France*, 1640; — Cervantes : *Don Quixote*, Madrid, 1605, etc.

Plusieurs de ces volumes ont fait partie de la bibliothèque de Grolier ou de celle du président de Thou. — L'amateur de belles reliures y trouvera les meilleurs spécimens de toutes les époques.

Autriche. — *Le Congrès international des orientalistes à Vienne.* — Le Congrès international des orientalistes vient de tenir sa septième session dans la capitale de l'empire d'Autriche. On sait que cette grande association internationale est une création française. Fondée à Paris en 1873 par M. Léon de Rosny, qui présida la première session, elle se réunit successivement à Londres, sous la présidence du Dr Samuel Birch, à Saint-Pétersbourg sous celle du Dr Grigorief, à Florence sous celle du sénateur Amari, à Berlin sous celle du professeur Dillmann et enfin à Leyde sous celle de M. Kuenen.

Au moment de clore ses travaux, le Congrès réuni à Leyde fut appelé, conformément aux statuts, à choisir la ville où se tiendraient ses septièmes assises. Ce choix présentait quelque difficulté, car on avait à peu près épuisé la liste de tous les pays où l'orientalisme était cultivé d'une manière brillante par des savants autorisés. On parla successivement de Constantinople et du Caire, de New-Haven et de Philadelphie; mais ces localités parurent bien éloignées du centre actuel des réunions, et l'on finit par accepter une proposition tendant à confier à quelques savants de l'Autriche la septième session du Congrès international des orientalistes, dont l'ouverture fut renvoyée à l'année 1886.

L'expérience a démontré qu'il y avait grand avantage pour les congrès scientifiques à avoir leurs réunions dans de petites villes plutôt que dans des capitales. On se méprendrait étrangement si l'on croyait que ces congrès ont pour résultat de produire des travaux scientifiques d'une importance considérable, de provoquer des découvertes dans le domaine de la science ou de l'érudition. La plupart des documents qu'on y présente sont d'un intérêt tout à fait secondaire, et quelques-uns d'entre eux n'obtiendraient pas audience dans la plus modeste des sociétés savantes.

Le véritable but des congrès scientifiques est de mettre en relation les savants qui s'occupent d'un même ordre d'études, de faire connaître à tous les *desiderata* de la science et les travaux sur le chantier. Voilà pourquoi les petites villes sont infiniment préférables aux grandes pour les réunions internationales des hommes de science. Les congrès durent ordinairement huit jours. Pendant ce temps, dans les petites villes, les savants sont en quelque sorte appelés à vivre côte à côte, à habiter porte à porte. Ils ne sont pas seulement réunis au moment des séances, où l'on ne fait pas toujours de la bonne besogne; ils sont ensemble dès le matin jusqu'à une heure avancée de la nuit. Dans les grandes capitales, au contraire, ils ne se rencontrent que par hasard, à l'heure des séances officielles; ils ne peuvent parler qu'en montant à la tribune, ou tout au plus un instant à la sortie des réunions. Les congrès ne sont pour eux rien autre chose qu'une occasion de visiter des villes qu'ils ne connaissaient pas encore. Ce ne sont plus des savants, ce sont des touristes.

En tant que congressistes, ils participent, il est vrai, à toute une série de fêtes et de distractions qu'on a pris l'habitude de faire figurer dans le pro-

gramme des sessions. Mais ces fêtes et ces distractions ont elles-mêmes des inconvénients : elles attirent dès gens qui n'ont aucun titre scientifique et qui ne sont membres de la réunion que parce qu'ils ont acquitté le montant de la cotisation fixée par le règlement.

Lors de la troisième session du Congrès des orientalistes, à Pétersbourg, en 1876, il s'est produit de la sorte quelque chose qui ressemblait fort à un scandale ; et les Italiens, qui ambitionnaient l'honneur d'avoir chez eux la session suivante, n'ont pas hésité à le déclarer tout haut. Sachant que le gouvernement du czar devait donner de grandes fêtes aux membres du Congrès, bon nombre de touristes allèrent retirer des cartes pour eux et pour leur famille, absolument comme on va chercher des billets de théâtre. De la sorte, pour la modique somme de 12 francs, on avait non seulement droit à plusieurs beaux volumes de comptes rendus, mais encore à des fêtes et à plusieurs dîners à la Cour. Dans un de ces dîners, la table d'honneur était en grande partie occupée par des collégiens et des petites filles auxquels leur papa et leur maman avaient été heureux de procurer cette distraction à bon marché.

Le nombre des adhérents souscripteurs aux diverses sessions du Congrès international des orientalistes a généralement dépassé ce qu'on pouvait espérer pour une réunion de ce genre. Voici le tableau comparatif du personnel de ces sessions :

	Membres souscripteurs.
Paris, 1873	1.064
Londres	492
Saint-Pétersbourg	507
Florence	218
Berlin	296
Leyde	453
Vienne	389

Il eût été intéressant de dresser également le tableau des étrangers qui se sont rendus à chaque session. Malheureusement, ce renseignement statistique n'a pas été publié dans tous les pays où s'est tenu le Congrès, de sorte que la comparaison n'est pas possible. Il paraît néanmoins que de session en session le nombre des orientalistes qui n'ont pas hésité à entreprendre un voyage a été de plus en plus considérable.

A Vienne, le Congrès a été organisé sous le patronage de l'archiduc Reinier, qui a présidé plusieurs de ses séances. C'est certainement à l'appui de ce prince éclairé et ami des sciences que la session de Vienne doit tout son éclat.

La présidence effective de la session a été confiée à un grand seigneur autrichien, M. le baron de Kremer, qui a ouvert les travaux par un discours remarquablement écrit en langue française. On trouve dans ce document des faits très curieux sur la botanique et sur l'introduction de certains végétaux en Autriche. Ce fut un Autrichien, le chevalier de Marquardstein, qui rapporta du Levant le safran, plante dont le nom tout arabe (*Za'farân*) indique clairement la provenance. On doit au même personnage deux marronniers sauvages (*Æsculus hippocastanus*) qu'on voyait encore, il y peu d'années, auprès de son château. C'est également à Marquardstein qu'a été planté le premier noisetier de Turquie par un certain comte Rothenhahn.

Vienne reçut aussi de Constantinople le laurier-cerise, tandis que l'*Acacia farnesiana* y était apporté d'Italie.

La tulipe fut introduite à Vienne par un savant flamand nommé Ogier Ghisein, de Busbecq, qui « fit cadeau » aux Autrichiens du lilas (*Syringa vulgaris*).

La Turquie fournit au même pays l'*Hibiscus syriacus* aux fleurs rivales de la rose ; l'hyacinthe orientale (*Hyacinthus orientalis*), la fritillaire (*Fritillaria imperialis*) ou Kaiserkrone, la renoncule (*Ranonculus asiaticus*), fleur de prédilection de Mohammed IV, la race porcine nommée en Hongrie *Mongolitza*, le blé sarrasin, etc.

On trouvera dans le discours de M. de Kremer d'autres faits extrêmement curieux pour les botanistes, entre autres des éclaircissements sur le *Zea maiz* dont on ignore encore l'origine, soit asiatique, soit américaine.

D'après le bulletin publié tous les jours par le comité d'organisation, le nombre des savants étrangers qui se sont rendus au Congrès de Vienne a été de 147. Les Allemands étaient surtout fort nombreux et, parmi d'autres orientalistes autorisés, ils comptaient leur illustre indianiste, M. Albrecht Weber.

La France était représentée par onze de ses orientalistes. L'un d'eux, M. Schefer, a été appelé à la présidence de la section arabe. Dans la section sémitique, M. Jules Oppert a fait une communication sur les inscriptions juridiques en caractères cunéiformes. Cette communication, qui a été vivement applaudie, fait honneur à l'orientalisme français et à son éminent auteur. M. Cordier enfin a été nommé secrétaire de la section de l'extrême Orient qui, dans des sessions antérieures, lui avait déjà confié cette charge souvent difficile et méritoire. On a entendu également des communications de MM. Léon Feer, Milloué, Guimet, Marre de Marin, etc.

Le nombre des communications, la plupart sur des questions d'érudition orientale à laquelle les spécialistes peuvent seuls s'intéresser, a été tellement considérable, qu'il ne serait pas même possible de les mentionner sans sortir des limites que doit avoir cet article. Nous nous bornerons donc à citer celles qui sont dues aux savants les plus connus de l'orientalisme étranger.

M. de Hunfalvy, de Buda-Pesth, a traité des origines de la langue roumaine et a engagé, à ce sujet une intéressante discussion avec M. Hasdeu, auteur d'un grand dictionnaire étymologique roumain, en

cours de publication, qui comptera certainement parmi les plus belles œuvres de l'érudition contemporaine.

M. Beauregard a raconté l'histoire d'une décoration du Mérite agricole donnée à une dame égyptienne sous la XVIII[e] dynastie pour « l'aménagement des herbes fourragères ».

M. Lieblein, le principal orientaliste de la Norvège, a traité de l'identification du mot *nahas* avec le titre éthiopien de *negus* « roi », et a fait une autre communication sur une colonie pûn-phénicienne en Égypte.

M. Naville a parlé du Rituel funéraire thébain.

M. Cust a traité des progrès de la philologie comparée des idiomes océaniens, et M. Terrien de la Couperie, des langues parlées en Chine avant les Chinois.

M. le professeur Muller a exposé l'histoire de trois *s* dans les langues sémitiques, et M. le professeur Roth a parlé d'une nouvelle traduction des lois de Manou. (*Manavadharmaçastra.*)

N'oublions pas le général chinois Tcheng-Ki-Toung, qui a parlé plusieurs fois de son pays en excellent Français et qui a été maintes fois interrompu par des salves d'applaudissements des plus sympathiques. Le spirituel conférencier a montré que la Chine réalisait depuis quelques années les plus remarquables progrès, et que ses compatriotes n'étaient plus les Chinois d'*auparavent*.

Les fêtes et réceptions offertes au Congrès ont été des plus intéressantes. Il y a eu successivement des matinées chez le ministre de l'instruction publique, chez l'archiduc Reinier et chez le bourgmestre à l'hôtel de ville de Vienne. Enfin, un banquet a été offert aux membres dans la salle à manger du Grand-Hôtel, 19, Kœrntnerring, où beaucoup de toasts ont été prononcés.

Avant de se séparer, les présidents de sections du Congrès ont désigné Stockholm comme lieu où se tiendra, en 1888, la huitième session, sous le patronage de S. M. le roi de Suède.

(*Journal officiel*, 25 octobre.)

Italie. — *Le commerce des livres dans l'ancienne Rome.* — Dans son fascicule d'octobre, *le Book-lore*, excellente publication bibliographique qu'édite la maison Elliot Stock de Londres, a publié un curieux article sur le commerce des livres dans l'ancienne Rome. Nous lui empruntons les considérations suivantes :

« On croit généralement qu'avant l'introduction des types mobiles par Füst, le commerce des livres n'existait pour ainsi dire pas et avait à lutter contre des difficultés presque insurmontables. Ceci est incontestable en ce qui concerne le moyen âge, lorsque la grande masse du peuple, profondément ignorante, ne savait ni lire ni écrire, et que la plupart des manuscrits sortaient des couvents. Si les livres étaient très rares alors, c'est que la demande était plus faible encore que l'offre.

« On aurait tort cependant d'assimiler cette époque de ténèbres à l'antiquité romaine, époque de culture raffinée s'il en fût. Pendant le règne d'Auguste, Rome possédait de nombreuses librairies, dont plus d'une aurait pu rivaliser avec nos meilleures maisons d'éditeurs, non seulement pour la qualité et le nombre des ouvrages mis en vente, mais encore pour la modicité des prix auxquels ils se vendaient.

« Il n'est pas besoin d'insister sur les inconvénients que présente la reproduction manuscrite; n'oublions pas cependant que si elle est cause que des erreurs se glissent facilement dans un texte, les libraires romains savaient y remédier en ne confiant le travail qu'à des copistes intelligents et instruits, et, qu'étant donné le bas prix de la main-d'œuvre, ce procédé primitif revenait bien meilleur marché que le nôtre. L'installation d'une imprimerie est coûteuse, le salaire des employés et ouvriers élevé; à Rome, il en était différemment : l'existence légale de l'esclavage était formellement reconnue, et, le personnel d'une librairie ne se composant que d'esclaves, le libraire pouvait fournir en peu de temps, et à un prix relativement faible, un nombre considérable de copies d'un ouvrage.

« Supposons que vous demandiez à un des grands éditeurs de Londres de vous fournir, dans le délai le plus bref, mille copies du second livre des épigrammes de Martial, soit 540 lignes de vers. Il vous répondrait qu'à condition d'interrompre tout autre travail et en employant tout son personnel à cette tâche, il pourrait vous livrer en six heures le nombre de copies demandé.

« Encore lui faudrait-il, sans aucun doute, embaucher des ouvriers supplémentaires; les feuilles encore humides d'encre devraient passer sans transition aux mains des plieurs, etc., etc. On conçoit quelle révolution et quel trouble l'exécution d'une pareille commande introduirait dans l'établissement, et vous auriez par-dessus le marché toutes les chances de recevoir une copie mal imprimée et criblée de fautes d'impression.

« Supposons maintenant que la même commande eût été adressée à Atticus ou aux Socii, les grands libraires de la Rome d'Auguste.

« Ils auraient également, pour pouvoir l'exécuter, dû cesser tout autre travail; mais l'interruption, portant sur des rouages moins compliqués, aurait eu des suites beaucoup moins fâcheuses et, en *une* heure, les mille copies du II[e] livre des épigrammes de Martial auraient été en vos mains. — Qu'on ne se récrie point, nous avons, à l'appui de notre dire, l'autorité de Martial lui-même :

Hæc una peragit librarius hova.

(Epigr. II, 1.)

« Les Socii employaient un personnel de plus de 2,000 esclaves, dont une longue habitude avait fait d'habiles copistes, et très certainement un établisse-

ment aussi vaste comportait un grand nombre de correcteurs et autres ouvriers instruits et rompus au métier. Pour exécuter la commande urgente que nous avons supposée tout à l'heure, on aurait immédiatement pu mettre à l'œuvre toute cette petite armée d'ouvriers, et tout fait supposer que les mille copies eussent été prêtes dans l'espace d'une heure. Le libraire de Rome aurait donc pu facilement battre de cinq, mettons même de trois heures seulement, son collègue de Londres, et certainement les fautes auraient été moins nombreuses dans l'édition manuscrite et la dépense bien moindre.

« Autre supposition : demandons au même éditeur de Londres à quel prix il peut nous fournir, sans trop se presser, une édition de 2,000 exemplaires du XIII[e] livre des épigrammes de Martial.

« S'il nous demande dans ces conditions 1/2 sh. (62 centimes) par exemplaire, ce prix ne nous semblerait pas exorbitant. Les Socii cependant nous auraient demandé moins que cela, car, toujours sur l'autorité de Martial, nous savons qu'une copie du XIII[e] livre d'épigrammes se vendait à Rome 50 centimes à peu près de notre monnaie.

« On peut conclure du bon marché des livres et de la rapidité avec laquelle les libraires pouvaient livrer un grand nombre de copies, qu'à Rome la demande de livres était très forte, et cette opinion se trouve confirmée par un grand nombre de passages des classiques.

« N'oublions pas que les auteurs s'adressaient à un public immense et que les productions littéraires pénétraient jusque dans les provinces les plus reculées de l'empire. Écoutons Ovide :

Ut Scythicis habitem longe summotus in oris,
Siccaque sint oculis proxima signa meis :
Nostra per immensas ibunt præconia gentes ;
Quodque querar, notum, qua patet orbis erit.

(Tristia, lib. IV., élégie IX, 17.)

et dans la dixième élégie du même livre (l. 127) :

Cumque ego præponam multos mihi; non minor illis
Dicor : et in toto plurimus orbe legor.

Martial, de son côté, s'écrie :

Ore legor multo, notum que per oppida nomen
Non expectato dat mihi fama rogo.

(Épigr. lib. III, 95.)

et plus loin dans le troisième livre :

Meque sinus omnis, me manus omnis habet.

Pour stimuler la curiosité du public, les poètes romains avaient coutume de réciter leurs compositions, non seulement dans les palais des grands, mais encore dans les gymnases et les établissements de bains publics, car à Rome, tout le monde, même la plèbe, s'intéressait à tout ce qui était littérature.

Et il en devait être ainsi ; la grande masse était désœuvrée; un citoyen romain, de qualité ou non, aurait cru déroger en se livrant à un travail manuel. Dans les *Societates*, le chef de l'association laissait à un esclave le soin de diriger les affaires. N'ayant aucune occupation régulière, le Romain, pour échapper à l'ennui, allait passer quelques heures dans une bibliothèque publique ou bien il se rendait aux portiques où il avait l'occasion d'entendre la dernière ode d'Horace ou une satire de Juvénal. Quant à son entretien journalier, il n'en avait cure et en laissait le soin à l'État.

Au temps dont il s'agit, ces récitations étaient un des plaisirs favoris du peuple et l'empereur même ne dédaignait pas d'honorer l'assemblée de sa présence :

Curritur ad vocem jucundam, et carmen amicæ
Thebaidos, lætam fecit cum Statius urbem,
Promisit que diem.

(Juvenal, Sat. VII, 82-84.)

Après avoir récité ses vers en public, le poète s'empressait de les publier et, que l'auteur fût pauvre ou puissant, il n'y avait point d'autre moyen d'attirer sur lui l'attention publique. Pline en témoigne dans sa quatrième épître. Rome avait ses bibliophiles qui ne reculaient devant aucun sacrifice pour entrer en possession d'un manuscrit convoité ; en Grèce, Platon paya cent mines attiques trois petits traités de Philolaus le pythagoricien. La catégorie des bibliomaniaques n'a pas été inventée de nos jours ; pendant les derniers jours de la République, la bibliothèque était devenue un article du mobilier d'une maison bien tenue, et Sénèque déjà ridiculise chez les ignares la manie de collectionner des livres, quitte à ne jamais les ouvrir. Les libraires qui tenaient boutique dans l'*Argeletum* et le *Vicus Sandalarius* affichaient à leurs portes les listes de livres qu'ils mettaient en vente, comme le font aujourd'hui encore leurs prototypes de Holywell street.

Papiers et manuscrits de M. Minghetti. — Par son testament, M. Minghetti, le ministre italien dont nous annonçons plus loin le décès, laisse à son ami intime M. Bonghi, député, tous ses papiers, manuscrits et correspondances politiques, en le chargeant d'en publier une partie et de donner le reste à la bibliothèque communale de Bologne.

Ouvrages à l'index. — *Le Moniteur de Rome* publie une liste d'ouvrages mis à l'index par la Congrégation des cardinaux. Sur cette liste figurent plusieurs ouvrages parus en France, notamment : *l'Église et l'État au* III[e] *siècle*, par M. B. Aubé ; — *le Syllabus sans parti pris* et *l'Encyclique Immortale Dei*, par l'abbé Bossebœuf, du diocèse de Tours ; — *le Diable*, par J. Baissac.

M. l'abbé Bossebœuf s'est soumis à la décision de la Congrégation.

Découverte de manuscrits concernant l'Inquisition. — M. Giuseppe Cosentino a découvert plusieurs documents concernant le tribunal de l'Inquisition en

Sicile, documents d'autant plus importants qu'en 1782 les archives de ce tribunal furent presque entièrement détruites par un incendie. — Les pièces que M. Cosentino a retrouvées sont du XIVe siècle.

Italie. — *Une statue à Ovide.* — Un comité roumain vient d'élever à Kustendje une statue à Ovide, due au ciseau du sculpteur Ferrari. Le célèbre poète latin fut exilé par Auguste dans ces régions alors barbares et inhospitalières. On ne sait au juste où était située la ville de Tomi, où il résida et où il mourut l'an 17 de l'ère chrétienne.

Pays-Bas. — *Association des journalistes hollandais.* — L'Association des journalistes hollandais, fondée à Amsterdam en 1883, vient de subir une réorganisation complète. — M. van Duyl, ancien rédacteur en chef du *Handelsblad* d'Amsterdam, s'est démis de ses fonctions de président de l'association et a été remplacé par M. H. de Veer, rédacteur en chef du *Nieuws van den Dag*. — Le comité de direction comprend aujourd'hui tous les rédacteurs en chef des principaux journaux hollandais.

Pays-Bas. — *Un poète populaire hollandais.* — MM. Robbers de Rotterdam avaient entrepris au commencement de cette année la publication d'un choix des poésies les plus populaires de P.-A. de Genestet, en livraisons de 70 centimes. Le succès de cette édition populaire a dépassé toute attente; en moins de dix mois 40,000 exemplaires avaient été enlevés par le public. La population tout entière de la Hollande ne dépasse guère celle de Londres; un pareil succès de librairie montre bien en quelle estime le public tient le talent de Genestet.

Turquie. — *La Divine Comédie à l'index.* — On sait que la censure turque a mis à l'index *la Divine Comédie*. *Le Figaro* nous dit le pourquoi de cette réprobation :

Le directeur de l'école de médecine militaire, Sudda-Pacha, ayant vu, pendant un voyage en Italie, les illustrations du Dante par Gustave Doré, n'eut rien de plus pressé que de faire venir un exemplaire. Le livre, à son arrivée à Constantinople, fut, comme tous les livres qu'on importe en Turquie, envoyé à la censure, et un des censeurs le regarda. Il y vit un mahométan dont le ventre était déchiqueté, et il découvrit avec horreur que ce mahométan n'était autre que Mahomet lui-même, que le Dante punit de cette façon, dans le quatrième cercle de l'enfer. Le lendemain, le livre était défendu dans toute l'étendue de l'empire des croyants.

États-Unis. — *Les droits d'auteur de la veuve du général Grant.* — La librairie qui publie les mémoires du général Grant vient de remettre à sa veuve un chèque de 150,000 dollars (750,000 fr.), comme second payement, du chef de son traité avec feu le général (le premier payement par parenthèse, il y a six ou huit mois, était à peu près semblable).

Ces droits d'auteur dureront vingt-huit ans, à raison de 70 o/o payés à Mme Grant sur les bénéfices de la vente. On a calculé qu'elle touchera de 600 à 700,000 dollars en tout, soit de 3 millions à 3,500,000 francs.

Il doit se publier, dans quelque temps, 500 exemplaires d'une édition de luxe, chaque exemplaire contenant plusieurs feuillets du manuscrit original du général Grant.

Russie. — *La librairie Mellier.* — Saint-Pétersbourg possède une librairie française bien connue, la Maison Mellier, fondée en 1826. Or, Mellier étant mort dernièrement, des Allemands voulurent acheter le fonds. La veuve refusa, et bien lui en prit, car en apprenant que ce débouché français menaçait de passer en d'autres mains, nos principaux éditeurs se sont associés, et, par acte passé dernièrement ont acheté la maison et fondé la ***Société de librairie française en Russie, Maison Mellier et Cie, librairie de la cour impériale.***

L'acte est passé entre MM. Buloz, directeur de *la Revue des Deux Mondes*, Firmin-Didot et Cie, Plon, Masson, Delagrave, Calmann Lévy, Heugel, Michaud de la maison Marinoni, Pierrodon, Patinot, directeur du *Journal des Débats;* Ch. Lorilleux, Guasco, Engel et Moreau de la maison Larousse.

Œuvres de Pouchkine. — Les œuvres du poète national russe Pouchkine tombent cette année dans le domaine public. On en prépare une édition populaire.



NECROLOGIE.

FRANCE

— M. Natalis de Wailly, doyen de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, à laquelle il appartenait depuis 1840, vient de mourir à quatre-vingt-deux ans.

M. de Wailly était né à Mézières en 1805; il fut nommé en 1854 conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale. Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1868. Le défunt laisse un grand nombre d'ouvrages de littérature, d'histoire et d'érudition qui sont fort appréciés.

Nous citerons notamment : *Lettre à M. Gaston Pâris sur le texte de Joinville* (1875) ; — *Mémoire sur Joinville et les enseignements de saint Louis à son fils*; — *Mémoire sur la langue de Joinville;* — *Mémoire sur le Romant ou chronique en langue vulgaire dont Joinville a reproduit plusieurs passages.*

M. de Wailly a aussi publié *l'Histoire de la conquête de Constantinople*, de Villehardouin.

— Le docteur Bérard, un des membres les plus ardents du parti légitimiste, est mort au mois de novembre dernier. Deux discours ont été prononcés sur la tombe du défunt, par le général Cathelineau et par M. le comte d'Andigné. Tous deux ont rappelé que M. Bérard avait toujours combattu la monarchie de Juillet. « Bérard, de 1830 à 1834, dit le *Journal de Paris*, a comparu trente-deux fois en cour d'assises, à la requête de l'infâme gouvernement de Louis-Philippe Égalité II. »

M. Bérard était le rédacteur de ces pamphlets *les Cancans*, qui eurent leur heure de célébrité.

— M. Bricault de Verneuil, attaché aux archives départementales de la Vienne, est récemment décédé. Le défunt était membre de la Société des archives du Poitou.

— Le 14 novembre dernier est décédé à Bois-Renaud (Indre-et-Loire), M. Édouard-Victor Dalloz, né à Paris en 1827. M. Édouard Dalloz s'était exclusivement consacré à l'étude du droit. Nous citerons parmi ses principales publications : *Considérations générales sur les mines* (*1860*); — *De la propriété des mines et de son organisation légale en France et en Belgique* (*1862*); — *Les Codes annotés* (*1873-75*); — *Code de l'enregistrement, du timbre, des droits d'hypothèque... annoté et expliqué d'après la jurisprudence et la doctrine* (*1878*).

— On annonce la mort de M. Laurent Deroy, le doyen des lithographes français, décédé à Paris à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Il était l'auteur d'une série de vues pittoresques, intitulé : *la France en miniature*, toutes faites sur place d'après nature. Il avait obtenu au Salon la médaille d'or, puis le rappel de cette médaille. Il est également l'auteur de plusieurs albums intéressants : *les Bords de la Seine, les Bords de la Loire, l'Italie.*

— Mme Adèle Esquiros, veuve de l'ancien représentant du peuple à l'Assemblée législative de 1848, vient de mourir.

Mme Esquiros avait publié un certain nombre de nouvelles, ainsi que plusieurs romans dont le plus connu a pour titre : *Un vieux bas-bleu.*

— Un entomologiste des plus distingués, M. Jules Lichtenstein, vient de mourir à Montpellier. Il est l'auteur des observations les plus remarquables qui aient été faites sur le phylloxera et les insectes nuisibles à la vigne.

— Le général Pittié, secrétaire général de la Présidence de la République, est mort le 3 décembre dernier.

Né à Nevers (Nièvre), le 4 janvier 1829, le général Pittié fit ses études au lycée Charlemagne, puis à l'école de Saint-Cyr, d'où il sortit comme sous-lieutenant en 1849. Il prit part à la campagne de Crimée, fut grièvement blessé à Sébastopol et promu capitaine. Blessé à la bataille de Solférino, le 24 juin 1859, il fut décoré de l'Ordre militaire de Savoie. Major en 1866 et chef de bataillon au 46e régiment de ligne, il fit partie de l'armée de Bazaine en 1870, parvint à s'échapper de Metz lors de la capitulation et vint rejoindre le général Bourbaki qui le nomma lieutenant-colonel et le chargea de l'organisation du 68e régiment de marche. Placé ensuite dans l'armée du Nord, sous les ordres du général Faidherbe, il prit une part brillante à la bataille d'Amiens, fut promu colonel en décembre 1870, et chargé du commandement de la 2e brigade de la 1re division du 23e corps d'armée. Blessé à la bataille de Pont-

Noyelles, il assista aux batailles de Bapaume et de Saint-Quentin et aux opérations de l'armée de Versailles contre les insurgés de la Commune.

Remis au rang de lieutenant-colonel par la commission des grades, il fut affecté au 40e régiment de ligne et passa comme colonel au 61e, le 29 décembre 1874. Chef de la maison militaire du Président de la République et secrétaire général de la Présidence, il reçut le grade de général de brigade le 3 juin 1879. Décoré de la Légion d'honneur en septembre 1855, il a été promu officier en 1868 et commandeur le 24 juin 1871.

Littérateur distingué, le général Pittié cultiva la poésie. Il publia ses premiers vers en 1858, dans la *Revue de Paris*, et collabora depuis, comme poète, à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Correspondance littéraire*, à la *Revue française*, à la *Revue contemporaine*, à la *Nation Suisse*, à la *France littéraire*, à la *Revue des poètes*, à la *Vie littéraire*, au *Parnasse*, etc. Il a publié en 1873 un recueil de poésies: *le Roman de la vingtième année*, réimprimé et augmenté en 1876; il a donné des traductions en vers de poésies de Gœthe, de Burns, de Heine, une série de sonnets sous le titre de *Væ victoribus*, et enfin, en 1879, un nouveau volume de sonnets et poèmes, *les Scabieuses*.

— M. Alfred Ramé, conseiller à la Cour d'appel de Paris, mort au mois d'octobre dernier, était un des collaborateurs du *Bulletin monumental* et avait donné à ce recueil d'importants articles sur l'archéologie religieuse des époques carlovingienne et romaine.

— La Société nationale d'agriculture vient d'être informée du décès à Nozay, de M. Jules Rieffel, le fondateur de l'École d'agriculture de Grandjouan. Cet éminent agronome, né en Alsace, fut formé à l'école du grand maître Mathieu de Dombasle et fit à son tour de brillants élèves. Il a publié de nombreux ouvrages très estimés.

— M. Vuillemin, cartographe bien connu, vient de mourir à l'âge de soixante-quatorze ans. Il est l'auteur d'un très grand nombre d'atlas et de cartes géographiques fort appréciés.

ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce la mort de M. Sparner, un des principaux éditeurs de Leipzig. Il éditait surtout des ouvrages populaires illustrés.

— De Gotha nous parvient la nouvelle du décès de la comtesse de Luckner qui avait composé plusieurs ruraux.

Autriche. — On signale de Vienne la mort de M. Léopold Kompert, un des principaux romanciers autrichiens. M. Kompert avait peint avec prédilection et avec un brillant talent les mœurs des israélites. Il appartenait lui-même à la religion juive. Plusieurs de ses nouvelles ont été traduites en français.

M. Kompert était né le 16 mai 1822, à Münchengrætz, en Bohême.

— L'évêque de Grooswardein, Mgr Ipolyi, vient de succomber, à l'âge de soixante-trois ans, à une attaque d'apoplexie. Mgr Ipolyi s'était distingué comme écrivain et archéologue. Son grand ouvrage *Magyar Mythologia* (Mythologie hongroise), qui parut en 1854, mérite notamment d'être mentionné. C'était la première tentative faite avec succès pour fixer les traditions religieuses des Magyars avant leur immigration en Europe et leur contact avec les autres peuples.

Danemark. — Les journaux danois nous apportent la nouvelle du décès de M. Madwig, homme politique et savant distingué. Il était né dans l'île Bornholm en 1804. Professeur de littérature latine à l'Université de Copenhague depuis 1829, devenu plus tard *rector magnificus*, M. Madwig s'était acquis une haute autorité dans le monde lettré par ses éditions critiques de Cicéron, par ses écrits sur Lutèce, Tite-Live et Juvénal, enfin par ses travaux sur l'antiquité latine.

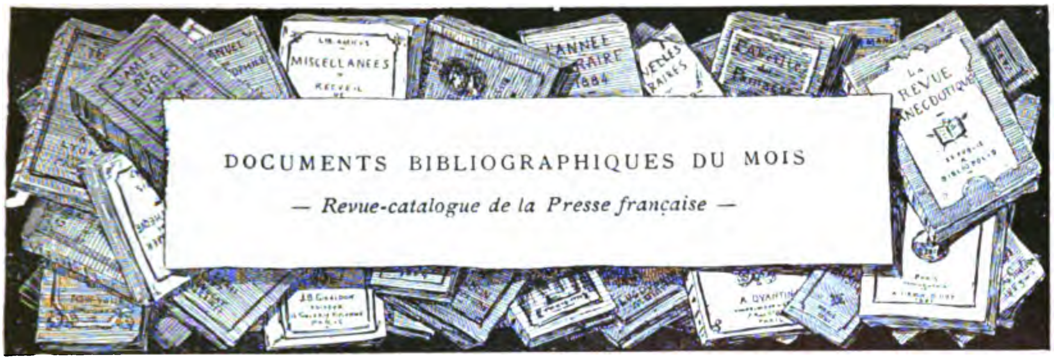
M. Madwig avait, en 1876, été élu associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Belgique. — L'édideur liégeois M. Charles Claesen vient de mourir. M. Claesen était à la fois un industriel avisé et un artiste de talent. Il avait manié avec succès le burin du graveur. Bientôt il fonda une importante maison qui eut des succursales à Paris, à Berlin et à Bruxelles, et qui fut consacrée principalement à la publication d'ouvrages ayant trait à l'architecture et aux arts industriels et décoratifs. Claesen remporta des médailles d'or aux Expositions universelles de Paris, de Vienne, de Londres et de Philadelphie.

Italie. — M. Minghetti, ancien président du conseil des ministres d'Italie et associé étranger de l'Institut de France, est mort à Rome, le 10 décembre dernier.

Il a publié plusieurs ouvrages remarquables d'économie politique dont le dernier a pour titre : *la Chiesa et lo stato*, et dont le meilleur est son *Étude sur l'économie politique dans ses rapports avec la morale et le droit*.

M. Minghetti était né à Bologne en 1818.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

BULLETIN MONUMENTAL (septembre-octobre). — De Lahondès : Les prieurés de Saint-Sernin, de Toulouse, dans le pays de Foix. — De Laurière : Promenade archéologique dans le val d'Aran. — Chardin : Recueil de peintures et sculptures héraldiques ; la cathédrale de Tréguier. — Bernard : Découverte de reliques dans l'autel de l'église de Valcabrère (Haute-Garonne). — Le congrès de Namur. — L'archéologie monumentale à l'Exposition des beaux-arts à Paris, en 1886. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (3e trim.). — H. Duveyrier : Les « Chemins des Ambassades » de Tanger à Fâs et Mecknâs en 1885. — Le Chatelier : Note sur le régime des eaux dans le Tidikelt. — Ponel : Note sur les M'Bochis. — J. Leclercq : Visite au volcan de Jorullo. — Opigez : Aperçu général sur la Nouvelle-Calédonie.

CORRESPONDANT (10 novembre). — Dadolle : L'œuvre doctrinale de Léon XIII. — P. Thureau-Dangin : La question d'Orient (1839-1841). — Ch. Alexandre : Madame de Lamartine. — Waliszewski : Un chapitre de l'histoire de Chantilly ; Condé et d'Enghien, candidats au trône de Pologne. — Bignon : *Othmas*, roman de Ouida. — Joubert : Richard Wagner, sa vie et ses œuvres. — (25 novembre). Demay : Le clergé français en Tunisie. — De Lescure : Étude sur Beaumarchais. — Bignon : *Othmas*, roman de Ouida. — Waliszewski : Un chapitre de l'histoire de Chantilly. — Lescœur : L'évolution et la vie. — Cl. Jannet : Les faits économiques et le mouvement social. — *Les Huguenots et les Gueux*, par le baron Kervyn de Lottenhove. — *Querelles de philosophes*, par G. Maugras. — *Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI*, par la comtesse d'Armaillé. — COURRIER DE VAUGELAS (15 octobre). — Cornéliens et corneillistes. — La maison de Marat. — Les hirondelles. — (1er novembre). Le Colosse de Rhodes. — (15 décembre). Doit-on dire erratum ou errata ? Quel est l'auteur de la périphrase : L'ingratitude est l'indépendance du cœur.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (13 novembre). — L'équité et la pratique en matière d'impôts : les impôts directs et les impôts indirects. — Le mouvement économique et financier en Allemagne : le commerce de l'Allemagne de 1872 à 1885. — La coopération en France. — (20 novembre). L'équité et la pratique en matière d'impôts : les impôts directs et les impôts indirects. — Le commerce extérieur de la France pendant les dix premiers mois de 1886. — La juridiction des prud'hommes. — La nouvelle classe privilégiée. — Le mouvement économique aux Etats-Unis et au Canada. — (27 novembre). De la répartition des revenus dans les sociétés contemporaines. — Le commerce extérieur de la France pendant les dix premiers mois de 1886. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les dix premiers mois de 1886. — Le congrès des chambres syndicales de patrons. — Le Cambodge : son gouvernement, ses populations, ses ressources et son commerce. — (4 décembre). Les économies inoffensives dans le budget français. — Les accidents du travail et la doctrine de la garantie. — La situation des affaires commerciales en Allemagne. — Le mouvement économique aux États Unis et au Canada. — (11 décembre). La seule réforme indispensable : la réforme parlementaire. — Les projets de réforme de la législation sur les mines. — Les travaux publics et le canal du Rhône. — Les discussions de la Société d'économie politique : de l'utilité et de l'opportunité des établissements de jeux.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 novembre). — Paul Bert au Tonkin. — Election de M. Gréard à l'Académie. — La statue de la Liberté à New-York. — Les députés poètes. — L'impudeur de la réclame. — Les journaux à la Comédie française. — Le veau d'Ornans. — La sonnette de M. de Bismarck. — Acte de naissance de la *Dame aux Camélias*. — Jules Simon jeune poète. — L'évêque Lamourette. — (15 décembre). M. Jules Simon, sur Michelet. — Coquelin aîné. — Tombe de Mlle Clairon. — Le général Pittié. — Les femmes décorées. — Autographes d'assassins. — Recettes de l'Opéra au XVIIIe siècle. — Une pension pour les divorcées. — Le républicanisme de Charlotte Corday. — Le collège Louis-le-Grand. — La confession de Marguerite Bellanger. — Lamartine orléaniste. — Victor Hugo librettiste. — GAZETTE ARCHÉOLOGIQUE (nos 9 et 10). — Jeannez : Le retable de la passion de l'église d'Ambierle en Roannais. — Max. Collignon : Torses archaïques en marbre provenant d'Actium. — De Mahy : Le grand Camée de Vienne. — A. Nicaise : Sur un buste antique en marbre trouvé au Châtelet (Haute-Marne). — Müntz : Peinture du palais des papes à Avignon. — De Curzon : L'église de Nogent-les-Vierges (Oise). — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (décembre). — P. Sédille : L'architecture moderne en Angleterre. — Croive : Sandro Botticelli. — A. Michel : Le musée de Brunswick. — Phillips : Les dernières acquisitions de la National Gallery. — A. Pigeon : Le mouvement des arts en Angleterre.

L'HOMME (10 octobre). — De Mortillet : Question de Bréonio. — P. Sébillot : Les herbes de mer. — Ed. Vimont : Sépulture de Crouël, près de Clermont (Puy-de-Dôme).

INSTRUCTION PUBLIQUE (20 novembre). — Ch. Huit : Le Phédon. — Martha : Marc-Aurèle. — Crouslé : Théories littéraires de Mme de Staël. — Pigeonneau : Le Canada. — (27 novembre). Croiset : Socrate, sa vie et son influence sur la littérature grecque. — Pigeonneau : La politique coloniale. — De Broglie : L'influence de l'objet de la croyance sur l'adhésion du croyant. — (11 décembre). Croiset : Xénophon. — Caro : La morale indépendante. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 novembre). — Livres perdus. — Manuscrit janséniste. — Parodies critiques de V. Hugo. — Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France. — Collaboration conjugale des femmes de lettres. — L'abbé Bautain. — Catalogues de bibliothèques non vendues. — Saint-Just à Strasbourg. — Une institution qui nous manque. — (10 décembre). Gravure française sur papier de Chine. — Beaumarchais, édition Lemerre. — Dessins de V. Hugo. — Lettres du vicomte Walsh. — Parodies du théâtre d'Alex. Dumas. — La marquise de la Carte et Alf. de Musset. — Ouvrage attribué à Bernard Palissy. — Mémoires du prince de Talleyrand. — Le premier journal imprimé en Europe. — Collaboration conjugale des femmes. — Les lettres d'Abeilard et d'Héloïse sont-elles apocryphes? — La reliure à l'Exposition de 1878. — La bibliothèque du comte de Plélo.

JEUNE FRANCE (novembre). — P. Bert. — G. Toudouze : L'Icône, légende byzantine. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (novembre). — De Loménie : Les polémiques financières de Mirabeau et les interventions à la Bourse de M. de Calonne. — Lamé-Fleury : De la propriété des mines à propos de faits récents. — Taché : La dernière session de l'association britannique pour l'avancement des sciences. — (Décembre). De Molinari : Le ralentissement de la population en France. — E. Vignes : L'individu et l'État. — Lamé-Fleury : La propriété des mines. — Fournier de Flaix : L'appropriation des ports à la grande navigation. — De Beaumont : Le chemin de fer métropolitain de Paris. — Raffalovich : Les logements des ouvriers à New-York. — Muller : Les chemins de fer du royaume de Prusse. — Dufour : Situation financière des principaux États européens. — Pellegrin : L'amortissement automatique. — JOURNAL DES SAVANTS (novembre). — Barthélemy Saint-Hilaire : État actuel de l'Inde. — Ad. Franck : Victor Cousin et son œuvre. — H. Weill : Mélanges de littérature grecque par Mille. — A. Maury : Œuvres philosophiques du général Noizet. — Haureau : Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Mazarine.

MAGASIN PITTORESQUE (30 novembre). — Le château de Chanteloup. — Les pierres tombées du ciel. — (31 décembre). Périophtalmes, poissons terrestres. — Madame Campan. — Anagrammes. — Les tombeaux à Athènes. — Un faiseur de vers et une plaideuse. — MOLIÉRISTE (décembre). — L. Vivier : L'art de Molière. — G. M. : Une signature de Molière. — Nuittes et Thoinau : Molière et l'Opéra. — Bibliographie. — Éphémérides moliéresques.

NATURE (20 novembre). — Paul Bert. — Histoire de la science. A propos du frein pour navires. — Machine Edison pouvant actionner 1,000 lampes. — Plates-formes et batteries cuirassées roulantes. — Pigeons voyageurs. Le vol d'aller et retour. — La récolte du sel marin aux salins des Pesquiers. — Une colline de verre. — Les jeûnes célèbres. — (27 novembre). Le pont métallique en acier, de Morannes. — Le tremblement de terre de Charleston. — Les eaux ammoniacales employées comme extincteur d'incendie. — Expériences d'aviation sur le vol plané. — Ponts provisoires. — Voyage à travers l'Afrique. — Météorites, météores et étoiles filantes. — Le tramway électrique de Blackpool. — (4 décembre). Pêches et pêcheries de l'Annam. La pêche au dauphin. — Le bateau-canon. — Ascenseur hydraulique des Fontinettes. — La science au théâtre : Sur un appareil permettant de transmettre la mesure à des exécutants placés de manière à ne point voir le chef d'orchestre. — La catastrophe de Sisteron. — La photographie en ballon. — Tracés sphygmographiques du pouls radial pris en ballon. — Un déluge de pétrole. — Les appareils de sauvetage en cas d'incendie. — Travaux de la moisson dans le haut Aragon. — (11 décembre). Le centenaire de Scheele. — Les nains et les géants; les variations de la stature humaine. — Le calendrier perpétuel et la mnémotechnie. — Torpilles balistiques. — Éclairage électrique des wagons-lits. Système Desruelles. — Nouveau mode de construction de l'hélice. — NOUVELLE REVUE (15 novembre). — Guy de Maupassant : La Sicile. — Fournier de Flaix : La suprématie monétaire de la France. — Fargus : Les chansons et les cérémonies populaires du mariage. — (1er décembre). Malapert : Réformes de l'enseignement du droit. — Alexis Bertrand : L'esthétique de François Rude. — Julliard : Un poète national suisse; Albert Richard.

POLYBIBLION (novembre). — L. Couture : Histoire de la philosophie. — Vicaire : Électricité et magnétisme. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Journal de Jean Le Fèvre. — L'ancienne Université de Montpellier. — Le tirage des livres.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (novembre). Déjamme : Application aux villes du décret de 1852 sur les rues de Paris. — Feillet : De l'assistance publique à Paris. — Phellipon : Responsabilité des comptables des deniers publics. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (septembre-octobre). Gozzadini : Les fouilles archéologiques et les stèles funéraires du Bolonais. — Deloche : Anneaux et cachets de l'époque mérovingienne. — Clermont-Ganneau : Antiquités et inscriptions inédites de Palmyre. — Morvat : Note sur une pierre gravée servant de cachet. — De la Blanchère : Histoire de l'épigraphie romaine. — Bapst : La châsse de sainte Geneviève. — Gaidoz : Un sacrifice humain à Carthage. — Dieulafoy : Les fouilles de Suse. — Menant : L'expédition Wolff en Mésopotamie. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (1er novembre). G. Larroumet : Les biographes de Molière. — Lefranc : *L'Abbesse de Jouarre*. — A. Jullien : La première représentation du *Tannhauser* à Dresde, en 1845. — L. Moland : Désaugiers, auteur comique. — F. Larcher : Messieurs Scapin; les deux Coquelin. — (15 novembre). Fourcaud : Edmond et Jules de Goncourt; le roman et le théâtre. — É. Morlot : La parodie du théâtre de Victor Hugo. — Valnay : Le théâtre à Moscou en 1841. — Schöne : Le théâtre chinois et le théâtre français au moyen âge. — (1er décembre). Lefranc : Le départ de M. Coquelin. — Fourcaud : Edmond et Jules de Goncourt; le roman et le théâtre. — Berheim : Le décret de Moscou et la Comédie française. — A. Soubies : Victor Hugo librettiste. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (octobre). Artistes normands (XVIIe et XVIIIe siècles) : François Bonnemer, Jean Tiger, Frère Lucas de La Haye, Robert Tournières, Jean Restout, Rupalley, Robert Lefèvre, Florent de La Marre-Richard, Landon, Charles Lamy, Achille Giroux, J.-C. Chaplain, Jean Massard, Pascal de la Rose, son acte de mariage; quittance du peintre Bachelier (1779), Jean-Joseph Taillasson (1792), le graveur Jacques Bouillard (1797). — *Partie moderne.* Alexandre Schœnewerk : 1° L'homme et l'œuvre; 2° le monument de l'artiste au cimetière Montparnasse, discours prononcé par M. Jules-Gabriel Thomas. — Epitaphes de peintres relevées dans les cimetières de Paris (1874) : Darjou, Mercier, Marquis, par M. H. J. — REVUE

BRITANNIQUE (novembre). — L'art persan. — L'Inde native. — Le maréchal Davout. — De la production et du mécanisme des rêves. — Le canal des Deux-Mers et la main-d'œuvre militaire. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (22 novembre). Lévi : Brihatkathamanjari de Khemdra. — Valois : Inventaire des arrêts du Conseil d'Etat. — De Rubb : Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret. — De Witt : Une invasion prussienne en Hollande en 1787. — (29 novembre). Albanès : Histoire des évêques de Saint-Paul-Trois-Châteaux. — Nourrisson : Pascal physicien et philosophe. — Droz : Le scepticisme de Pascal. — Boulay de la Meurthe : Les dernières années du duc d'Enghien. — Chevalier : Histoire de la marine française sous la première République. — (6 décembre). Solf : La recension cachemirienne de la Pançâcikâ. — Hesseling : De l'emploi des couronnes chez les Grecs. — Edmundson : Milton et Vondel. — Guiffrey : Inventaire général du mobilier de la couronne sous Louis XV. — (13 décembre). Johansson : Les verbes contractés. — Gomperz : Sur la conclusion de l'œuvre d'Hérodote. — Rannow : Etudes sur Théocrite. — De Boislisle : Mémoires de Saint-Simon, t. V. — Waitz : Caroline et ses amis. — De Reumont : Portraits italiens. — REVUE DES DEUX MONDES (15 novembre). G. Rothan : Les relations de la France et de la Prusse de 1867 à 1870. — Baudrillart : L'impôt démocratique à propos d'un livre récent. — J.-M. Guardia : La langue et la littérature catalanes. — P. Leroy-Beaulieu : La colonisation française en Tunisie. — M. Paléologue : Trois palais d'Asie. — De Varigny : San-Francisco. — (1er décembre). E.-M. de Vogüé : En Crimée. — E. Renan : Les origines de la Bible. — De Varigny : San-Francisco. — G. Lafenestre : Titien et les princes de son temps. — Valbert : Une biographie de missionnaire écossais. — REVUE GÉNÉRALE (15 novembre). G. Lafenestre : La jeunesse du Titien. — Farges : La comtesse Diane et ses « Maximes de la Vie ». — De Larivière : *Raphaël et Gambrinus ou l'art dans la brasserie.* — (1er décembre). Godet : Les poètes de la Suisse française. — Ch. Leser : Paul Bert. — Léo Claretie : *Paris depuis ses origines jusqu'à l'an 3000.* — REVUE DE GÉOGRAPHIE (novembre). Drapeyron : Jeanne d'Arc et Philippe le Bon. — Dupuis : La pacification du Tonkin. — Girard : L'Inde à l'exposition coloniale de Londres. - Mémoire du chevalier de Razilly au cardinal de Richelieu. — REVUE GEOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (août-septembre). G. Renaud : De Bône à Blidah. — Le journal de Gordon. — Alavaill : Les irrigations dans le Roussillon. — J. Renaud : Les ports du Tonkin. — Les négociations avec les Hovas. — Les fêtes populaires et les écoles à la Martinique. — E. Michel : La Chine et les Chinois. — De Déchy : Voyage au Caucase. — Coudreau : Les Uape et la légende des Amazones. — L. Say : Notes sur l'Italie économique. — REVUE INDÉPENDANTE (décembre). T. de Wyzewa : Les livres. — P. Alexis : Chronique parisienne. — Rzewuski : Chronique littéraire polonaise. — Huysmans : Chronique d'art. — St. Mallarmé : Notes sur le théâtre. — P. Bourget : Hélène, poème. — De Wyzewa : Etudes sur Villiers de l'Isle-Adam. — A. France : Le comte Morice, député ; roman. — Villiers de l'Isle-Adam : L'Etna chez soi. — De Quincey : La fille du Liban. — Huysmans : En rade. — (janvier). De Wyzewa : Les livres. — O. Mirbeau : Chronique parisienne. — De Fourcaud : Musique. — St. Mallarmé : Notes sur le théâtre. — De Wyzewa : Les Russes. — De Goncourt : Le berceau de Renée Mauperin. — Villiers de l'Isle-Adam : L'Etna chez soi. — P. Hervieu : Guignol. — Huysmans. — En rade. — REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT (15 décembre). E. Lavisse : Le transfert des Facultés de Douai à Lille. — Franck d'Arvert : L'école et la nation; notes sur l'histoire nationale et pédagogique de la Suisse. — Dastre : Paul Bert. — REVUE LITTÉRAIRE (décembre). L. Aubineau : Histoire générale du Languedoc, par Devic et Vaissette. — G. Bois : La coalition de 1701 contre la France, par le marquis de Courcy. — A. Loth : Précis des institutions politiques de Rome, par A. Morlot. — L. Aubineau : Pierre Jean Cayron, par Émile Bouniol. — REVUE DU MONDE LATIN (décembre). D'Ideville : La jeunesse de Pellegrino Rossi. — Blancard : Études sur la Grèce contemporaine; Othon Ier. — Ruyssen : Économie rurale. — De Cassano : La moderne langue italienne. — P. Marieton : Aubanel. — H. Buffenoir : A propos de Chopin. — Coudreau : La France équinoxiale. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (13 novembre). J. Lemaître : M. Jean Richepin. — Ch. Levêque : Le mysticisme au XIIe siècle et Hugues de Saint-Victor. — Léo Quesnel : Le Cap, l'Inde et l'Australie, d'après le baron de Hübner. — Dionys Ordinaire : M. Spuller. — (20 novembre). Ch. Richet : Les conseils d'un Allemand à la France. — L. Heuzey : Un artiste grec au service de la Perse. — Téléphanès de Phocée à propos des découvertes de M. et Mme Dieulafoy. — (27 novembre). Barbey d'Aurevilly : Louis XIII et Richelieu. — L'avenir de la religion, d'après Herbert Spencer. — (11 décembre). Ch. Bigot : La délégation française aux États-Unis. — Léon Pillaut : Le musée instrumental au Conservatoire de musique. — *Le Calvaire*, par M. O. Mirbeau. — REVUE SCIENTIFIQUE (20 novembre). Laboulbène : Les anatomistes anciens. — G. Le Bon : L'Inde moderne. — Comment on fonde une colonie, comment on la garde et comment on la perd. — Preyer : Les mouvements réfléchis de l'enfant. — Forel : La vision de l'ultra-violet par les fourmis. — (27 novembre). Marey : La locomotion et la photographie. — Cunisset-Carnot : Une hypothèse de poliorcétique préhistorique. — Les femmes médecins en Angleterre. — Labonne : Les eiders de l'Islande. — (4 décembre). Tissandier : Les aérostats militaires. — Laboulbène : La renaissance anatomique au XVIe siècle. — Gley : Le jeûne et les jeûneurs. — (11 décembre). Gautier : L'énergie chez les êtres vivants. — Berthelot : Les origines de l'alchimie. — Grad : Le pain à bon marché. — Boutan : L'anatomie et le développement de la fissurelle.

SPECTATEUR MILITAIRE (1er décembre). Les sapeurs de cavalerie. — De la Barre Duparcz : Précis des campagnes de 1812 à 1814. — De Rochas : Mémoire de la guerre sur les frontières du Dauphiné et de Savoie de 1742 à 1747. — Brun : Le projet de loi organique militaire du général Boulanger. — E. B. : L'expansion coloniale.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES NOUVELLEMENT PARUES

Allemagne. — *Die deutsche Presse:* Verzeichniss der im deutschen Reiche erscheinenden Zeitungen und Zeitschriften. — Band: J. Politische Zeitungen, etc. — 239 p. in-8°. Forbach, R. Hupfer. — Deuxième édition.

A Twetmeyer : *Illustrirter Weihnachts catalog* englischer und französischer Werke. — 80 p. gr. in-8°. — Leipzig, A. Twetmeyer.

Seemann : *Literarischer Jahresbericht* und Weihnachtskatalog. — 208 p. gr. in-8°. — Leipzig, E. Seemann.

O. Hase : Færderung des æltesten Buchhandels durch die Stadtbehœrden ; nach Urkunden des Nürnberger Kreisarchives — Ein Nachtrag zu des verfassers Schrift « die Koberger ». — 32 p. in-8°. — Leipzig, B.-G. Teubner.

Otto Winwler : Der Papierkenner. — Ein Handbuch und Rathgeber für Papierkaüfer und Verkaüfer, etc. ; zum praktischen Gebrauche bearbeitet. — 280 p. in-8° avec 127 illust. et 36 échantillons de papier. — Leipzig, Ph. Grieban.

— Le cinquième volume du catalogue des manuscrits de la bibliothèque royale de Berlin vient de paraître. Il comprend les manuscrits sanscrits et prakrits, classés systématiquement par A Weber. — 352 p. gr. in-4°. — Berlin, Asher.

Autriche. — K. Faulmann : *Die initiale*, ein Beitrag zur Geschichte der Bücher-Ornamentik. — Mit 156 Initialproben. 48 p. gr. in-8°. — Vienne, C. Graeser.

Italie. — *Biblioteca Bologna* in Firenze. — I. Opere Dantesche. — Florence, tip. cooperative.

Alcune varianti di punteggiatura e di lezione nell episodio dantesco della Francesca di Rimini esposte Da Carlo Negroni, da Tortoli et da Stefano Grossi Novara. In-4°.

Catalogo dei codici manoscritti della Trivulziana. — Turin, XVI-532 p. in-4°.

A. Zonghi : Repertorio dell antico Archivio comunale di Fano. — Fano, tip. Sonciniana, in-fol. — Prix : 2 fr. 50.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Deutsche Buchhandler-Akademie.*

Tome III, 11e fasc. — J.-V. von Scheffel, sein Leben und seine Werke. — E. Ackermann : der englische Buchhandel seit Caxton. — Kapp's Geschichte des deutschen Buchhandels.

Die Grenzboten.

N° 46. — Zur Lebensbeschreibung Heinrichs von Kleist. — Neue Theaterstüche. — N° 48. — Von unsern Gymnasien. — Eine kritische Auseinander setzung. — Die neuen Briefe Robert Schumanns. — N° 49. — Deutsche Literatur in Frankreich. — Phantasie-armut und Illustrationswuth.

Neuer Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekswissenschaft.

Août. — Die Autorschaft und Katalogisierung der akademischen Dissertationen. — Was man mit Büchern nicht thun soll. — Buchhändler und antiquarische Kataloge.

Nord und Süd.

G. Meyer : Ein Ausflug nach Argolis. — J. Duboc : Der Bauernphilosoph Konrad Deubler.

Nordische Rundschau.

Octobre : Emanuel Geibel.

Décembre : Phantasie und Thatsache.

Zeitschrift für Vergleichende Litteraturgeschichte.

Premier volume, 2e fascicule. — Otto Francke : Ueber Goethes Versuch, zu Anfang unseres Jahrhunderts die römischen Komiker Plautus und Terenz auf der Weimarischen Bühne heimisch zu machen.

J. Kohler : Aesthetik, Philologie und vergleichende Litteraturgeschichte.

A. Biese : Die aesthetische Naturbeseelung.

Theodor Süpfle : Gottscheds französische Korrespondenz.

Fritz Neumann : Hans Sachsens Fastnachtspiel von dem gestohlenen Pachen — Boccaccio, Decameron VIII, 6.

J. Bolte : Ein deutsches Urtheil über Dante aus dem 17 ten. Jahrhundert.

F. Pfaff : Der Verfasser des deutschen Volksbuches von den Heymonskindern.

Angleterre. — *The Academy.*

13 novembre : Seventeen lectures on the study of mediæval and modern subjects, by W. Stubbs. — Samuel Taylor Coleridge und die englische Romantik, von Alois Brandl.

20 novembre : The history of the forty vezirs. — A history of England, by Spencer Walpole.

4 décembre : The life of Percy Bysshe Shelley. — Catalogus Codicum Græcorum Simaiticorum.

11 décembre : Lady Burton's edition of her husband's arabian nights. — The early history of Universities, by J. Bass Mullinger.

The Athenæum.

13 novembre : M. Swinburne and the quarterly review. — Introduction to a catalogue of the early italian prints in the British Museum.

20 novembre : Library of english literature, by Henry Morley. — Princesse, par Ludovic Halévy.

27 novembre : Letters and papers, foreign and domestic, of the reign of Henry VIII, preserved in the public record office, the british museum, and elsewhere in England. — H. Hall : The early custody of Domesday book.

4 décembre : Renaissance in Italy. — The story of the Caraffa. — L'abbesse de Jouarre.

Scottish Review.

Octobre : Rev. A. Cameron : Ossianic ballads.

Blackwood's Edinburgh Magazine.

Décembre : J. Skelton : The Scotland of Mary Stuart.

Cassel's Magazine.

Septembre : G. Stronach : The advocates library in Edinburgh.

Education.

Octobre : H.-B. Adams : History in Columbia college.

English illustrated magazine.

Octobre : O. Browning : Cambridge.

Fortnightly.

Octobre : W.-L. Courtney : Hawthorne's romances.

London Quarterly.

Octobre : A study of Faust — Longfellow and his friends.

Longman's.

Septembre : D.-J. Robertson : Early newspaper sketches.

Octobre : Brander Mattehws : The ethics of plagiarism.

Macmillan's.

Septembre : Percy Gardner : Homer and recent archæology.

Octobre : My success in literature.

Notes and Queries.

27 novembre : Who was Robin Hood ?

Knowledge.

Septembre: R.-A. Proctor: Americanisms.

Octobre: « Saturday Review » blunders.

Temple bar.

Décembre: The novels of Balzac. — The late master of Trinity. — Illustrations of Faust. — The song of Roland.

Walford's Antiquarian.

Novembre: Rev. J. Maskell: Ypres. — London amusements in the reign of George III. — The great earl of Shrewsbury's prayer book.

Décembre: Will Kemp and his dance from London to Norwich. — Garter Knights degraded. — A Roman villa at Wellow, Somerset. — The last of the ale tasters.

Italie. — *Nuova Antologia.*

16 novembre : E. Panzacchi : Sinfonia d'amore a proposito del nuovo libro di M. C. Canini. — O. Marucchi : Le antiche e le moderne trasformazioni di Roma. — G. Boito : La Basilica d'Oro. — Aux montagnes Rocheuses, par M. G. de Molinari.

1er décembre: A. Graf: I Pedanti nel cinque cento. — G. Boglietti : La Rivoluzione francese e l'Europa secondo gli ultimi studi. — A. Mosso : L'istruzione superiore in Italia. — Emilio o dell' educazione, di J.-J. Rousseau. Prima traduzione italiana con note e prefazione del prof. P.-A. Vizzotto.

Revue Internationale.

Dora d'Istria : Les péchés capitaux : la vieillesse, l'avarice. Amédée Roux : Une ville romaine en Provence. — A.-J. Boyer d'Agen : Les envois de Rome.

25 novembre : Janka Wohl : François Listz. — Dora d'Istria : Les péchés capitaux. IV. La vieillesse. IIe partie : La paresse. — Clémence Royer : M. Marcel Deprez et le transport de la force. — Albrecht Weber : Le septième Congrès international des orientalistes. — Les Institutions de crédit en France.

10 décembre : Ernesto Rossi : Lettres d'un Artiste à un Savant. — Janka Wohl : François Liszt. — Amédée Roux : La Bourgeoisie française. — A.-J. Boyer d'Agen : les Hommes de la Révolution française. — Louis Lang : La population de la Hongrie.

Suisse. — *Lecture.* — Novembre. — Ludovic Halévy. — Faïences et porcelaines. — Solfège poétique et musical. — Auteurs célèbres. — De Paris à Berlin. — Professeurs, historiens et magistrats suisses. — Voyages, aventures et combats. — Le triomphe de la démocratie en Amérique.

Décembre : Histoire générale des races humaines. — La cuisine des malades et des convalescents. — Un Français en Birmanie. — L'idée de miracle et la physique moderne. — Le comte Xavier. — Joconde Berthier. — Princesse. — Sérénus.

États-Unis. — *The Andover Review.*

Novembre : A decade of ethics. — The Leipzig book-trade.

The Atlantic Monthly.

Décembre : E. Mulford : The object of a University. — H.-W. Preston : The Church of England novel. — The battle of Gettysburg. — The oration by J.-R. Lowell and the poem by O.-W. Holmes, delivered on the 250 th. anniversary of the foundation of Harvard University.

The Century.

Décembre : Contemporary french sculptors : Chapu and Dubois. — Abraham Lincoln, a history.

The Critic.

20 novembre : M. Lowell's adresse at Harvard : Meaning of a University.

Harper's new Monthly magazine.

Novembre : The literary movement in New-York. — Mme Edmond Adam : How I formed my salon.

Harvard.

Octobre : F.-S. Palmer : Herrick and his verse.

Novembre : G.-P. Lathrop : Literary movement in New-York.

Overland M.

Octobre : S.-E.-C. Sandford : Writings of Laura Bridgeman. — J.-K. Vischevetsky : The writings of Turgenieff.

Southern Bivouac.

Septembre : M. J. Preston : Paul J. Hayne.

Octobre : M. J. Kent : Poe's last poem.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — La Deutsche Post, nouvelle revue illustrée bi-mensuelle, paraît à Berlin depuis le 1er janvier, sous la direction de M. R.-V. Mosch.

— Une revue trimestrielle de chimie industrielle paraît depuis le 1er novembre dernier, chez M. Springer, à Berlin.

— Le premier numéro d'un nouveau journal commercial de Berlin, le *Waaren-Børsenblatt*, a paru le 1er janvier chez M. S. Fisher.

— La revue illustrée du sport *Illustrirte Jazeitung* change sa périodicité et de bi-mensuelle devient hebdomadaire.

— Un nouveau journal, rédigé en lithuanien, paraît à Tilsitt depuis le 15 novembre dernier, sous le titre de *Gorsas.*

— M. Friedman a été appelé aux fonctions de rédacteur en chef du *Fremdenblatt* de Vienne en remplacement de M. le baron Gustave Heine, décédé.

Angleterre. — Voici le tirage des journaux anglais :

Lloyd's Weekly Newspaper	612.000
Weekly budget	500.000
Reynold's Newspaper	300 000
Standard	255.300
Daily Telegraph	241.000
Weekly dispatch	180.000
Chronicle	130.000
Echo	105.000
Christian World	100.000
Referee	98.000
Modern Society	84.000
The boy's Iron paper	90.000
Christian Million	75.000
Globe	60.000
Illustrated Carpenter and Builder	50.000
Licensed Victuallers' gazette	49.250
Christian Globe	43.000
England } Judy } Catholic times and opinion }	46.000
Illustrated sporting and dramatic news	18.000
Land and Water	10.000

— Une nouvelle publication mensuelle vient de paraître sous le titre, passablement incohérent, *The dynamiter, a record of literary bombshells, books old and new, flung into the camp of the Orthodox.*

— Le premier numéro d'un nouveau magazine illustré, « The hour glass », publié par MM. Dawson, a paru le 16 décembre dernier.

Le « Dietetic Reformer », organe des végétariens anglais, paraît désormais sous le titre *the Vegetarian Messenger.*

— *The Journalist,* nouveau journal qui se publie à Londres depuis quelques semaines, se propose de ne traiter que des questions pouvant avoir un intérêt spécial pour les membres de la presse périodique.

— MM. Fisher Unwin, chez lesquels paraît depuis le mois de novembre l'édition anglaise de la revue illustrée *the Century*, viennent de s'assurer celle d'une autre revue américaine, le *Saint-Nicholas Magazine.*

Autriche. — Il faut que les droits du sexe laid soient bien compromis en Autriche pour avoir pu décider l'éditeur C. Konegen à faire paraître un nouveau journal sous un titre aussi peu galant que le suivant : *der Frauenfeind* (l'ennemi des femmes). Les rédacteurs du *Frauenfeind* veulent mettre un terme à l'influence prépondérante de l'élément féminin qui, paraît-il, menace sérieusement les prérogatives du sexe fort. — Amener l'émancipation de l'homme, affranchir celui-ci de l'influence occulte de l'éternel féminin et ouvrir en même temps de nouveaux débouchés à l'activité féminine en lui ménageant l'accès à un plus grand nombre de branches de travail, voilà le programme de M. Ferd. Gross, rédacteur en chef du *Frauendfeind.*

États-Unis.—La maison Houghton et Mifflin, de Boston, n'édite pas moins de sept périodiques : *the Atlantic Monthly, the Andover Review, the Church Review, the Law Reporter* et le *U.-S. Postal-Guide.* En outre, c'est chez MM. Houghton et Mifflin que paraît l'édition américaine du *London Quarterly* et de la *Edinburg Review.*

Chine. — Les Allemands qui résident dans l'extrême Orient auront désormais un journal rédigé dans leur langue, la *Ost-Asiatische Lloyd.* — Ce journal paraît à Shanghaï, sous la direction de M. V. Gundlach, ancien officier de la marine chinoise.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 novembre au 15 décembre 1886)

AUTORITÉ. Novembre : 21. *La France juive devant l'opinion.* 27. Les Décadents. 30 et déc. 1. M. G. de Cassagnac.

DÉBATS. Novembre : 18. L'élection académique du 18 novembre. 19. La coalition de 1701 contre la France. — *Mémoires du marquis de Souches,* par le comte de Cosnac. 21. Chantavoine : *Princesse,* par L. Halévy. 23. J. Simon : Victor Cousin et son régiment. 24. Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne. 25. Les palais nationaux; Compiègne. 27. B. Veragnac : Richard Cobden. 30. Thucydide : commentaire de M. Croiset. — Décembre : 2. Les palais nationaux; Fontainebleau. 7. Correspondance de Lamennais. 8. Concours littéraires, par C. Doucet. 9. Cendrillon et les Fées. 14. Melchior de Vogüé : poésie russe; Tutchef.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Novembre : 29 et déc. 9-13. Ch. Viguier : Les bibliothèques de Paris; le dépôt légal. — Décembre : 4. *Paris qui souffre,* par M. Guillot. — Décembre : 8. Fouquier : Le général Pittié. 10. La Bourgeoisie française. — Les études médicales en France et en Allemagne. 14. *Histoire des jardins anciens et modernes,* par Maugin.

ESTAFETTE. Décembre : 11. Michelet.

ÉVÉNEMENT. Novembre : 16. *La France juive devant l'opinion.* 21. Deschaumes : Autour de Schaunard. 26. Champsaur : Oct. Mirbeau.

FIGARO. Novembre : 18. Fouquier : Schaunard, le pays de bohème. 20. La première du *Cid,* de Pierre Corneille. 21. E. Daudet : Les salons politiques et littéraires. 24 et déc. 1. Journal des Goncourt. 27. Ch. Monselet : Les déliquescents au village; les fumeurs d'opium. — Décembre : 6. D'Ideville : Un nouvel évangile; M. Lasserre. 11. Brillat-Savarin révolutionnaire.

FRANÇAIS. Novembre : 16. *L'instruction publique et la démocratie,* par M. A. Duruy. 19. Souvenirs du feu duc de Broglie. 23. *Princesse,* par Lud. Halévy. 25. Le Maroc. 27. É. Cosquin : La science des religieux. 30. Le règne de Louis-Philippe. — Décembre : 3. Souvenirs du feu duc de Broglie. 4. Comment la polémique protestante prépare la guerre de Trente ans.

FRANCE. Novembre : Cl. Hugues : Les souvenirs de Schaunard. 26. Fouquier : Les souvenirs de Schaunard. — Décembre : 9. M. Fouquier : Le roman russe.

GAULOIS. Novembre : 26. *Le Calvaire,* par O. Mirbeau. 28. Delpit : Souvenirs du duc de Broglie.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Novembre : 22-23. Delom de Mézerac : Le barreau pendant la Révolution.

GIL BLAS. Décembre : 10. Th. de Banville : Debureau.

JUSTICE. Novembre : 18. Paul Bert. 20. C. Pelletan : Les poésies de Léon Valade. 22. Gracchus Babeuf. 23. *Le Spiritisme,* par M. P. Gibier. 24. *Princesse,* par Lud. Halévy.

25. De la position actuelle de la science en faveur de la religion. 26. La littérature à Trianon. 29. La doctrine de Babeuf. — Décembre : 5. L'éloge de Michelet. 6. L'organisation du ministère avant le 10 août 1790. 12. Richard Waguer, sa vie et ses œuvres. 13. Souvenirs du duc de Broglie.

LIBERTÉ. Décembre : 1. M. Édouard Rod.

MONDE. Décembre : 1. Lamennais.

MONITEUR UNIVERSEL. Novembre : 21. Le ciseleur Gouthière. 22. Deux épisodes de la vie de Louis-Philippe. 24. V. Fournel : Théroigne de Méricourt. — Suzette Labrousse. 29. Richard Wagner, sa vie et ses œuvres. — Décembre : 10. Babet et Ninon. — Histoire de la marine française sous le Consulat et l'Empire.

NATIONAL. Novembre : 22. Les bibliothèques municipales. — Le Darwinisme à propos du livre de Mathias Duval. 29. *Institution de demoiselles*, par A. Cim. — Décembre : 13. Les bibliothèques d'art industriel.

PARIS. Novembre : 16. La Susiane et les ruines de l'ancienne Perse. — Auteurs et éditeurs. 26. Armand Carrel en Espagne. — Décembre : 8. Aug. Nefftzer. 10. La statue de Flaubert.

PATRIE. Novembre : 22. *La France juive devant l'opinion*, par Ed. Drumont. 26. Nouveaux mélanges d'histoire et de littérature, par Nisard. — Décembre : 3. Concours littéraires, par C. Doucet.

RADICAL. Novembre : 19. F. Enne : Schaunard-Schanne. 21. Tony Révillon : Les journaux à Rome. 23. Léon Valade.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Novembre : 16. Sarcey : La candidature de M. Othenin d'Haussonville à l'Académie française. 17. Le génie colonial. 18. Les fouilles de Suze. 20-30 et déc. 4. F. Sarcey : Les patois. 25. Colani : Une *Iliade* illustrée. 28. P. Janet : La logique parlementaire de Hamilton. 29 et déc. 1. Lettres inédites de Proud'hou. — Décembre : 2. Hanotaux : *Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale. 9. Les Condé : Histoire d'une branche cadette. 10-14. Colani : Les expériences d'un liseur de la pensée.

SIÈCLE. Décembre : 10. Molière comédien. 12. La statue de Flaubert.

SOLEIL. Novembre : 22. *La Bible*, trad. Ledrain. — Le règne de Louis-Philippe, par M. P. Perret. 29. *L'instruction publique et la démocratie*, par A. Duruy.

TEMPS. Novembre : 17. *Bibliographie parisienne*, par M. de Lacombe. 19. Scherer : A Nefftzer. 21. A. France : Dialogue sur l'Académie. 22. Théroigne de Méricourt. 23. Louis Agassiz : Ch. Vogt et le darwinisme. 25. *Souvenirs du duc de Broglie*. — Décembre : 1. La Bruyère chez les Condé. 3. *L'Abbesse de Jouarre*. 8. Febvre : Le costume au théâtre. 9. L'hypnotisme et la littérature. 10. La question des patois et les félibres.

UNIVERS. Novembre : 16. E. Biré : M. de Pontmartin. 30. M. J. Simon et les Girondins.

VOLTAIRE. Novembre : 21. La Bohème. 30. Le Livre et l'histoire. — Décembre : 3. A propos de Molière ; les assertions de M. Lemaître; réponse de M. Larroumet. 9. Les droits d'auteur en Espagne. 10. Le costume au théâtre.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Loi sur la presse. — Prescription. — Failli incapable d'être gérant d'un journal.

La chambre correctionnelle de la Cour de cassation vient de rendre un arrêt décidant qu'en matière correctionnelle et de presse, les avocats représentent les parties civiles et les prévenus et que les jugements de remise, rendus sur leur demande en l'absence des parties, constituent des jugements contradictoires lorsqu'ils sont portés sur la feuille d'audience.

Par suite, ces jugements sont autant d'actes interruptifs de la prescription.

L'article 6 de la loi du 29 juillet 1881 sur la presse dit que l'individu frappé d'une condamnation judiciaire ne peut être gérant d'un journal. Par condamnation judiciaire, il faut entendre tout jugement, même une décision du tribunal de commerce, déclaratif de faillite.

Cet arrêt tranche une question qui était vivement controversée.

Auteur. — Titre d'ouvrage. — Propriété. — Concurrence illicite. — Éditeur. — Suppression de titre. — Dommages-intérêts.

(Lorsqu'en donnant sans nécessité, à sa publication, le titre sous lequel a paru déjà un volume traitant le même sujet, et en faisant orner la couverture de son livre d'une gravure rappelant, à quelque chose près, la vignette qui se trouvait sur le précédent, l'auteur a préparé et rendu presque inévitable la confusion entre les deux ouvrages ; l'éditeur, en éditant dans ces conditions, s'est associé à une entreprise réunissant tous les caractères d'une concurrence illicite et doit, dès lors, être condamné solidairement avec l'auteur aux réparations imposées.)

M. Léon Vanier est l'auteur d'un livre humoristique intitulé *les Vingt-Huit jours d'un réserviste*, paru en 1876, et dans lequel il a retracé la vie et les impressions d'un réserviste au lendemain de la première application de la loi de 1872 sur le recrutement.

Quelques années plus tard, en 1881, M. Henri Amic a cru pouvoir prendre le même titre pour un ouvrage analogue qu'il a publié chez l'éditeur Calmann Lévy.

De là, procès intenté par M. Vanier à l'auteur et à l'éditeur.

Le tribunal a rendu, le 25 janvier 1884, le jugement que voici :

« Le tribunal,

« Attendu que le titre *les Vingt-Huit jours d'un réserviste* n'est pas de telle nature qu'il s'impose à quiconque veut retracer l'existence et les impressions du soldat pendant cette

période du service militaire, et qu'il ne puisse faire l'objet d'un droit privatif;

« Qu'en 1881, à l'époque où Henri Amic a publié son ouvrage, le livre de Léon Vanier avait paru depuis plusieurs années et comptait déjà plusieurs éditions;

« Qu'il avait ainsi conquis la faveur du public, et que son titre constituait pour l'auteur une propriété qui doit être sauvegardée contre toute atteinte directe ou indirecte;

« Attendu qu'il était facile à Henri Amic de différencier sa publication de celle de Léon Vanier en prenant un titre qui lui fût propre et qui prévînt toute concurrence illicite entre les deux ouvrages;

« Que non seulement il a usurpé le titre que le demandeur avait employé avant lui, mais que de plus la couverture de son livre porte une gravure rappelant exactement la vignette qui se trouve sur la couverture du livre de Léon Vanier, de telle sorte que la confusion est devenue à peu près inévitable entre eux;

« Attendu que Calmann Lévy, en éditant l'ouvrage d'Henri Amic dans de pareilles conditions, s'est associé à l'usurpation commise par celui-ci et doit compte solidairement avec lui de la faute qui lui est commune;

« Attendu que, pour assurer la propriété de Léon Vanier dans l'avenir et la réparation du préjudice qu'il a subi dans le passé, il convient d'ordonner, ainsi qu'il le requiert, la suppression du titre usurpé sous une sanction déterminée, et, en outre, d'autoriser l'insertion du présent jugement dans cinq journaux à son choix;

« Que ces mesures suffiront pour donner entièrement satisfaction à ses droits, sans qu'il y ait lieu de lui allouer les dommages-intérêts à fournir par état qu'il a également réclamés;

« Par ces motifs,

« Ordonne que dans la huitaine de la signification du présent jugement, Henri Amic et Calmann Lévy supprimeront le titre *les Vingt-Huit jours d'un réserviste*, sur l'ouvrage écrit par Henri Amic et édité par Calmann Lévy;

« Et, faute par eux de ce faire dans ledit délai, les condamne solidairement à payer à Léon Vanier la somme de 25 francs par chaque jour de retard pendant un mois, passé lequel il sera fait droit;

« Autorise Léon Vanier à publier les motifs et le dispositif du présent jugement dans cinq journaux à son choix et aux frais des défendeurs solidairement;

« Déclare Léon Vanier mal fondé dans le surplus de sa demande et l'en déboute;

« Condamne Henri Amic et Calmann Lévy solidairement aux dépens. »

Appel a été interjeté.

Après avoir entendu Mᵉ *Masse*, avocat, pour MM. Amic et Calmann Lévy; Mᵉ *Georges Favre*, pour M. Vanier, la Cour, sur les conclusions conformes de M. l'avocat général *Manuel*, a statué en ces termes :

« La Cour,

« Statuant sur l'appel interjeté par Amic et Calmann Lévy du jugement du tribunal civil de la Seine, en date du 25 janvier 1884;

« Considérant que lorsqu'en l'année 1881 Henri Amic a publié son ouvrage ayant pour titre : *les Vingt-Huit jours d'un réserviste*, Vanier avait déjà publié sous le même titre un volume traitant le même sujet et comptant déjà, dès cette époque, plusieurs éditions;

« Qu'en donnant, sans nécessité, à sa publication le titre sous lequel avait paru précédemment celle de Vannier, et en faisant orner la couverture de son livre d'une gravure rappelant, à quelque chose près, la vignette qui se trouvait sur celui de l'intimé, Amic a préparé et rendu presque inévitable la confusion entre les deux ouvrages;

« Qu'en éditant dans ces conditions l'ouvrage de Henri Amic, Calmann Lévy s'est associé à une entreprise réunissant tous les caractères d'une concurrence illicite;

« Qu'il doit dès lors être condamné solidairement avec l'auteur aux réclamations dues à l'intimé;

« Considérant toutefois, en ce qui touche ces réparations, que Vanier ne justifie dans le passé d'aucun préjudice appréciable; qu'il suffit, pour consacrer son droit et prévenir toute concurrence dans l'avenir, de condamner les appelants à supprimer le titre sous lequel ils ont fait leur publication dans le délai et sous l'astreinte prononcée par les premiers juges;

« Par ces motifs,

« Dit qu'il a été bien jugé par le jugement dont est appel en ce qu'il a ordonné, sous l'astreinte par lui fixée, que Henri Amic et Calmann Lévy seront tenus de supprimer le titre: *les Vingt-Huit jours d'un réserviste*, sur l'ouvrage par eux écrit et publié; dit toutefois que le délai de huitaine à eux imparti pour effectuer cette suppression ne commencera à courir que du jour de la signification du présent arrêt;

« Confirme en conséquence le jugement de ce chef;

« Dit, au contraire, qu'il a été mal jugé en ce que Vanier a été autorisé à publier les motifs et les dispositifs dudit jugement dans cinq journaux à son choix et aux frais des appelants;

« Décharge en conséquence lesdits appelants des condamnations prononcées contre eux de ce chef;

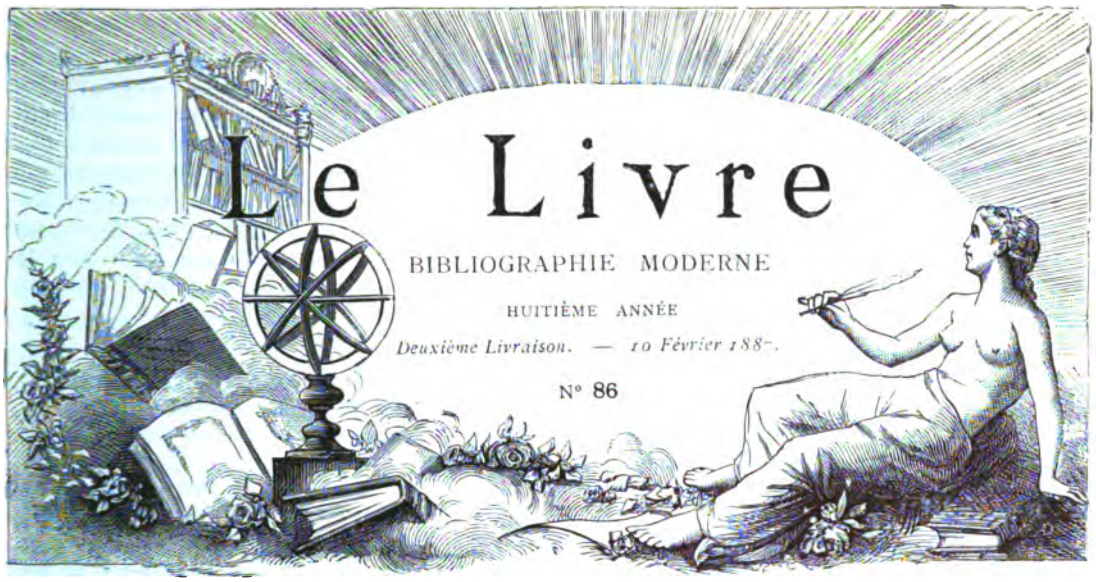
« Confirme ledit jugement pour le surplus et condamne enfin, à titre de dommages-intérêts, Henri Amic et Calmann Lévy solidairement aux dépens de première instance et d'appel.

« Ordonne néanmoins la restitution de l'amende consignée. »

(Cour d'appel de Paris, 1ʳᵉ chambre; audience du 24 novembre 1886.)

L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Seuls, par Francis Poictevin. Paris, Tresse et Stock; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Quand on se souvient, en terminant le livre de M. Francis Poictevin, que l'auteur l'a dédié à Émile Zola, on se demande, avec une réelle stupéfaction, quels points de contact peuvent exister entre le puissant manieur de chairs humaines, dont tous les livres reposent sur des observations vraies, sur des faits précis et palpables, et le bizarre élucubrateur d'idées incohérentes et fantasmagoriques qui vient d'écrire *Seuls?* Où l'écrivain veut-il en venir? Quelle philosophie dégager de cette œuvre, où tout est néant? Quelles déductions en tirer? Nous le cherchons vainement, après une lecture sérieuse, approfondie et douloureuse surtout, oh! fort douloureuse, de ce roman, qui n'est ni roman, ni fantaisie, ni étude vivante. C'est de la négation quintessenciée, coupée en quatre, tiraillée dans tous les sens, en une langue prétentieuse, discordante et antifrançaise au premier chef. Tout cela pour arriver à quoi?

Certes, l'auteur ne manque pas de talent et pourrait dire quelque chose, s'il consentait à parler comme tout le monde et à ne pas chercher ses mots dans les détritus des langues mortes. On sent sous la folie de ses phrases extraordinaires, hallucinantes, un souffle vague de la vie, des embryons de pensées justes; mais tout cela s'agite à faux, reste dans les limbes, sans essor possible, sans réelle atmosphère; c'est un milieu de cauchemar pesant, poisseux, qui englue le livre, qui englue l'auteur et qui menace d'engluer l'imprudent lecteur.

M. Francis Poictevin, dans sa préface à Zola, parle du grand charme triste du maître; hélas! que ne pouvons-nous lui décerner le même éloge! Il n'inspire que la tristesse, lui, une tristesse sans charme, par exemple. On sort de ce livre avec une vigoureuse migraine d'abord, migraine due à l'effort fait pour comprendre les phrases, puis avec un réel serrement de cœur, comme si l'on se trouvait en présence d'un de ces infortunés disgraciés de la nature, que l'on plaint, mais qui vous font trouver la nature plus belle et plus reposante, même dans ses tristesses.

Trois amours singulières, par Edmond Thiaudière. Paris, Librairie illustrée; 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Livre d'humoriste, livre de fantaisiste, mais en même temps livre d'observateur sincère de la nature

humaine, le dernier volume de M. Edmond Thiaudière est de ceux qu'on ne peut laisser de côté avant de les avoir lus jusqu'au bout, une fois qu'on s'est laissé tenter par ses récits et qu'on a entamé les pittoresques et étranges aventures qu'il nous conte.

Dans *le Dr Melanski*, dans *la Muette des Champs-Élysées* et dans *Mistress Little*, le lecteur trouvera un attrait toujours nouveau, une sensation bizarre de la vie, mais curieuse et amusante. Il n'est jamais banal de voir un médecin s'éprendre d'un squelette, jusqu'à se le figurer couvert de chair, de rencontrer un jeune homme d'imagination assez ardente pour consentir à devenir l'amant d'une femme dont il ne connaîtra ni la voix ni le visage, ou de trouver un mari assez épris de sa femme pour la remplacer, une fois morte, par un mannequin articulé et automate, dont il fera une compagne de voyage, lui rappelant sans cesse l'épouse défunte. Ce sont cependant les *Trois amours singulières* que nous fait connaître M. Edmond Thiaudière, et le conteur a tant d'habileté, de persuasion, d'esprit, que l'on ne peut se détacher de son livre avant de connaître l'issue de ces trois histoires extraordinaires.

Zyte, par HECTOR MALOT. Paris, G. Charpentier et Cie; 1886. Un vol. in-18 jesus. — Prix : 3 fr. 50.

En abordant le sujet de son nouveau livre, *Zyte*, Hector Malot a traité une question souvent et longuement étudiée par les romanciers, celle du mariage des femmes de théâtre, celle des accommodements possibles ou impossibles de l'existence d'une comédienne avec les devoirs du foyer domestique, du lien conjugal; mais il a su donner à la chose un tour si original, si personnel, que l'on oublie volontiers les précédentes études pour se donner tout au plaisir de l'œuvre d'Hector Malot.

Ce qui domine et séduit avant tout dans son livre, c'est l'émotion, une émotion bonasse, nullement alambiquée, une émotion communicative provenant du charme dégagé par les personnages, tous sympathiques, mêlés à cette aventure à la fois simple et tragique. L'exposition empoigne immédiatement; on s'intéresse aussitôt, non seulement à la jolie héroïne *Zyte*, mais à ses parents, à son professeur La Chapelle, à ce jaloux de Joseph, dont l'amour la poursuit déjà au début du livre et lui sera si fatal à la fin. Aucune des figures n'est repoussante, et l'on ne saurait même trop en vouloir au père Chamontain de sa persistance à vouloir détourner son fils d'un mariage avec une comédienne, cette comédienne fût-elle une étoile de première grandeur, comme *Zyte*, l'actrice fêtée et applaudie de la Comédie française, car les suites du mariage, malgré la parfaite innocence de la jeune femme, paraissent donner raison au père contre le fils. Ce ne sont que des apparences qui dénouent ce mariage d'amour, mais pas un amour ne pourrait tenir contre de telles apparences.

Hector Malot, en véritable romancier, bornant son rôle à l'observation des faits, à l'analyse des mœurs qu'il désirait étudier et raconter, ne fournit aucun jugement ni pour ni contre, ne blâme ni n'approuve, et se contente, avec une grande réserve, d'exposer les choses le plus simplement qu'il peut. Il arrive ainsi à une émotion très grande, qui assure le succès de son roman. On ne peut lire cette œuvre sans s'intéresser à la pauvre enfant, dont l'éducation même fera le malheur, sans trembler pour l'imprudente jeune femme, qui a contre elle tous les dehors de la faute, et qui, en réalité, n'a pas commis cette faute. Cela va droit au cœur du lecteur.

Les Scandales de Paris, par ***. Paris, 1887. Nouvelle librairie parisienne. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Scandales de Paris rentrent dans la catégorie vulgaire du pur roman-feuilleton, du gros mélodrame, entassant les invraisemblances sur les invraisemblances et n'ayant d'autre souci que de piquer la curiosité par l'énormité des aventures et la complication des événements; c'est dire que toute analyse littéraire en est impossible et qu'il suffit d'indiquer ce livre aux amateurs d'aliments peu délicats, aux palais avides de mets grossiers et épicés.

Le Galoubet, par FERNAND BEISSIER. Paris, 1887. Nouvelle librairie parisienne. Un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Comme Alphonse Daudet, comme Paul Arène, comme tant d'autres, M. Fernand Beissier s'inspire de la Provence et nous conte, en style pailleté, vibrant et fleuri, les coutumes, les amours, les joies et les tristesses de son pays. Certes, il y a un joli sentiment, une belle flamme de soleil dans ces nouvelles; le malheur est qu'elles viennent après les autres et semblent s'en ressentir. *Le Roman de la Cigale* me plairait peut-être davantage si je ne connaissais pas *les Amours d'un papillon et d'une bête à bon Dieu*, de Daudet, et ainsi des autres. C'est là le danger de fantaisies brodées sur un canevas déjà employé par des maîtres. Malgré cela, *le Galoubet* est amusant à lire et d'une allure agréable.

La Marquise de Sade, par RACHILDE. Paris, Monnier et Ce. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a des choses fort intéressantes, d'amusants coins d'observation dans le nouveau roman que Rachilde vient de faire paraître sous ce titre à effet, *la Marquise de Sade*. Une sensation bien réelle de la vie se dégage de tout le début du livre, un souffle de vérité poignante s'envole des passages consacrés à l'analyse intime de cette âme de fillette; tout ce qui a trait à son enfance, à ses jeux, à ses petites joies et à ses grosses tristesses, est traité avec une sensibilité sincère, une note émue et communicative. On devine qu'on se trouve en présence d'une observation absolument féminine, par sa délicatesse, sa minutie précieuse et son grossissement exagéré des faits infimes, des petites choses; mais tout ce qui serait défaut

ailleurs, appliqué à une étude de petite fille, devient qualité et communique au roman un charme particulier. Nous voudrions nous en tenir là, rester à cette première partie et ne pas aller plus loin. Malheureusement l'œuvre tombe, vers la fin, dans une boue bizarre, plus imaginaire que vraie, où se roule l'héroïne, devenue une sorte d'hystérique hallucinée, mêlée aux aventures les plus folles, les plus invraisemblables, en dehors de toute nature. Pourquoi l'auteur, par ce débordement d'incohérences maladives, malsaines et fausses, a-t-il gâté comme à plaisir une œuvre qui s'annonçait bien et révélait de réels mérites d'écrivain? Était-ce pour justifier un titre plus criard que séduisant, était-ce pour quelque autre motif que nous ignorons? Nous le regrettons pour le roman, pour le lecteur et pour l'auteur.

Noir et Rose, par GEORGES OHNET. Paris, Paul Ollendorff; 1887. Un vol. petit in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

Noir et Rose, la tristesse et la joie, le deuil amer et le souriant bonheur, les deux faces de la vie humaine, l'essence de notre être, c'est ce que Georges Ohnet a cherché à résumer dans les deux nouvelles qui composent son nouveau volume. Ce sont deux fines et délicates études; la première, *le Chant du Cygne*, ayant une distinction de keepsake, comme pour s'identifier avec le sujet et mieux faire ressortir la beauté blonde, maladive, de la jolie Anglaise Maud, l'héroïne de ce saisissant drame intime; la seconde, *le Malheur de tante Ursule*, plus bourgeoise, synthétisant cette aventure un peu romanesque, cet amour fidèle de vingt années qui s'écroule brusquement sous les trivialités de la vie réelle. Les deux nouvelles forment bien contraste et sont l'exacte représentation du titre dans leurs détails aussi bien que dans leur allure générale.

Le Chant du Cygne est l'histoire touchante d'une jeune Anglaise, miss Maud Mellivan, fille d'un haut et noble dignitaire, qui s'éprend d'un incomparable artiste, le violoniste hongrois Stenio Marackzy, l'épouse, malgré son père, et part avec lui, maudite par lord Mellivan. Désormais la jeune femme suit son mari partout, devient mère, et il ne manque à son bonheur que le pardon de son père; mais celui-ci reste inflexible. Sur ces entrefaites, elle perd son enfant, croit voir dans cette mort l'effet de la malédiction paternelle et tombe malade de désespoir. Elle se sent peu à peu mourir, n'a plus qu'un désir, revoir son pays, revoir son père et se faire pardonner. Stenio Marackzy fait une démarche suprême auprès du vieux lord. Celui ci exige que Stenio, une fois Maud morte, se sépare du cadavre de sa femme et l'abandonne au père; alors seulement il pardonnera. Frappé au cœur, le malheureux accepte cette terrible expiation. Le marquis vient au lit de mort de son enfant; elle s'éteint, consolée, pardonnée; mais Stenio, le sacrifice consommé, suit dans une barque le yacht qui emporte le cercueil précieux, joue sur son violon *le Chant du Cygne*, le morceau qui l'a fait aimer de Maud, et, la dernière mélodie envolée, se laisse glisser au fond de la mer.

Dans *le Malheur de tante Ursule*, la note n'est plus aussi tragique, bien que des larmes coulent des beaux yeux d'Aline lorsque sa tante s'oppose à son mariage avec le capitaine Roger. Cette tante, la meilleure des femmes, n'a qu'un défaut, c'est sa haine pour tout ce qui touche à l'armée; la seule vue d'un soldat, d'un officier, la fait tomber en pâmoison. Il faut dire aussi qu'elle a été cruellement éprouvée, et que *le Malheur de tante Ursule* n'est pas absolument imaginaire. Si elle est devenue vieille fille, c'est que son père s'est opposé à son mariage avec celui qu'elle aimait, un charmant mauvais sujet. Celui-ci, ruiné, s'est engagé, est parti pour la guerre de Crimée, et, porté disparu à la suite d'un combat, n'est plus jamais revenu. Il est certainement mort; Ursule le pleure pendant vingt ans, prend en grippe tout ce qui touche à l'armée, et, tout à coup voit reparaître l'absent, le disparu, mais bien changé et, horreur! marié à une Russe qui l'avait soigné et sauvé! Du coup, tout l'amour de la tante s'écroule et, avec cet amour, ses préventions contre les militaires, de sorte qu'Aline épousera le capitaine Roger.

Du sentiment, de l'émotion, des larmes, du rire, une franche gaieté, en voilà plus qu'il ne faut pour confirmer à la seconde nouvelle de Georges Ohnet le succès que la première assure à *Noir et Rose* par sa mélancolie douce et son charme délicat. G. T.

Amours et principaux amants de Catherine II, par l'ambassadeur X***. Un vol. in-18. Degorce-Cadot, éditeur. Paris, 1886. — Prix : 3 francs.

Ce prétendu ambassadeur — que l'éditeur qualifie de contemporain de la Messaline de Pétersbourg — n'a point composé là un bien curieux ouvrage. Que Catherine II — née Sophie d'Anhalt-Zerbst-Dornbourg — ait successivement ou en même temps admis dans sa cour et dans son lit plusieurs amants, ce n'est plus une nouveauté. Donner la liste de ses favoris, depuis Soltikof jusqu'à Orlof et Potemkin, et de Potemkin à Zubof, à quoi bon? Puisque deux seulement, Orlof et Potemkin, ne se sont pas contentés de servir aux vices de l'impératrice, mais voulurent les faire servir à leur ambition politique, ils dépendent par là du jugement de l'histoire. Pour les autres, il nous suffit de savoir qu'ils furent légion; c'est assez pour que nous apprécions la valeur morale de l'héroïne. Ah! si les aventures nous étaient contées d'un ton léger, spirituel, fût-il même un peu gaulois, ou tout au moins galant! Mais ce n'est pas cela. L'auteur emploie le ton du procès-verbal. Il n'a pas du tout l'air de s'amuser lui-même à consigner les écarts de Catherine, et ce ne sont que des turpitudes. D'autre part, l'élément historique du livre est des plus plats et des plus banals: il ne nous apprend rien. De sorte que le lecteur est déçu de toute façon. On lui fait entrevoir une *histoire secrète des amours de Catherine II*, les images de la couverture et de la première page doivent le confirmer dans l'opinion

qu'il trouvera des détails piquants. C'est spéculer sur la curiosité malsaine. Mais, le livre ouvert, on n'est plus en présence que d'une revue d'amants pris ou quittés comme au hasard.

Si, par contre, le lecteur cherche un document historique, d'abord il ne rencontre rien qui éclaire d'un jour imprévu les faits et gestes de Catherine et de son entourage; et s'il se trouve quelque détail un peu neuf, quelque appréciation ou conjecture intéressante, quelle valeur leur attribuer, quelle créance leur accorder, puisque le témoignage émane d'un personnage inconnu, probablement apocryphe?

Ces réserves exprimées, nous ne nierons pas que l'ouvrage puisse intéresser une catégorie de lecteurs peu exigeants et d'une délicatesse peu chatouilleuse. Il n'est même pas si mal écrit qu'il aurait eu le droit de l'être.

Petits Contes d'un philosophe, par M. Jacquinet. Un vol. in-18. Paul Ollendorff, éditeur. Paris, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Tous les abstracteurs de quintessence ne sont pas joyeux comme Rabelais. Témoin M. Jacquinet. Intentions excellentes, morales et patriotiques au fond, idées sages, — d'une sagesse un peu parente de celle de M. Prudhomme, style passé au crible, et ennuyeux à force de correction froide. Que de ratures ont dû surcharger le manuscrit de l'honnête M. Jacquinet! C'est qu'il prend vraiment la peine de s'occuper de l'état social et de nous montrer dans une interminable allégorie l'antithèse du régime monarchique et autoritaire et du régime libéral, et la nécessité du progrès. Il nous promène successivement dans l'île du Roi, dans l'île de la Liberté et dans l'île du Progrès, appartenant toutes trois au même pays. Et, après examen, Longus, s'adressant à son maître Viaton, émet cette proposition : « A l'île du Roi nous avons vu le peuple mineur, à l'île de la Liberté le peuple émancipé, et ici (à l'île du Progrès) nous voyons le peuple majeur et parvenu à l'âge des dents de sagesse.

— C'est à peu près cela, reprit Viaton, et tu sais maintenant pourquoi il faut passer par l'île de la Liberté pour arriver à celle du Progrès. » Maître Viaton aurait pu ajouter en poursuivant l'analogie : « Et une fois là, comme pour y parvenir le peuple a usé le meilleur de ses forces, commence la décrépitude. »

M. Jacquinet nous le met du reste sous les yeux : dans le chapitre qui suit, nous voyons, cent ans après l'arrivée du peuple à l'île du Progrès, les élections faites par trois sortes de gens : les journalistes, les avocats et les cabaretiers. Et ce sont en fin de compte ces derniers, les *hommes du ventre*, qui usurpent et déterminent l'influence électorale, et par suite les destinées du pays.

Pas consolant, M. Jacquinet; mais assez véridique!

Les autres contes ne sont ni moins pourvus de bon sens ni moins pesants. Il manque à M. Jacquinet pour rendre ses apologues attrayants quelque chose de l'esprit de Voltaire, la vivacité de la phrase, la précision de l'expression, la rapidité du récit, l'animation des personnages.

M. Jacquinet s'embarrasse de ratiociner à perdre haleine : il philosophe trop et ne conte pas assez dans ses *Petits Contes d'un philosophe.* PZ.

La Grande Vie. *Les Polski*, par Paul Buquet. Paris, Jules Lévy, 1886. Un vol. in-18.

Les jeunes gens croient volontiers que la brutalité est une preuve de force, et que parler très haut de ce qu'on ignore est une preuve de savoir. M. Paul Buquet doit être jeune. Son livre est écrit à coups de poing et à coups de... ventre, si l'on veut bien me passer l'expression. Les mœurs de la cour des czars et celles de la cour du second empire, comme aussi celles des paysans « polaques et russes », et des différents mondes parisiens, y sont peintes d'une main fantaisiste, par quelqu'un qui ne les a observées que dans son propre cerveau. Si je me trompe, et que l'expérience personnelle ait dicté ces descriptions de *la Grande Vie*, je passe condamnation, et je félicite l'auteur d'avoir vu tant de choses que l'œil ordinaire ne voit pas. Toutes ces choses, après tout, se résument en trois : luxure des hommes, sensualité vaniteuse des femmes, avilissement de la plupart, hommes et femmes, devant l'argent. L'honnête homme du roman, — le héros, — comme on disait, — est un grand seigneur qui, marié par le czar à une de ses maîtresses, apprend, le soir des noces, de sa bouche cynique, qu'elle est enceinte de deux mois; cette révélation le frappe en plein amour, et il le fait bien voir, en allant, cette nuit même, se vautrer, ivre-mort, sur le corps de quelque serve ou femme de pope, d'où ses domestiques viennent l'enlever au petit jour. Toutes les corruptions grouillent dans ce monde de proxénètes, de prostituées et de débauchés qui forment, au dire de l'auteur, le monde de la grande vie. Si l'on ne vend pas sa femme, si l'on n'achète pas celles des autres, si l'on ne court pas de l'alcôve de la grande dame à la chambre garnie de la raccrocheuse du coin de rue, l'on n'est point de ce monde-là; qu'on se le tienne pour dit.

Le roman finit brusquement par une tentative d'empoisonnement que fait le comte Polski sur sa femme, tentative dont on ne sait pas bien encore l'issue, et par le problème posé de la vertu de Mme Adhéma, femme de l'architecte du comte, que son mari veut vendre à tout acquéreur, et que semblent devoir se disputer M. Macquard pour le compte de l'empereur Napoléon III, et Bodeslas Polski pour son compte propre. A propos de cette jeune dame, M. P. Buquet nous apprend, à la page 201, qu'elle « avait à peine vingt ans », et, à la page 221, il lui fait dire qu'elle « était bien lasse de cette vie, depuis dix ans qu'elle était mariée ». M. Buquet oublie que des mariages si précoces ne se contractent guère sous la latitude de Paris.

Tout ceci ne signifie pas que M. Paul Buquet n'ait

pas de talent. Il le prouvera sans doute encore dans le prochain volume que semble annoncer cette fin brusque des Polski. Mais le public ne le saura et la critique ne le proclamera que lorsqu'il voudra bien nous donner des œuvres d'observation vraie et d'un style de bon aloi. B.-H. G.

Nella, par MARTIAL MOULIN. Un vol. in-18. Paris, Marpon et Flammarion, éditeurs, 1886.

En sous-titre à son roman, l'auteur a écrit : *Histoire d'amour.* C'est en effet une banale histoire que M. Martial Moulin nous conte dans la forme un peu vieillotte de l'autobiographie. Disons tout de suite, pour atténuer la dureté de ce jugement, que l'inexpérience même de l'auteur imprime çà et là un cachet de sincérité intéressant.

Cette Nella, c'est une cousine très éloignée de Manon et de Marguerite Gautier ; elle est la cause occasionnelle de la perte d'un brave jeune homme qui, par une disposition spéciale de son imagination, transforme bien à tort en passion un goût momentané, et en collage une rencontre agréable.

Ce pauvre garçon, peintre et sans fortune, veut pour lui seul cette Nella, qui fait la bonne fille tant qu'il y a de quoi vivre chez l'artiste, mais ne se pique pas de fidélité quand la fidélité, c'est la misère, tandis que l'infidélité rapporte l'aisance et associe l'utile avec le plaisir.

Le bon jeune homme narre, avec une minutie de détails qui sans doute a pour lui beaucoup de charme, tous les incidents, menus et gros, de sa liaison : ses tristesses, ses élans d'amour, ses désespoirs d'amant trompé, ses lâchetés d'amant repris, et même, ce qui est plus grave, ses crimes. M. Martial Moulin nous le montre tranquillement volant un billet de cent francs au caissier du marchand de tableaux qui lui achète une croûte dix francs, jetant à l'eau l'amant régulier — puisqu'il l'entretient — de Nella rencontrée aux courses, et tirant un coup de pistolet sur Nella elle-même, en pleine avenue Montaigne, au sortir de Mabille.

Il est vrai que cet incohérent n'a pas plus tôt commis un attentat qu'il se désole et veut le réparer. Il rend l'argent au caissier ; il risque de se noyer pour repêcher sa victime, mais il a la chance de ne pas la ramener ; il est enfin si navré d'avoir blessé Nella, qu'il se tue après qu'elle est morte.

Or la Nella, en somme, ne mérite guère tant de sacrifices. M. Moulin ne nous la présente pas sous un aspect extraordinairement séduisant : c'est une fille comme presque toutes les filles, qui ne demanderaient pas mieux que l'amant de cœur fût assez riche pour que l'autre fût inutile, mais que l'utilité met aux bras de l'autre ou des autres sans que ce soit pour elles un martyre. Elle ne se relève par aucun caractère, par aucune qualité qui lui soit propre. Et le héros est un être sans énergie morale, qui se plaît à distiller ses faiblesses, dans un style monotone et terne. Quand M. Moulin veut corser les situations, il tombe dans des maladresses d'une énormité ! Rien de plus grotesque que la scène entre le peintre débraillé et le vicomte élégant, celui-là réclamant à celui-ci *sa femme !*

Et le coup de pistolet de l'avenue Montaigne que personne n'entend, et Nella blessée à mort, disant tranquillement : « Prenons un fiacre », etc., etc.

Il faut attribuer à l'extrême jeunesse les défauts trop apparents du livre. C'est la meilleure excuse de M. Moulin : d'autant meilleure, hélas ! qu'elle ne durera pas toujours.

Sophie-Adélaïde. Un vol. in-18. Paris, 1886. Paul Ollendorff, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Mystification ou spéculation ? entreprise d'un malin qui compte sur la sottise de ses contemporains ou d'un visionnaire qui a fini par se persuader de la réalité du rêve qui l'obsède ? On ne sait trop dans quel sens résoudre ces questions qui se posent naturellement après lecture de ce tissu bizarre d'insinuations, d'allusions, d'assertions sans preuves.

A en croire l'auteur, elle serait la fille d'un prince allemand et d'une comtesse de Cardlatz, unis par un mariage morganatique. Le prince *Édouard* (lisez Albert), obligé de s'associer aux visées ambitieuses de sa famille, épouse une reine de Finlande (lisez Angleterre) et devint prince-consort. Désespoir de la comtesse. L'épouse morganatique et l'épouse officielle se trouvèrent enceintes en même temps et mirent au monde chacune une fille. Or, par un caprice assez baroque, la comtesse donnant le pas à l'orgueil sur l'amour maternel, ou plutôt par une déviation de l'amour maternel dans la direction de l'orgueil, exigea du prince une substitution d'enfant : le prince y consentit, la fille de la comtesse fut mise à la place de la fille de la reine ; cette fille de reine, c'est Sophie-Adélaïde elle-même, qui raconte aujourd'hui le secret de sa naissance et les pérégrinations incessantes à travers les cinq parties du monde.

On ne saurait dire que ce livre est ennuyeux, mais à coup sûr il manque de charme ; il n'émeut pas. Le romanesque y craque à chaque page, et le roman est monotone et confus. Sophie-Adélaïde voyage d'un chapitre à l'autre, sans prendre la peine de nous expliquer la cause ni le but de ces déplacements à grandes étapes. On est, en somme, plus ahuri qu'intéressé ; et l'invraisemblance de la situation initiale pèse sur tous les incidents qui en découlent.

La réclame à outrance prodiguée dans les journaux par l'auteur et l'éditeur ne suffira pas à entraîner le public. Sa candeur n'est pas éternelle. On a beau lui mettre sous les yeux de petites notes annonçant que *Sophie-Adélaïde* révèle un scandale princier, que Berlin et Londres en perdent le sommeil, que le livre y a été interdit et traqué. Le public n'en croit pas une lettre. Au fond, il lui est fort indifférent que Sophie-Adélaïde soit ou non fille d'une reine ou d'une comtesse ou d'une concierge ; il prend son factum comme un libelle sans vérité. C'est fâcheux pour Sophie-Adélaïde, si elle n'est pas la dupe de son imagination ou de son hystérie. Peut-être elle eût ob-

tenu un plus positif succès, en composant un véritable roman avec les éléments de cette autobiographie suspecte.

Le comte Xavier, par Henry Gréville. Un vol. in-18. Plon, Nourrit et C[ie], éditeurs. Paris, 1886

Ceci est encore une histoire russe. M[me] Henry Gréville n'a pas épuisé son stock. Il est fâcheux pour elle que l'introduction et la traduction en France de romans vraiment russes, pensés et écrits en russe, par des Russes de Russie... et de talent nous aient prouvé combien peu valaient, quant au fond psychologique, les récits faciles, et toujours les mêmes, de l'aimable conteuse. Son observation toute superficielle ne dépasse pas le *samova*, le *moujick*, la *drotzcka*, et la forme exotique des noms propres.

Les détails de mœurs ne sont que banals. M[me] Gréville ne note que ce qui saute aux yeux, et n'en tire jamais aucune induction sur le caractère individuel ou national de ses personnages.

Mais ce n'est point ce dont s'enquiert la clientèle accoutumée de M[me] Henry Gréville; elle est beaucoup plus sensible à la note attendrie et parfois larmoyante de son auteur favori. Plus d'observations, plus d'idées, plus de force lui serait sans doute désagréable ; s'il fallait faire un effort de réflexion, elle ne pardonnerait pas au romancier la fatigue causée.

Le comte Xavier est un jeune seigneur désœuvré, qui hérite à propos d'un château quelque peu délabré, de chevaux un tantinet boiteux et d'un valet de chambre passablement raisonneur. Il n'hérite pas tout à fait d'une honorable dame, ancienne gouvernante de la maison de son oncle, ni de la charmante jeune fille issue de ladite dame. Mais il les recueille et leur veut faire un sort, décemment. Vous pensez bien ce qui arrive : le jeune seigneur et la jeune personne s'éprennent d'un beau feu, flamme pure allumée à l'autel de la chasteté. Il y aura lutte de sentiments, fuite, poursuite, discussion et persuasion : et l'adorable et sage Thécla deviendra la comtesse Xavier Stanitska.

Ce serait simple comme une histoire de Berquin si n'apparaissait pas l'amour discret et mélancolique d'une exquise petite servante, Mavra, qui, en soignant le comte qui s'était cassé la jambe, se met à l'aimer de tout son cœur, sans qu'il y prenne seulement garde.

Et quand la comtesse met au monde un Stanitski, voyez-vous qui sera la petite bonne d'enfant, fidèle, dévouée? La pauvre Mavra, qui, toute simple et bonne, au lieu de se révolter, garde et reporte sur l'enfant l'affection désintéressée qu'elle a conçue pour son père.

Cette nouvelle ne remplissant pas le volume, M[me] Gréville y ajoute une autre petite histoire, *le Confident*, qui surpasse encore en banalité *le Comte Xavier* et ne possède même pas le léger agrément de forme qui soutient celui-ci. PZ.

Les Amours d'un ténor, par D. Mouravline (prince Dmitry Galitzine). Roman traduit du russe, par Serge Nossoff. Paris, Louis Westhausser, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Cette étude de mœurs russes est une étude de mauvaises mœurs. On annonce du même auteur un livre intitulé : *Pourriture*. L'étiquette ne serait pas mal placée sur celui-ci. Un prince joueur et libertin, ramolli avant l'âge; une princesse hautaine, égoïste et sensuelle; quatre enfants dont deux filles, écervelées sans principes, à la merci du premier homme habile qui les voudra, un fils aîne qui se pend par hypocondrie, et un second, le seul homme honnête du roman, qui devient fou parce que sa femme, la seule femme honnête aussi, s'est laissée séduire avant son mariage; plus un Juif, ténor de son métier, la coqueluche des dames et des demoiselles, l'amant de la princesse, de sa fille, de sa nièce et de bien d'autres, menteur, lâche, vil et charmant, tels sont, avec des comparses dignes des premiers rôles, les personnages que l'auteur met en scène. Si c'est là la société russe, je ne m'étonne pas que Paris, où elle vit autant qu'à Pétersbourg, ait une si mauvaise réputation. B.-H. G.

Le Docteur Hatt, par Paul Avenel.
Un vol. Librairie moderne. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre : *le Docteur Hatt*, M. Paul Avenel publie, à la Librairie moderne, un roman émouvant et dramatique. Une intrigue à la fois piquante et pathétique se déroule au milieu du monde bourgeois et aristocratique, sur notre scène parisienne, où les types pris sur le vif sont sincèrement et finement observés. Ce charmant volume est une véritable étude du cœur humain.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Francillon, comédie en trois actes, en prose, par Alexandre Dumas fils.

Le sujet de *Francillon*, qui devait d'abord, dans l'esprit de M. Alexandre Dumas, s'appeler *l'Inconnu*, peut se raconter en quelques lignes.

Un homme du monde, marié à une femme charmante, la trompe pour une ancienne maîtresse, avec qui, une nuit de bal à l'Opéra, il va souper dans un cabinet de restaurant. La femme légitime l'apprend, se fait emmener par un « inconnu » et soupe dans un cabinet voisin. Puis le lendemain, elle raconte tout à

son mari. « Je me suis vengée jusqu'au bout », dit-elle. Bref, quand tout va se dénouer par un scandale public, elle avoue n'avoir voulu que donner une leçon au mari infidèle, et tout est bien qui finit bien.

Mais faites donc un chef-d'œuvre avec cette donnée!

Mon Dieu, il s'agit tout simplement de vous appeler Alexandre Dumas fils.

Car *Francillon* est un chef-d'œuvre que je n'hésite pas à mettre au premier rang parmi l'œuvre déjà si considérable du maître.

Jamais Alexandre Dumas n'a rien écrit de plus humain, de plus nerveux, de plus sagacement observé et profondément fouillé, de plus ingénieux, de plus attachant, de plus émouvant, de plus charmant que cette merveilleuse comédie, dont le dialogue étincelant de verve, d'esprit, de jeunesse a soulevé, trois heures durant, les exclamations admiratives et les bravos enthousiastes de toute une salle frémissante de joie.

Pour ma part, j'en ai fait craquer une paire de gants, et je ne la regrette pas. J'en ai d'autres à votre service, mon cher maître.

Ah! comme nous sommes loin de ce sinistre *Crocodile!*

Ah! vous en voulez de la réalité vécue, des bonshommes de chair et d'os, campés debout avec leurs instincts, leurs faiblesses, leurs passions et leurs vices! Prenez et disséquez-moi ces gens-là, et dites-moi s'ils ne vivent pas d'une vie intense, coulés en chair frissonnante qu'ils sont par la toute-puissance du créateur!

Oui, certes, ils vivent, ils souffrent, ils saignent, ils pleurent, et si le summum de l'art est d'étaler les plaies de l'âme pour en tirer une haute moralité, — supérieure aux petits préjugés de la société et dédaigneuse en ironies faciles, — après *Francillon*, il faut tirer l'échelle. Le dernier mot de l'art dramatique est dit. Mais, grâce à Dieu, ce ne sera pas le dernier mot d'Alexandre Dumas.

Ah! c'est dur, par exemple, de créer des œuvres comme *Francillon*, même pour Dumas qui l'a portée pendant plus de dix ans dans son cerveau, avant de la mettre au jour! Plusieurs fois abandonnée, puis reprise, la comédie a attendu que tous les matériaux qui devaient la composer eussent été emmagasinés dans l'esprit du maître, que l'arsenal de sa pensée se fût rempli par l'observation quotidienne de tous les traits destinés à guerroyer la sottise des hommes, les faiblesses des femmes, les préjugés des deux sexes. Enfin, l'heure est venue où « il ne manquait plus un seul bouton de guêtre », et la victorieuse a surgi, belle, souriante, resplendissante, armée de toutes pièces, et, comme l'Apollon Smynthéen, elle a percé de ses flèches d'or la multitude des rats.

Eh quoi, direz-vous, tant d'enthousiasme pour une comédie dont le sujet, un peu banal, eût été traité, en un clin d'œil, par le premier vaudevilliste venu et dont Meilhac eût, en son bon temps, fait tout au plus un pendant à la *Petite marquise?* Oui, le sujet est quelconque, je l'avoue; mais il y a longtemps qu'Alexandre Dumas a déclaré que le sujet était peu, en art dramatique comme en peinture, et que tout dépendait de la façon, c'est-à-dire du talent du peintre ou du génie de l'écrivain. Et quelle triomphante preuve il vient d'apporter à cette théorie!

C'est égal, je ne conseille à personne d'y croire aveuglément et de la mettre en pratique, à moins qu'il n'ait, comme Dumas, le secret vainement cherché par les alchimistes, de changer le plomb vil en or, en or pur, sans alliage ni amalgame, je vous le certifie.

Jugez-en plutôt.

Le comte Lucien de Riverolles, un homme du monde, le type profondément observé du gentilhomme moderne, froid, correct, sec de cœur et quelque peu vide du cerveau, pour qui les femmes, les chevaux, le cercle représentent le but de l'existence, a épousé, il y a deux ans, pour faire une fin, une adorable jeune fille, son égale par la naissance, la fortune, Francine de ***, qu'il a traitée en camarade et que ses amis et lui appellent familièrement Francillon. Francine adore son mari, et malgré ses allures un peu légères avec les amis du comte, elle est et elle restera toujours une épouse irréprochable. Le ton qu'elle affecte, le langage qu'elle tient, proviennent de l'éducation « à la mode » que son mari s'est empressé de lui donner après le mariage. Cette frivolité de surface ne l'a pas empêchée de faire bravement son devoir de mère, en nourrissant elle-même son premier enfant, maintenant âgé de dix mois et qui vient d'être sevré. Le comte, lui, a accepté sans enthousiasme cette mesure abstinentielle, et, incapable de rien sacrifier à sa femme, il a repris sa vie d'autrefois, ses soirées passées au cercle, et même son ancienne maîtresse, une certaine Rosalie Michon, dont il sera beaucoup parlé dans la pièce et qui est une espèce de demoiselle tout à fait originale: La fille entretenue décente, toujours habillée comme une fille à marier... — à marier le soir même, ajoute le très spirituel Stanislas de Grandredon. Oh! cette Rosalie, quelle jolie et ironique création! Elle a les cheveux si longs, dit le même Stanislas, que lorsqu'elle va se coucher, on marche dessus.

Mais si je me mets à citer les mots, je n'en finirai plus.

La pièce commence par une soirée où les amis du comte et de la comtesse causent librement, en garçons presque, d'une foule de choses très lestes, du décolletage de la robe de Francillon, de ses cheveux qu'on compare à ceux de Rosalie Michon, de Rosalie elle-même que la comtesse sait avoir été jadis entretenue par son mari. Francine est nerveuse; la familiarité des amis du comte la froisse, et M. de Riverolles, indifférent, achève de lire au coin de la cheminée un journal de sport. Bref, les deux époux restent seuls. Le comte vient de passer quelques jours chez son père, à la chasse, et c'est pendant cette absence que M. le vicomte de Riverolles a été sevré. Francine se fait une joie sans bornes d'avoir enfin à elle son mari qu'elle adore.

Oh! la lune de miel, elle va la retrouver! Le comte

demande son coupé. Il se rend à son cercle. Francine le supplie de rester : Qu'y vas-tu faire? — Voir mes amis. — Et moi ?... — Il refuse. Il a fait la partie d'aller ensuite au bal de l'Opéra; il ne peut pas y manquer. Elle pressent une trahison; elle insiste : Emmène-moi. — Impossible ! — Francine n'y tient plus. La tête un peu détraquée par la jalousie, par la douleur qu'elle éprouve de voir mépriser ses prières d'amante, sentant bien que l'homme qu'elle a devant elle est devenu insensible à ses caresses: Écoute, lui dit-elle, si j'apprends jamais que tu me trompes, une heure après, je t'aurai rendu la pareille et je t'en informerai. Œil pour œil, dent pour dent. Et en lui faisant cette menace, Francine n'est pas une femme qui prétend ériger en principe l'égalité des deux sexes devant l'adultère, ce n'est pas une théoricienne qui parle, c'est une épouse blessée, une amante dédaignée qui souffre horriblement et qui essaye d'arrêter son infidèle en lui montrant l'abîme où il court. Inutilement. Le comte, en gentilhomme correct, sûr de lui, sûr de sa femme, répond simplement qu'une honnête femme à qui peut passer par la tête une pareille idée doit avoir la fièvre, et qu'elle a besoin de repos. Et il s'en va en lui disant: A demain.

Francine fond en larmes. L'insensibilité, la sécheresse de cœur de son mari l'ont anéantie. Puis, prenant une résolution soudaine, elle appelle sa femme de chambre: Mon chapeau ! mon manteau ! dit-elle. Et devant les domestiques ébahis elle sort à pied de l'hôtel. — Où va-t-elle ?

Avant d'aller plus loin, il est bon de faire connaître les autres personnages de la pièce.

C'est d'abord la baronne Schmitt, amie de Francine, plus âgée, très raisonnable, très vertueuse, très spirituelle femme qui ne demande au mariage tel qu'il se pratique que ce qu'il peut donner, et qui se contente d'élever de son mieux les cinq enfants qu'elle tient de la générosité de son millionnaire de mari, une sorte de Mme de l'Estorade des *Mémoires de deux jeunes mariées* de Balzac, auxquels j'ai plus d'une fois pensé en écoutant la scène entre Francine et la baronne qui ouvre le premier acte. Puis Annette de Riverolles, la sœur cadette du comte, une délicieuse fille qui a tout appris, même la cuisine, pour trouver un mari, messieurs ! dit-elle gentiment aux amis de son frère. Il est bien entendu que cette charmante et pure enfant n'assiste pas aux conversations décolletées qui se tiennent au salon. Elle sert le café et se retire, sans trop de regrets, car, ajoute-t-elle, lorsque vous n'êtes pas inconvenants, messieurs, vous êtes très ennuyeux !

Enfin trois amis du comte, célibataires : l'un Stanislas de Grandredon, un Parisien sceptique, railleur, spirituel jusqu'au bout des ongles, qui pourrait s'appeler Olivier de Jalin, l'autre Henri de Symeux, un diplomate de quarante ans, à cheveux grisonnants, sérieux et doux, tous deux d'ailleurs absolument dévoués à M. de Riverolles, et le troisième, une caricature dessinée d'un trait vif, Jean de Carillac, jeune nigaud, doué d'un mauvais estomac et destiné à épouser plus tard Rosalie Michon qui l'a séduit par sa façon toute familiale de lui préparer une tasse de camomille.

Dire le mouvement, la verve, l'éclat incomparable de ce premier acte où tous les caractères s'exposent, se développent avec l'action, est impossible. Ces six ou sept personnages agissent, parlent, vivent de telle sorte qu'on se croit mêlé à leur existence et que le drame qui s'engage vous paraît se jouer non sur les planches d'un théâtre, mais au milieu de vous, dans un salon où vous êtes admis. Et les mots profonds, ironiques, mordants, éclatent à chaque instant dans le dialogue, — on dirait un feu d'artifice dont chaque fusée serait un bouquet. C'est un éblouissement. Et en même temps, le satirique se montre par des traits d'une vigueur et d'une hardiesse telles que toute une société d'oisifs et d'inutiles est à jamais marquée au front comme par un fer rouge.

Il n'y a pas dans tout le théâtre contemporain un premier acte pareil.

Francine donc a quitté l'hôtel, seule, à pied, à minuit. Elle a suivi son mari. Elle l'a vu entrer au bal de l'Opéra. Sous un domino, elle a pénétré dans la salle et s'est réfugiée dans une loge où un homme de son monde, ne soupçonnant pas qui elle était, lui a tenu des propos de charretier. De là elle a aperçu le comte dans sa loge, avec Rosalie Michon, qu'il a embrassée sur la nuque. Quand le comte et sa maîtresse sont partis, elle les a devancés sous le péristyle et a entendu son mari dire au cocher : A la Maison d'Or ! Alors, distinguant dans la foule un grand jeune homme, de ceux que les femmes comme Rosalie disent : Comme tu es beau ! Elle l'a regardé. Il lui a offert son bras. Elle l'a pris en disant aussi : A la Maison d'Or. Ils y sont allés à pied. M. de Riverolles occupait le cabinet n° 7, elle a choisi le n° 9 qui était libre. Séparée par une cloison, elle a entendu les rires, les baisers, les silences, et folle de rage et de désespoir, elle s'est livrée à l'inconnu en même temps que le comte prenait dans ses bras sa maîtresse.

Tel est du moins le récit qu'elle fait, en l'appuyant de détails précis, tels que le numéro du fiacre qu'elle a pris, la carte du costumier qui lui a fourni son domino, le menu du souper qu'elle a commandé, — le même que celui qu'on servait au n° 7. Et elle commence cette abominable révélation à son mari devant M. de Symeux qui veut s'éloigner, qu'elle retient, et qui finit par s'échapper en se demandant si elle n'est pas devenue folle.

Ah ! quelle scène poignante et comme elle est faite !

— Le nom de cet homme? s'écrie enfin M. de Riverolles qui a écouté sa femme avec stupeur.

— Je ne le sais, répond Francine, pas plus qu'il ne sait le mien. J'avais une vengeance à exercer, il me fallait absolument un complice, j'ai pris celui que j'ai trouvé sous la main, mais de façon qu'il ne pût jamais me dénoncer. Ce monsieur n'existe plus pour moi. Il a été ce qu'aurait pu être un flacon de laudanum ou un boisseau de charbon... D'ailleurs, qu'est-ce que vous lui voulez? Le tuer? Ah! oui! vous avez ce

moyen-là, vous les hommes, quand vous haïssez un autre. Ce n'est pas un homme qu'il faudrait tuer, c'est un fait, et cela est impossible. Entre hier et aujourd'hui il y a votre trahison et mon infamie, c'est-à-dire ce qui est irréparable pour vous comme pour moi. Dieu lui-même n'y pourrait rien. Je ne vous aime plus et je me méprise.

Et elle continue, attestant son opprobre. Tout est mort en elle. Il me semble, dit-elle enfin, que j'ai passé cette nuit sur les tables de pierre et dans les linceuls de glace de la Morgue, et la crudité de mon récit n'est que le dernier soupir de ma dignité perdue.

— C'est bien! C'est bien! dit le comte qui doute encore. Il vous reste à me jurer que tout ce que vous avez dit est vrai. — Je le jure, répond Francine. — Sur quoi? — Sur l'honneur. — Lequel? — Celui d'hier. C'en est trop. Il lève le bras sur elle. — Mais tuez-moi donc, s'écrie la malheureuse, vous voyez bien que je ne demande que cela!

M. de Riverolles revient à lui. Un homme de son monde ne frappe pas, ne tue pas une femme. — Rentrez dans votre appartement, dit-il plus calme, et attendez mes ordres. Et Francine sort en disant : Ah! puisses-tu souffrir seulement la moitié de ce que j'ai souffert!

Le comte a convoqué son père, ses amis, son notaire. Le père arrive le premier. Le marquis, un vieux philosophe, prend la chose assez tranquillement. Il ne blâme pas Francine. Tu n'as, dit-il à son fils, que ce que tu mérites. Depuis que je vous écoute, je vous entends parler des représailles de ma bru, dont tout le monde doute d'ailleurs, et tu ne me dis rien de tes fautes à toi dont nous sommes tous sûrs. Bref, il conseille à Lucien de pardonner, suivant en ceci l'exemple d'un sire de Maffray, cité par Brantôme, lequel en pareille occurrence eut la sagesse de se taire et d'oublier.

Il faut bien le dire, malgré les cyniques aveux de Francine, tout le monde doute qu'elle soit coupable. La baronne, surtout, qui essaye, dans une très belle scène, d'obtenir d'elle une dénégation dont le comte se contentera. Il est bien bon, s'écrie Francine. — Voyons, songe à ton enfant. — Mon fils, il sera comme tous les hommes, comme son père, égoïste, lâche et débauché! Et elle persiste à s'accuser, sans que rien puisse la ramener à la raison. Elle veut la séparation judiciaire, elle avouera son crime et dévoilera ceux de son mari. Le monde, elle s'en soucie bien!

Cependant les amis de M. de Riverolles ont fait une enquête pour découvrir le complice inconnu et aussi pour vérifier les assertions de Francine. Tout ce qu'elle a dit s'est trouvé confirmé. Quant au beau brun, on ne le connaît pas. — Ce n'est pas un homme de notre monde! a dit le garçon du restaurant. Pas de décorations. — Il sera plus facile à retrouver, réplique M. de Riverolles le père.

Mais voici un coup de théâtre d'une rare puissance. On annonce le clerc du notaire de la famille. Francine, en l'apercevant, jette un cri.

— Voici l'homme de cette nuit, dit-elle à son mari en montrant le jeune clerc. Interrogez-le, si vous voulez! Et elle se retire.

M. Pinguet — le clerc s'appelle Pinguet — n'a pas reconnu la comtesse, qui a gardé son masque pendant tout le souper. Il vient pour une affaire d'intérêt, envoyé par son patron. Sous prétexte d'un pari, on essaye de faire parler le jeune homme sur sa bonne fortune de la nuit précédente. Il avoue de bonne grâce et avec beaucoup de tact avoir soupé avec une vraie femme du monde, laquelle, dit-il en souriant, a même payé le souper; mais, pour le reste, il a donné sa parole de se taire, et il ne veut pas manquer à ce serment, qui, pour avoir été donné dans un cabinet de restaurant, n'en est pas moins un serment.

On le laisse partir, sans être plus avancés. C'est alors que la baronne Smith, « qui est femme depuis plus longtemps que Francine », tend à la comtesse un piège très simple où elle doit se laisser prendre.

Feignant la plus vive douleur, elle se jette en pleurant sur un canapé. Francine entre, elle interroge son amie. — Ah! s'écrie la baronne, je ne doute plus à présent. Nous avons eu la fâcheuse idée d'interroger ce jeune homme, et il a avoué que tu étais devenue sa maîtresse. — Il en a menti, le misérable! s'écrie Francine indignée et laissant enfin échapper la vérité.

Tout le monde entre, et le comte s'approche de sa femme qui le repousse faiblement. La crise est terminée. Sera t-elle profitable?

Ah! que ce compte rendu me paraît terne et froid, et comme il donne peu l'idée de ce qu'est cette admirable comédie! A peine parvient-il à en indiquer la marche et le développement, en supprimant une foule de choses exquises, de scènes délicieuses. Il faut lire, il faut voir jouer *Francillon* pour en apprécier toute la puissance, tout le charme. Un art merveilleux a présidé à l'exécution de l'œuvre, dont tous les détails sont d'une perfection achevée. Une langue nerveuse, vive, souple, forte, jeune, un esprit inouï, une grâce adorable, un bon sens robuste, telles sont les moindres qualités qu'Alexandre Dumas ait déployées dans cette *Francillon*, qui est un événement littéraire considérable.

Pour moi, je le répète, *Francillon* tient la tête parmi les plus belles comédies du maître, — c'est une *Visite de Noces* en trois actes.

Comme dans cette dernière pièce il y a autre chose qu'une simple action dramatique plus ou moins captivante : il y a des *dessous*, c'est-à-dire des aperçus de moraliste sur la laideur de l'âme humaine. M. de Cygneroi, comme M. de Riverolles, a une femme qui nourrit, et le maître a mis en plein jour l'égoïsme naïf, la brutalité cynique des maris incapables de supporter les privations que leur impose l'état de nourrice de leurs femmes, et il en a fait le mobile de leur conduite et le point de départ du drame. De même pour Francine, qui attend avec toute l'impatience légitime d'une nature ardente, d'une épouse passionnée, le renouveau de la lune de miel, et qui

voit sa chaste tendresse dédaignée, raillée, méprisée! Supprimez cette circonstance physiologique, et son action devient une fantaisie de dévergondée, et le noble caractère de la jeune femme s'effondre ainsi que l'intérêt qu'elle inspire.

Quant à la thèse, qu'on attend toujours d'Alexandre Dumas, elle ne manque pas à sa comédie. Mais il faudrait être absurde pour la trouver dans le droit réclamé pour l'épouse de rendre à son mari infidèle la peine du talion. Voici, j'en suis certain, la leçon que le maître a voulu donner :

On doit fidélité à la femme qu'on a épousée librement, et si le mari manque à ce devoir absolu, c'est la destruction du foyer, la honte et le malheur qui en résultent. Et la démonstration de cette vérité — banale pour tout homme de cœur, mais vilipendée par les sceptiques et les vicieux — est d'autant plus éclatante que l'auteur a fait de sa Francine un type accompli de femme honnête, ne reculant devant aucun de ses devoirs d'épouse, mais refusant de courber stupidement le front sous l'outrage et ne voulant pas s'y résigner.

J'ai entendu dire que Dumas aurait dû aller plus loin, jusqu'à la chute de Francine. Et puis après? La leçon eût-elle été plus forte? Je ne crois pas. En écoutant l'admirable scène, piquante au delà de toute expression, où la jeune femme raconte l'histoire de sa nuit, j'avais le cœur serré de voir cette belle et noble créature perdue au milieu des couloirs de l'Opéra, en butte aux tutoiements, aux attouchements des libertins, coudoyée par le pâle troupeau des catins, prise pour une fille subissant les propos de « charretier » d'un homme du monde, « faisant de l'œil » à l'inconnu, puis assise sur l'ignoble divan du cabinet particulier, en face d'un galant prêt à toutes les privautés..., et je me disais que l'auteur était bien dur de me faire assister à tant d'humiliations et de dégoûts!... N'est-ce donc pas assez? et cela ne suffit-il pas à expliquer le désespoir de Francine et la honte du mari? Ah! quels cris de réprobation on eût poussés si Francine eût été réellement coupable!...

Je termine. Il y a là une peinture exacte, cruelle, mais non impitoyable d'une société nervosée, frivole et corrompue, devant qui le moraliste est tenté de s'écrier, comme un des personnages de *Francillon :* « Les hommes sont lâches, les femmes sont bêtes..., faites donc un monde avec cela! » Et c'est encore une raison de plus pourquoi je trouve *Francillon* un chef-d'œuvre! A. A.

Correspondance authentique de Ninon de Lenclos comprenant un grand nombre de lettres inédites et suivie de *la Coquette vengée*, avec une introduction et des notices par Émile Colombey. Paris, E. Dentu, 1886. Un vol. petit in-8°. — Prix : 5 francs.

Il paraît qu'on n'avait pas tout dit sur Ninon de Lenclos. M. Émile Colombey a recueilli avec soin tous les passages, en prose et en vers, de tous les auteurs surtout contemporains, qui parlent d'elle. Cette compilation, amusante et piquante d'ailleurs, n'occupe pas le tiers du volume. A part quelques pages annexées à la bibliographie et à l'iconographie, le reste est nouveau ou, à très peu près, inédit. La société où l'on entre en s'introduisant, avec M. Émile Colombey, dans l'intimité de Ninon de Lenclos, n'a pas l'aspect que donne la grande perruque classique au siècle de Louis XIV. Il s'en faut de tout. Elle n'est rien moins qu'édifiante. Au point de vue galant, on y connaît et pratique tous les raffinements, y compris ceux de Sodome et de Lesbos; au point de vue religieux, nous sommes au milieu des libertins, et l'on sait que la philosophe Ninon mourut dans l'impénitence finale. Ces dessous, peu connus du gros public, qui ne voit guère que les surfaces bien vernies, sont curieux et utiles à connaître pour tous. Cela fait tomber bien des arguments et est capable aussi de remonter bien des courages. La recherche du luxe, l'amour des plaisirs, la sensualité raisonnée, l'amour libre, les relâchements de la morale et des mœurs, toutes ces choses que nous prenons volontiers pour des signes irrécusables de décadence et d'avachissement, sont de tous les temps et de toutes les civilisations. L'homme moyen est le même partout, quand on le considère dans ses appétits et dans ses passions. Il est bon qu'on le sache. S'imaginer qu'à telle ou telle époque de l'histoire on a fait de grandes choses parce qu'on était plus moral ou plus austère qu'aujourd'hui, c'est se donner à soi-même la meilleure raison pour n'en pas faire. Montrer, au contraire, que ces temps d'héroïsme guerrier ou d'élan intellectuel étaient, au point de vue des mœurs, identiques aux nôtres, c'est nous enlever tout prétexte de nous alanguir et de ne pas vouloir. Croire en sa force et vouloir triompher sont les deux conditions du succès.

L'auteur du volume que je signale aux gens de goût, aux délicats et aussi à tous ceux qui lisent et comprennent, sourit sans doute de son fin sourire du gourmet littéraire, pour donner à entendre qu'il me laisse la responsabilité de ces graves et hautes considérations. Tout au moins m'avertit-il qu'il suffit de les indiquer. Je n'y insisterai donc pas. Mais qu'il veuille m'arrêter ou non, je dirai qu'il a fait un livre charmant, qui puise sa valeur, non seulement dans les pièces inédites dont il l'a enrichi, mais encore et surtout dans l'érudite et spirituelle introduction où il a su présenter en raccourci le tableau complet et animé d'une époque qui, si elle fut le siècle de Louis XIV, fut aussi le siècle de Ninon.

Souvenirs de Schaunard, par Alexandre Schanne. Édition ornée de deux portraits : Schaunard à vingt ans et Schaunard aujourd'hui, par L. Dehaisne. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Vie de bohème se lit encore. Ceux qui ne l'ont pas lue en parlent et savent à peu près ce que c'est, tellement ce livre a produit une sensation vive et prolongée. M. Alexandre Schanne, un des héros du livre de Mürger, nous donne aujourd'hui les mémoires de Schaunard, c'est-à-dire ses mémoires, à lui, M. Schanne,

fabricant de jouets d'enfant en peau naturelle, rue aux Ours, à Paris. Une bonne partie de ces mémoires éclaire et rectifie les récits des *Scènes* de Mürger. Ils ont de l'intérêt au point de vue de l'histoire littéraire d'un âge déjà disparu. Le reste nous initie à l'enfance de M. Schanne, à son adolescence et aux changements de son âge mûr, changements qui ont fait un respectable commerçant de l'ancien artiste à tous crins. Tout cela est raconté avec bonne humeur, par un homme qui ne déteste pas de se mettre en scène, et qui a gardé, en laissant là son ambition de peintre et de musicien, l'idéal même de 1830. Bien des farces qu'il relate et qu'il est même un peu fier d'avoir jouées feraient bondir aujourd'hui nos jeunes gens bien élevés, si tant est qu'ils puissent bondir. Mais de son temps rien n'était plus naturel, et les plus grosses étaient les meilleures.

En résumé, livre amusant, de lecture hygiénique, si je puis dire : il fait légèrement rire et le rire est sain; livre qui nous reporte à une époque enthousiaste et charmante, nous montre familièrement un grand nombre de personnages qui depuis se sont fait un beau nom, qui enfin commente et complète Mürger, et mérite d'être placé sur le rayon des volumes qu'on garde à côté des *Scènes de la Vie de bohème*.

La Bible, par E. Ledrain. Traduction nouvelle d'après les textes hébreu et grec. Tome premier. Les juges. — I et II. Samuel. — I. Rois. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Pour apprécier comme il convient le grand travail dont M. E. Ledrain nous donne aujourd'hui les premiers résultats, il faudrait être aussi versé que lui dans la littérature et l'histoire des peuples sémites. J'écarte donc de cette notice toute prétention scientifique. Il me suffira de rappeler que nul, par ses travaux précédents et par la situation qu'il s'est faite dans le domaine de la philologie et de la critique, n'était mieux préparé que M. Ledrain à entreprendre et à mener à bien cette œuvre considérable. Nous n'avons point en France — et je ne sache pas qu'il en existe dans les autres pays — de traduction purement littéraire des œuvres bibliques. Toutes nos *Bibles* ont été exécutées avec des préoccupations théologiques et confessionnelles, fort respectables, sans doute, mais dont le résultat le plus clair, à nos yeux, est de plier, consciemment ou non, l'interprétation aux exigences des doctrines toutes faites, et de sacrifier l'accent propre de l'original à un certain ton convenu et uniforme très éloigné de la vérité. On sait comment vient de se faire la nouvelle version anglaise, destinée à servir de texte officiel à des Églises qui n'ont de raison d'être que leurs différences dans la libre interprétation des Écritures. Les tentatives de traductions partielles faites par des littérateurs, qui furent tous des chrétiens militants, ont la double valeur de travaux édifiants et d'exercices de style plus ou moins réussis. Mais ce n'est peut-être pas assez pour donner au public le portrait français du grand livre hébreu. C'est ce portrait que veut donner M. Ledrain. Il n'a voulu, il le déclare, ni attaquer ni servir les religions. Il s'est mis en dehors de toute théologie, « ne visant qu'à reproduire, dans leur vive précision, les phrases et les mots bibliques ». « Ne rien éteindre, dit-il encore; donner, par exemple, avec toute leur flamme, les brûlants récits des Juges : telle a été mon ambition. Peut-être aurai-je réussi. Ce qui me ferait croire que j'ai pu rendre ce monde-là, c'est qu'en réalité j'ai vécu avec lui et que je l'ai aimé. Que de fois n'ai-je pas entrevu, à travers les chênes de Galaad, le chœur triste qui se lamente sur la vierge éternelle, la fille de Jephté ! Avec le géant mythique j'ai enlevé des grappes aux vignes de Thimna et d'Eschthaol. J'ai parcouru les collines et les vallons d'Ephraïm, aux temps lointains des Juges; j'ai entendu, sans avoir besoin d'interprètes, tous ces personnages singuliers et de vie si violente. » Rien qu'à lire ces lignes, on sait qu'on n'a pas affaire à un simple philologue, mais que le traducteur d'Isaï et d'Ezéchiel a eu, lui aussi, « ses lèvres touchées comme les leurs par les vifs charbons de l'inspiration poétique ».

Rien qu'au point de vue philologique, les obstacles sont énormes, et, par places, insurmontables. Dom Calmet disait, au siècle dernier : « La lettre de l'Écriture est encore remplie d'un grand nombre de difficultés que personne n'a bien comprises. La quantité de livres écrits sur un sujet n'est point une preuve que ce sujet soit épuisé... Il n'y a d'hébreu pur que ce qui est dans les Bibles hébraïques... Il y a tel mot hébreu qui ne se trouve qu'une seule fois dans la Bible; il y en a d'autres qui s'y trouvent plus souvent, et qui n'en sont guère plus connus pour cela, tant à cause que leur racine est inusitée et inconnue que parce qu'ils s'éloignent de la signification de leur primitif. » La part faite — et très large — aux progrès de la science et aux efforts des savants, tout cela est encore vrai aujourd'hui. On le voit bien aux passages nombreux que M. Ledrain signale comme obscurs ou intraduisibles, et à des mots comme celui qui se rend d'ordinaire par *envoyé* ou *ange* (ἄγγελος), et que M. Ledrain préfère conserver dans sa forme originale, *maleak*, parce que souvent il « semble signifier le *double* ou l'*ombre* d'Iahvé », et qu'il n'y a point de terme en notre langue pour exprimer ce sens fuyant.

On trouvera peut-être que le nouveau traducteur abuse de ce procédé, et de même qu'on a dit qu'il fallait savoir le grec pour comprendre l'*Homère* de M. Leconte de Lisle, on dira qu'il faut savoir l'hébreu pour lire la *Bible* de M. Ledrain. Sarcasme innocent, et qu'il faut pardonner pour deux raisons : il n'empêche point les artistes et les poètes d'admirer ces reproductions splendides et vivantes, et il renferme un tout petit grain de vérité.

Dans ce premier volume, nous avons la moitié de la partie historique de la *Bible* : les Juges, les deux livres de Samuel et le premier livre des Rois; les autres livres historiques feront la matière du second volume. Les tomes III et IV comprendront les livres

législatifs ou Thora (le Pentateuque et Josué); les tomes V et VI, les œuvres morales et lyriques; le tome VII, les prophètes; les tomes VIII et IX, la partie chrétienne de la *Bible*, et peut-être en faudra-t-il un dixième pour achever de continuer toute la *Bible* juive. M. Ledrain réserve-t-il pour ce volume les livres rejetés par l'exigence chrétienne? Il ne nous le dit pas. Enfin, un volume spécial sera consacré à la critique pure; l'auteur y discutera tout « ce qui concerne l'âge et la composition des livres juifs ». On pourra avoir le texte sans le commentaire. Précaution modeste et prudente, qui fera que tout le monde voudra lire celui-ci. L'avant-goût de la critique de M. Ledrain, que l'on peut prendre dans son avertissement, est, d'ailleurs, bien faite pour allécher. « L'histoire de Jonas, écrit-il, celle de Suzanne, sont de charmants récits, sans aucun fondement historique. Pour rendre une vérité morale, ou pour produire dans l'âme un effet déterminé, les Juifs avaient recours à ce qu'ils ont appelé l'*aggada*, du verbe *iguid, annoncer*. C'était un procédé très commun en Israël et qui, du reste, n'est pas étranger à la littérature la plus moderne. Tout roman où l'auteur se propose pour objet de développer ou de prouver, sous la forme vivante du récit, une idée philosophique, rentre dans la même catégorie que Jonas, Job, Ruth et l'histoire de Suzanne... Considérer comme des œuvres purement morales, comme des contes gracieux, fruits de l'imagination juive, ces sortes d'histoires, c'est en réalité les sauver du ridicule et leur donner une place distinguée parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. »

L'exécution répond à la visée et aux efforts de l'artiste. Dans ces livres historiques, où la matière littéraire est, à mon avis, plus ingrate qu'ailleurs, le traducteur, en outre de l'exactitude littérale que je ne perds pas mon temps à louer, sait prendre le ton des personnages et du récit, en suivre le mouvement, en reproduire l'allure primitive et spontanée, en refléter, sans rien perdre de l'éclat et du rayonnement, l'ardente et parfois brutale couleur. Un exemple fera mieux comprendre ce qui fait de M. Ledrain un traducteur à part, le traducteur biblique par excellence. Dans son *Essai sur Pindare*, Villemain, fort échauffé de la flamme lyrique, traduit deux versets (M. Ledrain n'a, bien entendu, pas de versets) du livre des Juges: « O Jéhovah! lorsque tu sortais de Séir et que tu t'avançais des campagnes d'Idumée, la terre a tressailli, les cieux ont pleuré, les nuages se sont fondus en eaux, les montagnes ont disparu devant la face de Jéhovah, et le Sinaï lui-même, devant la face de Jéhovah, Dieu d'Israël. » — « Iahvé », s'écrie le chant de Débora tel que l'a lu M. Ledrain,

> Iahvé, quand tu jaillis de Séir,
> Quand tu apparus des champs d'Edun,
> La terre trembla et les cieux suintèrent;
> Les nuées aussi versèrent des eaux;
> Les montagnes s'abaissèrent devant Iahvé,
> Et le Sinaï devant l'Elohim d'Israël,

Je m'arrête à ce rapprochement. Ce que j'aurais encore à dire de cette œuvre énorme dès ses débuts ne saurait qu'en diminuer l'effet.

Mes Mémoires, par le comte Léon Tolstoï. Enfance, adolescence, jeunesse. Traduit avec l'autorisation de l'auteur par E. Halpérine. Paris, Perrin et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

Le comte Léon Tolstoï est une des physionomies — littéraires — les plus sympathiques du monde russe qui excite en France tant de sympathies. Ces mémoires ne sont pas pour amoindrir ce sentiment. Ils nous initient à la vie intime d'une famille noble, tantôt à la campagne, tantôt à la ville, et ne nous laisse ignorer aucun trait de mœurs. Le train ordinaire de l'existence, l'éducation des enfants, la domesticité, les relations familiales et sociales, les questions d'intérêt entre conjoints, — comme disent les notaires, — les étudiants au milieu de leurs travaux et de leurs plaisirs, tout cela nous est présenté sans fard, je le veux croire, et de manière à ne pas laisser languir l'intérêt. Le caractère à la fois hautain, ferme et névrosé de la grand'mère, celui du père, bon, aimant sa femme qu'il trompe, et ses enfants dont il gaspille le patrimoine au jeu, la morgue des fonctionnaires, les dédains que l'on inflige et les humiliations que l'on subit d'un échelon social à l'autre, les types du vieux pédagogue allemand et du précepteur français sont choses fidèlement reproduites après avoir été nettement vues et vivement senties.

La personnalité de l'auteur se dégage déjà, avec ses traits caractéristiques, de ces souvenirs d'enfance et de jeunesse, et ce n'est pas un mince éloge que de dire qu'elle ne nous apparaît pas trop flattée.

La traduction de M. E. Halpérine est bien faite, suffisamment française pour laisser transparaître le russe, et pas trop russe pour ne pas être acceptée comme française.

Bonaventure Des Periers. *Sa vie, ses poésies*, par Adolphe Chenevière, docteur de la Faculté des lettres de Paris. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1886. Un vol. in-8°.

Le *Cymbalum mundi* est assez connu — des bibliophiles et des curieux de notre vieille langue, tout au moins; — mais Bonaventure Des Periers ne l'est guère. Ce n'est pas qu'il n'ait exercé la sagacité des biographes et chercheurs littéraires. Mais, en 1839, Charles Nodier, dans l'étude qu'il lui consacrait et qu'insérait la *Revue des Deux Mondes*, ne pouvait guère que constater les obscurités de sa carrière, sans les éclairer autrement que par d'ingénieuses suppositions. Depuis, Paul Lacroix, MM. Louis Lacour, Weiss et F. Franck ont bien un peu dissipé ces ténèbres; mais la figure de Bonaventure Des Periers n'en restait pas moins une des plus énigmatiques de notre littérature. M. Adolphe Chenevière nous donne, le premier, une biographie complète et raisonnée de ce très remarquable écrivain. Il arrive que les documents sur lesquels il s'appuie n'ont pas toujours, par eux-mêmes, la force d'une preuve absolue; mais, rapprochés les uns des autres et interprétés à la lumière des circonstances et des temps auxquels ils se

rapportent, ils forment une chaîne solide qui entraîne la conviction. C'est ainsi que M. Chenevière nous montre Bonaventure Des Periers naissant à Auray-le-Duc, près d'Autun, vers 1510 et non en 1498 comme on le croit généralement, étudiant avec Robert Hurault, abbé de la célèbre abbaye de Saint-Martin, à Autun, et y apprenant à fond le latin, le grec et même l'hébreu. Puis il voyage, maltraité de la fortune, se liant où il passe avec les érudits et les poètes, acquérant plus de renommée que d'argent, et collaborant à la *Bible* d'Olivetan et aux *Commentaires* d'Estienne Dolet. M. Chenevière entre, au sujet de cette double collaboration, dans des détails aussi intéressants qu'érudits. Il explique fort bien comment le même homme qui avait collaboré à la traduction d'Olivetan, qui avait Clément Marot pour ami et pour maître en poésie, et dont on a des poésies sacrées, a pu écrire un livre sceptique comme le *Cymbalum mundi*, qui, plus encore chez les protestants que chez les catholiques, souleva partout l'anathème. Son service auprès de Marguerite de Navarre, sa disgrâce momentanée après la publication du *Cymbalum*, son séjour à Lyon, ses relations avec Jacqueline de Stuard et avec Claude-Louise-Scholastique de Bectoz, que le poète appelle Claude Bectone, abbesse de Saint-Honorat, les infortunes de la fin de sa vie et enfin son suicide, qu'on ne peut guère révoquer en doute, sont également reconstitués d'une façon très sagace et racontés avec un grand charme.

Dans le domaine de la critique, M. Chenevière ne s'occupe que de Des Periers poète. Il le place plus haut que ne le font les maîtres dans leurs jugements sommaires. Ce n'est pas à dire qu'il le place trop haut. Tout en reconnaissant ce que Bonaventure Des Periers doit à Clément Marot, il le montre comme le précurseur des grands poètes de la seconde moitié du XVIe siècle, et les exemples qu'il en donne prouvent, en effet, qu'au triple point de vue de l'inspiration, du retour à l'antiquité et des innovations rythmiques, il fournit le chaînon qui rattache l'école gauloise à la poésie de la Renaissance. C'est Bonaventure Des Periers qui inaugura ce rythme vif et sémillant dont Sainte-Beuve fait honneur à Ronsard ou à Remy-Belleau :

> Qui est-ce qui trouvera
> Ou sçaura
> Femme bonne ou vertueuse ?
> Le guerdon qu'il en aura
> Passera
> Toute perle précieuse.

Bien d'autres qu'on n'est habitué à chanter que dans les poètes de la Pléiade.

M. Adolphe Chenevière ne se laisse d'ailleurs entraîner à aucune de ces exagérations dont sont coutumiers les commentateurs et les biographes en faveur de leur héros. Il met dans ses jugements une réserve que l'on peut parfois trouver excessive, comme lorsqu'il dit que : « Des Periers ne prépare pas l'œuvre de Ronsard et de Du Bellay, mais qu'il la fait pressentir ». Il ne veut pour son auteur que ce qu'il est absolument impossible de lui refuser, et, désormais, il faudra, grâce aux recherches de M. Chenevière, se déshabituer d'attribuer à Bonaventure Des Periers la traduction de l'*Andrienne* de Térence.

Une étude sur la langue poétique de Des Periers complète, avec quelques pages de bibliographie et un appendice sur les *Discours non plus mélancoliques que divers*, le livre de M. Adolphe Chenevière. Le chapitre sur la langue poétique comprend un glossaire fait avec beaucoup de soin et auquel je ne reproche qu'un excès de richesse; je veux dire que l'auteur me semble y avoir fait entrer certains mots de la langue générale et même moderne, dont la place n'est pas marquée dans un vocabulaire spécial. J'en citerai quelques exemples. Est-il bien nécessaire d'enregistrer des mots comme *accoustré, avaritieux, bazoche, chatton, mommerie*, et autres semblables qui sont restés en usage avec une insignifiante différence orthographique? D'autres n'ont subi aucun changement et ont à peine vieilli, comme *cantelle, chevance, cure* (je n'en ai *cure*), *dextre, inciter à, marmiteux, muable, trousse* dans le sens de *carquois*, etc. J'en note quelques-uns qui sont restés d'excellents mots provinciaux et qui méritent d'être signalés comme tels, ainsi : *balle* pour danser (Poitou); *fructage*, le même que *fruitage*, fruit en général (il n'aime pas le *fruitage;* Poitou) ; *muser*, s'attarder, s'amuser à des riens et perdre son temps (mot usité dans tout l'Ouest); *ruer* pour jeter (dans le Nord, les ménagères *ruent de l'eau* dans les chambres pour laver par terre). Tout ceci n'enlève rien, est-il besoin de le dire, au grand mérite du livre de M. Adolphe Chenevière.

Victor Hugo : *l'homme et le poète*, par Ernest Dupuy. Paris, H. Lecène et H. Oudin, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un homme bien extraordinaire. Ayant à parler de Victor Hugo, il ne trouve pas qu'il avait le caractère médiocre et l'esprit nul; il ne voit pas en lui un petit bourgeois, vaniteux, colère et mesquin, dans le cerveau duquel s'est fourvoyé le génie; il ne lui reproche pas d'avoir insulté une femme respectable, en écrivant que Louis Veuillot était « né d'une javotte », ni d'avoir outragé sa propre mère en rapportant qu'elle laissait ses enfants, en toute dévotion, lire les philosophes et les auteurs aimables du XVIIIe siècle; il n'endosse pas à l'aveugle les assertions de M. Biré, et il va jusqu'à dire, en des termes d'ailleurs courtois, qu'il suffit que M. Biré s'évertue à prouver une chose pour que le lecteur soit convaincu du contraire; il admire *les Orientales;* il comprend et explique l'évolution littéraire et politique de Victor Hugo, à qui il ne refuse pas d'avoir eu des idées; il lui reconnaît même une philosophie précise et logiquement construite, non sans sourire doucement des « esthéticiens superficiels » et des « purs littérateurs » qui lui contestent sa pensée philosophique; il aime *les Orientales* et y voit autre chose que de la couleur et du rythme; il admire *Torquemada;* il appelle les grands romans de Hugo des chefs-d'œuvre, et, sans s'amuser à chicaner l'écume de la vague et les débris

qu'elle roule, il désespère, pour symboliser tout le génie poétique de Hugo, de rencontrer une image assez grande s'il ne répète le mot de Hugo sur ses frères en génie : « Il y a des hommes océans. » Cet homme vraiment original et hors du commun, qui ne s'indigne pas, ni ne s'étonne que la mer ne tienne pas dans une tasse et que la montagne dépasse la taupinière, doit à la largeur de son esprit, à l'ouverture de son intelligence sympathique et à la sincérité de son langage d'avoir écrit, à propos de Victor Hugo, un beau livre, dont les jugements sont définitifs et qui restera. B.-H. G.

Ernest Staas, avocat. Croquis et portraits d'après le texte flamand de Tony Bergmann, par X. de Real. Illustrations d'Ed. Dryck. Bruxelles, J. Lebègue et Cie. Un vol. in-8°.

Ces notes d'avocat sont d'une assez fraîche saveur. Elles rappellent au début les scènes d'intérieur et les amours innocentes auxquelles nous ont habitués les romans de Topffer. Plus tard, la *beuverie* flamande inspire plusieurs pages. Les chapitres consacrés à la profession d'avocat, stages et premières plaidoiries, sont des satires adoucies et bienveillantes dont le charme sera goûté des bâtonniers les plus à cheval sur la dignité et la haute utilité sociale de l'ordre. D'un bout à l'autre du livre passe un souffle de sentimentalité, de haine de l'hypocrisie et d'optimisme ingénu qui repose et nous fait aimer le conteur. Le style de l'adaptation française — j'allais dire belge — se ressent un peu — pas trop — de l'original flamand, et, quant aux illustrations, plutôt que de déclarer qu'elles sont laides, je préfère n'en pas parler.

Théâtre d'un paresseux, par Ch.-J. Paris, F. Fetscherin et Chuit, 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 10 francs.

Il n'y a pas moins, dans ce beau gros livre, de sept ouvrages dramatiques, comédies, tragédies, farces, etc., sans compter la préface et les avant-propos de chaque pièce. Ces pièces n'ont pas été jouées, et il ne paraît pas que l'auteur ait jamais essayé de les mettre au théâtre. Cela prouve, je ne dirai pas sa modestie, mais son bon sens. Il nous avertit, d'ailleurs, qu'il « publie ces essais uniquement pour se distraire d'un grand chagrin ». Motif respectable, quoiqu'on ne voie pas bien quelle distraction souveraine peut procurer la publication d'élucubrations manuscrites ensevelies, comme nous le confie l'auteur, sous la poussière depuis un demi-siècle. Mais qui veut résolument se distraire est déjà distrait plus qu'à moitié. Corriger les épreuves, voir son livre pendant quinze jours s'étaler aux vitrines, aspirer l'encens et le vinaigre des critiques, en voilà bien assez pour achever l'œuvre de distraction, et M. Ch.-J. doit être content. Du reste, il me paraît donner de ses travaux la notion la plus juste dans l'épigraphe par lui choisie avec un rare à-propos : « Aucun résultat ne vaut aucun effort. »

Les Scandales de Berlin. *L'Or et le Sang,* par Gregor Samarow (Oscar Medwig). Paris, Nouvelle Librairie parisienne, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Cette seconde partie des *Scandales de Paris* est, comme la première, le ramassis de toutes les horreurs et de toutes les infamies qu'une grande ville peut contenir, jeté comme en un cloaque dans le cadre d'un récit dramatique. Berlin prête autant et plus peut-être qu'aucune autre grande ville, à ce genre de recherches, car sa boue est singulièrement profonde et grouillante. Je doute cependant que les livres signés Gregor Samarow nous donnent une idée bien exacte de la société berlinoise à ses différents degrés sociaux. Les étrangers qui se représentaient Paris d'après *les Mystères* d'Eugène Sue et *les Mohicans* d'Alexandre Dumas, étaient loin de compte quand ils se trouvaient au milieu de la vie réelle des Parisiens. Je suppose que le désappointement ne serait pas moins grand si l'on n'apportait pour vivre à Berlin que les notions puisées dans *Disparu et Oublié* et dans *l'Or et le Sang.* Cela n'empêche le roman, malgré quelque confusion et des longueurs, d'être fort *corsé* et bien fait pour émouvoir les cœurs sensibles et susciter les indignations. B.-H. G.

POÉSIES

Le Jardin des racines noires, par Ernest Prarond. Plaquette de format in-16. Paris, Alphonse Lemerre; 1886.

Ceci est un nouveau recueil de poésies, d'un poète qui en a déjà produit plusieurs. Il n'y a pas à le présenter, on le connaît; mais ses vers d'aujourd'hui ont un parfum que les précédents n'avaient pas : ce sont des vers pessimistes. « J'ai bu toute la fiole », disait Balzac sur son lit de mort à Victor Hugo, qui venait lui dire adieu. Balzac parlait de la fiole de la vie. M. Prarond n'a pas bu toute la fiole; mais, au point où il en est, il commence à trouver ce liquide amer. Il y a plusieurs sortes de pessimisme. Il y a d'abord celui des stoïciens, qui n'est pas ordinaire; c'est le pessimisme des hommes d'État. Il est à peu près hors d'usage maintenant, non comme pessimisme politique, car il y a une belle dose de pessimisme politique en circulation, mais comme couleurs stoïciennes. Les stoïciens avaient fait du pessimisme un instrument de résistance aux injures de la fortune. Ils l'employaient à braver les dangers du pouvoir, à une époque où celui-ci était dur à exercer et ne pouvait l'être que par des âmes bien trempées. On l'exerce de nos jours à meilleur compte, sans beau-

coup de gloire, à peu près aussi sans péril. Il y a un autre pessimisme que celui de l'ambition, plus élevé, plus héroïque, c'est celui des poètes, du christianisme. Il fut celui des Saints, après avoir été celui des sages de l'Inde. Il a hanté récemment la cervelle des romantiques qui avaient entrepris, à la façon de don Quichotte, la poétisation du siècle. Les *philistins* en ont eu pour un moment, il a disparu; ce n'était guère qu'une contrefaçon bruyante du vrai, de celui qui est légitime et qui est celui de la vertu, du mérite conspué par les *philistins,* des âmes religieuses, de quiconque est offusqué dans son être intime par la promiscuité de la rue et la clameur immense que les charlatans y mènent. Ceux qui en souffrent ont l'habitude de se taire; ils sont discrets et répondent par un silence opiniâtre à la haine dont ils sont l'objet, car on lit dans leur regard le mépris dont on est l'objet de leur part. Il y a un autre pessimisme, qui fait beaucoup de bruit et qui est précisément le pessimisme contemporain; il descend de celui des épicuriens de la décadence romaine, c'est le pessimisme des *philistins.* Ils ont abusé du bien-être; ils trouvent à la longue que le plaisir est une médaille qui a un revers... « Tout passe, tout lasse, tout casse », comme disait Alexandre Dumas. Ce pessimisme-là n'est pas à plaindre; il est une correction infligée par la nature; il est propre à ceux qui, n'ayant pas de besoins intellectuels, ont passé leur vie à en satisfaire d'autres, et qui, lorsque ceux-ci sont usés, gémissent de n'avoir plus d'appétit. Leur ennui est une punition de la vie animale qu'ils ont eue. Si la préférence qu'ils ont toujours accordée au verbe *avoir* sur le verbe *être* a créé en eux l'hébétude de la vieillesse, c'est une bénédiction qu'ils s'en prennent à eux-mêmes.

Le cas de M. Prarond n'a rien à voir avec le leur; c'est un retour sur le passé et un coup d'œil jeté à la dérobée sur l'avenir imminent. Il regrette *in petto* de n'avoir plus l'âge d'Hébé. Ce n'est pas qu'il le dise, mais il le fait supposer par l'observation que la vie est courte.

> L'Ecclésiaste a dit : « Nul ne vivra toujours,
> Nul n'a cette espérance et nos instants sont courts,
> Car tout est vanité sous le soleil du monde. »

Si la vie est courte, elle a un autre inconvénient : il y a la mort au bout. La Rochefoucauld remarqua qu'il y a deux choses que l'homme ne saurait regarder en face : le soleil et la mort. M. Prarond se risque pourtant à jeter un regard du côté de la mort; mais, quoiqu'il la considère de biais, c'est-à-dire en rêve, il en a tout de suite le frisson.

> Les vers rongeaient mon crâne ainsi qu'un noyau vide,
> Et les jours que l'année en sa course dévide
> Passaient comme les nuits sur mon front éperdu....
> Je sentais mes lambeaux s'en aller sous la terre.

L'auteur du *Jardin des racines noires* a fréquenté jadis Baudelaire; on ne fréquente pas Baudelaire impunément; il en reste quelque chose. Au fait, Baudelaire a-t-il déteint sur lui? On ne s'en était pas aperçu jusqu'ici. M. Prarond a des vers poignants; il en a bien aussi quelques-uns qui se contredisent. En définitive, il n'a pas de doctrines précises; il en manie plusieurs comme on manie des étoffes dans un magasin et hésite à faire un choix. On le croirait parfois matérialiste. L'est-il? Non, car on lit en tournant la page :

> La mort qui fait grandir d'un degré tous les êtres.

Il croirait plutôt à la métempsycose, aux communications interplanétaires; quant à lui, s'il doit changer de planète, son choix est fait : il ira faire un tour chez Mars.

> Le désir crée un droit et le droit veut justice;
> Mars qu'atteint mon désir a pressenti mon pas.

Ce n'est pas moi qui m'y opposerai.

Bref, la muse de la mort a quelquefois servi le poète dans le présent recueil de M. Prarond. Il a des éclairs qu'on ne lui connaissait pas. « La mort est le vrai génie inspirateur », dit quelque part Schopenhauer. Si elle n'était pas là en perspective, on ne songerait point à philosopher; on irait son bonhomme de chemin, sans autre préoccupation; mais elle est là comme un point d'interrogation redoutable. C'est l'idée de la mort qui a fondé le règne de l'idéal, et c'est l'idéal qui donne de l'importance et de la dignité à notre vie. C'est l'idéal qui empêche, quoi qu'on dise, la société contemporaine de se laisser tomber dans les doctrines positivistes qui, dit encore Schopenhauer, « conduisent à considérer la vie au point de vue abject et purement matériel résumé en ces mots : *Edite et bibete; post mortem nulla voluptas,* ce qu'on ne peut mieux qualifier que de bestial ».

La lecture du tome deuxième de Schopenhauer, — *le Monde comme volonté et comme représentation,* — car le tome premier lui semblerait trop dur à digérer, dans l'état d'esprit qu'indique *le Jardin des racines noires,* ne serait peut-être pas inutile à M. Prarond. Il n'écrirait plus après des vers comme les suivants :

> Et, nouveau Prométhée, en ces profondeurs mornes,
> Je me sentis saisi d'un désespoir sans bornes
> Et je me réveillai plein d'effroi du néant.

Le néant est un fantôme bon à épouvanter les petits enfants. Il ne pousse de ces légumes-là que dans *le Jardin des racines noires.* L. D.

Les Rhénanes, par GUSTAVE FORTIN, poésies alsaciennes. — Poésies de Heine, Gœthe, Schiller et Uhland. — *Le Chant de la cloche.* Paris, Berger-Levrault et Cⁱᵉ; 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr.

Ces vers sont d'intention trop excellents pour ne pas désarmer la critique. Ils ne tendent à rien de moins qu'à contribuer à faire « dominer la voix de la patrie dans le chœur des nations ». D'ailleurs, un homme qui, pour expliquer qu'il a traduit des pièces

de Heine, de Gœthe, de Schiller et d'Uhland, écrit cette phrase : « Les Français d'aujourd'hui estiment surtout l'Allemagne dans le génie de ses grands hommes d'hier », cet homme-là sait écrire. De même, malgré un ou deux termes surannés et une rime qui choque l'œil, toute parfaite qu'elle soit à l'oreille, un poète qui campe debout cette strophe vibrante :

O Rhin! fleuve majestueux,
Miroir de nos cités antiques,
Roule, par les plaines rustiques,
Vers l'Océan tumultueux,
Tes flots qui chantent l'espérance;
Berce le nocher qui faiblit,
En emportant jusqu'à l'oubli
Le souvenir de sa souffrance.

ce poète-là sait écrire en vers. Mais je crois bien que je vous donne là la fleur du panier.

A la gueule du Monstre, poésies, par Léon-Charles Deschamps. Un vol. in-18. Paris. A. Dupret; 1886. — Prix : 3 fr. 50.

Le monstre, c'est le public. A sa gueule, M. Léon-Charles Deschamps jette son livre de vers, en guise de gâteau de pavot et de miel. Est-ce à dire qu'il soit soporifique? Nullement. Un livre de jeunesse ne l'est jamais. Or l'auteur nous avertit qu'il est jeune, — ce qui se voit, du reste, dans son volume; — il nous avertit aussi qu'il n'appartient à aucune école, et « qu'il ne peut exister sous le ciel que deux classes d'écrivains (ou de peintres) : ceux qui ont du talent et ceux qui sont sans » Est-il de *ceux qui sont sans* (quelle musique!)? Il s'en rapporte au public et moi aussi. Je ne veux point devancer ni même préjuger son verdict. Je souhaiterais cependant que, dans son mépris des écoles, M. Deschamps n'eût pas oublié l'école de grammaire, au point d'écrire :

Dormez! ô fiers guerriers, dormez, *quoique nous sommes*
Trop souvent des Judas.

Je me plais, d'ailleurs, à proclamer que l'auteur de *A la gueule du Monstre* a tous les droits à la sympathie. Il sourit à l'art, il aime la poésie, il semble connaître la vie par ses côtés les plus durs.

Je n'ai pour horizon, sous ma fenêtre ouverte,
Que la faim grimaçant sous l'océan des toits!

Il est tout ardeur, courage et confiance; la fierté ne lui manque point, ni la naïveté non plus. Une de ses pièces commence ainsi :

Moi j'étais tout petit, elle était déjà grande.

Il écrit un sonnet dans ce rythme :

Une femme est au cœur, — brune, blonde ou châtaine,
Ce qu'est pour le brasier, flamme, fumée ou feu;
Son œil est un miroir, astre, azur ou fontaine,
Où notre âme peut lire : espoir, regret ou vœu.

Il fait des odes à la Grande Armée, et, dans sa robuste bonne foi, il se croit à l'abri des réminiscences et parfaitement original. Mais, au nom de tout ce qui peut lui être cher ou sacré, qu'il apprenne un peu le français! Quand il comprendra qu'en écrivant :

Maintenant, ô lecteur, de mon passé je vais
Te montrer deux bons vieux auxquels *rien de mauvais*
Troubla la paix du cœur et la pureté d'âme,

il exprime le contraire de ce qu'il veut dire, nul ne pourra lui reprocher de tenir une plume et tout le monde lui saura gré de montrer qu'il a du talent. Mais d'ici là, qu'il travaille!

Poésies posthumes, par Henri-Charles Read. Un vol petit. in-12. Paris, Alphonse Lemerre; 1886. — Prix : 5 francs.

Le temps fuit, au loin emporté,
Et n'est qu'un leurre :
D'où vient qu'on pleure
Sans cesse sa rapidité?

Au milieu de l'éternité
Qu'est-ce qu'une heure?
Rien ne demeure,
Tout passe dans l'immensité!

Et pourtant, ivre de tendresse,
Quand je suis près de ma maîtresse
A l'œil rêveur,

Qui me lutine et me caresse,
Une heure, une heure de paresse
A sa valeur!

Cette courte pièce, d'un sensualisme mélancolique, me paraît donner le sentiment juste du talent de ce poète, mort à dix-huit ans, alors qu'il commençait à goûter à la vie et qu'il la trouvait bonne, non sans avoir aux lèvres l'amertume du vin à peine bu et au cœur le très net pressentiment du dégoût et du vide qui succèdent aux délices de l'enthousiasme et à la plénitude des joies.

La presse tout entière a salué d'un concert sympathique d'éloges et de regrets la première édition de ces vers juvéniles, mais déjà de forme si complète, de rythme si savant. Le public, qui n'avait pas les mêmes raisons que les littérateurs de profession, de s'intéresser à ce frère dont la mort ferme la bouche avant qu'il eût achevé son premier chant, s'est cependant senti touché comme nous par le charme de cette voix. Cette seconde édition le prouve.

Je comprends le sentiment qui a fait mettre dans ce recueil tout ce qu'on a pu trouver de vers écrits par Henri-Charles Read, fragments, impromptus, pensées jetées au hasard, projets à peine esquissés. Ce sont les *Reliquiæ*, dont l'amitié pieuse ne veut rien perdre; tout ce qui vient d'un être aimé est cher également. Et pourtant j'aurais voulu qu'on fit un choix, qu'on ne mît pas tout; le volume serait plus plein si cinq ou six pièces en étaient ôtées. Une sur-

tout me choque; elle a pour titre : *A ma sœur, avec un sonnet qu'elle demandait.*

J'avais fait ces vers, l'autre jour,
Pour une autre, pour ma maîtresse.
Je suis ton frère : en moi, l'amour
Pour toi n'est que de la tendresse!
Tu peux les accepter quand même.
Pense qu'ils ne sont pas de moi,
Mais de celui que ton cœur aime;
Ils pourront s'appliquer à toi!

Je n'ai rien à dire de ce marivaudage, sinon qu'il n'était point destiné au public, et que ni le public ni la mémoire du poète n'auraient perdu à ce qu'il restât ignoré.

François Coppée a mis en tête de ce volume des vers émus à la mémoire de son jeune ami. Ils se terminent par une image dont l'éclat ne cache pas la bizarrerie :

Et nous saurons un jour qu'il est essentiel
Que l'âme d'un poète enfant remonte au ciel
Pour que le soleil resplendisse!

Paysages de Femmes, *Impressions*, par JEAN AJALBERT. Dessin de J.-F. Raffaelli. Une plaquette in-8°. Léon Vanier; 1887. — Prix : 3 francs.

Celui-ci est un impressionniste, non un décadent. La différence est que l'impressionniste parle le langage de tout le monde, tandis que le décadent ne se sert que de l'idiome de sa décadence. A talent égal, c'est l'impressionniste que je préfère. Malheureusement, le talent est souvent mince et l'impression médiocre; car ce qui fait l'originalité de l'impressionniste, c'est de donner toutes ses impressions comme elles viennent, sans s'inquiéter de leur qualité. En littérature comme en peinture, il reproduit ce qu'il voit indistinctement, et, neuf fois sur dix, il arrive que son œil est frappé par ce qu'il y a de papillotant, de cru et de laid. Dans quelle mesure ces remarques générales s'appliquent-elles aux poésies de M. Jean Ajalbert? Une pièce, prise au hasard, permettra au lecteur de le déterminer :

Comme aux braises d'un encensoir
S'enflamment les parfums étranges,
Telle s'allume aux feux du soir,
L'odeur de foins qu'on rentre aux granges.

La fille va, par les prés ras,
Pieds nus, d'une allure pesante,
Et lui la prend entre ses bras,
Lui prend sa taille complaisante.

Et voilà qu'en l'air, alourdi,
Se dresse un dôme d'une meule,
Où, dans les bras du gars hardi,
Elle se laisse tomber, veule.

Comme aux braises d'un encensoir
S'enflamment les parfums étranges,
Telle s'allume, aux feux du soir,
L'odeur de foins qu'on rentre aux granges.

Toutes les pièces du recueil sont de cette longueur, de cette mesure et de ce rythme. C'est court, lourd, essoufflé; on dirait la respiration d'un asthmatique. Il est pénible de voir un jeune poète se livrer à ce travail de fignolage qui, sous prétexte de fixer des impressions, ne laisse dans l'esprit du lecteur que celle d'une monotonie vague et fatigante, avec le regret de qualités mal employées et d'efforts perdus.

Cette plaquette de soixante-seize pages est imprimée avec luxe, mais non irréprochablement. Quant au dessin de Raffaelli : *l'Amour dans les parcs anglais*, où l'on voit sur un banc un soldat de la reine attirant à lui une *sweet girl* du *Seven Dials* ou de quelque autre respectable quartier londonien, c'est d'une laideur amusante et superbe. On peut dire : *Shocking! disgusting!* ou simplement : Quelle horreur! Mais je défie ceux qui ont déambulé dans les lieux où l'artiste place sa scène, de ne pas s'écrier : « Comme c'est ça ! »

B.-H. G.

Par les routes, poésies, par SUTTER-LAUMANN. Un vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre; 1886. — Prix : 3 francs.

Les morceaux recueillis sont classés sous quatre titres : *A la mer*, *Bouquets anciens*, *Portraits et paysages*, *Joies et Tristesses.*

Les marines ne sont pas toutes sans valeur. Une *Aurore boréale* souffrirait sans doute de la comparaison avec certaines pages du *Pêcheur d'Islande*, de Loti, et la chanson *Peaux d'ébène* et le récit *C'était un matelot*, et d'autres morceaux encore, ne sauraient être relus avec tant soit peu de plaisir; mais *Appareillage*, *Adieu-Vat*, *l'Équipage de « l'Immortelle »*, sont poésies assez bien rythmées, le rythme correspondant au mouvement des vagues.

Dans les *Bouquets anciens*, des fleurs qui n'ont jamais eu d'éclat ni de parfum; nous aimons mieux les *Paysages*, et, dans le nombre, celui-ci, qui est intitulé *le Labour*, ne nous semble pas trop mal venu :

Plongé dans la tâche absorbante,
Sous un ciel privé de rayons,
De l'aurore à la nuit tombante,
Laboureur, creuse les sillons!

Allez! bidet noir, jument grise!
Soufflant du feu par les naseaux,
Malgré l'apreté de la bise,
Sous le fouet qui cingle vos os....

La terre est toute retournée,
Les rudes labeurs sont passés;
Avant la fin de la journée,
Les champs seront ensemencés.

O dur laboureur, sois prodigue
Des efforts de tes bras d'airain!
Va! n'écoute point la fatigue :
Le Travail est ton souverain.

A la fin du volume se trouvent un *Jésus au Calvaire* et une sorte de paraphrase du quinzième prélude de Chopin; les deux poésies sont certainement recommandables.

F. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

La France jugée par l'Allemagne, par J. Grand-Carteret. Paris, Librairie illustrée, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 5 fr.

Ce livre est un dossier. Je le voudrais plus complet. Je le voudrais aussi — comment dirai-je? — moins impartial. L'auteur nous déclare, dans sa préface, qu'il a fait une œuvre documentaire, et que c'est ici un livre de bonne foi. Montaigne, parlant de ses *Essais*, n'en a dit que la moitié; ce qu'il savait de la langue française ne lui fournissait pas les moyens de dire le reste. Je n'en suis pas moins convaincu que Montaigne et M. J. Grand-Carteret ont dit l'un et l'autre ce qu'ils croyaient vrai. Seulement il me paraît que le programme de l'un, peut-être parce qu'il est plus court que celui de l'autre, a été plus exactement rempli. Sans pousser davantage ce parallèle, que je n'ai point cherché, je m'imagine que M. Grand-Carteret a ôté à son ouvrage une bonne partie de sa valeur en voulant, *à priori*, en faire une œuvre de conciliation. Sans doute, il nous montre la France jugée, voire condamnée par l'Allemagne; mais il s'applique particulièrement à chercher et à relever les jugements favorables; et quand il a trouvé quelque natif d'outre-Rhin pour nous donner une bonne note, il est fier comme un papa dont le fils gagne des exemptions. Les bonnes notes que ces étrangers donnent à la France leur reviennent de droit : elles prouvent qu'ils ont l'esprit libre, l'intelligence compréhensive, la vue large et haute, le cœur sincère et le langage franc. En faveur de l'Allemagne, ou en faveur de la France, elles ne pourront rien.

M. Grand-Carteret a un mot magnifique. Il appelle la France et l'Allemagne les *sœurs ennemies*. Elles le sont. Indignations, lamentations, anathèmes, tout ce qu'on pourra dire là contre sera juste; mais rien n'y fera. Pourquoi l'auteur n'est-il pas resté à ce point de vue? Croit-il donc que, pour être historien, il faille se mettre hors de l'époque où l'on vit, et traiter les faits contemporains comme on traiterait la rivalité du monde asiatique et du monde grec? Que nous importe, à l'heure où nous sommes, que tel ou tel littérateur, savant, artiste ou musicien de l'Allemagne, ait reconnu, par honnêteté ou par sympathie, ce qu'il devait à la France? Ce qu'il nous faut savoir, c'est le travail lent, sourd, constant, qui, depuis des siècles, accumule dans les esprits allemands les mensonges, les préjugés, les haines contre notre pays. M. Grand-Carteret n'a certes pas écarté cette partie de sa tâche; mais il l'a sacrifiée, et il a passé du temps à nous démontrer que l'Allemagne et la France sont deux grands pays qui, s'ils ne se comprennent pas, sont dignes de se comprendre. Cette préoccupation fait honneur à la largeur de son esprit. Mais, pour le moment, il vaudrait mieux — ne dût-on, comme je le souhaite, jamais s'en servir — affiler nos armes pour la bataille que les émousser pour des tournois.

Histoire de la littérature russe, depuis les origines jusqu'à nos jours, par Léon Sichler. Paris, A. Dupret, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce manuel de la littérature russe vient à son heure. Jamais on n'a eu un tel engouement pour les œuvres slaves. Tout est recherché, attendu, guetté, traduit. Si les Polonais furent les Français de l'Est, nous mériterons bientôt le nom de Russes de l'Occident. Quoi qu'il en soit, le peuple russe et les productions de son génie sont dignes de notre attention sympathique. Nous nous en sommes aperçus, et alors, comme il nous arrive le plus souvent, emportés par notre premier élan, nous avons peut-être dépassé le but. Il ne suffit pas, en effet, d'écrire en russe pour faire des chefs-d'œuvre, comme on semblerait porté à le croire aujourd'hui. Mais ces exagérations ne font pas grand mal et se corrigent d'elles-mêmes. Le livre de M. Sichler y aidera. L'auteur, familier avec la langue et la littérature de la Russie, s'est surtout attaché à l'étude des origines, et les chapitres les plus originaux de son ouvrage sont ceux où il s'occupe de ce qu'il appelle la littérature orale et des premières compositions écrites. Désormais, il ne sera plus permis de croire en France que l'histoire littéraire de la Russie commence avec Lomonosof. Ce n'est pas que le reste du livre n'ait aussi une incontestable valeur. Appuyés sur les meilleures autorités, les jugements de M. Sichler sont toujours sains et justes. Malgré la difficulté de condenser en un volume une masse énorme de noms et de matériaux, son exposition est claire et intéressante. Il a voulu « donner une idée d'ensemble de la littérature russe et familiariser le public français avec les noms des grands écrivains ». C'est ce qu'il a fait avec une érudition et un talent qui ne peuvent manquer, en un sujet semblable, d'être récompensés par le succès. B.-H. G.

La Bourgeoisie française (1789-1848), par A. Bardoux. Un vol. in-8° de 444 pages. Librairie Lévy. Paris, 1887.

Si l'on voulait exprimer par un mot et condenser en ce mot unique tout un monde d'interprétations

diverses et de contraires sentiments, le dictionnaire de notre langue n'offrirait rien qui répondît mieux à pareille demande que le terme de *bourgeois* en même temps substantif grave et moqueur adjectif. Selon le point de vue, il représente le but rêvé et salué par une nombreuse catégorie d'êtres aux visées respectables, et l'objet du plus absolu mépris pour une certaine classe d'esprits raffinés et sincères, qu'il a le don de transporter d'une fureur, exaspérée chez certains jusqu'au délire ou à la manie. Presque également antipathique aux deux extrêmes sociaux entre lesquels, malgré tant de révolutions, notre cadre actuel l'enferme encore; suspecte, malgré tant d'associations par voie d'affaires et de mariages, à ce qui nous reste d'aristocratie; jalousée férocement par le peuple où elle se recrute, la bourgeoisie n'est pas dans une posture bien franche au regard de l'observateur, à cause de ce mélange d'opposition et de *conservatisme*, d'agressivité et de prudence, qui est pourtant toute sa raison d'être et n'est pas plus absurde qu'une loi de nature.

Le rôle historique de cette même bourgeoisie est plus saisissant et peut-être aussi de plus d'intérêt que son caractère moral... Mais quelle confiance pourrait nous inspirer la solidité de l'édifice, basé sur tant de compromis, menacé par tant de pierres tirées de ses propres assises! Depuis nos plus jeunes années, quel est celui d'entre nous que l'on n'a point rassasié, *ad nauseam usque*, de cette prophétie formidable : « La bourgeoisie a vaincu la noblesse en 1789; la fin du présent siècle, à son tour, verra la démocratie prendre la place de ces vainqueurs, dont le triomphe n'a aucun titre à se déclarer définitif, et n'a été que le passage, la transition à un ordre plus solide et plus légitime. A la démocratie, le dernier mot. » Voilà ce qu'on a dit, et nous ne prétendons pas y contredire. Nous estimons seulement qu'il n'y a jamais, en rien, de dernier mot, et que la lutte pour l'existence durera autant que l'humanité elle-même, lutte plus affreuse peut-être avec les années à venir. Sans nous arrêter davantage à ces considérations, où la subtilité le disputerait à la mélancolie (car nous sommes ici devant un monument qui penche), ajoutons seulement que cette classe importante de la nation put attribuer son manque de prestige à je ne sais quel air de contentement personnel, d'infatuation de ses droits et d'amour de son repos, où les gens d'enthousiasme, de poésie et de passion ont cru voir la négation même de l'héroïsme et de l'idéal, choses nécessaires, malgré tout, à la vie de l'humanité, qui selon une parole venue du ciel, « ne se nourrit pas seulement de pain ».

Au reste, cette classe considérable de la société que l'on dénomme bourgeoisie s'est moralement transformée chez nous depuis un demi-siècle, dans de telles proportions que son histoire d'il y a cinquante ans nous paraît revenir du pays des ombres... et d'ombres presque effacées. Les caricatures de la période romantique sont déjà pour nous de l'archéologie. Dans l'intervalle, la bourgeoisie a été vengée d'une façon on ne peut plus amusante des scies de l'atelier, des blagues de nos *gens de lettres*, voire même des charges de comédiens, en voyant tous ces messieurs s'embourgeoiser jusqu'au dernier excès, si toutefois l'ardeur et la vanité du gain et la maladie du ruban sont autant de traits propres à l'âme bourgeoise.

Ce serait une écrasante entreprise de poursuivre, à travers toute la durée de nos annales, les phases successives de cette classe du pays, dans son double courant moral et politique; mais un cycle intéressant de cette longue existence vient d'être fixé, par un digne historien, dans le volume que nous annonçons. L'auteur est un personnage connu, auquel s'ajuste, dans tous les sens, l'épithète d'homme sympathique et aussi d'homme distingué. Successivement député, ministre, sénateur, il laisse entrevoir, d'après le caractère et l'allure de ses ouvrages, qu'une seule chose manque désormais à son parfait bonheur : un siège sous la fameuse *coupole*. Ce n'est point pour cela que nous le traitons d'homme distingué, car ce rêve est celui de tous les littérateurs d'à présent... on dirait que l'Académie va finir et que chacun en veut tâter d'abord. Je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement l'auteur de *la Bourgeoisie française*. Par voie d'inductions et d'analogie, je l'imagine tout d'affabilité, intarissable en offres de service et en bonnes promesses, mais trop avisé ponr oublier... qu'on n'oblige pas celui-ci à moins de desservir celui-là, et n'ayant pas le temps de recueillir des rancunes, — toujours plus tenaces que les reconnaissances, dans la voie pressée où il poursuit un but fixe. On a déjà lu de lui deux livres de mérite : *Montlosier et le gallicanisme*, et *la Comtesse Pauline de Beaumont*, auxquels vient de s'ajouter, comme un titre plus considérable encore, le bel ouvrage dont voici l'analyse très sommaire.

Il comprend cinq parties : la bourgeoisie française pendant la Révolution; la bourgeoisie française sous le Directoire et le Consulat; la bourgeoisie française sous l'Empire et pendant les premières années de la Restauration; la bourgeoisie française pendant les dernières années de la Restauration; la bourgeoisie française pendant la Révolution de juillet et sous le règne de Louis-Philippe; conclusion.

De fort agréables peintures des salons d'alors et quantité de portraits tracés d'une main habile animent ces pages, qui pourraient prendre pour sous-titre : *Souvenirs et regrets*, car la *conclusion* est attristée et semble pleurer des espérances évanouies, en même temps que redouter un inconnu menaçant. En sa partie la plus douce, ce regret s'exprime déjà dans la dédicace : « A ma mère, une bourgeoise des anciens temps. » En fait, cette mélancolie n'a-t-elle pas toujours eu lieu de se produire, et notre proverbial *bon vieux temps* n'a-t-il pas été le temps pervers et dégénéré pour les contemporains? Et cela, depuis les premiers pas de l'humanité?

Nos réserves, parmi tant d'éloges auxquels a droit le livre de M. Bardoux, nous seront peut-être personnelles, mais veulent être faites. L'auteur n'a pas, croyons-nous, assez mis en vue les différences de

jadis entre la bourgeoisie de Paris et celle de province, différences aujourd'hui abolies par tant de progrès, et ne fournissant plus à l'avantage de Paris que son goût de malade pour le *monologue* et ce répertoire nauséabond. Nous trouvons ensuite qu'il sacrifie trop aux avocats, l'homme d'Arcole, du Consulat et du Code civil. Grâce au ciel, on a gagné désormais (sans mettre aucune politique à cela) de pouvoir admirer la grandeur du génie et le fascinant prestige d'un être unique dans la mémoire du monde. L'assommant M. Lanfrey et l'extraordinaire M. Iung nous auront au moins valu cette revanche du bon sens et du sens de la beauté. Il est toujours vrai, le mot de cet athée du XVIIIe siècle, à propos des plumitifs *à la suite* : « Ces grimauds-là nous feront aller à confesse. »

Nous ne saurions davantage nous associer au culte de l'aimable auteur envers les avocats. Il reste toujours bien entendu que notre goût pour les personnes reste en dehors de ces jugements sur les corporations. Qui d'entre nous ne compte pas un cher ami dans cet *ordre*, objet de si légitimes attaques? Qui ne s'irrite à l'idée d'une classe de citoyens, individuellement honorables, dont le privilège est d'insulter, et le droit peut-être de mentir? Et puis, cette langue terrible du Palais! Et puis enfin, cette réflexion amère, que la seule révolution bonne serait celle de notre appareil judiciaire, à commencer par les avocats; mais que ce sont les avocats qui ont fait et feront toujours nos révolutions!

Cela dit, nous recommandons, parmi les meilleurs travaux de ces temps-ci, *la Bourgeoisie française*, par M. A. Bardoux. L. D.

Histoire générale des races humaines. — *Introduction* à l'étude des races humaines, par A. DE QUATREFAGES, membre de l'Institut (Académie des sciences), professeur au Muséum d'histoire naturelle. — *Questions générales*, avec 227 gravures dans le texte, 4 planches et 2 cartes. Paris, A. Hennuyer, 1887. Un vol. in-8°. — Prix : 12 francs.

M. A. de Quatrefages vient de publier la première partie de l'*Introduction* à *l'Histoire générale des races humaines* dont il a, de concert avec M. E.-T. Hamy, conservateur du musée d'ethnographie du Trocadéro, conçu le plan et entrepris l'exécution. Cette première partie, consacrée aux questions générales, va être suivie à bref délai de la seconde qui exposera la classification des races. Aujourd'hui le savant professeur du Muséum étudie successivement les origines probables et la haute antiquité des groupes ethniques, le mécanisme du peuplement de la terre, les phénomènes de l'acclimatation, la formation des races, les caractères généraux, physiques, intellectuels, moraux et religieux des hommes primitifs. On voit que le champ est assez vaste et qu'il se prolonge même, dans les derniers chapitres, en des hypothèses philosophiques et mystiques où il serait peut-être sage aux sciences naturelles de ne point s'aventurer. Mais on sait que M. de Quatrefages est un militant et qu'il ne perd pas une occasion de soutenir sa théorie de la monogénie et ses idées sur l'universalité et la perpétuité du sentiment religieux chez les hommes. Je n'ai point envie de le contredire, ce qui ne signifie pas que ses arguments forcent ma conviction. Il n'en est pas moins un savant de premier ordre, et son talent d'écrivain fait de lui l'homme le plus propre à répandre le goût des études qui ont pour objet l'homme physique de tous les temps.

Ce beau volume est illustré de types humains, de reproductions d'armes, de bijoux, d'animaux remontant aux âges tertiaire et quaternaire. Il donne l'impatience de celui qui doit suivre, et ne permet pas de douter que les promesses du programme qu'ont signé les deux directeurs de cette grandiose publication ne soient tenues, et au delà.

Remains of the Roman occupation of North Africa, with special reference to Algeria — and Tunisia, by ALEXANDER GRAHAM, Fellow of the Institute of British Architects. London, Dryden Press, J. Davy and sons, 1885-86. Deux broch. in-4°.

Ces deux études sont extraites des Mémoires (*Transactions*) de l'Institut des architectes de la Grande-Bretagne, dont M. A. Graham est un des membres les plus distingués. Comme le titre l'indique, elles s'appliquent aux antiquités romaines du nord de l'Afrique, spécialement en Algérie et en Tunisie. C'est une revue rapide et brillante des principales localités qui recèlent des monuments ou des pierres à inscriptions. En passant, M. A. Graham relève quelques spécimens, qui lui paraissent les plus remarquables ou les moins connus, et les décrit par la parole et par le dessin avec l'éclat d'un littérateur, l'intelligence d'un savant et l'exactitude d'un architecte. Je citerai la grande mosaïque d'Oued-Atmenia, d'après la lithographie en couleurs publiée par la Société archéologique de Constantine ; le prétoire de Lambessa, l'ancienne Lambœsis ; les arcs de triomphe de Timegad, autrefois Thamergas, et de Tebessa ou Theveste, dont M. Graham offre d'excellentes restaurations ; les ruines de l'aqueduc de Carthage ; l'amphithéâtre d'El-Djem, autrefois Thysdrus ; le temple de Dougga ou Thugga ; une restauration d'un groupe de trois petits temples à Sbeitla, l'ancienne Sufetula, un arc de triomphe dans la même localité, etc., etc.

Partout les réminiscences historiques animent les descriptions que nous offre M. A. Graham. Ce n'est pas seulement un spécialiste amoureux de son art, qui en recherche dans l'antiquité les manifestations ou les modèles; c'est un érudit initié à l'intimité même de la vie antique, à qui tout est familier chez les Grecs et chez les Latins, et qui possède au plus haut degré le sens historique, sans lequel l'érudition est comparable aux ossements épars d'un squelette démonté.

Sa vision si nette de l'antiquité ne le rend point aveugle aux choses de son temps ; au contraire. Il

sème ses pages d'anecdotes contemporaines qui n'ont rien de banal. On me permettra de lui en emprunter deux. Le maréchal de Saint-Arnaud, conduisant ses troupes dans les défilés de l'Aurès et voyant le désert s'étendre au-dessous de lui, s'écria dans un moment d'enthousiasme : « Nous pouvons nous flatter d'être les premiers soldats qui traversent cette région ! » Il ne se doutait guère que, non loin du lieu même où il prononçait ces paroles, se trouvait gravée sur un roc impérissable une inscription rappelant que la sixième légion romaine avait fait la même route sous le commandement d'Antonin. Plus loin, il cite le maréchal Randon qui, dans son expédition de 1837, chaque fois que ses régiments souffraient de la soif, s'informait auprès des Arabes s'il n'y avait pas des ruines romaines aux environs, sûr qu'il était d'y trouver de l'eau. C'est ainsi que M. Graham sait rendre agréables et intéressantes pour les plus profanes des études qui semblent n'avoir de charmes que pour les initiés.

Il ne faudrait pas le ranger, d'après cela, parmi ces vulgarisateurs qui ne s'adressent à la foule que parce qu'ils n'ont rien à dire aux savants. Ce serait une grossière erreur. La théorie et la pratique de son art font l'objet de ses constantes recherches, et il ne dédaigne rien de ce qui peut ajouter aux connaissances techniques sur lesquelles cet art est fondé. Je n'en veux qu'un exemple. Il a retrouvé le secret de la composition du mortier si dur qu'employaient les Romains et qu'emploient encore les Arabes dans la construction de leurs arches, de leurs terrasses, de leurs citernes. Il consiste en une partie de sable, deux parties de cendre de bois et trois parties de chaux. Quand ces trois matières sont bien incorporées, on bat le mélange pendant trois jours et trois nuits, avec des maillets de bois, en l'arrosant d'un peu d'eau, et en y ajoutant de temps en temps un peu d'huile, jusqu'à ce que le tout ait acquis la consistance voulue. Il note encore que les Arabes suivent aussi la méthode des Romains pour luter les joints des tuyaux. Ils battent ensemble de l'étoupe, de la chaux et de l'huile. Cette composition devint bientôt aussi dure que la pierre et est imperméable à l'eau.

Je ne ferais pas mon métier jusqu'au bout si je ne finissais par une critique. M. A. Graham, qui est si bien au courant de notre langue et de nos mœurs, veut-il me permettre de lui faire remarquer que nous n'avons pas en Afrique un *bureau arabe*, mais bien des bureaux arabes, chargés, chacun dans sa circonscription, de la répartition et du recouvrement des impôts chez les indigènes, de la police et du commandement militaire des *goums*.

La Russie sous les tzars, par Stepniak. Paris, Nouvelle Librairie parisienne, 1787. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Il y a quelque temps j'avais à rendre compte ici d'un livre intitulé : *la Russie souterraine*, signé du même pseudonyme. Celui-ci, nous apprend l'éditeur, a été déjà publié en Angleterre, et il y a eu plus de cinquante éditions. Je lui souhaite la même chance en France, où il mérite d'autant plus d'être lu et médité que rien de ce qui touche à la Russie ne saurait nous être indifférent. Les politiques de l'heure présente pourront même reprocher aux publications de ce genre leur hostilité contre un gouvernement que nous voudrions ami du nôtre. Mais ce sont là questions que nous n'avons pas à toucher, et, après tout, si toute vérité n'est pas, en tout moment, bonne à dire, elle ne peut guère, une fois semée dans les esprits, qu'y germer vigoureusement et y porter de bons fruits. En tout cas, l'ouvrage de Stepniak est de nature à augmenter notre sympathie pour le peuple russe, et lorsque les peuples s'entendent et s'attirent, l'accord se fait tôt ou tard entre les gouvernements. Dans une introduction érudite, l'auteur raconte l'évolution qui a fait, des vieilles républiques russes, une autocratie illimitée. Les détails qu'il nous donne sur la constitution du *vetche* et sur son fonctionnement seront nouveaux pour bien des lecteurs. Puis, en traits rapides, il esquisse la vie du citoyen russe, traqué par la police ombrageuse, incarcéré, déporté, relégué par simple décision administrative ; il reproduit les péripéties de la croisade gouvernementale contre la science libre et la pensée indépendante, la désorganisation des Universités, l'écrasement de la presse par la censure préventive et répressive. Il termine en montrant pourquoi nulle réforme sérieuse ne peut être espérée de l'initiative des tzars, et dénonce M. de Bismarck comme le plus grand obstacle à l'introduction de la liberté de son pays. « La Russie, dit-il, serait trop forte pour lui si elle était libre. Et le Prince de Fer fait tout ce qu'il peut pour empêcher la liberté de passer la frontière russe... La Russie d'aujourd'hui n'est qu'un Caliban, un esclave sauvage et difforme, que le Prospero prussien avec ses trois cheveux sur la tête peut employer à n'importe quelle besogne vile. Et avec un pareil esclave à la chaîne, que ne risque point ce Prospero ? Tant que la Russie restera ce qu'elle est, il sera le dictateur et l'arbitre de l'Europe ; le militarisme prussien, qui est le fléau de l'Europe civilisée, ne connaîtra point de frein. Aussi tous ceux qui sont pour le progrès, la paix et l'humanité doivent-ils se joindre à la croisade morale contre le despotisme russe. »

Quoi que vaille cette conclusion, et tout esprit de parti mis de côté, Stepniak a écrit une étude consciencieuse et solide sur un pays dont, il y a quelques années, on ne connaissait encore que les surfaces, et dans l'intimité duquel il nous importe de pénétrer.

B.-H. G.

Les Œuvres et les Hommes, *sensations d'histoire*, par J. Barbey d'Aurevilly. Un vol. in-8°. 1887. L. Frinzine, éditeur.

Ce volume, le huitième, clôt la première série des *Œuvres et des Hommes*, et déjà l'auteur annonce non seulement de nouveaux volumes, mais des séries nouvelles. Nous avons indiqué l'ordre selon lequel les matières sont groupées en chacune de ces der-

nières, dans notre compte rendu récent du précédent volume : *Sensations d'art;* nous n'avons pas à y revenir. M. Barbey d'Aurevilly a, cette fois, ajouté la curiosité d'une préface à la curiosité que le livre, sans ce luxe, ne pouvait déjà manquer d'inspirer au public lettré. — Cette préface, d'ailleurs de peu d'étendue, deux motifs ont déterminé l'auteur à l'écrire. Il voulait d'abord revendiquer l'honneur d'avoir le premier « introduit dans la critique littéraire cet esprit catholique dont on sent, dans tout ce qu'il écrit, la présence », puis expliquer pourquoi les deux derniers volumes de cette première série portent également, dans leur titre, le mot de *Sensations*, car l'on pourrait « retourner contre l'auteur de ce volume le mot imprudent de *Sensations* et en faire un mot inconséquent et terrible ». Il se demande si, « pour des *chicaniers* de logique », ce mot dangereux ne comprendra pas « le spiritualisme transcendant et religieux de ses doctrines et de sa foi ». Nous abandonnons le critique à ses doutes. Il nous suffit que finalement il l'ait adopté, ce titre si terrible, *Sensations d'histoire*, car je n'en vois pas vraiment qui rende d'une façon plus exacte l'impression que nous a laissée la lecture du volume. C'est bien en vérité une suite de sensations, comme une succession de contacts des sens avec les objets extérieurs, avec les faits et les personnages historiques des époques diverses où M. B. d'Aurevilly nous transporte et, par la magie de son art, replacés dans leur milieu moral, si puissamment restitué qu'il revêt toutes les apparences de la vie en l'intensité du milieu réel. Et que l'on ne dise pas que l'histoire est une forme de littérature sévère ! Qu'il est passionnant, au contraire, ce livre ! L'oserais-je, je dirais « amusant ». Avec quelle verve de redressement l'historien ici se jette dans le temps et de quelles fougueuses enjambées il parcourt les histoires, y va saisir les grands calomniés de l'histoire, les tire des gémonies, les ramène sur le devant de la scène, refait à nouveau leur procès et triomphalement les rend à l'apothéose ! Je dis bien l'historien, aujourd'hui, et non plus le critique. Tous ces jugements nouveaux, c'est au jour le jour, il est vrai, qu'ils parurent en quelque journal et motivés dans leur ordre par le hasard de la publication en librairie de quelque ouvrage spécial. Mais l'ouvrage n'est là qu'un prétexte, un titre. Plaignons, en passant, l'auteur infortuné qui envoie son livre au critique. Il fournit simplement le tremplin sur lequel M. Barbey d'Aurevilly s'élance pour rebondir dans le sujet donné. C'est Louis XI, Louis XIII, Richelieu, la Saint-Barthélemy, Henri IV, le cardinal de Retz, La Vallière, le cardinal Dubois, Napoléon, le comte de Chambord pour l'histoire de France ; Jacques II, Catherine d'Aragon, Élisabeth, Henriette de France, William Pitt pour celle d'Angleterre; Savonarole, Jules II, Grégoire VII pour celle de la papauté, etc., etc. — M. Barbey d'Aurevilly n'est point de ces hommes qui se méprennent sur le sens de leur propre action. « Jusque-là il avait jugé les historiens et leurs idées ; mais cette fois-ci il est devenu historien lui-même. Il a jugé à sa manière les hommes historiques que les autres historiens avaient jugés à la leur. Presque partout il a condamné ce qu'ils ont absous et absous ce qu'ils ont condamné, et c'est ainsi que de la critique il a pénétré jusqu'à l'histoire, si quelque jour il l'écrivait. » De qui sont ces lignes où l'intention et la portée des *Sensations d'histoire* sont si nettement exposées ? Elles sont signées des initiales J. B. d'A. au-dessous desquelles nous n'avons plus qu'à placer modestement les nôtres.

E. C.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Les Légendes du Livre, par F. Fertiault. Un vol in-8° de xviii-221 pages. — Paris, Alphonse Lemerre, 1886. — Prix : 6 francs.

Bien qu'il s'agisse ici d'un volume de vers, on ne doit pas être surpris de le voir figurer sous la rubrique habituellement consacrée aux productions bibliographiques; l'œuvre nouvelle de M. F. Fertiault se rattache en effet à cette catégorie d'ouvrages par le plus étroit des liens, par l'amour profond du livre. La simple prose ne suffisait pas à notre auteur pour célébrer assez dignement, à son gré, l'objet de sa prédilection; la langue poétique seule lui a paru capable de bien rendre les sentiments complexes que lui inspire la bibliophilie, cette passion par excellence des honnêtes gens. Il n'est pas le premier, du reste, qui ait songé à chanter en vers spirituels les charmes si divers des bons et beaux livres; bien d'autres l'ont fait avant lui, comme l'attestent maintes jolies pièces, malheureusement éparses, et dès lors oubliées, en vingt recueils spéciaux, productions légères et aimables qu'il serait, pour notre plus grande joie, aussi intéressant que profitable de recueillir en un curieux volume. On peut dire toutefois que, jusqu'à présent, aucun des poètes-bibliophiles ne s'est montré plus fécond, plus habile et surtout plus sincèrement épris de son sujet que ce délicat écrivain.

Il y a dix ans à peine, M. Fertiault, on s'en souvient, nous offrait sous ce titre : *les Amoureux du Livre* (in-8°, chez Claudin), un premier recueil de poésies bibliophilesques, délicieusement illustrées à l'eau-forte. Dans cette œuvre qui fut justement ap-

préciée, il avait principalement en vue l'éloge de sa passion favorite, et il décrivait, en d'élégants sonnets, les joies et les mécomptes, les labeurs et les beautés, voire même les grandeurs de la bibliophilie; — dans le volume qu'il vient de nous donner, nous trouvons une variété plus grande encore, qui témoigne à la fois de la facilité de sa verve et de la fertilité de son esprit. — Ainsi que le fait pressentir le titre qu'il a choisi, son nouvel ouvrage complète le précédent et s'en distingue par son caractère quasi-anecdotique : ce sont des récits plus ou moins connus, des faits piquants, des mots célèbres, le tout, bien entendu, ayant trait aux livres que M. Fertiault s'est plu à rajeunir ou à ressusciter, en les condensant, toujours avec humour et souvent avec beaucoup de bonheur, sous la forme séduisante autant que difficile du sonnet.

Ces *Légendes du Livre,* divisées en cinq parties et comprenant plus de trois cent cinquante pièces, embrassent tous les genres et pourront plaire à tous les goûts. Suivant les préceptes fameux, l'auteur sait « joindre l'agréable à l'utile », aussi bien que « passer du grave au doux, du plaisant au sévère »; l'historiette joyeuse y côtoie l'anecdote instructive; la fine épigramme y succède aux pensées émouvantes. Comme il n'est rien de tel que les citations pour être à même de juger une œuvre, nous nous permettrons de reproduire, à titre de spécimens, les quatre sonnets suivants, pris au hasard d'ailleurs, qui nous semblent bien caractériser les différentes manières du poète.

Voici d'abord, pour le genre plaisant, une anecdote assez connue, il est vrai, mais qui n'a jamais été, que nous sachions, plus lestement contée.

Une Décaméronne.

Sans scrupule qui la tracasse,
Une bonne vieille lisait,
Et le texte où son œil puisait
C'était,.. les Contes de Boccace!

La lecture était efficace;
Son simple esprit s'y reposait.
Charmée, elle se complaisait
A ce récit vif et... cocasse.

On tente alors de l'avertir,
On s'empresse de la sortir
De ce plus singulier des leurres...

« Plût à Dieu », dit sur le moment
La lectrice naïvement,
« Que ce fût là lire ses Heures! »

Pour l'épigramme, voici une petite pièce où l'auteur raille agréablement l'excès de la manie qui lui est si chère :

Toujours au delà!

Devant ses piles opulentes,
Triste, rêveur, presque hagard,
Il promène, en ses poses lentes,
Un mélancolique regard.

Plus d'ivresses mirobolantes,
Pour l'or, le tabis, le brocart;
Corps glacé, paupières brûlantes,
Il reste immobile, à l'écart.

D'où vient qu'à ce point il est morne?
Voit-il au vélin une corne?
La mite y prend-elle un repas?

Non; mais un spectacle l'obsède :
Las des beaux livres qu'il possède,
Il songe... à tous ceux qu'il n'a pas!

Plus sérieux et non moins juste est ce portrait du bibliophile passionné :

Loin des bruits de la rue il a fermé sa porte,
Ayant bien défendu qu'on le dérange. Épris
D'une trouvaille, heureux de tout ce qu'il apporte,
Calme, il veut savourer ces moments attendris.

Parfois sa joie est lourde, et, pour qu'il la supporte,
Il lui faut sa retraite où meurent tous les cris....
Tenez, voilà déjà que son œil se transporte,
Dévorant le vélin roux de ses manuscrits.

Des livres! Ses deux mains caressent la rangée :
Veau clair, maroquin rouge à nervure frangée,
Emplettes de haut prix qu'il contemple en vainqueur.

Oh! c'est avec amour et feu qu'il s'abandonne;
Il les embrasserait. Chers tomes! Il leur donne
Tout ce qui reste encor de vif en son vieux cœur!

Enfin, dans un genre plus grave et plus tendre, il nous décrit ainsi la douleur d'un bibliophile célèbre, M. Yéméniz, pleurant la mort de sa femme :

Elle avait partagé, compagne intelligente,
Les goûts et les travaux, bonheurs de son mari;
Même elle avait, s'aidant d'une humeur obligeante,
A cent trésors trouvés ouvert le riche abri.

Mais voilà que la mort, toujours trop diligente,
Vise le front songeur de l'épouse. .. Quel cri!
Dans le cœur du vieux Grec c'est l'affreux glas qui chante.
Sous sa douleur broyé, *non vult consolari :*

« Depuis que j'ai perdu ma femme bien-aimée,
Je ne suis plus entré dans sa chambre fermée,
Et de mes gais rayons j'ai fait de noirs linceuls....

« Qu'on vende!... » Et tout se jette aux offres inciviles.
Qui dira maintenant que les bibliophiles
N'ont, ici-bas, d'amour que pour leurs livres seuls?

Il serait facile, on le pense, de multiplier ces citations; mais celles qui précèdent suffisent à faire connaître et apprécier la nature de ce volume, aussi instructif par son contenu qu'attrayant par sa forme, et que les bibliophiles seront heureux de joindre aux *Amoureux du Livre*, dont il forme l'indispensable complément. Est-il besoin de dire que les *Légendes du Livre* se terminent par une longue série de notes fort curieuses qui ne sont pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage? Ceux qui connaissent M. Fertiault eussent été surpris de ne les point trouver, car

ils savent que, chez lui, le poète aimable est doublé d'un érudit. Il serait superflu, du reste, de rien ajouter à ce rapide aperçu sur cette nouvelle production du bibliophile délicat et de l'écrivain de talent que le regretté Prosper Blanchemain portraiturait judicieusement jadis en ces vers spirituels :

> Alde le fait pâmer. Elzevier le rend ivre!
> Mais, s'il sait dénicher, il sait écrire un livre,
> Et ses vers délicats honorent le vélin.
>
> Aussi pour son esprit est-ce une double fête,
> Lorsqu'il rentre au logis, bourse vide et cœur plein,
> Un bouquin sous le bras, un sonnet dans la tête!

Bibliographie de la France.

En réunissant ici les comptes rendus de trois ouvrages dont les sujets diffèrent, mais dont l'objet est identique, nous avons pour but d'appeler de nouveau l'attention du public lettré sur l'œuvre bibliographique qui se poursuit si activement et si heureusement chez nous, et dont nous avons, à maintes reprises, signalé dans cette Revue la nécessité impérieuse et l'incontestable utilité. Depuis une vingtaine d'années, on le sait, de patients et laborieux érudits se sont successivement imposé la rude tâche de défricher, si l'on peut dire ainsi, quelque coin du vaste champ de notre bibliographie nationale, qui contient encore bien des parties inexplorées, et de contribuer ainsi à l'érection d'un immense monument historique et littéraire sans équivalent dans les autres pays. Déjà plus de cent trente de nos villes, arrondissements, départements ou provinces, ont fait l'objet de monographies, toutes instructives, quoique plus ou moins étendues, qui représentent une portion considérable du territoire français. Ces résultats acquis doivent être un puissant stimulant pour continuer l'œuvre entreprise et pour arriver à établir l'inventaire général de toutes nos richesses intellectuelles. Mais il faut se hâter, la tâche devenant plus difficile à mesure que les années s'écoulent; peu à peu, mais constamment, disparaissent des livres uniques, des documents précieux dont il ne reste plus de traces. Que de trésors sont désormais perdus pour nous, qui ne fussent point restés ignorés à jamais, si le goût et l'amour des travaux bibliographiques eussent régné jadis, avant les désastres d'il y a cent ans! A l'œuvre donc! comme dit très bien un des auteurs dont nous allons parler. Que dans chaque province les chercheurs les plus actifs se mettent en campagne bien lestés de persévérance et de courage, et la fin du XIX[e] siècle pourra voir se réaliser un des rêves du bibliophile, « la Bibliographie générale de la patrie française ».

Examinons rapidement les trois contributions nouvelles apportées à cette œuvre si désirable.

Bibliographie générale de l'Agenais et des parties du Condomois et du Bazadais incorporées dans le département de Lot-et-Garonne. — Répertoire alphabétique de tous les livres, brochures, journaux, etc., dus à des auteurs de la région, imprimés dans ce pays ou l'intéressant directement, avec des notes littéraires et biographiques, par *Jules Andrieu*, de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen, tome I[er], A-K, Paris, Alphonse Picard, 82, rue Bonaparte, et Agen, J. Michel et Médan, 16, rue du Pont-de-Garonne, 1886. — Gr. in-8 de xv-396 pages à 2 colonnes. Tiré en tout à 325 exemplaires numérotés; 15 francs.

Parmi les nombreuses bibliographies régionales que nous possédons déjà, il en est peu qui présentent, par leur caractère général et en quelque sorte encyclopédique, plus d'intérêt et d'utilité que la belle étude de M. Jules Andrieu. Il appartenait du reste au savant auteur de l'*Histoire de l'Imprimerie en Agenais depuis l'origine jusqu'à nos jours* (Paris et Agen, mêmes éditeurs, 1886, gr. in-8 de 172 pages), et de tant d'autres curieuses monographies sur son pays natal, d'aborder ce nouveau labeur sur une région injustement méconnue jusqu'à présent, et qui cependant a fourni aux diverses branches de la littérature, de l'art et de la science, des écrivains distingués et des esprits éminents, dont le nombre est fait pour surprendre même les érudits les plus versés en histoire littéraire. Nous n'entreprendrons pas, faute de temps et d'espace, de faire de ce bel ouvrage l'analyse développée qu'il mériterait; son long titre, reproduit exactement ci-dessus, en fait d'ailleurs assez connaître la méthode et le contenu. Toutefois, il convient de faire à son sujet quelques remarques qui mettront mieux à même d'apprécier la valeur et l'importance de cette excellente production.

Il est, en premier lieu, un point sur lequel il faut particulièrement insister : c'est l'attrait réel que M. Jules Andrieu a su donner à son ouvrage en ne se bornant pas à faire de la bibliographie pure, c'est-à-dire une œuvre assurément utile, mais toujours assez aride. Partout où il convenait de le faire, il a encadré ses articles bibliographiques proprement dits de notes biographiques et littéraires qui sont, pour la plupart, des modèles d'exactitude et de précision. Grâce au surcroît de peine qu'il a pris pour rédiger ces notices claires et substantielles, il rend d'inappréciables services à ses lecteurs, dispensés ainsi de laborieuses recherches en cent recueils divers pour être renseignés sur le temps et le lieu où vécurent les auteurs figurant en ce répertoire, sur les principales circonstances de leur vie ou sur certaines particularités de leur caractère, en un mot, sur tout ce qu'il faut savoir pour être édifié sur l'ensemble de leur œuvre. On imagine aisément quelles pertes de temps souvent considérables cette façon de procéder épargnera aux curieux et surtout aux travailleurs.

Un second point à noter, c'est l'intelligente manière de voir avec laquelle M. J. Andrieu a choisi et rassemble le « personnel » de sa bibliographie : il n'a pas voulu, comme l'ont fait certains écrivains aux vues plus étroites, n'admettre que les Agenais de naissance, évinçant ainsi des auteurs que cette région peut, à bon droit, revendiquer comme siens. « J'ai admis indistinctement comme Agenais, dit-il (page XI), les auteurs nés dans ce pays, quelle que fût

d'ailleurs leur origine. J'ai, en outre, inscrit en la même qualité les écrivains nés hors de France de parents agenais (Bitaubé, Capo de Feuillide, Germain Casse, etc.). Enfin, j'ai cru devoir adopter les noms de ceux qui, nés par aventure en d'autres lieux, mais appartenant à des familles exclusivement agenaises, ont eux-mêmes considéré leur pays d'origine comme leur véritable berceau (Belzunce, Caussade, Du Molin, etc.). — Les auteurs placés en dehors de ces conditions, quelque long séjour qu'ils aient pu faire en Agenais, ont été rigoureusement écartés quand ils n'ont rien produit qui nous concerne comme impression ou comme sujet. Des règles moins sévères m'auraient conduit à cataloguer une foule de noms étrangers; l'admission abusive de ces noms qu'ont le droit de revendiquer d'autres provinces eût fait perdre à la *Bibliographie de l'Agenais* le meilleur et le plus intéressant de ses modestes mérites. » N'en déplaise à M. J. Andrieu, nous ne sommes pas d'accord avec lui sur les « modestes mérites » de son œuvre; nous nous plaisons à répéter, au contraire, qu'elle nous paraît en tous points excellente et nous ne saurions trop la citer comme un modèle à suivre aux futurs bibliographes de celles de nos provinces qui n'ont pas encore fait l'objet d'un travail analogue.

Enfin, parmi les multiples et réels mérites qui distinguent cette remarquable étude, nous nous contenterons d'en signaler deux autres encore : c'est d'abord la sagacité avec laquelle il a dévoilé presque tous les anonymes et pseudonymes qu'il a rencontrés, puis le soin qu'il a pris de grouper sous certaines rubriques (bibliothèques, coutumes, géographie, journaux, etc.), des indications d'ensemble offrant par leur réunion un sérieux intérêt et constituant des espèces de petites monographies spéciales fort utiles.

Nous n'insisterons pas davantage, quant à présent, sur ce bon et beau livre, dont nous aurons à parler encore, le second volume étant déjà sous presse et devant paraître dans le courant de cette année. Espérons que l'imprimeur ne nous le fera pas trop attendre et souhaitons que l'auteur n'ait pas à regretter de l'avoir fait tirer à trop peu d'exemplaires, eu égard au nombre des bibliophiles, des travailleurs et des lettrés qui seraient heureux de l'acquérir.

Nouvelle biographie normande, par Mme N.-N. Oursel. Tome II. L.-Z. Paris, Alphonse Picard, 1886. Grand in-8° de IV-586 pages à 2 colonnes. Les deux volumes : 30 francs.

En signalant, au mois d'août dernier, l'apparition de son premier volume, nous avons dit quelle estime mérite cette intéressante publication. Il est superflu dès lors de revenir sur la description de l'ouvrage et sur le plan adopté par Mme N.-N. Oursel ; il suffira de répéter, cette deuxième partie étant digne à tous les points de vue de la première, que ce travail est appelé à rendre les plus utiles services, non seulement à ceux qu'intéresse spécialement la Normandie, mais encore à tous ceux qui s'occupent à divers titres d'histoire littéraire. Il convient aussi de faire savoir que son infatigable auteur, qui n'a rien négligé pourtant et ne s'est épargné aucune peine pour nous donner un répertoire aussi complet que possible, veut nous donner une œuvre plus irréprochable encore. En effet, Mme Oursel se propose d'amener son livre au plus près de la perfection (en pareille matière, la perfection absolue n'existe pas), en publiant très prochainement un supplément important, dans lequel seront réunies toutes les additions et rectifications nécessaires aux deux volumes. Là prendront place un certain nombre de notices nouvelles concernant des Normands jusqu'alors ignorés de l'auteur, et dont ses recherches personnelles ou d'obligeantes communications lui ont révélé l'existence. — Qu'on ne se presse donc pas de faire relier les deux parties de cet ouvrage qui comble déjà bien des lacunes et qui formera, sans faire double emploi d'ailleurs, l'indispensable et meilleur complément que l'on puisse désirer à l'excellent *Manuel du bibliographe normand* de M. Édouard Frère.

A ce sujet, il y a lieu de faire ici une observation qui s'applique aussi bien au livre de M. Jules Andrieu qu'à celui dont il sera question plus loin : c'est la tendance marquée de la bibliographie moderne à s'aider de l'étude de la biographie, et, par réciprocité, celle des biographes contemporains à emprunter aux bibliographes de précieux éléments d'instruction. Ainsi, MM. J. Andrieu et P. Lacombe ont donné à leurs productions le titre de *Bibliographie*, Mme N.-N. Oursel donne à la sienne celui de *Biographie ;* or, en réalité, ces trois ouvrages participent autant de l'une que de l'autre étude; dans chacune d'elles, le point de départ seul diffère ; tous aboutissent au même résultat : *la bio-bibliographie.* — Rien de plus louable, de meilleur ni de plus digne d'encouragement que ce procédé de travail dont on comprend assez les multiples avantages pour qu'il ne soit pas besoin de les développer en détails. Certes, cette méthode n'est pas entièrement nouvelle et déjà certains auteurs l'ont employée; mais elle tend à se généraliser chaque jour davantage et l'on ne peut que s'en applaudir. C'est grâce à elle que la bibliographie pure, qui ne doit pas cesser d'être une science exacte, perdra un peu de son aridité inévitable en gagnant un surcroît d'importance et d'attrait; c'est surtout pour les *Bibliographies régionales*, dont nous souhaitons si fort ce développement, qu'il faut en préconiser l'usage.

Bibliographie parisienne. — *Tableaux de mœurs* (1600-1880), par Paul Lacombe, Parisien ; avec une préface par M. Jules Cousin, conservateur de la Bibliothèque et du Musée historique de la ville de Paris. Paris, P. Rouquette, 1887. Grand in-8° de XX-249 pages à 2 colonnes. Tirage sur papier de luxe à 500 exemplaires numérotés. — Prix : 25 francs.

Sans amoindrir aucunement la valeur des productions qui précèdent, il est permis de dire que celle de M. Paul Lacombe paraît devoir l'emporter en suc-

cès sur elles, non par la mise en œuvre des matériaux également remarquable dans toutes trois, mais par la nature même du sujet choisi. Ce n'est plus une ample monographie s'adressant à un public forcément restreint qu'il nous offre, c'est une étude qui convient à tous et dont l'objet doit indifféremment captiver l'attention de toutes les classes de lecteurs et d'observateurs ; il n'est plus question de telle ou telle province éloignée que ses enfants seuls avec les lettrés seront curieux de bien connaître, — il s'agit de Paris, de la grande capitale qui appartient à tous et dont les richesses intellectuelles, dues autant aux esprits cultivés de toute la France qu'aux Parisiens d'origine, sont le patrimoine commun de toute la nation. — Ce n'est pas, toutefois, la *Bibliographie générale de Paris* que nous présente l'érudit et consciencieux auteur ; un tel labeur excède les forces d'un seul homme, et, au dire même du savant M. Jules Cousin, dont on connaît l'autorité en l'espèce, est à peu près impossible à accomplir. Mieux que personne, en effet, l'éminent bibliothécaire de l'hôtel Carnavalet sait à quoi s'en tenir sur les difficultés d'une telle entreprise. C'est lui qui, à la suite des événements qui ont anéanti, en 1871, l'ancienne bibliothèque de la ville de Paris, riche de plus de 100,000 volumes, a accepté la lourde tâche d'en former une nouvelle réduite à la spécialité « parisienne » rigoureuse. Déjà il a réuni près de 25,000 articles qui fourniront les éléments de la *Bibliographie générale de Paris* ; il en a fait dresser l'inventaire et a rédigé un plan de catalogue (12 parties et 160 divisions) qui, par sa méthode et sa clarté, peut être regardé comme le chef-d'œuvre du genre. Mais avant que nous possédions cet immense travail d'ensemble, il s'écoulera sans doute bien du temps encore ; aussi faut-il considérer comme une bonne fortune inappréciable les études partielles, entreprises, avec autant de savoir que de courageuse patience, par de trop modestes érudits. L'une des plus instructives et des plus intéressantes est sans conteste celle de M. Paul Lacombe, étroitement limitée pourtant à quelques objets très spéciaux. Mais aussi que de variété, d'attrait et de charme dans ces objets : la vie commune, l'esprit et les mœurs des Parisiens depuis trois siècles ! Quelle riche mine à exploiter, que de renseignements à découvrir, que de trouvailles à faire dans ce travail qui correspond à douze sections seulement (74 à 76, 81 à 85, 102 à 105) du plan du catalogue général si ingénieusement dressé par M. Jules Cousin !

Pour bien faire connaître la nature et la valeur de la bibliographie de M. P. Lacombe, vingt pages de cette revue ne nous suffiraient pas ; il faut donc nous résigner à en indiquer sèchement les objets principaux ; ce sont, par exemple, non seulement les tableaux de Paris proprement dits, mais encore les études de mœurs particulières et spéciales, — les cercles, clubs et sociétés joyeuses, — les facéties et singularités, — les romans de mœurs parisiens et les poésies satiriques, — les spectacles divers et curiosités, — les bals, les jardins et les concerts, — le jeu et les joueurs, — enfin le monde galant, sujet fécond, maintes fois traité, on pourrait dire inépuisable, mais sur lequel l'auteur, par un sentiment de réserve qui l'honore, s'est montré volontairement très sobre, laissant aux « amateurs » le soin de rechercher les quelques médiocres et licencieuses productions qu'il n'a pas cru devoir admettre, dans la Bibliographie érotique du comte d'I.

Malgré ces éliminations voulues, l'œuvre de notre auteur ne laisse pas d'être considérable encore, car ses persévérantes investigations ne lui ont pas fourni moins de 1,300 articles, dont plusieurs, embrassant toute une série d'ouvrages analogues, constituent à eux seuls de petites monographies fort curieuses ; tels sont, pour en citer quelques-uns au hasard, *les Hermites, les Bibliothèques pour rire, les Petits Paris, les Physiologies, les Physionomies, les Cent et un*, etc., etc.

Il semble de prime abord que 1,300 articles ne puissent fournir la matière d'un aussi fort volume ; ce serait parfaitement vrai si l'auteur s'était borné à faire œuvre de catalogographe, s'il s'était contenté de transcrire des titres, de décrire des formats et des millésimes, de signaler des variantes d'éditions et de relever, en un mot, toutes ces indications matérielles, très nécessaires, mais peu attrayantes, qui ne sont en quelque sorte que le squelette d'une étude bibliographique. Mais ce n'est pas à cette tâche ingrate autant qu'estimable qu'il a limité son effort ; c'est à une œuvre plus élevée qu'il a consacré ses soins, et c'est par là qu'il nous a donné la mesure de son savoir, de sa conscience et de son goût. Bien loin de suivre les traditions déplorables des pseudo-bibliographes qui ne savent que compiler sans discernement, sans critique et sans souci de propager des erreurs, il s'est rigoureusement astreint à ne décrire aucun ouvrage qu'il n'eût tenu et bien vu, tant à l'hôtel Carnavalet et à la Bibliothèque nationale que dans sa riche collection particulière. Il a fait mieux encore, car, ayant lu, ou du moins sérieusement examiné tous les écrits qu'il cite, il les a ornés, pour la plupart, de notices excellentes, où il analyse le livre, donne d'intéressants détails sur son auteur, résume les tables de matières, mettant toujours le doigt juste aux bons endroits pour signaler un fait ignoré ou piquant, ou révéler une particularité importante ou curieuse.

On comprend qu'exécutée dans de telles conditions, l'étude, très limitée en apparence, de M. P. Lacombe ait pu atteindre un pareil développement. Il n'eût tenu qu'à lui sans doute de la rendre plus volumineuse encore par des citations ou des extraits ; mais il a su se borner et a préféré, ayant dit tout ce qui était utile, laisser quelque chose à faire à ceux-là seulement qui auraient besoin d'en savoir davantage.

Presque tous les genres littéraires sont représentés dans cette excellente bibliographie, ainsi que la plupart des langues de l'Europe ; bien des étrangers, en effet, se sont occupés de la grande ville, et ce n'est ni le moindre labeur ni le moindre mérite de M. P. La-

combe de nous avoir mis à même de connaître, grâce à ses instructives analyses, la teneur et l'esprit d'ouvrages généralement rares en France, composés en des langues qui nous sont trop peu familières, et qui, voyages humoristiques ou souvenirs curieux, mémoires élogieux ou mordants libelles, échapperaient à beaucoup d'entre nous.

L'ordre chronologique est celui qu'a dû adopter l'auteur; c'était le seul logique du reste et toute autre méthode de classification eût amené de la confusion dans son ouvrage. Ce classement d'ailleurs apporte un nouvel attrait en déterminant parfois, dans la suite des articles, de bizarres rapprochements et de curieux contrastes. Il est à peine besoin de dire qu'une excellente table alphabétique des auteurs et des ouvrages anonymes permet au lecteur de se guider dans ses recherches à travers ces productions si variées. Nous prendrons la liberté d'ajouter que l'ouvrage eût eu plus de valeur encore si l'on y avait joint un *index* général de tous les noms, faits et choses cités dans les colonnes de ce précieux travail.

Telle est, bien sommairement, *la Bibliographie parisienne* partielle que nous offre M. Paul Lacombe; s'il n'y avait quelque prétention à vouloir en faire l'éloge après les choses méritées et flatteuses qu'en a dites M. Jules Cousin dans sa spirituelle préface, nous n'hésiterions pas à déclarer que c'est un des plus beaux travaux bibliographiques parus dans ces derniers temps.

PHIL. MIN

BEAUX-ARTS

Les Maîtres italiens au service de la maison d'Autriche : Leone Leoni, *sculpteur de Charles-Quint*, et **Pompeo Leoni,** *sculpteur de Philippe II*, par EUGÈNE PLON. Un vol. grand in-4° jésus enrichi de 7 eaux-fortes et 15 dessins de Paul Le Rat, 18 héliogravures de Dujardin, 16 héliotypies de A. Quinsac, et 3 fac-similés d'autographes. Paris, 1887. Librairie Plon.

Un auteur, — à qui déjà l'histoire de l'art est redevable d'une importante monographie du célèbre orfèvre, médailleur, sculpteur et hâbleur Benvenuto Cellini, ainsi que des biographies des statuaires danois Thorvaldsen et V. Bissen, — M. Eugène Plon, vient de rendre à cette histoire un service nouveau et plus précieux encore, par la publication de l'ouvrage dont le titre figure au-dessus de ces lignes. En son beau travail sur l'orfèvre italien, s'il a réussi avec sa patiente et pénétrante sagacité à redresser en bien des points comme à compléter les détails connus de la vie et le catalogue de l'œuvre de l'artiste aventurier, M. Plon cependant ne pouvait espérer de modifier très profondément l'opinion, ni sur l'homme ni sur l'artiste; il se mouvait alors sur un terrain battu, familier à chacun, et popularisé par la légende des propres *Mémoires* de Cellini. L'intérêt vraiment neuf et grand des recherches de l'auteur au sujet des Leoni, c'est qu'elles ramènent l'attention sur deux sculpteurs, qui, pour n'appartenir peut-être pas au rang des Olympiens de l'art statuaire, n'en furent pas moins des artistes, des maîtres d'un talent multiple, original et rare. Or, à part quelques érudits, qui connaît aujourd'hui, en France, le nom de *Leone Leoni* autrement que par le titre d'un roman, œuvre de jeunesse de Georges Sand? Les renommées ont leur destin, comme les livres, et parfois bien lent. M. Eugène Plon aura ce mérite d'avoir avancé d'un temps notable l'avènement du soleil de justice parmi les limbes où erraient dans la mélancolie les ombres des deux artistes. Ajoutons qu'il fait en cette obscurité la lumière aussi large que l'exigeait une semblable révélation, non seulement par l'abondance des renseignements qu'il nous fournit sur l'existence accidentée du père et du fils, mais aussi par les reproductions de leurs œuvres en très grand nombre — je ne compte pas moins de cinquante-cinq planches — qui accompagnent son texte. Et véritablement il n'y a pas de moyen d'information comparable sur l'exacte valeur d'un artiste; il est vrai aussi que le moyen n'est pas à la portée du premier historien d'art venu; c'est là jeu de prince-libraire. Mais ce luxe est d'autant mieux accueilli en un tel livre que les statues de Leone et de Pompeo Leoni ne courent pas les musées d'Europe. D'autre part, s'il arrive que les moyens de reproduction dérivés de la photographie soient parfois insuffisants pour les tableaux, il n'en est pas de même pour la statuaire, qui n'exige que d'être convenablement éclairée, pour se livrer sans la moindre réserve aux surprises du procédé. Ce dernier, en de telles conditions, réalise des merveilles de fidélité dans le rendu des formes modelées, comme en témoignent en ce livre les surprenantes héliogravures de M. Dujardin d'après les images de Charles-Quint et de Philippe II, bustes ou statues. Les héliotypies de M. Quinsac ne sont pas moins fidèles; mais l'impression de ce genre de gravure en relief n'est pas encore entièrement libérée d'une certaine lourdeur et d'une opacité relative auxquelles échappe l'impression de la gravure en creux. Néanmoins, dans les musées, dans les palais, dans les églises, on ne dispose pas du jour à volonté; le cas n'est pas rare où l'interprétation d'un regard et d'une main d'artiste devient nécessaire pour dégager la forme des confusions de l'obscurité.

En pareil cas, M. Plon a eu recours à la plume du dessinateur et à l'aiguille de l'aquafortiste que M. Le Rat manie avec une égale supériorité. Traitées avec une exquise délicatesse de pointe, avec souplesse, finesse et légèreté, dans un curieux sentiment de lumière mi-partie qui leur donne de grandes surfaces claires, ces eaux-fortes jettent dans l'illustration du volume, à côté des nouveaux procédés de gravure, si intéressants qu'ils soient, la note blonde d'un rayon de soleil.

Les notices très courtes de Vasari, quelques lettres recueillies çà et là à diverses époques et dispersées en des publications parues tant en Espagne qu'en Italie, l'étude des médailles qu'on peut leur attribuer faite par M. A. Armand dans ses *Médailleurs italiens des* XV*e et* XVI*e siècles :* c'est à quoi se résumait tout le bagage de documents connus sur les deux Leoni. Méditant de réunir ces éléments épars, M. Eugène Plon se mit en quête de nouvelles sources d'information. Leone Leoni avait été le sculpteur attitré de Charles-Quint, son fils Pompeo celui de Philippe II; il attendait beaucoup, par suite, d'investigations dirigées du côté de l'Espagne. Et c'est bien en Espagne, dans les archives de Simancas, de Madrid, de l'Escurial, de Tolède, dans la bibliothèque du roi, à la Bibliothèque nationale que l'habile chasseur trouva la pie au nid. D'un riche filon de pièces inédites, le sujet est en entier renouvelé, la vie des deux maîtres reconstituée, le catalogue de leurs œuvres considérablement augmenté.

Par un artifice de composition très légitime, grâce à la découverte d'une importante correspondance inédite, jointe aux pièces traduites de publications antérieures, l'auteur a donné à son livre une forme vive, se rapprochant de l'autobiographie, qui met en relief le caractère des hommes et anime le milieu contemporain. Il a pu, de la sorte, faire raconter la vie des deux maîtres tantôt par eux-mêmes, tantôt par leurs amis ou par les hauts personnages qui étaient en échange de lettres avec eux. Dans cette correspondance, on voit figurer tour à tour Pierre l'Arétin, qui était le compatriote et se disait même le parent de Leone Leoni d'Arezzo; des écrivains : Annibal Coro, Muzio, Lucca Contile; des artistes : Titien et son fils Oratio, Jacopo de Trezzo; des capitaines de l'empereur : Ferrante Gonzaga, Giovanbattista Castaldo, et la veuve de l'un d'eux, la marquise del Vasto; des souverains : Charles-Quint, Philippe II, la reine de Hongrie; leurs secrétaires, leurs ministres, des hommes d'État, et entre tous l'illustre cardinal Granvelle. Quant au catalogue, en dépouillant des pièces de comptabilité, des inventaires, des actes notariés, M. Plon a réussi à établir l'authenticité de certaines œuvres et, fait capital, à découvrir, en des lieux écartés, d'autres œuvres de haute valeur dont les auteurs étaient inconnus, ouvrages à peine connus eux-mêmes, comme le tombeau monumental du grand inquisiteur Fernando de Valdès, et celui du cardinal Espinosa, de si fière allure.

Issus de l'école de Michel-Ange, Leone et Pompeo Leoni trouvèrent dans leur propre génie le sentiment profond du réel, profond jusqu'à la naïveté, qui n'excluait pas chez eux la belle intelligence des pompes décoratives. C'est pourquoi ils ne se laissèrent pas entraîner sur la pente où glissèrent les imitateurs du vieux maître; ils échappèrent à la décadence, à la recherche de la force apparente et des mouvements outrés; ils furent retenus par les leçons qu'ils demandaient aux œuvres de Raphaël et de Donatello; et plus encore par la fascination posthume que Léonard de Vinci exerça sur eux. Ce rapprochement, très finement observé, appartient à M. Eugène Plon qui montre dans toute la partie descriptive de son travail un sens critique pénétrant, vif, délicat et juste. — Les Leoni, par la phalange d'artistes italiens qui les secondèrent dans leurs grands travaux, exercèrent à leur tour une action considérable, pendant plus d'un demi-siècle, sur le mouvement des arts en Allemagne, dans les Flandres et en Espagne.

Le lecteur curieux de plus amples informations sur les Leoni les demandera au beau et bon livre de M. Plon, que l'on interroge toujours avec fruit et avec le plaisir d'entendre parler d'art par un homme qui l'aime. M. Eugène Plon, en effet, est l'un des rares mortels qui aiment vraiment la sculpture, que passionnent la force et la souplesse du bronze, métal souverain, la coloration d'une belle patine, la puissance ou la finesse de modelé d'un marbre, la piquante opposition que présente le rendu délicat des parties lisses, comme les chairs, en contact avec le rendu mat et même rugueux des cheveux, de la barbe et des vêtements, et cette suavité de sensation aussi que le mouvement des reliefs savamment traités offre aux étreintes caressantes de la main qui les épouse. Et voilà pourquoi, remontant de la sculpture au sculpteur, de l'œuvre d'art à l'artiste, il satisfait sa passion en écrivant et en publiant dans une forme somptueuse quelqu'un des nombreux chapitres ignorés de l'histoire de l'art statuaire.

E. C.

La Renaissance en France, par Léon Palustre. Dessins et gravures sous la direction d'Eugène Sadoux, XIII*e* livraison : *le Maine.* Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — In-folio, avec eaux-fortes dans le texte et hors texte. — Prix : 25 francs.

Cette magnifique publication se poursuit avec une richesse d'illustrations toujours égale; son exécution matérielle est absolument irréprochable.

Le Maine ne devait d'abord former avec l'Anjou qu'une seule livraison; mais l'importance des questions soulevées par différents monuments a fait changer ces dispositions. Au cours de son étude sur l'origine des sculptures de Solesmes, par exemple, M. Palustre s'est vu entraîné à de longs développements. Il fallait bien réfuter les opinions émises, montrer que les artistes employés par le célèbre bénédictin dom Bougler étaient nés et avaient reçu leur éducation non en Italie, en Belgique ou en Lorraine, mais sur les bords de la Loire. Désormais les noms de Jean Desmarais et de Jean Giffard vont sortir de l'obscurité où ils sont demeurés trop longtemps ensevelis;

leur place est à côté des maîtres incontestés de la sculpture au XVIe siècle.

La nouvelle livraison publiée par M. Palustre contient également des pages tout à fait neuves sur Mathurin Delaborde, l'architecte de la belle église Notre-Dame des Marais, à la Ferté-Bernard. Ce dernier monument, le plus intéressant de la contrée, rappelle trop Saint-Pierre de Caen pour que le maître auquel il est dû ne soit pas sorti de l'atelier d'Hector Sohier.

Nous ne pouvons même indiquer tous les chapitres qui méritent d'attirer l'attention. Cette livraison, comme les précédentes, traite de l'architecture, de la sculpture et de la peinture sur verre. Chaque étude est généralement accompagnée d'une gravure qui vient à l'appui de la discussion. Quatre d'entre elles, hors texte, représentent le tombeau de Jean de Langeac, au Mans, l'ensevelissement de la Vierge, à Solesmes, le château du Rocher et celui du Lude. Puis viennent, dans le texte, l'église de Saint-Calais, la scène de la pâmoison de la Vierge, à Solesmes, le tombeau de Charles d'Anjou, au Mans, le château de Saint-Ouen, le château de Laval, l'entrée du château de Courtanvaux, la maison dite d'Adam et Ève, au Mans, etc., etc. Toutes ces gravures, exécutées sous l'habile direction de M. Sadoux, sont au-dessus de tout éloge.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

50,000 milles dans l'océan Pacifique, par ALFRED DAVIN, lieutenant de vaisseau. Ouvrage illustré de dix photographies d'après les dessins de l'auteur. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1886. Un vol. in-18.

M. Alfred Davin a vu la Terre de Feu, la Patagonie, le Chili, le Pérou, les îles du Guano, les nitrières de la Noria, les Sandwich, les Marquises et Taïti, et il nous raconte ses voyages avec une bonne humeur qui n'exclut pas la sagacité de l'observation et avec un souci des intérêts immédiats de la France qui ne fait aucun tort aux goûts de l'archéologue et de l'érudit. Sa description d'une nécropole des Incas et ses chapitres sur Honolulu et Taïti méritent, à differents titres, d'être particulièrement signalés. Un trait qui me plaît fort dans ce livre, c'est l'antipathie raisonnée que l'auteur nourrit pour les Anglais. Il les a vus à l'œuvre dans nos colonies et dans les pays où la France exerce un protectorat; il sait ce qu'on peut attendre de leur cautèle puritaine et de leur politique mercantile. Il ne me démentira pas si, m'appuyant sur ce que je connais de la question et sur ce qu'il raconte, je formule cet axiome qu'en pays d'outremer, se défier de l'Anglais, c'est le commencement de la sagesse.

Les phototypies annoncées au titre ne m'ont pas charmé. C'est pâle, terne et confus. J'aime moins le soleil depuis qu'il fait, en industriel plus soucieux du bon marché que de la qualité, concurrence à notre vieil art de la vraie gravure.

B.-H. G.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématique — Sciences occultes —

Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Arithmétique, par N.-H SUPTIL. Un vol. in-12, cartonné. Paris, Delagrave, éditeur, 1886.

Ce traité scolaire d'arithmétique est destiné aux jeunes gens qui doivent subir l'examen du certificat d'études primaires, et qui désirent prendre part aux différents concours pour l'obtention des bourses dans les collèges, lycées, écoles normales primaires.

L'auteur, directeur de l'école communale de Levallois (Seine), y a introduit l'étude des racines, des rapports et proportions, des notions générales d'arithmétique et de géométrie appliquées, de dessin linéaire, etc.

De nombreux exercices suivent chaque leçon. Si seulement ce petit ouvrage n'avait pas le tort de rendre obscurs des principes généralement enseignés clairement, nous ne contesterions pas l'opportunité de sa publication.

PZ.

La Navigation aérienne, par. G. Dallet.

Premiers Principes des beaux-arts, par John Collier. Traduit de l'anglais par M[lle] E. Hanneau.

L'Agriculture française, par A. Larbalétrier.

Volumes in-18 de la *Bibilothèque utile* (n[os] 92, 93 et 94 de la collection), avec figures dans le texte. Paris, Félix Alcan, 1886. — Prix du volume broché : 60 centimes.

Dans le premier de ces trois petits ouvrages de vulgarisation, une histoire des ballons très simplement contée. M. Dallet dit les premières expériences des Montgolfier et l'enthousiasme qu'elles excitèrent; il énumère les diverses ascensions effectuées pour le plaisir de la foule ou dans le désir d'ajouter aux observations scientifiques; ces observations mêmes, il les rappelle, et, après avoir parlé de l'utilisation des ballons sous la première république, plus récemment, en 1870, il consacre un chapitre au problème, peut-être résolu, de la direction des aérostats, un autre chapitre, aux essais de navigation aérienne par les plus lourds que l'air.

Le travail anglais qui porte pour titre : *Premiers Principes des beaux-arts*, et qu'a traduit M[lle] Hanneau, n'est nullement un traité d'esthétique; point de considérations philosophiques, mais des observations, des règles et des conseils, quant aux moyens et pour qui commence de s'exercer, soit au modelage, soit au dessin et à la peinture.

Et, en quelques pages, M. Larbalétrier a su résumer la matière de plusieurs gros volumes : histoire de l'agriculture; statistique et économie rurales; les différents sols et leur nature; les matières fertilisantes, amendements, engrais organiques et engrais chimiques; les machines agricoles; le bétail, animaux de trait et animaux de vente; les grandes cultures; la culture de la vigne; les industries agricoles. Il est à souhaiter que chacun de ces trois petits ouvrages trouve des lecteurs parmi les élèves de nos écoles primaires : tous les trois seront, pour eux, suggestifs.

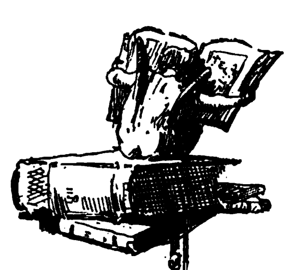
F.-G.

SCIENCES MILITAIRES

Souvenirs d'un officier d'état-major. — *Histoire de l'établissement de la domination française dans la province d'Oran*, par feu le général de division comte de Martimprey. Un vol. in-8° avec carte et portrait. — Prix : 6 francs.

L'intérêt qui s'attache à tout ce qui touche à notre grande et florissante colonie algérienne ne peut manquer de faire accueillir favorablement par le public le volume que la librairie Quantin vient de mettre en vente sous le titre de *Souvenirs d'un officier d'état-major*.

L'ouvrage, dû au général de division comte de Martimprey, sénateur, ancien chef d'état-major général des armées d'Afrique, de Crimée et d'Italie, ancien gouverneur de l'Algérie, mort, il y a quelques années, gouverneur des Invalides, embrasse cette période de 1830 à 1847 qui fut employée par l'armée d'Afrique à asseoir la domination française dans la province d'Oran. Personne mieux que l'auteur n'était en situation de donner de cette glorieuse et difficile conquête un récit plus vécu, car, arrivé comme lieutenant à l'état-major de la division d'Oran, il y obtint tous ses grades jusqu'à celui de lieutenant-colonel, sans avoir cessé un seul jour d'être attaché aux officiers généraux qui prirent successivement le commandement de la province et la direction des opérations militaires. Aussi les pages dont il s'agit joignent-elles à l'exactitude des faits historiques la précision dans les détails relatifs aux hommes comme aux choses. Le militaire y trouvera sur les campagnes d'Afrique nombre de renseignements nouveaux, l'historien des traits caractéristiques à ajouter aux biographies de ces illustres serviteurs du pays qui s'appelèrent Bugeaud, Cavaignac, Bedeau, Lamoricière; le chercheur des anecdotes rapides, contées dans un style sincère et sans apprêt qui emprunte souvent à sa simplicité même une véritable grandeur. Ce livre est, en un mot, le livre de tout le monde en France, car ce qui y domine d'un bout à l'autre, c'est le sentiment français.



Gazette bibliographique

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

— Dans la séance du 20 janvier de l'Académie française, M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, a appelé l'attention de ses collègues sur la publication des archives et les a consultés sur diverses mesures à prendre pour en assurer la bonne exécution.

L'Académie a approuvé les mesures qui lui étaient proposées.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 24 décembre.

Ouvrages présentés. — Cuervo : *Diccionario de construccion y regimen de la lengua castellana.* — Clermont-Ganneau : *Recueil d'archéologie orientale.* — Ph. Berger : *Rapport sur quelques inscriptions araméennes.* — Ph. Berger : *Camillus.* — Ledrain : *Dictionnaire des noms propres palmyréniens.* — Heuzey : *le Roi Dounghi à Tello et la plus ancienne sculpture chaldéenne.* — Homolle : *les Archives de l'intendance sacrée à Délos.* — Kondakoff : *Histoire de l'art byzantin considéré principalement dans la miniature.*

Dans cette séance, l'Académie, après discussion en comité secret, a procédé à l'élection de deux correspondants étrangers et d'un correspondant français. Ont été élus : MM. de Goeje, Bretschneider et Chabaneau.

Séance du 29 décembre.

Ouvrages présentés. — Fierville : *Grammaire latine inédite du* XIII*e siècle.* — Jullian : *Histoire d'une inscription.* — Jullian : *Inscriptions de la vallée de l'Huveaunes.* — M. Albert : *Horace; Art poétique.* — Müntz : *les Antiquités de la ville de Rome aux* XIV*e,* XV*e et* XVI*e siècles.* — L. Havet : *Abrégé de grammaire latine.*

Communication. — Bergaigne : Recherches sur l'histoire de la Rig-Veda-Sanhitâ.

Séance du 14 janvier.

Après diverses communications faites par MM. Le Blant, Gaston Pâris, de Nadaillac et Georges Perrot, l'Académie a procédé à la nomination des membres des diverses commissions de prix. Voici l'indication sommaire des concours :

PRIX DU BUDGET. — 1° Examen historique et critique de la bibliothèque de Photius;

2° Étude historique et grammaticale des inscriptions latines;

3° Étude sur l'instruction des femmes au moyen âge;

4° Exposer la méthode pour l'impression d'un ancien obituaire.

PRIX DE NUMISMATIQUE DE L'ANTIQUITÉ. — Pas de sujet.

PRIX BORDIN. — 1° Comparaison des noms de saints en langue d'oil et en langue d'oc.

2° Étude critique sur l'art étrusque.

PRIX LAFONS-MÉLICOQ. — Le meilleur ouvrage sur l'histoire de la Picardie et de l'Ile-de-France.

PRIX BRUNET. — Relever sur le fihriste (catalogue arabe) les traductions d'ouvrages grecs en arabe.

PRIX STANISLAS JULIEN. — Travaux de sinologie.

PRIX LALANDE-GUÉRINEAU. — Question du moyen âge (à poser).

PRIX LAGRANGE. — Publication d'un poème inédit de l'ancienne France.

Séance du 21 janvier.

Ouvrages présentés. — Théodore Reinach : *Essai sur la numismatique des rois de Cappadoce.* — Isaac Uri : *un Cercle savant au* XVII*e siècle, François Guyot (1575-1655), d'après des documents inédits.* — Pottier et Salomon Reinach : *la Nécropole de Myrina.* — Ch. Henry : *Lettres inédites de Mlle de Lespinasse, à Condorcet, à d'Alembert et au comte de Guibert.* — Baron de Ruble : *Histoire universelle d'Agrippa d'Aubigné* (tome Ier). — Salomon Reinach : *Catalogue sommaire du musée des antiquités nationales.* — Jullian : *Premier volume des antiquités latines de Bordeaux.* — *Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française du Caire* (3e fascicule).

Communication. — Bertrand : Découverte d'un coffret contenant des objets du Bas-Empire.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 22 décembre.

Ouvrage présenté. — Ch. Benoist : *la Politique du roi Charles V; la nation et la royauté.*

Lecture. — Zeller : Notice sur George Waitz.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection d'un associé étranger en remplacement de M. Ranke. M. César Cantu a été élu.

L'Académie a également choisi le sujet du concours pour le prix Bordin : « Étudier l'histoire et la constitution de la propriété foncière chez les Grecs en s'arrêtant à la conquête romaine. »

Les manuscrits devront être déposés au secrétariat de l'Institut au plus tard le 31 décembre 1889.

Séance du 8 janvier.

Ouvrages présentés. — Denis : *la Comédie grecque.* — Humbert : *Essai sur les finances et la comptabilité publique chez les Romains.* — R. Stourm : *l'Impôt sur l'alcool dans les différents pays.*

Séance du 15 janvier.

Ouvrages présentés. — Brives-Cazes : *Origine du parlement de Bordeaux.* — Vicomte Caix de Saint-Aymour : *la France en Éthiopie.* — Paul Dislère : *Traité de législation coloniale.*

Cette séance a été remplie presque tout entière par l'élection des membres de la commission du prix Audiffred. Ont été élus : MM. Bouiller, Caro, Larombière, Geffroy, Verger et Frédéric Passy.

— Il est question, à l'Académie des sciences morales et politiques, d'augmenter le nombre des académiciens *libres*, qui n'était que de six, pour le porter à celui de dix, comme cela existe dans les Académies des inscriptions et belles-lettres, des sciences et des beaux-arts.

PRIX JULES AUDÉOUD. — Le prix Jules Audéoud, qui sera décerné pour la première fois en 1889 par l'Académie, est destiné, aux termes de l'acte de donation, à « encourager les études, les travaux et les services relatifs à l'amélioration du sort des classes ouvrières et au soulagement des pauvres, soit par des lois ou des actes administratifs, soit par l'initiative privée et le progrès de toutes les sciences ».

Le règlement de cette fondation est contenu dans les articles suivants :

1° Le prix portera le nom de prix Jules Audéoud ;

2° Il sera décerné pour la première fois dans le courant de l'année 1889 et s'élèvera à 9,000 francs;

3° Il sera décerné ensuite tous les quatre ans, soit pour la deuxième fois en 1893, et s'élèvera à 12,000 francs, montant des quatre années d'arrérages de la rente donnée;

4° Les auteurs de toutes nationalités seront admis à concourir, mais tous les mémoires et ouvrages devront être rédigés en langue française;

5° L'Académie déterminera les conditions du concours;

6° Ladite Académie pourra, soit décerner les 12,000 francs, montant du prix, à un seul mémoire, jugé le meilleur, soit le distribuer entre plusieurs, dans les proportions qu'elle décidera.

7° Elle pourra même décerner un ou plusieurs prix jusqu'à concurrence d'une somme totale de 10,000 francs au maximum, soit à un livre spontanément publié pendant la dernière période écoulée de quatre années sur l'une des matières comprises dans le programme du prix Jules Audéoud, soit à une œuvre industrielle ou collective, établissement industriel ou commercial, association d'une nature quelconque ou fondation charitable, répondant par des services exceptionnels à l'esprit de ce programme.

Et le surplus du prix, soit 2,000 francs au moins, sera toujours décerné à un ou plusieurs des mémoires produits.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

— Un des anciens lauréats de l'Académie des sciences, M. Charles-François Fontanes, vient de mourir en lui laissant une somme de 20,000 francs dont les arrérages serviront à la fondation d'un prix triennal à décerner à l'auteur de la meilleure publication sur la paléontologie.

Comité des travaux historiques et scientifiques. — Pour répondre aux vœux des Sociétés de géographie, une section de géographie historique et descriptive a été ajoutée au comité des travaux historiques. Elle est présidée par M. le vice-amiral Jurien de la Gra-

vière et a pour secrétaire M. le docteur Hamy, directeur du Musée d'ethnographie.

Cette section publie un *Bulletin de géographie historique et descriptive*, dont les deux premiers numéros viennent de paraître à la librairie Ernest Leroux. Ils contiennent notamment un mémoire de M. le lieutenant-colonel de La Noe, sur les enceintes fortifiées de la Gaule et leur distribution géographique, et un mémoire de M. Bouquet de la Grye, de l'Institut, sur l'orthographe des noms géographiques.

ÉTRANGER

Académie de Prusse. — L'Académie de Prusse a voté 6,000 marcs pour continuer l'édition de la *Correspondance et écrits politiques de Frédéric II;* 4,000 marcs pour l'édition des *Commentateurs d'Aristote;* 3,000 pour *les Inscriptions latines;* 2,000 pour permettre au docteur Wilcken d'étudier les papyrus grecs; enfin, 2,000 pour étudier le système de canalisation employé à Pergame.

Société littéraire de Berlin. — La Société littéraire de Berlin vient d'ouvrir un concours : elle offre un prix de 6,000 marcs (7,500 francs) pour la meilleure nouvelle, et un de 1,000 marcs (1,250 francs) pour le meilleur feuilleton, le tout dans le genre humoristique.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Circulaire du ministre de l'instruction publique aux recteurs, relative à la publicité à donner aux listes d'ouvrages admis pour les bibliothèques scolaires.

« Paris, 7 janvier 1887.

« Monsieur le Recteur,

« L'extrême modicité des crédits dont je dispose en faveur des *Bibliothèques scolaires* ne m'a pas permis jusqu'à ce jour de faire paraître, comme je l'aurais voulu, une nouvelle édition du catalogue officiel desdites bibliothèques.

« Depuis le 1er janvier 1882, de nombreux ouvrages, récemment publiés, ont été admis par la commission d'examen instituée près mon Département.

« Des listes de ces ouvrages ont été, il est vrai, insérées au *Bulletin administratif du ministère de l'instruction publique*. Mais vous n'ignorez pas, monsieur le recteur, que ce bulletin ne parvient pas jusqu'aux instituteurs et institutrices de beaucoup de communes, et, par suite, les ouvrages plus particulièrement intéressants en raison de leur nouveauté ne sont presque jamais compris dans les fonds que votent les municipalités en vue du développement ou de la création des bibliothèques scolaires.

« Afin de remédier à cet état de choses que je regrette autant que vous, monsieur le recteur, vous voudrez bien inviter messieurs les inspecteurs d'académie à faire relever d'urgence dans *le Bulletin administratif* la liste générale des ouvrages admis par la commission depuis le 1er janvier 1882 pour la catégorie des bibliothèques scolaires et à les faire publier dans les numéros les plus prochains du *Bulletin départemental.*

« Dans le cas où la publication immédiate de cette liste générale vous semblerait devoir entraîner trop de difficultés, veuillez donner les ordres nécessaires pour que l'on fasse paraître dès maintenant une première liste des ouvrages admis depuis le 1er janvier 1886. Il est bien entendu qu'à partir du 1er janvier courant on devra continuer l'insertion au *Bulletin départemental* des listes qui seront successivement données par *le Bulletin officiel.*

« Recevez, etc.

« Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

« BERTHELOT. »

Bibliothèque Carnavalet. — Tous les journaux ont dernièrement inséré, au sujet d'une récente acquisition faite par la Bibliothèque de la Ville de Paris, une note contenant quelques inexactitudes.

Voici la vérité :

La Bibliothèque Carnavalet a acheté chez un libraire des quais sept volumes des premières années de la collection si intéressante des *Petites Affiches* du XVIIIe siècle. Circonstance singulière, ces volumes proviennent de la première bibliothèque léguée à la ville de Paris en 1759 par Antoine Morriau, dont ils portent l'estampille. Ils ont, comme tant d'autres livres précieux, été vendus comme doubles par la Bibliothèque de l'Institut à laquelle un arrêté illégal du Directoire, de complicité avec un bibliothécaire infidèle, attribua en l'an V la Bibliothèque de la Commune de Paris.

On sait que le conseil municipal, dans une délibération datant de quelques mois, a, sur la proposition de M. Alfred Lamouroux, introduit auprès de l'État une demande de revendication du legs Morriau.

Nous croyons savoir que la revendication amiable de la ville de Paris n'a pas reçu un accueil favorable au ministère de l'instruction publique.

C'est donc une affaire sur laquelle le conseil municipal va avoir à se prononcer de nouveau. Nous

nous proposons d'ailleurs de revenir sur cette question de revendication.

Les bibliothèques municipales de Paris. — Dans sa séance du 30 décembre dernier, le conseil municipal de la ville de Paris a voté un crédit de 207,400 fr. pour l'entretien des bibliothèques municipales ouvertes au public dans les vingt arrondissements de Paris. Ce crédit comporte une augmentation de 20,000 fr., quatre bibliothèques nouvelles devant être prochainement ouvertes rue Saint-Benoît (VIe arrondissement), rue Damesme (XIIIe arrondissement), rue Ducange (XIVe arrondissement), rue du Ranelagh (XVIe arrondissement), et quatre sections d'art industriel dans les bibliothèques des mairies des IIe, IIIe et XVIIe arrondissements.

Le conseil a voté ensuite des subventions aux bibliothèques populaires libres dont voici les énumérations :

2e arrond.,	rue Marie-Stuart, 15	2.000	fr.
3e	— rue de Turenne, 54	2.000	»
5e	— rue d'Arras, 3	2.000	»
6e	— rue Honoré-Chevalier, 4	2.000	»
7e	— rue Duvivier, 12, et rue Cler, 35	2.000	»
8e	— rue de Miroménil, 48	2.000	»
11e	— rue Blaise, 7	2.000	»
12e	— rue de Chaligny, 12	2.000	»
13e	— avenue des Gobelins, 59	2.000	»
14e	— rue Du Couédic, 34	2.000	»
15e	— rue Lecourbe, 127	2.000	»
16e	— avenue de Versailles, 179 *bis*	2.000	»
18e	— rue de la Chapelle, 57	2.000	»
19e	— rue d'Allemagne, 137	2.000	»
19e	— (succursale) rue de Flandre	1.000	»
20e	— rue Delaître, 14	2.000	»

Société Franklin. — La Société Franklin, fondée pour la propagation de bibliothèques populaires, reconnue établissement d'utilité publique par décret du 3 mars 1879, continue ses envois de livres aux diverses garnisons de France; elle vient de faire de nouveaux dons de 365 volumes à diverses bibliothèques militaires.

La commission administrative recevra avec reconnaissance tous les volumes que ses souscripteurs voudront adresser au siège de la Société, rue Christine, n° 1.

ÉTRANGER

Espagne. — *Bibliothèque du collège de l'alcazar de Tolède.* — La plus grande partie de cette bibliothèque qui contenait de fort précieux manuscrits a été détruite dans un incendie qui a éclaté le mois dernier.

Russie. — *Bibliothèque du prince Galitzin.* — Les objets d'art composant la collection Galitzin, acquise par le gouvernement russe, sont arrivés récemment à Saint-Pétersbourg, et dès que le placement sera terminé, les salles qui leur sont affectées au musée de l'Ermitage seront ouvertes au public.

On y trouvera notamment des éditions romaines et florentines du xve siècle, des missels français des xive et xve, un bréviaire manuscrit, des évangiles anglais en lettres d'or sur parchemin, et de belles miniatures qui faisaient partie de la bibliothèque du prince.

États-Unis. — *L'Apprentices' library de New-York.* — Cette bibliothèque, une des plus anciennes free public libraries de New-York, date de 1820 et est entretenue aux frais de la *General Society of Mechanics and tradesmen.* — Cette institution s'est rendue très utile à la population ouvrière de New-York, car depuis sa fondation, sans autres ressources que celles provenant de dons volontaires des membres de la Société, elle a fait circuler et prêté à domicile plus de sept millions d'ouvrages.

A l'origine, les « apprentis » seuls avaient le droit d'emprunter des livres à cette bibliothèque; graduellement ce privilège a été étendu aux jeunes filles apprenties, aux ouvriers et ouvrières ne faisant pas partie de l'Association et enfin c'est devenu une bibliothèque publique dans son acception la plus large.

La bibliothèque possède aujourd'hui plus de 70,000 volumes choisis avec soin et embrassant toutes les branches de la littérature, des sciences et des arts. — Dès leur publication, les ouvrages populaires et de vulgarisation sont achetés et incorporés dans la bibliothèque. — Le personnel qui préside à l'administration de « l'Apprentices' library » et qui distribue et enregistre les ouvrages donnés en prêt est réduit au strict nécessaire : en 1885, quatre employés ont suffi pour mettre en circulation 150,000 volumes. Sur ce nombre, 19 seulement ont été perdus.

La salle de lecture où se trouve une foule de journaux et de périodiques scientifiques contient 5,000 ouvrages de référence que chacun peut consulter.

La bibliothèque est ouverte au public tous les jours non fériés, de huit heures du matin à neuf heures du soir.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— M. Jules Steeg, député, vient de consacrer à l'apôtre saint Paul une étude biographique et critique éditée par la librairie Fischbacher.

— M. Ferraz, professeur honoraire de la Faculté des lettres de Lyon, vient de terminer, par une troisième partie qu'il intitule *Spiritualisme et libéralisme*, son *Histoire de la philosophie en France au* XIX*e siècle*. Dans ce nouveau volume, l'auteur étudie Mme de Staël, Laromiguière, Maine de Biran, Ampère, Royer-Collard, de Gérando, Victor Cousin, Jouffroy, Guizot, Ch. de Rémusat, Ad. Garnier et Émile Saisset. L'ouvrage a paru à la librairie académique A. Perrin.

— La treizième livraison de *la Renaissance en France*, par M. Léon Palustre, vient de paraître à la librairie Quantin. Ce fascicule est consacré aux départements de la Sarthe, de la Mayenne et du Maine-et-Loire.

— M. du Fuitspeln commence à la librairie Georg, à Lyon, la publication d'un *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais*.

— L'impression des catalogues des manuscrits des bibliothèques publiques de France se poursuit à la librairie Plon.

Cette maison nous donne aujourd'hui le tome II du *Catalogue de la Bibliothèque de l'Arsenal* et le tome Ier de celui de la Bibliothèque de Rouen.

— Le deuxième fascicule du *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* de M. René Kerviler vient de paraître et va des lettres AN aux lettres AU.

ÉTRANGER

Angleterre. — L'édition bon marché des *English men of letters*, publiée par M. John Morley (Londres, Macmillan), sera accueillie avec faveur par le public anglais et étranger. Il paraît que, de la première édition notamment plus chère, 300,000 exemplaires ont été vendus; on peut donc affirmer sans trop se hasarder que l'édition à 1 shilling trouvera un nombre plus grand encore d'amateurs.

MM. Macmillan ont fait paraître une édition miniature des *Œuvres poétiques d'Alfred Tennyson* en quatre volumes imprimés par MM. Clark d'Édimbourg. L'exécution et l'impression de cette jolie édition sont irréprochables.

— Les volumes VII et VIII du *Dictionary of national biography*, dont nous avons déjà parlé et qui paraît sous la direction de M. Leslie Stephen, viennent d'être récemment publiés. Ils vont du nom *Brown* au nom *Cantwell*.

Italie. — *Biblioteca Bologna in Firenze*. I. *Opere dantesche*, 65 p. in-8°. — Le catalogue de cette collection d'ouvrages relatifs au Dante est divisé en huit parties : 1° Manoscritti; 2° Edizioni della *Divina Commedia;* 3° Edizioni delle opere minori di *Dante;* 4° Scritti che illustrano la vita e la famiglia di *Dante;* 5° Traduzione della *Divina Commedia;* 6° Parafrasi, compendi ed esposizioni facili e popolari della *Divina Commedia;* 7° Commenti, illustrazioni e critica sulle opere di *Dante*, et 8° Altre opere di utile corredo alla collezione.

Les éditions de *la Divine Comédie* qui font partie de la collection Bologna sont au nombre de 175, dont la plus ancienne est celle de Vindelino da Spira, Venise, 1477. Les trois éditions rarissimes de 1472 et celles de Milan (1473) et de Naples (1474) n'y figurent point.

— Le P. Cesare di Cara, orientaliste distingué, vient de publier une bibliographie détaillée des travaux sur l'égyptologie et les langues sémitiques publiés en Italie dans les dernières années. Citons à ce propos le grand vocabulaire hébreu-copte du docteur Simeone Levi en cours de publication à Turin.

— Voici les dernières publications italiennes que nous venons de recevoir :

A. de Gubernatis : Peregrazioni indiane; India centrale. Firenze, L. Nicolai. 376 p. in-8°.

Isidoro Carini : Prolusione al corso di paleografia e critica storica inaugurato nella pontificia scuolo vaticana, il 16 marzo 1885. Roma, tip. Vaticana. 35 p. in-4°.

R. de Cesare : Il conclave di Leone XIII con documenti. Citta di Castello, S. Lapi. Un vol. de 430 p. — Prix : 5 francs.

G. Zanella : L'evoluzione, carme con traduzione dello stesso in versi latini. S. Lapi, éditeur. — Prix : 19 francs.

Espagne. — Parmi les dernières publications espagnoles, nous notons les suivantes :

N. Diaz y Perez : Diccionario historico biografico critico y bibliografico de autores, artistes y extremeños ilustres. Cuad. 37-40, in-4°. Madrid, Alvarez.

Coleccion de escritores castellanos. Vol. XLI. Historia de las ideas esteticas en España, por M. Menendez y Pelayo. Tomo III, siglo XVIII, in-8°.

Vol. XLIV. Historia del nuevo reino de Granada, por Juan de Castellanos. Publicala vez D. Antonio Paz, y Melia. Tome Ier, in-8°. Madrid, A. Dubrull.

Don L. de Eguilaz y Yanguas, professeur à l'Université de Grenade, vient de publier un *Glosario etimologico de las palabras Españolas di origen oriental.* Les langues orientales dont s'occupe ce volume sont l'arabe, le turc, l'hébreu, le persan et le malais.

Suède. — S. M. Oscar II, roi de Suède, qui se cache sous le pseudonyme d'Oscar Fredriks, publie déjà ses œuvres complètes, dont le deuxième volume, contenant une traduction en vers des romances sur *le Cid,* vient de paraître à Stockholm.

Inutile d'ajouter que les éditeurs ont fait de ces poésies royales une publication de luxe de premier ordre.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— La librairie Calmann Lévy annonce qu'elle mettra prochainement en vente le tome V de *la Correspondance de M. de Rémusat* et un nouvel ouvrage de M. J. Simon : *Nos Hommes d'État.*

— Il va paraître très prochainement à la librairie de l'Art un livre de M. le baron Pichon : *Étude sur l'orfèvrerie française au* XVIIIe *siècle.* L'ouvrage ne sera tiré qu'à un nombre restreint d'exemplaires.

— Des offres viennent d'être faites au général Trochu en vue de le décider à publier ses Mémoires. Il se pourrait que le général acceptât les propositions qui lui ont été adressées par un grand éditeur parisien.

— M. le colonel Baille traduit, pour l'éditeur Armand Colin, l'ouvrage que M. Seeley, professeur à l'Université de Cambridge, a consacré à Napoléon Ier et qui a pour titre : *Courte histoire de Napoléon Ier, suivie d'un essai sur sa personnalité et sa carrière.*

— M. A. de Valois, ancien consul général de France, termine en ce moment un volume qui aura pour titre : *les Païens de nos jours.*

Cet ouvrage, inspiré par *la France juive,* réfuterait le livre de M. Drumont.

— La librairie Thorin entreprend la traduction du *Manuel des antiquités romaines* de MM. Mommsen et J. Marquardt. Cette publication, dirigée par M. G. Humbert, formera quatorze volumes.

Le tome Ier du *Droit public romain* vient de paraître. La traduction est due aux soins de M. Girard, professeur de droit romain à la Faculté de droit de Montpellier.

— On connaît le titre du prochain roman de M. Zola : *la Terre.* L'action se passe aux confins de la Beauce et du Perche.

Ce roman est l'un des derniers d'Émile Zola qui ne voit plus devant lui que cinq autres volumes du même genre.

Dans le premier, il étudiera les chemins de fer.

Dans le deuxième, la Bourse et le journalisme, fonctionnant dans le cadre de l'Empire libéral.

Dans le troisième, la guerre, Sedan et la Commune.

Dans le quatrième, qui s'appellera probablement *le Docteur Pascal,* il fixera la conclusion scientifique de l'atavisme.

Le cinquième ouvrage, qui flotte encore dans son esprit, renfermera tout ce qui n'aura pu trouver place dans les autres.

— M. Gustave Macé, ancien chef du service de sûreté, continue la publication de ses études sur la police parisienne. Son troisième volume est sous presse et aura pour titre : *Un joli monde.* C'est un tableau

de Paris encadré par des études sur nos modernes malfaiteurs.

— La librairie Charpentier annonce un nouveau roman de M. Ferdinand Fabre : *Toussaint Galabru.*

— Dans sa séance du 30 décembre dernier, le conseil municipal de la ville de Paris a voté 13,000 francs pour la publication de *la Bibliographie révolutionnaire de Paris* de 1789 à 1799, et 56,000 francs pour la publication d'ouvrages relatifs à *l'Histoire générale de Paris.*

— L'édition Liseux met en souscription :

1° Deux comédies italiennes du XVI° siècle : *la Calandra* du cardinal Bibiena et *la Mandragora* de Machiavel. Ces deux comédies, traduites par M. Alcide Bonneau, formeront deux volumes in-16 tirés à 200 exemplaires, au prix de 15 francs pour les souscripteurs.

2° *Curiosa, essais critiques de littérature ancienne, ignorée ou mal connue.* Ces *Curiosa,* tirées également à 200 exemplaires (15 fr. pour les souscripteurs), contiendront toutes les notices écrites par M. Alcide Bonneau pour les éditions que fit paraître le libraire Liseux de 1876 à 1885).

3° *La Lozana andaluza* (la galante andalouse), scènes de la vie privée à Rome, sous Léon X, par Francisco Delicado, prêtre espagnol, résidant à Rome.

Cet ouvrage, imprimé vers 1528 à Venise, où l'auteur fut chercher asile après le sac de Rome, était resté complètement inconnu jusqu'en 1857, époque où le savant bibliophile Don Pascual de Gayangos en révéla l'existence dans la Bibliothèque impériale de Vienne. L'éditeur Rivadeneyra, de Madrid, en a donné, en 1871, une réimpression à petit nombre, devenue elle-même excessivement rare.

La réimpression Liseux formera deux volumes petit in-8° tirés à 220 exemplaires, au prix de 75 francs pour les souscripteurs.

4° *Discours sur l'impuissance de l'homme et de la femme,* par Vincent Tagereau, Angevin. Réimprimé sur la première édition (Paris, 1611), ce volume de format in-16 sera tiré à 200 exemplaires, vendu 15 francs aux souscripteurs.

— La nouvelle édition des *Mémoires de M. d'Artagnan* sera précédée d'une introduction historique pour laquelle l'auteur sollicite de tous les historiens, lettrés ou bibliophiles tous renseignements de nature à rendre son travail le plus complet possible. Ces renseignements pourront être adressés soit à la maison Quantin, soit directement à M. Janmart de Brouillant, avenue Louise, 118, à Bruxelles.

ÉTRANGER

Belgique. — Un de nos collaborateurs, M. Janmart de Brouillant, prépare, pour être publiée avec le plus grand luxe par la maison Quantin, une édition des *Œuvres choisies de messire Gatien de Courtilz,* seigneur de Sandras et du Verger (1644-1712), publiées pour la première fois d'après les textes originaux, avec un commentaire historique et accompagnées de notes littéraires biographiques et bibliographiques, précédées de l'histoire universelle des romans de cape et d'épée.

Cette édition contiendra :

I. *Les Conquestes amoureuses du grand Alcandre dans les Pays-Bas, avec les intrigues de sa cour.* A Cologne, chez Pierre Bernard, 1684, in-32.

II. *Les Dames dans leur naturel,* ou *la Galanterie sans façon sous le règne du grand Alcandre.* A Cologne, chez Pierre Marteau, 1686. Marque : « La Sphère ».

III. *Les Conquestes du marquis de Grana dans les Pays-Bas.* A Cologne, chez Pierre Marteau, 1686. Marque : « La Sphère ».

IV. *Mémoires de M. L. C. D. R. contenant ce qui s'est passé de plus particulier sous le ministère du cardinal de Richelieu et du cardinal Mazarin avec plusieurs particularitez remarquables du règne de Louis le Grand.* A Cologne, chez Pierre Marteau, 1687. « La Sphère ».

V. *Le grand Alcandre frustré ou les Derniers efforts de l'Amour et de Vénus.* A Cologne, chez Pierre Marteau, 1696. « La Sphère ».

VI. *Mémoires de Jean-Baptiste de La Fontaine, chevalier, seigneur de Savoye et de Fontenay, brigadier et inspecteur général des armées du Roy, contenant les avantures depuis 1636 jusqu'en 1697.* A Cologne, chez Pierre Marteau, 1698.

VII. *Mémoires de M. d'Artagnan,* capitaine-lieutenant de la 1re compagnie des mousquetaires du Roi, contenant quantité de choses particulières et secrettes qui se sont passées sous le règne de Louis le Grand. A Cologne, chez Pierre Marteau, MDCC. « La Sphère ».

VIII. *Annales de la cour et de Paris pour les années 1697 et 1698.* A Cologne, chez Pierre Marteau, 1701. 2 volumes.

IX. *Mémoires de la marquise de Fresne.* A Amsterdam, chez Malherbe, 1701.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur. Voici, parmi les décorations données à l'occasion du 1er janvier, celles qui intéressent le monde des lettres :

COMMANDEURS.

MM. Jules Zeller, membre de l'Institut, inspecteur général.
Wallon, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Paris, membre de l'Institut.

OFFICIERS.

MM. Gaston Pâris, de l'Institut, professeur au Collège de France.
Alphonse Daudet, homme de lettres.
Jules Claretie, administrateur général de la Comédie française, président de la Société des gens de lettres.

CHEVALIERS.

MM. Desdevises du Dézert, professeur à la Faculté des lettres de Caen.
Lacombe, inspecteur général des bibliothèques et des archives.
Henri Becque, auteur dramatique.
Pauliat, publiciste.
Pellegrin, publiciste.
Hamel, publiciste.

Parmi les décorations académiques, nous relevons les nominations suivantes :

OFFICIERS DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Mme Michelet; MM. Rozier, publiciste; Picard, libraire-éditeur à Paris.

OFFICIERS D'ACADÉMIE.

Mme Nelly-Lieutier; MM. Latour Saint-Ybars et Chabrillat.

Missions scientifiques. — Le ministre de l'instruction publique vient de donner des missions scientifiques :

A M. Émile Cartailhac, pour étudier les documents anthropologiques actuellement exposés à Ekaterinenbourg (Russie).

A M. Deflers, inspecteur adjoint des forêts, membre de la Société botanique de France, pour faire des études spéciales en Arabie et notamment dans le Yémen.

Musée Condé. — On sait que l'Académie française et les autres sections de l'Institut ont décidé qu'une médaille commémorative serait frappée en souvenir de la donation du duc d'Aumale.

Une souscription toute personnelle est, à cet effet, organisée par les cinq sections.

La médaille portera la mention suivante :

Le 25 décembre
de l'an 1886
S. A. le prince Henri-Louis-Philippe
d'Orléans
duc d'Aumale
a donné Chantilly
à l'Institut de France.

Cette médaille sera placée dans la bibliothèque du palais Mazarin.

Publications statistiques de la ville de Paris. — La ville de Paris publie chaque semaine un bulletin de statistique indiquant les naissances, décès et mariages de la semaine; tous les mois, un bulletin comprenant, outre les mouvements de la population, des renseignements sur toutes les manifestations de la vie administrative et sociale à Paris. Enfin un Annuaire récapitule tous ces faits. Ces diverses publications, très appréciées du monde savant, occasionnent une dépense de 50,000 francs. Pour des raisons d'économie, M. Chassaing, au nom de la commission du budget, avait proposé de réduire ce crédit de 10,000 fr.

Cette proposition, combattue par plusieurs conseillers, a été adoptée dans la séance du 30 décembre dernier.

Alfred de Musset et l'Académie française. — M. Arsène Houssaye a dernièrement raconté dans le journal *le Gaulois* les premières démarches faites par Alfred de Musset pour entrer à l'Académie française.

On avait dit à Alfred de Musset, moi, tout le premier, qu'il n'avait qu'à se présenter à l'Institut pour que la porte s'ouvrît à deux battants. Entre Hugo et lui, il y avait eu quelques nuages. Il aima mieux faire sa visite à Victor Hugo en ma compagnie. Victor Hugo lui fut charmant et lui dit que l'Aca-

démie le recevrait tout d'une voix, mais il lui rappela que lui, Victor Hugo, avait frappé trois ou quatre fois à la porte pour voir passer des médiocrités de l'ancien temps.

Comme ces médiocrités avaient presque toutes disparu, Victor Hugo présageait que le poète de *Rolla* et de l'*Espoir en Dieu* — des antithèses! — ne trouverait plus d'opposition : « Toujours! dit Musset; ainsi M. Nisard se présente : on va dire que je ne suis que la littérature facile devant la littérature difficile. — Difficile à lire, dit Victor Hugo; ne vous inquiétez pas; cette fois, la poésie passera devant la critique.

Ce fut la critique qui passa devant la poésie. Voici le compte rendu officiel d'un journal du temps (28 novembre 1850) :

« L'Académie française s'est réunie pour procéder à l'élection de l'académicien successeur de M. l'abbé de Feletz.

M. Guizot présidait. M. Villemain, selon l'usage, a lu le règlement du cardinal de Richelieu. Après quoi, M. Guizot a fait prêter à chacun des académiciens le serment traditionnel, comme quoi ils n'avaient pas engagé leur voix. Puis on a promené les urnes et procédé au scrutin. Il n'y a eu qu'un tour; en voici le résultat :

M. Alfred de Musset. . . . . 5 voix.
M. Nisard. . . . . 23 voix.

C'était bien d'élire Désiré Nisard, mais il fallait donner, ce jour-là, le pas à Alfred de Musset. Il fut élu pourtant, mais bien tard dans sa vie, puisqu'il était déjà mort à moitié.

« *La Dame aux Camélias* ». — *Pièce de vers inédite de M. Alexandre Dumas.* — Voici une pièce de vers composée par M. Alexandre Dumas, au lendemain de la mort de Marie Duplessis, l'héroïne de son roman la *Dame aux Camélias.*

L'auteur les a transcrits sur la première page de la belle édition illustrée qui a paru dernièrement à la librairie Quantin pour les offrir en manière de dédicace à une personne de ses amis.

J'ai revu, me courbant sous mes tristes pensées,
L'escalier bien connu, le seuil foulé souvent,
Et les murs qui, témoins des choses effacées,
Pour lui parler du mort, arrêtent le vivant.

J'ai monté; j'ai rouvert, en pleurant, cette porte
Que nous avions ouverte, en riant, tous les deux,
Et dans mes souvenirs j'évoquais, chère morte,
Le fantôme voilé de tous nos jours heureux.

J'ai vu le piano dont mon oreille avide
Vous écouta souvent éveiller le concert;
Votre mort a laissé l'instrument froid et vide
Comme, en partant, l'oiseau laisse l'arbre désert.

J'ai trouvé votre chambre à la fois douce et sombre,
Sanctuaire d'amour par la mort consacré,
Le soleil éclairait le lit dormant dans l'ombre,
Mais vous ne dormiez plus dans le lit éclairé.

La chambre s'emplissait de l'haleine odorante
Des premiers jours d'avril, tandis que j'écoutais
Le tic-tac alterné de l'horloge ignorante
Qui sonnait autrefois l'heure que j'attendais.

J'ai rouvert les rideaux qui, faits de satin rose
Et voilant, au matin, le soleil à demi,
Permettaient seulement ce rayon qui dépose
Le réveil hésitant sur le front endormi.

Mais vous, toute la nuit, éclairée à sa flamme,
Vous regardiez le feu dans le foyer courir,
Car le sommeil fuyait de vos yeux, et votre âme
Souffrait déjà du mal qui vous a fait mourir.

Ainsi qu'un ver rongeant une fleur qui se fane,
L'incessante insomnie étiolait vos jours;
Et c'est ce qui faisait de vous la courtisane
Prompte à tous les plaisirs, prête à tous les amours.

Maintenant, vous avez, parmi les fleurs, Marie,
Sans crainte du réveil, le repos désiré;
Le Seigneur a soufflé sur votre âme flétrie
Et payé d'un seul coup le sommeil arriéré.

Pauvre fille ! on m'a dit qu'à votre heure dernière,
Un seul homme était là pour vous fermer les yeux,
Et que, sur le chemin qui mène au cimetière,
Vos amis d'autrefois étaient réduits à deux.

Eh bien, soyez bénis, vous deux qui, tête nue,
Bravant les préjugés de ce monde insolent,
Avez jusques au bout, de la fille connue,
En vous touchant la main, suivi le convoi blanc.

A. Dumas.

Décembre 1886.

Claude Bernard dramaturge. — Comment Claude Bernard, le célèbre physiologiste, fut sagement détourné de ses premières ambitions d'auteur dramatique pour être glorieusement réservé à la science. Un journaliste nous conte cette édifiante histoire :

« Par les soins de M. Georges Barral, élève et admirateur de Claude Bernard, un drame inédit, intitulé *Arthur de Bretagne*, vient de paraître. Il porte la signature du grand physiologiste et, suivant sa volonté dernière, l'ami auquel il a donné son manuscrit le publie cinq ans après sa mort. De l'œuvre je ne dirai rien : c'est une « machine » en cinq actes sombres et heurtés, dont le dialogue emphatique et l'action confuse rappellent la façon maladroite d'un Pixérécourt à ses commencements.

« Comme le savant Renan, le savant Bernard a rêvé la gloire et les profits de la rampe.

« Après avoir fait jouer à Lyon une fade bluette non imprimée, la *Rose du Rhône*, Claude Bernard, élève pharmacien, âgé de vingt ans, élucubra son *Arthur de Bretagne* et, quittant sa province, débarqua en pleine Sorbonne, où Saint-Marc Girardin, dans tout l'éclat de son renom, professait la littérature. La Providence, qui veille au salut des peuples et ne permet pas toujours que les génies avortent hors de leur voie, découragea Claude Bernard par la bouche railleuse du juge qu'il avait choisi :

« — Vous avez fait de la pharmacie, soyez médecin. Mais renoncez à une carrière pour laquelle vous n'avez aucune disposition : votre drame est détestable!

« Supposez Saint-Marc Girardin banal, indifférent et sans franchise; il louait le péché dramatique du débutant qui, sans bénéfices pour lui et pour les autres, s'en allait grossir la phalange des fruits secs du théâtre. »

Madame Adèle Esquiros. — Nous trouvons dans le journal *le Figaro* et sous la signature de notre collaborateur, M. Racot, le portrait de Mme Esquiros dont nous annoncions le décès dans notre dernière livraison :

Fort jeune, dans tout l'épanouissement de cette beauté robuste, solide, que les romantiques ont chantée, la beauté des Lucrèce Borgia, des Marie Tudor, de Mlle Georges; brune, l'œil brûlant, déjà agitée du démon des vers et de l'ambition de l'apostolat, elle rencontra Alphonse Esquiros, le beau Marseillais, à la figure olivâtre, à la crinière noire et opulente, son corps svelte serré dans la redingote à grand collet du poète et du bousingot d'alors; elle le rencontra à l'aurore d'une renommée littéraire, de bonne heure évanouie.

Il avait débuté, le futur montagnard farouche, par un recueil de vers tout envolés de ce titre léger et doux : *les Hirondelles*. Esquiros, né en 1814, n'avait que cinq ans de plus qu'Adèle Battanchon : il était beau, il était romantique, il était républicain. Elle l'épousa, ce fut une passion, et j'ai retrouvé ces vers qui s'adressent, la date en fait foi, à ce mari adoré :

Oh! je l'aime d'amour, d'extase, de délire,
Lorsque dans ses yeux noirs, heureuse, je puis lire
Qu'il est mon ange et mon seigneur;
De mon émotion lorsqu'à peine maîtresse
Je compte les élans de sa douce caresse
Par les battements de son cœur.

Combien dura le roman? Je ne sais. Pas longtemps en tout cas. Chacun, de bonne heure, tira de son côté, et Esquiros, exilé par l'Empire, a laissé, dit-on, quatre enfants d'une compagne nouvelle, qui partagea ses derniers jours en Angleterre. Cette rupture n'empêcha pas la jeune muse de produire vers, romans, études philosophiques.

Propriété des œuvres de Michelet. — Mme Michelet adresse au directeur du *Rappel* la lettre suivante :

« Paris, 22 décembre 1886.

« Monsieur le directeur du *Rappel*,

« Une nouvelle adjudication des œuvres de M. Michelet est devenue nécessaire. Jusqu'ici, la propriété de ses ouvrages a été scindée en deux parts appartenant à deux éditeurs différents, l'un ayant les œuvres philosophiques, l'autre l'*Histoire de France*. Le bail de vingt années fait par M. Michelet pour ce dernier ouvrage tirant à sa fin, il est utile, en prévision de la date où il expirera, de faire une licitation qui ***d'avance*** assure, pour l'avenir, à un éditeur ***unique*** la propriété des œuvres complètes. Cette unité de possession permettra seule de faire ce qui a manqué jusqu'ici et ce qu'on réclame de tous côtés, une belle édition bien homogène et soigneusement corrigée. On commencerait par les œuvres philosophiques et d'imagination.

« Pour enrichir, compléter cette édition définitive, il n'y aura qu'à puiser dans les cartons pleins de notes et même de chapitres inédits, notamment sur la *Révolution française*. Je consacrerai les dernières années de ma vie à élever ce monument trop longtemps attendu.

« Comme *légataire universelle*, chargée par le tribunal civil de la Seine de surveiller tout ce qui a rapport à la publication des œuvres de mon mari, permettez-moi, monsieur, de me servir de la voie de votre honorable journal pour avertir les éditeurs de Paris — cela les intéresse tous — que l'adjudication aura lieu dans le courant de janvier 1887.

« Veuillez agréer mes sentiments de considération distinguée.

« Mme J. Michelet. »

Comment travaillait Théophile Gautier. — C'est M. de Goncourt qui nous l'apprend dans son *Journal:*

« Il neige. Nous prenons un fiacre et nous allons porter nos livraisons de *l'Art du* XVIIIe *siècle* à Théophile Gautier, 32, rue de Longchamps, à Neuilly. C'est dans une rue aux bâtisses misérables et rustiques, aux cours emplies de volailles, aux fruiteries à la porte garnie de petits balais de plumes noires, une rue à la façon de ces rues de banlieue que peint Hervier de son pinceau sale. Nous poussons la porte d'une maison de plâtre, et nous sommes chez le sultan de l'épithète. Un salon avec des meubles en damas rouge, aux bois dorés, aux lourdes formes vénitiennes; de vieux tableaux de l'école italienne aux belles parties de chairs jaunes; au-dessus de la cheminée, une glace sans tain historiée d'arabesques de couleur et de caractères persans, genre café turc : — une somptuosité pauvre et de raccroc faisant comme un intérieur de vieille actrice retirée qui n'aurait touché que des tableaux à la faillite d'un directeur italien.

« Comme nous lui demandons si nous le dérangeons : « Pas du tout. Je ne travaille jamais chez moi. « Je ne travaille qu'au *Moniteur*, à l'imprimerie. On « m'imprime à mesure. L'odeur de l'encre d'impri- « merie, il n'y a que cela qui me fasse marcher. Puis « il y a cette loi de l'urgence. C'est fatal. Il faut que « je livre ma copie. Oui, je ne puis travailler que là... « Je ne pourrai maintenant faire un roman que « comme cela, c'est qu'en même temps que je le ferai, « on m'imprimerait dix lignes par dix lignes... Sur « l'épreuve on se juge. Ce qu'on a fait devient im- « personnel, tandis que la copie, c'est vous, votre

« main, ça vous tient par des filaments, ce n'est pas « dégagé de vous... Je me suis toujours fait arranger « des endroits pour travailler, eh bien ! je n'ai jamais « pu rien y faire... Il me faut du mouvement autour « de moi. Je ne travaille bien que dans le sabbat, au « lieu que, quand je m'enferme pour travailler, la « solitude m'attriste... On travaille encore très bien « dans une chambre de domestique à tabatière, avec « une table de bois blanc et du papier bleu à sept « sous la rame... »

La France juive devant l'opinion. — Plusieurs journaux ont publié l'information suivante :

« On annonce que M. Drumont est poursuivi par le Parquet pour outrages à la magistrature, délit relevé dans son dernier livre : *la France juive devant l'opinion.* »

Cette nouvelle est fausse ; toutefois M. Marcel Desprez, cité dans cet ouvrage et se considérant comme diffamé, intente un procès à M. Drumont.

La lecture en Angleterre, en Allemagne et en France. — Le peuple qui dépense le plus pour ses lectures est le peuple anglais. Ses lectures lui coûtent en moyenne, par tête et par an, 11 fr. 37; un Français ne dépense que 7 fr. 87; un allemand 7 fr. 12.

Origine des filigranes. — M. Ch. Philipps, du *Paper Makers' Circular*, s'est livré à des recherches sur l'origine des filigranes.

« Tandis que de nos jours, dit M. Philipps, le filigrane ne sert qu'à faire connaître une marque de fabrique, on l'employait autrefois pour indiquer les dimensions et la qualité du papier. Quelques-uns des formats aujourd'hui connus sont désignés par le nom des marques autrefois employées.

« Un bonnet de fou comme filigrane a donné un nom au foolscap (papier écolier), tandis qu'un cor de postillon a servi à indiquer le papier connu sous le nom de « post » (papier à lettres).

« Une des marques les plus anciennes dont on ait connaissance se trouve dans un livre de compte commencé en 1301 et qui fait partie des archives de la ville de la Haye. Le filigrane consiste en un cercle et une croix.

« Plus tard, on trouve un porc ou un pot comme marque, et vers la fin du XIV[e] siècle, le pot et le cor de chasse qui firent leur apparition en 1376 furent les marques principales. On les retrouve fréquemment dans les papiers faits dans les Pays-Bas.

« Les autres marques étaient la licorne, l'ancre, la tête de bœuf, les lettres P et Y qui étaient les initiales des noms du duc Philippe de Bourgogne et de sa femme Isabelle, dont le nom généralement était écrit par un Y. Avant le mariage du duc, en 1430, on trouve seulement l'initiale P; mais, après cette date, les deux initiales paraissent entrelacées ou séparées, sur un écu, ou entourées d'une banderole.

« Les initiales ou les armoiries des nobles de distinction se retrouvent également sous forme de filigrane. Dans l'exemplaire de saint Jérôme, publié à Oxford en 1468, on remarque un lévrier, et cette même figure se retrouve encore dans le papier d'une bible hollandaise imprimée à Delft dix années plus tard.

« C'était aussi la coutume de marquer le papier avec des emblèmes appropriées au sujet de l'ouvrage. Ainsi dans la première Bible imprimée à Strasbourg par Eggerstein, le papier qui renferme le texte du « Livre des Rois » porte comme filigrane une couronne royale, tandis que le papier du reste du volume est marqué de la « tête de bœuf », qui servait ordinairement de marque à cette époque. »

Prix tirés de leurs œuvres par quelques auteurs célèbres. — *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux* nous fait connaître le prix tiré de leurs œuvres par quelques auteurs célèbres :

Byron a touché du libraire Murray 386,375 francs.

Cuvier a vendu à Panckoucke 10,833 francs ses notes pour l'édition de Pline.

Walter Scott a tiré deux millions de la vente de ses œuvres.

Chateaubriand a cédé le privilège de la publication de ses ouvrages pour 550,000 francs aux libraires associés.

Lamartine a vendu deux ouvrages à Ch. Gosselin 100,000 francs; *la Chute d'un ange* : 35,000 francs.

Victor Hugo a tiré 60,000 francs du manuscrit de *Notre-Dame*.

Lamennais a vendu ses œuvres 15,000 francs le volume.

Enfin Thiers a cédé au libraire Paulin le *Consulat et l'Empire* pour 500,000.

Le Bibliophile et sa servante. — Fréquemment on rencontre sur les quais des gens qui modifieraient volontiers le mot de Richard III, et qui s'écrieraient : « Un bouquin! Un bouquin! Mon royaume pour un bouquin! » Les « bouquineurs » sont les héros d'une foule d'anecdotes, en voici une qui vient d'être rééditée :

« Un célibataire frisant la cinquantaine était un amateur passionné de bouquins. Une vieille servante prenait soin de son intérieur. A force de ranger et d'épousseter la bibliothèque de son maître, Augustine fut prise d'une folle envie de lire. La voilà donc dépensant tous ses gages à s'acheter des livres.

« Et, chose curieuse, c'était aussi de vieux livres qu'elle lisait. Une après-midi, un peu avant le dîner, elle arrive avec un paquet d'ouvrages acquis à la « cour des Miracles et à la grande Truanderie des livres parisiens ». Par curiosité, le maître feuillette les bouquins. Tout à coup, sa face s'illumine.

« — Combien as-tu payé ça? dit-il en montrant un volume piqué outre mesure.

« — Quinze sous, répond Augustine.

« — Quinze sous... Mais cet ouvrage vaut vingt mille francs, s'écria le bouquineur.

« Il réfléchit trop tard qu'il venait de dire une bêtise.

« En vain, il essaya de se reprendre.

« — Je te l'achète cinquante francs? demanda-t-il.

« — Monsieur m'a dit qu'il valait vingt mille francs.

« Augustine était rusée. Le bouquineur alla jusqu'à 1,500 francs. C'était une première édition, très rare, de Montaigne. Il eut beau marchander, sa servante ne voulait pas rabattre un radis des 20,000 francs. Cette somme était difficile à débourser! La nuit, le bouquineur rêvait du Montaigne.

« Bientôt, il ne put plus résister. A tout prix, il lui fallait le bouquin.

« — Cette fille me soigne bien; elle paraît avoir la même passion que moi, se dit-il un matin où il était plus obsédé que jamais. Pourquoi ne l'épouserais-je point? J'aurais ainsi mon Montaigne.

« Et il se maria avec sa servante qui apportait un bouquin en dot. »

Le libraire Glady. — Un rédacteur de la *République française,* visitant le nouvel asile municipal de nuit ouvert à Paris, y a rencontré, sollicitant son admission, un libraire dont nos lecteurs n'ont sans doute point oublié le nom, Louis Glady. Voici ce que raconte le chroniqueur :

« Un homme d'une quarantaine d'années se présente au guichet.

« — Votre nom?

« — Louis Glady.

« — Votre état?

« — Homme de lettres, ayant demeuré rue Cloche-Perce.

« Homme de lettres? Par-dessus la tête de l'employé, nous regardons curieusement ce pauvre hère. Louis Glady? C'est un nom parisien... et bien connu celui-là, il y a quelque dix ans. L'erreur n'est pas possible. C'est bien un des frères Glady qui frappe à la porte de l'asile. Les Glady tinrent autrefois une boutique d'éditeur bien achalandée, rue des Colonnes, près de la Bourse. Ils publièrent d'abord, à grands frais, une *Manon Lescaut* avec eaux-fortes de Flameng et préface d'Alexandre Dumas; puis une *Imitation de Jésus-Christ,* traduite par Veuillot et que J.-P. Laurens commença à illustrer; Veuillot l'arrêta dans son travail; il ne le trouvait point assez mystique. Enfin, un des Glady — Albéric — s'avisa de toucher une plume et écrivit un grand roman, *Jouir,* dont le titre n'était pas seulement prometteur de polissonneries. L'auteur de *Jouir* fut condamné durement et, en compagnie de son frère Louis, passa en Angleterre. De là nous vinrent avec cette firme énigmatique : *Non Gladio Gladi* des éditions bizarres; une *Daphnis et Chloé* où les paroles du berger étaient imprimées en bleu et celle de la bergère en rose. Puis un beau matin, éclipse complète des éditeurs de *Jouir.* Il a fallu le hasard d'un reportage dans les bas-fonds parisiens pour amener à la surface le nom du survivant des deux frères. »

Statistique des correspondances échangées en 1885. — Un statisticien allemand a établi qu'en 1865 les habitants du globe échangeaient quelque chose comme deux milliards de lettres, chiffre qui avait monté à trois milliards trois cent cinquante millions en 1873 et à 6 milliards deux cent cinquante millions en 1881.

On évalue à 5,849 millions le nombre de lettres transportées par la poste en 1885, plus 1,078 millions de cartes postales, 4,610 millions d'imprimés et cent millions d'échantillons, soit en tout 11 milliards 640 millions d'envois de toute nature expédiés ou distribués par 489,000 employés des postes dans les 154,000 bureaux de poste du monde.

Voici comment, pour l'année 1885, se répartissent ces envois sur les cinq parties du monde :

Parties du monde.	Lettres.	Cartes-postales.	Envois de toute nature expédiés par la poste.
	(Millions d'expéditions.)		
Europe	3.894	598	7.249
Amérique	1.597	398	3.819
Asie	246	80	390
Australie	93	1,2	151
Afrique	19	0,3	31
Totaux	5.849	1.078	11.640

ÉTRANGER

Allemagne. — *Les Sociétés de gens de lettres en Allemagne.* — Dans la plupart des grandes villes d'Allemagne les écrivains ont depuis longtemps fondé des sociétés locales; mais il n'y a guère plus de vingt ans, depuis la fondation du *Journalistentag* ou réunion annuelle des propriétaires et rédacteurs de journaux, qu'on s'est proposé d'incorporer toutes ces sociétés locales en une seule société générale des gens de lettres d'Allemagne. Malheureusement, bien qu'à ces réunions les délégués prononçassent de grands discours sur la meilleure manière de faire valoir les droits d'auteur et de régler le fonctionnement des caisses de pension et de secours, aucune des nombreuses discussions et propositions n'aboutit à un résultat pratique et lorsqu'il y a quelques années l'association fut dissoute, elle ne laissa aucun souvenir qui eût pu faire regretter sa disparition.

En 1878, les membres d'un club littéraire de Leipzig, *Symposium,* firent une nouvelle tentative pour établir une « Société générale des auteurs allemands » qui aurait tenu des assemblées annuelles et

repris les travaux que la première association n'avait fait qu'ébaucher. Pas plus que cette dernière, la nouvelle société ne tint les promesses faites à ses débuts; aux réunions annuelles, les membres accourus de toutes les parties d'Allemagne banquetaient ferme et célébraient en prose et en vers le brillant avenir réservé à la société; mais de réformes point, et, lorsqu'un écrivain se réclamait de l'association pour obtenir gain de cause dans un litige qui intéressait la corporation tout entière, il n'en obtenait aucun appui et en était pour ses frais.

Cette impuissance de la société générale à obtenir un résultat sérieux engagea M. le professeur Kürschner, de Stuttgart, directeur de la *Schriftsteller Zeitung*, à fonder une troisième société des gens de lettres allemands, il y a deux ans à peu près. La société devait être constituée sur une nouvelle base, et grâce à l'influence et à l'autorité de M. Kürschner, on parvint à réunir en peu de temps trois à quatre cents adhérents. Jusqu'ici cette troisième société n'a pas été plus heureuse que ses devancières; des divisions se sont mises dans ses rangs et la fusion des partis hostiles ne s'est pas encore effectuée.

Il appartiendra à une nouvelle réunion des délégués, nommés par les sociétés locales, d'aplanir toutes les difficultés et de reconstituer une grande association analogue à celle de la Société des gens de lettres de Paris. Il faut espérer que si l'on s'amusera moins à cette réunion, on y fera plus de travail utile.

L'héritage littéraire de Léopold v. Ranke. — D'après une lettre que M. O. von Ranke, fils du grand historien allemand mort dernièrement, vient d'adresser à la *St-James Gazette* de Londres, la date de la publication du septième volume de l' « Histoire universelle » n'est rien moins qu'arrêtée, comme on l'avait annoncé à tort. — Ranke, en dehors des matériaux qui doivent servir à l'élaboration de ce volume, laisse une autobiographie, un grand nombre de notices historiques et la reproduction sténographique des conférences délivrées par lui à la cour du roi Maximilien de Bavière.

Une traduction manuscrite inédite de Thomas A Kempis de Imitatione Christi. — M. L. Korth, bibliothécaire assistant des archives de la ville de Cologne, vient de découvrir un manuscrit inédit de l'Imitation de Jésus-Christ. — En 1885, un codex de 154 feuilles in-4° fut transféré de la bibliothèque des gymnases catholiques aux archives municipales. — Ce codex contenait une traduction en bas-allemand du premier livre de l'Imitation avec une préface rimée qui commence par ces mots : *Van Jhesus geboirt syn jair getzalt Dusent ind Vierhundert Vierindrissich darzugestalt.* — Cette date, *1434*, se trouve reproduite en chiffres à la fin de l'ouvrage. — Il s'ensuit que le manuscrit constitue la traduction la plus ancienne datée de l'Imitation.

Journaux et périodiques allemands. — D'après la *Zeitungs-Preisliste der deutschen Reichspost*, le public est admis à s'abonner, dans chacun des bureaux de poste de l'empire, à 6,416 journaux et périodiques allemands et 3,159 étrangers dont 11.32 français et 952 anglais. Les périodiques étrangers paraissent en 31 langues différentes.

Quant aux périodiques allemands, ils se répartissent comme il suit, d'après le lieu de publication :

Berlin	506	États-Unis	76
Dresde	96	Russie (15). Pétersbourg	7
Leipzig	276	Russie (15). Moscou	3
Munich	124	Luxembourg	14
Stuttgart	100	Angleterre	3
Hambourg	82	Pays-Bas	2
Vienne	244	France	2
Prague	18	Italie (Rome)	2
Pesth	12	Roumanie	1

Angleterre. — *Notes sur quelques grands journaux anglais.* — Nous les empruntons au journal *le Gaulois* et en détachons les parties principales :

« Le *Times* a pour directeur M. Buckle, écrivain de premier ordre, et qui suit les traditions de ses prédécesseurs, M. Chenery et le fameux M. Delane.

« Le *Times* a-t-il conservé sa puissance ou est-il tombé « à rien », comme ses ennemis le prétendent?

« M'est avis que le journal a perdu beaucoup de son influence, mais qu'il faut encore compter avec lui.

« Son tirage est d'environ 50,000 exemplaires, sans compter les éditions bi-hebdomadaires, *the Mail*, et hebdomadaires, *the Weekly Times*.

« En raison de la concurrence que lui font les grandes feuilles à un *penny*, le *Times* songe à imiter le *Morning-Post*, qui s'est vendu pendant cent dix ans *three pence* (trente centimes), et qui, depuis peu, ne coûte plus que dix centimes. En attendant, le *Times* reçoit, comme devant, sa collection de lettres, avec toutes les plaintes, observations, réclamations et questions que lui adressent journellement ses lecteurs. On connait l'habitude anglaise d'écrire à son journal pour avoir un avis, et le soulagement que trouvent les atrabilaires dans cette « tribune publique ».

« Il y a vingt ans, le *Times* n'acceptait des communications en vers que de Tennyson; aujourd'hui, le poète attitré du journal de la Cité est M. Swinburne.

« Mme Oliphant, la romancière, et M. James Payn sont des collaborateurs intermittents. Le docteur Franz Hueffer est chargé de la critique musicale; M. T. Humphrey-Ward, écrivain de talent et consciencieux, est le critique d'art, tandis que M. J.-F. Nesbet est le critique dramatique.

« Depuis la retraite de M. Gallenga, le brillant correspondant italien, MM. W. Fraser Rae et W. J. Stillman sont deux des principaux correspondants du *Times*.

« M. de Blowitz est, depuis les dernières années de l'empire, correspondant du *Times* à Paris, où il est

[illegible] des correspondants [illegible] de la presse [illegible].

« [illegible] la [illegible] de la guerre [illegible], [illegible] pour [illegible] la [illegible] des correspondances du *Times*. [illegible] souvent [illegible] sur tous ses [illegible]. La somme [illegible] considérable, [illegible].

« Le [illegible] plus [illegible] des [illegible] grammes [illegible] vingt-quatre heures de [illegible] de [illegible].

« C'est alors que [illegible] du *Times* [illegible] à Paris un office et s'assura [illegible] pour six heures chaque nuit l'usage exclusif [illegible] entre cet office et ses bureaux de la [illegible].

« Pour un [illegible] comme le *Times*, [illegible] se vend trente centimes à [illegible] exemplaires, et qui est assis sur [illegible] inébranlable, un pareil luxe [illegible].

« Les nouvelles politiques [illegible] pour utiliser cet outillage si [illegible] télégraphiquement à la [illegible] que du boulevard à l'événement parisien, au compte rendu des premières représentations.

« Et c'est ainsi que Londres trouve chaque matin dans le *Times* un article sur les choses de Paris, qui ont pour nos voisins d'outre-Manche l'attrait du nouveau sans cesse renouvelé.

« Quoique le *Standard* soit franchement conservateur, ce n'est pas un « organe ». Il a pour rédacteur en chef M. Mudford, qui veille à ce que le journal, sans rien perdre de son influence, conserve son indépendance et son caractère. Le tirage du *Standard* s'élève aujourd'hui à 255.000, sans compter celui de l'*Evening Standard*, qui est le plus répandu des journaux du soir.

« M. Helie Bowes, le très habile correspondant parisien du *Standard*, a été pendant de longues années rédacteur en chef du *Standard* et n'a abandonné ses fonctions à Londres qu'en raison du climat de la Cité.

« Le *Daily News* a un nouveau rédacteur en chef, M. Henry W. Lucy, qui n'est autre que son ancien courriériste parlementaire. On connaît ses articles, si fins, si mordants, sous le titre de « Sous la Pendule » et qui étaient signés : Une des aiguilles.

« M. Lucy est l'auteur de ce spirituel volume : les *Aventures politiques de lord Beaconsfield*. Il collabore au *Daily News* depuis plus de vingt ans. M. J.-R. Robinson est le directeur du *Daily News*, et M. Andrew Lang le principal chroniqueur. La critique dramatique est confiée à M. Moy Thomas.

« Depuis la retraite de M. Frank Hill, le *Daily News* est moins gladstonien, mais il est encore le principal organe des *whigs*. Tandis que le *Daily Chronicle*, de M. Lloyd, est le journal par excellence des radicaux de l'école de M. Bradlaugh, le *Daily Telegraph* continue à être le fidèle organe des tories renforcés.

« M. Edwin Arnold, qui a fait preuve de beaucoup [illegible] dans son livre *Light of Asia*, en montre [illegible] dans ses *leaders* actuels. A la tête de la rédaction du *Daily Telegraph*, tandis que MM. Levi-Lawson en sont les propriétaires, M. Arnold a fait de ce journal l'ennemi de toute idée nouvelle et de tout ce qui n'est pas absolument « anglo-saxon ». Son [illegible], lors de la récente controverse [illegible], était absolument comique et le *Telegraph* ne perd jamais une occasion de flatter les plus [illegible] côtés du caractère anglais.

« M. Georges-Auguste Sala, le brillant chroniqueur [illegible], écrit régulièrement dans le *Daily Telegraph*. Il a un aussi grand nombre de lecteurs qui l'admirent, que de détracteurs qui s'acharnent à trouver son style « infect », et son ignorance « crasse ».

« M. Beatty-Kingston est le critique musical du *Daily Telegraph*, et M. C. Scott en est le critique dramatique. Ce dernier est probablement connu de tous nos auteurs dramatiques en raison de l'art avec lequel il sait « adapter » toutes leurs œuvres pour le public londonien. Naturellement, M. Scott est à couteaux tirés avec notre Société des gens de lettres. Le *Daily Telegraph* tire à 265,000. »

Autriche. — ***Les manuscrits de Crocodilopolis.*** — Les papyrus de Fayoum (collection de l'archiduc Regnier provenant des fouilles de Crocodilopolis, dans l'Egypte centrale, qui ont occupé les deux sections arabe et égyptienne du congrès international des orientalistes, ont une importance capitale.

Il s'y trouve cinq cents papyrus en écriture de Méros, non encore déchiffrés. La section égyptienne a émis le vœu qu'ils soient publiés incessamment.

Les papyri arabes s'étendent depuis le commencement de l'hégire, au IVe siècle. Les papyrus grecs et latins sont également de la plus haute importance. M. le professeur Harabacek mérite tous nos éloges pour le soin et la patience exemplaire avec lesquels il procède au déroulement de ces papyrus; travail essentiellement délicat, car ces pièces sont restées ensevelies pendant des siècles et sont par conséquent extrêmement fragiles. Il y a là 70,000 pièces écrites sur papyrus, sur parchemin, sur cuir ou sur papier. M. Wiesner, chargé de l'analyse chimique et microscopique des matériaux, a fait la surprenante découverte que le papier de ces manuscrits est fait avec des chiffons, qu'il est collé comme notre papier actuel, et que les anciens manuscrits sur papier de la Bibliothèque de Vienne, datant de 1230, sont de fabrication identique. M. Wiesner en conclut que l'invention du papier appartient aux Arabes et remonte pour le moins au VIIIe siècle de notre ère.

Un livre populaire; I PROMESSI SPOZI. — On peut mesurer le plus ou moins de popularité d'un ouvrage au nombre d'éditions qui en ont été faites et à celui des contrefaçons auxquelles l'ouvrage a donné lieu. C'est ainsi que le célèbre roman de Manzoni, *I Pro-*

messi Sposi, est un des ouvrages les plus populaires du XIXe siècle.

M. Antonio Vismara, dans sa *Bibliografia Manzoniana* (1875), n'énumère pas moins de 118 éditions italiennes des *Promessi Sposi*. Quatre-vingt-treize ont paru en Italie et vingt-cinq à l'étranger, dont vingt à Paris, deux à Leipzig et une à Bruxelles, à Vienne et à Londres.

L'édition originale parut, en 1827, en trois volumes; quelques mois plus tard, il en avait déjà paru sept autres. La plupart des éditions antérieures à l'année 1860 ont été publiées à Florence; après 1860, vingt-neuf nouvelles éditions paraissaient à Milan et deux à Paris.

Quant aux traductions, M. Vismara en compte 54: 19 françaises, 17 allemandes, 10 anglaises et 3 espagnoles. En outre, l'ouvrage a été traduit en russe, en hongrois, en suédois, en hollandais, en grec moderne et en arménien.

Belgique. — *La presse périodique belge en 1885.* — De 1883 à 1885 le nombre des journaux qui se publiaient en Belgique a augmenté de 188, soit de 23 pour 100. — Les 829 journaux qui existaient en 1885 se répartissent, d'après leur périodicité et les matières traitées, de la manière suivante :

	JOURNAUX				
PÉRIODICITÉ.	financiers.	politiques.	agricoles, commerciaux ou industriels.	divers	Ensemble.
Journaux quotidiens.	6	63	2	6	77
Journaux non quotidiens, mais paraissant au moins une fois par semaine.	18	291	57	208	574
Autres périodiques..	3	31	23	121	178
Totaux en 1885.	27	335	82	385	829
— en 1884.	21	392	66	322	801
— en 1883.	19	343	55	224	641

Bruxelles à lui seul comptait 301 journaux dont 24 financiers, 91 politiques et 36 agricoles, commerciaux ou industriels.

États-Unis. — *Les heures de travail de quelques romanciers américains et anglais.* — M. Howells, dit un journal américain, écrit sans interruption de neuf heures du matin à une heure de l'après-midi; mais, une fois sa tâche terminée, il ne reprend plus la plume de la journée. Il produit chaque année deux romans en moyenne et fournit un nombre considérable d'articles aux périodiques. M. Howells corrige avec un soin minutieux ses épreuves et transcrit jusqu'à des chapitres entiers si son premier travail lui semble présenter des lacunes.

M. Henry James se lève de grand matin, et, après avoir pris son café, s'installe dans son bureau et y travaille à la lueur de deux bougies, car à Londres les matinées ne sont pas bien ensoleillées. M. Henry James compose lentement et laborieusement, copiant et recopiant sans cesse pour arrondir et ciseler ses phrases. A neuf heures, il se rend au club pour y prendre son lunch.

M. Samuël L. Clemens, le spirtuel écrivain plus connu sous le pseudonyme de *Mark Twain*, ne travaille presque jamais chez lui; ses récits les plus pétillants d'humour éclosent plus facilement dans la salle de billard. Mark Twain s'est imposé comme règle d'écrire chaque jour un nombre déterminé de pages et si les heures de travail ne suffisent pas à cette tâche quotidienne, il prélève le déficit sur le temps consacré à la formalité du lunch. Il n'est pas de ces écrivains qui sont toujours satisfaits de ce qu'ils viennent de produire. Si, à la deuxième lecture, son travail lui semble incolore ou défectueux, il n'hésite pas à jeter au feu le labeur de toute une journée. Ajoutons cependant qu'il est rare que la première ébauche ne soit pas la bonne.

J.-F. Trowbridge ne compose jamais ses poésies dans le silence du cabinet : c'est pendant de longues promenades sur les rives de l'Hudson ou en laissant flotter son bateau à la dérive que lui viennent ses inspirations les plus heureuses. Il n'est pas rare que M. Trowbridge revienne d'une de ses excursions avec une centaine de vers impeccables qu'il n'a plus que la peine de transcrire sur le papier.

M. George W. Cable, un des romanciers les plus populaires des États-Unis, n'est pas, comme on pourrait le croire, de ces auteurs qui écrivent des pages entières d'un seul jet. Bien au contraire, sa production quotidienne ne dépasse pas une demi-colonne du *World*, soit mille mots à peu près, et pendant des semaines il ne s'occupe que de revoir et polir son travail. Dès neuf heures il se met à l'œuvre et ne quitte pas son bureau avant quatre heures en ne prélevant que le temps tout juste nécessaire pour prendre un léger lunch.

Le poète Whittier est d'une irrégularité déplorable en ce qui concerne ses heures de travail. Il n'écrit que lorsqu'il se sent absolument bien disposé et jamais il ne s'est senti le courage de corriger ou de recopier son manuscrit.

Quant à miss Louisa M. Alcott, elle n'a jamais su ce que c'est qu'un bureau ou un cabinet de travail où l'écrivain aime à se recueillir pour y élaborer posément son roman ou son article de journal.

Un petit coin tranquille, une chaise et un vieil atlas posé sur les genoux en guise de pupitre, c'est tout ce qu'il lui faut pour travailler des heures sans s'arrêter. Miss Alcott mène ordinairement de front une douzaine de romans et nouvelles à la fois, qu'elle termine au gré de sa fantaisie. Il lui arrive d'en oublier un entièrement et de ne le découvrir et achever que plusieurs années après. En moyenne, il ne lui faut pas plus d'un mois pour terminer un roman. Jamais elle ne copie son manuscrit et ne le corrige que rarement.

États-Unis. — *La presse à San Francisco.* — La majorité des commerçants et hommes d'affaires de

San Francisco, dit le *Pacific Printer*, ainsi que leurs employés et comptables peuvent lire et écrire la langue anglaise, et un grand nombre parmi eux sont abonnés aux journaux.

Il y a à San Francisco actuellement quatre journaux publiés régulièrement en caractères chinois. Ils paraissent toutes les semaines et ont une circulation de 2,500 exemplaires.

La plus grande partie de ces journaux est envoyée dans l'intérieur de l'État, à Washington, Colombie anglaise et les îles Sandwich. L'abonnement est de 2 £ 50 par an et 5 £ hors de la ville.

Le plus ancien journal est le *Recorder*, publié par Mun Kee et C°. Il existe depuis dix-huit ans. *L'Oriental* est publié par Wah Kee. Le *Weekly Occidental* est actuellement dans sa quatrième année, et Horn Hiong et C°, les propriétaires, disent que c'est le journal qui a la plus grande circulation.

Il y a 200 abonnés en ville et 800 en province. Chum Schow, son traducteur, a une très bonne instruction en anglais et en chinois. Le journal pour le commerce américain et chinois fut publié par Suey Kee et C°, il y a trois ans. Ses propriétaires voulaient faire une révolution dans les journaux chinois de la ville et engageaient un grand nombre de reporters, etc. Leur bourse, cependant, n'était pas aussi bien remplie que leur tête, et, il y a un an, ils ont fait faillite.

La direction d'un journal chinois comporte ordinairement quatre personnes, savoir : un éditeur, un sub-éditeur, un traducteur et un imprimeur. L'éditeur et le sub-éditeur sont ordinairement les propriétaires. Le traducteur est le premier et le plus important. Son devoir est de rassembler des nouvelles des quartiers chinois et de lire soigneusement les journaux américains quotidiens. De ceux-ci il prend les relevés des marchés, les nouvelles lois, les insultes faites aux Chinois, etc., etc., tout ce qui peut à son avis intéresser ses compatriotes.

Il traduit ces nouvelles en chinois et les donne aux éditeurs pour l'insertion.

Les éditeurs prennent des copies en caractères chinois avec la plume ordinaire de leur pays et avec une encre spécialement préparée sur du papier dit papier de report.

La feuille de ce papier a la même grandeur que la feuille sur laquelle on imprime. Aussitôt que l'éditeur a rempli sa feuille avec les caractères chinois, son travail est terminé, et il donne le papier à l'imprimeur.

Un bon imprimeur imprime suivant leur méthode 400 feuilles par jour. Cinq jours de travail sont exigés pour faire une édition de 1,000 exemplaires.

Les journaux sont imprimés avec une encre noire sur des feuilles simples de papier blanc, excepté au nouvel an chinois, jour où les feuilles sont imprimées ou avec de l'encre rouge ou sur du papier rouge.

Russie. — *Œuvres de Pouchkine.* — Nous avons annoncé dans notre dernière livraison que les œuvres du poète Pouchkine tombaient cette année dans le domaine public et qu'on en préparait une édition populaire.

Ajoutons aujourd'hui que la société Pouchkine saisira cette occasion pour publier une édition digne du grand poète russe. Celles qui ont été publiées jusqu'ici sont peu satisfaisantes, tant au point de vue de la correction du texte qu'en ce qui concerne la distribution des matières.

L'œuvre de Pouchkine se compose principalement d'un poème dans le genre de l'*Arioste*, mais dont les héros sont Russes : *Rouslane et Ludmilla;* d'un charmant poème dans le goût byronien : *Evguéni Onéguine;* d'un drame shakespearien sur l'histoire de Russie : *Boris Godounof;* et de quelques productions dramatiques moins étendues : *Roussalka, le Convive de Pierre, Mozart et Salidri.*

Pouchkine a écrit un grand nombre de poésies lyriques sur les sujets les plus divers et quelques petits romans. La révolte de Pougatchef, le pseudo Pierre III, sous le règne de Catherine II, lui a fourni le thème de *la Fille du Capitaine*, ouvrage très apprécié en Russie.

L'édition définitive des œuvres de Pouchkine formera six volumes; on y respectera autant que possible l'ordre chronologique. L'édition comportera de nombreuses notes historiques et explicatives.

A propos de Pouchkine ajoutons que le lycée impérial de Saint-Pétersbourg célébrait cette année le soixante-quinzième anniversaire de sa fondation. Le lycée fut d'abord établi à Tsarskoe-Sélo et eut comme un des premiers professeurs de langue et de littérature françaises le frère de Marat; bien entendu, ce frère s'empressa de changer de nom. Nombre d'hommes remarquables sont sortis de cet établissement, entre autres le célèbre poète russe.

Pouchkine a aujourd'hui son monument au lycée, non pas une statue, mais un monument littéraire, un musée et un livre.

Dans le musée on a recueilli toutes les reliques qu'on a pu se procurer du célèbre écrivain ainsi qu'une collection de toutes les éditions partielles ou complètes de ses œuvres, les traductions qui en ont été faites et la plupart des articles relatifs à Pouchkine, et ses écrits.

Ce qui a trait à la vie de Pouchkine ne comprend pas moins de 1,551 numéros. Les écrits de Pouchkine édités séparément ou dans des publications périodiques forment 1,075 numéros. Les œuvres complètes de l'écrivain ont été imprimées onze fois. Les articles critiques en russe forment 534 numéros, les traductions et articles en langues étrangères 391 ; les productions artistiques représentant Pouchkine ou les personnages créés par lui sont au nombre de 958, et le catalogue détaillé du musée forme un volume de plus de 400 pages.

Norvège. — *Le mouvement littéraire en Norvège.* — La littérature norvégienne a bien débuté cette année. M. Henrik Ibsen vient de publier un

drame intitulé *Rosmersholm*, et le romancier Alex. Kielland un nouveau roman, *Sne* (la Neige), dont une traduction paraît en ce moment dans la revue allemande *Deutsche Rundschau*. M. Bjornsterne Bjornson, actuellement à Paris, achève une comédie qui paraîtra sous le titre de *Over Aevne* (Inaccessible), et un roman qui portera probablement le titre de *Paa Guds Veie*.

M. Jonas Lie a sous presse son dernier roman, *Kommandorens Dotre* (les Filles du Commandant), et M. Arne Garborg nous promet une histoire en dialecte rural, *Mannfolk*.

NECROLOGIE

FRANCE

— M. Édouard Blavier, inspecteur général des télégraphes et directeur de l'École supérieure de télégraphie, est mort à Paris le 15 janvier à l'âge de soixante et un ans.

Outre son *Cours de télégraphie* qui fait autorité, il laisse de nombreux mémoires et articles insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* ou dans les *Annales télégraphiques*, publication qu'il dirigeait depuis quinze ans.

— On annonce la mort, à Nantes, de M. de Bloquel de Croix de Wismes, qui appartenait à l'une des plus anciennes familles de l'Artois. Érudit, archéologue, lettré, aquafortiste, le baron de Wismes était un homme d'une culture aussi variée qu'étendue.

— M. Alphonse de Boissieu, né à Lyon en 1816, est mort en cette ville le 15 janvier dernier. Il avait été élu membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1855 et s'était fait remarquer par ses nombreux travaux d'épigraphie et d'histoire.

— M. Julien Daillière, poète angevin, plusieurs fois couronné par l'Académie française, vient de mourir à l'âge de soixante-quatorze ans. Il était l'auteur d'un poème assez connu : *la Guerre d'Orient*. Il a fait représenter un *André Chénier* à l'Odéon et avait écrit pour la Comédie française un drame en vers : *Napoléon et Joséphine* qui fut joué au théâtre de l'Ambigu.

— M. Delcassé, recteur honoraire de l'Académie de Strasbourg, vient de mourir à Paris à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il était l'auteur de plusieurs recueils et manuels scolaires justement appréciés.

— M. Amédée Hachette, président de la Société historique et archéologique de Château-Thierry, est mort aux environs de cette ville au mois de décembre dernier, à l'âge de soixante-seize ans. Il laisse plusieurs travaux archéologiques.

— M. Hugues, ancien secrétaire de M. Jules Simon, attaché au bureau de la presse au ministère de l'intérieur, est mort à Paris le 5 janvier.

M. Hugues s'était fait connaître par la traduction des œuvres de Dickens.

— M. Lebiez, inspecteur général des ponts et chaussées, auteur de nombreuses publications scientifiques, est mort le mois dernier à Paris.

— M. Joseph-Rose Lemercier, président honoraire de la Chambre syndicale des imprimeurs lithographes, est mort le 22 janvier à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Il avait été en 1825 un des apprentis de Senefelder, l'inventeur de la lithographie, et il contribua grandement au développement de cet art en France. On lui doit maintes découvertes qui marqueront dans l'histoire de l'imprimerie au XIX[e] siècle.

Au nombre des œuvres sorties de ses presses, nous mentionnerons *le Livre d'heures d'Anne de Bretagne*; *l'Opéra*; *l'Architecture privée*; *l'Atlas de Saint-Cyr*, etc.

— Le père jésuite Pailloux vient de mourir à Lyon à l'âge de soixante-seize ans.

Le P. Pailloux était un architecte de talent ainsi qu'un archéologue distingué. Il a publié plusieurs ouvrages, dont le plus important est la *Monographie du Temple de Salomon*.

— Le 18 janvier est décédée à Paris M[me] Jules Paton, membre de la Société des gens de lettres, auteur de plusieurs romans et d'une pièce de théâtre

intitulée *le Divorce de Sarah Moore*. Elle a signé plusieurs de ses ouvrages du pseudonyme : *Jacques Rozier.*

— Les journaux de Dijon enregistrent le décès du comte Félix-Hyacinthe de Sarcus, ancien officier de cavalerie qui s'était depuis longtemps adonné à la carrière des lettres. Nous citerons du comte de Sarcus : *Études sur la philosophie de l'histoire pendant les quinze premiers siècles des temps modernes; Études sur le développement artistique et littéraire de la société moderne pendant les quinze premiers siècles de l'ère moderne; — Lettres d'un rural.*

— Un des ingénieurs les plus distingués de notre temps est mort à Versailles le 14 janvier. M. Alexandre Surell était né à Bitche en 1813. Entré à l'École polytechnique en 1831, il en sortit dans le corps des ponts et chaussées. Envoyé pour ses débuts dans les Hautes-Alpes, il fut frappé des désastres causés par les torrents qui ravageaient cette partie de la France. Il employa ses loisirs à étudier la question de reboisement et à l'âge de vingt-huit ans, il publia un livre qui est resté classique. Cet ouvrage, couronné par l'Académie des sciences, est encore aujourd'hui consulté. En dernier lieu, M. Surell, qui laisse d'autres écrits spéciaux, faisait partie du conseil d'administration de la Compagnie des chemins de fer du Midi.

— Un personnage assez singulier vient de mourir dans une misérable mansarde de la rue de Charenton : c'était un vieux bonhomme, presque centenaire, nommé Charlemagne Bejot. Ancien avocat, il était devenu anarchiste et avait fondé, pour exposer ses doctrines, un petit journal, la *Controverse*, dont il était l'unique rédacteur et à peu près l'unique lecteur.

Il n'avait pas moins de quatre-vingt douze ans quand il avait entrepris de défendre les idées anarchistes.

ÉTRANGER

Allemagne. — Voici quelques renseignements biographiques sur le compte de M. O. Spamer, dont nous avons annoncé le décès dans notre dernière livraison.

M. Spamer s'était établi libraire en 1847 et s'occupa, un des premiers, de la publication d'ouvrages illustrés destinés à la jeunesse. — La bibliothèque commerciale (*Rothschild's Taschenbuch für Kauflente*) et les ouvrages spéciaux relatifs à l'architecture (*Schule der Bankunst*) et à l'art de l'ingénieur établirent solidement la réputation de l'éditeur.

Une des grandes entreprises de M. Spamer fut la publication de son *Konversations-Lexikon* illustré dont les premières livraisons parurent en 1868. — Après la guerre de 1870, la maison a édité avec succès un grand nombre d'ouvrages patriotiques.

— M. Klemm, bibliographe allemand des plus distingués, est mort à Dresde au mois de novembre.

— L'Académie des sciences vient d'être informée du décès de l'un de ses correspondants de la section d'anatomie et zoologie, M. Charles-Théodore-Ernest de Siebold, de Munich. Il avait été élu, en 1867, en remplacement de M. de Nordmann et était âgé de quatre-vingt-deux ans.

— La *Revue historique* annonce le décès à Schwerin (Allemagne) de M. Wigger, directeur des archives de Mecklembourg, mort à l'âge de soixante-deux ans. Il avait publié de nombreux travaux historiques parmi lesquels : *Mecklemburgische Annalen bis 1066*. Il avait pris part à la publication du *Mecklemburgisches Urkendenbuch.*

Italie. — Le 26 novembre, est mort à Montechiari M. Joseph Guerzoni, professeur de littérature à l'Université de Padoue. M. Guerzoni, né à Mantoue en 1835, collaborait à plusieurs journaux politiques ou littéraires.

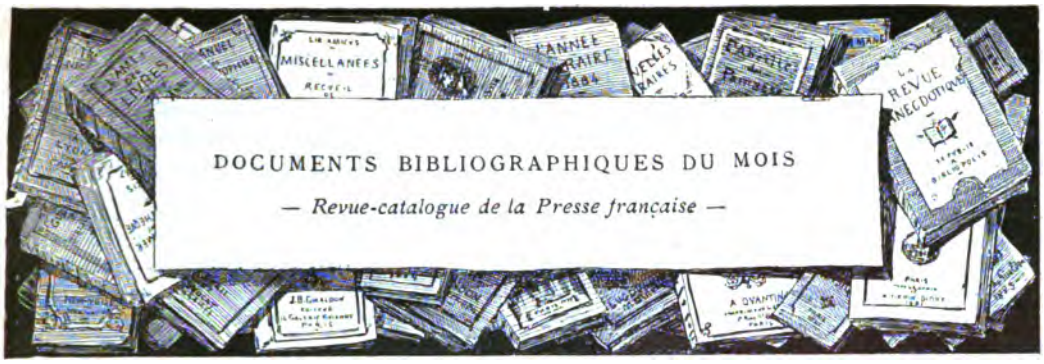
Espagne. — M. Escobar, marquis de Valde-Iglesias, vient de mourir. Il était le directeur de la *Epoca*, l'un des journaux espagnols les plus importants.

Russie. — Un ancien conservateur de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, M. von Walter, est décédé en cette ville au mois de décembre.

— On annonce de Varsovie la mort de M. Nikitski, professeur à la Faculté de cette ville.

M. Nikitski, qui occupait la chaire d'histoire, meurt à l'âge de quarante-cinq ans.

Suisse. — La Suisse vient de perdre en M. Édouard Fick un de ses imprimeurs les plus connus qui, à l'exemple de son père, a dignement représenté à Genève le noble art de l'imprimerie et renoué la tradition des Estienne et des de Tournes. — Il a attaché son nom à de vrais chefs-d'œuvre bibliographiques, qui reproduisent avec une science remarquable et une exactitude de fac-similé des éditions rares et des exemplaires uniques du XVIe siècle. — L'édition des œuvres de Bonivard, le traité *Du vray usage de la croix* de Farel, sont des curiosités que les amateurs recherchent toujours. — M. E. Fick a dirigé pendant quelque temps la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, avec M. G. Revilliod, avant qu'elle passât de Genève à Lausanne.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

BULLETIN DU BIBLIOPHILE (août-septembre-octobre). — Tamizey de Larroque : Lettres inédites de Gabriel Naudé à Peiresq. — Pierre d'Arc : Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Janmart de Brouillant : Bibliographie des ouvrages relatifs à l'histoire des Elzevier. — Véronique Franco, Henri III et Montaigne. — Les deux de Molyn. — Pierre d'Arc : Bibliographie cynégétique. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS ET DE L'ILE-DE-FRANCE (septembre-octobre). — Les fiefs de Paris au milieu du XVIe siècle. — Inventaire. — Sommaire des archives de la Chambre syndicale de la librairie et imprimerie de Paris.

CORRESPONDANT (25 décembre). P. Thureau-Dangin : La question d'Orient (1839-1841). — Ch. Alexandre : Madame de Lamartine. — Vicomte d'Avenel : L'ancienne armée française; son organisation et son fonctionnement pendant la guerre de Trente ans. — F. Bouiller : De l'amour de soi et de l'amour des autres. — (10 janvier). L'Allemagne nouvelle. — Abbé Sicard : La Bible et le mouvement de la science historique. — Paul Thureau-Dangin : La question d'Orient. — Ch. Alexandre : Madame de Lamartine. — H. de Parville : Revue des sciences. — COURRIER DE VAUGELAS (31 décembre). — Ce que signifie le proverbe : Un poète a moins souvent la plume à la main qu'un argentier à faire des item. — Le nom de la rue des Jeûneurs. — Madame de Maintenon et la révocation de l'Édit de Nantes.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (18 décembre). — De la répartition des revenus dans divers pays, notamment en France. — Le commerce extérieur de la France pendant les onze premiers mois de 1886. — Le mouvement économique et financier en Allemagne : la Bourse et les conversions; les machines et l'industrie; les assurances et les sociétés de secours mutuels. — Quelques réflexions sur le principe de l'impôt : la capitation et la doctrine de la proportionnalité. — La production du blé et le régime agricole dans l'Inde. — (24 décembre). La crise commerciale et agricole jugée d'après les produits des droits d'enregistrement et de timbre. — Le commerce extérieur de la France pendant les onze premiers mois de 1886. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les onze premiers mois de 1886. — Le service militaire et les intérêts économiques en France. — La production du blé dans l'Inde : son avenir probable. — (1er janvier). Les bruits de guerre, la situation des puissances européennes, notamment de la France. — Les projets de réforme de la législation sur les mines. — Le droit de l'inventeur ; les périmètres; les redevances. — Le mirage des emplois scolaires et les déclassés de l'instruction. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada. — (8 janvier) La concurrence de la navigation intérieure et le trafic des chemins de fer. — Les étrangers en France et la concurrence étrangère à l'intérieur. — Statistique industrielle de la Russie. — L'Afrique équatoriale; ses territoires, ses populations, ses ressources. — Le dénombrement de la population en France.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 décembre). — M. Léon Say à l'Académie. — Adresse de l'Académie au duc d'Aumale. — Sainte-Beuve au théâtre. — Un cadavre de cinq millions. — Adolphe Dupuis en Russie. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (janvier). — A. Michel : Le musée de Brunswick. — Ed. Bonnaffé : Études sur le meuble en France au XVIe siècle. — Em. Michel : Gérard ter Boch et sa famille. — G. Bapst : Les diamants de la Couronne ; le Sancy et le Miroir du Portugal.

L'HOMME (25 octobre). — Sabatier : De l'éducation des peuples conquis. De l'esprit dans lequel l'éducation doit être tentée. — Docteur Pommerol : Le pèlerinage d'Orcival. — Lafay : Stations préhistoriques dans les environs de Mâcon. — (10 novembre). Sabatier : De l'éducation des peuples conquis. De la nature et de la valeur des divers procédés d'éducation.

INSTRUCTION PUBLIQUE (18 décembre). — A. Chauvin : Du scepticisme de Pascal. — Crouslé : La poétique de Chateaubriand; son influence littéraire. — Pigeonneau : Rapports des colonies françaises et des colonies étrangères. — (24 décembre). Waddington : Histoire de la morale dans l'antiquité. — Petit de Julleville : *Les Maximes* de la Rochefoucauld. — Croiset : Platon et la philosophie grecque. — Baudrillart : *L'Éloquence romaine*, par M. Poiret. — (31 décembre). Chauvin : Le scepticisme de Pascal. — Pigeonneau : Dupleix et La Bourdonnais aux Indes. — Crouslé : Joseph de Maistre et de Bonald. — Abbé de Broglie : Influence de la doctrine révélée sur l'adhésion des croyants. — (8 décembre). F. Bouiller : L'oubli et ses diverses sortes. — Ch. Huit : *Le Phédon*. — Cartault : La poésie latine au 1er siècle de l'ère chrétienne. — Petit de Julleville : *Les Maximes* de la Rochefoucauld. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 décembre). — Ex-libris de bibliophiles. — La famille de Ch. Corday. — V. Hugo et l'*Europe littéraire*.

— Un manuscrit de Tite Live. — Eugénie de Guérin et M. Barbey d'Aurevilly. — La marquise de la Caste et Alfred de Musset. — Collaboration conjugale de femmes de lettres. — Bibliographie révolutionnaire départementale. — Errata célèbres. — Vers de Napoléon Ier. — (10 janvier). Portraits de la librairie Poulet-Malassis. — La famille de Charlotte Corday. — Rouget de l'Isle et *la Marseillaise.* — Rois aliénés. — Collaboration conjugale des femmes. — Catalogues de bibliothèques non vendues. — La reliure à l'Exposition de 1878. — Bibliothèque du comte de Plélo. — La folie des gens de lettres au XIXe siècle. — La misère des gens de lettres; lettres de La Harpe au *Journal de Paris* en 1796.

JEUNE FRANCE (décembre). — Aulard : Le centenaire de 1789. — A. Regnard : Étude sur Shakespeare. — C. Pelletan : Léon Valade. — JOURNAL ASIATIQUE (septembre-octobre). — A. Bergaigne : La Samhita primitive du Rig-Veda. — Sauvaire : Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de la métrologie musulmanes. — Senart : Étude sur les inscriptions de Piyadasi. — Halévy : L'étoile nommée Kakkabmesri en assyrien. — Amiaud : Une phrase de l inscription d'Echmounazar. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (janvier). — L'année 1886. — Raffalovich : Le renchérissement de l'argent, les conversions en Allemagne. — E. Vignes : L'individu et l'État. — De Molinari : La crise de l'industrie du sucre en Russie. — Inauguration de la statue de Cobden à Stockport. — JOURNAL DES SAVANTS (décembre). — J. Girard : Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs. — Ad. Franck : Victor Cousin et son œuvre. — Dareste : Recherches sur quelques problèmes d'histoire. — Barthélemy Saint-Hilaire : L'Arménie ancienne et sa littérature. — Max Collignon : Voyage archéologique en Lycie et en Carie.

MATINÉES ESPAGNOLES (31 décembre). — De Valmar: Le duc de Rivas, étude critique. — (1er janvier). Lettre de César Cantu à propos de Juarez. — Emilio Castelar : Juarez et le théâtre des Nations. — De Valmar : Le duc de Rivas. — MOLIÉRISTE (janvier). — A. Pauly : Molière et les médecins. — L. Vivier : L'art de Molière. — E. Thoinan, Molière et Lully.

NATURE (18 décembre). — Les entrepôts frigorifiques à refroidissement artificiel. — Incendies spontanés. — Les faux rubis. — Les machines dynamo-électriques à distribution. — Le mont Hékla et le grand geyser d'Islande. — L'enlèvement des neiges dans les grandes villes. — Histoire du vélocipède. Un bicycle à Londres en 1819. — (25 décembre). L'âge des métaux au Mexique. — Machines à vapeur Compound. — La photographie sans objectif. — Mirage par réflexion observé à Madras. — Le liège. — Les cerfs-volants. — La fauconnerie au XIXe siècle. — (1er janvier). La pêche au dauphin dans l'antiquité. — Vitesse de la propagation de l'électricité dans les fils télégraphiques. — Le pavage en fer. — La photographie, la nuit. — Le calendrier perpétuel et la mnémotechnie. — Les monuments mégalithiques en Espagne et en Portugal. — (8 janvier). Le *Pacificateur,* bateau sous-marin américain. — La production des laines en Australie. — Gyroscope collimateur de M. Fleuriais. — Collisions en mer avec des animaux marins. — Nouveau procédé pour la fabrication des métaux alcalins. — Incendies spontanés. — G. Tissandier : Les aérostats militaires et les armées européennes. — Les mains à six doigts. — Méthode d'impression par l'électricité. — La photographie des feux d'artifice. — NOUVELLE REVUE (15 décembre). — Paul Vasili : La Société de Rome. — R. Frary : Le duc Victor de Broglie. — A. Rambaud : Les premiers jours de la Révolution, d'après des papiers inédits. — Docteur Morand : Le péril alcoolique. — H. Chantavoine : Pensées d'automne. — (1er janvier). Guy de Maupassant : Le Vagabond. — P. Vasili : La Société de Rome. — X. : L'État actuel de la politique en Europe. — J. Richepin : Griseries du soir. — Frary et Bourget : Le mouvement intellectuel. — H. Joly : Le droit naturel et la science sociale.

POLYBIBLION (décembre). — Visenot : Récentes publications illustrées. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Nécrologie. — La maison de Jeanne d'Arc. — Les Bibliothèques de New-York. — Questions et réponses.

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE (1er fasc.). — Inscriptions grecques inédites du Hauran et des régions adjacentes. — Le sceau de Obadyahou, fonctionnaire royal israélite. — Les noms royaux Nabatéens employés comme noms divins. — Le cippe Nabatéen de D'meir et l'introduction en Syrie du calendrier romain combiné avec l'ère des Séleucides. — Mouches et filets. — Deux nouvelles inscriptions phéniciennes de Sidon. — (fasc. 2). L'inscription phénicienne de Ma'soub. — Une inscription phénicienne de Tyr. — Une nouvelle dédicace à Baal-Marcod. — Un nouveau titulus funéraire de Joppé. — Le temple de Baal-Marcod Deir Elkal'a. — Antiquités et inscriptions inédites de Palmyre. — Mané, Thécel, Pharès et le festin de Balthasar. — Ségov, Gomorrhe et Sodome. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (décembre). — Ottenheimer : Des subventions spéciales pour dégradations extraordinaires des chemins. — Paul Feillet : L'assistance publique à Paris. — REVUE ALSACIENNE (décembre). — A. Burck : *Temporis acci,* le Christkindels-Marck. — X. Mossmann : Rosheim et le grand bailliage d'Alsace. — De Neyremand : Le collège de Colmar. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (janvier). — P. Topinard : Carte de la répartition de la couleur des yeux et des cheveux en France. — Collignon : La nomenclature quinaire de l'indice nasal du vivant. — Elie Reclus : Contribution à la sociologie des Australiens. — Docteur Ten Kate : Observations anthropologiques recueillies dans la Guyane et le Venezuela. — De Laponge : La dépopulation de la France. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (novembre-décembre). — H. Bazin : L'Artémis marseillaise du Musée d'Avignon. — Dieulafoy : Les fouilles de Suse. — De la Blanchère : Histoire de l'épigraphie romaine. — G. Bapst : Le tombeau de saint Denis. — A. Baillet : Sceaux hétéens de la collection Schlumberger. — Deloche : Anneaux et cachets de l'époque mérovingienne. — Müntz : Les monuments antiques de Rome à l'époque de la Renaissance. — Duveau : L'épopée irlandaise; histoire du cochon de Mac Dathô. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (décembre). — G. Duplessis : Le département des estampes à la Bibliothèque nationale : indication sommaire sur les documents utiles aux artistes industriels : la serrurerie. — Ph. Burty : Les arts décoratifs en Espagne. — Ed. Guillaume : Histoire de l'art et de l'ornement. — REVUE DE BRETAGNE ET D'ANJOU (15 janvier). — Léon Seché : Jules Simon. — Baronne de Rochemont : La légende de Saint-Gildas. — E. Bonnemère : Bertrand d'Ogeron, gentilhomme angevin. — P. Sébillot : L'église abbatiale de Lévon. — Duplais : Rioust de Villaudrey. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (ancien Bulletin de la Réunion des officiers) (11 décembre). — Étude comparée de la puissance du matériel de l'artillerie de campagne et de l'armement de l'infanterie. — *La prochaine guerre franco-allemande* par le colonel von Kœtschau. — (25 décembre). L'organisation des colonnes d'attaque. — De l'emploi de l'imprimerie dans les corps de troupes. — La bataille de Coutras, par Chicot, bouffon de Henri III. — (1er janvier). Rapport du général Berthier sur le fonctionnement du

service d'état-major (armée des Alpes, 1796). — La première expédition de Constantine (novembre 1836). — (8 janvier). Revision des règlements administratifs de l'armée. — Un soldat de l'an VIII, épisode de la bataille de Zurich. — L'origine de l'alliance de la Russie et de la Prusse sous Napoléon Ier. — (15 janvier). Étude du projet de loi organique militaire du ministre de la guerre. — L'Académie militaire de West-Point. — REVUE DES DEUX MONDES (15 décembre). Les missions catholiques en Chine et le protectorat de la France. — E. Renan : Les origines de la Bible; la loi. — E. Melchior de Vogüé : Les livres russes en France. — E. Lavisse : Études sur l'histoire d'Allemagne. — L'entrée en scène de la papauté. — Moireau : L'Angleterre et l'Islande en 1886. — (1er janvier). C. Rousset : Les commencements d'une conquête; le gouvernement du maréchal Clauzel. — Lucien Biart : Une page de l'histoire du Mexique; Dona Marina et Fernand Cortès. — D'Haussonville : L'inconduite. — René de Récy : Glück. — Valbert : La légende de Caspar Hauser. — Brunetière : Jules Sandeau. — REVUE FÉLIBRÉENNE (octobre-novembre). P. Mariéton : Th. Aubanel. — F. Mistral : Paroles dites sur la tombe d'Aubanel. — A. Savina : Le théâtre de Victor Balaguer. — La Félibrée de Ganagobie. — REVUE GÉNÉRALE (15 décembre). Ronceli : Une Parisienne et la jeune fille (*Princesse* et *Jeanne Avril*). — Ch. de Larivière : Scapin à travers les âges. — L'édition nationale des œuvres de Victor Hugo. — (1er janvier). G. Compayré : L'enseignement secondaire et les dernières réformes. — Aruss : Un philologue péruvien, Ricardo Palma. — P. Morel : La réception de M. Léon Say à l'Académie française. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (décembre). Vidal-Lablache : Des rapports entre les populations et le climat sur les bords européens de la Méditerranée. — A. Bardoux : La Société de topographie de France et l'École de géographie. — Drapeyron : De la constitution de la science géographique. — Bour : La topographie appliquée à la colonisation de la côte occidentale de l'Afrique. — Mémoire du chevalier de Razilly au cardinal de Richelieu. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (octobre). — G. Renaud : D'Alger à Bône, par Blidah et Constantine. — Alavaill : Les irrigations dans le Roussillon. — G. Renaud : Les habitants de Suriname. — Yves Guyot : Application de l'*Act Torrens* en Tunisie. — Traité de commerce franco-chinois. — Les récents voyages du docteur Ten-Kate à la Guyane hollandaise. — L. Say : Notes sur l'Italie économique; Crémorne; la lagune; Padoue. — (Novembre). Remède à apporter à la situation actuelle des forêts en Algérie. — Bagamoyo (Zanzibar); ses transformations et son importance. — H. Coudreau : Les Napé; l'ancienne nation des Amazones. — De Lanessan : Les expéditions du haut Sénégal et du Niger. — REVUE D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE (janvier-février-mars). — Duc de Broglie : Un manifeste diplomatique de Voltaire. — Baron d'Avril : L'Autriche et la Confédération germanique (1850-51). — Rothan : L'alliance de l'Allemagne et de l'Autriche en 1879. — Bikélas : La formation de l'État grec depuis le congrès de Laybach. — E. de Barthélemy : Struensée, d'après les dépêches du ministre de France. — De Maulde : L'extradition au xive siècle en Genevois. — Funck-Brentano : Le caractère religieux de la diplomatie au moyen âge. — REVUE HISTORIQUE (janvier-février). — Vicomte d'Avenel : Le clergé français et la liberté de conscience sous Louis XIII. — Gasquet : Le royaume lombard; ses relations avec l'empire grec et la France. — Baron du Casse : Études sur la correspondance de Napoléon Ier; ses lacunes. — Bulletin historique. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (novembre). — Ch. Fuster : La villa Médicis des gens de lettres. — Jean Erdic : Autour de la Bulgarie. — Lejeal : Le pessimisme littéraire dans l'antiquité grecque. — Fouquet : Schiller et M. Alex. Dumas fils. — J. Urbain Coste : La jeune école marseillaise. — (Décembre.) E. d'Aubran : Comment j'ai connu George Sand. — I.-P. Clarens : L'autre Voltaire. — Devillers : Nos paysagistes. — REVUE DU MONDE LATIN (janvier). — Costanzo Stella : Le conflit religieux de 1873 au Brésil. — Millio : Le Giandonia piémontais. — Berget : Les câbles électriques et le caoutchouc. — Baronne de Guldencrone : L'Achaïe féodale. — Prince de Cassano : M. Minghetti. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (18 décembre). A. Naquet : Le parlementarisme. — Ch. Bigot : La délégation française aux États-Unis; notes de voyage. — L'éducation intellectuelle d'après Alexandre-César Chavannes. — Les jeûneurs du xve siècle. — (25 décembre). A. Naquet : Le parlementarisme. — Léo Quesnel : Les contes et chansons populaires du Brésil. — Hugues Le Roux : *Le Crocodile* de M. Sardou. — (1er janvier). De Crisenoy : Les sous-préfets. — Ch. Bigot : La délégation française aux États-Unis. — *Études littéraires sur le* xixe *siècle*, par M. Faguet. — (8 janvier). J. Lemaître : Les femmes de France; poètes et prosateurs. — Lévy-Bruhl : La psychologie de l'enfant, d'après M. Pérez. — Ch. Bigot. — Notes de voyage aux États-Unis. — Bourdeau : La jeunesse de Henri Heine, d'après M. Louis Ducros. — (15 janvier). Chailley : L'œuvre de P. Bert au Tonkin. — A. Bavine : Mary Wollstonecraft Godwin d'après de nouveaux documents. — Dietz : Voltaire et Victor Hugo. — Ch. Bigot : Notes de voyage aux États-Unis. — REVUE RÉTROSPECTIVE (nos 59 et 60). — Mémoires inédits de Restif de la Bretonne. — Anecdotes sur Lally-Tollendal. — Complainte sur le siège de Paris. — Abolition des visites du nouvel an. — Un scandale à la Ciotat en 1752. — Comment fut livrée la bataille de Mentana. — (nos 61 et 62). Souvenirs d'un mobile du huitième bataillon de la Seine. — Adresses à la Convention. — REVUE SCIENTIFIQUE (18 décembre). Ch. Vélain : La géologie et la géographie. — Béclard : La Faculté de médecine de Paris en 1885-86. — Le travail psychique et la force chimique. — (25 décembre). Trélat : La salubrité des édifices et des villes. — Janssen : La presse scientifique et la géographie. — De Varigny : Le troisième œil des reptiles, d'après M. Kirschelt. — Labonne : Les tourbières de l'Islande. — (1er janvier). Vulpian : Éloge de Flourens. — Kunstler : La génération alternante chez les vertébrés. — A. Gautier : La pensée. — Scheviedland : La question du latin en Allemagne, d'après M. Mach. — (8 janvier). P. Janet : La physique mathématique et la physique expérimentale. — De Lapparent : Excursion en Bretagne. — Berr : L'enseignement technique au congrès de Bordeaux. — Trouëssart : La fièvre jaune et les inoculations préventives. — REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES (décembre). P. Sébillot : Superstitions iconographiques. — Bourchenin : Les jeux à Arcachon. — Docteur Ph. Rey : Une ancienne coutume provençale. — Le Calvez : Les anciens paludiers du pays de Tréguier. — F. Frank : La légende du roi d'Yvetot. — Ortoli : Le poète et la poésie populaire en Corse. —

SPECTATEUR MILITAIRE (1er janvier). — A. de Rochas : Mémoires de la guerre sur les frontières du Dauphiné et de la Savoie de 1742 à 1747 par Brunet, seigneur de l'Argentière. — Brun : Le projet de loi organique militaire du général Boulanger. — Les luttes de la Serbie pour conquérir son indépendance.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES NOUVELLEMENT PARUES

Allemagne. — E. Baldamus : Die deutsche Literatur auf dem Gebiete der Medicin und Pharmacie. — 224 p. in-8°. — Leipzig, J.-C. Hinrichs.

E. Schulze : Systematische Uebersicht der in Zeitschriften, Programmen und Einzelschriften veröffentlichen Aufsätze über Pædagogik (1880-86). — 276 p. in-8°. — Hanovre, Carl Meyer.

Praktisches Handbuch der pædagogischen Literatur. — Systematische Uebersicht der neueren pæd. Literatur, Hilfsmitteln, Lehrbücher, etc. — 96 p. in-8°. — Leipzig, G. Fock. — 0 fr. 50.

Praktisches Handbuch der pædagogischen Literatur. — 96 p. gr. in-8°. — Leipzig, G. Fock. — 0 fr. 50.

Fr. Hofmeister : Handbuch der musikalischen Literatur. — Tome IX, 1880-85. — In-4°, p. 241-360. — Leipzig, Hofmeister. — 10 fr.

R. Keil : Das Gœthe-National-Museum in Weimar. — Weimar, Alex. Huschke. — 64 p. in-8°. — 1 fr. 50.

Musterkatalog für Volksbibliotheken. — 2e éd., 66 p. gr. in-8°. — Leipzig, O. Spamer. — 1 fr. 25.

E. Reichel : Shakespeare-Literatur. — 502 p. gr. in-8°. — Stuttgart, Ad. Bonz.

H. Thomas : Archiv der Pharmacie, Inhalt der Jahrgænge 1858-73. — 393 p. gr. in-8°. — Halle. — 7 fr. 50.

Vierteljahrscatalog aller neuen Erscheinungen im Felde der Literatur in Deutschland. — Leipzig, J.-C. Hinrichs.

R. v. Hanstein : Bibliotheca historico-naturalis. — 36e année, fasc. 1 et 2. 134 p. gr. in-8°. — Gœttingue, Vandenhœk et Ruprecht. — 2 fr.

G. Ruprecht : Bibl. medico-chirurgica. — 40e année, fasc. 1 et 2. 131 p. gr. in-8°. — Gœttingue, Vandenhœk et Ruprecht.

A. Blau : Bibl. philologica. — 39e année, fasc. 1 et 2. 142 p. in-8°. — Vandenhœk et Ruprecht.

O. Taschenberg : Bibl. zoologica (1861-80). — 2e livraison, p. 321-640. — Leipzig, W. Engelmann. — 8 fr. 75.

G. Ruprecht : Bibl. theologica. — 39e année, fasc. 1 et 2. 57 p. in-8°. — Vandenhœk et Ruprecht.

W. Erman : Ueber die von der Central-Commission für wissenschaftliche Landeskunde unternommenen bibliographischen Arbeiten. — 20 p. in-8°. — Berlin, D. Reimer. — 1 fr.

Angleterre. — *Annual reports :* Barrow in Furness, free public library, 1885-86. — 15 p. in-8°.

Westminster, free public libraries, 1885-86; Wolverhampton free public library, 17th. — 8 p. in-fol.

W.-S. Lac-Szyrma : Libraries of Penzance (the library chronicle, nov. 1886).

O. Airy : Books on English history. — 42 p. gr. in-8°. — Londres, Simpkin. — 1 fr. 25.

Borough of Lemington Spa. — Annual library report ; 1885-86. — 8 p. in-4°.

Book-Lore, a monthly magazine of bibliography. — 5e volume, 1er fasc. — Londres, Elliot Stock. — 15 fr.

Burg of Aberdeen : report by the public library committee, 1885-86. — 24 p. in-8°.

J. Ferguson : Bibliographia Paracelsia. — Glasgow (privately printed).

Nottingham Free : list of books for the blind in the Moon and Braille system in the Central Lending library. — 4 p. in-8°.

Order of the classification of Sion College library. — Londres, R. Clay. — 54 p. in-8°.

Rogers Rees : the diversions of a bookworm. — 258 p in-8°. — Londres, Elliot Stock.

Italie. — C. Arlita : Un codice di rime italiane nella biblioteca nazionale di Parigi. — (Il Bibliofilo, n° 9-10.)

Bibliotheca Apostolica Vaticana. — Codices Palatini latini recensuit et digessit Henr. Stevenson. — Recognovit J.-B. de Rossi. — Praeit commentatio J.-B. de Rossi de origine Bibliothecæ Sedis Apostolicæ. — Tomus I. — Romæ, ex-typographeo vaticano. — cxxxii-327 p. in-4°.

Ad. Cinquini : Andocidis de codicibus qui in bibliotheca Ambrosiana exstant. — Mediolani, ex offic. Al. Pirolæ. — 15 p. in-8°.

Inventario dei libri stampati Palatino-Vaticani, edito da Enr. Stevenson. — Vol. I : libri ebraici. — Vol. II : libri tedeschi. — In-4°. — Roma, typ. vaticana.

G. Ravelli : Ricordi bibliografici dei componimenti editi ed inediti del poeta B.-P. Ruggeri da Stabello : poesie edite. — 60 p. in-8°. — Bergamo, tip. Fagnani e Galeazii.

Gius. Salvioli : I libri giuridici nelle biblioteche mediævali ; notizia. — 4 p. in-8°. — Citta di Castello, tip. S. Lapi.

Indici e Cataloghi, IV. — I Codici Palatini della R. biblioteca nazionale centrale di Firenze. — Vol. I, fasc. 4, p. 241-320. — Roma, Ministero della pubblica Istruzione.

L. Ravignani : Il cholera nei libri : saggio bibliografico. — 14 p. in-4°. — Verone, G. Crant.

Autriche. — Hurter : Nomenclator literarius recentioris theologiæ catholicæ theologos exhibens, qui inde a conci-

lio Tridentino floruerunt, ætate, natione, disciplinis distinctos. — Tomus III, fasc. 4, 5. — In-8°, p. 735-1285. — Innsbruck, Wagner. — 11 fr.

L. Mohr : Die Jubelfeste der Buchdruckerkunst und ihre Literatur. — 107 p. in-8°. — Vienne, C. Græser. — 2 fr. 50.

Suède. — *Handlingar*, Kongl. Bibliotekets Arsberættelse för ar 1885. — B. Lundstedt. Svenska tidningar och tidskrifter utgifna inom Nord-Amerikas stater. — Bibliografisk Oversigt. — 53 p. in-8°. — Stockholm. — 3 fr.

États-Unis. — J. Chester et A. Todd : U. S. Artillery School at Fort Monroe. — Analytical catalogue of the professional library. — 341 p. — Washington.

. Wilb. Eames : A list of editions of Ptolemy's geography, 1475-1730. — 45 p. in-8°. — New-York.

Smithsonian Institution : Price list of publications of the S. J. October 1886. — 25 p. in-8°. — Washington, Sm. Inst.

Harvard University bulletin edited by Justin Winsor. — Vol. IV, n° 35, gr. in-8°. — (The Kohl collections of maps, the Dante collections of the Harvard College and Boston public libraries ; accessions to the libraries.)

New. Hampshire, Secretary of State. — Index to the laws of N. Hampshire (1679-1833). — 594 p. in-8°.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES
ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Archiv für Geschichte des deutschen Buchhandels.*

Neue Folge. — 277 p. in-8°. — Zum Gesellschaftsbetrieb im Druckgewerbe. — Fœrderung des ælteslen Buchhandels durch die Stadtbehærden. — Geschichte der Buchdrucker und Buchhændler Erfurts im 15-17 Jahrhundert.

Centralblatt für Bibliothekswesen.

Décembre : C. Boysen und E. Lohmeyer : Zwei hessische Bibliothekare. — Johann von Lambsheim, von Falk.

Janvier : P. Gabriel Meyer : Verzeichniss der Handschriftencataloge der Schweizerischen Bibliotheken. — F. Schnorr von Carolsfeld : Die Schulprogramme und die Bibliotheken. — Victor Chauvin : la grammaire hébraïque de Clénard Cleynærts).

Deutsche Buchhandler-Akademie.

Tome III, n° 12. — Briefe über die deutsche Rechtschreibung. — Die Buchdruckerkunst in Portugal. — Literatur und Buchmacherei.

Deutsche Rundschau.

Janvier : Lady Blennerhassett : Die Doctrinære (à propos des « Souvenirs » du duc de Broglie). Iwan Turgeniefs-Briefe.

Die Grenzboten.

N° 41-42. — Dichterfreundinnen : Charlotte v. Stein.

N° 43. — Die Briefe Turgeniefs.

N° 44. — Die Ziele der Reform des hœheren Schulwesens.

N° 49. — Deutsche Literatur in Frankreich. — Neue Theaterstücke. — Phantasiearmuth und Illustrationswuth.

Deutsche Revue.

Décembre : Erinnerungen aus dem Leben W. von Hillern. — Jeanne Græfin Dubarry.

Janvier : Aus den Tagebüchern Riemers, des vertrauten Freundes von Gœthe. — L. Büchner : Der Freidenker auf dem Kaiserthron. — G. Weber : Die moralische Bedeutung des Heidelberger Jubelfestes.

Neuer Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekswissenschaft.

Septembre 1886 : Das Darmstædter Exemplar des Brevarium Moguntinum 1457. — Ein Beitrag zu E. Dannappels Literatur der Salzburger Emigration.

Angleterre. — *The Academy.*

18 décembre : A. Arnold : Hayward's correspondence. — J. Taylor : Syrian stone-lore.

25 décembre : E.-H. Plumptre : The commedia and canzoziere of Dante Alighieri.

1er janvier : Alfred Tennyson : Locksley Hall sixty years after. — Life of Henry W. Longfellow.

The Athenæum.

11 décembre : Dowden's life of Shelley. — J. Wills : Persia as it is. — M. Burrows : The family of Brocas of Beaurepaire.

18 décembre : The Hayward's correspondence. — The hebrew manuscripts at the Bodleian. — Mary Stuart's early life.

25 décembre : Fyffe's history of modern Europe. — Lord Carnarvon's translation of the Odyssey. — Recollections of A. Lincoln. — The records of Cluny.

1er janvier : Continental literature in 1886. — The laureate's new volume. — A tour in France before the revolution. — Blackwood's Edinburgh Magazine.

Janvier : Mr. Hayward and his litters. — The Scotland of Mary Stuart. — In Maga's library : the old saloon.

Book-Lore.

Décembre : The book trade in the dark ages. — The vagaries of book-buyers. — The repentance of R. Green. — The librarian and his office. — A page on classification.

Janvier : Some famous records. — The legend of the cross. — Grangerizing. — Water-marks on paper. — A golden mirrour. — The first Cambridge printer. — Artistic book-covers.

The Contemporary Review.

7 janvier : Mme Juliette Adam : Paul Bert's science in politics. — Frank T. Marzials : Zola as a critic. — Helen M'Kerlie : The lower education of women.

The Gentleman's magazine.

5 janvier : Kate Seymour. — Paganism in England. — Vaucanson. — Some recollections of the princess's theatre.

Macmillan's magazine.

Janvier : The letters of Charles Lamb. — Dostoïewsky and his work.

The National Review.

Janvier : R.-F.-D. Palgrave : Carlyle's Cromwell's letters. — W.-J. Courthope : Thoughts on Dowden's life of Shelley. — M. Dyneley : Locksley Hall and Liberalism. — Mrs. A.-C. Kennard : The Rachel. — Crémieux Correspondence. — Alfred Austin : « Owen Meredith », earl of Lytton.

The Nineteenth Century.

Janvier : W.-E. Gladstone : Locksley Hall and the Jubilee. — John Morley : The government of Ireland. — Algernon Charles Swinburne : Thomas Dekker.

The Quarterly Review.

Janvier : Lord Shaftesbury's life and work. — The University of London. — Naucratis and the Greeks in ancient Egypt. — The pictorial arts of Japan. — Colonel's Yule's anglo-indian glossary. — A School of english literature.

The Saturday Review.

18 décembre : G. Larroumet : La Comédie de Molière.

25 décembre : E. Cosquin : Contes populaires de Lorraine.

Temple Bar.

Janvier : Lady Duff Gordon. — Some recollections of Ch. Stuart Caverley.

Suisse. — *Lecture.*

Janvier : La poésie en 1886. — Vieilles chansons. — Essai d'histoire de l'art. — Sorcellerie. — L'hypnotisme. — Topffer.

Bibliothèque Universelle et Revue Suisse.

Janvier : Les Vanderbilt et leur fortune. — Les expériences d'un maître d'école allemand. — Eugène Rambert, Souvenirs personnels.

Italie. — *Nuova Antologia.*

16 décembre : R. Bonghi : Marco Minghetti. — E. Nencioni : Le letture su gli eroi. — L.-A. Ferrai : Margherita di Navara e Madama d'Etampes. — O. Marucchi : Le antiche e le moderne trasformazioni di Roma (fine).

1er janvier : Giosuè Carducci : La sacra di Enrico Quinto. — E. Panzacchi : Ernesto Renan drammaturgo. — G. Rovetta : Le lacrime del promisso. — F. Martini : L'Oriolo, novella. — F. D'Arcois : I teatri di musica nel 1886.

Revue internationale.

10 janvier : R. Bonghi : M. Minghetti, la papauté et l'Italie. — Maxime du Camp : Souvenirs de Montanelli. — Benjamin Constant : Journal intime.

États-Unis. — *The Atlantic Monthly.*

Janvier : Marginal notes from the library of a mathematician. — The Saloon in Society. — Frederic the Great and Madame de Pompadour. — A literary worthy : Richard Steele.

The Forum.

Décembre : An interviewer on interviewing.
Janvier : Literary Log-rolling.

The library journal.

Octobre : Catalogue of the illustrations and plans of library buildings in the Boston public library.

Novembre : Memories among English librarians. — A classification of Shakespeareana.

Décembre : A dozen desultory denunciations of the dictionary catalogue, with a theory of cataloguing. — Trial bibliography of G.-P. Marsh. — Library extension association. — A free public library in New-York.

Lippincott's monthly magazine.

Janvier : Walt Wiltman : My book and I. — Statesman and novelist. — The dilemma of the nineteenth century (poem) by Rose Elizabeth Cleveland. — Barrett Wendell : Social life at Harvard. — Edgar Fawcett : Should critics be gentlemen ?

Magazine of american history.

Janvier : A group of pre-revolutionary editors. — Beginnings of Journalism in America.

H.-H. Richardson : Views of libraries : Woburn, Billings, Burlington, North Easton, etc. (*American Architect*, n° de septembre.)

Librairies : Interior of the library of St Thomas' hospital, London. — (*Graphic*, *2 oct.*)
Id. : Marlborough College. — (*Graphic, 2 oct.*)
Id. : Sion College library. — (*Illustr. Lond. News, 9 oct.*)
Id. : Cape town library. (*Graphic, 30 oct.*)

NOUVEAUX JOURNAUX.

Angleterre. — Le premier numéro de *Scribner's Magazine* dont on annonçait la publication depuis des mois vient de paraître. — Ce premier fascicule contient un article de M. E.-B. Washburne intitulé *Reminiscences of the Siege and Commune of Paris* avec les portraits de Gambetta, Jules Favre, Jules Simon, Garnier-Pagès et des fac-similés de pièces importantes. — L'article *Glimpses of the diaries of Gouverneur Morris* décrit la vie à Paris à l'époque de la révolution.

— Les deux revues *The Congregationalist* et *The British Quarterly* se sont fusionnées et paraîtront désormais réunies sous le titre *The Congregationalist.* — Londres, Fisher Unwin.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES
Parus dans les Journaux quotidiens de Paris
(Du 15 décembre 1886 au 15 janvier 1887)

DÉBATS. Décembre : 21. H. Chantavoine : Romans et romanciers. — Janvier : 4. *Le vandalisme révolutionnaire*, par E. Despois. Le Comité des travaux historiques et scientifiques. 5. Topffer, d'après ses récents biographes. 6. Le spiritisme. 7. L. Carrau : *L'enfant de trois à sept ans*, par Pérès. 14. *Une ambassade française en Orient sous Louis XIV*, par M. A. Vandal.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Décembre : 16. P. Ginisty : Sacher-Masoch. — Janvier : 7. La folie héréditaire. 8. Gustave Flaubert. 10. *L'exil en Sibérie*, par Stepniak. Physionomie de la bohème, Jules Trapadoux. 15. Un monologue de 1635 imité par Molière.

ÉCHO DE PARIS. Décembre : 26-27. Victorien Sardou.

ÉVÉNEMENT. Décembre : 28. M. Zola et son roman *la Terre*.

FIGARO. Décembre : 19. Sacher-Masoch. 27. Inventaire de fin d'année (Revue littéraire). 29. La misère lettrée. 30. Caliban : Littérature enfantine. — Janvier : 5. Al. Weill : La famille de Henri Heine. 15. L'hygiène des gens de lettres. — La mâchoire de Molière.

FRANÇAIS. Décembre : 24. Les bourgeois d'autrefois. 30. *Les dessous de l'histoire*, par Houyn de Tranchère. 31. La bourgeoisie française de 1789 à 1848. — Janvier : 1. La date de la création de l'homme est-elle fixée par la Bible. 2. Le 247e anniversaire de la naissance de Racine. 4. La France jugée par l'Allemagne. 6. L'origine des Français. 7. Les sentiments moraux au XVIe siècle. 8. Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. 9. *Contre le flot*, par Claveau. 12. *Histoire politique de la France*, par C. de Loisne. 14. *Chroniques des élections à l'Académie française*, par A. Rouxel. — *Études sur les misères de l'Anjou aux XVe et XVIe siècles*, par Joubert. 15. Le protestantisme contemporain.

GAULOIS. Janvier : 6. A. Houssaye : Listz et Alfred de Musset. 7. Un monument à Gustave Flaubert. 14. Le testament de Henri Heine.

GAZETTE DE FRANCE. Décembre : 25. de Pontmartin : *La Renaissance religieuse en France*, par Lefébure. 31. *Le Roman d'un grand-duc*, par Alfanassi. — Janvier : 2-3. *Les Civilisations de l'Inde*, par le Dr Le Bon. 4. Paris qui souffre. 5. Les pastorales en Provence. 9. Le camp de Jalès. 12. Racot : *Mme de Lamartine*, par Ch. Alexandre. — De l'analyse des thèses historiques. 15. *Le Drapeau*, par J. Claretie. — *L'Amour du drapeau*, par P. Verdier.

INTRANSIGEANT. Janvier : Danton émigré.

JUSTICE. Décembre : 22. La femme au XVIIIe siècle. 27. Le meurtre de Bassville. — Janvier : 4. Jean Richepin. 10. Histoire de la Révolution française dans le département des Pyrénées-Orientales.

LIBERTÉ. Décembre : 18. M. Léon Say à l'Académie française.

MONDE. Décembre : 23. *Histoire de l'Église*, par l'abbé Darras. 30. *La Ligue et les Papes*, par le baron de l'Epinois. — Janvier : 1. Les Saints Évangiles. 5. Le Code de la Chine. 6. Poésies d'Alfred de Vigny.

MONITEUR UNIVERSEL. Décembre : 31. Les mémoires du comte de Beust. — Janvier : 4. La Minerve du château de Chantilly. 5. O. de Vallée : Jules Simon et Michelet. 7. V. Fournel : *Bibliographie parisienne*, par P. Lacombe. 8. Descartes : Les méditations.

NATIONAL. Janvier : 6. Tennyson. 10. Le musée Carnavalet.

PARIS. Décembre : 16. *Le Calvaire*, par O. Mirbeau. — Janvier : 4. Le Collège de France.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Décembre : 16. Une biographie de Molière. 18. Les jeûneurs. 19. *La femme au XVIIIe siècle*, par E. et J. de Goncourt. 20. Topffer. 24. A propos du *Calvaire* de M. Mirbeau. 27. La grande guerre navale de 1802, d'après une publication récente. 30. Racine et Victor Hugo. 31. *Le Lion amoureux*. — Janvier : 2-3. A. Theuriet : Sully Prudhomme. — De Ronchaud : *Histoire des Grecs*, par Ménard. 7. Un Anglais en France avant la Révolution. — L'enseignement du droit dans les facultés catholiques. 10. E. des Essarts : Le vrai et le faux Regnier.

SIÈCLE. Janvier : 5. H. Havard : La femme au XVIIIe siècle, par E. et J. de Goncourt. 7. James Demoutry.

SOIR. Janvier : 4. Lamartine.

SOLEIL. Décembre ; 23. Un livre à l'index : *Les reines de France*, par Mme Celliez. — Janvier : 2. *Paris qui souffre*. — *La basse geôle du Grand-Châtelet*, par A. Guillot. 10. *Récit des temps mérovingiens*, par A. Thierry.

TEMPS. Décembre : 18. M. Léon Say à l'Académie française. 22-23-24. L'expédition du baron de Rullecourt. — Souvenirs de Jersey. 27. Topffer, par A. Blondel. 28-29. Une page de la jeunesse de Cavour. 30. Le *Cercle* de Poinsinet. — Une page inédite de Byron sur Mme de Staël. — Janvier : 1-4. A. Dreyfus : Le théâtre de société. 5. Gladstone et Tennyson. — Leone Leoni et Pompeo Leoni à propos d'un livre récent. 6. Lettres d'amour de Carlyle. — La duchesse de Valentinois, femme de César Borgia. 7. E. Scherer : Le grand Condé.

UNIVERS. Décembre : 22-26-27. De Montréal à Washington. 23. L'art flamand primitif. 28. E. Biré : M. Renan. — Janvier : 9. Le journal d'A. Lenoir. 11. E. Biré : M. de Courcy. 13. P. Allard : Histoire des persécutions de l'Église. 15. Œuvres de Dom Prosper Guéranger.

VOLTAIRE. Décembre : 17. Le monument de Flaubert. 30. *Le Lion amoureux*.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Belgique.

—

Publication révolutionnaire.

M. Defuisseaux et le « Catéchisme du peuple ».

— La cour de Bruxelles a condamné le citoyen Defuisseaux, l'auteur du *Catéchisme du peuple,* à quatre ans de prison et 1,000 francs d'amende; M. Mahen, imprimeur, et M. Dewit, auteur de la traduction de l'ouvrage en flamand, à deux mois d'emprisonnement et 500 francs d'amende.

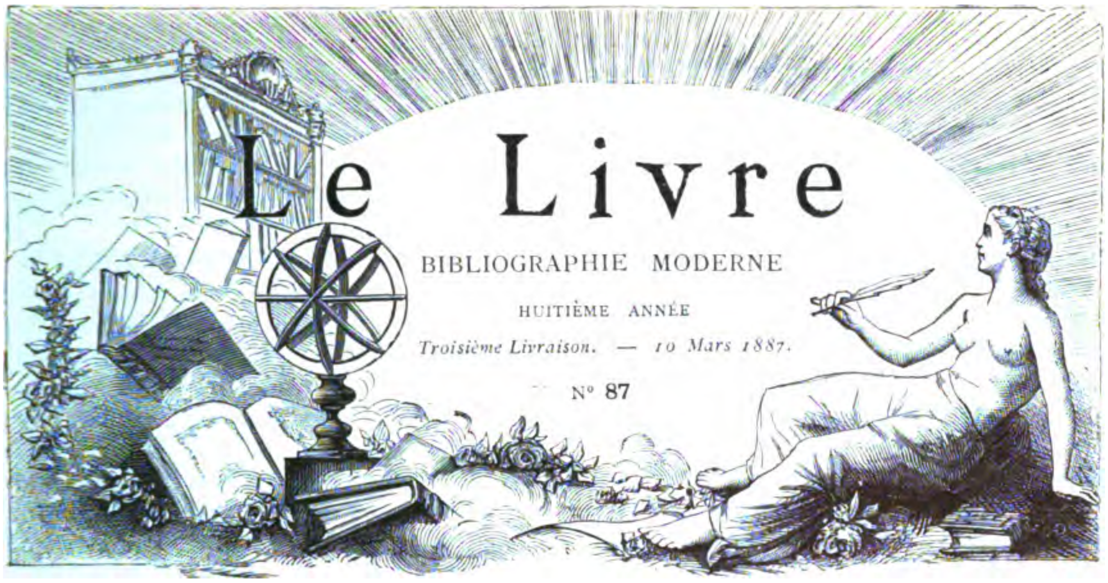
Etats-Unis.

Jurisprudence.

— Les auteurs et éditeurs français qui entrent en relations avec des éditeurs américains feront bien de prendre note d'un jugement récent d'un juge des États-Unis. D'après ce jugement, aucun éditeur américain n'est tenu de publier une œuvre en un volume spécial, si cela n'a pas été stipulé expressément dans le contrat; au contraire, il a toute liberté d'y ajouter un supplément, auquel il attribue une influence favorable pour la vente de ses articles d'éditions, de manière que, par exemple, un livre de philosophie morale, de critique, etc., pourrait être accompagné du *Nabab* de Daudet, sans que l'éditeur du premier ouvrage ait droit de réclamer.

L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.

L'administrateur-gérant : A. Saupiar.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Causons gravure, par Octave Uzanne. **— Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.**

CAUSONS GRAVURE

Une encyclopédie des graveurs de ce temps. — Henri Béraldi : portrait à la plume. — Le catalogue accordéon. — Le Procédé Béraldi. — L'argot de la gravure. — La cuisine de l'eau-forte. — Les papiers d'épreuves. — Une physiologie à faire sur le graveur de ce temps. — L'estampe partout où la vie à l'estampe. — Chéret, le Véronèse des murailles. — Les trois âges de la gravure. — Félix Buhot et Félicien Rops. — La lithographie enterrée. — Réhabilitons l'héliogravure.

On a récemment publié de nombreux ouvrages sur la gravure, son histoire et ses divers procédés. Le vicomte Henri Delaborde, M. Alfred de Lostalot, Gustave Bourcard, le baron Roger Portalis, et bien d'autres que j'oublie, ont écrit des ouvrages intéressants et très utiles à divers points de vue sur ce grand art d'interprétation et de vulgarisation. Il nous manquait encore néanmoins à nous autres collectionneurs, catalogueurs, névrosés d'*iconofolie*, une œuvre spéciale, conçue par l'un des nôtres et faite à l'image de notre toquade; un livre documenté, sérieux, bien que relevé d'humour, une encyclopédie des graveurs de ce temps. — Henri Béraldi est venu satisfaire à ce desideratum, et le malin panégyriste de la Bibliothèque Paillet, le fin metteur en lumière de *Mes estampes* a entrepris, avec une grâce extrême, de mener à bonne fin cette publication colossale d'un véritable dictionnaire des graveurs du XIXe siècle, devant servir de guide aux amateurs d'estampes modernes[1].

Un tel travail aurait fait frémir par sa hardiesse, en des temps moins productifs cependant, les Abraham Bosse, les Caylus, les Bazan, les Adam Bartsch, les Joubert, les Robert Duménil et les Prosper de Baudicourt; le vieux papa Am-

1. *Les Graveurs du* XIXe *siècle, guide de l'amateur d'estampes modernes*, par Henri Béraldi. In-8°, 6 livraisons (A à G) parues — Paris, L. Conquet, éditeur.

broise-Firmin Didot, très compétent sur la question, aurait regardé avec un œil d'aliéniste le téméraire qui serait venu lui proposer l'édition de ce formidable catalogue; mais Béraldi n'est point allé quêter l'appui d'aucun éditeur, il a voulu élever ce monument *ex labore et sumptibus suis;* très fier, très patient, très audacieux, il ne s'est pas aveuglé sur les difficultés de son œuvre; il a laissé de côté les conseilleurs, les timorés, les indécis, et il est parti en guerre avec la belle devise de Charles-Quint : *Le temps et moi contre tous.*

Ne vous ai-je point présenté Henri Béraldi? Quel incroyable oubli!... Messieurs, permettez-moi...;

« Henri Béraldi, chevalier de la Légion d'honneur, services exceptionnels — ne pas confondre avec l'*Indépendance belge*, — jeune... naviguant sur le vaisseau amiral, vers le cap de quarantaine, élégant, svelte: mine d'officier d'état-major, dessiné par Detaille (gravure de Bracquemont); moustache finement burinée, bouche ironiquement retroussée à la pointe sèche, œil froid ne s'animant qu'au contact de la « belle épreuve », allure calme, très correcte, flegmatique, une véritable apparence d'inquisiteur d'*États;* peu bavard, quoique très disert, aimable sans affectation; l'esprit à la cantonade et le regard toujours au guet — sincère comme un acier de *Keepsake,* sans truquage ni *caches;* mordant comme l'eau-forte à l'occasion, mais conciliant comme le brunissoir, s'il devine qu'il est allé trop loin. Au demeurant, le gentleman iconophile dans sa fleur et sa quintessence et le plus habile homme du monde dans la Timocratie de l'Estampe.

De plus, messieurs, le *pur des purs;* n'admettant ni compromissions ni transactions. Si vous le mettez en communion avec un livre curieux ou une vignette de valeur, incapable de murmurer des éloges à la guimauve; très carré, déclarant sans ambages : *c'est parfait!* ou bien : *c'est infect!* murmurant en petit comité : *Ce livre est d'un bat!* ou bien : *Cette gravure est rien mouche!* avec une conviction écrasante; tout cela dans une gamme de distinction rare, sans éclat bien qu'avec passion, car rien n'échappe à cet œil janséniste. — En *Icono-bibliophilie,* c'est le plus impitoyable intransigeant du beau. — Tel est Béraldi, et, ce qui nous déroute, c'est qu'en ses notes, ses sous-notes et ses miscellanées catalographiques il se montre plus lunatique que le Cousin Jacques, paradoxal comme un Gautier, fantaisiste et épigrammatique non moins que feu Roqueplan, de boulevardière mémoire.

C'est donc à ce singulier physiologiste-catalographe que nous devons *les Graveurs du* XIXe *siècle*, et cette œuvre énorme, il semble la conduire sans fatigue avec brio comme une figure de cotillon. Six livraisons, six volumes en quelque sorte, ont déjà paru depuis dix-huit mois, six gros fascicules qui se lisent, qui se dévorent malgré la traditionnelle réputation de sécheresse de ces travaux d'inventaires.

C'est que Béraldi sait entrelarder toutes ces nomenclatures d'estampes de son humoristique personnalité; il les truffe de bon et bel esprit, il les épice des saillies de ses étonnantes annotations; à propos d'un nom, d'un mot, il bat la campagne selon son caprice et nous entraîne à sa suite, bon gré mal gré, comme des écoliers en rupture de ban; puis il nous ramène à l'étude et semble nous dire : « maintenant, mes amis, reprenons la série des œuvres gravés de M. X. ou Z., » tandis que las de nous distraire, nous reprenons le collier... pour refiler ensuite plus loin, avec l'incohérent et diabolique professeur.

*
* *

Le but que s'est proposé dans ce travail Henri Béraldi, c'est d'établir le recensement des graveurs du XIXe siècle, et de nous donner un répertoire consciencieux de leurs divers travaux, et cela sous forme de tableaux synoptiques, afin de faciliter la tâche des collectionneurs et des critiques à venir. Un catalogue, à vrai dire, avec appréciations très succinctes du mérite de l'artiste, biographies concises et listes d'estampes aussi complètes que possible. Cette compilation de notes semble un jeu d'enfant au premier venu; mais pour qui connaît la matière, c'est le plus horrible casse-tête chinois qui puisse être inventé. Il ne s'agit pas seulement en effet de dresser la liste considérable des graveurs de ce siècle, tant graveurs sur bois, que lithographes, burinistes, pointe-séchistes, aquafortistes et *eaufortiers,* aquatintistes, hommes du cuivre et de l'acier. Encore faut-il ne pas accueillir que les gens du métier, faire place aux amateurs, aux essayistes, aux peintres qui se sont interprétés eux-mêmes, aux littérateurs-graveurs, tels que Hugo, les de Goncourt et quelques autres, en un mot, faire la levée enmasse de tous ceux qui, par fantaisie ou profession, ont laissé circuler des estampes dans notre société et ont manié plus ou moins habilement la pointe ou le burin.

L'intrépide Béraldi ne s'est pas dérobé un seul instant aux clauses ardues de ce cahier des charges. Il est parti bravement du pied droit, non en critique d'art, mais en amateur et en curieux; il a pris, il en convient lui-même, les artistes tels qu'ils sont, non comme on s'imagine qu'ils devraient être, ne leur demandant que ce qu'ils

font et se tenant pour satisfait, s'ils le font bien ; il a acquis, chemin faisant, la certitude que le temps présent n'est en rien inférieur au temps d'autrefois, et son œuvre a le grand mérite d'en fournir la preuve, tant pour ce qui regarde le commerce des estampes, que pour ce qui touche à l'illustration des principaux beaux livres du siècle.

Je puis dire en outre, — et il s'en doute bien, le rusé! — que ce laborieux iconographe est l'inventeur d'un genre qu'il peut patenter, celui du *Catalogue compensateur* ou du *Catalogue accordéon;* catalogue tout à fait spécial S. G. D. G., d'une souplesse et d'une flexibilité inouïe, en ce sens qu'on le développe et raccourcit à volonté, non pas suivant le nombre des pièces gravées, mais selon la valeur réelle de chaque artiste. Béraldi apporte ici ses qualités de sincérité tranchante, il juge et exécute du *tic au tac.* Un tel,... grand talent, bien que n'ayant gravé que vingt planches : six pages à ce maître; tel autre, tempérament médiocre, bien qu'ayant gratté huit cents bois ou cuivres, sera placé au même niveau que le premier, pour la place accordée.

Cette manière de procéder est conforme à l'équité; aussi, ce qui distingue les *graveurs,* c'est que le *Catalogue raisonné* s'y trouve heureusement remplacé par le *Catalogue raisonnable.* Le nom de chaque artiste est placé, sous forme de dictionnaire, en capitales grasses ; l'état civil suit aussitôt, puis vient la caractéristique du talent, une légère appréciation; enfin, un coup d'œil sur l'ensemble de la production, et en queue (texte petit œil), la nomenclature rigide de l'œuvre; cela est net, exact, marmoréen. Comme il faut des soupapes fantaisistes à ce métier de dresseur de procès-verbaux artistiques, Béraldi s'est réservé les sous-sols de son livre... Une boutade lui vient-elle au cours de son travail...V'lan, une note, une longue note qui part en fusée, qui s'étend en gerbe, qui pétarade joyeusement en caractères minuscules dans la cave de son grave monument; ces délicieux bas-reliefs ne sont pas l'une des moindres originalités de ces catalectes de la gravure.

* * *

Les *fulminates Béraldiques,* ai-je dit, éclatent à la moindre pression et dès qu'ils se trouvent en contact avec une idée vivante dans le domaine des livres ou de l'estampe. Ils détonent à propos du *burinisme* ou de *l'aquafortisme,* ils fulgurent à l'approche de la *belle épreuve* gravée, ils grondent et font explosion à l'occasion « de la qualité du papier moderne », ils ratent un peu à mon avis, au sujet de *l'héliogravure :* mais ils sont vibrants, saccadés, pétillants aux appels des « vignettes romantiques », du jargon des bibliophiles, ou de « l'horreur du caractère elzévirien » ; ils se glissent partout au tournant du feuillet, semés au hasard, et ils partent à point; ce sont des chefs-d'œuvre de pyrotechnie qui réjouiront pendant longtemps bibliophiles et iconophiles, car de leurs explosions se dégagent le bon sens, l'esprit pratique, la verve et l'ironie la plus fine.

Dans ce *Béraldiana,* on nous débine tous les trucs de la gravure et de l'édition avec une malice si rare, que Paul Eudel ne pourrait crier à la contrefaçon ; on nous montre toutes les petites misères du métier, on nous révèle toutes les cocasseries iconographiques, on nous instruit, on nous amuse, on nous charme ; mais il est juste d'ajouter qu'il faut être un peu « du bâtiment », pour s'esbaudir comme il convient à ces délirantes bagatelles de la porte, et qu'en dehors d'une certaine zone d'amateurs et d'artistes, ces annotations, qui embaument pour nous le jargon d'une province à part, seraient totalement incomprises comme des nouvelles à la main de Honolulu.

Car il existe un argot de la gravure et de la taille-douce, comme il y a un *argot des typographes ;* mais ce langage pittoresque n'a pas encore trouvé son *Boutmy,* et c'est regrettable ; un profane, qui entendrait causer deux aquafortistes ou taille-douciers, resterait bouche bée ; il ne saisirait rien à toutes ces terminologies qu'il croirait licencieuses : *très blonde, un peu engraissée, retroussée, noire, vaporeuse, molle, grasse, soutenue, vigoureuse, cuisinée,* sans compter les : *ça fout le camp, il y a de la barbe, mal mordu, égratigné, léché, intaillé, il n'y a rien dessus;* on penserait ouïr comme un vague écho sadique de la *Philosophie dans le boudoir.*

C'est que l'art du graveur et du taille-doucier exige toute une cuisine compliquée, toute une alchimie incroyable; chacun y apporte sa manière et sa manie, sa toquade et ses procédés, son dada et son secret; quelques chercheurs, comme Félicien Rops ou Félix Buhot, sont littéralement hantés par la recherche des vernis mous, des *grains* à la résine ou à l'alcool, par les roulettes granulatoires, par l'outillage des progressistes. La question du papier n'est pas moins importante pour ces artistes inquiets et innovateurs ; le japon et le vergé de Hollande, le whatman et le vélin moderne ne leur suffisent point; ils s'enquièrent de toutes parts, chez le bric-à-brac et le bouquiniste; ils lacèrent, les monstres! les gardes des vieux in-folio, les feuillets blancs des manuscrits incomplets du XVIIe ou XVIIIe siècle; ils grattent. ils polissent, ils analysent ces solides spécimens

des beaux papiers d'autrefois, ces feuilles aux tons crème ou bleu verdâtre, sonores, résistantes, qui donnent des épreuves si fines, des *témoins* si accentués.

L'encollage des papiers contemporains les trouble à l'extrême; ils cherchent encore, ils chercheront toujours; ils combinent de savants mariages de gomme et d'alun qu'ils relèvent d'une foule de mixtures longuement élaborées; aussi, lorsque des Philistins s'étonnent que de tels raffinés produisent peu, que leur répondre? ils ne sentiraient rien aux mystères du Grand Œuvre. Nicolas Flamel n'entretenait pas autant de problèmes en sa tête que ces chercheurs d'inaltérable, qui ont la constance de ne pas vouloir que leur art périsse dans la grande débâcle des éphémères productions chimiques de l'industrie moderne. Papiers, encre et cuivres sont voués, dit-on, à la déliquescence. — Ah! qu'il y aurait une curieuse physiologie à écrire sur le graveur du XIXe siècle et sa peur du lendemain!

*
* *

Dans son dictionnaire-catalogue, Béraldi s'occupe des burinistes tels que Audouin, Bertinot, Bervic, Blanchard, Calamatta, Danguin, Didier et Gaillard, ce maître qui vient de mourir, laissant un œuvre aussi élevé qu'il est peu nombreux. Il dresse le répertoire des graveurs à l'eau-forte qui ont nom : Adeline, Allemand, de Bœr, Benassis, Blery, Boilvin, Bracquemont, auquel tout un fascicule est réservé; Buhot, Champollion, Chapelain, Chauvel, Corot, Courtry, Daubigny, Decamp, Delacroix, Delauney, Flameng père et fils, Fortuny, Foulquier, Gaujean, etc. Il réserve une place importante aux lithographes Victor Adam, Alophe, Aubry-Lecomte, Bacler d'Albe, Édouard de Beaumont, Bellangé, Bida, Bonnington et Deveria. Il n'a garde d'oublier des vignettistes et caricaturistes comme Bertall, Cham, Draner, ou des graveurs sur bois comme Jean Best ou Brevière; on trouve enfin, dans son livre des articles développés sur Charlet et Daumier et des notes peu connues sur Bouchardy graveur, sur Gustave Doré aquafortiste, sur Bresdin (Chien-Caillou), qui est remis à la petite place d'où on n'aurait point dû le sortir. En véritable collectionneur, Henri Beraldi voit la gravure en tout et partout, même dans les affiches de la rue, surtout si elles sont signées par Jules Chéret ou Alfred Choubrac, ces Veronèses de l'art populaire. A ce sujet il a écrit une page non moins juste que curieusement observée :

« Le commun des mortels, dit-il, ne se représente l'estampe que sous sa forme solennelle, et la considère comme un objet de luxe qui se place dans les cartons des amateurs et qu'on s'amuse à regarder de temps en temps : plaisir de désœuvré.

« Pour celui qui a l'habitude et l'amour de la gravure, l'estampe au contraire est partout. Il n'est commune si reculée où vous ne voyiez chez le châtelain le portrait du comte de Chambord, chez le curé celui du Pape ou quelque autre image de sainteté, à l'église un chemin de croix (généralement détestable); chez le maire, la chromolithographie des funérailles de Gambetta, à moins que ce ne soit le portrait de Napoléon. L'estampe est dans nos livres de travail ou de luxe. Elle est à la devanture des marchands de gravures où elle forme un musée toujours renouvelé. Elle étale aux kiosques des boulevards les actualités, les portraits, les caricatures, les modes. Entrez-vous au café, on vous l'apporte aussitôt en vous offrant « les illustrés »; la bouteille placée devant vous porte une étiquette enjolivée: estampe. Vous écrivez une lettre, vous l'affranchissez ; qu'est le timbre que vous portez à votre bouche, sinon une petite estampe? Vous payez avec une estampe de la Banque de France. Aux étalages des libraires, mille volumes s'escriment à vous tenter par des couvertures provocantes : estampes. Derrière les vitres des débitants, des placards vous convient aux spectacles en vogue; chez les éditeurs de musique, d'autres placards retracent les scènes capitales de l'opérette du jour : estampes. Le modèle que vous présente le tailleur ou la couturière : estampe. La romance que chante votre fille est ornée d'une estampe; l'enfant qui vous accompagne dans un magasin y reçoit en cadeau une petite estampe, et, s'il est sage à son école, il lui sera donné une estampe d'Épinal (choisie, s'il vous plaît, par une Commission officielle). Rue de Rivoli, un personnage louche vous offrira à l'oreille des estampes transparentes. Si vous dînez en ville, une petite estampe marquera votre place à table, une autre vous indiquera le menu; le programme du concert qui suivra sera encore une estampe. Enfin et surtout, si la surveillance de l'autorité faiblit un instant, vos yeux ne quitteront plus l'estampe, car tous les murs seront en un clin d'œil envahis par l'affiche, cette maladie de peau des villes mal tenues. Ainsi entouré, poursuivi, traqué par l'estampe, conclut M. Béraldi, l'iconophile serait au supplice si, en toute occasion, il n'avait sous les yeux que des horreurs. »

C'est ici qu'intervient Chéret, auquel l'auteur des *Graveurs* accorde avec raison toutes ses sympathies et plus de trente pages de son catalogue. Cheret, le rénovateur de l'affiche, le grand enlumineur des murailles parisiennes, qui, avec un petit nombre de couleurs et d'impressions, produit

un maximum d'effort, Chéret, avec son beau dessin franc, large, tout d'un jet, méritait assurément d'être classé parmi les maîtres lithographes de ce siècle.

*
* *

On peut dire qu'on est fier d'être Français quand on regarde ce catalogue, encore à son début, car ce XIXe siècle, sur lequel nous blasphémons tous un peu trop tant que nous sommes, aura produit de rudes générations d'artistes, des travailleurs opiniâtres, des génies novateurs, des ouvriers incomparables, qui auront le mérite d'avoir lutté avec plus de violence et de désespoir que leurs aînés d'avant la Révolution pour sortir de la mêlée générale et se frayer un chemin vers la renommée.

N'est-il pas curieux de considérer à travers ce siècle l'histoire des modes dans la gravure et de voir tous les efforts qui, selon les engouements du jour, ont été faits tour à tour dans l'estampe et la vignette, sur le bois, l'acier, le cuivre ou la pierre ?

La gravure aura eu ses différents âges. L'âge d'acier nous reporte aux temps byroniens, à l'heure des *Keepsakes* et des grands paysages froids et clairdelunesques, où la poésie chevaleresque gothicisait toutes les perspectives ; cette période a produit des talents simples, naïfs, anémiés; tempéraments propres, bien peignés sans ardeur et sans flamme, mais cependant langoureux et charmeurs comme les bardes qu'ils interprétaient.

L'âge de bois aura été glorieux, et l'aurore de la postérité se lève à peine sur cette admirable pléiade de graveurs, la plupart inconnus, qui, de 1835 à 1855, firent successivement ces chefs-d'œuvre de vignettes qui illustrèrent les publications de Curmer, de Perrotin, de Bourdin, de Dubochet, d'Hetzel et Cie. Jamais on ne reverra bois plus brillants dans les noirs et les demi-teintes, gravures plus vigoureuses et mieux comprises; la zincographie, après le procédé Lecomte, est venue mettre à néant l'école de tant d'artistes supérieurs ; l'âge du zinc aura tué pour toujours l'âge du bois et du sous-bois.

Quant à l'âge de pierre, Daumier et Gavarni en sont les grands pontifes ; c'est dans le journal illustré ou les feuilles hebdomadaires qu'on les retrouve, ces maîtres superbes, avec la splendeur incomparable de ce procédé direct de la pierre, si gras, si flexible, si transparent, si profond et si harmonieux. La lithographie est par excellence le procédé de l'artiste peintre et du dessinateur indépendant ; Victor Adam, de Sudre, Aubry-le-Comte y ont trouvé leur réputation ; Deveria en usa largement et Bonington lithographia des choses exquises. L'âge de pierre est aujourd'hui fini en gravure; la lithographie est en pleine léthargie. « C'était un art charmant et digne d'un meilleur sort », écrit M. de Lostalot dans ses *Procédés de la gravure ;* il est mort dans les bras du commerce, délaissé de ceux qui l'avaient mis au monde et qui seuls pouvaient lui garder sa place au soleil. » — Le livre, il faut bien l'avouer, n'admettait guère la lithographie, et un art de reproduction qui ne peut s'encadrer dans la pensée écrite est en quelque sorte frappé d'interdit. Chauvel se trouve un des derniers qui ait excellé en ce genre ; son œuvre est étonnant. Il nous reste le zinc et le cuivre, le relief et le creux, la gravure et l'héliogravure, l'eau-forte, la pointe sèche et le burin. — L'eau-forte est en pleine floraison et jouit de la faveur publique, à ce point que les aquafortistes se sont multipliés et qu'ils se trouvent dix à guetter comme des loups un dessin à reproduire. Le Livre plus que jamais est ouvert à l'eau-forte, et le vrai bibliophile en est friand comme il convient à un ami du beau ; mais je ferai bien des réserves sur l'eau-forte moderne, en tant qu'illustration livresque.

*
* *

Assurément l'eau-forte contemporaine compte de très nombreux et très habiles maîtres et petits-maîtres, des talents fins, délicats, blonds et légers comme Boilvin, des *Eisenistes* comme Hédouin, des coloristes comme Lalauze, des sincères et consciencieux comme Gaujean, des éclatants comme Bracquemont, des affinés comme Champollion, des vibrants comme Manesse, des maniérés comme De Mare, des fignoleurs comme Toussaint, des *gentlemen like* comme Blanchard, le graveur du Derby ; de délicieux roublards comme Bléry, un doyen qui trouve moyen d'être encore mordu par le paysage qu'il fait mordre ; des pittoresques « vieux Rouen » comme Adeline, des gratteurs estimables comme X., Y., Z.; tout cela est fort bien, et vivent les graveurs de France, indéniablement les premiers du monde ! Mais en tant qu'illustrateurs de livres, il n'en est pas moins vrai que l'eau-forte est trop monocorde, trop soumise à la même école, au même procédé, à la même taille. — On y fait trop de pointe et de contre-pointe, on n'y cuisine pas suffisamment le cuivre. Ouvrons un livre de luxe, nous y trouvons sempiternellement l'eau-forte conventionnelle, plus ou moins mordue et traitée avec liberté ou de façon serrée ; cela est blond ou noir, violent ou tendre ; on y sent la pointe sèche, parfois le burin ; il y a la trilogie de la gravure sur métal, mais

c'est tout. Il semblerait qu'il n'y ait rien autre à faire et que tous les descendants de Léopold Flameng soient voués à l'impuissance de créer des aspects nouveaux.

Or je voudrais que l'eau-forte bibliographique fût plus variée, et qu'elle s'inspirât des triturations anciennes pour donner des notes et des physionomies nouvelles à la gravure. Je voudrais que l'on revînt tantôt à l'aquatinte, tantôt au vernis mou, tantôt à la manière noire, tantôt à l'imprévu des grains; que l'on cherchât, par des cuisines habiles et des tripotages incessants du cuivre, à donner des valeurs neuves, des apparences inédites, des estampes primesautières d'allure et de rendu. Sur la fin du XVIIIe siècle les manieurs d'eau-forte s'entendirent fort bien à ces fantaisies gravées; on fit un peu de tout et on produisit des planches extraordinaires qui étonnent encore les gens du métier.

L'aqua-tinte convient à ravir au livre, elle est légère, permet les perspectives et contraste heureusement avec la note noire et ferme de la typographie; l'eau-forte à roulette a aussi son mérite; la manière noire, habilement traitée, serait souvent idéale si l'on trouvait encore des artistes qui sachent graver au berceau; quant au vernis mol, on doit y revenir. Cette renaissance d'eau-forte serait saluée par tous les connaisseurs et les ennemis de la routine.

Je ne vois guère que trois ou quatre graveurs assez indépendants pour s'affranchir des règles imposées. Félix Buhot, Guérard, Rops et Tissot; ceux-là au moins sont les cordons-bleus du cuivre et ne sentent pas l'école. Ils ne signent pas des eaux-fortes quelconques, mais des gravures qui révèlent quelqu'un; leur personnalité éclate et transparaît dans les plus minces détails de leurs empreintes.

Félix Buhot, par exemple, possède toutes les ficelles du métier, des ficelles personnelles qu'il a confectionnées brin à brin; c'est un moderne par excellence, un imaginatif, un original avant toute marque, un singulier et un fantasque. Ah! certes, celui-ci ne fait pas de concessions au commerce éditorial; il sait que les fabricants de livres n'entendent quoi que ce soit à l'art de l'eau-forte, aussi s'imprime-t-il et s'édite-t-il lui-même, et, en dehors des suites consacrées à Barbey d'Aurevilly, il travaille peu pour le livre, et se consacre au Paris du jour, au Paris qui vient, au Paris qui s'en va, à Londres qu'il entrevoit dans un gigantesque à la Turner, et à la démonologie qui le tracasse prodigieusement comme un simple Goya. Buhot, qui signe parfois Tohub, a apporté dans l'eau-forte une note que je voudrais voir se vulgariser dans l'édition; il livre ses cuivres à toutes les mixtions, il use du mezzo-tinto, de la taille, du mâchonné, de la roulette, de l'estampage, du berceau, de l'échoppe et du racloir; ses planches sentent le griffonnis, le guillochis, l'égratignure et l'empâtement; elles s'enlèvent en vigueurs et se noient dans des aquatintes délicieuses; c'est mieux que de l'eau-forte, c'est du coloris.

Guérard apporte aussi une originalité très intéressante dans tout ce qu'il grave; et, pour ce qui concerne Rops, l'artiste est si compliqué, que je ne saurais en quelques lignes donner aucune caractéristique de sa valeur; je le prendrai donc à part, quelque jour, pour lui faire rendre gorge surabondamment, à ce timoré de lumière et de succès qui rajeunit chaque jour davantage, à l'ombre de son talent.

***

J'invoque donc une néo-iconophilie pour l'illustration de nos amis les livres, et je suis assuré que je ne suis pas seul à être las de cette même eau-forte à taille et contre-taille, académiquement léchée par tous les poncifs de la pointe; c'est bien ce qui me met en opposition complète avec l'ami des livres Béraldi, lorsque je vois cet indépendant et ce progressiste partir furieusement en guerre contre l'héliogravure en creux. Ça, c'est de l'entêtement et de l'aveuglement, ô correct iconologue! — l'héliogravure ne déshonore pas une édition de bibliophile, si cette héliogravure est habilement faite et artistiquement retouchée; en somme, l'héliogravure, ce n'est que l'eau-forte interprétée directement sous les rayons solaires, et ce procédé est si puissant, si exact, si indispensable, que la plupart des estampes modernes, signées par les premiers graveurs du temps, ne sont que des héliographies dissimulées sous un petit travail final. Les héliograveurs ont mis au point les cinq sixièmes des eaux-fortes modernes, mais c'est un secret d'État qu'aucun coupable ne veut avouer. Allez donc parler du calque aux eaufortiers d'aujourd'hui; ils avoueront le *procédé Lucas* ou photographie sur vernis blanc; mais le calque!... fini le calque, mort à jamais

***

L'héliogravure est supérieure à toutes les interprétations médiocres, elle est variée à l'infini et donne la sensation des croquis originaux au fusain, à la plume, au lavis, à la sépia; c'est une sincère qui ne dissimule ni les défauts ni les qualités du peintre, et c'est là, à mon sentiment, son grand mérite. Lorsqu'on cessera de tirer niaisement les épreuves héliographiques sur du vilain

papier pâte mangé par le chlore, et quand il sera avéré que les graveurs ne donnent au public que des héliogravures rafistolées, la lumière se fera dans le monde des bibliophiles et ailleurs, et l'on cessera de jeter des pierres dans le domaine d'une des plus remarquables découvertes de cette fin de siècle.

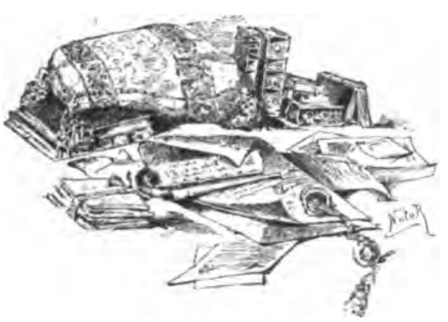
Pour ce qui me concerne, je ferai tous mes efforts pour prouver que l'héliogravure peut être un art élevé et non un procédé commercial, et, tout en donnant pâture à mes camarades de l'eau-forte et de la pointe sèche, je ne désespère pas d'arriver à convaincre tous les attardés dans la la routine, et d'opérer de la cataracte le petit clan des résistants, à commencer par vous, irréconciliable et radical Béraldi.

***

Les œuvristes futurs feront le catalogue des Héliograveurs célèbres du xxe siècle; c'est là une conviction que je suis fier de ne partager avec aucun de mes collègues en bibliomanie; il fait bon de se sentir seul aux avant-postes d'une idée qui doit se généraliser; en attendant, n'inquiétons pas le géant Béraldi en train d'élever pierre à pierre les pyramides des graveurs de ce siècle-ci; bastions formidables qui exigent toute sa conviction et du haut desquels quarante siècles d'iconophiles le contempleront dans sa gloire. — Dans chacun de ses opuscules, le fin matois a réuni d'étranges et délicieux frontispices dus à la reconnaissance et au talent des meilleurs de ceux qu'il a momifiés dans son livre. De Bar, Adeline, Bracquemont. Brunet-Debaines, Buhot, Cheret, Giacomelli, Courtry, Delatre, Daumont, Guérard, Maurice Leloir lui ont fourni l'expression la plus vivante de leur manière. *Les Graveurs du* XIXe *siècle* parleront donc aux yeux non moins qu'à l'idée; on les lira et on les feuilletera, *utile dulci.* A la porte du monument nos petits-fils aimeront à retrouver ces fleurs et ces fresques; mais ce qu'ils y chercheraient en vain, et ce que je somme l'auteur de vouloir bien faire exécuter sans délai, c'est l'icone aquafortisé du seul, du divin Henri Béraldi, Caliban Ier de la catalographie, grand artificier de la *Société des Amis des Livres.*

OCTAVE UZANNE

4 mars 1887.





— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Le Désespéré, par Léon Bloy. Paris, A. Soirat, éditeur, rue Montmartre. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est puissamment congestionné de talent — est-ce un roman? est-ce un pamphlet? est-ce encore une autobiographie? — Il y a assurément de tout cela dans cette forme, dans le cri d'un écrasé de la vie; il y a surtout une rage sourde, profonde, toujours inassouvie de socialiste littéraire, de démolisseur quand même, de révolutionnaire âpre à la curée de la gloire, dont tant d'autres semblent lui ravir sa part de soleil. C'est la lutte pour l'existence d'un acculé dans la misère, qui, de son cul-de-sac d'amertume, las de mendier un regard, de solliciter l'attention, de tendre la main à l'hypocrite bienfaisance publique, se redresse révolté, l'écume aux lèvres, pour agonir, invectiver les passants, et jeter des pierres aux favoris du succès, espérant vaguement dans son délire que le scandale viendra le mettre en lumière, à cette heure où les coups de pistolet sont nécessaires pour forcer l'attention parisienne.

Le pistolet de M. Bloy a cependant piteusement raté, bien que chargé jusqu'à la gueule d'une façon supérieure; il a raté, quoique tiré d'une main assurée; cela est fort heureux, car, si on sentait un véhément cerveau d'écrivain, il n'y avait pas une poitrine d'homme, derrière cette crosse. — M. Bloy a cru devoir masquer le visage de ceux qu'il flagelle dans son livre, et il a eu le tort, irrémédiable en France, de ne pas se camper fièrement, en personne, au début du pilori qu'il dressait, déclarant qu'il était prêt à soutenir sa plume de son épée, et que s'il savait cracher ses mépris aux visages découverts, il ne se cachait point dans l'ombre des diffamations, non plus que dans les fictions du roman ou les cryptes de sa catholicité complaisante.

Au lieu de penser et d'agir ainsi, M. Léon Bloy prétend qu'en un siècle de voyous, il faut agir à la manière des voyous, insulter aux coins de rues et « casser la gueule » aux mécontents; procédés trop sommaires, en vérité, qui ne pouvaient convaincre tous les [illegible], et qui ramènent à la théorie du coup de pied de l'âne tous les raffinés d'honneur, tous les gens propres et délicats, qui ne vivent point dans la voyoucratie sentimentale où se plaît à les voir l'auteur du *Désespéré*.

Cet ouvrage remarquable sous plus d'un point a donc été enterré par la presse sous le silence le plus intense, car, fût-il un chef-d'œuvre, ce *livre à clef* n'en demeurerait pas moins une mauvaise action. J'en parle ici librement, tant pour l'auteur que je connais et dont j'apprécie sincèrement la valeur, mais à qui il me convient de ne pas mâcher la vérité, que pour les lettrés qui pourraient s'étonner qu'une revue aussi indépendante que *le Livre* ne fût pas au-dessus des sentiments du journalisme quotidien.

M. Bloy est un exaspéré de désespoir, de misère et de luttes; il a voulu fonder des mœurs de critique littéraire appuyées sur le gourdin, il pense très fermement que dans la forêt de Bondy des gens de plume boulevardiers, il convenait d'attaquer et de se défendre en malfaiteur, massue en main, et il a pris soin de masquer et de bâillonner ses plus jeunes et plus vaillantes victimes dans une affabulation de roman moderne. Or ce roman n'est qu'un encadrement à ses portraits aquafortisés au vitriol; tous ses personnages contemporains viennent en relief, le reste n'est qu'un autopanégyrisme écrit dans les marges. On n'attend pas de moi que je donne la clef de ce charnier aussi vigoureusement traité qu'une boucherie de Goya. Je signale ce livre sans l'analyser et sans y guider le lecteur. J'y compte vraiment trop de confrères malheureux, aussi, tout en souhaitant que Bloy consacre à l'avenir la force de son talent à des œuvres mieux équilibrées, j'invite le jury public à entendre son cri de détresse et à acquitter ce récidiviste par un sentiment de touchante et supérieure humanité. U.

Mont-Oriol, par GUY DE MAUPASSANT. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La grande supériorité de Guy de Maupassant, ce qui fait sa vraie force dans ses romans, c'est sa science incroyable de la femme, une science basée sur des observations non seulement personnelles, ce que d'autres pourraient acquérir, mais originales, ce qui est autrement difficile. Il a cultivé la femme très exclusivement, il la poursuit jusqu'au fond d'elle-même, toujours, sans repos, sans fatigue, avec une visible sensualité, une volupté communicative. Nul ne sait comme lui manier cette chair délicate, la faire vibrer et frémir sous les yeux, en tirer tour à tour la volupté aiguë et la tendresse infinie, nul n'y attache une importance plus grande, aussi trouvera-t-il toujours un public passionné dans l'élément féminin, cet élément qui aime dans l'homme le mâle et le maître. Il sait comment on doit s'adresser aux femmes, de quelle manière on doit parler d'elles, non pas en les louant, en les flattant, mais en les montrant, souvent avec une certaine crudité brutale, dans l'exercice de leurs souples fonctions de créatures faites pour l'amour, asservies à l'amour et se servant de l'amour, ramenant toujours tout à l'amour. Pour lui, c'est à peine si, dans la vie, elles ont un autre but, une autre raison d'être, et, certainement la femme doit se sentir flattée de cette sorte de monopole que lui reconnaît l'écrivain ; elles s'en réjouissent, s'en enorgueillissent avec ce manque de logique qui fait le fond de leur caractère, avec cette séduction du vice, cette fanfaronnade qui pousse l'humanité à se montrer plus soucieuse des gros défauts qu'on veut bien lui attribuer, à tort ou à raison, que des grandes qualités, des hautes vertus, dont elle devrait être fière.

Dans son nouveau roman *Mont-Oriol*, la préoccupation de bien peindre un sujet neuf, de nous initier aux secrets rouages d'une ville d'eaux, d'étudier la population bizarre, mouvementée, cosmopolite qui fréquente, pour sa santé ou pour son plaisir, les établissements d'eaux semés çà et là par toute la France, cette préoccupation, bien naturelle, ne l'a point empêché de s'abandonner surtout à son analyse favorite, l'observation d'un caractère de femme.

De tous ces types intéressants, dessinés d'une manière robuste, saisis dans leur élément et dans leur atmosphère particulière, la figure de Christiane Andermatt se dégage, immédiatement, dès les premières pages, très empoignante, avec un charme irrésistible, un mélange tout spécial de poésie et de réalité qui est bien le double caractère de l'être féminin, masquant toujours sa chair sous le voile d'aspirations et de désirs éthérés.

La description de la jeune femme, son portrait, tout son être enfin, frappent par une grâce délicate et enjouée, une gentillesse séduisante, et contrastent violemment avec ses actes, son abandon, sa chute, l'adultère qui la courbe sous un souffle d'amour, auquel elle ne peut résister, et dont elle ne cherche pas beaucoup à se défendre. Elle succombe et on ne lui en veut pas, et on trouve cela presque naturel, sans cependant que le mari soit réellement un personnage ridicule ou chagrin ; au contraire, cet Andermatt, brasseur d'affaires, toujours en mouvement, adorant sa femme, est une intelligence, et comme toutes les intelligences, il est plutôt sympathique.

Comment se fait-il qu'avec ce mari, qui ne déplaît nullement, on puisse excuser la faute de la jeune femme, une faute bientôt punie par l'ingratitude de l'amant ? C'est que Guy de Maupassant, avec son rare talent, avec son habileté, nous jette l'amour aux yeux pour tout excuser, tout expliquer, et qu'on ne se révolte pas, séduit, grisé, gagné peu à peu par cette vapeur d'amour dont il enveloppe ses amoureux comme d'un nuage protecteur. Plus d'adultère ignoble, salissant; on ne voit que la passion, on ne songe qu'aux baisers échangés, à cet amant qui embrasse par terre l'ombre de sa maîtresse, à cette chose adorable, deux êtres jeunes, tendres, passionnés, s'adorant, se le disant, se le prouvant. Et puis, Andermatt, le mari, n'est jamais là ; alors, vous comprenez, il a beau être sympathique..., les absents ont toujours tort, surtout quand ils sont maris.

Fait assez etrange, l'amoureux, lui, ce beau gars brutal et enflammé, ce conquérant de cœurs, Paul Brétigny, n'attire pas autant que Christiane, et même, à la fin, il a un rôle assez ridicule devant le berceau fermé de sa fille; il en arrive à être moins intéressant que le mari. Est-ce bien là ce que l'auteur a voulu exprimer ? C'est un garçon assez bizarre que ce Brétigny, avec ses déclamations poétiques, son lyrisme exalté, ses enthousiasmes débordants devant la belle nature, et son sens pratique, purement égoïste, purement bestial, en amour, une fois les sens satisfaits. Il ne comprend de l'amour que les agréments, les jouissances, surtout les jouissances matérielles, et il n'en supporte pas un instant les complications fatales, les ennuis. Il était de la race des amants et non de celle des pères, dit le romancier ; une simple métaphore, qui cache mal le jouisseur égoïste et sans cœur, un être bas et vil. Du jour où Christiane est enceinte, où elle cesse d'être l'amante dont on use à son gré, pour devenir la mère déformée et alourdie, Paul Brétigny s'éloigne d'elle, n'éprouvant rien pour cette chair qui va naître de ses embrassements, et sent s'éteindre net sa passion. C'est le mâle physiologique, passant d'une femme à une autre, constamment, et il cesse d'aller à Christiane pour se diriger vers Charlotte Oriol : qu'en adviendra-t-il plus tard ? Pas grand'chose de bon sans doute, car celle-ci il va en faire sa femme. Si elle devient mère à son tour, malheur à elle ! Ce beau garçon n'a pas même le sentiment de la paternité, développé chez les plus bas animaux. En ceci l'auteur est logique, implacablement, avec son personnage plastique, qui n'est qu'un lyrique à froid, rendu un moment poétique par la passion, et redevenu rapidement pratique dès qu'il se trouve en présence des faits palpables et des brutalités de la vie. Aussi le lecteur a-t-il une sorte de soulagement en voyant, à la fin du livre, Christiane,

l'épouse adultère, prendre immédiatement le beau rôle, en plaçant sa fille entre elle et l'indigne amant. C'est la mère qui triomphe.

Il y a tant d'amour dans *Mont-Oriol* que c'est surtout sur cette partie du roman que nous nous sommes appesanti, emporté par cette flamme courant à travers les pages et embrasant tout. Mais à côté, autour, servant de cadre à cette passion, il y a la ville d'eaux, la création de *Mont-Oriol*, une station balnéaire qui enfoncera ses rivales, il y a la lutte d'intérêts du vieux paysan Oriol et d'Andermatt, il y a l'immixtion amusante des médecins, le médecin local et les médecins parisiens, avec leurs dissensions, leurs inventions. Toute cette portion de l'œuvre est traitée avec la puissance habituelle au romancier, un de ceux qui connaissent le mieux le paysan, qu'il soit Normand ou Auvergnat, comme dans le cas présent. Il a su conter avec esprit, en une belle langue simple et limpide, que rien n'alourdit, l'histoire de choses à peu près ignorées, et cependant inséparables de la vie moderne, à une époque où les villes d'eaux ont pris une extension extraordinaire et sont devenues une nécessité de l'existence mondaine. Ce roman, à la fois fort et tendre, est un nouveau succès pour Guy de Maupassant, et on lira *Mont-Oriol* comme on a lu *Bel-Ami*, c'est-à-dire avec le désir de le relire souvent.

Le Joueur, par PAUL-DUMAS. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'œuvre est d'un jeune et d'un nouveau, deux raisons suffisantes pour que nous nous y intéressions. De fait, celui-là peut se vanter d'avoir écrit un roman, non pas parfait, car il pèche par plus d'un endroit, par quelques outrances de détails, mais sortant de pair par la vigueur de certains passages, par le rendu hardi de certaines scènes, par la couleur de ses paysages et surtout par l'originalité de son sujet. Certes, un livre sur le jeu n'est pas une nouveauté, et beaucoup ont fait ce livre; aucun cependant n'a su en tirer le parti que M. Paul-Dumas en a tiré. On nous a toujours montré les joueurs de grands cercles, les décavés du monde, les viveurs du Tout-Paris; M. Paul-Dumas a pensé, lui, que c'était surtout le jeu qu'il fallait montrer dans sa hideur, dans sa vérité repoussante, et pour le mettre pleinement en lumière, par le contraste, il a heurté à cette passion fauve des êtres simples, primitifs, des campagnards ignorants et collés à leurs écus; il a mis aux prises avec le monstre des paysans riches, pleins de méfiances sourdes, de reculs farouches en présence de la terrible machine et se laissant peu à peu mordre par l'engrenage. Il a obtenu ainsi des effets nouveaux, des cris plus vraiment humains: son *Joueur* n'est plus un fantoche, c'est un être qui vit, qui souffre, qui lutte avec des hurlements sincères. Mais ce livre, qui devrait être entre toutes les mains, est surtout la condamnation impitoyable de ces enfers dorés qu'on appelle Monte-Carlo, Monaco, etc., etc. L'accusation est formelle, les preuves foudroyantes, le tableau criant de vérité; personne avant M. Paul-Dumas n'avait osé lancer aussi hardie, aussi retentissante cette protestation. Le cri sera entendu, car le livre est plein de promesses de talent. Ce que nous critiquerons, c'est le dénouement, cet assassinat de fille emprunté à une cause célèbre toute récente, et qui ne se rattache pas forcément au caractère du personnage; on peut être joueur forcené, joueur à ruiner ses parents et ses amis sans devenir pour cela assassin, et assassin aussi immonde que celui-là. A part cela, le livre de M. Paul-Dumas est une œuvre remarquable et curieuse; nous nous faisons un devoir de la signaler à tous ceux qui aiment les lettres.

Jeanne Avril, par ROBERT DE BONNIÈRES. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est la jeune fille que Robert de Bonnières a étudiée dans son nouveau roman *Jeanne Avril*, la jeune fille parisienne; son étude, serrée de très près, quant aux faits, avec une minutie qui révèle la sincérité puisée dans des documents au jour le jour, donne un assez joli reflet de ce que peuvent être l'âme et le cœur d'un de ces délicats oiseaux de grande ville, légers, papillotants, aux mœurs et aux allures toutes spéciales. N'allant jamais jusqu'à l'aigu, jusqu'au vif des chairs dans cette analyse, restant dans les teintes neutres, les nuances tendres et douces, son livre a quelque chose d'une aquarelle gentiment lavée par un très adroit, du bout du pinceau, un pinceau habile, caresseur, effleurant les êtres et les choses avec le dédain vague des tons trop accentués.

A partir de quatorze ans, âge auquel Jeanne a la première notion de l'amour, grâce au feuillet détaché d'un roman d'Alexandre Dumas père, nous voyons s'ouvrir peu à peu ce frais bouton de rose; le sentiment de l'amour se développe lentement dans la jeune fille, se déplaçant, passant du petit voisin de campagne qui l'a embrassée par surprise, au médecin qui la soigne; puis elle a une première vision de celui dont le souvenir, dont l'être, dont l'image ne la quitteront plus. Les événements auront beau s'entasser, la vie rouler autour d'elle ses eaux claires ou boueuses, les tristesses venir comme un vol d'oiseaux sinistres, cet amour, le vrai, lui reste au fond du cœur, la soutenant, l'aidant à tout supporter, la désespérant même un instant, jusqu'au moment inespéré où elle deviendra enfin la femme de Raymond de Vineuil. Cette pure existence de jeune fille est traversée par un nuage, l'ombre d'un drame, le retour de passion de sa mère, Mme Avril, pour M. de Breuil, un adorateur d'autrefois, jamais oublié, toujours désiré; mais le drame s'éteint avant d'avoir abouti, et disparaît avec celui qui en est la cause et l'objet, de sorte que rien ne vient ternir ce récit tendre et charmant, lui laissant sa grâce d'aquarelle, son allure de pastel poudrerizé.

Pœuf, par LÉON HENNIQUE. Paris, Tresse et Stock, 1887. Un vol. petit in-18. — Prix : 2 francs.

Aussi dramatique que simple, la nouvelle intitulée *Pœuf*, par Léon Hennique, a ce grand parfum de vérité des récits pris sur le vif, en pleine réalité.

Rien de moins compliqué que cette historiette, et cependant rien qui puisse aller plus directement au cœur du lecteur. C'est la notation terriblement exacte des sensations et des sentiments particuliers éveillés dans l'âme d'un enfant de huit ans par une tragique aventure, la condamnation à mort et l'exécution d'un soldat d'infanterie de marine, coupable d'avoir tué son adjudant par rivalité d'amour. La chose se passe à la Guadeloupe, dans un milieu sobrement décrit. On sent immédiatement l'autobiographie à la précision des détails, à la justesse des observations précieusement recueillies dans une mémoire fidèle, une vraie cervelle d'enfant, cette cire malléable ; l'émotion arrive sans phrases, sans grimaces de convention, sans ficelles, par la seule puissance de l'exactitude, de l'enchaînement naturel des faits et des idées. Cette étude d'enfant est peinte avec une rare simplicité, et la touchante naïveté du bambin perce d'elle-même sous l'oppression de cauchemar que cause l'attente du dénouement. Tantôt le pauvre petit pense à son cher ami *Pœuf*, le sapeur tant aimé qui lui servait de bonne d'enfant, tantôt il est distrait de ce souvenir, où se mêle l'idée de mort, par les mille petits faits qui accaparent un cerveau de huit ans. Léon Hennique a écrit là une de ses meilleures œuvres, un récit très touchant, senti, vécu, souffert et que ni les années ni les événements ne pourront effacer de sa vie. En racontant ce souvenir d'enfance, il est allé au-devant du succès qui accueille les œuvres vraies, celles qui apportent un peu de votre chair et de votre vie au lecteur.

Le Capitaine muet, par ADOLPHE RACOT. Paris, Jules Lévy, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman d'Adolphe Racot, *le Capitaine muet*, n'a pas les prétentions d'une étude de mœurs ou d'une analyse ardue du cœur humain ; il n'a cherché qu'à amuser, et on peut dire qu'il aura pleinement réussi. S'inspirant des succès d'Alexandre Dumas, l'auteur a voulu écrire un roman d'aventures, en s'attaquant à ces époques passionnantes des guerres religieuses, des luttes entre catholiques et protestants, qui firent du règne de Charles IX une des périodes les plus remuées et les plus émouvantes de notre histoire. Son œuvre attache dès la première page, et cet intérêt, qui va toujours croissant, ne s'arrête plus. Il y avait un certain courage, pour un romancier connu par des œuvres essentiellement modernes, à se lancer dans ce genre un peu trop décrié. Adolphe Racot verra qu'en écrivant *le Capitaine muet*, il a eu raison de se laisser tenter par le désir d'amuser le lecteur. En même temps, il reconstituait avec une rare intelligence cette période de notre histoire, et mettait en scène dans un relief habile les personnages qui sont restés les inoubliables héros du règne des Valois. Tour à tour le sentiment et le drame s'y mêlent avec une grande habileté, tenant toujours le lecteur en haleine et le conduisant, séduit, palpitant, au dénouement inattendu de ces tragiques aventures.

Nous regrettons seulement que le côté typographique du livre n'ait pas été plus soigné, car il n'est pas possible de voir un volume plus pénible à lire en raison de l'entassement des lignes, du peu de repos qu'y trouve l'œil, déjà désagréablement impressionné par la couverture imprimée en gros caractères d'affiches.

Le Fils et l'Amant, par SAINT-JUIRS. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les lettrés et les amis des livres connaissent Saint-Juirs ; c'est un délicat, et avec lui, on est toujours sûr de se trouver en présence d'une œuvre consciencieuse, écrite en langage correct, élégant, et d'un intérêt très spécial. Aujourd'hui, comme l'indique immédiatement ce titre parlant : *le Fils et l'Amant*, l'auteur a voulu mettre en présence la femme sur le point de succomber à un amour adultère et l'enfant l'arrêtant au moment de la chute. Pour mieux accentuer son sujet et lui donner le relief qui éveille l'attention, il a fait du mari un officier de marine, forcé par son métier de s'éloigner souvent de sa femme; de celle-ci une créole aimante, mais facile aux abandons, faible contre les séductions ; du fils, un jeune homme qui, au moment voulu, pourra se dresser, se révélant homme déjà, devant le larron d'honneur qui tente sa mère. Le drame est touchant et le romancier, en plaçant ses personnages dans une situation terrible, a su le faire sans dépasser la mesure, en laissant à la morale le beau rôle en son entier. Ce livre est d'un ému et il ira toucher au cœur ceux qui le liront.

Maître Leteyssier, par LUCIEN MACAIGNE. Paris, A. Savine, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le roman par lequel débute M. Lucien Macaigne dans la carrière littéraire est une étude de mœurs provinciales ; c'est dans la petite ville de Guise qu'il a placé ses principaux personnages, c'est dans le milieu cancanier, malveillant et routinier des petites gens que vont et viennent ses héros.

M. Beauquenne, un Parisien, a acheté l'étude de Me Leteyssier et vient s'intaller à Guise ; on croit que du même coup il doit épouser la fille unique de l'ancien notaire. Mais Beauquenne aime ailleurs ; il a laissé à Paris un amour à l'état d'ébauche, il en fait l'aveu à Mlle Cécile Leteyssier. Celle-ci, bien que se sentant de l'inclination pour le successeur de son père, lui gardera si peu rancune de cet aveu que c'est elle qui, plus tard, le sauvera, à l'heure dure où Beauquenne se trouvera en présence d'engagements impossibles à tenir, d'échéances qu'il ne peut payer. Cette noble conduite décide Beauquenne à épouser Cécile. G. T.

Mal assortis, par ANDRÉ MOUËZY. Un vol. in-18 jésus. Paris, Plon, Nourrit et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Quel dommage qu'arrivé au milieu de son œuvre, l'auteur ait dévié, et, croyant corser le drame, n'ait

fait que l'embarrasser d'une complication trop facile et banale!

Toute la première partie de ce roman est d'une belle venue; scènes et caractères sont nettement posés, la précision et l'exactitude de la plupart des détails frappent vivement le lecteur, et la rapidité du style, sa coloration sobre, sa fermeté causent un vrai plaisir et dénotent un écrivain sûr de sa langue.

Mais pourquoi donc avoir imaginé de rendre le héros ce brutal paysan repoussé par cette citadine affinée et délicate, Renée Méris? Pourquoi, lorsqu'il s'est dégrossi, corrigé, transformé, l'avoir rendu tout de bon amoureux de la petite veuve, figure assez banale, aimable sans doute, mais effacée?

Nous nous intéressons fortement à la lutte d'Achille Méris et de sa cousine, devenue sa femme tant par dégoût de la misère et des offenses qui l'accompagnent que par lassitude du cœur et de l'esprit. Cette pauvre jeune fille, à l'imagination vive, à l'intelligence cultivée, se trouve tout à coup, par la mort soudaine de son père, un savant géologue, professeur et membre de l'Institut, réduite à la pauvreté. Son Achille l'adore à la façon d'un sauvage qui a rencontré une divinité. Qu'elle consente à se laisser épouser, elle sera riche, à l'abri des opprobres qui ne lui ont pas été ménagées lorsqu'elle courait le cachet. Elle a refusé d'abord, n'éprouvant qu'une sorte de commisération dédaigneuse pour ce rustre qui boit et verse les filles dans le foin en plein jour. Puis elle a cédé, et elle a conscience qu'elle s'est vendue. Le mari se laisserait bien dompter et guider; mais les camarades se moquent de lui. Pour ne point paraître avoir peur de sa femme, il agit en brute. L'abîme se creuse entre eux. Après plusieurs mois d'une existence infernale pour tous deux, elle, qui est restée inflexible, inexorable, lui, demeuré amoureux de sa femme, mais fier aussi de ne pas se soumettre, la séparation s'accomplit sans procès, sans débats.

Achille s'en va. Il va se régénérer, il se met bravement à l'ouvrage, il peine dur. Vous croyez que c'est pour se rendre digne de sa femme dont il méconnaît, après tout, la supériorité, et la forcer à l'aimer? Lui aussi le croit. Il s'amende au point que, dans la maison où il s'est placé, une jeune veuve, ignorant qu'il est marié, s'éprend de lui, en tout bien tout honneur. Ce serait suffisant pour prouver à Renée que son mari mérite d'être aimé. Elle le reconnaît en effet, quand, avertie de ce qui se passe, elle arrive le rejoindre. Mais alors que voit-elle? qu'entend elle? Achille s'est pris d'amour pour la veuve! et voilà Renée punie d'avoir été si dure pour lui. Elle n'a plus qu'à se noyer pour permettre à son mari, qu'elle commence à juger plus favorablement, de goûter avec l'autre le bonheur qu'elle n'a pas su lui donner.

M. André Mouëzy a manqué une belle occasion de rompre avec les dénouements convenus et communs. Sacrifice pour sacrifice, il valait mieux sacrifier la jeune veuve, que nous n'avons pas eu le temps de connaître assez et qui nous touche moins. S'il avait mené la seconde partie de son roman avec la même vigueur que la première, en remettant en face le mari fidèle de cœur, grandi par sa constance, par son amour épuré, conquérant sa femme, et celle-ci se dégageant aussi de ses défauts d'origine et d'éducation, l'un et l'autre, enfin, revenus à la nature simple et sortant des préjugés, des prétentions, des antipathies engendrés par l'état social, comme d'un esclavage, et s'aimant de plein cœur, il eût fait un livre excellent, d'une signification morale et d'une qualité littéraire également dignes des plus grands éloges. PZ.

L'Incendie des Folies-Plastiques, par ABRAHAM DREYFUS. — *La scène à faire. Une pièce comique. Four et succès. Le second régisseur. La matinée d'un critique.* — Un vol. in-18. Paris, Calmann Lévy, 1886. — Prix : 3 fr. 50

De l'esprit à jet continu, de la gaieté, de l'observation, une connaissance familière des choses du théâtre, voilà ce qu'on trouve à chaque page de ces amusantes nouvelles. Le public en a jugé comme nous, et le succès du recueil est chose faite à l'heure où j'écris. Le type de Montléry, le directeur poseur et malin des Folies-Plastiques, qui fait sortir la vogue et la fortune de l'incendie qui devait être sa ruine, est excellemment présenté, et fait songer que des tours de force analogues s'accomplissent parfois avec la même réussite dans d'autres sphères d'exploitation que celle de l'art dramatique. Je signale aussi l'infortuné Berthelin, auteur comique pour qui l'art n'a pas de secrets, mais que son caractère facile et son cœur sensible font la victime des jeunes écrivains et des femmes bas bleus à qui il ne sait pas refuser sa collaboration; Roseval, le second régisseur, ex-camarade de Rachel, réduit à être le factotum des coulisses, à 150 francs par mois; le célèbre critique Alcide Francollier, qu'il n'est pas besoin que je nomme de son vrai nom, car tout le monde l'a reconnu, tant il est, dans ce portrait, vivant et *nature;* les déboires littéraires et conjugaux du sympathique Philippe Danglars. Je m'arrête, car je ne peux pourtant pas changer ce rapide compte rendu en une table analytique. Mais je dois ajouter que si M. Abraham Dreyfus a l'esprit qui sait rire et mordre, il a aussi l'émotion qui poind le cœur. Tous ceux qui ont lu les pages où le père Cloarec réclame son fils mort dans l'incendie des Folies-Plastiques ont ressenti cette impression et ratifieront mon jugement.

Les Malavoglia. *Mœurs siciliennes*, par GIOVANNI VERGA. Traduit de l'italien par Édouard Rod. Paris, Albert Savine, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le traducteur, dans une préface d'un grand intérêt où il étudie brièvement les principaux représentants du groupe littéraire italien, qu'on appelle les *véristes*, a fait le travail que les lecteurs du *Livre* s'attendent à trouver ici. Je ne saurais le refaire mieux : on n'aura donc qu'à se féliciter que je le transcrive.

« Les Malavoglia avaient été une nombreuse famille, dont les membres étaient dispersés sur la côte de Sicile; mais, peu à peu, elle s'est réduite, et de ses

diverses branches une seule demeure, celle de Trezza, qui se compose du patron 'Ntoni, de son fils Bastianazzo, marié à la Maruzza, et de ses petits-enfants. Ils habitent ensemble une maison à eux, vivant très convenablement du produit de leur pêche. L'aîné des garçons, appelé 'Ntoni comme son grand'père, fait son service militaire, et l'on songe déjà à marier sa sœur Mena; même on rêve pour elle le plus beau parti du village, le fils du patron Cipolla. Seulement, il lui faut une dot, et c'est pour gagner d'un seul coup cette dot que le patron 'Ntoni se laisse entraîner à la spéculation. Il achète pour cinq cents francs, à crédit, de l'oncle Crocifisso, une charge de lupins sur laquelle il compte réaliser un beau bénéfice et qu'il s'agit de transporter en mer. Or la mer est mauvaise : elle engloutit les lupins, Bastianazzo et les deux hommes qui gouvernaient *la Providence*, et l'on ne retrouve la barque que quelques jours après, avariée, presque perdue.

« Voilà, par cet accident, tous les projets renversés et l'existence matérielle de la famille mise en question; Mena, sans dot et orpheline, ne peut songer à se marier pour le moment; avant tout, il faut radouber la barque, pour payer l'oncle Crocifisso... Et avec quoi? Crocifisso est un vieil usurier sans cœur... Il fait semblant de patienter un peu, il vend très cher quelques courts délais, puis il se lasse, il envoie l'huissier et s'empare de la maison que les Malavoglia habitaient depuis des générations et des générations.

« Cependant le jeune 'Ntoni a fini son temps de service et revient travailler avec les siens : la besogne marche bien, la pêche est souvent bonne, on se console, on respire de nouveau. Mais la mer recommence ses traîtrises : le grand-père est blessé pendant un orage, il faut le soigner, payer les remèdes, et les sous amassés dans le matelas disparaissent bien vite. A peine le vieux patron est-il sur pied, qu'un nouveau malheur frappe la famille : Luca, le second fils, qui avait été pris à son tour par la conscription, est tué à Lisse. Presque en même temps, une épidémie de choléra, comme il en passe à chaque instant sur cette plage malsaine, emporte Maruzza. Et le jeune 'Ntoni, qui a écouté à l'auberge les conversations d'aventuriers de passage, qui est las de peiner sans trêve pour se retrouver toujours au même point, qui veut être riche et faire le bonheur de sa famille, quitte Trezza pour aller chercher fortune à travers le monde... Il ne reste plus de bras assez vigoureux pour gouverner la barque. Il faut la vendre, n'être plus patron, aller en journée chez Cipolla, connaître les angoisses des chômages, et, quoique Mena s'efforce aussi de gagner quelques sous, le pain manque souvent.

« Puis, une nouvelle charge : le jeune 'Ntoni revient, sans avoir fait fortune et paresseux, dérouté, ivrogne. Il passe ses journées à l'auberge,... il s'enivre en compagnie des pires sujets du village, ...enfin, dans une expédition de contrebande, il donne un coup de couteau au brigadier don Michel, ce qui le conduit en cour d'assises. Pour le défendre, son avocat affirme que c'était une *vendetta*, don Michel ayant séduit Lia, sa jeune sœur. Et le grand-père, qui assiste à l'audience, tombe comme une masse en apprenant cela.

« Il est à bout, maintenant, le vieux patron; à force de souffler sur lui, la misère, les orages et le malheur l'ont abattu tout de bon. Il traîne encore quelque temps, puis un jour, en cachette des deux enfants qui lui restent et qu'il veut soulager, il se fait porter à l'hôpital, où il va finir sa pauvre vie à côté d'autres malheureux comme lui. »

« Il est impossible, ajoute M. Édouard Rod, par une simple analyse, de donner une idée de ce roman, qui est l'œuvre la plus complète et la plus remarquable que la littérature italienne ait produite depuis bien longtemps. »

M. Édouard Rod est trop modeste; son analyse donne une idée exacte et nette de la structure et des sentiments du roman. Quant aux détails, aux traits de mœurs, à tous ces dehors variables et divers de l'âme humaine, pourtant les mêmes au fond, c'est dans la belle traduction qu'il nous a donnée des Malavoglia qu'il faut les chercher.

Fleur d'oranger, par Gustave Toudouze. Un vol. in-18. Paris, Victor Havard, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Un jeune homme de famille noble et de grande fortune, M. de Blaigny, dont le nom est déjà célèbre grâce aux explorations hardies qu'il a faites dans les pays lointains et inconnus, s'éprend d'amour pour une admirable jeune fille qu'il rencontre en un bal. Cédant à l'attirance qui le sollicite, il se commet avec le sieur Desthibeaux, coulissier taré, qu'il courtise à la Bourse pour pouvoir aller chez lui courtiser sa fille. Les Desthibeaux — la femme, plus ignoble que l'homme, a été ramassée par lui dans quelque mauvais lieu — ont du premier coup flairé la proie. La belle Suzanne, pendant une visite que le jeune homme leur fait à la campagne, lui apprend innocemment qu'elle dort au rez-de-chaussée, la fenêtre ouverte. Le lendemain, il va de soi que Suzanne est une tendre victime et de Blaigny un méprisable séducteur. Ainsi se juge-t-il lui-même, en dépit des discours avisés de son ami, l'écrivain Marc Frémin, qui connaît bien les femmes pour les étudier du matin au soir, à travers une lorgnette, derrière les rideaux d'une fenêtre donnant sur le parc Monceaux. En vain cet homme sagace lui explique-t-il que qui croit séduire est séduit, et qu'on ne prend une femme que quand elle se donne; de Blaigny passe par-dessus toutes les considérations de convenances et de famille, fait taire la répugnance extrême que les Desthibeaux, père et mère, lui inspirent, saute le pas, se marie, emmène sa femme au loin et se croit le plus fortuné des époux. De retour à Paris, il déchante. Les Desthibeaux s'implantent chez lui, y commandent en maître, approuvés par la jeune femme dont le sang charrie quelques parcelles de la fange qui circule dans les veines de ses parents; le coulissier se compromet dans une affaire qui peut l'envoyer au bagne, et de Blaigny sacrifie le plus clair de sa fortune pour le sauver. Son intérieur lui devient inhabitable; il reprend ses habitudes de garçon, va

au cercle, vit hors de chez lui, rentre tard, si bien qu'une nuit, Suzanne, que les Desthibeaux ont montée, fait à son malheureux mari la plus horrible scène au bout de laquelle rien n'est plus possible que la séparation et le divorce. De Blaigny part pour l'Afrique, après avoir fait ses confidences à son ami Marc Frémin, qui donne la conclusion et le dernier mot du livre en s'écriant : « Ah ! cœur de la femme, cœur de la jeune fille, que de victimes tu feras encore avant qu'on t'arrache ton flottant, ton indéfinissable secret ! »

M. G. Toudouze, qui nous avait donné l'an dernier, dans *le Ménage Bolsec*, une œuvre tout à fait remarquable, a encore fait ici un effort en avant. Il a cherché le relief, la couleur, la vigueur. Il les trouve le plus souvent, et il serait bien impossible que cela ne fût pas, car un artiste de son mérite est toujours maître de ses effets. Mais quelle que soit la valeur de ce roman, je ne puis m'empêcher d'avouer que je lui préfère ses aînés. Il serait long et oiseux de chercher à expliquer ce goût tout personnel. Je n'en suis pas moins persuadé que *Fleur d'oranger* conservera, dans l'œuvre du jeune romancier, l'intérêt et l'attrait de ces productions où l'on peut étudier l'évolution d'un artiste en quête du mieux, au moment critique où il se renouvelle et change sa manière.

Mariages aux champs, par Jacques Lozère. Paris, Albert Savine, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Étude intéressante et poussée, comme disent les peintres, de la vie à la campagne et des mœurs et idées des campagnards. Il ne s'agit point ici des paysans proprement dits, mais des propriétaires faisant valoir, dont les deux variétés principales sont fortement et curieusement personnifiées dans Louis Vincent et M. Martainville. L'auteur nous peint les sentiments d'une jeune fille sortie d'une bonne maison de commerçants parisiens, et, du jour au lendemain, se trouvant la femme de M. Vincent, le riche cultivateur. Elle fait effort pour ne voir que le beau côté de sa nouvelle existence et, grâce à la nouveauté, y réussit presque, tout d'abord. Mais peu à peu et invinciblement la grossièreté, l'animalité de ceux qui l'entourent, la vulgarité de plus en plus accusée de son mari, les images rapides du luxe élégant de la haute vie qu'il lui est donné d'entrevoir, la remplissent de regrets, de révoltes sourdes et, finalement, de tristesse et de dégoût.

L'autre mariage est celui de la fille d'un meunier, beauté des champs à l'âme naïve, haute et soumise, qui refuse un homme riche qui l'aime, mais pour lequel elle ne se sent point d'amour, et qui, peu après, se laisse marier à un rustre, parce que ses vieux parents ont besoin d'un appui. La torpeur, l'apathie des uns, la résignation morne, muette, sans étonnement et sans résistance des autres, sont des traits fortement rendus et qui caractérisent bien cette race de terriens, lourde, lente, menée par les besoins comme les bêtes, et acceptant, comme elles, la succession des biens et des maux que se plaît à enchaîner, suivant une logique mystérieuse, l'éternelle et inéluctable fatalité.

Chair fraîche, par Maurice Drack. Un vol. in-18. Paris, Jules Lévy, 1887.

Encore un œuf de la même poule que *les Mystères de Paris*. Mais à mesure que la poule devient plus vieille, ses poussins sont plus chétifs. Ce n'est donc point une comparaison que je prétends suggérer dans ce rapprochement. Rodolphe vaut un nombre incalculable d'Escoulonbrès, et le Maître d'École est autrement campé que La Limace. Il s'en faut cependant que l'étrange machine échafaudée par M. Drack soit dénuée d'intérêt. Les hasards les plus ébouriffants, les impossibilités les plus audacieuses, les inventions les plus délirantes s'accumulent d'un bout à l'autre du livre. Malgré tout cela, — ou parce que, — d'un bout à l'autre on le lit, non sans un certain étonnement d'y trouver du plaisir. Le plaisir n'est pas d'un ordre bien relevé, je l'avoue; il est fait de curiosité, d'appétit du merveilleux, de paresse et d'ironie. Il paraît qu'il y a une classe nombreuse de lecteurs que ce régal ne lasse jamais. Que des écrivains se fassent une spécialité de satisfaire et d'exciter ce goût, c'est leur affaire; mais M. Drack a assez de talent pour vouloir plaire à des palais plus délicats.

Home Rule. *Mœurs irlandaises*, par M. Élie Poirée. Un vol. in-18. Paris, Albert Savine, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a mis dans une fiction dramatique, un peu grosse, mais émouvante et bien conduite, les haines séculaires de la vieille Érin contre l'oppresseur anglais. Le meurtre d'un lord, assassiné au milieu de ses fermiers révoltés dans une nuit sanglante, les incidents du procès criminel à Dublin, soulevant la foule et provocant presque une révolution, la *Maison de Bone Baccah*, le petit boiteux, et la fin de l'action où prennent place les explosions qui, naguère, remplirent Londres d'épouvante, forment une suite de scènes et de tableaux qui ne laissent pas languir un moment l'intérêt, et qui, en somme, donnent une idée assez juste de l'état des esprits et de la condition des personnes dans la question irlandaise.

L'auteur, qui connaît évidemment à fond le Royaume-Uni, ainsi que les dialectes et les mœurs de ses habitants, me permettra de lui dire que je n'ai point remarqué que la locution *My God* fût familière aux lords ou aux personnages anglais d'une certaine éducation. Qu'il me pardonne cette chicane, en faveur d'une ou deux autres que je ne lui fais pas, et surtout en considération de la sincère estime que son livre m'inspire pour son cœur et pour son talent.

B.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Le Bataillon des hommes à poil, par Théo-Critt. Paris, Marpon et Flammarion. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ces Demoiselles de l'Opéra, par un vieil abonné. Paris, Tresse et Stock. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Le Club, par Félix Cohen. Un vol. in-18. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

La Sainte, roman, par Ernest Benjamin. Un vol. in-18. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Duchesse, par Alfred Billet. Un vol. in-18. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Pourriture, par le prince Dimitry Galitzine. Un vol. in-18. Westhauser. — Prix : 3 fr. 50.

L'Actionnaire Merluchon, par Blanchet de Mussy. Un vol. in-18. Paris, Jules Moutonnet, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Les Souvenirs de Rose Pompon, avec préface de Ryno. Paris, Ollendorff, in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Cœur volant, par Fortuné Du Boisgobey. Deux vol. in-18. Paris, Plon et Cie. — Prix : 6 francs.

Toinette, mœurs marseillaises, par Maurice Bouquet. Un vol. in-8°. Chez Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Le Mort (nouvelle édition), par Camille Lemonnier. Un vol. in-18. Paris, Alphonse Piaget, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Saint Paul d'après la libre critique en France, par V. Courdaveaux, professeur à la Faculté des lettres de Douai. Un vol. in-12. Paris, Fischbacher, éditeur, 1886.

L'apôtre Paul est assurément une des plus grandes figures de l'histoire du christianisme. Sa vie et ses épitres ont été l'objet de nombreuses études et discussions, et c'est avec une sorte de passion que les maîtres de la critique religieuse se sont attachés à l'examen de ses démentis et de ses doctrines. C'est qu'en effet saint Paul tient une place à part dans les groupes des évangélistes : ce n'est pas un disciple du Christ, ou un simple auditeur de ses disciples, mais un ennemi acharné devenu par miracle soudain le plus actif et le plus enthousiaste des apôtres.

La question intéressante est de savoir s'il n'a été vis-à-vis des apôtres qu'un docile disciple, transmettant simplement, quoique avec plus de fougue que les autres, les enseignements qu'il avait reçus, comme nous le présentent les *Actes* et l'Église après eux ? Ou s'il a été un *indépendant* s'en rapportant avant tout à lui-même, comme semblent le prouver les épitres qu'on lui attribue ? Et des ébullitions de son cerveau toujours en travail, a-t-il fait jaillir des idées qui, en se superposant à l'humble fond du christianisme des premiers jours, ont fait de celui-ci une doctrine nouvelle ?

Ce problème analysé à grand renfort d'érudition par MM. Reuss, Renan, Havet, Schœlcher et Sabatier, il s'agissait de le simplifier, de le mettre, de le rendre accessible et compréhensible aux lecteurs sérieux, qui, malgré la disposition de leur esprit aux études religieuses, n'ont pas le loisir ou la préparation nécessaires pour se plonger dans les gros ouvrages. M. Courdaveaux a le mérite d'y avoir réussi ; avec une mesure que tout le monde appréciera, avec toute la délicatesse qu'exige la critique des questions où la foi est en jeu et la conscience en éveil, il a su donner des conclusions très nettes, très fermes. Il montre Paul restituant à la doctrine de Jésus son véritable caractère, altéré déjà par les premiers prosélytes plus esclaves de la lettre qu'inspirés de l'esprit, prêchant la théorie du salut par la foi seule, abstraction faite des pratiques légales, et la supériorité du sentiment sur l'accomplissement mécanique des commandements.

Nous ne pouvons nous étendre ici dans l'analyse de la critique serrée, judicieuse et précise de l'excellent professeur de la Faculté de Douai. Disons seulement qu'après ces grands travaux des Reuss et des Renan son petit ouvrage est le bienvenu parce qu'il est utile, et parce que, même après ces maîtres, il a son originalité.

L'Affaire Colin-Campbell. Un vol. in-18 jésus. Albert Savine, éditeur. Paris, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est composé avec les détails que tous les journaux ont reproduits de ces scandaleux débats :

Un lord et sa femme s'accusant réciproquement d'adultère, l'une dévoilant la maladie honteuse du mari, l'autre imputant successivement à quatre ou cinq personnages de la haute société de Londres l'agréable faute de l'avoir minautorisé.

On sait que finalement les jurés ont déclaré que l'adultère n'avait été commis ni par le mari ni par la femme, et par suite refusé d'admettre la demande en divorce.

Le livre publié à la librairie Savine n'a d'intérêt

que comme « document humain », encore eût-il gagné à n'être pas chargé des réflexions le plus souvent lourdes et des anecdotes plus grossières qu'égrillardes qui s'entremêlent au compte rendu des débats. PZ.

Souvenirs : Enfance, Adolescence, Jeunesse, par le comte Léon Tolstoï. Un vol. in-18 traduit du russe, par Arvède Barine. Hachette. Paris, 1887.

Sous le nom de Nicolas Irteneff, héros de ces *Souvenirs*, c'est de sa propre personne morale que le comte Tolstoï nous entretient ici. — Livre singulier, où il n'y a pas trace d'action, et dont tout l'intérêt consiste dans l'analyse minutieuse du caractère en voie de formation, d'un homme et d'un homme supérieur. Commencée en 1851, puis abandonnée en 1857, enfin maintes fois remaniée, cette œuvre n'a jamais été achevée. Elle reste à l'état de notes. En ces fragments, la biographie intime du personnage est conduite jusqu'au terme de son séjour de première année à l'Université, d'où il sort sur un échec à dix-sept ans. Il est très regrettable que l'auteur n'ait point poussé au delà. Au point où le volume s'arrête, il est impossible de s'expliquer la transformation de la chrysalide, comment ce jeune garçon, si parfaitement nul, est devenu le grand écrivain dont s'enorgueillissent à juste titre les lettres russes contemporaines. Et c'est là précisément ce qui donne au livre des *Souvenirs* une si grande valeur, c'est que Léon Tolstoï y expose avec une sincérité sans réserve la misérable succession de petitesses, de mesquineries, de niaiseries, de sottes vanités, de prétentions qui peuvent se rencontrer chez les meilleurs en l'âge ingrat. Tolstoï, avec une sorte d'acharnement tranquille, de cruauté froide, de mépris amer, énumère toutes les bassesses des secrètes pensées, remue tout ce fumier d'où se dégagera une grande intelligence et où la jeunesse met sa fleur heureusement, quoiqu'il ne l'y montre guère. Comme tout livre où le cœur humain est mis à nu, celui-ci est profondément triste, sous une apparence d'enjouement, et fournit ample matière à réfléchir.

Deux Générations, par le comte Léon Tolstoï. Traduction du russe, par M. E. Halpérine. Un vol. in-18. Paris, 1886. Librairie académique Didier, Perrin et Cie.

Ce n'est donc pas seulement en France que d'une génération à l'autre. des pères aux enfants, l'idéal de la jeunesse s'est transformé si profondément que de n'avoir plus rien de commun, à ce point que celui des pères est incompris et ridiculisé par leurs fils, quand celui des fils est à son tour l'objet du parfait mépris des aînés qui ont survécu. Ce n'est donc pas seulement chez les peuples latins que l'idéal chevaleresque, héroïque, amoureux, prodigue, généreux, insouciant du lendemain, quelque peu fou, a été remplacé par le sens égoïste de la vie pratique, par le calcul des choses positives. La même évolution s'est effectuée également chez les races du Nord. — Dans la première partie du roman — si l'on peut ranger parmi les romans cette suite de tableaux que ne relie pas une action centrale, — Tolstoï met en scène le comte Tourbine, le jeune officier de hussards d'autrefois, duelliste, joueur, séducteur, cerveau brûlé, mais galant homme, un hussard du temps « où l'on se battait pour une femme, où l'on se précipitait d'un bout du salon à l'autre pour ramasser le mouchoir qu'elle avait laissé tomber, exprès ou non ».

Dans la seconde partie, vingt ans après, la scène est occupée par le fils de ce même comte Tourbine, officier de hussards comme son père qui dans l'intervalle a été tué en duel. — « J'éprouve toujours un peu de honte quand on me parle de feu mon *papa*, dit le jeune homme ; il y a toujours dessous quelque histoire scandaleuse ou quelque dette... Et c'est pourquoi j'évite autant que possible les vieilles connaissances de mon père... Du reste, il était de son temps, conclut-il en reprenant sa mine sérieuse. » — Dans ses perspectives d'avancement, ce qui le flatte le plus, c'est l'augmentation de solde. Enfin, pour citer un exemple entre cent, la différence des deux générations se marque à ce trait. A vingt années de date, se trouvant, le père et le fils, dans la même situation, quittant un pays où, de passage, ils ont ébauché une aventure galante sans conséquence — heureuse et charmante avec le père, malheureuse et quasi malhonnête avec le fils — comment agiront-ils? — Le père que ses amis ont conduit hors de la ville leur fait ses adieux et part au grand trot de sa troïka. Il est loin déjà. « Tout à coup le comte se ressouvint d'Anna Fedorovna. Retournons ! cria-t-il ! » La troïka fait volte-face, franchit de nouveau le rempart, stoppe devant la maison de la jeune veuve. Tourbine gravit rapidement l'escalier, traverse le vestibule et le salon, va au lit d'Anna encore endormie, la soulève dans ses bras, baise ses yeux clos et sort vivement. — Et voici maintenant l'attitude du fils : « Le lendemain, l'escadron quittait le village. Les officiers partirent sans avoir fait leurs adieux aux maîtres du logis. » C'est le même personnage qui, après que ces braves gens se sont mis en quatre et fort gênés pour lui donner l'hospitalité sollicitée par lui, use de celle-ci pour leur gagner leur argent au jeu et tenter de séduire leur fille. C'est encore lui qui accepte qu'une affaire d'honneur soit arrangée sans excuses de la part du camarade qui lui a dit de sang-froid : « Comte Tourbine, vous êtes un malhonnête homme. » Et le jeune homme n'est ni un coquin ni un lâche. Non, il est « pratique », voilà tout. — Le cerveau brûlé était plus sympathique.

E. C.

Berlin et Paris. Voyage satirique à travers l'Europe. — *La Conscience perdue*, par N. Tchédrine ; traduit du russe par Michel Delines. Un vol. in-18 de 306 pages. Paris, Louis Westhauser, éditeur, 1887.

On sait que l'un des traits caractéristiques de cette fin de siècle, au regard de nos modes littéraires,

aura été un soudain et presque maladif engouement pour les romanciers russes. Cela s'est fait, au reste, comme par voie d'échange.

Sans parler de nos grands classiques, objet d'un culte respectueux dans l'aristocratie russe d'autrefois, qui disait le français à l'école de Racine, de Mme de Sévigné et de Voltaire, est-ce que Balzac, Mérimée, Alexandre Dumas, et d'autres encore, n'ont pas charmé Saint-Pétersbourg autant que Paris ?... et plus près de nous-même, est-ce que l'applaudissement russe n'a pas inauguré la vogue énorme de nos principaux conteurs d'aujourd'hui ? Sans doute, nous connaissions les noms de Pouchkine et de Gogol; sans doute, Yvan Tourguenef était choyé comme un frère et tenu pour un maître par l'élite de notre littérature; mais les deux premiers n'étaient pour nous que des noms, et l'autre, malgré l'admiration qu'il avait su nous inspirer, « ne se vendait pas », comme on dit, n'avait aucune action sur l'abonné, même de nos journaux reconnus littéraires, et n'était goûté que par les délicats. Ce « coup de folie » russe nous est venu directement par Tolstoï, l'ancien ennemi de Tourguenef, qui faillit se battre en duel avec lui. La réconciliation de ces deux grands rivaux nous a valu une lettre, adressée de son lit de mort, par l'auteur de *Fumée* à l'auteur de *la Guerre et la Paix*, lettre qui touche au sublime intellectuel. C'est ce dernier roman qui a donné chez nous le branle à l'agitation que nous avons dite. Les trois cents exemplaires d'une première édition avaient été péniblement souscrits; mais il s'était fait autour de chacun d'eux une propagande orale, qui en fit bientôt un livre célèbre. La vogue de Tolstoï s'est vue depuis atteinte, sinon dépassée par celle de Destoievski. On en signale beaucoup d'autres à l'horizon; moi, j'avoue mon faible pour Pisemski. Le nouveau venu dont nous annonçons le volume n'est point de cette grande famille. Il paraît surtout viser à la gloire de l'humoriste. Nous sommes, malgré nous, en défense contre ces auteurs qui s'annoncent eux-mêmes d'avance comme des railleurs et des satiriques. Les grands maîtres du genre, les Sterne et les Heine, n'ont point donné de ces étiquettes préventives à leurs piquants ouvrages. La plaisanterie de M. Tchédrine nous échappe souvent; d'autres fois elle manque de naturel et de grâce. Il nous est impossible de découvrir aucune finesse, ni même ombre de sens, dans l'acception, baroque vraiment, qu'il donne à l'épithète : *bonapartiste*, avec une amusante fierté d'inventeur de mots. De plus, notre auteur a le tort d'abuser des termes de « bande » et de « bandits », envers les gens d'une foi politique autre que la sienne. Les principaux chapitres de ce volume comprennent des opinions particulières sur l'Allemagne et sur la France, avec ces titres : 1° En Allemagne : premières Impressions; ma Profession de foi, telle que je l'ai exposée devant les conseillers fouineurs; un Songe; Berlin ou la Vie est-elle la plus amusante; les Villes d'eaux; les Idées subversives en Suisse. — 2° En France : *Souvenirs rétrospectifs* (?); Paris; Entrevue fantastique avec M. L.; à la Chambre; les Odeurs de Paris et les Odeurs de Moscou; la Question sociale; le Roman réaliste; les Russes à Paris; le Général Capote; la Conscience perdue.

Le volume s'ouvre sur une dizaine de pages intitulées : « Quelques mots sur sa petite personne, en guise de préface. »

L. D.

Le Laquais de Molière, par GEORGES MONVAL. Paris, Tresse et Stock, 1887. Un vol. petit in-8°. — Prix : 4 francs.

Les moliéristes ne se contentent pas d'adorer Molière. Ils pratiquent sur le grand homme et dans ses entours des recherches et explorations que, de temps en temps, encouragent et récompensent des découvertes. M. Georges Monval nous apprend aujourd'hui quel était ce laquais de Molière, dont Grimarest ne savait point le nom, et que l'auteur de *la Lettre critique* appelle le Provençal, tout en ajoutant qu'il est connu sous un autre nom, et qu'il s'est rendu fort recommandable par son mérite dans les affaires et dans les mécaniques. En lisant les élucubrations fort oubliées d'un assez méchant écrivain nommé Jean Crosnier, l'ardent et sagace secrétaire de la Comédie française a trouvé la preuve que ce Provençal n'était autre que François du Mouriez du Périer, lequel appartenait à une ancienne famille noble parlementaire de Provence, qui avait déjà donné le François Du Périer illustré par Malherbe, « son fils Scipion, le célèbre jurisconsulte, et le poète Charles du Périer, petit-fils de François et neveu de Scipion ». Après avoir été laquais de Molière, ce Du Périer fut comédien et resta à la Comédie française de la fin de 1686 à juillet 1705. Avant de prendre sa retraite, il s'était déjà lancé dans les affaires, et M. Monval le rencontre, non seulement dans les fermes des revenus du royaume, mais aussi dans des entreprises particulières dont la simple énumération ne laisse pas de jeter quelque jour sur la vie financière au XVIIe siècle. Enfin, recommandable dans les affaires, il ne l'est pas moins, suivant l'auteur de *la Lettre critique*, dans les mécaniques, et il invente la première pompe à incendie, pour laquelle il prend privilège, et qui, sous sa direction, rend les plus grands services. Ainsi le laquais qui ne savait pas chausser Molière fut le premier pompier français. Il mourut le 21 juin 1723, après avoir eu trente-deux enfants de ses deux mariages, et laissant, entre autres biens, un cabinet de travail dont M. Monval nous donne l'intéressant inventaire. La pièce la plus importante pour nous était un tableau « peint sur toille, représentant Molière dans sa bordure ovale de bois doré ». Qu'est devenu ce tableau, et si c'est un de ceux que l'on connaît, lequel est-ce ? Question palpitante que M. Monval pose et que quelque autre molièriste, sinon M. Monval lui-même, résoudra tôt ou tard. Un des petits-fils du laquais-comédien-mécanicien fut le général Dumouriez, ainsi que le constatent des actes de naissance reproduits, avec d'autres documents d'un réel intérêt, dans les pièces justificatives de ce curieux et aimable volume.

Souvenirs et études de théâtre, par P. Regnier, de la Comédie française, avec un portrait de l'auteur gravé par A. Blanchard. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Un livre où un grand auteur, à la fin de sa carrière, a consigné une partie de ses souvenirs de théâtre et de ses réflexions sur son art ne saurait manquer d'être intéressant. On prendra donc grand plaisir, plaisir de curiosité et plaisir d'intelligence à lire le volume de M. P. Regnier. Les critiques, les hommes de lettres, les comédiens, ses confrères, et en général les gens de goût qui s'intéressent au théâtre et à l'art de la diction y trouveront, en outre, grand profit. Il fixe la tradition sur Boutet de Monvel, la reprend et la rectifie avec autorité sur la Champmeslé et sur Adrienne Lecouvreur, et l'enrichit de ses souvenirs personnels sur Talma, touchant en passant à des acteurs comme Larive et à des actrices comme M[lles] George et Rachel. Son étude sur Talma apprendra des détails et offrira des vues nouvelles même à ceux qui ont lu le récent ouvrage de M. Alfred Copin. Quelques pages sur la fortune de Molière et les sommes que lui valurent ses différentes comédies sont curieuses, non seulement parce qu'elles nous introduisent plus avant dans l'intimité d'un des plus grands esprits de notre race et de l'humanité, mais aussi parce qu'elles donnent au lecteur des renseignements précis et généralement ignorés sur la manière dont les travaux dramatiques étaient rémunérés au XVII[e] siècle. Un article sur Sedaine, où il apprécie avec sympathie et émotion le talent d'un écrivain qui vaut autant par l'émotion et la sympathie, complète ce volume attrayant qu'ornent encore un portrait finement gravé et de jolies têtes de chapitre. L'illustration s'introduit décidément dans les livres nouveaux à 3 fr. 50. Il faut se féliciter de cette aimable innovation et remercier les intelligents éditeurs qui savent faire une place à l'art même dans les livres à bon marché.

L'Œuvre d'Alfred de Musset, *Extraits choisis et annotés à l'usage de la jeunesse*, par un ancien professeur de l'université. Édition précédée d'une notice biographique par Paul de Musset, et d'un portrait de l'auteur d'après Ch. Landelle. Paris, G. Charpentier et C[ie], 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les écoliers d'aujourd'hui ont à pleines mains les richesses littéraires dont on leur défendait soigneusement l'approche il y a quelque vingt ans. Ils peuvent se nourrir de toutes les ambroisies et s'abreuver de tous les nectars. Il faut croire que ce régime de dieu épurera, sublimera leur humanité et que les générations qui viennent seront notre gloire, à nous qui les avons élevées. A moins que le dégoût ne naisse de la satiété, et qu'on ne bâille sur Victor Hugo et Alfred de Musset tout comme sur Homère, Virgile et Boileau. Ce résultat est aussi vraisemblable que l'autre, si j'ose m'exprimer ainsi. Pour mon compte, je ne regrette pas de n'avoir pas eu ces festins imposés à ma jeune imagination. *Trahit sua quemque voluptas :* c'était en cachette que je broutais le cytise, et j'y trouvais bien plus de saveur que si je n'avais pas été obligé, pour apprendre les vers de Rolla, de cacher les poésies d'Alfred de Musset sous les oraisons funèbres de Bossuet. Quoi qu'il en soit, les extraits que la maison Charpentier offre à la jeunesse d'un poète qu'on a appelé le poète de la jeunesse, mais qui, comme tous les vrais poètes, est le poète de tous les âges, sont bien choisis. — Je ne veux pas m'arrêter à examiner si deux ou trois morceaux n'auraient pas été avantageusement remplacés par d'autres ou supprimés tout à fait — et donnent une idée exacte et complète de l'œuvre — vers et prose — d'Alfred de Musset.

M. Paul de Musset a écrit une notice biographique qui est parfaitement appropriée dans le ton et les détails, aux convenances de cette publication et qui nous fait espérer qu'il n'a pas dit son dernier mot sur ce qui intéresse la mémoire de son glorieux frère.

Le volume est orné (?) d'un portrait de l'auteur d'après Ch. Landelle. On sait qu'Alfred de Musset était beau et que la peinture de Ch. Landelle est une belle œuvre. Mais ce n'est pas une excuse pour avoir placé ici quelque chose de si laid.

Études littéraires sur le XIX[e] siècle, par Émile Faguet. Paris, H. Lecène et H. Oudin, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Goût pour notre littérature nationale, sincérité et franchise de critique, telles sont les qualités que M. Émile Faguet se reconnaît dans l'avant-propos de ses *Études littéraires sur le XIX[e] siècle.* Le lecteur qui le prendrait au pied de la lettre serait agréablement surpris, car il en a d'autres des plus diverses et des plus brillantes. Sagacité pénétrante dans l'analyse, érudition aimable et assez sûre d'elle-même pour n'être pas pédante, sentiment vif du beau sous toutes ses manifestations, largeur et élévation d'esprit à qui l'exclusivisme ou le parti pris sont inconnus, science approfondie des procédés et de la technique de la langue en prose et en vers, exposition claire, méthodique, intéressante dans son habile gradation, style vivant, spirituel, ferme et souple, net et nuancé, donnant la notion précise et l'impression juste, voilà ce que l'heureux lecteur rencontrera en s'aventurant dans ce livre. On dit qu'il n'y a plus de critique en France, et de fait il n'y en a plus guère dans les journaux quotidiens. Il serait trop long d'en rechercher les raisons : la principale est peut-être que leur multiplicité et leur manque d'autorité font que si l'on en parcourt un plus grand nombre, on n'en lit plus aucun. Mais le succès de certaines revues et la publication ininterrompue de travaux comme ceux de M. Émile Faguet montrent avec une rassurante évidence que le goût et l'étude des choses de l'esprit a toujours ses adeptes et son public.

Dans ce volume, M. Faguet nous mène de Chateaubriand à Balzac, en passant par Lamartine, Alfred de

Vigny, Victor Hugo, A. de Musset, Th. Gautier, P. Mérimée, Michelet et George Sand. Il étudie donc, comme il le fait remarquer au début, les plus grands artistes en littérature que nous ayons eus dans ce siècle, et nous donne ainsi, à très peu près, une histoire de l'art littéraire en France depuis 1800 jusqu'à 1860. Il n'a point voulu faire l'histoire des idées, dont les plus puissants représentants sont au second ou au troisième plan comme littérateurs, ni l'histoire de la littérature dramatique, sujet trop vaste, qu'il se réserve de traiter à part.

J'aimerais à suivre M. E. Faguet dans son analyse du caractère et du talent des grands écrivains qu'il admet dans sa galerie. Malheureusement, je ne peux que la signaler comme un modèle de goût, de bon sens, de compréhension sympathique, de justice et de vérité. Non pas que j'accepte tous ses jugements et que je voie toujours comme lui. Mais, même parce qu'il me paraît s'écarter le plus — et ce n'est jamais beaucoup, — on sent dans ses écarts une sincérité absolue, et il ne serait pas difficile de refaire dans son propre esprit le travail par lequel il a été amené à porter tel ou tel jugement contre lequel on proteste volontiers. Il voit dans Victor Hugo « un caractère ordinaire et de moyen ordre », une imagination épique et lyrique du plus haut vol dans une âme bourgeoise, vaniteuse, mesquine et rancunière; pas assez d'esprit et trop de goût pour la politique et les calembours. Il y a là, sans doute, des traits observés; mais ou M. E. Faguet les voit plus gros qu'ils ne sont, ou il les accuse trop dans son tableau ; car il a beau admirer autant que personne le génie artistique du poète et lui faire la plus haute place dans la littérature de ce temps, l'impression reste. Il a tellement, dès le début, enfoncé l'idée de médiocrité dans l'esprit du lecteur, qu'on ferme le livre en se disant : en somme, pour M. Faguet, Victor Hugo est un homme médiocre. Je ne sais si cette préoccupation de tout mesurer et de tout apprécier n'est pas plus contraire à la vérité vraie que la méthode préconisée par Victor Hugo lui-même quand il s'agit d'un grand homme, et si M. Faguet n'aurait pas, tout compte fait, prêté à moins d'équivoque en admirant « tout, comme une brute ». Il trouve Musset d'essence inférieure, et un peu « gros ». Heureusement qu'il a écrit quelques lignes plus haut : « Je n'aime pas beaucoup ceux qui exaltent Lamartine et méprisent Musset. Je crains toujours un peu qu'ils n'aiment Laprade. » Il faut avoir un vrai sentiment de la poésie et de l'art pour être capable de ce trait d'esprit. Son étude sur Gautier ne plaira pas à tout le monde, et les officiants de la petite église où l'impeccable Théophile trône en Bouddha pansu fourbissent, je pense, leurs anathèmes. Elle n'en est pas moins impartiale, juste, et, après tout, fort honorable pour le grand artiste qui fit de la littérature plastique son domaine propre. J'aime moins les pages consacrées à Balzac. Une phrase méprisante sur Zola m'avait déjà mis en éveil. Quand il dit ensuite, dès les premières lignes de son étude, que Balzac unit « le tempérament d'un artiste et l'esprit d'un commis-voyageur », qu'il a « des intuitions de génie et des réflexions d'imbécile », j'avoue qu'il m'est impossible, sachant M. Faguet au-dessus de toutes les querelles, rancunes et médisances d'écoles, de ne pas croire qu'il ne le comprend pas. Mais il faut s'arrêter et prier le lecteur de juger lui-même les jugements de M. E. Faguet. Il trouvera, dans ce livre de spirituelle et saine critique, de quoi nourrir et régaler son esprit. B.-H. G.

Paul de Saint-Victor, par ALIDOR DELZANT. Paris, Calmann Lévy, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Alidor Delzant, un avocat de talent, un pur ami des lettres et des arts, un fin gourmet des choses de l'esprit, a eu cette idée intéressante : réunir tous les documents qu'il pouvait avoir, recueillir à droite, ramasser à gauche les lettres, les souvenirs, les renseignements, les récits authentiques, et élever à Paul de Saint-Victor le pieux monument d'un livre consacré à sa mémoire. Hâtons-nous de dire que le succès a brillamment couronné ses efforts, et que l'œuvre sera goûtée de tous, car elle est d'une réelle habileté de composition, ainsi que d'une grande sobriété de forme. La langue, délicate, imagée, inspirée du sujet qu'elle traite, nous conte harmonieusement la vie, les travaux, les efforts et les succès de ce peintre de lettres, si merveilleusement doué, qui a un moment ébloui et charmé notre littérature de sa plume étincelante. Le livre est charpenté avec un grand soin et conduit très adroitement le lecteur de l'homme curieux qu'était Paul de Saint-Victor à sa manière de travailler à son cabinet, à ses œuvres posthumes. On ne sent ni la fatigue ni le travail dans ce volume, qui a dû donner beaucoup de mal à son auteur, mais qui semble couler de source, tellement on y trouve l'admiration passionnée pour le héros de ce beau roman vrai, qui est la vie d'un de nos grands écrivains modernes. Plein de lettres du plus haut intérêt, mettant en scène tous nos maîtres, Lamartine, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Barbey d'Aurevilly, Théophile Gautier, Jules et Edmond de Goncourt, ce livre est assuré de trouver un enthousiaste accueil dans toutes les bibliothèques curieuses de posséder un fragment de notre histoire littéraire contemporaine, dont il sera un des plus précieux appoints. G. T.

Le Secret médical, par le docteur P. BROUARDEL, professeur de médecine légale à la Faculté de médecine de Paris. Un vol. in-18 de 246 pages. Paris, librairie J.-B. Baillière et fils, 1887.

L'auteur de ce volume occupe légitimement une des premières places parmi les notabilités médicales d'aujourd'hui; dans cet ordre, il est même un de nos hommes en vue et tout à fait un nom à la mode. Ce n'est pas, comme on dit, un métier de paresseux, ni même de créature libre, que celui de praticien *couru*, dans cette métropole de vrais et de faux malades, et de gens tremblants sur l'article de la santé qui s'appelle Paris. L'adjectif *couru* devrait se changer plutôt ici,

pour mieux parler, en celui de *courant*. Qui n'a songé parfois avec mélancolie au destin de ces hommes tenus pour des demi-dieux par notre inquiétude, et qui mènent en réalité une vie affreuse, forcés de donner aux relations mondaines et aux études qu'impose le bruit de chaque nouvelle découverte, les nuits d'épuisement qui succèdent à leurs jours de tension perpétuelle et de discours sans trêve? Discours rarement véridiques pour cause de précipitation, ou dans un but d'humanité, à ce qu'ils prétendent. Pour ce labeur extrahumain, la nature n'a pas départi à ces hommes le supplément de forces qu'elle refuse au commun des autres; mais on imagine qu'elle les a pénétrés d'une philosophie particulière et supérieure. Autrement!...

Il reste aussi pour les privilégiés la vivifiante ressource des querelles à l'Académie. On se rappelle les démêlés du père Guérin avec M. Pasteur et, tout récemment, le conflit soulevé à l'occasion des piqûres *intensives*. Dans le livre que nous annonçons, le docteur Brouardel (l'élève et l'ami du regretté Lasègue, esprit trop sceptique à l'endroit de son art, mais qui faisait autant de bien par sa parole que par ses ordonnances) traite d'une question dont nous ne contestons pas l'importance, puisque M. Brouardel la reconnaît; mais cette importance ne vous paraît-elle pas ici par trop localisée, je veux dire mise tout d'un seul côté? M. Brouardel, à propos d'une poursuite retentissante survenue après le décès de Bastien-Lepage, approuve résolument le verdict du tribunal. Le condamné, dans cette affaire, nous semble avoir payé pour tous les autres, et nous ne le trouvons justement puni que pour le fait d'écrire aux journaux, ce qui n'est point son état. Au reste, ce dont il nous importerait d'être préservé, ce n'est guère de la chance de quelque indiscrétion commise par un docteur loquace— tenez pour certain qu'ici les lois ne peuvent rien dans les mœurs... et, dans l'espèce, les mœurs, c'est le caractère, le flair et le tact individuel de chaque médecin. — Non, ce n'est point cela qui nous répugne et nous effraye : c'est l'universel et débordé bavardage qu'on voit sévir à tous les foyers, dans tous les salons, et ne plus respecter aucune sorte de secret, y compris le *Secret médical*, lequel y passe comme les autres. M. le docteur Brouardel, dans ces pages intéressantes, traite de ce secret relativement aux honoraires, aux enquêtes à propos de mariages, aux assurances sur la vie (un des points les plus délicats de cette délicate question), aux déclarations de naissance, expertises, témoignages, etc. Tout en étant partisan du *secret médical* absolu et protégé par la loi, M. le docteur Brouardel admet le relatif dans l'application. Par exemple, qu'en pleine sécurité générale, un cas de choléra vienne à éclater, le médecin est tenu de par l'intérêt du salut public à se faire dénonciateur; mais si la victime est frappée dans des circonstances périlleuses, disons chez une femme mariée, alors le médecin!.. bref, ici comme partout ailleurs, c'est affaire de jugement, c'est le conflit de tous les siècles entre l'intelligent et le sot. Cette nouvelle constatation de l'éternel mystère, de l'énigme invincible qui est le fond de la condition humaine, est pour nous l'unique résultat d'une lecture d'ailleurs facile et suggestive pour tout le monde.

L. D.

Épaves, *récits et souvenirs*, par Léon Aubineau. Paris, Victor Palmé, 1886. Un vol.

Lorsque M. Léon Aubineau donna son premier volume de *Récits et Souvenirs*, j'eus le plaisir de le louer et de manifester le désir qu'il fût suivi de beaucoup d'autres. Et, de fait, ils se succèdent avec une assez grande rapidité. Voilà, si je ne me trompe, le troisième. Mon souhait est exaucé, et j'éprouve, comme il n'est pas rare, un complet désenchantement. La fleur de farine est sortie la première du sac de M. Aubineau; il n'y puise plus que des moutures grossières, dont le son est le principal élément. Que certains y trouvent leur régal, je m'en réjouis pour eux; mais leur goût n'est point le mien, Je n'ai nul penchant pour les prédicants et les béats, quelle que soit, comme disent les Anglais, leur *dénomination*. M. Léon Aubineau prêche et prie pour la religion catholique romaine, dont il est, après les Veuillot, un des plus robustes piliers. Entre temps, il parle du langage français, de Victor Hugo, de la bibliomanie, de l'opérette et de l'Académie, et autres sujets mondains qu'il sait rendre édifiants par les anathèmes dont il les charge. Il dit quelque part, en parlant de l'Université : « Je la hais, pour la bien connaître, d'une telle haine que je m'en voudrais de lui procurer ou de lui proposer un avantage. » Il n'y a que ces onctueux dévots pour entendre et pratiquer l'amour du prochain.

Tout le livre semble avoir été écrit dans une sacristie : il exhale un fade rebut de vieux goupillon et de bile fraîchement remuée. Il a pourtant une qualité, celle d'être mortellement ennuyeux, grâce à quoi il ne sera pas beaucoup lu. Je m'arrête sur cette pensée consolante.

B.-H. G.

POÉSIES

Clairons et binious, par L. Durocher. Un vol in-18 jésus. Paris, Duprez, éditeur, 1886. — Prix : 3 fr. 50,

Clairons, parce que la note patriotique sonne dans ce recueil; *Binious*, parce que l'auteur est Breton.

Pour la même raison, le nom de M. Renan flamboie à plus d'une page. M. Durocher évoque souvent les écueils granitiques d'Arvor et, poète impressionniste sans doute, il donne le plus souvent à ses vers la forme rocailleuse de son pays. Les intentions sont

excellentes, du reste; M. Durocher sent profondément et exprime avec une naïveté sincère le patriotisme du clocher et l'autre, il est Breton de France et Français d'Armorique.

Ajoutons qu'au milieu de ses grandes émotions pindariques et de sa revue de tous les héros, il sait pourtant madrigaliser, et proclame Mme Edmond Adam reine de Bretagne, ce qui a dû prodigieusement la flatter.

Pour faire plaisir à cette aimable dame, — et à l'auteur, — citons le sonnet :

L'Armorique chez Mme Adam.

C'était Anne de Bretagne
avec des sabots.

O vous qui dans Paris, vive et mouvante scène
Que l'opérette grise en heurtant ses grelots,
Accueillîtes un soir la harpe aux purs sanglots
Où les bardes bretons ont mis l'âme du chêne,

Je veux, au nom d'Arvor, votre nouveau domaine,
Vous tresser un bouquet cueilli le long des flots
Dont l'écume blanchit le roc noir des îlots...

Bruyères et genêts vous nomment : « Souveraine!... »
La lande embaume l'air qui lui cause de vous (*sic*);
Arthur tend son hanap, Merlin tombe à genoux,

Croyant voir sous les bois l'ombre de Viviane...
Les rois Charle et Louis descellant leurs tombeaux
Vous passeraient au doigt l'anneau de la reine Anne,
Si votre pied n'était trop fin pour ses sabots.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable! mais un indiscret me demande si c'est au doigt de pied que la reine Anne portait cet anneau que les deux rois ensemble — un seul n'y suffisant pas — passeraient à Mme Adam.

Au demeurant, les vers de M. Durocher ne compromettront pas leur auteur. Et si l'envie lui prenant d'être sous-préfet avant qu'on supprime les sous-préfectures, on lui objecte qu'un poète est d'ordinaire mauvais administrateur, il pourra répondre comme l'autre à qui la même objection était opposée : « Allons donc! moi, poète, parce que j'ai fait ces vers-là ! »

Néanmoins, il faut reconnaître que M. Durocher manie le rythme et la rime aussi bien que les quatre ou cinq cents jeunes gens qui imitent plus ou moins la manière du maître Coppée.

Ils ont tout ce qu'il faut pour écrire, excepté des idées neuves et personnelles. PZ.

Jours de soleil. *Poésies*, par ADOLPHE THALASSO.

Nuits blanches. *Poésies* par le même. Plaquettes petit in-12. Paris, A. Lemerre, 1826. — Prix : 2 francs.

C'est une erreur peut-être, mais nous ne pouvons nous empêcher de supposer très jeune encore l'auteur des poésies rassemblées dans ces deux plaquettes; au reste, si erreur il y a, elle n'est pas pour faire tort à M. Thalasso : on est indulgent aux jeunes, d'habitude.

Des lèvres et des baisers, des yeux et des sourires, ou des lèvres sans baisers et des yeux qui ont détaché leurs regards, voilà pour les enchantements pendant quelques-uns des *Jours de soleil*, et voilà pour les grandes douleurs pendant la plupart des *Nuits blanches*. Toujours on aimera, et toujours l'on chantera l'amour, et toujours l'on se plaira à l'entendre chanter; mais, sans distinguer entre les amours, disons qu'il est des chansons banales, que ces chansons-là, gaies ou tristes, on ne les écoute guère.

En prenant des années, M. Thalasso ne laissera pas que d'ouvrir son cœur à des sentiments plus divers, moins personnels, et parce qu'il possède plusieurs des qualités qui font le vrai poète, nous voulons espérer qu'il renoncera à l'emploi des chevilles. Nous ne savons ce qu'est *la houppe d'avril* (p. 17 des *Nuits blanches*); et nous lisons (p. 11 des *Jours de soleil*) :

... Et je vole au copeau
Que me tend sur sa lèvre un baiser qui me raille;

Copeau, parce qu'à la fin d'un vers précédent, *appeau* ? Nous ne comprenons pas. Mieux vaut rimer moins richement. F. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Les Statues de Paris, par PAUL MARMOTTAN. Ouvrage orné de trente-cinq gravures. Paris, Henri Laurens. Un vol. petit in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

L'idée de réunir en un volume, à propos de la description des statues de Paris, les renseignements essentiels sur les grands hommes dont l'image, fondue en bronze ou taillée en marbre, décore nos places ou l'extérieur de nos monuments, mérite certainement tous les éloges. De Charlemagne à Lamartine, on passe en revue toute l'histoire de France dans ses plus illustres représentants et l'on suit, de grand homme en grand homme, les progrès de l'esprit humain. M. Paul Marmottan a tiré de ce fonds si riche et si varié le meilleur parti qu'il a pu. Ce n'est pas beaucoup dire, j'ai regret à le constater. Le livre

est terne, froid, succinct, de ton timide et bourgeois, et à peu près dépourvu du sentiment de l'art. On y trouve des phrases comme celle-ci : « Toutes les branches de l'activité humaine y figurent avec leurs plus dignes enfants. » Les illustrations, assez exactes, sont fort médiocres d'exécution et ne déparent pas le texte dans lequel elles sont tirées. — Il va sans dire que les reines de France du jardin du Luxembourg ne sont pas comprises dans cette galerie, non plus que les statues et groupes d'art pur qui se trouvent en si grand nombre dans nos jardins publics. Il y aurait là matière à un beau livre, et M. Paul Marmottan peut prendre une revanche, l'occasion ne lui fait pas défaut.

Histoire générale de la Champagne et de la Brie depuis les temps les plus reculés jusqu'à la division de la province en départements, par Maurice Poinsignon, docteur ès lettres, inspecteur honoraire de l'Académie de Paris. Tome III. Un vol. grand in-8°. Paris, Alphonse Picard, 1886. — Prix : 8 francs.

Parlant du tome deuxième, — le premier, s'il nous a été adressé, ne nous est pas parvenu, — nous avons dit les préventions de l'auteur, qui, catholique ultramontain, n'a pas pris soin d'étudier le grand mouvement de la Réforme; dans ce troisième et dernier volume de son ouvrage, M. Poinsignon ne pouvait taire les conflits religieux au XVII[e] siècle, ni la lutte de la monarchie contre la papauté sur le terrain politique : il condamne de parti pris le jansénisme, cette hérésie qui ne pouvait qu'amener la plus complète démoralisation, et, de parti pris, il réprouve la déclaration de 1682. Des droits de l'État, des libertés gallicanes, il fait bon marché, et Bossuet eut vraiment grand tort, à son avis, de mener la campagne que l'on sait; combien plus grands eussent été les services rendus par la Compagnie de Jésus si elle ne se fût trouvée en butte à l'hostilité d'esprits corrompus par le siècle !

Cette grande partialité mise à part, ne faisons nulle difficulté de reconnaître des mérites qui, pour n'être plus aussi rares, n'en sont pas moins précieux. M. Poinsignon est un érudit. Penché sur des dossiers, dont on n'avait pas souvent demandé communication, il a pris notes sur notes; et, s'il ne pouvait guère ajouter à ce que l'on connaît de l'organisation du pouvoir judiciaire, avant 1789, ce que l'on connaît du régime fiscal et de l'administration des provinces, des villes, il a illustré, du moins, d'une lumière nouvelle, l'exercice des différents pouvoirs, les rapports de ces pouvoirs entre eux. On peut ne pas être Champenois et lire avec le plus vif intérêt les divers chapitres de ce dernier volume, ceux-là surtout qui sont intitulés: *État intérieur de la Champagne sous Louis XIV* (p. 87 à 286); *État intérieur de la Champagne sous Louis XV et Louis XVI* (p. 327 à 474). L'auteur peut, dans ce dernier, nous parler de la population des villes et campagnes, de l'action de l'administration communale, de l'arquebuse et de la milice, de l'état militaire, de la justice rendue, du recouvrement des tailles et vingtièmes, de l'industrie et du commerce, de la viabilité, de l'Église et des écoles, — sur ces deux points nous faisons nos réserves, — des institutions littéraires et scientifiques, des journaux, des almanachs, des savants, des poètes, des artistes, de la vie sociale, nous ne nous laissons pas enfermer, et on ne se laissera pas enfermer davantage dans Reims, Troyes, Châlons; il est loisible de juger de l'état intérieur de toute notre vieille France.

En *appendice*, l'auteur a transcrit des commissions de gouverneurs et d'intendants; il a donné la liste des membres des trois ordres députés à l'assemblée provinciale et aux assemblées d'élections de la généralité de Champagne, la liste des archevêques et évêques des sept diocèses compris en totalité ou en partie dans la généralité, la liste des abbayes. Un index alphabétique des noms de personnes et un autre des noms de lieux facilitent les recherches. F. G.

Olivier de Serres, seigneur du Pradel, sa vie et ses travaux. Documents inédits, par Henry Vaschalde. Un vol. in-8° illustré de portraits, gravures et fac-similé. Paris, 1886. Librairie Plon.

Olivier de Serres, contemporain du roi Henri IV, a laissé dans l'histoire des œuvres de paix en France un nom glorieux, dont l'illustration se perpétue incontestée de siècle en siècle. A dire le vrai, ce n'est pas que son nom éveille l'idée de faits bien précis; mais il n'est personne de si petite lecture pour qui O. de Serres ne soit, sur la foi de la tradition, « le père de l'agriculture française ». Depuis près d'un siècle, cependant, il a été publié un grand nombre de brochures et de notices sur le célèbre agronome; mais, faute de documents sur son existence, ces travaux sont remplis d'erreurs. Sa biographie était je ne dirai pas même à refaire, elle était à faire en entier. Telle est l'œuvre que M. Henry Vaschalde, auteur de nombreux travaux sur l'histoire du Vivarais, vient d'accomplir, en comblant ainsi une lacune regrettable. — Les documents, avons-nous dit, sont rares; ajoutons que ceux qui existent au Pradel, entre les mains de M. L. de Watré, avaient été consultés avec quelque négligence par les écrivains qui les ont connus, puisque des mêmes pièces de nouveau fouillées, M. H. Vaschalde a su extraire des détails historiques d'une réelle importance. Nous possédons désormais la biographie de l'homme qui écrivit le fameux *Théâtre d'agriculture*. A son œuvre, l'auteur ajoute deux portraits d'Olivier de Serres, dont un, le portrait original peint par son fils et, reproduit en fac-similé, les armoiries de la famille des Serres, la réduction du beau frontispice de la première édition du *Théâtre d'agriculture*, une vue du Pradel, un fac-similé du testament olographe du grand homme et une phototypie de sa statue à Villeneuve-de-Berg. M. Vaschalde, en outre, indique avec soin les ouvrages d'Olivier de Serres et toutes les éditions du *Théâtre*; décrit tous ses portraits, les estampes représentant des particularités de sa vie, ses bustes, ses

statues et les médailles à son effigie. Il termine enfin par des *Pièces justificatives*, parmi lesquelles on trouve le Livre de raison d'Olivier, son contrat de mariage, l'inventaire des vases et ornements sacrés confiés à sa garde en 1562, son testament, les Mémoires de son fils Daniel, une lettre de son frère Jean et une déclaration de son fils Gédéon. — Le volume est imprimé avec goût, nous en félicitons l'éditeur, car le livre de M. Henry Vaschalde, œuvre d'érudit et de lettré, est aussi une œuvre d'utilité nationale. E. C.

Histoire de la maison d'Aubusson, par PAUL MIGNATON, avocat à la Cour d'appel. Paris, Alphonse Picard, 1886. Un vol. in-18.

Un coup d'œil trop rapide jeté sur le titre m'avait fait croire à une histoire de la tapisserie et des tapissiers d'Aubusson. Jugez de mon désappointement quand je m'aperçois qu'il s'agit des vicomtes, ducs et marquis d'une illustre famille antérieure à Charlemagne. L'avocat à la Cour d'appel, auteur de ce travail, ne s'occupe point de tapis et de tentures; il n'en est pas moins digne d'être drapé. C'est une besogne que, d'ailleurs, je ne me sens aucun goût à faire : un écrivain qui préfère compiler des biographies de seigneurs féodaux et de nobles courtisans à l'étude et à la description d'œuvres où l'art relève l'industrie, m'inspire trop peu d'intérêt pour que je perde mon temps et celui de mes lecteurs à dire tout le mal que je pourrais penser de lui. Il me suffit de constater que son livre est fait de pièces et de morceaux, parmi lesquels on cherche en vain le lambeau de pourpre obligatoire au temps d'Horace; qu'une des biographies les plus importantes de sa galerie, celle de Pierre d'Aubusson, le grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, est le plus souvent textuellement empruntée au père Bouhours; que son style est de ces choses qui n'existent pas, et qu'il fait, dans le cours de sa narration et surtout dans ses notes, un étalage d'érudition de dictionnaire et de manuel, comme on en trouve dans les devoirs *piochés* de certains élèves pas brillants, mais *potasseurs*. Ce n'est pas qu'à ses heures M. Paul Mignaton ne soit pas un esprit original. Il faut l'être pour trouver que la lecture d'un livre est d'autant plus difficile et confuse que ce livre contient moins de dates et de documents. A ce compte, point de lecture plus facile, reposante et récréante qu'une collection de chartes ou un volume de statistiques. Dans une de ces notes pédantesques et un peu niaises, dont je parlais tout à l'heure, l'auteur de l'*Histoire de la maison d'Aubusson* nous enseigne que « la *Manse* était, aux époques mérovingienne et carlovingienne, un certain espace de terrain destiné à la culture, dépendant d'une métairie ». Pourquoi n'ajoute-t-il pas, poussant jusqu'au bout ses recherches sur ce vocable, qu'il sert aujourd'hui, chez nos voisins les Anglais, à désigner la maison d'habitation que la congrégation fournit à son pasteur? On trouve cela dans les dictionnaires comme le reste, en se donnant la peine de le chercher.

Le livre ne conclut pas, peut-être n'est-il pas fini? M. Mignaton est bien capable d'avoir encore en réserve quelques branches secondaires des d'Aubusson. A moins qu'il ne veuille laisser au lecteur le soin de conclure lui-même. A tous ceux qui arriveront jusqu'à la fin du volume j'ai bien peur que les mêmes conclusions ne s'imposent, à savoir qu'ils regrettent de l'avoir commencé.

La Bibliothèque du Vatican au XVIe siècle. *Notes et documents,* par EUGÈNE MUNTZ, ancien membre de l'École française de Rome, conservateur de l'École nationale des beaux-arts. Paris, Ernest Leroux, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 2 fr. 56.

Ce nouveau volume de la Petite Bibliothèque d'art et d'archéologie, publiée par l'éditeur E. Leroux, sous la direction de M. L. de Ronchaud, n'a pas la prétention d'être une histoire de la Vaticane. L'auteur, M. Eugène Müntz, nous avertit que son unique objet est de fournir aux érudits qui entreprendront cette tâche méritoire un certain nombre de pièces inédites ou peu connues, comprises entre le pontificat de Jules II et celui de Paul III (1503-1549), c'est-à-dire appartenant à l'âge d'or de la Renaissance italienne. Le travail est ainsi nettement limité, et l'on n'a plus le droit de chercher ni d'espérer trouver dans cette publication ce qu'on ne voulait point y mettre. Je le regrette, pour mon compte. Les notes et documents sont, à coup sûr, choses précieuses; mais ils risquent d'être secs et sans grand agrément. C'est un danger auquel n'échappent pas ceux que M. E. Müntz a recueillis et qu'il livre au public. Les bibliophiles et bibliographes, à qui son livre ne saurait rester indifférent, lui auraient su gré d'inventer, comme le doit savoir faire un ancien élève de l'École française de Rome, quelques ornements et illustrations pour égayer son texte, lequel est bien la chose la plus rêche et déplaisante au contact que j'aie rencontrée depuis longtemps.

Au point de vue typographique, il n'y a que des éloges à donner à ce petit volume, coquet d'aspect, et bien imprimé sur bon papier.

Le général René Moreaux et l'armée de la Moselle (1792-1795), par LÉON MOREAUX, avec portrait, cartes et nombreuses pièces justificatives. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1886. Un vol. in-18.

L'histoire a, comme la vie courante, ses quiproquos et ses méprises. René Moreaux, général en chef de l'armée de la Moselle, mort à trente-six ans devant Luxembourg, a été maintes fois, et par les historiens les plus autorisés, confondu avec Victor Moreau, son successeur, tué à Dresde quand il combattait contre la France, en 1813. Un petit-fils de René Moreaux n'a pas voulu que le nom de son aïeul pût désormais se prendre pour le nom d'un traître. Il s'est consacré à la tâche de faire revivre, en un livre écrit sur des documents authentiques, la figure et la gloire de son ancêtre, le général républicain. Il a fait œuvre de piété filiale, tout en rendant service à l'histoire.

Devant un tel but, atteint sans conteste, il messiérait de rechercher ce qui peut, dans l'exécution de l'ouvrage, prêter à la critique. L'auteur est peintre, et nullement écrivain de profession. On peut, sans le déprécier, convenir que cela se voit en le lisant. Mais je préfere signaler cette monographie, complète et bien faite après tout, comme un livre qui tiendra sa place dans toute bibliothèque historique, et qu'il faudra consulter chaque fois qu'on voudra étudier ou exposer la lutte épique soutenue par la France aux frontieres, de 1792 à 1795. B.-H. G.

Chronique des élections à l'Académie française (1634-1841), par Albert Rouxel. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1886; 1 vol. in-8°.

Je ne me sens pas porté d'une tendresse excessive pour le style de ce chroniqueur après coup des anciennes élections à l'Académie française. Il est essoufflé, époumonné. De ce halètement sortent pourtant de jolies choses, comme ceci : « Si les gouvernements manquent de stabilité, l'esprit de servitude n'a pas de telles fluctuations. » L'esprit de servitude, sous l'Empire et la Restauration, et peut-être encore à quelques autres époques, c'est l'esprit de l'Académie.

M. Albert Rouxel a voulu combler une lacune dans l'histoire de l'Académie, telle que l'ont écrite, à différents points de vue et pour différentes périodes, tant et de si remarquables historiens. Il a pensé que dans cette quantité d'études, de mémoires et d'histoires, « on ne voit pas, au premier abord, les différentes phases par lesquelles l'Académie a pu passer, les influences diverses qu'elle a subies, les courants d'esprit qui ont dicté sa conduite, les temps successifs où la liberté des suffrages, si souvent proclamée, est restée à l'état de lettre morte ». Pour se rendre compte de ces variations, il a cru qu'il fallait « étudier les élections, examiner les causes de la réception des uns, les motifs de l'exclusion des autres ». C'est ce qu'il a fait, en laissant le plus souvent la parole aux mémoires et aux correspondances du temps, parce que « les meilleurs juges, en cette matière, sont les contemporains ». Aux choix qu'ils font, on peut douter de la justesse de cette maxime. Il n'en est pas moins vrai qu'eux seuls, du moins, savent nettement les raisons qui ont déterminé leurs choix, mauvais ou bons.

M. Albert Rouxel remplit avec autorité et intérêt le programme qu'il s'est posé. Son livre, exempt de parti pris, est plein d'anecdotes piquantes qui témoignent d'une grande lecture et d'une érudition solide et curieuse à la fois. Le règne de Chapelain, la querelle des anciens et des modernes, les luttes du jansénisme, l'influence des femmes, les mauvais jours de la Révolution, l'Académie seconde classe de l'Institut, la guerre entre les classiques et les romantiques, tous ces tableaux bien vivants se succèdent en ce livre et en font un complément indispensable aux nombreux ouvrages où sont étudiés les académies et les académiciens.

Histoire politique de la France, par C. de Loisne, ancien gouverneur de la Martinique. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1886; 1 vol in-8°.

En lisant ce titre sur la couverture d'un in-octavo de 430 pages environ et d'impression peu compacte, instinctivement je pensai à Montesquieu. Il me semblait qu'un esprit de sa trempe n'eût pas été de trop pour condenser en un si petit espace l'histoire politique de notre pays pendant des siecles, et mettre en relief les grands traits sans sacrifier les petits détails nécessaires à l'intelligence de l'ensemble, en enchaîner logiquement la succession, en donner la formule à ses différentes périodes, et en déduire des lois qui, tout en rendant compte du passé, puissent, avec une sûreté suffisante, s'appliquer à l'avenir. Ce programme, qui m'apparaissait tout à coup, l'auteur du livre que je signale l'a trouvé trop vaste, et il en a retranché la dernière partie, celle qui donnerait à l'œuvre son sens philosophique et sa portée pratique à la fois. Il s'en remet au lecteur du soin de conclure, lui donnant, d'ailleurs, pour ce faire, les renseignements les mieux choisis et les plus exacts. Dans les limites où il a voulu la renfermer, son étude témoigne d'une érudition très complète et très sûre, d'un talent d'exposition remarquable et d'un esprit juste et vigoureux. Les causes des différences dans les mœurs et le régime politique entre le Nord et le Midi, l'organisation de la féodalité, l'influence de la royauté grandissant en même temps que les communes s'affranchissent et que la bourgeoisie se forme, la longue lutte entre le roi et les barons, qui marque toute la première période de la dynastie des Valois, et à la faveur de laquelle s'affirment, avec les États généraux multipliés, avec Étienne Marcel, avec Jeanne d'Arc, l'existence du peuple et la vitalité de la nation, la Renaissance, la Réformation et les guerres civiles qu'elle suscite en France, Henri IV, Richelieu, les suprêmes efforts de la noblesse pour reprendre le pouvoir, aboutissant à l'avènement de la royauté absolue avec Louis XIV et à l'élévation toujours croissante de la bourgeoisie, les difficultés financières du règne de Louis XV, les tentatives des Parlements, l'abaissement de la royauté dans l'opinion, grâce aux écrits des philosophes et aux prétentions des privilégiés, d'autant plus insatiables qu'elles deviennent moins justifiées, l'influence énorme de Rousseau, tous les prodromes enfin de la Révolution qui commence avec les élections aux états généraux, tel est le tableau que M. C. de Loisne a peint d'une main ferme, avec une parfaite science de composition, un dessin à la fois large et précis, et une couleur où la solidité n'exclut pas l'éclat. Des morceaux se détachant avec une vigueur singulière, offrent au lecteur des vues neuves ou renouvelées, mais si frappantes et si fortement étagées qu'on ne saurait s'acquitter envers elles en les appelant ingénieuses et en n'y pensant plus. La conquête de l'Angleterre, les parallèles que l'auteur est naturellement amené à faire plusieurs fois entre l'évolution politique dans ce pays et dans le nôtre, les pages consacrées à l'Université,

les causes et les ressorts des guerres de religion, la révocation de l'édit de Nantes, la double marche en sens inverse du gouvernement royal et des besoins de la nation aux approches de 1789, sont autant de questions traitées avec une lucidité rare, et sur lesquelles il ne sera plus guère permis de porter un jugement sans tenir compte de ce que M. C. de Loisne en dit. On ne saurait ici reprendre en détail le travail de l'auteur et le soumettre à une analyse critique, qui d'ailleurs tournerait à son éloge, même quand certaines divergences d'opinion pourraient se faire jour et se soutenir. On ne peut qu'apprécier l'œuvre en bloc, s'il est permis de parler ainsi. Or ce bloc, pour être massif, n'en est pas moins fouillé et ouvragé de main de maître. La figure politique de la France à ses différents âges y est sculptée en un relief sobre et puissant. L'écrivain, en effet, peut se comparer au statuaire, lorsqu'il sait ramener son sujet aux grandes lignes initiales, et, en ne disant que *l'essentiel*, suggérer et faire comprendre tout.

B.-H. G.

Etude sur les misères de l'Anjou aux XVe **et** XVIe **siècles,** par ANDRÉ JOUBERT. Paris, Lechevalier; Angers, Germain et Grassin, 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 6 fr.

M. André Joubert, le curieux et intéressant historien de l'Anjou, auquel on doit déjà tant d'œuvres remarquables sur cette province et qui nous donnait, l'année dernière, l'histoire réelle, encore ignorée, du fameux Bussy d'Amboise et de la dame de Montsoreau, publie, cette année, une remarquable *Étude sur les misères de l'Anjou aux* XVe *et* XVIe *siècles*, qui attirera certainement l'attention des lettrés, des bibliophiles et des historiens. C'est une complète reconstitution de la vie de province à ces époques peu fouillées.

Il fallait un chercheur consciencieux, un érudit local comme l'auteur, pour nous conter d'une manière saisissante la manière dont l'Anjou supporta les plaies terribles, les souffrances de toutes sortes qui l'accablèrent alors. Après les dépradations commises par les Gueux, ce sont les ravages causés par les luttes incessantes entre les protestants et les huguenots; puis viennent les épidémies, la peste dépeuplant toute la contrée, et, enfin, les brigandages commis par le bandit huguenot René de la Rouvraye, dit le Diable de Bressault, de 1560 à 1572. M. Joubert ajoute à ce tableau navrant d'intéressantes explications sur une chanson satirique intitulée *le Pique-Mouche*, et complète son œuvre en donnant le détail des crimes et supplices, des procès en sorcellerie ou pour empoisonnements et vols, qui sont l'exacte peinture des mœurs du temps. Ce livre, conçu par un lettré, apporte à l'histoire le précieux concours de documents authentiques et trouvera, croyons-nous, un accueil des plus favorables auprès du lecteur. C'est une œuvre d'archéologue et de littérateur en même temps.

G. T.

Études historiques sur le XVIe **et le** XVIIe **siècle en France,** par GABRIEL HANOTAUX. Paris, Hachette et Cie, 1886. Un vol. in-16. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est composé d'articles écrits pour le *Temps* et la *République française*, à l'occasion d'ouvrages historiques récemment parus. Il offre donc, au moins pour la période dont il s'occupe, « la récapitulation des efforts si honorables faits par l'école historique française pour étendre et préciser la connaissance de notre passé national ». En faisant l'inventaire de cette récapitulation, je trouve quinze études sur les sujets suivants : le pouvoir royal sous François Ier; Catherine de Médicis et la Saint-Barthélemy; de l'influence espagnole en France, à propos de Brantôme; Philippe II, roi d'Espagne; la contre-révolution religieuse au XVIe siècle; la France sous Henri IV; l'enlèvement innocent; les débuts du cardinal de Richelieu; Richelieu, premier ministre; la minorité de Louis XIV, Mazarin; la fin de la Fronde; amours royales; les œuvres inédites du duc de Saint-Simon; les idées politiques du duc de Saint-Simon; l'enseignement public en France avant 1789. On voit que l'enchaînement des faits historiques n'est pas interrompu depuis François Ier, et que l'auteur s'arrête sur tous les points propres à nous expliquer l'évolution qui aboutit à l'épanouissement du système monarchique absolu sous Louis XIV. L'étude qui a ce titre tant soit peu énigmatique pour le profane : *l'Enlèvement innocent*, n'est certes pas la moins intéressante. Il s'agit de la fuite du prince de Condé après son mariage avec Charlotte de Montmorency, dont Henri IV vieilli voulait faire sa maîtresse. On n'est pas habitué à voir le roi vert-galant et poule-au-pot sous ce jour-là. Tout le volume est, d'ailleurs, écrit avec un grand scrupule de vérité, et si l'auteur ne vise pas à cette impartialité qui consiste à n'avoir ni sentiment ni opinion, et qui ne peut être le fait que d'un abruti ou d'un imbécile, il se fait une loi d'asseoir son jugement sur des faits et d'appuyer sa sincérité d'impression sur la connaissance approfondie des événements.

B.-H. G.

Histoire de Saint-Maur-des-Fossés, *de son abbaye, de sa péninsule et des communes des cantons de Charenton, Vincennes et Boissy-Saint-Léger*, avec le plan détaillé des lieux, des dessins des monuments celtiques gallo-romains, etc., retrouvés ou existant encore debout sur le territoire, un glossaire, des aperçus archéologiques et étymologiques nouveaux, par Z.-J. PIÉRART, auteur du *Drame de Waterloo*. Deux volumes, paginés à la suite, de 638 p. in-8°. Paris, 1886. A. Ferroud, éditeur.

Une localité qui appartient à l'histoire depuis seize cents ans devait tôt ou tard trouver son historien. C'est sur le territoire de Saint-Maur-des-Fossés, en effet, que s'accomplit un des drames les plus émouvants dont les annales de la patrie française aient gardé le souvenir; c'est là que prit naissance l'insurrection des Bagaudes au IIIe siècle, cette mé-

morable guerre à la fois religieuse et nationale que d'humbles paysans gaulois ne craignirent pas d'entamer contre les armées des Césars, où nos pauvres ancêtres faillirent affranchir leur pays du joug de Rome. La tradition conserva un si vivant souvenir de leurs succès dans cette lutte gigantesque que plus tard, au VIIe siècle, s'élevait au même lieu un monastère chrétien, à côté d'une forteresse romaine en ruines et des débris d'un temple païen. M. Z.-J. Piérart fait, dans l'ouvrage que nous annonçons, l'histoire de l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés et de la vaste presqu'île à laquelle ce nom fut donné, et, à la suite, celle de la seigneurie du lieu. Il prend texte de ce récit pour donner des renseignements importants archéologiques, historiques, descriptifs et anecdotiques sur toutes ces jolies communes des environs de Paris, délicieusement assises aux bords enchantés de la Marne, de la Seine, du Mortbras, du Réveillon et de l'Yerres: Charenton, Vincennes, Saint-Maur, Boissy-Saint-Léger, Nogent, Joinville, Champigny, la Varenne, Villiers, la Queue-en-Brie, Brunoy, Sucy, Villeneuve-Saint-Georges, Montgeron, Draveil, etc. L'auteur en ces études fait une part très large aux antiquités locales et ajoute à l'intérêt des descriptions qu'il en donne celui de très nombreux croquis et de plans hors texte. Malheureusement tous ces charmants pays aimés du Parisien n'éveillent pas seulement d'aimables souvenirs de villégiature dominicale; ils connurent aussi des heures lugubres; nous parlons de ces journées du 30 novembre et du 2 décembre 1870 qui arrosèrent de sang français les coteaux de Champigny, de Villiers et de Bry-sur-Marne. M. Piérart termine son livre par un récit critique de ces événements mémorables. Nous ne le suivrons pas sur ce terrain, car nous avons le sentiment profond de notre incompétence en de si graves questions et, pour avoir jadis porté la sabretache pendant quelques années, nous ne nous croyons pas autorisé à exprimer une opinion, à prendre parti dans les jugements très sévères que l'auteur, « membre de plusieurs sociétés savantes », porte sur les événements militaires de 1870-1871 et sur les fautes de nos généraux. Disons cependant que, à part quelques regrettables écarts de plume, çà et là, M. Z.-J. Piérart n'a pas donné à cette partie de son ouvrage l'allure de pamphlet et de violence systématique qui enlève tout crédit au volume du même auteur intitulé *le Drame de Waterloo*. Proscrit de décembre, il n'a, de son propre aveu, écrit ce livre qu'en haine du nom de Napoléon et en s'appliquant à renverser l'édifice impérial par la base. L'esprit de système et l'invective n'ont cependant pas fait la fortune de l'œuvre, car il suffit de l'ouvrir pour s'apercevoir que ce volume, qui nous est présenté comme une « nouvelle édition », n'est en réalité qu'un nouveau brochage des *invendus* de l'ancienne édition que l'on a vêtus d'une couverture et d'un titre neufs, après avoir ajouté une nouvelle feuille de 16 pages, contenant un épilogue de 4 pages, un erratum de 3 pages et la table des matières.

BEAUX-ARTS

Les Leçons d'anatomie et les peintres hollandais aux XVIe et XVIIe siècles, par le docteur Paul Triaire. Un vol de VI-79 pages, accompagné de deux eaux-fortes par Is.-H. Triaire, et tiré à petit nombre. Paris, 1887, maison Quantin.

La lecture de ce petit volume vient de réveiller l'une des plus lointaines curiosités de notre esprit et la justifie. Nous avons souvent souhaité qu'un directeur de journal d'art se rencontrât, qui, au moment du Salon, à côté du compte rendu général confié à son *leader-critique*, publierait une suite de petits comptes rendus partiels ou plutôt de causeries sur chaque genre demandés à des hommes ayant l'expérience pratique des sujets traités; à un soldat sur les peintres militaires, à un marin sur les peintres de marine, à un expert du Tattersal sur les peintres de chevaux, voire à un professeur de Grignon sur les paysagistes, à un anatomiste sur les peintres de nu, etc.

Ce n'est pas que, dans notre pensée, les observations des spécialistes puissent toujours être acceptées sans réserves; mais nous pensons, par contre, que toujours leurs remarques — eût-on parfois des raisons et raison de n'en pas tenir compte — ouvriraient des points de vue originaux et fourniraient d'utiles suggestions. S'il était nécessaire que quelque témoignage confirmât l'intérêt d'études de cette sorte, nous trouverions cette preuve dans le piquant opuscule que vient de publier le docteur Paul Triaire. Conduit en Hollande par la fantaisie d'un voyage de vacances, il fut surpris et charmé — à titre de médecin plus que personne il devait l'être — en découvrant que la science de l'anatomie avait donné naissance, aux XVIe et XVIIe siècles, à un genre très particulier dans l'école de peinture hollandaise.

Les médecins volontiers demandaient aux peintres de les représenter dans l'attitude du professeur faisant sur le squelette ou le cadavre une leçon d'anatomie à leurs élèves favoris groupés autour du maître. Si étranger que l'on soit à l'histoire de l'art, il n'est personne qui ne connaisse, au moins de réputation et même pour en avoir vu des reproductions gravées, *la Leçon d'anatomie du professeur Tulp*, par Rembrandt, au musée de la Haye. Ce tableau est le plus illustre exemple d'une famille de portraits non considérée jusqu'à présent comme formant un genre

particulier. Il a bien fallu pourtant se rendre à l'évidence, lorsque par accident le récent classement du nouveau musée royal d'Amsterdam a mis en lumière une collection importante de telles œuvres, toutes remarquables et signées des plus célèbres noms de peintres hollandais. C'est à cette collection que le docteur Paul Triaire s'est arrêté de préférence en ses visites au musée, c'est elle qu'il décrit, analyse, juge en cette plaquette imprimée par la maison Quantin dans une forme originale et d'un goût charmant. Il le fait en historien, en artiste et en médecin; c'est-à-dire que l'auteur y suit le mouvement de l'art hollandais en ses évolutions, des origines à la décadence, nous entretient des maîtres de la science batave qui posèrent pour ces portraits et des peintres qui les firent, ainsi que des œuvres mêmes. Celles-ci lui inspirent mainte remarque *ex professo* sur le moment, sur les détails de l'opération anatomique et sur la justesse de l'attitude donnée par le peintre à l'opérateur. C'est ainsi que nous renouvelons ou faisons connaissance tour à tour avec les excellents portraitistes Pietersen, Mirevelt, Rembrandt, Thomas Kayser, Troost, Quinckardt, Regters et avec leurs modèles, les médecins les plus renommés des Pays-Bas aux XVIe et XVIIe siècles : Egberts, le chirurgien magistral; Tulp, l'ami et le protecteur de Rembrandt; Ruych, le célèbre anatomiste; Titzingh, un irascible écrivain; et enfin l'anatomiste Camper, le plus illustre d'entre eux.

Mais le petit volume du docteur Triaire se recommande à l'attention des amateurs d'une façon plus pressante encore par les précieuses informations qu'il nous apporte sur une autre *Leçon d'anatomie* de Rembrandt, celle du docteur Deyman, dont un fragment important sauvé de l'incendie a été récemment retrouvé en Angleterre et acheté pour le musée d'Amsterdam. Non content de faire entre l'œuvre de jeunesse et celle de l'âge mûr la comparaison qu'un tel rapprochement imposait au critique, l'auteur a eu l'heureuse attention dont nous lui savons gré de placer sous nos yeux les deux compositions elles-mêmes et deux eaux-fortes traitées d'une pointe attentive, quoique sommaire et signées Is.-H. Triaire.

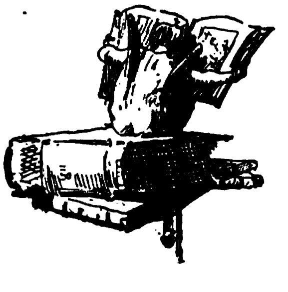
Solfège poétique et musical, par GUSTAVE NADAUD. Un vol. in-4°. Paris, sans date. Librairie Hachette.

L'aimable chansonnier, Gustave Nadaud, vient inconsciemment de nous livrer sinon le secret de tout son succès, celui tout au moins de l'étroite unité, qui en ses œuvres règne entre les paroles et la musique et n'a pas peu contribué à les rendre populaires. C'est dans la très courte préface d'un petit ouvrage écrit par lui à l'intention de la jeunesse, d'un recueil d'exercices pour apprendre à lire un morceau de musique en prononçant le nom des notes, qu'il trahit son mode de composition. Ce recueil se compose de seize menues pièces de vers, qui se succèdent sans la moindre apparence d'intention musicale, puis des mêmes récits, fables et moralités mis en musique pour deux voix, l'une chantant, l'autre solfiant ou plutôt vocalisant avec accompagnement de piano à une seule main. En donnant la préséance aux paroles sur la musique dans l'ordre de la pagination, l'auteur confirme le vœu exprimé par le passage de sa préface auquel nous avons déjà fait allusion.

« Je désirerais, dit-il, que l'enfant ou l'élève commençât par apprendre les paroles et les récitât d'abord sans musique, puis il aborderait le chant. »

Telle est évidemment la façon de procéder de M. Gustave Nadaud — à l'inverse de Gavarni. Celui-ci dessinait d'abord, sans aucune intention arrêtée, les personnages qu'il inventait du bout de la plume et, ceux-ci achevés, interrogeait attentivement l'expression de leur visage, de leurs gestes, scrutait le sens de leur physionomie, écoutait en quelque sorte les paroles qu'ils échangeaient et les écrivait, comme sous leur dictée, en guise de légende. M. Nadaud, au contraire, trouve une idée, sujet de sa chanson ou touchant ou comique avec une pointe de sensibilité ; puis, l'ayant écrit en vers étrangers à tout lyrisme, aussi rapprochés que possible du langage familier, il porte ceux-ci dans sa mémoire, se les récite à lui-même, en les scandant, en insistant sur le rythme, en pressant, en ralentissant le récit, en accentuant les intonations de la voix selon le sens des vers, dégageant ainsi tour à tour le mouvement, la mesure, le ton et, finalement, l'air ou le son. Pour qui a entendu Gustave Nadaud chanter lui-même ses chansons, le doute n'est pas un seul instant admissible; son chant est aussi voisin de la parole parlée qu'il peut l'être sans cesser d'être du chant. Mais la méthode qui peut être parfaite pour le compositeur est-elle également favorable dans l'éducation pratique de l'élève? Je dois dire que ce n'est pas l'avis des professeurs de solfège, ce qui d'ailleurs est indifférent au succès du nouveau et charmant recueil de l'auteur des *Deux Gendarmes.*

E. C.



GEOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

L'Allemagne intime, par Henri Conti. Paris, Albert Savine, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le volume ne fait pas mentir son titre. C'est bien l'Allemagne intime qui nous est ici dévoilée avec ses cours minuscules et sa haute cour prussienne, sa noblesse, sa hiérarchie sociale dont les degrés descendent à travers la bourgeoisie jusqu'aux dernières couches du peuple, sa vie de famille, ses repas, ses plaisirs, ses amours, sa poésie, sa lourdeur sensuelle et sa vulgarité. Ce n'est pas une caricature, ne le le croyez pas. L'auteur sait ce qu'il y a de fort, de sain, et même de grand dans les mœurs et l'esprit des Allemands, comme aussi dans l'organisme politique et social de l'Allemagne. Mais il tient à faire un tableau complet et retrace, sans exagération et sans parti pris, les vices, les défauts, les ridicules et les laideurs à côté des vertus, des qualités et des beautés. Il fait plus; chaque fois qu'il en trouve l'occasion, et elle se présente presque à chaque page, il établit une parallèle entre la France et l'Allemagne, il tire de ses descriptions une leçon pratique que domine toujours le patriotisme le plus pur et le plus ardent. Ce qu'il dit de la nécessité d'introduire largement les langues vivantes, beaucoup plus largement qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour, est digne des méditations de tous les Français qu'intéresse l'avenir de la France. J'en dirai autant des pages où il parle des services que pourraient rendre nos diplomates, nos consuls, nos jeunes gens à l'étranger. Ce sont là des questions vitales, traitées par un homme qui les a étudiées de près et qui, s'il dépasse quelquefois le but, voit et vise juste le plus souvent. En résumé, on apprendra mieux à connaître l'Allemagne et les Allemands dans ce petit livre que dans nombre de publications à scandale ou à grosses prétentions. B.-H. G.

Bibliothèque de « la Nature » : Six mois aux États-Unis. Voyage d'un touriste dans l'Amérique du Nord, suivi d'une *Excursion à Panama*. Texte et dessins par Albert Tissandier. Un vol. in-8° avec 82 gravures, 8 planches hors texte et 2 cartes. Paris, sans date. G. Masson.

Il y a vraiment plaisir et profit à parcourir de nouveau les États-Unis déjà tant de fois visités, en compagnie d'un voyageur comme M. Albert Tissandier, des plus savants sans ombre de pédantisme, esprit pratique et poétique à la fois, à peu près indifférent aux questions économiques et politiques, mais doué d'une incessante et intelligente curiosité pour les grands spectacles de la nature comme pour toutes les grandeurs de l'industrie humaine. En le suivant pas à pas, le lecteur est assuré que pas une des merveilleuses inventions des sciences modernes appliquées au bien-être du séjour de l'homme sur la terre, non plus que pas une des merveilles géologiques réparties à la surface ou à l'intérieur du sol ne se rencontreront à portée de leurs pas sans que son aimable guide lui explique le mécanisme des unes, la loi naturelle des dernières en quelques définitions scientifiques, claires et succinctes, complétées par la représentation graphique des choses.

M. Albert Tissandier va tour à tour de New-York à Philadelphie et de Washington à Pittsburg, Louisville, Saint-Louis, traverse l'Utah, pays des Mormons et *Salt Lake City*, leur capitale, San Francisco, Portland, Chicago, Albany et Boston. Chemin faisant, il visite, décrit, dessine sans cesse et à fond tout ce qui sollicite les curiosités de sa vive intelligence. Et que de leçons pour nous, données sans morgue, par le seul fait de l'exemple habilement choisi, cité, expliqué, souligné par un homme jaloux de voir son pays distancé sur tant de points! C'est ainsi que l'arrêtent avec cent autres particularités le fameux pont suspendu de Brooklyn, à New-York, et la féerique distribution de la lumière électrique dans les théâtres; à Philadelphie, l'ingénieux calcul d'esprit en vertu duquel, au lieu de multiplier les volets de fer, les cuirasses, les armures et les défenses épaisses et opaques à l'extérieur des magasins, on les protège uniquement au moyen des grandes glaces de la devanture demeurant à découvert, la nuit comme le jour, et dont la transparence permet de surveiller du dehors les intérieurs tenus faiblement éclairés. En ces mêmes magasins de Philadelphie, on a su épargner au public les innombrables ennuis qui accompagnent la formalité du payement dans les grands magasins de Paris. Les acheteurs n'ont pas à se déranger. Ils payent directement à l'employé qui les a servis et s'assoient à leur aise. Celui-ci met l'argent et la note dans une boule de bois qui, au moyen d'un système de leviers et de glissières aériennes, arrive à la caisse et en revient avec l'acquit et la monnaie, s'il y a lieu. On a la vue perpétuelle de cet immense réseau de rails de bois *cash railway* où les boules courent en silence à leur destination. L'opération tout entière dure deux minutes. — Combien d'autres inventions encore, utiles ou plaisantes, feraient la fortune de ceux qui les introduiraient en France! Ne serait-ce que le charmant jeu d'enfants, le *rotary boat* ou bateau circulaire des jardins publics

de San Francisco ! Mais je me suis attardé à quelques-unes des manifestations du génie humain — et non des plus importantes — signalées dans le livre de M. A. Tissandier ; et la place me manque maintenant même pour énumérer les phénomènes naturels d'une beauté, d'une étrangeté incomparable que le savant voyageur a rencontrés en ces six mois de voyage du nord au midi et de l'est à l'ouest des États-Unis, et qu'il a consignés en ce fort beau volume.

E. C.

SCIENCES DIVERSES

— *Physique* — *Mathématique* — *Sciences occultes* —
Sciences appliquées à l'industrie — *Technologie*

L'Hypnotisme et les états analogues, au point de vue médico-légal. — *Les états hypnotiques et les états analogues, les suggestions criminelles, cabinets de somnambules et sociétés de magnétisme et de spiritisme, l'hypnotisme devant la loi*, par le docteur Gilles de la Tourette, ancien interne des hôpitaux de Paris et de la Salpêtrière, préparateur du cours de médecine légale à la Faculté. Un fort volume in-18 de 534 pages. Paris, librairie Plon, Nourrit et Cie, 1887.

Chez le même éditeur qui a publié l'ouvrage de M. le docteur Paul Regnard, dont nous avons rendu compte à cette place (et comme si ces deux remarquables travaux de la même famille s'étaient donné le mot), a paru le même jour l'ouvrage de M. le docteur Gilles de la Tourette. Il va de soi que nous ne prétendons faire aucun rapprochement fertile en ironies trop banales entre les pratiques de la *sorcellerie* et les phénomènes de l'*hypnotisme ;* mais, très certainement aussi, puisque *suggestions* il y a, l'un de ces sujets d'étude est *suggestif* de considérations qui intéressent l'autre. Le livre de M. Gilles de la Tourette s'ouvre sur une préface de M. le docteur P. Brouardel, le célèbre professeur de médecine légale à la Faculté des lettres de Paris et l'un des noms à la mode d'à présent. Ensuite, l'auteur, qui a expliqué dans un avant-propos (daté topiquement de *Loudun*) le plan et l'objet de son volume, entre au cœur du sujet. Dans cet ouvrage, divisé en quatre parties : les états hypnotiques, les états analogues, les dangers et les bienfaits de l'hypnotisme, l'hypnotisme et la loi, M. Gilles de la Tourette aborde successivement : Mesmer et son école, Puységur et la découverte du somnambulisme artificiel (1784), les discussions académiques (1821-1840), la transformation du magnétisme animal, la *neurypnologie* de Braid (1843), Charcot et l'hypnotisme scientifique (1878), les considérations médico-légales, les états hypnotiques francs, les états intermédiaires, les suggestions intra-hypnotiques. D'autres chapitres ont pour objet : variétés des suggestions, suggestions dites criminelles, résistance aux suggestions, suggestions rétroactives et à longue échéance, amnésie suggérée, suggestions à l'état de veille, suggestions mentales, le somnambulisme naturel, les crimes commis par les somnambules, la responsabilité dans le somnambulisme et les questions contingentes, la léthargie, la catalepsie et le somnambulisme hystérique, l'état prime et l'état second d'Azam, la médecine hypnotique, les dangers de l'hypnotisme, l'hypnotisme dans la perpétration des crimes et délits, les crimes et délits par suggestion, l'exploitation du magnétisme, les représentations théâtrales, le délit d'exercice illégal de la médecine, le viol en léthargie hypnotique et en somnambulisme (*le viol est le seul crime commis*), l'expertise dans les états analogues.

« En présence de l'évidence des faits, a dit M. Charcot (et ces lignes servent d'épigraphe à l'ouvrage de M. Gilles de la Tourette), le scepticisme prétendu scientifique n'est qu'un scepticisme arbitraire. »

Quoi qu'il en soit, ces recherches ont dicté à M. Gilles de la Tourette des pages substantielles et dignes de toute considération. Cela est devenu dans ces derniers temps presque un sport de salons et une distraction de plages de se magnétiser entre visiteurs, ou simplement en famille. Nous avons assisté comme témoin (et peut-être une fois comme acteur) à nombre de faits surprenants ou risibles. Notre impression d'ensemble est celle que recommandait jadis, dans une formule célèbre, aux premiers signes précurseurs des grands désastres de la France, un ministre dont le nom nous échappe. Voici cette formule : Neutralité attentive. »

L. D.

La Névrose, par le Dr de Leven. Un vol. in-8°. Masson, éditeur.

La Névrose, tel est le titre du livre que M. Leven, médecin en chef de l'hôpital Rothschild, vient de publier à la librairie Masson. Dans cet ouvrage, l'éminent docteur nous montre comment le système nerveux intervient pour produire une foule de maladies. C'est à la cellule nerveuse qu'il attribue le principal rôle, c'est elle qui entretient la santé des nerfs et les rend douloureux. C'est elle qui est la cause du plus grand nombre de nos souffrances, de nos affections, maux de têtes, vertiges, dyspepsie, anémie,

goutte, rhumatisme, obésité, diabète, maladies de peau, dérangements dans la nutrition. La cellule nerveuse a été oubliée par les pathologistes. Les névrologistes ne se sont occupés que des nerfs et de leurs symptômes; or les nerfs sont de simples conducteurs des impressions de la cellule, celle-ci a été omise. Cependant elle vit et agit, c'est elle qui règle, harmonise les fonctions de manière que l'organisme puisse s'entretenir. La cellule nerveuse reste à l'état de santé, tant que le travail intellectuel, physique et l'aliment est proportionné à sa puissance ; dès qu'il est excessif, elle devient malade ; les fonctions des viscères, la nutrition se dérange, la santé s'altère et la mort peut s'ensuivre.

Et pour calmer, apaiser, conserver la cellule nerveuse, M. le Dr Leven a recours à l'hygiène: c'est par elle qu'il rétablit la cellule nerveuse qui souffre. Il a rarement recours aux médicaments qui, dit-il, n'ont qu'une action bornée dans ce monde immense qu'on appelle l'organisme humain. Mal appliqués, ils aggravent le mal plus qu'ils ne le diminuent.

On lira avec intérêt les chapitres que l'éminent docteur consacre à l'hygiène des centres nerveux, aux aliments que nous absorbons en trop grande quantité, aux boissons fermentées qui ont une si déplorable influence sur la santé publique. L'alcool est une des substances qui, à notre époque, désorganise le plus le système nerveux. Enfin, un dernier chapitre est consacré à l'éducation que les parents, animés des meilleures intentions, mais imbus de préjugés et d'erreurs, donnent d'une façon déplorable.

Le but de l'éducation est de protéger le système nerveux ; c'est grâce au système nerveux que l'être intellectuel, moral et physique atteindra le développement auquel il est prédestiné, et tout ce que l'on fait aujourd'hui tend à l'irriter : on couvre insuffisamment les enfants, on les fait sortir par tous les temps, on les laisse jouer des journées entières sans trêve ni repos, et on ignore que la fatigue physique répétée est cause de courbature, de fièvre, de convulsions, que la nudité des jambes et des bras détermine le coryza, l'angine, la bronchite, la diarrhée, et M. Leven compare l'enfant riche des villes, gavé de viandes, de vin, de sucreries, pâle, maigre, nerveux, au fils du paysan qui ne se nourrit que de soupe et de pain et qui est rose et frais et a une grande force physique.

La Névrose de M. le Dr Leven sera lue avec fruit aussi bien par les médecins que par le public qui tient à s'éclairer sur les questions médicales. C'est un livre de sens et de raison qui vient à son heure, jeter quelque lumière sur un mal que le surmenage de notre vie moderne a multiplié à l'infini. Mais une bonne hygiène ne suffit pas si l'être physique n'est pas accompagné de l'être moral. « L'individu sans moralité n'est qu'un débauché qui détruira son esprit et son corps. Dieu est le seul frein capable de calmer les passions désordonnées nuisibles au corps, dit M. Leven. Ce n'est que s'il est pénétré de l'idée divine qu'il vivra moralement sobre et tranquille, qu'il trouvera le repos nécessaire à l'équilibre du système nerveux. » C'est là la conclusion de ce livre tout à fait remarquable. L. V.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Depuis longtemps nous nous demandions entre amoureux des livres pourquoi en notre siècle on ne publiait plus ces somptueuses éditions de si belle allure, telles que *les Entrées de rois*... ou *les Fêtes données à l'occasion de*... On sait tout ce que le XVIIIe siècle a fait de merveilles en ce genre, et il était regrettable de voir disparaître cette mode fastueuse qui éternisait à nos yeux les réjouissances des autres âges par le souvenir écrit et gravé. Nous faisions déjà notre deuil de ces magnificences d'antan, pensant que notre démocratie ne se prêterait point à ces glorieuses manifestations de l'impression de grand format, lorsqu'un étourdissant volume nous parvint, **Le Deuxième centenaire de Pierre Corneille**, avec illustrations de Jacques Leman, publié à Rouen, chez E. Cagniard, imprimeur-éditeur.

Ce fort volume de format grand in-4°, tiré à petit nombre, imprimé sur papier vélin et illustré de nombreuses eaux-fortes, d'en-têtes et de lettres ornées, est, grâce au puissant talent de peintre, de chercheur et d'érudit de M. Jacques Leman, une des œuvres les plus pures dans la gamme du beau qu'il nous ait été donné d'admirer depuis des années.

L'ouvrage a pour but de consacrer les fêtes données en 1884 à Rouen, à l'occasion du second centenaire de Pierre Corneille. Après l'historique de ces fêtes, on y trouve les programmes, les discours divers et la liste de tous les invités présents, de plus, à la méthode ancienne l'explication des planches. — Le livre ne comprend pas moins de cent soixante-dix pages. Il se présente dans une très originale couverture aux initiales de Pierre Corneille, tirée en chromolithographie et en typographie et relevée d'un fleuron d'or gaufré à chaud sur le papier. L'aspect est de suite solennel et gracieux... On ouvre délicatement ce magnifique recueil et l'émerveillement commence : le lecteur est à la fois séduit par la beauté de la typographie qui est incomparable, par l'heureuse harmonie de la mise en pages, par l'intelligente disposition des fleurons, des vignettes et des lettres ornées et par l'incroyable perfection de l'ornementation due à l'imagination décorative et à la grande souplesse du talent de Jacques Leman.

C'est à vrai dire un ouvrage princier, un monument exceptionnel qui fait honneur à notre imprimerie et à notre génie national. M. Leman a semé là

une quantité de cartouches, de fleurons, de vignettes, d'en-têtes de pages, de lettres ornées, le tout tiré en taille-douce, qui donne à ce volume le plus royal aspect du monde. Il a de plus composé comme pièce capitale un portrait en pied de Pierre Corneille que Hyacinthe Rigault n'aurait pas désavoué et dont le graveur Géry-Bichard a fait une planche supérieurement traitée.

Les mots nous manquent pour exprimer notre enthousiasme sur ce livre et nous cherchons où puiser des adjectifs pour rendre ce que cette publication a de noblement correct et de délicieusement achevé. — L'imprimeur qui en a pris l'initiative, M. Cagniard, a droit aux concerts des louanges les plus chaudement *fanfarées ;* son volume ira *ad posteros* et nos petits-fils bibliophiles diront en parlant de ce maître volume, *le Deuxième centenaire de Leman-Cagniard* en oubliant Corneille, de même que l'on dit *les Fables d'Oudry* ou *les Contes des Fermiers généraux.*

Cet ouvrage est mis en vente, croyons-nous, à 50 francs sur vélin et 100 francs sur japon. Il mérite vraiment cinq pistoles ou cinq louis, car il est marqué au sceau du vrai beau et il domine toute la petite camelote bibliographique de ces derniers temps.

L'Annuaire de la Société des Amis des livres pour 1887 vient de paraître et se trouve en vente chez Rouquette et Conquet. Ce joli fascicule est orné d'un superbe portrait du duc d'Aumale, président d'honneur de la Société, gravé par Cattelain.

Nous apprenons par la lecture du rapport que l'actif de cette société s'élève aujourd'hui à 41,500 fr. — un joli denier pour la publication d'un ouvrage à cent exemplaires. M. Eugène Rodrigues a publié dans cet annuaire une longue *Notice sur Félicien Rops et son œuvre.* M. Truelle Saint-Évron a sorti de ses cartons un autographe très curieux de Victor Hugo, daté du 4 septembre 1876 et qui est une *Réponse à M. Baour-Lormian* sur son Épître au roi.

Nous avions demandé à l'éditeur de Londres, Longman, Green et C°, un ouvrage de M. Andrew Lang, dont le titre, **Books and Bookmen**, nous semblait plein de promesses. Nous n'avons trouvé là qu'une série d'articles assez insignifiants, presque tous ne sont que des paraphrases sur des études bibliophilesques françaises; mais ce qui nous a plongé dans la stupéfaction, c'est de lire sous le titre de chapitre *a Bookman's purgatory* un démarquage complet d'une fantaisie faite par nous dans *les Caprices d'un bibliophile* en 1877 sous la désignation de *Mes livres aux enchères.* On n'est pas plus impudemment plagiaire que M. Andrew Lang, et nous dénonçons bien vivement ses procédés à ses compatriotes, assez sans gêne, du reste, sur la question d'adaptation.

Nous sommes bien en retard pour parler du très beau volume mis au jour par Conquet sur la fin de l'an dernier : **la Canne de M. Michelet,** *promenades et souvenirs,* par Jules Claretie. Ce remarquable ouvrage in-8° a été tiré à 1,000 exemplaires dont 150 sur grand papier du Japon, les planches ont été effacées après le tirage.

Ce livre, très soigneusement imprimé en caractères Didot par Herissey d'Évreux, est illustré d'un portrait de Jules Claretie et de douze compositions de P. Jazet gravées à l'eau-forte par Henri Toussaint.

Sous le titre un peu cherché de *la Canne de M. Michelet,* Jules Claretie nous présente douze Nouvelles nouvelles de l'année terrible. Il fait revivre tous les héros de nos défaites avec une ardeur de grand patriote et une flamme de sincère écrivain. C'est à vrai dire la réunion de chroniques faites au jour la journée, mais cette série de portraits et de tableaux méritait d'être collationnée par un habile éditeur et publiée en habit de fête, comme un hommage rendu aux souvenirs héroïques que contiennent ces pages éloquentes.

M. P. Jazet, à qui l'éditeur Conquet n'avait pas craint de demander toutes les compositions de cet ouvrage, a été à la hauteur de l'œuvre et on ne pouvait désirer plus de variété dans le dramatique et plus d'intelligente interprétation du texte. Ses douze tableaux sont admirablement compris dans l'ensemble et dans le détail; Français et Prussiens sont campés de main magistrale dans toutes ces scènes guerrières où rien ne semble fait de chic et escamoté.

Le graveur Henri Toussaint a droit, lui aussi, aux éloges; ses eaux-fortes mariées à la pointe sèche sont à la fois fines, légères et vigoureuses, traitées en vignettes avec beaucoup de bonheur et d'habileté.

Nous ne serions point surpris que ce livre fût déjà épuisé chez Conquet; en tout cas, il est de ceux qui se recommandent d'eux-mêmes et qui plaident mieux leur cause que toutes les belles phrases de la critique.

Il vient de paraître, chez E. Testard et Cie, le 45e fascicule de l'**Édition nationale des Œuvres de Victor Hugo,** complétant le tome III de la *Légende des Siècles,* c'est-à-dire le 9e volume de la collection.

Cette édition se publie donc avec une régularité parfaite, et la courte analyse qui suit prouve que cette importante partie de la *Légende des Siècles* a été traitée par l'éditeur avec un grand soin. Comme les précédents, ce 9e volume a été publié en 5 fascicules (n°s 41 à 45).

Dans le fascicule 41, c'est l'excellent peintre M. Cormon qui a esquissé une composition de grande allure : « le Satyre », gravée par M. Le Couteux.

Une eau-forte de M. Géry-Bichard, brillante et colorée, d'après un dessin de M. Blanchon, illustre le fascicule 42.

M. Henner a peint, pour le fascicule 43, une figure, inspirée du *Groupe des Idylles :*

> Néère est belle, douce et pure, et transparaît
> Blanche, à travers l'horreur de la noire forêt.

C'est M. Courtry qui a été chargé de graver ce tableau, et il s'est acquitté de sa tâche avec bonheur.

Le fascicule 44 contient une jolie eau-forte de M. Champollion, d'après une poétique composition de M. Antonin Mercié : l'*Amour*. Le grand sculpteur prouve une fois de plus qu'il est aussi un peintre distingué, car son tableau est charmant de composition et de coloris.

Enfin, le fascicule 45 est orné d'une gravure que M. Bracquemond a faite, d'après un groupe en plâtre du sculpteur Rodin.

> ... Aimons. Le printemps est divin;
> Nous nous sentons troublés par les fleurs du ravin,
> Par l'indulgent avril, par les nids peu moroses,
> Par l'offre de la mousse et le parfum des roses,
> Et par l'obscurité des sentiers dans les bois.

S'inspirant de ces vers chauds et vibrants, M. Rodin a fait une composition pleine de passion; de son côté, M. Bracquemond nous donne un des meilleurs morceaux de gravure de l'*Édition nationale*.

Voilà certainement un volume digne d'attirer notre attention, qui réunit les noms d'artistes tels que MM. Cormon, Henner, Mercié, Rodin, en peinture et en sculpture, et MM. Le Couteux, Géry-Bichard, Courtry, Champollion, Bracquemond, en gravure.

Signalons en outre, dans ce volume, une cinquantaine de vignettes dans le texte, dont quelques-unes de M. Druillet.

La librairie Baschet vient de publier une **Note sur les décors de théâtre dans l'antiquité romaine** — sous forme d'une ravissante plaquette ornée de nombreux dessins de Paul Steck; c'est là, avec ses grandes marges, ses cadres rouges, et son luxe typographique, un vrai régal de bibliophile. — Auteur : M. Camille Saint-Saëns, de l'Institut; c'est dire tout l'intérêt littéraire et archéologique qu'on prendra à lire ce petit volume, édité avec un goût raffiné.

M. Paul Ollendorff, profitant du carême, vient de lancer un livre opportuniste : **l'Art de faire maigre**. Dans ce petit ouvrage, de format in-4° (prix: 5 fr.), sont encloses les recettes les plus machiavéliques pour tromper la chair avec une délicatesse de petit-maître.

Cet ouvrage mérite l'approbation de tous les prélats de la chrétienté; l'ingénieux *cordon-bas-bleu* qui l'a rédigé a inventorié la science de tous les Lucullus cosmopolites pour parachever son œuvre culinaire qui réveillerait l'ombre de Grimod de la Reynière et celle de Brillat-Savarin.

Cette cuisine quintessenciée est œuvre de compilation érudite — à ce titre elle intéresse les bibliophiles non moins que le *Pâtissier François*. — L'éditeur Ollendorff a donné à cet opuscule tous les ragoûts d'une belle typographie, cuisinée sur beau papier blanc comme une laitance, c'est à s'en lécher les lèvres et les yeux.

Bibliophiles gastronomes, garde à vous!

Sous ce titre **la Philosophie d'une femme** qui éveille l'idée d'un ouvrage tout à la fois sérieux et humoristique, Mme Louise d'Alq vient de publier une série d'études sur le rôle moral de la femme dans notre société moderne, rôle que les nouveaux systèmes d'instruction et d'éducation rendent de plus en plus important, mais aussi de plus en plus difficile. C'est un livre précieux à consulter par toutes celles qui hésitent, qui tâtonnent dans la pratique de la vie, et qui ont besoin soit d'un bon conseil, soit d'un encouragement.

Dans la première partie, Mme d'Alq enseigne à savoir être riche et à savoir se contenter du sort le plus médiocre. Plus d'un mari, en feuilletant ces pages empreintes d'une douce philosophie, découvrira des chapitres susceptibles de l'intéresser vivement et dont il pourra tirer profit. Dans la seconde partie, des types de caractères du XIXe siècle, esquissés avec verve, flatteront les idées de ceux qui veulent la morale aimable et spirituelle. Ajoutons que cet ouvrage, luxueusement imprimé par MM. Jouaust et Sigaux, forme un élégant volume d'étrennes, qui sera à sa place sur les tables de tous les salons (prix : 6 fr.).

La même librairie fait paraître dans sa **Nouvelle Bibliothèque classique** à 3 francs le tome troisième d'une importante édition des *Essais de Montaigne*, publiée par H. Motheau et D. Jouaust. Les éditeurs ont adopté le texte de 1588 et donnent au bas de chaque page les variantes et additions de l'édition de 1595, dite édition de Mlle de Gournay. C'est la première fois que l'on présente ainsi séparément et d'une façon synoptique le texte authentique de Montaigne et son texte posthume. Cette nouvelle édition s'adresse aussi bien aux simples lecteurs qui se contentent de la version exacte des *Essais* qu'aux érudits qui ont la curiosité de connaitre les changements que l'auteur comptait apporter à son œuvre. La publication se fera en sept volumes, dont le dernier, contenant, avec la fin du texte, les notes, l'index et le glossaire, paraîtra à la fin de cette année.

La *Nouvelle Bibliothèque classique*, qui comprend déjà plus de cinquante volumes d'un véritable luxe typographique, est imprimée avec les nouveaux caractères elzéviriens de D. Jouaust et J. Sigaux.

U.

Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Au moment où vont se réunir les commissions formées par l'Académie pour s'occuper d'examiner les nombreux ouvrages présentés à ses divers concours, la Compagnie les invite à lui proposer, autant que possible, de récompenser un moins grand nombre d'ouvrages que par le passé, pour que le montant du prix attribué à chacun soit plus élevé et devienne par cela même d'autant plus honorable.

Plusieurs de ses membres ayant demandé que dorénavant les ouvrages d'auteurs vivants soient admis seuls à concourir, l'Académie s'est montrée, en principe, favorable à cette mesure. Toutefois, pour ne pas fermer entièrement la porte de son concours à de bons ouvrages publiés dans les délais réglementaires, elle a décidé que des ouvrages d'auteurs morts récemment pourront encore être couronnés par elle, mais par exception seulement et dans des conditions qu'elle se réserve d'approuver.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 28 janvier.

L'Académie a procédé à l'élection d'un membre titulaire en remplacement de M. Desjardins, décédé.

Il y avait trois candidats : MM. Anatole de Barthélemy, Courajod et Paul Viollet. M. de Barthelemy obtient 11 voix; M. Courajod, 2; M. Paul Viollet, 19. M. Viollet est élu.

L'Académie a présenté ensuite deux candidats pour la chaire devenue vacante au Collège de France par suite du décès de M. Desjardins. M. Cagnat était présenté en première ligne, M. Julian en deuxième. Ce sont les mêmes candidats qui avaient été présentés par le Collège de France.

M. le président a donné ensuite lecture d'un télégramme annonçant la mort de M. Germain, membre libre de l'Académie, qui habitait Montpellier. M. le président a exprimé les regrets de l'Académie et levé la séance en signe de deuil. On trouvera dans notre bulletin nécrologique de plus amples renseignements sur la vie et les travaux de M. Germain.

Séance du 4 février.

Ouvrages présentés. — Heyel : *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, édition Raynaud. — R. P. Bouvy : *De sancto Isidoro Pelusiata.* — R. P. Bouvy : *Poètes et melodes; étude sur les origines du rythme tonique dans l'hypnographie de l'église grecque.* — H. Derembourg : *Sylvestre de Sacy; esquisse biographique.* — G. Monod : *Les mœurs judiciaires au* VIIIe *siècle.* — Barclay Head : *Manuel de la numismatique grecque.* — Heiss : *Les médailleurs de la Renaissance.* — A. Prost : *La cathédrale de Metz.*

Lecture. — Notice sur la vie et les travaux de M. Alex. Germain.

Séance du 11 février.

Ouvrage présenté. — E. Molinier : *Les plaquettes de la Renaissance.*

Communication. — D'Arbois de Jubainville : la formation de quelques localités en France.

Séance du 18 février.

Ouvrage présenté. — Hasden : *Les éléments turcs dans la langue roumaine.*

Communication. — D'Arbois de Jubainville : la propriété foncière en Gaule.

Dans cette séance, il a été procédé à l'élection d'un membre titulaire en remplacement de M. Desjardins. Les candidats étaient : MM. Clermont-Ganneau, Hartwig-Derenbourg, Léon Gautier et l'abbé Duchesne ; mais, au dernier moment, M. l'abbé Duchesne a retiré sa candidature. Au deuxième tour de scrutin, M. Léon Gautier a été élu par 26 voix sur 32 votants.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 29 janvier.

Ouvrages présentés. — Paoli : *L'art de gouverner la France, par un paysan, maire de son village.*

Lectures. — Dr Lagneau : Le surmenage intellectuel. — Bouiller : Rapport sur l'ouvrage de M. Ferras : *Histoire de la philosophie au* XIX*e siècle.*

Séance du 5 février.

Ouvrages présentés. — Pradier-Fodéré : *Traité de droit international public.* — Travers Twissi : *Le droit des gens ou les nations considérées comme communauté politique indépendante.*

Lecture. — Zeller : Notice sur Marco Minghetti.

Séance du 12 février.

Lecture. — Léon Aucoc : L'inauguration des chemins de fer en France.

Augmentation du nombre des membres libres de l'Académie. — Un décret rendu sur le rapport du ministre de l'instruction publique décide que le nombre des membres libres de l'Académie des sciences morales et politiques est porté de six à dix. L'élection des quatre nouveaux membres aura lieu dans la forme accoutumée.

L'article 4 du règlement de ladite Académie est modifié ainsi qu'il suit :

« Pour être académicien titulaire, il faut être Français et résider à Paris. La qualité de Français est seule obligatoire pour les académiciens libres. »

Jusqu'ici, dix-huit candidats se présentent. Ce sont MM. Ernest Menusier ; Perrens, professeur à l'École polytechnique ; de Rémusat ; X. Charmes, directeur au ministère de l'instruction publique ; Horoy, professeur à la Faculté de droit de Douai ; Antoine Lefèvre-Pontalis ; Doniol, directeur de l'Imprimerie nationale ; Anatole Leroy-Beaulieu ; Alfred des Cilleuls ; de Labarre du Parc ; Lehr ; Pradier-Fodéré, conseiller à la cour de Lyon ; Ch. Read ; de Rubble ; Alb. Desjardins ; Émile Worms ; Foucher de Careil ; Em. Laurent, président du conseil de préfecture du département de la Seine.

MM. Doniol, Worms et Laurent sont déjà correspondants de l'Académie.

— Dans une de ses dernières séances, l'Académie a procédé aux élections de quatre correspondants dans la section d'histoire. Ont été nommés :

M. Albert Babeau, en remplacement de M. Belot, décédé ; M. Barkhausen, en remplacement de M. Cantu, élu associé étranger ; M. Klaczko, en remplacement de M. Gachard, décédé ; M. Stubbs, en remplacement de M. Waitz, décédé.

La commission chargée d'examiner les titres des candidats pour les nouvelles places d'académiciens libres est composée de MM. Franck, Baudrillart, Glasson, Léon Say et Geffroy, représentant les cinq sections de l'Académie.

Congrès des sociétés savantes. — Le congrès des sociétés savantes aura lieu, cette année, plus tard que d'habitude ; il s'ouvrira à la Sorbonne le mardi 31 mai prochain.

La séance générale aura lieu dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne le samedi 4 juin.

Société nationale des antiquaires de France. — La Société nationale des antiquaires de France a tenu plusieurs séances, les 5, 12 et 19 janvier 1887, sous la présidence de M. Héron de Villefosse.

Elle a procédé à l'installation du nouveau bureau pour 1887.

En voici la composition :

MM. Héron de Villefosse, président ;
Longeon, de Rozières, vice-présidents ;
Corroyer, secrétaire ;
Pol Nicard, archiviste bibliothécaire ;
Ed. Aubert, trésorier.

La commission des recherches sur l'histoire de Paris pendant la Révolution. — La commission de recherches sur l'histoire de Paris pendant la Révolution, créée par le conseil municipal, est actuellement, sauf adjonctions ultérieures, constituée de la manière suivante :

MM. Hovelacque, Depasse, Cernesson, Ernest Hamel, Lamouroux, Lefebvre-Roncier, Longuet, de Ménorval, Mesureur, Émile Richard, membres du conseil municipal de Paris.

MM. Lucien Faucou, attaché à la conservation de la bibliothèque de la ville de Paris ; Aulard, chargé du cours d'histoire de la Révolution française à la Faculté des lettres ; Auguste Challamel, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève ; Étienne Charavay, archiviste paléographe : Chassin, publiciste ; Jules Cousin, conservateur de la Bibliothèque de la ville de Paris.

M. Deroisin, maire de Versailles ; Jules Guiffrey, archiviste aux Archives nationales ; Hennet, sous-chef aux archives de la guerre ; Isambert, publiciste Labat, secrétaire de l'ordre des avocats, ancien archiviste de la préfecture de police.

MM. Sigismond Lacroix et Camille Pelletan, députés.

MM. Laurent, bibliothécaire de la Chambre des députés; Monin, professeur au collège Rollin; docteur Robinet; Paul Robiquet, avocat au Conseil d'État; Saint-Joanny, archiviste de la Seine; Thierry-Poux, conservateur à la Bibliothèque nationale; Maurice Tourneux, publiciste; marquis Turgot.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque nationale. — Le ministre de l'instruction publique est autorisé à accepter le legs fait à la Bibliothèque nationale par M. Angrand suivant son testament, et consistant : 1° en sa collection d'imprimés, manuscrits, cartes, dont l'ensemble est évalué à 10,000 francs; 2° en une somme de 60,000 francs, à charge notamment de fonder un prix quinquennal de 5,000 francs en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire d'Amérique.

Bibliothèque de l'Institut. — M. Faye a dernièrement reçu du gouvernement portugais toute la collection des cartes du Portugal. C'est un témoignage de reconnaissance adressé à notre illustre astronome, qui a rendu jadis quelques services à la science portugaise. M. Faye a fait hommage à l'Académie des sciences de cette belle collection, qui pourra être consultée à la bibliothèque de l'Institut.

Bibliothèque Carnavalet. — Le conseil municipal vient de décider l'agrandissement de la bibliothèque Carnavalet.

Des milliers de documents ou de pièces des plus intéressantes se rapportant à l'histoire de Paris étaient entassées, empilées dans des vitrines, ou le long des murs du musée. La bibliothèque n'était pas assez vaste pour contenir des livres anciens, et force était de laisser un peu à l'abandon des monuments ou des fragments d'œuvres de sculpture très importants.

Depuis longtemps déjà, l'administrateur, M. Cousin, insistait auprès de l'administration pour obtenir l'agrandissement de l'hôtel Sévigné. Il obtient enfin gain de cause. Des travaux vont être entrepris dans le courant du mois prochain. Trois nouvelles galeries seront ouvertes; on pense que l'inauguration pourra avoir lieu vers le mois de septembre. La dépense est évaluée à 200,000 francs environ.

Bibliothèque administrative de la préfecture de la Seine. — La bibliothèque administrative de la préfecture de la Seine reçoit chaque année, par voie d'échange, un nombre considérable de publications étrangères. Jusqu'à présent, ces documents, faute d'être suffisamment connus, étaient peu consultés.

Il n'en sera plus de même à l'avenir. Le service des bibliothèques a entrepris en effet de publier tous les trois mois une liste des ouvrages reçus par la bibliothèque pendant le cours du trimestre, et pour les publications étrangères, périodiques ou autres, le titre est accompagné d'un sommaire, ou, pour mieux dire, d'un résumé succinct des sujets traités.

ÉTRANGER

Angleterre. — *Bibliothèque bodléienne d'Oxford.* — La bibliothèque bodléienne d'Oxford possède la plus grande collection de manuscrits hébraïques du monde entier. Il est vrai qu'il y a quelques collections, comme celle de Saint-Pétersbourg, plus riches en quelques parties, par exemple en quelques manuscrits judæo-arabiques; mais Oxford cependant est la première en ce qui concerne le nombre et la variété. — Dernièrement le catalogue de ce riche trésor d'environ 2,600 manuscrits a paru, préparé avec beaucoup de soin par le Dr Neubauer, et qui permet maintenant de se servir utilement et facilement de la collection.

En premier lieu, on trouve à Oxford une collection riche de manuscrits en nouvel hébreu. Ces manuscrits traitent, en dehors de la Bible, du Talmud et du Kabbala, presque chaque branche de science : philosophie, astronomie, géométrie, histoire, poésie, magie, grammaire et lexicographie.

Les collections détaillées des différentes liturgies judaïques desquelles on possède presque 800 manuscrits à la bibliothèque sont de la plus grande importance, et M. Neubauer les décrit par conséquent avec la plus grande exactitude. Il est curieux que la Bible, quoique le centre de toute la littérature, soit représentée seulement par des manuscrits d'une valeur minime. Aucun de ces manuscrits ne remonte au delà du XIe siècle, et tous sont d'origine de l'école massorétique. De plus grande valeur sont les traductions chaldéennes et arabiques et les commentaires des rabbins.

Unique est la collection de poésies judaïques du moyen âge. Les grands hommes de ce temps-là, Salomon ibn Gabirol, Moïse ibn Ezra et Jehuda Haleir, dont les ouvrages ne sont pas encore publiés d'après les exigences de ces jours, sont appréciés par Neubauer à leur juste valeur, et une liste a été ajoutée à la mention de chaque manuscrit des poèmes y contenus. — Des quarante fac-similés publiés en même temps que les catalogues, il suffit de dire qu'ils sont un guide excellent pour l'étude des paléographes hé-

braïques et des spécimens magnifiques de la lithographie moderne.

Statistique des « free public libraries » *en 1885.* — Les bibliothèques publiques qui prêtent à domicile des livres aux personnes munies d'une carte d'autorisation délivrée par l'administration de la bibliothèque tendent à devenir de plus en plus nombreuses en Angleterre. — Malheureusement le public manifeste une prédilection marquée pour les ouvrages de fiction, ainsi qu'il ressort du tableau ci-dessous qui donne, en regard des principales villes, le nombre de volumes communiqués, etc. — Sur 100 volumes prêtés à domicile, il y a eu en moyenne 67 romans et nouvelles.

VILLES.	DATE de la fondation des bibliothèques.	POPULATION des villes.	NOMBRE de bibliothèques circulantes.	NOMBRE de cartes d'autorisation délivrées.	NOMBRE TOTAL de volumes.	LES ROMANS sont au nombre de	NOMBRE DE VOLUMES prêtés au dehors pendant l'année. Total.	Romans et nouvelles.	SUR 100 OUVRAGES communiqués, il y avait un nombre de romans de
Liverpool	1852	552.000	2	8.500	45.850	16.140	383.100	293.900	77
Birmingham	1860	401.000	5	19.700	55.580	20.970	479.700	300.200	63
Manchester	1852	342.000	6	38.400	97.610	26.020	1.051.600	712.400	68
Leeds	1870	309.000	26	24.200	102.780	43.860	665.600	399.400	60
Sheffield	1855	284.000	4	15.100	67.910	16.450	396.200	243.100	61
Nottingham	1868	187.000	2	11.900	33.680	15.830	390.800	322.300	82
Newcastle-on-Tyne	1880	145.000	1	8.500	28.200	7.120	334.900	198.300	59
Dundee	1869	140.000	1	7.800	33.070	9.780	206.300	102.300	50
Leicester	1871	122.000	1	3.700	19.400	8.340	206.400	174.000	84
Aberdeen	1885	87.000	1	9.900	15.850	5.870	114.200	67.100	59

Bibliothèque publique de Manchester. — La bibliothèque publique de Manchester possédait en 1886 un total de 181,000 volumes. — Pendant l'année 1885-86, il a été constaté que la circulation des volumes communiqués tant dans la salle de lecture qu'au dehors s'est élevé au chiffre de 1,462,000, soit 4,000 à 5,000 volumes communiqués par jour. — L'autorisation d'emporter à domicile des ouvrages de la bibliothèque a été accordée en 1885 à 40,300 personnes.

Catégories d'ouvrages à la disposition du public dans la salle de lecture.	Nombre de volumes de la salle de lecture.	La demande des volumes a été de	Chaque volume a été prêté en moyenne
Théologie et philosophie	7.000	13.000	2 fois.
Histoires, voyages	21.000	42.000	2 —
Sciences politiques, commerce	14.000	49.000	3 — 1/2
Littérature	23.000	91.000	4 —
Arts et sciences	13.000	76.000	5 — 4/5
Divers (Patentes, etc.).	4.000	23.000	6 —
Totaux	82.000	294.000	3 — 3/5

Allemagne. — *Bibliothèque de Nuremberg.* — Une personne qui a manifesté le désir de rester inconnue a offert en don à la bibliothèque du musée germanique de Nuremberg la belle et nombreuse collection d'ouvrages d'histoire et de droit ayant appartenu au conseiller Euler. — Par cette libéralité, l'effectif de la bibliothèque se trouve porté à 110,000 ou 120,000 volumes.

Bibliothèque des arts industriels à Berlin. — La bibliothèque des arts appliqués à l'industrie (*Kunstgewerbliche Ausstellung*) de Berlin renferme actuellement 8,000 volumes ainsi qu'une belle collection de photographies et autres reproductions soigneusement cataloguées et classées.

La salle de lecture est ouverte au public, non seulement pendant la journée, mais encore le soir de six à dix heures ; on peut y consulter 80 revues et périodiques allemands et étrangers.

Italie. — *Bibliothèque circulante à Palerme.* — M. Angelo Baudiera vient d'organiser à Palerme une bibliothèque circulante qui obtient le plus grand succès.

Belgique. — *Les bibliothèques universitaires belges.* — M. Victor Chauvin donne dans le numéro de février du *Centralblatt für Bibliothekswesen* les renseignements suivants sur les bibliothèques belges.

L'Université (de l'État) de Liège n'a eu d'autres ressources en 1885-86 que le crédit de l'État réduit à 15,500 francs (il était de 20,500 francs sous le ministère précédent), et le crédit de la ville, s'élevant à 1,500 francs, pour acquisitions d'intérêt local.

L'effectif s'est augmenté de 1,552 volumes, 274 brochures et 1,950 dissertations et cartes. — On a consulté à la salle de lecture 18,759 volumes, non compris les revues déposées dans la salle des professeurs. 9,221 volumes et 1,124 partitions de musique ont été prêtés au dehors ; soit 5,753 de plus qu'en 1884-85.

La bibliothèque de l'Université de Gand (État) s'est accrue en 1885 de 2,156 ouvrages, dont 988 à titre de dons. — Le subside de l'État s'est élevé à 15,500 fr. — De nouveaux corps de bibliothèque ont été appropriés pour la section des publications gantoises qui

comprend actuellement 11,000 volumes et brochures.

Le gouvernement avait autorisé, depuis quelque temps déjà, la communication de livres entre les dépôts de Bruxelles, de Liège et de Gand. — Aujourd'hui que la bibliothèque de Gand est en relation avec quatre-vingt-douze bibliothèques belges et étrangères, les travailleurs peuvent, sans se déplacer, consulter les ouvrages que possèdent les dépôts de livres à l'étranger. C'est à l'initiative de l'éminent M. Van der Haeghen qu'est due cette heureuse innovation. Le rapport annuel de l'Université libre de Bruxelles constate que, cette année, le nombre de lecteurs a été moindre que les autres années, à cause de l'insuffisance des locaux. — L'incendie du 7 juillet, qui a détruit une partie de l'ancienne Université et notamment la salle académique, a détruit la riche collection de minéralogie et la plus grande partie de la bibliothèque.

D'après le professeur Tielemans de l'Université catholique de Louvain, l'accroissement annuel de la bibliothèque est de 700 volumes. — Une moyenne de 2,500 volumes est donnée en communication à la salle de lecture et 3,000 prêtés au dehors.

Dans le même numéro du *Centralblatt*, M. Chauvin fait mention d'une publication de M. Poswick, intitulée : *Manuscrits historiques sur le pays de Liège*, relevé de tous les manuscrits et documents historiques qui se trouvent éparpillés dans les archives des anciennes familles du pays et paraissant dans le bulletin de la Société des bibliophiles liégeois.

Pays-Bas. — *Bibliothèque Teyler, à Haarlem.* — Quatre livraisons du catalogue de la fondation Teyler de Haarlem, publié par M. C. Ekama, ont paru jusqu'à ce jour. — La première livraison contient la liste des encyclopédies, publications académiques et recueils périodiques ; la deuxième, les ouvrages d'anatomie, de physiologie, d'anthropologie, d'ethnologie et d'histoire naturelle ; la troisième, les ouvrages de zoologie ; et la quatrième, ceux de botanique.

Russie. — *Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.* — La célèbre statue de Voltaire qui ornait jusqu'ici la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg va reprendre sa place d'autrefois au musée de l'Ermitage où elle avait fait partie de la bibliothèque de Voltaire jnsqu'au moment où cette collection fut transférée à la bibliothèque publique.

En échange de ce marbre, la bibliothèque reçoit 9,000 volumes qui composait l'ancienne collection Galitzine.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— M. Jules Lemaître a fait paraître la troisième série de ses *Études et portraits littéraires*. On trouve dans ce nouveau volume les appréciations du nouveau critique sur Octave Feuillet, les frères de Goncourt, Pierre Loti, Rabusson, J. de Glouvet, Soulary, le duc d'Aumale, Gaston Pâris, H. Fouquier, H. Rochefort, J. Richepin et P. Bourget.

— Signalons l'apparition d'un ouvrage de M. Edmond Scherer : *Melchior Grimm*.

— Une nouvelle édition du *Sublime*, le roman où M. Denis Poulot étudie d'une façon si compétente la question sociale et ouvrière, a paru chez les éditeurs Marpon et Flammarion.

— M. Fernand Audiger, fondateur de la Société des amis de Rabelais, vient de faire paraître une nouvelle plaquette : *Rabelais à Fontenay-le-Comte*.

— M. Maurice Vernes vient de faire paraître à la librairie Leroux : *l'Histoire des religions; son esprit, sa méthode et ses divisions ; son enseignement en France et à l'étranger.*

— Il vient de paraître à la librairie Bray et Retaux un volume : *la Terreur sous le Directoire*, dont quelques parties avaient été insérées dans *la Revue des questions historiques*. L'auteur de ce travail est M. Victor Pierre.

— Le second volume de *l'Histoire de la civilisation* de M. Alfred Rambaud a paru chez l'éditeur Colin. Il s'étend de la Fronde à la Révolution et contient aussi un aperçu de la civilisation contemporaine.

— M. Albert Sorel a publié à la librairie Plon la seconde partie de l'ouvrage qu'il a entrepris sur *l'Europe et la Révolution française*. Le volume a pour sous-titre : *la Chute de la royauté*.

Revue rétrospective. — Le cinquième volume de cette publication, uniquement consacrée à la reproduction de documents inédits et intéressants pour l'histoire du XVIIIe et du XIXe siècle, vient de paraître à la librairie Lepin, 12, galerie d'Orléans (Palais-Royal). On y trouve des petits mémoires intimes, des correspondances, des révélations sur les mœurs, les expéditions militaires, la politique, le théâtre, etc. Index et table des matières. Prix : 4 francs.

— M. le docteur Louis Natauson vient de faire paraître à la librairie Berthier, boulevard Saint-Germain, une forte brochure sous ce titre : *la Circulation des forces dans les êtres animés*. Cet essai de psychologie scientifique mérite d'attirer l'attention.

— Aux nombreux lecteurs que les questions d'architecture intéressent, nous signalons l'importante série d'articles que publie *la Grande Encyclopédie* dans sa 65e livraison. Ils y trouveront tous les détails concernant la science et l'art de bâtir, depuis les origines jusqu'à nos jours. De nombreux dessins, soigneusement choisis, mettront sous leurs yeux les plus beaux spécimens antiques et modernes et leur permettront de se livrer à d'utiles et intéressantes comparaisons.

ÉTRANGER

Allemagne. — La Société Gœthe de Weimar a publié dans les derniers jours de décembre un deuxième volume. Il contient le journal de voyage et les lettres que Gœthe adressa d'Italie à Herder et à Mme de Stein.

— La nouvelle édition des œuvres d'Henri Heine que publie l'Institut bibliographique de Leipzig comportera 36 fascicules hebdomadaires de 5 feuilles qui formeront 5 volumes. — Le prix du fascicule est de 0 fr. 40. L'ouvrage entier reviendra à 14 francs.

Une seconde édition des œuvres de Heine paraît également en livraisons chez H. Durselen à Leipzig.

Engelhorn's allgemeine Romanbibliothek. — L'édition populaire des meilleurs romans allemands et étrangers que publie M. Engelhorn de Stuttgart est aujourd'hui dans sa troisième année de publication. Le succès légitime qu'obtient cette collection est dû au choix de ses publications et à l'extrême modicité de son prix (1 franc le volume relié de 200 p. in-8°). — Parmi ses dernières traductions de romans étrangers, nous voyons avec plaisir figurer des ouvrages d'About et de H. Malot (*Pariser Ehen* et *der Lieutenant Bonnet*). — Les romanciers scandinaves Kielland, Boyesen et Jeanne Scharring, grâce à la collection Engelhorn, ne tarderont pas à devenir populaires en Allemagne.

— MM. Ries et Erler ont en publication la correspondance et la biographie du compositeur Robert Schumann, par M. H. Erler. — Des 460 lettres que renferme le volume, 183 sont inédites.

Angeterre. — *Dernières publications de M. Elliot Stock.* — *The Book-Lover's library*, cette charmante collection de monographies bibliographiques, dont M. Elliot Stock poursuit la publication depuis deux années, s'est enrichie de deux nouveaux volumes : *The diversions of a bookworm*, par J. Rogers Rees (258 p. in-8°) et *Modern methods of illustrating books*, par H. Trueman Wood (247 p. in-8°).

Les causeries bibliographiques de M. Rees sont toujours instructives et bien amenées. Dans un volume publié antérieurement, M. Rees nous avait raconté ses expériences et tribulations de collectionneur. Ici encore, il cause agréablement sur toute sorte de choses intéressantes concernant les livres et les amateurs de livres. Les chapitres les plus remarquables du livre sont intitulés : *Dreams and books* et *The loved books of some other folks*, où M. Rees nous fait entrevoir, non sans une pointe de mélancolie, une série d'ouvrages rares auxquels se rattachent des souvenirs historiques et dont la possession lui semble enviable.

L'autre volume, *les Procédés modernes d'illustration*, est d'un genre plus positif. — M. Trueman Wood y décrit toutes les méthodes, à commencer par la gravure sur bois et sur métal, successivement adoptées et améliorées, les applications les plus importantes de la photographie et de la photolithographie et s'efforçe de mettre en lumière chaque fois les mérites et les défauts du système.

Les dernières pages du volume contiennent les instructions relatives à la reproduction des dessins que sont tenus d'observer les employés de *l'Indian Survey office* et une liste bibliographique des ouvrages utiles à consulter. On ne peut qu'applaudir à la publication d'un manuel de ce genre, concis, quoique bondé de renseignements et qui, en quelques pages, met le lecteur au courant des procédés les plus récents employés dans l'art d'illustrer les livres.

— Les mêmes éditeurs publient sous le titre de *Robert Burns* (an inquiry into certain aspects of his life and character) un petit essai de 79 pages. L'auteur anonyme se propose de réhabiliter sous certains rapports le caractère du poète écossais et de peindre l'influence morale qu'ont exercée ses poésies. — Y a-t-il réussi ? Il est permis d'en douter, car les opinions religieuses de Burns ont été si souvent attaquées et défendues que les arguments déjà anciens que repro-

duit l'auteur de cette étude ne cloront certainement pas la discussion.

— Une nouvelle édition des *Mille et une Nuits*, publiée par miss Braddon et illustrée par G. Doré, est en cours de publication chez M. Maxwell.

Belgique.— Le libraire éditeur Henry Kistemaeckers vient de faire paraître la première livraison d'une curieuse revue qui sera bi-mensuelle : *le XVIIIe siècle galant et littéraire*, format in-8° de 32 p. par numéro.

Ce recueil s'occupera principalement des inconnus ou méconnus du XVIIIe siècle, on y éditera des œuvres inédites ou oubliées. M. Kistemaeckers compte y avoir pour collaborateurs tous les écrivains qui ont fait du XVIIIe siècle leur spécialité.

M. Octave Uzanne a inauguré cette revue par une causerie frontispice sur les livres et les choses du XVIIIe siècle.

Suisse. — MM. Bernheim, éditeurs à Bâle, nous ont fait parvenir un curieux échantillon de leur savoir-faire. Dans une boîte rectangulaire en carton se trouvent deux rouleaux en noyer sur lesquels s'enroule une longue bande de papier, disposition qui rappelle plus ou moins l'ancien *volumen*. Dire que la lecture du document est rendue plus commode par l'adoption de ce procédé serait assurément téméraire, mais au moins semble-t-elle moins banale. Ces deux rouleaux qu'on tient à la main et qui se déroulent alternativement ont quelque chose de primitif qui n'est pas sans attrait. L'exécution typographique est bonne; les bois de M. K. Janslin qui ornent la ballade — car c'est une ballade de M. F. Ofer que MM. Bernheim éditent de cette façon peu commune — sont remarquables, quoique d'une facture allemande prononcée. Nous ne saurions en dire autant d'une enluminure d'une exécution peu soignée qui dépare quelque peu cette curieuse publication.

Espagne.— *Tartarin en los Alpes* (nuevas harañas del héroe tarasconés, version castellana de Eusebio Blasco) paraît à Madrid chez MM. Lopez, éditeurs. — La maison Pérez Dubrull publie également une traduction de *la Fortune des Rougon* et de *Louis de Camors*.

Signalons encore l'étude de M. Polo y Peyrolon : *El naturalismo un signo de progreso o de decadencia en la literatura?* — 29 p. in-4°. Valencia.

Suède. — Une traduction suédoise du *Cid* de Herder, par Oscar Fredrik, pseudonyme littéraire du roi Oscar de Suède, vient de paraître à Stockholm.

États-Unis. — *Half hours with the best american writers*, par Ch. Morris. 4 volumes chez Fr. Warne et Cie, forment un répertoire excellent de la littérature contemporaine américaine. — Le choix des morceaux ne porte pas seulement sur la poésie et la « fiction », mais sur les branches plus sérieuses de la littérature scientifique, historique et théologique.

A Cyclopædia of American biography. — Le premier volume de la biographie contemporaine et rétrospective américaine de MM. James Grant Wilson et John Fiske vient de paraître. La maison Appleton, qui édite cette importante publication, espère pouvoir publier désormais un volume tous les six mois.

L'encyclopédie embrassera non seulement les États-Unis depuis leur colonisation, mais le Canada, le Mexique, le Brésil et les autres États de l'Amérique du Sud.

Outre les 15,000 notices biographiques sur les citoyens qui ont illustré la jeune et puissante République, *la Cyclopædia* donnera les noms des présidents, vice-présidents et sénateurs depuis la fondation de la République, les signataires de la déclaration d'indépendance et les notabilités du clergé, du barreau, de l'armée et de la marine, les principaux littérateurs, savants et artistes, etc.

L'ouvrage sera complet en six volumes de 7 à 800 pages. Chaque volume sera orné de dix portraits sur acier et de plusieurs milliers d'illustrations, autographes et fac-similés.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

— Notre rédacteur en chef M. Octave Uzanne fera paraître au mois d'avril prochain, chez l'éditeur Quantin, une nouvelle publication qui aura pour titre : *Bouquineurs et bouquinistes; Du Pont-Royal au Pont-Marie; Physiologie des quais parisiens.* Ce volume, orné d'un frontispice à l'eau-forte et d'environ cent dessins dans le texte, contiendra dix chapitres consacrés à l'histoire bouquinière des quais de la Seine.

A la fin du mois de mai, M. Uzanne nous donnera

le *Paroissien du célibataire*, observations psychologiques et morales sur l'état du célibat.

— Le premier volume (1851-1861) du *Journal des Goncourt* paraîtra incessamment à la librairie Charpentier.

— M. Ferdinand de Lesseps va, lui aussi, écrire des mémoires. Ils auront deux volumes et seront intitulés : *Souvenirs de quarante ans dédiés à mes enfants.*

— Le nouveau volume de M. Alphonse Daudet aura pour titre *l'Immortel.* L'auteur a étudié dans ce volume le monde académique.

— Pierre Loti (M. Julien Viaud) va publier deux nouvelles études : *Obock* et *Kioto la Sainte.*

— Le prince Georges Bibesco, de Roumanie, va bientôt livrer à la curiosité des lecteurs sérieux un ouvrage sur la guerre franco-mexicaine.

— M. de Santa-Anna Névy se propose de faire paraître prochainement un *Folk-Lore brésilien.*

— L'éditeur Conquet a mis en souscription pour paraître ce mois-ci le *Catalogue descriptif et analytique de l'œuvre gravé de Félicien Rops.* Ce catalogue, de format in-8° et qui contiendra de près 500 pages, sera précédé d'une notice biographique et critique. Un frontispice, deux eaux-fortes, une photogravure ainsi que des fleurons et culs-de-lampe orneront cet ouvrage tiré à 550 exemplaires.

Le même éditeur réimprime sur papier de Hollande, à cent exemplaires, du prix de 15 francs, la plaquette de M. Henri Béraldi : *Mes estampes.*

Cette plaquette, parue il y a bientôt deux ans, fut tirée à 150 exemplaires et devint de suite une rareté. Depuis, l'auteur fit paraitre la Bibliothèque d'un bibliophile et ce nouveau spécimen de catalographie humoristique eut tout autant de succès auprès des bibliophiles. La raréfaction se fit également avec une rapidité exceptionnelle, malgré que cette dernière brochure fût tirée à un plus grand nombre d'exemplaires que *Mes estampes*, cent de plus environ.

Par suite de cette différence dans les chiffres du tirage des deux brochures de M. Béraldi, il existe cent amateurs qui possèdent « la Bibliothèque d'un bibliophile » et qui cherchent inutilement « Mes estampes ».

C'est pour satisfaire le desideratum de ces cent bibliophiles que M. Béraldi a consenti à cette réimpression à cent exemplaires.

— L'éditeur dijonnais, M. Darantière, se propose de faire paraître une nouvelle série de six brochures, celle-ci toute poétique, sur Dijon et la Bourgogne.

Il est un théâtre à peu près ignoré, digne cependant d'intérêt, celui de *l'Infanterie dijonnoise.* Tout le monde sait quel rôle retentissant eut autrefois cette fameuse compagnie, mais peu de personnes ont pu se procurer les pièces dont elle régalait *gratis* le peuple de la bonne ville de Dijon, petites comédies, chefs-d'œuvre en leur genre, où s'égayait publiquement la verve de nos aïeux. L'aspect de ces jeux scéniques est tout pastoral, le fond tout à fait satirique, piquant contraste qui donne du ragoût à ce théâtre dont les détails nous révèlent des traits de mœurs qu'on chercherait vainement dans les histoires.

La série commencée par M. Darantière s'ouvre par les *Nopces de Bontemps avec la Bourgogne,* pièce absolument inédite.

ÉTRANGER

Allemagne. — La Société de l'histoire du Rhin a décidé de publier, en recourant aux procédés de l'impression en couleur, l'évangéliaire carolingien conservé à la bibliothèque de la ville de Trèves et connu sous le nom de *Codex aureus.* L'introduction de cette publication est confiée aux professeurs Menzel et Kékulé, de l'Université de Bonn, qui mettront en lumière l'importance paléographique du manuscrit et la valeur artistique de ses miniatures.

Angleterre. — M. Fisher Unwin a sous presse *Modern Hinduism* par M. W. J. Wilkins, auteur de « Vedic and Puranic » et de « Hindu mythology ».

— La *Shelley Society* doit publier sous peu quatre publications relatives à Shelley : *The wandering Jew,* une reproduction fac-similé de l'*Adress to the Irish people* de 1812, *the Shelley primer* par M. Salt et les compositions musicales de M. Sellé, ayant pour thème le *Hellas* de Shelley.

La seconde publication, qui aura lieu en mars, comprendra l'*Epipsychidion* (1821) et le fac-similé de *Necessity of atheism* (1811).

— Le dictionnaire d'argot français-anglais, *French-English Slang dictionary*, que M. Wittaker a sous presse initiera les lecteurs aux mystères de la langue verte du vieux Paris et du Paris moderne. L'auteur, M. Barrère, professeur à l'académie militaire de Woolwich, ne s'est pas contenté de faire une sèche compilation : les nombreuses notes historiques et philologiques et la partie anecdotique de l'ouvrage offriront un véritable intérêt scientifique et linguistique.

États-Unis. — L'édition définitive des œuvres de Benjamin Franklin, publiée sous la direction de M. John Bigelow par la maison Putnam de New-York, comportera dix volumes grand in-8°. L'édition sera

tirée à 600 exemplaires. Le premier volume comprendra l'autobiographie de Franklin d'après un manuscrit en possession de M. Bigelow.

Le *Grolier Club* de New-York, dont nous avons signalé à plusieurs reprises les splendides publications typographiques, se propose de faire paraître cette année les œuvres de Sir George Etheredge avec une préface de M. Gosse.

— Pour empêcher qu'un accident quelconque, un incendie par exemple, ne vienne à détruire les 25,000 feuilles manuscrites qui sont déjà préposées en vue de la publication du *Century dictionary*, on s'est avisé de les reproduire au moyen du procédé photographique. Chaque feuille se trouve ainsi reproduite sur une petite fiche de cinq centimètres de hauteur et quatre centimètres de largeur, et l'ensemble des vingt-cinq mille fiches tient aisément dans un tiroir de pupitre de dimensions ordinaires.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

École des chartes. — Voici la liste, dans l'ordre de mérite, des candidats que le conseil de perfectionnement de l'École des chartes a jugés dignes d'obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe :

MM. 1, de Manneville; 2, Coyecque; 3, de Grandmaison; 4, Jarry; 5, Virey; 6, d'Allemagne; 7, Froment; 8, Laloy; 9, Tournoüer; 10, Labrouge.

Hors rang :

MM. Dupont, Isnard, Lazard, de Romanet.

Société des bibliophiles français. — La Société des bibliophiles français, dont Mgr le duc d'Aumale est président d'honneur, s'est réunie dernièrement en assemblée générale, chez M. le baron Pichon, pour y élire un membre adjoint. On sait que la qualité de membre adjoint est la première étape du sociétariat. Les membres adjoints passent de droit toutes les fois qu'une vacance se produit parmi les sociétaires, dont ils ne diffèrent, d'ailleurs, qu'en ce qu'ils n'ont pas encore le droit de voter. Il s'agissait de procéder au remplacement de M. Bapst, parmi les membres adjoints. Quatre candidats étaient en présence : M. Quantin-Bauchart, présenté par M. le baron Pichon et M. le comte de Fresne; M. le baron de Ruble, présenté par M. le comte de Longpérier et M. le baron de Lassus; M. le duc de Rivoli, présenté par M. Gustave de Villeneuve et Emmanuel Bocher; M. le comte Foy, présenté par M. le comte de Mosbourg et M. le duc de la Trémoïlle. Dix-neuf sociétaires sur vingt-quatre étaient là, plus un membre adjoint, Mme la comtesse Robert de l'Aigle, élue le 27 janvier 1886. Mme la comtesse Fernand de La Ferronnays et Mme la marquise de Nadaillac, qui font partie de la Société, la première depuis 1863, la seconde depuis 1870, assistaient à la réunion. Voici les résultats du vote : M. Quantin-Bauchart a obtenu 15 voix; M. le baron de Ruble, 3; M. le comte Foy, 1.

Balzac; son acte de naissance. — On a fait des volumes pour prouver que Balzac était né à Paris. L'acte de naissance suivant, copié sur le registre de l'état civil de la ville de Tours, tranche la question :

« Aujourd'hui 2 prairial an VII de la République française, a été présenté devant moi, Pierre-Jacques Duvivier, officier public soussigné, un enfant mâle par le citoyen Bernard-François Balzac, propriétaire demeurant en cette commune, rue de l'Armée-d'Italie, section du Chardonnet, n° 25;

« Lequel m'a déclaré que ledit enfant s'appelle Honoré Balzac, né d'hier à onze heures du matin, au domicile du déclarant; qu'il est son fils et celui de citoyenne Anne-Charlotte-Laure Sallambier, son épouse, mariés en la commune de Paris, huitième arrondissement, département de la Seine, le 11 pluviôse an V;

« Ce qui a été enregistré en présence des citoyennes Marg. Delarue Bodin, épouse de Marc Bodin, employé à l'administration départementale d'Indre-et-Loire, demeurant rue de la Caserne, n° 13, section de l'Arsenal, et Jeanne Vieillard, sage-femme, veuve de Jean Rouget, drapier, demeurant rue de Locles, n° 8, section de la Belle-Fontaine, témoins majeurs.

« Le déclarant et la femme Boivin ont signé avec nous. La femme Rouget a déclaré ne le savoir.

« BALZAC, femme BODONE,
DUVIVIER, off. »

Un détail amusant, c'est cette femme qui signe *Bodone* et que l'acte appelle d'abord *Bodin*, puis *Boivin*.

N'importe, il est entendu que c'est à Tours, et non à Paris, qu'est né, le 20 mai 1799, le glorieux auteur de *la Comédie humaine*.

Une lettre de M. Viennet au sujet de Victor Hugo. — *Le Gaulois* a exhumé du *Constitutionnel* la lettre suivante adressée au rédacteur en chef de ce journal par M. Viennet à l'occasion de la promotion de Victor Hugo au grade d'officier de la Légion d'honneur :

« Paris, 20 juillet 1837.

« Monsieur,

« Je n'ai pas dit que « je ne voulais plus porter la croix « d'officier de la Légion d'honneur depuis qu'on l'avait « donnée au chef de l'école romantique. » En ôtant mon ruban de la boutonnière où l'Empereur l'avait placé, j'ai suivi seulement l'exemple de la plupart des généraux de la vieille armée qui trouvent plus facile de se faire remarquer en passant dans les rues sans décoration. Il ne s'agissait ni de romantiques ni de classiques. Il est tout naturel qu'un ministre romantique décore ses amis. Il serait, cependant, plus juste de donner la croix de chevalier à ceux qui avaient eu le courage de lire jusqu'au bout la prose ou les vers de ces messieurs, et la croix d'officier à ceux qui les auraient compris. Je désire, en outre, qu'on n'en donne que douze par an aux écrivains qui font des libelles contre les grands pouvoirs de l'État, les ministres et les députés. Il faut de la mesure dans les encouragements.

« Agréez,

« VIENNET. »

En 1837, V. Hugo publiait *les Voix intérieures*. Le *ministre romantique*, dénoncé par M. Viennet, était M. de Salvandy, à qui, le 15 avril, venait d'échoir le portefeuille de l'instruction publique dans le cabinet formé par M. Molé. M. Viennet, lui-même, membre de l'Académie française depuis 1830, était pair de France depuis un an.

Création de l'Almanach royal. — On raconte qu'un jour un Auvergnat acheta pour 25 francs, dans une vente publique, une collection complète, sur grand papier, de l'*Almanach royal*, relié en vélin blanc aux armes de France: notre homme, ajoute la légende bibliographique, mit l'almanach au feu et ne garda que le vélin pour en faire des boites. Ce jour-là, cet Auvergnat jeta une fortune dans la cheminée, car une collection de l'*Almanach royal* est aujourd'hui excessivement rare, et des amateurs, comme M. Auguste Vitu, par exemple, n'ont pu arriver à la compléter après quarante ans de recherches.

Primitivement, l'almanach dut être un simple calendrier collé sur une feuille de carton : puis l'imprimeur joignit quelques renseignements et l'almanach était fondé.

Par lettres patentes du 29 janvier 1699, il fut permis au libraire Laurent d'Houry d'imprimer « l'almanach royal calculé sur le méridien de Paris, avec la liste des courriers, messagers, etc., etc. »

Une note publiée en 1726 nous apprend l'origine du fameux almanach.

« Feu Laurent d'Houry, imprimeur-libraire à Paris, imagina cet ouvrage, qu'il donna d'abord sous le titre d'almanach ou calendrier. Louis XIV, de glorieuse mémoire, ayant souhaité cet almanach, le fit demander à l'auteur, qui eut l'honneur de le présenter à Sa Majesté ; c'est ce qui le détermina à le donner sous le nom d'*Almanach royal*, et à faire sa principale occupation de ce travail. »

L'almanach, après avoir été impérial, est maintenant national, et sa collection se compose de 185 volumes; il devrait y en avoir 188, mais 1814 et 1815 ne forment qu'un volume, ainsi que les trois années 1848-1849-1850.

Parmi les années les plus difficiles à trouver sont 1715 (la mort de Louis XIV), 1789, 1793.

Mais l'an IV surtout est à peu près introuvable, et un des intrépides collectionneurs, un bibliophile, répétait à son lit de mort :

« Je meurs avec le regret de ne pas posséder l'an IV.

« Si vous le trouvez chez quelque bouquiniste, vous pouvez faire un heureux et une bonne affaire. »

La direction des beaux-arts et les publications artistiques. — Il vient de se passer à la Chambre des députés un fait qui a jeté un émoi très justifié parmi les éditeurs des grands livres d'art.

Le crédit accordé à la direction des beaux-arts pour ses souscriptions, après avoir été précédemment abaissé de 100,000 francs à 80,000 francs, vient d'être coupé par la Chambre des députés en deux portions égales, dont l'une est spécialement affectée à des subventions pour les bibliothèques d'art industriel. Il reste donc à l'administration des beaux-arts, pour ses souscriptions, la modique somme de 40,000 francs qui lui sera à peine suffisante pour faire face aux engagements annuels qu'elle a contractés précédemment.

Donc, à l'avenir, impossibilité absolue de souscrire à un ouvrage d'art, quels que soient son mérite et son utilité.

Et pourtant, il y a plusieurs de ces ouvrages éminemment utiles à l'éducation artistique du pays, qui, ne trouvant pas un nombre suffisant d'acheteurs, ne peuvent être publiés qu'avec l'aide des souscriptions de l'État.

Un autodafé en 1887. — *Le cavalier Miserey.* — Le colonel du 12e chasseurs, M. Jantet, vient de lancer l'interdit sur un roman de mœurs militaires récemment paru, *le Cavalier Miserey*. L'ordre du jour qui prescrit de brûler sur les fumiers tous les exemplaires saisis au quartier, contient des expressions outrageantes pour l'auteur du livre, M. Abel Hermant. Celui-ci a répondu au colonel et a porté le

fait à la connaissance du ministre de la guerre, par une autre lettre dont voici le texte :

« Paris, le 21 février 1887.

« Monsieur le ministre,

« J'ai l'honneur de porter à votre connaissance les faits suivants.

« Le colonel du 12e chasseurs, en garnison à Rouen, a prescrit, dans un ordre, la mise à l'index d'un roman que je viens de faire paraître, *le Cavalier Miserey*, études de mœurs militaires contemporaines. Tout exemplaire saisi au quartier sera *brûlé sur les fumiers*, et tout militaire qui en serait trouvé possesseur sera puni de prison.

« Aux termes de cet ordre, l'auteur est qualifié d'*infecte drôle*.

« Le colonel du 12e chasseurs s'est étrangement mépris sur le sens de mon livre que, sans doute, il n'avait pas lu. Ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire l'apologie de mon œuvre; peut-être, cependant, ai-je le droit d'affirmer que j'ai placé l'armée très haut, et que j'ai parlé du régiment avec cette espèce de religion passionnée qu'il inspire à tous ceux qui ont eu l'honneur de porter l'uniforme.

« Je dirai plus; j'ai assez l'esprit militaire pour approuver absolument la mesure de police prise par le colonel du 12e chasseurs, s'il a cru voir dans *le Cavalier Miserey* une seule phrase qui fût de nature à diminuer aux yeux des hommes le prestige de leurs supérieurs.

« Ce qui révolte ma dignité, c'est l'outrage gratuit fait à ma personne.

« Il y a diffamation.

« Le texte de l'ordre qui me vise est connu et commenté dans toutes les villes, de Rouen jusqu'à Paris. D'autre part, le colonel du 12e chasseurs a oublié qu'il n'est pas d'usage de s'attaquer aux gens par des écrits qui, suivant toutes probabilités, ne peuvent pas être portés à leur connaissance.

« Il n'a pas réfléchi qu'il était peu louable de me prendre à partie, son âge et son grade devant m'imposer ensuite une extrême réserve.

« Je soumets ces faits à votre haute appréciation, monsieur le ministre, et je vous prie d'agréer l'hommage de mon profond respect.

« Abel Hermant. »

Société des inscriptions parisiennes. — La Société des inscriptions parisiennes a décidé de placer les deux plaques commémoratives suivantes :

Sur la maison portant le numéro 3 de la rue Saint-Dominique :

« Jean-Baptiste Dumas, chimiste, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, né le 14 juillet 1800, habita cet hôtel jusqu'à sa mort, le 11 avril 1884. »

Rue des Écuries-d'Artois :

« Le poète Alfred de Vigny, né le 27 mars 1797, est mort dans cette maison le 17 septembre 1863. »

Michelet; adjudication de la propriété de ses œuvres. — Ainsi que nous l'avions annoncé, l'adjudication de la propriété des *Œuvres complètes* de Michelet a eu lieu le 12 février dernier, à l'étude de Me Massion, notaire à Paris.

La mise à prix était de 150,000 francs.

Mme Michelet s'est portée adjudicataire des œuvres de son mari au prix de 230,000 francs.

Les anniversaires de Molière. — Notre collaborateur M. Victor Fournel donne, dans le *Parti national*, des renseignements curieux sur les anniversaires de Molière.

« Le 15 janvier 1871, quelques jours avant la fin du siège, ce fut Gondinet qui rendit hommage à Molière. Sarcey était venu l'entendre en uniforme de garde national. Et Henri Regnault était aussi dans la salle; il s'amusa comme un enfant des saillies du *Dépit amoureux* et du Sosie de l'*Amphytrion*, il en riait encore lorsqu'il partit pour la journée de Buzenval — d'où il ne revint pas.

« Le morceau de fromage du *Dépit amoureux* eut un succès de circonstance, nous apprend M. Édouard Thierry, qui était alors directeur du Théâtre-Français. Tout le monde poussa une exclamation en voyant Gros-René le jeter au milieu de la rue, et il fallut retenir de force un spectateur qui voulait aller le ramasser. »

Après avoir parlé des *à-propos* en l'honneur de Molière, M. V. Fournel parle aussi du banquet des moliéristes, et il nous apprend l'idée piquante qu'on avait eue en le ressuscitant : celle d'emprunter le menu tout entier au théâtre du maître :

« On aurait servi aux moliéristes « la soupe à bouillon perlé, soutenu d'un jeune gros dindon cantonné de pigeonneaux et couronné d'oignons blancs marinés avec de la chicorée » ; « le carré de mouton gourmandé de persil » ; le « bon haricot bien gras » ; la « longe de veau de rivière » ; le « pâté en pot garni de marrons », avec le « pain de rive, à biseau doré, relevé de la croûte partout » ; et pour dessert la « tarte à la crème » de l'*École des femmes* et les « petits pruneaux » du *Malade imaginaire*. Mais certains moliéristes, et des plus considérables, ayant fait la grimace, malgré leur admiration pour le maître, devant la composition de ce menu, on se résigna à en dresser un autre, moins empreint de couleur locale, mais mieux approprié aux estomacs modernes. »

L'hôtel Saint-Quentin. — L'immeuble portant le numéro 14 de la rue des Cordiers, à Paris, vient de disparaître.

Dans cette maison se trouvait autrefois l'hôtel de Saint-Quentin que des hôtes illustres ont rendu célèbre. Au livre VII des *Confessions* de J.-J. Rousseau on lit : « Sur une adresse que m'avait donnée M. Bordes, j'allai loger à l'hôtel Saint-Quentin, proche de la Sorbonne, rue des Cordiers; vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre, mais où cependant

avaient logé des hommes de mérite, tels que Gresset, Bordes, les abbés Mably et Condillac, et plusieurs autres. »

Après la mort du grand écrivain, l'hôtel de Saint-Quentin prit le nom d'hôtel Jean-Jacques Rousseau.

Parmi les illustrations de notre époque qui ont logé dans cette maison meublée, nous citerons George Sand et Hégésippe Moreau.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Découverte d'un manuscrit.* — On annonce la découverte, par un savant américain, M. George L. Burr, d'un exemplaire manuscrit du célèbre ouvrage de C. Losäus intitulé *De vera e falsa magia.* L'exemplaire probablement unique qu'on vient de retrouver dans la bibliothèque municipale de Trèves avait échappé pendant trois siècles à toutes les recherches. Le livre de Losäus avait été condamné aux flammes comme contenant de dangereuses hérésies; c'est un vrai miracle que l'exemplaire malheureusement incomplet découvert par M. Burr ait échappé à la destruction.

Une curieuse collection de livres de botanique. — Une collection, unique en son genre, de livres de botanique se trouve à Wartenstein en Allemagne. — A première vue on n'aperçoit qu'une longue rangée de bûches de bois disposées avec symétrie. Mais, après un examen plus approfondi, on trouve que chacune de ses bûches est un livre qui contient une description détaillée de l'arbre même dont il représente une monographie. — Au dos du livre, l'écorce a été détachée pour tracer le titre du livre sous ses noms scientifique et vulgaire. L'une des pages est formée de la brisure du bois de l'arbre, montrant ses fibres et fractures naturelles, l'autre montre le bois quand il est travaillé, lissé et verni.

A l'un des bouts, on voit les fibres telles qu'elles restent après le passage de la scie, et à l'autre le bois finement poli. — En ouvrant le livre on trouve le fruit, la graine, le feuillage et autres produits de l'arbre, la mousse qui pousse ordinairement sur le tronc et les insectes qui vivent sur ses diverses parties. — On y trouve jointe une description bien imprimée des habitudes, des lieux où se plaît cet arbre et celle de son mode de croissance.

Une plaquette de 6,000 marks. — Les éditions originales se vendent cher de nos jours; il est rare pourtant qu'on les paye 32 francs la ligne. — L'édition originale d'une lettre de Christophe Colomb imprimée en Allemagne vers 1593 s'est vendue dernièrement 6,000 marks.

C'est M. L. Rosenthal de Munich qui s'est rendu acquéreur à 7,250 francs de ce petit in-4° de 4 pages.

Autriche. — *Lutzow : La diffusion de l'art contemporain.* — Publication de la Société pour la propagation de l'art à Vienne. — La quatrième livraison de ce magnifique ouvrage, qui vient de paraître, contient la suite de l'étude concernant la gravure sur bois de M. le professeur W. Hecht. Le lecteur y puisera une connaissance très nette de cet art national et de son développement. Les échappées critiques de l'auteur sur l'état actuel de la gravure sur bois en Allemagne sont particulièrement intéressantes. L'illustration de ce fascicule est magnifique et composée avec une connaissance parfaite du sujet. Les cinq planches hors texte offrent des spécimens de la gravure sur bois dans son plus brillant éclat. *Faust et Marguerite au jardin, la Chanson du roseau, l'Obéron,* de Wieland, appartiennent à ce qu'il y a de supérieur en ce genre. Il faut citer encore *Méphisto* et *la Scène de la vie romaine,* d'après Alma Tadéma. Deux eaux-fortes : *le Quartier des Juifs à Amsterdam,* d'après Achenbach, et *les Pèlerins d'Emmaüs,* d'après Rembrandt, dues au burin magistral de Gaillard, complètent ce brillant ensemble et sont de bon augure pour la continuation de cet ouvrage historique si habilement conduit par la *Société pour la propagation de l'art.*

Hollande. — *La bibliothèque de Spinoza.* — Suivant *le Vaderland,* journal hollandais, M. Servaas van Rooyen a eu le bonheur de découvrir la liste des livres de la bibliothèque de Spinoza. C'est une découverte d'une réelle valeur et qui permettra de mieux connaître encore le célèbre philosophe.

Russie. — *La poésie populaire.* — MM. Dutsch et Istomin qui avaient été chargés par la Société géographique de Saint-Pétersbourg de recueillir toutes les chansons nationales qui pourraient encore exister dans les gouvernements d'Arkhangel et de Wologda, ont constaté partout la décadence de la poésie populaire. — Le peuple n'a plus sa passion de jadis pour ses épopées et chansons nationales; des tendances modernes se font jour, les vieux chants sont délaissés et le nombre de chansonniers diminue.

A mesure que l'on s'avance vers le nord, les épopées populaires deviennent de plus en plus rares; dans le gouvernement d'Arkhangel elles ont presque entièrement disparu. C'était pourtant dans les provinces du nord-est que l'on avait retrouvé les épopées chevaleresques du cycle de Vladimir et les épopées marchandes du cycle de Novgorod. — On n'a guère trouvé intacts que les chants de noce et les mélodies funèbres; cependant 191 textes de chansons et 150 refrains ont été recueillis. — Ces refrains s'adaptent souvent à des textes différents.

NÉCROLOGIE.

FRANCE

— Le doyen de la Faculté, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, M. Béclard, vient de mourir à l'âge de soixante-neuf ans. C'était un de nos physiologistes les plus distingués.

Il était le fils du célèbre anatomiste dont les théories font encore autorité dans le monde savant. Ses premières études médicales achevées, il fut nommé interne à l'asile de Charenton, étudia pendant trois ans les maladies cérébrales, passa sa thèse de doctorat en 1842, et fut trois ans après reçu le premier au concours d'agrégation d'anatomie et de physiologie.

On a de lui : *Traité de physiologie humaine; — Le système cartilagineux; — Traité de l'histologie humaine; — La contraction musculaire dans ses rapports avec la température animale; — L'influence de la température sur le développement des systèmes organiques; — Les fonctions de la rate et de l'aorte; — L'absorption; — Influence de la lumière sur le développement des animaux; — Les rayons colorés du spectre, envisagés dans leurs rapports avec les phénomènes de la nutrition; — Mémoires sur Bademæler et son école; — La circulation du sang, etc.*

M. Béclard était commandeur de la Légion d'honneur.

— Le cardinal Caverot archevêque de Lyon, né à Joinville (Haute-Marne), le 26 mai 1806, est mort le mois dernier.

On n'a de Mgr Caverot d'autres écrits que ses *Mandements et instructions pastorales.*

— M. Corne, sénateur inamovible, qui vient de mourir à Douai, laisse plusieurs ouvrages d'histoire de morale parmi lesquels nous citerons une étude sur le cardinal Mazarin et un volume intitulé : *Souvenirs d'un proscrit.*

— M. Demolombe, l'éminent jurisconsulte, est mort à Caen le 23 février.

Il était né à la Fère (Aisne), le 22 juillet 1804. Après avoir étudié le droit à Paris, il fut reçu docteur en 1826. Dès l'année suivante, M. Demolombe obtenait par concours et avec dispense d'âge la place de professeur suppléant à la Faculté de droit à Caen. En 1831, un nouveau concours lui valut le titre de professeur et la chaire de code civil à Caen.

C'est dans cette chaire qu'il se rendit célèbre en professant les cours qu'il devait publier plus tard. M. Demolombe a, comme on le voit, été près d'un demi-siècle professeur de droit à la Faculté de Caen.

Son œuvre, qui est des plus remarquables et qui fait autorité en jurisprudence, se compose de trente volumes réunis sous le titre de : *Cours de Code Napoléon.* C'est le plus important commentaire dont notre législation civile ait été l'objet.

Malheureusement, cet ouvrage n'est pas encore terminé. En 1879, il fut arrêté par suite de l'état de santé de M. Demolombe. Depuis cette époque, il est toutefois continué par M. Guillouard, professeur de droit à Caen.

M. Demolombe était, depuis 1884, membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. Celle-ci le récompensa de ses remarquables travaux en lui décernant en 1879 le grand prix biennal de 20,000 francs.

Il venait de poser sa candidature à l'une des quatre places de membre libre nouvellement créées.

M. Demolombe était commandeur de la Légion d'honneur depuis 1868.

— M. Charles Dufour, ancien maire d'Amiens, est mort le mois dernier dans cette ville à l'âge de quatre-vingts ans. M. Dufour laisse plusieurs études historiques, entre autres : *Inventaire des manuscrits de dom Grenier; Histoire des comtés et des villes de Picardie sous saint Louis.*

— M. Duportal est mort le mois dernier à Toulouse succombant à une maladie de foie.

M. Duportal a joué un rôle très important dans le département de la Haute-Garonne. Il était né à Toulouse en 1814. Appartenant à une vieille famille de robe, il s'était jeté, dès le début de sa carrière, dans les luttes politiques et tint la tête du parti républicain avancé. Il collabora, dès 1832, aux journaux de Toulouse, le *Patriote de Juillet*, la *Patrie*, le *Gascon*, le *Mécène*, la *Revue du Midi*, etc.

Après 1848, il entra à l'*Émancipation*, prit part aux luttes de ce journal contre le gouvernement et fut déporté en Afrique en 1852, mais il obtint de rentrer en France dès l'année suivante.

Il fut employé dans les bureaux de la Compagnie du canal du Midi, puis alla à Paris, où il rédigea un

journal industriel; il dirigea quelques établissements métallurgiques en Sardaigne et en Russie, et rentra à Toulouse en 1868.

A cette époque, il reprit la direction de l'*Émancipation*, qui devint l'organe principal du radicalisme dans le Midi.

A la suite des événements de 1870, il fut nommé préfet de la Haute-Garonne par Gambetta. Il se prêta avec une condamnable faiblesse à la proclamation de la Commune à Toulouse. Traduit devant la cour d'assises pour la part prépondérante qu'il avait prise dans le mouvement communaliste, il bénéficia d'une sentence d'acquittement.

Il ne tarda pas à prendre la direction du journal *la Marseillaise*, où il se livra contre Gambetta à une polémique violente, dont on se rappelle les pénibles incidents.

M. Duportal s'était présenté sans succès aux élections législatives de 1869 et 1871. Il fut élu en 1876 et réélu constamment depuis cette époque.

— Tous les journaux, sans distinction de parti, ont été unanimes à déplorer la mort de M. Raoul Duval, survenue le mois dernier à Nice.

M. Raoul Duval, né en 1832, à Laon, avait d'abord appartenu au barreau, puis à la magistrature en qualité d'avocat général à Angers, à Bordeaux et à Rouen. Démissionnaire lors du 4 septembre, il se fit de nouveau inscrire au barreau et, en février 1871, se présenta sans succès, dans la Seine-Inférieure, comme candidat à l'Assemblée nationale. Élu le 2 juillet suivant, il alla siéger au centre droit où il se fit remarquer par son talent oratoire.

En 1876, il se présenta en même temps à Paris contre le duc Decazes, et à Louviers. Il fut élu dans cette dernière circonscription. Moins heureux en 1877, il fut battu par M. Develle. Il demeura étranger à la vie parlementaire jusqu'aux élections d'octobre 1885, où le scrutin de liste lui permit de se faire réélire dans l'Eure.

Dans ces temps derniers, M. Raoul Duval avait conseillé à ses amis de la droite de cesser leur opposition systématique à la république. On sait quel émoi cette évolution avait causé dans les rangs de l'opposition.

M. Raoul Duval avait écrit de nombreux articles d'économie politique et diverses brochures politiques.

— Le baron Félix-Sébastien Feuillet de Conches est mort à Paris le 6 février dernier à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Il était entré en 1814 au ministère des affaires étrangères et n'avait pris sa retraite qu'en 1874. Il était alors ministre plénipotentiaire, directeur du protocole, introducteur des ambassadeurs et maître des cérémonies.

Fort érudit, il laisse de nombreux ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Lettres inédites de Montaigne* tirées des archives du prince de Monaco; *la Vie et les œuvres de Léopold Robert; — Causeries d'un curieux;* Recueil *des Lettres de Louis XVI, Marie-Antoinette et Mme Élisabeth; — Histoire de la peinture anglaise.*

— M. Germain, ancien doyen de la Faculté des lettres de Montpellier, membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, est mort subitement à Montpellier à l'âge de soixante-seize ans.

M. Germain avait publié des travaux remarquables sur l'histoire de Montpellier.

Nous citerons notamment : *Histoire de l'Église de Nimes*, 1838-1842; — *Histoire de la Commune de Montpellier depuis ses origines jusqu'à son incorporation définitive à la monarchie française*, 1851; — *Histoire du commerce de Montpellier*, 1861; — *Les Camisards à Calvisson*, 1875; *Une loge maçonnique d'étudiants à Montpellier*, 1876; — *Études historiques sur l'École de droit de Montpellier*, 1876; — *Les Étudiants à l'École de médecine de Montpellier au* XVIe *siècle;* — *L'École de Montpellier*, 1880; — *La Faculté des arts et l'ancien collège de Montpellier*, 1882; — *L'apothicaire à Montpellier sous l'ancien régime universitaire*, 1882; *Études archéologiques sur Montpellier*, 1883; — *Les anciennes thèses de l'École de médecine de Montpellier*, 1886, etc.

— Nous apprenons la mort de M. Charles-Adrien Guerrier de Haupt, homme de lettres, ancien directeur de l'École normale, décédé dans sa quatre-vingtième année.

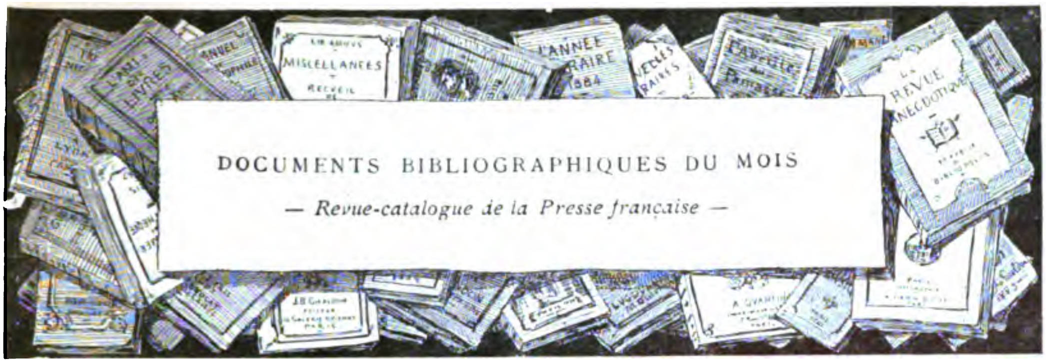
— M. Messier, ancien bibliothécaire de la ville de Bordeaux, est mort le mois dernier en cette ville.

— M. Raige-Delorme, bibliothécaire honoraire de la Faculté de médecine de Paris, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

Attaché pendant quarante ans comme sous-bibliothécaire ou comme bibliothécaire en chef à la Faculté de médecine de Paris, M. Raige-Delorme a collaboré aux *Archives générales de médecine*, dont il fut l'un des fondateurs, et au *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* dont il partagea, dès le début, la direction avec le docteur Dechambre.

— On annonce la mort de M. Olivier Rayet, professeur près la Bibliothèque nationale, ancien membre de l'École française d'Athènes.

M. Rayet avait trente-neuf ans. Il était connu dans le monde des artistes et des savants par ses belles études sur l'art grec. *Les Monuments de l'art antique*, dont il dirigea la publication, avaient obtenu les plus hautes récompenses académiques.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PERIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE BRETAGNE (janvier). — Carré : Réception d'un procureur général au Parlement de Bretagne en 1603. — Dupuy : Les épidémies en Bretagne au XVIIIe siècle. — Loth : Chrestomathie bretonne. — ANNALES DE L'ÉCOLE DES SCIENCES POLITIQUES (janvier).— L. Aucoc : De la délimitation du rivage de la mer et de l'embouchure des fleuves et rivières. — A. Lebon : La constitution allemande et l'hégémonie prussienne. — E. Morlot : Les congrégations religieuses. — Gaidoz : Les vallées françaises du Piémont. — Fuzier : La réorganisation de l'impôt sur les terres en Italie. — ARTISTE (janvier). — E. Ledrain : Les fouilles de Khorsabad. — Ph. Chennevières : Le comte Léon de Laborde. — Bonnefond : Le Roman russe en France. — Marmontel : Emile Paladilhe. — Paul Arène : *Les Poemes de Chine.*

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (5e liv.). (86). — Siméon Luce : Germain Demay. — Moranville : Relations de Charles VI avec l'Allemagne en 1400. — M. F. Delaborde : Un épisode des rapports d'Alexandre VI avec Charles VIII. — Le Vavasseur : Valeur historique de la *Chronique d'Arthur de Richemont* (1393-1458) par Guillaume Gruel. — Bonnassieux : *Lettres et Mémoires de M. d'Etigny*, par Parfourn. — Valois : *la Chaire française au moyen âge*, par Lecoy de la Marche. — BULLETIN DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (juillet-août-septembre). — Barbier de Meynard : Considérations sur l'histoire de l'empire ottoman. — Dieulafoy : Expédition en Susiane. — Le Blant : Objets trouvés dans un mausolée de la via Salavia. — Desnoyers : Monogramme d'un prêtre artiste, du IXe siècle. — Ph. Berger : Note sur trois cents nouveaux ex-voto de Carthage. — D. Charnay : Fouilles pratiquées au Yucatan. — BULLETIN DE LA FACULTE DES LETTRES DE CAEN (janvier). — Plessis : Miscellanées sur Virgile et Lucain. — Lehanneur : Notes sur les rapports de Cicéron et de César. —BULLETIN DE LA FACULTE DES LETTRES DE POITIERS (janvier). — Hild : Les *Fastes* d'Ovide. — Fousegrivé : Doctrine d'Aristote sur le libre arbitre. — BULLETIN MONUMENTAL (novembre-décembre). — A. de Dion : Notre-Dame en Vaux, à Châlons-sur-Marne. — Berthelé : Recherches critiques sur trois architectes poitevins de la fin du XIe siècle. — G. Tholin : Croix de Carretour à Sauveterre. — P. Lafond : Abbaye de Saint-Savin de Lavedan. — Buhot de Kersers : Essai de classification des enceintes fortifiées en terre. — Fleury : Notes sur quelques fortifications du XIIe au XIIIe siècle — BULLETIN DE LA SOCIETE DE GEOGRAPHIE (octobre.) — L. Mizon : Notice pour accompagner les cartes du fleuve Ogoôué. — Ianikowski : L'île de Fernando-Po, son état actuel et ses habitants. — Le Chatelier : Notes sur le Ksour de Bouda. — Gouin : Notes sur le Tonkin. — Gouin et Moulié : Le Tonkin-Muong. — Castonnet des Fosses : L'expédition du général de Bussy dans le Deccan au XVIIIe siècle. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS ET DE L'ILE-DE-FRANCE (novembre-décembre). — Privilège des Quinze-Vingts à Notre-Dame de Pontoise. — Le relieur Le Gascon et Peiresc. — Note sur la place de Paris de Balthasar Arnoullet. — Inventaire sommaire des archives de la Chambre syndicale de la librairie et imprimerie de Paris — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (janvier). — Sayous : La colonie réformée d'Erlangen en Bavière. — De Richemond : Odet de Nord, pasteur à la Rochelle. — Ch. Read : Les sépultures des protestants étrangers et régnicoles à Paris au XVIIIe siècle.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (15 décembre). — Abbé Fillion : L'authenticité du quatrième Evangile. — A. du Boys : L'anglicanisme considéré comme religion d'Etat. — Valson : Le système philosophique d'Ampère. — Abbé Chapon : Mgr Dupanloup. — Abbé Duccort : Considérations générales sur l'époque du bronze. — CORRESPONDANT (25 janvier). — Comte de Falloux : Mémoires d'un royaliste. — Claudio Jannet : Les faits économiques et le mouvement social. — (10 février). L'Allemagne nouvelle. — Colonel Hennebert : La mélinite. — Destrel : Le suffrage des femmes aux États-Unis. — De Chevigny : Correspondance inédite de Marie d'Agreda et de Philippe IV. — Paul Thureau-Dangin : La question d'Orient ; la convention des détroits. — COURRIER DE VAUGELAS (15 janvier). — La véritable abbesse de Jouarre. — Le journalisme au Japon. — La langue chinoise. — (1er février). L'orthographe phonétique. — Faut-il écrire *Boul* ou *Boule* le nom du célèbre ébéniste. — La mâchoire de Molière.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (15 janvier). — Les Chemins de fer routiers en Alsace-Lorraine. — Lettres d'Italie : le Rapport de M. Ellenna sur le tarif des douanes. — Le mouvement économique aux Etats-Unis et au Canada. — Affaires municipales : la suppression des bureaux de placement ; la Bourse du travail et ses succursales. — (22 janvier). De la Nécessité de liquider la situation financière de la France. —

Le Commerce extérieur de la France pendant l'année 1886. — Les Projets de réforme de la législation sur les mines : des causes de déchéance. — La Sénégambie française : son territoire, ses populations et sa situation économique. — (29 janvier). L'Algérie et le budget français. — Le Commerce extérieur de la France pendant l'année 1886. —Le Commerce extérieur de l'Angleterre pendant l'année 1886. — Le Mouvement économique aux Etats-Unis et au Canada : la construction des chemins de fer en 1886; la production du cuivre; le commerce américain et l'Amérique latine; les richesses minérales du Canada. — Les Sous-Préfectures menacées de suppression. — (5 février). La panique des Bourses du continent européen. — Les Projets de réforme de la législation sur les mines. — La Suède et la Norvège : leurs populations, leurs institutions et leurs finances. — (12 février). Le Développement de l'Algérie : les défauts de la politique suivie jusqu'à ce jour. — Le Mouvement économique et financier en Allemagne. — Les Finances de la Russie.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 janvier). — M. Paladilhe. — Les Mobiles bretons au 31 octobre 1870. — Lettre inédite de Béranger. — L'Orthographe phonétique. — Les Jeûneurs. — Histoire de jeu. — Documents humains. — L'Abus des loteries. — La Statuomanie à Paris. — Un Mariage de bibliophile. — Vicissitudes des ministères. — Le Gant. — Danger de la photographie. — Un Erratum célèbre. — Des Vers de Napoléon 1er. — (31 janvier). Sociétaires de la Comédie française. — Sarah Bernhardt. — Lettres de Gounod. — Ventes d'artistes. — Banquet Molière. — Sonnet Jouin. — Bals de l'Opéra. — Mâchoire de Molière. — Une Élégie arabe. — Publicité matrimoniale. — Bêtes et Gens. — Mariages manqués de Napoléon III. — Paternité de la *Marseillaise*. — Le Laquais de Molière. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (février). — M. Collignon : La sculpture antique au British Museum. — P. Mantz : Une tournée en Auvergne. — E. Michel : Gérard Ter Borch et sa famille. — Bonnaffé : Études sur le meuble en France au XVIe siècle. — Ephrussi : *Les dessins d'ornement de Hans Holbein le jeune* par M. Ed. His. — Durand-Gréville : Les nouveaux documents hollandais sur *la Ronde de nuit* de Rembrandt.

L'HOMME (25 novembre). — Dr Fauvelle : La rage et M. Pasteur. — Ph. Salmon : Contribution à l'étude de la Géographie préhistorique de la France.

INSTRUCTION PUBLIQUE (15 janvier). — Chauvin : Le scepticisme de Pascal. — Martha : L'éloquence à Rome sous la République. — Crouslé : La théorie du langage. — Croiset : Platon et la philosophie grecque antérieure. — Froidevaux : *Raoul Glaber, les cinq livres de ses histoires*, par M. Prou. — (22 janvier). Philibert : Une nouvelle phase du moliérisme. — Joly : Le droit, la loi et la nature. — Crouslé : L'origine du langage d'après Platon et Lucrèce. — Froidevaux : *Jean-Baptiste Tavernia*, par Joret. — (29 janvier). Gasté : La cantilène de Sainte-Eulalie. — Pigeonneau : La situation des colonies vers 1750. — Petit de Julleville : Les *Maximes* de La Rochefoucauld. — Abbé de Broglie : Rôle du sentiment dans la croyance. — (5 février). F. Bouiller : Spiritualisme et libéralisme. — Joly : L'individu dans la société. — Martha : L'oraison funèbre à Rome — Crouslé : L'origine du langage d'après Condillac. — Cartault : Lucain ; le plan et le titre de la *Pharsale*. — (12 février). Chavraux : Du Beau et de la Pensée dans l'histoire. — Gasté : La Cantilène de Sainte-Eulalie. — Croiset : Platon et la philosophie grecque antérieure. — Petit de Julleville : Les Mémoires de La Rochefoucauld. — INTERMEDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 janvier). Origine des escaliers. — Origine du mot *sot*. — De la gravure française sur papier de Chine. — Collaboration conjugale des femmes. — Catalogues de bibliothèques non vendues. — Folie des gens de lettres au XIXe siècle. — L'inflexible. — Parodies du théâtre de Dumas. — Les jeûneurs. — L'arbre de Noël. — Imitateurs modernes d'Horace. — (10 février). Prétentions nobiliaires de Sainte-Beuve. — Collection bizarre. — Famille de Charlotte Corday. — Dessins de V. Hugo. — Collaboration conjugale des femmes. — Bibliothèques non vendues. — Philidor, joueur d'échecs. — Bibliographie révolutionnaire départementale. — L'évêque Belzunce. — Les papes médecins. — Bibliographie des ouvrages relatifs à la campagne de Russie en 1812. — Documents inédits sur le tombeau de Marceau.

JOURNAL DES SAVANTS (janvier). — Ch. Levêque : Psychologie comparée. — H. Wallon : des Romains. — Hauréau : Manuscrits de la bibliothèque Mazarine. — Geffroy : Le livre pontifical de l'Église romaine.

MAGASIN PITTORESQUE (janvier). — Une réception à l'Académie française vers 1713. — Élisabeth, épisode de *la Vie sincère*. — Le Gui de chêne, plante sacrée des Gaulois. — Les Vêpres siciliennes. — La Clémence de Lentulus, par M. J. Girardin. — Le Ciel en 1887. — (15 février). Promenades dans Rome. — La Mante religieuse. — Un portrait par Rembrandt. — Du Choix de vingt livres. — Orientation dans une école. — Maisons en pisé. — Expérience sur la vision. — MÉLUSINE (janvier). — Gaidoz : Recueil de contes. — Les yeux arrachés. — Les langues coupées. — L'ogre. — Oblations à la mer et présages. — MOLIÉRISTE (février). — Vivier : L'art de Molière. — G. Larroumet : Molière et Lulli. —L. Paguerre : Frédéric Hillemacher. — Le Banquet Molière. — Bibliographie.

NATURE (15 janvier). — L'outillage du laboratoire. Nouvelle trompe aspirante et soufflante. — La Morgue à Paris et les nouveaux appareils frigoriques. — Papier de Chine. — Electricité pratique. — Les aurores boréales. Travaux de M. Lemstrom. — Études de pyrotechnie. Artifices de signaux. — Préparation des cuves des gazomètres. — (22 janvier). Les phosphates de Picardie. — La statistique graphique au ministère des travaux publics. — Les fabriques d'horlogerie américaines. — Le calendrier perpétuel et la mnémotechnie. — Les Boshimans à Paris. — (29 janvier). Une sauterelle de Java. — La soudure électrique. — Les statues colossales de Bamian. — Paris port de mer. — Les ballons captifs de l'armée chinoise. — (5 février). Progrès récents de la géographie de Mars. — Métronome électrique de M. Carpentier. — La photographie instantanée appliquée à l'artillerie. — L'if et ses propriétés toxiques. — Association de l'homme et des animaux sauvages pour la pêche. — M. Pasteur et la vaccination antirabique. — Les machines à quadruple expansion. — (12 février). Le halo solaire du 28 janvier. — Le laboratoire zoologique d'Arcachon. — L'électricité pratique. — Les grandes usines hydrauliques en Égypte. — Etudes de pyrotechnie. — Le mont Blanc vu de l'Observatoire du Puy-de-Dôme. — NOUVELLE REVUE (15 janvier). — Comte Vasili : La Société de Rome. — Raoul Duval : Toujours le Tonkin. — N. Ney : Autour d'une statue. — E. Blémont : Légende de l'Amour et de la Mort. — (1er février). De l'Etat actuel de la politique en Europe. — II. La France. — Comte de P. Vasili : La Société de Rome. — M. Craroford : Le Crucifix de Marziot. — Rheinart : Un Ministre annamite. — Mouvement littéraire.

POLYBIBLION (janvier). — F. Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Visenot : Dernières publications illustrées. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de Théologie, Jurisprudence, Sciences et Arts, Belles-Lettres, Histoire. — Bulletin. — Chronique. — Questions et réponses.

REVUE GENERALE D'ADMINISTRATION (janvier). — Le Vavasseur de Précourt : *Traité de la juridiction administrative et des secours contentieux*. — Gélinet : Attributions des sous-préfets. — Nombre et traitements des employés ressortissant au ministère de l'intérieur. — REVUE ALSACIENNE (janvier). — Thiébault-Sisson : Alexandre Weil. — Ch. Mehl : Une bibliothèque alsacienne. — Ch. Mehl : Ephémérides alsaciennes. — Coiffure des dames de Strasbourg en 1788 et 1789. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (15 décembre). — H. Fouquier : Le mélodrame. — Grasnout : M. Henry Becque. — P. Regnier : M[lle] de Champmeslé. — Servières : La première représentation de *Rienzi*. — F. Larcher : Une tragédienne lyrique, Gabrielle Krauss. — (1[er] janvier). H. Fouquier : A propos de la *Dame aux Camélias*. — E. Morlot : *Le Crocodile* et Overland Route. — E. Dupuy : Les vers latins de M. Richepin. — A. Copin : La Comédie à la Malmaison. — (15 janvier). A. Dreyfus : L'auteur dramatique. — M. Talmeyr : La foule en scène. — G. Ferry : Théodore Barrière et Lambert Thiboust. — De Veyran : Les auteurs dramatiques italiens ; Paolo Ferrari. — F. Larcher : Blanche Pierson. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (23 janvier). — Nouvelle instruction pour le combat destinée à l'infanterie. — Le projet de loi organique militaire. — Une lettre de Dumouriez. — (30 janvier). Le projet de loi organique militaire. — Le soldat allemand. — (6 février). Commission d'études tactiques dans les régiments de cavalerie. — L'école de dessin du service géographique dans l'armée. — L'occupation d'Ancône en 1832. — (13 février). De l'étude de la langue allemande. — Esquisse d'un projet de réforme de l'administration des corps de troupe. — L'occupation d'Ancône en 1832. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (20 décembre). — R. Duval : Élias de Nissibe et son livre sur la preuve de la vérité de la foi. — Les gutturales en latin, par Ph. Bersu. — Les Universités au moyen âge, par le P. Denifle. — Giordano Bruno, par Tocco. — Lettres inédites de l'abbé Nicaise. — Les Mémoires de M[me] Campan. — (27 janvier). Aristogène de Tarente. — La théorie de la connaissance dans Platon. — Olivier de Serres, par Vaschalde. — A. Chuquet : Les Danois sur l'Escaut en 1808. — (3 janvier). Histoire de la Philosophie grecque du D[r] Schevegler. — Mémoire sur l'authenticité des écrits de Platon, par Waddington. — Les origines de la ville de Pergame. — Histoire du mouvement social en Allemagne par Adlez. — (10 janvier). La vie de Buddha. — Dictionnaire étymologique des langues slaves. — Ch. Joret : Sermons inédits de saint François de Sales. — (17 janvier). Eléments de grammaire grecque. — Œuvres de Longpérier, t. VII. — Les faux poèmes tchèques. — (24 janvier). Les sarcophages chrétiens de la Gaule. — Portraits historiques par Chantelauze. — Excursion aux champs de bataille de Ligny et de Waterloo. — Notice sur des manuscrits de fonds Libri. — (31 janvier). La science politique dans ses rapports avec la morale. — Les origines de l'ancienne France. — La bibliothèque du Vatican au XVI[e] siècle. — REVUE DES DEUX MONDES (15 janvier). E. Lamy : La séparation de l'Eglise et de l'Etat. — De Saporta : Les derniers temps de la famille de M[me] de Sévigné en Provence. — F. Houssay : L'Arabistan et la montagne des Bakhtyaris. — Moireau : L'Angleterre et l'Irlande en 1886. — (1[er] février). C. Rousset : La première expédition de Constantine. — E. Burnouf : La Grèce en 1886 ; son état matériel. — Jusserand : Le Roman au temps de Shakespeare. — I. Rochard : L'hygiène des villes et budgets municipaux. — Carrau : Le déisme anglais au XVIII[e] siècle et lord Bolingbroke. — Brunetière : M[me] de Maintenon d'après un livre récent. — Ganderax : *Francillon*. — REVUE GÉNÉRALE (15 janvier). — A. Baluffe : Guez de Balzac et Molière ; les origines de *la Comtesse d'Escarbagnacs* et de *Tartuffe*. — Léo Claretie : Le *Cercle* de Poinsinet. — (1[er] février). Meyer et Ardant : La question agraire en Chine. — REVUE GÉOGRAPHIQUE (Janvier). — Général Parmentier : L'alphabet géographique international. — Levavasseur : L'Australie ; les îles Fidji. — Le Myre de Vilers : Récents travaux topographiques sur Madagascar. — De la Martinière : Cartographie générale du Maroc. — Mongeolle La géographie : nouvelle méthode d'investigation historique. — Monin : Une application de la méthode géographique à l'histoire : la France et le ressort du parlement de Paris en 1789. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (décembre). — G. Renaud : Constantine et le Roummel. — Decomble : Le chemin de fer des Pyrénées centrales. — Renaud : Les habitants de Surinam. — Les mariages entre Français et les mariages mixtes en Algérie. — Yves Guyot : Application de l'*Act Torrens*. — A. de la Berge : Les ministres hovas et le résident général français. — Les blancs à la Martinique. — De Lanessan : Expéditions du haut Sénégal et du Niger. — REVUE INDÉPENDANTE (février). — De Wyzewa : Les Livres. — I. Lafargue : Chronique parisienne. — Huysmans : Chronique d'art. — Saint-Mallar : Notes sur le théâtre. — De Wyzewa : La suggestion et le spiritisme. — Barbey d'Aurevilly : Les bottines bleues. — Villiers de l'Isle-Adam : L'Etna chez soi — Huysmans : En rade. — REVUE LITTÉRAIRE (janvier). — A. Roussel : *Jeanne d'Arc*, par Siméon Luce. — Le protestantisme vu de Genève en 1886. — L. Aubineau : Un saint et savant breton ; le R. P. Le Gall. — G. Bois : *L'Église et la Liberté*, par G. Romain. — Cebrol : *Histoire de l'Église*, par le cardinal Hergœrenther. — La société Goerres en 1886. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (janvier). — Ch. Fuster : Le théâtre des refusés. — F. Frank : Bonaventure des Périers, sa vie et ses œuvres. — Fouquet : La morale de *Francillon*. — O. de Gourcuff : Les mélodies populaires de la Basse-Bretagne. — REVUE MARITIME (janvier). — Brien : Aperçu sur la province de Battambang (Siam). — La navigation sous-marine. — Chabaud-Arnault : Études historiques sur la marine militaire de la France. — REVUE DU MONDE LATIN (février). — H. d'Ideville : Le comte Pellegrino Rossi et la Compagnie de Jésus. — Domet de Vorges : Saint Thomas d'Aquin et la science moderne. — P. Mariéton : Le félibrige. — Baronne de Guldencrone : L'Achaïe féodale. — Boussenot : Courbet et P. Bert. — REVUE PHILOSOPHIQUE (janvier). — Garfalo : Le délit naturel. — V. Brochard : La méthode expérimentale chez les anciens. — Sorel : Le calcul des probabilités et l'expérience. — A. Binet : Note sur l'écriture hystérique. — Neiglick : De la méthode des graduations moyennes pour les sensations lumineuses. — Ch. Letourneau : L'évaluation de la morale. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (22 janvier). — Chailley : L'œuvre de M. P. Bert au Tonkin. — Ch. Bigot : Washington. — G. Monval : *Le laquais de Molière*. — Claveau : *Contre le flot*. — E. Tarbé : *Monsieur de Morat*. — (29 janvier). H. Pessard : Mes petits papiers (1860-62). — Larroumet : Le public et les écrivains au XVII[e] siècle. — *Histoire d'une grande dame du XVIII[e] siècle ; la princesse de Ligne*, par G. Perey. — *Le monde du comique et du rire*, par A. Michiels. — Musset et la jeunesse d'aujourd'hui. — (5 février). H. Pessard : Mes petits papiers (1862-63). — *André Cornélis*, par M. P. Bourget. — (12 février). J. Lemaître : M. P. Bourget. — E. Mouton : Le droit de punir et l'intimidation au moyen âge. — *Rodolphe Topffer*, par MM. Blondel et Mirabaud. — *Mont-Oriol*, par Guy de Maupassant. — *Jeanne Avril*, par R. Bonnières. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (janvier-février-mars). — Fustel de Coulanges : De l'analyse des textes historiques. — P. Allard : L'empire et l'Eglise pendant le règne de Gallien. — Baudrillart : Les prétentions de Philippe V à la couronne de France. — Pingaud : Le commerce du Levant sous Louis XVI. — REVUE RETROSPECTIVE (n[os] 63 et 64). — Le château

et la terre de Chantilly depuis leur origine jusqu'à la seconde moitié du XVIII[e] siècle. — Un gentilhomme polonais à Paris en 1757. — Comment travaillait Balzac. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (janvier). — H. Taine : La Provence en 1790 91. — Du Chatelier : Un essai de socialisme — G. de Cadoudal : G. de Cadoudal et la Chouannerie; l'armée rouge. — Vicomte d'Agours : Une aventurière sous la Révolution ; Maria Stella. — REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES. (25 janvier). — Wissendorff : Notes sur la mythologie des anciens Lettons. — Wissendorff : Deux légendes lettonnes. — Harou : Souhaits de bonne année en Hainaut. — P. Sébillot : Superstitions iconographiques ; les statues. — Ch. de Sivry : La chanson de Renaud. — Ch. Guillou : Fêtes du département de l'Ain. — REVUE SCIENTIFIQUE (15 janvier). — Testut : Qu'est-ce que l'homme pour un anatomiste. — Schwedoff : La théorie des mouvements cycloniques. — Réveillère : Une mission dans le Kant. — Mékong. — Ch. Richet : La pensée et le travail chimique. — (22 janvier). Vulpian : Les travaux de M. Pasteur sur la rage. — Herzen : L'activité cérebrale. — Lombroso : La langue des criminels et l'argot. — Forel : Les micro-organismes pélagiques des lacs de la région subalpine. — (29 janvier). Joudry : Les dislocations du globe pendant les périodes récentes. — Duponchel : Les aérostats militaires. — D'Estrey : La poésie et le langage des feuilles chez les Battaks de Sumatra. — Lindet : Les chlorures et les bromures d'or. — (5 février). Duclaux : L'action de la lumière sur les microbes. — Berthelot : Les origines de l'étain dans l'ancien monde. — Pouchet : Remarques anatomiques à l'occasion de la nature de la pensée. — Marcel : Les colonies allemandes en Afrique. — (12 février). Expériences sur la respiration ; lettre inédite de Lavoisier. — Milhaud : Les mathématiques et la théorie de la connaissance. — Preyger : Les sens avant la connaissance. — De Rochas : L'état de crédulité.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 janvier). — Les repas variés. — L. Brun : Sous-officiers et emplois civils. — A. de Rochas : Mémoires de la guerre sur les frontières du Dauphiné et de Savoie de 1742 à 1747, par Brunet, seigneur de l'Argentière. — Les luttes de la Serbie pour conquérir son indépendance. — (1[er] février). Les tableaux d'avancement de 1886. — Conditions que doit remplir la méthode d'éducation dans l'infanterie française. — Mémoires de la guerre sur les frontières du Dauphiné et de Savoie. — L'expansion coloniale. — Note sur la religion musulmane.

TOUR DU MONDE (janvier). — Prjevalsky : De Zaïsansk au Thibet. — (Février). Ch. Grad : A travers l'Alsace et la Lorraine.

A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES NOUVELLEMENT PARUES

Allemagne. — *Bibliographie* ou catalogue général et complet des livres de droit et de jurisprudence publiés jusqu'au 15 octobre 1886; classé dans l'ordre des codes avec table alphabétique des matières et des noms d'auteurs. — 122 p. in-8°. — Berlin, Puttkammer et Muhlbrecht. — 1 fr. 90.

Bibliotheca juridica. — Catalogue systématique des ouvrages de droit modernes. — 3[e] éd. — Leipzig, Rossberg. — 72 p. in-8°. — 0 fr. 40.

O. v. Bulow : Répertoire des annuaires I à XX du Club Alpin suisse. — 188 p. in-8°. — Berne, Schmid et Francke. — 1 fr. 80.

K. Gœdeke : Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung aus den Quellen. — Histoire de la poésie allemande appuyée sur les documents y relatifs. — 2[e] éd. Tome III. 160 p. gr. in-8°. — Dresde, Ehlermann. — 3 fr. 75.

Hofmann et Schwalbe : Rapport annuel sur les progrès des sciences anatomiques et physiologiques. — Tome IV. 630 p. gr. in-8°. — Leipzig, Vogel. — 20 fr.

E. Kœhne et Th. Geyler : Just's botanischer Jahresbericht. — Répertoire systématique de la littérature botanique. — Année 1883, 2[e] partie, p. 529-800. — Berlin, Borntrâger. — 10 fr.

Die deutsche Presse, la presse allemande. — Tome I[er], journaux politiques et administratifs. — 2[e] éd. 239 p. gr. in-8°. — Forbach, R. Hupfer. — 1 fr. 20.

E. Rœsling : Buchhandel und Druckgewerbe in Ingolstadt. — Le commerce des livres et l'imprimerie à Ingolstadt pendant un siècle. — 23 p. in-8°.

A Schæfer : Historisches und systematisches Verzeichniss sæmmtlicher Tonwerke zu den Dramen Schillers, Gœthes, Shakespeares, Kleists und Kœrners. — Liste des compositions musicales inspirées par les œuvres de Schiller, Gœthe, etc. — 192 p. gr. in-8°. — Leipzig, C. Merseburg. — 3 fr. 75.

Verzeichniss der Bücher-Sammlung des K. Gesundheits-Amtes. — Catalogue de la bibliothèque du Comité sanitaire. — 410 p. gr. in-8°. — Berlin, J. Springer. — 7 fr. 50.

T.-O. Weigel : Systematische Verzeichnisse der Hauptwerke der deutschen Literatur (1820-82). — Catalogue des principaux ouvrages littéraires allemands parus de 1820 à 1882. — 106 p. in-4°. — Leipzig, T.-O. Weigl. — 5 fr.

J. Pohler : Bibliotheca historico-militaris. — Cat. raisonné de tous les ouvrages relatifs à l'histoire militaire et parus depuis les origines de l'imprimerie jusqu'en 1880. — 1[re] livraison. 64 p. gr. in-8°. — Cassel, F. Kessler. — 2 fr. 40.

Catalogue de la bibliothèque des architectes de Berlin. — 350 p. in-8°. — Berlin, Ernst et Korn. — 7 fr. 50.

A. von der Linde : Geschichte der Erfindung der Buchdruckerkunst. — 3[e] et dernier volume de l'histoire de l'invention de l'imprimerie. — 677-1048 p. in-4°. — Berlin, A. Asher. — 30 fr. 25.

J. Müller : Die wissenschaftlichen Vereine Deutschlands im 19. Jahrhundert. — Bibliographie des publications émanant des sociétés savantes d'Allemagne. — 9[e] livr. 641-720 p. in-4°. — Berlin, A. Asher. — 7 fr. 50.

Table des matières de *Petermann's Mittheilungen.* — Années 1875-1885. 61 p. et 4 cartes. — Gotha, J. Perthes. — 5 fr.

J. Janitschek : Repertorium für Kunstwissenschaft. — Tome X, 1[er] fasc. gr. in-8°. — Bibliographie des ouvrages

d'art parus du 15 juin au 15 septembre 1886. — Berlin et Stuttgart, W. Spemann.

C. Schulze : Répertoire des écrits pédagogiques parus de 1880 à 1886. — 276 p. gr. in-8°. — Hanovre, C. Meyer. — 4 fr. 50.

Societatum Litteræ. (Essais et articles relatifs aux sciences naturelles publiés dans les journaux savants et publications universitaires.) — Année 1887. — Gr. in-8°. — Berlin, Friedlænder.

Angleterre. — Ad. Neubauer : Catalogue of the hebrew manuscripts in the Jew's College (n'est pas dans le commerce).

Ad. Neubauer : Cat. of the hebrew mss. in the Bodleian and college libraries of Oxford. — In-4°. — With 40 facsimiles in cloth. — Oxford, Clarendon press. — 131 fr.

Books for a reference library. — Birmingham, Midland educational C°. — In-8°. — 9 fr. 10.

G. Gomme : The literature of local institutions. — 248 p. in-8°. — Londres, Elliot Stock.

R.-R. Bowker : Memories among english librarians. — (The library journal, n° 10, vol. 11.)

P. Fitzgerald : The book fancier or the romance of book collecting. — 306 p. in-12. — Londres, S. Low. — 4 fr. 25.

V. Gardthausen : Catalogus codicum græcorum sinaiticorum. — 294 p. gr. in-8°. — Oxonii, e typographeo Clarendoniano. — 26 fr. 25.

H.-C.-M. Lyte : A history of the University of Oxford from the earliest times to the year 1530. — 504 p. in-8°. — Londres — 20 fr.

B. Quaritch : Monumenta typographia. Monuments of the early printers in all countries, preceded by some examples of the art of xylography. — In-8°. — Londres, Quaritch. — Ire partie. Allemagne et Pays-Bas; IIe partie. Italie. — In-8°. — Londres, Quaritch.

Espagne. — G. Marcilla : Curiosidades bibliográficas de Valladolid. — 428 p. in-4°. — Valladolid, Rodriguez.

J. Rada y Delgado : Bibliografia numismática española ó noticia de las obras y trabajos impresos y manuscritos sobre los diferentes ramos, que abraza la numismática etc., con dos apéndices que compreden el primero la Bibliografia numismática portuguesa, etc. — XIII-632 p. in-4°. — Madrid, M. Tello.

Italie. — Leop. Delisle : Sui manoscritti del fondo Libri. — Versione autorizzata dall' autore. — Roma, Fr. Bencini. — 14 p. in-8°.

Catalogo bibliografico di opere e opuscoli relativi alla città di Pisa e par gran parti fuori di commercio e rari (Libreria Galileo già fratelli Nistri). — Pisa, tip. di F. Mariotti. — 72 p. in-16.

Pistelli, p. Ermenegildo d. s. p. Sul dialogo di S. Caterina da Siena e sui manoscritti Cateriniani Ashburnhamiani : notizie ed appunti. — Florence, tip. Calasanziana.

G.-B. de Stefani : L'archivio nei comuni rurali. — 59 p. in-8°. — Salerno, tip. Migliaccio.

A. Zonghi : Repertorio dell' antico archivio comunale di Fano. — Dispensa I, p. 1-80, in-fol. — Fano, tip. Sonciniana. — 2 fr. 50.

L. Riccardi : La mia libreria (Bibliofilo, VII, n° 4). — 12 p. in-12. — Modène.

G. di Giovanni : La mia bibliografia Casteltermineese. — Poche parole. — Palerme.

Indici e Cataloghi. — IV. — I Codici Palatini della r. bib. naz. centrale di Firenze. — Vol. 1, 4e fasc. 241-320 p. gr. in-8°. — Rome. — 1 fr.

Ann. Marini : L'archivio nei comuni rurali. — 93 p. in-8°. — Foligno, stab. F. Campitelli.

A. Monaci : Sull' influenza bizantina nella scrittura delle antiche bolle pontificie. — 6 p. in-8°. — Rome, tip. Forrani.

E. Motta : Altri documenti per la libreria Sforzesca di Pavia (1466-99). — (*Bibliofilo*, n° 12.)

E. Narducci : Indici alfabetici per autori e per soggetti dei codici manoscritti della collezione Libri Ashburnham, ora nella B. Medicea Laurenziana di Firenze, etc. — VII-34 p. in-4°. — Rome. — (Estratto dal giornale *Il Buonarotti.*)

G. Pillitto : Dizionario del linguaggio archivistico in Sardegna. — 87 p. in-8°. — Cagliari, A. Timon.

La biblioteca comunale e gli antichi archivi di *Verona* nell' anno 1885. — Vérone, Franchini. — 10 p. in-4°.

A. Bruno : Gli archivii del comune di Savona. — Savona, Miralta. — 52 p. in-16.

W. Fiske : Icelandic books of the 16th century (livres islandais du XVIe siècle). — 4 p. in-8°. — Florence, Le Monnier.

F. Mozzani : Nozioni pratiche sull' ordinamento delle publiche biblioteche. — 71 p. in-8°. — Roma, Centenari.

B. Baldisserotto : Nozze di Reto-Carpaneda. — Documento relativo a Leonardo da Basilea, tipografo (30 mai 1495). — 8 p. in-8°. — Vicense, Burato.

N. Bernardini : Giornali e giornalisti leccesi. — 311 p. in-8° et 2 planches. — Lecce, tip. L. Lazzaretti. — 4 fr. 50.

G. Colaci di Alfio : L'archivio ed il protocollo dei comuni rurali. — 25 p. in-8°. — Lecce, tip. Garibaldi.

Ant. Favaro : Intorno ad alcuni documenti galileani, recentemente scoperti nella B. nazionale di Firenze. — 56 p. in-4°. — Roma.

Autriche-Hongrie. — F.-M. Wien : Zur Methodik des Sammlens von Incunabeln. — 15 p. gr. in-8°. — Vienne. — 0 fr. 60.

Preis-Verzeichniss der in der O.-U. Monarchie und im Auslande erscheinenden Zeitungen und periodischen Druckschriften für das Jahr 1887. — Catalogue, avec indication des prix, des journaux austro-hongrois et étrangers. — 175 p. in-8°. — Vienne, Waldheim. — 1 fr. 25.

V. Schurich : Catalogue des maisons d'éditeurs et de librairie (livres, beaux-arts, musique et cartes) de l'Autriche-Hongrie. — 48 p. in-4°. — Vienne, Spielhagen et Schurich. — 1 fr. 50.

A franczia könyvdisz a renaissance korban. — Harminczegy abraval. Szekfoglalo értekezés. — Danko Jozef l. t. — Budapest. — La reliure française et l'ornementation des livres pendant la Renaissance. — XII-194 p. in-8°.

O. Berggruen : Katalog der graphischen Jahresausstellung in Wien 1886. — Catalogue de l'exposition des arts graphiques de Vienne. — 207 p. gr. in-8°. — Vienne.

Belgique. — *Bibliothèque nationale.* — Dictionnaire des écrivains belges et catalogue de leurs publications (1830-80). — Livraisons 5, 6 et 7. 385-638 p. — Bruxelles, Weissenbruch. — In-8°.

J.-D. Doyen : Bibliographie namuroise. — 2e livr. 1640-1699. 145-328 p. in-8°. — Namur, Wesmael-Charlier. — 3 fr. 50.

Dicks : Histoire littéraire et bibliographique des frères mineurs de l'Observance de Saint-François en Belgique et dans les Pays-Bas. — 454 p. in-8°. — Anvers, Van Os de Wolf. — 7 fr.

Tables générales des Annales de la Société d'émulation pour l'étude de l'histoire et des antiquités de la Flandre. — Tomes I à X, 3e série. 372 p. in-8°. — Bruges, Zuttere van Kersschaver. — 4 fr.

F. Van der Hæghen : Bibliographie Lipsienne. — Tome II. 799 p. in-8°. — Gand, Vyt. — 12 fr.

Pays-Bas. — A.-C. Kruseman : Bouwstoffen voor de geschiedenis van den nederlandschen Boekhandel. — Matériaux pour servir à l'histoire de la librairie néerlandaise de 1830 à 1880. — 1re partie, 1er fasc. 382 p. gr. in-8°. — Amsterdam, Van Kampen. — 3 fr. 15.

Nieuwsblad voor den boekhandel. — Journal de la librairie néerlandaise. — 54e année. in-4°. — Amsterdam. — 21 fr.

M. Nyhoff : Nederlandsche boeken in het buitenland gedrukt. — Livres néerlandais imprimés à l'étranger. — (*Bibliog. Adversaria*, V, n°s 8-10.)

M. Nyhoff et Suringar : Het leven van een boekhandelaar-uitgewer. — 85 p. in-8°. — Leyde, E. Brill. — Biographie d'un libraire-éditeur.

Verslagen omtrent 's Ryks oude Archiven. — Rapport sur les archives du royaume. — VII, 1884. 126 p. in-8°. — La Haye, M. Nyhoff. — 0 fr. 60.

Russie. — *Russica.* — Liste des ouvrages relatifs à la Russie publiés pendant l'année 1886 en langues allemande, anglaise et française. — 3e année. — Leipzig, F.-A. Brockhaus. — 0 fr. 60.

Une bibliographie d'ouvrages linguistiques polonais par M.-K. Appel et A. Krynski (184 p. in-8°) a paru à Varsovie.

Danemark, Suède et Norvège. — B. Dahl : Codices Parisini. — Tirage à part d'un mémoire paru dans les annales de la Société des sciences de Christiania. — 38 p. gr. in-8°. — Christiania, J. Dyrobad.

B. Lundstedt : Svenska tidninger och tidskrifter utgifna inom Nord-Amerikas fœrenta stater. — Bibliographie de la presse suédoise aux États-Unis. — 53 p. in-8°. — Stockholm, Sampson et Wallin.

États-Unis. — *Bibliotheca americana, 1886* : Catalogue de livres et de brochures relatifs à l'Amérique, avec une liste des publications historiques de R. Clarke. — Cincinnati, R. Clarke. — 2 fr. 50.

Hall, Stanley and Mansfield : Hints toward a select and descriptive bibliography of education. — 309 p. in-8°. — Boston, D.-C. Heath. — 9 fr. 10.

The publishers' trade annual for 1886. — 14e année. — 2500 p. gr. in-8°. — New-York, Office of the publishers' weekly. — 10 fr.

Smithsonian Institution : Board of Regents. — Annual report for the year 1884. — 2e partie. — Washington, Government printing office.

W. Gammal : Life of services of the hon. John Russell Bartlett. — 20 p. in-8°. — Providence.

W.-M. Griswold : A directory of authors, including writers for the literary magazines. — Bangor. — 16 p. in-8°. — 2 fr. 50.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES
ET COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Angleterre. — *The Academy.*

15 janvier : E. Muntz : La bibliothèque du Vatican au XVIe siècle. — J.-J. Nacian : la Dobroudja.

24 janvier : The Greville memoirs.

5 février : The collected works of Dante Gabriel Rossetti. — V. Lespy et P. Raymond : Dictionnaire béarnais, ancien et moderne.

The Athenæum.

8 janvier : Mme C. Coignet, un Gentilhomme des temps passés.

15 janvier : A new translation of Dante. — The encyclopædia britannica. — Notes and queries for a bibliography of Thackeray.

22 janvier : The Greville memoirs. — E. Chevalier : Histoire de la marine française sous le consulat et l'empire.

Book-Lore.

Février : The vagaries of book buyers. — The bishop's bible. — Morning in the study. — Kemp's « Nine days wonder ». — L'almanach du diable.

Church Review.

Décembre : Hymns and hymn tunes.

Contemporary Review.

Février : H. Rider Haggard : About fiction. — A.-M. Fairbairn : Theology as an acad.mic discipline. — Contemporary life and thought in Italy.

The Edinburgh Review.

N. 337. — The literature of the streets. — Thomas Hobbes.

Education.

Janvier : History in american colleges.

The English illustrated magazine.

Février : Robert Burns. — Algernon Charles Swinburne : A Ballad of Bath.

Fortnightly.

Décembre : History in Punch-London outcast. — Science and morals. — The Character of Shelley.

Janvier : A. Lang : M. Renan's later works. — J.-A. Symonds : Benvenuto Cellinil's character. — Aubanel and the provencal renaissance.

Gentleman's magazine.

Février : Grimaldiana.

Homiletic Review.

Janvier : The Sunday Newspaper.

Knowledge.

Décembre : Notes on americanisms.

Macmillan's.

Décembre : The British school at Athens. — English literature at the universities.

Murray's Magazine.

Janvier : Byroniana. — Introduction to Lara. — Recollections of Madame de Staël.

Février : Lord Byron's last verses. — Letters from Gifford and Scott to lord Byron.

The New Princeton Review.

Novembre : The modern novel.

Saint-Nicholas.

Novembre : Brander Matthews : Victor Hugo's tales to his grandchildren.

The Saturday Review.

8 janvier : Burke and some of his recent editors.

22 janvier : Shakespeare literature. — France under Richelieu and Mazarin. — V. Duruy : Histoire des Grecs. — P. Meyer : Alexandre le Grand dans la littérature française.

29 janvier : A. Delzant : Paul de Saint-Victor.

Scribner's Magazine.

Février : Reminiscenses of the Siege and Commune of Paris. — M. Coquelin.

Temple Bar.

Février : The Hayward letters. — The Faust of Egremont.

The Westminster Review.

Janvier : Diderot and the art of acting. — Plato's moral mission.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Février : K. Steiff : Documents pour servir à l'histoire des origines de l'imprimerie. — J. Francke : Les catalogues imprimés. — Le personnel des bibliothécaires allemands. — E. Muntz : La bibliothèque du Vatican au XVIe siècle.

Deutsche Rundschau.

Février : A. Duncker : Lettres de Frédéric le Grand.

Nord und Süd.

Janvier : Gustav von Moser : Bettina von Arnim.

Février : Paul Lindau : Galeotto, drame en trois actes.

Italie. — *Il Bibliofilo.*

Janvier : Descrizione di due edizioni principi della divina commedia. — Le nuove disposizioni reguardanti le biblioteche in Italia. — Le edizione Bodoniane in Pergamena (1784-99). — Un manoscritto inedito di frate Giovanni da Capestrano.

Cronaca Minima (Livourne, tipogr. Raphaël Giusli).

N° 1. — G. Mazzoni : La moglie del Molière. — In Ciociaria, Nuptialia.

N° 2. — L. Capelletti : Un nuovo libro sulla Rivoluzione francese. — Colline : Librerie circolanti.

Nuova Antologia.

16 janvier : R. Bonghi : Le nostre commedie del secolo XVI e un dramma francese del XIX. — G. Livi : Napoleone all' isola Elba. — E. Brizio : Una Pompeia etrusca. — L' « Aretino » di Paulo Fambri.

1er février : J. Guidi : I popoli e le lingue di Abissinia. — Rassegna di letteratura spagnuola.

Revue internationale.

10 janvier : Ruggero Bonghi : M. Minghetti, la papauté et l'Italie. — Maxime Du Camp : Souvenirs de Montanelli. — Benjamin Constant : Journal intime.

25 janvier : Benjamin Constant : Journal intime. — Ch. Secretan : Les théories de Stanley Jevons. — E. Cère : Les femmes soldats. — François Coppée : Un adieu. — D. Melegari : Causerie littéraire.

10 février : E. de Laveleye : Le Referendum. — A. de Gubernatis : Une promenade avec les dieux. — Benjamin Constant : Journal intime. — Giuseppe Verdi.

Rivista storica italiana (octobre-décembre 1886).

T. Sandonnini : Ancora di due controversie sul processo Galileiano. — *Comptes rendus :* P. Hochart : La persécution des Chrétiens sous Néron. — G. Lafenestre : La Peinture italienne. — H. Moris : Opérations militaires dans les Alpes et les Apennins 1742-48. — E. Loudun : L'Italie moderne.

Espagne. — *Revista de España.*

N°s 447 et 448. — Apuntes sobre el nuevo arte de escribir novelas. — Poetas franceses actuales : Juan Richepin. — Estudios filologicos de la lengua espanola.

Suisse. — *Bibliothèque universelle et Revue suisse.*

Février : F. Dumur : Les expériences d'un maître d'école allemand. — Wladimir Korolenko : En mauvaise compagnie.

Lecture.

Février : Sommaire : Genève et l'Italie. — Sorcellerie, magnétisme, morphonisme, délire des grandeurs. — L'hypnotisme et les états analogues. — Temples illustrés. — Études littéraires sur le XIXe siècle. — Au foyer romand. — L'œuvre d'Alfred de Musset. — Le dictionnaire des jeunes ménages. — Les bourgeois d'autrefois. — Souvenirs. — L'éducation à Port-Royal. — L'instituteur. — La conscience morale. — De la lumière aux ténèbres. — Noir et rose. — Le Journal de Marc. — Madame Mayburn. — Mademoiselle Angèle. — post tenebras lux.

États-Unis. — *Andover Review.*

Janvier : Nathaniel Hawthorne : Moral dangers of musical devotees.

Harvard Magazine.

Décembre : Utopian dreams of literary men. — Hamerton on literature in a republic.

The Forum.

Février : H. Boyesen : Why we have no great novelists.

The Magazine of american history.

Février : Notable editors between 1776 and 1800 — Influence of the early american press.

The Nation.

20 janvier : Ch. Letourneau : L'évolution de la morale.

27 janvier : A rising french critic (M. Jules Lemaître). — Ch.-C. Perkins : Ghiberti et son école.

The North American Review.

Février : Ouida : Vulgarity. — J. Magnus : The condition of the american stage. — G.-P. Lathrop : Literary Backbiting. — Assumption and pretension, George Sand.

NOUVEAUX JOURNAUX.

Allemagne. — La Bavière possède actuellement 777 journaux et périodiques, dont 128 paraissent à Munich. — A Berlin, il se publie 497 journaux et périodiques dont 49 ont un caractère administratif, 75 sont politiques, 60 traitent d'arts et de sciences, 211 sont commerciaux ou agricoles et 23 religieux.

— La revue hebdomadaire de médecine *Deutsche medicinische Wochenschrift,* qui vient de compléter sa 7e année, paraîtra désormais chez M.-G. Thieme à Leipzig.

— La revue israélite *Allgemeine Zeitung des Judenthums* a célébré le 1er janvier le cinquantième anniversaire de son existence. Depuis un demi-siècle ce journal a été dirigé par le même rédacteur : le rabbin L. Philippson. Comme pendant, citons la *Gazette* de Massachusetts (États-Unis) dont le rédacteur actuel, Caleb Foole, remplit depuis soixante et un ans ses fonctions. Ce journal depuis plus d'un siècle n'a eu que deux rédacteurs-directeurs.

— L'excellent journal bibliographique *Neuer Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekswissenschaft,* fondé en 1840 par M. Petzholdt, vient de cesser sa publication. — De 1840 à 1884, le Neuer Anzeiger s'était publié sous la direction de M. Petzholdt. Après la mort de celui-ci la rédaction du journal avait été confiée à M. Kürschner.

— Depuis le 15 février dernier paraît à Berlin sous la direction de MM. G. Meyer et A. Anderssen un nouveau périodique bi-mensuel intitulé *Der Journalist* (le Journaliste), organe des journalistes allemands.

— *Giegler's Journal-Katalog für 1887.* — Ce répertoire de la presse allemande contient la nomenclature de près de 1,400 journaux avec l'indication du format, du prix et le nom des rédacteurs. — Leipzig, R. Giegler. — 106 p. in-8°. — 0 fr. 75.

— MM. Friedlænder à Berlin font paraître depuis le 1er janvier une bibliographie mensuelle des publications universitaires et de celles émanant de Sociétés savantes et relatives aux sciences naturelles. — Le prix annuel de ce journal bibliographique (*Societatum Litteræ*) est de 3 fr.

— Le journal humoristique hebdomadaire *Lustige Blætter,* qui paraissait à Hambourg, sera désormais publié à Berlin chez M.-O. Eysler.

— Voici les principaux journaux et périodiques allemands dont la publication a commencé le 1er janvier 1887 :

— *Zeitschrift für chemische industrie* (Journal de chimie industrielle), journal bi-mensuel. — Berlin, Julius Springer.

— *Internationales Polizeiblatt* (Journal de police internationale), dirigé par M. Travers de Mayence; ce journal est rédigé en trois langues : allemand, anglais et français.

— *Therapeutische Monatshefte.* Bulletin mensuel de thérapeutique. — Berlin, J. Springer.

— *Der gute Kamerad,* journal pour la jeunesse. — Stuttgart, Spemann.

— *Zeitschrift für Nahrungsmittel Untersuchung und Hygiene* (Journal d'hygiène pratique). — Vienne, Moritz Perles.

— La revue de linguistique allemande *Deutsche Sprachwart,* que rédige M. Max Moltke, paraît depuis le 1er janvier à Leipzig chez M.-L. Moltke.

Angleterre. — A partir du présent mois M. Nutt de Londres publie sa nouvelle revue des études classiques : *The Classical Review* que dirigera M. J.-B. Mayor avec le concours des latinistes et hellénistes anglais les plus distingués. — La *Classical Review* passera en revue dans les trois mois après leur publication tous les ouvrages anglais et américains relatifs à l'antiquité grecque et latine. — Chaque numéro contiendra une liste des principaux ouvrages publiés à ce sujet à l'étranger ainsi que des critiques et résumés des articles parus dans les revues spéciales de l'étranger.

— La maison Cassel de Londres édite une nouvelle revue scientifique intitulée *Our Earth and its Story,* notre globe et son histoire, et rédigée par M. R. Brown. — L'étude de la configuration physique du globe et les principales découvertes y relatives feront l'objet de ce nouveau mensuel. — Un grand nombre d'illustrations et de reproductions chromolithographiques seront insérées dans le texte.

— Un nouveau magazine mensuel paraît depuis le 1er mars chez M. Walter Scott sous le titre de *Monthly Chronicle of North Country Lore and Legend.*

Italie. — Un nouveau journal littéraire vient de paraître à Livourne, chez M. Raffaello Giusti, sous le titree de *Cronaca Minima Rossegna settimanale di letteratura et d'arte.* — Prix annuel : 6 fr.

Suisse. — Une petite revue enfantine paraît à Zurich chez MM. Orell Füsrli sous le titre de : *A bâtons rompus,* heures de loisir pour les enfants, par Mlle L.-E. Rilliet.

Turquie. — La presse périodique de Constantinople comptait en 1885 trente-trois journaux, dont neuf rédigés en turc, huit en arménien, sept en grec, quatre en français, deux en arabe, un en anglais, un en espagnol et un en persan. Le nombre d'imprimeries est de soixante-deux. Il y a à Constantinople et dans les grandes villes de l'empire quarante-huit bibliothèques qui possèdent ensemble 68,625 livres.

États-Unis. — La ville de Montevideo, capitale de l'Uruguay, compte actuellement vingt-trois journaux quotidiens sur une population de 125,000 âmes, soit un journal sur 5,480 habitants.

— Une revue de morphologie (journal of morphology) paraîtra prochainement à New-York. — M. W.-P. Collins s'est chargé de la publication de l'édition anglaise.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 janvier 1887 au 15 février 1887)

AUTORITÉ. Février : 8. *La Reliure moderne*, par Octave Uzanne.

DEBATS. Janvier : 18. Blaise Pascal, édit. Faugère. 19. Taine : Sur l'étude de la littérature anglaise. 20-30. Journal intime et inédit de Benjamin Constant. 21. Relations et commerce de l'Afrique septentrionale avec les nations chrétiennes au moyen âge. 23. *Richard Wagner, sa vie et ses œuvres*, par Ad. Jullien. 25. Jallifier : La Prusse et la France à la fin du XVIIIe siècle. — Février : 1. De Molinari : La Nouvelle-Zélande. 2. Le Cant. 3. La baisse de l'argent et le commerce dans l'extrême Orient. 4. Sociétés et journaux spirites. 14. A propos de *Numa Roumestan*. 15. H. Chantavoine : *L'Éducation des femmes par les femmes*, par M. Gréard; *les Femmes de France*, par M. Jacquinet.

DIX-NEUVIEME SIECLE. Janvier : 19. La collection d'autographes de Mlle Bartet. 19. Une nouvelle édition d'Horace. 23. Le monde des somnambules. 24. Les finances et la comptabilité publiques chez les Romains. — Février : 3. *André Cornélis*, par M. Bourget, 7. J. Levallois : Physionomies de la bohème; Charguérand, Fillias, de Cublize, Watripon, Melvil-Bloncourt. 7. Un comédien pompier au XVIIe siècle. 8. *Le Cercle* de Poinsinet. 10. Eugène Sue.

ECHO DE PARIS. Janvier : 22. M. Alexandre Dumas. 31. *Les Amours d'un ténor*, par le prince Galitzin. — Février : 11. *Histoire de la Restauration*, par E. Hamel.

ESTAFETTE. Janvier : 16. *L'Esprit de la Révolution française*, par M. Edme Champion.

EVÉNEMENT. Janvier : 19. Le Théâtre-Français et les autres. 22. *Les Chats*, poésies par M. Ruffin. 24. *Le Désespéré*, par L. Bloy. 24. La Bible. — Février : 7. E. Deschaumes : MM. O. Mirbeau, de Bonnières et P. Bourget. 12. E. Deschaumes : M. Edouard Hervé.

FIGARO. Janvier : 17. M. Raoul de Bonnières. 19. Marc Trapadoux et Ch. Baudelaire. 22. Un souper offert par Balzac. 28. Les mémoires. 29. Zola : La censure. — Février : 5. Vicomtesse de Janzé : Mazarin collectionneur. 5. De Seignelais : MM. Pasteur et Bertrand. 5. La mère d'Ivan Tourguéneff. 7. A. Wolff : Guy de Maupassant. 12. De Seignelais : Emile Augier, Pailleron et Alph. Daudet. De Brisays : A propos de la fille de Sedaine. D. Lacroix : Le général Humbert à propos du *Lion amoureux*. 14. Gambetta-Roumestan.

FRANÇAIS. Janvier : 18. La mâchoire de Molière. 20. Les moralistes et le XVIIe siècle. 21. *De J.-J. Rousseau à J. Chénier*, par V. Fournel. 22. *Vie de Mgr Forcade, archevêque d'Aix*. 25. Heinrich : *L'Histoire du peuple allemand*, par Janssen. 28. Les concours littéraires de l'Académie française. 29. *L'Ancien monde et le christianisme*, par de Pressensé. 31. *Souvenirs et études de théâtre*, par Regnier. — Février : 1. Léon XIII d'après la *Nouvelle Revue* et les *Souvenirs d'un journaliste français à Rome*. 2. *André Cornélis*, par P. Bourget. 4. Aristophane et la démocratie athénienne. L'hôtel de Sens. 5. La législation maçonnique. 12. M. Ed. Hervé. 14. Le comédien Dupérier, laquais de Molière et premier pompier de France.

GAULOIS. Janvier : 16. Le laquais de Molière. 20. La censure. 31. Delpit : *André Cornélis*, par P. Bourget. — Février : 10. M. Ed. Hervé. 11. A. Delpit : M. Brunetière.

GAZETTE DE FRANCE. Janvier : 19. *Le Fils de Chicot*, par le marquis de Belleval. 21. M. Léo Taxil. 23. Le droit du seigneur au moyen âge. 30. *La Bourgeoisie française*, par M. Bardoux. 31. *Le Roman d'un grand-duc*, par Alfanasi. — Février : 2-3. Les civilisations de l'Inde. 4. La question d'Orient au XVIIIe siècle. 5. *Les Émigrés et la seconde coalition*, par E. Daudet. 6. *La Bible*, traduction Ledrain. 8. Les déportations des prêtres fidèles pendant la Révolution. Histoire des 332 victimes de la commission populaire d'Orange en 1794. 11. Dancourt : M. Ed. Hervé. 12. Souvenirs du duc de Broglie.

GIL BLAS. Janvier : 20. La vie et les œuvres de Gustave Doré. 25. *Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle*, par Lucien Percy. *Gazette de la Régence*, publiée par M. de Barthélemy. *Jeanne Avril*, par Robert de Bonnières. 31. La censure. — Février : 1. *André Cornélis*, par P. Bourget. 14. Un scénario de Balzac.

JUSTICE. Janvier : 17. Les premières séances du comité exécutif provisoire. 18. Poètes méconnus. 24. Les premiers actes diplomatiques du gouvernement du 10 août. 25. La maison de Margot (l'hôtel de Sens). Poètes méconnus; Charles Dovalle. — Février : 3. I. Ant. Ricard : *Une ville de Provence pendant la période révolutionnaire* (1789-1794). II. Francisque Mège : *Chronique et récits de la Révolution dans la ci-devant Basse-Auvergne* (*département du Puy-de-Dôme*); *les Bataillons de volontaires* (1791-1793). III. *Histoire des bataillons de volontaires de la Corrèze pendant les guerres de la Révolution*, par Léon Vacher. Paysages de femmes, par J. Ajalbert. 7. Le gouvernement du 10 août et l'Europe. 8. Les romans de Léon Hennique. 10. I. *Almanach républicain du Dauphiné et du Vivarais pour 1887*. II. *Histoire de la Révolution française dans le département des Pyrénées-Orientales*, par Pierre Vidal. III. Mémoires autographiés de la duchesse de Gontaut. 14. Le marquis de Ferrières.

LIBERTE. Janvier : 25. *Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle* (la princesse de Ligne). 28. Le mouvement littéraire en Amérique. 30. La censure. — Février : 4. *André Cornélis*, par P. Bourget.

MATIN. Janvier : 20. Les bibliothèques d'art industriel

MONDE. Janvier : 23-28 et février : 12. Un pédant au XVIIe siècle; Pierre Costar. 27. Les affaires religieuses de Bohême au XVIe siècle. — Février : 4. Suppléments aux petits hollandistes. 8. Le théâtre d'éducation. 10. *De J.-B. Rousseau à J. Chénier*, par V. Fournel.

MONITEUR UNIVERSEL. Janvier : 16. O. de Vallée :

M. de Lescure et Beaumarchais. 21. V. Fournel : Souvenirs de Schaunard. 22. *Sensations d'histoire*, par Barbey d'Aurevilly. 25. F. Bouiller : L'oubli et les distractions. 28. V. Fournel : *Le Calvaire*, par O. Mirbeau. 31. La censure. *La Tour de Nesles* et Mlle Marie Dumas. — Février : 1. Les mémoires de M. de Falloux. 2. L'hôtel de Sens. 3. A. Geffroy : *Mme de Maintenon*. Lucien Perey : *Histoire d'une grande dame au* XVIIIe *siècle*. Bachelin : *Mélanges d'histoire et d'art*. Th. de Banville : *Nous tous*. Collignon : *Virgile*. Seeley : *l'Expansion de l'Angleterre*. 4. V. Fournel : Romans nouveaux. 5. O. de Vallée : Jules Simon et Michelet. 7. Paul de Saint-Victor et Léon Gozlan. 8. Journal intime de Benjamin Constant.

MOT D'ORDRE. Février : 3. *André Cornélis*, par P. Bourget.

NATIONAL. Février : 10. Mignard et Molière à Avignon. *Histoire d'une grande dame au* XVIIIe *siècle*.

PARTI NATIONAL. Janvier : 21. *Les Braves Gens*, par J. Richepin. 26. *Les Bourgeois d'autrefois*, par A. Babeau. 28. *Madame Fuster*, par F. Fabre. — Février : 11. *Mont-Oriol*, par Guy de Maupassant.

PAYS. Janvier : 30. A propos de bouquins.

RADICAL. Janvier : 20. La statue de Flaubert.

RAPPEL. Janvier ; 24. *Les Mois*, par Cabanel. 31. La censure impériale.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Janvier : 17. *Les Chats*, poésies par Ruffin. 19. Un Anglais en France en 1789. 20. Les antiquités de la Sardaigne. F. Sarcey : *Souvenirs et études de théâtre*, par Regnier. 24. A. Theuriet : *La Nature et l'âme*, par A. de Pomairols. 27. Journal intime de Benjamin Constant. 28. La correspondance philosophique de Caillot-Duval. 31. La censure. — Février : 3. *Histoire de la science politique*, par P. Janet. 5. *Mont-Oriol*, par Guy de Maupassant. 6. Benjamin Constant. 7. Spuller : Un Journaliste de l'ancienne école : Nefftzer.

SOLEIL. Janvier : 17. Les saints Évangiles, trad. Lasserre. 17. *Français et Allemands*, par Dick de Lonlay. 31. *Les Salaires au* XIXe *siècle*, par E. Chevallier. 31. La Censure. — Février : 14. *Leone et Pompeo Leoni*, par E. Plon. 14. *Les grandes Écoles de France*, par Mortimer d'Ocagne.

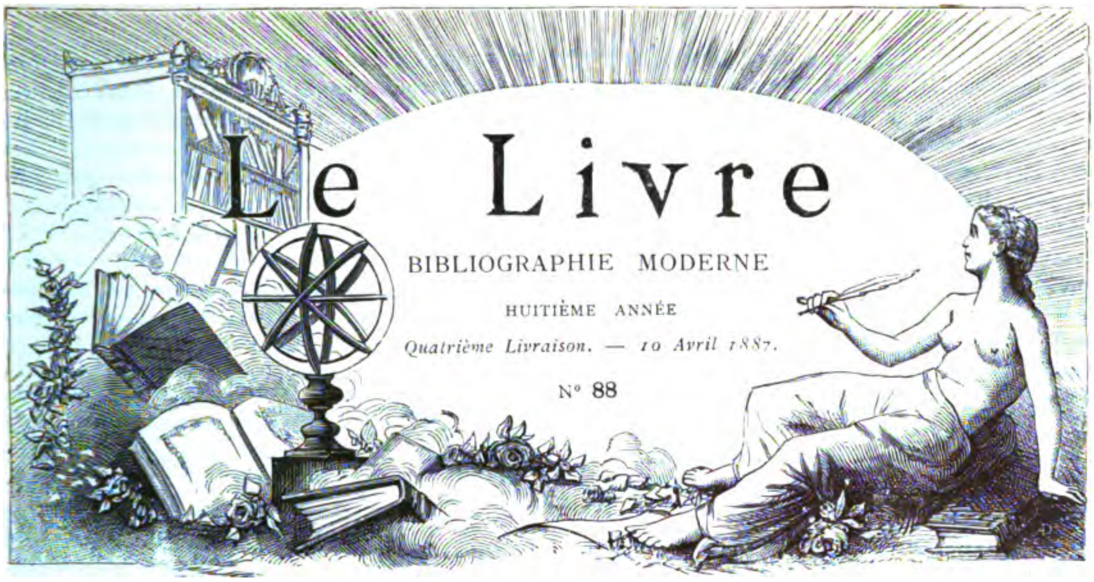
TEMPS. Janvier : 18. Une grande dame au XVIIIe siècle ; la princesse de Ligne. 20. La Monarchie de Juillet ; le Catholicisme libéral ; Lamennais et le baron de Vitrolles. 21. Les Ecrivains russes contemporains. 23. Philosophie du rire. 23. A propos des *Études littéraires* de M. Faguet. 27. E. Scherer : Les Mémoires du duc de Broglie. 28. Souvenirs du duc de Broglie. — Février : 4. L'Espagne artistique. 6. *André Cornélis*, par P. Bourget. 7. F. Sarcey : Mlle Pauline de Meulan. 8. C.-L. Maréchal. 15. Mistral et l'Académie de Marseille.

UNIVERS. Janvier : 18. *Les Bourgeois d'autrefois*, par A. Babeau. 19. La Mythologie expliquée d'après les livres saints. 24-28. La R. M. Jahouvey. 25. E. Biré : *Claude Gueux* et V. Hugo. 31. Ferdinand-Claude Gaillard. — Février : 7. Sainte Colette. 8. E. Biré : M. Camille Doucet et les Concours académiques. 9. L'Aubineau : *Francillon*. 14. Marie Stuart.

VOLTAIRE. Janvier : 18. *Histoire de la Restauration*, par E. Hamel. 22. *Lachramabiliter* (*le Désespéré*, par L. Bloy). 27. A. Dubrujeaud : *le Désespéré*, par L. Bloy. 31. La Censure. — Février : 1. *André Cornélis*, par P. Bourget. 5. *Mont-Oriol*, par Guy de Maupassant. 11. Charles Monselet. 12. A. Hepp : M. Ed. Hervé. 13. M. Ed. Hervé.

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

L'administrateur-gérant : A. Saupbar.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Livres d'amateurs. — Beaux-Arts. — Géographie. — Sciences diverses. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Fantasmagories, par Jean Rameau. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Vraiment c'est faire beaucoup d'honneur à ces récits bizarres, visant à l'originalité, à l'humour, que d'avoir réuni en volume des productions seulement supportables dans le journal. Ces historiettes, traitees en style télégraphique, paraissent avoir la prétention d'être une satire mordante de notre vie à la vapeur, de notre temps, de nos mœurs. Cela ne peut supporter l'épreuve du volume.

En Mer, par Paul Bonnetain. Paris, Jules Lévy, 1887. Un vol. in-18 jésus, illustré. — Prix : 5 francs.

En Mer, le nouveau roman de Paul Bonnetain, n'est pas seulement une fine analyse de la femme, placée dans un milieu particulier et original, c'est aussi un chant d'amour en face de l'infini. Délicate étude de sentiment, où les désirs meurent dans la poésie ambiante et magistrale de la mer, comme les fleurs pâmées sous l'atmosphère chaude qui les baigne, c'est en quelque sorte le poème de la femme et de l'océan, de la grâce et de la puissance, si bien unis, si bien liés qu'ils finissent par ne plus faire qu'un.

On suit avec un vif intérêt la naissance de cet amour de deux passagers, isolés dans l'encombrement des indifférents occupant le bâtiment qui les ramène en France ; cela commence par les petits soins, les préoccupations matérielles du bien-être, des longues heures oisives à occuper, de mille détails intimes et journaliers avant d'arriver à la flamme mouvante des baisers flottant autour d'eux. Il y a dans cette passion de Georges Le Teil pour Mme d'Hénoy une sensualité raffinée qui s'affine, se dissémine, et, s'éloignant des besoins sexuels, s'efface en un spiritualisme étrange, curieux, en une satisfaction d'abord purement cérébrale : cela tient entièrement entre ces deux forces, la mer, la femme. Qu'est ce livre en résumé ? Tout et rien. Rien, car il n'a pas d'action violente, compliquée, au sens où l'entendent les mensonges du feuilleton d'aventures ; tout, car il contient des existences vraies, des cœurs battant réellement, des souffles vivants, des haleines qui caressent et des sourires qui séduisent ; tout,

parce qu'il est plein d'amour, de tendresse, de sincérité et qu'en le lisant on a l'immédiate vision des êtres et des choses qu'il peint.

Cette originale analyse d'un cœur d'homme et d'un cœur de femme, jour par jour, fait passer le lecteur par tous les frissons de l'amour demi-chaste, de l'amour non sali encore par la possession charnelle, non usé par le cuisant et délicieux échange des voluptés. Plein d'images heureuses, de merveilleux tableaux de la mer, ce livre vous conduit ainsi de l'amour frais et tendre à l'ardeur brûlante de la passion enfin satisfaite, au débarquement à Marseille. Mais là le doux rêve s'arrête, comme si cette satisfaction lui donnait la mort. Dès que Georges Le Teil est ressaisi par la vie folle de Paris, il néglige, oublie, abandonne Mme d'Hénoy; cet amour délicat s'éteint et meurt, ne pouvant vivre hors de l'atmosphère spéciale qui l'avait vu naître : l'immensité poétique de la mer. L'œuvre, bien humaine, conçue par un véritable observateur, porte en outre cette brillante coloration qui est la marque typique de l'auteur de *l'Opium*, de *Au Tonkin* et de tant d'œuvres goûtées.

Le Petit Moreau, par Émile Bergerat. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les choses trop simples, trop naturelles, trop vraisemblables, ne sont pas du domaine exploité par M. Émile Bergerat; il faut à ce fantaisiste à outrance un champ plus large, où rien ne vienne gêner ses coudées, où rien ne l'empêche de s'étendre à droite, puis à gauche, de s'enfoncer sous terre, de s'enlever comme un ballon, de rebondir çà et là, au gré de ses idées toujours bizarres, un peu étoilées et fêlées, mais amusantes, pourtant, et d'une touchante incohérence.

Figurez-vous un brave général, qui aurait épousé sa cousine germaine et qui en aurait eu quatre filles superbes; figurez-vous un brave garçon, du nom d'Antoine Daman, viveur endiablé, beau, bien mis, s'amourachant follement de l'aînée de ces filles, avant de devenir amoureux fou de la cadette, quand la première et les deux suivantes seront mortes à dix-huit ans, âge fatal, d'une sorte de maladie nerveuse, conséquences terribles du mariage consanguin du général Joseph Brunet-Monville avec Thérèse Brunet de Monville; figurez-vous que le père de l'amoureux Antoine soit un simple ouvrier orfèvre, un ouvrier artiste de génie, Étienne Daman, et que, pour subvenir aux dépenses d'un fils élevé en richard, il fasse un faux qui l'envoie à Cayenne; figurez-vous que le général, apprenant que son futur gendre est le fils d'un forçat, mette l'honneur du nom au-dessus même de la vie, et refuse son consentement à un mariage qui, selon la médecine, pourrait seul sauver sa dernière enfant; figurez-vous que la mère, préférant la vie de sa fille à tout, poignarde son mari pour que le mariage ait lieu !... Et vous ne vous figurerez pas encore tout ce qu'un homme d'esprit a entassé de fantaisies ultra-fantaisistes pour nous prouver que les mariages consanguins sont déplorables au point de vue des conséquences héréditaires et nous montrer comment la femme devenue mère sait défendre ses enfants, jusqu'au crime! Telle est, en abrégé, la fantastique histoire du général Brunet-Monville, surnommé *le petit Moreau* à cause de sa bravoure et de son amitié pour le grand général Moreau.

Les Contes du Palais, par la presse judiciaire parisienne. Un vol. in-18 jésus. Marpon et Flammarion, éditeurs, Paris, 1887. — Prix : 5 francs.

Messieurs les chroniqueurs judiciaires ont au Palais un cabinet spécial de rédaction, ou plutôt un salon de causerie, ou mieux encore de *blaguerie*. On ne manque ni d'esprit ni de gaieté dans ce cénacle. Les incidents réels des causes diverses qui leur passent sous les yeux et par les oreilles suggèrent aisément de bonnes histoires à de malins conteurs comme M. Pothey, dont la physionomie narquoise et réjouissante est reproduite, ressemblance garantie, dans l'eau-forte qui décore le seuil des *Contes du Palais*. Dire que toutes ces histoires se valent, ce serait trop flatter les uns au détriment des autres. La plupart sont amusantes, mais presque pas une n'est aussi originale et pittoresque que les aventures *arrivées* dont ces messieurs donnent le compte rendu dans leurs journaux.

Seulement Kauffmann a semé de page en page des dessins généralement si spirituels, si amusants, qu'on se demande si c'est le dessin qui illustre le texte ou le texte qui commente le dessin.

Pitoufflard et Racoto, par Charles Chrétien. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff, éditeur, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Pitoufflard et Racoto sont deux conscrits de 1830. M. Charles Chrétien nous conte leurs aventures : son ambition, dit-il, est de jeter un peu de gaieté « dans les camps des gardiens de nos frontières ». Ambition très convenable, intention méritoire. M. Chrétien a sans doute pensé que dans les camps la gaieté devait être un peu lourde, et il a écrit en conséquence.

Il flatte l'armée nouvelle en déclarant qu'avant « l'équitable loi, bienfaisante rosée (*sic*) qui est venue arrêter le mal dans sa source, chaque jour on voyait baisser le niveau intellectuel de notre belle armée ».

L'équitable loi, bienfaisante rosée, est celle qui a interdit le remplacement; et grâce à elle, « notre glorieux drapeau, ce clocher des batailles (*sic*), ombrage maintenant le fils de famille et le simple artisan ».

Dieu nous garde de médire de cette loi. Néanmoins nous n'augurerions pas encore très heureusement de l'exhaussement du niveau intellectuel de notre armée si elle prenait le récit des aventures de Pitoufflard et Racoto pour la fine fleur de l'esprit français et de la plaisanterie gauloise.

Le livre de M. Chrétien mérite pourtant d'être parcouru jusqu'au bout; mais il faut dire qu'Henriot a semé à travers les pages imprimées quantité de croquis d'une observation très amusante et d'une sûreté de touche des plus remarquables.

André Cornélis, par Paul Bourget. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 1887. Prix : 3 fr. 50.

Le dernier roman de M. Paul Bourget marque la limite extrême des qualités et des défauts du jeune écrivain. Aussi n'est-il pas étonnant que les jugements portés sur cette œuvre ne soient généralement pas modérés. — « Admirable! » s'écrient les uns. — « Assommant! » proclament les autres. — « Bourget est en continuel progrès », reprennent les premiers. — Pas du tout, répliquent les seconds; *Crime d'amour* était plus banal et aussi gris que *Cruelle Énigme*, et si *André Cornélis* est moins banal que *Crime d'Amour*, il est aussi plus abstrait et plus froid, et il n'est pas moins gris. Le style reste ce qu'il apparaissait dans les premières compositions, tour à tour empreint d'une grande noblesse ou d'une affectation fatigante pour glisser, quelques lignes plus loin, jusqu'à une négligence singulière, voire à une incorrection choquante.

Et l'on discute et l'on ergote. Ce n'est point déjà si commode d'être l'occasion et le sujet de telles disputes. Le dernier mot qui s'en échappe, c'est qu'en définitive M. Paul Bourget est un esprit supérieur et un écrivain de réel talent. Le mal est que si l'on reconnaît de sa part un travail considérable, un effort puissant pour se hausser jusqu'aux maîtres qu'il a pris pour modèles, effort heureux, car il s'est souvent approché d'eux jusqu'à se mettre sur le même rang, le mal est que son originalité n'éclate pas. Est ce la conséquence fatale de l'épreuve à laquelle il s'est soumis? Peut-être. Est-ce une conséquence éternelle? Espérons que non. A force d'étudier ses maîtres favoris, il s'est assimilé parfaitement leurs procédés, leur méthode pour mieux dire; il est resté jusqu'ici leur disciple excellent, un disciple en qui l'on pressent un maître possible. Mais il n'a pas moins, autant que romancier, dégagé complètement sa personnalité. Il est impossible d'être plus proche parent de Henry Beyle; mais l'air de famille, si honorable, si glorieux qu'il puisse être, porte en soi certain inconvénient : il imprime à la personne quelque chose de déjà vu.

André Cornelis est l'analyse des états de conscience d'un jeune homme dont le père a été assassiné, et qui, dès l'éveil complet de son intelligence, obsédé de l'idée de la vengeance, recherche le meurtrier. La police le croit introuvable et l'affaire est classée. Mais André, guidé par des impressions psychologiques, par des sentiments très subtils qu'il décompose avec acharnement, reconstitue la série des faits, et aboutit à une certitude : c'est que l'assassin de son père, c'est le second mari de sa mère. Cet homme n'a pas agi de sa main, il a été l'esprit qui conçoit, ordonne et prépare l'action; un autre, son frère, a été le brutal instrument qui exécute la basse besogne.

L'intérêt de l'œuvre, au point de vue de son élaboration, réside en ceci : André Cornélis procède, si je puis dire, *du dedans au dehors*; ce ne sont pas des faits matériels qui lui suggèrent des soupçons et engendrent des réflexions et des inductions. Il éprouve d'abord des soupçons instinctifs, il ressent des émotions, qu'il *objective* ensuite; les circonstances matérielles, il ne fait que les vérifier après la formation de sa certitude morale et par voie de déduction.

Nous assistons ainsi pendant trois cents pages à l'analyse minutieuse, extraordinairement précise de toutes les évolutions de l'âme d'un Hamlet contemporain.

A un autre point de vue, l'intérêt sentimental consiste dans la lutte que se livrent au fond du cœur d'André sa haine contre son beau-père et sa tendresse mêlée de pitié pour sa mère. Elle s'est tout entière abandonnée à l'amour que lui inspire Jacques Termonde, cet élégant diplomate qui l'a aimée jusqu'à faire assassiner son ami afin de la posséder. André comprend de quelle effrayable honte elle serait accablée si elle apprenait la vérité, et jusqu'au bout, jusqu'après la mort de Termonde expirant sous sa main, il la laissera l'ignorer.

Les femmes ne peuvent manquer de trouver ce monomane sublime; elles ne s'aviseront guère d'avouer qu'il est ennuyeux, ce jeune homme qui se consume de respect filial; il leur paraît tragique, cet Oreste moderne, hésitant à frapper une Clytemnestre frivole et inconsciente, une Clytemnestre sans le savoir, à la frapper non d'un coup de poignard, mais d'une douleur morale.

M. Paul Bourget a toujours les femmes avec lui : c'est le secret de son succès rapide et complet.

Ce qui est amusant à constater, c'est que les trois quarts de ses lectrices les plus pâmées ont été aussi des fidèles de M. Georges Ohnet. Depuis qu'elles ont entendu dire que M. Ohnet n'est pas « littéraire », elles s'écartent de lui prudemment et sans bruit, peu à peu, et se rejettent avec une ardeur croissante sur M. Bourget, qui est très littéraire. Elles se purifient du bourgeoisisme banal de l'un dans le dilettantisme raffiné de l'autre. Et je suis désolé d'avoir constaté que dans M. Bourget ce qu'elles sentent le mieux est ce qu'elles prisent le plus, c'est ce qui est le moins le vrai Bourget, à savoir l'affabulation, le sujet même, les scènes violentes. En tout cela l'auteur d'*André Cornélis* ne crée pas : il se souvient; et quand il introduit dans son œuvre délicate une scène dramatique, il ne la traite pas mieux que M. Richebourg. Vu sous cet angle, *André Cornélis* ne serait que l'*Affaire Lerouge* de la psychologie.

Mais aussi n'est-ce point de cette façon qu'il convient de le voir. M. Paul Bourget a voulu faire des romans comme il a fait ses essais de psychologie : les personnages ne sont plus Renan, Taine, Dumas, Flaubert, etc. Ce sont des êtres imaginaires, des espèces d'entités psychologiques, que M. Bourget forme dans son cerveau, et qu'il en tire ensuite par la puissance de l'analyse.

Cet éloge lancé à tous les échos par ses amis : « Il est toujours en progrès! » est juste à certains égards, si l'on considère uniquement la finesse et, si l'on me permet le mot, l'outrance de cette analyse. Si en M. Paul Bourget on ne juge que le psychologue, il a réalisé ce progrès d'avoir raffiné le fin du fin et

dessiné avec une sûreté merveilleuse les plus légers linéaments d'une *planche d'anatomie morale*, selon sa propre expression.

Mais s'agit-il de romancier, alors c'est autre chose : ceux mêmes qui prônent *André Cornélis* avouent que c'est long. Ceux qui ne le prônent pas assurent que c'est ennuyeux et que les romans précédents les ont intéressés. A notre avis, un signe grave de la marche rétrograde plutôt que progressive, c'est la forme autobiographique à laquelle l'auteur a été condamné par l'excès de son système. Il ne lui manquera plus que de composer son prochain roman dans la forme épistolaire : dira-t-on qne c'est un progrès dans l'art du roman ?

M. Paul Bourget manie avec une dextérité parfaite un instrument précieux : l'analyse, qui convient admirablement à la critique, et il l'a prouvé. Il l'applique à un autre genre qui le supporte assurément, — et l'a prouvé aussi dans l'*Inséparable*, dans *Cruelle Énigme* — mais qui ne saurait le subir au delà d'une mesure discrète sans perdre son essence vitale : M. Paul Bourget l'a prouvé également dans *André Cornélis*. L'analyse est un moyen. M. Paul Bourget en a fait une fin. Là fut son erreur.

Mais il est heureux encore dans son erreur, car un grand nombre l'admirent, et beaucoup d'autres la lui pardonnent en raison des qualités d'esprit qui l'y ont poussé, des pages excellentes qui en ont été la conséquence. Le résultat d'*André Cornélis*, c'est qu'on attend en Paul Bourget, à son prochain roman, que ce roman, quel qu'il soit, est d'ores et déjà impatiemment souhaité, et s'enlèvera dès le premier jour par douzaines de douzaines.

Pierre l'Abs, par A. Gobin. Un vol. in-18 jésus. Paul Ollendorff, éditeur. Paris, 1886.

Si M. Gobin s'était donné la peine d'écrire son livre, — cela s'entend, de l'écrire un peu artistement, en soignant l'expression, en ménageant les situations, en posant les caractères des personnages, — sa fable ne serait pas plus mauvaise qu'une autre, et à ceux qui l'accuseraient d'invraisemblance, il pourrait victorieusement répondre que c'est un banal fait divers, que la possibilité n'en peut être mise en cause, puisque la chronique judiciaire en constate la réalité.

En effet, la donnée est celle-ci : un forçat évadé reparaît dans le monde sous le nom d'un brave soldat tué pendant la guerre, dont il a volé les papiers (pas très neuf comme invention !). Grâce à cet avatar, il devient l'époux d'une jeune fille charmante, de riche famille, que lui-même adore, et, comme avant de devenir faux monnayeur, il avait reçu une éducation au-dessus de la moyenne, l'influence heureuse de cet amour honnête l'eût probablement régénéré.

Mais le soir même de son mariage, son ancienne maîtresse le relance, portant son enfant dans ses bras, jusque dans le salon qui précède la chambre nuptiale. Elle le menace de le démasquer s'il ne consent à la suivre. Il se laisse emmener; mais à la jeune épousée à qui elle enlève son mari, l'ancienne maîtresse laisse en compensation la petite fille née de ses amours avec Pierre.

L'ingéniosité de M. Gobin consiste à remettre en présence, dans une circonstance dramatique, le mari fugitif et l'épouse abandonnée. Voici comment :

Claudine, l'ex-demoiselle de magasin, devenue, un soir de réveillon, la maîtresse de Pierre Chenaz, ne tarde pas à en avoir assez de la misère avec son amant retrouvé.

Elle le lâche et se lance dans le grand demi-monde. Pierre s'adonne à l'absinthe : de là son surnom abréviatif.

Et qu'arrive-t-il ? Claudine a enjôlé un beau jeune homme, riche et noble, et ose concevoir l'espoir de se faire épouser. Au moment où elle pense réussir, le jeune homme lui échappe, conquis par une passion plus noble, voué à un amour plus pur. L'objet de cet amour est précisément Clotilde, la femme de Pierre, qui n'est ni veuve ni femme et n'a jamais plus entendu parler de son mari.

Ici le drame devient d'un noir d'encre de Chine. Claudine veut faire assassiner sa rivale; elle s'adresse à Pierre l'Abs pour l'exécution du forfait. Il n'agira pas directement, mais en enrôlant deux escarpes de sa connaissance, car vous pensez bien que Pierre *l'Abs* a roulé jusqu'au dernier abîme de la dégradation. Le meurtre va se perpétrer quand Bois-Prémain, l'amoureux de Clotilde, intervient comme par miracle, la sauve, saisit et garrotte les coquins.

Instruction judiciaire, arrestation de Pierre l'Abs, comparution devant le juge d'instruction, confrontation avec la victime manquée, reconnaissance, horreur! Pan ! Pierre l'Abs, navré de honte, s'enfonce un poignard dans le cœur ! Et Clotilde, veuve et neuve, peut épouser le comte de Bois-Prémain; non pas même veuve, car le mariage avec le forçat est annulé pour cause dirimante : erreur sur la personne.

Mais grande jusqu'au bout et bonne comme on ne l'est pas, elle garde auprès d'elle, pour continuer à lui servir de mère, la fille bâtarde du forçat et de la courtisane, ses assassins intentionnels.

M. Gobin ne peut s'illusionner au point de croire qu'il a fait œuvre de littérateur. Son roman se traîne avec un ton de mélodrame à effets connus, dans un style plat et commun. Il a commis des négligences même impardonnables. Les situations sont forcées le plus souvent, l'auteur n'a souci de la logique des faits non plus que de celle des sentiments et des idées.

Il semblerait, à certaine coupe, que, contrairement à ce que font d'autres pour leurs romans à succès, M. Gobin ait remis en forme de roman un mauvais drame injoué.

P. Z.

Le Cavalier Miserey, par Abel Hermant. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est plus un inconnu pour le monde des lettres que l'auteur de *Monsieur Rabosson* et de *la Mission de Cruchod,* deux livres hardis, d'un style

serré, qui ont fait leur trou dans la masse des œuvres modernes et qui ont valu immédiatement à M. Abel Hermant ses lettres de grande naturalisation dans la littérature contemporaine. Aujourd'hui, l'écrivain, au sortir de l'armée, où il vient de faire son année de volontariat, nous prouve qu'il n'a pas perdu son temps; il a utilement employé son séjour, dans ce milieu si spécial, à récolter le plus grand nombre de notes, de portraits, de tableaux pris sur le vif, de manière à pouvoir peindre avec une saisissante vérité le soldat dans son élément et dans son atmosphère bien particulière. Grâce à ce travail, conçu et fait en véritable artiste, en lettré convaincu, il nous apporte un livre qui éclaire l'armée d'un jour entièrement nouveau. Nul avant lui n'avait étudié de cette façon-là, bien à fond, cette figure simple et naïve, le soldat; nul ne l'avait montré aussi complètement, vivant de sa vie monotone, bourrée de petits détails amusants, très intéressante en réalité.

C'est la cavalerie légère, dans laquelle a servi l'auteur, ce sont les chasseurs à cheval qu'il a pour ainsi dire symbolisés dans son héros. *Le cavalier Miserey*, du 21ᵉ chasseurs, est un type original, vivant, et le romancier l'a suivi avec une rare souplesse d'observation et d'analyse, depuis son entrée au régiment jusqu'au jour funeste, où, coupable, dégradé, il se voit, avec une douleur d'enfant qui émeut, rayé de ce régiment pour lequel il avait eu une passion touchante comme pour un être animé. Certes, voilà une œuvre de pur patriotisme, sincère, forte de ses critiques souvent dures, toujours méritées, bien faite pour élever le cœur, montrant dans ses joies, dans ses triomphes, mais aussi dans ses défaillances, cette physionomie sympathique du simple soldat, enfant de la province, enfermé dans cette existence composée de petits faits, toujours les mêmes, de travaux rudes, de rares plaisirs, souvent grossiers, et qui finit par passionner au plus haut degré. Pauvre Miserey ! on le plaint, on l'excuse jusque dans la folie de ses fautes, car on sent qu'il a au plus profond du cœur l'adoration de son métier, le culte du régiment; la fatalité le jette au crime, et il faudrait si peu de chose pour le sauver! Jamais on n'a mieux fait sentir ce qu'un peu d'indulgence, de justice, pourrait obtenir de ces malheureux, coupables d'un moment d'égarement; en les rebutant, en les accablant, en les livrant aux haines vindicatives, on les aigrit, quand une main tendue eût pu les sauver : qui, dans la vie militaire, qui, dans la société, n'a pas eu au moins une fois ce spectacle sous les yeux?

M. Abel Hermant, en appliquant à cette consciencieuse étude les procédés précis de l'école moderne, en s'astreignant à dire toute la vérité sans hésitations, sans reculs, est parvenu à atteindre un degré d'intensité tout à fait remarquable. Le 21ᵉ chasseurs se meut et vit sous les yeux du lecteur; chaque silhouette d'officier, de soldat, chaque groupe se détache avec un relief vigoureux qui lui donne toute sa valeur. Çà et là se trouvent des épisodes traités d'une manière vraiment magistrale, comme la mort du cheval dans la cour de la caserne, la nuit, la visite d'adieu du colonel comte de Vermandois à son régiment, le tableau final de la dégradation militaire, d'autres encore. Désormais, la place de M. Abel Hermant parmi les stylistes et les observateurs de l'humanité est solidement marquée; et le succès dû aux œuvres d'art accueillera un livre qui apporte un si précieux document à l'histoire contemporaine, un roman qui est de la vie vraie et mouvementée.

L'Affaire Froideville, par André Theuriet. Paris, G. Charpentier et Cⁱᵉ, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Elle est des plus touchantes, cette étude dans laquelle André Theuriet nous initie aux mœurs, aux rouages intérieurs d'un ministère. Il semble avoir mis dans ce joli roman tout ce que son talent a de grâce et de séduction, comme pour mieux contraster avec la monotonie légendaire des existences de bureaucrates. Un véritable drame, tout intime, avec son mélange de joies douces et de douleurs vraies, avec son idylle printanière, son amour délicat et parfumé comme une fleur des champs, se déroule entre les poudreux cartons verts, les bureaux des chefs et les tables des employés. Ah ! cette *Affaire Froideville*, elle bouleverse tout le ministère, met en branle toutes les influences, et, pourtant, ce sont des humbles, un brave provincial, une innocente fillette, un pauvre employé qui la font renaître de ses cendres froides. Elle dormait, ensevelie dans le plus profond oubli, enterrée volontairement par le ministère, désireux de conserver à l'État une somme de deux millions léguée par un marquis maniaque, scellée au tombeau des archives par la famille du marquis, une famille ne pouvant que perdre à la voir sortir de ce lourd sommeil administratif. Oui, mais voilà, une enfant, Thérèse Sombernon, y voit le seul moyen de réhabiliter la mémoire de sa grand'mère; un jeune homme, Jacques Marly, y trouve l'occasion de prouver son amour, et tout est en émoi. Les chefs de bureau, les directeurs, le ministre, l'impératrice agissent, combattent tour à tour. Qui est vaincu dans cette lutte démesurée? Naturellement les humbles, les petits; mais l'amour, le radieux amour, vient les consoler de leur déconvenue. Jacques épouse Thérèse et ils oublient le rêve d'or, le rêve de réhabilitation et de richesse, tout entiers à leur bonheur. Il faut lire le roman pour goûter l'art exquis avec lequel André Theuriet raconte cette histoire émouvante; rien d'amusant, d'intéressant comme ces employés, ces chefs, peints d'après nature. L'*Affaire Froideville*, avec une pointe de modernité, peut lutter avec les œuvres les plus délicates de Jules Sandeau, ce conteur délicieux.

Pilleur d'épaves, par Pierre Maël. Paris, Frinzine, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Pierre Maël, Breton et romancier, est un passionné des côtes de la Bretagne; il se plaît à décrire les beautés et les horreurs de l'Océan, ses luttes gi-

gantesques contre les aiguilles de rochers, contre les falaises de granit qui bordent le Finistère. Il a une vision plus poétique que réelle des paysages et des personnages qu'il décrit, mais cette exagération même n'est pas sans un certain charme. C'est à la pointe du Raz, parmi les sauvages habitants de Lescoff, Plogoff et autres villages, que se passe le drame qui fait le sujet du roman, une histoire d'enfants sauvés sur un navire échoué et pillé, des mœurs de bandits, que termine une double mort héroïque. On s'intéressera à ce livre, écrit avec un souffle passionné et inspiré par les plus grandioses spectacles de la nature.

Les Souvenirs de Rose Pompon. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Si toutes les anciennes célébrités de Mabille, de Bullier et autres endroits joyeux se mettent à écrire leurs mémoires, la librairie est menacée d'une redoutable avalanche. Déjà l'inondation commence : après Cora Pearl, Rose Pompon; ce dernier recueil n'a aucune valeur littéraire, mais il renferme quelques document utiles à l'histoire de la galanterie moderne. Il conte sans prétentions les prouesses de l'ancienne cocotte retraitée. Il y a des oisifs que cela intéresse : grand bien leur fasse; le livre peut aussi servir de bréviaire aux jeunes débutantes, c'est le code de la parfaite courtisane, celle au coffre-fort : tout pour l'argent ou l'art de se faire des rentes en plumant les imbéciles.

Le Club, par Félix Cohen. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Malgré ses invraisemblances, sa fabulation fantastique, peut-être même à cause de cela, le roman de M. Félix Cohen trouvera des lecteurs, car il n'ennuie pas. Il était assez curieux de voir comment le collaborateur de Gondinet, pour la pièce *le Club*, qu'ils ont fait représenter au Vaudeville, se tirerait seul de ce nouveau travail, qui demande une tout autre méthode. Mon Dieu! il s'en tire en vaudevilliste, en habitué des ficelles et scènes à effet; son sujet est tout différent, son procédé est le même, aussi faux, aussi loin de la vie réelle. On sent mieux ici tout ce qu'il y a de superficiel dans l'auteur dramatique dévoyé, qui ne sait ni fouiller un sujet, ni analyser à fond les caractères, ni établir la gradation des nuances, comme le réclame le roman moderne, le roman basé sur la vérité. Son volume amusera un instant les liseurs, mais il ne peut porter plus loin : ce n'est pas de l'art littéraire.

Mirage, par Rioux de Maillou. Paris, Librairie moderne, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'étude d'artiste que M. Rioux de Maillou intitule de ce mot vague et flottant : *Mirage*, n'apporte malheureusement rien de bien nouveau à la curiosité du lecteur et n'ajoute pas aux œuvres déjà nombreuses consacrées à raconter l'existence des artistes.

L'histoire de Richard Brémont venant faire son apprentissage de peintre, dans la forêt de Fontainebleau, au milieu de la colonie de Barbizon, y rencontrant un jeune modèle, Blanche Duru, qui s'éprend platoniquement de lui, et se refusant à cet amour discret pour épouser une jeune fille un peu trop masculine qui le trompera et l'abandonnera, n'a d'originalité ni dans le fond ni dans la forme. Beaucoup de lourdes plaisanteries d'atelier, de scènes inutiles, de bavardages, de descriptions sans souffle, encombrent le volume et noient le sujet, au lieu de le soutenir. Tout cela est terne, gris, monotone, et l'on n'y trouve qu'un endroit un peu vibrant et passionné, c'est celui où se consomme l'adultère. En somme, *Mirage* est un livre sans gros défauts, mais sans véritables qualités; l'œuvre incolore qu'on aurait pu se passer d'écrire et qui ne peut jeter aucune lueur dans les lettres.

G. T.

Polikouchka, par le comte Léon Tolstoï, traduit avec l'autorisation de l'auteur par E. Halpérine. Paris, Perrin et Cie, 1886. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

L'histoire de ce misérable moujick, chapardeur, charlatan, ivrogne, faible, vicieux et bon, que la première action véritablement honnête et vertueuse de sa vie amène fatalement à se pendre, n'est pas simplement un tableau de mœurs russes comme le comte Tolstoï excelle à les peindre; c'est une étude de l'homme et de la vie, exécutée avec une grande vigueur et qui, dans sa réalité saisissante, donne l'impression d'une navrante ironie.

Le second morceau, *Une tourmente de neige*, appartient au genre descriptif et fournit au traducteur une occasion, qu'il met admirablement à profit, de déployer sa connaissance des nuances de la langue qu'il traduit et des nuances de la langue qu'il emploie.

Madame André, par Jean Richepin. Paris, Maurice Dreyfous, 1887. Un. vol. petit in-12. — Prix : 6 francs.

L'éditeur Maurice Dreyfous vient d'ajouter à la petite édition de luxe des œuvres de Jean Richepin son premier roman :

> Le premier-né de ses romans,
> Qui lui prit beaucoup de moments,
> Et qu'à Paul Bourget il dédie,

Madame André. Ce premier-né est fort bien venu, comme chacun sait. Il n'est ni noué ni chétif. C'est, au contraire, un garçon dru et vigoureux dont on se sert volontiers pour battre la mère nourrice. « C'est votre chef-d'œuvre, ce gars-là, lui crient en chœur les commères; vous n'avez jamais rien fait d'aussi râblé, et vos autres petits sont des êtres malingres et chétifs en comparaison, comme qui dirait, sans vous offenser, des culots. » — Les gens qui passent, pressés, et qui

ont assisté, dans le temps où ils avaient du loisir, à la présentation de ce premier nourrisson, jettent à peine un coup d'œil sur les cadets, qui sont une bande, et s'en vont répétant : « Quel gaillard ! C'est fini, ma vieille ; tu n'en feras plus comme celui-là. » — Richepin ne répond qu'en en pondant d'autres plus forts et plus virils, sinon plus beaux.

Il n'en reste pas moins que *Madame André* est un des bons romans de ce temps. En dehors de toute école, avec le seul souci de la vérité et le seul ressort de la passion, l'auteur a écrit une œuvre vivante et qui vivra. Malgré l'épisode du voyage de M[lle] Dennesset et, en général, les moyens mis en œuvre par les Fressin, qui me semblent forcés de trahir de l'embarras ou de l'inexpérience, ce roman va de pair avec les délicieux livres qui ont fait immortels les Goldsmith, les abbé Prévost, les Bernardin de Saint-Pierre. Ses dimensions nuiront à sa popularité. Mais les lettrés et les amoureux reviendront toujours à cette œuvre de poète et d'observateur, où la figure héroïque de l'amour féminin se reflète dans le radieux cristal d'un style libre et pur. B.-H. G.

A Freak of Fate. A Novel, by Edward F. Spence. Un volume. Londres : F.-V. White et C[o], 31, Southampton street Strand, 1886. In-8, XVI-261 p.

Pour les amateurs d'horreurs, voici un roman à leur goût. Edward Hosmer, ayant, dans un accès d'épilepsie (*epileptic mania*) étranglé Agatha, la jeune fille qu'il aimait passionnément et qu'il allait épouser dans quelques jours, est condamné à mort. Dans la prison, en attendant son exécution, il écrit cette histoire, dans laquelle il nie que ce soit lui qui ait tué Agatha, et essaye, avec une candeur et une bonne foi évidente, d'expliquer que le crime a été accompli par les moyens surhumains d'un oncle magicien, qui, en se suicidant, avait maudi Edward, en lui déclarant que jamais il n'épouserait Agatha.

Afin de préparer le lecteur à croire dans le pouvoir surnaturel de l'oncle, des hypothèses scientifiques et physiologiques sont énoncées. *A Freak of Fate* est écrit dans un style concis et net, l'histoire est bien racontée, le dénouement caché jusqu'à la fin, et quelques descriptions ont beaucoup de force. H. A.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Le Prince Paul, par Charles Narrey. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Roman du prince impérial, par Charles de Bré. Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Souvenirs d'un impresario, par Maurice Strakosch. Un vol., Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Les Baisers du monstre, par Georges Pradel. Un vol. Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Christiane (robes et manteaux), par Auguste Germain. Paris, Jules Lévy. — Prix : 3 fr. 50.

Le Marquis de Saint-Lyr, par Tony Révillon. Jules Lévy. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ohé ! l'artiste, par Henri Beauclair. Paris, Tresse et Stock. In-16. 2 francs.

Follevie, par Gustave Fortin. Paris, Maurice Dreyfous, 1886. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La Sainte, par Ernest Benjamin Paris, Paul Ollendorff. 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique. — Philologie. — Linguistique.* —

Nos vieux proverbes. Un vol. in-8°. Paris, librairie de la Société anonyme de publications périodiques, 1886. — Prix : 7 fr. 50.

M. Lorédan Larchey vient de publier un livre charmant comme il en sait faire, plein d'esprit, d'érudition, de souvenirs, de gaieté, de bon sens, de philosophie familière et pratique. Les vieux proverbes qu'il commente ne sont pas tous des trouvailles ; on en connaissait un bon nombre, et certains d'entre eux sont encore monnaie courante. Mais, tombés en désuétude ou répétés chaque jour, ils sont toujours présentés d'une manière piquante et nouvelle ; ils sont illustrés de dessins dont l'auteur a fourni l'idée et qui ajoutent une note spirituelle et amusante à ce texte déjà si attrayant. M. Larchey a surtout puisé à deux sources : le *Trésor de sentences dorées,* de Gabriel Meurier (Paris, 1852), et les *Adages et Proverbes de Solon de Voge,* par l'Hétropolitain, pseudonyme du docteur Jean le Bon, né à Autreville (Paris, s. d., mais vers 1577). Beaucoup figurent déjà dans le *Livre de Proverbes* de Leroux de Lincy.

M. Larchey ne m'en voudra pas si je profite de l'occasion pour ajouter à sa collection quelques autres dicts, proverbes et dictons tirés de différents endroits, mais principalement du livre si curieux du docteur

Laurent Joubert sur *les Erreurs populaires* (Bordeaux, Millanges, 1579). Le titre choisi par M. Lorédan Larchey est assez compréhensif pour que je n'en veuille pas d'autre, et j'espère qu'il me permettra d'abriter ma marchandise sous son pavillon. Je donne, bien entendu, mes proverbes en simple liste, tout nus et sans commentaire. Les lecteurs du *Livre*, qui s'intéressent tous à ces manifestations de l'esprit populaire, ne seront pas en peine pour y suppléer chemin faisant.

— Souppe devant et souppe après fait vivre l'homme cent ans ou près. — Les gourmans font leur fosse à belles dents; ce qui vaut mieux que la version de H. Estienne, citée par Leroux de Lincy : « Les gourmands font leurs fosses à leurs dents. » — Boire après sa souppe fait voir trouble; ce qui est une variante de celui qu'a cité M. Larchey :

> Qui boit après son potage,
> Bien procure son dommage.

Comparez la plaisanterie de Bruscambille :

> Que qui boit en mangeant sa soupe,
> Quand il est mort il ne voit goutte.

— Bien venant, bien jetant. Il vaut mieux fourmage que boullie (maxime à l'usage des médecins d'enfants, des nourrices et des jeunes mères). — Homme goutteux, signe d'argent. — Femme maigre, taverne de sang. — Il n'est que vieille fille pour faire force enfants. — Un œuf frais nettoie le cœur. — Gâteau, charge d'estomac, et vinaigre, ennemy de nature. — Les piés chauds et la teste, au demeurant vivez en beste. — Se peigner le vendredy fait mal de tête. — Une heure de dormir avant minuit vaud mieux que trois après. — Qui veut être long temps vieux, faut qu'il commence de bonne heure. — Assez fait qui rien ne fait, ez maladies périlleuses. — La médecine et la guerre se font à l'œil. — Les buveurs d'eau n'ont jamais besoin des pieds d'autrui. — Le vin est de mélancolie levain. — De guérir avoir volonté, est partie de la santé. — Où il y a et jeunesse et richesse, là il y a maladie à largesse.

> Qui veut vivre sainement,
> Ait pour soi tel pansement
> Que de son cheval ou jument.

— Faire jambes de vin. — Les chevaux en vont mieux quand les chevaucheurs ont bien bu.

> Qui bien mange, fiente et dort,
> Ne doit avoir peur de la mort.

— Qui moins en fait trompe son compagnon. — On ne s'enivre pas volontiers de son vin. — Qui peu mange, prou mange; et qui prou mange, peu mange. — Qui ne peut manger, qu'il boive.

> Après le boire et le repas,
> Le dormir sain ne trouveras.

M. Larchez cite une autre version :

> Dormir après le repas,
> Pour sain ne tiendras pas.

— Il jase, il a les pieds chauds.

> Ce dont couvert en hyver as été,
> Ne le dépouille en été.
>
> Quatre font les mauvais boccons,
> Pêches, figues, melons et champignons.

— Fat un jour, fat un an, fat toujours. — Œuf d'une heure, chair d'un an, poisson de dix (comparez : Il n'est que jeune chair et vieil poisson). — De nouveau tout est beau; de saison tout est bon. — Viande bien mâchée est demi-digérée. — Beau à vingt ans, fort à trente, sage à quarante, riche à cinquante, vieux à soixante. — Après la figue un verre d'eau; après le melon un verre de vin. — Qui n'est pas sain, n'est guère sage, car le mal contraint à beaucoup d'imperfections. — La goutte est la maladie des riches et la rogne des gueux. — L'Espagnol mange, l'Allemand boit et le Français s'accommode à tout. — Ails et oignons pour les Gascons, tripes et boudins pour les Limousins. — Aile de perdrix, cuisse de chapon, queue de poisson, tête de saumon. — Jamais sucre ne gâte sauce. — Robe de velours, ventre de bure. — Entre deux petits, un glorieux: et entre deux grands, un lourdaud. — Vin doux, vin de commères. — Déjeuner de clercs, dîner d'avocats, goûter de commères, souper de marchands et réveillon de nourrices.

> Rire et estre joyeux
> Empêche de devenir vieux.

— Cuisses sont bonnes quand ailes sont mangées. — De la panse vient la danse. — Parisien foireux, Champenois peteux, fille pisseuse, vieux chassieux, enfant breneux.

> Le feu, l'amour et la toux
> Se cognoissent par dessus tous.

— Qui me veut mal, me fait blanchir; et qui me veut bien, me fait rougir. — Le sépulchre, la vulve, la terre sèche, la mer et le feu, ne disent jamais : C'est assez. — Force enfans est la richesse des pauvres gens (var. : Enfants sont richesse de pauvres; Lorédan Larchey). — Il n'y a plus beau fard que l'embonpoint. — Les femmes ont visage d'ange, teste de diable et œil de basilic. — Il est altéré comme un trépassé et il boit comme un templier. — Le bon vin fait le bon sang, et le bon sang fait bon entendement. — Viande bien départie ne fit jamais mal.

> Jamais on ne mange fourmage
> Que l'on n'y ait honte ou dommage.

— Le drap n'en vaut pas la lisière. — Un pape mort ne vaut pas un chien en vie. — C'est autre chose le prêche que le prêcheur (Montaigne). — Il n'a pas couché dans l'église la veille de la Pentecôte. — Il parle comme un prophète, la bouche ouverte. — L'argent blanchit tout. — Sans l'argent, pas de marmite.

> Bourgeon de mars, enfant de Paris,
> Si un échappe, il en vaut dix.

— Fleur véreuse, poire gâtée. — Avoir du foin dans ses bottes.

> Beaucoup de bruit,
> Peu de fruit.

— Laisser mûrir la poire. — Sous le sapin, rien ne vient. — Être à l'abri du vent de bise. — Il pleut des hallebardes.

> Prince qui n'ayme noblesse,
> Conseiller vide de sagesse,
> Chevalier qui n'a point de prouesse,
> Prestre qui vertu ne pourchasse,
> Enfant arrogant en jeunesse,
> Père qui ses enfants n'adresse,
> Serviteur remply de paresse,
> Juge qui vérité délaisse,
> Vont comme l'asne et l'asnesse.

— Quand on tient la caille, il faut la plumer. — Faute de grives, on mange des merles. — Il fait comme la tête de mouton, qui rit de son malheur. — On mange bien les perdrix sans oranges. — Fin comme Jocrisse, qui mène les poules pisser et les ramène sans boire.

> A femme deuil dure petit;
> A un œil pleure, à l'autre rit.
> Moult changent tôt leur courage.
> Assez est folle la plus sage.
>
> (Benoît de Sainte-More.)

— Se gratter les jambes pour se faire des bas rouges. — Tenir sa langue au chaud (se taire). — Béarnois, faux, mais courtois. — C'est un avale-tout-cru. — L'argent est notre valet. — Plaie d'argent n'est pas mortelle. — Chevalier de la bourse plate. — Maigre comme un cent de clous. — A vieille pièce il n'y a rhabilleur qui fasse. — Quand nous serons à la ville, nous verrons les maisons.

> Cavalier, s'il fait beau,
> Prends ton manteau.

— Avoir un coup de marteau (Montaigne). — Gai comme une porte de prison. — Maigre comme un râteau (comparez Shakespeare, *Coriolan*, acte Ier, *Lean as a rake*). — Ce n'est pas le tout que des choux, il faut du beurre avec. — Avoir du beurre sur son pain. — S'embarquer sans biscuits. — Faire comme les ouailles, manger sans boire. — Le chaudron se moque de la poêle. — Ce couteau coupe comme le genou d'une nonne. — S'embrasser comme pain et beurre. — Attacher ses chiens avec des saucisses. — Bah! vivre de soupe ou de pain trempé!... — Je vais lui tremper sa soupe. — Être trempé comme une soupe. — Cœur content soupire souvent. — Cœur amoureux soupire pour deux. — On ne part pas chaque fois qu'on emballe. — Tout sert en mesnage (Montaigne; Leroux de Lincy donne : « Tout a mestier en ménage », d'après un manuscrit du xve siècle).

> Vin du Toulois,
> Femme du Barrois,
> Ne valent pas le charroi.
>
> (Cité par M. A. Theuriet.)

Il faut bien s'arrêter; non que la matière manque, mais je ne peux mettre ici un volume. Il va de soi que j'ai fait de mon mieux pour ne pas reproduire des proverbes déjà donnés dans la grande compilation de Leroux de Lincy. Si M. Lorédan Larchey en trouve dans cette liste, écrite au pied levé, deux ou trois qui ne soient pas pour lui du « déjà vu », j'aurai eu, en annonçant son piquant ouvrage, un double plaisir.

B.-H. G.

De J.-B. Rousseau à André Chénier. *Études littéraires et morales sur le XVIIIe siècle.* Firmin-Didot. Un vol. in-18.

Le livre récent de M. Victor Fournel, *De Jean-Baptiste Rousseau à André Chénier*, jette un nouveau jour sur une période de notre histoire, fouillée, scrutée, pénétrée d'une vive lumière par nos contemporains, mais où nul n'avait mis encore ce mouvement, cet intérêt, cette vie intense qui donnent aux hommes et aux choses le charme et l'attrait de l'actualité même.

Chroniqueur de profession et critique d'une valeur incontestée, l'auteur de ce substantiel volume a le double mérite de peindre avec des couleurs brillantes et de juger, d'un esprit impartial et indulgent, les grands acteurs de la comédie humaine au xviiie siècle, Voltaire, Diderot, Rousseau, Piron et leurs comparses. Sans doute nous connaissions tout ce monde par les arrêts un peu solennels de Villemain, de M. Nisard et des autres écrivains académiques, par les biographies pittoresques de Sainte-Beuve et de ses disciples. Mais les uns songent trop à plaider une cause ou à prononcer un réquisitoire : peu leur importe le coloris, le détail, la résurrection dramatique des personnages défunts. Et les autres se dispensent volontiers de porter un jugement, oscillent à gauche et à droite et nous laissent indécis sur le verdict définitif que méritent l'homme et son œuvre.

M. V. Fournel a évité avec soin ces deux écueils. Nul mieux que lui n'a décrit cette société saturée de civilisation, crédule et irreligieuse, intolérante et sceptique, égoïste et sentimentale, pétrie des mille contradictions dont la plupart s'incarnèrent en Rousseau; puis, quand il nous l'a montrée s'agitant avec une espèce de fièvre, aspirant à tout détruire et incapable de rien édifier sur les ruines, frivole, tapageuse et amusante par ses caprices de vieille enfant, le chroniqueur disparaît et le juge condamne ou absout avec une justice qui n'exclut jamais la douceur et qui refuse le moins possible d'appliquer au prévenu le bénéfice des circonstances atténuantes.

Lorsqu'il ne les accorde pas, concluez-en que le personnage qu'il cloue au pilori n'est digne en aucune sorte de l'estime, si relative qu'elle soit, des honnêtes gens. Il les accorde même à ce Restif de la Bretonne qui fut « un maniaque obscène, fou d'orgueil, batteur d'estrade et coureur de filles, ami peu sûr, mari détestable, despote, irascible, capable et coupable des actes les plus malhonnêtes et même des infamies les mieux caractérisées », espèce de *mille-pattes* littéraire, mais qui a fait presque un chef-d'œuvre : *la Vie de mon père*, et dont il a eu le courage de remuer le fumier pour y pêcher quelques perles. Il les refuse à La Mettrie, l'animal le plus repoussant de la ménagerie du grand Frédéric, « ce drôle licencieux, ce paillasse et

cet Arétin d'un parti qui eût voulu pouvoir le secouer, mais auquel il s'attachait comme la gale : ce philosophe de mauvais lieu, qui indignait Diderot, qui consternait d'Holbach et que d'Argens lui-même reniait, mais dont les gamineries sans frein charmaient le prince, peu délicat de sa nature, et qui devait finir par *crever* d'indigestion pour avoir englouti goulument un pâté tout farci de truffes et de lard au chevet d'un malade. lord Tyrconnel. . » Voltaire, le roi Voltaire, écrivain d'un esprit trop prodigieux pour tomber si bas, est moins malmené que son ami, ce qui du reste ne signifie pas qu'il soit traité avec complaisance : comme il eut plus de talent et, partant, plus d'influence sur les mœurs et les idées de son siècle, plus grande est sa responsabilité aux yeux de l'historien. « C'est bien la peine, dit M. V. Fournel en terminant un chapitre nourri de faits et d'aperçus neufs et profonds sur l'œuvre du patriarche de Ferney, c'est bien la peine d'avoir reçu en partage un si brillant et merveilleux génie pour aboutir à ces théories infécondes, à cette philosophie décourageante, dont le dernier mot est le doute, quand ce n'est pas la négation; la raillerie, quand ce n'est pas l'insulte. Il a tout isolé, tout desséché, tout purifié, tout glacé. » Après l'avoir suivi dans toutes les étapes de sa longue vie et étudié sous toutes les faces de son talent; après avoir caractérisé nettement le poète, l'historien, le polémiste, le philosophe, il conclut, après avoir rappelé le mot de Marivaux, qui lui reconnaît la perfection des idées communes, qu'il est « le plus éblouissant et le plus universel des génies médiocres ».

Quant à la tourbe des gens frivoles, légers, dissipés et insouciants, moins corrupteurs que corrompus, l'auteur, sans les excuser, fait largement la part des qualités sympathiques associées aux vices d'une nature dévoyée. Le petit abbé Galiani, épicurien s'il en fût, si gentil, si spirituel, d'une intarissable verve, « feu d'artifice toujours flambant, toujours crépitant, toujours jetant des gerbes étoilées », n'est pas, à proprement parler, un incrédule : c'est le paradoxe fait homme. — L'auteur de *Manon Lescaut* a mis, comme le soleil, un rayon jusque dans la fange : si scabreux que soit le fond de son roman, il est idéaliste par la sincérité seule de la passion qui enflamme son Des Grieux. Faut-il se montrer impitoyable pour Diderot, le merveilleux improvisateur qui « flotte sans cesse du lyrisme idéal à la plus répugnante lubricité, de la déclamation vertueuse à la crudité la plus brutale; qui, d'une page à l'autre, quelquefois dans la même, vous enlève d'un coup d'aile et vous roule avec lui dans l'égout » ? Il y a deux êtres chez ce *journaliste* impétueux : l'ange, comme eût dit Pascal, et la bête : l'ange fait plus d'une fois oublier la bête. Les épistolières forment toute une galerie des plus curieuses, des plus variées. L'auteur relève par le tour piquant de son style, par d'ingénieux rapprochements, par un sentiment tout original et tout personnel, ce que nous savions déjà sur Mme du Deffand, Mlle de Lespinasse, Mme du Châtelet, et, après tant d'autres, il a trouvé moyen de nous dire quelque chose de nouveau sur Mme de Graffigny et de nous émouvoir encore, mais à un tout autre point de vue qu'on ne l'avait fait jusque-là avec Mlle Aïssé.

Les plus belles pages du livre, peut-être, sont consacrées à la touchante histoire de Mlle de Condé, l'héroïne d'un amour pur et désintéressé qui s'éteignit au fond du cloître; à l'étude impartiale d'une victime de Voltaire, Fréron « qui dédaigna les bénéfices de la courtisanerie générale et ne voulut point sacrifier sa conscience à sa renommée »; enfin et surtout « l'œuvre d'André Chénier, ce grand poète, ce disciple d'Homère, dont on lit les œuvres avec une admiration toujours croissante, mais dont on ne connaît pas assez la conduite généreuse, l'indomptable bravoure aux jours de la Terreur.

Bref, tout le XVIIIe siècle, on peut le dire, tient en ces 350 pages, résumé, condensé dans sa moelle et sa substance, comme ces *extraits* savoureux où les chimistes amassent sous un petit volume une somme énorme d'éléments nutritifs. J.-B. Rousseau ouvre la marche; André Chénier la ferme : le seul rapprochement de ces deux noms indique l'espace parcouru et la transformation qui peu à peu s'était opérée dans la poésie.

Pour emprunter à M. Victor Fournel sa conclusion, ce livre, ouvert par le nom d'un poète qui marque la transition entre le XVIIe et le XVIIIe siècle, et qui était encore du premier, bien qu'il ait écrit la plupart de ses œuvres, et les seules qui comptent, dans le second, se ferme logiquement sur le nom d'un autre qui commence en réalité le XIXe, quoiqu'il ne l'ait jamais vu naître. J. G.

Notes d'un journaliste, par GUSTAVE GEFFROY. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Cela s'appelle tout bonnement, sans intentions alléchantes, ni soulignements papillotants, *Notes d'un journaliste*, avec la simple division en trois parties : *Vie*, *Littérature*, *Théâtre*, et cela vous remue profondément comme le plus captivant, le plus saisissant des romans fouillés en pleine chair humaine, tellement s'en dégage, sonore et vibrant, le cri de vérité et de justice, tellement s'y affirme énergiquement la notation exacte et bien vivante de la chose vue, observée et vécue.

Ah ! certes, c'est un fameux analyste que celui qui a su écrire des chapitres comme *la Parisienne*, *Communiantes*, *Démolitions*, *Vivre vieux*, *Jouets* et tant d'autres, d'un tour si incisif, d'une pénétration si intense, donnant le frisson même de la vie. Une philosophie rude, âpre et séduisante s'échappe de cette observation sagace, à la fois littéraire par la forme et humaine par le fond, se présentant au lecteur sous son double attrait de réalité et d'art, sans lequel une étude ne saurait être durable, ni vraiment persuasive. Celui-là est un oseur et un passionné de vérité, qui n'hésite pas une seconde à imprimer tout vif ce qu'il voit, ce qu'il sent, ce qu'il découvre dans le fumier de nos mensonges dorés; il va droit au fait avec une virilité jeune et ardente, qui entraîne comme un coup

de clairon; il tenaille sans pitié les fourbes, fouette à tour de bras les hypocrites et les plats valets de leurs vices. On a fait de gros succès à des journalistes, à des critiques, qui n'ont jamais eu et n'auront jamais ni ce sincère amour du vrai, ni cette passion du beau, ni ce courage. Il faut reconnaître aussi que Gustave Geffroy a, au service de ses idées, de ses observations, une palette d'un coloris extraordinaire, non pas ce tumulte de couleurs qui fait tapage et éblouit en feu d'artifice, mais ces tons sobres, nets et simples, à l'aide desquels on doit peindre la réalité; sa langue, toute moderne, a une rudesse convaincue qui étonne, domine et force à l'écouter. C'est un mâle qui parle, c'est en outre un artiste dans la complète acception du mot, un consciencieux admirateur de toute sincérité, de toute vérité belle de sa simple existence, forte de sa simple vibration de vie. Il a habilement mis face à face les fausses joies de ce qu'on appelle la grande vie, et la vraie joie des simples, des humbles, des petits; — les faux plaisirs à tam-tam et les vrais plaisirs sans étalage, sans réclame, sans flafla. Il heurte le factice au réel, le riche au pauvre, établit en balance le vide avec le sain et le robuste, prouve le néant des existences dorées et le bonheur des vies laborieuses, des individus qui peinent, qui sont heureux et qui ne se vantent pas de l'être. Il a le sens exact de l'humanité, avec une pitié profonde pour les déshérités de la vie; aussi son livre donne une émotion pénétrante.

Il serait trop long de détailler page par page ces *Notes d'un journaliste;* cependant l'œuvre en vaudrait la peine, car, bien que composée de choses différentes, elle se tient tout d'une pièce par l'unité de l'esprit qui y préside, débutant par les observations personnelles de l'écrivain, des tableaux parisiens d'un jet franc, des études d'après nature, des réflexions philosophiques, des aperçus sociaux, pour continuer par d'importants travaux de critique consacrés aux Goncourt, à Zola, à Daudet, à Husymans, etc., etc., avant de se terminer par le théâtre et la musique, sans que jamais Gustave Geffroy ne se soit montré autrement que conséquent avec lui-même.

Pour nous, tout en reconnaissant l'habileté et la perspicacité du critique, c'est surtout aux pièces personnelles que nous donnons la préférence, à ces coins d'humanité étudiés et rendus avec une maîtrise incontestable. Celui-là est non seulement au-dessus de la besogne courante du journal, mais aussi beaucoup au-dessus de journalistes renommés; il y a en lui le germe déjà bien développé d'un véritable observateur de la vie, d'un écrivain de talent et d'avenir, et ces si modestes *Notes d'un journaliste* pourraient être l'embryon d'où sortiront des études plus étendues, des livres importants qui donneront à Gustave Geffroy la place qu'il mérite dans les lettres, et répandront ce nom, déjà si goûté des lettrés. Le jour où l'écrivain pourra se donner tout entier à un volume, nous sommes persuadés que ce sera pour produire l'œuvre originale et forte que promettent ces courtes études.

G. T.

Pensées sur divers sujets, par le vicomte DE BONALD, pair de France, membre de l'Académie française, publiées avec une introduction et des notes, par M. Marie-Joseph de Bonnefon. Un vol. in-18 de 284 pages. Paris, librairie Plon, Nourrit et Cie, 1887.

A travers nos émois politiques et dans notre stagnation d'art, il vient de se produire un petit événement littéraire, de grand prix à nos yeux, et tout à fait caractéristique d'un siècle finissant. A peu de jours d'intervalle, on a vu paraître le recueil des *Œuvres choisies* des trois plus hauts poètes français et d'un très haut prosateur de notre âge.

En voilà donc quatre, désormais assurés de ne pas laisser qu'un nom... lot qui serait d'ailleurs enviable, puisque, un nom, c'est toute la gloire, comme un regard, c'est tout l'amour. Or *les Œuvres choisies,* c'est le dernier mot de la consécration littéraire et le premier mot aussi de la postérité qui vous adopte. La grande affaire n'est point d'être *lu...* (qui pourrait du reste, à présent, se flatter qu'on le lise ?), mais d'être ***extrait*** et ***cité***. C'est le ***summum*** d'une ambition raisonnable, — en admettant que ces deux termes ne jurent pas trop d'être accouplés ensemble, — de se survivre dans une page, dans une ligne que nul ne vous conteste, et qui désormais fait comme partie de votre nom lui-même, sous la sauvegarde de la mémoire universelle.

Ce n'est point des trois poètes, ainsi recueillis (à commencer par Lamartine qui fut la poésie elle-même, et n'en sut jamais rien), qu'il est question dans cette notice, mais de l'admirable philosophe politique dont le nom, pareillement à celui de Joseph de Maistre, éveille l'idée d'une énergie et d'une puissance de plume, égales à l'autorité souveraine de l'épée. Un jeune écrivain, qui a droit à tous nos remerciements pour cette noble tentative, et à tous nos éloges pour la façon dont il l'a réalisée, s'est occupé de choisir dans l'œuvre considérable de M. de Bonald tout ce qui le peut rendre à nos cerveaux encombrés, sous une forme substantielle et durable. Si l'on a pu dire avec je ne sais quelle apparence de vérité idéale : « Comprendre, c'est égaler », on est assuré d'être dans la vérité absolue, en disant : « Bien choisir, c'est comprendre. » Et M. de Bonnefon a parfaitement bien choisi, dans l'œuvre magistrale de ce maître homme qui fut M. de Bonald, et que l'empereur Napoléon entourait d'estime et de sympathie. Or celui-là « se connaissait en hommes », dit justement M. de Bonnefon. Une seule raison — mais elle est impérieuse — nous empêche de reproduire une seule des pensées, si habilement réunies en volume : c'est la difficulté de choisir encore dans ce choix et de nous limiter parmi tant de lignes excellentes qui nous sollicitent. Inutile d'ajouter que la plupart d'entre elles ne sont guère à louange de ce que nous voyons, et que l'auteur a pu entrevoir et prophétiser à coup sûr; M. de Bonnefon dédie justement son travail à M. Jules Barbey d'Aurevilly, qui, dans *les Prophètes du passé,* avait déjà élevé à M. de Bonald un monument, dont le livre que nous annonçons sera désormais le digne jumeau et voisin.

L. D.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Histoire de la marine française sous le Consulat et l'Empire, par M. E. Chevallier, capitaine de vaisseau. Un vol. in-8°, Paris, 1886. Hachette.

M. E. Chevallier a déjà publié, dans le même format et à la même librairie, un volume consacré à l'*Histoire de la marine française sous la première république;* celui que nous annonçons aujourd'hui en est la suite logique. Nous ne connaissons pas le premier, mais il suffit de lire, dans celui qui est sous nos yeux, le dernier chapitre : « La marine française de 1793 à 1815, causes de nos désastres, conclusion » pour en posséder le sens. Ce chapitre, en effet, résume tout l'esprit de l'ouvrage. Après la guerre de l'Indépendance américaine, le gouvernement fit de grands efforts pour développer nos forces navales et mettre la France en mesure de balancer encore une fois, sur mer, la fortune de l'Angleterre. Mais la Révolution arriva, dont les événements atteignirent profondément la marine. Son état-major, brave et aguerri, disparut. On a dit, on dit encore aujourd'hui que les officiers de l'ancienne marine, en abandonnant leurs bâtiments, causèrent nos désastres. Rien n'est plus faux et M. Chevallier réfute énergiquement cette grave erreur. La vérité est qu'on obligea ces officiers à s'éloigner, que l'Assemblée constituante se montra indifférente en présence des troubles qui éclatèrent dans les ports, et que la situation des hommes de l'ancienne marine s'aggrava à mesure que la Révolution avançait. Beaucoup périrent sur l'échafaud. La Convention n'avait à aucun degré le sentiment des difficultés que présente la guerre sur mer. Au point de vue professionnel, intellectuel et moral, le niveau, du haut en bas de l'échelle du commandement, descendit. La bassesse, l'intrigue et la jalousie s'ajoutaient à l'ignorance, d'après le témoignage même, non suspect, de Jean-Bon Saint-André. Tout alla au chaos. Le Directoire, animé du très vif désir de réorganiser la marine, voit ses intentions paralysées par la résistance des conseils peuplés d'anciens conventionnels et l'on envoie nos vaisseaux à l'ennemi avec des équipages en déficit considérables, très dépourvus de vivres et complètement démunis d'approvisionnements. Ne pouvant mieux faire, nos marins meurent en héros. Ce coup d'œil rétrospectif était nécessaire pour que l'on comprît la situation de la marine sous le Consulat et l'Empire.

L'ordre et la discipline règnent de nouveau à bord de nos bâtiments et dans nos arsenaux. La marine a enfin ce qui lui a toujours manqué depuis 1793, de l'argent. Mais elle prend un développement qui excède ses forces. La faiblesse du personnel et le mauvais état du matériel rendent impraticables, le plus souvent, des plans de campagne excellents en théorie. De là l'échec de la tentative de ravitaillement et de secours à porter en Égypte, de là aussi l'avortement du projet de descente en Angleterre; de là — bien plus encore que des fautes commises par les amiraux Villeneuve, Dumanoir et Gravina, — la perte de la bataille de Trafalgar, qui marqua la fin des grandes rencontres sur mer; de là, enfin, la destruction des derniers débris de notre marine par le désastre de l'escadre de l'île d'Aix, que devait suivre la perte de nos colonies. Ce fut en vain que l'honnête Decrès, en sa longue carrière ministérielle, se montra un administrateur vigilant; il négligea la partie la plus importante de sa charge, l'organisation maritime et militaire de la flotte.

En cet ouvrage de M. le capitaine de vaisseau E. Chevallier l'on suit, le cœur serré, les conséquences jour par jour, de 1789 à 1815, de l'état de choses que nous venons de rappeler. Notre opiniâtreté, notre énergie, notre bravoure héroïque, un grand sacrifice d'hommes sauvent l'honneur du pavillon, mais, hélas! — à quelques exceptions près qui ne peuvent infirmer la règle — nous ne faisons pas de mal à l'ennemi. C'est que le travail de préparation est affaire de temps et l'œuvre longue des jours de paix.

E. C.

Les opérations militaires de Jules César, étudiées sur le terrain par la mission de Macédoine, par Léon Heuzey, membre de l'Institut. Ouvrage accompagné de cartes et de vues d'après nature. Paris, Hachette et Cie, 1886; 1 vol. gr. in-8°.

Ce volume contient trois mémoires distincts sur les trois grands faits de la campagne qui décida de la victoire de César sur Pompée : le débarquement en Épire, le blocus de Dyrrachium et la bataille de Pharsale. Ce n'est donc pas, à proprement parler, une étude complète de toute la campagne, et, comme le fait remarquer l'auteur, ces recherches peuvent servir de point de départ à d'autres, plus minutieuses, où l'on suivrait pied à pied les marches et contremarches des armées belligérantes. Je ne sais si l'histoire militaire y trouverait de grands enseignements; mais la science topographique s'y enrichirait à coup sûr, et sans grand' peine, les grandes lignes du travail étant magistralement tracées ici.

Ces études étaient destinées à servir de documents à l'histoire de Jules César entreprise par Napoléon III. *Habent sua fata...* M. Léon Heuzey, par un délicat sentiment de réserve, a attendu jusqu'à maintenant

pour les publier. Je ne serai pas le seul à trouver qu'il a attendu bien longtemps; mais la conscience passe avant la science, laquelle, d'ailleurs, ne perd pas ses droits. Le travail de M. Heuzey est encore aussi neuf, en effet, qu'il l'était en 1861, époque où il fut exécuté. Un officier allemand avait, dès 1854, écrit un ouvrage sur les combats de Dyrrachium et de Pharsale (*Die Kœmpfe bei Dyrrachium und Pharsalus*, par August von Gœler); mais son livre n'est que de l'érudition de cabinet; n'ayant pas visité les lieux et n'ayant à sa disposition que des cartes très insuffisantes, il ne pouvait faire que d'ingénieuses hypothèses; donc ce n'est pas un mince éloge de dire qu'elles se rapprochent souvent de la vérité. Avec M. Léon Heuzey nous assistons à l'embarquement de César et de ses troupes; nous apprenons comment ce coup téméraire, qu'on lui a souvent reproché, n'était en réalité que l'audace calculée d'un joueur qui a les atouts en main; nous suivons les opérations du blocus de Dyrrachium; nous retrouvons l'emplacement de la bataille de Pharsale et nous y voyons manœuvrer les forces des deux partis. Sur ce dernier point, cependant, le savant écrivain n'est pas absolument affirmatif. Tout en tenant par la rive gauche de l'Eunipée, et en exposant, d'une manière qui ne laisse guère de doute, ses découvertes au sujet de la Vieille-Pharsale, Palœpharsalos, il ajoute, avec autant de modestie que d'honnêteté scientifique: « Amené par une suite d'inductions à me prononcer pour le second emplacement (l'autre serait Vlatini, sur la rive droite de l'Eunipée), j'ai tenu cependant à ne pas forcer mes conclusions. Il m'appartenait avant tout de commenter, sans parti pris, la carte dressée par la mission et d'introduire dans le débat un document authentique, avec lequel il ne faut pas moins compter qu'avec les textes de l'histoire. »

Des vues dessinées par M. Daumet, collègue de M. Léon Heuzey dans cette mission de Macédoine, des plans et cartes dressés par M. A. Laloy, hydrographe très distingué attaché à la mission, ajoutent encore à la haute valeur de ce travail. B.-H. G.

L'Allemagne et la Réforme. — L'Allemagne à la fin du moyen âge, par JEAN JANSSEN. Traduit de l'allemand sur la quatorzième édition avec une préface de M. G.-A. Heinrich, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Lyon. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1887. Un vol. in-8°.

L'historien Janssen s'est proposé, dans cet ouvrage, de « fondre dans un aperçu général les études partielles déjà connues du public sur l'éducation populaire, l'instruction religieuse, les sciences et les arts, les conditions de l'économie rurale, les métiers, les classes ouvrières, le commerce, l'économie politique à la fin du xve siècle, et, continue-t-il dans sa préface, j'ai complété autant que possible cet aperçu en y ajoutant le fruit de mes recherches personnelles et surtout de nombreuses citations empruntées à des documents précieux jusqu'ici laissés dans l'ombre ou négligés ». L'enquête minutieuse à laquelle il s'est livré avec toutes les ressources que les dépôts d'archives peuvent fournir à un érudit, chercheur passionné, aboutit aux résultats que je vais énumérer brièvement. A la fin du moyen âge, au xve siècle, avec l'imprimerie, aux progrès de laquelle le clergé prend la plus grande part, l'Allemagne voit se multiplier les foyers de la science et de la vie intellectuelle. A côté des livres savants, les publications populaires sortent en grand nombre des presses installées partout. Le clergé s'emploie activement à la propagation de l'instruction parmi le peuple. Les émoluments des instituteurs sont fort élevés, eu égard au prix des denrées et à la valeur de l'argent. L'enseignement religieux par les moines et le catéchisme est, non seulement d'une grande efficacité, mais d'une pureté d'orthodoxie parfaite. La culture intellectuelle atteint un merveilleux développement. On enseigne le latin et le grec dans les écoles; la bourgeoisie et le clergé fondent des bibliothèques; les universités sont nombreuses et fréquentées par tout un peuple d'étudiants. Elles ont un caractère international et donnent à la vie intellectuelle une animation, un élan qu'on a eu plus d'une fois l'occasion d'envier depuis. L'art, étroitement uni à la religion, est essentiellement populaire. Les ouvriers et les artistes sont organisés corporativement. Les églises sont comme des musées permanents où le peuple est initié aux arts; les rues des grandes villes ressemblent à d'immenses chroniques illustrées; le métier et l'art se complètent et se perfectionnent mutuellement. Les costumes sont d'une richesse et d'une variété dont on a peine à se faire une idée. La musique, sortie du chant grégorien, fait de rapides progrès à partir du milieu du xve siècle. Cependant la poésie populaire artistique est déjà en décadence au xve siècle. Mais cette décadence n'implique nullement l'épuisement de la veine poétique dans la nation. La poésie didactique, très goûtée à cette époque, adresse de courageux avertissements à la noblesse, aux courtisans, aux princes, au clergé, aux diverses classes sociales. La prose atteint son plus haut degré d'excellence. Les relations entre les seigneurs et les colons sont admirablement réglées et tout à l'avantage de ceux-ci. Le servage est presque généralement aboli vers le milieu du xve siècle. Le cultivateur aimait son état. Il s'habillait luxueusement et avait une nourriture abondante et recherchée. La viande était la nourriture quotidienne du peuple. L'industrie florissait avec les corporations et les associations de métiers, sous la protection des abbayes et des évêques. Les corporations n'étaient pas moins attentives aux intérêts des consommateurs qu'à ceux des travailleurs. Ceux-ci prenaient des bains! Les ouvriers jouissaient d'une excellente situation matérielle et d'une véritable indépendance professionnelle. Le commerce était développé étonnamment, la richesse et le luxe des marchands excessifs. L'usure juive et la rapacité mercantile sont les premières ombres de ce tableau enchanteur. L'Église défendait le prêt à intérêt et le droit germanique chrétien interdisait les agissements monopolistes et établissait la juste estimation du prix des denrées

Malheureusement le droit romain s'introduisit en Allemagne, y remplaça le droit canon, et tout fut perdu. C'est à lui qu'on doit la possibilité du triomphe de Luther, qu'avaient précédé tant de novateurs inconnus; c'est lui qui mit dans la tête des gens que tout n'était pas pour le mieux dans le meilleur des mondes allemands, et qui poussa le paysan, l'artisan, le bourgeois, les princes à dédaigner les délices où ils nageaient, à s'élever, sous le prétexte d'abus, contre des institutions qui assuraient leur bonheur, à substituer le libre examen à la croyance implicite, et à réformer un état social et religieux qui était, à si peu près, la perfection.

Je ne fais ni l'apologie ni le procès de la réformation. Je n'ai ici qu'à signaler les résultats que le savant historien Janssen a cru devoir regarder comme acquis, sous la protection du nombre infini des faits de détail dont il les appuie. Mais peut-être sera-t-il bon de savoir ce que ces faits de détail, pris séparément, peuvent valoir. Cette contre-enquête nous mènerait loin. Cependant je relève au hasard un des faits mis en avant par M. Janssen. Il s'agit des « émoluments des instituteurs » au XVe siècle, lesquels variaient entre 10 et 30 florins. Deux cents pages plus loin, parlant de la situation enviable des ouvriers agricoles au même temps, il nous apprend qu'une fille de basse-cour gagnait de 13 à 14 florins, et un premier valet de 23 à 24 florins. On voit combien la position de l'instituteur était relevée au-dessus de celle du garçon de labour, et l'on est amené à croire que si on ne l'entend jamais se plaindre de ses honoraires, c'est que l'ambition et l'estime qu'on fait de soi s'abaissent avec les situations basses, et qu'il était trop humble par état pour concevoir même la possibilité d'aspirer à mieux.

Ce point, que j'ai noté en courant, ne me semble pas de nature à inspirer, dans les raisonnements et déductions de ce profond savant, une confiance illimitée.

B.-H. G.

Les affaires religieuses en Bohême au XVIe **siècle depuis l'origine des frères bohêmes jusques et y compris la lettre de majesté de 1609**, par E. CHARVÉRIAT, lauréat de l'Académie française. Un volume in-8°; Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1886. — Prix : 7 fr. 50.

La religion, écrit l'auteur (page 15), n'est pas une simple opinion philosophique qu'on adopte dans un cabinet d'études et qu'on laisse de côté dans la vie pratique; elle saisit l'homme tout entier, elle est pour lui une règle de conduite universelle, pour la vie publique comme pour la vie privée, pour la vie morale comme pour la vie intellectuelle. Sa vérité n'est pas seulement prouvée par le raisonnement, elle l'est encore par les résultats qu'elle produit, et si l'on dressait une liste de tous nos besoins individuels et sociaux, on trouverait sans doute qu'aucune religion n'est plus apte à les satisfaire, n'est plus appropriée à la nature humaine que la religion chrétienne. M. Charvériat, qui s'exprime ainsi, reste intellectualiste; mais s'il méconnaît le rôle de la volonté, il n'en admet pas moins — sans toutefois faire abstraction des dogmes — que la religion est *une règle de conduite*, une vie qui s'oppose à l'existence conditionnée; sans doute, il va tâcher de nous faire pénétrer la conscience de ces frères bohêmes ou moraves, nous dire la vie qu'ils pensaient vivre, comme ils entendaient la sanctification, quelles prédications ils entendaient, quels livres étaient écrits pour leur édification. Point du tout, *les Affaires religieuses* dont il entend parler, ce sont proprement des affaires politiques, la lutte pour l'unité soutenue par la monarchie contre les seigneurs.

Les taborites ou les hussites ultra ont succombé à la bataille de Lipau en 1434; restent les utraquistes ou modérés. Mais Pierre de Chelcie fonde la secte des frères bohêmes ou moraves, alors les synodes de Reichenau (1464), de Lhota (1467); les utraquistes s'efforcent de ramener à leur foi les chrétiens de la « primitive Église »; les catholiques font même effort; des persécutions, Wladislas meurt en 1516 et sous le règne de Louis II, le luthérianisme fait des progrès. Ferdinand Ier (1526-1564) montre d'abord une certaine tolérance, mais après un refus d'assistance essuyé de la part des utraquistes et des frères, des persécutions encore; des synodes, des diètes, puis l'entrée en scène des jésuites. Maximilien, Rodolphe, poursuivent l'abaissement des seigneurs favorables, par intérêt, aux sectes religieuses, tantôt à l'une, tantôt à l'autre. L'octroi de la lettre de majesté comble un instant leurs vœux, celle des chevaliers et d'une partie de la bourgeoisie des villes; il avait préparé, au vrai, leur défaite et le triomphe de l'ordre monarchique sur l'anarchie féodale. Où les seigneurs l'ont emporté, comme en Pologne, la nation a disparu, remarque M. Charvériat, et il applaudit à la victoire de la monarchie qui devait suivre de si près l'octroi de la lettre de majesté; « la royauté représentait en Bohême les intérêts généraux du peuple, l'ordre et l'unité, sauvegardes de l'existence et de l'indépendance nationales ». La bataille de la Montagne-Blanche, en 1620, fut bien pour la noblesse et pour la république aristocratique une défaite, défaite rendue définitive par l'intervention du Danemark, de la Suède, de la France. Christian IV, Gustave-Adolphe et Richelieu devaient échouer; ils soutenaient, dans l'empire d'Allemagne, le pouvoir de la noblesse; ils l'avaient anéanti chez eux; ils étaient les représentants de l'idée monarchique. Tout cela est vrai, mais fallait-il que l'auteur applaudît si fort? Ne parlons pas d'équilibre européen, de politique internationale; l'automatisme a remplacé la vie religieuse; l'humanité n'a certes pas gagné à cette substitution.

F. G.

LIVRES D'AMATEURS — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions — Miscellanées —

Les Grandes Croniques de Bretaigne, composées en l'an 1514, par maistre Alain Bouchart. Nouvelle édition publiée sous les auspices de la Société des bibliophiles bretons et de l'Histoire de Bretagne. 1er fascicule. Hyacinthe Caillière, éditeur, Rennes.

Voici une publication qui prouve que le véritable goût artistique n'appartient pas exclusivement à Paris, mais que la province peut en revendiquer sa part. Il nous semble bien difficile qu'on puisse formuler une sérieuse critique sur la belle reproduction de l'œuvre curieuse de maître Alain Bouchart que nous avons sous les yeux : l'exécution typographique en caractères elzéviriens et gothiques moyen âge sur papier vergé fait le plus grand honneur aux presses de M. Leroy, imprimeur : les entêtes des chapitres, copiés sur un des beaux incunables de la bibliothèque de Rennes, ont été choisis avec tact et discernement : les trois intéressantes gravures qui accompagnent le texte sont les reproductions exactes des planches de l'édition de 1514. Elles représentent : 1° maître Alain Bouchart rédigeant ses Croniques; 2° la prise du Capitole, par Brennus; 3° la prise de l'Isle de Paris, par le roy Artur. — Ce fascicule finit avec le second livre des Croniques : l'ouvrage complet se composera de quatre livraisons semblables à la première; il en paraîtra deux par an. Ajoutons que ces Croniques sont tirées à 650 exemplaires, dont 400 sont réservés pour la Société des bibliophiles bretons : restent donc seulement 250 exemplaires mis dans le commerce. L'ouvrage ne sera jamais réimprimé.

Quelques mots maintenant sur l'œuvre elle-même et sur son auteur.

Alain Bouchart, fils de Jean, était de noble race; l'amiral Nicolas Bouchart était son parent; s'il faut en croire les Nobiliaires des xve et xvie siècles de la Bibliothèque de Rennes, il habitait en 1513 son manoir de Kerbouchart, à Saint-Guénolé de Batz (près du Croisic). D'après les mêmes autorités, il paraît avoir exercé des fonctions publiques sous François II, duc de Bretagne, dont son frère, Jacques Bouchart, était le secrétaire ; mais il consacra la plus grande partie de sa vie à l'étude de l'histoire de la province où il était né. La reine Anne l'aida et l'encouragea ; il put prendre, aux archives, connaissance des titres originaux; son ouvrage était terminé et allait être présenté à la princesse lorsqu'elle mourut (janvier 1514). Les Croniques parurent cette même année, chez Galliot du Pré, à Paris. Quatre éditions ont suivi cette première, à savoir : 2° Caen, Michel Augier, 1518, pet. in-folio; 3° Paris, Galliot du Pré, 1531, assez grand in-folio (elle est la seule qui porte le nom de l'auteur); 4° Caen, Michel Augier, 1532, petit in-folio; 5° idem, idem, 1544, petit in-folio. — De toutes ces éditions, la plus belle, selon M. du Taya, est celle de 1531. Les Croniques de Bretaigne sont la première histoire un peu étendue qui ait été donnée de cette province. Jusqu'à ce que d'Argentré eut fait son œuvre, c'est-à-dire pendant la plus grande partie du xvie siècle, elles ont été les seules annales de Bretagne. Le style de Bouchart, lourd et gothique comme son époque, possède aussi ce charme de naïveté particulier au moyen âge : son livre contient sur les coutumes de Bretagne certains détails historiques qu'on chercherait en vain dans ses successeurs Lebaud et d'Argentré : enfin cinq éditions successives prouvent abondamment tout le succès qu'eurent autrefois ces Croniques. De nos jours, les éditions originales sont presque introuvables : un exemplaire de la première est coté 3,000 francs dans le catalogue Morgand et Fatout, p. 1882.

La réimpression d'un ouvrage aussi rare et aussi intéressant ne peut qu'être accueillie très favorablement par les historiens et les bibliophiles : nous félicitons donc vivement la Société des bibliophiles bretons et M. Caillière, l'habile éditeur rennois, de l'initiative qu'ils ont prise et du résultat qu'ils ont obtenu.

R.-P. H.

BEAUX-ARTS

La Faïence, par Th. Deck, céramiste. Un volume illustré de nombreuses gravures. — Paris, maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Prix, broché : 3 fr. 50.

Depuis que les expositions rétrospectives sont devenues à la mode, les écrits sur les objets qui décoraient et meublaient les demeures de nos ancêtres ont mis en lumière l'histoire des produits et révélé ces particularités de l'existence de quelques-uns de ces artistes inconnus jusqu'alors, inventeurs, décorateurs, hommes de génie ou artisans, qui ont su ou créer des styles ou mettre en œuvre des modèles.

Cette mine féconde a été savamment exploitée; cependant dans la série d'ouvrages de ce genre et notamment de ceux qui traitent de la céramique, les auteurs s'étaient exclusivement recrutés parmi les érudits et les archéologues; nous n'avions ni en France ni à l'étranger un livre moderne sur la céramique écrit par un céramiste. M. Jules Comte, directeur de la *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*, a voulu rompre avec la coutume et il s'est adressé pour les volumes sur la faïence et sur la porcelaine à un céramiste de race, le plus illustre de notre temps : nous avons nommé M. Deck.

Après de longues résistances, M. Deck a consenti à écrire; il a compris qu'après avoir étonné et charmé ses contemporains par les incomparables résultats de sa fabrication, il pouvait les instruire en leur révélant non seulement ses propres procédés, mais ceux de ses devanciers, depuis l'époque de Darius dont le Louvre vient de recevoir de si admirables spécimens, jusqu'à nos jours en passant par les Grecs, les Arabes, les Italiens et les Français. *La Faïence,* qui vient de paraître, pour être bientôt suivie de *la Porcelaine*, est divisée en deux parties bien distinctes; la première donne l'histoire de tous les centres importants de fabrication et ce n'est pas sans orgueil que nous y avons retrouvé le rang distingué que la France a tenu dans l'art de la terre avec les faïences de Bernard Palissy ou avec celles d'Oiron, de Rouen, de Nevers, de Strasbourg et de bien d'autres localités. La seconde partie, absolument nouvelle, se rapporte à la technique, non à une technique sèche et aride sous forme de manuel pour les fabricants, mais à des explications simples, claires, lucides, dont les céramistes de profession sauront tirer de précieux enseignements et où les amateurs trouveront des moyens nouveaux d'investigations et comme une sorte de fil conducteur. Le livre se termine par une suite de marques et de règles authentiques qui le complètent.

L'Archéologie égyptienne, par M. Maspero, membre de l'Institut, professeur au Collège de France — Un volume illustré de nombreuses gravures. — Prix, broché, 3 fr. 50. — Paris, maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

La *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*, publiée sous la direction de M. Jules Comte, vient de s'enrichir d'un nouveau volume : *l'Archéologie égyptienne*, par M. Maspero, qui est appelé à faire sensation. Venant à la suite de *l'Archéologie grecque* et de *l'Archéologie étrusque et romaine,* de MM. Collignon et Martha, il complète ce qu'on est convenu d'appeler le domaine de l'antiquité classique.

Point de préface ni d'introduction, point de notes au bas des pages. L'éminent égyptologue a pensé que ses lecteurs lui sauraient plus grand gré de leur exposer les faits mêmes que de leur présenter l'appareil scientifique dont il a dû s'entourer pour composer son ouvrage. Il nous mène d'abord dans la maison des Égyptiens, nous montre leurs forteresses, nous expose la nature des travaux publics. Il passe de là au temple, en analyse les éléments, puis l'ordonnance et la décoration. Les tombeaux de tout genre, *mastabas*, pyramides, hypogées privés et royaux, sont décrits dans un troisième chapitre. Plus de la moitié du livre est donc consacrée à l'étude des grandes manifestations de l'architecture égyptienne. L'architecture est, en effet, l'art par excellence dans cette civilisation puissante, la plus ancienne dont on ait les monuments. La sculpture et la peinture sont, pour ainsi dire, les servantes de leur sœur plus favorisée.

Le dernier chapitre traite des applications des arts à l'industrie : la pierre, la terre, le bois, le cuir, les métaux précieux ou vils et les objets qu'on en fabriquait sont passés tour à tour en revue. M. Maspero s'est efforcé résolument d'écarter toutes les théories symboliques et mystiques dont on s'est plu à encombrer le champ de l'égyptologie. Il a expliqué les faits par les faits et non par des considérations tirées de doctrines *à priori*. On verra, en lisant, ce qu'on doit penser de la prétendue horreur des Égyptiens pour la symétrie, des efforts prodigieux qu'ils sont censés avoir faits pour élever les pyramides, des lois hiératiques qui enchaînaient, dit-on, le génie de leurs artistes.

M. Maspero a été admirablement secondé dans sa tâche par un artiste de talent, M. Faucher-Gudin. L'illustration est le côté faible de tous les livres même les plus récents, qu'on a publiés sur les arts de l'Égypte. La plupart des dessins de M. Faucher-Gudin sont d'une finesse et d'une fidélité remarquables : ils rendent les objets avec leur physionomie spéciale, sans jamais en méconnaître la facture et sans en dénaturer le caractère. On remarquera que le nombre en est plus considérable que dans n'importe quel autre volume de la collection. C'est qu'en effet la civilisation égyptienne est peu connue du grand public, et qu'une simple description ne saurait donner au lecteur une idée suffisante de ses productions les plus simples. C'est un des cas où l'image vaut mieux que la lettre moulée, et M. Maspero a eu raison de semer les vignettes à pleines mains sur les pages de son livre.

Les Origines de l'opéra français, par MM. Ch. Nuitter et E. Thoinan, ouvrage accompagné de trois plans. Librairie Plon. Un vol. in-8°.

La question des origines de l'opéra français a été longtemps presque aussi obscure et embrouillée que celle des sources du Nil. Elle restera toujours compliquée, parce qu'il n'est au pouvoir d'aucun historien de changer ou de supprimer les événements; mais, grâce aux recherches de MM. Nuitter et Thoinan, toutes les ombres sont dissipées et on y voit clair maintenant. Suivant la voie ouverte par Beffara, par Soulié et par Jal, ils se sont mis à la recherche des documents originaux et, aux pièces trouvées par eux dans notre grand dépôt des Archives ainsi qu'à la Comédie française, ils ont joint les actes de l'état civil et les actes notariés.

On verra, par leur exposé, quelle œuvre laborieuse fut l'établissement de l'opéra en France et tout ce qu'il fallut d'efforts, de tâtonnements, d'avortements, de combinaisons, de procès et de ruines pour y arriver. Du *Ballet comique de la Royne*, représenté aux noms du duc de Joyeuse et de M[lle] de Vaudemont, et qui fut pour ainsi dire l'embryon du genre dans notre pays, à la première représentation de *Pomone* en 1671, il s'écoula quatre-vingt-dix ans, et presque tout ce siècle est rempli par des essais qui se rapprochent peu à peu du but, même lorsqu'ils semblent s'en éloigner.

Une ample introduction retrace ces préliminaires. C'est Mazarin qui introduit en France le goût de l'opéra. Il avait gardé le souvenir et le regret des représentations musicales d'Italie, dont la magnificence lui faisait paraître bien pâles nos ballets de cour, et il voulut se rendre ce spectacle, en même temps que le faire connaître à la reine et au jeune roi. *L'Orfeo*, monté à grands frais après la *Finta Pazza*, excita l'émulation des acteurs français, qui s'empressèrent de remonter une pièce de Chapoton sur le même sujet, en donnant à leur spectacle le nom ambitieux de la *Grande journée des machines;* puis, en attendant la *Toison d'or*, vint l'*Andromède* de Corneille, monté au Petit-Bourbon sur le modèle de l'*Orfeo*. Les décorations, comme les machines, avaient été demandées à Torelli, qui avait passé les Alpes quelques années auparavant, sur la demande du cardinal. L'*Andromède* était encore loin d'être un opéra, car la musique n'y jouait qu'un rôle très secondaire, et Corneille a soin de nous apprendre, dans son Avertissement, qu'il n'a laissé chanter que les paroles qui n'importaient point à l'intelligence de la pièce.

Le préjugé régnait généralement alors — et il fut longtemps partagé par Lulli, qui n'était encore, au temps de la transplantation de l'opéra italien en France, qu'un petit marmiton des cuisines de Mademoiselle — que la langue française n'était pas faite pour être mise en musique. Est-ce bien à notre langue qu'en voulaient les partisans de cette opinion, ou n'était-ce pas plutôt à notre musique ? Dans son *Ballet de la raillerie* (1659), Benserade a mis une discussion entre la musique italienne et la musique française qui résume les raisons des deux partis, car celle-ci ne laissait pas d'avoir ses partisans, ne fût-ce que nos compositeurs indigènes. Le malheur est qu'il ne semblait pas se trouver parmi eux un homme capable de mettre un opéra sur ses pieds. Vouloir lutter avec les Italiens sur ce terrain où ils étaient passés maîtres depuis longtemps et où nous étions encore tout novices semblait une témérité sans pareille, et l'on continuait de faire venir les opéras d'Italie, comme les décorateurs et même la plupart des chanteurs.

Mais, indépendamment des compositeurs, il y avait tout au moins un poète français, d'ailleurs assez obscur et même un peu ridicule, qui songeait à importer l'opéra dans notre langue. C'était le Lyonnais Pierre Perrin, l'auteur d'un recueil bizarre : *Divers insectes*, où il chante en petites « pièces folâtres » le papillon, la fourmi, le ver à la soie, l'abeille, le moucheron et même la puce, à qui bien d'autres avant lui, d'ailleurs, avaient déjà décerné les honneurs poétiques. Il avait écrit aussi *la Chartreuse, ou la saincte solitude*, et une traduction en vers de *l'Énéide* qu'il avait eu la prétention de rendre digne de l'original et où il se vantait de présenter Virgile au lecteur non plus sous l'habit d'un barbare ou d'un faquin, « mais d'un cavalier français, avec la pompe des plumes et des clinquants ». Ces travaux, qui lui avaient valu les sarcasmes de Boileau, ne semblaient guère le prédestiner à composer des opéras. Cependant Perrin se prétendait particulièrement doué pour faire des vers propres à être mis en musique, et il professait même là-dessus des idées et des théories personnelles. Dès 1655, il avait écrit pour M[lle] d'Orléans un *Noël* mis en musique par Étienne Moulinier, et ce premier poème lyrique fut suivi d'une foule de morceaux, motets, sarabandes, vaudevilles, airs à boire, airs de cour, chansons, récits et dialogues, auxquels, pour nous exprimer comme d'Assoucy, tous les compositeurs du temps avaient donné une âme. Parmi ces compositeurs se trouvait Robert Cambert, avec qui il allait s'associer pour la création de l'opéra français.

Qui des deux eut l'idée première ? On en a généralement fait honneur à Perrin, d'après ses propres dires. Les nombreux écrits qu'il a publiés à ce sujet lui fournissaient un moyen naturel, qui manquait à Cambert, de s'attribuer cette paternité. Mais MM. Nuitter et Thoinan ont trouvé un Mémoire très important et jusqu'alors inconnu, où l'organiste de Saint-Honoré, en termes dont la sincérité semble garantie par leur simplicité même, revendique pour lui cette gloire et raconte que l'idée de *la Pastorale d'Issy* fut inspirée à Perrin par une « élégie à trois voix différentes en espèce de dialogue », qu'il avait fait jouer en 1658, sous le titre de *la Muette ingrate*, et qu'on devra désormais enregistrer parmi les essais lyriques d'où allait sortir l'opéra.

Il faut bien dire que la personnalité de Perrin n'est point de nature à nous inspirer pleine confiance en ses paroles. Les recherches de MM. Nuitter et Thoinan ont levé la plus grande partie du voile qui la recouvrait encore, et il n'a pas plus à s'en louer sur ce point que sur l'autre. Perrin fut trop évidemment un homme peu délicat et peu scrupuleux qui, pour commencer, n'hésitait pas à épouser, à l'âge de vingt-sept ans, une veuve plus que sexagénaire, ayant pour fils un conseiller au Parlement. On juge bien que ce n'était point par amour qu'il avait contracté un tel mariage, qui devint la source de ses longues infortunes. Le conseiller La Barroire ne tarda pas, en effet, à reconquérir sa mère, qui se repentait déjà de sa folie. On ne se contenta pas d'expulser Perrin du domicile conjugal, où il était entré trois mois à peine auparavant ; sur la plainte de la veuve, le mariage fut déclaré nul. Ce n'est pas tout encore : elle avait consenti à se porter caution du payement de diverses sommes dues par son mari. Naturellement il ne paya pas. A défaut de la veuve, qui venait de mourir, on

se retourna vers son fils le conseiller, et celui-ci exerça rigoureusement son recours contre Perrin. Le 23 janvier 1659, le poète fut incarcéré dans les prisons de Saint-Germain des Prés, juste au moment où les préparatifs de la représentation de sa *Pastorale* étaient activement poussés. Ce fâcheux contre-temps laissa à Cambert seul le soin de procéder à la mise en scène de l'œuvre commune. Il n'eut pas la joie d'assister à son triomphe. Pendant que les carrosses des personnes de qualité qui s'étaient disputé l'honneur d'obtenir une place couvraient la route de Paris à Issy, et que la *Pastorale*, réclamée à la cour, obtenait ensuite les applaudissements royaux, le malheureux poète se débattait derrière les barreaux de sa prison pour trouver une « bonne et suffisante caution » qui permît de l'élargir en le mettant sous la garde d'un huissier.

Dans sa prison, Perrin avait ajouté à son livret de la *Pastorale* quelques vers qui faisaient allusion à la paix nouvelle. Ce fut là aussi que, stimulé par le succès et les encouragements que Mazarin avait prodigués à Cambert, il écrivit en grande partie le nouvel opéra d'*Ariane et Bacchus*, plus développé, mais aussi vide d'action que la *Pastorale*. Les circonstances empêchèrent la représentation de cette pièce, et la suivante : *la Mort d'Adonis*, qu'il avait composée cette fois en collaboration avec J.-B. Boisset, ne fut pas plus heureuse ; mais du moins le roi en entendit quelques morceaux exécutés par sa musique à son petit coucher.

Perrin jouait vraiment de malheur : il n'avait pu assister au triomphe de sa première œuvre, et il ne pouvait parvenir à faire représenter les autres. Pour comble, les portes de la prison se refermaient encore sur lui en 1661 et ce n'était pas pour la dernière fois. Il nous est impossible de le suivre dans toutes ces péripéties laborieusement débrouillées par les deux érudits. Il nous suffira de dire qu'il fut incarcéré à six reprises différentes par ses créanciers, et que son dernier emprisonnement, qui ne dura pas moins de quinze mois, prit fin seulement en septembre 1672. Il en avait été réduit, pour se dérober pendant quelques mois aux poursuites de l'acharné conseiller, à solliciter des lettres de répit en 1670, et plus tard, pendant sa dernière incarcération, pour obtenir sa liberté par surprise, il ne devait point reculer devant une manœuvre dolosive qui ne tarda pas à être découverte et se retourna contre lui.

Tel était l'homme besogneux et d'une conscience trop large qui, ayant fait agréer de Colbert son idée d'une Académie royale de poésie et de musique, avait obtenu du roi, le 28 juin 1669, le privilège de l'opéra. Il s'associa aussitôt avec Cambert; mais celui-ci, sans mener une existence aussi accidentée, n'avait guère plus de renom que lui, et tous deux ne purent commencer à marcher qu'avec le concours pécuniaire de l'hôtelier du poète, qui eut assez de foi dans l'avenir de l'entreprise, non seulement pour aider personnellement Perrin de sa bourse, mais pour héberger une partie du personnel déjà engagé.

C'est alors, au cours des répétitions et des représentations partielles et privées de l'opéra qu'on préparait pour l'ouverture, — *Ariane*, — que se produit l'intervention du marquis de Sourdéac et du sieur de Champeron. Ces deux noms-là sont bien connus dans l'histoire du théâtre, mais les personnalités qu'ils désignent l'étaient beaucoup moins. Les documents produits par MM. Nuitter et Thoinan nous peignent sous les plus tristes couleurs ces dignes associés et, même en en rabattant beaucoup, il faut bien se résoudre à croire que c'étaient des êtres tarés et avilis, aussi méprisables par leur caractère que par leurs actes, des chevaliers d'industrie ayant eu plus d'une fois maille à partir avec la justice. A partir du moment où ils s'associèrent avec Perrin et Cambert, ils n'eurent plus qu'une idée : exploiter l'entreprise à leur profit unique, la tirer à eux, ne payer personne, ne rendre aucun compte au titulaire du privilège et l'évincer peu à peu. Ils se conduisirent comme en pays conquis, injuriant, maltraitant les ouvriers, les musiciens, les chanteurs, répondant aux réclamations par des coups de poing et des coups de pied. On ne peut voir en eux autre chose que de véritables forbans.

L'ouverture de l'Académie des opéras eut lieu dans le jeu de paume de la Bouteille, rue des Fossés de Nesle (Mazarin), le 3 mars 1671, par *Pomone*, qu'on avait substituée à *Ariane*. Malgré les méchants vers du poète, ce fut un tel succès que les essais d'imitation se multiplièrent de toutes parts, et que Lulli, qui jusqu'alors n'avait pas cru à l'opéra français, mais que la concession du privilège à Perrin avait déjà inquiété dans sa jalousie de potentat musical, sentit la nécessité de pourvoir à ses intérêts. On l'a accusé d'avoir dépouillé Perrin de son privilège : MM. Nuitter et Thoinan le justifient de ce reproche : tout démontre, en effet, quoique l'acte officiel ait échappé jusqu'à présent à leurs recherches, qu'il y eut entre eux un accord, conclu entre les guichets de la Conciergerie, où le malheureux Perrin se trouvait encore en ce moment. Il en dut coûter au pauvre poète de se dessaisir d'un privilège si précieux et qu'il avait si ardemment ambitionné. Mais quoi ! la fortune, en s'acharnant contre lui, le stérilisait entre ses mains. Peut-être hésita-t-il d'abord ; mais Colbert n'eut sans doute qu'à lui faire parvenir l'expression de son desir pour le décider, dans la situation où il se trouvait. Si Lulli ne dépouilla pas Perrin, il dépouilla moins encore, quoi qu'on en ait également dit, Sourdéac et Champeron, ainsi que tous ceux dont on trouve les noms mêlés à cette affaire de l'opéra : pas un d'eux n'avait un droit sur le privilège, et ils n'eurent que ce qu'ils méritaient quand, après avoir agi sans délicatesse et sans conscience à l'égard de Perrin, ils trouvèrent leur maître en Lulli, qui ne leur devait rien et les expulsa simplement d'une situation qu'ils avaient usurpée.

En revanche, Lulli s'est joué de Molière, qui avait eu la pensée de s'associer à lui, dont il avait accueilli les ouvertures, paru partager les plans et les idées alors qu'il manœuvrait secrètement, avec son adresse et son activité ordinaires, pour se faire adjuger à

lui seul le privilège de l'opéra. Et, non content de l'avoir obtenu, il se fit attribuer des immunités excessives au préjudice de toutes les autres entreprises théâtrales, et spécialement de celle de Molière, qui dut porter après coup ses plaintes auprès du roi pour faire modifier la clause exorbitante du privilège en vertu de laquelle il était interdit à toute personne de donner aucune représentation accompagnée de plus de deux airs et de deux instruments, sans l'autorisation écrite de Lulli. Sur toute cette affaire, menée par le Florentin avec une décision et une dextérite caractéristiques, et sur la lutte rapide qui s'établit à ce sujet entre lui et Molière, le livre que nous analysons est fort intéressant à lire. Dès lors, Molière sut à quoi s'en tenir sur le compte de celui qu'il avait toujours traité en ami et qu'il avait pris plusieurs fois pour collaborateur. Et quoiqu'il eût obtenu satisfaction, en ce qui concernait son théâtre, dans ses réclamations contre les termes excessifs du privilège, il n'oublia jamais le procédé de « Baptiste le très cher. »

On sait que Lulli, qui avait ouvert son Opéra en 1672, rue de Vaugirard, dans le jeu de paume du Bel-Air, obtint du roi, aussitôt après la mort de Molière, la salle du Palais-Royal. Peu lui importait de faire mettre brusquement à la porte la pauvre troupe en désarroi et déjà fort compromise par le malheur qui venait de la frapper. Il y trouvait un immense avantage personnel, seule considération à laquelle il fût sensible. Par ce nouveau coup de maître, Lulli obtenait une salle gratuite, où les réparations mêmes s'opéraient aux frais du roi, sans compter que le roi faisait également les frais des décors et costumes, ses opéras étant représentés d'abord à la cour, tandis que la troupe de Molière en était réduite à chercher un asile de tous côtés, à louer la salle de la rue Mazarine, après l'avoir fait accommoder de ses deniers, et à subir l'onéreuse association de Champeron et de Sourdéac, dont ils n'eurent pas plus à se louer que Perrin et dont il ne leur fut pas facile de se débarrasser.

Les *Origines de l'opéra français* forment un livre substantiel, tout entier puisé aux sources, plein de renseignements précieux et de documents rares ou inédits. On ne pourra plus désormais écrire l'histoire du drame lyrique et musical en France sans le consulter en première ligne. V. F.

Paul Baudry, sa vie et son œuvre, par CHARLES EPHRUSSI. Un vol. in-4° avec planches, chez Baschet. — Prix : 30 francs.

Un an après la mort du maître dont la perte a laissé un si grand vide dans l'art contemporain, M. Ch. Ephrussi vient de lui élever un monument digne de l'ami qu'il a perdu.

Les sympathies méritées qui ont entouré Baudry pendant sa vie se réchaufferont encore autour de sa mémoire. Il fut un courageux et un travailleur, qualité assez commune, en somme, dans le monde des arts; il fut aussi un convaincu et un pur amoureux du beau, mais il fut encore un gardien des sentiments de droiture et de conscience qui sont l'honneur de la vie. Homme heureux d'ailleurs. Ses débuts ne furent que relativement pénibles, et dans sa correspondance publiée dans ce livre il s'en plaint gaiement et ne demande pas qu'on l'en plaigne. Le succès vint vite et vite éclatant. Il assista à sa gloire, et s'il n'eut point la gloire de créer l'épopée pieuse qu'il rêvait pour Jeanne d'Arc, il put contempler, certain que la lumière électrique la conserverait intacte à la postérité, sa décoration de l'Opéra. Il mourut jeune sans doute, mais pas assez pour se plaindre d'être trop aimé de Dieu et après avoir senti qu'il l'était des hommes. On ne peut s'empêcher de songer à Millet, plus grand que lui pourtant de toute la distance qui sépare le génie du talent, même le plus grand, comme celui de Baudry.

Comme toujours et bien que M. Ephrussi ait sans doute ici fait un choix, une correspondance publiée l'est toujours trop complète. Il en va, et le cas est bien ici à la comparaison, comme des expositions où l'on réunit l'œuvre entier d'un artiste et dont il sort presque toujours amoindri. Baudry nous apparaît dans ses lettres un peu *bourgeois*. Est-ce une critique? Nous ne voudrions point donner cet air à une simple observation, d'autant mieux qu'il ne s'agit que de nuances. Nous ne faisons pas allusion à certaines appréciations extraordinaires, comme son mépris pour les Holbein de Bâle, ce tableau de femme entre autres qui est une des plus pures merveilles de l'art humain, mais à l'expression même de ses sensations artistiques. Elles sont vives et sincères, courageuses dans le désir d'égaler, mais quoi ? un rien sans doute, l'étincelle, l'envolée de l'âme y manque.

Les appréciations artistiques de l'auteur sur les œuvres du maître sont généralement justes et déduites avec méthode. Nous aimons qu'il n'ait pas craint de louer l'*Enterrement de la Vestale*, c'est avoir le courage d'une opinion juste. Nous aimons moins son enthousiasme plus grand pour le *Saint Hubert* de Chantilly : c'est une concession au ton du monde raffiné où l'on dit : « Gros public, tu ne comprends pas cela parce que tu es le vulgaire bon sens; mais nous, qui sommes les délicats, nous le comprenons. »

Mais entre l'œuvre de jeunesse et l'œuvre de déclin momentané, Baudry a peint quantité de beaux tableaux d'un sens décoratif extrême, distingués et gracieux sans en exclure la force, des portraits de premier ordre qui sont justement analysés dans l'ouvrage. Enfin il y a la décoration du foyer de l'Opéra ! C'est un fait moderne et triste que l'on se retienne dans l'enthousiasme, comme pris de quelque pudeur. Mais allons-y donc, quand il y a lieu, de toute notre force d'admiration! Croyons que l'occasion est belle ici. Le foyer de l'Opéra est une merveille, une grande chose, un monument artistique dont une époque a droit de tirer orgueil. Par là, mon Dieu ! par là peut-être seulement, mais il suffit, Baudry restera un chef d'école et un maître. On a parlé d'imitation de Michel-Ange, n'est-ce pas ? Mais assurément oui. Mais du Michel-Ange moderne, de l'antique rajeuni, du beau contemporain. Il n'y a qu'un

beau dans la sensation, mais il est infini dans l'expression. Chaque époque a la sienne : Baudry a formulé celles de notre temps, dont nous sommes, et qui a du bon.

Aussi nous ferons un reproche à ce livre d'avoir négligé la reproduction de cette décoration, sans doute parce qu'elle était trop connue. Les dessins au pointillé qui la représentent, d'un froid académique qui détonne, n'en donnent que l'ossature. On est vraiment déçu de n'en retrouver ni la couleur ni la grâce suprême, et la surprise est d'autant plus sensible que les autres illustrations sont parfaites. Nous regrettons aussi l'absence des dessins originaux de Baudry. M. Ephrussi aurait dû se souvenir qu'il avait heureusement attaché une grande importance à cette reproduction des « intimités » du peintre dans son beau volume sur Durer, édité par la maison Quantin.

L'ouvrage est du reste parfaitement fabriqué. Les caractères en sont fort beaux et leur impression en ressort comme en relief sur un excellent papier. L'ensemble constitue une monographie complète pour plaire aux artistes et aux bibliophiles.

Rouen en 1886, par Léon Deshays, imprimeur-éditeur à Rouen. Un beau vol. in-4° illustré en couleur. — Prix : 15 francs.

On peut dire que Rouen est une banlieue de Paris et dire également qu'aucun chef-lieu de France, pas même Lyon, ne fait autant de bonne décentralisation. Pour s'en tenir à notre domaine, Rouen a son art et sa littérature. La bibliographie des ouvrages qui y ont été publiés en 1886, et qui termine ce volume dont nous rendons compte, en contient près de trois cents. Inspirés par la situation admirable de leur ville, par les monuments du passé plus remarquables encore, les artistes rouennais prouvent à chaque occasion combien ils chérissent leur pays et ils sont subtils à faire naître ces occasions. Les bibliophiles doivent s'en féliciter, car, cette fois encore, on leur offre un beau livre, et à un prix incroyable de bon marché. Donner pour 15 francs un fort volume in-4° de 300 pages, avec des illustrations dans le texte et des planches hors texte en couleur en telle quantité, c'est prouver que l'éditeur a fait foi sur un grand nombre d'acheteurs : Normands amoureux de la Normandie, Français aimant tout ce qui est beau en France, amateurs de tous pays peuvent s'y donner rendez-vous ; même aussi les boursiers de livres, car ils verront monter ces actions !

M. Henri Berdalle de Lapommeraye, Normand gaulois, nous explique dans une préface charmante la genèse du livre et son esprit : rappeler tout ce qui s'est passé dans l'année à Rouen, le raconter et l'illustrer. Idée bien simple sans doute, mais pourquoi ne vient-elle pas à une vingtaine des plus belles cites de province, — ou à Paris même — voire enfin pour la France entière ? Se figure-t-on de pareils annuaires existant depuis des siècles ! Quels trésors et quelle reconstitution du passé ! Ce que nos peres n'ont pas fait pour nous, il serait toujours temps de le faire pour nos enfants...

En attendant, les Rouennais ont parfaitement passé du principe à la pratique. Peut-être certains chapitres sont-ils un peu longs, cependant. Le Normand, à Rouen comme à Caen, garde toujours des tendresses aux hommes de loi : c'est l'explication, et non l'excuse, des trop nombreuses pages consacrées *au Palais*. Une tournée théâtrale n'est pas non plus une expression d'art local, et tel artiste de Paris qui joue à Rouen ne témoigne en rien du développement de l'art dramatique rouennais : là aussi il y a eu trop de complaisances. Et voilà toute la critique pour le texte.

Il n'y en a point pour l'illustration. Nombreuses pages sont tout à fait charmantes. Citons la Couverture, par M. Guilloux ; le Portrait du maire, M. Maurice Lebon, et celui de M. Charles Lenepveu, par M. de Bergevin ; le Cloître de la cathédrale, par M. Émile Deshays ; la Porte Guillaume-Lion, par M. Frechon : la Salle de la mosaïque, par M. J. Adeline; certaines fantaisies jetées à travers des pages avec une grâce japonaise, comme celle de la page 208, etc., etc.

Ces gravures, presque toutes en plusieurs couleurs, sont imprimées dans la perfection par M. Deshays, un imprimeur de province qui en remontrerait à beaucoup de Paris.

Les Artistes célèbres: La Tour, par M. Champfleury, ouvrage illustré de 15 gravures; **Le baron Gros**, par M. G. Dargenty, ouvrage accompagné de 27 gravures. Format petit in-4° carré. Paris, 1887, librairie de l'Art, J. Rouam.

La Tour, de M. Champfleury, et le *Gros*, de M. Dargenty, portent à quinze le nombre des biographies déjà publiées dans la collection des *Artistes célèbres*.

A maintes reprises nous avons entretenu de cette publication les lecteurs du *Livre*, et de l'esprit libéral dans lequel elle est dirigée par M. Eugène Müntz (car l'esthétique aussi a ses servitudes), des services qu'elle est appelée à rendre dans l'enseignement, non seulement en y popularisant les leçons qu se dégagent de la vie des grands artistes, mais encore en y multipliant les bons exemples par la reproduction en fac-similé, le plus souvent de leurs dessins, gravures ou lithographies d'après les pièces originales. Les deux monographies que nous annonçons aujourd'hui ne le cèdent en rien à leurs aînées.

Ce n'est pas la première fois, on le sait, que le talent de La Tour exerce la sagacité critique de M. Champfleury; il a pour l'admirable pastelliste de Saint-Quentin une prédilection au moins égale à celle qu'il a vouée aux frères Le Nain. Aussi ce dernier ouvrage a-t-il bénéficié d'une si longue possession du sujet. M. Champfleury nous révèle l'homme intime, éclairé d'un jour nouveau, la physionomie de l'artiste, analyse son œuvre, et comme en cet œuvre, figurent tous les personnages de marque du XVIIIe siècle, cette étude prend aussitôt, sous la plume de l'auteur, le

double et vif attrait d'un livre d'histoire et d'un livre d'art.

La monographie du *Baron Gros*, par M. G. Dargenty, est un excellent morceau de critique, remarquable par la décision et la justesse des jugements divers portés sur les différentes étapes de la carrière de ce grand artiste, par la chaleur et le mouvement des descriptions, et secondairement par l'abondance des documents biographiques et historiques, au milieu desquels l'écrivain a encadré les parties vives de son travail. Nous aurions personnellement mauvaise grâce d'ailleurs à contester la clairvoyance de M. Dargenty en son analyse de l'œuvre très complexe de Gros, car ayant nous-même, il y a vingt-cinq ans, tenté de fixer les traits mobiles de cette physionomie d'artiste, nous avons eu la très douce satisfaction de constater que pas un de nos propres jugements d'alors n'a été cassé par l'auteur du *Baron Gros*, qui est l'un des critiques les plus indépendants, les plus originaux de la jeune génération. — Les illustrations, comme toujours en cette collection, sont des plus intéressantes, montrant les faces les plus diverses du talent de Gros et — particularité curieuse — les premiers essais de cet art de la lithographie qui joua un si grand rôle dans les manifestations de l'école romantique.

Nouveau Dictionnaire biographique et critique des Architectes français, par M. Ch. Bauchal. Un fort volume grand in-8° de xvi-842 pages. Paris, 1887. Librairie générale de l'Architecture et des Travaux publics, André, Daly fils et Cie.

Il existe déjà un dictionnaire des architectes français, que M. Lance a publié en 1872. Mais quelque soin que l'auteur ait apporté à sa tâche, depuis quinze ans, nombre de livres et de moindres travaux d'études archéologiques, de recherches locales sur nos anciennes provinces et les monuments du passé ont paru qui ont mis en lumière une grande quantité de noms demeurés inconnus jusque-là. C'est pourquoi M. Ch. Bauchal a pensé qu'il y avait lieu de refaire l'œuvre de son devancier. Et, en effet, alors que celui-ci n'avait réuni que 1,650 noms de maîtres d'œuvres ou architectes ayant exercé leur profession sur notre sol, depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne jusqu'à ce jour, le patient auteur du *Nouveau Dictionnaire* en a relevé plus de 5,600 et a pu ajouter à la plupart des notices du premier beaucoup de documents nouveaux. En même temps, il s'attachait à rectifier certaines erreurs accréditées et relatives à de fausses attributions de plusieurs de nos monuments les plus remarquables à des architectes qui n'en sont pas les auteurs.

L'ouvrage est divisé en deux parties. La première, qui comprend les notices sur les maîtres d'œuvres et architectes français jusqu'à la fin du xviiie siècle, est précédée d'un rapide, mais très curieux exposé historique des conditions dans lesquelles se pratiquait l'art de bâtir aux premiers siècles de l'ancienne monarchie, et suivie d'essais sur les architectes des rois de France et sur ceux de la ville de Paris. La seconde partie est consacrée aux architectes décédés *ou présumés tels*, de 1801 à 1885, et suivie d'une table indiquant, par chaque département, ville ou commune, les monuments cités dans le Dictionnaire, ainsi que les noms des architectes qui ont pris part à leur construction ou à leur décoration; puis d'une liste des monuments construits à l'étranger par des architectes français. La table départementale présente le plus vif intérêt, car cette simple nomenclature n'est rien moins, par le fait, que le complet sommaire d'une histoire des monuments français. Quant aux notices biographiques, leur étendue varie naturellement selon l'importance du personnage; mais qu'elles occupent plusieurs pages ou seulement quelques lignes, l'auteur cite toujours à quelle source il en a puisé les éléments; et, par surcroît de scrupule, il publie à la fin du volume un index bibliographique des ouvrages cités. *Le Nouveau Dictionnaire des architectes français* sollicite et satisfait également la curiosité des archéologues, des historiens, des érudits, des amateurs, et, cela va sans dire, des architectes.

E. C.

GEOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Conférences et lettres de P. Savorgnan de Brazza et ses trois explorations dans l'Ouest africain. — Texte recueilli et coordonné par Napoléon Ney. Gravures et cartes. Maurice Dreyfous, éditeur. Grand in-4°. — Prix : 10 francs broché.

S'il est un voyageur sympathique en France et autour duquel l'opinion publique est sans cesse intéressée, c'est bien M. Savorgnan de Brazza, l'explorateur de l'Ogoué et de l'Alima, et le créateur du Congo français. M. de Brazza prépare en ce moment une relation très complète de ses voyages ; elle ne pourra être publiée que dans quelque temps. Il a semblé à M. Napoléon Ney qu'il était opportun de donner au public un aperçu de ces explorations, aperçu qui permettrait d'attendre l'ouvrage complet et présente-

rait une idée assez exacte de l'œuvre accomplie sur les rives du Congo. C'est dans ce but que M. Ney a réuni dans un volume les conférences et les lettres de M. de Brazza. Le plan général de ce volume est celui-ci : trois parties correspondant aux trois voyages de M. de Brazza ; — en tête de chacune de ces parties, la conférence faite par le voyageur à son retour en France devant la Société de géographie de Paris et résumant les travaux de l'expédition ; — puis, servant de développement à cette conférence, la correspondance de M. de Brazza ou de ses collaborateurs. On le voit, l'idée de M. Ney est ingénieuse et le livre qu'il nous présente plein d'intérêt. Il n'y a, il est vrai, de sa part aucun travail personnel ; mais la lecture des lettres recueillies est des plus instructives, et nous la recommandons à tous ceux qui suivent attentivement les progrès de notre politique coloniale.

L'ouvrage est accompagné de gravures et de cartes. Les gravures de M. Van Muyden, d'après des photographies rapportées d'Afrique, sont moins typiques que celles qu'il avait données l'an dernier dans le voyage de M. Moser en Asie. Elles ne sont pas nettes et n'accentuent pas les caractères du pays et des habitants. Nous avons vainement cherché dans ce volume une carte claire et complète de l'Ouest africain. M. Ney s'est borné à insérer les cartes distribuées aux conférences de M. de Brazza. C'est insuffisant, et il est impossible à l'aide de ces planches de lire utilement l'ouvrage et de suivre avec fruit la marche de M. de Brazza. Cependant les bonnes cartes de l'Ouest africain ne manquent pas et M. Ney aurait facilement pu en emprunter une à l'atlas colonial de Mager ou aux cartographes allemands, soit Stieler, soit Kiepert.

Maintenant pour ce qui est du volume en lui-même, nous devons signaler à nos lecteurs un certain nombre d'incorrections, caractères tombés, mots mal orthographiés ou présentant plusieurs orthographes dans la même page ; ce qui nuit beaucoup à la lecture d'un ouvrage géographique sérieux.

Malgré ces quelques observations, nous remercions M. Ney de son excellente initiative. M. Dreyfous a donné ainsi un digne pendant au volume de Stanley : *Cinq années au Congo.* — Signalons enfin pour terminer un des attraits de ce volume ; deux curieuses eaux-fortes rapportées par M. Jacques de Brazza, le frère et le compagnon du célèbre voyageur français.

F. L.

Nos Frontières, par E. Bureau, lieutenant-colonel du 6e régiment d'infanterie territorial, ancien professeur à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. Ouvrage accompagné de 12 cartes. Un vol. in-18 jésus, cartonné à l'anglaise. Jouvet et Cie, éditeurs. Paris, 1887.

Les constantes préoccupations que le patriotisme entretient dans l'âme des Français conserveront longtemps l'attrait de l'actualité à l'ouvrage que publie le colonel Bureau. Il possède du reste en soi-même assez de mérite pour s'imposer à l'attention ; claire et méthodique, succincte et complète, cette monographie de nos frontières et des moyens de défense qui les couvrent devrait être connue de tous ceux qui sont appelés à porter un jour les armes dans la grande épreuve.

Le colonel Bureau ne se borne pas à une analyse descriptive des ouvrages de fortification ou des défenses naturelles. Il examine en outre les différentes hypothèses d'agression et d'invasion, et avec la plus méritoire simplicité fait comprendre au moins tacticien des lecteurs les éléments les plus importants de la stratégie nécessaire à notre sécurité. Ce sont des problèmes militaires posés et résolus avec une netteté dans la démonstration qui fait le plus grand honneur à l'ancien professeur de Saint-Cyr. Deux de ces questions sont particulièrement graves et brûlantes : c'est la double hypothèse de la violation des territoires neutres : Suisse et Belgique. Le colonel Bureau fait ressortir l'importance du danger pour nous de la ligne ferrée percée à travers le Saint-Gothard, qui relie contre nous l'Italie et l'Allemagne. La défense de Paris et le nouveau système de fortifications, qui fait de la capitale et de ses environs un immense camp retranché dont l'investissement est impossible, occupent une partie considérable de l'ouvrage que termine un tableau des groupes de forteresses constitués par le décret du 12 mars 1881.

C'est dire que, dans sa forme concise, le livre du colonel Bureau ne laisse pourtant rien échapper.

Ajoutons que la lecture en est bonne à faire non seulement pour s'instruire, mais aussi pour se rassurer sur les chances d'une guerre toujours pressentie.

PZ.

De France en Allemagne, par Hector Cambon. Un volume in-12 ; Paris, S. Masson, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Le Français ne dissimule pas ses travers, ses défauts ; il en tirerait plutôt vanité. L'Allemand, au contraire : il croit bien avoir en partage toutes les qualités précieuses, il se le dit à lui-même tous les jours et, toutes les fois qu'il peut, aux étrangers. M. Cambon s'est voulu méfier du chauvinisme allemand ; n'empêche qu'il a cru les Allemands sur leur parole.

Nous ignorons, la plupart, ce qui se fait chez nous grâce à l'intervention de l'État ou grâce à l'initiative privée, et, savons-nous quelque entreprise en quelque ordre que ce soit, notre premier mouvement, avec le second, est de la dénigrer. Les Allemands, encore au contraire : leurs universités ne sont dépourvues d'aucun instrument, d'aucun moulage ; leurs fabriques sont merveilleusement outillées pour la plus grande économie de temps et de main-d'œuvre ; tout est parfait, et, avec une naïveté qui n'a d'égale que celle du Français, leur hôte d'aventure, ils détaillent les richesses scientifiques, esthétiques et autres, qu'ils sont bien seuls à posséder. M. Cambon, parti de France très convaincu que son pays, gouverné par une bande de malandrins, a, en somme, le

gouvernement qu'il mérite, est revenu d'Allemagne avec cette autre conviction que l'Allemagne est le premier pays du monde civilisé.

La conclusion de son livre est que, si un Français est supérieur à un Allemand, dix, vingt Allemands sont supérieurs à dix, vingt Français. Cela ne saurait s'entendre ni s'accepter. Nous l'entendons pourtant: en France, des individus qui sont déjà des personnes, — et, comme M. Cambon, tous les individus sont de l'opposition, ce qu'on peut regretter; en Allemagne, de simples cellules, si l'on veut, — et M. Cambon qui admire la hiérarchie, la subordination, la discipline, constate les heureux effets de cette discipline.

Comme il s'occupe d'agriculture, il a visité les écoles de Geisenheim, de Hildesheim, la station agronomique de Kiel, les stations de Halle-sur-Saale, de Hohenheim; tout, déclare-t-il, y est admirable, laboratoires, champs d'expérience; auprès des Allemands, nous sommes des barbares. Tandis que nos cultivateurs obéissent à la routine et méprisent les donneurs de conseils, les cultivateurs badois, hanovriens, saxons, prussiens, bavarois, ont le respect de l'autorité, de la science; ils suivent les avis qui leur sont communiqués. Convenons que l'enseignement agronomique est encore à organiser chez nous; M. Grandeau a réclamé cette organisation; il y sera procédé bientôt. Mais M. Cambon était-il bien venu à prétendre que cet enseignement est tout entier à inaugurer, à prétendre surtout que toute supériorité en toutes choses est depuis des années acquise par les Allemands?

M. Cambon a fait plus que visiter des établissements d'enseignement agricole; il s'est arrêté une demi-journée à un endroit, deux jours à un autre; il a vu Trèves, il a vu Cassel et le parc de Wilhemshoe, et Hanovre, puis Hambourg et Stettin, puis Berlin, puis Munich, Stuttgart, Aix-la-Chapelle; il a vu des gares, des cathédrales, des musées. Des édifices, toutefois, ne font des villes, eux tout seuls; on ne connaît pas Paris pour avoir contemplé la colonne Vendôme et l'Arc de Triomphe, ni la France pour avoir séjourné une heure à Orléans et vingt-quatre au Havre. Il faut causer avec les gens du pays et les faire causer. Il faut savoir les faire causer. Quelques signes extérieurs permettent, sans doute, de juger des habitudes, des dispositions intellectuelles et morales d'un peuple; mais M. Cambon était mal préparé, il n'y paraît que trop, pour pénétrer jusqu'à l'âme des choses et des gens; il n'a guère regardé qu'aux dehors.

Tous les dehors ne l'ont pas enchanté. Quelques critiques, dans son livre. Elles ne manquent pas d'une certaine valeur, formulées qu'elles sont par un voyageur si peu malveillant.

F. G.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématique — Sciences occultes —
Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Arthur Schopenhauer. — Le Monde comme volonté et comme représentation, traduit en français pour la première fois par J.-A. Cantacuzène. Deux vol. in-8°. Leipzig, Brokhaus. Paris, Perrin (Didier); Bucharest, Sotscheck (1886).

Schopenhauer est mort satisfait de lui-même (1860). Son crédit était venu tard. La première édition (le Ier volume) de son grand ouvrage — *le Monde comme volonté et comme représentation* — publiée en 1818, quand il avait trente ans, n'avait éveillé aucun écho. La seconde (1844), qui était la première de son second volume, n'avait pas eu une meilleure fortune. Lorsque vint la troisième (1859), la gloire avait enfin récompensé son attente. Il y était sensible plus qu'il ne convient peut-être à un esprit comme le sien, qui aurait dû être bien au-dessus de la vanité. Il constate le succès qu'il a obtenu enfin avec une allégresse d'enfant, et cite Pétrarque : — *Si quis tota die currens, pervenit ad vesperam, satis est.* « Il n'importe d'avoir couru en vain toute la journée si l'on arrive à la tombée de la nuit. » Le voilà arrivé. « J'ai, dit-il dans la préface de sa troisième édition, la satisfaction de voir à la fin de ma carrière le commencement de mon influence. J'ai de plus le droit d'espérer que, selon une règle bien ancienne, cette influence durera d'autant plus longtemps qu'elle a commencé plus tard. » Cette influence est-elle réelle? Oui. A-t-elle quelque chance de durée? Oui encore. Il est permis dès aujourd'hui de prévoir qu'elle ira croissant et que plusieurs siècles ne l'épuiseront pas. Elle s'étend maintenant à tous les pays de civilisation chrétienne; elle a cours en Amérique comme en Europe.

Il y a l'homme et le philosophe chez Schopenhauer. L'un ne dépare pas l'autre. Le premier est un des plus beaux échantillons de la nature humaine qu'on ait encore vus. Il joint à une personnalité puissante et originale une rare élévation de caractère. Cette élévation de caractère ne s'allie point en lui à la distinction du langage. Le sien est souvent âpre, méprisant et trivial. Il a vécu seul, ce qui le rend parfois anguleux;

il a cultivé les sciences naturelles qui l'ont rendu systématique et d'aspect réaliste, quoique de tempérament idéaliste au plus haut degré. Sa puissance est un don de la nature ; il n'y a pas à en rechercher la cause. Quant à son originalité, elle lui vient sans doute en partie d'avoir vécu seul ; elle tient en outre à son éducation philosophique. Kant y est pour quelque chose et ce n'est pas ce qu'il y a de meilleur. Mais l'essentiel de son originalité est dû au contact de la pensée hindoue. On ne sait comment l'Inde a fait irruption chez lui. Il n'a pas jugé à propos d'en instruire les contemporains. Tel qu'il est, c'est un Hindou. On peut ajouter que, chez lui, la métaphysique est à peu près un hors-d'œuvre. Elle sert de préface au moraliste. Schopenhauer est donc proprement un moraliste. Dans un autre siècle que le XIXe, il eût été un théologien. Il change sa théologie en métaphysique. Encore une fois, celle-ci n'est qu'une théorie préliminaire; ce qui le préoccupe, ce sont les causes finales et la destinée de l'homme dans cette vie. Sa doctrine est purement religieuse en un temps où le sentiment religieux et l'état mental qu'il suggère sont à l'index.

Une analyse quelconque des opinions contenues dans son livre intitulé : *le Monde comme volonté et comme représentation*, serait trop vaste à tenter ici. Le monde extérieur n'existe pas pour lui : c'est un rêve qui se passe en nous. Le temps, l'espace et le principe de causalité sont les artisans de ce rêve. Ils n'existent pas plus que le monde lui-même. Ce sont des données du cerveau n'ayant de réalité qu'en lui. Que reste-t-il donc ? Le *sujet*, c'est-à-dire l'esprit pendu comme une lampe solitaire dans la nuit infinie.

Cela paraît étrange à énoncer. Ce n'est plus étrange du tout quand on a lu le livre de Schopenhaüer. Il ne l'inventa pas du reste : il a craint qu'on ne le traitât d'halluciné, et comme il est prodigieusement instruit, il n'a pas de peine à montrer qu'il n'est que le disciple des grands hommes de tous les siècles, de ceux qui ont fondé la civilisation et meublé le domaine entier de la pensée.

Le premier volume du *Monde comme volonté et comme représentation*, qui date de 1818 et formait alors l'ouvrage entier, était surtout une œuvre philosophique dirigée contre Fichte, Schelling et Hegel, trois réputations que Schopenhauer voulait abattre. La morale n'y est, pour ainsi dire, qu'un appendice. Aussi n'est-il pas étonnant que ce premier volume ait fait peu de bruit. Il permettait à peine de soupçonner les tendances de Schopenhaüer.

Le second volume, mis au jour en 1844, jeta sur ces tendances une éclatante lumière. Quoi qu'en dise l'auteur, son crédit commence alors. De ce moment, il a quelques disciples ; il est chef d'une petite école qui ne tardera pas à grandir. Ce tome II ne se compose néanmoins que de notes au tome Ier; mais dix ou quinze de ces notes sont des traités substantiels, et grâce à la matière qu'ils traitent, matière plus accessible aux intelligences moyennes, ils lui acquièrent bientôt une action étendue. Il y a tels de ces traités ou chapitres qui suffiraient isolément à illustrer un homme. On peut ranger parmi ces derniers ceux que Schopenhauer intitule : *du Génie, de la Folie, de l'Histoire*. Ce qu'il appelle *Compléments du quatrième livre* (fin du tome II) est proprement un ouvrage à part et le résumé de sa doctrine en même temps que l'exposition de la *Philosophie pessimiste*. Ces compléments se composent de dix paragraphes : *Avant-propos, de la Mort et de son rapport avec l'indestructibilité de notre être en soi, la Vie de l'espèce, Hérédité des qualités, Métaphysique de l'amour sexuel, de l'Affirmation du vouloir-vivre, du Néant et des Souffrances de la vie, de la Morale, Doctrine de la négation du vouloir-vivre, la Voie du salut, Épiphilosophie.*

La théorie de la mort, par Schopenhauer, est un morceau auquel il n'y a rien à comparer dans les produits de la morale moderne, au moins en Europe. La mort, remarque-t-il, est le génie inspirateur de la philosophie. Sans elle il n'y aurait point de philosophie. Il n'y aurait peut-être pas de religion non plus. La vie n'est pas une plaisanterie. Elle est dure à tout le monde, même à Voltaire, optimiste, et comblé de ses joies, à qui néanmoins il échappe de dire : « On aime la vie, mais le néant ne laisse pas d'avoir du bon », et une autre fois : « Je ne sais pas ce que c'est que la vie éternelle, mais celle-ci est une mauvaise plaisanterie. » On y est pourtant très attaché, si amère, courte et incertaine qu'elle soit. Pourquoi ? Parce que la mort est au bout. Mais pourquoi a-t-on peur de la mort ? Est-ce la crainte du néant ? Non. « Si ce qui nous fait paraître la mort si redoutable, dit Schopenhauer, était la peur du *non-être*, la même peur devrait nous saisir, à la pensée de l'époque où nous n'étions pas encore. Car il est infailliblement certain que le *non-être* qui suit la mort ne saurait être différent de celui qui la précède, ni, par conséquent, d'une nature plus redoutable. L'éternité qui s'est écoulée pendant laquelle nous n'étions pas encore ne nous effraye nullement. Par contre, nous trouvons cruelle et pouvons à peine supporter la pensée qu'après le court intermède d'une existence éphémère, il doit s'écouler une seconde éternité pendant laquelle nous ne serons plus. Cette soif de vivre peut-elle venir de ce qu'ayant depuis lors goûté la vie, nous l'avons trouvée si aimable ? Certainement pas ;... l'épreuve faite aurait pu disposer plutôt à regretter profondément le paradis perdu du non-être. Aussi à l'espérance de l'immortalité de l'âme se rattache toujours celle d'un *monde meilleur*, ce qui montre suffisamment que le nôtre ne vaut pas grand'chose. Malgré tout, la question de ce que nous devenons après la mort a été mille fois plus souvent agitée, dans les livres ou de vive voix, que celle de ce que nous avons été avant notre naissance. »

Schopenhauer, comme tout le monde, n'a pas de peine à établir qu'il n'existe que le présent, que le passé n'existe pas plus que l'avenir; mais une réflexion que ni lui ni personne ne fait est celle-ci : le passé pour nous n'est pas tout à fait pareil à l'avenir. Nous ne savons pas quels seront les événements qui auront lieu dans trois siècles, mais nous con-

naissons les événements qui ont eu lieu il y a trois siècles. Les historiens les racontent, et par eux nous les connaissons. Pourquoi ? Il existe une maxime d'Empédocle, citée quelque part par Schopenhaûer lui-même, qu'on pourrait utiliser ici : « Le semblable seul connaît le semblable. » — Ainsi nous connaissons ou nous pouvons connaître les événements qui ont eu lieu il y a trois siècles. Ne serait-ce pas parce qu'ils existent en nous, que les historiens ne font que nous en rappeler le souvenir? Alors, c'est que nous y étions. Ce sera la conclusion de Schopenhauer; mais ni lui ni ceux qui traitent du sujet n'ont l'habitude de réfléchir à ce fait qu'il n'y a pas moyen d'expliquer le phénomène que nous pouvons connaître des événements passés depuis trois siècles pour une autre raison que celle que nous y étions, et c'est pourquoi nous ne pouvons connaître les événements de l'avenir auxquels nous n'avons pas encore assisté.

Mais avant d'en venir par des considérations d'expérience à montrer comment la mort n'est qu'un ***changement d'état,*** Schopenhauer répond tout de suite en passant, au nom du moi éternel dont la vie individuelle n'est qu'une vibration : « Il s'est passé un temps infini avant ma naissance; qu'étais-je donc pendant tout ce temps? — Métaphysiquement, on pourrait peut-être répondre : « J'étais *moi,* c'est-à-dire que tous ceux qui pendant ce temps disaient *moi* étaient précisément *moi.* » De sorte que la perte de la vie individuelle n'est qu'une perte de forme et de souvenir.

Au point de vue empirique, dit Schopenhaûer, admettons que nous n'avons pas existé avant de naître. « En ce cas, j'ai de quoi me consoler du temps infini que j'ai à ne pas être après ma mort, pour le temps infini que j'ai déjà eu précédemment à ne pas être, puisque alors c'est un état qui m'est très familier, et dans lequel vraiment je me suis trouvé fort à mon aise. L'éternité sans moi, ***à parte post,*** ne saurait être plus effrayante que l'éternité sans moi, ***à parte ante,*** car elles ne diffèrent l'une de l'autre que par l'intervention du songe éphémère de la vie. » D'autre part, les arguments qui militent en faveur de la continuité de notre être après la mort ont la même valeur lorsqu'il s'agit de l'existence de ce même être avant la vie. Cette existence avant la vie est admise par les Hindous et les bouddhistes. On peut la tirer par le raisonnement, comme on a vu tout à l'heure, de l'histoire, du fait que le passé nous est communiqué par elle et qu'on ne peut connaître que parce que l'on y assistait. Au fait, le non-être, si tant est qu'il existe, n'est pas un mal. Ce qu'on ne sent pas n'est pas un mal. Le non-être futur n'en est pas plus un à prévoir que le non-être passé n'en a été un. L'entretien de l'organisme demande beaucoup de travail. On y succombe chaque soir. On se repose de ce travail par le sommeil. La mort ne peut être au pis aller qu'un sommeil prolongé. Schopenhaûer est d'avis que le moment où on expire ne saurait être que le réveil d'un long et pénible cauchemar. La mort est donc une amie.

Ce n'est là qu'un aperçu de la théorie de la mort. Elle n'est en outre qu'un repos après la vie. La preuve que la mort est peu de chose est le peu de souci qu'a la nature de l'individu. Puisqu'elle y attache si peu d'importance, c'est que l'individuation n'en a pas. « Pour que notre mère commune livre ainsi sans protection ses enfants aux mille dangers qui les menacent, ce ne peut être que parce qu'elle sait bien que s'ils tombent, c'est pour retomber dans son sein, où ils sont à l'abri de tout, et que leur chute n'est donc qu'un jeu. » Quand on tue un insecte chétif, il est inadmissible qu'un phénomène si admirable soit à la merci d'un acte d'étourderie. On ne sait pas où il va; mais comme on ne sait pas non plus d'où il vient, il est à présumer qu'il a fait un demi-tour. D'où viendraient les êtres d'aujourd'hui, sinon de ceux d'hier ? Et d'où viendraient ceux de l'avenir, sinon de ceux d'aujourd'hui ? Leibniz, dont Schopenhaûer ne parle pas, avait déjà émis l'opinion qu'on ne peut pas démontrer fausse qu'il y a toujours la même quantité de vie sur notre globe, et que l'éternelle besogne de naître et de mourir n'en était qu'un arrangement nouveau. Ce que ne considèrent ni Leibniz ni Schopenhauer, c'est que ce globe n'est pas éternel, qu'il a une origine, qu'il aura une fin, et que la vie qu'il contient ne sera pas néanmoins anéantie quand il finira. Elle ira se combiner ailleurs avec d'autres quantités de vie. Qui sait ? La rigueur de la vie terrestre n'est peut-être qu'une épreuve. Il n'est pas invraisemblable que l'homme et les animaux terrestres ne soient que des êtres misérables relégués dans les bas-fonds de l'être, pour une raison ou pour une autre, et qu'ils soient destinés à vivre ultérieurement d'une vie bien supérieure à celle d'ici-bas ; car on peut supposer qu'il existe dans d'autres régions des êtres un millier de fois plus parfaits que sur notre petit globe, qu'un pessimiste, en train de spéculer sur les misères de ce monde, a pu comparer à un phlegmon qui pourrit dans un coin écarté de la nature. C'est, au fond, la persuasion intime de Schopenhaûer, qui écrit dans son chapitre intitulé *la Voie du salut :* « Il n'y a qu'une seule erreur innée, c'est celle de croire que nous sommes placés ici-bas pour être heureux. Elle est innée parce qu'elle s'identifie avec notre existence même, que tout notre être n'en est que la paraphrase et notre corps le monogramme... Tant que nous persévérons dans cette erreur, et surtout si des dogmes optimistes viennent encore nous y confirmer, le monde nous apparaît rempli de contradictions. Car à chaque pas, dans les grandes comme dans les petites choses, nous devons expérimenter que le monde et la vie ne sont pas faits pour permettre une existence heureuse. » Le vulgaire se borne à sentir qu'il souffre ; celui que la pensée a mis audessus du vulgaire se demande : « Pourquoi tant de larmes doivent-elles couler ici-bas ? » — S'il est optimiste, il s'en prend aux circonstances, aux autres hommes, à sa malchance, à sa maladresse. En définitive, il a manqué le but de la vie qui est, dit-il, d'être heureux. S'il n'est pas optimiste, c'est-à-dire s'il n'a pas le préjugé, sucé dès l'enfance, que le but de la

vie est d'être heureux, il s'aperçoit vite qu'elle est arrangée de manière à nous en faire perdre le goût, que son but est plutôt la douleur que le bonheur. A mesure qu'elle se fait, cette conviction atténue le mal. « Les malheurs, dit Schopenhauer, quelles que soient leur nature et leurs proportions, peuvent nous faire souffrir, mais ne peuvent plus nous étonner, car nous savons désormais que la douleur et l'affliction tendent précisément à réaliser le but propre de la vie, c'est-à-dire à en *détourner la volonté*. Cette conviction donne même à l'homme en toute circonstance un calme merveilleux, comparable à la docilité avec laquelle un malade supporte les douleurs d'un long et laborieux traitement, parce qu'elles sont pour lui les symptômes de l'efficacité du remède. La souffrance s'annonce hautement comme étant la véritable destination de l'existence humaine. La vie y est plongée tout entière et ne peut s'y soustraire : notre entrée dans la vie se fait au milieu des larmes, le trajet de l'existence est le plus souvent tragique, et la sortie encore bien davantage. » Il convient donc de laisser à Gessner cette comparaison illusoire que « la mort est le soir d'un beau jour ». C'est la bonne aventure des poètes idylliques. « En règle générale, déclare Schopenhauer, le sort renverse de fond en comble les projets de l'homme au moment même où il touche au but principal de ses vœux et de ses efforts. » C'est le proverbe turc : « Quand la maison est bâtie, la mort y entre. »

Schopenhauer est un ascète qui n'en a pas l'enseigne : « La souffrance, dit-il, est un moyen de purification qui, dans la plupart des cas, parvient seule à sanctifier l'homme, c'est-à-dire à lui faire abandonner la fausse voie du vouloir-vivre. » Au XVIIe siècle, il eût été janséniste, calviniste au XVIe, disciple de Saint-Paul au Ier siècle de notre ère. Il est chrétien, un chrétien des premiers âges du christianisme, et non un adhérent du christianisme réformé d'aujourd'hui qui, en se faisant optimiste et niais à plaisir, trahit la cause qu'il est censé servir. Écoutez Schopenhauer :

« C'est conformément à cela que les livres d'édification chrétienne parlent sans cesse de l'efficacité de la croix et de la douleur, et c'est avec raison que l'on a fait de la croix, qui symbolise *la passion* et non *l'action*, le symbole de la religion chrétienne. L'*Ecclésiaste*, juif encore, mais philosophe, disait déjà très justement : « La tristesse vaut mieux que le rire, car la tristesse corrige le cœur. » — Schopenhauer, çà et là dans son livre, loue Mme Guyon, Fénelon, Saint-Cyran, Tauler, l'auteur inconnu de l'*Imitation*, saint François d'Assise. Il est quiétiste, janséniste, ascétique et, si contraire que cela paraisse à son éducation de métaphysicien et d'adepte des sciences naturelles, mystique, mais tout cela dans la mesure où ceci peut s'accorder avec la santé de l'esprit. Il entonna avec Lamartine un hymne à la douleur :

> Tu me traites sans doute en favori des cieux,
> Car tu n'épargnes pas les larmes à mes yeux ;
> Eh bien, je les reçois comme tu les envoies.
> Tes maux seront mes biens, et tes soupirs mes joies.
> Je sens qu'il est en toi, sans avoir combattu,
> *Une vertu divine au lieu de ma vertu ;*
> Que tu n'es pas la mort de l'âme, mais sa vie ;
> Que ton bras en frappant guérit et vivifie. »

Quelle est la conclusion de Schopenhauer ? Que la mort est le but de la vie, son résumé ; quelle en est aussi l'enseignement. Il poursuit le vouloir-vivre sous toutes ses formes. Quand la passion de jouir est éteinte avec la jeunesse chez l'homme, le vouloir-vivre se réfugie dans l'argent, l'ambition, ses deux dernières citadelles. C'est dans ce refuge que les combattent les ascètes, les saints. Il n'y a pas besoin d'eux en somme. « Le sort et la marche du monde veillent mieux à notre propre intérêt que nous ne le faisons nous-mêmes ; ils ont soin de déjouer sans cesse nos projets de bonheur, dont la folie est facile à reconnaître à la brièveté de l'existence, à son inconsistance, à son inanité et à sa terminaison par la mort ; ils sèment notre sentier de ronces et d'épines, et nous apportent à chaque pas la salutaire souffrance, cette panacée de notre misère. »

L'immense savoir du philosophe sert de support à son livre. Chemin faisant, il a dépouillé trois mille réputations modernes de la paternité de leur avoir. Il n'y a pas jusqu'à Descartes à qui il ne prenne son *cogito, ergo sum :* « Je pense, donc je suis. » Schopenhaüer a découvert le mot dans *les Stromates* de Clément d'Alexandrie. L'axiome est de Parménide : τὸ γὰρ αὐτὰ νοεῖν, ἐστί τε καὶ εἶναι.

La traduction Cantacuzène du *Monde comme volonté et comme représentation*, bien que très défectueuse au point de vue de la correction du style, assure désormais le crédit de Schopenhaüer en France où, quoiqu'on ait beaucoup écrit sur lui et traduit quelques-uns de ses opuscules, on ne l'a guère connu jusqu'ici que de seconde main.

L. D.

Les Maladies épidémiques de l'esprit. — *Sorcellerie, magnétisme, morphinisme, délire des grandeurs*, par le Dr Paul Regnard, professeur de physiologie générale à l'Institut national agronomique, directeur adjoint à l'École des hautes études, ancien interne des hôpitaux. Ouvrage illustré de 120 gravures. Un vol. in-18 de 432 pages. Paris, librairie Plon et Cie, 1887.

Un des trois admirables poètes nationaux que notre siècle finissant va léguer à l'avenir, parmi les beaux noms dont s'enorgueillira désormais l'histoire universelle des lettres et de l'esprit, — accordons-nous en passant cette joie de reconnaître que les plus grands noms de ce siècle seront des noms français, Gœthe, cerveau de premier ordre appartenant surtout au XVIIIe siècle par la date de sa naissance et de ses chefs-d'œuvre, — je reprends : un de nos trois grands poètes a fixé dans un hémistiche célèbre un état d'âme particulièrement propre à l'inquiétude vague de son temps. Musset a dit : « L'infini me tourmente, » et d'innombrables cœurs d'hommes et de femmes frissonnèrent à ces simples paroles, en des

années assez voisines encore de nous par la chronologie, et très distantes au contraire par les univers et les abîmes d'émotions subies. Ce n'est pas seulement à une époque déterminée, mais à travers toutes les phases de son existence, que la race des hommes fut plus ou moins consciemment tourmentée par l'*Invisible*, que l'on pourrait appeler, si l'on y tient, un des synonymes ou pseudonymes de l'infini. C'est là une des propriétés de la condition humaine, que l'on retrouve, avec plusieurs autres, dès les premiers jours de notre histoire connue, à tous nos degrés de civilisation et de culture. Tel ce fameux et obsédant pessimisme, — que l'on nous a voulu donner comme une mode nouvelle, en tant qu'expression du *tœdium vitæ*, engendré par le dégoût ou par l'épouvante, — il figure dans des pages historiques vieilles de vingt siècles, et l'Alexandrie d'Antoine et de Cléopatre en a vu davantage dans cet ordre que l'Allemagne de Schopenhaüer. Ce Schopenhaüer ! Prince des railleurs... et des malins, — les deux sont loin d'aller toujours ensemble, — il n'a pas fallu moins que le goût éveillé par son extraordinaire esprit chez les fins connaisseurs, pour que ce nom ne leur devînt pas odieux, par l'abus qu'en ont fait les sots, dont l'emploi quotidien est de « découvrir la Méditerranée ». Cependant, l'on peut tenir la maladie du pessimisme pour accidentelle, tandis que l'instinct du surnaturel fait à jamais partie de notre nature elle-même.

N'oublions pas qu'à chaque page de nos annales, on voit apparaître cette inquiétude passionnée de l'Invisible. L'homme, qui est pour lui-même un impénétrable et terrifiant mystère, s'agite enveloppé d'autres mystères, fermés pareillement à sa curiosité qu'elle irrite. Aussi longtemps qu'il les rêva seulement dans les ivresses de son imagination, il les trouvait déjà terribles... et maintenant que la science lui fait entrevoir des réalités, au prix desquelles ses anciennes visions ne sont plus que « jeux de petits enfants », comme dit le vieil auteur, nous sommes encore plus confondus. Les découvertes de l'astronomie et les révélations du microscope laissent loin — en attendant mieux encore, — toutes les inventions des poètes, des conteurs et des artistes.

De cet ordre d'idées, suggérées par la question de l'Invisible, si l'on peut dire, relève directement à nos yeux toute étude relative à ces *Maladies épidémiques de l'esprit*, objet particulier des savantes observations de M. le Dr Paul Regnard, dans le remarquable livre qu'il vient de publier à la librairie Plon, sous ce titre : *Sorcellerie, magnétisme, morphinisme, délire des-grandeurs*. Il y a, nous le répétons, une concordance intime et profonde contre ces états pathologiques et ce grand tourment de l'Invisible, qui reste à nos yeux le principal trait commun entre les générations séparées par les siècles et par les mouvements de la science.

En remontant à quatre ou cinq années en arrière, nous retrouvons, parmi les modes et *les fureurs* de ces temps déjà légendaires, les leçons et les expériences de ce que l'on appelait l'École de la Salpêtrière, sous la direction d'un savant homme dont la célébrité prit alors son essor : M. le Dr Charcot.

L'entrée de l'amphithéâtre aux cours du dimanche n'était guère moins inabordable que tel grand théâtre un soir de *première*. Dans notre pays, amoureux de l'*effet*, cette comparaison-là s'impose à tout propos et à propos de tout. C'est à M. le Dr Charcot, son maître, que M. le Dr Paul Regnard, professeur de physiologie générale à l'Institut national agronomique, directeur adjoint à l'École des hautes études, ancien interne des hôpitaux de Paris, dédie son remarquable ouvrage, très nourri de faits, d'anecdotes et de remarques, et illustré de cent vingt gravures. Dans les sept chapitres de ce volume, l'auteur aborde successivement l'histoire lointaine des *Maladies épidémiques de l'esprit*, et l'horreur, trop fertile en férocités, qu'elles inspiraient sur leur passage. Puis, du XVe au XVIIe siècle, il traite des *Sorcières ;* au XVIIIe, des *Miracles de saint Médard ;* aux XVIIIe et XIXe, il étudie *le Sommeil et le Somnambulisme*, les deux poisons à la mode — *Éther et Morphine*, — *le Délire des grandeurs*. Et pour finir, devançant la marche déjà si rapide des années, il craint que « *la Maladie épidémique de l'esprit* ne soit, au XXe siècle, le délire du carnage, la folie du sang et la destruction ».

On ne prévoyait pas, sans doute, une conclusion très gaie à ce récit de détresse et de tortures séculaires ; mais nous en aurions aimé davantage une moins sinistre. Nous avons tous besoin présentement d'être un peu *remontés*, comme on dit. Ce n'est pas un médecin distingué comme le Dr Paul Regnard, qui l'apprendra de nous. L. D.

Hypnotisme, double conscience et altération de la personnalité, par le docteur AZAM. — Préface par M. le professeur Chariot, membre de l'Institut. Un vol. in-12. — Paris, J.-B. Baillière et fils, édit. 1887. — Prix : 3 fr. 30.

L'hypnotisme non seulement est à l'ordre du jour dans les recherches médicales et psychologiques, il est de plus à la mode. Ce n'est pas le courant de la mode toutefois qui a entraîné M. le Dr Azam, professeur de la Faculté de médecine de Bordeaux, correspondant de l'Académie de médecine de Paris : il fut au contraire un précurseur. Voilà trente ans écoulés depuis ses premières observations, qu'il a reprises, renouvelées, complétées et rédigées en plusieurs mémoires. Ce sont ces mémoires mêmes, disséminés dans les recueils scientifiques, qu'il publie réunis en volume.

M. le Dr Azam consacre la plus grande partie de son ouvrage à l'analyse d'un sujet particulier, Félida X..., chez laquelle les phénomènes de double conscience et d'altération de personnalité par anémie sont très curieux et très fortement caractérisés par périodes précises. Après avoir décrit ces états successifs, marqué leur corrélation, et déterminé leurs causes immédiates, le savant professeur recherche la nature de la lésion intellectuelle de Félida X... Avec une prudence qui témoigne de son res-

pect de la science, il n'émet ses conclusions que sous forme d'hypothèses : elles tendent à admettre comme cause de l'état anormal une anémie variable du cerveau et sont fondées sur ce que, dans le sujet observé, l'anémie n'accompagne que les périodes d'existence normale. Félida, sous l'empire de l'hystérie, perdrait l'usage d'un hémisphère de cerveau; hémisphère dont le fonctionnement serait arrêté par un dérangement de la circulation. Or, chez elle, c'est l'hémisphère droit qui subit cette paralysie intermittente, et c'est alors qu'elle ne se souvient pas : la mémoire serait donc localisée dans l'hémisphère droit.

M. Azam examine ensuite la question de la responsabilité légale d'un être ainsi désorganisé.

La dernière partie de son livre considère la personnalité chez l'homme et chez les animaux, en étudie les altérations en les rangeant en deux classes générales : celles qui sont dues à un état morbide des facultés intellectuelles, et celles qui proviennent d'états particuliers ou de névroses. PZ.

Les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques, par O. Schmidt. — Un volume in-8° de 246 pages, illustré de 51 figures dans le texte. Édition très augmentée par l'auteur. Librairie Félix Alcan. Cartonné à l'anglaise. Prix : 6 francs.

Quels ont été nos ancêtres et ceux des mammifères actuels? Il n'y a pas de question scientifique qui puisse intéresser davantage le public, ni prêter à des découvertes plus piquantes. C'est le sujet du livre que le zoologiste allemand Oscar Schmidt vient d'écrire dans la *Bibliothèque scientifique internationale* publiée sous la direction de M. Émile Alglave.

Le principe même des doctrines de Darwin n'est plus contesté aujourd'hui; il s'agit maintenant d'en développer les conséquences et de tracer la généalogie des êtres vivants actuels au travers des temps géologiques. C'est ce que fait M. O. Schmidt pour toutes les catégories de mammifères, depuis les moins élevés jusqu'aux grands singes anthropoïdes et jusqu'à l'homme lui-même. Il termine en décrivant à grands traits l'homme de l'avenir.

Les phénomènes affectifs et les lois de leur apparition. *Essai de psychologie générale*, par Fr. Paulhan. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan, 1867. — Prix : 2 fr. 50.

Une grande partie de ce travail, la plus grande, a paru dans *la Revue philosophique ;* les articles ont été remaniés; ils ont été complétés, pour devenir les chapitres d'un volume, qui est vraiment un livre.

L'auteur commence par exposer les « principes psychologiques » sur lesquels il s'en va fonder son analyse des lois, conditions et caractères des phénomènes affectifs. Il tient l'homme pour un complexus imparfaitement organisé de systèmes organico-psychiques : les systèmes principaux se décomposent en systèmes secondaires, et ceux-ci en d'autres moins importants, et ces systèmes s'entre-croisent, s'associent les uns avec les autres et se démembrent; le même élément peut figurer dans plusieurs systèmes différents, et le même système peut se combiner avec différents autres systèmes pour former des complexus variés d'ordre supérieur, ou bien se fractionner, se dissocier en plusieurs parties qui s'associent chacune à des systèmes différents. Par suite, la vie de l'homme n'est qu'une association et une dissociation continuelles d'éléments et de systèmes. Mais l'homme n'est pas seulement un système ou un ensemble de systèmes, il est un système systématisant. Il est un ferment de systématisation, laquelle se fait par l'intermédiaire du système nerveux, lequel système nerveux sert aussi bien à l'adaptation du milieu de l'homme qu'à celle de l'homme au milieu. Des excitations diverses sont reçues des mondes extérieur et intérieur; et en présence de ces excitations se produisent les diverses réactions du système nerveux, réactions qui se ramènent au type de l'action réflexe. La théorie est purement déterminative. M. Paulhan s'explique encore sur le rôle de la conscience : la conscience est souvent absente des réactions nerveuses qui se produisent chez les êtres organisés; elle n'est pas une condition nécessaire de la finalité et de l'harmonie, elle n'a pas la propriété d'organisation et de systématisation. Ce n'est pas qu'il admette l'automatisme de M. Maudsley ou l'automatisme modifié de M. Ribot; il distingue entre deux processus, l'un purement physiologique, l'autre psycho-physiologique, et ne fait pas porter sa distinction sur ce que celui-ci est accompagné de la conscience, mais sur des différences physiologiques, la conscience étant seulement le signe de ces différences.

Ces principes ne sont pas les nôtres, tant s'en faut; mais passons à la thèse qui est très brillamment soutenue.

Nous la résumons brièvement. Le phénomène affectif est l'expression d'un trouble plus ou moins profond de l'organisme, dû à ce qu'une quantité de force nerveuse est mise en activité sans pouvoir être employée d'une manière systématique ; alors ce phénomène essentiel : arrêt des tendances, et ces phénomènes secondaires, ne se présentant pas toujours tous à la fois, mais desquels un au moins est nécessaire à la présence du fait affectif : incoordination relative des phénomènes, apparition brusque des phénomènes, persistance de l'impulsion, intensité de l'impulsion, tendance à envahir presque entièrement la conscience et à absorber presque en totalité les forces psychiques. A considérer leurs caractères généraux, on doit classer les phénomènes affectifs en trois groupes : le premier comprenant les passions, les sentiments, les impulsions affectives ; le deuxième, les sensations, et le troisième, les émotions. Les caractères généraux des sensations — nous ne parlons pas des phénomène du premier goupe — sont l'excitation des spécialités, venue du dehors, jouant un rôle prépondérant dans leur apparition, et l'affaiblissement rapide ou la persistance faible de la tendance;

ceux des émotions, le dégagement brusque de la force nerveuse, l'apparition brusque de l'émotion, concomitance avec d'autres phénomènes affectifs.

« Ainsi, difficulté d'association, difficulté de dissociation, ou manque des éléments nécessaires pour compléter une tendance, voilà les principales causes qui se réunissent toutes en cette expression générale; entraves que rencontre la systématisation de l'organisme et de l'esprit, voilà les caractères généraux des phénomènes affectifs au point de vue de la psychologie générale. » L'auteur prévoit que sa théorie du phénomène affectif, manifestation d'un trouble profond de la personnalité et signe d'une imperfection, d'un désordre de l'activité, sera peu goûtée de ceux-là qui sont accoutumés à regarder la sensibilité comme une faculté précieuse et indiquant par sa présence une personnalité élevée ; mais ce n'est pas de l'opinion du plus grand nombre qu'il se faut inquiéter ; que la théorie soit, ou non, en opposition avec les « idées reçues », comme on dit, peu importe pour qui est curieux des discussions philosophiques ; est-elle bien édifiée ? et surtout repose-t-elle sur des fondements certains ? — *certains*, pour soi, — c'est là ce qui est à considérer. F. G.

Un peu de philosophie, *sophismes et paradoxes,* par O.-K. Notowitch (marquis O'Kwitch). Un vol. in-8°. Paris, Aug. Ghio, éditeur, 1887.

Quel est le but de la vie? Comment comprendre et trouver le bonheur? Ce problème éternel, M. Notowitch l'agite de nouveau, désirant, dit-il, prouver au lecteur la possibilité et l'occasion de contrôler, une fois au moins dans sa vie, l'ensemble de ses opinions philosophiques.

L'auteur a été provoqué à écrire ces pages par « l'engouement affecté par toute l'Europe pour les œuvres philosophico-religieuses du comte Léon Tolstoï ».

Il découvre qu'en somme Tolstoï n'a introduit dans la conscience humaine aucune notion nouvelle, que tout ce qu'il enseigne sur le bonheur, Épicure l'a professé quinze siècles avant lui.

Après ces critiques, M. Notowich déclare que d'ailleurs il est d'accord avec Tolstoï sur le fond, et que, selon lui, le *sens de la vie* est bien celui qu'a défini le grand romancier russe.

Nous prierons d'abord M. Notowitch de remarquer que l'engouement de l'Europe pour les œuvres de Tolstoï n'est pas le moins du monde affecté, et que tous ceux qui savent lire, et par là nous entendons ceux dont l'intelligence est assez cultivée pour suivre jusqu'au bout une œuvre aussi considérable qu'*Anne Karinine* ou que *la Guerre et la Paix*, tous ceux-là se sentent profondément empoignés et remués par la pensée puissante de Léon Tolstoï. En second point, M. Notowitch voudra bien tenir compte de ceci : que ce ne sont pas les idées en elles-mêmes, la philosophie abstraite de Tolstoï qui lui ont conquis le public, mais l'art merveilleux avec lequel ces idées prennent dans le roman des aspects concrets, en s'incarnant dans des personnages d'une réalité frappante. Leurs actes servent de manifestation aux idées, et les théories de l'auteur n'apparaissent que comme un commentaire naturel de leurs actes.

Que si maintenant nous nous en prenons au fond même des conceptions philosophiques, sociales ou religieuses du comte Léon Tolstoï, peu importe qu'Épicure les ait méditées et divulguées, si la façon dont Tolstoï les présente est favorable à leur expansion, à leur pénétration dans les âmes? Ce qu'on ne peut nier, c'est qu'elles soient très consolantes, très fortifiantes, qu'elles poussent l'homme à s'affranchir des sujétions banales et inutiles et à s'échapper du cercle étroit des intérêts égoïstes pour se retremper dans l'air libre, dans le travail salutaire accompli pour le repos de l'âme et non pour l'acquisition d'un salaire matériel. M. Notowitch n'y contredit pas absolument, mais il les trouve insuffisantes, voire étroites et mesquines. Lui-même résume avec clarté et précision les conditions du bonheur prescrites par Tolstoï et que, pour notre part, nous jugeons élevées et pratiques, favorables à l'accroissement et au perfectionnement de la personnalité morale : 1° l'adoption d'un genre de vie qui ne compromette pas le lien devant exister entre l'homme et la nature, c'est-à-dire la vie en plein air, au soleil, en communion avec les plantes, les animaux.

2° Le travail : d'une part, le travail libre et attrayant ; de l'autre, le travail physique qui nous donne l'appétit et le sommeil, qui fortifie et apaise.

3° La famille, mais bien organisée, et telle que ceux qui la composent se complètent et se soutiennent mutuellement; cette condition n'est possible que dans la vie simple et bonne. Plus les hommes ont de succès mondains, moins ce bonheur leur est accessible.

4° La fréquentation libre et affectueuse du prochain. Ce qui n'est guère permis aux personnes les plus élevées dans la hiérarchie sociale.

5° Enfin, la santé, sans mort, sans souffrance.

Et toutes ces conditions réalisables dans la vie des champs sont presque impossibles à réunir dans la vie mondaine. D'où la conclusion, conforme à l'antique précepte du sage : cache ta vie. M. Notowitch n'y voit qu'une vulgaire leçon d'hygiène et juge que ce n'est pas la peine de se livrer à un si grand effort de pensée pour aboutir à une si piètre synthèse.

Il ne nous semble pas qu'il soit juste de réduire à si peu de chose les idées de l'illustre romancier. Elles ne tendent nullement à l'égoïsme, et en cela la différence diffère singulièrement de la doctrine épicurienne : le bonheur qu'il nous propose, c'est celui que nous pouvons nous prouver à nous-même, mais aussi celui que nous pouvons donner aux autres. Et ce n'est pas déjà si vulgaire de démontrer que l'homme se trompe sur sa fin, sur le sens de la vie, quand il ne s'attache qu'aux avantages extérieurs, aux satisfactions passagères des passions, surtout quand la démonstration prend la forme de chefs-d'œuvre littéraires. P. Z.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

L'éditeur Émile Testard a récemment fait paraître, sous le titre : **les Mois,** *peintures de l'ancien Hôtel de Ville,* par Alexandre Cabanel, un magnifique album renfermant 12 planches, format demi-colombier, gravées au burin par Achille Jacquet, d'après les remarquables panneaux décoratifs de l'ancien Hôtel de Ville qui furent détruits en 1871.

A son retour de Rome, M. Alexandre Cabanel reçut la commande de la décoration des voussures du salon des Cariatides, à l'ancien Hôtel de Ville de Paris. Il personnifia les *Mois de l'année* sous la forme de douze compositions de grand art, qui eurent, à leur apparition, un succès considérable. La rétribution fut des plus modestes; mais cela n'empêcha pas l'artiste d'exécuter son œuvre avec une ardeur sans pareille, dont il fut récompensé, du reste, par l'immense enthousiasme qu'il excita.

Le travail fut exécuté dans le cours des années 1851 et 1852.

L'incendie de l'Hôtel de Ville fut infiniment poignant, comme on le pense, pour l'artiste, qui perdait à tout jamais une œuvre de jeunesse qui lui était si chère.

Heureusement les cartons lui restaient : c'est alors que l'éminent artiste put éprouver l'amitié de M. Alf. Armand, l'architecte bien connu et le grand amateur d'art que l'on sait. M. Armand proposa à M. Cabanel de se charger de faire exécuter les douze compositions au burin, d'après les cartons, par M. Achille Jacquet, travail dont l'habile graveur s'est acquitté de la manière la plus brillante, avec un talent accompli.

C'est M. Testard que M. Cabanel a choisi pour éditer ce recueil auquel vient s'ajouter, comme frontispice, une charmante composition originale du maître, gravée aussi par Jacquet.

Cet album artistique n'est tiré qu'à 500 exemplaires numérotés à la presse. Les admirateurs et amis du maître ont déjà souscrit à la moitié du tirage : c'est dire que peu d'exemplaires sont mis dans le commerce et que cet ouvrage est destiné à devenir une curiosité bibliographique.

Le prix de cet album a été fixé à 175 francs pour les 100 exemplaires sur japon et à 120 francs pour les 400 exemplaires sur papier de Chine appliqué.

Dans la Collection artistique Guillaume et Cie, inaugurée par *Tartarin sur les Alpes,* MM. Marpon et Flammarion viennent de faire paraître la **Sapho** d'Alphonse Daudet, avec illustrations de Rossi, Myrbach et Cie, dans le format in-18 jésus, au prix surprenant des romans ordinaires : 3 fr. 50.

Le procédé Guillaume reproduit avec fidélité les compositions au lavis des artistes et cette édition pour tous est délicieusement présentée. Il serait à désirer que tous les éditeurs se missent à l'unisson et qu'on pût enfin ne publier que des romans aussi ingénieusement imprimés et illustrés.

Chez les mêmes Marpon et Flammarion, Catulle Mendès a réuni une série de nouvelles très artistement rêvées et écrites, sous le titre : *Pour lire au couvent,* format in-8°, prix : 10 francs. Cette belle édition, tirée à 100 exemplaires et qui ne sera pas réimprimée, est illustrée de soixante compositions de Lucien Métivet, dans le texte et hors texte, qui indiquent chez ce jeune artiste, encore peu connu, un véritable tempérament d'illustrateur. Ce livre est très élégamment imprimé. Il est divisé en *matines, vêpres* et *complies,* et dans chacune de ces divisions le lettré Catulle Mendès a composé un sixain de contes charmants dans une manière à la Béroalde de Verville, mais relevée du romantisme et de l'idéal du charmant poète de *Philoména.*

Vient de paraître, dans la *Petite Bibliothèque littéraire* d'Al. Lemerre, le tome V des **Poésies de François Coppée**, qui fait le tome X de son œuvre. Ce que le plus aimé des poètes a jamais écrit de plus intime et de plus délicieux est peut-être renfermé dans ces pages si bien imprimées, que voudront lire tous les lettrés et tous les innombrables amis, connus et inconnus, de François Coppée.

Dans la même *Petite Bibliothèque littéraire,* M. Lemerre vient de publier **Sauvageonne,** par André Theuriet, l'un des romans les plus colorés de l'auteur de **Bigarreau,** qui retrouvera certainement dans ce format aimé des bibliophiles le succès de sa première édition en librairie. Enfin, dans les œuvres de J. Barbey d'Aurevilly, l'éditeur des *Parnassiens* vient d'accueillir les **Memoranda** et **Du Dandysme et de Georges Brummel**, qui n'avaient pas encore été éditées dans les œuvres du maître et qui sont assez bien accotées ensemble comme ayant été écrits à Caen vers la même époque, aux débuts de l'auteur de *la Vieille Maîtresse.*

Toujours chez Lemerre, dans la *Bibliothèque d'un curieux,* on nous donne les **Œuvres de Louise Labé,** publiées par Charles Boy, en deux volumes in-16 (10 francs). Cette édition des œuvres de la belle cordière est la treizième depuis celle que donna Jean de Tournes en 1555 et la huitième qui soit accompagnée d'une de ces études plus ou moins historiques dans lesquelles Louise Labé a été si diversement appréciée.

L'édition de M. Charles Boy est très complète et se compose des *Œuvres*, d'une bibliographie, de notes et variantes. Grâce aux notes fournies par un chercheur lyonnais, M. Charles Brouchoud, M. Charles Boy a recueilli tout ce qui pouvait rester de Louise Labé et en a tenté une excellente restitution. Les Œuvres même ont été imprimées textuellement d'après l'édition de Jean de Tournes (1556). Ce sera donc, aux yeux des bibliophiles et des lettrés, la meilleure édition de Louise Labé publiés jusqu'à ce jour.

La Société des aquarellistes français est aujourd'hui une institution. Elle compte dans son sein les artistes les plus divers et les plus raffinés. Elle tient dans les préoccupations du public et des amateurs la place d'un Salon; Salon plus discret, plus concentré que celui des Champs-Élysées, mais non moins intéressant.

Or l'éditeur Launette, aidé du critique d'art Eugène Montrosier, a voulu fonder une publication annuelle sous le titre : **le Salon des aquarellistes français.**

Cette publication contiendra une monographie humoristique et critique sur chaque peintre, par M. Eugène Montrosier, et la reproduction par la photogravure de plusieurs œuvres de chaque exposant.

La Société des aquarellistes a accordé à M. Launette le privilège de cette publication, et tous ses efforts tendront à se rendre digne de cette confiance.

Le Salon des aquarellistes francais formera un charmant volume format in-8° colombier divisé en vingt fascicules contenant cinq ou six sujets en photogravure formant en-tête, planches hors texte et culs-de-lampe.

Le premier fascicule vient de paraître et tient toutes les promesses. M. Launette aura attaché son nom à une belle œuvre de plus, et le succès ne manquera pas à cette publication de haut goût, illustrée par tous les maitres de l'aquarelle moderne.

Le prix de l'ouvrage complet (20 fascicules) sera de 70 francs. Il est tiré, en outre, 25 exemplaires sur japon, avec épreuves avant lettre au prix de 150 francs le volume complet.

La sixième série de l'**Illustration des œuvres complètes de Viotor Hugo**, par François Flameng, publiée par L. Hébert, vient d'être mise en vente, et on annonce les quatre dernières séries à brève échéance. Nous avons déjà parlé avec éloges de la brillante interprétation de l'œuvre d'Hugo par François Flameng; nous ne saurions rien ajouter aujourd'hui, nous réservant de juger par la suite l'œuvre dans sa diversité et son ensemble. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'il semble que chaque série nouvelle gagne en intérêt.

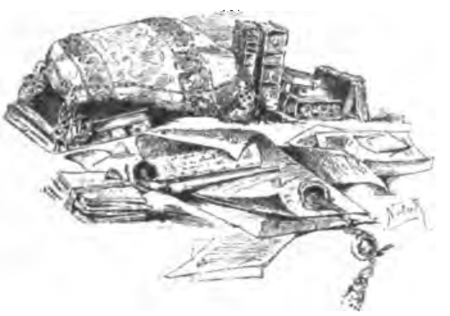
Kistemaeckers, l'éditeur bruxellois, a fait récemment passer la frontière à un livre très moderne et d'une note primesautière toute personnelle : **les Notes d'un vagabond,** par Jean d'Ardenne (sous le masque : Léon Dommartin).

M. Jean d'Ardenne est un errant par vocation, par tempérament, par fantaisie; il vagabonde sans fin, en *globe trotter*, et, dans des notes brèves, ingénieuses, picturales non moins que pittoresques, il évoque à nos yeux, par une causerie fine et originale, toutes les sensations des choses vues. A sa suite, le lecteur boucle sa valise et perambule follement de Venise aux bords de la Meuse, de Nuremberg à Anseremme, de Saint-Pétersbourg à Middlebourg, et cela sans fatigue, car Jean d'Ardenne sait nous éviter les cahots et emmailloter notre esprit avec les sourires de sa prose.

Tandis que l'écrivain met dans la chambre noire de notre imagination tous les croquis cueillis en route, son illustrateur, Henri Cassiers (un jeune qui aura un nom, s'il ne l'enlise pas en Belgique) nous pique sous l'œil tous les coins de campagne ou de ville qui interprètent le texte et viennent ainsi égayer la typographie.

Félicien Rops a fait pour ce livre d'ami un frontispice unique, mirobolant, comme seul il sait encore les faire; son eau-forte au vernis mou est exquise de composition et de rendu; elle fera la joie de tous les Ropsiens chaque jour plus nombreux.

Les *Notes d'un vagabond* sont tirées à petit nombre et forment un bel ouvrage de près de 400 pages publié à 10 francs. Ce livre doit déjà vagabonder par tous les coins du monde, et si tous les hôteliers des endroits où Jean d'Ardenne a passé avaient souscrit à cette publication, elle serait depuis longtemps absorbée et épuisée. U.



Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

INSTITUT

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 19 février.

Ouvrages présentés. — A. Rambaud : *Histoire de la civilisation française* (t. II). — De Molinari : *Panama.* — De Molinari : *Les lois naturelles d'économie politique.* — *Revue d'histoire et de diplomatie.*

Séance du 26 février.

Ouvrage présenté. — Casati : *La Gens.*

Lecture. — Étude sur les saint-simoniens.

Séance du 5 mars.

Communication. — Levasseur : La population de la France.

Sur le rapport de M. Levasseur, fait au nom de la section d'économie politique, l'Académie a, dans cette séance, adopté pour programme du concours Rossi la question suivante : « Histoire économique de la valeur et du revenu de la terre au XVIIe et au XVIIIe siècle, en France. » Les mémoires devront être remis au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1889 au plus tard. La valeur du prix est de 4,000 francs.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 25 février.

Ouvrages présentés. — A. Joubert : *Les misères de l'Anjou au* XVe *et* XVIe *siècles.* — Abbé Pigeon : *Deux rois de France* (Louis XV et Louis XVI) *commendataires du mont Saint-Michel.*

Lectures. — Homolle : Jomilcos et Iechomelekh. — De Lasteyrie : Mémoire sur la restitution d'une inscription du XIe siècle.

Séance du 4 mars.

Ouvrages présentés. — F. Girard : *Le droit public romain* (traduction du livre de Mommsen). — Van den Gheyn : *Les populations danubiennes.* — Saglio : *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (11e fasc.). — O. Riemann : *La syntaxe latine.* — Casati : *La Gens, origine étrusque de la gens latine.* — Sieber, bibliothécaire à Bâle : *Histoire de l'introduction de l'imprimerie en France en 1470.* — G. Marcel : *Note sur une carte catalane de Dulcéri, de 1339.* — Loiseleur : *Les privilèges de l'Université de lois d'Orléans.*

Communication. — D'Arbois de Jubainville : La grammaire espagnole de Lebrija.

Séance du 11 mars.

Communications. — J. Havet : Les passages chiffrés des lettres de Gerbert (le pape Sylvestre II). — G. Perrot : Le service des antiquités en Tunisie.

Lecture. — Delaville-le-Roulx : Les statuts de l'ordre de l'Hôpital.

Séance du 18 mars.

Ouvrage présenté. — C. Jullian : *Inscriptions romaines de Bordeaux.*

Lecture. — Mowat : Mémoire sur une inscription étrusque accompagnée de types monétaires.

ÉTRANGER

Suède. — *Concours littéraire.* — Le roi de Suède et de Norvège vient d'instituer deux prix pour récompenser le meilleur ouvrage sur les deux sujets suivants : 1° Histoire des langues sémitiques; 2° État de la civilisation arabe. Le jury se composera de savants suédois, allemands, anglais, français, hollandais et italiens. Les auteurs des mémoires couronnés recevront une médaille; en outre, l'éditeur Brill se charge d'imprimer les volumes à ses frais en promettant des honoraires de 125 francs par feuille d'impression de seize pages.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque nationale. — Plusieurs journaux ont annoncé vers la fin du mois dernier que « des vols de livres rares » avaient été commis à la Bibliothèque nationale.

Cette nouvelle est absolument inexacte; aucun détournement n'a été commis.

ÉTRANGER

Belgique. — *La bibliothèque royale de Bruxelles en 1885.* — Le conseil d'administration de la bibliothèque royale de Bruxelles vient de publier dans le *Moniteur belge* le rapport annuel sur la situation de la bibliothèque en 1885.

Ce rapport étant trop circonstancié pour être reproduit *in extenso*, nous lui empruntons les renseignements suivants.

1re SECTION : *Imprimés.* — Le nombre des demandes dans la salle de lecture a dépassé de près de 10,000 celui de l'année précédente.

Ce sont les ouvrages d'histoire qui ont été le plus demandés; viennent ensuite les ouvrages scientifiques et ceux relatifs aux beaux-arts, suivis à quelque distance des ouvrages littéraires proprement dits.

	Séances du jour		Séances du soir	
	1884	1885	1884	1885
Nombre de séances...	295	296	291	292
— — lecteurs...	22,300	27,400	2,380	4,180
— — demandes.	37,250	41,160	4,100	7,200

2e SECTION : *Manuscrits.* — L'inventaire s'est accru de 75 numéros; deux numéros sont entrés à titre de don, l'acquisition des 73 autres a coûté 1,179 francs. Parmi ces manuscrits, on remarque notamment n° 700 : *Vita S. Christi ancille Marie de Oegnies a magistro Jacobo di Vitriaco.* Un vol. in-8° du XIVe siècle. — C'est le manuscrit le plus ancien du livre de Jacques de Vitry, celui dont se sont servis les anciens bollandistes. — N° 701. Recueil de documents, lettres et autographes la plupart relatifs à Malines. — Cette curieuse collection a été fournie par A. Van den Eude, auteur du *Choix d'inscriptions*, etc. Il s'y trouve des pièces du XIVe siècle. — N° 706. Recueil de documents du XVIe au XIXe siècle, renfermant plusieurs pièces curieuses : une lettre de Philippe de Ligne, après la bataille de Gravelines, 1558; lettre de Du Cange sur la découverte du tombeau de Childéric à Tournai, en 1633, etc. — N° 720. *Breviarium* du XVe siècle. Bréviaire à l'usage de l'ordre des Célestins et provenant du prieuré de Châtres, dans la forêt de Compiègne. — N° 724. *Vita B. Gerardi, abbatis fondatoris ecclesiæ Broniensis*, un vol. petit in-4° du XVe siècle. Manuscrit non cité par les bollandistes.

Il a été communiqué dans la salle de lecture 3,017 manuscrits et 360 imprimés à 1,147 personnes.

Prêts au dehors. — Du 1er janvier au 31 décembre 1885 il est sorti de la bibliothèque 188 volumes manuscrits dont 9 ont été communiqués à des savants étrangers.

3e SECTION : *Estampes, cartes et plans.* — Le cabinet des estampes s'est accru de 2,267 gravures et lithographies dont 467 à titre gratuit. A de rares exceptions près, les achats ont été faits en vente publique et le plus souvent à l'étranger.

Il a pu être satisfait en 1885 à 636 demandes en communication.

4e SECTION. — Le cabinet de numismatique s'est accru de nombreuses monnaies nationales d'un grand intérêt; sur les 246 pièces qui sont venues s'ajouter à la collection en 1885, une vingtaine provenait de dons.

5e SECTION : *Bureau des entrées.* — L'inventaire clos au 31 décembre comprend 2,300 numéros correspondant à 3,122 volumes et représentant une valeur de 13,500 francs. Le rapport de 1886 donnera le chiffre des volumes compris dans la collection Faber, acquise en 1885 pour la somme de 5,000 francs, payables en cinq annuités.

6e SECTION : *Périodiques.* — La salle de lecture où sont déposés les périodiques a été visitée par 705 personnes dont 602 munies de l'autorisation réglementaire.

Le nombre des visites s'est élevé à 14,251 le jour et à 8,350 le soir; la moyenne des visites a été de 20 pour la séance de jour et de 29 pour celle du soir. Les publications périodiques mises à la disposition des lecteurs s'élevaient à 1,170. Les revues en langues russe et polonaise, dont la plupart n'ont jamais été consultées, ont été abandonnées depuis un an.

Le nombre total des périodiques que reçoit la section s'élève à 1,255 dont 406 belges (18 en langue flamande) et 840 étrangers.

Allemagne. — *Bibliothèque de Strasbourg.* — La bibliothèque de Strasbourg compte aujourd'hui 600,000 volumes; l'accroissement s'est chiffré pour l'année 1886 à 21,936 volumes dont 11,352 proviennent de dons divers.

États-Unis. — *Mouvement de la bibliothèque publique de Cincinnati* (États-Unis). — La *Public Library* de Cincinnati comprenait, au 30 juin 1885, 158,000 volumes.

Près de 379,000 volumes et 355,000 journaux et revues ont été mis en circulation pendant l'exercice 1884-85. Sur ce nombre, 209,000 volumes ont été prêtés au dehors et 379,000 dans les salles de lecture de la bibliothèque.

En moyenne, il a été délivré par jour 680 livres au dehors, 465 dans la salle de lecture et 1,157 périodiques. La bibliothèque a été ouverte pendant 309 jours; la durée des séances journalières est de 13 heures.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— M. Barthélemy Saint-Hilaire a fait paraître deux nouveaux volumes de sa traduction des œuvres d'Aristote. Ils comprennent *le Traité de la génération des animaux*.

— MM. Regnier et Bournet viennent de traduire pour la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* l'ouvrage du docteur italien Lombroso : *l'Homme criminel; criminel-né, fou moral, épileptique; étude anthropologique et médico-légale*. Ce livre a déjà plusieurs éditions en Italie.

— Il a récemment paru à la librairie Didier un volume très intéressant de M. l'abbé Sicard, vicaire de Saint-Philippe-du-Roule, à Paris : *les Études classiques avant la Révolution*.

— La seconde partie des *Entretiens sur l'histoire du moyen âge*, de M. Zeller, a paru à la librairie Didier.

— MM. Baillière et fils viennent de faire paraître une *Bibliographie des sciences médicales*.

— L'avantage d'un dictionnaire encyclopédique est non seulement de mettre promptement à la disposition des travailleurs tous les renseignements dont ils ont besoin, mais de permettre au grand public qui se préoccupe des questions scientifiques et littéraires de faire, au hasard de l'ordre alphabétique, nombre de lectures instructives. Ainsi, la soixante-huitième livraison de *la Grande Encyclopédie* contient des articles aussi divers qu'intéressants : *Arès* (Mars des Latins), travail mythologique; *Argenson*, monographie historique de la célèbre famille des Voyer de Paulmy ; *Argent*, important travail de métallurgie et d'économie politique ; *Argentine* (République), monographie géographique.

Dans la livraison suivante nous trouvons un article historique sur la célèbre campagne de *l'Argonne en 1792;* un article littéraire fort curieux et signé de M. Brunetière sur *l'Argot;* un article d'histoire religieuse sur *l'Arianisme;* enfin une monographie du département de l'*Ariège*.

— La maison Firmin Didot et Cie commence la publication en livraisons à 50 centimes de l'ouvrage du Dr G. Le Bon, *les Civilisations de l'Inde*, illustrées de 350 gravures et 7 planches en couleurs dont nous avons rendu compte dans ce journal.

ÉTRANGER

Allemagne. — Une biographie de Mme de Staël, par lady Blennerhassett, paraît en trois volumes chez M. Paetel, à Berlin. Le titre de cette étude qui embrasse la période de 1766 à 1817 est: *Frau von Stael, ihre Freunde und ihre Bedeutung in Politik und Literatur*.

— Le premier fascicule du tome XII du grand dic-

tionnaire de la langue allemande, ***Deutsches Wœrterbuch*** des frères Grimm, continué par un comité de savants, vient de paraître chez M. Hirrel à Leipzig.

Angleterre. — M. Spurrell de Carmarthen vient de publier la première partie du dictionnaire de langue gaélique (*Geiriadur Cymraeg*), par M. Silvan Evans de Llanwrin.

Italie. — Dernières publications de la maison S. Lapi, Città di Castello.

Federico Goodwin : Le XII tavole dell' antica Roma, traduzione dall' inglese di Luigi Gaddi, con prefazione di Pietro Cogliolo. 90 p. in-8°. Prix : 1 franc.

Adolfo Borgognoni : Matelda. 20 p. in-8°. Saggio sulle bibliografie degli incunabili di Emilio Faelli. 40 p. in-8°. Prix : 1 franc.

Annibale Gabrielli : La rovina dei Nibelunghi, traduzione dal tedescho. 264 p. in-8°. Prix : 3 francs.

G.-L. Piccardi : La moglie di Collatino di Lelio. Scene della vita Borghese. 200 p. in-8°.

La Giuria in Inghilterra. Estratto dall' Archivio Giuridicho in Pisa. 49 p. gr. in-8°. Prix : 1 franc.

M. Euseo Molino de Rome (Libreria Allessandro Manzoni) vient de publier un recueil de lettres inédites de Louise Stolberg à Ugo Foscolo : *Lettere inedite di Luigia Stolberg contessa d'Albany à Ugo Foscolo e dell' abate Luigi di Breme alla contessa d'Albany publicate da C. Antona.* Traversi e da Domenico Bianchini, 275 p. in-8°. Prix : 4 francs.

Etats-Unis. — Le second volume du catalogue de la bibliothèque *Astor* vient de paraître. C'est un beau volume de 956 p. gr. in-8° édité par la *Riverside Press* de MM. Houghton and Mifflin. Il contient près de 21,000 titres.

C'est la suite du catalogue en quatre volumes publié en 1857-61 par le bibliothécaire de la collection Astor, M. Cogswell. A cette époque, la bibliothèque comprenait 100,000 volumes. Aujourd'hui, elle en possède plus de 200,000. Les volumes actuellement parus du nouveau catalogue vont jusqu'à la lettre K; on espère l'avoir terminé entièrement en 1888.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— La Faculté des lettres de Lyon a décidé de remplacer la forme de Revue dont on se servait depuis deux ans. Elle publiera désormais des ouvrages indépendants comme l'École des hautes études.

Voici la liste de ceux qui sont sous presse : E. Bourgeois : *Neufchâtel et la politique prussienne en Franche-Comté* (1702-1713); — Clédat : *la Chanson de Roland, traduction archaïque et rythmée*; — A. Bertrand : *Correspondance et mémoires inédits de M. de Biran.*

— La *Société des anciens textes français* va publier deux volumes qui compléteront l'exercice 1885 avec le tome II des œuvres de Philippe de Beaumanoir. Ces deux volumes sont : 1° *Trois versions en vers de l'Évangile de Nicodème* publiées par MM. G. Paris et A. Bos; 2° *Fragments d'une vie de saint Thomas de Cantorbéry en vers accouplés, publiés pour la première fois d'après les feuillets de la collection Goethals Vercruysse,* avec fac-similé en héliogravure de l'original par M. P. Meyer. Ces fragments se composent de quatre feuillets ornés de magnifiques miniatures. En même temps sera distribué le tome V du *Mistère du Viel Testament.*

— En réponse à l'étude que M. Taine a récemmen consacrée à Napoléon I[er], le prince Jérôme se proposerait, dit-on, de publier une brochure réfutant certaines idées de l'éminent historien.

— M. de Chantelauze, qui a déjà publié un volume sur *Louis XVIII*, se propose de donner, au journal le *Moniteur universel*, un travail historique sur le même sujet : *Découverte des ossements de Louis XVII en 1846 au cimetière de Sainte-Marguerite, d'après de nombreux documents inédits et authentiques.*

— M. Marcellin Pellet doit publier, sous peu de jours, à la librairie Charpentier, un volume sur *Napoléon à l'île d'Elbe.*

— La librairie Charpentier annonce la publication d'une édition de luxe des poésies d'André Chénier. Cette édition, tirée à 462 exemplaires numérotés, sera ornée de quinze compositions de Bida, gravées à l'eau-forte par Courtry, Champollion et Monziès, et des portraits de Marie Cosway et de Fanny gravés à l'eau-forte par Desmoulins.

— Un nouveau roman de M. Arsène Houssaye : *Madame Lucrèce*, paraîtra incessamment à la librairie Charpentier.

— La maison d'édition Monnier se propose de réimprimer les meilleurs ouvrages parus pendant la période romantique. Le premier volume à paraître sera *la Bohème galante*, par Gérard de Nerval. Il sera tiré à mille exemplaires numérotés, sera précédé d'une préface d'Arsène Houssaye et contiendra de nombreuses gravures hors texte et dans le texte.

Nous aurons à revenir sur cette entreprise de M. Monnier; elle mérite d'être encouragée.

— M. Hector Pessard va réunir en volumes les articles qu'il donne depuis quelque temps à la *Revue politique et littéraire* sous ce titre : *Mes petits papiers.*

— M. le baron de Hubner, l'auteur de *l'Histoire de Sixte V* et du *Voyage autour du monde*, occupe, nous dit-on, ses loisirs à écrire ses mémoires.

ÉTRANGER

Angleterre. — Un éditeur de Londres va publier, nous dit la *Revue bleue*, une collection des *Chefs-d'œuvre du roman français*. Les trois premiers romanciers de la série seront Victor Hugo, Alexandre Dumas et Eugène Sue. Ces deux derniers choix, ajoute la *Revue*, paraîtront peut-être un peu surprenants. Il n'y a pas longtemps, on traduisait aux États-Unis un roman de Mme Cottin, et, plus récemment encore, les Allemands ont publié, pour leurs écoles, un recueil de morceaux choisis du bon Rollin.

Le plus extraordinaire pour Dumas et Eugène Sue, c'est qu'il ne s'agit nullement d'une édition populaire, ce qui se comprendrait encore. La collection coûtera, dit-on, une quinzaine de francs le volume.

— La librairie Macmillan a décidé de publier une édition populaire à bon marché des *English men of letters*. Il paraît un volume par mois.

— D'après l'*Athenæum*, les éditeurs Routledge et sons, de Londres, ont sous presse une édition illustrée de *Masterpieces of french fiction* qu'is feront paraître en fascicules mensuels. Chaque volume contiendra une centaine d'illustrations et coûtera 15 francs.

MM. Routledge se seraient entendus avec M. Calmann Lévy pour la publication des romans d'Alexandre Dumas et avec M. Jules Rouff pour celle des romans d'Eugène Sue.

Italie. — Le roi d'Italie vient de décider qu'une édition nouvelle des œuvres de Galilée sera publiée aux frais de l'État.

Le ministère de l'instruction publique surveillera cette édition avec l'assistance de savants. Elle se composera de vingt volumes in-4°.

États-Unis. — MM. Robert frères, de Boston, ont mis en publication l'ouvrage de M. Hale, *Franklin in France*, pour lequel l'auteur a pu consulter des documents inédits pour la plupart provenant de la collection de papiers laissés par Franklin à son petit-fils William Temple Franklin. Cette collection a eu de singulières vicissitudes : on la croyait irrémédiablement perdue lorsque le hasard voulut qu'on la retrouvât dans une vieille boutique de tailleur, à Saint-James.

M. Henri Stevens s'en rendit acquéreur et vendit la collection au gouvernement des États-Unis. Le volume de M. Hale contient quatre portraits de Franklin, dont un est la reproduction d'un tableau de Vanloo.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

M. Feuillet de Conches. — Un des rédacteurs du journal *le Temps* consacrait dernièrement sa chronique à M. Feuillet de Conches dont nous annonçons la mort dans notre bulletin nécrologique. Nous extrayons de cette causerie les intéressants détails que voici :

« Pierre Lemontey, cet ami éclectique de tous les gouvernements, était en 1814 attaché à la rédaction du *Protocole*, quand un ami lui recommanda un jeune homme de seize ans, M. Félix-Sébastien de Conches, qui désirait entrer dans les bureaux des affaires étrangères en qualité de copiste.

« Dès cette époque, M. Feuillet de Conches possédait cette merveilleuse écriture régulière, monumen-

tale, archaïque qui devait décider de sa vocation et, par décret providentiel, le vouait à la transcription des traités.

« Lemontey, érudit de bon savoir, amateur passionné de grimoires, n'eut garde de laisser échapper un si habile calligraphe. Il fit entrer son jeune protégé dans les bureaux du *Protocole*. M. Feuillet de Conches y passa soixante ans de sa vie. A son entrée au ministère, il avait copié le traité d'invasion de 1814; ce fut lui encore qui, à la fin de sa carrière, en qualité de sous-directeur et de chef du *Protocole*, recopia de sa belle main — que l'émotion faisait trembler cette fois — le traité de l'évacuation allemande.

« La magnifique écriture du jeune copiste attira tout de suite sur ses travaux l'attention des directeurs; on prit garde que M. Feuillet de Conches avait l'esprit ingénieux et souple, et son avancement fut rapide. D'ailleurs, la nature l'avait libéralement traité. Une miniature de Mme de Mirbel, qui n'est pas une des pièces les moins précieuses de la collection de M. de Conches, montre quels durent être dans sa jeunesse son charme et sa réelle beauté...

« Le goût naturel qui poussait M. de Conches vers les travaux d'érudition se développa aux affaires étrangères dans la fréquentation quotidienne des archives et aussi par les occasions uniques qu'il eut de se procurer des documents et des autographes d'une rareté inestimable. Aussi, au bout de soixante ans de patientes recherches, il s'était formé le plus beau cabinet particulier de miniatures, de bibelots d'art et de papiers curieux que l'on ait vu en ce siècle, une collection aussi inestimable dans son genre que cette bibliothèque d'Ambroise-Firmin Didot dont la vente atteignit quatre millions de francs.

« M. de Lescure, qui a connu de près et chèrement aimé M. de Conches, m'a conté de plaisantes anecdotes sur la façon dont le grand collectionneur s'était procuré quelques-uns de ses rares trésors.

« Une des pièces les plus curieuses de son cabinet d'autographes était un double du testament de Louis XVI entièrement écrit de la main du roi.

« Voici comment ce document vint dans les mains de M. de Conches :

« La plupart des conventionnels, mais en particulier David, Courtois, Ginguené, Talleyrand et Fouché furent des collectionneurs intelligents d'autographes. En s'emparant des papiers de leurs victimes, ils ne voulaient pas seulement satisfaire une curiosité d'amateurs lettrés, mais ils songeaient à se ménager des armes contre leurs adversaires, et qui sait, quelques-uns, à s'assurer, en cas de restauration, quelques titres à la bienveillance de leurs futurs juges. De là une guerre terrible de papiers volés, arrachés, surpris, soigneusement mis à part, qui dura longtemps et fut continuée par les royalistes, car Louis XVIII, désireux de rentrer en possession des lettres, quelque peu chimériques, qu'il avait écrites de l'exil, ne se gêna point pour faire saisir les papiers de Courtois par le duc Decazes.

« Le conventionnel Isoré avait été un des amateurs les plus décidés de ces pièces curieuses. Il s'était retiré à Beauvais, où il finissait ses jours sous le despotisme d'une vieille gouvernante. C'était lui qui possédait le double du testament de Louis XVI. M. de Conches avait flairé ce trésor. Décidé à ne point le laisser échapper, il fit pendant six ans le siège du vieil Isoré et de sa servante, les accablant tous deux de politesses et de prévenances, assidu, gracieux dans la maison comme un neveu qui ménage un oncle à héritage. Il fit tant qu'un beau jour il emporta la pièce.

« Parmi les autres raretés de sa collection dont il était le plus fier, M. de Conches citait volontiers les papiers de Mlle de Scudéry, une liasse de notes de Saint-Simon, la correspondance de Ninon de Lenclos, la correspondance de jeunesse de Jean-Jacques Rousseau, des volumes de lettres de Voltaire et de Napoléon, un paquet de billets d'amour écrits à Richelieu par les belles dames de son temps et timbrées par le duc lui-même de mèches de cheveux, blondes et brunes, multicolores toisons de ses amoureuses.

« Enfin, un des numéros les plus singuliers de ce long catalogue de curiosités introuvables, c'est une édition des Fables de La Fontaine que M. de Conches avait fait imprimer à part et illustrer par tous les premiers peintres de son temps, et non pas seulement par les maîtres français, comme Ingres et Delacroix, ni même par les maîtres européens, mais par des artistes dont nous ne savons pas le nom, par les grands peintres du Japon, de la Chine et de l'Inde, qui, sur des traductions scrupuleuses, avaient illustré les fables, chacun selon le génie de sa nation.

« J'ai gardé, pour finir, l'anecdote des lettres inédites de Montaigne, qui divertira sans doute les érudits, tous ceux que dévore l'innocente manie de la collection et qui ont connu les jalousies qu'elle occasionne.

« Le drame se passe vers 1860, au moment où le prince Charles-Honoré de Monaco négociait l'annexion à la France de Menton et de Roquebrune.

« Aux affaires étrangères, le prince avait eu des rapports également courtois avec M. Feuillet de Conches et un autre érudit, le travailleur infatigable qui vient de publier les *Provinciales* de Pascal dans la collection des Grands Écrivains de la France, M. Prosper Faugère.

« Désireux de témoigner sa reconnaissance à ces deux diplomates, qui avaient l'un rédigé, l'autre copié le traité, Charles-Honoré avait confidentiellement demandé à l'un et à l'autre de lui indiquer un moyen de s'acquitter envers eux.

« — Donnez-moi les lettres de Montaigne qui sont restées à Monaco, dans les papiers du maréchal de Matignon, avait répondu M. de Conches, et surtout ne parlez pas de cela à Faugère!

« — Communiquez-moi la correspondance de Montaigne que vous détenez, avait répondu M. Faugère, mais surtout pas un mot à Feuillet de Conches!

« Charles-Honoré promit à tous les deux les lettres et le secret, et alors commença entre les deux érudits un duel sournois, un duel sans merci, de sau-

vages, un combat de ruses, de complots, de noires dissimulations.

« Ce fut M. de Conches qui l'emporta.

« Il eut les lettres; il les fit imprimer secrètement, et, dans un accès de cruauté ironique, il se donna la joie d'apporter à son partenaire défaillant un exemplaire de la *Correspondance inédite*, imprimé sur beau papier, dans une reliure d'amateur.

« Cette férocité n'était point dans les mœurs habituelles de M. de Conches.

« Ceux qui dans ces dernières années ont suivi les réceptions où le vendredi, dans son salon de la rue Neuve-des-Mathurins, il recevait l'élite de la société parisienne et étrangère, diront qu'il est resté jusqu'au bout l'homme affable, séduisant et poli dont le duc de Morny disait :

« Conches, c'est le grand siècle.

« Sa passion de bibliophile ne lui avait point, comme il arrive, desséché le cœur; pas plus que l'atmosphère de cérémonie et l'apparat où il a vécu n'avaient fait tort à son naturel.

« Avec lui meurt un des derniers représentants de cette génération à laquelle appartenaient les Mignet et le bibliophile Jacob, et dont Henriquel-Dupont, âgé de quatre-vingt-onze ans, est peut-être à cette heure le dernier survivant. »

ACADÉMIE FRANÇAISE

(Séance du 10 février 1887)

—

Réception de M. Édouard Hervé.

Voici les principaux passages des deux discours :

Discours de M. Édouard Hervé.

Le récipiendaire a reporté sur la presse l'honneur qui lui était fait :

« Messieurs,

« Vous avez fait à un modeste journaliste, en l'admettant parmi vous, l'honneur le plus envié. Il en est confus; il le serait bien davantage encore s'il ne pensait que cet honneur est accordé, non pas à sa personne, mais à la presse et spécialement à un certain genre de presse. L'Académie française, en effet, quoi qu'en disent ses détracteurs, accepte et consacre volontiers les formes nouvelles que revêt à chaque époque l'activité de l'esprit. Sous la Restauration, quand la tribune se relève en même temps que la monarchie, quand l'éloquence prend le premier rang parmi les forces qui régissent l'opinion, vos portes s'ouvrent aux orateurs politiques. Plus tard, lorsque la presse, cette autre tribune, devient une puissance, vos suffrages vont chercher, dans la personne de ses plus brillants écrivains, le journal des classes qu'on appelait dirigeantes. Aujourd'hui enfin, vous faites entrer ici le journal populaire. C'est que nous vivons dans un temps où tout se transforme, la presse comme le reste. On ne peut plus, pour défendre ses idées, se contenter de les développer au milieu d'un cercle restreint de lecteurs. Il faut descendre sur la place publique, se mêler à la foule et parler à tous un langage que tous puissent entendre. »

Puis M. Hervé a entamé l'éloge de son prédécesseur :

« M. de Noailles était né en 1802. Il appartenait à une de ces familles qu'on peut appeler vraiment nobles, parce que leur noblesse ne se fonde pas seulement sur l'ancienneté du nom et sur l'éclat des titres, mais sur la continuité des services rendus à l'État : familles dans lesquelles on voit se succéder, de génération en génération, les maréchaux de France, les ministres et les ambassadeurs; familles qui se font honneur de verser leur sang pour le pays, sous le drapeau de l'ancienne France, comme sous les couleurs de la France nouvelle. Un Noailles se faisait tuer au passage de la Bérésina. Trois Noailles étaient à Fontenoy; un d'entre eux servait de premier aide de camp au maréchal de Saxe; les deux autres, à la tête de nos escadrons, se signalèrent dans cette charge fameuse qui décida de la victoire en faisant brèche à la muraille vivante de l'infanterie anglaise. Sous le Consulat, un Noailles, ramenant en France les débris de notre armée de Saint-Domingue, non seulement parvint à déjouer la surveillance de l'escadre anglaise, mais prit à l'abordage, par un coup d'audace, la corvette *le Howard*, et mit en sûreté sa capture avant de succomber aux blessures qu'il avait reçues dans ce combat. Ses grenadiers, dont il était l'idole, réclamèrent son cœur, l'enfermèrent dans une boîte de métal et le suspendirent à la hampe de leur drapeau. Ce même Noailles, député à l'Assemblée constituante, avait attaché son nom à un des grands faits de notre histoire. Dans la nuit du 4 août 1789, aux applaudissements de toute cette jeune noblesse qui partageait ses généreux sentiments, il avait proposé, il avait fait voter l'abolition des privilèges. »

A propos du monde où a vécu le duc de Noailles, M. Édouard Hervé nous fait une peinture des salons, qui ont toujours joué en France un rôle considérable:

« Les mœurs, la langue, le mouvement des idées ont subi leur influence. Jamais elle ne fut plus puissante qu'au XVIIIe siècle Les salons régnaient sur le goût, et les femmes régnaient sur les salons. L'art de la conversation, où elles ont excellé de tout temps, était arrivé à son point de perfectionnement; raffinement suprême d'une société raffinée en toutes choses.

« La Révolution dispersa ce monde imprévoyant et charmant qui avait préparé en souriant la plus grande crise des temps modernes. Quand la tourmente fut passée, les survivants se cherchèrent et, malgré tant de vides, la société polie se reforma. Il y a des tendances auxquelles on n'échappe pas. Toutes les fois que trois Français se trouveront réunis, un salon se créera, pourvu que l'un des trois Français soit une Française. Déjà sous le Directoire, et plus encore sous le Consulat, on recommençait à se voir, et, à mesure que renaissaient les traditions de la bonne compagnie, les femmes distinguées par l'esprit ou par les manières reprenaient leur place et leur in-

fluence. C'était Mme de Staël; c'était Mme de Beaumont, l'amie de Chateaubriand; c'étaient d'autres encore.

« Sous la Restauration, ce qu'il y avait de plus choisi s'assemblait chez la princesse de Poix. Le duc de Noailles se trouvait là au milieu de sa famille. Le prince de Poix, fils du maréchal de Mouchy, avait succédé à son père comme chef de cette branche de Noailles. La princesse, née Beauvau, était une des plus gracieuses personnes de son temps. La voici telle que nous la montre un écrit tiré à peu d'exemplaires et qui n'est pas dans les mains du public : « Jamais, « *disait*-elle, je n'ai trouvé personne ennuyeux; et, « quand on lui demandait sa recette, elle affirmait « avec vérité que personne n'est ennuyeux en parlant « de soi. Les gens les plus bornés sont imprévus « quand ils se racontent de bonne foi; mais, pour les « y amener, il faut savoir attirer la confiance; elle y « excellait. Son infatigable bienveillance se faisait « sentir dès qu'on l'approchait. Son esprit, aussi « aimable que son caractère, lui présentait d'abord le « bon côté de tout, et elle approuvait si juste qu'elle « flattait sans que sa sincérité en souffrît. » Quelle plume a donc tracé ce portrait pris sur le vif? C'est la plume d'une femme, et la plume d'une Noailles. Le goût et le talent d'écrire étaient dans la famille. Ils y sont encore aujourd'hui : la mort du duc de Noailles n'a pas interrompu la tradition.

« L'aimable auteur de ces lignes était, par son père, une petite-fille de la princesse de Poix et s'appelait la vicomtesse de Noailles; car elle avait épousé un de ses cousins, celui qui partit pour la campagne de Russie et qui n'en revint pas. Sa mère était de Laborde, et fille du célèbre banquier de la cour. De ce côté aussi, elle tenait à une lignée de gens d'esprit. Toute la descendance de Joseph de Laborde en a eu, et du plus séduisant.

« La princesse de Poix recevait la meilleure et la plus séduisante compagnie, l'hiver, dans cet hôtel de la place Beauvau qui depuis a changé de destination; l'été, dans sa propriété du Val, près de Saint-Germain. Là, le roi Louis XVIII venait chaque année lui faire une visite et se plaisait à déployer pour elle toute la coquetterie de son esprit. La vicomtesse Alfred de Noailles fait un tableau piquant de ces entrevues, auxquelles la famille et les amis prenaient part. Elle termine par ce trait : « Le roi Louis XVIII, « ainsi qu'on le sait, était aimable comme un seigneur « et comme un académicien. »

« La princesse de Poix mourut en 1833. Un autre salon était dans tout son éclat; celui de Mme Récamier. Le duc de Noailles en faisait partie depuis un an. Déjà, pendant un voyage à Rome, en 1825, il s'était trouvé chez le duc de Laval avec cette femme, d'un esprit et d'un tact supérieurs; mais il l'avait à peine aperçue et ne l'avait plus rencontrée. En 1832, il lui fut présenté de nouveau. L'amitié qui s'établit alors entre eux fut étroite et durable. Mme Lenormand, dans ses intéressants Souvenirs, en donne la raison, honorable pour tous deux. Mme Récamier avait deviné, d'un coup d'œil, cette délicatesse de cœur qui, chez le duc de Noailles, se cachait sous des manières réservées et presque froides. Il a été le dernier, elle-même le disait, à qui elle ait donné le titre de véritable ami.

« Chateaubriand le prit en grande estime. Il goûtait son esprit. Il aimait à lui communiquer les chapitres de ses *Mémoires d'outre-tombe;* et, si son jeune ami en donnait lecture à haute voix, c'était une fête pour lui. Le duc de Noailles, en effet, disait à merveille, et quand il citait les auteurs du grand siècle, qu'il possédait à fond, personne n'aurait pu les faire mieux valoir. On rapporte même un détail que vous me pardonnerez de mentionner. Mlle Rachel était souvent appelée à l'Abbaye-au-Bois. Plus d'une fois, paraît-il, Hermione n'ayant pas amené Oreste ou Pyrrhus, Camille n'ayant pas prévu qu'elle serait priée de dire ses imprécations et qu'elle aurait besoin d'avoir Horace en face d'elle, on eut recours à ce grand seigneur lettré, qui pouvait à l'improviste, et sans embarras, donner la réplique à la plus grande tragédienne du temps. »

Le seul titre littéraire du duc de Noailles était son *Histoire de Mme de Maintenon,* qu'il avait écrite à l'aide des papiers de famille et de la correspondance de la marquise. Il s'en faut d'ailleurs que toutes ces lettres soient authentiques.

« Le premier historien de Mme de Maintenon, La Beaumelle, a eu ces documents entre les mains. Il y trouvait des vides, et justement sur les points les plus intéressants. Il a résolument comblé ces lacunes: il a fabriqué trois séries de lettres que Mme de Maintenon est censée avoir adressées à trois dames de la cour, Mme de Frontenac, Mme de Saint-Géran et Mme de Fontenay. Ces lettres ont fourni bon nombre des mots qu'on prête à Mme de Maintenon et des anecdotes qui courent sur elle. C'est là que nous la voyons ménageant et entretenant le goût qui attirait Louis XIV auprès d'elle, et renvoyant le roi « toujours « affligé, jamais désespéré ». C'est là encore que nous trouvons, au moment de la faveur de Mlle de Fontanges, cette curieuse scène entre Mme de Montespan et Mme de Maintenon : « Les bontes du roi ne me « dédommagent point de la perte de ma tranquillité. « Mme de Montespan veut absolument que je sois sa « maîtresse. Mais, lui ai-je dit, il en a donc trois? « Oui, m'a-t-elle répondu : moi de nom, cette fille de « fait et vous de cœur. » Quel esprit! disent tous ceux qui ont cité cet amusant dialogue. Malheureusement, ou heureusement, ce n'est ni l'esprit de Mme de Montespan, ni l'esprit de Mme de Maintenon: c'est l'esprit de La Beaumelle. »

Si M. Édouard Hervé se montre en général favorable à l'épouse morganatique de Louis XIV, il n'approuve pas tout dans son système d'éducation :

« Mme de Maintenon avait d'abord conçu pour Saint-Cyr de grands projets. Elle dépassa le but. Elle s'aperçut qu'elle risquait de faire des précieuses ou des coquettes. C'était au moment des représentations d'*Esther*. Effrayée, elle réforma Saint-Cyr, et la réforme fut trop rigide. Louis XIV n'approuvait pas, mais il laissa faire. Elle écoutait son directeur,

l'abbé Godet des Marais, qu'elle fit évêque de Chartres, prêtre vertueux, cœur honnête, esprit médiocre. Il n'est pas resté de Saint-Cyr un mode nouveau d'éducation. Il en est resté *Athalie, Esther;* il en est resté ce que Mme de Maintenon a écrit de meilleur et de plus attachant. Ses lettres aux gens de cour sont sans intérêt, parce qu'elles sont sans abandon. Jamais elle ne se livre : prudente jusqu'à la défiance et secrète jusqu'au mystère. A Saint-Cyr, elle est tout autre. Je ne dirai pas qu'elle se livre, ni même qu'elle se montre. Je dirai qu'elle se laisse entrevoir. Essayons donc de la regarder un instant.

« Tout d'abord, si nous prenons Mme de Maintenon pour une prude que le moindre mot un peu vif épouvante, il faut nous défaire de cette idée. Dévote, oui; prude, non ! Elle aborde certains sujets avec une liberté d'esprit et une franchise d'expression que Mme de Sévigné n'aurait pas désavouée. Lisez cette lettre, ou plutôt ce fragment de lettre, car je ne cite pas tout : « Une petite demoiselle s'arrêta avec moi. « Quand je voulus lui faire dire combien il y a de « sacrements, ne voulant point nommer le mariage, « elle se mit à rire et me dit qu'on ne le nommait point « dans le couvent d'où elle sortait. Quoi ! un sacre« ment institué par Jésus-Christ, qu'il a honoré de « sa présence, dont les apôtres détaillent les obliga« tions et qu'il faut apprendre à nos filles, ne pourra « pas être nommé ! Il y a bien plus d'immodestie à « toutes ces façons-là qu'il n'y en a à parler de ce qui « est innocent et dont tous les livres de piété sont rem« plis. Quand elles auront passé par le mariage, elles « verront qu'il n'y a pas de quoi rire. Il faut les « accoutumer à en parler très sérieusement et même « tristement, car je crois que c'est l'état où l'on « éprouve le plus de tribulations, même dans les « meilleurs. »

A propos du passage du duc de Noailles dans les assemblées délibérantes, M. Hervé cite cet hommage prophétique rendu par le feu duc de Broglie au courage des Parisiens. Il s'agissait du projet sur les fortifications de Paris :

« Les uns prétendaient que les forts étaient destinés à réprimer les insurrections futures et non pas à repousser les ennemis du dehors. Ils protestent contre ce qu'ils appelaient le projet d'embastiller Paris. D'autres niaient la possibilité d'une nouvelle invasion. D'autres refusaient à la population parisienne l'énergie nécessaire pour supporter un siège. Paris est riche, disait-on ; les riches se défendent mal. Un des hommes les plus considérables de la haute Assemblée, qui a fait aussi partie de votre compagnie, le feu duc de Broglie, repoussait cette insinuation avec énergie. « Ce que le législateur est « chargé de faire, répondait-il, c'est de donner à Pa« ris les moyens de résister, s'il le veut, et dans mon « opinion il le voudrait puisqu'il le pourrait... Gar« dons-nous, pour être justes envers la population de « Paris, de lui appliquer les paroles dont le général « Rogniat a flétri la population des capitales. Paris « n'a rien fait pour les mériter ; je suis pleinement « convaincu que, si le peuple de Paris était soumis à « cette épreuve, on verrait que c'est un peuple en « état, en volonté, en puissance de se défendre. »

Discours de M. Maxime du Camp.

M. Maxime du Camp, directeur de l'Académie, était chargé de répondre à M. Édouard Hervé.

Après avoir payé son tribut d'éloges à la mémoire du duc de Noailles, M. du Camp raconte l'enfance et la jeunesse du récipiendaire :

« Vous êtes de cette forte race lorraine qui a si énergiquement uni ses destinées à celles de la France, et c'est par suite des événements dont notre pays eut à souffrir que vous êtes né à l'île Bourbon; c'est ainsi, du moins, que s'appelait encore l'île de la Réunion lorsque vous y vîntes au jour. Notre vieille et chère colonie doit être contente de l'accueil que l'Académie française s'est empressée de faire à ses enfants, et j'imagine que le Gros-Morne et le piton de la Fournaise ont illuminé en témoignage de satisfaction. Dans votre île natale, vous n'avez qu'ébauché vos études, qui s'achevèrent au collège Henri IV, où vous eûtes cette bonne fortune d'écouter les leçons d'un maître éminent que ses travaux d'histoire militaire ont rendu célèbre; vous avez pu apprécier alors une intelligence, une sûreté de méthode que vous allez retrouver plus actives que jamais. Le professeur a gardé bon souvenir de l'élève, car il a délaissé le poste officiel qu'il devait occuper aujourd'hui pour se donner la joie et l'honneur de vous assister pendant votre baptême académique, en compagnie d'une de nos gloires, de ce vigoureux poète dramatique, qui, lui aussi, a illustré votre ancien collège.

« Votre apprentissage scolaire se termina avec un éclat peu commun, et votre dernier concours général fut un triomphe; vous vous couvrez de gloire : prix d'honneur de philosophie, prix de physique, prix de chimie, que sais-je encore? Toutes les couronnes vous appartiennent; la science et les lettres se disputent vos faveurs. L'École polytechnique vous réclame, l'École normale vous sollicite. C'est vers celle-ci que vous inclinez Avez-vous eu l'intention sérieuse de consacrer votre vie à l'enseignement? Je ne le crois pas; sans doute vous aviez déjà médité la phrase si cruellement vraie de Montesquieu : « Nous « recevons trois éducations différentes : celle de nos « pères, celle de nos maîtres, celle du monde. Ce « qu'on nous dit dans la dernière renverse toutes les « idées des premières. » Vous aviez hâte d'acquérir cette douloureuse éducation qui coûte bien des illusions et déracine bien des croyances. On dirait que, semblable au voyageur indécis sur la route à suivre, vous n'avez fait halte que pour vous donner le temps de choisir votre chemin. Aussi l'École normale ne vous garde pas : au bout de quelques mois vous secouez un joug qui n'avait rien de trop pesant, et vous reprenez votre liberté. »

Puis M. du Camp parle des débuts littéraires de M. Hervé, de sa traduction de Salluste, des nombreux articles qu'il a publiés dans *la Revue de l'instruction publique*, du livre intitulé : *la Crise irlandaise* et qui

est en réalité l'histoire de l'Irlande depuis un siècle; il termine ainsi son discours :

« Nous voilà bien loin, monsieur, des traductions de Salluste et de vos débuts, vous avez le droit d'être fier du chemin que vous avez parcouru, d'un pas vaillant, dans la route droite, sans défaillance et même sans hésitation. Depuis plus de vingt ans il n'est pas une question sur laquelle vous n'ayez donné votre avis avec la sérénité d'un sage qui regarde de haut les choses de notre pauvre monde. Si considérables qu'aient été votre talent et votre labeur, ils n'ont lassé ni votre force ni votre conscience; toutes deux ont marché d'accord et vous ont permis de toujours approuver les œuvres libérales et de toujours combattre les mesures d'exception qui, par cela même qu'elles sont exceptionnelles, ne devraient être que transitoires. Vous savez que l'exercice de la liberté consiste moins à faire triompher ses idées qu'à respecter les idées d'autrui ; c'est là le grand principe dont il ne faut jamais s'écarter, sous peine de péril pour la liberté même. Sur ce point, on doit demeurer inébranlable, sans quoi les conquêtes morales de la Révolution française resteraient vaines et feraient douter de leur vitalité, ce qui serait un désastre pour la civilisation.

« Ces hautes questions qui touchent à la politique et à la bonne tenue des nations, vous continuerez à les traiter au bénéfice de ceux que leur passion ou leur ambition ne détourne pas de la vérité. Vous n'êtes point de ces hommes qui désertent la lutte, et j'imagine que vous aurez encore bien des passes d'armes à soutenir. Je vous crierai le mot que Théroulde a souvent répété dans la Chanson de Roland : *Aoi!* que Dieu vous aide ! Nous aurons de vous une part plus intime : dans nos paisibles débats, vous nous apporterez la sagacité de votre esprit et votre connaissance approfondie de la langue française dont vous essayerez, comme nous, de sauvegarder la pureté, la sobriété, la vigueur, qui en font un des plus beaux instruments de propagande intellectuelle qui ait jamais existé.

« Dans nos commissions, vous étudierez la quantité considérable d'œuvres qui sont soumises à notre jugement et, en appréciant l'effort de la jeunesse littéraire, vous verrez que nous pouvons envisager l'avenir avec confiance ; les dossiers si nombreux, relatifs aux faits de dévouement, que nous avons mission de signaler en les récompensant, vous démontreront que notre pays est fertile en bonnes actions, autant sinon plus qu'à aucune époque de son histoire : de tous les points de la France, l'héroïsme de la vertu chante son *Sursum corda* et ne permet de douter ni de la beauté morale de notre patrie, ni de son amour du bien, ni de la grandeur de son âme. Ces pensées sont les vôtres, et les travaux qui vous attendent à l'Académie ne pourront que les affermir.

« Notre compagnie, monsieur, marquera ce jour d'un caillou blanc, car elle a été heureuse de vous souhaiter la bienvenue. »

Le relieur Le Gascon et Peiresc. — Le dernier numéro du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France* contient trois extraits de lettres adressées à Dupuy par Peiresc et dans lesquelles cet illustre amateur lui parle du relieur Le Gascon. Dans les deux premiers passages, il est question d'un malheur arrivé à l'artiste qui avait trop rogné des opuscules de Bellarmin. Dans le troisième, Le Gascon est cité comme un relieur dont les travaux sont « si exacts », qu'il était difficile de les imiter.

Voici ces lettres qui nous ont paru devoir intéresser nos lecteurs.

I. — *Lettre du 16 mai 1627.*

« Puisque Le Gascon ne veult pas croire que les opuscules de Bellarmin fussent attaints à la lettre, je me suis résolu de vous en envoyer un cahier cy-joinct, où il pourra voin si j'avois la besveûe quand je l'escrivois, les autres ne le sont pas tant que celuy-là, mais il y en a plusieurs bien gauchis ou inesgalement roignez, car pour la pleieure, elle en estoit prou justement faicte. Et quoy qu'il en soit nous ne laisrons pas de nous en servir. Dieu aydant, et pour cet effect vous me pourrez r'envoyer ce cahier après le luy avoir monstré, afin qu'au moins une autre fois, il y pragne garde de plus prez, et certainement il est toujours dangereux de roigner un livre qui ne soit cousu, car cela glisse facilement, principalement apprez estre battus. J'aymerois mieulx qu'on se contentast en cas pareil de fendre les feuilles avec le pleyoir et envoyer le tout battu sans roigner ne avec cousteau, ne avec autre instrument. La differance du poids pour les rogneures n'importe rien du tout à la voicture par la voye que nous tenons. »

II. — *Lettre du 11 juillet 1627.*

« Pour les livrets de Bellarmin, il n'y a pas de danger que Le Gascon ayt veu qu'il avoit laissé glisser les livres en les rognant, afin qu'il ne s'opiniastre plus à en envoyer de la sorte. Il a esté à propos de r'emplacer celuy qu'il vous a pleu me faire envoyer ; pour les autres il n'importe pas, car ils ne sont pas si mal qu'estoit celuy-là, et ce ne sont pas livres où l'on affecte la marge, parce qu'il n'y escheoit pas des notes à faire ; au contraire pour les rendre plus portatifs, on affecte d'en diminûer les marges tant qu'on peult comme des bréviaires. »

III. — *Lettre du 13 août 1627.*

« J'oubliois à vous dire que sur ce catalogue des hoirs de Rouvière que vous me fittes recouvrer de M. Deodati, ayant veu cotté le livre *Roma* de Georgius Fabricius dont le pareil de la bibliothèque de M. de Thou s'estoit autresfoys esgaré chez moy à Paris par un grand malheur, et ayant envoyé un mémoire à M. J Godefroy de ceux que je désirois avoir desdits Rouvière, je mis celuy-là en teste tout le premier et le priay de me l'envoyer soubs l'adresse de M. Jacquet avec ses lettres, sans attendre les autres livres, ce qui m'a reuscy tant à propos qu'il s'y en est trouvé encores de bonne fortune un exem-

plaire lors de la réception de mon mémoire, lequel M. Godefroy m'a acheptė et me l'a envoyé fort bien conditionné. J'ay un relieur parisien qui est aprez à le relier en marroquin de Levant. Je luy feray laisser la place pour y poulser les armoiries de M. de Thou, et du reste, il veult que sa relieure puisse passer entre celles des autres livres sinon aussy exactes que celles du Gascon, pour le moings assez tollerable pour venir de ce chétif pais icy. Je vous advoüe que ça m'a esté un contentement indicible, car j'avois escript trente lettres en divers endroicts pour recouvrer cette pièce et avoir moyen de faire rayer sur vostre inventaire le defficit qui y estoit demeuré par ma faulte. Je ne le vous envoyeray que quand il sera achevé de relier que par voye commode et dans une boitte exprez (comme vous fistes de votre nouveau testament) afin de le bien conserver par les chemins et qu'il ne fasse poinct de honte aux autres auprez desquelz vous luy redonnerez son ancienne place. »

IV. — *Lettre du 24 août 1627.*

« Je vous escrivis hier une simple lettre par M. Gaillard de cette ville, celuy qui est à M. de Guise, qui voulut en toute façon vous porter une de mes lettres. Il est fort familier chez M. Priandi, ce dit-il, et a sceu par ce moyen l'honneur que vous me faictes de m'aymer, je ne luy ay peu refuser ce compliment, et pensois le charger du livre de Georg. Fabricius de M. de Thou, mais je changeay d'advis quand il me dict qu'il craignoit de trouver ordre de M. de Guise en chemin pour prendre la routte de la Bretaigne, où je n'avois pas envie que le livre allast courir fortune de se perdre, puisqu'il a fallu attendre si longtemps depuis que son pareil s'estoit perdu, et possible que la boitte ne sera pas trop grosse pour l'envoyer par la voye ordinaire de la poste. Le mal est que mon libraire n'y a pas sceu faire tout ce qu'il se promettoit, car le dos ne me semble pas trop bien proportionné, et il n'a pas laissé la place pour y faire poulcer la placque des armoiries de M. de M. de Thou, s'excusant sur ce qu'il dict avoir entendu que ce ne fust que comme un chiffre qui se peult mettre dans le vuide de l'ovale qu'il y a laissée Vous vous contenterez de sa bonne volonté et de la mienne, n'ayant pas jugé que cette obmission meritast de le faire couvrir de nouveau. »

V. — *Lettre du 29 septembre 1627.*

« Or, pour venir à vostre lettre, mon pauvre relieur n'a garde de prétendre aulcune compétance avec votre Gascon, qui ne faict que des chefs-d'œuvre au prix de touts les autres de sa profession. Le nostre se contente et moy aussy que sa besoigne puisse passer entre les curieux comme n'estant pas du tout indigne de tenir rang entre celles qui ne sont pas des pires, si elles ne sont pas des bonnes. Il n'est pas moings glorieux que moy d'avoir sceu que ce livre ne vous ayt pas semblé si mal relié. »

M. Léopold Delisle qui a communiqué ces lettres ajoute : la Bibliothèque nationale (réserve, J., 2428) possède de *la Roma* de Georges Fabricius (Bâle, 1587, in-8°) un exemplaire relié en maroquin rouge, sur le titre duquel se lit le nom du propriétaire : JAC. AVG. THVANI. Je ne saurais dire si c'est le volume que Peiresc avait fait relier à Aix en 1627 pour remplacer le livre qu'il avait eu la douleur d'égarer. Le volume de la Bibliothèque nationale ne porte point d'armoiries sur les plats.

Les obsèques de Paul Féval. — Voici les discours prononcés sur la tombe de Paul Féval par MM. de Bornier et Claretie qui ont parlé, le premier, au nom de la Société des auteurs dramatiques; le second, en celui de la Société des gens de lettres dont Féval était président honoraire :

Discours de M. Henri de Bornier :

« Messieurs,

« Au nom de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, je viens rendre le dernier hommage à un des hommes qui ont le plus honoré la littérature de notre temps.

« Paul Féval a été plusieurs fois vice-président de la société; il remplissait ce mandat avec un zèle, un dévouement, une bonne grâce qui lui valurent parmi nous des amitiés précieuses et durables. L'art dramatique n'était pas cependant le fonds même de sa nature et de son talent; il était né romancier; il n'alla pas tout d'abord vers le théâtre, ce fut le théâtre qui vint à lui; Frédéric Soulié l'avait déjà désigné comme son successeur; d'autres maîtres habiles trouvèrent bientôt dans ses romans des sujets de drames dont le succès retentissant ne sera pas oublié. La gloire de son nom en fut portée plus haut; son bonheur en fut-il mieux affermi? On aimerait à le croire. Mais sans doute il connut, comme nous tous, les tristesses, les amertumes, les frémissements, les fiertés et aussi les désespoirs de la lutte; il connut cette inexprimable anxiété qui saisit un homme au moment où il jette en proie à la foule le meilleur de sa pensée, sinon le meilleur de son âme.

« Paul Féval dut souffrir plus qu'un autre, avec sa nature nerveuse, mélancolique et vibrante à la fois.

« Ce n'est pas là une bonne défense, une armure assez solide contre les coups soudains de la destinée. Aussi résista-t-il difficilement aux assauts injustes de la mauvaise fortune; ce noble esprit en fut comme accablé; il sentit descendre sur lui lentement l'ombre des jours mauvais; mais il eut le courage de puiser une nouvelle force dans la lumière mystérieuse de la foi et des austères devoirs. Le vrai drame de sa vie est là, dans l'angoisse d'un cœur qui se demande s'il a fait ici-bas tout le bien qu'il pouvait faire, dans l'effroi d'un esprit qui cherche s'il ne s'est pas trompé de route et s'il n'a pas égaré en même temps ceux qui croyaient en lui. Que se passa-t-il dans cette âme, dans ce cœur, dans cet esprit, à ces heures où l'écrivain interrogeait ses œuvres passées avec la rigueur et l'impartialité d'un juge? Dieu le sait. Ce que nous savons, nous, c'est qu'un effort si rare devient

presque sublime, tant il prouve de sincérité, de fermeté, de grandeur, de modestie, ce qui est une grandeur encore.

« Paul Féval s'est éteint dans la joie intérieure de son âme apaisée, en regardant sans crainte ce qui allait venir; la mort lui a été plus douce que la vie! Regrettons-le, mais ne le plaignons pas. »

M. Jules Claretie a ensuite pris la parole :

« Messieurs,

« Il y a vingt ans passés, lorsque Paul Féval me faisait — avec vous, mon cher Gonzalès, — l'honneur de me servir de parrain à la Société des gens de lettres, je ne me doutais pas que j'aurais, un jour, le douloureux devoir d'apporter, au nom de ses confrères, le dernier adieu à notre président. Paul Féval était alors dans le vent de la popularité et dans la fièvre heureuse du travail. Il écrivait des livres, il faisait des conférences, il donnait des drames au théâtre, il était celui dont tous les fondateurs de nouveaux journaux se disaient : Ah ! si nous avions un roman de Féval ! Et sans humilier personne, combien encore se disent aujourd'hui, en songeant aux milliers de lecteurs que Lagardère ou Mme Gil Blas traînaient après eux : Ah ! un roman de Féval, si nous l'avions !

« On a trop parlé de la cruauté de cette destinée. Paul Féval paya cher la popularité, mais il l'eut. Toute une foule s'est jetée longtemps sur les feuilles que le père de famille noircissait au milieu de ses enfants ! De plus vaniteux n'auront jamais autant de bruit, autant de gloire. Et quant à sa fin, souvenons-nous du mot de Henri Heine : « Ne nous hâtons pas « de le plaindre. Qui sait comment nous finirons, « nous ? »

« Lui, nous a, pendant vingt années, amusés par des contes héroïques ou terribles, et son imagination n'avait d'aussi dévorante que l'impatience de ses lecteurs. L'homme qui est là, le vieillard que tous les articles nécrologiques, depuis deux jours, nous montrent achevant de traîner une vie de vaincu au fond d'un asile, avait été une des forces de ce roman d'aventures qui fut la récréation charmée d'une France chevaleresque. Oui, il y eut un heure où, dans les chancelleries, on abordait nos ambassadeurs pour leur demander des nouvelles des *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue ou des *Mousquetaires* de Dumas, et où les *Mystères de Londres* de Francis Trollope agitaient autant l'opinion que le fait aujourd'hui une dépêche de la Bourse. Francis Trollope, c'était Paul Féval, commençant par un roman en huit ou dix volumes la série de ces livres dramatiques, entraînants, curieux, étonnants de verve et d'esprit, qui se sont appelés tour à tour le *Loup blanc, l'Homme de fer, Jean Diable*, les *Habits noirs*, les *Errants de nuit*, les *Parvenus*, le *Bossu !*

« Toute une bibliothèque ! Tout un monde d'imaginations et de rêves ! Il y a dans cet entassement de volumes une accumulation d'inventions extraordinaires. Mais parfois, mais souvent Paul Féval s'interrompait dans ces récits d'aventures, et le maître écrivain qu'il y avait en lui se retournait vers ses propres souvenirs, vers son passé et ses amours premières, pour écrire quelque livre simple et puissant comme le *Drame de la jeunesse* ou *Annette Laïs*, et ce livre était une œuvre maîtresse, car il y mettait ce qu'il avait d'aussi grand que son imagination même, je veux dire son cœur.

« Le cœur, l'esprit, les larmes, l'ironie, vous retrouverez toutes ces qualités à profusion dans ces livres qui furent la joie de nos vingt ans. Si Féval, en ses inventions tragiques, rappelle la manière forte et noire de Frédéric Soulié, dans sa raillerie et son ironie, il fait penser immédiatement à Dickens, son ami. Et il avait l'humour de Dickens avant même de l'avoir lu, lorsque, à ses débuts, il écrivit l'histoire étourdissante de *M. Quandoquidem*. J'ai parlé de Dickens; avec son ironie particulière, britannique, si je puis dire, Féval me fait l'effet parfois d'un pamphlétaire égaré dans le roman, d'un Swift qui a écrit *le Fils du Diable* et qui pouvait écrire *Gulliver*.

« Le je ne sais quoi de fin, de narquois, l'originalité dans l'esprit, le sarcasme, il faut avoir connu Féval pour savoir à quel degré ce causeur, qui eût fait un journaliste hors de pair, possédait de tels dons. Nous avons tous, nous qui l'avons aimé, nous avons encore dans l'oreille la voix lente, musicale et d'une caresse railleuse de Paul Féval nous contant ses histoires bretonnes. Il était éloquent et il était charmant. Il donnait la vie au moindre mot. Il apportait dans sa façon de plaisanter je ne sais quelle bonhomie rurale et comme socratique. Parti de Rennes pour conquérir Paris, il ne se doutait point qu'il allait à Rome. Il avait toujours eu cependant la foi du Celte; mais avant de la proclamer d'une façon mystique, il l'affirmait d'une façon railleuse. Un jour, le vent favorable changea, la tempête vint : Paul Féval jeta l'ancre en haut. Il lui restait pourtant des affections en bas.

« Il sacrifia tout. Ce Breton revint à la foi comme son compatriote Lamennais en sortit : violemment. Il faut lire les *Étapes d'une conversion* pour comprendre quelle crise il traversa, voyant, avec l'âge, la nécessité revenir. « Jean, dit-il amèrement au début de son livre, avait eu un salon autrefois, de beaux meubles, des tableaux, des flatteurs, des domestiques et même des amis, ceux de Job ; il avait eu de l'argent, beaucoup, et jusqu'à un peu de gloire... Rien de tout cela ne lui restait. » Féval se trompait : il lui restait des amis, et s'il les demandait au ciel, c'est sur terre qu'il les trouva. La vie pouvait l'avoir brisé, il pouvait avoir disparu de ce mouvement parisien où un passant remplace un passant, où s'allument et s'éteignent les gloires d'une minute ; il était demeuré présent à notre pensée. On lisait toujours ses livres, même ceux qu'il avait le tort de corriger. On applaudissait toujours ses pièces, même celles qu'il prétendait répudier.

« Il s'était éloigné de nous, ses confrères, mais nous gardions la mémoire de son dévouement.

« Président de la Société des gens de lettres pendant plusieurs années, il avait multiplié ses efforts pour bien servir la société, et on l'avait vu, un jour, abandonner le livre inachevé pour aller à Genève

défendre devant un tribunal les intérêts d'un confrère spolié. Ce jour-là, le romancier s'était souvenu qu'il avait été avocat au barreau de Rennes et sa conviction fit triompher nos droits. Mais Paul Féval s'est dérangé plus d'une fois pour venir en aide à ses confrères autrement que par la parole.

« Il était généreux de toutes les manières, croyant n'avoir rien fait après avoir labouré pendant plus d'un quart de siècle, croyant n'avoir rien donné après avoir passé dans la vie le cœur ouvert et la main tendue. Paul Féval, messieurs, aura été un des grands laborieux de ce temps de travailleurs; il aura été un prodigieux inventeur, un écrivain de probité, un homme d'honneur, un ami sûr, et sa vie, sa destinée, cette ruine de l'homme du rêve accomplie par l'homme du fait, restera comme un roman vécu, douloureux et poignant. Après avoir connu la faim à vingt ans, je dis la faim, — il a conté comment on le retrouva, mourant d'inanition, dans un galetas de l'Arsenal, auprès de sa dernière bouchée de pain, — Paul Féval connut la ruine à soixante. Mais, entre ces deux épreuves, que de succès, que de renommée, que de bravos, quelle popularité, quelles acclamations! Quelle existence courageuse et militante! Et, las de tout cela, fatigué de produire, dégoûté d'espérer, découragé de penser, pris de la nausée de la publicité et du tapage, Paul Féval, à la fin, ne demandait plus que le repos!

« Il repose maintenant.

« Ce repos, qui achève tout, qui interrompt à la fois toutes nos rivalités, nos polémiques, nos misères ou nos ambitions, vous l'avez, mon cher parrain, vous l'avez glorieusement et tristement gagné; mais quant à l'oubli, tant que nous serons là pour saluer votre mémoire, l'oubli que vous vouliez, l'oubli que vous cherchiez, nous que vous avez charmés, nous serions ingrats de vous le donner; cet oubli-là, même dans la tombe, l'oubli de vos confrères et de vos amis, vous ne l'aurez pas! »

Inauguration de la statue de Louis Blanc. — Le 24 février dernier, a eu lieu, à Paris, l'inauguration de la statue de Louis Blanc, élevée sur la place Monge. Les nombreux discours qui ont été prononcés à cette cérémonie nous ont tous montré l'homme politique sans qu'il ait été aucunement question de l'historien.

Musset raconté par M. Legouvé. — M. Legouvé consacre à Musset un chapitre piquant de son nouveau livre. M. Legouvé a connu l'auteur du *Caprice;* il donne des détails curieux sur sa façon de travailler :

« Deux hasards singuliers m'ont permis de pénétrer dans le secret de sa méthode de travail et dans le secret de son génie. Je le rencontrai un jour au Palais-Royal, au moment des représentations d'*Adrienne Lecouvreur.* La pièce lui plaisait beaucoup. Il me vanta surtout deux scènes qu'il m'attribuait et qui n'étaient pas de moi. La conversation ayant passé d'*Adrienne* à Scribe :

« Je place Scribe très haut, me dit-il, mais il a un « défaut, *il ne se fâche jamais contre lui-même.* — Que « voulez-vous dire par là?

« — Je veux dire que quand Scribe commence une « pièce, un acte ou une scène, il sait toujours d'où « il part, par où il passe et où il arrive. De là, sans « doute, un *mérite de ligne droite,* qui donne grande « solidité à ce qu'il écrit. Mais, de là aussi, un « manque de souplesse et d'imprévu. Il est trop lo- « gique; il ne perd jamais la tête. Moi, au contraire, « au courant d'une scène ou d'un morceau de poésie, « il m'arrive tout à coup de changer de route, de cul- « buter mon propre plan, de me retourner contre « mon personnage préféré et de le faire battre par « son interlocuteur... *j'étais parti pour Madrid et je « vais à Constantinople.* » Cette phrase me frappa singulièrement. J'y démêlais une des causes du charme particulier d'A. de Musset, et j'en cherchais depuis longtemps la trace dans ses divers ouvrages, quand, il y a trois ans, une lettre tombée inopinément entre mes mains, mit, pour moi, en pleine lumière ce que je n'entrevoyais que dans une demi-ombre. »

« Cette lettre est d'une femme qui a passionnément aimé le poète.

« Que vous dirai-je encore? Son passé désordonné laisse des traces indélébiles. Avec un caractère ombrageux, la méfiance et le soupçon ne se présentent qu'au milieu d'un cortège de ressouvenirs très amers à entendre, et qui, à tout prendre, sont ceux d'un ex-libertin. Je ne les supporte pas, et alors querelles, pardons et réconciliations. Voilà. Je n'ai jamais vu de contrastes plus frappants que les deux êtres enfermés dans ce seul individu. L'un bon, doux, tendre, enthousiaste, plein de bon sens, naïf (chose étonnante), naïf comme un enfant, bonhomme, simple, sans prétention, modeste, sensible, exalté, pleurant d'un rien venu du cœur, artiste exquis en tout genre, sentant et exprimant tout ce qui est beau dans le plus beau langage, musique, peinture, littérature, théâtre.

« Retournez la page et prenez le contre-pied, vous avez affaire à un homme possédé d'une sorte de démon, faible, violent, orgueilleux, despotique, fou, dur, petit, méfiant jusqu'à l'insulte, aveuglément entêté, personnel et égoïste autant que possible, blasphémant tout et s'exaltant autant dans le mal que dans le bien. Lorsqu'une fois il a enfourché son cheval du diable, il faut qu'il aille jusqu'à ce qu'il se rompe le cou. L'excès, voilà sa nature, soit en beau soit en laid. Dans ce dernier cas, cela ne se termine jamais que par une maladie qui a le privilège de le rendre à la raison et de lui faire sentir ses torts. Je ne sais comment il a pu y résister jusqu'ici et comment il n'est pas mort cent mille fois! »

La direction des beaux-arts et les publications artistiques. — Nous avons dit, dans notre dernier numéro, que la Chambre des députés avait scindé en

deux le crédit de quatre-vingt mille francs octroyé précédemment pour les souscriptions aux livres d'art et en avait affecté spécialement la moitié à des subventions pour les bibliothèques d'art industriel. Nous sommes heureux d'ajouter aujourd'hui que M. Bardoux, s'appuyant sur une pétition due à l'initiative de M. Jouaust et signée de dix grands éditeurs parisiens, a fait supprimer au Sénat la division du crédit, qui sera consacré, sans désignation d'aucune somme, à des souscriptions aux livres d'art et à des *achats de livres* pour les bibliothèques d'art industriel, lesquelles sont encore très peu nombreuses. La direction des beaux-arts reste donc libre d'employer son crédit comme elle l'entendra, et en réservant pour les bibliothèques d'art industriel ceux des ouvrages souscrits qui leur conviendront le mieux, elle pourra satisfaire au vœu de la loi budgétaire, tout en continuant ses souscriptions comme par le passé.

Elle n'en a pas moins été obligée de réduire sérieusement, cette année, les souscriptions aux périodiques, ayant des engagements intérieurs auxquels il fallait faire face, et pour lesquels le crédit ordinaire de quatre-vingt mille francs est cette fois insuffisant.

Rien n'était donc plus inopportun que la réduction votée par la Chambre pour l'année 1887. Aussi les signataires de la pétition au Sénat, encouragés par un premier succès, viennent-ils d'en adresser une autre au ministre de l'instruction publique, pour demander que le crédit des souscriptions aux ouvrages d'art, qui, autrefois, a atteint près de deux cent mille francs, soit porté, dans le budget de 1888, de quatre-vingt mille francs à cent cinquante mille francs. Rien ne serait plus juste, aujourd'hui que les grandes publications d'art ont augmenté dans une notable proportion.

En remerciant vivement M. Bardoux de l'appui qu'il a prêté aux éditeurs assez désintéressés pour entreprendre des ouvrages qui, même avec l'aide de l'État, n'arrivent pas toujours à couvrir leurs frais, nous souhaitons à ces derniers un plein succès dans la nouvelle démarche qu'ils viennent de tenter. Mais nos législateurs se laisseront-ils convaincre?

Le quatrième centenaire de la typographie rouennaise. — A l'occasion du quatrième centenaire de la typographie rouennaise (anniversaire de la publication des *Croniques de Normendie*, par Guillaume Le Talleur), une exposition typographique s'ouvrira à Rouen, au mois de mai prochain. Elle comprendra trois sections : 1° La typographie locale, depuis 1550 jusqu'à nos jours; 2° Œuvres de Thomas et de Pierre Corneille, éditions originales, etc.; 3° Histoire de la cathédrale et du chapitre de Rouen, tous imprimés concernant cette histoire.

Cette exposition aura lieu dans les salles du Trésor et de la Bibliothèque du chapitre.

L'orthographe des noms de quelques écrivains. — Des crieurs de journaux qui ne négligent pas l'actualité offraient, au moment de l'inauguration de la statue de Louis Blanc, *la vie de Louis Leblanc.*

Le correspondant parisien du journal *la Gironde* rappelle que l'auteur de l'*Histoire de dix ans* se montrait fort agacé de cette déformation de son nom. Ceux des gens du peuple qui ne faisaient pas de politique active l'appelaient souvent ainsi, ce qui lui suggérait des réflexions mélancoliques sur la popularité.

C'est comme Baudelaire qui souffrait quand il voyait son nom *Beaudelaire*, ou M. Armand Silvestre qui gémit quand on agrémente son nom d'un *y*.

Théophile Gautier n'avait que du mépris pour les gens qui lui écrivaient au nom de *Gauthier*, et il a dû prévoir que M. Leconte de Lisle n'est pas précisément ravi quand on le ramène aux proportions banales de *Lecomte* et surtout de *Lecomte de Lille.*

N'y a-t-il pas des gens qui ont confondu, à l'occasion, M. Barbet de Jouy avec M. Barbey d'Aurevilly?

J'ai ouï dire que George Sand elle-même ne pouvait souffrir qu'on restituât à son prénom de George l'*s* final qu'elle avait délibérément enlevé, et qu'Henry Mürger tenait infiniment à son tréma. Un moyen sûr d'être désagréable à M. Maxime du Camp, c'est d'écrire son nom comme il doit être écrit, c'est-à-dire sans particule.

Victor Hugo y mettait plus de bonhommie. Un jour, il comparut dans une mairie de village comme témoin à un baptême. C'était vers la fin du règne de Louis-Philippe. La gloire du poète était donc incontestée. Elle n'était point parvenue toutefois jusqu'à l'humble scribe de village qui lui demanda son nom.

— Victor Hugo, répondit le poète.

— Comment ça s'écrit-il?

Le grand homme fit bonne contenance et répondit gravement : R, u, ru; g, o, go; Rugo.

Opinion de M. Taine sur la littérature anglaise. — M. Taine, ayant été interrogé par quelques reporters sur la littérature anglaise, écrit au *Journal des Débats* pour qu'on ne lui impute plus, dit-il, ce que d'autres ont daigné penser pour lui :

« Sur les mérites comparatifs des savants proprement dits en France, en Allemagne et en Angleterre, je ne me permets pas d'avoir une opinion; si je voulais en avoir une, j'irais consulter mes amis, M. Joseph Bertrand, M. Berthelot, M. Pasteur, M. Gaston Pâris. Je trouve ridicule de porter un jugement là où on n'a pas la compétence requise.

« Dans les matières où je suis moins ignorant, par exemple en littérature et en histoire, je crois que la poésie anglaise, surtout la poésie lyrique et narrative, depuis Byron, Keats et Shelley, jusqu'à Tennyson et aux deux Browning, est en Europe la première de toutes. En revanche, nous avons en France les plus grands dramatistes vivants, M. Augier et M. Alexandre Dumas. En prose, les Français me semblent au moins les égaux des Anglais; je regarde Balzac comme le plus puissant créateur d'âmes qui ait paru depuis Shakespeare; aucun critique, dans

aucune littérature, ne peut être comparé à Sainte-Beuve.

« Je considère *la Chartreuse de Parme* comme un chef-d'œuvre de psychologie littéraire, le plus grand qui ait jamais été publié dans aucune langue. Pour le style et le *rendu*, pour l'intensité et la perfection du coloris, *Madame Bovary* n'a pas d'égale.

« Cinq écrivains et penseurs, Balzac, Stendhal, Sainte-Beuve, M. Guizot et M. Renan, sont, à mon avis, les hommes qui, depuis Montesquieu, ont le plus ajouté à la connaissance de la nature humaine et de la société humaine. »

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le cinquantenaire de la « Fauchnitz edition »*. — M. le baron de Tauchnitz, l'éditeur de la collection bien connue d'ouvrages anglo-américains, célèbre le cinquantième anniversaire de la fondation de cette collection, qui a popularisé en Allemagne et dans les autres pays du continent les chefs-d'œuvre de la littérature anglo-américaine.

La *Collection of british Authors* de M. Tauchnitz comprend aujourd'hui 2,439 volumes et l'on peut dire que presque tous les écrivains contemporains de quelque valeur littéraire y sont représentés, ainsi que la plupart des classiques anglais.

A l'occasion de ce cinquantenaire, M. Tauchnitz vient de publier un volume où se trouvent d'intéressants détails sur les commencements et le développement de la célèbre collection.

Le premier volume de la *Tauchnitz edition* parut en 1841, le cinq centième en 1860, le millième en 1869 et le deux millième en 1881. Aujourd'hui la collection compte, en y comprenant les *Series for the Young*, 2,469 volumes.

Angleterre. — *Dickensiana*. — M. F.-G. Kitton, auquel on est redevable d'un intéressant volume biographique et anecdotique intitulé *Dickensiana*, travaille en ce moment à une nouvelle publication qui paraîtra probablement sous le titre de : *Dickens portrayed by pen and pencil*. M. Kitton reproduit dans ce volume quelque chose comme deux cents portraits plus ou moins connus du célèbre romancier et y annexera une liste de tous les bustes, lithographies, bas-reliefs, eaux-fortes et gravures sur bois reproduisant les traits de Dickens.

Le tirage du journal le « Standard » et du « Daily News. » — Le *Standard* annonce à ses lecteurs que son tirage quotidien s'élève actuellement à 255,292 exemplaires.

Le *Daily Telegraph* d'ailleurs accuse un tirage plus formidable encore ; à l'en croire, il tire à 338,600 et distancerait ainsi de 83,000 exemplaires son confrère londonien.

Autriche. — *Une statue à Gutenberg*. — Un comité pour ériger une statue à Gutenberg vient de se former à Vienne.

Italie. — *La presse quotidienne et périodique d'Italie jugée par un Américain*. — Dans une lettre adressée à la *Nation* de New-York par son correspondant de Rome, celui-ci constate la décadence de plus en plus accentuée de la presse périodique et quotidienne italienne et s'efforce d'en rechercher les causes. Selon lui, cette décadence doit être attribuée au peu de goût des Italiens pour la lecture ou plutôt au peu de temps qu'ils y consacrent, comparativement aux Allemands, Anglais, Américains et Français.

Le correspondant de la *Nation* ayant manifesté sa surprise que depuis seize ans les écrits politiques et économiques laissés par Cataneo n'eussent pas trouvé d'éditeur, son interlocuteur, lui-même chef d'une grande maison d'édition, lui répondit : « Garantissez-moi des lecteurs et je vous éditerai tout ce que vous voudrez. »

Les salons de lecture, où le public peut consulter des journaux et des périodiques, font presque entièrement défaut. A Florence, on ne trouve guère que l'établissement Vieusseux ; à Milan, vous en êtes réduit à l'expédient assez coûteux d'acheter tous vos journaux au numéro, à moins qu'un ami complaisant ne vous introduise dans un club particulier ou *circolo*. Venise possède la fondation *Querini-Stampaglia* et à Rome l'*Association de la presse* ouvre ses salons de lecture aux membres de cette Société et à leurs amis. Mais des villes importantes, telles que Naples, Turin, Pise et Bologne sont encore bien arriérées sous ce rapport ; des salons de lecture suffisamment pourvus de périodiques italiens et étrangers y rendraient de véritables services aux étrangers.

On serait tenté de conclure de cette pénurie de salons de lecture que les bons journaux quotidiens ou hebdomadaires et les revues mensuelles ont, en Italie, toutes les chances de succès. Il n'en est rien.

Avant que l'unification de l'Italie ne fût un fait accompli, à l'époque des grandes luttes politiques, le public s'intéressait davantage à ses journaux favoris. Le parti de l'ordre et celui de l'action avaient alors chacun leurs organes attitrés : l'*Opinione* de Turin, dirigée par Signor Dina, la *Perseveranza* de Milan, que rédigeait M. Bonghi, trouvaient de nombreux lecteurs. Les journaux de Mazzini, la *Tribuna*, l'*Italia del Popolo*, l'*Unità Italiana*, le *Dovere*, l'*Emancipatore* étaient lus et commentés avec passion. Entre ces deux courants extrêmes le *Diritto* louvoyait prudemment. Publié d'abord à Turin, et plus tard à

Florence, ce journal était le porte-drapeau de la gauche piémontaise et comptait parmi ses collaborateurs des hommes tels que Lorenzo Valerio, Sineo et tant d'autres qui plus tard siégèrent au parlement.

Mais aussitôt que Rome fut devenue la capitale de l'Italie, il n'y eut plus d'adversaires à combattre et la polémique acharnée des journaux de nuance politique différente n'eut plus de raison d'être. Ainsi les partis politiques s'effacèrent graduellement, leurs organes n'eurent plus aucune autorité et disparurent aussi bien que, faute de subventions officielles, les journaux inféodés au gouvernement. Aussi longtemps que vécurent Mazzini, Garibaldi et Maurizio Quadrio, les journaux du parti de l'action s'obstinèrent à continuer la lutte. Le journal hebdomadaire, *Roma del Popolo*, cessa sa publication le 10 mars 1872, le jour même de la mort de Mazzini ; l'*Emancipatore* et le *Dovere* tombèrent avec M. Quadrio, la *Lega della Democrazia*, fondée par Garibaldi, porte-drapeau des idées révolutionnaires, disparut une année, jour pour jour, après la mort de Garibaldi. Le *Fiasco* et la *Democrazia* essayèrent vainement de prendre sa place : ils ne vécurent pas six mois. Aujourd'hui, les débris du vieux parti de l'action n'ont plus d'organe accrédité.

Les journaux appartenant au parti de l'ordre surent se maintenir tant mal que bien, mais au prix de quels sacrifices ! La *Perseveranza*, l'*Opinione* de Rome, le *Diritto* ont perdu toute autorité et d'autres grands journaux n'ont aujourd'hui qu'une importance toute locale, tels le *Tempo* de Venise, la *Gazzetta* de Turin, le *Caffaro* de Gênes, la *Nazione* de Florence et le *Pungolo* de Naples. Le gouvernement ou plutôt M. Depretis est propriétaire du *Popolo Romano;* la *Riforma* est l'organe de M. Crispi, qui la rédige et la dirige.

Le meilleur journal de Rome, la *Tribuna*, représente les idées politiques de MM. Cairoli et Nicotera. Les deux *Rassegna*, quotidienne et hebdomadaire, ont vécu.

La *Rassegna settimanale*, fondée par MM. Sonnino, fut pendant longtemps un des meilleurs journaux italiens tant au point de vue pratique que philosophique et scientifique. Sa disparition a laissé un vide qui n'a pas encore été comblé.

Quelques journaux politiques sont bien informés en ce qui concerne les événements du jour; ainsi le *Secolo* de Milan, qui a un tirage très élevé, 80,000 exemplaires, à ce qu'on dit. Quant à la vieille *Unità Cattolica* de Turin, que dirige toujours Don Margotto, c'est un des rares journaux dont on lit avec plaisir les articles aussi longtemps que la question religieuse ne vient pas tout embrouiller.

La presse périodique, toujours d'après le correspondant de la *Nation*, ne présente pas un tableau beaucoup plus riant et n'est plus comparable à celle qui florissait en Italie de 1820 à 1860. La *Politechnico* de Carlo Cattaneo qui, de 1837 à 1849, traitait avec une égale autorité les questions les plus diverses, disparut définitivement à la mort du grand philosophe et économiste. Disparu également, le *Crepuscolo*, qui, sous le régime autrichien de 1849 à 1859, était un journal hebdomadaire des plus importants ! La *Nuova Antologia* est déchue du rang qu'elle occupait, et, n'étaient les articles toujours remarquables de Ruggero Bonghi et de Pasquale Villari et par-ci par-là une contribution littéraire de Giosué Carducci, ce périodique aurait de la peine à se maintenir même à son niveau actuel.

Statistique des publications italiennes en 1886. — Dans le courant de l'année 1886, la bibliothèque nationale centrale de Florence a reçu, par l'application de la loi sur la presse, 11,068 livres et brochures diverses, dont 2,540 ont paru en Lombardie, 1,486 en Toscane, 1,128 dans la Vénétie, et 57 seulement dans la province de Calabre.

Sur ce nombre de 11,068 publications, il y a 10,377 ouvrages italiens, 101 français, 201 latins, 23 anglais, 15 allemands, 4 grecs, 5 espagnols et 4 arméniens.

Il a été traduit pendant l'année 211 ouvrages du français, 42 de l'allemand, 24 de l'anglais, 34 du latin, 13 du grec, 4 du russe, 4 de l'espagnol, 1 du danois, du chinois et du sanscrit.

L'Imprimerie de la Congrégation pour la propagation de la foi. — Le *Journal des libraires* contient un intéressant article sur l'imprimerie de la « Congregazione della propaganda fide », à Rome, duquel nous extrayons ce qui suit :

« La Congrégation pour la propagation de la foi fut fondée par un décret du pape Grégoire XV, le 25 juin 1627. Dans la suite, le pape Urbain VIII y ajouta un séminaire et une imprimerie, puis installa cette institution dans le magnifique palais bâti par Bernini et Boromini. Jusque-là, l'imprimerie avait été établie dans le Quirinal, où le pape Léon X l'avait installée en 1516. Pie IV appela Paulus Manutius à sa direction. Déjà Sixte V l'avait enrichie d'une belle collection de types pour la composition des langues étrangères; mais, comme leur nombre ne suffisait pas encore, on s'occupa à en acquérir un plus grand nombre, si bien que, en peu d'années, on fut à même de composer et d'imprimer en vingt-trois idiomes différents. Une grande partie de ces nouveaux types furent taillés par Pavlino et fondus par Sotile; quelques-uns furent donnés par les missionnaires et le reste fut acquis un peu au hasard. Ainsi, les lettres cyrilliques et glagolitiques, l'imprimerie les tenait de Jean Ungnad, marquis de Sonnegg, imprimeur à Tübingen. Après la mort de celui-ci, les types changèrent différentes fois de propriétaire et finirent par tomber, après la bataille de Nordlingen, entre les mains des *Kaiserlirhen*. L'empereur Ferdinand II en fit cadeau au pape. »

Belgique. — *Annonce singulière.* — Un journal belge publie la curieuse annonce que voici :

« Jeune écrivain demande la collaboration d'une

mondaine pour ouvrages en préparation : *Béatrice de Croix-Dieu, les Gredins du sport, Une grande dame au bal de l'Opéra ou le Masque doré, Un Roman dans le monde, les Coquins du club ou une Mort dans un cercle, Fleurs de lis, Je siffle bien, mais je ne chante pas.* — Titres de ces études de mœurs prises sur la réalité, de ces pamphlets, nouvelles et récits de la vie réelle, qui paraîtront prochainement et qui sont appelés à passionner le monde. Écrire à M. R. de B..., au bureau du journal. »

Danemark. — *Une société littéraire danoise.* — A l'occasion du quatrième centenaire de la fondation de la Bibliothèque universitaire de Copenhague, les professeurs de l'Université et des autres établissements d'enseignement supérieur du Danemark ont fondé une société dans le but de recueillir et de publier tous les documents pouvant servir à l'histoire littéraire et philologique de leur patrie.

La société a pris le nom de : *Universitets Jubilæets Danske samfund.* Elle a inauguré ses travaux par la publication d'un très remarquable dictionnaire de l'ancienne langue danoise, intitulé : *Ordbog til det ældre Danske sprog.*

Suède. — *Le mouvement de la librairie en Suède pendant l'année 1884.* — Les *Kongl. Bibliothekets Handlingar* de la Bibliothèque royale de Stockholm constatent qu'il a été publié en 1884, dans le royaume de Suède, 576 ouvrages, 6,163 brochures de moins de 100 pages et 90 nouvelles revues. — Les ouvrages dont une partie avait été publiée antérieurement et qui ont été continués en 1884 étaient au nombre de 626, et les périodiques qui ont continué leur publication s'élevaient au chiffre de 392.

Turquie. — *La fabrication du papier en Turquie.* — Le *Centralblatt* de Vienne annonce que le sultan vient d'autoriser une maison de Marseille à établir près de Constantinople une grande manufacture de papier.

Etats-Unis. — *Les droits d'auteur en Amérique.* — Le *Journal de la librairie* a, dans son numéro du 29 janvier dernier, inséré un document très important, mais trop long malheureusement pour qu'il nous soit possible de la reproduire ici. C'est une traduction des *Instructions pour la garantie des droits d'auteur en Amérique*, conformément aux *acts* récents du Congrès.

NECROLOGIE.

FRANCE

— Paul-Henri-Corentin Féval, qui est mort le mois dernier dans la maison des Frères de Saint-Jean-de-Dieu, était né à Rennes le 27 septembre 1817. Reçu avocat à dix-neuf ans, il quitta le barreau deux ans après, pour entrer comme commis dans une maison de banque; mais son goût pour la littérature l'entraînait dans les rédactions de journaux; il obtint un petit emploi de correcteur au *Nouvelliste*, où il réussit à faire paraître quelques articles, et se fit connaître de plusieurs vaudevillistes auxquels il fournit une collaboration anonyme qui le tira de la misère, sinon de l'obscurité.

Enfin un récit original, *le Club des Phoques*, inséré dans *la Revue de Paris* en 1814, et le roman des *Chevaliers du Firmament* lui donnèrent accès dans les journaux de l'époque.

Le succès du *Loup blanc* dans *le Courrier français*, en 1843, attira sur Paul Féval l'attention d'Anténor Joly, qui lui confia la rédaction des *Mystères de Londres*, à condition de les signer du nom anglais de Francis Trollope. Ce roman improvisé eut un grand succès; publié en onze volumes pour la première fois en 1844, il fut traduit en plusieurs langues. *Le Fils du diable*, paru en 1847 dans *l'Époque*, et *les Amours de Paris* dans *les Débats*, eurent un succès retentissant.

Après la révolution de 1848, Paul Féval essaya de fonder des journaux, mais revint bien vite au roman. *L'Assemblée nationale, la Revue contemporaine, la Presse, le Journal pour tous*, se disputèrent ses feuilletons : *les Belles de nuit, les Parvenus, le Paradis des femmes, l'Homme de fer* et *les Compagnons du silence.*

Au théâtre, M. Paul Féval fut moins heureux; sauf *le Fils du diable*, joué cent vingt fois à l'Ambigu, en 1874, et *les Mystères de Londres*, donnés au Théâtre-Historique, en 1848, les autres pièces extraites de ses romans n'eurent que peu de succès. Il faut excepter pourtant *le Bossu*, que M. Féval signa avec M. Anicet Bourgeois, en 1863. Cette œuvre a donné lieu à des polémiques fort vives entre MM. Sardou et Féval.

Après avoir voulu se consacrer aux études historiques, l'intarissable écrivain revint encore une fois, vers 1855, au roman. *Madame Gil Blas ou Mémoires d'une femme de notre temps* dura près d'un an dans *la Presse*, en même temps que l'auteur publiait trois autres feuilletons dans *le Siècle*, *le Pays* et *le Journal pour tous*. Pendant vingt ans, Paul Féval ne cessa de produire.

A la fin de 1876, il s'opéra chez M. Paul Féval un retour à la foi la plus ardente, et le nouveau converti laissa imprimer une lettre où il mettait le public au fait de ses chagrins domestiques et de ses affaires privées. Chargé d'une très nombreuse famille, il était, à la vérité, dans la misère. « J'ai trouvé, disait-il, mon chemin de Damas sur les ruines de l'emprunt ottoman. » Dès cette époque, il écrivit quelques romans conçus suivant ses convictions nouvelles : *les Étapes d'une conversion*, *les Merveilles du mont Saint-Michel*; il publia des éditions soigneusement amendées de ses œuvres de jeunesse. Il s'était même engagé à écrire une histoire de *Sainte Radegonde* pour un éditeur de Poitiers, mais il ne put livrer son travail à temps et fut condamné, en 1879, à des dommages-intérêts.

— M. Barafort, conseiller honoraire à la Cour de cassation, est mort le 6 mars dernier à Colognac (Gard). Ses principaux ouvrages sont le *Traité théorique et pratique de la séparation des patrimoines*, et le livre intitulé : *Du partage d'ascendants et des modifications à introduire dans la loi sur cette matière.*

— M. François Cantagrel, décédé également le mois dernier, était né à Amboise (Indre-et-Loire) le 27 juin 1810; il vint de bonne heure à Paris, où il s'occupa à la fois de politique et de littérature, collaborant à *l'Artiste*, en même temps qu'à *la Phalange* et à *la Démocratie pacifique*. Séduit par les théories humanitaires de Fourier, il était devenu l'un des adeptes fervents de l'école phalanstérienne, lorsque le département de Loir-et-Cher l'envoya à l'Assemblée législative aux élections de mai 1849. Il fut impliqué avec Ledru-Rollin dans l'affaire du 13 juin et condamné à la déportation à perpétuité par la haute cour de Versailles. Il se réfugia d'abord en Belgique, puis en Suisse, et put rentrer en France à l'amnistie de 1859. Depuis cette époque il n'avait cessé de s'occuper de politique.

M. Cantagrel était l'auteur de plusieurs brochures de propagande dont la plus connue est *le Fou du Palais-Royal* (1841).

— M. Émile Duchesne, greffier à la Cour de cassation, est mort à Paris le mois dernier. Il avait publié des ouvrages de jurisprudence fort estimés.

— M. Prospère Faugère, ancien ministre plénipotentiaire, bien connu pour ses travaux d'érudition, vient de mourir, âgé de soixante-dix-sept ans.

Né à Bergerac le 10 février 1810, il débuta en 1835 par une brochure sur *la Vie et les bienfaits de La Rochefoucauld-Liancourt*. De 1836 à 1842 il remporta trois fois le prix d'éloquence au concours de l'Académie française sur les sujets suivants : *Du courage civil ou l'Hôpital chez Montaigne* (1836); *Éloge de Gerson* (1838); *Éloge de Blaise Pascal* (1842). Les recherches qu'il fit à l'occasion de ce dernier travail le mirent sur la voie de documents précieux et jusqu'alors inédits, et ce fut dès lors à la vie, à la famille et aux œuvres de ce grand écrivain que se rapportèrent la plupart des études et des publications de M. Faugère.

Il publia, en 1844, une édition des *Pensées, fragments et lettres de Pascal* qui, grâce aux manuscrits dont il s'est servi, est, deux cents ans après la mort de Pascal, la véritable édition *princeps*. Elle fut traduite l'année même en anglais et en allemand. On doit encore à M. Faugère une édition des *Mémoires de Mme Roland* et nombre d'autres excellents ouvrages. Il avait enfin collaboré à divers recueils et journaux, notamment *la Revue du* XIX[e] *siècle* et *le Temps*.

— M. Léo Mantancey, de son vrai nom Léo Goudeau, vient de mourir à Philippeville, âgé de trente-quatre ans.

Ancien élève de l'école de Saint-Cyr, il avait donné sa démission pour se consacrer à des travaux littéraires. Il avait publié récemment *Cora Jackson*, roman qui obtint un certain succès. M. Léo Goudeau, qui était le frère du poète Émile Goudeau, avait collaboré au *Globe*, au *Figaro* et au *Gaulois*.

— M. Eugène Grangé, l'un de nos auteurs dramatiques les plus connus, vient de mourir à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Pendant près de cinquante ans, Eugène Grangé donna des pièces à presque tous les théâtres de la capitale. Il avait, comme auteur, débuté en 1830, au théâtre des Funambules.

Parmi ses grands succès citons : *les Bohémiens de Paris* (1843); *Fualdès* (1848); *les Lavandières de Santarem*, opéra-comique (1855); *les Mémoires de Mimi Bamboche* (1857); *la Mariée du mardi gras*; *Brouillés depuis Wagram*; *les Chevaliers du pince-nez*, etc.

— On annonce la mort de M. Louis Herman, décédé subitement à l'âge de soixante et onze ans.

Ingénieur des ponts et chaussées, M. Herman, après avoir construit et dirigé l'une des premières lignes de chemins de fer qui aient été exploitées en France, celle de Montereau à Troyes, avait été sous-directeur et ingénieur en chef de la Compagnie d'Orléans.

Il laisse un ouvrage important, tiré de papiers de famille, sur les rivalités des Français et des Anglais dans l'Inde ; ses travaux postérieurs relatifs au même sujet ont été couronnés par l'Institut.

— M. l'abbé Hornstein, ancien directeur du séminaire de Soleure, est mort récemment. Parmi les travaux que laisse cet ecclésiastique très érudit nous citerons : *les Sépultures; l'Église enseignante ou le Pape et le Concile; les Doctrines catholiques ; la Liberté des tombeaux ; le Divorce; la Crémation.*

— On annonce la mort, à Rouen, du Dr Émile Leudet, directeur de l'École de médecine de Rouen, membre associé de l'Académie de médecine, auteur de travaux de clinique remarquables, chevalier de la Légion d'honneur.

Il y a trois semaines à peine, le Dr Leudet était élu correspondant de l'Académie des sciences.

— Le petit-fils de l'auteur de *Faublas*, Adolphe Louvet, vient de mourir notaire à Dôle.

— On annonce la mort, à l'âge de soixante-trois ans, de M. Arthur Mangin, secrétaire de la rédaction de *l'Économiste français*, rédacteur des comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques au *Journal officiel* et auteur de nombreux ouvrages scientifiques. Il laisse, entre autres ouvrages : *les Jardins ; les Savants de la France; les Mystères de l'Océan; les Plantes utiles*, etc.

— M. Albert Maurin, qui fut, sous l'empire, rédacteur en chef de *la Patrie*, puis du *Courrier de Paris*, vient de mourir. Il avait commencé par faire du théâtre et s'était ensuite occupé d'études historiques.

— On annonce d'Angers la mort de M. Loir-Montgazon, professeur d'esthétique et d'histoire de l'art à l'Université catholique d'Angers. M. Loir-Montgazon avait, il y a deux ans, publié un livre curieux sur l'histoire de la peinture de fleurs.

— Mme Regnier, qui a signé du pseudonyme de Daniel Darc tant d'œuvres goûtées, est morte le mois dernier.

Le roman, la chronique, les maximes, le théâtre, tout avait réussi à l'auteur regretté de *Revanche posthume, la Couleuvre, Sagesse de poche, Bréviaire d'un Parisien, les Rieuses*, etc.

— M. Gustave Ricouard, le romancier naturaliste bien connu, meurt à l'âge de trente-quatre ans. Il a succombé à une phtisie pulmonaire.

Il avait constitué avec M. Vast, sous le nom de Vast-Ricouart, une raison commerciale d'où sont sortis plusieurs romans et pièces de théâtre : *le Tripot, la Vieille garde, Claire Aubertin, la Jeune garde, Vierge, le Diable à quatre*, et parmi les pièces de théâtre : *la Croix de l'alcade, le Parisien, Bamboche*, etc., qui eurent un très grand nombre de représentations.

— Un de nos compatriotes, M. Eugène Rimmel, est mort à Londres où il s'était fixé depuis quelque temps. M. Rimmel était, comme on sait, un grand négociant, et, ce qu'on ignore peut-être, un écrivain doublé d'un érudit fort distingué.

— On annonce la mort de M. Turgan, décédé à Tours, à l'âge de soixante-treize ans.

M. Turgan était un publiciste particulièrement connu par son grand ouvrage : *les Grandes usines de France*.

M. Turgan s'était d'abord destiné à la médecine; il fut interne des hôpitaux.

Entré à *l'Événement*, comme rédacteur scientifique, lors de sa fondation par Victor Hugo en 1848, il remplit les mêmes fonctions au *Bien-être universel*, feuille créée par Émile de Girardin.

M. Turgan entreprit ensuite l'œuvre de vulgarisation scientifique qui fut le but de toute sa vie.

Il quitta le journal qu'il avait fondé sous le titre : *la Fabrique, la Ferme* et *l'Atelier*, pour prendre, avec M. Paul Dalloz, la direction du *Moniteur universel*, à ce moment journal officiel du gouvernement. Il donna, du reste, sa démission au bout de quelques années.

Outre l'œuvre capitale dont nous parlons plus haut, *les Grandes usines de France*, M. Turgan est l'auteur de plusieurs autres ouvrages.

— A la liste des membres que la grande famille des lettres a, chaque année, la douleur de perdre, vient s'ajouter le nom d'un écrivain dont la vie fut tout entière consacrée au travail et au bien.

M. Roux-Ferrand est mort, le 8 février 1887, à Paris, dans sa quatre-vingt-neuvième année.

Né à Nimes, le 16 septembre 1798, Jacques-Hippolyte Roux-Ferrand de Missol compléta, dès sa sortie du lycée, ses études historiques et littéraires sous la direction d'un éminent professeur, M. Nicot, devenu depuis recteur du lycée de Nimes.

Ses débuts dans la carrière des lettres furent marqués par la publication d'un ouvrage considérable : *Histoire des progrès de la civilisation*, réunissant les très intéressantes conférences faites à Nimes au cours d'histoire dont il avait été chargé par M. Guizot. Les six volumes qui composent cette œuvre parurent de 1831 à 1841. Vers la même époque, il publia un autre ouvrage : *Histoire des inventions et découvertes*, véritable petit trésor d'érudition pratique, qui obtint dans les collèges et les maisons d'éducation le plus vif et le plus légitime succès. A ces premières productions il faut ajouter *le Prieur de Chamouny*, 1833, et *les Lettres à mes enfants sur l'histoire de France.*

M. Roux-Ferrand fut éloigné momentanément de la carrière littéraire par les fonctions administratives. En 1839, le gouvernement de Louis-Philippe le nomma sous-préfet au Vigan. En 1845, il entra à l'administra-

tion centrale du ministère de l'intérieur et fut appelé plus tard à la sous-préfecture d'Issoudun, d'où il passa, en 1852, à celle d'Épernay. Mis à la retraite pour limite d'âge, il obtint en récompense de ses longs et honorables services le titre de sous-préfet honoraire.

En abandonnant les fonctions publiques, M. Roux-Ferrand fut rendu au monde des lettres. Il publia successivement: *Du bonheur dans le devoir*, 1860; *Deux éducations*, 1861; *Deux ménages*, 1861; *Sacrifice et Résignation*, 1862; *Janine*, 1863; *Histoire populaire de la Pologne*, 1863; *Histoire du Mexique*, et enfin son *Dictionnaire de philosophie morale*, auquel l'Académie française décernait, en 1885, un prix de mille francs.

Depuis 1842, M. Roux-Ferrand était chevalier de la Légion d'honneur.

Il collabora à plusieurs journaux de Paris, notamment au *Monde*, à l'*Union*, au *Français*, à l'*Ouvrier*, au *Messager de la semaine*, etc.

La place manque pour énumérer toutes les nouvelles publiées par M. Roux-Ferrand, de 1830 à 1887; car la mort l'a frappé pour ainsi dire sur la brèche, où il se tenait encore, penseur infatigable, travailleur acharné.

— Les journaux de Lisieux annoncent la mort du bibliothécaire de cette ville, M. Tissot, rédacteur en chef du *Lexovien*.

— M. Alfred Villefort, ministre plénipotentiaire, ancien directeur du contentieux au ministère des affaires étrangères, est mort, le mois dernier, frappé par une attaque d'apoplexie.

Pendant de longues années, M. Alfred Villefort a occupé un des postes les plus importants du ministère des affaires étrangères. C'était, sans conteste, l'homme de France qui connaissait le mieux le droit international public et privé. Il a toujours défendu énergiquement les intérêts de nos nationaux à l'étranger, et l'intervention de son service leur a toujours été fort utile.

M. Villefort a longtemps collaboré à la *Gazette des tribunaux*, et les articles qu'il y a écrits ont toujours été fort remarqués.

ÉTRANGER

Pays-Bas. — M. Douwes-Dekker qui, sous le pseudonyme de Multatuli, a publié de nombreux ouvrages dont le plus important, *Max Havelaar*, a révélé les abus du régime hollandais à Java, est mort, en Allemagne, à l'âge de soixante-sept ans.

Allemagne. — Le botaniste Auguste Eichler vient de mourir à Berlin. Quoiqu'il fût encore relativement jeune, il avait su se faire une place considérable dans le monde scientifique.

Il laisse des travaux très complets sur la flore du Brésil, qui forment l'œuvre la plus considérable écrite sur un pays en pareille matière.

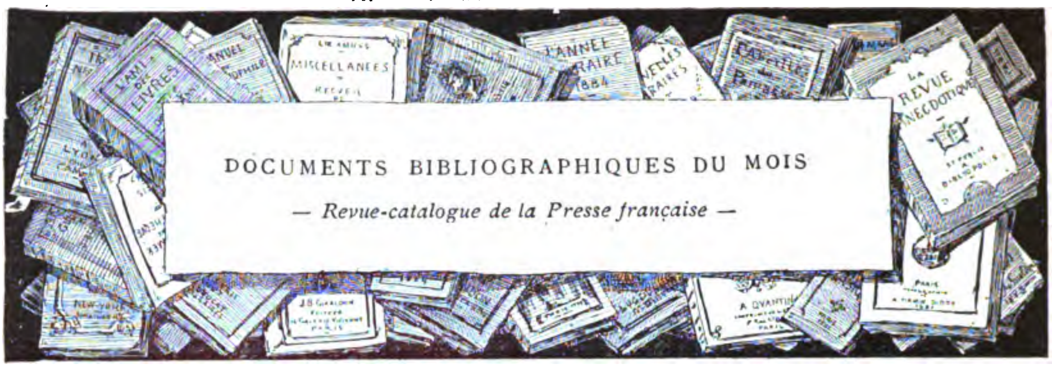
M. Eichler était âgé de quarante-huit ans. Membre de l'Académie des sciences, il était depuis 1878 à la tête du Jardin botanique de Berlin.

— M. Fromann, président du Musée national de Nuremberg, est mort au mois de janvier dernier à l'âge de soixante-treize ans. Il était très versé dans la littérature, l'histoire et les antiquités de l'Allemagne ancienne, sur lesquelles il a publié de nombreux travaux.

— M. Mahn, savant allemand auquel on doit une *Biographie des troubadours* et divers écrits sur la littérature provençale, est mort dernièrement à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Angleterre. — L'auteur de plusieurs romans anglais estimés, notamment d'*East Lynne*, de *The Channings*, de *Lord Oakburn Daughters* et de *Pommery Abbey*, Mme Henri Wood, vient de mourir à sa résidence de Saint-John's Woodpark.





Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PERIODIQUES FRANÇAIS

ARTISTE (février). — G. Leygues : Francis Pittié. — De Chennevières : Le comte Léon de Laborde. — De Barthélemy : Mlle de Lenclos. — Desclozeaux : Les vitraux modernes. — Bashkirtseff : Journal posthume d'une artiste.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (6e liv.). (1886). — D'Arbois de Jubainville : Le suffixe *iacus, icasa.* — A. Brutails : Bible de Charles V et autres manuscrits du chapitre de Girone. — E. Molinier : Inventaire du trésor du Saint-Siège sous Boniface VIII (1295). — Exposition de livres liturgiques à Londres. — Catalogue des manuscrits grecs du Vatican au XVIe siècle. — BULLETIN DES BEAUX-ARTS (no 14). — Catalogue d'Israël Silvestre. — Pièces sur les aérostats. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (novembre-décembre). — Tamizey de Larroque : Lettres inédites de Gabriel Naudé à Peiresc. — Pierre d'Arc : Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — E. B. : Un précurseur du Dante, Walafrid Strabon. — Janmart de Brouillant : Extrait de la Bibliographie des impressions portant l'adresse : A. Cologne, chez Pierre du Marteau. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (février).— Bonnet : La tolérance du cardinal Sadolet. — Ch. Read : Lettres de Théodore de Bèze à Henri IV, et d'Henri IV à de Bèze. — Euschedé : Le refuge à Ardenbourg, en Hollande (1685-1686).— Read : Les sépultures des protestants étrangers et régnicoles à Paris au XVIIIe siècle.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (février). — Lucien Brun : Le cardinal Caverot.— Dumas : La crémation des corps. — R.-P. de Pascal : Le mouvement social. — Léotard : Les guerres puniques. — Dadolle : Le protestantisme vu de Genève en 1886. — Allard : La persécution d'Aurélien. — E. Michel : L'Australie. — CORRESPONDANT (25 févier). — de Falloux : Mémoires d'un royaliste. — L'Allemagne nouvelle.— A. Langlois : Les premières années du second empire, d'après le journal de Charles Gréville.— F. Bouiller : Les dons à l'Institut. — Fresnel : La malle de l'Inde et les communications de l'extrême Orient. — L. de Gaillard : Six années de monarchie parlementaire.— Torelli : Les nouvelles fresques du Vatican. — (10 mars). De Mayol de Lupé : Un pape prisonnier (Rome-Savone). — A. Langlois : Les premières années du second empire. — De Pontmartin : Le cardinal de Bonnechose. — De la Brière : Un édile de Paris il y a cent ans; Lenoir. — Cambuzat : L'instruction primaire gratuite, obligatoire et laïque dans les divers États d'Europe et d'Amérique. — L. Joubert : La coalition de 1701 contre la France.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (19 février). — Les variations des prix depuis 60 ans. — Le commerce extérieur de la France. — Le monopole de l'alcool en Suisse. — Le Maroc : son territoire, ses populations, ses ressources économiques et ses finances. — (26 février). Les variations des prix depuis 60 ans. — De l'assainissement de Paris et des hygiénistes.— Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada : la grande exploitation agricole de la Louisiane; la loi sur les chemins de fer. — La culture de la vigne en Californie. — Les pêcheries canadiennes. — Les projets et les aveux ministériels sur les finances publiques et sur l'accroissement des dépenses. — (5 mars). Les grands inconvénients du projet d'impôt sur le revenu, de M. Dauphin. — Les récentes explorations du Soudan. — Le voyage du docteur Oskar Lenz à Timbouctou. — (12 mars). De la correspondance entre les revenus et les loyers d'habitation. — M. Arthur Mangin. — Le projet de loi sur les délégués mineurs. — Les Elections, l'état des affaires et le socialisme en Allemagne.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 février). — Adolphe Bertron. — A propos de M. Sardou. — M. Édouard Hervé à l'Académie. — La censure. — Les anarchistes chez eux. — Les petits salons. — Un portrait de Mme de Staël. — Les vivacités du langage. — Lettre inédite de Henri Regnault. — (28 février). M. Raoul Duval. — La Tour Eiffel. — Lettre de M. Sardou. — *Le Cavalier Miserey* et ses suites. — L'Académie en épitaphes. — Les Poètes du *Chat noir.* — La pudeur de M. Guizot. — Spectacle à crédit. — Michelet historien. — La Rosette de Victor Hugo. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (mars). — Révillout : Coup d'œil sur les origines de l'art égyptien.— A. Pératé : Dessins inédits de Sando Botticelli pour illustrer *l'Enfer* du Dante. — W. Bode : La Renaissance au musée de Berlin. — L. Gonse : Ferdinand Gaillard. — G. Bapst : Les diamants de la couronne : Le Sancy et le Miroir du Portugal.

L'HOMME (10 décembre).— G. de Mortillet : Nouveau caveau funéraire de Crécy (Seine-et-Marne).— Étude statistique sur les mariages en Algérie. — Croyances de la Saintonge. — (25 décembre). Dr Fauvelle : Des lois en biologie. — L'Épiphanie en Turquie.

INSTRUCTION PUBLIQUE (19 février). — Charaux :

Du beau et de la pensée dans l'histoire. — Joly : L'individu et la liberté morale dans la société. — Crouslé : La théorie du langage d'après J.-J. Rousseau. — (26 février). Ch. Huit : Le Phédon. — Petit de Julleville : Les Mémoires de La Rochefoucauld. — Crouslé : De l'origine du langage d'après de Maistre et de Bonald. — Abbé de Broglie : Le rôle de la volonté dans la croyance. — (12 mars). Joly : Le droit et le devoir. — Martha : L'éloquence romaine avant Caton. — Crouslé : Conséquence de la théorie du langage d'après Bonald. — Croiset : Les personnages de Platon. — Cartault : L'opinion des contemporains de Lucain sur la *Pharsale*. — *La Bibliothèque des Papes d'Avignon*, par Faucon. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 février). — Portrait de la librairie Poulet-Malassis. — Ex-libris de bibliophiles. — Errata célèbres. — L'ode à l'absinthe. — Bibliographie des ouvrages relatifs à la campagne de Russie en 1812. — Rabelais à Charlieu. — Auteurs-éditeurs au XIXe siècle. — Profession de foi littéraire de Léon Gozlan. — (10 mars). Ex-libris. — Bibliographie révolutionnaire départementale. — Les suites de *Elle et Lui*. — Brochures périodiques. — Les archives de la garde nationale de Paris. — Lettre inédite de Voltaire. — Le poète Delille ou les mésaventures d'un myope.

JEUNE FRANCE (février). — Dr A. Regnard : Etudes sur Shakespeare : *Hamlet*. — JOURNAL ASIATIQUE (janvier). — Bouriant : Fragments d'un roman d'Alexandre en dialecte thébain. — De Harlez : Résumé des principes de Tchou-hi. — Clermont-Ganneau : La stèle de Mésa, examen critique du texte. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (février). P. Muller : Les finances de l'empire d'Allemagne. — R. Stourm : Les douzièmes provisoires. — Les finances russes. — De Fontpertuis : Le mouvement économique dans l'Amérique du Sud. — L'assistance publique en Allemagne. — La lutte contre les mendiants et les vagabonds. — JOURNAL DES SAVANTS (février). — Gaston Pâris : La vie des mots étudiés dans leurs significations. — Ch. Levêque : Psychologie comparée. — H. Weill : Les cavaliers athéniens. — G. Perrot : Les statues de Diane à Délos. — Hauréau : Manuscrits de la bibliothèque Mazarine. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (janvier). — A propos du projet de loi organique militaire. — L'organisation du service des officiers. — De l'unité de combat dans l'infanterie. — Notes sur la marche. — La mobilisation de l'armée allemande.

MAGASIN PITTORESQUE (28 février). — Une lettre de Cornélie, mère des Gracques. — Le manioc. — Filtres par ascension. — Le jeu du portique ou trou-madame. — La marchande de café en plein vent ; le marchand d'encre. — Du choix de vingt livres. — Air composé pour les serins. — (15 mars). Le Paon. — Les Fugger. — Helgoland et Bornholm. — Le découpage du bois. — MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DE L'HOMME (décembre). — Beauvois : Pendeloques analogues trouvées en Europe et au Mexique. — MOLIÉRISTE (mars). — L. Vivier : L'art de Molière. — Thoinan : Molière et Lulli.

NATURE (19 février). — J.-A. Béchard. — La réglementation des réservoirs sous pression. — La population de la France. — Le liège. — Appareils et papiers photographiques. — Un batracien volant de Malaisie. — Une sauterelle de Java. — Projet d'utilisation des chutes du Niagara. — La constante de l'aberration. — L'habitation au Tonkin sous le rapport de l'hygiène. — Flocons de neige extraordinaires. — (26 février). Les nains et les géants. — Les variations de la stature humaine. — Expériences sur les tourbillons aériens et les sphères tournantes. — Les entrepôts frigorifiques. — La photographie céleste de l'Observatoire de Paris. — Reproduction des dessins par la photographie. — Les cerfs-volants. — Sur la table de multiplication. — Balances sans poids. — Découverte d'un bateau antique dans le Cher. — (5 mars). Le tremblement de terre du 23 février. — Le *Gabriel Charmes*, bateau-canon à grande vitesse. — Les jardinets de fenêtre. — Les grandes usines hydrauliques pour l'irrigation du Béhéra. — Verrou électrique. — Les attelages de chiens à Bruxelles. — (12 mars). Les mosaïques romaines de Tébessa. — Un coup de foudre remarquable. — Le centenaire de la mort du père Boscovith. — Les armes à feu au théâtre. — Les procédés pelliculaires en photographie. — Le tremblement de terre du 23 février 1887. — Les Cénotés au Yutacan. — NOUVELLE REVUE (15 février). — Guillaumet : Tableaux algériens. — d'Avenel : Richelieu et les protestants français après la Rochelle. — Galli : Devant Sébastopol (Notes et souvenirs du général de Wimpffen). — Hennequin : Le mouvement intellectuel en Allemagne. — (1er mars). Pierre Loti : Kioto, la ville sainte. — Sarrazin : Shelley, sa vie et son œuvre. — Duguet : Une phase du blocus de Metz. — R. Frary : Le mouvement littéraire.

POLYBIBLION (février). — R. B. : Biologie. — G. : Les classiques latins du baccalauréat. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Mémoires sur d'anciens sacramentaires. — Brochures relatives à Jeanne d'Arc. — L'imprimeur Jean Fust. — La presse en Syrie.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (janvier). — Aulard : La Commission extraordinaire de l'Assemblée législative. — Charavay : L'arrestation de Thérésia Cabarrus. — Durand : L'insurrection et le siège de Lyon en 1793. — Jeanvrot : Suzor, évêque constitutionnel de Tours. — Aulard : Les premiers actes diplomatiques du Conseil exécutif provisoire. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (février). — Rouard de Card : Condition de l'individu né en France de parents étrangers d'après le Code civil et d'après la proposition de loi sur la nationalité. — Daniel : De la protection des jeunes filles mineures. — Alain-Grets : L'arbitrage. — REVUE ALSACIENNE (février). — Matthis : Félix Haffner. — Longchamp : Les institutions de prévoyance de l'usine de Pfastatt. — Lucien Nicot : Le *Moniteur de la Moselle*. — Mossmann : Rosheim et le grand bailliage d'Alsace. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (janvier-février). — Dieulafoy : Les fouilles de Suze. — Berthelot : Sur quelques métaux et minéraux provenant de l'ancienne Chaldée. — Leuge : La maison de campagne d'Armand Béjart à Meudon. — Tannery : Le nom de mois attiques chez les Byzantins. — Cagnat : La nécropole phénicienne de Vaga : Deloche : Anneaux et cachets de l'époque mérovingienne. — Müntz : Les monuments antiques de Rome à l'époque de la Renaissance. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (1er février). — A. Heulhard : Les taureaux. — De la Ville de Mirmont : Le théâtre de Louis Bouilhet. — F. Larcher : Dupuis et Lafontaine ; le naturel et le panache. — (15 février). Gramont : Le théâtre de M. Zola. — Bodinier : De la création d'un théâtre d'application. — Pellisson : Les parvenus, d'après les comédies de M. Emile Augier. — A. Copin : La Comédie française à Dresde en 1813. — Galipaux : Les souffleurs. — (1er mars). J. Lemaître : Le répertoire oublié ; les *Mœurs du temps*, de Sauvin. — J. Saint-Cère : Un poète du Nord ; Envick Ibsen. — F. Larcher : Les menechmes tragiques ; Paul Mounet et Mounet-Sully. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (février). — P. Mantz : L'Exposition des Arts décoratifs de 1887 au palais de l'Industrie. — G. Duplessis : La dentelle. — Pollot : Causerie sur le papier peint. — Benedite : La chinoiserie en France au XVIIIe siècle. — REVUE INTERNA-

TIONALE (25 février). — Benjamin Constant : Journal intime. — Dostoiewsky : Le Joueur, notes d'un jeune homme. — Barnabel : Les dernières découvertes archéologiques dans l'Étrurie, l'Ombrie et le Latium. — (10 mars). B. Constant : Journal intime — REVUE DE BRETAGNE ET D'ANJOU (mars). — L. Séché : M. Jules Simon, documents nouveaux et inédits. — L. Bonnemère : Figures d'artistes; Joseph Gouezou. — Des Ormeaux : Notes sur la Roche aux Fées. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (20 février). — Lettres sur l'artillerie à cheval. — L'armée russe jugée par un Allemand. — L'occupation d'Ancône en 1832. — (27 février). Les cartes en relief. — Les Italiens à Massouah. — (6 mars). Les troupes alpines italiennes. — Un projet d'ordre de chevalerie en 1791. — (19 mars). Etude sur les bataillons d'infanterie affectés à la défense des places fortes. — Gustave III, roi de Suède. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (7 février). — Brugmann : Grammaire composée des langues indo-germaniques. — Lœwy : Inscriptions des sculptures grecques. — Müntz : Raphaël, son œuvre, sa vie et son temps. — Hayen : Herder, sa vie et ses œuvres. — (14 février). Duruy : Histoire des Grecs. — Wex : Métrologie grecque et romaine. — Psichuri : Essais de grammaire historique néo-grecque. — A. Sorel : L'Europe et la Révolution française. — (21 février). Holder : Hérodote. — Poiret : Essai sur l'éloquence judiciaire à Rome. — Mme Coignet : Un gentilhomme des temps passés, le sire de Vieilleville. — Marc-Monnier : Histoire de la littérature moderne. — (28 février). Collignon : Phidias. — Ellis : Sources de l'étrusque et du basque. — Fierville : Une grammaire inédite du XIIIe siècle. — Deshaines : Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut. — Bossard : Gille de Rais. — Falgairolle : Lettres inédites du chancelier d'Aguesseau et de son fils. — (7 mars). Cartault : De quelques représentations de navires empruntées à des vases primitifs provenant d'Athènes. — Schwan : Les anciens chansonniers français. — Engel et Lehr : Numismatique de l'Alsace. — Courajot : Alexandre Lenoir et son journal. — REVUE DES DEUX MONDES (15 février). — Taine : Napoléon Bonaparte. — La France en Tunisie. — F. Houssay : Le littoral du golfe Persique et le Fars. — Grimaux : La mort de Lavoisier. — Ganderax : Le *Cercle* de Poinsinet. — (1er mars). Taine : Napoléon Bonaparte. — C. Rousset : La prise de Constantine. — E. Burnouff : La Grèce en 1886 ; son état moral. — A. Fouillée : Le langage des émotions. — De Saporta : Les âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal. — Bellaigue : L'*Otello* de Verdi. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (novembre-décembre). — Montet : La religion et le théâtre en Perse. — Feer : Vrita et Namoutchi. — Amelineau : Le christianisme chez les anciens Coptes. — Réville : L'histoire des religions, sa méthode et son rôle, d'après les travaux de MM. Vernes, d'Alviella et du P. Van den Gheyn. — REVUE GÉNÉRALE. (15 février). — E. des Essarts : Mlle Louise Bertin. — Ch. de Larivière : *André Cornélis*, par P. Bourget. — (1er mars). E. de Kératry : Après la bataille. — A. Silvestre : Les vilains bonshommes, petites études littéraires. — Derennes : Les bataillons agricoles. — Ch. de Larivière : *La Comédie de Molière*, d'après les récents travaux de MM. Larroumet et Baluffe. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (février). — Général Venukoff : De la navigabilité des fleuves dans l'Europe orientale. — Meyners d'Estrey : Tribus aborigènes du centre de Célèbes : Les Topantunasu. — Levasseur : L'Australie; la Nouvelle-Guinée. — De la Martinière : Cartographie générale du Maroc. — H. Monin : La France et le ressort du parlement de Paris en 1789. — REVUE HISTORIQUE (mars-avril). — Desclozeaux : Étude critique sur les *Économies royales*. Gabrielle d'Estrées et Sully. — Ch. Gross : La Hanse anglaise. — Bourgeois : Lettres inédites de Montcalm. — G. Monod : Une lettre inédite de K. Hillebrand. — REVUE INDÉPENDANTE (mars). — Th. de Wyzewa : Les livres. — J. Laforgue : Chronique parisienne. — Pica : Chronique littéraire italienne. — Vehareren : Chronique d'art; les XX. — St. Mallarmé : Notes sur le théâtre. — P. Verlaine : Poésies. — C. Lemonnier : La Genèse. — Rzecouski : *Doctor Fanstyna*, fragment dramatique traduit du polonais. — REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT (janvier). — Lavisse : La question des universités françaises. — Blondel : La réforme des études juridiques en Allemagne. — Jullian : Histoire de la civilisation dans le sud-ouest de la France. — (février). — Lavisse : L'université de Paris en 1885-1886. — Gosselet : La question de transfert des Facultés de Douai à Lille. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (février). — Ch. Fuster : La Cour des miracles. — Elzingre : Tolstoï jugé par la critique russe. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (février). — L. Renard : L'ostréiculture. — Les cyclones dans le golfe de Bengale. — Études historiques sur la marine militaire de la France. — Le budget de la marine anglaise. — REVUE DU MONDE LATIN (mars). — H. d'Ideville : Le comte Rossi et la Compagnie de Jésus. — Domet de Vorges : Saint Thomas d'Aquin et la science moderne. — Buffenoir : Un voyage à Palerme. — P. Lerolle : Le péril maçonnique. — REVUE PHILOSOPHIQUE (février). — Delbœuf : De la prétendue veille somnambulique. — Blanchi et Sommer : La polarisation psychique dans la phase somnambulique de l'hypnotisme. — F. Bouiller : Ce que deviennent les idées. — Richet : Objet de la psychologie générale. — *Leçons de philosophie*, par Rabier. — *De la suggestion envisagée au point de vue pédagogique*, par Bérillon. — *Philosophie de Stuart Mill*, par Lauret. — *L'expansion coloniale de la France*, par Lanessan. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (19 février). — De Pressensé : La bourgeoisie française d'après MM. Babeau et Bardoux. — H. Pessard : Souvenirs d'un journaliste, 1863-1865. — P. Janet : Aristote et M. Eug. Labiche : *le Voyage de M. Perrichon*. — Hugues Le Roux : *Numa Roumestan*. — (26 février). — H. Pessard : Souvenirs d'un journaliste, 1865-1866. — Léo Quesnel : Les fouilles en Perse et en Susiane. — (5 mars). De Varigny : Histoire financière des États-Unis; l'impôt sur le revenu. — A. Réville : Les antécédents du christianisme, d'après M. de Pressensé. — *Melchior Grimm*, par Scherer. — *Poëmes de Chine*, par M. Blémont. — (12 mars). H. Pessard : Mes petits papiers, 1866-1867. — G. de Nouvion : Le Comité des travaux historiques, son histoire, d'après M. X. Charmes. — De Varigny : Les grandes villes des États-Unis. — Desjardins : Paul Baudry. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (février). — Mazel : L'incendie des châteaux du bas Languedoc. — A. Taine : La Provence en 1790 et 1791. — V. Pierre : A propos du 21 janvier. — Guéruau-Lamerie : L'instruction secondaire pendant la Révolution. — Baudouin : Le gouvernement provisoire et la presse en 1848. — La capture et l'exécution de Charette d'après un témoin oculaire. — REVUE SCIENTIFIQUE (19 février). — Rochard : La population de la France. — Herzen : L'activité musculaire et l'équivalence des forces. — G. Le Bon : La photographie et le lever des plans. — Fabre : Recherches thermiques sur les séléniures. — (26 février). Brouardel : L'eau potable. — Favier : Les explosifs de l'avenir. — Lacaze : Le bouddhisme et le christianisme. — Buisine : Composition chimique du suint de mouton. — (5 mars). Espitallier : Les ballons et leur emploi à la guerre. — Rabot : La vallée de l'Obi et ses habitants. — Sanson : Travail musculaire et chaleur animale. — A. Naville : La pensée et le travail chimique. — (12 mars). Le fusil modèle 1886. — Thoulet : Un été à Terre-Neuve. — De Lapparent et Jourdy : Les dislocations du globe. — Duremberg : Le tremblement de terre à Menton. — Industries à créer au Tonkin. — ROMANIA (avril-juillet). — P. Meyer : Notice d'un manuscrit messin. — Morel Fatio : Mélanges de littéra-

ture catalane ; le livre de courtoisie. — P. Meyer : Les manuscrits français de Cambridge ; bibliothèque de l'Université. — E. Picot : Le monologue dramatique dans l'ancien théâtre français.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 février). — De Flêtres : L'infanterie allemande aux grandes manœuvres et en garnison. — L. Brun : Instruction pour le combat. — Lehaucourt : Notes de voyage sur l'Italie militaire. — De Rochas : Mémoire de la guerre sur les frontières du Dauphiné et de Savoie de 1742 à 1747. — (1er mars). De Flêtres : L'état actuel de l'infanterie. — Brun : Instruction pour le combat. — Lehaucourt : Notes de voyage sur l'Italie militaire.

TOUR DU MONDE (16 et 25 février). — Ch. Grad : A travers l'Alsace et la Lorraine.— (5 et 12 mars). Boulangier: Voyage à Merv.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 février 1887 au 15 mars 1887)

AUTORITÉ. Février : 16. L'Hôtel de Sens. 17. *Les Gloires de la France chrétienne au* XIX*e siècle*, par Pellissier. — Mars: 1. Pensées du vicomte de Bonald.

CONSTITUTIONNEL. Février: 7. Mme Michelet. 10. Mme Pardo-Bazan. 14. Claude Vignon.

DÉBATS. Février: 7. Chailley : La baisse de l'argent et le commerce de l'extrême Orient. 19-20. Le chemin de fer de l'Asie centrale. 23 et mars 12. Le journal de Benjamin Constant. 25. De Parville: Les tremblements de terre. 26. La Prusse et la France à la fin du XVIIIe siècle. 27. *Mont-Oriol*, par Guy de Maupassant. — Mars : 1 *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. 14. J. Lemaître: Du Dandysme et de Georges Brummel. 15. J. Simon: Histoire de la seconde République française, par de la Gorce.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Février 17 et mars 11 : *L'Éducation des femmes par les femmes*, par O. Gréard. 20. *Paris qui s'efface*, par M. Virmaître. 21. J. Levallois: Physionomies de la bohème; Melvil-Bloncourt. 22. L'hôtel de la Guiche. 23. *Histoire de l'École polytechnique*, par Pinet. — *Le cavalier Miserey*, par Hermant. — Mars : 1. *Au pays du Rhin*, par J.-J. Weiss. 4. M. Brouardel. 6. Léon Tolstoï. 9. H. Fouquier: Paul Féval. 14. Le naturalisme au théâtre.

ÉCHO DE PARIS. Février: 16. A propos d'*André Cornélis*. 26. Feuilletons et feuilletonistes.

ÉVÉNEMENT. Février: 25. F. Champsaur: Louis Blanc. 26. L'imagination. 27. M. Charcot, critique d'art. — Mars. 4. Le drame populaire. 6. Le Journal des Goncourt. 10. Le Bonaparte de M. Taine. 11. G. Duval: Paul Féval. 12. F. Champsaur: Mont-Oriol. 14. L'affaire Froideville.

FIGARO. Février : 18. H. Fouquier: Nord et Midi (MM. Daudet et Claretie). 19. A. Wolff: E. Bergerat. Sollohub : La mort de Pouschkine. 21. La Princesse Hélène de Ligne, par L. Perey. 23. *Les Mystères de Paris* en Sologne. 26. H. de Seignelais : *André Cornélis*. — Mars: 2. Zola. Le drame populaire. 5. Raffaeli : Les femmes peintres et la caricature de la femme en France. Dayot: Deux jours à Palma. 7. J. Lemaître: Victor Hugo. 9. Paul Féval. 10. M. Taine et Napoléon. 12. De Najac: La Comédie française en province (1798-1804). — R. de Beauvoir : Documents inédits sur l'arrestation du duc d'Enghien. 13. Les derniers écrits de P. Féval.

FRANÇAIS. Février: 16. Un chapitre de l'histoire en France; le Musée des Petits-Augustins. 18. Jean-Baptiste Tavernier. 23. E. Cosquin : Le Messie du vide. 25. Louis Blanc. M. Jules Lemaître. — Mars : 1. *La France et sa politique extérieure en 1867*, par M. Rothan. — *La France en Orient sous Louis XVI*, par Pingaud. 4. *Une ambassade française en Orient sous Louis XV*, par Vandal. 5. L'histoire du peuple allemand, par M. Janssen. 10. *Histoire de la marine française*, par P. Chevallier. 11. *Bibliographie parisienne*, par P. Lacombe. 12. L'animal et l'homme, à propos d'une conférence de John Lubbock. 14. *Les mille et une nuits du théâtre*, par A. Vitu. *Un joli monde*, par G. Macé.

FRANCE. Mars : 9. F. Sarcey: V. Hugo.

GAULOIS. Février: 18. Turgan. 24. *Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle*, par L. Perey. 26. *Récits sur la dernière guerre*, par Sarrazin. 28. *Contre le flot*, par Claveau. — Mars: 9. Alb. Second: Paul Féval. 10. *Un joli monde*, par G. Macé.

GAZETTE DE FRANCE. Février: 20. *Le Comité des travaux historiques et scientifiques*, par M. Charmes. — *Papiers de Barthélemy*, par Jean Kaulek. — *L'ancien monde et le christianisme*, par de Pressensé. 20. M. Camille Doucet et ses rapports sur les concours littéraires. 25. Les cafés. 26. La *Revue de la Révolution*. 27. *La République athénienne*, par Alb. Millaud. Mars: 3. M. Leconte de Lisle. 4. Napoléon Bonaparte. 5. *Histoire de la seconde République*, par M. de la Gorce. 6. Correspondance de Louis Veuillot. 7. L'édition originale de *Ruy Blas*. *Les origines de l'Opéra français*, par Nuitter et Thoinan. 8. *L'Allemagne à la fin du moyen âge*, par Janssen. 10. Le Journal des frères de Goncourt. 11. Paul Féval. 13. *Nouveaux mélanges d'histoire et de littérature*, par D. Nisard. — *Histoire et littérature*, par F. Brunetière. 15. La morale dans l'antiquité. Les *Évangiles*, trad. Lasserre.

GIL BLAS. Février: 21. Balzac.

INTRANSIGEANT. Février: 22. Les mots de Voltaire. Mars : 11. Eugène Pottier.

JUSTICE. Février: 16. Geffroy: *Poèmes de Chine*, par Blémont. 17. M. Béclard. 20. Les contes populaires. 22. Sutter Laumann : Les poètes inconnus; Tristan Corbières. 24. Ch. Robin, sa vie et son œuvre. — Mars: 1. Tristan Cor-

bière. 7. Michelet et le monument de la Révolution. — *La Campagne de l'Argonne,* par Chuquet. — *Les Volontaires de la Savoie,* par Folliet. 8. *Paul de Saint-Victor,* par Delzant. — Léon Gozlan, par Ph. Audebrand 9. Paul Féval. 11. Disputes littéraires. 12. Le Musée national des religions. 14. Les récentes polémiques théâtrales. — *L'Esprit de la Révolution,* par M. Champion.

LIBERTE. Février: 16. *Baudry, sa vie et son œuvre,* par Ch. Ephrussi. 20. M. Guizot et M[lle] de Meulan. 22. Napoléon Bonaparte, par M. Taine. 23. Réception de Mistral à l'Académie de Marseille. 25. Le pacte de famine. — Mars: 1. *Histoire politique de la France,* par M. de Loisne. 2. *Études sur l'orfèvrerie française,* par G. Bapst. 8. *Melchior Grimm,* par E. Scherer. 14. P. Perret: Les souvenirs de Regnier.

MONDE. Février: 16-25 et mars 2-10. Un pédant au XVII[e] siècle ; Costar. 17. Publications récentes d'érudition et d'histoire. — Mars: 5. Les professeurs de littérature dans l'ancienne Rome. 10. Paul Féval. 12. La question d'Orient en 1840.

MONITEUR UNIVERSEL. Février: 18. Fournel: *André Cornélis,* par P. Bourget. 19. Derôme: Le Pascal de M. Faugère. 28. *Un laquais de Molière,* par Monval. — Louis Blanc boulevardier. — Mars: 1. *Récits sur la dernière guerre franco-allemande,* par Sarrazin. 4. Les anciennes descriptions de Paris. 7. Le *Journal* des Goncourt. 8. L'ambassade de France en Angleterre sous Henri IV. 9. Journal intime de Benjamin Constant. 14. Mémoires de M. de Falloux.

NATIONAL. Février: 20. Napoléon et M. Taine. 21. A. d'Artois: *André Cornélis,* par P. Bourget. 22. Un successeur d'Allan Kardec: Henri Delaage. 24. *Le Comité des travaux historiques et scientifiques,* par M. Charmes. — Mars: 2. Léon Gozlan. M. G. Geffroy. 3. M. Taine et l'Académie anglaise. 5. *Le Cavalier Miserey,* par Hermant. 9. La littérature et le peuple. 10-15. Paul Féval.

PARIS. Mars: 7. Les Chansonnières.

PARTI NATIONAL. Février: 18. *Monsieur Jean,* par Ferd. Fabre. 27. *Le Cavalier Miserey,* par Hermant. — Mars: 4. *Dans le monde officiel,* par G. Bergeret. 11. *Histoire d'une grande dame au XVIII[e] siècle,* par Luc. Perey. 14. P. Féval. 15. M. F. Bouiller.

PATRIE. Février: 18. *Mont-Oriol,* par Guy de Maupassant. 22. M. Taine et Napoléon. — Mars: 11. Histoire politique de la France, par de Loisen.

PAYS. Mars: 9. Littérature criminaliste.

RADICAL. Mars: 1. *Melchior Grimm,* par Scherer.

RAPPEL. Février: 25. Vacquerie: La statue de Louis Blanc. — Mars: 1. Les chansons populaires.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Février: 16. M[lle] Rose Pompon. 17. *La bonne à tout faire,* par Dubut de Laforest. — Spuller: M[me] de Maintenon. 19. Le nouveau poison; l'eau. 19. *Le Comité des travaux historiques,* par X. Charmes. 23. Un patois normand. — Mars: 1. F. Sarcey: Voltaire et Christin. 2. *Variétés révolutionnaires,* par Marcellin Pellet. 3. *André Cornélis. Le capitaine Miserey.* 8. *La vie des mots étudiés dans leurs significations,* par Darmesteter. 13. Les Anthologies. 14. M. Leconte de Lisle. Paul Féval. Les innovations d'ordre matériel au théâtre.

SOLEIL. Mars: 10. Paul Féval. 14. *Histoire d'une grande dame au XVIII[e] siècle,* par L. Perey.

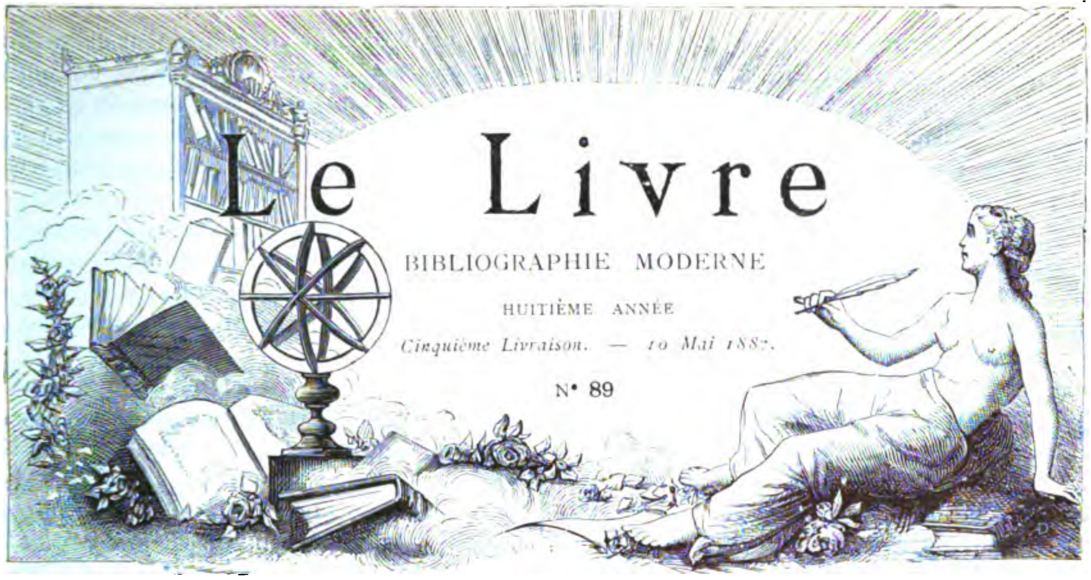
TEMPS. Février: 20-27. Les carnets de Benjamin Constant. 25. La statue de Louis Blanc. 27. Le Napoléon de M. Taine. — Mars. 1. Le chemin de fer transcaspien. 8. Le *Journal* des Goncourt. 9. Benjamin Constant et M[me] de Staël. 10. Le Comité des travaux historiques, par X. Charmes. 11. E. Legouvé: Victor Schœlcher. 12. Paul Féval.

UNIVERS. Février: 17. Les Saints Evangiles, trad. Lasserre. 19. La Bible et le Ramayana. — Mars: 8. E. Biré: *Le pacte de famine,* par G. Bord.

VOLTAIRE. Février: 22. Les livres d'art et le budget. 25. Louis Blanc. 26. *Le cavalier Miserey,* par Hermant. — Mars: 11-15. Paul Féval. 14. V. Hugo et M. J. Lemaître.

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

L'administrateur-gérant : A. Saupnar.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

LES ÉCRIVAINS, LE PUBLIC ET LA RÉCLAME

La littérature du genre humain en 6,000 volumes. — De la désorientation littéraire de ce temps. — Situation singulière des Écrivains entre eux. — Le Théâtre obstructeur de la véritable Littérature. — La Presse quotidienne vouée au Théâtre. — De la disparition de la Critique dans le journalisme quotidien. — La grande hystérie de la réclame dans les lettres. — Les sensations de l'écrivain et ses déboires. — Le critique moderne et la marée des livres. — Misères de la profession. — De la lassitude publique en matière de librairie. — La dysphagie des lecteurs et les écœurements des basses fictions romancières. — Sensations décourageantes de l'heure présente. — Moins de livres et plus d'œuvres. — Plus de propre dans le figuré.

GANGANELLI, qui, sous le nom de Clément XIV, occupa le trône pontifical, prétendait que tous les livres du monde pouvaient se réduire à six mille volumes in-folio, et que les ouvrages modernes n'étaient que des tableaux qu'on avait eu l'art de rafraîchir, de la manière la plus propre à donner dans la vue. — Je ne sais sur quelles bases le savant patriarche œcuménique établissait ses calculs pour décider ainsi *ex cathedra* d'une question aussi formidablement complexe, mais je crois bien qu'il tablait un peu trop sur sa haute infaillibilité; aussi je me déclare très schismatique sur cette sentence trop souveraine. — Depuis plus d'un siècle que cette opinion a été émise, les livres ont pris une extension prodigieuse; en ce moment, à Paris seulement, il se publie quotidiennement vingt-cinq ou trente ouvrages dans toutes les branches de la littérature et des sciences, et, bien qu'on ait prétendu que chacun, individuellement, était admis à traiter les livres comme la société, en prenant quelques amis dans l'immensité de la foule, il n'en demeure pas moins évident que le public s'effare et que les lettrés commencent à lâcher pied éperdument dans le courant des connaissances littéraires de ce temps.

Comment pourrait-on lire, même en opérant un choix judicieux, — ce qui déjà réclame du loisir, — la quintessence des meilleurs livres contemporains? — Il semble que nous glissions rapidement au chaos, et, dans la situation présente, le malicieux abstracteur Ganganelli risquerait de perdre, sans retour, toutes ses bulles pontificales.

Dans le domaine de la fiction, les romans, cette nourriture intellectuelle des peuples corrompus et décadents, nous arrivent de toutes parts comme une ultime plaie d'Égypte; ils s'étalent et s'étouffent en une telle confusion à la lumière de là publicité, que les bons pâtissent pour les mauvais et que le lecteur écœuré, désorienté, fatigué par la concurrence qui se dispute son attention, pourrait bien un jour entrer en grève, et mettre ainsi en interdit, pour quelque temps, messieurs les conteurs et amuseurs de foule.

Dans la république des lettres, l'anarchie est déjà visible; on est si fortement sollicité par tous les talents éclos de la veille, on se sent si distancé par l'express de la production et par la cohue sans cesse renaissante des hommes nouveaux, on éprouve si bien l'impossibilité de constater par soi-même la valeur réelle des uns et des autres, que l'on accorde sans marchander et sur *on dit* tout l'esprit et tout le mérite du monde à ceux qui ont eu l'habileté de faire sonner leur nom comme une trompette de tramway à l'oreille des passants.

La société littéraire se compose donc d'individualités nombreuses, qui tôt ou tard entrent en relation, et qui ne connaissent guère l'une vis-à-vis de l'autre que le titre de leurs principaux ouvrages respectifs; pour ce qui est de la valeur intrinsèque et personnelle, la vie est trop hâtive; on se frôle, mais on ne s'analyse pas. On discute encore sur un article de journal, sur une thèse soutenue en *Premier Paris;* quant aux livres, il faut y renoncer. On les flaire chez les libraires, dans les boudoirs ou dans les antichambres des cabinets de consultation; mais les lire, se les infuser par la vue, y songez-vous!... Les faiseurs d'opuscules peinent déjà trop sur leurs propres ouvrages pour songer à ceux du voisin.

* * *

Les dernières années de notre XIXe siècle sont, à ce point de vue, bien intéressantes à regarder d'un œil sceptique et clairvoyant, d'autant mieux qu'on peut s'attendre à l'imprévu et à la curiosité d'un krach du livre, comme il y a déjà eu un krach de la peinture, et comme il y aura bientôt aussi, il faut du moins l'espérer, un krach de ce bas art envahissant qu'on nomme l'art théâtral

Barbey d'Aurevilly vient justement de publier, en tête de son *Théâtre contemporain,* une admirable préface, où l'auteur des ***Prophètes du passé*** montre qu'il pourrait bien être également un prophète de l'avenir. Ce noble dandy des lettres, qui vit en solitaire comme les aigles et les lions, et qui ne cache point son mépris pour toutes les bergeronnettes qui suivent en sautillant les sillons du succès, se gausse avec un bon sens profond et hautain du monstrueux histrionisme moderne.

« Le théâtre, dit-il, est le tyran du jour. Il s'affirme outrecuidamment lui-même, par l'organe de ceux qui en font la plus belle œuvre de l'esprit humain, et, jusqu'ici, nul critique ne s'est levé contre cette prétention intolérable et ridicule, et ne lui a campé le démenti qu'elle méritait...

« Nous ne voulons ici qu'agiter la question littéraire. Selon nous, en effet, la littérature, la vraie, la grande et la forte littérature, n'a pas de plus mortelle ennemie que ce qu'on appelle la littérature du théâtre, et ce qui rend le péril plus menaçant encore pour la véritable littérature, c'est que la malheureuse ne s'en doute pas. Avec tout son esprit, elle est sur ce point sans pénétration et presque sans discernement. Troyenne imprudente, elle souffre Sinon dans son camp; que dis-je? elle le festoie, elle le couronne; elle a aussi l'amour, l'admiration et l'engouement du théâtre et des choses du théâtre, autant et plus que les illettrés, qui les adorent pour les plus basses et les plus immorales raisons.

« Comme une foule d'êtres destinés à périr par leurs vices aurait-elle donc l'amour de ce qui doit la tuer?... Que dis-je encore? elle en a la bassesse. Ce que David faisait devant l'Arche, elle le fait devant un tréteau. Elle supporte très bien de ne venir, dans l'opinion, qu'après la littérature théâtrale, et elle paye elle-même les violons et les trompettes des plus sottes gloires nées sur les planches... Est-ce que le plus idiot vaudeville, pour peu qu'il soit représenté, ne trouve pas toujours à son service le compte rendu qu'un livre fort, réduit à sa seule force, ne trouverait jamais? Lisez les journaux, et jugez! — Les journaux, qui devraient être les éducateurs du public et qui n'en sont que les courtisans, quand ils n'en sont pas les courtisanes, ont créé des espèces de chaires de littérature théâtrale à jour fixe, très appointées et très amoureusement guignées de tout ce qui a plume. Dans l'indifférence générale et morne où nous vivons pour la forte littérature, un journal pourrait, en effet, sans inconvénient d'aucune sorte, se priver du simple critique littéraire qui n'a que de la conscience et du talent, et qui choisit, parmi les œuvres injustement obscures ou im-

pertinemment éclatantes, celles-là sur lesquelles il faut porter hardiment la lumière ou la main. Mais aucun n'oserait se passer du critique de théâtre, de ce critique qui, lui, ne choisit rien, car, pensionnaire de ses *entrées*, il est obligé de parler de ce qui se joue, se chante ou se saute, le long d'une semaine, dans un pays qui, ne trouvant pas assez de théâtre comme cela, vient de dire le dernier mot du cabotinisme qui nous dévore, en inventant les cafés chantants!!! »

Jamais on n'a exprimé plus nettement que d'Aurevilly l'incroyable envahissement du théâtre, ni fait aussi judicieusement germer une idée de révolte qui devrait entrer logiquement dans la tête de tous ceux qui mettent du noir sur du blanc; mais comme le fait remarquer l'illustre *théâtrophobe*, cet affolement du théâtre est si universel, si profondément passé dans nos mœurs, que, comme la folie partagée, il ne fait horreur à personne, et que le maître critique qui dénonce aujourd'hui comme monstrueux un pareil phénomène risque de passer demain lui-même pour un autre phénomène d'absurdité et de paradoxe. Un moraliste n'a-t-il pas dit: Si vous ne voulez point passer pour fou, entrez dans la folie commune... Ne dérangeons point nos petits cochons.

***

Cette question de priorité de l'œuvre jouée sur l'œuvre imprimée, dans la critique, est cependant plus grave qu'on ne l'imagine communément. Le théâtre accapare la presse, du rez-de-chaussée au premier étage, de l'article de début à l'article de fin, en passant par le « théâtre des faits divers », le drame des assassinats, le vaudeville des Chambres, la comédie des tribunaux et le cabotinage des diplomaties étrangères. Il ne reste guère aux livres que les annonces de la quatrième page et des entrefilets aux *Echos du jour*, dont les éditeurs peuvent s'offrir le luxe moyennant un ou deux louis par ligne. — Il y a bien quelque part, dans la rédaction, un critique bibliographe chargé de recevoir les livres nouveaux; mais ce rédacteur, dépaysé, fonctionne mal à son aise et ne parvient guère qu'à fournir, sans commentaires, la liste incomplète des ouvrages publiés. — Pendant que la littérature, dans sa plus forte expression, est ainsi vilipendée, les êtres et les choses du théâtre sont accueillis avec une faveur incroyable et qui prime tout autre sujet dans la presse dite boulevardière. A côté du critique théâtral qui pontifie presque chaque jour, on a inventé le *soiriste*, une belle invention, je vous jure, qui consiste à encabotiner complètement Paris et la province, en nous initiant familièrement à la vie intime de tous les pitres et de tous les queues-rouges de la métropole. — Au soiriste s'est adjoint le *parisiste*, créé tout naturellement pour nous montrer le dessous des pièces et parfois le dessous des jupes, pour interviewer l'auteur la veille d'une première, ou pour chiffonner une réclame chaudement rétribuée par les couturiers et couturières de ces Dames.

Pendant que, du haut en bas du journal quotidien, on orchestre la partition des cantates du théâtre, les pauvres livres attendent vainement un mot d'approbation ou d'improbation; l'omnibus de la publicité est au complet, le *roman comique* des temps modernes s'y prélasse et n'est point prêt d'en sortir. — Chaque jour, la petite place laissée à la littérature se fait moindre et s'efface de plus en plus; je ne parle pas de la critique, comme la professèrent certains *lundistes* de l'envergure de Sainte-Beuve, celle-ci repose en paix depuis longtemps, et son ombre n'apparaît guère qu'à des intervalles trop lointains pour qu'on ait encore à s'en inquiéter; mais, dans le journal à grand tirage, les littérateurs en sont presque réduits à l'annonce, comme de simples négociants, ou à l'article payé au prix de quelques billets de mille, sous couleur de pots-de-vin, car le nombre n'est malheureusement pas encore trop limité des journalistes en renom qui ne s'effrayent point de ces marchandages du *donnant donnant*.

***

Il ne reste, en conséquence, aux ouvrages de la littérature imprimée et brochée que certaines feuilles spéciales et honnêtes, et plus particulièrement les périodiques hebdomadaires, les revues bleues, vertes, jaunes ou orange, les *magazines* mensuels et bi-mensuels et aussi, — je ne dis point cela sans tristesse, — les journaux étrangers, le plus souvent mieux renseignés sur notre talent national et sur nos écrivains nouveaux que nous ne le sommes en général, dans ce Paris où tout est cabotinage, jusqu'à l'œil en coulisse de la Renommée, cette première grande sauteuse des féeries en carton de la Gloire.

Il s'ensuit que les faiseurs de livres, se voyant à chaque heure nouvelle plus nombreux et sentant le peu de moyens dont ils disposent pour se faire connaître de ce grand public qui reste à leurs yeux comme la terre promise des succès à éditions successives ou à *mille* numérotés, agissent un peu comme les naufragés et se bousculent, se hissent, s'étouffent, se piétinent, pour jeter leurs précieux bagages dans les canots de sauvetage de la publicité qui s'offre encore à eux. Il y a

forcément encombrement, et toute la pacotille fait parfois le plongeon en route; c'est un peu au petit bonheur, et jamais la fortune ne s'est montrée plus capricieuse, plus femme, plus aveugle que dans la distribution de ses sourires aux gens de lettres, car jamais un chef-d'œuvre n'a autant couru de risque qu'aujourd'hui de rester inconnu, alors que des centaines de publications médiocres se voient célébrées par *l'inexplicable* du sort, aidé de la roublardise de leurs auteurs.

Un des diagnostics les plus significatifs de cet état de choses et du détraquement normal des esprits à l'heure actuelle est, cela s'explique par ce qui précède, la soif immodérée de la réclame, le délire de l'annonce, la fièvre du grand article, la boulimie de la chronique élogieuse ou de l'entrefilet flatteur qui tient en mauvaise haleine tous nos contemporains. Oncques l'assaut à la publicité n'avait été plus furieux qu'en ces dernières années; chacun brûle de se voir affiché dans l'entre-colonne des journaux et la vanité paye à à prix d'or ou de bassesses, en monnaie sonnante ou en obséquiosités louches, la faveur de voir telle action ou telle œuvre ingénieusement lustrée d'éloges en bonne page des feuilles quotidiennes ou périodiques.

Dans le monde littéraire, ce mal a atteint son apogée, et le paroxysme est d'autant plus intense et stupéfiant qu'il y a pléthore dans la production et anémie dans la critique. La bibliographie consciencieuse disparaissant peu à peu de la presse et le livre se multipliant avec surabondance, le public semble mis au défi et à la question. — Un ouvrage paraît, fixe une demi-seconde l'attention; puis un autre se présente et l'accapare aussitôt; c'est un flux perpétuel, mais si bruyant et si tumultueux qu'on n'ose y regarder de trop près, de peur d'y laisser choir son intellect et d'y noyer son jugement. La critique minutieuse essaye bien de sauver quelques épaves et d'écluser un peu de réputation, sur ce grand fleuve d'indifférence et d'oubli, à ceux qu'elle aperçoit le plus en relief au fil de l'eau; mais elle ne peut remplir son office que patiemment, et les affamés de gloire ou de considération hâtive se raccrochent aux cloches de la réclame et s'efforcent de provoquer les regards par des contorsions immodestes ou incohérentes.

Cette grande hystérie du charlatanisme littéraire, qui n'épargne pas les plus sages, mérite d'être étudiée dans ses manifestations d'aveuglement et d'égoïsme, et tous ces possédés du prurit de l'éloge valent bien qu'on les discute et les disculpe à la fois. — Je m'y essayerai d'autant plus volontiers que le sujet m'intéresse et que je me crois placé assez juste à point, en plein monde de la librairie et de la presse, pour distinguer les causes et les effets avec une assez douce et peu chagrine philosophie.

***

L'auteur, le critique ou réclamier et le public se trouvent placés à trois points de vue très différents, qui ne leur permettent de juger les choses que sous des aspects entièrement dissemblables. Prenons-les tour à tour pour les mieux observer. — L'écrivain qui conçoit son œuvre dans le domaine scientifique, poétique, historique ou analytique, y absorbe totalement sa pensée et sa vie; il promène son rêve avec le véhicule de la foi et formule son idéal, ses fantaisies, sa didactique ou son jugement, avec l'assurance de son talent ou l'outrecuidance de son génie. Il hypnotise son concept dans son travail, il sent cette sorte de maternité intellectuelle qui porte à son cerveau toutes ses forces agissantes; il est en pleine gestation, et pense accoucher d'une publication unique, prodigieuse, originale, à nulle autre pareille: il se châtie dans son manuscrit et se mire dans ses épreuves typographiques.

Songez que, durant un an, six mois ou quinze semaines, il est resté enclos dans sa création dont rien ne l'a pu distraire. Ce fut pour lui une enfanture toute spéciale, une incubation intellectuelle dont il s'est engrossé et enorgueilli inconsciemment jusqu'à l'amour-propre et l'égotisme le plus paradoxal. Il s'est enfermé avec son œuvre jusqu'à ce que son œuvre sortît de lui. Tant qu'il l'a couvée, il n'a rien craint pour elle; mais dès le moment où cette chose issue de sa moelle et de ses veilles a été sur le point de prendre son essor dans la société, il s'est vu tout épinglé de préoccupations et de soucis d'avenir, car il lui a rêvé les plus hautes destinées.

L'ouvrage paraît enfin, avec les langes de sa couverture coquette où le titre semble sourire au passant. C'est, pour l'écrivain, le grand jour du baptême, le jour sacro-saint, où, transporté par la religiosité profonde de son *soi,* il lui semble que le monde va être transformé par l'apparition de son *livre-Messie*, et qu'il n'y aura pas assez de cloches dans tous les campaniles du journalisme pour en carillonner la joyeuse venue.

Aussi, contemplez-le dans son rayonnement de paternité superbe; il écrit des envois ou des dédicaces à tous les militants de la plume, avec autant de fierté qu'un héros annonçant sa victoire; il ne s'inquiète point de savoir si l'heure est propice, si l'atmosphère trop chargée d'événements ne nuira pas à la délicatesse de sa progéniture cérébrale, si le marché public n'est point encombré

d'autres ouvrages qui écraseront par le scandale ou la vulgarité éclatante la distinction fine de sa fiction d'art; il ne veut rien voir, rien entendre que cette sirène intime qui chante en lui l'hymne de la bienheureuse délivrance: *Noël! Noël! Béni soit l'enfant idéal et sublime!* et ce chant dont il se grise, il pense qu'il va se répandre par les cent mille échos de la presse et emplir tout l'univers étonné.

Durant la quinzaine qui suit l'apparition de son rêve imprimé, il ne vit plus de sa vie propre, il est en mal de réputation, de bruit, de célébrité; il attend tout de la voix publique, et dans chaque journal qu'il déploie, il recherche fébrilement l'article ambitionné, la mention flatteuse, l'entrefilet bienveillant, et, à défaut d'une critique impartiale, il se complaît à la lecture de la petite réclame chamarrée d'éloges que son libraire, à défaut de lui-même, a rédigée et mise en circulation.

Dans ses promenades, il scrute l'œil de ses amis, quêtant un mot d'enthousiasme passager; il va de librairie en librairie flairer la vente et inspecter son étalage; puis, de plus en plus sombre et nerveux, il s'abonne à *l'Argus de la Presse* ou à *l'Œil de Lynx* afin que ces Agences le tiennent au courant de tout ce qui se débitera *urbi et orbi* sur les mérites de son œuvre. Ce n'est plus un homme, c'est une hyène en cage.

Puis, sans qu'il y paraisse, lentement sa patience se lasse, son enthousiasme s'assoupit et sa rancœur s'éveille; il se sent irrémédiablement noyé dans le flot d'imprimés qui sourcent de toutes les typographies de France; il accuse sourdement la sottise publique, l'imbécillité bourgeoise, l'indifférence des foules; il se dresse contre les critiques, « ces vendus » qui ne savent point découvrir le vrai mérite sur le lit de bouquins où ils se vautrent et s'endorment; il se range, sans y prendre garde, dans la grande légion des mécontents et des incompris; il erre découragé, amolli, rancunier, boudeur au monde, banni de gloire, jusqu'à ce que l'ambition le remorde fortement au cœur et qu'il se replonge dans un nouveau travail, régénéré par le labeur et la lutte, enivré par la chaleur de la conception, plus modéré dans ses désirs et surtout moins naïf vis-à-vis de l'indifférence mondaine.

*
* *

Si l'auteur sus-désigné est Parisien de résidence et qu'il publie annuellement deux ou trois ouvrages, il se blasera vite sur la cuisine au laurier de la critique, il deviendra vivement, sinon indifférent, du moins légèrement sceptique; il indulgentera les faiseurs d'anges dans le domaine des paradis artificiels de la célébrité; il sera miséricordieux au public, et de plus en plus distrait de sa personnalité par la personnalité des autres, dans ce grand mouvement de libre-échange des sociétés littéraires, il ne tardera pas à reconnaître que la joie seule de faire une œuvre affinée est assez intense et ineffable pour être payée au prix de tous les silences et de toutes les ingratitudes de la Béotie universelle.

A l'écrivain moderne, j'opposerai le critique moderne, lettré, indépendant, honnête et sincèrement épris des lettres; car je veux croire que, pour rarissime qu'en soit l'espèce, elle existe encore à quelques exemplaires humains; je prendrai donc ce justicier équitable, passant ses nuits à lire et ses jours à analyser les sensations de ses lectures. Ce sera, si vous le voulez, le bibliologue idéal, cuirassé de toutes les vertus sacerdotales. Je le prendrai dès le début de sa carrière, et j'essayerai de tracer son portrait dans la manière un peu vieillotte du XVIIe siècle, sous le masque passe-partout d'Ariste.

Nous y voici.

Ariste est entré dans les lettres avec un bagage d'études si considérable que ses amis craignaient qu'il n'eût à payer l'excédent au guichet de l'opinion publique. Très versé dans les anciens et imbu des œuvres des derniers siècles, il y apportait en outre une personnalité très réelle, et, qui mieux est, un caractère de haute droiture et de parfait jugement.

L'amour des livres, plutôt la biblio-psychologie que la bibliophilie, dirigea sa plume vers la critique; il y réussit, et ses sentences eurent grand crédit auprès des délicats. Ariste, jeune encore, se jura de demeurer étranger à toute coterie et de fuir les amitiés littéraires; il voulut ne connaître que les œuvres et ne subit pas l'influence des hommes; il y réussit tout d'abord, mais peu à peu il eut la désespérance de remarquer qu'il n'est point d'isolant possible dans une république d'écrivassiers, et, sans qu'il pût se rendre compte comment la chose lui était arrivée, il se vit bientôt presque autant d'amis que Paris comptait de faiseurs de livres, tous « très chers confrères » qui lui baillaient le baise-mains dans des dédicaces non moins chaleureuses que follement sucrées.

Il se roidit cependant, se dégagea, essayant de faire le cercle autour de lui par des horions nettement appliqués sur les méchants auteurs, les plus agressifs dans leur amitié; il donna du bec sur les gens de plume; mais plus le bec était dur, plus les plumes se montraient caressantes et les sourires engageants. Sa réputation était faite; les

lettres pleuvaient sur sa table, les livres débordaient de toutes parts, sur les meubles, sur les chaises, sur les tapis; le flot montait toujours.

Ariste lutta désespérément; il s'efforça de tenir tête à cet élément d'impressions qui submergeait lentement jusqu'à sa volonté et à son culte littéraire; mais déjà il ne lisait plus, il effleurait un livre, en respirait l'esprit sans entrer en plus intime commerce avec lui. — Son logis n'était plus la Thébaïde d'autrefois, le coin béni des communions d'idées à la sainte table des travaux patients, c'était une sorte de bureau où tous les « fraîchement imprimés » venaient se faire enregistrer. On sonnait...: des livres, des paquets de livres lui étaient remis... il les regardait, les jugeait d'un premier coup d'œil, remettant au soir un plus complet examen. On sonnait encore... et de nouveaux livres lui étaient portés avec lettres justificatives, recommandations et tablettes de louanges toutes prêtes à être diluées en articles, sur un feu doux d'enthousiasme; — on sonnait, on sonnait toujours, et les livres s'entassaient, parfois tenus en mains par leurs auteurs importuns qui brisaient toutes les consignes, pour paraphraser longuement l'esprit de leur œuvre, pitoyables à force de raisonnements... On sonnait... on sonnait; on sonnait; dix ouvrages, quinze ouvrages montaient ainsi chaque jour chez Ariste, qui sentait sombrer tristement sa foi et mollir son courage.

Il n'était point de ceux qui se disent : je lirai tel livre signé d'un nom estimable et je négligerai les autres; il était bien, au contraire, attiré vers les inconnus, vers les jeunes, vers les fiers qui venaient à lui sans juger utile de maculer d'une banale dédicace la virginité des faux-titres; il se disait que parmi tant de romans, tant d'œuvres diverses d'histoire, de mélanges et d'érudition, il y avait à n'en point douter des justices à faire, des écrivains à révéler, peut-être des chefs-d'œuvre à mettre en lumière; mais il était vaincu, vaincu par le temps, vaincu par la place réservée à ses articles, vaincu par la production incessante, vaincu en un mot par l'impossible.

Il en arriva à se fier au hasard, à faire la part du feu et de l'oubli; il éprouva le vide et la misère de sa profession, et, lorsqu'il tentait de revenir à ses lectures anciennes, à ses auteurs de prédilection, aux véritables maîtres de notre tradition littéraire, il apercevait le néant de ses efforts et regrettait amèrement le temps pour ainsi dire gaspillé sans fruit à batailler en mercenaire pour le compte d'autrui, les heures perdues à se créer des ennemis et des ingrats, tant de phrases écrites sur les nuages qui passent, alors qu'il eût pu concentrer ses forces, les discipliner et surtout conserver sa religion de lettré, pour s'encloîtrer dans un travail de rêveur, qui l'eût fait heureux, grand à ses yeux et surtout indépendant des œuvres de tous.

Ariste le critique, c'est aujourd'hui X., Y., ou Z., c'est mon voisin, c'est moi-même, ce sont tous ces lapidés misérables qui reçoivent sur le crâne les quinze ou dix-huit cents volumes dont les presses, comme autant de frondes les accablent chaque année. Gloire à ces éclopés, chez qui vibre encore l'amour du beau; ils sont restés conducteurs, s'ils n'ont pu se montrer révélateurs; mais, au soir de la vie, plaignons-les, car la tristesse les gagne et ils ressemblent à tous ceux qui ont prêté leur dos comme échelon au succès d'autrui. Ceux qu'ils ont aidés dans leur ambition, du haut de leur Olympe glorieux, les regardent hautainement comme les parias du paradis lettré.

***

Je me suis essayé à démontrer l'état moral de l'écrivain dans la pullulation bibliographique du jour et à peindre l'inanité des efforts du critique puritain au milieu du dévergondage des impressions fourmillantes de ce temps. La situation du public, qui est plus sage, a-t-on dit, que le plus sage des critiques, n'est pas moins lamentable; écœuré par la réclame, berné par les comptes rendus hâtifs, désabusé de toutes parts, il apparaît comme le Géronte de la comédie entre Léandre et Scapin; il endosse tous les mécomptes et paye les frais de tous les mauvais tours qu'on lui joue.

Perdu parmi tant d'ouvrages et de boniments qui violentent son attention, il devient le plus souvent la proie d'un troisième rôle, très retors et très insinuant, qui est le libraire. Celui-ci possède toutes les influences du dernier ressort, on va à lui en confiance et avec ingénuité, sans se douter de ses sympathies ou antipathies aveugles, et on prend ce qu'il donne, en mouton de Panurge, sur l'assurance que *ça se vend*. — Le pauvre public est à la fois le jouet des amitiés littéraires et des réclames payées; en dehors de quelques écrivains sincères dont il adopte volontiers le jugement sans remords, il ne croit plus à rien; il lui semble vivre dans une société de pick-pockets et il se fait voir chaque année plus méfiant, plus indifférent, plus lassé.

Certes, je ne saurais y contredire, il y a de quoi; — à force d'acheter des livres qu'on lui signale et qu'il repousse à la lecture le plus souvent avec dégoût ou ennui, il est saisi d'un vertige intellectuel assez semblable à ces vertiges d'estomac des dyspeptiques qui ne savent plus à quel aliment vouer les malaises de leur appétit;

de la boulimie initiale, il tombe dans la bradypepsie, et de la bradypepsie dans l'apepsie, et de l'apepsie dans la dysphagie ; rien ne passe plus, le lecteur apporte une circonspection extrême avant de se lancer dans la lecture de 300 pages d'un roman où il est presque assuré de rencontrer, complaisamment étalées en tartines, les échantillons de tous les excréments d'humanité, les bassesses, les lâchetés de tout ordre, et de subir la description de la dégradation de l'homme par la femme, sous prétexte de documents, de grand art et de style.

Franchement il regrette les fictions chevaleresques, les contes aventureux, les Don Quichottades romantiques, les folles équipées des romans d'action qui naguère héroïfiaient son imagination ; maintenant qu'on le traîne dans le terre à terre, qu'on le fait barboter dans les eaux de vaisselle et qu'on l'angoisse dans des transpirations malsaines, il éprouve le cauchemar de toutes ces « joies de vivre », et il proteste avec une certaine raison, il faut en convenir.

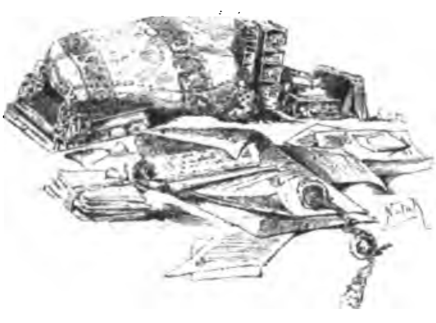
La lecture ne le sort plus du train-train sombre de sa vie journalière, elle ne l'élève point dans des idéals qui le dématérialisaient durant quelques heures ; il ne voit qu'une sténographie ou une photographie des vices inélégants. Alors, bien qu'à son esprit défendant, il revient à M. Ohnet, comme il reviendrait peut-être à Rocambole, car il préfère des choses inoffensives et sans odeur aux talents trop parfumés, à l'assafœtida qui est de mode.

Doit-on s'étonner, cela étant, de la maladie grave qui sévit sur le monde de la librairie ? — Se figure-t-on prendre les mouches avec du vinaigre ? — Nous subissons en ce moment tous la loi des peuples vaincus et décadents qui ne se savent point se relever, fût-ce par un acte de folie ou de sublime désespoir, et nous restons couchés à terre dans la contemplation et l'analyse de nos déjections, amollis, veules, démoralisés. Nous ne regardons plus s'élever la vieille alouette des Gaules qui montait, montait encore, montait toujours, planant et chantant dans la lumière ; nous nous enfouissons peu à peu de nos mains avec un orde raffinement que nous pensons être encore de l'Art, et, lentement, nous nous ankylosons, en notant par dilettantisme nos hoquets, nos senteurs et nos râles comme les nymphomanes, jusqu'à l'heure prochaine de la grande agonie finale ou du « tout à l'égout ».

***

Je ne suis certes point optimiste, mais voudrais pouvoir espérer ; je ne sais si le grand public éprouve la sensation de découragement qui se dégage des conclusions de cette étude, mais je le perçois vaguement — sali, volé, conspué, démoralisé, ne sachant plus à qui confier ses loisirs, il me paraît que le vrai et seul contribuable de la librairie ne doit point affirmer ses sentiments dans la formule du docteur Pangloss, et que lui aussi attend, sinon un coup de balai final, du moins un relèvement de l'esprit de fiction..., moins de livres et plus d'*œuvres* et surtout moins de vidanges sociales et plus d'aérostation morale — un écrivain, digne de ce nom, a mieux que des yeux et un odorat, il a une âme qui demeure comme l'apôtre de son beau idéal ; mais le beau moderne, dans le roman, c'est franchement un peu trop le laid. — Je réclame moins de préciosité dans le sale et plus de propre dans le figuré. Hélas ! les pires modèles ont plus d'imitateurs que les bons. Puissions-nous revenir à l'*Astrée* et aux bords du Lignon !

Octave Uzanne.





— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Le Bilatéral, par J.-H. Rosny. Paris, A. Savine, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de M. Rosny est certainement une des œuvres les plus curieuses et les plus saisissantes qu'ait produites la jeune école moderne. On y sent le bouillonnement d'efforts nouveaux, le travail d'une sève grondante qui jaillit de l'écorce profonde du vieux sol, des êtres et des choses avec une violence irrésistible, une étonnante poussée en avant. Mais il faut bien reconnaître que, comme la plupart des violences, celle-ci s'égare quelquefois, dépasse souvent le but, se traduit aussi bien par de superbes résultats que par des projections d'écume épaisse, âcre, de scories mêlées au feu pur, tout ce que jette au dehors le vomissement du gouffre mystérieux, bon ou mauvais.

L'auteur a étudié avec une conscience religieuse, une ferveur d'apôtre doublé d'un demi-sceptique, les mœurs révolutionnaires parisiennes; de là des tableaux d'une véritable puissance, des peintures fortes, pénétrantes, criantes de réalité, qui font de son livre une œuvre remarquable, l'œuvre que produit tout effort consciencieux, soutenu par un incontestable talent de vision, d'observation, de rendu. Pourquoi faut-il que l'écrivain, dans son ardent désir de novation, se perde en des visions, à notre sens, étrangères au sujet, encombrantes, déroutantes ? Pourquoi ces bizarres et minérales descriptions du ciel, qui coupent l'intérêt, lassent le lecteur et réclament de lui un effort considérable ? Ce sont autant d'obstacles à franchir, autant de difficultés à vaincre, qui n'arrivent qu'à fatiguer, car elles se répètent à satiété, à chaque instant. L'écrivain est-il bien sûr que le jargon scientifique soit le progrès et doive, un jour, remplacer le jargon artistique ou autre ? Jargon pour jargon, nous avouons préférer la langue claire, limpide, débarrassée de tout fatras, les mots disant nettement les choses. Certes, nous comprenons sa pensée, son désir, son espoir, mais nous ne les approuvons pas, non plus que tout ce qui peut encombrer la phrase et l'empêcher d'être simple. Appliquant à la littérature le progrès scientifique, il a pensé que les adjectifs servant à peindre les objets, que les substantifs nécessaires pour les définir, devaient être empruntés au langage spécial de la science; de là ce style étrange, minéralogique, astronomique, géométrique et chimique, d'une compréhension absolument impossible pour tous ceux qui n'ont pas fait de la science une étude approfondie. Cette obscurité voulue est-elle le but de la langue française, cette langue que tous doivent saisir et comprendre du premier coup d'œil, nous en doutons fort ; l'auteur lui-même n'est pas toujours conséquent avec son procédé, car, dans les passages de passion, dans les entraînements de l'action, il néglige volontiers cette recherche plus bizarre que séduisante, pour employer un style simple, bien autrement empoignant.

Certes, débarrassé de cette gangue pierreuse, obscurcissante, son livre a une valeur énorme, et tout en avouant la difficulté de la lecture, nous devons reconnaître le talent de l'œuvre et constater l'effort de création.

La Faustin, par Edmond de Goncourt. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. petit in-12. — Prix : 6 francs.

C'est avec plaisir que nous voyons *la Faustin*, le remarquable roman d'Edmond de Goncourt, entrer dans la collection spéciale des célébrités, si soigneusement éditée par Alphonse Lemerre. C'est là une œuvre originale, une note toute spéciale de l'art donnant, dans l'œuvre générale des Goncourt, la forme très tranchée d'Edmond de Goncourt, ses goûts, ses préoccupations ; il était intéressant de voir cette forme d'art conservée parmi les productions les plus goûtées de la littérature contemporaine.

Le Nabab, par Alphonse Daudet. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Deux vol. petit in-12. — Prix : 10 francs.

L'éditeur Lemerre vient d'ajouter à sa petite bibliothèque littéraire des auteurs contemporains l'œuvre qui a certainement été le point de départ

de la fortune littéraire d'Alphonse Daudet, celle qui lui a définitivement assuré son immense popularité, vulgarisant un talent, jusqu'alors apprécié surtout des lettrés, des connaisseurs, mais qui n'allait pas encore jusqu'à la grosse masse du public. *Le Nabab* a accompli cette œuvre de justice et c'est bien du *Nabab* que date le succès général, universel d'Alphonse Daudet. Les deux charmants volumes, dans cette forme exquise, revus avec soin, d'une irréprochable typographie, sont appelés à trouver leur place dans toutes les bibliothèques, auprès des volumes de Daudet dejà parus dans cet élégant format.

Marthe et Christine, par Zari. Paris, E. Dentu, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Œuvre délicatement féminine, autant par la pureté de la conception que par l'élégance de l'exécution, le nouveau roman de Zari, dont les éditions se succèdent, est bien fait pour reposer des ignominies et des fanges où les auteurs d'aujourd'hui se font presque tous un devoir de traîner avec eux le lecteur. Il n'y a là que des caractères sympathiques et bons, quand ils ne sont pas héroïques ; et l'auteur sait les découvrir dans tous les rangs sociaux. Le seul personnage chez qui le sens moral laisse à désirer, le chevalier de Saint-Brice, est un aimable égoiste qui, dans l'intérêt de sa tranquillité et pour la satisfaction de ses goûts, contribue plus qu'il ne le pense à rendre son entourage heureux. L'héroïne, Christine de Kervent, qui se fait appeler Marthe dans l'imprimerie où elle travaille à l'insu de tous, pour entourer d'un peu de bien-être son pauvre père infirme et ruiné, est une des plus nobles et des plus exquises figures que l'on puisse rencontrer dans le monde idéal que peuple de ses créations l'imagination des poètes. Le musicien Cabadon, vieillard original et excellent, qui traverse le livre en fredonnant d'antiques et charmantes ariettes, est une trouvaille qui non seulement fait honneur à l'esprit humoristique de Zari, mais qui prouve encore qu'elle possède une érudition spéciale dans notre littérature musicale et chansonnière. Ces refrains, que nous entendîmes il y a trop longtemps, hélas ! sur les lèvres de nos grand'mères, prennent une grâce nouvelle et comme le charme et la saveur d'un reverdissement printanier dans ces pages pleines de jeunesse et d'amour.

Un court récit, intitulé *la Tour de Jeanne d'Arc*, clôt agréablement le volume en laissant dans l'âme du lecteur une impression rafraîchissante de gaieté chaste et de durable tendresse. B.-H. G.

Joies conjugales, par Gyp. Paris, Calmann Lévy, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Nous n'avons plus à faire l'éloge ou la critique de Gyp ; tous connaissent maintenant sa note poivrée, moitié vraie, moitié fausse, ce mélange aigu de fantasque et d'observation qui jaillit sans cesse de ses innombrables livres, comme d'une inépuisable source. Comme ses précédentes œuvres, *Joies conjugales* est un recueil de courtes scènes dialoguées, peignant les petites misères des grands mondains actuels. Le nouveau livre s'attaque plus particulièrement aux ménages, et montre l'envers et l'endroit de tous ces foyers domestiques qui ne sont, la plupart du temps, que des foyers de discorde. Cela est conté d'amusante façon, en ce style télégraphique, moitié argot, moitié bagou, qui est la langue de Gyp : il s'en échappe un long et mordant éclat de rire.

Misères du sabre, par Lucien Descaves. Paris, Tresse et Stock, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Voici que l'attention des jeunes écrivains se porte sur cette chose jusqu'alors mal vue, mal étudiée, poétisée à outrance, gâchée par les gens à vue courte, présentée à travers les plis du drapeau, les lunettes aveuglantes des chauvins à outrance, *la Caserne*, et qu'il s'en échappe une note nouvelle, très cruelle, mais très saisissante. Après *le Cavalier Miserey*, la curieuse étude qui a attiré tant d'ennuis à son auteur *Abel Hermant*, coupable d'avoir touché à l'arche sainte, *Lucien Descaves*, un écrivain de vrai mérite, tout jeune encore, déjà connu pour sa vision nette des êtres et des choses, dans *le Calvaire d'Héloïse Pajadou, Une Vieille rate, la Teigne*, fait paraître cette étude douloureuse *Misères du sabre*, où il a mis, à côté d'observations relevées sur les autres, un peu de ses sensations, à lui, qui a vécu quatre ans de cette vie lourde et si pénible du soldat en temps de paix.

Immédiatement l'atmosphère spéciale de la chambrée, la senteur âcre et étrange de la caserne, vous enveloppe, vous saisit aux narines ; on pénètre avec le romancier dans ce milieu fermé, que tant de personnes ont intérêt à ne pas laisser connaître, dont la vie intime est pleine de mystères atroces, de misères navrantes. L'auteur n'a pas craint d'appeler les choses par leur nom ; mais, là, plus que n'importe où, il s'agissait en effet de parler net et franc, car c'est d'une existence particulièrement brutale qu'il est question, d'appétits tout à fait grossiers, de sensations bestiales, jusqu'à ce jour beaucoup trop entourés de circonlocutions, de phrases gazées, qui enlèvent la vérité en atténuant la rudesse. Nous avons rarement lu quelque chose de plus humain, de plus poignant que *Cloclo*, ce dévoilement implacable de la vie d'un adjudant, de son mariage, de ses souffrances, de l'intérieur de son ménage. Ce n'est plus là un simple recueil de notes exactes, il s'y joint quelque chose de plus élevé, une philosophie comprise et rendue par quelqu'un qui a souffert de cette existence qu'il coudoyait chaque jour. D'autres nouvelles, *le Cadeau, le Motif*, sont d'une simplicité terrible qui mord au cœur et fait douter un moment de la possibilité de ces tortures intimes, plus troublantes, plus effroyables, par cela même qu'elles ne dépassent pas les murs du quartier, que celles que tout le monde connaît et qui s'étalent au grand jour.

M. Lucien Descaves a déployé dans ce livre un talent réel, une émotion sincère, et il en trouvera la récompense dans les bravos et les encouragements de tous les lettrés, qui se font un honneur de lui ouvrir leurs rangs, comme à un des leurs, à un des jeunes écrivains d'avenir.

Masques, par René Maizeroy. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont des *Masques* faciles à soulever que ceux dont René Maizeroy a voilé les personnalités en vue, dont il a conté l'histoire amusante ou scandaleuse dans son nouveau volume. Qui ne les reconnaîtrait sous le loup, comme ces femmes masquées, dont la prunelle ou la lèvre trahit souvent le nom, mystérieux une seconde seulement? La plume du romancier égratigne à faire jaillir le sang, griffe à tort et à travers les gentils visages féminins, les faces glabres de cabotins, les cuirs tannés de cuistres, les épidermes délustrés des vieux beaux, les peaux fraîches aussi bien que les peaux parcheminées. Tout cela est fouetté, balafré, d'une satire aiguë, ricaneuse, d'une littérature vivante et moderne, d'un mot qui fait image, d'un surnom mordant comme un acide, d'un à peu près qui se plaque au front, étiquette voyante. Hein! Saluez-les au passage, *Monologuin Cadet, Don Juan Porcey, l'Éternel Colonnay, Laroulade, le Baron Hardanger*, etc., etc.; le coup frappe juste, net, et cloue aux murs de la galerie le portrait tout encadré, sortant de la toile, la physionomie connue, avec son tic, son vice, sa tare Certes, un livre qui fera crier, un livre lâché à travers la société mondaine ainsi qu'un frelon bourdonnant, frappant de l'aiguillon d'estoc et de taille, avec une causticité impitoyable. On le lira pour voir si on s'y trouve, on le lira pour y retrouver les autres; le tapage des bravos, des sifflets, des hourras, le tintamarre des trompes, toute l'engueulade qui accompagne les masques un jour de carnaval, par les rues et les boulevards parisiens, poursuivra ces *Masques* gouailleurs, sous la soie et le velours desquels on reconnaîtra tant de visages connus.

Jan de la Lune, par M. Firmin Boissin. Un vol. grand in-18. Savine, éditeur.

L'histoire des épisodes tragiques, des résistances, des révoltes héroïques auxquels la persécution de 1790 à la fin de la Terreur poussa beaucoup de provinces profondément royalistes et chrétiennes, a été négligée, faute de documents, de témoignages, et aussi à cause du parti pris des sectaires politiques. Il n'y a guère que quelques années qu'un petit groupe d'érudits et de chercheurs s'est mis à explorer ce champ précieux en documents contre les cruautés de la Révolution. M. Firmin Boissin est l'écrivain qui a su pénétrer le plus profondément dans la vérité, en ce qui touche les provinces du Vivarais. Il a employé de longues années à restituer la physionomie, les idées, les aspirations de cette contrée pittoresque, presque sauvage, et nous n'avons qu'à rappeler pour mémoire la savante étude qu'il a publiée déjà sous le titre *les Camps de Jalès*. Cette étude, que M. Boissin, par un pieux scrupule à l'égard d'un ancêtre, a signée sous le pseudonyme coloré de Simon Brugal, était pour ainsi dire la préface, l'introduction historique du livre, nous pourrions dire du poème qu'il nous donne aujourd'hui sous le titre de *Jan de la Lune*.

Résurrection complète de la période où se déroule la sinistre lutte des paysans du Vivarais contre l'inique invasion des bourraux de la Terreur, ce livre, d'une absolue exactitude au fond, met en scène des personnages qu'on peut considérer comme des types. L'œuvre unit l'intérêt du roman à la solidité historique, et un dénouement superbe clôt ces pages brûlantes de foi et de passion.

C'est une noble figure, dans sa simplicité sereine, celle de ce vieux pasteur de Chambonas, Claude-Sylvestre Eyrel, qui recueille son neveu Jan, un simple d'esprit, puis la petite Gitane qui de ce simple fêra bientôt un héros, par l'influence mystérieuse de la beauté et du chaste amour. Aux tableaux de paix champêtre, de mœurs patriarcales succèdent tout à coup les scènes terribles de la persécution. Le prieur appelle aux armes toute la partie vaillante du Vivarais. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails successifs de cette guerre homérique où une poignée de montagnards tient en échec un misérable surnommé la Gigasse, de son vrai nom Chaffremont. Le prieur finit par tomber entre les mains des terroristes, et Jan de la Lune ne peut le sauver d'une exécution accomplie, en l'absence du bourreau, par le chef des massacreurs. Toutes les douleurs lui sont prodiguées; devenu le mari de Margaridette, il la voit précipiter dans un puits avec son enfant. Mais du moins il vengera les êtres qu'il a perdus : deux balles fondues avec l'argent d'un ciboire provenant du prieuré de Chambonas vont frapper Chaffremont : sur l'une de ces balles, reçues en plein cœur, Jan de la Lune a gravé ces mots : « Pour le prieur! » sur l'autre : « Pour Margaridette et pour Perdrigal! » Perdrigal est le chien fidèle qui a essayé de sauver sa maîtresse. Jan de la Lune l'a associé à l'expiation qu'il a tirée de Chaffremont.

Tour à tour familier, grandiose, épique même, ce récit captive d'un bout à l'autre l'attention. On ne saurait rendre avec plus de relief les paysages, la nature agreste, les habitudes du Vivarais. Nous signalerons en terminant, parmi les épisodes ne se rattachant qu'indirectement à l'action principale, la légende qui sert de thème au chapitre intitulé la Sorcière de la tour de Brison. *Jan de la Lune* est à la fois un livre d'histoire et un poème, et la valeur littéraire en est égale à la sûreté d'érudition.

Au Paradis des Enfants, par André Theuriet. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

André Theuriet n'a peut-être rien écrit de plus poignant, de plus profondément émotionnant que ce

drame intime se passant parmi des humbles, dans une petite ville de province, que cette navrante histoire qui se déroule presque tout entière entre les murs de la pauvre boutique de jouets *Au Paradis des Enfants*. Ce qui frappe, dans cette étude de mœurs, c'est la simplicité avec laquelle l'écrivain raconte la touchante aventure; pas de complications mélodramatiques, pas de préparations alambiquées, cela coule net et pur comme la vie elle-même. Les faits se suivent, s'enchaînent, les situations se déduisent les unes des autres, tenant le lecteur sous le charme avec une réelle séduction. C'est pourtant de personnalités bien modestes, bien ignorées qu'il s'agit dans ce roman; les héros n'ont rien des héros bruyants des livres à tapage, mais ils accaparent l'attention, parce qu'ils vont droit au cœur et que leur position infime, leur simplicité de vie, leur donnent une saveur particulière. Il n'est pas jusqu'à *la Loute*, une chienne, qui ne devienne un personnage important par le rôle inconscient qu'elle joue, en formant le premier chaînon d'une liaison aux conséquences terribles; du reste, en dehors même de cela, elle tient une place énorme dans le récit, et il serait impossible de ne pas s'intéresser à elle, s'attendrir et s'émouvoir à propos d'elle. Quelle délicieuse figure que celle de la petite Francine Labrèche, la pauvre enfant qui sera si facilement séduite par le banquier Lauverjat et qui expiera, par toute une existence de misère, de douleur et de remords, une faute dont elle est bien peu responsable! Quelle création originale que celle d'Onésime Aubriot, ce garçon de trente-neuf ans que ses parents appellent toujours *le petit* et qui, pour eux, n'a jamais grandi! Quel type curieux que ce rude père Labrèche, qui mourra du déshonneur de son enfant!

Mais on ne saurait analyser ainsi ce livre exquis, un des meilleurs de l'auteur de tant d'œuvres charmantes, il faut le lire pour savourer cette langue harmonieuse, pour voir avec quelle délicatesse, quel tact, André Theuriet aborde les situations les plus scabreuses, comme la scène de la séduction, avec quel art sorti du cœur, il traite les passages d'émotion et de tendresse. C'est un livre trempé de larmes à la fois douces et amères, et dont la conclusion est comme un consolant repos au milieu de souvenirs, de regrets, de tout ce qui compose les retours que nous faisons en arrière, sans aigreur et sans rancune contre la destinée.

G. T.

La Glèbe, par PAUL ADAM. Un vol. in-16; 98 p. Paris, Tresse et Stock, 1887.

Un jeune hobereau du nord de la France, orphelin et à la tête de son patrimoine, après s'être brûlé les ailes à une passion pour la première fille maquillée qu'il rencontre au sortir du collège, vit dans la solitude de son domaine et se met à boire pour évoquer le souvenir des voluptés dont il fut sevré avant d'en avoir eu le dégoût. Ivrogne et honteux de l'être, il se marie afin d'échapper à son vice et de satisfaire, en même temps, son ardeur charnelle d'aimer. Mais la jalousie l'obsède, et il recommence à boire pour supporter les tortures de cette nouvelle passion. Fils d'alcoolique, il sait qu'il cède à la fatalité. La folie s'accentue, devient dominatrice et marque sa prise de possession en lui soufflant une rage jalouse qui l'oblige à tuer sa femme.

« Un style aux lignes simples, aux lentes cadences, accompagne d'un rythme voilé et triste les phases de cette agonie mentale. » Ceci est l'appréciation qu'on est « prié d'insérer » et signifie que ce petit ouvrage est conçu dans l'esprit et écrit dans la langue de la déliquescence la plus raffinée.

Que faire? par le comte LÉON TOLSTOÏ. Première traduction française par Marina Polowsky et Debarre. Un vol. in-18. Paris, Albert Savine, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une étude psychologique plutôt qu'un roman. Rien n'est plus caractéristique dans l'œuvre de Tolstoï et rien, non plus, ne fait mieux comprendre l'état de l'âme russe dans les classes aisées. Le héros, brave gentilhomme que la vue des misères et des douleurs gêne dans ses jouissances, se met en campagne pour détruire le paupérisme et la paresse à Moscou. Il cherche à faire des prosélytes dans son entourage. Chacun lui dit : « Comptez sur mon appui moral », — et personne ne bouge. — Il distribue de l'argent aux besogneux, dans les bouges qu'il visite, et ne tarde pas à s'apercevoir que cet argent ne sert qu'à alimenter les vices, à encourager la paresse, à perpétuer la misère. Alors, que faire? se demande-t-il pour la vingtième fois. Il ajoute : « La réponse à cette question me fut donnée par les paroles de saint Jean-Baptiste. Quand le peuple lui posait cette même demande : Que faire? il disait : « Que celui qui pos« sède deux vêtements en donne un à celui qui en « manque et que celui qui a de quoi manger invite « l'affamé... » Mais, me dira-t-on, vous n'avez pas pensé à l'industrie, aux entreprises sociales, et l'on ajoutera de grands mots : civilisation, sciences, arts. Si je suis encore vivant, je répondrai un jour à toutes ces objections ». Attendons la réponse. En l'attendant, il nous est permis de constater que l'écrivain qui a trouvé cette solution à la question sociale, laquelle ne dépend que de l'initiative des riches, n'a encore pratiquement convaincu personne, pas même lui.

B.-H. G.

La Comtesse Madeleine, par M. DU CAMPFRANC. Un vol. Paris, Blériot, éditeur. — Prix : 2 francs.

Depuis de nombreuses années, l'auteur de *la Comtesse Madeleine* a consacré son talent à écrire pour cet être mystérieux et troublant qui s'appelle la jeune fille : tâche bien séduisante, mais hérissée de difficultés. Il ne faut pas qu'un seul mot imprudent fasse passer une rougeur sur son front blanc, qu'une situation douteuse amène une lueur d'étonnement dans la limpide tranquillité de ces jolis regards; il faut donc s'interdire absolument de peindre la vie telle qu'elle est, et, si l'on s'envole vers les domaines bleus de la

fantaisie, on doit avoir soin de se munir, au préalable, d'un serre-frein énergique. Toutes ces difficultés, M. du Campfranc les a vaincues. *La Comtesse Madeleine* n'est, certes, pas un chef-d'œuvre, mais c'est une histoire amusante, dramatique souvent, pleine d'honnêtes sentiments honnêtement exprimés et dont l'intrigue est assez palpitante pour captiver l'attention du public liseur en général. Aussi, pour nous, accoutumés aux corrosives liqueurs que nous verse, sans trêve ni pitié, l'école naturaliste, la lecture de ce roman a produit l'effet qu'un verre d'eau fraîche, sortie d'une source forestière, doit produire sur un gosier brûlé par l'alcool.

R. P. H.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Suzanne Aubriès, par Augustin Lion. Paris, Charpentier. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Chez nous, par Jean Fusco. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Tout ou rien, par Louis Collas. Paris, Plon et Cie. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Robe montante, par Catulle Mendès. Dessin de Joseph Roy. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Conspirateurs et policiers, souvenirs d'un proscrit russe, par Léon Tikhomirov. Paris, Albert Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Femme artificielle, par Gustave Pig. Paris, Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Voyage sentimental, de Stern. Jouaust et Sigaux. In-18. — Prix : 3 francs.

Contes bleus, par Henry Carnoy. Paris, A. Dupret. In-16. — Prix : 2 francs.

A quoi tient l'amour, par Paul Poirot. Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Scandales de Berlin, par Grégor Samarow. Paris, Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Tiroir de Mimi Corail, par Rachilde. Paris, Monnier et Cie. In-8°. — Prix : 3 fr. 50.

Les Amours d'un provincial, par Albert Cim. Paris, Jules Lévy. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Chez Mme Antonin, par Louis Mullem. Paris, Tresse et Stock. Un vol. in-18.

La Belle-Fille, par A. Matthey. Un vol. in-18. Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

Nouvelles scènes de la vie russe, par I. Tourgueneff. Traduction Viardot. Un vol. Hachette et Cie. — Prix : 1 fr. 25.

L'Assassinat de la ligne du Havre, par François Oswald. Un vol. in-18. Librairie illustrée. — Prix : 3 fr. 50.

André le Justicier, par François Oswald. Paris, Librairie illustrée. — Prix : 3 fr. 50.

Madame Lavernon, par Vast-Ricouard. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Impasse, par Marcel Sémézier. Paris, Ollendorff. In 18. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Molière, sa vie et ses ouvrages, par Louis Moland. Un vol. in-8°, illustré. Garnier frères.

Le nom de M. Moland pourrait à lui seul servir de garantie à cette biographie critique de Molière : M. Louis Moland, en effet, est un de nos moliéristes les plus autorisés et les plus judicieux. Personne n'est mieux au courant de toutes les questions relatives à l'auteur du *Misanthrope* et n'a, en toute occasion, jugé sa personne et son œuvre, son caractère et son génie, d'une façon plus exacte et plus judicieuse, avec une admiration et une sympathie exemptes néanmoins de toute superstition idolâtrique.

M. Moland avait tout récemment terminé, par la publication du tome consacré à la biographie et à la bibliographie, la nouvelle édition de son *Molière* en douze volumes, dont les notices comme les notes ne laissent rien à désirer aux plus exigeants, et où il a poussé l'abondance des informations qu'il prodigue au lecteur jusqu'à lui donner *in extenso*, à la suite ou en tête de chaque pièce, non seulement les documents de polémique contemporaine relatifs à la pièce elle-même, mais les ouvrages dont s'est inspiré le grand poète comique. C'est ainsi, par exemple et pour nous borner là, qu'après *l'Étourdi* il reproduit *l'Inawertito* de Nic Barbieri ; après *les Précieuses ridicules, la Déroute des prétieuses,* mascarade, et *les Véritables prétieuses* de Somaize ; après *l'École des femmes* et *l'Impromptu de Versailles*, les pièces de Villiers et de Visé, de Montfleury, de La Croix, etc. On y trouve aussi *l'Élomire hypocondre*, toutes les *brochures* du temps inspirées par *Don Juan* et *Tar-*

tuffe, des pièces rares et presque uniques, dont la réunion constitue le dossier le plus riche pour la connaissance et l'appréciation de tout ce qui concerne Molière.

L'ouvrage dont nous avons donné le titre plus haut reproduit à peu près le premier volume de son édition, et par conséquent nous n'avons pas à nous en occuper longuement, comme il le faudrait si c'était une œuvre nouvelle. Disons pourtant que M. Moland y a introduit les modifications que demandait la destination particulière de ce volume, publié à l'occasion du dernier jour de l'an et s'adressant spécialement aux gens du monde. Il a développé quelques points et fait un certain nombre d'additions. D'autre part, il a retranché *la Bibliographie* et tout ce qui ne s'adressait qu'aux érudits.

Il ne faut pas négliger de lire la préface, qui nous renseigne d'une façon précise sur les variations du goût, en France et à l'étranger, relativement à notre poète et sur le progrès des études dont il est le centre. M. Moland ne procède pas, comme M. Larroumet, par série d'études dont chacune forme comme une petite monographie. Il prend la vie de Molière, et la suit chronologiquement, en traitant toutes les questions qui s'y rattachent à mesure qu'il les rencontre. Sur plusieurs points il est beaucoup plus complet, par exemple en ce qui touche à l'Illustre Théâtre, dont il reconstitue une partie du répertoire, — toutes pièces solennelles et pompeuses en rapport avec le titre de la salle, et qui contribuent à expliquer, par une habitude contractée de bonne heure, le goût persistant que Molière garda pour la tragédie. Il nous raconte aussi beaucoup plus au long ses pérégrinations à travers la France, en recueillant toutes les traditions et toutes les légendes. Sans s'effrayer du caractère évidemment apocryphe de plusieurs de ces récits, tels qu'ils sont arrivés jusqu'à nous, il expose à ce propos une théorie qui, je le crois, serait difficilement admise par les érudits du genre de Bazin, quoiqu'elle ait son côté scientifique : c'est qu'il n'y a pas de fumée sans feu, ou, si vous voulez, que la légende n'a fait que broder sur un fond vrai. C'est encore que ces légendes suppléent aux faits positifs, aux documents, dans une biographie où restent tant de lacunes, et qu'elles « ont presque toujours l'avantage d'exprimer quelque idée vraie, quelque fait réel, sous une forme saisissante et qui se grave dans la mémoire ».

M. Moland pousse l'application de ce principe jusqu'à adopter le joli conte de *l'en-cas de nuit*, qui n'a pas inspiré moins de trois tableaux à des peintres de notre époque : Ingres, Gérôme et Vetter, et que le dessinateur de son volume, M. Poirson, n'a eu garde d'oublier lui-même. Cette historiette, qui ne remonte pas au delà de M[me] Campan et, par conséquent, n'a même pas pour elle la tradition que bien d'autres peuvent revendiquer, semblait ruinée définitivement par Despois. M. Larroumet la rejette aussi, en ajoutant même à la réfutation un argument nouveau. M. Moland n'est pas si sincère : il l'adopte, tout en reconnaissant qu'elle n'a pas l'authenticité que lui donnerait un témoignage contemporain. Nous pouvons du moins nous rallier à sa conclusion, — à savoir, que l'anecdote de *l'en-cas de nuit* exprime d'une façon pittoresque la protection accordée par Louis XIV à Molière, non seulement contre ses nombreux rivaux et ennemis, mais aussi contre les tracasseries subalternes, qui ne devaient pas être les moins pénibles. En ce sens, on en peut dire jusqu'à un certain point ce que Villemain disait de tel roman de Walter Scott : qu'il était plus vrai que l'histoire.

Comme M. Larroumet, M. Moland croit qu'Armande est la sœur, non la fille de Madeleine Béjart, et il se montre aussi coulant que lui, bien que pour d'autres raisons, sur les fausses articulations comprises dans la déclaration de la veuve Béjart devant le lieutenant de police. Nous n'avons pas à revenir sur ce point, sinon pour faire remarquer une fois de plus qu'il est bien étonnant que Molière n'ait jamais répondu à des accusations perfides et à des insinuations infâmes par la production de l'acte de baptême de sa femme, ce qui était un moyen si simple et si facile de confondre la calomnie. Cet acte, nous ne l'avons pas, nous; mais il l'avait, lui. Quoi qu'en dise M. Moland, la réponse eût coupé court aux bruits courant, sinon parmi les calomniateurs acharnés et systématiques, du moins parmi les indifférents, à plus forte raison parmi les amis, comme Boileau, qui partageaient sur ce point l'opinion commune.

Un appendice sur le théâtre et la troupe de Molière complète le volume, qui est à la fois un livre de science et de saine critique et qu'on peut lire avec autant d'agrément que de profit. Rien ne sent l'effort dans cette exposition où se résument et se condensent le plus clairement du monde une somme énorme de renseignements, le résultat de tous les travaux sur Molière, avec les vues personnelles de l'auteur; rien non plus n'y aboutit jamais à la rebutante aridité des habituelles discussions d'érudits.

Il serait injuste d'oublier les dessins dans le texte et hors texte où M. V.-A. Poirson a traduit d'une part les épisodes de la vie de Molière, de l'autre quelques-unes des créations de son génie; ce sont les œuvres d'un artiste soigneux, qui connaît bien notre grand poète comique et le XVII[e] siècle. V. F.

Persian Portraits, *a sketch of Persian history, literature and politics*, by F. F. ARBUTHNOT, M. R. A. S, author of *Early Ideas : a group of hindoo stories.* London, Bernard Quaritch, 15, Piccadilly. In-8°. 170 pp.

Dernièrement, on s'est beaucoup occupé, en Angleterre, de la Perse. Nous avons tout récemment : *Persia and the Persians*, by M. Benjamin; *Persia the land of the Imans*, by M. Bassett; *Persia as it is*, by M. Wells. De ces trois ouvrages, *Persian Portraits* diffère entièrement, mais peut cependant servir parfaitement au lecteur de guide ou d'introducteur. En 1883, M. S. Robinson fit imprimer *for private circulation* un volume analogue à celui-ci sous le titre : *Persian*

Poetry for English Readers, dans lequel il est question de six poètes seulement.

M. Arbuthnot a vécu longtemps dans l'Inde où il a fait une étude approfondie des peuples et des langues de l'Orient : comme auteur ou traducteur, il est favorablement connu par les *Early Ideas*, par les *Kama-Shastia*, et (en collaboration avec Sir Richard Burton) par *l'Ananga-Ranga;* les deux derniers ouvrages ont eu l'honneur d'être traduits en français.

Les *Portraits perses* commencent par une courte esquisse de l'histoire du pays, après quoi l'auteur passe à la littérature, qu'il divise en sept époques : I. La poésie perse dans sa pureté originale, A. D., 912-1106; II. Mélange d'arabe, poésie romantique et de panégyrique, A. D., 1106-1203; III. Ange mystique et moral, A. D., 1203-1300; IV. État le plus haut de la poésie lyrique et de la rhétorique, A. D., 1300-1397; V. Stagnation de la poésie perse, terminant avec le dernier grand poète, Jami, A. D., 1397-1494; VI. Décadence graduelle de la poésie, tandis que l'histoire et les compositions épistolaires attirent l'attention, A. D., 1494-1591; VII. Dépérissement de la littérature à cause des troubles politiques. Ensuite, ces sept époques sont considérées en détail, et deux listes ajoutées, arrangées par périodes et en ordre chronologique des écrivains, prosateurs aussi bien que poètes. Des poètes, M. Arbuthnot en signale sept comme de premier ordre : Firdausi, Anwari, Nizami de Ganzd, Jalal-Uddin Rumi, Sa'di, Hafiz et Jami, dont il offre les biographies et des extraits traduits de leurs compositions. Des quinze poètes mineurs, dont l'énumération des noms ne nous paraît pas utile, il donne aussi des anecdotes et parfois des citations. Voici les sujets des quatre premiers chapitres. Le chapitre V est occupé par une analyse fort intéressante de contes et historiettes. Les mœurs et coutumes domestiques sont traitées au chapitre VI, et le volume se termine (chapitre VII) par des conclusions politiques.

Cette analyse rapide suffira à peine à donner une idée de la grande utilité des *Portraits perses*. Dans sa préface, M. Arbuthnot nous dit qu'il n'a pas fait œuvre pour les érudits, mais bien pour le public; par conséquent, son livre ne renferme aucune technologie et est d'une lecture facile. Quoiqu'il contienne peu de nouveau, ses renseignements étant glanés parmi une infinité d'ouvrages et publications difficiles à se procurer d'ailleurs, on ne manquera pas d'être reconnaissant à M. Arbuthnot d'avoir si bien classé et réuni en un seul volume, en même temps commode et joliment relié, tant de détails utiles et intéressants.

H. S. A.

La Comédie de Molière : l'auteur et le milieu, par Gustave Larroumet. Hachette, un vol. in-18.

M. Gustave Larroumet vient de publier sur *la Comédie de Molière* une ample étude d'une belle ordonnance où, sans avoir la prétention d'apporter aucun résultat nouveau, il s'efforce de fixer, au double point de vue de l'érudition et de la critique littéraire, les résultats acquis, d'éclaircir quelques points obscurs et de régler exactement la *situation* actuelle de Molière et de son œuvre, car, malgré le titre, qui pourrait induire en erreur, il s'agit, dans le livre de M. Larroumet, de l'homme autant pour le moins sinon plus que de l'œuvre, et même de tous ceux qui ont été mêlés à sa carrière : « l'auteur et le milieu », comme dit le sous-titre; mais l'homme et le milieu ne sont étudiés que pour arriver à une compréhension plus sûre et plus complète de l'œuvre.

Le livre est distribué en six grandes divisions dont chacune porte un titre général qu'il ne faut pas prendre trop rigoureusement à la lettre. La première : *Un Bourgeois de Paris au* XVI*e siècle, Jean Poquelin*, n'étudie pas seulement le père de notre poète et toute sa famille, mais Molière lui-même dans les rapports qu'il eut avec elle et dans l'action qu'elle exerça sur lui. C'est comme une large et vivante introduction à l'étude du poète comique, et elle se justifie d'autant mieux ici que, selon la remarque de M. Larroumet, Molière est l'un des écrivains qui représentaient l'esprit bourgeois dans la littérature au XVIIe siècle. Il est sévère pour Jean Poquelin, dont il fait une espèce d'usurier et d'Harpagon, — avec cette double réserve toutefois que son avarice ne l'empêcha pas d'être un très mauvais administrateur de ses affaires, ce qui est assez rare chez les avares, et que cet Harpagon n'en fit pas moins donner à son fils une instruction qui semblait au dessus de sa condition sociale, en le mettant dans un collège où il allait devenir le condisciple du prince de Conti, en lui assurant les leçons particulières du philosophe Gassendi et, au sortir de là, en le mettant à même de prendre ses degrés en droit. C'est là tout au moins une circonstance atténuante, et peut-être même est-ce un peu mieux encore. M. Larroumet, après avoir observé justement que les mères sont à peu près absentes du théâtre de Molière, qui connut à peine la sienne, a, je crois, forcé un peu la note, non pas en avançant qu'il put s'inspirer, ou tout au moins se souvenir de Jean Poquelin dans le personnage d'Harpagon et en général dans ses rôles de pères, mais en déclarant d'une façon trop absolue que les pères sont toujours fort maltraités et présentés par lui sous des traits plus ou moins odieux. Le Don Louis du *Festin de Pierre* suffirait à montrer ce qu'il y a d'excessif dans cette observation, d'ailleurs vraie en son ensemble. Mais les pères sont-ils plus maltraités que les maris? Il faut bien convenir que la comédie de Molière — on pourrait dire la comédie, simplement — n'est pas une école de respect. Elle est toujours du côté de la jeunesse, de la gaieté, de l'amour, de l'école buissonnière, de la bride flottant sur le cou, contre la vieillesse et même l'âge mûr, l'autorité, la règle, la discipline, l'expérience chagrine et morose, et je ne pense pas qu'il y ait lieu d'en tirer une conclusion exclusivement spéciale à Molière.

La deuxième division porte pour titre : *Madeleine Béjart*, et la troisième : *la Femme de Molière*. L'ouvrage forme ainsi, on le voit, comme une succession de monographies où les diverses faces de la vie du

grand poète comique sont étudiées dans une série de cadres disposés suivant un ordre à la fois méthodique et chronologique. M. Larroumet nous peint de pied en cap, avec une grande préoccupation d'exactitude et sur les informations les plus authentiques, Armande après sa sœur Madeleine. Je dis : après sa sœur, car il se range catégoriquement du côté des énonciations de l'acte de mariage contre la tradition constante au XVII[e] siècle. Je comprends très bien que dans une question si embrouillée, au milieu de tant d'incertitudes, on prenne le parti de s'en tenir aux pièces officielles, pour couper court et dans l'espoir de simplifier. Le malheur est que cela ne simplifie pas du tout. Si du moins on pouvait se flatter d'échapper ainsi aux contradictions et de dissiper toutes les obscurités! Il s'en faut de beaucoup. Ces actes ne présentent que l'apparence d'un terrain solide, et, dès qu'on veut s'y fixer, ils se dérobent. Outre le tort de ne pas simplifier la question, les documents officiels ont celui de garder de graves lacunes par où la conviction qu'on se flattait de produire pourra toujours s'échapper.

M. Larroumet, je lui rends cette justice, a groupé avec art et développé avec force tous les arguments qui lui paraissent militer contre la maternité de Madeleine. Mais, malgré l'éclat nouveau qu'il a porté à cette démonstration, je ne me sens pas encore convaincu. Il est impossible de reprendre ici les arguments en sens contraire que j'ai, à plusieurs reprises, développés ailleurs, et qui, à eux seuls, déborderaient l'espace dont je puis disposer. M. Larroumet me rendra la justice que je ne suis point de ces moliéristes aventureux, féconds en inductions téméraires, dont il a signalé les deux types en MM. Edouard Fournier et Paul Lacroix. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'en voyant dans Armande la fille et non la sœur de Madeleine, on ne part pas d'une hypothèse arbitraire; on part d'un fait très réel, qu'on ne peut anéantir et qui a une portée considérable : la croyance générale, universelle, des contemporains. Il n'y a pas une exception. Si l'on n'en veut point tenir compte, quels témoignages ne doit-on pas commencer par supprimer, non seulement ceux des ennemis, de Montfleury, de Le Boulanger de Chalussay, de Guichard, lesquels sont si formels et si catégoriques dans l'atrocité même de leur accusation qu'ils prouvent tout au moins combien était généralement admise l'opinion sur laquelle ils reposent, mais des indifférents et des amis de Tallemant, de Boileau, de Racine, de Grimarest! On veut que tout cela ne signifie rien! En vérité, cela est beaucoup plus hardi que l'hypothèse par laquelle, encore une fois, nous ne créons rien ; mais nous nous bornons à recueillir la croyance unanime en montrant comment les actes officiels, malgré l'apparence, peuvent se concilier avec elle et comment même, en semblant la contredire, ils la confirment lorsqu'on y regarde de près.

Il est si vrai que l'opinion qui reste fidèle à la tradition ancienne, malgré l'assertion de l'acte de mariage, est la moins hardie, la moins hasardée des deux, quoiqu'elle aille à l'encontre d'un document, qu'elle a eu pour principal champion M. Bazin, c'est-à-dire précisément l'ennemi le plus net et le plus déterminé de toutes les hypothèses, celui des biographes de Molière qui — M Larroumet lui-même lui rend ce témoignage — a apporté la logique la plus ferme et la sévérité la plus minutieuse dans la discussion des problèmes de sa vie. Ajoutons que l'on ne serait en droit de nous reprocher nos explications et nos suppositions que si l'on pouvait se dispenser d'y recourir soi-même; mais il n'en est rien : pour s'en convaincre, on n'a qu'à voir celles de M. Larroumet au sujet de la déclaration faite par Marie Hervé devant le lieutenant civil, après la mort de son mari, et des assertions notoirement fausses qu'elle contient. De quelque côté qu'on se tourne, on se trouve en présence d'actes douteux et de difficultés à peu près égales, quoique diverses : le parti que nous suivons, nous, a du moins le mérite d'être d'accord avec une longue tradition, s'il a l'inconvénient d'être en désaccord avec un document, et les raisons ne nous manquent pas pour trouver ce document suspect, quoiqu'il soit authentique.

D'ailleurs, en nous reprochant les hypothèses téméraires que nous appelons à l'appui de notre opinion, M. Larroumet ne s'aperçoit pas que, non seulement il doit faire de même de son côté, mais encore qu'il est contraint d'en appeler aux raisons de sentiment. « Ce serait de *joli monde* que ces Béjart, s'écrie-t-il, s'il fallait s'en rapporter à nous! » — Eh! oui, c'était de joli monde, en effet, et il nous semble que la chose était trop démontrée depuis longtemps. Nous croyons qu'un des grands malheurs de Molière fut de mêler sa vie, dès le début, à celle de cette famille de bohèmes fort intelligents, sans doute, mais encore plus dénués de scrupules. Chose étrange! M. Larroumet, qui est un moliériste très éclairé, très libre, sans aucune idolâtrie, semble avoir la superstition des Béjart; il les réhabilite tous plus ou moins. Est-il besoin de dire que, en persistant à regarder Armande comme la fille de Madeleine, nous ne nous rallions pas pour cela à l'infamante accusation de Guichard et de Chalussay contre Molière qui n'est nullement contenue dans ces prémisses. Quant à celle de Montfleury, telle que nous la connaissons par une lettre de Racine, en se reportant au texte authentique, M. Larroumet verra qu'il ne dit pas tout ce qu'il lui fait dire. Il est très possible que Montfleury et Racine lui-même veuillent donner à entendre plus qu'ils n'en disent réellement, mais enfin tout ce dont le premier, répété par l'autre, accuse Molière, c'est « d'avoir épousé la fille et d'avoir autrefois aimé la mère ». On avouera qu'il y a, entre les deux versions, une nuance qui mérite d'être relevée.

« Mais, insiste M. Larroumet, trouve-t-on que, même en ce cas, Molière ait fait preuve dans ce mariage d'une grande délicatesse de sentiment? » Non, sans doute, je ne le trouve pas du tout; seulement, je suppose que M. Larroumet ne se fait aucune illusion sur la valeur de cet argument. Pour qu'il portât coup, il faudrait commencer par démontrer que tout ce qui porte atteinte à la delicatesse de Molière doit néces-

sairement être écarté *à priori* comme faux. Nous le voudrions, mais nous n'en voyons pas le moyen, à moins de confondre la biographie du grand homme avec une hagiographie, comme l'ont fait quelques-uns de ces moliéristes béats dont l'auteur se moque spirituellement. Il ne s'agit ni de défendre ni d'incriminer la délicatesse de Molière; il s'agit simplement de chercher la vérité.

M. Larroumet, lui, se trouve entraîné par sa thèse, pour mieux décharger Molière, à contester ses relations intimes avec Madeleine. Je crois que c'est aller un peu loin : « En quoi, demande-t-il, l'abandon de cette hypothèse serait-il regrettable? » En rien, au contraire; mais il s'agit de savoir si c'est une hypothèse, jusqu'à quel point elle est fondée et si l'abandon en est possible, non s'il est regrettable. Je suis de plus en plus frappé de voir combien de fois M. Larroumet recourt ainsi à des arguments de l'ordre sentimental, après les avoir condamnés en principe, sans préjudice, d'ailleurs, — je me hâte de le proclamer, — d'une argumentation plus sérieuse et plus forte : ainsi l'explication qu'il nous donne, à la page suivante, des propos qui circulèrent alors sur les rapports de Molière et de Madeleine est à la fois ingénieuse et simple et mérite examen. Cette fois, c'est de la bonne discussion, comme il y en a beaucoup dans ce volume. On peut conserver des doutes, mais on est amené à réfléchir. Et il en est encore de même en ce qui concerne la conduite d'Armande après son mariage avec Molière. Sans se ranger parmi ces *armandistes* intrépides qui rompent des lances pour tenir l'honneur immaculé de leur dame, il prend, entre les accusateurs et les chevaliers de la jeune femme, un moyen terme qu'on peut trouver encore trop favorable à celle-ci, mais qui peut se justifier et qui ne laisse point chômer de bonnes raisons.

Suivant lui, Armande fut certainement une coquette égoïste et d'esprit borné, et il se pourrait qu'elle ait plus aimé les manèges de l'amour, par esprit d'intrigue et par vanité, que l'amour lui-même. Il se garde toutefois d'une affirmation trop catégorique, confessant que le mieux est de conserver une prudente réserve sur ce point, ajoutant même qu'il n'y a pas de fumée sans feu, et que la fumée est ici particulièrement épaisse et noire. Il fait justice de toutes les allusions directes qu'on a voulu voir dans *l'École des Femmes*. Pour le dire en passant, ces allusions, que de trop ingénieux érudits cherchent dans toutes les pièces de Molière, sont une des sources d'erreur les plus fréquentes : lorsqu'on les examine de près et sans parti pris, souvent elles s'évanouissent; on en voit où il n'y en a pas, et, si elles existent, on en tire presque toujours des conséquences fausses ou exagérées, comme si Molière n'était pas un poète comique qui transforme au point de vue de son art, de sa pièce et de son personnage, les éléments qu'il peut emprunter à la réalité!

Rien ne demande à être interprété avec plus de délicatesse et de mesure. Il y eut problablement entre les deux époux une séparation à l'amiable qui dura plusieurs années, mais M. Larroumet reconnaît que, malgré sa jalousie, Molière eut bien ses torts, lui aussi.

Nous nous sommes laissé arrêter par une discussion de détail, et il faut nous hâter maintenant. Les deux chapitres les plus intéressants du livre sont peut-être encore les deux derniers : ***Molière et Louis XIV; — Molière, l'homme et le comédien.*** Ces cent pages, très substantielles, très nourries, pleines de suc et de moelle, demanderaient une appréciation détaillée qui m'est devenue impossible. Ce qui m'en plaît le plus, c'est que l'admiration de M. Larroumet pour Molière est dépourvue de tout étroit préjugé; elle n'en est que plus sincère et plus forte. Il n'est point de ces enthousiastes qui ont fait du culte de Molière une dévotion fanatique et intolérante, bien propre à porter sur les nerfs des gens d'esprit et à les pousser au dénigrement par l'impatience de la grimace; il raille spirituellement ceux qui récitent les litanies de Molière et parlent de lui en roulant les yeux, avec les allures de Tartuffe ou de Trissotin. Il ne se croit pas tenu de le combler de toutes les vertus morales ni de toutes les perfections physiques, et je sais des moliéristes qui se voileront la face en lisant dans son livre que l'auteur du *Misanthrope* était laid. Laid, le mot y est en propres termes. Il n'absout pas non plus son œuvre en bloc, et reconnaît que les moralistes et les prédicateurs ne se trompaient pas en dénonçant *Tartuffe* et *Don Juan*, — sans parler de *l'École des femmes*. Peut-être même sur ce point dépasse-t-il légèrement la mesure. Molière ne saurait certainement, à aucun titre, être rangé parmi les chrétiens du XVIIe siècle; mais n'est-ce pas aller trop loin que de le poser en ennemi? Il suffisait de dire que l'idée chrétienne tient fort peu de place dans son œuvre et que *Tartuffe* dépasse de beaucoup le but qu'il semble exclusivement viser. Mais pourtant, sous peine de faire de lui-même un Tartuffe, il faut bien tenir quelque compte de ses protestations en faveur de la dévotion sincère et même de sa conduite personnelle, qui, insuffisante assurément pour le ranger parmi les fidèles, suffit néanmoins pour montrer qu'il ne se tenait pas complètement en dehors du christianisme.

Je signale particulièrement au lecteur la dissertation où, à propos des attaques de Molière contre la médecine et les médecins, M. Larroumet démontre que celui qu'on avait surnommé le *Contemplateur* ne fut pas seulement un mélancolique, mais finit par devenir un hypocondriaque; puis, dans la partie plus exclusivement littéraire, les pages où il met dans tout son jour l'influence que le métier de Molière exerça sur son génie et démontre qu'il resta toujours comédien beaucoup plus qu'auteur, même en écrivant ses pièces, car il ne séparait pas celles-ci de la représentation et ne les destinait point à être lues. C'est une considération qu'il ne faut jamais perdre de vue en lisant Molière, non pas seulement ses ouvrages de second ordre, mais la plupart de ses grands chefs-d'œuvre, quoiqu'il soit difficile de croire que, pour *le Misanthrope*, par exemple, il n'ait pas songé à un autre public encore que celui du parterre.

Le livre de M. Larroumet est certainement un des meilleurs, des mieux remplis, des plus justes, des mieux proportionnés et des mieux équilibrés qu'on ait écrits depuis longtemps sur cet inépuisable sujet. Il est à la fois ingénieux et sensé, solide et attrayant. Il porte avec aisance le poids d'une érudition sérieuse et marche d'une allure plus dégagée que son *Marivaux*, livre excellent, auquel on pouvait reprocher peut-être un peu trop de zèle. Il contribuera certainement beaucoup à propager, parmi les esprits cultivés, le goût et la connaissance de Molière. V. F.

Journal des Goncourt, *mémoires de la vie littéraire* (*1851-1861*). Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Bien des livres ont paru, relatant avec plus ou moins d'exactitude, plus ou moins de minutie, plus ou moins d'intérêt, les faits du passé ; mais aucun ne donne l'impression toute particulière, le saisissement de vie, l'empoignement que coule en votre cerveau, en votre chair, en votre âme, ce *Journal des Goncourt*, œuvre spéciale, toute neuve, recueil unique, ne ressemblant à rien de ce qui a été fait précédemment, à rien de ce que nous connaissons. C'est, appliquée aux mémoires, au journal d'une vie, la méthode de travail créée par les deux maîtres romanciers Edmond et Jules de Goncourt, la méthode documentaire; c'est l'existence de chaque jour telle qu'elle est, sans apprêts, sans fard, sans atténuations, sans suite même, saisie dans l'instant où elle se produit, prise au vol, notée soigneusement par deux artistes, peinte par deux voyants de la nature et de la réalité.

Dans d'autres recueils, intitulés *Mémoires*, *Souvenirs*, *Journal* même, on a récolté des mots de gens connus, on a raconté des particularités de leur vie, de leurs habitudes, mais, le plus souvent, de mémoire, plus ou moins exactement, sans la vivacité du fait photographié instantanément; celui-là seul les fait vivre vraiment comme ils ont vécu, les montre agissant, parlant, en chair et en os, comme de leur vivant. Ce sera le plus curieux document du siècle, une création véritable, revenant en toute propriété aux Goncourt, comme ce mot de document humain, ce mode de travail dont l'honneur et la révélation leur appartiennent.

Il a fallu un singulier courage, une patience à toute épreuve, une volonté considérable aux deux grands écrivains pour s'astreindre à ce curieux travail, à cette terrible besogne de chaque jour, de chaque heure pour ainsi dire, puisque leur cerveau devait avoir la constante préoccupation de cet emmagasinement de faits, avant la tâche matérielle des notes à rédiger. Rien de ce qui les entourait, de ce qui les touchait, de ce qui leur passait sous les yeux, rien de ce qu'ils voyaient n'échappait à leur analyse, à leur observation. Sitôt rentrés chez eux, ils se mettaient à la table de travail, écrivant immédiatement ce qu'ils venaient d'entendre dans un dîner, dans une visite, dans une réunion d'intelligences, décrivant ce qui les avait frappés, dessinant un portrait, un intérieur, une architecture, un coin de nature, émettant une pensée philosophique jaillie d'un choc de conversations, notant enfin tout ce qui avait séduit leurs yeux ou leur cervelle d'artistes et de romanciers. Ce que l'un n'avait retenu qu'à moitié, l'autre le complétait, et c'est ainsi qu'ils ont pu donner les plus étonnantes sténographies que nous ayons de la causerie des grands écrivains, des hardis penseurs, des lettrés, des philosophes, des savants, des artistes, dans le commerce continu desquels ils ont vécu. Un homme seul n'aurait jamais pu parvenir à faire ce que, à deux, se complétant admirablement, se comprenant comme s'ils n'avaient fait qu'un, ils ont accompli, servis en outre par une vision remarquable des êtres et des choses, par une extraordinaire intuition, par une langue nerveuse, hardie, amoureuse de mots nouveaux, qui burinait aussitôt leur pensée, qui moulait dans une forme séduisante les réflexions, les paysages, les hommes et leur atmosphère ambiante. Aussi ce journal contient-il en germe, en embryon, outre ces portraits, ces croquis et ces révélations sur ceux qui les entouraient, la plus grande partie de leurs ouvrages, ces romans vécus, où tous les personnages ont été pris dans la réalité et reconstitués d'après les innombrables notes recueillies un peu partout.

En même temps, ce livre est l'histoire de leur apprentissage littéraire, le tableau fidèle de leurs espérances, de leurs déboires, de leurs luttes; on les suit pas à pas depuis les premières œuvres, les premières attentes si fébriles, en face du public; on les voit, tantôt radieux d'un mot sympathique, d'un accueil bienveillant, tantôt abîmés dans les noires journées des échecs, des refus, des désespérances. Il y a là tout un début de la vie de l'homme de lettres, qui devra servir de modèle aux impatients de nos jours, à ceux qui ne savent ni attendre, ni souffrir, ni lutter et qui veulent gagner immédiatement beaucoup, sans avoir fait leur surnumérariat de lettres, sans avoir laissé un peu de leur laine à tous les buissons du rude et épineux chemin. Ce sont surtout pendant les premières années, de 1851 à 1857, que nous voyons ces hauts et ces bas, que nous assistons à ces fureurs viriles contre les éditeurs, contre le public routinier et inintelligent, contre ceux qui ne les comprennent pas. Il a fallu des années et des années à ces rudes lutteurs pour arriver enfin à imposer leurs idées, ces idées qui triomphent universellement aujourd'hui, adoptées d'enthousiasme par la jeunesse, et régissent en grande partie notre littérature qu'elles ont rénovée. Il est vrai que l'un d'eux est mort à la peine, avant la victoire définitive, comme s'il avait fallu une victime expiatoire à ce succès, et que le survivant n'a pu recueillir qu'au milieu des larmes, tout endeuillée et douloureuse, la récompense de tant d'efforts, de tant d'années terribles.

Les premières figures d'hommes de lettres que nous voyons apparaître dans ce premier volume sont celles d'Henry Mürger, de Paul de Saint-Victor, de Gustave Flaubert, de Théophile Gautier, de Sainte-Beuve, avec Gavarni, le grand intime des deux frères, et nulle biographie, nulle étude après coup ne peuvent

donner la sensation de ces grands morts, comme leurs causeries, leurs habitudes, les détails de leur vie mouvante, l'intimité de leur être, notés dans ce livres. Ils parlent et on les écoute, on les entend; ils vivent et on les regarde, on les voit aller et venir, vivants. Ce sont eux-mêmes qui sont en scène, sans intermédiaire, sans présentation apprêtée, sans phrases convenues, saisis dans le vif d'un geste, dans l'emballement d'une conversation, d'une discussion, d'un élan passionné, avec une justesse extraordinaire. Ceux qui les ont connus les retrouvent tels qu'ils les ont vus autrefois; ceux qui les ignoraient les connaissent désormais tout entiers.

C'est là le grand charme, la séduction de ce journal, qui sue la vraie vie par toutes ses lignes, et qui devient le journal type, la mine de documents plus rares et plus précieux les uns que les autres, comme une suite de portraits doués de la parole et du mouvement.

Il nous apprend aussi quels sont les véritables créateurs de tant de mots, de tant de choses, aujourd'hui passés dans nos mœurs littéraires et dont l'initiative, l'enfantement, le lancement sont dus aux frères de Goncourt. Leur journal sera certainement, comme nous le disions plus haut, l'œuvre du siècle, celle qui aura le plus fait, qui fera le plus pour l'histoire littéraire de notre temps, pour l'intelligence et la compréhension du grand mouvement moderne de nos lettres; il sera la gloire de notre littérature, au même titre que leurs romans et leurs travaux historiques.

G. T.

Les Propos de Valentin, par Edmond Bonnaffé. Un vol. in-18 jésus, à la librairie de l'Art, J. Rouam, éditeur, Paris, et Gilbert Wood et Cie, éditeurs, Londres, 1886.

Parmi les amateurs de curiosités, M. Edmond Bonnaffé s'est créé une renommée de connaisseur. Il aime la ruine, comme il dit : « Le neuf est criard, il parle tout seul; la ruine cause. »

Mais les collectionneurs sont gens terribles, tout aimables et érudits qu'ils soient. Ils ont toujours découvert le matin quelque merveille absolument unique, et d'une authenticité qu'on ne saurait, je ne dis pas contester, mais même suspecter. Il n'est donc pas défendu de se méfier des histoires de collectionneurs : elles ressemblent, pour l'allure et l'invraisemblance, passablement aux histoires de chasseurs.

Que M. Edmond Bonnaffé me pardonne : je me méfiais des siennes.

Il me pardonnera certainement, car j'ajoute tout de suite qu'une fois entré dans *les Propos de Valentin*, j'ai senti ma méfiance décroître et finalement disparaître pour laisser la place au plaisir que procure une anecdote de bon goût contée dans un style alerte (généralement du moins) et sans prétention; remarquez de plus qu'il n'en est guère, parmi ces jolis propos, qui ne nous apprennent un point curieux, un détail piquant, un incident divertissant du martyrologe des collectionneurs, et parfois même de l'histoire de l'art.

Rodolphe Topffer, l'Écrivain, l'Artiste et l'Homme, par Auguste Blondel, avec la collaboration de Paul Mirabaud. Ouvrage illustré de 25 photogravures et suivi d'une bibliographie complète. Un vol. in-4° de 416 pages. Paris, 1886. Librairie Hachette.

Ce n'est pas l'un des moindres témoignages de perspicacité qui se rencontrent en l'œuvre critique de Sainte-Beuve que l'auteur des *Causeries du lundi* ait *inventé* l'auteur des *Nouvelles genevoises*. Sainte-Beuve fut le premier, en effet, à imprimer en France le nom de Rodolphe Topffer. Il le fit en mai 1839, dans la *Revue des Deux Mondes*, qui, pour n'avoir pas encore atteint aux tirages à grand nombre où, depuis, elle est montée, n'en avait pas moins d'autorité qu'aujourd'hui en matière de lettres. Il avait eu, en la circonstance, cette sorte de bonne fortune dont il était friand et qu'il se piquait d'avoir mainte fois rencontrée en sa carrière de critique, celle de donner ce qu'il appelait le « coup de cloche ». Dans ce cas il est vrai, comme d'ailleurs dans la plupart de ceux où il montra une égale sagacité, Sainte-Beuve avait été lui-même averti de la valeur du conteur suisse par un lettré, indirectement cette fois, par l'auteur du *Voyage autour de ma chambre*, le comte Xavier de Maistre, et par l'intermédiaire du libraire Charpentier, leur commun éditeur. C'est dans un article sur X. de Maistre précisément que Sainte-Beuve nomme « un écrivain genevois spirituel, qui est un peu de son école pour le genre d'émotion et pour l'humour », en même temps qu'il énumère *le Presbytère, l'Héritage, la Bibliothèque de mon oncle, la Traversée, le Col d'Anterne, le Lac de Gers*.

Il y a loin de cette première mention encore timide au somptueux in-quarto que M. Auguste Blondel vient de consacrer à la mémoire de son illustre compatriote. Au premier aspect il semble que l'hommage affecte des proportions quelque peu dépassant la mesure du personnage et que l'in-quarto écrase d'un poids bien grave l'aimable et léger esprit, plein de grâce aussi et de sensibilité, dont les récits tiennent l'émotion suspendue entre une larme et un sourire, le plaisant dessinateur dont le crayon drôlatique a récréé tant d'heures de notre jeunesse à suivre les désopilantes aventures de *Monsieur Jabot* ou bien celles de *Monsieur Crépin*, à moins que ce ne fût celles de *Monsieur Cryptogame*, l'auteur enfin de *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*, le traité d'esthétique le plus suggestif peut-être que l'on ait jamais écrit, en dépit sinon à cause de sa forme humoristique. Mais, tout bien considéré, le choix de ce format solennel pour nous entretenir d'un écrivain et d'un artiste, qui lui-même fut si visiblement ennemi de toute affectation, se justifie par diverses raisons. La première et la plus concluante est qu'en un moindre format l'on eût pu placer en regard du texte des reproductions de dimension suffisante, d'après tant de jolies fantaisies qui s'échappaient avec tant de verve et d'abondance, à tout propos et à toute heure, de l'imagination de Topffer, et

que sa plume de dessinateur traduisait de ce trait un peu maigre et sommaire qui a ravi tant de générations d'enfants et en ravira tant d'autres encore. Je ne veux pas m'engager dans une dissertation esthétique sur le dessin en général, à propos du dessin de Topffer; je n'en sais point cependant pour éclairer d'exemples plus caractéristiques la distinction capitale qu'il serait si important de faire, dans l'enseignement, entre le dessin d'art et ce que j'appellerai le dessin-écriture qui devrait être familier à chacun et dont le dessin de l'auteur des *Voyages en zigzag* est un type excellent.

Dès le seuil, le lecteur qui ouvre le gros livre est conquis par l'expression de la physionomie spirituelle, aimable, accueillante avec une pointe de réserve pourtant, par le rayonnement d'intelligence, de finesse de bonté et, le dirai-je, de bon ton qui se dégage du vivant portrait de Topffer, héliogravé par M. Dujardin, d'après la remarquable peinture d'un peintre suisse nommé Massot. La lecture du travail de M. Auguste Blondel confirme de page en page cette première impression, en nous révélant non seulement l'artiste et l'écrivain, mais l'homme surtout, en nous faisant pénétrer dans son intimité même au moyen de ses lettres où il se livre tout entier. En cette correspondance, c'est Topffer lui-même qui raconte sa vie; c'est lui qui nous dit ses difficultés et ses tristesses, ses jours de paix et de joie profonde. Nous le suivons dans ses excursions artistiques, nous assistons à ses débuts de peintre si riches d'espérance; nous le suivons plus tard dans sa carrière de professeur, heureux, respecté, entouré d'un cercle d'amis incomparable, travaillant à ses livres qui devaient faire sa gloire, travaillant aussi sans trêve et sans relâche au relèvement de son pays; nous le suivons enfin dans ses années de maladie, acceptant l'épreuve avec une résignation chrétienne comme il accepta la mort qui l'arracha aux lettres, à sa famille et à sa patrie bien avant l'heure, car, né en 1799, il mourait en 1846.

E. C.

Jouons la comédie, par ABRAHAM DREYFUS. Un vol. in-18 jésus. Calmann Lévy, éditeur. Paris, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Nul n'ignore que M. Abraham Dreyfus est un des maîtres de la pièce en un acte : il possède toutes les qualités qu'il faut pour composer un chef-d'œuvre de cette dimension. Il a l'esprit ingénieux et délié, il sait trouver et développer rapidement une idée comique; mais il n'en trouve qu'une à la fois, il la traite avec finesse; il semble qu'au théâtre trop de finesse soit un défaut mortel. M. Abraham Dreyfus pose et mène fort agréablement un acte qui tourne autour d'une situation; mais s'il s'avise d'écrire une pièce en trois ou quatre actes, savez-vous ce que croit le public? que ce sont trois ou quatre pièces en un acte charmantes, si on les prend une à une. Mais si l'on répond que ce n'est qu'une seule pièce, il la trouve longue et vide. M. Abraham Dreyfus en a pu faire la double expérience : il a obtenu de grands et légitimes succès avec *le Klephte* et avec *la Victime;* il a senti l'amertume d'un échec avec *l'Institution Sainte-Catherine,* qui renfermait pourtant de bien jolis détails et de très spirituelles répliques.

Le présent volume renferme, outre *le Klephte* et *la Victime,* la dernière comédie de l'auteur, *Une Rupture,* la moins bonne de toutes, quoique le Théâtre-Français l'ait reçue et jouée, et *la Gifle,* et *les Petites Annonces,* représentées avec succès au Palais-Royal, et aussi les deux saynètes qui ont commencé la réputation de M. Abraham Dreyfus, *Un Monsieur en habit noir* et *Un Crâne sous une tempête.*

Le volume est donc bien lesté d'esprit.

Pourquoi M. Abraham Dreyfus a-t-il cédé à la malencontreuse tentation de déposer au seuil de ce petit théâtre une *Causerie sur la comédie de société?* Il a débité cette mauvaise conférence à Genève, ce n'est pas une raison pour l'imprimer à Paris. Non, la conférence n'est pas son genre, à cet homme de théâtre? Il s'y donne un mal énorme et trop apparent pour avoir l'air spirituel, lui qui est spirituel naturellement quand il reste dans son élément. Il est impossible d'être plus vide, plus pédant, plus lourd; et tout cela pour le plaisir mesquin de déclarer que le monologue est un genre idiot, parce que lui, Dreyfus, n'en fait pas; tandis que la saynète à un personnage est un genre délicat où il faut apporter des qualités d'homme de théâtre, parce que lui, Dreyfus, a écrit des saynètes à un personnage! Dans la prochaine édition — car les comédies méritent que la première soit vite épuisée, — M. Abraham Dreyfus agira sagement en supprimant sa causerie : il y aura tout profit.

P. Z.

Souvenirs et Visions, par le vicomte E.-M. DE VOGÜÉ. Un vol. in-18 de 322 pages. Librairie Plon et Cie. Paris, 1887.

Notre première rencontre de lecteur avec l'écrivain très distingué, dont nous annonçons le récent ouvrage, a décidé tout de suite chez nous d'un goût très vif pour son talent, goût partagé par le nombre considérable de bons juges qui classent entre les meilleures productions de ces dernières années : *les Histoires orientales ; les Histoires d'hier ; le Fils de Pierre le Grand ; Syrie, Palestine et mont Athos ; le Roman russe,* etc. Un certain soir, il y a plusieurs années déjà, le hasard nous mit sous les yeux, à une heure tardive où la fatigue ne nous conseillait pas une prolongation de veille, le numéro d'une revue qui publiait, comme article de tête, une étude sur *Mazeppa.* D'abord attiré par le romantisme byronien du nom, nous fûmes dès les premières lignes sensible à la force et à l'éclat du style, et à ce je ne sais quel don inné de l'image qui est pour nous la marque du poète, de l'historien et du philosophe. Rien n'est isolé dans le monde ; tout se rassemble par « d'innombrables liens, frêles et douloureux », comme a si bien dit un vrai poète, notre poète-philosophe justement. Par exemple, ces liens échappent à la généralité des hommes, pour n'apparaître qu'aux artistes

et aux penseurs, dont ils sont à la fois le tourment et l'espérance. Ce *Mazeppa*, avons-nous encore à le dire, était signé Melchior de Vogüé, le voyageur, le critique et le conteur, depuis entré dans la renommée, et à qui nous devons ce bon recueil de *Souvenirs et Visions*. Il comprend sept morceaux de réelle valeur, et qu'il eût été dommage de laisser s'engloutir dans cette fosse commune de l'imprimé, qui s'appelle une collection de revue. Quelques excellentes pages de préface (où l'auteur nous avertit que le vrai titre du volume, « n'eût été la crainte d'afficher trop de prétention », aurait pu être : *l'Histoire en voyage*) ouvrent le défilé des sept travaux en question. Le premier : *Mariette bey en Égypte*, est un précieux témoignage personnel, en même temps qu'une analyse compétente de la carrière et de l'œuvre de l'admirable Boulonnais. *Cortez au Mexique* est une superbe page de l'histoire de l'Europe au XVIe siècle, page écrite à l'occasion de la chronique de Bernal Diaz, traduite en parfaite prose française par le poète José Maria de Hérédia. *Le Jubilé de la réformation à Genève en 1885*, *Prague et les Bohémiens en 1886* sont également des travaux littéraires de haut mérite et de raffinés documents pour l'étude de l'âme et de la politique en notre âge. La Russie, qui doit à M. de Vogüé d'être désormais connue et comme tenue à jour au profit des observateurs français, a inspiré les trois autres parties de ce beau livre : l'Exposition de Moscou et l'Art russe en 1882; Dans le steppe du Donetz en 1884 et En Crimée, 1886. Ce dernier chapitre est tout plein des évocations de la guerre de 1854-55, cette guerre étrange autant que meurtrière, où l'on nous vit aimer mieux — et pour cause — notre chevaleresque ennemi que notre antipathique allié.

L. D.

Le Temps passé, *Mélanges de critique littéraire et de morale*, par M. et Mme Guizot. Paris, Perrin et Cie, 1887. Deux vol. in-12.

L'idée de réunir en volumes les articles que Mlle Pauline de Meulan écrivit pour *le Publiciste* et ceux que M. Guizot fournit à sa place pendant une maladie qui fut la cause première et touchante de son mariage est une excellente idée. Elle, ou plutôt ils y abordent tous les sujets, littérature, théâtre, morale, conventions sociales, mode, bruits mondains ; et les articles signés P. M. ne sont ni moins fortement pensés, ni moins solidement écrits que ceux du débutant doctrinaire. Les questions d'éducation les préoccupaient déjà beaucoup l'un et l'autre, et le second volume contient, sous le titre d'*Introduction aux annales de l'éducation*, nombre de pages marquées au coin du bon sens et de la vérité. A part un engouement assez excusable pour Pestalozzi et pour sa méthode, je ne vois, dans toute cette partie, que des choses qui, pour s'appliquer au temps passé, pourraient encore être méditées avec profit de nos jours. En somme, les éditeurs nous ont donné dans ces deux volumes une série, non pas de chroniques, mais d'essais comparables à ce que les Anglais ont de mieux dans un genre littéraire où ils excellent et que, depuis longtemps, nous cultivons si peu. On a eu la bonne pensée de faire précéder ce recueil de la charmante notice écrite par Charles de Rémusat pour les *Conseils de morale* de Mme Guizot, publiés en 1828, et de quelques pages de Sainte-Beuve, empruntées à ses *Portraits de femmes*. Le jugement que celui-ci porte sur l'association intellectuelle des deux jeunes écrivains mérite d'être reproduit. « On ne conquiert, dit-il, avec une raison pénétrante, on n'occupe un esprit de la force de Mlle de Meulan, qu'en modifiant le sien propre et en l'assouplissant sur bien des points. Dans ces sortes d'actions réciproques, chacun même tour à tour semble avoir triomphé, selon qu'on examine l'autre. Et ici, tout en gardant la direction dans l'influence, l'esprit victorieux dut subir et ressentir une part essentielle dans le détail, en diminution d'idées absolues, en connaissance précoce du monde et maniement de la société et des hommes. » C'est dans cette première collaboration que se voit le mieux ce travail de deux esprits éminents l'un sur l'autre. On conçoit dès lors l'intérêt tout particulier de la publication des *Mélanges* de M. et de Mme Guizot.

La Vie des mots étudiés dans leurs significations, par Arsène Darmesteter, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Ch. Delagrave. Un vol. in-12.

Un fait assez curieux, c'est que ces études sur l'organisme et la force vitale du mot dans la langue française, après avoir fait le sujet de leçons en Sorbonne, aient été tout d'abord publiées en anglais par un éditeur de Londres. J'aurais, pour ma part, su gré à l'auteur, qui signale le fait sans l'expliquer, s'il nous avait donné la raison de ce phénomène. Quoi qu'il en soit, la maison Delagrave vient de publier une édition française, qui, grâce aux corrections et aux développements que l'auteur y a apportés, a le droit de passer pour édition originale. Cet ouvrage, petit par le nombre de pages, mais considérable par la science et les renseignements qui y sont accumulés, se divise en trois parties : Comment naissent les mots; comment les mots vivent entre eux et comment les mots meurent. Comme en toutes choses, la gestation et la naissance sont ici la grande affaire et occupent la moitié du livre. Le reste vient comme une suite nécessaire ; c'est le développement ordinaire de tout organisme, passant par des phases diverses, mais, n'étant, après tout, que l'évolution naturelle de la vie. L'idée n'est pas nouvelle, puisque Horace disait déjà :

Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt : ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu florent modo nata vigentque.

Mais la science s'est emparée de cette donnée vague et en a tiré tout un système d'un singulier attrait pour l'esprit. M. Darmesteter est un des érudits les plus versés dans tout ce qui a trait à la philologie et à l'histoire du langage. Il le prouve bien dans ce petit

volume où les lois générales qui président à la formation et à l'évolution des langues sont appliquées avec une sûreté de critique et une exactitude absolue à la langue française en particulier. B.-H. G.

Les Contemporains, *Études et portraits littéraires,* par JULES LEMAITRE. Troisième série. Un vol. in-18 jésus. Paris, Lecène et Oudin, éditeurs, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Ce troisième volume a le rare mérite, dans une série de ce genre, de n'être pas inférieur aux précédents. On connaît assez maintenant la facture de M. Jules Lemaître; nous-même avons suffisamment, par deux fois, noté l'originalité de sa critique spirituelle, mordante et juste, de son style rempli d'agrément et de variété, de son allure indépendante. Il n'est pas besoin d'insister. M. Jules Lemaître n'est pas encore hors de cet âge heureux où l'on ne restreint pas sa franchise, où l'on ne commet pas de concessions intéressées. Espérons que pour lui jamais ne viendra l'*âge ingrat* du critique, c'est-à-dire l'époque à laquelle l'influence des relations, le calcul d'une élévation, académique ou autre, corrompent plus ou moins la sincérité du jugement de l'écrivain, lui imposent l'obligation de consacrer un article à tel auteur, ou le déterminent à négliger de parler de tel autre. M. Jules Lemaître a été récompensé par la faveur du public. Il excelle à verser un filet de vinaigre dans le miel des éloges, et à tempérer par une pastille de miel l'amertume des ironies. Le présent volume renferme des études sur Octave Feuillet, les Goncourt, Pierre Loti, H. Rabusson, J. de Glouvet, J. Soulary, le duc d'Aumale, Gaston Paris, les chroniqueurs parisiens Jean Richepin et Paul Bourget. PZ.

Choses du Nord et du Midi, par M. ÉMILE MONTÉGUT. Un vol. in-16 de 400 pages. Paris, librairie Hachette et Cie. Bibliothèque variée, 1886.

Nous sommes de ceux qui tiennent l'arrivée presque régulière d'un nouveau volume de M. Émile Montégut, pour un de leurs bonheurs intellectuels de l'année. Ce nous fut un vif regret de voir un jour ce noble esprit s'en aller vivre loin de Paris; mais nous ne l'avons pas oublié. Il ne l'aurait point permis d'ailleurs, et il se rappelle à nous de la meilleure façon, par la publication périodique d'un livre, ordinairement composé de ces admirables *essais*, où M. Émile Montégut est passé maître. Malgré tant de rivaux émérites dans ce genre, nous estimons qu'il y occupe le premier rang. Il y est, ce nous semble, plus rare et plus neuf que les autres, et aussi instruit que le plus savant. Sa marque propre est justement l'alliance, en quelque sorte paradoxale, de cette assimilation du cerveau et de l'ouvrage des autres, avec une originalité intacte et saisissante. Ce serait ici le lieu de dire notre pensée personnelle, au sujet de ce terme d'original, si mal compris et faussement appliqué d'habitude. Il y a le fastidieux *original*, qui se rattache, par définition, à la famille des *originaux* catalogués depuis des siècles, et se transmettant d'âge en âge, à travers les littératures au rabais et les recueils d'anas, leur pacotille de gens à boutades, à manies, à singularités... ou simplement de mauvaise éducation. Notre concept de ce terme est très simple. Nous tenons pour original : dans le *monde*, celui qui ne laisse deviner en soi rien de particulier, et fait ce qui lui passe par la tête, sans étonner personne... et dans les *lettres*, l'homme fertile en *vues*, par lui découvertes, des choses, et qui les fait voir, à son tour, comme il lui plaît... appuyant toujours ses idées *présentes* des plus fermes témoignages du *passé*. Le nouveau recueil de M. Émile Montégut est un de ceux dont la lecture a mêlé le plus de surprise à notre estime très haute.

Quelques-uns de ces *essais* datent de trente ans, c'est-à-dire de la jeunesse de l'auteur; les autres ont été écrits à une date plus rapprochée de nous, dans les étreintes de la maladie... et tous cependant témoignent, au même degré, de la puissante richesse du cerveau et des qualités éminentes de la plume. *Les Derniers Vikings et les premiers rois du Nord; Sixte-Quint; les Confessions d'un révolutionnaire italien;* tels sont les titres des trois premiers essais, composés à propos des ouvrages de M. Dasent, de l'admirable baron de Hübner et du curieux *Lorenzo Benoni*, de M. Ruffini. *L'Exil de la jeune Irlande*, épisode des révolutions de 1848, parfaite étude de l'âme irlandaise, est un essai qui fut écrit à l'occasion de la publication du journal de déporté de John Michel. *Un Missionnaire de la cité de Londres en 1854* renferme, avec un tableau magistral des lèpres de cette ville superbe, un parallèle plein d'éloquence des deux religions, la catholique et l'anglicane, au regard du monde du crime et de la douleur. Ce beau livre s'achève sur des *Excursions en Lyonnais et en Auvergne*, à Tarare, Villefranche, Ars, Riom, Clermont-Ferrand, avec un souvenir aux grands jours d'Auvergne et à Fléchier. L. D.

Molière et Shakespeare, par PAUL STAPFER. Nouvelle édition (ouvrage couronné par l'Académie française). Un vol. in-16. Paris, Hachette, 1887.

M. Paul Stapfer s'est beaucoup occupé de Shakespeare; il nous a donné déjà, en trois volumes, *Shakespeare et l'antiquité*, où il a étudié successivement *les Drames et poèmes antiques, les Tragédies romaines* de Shakespeare, et enfin *Shakespeare et les tragiques grecs*.

Aujourd'hui, l'auteur nous offre une nouvelle édition d'un ouvrage analogue, où il rapproche Shakespeare de Molière, en attendant peut-être qu'il le compare à Corneille, à Racine, à Crébillon, etc., etc.

Les études de ce genre paraissent excellentes dans les cours publics; elles piquent la curiosité, surprennent par l'imprévu, plaisent par l'ingéniosité des aperçus et apprennent toujours quelque chose. Transportées dans des livres, elles ont bien les mêmes qualités; mais le public qui lit est plus exi-

geant que celui qui écoute; il s'étonne, bien qu'il en profite, de trouver souvent tout autre chose que ce qu'il cherchait, et aimerait à voir l'auteur, plus fidèle à son titre, serrer de plus près son sujet, et s'égarer moins dans des développements étrangers.

CH.-L. L.

Les Mille et une nuits du théâtre, par AUGUSTE VITU. Quatrième série. Un vol. in-18. Paris, 1887. P. Ollendorff.

En nos comptes rendus successifs des précédentes séries, nous avons exposé l'objet de la publication, dit à quelle curiosité persistante de la population — non point seulement parisienne, mais de toutes nos grandes villes — pour le « spectacle » elle donne satisfaction; nous avons tenté d'énumérer les mérites particuliers du critique en M. Auguste Vitu : sa constante fréquentation du théâtre au cours d'une vie d'écrivain où la date de ses noces d'or avec la littérature doit être prochaine, son infaillible mémoire, la sûreté d'information qu'elle ajoute à sa vaste expérience, l'étendue de ses lectures, les éléments de comparaison qu'il puise en son érudition, son goût équilibré, l'indépendance absolue de ses jugements, sa parfaite courtoisie dans l'expression la plus sévère de son opinion, la conscience scrupuleuse qu'il applique à l'examen, puis à l'analyse des œuvres dont il entretient réellement ses lecteurs, au lieu de céder à la tentation, qui doit être fréquente, de faire un article « à côté », c'est-à-dire non sur la pièce, mais à propos de la pièce, procédé beaucoup plus agréable, plus facile à manier, au détriment, il est vrai, de l'auteur de ladite pièce, mais au profit du critique. Si M. Vitu est sujet à cette sorte de tentation, il aura eu de nombreux triomphes à remporter sur lui-même dans la période de quinze mois et demi que parcourt ce volume. A part *les Danicheff* et *Madame Caverlet*, on n'y rencontre point de « première » digne des fastes de la comédie, car nous réservons *l'Ami Fritz* pour les fastes de la cuisine. La poésie, par contre et par exception, fut mieux traitée : *les Erynnies, Déïdamia, la Belle Saïnara*, sans parler des à-propos en vers motivés, à l'Odéon et au Théâtre-Français, par les anniversaires de Corneille et de Racine, lui firent quelques belles soirées. Mais la grande note tragique manquerait en ce recueil d'impressions si, par fortune, le grand tragédien italien, Ernesto Rossi, n'avait évoqué sur une de nos scènes les magnifiques drames de Shakespeare : *Hamlet, Roméo et Juliette* et surtout *Othello*, à propos desquels M. Auguste Vitu a écrit les meilleures pages de son livre, celles qui lui ont le moins coûté, beaucoup moins assurément que le compte rendu des cent reprises et des mille turlutaines qui ont occupé ses autres soirées. Mille, c'est peut-être beaucoup. Précisons.

La quatrième série des *Nuits* du Sheherazade dramatique commence au CCCIX^e^ récit et s'achève sur le CCCCXIX^e^; le rideau s'y lève pour la première fois le 17 septembre 1875 et tombe pour la dernière fois le 30 décembre 1876.

E. C.

Vie de Mgr de La Bouillerie, évêque de Carcassonne (1812-1882), par Mgr RICARD. Paris, Palmé, in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Après l'éclatant succès de la nouvelle traduction des *Saints Évangiles*, de M. Henri Lasserre, arrivée à sa douzième édition dans un mois, la librairie Victor Palmé vient de publier un livre vivement attendu et qui ne s'enlèvera pas moins vite : c'est la *Vie de Mgr de La Bouillerie*, le grand apôtre de l'Eucharistie, par Mgr Antoine Ricard.

Instructive, édifiante, utile et féconde *vie* que celle du brillant et regretté prélat :

« Vous n'avez reculé devant aucune recherche, écrit Mgr Mermillod à l'auteur, interrogeant tour à tour la famille, l'amitié, les contemporains. De toutes ces études, il résulte un portrait achevé et une histoire complète de l'apôtre de l'Eucharistie, du promoteur de tant d'œuvres de charité, du père du concile du Vatican, du docteur thomiste que Léon XIII appréciait et plaça le premier des évêques français dans son Académie romaine. Vous avez su condenser en un volume l'histoire intime et la vie publique de ce pontife, qui aura une place d'honneur parmi les plus glorieux défenseurs de l'Église et du Saint-Siège. »

« Encadrée avec art dans les élégantes ciselures de votre récit, la parole ardente de Mgr de La Bouillerie continuera à faire aimer la vérité et la vertu, l'Église et Rome, l'Eucharistie et la papauté. » Ainsi s'exprime à son tour le successeur actuel de Mgr de La Bouillerie sur le siège de Carcassonne, Mgr Billard.

« N'hésitons pas à le reconnaître, dit Mgr Besson, évêque de Nîmes, la mémoire du coadjuteur de Bordeaux est liée, dans notre siècle, à la gloire des lettres françaises et aux conquêtes de la piété chrétienne. »

Voici les principales divisions du livre :

Naissance et Éducation. — Vie du monde. — L'Appel de Dieu. — Le grand vicaire de Mgr Affre. — Sous l'épiscopat de Mgr Sibour. — L'Épiscopat (période de paix). — L'Épiscopat (vie intime, l'écrivain, l'orateur). — L'Épiscopat (période de lutte). — Le Concile. — Dernières années de l'épiscopat à Carcassonne. — Mgr de La Bouillerie dans sa famille. — Coadjuteur à Bordeaux. — Les derniers temps. — Sa mort !

« Portrait achevé et histoire complète », telle est bien, à cette simple énumération, et selon le mot de Mgr Mermillod, la *Vie de Mgr de La Bouillerie*, par Mgr Antoine Ricard.

POÉSIES

Œuvres complètes du comte Du Pontavice de Heussey. Paris, maison Quantin, 1887. Deux vol. in-8°. — Prix : 16 francs.

Il est, dans les solitudes que n'a jamais violées l'œil des hommes, de vastes lacs, de grands fleuves, dont les eaux dorment ou se précipitent, reflétant les

splendeurs du ciel et les végétations puissantes qui s'épaississent sur leurs bords. Parfois une caravane s'y arrête, s'y repose et s'y rafraîchit. Plus tard, quelques voyageurs isolés s'y succèdent à de longs intervalles, les reconnaissent et les explorent. Plus tard encore, l'homme y arrive en foule, s'y presse, s'y établit, et ces eaux, nourricières de forêts vierges, fécondent maintenant de grasses campagnes, alimentent de fourmillantes cités. Il en est de même de certains esprits. Ils pensent, ils travaillent, ils se livrent avec ardeur et dévouement à l'œuvre humaine; toutes les idées, tous les besoins, toutes les douleurs, toutes les espérances, tous les élans, toutes les chutes de l'humanité, éveillent en eux un contre-coup et un écho; et pourtant ils passent dans le silence, à peine connus de quelques amis ou entourés de quelques curieux, jusqu'à ce qu'un jour le nuage se déchire, leur gloire éclate dans la lumière, et le monde accourt se désaltérer aux sources de leur cœur.

Telle est l'histoire du poète dont j'ai à parler ici.

Le comte du Pontavice de Heussey, né à Tréguier en 1814, publia en 1840, chez Hippolyte Souverain, un premier recueil de vers intitulé *Nuits rêveuses.* Il donna ensuite ***Manfred et Lara,*** traduits de Byron (1856), ***Études et Aspirations*** (1859), ***Sillons et Débris*** (1860), et ***Poèmes virils*** (1862). En 1870, obéissant au vieux sang héroïque de ses veines bretonnes, il organisa une compagnie de francs-tireurs et lutta contre l'invasion. Six ans après, il mourait

Le pied sur le tombeau de son dernier désir.

Son fils, dont les lecteurs du *Livre* connaissent le nom et le talent, a recueilli d'une main pieuse les reliques littéraires de ce haut et généreux esprit, et la maison Quantin en a fait un monument typographique qui est, non point le magnifique tombeau de sa mémoire, mais le piédestal où se dresse son génie rayonnant.

Qu'on ne me taxe pas d'exagération. Les œuvres du comte du Pontavice de Heussey sont bien de la famille des œuvres de génie. La noblesse de l'inspiration, la grandeur des sentiments, l'abondance et la force originale de l'expression, la spontanéité élégante et hardie de la forme artistique, sont les qualités qui éclatent ici partout et que ne réunissent jamais les poètes qui n'ont que du talent. On m'en voudrait de n'en pas donner des exemples. Je les prends au hasard, ayant soin seulement de les choisir dans des modes divers :

De son nid de mousse séchée,
Le roitelet de bon matin,
A la tête de sa nichée,
Est parti pour le grand jardin.

. . . .

Tout d'abord se passe à merveille,
Le bon conseil est écouté;
On a peur de la moindre abeille,
On a peur de sa liberté.

Mais bientôt le soleil enivre :
Il faut voir, toucher, voyager;
D'ailleurs, en apprenant à vivre,
On a le plaisir du danger.

. . . .

On se poudre dans la poussière,
On s'attarde avec un rayon,
L'un fait l'école buissonnière,
L'autre poursuit un papillon.

La mère en vain tourne, sautille,
Se trémousse en poussant des cris;
La révolte est dans la famille !
Rien n'y fait, c'est un parti pris.

Mais le soir enfin la nourrice
Ramène ses oiseaux au nid,
Et sans les gronder d'un caprice,
Dans ses plumes les réunit.

Et couvant les petits rebelles,
La mère, aveugle en son amour,
Sent croître avec bonheur les ailes
Qui les lui raviront un jour.

Voilà pour la note gracieuse et doucement mélancolique. Est-il possible de mettre plus de relief et d'intimité de rendu que dans cette description :

C'est une ancienne haie, un immense talus,
Un bastion des champs comme on n'en bâtit plus,
Surplombant, mais debout, ceint d'une large douve,
Où croît le champignon douteux, où l'ombre couve
Des détritus sans nom, en un terrain aqueux
Que rongent lentement des insectes visqueux.
Aux flancs de ce talus, des ruines énormes,
De couleur blanche et noire et de toutes les formes,
Amas confus de nerfs et de muscles et d'os,
Se recourbant en arcs, se nouant en réseaux,
Crevant le sol, poussant la pierre qui dévie,
Étalent au soleil les dessous de la vie!

Tout le morceau, peint de cette touche grasse, robuste et précise, est admirable. Voyez ce petit van Ostade en trois vers :

Pour cueillir le raisin, humide de rosée,
La fille du fermier se penche à sa croisée,
Tandis que dans la cour on attelle les bœufs.

On n'est jamais arrivé à un effet plus vivant avec une pareille simplicité de moyens. Et cette rencontre, qui de vous ne l'a faite? Mais qui pourrait en évoquer aussi nettement l'image? Ce sont

Deux gars de vingt-cinq ans qui lisaient le bréviaire,
Deux vicaires au teint de cuivre, aux larges reins.

Leurs muscles, en marchant, bosselaient leurs soutanes,
Dont les bords, relevés par d'épais brodequins,
Laissaient voir des mollets arrondis et profanes.
Côte à côte ils allaient, le nez dans leurs bouquins.

Mais ce n'est là que le côté plastique du poète, et ce serait faire une étrange injustice au comte du Pontavice de Heussey de ne le présenter que sous

cet aspect. On demande depuis longtemps que le poète vive de la vie moderne, qu'il soit ouvert aux sentiments et aux intérêts de notre âge, qu'il s'inspire des découvertes de la science et que, renouvelant les antiques formules, il incarne en ses conceptions les multiples manifestations du progrès. Nul ne comprend mieux que M. du Pontavice de Heussey cette mission nouvelle et nul ne s'efforce plus ardemment de la remplir. S'il n'est pas le Messie poétique que réclame notre époque et dont l'heure, apparemment, n'a pas encore sonné, il en est le précurseur, et, si l'on peut dire, le saint Jean-Baptiste. Mais, plus heureux que celui-ci, sa voix, qui clamait dans le désert, a fini par retentir à l'oreille des hommes, qui s'arrêteront, je n'en fais nul doute, pour écouter de tels accents :

C'est bien! continuons notre œuvre, elle est sublime!
En avant le marteau, le compas et la lime!
Qu'avec ténacité, le scalpel du savant,
Dans la nature morte et dans l'être vivant,
Sous les fibres, les nerfs, interrogeant les causes,
Trouve le but, le mot de nos métamorphoses....
. . . .

Savoir et s'isoler est une trahison!
Agitons! agitons! brisons le piège antique
D'une éducation pédantesque ou mystique,
Que, depuis son berceau, le genre humain faussé
Sous le fouet des tyrans traîne son pied blessé!
. . . .

. . . . Meurs donc, société finie!
Meurs! et délivre-nous de ta longue agonie;
Car l'homme souffre en toi. . . . .
. . . . Mère, regarde-nous;
Nous t'avons renversée et nous sommes dissous!
Destructeurs et détruits, l'œuvre est bonne. Qu'importe
Une tombe de plus dans une cité morte,
Si nous entendons battre au fond de ce tombeau
Le cœur d'un nouveau monde et d'un homme nouveau?

Ce chant de l'aube, cette annonce de l'avenir, le poète le reproduit sous toutes les formes :

Peuple! sous ce niveau, tout se meut, s'élabore;
Comme toi la nature a ses temps de sommeil.
La végétation déjà touche au réveil.
Espérance!... Ce soir la terre est froide encore,
Mais la vie est à l'œuvre au fond... et pour éclore
Le printemps n'attend plus qu'un baiser du soleil.

Il est hanté du grand sublime : la misère, le travail acharné des uns pour nourrir la paresse insouciante des autres. Il évoque le spectre et il l'entend parler :

Chez moi tout va son train ainsi que de coutume :
Le typhus, le scorbut, les ulcères, le rhume,
La faim, le désespoir, chacun à sa façon,
Travaillent dans mon champ et me font la moisson.
Le vieux Job est toujours sur son fumier biblique;
Les Rois, les Empereurs, même la République,
Sont très satisfaisants et rendent double impôt.
La débauche et l'amour, chacun dans son tripot,
Besognent vaillamment : l'un peuple et l'autre énerve.
La Révolution en garde une réserve
Pour la morte saison!... En un mot tout va bien!

Parfois l'exaspération monte et le souffle du poète passe sur les heureux et les repus comme un vent de colère chargé de l'anathème de tous les misérables, comme dans la grandiose pièce intitulée *Ultima*.

Le théâtre est splendide et le parterre sombre.
Quels sont les spectateurs? — On voit dans la pénombre,
Empilés sur les bancs des gens déguenillés,
De rudes ouvriers dont les poches sont vides,
Qui regardent, — muets, patients et livides, —
Danser et se gaudir ceux qui les ont pillés.

Parfois quelqu'un d'entre eux rompt avec violence
L'effroyable niveau de ce morne silence
Pour siffler ou punir, mais la police est là.
Car, pour ne pas troubler la danse générale,
Il faut même en mourant dissimuler son râle.
Un misérable meurt?... Eh! qu'importe cela!

Mais la haine n'a pas de prise dans ce cœur de poète. Si la colère le soulève parfois, ce dont il est plein, c'est la bonté, la sympathie, le respect du travail humain, la foi dans l'avenir.

. . . . La source salutaire
N'appartient pas au ciel! elle est sur cette terre!
Elle est dans l'action!...

Et ailleurs :

O viens! apparais-moi! muse encore innommée!...
Apparais! apparais! le front pur, le sein nu,
Refoulant le passé, révélant l'inconnu!
Ouvrant à la nature une main fraternelle,
Souriant à tes fils abrités sous ton aile,
Et plaçant désormais leur zénith radieux
Dans l'humanité même et non plus dans les cieux!

Ces extraits suffiront, je l'espère, tout incomplets et mal liés qu'ils soient, — *disserta membra*, — à donner une idée du haut vol de ce poète et aussi à appeler l'attention des lecteurs du *Livre* sur une publication qui leur offre, presque avec l'attrait d'une révélation, l'œuvre entier d'un grand artiste qui sut, satisfaisant à la fois le double besoin de notre époque,

Épurer le réel par l'idéalité.

B.-H. G.

Les Poèmes à tous crins, par Tancrède Martel. Un vol. in-12. Paris, A. Lemerre; 1887. — Prix : 3 francs.

Dans le volume, quatre livres de tout petits poèmes, — d'aucuns les trouveront futiles, partant inutiles, — et, au livre dernier, comme épigraphe, ces vers de Bourget :

C'est un plaisir de dilettante
De donner délicatement
A la fantaisie inconstante
Les allures du sentiment.

L'épigraphe eût pu figurer en tête du recueil.

De la bonne humeur, vive, enjouée, même alors que le poète — il n'a rien du *vates* — ôte son cha-

peau devant Banville et lève son verre en l'honneur de Richepin, de Silvestre, de Bouchor et de son ami Ponchon; et la même bonne humeur quand il vous fait un pied de nez au sieur Ohnet ou à M. de Montépin. Écrire pour les concierges! rimailler pour ensuite égrener ses rimes devant les dames! Mieux vaut aller où la fantaisie vous mène. On sort; les bruits de la rue sont une musique; il y a des bourgeois ailleurs qu'à Pontoise. Qu'importe! une petite ouvrière passe, elle est une enchanteresse. Toujours l'Odéon, l'ennuyeuse bâtisse, mais Velléda songe quand le soleil rougoie le ciel vers la rue de Fleurus; voilà l'hiver revenu :

> Puisque l'hiver nous fait la guerre,
> Mettons les pieds sur les chenets;
> Et près du feu tâchons de faire
> Des ballades et des sonnets.
>
> Agréable est la solitude
> Quand on entend gémir le vent,
> Et qu'on relit par habitude,
> Souvenir, ton livre émouvant!
>
> Rêves bleus, aimables mensonges,
> Je vous adore à deux genoux :
> L'homme ne vit que par les songes,
> L'homme n'existe que pour vous!
>
> . . . .
>
> Allez sous de splendides voûtes
> Et sous des arceaux séducteurs,
> Rêves d'or! mais fuyez les toutes
> Qui manquent d'oiseaux et de fleurs.

Parfois le sentiment prend les allures de la fantaisie.

F. G.

Histoire d'avant-hier, *poème*, par CLAUDIUS POPELIN. Un vol. in-4°. Paris, 1886. Charpentier et Cᵉ, éditeurs.

« Je ne lis plus, je relis », répétait volontiers M. de Sacy, le vieux rédacteur du *Journal des Débats*, que son journal poussa à la Bibliothèque Mazarine, puis à l'Académie française ou *vice versa*, et qui se poussa tout seul jusqu'au Sénat, aux derniers jours de l'Empire. En décochant ce trait impertinent à la littérature de son temps, M. Ustazade de Sacy croyait certainement qu'il exprimait une préférence toute personnelle, originale et rare; il se trompait. Cette prédilection pour les œuvres qui déjà lui étaient familières, le public la partageait avec lui et y est resté fidèle.

M. Claudius Popelin n'est pas pour rien un artiste et un lettré de la Renaissance florentine attardé en ce siècle; s'il possède à fond tous les mystères des Lettres et des Arts, et en particulier des Arts du feu, il n'est pas moins un maître dans la connaissance de l'homme. Aussi ne recule-t-il devant aucune de ses ambitions, et il a toutes celles qui relèvent de l'intelligence. Lorsqu'il a composé le poème que la librairie Charpentier vient d'éditer avec un luxe à donner d'envie la jaunisse à tout porte-lyre, il était résolu sans doute à faire la conquête de tous les lecteurs, sans en excepter un seul, même celui-là qui, à l'imitation de M. de Sacy, se serait juré de ne plus jamais lire pour seulement relire. D'autre part, il connaissait bien les paresses du public. Il savait parfaitement qu'en peinture, en musique, en théâtre, celui-ci ne se plaît et n'applaudit qu'aux choses cent fois vues, cent fois entendues, qu'il ne rit ou ne pleure qu'aux situations dont s'égayait déjà ou s'attristait le public de la troupe de Thespis. Pour tabler à coup sûr, le poète a donc, dans le magasin des littératures, parcouru le rayon des affabulations romanesques qui ont le plus servi et choisi habilement dans le stock un motif usé jusqu'à la corde. Il ne lui a même pas suffi de la certitude qu'il ne troublerait pas le repos du lecteur puisqu'il n'exigerait de lui pas même l'ombre d'un effort d'esprit; il a poussé l'attention jusqu'à le rassurer d'avance en l'avertissant dès le titre : *Histoire d'avant-hier*, écrit-il. N'est-ce pas une façon de lui dire : « *Histoire d'avant-hier*, tu entends bien, bon lecteur, vieille histoire, histoire que tu as déjà lue. Relis, benoît lecteur, relis; ne te fatigue pas à lire. »

Où ne l'a-t-on pas lue, en effet, et n'est-elle pas vieille comme le monde, cette histoire de cousin et cousine élevés ensemble, partageant les jeux de l'enfance, interrompus un triste jour d'octobre, où le garçon quitte la robe, prétexte pour revêtir la tunique du lycéen; léger deuil que compense largement la joie de se retrouver aux vacances; puis, aux candides intimités succèdent les troubles, les gaucheries, les adorables niaiseries; chez l'un et chez l'autre, la soudaine transformation de la chrysalide au premier éveil du cœur. Puis, l'heure des aveux, celle des audaces surprises auxquelles la prudence indulgente des parents coupe court par la séparation à titre d'épreuve. Puis, pour l'homme, la rencontre de la sirène, la passion fatale, les ivresses entraînant le reniement du passé, suivies des trahisons dont on meurt... dans les romans, auxquelles on survit dans le poème, pour voir, châtiment mérité, la Marie du premier amour épouser « un soldat bien bâti ». — J'expie! conclut l'amant renégat.

> Et mes larmes, alors, coulèrent lentement,
> Et je sentis au cœur un peu d'apaisement;
> Et mon passé, bien court, me fit l'effet d'un rêve
> Triste, plaintif et doux, comme le chant qu'achève
> Au loin, dans la campagne et dans l'ombre du soir,
> Un pâtre devant lui poussant son troupeau noir.

Belle image et qui trahit le lettré virgilien. Et c'est précisément pour ne pas disperser l'intérêt du lecteur, pour fixer son attention charmée sur l'image rare, sur la variété des descriptions, sur la souplesse du vers, sur l'aisance heureuse de la rime, sur la poésie même du poème, en un mot, que M. Claudius Popelin a choisi un thème familier dont le canevas devait disparaître entièrement sous la somptueuse profusion et l'éclat des broderies. Je me suis plu d'ailleurs à exagérer la banalité de ce thème. L'occasion s'offrait

vraiment trop belle pour ne pas la saisir de prouver une fois de plus qu'en art il n'y a pas de sujets épuisés, que l'originalité de l'œuvre d'art ne tient pas à celle du motif, mais bien à l'originalité de l'exécution. Mais, en outre, dans cette *Histoire d'avant-hier*, la curiosité est incessamment tenue en haleine par l'imprévu du détail charmant, pittoresque, ému. Tels les cent vers où le poète nous présente toute une société d'artistes et d'écrivains dont le caractère et le talent sont fixés d'un trait, d'un mot, d'une rime, avec une précision et une justesse parfaites :

> Là venaient tour à tour, isolés ou par groupe,
> Meissonier, dont la touche, au travers de la loupe,
> Semble être le produit d'un pinceau de géant.

Marilhat, Chassériau, Sardou, Fromentin, Boulanger.

> Gérôme, élégant, fin comme un jeune Argonaute...
> Baudelaire, amoureux de maîtresses macabres ;

Hébert, Guillaume, Delacroix, Baudry, Gustave Moreau ;

> Le bon père Corot, toujours en belle humeur,
> Clignait son œil malin tout en fumant sa pipe....

Augier, Dumas, fils de Dumas, Banville, Alfred Arago, Flaubert, Sainte-Beuve, les deux Goncourt, Saint-Victor, Théophile Gautier, Taine, About, Renan.

> Beaucoup vivent encore. Hélas! plus d'un est mort,
> Car telle est, ici-bas, la triste loi du sort
> Qu'en la trame des ans le temps fait des trous sombres,
> Et l'on ne touche à rien sans remuer des ombres.

Le contraste est une loi de la composition poétique aussi bien que de l'harmonie des couleurs ; cette loi, M. Claudius Popelin l'a exprimée dans son livre par un dessin emblématique d'un goût exquis, où l'idée philosophique de l'*Histoire d'avant-hier* nous paraît également symbolisée. On trouve ce symbole au titre, en tête de page et en cul-de-lampe, diversement combiné : la fleur d'oranger avec ses promesses de fécondité et l'ingrat, le stérile chardon. E. C.

Œuvres poétiques de Marceline Desbordes-Valmore, 1819-1833. *Idylles, élégies.* Un vol. in-12 (format des Elzévirs), sur papier vélin teinté. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. — Prix : 6 francs.

Le recueil des *Poésies choisies* publié dans la bibliothèque Charpentier est précédé de l'une des études que Sainte-Beuve avait déjà consacrées au poète, de celle de 1842, et cette étude, légèrement remaniée pour servir de préface, s'ouvre sur cette phrase : « C'est un de nos vœux qui s'accomplit aujourd'hui ; nous avions désiré toujours qu'un volume contînt et rassemblât la fleur, le parfum de cette poésie si passionnée, si tendre et véritablement unique en notre temps. » Depuis a paru le volume des *Bouquets et prières*, et M. Revilliod a pris soin de nous faire connaître des poésies encore inédites ; pour le plus grand charme des lettrés, amoureux de ce qui est vraiment sincère, vraiment vivant, il convenait de réaliser à nouveau le vœu de Sainte-Beuve, de le réaliser mieux qu'il ne l'avait pu faire lui-même. Comme, aidé de Mlle Ondine Valmore, le critique avait naguère choisi entre les poésies alors publiées celles qu'il tenait pour les plus capables de faire pénétrer, pour ainsi dire, l'âme même du poète avec l'aide aujourd'hui de M. Hippolyte Valmore, M. Lacaussade, qui a longtemps approché l'auteur des études de 1842, de 1860 et du livre : *Mme Desbordes-Valmore, sa vie et sa correspondance*, a procédé, animé d'un zèle tout pareil, à un choix non pas très différent, mais plus étendu.

Pour ce recueil et pour cette édition, M. Lacaussade a écrit une notice qui est excellente. Il a gardé la bonne mesure : sans prétendre forcer notre enthousiasme, il a loué après Brizeux, après Lamartine, après M. Montégut, — pour ne plus nommer Sainte-Beuve, — cette poésie élégiaque qui va au cœur et l'émeut profondément, et il n'a pas tu, d'autre part, ce qui manque aux vers de Mme Desbordes-Valmore. La bonne soirée à passer pourtant, assis près de son feu, relisant ces chants plaintifs ! Des formules vieillies, des coupes toujours les mêmes, oui ; mais qu'importe que le talent ou la science fassent défaut souvent, l'inspiration a dicté bon nombre de ces vers et l'inspiration est de plus de prix que la science ou le talent. F. G.

Cris d'amour et d'orgueil. *Poésies nouvelles*, par Hippolyte Buffenoir, avec un portrait de l'auteur par E. Abot. Un vol. in-18, Paris, Alphonse Lemerre, 1887. — Prix : 3 francs.

L'auteur ne manque pas de talent. Ceux qui s'occupent de ces choses le savent ; ceux qui ne s'en occupent pas ne le sauront pas plus aujourd'hui qu'hier. Ce volume, pas plus que ceux qui l'ont précédé, n'est de ceux qui forcent les portes de la popularité, encore bien moins de la gloire. Ce n'est pas que le poète ne se plaise à traiter des sujets en rapport avec les aspirations des foules. Il est révolutionnaire et fait à la liberté de vigoureux appels. Mais, puisqu'il faut que je le dise, je le dirai d'un mot : l'auteur des *Cris d'amour et d'orgueil* a tout le talent que peut avoir un médiocre. Écoutez plutôt ces deux strophes prises au hasard :

> La plaine aux monts dira : « C'est ici qu'autrefois
> Deux amants fortunés promenaient leurs délices ;
> Mes fleurs de leurs aveux ont été les complices.
> Ils se perdirent souvent dans mes sentiers étroits. »
>
> Et les grands monts boisés répondront à la plaine :
> « Ces amants s'adoraient, nous les avons connus ;
> L'ardeur et les transports dont leurs âmes étaient pleines
> Comme un parfum toujours sont en nous répandus. »

Après cela, on n'éprouve plus un bien impérieux besoin de lire le reste. La préface est cependant un curieux morceau de prose, il est vrai. Le poète nous y raconte qu'il ne se lasse pas « de vivre au sein des merveilles de la nature » et que « dès l'aube et dès

l'aurore, il va explorer les montagnes » ; si vous trouvez que les confidences ont du charme, c'est ce charme qui fait la valeur du livre de M. Buffenoir.

B.-H. G.

Rimes et raison, par A. Gennevraye, avec une lettre d'Émile Augier, de l'Académie française. Un vol. in-18. Paris, Calmann Lévy, 1886. — Prix : 3 fr. 50.

M. Émile Augier s'est chargé d'apprécier ce volume et pas plus que moi il n'en connaît l'auteur. On ne peut suspecter son éloge pas plus qu'on ne saurait récuser sa compétence et son autorité. « Œuvre charmante », c'est ainsi qu'il qualifie ce volume et il ajoute, expliquant et augmentant l'éloge : « Je cherche une attitude moins fatiguée, moins banale ; mais c'est encore la seule qui convienne à ce mélange d'esprit et d'émotion, à cette délicatesse de sentiment et d'observation qui mettent au lecteur un sourire au coin de la lèvre, une humidité au coin de l'œil. » C'est bien là l'impression exacte que laissent ces vers sortis d'un cœur féminin, si je ne me trompe, dans lequel, j'en suis sûr, une longue expérience de la vie a versé sans doute quelques gouttes de mélancolie, mais dont aucune amertume ne trouble la native douceur. Écoutez cette idylle que j'abrège à regret :

Pierrette prend ses deux sabots,
Son jupon court et sa cornette,
Pour aller quérir des fagots ;
Elle met l'âne à la charrette.
Il est vieux, mais trotte si bien,
Qu'au grand jamais on ne le fouette,
Et Pierrette siffle son chien
Qui la suit, la queue en trompette....

Pierrette atteint les grands couverts
Où tout est mystère et silence ;
L'âne mange les bourgeons verts,
Le chien cède à la somnolence.
Quand Pierrette voit tout à coup
Deux yeux brillants fixés sur elle ;
Tout d'abord elle crie : « Au loup ! »
Prise d'une frayeur mortelle.

Pour un loup, il est bien gentil,
Car c'est son jeune voisin Pierre.
Il s'avance, surpris, dit-il,
De trouver la belle fermière.
Le menteur ! il venait exprès,
Ce que devina la fillette.
Si bien que, quelques mois après,
Le gars Pierre épousait Pierrette.

Émile Augier n'a-t-il pas raison de s'écrier : « Ah ! que je préfère aux bouts-rimés de nos bouts-rimeurs quelques vers simples et émus comme ceux-ci ? »

B.-H. G.

Les Anniversaires, par Louis Tiercelin. Un vol. in-18 jésus. Paris, Albert Savine, éditeur, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau recueil de M. Louis Tiercelin comprend un poème en l'honneur de Jeanne d'Arc, les stances à Corneille qui furent dites à la Comédie française le 6 juin 1882, une saynète intitulée le *Rire de Molière*, dont les personnages sortent des comédies de Molière ; c'est une idée qui n'est point sotte d'avoir mis en scène ensemble et fait parler entre eux Tartuffe, Mme Pernelle, Harpagon, Bélise et Armande, Trissotin et Vadius, George Dandin, Arnolphe ; pour n'être point sotte, l'idée n'est point d'une exécution facile ; le lecteur ou le spectateur attend beaucoup de tels personnages, rappelés devant la rampe toujours plus que l'auteur ne leur permet de donner.

Des stances *Devant une statue de Mirabeau* suivent le rire de Molière ; après ce tribut au grand orateur, un hommage à André Chénier, puis un poème d'invention, *Champagne*, récit patriotique un peu long pour le sujet : une ex-soubrette de Versailles au XVIIIe siècle, devenue la femme d'un maître d'école en Champagne, grise de vin mousseux et pétillant un baron prussien pour l'empêcher d'aller à la bataille pendant l'invasion de 1792, et, non contente de le griser, elle l'assomme avec une bouteille pleine. Au même instant son mari revient : elle lui dit :

« C'est toi ! de retour ! mon ami !
— Oui, vainqueur ! Entends-tu le canon de Valmy ! »

C'est bien un peu puéril de forme, mais l'intention est si bonne !

Chateaubriand et Lamartine sont pour M. Tiercelin d'admirables matières à mettre en vers français. Diverses poésies complètent ce volume qui n'est pas, il faut l'avouer, le meilleur des ouvrages de l'auteur, naguère applaudi à l'Odéon.

Ajoutons qu'il y manifeste des sentiments royalistes panachés de libéralisme, et qu'il a dédié le tout à « Mgr Henri d'Orléans, duc d'Aumale, de l'Académie française. »

P. Z.



La France à la suite de la guerre de 1870-1871. — *La France à l'intérieur, la France à l'extérieur*, par le comte de Chaudordy. Un vol. in-18 de 140 pages. Librairie Plon et Cie. Paris, 1887.

Cet ouvrage a pour auteur un homme dont le nom est lié très honorablement aux souvenirs de notre action diplomatique pendant l'année terrible. A ce titre recommandable, il ajoute l'excitant d'une rencontre singulière : il nous est arrivé juste au moment où l'on pouvait pressentir le retour d'événements pareils à ceux où le nom de M. de Chaudordy a commencé d'entrer dans l'histoire de ce dernier tiers de siècle. Mais on n'aurait pas pu dire pour cela qu'il s'agissait d'un recommencement, ni que c'était toujours la même chose. Ce n'est pas la même chose du tout, nous l'attestons, que l'on a vu dans Paris, à la suite des lugubres affaires d'août 1870, ou bien durant les jours tout frémissants de vacarmes guerriers que nous venons de traverser. Après le délire et les fièvres d'il y a seize ans et dans notre nation toujours militaire, ce recueillement longanime, cette sagesse résignée ! Un tel miracle en si peu d'années ! Voilà. Le monde a changé et la philosophie des combats, si l'on peut dire, est tout autre aussi. Jadis, il y avait place pour l'héroïsme et pour les joies de la victoire dans ces effroyables mêlées inséparables peut-être de la condition humaine.

Aujourd'hui, sous la forme d'inventions chaque jour plus meurtrières, les éléments eux-mêmes : la mer dévorante, et la foudre, et la grêle, et la peste semblent avoir remplacé l'ingérence directe des bataillons. L'âme des plus solides marins attend avec angoisse l'entrée en scène, pour de bon, de ces élégants torpilleurs qui suppriment, à vue d'œil, un grand cuirassé. Les armées de terre, pour leur part, se demandent aussi quel va être le rôle des nouveaux fusils et des artilleries inédites, dans les batailles plus ou moins prochaines dont on nous menace. Une seule chose est assurée, c'est que l'on a raison de refouler cette tempête le plus loin qu'on le peut, car elle doit être épouvantable.

> La guerre s'est dressée, et moi j'ai vu, rêveur,
> Passer sa face pâle, avec des cris terribles,

disait, en 1854, Victor Hugo.

En vérité, chaque jour de paix est autant de gagné, comme on dit; aussi notre attitude calme et digne était-elle, de toute façon, la meilleure réponse à faire à celui qui avait tablé sur autre chose. Ajoutons, pour clore ces rapides considérations, que la guerre vise à présent un objectif immédiat : l'épargne du vaincu. A l'inverse de la race humaine, telle que la partageait une chronologie idéale, c'est durant son *âge de fer* que la guerre était belle; son *âge d'or* venu, elle nous remplit d'une détestation sans mélange.

Dans cet état de pensées, nous n'avons pas eu le cœur à nos poètes, à nos romanciers, toujours à l'œuvre cependant et toujours ambitieux d'un mot de rappel à ce grand public dont un sourire donne ou chasse la fortune. En vertu d'une disposition particulière de notre être moral, dans les soucis de notre âme, nous sommes mieux réconforté par les discours et les réflexions graves que par les tentatives d'oubli folâtre. Nous avons donc passé quelques heures instructives de ces dernières semaines avec les travaux historiques et politiques, et notamment avec un certain membre de ces mémoires qu'affectionne la librairie Plon. Ces travaux, qui semblent devoir ne nous montrer que le passé, ont presque toujours plutôt le mérite d'un saisissant à-propos. Certes, on ne contestera pas ce mérite ni d'autres non plus à la remarquable étude de M. de Chaudordy. Il est d'un esprit sagace, un peu désabusé sans doute, l'ouvrage plus gros de pensées que de pages, intitulé : *la France à la suite de la guerre de 1870-1871; la France à l'intérieur, la France à l'extérieur*. La première partie de ce titre comprend : avant-propos, l'état social, les partis, le gouvernement, les réformes. La deuxième partie comprend : la France et l'Europe pendant la guerre; la France, l'Allemagne et l'Europe depuis François Ier et Charles-Quint jusqu'à notre époque; l'équilibre en Europe et les alliances utiles; la politique extérieure depuis la guerre. L. D.

L'Académie des derniers Valois. *Académie de poésie et de musique, 1570-1576; Académie du Palais, 1576-1585*, d'après des documents nouveaux et inédits, par Édouard Fremy, premier secrétaire d'ambassade. Un vol. grand in-8°. Paris, Ernest Leroux, 1887. — Prix : 15 francs.

Richelieu, assisté de Conrart et de quelques autres, a fondé l'Académie française. Nul n'y contredit; mais ce que le silence prudent des fondateurs avait laissé ignorer, c'est que l'idée n'était pas nouvelle et qu'elle avait reçu un très sérieux commencement d'exécution. M. E. Fremy, sans insister sur les causes de ce silence, y supplée en nous fournissant tous les documents nécessaires pour reconstituer cette académie, germe de la nôtre. Il la reconstitue même de toutes pièces en un ouvrage érudit, attrayant, et de somptueuse exécution typographique. Lors de la ten-

tative de réforme linguistique et prosodique faite par de Baïf, que M. Fremy apprécie beaucoup plus haut et plus justement qu'il ne l'est d'ordinaire, il se forma, sous les auspices de Charles IX, une « Académie de poésie et de musique, afin de remettre en usage la musique selon la perfection qui est de représenter la parole en chant accompli de sons, harmonie et mélodie ». Plus tard, une seconde période commença sous l'influence de Guy du Faur de Pibrac, l'auteur des célèbres *Quatrains*. Henri III eut le titre de protecteur de cette compagnie devenue Académie des sciences morales et philosophiques, sous le nom d'Académie du Palais. Aux deux époques de son existence, cette institution groupa l'élite des littérateurs et des savants. Ronsard, Pontus de Thiard, Desportes, du Perron, Doron, d'Aubigné, Baïf, Amadis Jamyn en faisaient partie. M. Fremy en cite bien d'autres; mais il les fait entrer dans le docte corps de sa propre autorité, parce que cela lui paraît probable, indubitable, naturel. Le moindre document probant aurait plus de valeur que ces hypothèses, quelque vraisemblables et réservées qu'elles soient. Mais les grains de mil se trouvent et ne s'inventent pas. Et pour les trouver, il faut qu'elles existent. Or il me semble bien que M. E. Fremy a retourné soigneusement tout ce qui pouvait y ressembler et qu'il n'y a guère à glaner après lui. Vingt-deux discours, pour la plupart inédits et prononcés devant le roi protecteur de l'Académie, servent à la fois de pièces justificatives et de corollaire à l'ouvrage. Quelques-uns sont des morceaux vraiment remarquables et dont l'exhumation est une vraie richesse ajoutée à notre fonds littéraire du XVI[e] siècle. Un des caractères particuliers de cette Académie, c'est qu'elle admettait les femmes. En notre siècle d'émancipation, nos quarante immortels ne sont pas près d'en arriver là. Décidément, le progrès est bien en retard.

Il est indiscutable que le souvenir de l'Académie des Valois était encore vivant lorsque Richelieu créa l'institution qui s'est perpétuée jusqu'à nous. L'influence de l'une sur l'autre n'est pas difficile à montrer et M. Fremy le fait fort bien, tout en indiquant d'un mot pourquoi l'entourage de Richelieu ne pouvait guère se réclamer d'une origine qu'on connaissait, mais qu'on se gardait de reconnaître.

Maintenant, ce serait une erreur de croire que l'auteur de ce beau livre a fait une découverte. Lacroix du Maine, Sainte-Beuve, Vallet de Virille et d'autres encore ont signalé, en y insistant, l'existence de l'Académie des Valois. Mais elle méritait d'autant plus de faire l'objet d'une monographie que bien des questions littéraires s'y rattachent, que M. Édouard Fremy a étudiées avec conscience et exposées avec finesse et bonheur. B.-H. G.

A History of the old English letter Foundries, par Talbot Baines Reed. Un vol. in-4°, chez Elliot Stock, à Londres.

Cette histoire descriptive des anciens fondeurs en caractères d'Angleterre est un ouvrage de savante curiosité dans l'art typographique. Il serait à souhaiter qu'elle servît d'exemple en France où nous pourrions nous glorifier, dans le passé, de résultats plus importants encore. Caxton fut l'introducteur de l'imprimerie en Angleterre et M. Quantin a publié sur ce sujet, en 1877, un volume devenu aujourd'hui une rareté bibliographique. En Angleterre comme partout, les premiers imprimeurs furent à la fois les graveurs et les fondeurs de leurs types. On dit les types des Estienne, les types des Didot. Cette méthode est aujourd'hui généralement abandonnée, par la nécessité où se sont trouvés les imprimeurs d'avoir une grande variété de caractères et de les demander à des fonderies diverses. Il ne faudrait pas trop se plaindre de cette quantité de types, si elle n'allait pas souvent au détriment de la qualité. Les établissements de fonderie ont sans doute, pour bien faire, le stimulant de la concurrence; encore sont-ils moins soucieux de la perfection de leurs produits employés par d'autres que s'ils les employaient eux-mêmes.

La tradition de la bonne fonte s'est mieux conservée en Angleterre que chez nous. Tout en y étant plus résistante, la matière s'y prête à de plus grandes finesses. La régularité de l'approche, c'est-à-dire de l'espace qui sépare chaque lettre, y est plus normalement appliquée; l'horizontalité des lignes de tête et de pied plus uniforme, la hauteur d'œil plus parfaite.

Nous avons fait des progrès depuis trois ou quatre ans, après une période de réelle décadence; mais il reste encore beaucoup à faire.

Ce sont là considérations de métier. Nous n'entrerons pas dans un parallèle, au point de vue de la gravure, entre nos types et les types anglais. Les nôtres sont plus solides dans leurs contours, les autres plus fins. Ils sont plus lisibles dans les petits corps.

L'ouvrage que nous citons n'entre point dans ces considérations contemporaines, mais nous en parlons pour prouver son utilité. La fonderie en lettres n'est pas un métier, c'est un art véritable qui méritait un historiographe aussi consciencieux et aussi compétent. Des noms comme ceux d'Alexander Wilson, de Fry, de Joseph Jackson, de la dynastie des Caslon, sont dignes de figurer dans toute galerie d'artiste industriel. Le bel ouvrage de M. Talbot Baines Reed restera un monument du plus haut intérêt, avec ses nombreux fac-similés, et deviendra sans doute une rareté recherchée au moins par les amateurs d'outre-Manche.

Histoire du développement intellectuel de l'Europe, par J.-W. Draper. Trois vol. in-18 jésus. Marpon et Flammarion, éditeurs. Paris, 1887. — Prix des 3 vol. : 10 fr. 50.

« Le progrès social est aussi absolument gouverné par les lois naturelles que le développement du corps. La vie de l'individu est une miniature de la vie de la nation. » Ces propositions, énoncées par M. J.-W. Draper dans sa préface, sont la base même du travail considérable qu'il a intitulé *Histoire du développement*

intellectuel de l'Europe, travail qu'il avait achevé dès 1856, et qui parut en entier à New-York en 1861.

M. Draper distingue deux méthodes pour traiter les questions philosophiques : la méthode littéraire et la méthode scientifique. Il accuse la première d'être incomplète, de laisser dans l'ombre beaucoup de choses qui devraient être mises en lumière, et il adopte la seconde, qu'il croit absolument lumineuse.

Vraisemblablement c'est en vertu de la rigueur de cette méthode scientifique qu'il reprend à son compte le principe : Tout est dans tout », et qu'il embrasse dans ce long ouvrage une foule de questions, sans doute très importantes et très intéressantes, mais qui, mêlées ainsi, forment une masse un peu lourde, bien qu'elle ne soit pas confuse. Les cerveaux américains supportent peut-être facilement ces compositions non moins pesantes que savantes ; mais il faut bien avouer que nos cerveaux européens en sont quelque peu accablés. M. Draper, qui connaît si bien l'histoire du développement intellectuel de l'Europe, saurait mieux que personne nous apprendre si cette incapacité relative provient de ce que nous ne sommes plus au niveau de sa pensée.

La doctrine de M. Drapier consiste à dire qu'il faut étudier le développement des races comme le développement d'un individu. Longtemps avant lui, Pascal, voulant s'affranchir de l'autorité des anciens, mais non pas du respect dû à leurs efforts, avait dit qu'il convient de considérer l'humanité comme un seul homme, dont l'âge appelé l'antiquité n'est que l'enfance.

M. Draper applique cette idée intégralement et divise la vie des peuples généralement en quatre périodes : l'âge d'examen, l'âge de foi, l'âge de raison, l'âge de décrépitude.

L'esprit qui s'éveille regarde autour de lui ; de ses premières impressions il se hâte de former des systèmes, poussé qu'il est par un avide besoin de croire : et il croit avec ardeur ; en mûrissant, l'esprit fait le procès à ses idées, il reconnaît quelques erreurs, la foi est ébranlée, bientôt elle s'écroule ; l'âge de raison est venu, l'esprit n'accepte que ce qu'il a jugé, soumis à l'épreuve et au contrôle de la raison. Enfin, il s'use et retombe en enfance, et les superstitions reparaissent avec leurs cortèges de misères, de passions, de violences.

Pour la Grèce, par exemple, l'âge d'examen va de la naissance au déclin de la spéculation physique, et comprend les diverses périodes de l'école ionienne, de l'école italique de Pythagore, de l'école d'Elée : l'apparition des sophistes en marque la fin. Alors Socrate inaugure l'âge de foi ; il rejette les spéculations physiques et mathématiques, et il proclame l'importance de la vertu et de la morale. Devant lui se dresse Pyrrhon, comme le prophète de la décadence de la foi. La démonstration qu'il donne de l'incertitude des connaissances humaines a pour conséquence inévitable cette tranquille indifférence, la quiétude et l'irréligion recommandées par Épicure. Les dernières académies achèvent par leurs erreurs de ruiner la foi.

L'âge de raison de la Grèce, c'est l'âge de la science positive, de la philosophie inductive fondée par Aristote : sa méthode échoue entre ses mains, parce qu'il ne possède pas de connaissances suffisantes ; mais elle est développée par les Alexandrins. Zénon se place à la tête du mouvement. Il fait de la vertu et de la science le but de la philosophie, et devient dans la philosophie éthique le pendant d'Aristote dans la philosophie naturelle. C'est dans cet âge de raison que grandissent Euclide, Archimède, Ératosthène, Apollonius, Ptolémée, Hipparque, etc.

La décrépitude succède à ce grand effort du génie de la race grecque : la philosophie se fait rétrospective, elle tombe dans le mysticisme, l'inspiration et les miracles.

Cette critique historique de l'évolution des idées qu'il a faite pour le monde grec, M. Draper la renouvelle brièvement pour le monde romain, et il se hâte de passer à l'étude de l'Europe en général, dès la naissance du christianisme.

L'âge d'examen comprend l'origine, les variations premières, les luttes et l'établissement définitif du christianisme, et il serait clos par l'institution des conciles et la concentration du pouvoir entre les mains d'un pontife. L'âge de foi commence après le sac de Rome par Alaric, et, chose bizarre au premier regard, il concorde avec le grand schisme de l'Église chrétienne : ce qui oblige M. Draper à l'étudier dans les deux portions de l'Europe, sa forme étant différente dans l'une et dans l'autre. En Orient, l'âge de foi s'arrête prématurément, sous la triple attaque des Vandales, des Perses et des Arabes. En Occident, au contraire, il se développe et se prolonge par les relations des papes avec les rois francs.

L'analyse historique de cette période est la partie la plus neuve peut-être et certainement la plus curieuse du grand ouvrage de l'éminent Américain.

La foi, en Occident, diminue et se perd par des causes diverses dont la plus frappante est l'immoralité croissante des ordres religieux, surtout des ordres militaires. La chute de Constantinople peut servir de point de repaire pour marquer la fin de cette période.

L'âge de raison de l'Europe n'est pas encore venu, mais il approche. Déjà la philosophie expérimentale est née, les grandes découvertes maritimes ont élargi l'esprit en même temps que l'horizon des peuples d'Occident. La critique se fait jour : voici la vérité scientifique qui gagne continuellement du prestige. Le grand procès de Galilée pourrait être considéré comme le point de départ de la nouvelle période dont le caractère essentiel est la répudiation de l'autorité et de la tradition et l'adoption de la vérité positivement démontrée.

M. Draper poursuit l'inventaire de l'esprit moderne en Europe en retraçant l'histoire du progrès scientifique, les découvertes des physiciens, l'extension des relations, l'union de la science et de l'industrie. Il veut bien admettre, quoique Américain, que la vieille Europe n'en est pas encore à l'âge de la décrépitude. Et ses conclusions sur son avenir sont qu'il s'ouvre devant elle long et brillant. Il le compare à celui de la Chine et le résultat de sa comparaison est une as-

similation. « La Chine s'avance vers le terme final de la vie nationale avec les désolantes doctrines du bouddhisme; l'Europe s'en approche par le christianisme dit M. Draper. La charité universelle ne peut manquer de donner de meilleurs fruits qu'un orgueil égoïste. »

Ce que M. Draper appelle un orgueil égoïste, c'est le sentiment de la nationalité, le patriotisme.

L'historien de New-York, si nous admettons avec lui que les nations ne progressent point comme les fantômes d'un songe, sans raison et sans ordre, mais qu'il y a une marche déterminée, une marche solennelle, que toutes doivent fatalement poursuivre, toujours se mouvant, toujours avançant irrésistiblement; si nous admettons cela, nous ne saurions croire que l'utopie humanitaire qui assurerait le bonheur des nations en détruisant leur personnalité soit le suprême degré du développement rationnel. Que la vie internationale se modifie par l'extension et la fréquence des relations facilitées par la création des grandes voies de communication, nous le croyons sans peine. Mais l'histoire que M. Draper connaît si parfaitement contredit le rêve, généreux sans doute, mais dangereux de la fraternité universelle. M. Draper a pour fondement de sa doctrine que la vie individuelle et sa marche à travers les âges successifs sont le modèle de la vie sociale et de ses variations séculaires. Eh bien, mais le socialisme tant prêché a-t-il déterminé beaucoup d'individus à s'annihiler dnns la communauté anonyme ? Comment une nation consentirait-elle à s'annihiler dans le communisme universel ?

Nous ne commettrons point cette injustice — qui serait de plus une sottise — de contester la haute valeur de ce grand travail. Les réserves que nous avons exprimées au début de cet article ne visent qu'un procédé; quant au fond, la science de M. Draper s'y manifeste glorieusement. Nous lui reprocherons pourtant de s'être un peu trop exclusivement attaché à l'influence des sciences positives et d'avoir presque totalement négligé dans cette histoire du développement intellectuel de l'Europe les lettres et les arts, la floraison poétique, le sublime épanouissement des sons et des couleurs. L'omission pourra paraître grave, ou le dédain maladroit. PZ.

L'Europe et la Révolution française, par ALBERT SOREL. Deuxième partie : *la Chute de la royauté.* Un fort vol. in-8° de 575 pages. Librairie Plon. Paris, 1887.

Pendant longtemps encore, *la Révolution française* restera la grande révolution, ou plutôt la Révolution sans épithète, la seule, la vraie; et cela, malgré les contrefaçons des autres pays et du pays d'origine lui-même; et cela, malgré les menaces de l'anarchie à la dynamite, qui nous promet des choses auprès desquelles 1793 n'aura été que jeu de petits enfants. Ces braillardes annonces finissent toujours par un artilleur à qui le bourgeois confie le soin de protéger son toit et son potage, en attendant que ledit bourgeois, trop protégé et trop tranquille, fasse à son tour la révolution du dégoût et de l'ennui. Avec la *Révolution française,* il n'en allait pas ainsi. Ç'a été un mouvement unanime jailli des plus lointaines profondeurs de notre passé et de la logique de toute notre histoire. Aussi bien, rien ne nous paraît-il plus frivole que de voir reporter les causes de ce soulèvement incomparable à tels actes récents de la monarchie, ou même de l'appeler une expiation des règnes de Louis XIV et de Louis XV. Sans doute, il y avait de ces causes, mais dans la proportion d'une ligne de chiffres au long d'une grande colonne d'addition... et quoi qu'ils eussent fait, ni Louis XVI ni ses ministres n'y pouvaient rien.

Si jamais la vieille figure de rhétorique : le corps social, fut exacte; si jamais l'anatomie d'un grand peuple fut parfaitement assimilable à celle d'un individu, ce fut bien dans cette révolution, où l'on a vu depuis Marseille jusqu'en Auvergne, de la Touraine jusqu'à Strasbourg et de Lille jusqu'aux Pyrénées, ces organes constitutifs de la *personne nationale,* secoués à la même heure du même frémissement et renaître du même réveil. On défierait le plus minutieux collectionneur de notes bibliographiques d'esquisser seulement un catalogue complet des ouvrages consacrés à cette date fulgurante des aventures humaines, comme on défierait aussi le plus enragé statisticien d'établir le compte des travaux publiés annuellement, de nos jours, sur le même sujet. Par contre, le nombre est petit de ceux qui ont mérité la durée, par un livre de véritable mérite historique sur ces choses; la plupart de nos écrivains politiques n'ayant vu ce grand drame qu'à travers leurs étroites visées de parti, et comme un programme électoral ou un échelon d'ambitieux. Quant aux *mémoires* ou *souvenirs,* pour un document authentique ou sincère, que de basses spéculations de libraires sans scrupules ou de besogneux arrangeurs! En tête des meilleures lectures que l'on puisse recommander sur cet intarissable sujet d'intérêt et de préoccupations, la belle étude de M. Albert Sorel : *l'Europe et la Révolution française*, occupe avec raison le premier rang dans l'estime de tous les bons juges. L'auteur s'est fait connaître et apprécier depuis plusieurs années par son érudition sérieuse, la solidité de sa méthode et le bon style. La *deuxième partie* de son grand ouvrage aborde successivement : l'Assemblée nationale et l'Europe, 1789-1790; la révolution belge; le droit de paix et de guerre; les plans de la cour; les dispositions de l'Europe; les émigrés; Varennes; Pilnitz; la Constitution, 1791; les partis et la guerre; l'alliance austro-prussienne; la rupture avec l'Autriche, 1792; la déchéance; la France et l'Europe en 1792. L. D.

Entrée à Rouen du roi Henri IV, en 1596, précédée d'une introduction par J. FÉLIX et de notes par Ch. Robillard de Beaurepaire. Publication de la Société rouennaise de bibliophiles. Rouen, impr. E. Cagniard, 1887, in-4° de XLV-88 pages.

L'année dernière, la Société rouennaise de bibliophiles publiait une entrée à Rouen de Henri II; cette année, elle vient de délivrer à tous ses membres une

entrée de Henri IV formant un non moins joli volume. Ces deux réimpressions fac-similé ont été réservées aux membres de la Société, aucun exemplaire n'a été mis dans le commerce; voilà certes de quoi piquer la curiosité de plus d'un bibliophile. Si nous disons de plus que les nombreux bois qui illustrent ces deux entrées ont été fac-similés avec le plus grand soin, que la Société a fait fabriquer spécialement pour ces réimpressions un papier vergé teinté se rapprochant du ton de celui sur lequel ont été tirées les éditions originales, que la composition a été faite page pour page et ligne pour ligne *avec les fautes* soigneusement reproduites, nous n'aurons pas encore tout dit sur ces réimpressions appelées à devenir rapidement aussi recherchées que les originaux; car l'étude de M. de Beaurepaire est à elle seule un travail d'un haut intérêt et est remplie de documents historiques fort curieux. Dans une nomenclature fort détaillée, l'éminent archiviste a eu la patience de réunir tous les noms des personnages illustres ou obscures qui vinrent à Rouen pendant le séjour de Henri IV. Séjour exceptionnellement long puisque le roi arriva le 16 octobre 1596, n'en partit que le 6 février 1597, et que ce séjour à Rouen fut marqué par plusieurs événements historiques importants, tels que la signature d'un traité d'alliance avec la reine d'Angleterre, la convocation des notables et la réception du légat Alexandre de Médicis qui devint pape sous le nom de Léon XI.

Deuxième centenaire de Corneille. Illustrations par Jacques Léman. Grand in-8°. Rouen, E. Cagniard, imprimeur-éditeur, 1884.

Ce volume, qui est incontestablement le plus beau volume qui ait été édité à Rouen jusqu'à ce jour, est un chef-d'œuvre de typographie rehaussé de superbes illustrations. C'est d'abord un frontispice de Mazerolles, héliogravure d'après un dessin appartenant aujourd'hui au musée de Rouen et un portrait de Corneille gravé à l'eau-forte par Géry Bichard d'après un dessin au lavis de M. J. Léman. Ce portrait de Corneille serait à lui seul le succès du volume. Les têtes de pages, les lettres ornées, les culs-de-lampe ont été conçus dans le style de Lepautre et de Bérain; ils encadrent des vues pittoresques, et l'héliogravure a reproduit avec une fidélité admirable les dessins d'une netteté de contour véritablement superbe. Plus de cinquante dessins ont été ainsi reproduits. Quant au texte, c'est d'abord une préface de M. G. Le Breton, puis un spirituel historique des fêtes quelque peu humides du 12 octobre 1884, dû à la plume élégante d'un rédacteur du *Nouvelliste:* M. Paul Delesques, et enfin tous les discours et pièces de vers prononcés lors de ces fêtes mémorables qui réunirent à Rouen pendant deux jours l'élite de la France intellectuelle.

Une liste des invités et le programme des fêtes complètent ces documents historiques. Ce magnifique volume est bien le plus beau monument qu'on puisse élever à la mémoire du grand tragique, et on ne sait vraiment si ceux qui célébreront le troisième centenaire pourront produire une œuvre plus merveilleuse. Ce volume fait le plus grand honneur à l'imprimeur-éditeur M. Cagniard, et c'est un de ces ouvrages qui, malgré leur prix, deviendront rapidement fort rares, car tout dans ce volume a été exécuté avec amour, jusqu'à cette couverture en parchemin aux superbes écus entrelacés de lauriers sur lesquels resplendissent les initiales du grand Corneille. J. A.

Histoire sommaire de la civilisation depuis l'origine jusqu'à nos jours, par Gustave Ducoudray, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire. — Un vol. in-12, Paris, Hachette et Cie, 1886.

La faute n'en était pas à M. Seignobos, l'auteur d'une histoire de la civilisation dont nous avons dit quelques mots naguère, et la faute n'en est pas davantage à M. Ducoudray, qui nous donne cette même histoire encore : tous deux se trouvaient obligés de suivre un programme, trop précisément établi, et tous deux avaient pour obligation pareillement de ne s'aventurer point en de trop hautes considérations; ils ont l'un et l'autre procédé à une simple revision des *histoires* enseignées dans les différentes classes de l'enseignement secondaire, classique ou spécial. Qu'on regarde à la table des matières du livre de M. Ducoudray; le livre est divisé en six parties: les peuples de l'Orient, la civilisation grecque, le monde romain, le moyen âge, les temps modernes, l'époque contemporaine.

La philosophie de l'histoire a sa place toute indiquée à la suite d'un autre enseignement, nous l'avions oublié; soit, pendant quelques heures, en juillet, quand les élèves ne songeront qu'aux examens de Facultés ou d'écoles, on leur parlera de Vico, de Herder, et ce sera suffisant; mais sans permettre au professeur chargé du cours d'histoire d'aborder les grands problèmes de l'évolution nécessaire, n'eût-il pas été préférable d'inviter ce professeur, sinon à s'essayer de faire l'*esprit de l'histoire* comme Montesquieu a fait l'*Esprit des lois*, du moins à ne pas prononcer, avec ou sans phrase, des arrêts? N'eût-il pas convenu de s'appliquer à exercer le jugement de nos écoliers, et, pour cet exercice, de recommander l'exposition plus ou moins complète de la thèse de tel auteur, de l'antithèse de tel autre? Que d'appréciations diverses touchant les civilisations grecque et romaine, touchant le catholicisme substitué au christianisme, touchant la Réforme et notre Révolution française, et les transformations économiques, et ce que M. Ducoudray qualifie de progrès moraux! Quoi! on ne mettra pas les élèves à même de peser, comparer les jugements émis par les philosophes qui ont professé différentes doctrines, par les esprits religieux qui ont rêvé différemment de la perfection et pensé à différents moyens d'y atteindre, par des hommes d'état qui ont voulu et agi plus immédiatement en apparence, tous ayant eu d'ailleurs leur caractère propre, leurs préventions et leurs passions! On leur dira que Voltaire

aimait l'humanité et que Rousseau détestait les hommes et, entrant dans la société, ils auront ce préjugé. Encore un coup, nous ne nous en prenons pas à M. Ducoudray; il y aurait injustice de notre part à lui reprocher de n'être pas allé à l'encontre des prescriptions universitaires. F. G.

Un royaliste libéral en 1789 : Jean-Joseph Mounier, *sa vie politique et ses écrits,* par L. DE LANZAC DE LABORIE, avocat à la Cour d'appel. Un vol. in-18 de 344 pages. Librairie Plon et Cie. Paris, 1887.

La Révolution française demeure un inépuisable thème à considérations et à disputes. Un de ses caractères propres et saisissants nous semble être le pouvoir d'éclairer à jamais des noms de moyenne importance, que l'éclat foudroyant des meneurs et des chefs devait, penserait-on, éteindre pour toujours. Entre les Mirabeau, les Saint-Just, les Danton, les Marat, les Robespierre, dont les grandeurs, plus ou moins sinistres, viennent aboutir à l'éblouissant prestige de Napoléon Ier, — qui fut, avec ses biens et ses maux, la Révolution couronnée, — que d'autres personnages l'histoire n'a-t-elle pas recueillis, rien que pour avoir *figuré*, simples comparses, dans le drame sans pareil! Hâtons-nous de dire que cela ne fut point le cas de Jean-Joseph Mounier, le célèbre homme politique, né à Grenoble en 1758, mort à Paris en 1806. Celui-ci ne se contenta pas du « laisser-faire »; il portait une idée et la défendit. Dès 1783, nous voyons Mounier occupant dans sa ville natale un poste officiel considérable et, cinq années plus tard, se faire si bien connaître à l'époque des troubles dont le Dauphiné fut le théâtre, que le vote unanime de ses concitoyens l'envoya comme député aux États généraux. Tout permet de supposer que le jeune homme avait deviné les événements et préparait bien sa candidature. Le fameux mot de M. de Talleyrand sur « la douceur de vivre » entre 1780 et 1786 nous paraît surtout applicable aux fortunés et aux insouciants d'alors; mais les signes avant-coureurs du tremblement de terre sont déjà visibles et depuis même des années antérieures à celles-là, pour quiconque simplement prend la peine de penser. La carrière de Mounier, très intéressante au regard du philosophe, et qui nous offre avec le type idéal du centre droit l'éternelle histoire des déconvenues de ce parti, est très bien racontée par son distingué biographe, depuis les beaux rêves de conciliation du jeune avocat de l'Isère, jusqu'aux désillusions amères et aux alarmes du président de l'Assemblée, en passant par le serment du Jeu de paume, et jusqu'au retour de Mounier dans son pays en 1790. Nous assistons ensuite à ses inutiles efforts pour déterminer un mouvement contre les enragés, à sa prudente émigration, à son retour après le 18 Brumaire, — cet acte dont le feu duc de Broglie qui n'est point *suspect,* mais qui aurait pu l'être (excusez le jeu de mots), a dit les heureux effets, avec une gratitude presque enthousiaste, — à sa nomination à la préfecture d'Ille-et-Vilaine et au Conseil d'État, et à sa mort prématurée en 1806. Jean-Joseph Mounier appartient encore à la bibliographie en sa qualité d'auteur de plusieurs ouvrages : *Considérations sur les gouvernements et particulièrement sur celui qui convient à la France* (1789); *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres* (1792); *Adolphe, ou principes élémentaires de politique.* On voit que cet *Adolphe* n'a rien de commun avec celui de Benjamin Constant, son cadet de vingt années et davantage. N'importe, le nom était dans l'air et y resta, comme on voit. L. D.

Jean de Reilhac, secrétaire, maître des comptes, général des finances et ambassadeur des rois Charles VII, Louis XI et Charles VIII. *Documents pour servir à l'histoire de ces règnes de 1455 à 1499.* Tome premier. Paris, Champion, 1886; 1 vol. in-4°.

Le nom de ce serviteur de la monarchie, qui occupa les plus hauts emplois pendant près de cinquante années et en un temps où les éléments incohérents de la nationalité française commencent à se coordonner, est bien moins connu qu'il ne mérite de l'être. A peine le mentionne-t-on dans la plupart des histoires. Seuls le duc de Barante, dans son bel ouvrage sur les ducs de Bourgogne, et M. Legeay, dans son *Histoire de Louis XI,* lui font à peu près la place qui lui convient. Nommé tout jeune, secrétaire intime de Charles VI; investi en même temps de la signature comme notaire du roi, c'est-à-dire sorte de ministre d'État chargé d'expédier les affaires du Conseil, ministre des comptes et général des finances de France; longtemps en faveur auprès de Louis XI; disgracié lors du procès du duc de Nemours; rappelé aux affaires par Anne de Beaujeu dès l'avènement de Charles VIII et s'acquittant, malgré son grand âge, de missions importantes et lointaines qui témoignent de la verdure de sa vieillesse et de la persistante activité de son esprit, Jean de Reilhac a vu se dérouler successivement les faits multiples qui signalent cette longue période commencée au lendemain de la guerre de Cent ans, à l'expulsion des Anglais, et terminée avec la conquête de Naples; période de transformation où la rude existence du moyen âge disparait peu à peu et fait place aux premiers essais d'une administration régulière. M. A. de R... a donc bien réellement, comme il en exprime l'espoir dans l'avant-propos par où débute son beau livre et où je puise la plupart des éléments de cette notice, apporté une pierre utile à l'édifice général de l'histoire; car, en nous racontant la vie et les travaux de son illustre aïeul, il contribue à nous faire mieux connaître les noms d'une époque éloignée, et parfois jette une vive lumière sur quelques points négligés ou omis jusqu'ici.

Parmi les documents qui se trouvent réunis ici, tant ceux insérés dans le texte biographique que d'autres destinés à paraître en un second volume, sous forme de pièces justificatives, les premiers ont trait à l'existence personnelle de Jean de Reilhac ou aux charges qu'il a exercées, tels que lettres, quittances,

rapports, etc.; les seconds se rattachent d'une façon générale à l'histoire de Charles VII, de Louis XI et de Charles VIII, tels qu'ordonnances, mémoires, etc., rédigés, signés ou contresignés par lui. Un certain nombre de ces derniers ont déjà été imprimés dans la collection des Ordonnances des Rois de France. Je signale particulièrement les ordonnances de 1464, qui réglementent l'état de l'armée, visent les détails les plus spéciaux de la discipline, établissent les moyens de répression proportionnés aux fautes, etc., et sont un véritable modèle de rédaction pour un sujet aussi technique.

Quant aux lettres de rémission, de légitimation, d'anoblissement expédiées par Reilhac, de 1456 à 1470, elles sont, croyons-nous, presque toutes encore inédites.

Il est à regretter que toute une série de documents : la correspondance des agents envoyés dans les provinces, divers registres partant de l'année 1463 et contenant les détails de la solde des hommes d'armes et de la mise en état de défense des places fortes, enfin des lettres du comte de Dunois avec lequel Jean de Reilhac entretenait un commerce suivi, — documents arrivés successivement jusqu'au siècle dernier par la voie des héritages entre les mains de MM. de Lameth et de Béthune-Charost, — ne puisse se retrouver aujourd'hui.

Telle qu'elle est, la publication de M. A. de R... est d'un grand intérêt pour notre histoire. Elle n'est pas moins remarquable au point de vue purement archéologique. De nombreux fac-similés de pièces originales, des reproductions de vieilles estampes, de nombreuses vues de monuments et de ruines gravées par Manesse, un superbe portrait de Jean de Reilhac, enfin une exécution typographique excellente, dans un beau format, fait de cette publication un livre également attrayant pour le bibliophile, l'antiquaire et l'érudit. B.-H. G.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Bibliographie italioo-française, ou *Catalogue méthodique de tous les imprimés en langue française sur l'Italie ancienne et moderne depuis l'origine de l'imprimerie (1475-1885)*, par Joseph Blanc, ancien libraire. II. Traductions, mémoires et articles, suppléments, tables et index. Milan, l'auteur-éditeur; et Paris, H. Welter, 1886. Un vol. in-8°. — Prix : 15 francs.

L'écrivain, si compétent qui signe Phil. Min., a signalé dans *le Livre*, il y a près d'un an, le premier volume de ce grand et beau travail bibliographique. Je ne reviendrai pas sur les éloges mérités qu'il lui donne, et ne m'attarderai pas à exposer aux lecteurs habituels de cette revue l'importance d'une pareille mine d'informations. Ce second volume, qui complète l'ouvrage, comprend : 1° les traductions françaises de livres écrits en langues italiques, divisés en *auteurs latins anciens*, y compris les traductions mot à mot, synoptiques, interlinéaires ou juxtalinéaires, pour l'enseignement; auteurs latins italiens; auteurs italiens littéraires; ouvrages italiens sur toutes matières; auteurs étrangers dont les ouvrages sur l'Italie ont été traduits en français : cette dernière section n'est qu'à l'état de simple liste, ne formant, à la vérité, qu'une annexe du sujet; — 2° les *Mémoires et articles* relatifs à l'Italie parus dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de l'Académie des sciences morales et politiques, la *Revue des Deux Mondes*, la *Bibliothèque universelle*, la *Revue britannique*, la *Revue germanique*, la *Revue contemporaine*, la *Nouvelle Revue*, la *Revue des cours littéraires*, la *Revue politique*, la *Revue historique*, la *Gazette des Beaux-Arts :* c'est naturellement cette division qui présente le plus de lacunes; quelles fouilles n'y aurait-il pas encore à faire et quelles richesses à mettre au jour dans des périodiques comme *l'Artiste*, la *Bibliothèque de l'École des chartes*, *le Correspondant*, la *Gazette des Beaux-Arts*, le *Journal des savants*, la *Revue critique*, la *Revue générale*, la *Revue du monde latin*, la *Romania*, la *Revue internationale*, bien d'autres encore, et, s'il est permis de parler modestement de soi, *le Livre* qui publiait naguère des recherches si piquantes et si neuves sur Casanova; — 3° un supplément contenant, outre certains ouvrages omis dans les précédents chapitres, les publications du premier semestre 1886, et distribué sous quatre chefs : *Rome* avec les mélanges d'archéologie et d'his-

toire publiés par l'école française de Rome; *Église; Italie; Traductions* du latin et l'italien; — 4° quatre index : noms de lieux; noms de personnages; noms d'auteurs; noms de traducteurs : rien de plus commode que ces quatre fils conducteurs pour ne pas s'égarer dans le labyrinthe d'une telle bibliographie; — 5° enfin, un dernier supplément contenant les articles reconnus ou parus pendant l'impression.

M. Blanc sait trop combien de difficultés s'accumulent à chaque pas que fait l'érudit dans un travail de ce genre, et combien de fois les plus consciencieux sont obligés de les tourner sans les vaincre, pour s'étonner que quelques inexactitudes et oublis puissent être signalés dans son livre. C'est un service à rendre à tout véritable bibliographe que de lui indiquer ce que le hasard fait souvent connaître aux premiers venus, lorsque toutes les recherches de l'homme spécial ont été impuissantes à le découvrir. Je me permets donc de consigner ici deux ou trois remarques qui se sont présentées à moi pendant que je feuilletais cet énorme et admirable inventaire. Dans le dernier supplément, l'auteur de l'*Histoire romaine*, traduite de l'anglais par Rébonis et Certeux (Paris, Dupret, 1886), est appelé *Corner* (*J.*), il n'est pas inutile que l'on sache que c'est une femme, *miss Julia Corner.* A la même colonne, on cite le livre *Ma Prison*, comme étant écrit par Des Houx (Henri Durand-Morinsbeau); rien n'avertit que le vrai nom est Durand-Morinsbeau, et Des Houx un pseudonyme. Au chapitre des traductions du latin, le *Dialogue sur l'amitié* de Cicéron, traduit par N.-A. Dubois (Delalain), est daté de 1852 : j'en ai une édition de 1844. On donne le *Cornelius Nepos* de chez Garnier frères (1864), avec une réimpression de la traduction par P.-F. de Calonne et Amédée Pommier, parue chez Panckoucke en 1828, tandis que c'est une traduction complètement nouvelle due à Amédée Pommier seul, qui s'en explique tout au long dans la préface. Ce même volume contient la traduction d'*Eutrope* par N.-A. Dubois, laquelle est bien empruntée à la collection Panckoucke. M. Blanc cite six éditions de la traduction de *Lucrèce* par La Grange; mais il en oublie une, revue par Blanchet (Garnier frères, 1861).

Il est probable qu'on pourrait facilement multiplier de semblables observations de détail. Il n'en reste pas moins que M. Blanc a attaché son nom à un répertoire de la plus grande utilité, et qu'il s'est acquitté, aussi bien qu'on était en droit de l'espérer des efforts d'un homme pour qui la bibliographie est une véritable science professionnelle, d'une vaste entreprise de laquelle tous les esprits cultivés lui seront reconnaissants. Je recommande particulièrement ce second volume aux universitaires et aux professeurs français : ils y trouveront, réunie sur les écrivains et les époques classiques, une masse considérable de renseignements dont ils ont constamment besoin et qu'ils perdraient un temps précieux à chercher dans la multitude des catalogues de librairie, sans être toujours sûrs de les y rencontrer. B.-H. G.

Excerpta Colombiniana. Bibliographie de quatre cents pièces gothiques, françaises, italiennes et latines du commencement du XVI° siècle, non décrites jusqu'ici, précédée d'une histoire de la Bibliothèque colombine et de son fondateur, par HENRY HARISSE. Un vol. in-8°. Paris, H. Welter, 1887. — Prix : 35 francs.

M. Henry Harisse, qui s'est fait une place à part, et des plus honorables, dans le monde de la bibliographie, a donné naguère, au *Livre*, une étude sur la Colombine et Clément Marot que nos lecteurs n'ont certainement pas oubliée. Le volume qu'il vient de publier chez l'éditeur Welter est un magnifique et savant exposé de ses recherches sur une bibliothèque illustre par son origine, dont les richesses furent incalculables et qui, en dépit de l'incurie et des pillages anciens et récents, mérite encore d'être explorée par les curieux d'érudition.

Le prospectus dans lequel l'éditeur annonce l'œuvre nouvelle de M. Harisse en donne une analyse qui n'a que le défaut d'être trop modeste et de laisser dans l'ombre tout un côté, non le moins intéressant, de son travail. Ce n'est point là par où les prospectus pèchent d'ordinaire; mais on peut, en sécurité de conscience, citer celui-ci : « Le but de cette publication, dit-il, est de faire connaître un nombre relativement considérable d'opuscules, tant en prose qu'en vers, imprimés avant l'année 1539, à Paris, à Lyon, à Avignon, en Allemagne et dans le nord de l'Italie; opuscules uniques pour la plupart et échappés jusqu'ici aux recherches des bibliographes... Ces pièces gothiques n'ont pas seulement l'attrait de la rareté et de la curiosité, ce sont de véritables documents pour servir à l'histoire de la littérature et des idées sous les Médicis ou les Valois, car l'auteur d'*Excerpta* n'a pas limité son travail à une simple description bibliographique. Il y a ajouté des extraits, d'utiles renseignements puisés aux meilleures sources, et des notes d'un caractère particulier, dont l'importance n'échappera pas au lecteur. En effet, les quatre cinquièmes de ces curieux volumes proviennent de la bibliothèque de Fernand Colomb, fils naturel du célèbre navigateur génois, et qui fut le plus grand bibliophile de son temps. Or, au fur et à mesure que ce noble esprit achetait un livre, il inscrivait sur la marge de la dernière page une notule énonçant la date, le lieu et le prix d'acquisition, en y ajoutant quelquefois des renseignements personnels : données permettant au critique de résoudre plus d'un problème de bibliographie et d'histoire littéraire. Ce sont ces précieuses indications, toutes contemporaines des éditions mêmes, qui se trouvent reproduites ici, à la suite de trois cent quarante articles. »

Ces déclarations sont de la plus grande exactitude et absolument exemptes de toute exagération. Mais le volume que nous étudions contient encore bien d'autres choses, précieuses surprises que le prospectus réserve à l'acheteur. On ne m'en voudra pas de ne pas imiter sa discrétion.

M. Henry Harisse fait précéder la bibliographie des

quatre cents pièces gothiques d'un avant-propos où il discute avec une admirable sagacité les moyens de reconnaître les presses d'où sortirent tant d'opuscules publiés sans lieu ni date. Il signale, chemin faisant, de grosses erreurs commises sur ce sujet délicat par les bibliographes les plus justement célèbres, redresse des vues fausses et propose des procédés d'investigation qui jetteront bien de la lumière dans des questions restées obscures jusqu'ici. Le tableau où il présente quinze formes de la majuscule T servant à déterminer l'origine typographique de pièces imprimées par quinze imprimeurs parisiens différents est une véritable découverte, grosse, pour la science du bibliographe, des résultats les plus inattendus.

A cette très utile et nullement fastidieuse dissertation succèdent une biographie de Fernand Colomb et une monographie de la bibliothèque Colombine fondée par lui à Séville, et appelée à l'origine *Bibliotheca Fernandina*. M. Harisse a résumé dans ces pages les études qui lui sont familières et qui ont déjà fait l'objet de plusieurs publications aussi piquantes qu'érudites. Il revient avec force sur les révélations contenues dans sa brochure *Grandeur et décadence de la Colombine*, à propos du pillage éhonté auquel ce noble dépôt de livres a été récemment en proie. Il sait, sans déclamation ni violence, faire passer en nous l'indignation qui soulève son cœur d'honnête homme et de savant. Cependant, comme il le dit lui-même, « les déprédations commises à la *Bibliotheca Colombina* auront produit un résultat utile. Tous ces livres dérobés : poésies, chants populaires, exercices de piété, romans de chevalerie, mystères inconnus pour la plupart et échappés comme par miracle à la destruction, souvent éclairent d'un jour nouveau l'œuvre littéraire de la France et de l'Italie au commencement du XVIe siècle. » Or M. Henry Harisse n'a épargné aucun effort pour retrouver et décrire ces ouvrages si précieux.

Après les quatre cents — quatre cent huit pour être exact — descriptions, accompagnées de notes et de citations, souvent de la plus haute importance, comme, pour n'en citer qu'un ou deux exemples, l'article 193 à propos des deux Marot; l'article 234 à propos d'un curieux ouvrage huguenot de Laurent Valla, et l'article 369 où se trouve reproduit un poème italien inconnu sur les guerres du temps, l'auteur ajoute d'intéressants appendices dont l'un traite, entre autres sujets, des anciens catalogues de la Colombine, avec le texte même des instructions laissées par Fernand Colomb et son mémoire à l'empereur pour la conservation de sa bibliothèque, et un autre des documents manuscrits concernant l'histoire de l'imprimerie parisienne du XVIe siècle; là, sont donnés les noms de quarante-trois libraires ou imprimeurs inconnus à La Caille et à Lothin, les deux seuls annalistes du commencement de notre imprimerie. Un index des libraires et des imprimeurs cités ajoute à la valeur intrinsèque de l'œuvre un côté, nullement à dédaigner, de commodité pratique.

Quand j'aurai dit que le soin apporté à l'impression ainsi qu'à la reproduction en fac-similé des marques et illustrations gothiques est de tout point digne du texte, j'aurai, je l'espère, rendu justice à ce beau livre, indispensable à tout bibliophile et de nature à être utile à tout lettré. G.

BEAUX-ARTS

Documenti per la storia dell' Augusta Ducale basilica San Marco in Venezia, dal nono secolo sino alla fine del decimo ottavo dall' Archivio di Stato e dalla Biblioteca Marciana in Venezia. Deux vol. in-fol. Ferdinando Ongania, editore, 1886.

Ce recueil de documents pour servir à l'histoire de la basilique de Saint-Marc, à Venise, continue noblement les grandes traditions de la typographie vénitienne et fait le plus grand honneur au savoir, au goût et au courage de l'éditeur, M. Ferdinando Ongania. Il ne se contente pas du travail très considérable qu'a dû exiger la collection de tous les documents relatifs à Saint-Marc, épars dans les archives, dans les dépôts de manuscrits et dans tant de livres imprimés. Cette œuvre d'érudition, accomplie avec une patience pleine de zèle et une sûreté précise qui, sans dire rien de trop, n'omet rien, est un service énorme rendu à l'histoire générale tout aussi bien qu'à l'histoire de l'art. Elle offre au travailleur des matériaux tout prêts, qu'il devait auparavant chercher à grand'peine à travers mille auteurs, et dont quelques-uns, les plus précieux, enfouis dans les papiers d'État ou dans quelque manuscrit unique, lui seraient toujours restés inconnus. Mais M. Ferdinando Ongania n'a pas cru que là s'arrêtait sa tâche. Il a voulu que ce commentaire imprimé du chef-d'œuvre architectural de sa patrie fût, par l'aspect et les conditions matérielles, digne du merveilleux temple dont il enregistre l'histoire. Le papier, les caractères, les têtes de chapitres, les lettres ornées, les culs-de-lampe, tout a été fait pour s'harmoniser avec le texte, qui est en partie très ancien. Une idée d'un goût artistique, original et charmant a modifié le style des ornements suivant la marche de l'œuvre, de sorte qu'ils deviennent plus modernes à mesure que les documents sont plus rapprochés de nous. L'ouvrage, dédié à la reine d'Italie, Marguerite de Savoie, *patricienne de Venise*, comprend, outre un appareil bien conçu et bien exécuté de chronologie, de bibliographie et de tabulation

analytique, trois grandes divisions : les chroniques et documents depuis l'an 800; les livres imprimés; une collection de fac-similés relatifs à l'histoire de la basilique. Cette troisième partie forme un tome à part. Les planches héliotypiques y sont d'une grande netteté et d'un intérêt capital. Enfin, l'éditeur, parmi les érudits à qui il a confié le soin de revoir et de coordonner les pièces et extraits recueillis par lui, signale tout particulièrement M. le commandeur B. Cecchetti, directeur des archives royales de l'État, à Venise, qui a écrit pour ce volume une remarquable préface. Bref, rien n'a été négligé pour faire de cette publication un monument typographique capable de donner à tous ceux qui le pourront feuilleter une idée adéquate du grandiose monument de pierre dont il contient les annales.

M. William Scott, architecte anglais résidant à Venise, a entrepris de faire de ce volume une sorte de résumé pittoresque sous le titre de *Coup d'œil sur les documents historiques relatifs à Sant-Marc* (*A Glance on the historical documents of S. Mark*), qui sera accessible à toutes les classes de lecteurs et tiendra lieu, pour le plus grand nombre, du grand ouvrage, lequel n'a pu naturellement être tiré qu'à un nombre d'exemplaires très restreint. Il est regrettable qu'un travail analogue ne soit pas offert au public français.

B.-H. G.

QUESTIONS MILITAIRES

La Vie militaire, par Charles Leser, ancien élève de l'École polytechnique, avec préface de Jules Claretie. Un vol. in-12. Paris, Berger-Levrault, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Les lecteurs du *Temps* ont déjà eu la primeur des chroniques hebdomadaires dans lesquelles M. Charles Leser a étudié sous toutes ses faces *la Vie militaire*. Ancien officier d'artillerie, sorti de l'École polytechnique, l'auteur a su, grâce à une érudition savante, donner un grand attrait au sujet un peu technique qu'il avait à présenter au public. Saisissant avec adresse l'occasion de faire quelque incursion dans le domaine de l'histoire, voire même de l'anecdote, il a profité de toutes les circonstances où s'affirmait *la Vie militaire* dans l'année qui vient de s'écouler pour remonter aux origines de telle ou telle institution, de telle ou telle mesure prescrite par le ministre de la guerre, et donner au *fait divers* qu'il développait la valeur d'un article d'encyclopédie. Rappellerons-nous quelques-unes des questions traitées? Les manœuvres d'automne; — les mariages d'officiers; — le budget d'un sous-lieutenant; — la vie dans nos écoles militaires; — les pensions d'officiers ; — le fameux carrousel du Champ de Mars; — la revue du 14 juillet, etc., etc. En relisant ce livre, on revoit passer sous ses yeux tous les événements qui de près ou de loin ont touché à l'armée en 1886; on a en quelque sorte l'histoire anecdotique, au jour le jour, de la grande famille militaire; on retrouve, résumée en quelques lignes, la vie de ceux de ses membres qui manqueront désormais à l'appel et l'on apprend à connaître quelques-uns de ses héros ignorés.

A cette reproduction d'articles déjà parus, M. Charles Leser a joint quelques détails intéressants sur notre frontière de l'Est, détails recueillis pendant une tournée que l'auteur fit en 1883, avec le ministre, de Verdun à Belfort. C'est l'histoire de la préparation nationale de la défense et, à un moment où l'*ennemi héréditaire* suscite je ne sais quelle querelle d'Allemand, cette constatation de notre puissance défensive rassurera bien des âmes timorées et donnera aux autres une grande confiance dans notre situation militaire.

C. M.

Les Manœuvres impériales en Alsace. *Journal d'un spectateur, suivi de notes sur l'artillerie, l'infanterie et la cavalerie allemandes.* Une brochure in-8° avec carte. Paris. Direction du *Spectateur militaire*, 1886.

De graves débats vont se produire incessamment en Allemagne, au parlement de Berlin, et auront pour sujet la discussion d'une augmentation notable de l'effectif de l'armée. On voit que nos bons voisins ne songent guère à désarmer. Tout ce qui se passe de l'autre côté de nos frontières doit attirer l'attention de ceux qui ont souci de l'honneur national et de l'intégrité du territoire. Aussi accueillera-t-on avec intérêt le *Journal d'un spectateur* qui a assisté aux dernières manœuvres en Alsace et a rendu compte aussi fidèlement que possible des observations qu'elles lui ont suggérées. Ce journal va du 10 au 19 septembre 1886; il a été rédigé au jour le jour, sous l'influence des impressions du moment. Il ne saurait constituer un récit complet des opérations du 15e corps allemand; mais, outre que cette étude aurait un caractère très technique, il nous semble que, pour le grand public, la description de ce que l'auteur a vu, les remarques que sa compétence militaire lui a permis de faire suffiront amplement pour se rendre compte des tendances militaires de nos voisins. Comme complément à ces souvenirs personnels, l'auteur a développé quelques points relatifs aux trois armes combattantes qu'il a eu le loisir d'observer. Enfin une carte topographique du « théâtre des opérations » permet de suivre avec détail tous les mouvements du corps d'armée.

C. M.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

M. Erastène Ramiro, pseudonyme iconographique d'un jeune avocat de talent, grand *Ropsiste* devant l'Éternel et l'un des cinquante des *Amis des Livres*, M. Eugène R*** (voir le *Cid*) vient de faire sortir des presses de la maison Quantin et de mettre en vente à la librairie Conquet un formidable **Catalogue descriptif et analytique de l'œuvre gravé de Félicien Rops**, avec notice bibliographique et critique et de nombreuses reproductions du mystérieux et grand artiste, dont il s'est plu à inventorier la prodigieuse production.

M. Erastène — je préférerais *Erostène*, mon cher Erosmane Ramiro — a accompli dans ce travail icono-catalographique les tours de force les plus invraisemblables. Il a fixé l'œuvre de Rops, — en dehors des lithographies, — ce qui est déjà considérable; mais de plus il a décrit, avec une plume angélique, toute la série d'illustrations damnables et damnées attribuées à l'*infâme Fély*; celles même qu'on ne regarde qu'avec des lunettes bleues pour ne pas voir rougir sa paupière. — Ce catalogue a été tiré à 550 exemplaires, dont 10 sur japon et 40 sur papier de Hollande. Les prix n'étant point signalés ni sur la couverture ni sur aucun catalogue annexe, je ne saurais les mentionner.

Je ne fais au reste que signaler aujourd'hui cet ouvrage utile et excellemment élaboré, me proposant, dans une des livraisons prochaines du *Livre*, de consacrer à Rops et à son œuvre tout un long bavardage à l'usage des bibliomanes iconomanes et autres précieux amateurs de *Ropsiana*.

L'inimitable Henri Béraldi a terminé la sixième livraison de ses **Graveurs du XVIIIe siècle**, lettres D à G. Cinq superbes frontispices très variés décorent ce fascicule. L'un, d'Auguste Delâtre, l'autre de Daumont, le troisième de Courtry, le quatrième de B. de La Pinelais et enfin le dernier de Guérard. Celui-ci mérite tous les éloges; il est plein d'équilibre dans l'invention et la facture. Voilà bien l'illustration moderne rêvée, la manière noire reprise au berceau du vernis mou et ingénieusement mise au goût du jour. Nos compliments à Guérard, l'aquafortiste des cordes raides, le prestidigitateur des morsures fantaisistes et des cuivres alambiqués.

Béraldi s'est surpassé dans ce fascicule, il a écrit entre autres une page sur la vente Paillet et le libraire Morgand, qui restera célèbre dans l'avenir de la bibliophilie, c'est le suprême du genre, un vrai soufflé à la cannelle... et quelle touche, quelles croustades! Ah! mes amis, goûtez-y, goûtez-en... le fin du fin, je vous l'affirme.

Puisque me voici dans la gravure, je ferai mention de l'**Iconographie à l'eau-forte de nos contemporains**, par P. Cattelain, qui paraît chez Sagot par livraisons de cinq portraits, soit soixante portraits par an de toutes les célébrités du jour, depuis la politique et les arts jusqu'à la littérature; le format est le grand in-4°, le prix d'abonnement de 35 francs par semestre; c'est pour rien si cela paraît régulièrement.

Depuis longtemps les lettrés, et avec eux tout le public, attendaient l'**Anthologie du XIXe siècle**, annoncée par l'éditeur Lemerre. Qui peut en effet songer à se procurer la masse de livres signés par les poètes contemporains? Presque tous ces volumes renferment cependant çà et là des choses exquises et appartiennent à l'histoire littéraire de notre époque. Tirer de chacun d'eux ce qu'ils ont de meilleur et de plus particulier, et l'accompagner d'une notice biographique et d'une rapide appréciation : voilà ce qu'il importait d'exécuter, et ce que pouvait seul entreprendre l'éditeur de presque tous les poètes nouveaux.

Mais comment, en ce travail, négliger les anciens, ceux qui, dans ce siècle, ont été les premiers maîtres et auxquels se rattachent, par une filiation nécessaire, le style et la pensée de leurs successeurs? Aussi a-t-on voulu donner une Anthologie non des poètes contemporains, mais des poètes du XIXe siècle. Bien que né au siècle dernier, André Chénier ouvre le livre, parce qu'il est le père de la jeune inspiration et de la renaissance poétique. Victor Hugo, Lamartine, Vigny, Musset ont leur place dans le premier volume qui s'arrêtera à Léon Dierx, et comprendra déjà un assez grand nombre de poètes vivants.

On y trouvera :

Marie-Joseph Chénier, Legouvé, Arnault, Chateaubriand, Chênedollé, Désaugiers, Nodier, Béranger, Millevoye, Guttinguer, Pierre Lebrun, Soumet, Mme Desbordes-Valmore, Émile Deschamps, Casimir Delavigne, Mme Tastu, Jean Reboul, Alfred de Musset, Hégésippe Moreau, Victor Hugo, Auguste Brizeux, Sainte-Beuve, Daniel Stern, Félix Arvers, Dovalle, Auguste Barbier, Amédée Pommier, Ernest Legouvé, Gérard de Nerval, Gustave Mathieu, Petrus Borel, Napol le Pyrénéen, Jules Lacroix, Barthélemy et Méry, Antoni Deschamps, Aloïsius Bertrand, Aug. de Chatillon, Th. Gautier, V. de Laprade, Alf. des Essarts, J. Autran, L. Veuillot, L. Ackermann, A. Ségalas, Ch. Coran, A. Houssaye, Aug. du Belloy, J. Soulary, F. de Grammont, Vacquerie, Lacaussade, L. de Ronchaud, G. Levavasseur, E. Grenier, Leconte de Lisle, E. Augier, Ch. Baudelaire, Ch. Reynaud, Ernest Prarond, Pierre Dupont, Gustave Nadaud, Jules Barbier, H. Mürger, Louis Bouilhet, Louis Ménard, André Lemoyne, Maxime Du Camp, Eug. Manuel, Laurent Pichat, Th. de Banville, Ch. Monselet, Henri de Bornier, Dyonis Ordinaire, Ratisbonne, Jules Breton, Valery Vernier, Amédée Rolland, Marc Monnier, Émile Chevé, Francis Pittié, Octave Lacroix, Phi-

loxène Boyer, A. Piedagnel, André Theuriet, André Lefèvre, E. Pailleron, L. Cladel, Mme A. Blanchecotte, Armand Renaud, Félix Franck, G. Lafenestre, Achille Millien, Emmanuel des Essarts, Albert Glatigny.

Mais combien le tome deuxième où paraîtront, avec quelques lignes de critique, les nouveaux poètes de toutes les tendances, où l'on verra les uns près des autres MM. Sully Prudhomme, Coppée, Paul Bourget, Richepin, Hérédia et d'autres plus jeune encore, passionnera davantage les lettrés! — A côté des noms les plus retentissants, on lira quelques noms moins connus du public, mais qui méritent cependant d'être signalés. Ce sera un tableau complet et vivant du mouvement poétique, si intense et si divers, depuis 1866 jusqu'à 1887.

Voici, du reste, quelques-uns des poètes qui figureront dans le second volume :

Albert Mérat, Ernest d'Hervilly, Alph. Daudet, Henri Cazalis, Catulle Mendès, Villiers de l'Ile-Adam, Léon Valade, Antony Valabrègue, Émile Blémont, L.-X. de Ricard, Paul Delair, Paul Arène, Anatole France, Mallarmé, Louisa Siefert, Lucien Paté, Émile Bergerat, Jean Aicard, Déroulède, Maurice Bouchor, Guy de Maupassant, Jacques Normand, Rollinat, A. Silvestre, Delpit, P. Verlaine, Tiercelin, Rodenbach, Pomairols, Jules Lemaître, Ch. Grandmougin, Émile Goudeau, A. Gill, Auguste Dorchain, Émile Dodillon, Ch. Canivet, Gabriel Vicaire, Ch. Frémine, Clovis Hugues, J. Richard, Fabié.

L'œuvre, contenue dans deux volumes, paraîtra en quarante livraisons de 50 centimes chacune. Chaque semaine nous apportera un de ces fascicules, si bien édités par Alphonse Lemerre.

La maison Quantin poursuit, avec l'exactitude et la régularité auxquelles les souscripteurs de ses publications sont habitués, sa riche collection des « chefs-d'œuvre du roman contemporain ». Le nouveau volume qui vient de paraître, **Salammbô**, ce chef-d'œuvre incontesté, vient encore rehausser l'éclat de cette « bibliothèque » sans précédent.

L'histoire littéraire a enregistré le succès retentissant de *Salammbô* dès son apparition; depuis, la renommée de Gustave Flaubert n'a cessé de grandir et il occupe maintenant la place que lui conservera la postérité. Les amateurs sauront gré à la maison Quantin de leur offrir, dans une édition de luxe, cette œuvre maîtresse du célèbre romancier.

L'illustration de ce volume a été confiée au crayon de M. Poirson.

Mme Louveau-Rouveyre, MM. L. Muller et G. Mercier ont uni leurs talents pour reproduire dans leurs eaux-fortes les compositions inédites de M. Poirson.

Le tirage a été limité à 1,000 exemplaires, ce qui est suffisant pour assurer de la valeur au livre dont le prix n'est que de 25 francs.

L'illustration de M. Poirson, je l'avoue, me laisse assez impassible et, quelles que soient mes sympathies pour les travaux de la maison Quantin dont le succès me tient naturellement fort à cœur, je ne saurais m'emballer en faveur de cette ingénieuse, mais trop ordinaire illustration. Une œuvre de la portée et de la haute valeur artistique de *Salammbô* méritait une interprétation de Gustave Moreau ou même de Grasset; il fallait un grand artiste doublé d'un grand chercheur. Un peintre logiquement enthousiasmé par *Salammbô* n'aurait pas hésité à consacrer plusieurs années de sa vie dans la recherche de l'évocation même de Flaubert. Un tel ouvrage ne comportait point seulement d'être bien illustré, et ce m'est une souffrance véritable vis-à-vis de ce chef-d'œuvre d'avoir à constater ce qui a été fait de convenable, à côté de ce qui méritait d'être fait, de grand et de rayonnant... peut-être aussi d'irréalisable.

Typographiquement, comme ses prédécesseurs, *Salammbô* a été tiré dans la perfection sur ce joli papier vélin du Marais qui est l'un des charmes de cette collection des *chefs-d'œuvre du roman contemporain.*

Il faut remercier la maison Quantin de nous donner une édition française d'un ouvrage qui vient d'avoir un retentissant succès par delà les mers : *The Last Leaf.*

Pour ne pas être suffisamment connu en France, Holmes n'en est pas moins un poète célèbre aux États-Unis et digne de la gloire dont il y est entouré.

Ce n'est pas le poète lyrique aux grands élans, ni le dramatique passionnant les foules. Mais ses œuvres, châtiées de style, fines de sentiment et d'idée, cherchant la perfection dans la pensée comme dans la forme, sont un vrai régal de gourmet.

Son esprit est plein d'humour, sans tomber dans la farce qui en est souvent voisine; sa sensibilité n'a rien de la sensiblerie, l'élévation de son âme est constante.

Son poème **The Last Leaf (la Dernière Feuille)** est un pur chef-d'œuvre de sentiment. Il est populaire aux États-Unis : le président Lincoln le savait par cœur; Poë, pour l'apprendre, l'avait copié et recopié de sa main paresseuse.

L'originalité de l'illustration du livre est extrême : étonnante par son inattendu, charmante par ses détails, « empoignante » par l'impression générale qui s'en dégage.

Le poème de Holmes est court, le sujet ne supportant pas d'être autrement délayé. Ses illustrateurs ont eu alors l'ingénieuse idée de le reprendre vers par vers, presque mot par mot, et ils ont laissé aller leur crayon, de même que la pensée s'envole à la suite de l'évocation du poète.

Les lèvres qu'il pressa..., dit le poème; et les artistes ont représenté une adorable jeune fille, de grâce toute byronienne.

Ma grand'maman disait..., et voilà la grand'-mère évoquée par une gravure d'une grande finesse intime.

Le poète s'interrompt lui-même et ajoute :

Pauvre vieille dame! elle est morte depuis longtemps... et la gravure représente, dans un intérieur abandonné, un vieux fauteuil gardant encore l'empreinte de l'absente. *Sunt tristia rerum!* et pour qui-

conque a des souvenirs de deuil, ces objets inanimés attirent les larmes.

On a discuté l'art américain. Après avoir nié son existence, on lui a reproché de s'inspirer, jusqu'à la copie, de l'art japonais. Ces reproches sont injustes.

Le mouvement artistique aux États-Unis est réel et son originalité incontestable. Il semble même qu'un genre nouveau s'y fonde, mélange de vérité et de fiction, de nature et de fantaisie, de simplicité et de recherche. L'art ne doit être après tout ni une copie servile des choses, ni une traduction fatigante de spéculations fausses ; un assemblage de prose et de poésie lui donne une saveur particulière.

Tel est le sentiment qui se dégage de cet ouvrage, conçu et exécuté en dehors des routes ordinaires de la librairie européenne. La maison Quantin, qui l'a fabriqué sur ses presses, a dû y rencontrer de grandes difficultés d'exécution, heureusement vaincues. S'il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde, elle en a produit incontestablement et du bon. *Habent sua fata*... Celui-ci aura une destinée particulière : quelques-uns passeront à côté de lui sans le comprendre ; d'autres en seront absolument amoureux, ils seront les délicats et les élus.

Vient de paraître chez Émile Testard et C[ie] le fascicule 49 des **Œuvres illustrées de Victor Hugo** (*Légende des siècles*).

Je ne ferai pas de commentaires. Je me demande, à chaque livraison nouvelle de cette colossale entreprise, comment il se fait que cette publication, qui est honnêtement imprimée sur papier passable et qui attire à elle tous les noms de peintres et de graveurs connus, n'arrive pas à m'intéresser et à faire vibrer chez moi la note admirative. Je crois que cela tient à mon idiosyncrasie. Évidemment j'ai tort, mais qu'y puis-je ?

M. Pierre de Witt, dont nos lecteurs connaissent déjà l'ardeur laborieuse, nous procure une élégante plaquette : **La peur en 1789. La journée des Brigands en Limousin,** *suivie de la victoire des Auvergnats sur les aristocrates*, un vol. in-18, prix : 2 fr. 50, véritable modèle d'exposé historique. Le récit est intéressant et émotionnant. Il frappe d'autant plus que c'est un coin, peint sur le vif, du tableau lamentable que nous offrit la province après la prise de la Bastille, à la fin du mois de juillet 1789.

La *peur* qui se manifesta dans tout le pays fut connue aussi bien au nord qu'au midi et l'anarchie spontanée, si bien décrite par M. Taine, s'y épanouit dans son horreur. Le fait est attesté notamment par les lettres si originales de Duperré, publiées par la *Revue de la Révolution* et que M. de Witt n'a eu garde d'oublier. Elle régna aussi souverainement en Limousin, et c'est un épisode de cette désastreuse épidémie que M. de Witt, aidé de documents à lui communiqués par M. le baron d'Auzers, a pris à tâche de nous faire connaître.

L'ouvrage tiré à petit nombre, imprimé avec soin sur papier vergé, avec titre rouge et noir, fait honneur aux presses de M. Henri Delesques, imprimeur à Caen. C'est un livre qui continue dignement la série de plaquettes élégantes inaugurée, il y a quelques années, par M. Le Blanc-Hardel.

Notre ami l'éditeur Liseux semblait bouder le public depuis six mois; on se demandait si ce sage philosophe ne s'était point fait ermite à la pointe extrême de quelque cap de l'antique Cérigo, lorsqu'il fit paraître trois volumes de réimpressions inédites et un ouvrage d'essais critiques de littérature ancienne dû à la plume élégante du docte Alcide Bonneau, grand prêtre en la chapelle mystico-galante de maître Liseux, le Robert Estienne de ce temps.

Ces trois publications de haut goût sont :

1° **La Mandragore,** comédie de Machiavel, qui nous montre comment un mari benêt en espoir d'enfant sait bailler un amant à sa femme. La traduction de ce friand morceau est due à la plume alerte de M. Bonneau, déjà nommé Alcide pour sa vaillance.

2° **La Calandra,** comédie du XVI[e] siècle, du cardinal Divizio de Bibiena, un ancêtre sans doute du galant Bibiena, auteur de la mignonne *Poupée* du siècle dernier. La traduction nouvelle et littérale est de... M. Alcide Bonneau, inscrit pour la troisième fois au palmarès.

Représentée en 1508 à la cour du duc d'Urbin, avec grand apparat mythologique, *la Calandra* est la première comédie régulière qu'ait eue l'Italie et par conséquent l'Europe moderne. Elle est plus spirituelle et plus naturaliste que toutes les tentatives théâtrales de nos modernes Zola. M. Alcide Bonneau nous l'a exquisement habillée de sa prose et c'est un régal auquel je vous convie, messieurs les délicats.

3° M. Isidore Lizeux a enfin réimprimé les **Discours sur l'impuissance de l'homme et de la femme** par Vincent Tagereau, Angevin, d'après l'édition publiée par l'auteur en 1612. Ce dernier ouvrage est un mémoire bien documenté, plein de preuves à l'appui et de citations curieuses contre cette plaisante procédure du congrès, dont la nécessité était alors admise par les plus éminents jurisconsultes et canonistes, quand la femme demandait l'annulation du mariage pour cause de frigidité incurable et permanente chez son époux. Dans les neuf chapitres de son factum, le page Vincent Tagereau nous apprend à quels signes « se cognoit » l'impuissance de l'homme apparente ou occulte; il nous initie à la visitation de la femme, chose honteuse, dit-il, incertaine et hasardeuse, partant à éviter tant qu'on peut ; il s'inquiète de la forme qu'il serait bon de garder aux procès de séparation pour l'impuissance des hommes conformément aux saints canons et décrets et à ce qu'en ont écrit les théologiens et canonistes; il parle de la restitution de la dot et des dommages et intérêts qui s'adjugent après la séparation ; enfin il ne néglige point

de donner des conseils pour l'homme poursuivi en séparation comme impuissant.

Cet ouvrage, ainsi que les deux précédents, n'est tiré qu'à 200 exemplaires sur joli papier vergé, par Unsinger, en un format in-16 (au prix de 20 francs).

Comme tous les ouvrages de M. Liseux, ils sont impeccables comme texte et comme point d'impression générale.

Le livre de M. Alcide Bonneau, paru également chez Liseux et auquel je faisais allusion tout à l'heure, est intitulé **Curiosa** (in-8° de 400 pages sur hollande, 20 francs). — Ici nous nous trouvons en pays de connaissance, car ce fort volume est un recueil formé de toutes les études et notices placées en tête de réimpressions ou de traductions d'ouvrages curieux par M. Alcide Bonneau, environ depuis dix ans, chez l'éditeur Lizeux... et Dieu sait si la liste en est longue! Quarante-trois études ou notices variées embrassant tous les genres de l'énorme et très choisi catalogue de l'éditeur de *Monsieur Nicolas*, et allant de la littérature italienne et française du XVIe siècle jusqu'à la littérature érotologique de l'Inde et de l'Afrique, depuis Batacchi jusqu'à Baffo et de Sade.

Je ne connais point d'érudit plus profond et à la fois plus aimable et plus modeste que M. Alcide Bonneau. Ces excellentes études, ces traductions, ces notices pleines de faits, de trouvailles ou d'observations, d'autres que lui les eussent fanfarées à outrance par la réclame du journalisme; d'autres que lui s'en fussent servis comme de marchepieds pour servir leur ambition ou leurs intérêts; M. Alcide Bonneau, bien au contraire, semble volontairement jusqu'ici s'être confiné dans l'ombre, c'est à peine s'il a signé la plupart de ces œuvres achevées et si estimables, et le plus souvent on a dû le deviner là où il se dissimulait plutôt par modestie de savant fervent que par pudeur de timoré. Son œuvre complète, relue et goûtée dans **Curiosa**, est celle cependant d'un philologue de la taille d'un Nodier. Le talent de M. Bonneau est souple, varié et sans cesse en voie de progression; il est de la grande école des érudits du XVIIe siècle, des Bayle, des Baillet, des Ménage et des Balzac; curieux par nature, il va aux littératures osées, piquantes, encore ténébreuses par suite de la ridicule crainte des chercheurs pudibonds. On est heureux de rencontrer à cette époque, dans notre foire aux boniments, cet écrivain judicieux, honnête et droit, qui s'inquiète plus de ses écrits que de son nom, et dont le nom cependant brillera un jour dans l'histoire de la littérature d'investigation de la fin du XIXe siècle. **Curiosa** est un livre de récréation bibliographique que tous les lettrés aimeront à posséder dans le bon coin des dissertations curieuses et renseignées.

Je viens de faire, grâce à l'éditeur H. Launette, un bien intéressant voyage au pays des nuages en compagnie de M. Gaston Tissandier. M. Launette a publié, il y a trois semaines environ, une superbe **Histoire des ballons et des aéronautes célèbres**, par G. Tissandier, et qui, dans sa première partie, comprend dix-sept années, de 1783 à 1800. Ce livre se présente sous la forme d'un grand in-8°, somptueusement édité avec un luxe extrême de belles gravures en taille-douce et d'illustrations de toute nature dans le texte et hors texte (prix : 50 francs sur vélin, 25 exemplaires sur japon à 200 francs, 25 whatman à 150 francs), le tome Ier seul à paru.

Je me suis laissé d'abord gagner par l'intérêt de toutes ces précieuses reproductions, depuis les montgolfières primitives jusqu'aux aérostats de Blanchard; puis attiré, engrené dans la passionnante histoire faite par M. Tissandier, j'ai passé quelques heures charmantes et des plus instructives.

C'est tout un monument qu'on vient d'élever à l'aéronautique, un monument incomparable, car M. Gaston Tissandier, avant d'entreprendre cet ouvrage, a voulu en recueillir les documents, et depuis vingt ans, dans ce but, il a réuni une bibliothèque spéciale, riche de plusieurs centaines de volumes, de brochures et de manuscrits, tous composés sur la question; bien mieux encore, aidé de son frère M. Albert Tissandier, l'auteur de *l'Histoire des ballons* a formé une collection unique en son genre, composée de près de cinq cents estampes et de tous les objets portant des figurines de ballons, bibelots *à ballon* tels que meubles, éventails, gravures de modes, bonbonnières, porcelaines, bijoux, pendules, terres cuites, tabatières, etc., etc. De cette bibliothèque et de ce musée aéronautique est sorti le présent volume si fourni en documents de toute nature. Rien n'y manque. Je signalerai cependant à M. Tissandier un curieux frontispice qu'il ne me semble point connaître, c'est une curieuse figure mise en tête d'un ouvrage paru en 1775 à Paris, chez Clouzier, imprimeur-libraire, sous ce titre : *le Philosophe sans prétention ou l'homme rare*, ouvrage physique, chimique, politique et moral, dédié aux savants cette figure représente une machine aéronautique d'une confection bien bizarre et très compliquée pour l'époque. Je la tiens à la disposition de l'auteur. — M. Gaston Tissandier a arrêté à l'an 1800 le premier volume de son histoire. Cette partie comprend la découverte des aérostats par les frères Montgolfier, les premiers voyages aériens exécutés par les Pilâtre du Rozier, les marquis d'Arlandes, les Charles, les Robert, les Blanchard, les Jeffries et les Lunardi; elle résume l'histoire des ballons captifs de Coutelle aux armées de Sambre-et-Meuse, des expériences du parachute de Garnerin, et s'arrête à l'an VIII de la Révolution française; le volume qui verra le jour en 1888 continuera l'œuvre dans tout le cours du XIXe siècle.

Le grand mérite du livre de M. Tissandier est d'être à la fois émouvant, attrayant, varié et fourmillant d'anecdotes. Je ne sais point de lectures qui m'aient plus intéressé en ces derniers temps. Si j'ajoute à cela que les reproductions graphiques sont d'une variété très typique et d'un caractère artistique très agréable, on comprendra que je recommande tout particulièrement cet ouvrage à mes confrères les amoureux des beaux et bons livres, et que je donne,

non sans impatience, rendez-vous à l'auteur pour l'année prochaine, au second et dernier tome de son œuvre passionnante et si ingénieusement présentée.

A côté du monument, M. Tissandier a voulu offrir au public le catalogue de ses matériaux, et il a publié, dans le même format que son *Histoire des ballons*, une forte plaquette annexe, sous le titre de **Bibliographie aéronautique**, catalogue de livres d'histoire, de science, de voyages et de fantaisie, traitant de la navigation aérienne et des aérostats. On trouve là la nomenclature de tous les livres antérieurs à la découverte des ballons en 1783, les ouvrages d'aéronautique proprement dite (histoire, voyages et projets), les publications périodiques sur le sujet, les almanachs, pièces de théâtre, poésies, contes, romans, facéties, chansons et musique se rattachant à la question. Enfin M. Tissandier n'a pas oublié de cataloguer tous les ouvrages publiés à l'étranger sur l'art de s'elever dans les airs. Cet appendice de l'*Histoire des ballons*, qui se vend à part chez M. Launette, est digne d'attirer l'attention des collectionneurs de bibliographies spéciales, les seuls bibliophiles peut-être qui soient dans le vrai.

Je signale chez Jouaust l'apparition du tome III du **Répertoire de la Comédie française**, par Ch. Gueulette, avec une préface par Arsène Houssaye. M. Abot a gravé pour ce joli petit livret un portrait de la mignonne Reichemberg, qui est exquis de finesse et de grâce. M. Abot traite ses portraits comme des camées, c'est un des maîtres modernes dans l'art si difficile d'aquafortiser la mobilité même de l'expression. Ce graveur est la légèreté personnifiée, il portraiture en miniaturiste, et ses eaux-fortes conviendraient à des bonbonnières dans le mode antique.

Charpentier enrichit sa petite bibliothèque in-16 des **Poésies de Giacomo Leopardi**, traduction nouvelle par Eugène Carré, avec les eaux-fortes de Desmoulin.

Les Poésies de Leopardi avaient déjà été traduites en français par M. Valery-Vernier en 1867 à la Librairie centrale, et en 1880 chez M. Lemerre, par M. F.-A. Aulard. La translation de M. E. Carré n'est en rien inférieure à ces dernières; il a suivi le texte italien publié à Florence par Lemonnier, qui reste en regard du texte français, et l'introduction placée en tête de l'ouvrage est fort substantielle.

Un singulier poète que ce Leopardi, mort comme Pascal à trente-neuf ans; un pessimiste de la lyre, qui se douloie comme Job dans l'Idumée et comme Çakya-Mouni aux bords du Gange, sur les misères de la condition humaine.

Philosophe un peu trop chagrin en vérité, mais peut-être plus sincère au demeurant que ce bon vivant de Schopenhauer, qui savait cracher dans les plats des autres en ayant soin d'épargner son assiette. En poésie, à vrai dire, je préfère la fleur de jeunesse, de joie et de santé. Vive Anacréon ! et vive aussi Panard !

O. U.



Gazette bibliographique

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

Séance trimestrielle des cinq Académies.

Le mois dernier, a eu lieu la séance trimestrielle des cinq Académies, sous la présidence de M. Édouard Hervé, chancelier de l'Académie française, remplaçant M. Gaston Boissier, directeur, absent, et assisté de M. Michel Bréal, vice-président, et de M. Camille Doucet, secrétaire de l'Institut.

Au début de la séance, M. Hervé, président, a donné communication d'un décret autorisant l'acceptation définitive du legs fait à l'Institut par M[lle] Fournier. En conséquence, le legs est définitivement accepté.

M. Aucoc, de l'Académie des sciences morales et politiques, a présenté un rapport au nom de la commission administrative, sur des modifications à apporter à l'annuaire de l'Institut et sur une nouvelle publication à créer.

Le débat sur la nouvelle publication à créer a été ajourné à une prochaine séance. Une longue et intéressante discussion s'est engagée sur les modifications à apporter à l'annuaire. Un grand nombre de membres des diverses Académies y ont pris part. Les modifications proposées ont été adoptées par l'Institut.

M. Camille Doucet, secrétaire, a fait une communication relative à un legs nouveau qui vient d'être fait à l'Institut.

M. d'Arbois de Jubainville, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a donné lecture d'un très intéressant mémoire sur les origines de la propriété foncière en France. D'après l'éminent érudit, la propriété individuelle n'existait chez les Gaulois que pour les meubles. La propriété de la terre était collective. C'est d'ailleurs le système qui existait chez tous les Celtes et qui a duré, en Irlande, jusqu'à la conquête anglaise. En Gaule, ce sont les Romains qui ont introduit la propriété individuelle.

M. Carnot, de l'Académie des sciences morales et politiques, a donné lecture de très curieux souvenirs sur les origines du saint-simonisme auxquelles il a été personnellement mêlé.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie française a décerné, le 5 avril dernier, les prix suivants :

PRIX BORDIN

2,000 francs à M. Jacques Denis : *la Comédie grecque*, 2 volumes.

1,000 francs à M. Bérard-Varègne : *Portraits littéraires.*

PRIX MARCELIN GUÉRIN

1,500 francs à l'abbé Sicard : *les Études classiques avant la Révolution.*

1,500 francs à M. Germain Bapst : *les Germain, orfèvres et sculpteurs du roi.*

1,000 francs à M. Edouard Frémy : *l'Académie des Valois.*

1,000 francs à M. Bonaparte Wyse : *le Canal de Panama.*

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 12 mars.

Ouvrages présentés. — F. Bouiller : *Nouvelles études familières de psychologie et de morale.* — Bujon : *la Peine de mort devant l'histoire et devant la science.* — Bauby : *les Mazades avant et depuis les lois abolitives de la féodalité.* — Lehr : *Manuel des actes de l'état civil en droit français et étranger.* — De Lave-

leye : *le Referendum.* — D'Avril : *Négociations relatives au traité de Berlin.*

Lecture. — Carnot : le Saint-Simonisme.

Séance du 19 mars.

Lecture. — Carrau : Étude historique et critique sur les arguments de Phédon relativement à l'immortalité de l'âme.

Au cours de la séance, M. Thonissen, le savant économiste belge, déjà correspondant de l'Académie depuis 1869, a été élu membre associé étranger en remplacement de M. Minghetti, décédé.

Séance du 26 mars.

Ouvrage présenté. — Bonnemère : *Histoire des paysans.*

Lecture. — D'Avenel : Le budget des cultes au XVIIe siècle.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 25 mars.

Ouvrage présenté. — Regnaud : Les lois phonétiques.

Lecture. — Heuzey : Note sur l'architecture chaldéenne.

Communication. — Le Blant : Les dernières fouilles archéologiques à Rome.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre libre et a nommé M. Saglio qui avait obtenu 31 voix contre 9 données à M. Port.

Séance du 1er avril.

Ouvrage présenté. — Serure : *Dictionnaire des monnaies de la France.*

Lectures. — Berger : Note sur une nouvelle inscription bilingue. — D'Arbois de Jubainville : Mémoire sur des vases acoustiques trouvés en 1884 dans une église de Saint-Thomas (Loire).

Communication. — Des Michels : Une histoire géographique de seize royaumes de l'empire chinois aux époques de Constantin et de Dioclétien.

Séance du 2 avril.

Ouvrages présentés. — Plasse : *le Clergé français réfugié en Angleterre.* — Paulhan : *les Phénomènes effectifs de leur apparition.*

Au cours de la séance, M. Perrens a été élu membre de l'Académie par 22 voix contre 18 données à M. Anatole Leroy-Beaulieu.

Séance du 16 avril.

Lectures. — Cucheval-Clarigny : Notice sur la vie et les œuvres de M. Vuitry. — Baudrillart : les Populations rurales de la France; l'ancienne province du Maine.

En comité secret, l'Académie a arrêté les sujets de prix suivants :

PRIX DU BUDGET. — Exposer les théories des logiciens modernes depuis la révolution cartésienne jusqu'à nos jours.

Rechercher si ces théories, soit en logique déductive, soit en logique inductive, ont modifié ou agrandi le champ de la logique tel que l'avait déterminé Aristote.

PRIX BORDIN. — Philosophie naturelle et morale de Fr. Bacon.

Apprécier la polémique de Bacon contre toutes les philosophies antérieures et particulièrement contre Platon et Aristote.

Exposer la méthode et le système de Bacon d'après *l'Instauratio magna,* et le *Novum organum.*

Déterminer l'influence que Bacon a exercée sur les XVIe et XVIIIe siècles, et celle qu'il exerce encore actuellement sur la science contemporaine.

Séance du 6 avril.

Lecture. — Luchaire : Mémoire sur la compilation latine exécutée dans la deuxième moitié du XIVe siècle par un moine de l'abbaye de Saint-Denis et contenue dans le manuscrit 5949 A de la Bibliothèque nationale.

Communications. — Leblant : Sur un sarcophage chrétien inédit. — Ph. Berger : Déchiffrement d'une nouvelle inscription phénicienne.

Séance du 15 avril.

Lectures. — Charnay : La monnaie de cuivre en Amérique avant la conquête. — Collignon : Mémoire sur des fragments de statue d'ancien style celtique.

Communication. — Goret : Note sur deux manuscrits de la bibliothèque *Estense* de Modène.

Ces deux manuscrits, de la fin du XVe siècle, sont d'une grande importance pour l'histoire de la botanique dans les derniers siècles du moyen âge.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

PARIS. — PROVINCE. — ÉTRANGER.

FRANCE

— Sous ce titre : *la Fin d'un empire français aux Indes sous Louis XV,* M. Tibulle Hamont vient de donner, à la librairie Plon, une étude biographique et historique sur Lally-Tollendal.

— Le troisième volume de *la Grande encyclopédie* vient de paraître. Il était attendu avec impatience, malgré la rapidité avec laquelle se succèdent les diverses livraisons de l'ouvrage. Rien ne saurait intéresser davantage les spécialistes comme le public, que ce dictionnaire universel, immense répertoire de

faits et d'idées, résumé des connaissances humaines au XIXe siècle. Les méthodes actuelles et les résultats les plus récents de toutes les sciences, profondément renouvelées par les découvertes modernes, y sont exposés d'une manière complète; une part équivalente est faite aux lettres, que la complète intelligence des littératures classiques a entièrement rajeunies. *La Grande encyclopédie* sera l'ouvrage le plus compréhensif et le plus parfait qui ait encore paru en ce genre. Ce brillant résultat est obtenu par l'organisation, sans précédent jusqu'ici, d'un comité de direction composé d'hommes d'une compétence indiscutable et d'une haute notoriété :

MM. Berthelot (sciences physiques), Derenbourg (Orient), Dreyfus (politique, économie politique et administration), Giry (histoire), Glasson (droit), docteur Hahn (sciences naturelles), Laisant et Laurent (sciences mathématiques), Levasseur (géographie), Marion (philosophie), Müntz (beaux-arts), Walz (antiquité classique).

Ils ont groupé autour d'eux un corps de rédacteurs dont beaucoup sont aussi des savants ou des écrivains d'une grande valeur. Il suffit de parcourir les volumes parus pour voir qu'il s'agit bien d'une collaboration effective; la plupart des articles sont signés de noms connus : alchimie (Berthelot), Alpes (Levasseur), amortissement (Dreyfus), amour (Marion), anthropoïdes (Trouessart), appel (Glasson), archives (Giry), argot (Brunetière), Aristote (Boutroux), etc.

Pour terminer, il faut dire un mot des cartes qui seront au nombre de deux cents et formeront un bel atlas et de l'illustration très abondante qui complète utilement le texte et repose le lecteur.

— M. Alexandre Weill vient d'écrire une *Histoire véridique et vécue de la Révolution de 1848.*

L'ouvrage a paru chez Dentu.

— La librairie Didier fait paraître un nouvel ouvrage de M. Barthélemy Saint-Hilaire : *l'Inde anglaise; son état actuel, son avenir.* Le volume est précédé d'une introduction sur l'Angleterre et la Russie.

— La huitième série des *Souvenirs d'un vieux critique*, par M. de Pontmartin, a paru chez Calmann Lévy.

— Le dernier ouvrage de M. Barbey d'Aurevilly, *le Théâtre contemporain*, paru il y a trois semaines chez l'éditeur Frinzine, vient d'atteindre sa quatrième édition.

— Le second et dernier volume de l'ouvrage de M. Faucon, *la Librairie des papes d'Avignon*, a paru récemment. Ce volume renferme des index et le catalogue de la grande bibliothèque du château de Peniscola.

— M. Stéphane Mallarmé vient de donner une nouvelle édition de l'un de ses ouvrages les plus estimés, *l'Après-midi d'un faune.* Le volume a paru aux bureaux de la *Revue indépendante.*

— Tours, la ville natale de Balzac, élève une statue au grand romancier.

A cette occasion, M. le docteur Fournier, maire de Tours, publie une étude intéressante et luxueusement éditée sur la vie et les œuvres de Balzac.

— M. le comte de Contades doit très prochainement faire paraître, à la librairie Quantin, un volume intitulé : *Portraits et fantaisies (les Quartiers de la Dame aux camélias; — Poulet-Malassis; — Un soir chez Astley*, etc.), recueil d'articles publiés dans *le Livre* et *le Figaro*, auxquels ont été ajoutées plusieurs études nouvelles.

— MM. Lods et Véga ont donné, à la librairie Vanier, *Un chapitre de l'histoire de la caricature politique en France.* Ce chapitre est relatif à André Gill. Le volume, orné de caricatures inédites, contient une biographie de l'artiste et une bibliographie complète de ses œuvres.

ÉTRANGER

Allemagne. — Une traduction allemande du *Roman comique*, de Scarron, paraît en trois volumes chez M. W. Spemann, à Stuttgart. De nombreuses notes littéraires et historiques accompagnent cette traduction due à la plume autorisée de M. Karl Saar.

Angleterre. — Les souvenirs du duc de Broglie (*Recollections of the duc de Broglie*), traduction de M. de Beaufort, l'auteur de *Life and letters of George Sand*, paraît en édition anglaise chez MM. Ward et Downey.

Espagne. — Le tome X des *Mémoires* de l'Académie royale d'histoire de Madrid a paru dernièrement. Il contient, entre autres travaux, des documents inédits sur les relations de Christophe Colomb avec les frères Pinçon. Ces documents se rapportent presque entièrement à la conquête de l'Amérique.

Russie. — Depuis quelque temps, le comte Léon Tolstoï publie de petits livres populaires que les marchands de journaux vendent à bas prix. Un de ces volumes, un drame en cinq actes, de 200 pages d'impression, ne coûte que 10 kopeks, moins de 25 centimes. Il a pour titre : *le Pouvoir des ténèbres* ou *Quand un oiseau a une patte engluée, il est perdu.*

Mille exemplaires en ont disparu en quelques jours. Ce que l'auteur s'est proposé de mettre en relief, c'est l'inconscience des principaux personnages, auxquels les forfaits qu'ils commettent semblent chose toute naturelle. Comme observation et reproduction des mœurs des paysans, on dit que c'est une merveille; mais les faits qui constituent l'action dramatique sont horribles.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— On nous annonce un nouvel ouvrage de M. Désiré Nisard : *Considérations sur la Révolution française et Napoléon Ier.*

— L'ouvrage de notre rédacteur en chef, M. Octave Uzanne, *Du pont Royal au pont Sully*, paraîtra le prochain mois de juin. *Le Paroissien du célibataire* ne sera mis en vente qu'en septembre prochain. A la fin de l'année, M. Uzanne donnera, à la maison Quantin, un grand in-8°, de 180 à 200 pages, avec 180 à 200 compositions de Paul Avril, reproduites en taille-douce et chromotypographie, sous le titre : *le Miroir du monde; Sensations de la vie pittoresque*. Le tirage sera limité à 2,000 exemplaires au maximum et le prix fixé à 45 ou 50 francs. Cette publication s'annonce comme devant dépasser en originalité et en luxe tout ce qui a été fait jusqu'ici.

— M. Jacques d'Arcenay se propose de publier, à la Librairie illustrée, une étude sur *Diane de Poitiers et son temps.*

— M. Frédéric Loliée va publier incessamment *Nos gens de lettres*, ouvrage plusieurs fois annoncé déjà.

— M. Gabriel Vicaire, un de nos jeunes poètes les plus estimés, doit publier une *Légende de saint Nicolas*, dans lequel il a su faire plier le vers moderne au rythme et au style des mystères.

— M. Achille Millien met la dernière main à ses *Chansons populaires du Nivernais.*

— *Le Horla*, tel est le titre du nouveau roman que M. Guy de Maupassant doit nous donner prochainement.

M. Villiers de l'Isle-Adam a également un roman sous presse : *Tribulat Bonhomet.*

— M. Milsand doit donner sous peu un *Supplément à la Bibliographie bourguignonne*, ouvrage dont il est l'auteur.

ÉTRANGER

Angleterre. — D'après la *Revue bleue*, M. Herbert Spencer s'occuperait à écrire ses souvenirs de jeunesse.

MM. Macmillan annoncent la publication des *Letters between Carlyle and Gœthe* et des *Reminiscences de Carlyle.*

Suisse. M. Édouard Rod, le pessimiste dont le dernier ouvrage, *la Course à la mort*, a fait quelque bruit, prépare une nouvelle étude psychologique, *le Sens de la vie*, destinée à expliquer et à compléter la première.

Bohême. — Les poésies de François Coppée vont paraître en Bohême, traduites en langue tchèque.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES
— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Alexandre Dumas; Victor et Charles Hugo à Bruxelles. — M. de Cherville donne, dans *le Temps*, d'intéressants détails sur la vie que menaient à Bruxelles, au lendemain du coup d'État de 1851, les proscrits et leurs amis.

« Ah ! la belle et sympathique figure que celle de cet irrésistible charmeur, Alexandre Dumas ! Il ne lui fallait qu'un mot, qu'un regard, pour prendre possession de votre cœur, et, une fois qu'il y était entré, comme on ne regrettait jamais de lui appartenir ! Je l'ai aimé vingt ans, cet homme, d'une sincère et constante amitié; depuis que la mort nous l'a pris, il m'a toujours suffi de penser à lui pour que ce visage du maitre se détache de l'ombre et se mon-

tre à moi avec ce sourire affable du jour de l'accueil, avec l'encouragement de son regard limpide, pour que j'entende encore sa voix si pénétrante; et je me demande alors pourquoi des êtres si supérieurs à nous par l'esprit et par le cœur n'ont pas reçu du ciel le privilège de l'éternité.

« L'abord de Victor Hugo, d'une exquise politesse, était plus froid; mais j'avais un grand-oncle qui avait été le collègue du poète au Luxembourg et dont les excentricités monarchiques avaient laissé chez lui d'assez réjouissants souvenirs. C... lui en parla, et à dater de ce jour la glace fut rompue. Le lendemain, entrant dans un restaurant de la rue de la Fourche avec mon ami, Hugo, qui y dînait avec son fils Charles, nous invita à prendre place à sa table et, le repas fini, nous donna rendez-vous au même endroit pour le lendemain.

« Ce restaurant où j'eus, pendant quelques mois, l'honneur d'être le convive du plus illustre des poètes, s'appelait l'Aigle. L'auteur de *Ruy Blas* se plaisait beaucoup dans ce restaurant, où la chère était simple, mais assez bonne, et où nous dînions économiquement pour un franc douze centimes et demi. Cette singulière fraction représentait le demi-litre de faro qui servait de boisson. Très sobre, Victor Hugo mangeait avec appétit, il avait pris goût à la bière belge; quelquefois, vers la fin du repas, il me disait :

« — Si je buvais un second verre de faro, qu'en diriez-vous?

« — Monsieur Hugo, j'en dirais que vous êtes façonné à la boisson de l'exil, ce qui est déjà quelque chose.

« — Allons, Lucullus dîne chez Lucullus; garçon, un second verre de bière.

« Ce jour-là le poète en avait pour 1 fr. 25.

« Charles Hugo, au contraire, appréciait beaucoup moins la cuisine et la clientèle essentiellement bourgeoises de notre restaurant, et il ne le dissimulait pas. Il nous annonça un jour qu'il avait découvert derrière l'hôtel de ville un estaminet où, sans beaucoup de frais, nous serions incomparablement mieux. Son père résista quelque peu à la peinture entraînante des délices gastronomiques qui nous attendaient à la « Faille déchirée ». La faille est la mantille de soie noire que les Espagnoles drapent autour de leur tête et dont les Flamandes ont hérité; il resta même insensible au cachet romantique de l'enseigne; il fallut les vives instances de son fils pour le décider à en faire au moins une expérience; elle fut, hélas! désastreuse pour le pauvre Charles. La carte ne comportait que des biftecks et des omelettes; les biftecks, cuits dans la poêle, étaient durs; l'omelette, cuite des deux côtés et retournée comme on fait des crêpes, eût pu servir de rond de cuir à un bureaucrate; et cela nous coûta une cinquantaine de sols à chacun. Le grand poète était de fort mauvaise humeur en sortant; avec son urbanité exquise, il crut nous devoir des excuses pour les prodigalités dans lesquelles ce qu'il appelait l'étourderie de Charles nous avait entraînés; le lendemain, en nous retrouvant à l'Aigle, il manifesta une vive satisfaction, et ce jour-là l'auteur de *Ruy Blas* ne se fit pas faute de dîner chez Lucullus!

« Charles Hugo avait hérité de l'admirable beauté de sa mère; à cette époque il représentait le type andalous dans toute sa pureté; spirituel, aimable, cordial et bon enfant, avec le nom illustre qu'il portait, il était bien naturel qu'il fût fort recherché; aussi ne le voyions-nous jamais à l'Aigle plus de deux ou trois fois par semaine.

« Le père et le fils demeuraient chez un marchand de tabac dont la boutique faisait face à l'entrée de l'hôtel de ville. Il fallait passer par le magasin pour arriver au premier étage, où se trouvait l'appartement. L'ameublement en était simple, mais cependant suffisamment confortable.

« Je ne voudrais pas que les minuties que je viens de raconter donnassent à supposer à vos lecteurs que j'ai voulu, après une certaine presse, critiquer la parcimonie du poète. Je l'ai étudié de bien près, pendant des mois. Comme un grand écrivain de nos jours, que l'on taxe du même travers, il était un homme d'ordre, il n'était point un avare. Peut-être, au début de son exil, y eut-il un peu d'affectation dans les manifestations de cet ordre. A Guernesey, non seulement il reprit ses habitudes de confort et de luxe artistique, mais, pendant des années, il tint table ouverte pour tous ses compatriotes. Je suis convaincu qu'à Bruxelles, tout en dînant pour vingt-deux sols et demi, il ouvrait très largement sa bourse quand il s'agissait de venir en aide au dénuement très grand de ses coreligionnaires politiques. Un homme de bien, un des plus grands cœurs que j'aie rencontrés, Étienne Arago, qui veillait avec une incessante sollicitude sur les souffrances de ses amis exilés, a dû, plus d'une fois, s'adresser à Victor Hugo; bien que mon titre d'exilé par persuasion me fit un devoir de me tenir rigoureusement à l'écart des affaires intimes des proscrits, je jurerais qu'il n'a pas souvent descendu les mains vides l'escalier du marchand de tabac.

« Notre petit groupe avait dîné une fois, deux fois, quatre fois boulevard de Waterloo; cela ne suffisait pas du tout aux appétits d'amphitryon du maître; si nous avions écouté le bon Dumas, nous n'aurions jamais manqué de revenir le lendemain, et ce lendemain se fût répété trois cent soixante-quatre fois entre le premier janvier et la Saint-Sylvestre. Il fallut bien lui faire comprendre que l'hospitalité doit avoir des bornes, surtout pour celui qui en profite. Vivement contrarié, Dumas mit son imagination en campagne, et, comme elle le laissait rarement dans l'embarras, elle lui fournit tout de suite une combinaison qui, en lui donnant satisfaction, mettait notre délicatesse à l'abri de tout reproche. Voici en quoi elle consistait :

« On dînerait chez Dumas deux fois par semaine « seulement »; mais chacun de nous lui donnerait la somme que lui coûtait son repas au restaurant! Les hôtes de l'Aigle se récrièrent à l'idée de mettre leurs vingt-deux sols et demi sur la nappe. Noël Parfait fut

appelé en consultation, et, après une vive résistance de l'auteur des *Mousquetaires*, celui-ci consentit à ce que la contribution fût portée à 1 fr. 50 en chiffres ronds! C'était aussi ingénieux que peu rémunérateur pour l'amphitryon; mais, selon son habitude, Dumas nous démontra par A plus B que, loin d'y perdre, il allait réaliser d'importants bénéfices sur notre nourriture bi-hebdomadaire. Il est vrai que cet arrangement lui fournissait l'occasion de donner satisfaction aux velléités pour l'art culinaire qui ont toujours travaillé le grand homme, et peut-être aussi faisait-il figurer cette satisfaction en ligne de compte; mais cela ne pouvait pas rendre l'affaire meilleure, au contraire. »

La statue d'Alfred de Musset. — Voici enfin une injustice à la veille d'être réparée. Alfred de Musset va avoir sa statue, tant réclamée par les admirateurs du grand poète.

M. Lardin de Musset vient de s'entendre avec la Société des gens de lettres pour élever un monument artistique digne de l'auteur des *Nuits*.

Une exposition bibliographique. — Le ministre de la guerre a résolu d'organiser en 1889, dans un pavillon construit spécialement à cet effet sur l'esplanade des Invalides, une exposition des objets, produits et matériels appartenant aux divers services de l'armée de terre. Pour que cette exposition soit absolument complète, le ministre a décidé qu'il y aurait une section de *Bibliographie militaire française et étrangère*.

Amédée Pichot. — Le 1er mai a eu lieu, à Arles (Bouches-du-Rhône), l'inauguration d'une fontaine monumentale élevée par ses compatriotes à la mémoire d'Amédée Pichot, le fondateur de la *Revue britannique*, l'auteur du *Dernier roi d'Arles*, des *Arlésiennes*, etc.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Henri Heine inédit.* — On vient de trouver du Henri Heine inédit. Ce sont les lettres adressées à *la Gazette d'Augsbourg*, notamment pendant la cruelle maladie à laquelle il a succombé.

La *Deutsche Dichtung*, revue de Stuttgart, publie ces lettres pleines d'intérêt.

En voici un spécimen :

« Les Français ont passé l'âge de la poétique livrée du royalisme, du romantique uniforme écarlate à tresses d'or. Il ne leur allait plus et craquait partout aux coutures; ils l'ont échangé contre la blouse républicaine, trop bouffante pour eux, mais qui les laisse plus libres en leurs mouvements. Ils ont maintenant la République, et peu importe qu'ils l'aiment ou non. Ils l'ont, comme on a une femme, une patrie allemande ou quelque autre chose de tenace. Les Français sont maintenant condamnés à la République à perpétuité. Ils n'avaient vraiment plus d'autre habit à se mettre; ils ne pouvaient cependant pas aller tout nus, et les convenances réclamaient un vêtement au plus vite. Un chacun verra maintenant ce qu'il a à faire. A franchement parler, nous nous accommodons déjà passablement de notre sort; nous nous sentons un cœur comme si nous étions tous des Brutus de naissance, et le plus proche passé nous semble reculé comme un conte de nourrice : *il était une fois un roi...* »

Et ce portrait de Lamartine :

« Quelle merveille cette circulaire, ou plutôt ce manifeste de M. de Lamartine ! Dans ses phrases passe un souffle de gravité, de religion, de conciliation qui rafraîchit les blessures du présent et bannit les terreurs de l'avenir! Cet homme est véritablement un prophète; il en a le langage et le regard. C'est un étonnement, un vertige quand on lève les yeux vers cette haute figure qui, depuis un an, a pris sous nos yeux des proportions monumentales. Ce n'était d'abord qu'un poète, de premier ordre, certes, mais qui ne dépassait pas de beaucoup notre taille à nous autres. Je l'appréciais, sans doute, pour la perfection de sa forme et l'harmonieuse unité de ses sentiments et de ses pensées — deux qualités qui manquent absolument à son émule Victor Hugo, et qui sont nécessaires cependant pour être immortel.

« Mais ce qui était terrible pour moi dans les poésies de Lamartine, c'était ce spiritualisme, cet amour platonique qui m'étaient déjà insupportables dans *les Canzones* et les sonnets de son ancêtre Pétrarque et contre lesquels j'ai bataillé en vers et en prose tous les jours de ma vie. Mais quand j'entendis ses discours politiques, mes idées allèrent au-devant des siennes et leur firent fête comme à une famille d'élection. J'aimai ce trait de ressemblance entre Lamartine et Messer Francesco, qui ne fut pas seulement l'adorateur de Laure, mais l'ami de Rienzi, et qui brûla d'enthousiasme aussi sincère pour le soleil de l'éternelle liberté que pour les yeux de la belle Provençale, ces étoiles périssables. Comment décrire enfin l'enthousiasme qui s'empara de moi quand Lamartine publia *les Girondins*, cette œuvre dont la popularité tient du fabuleux? Depuis *l'Histoire de la Révolution*, de Thiers et *les Mystères de Paris*, d'Eugène Sue, il n'est pas de livre qui fait autant de bruit en ce pays-ci. »

Et Heine termine, à propos de Lamartine et des *Girondins*, par une philosophie et une psychologie en dix lignes de l'entraînement révolutionnaire, saisi avec une intuition qui touche au génie et rendu palpable en une comparaison étourdissante.

« Ce livre, qui célèbre les nobles martyrs de la Gironde, est aussi un magnifique sarcophage, décoré à

la manière antique, avec des bas-reliefs qui représentent des bacchanales ; les cortèges de bacchants révolutionnaires les plus aventureux se déroulent sous nos yeux : corybantes de la liberté et de l'égalité brandissant le thyrse, joueurs de cymbales terroristes, joueurs de double-flûte modérantistes, satyres à pieds de boucs « bougrement patriotiques », ménades de la guillotine aux cheveux épars, foules ivres d'une frénésie divine, qui roulent et passent dans les attitudes les plus inouïes, et dont l'aspect nous emplit pareillement d'une ivresse terrible et destructrice : Évohé Danton ! évohé Robespierre ! — Oui, c'est aussi une bacchanale d'applaudissements qu'a soulevée l'apparition de l'ouvrage de Lamartine. Il semblait vraiment qu'il serait impossible à l'auteur de surpasser sa renommée. Il y a réussi cependant, depuis qu'il n'est plus seulement l'historiographe de la République, mais l'un de ses héros favoris, son gonfalonier portant la bannière tricolore qu'il a fidèlement défendue quand on voulait lui mettre en mains ce drapeau rouge dont le ciel nous garde longtemps ! »

La Gazette d'Augsbourg ne publia ni cette correspondance ni les deux suivantes, dont nous n'avons encore qu'un petit fragment sous les yeux. Il paraît que les idées qui transparaissent dans cette correspondance de Heine parurent trop avancées à la rédaction. Un chef de départ du journal, qui avait de la littérature, se fit un petit trésor des feuillets scandaleux. Il est à croire qu'aujourd'hui ils ne feraient plus cet effet de propos diaboliques, et aussi que les directeurs de journaux, si pareille fortune venait à leur échoir, ne se permettraient plus le caprice du directeur de *la Gazette d'Augsbourg*.

Angleterre. — *Ce que gagnaient autrefois les écrivains anglais et ce qu'ils gagnent aujourd'hui.* — On sait que la *Nineteenth Century* a, dans une de ses récentes livraisons, publié un article littéraire de M. Gladstone en réponse au dernier poème de Tennyson. L'article avait 20 pages et fut payé 250 livres sterling, soit 6,250 francs.

Cela fait, à bien calculer sur le texte, dit M. Ch. Fuster, dans le journal *la Nation*, plus de 6 pence (60 centimes) par mot. Mettons, — et c'est flatter M. Gladstone, — mettons, dis-je, qu'il y ait une pensée originale toutes les pages : cela fait 320 francs la pensée. Eh bien ! là, franchement, on penserait à moins !

Où donc est le temps où les gens de lettres mouraient de faim, en faisant la gloire de leur siècle et la fortune de leurs éditeurs ?

M. Fuster continue ainsi :

« Il est bien curieux à mesurer, le chemin parcouru — pécuniairement parlant — par les littérateurs anglais ! Goldsmith a écrit, vous le savez, un roman, *le Vicaire de Wakefield*, qui est devenu célèbre, classique, éternel, et dont les traductions se succèdent... en se ressemblant. Eh bien, pour ce chef-d'œuvre, pour cette adorable idylle où le bonheur sourit à travers des larmes, dans des paysages d'une délicatesse et d'une simplicité exquises, pour ces 400 pages merveilleuses de vie et toutes frissonnantes d'émotion, Goldsmith ne toucha que 50 livres sterling (1,250 fr.). Trois ou quatre francs la page, pour un livre que des générations entières devaient lire et traduire, pour un livre qui allait faire rêver et pleurer toute une race ! Avouez que Goldsmith avait compris, avant nos parnassiens et mieux que nos décadents, la théorie de « l'art pour l'art » !

« Poursuivons nos recherches : un autre écrivain anglais, Johnson, dut écrire un jour *Rasselas* pour payer ses dettes. Il toucha 100 livres. Son chef-d'œuvre, *The Lifes of the poets*, lui fut payé 300 livres. Depuis, les éditions successives de ce seul livre auraient pu suffire à faire la fortune de plusieurs éditeurs.

« Avec leurs *Contes shakespeariens*, devenus classiques, les frères Lamb réalisèrent la maigre somme de 1,500 francs.

« Il est vrai que, depuis, d'autres écrivains anglais ont remué, comme on dit, « l'argent à la pelle ». On sait que lord Lytton gagna deux millions avec ses œuvres ; un seul roman de Dickens, *Nicolas Nickleby*, lui rapporta 300,000 francs, — et Dickens a bien écrit cinquante fois la matière de *Nicolas Nickleby ; le Lalla Rookh* de Moore lui valut la jolie somme de 3,000 livres, — et Macaulay, le plus heureux de tous, sinon le plus illustre, reçut un acompte de 600,000 fr. pour les trois quarts de son *Histoire d'Angleterre*.

« Aujourd'hui, nous l'avons vu, M. Gladstone est payé à 60 centimes le mot. »

Suisse. — *L'Invention de l'imprimerie.* — Depuis longtemps on contestait à Jean Gutenberg l'invention de l'imprimerie. Ses titres, en effet, étaient difficiles à établir, bien que ceux qui les lui contestaient n'eussent pas non plus d'arguments péremptoires à faire valoir. Le plus ancien document que M. Ambroise Firmin-Didot eût trouvé en faveur de Gutenberg était daté de 1499.

M. Sieber, de Bâle, vient d'en publier un autre qui est bien antérieur à cette date puisqu'il est de 1472. C'est une lettre latine de Guillaume Fichet à Robert Gaguin, mentionnant expressément Gutenberg comme l'inventeur de l'art typographique (*qui primus omnium impressoriam artem excogitavit*).

Cette lettre se trouvait imprimée en tête du seul exemplaire conservé à la bibliothèque de Bâle du traité *De ortographia* de Gasparino de Bergame, ouvrage sorti des presses de la Sorbonne en 1472. Guillaume Fichet, qui avait fondé la première imprimerie de Paris, devait savoir à quoi s'en tenir puisqu'il employa trois ouvriers formés par Gutenberg à Mayence et qu'il nomme dans cette même lettre : Ulrich Gering, Michel Friburger et Martin Crantz « déjà plus habiles, dit-il, que leur maître ».

Russie. — *Le jubilé de Pouchkine.* — Toutes les grandes villes de Russie ont célébré la fête de Pouch-

kine le 29 janvier (10 février), anniversaire du jour où le grand poète fut tué en duel, il y a cinquante ans. La solennité commença par une messe chantée en grande cérémonie à la cathédrale de Kazan.

Des conférences consacrées à l'éloge du poète s'organisèrent en divers établissements; le soir, on lut des vers en son honneur; au théâtre, on couronna son buste; on représenta des fragments de la plupart de ses compositions dramatiques, même de celles qui sont restées à l'état d'ébauches. La plupart des journaux quotidiens et hebdomadaires donnèrent, ce jour, des portraits de l'écrivain à différentes époques de sa vie, des vues de la maison qu'il habitait, la scène du duel qui lui coûta sa vie, etc. Conformément aux dispositions de la loi russe, les œuvres de Pouchkine entraient dans le domaine public ce même jour, et plusieurs éditeurs en ont profité pour en faire paraître des éditions qui furent rapidement enlevées. Ainsi un éditeur avait annoncé la publication d'une nouvelle édition à 1 rouble 1/2, les dix volumes. A onze heures du matin, l'édition entière de 1,000 exemplaires était vendue. Les acheteurs qui se présentèrent plus tard en eurent un tel désappointement qu'ils provoquèrent un tumulte qui se termina par l'intervention de la police, mais non sans carreaux cassés et meubles brisés.

NECROLOGIE.

FRANCE

M. Eugène Baret, inspecteur général honoraire de l'instruction publique, vient de mourir. M. Baret était ancien doyen de la Faculté des lettres de Clermont et recteur de l'académie de Chambéry. Il avait publié une *Histoire de la littérature espagnole*, des traductions de Lope de Vega et de Sidoine Apollinaire. Il avait été, en 1866, nommé ministre de l'instruction publique par l'empereur du Mexique, Maximilien.

— Nous avons le regret d'enregistrer la mort de M. Paul Dalloz, directeur du *Moniteur universel*, décédé le mois dernier.

M. Paul Dalloz était né à Paris le 8 novembre 1820. Il étudia le droit, puis entra au *Moniteur* dont il partagea la direction, après le 2 décembre 1851, avec M. Turgan.

Il fut, en mai 1864, le créateur du *Moniteur universel du soir*, le premier journal politique quotidien à cinq centimes, qui obtint un rapide succès.

Jusqu'en 1868, les deux journaux que dirigeait M. Dalloz avaient conservé leur caractère officiel que M. Rouher, ministre d'État, leur retira à cette époque, par un arrêté qui fondait deux nouveaux *Moniteurs officiels de l'empire français*.

M. Paul Dalloz se fit alors reconnaître en justice la propriété exclusive du titre de *Moniteur*, et l'organe du gouvernement s'appela simplement *Journal officiel*.

En dehors des deux *Moniteurs*, M. Dalloz avait fondé plusieurs autres publications.

Il était fils de Désiré Dalloz, le savant jurisconsulte, fondateur du fameux *Répertoire de jurisprudence générale* qui fut continué par son frère Armand.

M. Paul Dalloz s'était attaché avec passion à cette profession de journaliste, dont il était un des plus dignes représentants.

— M. le baron Dufour, ancien conseiller à la cour d'appel de Metz, conseiller honoraire à Nancy, chevalier de la Légion d'honneur, vient de mourir à Nancy dans sa quatre-vingt-sixième année.

M. le baron Dufour était l'auteur de plusieurs ouvrages estimés, et notamment de l'*Aide-mémoire du président des assises*, dont un grand nombre de magistrats ont apprécié la clarté et l'utilité.

— M. Dupin, le doyen des auteurs dramatiques, vient de mourir. Né à Paris en 1791, Jean-Henri Dupin était commis dans une maison de banque quand il fut pris par le goût du théâtre. C'est au Vaudeville, en 1808, qu'il donna sa première pièce, le *Voyage de Chambord*. Retouchée par Desfontaines, cette pièce eut tant de succès qu'elle décida le jeune Dupin à quitter les finances pour se vouer uniquement à la littérature dramatique.

Il fit bientôt la connaissance d'Eugène Scribe, avec qui il a certainement écrit une cinquantaine de pièces. Mais son répertoire se compose bien de deux cents œuvres théâtrales en tout genre, opéras-comiques, comédies, vaudevilles.

Impossible — et inutile de citer une liste aussi longue. Voici seulement les titres des pièces les plus célèbres d'Henri Dupin :

La Mort et le bûcheron, la Pompe funèbre, les Garçons, Farinelli, le Fou de Péronne, Michel et Christine (un succès universel, 1826, au Gymnase), *le Bal champêtre, la Pension bourgeoise, les Aventures du petit Jonas, les Inséparables, les Grisettes, la Mansarde des artistes* (1828), *le Fils d'un agent de change, la Figurante,* opéra-comique (1838), *le Veau d'or* (1841); — en collaboration avec Dartois : *le Sultan du Havre, les Six pantoufles, la Belle Allemande, le Courtisan dans l'embarras, Cartouche et Mandrin, la Villageoise somnambule, la Lingère du Marais, l'Ange gardien* (1831); — avec Depagny : *Dominique le possédé* (1831); — avec Sauvage : *la Fiancée de l'apothicaire, Il sait tout, les Noces de Gamache* (1825); — avec Varner: *les Petits appartements* (1827), *Un jour de réception* (1828), opéras-comiques; — avec Dumanoir: *la Toque bleue, la Perruche, la Fille invisible* (1854); — avec de Saint-Georges : *Deux hommes du Nord;* — avec Delacour : *la Chèvre de Ploërmel, le Spectre de Grasville, la Fête de famille, le Délit politique, l'Amour vient après, le Chat noir, Ma bête noire,* etc.

M. Dupin fut, à côté de Scribe, de Dumanoir, de Clairville, des frères Cogniard, d'Eugène Grangé, un des plus féconds vaudevillistes de 1826 à 1860.

— On annonce la mort à Paris, à l'âge de soixante-quinze ans, de l'abbé Favre, ancien missionnaire en Malaisie, qui depuis vingt-cinq ans occupait la chaire de malais et de javanais à l'École des langues orientales.

— On annonce la mort d'un agriculteur éminent, M. Houdaille de Railly, secrétaire adjoint de la Société des agriculteurs de France, lauréat de la prime d'honneur dans l'Yonne, un des fondateurs du Syndicat central, dont il était sous-directeur, auteur d'un grand nombre d'ouvrages agricoles justement appréciés.

— M. Théotiste Lefevre, très connu par son *Guide du compositeur d'imprimerie,* est mort à Paris au mois de mars dernier.

— M. Ch. de Linas, connu du monde savant par ses études d'archéologie, vient de mourir à Arras.

— On annonce la mort de François Magy, ancien professeur de philosophie au lycée de Rouen, décédé à Saint-Léonard (Haute-Vienne), à l'âge de soixante-quatre ans. Le défunt laisse plusieurs importants ouvrages de philosophie, entre autres *la Science et la nature,* qui fut, en son temps, couronné par l'Académie française.

— M. Léonce Person, professeur de quatrième au lycée Condorcet, vient de mourir à Paris. Le défunt s'était fait connaître par des travaux d'érudition, notamment sur la musique dans les temps antiques.

— Le *Figaro* annonce la mort de l'un de ses collaborateurs, M. Florian Pharaon, qui a écrit plusieurs ouvrages cynégétiques.

— Nous apprenons la mort de M. l'abbé Raillard, connu par ses travaux sur le chant grégorien.

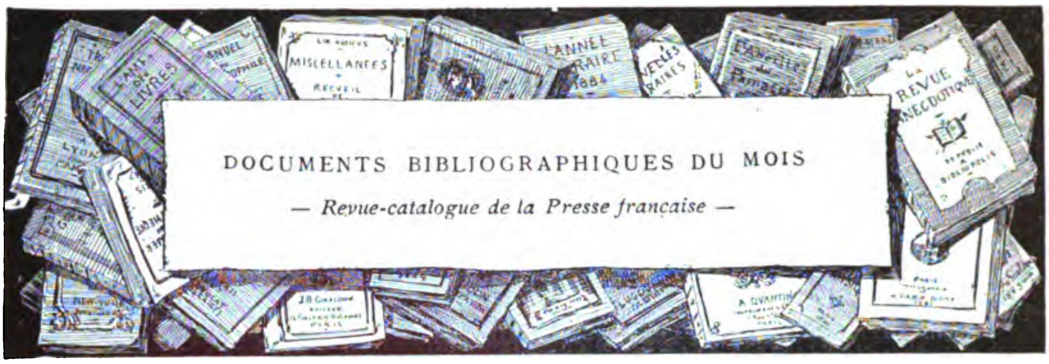
— Mme Céline Renard, plus connue sous le pseudonyme de Marie Jenna, vient de mourir. Parmi ses publications, nous citerons : *le Livre des mères, Pensées d'une croyante, Mes Amis et mes livres.*

— Nous avons également à enregistrer le décès de M. le Dr Sarazin, auteur d'une récente publication remarquée à juste titre : *Récits sur la dernière guerre franco-allemande.*

ÉTRANGER

Allemagne. — Le 21 mars, est décédé à Genève le célèbre écrivain et patriote polonais Kraszewski. C'était un écrivain de grand talent et d'une fécondité extraordinaire. Il a publié un grand nombre de critiques littéraires, des voyages, des études historiques, des poésies, des romans et des pièces de théâtres. Ses œuvres remplissent cinq cents volumes. Né en 1812, Kraszewski fit ses études à Wilna, sa ville natale. Pendant assez longtemps il ne s'occupa que de littérature; mais, en 1860, il se rendit à Varsovie et y publia son journal politique, où il défendait avec énergie les droits de la Pologne.

Après la répression de l'insurrection de 1863, il se réfugia à Dresde et y continua ses travaux littéraires. En 1884, il fut arrêté sous prévention de haute trahison et condamné à trois ans et demi de forteresse. Il s'agissait, prétendent les Allemands, de renseignements que Kraszewski aurait fournis au gouvernement français sur la mobilisation de l'armée allemande et sur l'organisation du service de la télégraphie militaire. Kraszewski fut enfermé à Magdebourg; mais, vu l'état de sa santé, il fut mis en liberté sous caution en novembre 1885, sur les instances de la reine Marguerite d'Italie. N'étant pas rentré en Allemagne après l'expiration du délai qui lui avait été accordé, un mandat d'arrêt fut lancé contre Kraszewski. Le poète, qui souffrait d'une maladie de cœur, avait été chercher dans le Midi quelque soulagement et se trouvait à San Remo, au moment où le tremblement de terre de février vint jeter la terreur dans la contrée. Contraint de quitter la ville pour échapper aux émotions qui ne pouvaient qu'empirer son état, Kraszewski se rendit à Genève où, quelques jours plus tard, il a rendu le dernier soupir.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (15 mars). — L. Gaucher : Rue Trompette, n° 6, à Saint-Germain-en-Laye. — Bonnaffé : L'art du bois; les écoles françaises au XVI[e] siècle. — (1[er] avril). P. Leroi : G. Guillaumet. — Bonnaffé : L'imagerie en bois. — ARTISTE (mars). — De Chennevières : Les expositions annuelles et la société des artistes francais. — Du Seigneur : Exposition des maîtres anciens à l'Ecole des beaux-arts. — G. Beaume : Emile Pouvillon. — Ag. Bouvenne : Joseph Lemercier.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE (janvier). — P. d'Arc : Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Dupré-Lasale : Montaigne au Parlement de Paris. — Deux capitaines poètes du XVI[e] siècle; Lasphrise et Le Poulcre. — Une guerre entre chanoines (1647-1650). — Catalogue de la bibliothèque Techener. — BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN (février). — Gasté : Notes sur Segrais. — Denis : Talent dramatique de Théocrite; *les Syracusaines*. — BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE POITIERS (février). — Joyau : La croyance au libre arbitre chez les Hébreux. — Parmentier : La danse aux épées en Allemagne. — (Mars). Chaignet : La psychologie des poètes grecs. — Ernault : Les dictionnaires français-latins classiques. — BULLETIN MONUMENTAL (janvier-février). — P. Lafont : Abbaye de Saint-Savin-de-Lavedan. — Berthelé : Trois architectes poitevins de la fin du XI[e] siècle. — De Laurière : Excursion archéologique dans le val d'Aran. — Blanchetière : Les ruines du château féodal de Billy. — De Monclar : Notes sur l'église et les restes du château de Méthamis (Vaucluse). — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (mars). — Bonnet : La tolérance du cardinal Sadolet. — Ch. Read : Lettre de Th. de Bèze à Casaubon. — Enschedé : Requêtes adressées aux États généraux des Pays-Bas. — Les anti-jésuites de Jean de Serres.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN. — M[gr] Harlez : La religion populaire de la Chine. — R. P. Belon : Les phénomènes spirites. — R. P. de Pascal : Le mouvement social. — Contestin : La croix et le crucifix. — M[gr] Ricard : L'abbé Maury et Mirabeau. — Condamin : Les conditions de l'art à l'époque moderne. — CORRESPONDANT (25 mars). — De Falloux : Mémoires d'un royaliste. — De Lapparent : Les tremblements de terre. — De Chenclos : La torpille Whitehead et son inventeur. — De Mayol de Lupé : Un pape prisonnier. — Lallemant : M. Leconte de Lisle. — Cambuzat : L'instruction primaire gratuite, obligatoire et laïque dans les divers États d'Europe et d'Amérique. — (10 avril). Vacherot : La démocratie. — Begouen : Le parti catholique en Allemagne. — Moser : La chaire de Notre-Dame. — De Mayol de Lupé : Un pape prisonnier. — A. Langlois : Le salariat, ses adversaires et ses défenseurs.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (19 mars). — Les grandes villes en France et à l'étranger. — Le commerce extérieur de la France pendant les deux premiers mois de 1887. — Le mouvement industriel et financier en Allemagne : les établissements par actions dans les dernières années. — (26 mars). Les grandes villes en France et à l'étranger. — Le commerce extérieur de la France pendant les deux premiers mois de 1887. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les deux premiers mois de 1887. — La Guyane et les récidivistes. — (2 avril). De l'accroissement et de la répartition du montant des successions et des donations en France. — Le mouvement économique et financier en Allemagne : les souffrances de l'agriculture; baisse des fermages; les grandes propriétés et l'émigration des populations rurales; situation de l'industrie; mesures proposées. — La situation financière et la manie du bâtiment. — (9 avril). Du rôle de l'État, des localités et des particuliers dans l'enseignement technique. — La reprise des affaires à l'étranger, en Angleterre et aux États-Unis. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada. — (16 avril). Les vices des budgets du continent européen. — La politique coloniale de l'ancien régime. — Des projets de réglementation du travail en Belgique. — Une statistique de l'Assistance publique dans soixante-dix-sept villes d'Allemagne.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 mars). — Les élections en Allemagne. — L'affaire Abel Hermant. — M[lle] Jouassin. — Zola et Sarcey. — La mort du père Beckx, général des jésuites. — L'Académie anglaise. — Autographes. — Paul Féval et Sardou. — Le tire-bouchon du Vésuve. — Les marionnettes de George Sand. — Le budget du pape. — Danger des citations. — L'origine des Bonaparte. — Molière et Hugo devant Coquelin. — L'infaillibilité de la critique. — (31 mars). Le surmenage intellectuel. — M. Taine et Napoléon. — Age de l'empereur Guillaume. — M. Duval et Sardou. — Le secret des lettres. — Autographes. — Retraite de M. Sardou. — L'amie de l'Allemagne. — Offres réelles. — Académie de province. — Les comédiens décorés. — Un catéchisme laïque. — Menu diplomatique. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (avril). — P. Sédille : L'architecture moderne en Angle-

terre. — Darcel : L'art dans les Flandres avant le xve siècle. — Duc de Rivoli : Études sur les triomphes de Pétrarque; Un Cassone du Kensington Museum. — Prost : Documents sur l'histoire des arts en France. — Gonse : *Paul Baudry*, par M. Ephrussi.

L'HOMME (10 janvier). — G. de Mortillet : Lamarck. — P. Sébillot : Quelques petites Frances. — Salmon : La survivance de l'emploi des os humains comme remède ou prétendu poison. — Etude sur les naissances en Algérie.

INSTRUCTION PUBLIQUE (19 mars). — Matinée : De la théorie des gouvernements dans Aristote. — Caro : Principes de la morale scientifique. — Cartault : L'opinion des contemporains de Lucain sur la *Pharsale*. — Crouslé : Critique de la théorie de M. de Bonald sur l'origine du langage et de l'écriture. — (26 mars). Matinée : La théorie des gouvernements dans Aristote. — Gasté : Les serments de Strasbourg. — Croiset : Les personnages de Platon. — Pigeonneau : Nos colonies, de 1751 à 1760. — (2 avril). Gasté : Les serments de Strasbourg. — Waddington : La morale dans l'antiquité; l'Orient. — Cartault : Le merveilleux épique dans la *Pharsale*. — Petit de Julleville : Les amis de La Rochefoucauld; Mme de Sablé. — (9 avril). Huit : L'immortalité de l'âme dans le monde païen. — Joly : Le droit dans ses rapports avec la force et la vertu. — Martha : Caton l'Ancien. — Crouslé : La politique de M. de Bonald. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 mars). — Les papiers de Fabre d'Eglantine. — Les Germain, orfèvres parisiens. — La folie des gens de lettres au xixe siècle. — Questions bibliographiques. — Les suites d'*Elle et Lui*. — Le laquais de Molière. — Encyclopédie des philosophes français. — Le premier cabinet de lecture. — Ouvrage inédit de Pétrus Borel. — (10 avril). Mémoires inédits sur le xixe siècle. — Catalogues de bibliothèques non vendues. — Souvenirs de l'abbaye de Jouarre. — *Fanchette*, par G. Sand. — Le graveur Spirinx. — Titres de romans.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (mars). — De Molinari : Le droit de la paix et le droit de la guerre. — Muller : Les finances de l'empire d'Allemagne. — Lavollée : La propriété littéraire et la convention de Berne. — D'Eichtal : L'arbitrage industriel et le nouveau projet de loi. — Whrigt : Esquisse historique des Chevaliers du travail. — JOURNAL DES SAVANTS (mars). — G. Perrot : Les statues de Diane à Délos. — A. Maury : La tactique au xiiie siècle. — G. Paris : La vie des mots étudiée dans leur signification. — E. Renan : L'inscription de Mésa. — Dareste : Coutume contemporaine et loi primitive. — Hauréau : Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Mazarine.

LECTURE (avril). — Victor Hugo spiritualiste. — Revue internationale d'apiculture. — Etudes historiques sur le xvie et le xviie siècle en France. — Louis Agassiz. Sa vie et sa correspondance. — Histoire de la seconde République.

MAGASIN PITTORESQUE (15 avril). — Salomon Gessner. — Mes quatre patries. — L'hôtel de Pincé, à Angers. — Légèreté apparente des corps plongés dans l'eau. — Miniature à transformations. — Les masses du grand chancelier. — MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DE L'HOMME (janvier). — Boule : Observations sur les puits préhistoriques d'extraction du silex du Mur-de-Barrez (Aveyron). — Congrès des américanistes. — Les chaires d'anthropologie de Montpellier et de Munich. — MATINÉES ESPAGNOLES (28 février et 7 mars). — Castelar : La divination en Grèce de l'idéal féminin. — De Rute : La société de Lisbonne. — (30 mars). De la Faverie : Vauvenargues. — La société de Madrid. — MÉLUSINE (février). — La flèche de Nemrod. — Usages de la féodalité en Bretagne. — Jean de l'Ours. — Barbe-Bleue. — Les décorations. — (Mars). L'anthropophagie. — Proverbes et dictons relatifs à la mer. — Oblations à la mer et présages. — Dictons gastronomiques. — MOLIÉRISTE (avril). — Ed. Thierry : *Psyché*. — Claretie : Molière jugé par Florian. — Lapierre : Molière illustré; *l'Étourdi*. — De la Pijardière : Molière à Montpellier. — Larroumet : A propos de Molière et Lulli.

NATURE (19 mars). — Lancement du vaisseau cuirassé *Pelayo*. — Les nains et les géants. — Les chiens militaires. — Les procédés pelliculaires en photographie. — Les yucca. — Les travaux de Panama. — Distribution de force motrice par l'eau sous pression. — (26 mars). L'enlèvement des neiges dans les grandes villes. — La chasse aux éléphants, à Ceylan. — La vérification des alcoomètres. — Distributeur automatique de journaux. — Les nains et les géants. — Les récents paquebots transatlantiques. — Conseils aux amateurs de jardinage. Jardinets de fenêtre. — Études de pyrotechnie. — (2 avril). L'autographomètre. — Projet de train continu pour l'Exposition de 1889. — Machine à écrire Herrington. — Le tremblement de terre du 23 février. — Histoire des ballons. — (9 avril). Phénomènes météorologiques. — Les locomotives; progrès récents réalisés par M. Ricour. — L'eau potable et la fièvre typhoïde. — La photographie instantanée d'un torpilleur à grande vitesse. — La tombe maori au musée du Trocadéro. — Machine à fabriquer les bouquets. — Appareil cosmographique de M. L. Girod. — (16 avril). Batterie secondaire de 100 chevaux à l'Hôtel de Ville de Paris. — L'école d'agriculture de Geisenheim. — Une visite à la région ébranlée par le tremblement de terre du 23 février. — Éclairage et force motrice par l'air gazéifié. — Wagons américains pour le transport du poisson. — L'alimentation végétale des peuples de l'extrême Nord. — NOUVELLE REVUE (15 mars). — Strauss : Les enfants moralement abandonnés. — Baluffe : Le père de Molière. — (1er avril). A. Barine : Un roi et son chapelain (le roi de Hanovre et Allix Wilkinson). — P. Melon : Alsace-Lorraine; impressions de voyage. — R. Frary : Le mouvement littéraire.

POLYBIBLION (mars). — Comte de Bizemont : Géographie et voyages. — Abbé Chapot : Ouvrages d'instruction chrétienne et de piété. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : L'école paléographique du Vatican ; — Bulle inédite de Nicolas IV; — Sainte Marie-Madeleine dans la littérature provençale; — Bibliographie des sciences médicales.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (mars). — Rouard de Card : Condition de l'individu né en France de parents étrangers. — Daniel : De la protection des jeunes filles mineures. — Feillet : De l'Assistance publique à Paris. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (mars). — Dr Fallot : Note sur l'indice céphalique de la population provençale et en particulier de la population marseillaise. — De Laponge : L'anthropologie et la science politique. — Bertillon : La morphologie du nez. — Mme Cl. Royer : La domestication des singes. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (15 mars). — H. de Lapommeraye : V. Hugo. — Lefranc : Le drame populaire au Théâtre de Paris. — G. Ferry : Souvenirs sur la mère d'un auteur dramatique. — Le Goffic : Le théâtre de M. Vacquerie. — Achkinassi : Ostrowsky. — (1er avril). H. Fouquier : Querelles d'écoles. — Deschaumes : Le théâtre d'application. — Léo Claretie : Le théâtre de Florian. —

REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (mars). — Duplessis : Le département des estampes à la Bibliothèque nationale ; Indications sur les documents utiles aux arts industriels : la dentelle. — L. Courajod : La sculpture au moyen âge et à l'époque de la Renaissance. — Léonce Benedite : La chinoiserie en France au XVIIIe siècle. — REVUE DE BRETAGNE ET D'ANJOU (avril). — J. Simon : La Vendée. — E. Bonnemère : Le général Berton à Saumur. — R. Kerviler : Cent ans de représentation bretonne. — Adam : Cent ans de représentation angevine ; Volney. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (20 mars). — Etude sur l'organisation, le fonctionnement et l'administration des bataillons d'infanterie affectés à la défense des places fortes. — Les forces militaires du Canada. — (3 avril). Les sapeurs dans la cavalerie. — Relation inédite de la bataille de Wagram. — (10 avril). La question des remontes. — L'emploi des feux de l'infanterie en Italie. — Combat d'avant-postes à Mairieux (1792). — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (14 mars). — Head : Historia numorum. — Heuzey : Les opérations militaires de Jules César. — Nyrop : Histoire de l'épopée française au moyen âge. — Rooses : Correspondance de Ch. Plantin. — Plon : Les maîtres italiens ; Leone Leoni et Pompeo Leoni. — (21 mars). Egger : Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs. — De Ruggiero : Dictionnaire épigraphique des antiquités romaines. — Benoist : La politique du roi Charles V. — Gaidoz : La classification des religions. — (4 avril). Engel : La prononciation du grec. — Weihrich : Saint Augustin, le Speculum. — Vernes : L'histoire des religions. — Groeber : La philologie romane. — Leclercq : La terre des merveilles. — (11 avril). Bazin : L'aphrodite marseillaise du musée de Lyon. — Darmesteter : La vie des mots. — Favre et Gasté : Racine ; *les Plaideurs*. — Boy : Œuvres de Louise Labé. — REVUE DES DEUX MONDES (15 mars). — G.-Augustin Thierry : Le Palimpseste. — M. du Camp : L'œuvre des libérées de Saint-Lazare. — Bentzon : La satire de l'esthéticisme. — Ravaisson : La philosophie de Pascal. — Plauchut : Les descendants des mages à Bombay. — (1er avril). C. Rousset : Les commencements d'une conquête : Le gouvernement du maréchal Valée. — D'Haussonville : La criminalité. — A. Barine : La margrave de Bayreuth, d'après ses mémoires. — Hamont : Le procès de Lally-Tollendal. — Valbert : Le conclave de Léon XIII. — Brunetière : Le *Dictionnaire historique* de l'Académie et l'*Histoire littéraire de la France*. — REVUE GÉNÉRALE (15 mars). — Ph. Audebrand : Comment le Dr Véron donna dix mille francs pour faire refleurir la littérature française. — Ch. de Larivière : *L'affaire Froideville*, par A. Theuriet ; *la Bête*, par V. Cherbuliez. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (mars). — Gaffarel : La découverte du Canada par les Français ; Verrazzani, Cartier, Roberval. — Levasseur : Les forces productives de l'Australasie. — Meyners d'Estrey : Tribus aborigènes du centre des Célèbes. — Drapeyron : Les rapports de la géographie politique et de la géographie physique. — REVUE GÉOGRAPHIQUE (février). — E. Levasseur : La statistique graphique. — Alavaill : Les irrigations dans le Roussillon. — Gouin : Le delta du Tonkin. — Les nègres de la Martinique. — Le Massachusetts. — Notes sur l'Italie économique. — La France dans la Méditerranée. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (janvier-février). — Sabatier : Contribution à l'histoire du paulinisme. — Hild : Le pessimisme moral et religieux chez Homère et Hésiode. — Amelineau : Le christianisme chez les anciens Coptes. — Menant : Les Hétéens ; un nouveau problème de l'histoire d'Orient. — REVUE INDÉPENDANTE (avril). — De Wyzewa : Les livres. — Huysmans : Chronique d'art ; les Indépendants. — St. Mallarmé : Notes sur le théâtre. — P. Bourget : Antigone, poésie. — De Wyzewa : M. Leconte de Lisle. — Villiers de l'Isle-Adam : Le droit au silence. — G. Guiches : Les ombres gardiennes. — Huysmans : En rade. — REVUE INTERNATIONALE (25 mars). — R. de Cesare : L'évolution historique de la papauté et l'Italie. — Benjamin Constant : Journal intime. — Abel Veuglaire : Armée allemande et armée française. — L. de Laigue : Un petit-fils de Louis XIV, d'après des documents inédits. — (10 avril). Clémence Royer : La psychologie physiologique contemporaine. — Benjamin Constant : Lettres à sa famille. — E. Maurice : Un cas de divorce historique. — L. de Laigue : Un petit-fils de Louis XIV. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (mars). — De Gayffier : Leconte de Lisle. — Fouquet : Le théâtre d'Alph. Daudet. — E. Vulliet : Passé et présent. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (mars). — Wohlgemuth : Expédition autrichienne à l'île Jan-Mayen. — Germain : Détermination de la déviation de la verticale sur les côtes de France. — REVUE DU MONDE LATIN (avril). — Dr Cochin : Mysticisme et matérialisme. — Mme Ad. Ristori : Etudes et souvenirs ; *Médée*. — REVUE PHILOSOPHIQUE (mars). — Garofalo : L'anomalie du criminel. — Delbœuf : De la prétendue veille somnambulique. — Calinon : Le temps et la force. — Guyau : *L'irréligion de l'avenir*. — Le Bon : *Les civilisations de l'Inde*. — Dejerine : *L'hérédité dans les maladies du système nerveux*. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (19 mars). — E. Legouvé : Jean Reynaud. — H. Pessard : Souvenirs d'un journaliste. — Meyer : L'invasion chinoise et l'Europe au XXe siècle. — H. Le Roux : *Monsieur de Morat*. — (2 avril). Faguet : V. Hugo et ses derniers critiques. — Pessard : Souvenirs d'un journaliste. — Perrot : Les fouilles de Délos. — (9 avril). Naquet : Le droit et l'économie politique, d'après M. Courcelle-Seneuil. — Marcellin Pellet : Bonaparte en Toscane en *1796*. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (avril-mai-juin). — Delarc : Le Saint-Siège et la conquête de l'Angleterre par les Normands. — Mas-Latrie : Les éléments de diplomatique au moyen âge. — L. Sciout : Le Directoire, Rome et Bonaparte. — Sepet : Les origines de la civilisation moderne. — Lecestre : Le Conseil d'Etat jusqu'à l'avènement de Louis XIII. — De la Rocheterie : Les bourgeois d'autrefois. — REVUE RÉTROSPECTIVE (nos *65* et *66*). — Un gentilhomme polonais à Paris en *1767*. — (Nos *67* et *68*). Mémoires inédits de Restif de la Bretonne. — Napoléon Ier jugé par un prince allemand. — Théophile Gautier et son éditeur. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (mars). — Wallon : Culottes de peau humaine. — Taine : La Provence en *1790-1791*. — Maggiolo : Les fêtes décadaires. — Baudouin : Le gouvernement provisoire et la presse de 1848. — J. Pellier : Le cheval, l'ancien régime et la Révolution ; souvenirs d'un écuyer. — REVUE SCIENTIFIQUE (19 mars). — Vélain : Les tremblements de terre ; leurs effets et leurs causes. — Gervais : Les chemins de fer dans le monde. — L'hypnotisme et les suggestions. — L'intelligence des nègres d'après leurs proverbes. — (26 mars). Les fabriques de montres en Amérique. — A propos de l'arrêt du soleil pendant la bataille de Mühlberg. — (2 avril). Dehérain : La valeur des engrais. — Renard : La microchimie minérale. — Bordage : La dissémination des plantes. — D'Estrey : Les mines d'or de Sumatra. — (9 avril). De Varigny : La sélection physiologique. — Laurent : Les pêcheries françaises. — Faurot : Obock. — Fredericq : Travail et chaleur musculaires. — Quantin : La question du cuivre dans les vins.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 mars). — De Flètre : L'éducation du soldat. — Brun : L'instruction pour le combat. — Lehautcourt : Notes de voyage sur l'Italie militaire.

TOUR DU MONDE (19 et 26 mars). — Boulangier : Voyage à Mierv. — (2 avril). Krafft : Voyage aux châteaux favoris du roi de Bavière.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mars 1887 au 15 avril 1887)

AUTORITÉ. Mars : 31. M. Leconte de Lisle. — Avril : 6. Barral : Les Danakils.

DÉBATS. Mars, 31, et avril, 7. Journal intime de Benjamin Constant. 19. *Réflexions sur les lois sociales*, par le duc d'Harcourt. 22. *L'ambassade de France en Angleterre sous Henri IV*, par de Kermaingant. 29. *Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle*, par L. Perey. — Avril : 2. Un nouveau roman de Dostoiewsky; *l'Idiot*. 4. La réception de M. Leconte de Lisle à l'Académie française. 5. *Une mission française en Orient sous Louis XV*, par Vandal. 8. Un libéral royaliste en 1789; Jean-Joseph Mounier. 9. De Pressensé : Une nouvelle correspondance de Lacordaire. 13. P. Godet : Louis Agassiz. 15. Lettres sur l'Inde.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Mars : 18. *La Grande Encyclopédie*. 21. J. Levallois : Physionomies de la bohème; Baudelaire. 24. *Le Sublime*, par D. Poulot. — Avril : 4. Millet. 7. Les Souvenirs de M. Legouvé. 7. Le vaudevilliste Dupin. 13. *Céleste Prudhomat*, par M. Guiches. 15. La Correspondance de Flaubert.

ÉCHO DE PARIS. Mars : 28. *Du dandysme*, par J. Barbey d'Aurevilly. 31. M. Leconte de Lisle. — Avril : 13. La statue d'Alfred de Musset.

ÉVÉNEMENT. Mars : 19. Auguste Vacquerie. 23. M. Sardou et ses œuvres complètes. — Avril : 10. Félicien Rops.

FIGARO. Mars : 16. A. Racot : Les Ancelot. 19. J. Lemaître : Lamartine. 26. J. Aicard : Leconte de Lisle. 28. Racot : Hugo et Dumas. — Avril : 1. M. Jules Barbey d'Aurevilly. 2. Les Salons où l'on cause. — Seignelais : Portraits contemporains; Sainte-Beuve, Nisard, Sarcey. 4. Lemaître : L'abbé Roux. 5. Delpit : Dumas fils jugé par V. Hugo. 15. Les gens de lettres.

FRANÇAIS. Mars : 17. *De France en Allemagne*, par V. Cambon. 18. *Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle*, par L. Perey. 25, et avril, 8. *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. 28. *La Comédie et les mœurs en France au moyen âge*, par Petit de Julleville. 31. Les origines de l'Académie française. — Avril : 9-10. Mme de Maintenon. 14. La libre-pensée et le catholicisme. 15. *La Bête*, par V. Cherbuliez.

FRANCE. Mars : 26. Eugène Pottier.

GAULOIS. Mars : 21. Le Journal des de Goncourt. 23. M. Taine et Napoléon. — Avril : 11. Les femmes de Musset.

GAZETTE DE FRANCE. Mars : 20. *Nouveaux mélanges d'histoire et de littérature*, par Nisard. — *Histoire et littérature*, par Brunetière. 24. *Du dandysme*, par Barbey d'Aurevilly. 25. *Un joli monde*, par Macé; — *Récits sur la dernière guerre*, par Sarrazin. 27. Les poètes; MM. Piedagnel, Delaporte et Grimaud. 30. Les Souvenirs de M. Legouvé. 31. M. Leconte de Lisle. — Avril : 2. Le discours de M. Dumas. 3. Les poètes; MM. Delaporte, Grimaud et Manivet. 5. *Un royaliste libéral en 1789; Mounier*, par de Laborde; — *Le développement de la Constitution et de la société politique en Angleterre*, par Boutmy. 9. *Paul de Saint-Victor*, par Delzant. 15. M. Paul Danoz.

GIL BLAS. Mars : 19. Daniel Darc (Mme Regnier). 29. *Du dandysme*, par Barbey d'Aurevilly; — *Les Carbonari*, par Ch. Nô. 30. H. Fouquier : V. Hugo, Dumas et Leconte de Lisle. — *Les Ensevelis*, par de Peyrebune. — Avril : 1. Leconte de Lisle et Alex. Dumas. 4. *Au Paradis des enfants*, par A. Theuriet.

INTRANSIGEANT. Avril : 2. M. Leconte de Lisle.

JUSTICE. Mars : 21. Thibeaudeau et la Constituante. — Le roman militaire. 28. M. Sorel, historien de la Révolution. 29. Charles Read. 30. Leconte de Lisle. — Avril : 1. La réception de M. Leconte de Lisle à l'Académie française. 9. Le Tribunal littéraire (l'Académie française). 4. Les municipalités cantonales. 5. *L'affaire Froideville*. 11. *Hérétiques et révolutionnaires*, par Dide; — *Mirabeau et la Provence en 1789*, par Guibat. — *Profils vendéens*, par Sylvanecte. 12. Correspondance de Flaubert.

LIBERTÉ. Mars : 16. Le Napoléon de M. Taine. 18. Marie Touchet. 20. La critique théâtrale. 22. *Du dandysme*, par d'Aurevilly. 24. Napoléon peint par M. Taine et Alfred de Vigny. 25. *La vie privée d'autrefois*, par Franklin. 27. Isabey. 29. Les papiers du maréchal du Bourg. — Avril : 1. et suiv. Imbert de Saint-Amand : La duchesse de Berry. 2. Leconte de Lisle et Dumas. 6. G. Cadoudal et la Chouannerie. 7. La littérature militaire. 8. *La femme en Allemagne*, par John Grand-Carteret. — *Nos hommes d'État*, par J. Simon. 15. *Les petits côtés de l'histoire*, par d'Ideville.

MONDE. Mars : 17. *Du sentiment moral et religieux*, par l'abbé Avoine. 18. Niard : Fables complètes par le marquis de Ségur. 20. Études bibliques et orientales. 26. *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs*, par Egger. — Avril : 6. *La Comédie de Molière*, par Larroumet. — *Molière et Shakespeare*, par Stapfer. 9. *Les gloires de la France chrétienne*, par Pellisier. 15. *Une ambassade française en Orient sous Louis XV*, par Vandal.

MONITEUR UNIVERSEL. Mars : 18. *Contes populaires de la Lorraine*, par Cosquin. 19. M. Faguet contre les romantiques. 20. Journal intime de B. Constant. 25. *Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle*, par L. Perey. 26. Chantelauze : Découverte des ossements de Louis XVII. — Avril : 1. Leconte de Lisle. 8. Les Saints Evangiles, trad. Lasserre.

MOT D'ORDRE. Avril : 3. Victor Hugo.

NATIONAL. Mars : 19. *L'esprit de la Révolution française*, par E. Champion. 28. A propos du Napoléon de M. Taine. — Avril : 3. M. Crouslé et Diderot. 4. La société littéraire

sous le second empire. 11. Variétés révolutionnaires. 12. Le comique et l'humour. 13. Musset et Flaubert.

PAIX. Avril : 13. *Le Conclave de Léon XIII*, par R. de Cesare.

PARTI NATIONAL. Mars : 18. *Que faire?* par Tolstoï. 21. M. Jules Lemaître. 25. Le Journal des Goncourt. — Avril : 1. Nouvelles pensées de l'abbé Roux. 8. *Toussaint Galabru*, par F. Fabre. 15. *Le Scorpion*, par M. Prévost.

PATRIE. Mars : 18. Sœur Jeanne des Anges, supérieure des Ursulines de Loudun. 25. *L'Éducation des femmes par les femmes*, par Gréard. 27. M. Taine et Napoléon. — Avril : 8. *Histoire de la seconde république française*, par P. de la Gorce.

RADICAL. Mars : 17. Paul Féval.

RAPPEL. Avril : 2. M. Alex. Dumas.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Mars : 17. Les forteresses gauloises. 21. *Histoire d'une grande dame au* XVIII*e siècle*, par L. Perey. 24. F. Sarcey : La Comédie française en 1838. 25. *Les Démoniaques dans l'art*, par Charcot et Richer. 27. Napoléon et M. Taine. 28. E. Isabey. 29. Sarcey : Le droit de la critique. — *L'Allemagne à la fin du moyen âge*, par Janssen. 30. M. Leconte de Lisle, poète breton. — Avril : 1-2. Sarcey : Les discours de M. Leconte de Lisle et A. Dumas. 2. Les hystériques. 4. Burty : Paul Baudry, 7. L'ambassade de Barthélemy en Suisse. 8. *Toussaint Galabru*, par F. Fabre.

SOLEIL. Mars : 25. *Le Sublime*, par D. Poulot. 28. Leconte de Lisle. — Avril : 4. *Les Corsaires barbaresques et la marine de Soliman le Grand.*

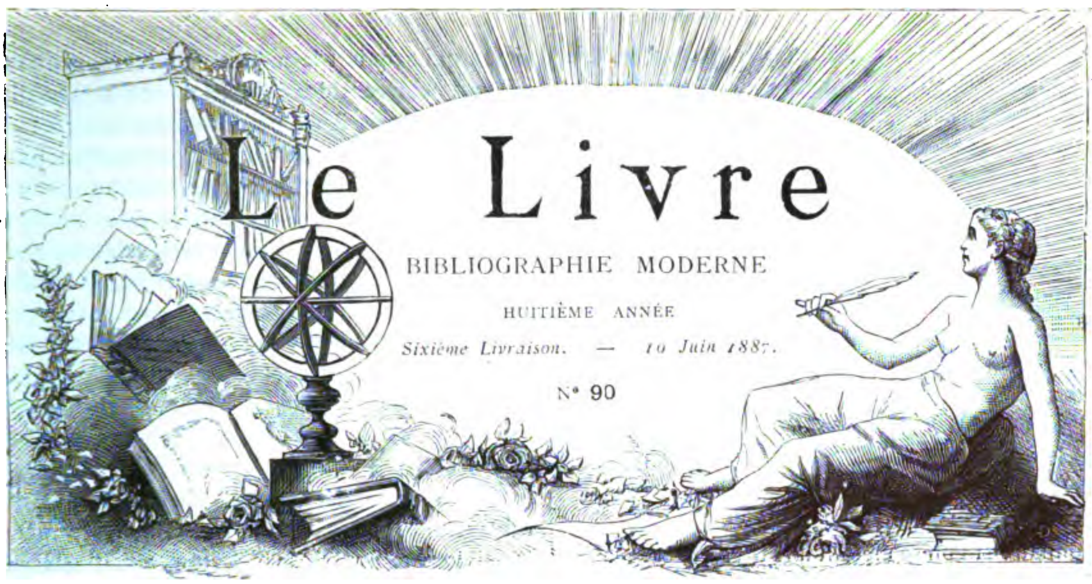
TEMPS. Mars : 17. Les Souvenirs de M. Legouvé. — V. Hugo et Musset. 18. *L'esprit de la Révolution française*, par Champion. 20. An. France : Le Journal des de Goncourt. 25. Les œuvres de F. Gaillard. 27. M. Leconte de Lisle à l'Académie. 31. Les maîtres d'école avant la Révolution. — Avril : 1. An. France : Le discours de M. Dumas. 11. Une école de journalistes. — Les grandes écoles de France. 12. Les dernières fouilles en Italie. 14. Lettres inédites de Thackeray. 15. *La vie privée d'autrefois*, par Franklin.

UNIVERS. Mars : 25. La Bible et le Ramayana. — Avril : 2. M. Leconte de Lisle. 4. La cité antichrétienne au XIX*e* siècle. — Les erreurs modernes. 14. Kraszewski.

VOLTAIRE. Mars : 25. *Toussaint Galabru*, par F. Fabre. 26. *L'esprit de la Révolution française*, par Champion. 28. Kraszewski. — Avril : 2. Leconte de Lisle et Alex. Dumas. 13. Flaubert amoureux. 15. La correspondance de Flaubert.

L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

L'administrateur-gérant : A. SAUPHAR.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

LES ŒUVRES POSTHUMES

La publication des lettres et écrits posthumes au début du XVIII*e siècle. — Les éditions de papiers inédits depuis cinquante ans. — Lord Lytton et sa femme; lettres publiées par miss Devey. — M*me *Caroline Commanville et la correspondance de Gustave Flaubert. — L'auteur de* Salammbô *et M*me *Louise Colet. — La dépouille de nos morts sur le champ de bataille de la gloire. — Les œuvres posthumes et correspondances inédites de Baudelaire. — Les* Fusées et suggestions *et* Mon cœur mis à nu. *— Baudelaire mystificateur.* — Choses vues, *œuvres inédites de Victor Hugo.*

Au début du XVIIIe siècle, Joseph Addison, critique du *Spectateur*, s'indignait déjà de voir livrés à la publicité des lettres et ouvrages intimes d'écrivains célèbres au lendemain de leur mort; il pensait qu'exposer les affaires privées des familles et que sacrifier les secrets des défunts à la curiosité des vivants devrait être considéré comme une pratique licencieuse, digne de l'animadversion publique. — Pope, contemporain d'Addison, excitait également sa muse attristée contre les profanations et les mémoires littéraires de son temps : « Les chambres des malades, écrivait-il, et les cabinets des morts ont été mis à sac, afin de publier des lettres privées et de divulguer à toute la terre les plus intimes sentiments du cœur. »

Depuis tantôt deux siècles les scrupules à l'endroit des publications posthumes ne se sont point éveillés, bien au contraire; aujourd'hui les croque-morts de lettres sont enrégimentés par légions, on les recrute principalement parmi les membres les plus proches de la famille ou parmi les amis du défunt; on se partage les papiers d'un mort en manière de succession, avec une impudeur et une indélicatesse incroyables, et l'on publie cela tout chaud, avec une préface biographique pimentée de tous les détails les moins avouables

sur les sensations mystérieuses et la cryptogamie physique ou morale du maître qui n'est plus.

Les dames, qui ne dédaignent pas à cette heure de parcourir le trottoir de la réclame, se sont mises de la partie et on les voit se passer un bas bleu qu'elles fixent coquettement, en guise de jarretières, avec les mêmes faveurs qui enceinturaient leurs lettres d'amour.

Depuis cinquante ans, en avons-nous assez vu de ces exhumation profanes qui ont mis en délire les feuilles de joie et les revues graves! — Avons-nous assez fait payer leur gloire à tous ces poètes et prosateurs célèbres trop insoucieux pour garantir leur cadavre contre les chacals littéraires qui rôdent de toute part! — La bibliographie de ces exhumations malsaines prendrait force de dictionnaire si l'on se mettait à la dresser, car aucun de nos chefs d'école n'y a échappé; sur la tombe de chacun d'entre eux, on a versé des brouettées de documents où l'idéalité de leur mémoire demeure enfouie sous le limon de leur humanité. Il a fallu qu'on éclaboussât la blancheur de leur suaire et que l'on montrât en eux les pieds de l'âme enfouis jusqu'à la cheville dans la fange terrestre.

La revue serait longue de ces actes de vampirisme *post mortem :* Balzac, Lamartine, Alfred de Musset, Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Benjamin Constant, Dickens, Henri Heine, Dumas père, George Sand, Gérard de Nerval, Mérimée, Mürger, pour ne citer que les meilleurs, ont tous comparu tour à tour devant la curiosité publique, et il s'est trouvé pour chacun de ces retraités de la vie des déshabilleurs habiles, non seulement pour nous exhiber leur conformation spéciale, mais encore pour nous en expliquer le mécanisme dans tous leurs actes privés.

Hugo — le grand bonze du siècle — a été jusqu'ici un peu mieux protégé, non tant par la coupole panthéonesque que par la vigilance des exécuteurs de ses hautes œuvres. On paraît ne point gratter son sépulcre, mais soyez sûr que bien des fouisseurs et des rats de plume travaillent en secret dans les cryptes, et le souverain pontife de la grande période romantique sera traîné un jour à la voirie, à l'aurore du xxe siècle, avec sa correspondance la plus frivole et la liste de ses bonnes et mauvaises fortunes, traîtreusement tenue à jour par quelque Leporello plus ou moins authentique en quête d'une belle opération de librairie.

***

Il n'y a point à s'insurger contre cet état de choses, lorsque la triste besogne de *calomniographe* est faite par quelque pauvre diable nécessiteux qui acquiert le mépris public moyennant un tant pour cent des éditions de son œuvre diffamatoire; mais il est permis de s'étonner et de s'alarmer à la fois, lorsqu'une publication posthume, maladroite et indiscrète est faite au nom de la famille du défunt. — Il arrive dans ces conditions, en Angleterre, un bien curieux événement littéraire qui n'est point crée pour faire tressaillir d'aise dans sa tombe le très illustre romancier sir Edward Bulwer Lytton. — Voici les faits tels que la chronique scandaleuse nous les livre [1].

***

Lady Lytton, née Rosina Wheeler, veuve du romancier sir Edward Bulwer Lytton et mère du diplomate anglais lord Lytton, avait laissé à sa mort, en 1882, tous ses papiers à miss Devey, son amie, avec mandat de les publier et surtout de « ne les laisser, sous aucun prétexte, tomber aux mains de la famille Lytton ». On se rappelle que miss Devey tenta, il y a deux ou trois ans, d'exécuter ce testament et fit imprimer les lettres d'Edward Bulwer Lytton à sa femme. L'ensemble de ces pièces constituait le plus écrasant des réquisitoires contre le célèbre romancier. Un jugement rendu à la requête de son fils, lord Lytton, ordonna la suppression du livre.

Miss Devey ne s'est pas tenue pour battue. Aux lettres qu'il lui est interdit de publier, elle substitue aujourd'hui un récit direct, basé sur les autres papiers restés en sa possession, et qui est le plus poignant des drames conjugaux [2]. — Rosina Wheeler raconte elle-même comment elle fit, en 1825, la connaissance de son futur mari. C'était chez des amis communs. « Il arrivait de Paris, « tout resplendissant de vernis français; des dia« mants brillaient sur le plastron de sa chemise « de batiste, surchargé de broderies et de den« telles; sa chevelure, d'un blond doré, tombait « en longues boucles sur ses épaules. Sa ressem« blance avec sa mère était frappante; mais, au « rebours de ce qui arrive d'ordinaire, ses traits « étaient en quelque sorte la reproduction adou« cie du modèle; ses manières étaient celles d'un « gentleman, — un peu trop hautaines pourtant, « au dire de son entourage. »

Rosina Wheeler paraît avoir été assez défavorablement impressionnée d'abord de l'intolérable vanité du jeune écrivain; elle finit pourtant par s'y habituer et bientôt consentit à devenir sa femme. Cette union devait être aussi malheu-

1. *Le Temps* du 11 mai 1887.
2. *Life of Rosina, lady Lytton*, by Louisa Devey. A Londres, chez Swan Sonnenschein.

reuse que possible. Edward Bulwer se montra le plus dur, le plus féroce, le plus brutal des maris.

Dès le printemps de 1828, au cours de la première grossesse de sa femme, il commence de la battre « à coups de pied ». Peu à peu, il en vient à ne plus se contraindre, même en présence des domestiques. Le témoignage d'une femme de chambre constate qu'en 1833 il a jeté lady Lytton à terre et l'a foulée aux pieds sur le parquet de marbre d'un hôtel italien. En 1835 il la déporte avec ses deux enfants dans une maison de campagne isolée. S'il va la voir de loin en loin dans cet exil, c'est avec des camarades de plaisir, s'entretenant librement devant elle des fredaines qu'il se permet et passant des semaines entières sans s'informer de sa santé, quoiqu'elle soit alitée et crache le sang.

Un soir, il était attendu chez elle pour un dîner prié. Il ne vient pas et écrit de Londres qu'il est malade. Lady Lytton accourt, sonne à la porte de l'appartement de garçon qu'il occupe à l'*Albany*. C'est son mari qui vient lui ouvrir, *en chemise,* tandis qu'une jeune femme, sans aucun des attributs d'une garde-malade, bat précipitamment en retraite vers le fond de la chambre.

La crise aboutit à une séparation amiable. Edward Bulwer, qui a cent mille francs de revenu, ne fait à sa femme qu'une misérable pension ; il lui enlève ses enfants, il la soumet à un système continu d'espionnage, dans l'espoir non dissimulé de la prendre en défaut et d'obtenir contre elle un jugement de divorce. L'espionnage ne donnant pas de résultats, on a recours à de véritables complots, à des envois de lettres anonymes, à tout ce que l'imagination des plus infâmes agents de police privée est capable d'inventer.

Cependant, la malheureuse femme, poussée à bout par ces machinations, finit par porter ses griefs devant le public. A l'occasion d'une candidature législative d'Edward Bulwer créé baronnet et devenu sir Edward Bulwer Lytton, elle vient conter ses misères, sur les *hustings*, aux électeurs dont il sollicite les suffrages. Aussitôt, elle est arrêtée comme folle, incarcérée dans un asile d'aliénés. Elle n'en sort qu'au bout d'un mois, pour reprendre sa vie de misère, privée de ses enfants, abreuvée d'humiliation et d'outrages, mourant de faim ou peu s'en faut... Quel roman plus émouvant que tous ceux d'Edward Bulwer et de sa femme, — car elle en a écrit, elle aussi, qui ne sont pas sans mérite !...

L'Angleterre, on le voit, n'a rien à nous envier comme lessive de linge sale en public. — Après lord Byron, lord Lytton, et ce qu'il est alarmant de constater, c'est que le plus souvent il appartient aux femmes d'étaler complaisamment en pleine lumière toutes ces hontes et ces tristesses, qui restent sans contrôle, le principal intéressé ayant quitté la partie.

*
* *

C'est ainsi que récemment Mme Caroline Commanville, nièce de Gustave Flaubert, a publié la première série de la *Correspondance*[1] de l'auteur de *Mme Bovary,* véritable pavé de l'ours lancé *pieusement* sur la mémoire du maître styliste avec une inconscience adorable. L'héritière de Flaubert a fait précéder ce recueil épistolier de souvenirs intimes très puérils et d'une insignifiance douloureuse ; on sent à cette simple lecture que la petite nièce de l'écrivain de *Salammbô* a vécu comme une gentille souris aveugle et espiègle dans la cage du lion, dans une familiarité de cœur peut-être fort touchante, mais aussi dans l'incompréhension totale de ce génie inquiet toujours en mal de phrases. Elle nous montre un Flaubert familial dans sa popote biographique, avec plus de candeur que d'observation, et cette sorte de journal conçu dans la forme d'une petite pensionnaire ne nous révèle aucun point vraiment intéressant, soit pour l'étude psychologique, soit pour l'histoire biologique du maître.

Ah ! que nous voici loin de la magistrale préface de Maupassant, écrite il y a deux ans, en tête des *Lettres à George Sand*. — Maupassant percevait Flaubert autrement qu'en petit-neveu ; il nous le présentait dans sa formidable inquisition du beau parfait, dans son expression d'artiste éternellement tenaillé par la structure de sa phrase ; il avait vu, lui, viril observateur, son maître dans l'ampleur de son sacerdoce littéraire, ennemi du bas et du vulgaire, dans cet olympe d'élection où resplendissent tous ceux que l'obsession de leur œuvre a torturés et anoblis. Il ne citait de Flaubert que des pensées lapidaires et élevées, des mots à la Chamfort, d'un incommensurable mépris pour la sottise moutonnière des bourgeois ; il drapait son idole dans des plis majestueux et superbes, mais la douce Mme de Commanville n'a fait que la risette à son bon oncle au milieu de ces petits souvenirs écrits dans cette manière benoîtement pot au feu que l'écrivain des *Trois Contes* haïssait avec une furie si pittoresque.

Sans y apporter le moindre parti pris, j'ai toujours eu à remarquer que les femmes qui consacrent leurs loisirs à s'illustrer dans la mémoire des parentages illustres n'ont jamais réussi qu'à amoindrir ceux qu'elles pensaient grandir par la piété de leurs souvenirs écrits. Prenons Di-

1. *Correspondance de Gustave Flaubert*, première série, 1830-1850. Charpentier et Cie, 1 vol. in-18.

derot biographié par Mme de Vandeuil, sa fille, Balzac gentiment attifé par Mme de Surville, sa sœur, ou Nodier raconté par la bonne Mme Menessier Nordier; il se dégage de ces lectures quelque chose d'attristant comme des minutes dressées par des notaires en jupon; on y sent ce jugement étroit des existences trop longtemps cuisinées de concert, qui donne aux petites choses une énorme importance alors que les faits intéressants disparaissent. Tel se présente Bonaparte jugé par son valet de chambre Constant — il manque l'éloignement, la divination, l'enthousiasme qui s'est usé dans le train-train journalier, et puis, il faut bien le dire, ce qui fait toujours principalement défaut c'est l'incompréhension de la femme pour ce qu'on pourrait nommer le *fakirisme intellectuel*, cette absorption d'un être dans une vocation qui le mène, dans un culte où il se cloître, dans la poursuite d'une chimère qui pousse son âme dans un continuel avatar — l'atmosphère rétrécie de la famille étouffe un peu ce grand courant admiratif du public, et à force de contempler l'homme on ne voit plus l'artiste, l'époux, le mari, l'oncle se montrent seuls sous leur apparence la moins curieuse.

La nièce de Flaubert a donc réuni la correspondance avunculaire avec beaucoup de soin, je veux bien le croire, mais sans grand jugement ni souci de délicatesse. Elle a livré toute nue l'existence de l'ermite du Croisset. Parmi les lettres qui composent ce premier volume, chronologiquement colligées de 1830 à 1850, il en est à peine une vingtaine qui fussent réellement dignes d'être publiées et conservées aux appréciateurs du chef d'école. Les autres méritaient l'ombre et le mystère, et il faut compter parmi celles-ci les épîtres amoureuses à Mme X..., un X trop connu et que plusieurs générations entières ont *potassé* et même *potaché*, car chacun s'est plu à designer la célèbre dixième muse, Louise Colet, née Revoil, qui allaita dans son cœur tous les nourrissons de ses neuf sœurs bien vite égarés dans les sentiers de sa double colline.

***

Ces cinquante à soixante lettres ne sentent point trop le roussi de la passion; elles nous révèlent un Flaubert naïf et *jobard* que ses fervents adulateurs se seraient fort bien passés de connaître, bien qu'il demeure toujours et partout grand écrivain, trop écrivain même, car le cœur apparaît mal à travers ce cerveau si littérairement congestionné. — Je citerai un fragment d'un de ces billets d'amour à celle qui sut se substituer à Mme de Longueville dans la tendresse stérilisée par l'âge de Victor Cousin :

« Tu crois que tu m'aimeras toujours, enfant, écrit Flaubert; toujours, quelle présomption dans une bouche humaine! — Tu as aimé déjà, n'est-ce-pas? comme moi, souviens-toi qu'autrefois aussi tu as dit toujours; — moi, je te rudoie, je te chagrine... n'importe, j'aime mieux inquiéter ton bonheur maintenant que de l'exagérer froidement, comme ils font tous, pour que sa perte ensuite te fasse souffrir davantage... Qui sait? tu me remercieras peut-être plus tard d'avoir eu le courage de n'être pas plus tendre.— Ah! si j'avais vécu à Paris, si tous les jours de ma vie avaient pu se passer près de toi, oui, je me laisserais aller à ce courant sans crier au secours. J'aurais trouvé en toi pour mon cœur et ma tête un assouvissement quotidien qui ne m'eût jamais lassé. Mais séparés, destinés à nous voir rarement, c'est affreux, quelle perspective! et que faire pourtant..... Je ne conçois pas comment j'ai fait pour te quitter — c'est bien moi cela! c'est bien dans ma pitoyable nature; tu ne m'aimerais pas, j'en mourrais; tu m'aimes et je suis à t'écrire de t'arrêter. — J'aurais voulu passer dans ta vie comme un frais ruisseau qui en eût rafraîchi les bords altérés et non comme un torrent qui la ravage; mon souvenir aurait fait tressaillir ta chair et sourire ton cœur — ne me maudis jamais! va, je t'aurai bien aimée avant que je ne t'aime plus. Moi, je te bénirai toujours; ton image me restera toute imbibée de poésie et de tendresse comme l'était hier la nuit dans la vapeur laiteuse de son brouillard argenté. — Ce mois-ci, je t'irai voir; je te resterai un grand jour entier. Je te dois une explication franche de moi-même pour répondre à une page de ta lettre qui me fait voir les illusions que tu as sur mon compte. — Il serait lâche à moi (et la lâcheté est un vice qui me dégoûte sous quelque face qu'il se montre) de les faire durer plus longtemps

« Le fond de ma nature est, quoi qu'on dise, le saltimbanque. J'ai eu dans mon enfance et ma jeunesse un amour effréné des planches; j'aurais été peut-être un grand acteur, si le ciel m'avait fait naître plus pauvre. Encore maintenant, ce que j'aime par-dessus tout, c'est la forme, pourvu qu'elle soit belle et rien au delà. Les femmes qui ont le cœur trop ardent et l'esprit trop exclusif ne comprennent pas cette religion de la beauté, abstraction faite du sentiment. Il leur faut toujours une cause, un but; moi, j'admire autant le clinquant que l'or. La poésie du clinquant est même supérieure, en ce qu'elle est triste. Il n'y a pour moi dans le monde que les beaux vers, les phrases bien tournées, harmonieuses, chantantes, les beaux couchers de soleil, les clairs de lune, les tableaux colorés, les marbres antiques et les

têtes accentuées. Au delà, rien. J'aurais mieux aimé être Talma que Mirabeau, parce qu'il a vécu dans une sphère de beauté plus pure; — les oiseaux en cage me font autant de pitié que les peuples en esclavage. De toute la politique, il n'y a qu'une chose que je comprenne, c'est l'émeute. Fataliste comme un Turc, je crois que tout ce que nous pouvons faire pour le progrès de l'humanité ou rien, c'est absolument la même chose; — quant à ce progrès, j'ai l'entendement obtus pour les idées peu claires, tout ce qui appartient à ce langage m'assomme démesurément. Je déteste la tyrannie moderne parce qu'elle me paraît bête, faible et timide d'elle-même, mais j'ai un culte profond pour la tyrannie antique, que je regarde comme la plus belle manifestation de l'homme qui ait été. — Je suis avant tout l'homme de la fantaisie, du caprice, du décousu. — A quelque jour j'irai vivre loin d'ici et l'on n'entendra plus parler de moi. — Quant à ce qui d'ordinaire touche les hommes de plus près et ce qui pour moi est secondaire en fait d'amour physique, je l'ai toujours séparé de l'autre... tu es bien la seule femme que j'aie aimée; tu es la seule à qui j'aie osé vouloir plaire et peut-être la seule à qui j'aie plu,... Merci, merci. »

C'est une véritable profession de foi, on le voit, beaucoup plus autopsychologique qu'amoureuse; dans ces nombreuses lettres à l'auteur des *Chants des vaincus*, Flaubert apporte plus de réthorique que de tendresses et d'émotion; il règne une grande sécheresse dans ce bouquet d'épîtres plus superbement écrites qu'ingénieusement sincères. Mme Colet avait alors trente-six ans, lorsque le maître de l'*Éducation sentimentale* remarqua l'azur de son bas; lui ne comptait que vingt-cinq printemps, l'âge où l'on se permet le plus aisément les femmes mûres. Elle, incendiée et inassouvie, ayant déjà desséché, presque carbonisé toute une académie de poètes romantiques; lui grisé moralement, étourdi par cette passion, caressé dans sa vanité littéraire (que cette nymphe sur le retour éventait avec les barbes de sa plume), se gargarisait l'esprit de métaphores amoureuses. Rien de plus. Tous deux étaient, au fond, dupes de leurs sensations et *encabotinés* dans la redondance des phrases, amusés par l'ampleur de leur jeu.

***

La lettre citée plus haut, la plus curieuse de la série, donne le *la* de cette symphonie assez peu pastorale; les autres, entremêlées de dissertations philosophiques et sociales, ne révèlent guère chez Flaubert qu'un fils respectueux et reconnaissant, craignant d'éveiller les moindres susceptibilités dans l'esprit ou le cœur de sa mère vénérée; et c'est là assurément la note dominante qui nous ferait excuser cette publication posthume, si, d'autre part, on ne nous avait servi les petites lettres enfantines de Flaubert à dater de sa neuvième année, en poussant le scrupule, par comble de fétichisme, jusqu'à conserver l'orthographe inhabile du bambin écolier ès lettres.

Au résumé, ce recueil est une profanation faite à la mémoire hautaine du grand contempteur des bourgeois. Il livre ce méprisant à cette foule dont les interprétations et l'infinie sottise l'écœuraient si fort; il étale crûment toutes ses pensées secrètes, ses fantaisies d'une heure, ses boutades ***ad hominem*** et non ***ad homines,*** il ne laisse rien de caché de cette vie en dedans où il ne permettait pas qu'on laissât infiltrer les curiosités du dehors; il est impie à mon sens, à ce point qu'il a profondément affligé les amis de la dernière heure, dont quelques-uns, dans leurs *Mémoires contemporains*, s'étaient piqués d'une honnêteté très délicate en ne dévoilant point les suggestions, les excentricités, les anomalies même de l'existence du solitaire du Croisset.

Il y a quelques années, il n'y eut qu'une voix pour excommunier M. Maxime Du Camp qui, dans ses *Souvenirs littéraires,* se laissait aller sans raison à parler à tout instant de la maladie nerveuse chronique du pauvre Flaubert. Depuis lors, nous avons fait du chemin; Mme de Commanville, par son révélantisme inconcevable, a sonné la curée de son oncle; car, sur ce point où la petite-nièce n'a pas eu de pudeur légitime, qui donc sera susceptible d'en montrer désormais, avec le prurit actuel de commérages qui pousse chacun à ouvrir toutes grandes les fenêtres de son voisin, à la méthode russe, lorsqu'il y a un mort dans la maison ?

Nous écrivons trop, c'est là l'éternelle antienne, et nous sommes à l'excès conservateurs de nos écrits et de ceux d'autrui. Avec nos mœurs de collections, de documents, d'isographie, nous rendons, il est vrai, parfois de grands services à l'histoire littéraire, mais bien souvent aussi nous nuisons terriblement à ceux que nous pensons servir. — Un homme disparaît-il, nous recueillons la poussière de sa vie, même lorsque cette poussière se transforme en boue; nous ramassons tout ce qu'il laisse pour en faire une pâtée destinée à l'avidité du public, et plus il y a matière à scandale, plus il semble que nous nous réjouissions des attroupements et du gros débit de la chose. — Nous fouillons nos morts et nos blessés sur ce champ de bataille de la gloire, et nous affichons la liste des objets trouvés : lettres d'amour, correspondance de famille, trousseaux de clefs des

portes condamnées, choses féminines, journaux intimes, projets et ébauches, rêves à demi formulés, tout cela au grand profit des receleurs-éditeurs et à l'ineffable démoralisation du lecteur.

Depuis vingt ans surtout, c'est un pillage organisé, toléré, approuvé, applaudi; on le prépare même du vivant de ceux dont on convoite l'héritage paperassier; on se dit dans un certain monde : « ... Quand Un Tel sera mort, j'ai des notes de lui et sur lui, je ne vous dis que cela!... » Et chacun attend son petit cadavre pour voir ce qu'il y avait dedans et inquisitionner son passé. Mais que sert de protester? C'est le cas de dire avec Voltaire : « Les lettres humaines ne font que devenir chaque jour de plus en plus inhumaines. »

***

Les *Œuvres posthumes* et *Correspondances inédites de Baudelaire*[1], qui viennent d'être mises au jour, sont d'un intérêt bien autre que la *Correspondance de Flaubert*, et ce gros ouvrage essentiellement littéraire et personnel, exclusivement composé de notes et pièces ayant trait aux ouvrages et à la vie intellectuelle du traducteur d'Edgar Poë, serait bien fait pour me rendre moins pessimiste sur l'agiotage des choses écrites de ce temps.

Ici Baudelaire apparaît seul, grandiose, admirable, tout enfiévré par sa religion de lettré et par le satanisme de ses visions; il passe d'un bout à l'autre de ce livre, grandi à nos yeux par ses souffrances, ses hantises et la sublimité de son idéal. Tout entier livré à la culture de son hystérie morale, l'auteur des *Fleurs du mal,* face à face avec soi-même, se sonde, s'analyse, se cherche, se confesse, s'excite ou s'humilie avec une ardeur et une foi de véritable apôtre crucifié.

Les principaux manuscrits de Baudelaire, qui forment ce volume, furent acquis par le publicateur, M. Eugène Crepet, en janvier 1878, à la vente après décès du libraire Poulet-Malassis, qui, en sa triple qualité d'ami, d'éditeur et de créancier du poète, s'était fait donner par lui ou, lui mort, par Mme Ve Aupick, sa mère, la plupart de ses manuscrits littéraires.

J'ai publié moi-même, à différentes reprises, il y a cinq ou six ans, tant au *Figaro* que dans *le Livre*[2], plusieurs fragments importants de ces pièces inédites, dont j'avais pu prendre copie chez Poulet-Malassis. — Ce n'était là qu'une école buissonnière de curieux à travers cette riche moisson d'œuvres posthumes que M. Crepet publie enfin, après de longues et très consciencieuses recherches chez tous les amis de Baudelaire et chez les collectionneurs les mieux documentés. — Cet ouvrage est donc définitif, et l'éditeur de ce recueil a si soigneusement donné son temps à la réunion et à l'annotation de toutes ces épaves précieuses, qu'il laissera peu de chose à glaner à ceux qui seraient tentés de *baudelairiser* après lui.

Après une étude biographique très étendue et honnêtement conduite, M. Crepet nous donne plusieurs projets de préface pour la seconde édition des *Fleurs du mal* (déjà publiées dans *le Livre* en 1882); puis vient une étude sur Baudelaire dramaturge, avec les scénarios de deux pièces de théâtre qui devaient s'intituler : *le Marquis du 1er houzards* et *la Fin de Don Juan*. Divers projets et plans de romans et de nouvelles sont reproduits *in extenso*, ainsi que les fragments d'un livre inachevé sur la Belgique, œuvre de rancœur de l'exilé, qui devait porter sur sa couverture : *la Belgique vraie*. — M. Crepet, à la suite de ses ébauches, publie *les journaux intimes* du poète, qui comprennent les chapitres : *Fusées et suggestions,* ainsi que *Mon cœur mis à nu*, pièces capitales par l'intensité, la hauteur et la noblesse des sentiments exprimés.

Les correspondances sont composées des lettres de Baudelaire à Malassis et à Sainte-Beuve, d'une lettre à Jules Janin et d'un échange d'épîtres entre Baudelaire et Soulary. Les appendices, très détaillés et importants, sont tous relatifs aux procès des *Fleurs du mal* et à la correspondance d'Asselineau avec Mme Aupick après le décès de son fils. Dans tout ce livre, il n'est point un chapitre qui fasse tache, pas un document qui ne soit contrôlé, et aussi, je dois le dire à l'honneur du publicateur, pas un prétexte à scandale qui ne soit écarté, tout aussi bien par déférence au souvenir du poète que par convenance pour la famille de ceux que Baudelaire, dans ses heures d'indigestion littéraire, aurait pu offenser.

Soit qu'on le considère dans ses notes, dans ses lambeaux de fictions romancières, dans ses lettres les moins cherchées, l'auteur des *Petits Poèmes en prose*, je le répète, paraît, s'il est possible, agrandi à nos yeux, plus encore par son caractère que par la puissance et l'originalité de son talent. Ce ne sont guère que les battitures de cette forge cérébrale qui ont été réunies dans ce volume, mais ces débris ont une violence concentrée qui laisse deviner tout le parti que l'artiste ouvrier aurait pu tirer de tant de petits fragments épars ou exfoliés; puis, dans ces pensées tombées brutalement sur le papier, il y a une force de vérité condensée qui éclate dans le

1. *Œuvres posthumes de Charles Baudelaire,* avec une étude biographique d'Eugène Crepet. Un vol. in-8°, maison Quantin.

2. Voir *Nos Amis les Livres,* in-18, p. 129 à 157.

cerveau du lecteur et le met en tentation de paraphraser tant d'aphorismes subtils ; il y a aussi des trouvailles incomparables d'images ou d'idées précieusement vêtues ; c'est ainsi que Baudelaire dira : « La musique creuse le ciel, » et ailleurs : « Le travail, n'est-ce pas le sel qui conserve les âmes momies ? » Plus loin, parlant de l'individualisme, il s'écrie : « La vaporisation et la centralisation du *moi,* tout est là. »

Il faut écouter ce *satanique* parler de Dieu, de l'amour, du plaisir, en précurseur du moderne pessimisme, mais avec un spiritualisme et une religiosité bien singulières : « Quand bien même Dieu n'existerait pas, écrit-il dans ses *fusées,* la religion serait encore sainte et divine. Dieu est le seul être qui, pour régner, n'ait même pas besoin d'exister. Ce qui crée par l'esprit est plus que la matière. »

Parlant de l'amour et des joies en commun, il ramène tout à la prostitution. « L'Amour, dit-il, c'est le goût de la prostitution, il n'est même pas de plaisir noble qui ne puisse être ramené à la prostitution. — Dans un spectacle, dans un bal, chacun jouit de tout. Qu'est-ce que l'art? Prostitution. — Le plaisir d'être dans les foules est une expression mystérieuse de la jouissance de la multiplication du nombre. *Tout* est nombre. Le nombre est dans tout. Le nombre est dans l'individu. L'ivresse est un nombre. » — N'est-ce pas là de la véritable philosophie hermétique ?

Parfois Baudelaire a des théories de mystificateur ; telle est celle-ci :

« Le monde ne marche que par le malentendu, c'est par le malentendu universel que tout le monde s'accorde. Car, si, par malheur, on se comprenait, on ne pourrait jamais s'accorder. L'homme d'esprit, celui qui ne s'accordera jamais avec personne, doit s'appliquer à aimer la conversation des imbéciles et la lecture des mauvais livres. Il en tirera des jouissances amères qui compenseront largement sa fatigue. »

Il y a bien des pages tristes et navrantes dans ce journal décousu, sorte de vide-poche des idées de source soudaine; le titre : *Mon cœur mis à nu* ne ment point, c'est bien de la psychologie d'écorché qu'il nous sert, des observations pantelantes et cruelles, d'un absolu *sadisme* intellectuel; le poète s'y ouvre le ventre à la japonaise, froidement, avec un je ne sais quoi d'amer, de dédaigneux et d'ironique à la fois.

De-ci de-là on découvre de bizarres lacunes, des sensations de gouffres, des apeurements, des « frôlements de l'aile de l'imbécillité » qui sont les pénibles prodromes de l'aphasie dont il ne devait point tarder à être frappé. — Partout cependant le hautain dédain de Baudelaire plane dans la sérénité de ce qu'il nommait justement sa *Divinité.* Partout il pontifie comme un magicien de l'idée abstraite, jamais il n'est vil, déloyal, même injuste. — Cet habitant du Kamtchatka littéraire, comme le nommait Sainte-Beuve, est sans cesse hiératique et d'une si souveraine aristocratie de rêverie humaine, qu'elle surprend tout d'abord mais divulgarise peu à peu l'esprit du lecteur le plus affiné.

Baudelaire se défiait avec raison du peuple, du bon sens, du cœur, de l'inspiration et même de l'évidence ; il avouait qu'il n'y avait pas en lui de base sérieuse pour une conviction et que celles qu'il avait pu asseoir en son être étaient dans un sens plus élevé que les convictions ordinaires et que, par cela même, elles ne pouvaient être compromises par les hommes de son temps.

L' « inédit » non encore défloré de ces œuvres posthumes consiste principalement dans la correspondance de l'auteur des *Fleurs du mal* avec son éditeur Poulet-Malassis. Ces nombreuses lettres à l'associé de de Broise remettent sur le tapis tous les préliminaires de la confection du premier recueil poétique de Baudelaire et elles nous permettent de juger ce dandy de la phrase dans le déshabillé de l'écriture hâtive. Il n'y perd rien, loin de là; il nous intéresse à sa vie journalière, à ses déboires, à ses impécunosités, même à ses coquetteries typographiques, et à ses préoccupations de la forme matricielle des lettres dans son œuvre imprimée.

Ce qui nous manque par exemple, ce sont les réponses du sceptique Alençonnais Poulet-Malassis; nous voyons Baudelaire se débattre, narguer son éditeur, le pourchasser avec franchise, droiture et cordialité, mais on ne peut que deviner les répliques du matois *Coco mal perché...* et de cela, j'enrage pour ma part. — Malassis était un lettré, un diseur, un judicieux et spirituel compère; il consultait son poète favori sur toutes les publications qu'il comptait entreprendre, il savait jaser en gaulois normand très friand sur le propos; auprès de Baudelaire il semblait un moineau franc égayant un hibou philosophe... — Que sont devenues toutes ces lettres?

Les correspondances de Baudelaire et de Soulary, ainsi que les lettres à Gustave Flaubert où il est question des ambitions académiques du chantre des *Femmes damnées* (bizarre faiblesse de cet impeccable qui se plia aux visites) ne sont pas les moins curieuses du volume. Cinq ou six lettres de Mme Aupick à Asselineau, contiennent une affligeante surprise ; elles nous font apparaître la mère du poète comme profondément inconsciente du génie de son fils; elle semble se battre les flancs pour s'expliquer l'admiration dont il est

l'objet; elle ne l'avoue pas, loin de là, et s'efforce de son mieux de céler cette incompréhension maternelle, mais elle éclate sous chaque phrase. Ah! la famille des demi-dieux... quelle étude à faire!... Mais ceci nous ramènerait à Mme de Commanville. — La veuve du général Aupick avait au moins cette excuse que le militarisme de son second mari avait fermé ses yeux à toute littérature.

M. Eugène Crepet a publié en tête de son volumineux et passionnant recueil une très longue étude biographique qui est une pièce de résistance digne du monument qu'il vient d'élever à Baudelaire. Prenant le poete à l'origine de ses origines, il le suit pas à pas dans la vie, et reconstitue année par année cette existence de rêveur déporté dans notre humanité. Rien ne lui a échappé : il s'est enquis de toutes parts, et sa notice est faite de tous les matériaux réalisables. Simple biographe, M. Crepet s'est gardé de tout jugement; il a repris le canevas de ces jours tissés de tristesses et d'alarmes et n'y a point ajouté de broderie ou d'arabesque inutiles; on ne saurait trop le féliciter de cette correction et de sa sobriété. Peut-être aurais-je voulu qu'il insistât sur le caractère profondément mystificateur de l'impassible adaptateur des *Histoires extraordinaires*. Les mystifications baudelairiennes méritaient de demeurer célèbres. — Rops, qui fut l'un de ceux dont le rire allégea la tristesse du poète en Belgique, me racontait comment il fit connaissance de ce sarcastique à froid.

C'était au café; la présentation avait été faite par Malassis. Un garçon attendait des ordres. — Baudelaire interrogea : — Que vous offrirai-je, monsieur Rops ?

Le chercheur de nu moderne fit un geste vague, qui signifiait : « Ce que vous voudrez! »

Alors d'une voix insinuante, l'apôtre du cruel reprit lentement, scandant les mots et l'œil inquisiteur :

« Si nous... prenions... un bain?

Mais Rops, impassible et d'un ton naturel et enjoué, répondit :

« J'allais vous le proposer!

Baudelaire sentit aussitôt un rival en gabatine et n'insista point davantage. Les relations pouvaient s'établir et la mort seule put les interrompre.

***

P. S. — A l'heure où je termine cette causerie, je reçois le troisième volume des œuvres inédites de Victor Hugo; il est intitulé **Choses vues**, et vient de paraître à la librairie Quantin.

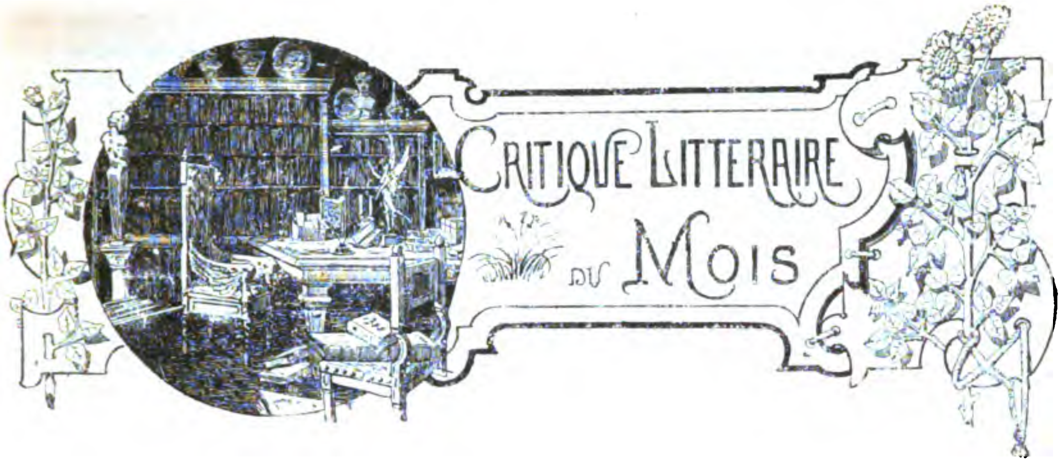
Après *le Théâtre en liberté* et *la Fin de Satan*, qui ont été mis au jour il y a une année environ, l'ouvrage actuel nous donne un Victor Hugo descendu de l'Olympe et voyageant en curieux et en observateur dans notre société, ses œuvres et ses hommes, de 1838 à 1875. — Rien de plus intéressant et de plus inattendu que la lecture de ces notes au jour la journée; nous y trouvons des portraits ou croquis de Talleyrand, de Fieschi, de Royer-Collard, du roi Louis-Philippe, de Villemain, du duc de Praslin, du chancelier Pasquier, de Mlle Georges, etc.

Le grand maître se montre à nous dans l'intimité et nous laisse des notes saisissantes sur l'émeute du 12 mai, sur les funérailles de Napoleon, sur l'origine de *Fantine*, sur la plupart des événements privés ou publics auxquels il s'est trouvé mêlé durant son existence si longuement tapissée de souvenirs.

Je n'ai que le temps de signaler cette publication posthume, qui est capitale. Aussi bien, à peine ai-je eu le loisir de la parcourir et de m'imboire de cette sève prodigieuse qui se répand dans les moindres lignes au crayon tracées par le sublime poète. Dans la prochaine livraison du *Livre*, il sera parlé comme il convient de cette œuvre passionnante sous tous ses aspects et qui fait songer que le génie est, comme la lumière du jour, non seulement belle par elle-même, mais encore admirable par les choses et les hommes qu'elle éclaire.

Paris, 4 juin 1887.

OCTAVE UZANNE.



— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Cousine Annette, par JEAN BERLEUX. Paris, Monnier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une touchante histoire que celle qui nous est contée par M. Jean Berleux, moitié idylle se déroulant à la campagne en pays picard, moitié aventure parisienne. Étienne Basset, un fils de paysan, reçoit une instruction complète, une instruction de monsieur, va à Paris pour y faire son droit, devient auteur dramatique, remporte un grand succès et s'éprend de la principale interprète de sa future pièce. C'est à cette maîtresse ardente qu'il reviendra, même après avoir promis le mariage à sa *cousine Annette*, et celle-ci sera sur le point d'en mourir de douleur. Une mort tragique réunira à la fin du livre Étienne et Annette. M. Jean Berleux est un nouveau venu dans la littérature; son livre, à côté d'inexpériences, de naïvetés et de ressouvenirs littéraires, ne manque pas de qualités; on lira avec attendrissement son roman qui est écrit avec sincérité et émotion.

Née Michon, par HENRY DE PÈNE. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'étude de jeune fille et de femme que M. Henry de Pène intitule : *Née Michon* est tout à fait spéciale, sortant de l'ordinaire et se distinguant par le curieux des détails, par le nouveau de l'action, des précédentes études faites sur cet intéressant sujet. Le personnage de Laure Michon ne ressemble à aucun autre; c'est la jeune fille, aux instincts plutôt bons et généreux, susceptible de grandeur, de bonté, d'amour sincère, qui se trouve dévoyée par une conseillère perfide, astucieuse, pleine de dessous honteux. Entre les mains de cette créature terrible, de cette impitoyable démoralisatrice, la pauvre fille sans fortune, aspirant à la vie riche et heureuse, se laisse tenter, cède peu à peu et finit par commettre une de ces honteuses actions qui tachent pour la vie, en se faisant épouser, grâce à une sorte de guet-apens, par l'homme riche et bien né sur lequel elle a jeté son dévolu. Le remords ne tardera pas à suivre la faute, et elle mourra repentie, se montrant sous son aspect véritable, dans sa nature, telle qu'elle eût pu être, si la mauvaise inspiratrice ne s'était pas trouvée là à point pour la perdre.

D'une écriture sobre et distinguée, d'un intérêt qui croît à mesure que l'action s'engage et se noue, le livre de M. de Pène est de ceux que le succès accueille à coup sûr. Il a une certaine allure hautaine et dégagée qni n'est pas sans charme; cela suffit pour en faire une œuvre, pour la mettre au-dessus des productions courantes, et pour prouver la valeur littéraire de l'écrivain. G.-T.

La Bête, par VICTOR CHERBULIEZ. Paris, Hachette, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un roman philosophique que M. Victor Cherbuliez a voulu écrire, en nous montrant à quel point *la Bête* a une part considérable dans la vie, les habitudes, les mœurs de l'homme et de la femme. Il eût pu lui donner un attrait plus vif en ne l'enveloppant pas de commentaires aussi glaçants, de citations aussi lourdes, de tout ce fatras protestant qui encombre l'action, gêne le développement des caractères, et pèse comme une écrasante chape de plomb sur tout le livre. On lira son roman, à cause des détails attrayants qu'il renferme ; on ne le relira pas, à cause du froid qu'il sécrète, ainsi qu'un insondable glacier. C'est une œuvre correcte, méticuleuse, mais au sang gelé, à laquelle manque l'étincelle de vie, sans laquelle ne saurait exister ni émouvoir une étude d'humanité.

En rade, par J.-K. HUYSMANS. Un vol. in-18 jésus. Paris, Tresse et Stock; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

La sueur d'existence pénible et cahotée, l'âcreté de vie lamentable qui se dégagent du nouveau livre de Huysmans, vous piquent aux yeux, vous mordent aux entrailles avec une force de pénétration terrible. C'est un rude et fameux artiste que celui qui vient

d'écrire ce livre : *En rade;* mais quel navrement il fait entrer en vous, comme il s'attaque avec une science douloureuse à tous les ferments de décomposition qui dorment et sommeillent dans la vase humaine! Comme il sait tirer de leur apathie tous les virus qui empoisonnent l'âme, liquéfient la chair et putréfient le cœur!

C'est à la campagne, dans un vieux château abandonné, qu'il a placé ce drame intime de deux époux, cette agonie morale et physique de deux êtres, chassés de Paris par la malchance, par les incessants combats contre les misères commerciales, les luttes d'échéances ou de billets à ordre, la torture des huissiers; et ce milieu ne sert qu'à développer mieux encore, par le contraste de solitude et de moisissure du château, par la sécheresse de cœur, par l'âpreté bestiale des paysans, la sinistre maladie d'âme qui ronge ces malheureux fugitifs. Jacques Marles et sa femme Louise ont cherché un abri chez leur oncle, régisseur du château de Lourps. La femme est malade, névrosée physiquement; le mari souffre d'une névrose morale, et ces deux malheureuses créatures, désespérément accouplées, sentent tout avec une acuité doublée par leur triste état de santé.

C'est une analyse d'une férocité implacable, jour par jour, heure par heure, de ce qu'ils éprouvent, de ce qui les dévore jusqu'aux moelles. Trois rêves bizarres, qui semblent devoir noter d'une manière palpable le coup de griffe donné par l'exaspération du mal dans le cerveau du mari, se déroulent, somptueux et désolants, à travers ces tableaux de l'existence misérable et réelle. En même temps, Huysmans a trouvé prétexte aux plus magistrales peintures, à des paysages merveilleux d'exactitude, d'atmosphère, de lumière et de vie. Mais ce qui frappera peut-être plus encore, dans ce livre d'ordre supérieur, d'art pur, c'est la manière dont il a peint les paysans, créant des types inoubliables en leur simplesse, d'une beauté terrible dans leur laideur native, dans le détail raffiné de leur bestialité. On n'avait certes pas donné encore une sensation aussi humaine, aussi exacte de ces natures primitives et roublardes. En résumé, un livre effrayant, torturant, soufflant par toutes ses pages la puanteur du mal de la vie, mais un maître livre.

Le Lion de la victoire, par Judith Gautier. Un vol. in-18 jésus. Paris, L. Frinzine; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

On sait l'ardente passion de Judith Gautier pour l'Orient et tout ce qui s'y rattache; dans un nouveau roman intitulé *le Lion de la victoire*, elle a résolu de nous conter l'histoire de la conquête de l'Inde par Dupleix. Une action très dramatique se lie à cette entreprise grandiose, à laquelle sont mêlés de jeunes Français héroïques et où l'on est initié à quelques-uns des mystères sacrés de l'Inde de cette époque. En un style vif, imagé, plein de splendeurs, l'auteur commence son récit à la prise de Madras par l'amiral La Bourdonnais, et immédiatement le lecteur est pris par l'intérêt palpitant de l'action. Le volume qui suivra et terminera ce récit s'appellera *la Reine de Bengalore*, une merveilleuse héroïne que l'on entrevoit dans *le Lion de la victoire*.

Madame Robert, par Théodore de Banville. Un vol. in-18 jésus. Paris, Maurice Dreyfous; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

C'est toujours un poète que le prosateur ingénieux qui nous révèle les petits et les grands secrets de la vie parisienne en ce style lapidaire, tout pailleté de flammes brillantes, d'étincelles et de couleurs superbes. *Madame Robert*, c'est l'histoire d'une splendide fille de joie devenue amoureuse d'un pauvre diable d'étudiant appelé aux plus hautes destinées, et l'enveloppant de son amour discret et platonique comme d'une égide protectrice contre les tentations dangereuses. Il y a un charme exquis dans ce récit si original et dont la fin a un cachet tout particulier. On le lira avec un vif intérêt. Le même volume renferme quelques courtes nouvelles, toutes marquées au sceau spécial qui distingue Théodore de Banville des autres conteurs et assure son succès. G. T.

Bohème bourgeoise, par Oscar Ménétier. Un vol. in-18. Paris, Albert Savine; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre où les mœurs sont bien observées, les caractères pris sur le vif, l'action intéressante et possible, et le style simple, naturel, avec autant de couleur et de relief qu'il en faut pour exprimer les sentiments et représenter les objets. C'est un ensemble de qualités que l'on ne rencontre plus guère que rarement, et que, pour ma part, j'apprécie beaucoup. Ajoutez que le coin de la société parisienne où nous mène l'auteur est un des moins explorés par les peintres de mœurs et un de ceux d'où découle avec le plus d'abondance sur le reste du monde cette huile nauséabonde et stérilisante de philistinisme qui tue, de plus en plus, dans toutes les classes sociales, la sincérité du sentiment dans les choses du cœur et de l'art.

Je regrette de ne pouvoir analyser cette œuvre remarquable. Je la recommande à ceux qui, non encore férus de décadence et d'impressionisme, aiment qu'on écrive dans une langue saine le résultat d'observations impartiales et nettes, fécondées par une imagination dont l'équilibre n'est jamais rompu.

Les Clientes du docteur Bernagius, par Lucien Biart. Un vol. in-18. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie; 1887.

Il y a bien de l'esprit, de la finesse, de l'*humour* — car nos voisins d'outre-Manche n'en ont pas le privilège exclusif — dans ces nouvelles où M. Lucien Biart, mêlant, dans le personnage du docteur Bernagius, la passion naïve de la science à l'amour profond de l'humanité, peint, en une série de tableaux chaudement colorés, les mœurs mexicaines dans ce qu'elles

ont de plus caractéristique et de plus vivant. La jalousie, la superstition, le brigandage, les ardeurs subites de la passion, les amours fortes jusqu'à la mort, la vie primitive des *ranchero*, tels sont les ressorts de ces récits, pleins de situations dramatiques, qui égayent les inquiétudes et les recherches scientifiques ou bibliographiques du bon docteur, et dont l'histoire d'un Allemand bigame et fripon n'est ni la moins intéressante ni la moins bizarre. B.-H. G.

Le Monde et ses usages, par Mme de WADDEVILLE. 7e édition. Un vol. grand in-18 carré. Paris, 1887, librairie A. Hennuyer.

Septième édition! Ce chiffre n'est-il pas le plus éloquent des comptes rendus! Ce guide très pratique et très mesuré de la conduite à tenir dans le monde et vis-à-vis du monde, dans toutes les circonstances de la vie sociale, n'en restera pas là. Il a eu déjà sept éditions, il en aura dix, il en aura cent.

Une paroisse isolée, par F. MARION CRAWFORD. Un vol. in-18. Paris, 1887, librairie Dentu.

Rendant compte, dans notre numéro du 10 novembre 1886, des deux romans le plus récemment traduits du jeune écrivain américain, M. Marion Crawford, je signalais parmi les attraits de son talent la variété extrême des caractères qu'il met en scène, et celle des milieux où il les fait agir. *Une paroisse isolée* — venant après *M. Isaacs, le Docteur Claudius* et un *Chanteur romain* — nous apporte un nouveau témoignage de cette fécondité d'observation. Après nous avoir montré l'Inde anglaise dans l'un, une petite ville universitaire d'Allemagne et quelques tableaux des mœurs américaines dans le suivant, puis les mœurs italiennes, l'auteur d'*Une paroisse isolée* nous transporte, comme l'indique le titre (*A tale of a lonely Parish*), en un village perdu de l'Essex, en Angleterre. Dans la solitude paisible et même morne de la vie rustique, dans le grand calme de la nature, M. Marion Crawford nous fait assister à un drame intime, poignant, créé par une disposition de la loi anglaise, qui ne considère pas les condamnations afflictives et infamantes comme une cause de divorce. On imagine aisément le parti qu'un grand romancier, armé d'un don puissant d'analyse psychologique, a pu tirer de la situation où il place une femme jeune, belle, distinguée, aimée, aimant et forcée de dissimuler qu'elle porte le poids des fautes et des crimes d'un mari indigne, condamné à dix ans de réclusion. L'œuvre est admirablement conduite à travers de tragiques péripéties jusqu'au dénouement, qui est conforme au vœu du lecteur. E. C.

Une exilée, par PAUL CÉLIÈRES. Un vol. in 18 jésus, Hennuyer, éditeur, Paris. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de M. Paul Célières se distingue par l'intérêt dramatique et par l'honnêteté de l'inspiration. Le fond du récit, c'est une conspiration de patriotes italiens, tendant à l'affranchissement de la Lombardie et de la Vénétie, au temps où elles subissaient, Venise surtout, le joug autrichien. L'amour joue un grand rôle dans l'affaire, comme il convient dans un bon roman suivant la formule : amour et politique se mêlant et se contre-carrant. Bien que tout cela ne soit pas très neuf, M. Paul Célières le conte et le rajeunit avec assez d'entrain et d'adresse, pour qu'on se prenne à vouloir, après chaque chapitre, lire le suivant, et de chapitre en chapitre on arrive à la fin, sans ennui ni fatigue. PZ.

Souvenirs de la vie de province. — Madeleine, par ÉMILE GOSSOT, professeur au lycée Louis-le-Grand, lauréat de l'Académie française. Paris, Perrin et Cie, 1887. Un vol. in-18.

Livre honnête, plein de bonnes intentions, et où les caractères et les événements portent tous avec eux une leçon de morale pratique et élevée à la fois. Dans la partie où l'auteur raconte la fondation d'une école de filles, en décrit l'aménagement et en expose le programme, on voit un homme du métier, parfaitement maître d'un sujet qu'il a médité et étudié longuement, et, à part les réserves que ne manquent pas de faire ceux qui ne partagent pas les convictions religieuses de l'auteur, tout lecteur se prend à souhaiter la réalisation d'un si noble idéal.

Le livre a des longueurs, et je demande à ne le point juger au point de vue littéraire. Il suffit qu'il soit l'ouvrage d'un homme de bien et qu'il en porte la marque partout. Préparer les jeunes filles à tous les hasards de la vie et leur faire aimer leur condition, voilà ce que veut obtenir, dans son enseignement, Madeleine, l'héroïne de ce roman et la directrice de l'école. On ne saurait poursuivre but plus utile, en un temps où la fièvre de déclassement accompagne si souvent les progrès de l'instruction.

Une lettre-préface de M. Henry Cochin sera, pour une grande partie du public auquel cet ouvrage s'adresse, une recommandation puissante, et dont, d'ailleurs, il est digne en tout point.

Toussaint Galabru, par FERDINAND FABRE. Paris, G. Charpentier. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le paysage des Cévennes, les mœurs cévenoles a à la ville et à la campagne, présentées en une sorte de dyptique, dont chaque feuille contient un épisode où paraissent les mêmes personnages à quelque vingt ans d'intervalle, tel est le fond de l'œuvre nouvelle de M. Ferdinand Fabre. Une douce, humble et excellente mère de famille ; un menuisier à la fois chasseur, ivrogne et bedeau ; un avare imbécile et sa femme coquette qui le ruine, un superbe type de sorcier qui terrifie les hommes et attire les femmes, un enfant qui devient curé de village et qui répand dans la charité toutes les énergies de sa nature robuste, une fillette recueillie et élevée au presbytère, et le fils

du sorcier Galabru, qui a hérité de son père la beauté physique, a grandi loyal et bon ; tels sont, sans compter les figures secondaires, toutes bien en relief et vivantes, les personnages qui animent ce double tableau. La rudesse de la vie dans la montagne, les plaisirs, les travaux, les superstitions des enfants en cette terre sévère et d'autant plus aimée; un souffle de fière indépendance en même temps qu'une sympathie virile pour les maux et les douleurs de l'homme, la révolte et la lutte des forces naturelles contre la vie civilisée personnifiées dans le beau, sauvage, ardent, brave, haineux et rusé Galabru; des scènes plaisantes, comiques même, mêlées à une sorte de tragédie dont les deux héros sont le curé Nizerolles et le sorcier Toussaint Galabru, ange et démon, l'idylle, vraiment antique dans sa forte et gracieuse simplicité, des amours de Lalie et de Vincinet ; le grandiose récit de cette procession de tout un village, la nuit de Noël, allant porter le dernier coup au démon, qui va, au moment où Galabru agonise, céder la place à l'abbé Nizerolles et lui abandonner la suprême conquête de cette âme si longtemps son domaine; tout cela forme un livre attachant et pénétrant, fort et sain, comme on pouvait l'attendre du talent, à la fois robuste et affiné de l'auteur. Il s'y mêle une note personnelle, qui y ajoute le charme de confidences autobiographiques.

DERNIERES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

La Reine du cuivre, par Blanche Roosevelt. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mademoiselle, par Edouard Cadol. Paris, Librairie moderne. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Marius Darnay, par Auguste Chauvigné. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Chant de l'alouette, idylle, par C. Cassot. Paris, Marpon et Flammarion. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

A travers le cœur, par Juliette Joinville d'Artois. Un vol. in-18. Dentu et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Pauvre petite, avec un sonnet de Paul Bourget. Paris, Ollendorff. In-12. — Prix : 3 fr. 50.

Florestoo et Plintardeau, par Charles Chrétien. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les Avant-postes pendant le siège, par Robinet de Cléry. Paris, Palmé. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Manuscrit du sous-lieutenant, par Léon Barracand. Paris, Plon et Nourrit. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Livre des fantaisies, par Armand Silvestre. Paris, Dentu et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Le Mariage du Ségare, par Pierre Ficy. Paris, Plon et Nourrit. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Fiancée, par André Vaugenets. Un vol. in-18. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Le Crime de la cinquième Avenue, par Marie Darcey. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Perlerette, par Auguste Erhard. Paris, Librairie théâtrale, 14, rue de Grammont. — Prix : 3 fr. 50.

Éva la folle, par Auguste Ménard. Paris, Jules Lévy. Un vol. in-18. — Prix : 1 fr. 50.

Cornaline la dompteuse, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Jambes folles, par Emile Dartès. Illustrations de Roy. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mon Fils, par Salvatore Farina. Traduction de l'italien par Francisque Reynard. Charpentier. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Défilé, par Félicien Champsaur. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'Idiot, par Dostoïevski. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1887. Deux vol. in-18 jésus. — Prix : 7 francs.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

Beaumarchais, par Paul Bonnefon, sous-bibliothécaire à l'Arsenal. Étude honorée d'une mention à l'Académie française et suivie de lettres inédites et de documents peu connus. Un volume in-8°. Paris, aux bureaux de *l'Artiste*. — Prix : 5 francs.

En choisissant Beaumarchais pour sujet de son dernier concours d'éloquence, l'Académie française nous a valu quelques études neuves et intéressantes sur le célèbre parrain de Figaro. Dans le nombre, il convient de signaler aux bibliophiles le récent travail de M. Paul Bonnefon, digne en tous points de fixer leur attention. Il dépasse par ses dimensions les bornes d'un simple éloge, les lecteurs ne s'en plaindront pas, tant l'écrivain a rajeuni le sujet. Même après Loménie, Édouard Fournier et tant d'autres, M. Paul Bonnefon a su trouver des renseignements nouveaux sur la vie si mouvementée de son héros; il a donné des productions littéraires de Beaumarchais une analyse fine, pénétrante, qui rend cette étude attrayante du commencement à la fin. Et, pour achever cette monographie, un friand appendice de

lettres inédites et de documents peu connus termine le volume. On y trouvera sur Beaumarchais, propriétaire en Touraine, de curieux détails.

Nous avons achevé de louer ce volume quand nous aurons ajouté qu'il est fort soigné et qu'il plaît à l'œil du bibliophile le plus délicat. On en a fait un tirage à très petit nombre sur papier de Hollande, avec une double suite d'épreuves sur chine et sur hollande à la sanguine d'un beau portrait gravé en taille-douce par Ad. Nargeot, d'après celui qu'avait gravé Hofwood sur un document original communiqué par la famille. Nous les recommandons à ceux qui, suivant un joli mot d'amateur, ont un faible pour le papier fort. Un autre point fait de ces exemplaires de véritables raretés bibliographiques. On y trouve en effet, et dans ceux-là seulement, une reproduction de la rarissime estampe — on n'en connaît que trois exemplaires seulement — représentant la *Flagellation de Beaumarchais à Saint-Lazare*, et c'est là, nul ne l'ignore, un véritable *document humain*. R. C.

François Listz, *mémoires d'un compatriote*, par JANKA WOHL. Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorf, éditeur, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Que de fois ces volumes de souvenirs consacrés à la glorification d'un maître manquent leur but, et par des enthousiasmes excessifs, des apologies maladroites, des indiscrétions déplacées, agacent le lecteur et diminuent le héros! Fort heureusement Mme Janka Wohl a évité ce funeste écueil. Ses souvenirs sont intéressants, abondent en anecdotes caractéristiques, sont présentés sous une forme vive et variée, et fournissent quelques renseignements piquants sur le monde brillant où Listz a si longtemps été choyé et admiré. C'est l'homme et l'artiste qu'elle aime d'une pieuse affection, et la délicatesse de son sentiment l'a sagement guidée dans le choix des souvenirs qu'il convenait de faire lire au public. On l'y retrouve tout entier, avec ses grandes qualités d'artiste gentilhomme, fier et non orgueilleux, passionné et indépendant, un peu trop sensible aux hommages et aux louanges. Mais, au fond, bon, compatissant et digne. Certainement le livre de Mme Janka Wohl ne peut que faire aimer la mémoire du célèbre pianiste-compositeur.

La Vie parisienne, par PARISIS (ÉMILE BLAVET). Un vol. in-18 jésus. Paris, 1887, Paul Ollendorf. — Prix : 3 fr. 50.

Si à Paris l'esprit court les rues, il se trouve quelques heureux privilégiés qui l'arrêtent et l'incarcèrent tout vif en ces prisons allongées qui sont les colonnes des journaux. M. Émile Blavet est de ces heureux; les chroniques presque quotidiennes qu'il crayonne pour le *Figaro* forment les mémoires au jour le jour du tout Paris contemporain. Assurément il n'est pas bien difficile de recueillir des potins et de les imprimer; mais il s'agit de choisir dans le tas les plus topiques, les plus significatifs, et ensuite de les assaisonner au sel parisien. En cette double opération consistent le mérite de M. Émile Blavet et le secret de son succès. Il faut même que ce mérite ait une base plus solide et plus constante que l'actualité, pour que ces chroniques rapides résistent à l'épreuve périlleuse de la réimpression en volume. Sans doute ce ne sont point là des documents de haute portée dont ne puissent se passer les futurs historiens de notre époque; mais parcourir ce recueil, c'est faire une amusante revue de l'année écoulée. P. Z.

Richard Wagner et le Drame contemporain, par ALFRED ERNST. 1 vol., 3 fr. 50. Librairie moderne, 7, rue Saint-Benoît.

Sous ce titre : *Richard Wagner et le Drame contemporain*, la Librairie moderne vient de publier un ouvrage de M. Alfred Ernst, précédé d'une magistrale introduction de Fourcaud et qui, dans les circonstances présentes, ne peut manquer d'attirer l'attention. Au point de vue de l'art général, il n'est pas, en effet, de question plus actuelle que le débat soulevé par Richard Wagner. La représentation de *Lohengrin* à Paris y ajoute encore un intérêt nouveau.

Ce n'est point aux seuls musiciens que s'adresse le livre de M. Ernst : toutes les personnes qui se préoccupent des choses du théâtre auront profit à consulter cette impartiale étude. L'auteur, à coup sûr, est un admirateur de Wagner; mais il s'inquiète moins d'exalter le maître de Bayreuth que de faire la lumière sur des points controversés; dégagé de tout fanatisme, il raconte Wagner et son œuvre, non pour en proposer la vaine imitation, mais pour y trouver des enseignements utiles à notre art national. Il rattache la question du drame lyrique aux diverses querelles qui passionnent nos écrivains et nos artistes : les noms d'Édouard Manet, d'Émile Zola, d'Alphonse Daudet, d'Henry Becque, reviennent fréquemment sous sa plume. Ce livre est d'une actualité grande : il sera blâmé peut-être de quelques-uns, approuvé sans doute d'un grand nombre, mais très lu et très discuté dans tous les cas.

Au pays des souvenirs. Mes maîtres et mes maîtresses, par ARMAND SILVESTRE. Paris, L. Frinzine, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

On connaît le charme sentimental — il est temps que ce mot ne soit plus ridicule — et mélancolique des vers d'Armand Silvestre, et aussi de sa prose, quand elle n'ouvre pas la bouche en un rire rabelaisien, ou ne retrousse pas ses cottes à l'admiration des amateurs de belles chairs et de savoureux parfums. Ce charme n'est nulle part plus pénétrant et plus doux que dans ces pages où il passe en revue ceux et celles qui l'ont aimé et à qui il l'a bien rendu. « Il y a plus de moi-même dans ce livre que dans les autres, dit-il... La fantaisie n'y tient aucune place. Tout y est vrai. » Il faut donc en revenir à Nicolas Boileau, et déclarer que rien n'est aimable comme le vrai. Outre les confidences intimes et pleines de l'émotion

des tendresses ressenties, ce volume présente au lecteur un attrait d'un ordre plus austère, sinon plus durable ou plus important. George Sand, Théophile Gautier, Dondey (le Philothée O'Naddy des âges romantiques), Emile Deschamps, Français, Achard le peintre, Émile Villemot, Amédée Cantaloube, Henry Forneron, Arsène Houssaye, Jeanne Thilda, Thérésa, Marcellin Desboutins, Degaz, Manet, Duranty, Jean Béraud, bien d'autres encore y défilent en silhouettes, en croquis, en tableaux plus ou moins achevés, au hasard de la rencontre ou du caprice du peintre, mais toujours avec quelques traits finement observés. Ces mémoires du cœur de M. Armand Silvestre fournissent une page piquante à l'histoire de la littérature et de l'art contemporain. B. H. G.

Un joli Monde, par Gustave Macé, ancien chef du service de la Sûreté. Un vol. in-18. Paris, librairie Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

Un préfet de police véritablement soucieux des devoirs de sa charge et qui se prend, au lendemain de son entrée en fonctions, à étudier sur place les verrues de Paris afin d'y pouvoir mettre le fer rouge, voilà ce que nous trouvons au début du livre de M. Macé. Ce préfet modèle — dans lequel je crois, à certains mots couverts, reconnaître M. Andrieux — s'en va donc visiter les bouges et les tripots, les postes de police, les Halles, les grands magasins de nouveautés eux-mêmes. Pour ces visites, le préfet se sert naturellement d'un cicerone habile, d'un guide sûr et expérimenté; il choisit M. Macé et les voici tous deux, le premier escorté de son secrétaire particulier, le second d'agents de la sûreté, commençant ensemble leurs longues pérégrinations. Ils vont de l'assommoir du *Château-Rouge* au cabaret du père Lunette, n'ayant garde d'oublier d'autres établissements analogues qui, pour être moins connus, sont cependant fort curieux à voir. Chemin faisant, M. Macé donne à son supérieur des renseignements bien intéressants sur les pickpockets, sur les voleurs qui *travaillent* soit aux abords des bureaux d'omnibus, soit dans les salles d'attente des gares. Les vols dits à *l'américaine*, au *rendez-moi* sont minutieusement décrits. M. Macé nous montre la façon d'opérer de ces industriels et nous met en garde contre eux.

Si bien traité qu'il puisse être, le chapitre où il est question des cabarets n'apporte que peu de documents nouveaux à ceux qui étudient les vices et les plaies du Paris actuel. Je serais tenté de faire la même observation en ce qui concerne la partie du volume qui traite des différents genres de vols. La partie neuve et vraiment très intéressante du livre est celle où l'auteur nous parle, d'une façon compétente, des chloroformistes et des malheureux atteints d'une maladie toute spéciale que je ne saurais décemment nommer ici. Les chloroformistes sont, on le sait, des voleurs, voire même des assassins, qui se servent de narcotiques et de poisons; il faut lire tout le chapitre qui leur est consacré; on est véritablement stupéfié. Je sais plusieurs personnes qui, après avoir lu *Un joli Monde*, ne peuvent croire à ces empoisonneurs; ils n'existent malheureusement que trop. Quant aux monomanes dont je viens de parler, leur cas est de ceux qu'étudient les médecins légistes et c'est à eux que s'adressent tout particulièrement certains tableaux naturalistes « plutôt atténués que chargés », nous dit M. Macé, qui se trouvent dans son livre. J'aurais à relever encore bien des passages intéressants, le tableau des Halles, par exemple; mais je crois en avoir assez dit pour montrer de quel intérêt général est cette étude dont nous avons tous à faire notre profit. G. F.

La Société de Rome, par le comte Paul Vasili. Édition augmentée de lettres inédites. Un vol. in-8°. Paris, 1887. *Nouvelle Revue.*

La Société de Rome est la sixième des curieuses études que *la Nouvelle Revue* a consacrées à la société européenne et, paraît-il, la dernière. Sous le pseudonyme commun de « comte Paul Vasili », adopté par ses différents collaborateurs, elle a public tour à tour *la Société de Berlin, la Société de Vienne, la Société de Londres, la Société de Madrid, la Société de Saint-Pétersbourg*, et prétend clore la série par *la Société de Rome.* Peut-être a-t-elle raison, car y a-t-il encore une Société parisienne? Il y a, à Paris, dix groupes mondains également qualifiés; mais, dans cet émiettement, la société a disparu. Où il n'y a ni centre ni stabilité, il ne saurait y avoir de société. C'est pourquoi *la Nouvelle Revue* s'est vue réduite à l'impuissance sur ce terrain qui, en d'autres temps, lui eût fourni le plus riche, le plus fécond parmi ses divers sujets d'étude. Quoi qu'il en soit, en cette « Croix de Berny » courue sous le masque, s'il fallait proclamer un vainqueur, nous n'hésiterions pas à désigner l'auteur du dernier volume paru, celui que nous annonçons aujourd'hui. Il est impossible d'être informé plus à fond sur cette double société romaine qui circule, sans se confondre, à l'ombre du Quirinal et du Vatican, et l'on ne saurait faire part de son expérience avec plus de libéralité, de bonne grâce et d'esprit.

Journal d'un Mandarin. — Lettres de Chine et documents diplomatiques inédits, par un fonctionnaire du Céleste Empire. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie Plon.

Publiées en premier lieu dans le *Journal des Débats*, écrites par un Français, « fonctionnaire du Céleste Empire » (il ne nous dit pas à quel titre), conçues dans un esprit manifeste de conciliation par un homme qui se pique de connaître aussi bien la France que la Chine, « ce qui n'est pas peu dire », ajoute-t-il, ces *Lettres*, suivies de nombreux documents diplomatiques inédits, seront lues attentivement et méditées avec fruit par tous ceux, diplomates, hommes politiques et commerçants, qu'intéressent d'une façon particulière nos rapports toujours si difficiles avec la Chine. Toute la difficulté,

la seule dans la pensée de l'auteur, qui arrête la Chine et la France sur la voie des bonnes dispositions, est présentée sous la forme d'une vérité de La Palisse : « La France n'est pas assez chinoise, dit-il, et la Chine n'est pas assez française. » Cela revient à dire que ni l'une ni l'autre des deux civilisations ne consent à tenir compte des différences fondamentales que la tradition, l'éducation, les mœurs, les préjugés, les religions, la race opposent comme une barrière entre les deux peuples, et dès lors ni l'un ni l'autre ne veut faire les premières concessions nécessaires. L'un étant Mahomet, l'autre la montagne, aucun des deux ne veut accepter que l'autre soit la montagne. Dans le partage des responsabilités au sujet des retards incessants apportés à l'entente franco-chinoise, le « fonctionnaire du Céleste Empire » apporte une véritable justice distributive à juger avec une égale sévérité et les Chinois et le gouvernement français, mais surtout les Anglais, qu'il « déteste cordialement ». E. C.

Correspondance (1830-1850), par GUSTAVE FLAUBERT. Un vol. in-18 jésus. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Voici le premier volume de cette correspondance de Gustave Flaubert, si attendue par les lettrés, pleine de documents utiles à l'histoire de la littérature contemporaine, et réunie soigneusement par les héritiers du maître. Mme Caroline Commanville, la nièce de Flaubert et la principale inspiratrice de ce précieux travail, le fait précéder d'une cinquantaine de pages, intitulées *Souvenirs intimes,* qui sont comme une résurrection des mille détails de la vie et des habitudes du grand mort. Enfant, jeune fille, puis femme, Mme Commanville, la fille de la sœur de Flaubert, a été étroitement mêlée à son existence, instruite et élevée par lui, et elle s'est plu à lui élever une sorte de monument littéraire, qui joint à la sobriété concise de la forme l'immense mérite d'être une œuvre de cœur et de vérité. Ces pages nous préparent admirablement aux lettres qu'on va lire; elles nous initient à un Flaubert à peu près inconnu du gros public, un Flaubert qui était l'homme de grand cœur, de sensibilité délicate, en même temps que le travailleur passionné, que l'amoureux de la littérature que l'on nous a fait connaître. On est ainsi déjà au courant de ce qu'était Gustave Flaubert, de ce qu'il se montrait dans le jour familial et intime, quand on aborde sa correspondance.

Parmi ses lettres, laissant de côté toute la partie consacrée à un amour plus littéraire que sincère, celles que nous préférons de beaucoup sont les lettres écrites à sa sœur, les lettres à sa mère, toutes ces pages aimantes, vibrantes d'une tendresse inassouvie, quelquefois brutales de forme et de mots, mais bien mâles et débordantes d'affection vraie. Qu'il soit en Égypte, en Palestine ou tout près, à Paris, jamais il n'oublie ceux qu'il aime, les siens; il ne vit en réalité que pour eux et pour son travail. Cependant que de désirs littéraires, que de préoccupations l'agitent! Quel remuement de vie, de projets, de travaux élaborés, en train! C'est l'histoire même du véritable homme de lettres, tel que pourrait le concevoir une imagination surchauffée, que cette correspondance de Gustave Flaubert, et elle sera certainement un des plus rares documents de notre histoire littéraire moderne. G. T.

Nos petits Bismarcks, par N. CHTCHÉDRINE, traduit du russe par Serge Nossoff. Un vol. in-18. Paris, Louis Westhausser. — Prix : 3 fr. 50.

On appelle familièrement *petits Bismarcks* les gouverneurs de province. Le peuple russe n'a rien trouvé de mieux pour caractériser d'un mot le despotisme de leur autorité et leurs prétentions de politiciens. Les types que l'auteur fait défiler devant nous ne donnent pas une haute idée du personnel administratif en Russie. Vieux généraux ramollis, viveurs ruinés qui se font donner un gouvernement pour se refaire la santé et la bourse, tels sont les personnages qui représentent le plus souvent dans les provinces le pouvoir central. Le meilleur est une sorte de pédant ridicule, qui ayant réussi à accoupler, dans ses expériences de pisciculture, une lotte avec une brême, ne peut manquer de faire le bonheur de tous ses administrés.

Le livre est curieux, même au milieu de l'inondation de romans, de récits et d'études russes sous lesquels la littérature française disparaît, submergée.

Les Scandales de Saint-Pétersbourg. Un vol. in-18. Paris. Albert Savine, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

La Nouvelle Librairie parisienne a déjà publié, non sans succès, *les Scandales de Paris* et *les Scandales de Berlin.* Cette fois-ci la forme choisie pour nous faire connaître les misères sociales et les bas-fonds de Saint-Pétersbourg n'est pas le roman. En prenant pour point de départ un livre dogmatique du journaliste russe Mikhnévitch, l'auteur a multiplié les anecdotes, amalgamé des procès récents et fameux, et fait en sorte de satisfaire, dans les dix chapitres de cette publication, toutes les curiosités légitimes. Il ne sacrifie point, d'ailleurs, au goût pornographique trop répandu de nos jours. S'il touche à la corruption et s'il la dévoile, c'est gravement et chastement, comme il convient à un docteur qui connaît par avance toutes les plaies de l'humanité, qui veut en inspirer l'effroi et, s'il se peut, aider à en trouver le remède.

Jules Simon, sa vie et son œuvre, par LÉON SÉCHÉ. *Documents nouveaux et inédits, avec un autographe* et les portraits de Jules Simon, Jules Favre, Ernest Picard, Gambetta, Le Flô et Thiers. Un vol. in-18. Paris, A. Dupret, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Je n'ai pas grand goût pour l'architecture qui élève un piédestal à un homme avec les débris de la réputation de ses contemporains. C'est le travail que M. L. Séché a exécuté pour M. Jules Simon. Celui-ci

n'en avait peut-être pas besoin. En tout cas, il me semble qu'il doit s'y trouver mal à l'aise. Je n'insisterai donc pas sur ce livre qui remue des passions, des regrets, des haines et des mépris, à un moment où il y aurait, j'imagine, mieux à faire. La polémique personnelle et violente a son utilité; mais elle a aussi son temps et sa place. Elle peut être œuvre d'urgence et de courage, en un moment donné, et dans une colonne de journal. Je ne crois pas qu'il en soit de même, quand on l'exhume et la ressuscite en volume, après des années, et à une heure où, pardessus la frontière, des yeux nous guettent et des mains s'avancent pour reconnaître par où nous pouvons faiblir. B.-H. G.

POÉSIES

Œuvres poétiques de Jules Breton (1867-1886). — Les Champs et la Mer. — Jeanne. — Un vol. petit in-12 elzevir de la collection Alph. Lemerre. Paris, 1887. — Prix : 6 francs.

Être un maître dans une des formes de l'art, posséder la puissance d'interpréter la nature par des moyens d'un certain ordre et vouloir emprunter une autre forme et d'autres moyens pour rendre des impressions, des sentiments que les premiers n'ont pas suffi à traduire, c'est une tentation que plus d'un artiste a connue, une tentation où plus d'un s'est aventuré. Le violon de M. Ingres est célèbre; Victor Hugo croyait compléter l'expression de ses conceptions par ses dessins. M. Jules Breton, lui aussi, ne s'est point contenté d'être un peintre du plus grand mérite. Il n'a point été satisfait de la poésie des lignes et des couleurs; il a voulu doubler ses facultés d'expression et il a victorieusement appris le difficile métier des vers : il s'est reconnu poète.

La poésie, elle est en son âme, abondante et vive, à coup sûr : ses tableaux en sont la preuve. Nul mieux que lui n'a senti, analysé, possédé et exprimé, par la couleur, la simple poésie des champs et de la vie vulgaire des paysans.

Ses vers se ressentent heureusement de ses qualités d'artiste; ils sont pleins de sentiment, à travers les mots transparaît la poésie rêvée; pas une pièce n'est vide, pas une qui ne porte une idée, pas une où la griserie des syllabes sonores tienne lieu de la pensée absente ou évaporée.

Mais ce qui est le plus curieux, c'est que ce peintre mette peu de couleur dans ses vers. Sans être ternes, ils manquent d'éclat; sans être froids, ils n'ont pas de feu; ce sont des compositions intéressantes qui occupent assez l'esprit du lecteur pour ne pas laisser de place à l'ennui; néanmoins, il faut avouer que la demi-teinte également répandue sur tous les morceaux cause à la longue une impression mélancolique de monotonie. Il y manque du soleil. Sans doute le soleil du Pas-de-Calais n'est pas le plus chaud ni le plus brillant qui soit; cependant il n'est pas totalement dépourvu de lumière et de chaleur. Et, à défaut du soleil extérieur, le soleil intérieur eût pu réchauffer les vers du poète. Toutefois, si la couleur est atténuée, le tableau est toujours composé de main de maître; on excuse sans peine les imperfections du style, certaines lourdeurs de phrases, certains embarras de la stance, certaines faiblesses de l'expression qui reste au-dessous de la pensée; on excuse toutes ces taches parce que le souffle poétique soulève et soutient l'œuvre; en poésie comme en peinture, Jules Breton est un artiste sincère, convaincu, fortement épris de son idée, profondément imbu du génie local. C'est donc à bon droit que son premier recueil, *les Champs et la Mer*, et ce poème rustique d'une saveur pénétrante, *Jeanne*, réunis en un seul volume, prennent rang dans cette collection distinguée de la bibliothèque Lemerre, où l'on compte quelques chefs-d'œuvre. PZ.

Les Griseries, par JEAN LORRAIN. Un vol. in-18 jésus. Paris, Tresse et Stock, éditeurs, 1887. — Prix : 2 francs.

Pour l'esprit et la virtuosité, M. Jean Lorrain mérite la palme. Son recueil est un régal raffiné d'artiste amoureux des formes et des couleurs. Il n'est guère sentimental, ce poète, mais il madrigalise à ravir; il est moins rudement audacieux que dans son précédent volume des *Modernités*, mais il est adroitement sensuel et il excelle à vous donner avec des vers légers, souples et tortillés comme des serpents, la vision d'un tableau de Fragonard. Il se grise éperdument de tout ce qui fouette le désir : son titre convient bien à son joli recueil. C'est la tête qui se prend chez lui, tandis que le cœur ne se mêle que de loin à l'affaire. N'était un petit air d'étrangeté trop visiblement voulue, ces croquis, dont la Pompadour eût raffolé, seraient originaux. Par exemple, détail tout matériel, vous trouverez tout à coup, par deux fois, au milieu des feuillets blancs, deux feuillets d'une couleur appropriée aux fleurs que le poète y décrit, la capucine et la chrysanthème.

M. Jean Lorrain s'est enfermé presque exclusivement ici dans la description. Certes, c'est un gentil ouvrage qu'un joli vers coloré, qui décrit avec précision et fermeté les choses précises et fermes, ou qui indique en termes voilés et discrets les choses nébuleuses et délicates. Mais la description perpétuelle finit par lasser. Le poète, pour rompre cette monotonie, nous allèche par l'annonce d'un *Vieux conte;* fallacieuse promesse : le conte, tout simplet, est encore un tissu de descriptions; la différence avec le reste est que l'auteur a pris plaisir à accumuler davantage, à grand effort de recherches, des termes rares, c'est-à-dire rarement usités.

Il se fait tort en se confinant dans ce genre un peu

prétentieux. Il a bien assez de talent pour se passer de ces bizarreries qui étonnent plus qu'elles ne séduisent. Que M. Jean Lorrain en soit bien convaincu : ce qu'on trouve agréable en ses vers, ce n'est pas la contorsion de la phrase, ni les exhumations préméditées de mots enfouis dans les profondeurs du dictionnaire; c'est l'entrain de jeunesse, la vivacité d'allure, la hardiesse du trait. Qu'il perfectionne ces qualités et se corrige de ces petits défauts : il sera tout à fait charmant. PZ.

Poèmes de Chine, par Émile Blémont. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1887. Alph. Lemerre, éditeur. — Prix : 3 francs.

« Un homme calme, assis dans un petit jardin, et qui songe aux aïeux en regardant pousser ses choux »; voilà le Chinois qui m'apparaît à travers vos traductions, dit M. Paul Arène à son cher Blémont, dans la spirituelle préface qu'il a mise en tête de ce volume coloré de lumière orientale et embaumé de parfums exotiques. Et M. Arène dit juste : l'impression la plus nette que laissent ces petits poèmes, jolis comme des bibelots d'étagère, est celle d'une quiétude voluptueuse de pensée, à peine interrompue par une émotion d'amour ou un regret de la vie.

Ils sont très artistement ciselés, ces objets de poésie, qui ont pour auteurs principaux Li-Taï-Pé, Tsin-Tsan, Tchang-Tsi, Ouang-Tchan-Ling, Thou-Fou, Tan-Po-Su, Sou-Tong-Po, etc.; la traduction de M. Émile Blémont nous le donne du moins à penser. Peut-être y a-t-il mis du sien? En tout cas, il y a déployé une merveille habileté de versificateur et un goût exquis de poète.

Quand il s'agit d'une tentative aussi intéressante et aussi réussie, le mieux est de citer : la citation est plus explicite que l'appréciation. Tenez, voici qui est aussi court et aussi complet que possible, et non moins délicat et précis :

Il cueille la fleur d'or, — et sourit en songeant
A celle dont le cœur pour lui fut indulgent.

Il cueille la fleur bleue, — et pleure sous le charme
De celle qui pour lui versa plus d'une larme.

Il cueille la fleur rouge, — et croit encore presser
Les lèvres que l'amie ouvrait à son baiser.

Ne demandez pas le nom de l'auteur : c'est un chant populaire!

Et cette pièce de Thou-Fou en l'honneur de la pluie :

O la bonne petite pluie
Qui sait bien quand il faut venir,
Et qui, d'espoir fécond remplie,
Vient au printemps tout rajeunir.

Doucement, sur un vent propice,
Elle est venue, exprès, la nuit;
Tiède, fine et réparatrice,
Elle a tout humecté sans bruit.

Hier soir un triple nuage
Assombrissait tout mon jardin;
Les feux des barques du rivage
Seuls luisaient dans l'ombre, au lointain.

Ce matin, sous les cieux limpides,
Tout revêt des fraîches couleurs;
Et parmi les feuilles humides
Brillent les adorables fleurs.

Ils ont un vif sentiment de la nature et de ses multiples métamorphoses, et ne sont pas moins experts des choses du cœur ni moins habiles à les exprimer en termes vifs et simples. Dans ce genre, il faut lire *le Retour*, autre poésie populaire qui commence ainsi :

Tu reviens donc, ô toi, que jamais je n'oublie!
Vois-tu dans mes regards ma joie et ma folie?
Dis qu'on dresse la table, et prends à la cloison
Ma guitare; je vais chanter une chanson.

La pièce se termine le plus moralement du monde sans que la poésie s'en éloigne :

Moi qui ne cherches plus de baisers que les tiens,
Veux-tu que je te donne un bon conseil? En route,
Ne regarde jamais, jamais surtout n'écoute
Les femmes sans pudeur ni véritable amour,
Qu'un autre aurait sans peine avant la fin du jour.

Et puis c'est toute une galerie de petits tableaux, comme *le Pêcheur* et *l'Escalier de jade*, de Taï-Pé, et de courtes élégies, chansons d'automne, d'un charme pénétrant, d'une mélancolie continue, comme la *Chanson des Têtes Blanches, Querelle, Abandon;* — à ces vers intimes font suite les vers héroïques, parmi lesquels il faut distinguer la *Lettre d'une jeune femme à son mari qui fait la guerre*, et *le Chien du vainqueur*.

La dernière partie du volume est faite de plusieurs contes et légendes, très remarquables par l'originalité du sujet et par la composition. Il est peu de contes plus charmants et d'une plus haute moralité que l'aventure de ce sage, de ce saint, surnommé le *Fou des fleurs*.

A double titre, M. Émile Brémont a bien mérité des poètes et des amis de la poésie; il nous a révélé un trésor précieux, et c'est en véritable artiste qu'il l'a mis sous nos yeux.

Le Livre d'heures de l'amour, par Jean Aicard. Un vol. in-18 jésus. Alphonse Lemerre, éditeur. Paris, 1887. — Prix : 3 francs.

Un recueil nouveau de M. Jean Aicard ne laisse pas indifférents les délicats : ils ont le droit d'espérer un régal de pure ambroisie, quand le poète qui les convie est l'auteur de *la Chanson de l'enfant* et de *Miette et Noré*.

Le Livre d'heures de l'amour renferme des pages exquises, et, à côté de celles-là, qu'on nous pardonne de l'avouer, bien des feuillets fades; tout un livre

d'amour, et d'un amour toujours le même, plus coquet que profond, plus superficiel que poignant, traité, à ce qu'il semble, en vers français, comme *une admirable matière à mettre en vers latins* ; tout un livre dans cette note finit par être monotone. En vain M. Jean Aicard s'est ingénié à varier les rythmes et les strophes, cet art tout extérieur, cette dextérité un peu subtile du virtuose ne compensent pas suffisamment la froideur et l'ennui. Ce n'est point parce que les mots : feu, flamme, soleil, pourpre, sanglant, et autres de la même famille, éclatent coup sur coup dans une pièce généralement courte, comme des fusils à répétition, que nous sentons la chaleur du sentiment, et que notre esprit s'intéresse et demeure éveillé en même temps que notre cœur s'émeut. Est-ce la faute à mon cœur trop [illegible], à mon esprit blasé ? Très rarement, en [illegible] ce volume, l'un s'est ému, l'autre, [illegible].

[illegible]

[illegible]

charme du poète soit des plus aristocratiques et le promène dans un huit-ressorts à deux chevaux, conduits par un cocher, « vrai serf de Russie », les vers prennent une petite allure prosaïque et bourgeoise :

> La perle triomphale apparaît un moment
> Comme un rayon de lune au front blanc de Diane...
> « Quel joyau ! dit-il. — Oui... j'y tiens infiniment !
> — Ah ! » fait-il. Il se sent comme un frisson dans l'âme.
> — Si je la demandais ?... murmure-t-il tout bas.
> — Sachant comme j'y tiens, répond la jeune femme,
> La demanderiez-vous ? Non... » Il ne répond pas.

Fi ! que c'est vilain de demander leurs joyaux aux femmes qui vous aiment. Par [illegible], sans doute ; néanmoins, c'est d'une [illegible] douteuse, et la dame aux deux chevaux et au cocher serf de Russie donne une petite leçon à l'amant indiscret : on comprend qu'il n'ait rien trouvé à répondre. Sachez, du reste, que la dame avait le cœur [illegible], et, pour calmer la [illegible] de l'amoureux, s'arrangea pour perdre la perle.

Lorsqu'il veut bien s'abandonner à la muse simple des amours sincères, M. Jean Aicard reprend tous ses avantages. Tenez, parmi les nombreuses piécettes [illegible] dans *le Livre d'heures de l'amour*, [illegible]

[illegible]

... Oui, comment toute la saisir!
Même près de toi, mon aimée,
Je sens cette absence embaumée
Dont se meurt l'immortel désir!

Très jolie aussi, dans sa tournure un peu précieuse, la pièce qui commence ainsi :

J'avais mis mon cœur au cœur d'une rose. .

Une autre, assez originale, c'est la *Walse lente* (pourquoi un W, mon Dieu?); et bien amusantes les *Noces du Papillon*, qui rappellent, n'en déplaise à M. Aicard, une pièce du même genre de M. Carcassonne.

En vérité, tout cela n'est pas d'un haut vol ni d'une langue bien personnelle; mais au moins y sent-on palpiter l'âme du poète. Seuls, je crois, deux poèmes s'élèvent emportés par un souffle plus puissant, emplis d'une idée plus large et plus forte, *le Ciel*, et surtout *la Mer*. Qu'on me permette encore de citer la première strophe de celle-ci :

La mer dit, la grande amoureuse,
Dont le sein se gonfle et se creuse :
« Hélas! je ne suis pas heureuse!
Tout mon cœur dispersé se brise aux continents! »

Et poussant une horrible plainte,
La maudite, toujours enceinte,
Sent venir, pâlissant de crainte,
De nouvelles douleurs et de nouveaux amants.

Cette pièce est fort belle, et si nous avons reproché si franchement à M. Jean Aicard l'abus des fadaises amoureuses, des airs de guitare à l'usage des gens du monde capables seulement de s'attendrir sur l'amour factice, c'est que dans l'ouvrage même du poète brillent des morceaux excellents de fond et de forme, et que nous le verrions avec peine s'adonner davantage encore aux versiculets d'album.

Les Jeunes Chansons, par Victor Pittié. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alph. Lemerre, éditeur, 1887. — Prix : 3 francs.

Le naturalisme se complaît à nous dévoiler l'hérédité du vice et de la maladie. M. Victor Pittié nous en console en nous offrant la poésie héréditaire. Fils de l'honorable général que les hommes de lettres regrettent non moins que les hommes de guerre, il lance, avec la belle insouciance de la jeunesse, son premier volume de vers qui porte un titre approprié à son âge comme à son ton : *les Jeunes Chansons*. Il n'y faut point chercher naturellement des idées tout originales, des sentiments jusqu'alors inouïs. La seule question est de savoir si le jeune poète possède bien son instrument et s'il sait l'accorder; l'air qu'il joue, nous le devinons : le soleil, la prairie, les bois, le printemps et l'automne, l'été et l'hiver, l'amour naïf et l'amour déçu, le murmure du ruisseau et le chant des oiseaux, inévitablement tout cela sert de thème. Mais heureusement, sur ce thème connu, M. Victor Pittié a brodé quelques variations gracieuses, d'un style généralement simple et facile; s'il n'est un virtuose de la rime et du rythme, il n'est déjà plus un écolier; il ne manque ni de fraîcheur dans l'imagination ni de netteté dans l'expression. Il n'est donc pas impossible qu'un jour, après qu'il ait nourri sa pensée élargi et approfondi ses observations, affermi sa langue et resserré la suite de ses idées, il produise œuvre de poète, c'est-à-dire une composition d'une inspiration neuve et d'un souffle fort et soutenu.

Parmi les ariettes sans conséquence que module sa jeune muse, la plus jolie peut-être, celle où l'expression, malgré certaines faiblesses trop visibles, soutient le mieux la délicatesse du sentiment, a pour titre : *Viennent les roses*. Elle est courte, — beaucoup d'autres sont moins longues encore, — citons-la :

Lorsque tu ne me cédais pas,
Mes pensers n'étaient point moroses.
J'allais disant à chaque pas :
L'amour naîtra; viennent les roses.

Viennent la rose et le jasmin;
Les âmes de nos bien-aimées
Ne s'ouvrent sur notre chemin
Que quand les fleurs sont animées.

Et tandis que marchait le temps,
M'en remettant à la nature,
J'attendais le premier printemps
Pour cueillir ton amour future.

— Belle; ce temps est arrivé.
La rose au jardin s'est ouverte;
Son tendre corps a soulevé
Du bouton clos la prison verte.

Et ton cœur est toujours fermé!
Lorsque tout fleurit sur la terre,
En toi seule il n'a rien germé,
Et tu dépares le parterre.

Mais va! c'est affaire de temps,
Et confiant dans la nature,
J'attendrai le premier printemps
Pour cueillir ton amour future.

Les dernières pages du recueil contiennent de petits poèmes d'une composition plus large, où il y a, non pas *un beau vers*, mais beaucoup de vers bien faits, et une allure un peu chaude qui fait plaisir.

rz.

Les Grands vins : *Curiosités historiques*, par Antony Réal. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie Plon.

Très amusant recueil d'anecdotes, contées de verve, nous reportant à toutes les dates de notre histoire, célébrant en prose et en vers du *Caveau* les crus illustres qui forment la plus belle, la plus célèbre à l'étranger des gloires de la France agricole, le livre de M. Antony Réal est digne de prendre place en nos bibliothèques, à côté de *la Physiologie du goût* de Brillat-Savarin. M. Antony Réal rappelle incidemment un fait historique dont nous ne sommes pas assez reconnaissants à la civilisation chrétienne, c'est que « le vin qui chante dans les bouteilles, le vin qui rit dans les verres, le vin qui procure la gaieté sans l'ivresse et l'ivresse sans l'ivrognerie » est l'œuvre des moines vignerons, doctes viticulteurs, artistes sublimes, initiateurs de la science œnologique. Les anciens mangeaient le vin plutôt qu'ils ne le buvaient; ils le mélangeaient d'aromates, de miel, voire de poix-résine ; « il fallait le moine aimant Dieu et son prochain pour planter des vignes autour de sa manse, creuser des caves et y enfermer le vin, afin de pouvoir l'offrir en sacrifice dans sa pureté virginale et en réconforter le voyageur auquel il donnait l'hospitalité ». N'oublions pas ce bienfait désormais.

La Comédie française pendant les deux sièges (1870-1871). *Journal de M. Édouard Thierry, administrateur général.* Un vol. de VIII-532 p. in-18. Paris, 1887. Tresse et Stock, éditeurs.

Un heureux concours de circonstances a livré à la publicité ce *journal* des faits, dits et gestes de la Comédie française pendant les deux sièges, alors qu'il paraissait destiné à demeurer éternellement dans l'obscurité des archives de ce théâtre. Rien en ce livre n'a été composé ni écrit pour être lu. M. Édouard Thierry, alors administrateur général, enregistrait quotidiennement sur un agenda, en quelques lignes sommaires, en quelques mots le plus souvent, ce qui avait été fait le jour même à la Comédie française, ce que l'on se proposait de faire le lendemain, le titre des pièces jouées, répétées, les décisions du comité, les visites reçues, les démarches accomplies, les bruits du dehors, etc. ; et il se trouve que cette simple et toute sèche notation des événements, que n'accompagne nul commentaire, recélait une puissance d'émotion d'autant plus grande que son éloquence ne doit rien à l'art de l'écrivain et appartient toute à la succession des faits, au contraste qui jaillit du hasard de leur rapprochement, aux antithèses énormes, shakespeariennes, de grandeur tragique et de bouffonnerie qu'il engendre. C'est qu'à cette histoire du Théâtre-Français se trouve aussi mêlée celle de Paris. Le théâtre, en effet, « n'a pas sa vie à part, en dehors des événements politiques; il vit dans l'atmosphère de la cité et il en subit toutes les influences. Les variations du temps se reproduisent dans les variations de sa fortune. » Or, même aux « jours terribles où la mort menace toutes les têtes », au milieu des plus cruelles anxiétés, l'on vit encore. « Une grande ville comme Paris ne cesse pas de s'y ressembler à elle-même et de vouloir encore y satisfaire à toutes les habitudes de son activité et de son intelligence... Elle ne se laisse pas abattre, tant qu'elle se crée des devoirs et qu'elle peut les remplir. » J'emprunte ces quelques lignes à la préface des éditeurs, dont je détache aussi l'un des derniers paragraphes pour en confirmer la parfaite exactitude : « Ceux qui sont restés enfermés avec nous dans Paris assiégé y (en ce journal) retrouveront les émotions successives et les impressions changeantes de toutes les heures, l'étiage de tout ce qui était le luxe, le superflu, le besoin de la grande ville décroissant à chaque matin, et la résolution obstinée de se passer de tout pour retarder d'un jour le dénouement suprême. » Oui, — et c'est l'un des bons et beaux aspects de ce livre, — le journal de la Comédie française reflète exactement l'attitude et morale et effective de la population « vaillante, généreuse et industrieuse du Paris des deux sièges ». Ce qui se passe dans la maison de Molière, sous le canon de l'étranger et sous le canon de la guerre civile, ce qu'on y éprouve, ce qu'on y fait, ce qu'on y dit, se dit, se fait, on l'éprouve, on l'accomplit avec mille différences de moyens dans toutes les parties de la ville, à tous les degrés de l'échelle sociale; c'est partout mêmes sentiments et mêmes sensations, même courage, même abnégation, même charité, même souffrance, même dévouement et même bonne humeur. — Je regrette de ne pas pouvoir rien citer du journal. Une citation tronquée ne donnerait pas la mesure du livre et n'en montrerait pas l'intérêt, qui réside surtout dans la multiplicité extraordinaire, la variété, la diversité, la contradiction des faits et des propos consignés par M. Édouard Thierry en cet agenda, dont il faudrait détacher au moins un *jour* entier. Et puis, à quelle page s'arrêter de préférence ? Elles ont toutes leur note tragique et leur note comique. De cette dernière, deux exemples piqués en ouvrant le volume au hasard : page 60, le 5 *septembre*, le jour où l'on remplace le buste de l'empereur par un buste

de la République conservé depuis 1848, où l'on dit que le général de Wailly a été fusillé par ses troupes, que Jules Favre part pour se rendre auprès du roi de Prusse, ce même jour un auteur innommé dépose un manuscrit de tragédie romaine. Le *19 mars*, M. Édouard Thierry rencontre le statuaire Oliva qui lui dit : « Est-ce que vous jouez ce soir ? — Relâche pour cause d'indisposition. — Si nous n'avions pas fait relâche, il pensait venir au spectacle. »

Richelieu et la monarchie absolue. Tome III : *Administration générale* (suite). *Armée, marine et colonies, cultes, justice,* par le vicomte G. d'Avenel. Un vol. in-8°. Paris, 1887. Librairie Plon.

Trois années se sont écoulées entre la publication des deux premiers volumes et celle du troisième de cet important ouvrage. Si nous mesurons le délai à l'impatience de l'attente chez ceux qui connaissent ce beau travail historique, certes il leur a paru long ; mais si, au contraire, nous considérons seulement la quantité considérable et la valeur des documents consultés, résumés et présentés par l'auteur en ce tome III, qui traite de matières capitales, et si nous tenons compte des *impedimenta* ordinaires en toute existence, nous sommes moins surpris. A raison du temps qui nous sépare de la date où parurent les tomes Ier et II de *Richelieu et la monarchie absolue* (1884), nous croyons que l'on nous saura gré de rappeler comment ils sont composés.

M. le vicomte d'Avenel n'a pas la prétention de faire à nouveau l'histoire du règne de Louis XIII ni celle du ministère de Richelieu. La journée des Dupes, l'exécution de Montmorency, les intrigues de Mme de Chevreuse ou la conspiration de Cinq-Mars sont des épisodes tellement connus de la révolution politique accomplie par le cardinal, qu'ils ne pouvaient tenter la plume d'un historien ambitieux de tracer quelque chapitre original de notre histoire. Celui de ces chapitres auquel s'est arrêté M. d'Avenel est plus vaste et plus haut, il a voulu étudier l'établissement de la monarchie absolue en France, le rôle et l'influence de cette nouvelle forme de gouvernement, ainsi que le système administratif qu'elle a engendré. Dans cette pensée il a divisé son sujet en cinq parties : 1° *le Roi et la Constitution ;* 2° *la Noblesse et sa décadence ;* 3° *l'Administration générale* — finances, armée, justice, cultes, commerce, etc. — (ces trois parties forment la matière des tomes déjà publiés de cet ouvrage qui en aura quatre ; 4° *l'Administration provinciale,* et 5° *l'Administration communale.*

Sous les deux premières rubriques, l'auteur démonte un à un tous les rouages de l'ancienne monarchie traditionnelle : le roi et la personne royale, le pouvoir exécutif, composé des grands officiers de la couronne, du conseil d'État, des secrétaires d'État et surintendant des finances et des maîtres des requêtes ; le pouvoir législatif : Parlement, États généraux, Assemblées de notables. Puis il expose la théorie et la pratique du « système nouveau » en monarchie absolue. Après quoi, prenant la noblesse à l'avènement de Louis XIII, énumérant ses droits, ses devoirs, montrant l'esprit qui l'anime, traçant le tableau de la hiérarchie nobiliaire, il nous fait assister à la transformation de la noblesse féodale en noblesse de cour et à l'irrémédiable décadence de celle-ci. Considérant ensuite l'état social et financier, il analyse les mariages et leurs abus, les mœurs et leur légèreté, la transmission des biens et ses divers modes, la fortune — capital et revenus. — Ici nous touchons au terme du tome Ier, complété par un appendice où l'auteur traite de la préséance, de la composition du Conseil d'État, des entrevues du Parlement avec le roi, de la « petite presse », chapitre des plus curieux, et finalement de la fortune de Richelieu. — La première partie du second volume est consacrée à l'examen des dépenses et charges : service du roi, train de maison, vêtements et bijoux, divertissements et jeu ; à la politesse et aux salons, puis aux causes de la décadence que M. G. d'Avenel attribue au changement des mœurs et à l'action du gouvernement, c'est-à-dire d'abord au discrédit de la force brutale, à l'action de la littérature et à la prépondérance de l'argent, ensuite à la prodigalité avec laquelle le roi accorde la noblesse, et à l'élévation progressive et hostile de la noblesse de robe.

La place va nous manquer, nous ne poursuivrons pas plus loin l'analyse des matières contenues dans l'ouvrage, nous avons dit plus haut quelles parties de l'organisation sociale il embrasse ; nous devons maintenant rendre à l'auteur de ce beau livre le tribut d'éloges qui lui est dû. On ne saurait calculer, sans être confondu de leur nombre, la somme immense de documents divers qu'il a dû consulter, à en juger par la quantité de ceux qui lui ont fourni un renseignement et qu'il cite ; or combien en est-il d'où il n'aura rien tiré ! Tout cela est classé avec un ordre parfait et enchâssé dans le récit avec tant d'art que l'œuvre, sans s'écarter de la gravité de l'histoire, offre à la lecture l'attrait d'une suite de tableaux de mœurs pleins de vie et infiniment curieux.

Notice historique sur Grimoard de Mucidan, *abbé de Brantôme et Saint-Cybard, évêque d'Angoulême, 991-1018,* par Joseph Mallat. Plaquette de trois feuilles in-8° en carton. Périgueux, 1887. Imprimerie E. Laporte.

C'est ce Grimoard de Mucidan qui pendant son épiscopat entreprit vaillamment la reconstruction de la cathédrale d'Angoulême, détruite dix ans auparavant dans l'incendie du 18 février 981, qui dévora une grande partie de la ville. Il poursuivit cette grande œuvre avec constance, la mena à bonne fin et put faire la consécration du monument avant de mourir. Les ressources de l'évêché étant fort pauvres, le généreux évêque consacra à ces lourdes dépenses le revenu d'abbayes, dont il s'était fait nommer abbé aux dépens d'ardents compétiteurs. — Deux chroniqueurs du XIe siècle nous ont transmis quelques notes sur la vie de Grimoard, qui fut, d'après l'un,

un charitable et saint évêque ; d'après l'autre, un cupide, quasi-simoniaque, dilapidateur de bénéfices. L'auteur de ce dernier texte est l'un des compétiteurs de Grimoard à l'abbaye de Saint-Cybard. Malheureusement, par un fatal concours de circonstances, c'est sa version qui fut adoptée ultérieurement par les historiens. — M. Joseph Mallat, d'Angoulême, soupçonnant là quelque iniquité de l'histoire et reconnaissant envers le prélat qui a doté la ville de sa belle cathédrale, a revisé le cas de Grimoard, et grâce aux efforts de sa patiente érudition, il a finalement réussi à réhabiliter la mémoire du pieux évêque.

Précis des guerres du second empire, par M. Fabre de Navacelle, colonel d'artillerie. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie Plon.

Les bibliothèques militaires sont déjà redevables à M. le colonel de Navacelle d'un bon *Précis de la guerre franco-allemande*, dont une sixième édition a confirmé la valeur et n'a pas épuisé le succès. Si le *Précis des guerres du second empire* présente un intérêt moins poignant, il s'en faut de beaucoup cependant que le sujet ne nous tienne pas au cœur. Si, en effet, l'on a pu contester la nécessité nationale de telle guerre entreprise sous Napoléon III, toutes — comme le dit très justement l'auteur — « ont témoigné de la valeur de nos chefs, du courage et de l'intelligence de nos soldats ». Elles sont dignes, au moins à ce titre, d'être remises sous les yeux de la jeune armée. M. Fabre de Navacelle, procédant chronologiquement, commence par *le Siège de Rome*, qui n'appartient pas précisément à la période impériale, mais parce que, outre les enseignements qu'on en peut tirer, l'on y voit paraître beaucoup des chefs qui joueront un rôle important dans les guerres suivantes : en *Crimée* et à *Bomarsund* (1854-1856), en *Italie* (1859), en *Chine* (1860), enfin au *Mexique* (1862-1867). Des luttes dont l'Algérie fut le théâtre de 1849 à 1870, il ne dit rien en ce volume, à l'exception de la guerre de *Kabylie* (1854-1857) qui compléta la conquête. — Ces récits ont au moins le mérite précieux, en cette matière spéciale, d'être très simples, parfaitement clairs, donc très intelligibles pour le grand public. En outre, l'auteur, étant soldat, se renferme strictement dans l'exposition des opérations militaires, échappant ainsi au danger d'appréciations sujettes à controverse sur la politique de ces guerres.

E. C.

Georges Cadoudal et la chouannerie, par son neveu Georges de Cadoudal, ancien conseiller général du Morbihan, ancien rédacteur de *l'Union*. Ouvrage orné d'un portrait et accompagné d'une carte. Un vol. in-18 de 476 pages. Librairie E. Plon et Cie. Paris, 1887.

Quelque éloigné que l'on soit de mêler les choses de la politique à ces comptes rendus et analyses de livres que tout ici force à rester brefs et scrupuleusement littéraires, il est cependant incontestable que de certains noms nous font malgré nous franchir la limite, et que l'on prend position, semblerait-il, rien que par la façon de les prononcer. En vérité, l'on ne saurait dire seulement ce nom : Cadoudal, sans faire entendre par une inflexion ou un regard, échappés du fond même de nos préférences instinctives, qui l'on aime le mieux : du premier consul, ou des prétendants émigrés qui rêvaient sa destruction, fût-ce au prix de la ruine de cette France, laquelle ne voulait plus d'eux et venait de le prouver, et n'a cessé de témoigner de la persistance de son antipathie. Quant à nous, personnellement, ne fût-ce qu'en l'honneur de la poésie et du courage, nous confesserions notre goût pour la chouannerie, et ne fût-ce qu'en l'honneur de la vérité, nous saluons la fermeté inébranlable et l'intrépide valeur de Cadoudal. Cela dit, le premier consul nous paraît grandir encore, dans son double prestige de vainqueur de nos ennemis et de restaurateur de la sécurité à l'intérieur, lorsqu'on le compare au futur ami de Mme du Cayla, à celui qui laissa fusiller le maréchal Ney, et à ce comte d'Artois dont l'attitude est à jamais flétrie devant la postérité par le méprisant verdict des Vendéens eux-mêmes. Pour conclure, nous nous plaisons à ranger en bon lieu, parmi les innombrables documents sur cette époque de notre histoire que chaque heure des jours présente voit éclore, le substantiel volume de M. Georges de Cadoudal. Cet écrivain est mort en 1885! Il était le neveu de celui dont il nous raconte l'aventureuse carrière. Le soin d'éditer cet ouvrage posthume a été confié à M. Edmond Biré, un nom bien connu des lecteurs de la presse royaliste. Les vingt-deux chapitres du travail que nous annonçons abordent successivement : l'origine, la naissance et l'éducation de Georges Cadoudal ; la constitution civile du clergé ; la proscription du clergé ; l'insurrection de 1793 dans le Morbihan ; Georges prisonnier à Brest ; le comte Joseph de Puisaye ; Quiberon ; l'année rouge ; les intrigues contre Puisaye ; la campagne de 1796 ; la fin de la campagne de 1796 ; les faux chouans ; après fructidor ; la campagne de 1799 ; le 18 brumaire ; la bataille du Pont-du-Loc ; l'assassinat de Julien Cadoudal ; la mort de Mercier la Vendée ; les tentatives d'assassinat contre le général Georges ; la machine infernale ; la conspiration de 1804 ; les derniers moments et la mort de Georges.

L. D.

Récits sur la dernière guerre franco-allemande (du 17 juillet 1870 au 10 février 1871), par C. Sarazin. Paris, Berger-Levrault et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Dr C. Sarazin, médecin en chef de l'ambulance de la 1re division du 1er corps à Wissembourg et à Frœschwiller, médecin en chef du quartier général du 1er corps à Sedan, médecin en chef de l'ambulance du grand quartier général de la deuxième armée pendant le siège de Paris, était placé pour bien voir, et il raconte bien ce qu'il a vu. D'autres, aussi bien placés que lui, peuvent avoir vu autrement,

et il me semble que son enthousiasme pour les généraux Ducrot et Trochu, et son dédain pour les organisateurs civils de la résistance, à commencer par Gambetta, ne sont pas de nature à rallier tous les lecteurs à son opinion. Il dit quelque part que les soldats ne s'improvisent pas, et la garde nationale de Paris a, comme on le pense bien, sa bonne part dans les ironies, les blâmes et les accusations du docteur. Toutefois il ne peut s'empêcher de dire que, si Napoléon Ier l'avait eue sous sa main, « elle se serait certainement couverte de gloire » et que, « s'il en avait fait tuer la moitié, le reste lui aurait été soumis, fidèle et dévoué »; car, en quatre mois, il aurait eu le temps de la discipliner. Cet aveu réduit à leur valeur un grand nombre d'autres assertions. D'ailleurs M. C. Sarazin s'exprime dans son avant-propos avec une franchise qu'il serait injuste de ne pas proclamer. « J'ai pu me tromper, dit-il : tout le monde se trompe ; mais personne ne pourra suspecter ma bonne foi. J'ai été exagéré dans quelques-unes de mes appréciations, mais je n'ai pas voulu les corriger, parce que ces exagérations mêmes peignent bien l'état d'esprit de l'entourage dans lequel je vivais et dont j'avais épousé les idées. » Il n'y a plus, après cela, qu'à recommander le livre pour l'intérêt et la vérité des tableaux qu'il contient, et à en retenir cette confiance qu'avec « une armée nombreuse, instruite et disciplinée », nous pouvons attendre « les événements sans forfanterie et sans faiblesse ».

Histoire de la seconde république française, par PIERRE DE LA GORCE. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1887. Deux vol. in-8°.

Cette histoire, dont le besoin ne se faisait peut-être pas bien vivement sentir, satisfera, *grosso modo,* ce qu'on est convenu d'appeler le grand parti de l'ordre. Les républicains la trouveront réactionnaire et proportionneront leur blâme ou leur anathème au radicalisme de leurs opinions. Les hommes des autres partis extrêmes, religieux ou monarchiques, lui donneront leur sympathie, tout en regrettant d'y voir trop d'indécision et de tiédeur. L'érudit, qui prend les documents pour ce qu'ils valent, qui les comprend, mais ne les interprète pas, se dira que c'est cette nouvelle histoire à ajouter à d'autres sur ces temps, mais que *l'histoire*, au sens absolu, en reste encore à rédiger. Le littérateur et l'artiste s'y heurteront à ce qui les choque le plus au monde, la morgue magistrale, le ton prudhommesque et le poncif.

L'effet est d'ailleurs considérable, et c'est être méritant que d'avoir pu se l'imposer. « Ce livre, dit l'auteur, dans sa préface, a été entrepris pour remplir le vide d'une carrière prématurément brisée. Pendant près de cinq années, il a représenté à mes yeux cette part de labeurs que chacun de nous est tenu d'acquitter ici-bas. » Le sentiment est assurément fort noble, et tout le monde y applaudira. Mais quant à la valeur intrinsèque de l'œuvre, résultat de ce labeur, je regrette, pour ma part, que ce long et détaillé récit n'apporte la connaissance d'aucun nouveau fait important, et que les jugements de l'auteur découlent, non pas des faits eux-mêmes, mais de sa manière de les envisager, ce qui leur enlève toute force probante.

Histoire de la vallée et du prieuré de Chamonix du xe au xviiie siècle, par ANDRÉ PERRIN, président de la section de Chambéry du Club alpin français, d'après les documents recueillis par A. Bonnefoy, notaire à Sallanches. Paris, librairie Fischbacher, 1887. Un vol. in-8°.

Un notaire de Sallanches, M. A. Bonnefoy, ayant recueilli un nombre considérable de documents originaux relatifs à Chamonix, en a confié la publication à un savant bien connu de ceux qui s'occupent des questions préhistoriques, et particulièrement des populations lacustres de la Suisse et de la Savoie. M. André Perrin, outre les dix volumes de pièces qu'il en a déjà tirés, les a pris pour base d'une histoire locale de Chamonix et de son prieuré du xe au xviiie siècle, et a produit, en puisant, à l'occasion, à d'autres sources inédites, le livre intéressant et plein de faits que je signale ici. C'est une excellente contribution à l'histoire d'un pays dont les annales sont riches en souvenirs de toutes sortes. Ce qui nous touche le plus dans ce travail, ce sont les pages consacrées aux mœurs, coutumes et lois des habitants. La succession des prieurs, leurs faits et gestes, et les intrigues ou querelles des hauts personnages locaux nous semblent assez indifférents à côté de cela. — Une belle carte, représentant le mont Blanc et la vallée de Chamonix, ajoute à l'intérêt et à la valeur pratique de cette belle monographie.

Une maîtresse d'Henri IV. *Henriette d'Entragues*. par A.-JACQUES BALLIEU. Paris, A. Dupret, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Petit livre de début, qui promet un historien. Promettre et tenir sont deux, dit-on. Il dépend de M. A.-Jacques Ballieu que, pour lui, ce ne soit qu'un. Attendons-le à son prochain volume. Aujourd'hui il expose assez agréablement la vie de cette aventureuse Henriette Balzac d'Entragues, qui fut la maîtresse d'Henri IV, la familière de Marie de Médicis, et qui, longtemps avant la fin de sa vie, empâta son esprit, qu'elle avait étonnant, dans la « mangeaille », au point, nous dit l'auteur, que « le résultat de cette vie stupide fut une ampleur démesurée ».

Je reprocherais bien à cette narration une négligence de style parfois choquante, des vulgarités de langage voulues peut-être, mais d'un mauvais effet, une sorte de teinte grise et terne répandue partout et que ne parvient pas à dissiper l'abondance des mots. Mais je préfère louer M. Ballieu de son courage juvénile à attaquer l'histoire, et lui rappeler que la moisson est encore trop abondante à faire dans ce champ pour qu'on le tienne quitte après les quelques glanes qu'il rapporte aujourd'hui. B.-H. G.

Histoire de la monarchie de juillet, par Paul Thureau-Dangin. Tome IV[e]. Un vol. in-18 de 490 pages. Librairie Plon, Nourrit et C[ie], 1887.

Le volume que nous annonçons est la continuation d'un grand travail historique, dont le succès est un des plus notables que l'on ait enregistrés, depuis nombre d'années, dans cet ordre d'ouvrages. L'Académie française lui a décerné par deux fois, consécutivement en 1885 et en 1886, le grand prix Gobert. Il nous semble que l'on peut dès à présent tenir ce livre pour une histoire définitive du règne de Louis-Philippe. Certainement il est permis de considérer sous des aspects très différents la personne et le gouvernement de ce prince, qui, victime de la plus ridicule des révolutions, aurait dit, avec une ingénieuse profondeur, ce mot digne de caractériser l'âme française : « Mes amis ne m'ont renversé que parce qu'ils m'ont cru indestructible. » Certainement, il fut l'objet de haines et de mépris dont on ne saurait méconnaître tous les fondements, malgré tant d'attentats qui devaient finir par rendre leur objet intéressant et sympathique. Sans contestation possible, le rôle du mari de la princesse Amélie de Naples, à l'époque de son mariage et pendant la guerre d'Espagne, est antifrançais et répugnant au possible. Mais le moyen de nier que, durant les dix-huit années de ce règne, il fut donné satisfaction aux exigences légitimes de l'ensemble du pays; et cela, sans aucune raison valable, sans même un prétexte de bouleversement. Nous en retrouvons un pourtant : celui qu'un témoin déjà vieux, un acteur parfois considérable de nos drames intérieurs, appelle le conflit, toujours âpre chez nous, entre l'esprit de *89* et celui de *93*. Un seul point de la politique peut être touché par nous dans ces notes rapides : c'est son action consignée dans l'histoire. Sous cet aspect, la monarchie de juillet nous présente : dans le militaire, les héroïsmes de la guerre africaine qui ne font pas mauvaise figure, même après les Achilles de l'Iliade impériale; mais, dans le civil, elle nous présente aussi les viles tactiques du parlementarisme de la coalition, et toutes les platitudes et tous les mensonges du régime des bavards, c'est-à-dire le régime le plus injurieux au regard des dévots de la dignité intellectuelle et du culte du vrai. — Oh! ces fastidieux phraseurs dont les annales d'un pays conserveront le souvenir plus longtemps que celui des grands charitables et des martyrs intrépides! Oh! ces Odilon Barrot, ces Garnier-Pages, ces Madier de Montjau, et leurs fades séquelles! Écartons ces visions indigestes et revenons à M. Thureau-Dangin, pour louer son art de portraitiste, son habileté de metteur en scène, et sa documentation vraiment précieuse. Le tome IV de *l'Histoire de la monarchie de juillet* va de mai 1839 à juillet 1841. Sous ce titre collectif : *la Crise de la politique extérieure*, il comprend : I. La question d'Orient et le ministère du 12 mai 1839; II. Quatre mois de bascule parlementaire, mars-juillet 1840; III. Le traité du 15 juillet 1840; IV. La guerre en vue, octobre 1840; V. La paix raffermie (juillet 1841).

Lally-Tollendal, d'après des documents inédits, par M. Tibulle Hamont. Ouvrage accompagné de cartes. Un vol. in-8° de 328 pages. Paris, librairie Plon, 1887.

Ce volume est le deuxième d'une série que l'auteur a intitulée : *la Fin d'un empire français aux Indes sous Louis XV*. Le premier était consacré à cet épique sacrifié de Dupleix, qui n'a point encore sa statue dans le pays où... (choisissez) à la sienne. Au fait, que prouve une statue? Dans celui-ci, M. Tibulle Hamont cherche à nous montrer ce que l'on savait déjà : l'attitude ignominieuse du cabinet de Versailles envers les plus admirables serviteurs de la France, et dans une crise où se jouait la moitié de notre importance nationale dans le monde. L'immense majorité des Français serait fort en peine de dire les péripéties de notre déchéance aux Indes, dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, et presque tous ignorent la carrière aventureuse, souvent héroïque, de Lally-Tollendal, dont la mort par la main du bourreau est une tache dans notre histoire. Par contre, il n'est presque pas une personne parmi nous, munie d'un peu de lecture, qui n'ait entendu parler du fameux mémoire de Voltaire : *Fragments historiques sur l'Inde et sur le général Lally*. Dans ce travail écrit au soir de sa vie (juin-décembre 1773), Voltaire prêtait généreusement l'appui de sa renommée et de sa plume, toutes deux incomparables, à l'œuvre de réhabilitation entreprise par le fils de Lally-Tollendal, envers la mémoire de son père, honteusement massacré. Ce fils louable, qui sut allumer en sa faveur les dernières flammes de l'ardeur voltairienne, est mort en 1830, pair de France et membre de l'Académie française. Quant à la victime du gouvernement de Louis XV, Lally, le premier du nom, pour ce qui nous intéresse, il est né à Romans (Drôme) en 1702 et fut exécuté à Paris en 1766. C'était un homme merveilleusement bien doué sous le rapport de l'intelligence pénétrante du diplomate, des vues lointaines de l'homme d'État et aussi des talents militaires, de la vaillance et de l'énergie. Ses notes au cardinal Fleury sur la situation de la Russie, au regard d'une alliance (déjà *hoc erat in votis*) entre ce pays et le nôtre, sont des modèles de netteté et de profondeur. Sa conduite à Fontenoy associe pour jamais son nom aux fastes de cette immortelle journée et lui a valu, devant l'histoire, le témoignage du maréchal de Saxe. Dans mainte autre occasion, alors qu'il s'agissait de lutter pour la fortune du prétendant Stuart, dont il était le partisan passionné, Lally-Tollendal fit preuve du dévouement le plus intrépide. Un des traits caractéristiques de Lally-Tollendal, c'est sa haine irréconciliable, son instinctive horreur de l'Anglais, que tout Français fils de bonne mère comprend et partage et qui l'apparente à tous les glorieux tenants de notre race : les Jeanne d'Arc, les Duguesclin, les Napoléon. Il faut arriver jusqu'aux Irlandais de nos jours, pour trouver une pareille intensité dans la passion antianglaise, que l'on retrouve au fond du cœur chez tous les peuples, mora-

lement armés contre l'astucieuse rapacité et l'hypocrite libéralisme de ces gens-là. Le substantiel et intéressant ouvrage de M. Tibulle Hamont, composé d'après les mémoires de Lally-Tollendal, de Leyret et de Bussy, d'après les papiers de d'Argenson, la collection Ariel, les pièces du procès de Lally-Tollendal, les archives du ministère des affaires étrangères, et surtout les archives du ministère de la marine, comprend neuf chapitres, où l'auteur aborde successivement : la jeunesse et les aventures de Lally-Tollendal ; les préparatifs de l'expédition de l'Inde ; l'évacuation du Deccan ; les premières discordes ; le siège de Madras ; la mésintelligence entre Bussy et Lally ; l'abandon et l'épuisement ; le blocus de Pondichéry ; le procès et l'exécution de Lally-Tollendal.

L. D.

La Bataille de Sedan. Les véritables coupables, par le général DE WIMPFFEN. *Histoire complète, politique et militaire,* d'après des matériaux inédits, élaborés et coordonnés, par Émile Corra. Un vol. in-18. Paris, 1887. Paul Ollendorff.

M. le général de Wimpffen est mort, il y a trois ans (25 février 1884). Or la mort, paraît-il, a des privilèges particuliers. Voici, en effet, que M. Émile Corra publie aujourd'hui cette nouvelle apologie de soi-même, que le signataire de la capitulation de Sedan n'a pas osé publier de son vivant. Nous pouvons nous fier absolument à la parole de l'honorable M. Corra, déclarant (p. VIII) qu'il exauce ainsi les « *secrets* désirs » de son ancien collaborateur au journal *l'Événement*. — Car, sur le tard, cet officier général s'était fait journaliste ; il avait été pris, en ses dernières années, du prurit d'écrire ; non content d'avoir accumulé les notes sur la journée du 1er septembre 1870, — à laquelle il avait déjà consacré un premier essai de justification en 1871, — il laisse en outre de nombreux manuscrits « renfermant une multitude de documents curieux sur la guerre de Crimée, sur la guerre d'Italie, sur l'administration de l'Algérie et sur la cour impériale ». Et « tous ces documents seront ultérieurement livrés à la publicité ». De l'esprit qui anime ces écrits, il est facile de se faire dès maintenant une opinion d'après celui du présent livre, *la Bataille de Sedan,* et plus encore d'après ce que nous révèle du caractère de l'homme la très complète étude biographique que M. Émile Corra a placée en tête du volume. Non des affirmations du biographe, — qui sont au contraire des plus élogieuses, — mais des faits mêmes qu'il expose, nous sommes forcés de conclure que le général de Wimpffen, très brave soldat, officier très instruit et dont la carrière fut des plus rapides, bien qu'il eût voté contre le coup d'État, avait cependant une si haute opinion de ses mérites qu'il fut de bonne heure et demeura toute sa vie un mécontent, un ambitieux, prêt à devenir aisément un rebelle pour satisfaire son ambition. — De l'objet même du livre, de cette néfaste journée du 1er septembre, nous ne dirons rien. Pour en parler utilement, il faudrait contrôler toutes les déclarations de ce plaidoyer *pro domo* et les rapprocher de celles des officiers qu'il nomme « les vrais coupables ». Or nous n'avons ni la place, ni le loisir, ni le goût de recommencer de telles et si oiseuses enquêtes, qui n'ont d'autre résultat que d'envenimer davantage l'animosité des esprits, d'élargir la plaie toujours saignante au flanc de la patrie, et de donner à l'étranger, qui en rit, le douloureux et perpétuel spectacle de nos fautes. Taisons-nous donc sur ce passé cruel et préparons, en vue de l'avenir, des générations moins sujettes à des défaillances si chèrement payées.

E. C.

BEAUX-ARTS

L'Hôtel Drouot et la Curiosité en 1885-1886, par PAUL EUDEL, avec une *Préface* par Émile Bergerat, et de nombreuses illustrations par Job et Comba. Sixième année. Un vol. in-18. Paris, 1887. G. Charpentier.

Nous n'avons plus à redire les mérites du volume annuel où, depuis six ans, M. Paul Eudel enregistre les fluctuations de la bourse des arts et de la curiosité au courant des douze mois écoulés ; nous ne ferions que nous recopier ou répéter en d'autres termes ce que, d'année en année, *le Livre* en a dit dès l'origine. Le succès le plus légitime a tout de suite accueilli cette publication périodique et, depuis, l'a toujours suivie. En rappelant d'abord l'un des aspects de l'œuvre, et le plus sévère, nous avons voulu en bien marquer l'intérêt historique au point de vue commercial, et insister sur ce fait que la collection de ces annales de l'hôtel Drouot a d'autres titres à être conservée que la verve spirituelle du chroniqueur et l'érudition de l'amateur, qui est en même temps un critique très libéral, très moderne et très indépendant, ayant l'art de faire entendre beaucoup de vérités sous le masque aimable d'une bienveillance enjouée. Chaque année, M. Paul Eudel demande à quelqu'un de ses amis de présenter le nouveau volume au public. A la suite de MM. J. Claretie, A. Silvestre, Ch. Monselet, Champfleury et Ph. Burty, c'est M. Émile Bergerat qui signe la préface de *l'Hôtel Drouot,* après avoir écrit son « boniment » avec la plume de gavroche de l'amusant Caliban. De vifs et légers croquis, représentant des aspects et des types de l'hôtel des com-

missaires-priseurs ajoutent leur esprit à l'esprit du livre. Qu'ils soient de Job ou de Comba, ils sont exacts et charmants.

L'Art en France : musées et écoles des beaux-arts des départements, par M.-J. Comyns Carr Traduction de l'anglais revue par l'auteur, complétée par des renseignements statistiques et précédée d'une *Préface* par M. Jules Comte. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie de l'Art, J. Rouam.

La ville de Manchester ne satisfait pas son ambition pour si peu que d'être l'une des plus grandes cités industrielles et commerciales de la Grande-Bretagne; elle a tous les droits aussi à cette illustration plus pure et plus haute qui s'attache au culte et à la culture des arts. Je citerai quelques-uns de ses titres. Nous ne pouvons oublier que c'est elle qui prit l'initiative, il y a juste trente ans (1857), et eut la gloire d'enlever au mystère des collections privées du Royaume-Uni, pour la mettre en lumière, la plus extraordinaire réunion de chefs-d'œuvre d'art et d'art décoratif de tous les temps. (C'est ainsi notamment que l'existence d'une école de peinture anglaise fut révélée au continent.) Depuis, Manchester s'est enrichi d'un nouvel hôtel de ville, qui est une très intelligente, savante et somptueuse adaptation de l'architecture civile du moyen âge aux besoins de la société moderne ainsi qu'à ses procédés scientifiques. En outre, elle a confié la décoration peinte du grand *hall* de ce palais municipal à l'un des plus grands peintres d'histoire et des plus originaux parmi les artistes anglais contemporains, M. Ford Madox Brown. Maintenant, à l'exemple de Birmingham, qui vient de faire construire l'un des plus beaux musées et aussi l'école d'art la plus complète, la mieux conçue de toute l'Angleterre, au point de vue de l'enseignement, la corporation de Manchester, se piquant d'émulation, se propose à son tour de doter cette ville d'un musée qui réponde à son importance plus que ne le fait la galerie actuellement existante, ce qui ne lui sera pas difficile. Le projet doit être vaste, car, avec cette sollicitude habituelle à la presse anglaise pour les questions où l'intérêt public est grandement engagé, le directeur du *Manchester Guardian* confia, en 1882, à M. Comyns Carr, la mission d'étudier l'organisation de nos musées de France et publia les lettres que lui adressait à ce sujet son éminent collaborateur. M. J. Comyns Carr est un critique d'art très lettré, très érudit, auteur d'un volume d'essais tout à fait remarquable (*Essays on art, 1879*) où, auprès d'études sur les dessins de maîtres des anciennes écoles et sur quelques artistes anglais, il a introduit un chapitre sur Corot et Millet, où le talent des deux peintres français est jugé, analysé, exposé avec autant de sympathie que de pénétration et de clarté résultant d'une parfaite connaissance de l'art français. L'auteur était donc dans les meilleures conditions pour procéder à l'enquête dont le *Manchester Guardian* lui confiait le soin. Ses lettres sur nos musées et nos écoles d'art des départements ont fourni la matière d'un volume dont la traduction vient de paraître à la Librairie de l'Art, toujours attentive à nous révéler les livres d'art publiés à l'étranger et qu'il nous intéresse de connaître.

M. Comyns Carr a visité ainsi les musées d'Orléans, Blois, Tours, Angers, Nantes, Limoges, Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Marseille, Lyon, Dijon, Nancy et Lille. La Normandie a été exclue de son itinéraire; cela est regrettable, car le musée de Rouen et celui de Caen méritaient vraiment qu'il fît le crochet nécessaire pour les voir. En chaque notice, on trouve des renseignements sur la formation, la composition et l'administration de chaque galerie et, à la suite, sur l'organisation des écoles d'art en chaque ville. Et le volume s'achève par une suite de tableaux statistiques présentant le mouvement de l'enseignement de l'art dans *tous* les départements. C'est la première fois que nous rencontrons, enfin, imprimé, un document de cette importance; malheureusement, il ne comprend pas le département de la Seine. Nous sommes, sans doute, redevables de cette précieuse publication à M. Jules Comte, ancien inspecteur des écoles des beaux-arts et de dessin, récemment appelé aux fonctions de directeur des bâtiments civils et des palais nationaux, qui présente au public français l'ouvrage de M. Comyns Carr, en une préface de soixante-cinq pages, qui est elle-même un livre dans un livre. M. Comte y étudie, avec la compétence acquise dans l'exercice de ses fonctions antérieures, toutes les questions concernant les écoles et les musées de province, questions si complexes et qui touchent à tant d'intérêts politiques, économiques et artistiques.

Inventaire général des richesses d'art de la France : Province. — Monuments religieux, Tome I : *Publication du ministère de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes.* Un vol. grand in-8° de 435 pages. Paris, 1886. Librairie Plon.

Nous ne nous rendons pas très nettement compte de l'ordre qui préside à cette publication. Le titre annonce le premier fascicule du premier des volumes qui comprendront l'inventaire des richesses d'art contenues dans les monuments religieux de la province. Or ce tome premier s'ouvre par une notice sur l'église Notre-Dame de Grandville et ne parle d'aucune autre église du même département. Qu'il n'y ait pas dans la Manche deux monuments religieux possédant quelque œuvre d'art digne de mention, le fait n'est pas croyable; il n'est personne, en effet, par ce temps de « voyages de vacances », qui n'ait lu dans Joanne ou Conty la description — pour ne citer que cet édifice — de la cathédrale Notre-Dame de Coutances et de ses vitraux, et de ses fresques, et de ses sculptures, et de sa tour énorme, le *Plomb*. Il n'est pas douteux que l'*Inventaire* ne nous donne, un jour ou l'autre, une notice sur cette église et sur bien d'autres de cette partie de la Normandie; mais rien ne le fait prévoir et l'on se demande pourquoi Notre-Dame de Granville se trouve ainsi isolée. Si, comme il est probable, cela tient à ce que l'auteur, M. J.-J. Guiffrey,

a devancé ses collaborateurs dans l'accomplissement de son travail, la dispersion des notices d'un même département n'en est pas moins regrettable. Chaque notice portant double pagination, la sienne propre et celle du fascicule, nous avons cru un moment que cette mesure avait été prise afin de faciliter aux souscripteurs un classement plus rationnel au terme de la publication; mais non, car si la pagination est indépendante, les notices mêmes typographiquement ne le sont pas. On en trouve dans une seule feuille une et un fragment d'une autre ou deux complètes, souvent sans rapprochement aucun indiqué par la logique. Tel est le cas de la première feuille du premier fascicule, dont une moitié est occupée par la description de *Notre-Dame de Grandville* et l'autre par celle... des *Archives de l'Hérault*. Il n'y a pas à dire qu'on puisse séparer les deux moitiés de la feuille puisque, en son format in-8° de 16 pages, les pages 1 à 8, étant détachées des pages 9 à 16, ne formeraient plus qu'une suite de feuillets volants. Et puis de quelle utilité dès lors deviendraient les tables composées avec tant de soin par M. Henry Jouïn? Incidemment, qu'est-ce que la description des archives de l'Hérault vient faire en ce volume réservé aux monuments religieux? Enfin, nous nous évertuons en vain à saisir le sens, l'intérêt et le rapport avec l'*Inventaire* des quatre pages placées en tête du présent volume. Placées là comme une sorte de préface, elles nous entretiennent uniquement d'une publication : la suite des *Archives du musée des monuments français*, qui n'a de commun avec l'ouvrage qui nous occupe que d'avoir été décidée par la commission de l'*Inventaire des richesses d'art*. Les renseignements fournis sur cette « suite » intéresseraient à coup sûr les souscripteurs des *Archives*, qui sont pour la plupart les mêmes sans doute que ceux de l'*Inventaire*; mais, si ce n'est à titre de réclame, ils ne sont pas ici à leur place, en leur lieu; il eût été plus naturel d'introduire les éclaircissements qui nous font défaut sur la classification des notices ou de les reproduire s'ils ont été donnés ailleurs.

Nous tenons à ajouter cependant que de toutes nos réserves au sujet du tome premier des *Monuments religieux*, la seule sérieuse est la dernière, celle qui a trait à l'absence d'une préface explicative. Nous sommes convaincus, en effet, que toutes les autres tomberaient devant l'exposition du principe qui préside au choix successif des notices à publier, parce que nous sommes également convaincus de la sollicitude que la commission de l'*Inventaire* apporte à ces choix; elle a certainement trouvé la solution la meilleure aux très nombreuses difficultés d'un tel classement. C'est parce que nous n'avons aucun doute à cet égard, que nous regrettons de ne point posséder la clef de son système.

En outre des notices que nous avons citées, ce fascicule contient encore celles de l'église de Saint-Marcel (Saône-et-Loire) par M. Lucien Paté, de quarante-cinq monuments religieux du département des Hautes-Alpes par M. J. Roman, de cent dix-huit édifices du Loiret par M. Edmond Michel, et de plusieurs églises de l'Oise et de Seine-et-Oise par MM. Boufflet, Clément de Ris, de Marry, Durand et Grave.

L'importance et les mérites de l'*Inventaire des richesses d'art de la France*, les services qu'il est appelé à rendre sont tels, que nous lisions récemment dans un journal anglais l'annonce d'une publication, calquée sur ce modèle, d'un *Inventaire des trésors d'art de la Grande-Bretagne*.

E. C.

GEOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

L'Inde à fond de train, par Jean de Pontevès-Sabran, capitaine commandant au 1er hussards. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1887. Alph. Lemerre, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

En trois mois, M. de Pontevès-Sabran, en vrai capitaine de cavalerie accoutumé au galop de charge, a parcouru les distances qui séparent Marseille de l'Inde et l'Inde elle-même. Le récit de son voyage est simplement une série de notes, jetées au jour le jour sur son carnet, et, comme il le dit avec bonne humeur, il ne croit pas avoir découvert le pays des rajahs et des éléphants. Ces notes rapides, en style nerveux et précis, ne manquent pas d'intérêt; elles rendent si nettement les impressions du voyageur qu'elles les font ressentir au lecteur, et, bien que M. de Pontevès-Sabran use très sobrement des descriptions, avec un peu d'imagination, nous pouvons substituer notre personnalité à la sienne et croire que nous sommes allés dans l'Inde. PZ.

Les Grands Esquimaux, par Émile Petitot, ancien missionnaire. Un vol. in-12 de 310 pages, 7 gravures et une carte en couleurs. Librairie Plon, Nourrit et Cie; 1887. — Prix, broché : 4 francs.

Un ancien missionnaire, M. Émile Petitot, vient de publier chez Plon un livre plein d'intérêt, sous le

titre : *les Grands Esquimaux*. Un long séjour et deux explorations dans les régions glacées de l'Amérique du Nord ont mis l'auteur à même de décrire, avec beaucoup d'exactitude, le bassin des fleuves Mackenzie et Anderson, tributaires de l'océan Glacial arctique. Ces contrées, qui ont un moment attiré l'attention de l'Europe lors du désastre de l'expédition de Franklin, étaient en somme, ainsi que les mœurs et les coutumes de leurs habitants, fort inconnues. Le livre de M. Petitot jette une grande lumière sur cette partie des possessions anglaises de l'Amérique. L'étude du pays et de ses habitants y est très approfondie. C'est un document géographique de grande valeur, le plus complet que nous connaissions sur cette question. Il a le double avantage d'être égayé par de piquants détails et d'être écrit dans un style aisé et plein de saveur. Des gravures, d'après les croquis de l'auteur, en facilitent la lecture. Enfin, nous signalons aux spécialistes la carte en couleur qui accompagne le volume, elle est des plus importantes.

Les Français au Canada, par Antoine Chalamet. Un vol. in-8° carré de 198 pages; illustrations de P. Hercouët. Paris, librairie Picard-Bernheim et Ce; 1887. — Prix, broché : 2 fr. 50.

Les Français à Madagascar, par Fernand Hue. Un vol. in-8° carré de 206 pages; illustrations par Bassan. Paris, librairie Picard-Bernheim et Ce; 1887. — Prix, broché : 2 fr. 50.

Les deux volumes dont on vient de lire les titres sont les premiers parus d'une nouvelle collection : *Bibliothèque coloniale et de voyages*, éditée par la librairie Picard-Bernheim et Cie. La collection Picard ne s'adresse pas au monde savant, mais au grand public; c'est une collection de vulgarisation. L'esprit dans lequel elle a été conçue est excellent, et nous ne pouvons que le louer; il s'agit de faire connaître l'histoire de la colonisation française. Chaque volume sera consacré à l'établissement de notre influence et au développement de nos intérêts dans une de nos colonies actuelles ou passées. MM. Picard-Bernheim et Cie se sont assuré le concours d'écrivains distingués, spécialistes déjà connus par des publications importantes. C'est ainsi que nous remarquons parmi les volumes annoncés : *les Français en Amazonie*, confié à M. Coudreau, le champion du territoire contesté de la Guyane, et *les Français à Obock*, dont sera chargé M. Denis de Rivoyre, l'explorateur des côtes de la mer Rouge. Ce choix dans les collaborateurs n'est pas une des moindres garanties de succès. Ils nous conduiront successivement au Canada, en Guyane, au Tonkin, dans les îles de la Manche, en Tunisie, au Sénégal, etc., etc. Leurs récits, accompagnés d'illustrations bien typiques ou de reproductions d'anciennes gravures, seront clairs, faciles à lire, instructifs et pleins d'intérêt.

Le premier volume paru, celui de M. Chalamet, s'occupe du Canada, ce grand et beau pays resté français malgré tout. Il en embrasse l'histoire depuis sa découverte jusqu'en 1636. Il étudie surtout avec détails le rôle qu'y ont joué Jacques Cartier et Champlain.

Dans le second, M. Fernand Hue, le géographe éminent, s'occupe de Madagascar. Il en poursuit l'histoire jusqu'en 1886, traitant ainsi les derniers événements et le conflit franco-malgache. M. Hue décrit ensuite l'île et ses richesses, les habitants et leurs coutumes; il termine en entrant dans le détail des établissements français à Madagascar, Diego-Juarez, Sainte-Marie, Mayotte et Nossi-Bé.

Ce que nous venons de dire doit suffire à faire apprécier cette nouvelle collection et à montrer de quelle utilité elle peut être à une époque où les questions coloniales jouissent d'une si grande faveur.

F. L.

De Paris au Niagara, par Charles Bigot. Journal de voyage d'une délégation. Paris, A. Dupret, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La délégation dont M. Charles Bigot a tenu le journal de voyage est celle qui alla assister à l'inauguration de la statue colossale faite par Bartholdi pour le port de New-York, et représentant la Liberté éclairant le monde. L'écrivain, que son talent a fait connaître bien au delà des limites du monde universitaire où il s'est formé, décrit avec une intelligence sympathique l'accueil cordial qui leur fut fait de l'autre côté de l'océan et les scènes les plus caractéristiques dont ils furent témoins. Banquets, toasts, discours, où l'éloquence de M. Spuller, paraît-il, sut trouver les accents les plus élevés et les plus touchants, la cérémonie de l'inauguration, une visite à Washington, une expédition au Niagara, se succèdent dans les récits de M. Ch. Bigot, sans que le lecteur éprouve rien de la fatigue que durent connaître en maintes circonstances les membres les plus intrépides de la délégation. La question de l'enseignement le préoccupe ici comme partout, et les deux chapitres consacrés à *City College* sont tout particulièrement dignes d'attention.

B.-H. G.



Le développement de la Constitution et de la Société politique en Angleterre, par E. Boutmy, membre de l'Institut et directeur de l'École libre des sciences politiques. Un vol. in-12, librairies Plon et Maresq aîné, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

M. Boutmy qui a donné, l'an dernier, une savante étude de l'organisation des pouvoirs en Angleterre, en France, aux États-Unis, étudie aujourd'hui les origines et le développement de la constitution anglaise parallèlement avec l'état de la société au moment de la conquête, avec les conditions d'existence des différentes classes, conditions qui vont se modifiant de siècle en siècle; ces deux évolutions, il le montre surabondamment, sont dans une dépendance étroite. Au reste, chez nous, il le montre encore, n'omettant jamais d'établir des rapprochements entre les transformations politiques et sociales qui se sont successivement produites d'un côté et de l'autre de la Manche, les deux développements de la Constitution et de la Société se font en sens contraire, mais dépendent, celui-là, de celui-ci tout aussi étroitement.

L'organisation constitutionnelle et parlementaire dont les Anglais ont donné au monde le premier et mémorable exemplaire a des sources historiques plutôt que proprement ethniques. Tout erronée, cette thèse, qui a trouvé crédit, d'une *race*, qui, après la crise passagère de 1066, aurait repris possession d'elle-même et de son génie; et l'auteur en propose une autre : au XIe siècle, une *Société politique*, qui était tombée dans un état de désorganisation où s'éteignaient toutes ses forces vives, a rencontré à propos l'épreuve d'une grande révolution militaire, économique et administrative, et a reçu — moins encore de l'événement lui-même que de la pression de ses conséquences, moins encore des génies propres à chacune des races composantes que des conditions physiques et morales où le corps entier de la nation s'est trouvé placé — la consistance et la forme qu'elle a gardées jusqu'à nos jours.

L'étendue et les conditions d'exercice du pouvoir de la monarchie; la part d'influence étroitement mesurée aux grands vassaux, plus étroitement encore à ceux qui ne sont pas comptés au nombre des hauts barons, tout cela est finement analysé. La dispersion, dans les divers comités, des terres concédées; la communion qui s'établit entre ceux des barons qui ne sont pas appelés nominativement au grand conseil et les chevaliers, les bourgeois; le zèle de l'aristocratie qui se constitue, jalouse, non pas de conquérir des privilèges, mais de servir l'État, de défendre les intérêts nationaux, tout cela est encore l'objet d'ingénieuses analyses. « Trois paradoxes résument toute cette histoire (celle de l'Angleterre, jusqu'au milieu du XVIe siècle). L'intensité extrême du pouvoir royal, à une époque encore barbare, a donné à l'Angleterre un Parlement, représentant d'un pays homogène, organe d'un gouvernement libre. La concentration précoce de la haute féodalité en un corps d'aristocratie politique lui a donné l'égalité devant la loi et l'impôt, et l'a préservée des privilèges abusifs d'une noblesse de sang. Le développement hâtif de la centralisation, personnifiée dans les juges ambulants, à une époque où un établissement bureaucratique sédentaire était impossible, lui a donné l'administration du pays par lui-même, a suscité, exercé, consolidé le *self-government* local aristocratique ».

Après la révolution religieuse, au XVIe siècle, la révolution industrielle et la révolution agraire, au XVIIIe. Le XIXe n'est pas achevé et déjà une nouvelle révolution se prépare : l'Angleterre fait l'épreuve d'un suffrage quasi universel, et « le jour prochain où une autre organisation de l'administration locale et une autre distribution de la propriété foncière auront prévalu et déplacé les bases du pouvoir politique, la nation aura pour ainsi dire changé d'âme : l'âme d'autrefois s'évanouira quand se dissoudra la *gentry*, qui en était le corps sain et vigoureux. Un autre souffle animera l'argile pétrie à nouveau de la démocratie britannique. »

F. G.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

C'EST l'amour qui inventa les vers et c'est la jeunesse qui donna naissance à l'amour, d'où il résulte qu'il est peu d'écrivains qui, arrivés à leur maturité, ne se plaisent encore à revivre dans les horizons bleus de leurs années ensoleillées et n'aiment à feuilleter l'herbier de leurs souvenirs les plus tendres... et, dans cet herbier des *Juvenilia*, que de feuilles sont encore vertes, que de bouquets à Chloris toujours frais et colorés, que de gerbes d'or qui font plaisir à voir et à humer délicatement!

Philippe Gille, le *Masque de fer* du *Figaro*, le joyeux vaudevilliste des *Charbonniers*, des *Trente millions de Gladiator*, le librettiste de *Manon* et de tant d'autres œuvres consacrées par le succès, a tenu à nous prouver victorieusement que lui aussi, aux heures administratives, il a laissé amoureusement son

esprit butiner en compagnie de son cœur dans les sentiers couverts de la double colline, avec non moins d'aisance qu'un Bernis et non moins d'esprit qu'un Boufflers. De cette école buissonnière aux vallons du Pinde, il a conservé toute une brassée de jolies fleurettes embaumées qu'il a pieusement conservées dans **l'Herbier** que nous présente aujourd'hui l'éditeur Alphonse Lemerre.

Un charmant *Herbier*, je vous assure, de format in-4°, ni trop fort ni trop mince, habillé de la plus riche typographie et où l'on découvre les roses noires épanouies à côté des roses thé, des jasmins, des lilas et des œillets de poète. On y trouve même sous ce titre: *Claudion*, quelques fragments qui formaient le quart environ d'un poème dont le héros très réel était une sorte de Werther qui court à la mort à travers l'ivresse, avec l'âpre désir d'un de Musset.

Ces vers de jeunesse, don Philippe... Gille a eu raison de nous les conserver; ils fleurent délicieusement *l'Adonide*, ainsi que dirait un grave phytologue; ils sont de la bonne famille poétique et leur nature organo-génique ne laisse rien à désirer. J'ai eu, pour ma part, un plaisir véritable à botaniser dans cette flore sentimentale et j'invite qui me lira à m'imiter. Je ne détacherai de ce joli recueil que le huitain suivant, qui est la philosophie du *Héros*... dépeint par M. Taine:

Un jour il se leva du sein des océans.
Enfant, son front portait le pli du diadème,
Il détrôna des rois, brisa les plus puissants,
Roidit son bras sanglant contre le ciel lui-même,
Arrêta d'un regard les peuples furieux,
Ébranla l'univers à sa voix souveraine,
Par son peuple ébloui fut mis au rang des dieux,
Et n'est qu'un grain de plus dans la poussière humaine.

Il y a surtout dans *l'Herbier* des feuillets d'un sentiment charmant, de ceux qui conservent leur éclat et leur charme et qui tiennent par leur essence à l'immortelle famille des *semper virens*.

L'éditeur Conquet vient enfin de nous donner les cinq **Nouvelles**, d'Alfred de Musset, qu'il tenait en preparation depuis bientôt trois ans. Ce Recueil de haut luxe comprend ***Frédéric et Bernerette, les Deux maîtresses, Emmeline, le Fils du Titien*** et ***Pierre et Camille***. L'ouvrage est de format in-8°, imprimé sur un remarquable papier teinté à la forme, des fabriques du Marais; il est illustré de cinq grandes compositions hors texte de François Flameng, gravées à l'eau-forte par Mordant et de dix vignettes en-tête et culs-de-lampe par Cortazzo. — L'édition a été limitée à 500 exemplaires numérotés, dont 150 sur grand papier in-8° cavalier, texte et gravures réimposées (prix: 80 fr.), et 350 exemplaires petit in-8° raisin au prix de 50 francs.

Je ne parlerai point des cinq nouvelles qui sont cinq chefs-d'œuvre consacrés et ne m'occuperai que de l'illustration à laquelle, quelque minutieuse que soit ma critique, je ne vois rien à reprendre. Musset n'est cependant point aisé à interpreter et de tous les essais tentés jusqu'à ce jour, y compris les fameuses illustrations du papa Lami, aucune n'est pleinement satisfaisante. Les compositions de Pille par exemple sont abominablement triviales, celles de Bida sont académiques jusqu'à la perruque, les autres, plus ou moins complètes, sont dans un genre pompier sentimental qui fait grincer des dents. Eh bien, le jeune François Flameng, dans ses cinq grandes compositions, a rencontré avec bonheur la note exacte, c'est-à-dire ce mélange de fraîcheur, de passion, de rêves noyés dans cette demi-teinte du fatalisme de 1830 si difficile à exprimer. Il a senti l'air ambiant de Musset, et il nous a donné le type même de femmes que l'imagination entrevoit dans le prisme de cette adorable lecture.

Cortazzo, dans le cadre plus restreint des vignettes, têtes de pages et culs-de-lampe, a été non moins bien inspiré; il s'est montré élégant, documenté et très ingénieux dans ces frais petits tableaux qui font les dessus de porte d'entrée de chaque nouvelle. La gravure de ces dessins de mérite est aussi, grâce à l'intelligence de l'éditeur, très habilement exécutée par des artistes différents qui se sont mariés à l'esprit de facture de chacun de ces deux peintres. Lucas eût mal gravé Flameng et Cortazzo n'eût pas été compris par Mordant. M. Conquet n'a pas voulu de ces mauvaises unions et il a appareillé les compositeurs et les interprètes; aussi nous a-t-il donné, après nous avoir fait attendre, un tome de Musset qui est absolument dans l'idéal du bibliophile artiste.

Comme portrait du chantre de *Rolla*, il fallait trouver du nouveau et l'éditeur a déniché une miniature très expressive de Marie Moulin faite en 1848, que Burney a gravée en fort disciple de Gaillard.

Quant à la typographie... elle nous vient d'Évreux, de la maison Herissey, qui nous présente un nouveau Didot. Elle est aussi franche et aussi éclatante qu'un visage normand, d'une belle imposition et d'un œil engageant. — Ah! si nous pouvions avoir tout un Musset si noblement habillé!

Chez Conquet encore... autre guitare; il s'agit de **Militona**, roman espagnol de Théophile Gautier, illustré de dix compositions d'Adrien Moreau gravées à l'eau-forte et au burin par Lamotte, tirage à 500 exemplaires, 150 en in-8° cavalier sur japon ou vélin à la forme au prix de 60 francs, et 350 sur vélin du Marais, format in-8° écu au prix de 35 francs.

Militona est, avec *la Peau de tigre*, un des romans les moins connus de Gautier; imprimé d'abord chez Lecou, si je ne me trompe, il a circulé dans la Bibliothèque rouge de Hachette à 1 franc le volume. Je me souviens l'avoir lu vers la vingtième année, avec un intérêt et une passion que rien n'a pu effacer; c'est une œuvre exquise du bon Théo, une de celles qui peignent le mieux les mœurs espagnoles dans leur fougue et leur ténacité extrêmes. Ce m'est aussi une joie sincère de voir ce roman, jadis vagabond, classé dans une librairie de lettrés et orné de tout ce qui peut séduire, harnaché de toutes les grâces décoratives du livre.

M. Adrien Moreau, qui n'avait guère jusqu'ici abordé l'illustration, a réussi à merveille ses premières tentatives; il a compris l'Espagne aussi bien que M. Worms et avec plus de personnalité peut-être. Ses dix compositions, conçues comme dix charmants tableaux et habilement gravées au burin par Lamothe, forment une œuvre d'ensemble très appréciable et lui font véritablement honneur.

Ce livre de *Militona*, fort bien imprimé à sec sur vélin non glacé, est l'un des ouvrages les plus achevés de la librairie Conquet, dont les publications de plus en plus soignées méritent de devenir en conséquence de plus en plus en faveur dans le public des amateurs d'un goût affiné et difficile.

La *Petite collection antique*, fondée il y a quelques années par la librairie Quantin, est demeurée sans rivale en son genre par le choix judicieux des ouvrages et le goût exquis qui a présidé aux illustrations; Apulée, Ovide, Anacréon, Théocrite, Properce, pour n'en citer que quelques-uns, sont entrés de plein droit dans cette collection. Les genres étrusque, grisaille, pompéien, les tons bistre, vert bronze, bleu faïence, carmin, etc., ont été employés à tour de rôle dans les douze premiers volumes; pour le treizième, que nous avons sous les yeux, **l'Ane de Lucius** (1 vol. in-32, prix : 10 fr.), l'artiste, M. Poirson, a imaginé un encadrement bleu clair, qui est composé dans le goût attique avec une grande élégance. Les aquarelles typographiques à fond d'or, font l'effet de véritables miniatures dans les têtes de chapitre. L'impression de ce livre bijou est une caresse pour l'œil.

L'Ane de Lucius! — Qui ne connaît cette satire digne de Rabelais? Immortel monument des mœurs antiques, où, sous des couleurs de pure imagination, est retracée l'image du monde il y a quinze siècles, où l'on voit au naturel l'insolence des soldats, la cruauté des maîtres, la misère des esclaves, véritable chronique des hommes et des choses!

Paul-Louis Courier s'est fait l'interprète de ces idées dans ce style savamment naïf dont il avait le secret. Les amateurs voudront relire, dans ce coquet volume, celui dont Sainte-Beuve a dit « qu'il imitait les anciens sans fatigue et avec un art adorable, sachant composer de petites scènes parlantes, faites pour être ciselées sur une de ces coupes que Théocrite proposait en prix à ses bergers ».

La plupart des volumes de la *Petite collection antique* font prime aujourd'hui. Je ne doute pas que *l'Ane de Lucius* ne soit bientôt recherché à l'égal de ses prédécesseurs, car c'est à vrai dire, avec le *Daphnis*, l'un des plus réussis de la série. La maison Quantin vient de faire à nouveau la preuve qu'elle est toujours en quête de recherches dans la voie du beau et qu'elle sait prendre l'initiative des plus heureuses innovations dans le domaine de la typographie polychrome.

L'antiquité est de mode. Après *l'Ane de Lucius*, voici paraître **l'Ane d'or** d'Apulée, que la librairie P. Arnoult édite dans sa *Petite Bibliothèque portative* in-32 au prix très modeste de 2 francs. En dehors de l'édition Didot qui ne fut jamais terminée, il n'existait point d'édition moderne du chef-d'œuvre d'Apulée. La censure impériale, un peu trop pudibonde, avait, dit-on, interdit la publication du tome II de la publication des Didot. M. Arnoult a été bien inspiré en publiant le coquet petit volume qu'il nous offre en une impression très nette, très correcte et très lisible, avec deux eaux-fortes d'Avril qui sont d'une grande fraîcheur d'exécution. Franchement, voilà de la bibliophilie à bon compte et l'amateur ici ne risque point d'être dupé. Je signalerai, dans la même *Petite Bibliothèque portative*, **le Voyage sentimental** de Sterne avec gravures de Kauffmann.

Il n'existait pas, jusqu'à présent, d'édition de haut luxe des œuvres d'André Chénier.

L'éditeur Georges Charpentier a cru répondre au désir des bibliophiles et des admirateurs de notre grand poète en publiant une édition monumentale des **Poésies d'André Chénier** qui s'impose à l'attention du public par la grandeur du format, la beauté de l'impression, le talent des graveurs, et le nom de M. Becq de Fouquières qui, dans une introduction nouvelle, a résumé d'une façon saisissante la vie d'André Chénier, sa mort tragique et l'influence de son génie sur la littérature du XIX[e] siècle.

Cette publication, destinée au public amateur des beaux livres et des belles œuvres, n'a été tirée qu'à 462 exemplaires, tous numérotés, savoir :

400 exemplaires sur papier de Hollande....	100 fr.
50 exemplaires sur papier Whatman......	150
12 exemplaires sur papier du Japon......	250

L'ouvrage complet doit former dix fascicules à 10 francs et être terminé fin 1887. Le premier fascicule vient de paraître, format grand in-4°, imprimé par Chamerot en superbes caractères Didot et orné de plusieurs compositions de Bida, gravées par Courtry, Champollion et Monziès.

Je n'aime pas follement le talent de Bida, qui est froid, sec, académique et terriblement *pompier* dans sa manière; mais s'il m'horripile comme illustrateur de Musset, il ne me choque point dans les bucoliques de Chénier, où son genre un peu vieillot, mais très sincère, fait merveille. L'édition qu'inaugure M. Charpentier est une œuvre considérable qui mérite d'être encouragée comme les monuments élevés à la mémoire des poètes nationaux. Je ne fais que la signaler aujourd'hui, mais je serai heureux d'en dire tout le bien que j'en pense, sinon au cours de son impression, du moins lorsque l'ouvrage entier sera terminé.

Deux amateurs érudits, MM. le marquis de Granges de Surgères et Gustave Bourcard, publient à la librairie Dentu un ouvrage de superbe allure artistique et d'un grand intérêt pour tous les iconophiles, sous ce titre : **Les Françaises du XVIII[e] siècle,** *portraits*

gravés, avec une préface de M. le baron Roger Portalis et la reproduction de douze portraits d'après les originaux. (Un vol. grand in-8° de XXII-360 pages. — Prix : 60 francs.)

On se souvient des vers de Gautier :

> J'aime à vous voir en vos cadres ovales,
> Portraits jaunis des belles du vieux temps,
> Tenant en main des roses un peu pâles,
> Comme il convient à des fleurs de cent ans.

Ce sont ces portraits de la femme française du dernier siècle dont MM. de Surgères et Bourcard ont songé à dresser l'inventaire; ils n'ont point fait une iconographie complète, cela était impossible ou du moins hors de proportion; mais, s'adressant aux amateurs délicats, ils ont fait pour les portraits gravés ce que Cohen en son Guide a fait pour les livres à vignettes, et ils se sont donné pour mission d'aider les collectionneurs et illustromanes dans leurs recherches et leurs achats, en cataloguant avec méthode les meilleurs portraits de femmes du XVIII° siècle.

Toutes les descriptions contenues dans cet ouvrage ont été faites au vu des pièces originales. Pour atteindre ces résultats, les auteurs n'ont reculé devant aucune démarche, poursuivant leurs investigations aussi bien à l'étranger qu'en France, non seulement dans les dépôts publics, mais encore dans les collections privées. Ce voyage d'enquête, ainsi que se plaisent à le reconnaître les deux aimables chercheurs, n'a été qu'une promenade délicieuse au travers d'un parc rempli des fleurs les plus belles et les plus odorantes, et ils ont trouvé dans le sérail iconographique de tous leurs confrères un accueil obligeant et de précieux renseignements.

Grandes dames et pécheresses de la cour, de la ville et du théâtre sont ici passées en revue dans toutes les représentations que nous ont laissé d'elles l'eau-forte ou le burin. C'est ainsi que Marie-Antoinette n'occupe pas loin de 70 pages de l'ouvrage, tandis que la Pompadour accapare une dizaine de feuillets. — Dans le galant défilé des femmes de cour, nous voyons tour tour Mme de Caylus, Mme Le Bret de la Briffe, Mme de Mouchy, Mlle Lavergne, Mlle Loiserolle, les filles du Régent, les filles de Louis XV en déesses, la duchesse d'Orléans en Hébé, la comtesse d'Artois, etc.; puis, parmi les princesses de la rampe, Mme Favart, Adrienne Lecouvreur, la Camargo, la Raucourt, Mlle Dangeville, Mlle Contat, la Dugazon, la Saint-Aubin et la belle Vestris, un véritable ensemble de fines miniatures gracieuses et friponnes. C'est le baron Roger Portalis qui officie en qualité d'introducteur ou de maître de ruelles auprès de ces belles dames, et il s'en tire avec un charme, une distinction, un esprit infini.

« Quelle glorieuse phalange d'artistes a surgi pour nous conserver toutes ces beautés, dit-il dans sa sémillante préface! Hyacinthe Rigaud ouvre la marche à cheval sur les deux siècles et nous laisse de magistrales effigies que reproduisent les maîtres graveurs : les Drevet, les Beauvarlet, les Wille, les Coypel au pinceau moelleux, dignes successeurs du suave Mignard, Largillière, gardant encore du grand siècle l'ordonnance et la pompe; puis Lancret, Pater, qui tournent un portrait d'actrice ou de danseuse comme leur maître seul, Watteau, aurait pu le faire si la mort ne l'avait ravi si jeune; Robert Tournières, Raoux, Nattier, qui savent rendre un visage de femme avec sa poudre et ses mouches, métamorphoser de jolies marquises en déesses et les idéaliser si bien en Junons et en Dianes qu'on ne les reconnaît que par tradition; Carle Vanloo, également portraitiste accrédité à la cour; Drouais, au coloris charmant, au pinceau frais et tendre, dont le nom restera accolé au souvenir de tant de jolis visages; Boucher, le favori de la favorite, le peintre attitré de Bellevue et de Mme de Pompadour. Ce nom d'une femme résolue à l'art nous amène à citer celui du pastelliste Quentin de La Tour, qui a fait d'elle le chef-d'œuvre que chacun admire au Louvre. Avec la dernière partie du siècle, arrivent Fragonard, Mme Vigée-Lebrun, Greuze, Roslin, Vestris et nombre d'autres.

« Mais ce n'est pas toujours au peintre que l'on s'adresse, continue M. Roger Portalis, c'est le plus souvent au simple dessinateur que l'on demande un fin crayon, une gouache, une esquisse à l'encre de Chine; au miniaturiste, un portrait de la grandeur d'un dessus de bonbonnière que parfois l'on pense à faire reproduire. Alors, interviennent les graveurs élégants de la seconde moitié du siècle, les Lemire, les Gaucher, les Delaunay, qui savent si bien rivaliser avec les dessinateurs de finesse et d'agrément. Souvent même, Cochin, Moreau, Saint-Aubin, dessinateurs de premier ordre, gravent eux-mêmes leurs crayons, et, dans leurs planches originales, délivrés de la préoccupation d'interpréter, atteignent la perfection de la ressemblance par une exécution agréable et simple. »

Ce résumé concis de l'art du portrait au XVIII° siècle, nul ne pouvait le faire d'une façon plus légère et plus sûre que le catalographe des graveurs de ce temps charmant, et la préface de M. Portalis est une entrée digne du beau livre de MM. de Surgères et Bourcard; car il est superbe, ce livre, par les portraits qu'il contient et qui pour la plupart sont reproduits en couleurs avec une fidélité telle qu'on ne pourrait les distinguer des originaux; l'un d'eux surtout, le portrait de Mme Dugazon, est une merveille de finesse et de rendu. *Les Françaises du* XVIII° *siècle* forment en réalité une monographie iconographique qu'il convient de placer dans la collection des bibliophiles à côté des *Femmes bibliophiles* de M. Quentin Bauchart, dont je parlais il y a quelques mois.

En faisant un saut d'un grand siècle, j'en arrive à signaler un ouvrage que tous mes lecteurs connaissent pour en avoir apprécié les principaux fragments dans cette revue. Je veux parler des **Portraits et Fantaisies**, du comte G. de Contades, qui paraissent aujourd'hui même à la librairie Quantin (un vol. in-16, prix : 10 francs). Ce volume comprend huit chapitres différents, dont quatre seulement ont paru

au *Livre*, les autres ayant été publiés par *le Figaro*. Ces huit études diverses sont : *les Quartiers de la Dame aux camélias, — l'Homme au camélia, — Armand Malitourne, — Poulet-Malassis, — Eugène Sue, clubman, — Une soirée chez Liszt, — Un soir chez Astley, — la Fin de Salomé*.

Toutes ces études et fantaisies sont rigoureusement documentaires et aimablement présentées par un homme du monde qui est à la fois un chercheur patient et un écrivain très correct. Je n'insisterai pas davantage sur cette œuvre de curiosité, qui se fait jour sous la forme d'un charmant petit livre de 200 pages très luxueusement imprimé et orné du portrait à l'eau-forte de Marie Duplessis. Le tirage a été limité à 500 exemplaires, c'est-à-dire qu'il n'est pas destiné au vulgaire et qu'il sera du nombre des ouvrages qu'on recherchera bientôt pour l'histoire littéraire et mondaine de ce temps.

La Librairie des Bibliophiles vient de commencer, dans sa *Nouvelle Bibliothèque classique* à 3 francs le volume (cartonné, 4 francs), les **Œuvres choisies de Voltaire**. On n'achète plus aujourd'hui de Voltaire complet, et un choix judicieux de ses œuvres, imprimé dans un format commode et portatif, est un service rendu aux lecteurs. Aussi peut-on prédire un succès à cette nouvelle édition, publiée par M. Bengesco, l'auteur de la *Bibliographie de Voltaire*, et qui a déjà donné tant de preuves de son bon goût et de son érudition. — Le tome Ier, qui paraît aujourd'hui, est consacré au théâtre.

La *Nouvelle Bibliothèque classique*, qui comprend déjà près de soixante volumes, s'attache à ne donner que des textes absolument authentiques, publiés et annotés par les érudits les plus compétents. Elle est imprimée, dans le commode et élégant format in-16, avec les nouveaux caractères elzéviriens de Jouaust, qui ont le mérite d'être très lisibles et de ne pas fatiguer la vue. — Outre le tirage ordinaire, il est fait un tirage d'amateurs à petit nombre sur papier de Hollande, papier de Chine et papier Whatman.

La même Librairie des Bibliophiles (Jouaust et Sigaux, imprimeurs) a entrepris la publication, en édition de luxe, dans le format in-18, des *Œuvres diverses de Paul de Molènes*, avec le concours de la veuve de l'auteur. C'était bien la meilleure manière d'honorer la mémoire de cet écrivain-soldat, dont la main sut aussi habilement manier la plume que bravement tenir l'épée, et qui, par le charme de son imagination et l'élégance de son style, s'est fait une place brillante dans la littérature de notre siècle.

Aujourd'hui paraît le sixième et dernier volume, contenant, outre *les Caprices d'un régulier*, une partie inédite destinée à piquer vivement la curiosité : ce sont des réflexions sur *l'Imitation de Jésus-Christ* inscrites par Paul de Molènes dans les marges d'un exemplaire de cet ouvrage qu'il portait toujours sur lui dans ses campagnes. Ces pensées, d'une grande élévation, sont dignes de l'œuvre dont elles forment le commentaire.

Les cinq autres volumes qui ont paru précédemment, sont : *Histoires et Récits militaires, — Voyages et Pensées militaires, — Mélanges* (avec correspondance inédite), — *Aventures du temps passé* (Briolan), — *les Commentaires d'un soldat*.

Le prix du volume est de 4 francs. Il y a aussi un tirage d'amateurs à 300 exemplaires (prix : 7 fr. 50), ornés d'une eau-forte d'Armand Dumaresq.

Je connais peu d'œuvres de ce siècle qui soient plus dignes de plaire aux délicats épris de saine littérature que ces œuvres de Paul de Molènes, qui mériteraient une longue étude critique que je voudrais pouvoir entreprendre quelque jour. De tels ouvrages sont exquis de forme et réconfortants par l'élévation intellectuelle, la générosité d'âme qui s'en dégage et les soutient.

La Maison Quantin poursuit, avec succès, sa riche collection des « Chefs-d'œuvre du roman contemporain ». Le nouveau volume qui vient de paraître, **Raphaël**, cette œuvre enchanteresse de Lamartine, vient encore rehausser l'éclat de cette « Bibliothèque » sans précédent (1 vol. : 25 fr.)

L'auteur de *Jocelyn*, un peu délaissé dans ces dernières années, remonte peu à peu, depuis quelque temps, au rang que la postérité impartiale lui assignera au milieu de la pléiade romantique ; la magnifique édition de *Raphaël*, que la Maison Quantin vient de publier sous les auspices de la Société des propriétaires des Œuvres du poète, est certainement appelée à contribuer pour une large part à cette réhabilitation littéraire.

Tous les amateurs de l'idéal, de la rêverie et du pittoresque voudront relire ces pages, empreintes d'un souffle généreux et d'une passion délicate, dans le volume si splendidement illustré par Ad. Sandoz. L'artiste a su rendre, en effet, avec grâce, le caractère, plein de langueur et de noblesse, de cette sorte de Werther français.

M. Champollion a reproduit, dans des eaux-fortes pleines de science et de goût, les compositions de M. Ad. Sandoz.

Le tirage étant limité, cette collection sera bientôt classée dans la bibliothèque des lettres.

Dans la « Collection artistique Guillaume et Cie », dont MM. Marpon et Flammarion sont les éditeurs associés, **Tartarin de Tarascon** paraît aujourd'hui avec de nombreuses illustrations, dans le format in-18, après *le Tartarin sur les Alpes* et *Sapho*, dont nous avons annoncé l'apparition. Cette collection à 3 fr. 50, remarquablement imprimée et illustrée avec un goût charmant, est pour ainsi dire l'aurore d'une véritable révolution dans la librairie du roman, et je suis assuré qu'avant une dizaine d'années la plupart des œuvres de fiction paraîtront ainsi présentées et enrichies de tout ce qui peut flatter l'œil du lecteur.

Aimez-vous les recueils de pensées? J'avoue que j'en raffole et qu'il n'est d'œuvre plus agréable à parcourir à l'heure de la veillée. A ce titre, je signale ici pour mes confrères bibliophiles **le Bréviaire des moralistes français,** par Henri Le Brun, que vient de publier la librairie Sagot, rue Guénégaud. C'est un coquet volume, d'un format commode et d'une exécution typographique très soignée.

M. Henri Le Brun a formé là un recueil très complet de maximes et pensées réunies par chapitres, dont les titres : l'Homme, l'Intelligence, le Cœur, etc., sont des plus significatifs, et groupées dans un ordre qui en rend la recherche facile ; tout ce que nos grands moralistes, depuis Montaigne jusqu'à Joubert et Sainte-Beuve, ont pensé de la vie, se trouve condensé dans ce livre, véritable compagnon de promenade ou de chevet, d'une lecture éminemment suggestive et pleine d'intérêt.

MM. Armand Lods et Véga ont eu l'heureuse inspiration de cataloguer bibliographiquement les œuvres du pauvre André Gill et de publier ainsi un curieux chapitre de *l'Histoire de la caricature politique en France*. Ce petit ouvrage, illustré de caricatures et de portraits par Émile Cohl, est intitulé : **André Gill**, *Sa vie, Bibliographie de ses œuvres*. — Léon Vannier, le libraire des jeunes et des décadents, est l'éditeur de cet ouvrage (in-18 : 3 fr. 50.)

Je ne sais rien de plus navrant que cette vie d'André Gill, du véritable grand maître qui mérite d'être inscrit aux premiers rangs sur le martyrologe de l'art. Gill a tenu une place considérable sous le second empire, qu'il a combattu par le crayon avec non moins d'esprit et de succès que Rochefort le combattait par la plume. — Après la guerre, Gill fut désarçonné ; il était fait pour la caricature satirique, et, ne pouvant tirer sur ses troupes, il échut en noire mélancolie, puis peu à peu marcha vers cette sombre folie des grandeurs qui le fit interner à Saint-Maurice, où il s'éteignit il y a deux ans à peine.

Je me souviendrai longtemps de ce gai compagnon, de ce fier artiste à l'âme généreuse ; il faisait partie d'une génération ardente, émue, enthousiaste et insouciante à laquelle a succédé cette autre génération actuelle d'artistes bourgeois à force de mercantilisme. L'Œuvre d'André Gill survivra à beaucoup d'autres et sera avant peu classé ; il faut donc savoir gré aux auteurs de cet excellent ouvrage d'avoir facilité la tâche des collectionneurs, et aussi d'avoir conté avec émotion la vie toujours précaire de ce caricaturiste incomparable et de ce charmant poète et écrivain.

O. U.

Gazette bibliographique

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

INSTITUT

Sur le rapport qui lui a été fait au nom de la commission des ouvrages utiles aux mœurs, l'Académie, dans sa séance du 17 mai, a partagé les 17,500 francs disponibles sur cette fondation entre les ouvrages suivants :

CONCOURS MONTYON

Prix décerné par l'Académie aux ouvrages ci-après :

Paris qui souffre, par M. Adolphe Guillot, 2,500 fr. ;

L'Évolution et la vie, par M. Denys Cochin, 2,000 francs ;

Études littéraires sur le XIX*e siècle*, par M. Émile Faguet, 2,000 francs ;

La Perse, la Chaldée et la Suziane, par Mme Dieulafoy, 2,000 francs ;

Vie d'Engel Dolfus, par M. X. Mossman, 1,500 francs ;

La Brèche aux loups, par Adolphe Racot, 1,500 fr. ;

Madame Élisabeth, par Mme la comtesse d'Armaillé, 1,000 francs ;

Madame Bourette, par M. Saint-Juirs, 1,000 francs ;

Madeleine, par M. Émile Gossot, 1,000 francs.

PRIX DE POÉSIE

La Poésie des bêtes, par M. F. Fabié, 2,000 francs ;

Aux champs, par M. Paul Harel, 1,000 francs.

— L'Académie vient de décerner le grand prix Gobert, qui s'élève à 10,000 francs, à M. Albert Sorel, pour son *Histoire diplomatique de la Révolution française*.

Un second prix a été décerné à M. Chuquet, pour son ouvrage sur la *Première invasion prussienne*.

Les 4,000 francs du prix Thérouanne ont été ainsi répartis :

Un prix de 2,000 francs au marquis de Courcy, pour son ouvrage sur la *Coalition de 1701* ;

Un premier prix de 1,000 francs à l'abbé Allain, auteur d'une étude sur l'instruction secondaire avant la Révolution ;

Un second prix de 1,000 francs à M. le général Thoumas, pour son ouvrage intitulé *les Capitulations*, étude militaire sur les responsabilités du commandement.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 1er avril.

Ouvrages présentés. — Serrure : *Dictionnaire géographique de l'histoire monétaire de la France.* — Bardoux : *l'École de géographie et la Société de topographie de France.* — Duvau : *L'épopée irlandaise, histoire du cochon de Mac Datho.* — Vachez : *Des vases acoustiques dans les théâtres antiques et les églises du moyen âge.*

Lecture. — Des Michels : Mémoire sur un ouvrage chinois de géographie statistique.

Communication. — Berger : Inscription trouvée à Tamassus (île de Chypre).

Séance du 6 avril.

Ouvrages présentés. — Castan : *Catalogue des musées de Besançon.* — Barbier de Meynard : *Histoire de l'empire de Kin ou Empire d'or.*

Communications. — Berger : Nouvelle inscription trouvée dans l'île de Chypre. — Luchaire : Mémoire sur les *Annales regni Francorum.*

Séance du 22 avril.

Ouvrages présentés. — Virey : *Études sur le papyrus Prisse.* — J. Halévy : *Recherches bibliques.* — Murray : *New English Dictionary on historical principles.* — Havet : *Vir inluster on viris inlustribus.* — Merlet : *Registres et minutes des notaires du comté de Dunois.* — Brièle : *Collection de documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris.* — Hardy : *La mission de Jeanne d'Arc prêchée à Périgueux.*

Lecture. — Croiset : Étude sur l'histoire de la littérature grecque.

Séance du 29 avril.

Ouvrages présentés. — A. Bertrand : *L'Ami des monuments.* — Tamizey de Larroque : *les Correspondants de Peiresc; Pierre Antoine de Rascas.*

Lecture. — J. Halévy : La langue du peuple asiatique connu sous le nom d'Hétéens ou Hittites.

Séance du 6 mai.

Lecture. — Pavet de Courteille : Préface de la traduction du Tezkéré, ouvrage persan.

Communication. — Oppert : Sur quelques contrats babyloniens du temps de Nabuchodonosor et de ses successeurs.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 23 avril.

Ouvrages présentés. — Clay : l'*Atlantide,* contribution à la psychologie (traduction Burdeau). — G. Thomas : *Étude sur les révolutions politiques de Florence (1177-1530).*

Lectures. — F. Hément : La physionomie. — Baudrillart : Étude sociale des populations rurales de la province du Maine avant 1789.

Séance du 30 avril.

Ouvrage présenté. — Féraud-Giraud : *Code des mines et mineurs.*

Lecture. — B. Zeller : Mémoire sur la disgrâce de Sully.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection du titulaire du troisième fauteuil de membre libre.

M. Anatole Leroy-Beaulieu, publiciste, professeur à l'École libre des sciences politiques, a été élu au premier tour par 25 voix sur 42 votants.

Les dix-sept autres voix se sont réparties sur MM. Alfred Fouillée, Doniol, Duverger et Paul de Rémusat.

Séance du 7 mai.

Lecture. — H. Germain : Notice sur la vie et les travaux de M. V. Bonnet.

— L'Académie, formée en comité secret, a arrêté les sujets de concours suivants pour quelques-uns des prix qu'elle doit décerner en 1888 et en 1889 :

Prix Bordin. — De la philosophie naturelle et morale de François Bacon :

« Apprécier la polémique de Bacon contre toutes les philosophies antérieures et particulièrement contre Platon et Aristote.

« Exposer la méthode et le système de Bacon d'après l'*Instauratio magna* et surtout d'après le *Novum organum.*

« Déterminer l'influence que Bacon a exercée sur le XVIIe et le XVIIIe siècle et celle qu'il exerce encore sur la science contemporaine. »

Les manuscrits devront être remis au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1888. La valeur du prix est de 2,500 francs.

Prix du Budget. — « Exposer les théories des logiciens modernes depuis la révolution cartésienne jusqu'à nos jours. Rechercher si ces théories, soit en logique déductive, soit en logique inductive, ont modifié ou agrandi le champ de la logique tel que l'avait déterminé Aristote. »

Le terme du concours pour ce prix, dont la valeur est de 2,000 francs, est fixé au 31 décembre 1889. »

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

— L'Académie vient de proposer comme sujet du prix Bordin, à décerner en 1889, la question suivante :

« De la fabrication des monnaies et des médailles, et de ses rapports avec le progrès de l'art de la gravure en médailles, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. »

La valeur du prix est de 3,000 francs.

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut, avant le 31 décembre 1888.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société des études historiques. — La Société des études historiques délivrera, en 1888, un prix de 1,000 francs (concours Raymond), à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante : Histoire de la Compagnie française des Indes, depuis sa création en mai 1719, jusqu'à sa disparition, en avril 1770.

Les mémoires doivent être déposés, 6, rue Garancière, le 31 décembre 1887, dernier délai, à M. Descloisières, secrétaire général.

Académie de Rouen. — L'Académie de Rouen vient de mettre au concours les prix suivants pour l'année 1888 :

Prix Gossier, de 700 francs, pour la meilleure notice sur la vie et les œuvres des frères Auguier, sculpteurs, nés à Eu, au commencement du XVIIIe siècle.

Prix Bouclot, de 500 francs, à décerner à une œuvre de peinture ayant figuré à l'exposition municipale de Rouen, en 1888, et dont l'auteur soit né en Normandie.

Prix de Lareinty, de 500 francs, pour le meilleur travail, manuscrit ou imprimé, sur l'histoire des Antilles.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèques publiques. — Par décret, la bibliothèque de Sainte-Geneviève, la bibliothèque de l'Arsenal, la bibliothèque Mazarine, sont ouvertes toute l'année, aux heures indiquées ci-dessous, les dimanches et les jours portés aux règlements de ces bibliothèques :

1° La bibliothèque de Sainte-Geneviève, de onze heures du matin à quatre heures de l'après-midi, et de six heures à dix heures du soir;

2° La bibliothèque de l'Arsenal et la bibliothèque Mazarine, de neuf heures du matin à six heures du soir.

Elles seront fermées pendant quinze jours consécutifs, pour rangement, récolements, battage de livres et travaux intérieurs, savoir :

1° La bibliothèque de l'Arsenal, du 15 août au 1er septembre;

2° La bibliothèque nationale du 1er au 15 septembre;

3° La bibliothèque Mazarine, du 15 septembre au 1er octobre.

ÉTRANGER

Italie. — *La bibliothèque Brera.* — La bibliothèque Brera, à Milan, a fêté le centième anniversaire de sa fondation en ouvrant au public une « salle Manzoni », destinée à recueillir les autographes de Manzoni, les livres qu'il a étudiés et annotés, les éditions de ses œuvres, les traductions, enfin tout ce qui a été publié ou se publiera sur le poète et sur son œuvre.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— M. G. Bengesco a découvert, parmi les manuscrits du *British Museum*, une trentaine de lettres et billets inédits de Voltaire dont quelques-uns écrits en anglais, qu'il a réunis dans une élégante plaquette. Cette correspondance, qui était adressée au poète George Keate, présente certains détails intéressants pour la biographie de Voltaire.

— Sous ce titre général : *les Grands écrivains français*, la maison Hachette entreprend la publication d'une série de petits volumes dans lesquels seront étudiés la vie, les œuvres et l'influence des principaux auteurs de notre littérature. Deux ouvrages ont déjà paru : *Victor Cousin*, par M. Jules Simon ; *Madame de Sévigné*, par M. Gaston Boissier.

Doivent paraître successivement : *Turgot*, par M. Léon Say ; *George Sand*, par M. Caro ; *Voltaire*, par M. F. Brunetière ; *Montesquieu*, par M. A. Sorel, etc.

— Le tome VI des *Œuvres* du cardinal de Retz a paru chez Hachette, dans la collection dite des Grands Écrivains.

— M. Gustave Desnoiresterres vient de consacrer un volume au *Chevalier Dorat* et aux poètes légers du XVIIIe siècle. L'ouvrage a paru chez Didier.

— Le premier fascicule du tome X du *Catalogue général de la librairie française*, rédigé par M. Otto Lorenz, vient d'être mis en vente.

Le cinquième fascicule du deuxième supplément au *Grand Dictionnaire* de Pierre Larousse vient de paraître. Il ne renferme pas moins de cent soixante-treize articles d'un intérêt tout actuel, entre autres un tableau complet (10,874 lignes) de *l'Allemagne contemporaine*, où l'on trouvera l'exposé de sa situation économique et commerciale, un précis de sa littérature et de ses beaux-arts, le récit de tous les événements politiques qui l'ont agitée depuis quinze ans, tels que *le Culturkampf, le Septennat*, etc. Cet important article a pour complément naturel une étude sur *la Triple alliance*, qu'on ne trouvera nulle part ailleurs. Prix : 1 fr. 10.

— La librairie Plon poursuit la publication des catalogues généraux des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Signalons l'apparition du tome II des manuscrits de la Mazarine ; du tome II des manuscrits de l'Arsenal, enfin du tome Ier de la Bibliothèque de Rouen. MM. Aug. Molinier, H. Martin et H. Omont sont les rédacteurs de ces catalogues dont l'utilité n'a pas besoin d'être démontrée.

— Signalons l'apparition d'un nouveau roman de M. Jules Claretie : *Candidat ! (La succession Charvey.)*

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le Dictionnaire de la conversation de Brockhaus.* — La treizième édition, complète en deux cent quatre-vingts livraisons, du célèbre *Dictionnaire de la conversation de Brockhaus* est aujourd'hui terminée.

On y a considérablement augmenté et amélioré le texte de cette édition : biographies des contemporains, inventions et découvertes, progrès des industries et des arts, tout cela a été mis au jour et répond à l'état actuel de la science.

La précédente édition comptait 30,000 articles ; celle-ci en a plus de 90,000, et on a commencé, en outre, la publication d'un supplément en quinze livraisons, pour tenir compte des changements survenus pendant l'impression de ce gigantesque ouvrage.

De nombreuses gravures, cartes et planches chromotypiques éclairent le texte.

Angleterre. — La correspondance entre Gœthe et Carlyle, recueillie par C.-E. Norton, vient de paraître à Londres chez M. Macmillan.

Ces lettres, qui n'ont été retrouvées qu'après la mort de Carlyle, sont imprimées pour la première fois et accompagnées d'une traduction anglaise.

— Deux nouveaux volumes du grand ouvrage de M. J.-A. Dogles, *les Anglais en Amérique*, viennent de paraître chez M. Longmans, à Londres.

Le premier volume, qui comprenait la Virginie, le Maryland et les Carolines, parut en 1882 ; les deux volumes, aujourd'hui en publication, traitent des colonies puritaines de la Nouvelle-Angleterre.

Un quatrième volume sera tout entier consacré à New-York et aux colonies « quakeresses » et un cinquième à l'ensemble des colonies sous les rois George Ier et George II.

Belgique. — Une *Histoire religieuse du feu* a paru dernièrement chez Gilon, à Verviers. L'auteur de cette brochure est M. le comte Goblet d'Alviella, professeur d'histoire des religions à l'Universite libre de Bruxelles.

— MM. L. Lahaye, Francotte et de Potter viennent de faire paraître le premier fascicule de la *Bibliographie de l'histoire de la Belgique.* Cet ouvrage contiendra l'énumération de tous les travaux parus en Belgique et à l'étranger sur l'histoire nationale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort de Léopold Ier (1865).

Suisse. — L'*Histoire de la littérature allemande en Suisse.* — M. Bæchtold, professeur à l'Université de Genève, qui s'est acquis depuis une dizaine d'années une réputation méritée comme éditeur de textes anciens et modernes, publie chez M. Huber, à Frauenfeld (Suisse), une *Histoire de la littérature allemande en Suisse.*

M. Bæchtold a fondé la collection des monuments littéraires de la Suisse allemande et revisé certains textes de Gœthe. — La *Gœthe-Gesellschaft* l'a chargé de la publication de l'autobiographie du poète d'après les documents conservés à Weimar.

Il n'existait pas, jusqu'à ce jour, d'histoire générale de la littérature allemande en Suisse. — L'ouvrage de M. Bæchtold comblera cette lacune.

A plus d'une époque la Suisse allemande a joué un rôle dans l'histoire des lettres : au xe siècle, par l'école des traducteurs de Saint-Gall ; au XIIIe et au XIVe, par la poésie lyrique de ses chevaliers ; au XVIe, par la Réforme et Zwingli ; au XVIIIe enfin, par la seconde renaissance, proclamée par Bodmer et Breitinger, qui ont fourni à la littérature allemande des éléments féconds de développement et de régénération.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— La librairie Dentu annonce comme devant paraître très prochainement le *Musée secret de la caricature*, par notre collaborateur, M. Champfleury. C'est le complément définitif et scientifique de l'*Histoire de la caricature*, dont les recherches auront duré vingt-trois ans, c'est-à-dire de 1865 à 1887.

— Le P. Didon est rentré à Paris, après avoir terminé le voyage qu'il a entrepris en Égypte et en Asie-Mineure pour réunir les éléments du livre qu'il se propose d'écrire en réponse à la *Vie de Jésus* de M. Renan.

— M. Victor du Bled prépare en ce moment un travail considérable : l'*Histoire de la Commune de Paris de 1789 à 1794*.

— M. Munier-Jolain, avocat à la cour d'appel, doit faire paraître une *Étude sur l'éloquence judiciaire pendant la Révolution*.

— L'éditeur Jules Lévy annonce la publication des *Mémoires du général Cluseret*. On sait le rôle important que joua Cluseret pendant la Commune.

— MM. Gilliéron et Rousselet vont publier une *Revue des patois gallo-romans*.

— L'éditeur Picard annonce la prochaine mise en vente d'un *Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle*. L'auteur de cette publication, M. Nérée Quépat (René Paquet), y a fait entrer toutes les personnes notables de cette région, avec leurs noms, prénoms, pseudonymes, le lieu et la date de leur naissance, leur famille, leurs débuts, leur profession, leurs fonctions, leurs œuvres, leurs écrits, ainsi que les indications bibliographiques qui s'y rapportent.

— La commission instituée par le Ministre de l'instruction publique, pour la recherche et l'impression des documents relatifs à l'histoire de la Révolution française, a décidé de publier les actes et la correspondance du Comité de salut public. MM. Aulard et Rambaud sont chargés de cette publication. La même commission a confié à M. Aug. Dide la publication de la correspondance politique de Mirabeau depuis 1787.

— La *Revue des Questions historiques* annonce la prochaine publication des *Mémoires et Correspondance du comte de Villèle*, publiés par les soins de ses petits-fils. L'ouvrage, édité par la maison Perrin, aura quatre volumes.

ÉTRANGER

Allemagne. — La société des libraires allemands va faire continuer l'*Histoire de la librairie allemande*, publication interrompue par la mort de son auteur, M. Kapp.

Italie. — M. Joseph Blanc, auteur de la *Bibliographie italico-française*, prépare une *Bibliographie de l'archéologie grecque et romaine*, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours.

— M. le comte Manzoni doit publier, à Bologne, les *Annales typographiques des Alde;* on y trouvera également tous les documents relatifs aux Manuce.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Archives nationales. — Le ministre de l'instruction publique a fait signer au président de la République un décret réorganisant l'administration des Archives nationales.

Ce service est désormais confié à un garde général et le personnel comprendra trois chefs de section, un secrétaire, trois sous-chefs de section, dix-sept archivistes, — tous pourvus du diplôme d'archiviste-paléographe.

Aucun fonctionnaire des Archives nationales ne pourra publier soit des documents tirés de ces archives, soit des travaux sur ces documents, sans l'autorisation du garde général.

La communication des documents aux administra-

tions et aux particuliers aura lieu conformément aux règlements établis par le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

Suit un arrêté de M. Berthelot qui énumère ces règlements, et que sa longueur ne nous permet pas de reproduire.

Société d'histoire diplomatique. — Une société d'histoire diplomatique vient de se fonder et, en peu de temps, a conquis une place considérable dans le monde savant, et reçoit, à l'étranger, l'accueil le plus exceptionnellement flatteur. Elle se propose, dans un revue, — trimestrielle en ce moment, mais appelée, sous peu, à devenir bimensuelle, — de publier des travaux originaux sur des questions d'histoire internationale ancienne ou contemporaine, et une série de documents empruntés aux archives de France et de l'étranger, et concernant les affaires de France.

Deux numéros ont déjà paru et renferment d'excellents travaux de MM. le duc de Broglie, Rothan, le baron d'Avril, le comte de Mas-Latrie, le comte de Barthélemy, Fink-Brantano, A. Franck, Schefer, de Maulde, etc.

Cette société, dont le siège est 195, boulevard Saint-Germain, est présidée par M. le duc de Broglie et compte, parmi les membres de son conseil, le marquis de Beaucourt, le marquis de Gabriac, le comte de Talleyrand, ancien ambassadeur; le comte d'Harcourt, aussi ancien ambassadeur; Picot et Schlumberger, de l'Institut; le marquis de Vogüé; MM. Rothan, Tranchant, ancien conseiller d'État; les comtes de Luçay et de Barthélemy; Geffroy, de l'Institut, etc., etc. Nous sommes heureux de constater le succès complet auquel cette société a atteint dès le début, et de la faire connaître comme une institution des plus utiles.

Société des gens de lettres. — Le comité de la Société des gens de lettres, dans sa séance du 18 avril 1887, a procédé à la constitution de son bureau pour l'exercice 1887-1888.

Ont été élus:

Président: M. Jules Claretie, *à l'unanimité.*

Vice-présidents: MM. Philibert Audebrand et Henri de Bornier.

Rapporteurs: MM. Félix Jahyer et Armand Renaud.

Questeurs: MM. Théophile Denis et Édouard Grimolot.

Secrétaires: MM. Jules Mary, Edmond Thiaudière, Arthur Arnould; et secrétaire suppléant: M. Edmond Frank.

Trésorier: M. Élie Berthet.

Bibliothécaires archivistes: MM. Eugène d'Auriac et Émile Delaunay (adjoint.)

Rédacteur de la chronique: M. H. Gourdon de Genouillac.

Délégué du comité: M. Emmanuel Gonzalès.

Le comité se trouve ainsi composé pour l'exercice 1887-1888:

MM. Arthur Arnould (A. Matthey), Philibert Audebrand, Eugène d'Auriac, Élie Berthet, Henri de Bornier, Philippe Burty, Augustin Chalamel, Jules Claretie, Jules Clères, Louis Colas, Ernest Daudet, Théophile Denis, Ferdinand Fabre, Gourdon de Genouillac, Édouard Grimblot, Henri Houssaye, Félix Jahyer, Jules Mary, Édouard Montagne, Armand Renaud, Émile Richebourg, André Theuriet, Edmond Thiaudière, Pierre Zaccone, membres du comité; MM. Borel d'Hauterive, Charles Chincholle, Émile Delaunay, Paul Eudel, Edmond Frank, Joseph Noulens, membres suppléants.

Société bibliographique. — La Société bibliographique a tenu le mois dernier, dans les salons du boulevard Saint-Germain, son assemblée générale annuelle, sous la présidence de Mgr Mermillod, évêque de Genève. M. le marquis de Beaucour, président de la société, a exposé les progrès de celle-ci, le bien qu'elle a fait par le livre, la brochure et l'image. Il a parlé du don que la société envoie au Saint-Père pour son jubilé sacerdotal: c'est une magnifique et rarissime édition du *Pater noster* en cent cinquante langues. Après lui, M. le comte de Bizemont a raconté le développement des bibliothèques fixes et circulantes qui combattent les erreurs populaires, et que les patronnesses de l'Œuvre dirigée par Mme la marquise de Coriolis ont spécialement accrues.

Le buste de Rabelais à Meudon. — Le modèle en plâtre du buste de Rabelais, œuvre du cigalier Truphème, érigé l'année dernière à Meudon, sur l'initiative de la société *la Cigale*, a été remplacé par un buste en bronze, qui a été inauguré le 29 mai.

La fortune de Victor Hugo. — Le tribunal qui est appelé à statuer sur les testaments d'étrangers disposant de leurs biens qui se trouvent en Angleterre vient d'ordonner l'enregistrement du testament de Victor Hugo, fait par lui le 9 avril 1875. La valeur des biens qu'il possédait en Angleterre a été fixée à la somme de 92,126 liv. sterling, soit 2,303,150 francs.

Rareté bibliographique. — Une rareté bibliographique.

Des poètes ont parfois des amis qui les comblent d'attentions délicates.

On sait que Sully-Prudhomme vient de terminer un poème de longue haleine, auquel il travaillait depuis plusieurs années : *le Bonheur*. C'est là un titre redoutable, et l'on doit féliciter le mélancolique poète des *Vaines tendresses* de n'avoir pas hésité à empoigner par les ailes cette fugace chimère.

Or, un ami du poète a fait imprimer *le Bonheur* à un seul exemplaire, offert à l'auteur afin qu'il pût en voir l'effet et y faire des corrections.

Un poème de M. Clovis Hugues en l'honneur de Balzac. — Le chantre Clovis Hugues vient de dédier à Balzac un poème dont nous détachons les deux strophes qu'on va lire :

Qui donc es-tu, toi? — Je me nomme
Balzac, le romancier de fer,
Qui descendit au fond de l'homme
Comme Alighieri dans l'enfer!
— D'où viens-tu? — Je viens de ma peine.
— Que sais-tu? — Rien! la vie est vaine,
Tous traînent un limon pareil.
— L'orgueil? — L'espérance? — Des rêves!
— Que veux-tu, puisque tu te lèves?
— Je veux mon marbre et mon soleil!

Et ce géant n'a pas encore
Une statue au front serein,
Lui qui nous forgeait de l'aurore
Dans le granit ou dans l'airain?
Lui qui dans son œuvre élargie,
Partout sculptée à l'effigie
De l'éternelle humanité,
Dressait à chacun sa statue
Toute vibrante et revêtue
D'un lambeau de postérité!

Le tombeau élevé à la mémoire du romancier Duranty a été inauguré le 24 avril dernier au Père-Lachaise. Cette cérémonie a eu lieu en présence de MM. Émile Zola, Guillemet, Fantin-Latour, Henry Céard, Agalbert, etc. M. Boisdin a prononcé un discours sur le tombeau, rendant un dernier hommage au souvenir de Duranty.

M. Schanne. — M. Schanne, qui vient de mourir, était, on le sait, le dernier survivant de la bohème de Mürger. Il passait pour avoir été le modèle du plaisant type de Schaunard, l'auteur de la *Symphonie sur l'influence du bleu dans les arts,* l'ami de Phémie, teinturière, dans la *Vie de Bohème.*

M. Paul Ginisty, dans sa chronique du *XIXe Siècle,* trace ce portrait du personnage en question :

« Cet excellent homme, parfaitement rangé, commerçant patenté (il était fabricant de jouets dans la rue des Archives, faisant de bonnes affaires, et dont la signature était très respectée sur la place, était devenu, avec l'âge, un fanfaron de bohème. Après avoir soigneusement vérifié ses livres de caisse et assuré ses échéances, il passait son temps à raconter, sur ses compagnons de jeunesse et sur lui-même, les plus extravagantes histoires et à entretenir sur son compte une légende farouche. Une fois sorti de son bureau, il ne s'occupait plus que de commenter la *Vie de Bohème.* Les années écoulées revenaient alors comme une obsession, et il est vraisemblable qu'il déclarait sa journée perdue si lui, bon bourgeois bourgeoisant, il n'avait pas réussi à passer un peu plus pour la « terreur des bourgeois ». C'était là une innocente faiblesse. »

Où M. Schanne était positivement admirable, c'est lorsqu'il arrivait à un théâtre de reprendre la *Vie de Bohème.* Ah! là il était chez lui, et il ne fallait point badiner! Il allait surveiller les répétitions, et il rétablissait avec un soin jaloux certaines « traditions » auxquelles il tenait. Il avait des vareuses qu'il prêtait à l'artiste chargé du rôle de Schaunard, et il lui apportait des pipes « authentiques ».

Soutenances de thèses. — Le 27 avril, M. Langlois, chargé de cours à la Faculté des lettres de Poitiers, a soutenu les thèses suivantes pour le doctorat, devant la Faculté des lettres de Paris :

Thèse latine : *De monumentis ad priorem curiæ regis judiciariæ historiam pertinentibus.* — Thèse française : *Philippe III le Hardi.*

— Le 11 mai, M. Vauthier, professeur au collège Rollin, a soutenu les deux thèses suivantes : *De Buchanani vita et scriptis. — La vie et les œuvres de Népomucène Lemercier.*

— Enfin, le 13 mai, M. Paul Robiquet, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat :

Thèse latine : *De Joannis Aurati poetæ regii vita et latine scriptis poematibus.*

Thèse française : *Paris et la Ligue sous le règne de Henri III.*

Un musée typographique. — La chambre syndicale des typographes a eu une très heureuse idée.

Elle organise en ce moment une bibliothèque et un musée comprenant les ouvrages, modèles, tableaux se rapportant à l'histoire de l'art de Gutenberg.

La commission chargée d'organiser la bibliothèque fait un pressant appel à toutes les personnes qui voudraient disposer de quelques volumes en faveur de cette œuvre.

La commission compte spécialement sur la sympathique bienveillance des éditeurs, auteurs et journalistes, etc.

Toutes les sociétés typographiques des grandes villes étrangères possèdent depuis longtemps des bibliothèques qui leur sont spéciales. Les typographes parisiens espèrent que, grâce à l'appui que voudront bien leur prêter nos écrivains et éditeurs français, ils seront bientôt au niveau de leurs confrères étrangers.

Les dons seront reçus au siège de la chambre syndicale typographique, 15, rue de Savoie, et les noms des donateurs seront publiés dans la *Typoprаphie française.*

La statue de Balzac. — Nous avons sous les yeux une circulaire de la municipalité de Tours, de laquelle nous détachons les passages suivants :

« La souscription est nationale.

« Ouverte depuis le 1er mars, elle débute sous d'heureux auspices: en effet, le conseil municipal de Paris vient de s'inscrire pour une somme de 1,000 francs.

Nous espérons que les municipalités des principales villes de France, auxquelles nous allons maintenant nous adresser, suivront l'heureux exemple de la ville de Paris.

« Nous croyons aussi que les nombreux admirateurs de Balzac auront à cœur de provoquer eux-mêmes des souscriptions et de contribuer au glorieux hommage que nous voulons rendre au génie de notre illustre compatriote. A cet effet, des listes de souscription seront envoyées à ceux qui en feront la demande au secrétariat de la mairie.

« Comme moyen financiér propre à hâter la réalisation de notre projet, nous avons l'intention de donner une représentation théâtrale à Paris, une autre à Tours, et de faire des conférences dans les grandes villes circonvoisines, telles que le Mans, Angers, Nantes, Poitiers, Blois et Orléans.

« Le représentation théâtrale de Paris est actuellement assurée, mais, malheureusement, nous ne pouvons pas encore indiquer une date certaine. Toutefois, M. Jules Claretie, membre de notre comité de patronage, a bien voulu déjà autoriser les savants sociétaires de la Comédie-Française à prendre part à cette solennité, dont le programme comprendra un monologue en vers spécialement composé pour la circonstance par M. Coppée, de l'Académie française.

« Egalement assurés, dans le même but, du concours dévoué de M. Kaempfen, directeur des beaux-arts, membre de notre comité de patronage, nous ne doutons pas que les célébrités de la scène voudront bien répondre à l'appel que nous leur ferons au nom de Balzac. Je saisis cette occasion pour remercier bien sincèrement M. Debruyère, qui a bien voulu mettre le théâtre de la Gaîté à ma disposition pour une matinée.

« La représentation théâtrale de Tours, comme celle de Paris, aura de brillants interprètes, et dès aujourd'hui nous tenons les engagements de plusieurs excellents artistes.

« Nos conférences, comme je l'ai déjà dit, seront organisées dans les six grandes villes circonvoisines, et j'ai la plus grande confiance dans l'obligeance et le dévouement des maires, mes collègues, pour m'aider à obtenir un bon résultat.

« Nous aurons également une conférence à Tours, et celle-ci ouvrira la série de ces réunions littéraires. Fixée au 7 ou au 8 mai prochain, elle sera faite par le sympathique poète des *Évocations,* M. Clovis Hugues, qui a choisi pour sujet: Balzac et ses œuvres devant le dix-neuvième siècle.

« Nous pouvons encore compter sur le concours de plusieurs hommes éminents, et parmi eux je citerai l'un des conférenciers les plus populaires de Paris, M. de Lapommeraye. »

Cette circulaire a provoqué de la part de M. Emmanuel Gonzalès, secrétaire général de la Société des gens de lettres, la lettre suivante adressée à tous les directeurs de revues ou de journaux littéraires :

« Paris, 30 avril.

« Mon cher confrère,

« Le maire de Tours, la ville natale de Balzac, ouvre une souscription pour élever une statue à ce grand homme sur la principale de ses places publiques. La sympathie générale accueillera cet acte de piété filiale.

« Mais Paris est la patrie de la gloire de Balzac. C'est là qu'il a souffert de l'éclosion de son talent. C'est là qu'il a travaillé obscurément d'abord, avec une volonté indomptable, avec la foi du cénobite, et qu'il a enfin conquis victorieusement le laurier d'or, salaire légitime de son génie.

« Paris est le débiteur de Balzac.

« Nul n'a décrit Paris dans sa pourpre et ses haillons, dans ses rayons comme dans ses verrues, avec l'intensité d'observation de l'auteur des *Parents pauvres.* Balzac aimait Paris.

« Il y a trois ans, j'ai été l'humble initiateur du projet de la statue de Balzac à Paris, qui fut acclamé par toute la presse, et je publierai prochainement deux cents lettres d'adhésion enthousiaste, signées des noms les plus éclatants du monde littéraire.

« Un comité fut aussitôt formé, et notre illustre maître Emile Augier en accepta la présidence.

« L'exécution de notre projet fut ajournée par une circonstance indépendante de notre volonté. Victor Hugo attendait encore sa statue, et nous ne voulions pas retarder son triomphe par notre pieuse initiative en l'honneur de Balzac.

« Aujourd'hui, la décision de M. le maire de Tours nous fait un devoir de nous mettre à l'œuvre, et je vais m'empresser, en ma qualité de secrétaire général, de réunir notre comité sous la présidence d'Émile Augier.

« Je vous serre cordialement la main.

« Votre tout dévoué,

« EMMANUEL GONZALÈS. »

Ajoutons que la ville de Paris vient de souscrire une somme de 1,000 francs pour la statue d'Honoré de Balzac, qui doit être érigée à Tours, ville natale de l'auteur de la *Comédie humaine*.

Les livres scolaires et le Conseil municipal de Paris. — Dans sa séance du 28 avril dernier, le Conseil municipal de Paris s'est occupé de la question des livres scolaires.

M. Levraud a exposé que plusieurs membres de la commission des écoles primaires supérieures, ayant eu l'occasion d'examiner quelques-uns des ouvrages en usage dans ces écoles, avaient été frappés de l'esprit rétrograde dans lequel ils étaient conçus. La commission, saisie de cette question, a pensé qu'il était utile de procéder à un examen général des livres en usage dans les écoles supérieures.

Les livres de littérature sont, en général, conçus dans le plus mauvais esprit; ils sont presque tous à écarter. Les auteurs semblent avoir choisi à dessein,

dans les œuvres classiques, les morceaux ayant un caractère religieux.

M. Levraud signale particulièrement les livres de M. Gerusez: *Histoire abrégée de la littérature française* et le *Cours de littérature.*

Quant aux livres de morale, il déclare qu'ils ne seraient vraiment à leur place que dans un séminaire.

« Trois livres, dit M. Levraud, sont en usage dans nos écoles supérieures: les *Eléments de morale,* de Paul Janet, membre de l'Institut; le *Cours élémentaire de morale,* de M. P.-D. Pontsevrez, et du même, l'*Enseignement civique et moral,* cours moyen et cours supérieur. »

Toute la scolastique spiritualiste se trouve dans le livre de M. Janet.

Quant aux livres pour l'enseignement des langues étrangères, M. Levraud est d'avis que le choix des textes pour les versions, les thèmes, les exercices de tout genre, est très critiquable. Il cite à cet égard les exercices en langue allemande de M. Adler-Mesnard.

En ce qui concerne les sciences, les livres de mathématiques, de physique, de chimie, sont acceptables. « Il était, — dit M. Levraud, — difficile de faire de la réaction à ce propos. » Il critique cependant un ouvrage d'histoire naturelle de Montmahou où l'on parle encore de l'ordre des quadrumanes.

En résumé, M. Levraud a proposé au Conseil la résolution suivante:

« 1° L'administration est invitée à supprimer de la liste des livres de classe en usage dans les écoles primaires supérieures les ouvrages signalés dans le rapport susvisé;

« 2° D'autres ouvrages, au niveau de la science et animés de l'esprit moderne, seront substitués à ceux qui auront été supprimés. »

M. le directeur de l'enseignement primaire a fait observer que, si la loi du 28 mars 1882, en introduisant dans l'enseignement primaire le principe de la neutralité, a entendu séparer l'école de l'Église et exclure de l'école l'exposition du dogme, il ne s'ensuit pas qu'elle ait banni de l'enseignement et des livres l'inspiration spiritualiste, déiste. De tout temps, en dehors des dogmes, l'esprit humain, par sa propre énergie, s'est élevé jusqu'au spiritualisme, jusqu'à la conception d'une vie future, jusqu'à l'idée de Dieu. Les programmes se sont inspirés de cet esprit.

En terminant, M. le directeur a déclaré que les livres en usage dans les écoles primaires supérieures seront revisés avec soin, et, s'il s'en trouve qui soient réellement contraires au principe de la neutralité religieuse, ils seront effacés de la liste. Pour ceux qui sont dans l'esprit des programmes, M. le directeur ne peut, en présence du projet de délibération soumis au Conseil, que faire des réserves.

M. Hovelacque a déclaré que si l'administration n'exécute pas la délibération du Conseil, celui-ci saura faire prévaloir sa volonté lors du vote des crédits scolaires.

Le projet de délibération a été adopté.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le cordonnier poète Hans Sachs.* — Les Allemands viennent d'élever, à Nuremberg, une statue au cordonnier Hans Sachs. Ce cordonnier, qui florissait vers le milieu du dix-septième siècle, ne faisait pas que des bottes; il était poète et poète fécond. Il écrivit 6,048 pièces de vers, 56 tragédies, 68 comédies, 62 pièces de carnaval, 210 narrations bibliques, 150 psaumes, 480 contes et 286 fables, en tout 7,362 morceaux. Il passait même de son vivant pour une sorte de bouffon et servait de cible, comme Pasquin, aux railleries de ses contemporains. Au bout de trois cents ans, les Allemands lui élèvent une statue là où était son échoppe. Il ne faut désespérer de rien.

Un portrait de Gœthe. — On vient de placer dans la grande salle du musée Staedel, à Francfort, le célèbre portrait de Gœthe, connu sous le nom de *Gœthe sur les ruines de Rome.*

Ce tableau, exécuté par Fischbein, était depuis longtemps en la possession du baron Charles Meyer de Rothschild, décédé récemment à Francfort et qui le légua à sa fille aînée, la veuve du baron Salomon de Rothschild, de Paris. Cette dernière vient d'en faire don au musée Staedel.

Le séjour de Gœthe à Rome dura du 1er novembre 1786 au 25 février 1787.

Pendant ce temps, le portrait fut commencé et Gœthe écrivit, dans son *Voyage d'Italie :*

« Rome, 17 février 1787.

« Mon grand portrait, que Fischbein a entrepris, sera bientôt terminé; le peintre a fait exécuter par un habile sculpteur un petit modèle en terre. C'est d'après ce modèle qu'il peint avec zèle, car le portrait doit être poussé jusqu'à un certain point avant notre départ pour Naples, et rien que pour couvrir de couleurs une toile de cette dimension il faut déjà pas mal de temps. »

Ce Fischbein, surnommé le Napolitain, était né en 1751 à Heyna; il apprit la peinture de ses oncles, les Fischbein de Cassel. Il séjourna longtemps en Italie, et devint en 1790 directeur de l'Académie de peinture de Naples. Fischbein mourut à Eutin, près Hambourg, en 1829.

Angleterre. — *Une correspondance inédite de Thackeray.* — Le journal *le Temps* consacre une de ses lectures étrangères aux lettres inédites de Thackeray, que vient de publier, dans *Scribner's Magazine,* M. J. R. Lowell, un des littérateurs les plus distingués des États-Unis.

Comme l'indique une introduction brève et précise, ces lettres ont été adressées, vers 1847-48, soit au feu révérend W. H. Brookfield, alors vicaire (*curate*) d'une humble paroisse suburbaine de Londres, soit à sa femme Mrs Brookfield. En beaucoup de cas elles sont illustrées de dessins à la plume. Thackeray, alors âgé de trente-six ans, vivait en garçon, car sa jeune femme était morte en couches et ses deux petites filles étaient confiées aux soins de leur grand'mère. Il avait habité Paris, voyagé en Italie et en Orient; il publiait dans *le Times*, alors dirigé par Barnes, dans le *New Monthly Magazine*, de Maginn, et dans *Punch*, des articles très remarqués et qui avaient déjà fait une célébrité à son pseudonyme de Titmarsh. Mais *Vanity fair* n'avait pas paru encore, ni les autres romans qui allaient bientôt illustrer son nom. Pour mieux dire, il y travaillait à ce moment même, et les détails qu'il donne à ce sujet sont pour une bonne part dans l'intérêt exceptionnel qui s'attache à cette correspondance. Le révérend W. H. Brookfield était l'ami intime, le camarade d'Université de l'auteur, son compagnon de voyage en France. Thackeray abusait même de cette circonstance pour lui écrire dans un français de son cru. Ce billet, par exemple :

« Août 1847. — Monsieur l'abbé, de retour de Gravesend, j'ai trouvé chez moi un billet de M. Crowe, qui m'invite à dîner demain à six heures précises à Ampstead. En même temps, M. Crowe m'a envoyé une lettre pour vous. Ne vous trouvant pas à votre ancien logement (où l'adresse de l'horrible bouge où vous demeurez actuellement est heureusement ignorée), force fut à M. Crowe de l'adresser à moi, à moi qui connais l'ignoble caveau que vous occupez indignement, sous les dalles humides d'une église déserte, dans le voisinage fétide de fourmillants Irlandais. Cette lettre, monsieur, dont je parle, — cette lettre je l'ai laissée à la maison. Demain il sera trop tard de vous faire part (*sic*) de l'aimable invitation de notre ami commun. Je remplis enfin mon devoir envers M. Crowe en vous faisant savoir ses intentions hospitalières à votre égard. Et je vous quitte, monsieur, en vous donnant les assurances réitérées de ma haute considération. — CHEVALIER DE TITMARSH. — J'offre à madame l'abbesse mes hommages respectueux. »

Le « bouge » dont il est question dans cette lettre, et qui est souvent revenu sous la plume de Thackeray, notamment dans un de ses romans, était le sous-sol de l'église paroissiale, que M. Brookfield et sa femme habitaient à cette époque, leurs ressources financières ne leur permettant pas de payer un loyer normal. Mrs Brookfield explique en note que Thackeray et l'historien Hallam, touchés de cette situation, réussirent bientôt à obtenir pour son mari le vicaire un emploi plus rémunérateur et plus adéquat à ses mérites, celui d'inspecteur des écoles. M. Brookfield put alors quitter sa cave et louer dans Portman street une petite maison où Thackeray vint dès lors visiter ses amis et où furent adressées la plupart des lettres présentement mises au jour. L'intimité qui l'unissait à eux s'atteste par les signatures mêmes de ses billets, parfois empruntées aux personnages de *Vanity fair*: Joe Osborn, Louisa, etc.

« Avez-vous lu le sarcastique jugement du *Spectator* sur mon roman ? écrit-il le 28 juillet 1848. Je ne le crois pas juste. Mais il faut tenir compte de la profonde honnêteté de Kintoul, qui toujours le porte à juger sévèrement ses amis personnels, par crainte de tomber dans l'excès opposé ! Il n'y tombe même pas du tout. »

Il conte dans la même lettre un assez long séjour qu'il vient de faire à Canterbury, en compagnie des officiers des royal-scots-fusiliers, qui y sont cantonnés, et se moque très gaiement de la vie des mess, du colonel qui se croit encore aussi jeune que ses lieutenants, des lieutenants qui pensent très sincèrement connaître la vie, de l'orgueil naïf que leur inspire à tous la dorure de leurs vestes et la beauté de leur vaisselle plate. Et il conclut, à sa manière bien personnelle :

« Pauvres simples jeunes gens ! Pauvres vieux enfants ! J'ai fini par avoir honte du métier que je faisais, à épier ainsi leurs folies. J'ai pris la fuite, et me voici à Douvres. »

Les personnages de ses romans vivent si bien pour lui, qu'il en vient à les considérer comme des êtres en chair et en os et à les associer à son existence. Par exemple, il écrit de Bruxelles :

« Je vais m'installer à l'hôtel de la Terrasse, où vécut *Becky*, et je passerai sous les fenêtres du *capitaine Osborn*. C'est là que je l'ai vu jadis avec sa petite femme, qui s'est remariée, m'a-t-on dit. N'est-ce pas l'éternelle histoire de ces grandes passions ? Elle s'appelle aujourd'hui *mistress Dobbins*, ou quelque chose comme cela. Décidément, on vantait trop ses mérites. C'est bizarre ! mais je ne puis absolument pas m'empêcher de croire à l'existence de ces gens-là et de m'intéresser à l'hôtel où ils ont vécu ! »

Cette innocente manie, bien digne du véritable artiste qu'il était, ne l'empêche pas d'ailleurs de se moquer fort agréablement de lui-même.

« Chers amis, écrit-il en août 1848, je suis à Spa, et j'ai commencé par me présenter aux deux principaux hôtels de la ville. Mais comme j'arrivais sur l'impériale de la diligence, avec une valise pour tout bagage, on a refusé tout net de me recevoir, ou du moins on ne m'a offert que des chambres de domestique. Ces mécréants n'ont nullement compris à ma vue que je ne suis pas du tout un laquais de profession, mais bien un illustre et fameux écrivain. Dès mon retour en Angleterre, il faudra que je fasse peindre deux tableaux d'histoire sur les sujets suivants : Le propriétaire de l'hôtel d'Orange refusant une chambre à l'illustre Titmarsh, et le propriétaire de l'hôtel d'York lui offrant un cabinet sur la cour. Pauvres hères ignorants ! Ces événements mémorables se passaient le 30 juin 1848... N'empêche qu'après avoir enfin réussi à me loger, je suis allé boire un verre d'eau à la source

Pouhon, où feu Pierre le Grand, empereur des Bo-Russes, se comporta de même en son temps. Ce qui fait au moins deux grands hommes qui ont bu de cette eau. »

Et quelques jours plus tard :

« Chère mistress Brookfield, ce matin, à dix heures, comme j'achevais la septième page du *Pendennis*, le garçon m'a apporté, avec *le Times*, une lettre in-4°, d'une grande écriture à moi connue et qui m'a fait le plus vif plaisir... Je ne joue plus : c'est trop cher. Je passe mon temps à regarder les joueurs et surtout les joueuses. Il y en a de jolies; une notamment, qui ressemble beaucoup à une certaine dame de mes amies, femme d'un vicaire des environs de Goldin square, qui habite je ne sais quelle ruelle où il y a un facteur de pianos. Je ne me dissimule pas que cette charmante personne doit se demander souvent pourquoi je la dévisage ainsi. Elle est tout entière à son jeu. Il faut la voir placer timidement sa pièce de 5 francs sur le tapis vert et la suivre du regard sous le râteau du croupier, avec des yeux si tendres, si tristes, que je suis toujours hâté de m'avancer et de lui dire : « Madame, vous ressemblez énormément à la femme « d'un vicaire de mes amis. C'est pourquoi je m'inté« resse à vous et je voudrais vous voir quitter cet « endroit sur l'heure et cesser de tenir vos yeux fixés « sur la rouge et la noire. » Mais sans doute elle trouverait ce discours très extraordinaire et très indiscret. »

Une autre fois, ayant pris la liberté de mettre dans son roman la femme de chambre de Mrs Brookfield sous son propre nom de *Payne*, il écrit à la dame pour s'en excuser, et il ajoute :

« Laissez-moi vous dire à ce propos que vous entrez seulement pour une part dans le caractère d'*Amilia*. Ma mère y est pour une autre part et ma pauvre petite femme pour beaucoup. »

Une curieuse coïncidence littéraire est signalée dans un billet du mois d'octobre 1848 :

« Le vieux Dilke, de l'*Athenæum*, assure que *Jane Eyre* a été écrit en collaboration par Procter et sa femme. J'ai beau protester de mon ignorance, il dit : « Allons ! allons ! vous savez fort bien quel est l'au« teur. Vous êtes le plus fin matois du royaume, etc..., « etc... » Ce serait drôle, si c'était vrai. Et alors, quelle chose étrange la rencontre des deux dédicaces !... »

L'étrangeté résidait dans le fait que Thackeray eût dédié *Vanity fair* à « Barry Cornwall », pseudonyme littéraire de Procter. Or, il se trouvait que *Jane Eyre* paraissait juste au même temps, avec une dédicace à Thackeray. La chose avait tout l'air d'un flagrant délit de réclame mutuelle. Ce n'était pourtant qu'une fausse apparence, puisqu'en réalité l'auteur de *Jane Eyre* était Charlotte Bronté, comme on devait l'apprendre plus tard.

Italie. — *Mme de Staël et Jean de Rocca.* — Les *Mémoires sur la guerre d'Espagne,* par M. de Rocca, ouvrage paru en 1814, viennent d'être réimprimés par les soins de M. Gustave Revilliod, qui les a fait suivre d'une notice des plus curieuses. La *Revue internationale* attire l'attention sur une page peu connue de la vie de l'auteur de *Corinne :* Un jour de l'an de grâce 1811, Mme de Staël vit apparaître un beau jeune homme, un brillant officier sauvé de la mort, en Espagne, de la façon la plus romanesque. C'était Jean de Rocca, né à Genève, en 1788, d'une famille d'origine piémontaise et qui, après avoir fait ses études à Paris à l'École polytechnique et guerroyé en Espagne, revint à Genève, grièvement blessé, mais précédé d'une brillante réputation de bravoure. Il était d'une beauté merveilleuse ; Mme de Staël s'en éprit, l'épousa secrètement et ne tarda pas à lui donner un fils. A Vienne, à Moscou, à Saint-Pétersbourg, à Stockholm, à Londres, partout dans ses interminables pérégrinations, elle était accompagnée par le fidèle de Rocca.

En 1814, Mme de Staël, sérieusement malade, regagna Coppet; de Rocca, qui souffrait d'une maladie de poitrine, n'était pas moins malade qu'elle. Tous deux passèrent un hiver à Pise, mais leur mal ne fit qu'empirer. Mme de Staël mourut la première, de Rocca vécut encore six mois et s'éteignit à Hyères en janvier 1818.

M. Revilliod publie d'intéressantes lettres inédites de Frédérica Brun, une amie de Mme de Staël, à M. de Bonstetten et qui ont trait aux relations entre de Rocca et Mme de Staël.

« Rocca, écrit-elle, dut me raconter tout, jusqu'à la moindre virgule; quand ils se sont mariés à Coppet, puis en Suède. Elle avait toujours peur de n'être point assez mariée et de ne pas l'être dans toutes les formes. Rocca m'a parlé avec attendrissement, et en versant beaucoup de larmes, de l'amour qu'elle avait pour lui. « Je sais que je suis malade à en mourir, « je croyais finir dans ses bras, ceci aurait été doux... « A présent, que suis-je ? Qui remplacera pour moi cet « être élevé ? Je veux fuir dans un désert... Plus aucune « société ne sera désormais pour moi une vie. » Elle ne pouvait, ne voulait s'endormir, de peur de ne pas revoir Rocca. Elle craignait que ses yeux, à elle ou à lui, se fermassent pendant qu'elle dormait et de ne jamais le revoir. Il la pria de dormir au moins cinq minutes, et jura qu'au bout de cinq minutes il la réveillerait; ce qu'il fit. Elle dormit dix minutes, Rocca tenait sa montre; il la réveilla, elle dormit ainsi vingt minutes. C'est ainsi qu'elle s'accoutuma petit à petit à dormir de nouveau, suivant ses forces. Penser à Rocca était sa vie; cette pensée seule était son repos. La veille de sa mort, elle ordonna qu'on fît prendre à Rocca sa potion. Elle lui dit : « J'ai fait faire du feu dans ta cheminée, il fait « si froid ce soir. » Hélas ! c'était déjà le froid du tombeau, la journée avait été chaude. Elle dit encore : « Cet hiver nous irons à Naples ; à présent, bonne « nuit. » Cette nuit devait être éternelle.

« On ne peut pas dire, affirmait Rocca, ce qu'a été sa patience pendant ses plus grandes souffrances, sur-

tout lorsqu'elle était couchée sur trois plaies. Pendant toute sa maladie, elle a été amour, grâce du cœur, abandon. Rocca seul était l'essence de sa vie. Elle se faisait souvent porter près de lui pour s'assurer qu'il vivait encore. La mort, elle ne la craignait pas si elle l'avait trouvée à ses côtés, c'était là sa force. Que serait-elle devenue si elle avait dû lui survivre ? »

Grèce. — *Fragments d'Aristote.* — On écrit de Philippopoli que M. Petros Papageorgin, étudiant grec résidant dans cette ville, a découvert un manuscrit contenant des passages des œuvres d'Aristote. On croit que le manuscrit est du XIV[e] siècle. Il est de 180 pages, contenant les extraits suivants : Pages 1 à 76, quatre livres du *Peri Ouranou* (*Du Ciel*); pages 77 à 124, deux livres du *Peri Guénéseôs kai Phthoras* (*De la Génération et de la Corruption*), pages 125 à 178, les trois premiers livres du *Peri Psukês* (*De l'Ame*); pages 179 et 180, un extrait du *Peri Sophistikôn Elegkôn* (*Des Arguments sophistiques*).

Le manuscrit est en excellent état de conservation ; le parchemin en est propre et fort et toutes les lettres parfaitement lisibles. Il porte des annotations en marge, lesquelles sont probablement du XV[e] siècle. M. Papageorgin compare en ce moment le manuscrit aux éditions existantes d'Aristote, et il trouve que ce texte diffère, sur plus d'un point important, de ces éditions, notamment de celle de Didot, laquelle est généralement en usage sur le continent. — Le plus intéressant est que le manuscrit ne donne d'extraits que de la collection aristotélienne *originale*, et non d'aucune œuvre agréée par les commentateurs. Dès que M. Papageorgin aura terminé sa collation, il publiera une brochure donnant le résultat de ses recherches.

États-Unis. — *Un faux autographe de Christophe Colomb.* — On devait mettre en vente à New-York un exemplaire falsifié d'une des précieuses lettres de Christophe Colomb, conservées à Gênes et qu'on voulait faire passer pour l'autographe authentique, qui aurait été égaré ou soustrait.

La lettre falsifiée porte la date du 2 avril 1502 ; c'est celle que Chistophe Colomb écrivit de Séville au bureau de Saint-Georges. Elle a été publiée plusieurs fois et reproduite en fac-similé avec deux autres lettres du *Codice Colombo.* Il en existe, en outre, une belle reproduction photographique.

Il paraît que l'artiste, auteur de la contrefaçon à la plume, fort bien faite d'ailleurs, s'est servi et du fac-similé et des épreuves photographiques.

Une falsification de la même lettre avait été offerte en octobre 1883, à Paris, à l'éminent écrivain américain, M. Henry Harisse, un de ceux qui se sont le plus occupés de l'histoire de Colomb. M. Harisse, fort heureusement, avait pu constater qu'il s'agissait d'un faux. Enrico Croce, l'individu qui avait offert à M. Harisse le prétendu autographe dont les journaux se sont occupés en 1886, fut arrêté à Paris sur la demande du gouvernement italien et condamné à trois années d'emprisonnement.

L'exemplaire, également falsifié, qui se trouve en ce moment à New-York, entre les mains d'un « professeur paléontologiste » et se dit membre d'un nombre respectable d'académies scientifiques, est une contrefaçon habilement exécutée qui aurait facilement pu tromper des inexpérimentés.

Les savants américains auxquels la lettre fut offerte en vente conçurent quelques doutes sur son authenticité et allèrent aux informations à Paris et à Gênes. Ce fut à la suite des renseignements qu'on leur fournit d'Europe que le faux a pu être constaté. L'original de la lettre de Christophe Colomb est toujours à Gênes, au palais Fursi, placée entre deux glaces encadrées par une mince bordure en palissandre, en compagnie de deux autres lettres autographes de Christophe Colomb.

La presse chinoise à San Francisco. — San Francisco possède actuellement quatre journaux chinois, dont le tirage total est de 2,500 exemplaires. Le prix d'abonnement est de 12 fr. 50 par an. Le plus important des quatre, l'*Occident hebdomadaire*, tire à 1,000 exemplaires.

Le fonctionnement de ces journaux chinois est d'une extrême simplicité : le personnel se compose de quatre personnes, d'un rédacteur chef, d'un rédacteur, d'un reporter qui est à la fois traducteur, et d'un imprimeur.

Les deux rédacteurs sont habituellement les propriétaires du journal, et en rédigent chacun la moitié.

Indes. — *Le Cercle parsis-français de Bombay* (*Indes anglaises*). — A la séance du 25 avril de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. Bréal, au nom de l'éditeur, M. Dinshaw Maneki Petit, shériff de Bombay, a fait hommage à l'Académie du recueil intitulé *Vanedad ba nirang*, avec l'indication des cérémonies à l'usage des prêtres *parsis*.

M. Dinshaw Petit est un grand ami de la littérature française ; il est un des principaux membres du cercle parsis-français ouvert, en novembre 1886, à Bombay.

Cet établissement, fondé par des étudiants parsis désireux de s'initier à notre langue, contient déjà une importante bibliothèque, reçoit nos journaux et donne régulièrement des conférences et des lectures en français.

Le français est entré dans le programme des examens supérieurs de l'Université sur le pied du sanscrit, du persan et des langues classiques. L'agitation qui a amené ce résultat, malgré la vive opposition d'une partie de l'Université, est due à l'initiative des étudiants parsis. Le mouvement qui les porte vers notre littérature tient au grand nombre d'ouvrages écrits en français qu'ils ont pu consulter pour l'histoire de leur religion.

NECROLOGIE

FRANCE

— *Le Livre* a perdu un de ses meilleurs collaborateurs, M. Adolphe Racot, décédé le 13 mai.

Racot avait quarante-six ans.

Il débuta dans les lettres en 1863, par un article sur Victor Hugo, qui parut dans la *Revue du Progrès*.

Il collabora longtemps au dictionnaire Larousse, puis entra au *Figaro* en août 1870. Il collaborait en même temps à différents journaux, principalement à la *Gazette de France*, où, sous le pseudonyme de Dancourt, il a fait la critique dramatique et de nombreux Courriers de Paris. Il travaillait trop.

En 1879, il prit au *Figaro* la rédaction du *Paris au jour le jour*.

La nuit, il écrivait ses romans. Il a publié successivement : *la Maison de la rue Zacharie, l'Évasion, les Mille et une femmes, le Diamant rouge, les Drames de l'honneur, le Plan d'Hélène, Madame Félicia, la Maitresse invisible, le Supplice de Lovelace, Champagne-Cornod, la Conquête de Floriani, le Crime de Darius Fal, le Capitaine muet*, enfin *la Brèche aux loups*, ouvrage que l'Académie vient de couronner.

Deux autres volumes sont en ce moment sous presse. Quel labeur! Durant vingt ans, il n'a cessé de travailler. Aussi se promettait-il d'écrire, sous ce titre : *Vingt ans de galères*, les mémoires de sa longue carrière.

Au nom de la Société des gens de lettres, M. Henri de Bornier a prononcé sur la tombe de notre excellent et regretté collaborateur le discours suivant :

« Messieurs,

« La Société des gens de lettres me charge d'un de ces cruels devoirs qui m'incombent trop souvent depuis quelques mois. Après avoir conduit à la dernière halte de la vie, voilà si peu de temps, Paul Féval et Henri Dupin, qui étaient des vieillards, il me faut mener le deuil d'Adolphe Racot, qui était dans la force de l'âge et du talent.

« Il est mort au moment même où il allait recevoir une des récompenses qu'il avait le plus enviées et méritées. L'Académie française vient de décerner un de ses prix annuels à la dernière œuvre de notre pauvre et très aimé confrère. Hélas! cette couronne prête pour son front ne sera posée que sur sa tombe. Les bonheurs de sa vie d'écrivain ont tous ressemblé à celui-là : ils ne furent jamais pour lui que l'aurore d'un malheur

« Et pourtant, qui a mieux mérité la constance de la bonne fortune? Quel courage, quelle énergie dans ce noble ouvrier qui, pendant vingt ans, vécut attaché à la plus dure des glèbes, à la glèbe littéraire! Il a écrit plus de quinze romans, dix mille articles peut-être, au *Figaro*, à la *Gazette de France*, dans bien d'autres journaux, sans repos, sans relâche, sans se plaindre, sans s'irriter, mais non sans souffrir.

« Ce labeur effrayant du roman et du journalisme n'avait pas suffi à vaincre cette robuste nature; Albert Racot y ajouta lui-même l'horrible supplice qui brise les faibles et qui ébranle les plus forts : l'ambition du théâtre. Il eut d'abord la joie de conquérir le suffrage et la protection d'un des maîtres illustres de la scène, M. Alexandre Dumas; mais la mauvaise chance l'emporta sur cette amitié touchante; il fut vaincu avant même le combat, et il ne songea plus à se défendre.

« Alors les souffles obscurs, les songes noirs s'abattirent sur cet esprit si doux, si élevé, sur ce cœur si bon, et, un jour, les étoiles sereines disparurent à ses yeux. Un jour... mais pourquoi rappeler son dernier supplice? Il est mort du moins en criant le nom de la France, de la patrie glorieuse et blessée, en rêvant pour elle et pour lui des destins dont elle est digne; et, comme ces martyrs qui avaient, disait-on, l'*insanitas crucis*, il a eu, lui, à sa dernière heure, la plus noble des démences, l'*insanitas patriæ*. C'est pourquoi nous entourons sa mémoire d'un triple regret, comme confrère, comme ami et comme patriote. »

— M. Vulpian, l'illustre doyen de la Faculté de médecine et secrétaire de l'Académie des sciences, est mort le mois dernier.

Né en 1826, à Paris, M. Vulpian, après avoir été reçu docteur en médecine, s'occupa de travaux de physiologie. Appelé à suppléer Flourens au Muséum, il publia une série intéressante de travaux sur le système nerveux. Agrégé de l'École de médecine, médecin de la Salpêtrière, puis de la Pitié, il fut nommé professeur d'anatomie pathologique en 1867 et appelé au décanat en 1875. Dès 1868, il était membre de l'Académie de médecine. En 1879, il fut nommé membre de l'Académie des sciences, dont il était le secrétaire perpétuel depuis deux ans. Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1878.

D'une honnêteté scientifique absolue et reconnue de tous, chaque fois qu'une question amenait une dissi-

dence entre savants, d'un commun accord le différend était porté devant lui.

On a du savant et regretté Vulpian sa thèse d'agrégation : *Des pneumonies secondaires* (1860); *Leçons sur la physiologie générale et comparée du système nerveux*, faites au Muséum (1866); *Leçons sur l'appareil vaso-moteur* (1874-1875); *Clinique médicale de l'hôpital de la Charité* (1878); *Maladies du système nerveux*.

— Nous apprenons la mort de M. Boussingault, membre de l'Académie des sciences, professeur au Conservatoire des arts et métiers, grand officier de la Légion d'honneur, décédé dans sa quatre-vingt-sixième année.

M. Boussingault était l'un des savants modernes auxquels la science doit le plus. Ses recherches ont eu particulièrement pour but la chimie agricole, sur laquelle il a publié de nombreux et remarquables travaux : *les Mémoires de chimie agricole, le Traité d'économie rurale, la Fosse à fumier*, etc.

— Nous apprenons la mort de M. Heinrich, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Lyon, qui vient de succomber aux suites d'une pleurésie, âgé de cinquante-huit ans.

M. Heinrich a publié une *Histoire de la littérature allemande,* couronnée par l'Académie française; *les Invasions germaniques en France* et *la France, l'étranger et les partis,* etc.

— Le docteur L. Gosselin, président de l'Académie des sciences, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté de médecine, est décédé le mois dernier.

Il était dans sa soixante-dixième année.

Le docteur Gosselin était un de nos plus savants chirurgiens. Reçu docteur en 1838, agrégé en 1844, il occupa, en 1864, la chaire de pathologie chirurgicale à la Charité.

— *Le Bulletin monumental* annonce la mort d'un archéologue distingué, M. Louis de Bonnefoy, qui s'était concentré dans l'étude des antiquités chrétiennes et dans l'épigraphie. Son *Épigraphie roussillonnaise* est très estimée.

M. de Bonnefoy est mort à Toulouse au mois de mars, à l'âge de soixante-onze ans.

— Nous avons également à enregistrer le décès de M. Dubuisson, directeur de l'imprimerie de journaux de la rue Coq-Héron. Il avait dirigé le *Gil Blas* pendant quelque temps, après la mort de M. Dumont, ondateur de ce journal.

— M. Jousserandot, professeur de droit à l'Université de Genève, est mort à Genève, le mois dernier.

M. Jousserandot est l'auteur de plusieurs romans et de drames en vers.

Il avait pris une part active au mouvement républicain de 1848. Après le coup d'État il se retira, près du lac de Genève, à Amphion, sur la côte de Savoie, où il possédait une propriété. Il s'y fixa définitivement après son court passage dans la carrière administrative.

Il enseignait à Genève le droit romain et laisse un ouvrage d'érudition en deux volumes, intitulé : *Édit du préteur*.

— M. Million, rédacteur en chef des *Annales des justices de paix,* est mort subitement le mois dernier.

— M. Ruprich-Robert, architecte, inspecteur général des monuments historiques, officier de la Légion d'honneur, vient de mourir à Cannes.

Né à Paris en 1820, M. Ruprich-Robert se livra de bonne heure à l'étude de l'architecture, sous la direction de M. Constant-Dupaix. Il suivit les cours de l'École des beaux-arts et, plus tard, fut attaché à la commission des monuments historiques. En cette qualité, il dessina *l'Église de Montsaunès* (Haute-Garonne), *le Portail de droite de la façade occidentale de l'église de Séez*, *l'Église Saint-Nicolas* et *l'Église de la Sainte-Trinité de Caen,* etc. En 1866, M. Ruprich-Robert dessina la *Couronne de lumière* donnée par l'empereur à l'abbaye d'Einsiedeln (Suisse). Il dirigeait pendant ces dernières années les travaux de restauration de la cathédrale de Reims.

M. Ruprich-Robert a publié plusieurs ouvrages sur l'architecture qui témoignent de sa haute compétence: *Flore ornementale, l'Église et le monastère du Val-de-Grâce*, etc. Il laisse à peu près achevé un grand ouvrage sur *l'Architecture normande aux* XIe *et* XIIe *siècles en Normandie et en Angleterre.*

— Le célèbre Schanne, le fabricant de jouets bien connu, le dernier survivant des amis de Mürger, est mort le mois dernier à Paris.

Ce fut, on s'en souvient, sous le nom de Schaunard qu'il joua un rôle très original dans les *Scènes de la Vie de Bohème.*

Il avait récemment publié ses *Mémoires.*

— A l'Académie des sciences, le secrétaire perpétuel a annoncé la mort de M. Thollon, dont les travaux sur la *Spectroscopie* ont, pour ainsi dire, servi de base à une science nouvelle.

Le président de l'Académie, M. Janssen, a fait le plus grand éloge du défunt, constatant que, grâce à lui et à sa méthode, on a pu connaître la composition des corps célestes.

ÉTRANGER

Allemagne. — L'Université de Tubingue a perdu son professeur d'histoire ancienne, von Gutschmid.

décédé au mois de mars. M. Gutschmid, très versé dans les langues et l'histoire orientale, laisse de nombreux mémoires et articles de critique.

— Un des fondateurs de la *Protestantische Kirchenzeitung*, M. Gustave Lisco, est mort à Berlin au mois de février dernier.

— Le 27 avril est décédé à Aix-la-Chapelle, sa ville natale, M. Alfred de Reumont, justement apprécié pour ses nombreux travaux sur l'histoire et sur les arts en Italie. Il suffit de citer l'achèvement du célèbre *Carteggio de Gaye*, les *Tavole chronologiche*, si utiles pour l'histoire des maîtres toscans; son *Lorenzo de Medici*, enfin l'importante *Histoire de la ville de Rome* jusqu'en 1870, supérieure à celle de Grégorovius, au point de vue des questions relatives aux arts.

Il y a peu de temps, il publiait encore un volume d'*Essais*, tirés de l'histoire la plus récente de l'Italie, sur laquelle, en sa qualité de ministre résident de Prusse auprès de Pie IX et des cours de Florence, Palerme et Modène, il avait les connaissances les plus étendues.

Un livre d'un autre caractère, *Souvenirs des jours de santé et de maladie de Frédéric-Guillaume IV*, est important pour l'histoire de ce roi à l'esprit si cultivé, dont M. de Reumont avait été l'ami et le protégé.

— M. Stenzler, professeur de sanscrit à l'Université de Breslau, est décédé en cette ville le 27 février.

M. Stenzler avait publié plusieurs ouvrages se rapportant à l'histoire du droit.

— Nous apprenons la mort de M. Adolphe Schmidt, professeur d'histoire à l'Université d'Iéna depuis 1860 et précédemment professeur à l'Université et à l'École polytechnique de Zurich (Suisse).

Ce savant, qui s'est occupé beaucoup de l'histoire de la Révolution française, a publié deux ouvrages traduits tous deux en français : *Tableaux de la Révolution française*, d'après les documents inédits de la police secrète de Paris, et *Physionomie de Paris au temps de la Révolution*. Citons encore de lui, entre autres ouvrages, son *Histoire de la liberté de penser et de croire, au premier siècle de l'ère chrétienne*, et le *Siècle de Périclès*. M. Adolphe Schmidt était né le 26 septembre 1812.

— M. Théodore Braun, ancien président du Consistoire de la confession d'Augsbourg, vient de mourir. M. Braun avait obtenu en 1872 un prix de l'Académie française pour sa traduction en vers du théâtre de Schiller. Il était âgé de quatre-vingt-deux ans.

Angleterre. — Les journaux anglais annoncent la mort du nouvelliste James Grant, décédé avant-hier, à l'âge de soixante-cinq ans, à sa résidence de Westbourne Park. M. Grant, qui avait été porte-drapeau au 62e de ligne, avait donné sa démission pour se consacrer entièrement à la littérature, et il était devenu célèbre dès son premier ouvrage, *le Roman de la guerre*, qui a paru en 1846. Il a publié depuis lors un grand nombre de romans militaires.

Autriche. — L'Académie des Sciences vient d'apprendre la mort à Vienne (Autriche), de M. Th. d'Oppolzar, son correspondant, élu en 1879 dans la section d'astronomie.

Italie. — La revue des sciences anthropologiques, *l'Homme*, annonce le décès, survenu au mois de janvier dernier, de M. Antonio Garbiglieti, un des membres les plus actifs de l'Académie médico-chirurgicale de Turin. M. Garbiglieti faisait partie des sociétés d'anthropologie de Paris, Londres et Florence, et laisse de nombreux travaux.

— Don Margotti, directeur, propriétaire et principal rédacteur de *l'Unita cattolica* vient de mourir. Journaliste de tempérament, le directeur de *l'Unita cattolica* était arrivé à une grande renommée et à une très enviable position de fortune. — Il tenait de Louis Veuillot pour la violence dans les polémiques, pour les intempérances de plume, mais avec plus de discipline, plus de soumission aux ordres émanés du Vatican.

Don Margotti mettait au service de la cause catholique une très vaste érudition, toute une collection de « dossiers » qui l'aidaient à combattre victorieusement ses adversaires sur le terrain des personnalités, en les mettant en contradiction avec eux-mêmes par des citations d'articles, de brochures, de professions de foi ou de discours antérieurs.

— On annonce la mort, à Rome, de M. Henzen, considéré avec feu M. Léon Renier et M. de Rossi, comme l'un des plus érudits épigraphistes. Avec ce dernier, il publiait le *Corpus inscriptionum universale*. Il était, depuis 1866, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

— Le R. P. Clément Marc, de l'ordre des Rédemptoristes, vient de mourir à Rome. Son œuvre capitale est la publication des *Institutiones morales Alphonsianæ*, terminée en 1885. M. Clément Marc était né en 1831.

— M. G. Ponzoni, rédacteur en chef de *la Bibliografia italiana*, est décédé le 16 janvier dernier, à l'âge de quatre-vingts ans. M. Ponzoni fut un des collaborateurs les plus actifs du grand *Dizionario enciclopedico di scienze, lettere ed arti* d'Antonio Bazzarini.

Belgique. — On nous apprend, de Mons, la mort d'un ingénieur belge fort distingué, M. Cornet, qui s'était fait remarquer par ses travaux d'archéologie préhistorique.

— M. Félix Coveliers, un des plus anciens chroniqueurs de théâtres de la presse bruxelloise, vient de mourir. Il avait débuté à la *Revue de Belgique*, en 1846, sous le pseudonyme de Bénédict. Il contribua considérablement à la réputation de Henri Conscience, en traduisant en français les œuvres complètes du romancier flamand. Il traduisit aussi nombre de pièces de théâtre.

— On annonce de Gand la mort de M. Laurent, professeur à l'Université de cette ville. M. Laurent est auteur de travaux considérables de législation et d'histoire. Ses ouvrages les plus connus sont les *Études sur l'histoire de l'humanité* et son *Cours de droit civil*.

M. Laurent était âgé de soixante-seize ans.

Espagne. — On annonce la mort du général d'Algara, comte de Vergara, fixé en France depuis 1840. Il s'était consacré à la littérature et avait fait représenter à l'Odéon un drame en cinq actes : *Inès*. Le comte de Vergara était membre de la Société des auteurs dramatiques et depuis longtemps dirigeait plusieurs journaux lus principalement en Espagne.

Suisse. — L'Académie des sciences vient de perdre le doyen de ses correspondants. M. Bernard Studer, géologue suisse, est mort avant-hier à Berne. Il était né le 21 août 1794; il enseigna dès 1815 les sciences exactes au collège de Berne et fut professeur de géologie de 1825 à 1873. Il avait été nommé correspondant de l'Institut en 1874. On lui doit une carte géologique de la Suisse et de nombreux travaux sur la géologie des Alpes. M. Studer avait conservé toute sa vigueur dans sa vieillesse. L'année dernière, il faisait encore des excursions géologiques dans les Alpes.

— M. John Jullien qui, pendant cinquante années, avait dirigé avec une grande activité la librairie bien connue de la place du Bourg-de-Four, à Genève, est mort à l'âge de soixante-neuf ans.

De 1849 à 1851, M. Jullien fut gérant-propriétaire de la *Gazette de Genève* qui paraissait deux fois par semaine. — De 1852 à 1853 il dirigea *la Nouvelle bibliothèque littéraire,* avec MM. Olivet et Schnaub. — Parmi ses œuvres personnelles, on cite une excellente *Histoire de Genève racontée aux jeunes Genevois*, en trois volumes, avec gravures. — Il édita un grand nombre de publications relatives à l'histoire de cette ville et, en particulier, des plaquettes fort intéressantes, imprimées par MM. Guillaume et Édouard Fick. On doit encore à M. Jullien de bonnes éditions d'ouvrages classiques.

Russie. — Les journaux de Saint-Pétersbourg annoncent la mort de M. Vassily Vassillevitch Samoïloff, le célèbre auteur russe, décédé le 9 avril, à l'âge de soixante-quatorze ans.

États-Unis. — Charles Callaham Perkins est mort, le 25 août 1886, à Windsor (État de Vermont). Il était âgé de soixante-deux ans. Les amis de l'art font en lui une perte qui sera aussi vivement ressentie en Europe qu'aux États-Unis, car il avait su partout conquérir les plus vives sympathies.

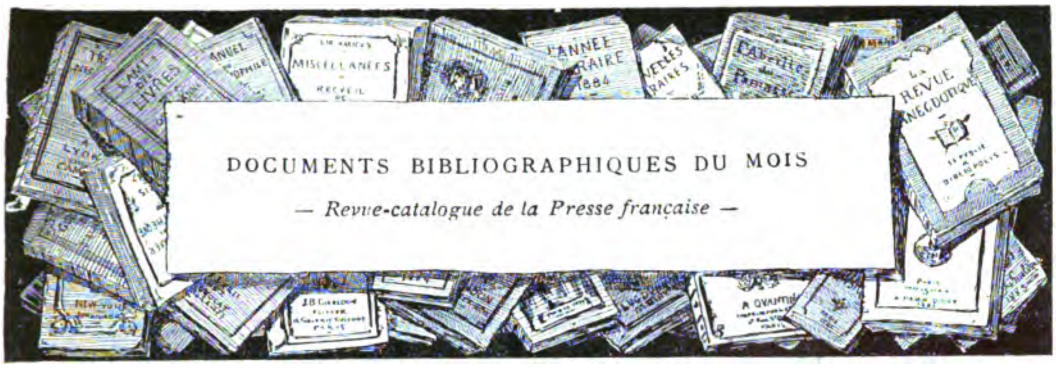
Né à Boston, aussitôt ses études terminées, il avait quitté l'Amérique, pour faire, comme beaucoup de ses compatriotes, son tour d'Europe; ce voyage dura plus de dix ans. L'art italien eut le don de le séduire bien vite, et il lui consacra sa vie tout entière. La sculpture surtout l'attirait invinciblement, et ses premiers livres, *Tuscan Sculptors, Their Lives, Works and Times* et *Italian Sculptors* montrèrent bien que cet amour n'était point un amour aveugle; le dernier de ces ouvrages, qui a été traduit en français (Paris, Renouard, 1869, 2 vol. in-8° et un album), lui valut le titre d'associé correspondant de l'Académie des beaux-arts. Son ouvrage, même dans la traduction française, revue et corrigée par lui, n'était pas sans doute exempt de défauts; mais beaucoup de menues erreurs ont été rectifiées dans l'*Historical Handbook of Italian Sculpture,* paru en 1883, et c'est en somme, aujourd'hui encore, le seul ouvrage complet sur la matière; c'est, avec *le Cicerone* de J. Burckhardt, le compagnon obligé de tout archéologue voulant faire un voyage fructueux en Italie.

Perkins était en quelque sorte un initiateur et, quand il fut de retour en Amérique, il employa tout son temps au développement de l'art sous toutes ses formes. Directeur du musée de Boston, il fut aussi l'un des fondateurs de l'*American Journal of Archæology*, qui se publie à Baltimore et a conquis en peu de temps un rang très distingué parmi les publications du même genre. Les études de détail paraissent avoir moins convenu au talent de Perkins et le livre sur Ghiberti, qu'il a publié cette année même, en français (Paris, Rouam, in-4°), durera certainement moins que son *Histoire de la Sculpture italienne.*

Correspondant de plusieurs journaux, Perkins a écrit aussi quelques articles dans la *Gazette des Beaux-Arts*, notamment des études sur Donatello et sur Ghiberti (année 1868, tome II).

A certains égards, ses travaux ont pu être dépassés mais ils seront encore dignes d'être consultés.

(*Chronique des Beaux-Arts.*)



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE L'ÉCOLE DES SCIENCES POLITIQUES (avril). — Poinsard: Les Chambres de commerce ; étude sur leur côté financier et sur les projets de réforme soumis au Parlement français. — Kœcklin : La politiqne française au Congrès de Rastadt. — Eymond : Le péréquation de l'impôt foncier. — Bégouen : Le Kulturkampf. — Pasmentry : L'organisme départemental au Japon. — ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN, n° 1. — Coville : Les États de Normandie au commencement du règne de Charles VI. — Souriau: Victor Hugo rédacteur du *Conservateur littéraire*. — Denis: Théorie idéaliste de l'art. — Gasté: Lettres du P. Martin à Huet et de Huet au P. Martin. — ARTISTE (avril). — Vicomte Delaborde : Note sur la vie et les ouvrages de Paul Baudry. — De Chennevières: Les Expositions annuelles et la Société des Artistes français. — E. Blémont : Les démoniaques dans l'art. — P. Bonnefon: C.-F. Gaillard. — Ponsonailhe : La nouvelle salle du Louvre.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE (février-mars). — Pierre d'Arc: Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Le connétable de Montmorency d'après sa correspondance inédite. — A propos de quelques pièces rares relatives au règne de François Ier. — La bibliothèque de M. Ed. Meaume. BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE POITIERS (avril). — Arren: Les problèmes de la morale contemporaine. — Hild: Les idées pessimistes chez Homère et Hésiode. — BULLETIN MONUMENTAL (mars-avril). — Berthelé: Trois architectes poitevins de la fin du XIe siècle. — De Beaurepaire : Une maison du XVIe siècle, à décoration polychrome, à Caen. — Nodet: Le château de Najac, en Rouergue. — Bibliographie sommaire pour le Congrès de Laon et de Soissons. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (janvier-février). — Note sur la date des actes de Maurice de Sully, évêque de Paris (1160-1196). — (mars-avril). Les Nautes à l'Amphithéâtre de Nimes. — Testament d'une bourgeoise de Paris (1316). — Extrait des Mémoriaux de la Chambre des Comptes de Paris. — Un trousseau sous le Directoire. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (avril) — Picot: Les moralités polémiques ou la controverse religieuse dans l'ancien théâtre français au XVe siècle. — Weiss: L'hérésie dans le Maine. — Euschédé: Requête adressée aux États généraux des Pays-Bas par 171 officiers français (1688). — Les médailles de la révocation.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (avril). — Abbé Allain: Nouvelle contribution à l'histoire des archives du Saint-Siège. — R. P. Dumas: De la crémation des corps au point de vue historique, hygiènique et religieux. — Contestin: La croix et le crucifix. — Abbé Blanc: De l'hypnotisme. — De Barthélemy : La bourgeoisie française et la Révolution. — Poidebard: La nécropole de Trion et les dernières fouilles. CORRESPONDANT (25 avril). — De Falloux: Mémoires d'un royaliste. — De Campon: Tunis et le cardinal Lavigerie. — Baguenault de Puchesse: Les lois d'assistance ouvrière en Allemagne et les institutions similaires en France. — Mayol de Lupé: Un pape prisonnier; Rome-Savone. — (10 mai). De Coubertin : Victorian Eva. — De Pontmartin: Honnêtes gens et livres déshonnêtes. — Combes: Le cardinal Donnet et la question monarchique à Bordeaux en 1870-71. — Mayol de Lupé: Un pape prisonnier. — Fabre: La jeunesse de Chapelain.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (23 avril). — Les vices des budget du continent européen. — Le commerce agricole international en 1886. — De la nécessité de modifier et de ralentir les travaux de chemin de fer. — La Compagnie anglaise de Bornéo. — (30 avril). L'industrie de la chapellerie à Paris. — La Banque d'Angleterre. — La Bolivie, ses ressources et sa situation économique. — (7 mai). Études algériennes : Le régime financier de l'Algérie; les charges de la colonie et de la métropole. — Les nouveaux procédés de trésorerie. — Questions industrielles : la soie. — Le mouvement économique aux États-Unis et au Canada: le Dominion canadien, son agriculture, ses forêts, ses pêcheries et ses richesses minérales. — L'Institut international de statistique à Rome. — La circulation des monnaies de bronze françaises en Angleterre. — (14 mai). Etudes algériennes: le régime financier ; les charges qui pèsent sur les Arabes. — Le mouvement économique et financier en Allemagne: l'assurance contre les accidents. — La Russie industrielle: les sucreries de Karkof; les salines de Slaviansk et les charbonnages du Donetz.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 avril). — Réception de M. Leconte de Lisle. — Vente de la collection Stewart à New-York. — Mort du « vieux papa » Dupin. — Les rivales de Rachel. — Philologie moderne. — Mme de Staël et Benjamain Constant. — Hugo, Lamartine, Musset. — « Plaisirs de Paris ». — Un Lotophage à l'Académie. — Musée Carnavalet. — Paganisme pascal. — Proudhon conservateur. — Couleur locale. — Mort de la princesse de Lamballe. — Vers inédits de Victor Hugo. — Acte de naissance de Balzac. —

(30 avril). M. Paul Dalloz. — Correspondance de Flaubert. — Comédiens décorés. — Napoléon Ier fabuliste. — Sceptre de Charlemagne. — Voltaire au boulevard. — Lacroix et Ratisbonne. — Perruquiers et Merlans. — Truquage. — Ce que coûte la Patti. — Le poète Fantin. — On demande un éditeur. — Waterloo. — L'œil de Gambetta. — L'atelier de Rubens. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (mai). — Molinier: Le trésor de Saint-Marc à Venise. — Collignon: La sculpture antique au British Museum. — Ary Renan: Gustave Guillaumet. — Bode : La Renaissance au musée de Berlin. — Hymans: Le maître aux Banderoles.

L'HOMME (10 février). — Salmon: Le projet de loi pour la conservation des monuments et objets d'art. — (25 février). Moncelon: Un peuple qui s'éteint; les Néo-Calédoniens. — Dr Collineau : La mort subite. — Gaillard: Le dolmen de Rogarté et le coffre de pierres de la Madeleine en Carnac. — (10 mars). Fauvelle: Des sensations et des sentiments. — Lafay: Atelier de grattoirs robenhausiens. — Manouvrier: Une séance de spiritisme. — (25 mars). Ujfalvy: Observations sur les peuples du Dardistan.

INDÉPENDANT LITTÉRAIRE (15 avril). — G. Price: Les oubliés et les dédaignés du théâtre; Jules Amigues. — Gerès: MM. Leconte de Lisle et Alexandre Dumas fils. — (1er mai). G. Price: Jules Amigues. — Les lettre de Gustave Flaubert. — INSTRUCTION PUBLIQUE (16 avril). Matinée: De la théorie du Gouvernement dans Aristote. — Baudrillart: *Les artistes de l'intendance sacrée à Délos*, par Homolle. — Waddington: Histoire de la morale. — Pigeonneau: Les colonies françaises de 1751 à 1761. — (23 avril). Franck: L'idée de Dieu dans l'histoire de l'humanité. — Martha: La lutte de Caton contre les femmes et le luxe. — Petit de Julleville: Opinion des contemporains sur les *Maximes* de La Rochefoucauld. — (30 avril). Huit: L'immortalité de l'âme dans le monde païen. — Joly: Le droit et les fins humaines. — Croiset: Le style de Platon. — Crouslé: Joseph de Maistre. — (7 mai). Matinée: De la théorie des Gouvernements dans Aristotes. — Waddington: La morale en Grèce avant les philosophes. — Martha: Caton, sa censure. — Petit de Julleville: La philosophie des *Maximes*. — (14 mai). Huit: L'immortalité de l'âme dans le monde païen. — Plessis: Virgile et les poètes. — Pigeonneau: Les colonies en 1763. — Castault : Silius Italicus. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 avril). — Antonin Benoist, peintre et sculpteur de Louis XIV. — De l'abjuration pour cause d'avancement militaire en France au XVIIIe siècle. — Le bataillon des Marseillais de 1792. — Brochures périodiques. — Pseudonymes. — Jean Dolent. — Typographie lyonnaise. — Napoléon Ier et Volney. — Tombeau de Guy de la Brosse. — Souverains littérateurs. — Le tombeau de Victor Hugo. — Reliure. — Lieu de naissance de Bossuet. — (10 mai). Papiers de Lefèvre-Gineau. — L'évêque Torné et Robespierre. — Eugène de Pradel. — La Baume-Montrevel. — Painmollistes et antipainmollistes. — Les frères Dagoty. — Tombeau de Massillon. — Les Doria en France. — Alexandre Dumas et le Speronare. — Bibliographie révolutionnaire. — Lettre inédite d'Amé de Lemud à Eugène Tonrneux.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (avril). — Michel Lacombe: Le budget de 1888. — Du Puynode: L'économie politique des républicains et des conservateurs. — De Fontpertuis: Les États du Balkan et leur situation économique. — Rouxel: La mission des théosophes. — Deschanel et F. Passy: Bastiat était-il protectionniste? — JOURNAL DES SAVANTS (avril). Girard: La comédie grecque. — Ch. Levêque: La psychologie comparée. — De Quatrefages: Tératologie et tératogénie. — Perrot: Les statues de Diane à Délos. — Boissier: La vie des mots étudiée dans leurs significations.

MAGASIN PITTORESQUE (31 mars). — Le père du roi René. — L'Abaca ou *Musa textilis*. — Etudes militaires. — Aden. — La littérature ancienne; les chefs-d'œuvre perdus. — Hans Sachs, cordonnier poète du XVIe siècle. — (30 avril). Le prix de la lutte. — La carte du ciel par la photographie. — Une soirée bourgeoise au XVIIe siècle. — La vallée de la Joute. — Illusions d'optique: Exagération des hauteurs. — Les crabes terrestres. — MOLIÉRISTE (mai). — Ed. Thierry: Psyché. — D'Estrée: Molière autorité. — Lapierre: Molière illustré; le Dépit amoureux. — Ephémérides moliéresques.

NATURE (23 avril). — La carte du ciel à l'Observatoire de Paris. — Un poisson électrique. — Les diamants de la Couronne. — Electricité pratique. — Le pont à encorbellement sur l'Hudson. — (30 avril). Défi et course transatlantique entre deux yachts américains. — Le service géographique de l'armée. — Le panorama-bijou. — L'horticulture dans les Alpes-Maritimes. — L'origine des tremblements de terre et le système tétraédrique. — Aiguille d'enfoncement pour l'essai des ciments. — (7 mai). Les nouveaux canons Krupp. — Sondages et forages, par Yves Guédon. — La grotte de Marsoulas (Haute-Garonne). — Le bicentenaire de Lulli. — La nourriture de la sardine. — (14 mai). La carte du ciel à l'Observatoire de Paris. — Le sommeil du loir. — Le grand tour de Mulhouse. — Les perroquets acrobates. — Enregistrement du temps de pose en photographie instantanée. — Nécrologie: A.-L. Gosselin. — NOUVELLE REVUE (15 avril). — Zeller: Rodolphe de Habsbourg, empereur allemand et fondateur de la maison d'Autriche. — Masseras: Nos essais parlementaires et la Constitution américaine. — A. Rambaud: Le mouvement historique. — Léo Quesnel: Revue des publications espagnoles. — Lacour: Le théâtre de Victor Hugo. — (1er mai). Zeller: Rodolphe de Habsbourg. — P. Fontin: La question consulaire. — E. Naville: La nouvelle Icarie.

PARIS ILLUSTRE (14 mai). — Saint-Juirs : Chronique. — Jacques de Biez : L'exposition maritime du Havre. — Ernest Judet : Impressions de Berlin. — Fabrice Carré : Au Palais. — Édouard Cadol : Mariage de princesse. — Quatre aquarelles. — Quatre dessins en noir. — POLYBIBLION (avril). — Publications récentes sur l'Ecriture sainte et sur l'Orient. — Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus d'ouvrages dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique; Annuaire bibliographique de la République Argentine; l'Académie étrusque. — Livres mis à l'index. — Le dernier siège de Dôle en 1674 par les Français.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (avril). — Gaffard : L'opposition militaire sous le Consulat. — Grosjean : La mission de Sémonville à Constantinople. — Dr Robinet : Notes et souvenirs de Courtois de l'Aube. — Lhuillier : Les archives de Seine-et-Marne pendant la période révolutionnaire. — Lemas: L'évêque Tornesé. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (mars-avril). — Bazin : Le théâtre romain d'Antibes. — De Laigue : Un portrait inédit de Machiavel. — Bapst : Tombeau et châsse de saint Germain, tombeau de sainte Colombe, tombeau de saint Séverin. — De Vaux : Découvertes récentes à Jérusalem. — Muntz : Les monuments antiques de Rome à l'époque de la Renaissance. — Deloche : Anneaux et cachets de l'époque mérovingienne. — Monceaux : Note sur le poète Aviénus. — Guillemaud : Les inscriptions gauloises. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (avril). — Darcel : Les arts décoratifs au musée de Cluny. — Bouilhet : Les conférences de l'Union centrale des Arts décoratifs : *la Galvanoplastie*. — Champfleury : Une mosaïque de faïence au musée de Sèvres. — Follot : Causerie sur le papier peint, conférence faite à la bibliothèque Forney. — Raffalowich : Le musée des arts déco-

ratifs de Berlin. — Courajod : La sculpture au moyen âge et à l'époque de la Renaissance, conférence faite à l'école du Louvre. — REVUE ALSACIENNE (avril). — Grad : Jacques Kablé. — Rabany : Les généraux de brigade alsaciens sous le 1er Empire. — Hepp : Wissembourg au début de l'invasion de 1870. — Fac-similé des adieux d'un vieux Strasbourgeois. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (mai). — Arbo : La carte de l'indice céphalique en Norvège. — De Candolle : Les types brun et blond au point de vue de la santé. — Chudzinski : La splanchnologie des races humaines. — Ploix : L'Atlantide. — Undset : Le préhistorique scandinave. — Topinard : La carte de l'indice céphalique des Italiens. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (15 avril). — H. Baüer : Avant *Lohengrin*. — Gramont : Le théâtre de M. Émile Zola. — Bertol-Graivil : La société des auteurs dramatiques. — Olivier : Gogol chez lui. — De Saint-Cère : Lohengrins et Elsas d'Allemagne. — (1er mai). G. Ferry : Henri Murger, auteur dramatique. — Talmeyr : La manie de la formule. — Achkinasi : Un drame populaire du comte Tolstoï. — Soubies : Les transformations de Psyché. — REVUE DE BRETAGNE ET D'ANJOU (15 avril). — L. Seché : Jules Simon. — Bonnemère : Le général Berton à Saumur. — Adam : Cent ans de représentation angevine; Volney. — (1er mai). L. Seché : Jules Simon. — Kerviler : Cent ans de représentation bretonne. — Adam : Cent ans de représentation angevine. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (17 avril). — Correspondance du maréchal Bosquet. — (24 avril). Les problèmes de la marche des troupes. — (1er mai). Les manœuvres des volontaires anglais. — (8 mai). Lecture des cartes géographiques et topographiques. — Journal du comte Dorlan de Polignac (1791-1794). — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (18 avril). — Rosen : Les manuscrits persans de l'Institut des langues orientales. — Vischer : L'Apocalypse de saint Jean. — Droysen : Histoire de l'hellénisme. — Cadet : L'éducation à Port-Royal. — (25 avril). Le Don : Les civilisation de l'Inde. — Rouire : La découverte du bassin hydrographique de la Tunisie centrale. — Hauvette : Les stratèges athéniens. — Aubé : L'Église et l'État dans la seconde moitié du IIIe siècle. — Mahrenholtz : Vie et œuvres de Voltaire. — Kreiten : Voltaire. — (2 mai). Budge : Le livre de l'abeille. — Buchholtz : Les poèmes homériques. — Upcott : Introduction à la sculpture grecque. — Mérimée : Les divinités des eaux dans la Gaule méridionale. — (9 mai). Hauvette : De l'archonte-roi. — Denis : La comédie grecque. — Allard : Histoire des persécutions pendant la première moitié du IIIe siècle. — Gravier : Un village normand sous l'ancien régime. Ledru : Le château de Sourches. — REVUE DES DEUX-MONDES (15 avril). — Duc de Broglie : La seconde lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — A. Leroy-Beaulieu : La religion, le sentiment religieux et le mysticisme en Russie. — M. du Camp : Le patronage des libérés. — E. Lavisse : La conquête de la Germanie par l'Église romaine. — Lévy-Brühl : Les idées politiques de Herder. — (1er mai). Duc de Broglie : La lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — C. Rousset : Les commencements d'une conquête. — Valbert : Un pamphlet anglais contre les préjugés anglais. — Brunetière : Sur un buste de Rabelais. — REVUE GÉNÉRALE. — (1er avril). Barbey d'Aurevilly : Ernest Renan. — A. Silvestre : *Les Vilains bonshommes*. — Napoléon et Caran d'Ache. — (15 avril). Barbey d'Aurevilly : Raymond Brucker. — E. des Essarts : M. Bardoux. — A. Silvestre : *Les Vilains bonshommes*. — (1er mai). F. Frank : Gustave Flaubert. — De Ujfalvy : Observations sur les anciens Mazdéens ou ignicoles à Bombay. — Ronceli : Du nihilisme impassible de M. Lecomte de Lisle au point de vue de l'art. — REVUE DE GÉOGRAPHIE. (avril). — Buache, premier géographe du roi Louis XVI; son projet d'établissement en Afrique. — Levasseur : Les forces productives de l'Australasie. — Gaffarel : La découverte du Canada par les Français. — Lebourgeois : La colonisation de l'Algérie par voie ferrée. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE. — (mars). G. Renaud : Les céréales. — Levasseur : La statistique graphique. — Alavaill : Les irrigations dans le Roussillon. — Le commerce de la Tunisie et de l'Algérie. — Gouin : La navigation du Son-Coï au Tonkin. — Le Rhode Island. — Marche : Voyage aux Philippines. — Janssen : Le congrès de Washington et le premier méridien. — REVUE HISTORIQUE (mai-juin). — Wahl : Étude sur la Révolution française à Lyon; Joseph Chalier. — A. Babeau : Un magistrat de province sous Louis XIV. — Baron du Casse : Étude sur la correspondance de Napoléon Ier; ses lacunes. — Bulletin historique. — REVUE INDÉPENDANTE (mai). — Huysmans : Le Salon. — De Fourcaud : *Lohengrin*. — St. Mallarmé : Notes sur le théâtre; *Renée*. — Th. de Banville : Populus. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (avril). — Ch. Fuster : Et Musset? — Marga : La littérature dans l'Université; Ernest Dupuy. — Fertiault : Chants et fredons populaires. — Cœuille : Saint-Saens. — REVUE MARITIME ET COLONILE (avril). — Budget de la marine et des colonies pour 1887. — Vice-amiral Cloué : L'ouragan de juin 1885 dans le golfe d'Aden. — Essais de nouveaux torpilleurs anglais. — Abandon de Port-Hamilton par l'Angleterre. — REVUE DU MONDE LATIN (mai). — Mlle Rousseau : Le comte d'Egmont et les Espagnols en Flandre. — Blancard : Études sur la Grèce contemporaine; Spyridion Tricoupis. — REVUE PHILOSOPHIQUE (avril). — Penjon : Une forme nouvelle du criticisme. — Fonsagrive : Les conséquences sociales du libre arbitre. — Picavet : Le phénoménisme et le probabilisme dans l'école platonicienne. — Marillier : La suggestion mentale. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (16 avril). — P. Laffite : Le suffrage universel. — De Varigny : La littérature comique aux États-Unis. — Marcelin Pellet : Un historien italien de la révolution française; Lazare Papi. — (23 avril). Ravaisson : Éducation. — Brouardel : Le médecin dans la société actuelle. — *La politique coloniale sous l'ancien régime*, par M. Pauliat. — (30 avril). Amaury-Duval : Eugène Suë. — Simson : Voyage d'un Anglais dans l'Équateur. — (7 mai). Barine : La danse, son passé, son avenir. — Pillant : *Le Lohengrin*. — *Courte histoire de Napoléon Ier*, par Suley. — (14 mai). Ch. Levèque : L'instinct des animaux, d'après MM. Joly et Fabre. — Paulhan : De l'interprétation des types littéraires; la Philinte de Molière. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (avril). — Maggiolo : Les fêtes révolutionnaires. — Taine : La Provence en 1790-1791. — Beaudouin : le gouvernement provisoire et la presse en 1848. — D'Ideville : La bourgeoisie de 1830 et la légende de 89. — G. Bord : Une soirée chez Mlle Contat. — D'Agours : Amiens pendant la Révolution. — Macé : G. Cadoudal et la pacification de 1796. — REVUE SCIENTIFIQUE (16 avril). — Benardeau : La restauration des montagnes. — Milhaud : L'hypothèse cosmogonique de la nébuleuse. — Boell : La république d'Haïti et l'île de la Tortue. — Didier : Recherches sur quelques combinaisons du cérium. — (23 avril). Prince de Monaco, Pouchet et Ferrari : La sardine. — Thoulet : Raspail et ses travaux de microchimie. — Mœurs et coutumes de l'Annam. — Les impressions d'un éthérisé. — (30 avril). Bonnier : La biologie végétale. — Balland : Bayen et la pharmacie militaire au XVIIIe siècle. — Chandos : A propos de l'école Polytechnique. — Arnaudeau : Le Sénégal et les Annamites. — (7 mai). Arloing : Les origines et l'avenir de la médecine expérimentale. — Bloch : La vitesse comparée des sensations. — Frédéricq : L'autotomie chez les étoiles de mer. — Maindron : Le globe géographique de l'Observatoire de Paris. — (14 mai). Dehérain : La culture rémunératrice du blé. — De Becchi : Les dérivés du triphénylméthane. — Giard : L'autotomie dans la série animale. — ROMANIA

(octobre). — Bédier : La mort de Tristan et Iseut d'après le manuscrit français de la Bibliothèque nationale comparé au poème allemand d'Eilhart d'Oberg. — Lutoslawski : Les *Folies* de Tristan. — Sudre : Les allusions à la légende de Tristan dans la littérature du moyen âge. — Morf: La *Folie Tristan* du manuscrit de Berne. — G. Paris : Note sur les romans relatifs à Tristan.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 avril). — De Flètres : Sur l'instruction de l'infanterie. — Lehautcourt : Notes de voyage sur l'Italie militaire. — Brun : Une lacune dans l'instruction pour le combat. — (1er mai). Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin. — De Flètres : Sur l'instruction de l'infanterie. — L. Brun : La fortification portative. — De Fonvielle : Les ballons militaires en 1887.

TOUR DU MONDE (16-23 avril). — Cagnat et Saladin : Voyage en Tunisie. — (30 avril, 7 et 14 mai). Charnay : Ma dernière expédition au Yucatan. — LA TRADITION (avril). — Dautremer : Contes du vieux Japon. — Desrousseaux : Monstres et géants; le Rense de Dunkerque. — Carnoy : Les *Facétieuses journées* de Chappuis de Tours. — A. Theuriet : La complainte du vendredi-saint. — De Warloy : Les traditionnistes ; M. Nicolaides. — Poupel : Origine de l'homme, légende slovène.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 avril 1887 au 15 mai 1887)

AUTORITÉ. Avril: 26. *Histoire de la Conciergerie*, par Pottet.

DÉBATS. Avril: 22. *Les Contemporains*, par J. Lemaître. — 23. La Comédie-Française en 1870-71. — 26. *La Vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney*, par L. Perey et G. Maugras. — 27. Correspondance de M. de Rémusat. — 29. La vie des mots, par Darmesteter. — Mai : 1. Coquelin: L'art de l'acteur. — *Les Lois actuelles de l'économie politique*, par de Molinari. — 3. H. Houssaye : Le Journal des Goncourt. — 4. Lettres sur l'Inde. — 15. Les Afghans de l'Émir et l'Émir.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Avril: 28. Les anciennes barrières de Paris. — Mai : 4. Amédée Pichot. — 5. Correspondance de Flaubert. — 14. Schanne. — *La Presse contemporaine*, par M. Hillebrand.

ÉCHO DE PARIS. Avril : 18. *Nouvelles études familières de psychologie et de morale*, par M. F. Bouiller. — 25. Correspondance de Gustave Flaubert. — 28. M. Paul Bourget.

ESTAFETTE. Avril : 28. *La Vie des mots*, par Darmesteter.

ÉVÉNEMENT. Avril: 23. Les réclamistes de lettres. — Mai : 5. Faguet: M. Haraucourt. — 8. M. d'Hérisson. — 10. Les filles de lettres.

FIGARO. Avril : 16. Correspondance de Flaubert. — Monselet : Les pendules du vicomte d'Arlincourt. — 17. *Renée*, par E. Zola. — *Mes petits papiers*, par H. Pessard. — 22. Zola : *Renée* et la Critique. — 23. A. Wolff: M. Zola. — A. Duruy: M. Taine, le nouvel historien de Napoléon. — 25. Les souvenirs de M. Legouvé. — 30. La bibliothèque d'une jeune fille. — Correspondance de Millet. — Mai : 14. Ch. Baudelaire : Mon cœur mis à nu. — A. Ernst : Souvenirs sur Alfred de Musset.

FRANÇAIS. Avril: 16. *La Terre des Vivants*, par Mme N. Peyrat. — 18. *Nos hommes d'État*, par J. Simon. — La prédication de notre temps. — 19. Récits sur la dernière guerre franco-allemande. — 22. *Le Mariage d'un roi*, par de Reynal. — 23. L'épiscopat des États-Unis et les Chevaliers du travail. — 29. Romans pour la jeunesse. — Mai : 2. *Études sur l'Orfèvrerie française au* XVIIIe *siècle*, par G. Bapst. — 4. *Histoire de la seconde République française*, par P. de la Gorce. — 6-13. *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. — 7. Vieux monuments et Critiques modernes. — 9. La Comédie-Française pendant les deux sièges. — 14. Les nègres de l'Afrique et les missionnaires catholiques.

GAULOIS. Avril : 17. Mes petits papiers, par H. Pessard. — 20. O. Mirbeau : Le public et le théâtre. — 29. L'Imitation de Jésus-Christ, annotée par P. de Molènes. — Mai : 2. *Née Michon*, par H. de Pène. — 3. De Pène : Un soldat historien; le Prince Bibesco. — 5. La folie chez les gens de lettres. — 7. *Le Cabinet noir*, par d'Hérisson.

GAZETTE DE FRANCE. Avril : 16. Les poésies de M. du Pontavice de Heussey. — 17. *Paul de Saint-Victor*, par Delzant. — 20. *La Tour Saint-Jacques*, par Briois. — 24. Mélanges de critique littéraire et de morale, par M. et Mme Guizot. — Mai : 1. *Nouvelles pensées*, par l'abbé Roux. — 8. *Pensées sur divers sujets*, par le vicomte de Bonald. — 15. *Née Michon*, par H. de Pène.

GIL-BLAS. Mai : 9. M. de Falloux et Lamartine.

JUSTICE. Avril : 18. L'histoire religieuse de la Révolution. — 19. Le Journal de Goncourt. — 23. L'art au théâtre. — 25. Mounier. — 26. *Le Mal'aria*, par H. Rochefort. — Mai : 5. Les statues de Balzac. — 9. Les origines du Club des Jacobins. — 10. *Le Théâtre contemporain*, par Barbey d'Aurevilly. — 12. La Correspondance de Flaubert. — 15. Schaunard.

LIBERTÉ. Mai : 4. Journal d'un mandarin. — 15. *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras. (Paul Perreb.)

MONDE. Avril : 16. M. Guy de Maupassant. — 19. Ra-

cine et Zola. — 22-28. Revue des sciences historiques. — 28-30. La société de Rome. — Mai : 5. Correspondance du P. Aubry, missionnnire des Missions étrangères. — 7. *Le Mariage d'un roi* (Louis XV), par de Raynal.

MONITEUR UNIVERSEL. Avril : 16. *La France économique*, par de Foville. — 18. M. Dalloz. — Louis-Philippe, peint par H. Heine. — 19. Correspondance de G. Flaubert. — 22. *Notes d'un Journaliste*, par Geffroy. — 23. La Comédie-Française pendant les deux sièges. — 24. La grande colère de M. Zola. — 25, 26 et mai : 8. Découverte des ossements de Louis XVII. — 27. Corneille et Boileau, jugés par M. Faguet. — 29. *Jeanne Avril*, par de Bonnières. — *Le Petit Moreau*, par Bergerat. — *Marfa*, par Gilbert-Augustin Thierry. — Mai : 3. G. Vicaire : Le roman russe et la littérature française. — 4. *Le Temps passé*, par M. Guizot. — 6. MM. Bonnetière et Claveau. — 13. *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras. — Longfellow et son poème *Évangéline*. — 15. *Le Prince de Bismarck et son œuvre*, par Marie Dronsart.

NATIONAL. Avril : 18. La vie privée d'autrefois. — 19. Zohugola. — Mai : 4-13. Le vol des diamants de la Couronne. — 4. Le style de Balzac. — 8. M. de Pontmartin. — 10. *Le Forgeron*, par Th. de Banville.

PAIX. Mai : 4. *La Femme en Allemagne*, par J. Grand-Casteret. — 9. Les ouvrages de M. Barthélemy Saint-Hilaire.

PARTI NATIONAL. Avril : 22. *Amis*, par Edm. Haraucourt. — 29. *L'Ane*, de Lucien, et *l'Ane d'or*, d'Apulée. — avril, 30, et mai, 1er. Melchior Grimm. — 2. Naturalisme et idéalisme.

PATRIE. Avril : 22. Correspondance authentique de Ninon de Lenclos. — 24. *Napoléon I à propos de la franc-maçonnerie*, par Caillé. — 27. M. Taine, historien de Napoléon I. — 29. Mme de Maintenon. — Mai : 13. *Née Michon*, par H. de Pène.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Avril : 18. Poètes contemporains. — 23. Ch. Robin. — Amis, par E. Haraucourt. — 28. *Histoire de la seconde République française*, par P. de La Gorce. — 29. Léon Gozlan. — Mai : 7. La photographie astronomique.

SOLEIL. Avril : 18. Mme de Maintenon.

TEMPS. Avril : 19. G. de Chevillé : Alex. Dumas à Bruxelles. — 23. *Vous et moi*, par Depret. — Mai : 1. An. France : Gustave Flaubert. — 11. *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras. — 15. *Claudie*.

UNIVERS. Avril : 18. Les champs de l'Église latine, par E. Burnouf. — 19. M. Victor Cherbuliez. — 20. Le XVIIIe siècle. — 23. *Récits et Légendes*, par le R. P. Delaporte. — 26. La Bible et le Ramayana. — Mai : 2. Garcia Moreno. — 3. E. Biré : G. Cadoudal et la chouannerie. — Le clergé du diocèse d'Arras pendant la Révolution.

VOLTAIRE. Avril : 23. M. A. Delpit. — La statue d'Alfred de Musset. — Mai : 4. Le théâtre contemporain, par M. Lefranc. — 6. *Notes sur le théâtre*, par J. Barbey d'Aurevilly.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

France

COUR D'ASSISES DE LA SEINE

Audience du 24 janvier.

Vols de livres.

La cour d'assises de la Seine vient de consacrer trois audiences à cette affaire, dont il est question depuis bientôt deux ans. On ne s'explique pas comment des vols aussi importants, commis chez les libraires, ont pu se continuer si longtemps avec une audace incroyable. C'est par une lettre anonyme, écrite à l'éditeur Lemerre, que furent faites les premières révélations. Cette lettre signalait, comme un des voleurs les plus actifs, un nommé Laurence, chez lequel on découvrit plus de huit cents volumes édités par la maison Dentu. On apprit bientôt que des individus apportaient chaque jour chez lui de volumineux paquets de feuilles imprimées. Laurence les brochait lui-même ou les faisait brocher par sa maîtresse, la femme Benoît, qui vivait avec lui. Laurence finit par faire des aveux et expliqua le mécanisme de ses opérations.

Trois employés de la maison Dentu, les nommés Clé, Jean dit Constant et Dauguet lui avaient remis, depuis plusieurs années, de grandes quantités de livres, que ces accusés volaient dans les magasins de leur patron. Clé était entré dans la maison Dentu en qualité de commis auxiliaire, le 15 janvier 1880 il en était sorti le 10 septembre 1882. Pendant ce laps de temps, il avait, avec le concours de Jean, livré à Laurence, au prix de quatre-vingts centimes, près de dix-huit cents volumes. La nature des fonctions de ces deux employés leur rendait ces opérations faciles. Clé empaquetait les ouvrages que lui préparait Jean ; il les adressait à un client imaginaire dont il omettait de faire figurer le nom sur le livre des expéditions, et il les faisait parvenir ou les remettait lui-même à son complice.

Clé, en octobre 1883, avait été remplacé par Dauguet. Celui-ci, de connivence avec Jean, avait continué les livraisons à vil prix. Dans une période de quinze mois, de novembre 1883 à février 1885, quatre mille huit cents volumes avaient été par eux remis à Laurence. Avant l'arrivée de Dauguet dans la maison Dentu, Jean avait à lui seul expédié à son complice cinq cents volumes environ.

Pendant qu'il s'approvisionnait ainsi chez l'éditeur Dentu, Laurence avait de même mis à contribution la maison Garnier frères. Clé lui avait fait connaître Cohade. A ce moment, Dauguet était occupé par la maison Garnier frères. Ces deux employés s'étaient concertés et réunis pour fournir à Laurence des livres à vil prix. Sept cent cinquante volumes, du prix de

3 francs, avaient été de la sorte remis à Laurence au prix de 1 franc.

Laurence avait dû s'assurer l'écoulement des livres qu'il se procurait à l'aide de ces moyens frauduleux. A cet effet, il était entré en relations avec un nommé Mohr, employé des sieurs Rouvier et Logeat, libraires, établis au passage Jouffroy. Mohr recevait les ouvrages de Laurence et les remettait à ses patrons, qui les vendaient ensuite avec un énorme rabais comme livres d'occasion, soit à leur étalage, soit dans leur magasin. Mohr n'avait pour lui qu'une faible remise; la plus grande partie du bénéfice était conservée par les sieurs Rouvier et Logeat.

M. l'avocat général Raynaud a soutenu l'accusation. La défense a été présentée par Mes Laguerre, Léon, Joly, Decori, Louis Martin et Demange.

Me Carraby a plaidé pour Mme Dentu, qui s'était portée partie civile et qui demandait des dommages-intérêts à fixer par état.

Morh et la femme Benoît ont été acquittés. Les autres accusés ont été condamnés : Laurence et Logeat à trois ans de prison ; Clè, Dauguet et Cohade, à un an.

La cour les a condamnés, en outre, à payer à Mme Dentu des dommages-intérêts à fixer par état, avec une provision de 3,000 francs.

COUR D'APPEL DE PARIS (6e CHAMBRE)

Présidence de M. Villetard de Laguérie.

Audience du 22 décembre 1886.

Auteur. — Publicité. — Annonces commerciales sur la couverture du livre. — Renseignements insérés dans les articles. — Fournitures de papier. — Non paiement. — Assignation devant le tribunal de commerce. — Incompétence.

De fournitures faites à un auteur, si elles ont été destinées et ont effectivement servi à l'édition de ses œuvres, ne résulte pas que l'écrivain ait fait acte de commerce, quand même sur la couverture ou dans l'intérieur du livre se trouvent des articles de publicité et des annonces. Ce n'est là qu'un accessoire insuffisant pour donner à la publication un caractère commercial.

MM. Darblay et fils ont fait des fournitures de papier à Mlle Louise d'Alq, l'auteur de la publication hebdomadaire *les Causeries familières*. Faute de payement, ils l'ont assignée devant le tribunal de commerce de la Seine, dont la défenderesse a décliné la compétence, soutenant qu'un auteur qui exploite ses œuvres ne fait pas acte de commerçant.

Le 17 avril 1885, le tribunal a statué en ces termes :

« Le tribunal,

« Sur le renvoi :

« Attendu que demoiselle d'Alq soutient qu'elle ne se livrerait à aucune exploitation autre que celle d'éditeur des œuvres dont elle serait seule l'auteur ; que les fournitures réclamées par les demandeurs serviraient uniquement à cette publication ; que, par conséquent, le tribunal ne serait pas compétent ;

« Mais, attendu que les ouvrages édités par Louise d'Alq comprennent, en même temps que la publication de ses œuvres, de nombreux articles de publicité et des annonces ayant un caractère commercial ; que le tribunal est donc compétent ;

« Par ces motifs,

« Le tribunal retient la cause ;

« Et attendu que la défenderesse n'a pas conclu au fond, le tribunal donne défaut aux demandeurs, ce requérant contre la défenderesse ; et pour le profit ;

« Considérant que les conclusions de la demande ne sont pas contestées par la défenderesse ; qu'elles ont été vérifiées et qu'elles paraissent justes ;

« Par ces motifs,

« Le tribunal condamne la défenderesse par les voies de droit à payer aux demandeurs 741 fr. 30 c., montant de la demande, avec les intérêts, suivant la loi ;

« La condamne aux dépens. »

Sur l'appel, Me G. Lachaud s'est présenté pour Mlle d'Alq, Me Dreyfous pour MM. Darblay. Sur les conclusions de M. Sarrut, substitut du procureur général, la Cour a infirmé par l'arrêt suivant :

« La Cour,

« Considérant que les fournitures faites par Darblay et fils à l'appelante étaient destinées et ont effectivement servi à la publication hebdomadaire intitulée : *Les Causeries familières*, par Mlle Louise d'Alq :

« Qu'on ne saurait considérer cette publication comme une œuvre de publicité commerciale ; que, sans doute, la feuille teintée de vert servant d'enveloppe ou de couverture à ladite publication est couverte d'annonces commerciales, payées ou non payées à l'éditeur, mais que l'ensemble des feuillets qui constituent la publication elle-même, et dont l'enveloppe n'est que l'accessoire, est affecté à des articles littéraires ou d'utilité domestique qui sont l'œuvre personnelle et exclusive de Mlle d'Alq ; que si, dans ces articles, figurent parfois des indications relatives aux prix de certains objets et aux lieux dans lesquels on peut se les procurer, ces indications constituent plutôt des renseignements utiles aux lectrices de la publication que des annonces ou réclames, dont l'objet serait de constituer une publicité commerciale ;

« Qu'en de telles circonstances on ne saurait dire que l'appelante ait fait acte de commerce en se procurant chez Darblay et fils le papier nécessaire à la publication dont elle est le seul auteur ; d'où il résulte que la juridiction civile était seule compétente pour prononcer sur le sort de la demande en payement formée par ces derniers contre la demoiselle d'Alq ;

« Par ces motifs,

« Infirme le jugement dont est appel ; décharge l'appelante des dispositions et condamnations qui lui font grief et, statuant à nouveau ;

« Dit que le tribunal de commerce était incompétent ; en conséquence, renvoie les parties devant les juges qui doivent en connaître ;

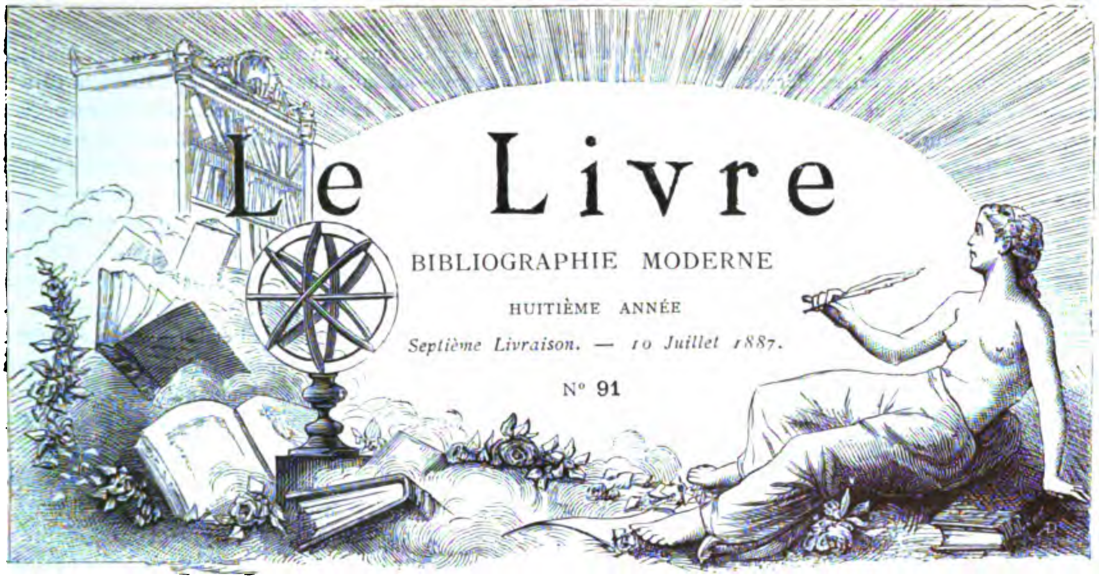
« Ordonne la restitution de l'amende ; condamne Darblay et fils aux dépens de première instance et d'appel. »

Étranger

Décision de la Congrégation de l'Index.

L'Osservatore Romano du 11 mars dernier a publié un décret de la Congrégation de l'Index portant condamnation du livre qui a pour titre : *Le Pape et l'Allemagne*, et a été publié à Rome.

L'Administrateur-Gérant : A. Saupbar.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

CHOSES VUES[1]

(ŒUVRE INÉDITE DE VICTOR HUGO)

La gloire de Victor Hugo est trop haute pour pouvoir grandir. Il ne s'agit donc pas de savoir si du foyer de l'astre un nouveau rayon s'élance. Qui s'en apercevrait dans l'immense irradiation ? A calculer les éléments de chaleur, de lumière et de vie qui constituent le soleil, on risque fort de perdre son temps et sa peine. Il est plus sûr d'en jouir, de s'en réjouir, et, s'il y a lieu, d'en relever les aspects inconnus et d'en constater les nouvelles manifestations.

Nouvelles ? Entendons-nous. Tout est dans tout : le chêne dans le gland, l'épi dans le germe, l'aigle dans l'œuf, et dans les *Odes et Ballades,* Victor Hugo. Il n'en est pas moins vrai que ce volume posthume de prose, venant après la gigantesque épopée qui s'appelle *la Fin de Satan,* nous montre tout un côté de Victor Hugo qu'il n'avait guère permis au public que d'entrevoir de son vivant. Il y apparaît comme un homme d'action, de réflexion, de bon sens, de cœur généreux et juste, d'esprit pratique, ayant à son service le génie. *Littérature et philosophie mêlées,* de nombreuses pages du *Rhin, Actes et paroles,* les livres d'histoire où il flétrit le coup d'État de décembre et ses auteurs nous préparaient à ce que nous rencontrons ici, mais ne nous le promettaient nullement. Il semble que l'homme littéraire du siècle, prévoyant les transformations ou les développements de l'idée dont il avait été l'apôtre et le pontife, ait voulu opposer, après sa mort, un témoignage irrécusable à ceux qui prétendent avoir inventé le naturel et le réel.

M. Zola se donne beaucoup de mal aujourd'hui pour nous obliger à sourire quand il dit pis que pendre du romantisme et de son chef, et nous ne pouvons guère mieux le comparer qu'à ces enfants qui, drus et forts du bon lait qu'ils ont sucé, battent à poings fermés leur nourrice. Le roman qu'il publie en ce moment dans un journal du matin, *la Terre,* procède directement du romantisme pur : c'est une représentation du vrai, vu par l'œil grossissant d'un poète. Talent à part, — et M. Zola en a assez pour n'envier personne, — je ne vois, entre un romantique

1. Paris, Hetzel et Quantin, 1887. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

et lui, d'autre différence que le choix des sujets, et il me semble même que cette différence consiste surtout en ce que le fantastique et le macabre du romantisme ont, dans le naturalisme, fait place à l'ordure et à l'hystérie. Je ne veux pas dire que c'est un recul, mais je ne peux comprendre que ce soit un progrès. Pour le fonds, en quoi a-t-il varié, et n'est-il pas ce qu'il a été toujours: l'homme et la nature?

Eh bien, ce n'est pas seulement par le pittoresque et la chaleur de l'expression, la musique de la période, l'éclat des descriptions, les images et les antithèses, la généralisation des observations de détail et l'énorme grossissement des types que M. Zola relève de Victor Hugo, — quoi qu'il en ait. En découvrant la littérature documentaire, il a trouvé ce qui n'était pas perdu. Je ne m'amuserai pas à soutenir que tout morceau littéraire est, à divers points de vue, un document, et que les hommes n'ont pas attendu la seconde moitié du XIXe siècle pour se rendre de cette vérité un compte exact. Mais je dois dire que rien — non pas même les romans de M. Huysmans, les nouvelles de M. Hennique et l'histoire pathologico-passionnelle des Rougon-Macquard — n'est plus documentaire que le volume de Victor Hugo intitulé: *Choses vues*.

On dira peut-être que ce n'est point un livre de fiction, et qu'il tient beaucoup de la chronique ou des mémoires historiques, sans tenir en rien du roman. Est-ce donc que l'école qui triomphe aujourd'hui ne comprenne la vérité que coulée dans le monde de l'imagination, et qu'il faille absolument des personnages fictifs et des aventures inventées pour mettre à nu le cœur humain? — Mais alors il y a des siècles que les auteurs de mémoires font de la littérature documentaire, et nous n'avons rien inventé! — J'en tombe d'accord avec vous, croyez-le bien.

Choses vues commence en 1838 et finit en 1875. Au début, le poète montre la cervelle de Talleyrand, jetée par un valet dans l'égout de la rue Saint-Florentin. *Finis rerum.* C'est ainsi que

Toute aile vers son but incessamment retombe

et que s'accomplit, par les voies les plus imprévues, la grande loi des affinités. Tout en racontant l'anecdote de manière à faire ressortir le haut enseignement qui s'en dégage, Victor Hugo trace en deux coups de plume un portrait de Talleyrand dont la saisissante vérité lui mérite une place dans les galeries de l'histoire. « Il était noble comme Machiavel, prêtre comme Gondi, défroqué comme Fouché, spirituel comme Voltaire et boiteux comme le diable. On pourrait dire que tout en lui boitait comme lui: la noblesse qu'il avait faite servante de la République, la prêtrise qu'il avait traînée au Champ de Mars, puis jetée au ruisseau; le mariage qu'il avait rompu par vingt scandales et par une séparation volontaire, l'esprit qu'il déshonorait par la bassesse. »

Les émeutes et les attentats qui se multiplièrent pendant la seconde moitié du règne de Louis-Philippe sont observés et analysés par lui, avec l'exactitude d'un témoin que rien ne trouble, et la profondeur d'un esprit qui sait, dans le fait seul, lire à la fois la conséquence et la cause. La première émeute qu'il raconte est celle du 12 mai 1839. Il note en passant, non seulement l'aspect des barricades et les péripéties de la lutte, mais des mots historiques d'une singulière saveur. « Hier, à trois heures et demie, aux premiers coups de fusil, le roi a fait appeler le maréchal Soult et lui a dit: — Maréchal, l'eau se trouble. Il faut pêcher des ministres. — Une heure après, le maréchal est venu chez le roi et lui a dit, en se frottant les mains, avec son accent méridional: — Cette fois, sire, *je crois que nous ferons notre coup.* »

C'est en 1840 que Joinville ramena en France les cendres de Napoléon. Nous avons ici les « notes prises sur place » par Victor Hugo. Le tableau est minutieux, sans rien perdre de la vigueur et de l'éclat que le maître communique à tout. Quant au jugement qu'il porte sur cette journée, le voici: « Il est certain que toute cette cérémonie a eu un singulier caractère d'escamotage. Le gouvernement semblait avoir peur du fantôme qu'il évoquait. On avait l'air tout à la fois de montrer et de cacher Napoléon. On a laissé dans l'ombre tout ce qui eût été trop grand ou trop touchant. On a dérobé le réel et le grandiose sous des enveloppes plus ou moins splendides, on a escamoté le cortège impérial dans le cortège militaire, on a escamoté l'armée dans la garde nationale, on a escamoté les Chambres dans les Invalides, on a escamoté le cercueil dans le cénotaphe.

« Il fallait au contraire prendre Napoléon franchement, s'en faire honneur, le traiter royalement et populairement en empereur, et alors on eût trouvé de la force là où l'on a failli chanceler. »

C'est là qu'on trouve cette pensée, si belle dans sa netteté de médaille nouvellement frappée. « Pour les statues comme pour les hommes, un piédestal, c'est un petit espace étroit et honorable, avec quatre précipices tout autour. »

L'*Origine de Fantine* (1841) nous apprend comment l'auteur des *Misérables* a été amené à introduire dans son livre l'épisode du bellâtre qui, pour rigoler, fourre de la neige dans le dos d'une fille. Encore du document, et du document purement littéraire, celui-là!

L'attentat de Fieschi, la mort du duc d'Orléans, une conversation politique avec Royer-Collard, des souvenirs personnels sur Louis-Philippe, une curieuse visite chez Villemain, hypocondriaque et persécuté par son esprit malade bien plus que par ses ennemis; les attentats de Lecomte et de Joseph Henri, une visite à la Conciergerie, la folie du comte Mortier poursuivant ses enfants un rasoir à la main, et le récit d'une soirée chez M. Guizot où l'avènement du pape Pie IX fait naître des espérances bien mal réalisées, nous conduisent jusqu'à l'année 1847 où éclatèrent les deux grands scandales avant-coureurs de la chute du régime de juillet.

Lecomte et Joseph Henri furent l'un et l'autre jugés par les pairs constitués en haute cour de justice. Pour le premier, sur 232 votants, 196 votèrent pour la peine

du parricide, 33 pour la peine capitale, 3 pour la détention perpétuelle. Les deux pairs que les nobles et hautes paroles de Victor Hugo contre la peine de mort gagnèrent furent le marquis de Boissy et le vicomte Dubouchage. Quand le roi eut refusé de faire grâce, il fit savoir à la sœur de Lecomte que, voulant donner à celui-ci un *nouveau gage de sa bonté*, il reversait sur elle la pension de son frère et lui accordait dès maintenant un secours de trois mille francs. La pauvre femme remercia et refusa. « Qui fait mourir le frère n'a pas le droit de nourrir la sœur », dit-elle.

Pour Joseph Henri, sorte d'illuminé inconscient qui disait aux juges : « Mon crime est sans tache », il fut condamné aux travaux forcés. Victor Hugo et avec lui douze autres pairs avaient voté la détention perpétuelle.

C'est de Joseph Henri que Viennet disait à Victor Hugo : — Ce n'est pas un fou, c'est un sot. Sur quoi, Victor Hugo, qui le rapporte, fait cette remarque : « J'aurais dit, moi, tout le contraire. » Ces deux mots mettent bien Victor Hugo et Viennet à leur plan respectif.

La *Visite à la Conciergerie* est un des plus longs morceaux de ce recueil. Est-il besoin de dire qu'il est digne de l'auteur de *Claude Gueux?* Je ne sais si l'on retrouverait sur le pilier, où le poète les écrivit au crayon, ces six vers inspirés par le vandalisme utilitaire des trois architectes qui venaient de moderniser Saint-Denis, le Palais de justice et Saint-Germain des Prés :

> Un sizain vaut une longue ode
> Pour chanter Debret, Peyre et Godde;
> L'oison gloussant, l'âne qui brait,
> Fêtent Godde, Peyre et Debret;
> Et le dindon, digne compère,
> Admire Debret, Godde et Peyre.

Dans une note de février 1847, je relève cette parole dite à propos de l'Angleterre : « Soyons fermes, on sera doux; si nous sommes doux, on sera insolent. » Qu'elle s'applique à l'Angleterre ou à une autre puissance, cette remarque a-t-elle perdu de son actualité ?

Cependant l'orage s'accumule, et des craquements sinistres se font entendre. Le peuple jette des huées et de la boue aux invités du duc de Montpensier, à Vincennes, parce que « quand on montre le luxe au peuple, dans des jours de disette et de détresse, son esprit, qui est un esprit d'enfant, franchit tout de suite une foule de degrés; il ne se dit pas que ce luxe le fait vivre, que ce luxe lui est utile, que ce luxe lui est nécessaire; il se dit qu'il souffre et que voilà des gens qui jouissent; il se demande pourquoi tout cela n'est pas à lui, il examine toutes ces choses, non avec sa pauvreté, qui a besoin de travail et par conséquent besoin des riches, mais avec son envie. » Les ministres prévariquent, sont accusés, flétris et condamnés; un pair de France devient assassin ; Madame Adélaïde, sœur et conseil du roi, clôt par sa mort l'année 1847, et deux mois après, le trône de Louis-Philippe est à son tour renversé.

Choses vues contient sur les deux grandes affaires juridiques de cette période, le procès Teste et Cubières et le procès du duc de Praslin, des pages d'une haute valeur historique et psychologique. L'auteur note chaque jour et scrupuleusement les diverses phases du premier procès, et les impressions que les débats font naître dans son esprit ou dans son cœur. On assiste, palpitant, à ce drame où des intérêts bien supérieurs à ceux des accusés sont en jeu. « Ce que nos pères ont vu il y a quatre-vingts ans en place de Grève, le jour de l'exécution de Damiens, nous l'avons vu aujourd'hui, jour de l'exécution du président Teste en cour des pairs. Nous avons vu tenailler et écarteler une personne morale. D'heure en heure, d'instant en instant on lui arrachait quelque chose; à midi, sa considération de magistrat; à une heure, sa renommée de ministre intègre; à deux heures, sa conscience d'honnête homme; une demi-heure plus tard, le respect des autres; un quart d'heure après, le respect de lui-même. A la fin, ce n'était plus qu'un cadavre. Cela a duré six heures. »

Entre temps, Victor Hugo visite la prison des condamnés à mort et s'entretient avec le condamné Marquis, qui avait essayé de tuer à coups de couteau une fille pour la voler. C'est un nouveau chapitre à tous ceux que Victor Hugo a écrits dans l'intérêt de l'humanité, même coupable, même horrible, et qui font de lui, avec le génie en plus, le Wilberforce de la France.

Plus tard, après que le duc de Praslin s'est dérobé à la justice en s'empoisonnant, il rencontre Béranger, qui lui dit : « Vous avez bien fait de vous en tenir à la popularité qu'on domine. Moi, j'ai beaucoup de peine à me soustraire à la popularité qui vous monte dessus... Amuseur de prince, amuseur de peuple, même chose. Quelle différence y a-t-il entre le poète suivant la cour et le poète suivant la foule ?... En 1829, quand j'étais à la Force pour mes chansons, comme j'étais populaire, il n'était pas de bonnetier ou de gargotier, ou de lecteur du *Constitutionnel* qui ne se crût le droit de venir me consoler dans mon cachot. — Allons voir Béranger ! — Tiens! si j'allais voir Béranger ! — On venait. Et moi qui étais en train de rêvasser à nos bêtises de poètes ou de chercher un refrain ou une rime entre les barreaux de ma fenêtre, au lieu de trouver ma rime, il me fallait recevoir mon bonnetier! Pauvre diable populaire, je n'étais pas libre dans ma prison! Oh ! si c'était à recommencer ! Comme ils m'ont ennuyé ! » N'est-ce pas joli ?

La fuite de Louis-Philippe est racontée avec une émotion et une simplicité du plus grand effet dramatique, celui qu'un homme de cœur et de génie obtient quand il est touché et qu'il ne le cherche pas.

Puis le 15 mai : « La poussière comme de la fumée, le vacarme comme le tonnerre... Blanqui, pâle et froid, au milieu de tout cela »; les épisodes et les portraits de l'Assemblée nationale; Lamennais criant à son neveu, officier de la garde nationale, après les journées de juin : — Va-t'en! tu me fais horreur, toi qui viens de tirer sur les pauvres! — (« Le mot est beau », ajoute le poète, que tout grand sentiment fait

vibrer); l'enquête sur Louis Blanc et Caussidière; l'abbé Fayet, évêque d'Orléans, qui, parlant sur la liberté d'enseignement, comme le fera plus tard son successeur Dupanloup, « dit en gasconnant que le grand danger de l'époque, c'est l'école romantique », et qui « ressemble plus à un hanneton qu'à un évêque »; Armand Marrast, excellent président de l'Assemblée nationale, parce qu'il avait été maître d'études, et que « ces habitudes de pion composent précisément le talent de président d'une assemblée »; une adorable et passionnée fantaisie, intitulée *D'après nature*; une course en voiture avec le chancelier Pasquier, encore tout ému de la tragédie Praslin, et qui s'indigne, par surcroît, des allées anglaises qu'on vient de faire au Luxembourg dans la Pépinière; la décadence de Mlle Georges, qui n'a pas vingt-cinq sous pour payer son fiacre, et à qui le prince Jérôme ne les donne pas parce qu'il n'a pas le sou et qu'il faut qu'il fasse manger aux gens des truffes; des scènes de l'Académie française, où l'on voit avec un grand plaisir Victor Hugo et Alfred de Vigny s'entendre en honnêtes gens et se comprendre en poètes; la mort de Balzac, tableau d'une grandeur lugubre à donner le frisson, — et un intervalle, d'août 1850 à octobre 1853.

Napoléon le Petit et l'*Histoire d'un Crime* remplissent cet intervalle-là.

Victor Hugo est maintenant à Jersey, et il raconte la découverte et le jugement d'un espion par les proscrits. Ces pages jettent un jour étrange sur cette proscription de 1851 et de 1852, sur les agissements souterrains du gouvernement de Napoléon, et sur l'effet des passions politiques dans le cœur humain. C'est à Victor Hugo que l'espion Hubert dut de n'être pas mis à mort par ceux qu'il trahissait odieusement. Le maître termine ce magnifique chapitre d'histoire par un mot où se reflète la haute et indulgente sérénité de son âme : « En remuant mes papiers, j'y ai trouvé une lettre de Hubert. Il y a dans cette lettre une phrase triste : « La faim est mauvaise conseillère : » — Hubert a eu faim. »

En décembre 1855, Victor Hugo, « chassé par l'exil, lâche comme le reste », a cherché refuge à Guernesey. Il visite l'île avec le prévôt de la reine, M. Martin ; mais ce qu'il y veut voir surtout, c'est le lieu où a souffert Tapner, « espèce de gentleman... arrivé au vol et à l'assassinat par la débauche, le vin et le gin », et pour lequel le poète a vainement intercédé. Il visite sa prison, la cour où il a été exécuté, le monstrueux engin de mort, le cimetière où il est enfoui, ajoutant ainsi un document et un plaidoyer de plus à son arsenal contre la peine de mort.

Encore un long intervalle, de 1855 à 1871, que comblent d'ailleurs, pour l'histoire de la vie publique du poète, les volumes intitulés *Actes et Paroles*. Le 1er octobre 1871, il raconte l'entrevue qu'il vient d'avoir avec M. Thiers au sujet de Rochefort. « J'ai demandé qu'il muselât les gens à épaulettes. J'ai insisté pour l'amnistie, et il m'a dit : — Je ne suis qu'un pauvre diable de dictateur en habit noir. »

La dernière page est datée de 1875 ; elle contient en une admirable formule la conclusion de toute la vie de cet homme, qui fut, entre tous, grand par l'intelligence et par le cœur. C'est pourquoi je la reproduis, en m'excusant de devoir l'abréger; je n'en retranche, d'ailleurs, que l'énumération des noms propres.

« J'ai eu pour amis, et pour alliés, j'ai vu successivement passer chez moi, et, selon les hasards de la vie et les oscillations de la destinée, j'ai reçu dans ma maison, quelquefois dans mon intimité, des chanceliers, des pairs, des ducs et des grands hommes; des présidents de république, des gouvernants de révolution, des généraux de peuples et des artistes, des maréchaux et des sergents; des évêques et des comédiens; des ministres et des ambassadeurs et des paysans; des princes, des altesses impériales et royales, altesses tout court et des cordonniers; des rois et empereurs, et des faiseurs de tours en plein vent; j'ai eu quelquefois en même temps dans mes deux mains la main gantée et blanche qui est en haut, et la grosse main noire qui est en bas, et j'ai reconnu qu'il n'y a qu'un homme. Après que tout cela a passé devant moi, je dis que l'Humanité a un synonyme : Égalité; et qu'il n'y a sous le ciel qu'une chose devant laquelle on doive s'incliner : le génie, et qu'une chose devant laquelle on doive s'agenouiller : la bonté. »

Qu'ajouter, sinon le souhait que l'on trouvera encore, dans les trésors laissés par le grand homme, bien des pages inédites, qui, comme celles dont est formé ce volume, seront de nouvelles et inépuisables sources de reconnaissance et d'admiration! B.-H. G.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

La Mal'aria, par Henri Rochefort. Paris, Librairie moderne, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un roman des plus curieux que celui d'Henri Rochefort; sous l'allure brillante de l'écrivain, on devine la préoccupation sociale qui est comme la philosophie de l'œuvre, sa haute portée morale. L'histoire est terrible. Il s'agit d'une malheureuse fille d'ouvrier, jetée à la prostitution forcée par les tristes hasards de la vie, et surtout par suite de l'épouvantable engrenage de l'administration des mœurs. Elle s'échappe de cet enfer, où un jeune peintre l'avait surnommée *la Mal'aria* à cause de sa ressemblance avec une toile célèbre. Recueillie par un riche vieillard, elle est sauvée de la police, sauvée de la prostitution et finit par devenir la femme d'un honnête

garçon, le propre neveu de son sauveur, qui ignore le passé. La voilà riche, heureuse, mère d'une adorable petite fille. C'est au milieu de ce bonheur que l'ignoble boue du passé revient la menacer; elle est reconnue par le peintre qui l'a vue autrefois, et, de cette reconnaissance naît une telle série de supplices moraux, qu'elle finit par se tuer dans un accès de fièvre chaude. On passe par toutes les angoisses de la malheureuse, au sort de laquelle l'écrivain a su vous intéresser, tant son livre peint exactement l'horreur de la situation, tant il a déployé d'ingéniosité et de talent pour traiter un sujet scabreux et faire croître peu à peu l'émotion, avant d'arriver au douloureux dénouement.

L'Homme tout nu, par Catulle Mendès. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une reconstitution laborieuse du style et des mœurs du moyen âge que Catulle Mendès a tentée dans ce livre : *l'Homme tout nu.* On y retrouve toutes les qualités de langue, d'harmonie et de poésie du littérateur souple que nous connaissons. Ni roman ni étude de mœurs, dans le sens du mot, son volume est un bijou rare, ciselé dans les matières les plus précieuses, enjolivé de pierreries, et prendra certainement place parmi les œuvres les plus littéraires de l'écrivain. A côté de cet intérêt spécial que goûteront les lettrés et les bibliophiles, amoureux de belles œuvres d'art, *l'Homme tout nu* offre une série d'aventures étranges, romanesques, un tantinet luxurieuses, un vrai récit de cour d'amour.

Le Scorpion, par Marcel Prevost. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un roman de débutant, *le Scorpion,* apporte à la curiosité des lettrés ce régal rare, un document nouveau, une sensation originale et neuve. C'est l'histoire assez simple d'un pauvre petit séminariste provincial, jeté par la fatalité plutôt que par une vocation bien réelle dans la rude et puissante Société de Jésus, et dont l'existence se passe à lutter contre sa nature, contre son tempérament d'homme, pour ne pas faillir. Il vient à Paris, entre à l'école de la rue des Postes d'où ce surnom de *scorpion,* donné par la malignité des élèves aux aspirants jésuites; le malheur veut qu'il se batte avec un élève qui l'a injurié grossièrement, en lui reprochant la bâtardise de sa naissance. Il se sauve à la suite de ce méfait, tombe dans un hôtel borgne du quartier latin, retrouve une fille de son pays, qui l'a autrefois tenté inutilement; il succombe à ses séductions et finit par être ramené, à demi idiot, marqué pour une mort prochaine, dans son pays natal. L'œuvre est d'un débutant, absolument remarquable et neuve dans toute sa première moitié, banale et inspirée de lectures dans la seconde partie. Ce qu'il faut louer dans ce volume, inégal et emprunt de jeunesse, ce sont les scènes curieuses et neuves que le romancier a écrites, nous initiant à la vie intérieure de cette fameuse école de la rue des Postes, racontant les transes et les espoirs des Pères jésuites, au moment de l'article 7 et de la menace d'expulsion, donnant par le menu l'historique de cette vie au jour le jour, de ces conciliabules de jésuites. C'est par ce côté révélateur, par l'originale couleur des scènes de campagne entre les frères Auradou, le jésuite Jayme et la mère, la vieille paysanne dévote et coupable, que ce roman prend une place à part dans la littérature moderne.

Patte de velours, par Melandri. Paris, Dentu et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Patte de velours, le nouveau roman de Melandri, c'est la courtisane parisienne, c'est la fille débauchée, parvenant à se faire épouser par un gentilhomme campagnard, et venant triompher dans le château de son mari. Elle jette son dévolu sur un beau gars des environs et l'enlève à une pauvre fillette amoureuse qui s'est donnée à lui. De là une lutte terrible entre les deux femmes, un drame que dénouera en sa faveur l'humble paysanne. L'enfant abandonnée est une charmeuse de vipères; elle use de son pouvoir sur les dangereux reptiles pour les amener mystérieusement dans la chambre où se sont donné rendez-vous son séducteur et la marquise. Le lendemain, on retrouvera les deux coupables morts sous le venin des serpents; c'est la vengeance de la pauvrette. M. Melandri a su tirer un parti très émouvant de ce terrible sujet.

Le Dernier bandit, par Emmanuel Arène. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre par lequel Emmanuel Arène vient de faire son début dans les lettres, *le Dernier bandit,* se trouvera immédiatement classé parmi ceux que fait si vivement étinceler le chaud et généreux soleil du midi. Oh! la jolie flambée! Une belle flamme brille à travers les pages de ce volume, qui pétille, chatoie, fait à la fois rire et pleurer, et verse au cœur les émotions les plus variées. C'est un bouquet méridional, au parfum fort et séduisant, d'une allure fougueuse et tendre, d'un savant coloris, et s'il fallait choisir dans la collection une fleur préférée, on n'aurait que l'embarras du choix. *Le Dernier bandit,* qui donne son titre au recueil, est une très originale histoire corse, pleine de couleur, d'entrain, et qui a un grand charme de sincérité. *L'Émeute à la Cannebière, les Oursins du père Mathès, le Lapin de la Camargue, la Déroute des Cimbres, le Réveillon de Jabobin* sont l'éclat de rire vibrant, la note humoristique et gaie qui font valoir le sentiment ému, le charme de tristesse poignante que dégagent ces touchantes nouvelles : *le Postillon, le Mousse, l'Enfant de Suzette, ce bon monsieur Grégoire, le Naufrage de « l'Oncle Joseph ».* M. Emmanuel Arène possède à ravir le tour léger et vif qui convient à ce genre de nouvelles, et il a plus d'une fois, en ce livre, égalé les maîtres.

Vices français, par Hector Malot. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

C'est en s'inspirant d'un récent et stupéfiant procès anglais, c'est en puisant ses documents aux sources les plus autorisées de la chronique scandaleuse, c'est avec une parfaite connaissance de la vie et des mœurs anglaises qu'Hector Malot a écrit ce livre de vérité, cet intéressant roman, *Vices français*, un des plus émouvants, un des plus originaux qu'il ait encore écrits. Il faut voir avec quelle science des caractères, avec quel art délicat et incisif, il a peint l'étonnante figure de Josey Macdonnel, et comment viennent tourner autour de la dangereuse et perfide créature, le brillant ministre Robert Mostyn, la gracieuse Jane Talbot et tous les personnages du drame. Le romancier a plutôt adouci que chargé les types ; cependant ils ressortent de son livre, bien vivants de leur vie trouble et tourmentée, et le lecteur a l'impression exacte de cette existence anglaise, hypocrite et débauchée, pleine de contrastes que nous ne soupçonnons pas, quand on voit aller et venir nos voisins, tout vernissés de pudeur et d'hypocrisie, comme voilés d'un masque qu'ils espèrent ne voir jamais soulever. C'est par ironie, une ironie sanglante et vengeresse, que l'écrivain a intitulé *Vices français* ce livre où il n'est question que de la débauche anglaise, et il a fait œuvre d'observateur sincère, de patriote véritable, en nous montrant, sous leur vrai jour, tous ces faux vertueux, perdus de vices et de corruption.

Chez Mme Antonin, par Louis Mullem. Paris, Tresse et Stock, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

Très intéressante, l'étude de mœurs provinciales que Louis Mullem a intitulée: *Chez Mme Antonin*, et d'un véritable artiste, désireux de vérité, avide de peindre les choses telles qu'elles sont, dans leur milieu propre, avec l'atmosphère spéciale qui les enveloppe et les nourrit. Le sujet est hardi, capable de soulever les protestations qui ont accueilli *la Maison Tellier* de Maupassant ; mais l'auteur le traite avec une sobriété qui ne laisse aucune place à l'équivoque. Il a su faire pénétrer un prêtre, un homme d'un grand et pur caractère, dans un de ces bouges, dans cet enfer moderne, la maison de prostitution, et cela, sans pensées malsaines, sans intentions équivoques; c'est au point de vue philosophique et moral que s'est placé l'écrivain, dégageant ainsi son œuvre des boues fétides, élevant son personnage de femme, sa figure de prêtre, au-dessus du marais nauséabond où le hasard les a jetés. On lira avec curiosité ce livre de valeur, qui peint des mœurs peu connues et montre la province sous son véritable jour.

Amis, par Edmond Haraucourt. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

C'est moins un roman, dans le sens connu et accepté du mot, qu'un poème philosophique en prose que le volume élevé par Edmond Haraucourt comme un pieux monument à l'Amitié. De ci de là, des scènes charmantes, des coins de paysages exquis, mais toujours la dissertation, l'analyse philosophique, la discussion savante des qualités de l'âme, du bon et du mauvais de la nature humaine. La vie mouvante qui nous entoure n'y circule que par échappées comme un ruisselet vivace sous des ombrages touffus, impénétrables, visible en cet endroit et nettement murmurant, plus loin enfoui dans l'épaisseur ombreuse des feuilles, des végétations compliquées, des lourdes plantes d'eau à larges feuillages massifs. Les conversations y prennent immédiatement une forme maniérée, presque précieuse, sentant fort le logicien abstrait, le dialecticien consommé qui ne saurait laisser échapper une occasion de raisonner, de ratiociner sur tout et sur tous. Le roman réclame plus de simplicité, plus de netteté dans la peinture des personnages, moins de complications dans l'action psychologique, plus de franchise et de clarté dans l'analyse: ici tout est retors, ambigu, parfois même amphigourique.

A côté de cela, des pages parfaites, des peintures d'une fraîcheur d'idylle, d'une émotion sincère, empoignantes comme les plus adorables pièces de vers, des trouvailles de mots, des bonheurs de phrases, qui sont l'éclair radieux de ce livre un peu pesant, un peu encombré et qui eût gagné à être émondé de sa frondaison trop luxuriante, trop envahissante par place, jusqu'à noyer le sujet et les héros du livre.

L'action est simple, les personnages réduits au nombre de trois : deux amis intimes, deux amis de cœur, Georges Desreynes, Pierre d'Arsemar ; une femme, Jeanne d'Arsemar. Pierre a épousé Jeanne, et Jeanne, dans une heure de folie, de luxure, de perfidie féminine, devient la maîtresse de Georges: elle avoue sa faute et s'enfuit. Georges et Pierre, rendus à l'amitié, voyagent ensemble pour oublier, et Pierre meurt à la tâche, le cœur broyé, n'ayant pu se sauver de l'amour par l'amitié. Telle est la donnée succincte de ce poème philosophique, fouillé jusqu'aux moelles par un psychologue consommé, écrit par un styliste merveilleux, mais qu'il faut lire lentement pour en goûter les réelles beautés, pour savourer la dialectique savante de l'écrivain, plus poète que prosateur, plus philosophe que romancier.

Parsis et Brahmine, par Carla Maria. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie (1887). Un vol. in-18.

La préface annonce un roman à thèse. Il s'agit de montrer que les Parsis sont les Juifs de l'Inde, et, en cela, de prouver que partout où une race s'est perpétuée dans l'oppression et la honte, elle a acquis les mêmes vices et les mêmes qualités. Sans vouloir ni défendre ni combattre la thèse, on peut dire qu'elle souffre des exceptions : l'Irlandais et le Polonais, par exemple, sans chercher plus loin. Quoi qu'il en soit, l'auteur nous a donné un récit fort dramatique, dont je ne discuterai pas la vraisemblance, et où les vilains caractères sont assez équitable-

ment répartis entre les diverses races qui se partagent l'Inde. Il n'est pas jusqu'à l'héroïne, la princesse Koumirata, victime d'abord, et finalement vengeresse, chez laquelle on ne désire parfois un sens moral un peu plus droit. Il est vrai que les grands coquins du roman sont tous, à l'exception d'une Anglaise qui les suit, des Parsis, membres d'une même famille. Mais plusieurs de leurs coreligionnaires sont présentés comme des parangons d'honneur et de bonté généreuse, au point que les deux plus beaux rôles de l'histoire sont attribués à un artiste sectateur de Zoroastre et à un comte italien. On ne peut, d'ailleurs, que féliciter l'écrivain d'avoir oublié *quod erat demonstrandum,* dans l'entraînement d'un récit dont le fond est probablement vrai et qui lui donnait matière à déployer son talent.

B.-H. G.

Lydie, par Henri Lavedan. Paris, Librairie moderne, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 5o.

Il se dégageait des volumes de Nouvelles qu'Henri Lavedan a publiés comme œuvres de début, une vie, un mouvement, un sentiment de la modernité tout à fait remarquables; aussi le nouvel écrivain fut-il, dès ce moment, classé parmi les meilleurs de nos jeunes observateurs de la réalité. En étendant son observation, en abordant le roman, il a prouvé qu'il pouvait y déployer les mêmes qualités, y rencontrer les mêmes éléments de succès et affirmer sa manière de voir les personnes et les choses.

Lydie est une fort originale et très personnelle étude de jeune fille, bien campée dans le véritable milieu auquel elle appartient, enveloppée étroitement de l'atmosphère qui lui est propre. Ce qu'il y a de curieux et de tout à fait particulier dans cette mordante et fine analyse de l'égoïsme mis aux prises avec les obligations et les devoirs de l'existence, c'est que le fait ressort de la seule peinture des caractères, de l'unique contact des individus, de la marche simple et naturelle des événements, sans que le mot soit prononcé, étudié lui-même. On ne le voit nulle part et on le sent partout. La pauvre *Lydie* est sacrifiée, pour que son père et son frère puissent continuer à mener la joyeuse vie à grandes guides, qu'ils ont toujours menée, sans se soucier des désastres intimes, des souffrances, des douleurs, que la satisfaction de leurs plaisirs semait autour d'eux. Pour eux, pour leurs joies brutales, elle refoulera au fond de son cœur un amour sincère, ébauché dans une chaste et adorable idylle, et elle épousera l'homme riche qu'elle n'aime pas, l'homme riche qui rendra ainsi la fortune et le luxe aux siens.

Il faudrait étudier les uns après les autres les types amusants dont Henri Lavedan, en dehors de l'héroïne, a fait les personnages principaux de ce drame intime. Quelle figure que celle de la tante Génie ! Une trouvaille, que ce bas-bleu idéal, qui signe Robert de Castelpreux et dont les romans échevelés traversent les plates monotonies de la vie terre à terre ! Quel joyeux bonhomme que l'aimable baron de Terrassier, ce collectionneur fumiste, qui finit par avouer avoir acheté, à l'hôtel Drouot et chez les brocanteurs, toutes ces merveilles soi-disant récoltées par lui dans les pays lointains ! Ce sont les réjouissants grelots tintinnabulant à travers les pages de cette émouvante histoire. Mais ce qui nous a frappé dans l'œuvre d'Henri Lavedan, c'est la mimique débordant de son livre, sautant aux yeux du lecteur et vous mêlant forcément à l'action. Il y a là un faire spécial, une sorte de vie de la phrase, qui sont la marque du jeune romancier et lui assurent une originalité propre, en plus de la qualité nette du style et de l'émotion du sujet.

A la suite de *Lydie*, se trouvent deux courtes nouvelles, dont la première, intitulée *Poule,* est un véritable bijou de sensibilité, de sincérité poignante, et dont l'autre, *Il est l'heure,* vous donne le frisson glacial de la guillotine, en racontant l'exécution de Campi.— En somme, un nouveau et bien réel succès pour Henri Lavedan, une victoire méritée.

La Tournée du père Thomas, par Pierre Giffard. Paris, Tresse et Stock, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 5o.

Sous une forme fantaisiste, alerte et mouvementée, Pierre Giffard nous initie, dans *la Tournée du père Thomas,* aux aventures et mésaventures d'une troupe de comédiens allant jouer en province les pièces inédites d'un huissier, qui n'a jamais pu parvenir à se faire jouer à Paris. Le réel se mêle à la fantaisie d'une manière si étroite qu'on ne sait plus ce qui est vrai et ce qui est inventé. C'est la donnée du roman comique modernisée et présentée en une langue sans prétention, d'une allure plutôt gaie que mélancolique. Un livre facile à lire, plein de révélations curieuses et de fort utiles renseignements.

La belle Veuve, par Paul-Dumas. Paris, Victor-Havard, 1887. Un volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 5o.

Chez M. Paul-Dumas les qualités qui frappent immédiatement le lecteur et accaparent son attention sont l'émotion communicative et une certaine science scénique. On sent dans ses œuvres, dans *la belle Veuve* plus que dans tout autre, la préoccupation de tirer ses principaux effets du choc des personnages et des situations délicates où il les jette. Ainsi, dans ce nouveau roman de l'auteur du *Joueur,* nous voyons une femme se débattre au milieu d'un inextricable réseau d'amours différentes, que rien ne semble devoir venir à bout de débrouiller. Elle est à la fois la maîtresse de deux vieux amis, le comte Morin de Vaudan et M. Charlier, et, en troisième lieu, celle du fils du comte, le jeune Georges de Vaudan. De ces trois amants, un seul l'aime véritablement, c'est le comte; quant à Georges, il n'a vu là qu'un désœuvrement d'oisif, une aventure de jeunesse; Charlier, lui, plus positif, a fait de Mme Rivaire sa maîtresse, par ambition, pour s'en servir. Mme Rivaire, tout en manœuvrant habilement entre

ces trois rivaux, n'a d'amour que pour le jeune homme ; malheureusement pour elle, celui-ci est amoureux, d'abord sans le savoir, ensuite en le sachant, de sa petite amie d'enfance, Marguerite Charlier. Tout le monde tourbillonne autour de ces cinq personnages avec une fièvre, une passion qui ne peuvent manquer d'empoigner et de faire passer successivement par toutes les émotions de la lutte qui, bientôt, s'engage entre tous ces amoureux, jeunes et vieux, innocents et coupables.

Le défaut de l'auteur est peut-être d'avoir compliqué l'action aux dépens de la réalité, en accumulant sur Mme Rivaire les ignominies et en la faisant passer de bras en bras comme la plus vulgaire coquine; ensuite, d'avoir sacrifié un peu le style, souvent trop facile, pas toujours aussi également soutenu.

La partie la plus touchante du livre est certainement toute celle consacrée à la gracieuse idylle déroulée entre Marguerite Charlier et Georges de Vaudan ; il y a là une sincérité, une fraîcheur d'amour qui parfument délicieusement ce roman, et font oublier un moment les personnages de Mme Rivaire et de Charlier, son digne acolyte. Paul Dumas, en plaçant son action en province et en l'enveloppant d'épisodes relatifs aux agitations politiques de la présidence de Mac-Mahon, a donné une saveur toute spéciale à cette étude, habilement dramatisée, trop habilement même, curieuse par le heurt des passions et tout imprégnée du délicat parfum d'amour vrai qui met en relief l'épisode de Georges et de Marguerite.

Le Horla, par Guy de Maupassant. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le récit étrange par lequel débute le nouveau volume de Guy de Maupassant, *le Horla*, est l'analyse minutieuse de l'état d'esprit et de corps subi par un individu en proie à une épouvantable hallucination, tangible pour ainsi dire, tant elle se manifeste nettement aux sens par des faits extérieurs, précis, indiscutables. Ce qui donne à l'étude de Maupassant sa rare valeur, son originalité bien personnelle, c'est qu'il applique à la description de ce trouble, à la fois matériel et immatériel, son procédé positif et imagé, cette langue qui est sienne et qui déroule si puissamment sous les yeux du lecteur la chose même dans son mouvement, dans sa forme, dans sa forme, dans sa palpable réalité.

C'est une sorte de journal de sensations que tient son héros, un homme dont on ignore même le nom et qui vit devant nous d'une existence si étrange. Cela commence, comme toute maladie encore indéterminée, par une fièvre, une inquiétude de tout l'être, puis à la souffrance se joint une invincible et envahissante tristesse ; l'esprit se frappe, le mal augmente, et plus le malade s'analyse, plus son état de santé s'aggrave. Il croit à des forces invisibles éparses autour des hommes, et, tout à coup, il a la révélation de puissances inconnues qui le harcèlent. Des faits matériel appuient ses premiers doutes, confirment ses craintes; l'eau de sa carafe, le lait déposé près de lui, disparaissent pendant la nuit, durant son sommeil. Un être invisible, impalpable, s'abreuve de ces liquides, en dépit de toutes les précautions prises. Les récentes révélations sur l'hypnotisme, sur la suggestion, envahissent son cerveau, s'y établissent solidement, et, tout à coup, en apprenant que cette maladie dont il souffre a épouvanté une province du Brésil, il se souvient que le mal a commencé un jour que, étendu près de la Seine, il voyait passer un navire venant du Brésil : plus de doutes, l'invisible vient de là, du bâtiment maudit. Ce mal, cet être surnaturel, c'est *le Horla*, bizarre assemblage de syllabes qui sonne comme un hurlement de cauchemar, un mot de rêve.

D'autres nouvelles, d'un genre tout différent, complètent ce volume qui, dès sa première page, saisit aux fibres délicates de l'âme et étreint avec cette violence douce que possèdent les choses mystérieuses. Nous citerons, parmi les meilleures, *le Trou*, un des contes les plus étourdissants de bonne humeur et de vérité que Maupassant ait jamais écrits ; puis *Clochette*, une navrante histoire d'amour ; d'autres encore, *le Diable*, une paysannerie qui fait frissonner ; *le Vagabond*, terrible revendication sociale; *Au bois*, le touchant attentat aux mœurs commis par deux vieux époux ; *l'Auberge*, qui a des points de contact avec *le Horla; Amour*, un émouvant récit de chasse. En un mot, un de ces exquis recueils de nouvelles où Guy de Maupassant enferme plus d'observation, de philosophie et de psychologie que d'autres dans les plus longs romans.

G. T.

Marfa (*Le Palimpseste*), par Gilbert-Augustin Thierry. Paris, Perrin et Cie. Un vol. in-18.

Roman original, amusant, où la fantaisie s'unit à l'observation, l'ironie à la sensibilité, et qui, avec ses spirituelles allures de pamphlet ou de satire, touche aux plus secrets problèmes de notre être moral sans jamais cesser d'être, avant tout, œuvre d'artiste et de littérateur. L'influence de la dernière manière de Tolstoï se fait peut-être sentir dans la conception même de l'ouvrage, dont la donnée fondamentale est le rachat par l'expiation. Les types du savant paléographe, du juge de paix parvenu, et du juge d'instruction bilieux, mais honnête, sont tracés de verve et restent gravés dans l'esprit.

A quoi tient l'amour. *Mœurs parisiennes*, par Paul Parrot. Paris, Albert Savine, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Une séduction, avec sa suite ordinaire : faux ménage, gêne, misère, aigreur, dépérissement et mort de l'amour, naissance d'un enfant, et, ce qui arrache le récit à la banalité ordinaire, — héroïsme de la femme qui rend à l'amant sa liberté, et affronte l'avenir en se chargeant de l'enfant. Dans ce cadre, où

tranche la noblesse d'âme d'Henriette sur un fond de platitude mêlée de lâcheté, l'auteur a su faire vivre ses personnages d'une vie réelle et bien observée. Ces deux ou trois ménages de petits employés, ces jeunes gens au type flottant entre l'artiste et le commis, ces mœurs du tout petit monde parisien, où les prétentions les plus divertissantes coexistent avec une complaisance et une philosophie inconsciente que rien n'effarouche, sont pris sur le vif et reproduits au naturel. Le livre est écrit dans une bonne langue et nous fait espérer un romancier de plus, qui ne sera pas un romancier de trop.

L'Armée de John Bull, par HECTOR FRANCE. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Hector France connaît fort bien l'Angleterre ; sa situation le met à même de connaître encore mieux l'armée anglaise que le reste des institutions du pays. On est donc assuré de trouver, dans ce nouveau volume d'un écrivain dont tout le monde a pu apprécier le talent vigoureux et sincère, des renseignements de première main, des tableaux d'après nature, des jugements nets et de bonne foi. Il paraît qu'il faut faire une réserve et que, pour les chiffres de statistique que l'auteur a l'occasion de donner çà et là, il s'est fié à des documents trop anciens. Un critique anglais signalait l'autre jour ce léger défaut, qui n'enlève rien, d'ailleurs, à la vérité de la peinture.

Chaque fois qu'il le peut, M. Hector France rapproche ce qu'il observe en Angleterre de ce qui existe chez nous. Son patriotisme, son ardent désir de nous voir supérieurs aux autres, le pousse quelquefois peut-être à voir en noir nos réformes et nos tentatives, et à ne pas rendre toute justice aux progrès que nous avons faits. Mais, en somme, ce parti pris est préférable à l'optimisme où peuvent s'endormir les nations pour ne s'éveiller qu'au lendemain du désastre. Quoi qu'il en soit, que les livres de ce genre se multiplient, et nous cesserons vite de mériter le reproche de ne pas connaître nos voisins.

Le Pompon vert, par GUSTAVE TOUDOUZE. Paris, Victor-Havard, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le pompon vert, c'est celui des mobiles du VIe arrondissement pendant le siège de Paris. L'auteur le portait, et aussi les doubles galons rouges de caporal, je suppose. Seize ans n'ont point altéré la fraîcheur de ses souvenirs. Quant aux émotions, elles ont été trop profondes, elles ont trop violemment serré le cœur et mordu la chair, pour ne pas durer toute la vie de l'homme. M. Toudouze, avec un grand talent d'écrivain, sa verve de conteur, sait rendre son émotion communicative, et les jeunes ne liront pas ces récits sans le regret de n'y avoir point été et sans la volonté de faire à leur tour, lorsque l'heure sonnera, leur devoir héroïquement, simplement, et cette fois — il faut qu'ils en soient convaincus d'avance — victorieusement. Que dire de ceux qui, comme moi, furent les comparses de ce grand et terrible drame ? Lire les pages de Toudouze, c'est revivre six mois de vie prodigieuse dans son intensité, ses élans et ses désespoirs. Nous étions là, à côté des *Pompons verts*, les moblots du 4e bataillon de la Vendée, sans pompon, sans passe-montagne, et souvent sans chaussettes dans nos godillots, à Champigny, à Avron, à Montretout. J'ai dû plus d'une fois rencontrer dans la tranchée ou le campement le caporal de la 7e du 6e, et je n'étais, à coup sûr, pas loin de lui, le jour où Trochu, visitant nos positions d'Avron, et passant au milieu de nous, derrière l'épaulement, ôta son képi sous la pluie d'obus en disant ce mot que je livre à l'histoire : « Ils me suivent comme un lièvre ! » Près de lui, j'ai piétiné pendant des heures dans l'avenue de Neuilly, et fait cette marche lamentable qui, sous le feu du mont Valérien, aboutit à une halte nocturne à la ferme de la Fouilleuse. Son livre a été une révélation pour moi, qui ne le connaissais que pour un des écrivains remarquables du temps et pour un confrère cordial et sympathique, sans savoir qu'il avait été mon frère d'armes en ces jours de péril et de deuil. Mais ces souvenirs personnels, quelle que soit l'émotion qu'ils soulèvent en moi, n'ajoutent rien à la valeur du livre. Il se suffit à lui-même, et son mérite propre le dispense de chercher un appui ailleurs que dans l'impartial jugement du lecteur. Rarement récits plus simples, plus vrais, plus vivants ont été écrits avec tant de bonne humeur, de sensibilité mâle, d'esprit naturel et d'ardeur contenue. Il s'en dégage, avec l'impression poignante du passé, une leçon de courage et d'expérience pour l'avenir. Cette leçon, l'auteur n'a pas voulu la formuler. Mais si les Français de 1870 ont été capables, dans la surprise des premiers désastres, l'effarement des convulsions politiques, l'ignorance absolue des choses de la guerre, d'offrir une résistance telle qu'on a bien pu l'arrêter, mais non point la détruire, que ne feraient pas, s'il en était besoin, les Français d'aujourd'hui, instruits, armés et prêts, pour égaler les anciens en bravoure et défendre plus efficacement la patrie !

Le nouveau livre de M. Gustave Toudouze est une œuvre de bon citoyen exécutée par un artiste.

B.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

La Chambre rouge, par Pierre Zaccone. Un vol. in-18. Paris, Plon, Nourrit et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

A Plaisir, par Emile Pierre. Paris, A. Savine. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Gueux de marque, par Léon Cladel. Paris, A. Piaget. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Carmen Lohty, par Pierre Allen. Paris, Charpentier. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Rire, par Coquelin cadet. Un vol. in-18. Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Monsieur Peymarlier, par Noël Blache. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Prince de Madagascar, par Karl Gutzkow. Paris, A. Savine. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Vice versa, par F. Austey. Paris, A. Savine. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Mal d'Orient, mœurs turques, par Kesnin Bey. Paris, Marpon et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Belle Espionne, par B. Millanvoye et A. Étiévant. Paris, Tresse et Stock. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Monsieur Maurice, par M. Robert Halt. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Roman Incohérent, par Charles Joliet. Paris, Jules Lévy. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Lazaret, roman parisien. Paris, Paul Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'Hôtel Pigeon, par Paul Lheureux. Paris, A. Savine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Femme de Silva, par J. Marni. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La plus jolie femme de Paris, par Marie Colombier. Un vol. in-18. Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Nelly Webster, par Léon Jolivard. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le Roman d'un jésuite, par G. de Beugny d'Hagerue. Paris, Palmé. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La Revanche des Bêtes, par Ch. Normand. Paris, Lecène et Oudin. In-18. — Prix : 2 francs.

Scènes et Légendes, par Guy de La Forest. Paris, Lecène et Oudin. In-18. — Prix : 2 francs.

Ma Confession, par le comte Léon Tolstoï. Paris, A. Savine, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Passé, par Georges Glatron. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Joueur et les Nuits blanches, par Th. Dostoïevsky. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Liaudette, par Gabriel Marc. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La Comtesse Gendelettra, par Louis Tiercelin. Paris, A. Savine, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Le Théâtre contemporain, par J. Barbey d'Aurevilly. Un vol. in-18. — Paris, 1887, librairie Frinzine.

L'auteur *des Œuvres et des Hommes au* XIXe *siècle* vient de publier un volume étranger à cette série, et qu'il intitule *le Théâtre contemporain.* « Contemporain ? » La montre de M. Barbey d'Aurevilly retarde donc de vingt ans, car il fait tenir le théâtre contemporain entre deux dates, entre 1866 et 1887. La vérité est que l'auteur fait en ce moment flèche de tout bois, volume de toute copie, qu'il ramasse ses moindres miettes et nous les sert comme pain de blé nouveau. C'est un trompe-l'œil, mais d'intention plutôt que réel. Le théâtre, c'est tellement toujours la même chose! Et puis, qu'importe le motif? A cet esprit original, tout prétexte est bon, et le plus plat vaudeville lui fournit matière aux pages les plus suggestives. Il est superflu d'ajouter que M. Barbey d'Aurevilly appelé par hasard, pendant quelques mois, à rédiger le feuilleton dramatique de quelque journal, s'est rué parmi les conventions du théâtre avec l'indépendance agressive d'un barbet passant au milieu d'un jeu de quilles. Voilà qui amuse toujours la galerie lasse des complaisantes banalités de la critique régnante.

E. C.

Lettres inédites de mademoiselle de Lespinasse *à Condorcet, à d'Alembert, à Guibert, au comte de Crillon*, publiées avec des lettres de ses amis, des documents nouveaux et une étude par M. Charles Henry. Un vol. in-18. — Paris, 1887, librairie Dentu.

Les grandes amoureuses du XVIIIe siècle ont rencontré auprès de la postérité, malgré les scrupules que peut inspirer le spectacle d'une vie fort peu régulière, une indulgence en partie justifiée par l'état moral du milieu où leur existence se déroula, mais en partie seulement. Ce qui achève de la déterminer, c'est que, dans leurs égarements, elles furent sincères, de bonne foi, obéissant toujours à l'élan d'une pas-

sion vraie; c'est aussi pourquoi nous accordons volontiers à Mlle de Lespinasse, entre autres, ce qu'elle demandait à ses amis, lorsqu'elle écrivait : « Condamnez-moi, critiquez-moi, mais aimez-moi. » — Qui nous parle d'elle est sûr d'être écouté, et plus encore d'être bien accueilli qui la fait parler ou plutôt écrire elle-même. La curiosité la plus sympathique était donc acquise d'avance à la publication de lettres inédites de cette passionnée qui a su attacher à sa mémoire la tendresse de l'opinion. Cependant, afin de prévenir tout mécompte et que l'on ne cherche pas en ce recueil ce qui ne s'y rencontre point, M. Charles Henry, qui en est l'éditeur, nous avertit au seuil du volume : « L'âme de Mlle de Lespinasse ne fut qu'amour et amitié », écrit-il. « On connaissait l'amoureuse. Voici, en ces lettres à Condorcet et à d'Alembert, l'amie. » — La finesse et la solidité de jugements exprimés dans une langue où pèse un peu l'influence déclamatoire de Rousseau, de piquantes anecdotes, de jolis récits confirment, sans rien ajouter à sa mesure, l'estime où nous tenions le style de l'épistolaire dégagé des emportements de l'amoureuse.

En ce volume, l'intérêt s'attache donc pour le moins autant aux documents présentés par l'éditeur, qu'aux lettres au comte de Crillon, à Guibert, à Condorcet et à d'Alembert, dont Grimm disait : « Le plus grand géomètre de l'Europe fait plus de commissions pour Mlle de Lespinasse qu'un Savoyard. » — Ces documents, notamment, précisent la part de collaboration du *patito* au *portrait du marquis de Condorcet* et à la *suite du Voyage sentimental de Sterne;* par contre, ils lui retirent, pour le restituer à son amie, le *Portrait de Caraccioli*. Les lettres du marquis de Mora sont les premiers écrits que l'on connaisse du jeune philosophe, et les renseignements sur la succession de Mlle de Lespinasse, les plus complets qu'on ait encore donnés, sont infiniment précieux pour l'histoire de la Mode et de la Curiosité au siècle dernier. Il en est de même d'autres notes encore de M. Charles Henry, elles font la lumière en plus d'un point de controverse littéraire, de critique, de bibliographie, ou apportent quelque nouveau détail sur l'état de la société d'alors.

Portraits de femmes, par ARVÈDE BARINE. Un vol. in-18. — Paris, 1887, librairie Hachette.

En fermant ce livre, après l'avoir lu consciencieusement et avec le plus vif intérêt, de la première à la dernière page, nous soupçonnons fort l'auteur qui se dissimule sous le masque russe d'Arvède Barine, d'être une femme. Non que le peintre ait observé ses modèles par le côté frivole, ou que la touche de ces portraits manque de décision et de vigueur; mais le choix même des modèles, d'un caractère si particulier, et la pénétrante finesse d'analyse appliquée par l'artiste à la psychologie des personnages, me paraissent trahir la légitime curiosité et l'indulgente compassion d'un cœur de femme pour quelques-unes de ses sœurs malades, appartenant toutes, qui plus, qui moins, à l'ordre — Arvède Barine ne recule pas devant le mot, quoiqu'elle ne l'applique qu'à l'une d'elles — à l'ordre, dis-je, des « détraquées ». A peine en peut-on excepter la touchante figure placée à l'entrée de la galerie, cette aimable, honnête, enjouée et lettrée Jane Welsh, qui eut le malheur de s'éprendre de Carlyle, de pressentir le grand homme en « l'ours mal léché », qui fit la folie de l'épouser, qu'il ravala aux fonctions de la plus basse domesticité et qui mourut, finalement, victime de l'inconscient et féroce égoïsme dont était pétri le génie de l'historien de la *Révolution française*. Mais il est impossible de ne pas constater à des degrés divers, dans les figures qui suivent ces lésions du cerveau qui font les détraquées; oui, même chez Mary-Ann Evans, autrement nommée George Eliot, l'admirable romancier anglais ; — chez Mary Wollstonecraft Godwin, la « souillon philosophe », morte en 1797, le premier apôtre des *Droits de la femme*, précurseur oublié de Mlle Louise Michel, avocat convaincu cependant et dont l'action fut puissante de « l'égalité des sexes » ; — chez Félicie Rasponi, abbesse, au XVIe siècle, d'un couvent de Saint-André, à Ravenne, comme chez la sœur Séraphine, auteur d'une relation de sa *Vie*, qui est bien le tableau le plus piquant des mœurs *mondaines de ces couvents* de la Renaissance que l'autorité paternelle peuplait de filles nobles. Le dernier portrait de la petite collection est celui de cette étrange et charmante et noble Thérèse d'Avila, sainte Thérèse, qui n'est pas la moins séduisante non plus que la moins détraquée des quelques femmes dont Arvède Barine a retracé la physionomie très complexe en ce livre, avec autant de fermeté que de délicatesse, autant de tact que de résolution.

E. C.

L'Année littéraire, par PAUL GINISTY, avec une préface par Henry Fouquier. Deuxième année, 1886. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas aux lecteurs du *Livre* qu'il est besoin de faire ressortir l'utilité de ces sortes d'inventaires de la production littéraire, quand ils sont faits avec compétence, indépendance et talent. M. Paul Ginisty remplit à merveille ces trois conditions, à quoi il ajoute, par surcroît, la flamme vivace de son esprit. Aussi est-il suivi par un bataillon serré de fidèles qui, chaque semaine, cherchent dans le *Gil Blas*, sous la rubrique *les Livres*, les nouvelles productions que l'attentive et habile vigie signale à leur curiosité. Au bout de l'année, ces articles forment un beau et bon volume, auquel deux tables, l'une des noms cités, l'autre des ouvrages par noms d'auteurs, donnent toute l'utilité d'un répertoire en lui laissant le charme d'une critique agréable, plutôt analytique que jugeuse, mais toujours alerte, exacte, fine et distinguée. Il est clair que, tout en s'efforçant d'être complet, M. Paul Ginisty doit finir plus d'une fois sa revue par une rapide énumération; encore sait-il, par un mot jeté en passant, relever la mention sèche de tel ou tel ouvrage qui lui paraît, dans la rapidité de sa course, dépasser par quelques points le niveau. Je ne sais si les quel-

ques pages consacrées aux « principaux ouvrages parus à l'étranger en 1886 » ajoute rien à la valeur de l'ouvrage. Elles donnent une pauvre idée de la façon dont nous nous tenons au courant du mouvement intellectuel en dehors de chez nous. Il vaudrait mieux s'abstenir, puisqu'aussi bien nul ne peut embrasser tout, que de donner occasion de rééditer un reproche dont on nous accable depuis si longtemps et que, de moins en moins, nous méritons. De même, la liste des critiques littéraires de la presse est incomplète et, en quelques points, prête à l'erreur.

La préface de M. Henry Fouquier est un morceau de bon sens brillant, comme l'auteur excelle à en écrire, et prépare bien le lecteur à goûter l'abondant repas intellectuel que lui offre M. Paul Ginisty.

Le Théâtre en Allemagne. Son origine et ses luttes (1200-1760), par Ida Bruning. Préface de Henri de Lapommeraye. Ouvrage accompagné de gravures. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie (1887). Un vol. in-18.

Ce volume « contient l'histoire des origines et des luttes du théâtre allemand, de l'an 1200 à l'an 1760, c'est-à-dire depuis les mystères, ou pour parler plus exactement, depuis les jeux de la Passion jusqu'à la création d'un théâtre national en Allemagne. Mme Ida Brüning nous fait assister d'abord à la naissance du drame, à sa *sécularisation*, comme nous disons en France, à l'éclosion des farces de carnaval, aux premiers essais de comédie satirique; elle passe ensuite en revue les imitations des Grecs et des Latins, le théâtre universitaire, les productions de Hans Sachs, duquel date vraiment le théâtre régulier; elle vous montre l'apparition d'Arlequin, qui tint si longtemps une si grande place sur les scènes allemandes; puis l'invasion des pièces françaises en Allemagne, l'influence des tragédies et des comédies françaises, surtout de Molière, sur l'art dramatique allemand; elle nous conte les phases de la rivalité de l'opéra et du drame parlé; elle nous fait assister au travail de rénovation théâtrale en Allemagne, et nous présente en plein relief cette femme étonnante, d'une si superbe energie et d'un esprit si élevé, la Neuber, actrice, directrice d'une troupe de comédiens à Leipzig, et proclamée *la créatrice du bon goût sur la scène allemande*... Ensuite, Mme Ida Brüning nous présente Eckhof, le fondateur de l'académie des artistes allemands; enfin elle analyse les œuvres critiques et les premières pièces de Lessing, s'arrêtant à l'aurore du théâtre national allemand, à l'heure où vont naître les Gœthe, les Schiller, les Iffland, les Kotzebue. Cette brillante période sera exposée dans un second volume de Mme Ida Brüning... L'exposition des faits et des théories est claire, la méthode de l'ouvrage est nette, le style est simple, sans ornements, mais ce n'est pas là un défaut pour un livre de vulgarisation littéraire. »

C'est M. Henri de la Pommeraye qui nous dit cela dans la préface spirituelle — et substantielle — par laquelle il présente Mme Ida Brüning au public. Comme c'est justement ce que le lecteur du *Livre* a besoin de savoir, je me serais bien gardé de ne pas l'en faire profiter. Il y a bien quelques réserves, et M. de la Pommeraye n'endosse pas les jugements de Mme Brüning sur l'influence, néfaste selon elle, du théâtre français sur la littérature dramatique en Allemagne. Mais ceci est affaire de point de vue, et on ne peut nier que tout ce qui altère le développement original d'une manifestation artistique chez un peuple ne présente une cause de regrets.

Ajoutons que Mme Ida Brüning a eu une longue et brillante carrière d'artiste lyrique et dramatique, qu'elle a paru mainte fois sur la scène à Paris, qu'elle y a fait des conférences fort suivies sur la littérature allemande, qu'elle a écrit son livre en français, et qu'elle est âgée de plus de soixante-dix ans. Ces études, savantes et utiles, seront le glorieux couronnement d'une brillante carrière, et nous en attendons avec patience la suite, que l'auteur nous promet.

Études sur le théâtre contemporain, par F. Lefranc. Un vol. in-18. Paris, A. Dupret, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

« On trouvera, dans ce livre, dit l'auteur, moins d'éloges que de critiques. » Et il ajoute : « C'est, sans doute, la faute de mon sujet. » Ce joli mot donne très bien le ton dans lequel tout le reste est écrit : franchise, netteté, esprit. Si l'on ne peut reprocher à ces pages de la cruauté voulue, ni rien qui ressemble à de la haine, la tendresse en est également absente : M. Sardou qui « a de l'esprit », mais qui « n'a pas d'âme »; M. Coquelin qui n'a pas « le sens du grand art », et dont « la fortune durera peu », et quelques autres illustrations contemporaines, ne manqueront pas de s'en apercevoir. Malgré cela, ou à cause de cela, ces études sont d'une belle venue dans leur indépendance, et la lecture en est amusante et saine. Le chapitre consacré à M. Leconte de Lisle est vraiment remarquable par l'intelligence de la critique et la sûreté avec laquelle sa place est faite à ce très grand poète. On peut souvent différer d'avis avec M. F. Lefranc; on ne peut jamais ne pas s'intéresser à l'opinion qu'il défend. Cela tient, sans doute, à la façon dont il la fait valoir.

Ce volume, composé d'articles écrits pour la *Revue d'art dramatique*, est de nature à attirer à cette publication périodique plus d'un lecteur, qui ne se doute pas qu'on y trouve des pages de cette qualité.

B.-H. G.

L'Esprit de la Révolution, par Edme Champion. Un volume in-12. Paris, C. Reinwald, 1887.

Nous devrions être satisfait : voici un livre qui n'est pas écrit pour mettre en lumière les desseins secrets probablement discutés lors de l'entrevue de Bayonne, ce qui a encore de l'intérêt, ou, ce qui en a moins, pour rétablir la généalogie de Ravaillac en même temps que l'orthographe de son nom, mais pour proposer un jugement d'ensemble sur la suite des événements d'une époque mémorable entre

toutes. Tant de fois nous avons exprimé le regret de voir nos historiens suivre l'exemple des auteurs allemands, se contenter de faire le métier d'archivistes! Le livre de M. Edme Champion ne nous plaît pourtant qu'à moitié, et, à moitié, c'est encore beaucoup dire.

M. Champion a fait de nombreuses lectures; il sait les derniers mémoires édités, l'autorité qu'il faut accorder à ceux-ci comme aux autres; il est érudit et le sens critique ne lui manque pas. Fort habilement (au chapitre premier : *les Philosophes*), il réfute cette thèse que Montesquieu, que Voltaire auraient inspiré les constituants, et Rousseau, les conventionnels; avec non moins d'habileté (au chaptire V : *Méthode de l'Assemblée constituante*), il montre comme erronée est cette assertion suivant laquelle les constituants auraient procédé aux réformes rationnellement, seulement rationnellement, ayant été exclusivement préoccupés de poser des principes *à priori* et de déduire en toute rigueur; et (au chapitre IX : *Gironde et Montagne*), il dit fort bien que les deux partis ne représentaient ni deux doctrines sociales, ni deux méthodes politiques essentiellement différentes. D'une manière générale, dans le volume, nombre de jugements qui ne sont pas dépourvus d'originalité, ni de valeur. Mais ces jugements-là mêmes — et nous laissons de côté ceux qui ont trait à la constitution civile du clergé (chap. VI), à la chute de la royauté (chap. VII), à la Terreur (chap. X) — ne portent que sur les hommes tels qu'ils se sont montrés, que sur les faits tels qu'ils se sont produits. Pour dégager l'esprit de la Révolution, était-il nécessaire, va-t-on demander, de rechercher si elle aurait pu être conduite d'autre façon? Et certains, d'accord avec M. Champion, répondront : non, résolument; qu'ils veuillent bien reconnaître alors qu'à ne supposer point la contingence des événements accomplis, un auteur se trouve forcément amené à ne faire que supputer les modifications effectivement apportées dans l'ordre social, politique, économique, moral et religieux, qu'à constater des rapports nouveaux entre les hommes, des besoins nouveaux et une conscience nouvelle pour chacun d'eux. Écrire l'histoire consisterait à enregistrer ce qui est advenu, avec ou sans la volonté de vérifier la loi des trois états? Il paraît bien que M. Champion relève de l'une de ces écoles philosophiques qui tiennent pour le dogme de la nécessité historique; à plusieurs fois, il répète cet aphorisme : ce ne sont pas les hommes qui ont fait les événements, mais bien les événements, les hommes; or qu'il se soit trouvé incapable, parce que positiviste, parce que déterministe, de distinguer entre les conditions de l'activité et la volonté qui la dirige et la mesure, c'est là précisément ce qui nous tient empêché de faire grand cas de son ouvrage, si judicieuses que soient d'ailleurs la plupart des remarques qu'il enferme. Nous ne saurions admettre que tout ce qui s'est passé se devait passer, en effet; ni admettre davantage que tout fût bien, qui, après des retours de bons et de mauvais succès, s'achève assez bien en somme aujourd'hui. F. G.

L'Art équestre. — Traité de haute école d'équitation. Iconographie des allures et des changements d'allure, par E. Barroil, avec une introduction du capitaine Raabe, écuyer-professeur. — Ouvrage de luxe grand in-8°, imprimé sur simili-japon et orné de 177 vignettes et attitudes, dessins par Gustave Parquet. Paris, J. Rothschild, éditeur, 13, rue des Saints-Pères. — Prix : 15 fr.

On prétend que le Français monte à cheval, mais n'aime pas le cheval. Ce sont les Anglais qui répandent cet aphorisme, eux qui se piquent de savoir aimer et soigner le noble animal mieux encore que le monter.

Il est vrai que pour la plupart des cavaliers, non seulement en France, mais partout, le cheval est plutôt soit un moyen de locomotion, soit une distraction, ou bien encore, pour certains, l'équitation n'est qu'un exercice hygiénique.

Pourtant il est aussi des hommes de cheval chez nous, des hommes à qui rien n'est indifférent de ce qui améliore la monture, et de ce qui la fait mieux connaître; la preuve même nous en est fournie par l'accueil flatteur accordé au livre savant et clair de M. E. Barroil, *l'Art équestre*, qui complète *la Méthode de haute école d'équitation* du capitaine Raabe, dont M. E. Barroil fut un des élèves préférés.

L'ouvrage édité par la librairie Rothschild comprendra deux parties : la première, qui vient de paraître, analyse, décrit et explique les allures du cheval; la deuxième, qui sera prochainement publiée, s'occupera du dressage.

Le but que s'est proposé M. Barroil est double, ou, si vous voulez, c'est à un double public qu'il présente son livre : aux hommes de cheval et aux artistes.

En détaillant, dans une analyse méthodique, le mécanisme des mouvements du cheval, l'auteur donne au cavalier le moyen de se rendre compte des actions de l'animal, des déplacements et des combinaisons de sa force; c'est la connaissance préliminaire indispensable à quiconque veut pouvoir diriger habilement un cheval dressé et, à plus forte raison, à qui voudrait dresser un cheval.

Aux artistes, cette étude n'est pas moins nécessaire : elle leur fait voir les véritables attitudes que peut prendre l'animal à ses différentes allures : que de fois ne rencontrons-nous pas dans les tableaux ou dans les sculptures, même de peintres renommés, des chevaux en mouvement dont l'équilibre reste un problème insoluble, ou des effets de jambes absolument faux! C'est qu'en réalité il est fort difficile, à qui ne voit qu'avec les yeux, de saisir exactement la relation des membres à chaque point des lignes tracées dans l'espace par ces membres rapidement levés et baissés. Le raisonnement doit suppléer à l'insuffisance de l'observation directe. Les artistes, peintres et sculpteurs trouveront justement dans l'ouvrage de M. Barroil, notamment dans le chapitre consacré aux allures marchées, le moyen mécanique de déterminer immédiatement, étant donnée une base quelconque, la position des deux autres pieds en l'air.

Le volume actuel — première partie de *l'Art équestre* — se divise en trois sections : 1° allures marchées; 2° allures sautées; 3° changements d'allures.

Les premières sont analysées et expliquées d'après la théorie des six périodes du capitaine Raabe, et résumées d'une façon synoptique par l'ingénieux *cadran hippique* de l'excellent écuyer.

M. Barroil étudie aussi dans cette première partie la méthode graphique appliquée par M. Marey, l'éminent professeur au Collège de France, à l'étude du pas du cheval. La méthode graphique, complétée par la théorie des *vitesses relatives* et par l'emploi du *plan de terre*, permet de déterminer l'attitude exacte du cheval à un instant quelconque d'une progression.

L'étude des allures sautées repose aussi sur la méthode graphique, exception faite du galop de course, dans lequel les appareils enregistreurs se brisent et ne rendent que des tracés défectueux, pour ne pas dire informes; pour cette allure, M. Barroil a repris la théorie du capitaine Raabe, dont les bases sont le *plan de terre*, le *tracé des pendules renversés*, élevés sur les empreintes des pieds et les *vitesses relatives*.

Pour que l'ouvrage si érudit et si instructif de M. Barroil fût de tous points réussi, l'*Art équestre* contient 125 vignettes représentant autant d'attitudes différentes, dessinées avec le plus grand soin par M. Gaston Parquet, sur les indications de l'auteur.

Nous attendons avec impatience le second volume, et, lors de sa publication, nous reprendrons dans une étude d'ensemble le travail de M. Barroil, que le succès du premier volume doit heureusement stimuler.

La Physionomie chez l'homme et chez les animaux, par le major S. Schack. Un vol. in-8° traduit par le docteur Junion. Paris, librairie J.-B. Baillière et fils, 1887. — Prix : 7 fr.

L'ouvrage de M. Schack, major de l'armée danoise, sur la physionomie de l'homme et des animaux dans ses rapports avec l'expression des émotions et des sentiments, vient d'être traduit en français par le Dr Junion. C'est un travail des plus intéressants, composé sur les observations maintes fois vérifiées. Personne n'ignore la relation intime qui existe entre les dispositions intellectuelles et morales et les lignes du visage et les formes de ses diverses parties. Chacun de nous aussi, en plus d'une circonstance, a constaté la ressemblance plus ou moins accusée d'une figure humaine avec celle d'un animal, et cherché à reconnaître si le caractère connu de la bête n'appartenait pas dans une certaine mesure à son sosie humain.

Le major Schack vérifie, confirme et classe méthodiquement ces signes et leurs interprétations.

Son ouvrage se divise en trois parties : la première étudie le caractère des hommes d'après l'inspection des traits du visage et des signes extérieurs; le second, les analogies physionomiques entre l'homme et les animaux; la troisième, l'influence de l'hérédité et de l'éducation sur le physique.

Dans la première partie, après avoir fixé les règles générales de l'étude de la physionomie, M. Schack examine successivement toutes les parties expressives de la personne, toutes celles qui, par leur forme, leur dimension, leur mouvement, peuvent trahir le caractère : la tête en général, le front, les sourcils, les yeux, le nez, la bouche, le menton, les joues, le cou, l'oreille, les cheveux mêmes, et la voix, et la main avec l'écriture et les signes graphologiques, la démarche enfin. Sur chacun de ces points, l'ingénieux auteur consigne des révélations curieuses, mieux encore, instructives.

Dans la seconde partie où il analyse les analogies physionomiques entre l'homme et les animaux, il constate que les animaux, dont le type est le plus fréquemment reproduit avec une exactitude variable par les visages humains, sont le lion, l'aigle, le singe, le renard, le mouton, le chien, l'hyène, le chat, le bœuf, le porc, le perroquet, l'âne, le lièvre, le corbeau, le rat, la belette, l'ours, le bouc, la morue et le hibou; et les exemples recueillis par l'expérience personnelle du major Schack lui permettent de conclure que, généralement, l'analogie du type physionomie est un indice sérieux de l'analogie des instincts.

Dans ces deux parties, de nombreuses vignettes complètent de façon concrète les explications et les observations.

La troisième, quoique moins originale, n'est pas sans mérite ni sans intérêt : M. Schack y résume les théories émises sur l'hérédité des formes et des caractères extérieurs, des aptitudes, des facultés, des passions, des caractères. Il termine par un chapitre consacré à l'influence de l'éducation sur la constitution physique et mentale, et il conclut par cette proposition très sage qu'il faut, pour le progrès réel de l'humanité, tenir compte de notre nature entière et non seulement faire porter l'éducation sur l'individu, mais encore le poursuivre dans les descendants, c'est-à-dire dans l'espèce.

L'ouvrage du major Schack n'est pas seulement capable d'amuser l'esprit des curieux, il peut rendre d'utiles services au psychologne et au pédagogue.

P. Z.

Life of Dante Gabriel Rossetti, by Joseph Knight, Londres, Walter Scott, 1887. — Un vol. in-8°.

Les lecteurs qui ont accueilli *le Livre* à ses débuts, et qui depuis l'ont suivi fidèlement, se rappellent, sans aucun doute, une correspondance anglaise (numéro de décembre 1881) où M. Joseph Knight, le critique autorisé et bien connu, nous présentait au public français un poète de haut vol, un artiste délicat et passionné, d'âme italienne et de culture anglaise, et dont le nom, somme toute, m'a toujours semblé caractériser, avec une netteté pittoresque et inattendue, le génie à la fois si primesautier et si complexe, si ingénu et si coloré: Dante Gabriel Rossetti.

Touché déjà par l'aile de la mort, Dante Gabriel Rossetti put pourtant lire cette étude, qui lui était consacrée, et en remercier l'auteur dans une lettre qui est une des dernières qu'il ait écrites, et que M. Joseph Knight reproduit à la fin de son livre, comme on enchâsse sous des ciselures d'or rehaussées de gemme une relique précieuse et sacrée. L'auteur de la *Vie de Dante Gabriel Rossetti* comprendra l'émotion dont a été saisi celui qui a la bonne fortune de parler ici de son ouvrage, en lisant cette lettre suprême où il est dit : *Of the article's purport I hardly have a right to speak further, but can more pardonably dwell on its true literary acuity. I do not gather, of course, whether the French is your own, or rendered by another. In either case, the tone could not be more akin to the language.* Je ne m'attendais pas à cette récompense exquise d'un travail qui fut toujours pour moi un *work of love*, car il y a autant de jouissance, avec moins de mérite et de peine, à interpréter de belles œuvres qu'à en produire soi-même.

Dans une note préliminaire, M. Joseph Knight nous avertit que, dans Dante Gabriel Rossetti, il étudiera surtout le poète, laissant le peintre à des juges plus compétents. Cette note est bien nécessaire; car lorsqu'on a lu ce que l'auteur expose de l'éducation artistique de Rossetti, de ses premiers efforts, de l'influence qu'eut sur lui Ford Madox Brown, de l'école des *préraphaélites* dont il fut le promoteur et le chef, de sa carrière de peintre, en un mot, on n'aurait guère l'idée que tout n'est pas dit, et bien dit, par un critique pour qui l'histoire de l'art n'a point de secrets, et qui, s'il admire, le fait à bon escient.

Quoi qu'il en soit, Dante Gabriel Rossetti est assez peu connu en France et mérite assez de l'être pour qu'il soit bon de donner une analyse rapide de sa vie telle que M. Joseph Knight la raconte. Le biographe a pris soin de faire cette analyse lui-même dans la table raisonnée des chapitres de son livre. Je n'ai guère qu'à transcrire. Rossetti était d'origine italienne. Le nom primitif de sa famille, della Guardia, avait fait place, dans sa branche, à un surnom, sans que la filiation se soit jamais perdue. Le père du peintre poète, Gabriele Rossetti, prit part aux mouvements de l'Italie en mal de liberté. Il fut un de ceux qui arrachèrent une constitution à Ferdinand, roi des Deux-Siciles, et, lorsque la réaction devint maîtresse, il parvint à s'enfuir à Malte, d'où il passa en Angleterre. Il y épousa la fille de Gaetano Polidori, traducteur de Milton et ancien secrétaire d'Alfieri. C'est de ce mariage que naquit, entre autres enfants, Dante Gabriel Rossetti (12 mai 1828). Dès l'époque de son adolescence, Rossetti se sentit sollicité par les lettres et par la peinture. Ce fut celle-ci qui l'emporta, pour un temps du moins; et nous le voyons collectionner des estampes et entrer à l'école des antiques de l'académie royale. Bientôt lié avec Holman Hunt, John Millais et Woolner, il se fit admettre dans l'atelier de Ford Madox Brown, dont le talent sincère et novateur exerça sur lui la plus puissante influence. C'est de cet atelier que sortit le mouvement préraphaélite, intimement lié à la renaissance littéraire qui se produisait en Angleterre à la même époque. Rossetti se trouva naturellement le chef de la nouvelle école, dont son **tableau** *l'Enfance de la Vierge Marie* marque nettement la manière et l'esprit. Outre les noms déjà cités, il faut mentionner, parmi les premiers préraphaélites ou ceux qui leur etaient sympathiques, G. Stephens, James Collinson, C.-A. Collins, E.-L. Bateman, Bernhard Smith, Arthur Hughes, William Bell Scott, Thomas Seddon et Burn Jones. Le 1er janvier 1850 parut, avec Dante Gabriel Rossetti pour principal rédacteur, et son frère William Rossetti, pour directeur, un journal qui, sous le titre de *The Germ*, bientôt changé en *Art and Poetry*, devait être l'organe de l'école. Cependant Rossetti n'avait point abandonné la littérature. Ce fut vers cette époque qu'il écrivit ses premiers poèmes et une œuvre fantaisiste, *Hand and Soul*, où l'autobiographie se plie aux vagabondages de l'imagination. Dix ans après Rossetti épousait miss Siddall, qui avait été son modèle avant d'être sa fiancée, et dont la mort prématurée le frappa d'un coup terrible. Dans le détachement de tout ce qu'il éprouva, il ensevelit dans le cercueil de la chère morte les poésies qu'elle avait pour la plupart inspirées. Cependant l'arbre frappé se redressa, et s'il garda sa blessure, elle se cacha sous des frondaisons nouvelles. Dante Rossetti peint, écrit, se lie avec d'autres poètes de premier ordre, William Morris, Swinburne, George Meredith; il se prend de goût vif pour un superbe zèbre, qu'il achète et met au piquet à un poirier dans son jardin; mais un jour le zèbre arrache le poirier et donne à son propriétaire une chasse effrénée à travers les plates-bandes; il va à Paris, et à son retour, en pleine activité de production, il sent la fatigue peser sur lui; il ne voit plus; ses yeux sont malades. C'est dans cet état de souffrance qu'il prépare un volume de poésies, contenant les pièces exhumées de la tombe de sa femme. M. Joseph Knight en analyse les principaux morceaux, ballades, œuvres dramatiques et lyriques, sonnets, traductions de Willon, avec ce charme et cette sûreté de goût dont il a donné tant de preuves dans les colonnes du *Livre*. Puis il recherche les sources d'inspiration où puisait Rossetti, peintre; il montre l'influence énorme de Dante sur son esprit, Dante, dans la vénération duquel il avait été élevé et dont son père Gabriele avait fait le sujet spécial de ses études et de ses méditations (on lui doit un remarquable *Comento analitico della Divina Comedia*, 1826-1827). Le parallèle qu'établit M. Joseph Knight entre la poésie et la peinture de Rossetti est bien fin et bien pénétrant. On regretterait davantage qu'il n'ait pas cru devoir donner plus de développement à cette partie de son travail, si l'on ne s'apercevait que, tout en s'en défendant, il a dit sur l'ensemble et les détails tout ce qu'il y avait d'essentiel. C'est à ce moment (1871), où le double génie de Rossetti comme peintre et comme poète est universellement proclamé, que paraît, dans la *Contemporary Review*, un article où, sous le titre de *The*

Fleshly school of poetry (*l'École charnelle en poésie*), la critique prend le ton du libelle et l'allure d'une dénonciation. L'auteur, Robert Buchanan, poète de mérite lui-même, a plus tard reconnu l'injustice et l'emportement de ses attaques. Le coup fut terrible à Rossetti qui cherchait déjà un remède à ses insomnies dans le chloral, et qui recourut dès lors davantage au traître et complaisant poison. Son esprit, chargé de projets et de plans, semble bientôt fléchir sous le poids. Il donne une seconde édition de ses *Poètes italiens* et un nouveau recueil de vers (1881) qui fournit à M. Joseph Knight l'occasion d'écrire un nouveau chapitre de critique littéraire, véritable petit chef-d'œuvre de naturel, d'intelligence sympathique, de jugement solide et élevé, où il classe les sonnets de Rossetti au premier rang, dans la littérature anglaise, avec ceux de William Shakespeare. C'était la fin. L'année suivante, Dante Gabriel Rossetti, dont la correspondance montrait déjà depuis longtemps des signes d'abattement et qui vivait dans une solitude d'hypocondriaque, mourait paralytique, laissant un douloureux vide au cœur de ses amis, et à l'Angleterre un nom de grand artiste et de grand poète à ajouter au nombre, déjà si grand et incessamment accru, de ceux qui, bien plus que ses marchands, ses diplomates et ses soldats, ont efficacement travaillé pour sa gloire.

Un index bien fait, une bibliographie et un catalogue des œuvres de Rossetti, admirablement dressés par M. John-P. Anderson, du *British Museum*, donnent à la magistrale étude de M. Joseph Knight un caractère pratique dont, en France, nous ne nous préoccupons pas assez. Le volume est bien imprimé, sur beau papier, digne extérieurement de sa grande valeur littéraire et documentaire. C'est une faveur suprême de la destinée que d'avoir eu, vivant, un ami qui sache et veuille dresser à votre mémoire un si glorieux monument.

B.-H. G.

Profils vendéens, par SYLVANECTE (Mme GEORGES GRAUX). Préface de Jules Simon. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie (1887). Un vol. in-18.

Les faits et gestes des combattants vendéens de la première révolution, leur héroïsme, leur acharnement, les horreurs grandioses de cette lutte épique, mais fratricide, les figures qui se détachent sur la cohue armée de gars exaspérés et farouches, sont assez choses connues et que Sylvanecte n'a point pour but de nous apprendre. Son livre n'en est pas moins d'un haut et puissant intérêt, autant par le talent du narrateur que par les points sur lesquels il étend les développements de sa narration. Ces points, ce sont, d'une part, la mise en relief de cette vérité que le soulèvement vendéen est un mouvement populaire, paysan, réfractaire, que vint aviver la persécution religieuse, et nullement une révolte de nobles; d'autre part, la description des mœurs et des différences ethnographiques qui séparent les populations de la Vendée, selon qu'elles habitent la plaine, le bourg ou le marais. Cela est, à mon sens, plus intéressant et plus utile que la répétition d'événements cent fois racontés, de même que certaines anecdotes qui auront, pour la plupart des lecteurs, le mérite de l'inédit ou de l'inconnu. L'auteur possède admirablement sa Vendée. Sa partialité pour le Bocage aux dépens du Marais me ferait volontiers croire qu'elle a dans les veines du sang de *Bocageon* ou de *Dannion*. Quoi qu'il en soit, je connais, pour y avoir passé toute ma jeunesse, et le Marais et le Bocage, et je n'ai remarqué dans la différence des coutumes, des costumes, des mœurs et des caractères ethniques des deux races, rien qui fût particulièrement à l'avantage de celle du pays boisé. Les gens du Bocage sont plus petits, moins bien faits, assez souvent d'aspect moins propre, et moins sujets aux fièvres paludéennes, parce qu'ils ne vivent pas dans les paluds. Ce sont là des supériorités de race contestables et sur lesquelles mieux vaut ne pas insister.

Sylvanecte a eu l'heureuse idée de clore son livre par un chapitre sur les volontaires de l'Ouest en 1871, et, comme le dit M. Jules Simon dans la préface qu'il a écrite pour ce livre, l'histoire des zouaves de Charette, de celui qui est encore vivant, — « termine bien l'histoire de l'autre Charette, de celui qui est immortel ».

B.-H. G.

La Dogaressa di Venezia, par P.-G. MOLMENTI. Seconda edizione rivedutta ed accrescinta. Torino-Napoli; L. Roux e C., 1887. Un vol. in-8°. — Prix : 5 fr.

Ce n'est, dit un critique italien, M. Ernesto Masi, que l'hérédité dans le pouvoir qui peut donner de l'importance à la femme du chef de l'État. Dans un gouvernement électif, il est indifférent que le prince ait une épouse, comme à Venise, ou qu'il n'en ait pas, comme à Rome. Aussi, en tant que souveraine, la dogaresse n'existe pas. En tant que femme, elle doit dire adieu à ce qui fait le romanesque et la poésie de la femme, à la jeunesse. La dogaresse est, par état, vieille. Elle est le symbole féminin de la vertu domestique s'ajoutant à la magistrature la plus élevée de la République.

C'est cette figure, effacée sans doute, mais pourtant intéressante, dans la majestueuse mélancolie où on l'entrevoit au second plan, que M. P.-G. Molmenti a entrepris de retracer. Nul plus que l'auteur de l'*Histoire de la Vie privée à Venise* (la *Storia di Venezia nella vita privata*) n'était mieux préparé à mener à bien cette résurrection historique. Depuis le premier établissement dans les lagunes jusqu'à l'heure fatale où l'étendard de Saint-Marc tombe, sans espoir de se relever, dans le sang de ses défenseurs, M. P.-G. Molmenti nous guide à travers la galerie des dogaresses, presque toutes dignes de contribuer, pour leur part modeste, à l'éclat de l'État vénitien, même aux jours de la décadence, même lorsque, en répandant sans compter les sequins, l'ancien baile de la République à Constantinople, Paolo Renier, mari d'une ballerine, d'une ancienne danseuse de corde, parvient à se faire donner la couronne du-

cale. Chemin faisant, il nous ouvre des perspectives sur l'influence féminine aux différentes époques de l'histoire, et rien n'est plus fin et plus délicat que les chapitres qu'il intitule : *la Chevalerie et les Femmes, la Femme vénitienne en Orient, l'Art et la Femme au* XVe *et au* XVIe *siècle, le Luxe et la Vie féminine, la Femme vénitienne dans la littérature*, etc., etc.

En outre de sa valeur purement historique, le livre de M. P.-G. Molmenti est une étude de mœurs à travers les âges, écrite en un style brillant par un érudit, un artiste et un penseur.

Conspirateurs et Policiers (*Souvenirs d'un proscrit russe*), par Léon Tikhomirov. Paris, Albert Savine, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de *la Russie politique et sociale* donne, sous une forme pittoresque et anecdotique, ses souvenirs de conspiration et de lutte contre la police russe. Il ne généralise point et laisse à peine entrevoir ses théories personnelles de révolutionnaire. Il raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu; il reproduit ses observations et ses expériences. Ce livre est, comme il le dit, un recueil de documents, un livre de mémoires, plus ou moins complets. Ce sont des tableaux isolés, qu'un court aperçu historique aidera le lecteur à relier chronologiquement.

Cette manière de traiter le sujet est vraiment la bonne, à l'heure présente surtout. Il faut savoir gré à M. Léon Tikhomirov, qui est un proscrit du gouvernement russe, de l'avoir compris. Tout le monde trouvera dans son livre des récits piquants, des traits de mœurs curieux, des pages où l'émotion est d'autant plus empoignante qu'elle se met moins en parade, ce qu'il faut, enfin, pour accroître, s'il se peut, notre sympathie pour le caractère russe et le peuple russe, sans aucun appel intempestif à prendre parti dans les querelles intérieures de l'empire du czar.

B.-H. G.

La propriété littéraire et artistique, par Émile Acollas. Un vol. in-16. — Paris, Ch. Delagrave. 1887.

Le volume fait partie d'une collection dont il a été parlé; M. Émile Acollas poursuit son œuvre de vulgarisation.

D'abord quelques pages de théorie pure touchant le droit de propriété littéraire et artistique. Il est juste, c'est l'enseignement qui prévaut, que la propriété littéraire et artistique soit une propriété limitée quant à la durée; mais pourquoi cela est-il juste? Parce que l'auteur ou l'inventeur emprunte sa personnalité aux générations qui l'ont précédé, et, à son temps, les éléments de son œuvre? Quoi! sur ce fondement merveilleux, on appuierait une théorie mystique d'indivisibilité de production intellectuelle? on en déduirait un droit de la société sur l'œuvre intellectuelle? Mais, « si l'argument que l'on fait contre les auteurs et les inventeurs était bon, il le serait contre quiconque prétendrait à la propriété même de la moindre parcelle de terre, car apparemment aucun propriétaire n'est né sans ancêtres, aucun ne possède même une parcelle de terre que des devanciers n'aient cultivée ou remuée. »

Viennent ensuite quelques pages d'histoire, puis, après la nomenclature des lois et règlements, un exposé, avec un commentaire, de la législation en vigueur : six chapitres dans lesquels il est traité : 1° du droit des auteurs; 2° du droit de leurs créanciers; 3° de la transmission, soit à titre onéreux, soit à titre gratuit, du droit de propriété littéraire et artistique; 4° du délit de contrefaçon et des délits assimilés; 5° du délit de représentation illicite; 6° du droit des étrangers. A la suite du premier chapitre, deux appendices qui ont trait, l'un à la législation concernant les œuvres posthumes, l'autre, à la législation relative aux manuscrits appartenant à l'État; et après le deuxième chapitre, un autre appendice encore : il s'agit de la mise en gage du droit des auteurs.

L'auteur ne se fait pas faute d'indiquer quelles modifications il conviendrait, suivant lui, d'apporter aux lois qui régissent la matière. F. G.

A Panama : l'Isthme de Panama. — La Martinique. — Haïti. *Lettres adressées au Journal des Débats*, par G. de Molinari. Un vol. in-18, illustré de 6 gravures hors texte et accompagné d'une carte coloriée. Paris, sans date. Librairie Guillaumin.

Si le lecteur a l'esprit hanté de quelque doute sur l'issue de la colossale entreprise de Panama, qu'il lise ces lettres de M. de Molinari, et il sortira de cette lecture pleinement confiant dans le succès final. Le témoignage du très distingué collaborateur du *Journal des Débats* est d'autant plus digne de foi qu'avant d'avoir vu et jugé les faits sur place, il était plutôt défavorablement prévenu.

Charles Robin; sa vie et son œuvre, par Georges Pouchet, avec un portrait gravé par Ach. Martinet, et un *Index bibliographique* des travaux de Ch. Robin. Un vol. in-8°. Paris, 1887. Félix Alcan.

Il y aura tout à l'heure trente ans, — c'était en septembre 1859 — mon premier article dans le journal *l'Opinion nationale*, très récemment fondé, avait pour objet de rendre compte du premier ouvrage publié de M. Georges Pouchet : *la Pluralité des races humaines*. Le jeune auteur était le fils du docteur Pouchet, de Rouen, célèbre alors par sa théorie des *Générations spontanées* qui donna lieu à une polémique retentissante, à laquelle M. Pasteur prit comme opposant une part des plus actives, tellement que la presse satirique, la caricature, et jusqu'aux théâtres, en leurs revues de fin d'année, s'emparèrent de la question. M. Georges Pouchet a poursuivi sa carrière scientifique moins bruyamment; cependant il est professeur au Muséum d'histoire naturelle, directeur du Laboratoire maritime de Concarneau et du *Journal de l'anatomie* fondé par Charles Robin.

Disciple, ami et collaborateur du savant biologiste qui mourut en 1885, sénateur du département de l'Ain, il publie aujourd'hui une étude très complète, très impartiale sur la vie et les œuvres de son ancien maître. Écrit par un lettré, le livre débute comme un roman par la description pittoresque de la vieille demeure de famille où naquit C. Robin et où il est mort, à Jasseron. Mais bientôt le ton devient plus sévère, l'auteur expose avec autant de clarté que d'indépendance dans les jugements la longue succession des travaux du célèbre professeur, en même temps qu'il retrace l'histoire des luttes scientifiques et philosophiques qu'il eut à soutenir. Cette savante étude fait également honneur à M. Georges Pouchet, qui l'a écrite, et à Charles Robin, qui en est l'objet. E. C.

POÉSIES

L'Éducation par la poésie. *Répertoire des poèmes populaires du* XIX*e siècle*, par BIDART, professeur d'école normale. Un vol. in-12. Paris, librairie Gédalge, 1887.

En manière de préface, une douzaine de pages, avec ce titre : *Quelques explications.*

Résumons plusieurs de ces explications, les principales.

1° Les recueils ne manquent pas, mais tous ont été composés à l'adresse des lettrés: il en fallait un à l'usage de *la foule*, qui n'entend rien à la poésie. M. Bidart n'a que trop bien servi la foule; il lui a offert beaucoup de vers et fort peu de morceaux vraiment poétiques.

2° M. Pécaut a écrit un article sur « la poésie et l'éducation », d'où le titre choisi pour le nouveau recueil. Mais de ce que l'article de M. Pécaut soit excellent, et de ce que, comme l'a soutenu avec raison le directeur de l'école de Fontenay-aux-Roses, la poésie puisse servir à l'éducation, il ne s'ensuit pas que l'éducation se doive donner par la poésie. « La poésie, est-il dit, produit des émotions fortes et salutaires, qui relèvent notre âme et la rendent meilleure. » Cela peut être vrai de certaines poésies; cela ne l'est pas certainement de la poésie en général; non la poésie n'est pas « la sœur de la morale ».

3° Il convenait de n'emprunter rien aux poètes du XVIIIe siècle. — Passons.

4° Il importait de faire un choix entre les récits, les narrations; les odes n'ont pas le don d'agréer. — Passons encore.

Puis, M. Bidart livre *la clef de la versification;* il décompose l'alexandrin en hémistiches; une césure après le sixième pied. Il devine bien *quelques différences entre le vers classique et le vers romantique*, et il note deux, trois observations, en exprimant le « regret de n'avoir trouvé cette question traitée nulle part ». — Nulle part! Comme il faut que les bibliothèques des écoles normales soient pauvres pour qu'une telle assertion puisse être émise par un professeur chargé d'enseigner à de futurs instituteurs!

Il donne enfin quelques conseils *pour bien lire à haute voix*. M. Bidart n'a sans doute trouvé traitée nulle part, non plus, cette question de la lecture à haute voix, et, pour lui, réciter, c'est jouer. A la page 19, *le Pater*, de M. L. Ratisbonne, dont voici les deux derniers vers :

> Je priais le bon Dieu, car le pain, c'est bien sec,
> De nous donner toujours un peu de beurre avec.

et, au bas de la page, cette note, que nous copions textuellement : Diction : « Le pain, c'est bien sec », en faisant la moue; — le dernier vers sur un ton de mystère et comme avec pudeur.

Allons à la table. Le recueil est divisé en trois parties. — *Première partie :* Poésies pour enfants et Fables, qui sont empruntées à L. Ratisbonne, à Mme Anaïs Segalas, à Lachambeaudie, à Andrieux, à d'autres encore. — *Deuxième partie :* Poèmes sur la guerre de 1870, poèmes patriotiques. — *Troisième partie :* Chefs-d'œuvre littéraires.

Un recueil de morceaux choisis n'est jamais complètement mauvais, ni jamais complètement inutile.

La Vision. — *Pour les poètes. — Les transformations. — Les intensités. — Livrets de féeries. — Les entrevues. — Les travestis*, par ÉMILE PEYREFORT. Un vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. — Prix : 3 francs.

Contentement et joie pour les amoureux du vers; voici le volume d'un vrai poète.

Nous sommes encore sous le charme, et nous devinons que ce charme est peut-être bien trop alanguissant; mais qu'importe si notre poète n'a pas la puissance et si ses « pensées », disons impressions et images, ont le vague des beaux songes !

> Visibles pour nous seuls qui guettons leur venue,
> Elles flottent aux soirs harmonieux d'été,
> Et candides, glissant sur l'azur enchanté,
> Elles vont défaillir, lentes, vers une nue.
>
> Oh! songe! Eterniser la vision ténue!
> La figer dans sa grâce et sa fluidité!
> . . . .

Des contours qui s'effacent aussitôt qu'esquissés, des formes qui se fondent aussitôt qu'entrevues; le rêve s'est évanoui, mais le poète a noté la transparition fugitive et ténue.

L'écume.

> Large, immense, démesurée,
> Ne reflétant qu'un ciel uni,
> Sans limites, a l'infini,
> S'étale la mer a zurée.

La brise, en soulevant un peu
Le flux qui se convulse et penche,
Met une apparition blanche
Au revers de chaque flot bleu.

Sur cette vision pâle, aux poses
Adorables de nonchaloir,
La rougeur sanglante du soir
Etend des carnations roses.

Et le soleil qui flambe encor
En se couchant au ras de l'onde,
Sur ce beau corps de femme blonde,
Semble allonger des cheveux d'or.

C'est là de la mièvrerie? Non, et au surplus, le poète, à qui la vue de l'étang, dans lequel se reflètent les grands arbres à demi dépouillés à l'automne, rappelle des pleurs autrefois versés ; le poète délicat, de qui l'âme vibre au moindre bruissement, sait retrouver toute force quand il veut; *la Pastoure, En plein soleil*, sont morceaux traités avec vigueur et hardiesse, et cela reste très distingué.

Mais transcrivons deux sonnets ; celui-ci : *les Mots*, qui fait partie de la suite des sonnets *Pour les poètes.*

Près des flots, par les monts, les bois ou la prairie,
Les mots, à l'aventure, errent dans le matin.
L'ovale grec, avec le fier profil latin,
Sur leur face, en un type immortel, se marie.

Ils semblent exhaler de leur lèvre fleurie
Un parfum oublié fait de mythe et de thym,
Et la rime qui chante en leur rire argentin
Est comme un vague écho de la mère patrie.

Ils vont. Et moi, furtif, je rôde derrière eux.
Je saisis les plus beaux et les plus vigoureux;
J'en prends d'autres encore aux reins savamment souples;

Alors, je ceins leurs longs cheveux de lauriers verts,
Et bientôt on les voit s'entre-baiser par couples,
Dans les enlacements rythmiques de mes vers.

Cet autre sonnet, emprunté au dernier livre du recueil *les Travestis.*

École italienne.

Rose, avec des cheveux d'un blond vénitien,
C'est un matutinal envolement de vue.
On croit que dans un pan d'azur elle est venue
De ce ciel merveilleux que rêva Titien.

Sur le blanc affadi d'un entre-deux ancien
Surgit, comme un soleil levant, sa gorge nue.
Son regard un peu fier, qu'un sourire atténue,
Révèle un langoureux orgueil patricien.

Nonchalante, elle vient d'achever sa toilette,
Et la glace, où son fin visage se reflète,
Prend des tons d'arc-en-ciel à l'angle des biseaux.

Elle ajuste en jouant les fils d'or d'une ganse,
Et sa main, dans sa svelte et fébrile élégance,
Semble à la fois tenir des fleurs et des oiseaux.

Nous le pouvons répéter, le volume est d'un vrai poète. Il est pour contenter et réjouir les amoureux de vers.

Les Mouettes, poésies de Louis LE LOSSEUR DE RANZAY. Un vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur; 1887.

La première pièce, *les Oiseaux de mer*, a une certaine allure :

Ils déferlent du large, au branle du vent d'ouest,
Par couples, par essaims, par tribus, par nuées,
Sur les sables de Batz ou les plages de Brest.

Leur multitude, à grand bruit d'ailes remuées,
Imite, en s'abattant dans les goëmons secs,
Une ville en rumeur d'où montent des huées.

Quelques maladresses ou quelques négligences apparaissent à une strophe ou à l'autre; l'ode, toutefois, n'est pas sans mérite. Les autres morceaux n'ont malheureusement pas cette valeur; des récits de marins contés aisément — on les dirait imités de M. François Coppée; — des vers d'amour, des madrigaux, qui sentent leur XVIIIe siècle. Voici l'un de ces madrigaux :

Meurt-on d'amour?

Si l'on mourait d'amour extrême,
La terre aurait peu d'habitants;
Qui de nous atteindrait vingt ans,
Si l'on mourait dès lors qu'on aime?

Si l'on vivait d'amour suprême,
Le monde irait en cheveux blancs;
Qui de nous aurait peur du temps,
Si l'on vivait d'aimer quand même?

On ne vit, on ne meurt d'aimer!
Un peu d'amour est pour charmer,
Beaucoup torture, trop enivre.

Pourrait-on — sans tant discourir —
Vous quitter, si l'amour fait vivre,
Vous voir, si l'amour fait mourir?

Cela est gentiment tourné et n'est pas sans grâce.

Les Damnées, par GEORGE BOIS. Un vol. in-12. Paris, E. Dentu; 1887. — Prix : 3 francs.

Dans ce volume, des contes plus que grivois, et qui, parce que tels, ne nous plaisent guère à nous. Il y a la forme, excellemment appropriée; mais devons-nous, eu égard à cette forme, toujours heureuse, passer condamnation sur le fonds? Et nous faudrait-il en considération du talent du conteur, faire cas encore, en quelque manière, des contes que nous donne le conteur? Posséder les mérites d'un écrivain n'est pas circonstance aggravante; ces mérites ne sont pas, non plus, pour atténuer certains écarts d'imagination.

Soyons juste. Tous les morceaux du recueil ne rentrent pas dans la littérature purement pornogra-

phique. Celle-ci, *Un retour mal fêté*, est seulement gaulois :

> Un seigneur, sorti sans entaille
> D'une désastreuse bataille,
> Avait chevauché nuit et jour
> Pour revoir plus vite sa belle,
> Et lui donner bonne nouvelle
> De sa vie et de son amour.
>
> Or il arriva chez la dame,
> Un beau soir, l'ivresse dans l'âme,
> Le corps brisé d'épuisement.
> Sans perdre un instant, la maîtresse
> Le fait coucher et le caresse;
> Mais il s'endort indignement.
>
> Elle se plaint et le réveille,
> Et dit qu'elle fera merveille
> Ayant jeûné pendant deux mois;
> Et lui, tout en baillant, riposte :
> « Madame, j'ai couru la poste,
> Excusez-moi pour cette fois ! »

Le lendemain, de sa fenêtre, le seigneur voit un coq qui essaye, mais en vain, de satisfaire une poulette : « Qu'on le mette au pot! » Et la dame de demander grâce :

> . . . .
>
> « Je plains la poule, mais me doute
> Que ce coq a dû, sur la route,
> Courir la poste, cette nuit. »

D'autres contes sont aussi lestement enlevés et ne sont pas pour choquer le bon goût. Le nombre en est petit.

Cinq anniversaires de Molière, 1874, 1875, 1877, 1881, 1886, comédies en vers; par Ernest d'Hervilly. Préface d'Auguste Vitu. Portrait de l'auteur, par Félix Régamey. Un vol. in-16. Paris, L. Frinzine; 1882. — Prix : 5 francs.

M. Ernest d'Hervilly, un des plus charmants conteurs et un des poètes les plus spirituels et les plus sincères de ce temps, est aussi — et avec les qualités que je viens de dire, comment ne le serait-il pas? — un dévot à Molière. En cinq occasions, il a, soit au Théâtre-Français, soit à l'Odéon, donné, pour fêter l'anniversaire du grand homme, des comédies de circonstance qui sont restées de petits bijoux littéraires. Ces cinq comédies ont pour titres : *le Malade réel, le Docteur sans pareil, Poquelin père et fils* et *Molière en prison*. Cette dernière est suivie de fort belles et patriotiques stances dites par une jeune comédienne et adressées au « prisonnier du Châtelet », et d'un vieux et curieux sonnet, fait par un des comédiens de l'*Illustre-Théâtre*, Denis Beys, par le pâtissier Baguereau à l'adresse de maître Adam Billaut, le menuisier.

« En réunissant aujourd'hui le faisceau des compositions moliéresques d'Ernest d'Hervilly, dit M. Auguste Vitu en manière de préface, son intelligent éditeur rend un véritable service, non seulement aux admirateurs de Molière, mais aussi aux bibliothèques scolaires et aux théâtres de salon. Il n'est pas un seul de ces petits poèmes qui ne réponde aux sentiments simples et touchants de la morale la plus pure. L'amour paternel et l'amour filial, l'enthousiasme de l'art et de la poésie, mis en pleine lumière et aiguisés par les traits innocents d'un esprit vif et clair; ce sont là des tableaux et des idées qui sont assurés de plaire aux jeunes gens comme aux jeunes filles, à leurs grands-parents comme à leurs éducateurs.

« Ernest d'Hervilly, dont l'originalité personnelle est très accentuée et qui lui donne une parure sonore de rimes étincelantes, ne se contente pas d'admirer Molière en poète; il s'attache à le faire aimer. En le montrant dans des situations, quelquefois inventées, il le peint tel qu'il fut réellement, éloquent, généreux, hardi dans ses conceptions, constant dans ses amitiés comme dans ses principes, adorable toujours, et, qu'on me passe le mot, qui rend exactement ma pensée par une comparaison familière, bon comme le bon pain. »

Voilà ma besogne faite, et bien faite, pour une fois. Que M. Vitu me permette de lui en adresser tous mes remerciements.

Provensal (1884-1885), par J. Boissière. Un vol. in-12. Paris, A. Lemerre, 1887. — Prix : 3 fr.

Numa Roumestan ne pense plus dès qu'il cesse de parler, et, tout de même, M. Boissière n'est poète que lorsqu'il versifie. Point d'émotions profondes qu'il lui faille exprimer; il n'éprouve rien ou à peu près, d'ordinaire; mais il s'assied devant sa table, il prend une plume, et alors, s'il est à Paris, il évoque la Provence, et Paris s'il est en Provence, et la plaine, ou encore Paris, s'il revient d'une promenade en mer, et la mer, si, la veille, il a couru les grandes routes.

> *En mer.*
>
> Dans la grêle et dans la brume,
> Paris — lointain — s'est effacé.
> La bonne mer qui m'a bercé
> Sur sa maternelle poitrine,
> Oubliant la neige, l'hiver
> Et ses colères obstinées,
> Se drape dans son manteau vert
> Des radieuses matinées.
>
> . . . .
> . . . .
>
> Sacredieu, nous avons souffert !
> Jadis, loin des grèves marines,
> Paris desséchait nos poitrines
> Aux souffles de son feu d'enfer.
> Nous avons traîné nos guenilles
> Par monts, par vaux, par tous chemins,
> Au rire clair des belles filles,
> Sous le quolibet des gamins.

L'humeur vagabonde de M. Boissière fait plus de la moitié de sa poésie. Le reste? des mots. F. G.

THÉATRE

Madeleine, par R. du Pontavice de Heussey, pièce en quatre actes, dont un prologue, d'après Wilkie-Collins. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Un vol in-18. Prix : 2 francs.

M. R. du Pontavice de Heussey a fait, sous l'inspiration directe de l'auteur, une version française d'une pièce de Wilkie-Collins intitulée : *The New Magdalen,* qui a eu deux cents représentations à Londres, et a été mise à profit par les adaptateurs dramatiques de Russie, d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne et des Amériques. On pouvait penser que ce qui a si bien réussi sur tous les théâtres du monde ne serait pas mal reçu du public parisien, et que quelque directeur serait tenté de le lui présenter. Mais depuis tantôt cinq ans que M. R. du Pontavice de Heussey a commencé des démarches à cet effet, il n'a abouti qu'à un résultat négatif. « Tous, grands acteurs, actrices charmantes, critiques influents s'accordent pour lui écrire : « Votre pièce est très belle, très pathétique, très tout ce que vous voudrez; mais, pour nous, si elle n'est pas remaniée de fond en comble, elle est injouable, à Paris du moins ». Résolu à ne pas faire de concessions et à ne pas se livrer à un « metteur au point », mais fatigué des échecs et dégoûté de la lutte, M. du Pontavice de Heussey « en appelle aujourd'hui au public du jugement porté par messieurs du théâtre ». Voici la donnée de *Madeleine.*

Dans une chaumière que se disputent les troupes d'avant-poste, au début de la guerre de 1870, deux Anglaises se trouvent en présence. L'une est une fille repentie, envoyée par un refuge de Londres aux ambulances de l'armée allemande. L'autre est une voyageuse, arrêtée dans les lignes, fatiguée, trempée par la pluie, à qui Merry Merrick, l'ambulancière, donne des vêtements à elle en attendant que ceux qu'elle portait aient séché. Les deux femmes se font des confidences, et, si l'on ne comprend pas bien ce qui pousse Merry Merrick à dévoiler à sa compagne de hasard les hontes de sa vie, il paraît plus naturel que celle-ci lui raconte qu'elle s'appelle Grace Roseberry, qu'elle a passé toute sa jeunesse au Canada, qu'elle est orpheline et qu'elle va à Londres occuper, chez une parente de sa mère, qu'elle n'a jamais vue, une place de lectrice et demoiselle de compagnie. Elle porte dans un petit portefeuille les papiers qui constatent son identité et qui constituent toute sa fortune. Cependant les Français font un retour offensif; une balle frappe au front la jeune Anglaise, et le chirurgien de l'ambulance la déclare morte sur le coup. Les Allemands se retirent, abandonnant ceux de leurs blessés qui ne sont pas transportables, et Merry Merrick déclare qu'elle restera avec eux. Elle profite du moment d'intervalle entre la retraite des Allemands et l'arrivée des Français pour enlever le portefeuille de Grace Roseberry, dont elle fera passer le cadavre pour celui de Merry Merrick, tandis qu'elle-même se substituera à l'orpheline canadienne. Le prologue, qui contient cette exposition, se clôt sur un mot d'espoir d'un chirurgien français, affirmant que la femme laissée pour morte vit encore. Ce mot, que Merry Merrick n'entend pas, fait deviner au lecteur le reste du drame.

L'ancienne pensionnaire du Refuge s'est installée chez la parente de Grace, lady Janet Roy; elle y est choyée, adorée; son mariage avec un riche et beau gentleman, Horace Holmcroft, est prochain. C'est naturellement à ce moment que surgit la vraie Grace Roseberry, conduite par le neveu de Janet Roy, Julien Grey, magnifique type de pasteur protestant et d'honnête homme héroïquement bon. Grace n'a rien qui puisse prouver son droit; l'indignation même de ses réclamations tourne contre elle. On la traite de folle. Lady Janet va même la faire enfermer, lorsque celle qui a usurpé sa place et son nom, bourrelée de remords, et après une scène terrible où la dureté de sa rivale la rejette un instant dans le mal, cède aux conseils de Julien Gray et fait à tous l'aveu de son mensonge, sans autre espoir que de s'en laver par l'expiation. Julien la relève alors en lui déclarant qu'il l'aime et en lui demandant : « Voulez-vous me faire l'honneur de devenir ma femme ? » — « Et que dira le monde ? » objecte Merry qui résiste honnêtement. Mais Julien, la prenant dans ses bras : « Qu'importe le monde!... Je t'ai!!! »

L'œuvre est assurément très noble, la conception très dramatique, les sentiments généreux, élevés, dépouillés de toute conventionnalité et montés au diapason de l'héroïsme dans la charité et l'amour; les situations sont fortes, l'effet de certaines scènes doit être poignant. On ne saurait imaginer de lutte plus tragique que celle du remords et de l'orgueil dans le cœur de Merry Merrick. Malgré tout, l'avouerai-je, le verdict des directeurs et des critiques parisiens ne m'étonne que peu. L'auteur a beau dire que les personnages « ayant pour mission de personnifier des caractères et des types anglais, ils ne sauraient être trop anglais dans leurs actions, dans leurs gestes, dans leurs discours ». Il se peut, et je l'admets sans peine, que ce soit là une règle d'art absolue. Mais justement rien ne s'accommode moins de l'absolu que l'art théâtral. Ce n'est pas un compliment que je lui fais, car c'est bien un vice inhérent que je constate.

M. du Pontavice de Heussey agit sagement en donnant sa pièce à lire. Qu'on imite son exemple; que le théâtre anglais contemporain, en ce qu'il a d'original et d'anglais, soit offert au public français, comme vient de l'être la pièce de Wilkie-Collins, et le moment viendra, sans doute, où ce public sera capable de la comprendre sur la scène, et où, par conséquent, il se trouvera des directeurs pour la jouer.

HISTOIRE

— *Chronologie* — *Documents* — *Mémoires* —

Les Commencements d'une conquête. — *L'Algérie de 1830 à 1840*, par Camille Rousset, de l'Académie française. Deux vol. in-8°, formant environ 900 pages. Ouvrage accompagné d'un atlas. Paris, librairie Plon, 1887.

Le rédacteur en chef de cette revue, celui qui l'a fondée et n'a pas cessé d'en être la plume active et brillante entre toutes, publiait, dans un de ses plus récents numéros, un article qui a fait sensation parmi la famille des écrivains et le monde des lecteurs. C'est une étude magistralement écrite, mais d'une note tout à fait sombre, sur la ruine et l'avilissement du livre, semée de réflexions inquiétantes touchant le débordement de la production livresque, et à propos du rôle de la réclame dans la carrière des auteurs. Pauvres livres ! Comme si ce n'était pas assez des obstacles traditionnels accumulés autour de leur naissance et de leur entrée dans le monde, voici qu'à travers les semaines ordinairement le moins défavorables à la bibliographie dans les feuilles dites littéraires, les catastrophes théâtrales viennent leur rogner cette humble part respectée encore jusqu'à ce jour, par l'indifférence d'un public, que l'on peut d'ailleurs traiter, si l'on préfère, de naturellement hostile. Et encore, je n'ai point parlé des crises politiques de cette saison. Ah! le monsieur qui, interrogé sur ses opinions, se déclarait *crisier*, a vraiment eu lieu d'être satisfait, dans ce joli mois de mai. Certes, nous ne sommes pas pessimiste, du moins sous la forme d'un *laudator temporis acti*, ayant toujours tenu cet éloge systématique du temps jadis pour une forme inférieure, ou un état sénile de la pensée, chez qui n'ose pas avouer que ce prétendu dégoût du présent cache surtout l'horreur de la mort et l'amertume de voir s'enfuir la vie. Au fond, si l'on trouve le présent si mauvais, pourquoi ce culte du passé qui l'a préparé ? — Non, nous ne sommes pas pessimiste ; cependant la vérité nous force de déclarer que la situation des écrivains, n'a jamais été aussi difficile... du moins en ce qui regarde l'accès de la renommée. Comme si ce n'était pas assez de tant de causes d'alarmes pour les amis du livre, au spectacle de circonstances aussi vieilles que l'humanité... — (il serait extrêmement curieux et philosophique de montrer dans tous les temps la *galerie* hostile au livre, soit qu'elle, si fugitive et vouée à disparaître comme un troupeau d'ombres, ne pardonne pas à l'écrivain cette prétention à la durée, soit encore, que jalouse avant tout de vivre et d'agir, la société fuie d'instinct l'école de découragement que nous offre tout répertoire des expériences humaines); — comme si ce n'était pas assez de tant de points noirs, notre éminent confrère nous en signale un plus gros de tempêtes que tous les autres. C'est cette pléthore quotidienne d'imprimés, cette averse de couvertures jaunes ou bleues, dont la critique littéraire de nos jours se borne à énumérer les favoris, réservant seulement aux rares élus d'un éditeur fastueux l'article de tête, ou la bonne chronique, faisant tous feu le même jour, la veille de la mise en vente. On nous dit qu'un homme considérable dans l'industrie du livre, très frappé des considérations et des faits présentés par l'étude qui a été l'un des événements littéraires du mois, l'a communiquée à ses amis, avec cette annotation de sa main : « Vrai, courageux et triste ».

Personnellement, nous n'en aurons que plus de zèle à honorer devant tous l'œuvre des poètes, des critiques, des moralistes et des écrivains de race, les travaux que recommande un intérêt patriotique, en même temps que le souci de l'exactitude et l'art de la composition. A ce titre, une mention particulière est due à l'ouvrage que nous annonçons, et dont l'auteur occupe un des premiers rangs à la tête de notre belle phalange d'historiens.

M. Camille Rousset n'est pas un nouveau venu dans la haute estime des meilleurs juges, ni l'objet d'un vain caprice de la mode. Il y a tantôt vingt ans à cette heure, Sainte-Beuve, qui l'appréciait infiniment, lui avait consacré presque l'étendue d'un volume, c'est-à-dire cinq articles recueillis dans les *Nouveaux lundis*, sur *l'Histoire de Louvois*, *Louis XV et le maréchal de Noailles*, et *le comte de Gisors*. Depuis lors, M. Camille Rousset a publié plusieurs autres livres qui ont ajouté encore à son autorité d'historien véridique, instruit et incorruptible et à la reconnaissance de sa solide clientèle. *Les Volontaires de 92*, *la Conquête d'Alger*, et surtout *l'Histoire de la guerre de Crimée*, ont entouré le nom de l'historien d'une célébrité du meilleur aloi. Si l'un de ces livres a coûté à l'auteur la perte d'un poste qui était le bonheur de sa vie et comme l'outil de son noble travail, l'autre lui a valu l'admiration de l'Europe, et en particulier de la Russie, où *la Guerre de Crimée* de M. Camille Rousset est tenue pour un des chefs-d'œuvre de notre âge. Nous en avons pour garant le vicomte E.-M. de Vogüé qui, dans un ouvrage analysé dernièrement par nous-même à cette place, déclare que son meilleur guide à Sébastopol et sur le plateau de la Chersonèse a été ce livre qu'il cite à l'égal des plus beaux modèles que nous ait laissés l'antiquité. S'il nous est permis de rappeler nos propres émotions à ce propos, il nous revient que pas un livre du même genre ne nous a donné cette illusion de réalité, — qu'on nous

pardonne le jeu de mots, — et qu'après avoir lu tant de récits des faits de guerre de 1854-55, celui-là seul a satisfait notre soif de connaître au même degré que nos sentiments de Français. Enfin, voilà la conscience européenne satisfaite, et la vérité vengée du lourd et mensonger pamphlet en dix volumes de ce grossier Kinglake.

Les Commencements d'une conquête, l'Algérie de 1830 à 1840, tel est l'objet des nouvelles études de M. Camille Rousset. L'auteur se trouve merveilleusement à l'aise, en plein pays de connaissances, et comme *au foyer de famille* de ses trouvailles et de ses souvenirs, dans cette évocation de nos exploits et de nos épreuves d'Afrique, où revivent pour lui tant de figures héroïques et chères! Dans l'innombrable quantité de pages écrites sur cette glorieuse épopée de notre conquête algérienne, il en est bien peu qui nous aient paru dignes du sujet. Tout au plus, mettrions-nous à part trois ou quatre livres, dans la vaste bibliothèque que représenterait cette collection spéciale. Par exemple, nous regretterions de perdre les *Neuf années de campagne en Afrique*, ou *Lettres d'un soldat*, du colonel de Montagnac, l'intrépide et immortelle victime de l'effroyable affaire de Sidi-Brahim, en 1845. Il y a bien des années, il nous semble avoir été frappé de certaines lettres de Louis Veuillot, qui les écrivit dans le voisinage du maréchal Bugeaud ; mais notre souvenir est trop vague pour nous permettre de rien affirmer. Aucun de ces ouvrages, au reste, ne supporterait la comparaison avec celui de M. Camille Rousset, qui est une histoire méthodique, documentaire et définitive. Dans son *premier volume*, l'auteur traite de l'Algérie sous le gouvernement des généraux Clausel, Berthezène, duc de Rovigo, Voirol et comte d'Erlon. Il raconte successivement l'enquête sur le prétendu pillage de la Kasba, la création des zouaves, les premiers essais d'administration, la ferme modèle, la Metidja, Médéah, Josuf, Mouzaïa, Blida, le général Clausel désavoué et son départ. Il nous raconte la retraite désastreuse après l'expédition de Médéah; nous voyons apparaître Duvivier et Lamoricière ; nous voyons éclater l'insurrection générale et l'attaque de la ferme modèle. Les affaires de Bône et d'Oran sont relatées en détail dans le chapitre II. Le suivant contient les changements dans l'administration civile et les commencements d'Abd-el-Kader. Glissons — cela vaut toujours mieux — sur les discussions parlementaires, et nous arrivons à la prise de Bougie et à l'institution d'un gouverneur général. Sous l'administration molle du comte d'Erlon, heureusement compensée par l'énergie du général Trésel, — finalement l'un rappelé et l'autre mis en disgrâce, — on assiste aux succès d'Abd-el-Kader. Les cinq importants chapitres du *tome deuxième* comprennent: — l'administration du maréchal Clausel, l'arrivée du général Bugeaud et du duc d'Orléans, l'opinion de Bugeaud sur l'Algérie; — la première expédition de Constantine, les discussions parlementaires, les discours de Thiers et de Guizot, la double attaque repoussée et la retraite qui valut sa légende au nom de Changarnier; le discours du général Bugeaud à la Chambre des députés; — le général Damrémont, la remarquable lettre du duc d'Orléans à ce général, l'entrevue de Bugeaud avec Abd-el-Kader, le nouvel assaut et la prise de Constantine où mourut le général Damrémont ; — le général Valée, nommé maréchal et gouverneur de l'Algérie, le général de Négrier, la lettre d'Abd-el-Kader à Louis-Philippe et l'expédition des Portes de Fer; — la rupture du traité de la Tafna, l'audace d'Abd-el-Kader, l'affaire de Milianah, les affaires de Constantine et d'Oran, Lamoricière à Oran et le rappel du maréchal Valée. L'atlas qui accompagne ces deux substantiels volumes comprend trois cartes des provinces d'Oran, d'Alger et de Constantine — 1830, 1840; — Metidja et Titteri ; de Bône à Constantine, plan de Constantine; trois vues de Médéah, Mascara et Tlemcen en 1831, 1835 et 1836, le tenia de Mouzaïa, une vue de Constantine prise du Mansoura et le front d'attaque de Constantine en 1837. L. D.

Paris et la Ligue sous le règne de Henri III. — *Étude d'histoire municipale et politique*, par PAUL ROBIQUET, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, docteur ès lettres. Un vol. in-8°, Paris, Hachette et Cie, 1886.

Ce gros livre, bourré de faits, est le résultat de recherches intelligentes et patientes sur un des points mal connus de notre histoire. Ce n'est pas que les travaux manquent, ni les chroniques, mémoires et documents originaux. Mais, malgré la distance des âges, les passions qui agitaient les Parisiens d'alors agitent les Parisiens d'aujourd'hui et ont agité les Parisiens de tous les temps : de sorte que les événements de ces temps lointains, troublés et féconds, ont été jugés diversement à travers les idées de l'historien ou les intérêts des partis. L'étude de M. Paul Robiquet, sans être une de ces œuvres mortes qui, sous prétexte d'impartialité, ont l'air de sortir d'une machine à rédiger et non d'un cerveau humain, me semble avoir des qualités de conscience, d'exactitude et de justesse qui lui donnent la valeur d'un tableau définitif dans son ensemble, sinon dans tous ses détails. Je ne sais si la manie qui nous tenait ces dernières années de fabriquer des volumes d'après le procédé allemand, en mettant bout à bout des textes, des notes et des commentaires d'érudition sans jugement, n'a plus pour longtemps à sévir parmi nous. Le fait est que je constate l'apparition successive de livres savants, où l'on n'a pas honte de laisser libre champ à l'esprit d'ordre, de clarté, de logique et à l'art de la composition, qui ont toujours été les caractéristiques de notre race. *Paris et la Ligue* est un de ces livres-là. Il conclut, par conséquent, et il suffira d'en citer les conclusions pour donner une idée juste de ce qu'il se donne la tâche de raconter et de prouver.

« En résumé, dit M. Paul Robiquet, si l'on voulait caractériser la lutte de Paris contre le roi Henri III et définir l'esprit de la Ligue, on pourrait dire que c'est une insurrection, née en partie des fautes politiques, en partie des exactions financières du roi; un mou-

vement qui eut le Saint-Siège, l'Espagne et le clergé pour inspirateurs, les Guises pour chefs, et la partie la moins éclairée de la population parisienne pour instrument. Cette formidable coalition se brisera contre le génie militaire et la diplomatie infatigable du roi de Navarre. Mais si l'unité nationale et la puissance française doivent beaucoup au fondateur de la dynastie bourbonienne, il a fait porter aux franchises municipales de Paris la peine du fanatisme des Seize et installé à l'hôtel de ville la candidature officielle. Son règne, si brillant à certains égards, écrasera sous le niveau de la centralisation monarchique et du pouvoir absolu la liberté des communes; il marquera, en même temps que l'expansion de la politique française au dehors et le rétablissement de l'ordre matériel sur toute la surface du pays, l'abolition des immunités populaires, l'abaissement des parlements et de la bourgeoisie au profit des gentilshommes. » B.

Le Cabinet noir. — *Louis XVIII. — Napoléon. — Marie-Louise*, par le comte D'HÉRISSON. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, 1887. Prix : 3 fr. 50.

Le hasard a fait tomber en la possession de M. le comte d'Hérisson un nombre considérable de pièces, provenant du portefeuille du baron Monnier, directeur général de la police départementale sous la Restauration. « Ce sont des *souvenirs* écrits de sa main au jour le jour, quelques milliers de rapports de police, autant de lettres interceptées et copiées par le cabinet noir, un grand nombre de lettres originales particulières. » M. d'Hérisson en a extrait la matière de ce volume, et il nous en promet d'autres, si celui-ci est accueilli favorablement.

Il faut croire que le metteur en œuvre de tant de matériaux d'une nature si secrète et si piquante a voulu savamment allécher la curiosité du public en ne lui présentant d'abord que la moindre partie de ce qu'il a à lui révéler. En effet, à part certaines pièces qui prouvent que le procès des Naundorff est à refaire et que les personnes les mieux situées pour le bien savoir ne croyaient pas à la mort de Louis XVII au Temple; à part aussi ce qui a trait à l'enlèvement des joyaux de la couronne par Marie-Louise et à la façon dont ils lui furent repris, je ne vois rien, dans ces pages, ni de bien neuf pour le curieux, ni de très important pour l'historien. Mais comme M. d'Hérisson n'a pas, que je sache, à se plaindre de l'accueil fait à son livre, nous pouvons espérer qu'il nous donnera de la farine de meilleure qualité à mesure qu'il approchera du fond du sac. B.

Le Pilori. — *Scènes de la chouannerie*, par HENRI DATIN. Un vol. in-18. Paris, A. Soirat, 1887. Prix : 3 fr. 50.

M. H. Datin a fait, à l'usage spécial de la population de Saint-Hilaire-du-Harcouët, qui se trouve quelque part en Normandie, dans les environs d'Avranches, le récit de deux épisodes de la guerre civile en l'an II. L'amour y joue son rôle, et le portrait des héroïnes d'il y a quatre-vingts ans est fait pour flatter les dames de Saint-Hilaire, qui y retrouvent aujourd'hui leurs traits. Récit intéressant, d'ailleurs, mouvementé, bien conduit, appuyé sur des faits authentiques, si bien à l'usage des gens de Saint-Hilaire, qu'il procure un vrai plaisir de curiosité à ceux qui n'en sont pas. La langue n'est peut-être pas constamment d'une correction impeccable ; et si l'auteur prouve partout qu'il a des habitudes d'écrivain, il ne montre pas toujours les qualités qu'on est en droit d'attendre d'un littérateur de profession. C'est, du reste, honorer ses loisirs que de les consacrer à des productions semblables, qui assurent à leur auteur une véritable gloire de clocher — dont César se fût contenté, à défaut d'autre, — et au lecteur quelques moments d'agréables distractions. B.

Au Mexique, 1863. *Combats et retraite des six mille*, par le prince GEORGES DE BIBESCO. Dessins de P. Jazet. Un vol. petit in-4°, 280 pages. Librairie Plon et Cie. Paris, 1887.

Bien qu'il s'agisse d'une contrée étrange et lointaine, — reléguée volontiers, par notre tour d'imagination et notre insouciance géographique, dans les régions du symbole et de l'hyperbole, du fabuleux et de la légende, — l'expédition du Mexique est entrée dans nos visions personnelles et nos plus directs souvenirs. Elle s'est mêlée à nos intérêts et à nos douleurs ; elle a été le prologue, ou plutôt le premier acte de la grande tragédie qui foudroya la France. Oh ! ce XIXe siècle, traité de prosaïque et de bourgeois, dites-nous, je vous prie, s'il n'est pas assez *shakespearien*, comme on parle chez ceux qui ne connaissent point Shakespeare ! Il nous semble qu'en fait de drame fin de siècle, on rêverait difficilement mieux que l'écrasement de Napoléon, l'épouvantable destinée du czar, la noyade du roi de Bavière, et cette Europe inaugurée par le jeune Bonaparte, et qui marche à l'ordre du vieux Guillaume ! Cette affaire du Mexique, si embrouillée dans ses origines, si peu connue dans ses opérations, se représente toujours à notre mémoire sous quatre traits principaux. Le premier de ces traits est une lettre reçue, à chaque arrivée de transatlantique à Saint-Nazaire, par un de nos amis, frère d'un officier attaché au corps expéditionnaire, lettre qu'on nous lisait régulièrement. Sous la bonne humeur philosophique d'un vrai soldat, les ravages du vomito et les traîtrises des embuscades dissimulaient le mieux possible, sans l'effacer entièrement, une ombre sinistre. Le seul nom du Mexique suffit aussi à évoquer devant nous une promenade dans le parc de Versailles, avec le vieux poète Émile Deschamps, le jour même où le futur et malencontreux empereur y acceptait, des mains de Napoléon III, la couronne qui l'allait tuer ; il nous rappelle encore, ce nom terrible, le fusillé de Queretaro, et dans un caveau solennel du couvent des capucins, à Vienne, le cercueil débarqué

de la veille, avec les restes du pauvre archiduc. Tant de deuils et d'échecs ont jeté comme un rideau de ténèbres devant les actes héroïques, les hauts faits d'armes et l'admirable patience de nos soldats, sous un ciel meurtrier, en face d'adversaires résolus, dirigés par une main énergique. Dans ses excellents *Récits d'un soldat*, le malheureux Louis Lande, à la fin mystérieuse, nous avait conté, à notre profonde émotion : *la Hacienda de Cameron*, récit épique du courage des nôtres. Mais ce n'était là qu'un fait isolé; tandis que dans ses *Combats et retraite des six mille*, M. le prince Georges Bibesco, qui a pris sa part glorieuse de ces sombres épreuves, s'est fait l'historien complet et autorisé de l'expédition. Son entraînant ouvrage, illustré de vingt-sept gravures et cartes, nous dit avec autant de verve que de précision : l'aspect du Mexique, ses races diverses, mœurs, coutumes et religion; l'arrivée du général de Lorencez et des Français à la Vera-Cruz; l'attitude des Espagnols et des Anglais, nos alliés du début; la convention de la Soledad; les déceptions de l'amiral Jurien de la Gravière; l'assaut du fort Guadalupe; la musique et le théâtre à Orizaba; l'arrivée du général Forey, etc., etc. L. D.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française, publié sous les auspices de la commission des archives diplomatiques du ministre des affaires étrangères. — *Portugal*, avec une introduction et des notes, par le vicomte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR. Paris, Félix Alcan, 1887. Un vol. gr. in-8°. — Prix : 20 fr.

La commission des archives a défini le caractère de cette publication en décidant qu'elle serait une œuvre d'enseignement politique plutôt qu'une œuvre d'érudition. Elle s'est proposé, non d'entourer d'un appareil scientifique les textes qu'elle édite, mais de mettre à la disposition de nos agents et de nos historiens une sorte de manuel des traditions politiques de la France.

Les instructions données à chaque ambassade forment autant de chapitres. Ces instructions sont explicites. Elles commencent en général par un précis rétrospectif des relations entre les deux États jusqu'à l'époque où elles sont données. Il en résulte que, très souvent, elles se suffisent à elles-mêmes, contiennent leur propre introduction et se relient directement les unes aux autres. Il arrive cependant que, des affaires nouvelles surgissant, les instructions écrites succèdent à des instructions verbales, ou des intervalles de guerre ayant rompu les relations, il est nécessaire de combler une lacune entre deux textes ou de préparer le lecteur à l'intelligence de certains faits sur lesquels les contemporains jugeaient superflu de s'expliquer, puisqu'ils les connaissaient d'ailleurs parfaitement. De là la nécessité des notices rattachant chaque instruction à celle qui précède et résumant les données nécessaires à l'intelligence du document qui suit la notice.

C'est M. le vicomte de Caix de Saint-Aymour qui s'est chargé de ce travail délicat pour le troisième volume, récemment paru, et consacré aux affaires du Portugal. Il suffira de dire que ce volume est tout à fait digne des deux qui l'ont précédé (*Autriche*, par M. Albert Sorel, et *Suède*, par M. Geffroy, de l'Institut). Pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, le Portugal fut le plus puissant instrument de diversion de la politique française sur les flancs de la monarchie espagnole. Après l'extinction de la branche castillane de la maison d'Autriche, c'est contre l'Angleterre qu'eut à lutter dans ce pays notre influence. Le *Recueil* aujourd'hui publié nous montre ces luttes se poursuivant jusqu'au moment où la Révolution française vint bouleverser tout le vieux système européen, en répandant partout les idées modernes qui ont fini par triompher à Lisbonne et par faire du Portugal une des monarchies les plus constitutionnelles et les plus libérales de l'Europe. G.

Journal du corsaire Jean Doublet, de Honfleur, lieutenant de frégate sous Louis XIV, publié d'après le manuscrit autographe, avec introduction, notes et additions, par CHARLES BRÉARD. Paris, Perrin et Cie, 1887. Un vol. in-8°.

Doublet fut un des meilleurs marins de cette époque, où l'initiative privée maintint haut sur les mers le pavillon français, malgré les désastres des grandes batailles navales. Quand l'heure du repos eut sonné, Doublet, qui aimait à raconter ses navigations dans le golfe et dans les bouches du Saint-Laurent, ou le long des banquises de glace des mers du Nord, et ses combats avec les pirates de Salé et les frégates d'Angleterre et de Hollande, céda aux sollicitations de ses auditeurs habituels. Il voulut « satisfaire sa famille et ses intimes amis, lesquels l'avaient souvent prié de leur laisser un manuscrit de ses voyages ». — « Tour à tour volontaire, matelot, second capitaine au commerce, pilote sur les vaisseaux du roi, lieutenant, puis commandant de barques longues, enfin lieutenant de frégate, il n'eut qu'à évoquer du fond de sa mémoire des souvenirs déjà lointains pour raconter ses croisières et ses stratagèmes, énumérer ses prises, expliquer ses entrevues avec le duc d'York, Engil de Ruyter, Jean Bart, Tourville, Seignelay, le roi de Danemark et tant d'autres personnages dont il s'honorait d'avoir conquis l'estime. »

M. Charles Bréard nous donne, enrichie d'une savante introduction où l'historique de la famille de Jean Doublet est suivi depuis ses origines jusqu'aux deux grandes dames qui la représentent de nos jours (Mme la marquise de Caulaincourt et Mme la comtesse d'Andigné), la plus grande et la plus intéressante partie de ces mémoires, conservés en manuscrit dans les archives départementales de la Seine-Inférieure, à Rouen. Les historiens y trouveront quelques faits nouveaux, surtout au point de vue des entreprises et des relations commerciales de la France à cette époque; et les purs lettrés ne liront pas sans plaisir un récit naïf, un peu touffu et diffus,

mais plein de bonne humeur française, d'anecdotes piquantes et de grands actes de bravoure simplement racontés.

Le connétable de Richemont (Arthur de Bretagne) (1393-1458), par E. Cosneau, professeur agrégé d'histoire au lycée Henri IV, docteur ès lettres. Paris, Hachette et Cie, 1886. Un vol. in-8°.

« Issu d'une famille souveraine et alliée aux maisons royales de France, d'Angleterre, d'Écosse, de Navarre; élevé par Philippe le Hardi et par le duc de Berry, frères de Charles V; jeté, dès l'adolescence, au milieu des guerres civiles qui suivirent l'assassinat du duc d'Orléans; familier du dauphin Louis, duc de Guyenne, dont il épousa plus tard la veuve, Marguerite de Bourgogne; beau-frère du régent Bedford et de Philippe le Bon; neveu d'Amédée VIII, duc de Savoie; connétable de Charles VII pendant trente-trois ans, et enfin duc de Bretagne, Richemont semblait destiné à fixer l'attention de ses contemporains et de la postérité. » Cependant « ni les chroniques, ni les histoires générales de France, ni même les histoires particulières de la Bretagne, ni celles du règne de Charles VII ne peuvent satisfaire pleinement cette curiosité... Raconter sa vie d'une manière plus complète et plus exacte, à l'aide de documents nouveaux; faire ressortir davantage son rôle; montrer la part qu'il eut dans la délivrance et la régénération de notre pays; exprimer un jugement aussi éloigné d'une admiration irréfléchie que d'une malveillance passionnée : tel est le but de ce travail. »

On ne saurait se tracer plus nettement un programme, et, que l'auteur me permette de le lui dire, il serait difficile de l'exécuter mieux qu'il ne l'a fait. M. Cosneau a consulté et mis à profit, outre les livres imprimés publiés en France et en Angleterre et touchant à son sujet, une multitude de documents manuscrits qu'il a su trouver dans nos grandes bibliothèques et dans les archives de Paris et des départements. Les longues et consciencieuses recherches ont abouti à nous donner une biographie aussi complète que possible du duc Arthur, accompagnée d'appréciations qui témoignent d'un sens historique éprouvé. Peut-être cependant l'auteur n'a-t-il pas échappé autant qu'il l'aurait voulu à la partialité si naturelle au biographe pour son héros. Sans diminuer en rien l'importance du rôle de Richemont pendant une des périodes les plus critiques et les plus décisives de notre histoire, tout en le plaçant même, comme le fait M. Cosneau, « le premier après Jeanne Darc », il semble qu'il eût été juste de mieux mesurer la distance qui les sépare, et de réduire un peu le mérite des services rendus par le connétable. Breton avant tout, il ne s'en fallut que de bien peu qu'il ne devînt Anglais. Heureusement que les circonstances d'abord, et ses intérêts ensuite le poussèrent et le retinrent à Charles VII, même après sa disgrâce. Certes M. Cosneau n'a pas dissimulé ce trait; mais il n'y a peut-être pas appuyé suffisamment.

Tout un appareil de notes, de tables généalogiques et de pièces justificatives, dont la plupart sont inédites et de grande valeur, complètent ce travail et achèvent d'en faire une des plus importantes monographies historiques qui aient été publiées depuis longtemps. B.-H. G.

La France martyre. *Documents pour servir à l'histoire de l'invasion de 1870*, par Jules Lermina. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie Joseph Kugelmann.

Laissant volontairement de côté tous les faits de guerre, passant même rapidement sur les incidents connus de tous : massacres de Bazeille, de Châteaudun, etc., M. Jules Lermina s'est fait de préférence l'historien, en ce livre, des attentats, des crimes commis contre la population civile pendant l'invasion de 1870. Le volume est divisé en deux parties : 1° *les grands Attentats*; 2° *Viols, Vols, Otages, Arrestations arbitraires, Chapitre innommable* (Gloutonnerie et malpropreté), *Ambulances et blessés, Prisonniers*, et se termine par un chapitre de *Conclusion* suivi d'une *Annexe de pièces officielles* (Décrets et instructions du gouvernement de la Défense nationale) et d'un *Essai de bibliographie* de la littérature de l'invasion. Chaque page de ce volume suinte le sang, non celui des combattants, mais celui de victimes qui n'avaient pas pris part à la lutte. On y voit à quel degré de sauvagerie redescend la bête humaine livrée au seul instinct de la force. En fermant ce livre nullement déclamatoire, écrit avec intention en style de procès-verbal, et d'autant plus tragique, on ne peut se défendre de quelque sympathie pour ce petit groupe d'utopistes doux qui, sous le nom de Société des amis de la paix, prêche la guerre sainte à la guerre. E. C.

A travers le bon vieux temps, — Histoire du bon vieux temps, deux vol. in-8°, par Marc Bonnefoy.

Les Paysans, un vol. grand in-8°, par C. Delon.

Histoire de Napoléon III, par Albert Meyrac. Un vol. in-8°.

Inconduite et travail, par Abel Richard. Un vol. in-8°.

A la Librairie centrale des publications populaires, Paris, Martin, directeur, 1887.

Ces ouvrages, publiés par la Société d'instruction républicaine, *le Patriote*, sont des livres de combat et de propagande. Leurs auteurs sont animés d'une commune inspiration : la haine de la monarchie, et le désir de faire partager cette haine par les classes populaires en mettant en relief les vices des rois et des nobles, et la misère du peuple sous l'ancien régime. Leur défaut est précisément d'être des œuvres de parti pris. Sans doute, ce que racontent les auteurs est vrai, les horreurs des barons féodaux, la dure condition des serfs, les abus du pouvoir absolu, la misère noire des paysans, tout cela est vrai; mais si

l'on prétend instruire le peuple, il ne faut pas lui fausser le jugement en ne disant qu'une partie de la vérité. Le moyen âge, les temps modernes, avec toutes leurs erreurs et leurs crimes, ont eu aussi leur grandeur. L'œuvre de Charlemagne, de saint Louis, de Louis XI, d'Henri IV et de Louis XIV lui-même, n'en déplaise à M. Bonnefoy, n'est pas dépourvue de gloire et témoigne autre chose que la barbarie, l'orgueil monarchique ou la débauche royale. Le bien est trop systématiquement nié.

L'ouvrage de M. Delon paraît modéré auprès du ton de M. Bonnefoy; il admet au moins que, parmi les barons féodaux, il pouvait se rencontrer parfois de *bons seigneurs*. M. Bonnefoy n'a garde de se rendre coupable de pareilles indulgences. Pour lui, Louis XIV n'est grand qu'à la façon d'un nain juché sur les épaules de plusieurs hommes superposés!

Certes, nous sommes d'accord avec ces écrivains, quant aux intentions, qui sont de donner aux classes populaires le sentiment et l'amour de la liberté, le goût de l'instruction et de la lecture. Mais nous aimerions qu'on ne tombât point dans le vice reproché avec raison aux adversaires des idées libérales, et que les propagateurs de ces idées ne se fissent point des Loriquets républicains.

Le livre de M. Abel Richard n'est point historique : c'est une sorte de roman moral qui oppose les résultats de l'inconduite à ceux du travail. C'est bien banal, d'un style pauvre et d'une invention peu attrayante. La plupart de ces ouvrages sont ornés de vignettes : celles des *Paysans* (histoire d'un village avant la Révolution, par Delon) sont tout à fait charmantes, d'une composition pleine de goût et de poésie.

Histoire nationale *et Notions sommaires d'histoire générale*, par M. François Corréard, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur au lycée Janson de Sailly. Trois vol. in-12 cartonnés à l'anglaise. Paris, Masson, éditeur, 1886-1887. — Prix : 7 fr. 50.

L'ouvrage de M. Corréard s'adresse aux écoliers. Les programmes officiels ont naturellement déterminé son plan. La difficulté, dans ce genre de manuels, est de demeurer clair en étant succinct, et de discerner la proportion qui convient à chaque période, et l'imtance relative des événements, soit simultanés, soit successifs.

L'auteur s'est généralement bien acquitté de cette tâche, encore qu'il ait écourté à l'excès l'examen de la période qui s'étend de 1815 à 1875. En un chapitre de quarante pages à peine, il esquisse à grands traits la physionomie de cette période de soixante ans qui n'est cependant point dépourvue d'événements marquants, tant dans le domaine de la politique pure que dans celui des sciences, des lettres et des arts. Cette restriction semble d'autant plus singulière que dans l'étude des autres siècles l'auteur s'est attaché avec raison à démontrer le développement des idées, à expliquer, suivant la méthode des grands historiens dont il s'est nourri, les Michelet, les Taine, etc., les événements par leurs causes psychologiques et économiques. — Peut-être a-t-il cru devoir garder plus de réserve en ce qui concerne l'histoire contemporaine? Mais sans prendre parti, sans renoncer à l'impartialité indispensable à l'historien et au professeur d'histoire, il aurait pu jeter plus de lumière sur cette longue série de soixante ans où se sont accomplis tant de changements.

L'*Histoire nationale* de M. Corréard est conçue dans un esprit libéral et surtout antimonarchique. Il insiste volontiers sur les vices de l'ancien régime et ne manque pas de déclarer, par exemple, que Damiens fut condamné à un effroyable supplice pour avoir seulement « égratigné Louis XV avec un canif ». Il s'est épargné l'occasion de dévoiler les vices des régimes nouveaux en resserrant fortement la période contemporaine. Il est juste de noter que, racontant l'histoire de la Révolution, il semble préférer les *modérés, comme Danton,* aux Hébertistes et au parti de Robespierre; il accorde quelque pitié aux Girondins. Mais, en vérité, nous eussions aimé trouver dans cet ouvrage destiné à la jeunesse un jugement flétrissant plus vigoureusement, sans pour cela tourner à la rhétorique phraseuse, les abominations des monstres de l'espèce de Marat et de Saint-Just.

M. Corréard a eu l'excellente idée d'indiquer, à la suite de ses chapitres, les auteurs à consulter. Il nous permettra une petite observation : le nom de l'auteur n'est guère suffisant, surtout quand le conseil s'adresse à des jeunes gens ou peu expérimentés ou peu travailleurs. Pour que l'indication fût vraiment utile, il faudrait qu'elle fût plus précise, qu'elle fixât le chapitre même bon à lire. Quand je vois, par exemple, à la suite d'un chapitre, du reste bien fait, sur la formation de l'indépendance des États-Unis d'Amérique : « Ouvrages a consulter : Bancroft, *Histoire des États-Unis* (traduction française); — Laboulaye, *Histoire politique des États-Unis d'Amérique;* — Guizot, *Washington;* — Mignet, *Vie de Franklin;* — Cornélis de Witt, *Histoire de Washington;* — Seeley, *l'Expansion de l'Angleterre;* texte de la constitution des États-Unis, à la suite des constitutions françaises de Tripier; — Boutmy, *Études de droit constitutionnel* (*les Sources et l'esprit de la constitution des États-Unis*); voir aussi Weber, Heeren, Freeman », je suis fort tenté de croire que ce catalogue de bibliothèque représente les lectures faites par l'auteur beaucoup plus que celles que feront ses élèves.

Au demeurant, le travail considérable exécuté par M. Corréard mérite plus d'éloges que de critiques, car il offrait d'autant plus de difficultés qu'il imposait à l'auteur l'obligation de trouver quand même le moyen d'être neuf après beaucoup d'autres. P. Z.

Écrin de poésies anglaises, allemandes, italiennes et espagnoles, traduites par François Vallon. Un vol. in-8°. Paris, Alphonse Lemerre, 1886. — Prix : 5 francs.

Les poésies sont traduites en vers. Cela n'est pas dit sur la couverture.

. La traduction est assez fidèle, si nous en jugeons par celles des poésies qu'il nous est permis de lire, tant bien que mal, dans les textes originaux, les poésies allemandes; même la forme extérieure est le plus souvent assez habilement conservé, et l'œil peut penser revoir les strophes de Heine et de Lenau; mais les vers de M. Vallon sont toujours et quand même les vers de M. Vallon, non qu'il y ait mis quelque chose d'un peu personnel, mais parce qu'ils ne rendent nullement ce qu'ont mis, dans les leurs, Platen ou Uhland.

Nous nommons des poètes allemands; le traducteur a aussi exercé sa patience sur des morceaux empruntés à des poètes anglais, italiens, espagnols, les uns anciens comme Chaucer, Dante, Lope de Vega, et les autres, modernes ou contemporains, comme Moore et Montgomery, Guisti et Prati, Valera et Ventura, Ruiz Aguilera. Nous allions oublier le poète américain Longfellow.

« Une remise est offerte à toute maison d'éducation qui, s'adressant directement à l'auteur, demandera au moins douze exemplaires. » — Quoi! on ne fait plus apprendre du Delille aux élèves et l'on pourrait faire choix, pour eux, de quelques-uns des morceaux du recueil de M. Wallon! Nous plaignons les pauvres enfants. F. G.

Papiers de Barthélemy, *ambassadeur de France en Suisse (1792-1797)*, publiés sous les auspices de la commission des archives diplomatiques par M. Jean Kaulek. Tome I, année 1792. Un vol. grand in-8°. Paris, Félix Alcan, éditeur, 1887.

Les papiers de Barthélemy ont, pour l'histoire de notre diplomatie pendant la Révolution, une importance de premier ordre pour une double raison : la valeur personnelle de l'ambassadeur et le caractère presque unique de son ambassade. On sait, en effet, qu'après le manifeste de Brunswick la déclaration de guerre à l'abolition de la royauté, les relations diplomatiques de la France avec toutes les grandes puissances européennes, sauf la Turquie, furent interrompues. Elles ne le furent jamais avec le corps helvétique. Il y eut bien un refroidissement très naturel, une suspension de rapports qui dura quelques semaines, à la suite du massacre des gardes suisses dans la journée du 10 août. Barthélemy dut cesser pour un moment toutes relations directes avec les cantons, mais il ne sortit pas du territoire, et, l'émotion première une fois calmée, — et elle se calma plus vite qu'on ne l'aurait pu croire, — ses rapports avec les Suisses se rétablirent d'abord sous une forme détournée; puis tout rentra dans l'ordre accoutumé sans qu'il eût cessé un seul jour d'adresser ses dépêches au département des affaires étrangères.

La situation particulière de la Suisse comme État neutre avait une importance très grande. De ce point, Barthélemy suivait toute la politique de l'Europe; son ambassade était la véritable agence de renseignements de la République française. L'habileté de l'ambassadeur, qui était homme d'expérience, mûri dans la carrière, fort aristocratique dans ses goûts et ses manières et, pour cette raison, ***persona grata,*** auprès de ceux avec qui besoin était qu'il entretînt des relations, rendit les plus sérieux services à son gouvernement. Sa correspondance est d'autant plus curieuse et précieuse qu'elle est la seule complète parmi les correspondances diplomatiques de l'époque.

La publication actuelle fait grand honneur à M. Jean Kaulek qui en a dressé le répertoire avec une méthode claire et commode. Toutes les pièces sont numérotées. M. Kaulek a pris soin de poser, en regard de chaque pièce importante, une note marginale qui en indique la nature et l'objet. Les historiens lui sauront gré d'avoir ainsi facilité leurs recherches. P. Z.

Variétés révolutionnaires (2e série), par Marcellin Pellet. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque contemporaine.* Paris, Félix Alcan, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Pourquoi, avec la science qu'il possède des hommes et des choses de la Révolution, M. Marcellin Pillet se contente-t-il, le plus souvent, de rapporter des anecdotes? Les anecdotes plaisent très généralement, et devant les miettes de l'histoire nous ne faisons pas, nous, non plus les dédaigneux, — avouons qu'entre tant d'historiettes qui se peuvent conter, ce n'est pas un médiocre mérite de choisir celles-là qui sont caractéristiques d'une époque, qui peuvent permettre d'apprécier un caractère, une intelligence, — quelques jugements originaux et des pensées suggestives eussent toutefois mieux fait notre affaire. Savoir et juger ne sont pas même chose, et l'on peut être un érudit sans être un penseur; cela, nous ne l'ignorons pas; mais nous n'ignorons pas davantage que M. Marcellin Pellet, s'il lui serait défendu, peut-être, de donner une critique de la Révolution, telle que celle d'Edgar Quinet, n'est pas incapable de porter des jugements dignes d'être recueillis; d'où l'ennui que nous éprouvons à relire son compte-rendu, par exemple, des *Origines* de M. Taine. A son article, force nous est de préférer, et de beaucoup, l'étude que M. Brunetière fit paraître dans la *Revue des Deux Mondes.* M. Marcellin Pellet s'est aussi donné la tâche de présenter l'ouvrage de M. Jung sur Dubois-Crancé; dans l'un des trois volumes, l'essai du conventionnel sur la Révolution, et notre auteur de négliger encore cette occasion de nous offrir comme une philosophie de notre histoire à la fin du siècle dernier.

Notre auteur nous montre Mirabeau grammairien, Mirabeau président de l'Assemblée; puis il parle des projets de l'architecte Corbet touchant la place de la Bastille, — projets aujourd'hui exécutés, — des monuments de Desaix à Paris, — monuments aujourd'hui disparus; — et des notes qui ont leur intérêt touchant Marie-Antoinette en Vénus, touchant les « trois seins » de Trianon, touchant les pudeurs du comité de police faisant défense à l'aéronaute Garnerin de laisser monter dans le char, en la nacelle, une jeune fille avec lui. Plus intéressantes, les pages consacrées

à Suzanne Labrousse, à Portiez, au général Rigau, mais comme inutile, par contre, celles où il est parlé de Babœuf, du duc de Berry franc-maçon!

Le volume n'est pas pour nous déplaire; nous voudrions seulement que M. Marcellin Pellet ne se contentât pas d'être un curieux et un chercheur.

F. G.

André Doria. — Un Amiral condottiere au XVIe siècle (1466-1560), par Édouard Petit, professeur agrégé au lycée Janson de Sailly, docteur ès lettres. Paris, maison Quantin, 1887. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Pour arriver à faire non pas seulement le récit de la vie et des actes du fameux homme de mer qui, à quatre-vingt-douze ans, commandait encore la galère-capitaine de la flotte génoise, mais l'analyse exacte du but qu'il poursuivit et des mobiles qui le dirigèrent dans ses évolutions politiques, M. Édouard Petit a consulté toutes les sources, depuis les biographes, chroniqueurs et historiens contemporains jusqu'aux écrivains les plus récents, en s'arrêtant aux archives de Simancas, de Gênes et de Florence d'où il rapporte plusieurs documents inédits et non moins intéressants pour l'histoire générale que précieux pour la biographie d'André Doria. Après avoir suivi son héros dans les luttes âpres et obscures des débuts, il le montre de soldat devenir marin, sans cesser d'être un condottiere, louant ses services à la France, puis, lorsqu'il a vu plus nettement où est son intérêt, à l'Espagne contre la France; il l'accompagne à Tunis, à Alger, dans la Méditerranée orientale, partout où Doria promène les galères triomphantes de Gênes; il le montre aussi habile diplomate que grand homme de guerre, victorieux à l'intérieur de Fiesque et de Cibo, comme il l'est des flottes milanaises; enfin il retrace le tableau de son gouvernement oligarchique, cimenté dans le sang, et de sa vieillesse, « sinon aimée, du moins redoutée, dans sa ville natale qu'il a soumise, sous couleur de liberté, à des maîtres espagnols et à lui-même ».

Il conclut alors, avec toute l'autorité de la longue histoire dont il vient de dérouler impartialement les pages, et voici son verdict : La vie d'André Doria tant privée que publique n'est qu'une série de convoitises et d'intrigues pour les assouvir : afin de réussir, il ne recula même pas, on le sait, devant le crime. Pourtant l'occasion était belle pour lui, le maître absolu de la mer, le chef redouté de cinquante galères et d'une formidable artillerie, de tenir en respect, sur les flots, Français et Espagnols, et de défendre contre ces tyrans la malheureuse Italie. Il lui eût peut-être évité trois longs siècles d'odieuse oppression. Mais il ne voulait pas d'un rôle dont il voyait les périls sans en voir les profits : il préféra louer son intelligence et son bras à l'étranger. » Il ajoute, proclamant la leçon qui est à tirer de son œuvre : « Gênes a certes le droit de s'enorgueillir du glorieux marin, mais elle devrait cesser de l'appeler : « Père de la patrie, restaurateur de la liberté », car sa patrie, il l'a livrée à l'étranger; la liberté, il l'a confisquée à son profit. André Doria, soldat, marin, politique, ne fut jamais qu'un condottiere. Il a été payé, honoré, encensé par Charles-Quint pour donner Gênes et l'Italie à l'Empire; mais Gênes et l'Italie peuvent-elles aimer et estimer l'homme qui a forgé leurs chaînes? C'est bien assez qu'André Doria ait pu obtenir l'impunité de son vivant; il est juste aujourd'hui, il est moral de condamner sa mémoire. »

Rien de réconfortant et de viril comme cette honnête indignation. Elle a soulevé des surprises et des protestations en Italie, car c'est une chose amère que de voir ses dieux se changer en vaines idoles; mais c'est à la raison de mettre d'accord le sentiment et la vérité. Pour moi, je serais disposé à accorder largement à André Doria le bénéfice des circonstances atténuantes que M. E. Petit signale lui-même : l'esprit du temps, les exemples des contemporains, l'absence de toute élévation dans l'idée du droit, les ténèbres sanglantes et confuses où se débattait l'idée de patrie. Je tiendrais grand compte au vieux Doria des efforts et de l'énergie qu'il déploya pour empêcher l'Espagnol de brider Gênes par une forteresse, même quand il me serait démontré qu'il en agit ainsi dans l'intérêt de sa domination bien plus que dans celui de l'autonomie génoise. Ces réserves faites, on ne peut que s'incliner devant les résultats acquis désormais à l'histoire, grâce au travail de M. Édouard Petit, qui nous donne, avec un livre bien composé, bien écrit et de lecture attachante, l'explication de tout un côté, resté jusqu'ici obscur, dans la période troublée dont il nous retrace brillamment le tableau.

B.-H. G.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Bibliothèque d'éducation récréative : Le Livre d'aujourd'hui, par Fr. Desplantes. Nombreuses gravures dans le texte. Paris, sans date. Librairie Picard-Bernheim. — Prix : 3 francs.

« A cheval donné l'on ne regarde pas à la bouche. » A raison de ce proverbe, le lecteur ne se montrera pas trop exigeant au sujet de ce volume in-8°, illustré de nombreuses gravures et publié à si bas prix. C'est un recueil de lectures tour à tour historiques, biographiques, scientifiques et anecdotiques, dont on ne distingue pas bien le lien commun, mais qui ne sauraient inspirer que de bons sentiments et fournir d'utiles notions au jeune public pour lequel il a été composé.

F. C.

Répertoire général de bio-bibliographe bretonne, par René Kerviler, bibliophile breton. — 1er et 2e fascicules, *Aa-Au* — Rennes, J. Plihou et L. Hervé, 1886. In-8 de VIII-368 pages. — Prix : 5 francs le fascicule.

En signalant récemment à nos lecteurs diverses monographies bibliographiques nouvellement parues (*Bibliographie de l'Agenais*, par M. Jules Andrieu, *Biographie normande*, par Mme Oursel, etc., voir *le Livre* du 10 février 1887), nous insistions sur la tendance actuelle de la bibliographie à venir en aide à la biographie en la complétant, et nous disions que c'est surtout en matière de bibliographies régionales qu'il convenait d'employer cette méthode de fusion des deux études. Nous n'avions pas à ce moment sous les yeux le travail de M. René Kerviler, qui nous semble, nous sommes heureux de le déclarer, avoir tracé et adopté le vrai plan que devront suivre désormais ses imitateurs.

Son programme est des plus simples, et il suffit de l'exposer, d'après lui-même, pour faire comprendre comment il devra servir de modèle à ceux qui seraient tentés de faire la bio-bibliographie d'une province, d'une ville ou d'une région quelconque.

Étant donné, dit M. Kerviler, le nom d'un Breton ou d'une famille bretonne, on doit trouver dans ce répertoire l'indication de toutes les publications qui ont parlé de lui ou d'elle : et si ce Breton a écrit quoi que ce soit, on doit de plus trouver la bibliographie aussi complète que possible de tous ses écrits. Mais cela ne suffit pas, car ce n'est là que la moitié de la tâche; il faut encore donner la bibliographie des ouvrages anonymes ou collectifs sur la Bretagne, celle des auteurs non Bretons qui ont traité d'une ville, d'une localité, d'un fait quelconque relatif à cette province; en un mot, une bibliographie générale de l'histoire de Bretagne. Quelque colossale que soit cette tâche, quelles que soient les difficultés de toutes sortes qu'elle présente, elle n'a point effrayé l'auteur; il s'y est adonné intrépidement, il la poursuit sans relâche, et les deux fascicules déjà parues montrent de reste qu'il saura la mener à bonne fin, aidé d'ailleurs par des collaborateurs de mérite dont le concours ne lui fera pas défaut.

La bio-bibliographie bretonne sera divisée en deux parties distinctes : la première, sous le titre *les Bretons,* comprendra par *ordre alphabétique* les noms et les articles concernant les Bretons *qui ont écrit* ou *sur lesquels on a écrit;* la seconde, sous le titre : *la Bretagne,* comprendra, *par ordre de matières,* la bibliographie de tous les ouvrages écrits sur la Bretagne, soit par des Bretons (rappel de ceux de la première partie en autre ordre), soit par des auteurs non Bretons, soit sous le couvert de l'anonymat. Cette seconde partie, aussi claire et méthodique que la première, formera donc la table générale de tout l'ouvrage.

Il n'est pas besoin de s'étendre davantage sur les mérites d'une œuvre ainsi conçue et dont on aperçoit assez la valeur et l'utilité. Nous aurons, d'ailleurs, l'occasion de revenir sur ce magnifique travail, qui comprendra sans doute bien des volumes et qui est appelé à rendre d'immenses services.

On ne peut se dispenser toutefois d'appeler l'attention sur certains articles qui constituent à eux seuls de véritables monographies; tels sont par exemple les articles *Alain, Anne, Aubert, Aubry, Audren, Alfred,* noms célèbres en Bretagne, portés tour à tour par des personnages illustres ou obscurs, que les biographes ont trop souvent confondus entre eux, mais que M. Kerviler nous a mis à même de bien distinguer les uns des autres. — Tel est particulièrement l'article *Abélard* (*Pierre*), qui fera mieux juger que tout le reste de l'incroyable labeur de l'auteur. M. Kerviler, en effet, n'a pas réuni moins de cent quatre-vingt-deux indications sur le célèbre philosophe-théologien; pour plus de clarté, il les a divisées en plusieurs sections : œuvres générales, imprimées ou manuscrites d'Abélard; ouvrages, notices et fragments sur Abélard; pièces de théâtre et romans sur Abélard et Héloïse; iconographie.

Tous les bibliophiles et travailleurs assez avisés pour avoir souscrit à cette œuvre précieuse, qui s'épuisera bien vite, devront en attendre impatiemment la suite et feront avec nous des vœux pour qu'elle n'éprouve aucune interruption trop longue.

PHIL. MIN.

LIVRES D'AMATEURS. — ÉDITIONS DE LUXE

— Réimpressions. — Miscellanées —

Les Courtisanes et la police des mœurs à Venise. Documents officiels empruntés aux archives de la République, accompagnés de quelques observations. — S. P. (Sauveterre, imprimerie Chollet, et se trouve, à Bordeaux, à la librairie Ve Moquet). — MDCCCLXXXVI. — In-8° de 56 pages, tirage à petit nombre sur papier vergé.— Prix : 5 fr.

Voici une publication fort curieuse, qui ne plaira pas moins aux bibliophiles qu'aux nombreux lettrés qui s'intéressent aux mœurs et à la vie de l'ancienne Venise. Bien que l'érudit écrivain qui nous l'offre n'ait pas jugé à propos de se nommer sur le titre, il se fait assez connaître en maints endroits de son essai, et ce n'est pas dévoiler un grand mystère que de dire que ces pages instructives sont dues à l'auteur de tant de productions excellentes, M. Gustave Brunet, le savant et infatigable bibliographe bordelais.

Ce n'est point une étude compacte qu'il s'est proposé de nous présenter, non plus qu'une indigeste

compilation; il a simplement voulu, en réunissant ces notes substantielles, vulgariser tout ce qu'il importe de savoir sur les mœurs galantes de la sérénissime République qui fut, pendant plus de trois siècles, un des principaux foyers intellectuels de l'Europe et l'un des séjours favoris de la société polie d'alors. On sait quelle fut jadis l'universelle renommée des courtisanes de Venise; ce qu'on sait moins, c'est qu'à diverses reprises, elles jouèrent un rôle assez important dans la ville pour que le fameux Conseil des Dix n'ait point dédaigné d'en faire, en de très rares occasions sans doute, des instruments de ses desseins. Mais s'il protégea parfois la galante corporation des *meretrici*, le redoutable Conseil ne laissait pas de la surveiller de près à l'habitude et de sévir avec rigueur contre certains dérèglements. On en trouve la preuve dans l'ouvrage suivant, publié par les soins de M. Lorenji, conservateur de la bibliothèque de Saint-Marc: *Leggi e Memorie Venete sulla prostituzione fino alla caduta della Republica* (Venezia, 1870-1872, in-4° de VIII-339 pages). Ce livre, imprimé à très petit nombre aux frais d'un bibliophile anglais, lord Oxford, ne se trouve pas dans le commerce, et le seul exemplaire passé aux enchères (vente du Dr Quin, 1879) a atteint le prix élevé de 284 francs; aussi n'est-il guère connu que par l'analyse donnée par le savant Pisanus Fraxi, dans un livre non moins rare en France et dont nous avons parlé naguère, *Catena librorum tacendorum* (1885, in-4°). A son tour, M. Gustave Brunet, en le faisant connaître au public français, a voulu nous mettre à même d'apprécier ce qu'étaient exactement les mœurs galantes de la sérénissime République, aux temps de sa plus grande prospérité.

Nous n'entreprendrons pas d'analyser ici un ouvrage qui se compose lui-même d'extraits d'un livre plus étendu; nous nous bornerons à en indiquer les divisions principales. La première partie (pages 3-24) est le résumé des plus curieuses affaires de mœurs citées dans le livre de Lorenji (*Repertorio delle pubbliche Meretrici condannate per delitti carnali*), soit qu'il s'agisse des méfaits des courtisanes, soit qu'il soit question de faits innommables qu'on n'eût pas cru pouvoir rencontrer en aussi grand nombre dans une ville où foisonnaient les femmes aimables autant que faciles. — Dans sa seconde partie, M. G. Brunet a réimprimé *in extenso* (pages 25-38) un curieux livret dont le titre fait assez connaître l'objet pour qu'il ne soit pas besoin d'insister: « Catalogo di tutte le principal et *più honorate* Cortigiane di Venetia, il nome loro, et il nome delle loro pieze, et le stantie ove loro habitano, et di più ancor vi narra la contrata ove vono le loro stantie, et etiam il numero de li dinari che hanno da pagar quelli Gentilhomini, et al che desiderano entrar nella sua gratia. » — Le rédacteur de ce catalogue nous donne les noms et adresses de 215 demoiselles, cotées depuis 1 jusqu'à 30 écus d'or; il ajoute obligeamment à la fin « chi vol haver amicitia de tutte bisogna pagar 1,200 scudi d'oro ». Il trouva plus tard des imitateurs, d'abord en Angleterre, le pays par excellence de la vertu, comme chacun sait, où pendant trente-trois ans parut annuellement la fameuse *Harri's list of Covent-Garden Ladies* (1760-1793), puis chez nous, où furent publiés, en 1790, le *Tarif des filles du Palais-Royal*, et, en 1801, la *Liste des plus jolies femmes publiques*, etc. — M. G. Brunet termine son travail par les observations et les rapprochements que lui ont inspirés les faits cités dans les deux premières parties, ainsi que par des extraits des correspondances et mémoires de voyageurs à Venise qui se livrent à l'égard des courtisanes à de véritables élans d'enthousiasme.

Tel est, très sommairement, le contenu de cette publication intéressante à plus d'un point de vue, qui constitue une contribution importante à l'histoire des mœurs (des mauvaises s'entend) du « bon vieux temps », et dans laquelle, il convient de le dire, les sujets les plus scabreux sont traités avec autant de sobriété que de réserve!

PHIL. MIN.

BEAUX-ARTS

Au pays de Millet : Gruchy-Barbizon, 1814-1875, avec dessins de l'auteur. In-8° de 23 pages, par CHARLES FRÉMINE. Paris, sans date. Alphonse Lemerre.

Une description attentive, précise, émue cependant, et poétique du hameau de Gruchy, près de Gréville (Manche), et, dans ce hameau, de la chaumière où est né le grand artiste Jean-François Millet; puis une description du hameau de Barbizon, et, dans ce hameau, de la chaumière où est mort cet observateur profond, puissant interprète de la vie rustique; des croquis de page en page, un peu alourdis par le procédé de reproduction, mais, par contre, deux beaux portraits, bien venus, l'un de Millet, en vareuse, maigre, aux cheveux et à la barbe incultes, au regard vague, sombre, fatal; l'autre de Millet en faux-col et redingote, gras, peigné avec soin, au regard ferme et reposé; le premier dessiné au fusain par le peintre lui-même (quand ?), l'autre par M. Bertrand, d'après une photographie de Carjat, mais retouchée par Millet: telle est l'intéressante plaquette de M. Charles Frémine. Elle vient à son heure. Éditée avec goût — les deux clichés disposés en têtes de

chapitre sont d'un bien charmant dessin décoratif — elle trouvera auprès du public mondain qui s'est emparé désormais de la mémoire de Millet le bon accueil qui lui est dû.

Maîtres contemporains, par Henri Jouin, lauréat de l'Institut. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie académique Didier, Perrin et Cie.

Pourquoi ne l'avouerais-je pas? en recevant ce volume, en lisant — avant d'avoir distingué le nom de l'auteur — le nom des *Maîtres contemporains* dont il se propose de nous entretenir et à qui, d'une plume si libérale, il accorde ce beau titre de « maître », en constatant que tous ces « maîtres » sont morts depuis peu de temps, je ne pus me défendre d'un premier sentiment de méfiance et d'impatience contre un livre, évidemment composé d'articles de circonstance, improvisés sur une table de journal, au moment de la mort de chaque artiste, pour l'éphémère satisfaction de l'abonné. Si j'eusse vu tout de suite la signature de M. Henri Jouin, j'aurais été rassuré aussitôt, car il est de ceux qui ont un égal respect de l'art et des lettres, un égal sentiment de sa dignité propre et des égards dus au public. Dès qu'il exhumait ces huit ou dix mille lignes des journaux d'antan, c'est qu'il avait conscience d'avoir mis autre chose que du démarquage de Larousse ou de Vapereau. En effet, si le volume est un recueil d'articles dont les sujets ont été désignés à l'attention de l'auteur par les seules fatalités de la mort, nous savons aussi que M. Jouin a pris la peine de réunir des informations originales et de porter sur les hommes et les œuvres un jugement personnel. Dans ces conditions, le seul inconvénient qui demeure attaché à cette forme d'ouvrage, c'est un manque de proportion fréquent entre les divers chapitres, sans qu'il soit motivé par l'importance respective des sujets: tel, ici, le chapitre Fromentin occupant quatre-vingts pages, et, à la suite, le chapitre Corot n'en occupant que seize. Mais c'est trop longtemps s'arrêter à considérer le petit côté d'un livre dont il y a autre chose à dire. Il est bien difficile pourtant de laisser passer sans la moindre protestation ce titre de « maître », donné indistinctement à Fromentin, Corot, H. Regnault, Paul Huet, Léon Cogniet, H. Lehmann, Ch. Timbal, F. Jouffroy, Ferrand, de Nittis, Richard Doyle, O. Tassaert, Cham, Gustave Doré et Paul Baudry. Parmi ces quinze artistes (et j'ai éliminé un nom de femme du monde et un nom d'enfant) combien en est-il vraiment dont le front soit digne du laurier? — Quatre, cinq, très généreusement comptons-en six. Mais Timbal: holà! (Je franchis les hélas!) M. Henry Jouin a de grandes indulgences pour les talents académiques et il en parle si bien, avec tant de mesure, que sans en être converti on se plaît à l'écouter en ces mauvaises causes. Aussi est-ce un véritable charme que de le suivre dans les bonnes. Car, outre que sa parole est toujours élevée, noble et sincère comme le culte que l'art lui inspire, il possédait de belles réserves de souvenirs personnels, d'anecdotes et d'impressions recueillies sur le vif, et il a vidé ses greniers en ces pages à notre très grand profit. E. C.

Le meuble en France au XVIe siècle, par Ed. Bonnaffé. Paris, 1877. J. Rouam, éditeur.

C'est au début de la Renaissance que s'arrête, comme on sait, le *Dictionnaire du mobilier français*. Le prolonger d'un siècle, sous une autre forme, et ajouter à l'œuvre excellente de Viollet-le-Duc, une suite de monographies, un recueil de matériaux pour l'historien de l'avenir, telle est la tâche que s'est donnée M. Edmond Bonnaffé. Délibérément il a réduit son travail aux proportions d'une étude sur le meuble en France au xvie siècle; mais l'étude est nettement et fortement conçue, le travail complet et très approfondi, et l'élégante facilité de l'écrivain prête son charme à la science éprouvée du collectionneur et de l'érudit.

Le meuble! n'est-ce pas une des manifestations les plus significatives de la vie intime d'un peuple? Il participe de la maison et du costume; seulement la maison et le costume, étant l'enveloppe extérieure, ne remplissent qu'une fonction, ne représentent qu'un aspect de l'existence. Le meuble a des destinations multiples, il se fractionne en une foule de variétés; il change de forme, de couleur, de place, de rôle, suivant les convenances personnelles, le goût, l'accointance journalière. Comment s'étonner, dès lors, que chaque peuple ait sa façon à lui de traiter l'art du meuble?

Au xvie siècle, M. Bonnaffé compte en Europe six régions principales: l'Angleterre, les Flandres, la France, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie. Eh bien, chacune de ces régions, en dépit de la discipline uniforme que semble leur imposer la Renaissance, conserve son caractère, et les changements politiques, les pénétrations étrangères n'y font rien. L'Anglais reste gothique de cœur; l'Allemand encore plus. Le Flamand, très artiste à la fois et tres commerçant, s'empare des modes nouvelles, se les assimile et s'arrange pour battre monnaie le mieux possible avec son talent: c'est le commis-voyageur le plus affairé de la Renaissance. L'Espagnol la reçoit après coup, pour ainsi dire, et de seconde main. Mais l'Italien qui n'est pas, lui, un gothique de la veille, l'accueille à bras ouverts: homme extérieur, il laisse aux gens du Nord les sièges hospitaliers, le matériel pratique; pour lui, rien de trop décoratif, rien de trop riche: il lui faut un mobilier *da pompa*.

C'est l'Italie qui nous apporte la Renaissance, avec Charles VIII et — singulier rapprochement! — c'est elle qui risque une première fois de la compromettre avec François Ier, et c'est encore elle qui mène son enterrement avec Marie de Médicis.

Durant toute la période qui va des origines à la décadence de l'art nouveau, le meuble en France change fréquemment de physionomie. En somme, il suit pas à pas les allures de l'architecture civile, son aînée, d'autant plus que celle-ci dérive du même principe, c'est-à-dire de la construction en bois, et

que le meuble relève de la menuiserie de bâtiment. Ainsi que M. Bonnaffé l'observe très judicieusement, tel meuble de cette époque, un dressoir par exemple, avec son coffre supérieur, sa ceinture formant tiroirs et ses piliers à jour, est l'image réduite d'une travée de la maison contemporaine à un étage, portant sur une galerie servant de promenoir.

Mais ce n'est pas tout : le meuble varie aussi, à une même époque, d'une contrée de la France à l'autre. Et c'est un chapitre bien original et bien curieux du livre qui nous occupe, que ce chapitre de la *Géographie du meuble*, où l'auteur, avec une sagacité rare, distingue des parentés, des familles, des régions, bref une topographie complète de chaque école.

Sans doute elle demande beaucoup de tâtonnements et une grande réserve, cette esquisse, jugée impossible par quelques-uns, d'une carte mobilière de la France au XVIe siècle. Mais les documents de l'auteur sont nombreux ; ils sont probants, ils paraissent décisifs.

Dans la famille du Nord il classe deux groupes principaux : le groupe flamand (Flandre française, Hainaut et Artois) et le groupe picard. Là, le triomphe de l'école est la célèbre boiserie des stalles d'Amiens. L'école normande est plus illustre encore. La Normandie eut une part exceptionnelle dans l'épanouissement de la Renaissance. La découverte de l'Amérique décuplait la fortune du pays ; les armateurs de Rouen et de Dieppe menaient train de princes, et le millionnaire Ango, qui voulait que sa demeure fût la plus belle du royaume, se faisait bâtir à Dieppe une maison de bois avec une façade de chêne couverte de sculptures depuis le soubassement jusqu'au sommet des lucarnes. A l'intérieur, les salles étaient revêtues de plafonds et de boiseries dorées encadrant les peintures des plus grands maîtres.

Le meuble breton n'est, à part quelques exceptions, qu'une imitation assez grossière du meuble normand ; la Bretagne produit peu de maîtres menuisiers célèbres. Par contre, la grande école de l'Ile-de-France, qui comprend aussi l'Orléanais, l'Anjou, le Maine, la Touraine et le Berry, cette école, patronnée par le souverain, dirigée par les meilleurs artistes, prend la tête de toutes les écoles provinciales et se recommande au milieu d'elles par une marque particulière de sobriété, de correction et de suprême élégance. Michel Colomb et Jean Ferréal, le Rosso et le Primatice, Philibert Delorme et Pierre Lescot, Jean Goujon et du Cerceau, voilà ses maîtres.

La Champagne est le centre d'une école mixte, empruntant aux Parisiens les principes de la Renaissance qu'elle combine avec son originalité propre. En Lorraine, pas de caractère très déterminé.

La Bourgogne se montre exubérante, pleine de sève, de hardiesse et de vie. Les meubles bourguignons étaient renommés pour l'excellence de leur sculpture et leur type bien caractérisé ; on disait : un cabinet *fasson de Dijon*, comme on disait *fasson de Paris*.

Quant à l'école lyonnaise, elle fut, au XVIe siècle, la seconde école de France ; elle le devait à l'abondance de ses monuments de bois, à leur grand style et à leur admirable exécution, au talent de ses artistes, à leur rayonnement au dehors. La Provence et le Comtat subissent l'influence directe de l'Italie. Le Languedoc et la Gascogne présentent un alliage de styles et d'influences, d'où se dégage une école puissante, énergique, abondante : burgundo-lyonnaise aux abords du Rhône, hispano-bourguignonne de Toulouse aux Pyrénées, mais surtout méridionale, remuante, expressive, avec l'exubérance et l'accent du terroir. Enfin, les meubles de l'Auvergne offrent un aspect mâle et sévère, âpre, parfois brutal, qui les fait reconnaître à première vue : question de race et de tempérament.

Les derniers chapitres de l'ouvrage forment une revue détaillée, un historique précis de chaque pièce importante du mobilier français à l'époque de la Renaissance. Le coffre, le dressoir, l'armoire, le cabinet, la table, le lit, le siège sont l'objet d'un examen attentif et d'une description minutieuse, au triple point de vue de l'ethnographie, de l'archéologie et de l'art décoratif.

A la première ligne de son introduction, M. Edmond Bonnaffé remarque qu'une histoire complète de l'art du bois est encore à écrire.

Et qui donc l'entreprendra, si ce n'est M. Bonnaffé lui-même ? Raconter l'imagerie, la charpenterie, la menuiserie, l'ébénisterie, la tabletterie dans toutes leurs variétés, depuis les étonnantes créations des premières dynasties égyptiennes jusqu'aux boiseries des petits-maîtres du dernier siècle : c'est un vaste programme. Pour en mener à bien l'exécution, notre auteur a la conviction, la patience, le savoir et le goût. Que faut-il de plus ? G. C.

Bibliothèque internationale de l'Art. — Les du Cerceau, leur vie et leur œuvre, *d'après de nouvelles recherches*, par le baron HENRI DE GEYMULLER. Ouvrage accompagné de 137 gravures dans le texte et de 4 planches hors texte. Un vol. grand in-4°. Paris, 1887. Librairie de l'Art, J. Rouam.

Que le destin des renommées est capricieux ! Il n'est pas de nom d'architecte français dont la célébrité soit plus universellement répandue que celle de Jacques Androuet du Cerceau et, dès la première page du livre de M. H. de Geymüller, nous apprenons qu'il n'est point de célébrité plus contestable. Il y a vingt-cinq ans à peine, les écrivains qui rédigeaient sa biographie pour les encyclopédies, dictionnaires ou journaux rapportaient couramment que l'auteur du recueil des *Plus excellents bâtiments de France* est né vers 1515 et a bâti le Pont-Neuf, l'hôtel de Bellegarde et même l'hôtel de Bretonvilliers, ce qui supposait une existence dont la durée eût dépassé de cinquante ans celle du vénérable M. Chevreul. Aujourd'hui les historiens les plus sérieux, M. Berty, M. Destailleur, en sont là de se demander si cet architecte a jamais bâti seulement un toit à lapins ; un peu plus, on douterait même qu'il ait jamais vécu. Déjà on lui retire le nom de du Cerceau pour en

faire un surnom, sur la foi de la Croix du Maine, auteur d'une *Bibliothèque française* parue en 1584 : « du Cerceau qui est à dire Cercle, lequel nom il a retenu pour avoir un cerceau pendu à sa maison pour la remarquer et y servir d'enseigne ». C'est depuis fort peu de temps, moins d'un an, que M. de Geymüller lui-même en appelle d'une opinion qu'il a partagée longtemps avec M. Destailleur, et croit que du Cerceau ne doit pas seulement à ses publications le titre, plus honorifique que réel, d'architecte du roi. Il paraît certain aujourd'hui que si l'on a indûment attribué la paternité de monuments construits par ses deux fils et son petit-fils à Jacques Androuet, celui-ci pourtant ne fut pas totalement étranger à la pratique de l'architecture. Rien ne s'oppose, paraît-il, à ce qu'il soit réellement l'auteur du chœur de l'église de Montargis ; en outre, il aurait assurément exécuté des travaux assez importants au château de ce pays et même effectivement dessiné et fait exécuter de fond en comble les plans du château de Verneuil, voire de quelque autre encore. Mais cela importe bien peu, car ce n'est pas à ce petit nombre de bâtisses plus ou moins authentiques qu'il doit sa réputation, mais à ce qu'en l'espace de cinquante ans, depuis 1539, il n'a pas publié moins de deux douzaines de recueils de planches gravées : monuments, détails et ornements d'architecture. Jacques Androuet contribua puissamment de la sorte à propager en France le style de la renaissance italienne. M. de Geymüller prend texte de ce fait pour plaider, éloquemment d'ailleurs, une cause que nous ne discuterons pas ici, quoique nous la jugions mauvaise : celle de la bienfaisante action de l'art italien sur l'art français. Le procès est de ceux qui ne se jugent pas en quelques lignes; mais la question, d'autre part, est trop importante pour que le lecteur ne soit pas informé qu'il la trouvera traitée dans l'introduction de ce livre. L'attitude de l'auteur dans le débat était prévue. Rien ne le forçait à s'imposer l'intéressante, mais lourde tâche de reconstituer l'obscure monographie de cette dynastie d'artistes et principalement de son chef ; s'il a assumé ce fardeau, c'est que sans doute le fardeau lui était léger en quelque point, c'est que, par les penchants et le goût, l'œuvre de Jacques I[er] s'accordait à son propre goût ainsi qu'à son inclination personnelle Aussi l'ouvrage de M. Henri de Geymüller trahit-elle à chaque page la scrupuleuse conscience d'un historien épris de son sujet en même temps qu'en matière d'architecture une science spéciale qui ajoute le prix d'une autorité décisive à la sûreté des informations abondant en ce travail. Les amateurs et les artistes doivent une particulière reconnaissance à l'auteur pour le soin qu'il a mis à cataloguer tous les dessins et toutes les estampes de du Cerceau ; les artistes, en outre architectes et dessinateurs des industries de luxe, trouveront en ce volume un choix considérable de motifs reproduits avec ce souci d'intelligente fidélité que la librairie de l'Art, justifiant son titre, poursuit en toutes ses publications avec une constante sollicitude.

Bibliothèque internationale de l'Art. — L'Art espagnol, précédé d'une *Introduction sur l'Espagne et les Espagnols*, par Lucien Solvay. Ouvrage accompagné de 72 gravures d'après les œuvres des maîtres et de croquis d'artistes contemporains. Un vol. grand in-4°. Paris, 1887 Librairie de l'Art, J. Rouam.

Récemment notre vieux Pont-Neuf, démentant son antique réputation de solidité, menaça de s'écrouler : la curiosité générale s'enquit des premiers constructeurs et parmi eux trouva un du Cerceau. Sur ces entrefaites, la librairie de l'Art publie une magnifique monographie des du Cerceau. Si l'importance du livre ne supposait à tous les points de vue — texte et dessins — une longue préparation, on attribuerait volontiers à l'éditeur un calcul prémédité, l'intention d'escompter l'intérêt de la circonstance. Il n'en est rien, je le répète ; mais il n'en reste pas moins acquis en faveur de M. Eugène Müntz, le savant directeur de la *Bibliothèque internationale de l'Art*, qu'à ses mérites propres de goût et d'érudition, il joint l'heureux don d'à-propos. Ces rencontres de la fortune sont fréquentes chez ceux qui les méritent ; c'est pourquoi M. E. Müntz en retrouve une semblable en publiant le présent volume. Un livre sur l'art espagnol était vivement souhaité, *l'Art espagnol* de M. Lucien Solvay aura même un plus grand nombre encore de lecteurs que *les du Cerceau* de M. de Geymüller. C'est qu'il nous entretient d'un art, et surtout d'une forme d'art, la peinture, qui a pénétré bien plus avant que l'architecture dans la prédilection des amateurs. En outre, si, à raison de son prix comparativement élevé, le volume in-4° de la *Bibliothèque internationale de l'Art* ne s'adresse pas tout à fait au même public que la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, éditée en in-18 par la maison Quantin, il comble, provisoirement au moins, une lacune que celle-ci laisse ouverte depuis bien longtemps et que nous la sollicitions de remplir. Puisque nous avons tant fait que d'émettre un premier vœu à cet égard, disons aussi que parmi les ouvrages annoncés dès l'origine, il en est deux en particulier qui sont très impatiemment désirés : *l'Histoire générale de l'Art*, par M. Eugène Guillaume et *la Peinture française*, par M. Ph. de Chennevières. M. Jules Comte verra en ce vœu, nous l'espérons, l'expression uniquement du très vif intérêt que le monde des arts — dont nous sommes sûrs d'être le fidèle interprète — attache à la publication qu'il dirige avec une bien rare habileté.

Nous devons maintenant des excuses à M. Lucien Solvay pour avoir introduit de telles digressions, si étrangères à son œuvre, dans un article que nous voulions consacrer tout entier à cette dernière. Nous les lui adressons, et d'autant plus sincères que *l'Art espagnol* est à nos yeux l'un des livres les plus remarquables à tous les titres d'une collection qui ne compte pas un ouvrage médiocre. L'ordonnance en est originale autant que judicieuse. Estimant — d'accord en cela avec M. Taine — que pour comprendre

l'art d'un peuple, il est essentiel de connaître la race et le milieu où cet art s'est développé, M. Lucien Solvay a placé en tête du volume une introduction de soixante-quinze pages, la cinquième partie du volume, où il dépeint l'Espagne et les Espagnols d'une plume d'artiste et de lettré, de romancier devrais-je dire. M. Solvay dégage de la masse de ses sensations une impression dominante à laquelle son talent d'écrivain ajoute un vivant et puissant relief : c'est en tout et partout l'impression constamment renouvelée d'un perpétuel contraste. Toute cette description des mœurs et du sol est accompagnée très ingénieusement de vifs croquis détachés d'albums de voyage empruntés aux artistes modernes qui ont le mieux vu l'Espagne, Henri Regnault notamment et Fortuny pour ne citer que les plus célèbres. — Nous ne perdons pas de vue que l'objet même de l'ouvrage est l'histoire de l'art espagnol. Elle y est exposée en effet avec une verve pittoresque, une chaleur poétique, une passion généreuse qui emportent le lecteur charmé de page en page tout d'une traite jusqu'à la dernière. On ne trouve tant de vie dans le style en de tels sujets que sous la plume de quelques rares mortels qui jouissent de l'œuvre d'art pleinement, c'est-à-dire en leurs sens aiguisés, et leur intelligence cultivée et aussi en la sensibilité de leur âme. Aussi pourrait-on extraire de ce volume une centaine de pensées qui résumeraient toute une philosophie de l'art puissamment suggestive et autrement que *les Sciences du beau* des docteurs patentés de l'esthétique universitaire.

L'illustration de cette partie du volume ne cède pas à celle de la première. Mais nous sommes particulièrement reconnaissant à l'éditeur de nous faire revoir quelques-unes des plus belles et des plus étranges pièces de Goya et cet admirable portrait de Velazquez de la Pinacothèque de Munich, merveilleusement reproduit par M. Puyplat en une gravure digne de ce chef-d'œuvre. — *L'Art espagnol* sera certainement un des plus grands succès de la *Bibliothèque internationale de l'Art.*

E. C.

SCIENCES

— *Philosophie* — *Morale* —

La Terre des vivants, par Mme Napoléon Peyrat. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1886. Librairie Plon.

La « Terre des vivants », personne ne s'y trompera, est cette contrée de l'au delà, cette patrie de l'âme immortelle, la céleste Jérusalem, en un mot ce paradis que la langue du mysticisme chrétien nomme d'après l'Évangile *la Terre des vivants,* « par une opposition pleine déjà de révélations, avec la terre que nous habitons maintenant et où nous sommes, dès notre première respiration, des condamnés à mort et des mourants ». Hâtons-nous de dire que le lecteur catholique demeuré le plus scrupuleusement fidèle à la foi de son enfance peut aborder la lecture de ce livre avec la plus complète sécurité, car il est précédé d'une longue lettre de Mgr Perraud, qui le recommande chaudement. « Je ne sache, dit l'évêque d'Autun, rien de plus exact et de plus substantiel que ce *Travelling book.* » C'est bien, en effet, un livre de voyage, un *guide* au pays inconnu que Mme N. Peyrat a voulu écrire. Le rapprochement est si juste que, s'étonnant de l'éloignement marqué par ceux-là mêmes qui se disent des chrétiens pour tout ce qui peut éveiller le souvenir de la dernière heure pourtant inéluctable, elle s'écrie : « Comme on agit différemment lorsqu'il est question d'un voyage d'agrément encore incertain ! On s'informe de tout ce qui concerne le pays,... on se renseigne... » Eh bien, ces informations, ces renseignements sur l'inévitable voyage, sur le ciel, « objet en théorie de toutes les âmes ferventes », mais qui les trouve « assez froides et presque déconcertées dès qu'on cherche à s'en entretenir avec elles », l'auteur nous les apporte en abondance avec une conviction tranquille, une certitude affirmée, véritablement consolantes. Parmi ces affirmations il en est deux en particulier qui ont une importance capitale dans leur caractère tout à fait rassurant. Appuyant ses déclarations sur les témoignages d'une autorité incontestable pour tout chrétien, Mme Peyrat ne nous permet pas de douter que nous reconnaissions et aimions encore dans la vie future les êtres qui nous auront été chers en ce monde. Elle proteste également contre l'appréhension que partagent beaucoup de gens « à dehors chrétiens »... de *s'ennuyer* dans le ciel, au sein d'une béatitude dont ils n'ont jamais pris la peine d'approfondir les conditions. — Du très petit volume de Mme Peyrat il n'est pas une page qui n'apporte au croyant un motif de consolation ou d'édification et au sceptique curieux de s'informer de bonne foi la lumière de l'Église catholique au sujet de la vie à venir.

E. C.

Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

INSTITUT

—

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 14 mai.

Ouvrage présenté. — Martens : *Traité de droit international,* trad. Léo.

Communication. — G. Picot : Enquête parlementaire sur les causes de la crise ouvrière subie par la Belgique en 1885-1886.

Séance du 21 mai.

Ouvrage présenté. — Chaignet : *Histoire de la psychologie des Grecs.*

Lecture. — Zeller : Sully.

Dans cette séance, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre pour la quatrième et dernière place d'académicien libre récemment créée. Étaient présentés, sans ordre de rang, MM. Rémusat, Fouillée, Doniol, Albert Desjardins. Les noms de MM. Lefèvre-Pontalis et Gustave Merlet avaient été ajoutés par l'Académie. L'élection a donné lieu à quatre tours de scrutin. Le nombre des votants était au premier tour de 40, au deuxième et au troisième de 41, au quatrième de 41. La majorité absolue était, aux trois premiers tours, de 21 ; au quatrième, M. Albert Desjardins a été élu, suivant l'usage, à la majorité relative.

Les voix ont été ainsi réparties sur les divers candidats :

	1er tour.	2e tour.	3e tour.	Ballottage
MM. Desjardins....	13	15	14	20 Elu.
Fouillée......	10	12	16	19
Doniol........	9	8	9	
Rémusat......	8	6	2	

Il y a eu un bulletin blanc au quatrième tour.

Séance du 28 mai.

Ouvrages présentés. — Desjardins : *Traité de droit commercial maritime.* — Kamarowski : *Le tribunal international.* — A. Lods : *Législation des cultes protestants.*

Lectures. — L. Legrand : L'organisation des Indes néerlandaises. — Duruy : La statuaire colossale et la statuaire chryséléphantine chez les Grecs.

Séance du 4 juin.

Ouvrages présentés. — Barberet : *Monographies industrielles* (t. III). — Clunet : *L'incident franco-allemand de Pagny-sur-Moselle.*

Lecture. — G. Bapst : Histoire des joyaux de la couronne.

Séance du 11 juin.

Communications. — Ch. Levêque : A propos du livre de M. Gebhardt sur la *Renaissance italienne.* — G. Bapst : Les joyaux de la couronne.

L'Académie a adopté les programmes suivants pour divers prix :

PRIX DU BUDGET. — « Exposer le développement du régime dotal en France depuis le Code civil jusqu'à nos jours. »

Le dépôt des mémoires doit avoir lieu au plus tard le 31 décembre 1890. Valeur du prix : 2,000 francs.

PRIX ODILON BARROT : « Du rôle des ministres dans les principaux pays de l'Europe et de l'Amérique. »

Les mémoires devront être déposés le 31 décembre 1889. Valeur du prix : 5,000 francs.

PRIX BORDIN : « L'arbitrage international ; son passé, son présent, son avenir. »

Limite du dépôt des mémoires le 31 décembre 1891. Valeur du prix : 2,500 francs.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 13 mai.

Lectures. — Reinach : Le père et la mère de Mithridate.

Dans cette séance, M. Simon Luce a lu le rapport de la commission des prix du budget. Un seul mémoire a été présenté au concours ayant pour sujet : *L'instruction des femmes au moyen âge.* La commission ne l'a pas jugé suffisamment développé pour mériter le prix. Néanmoins, elle a décerné à son auteur une récompense de 1,000 francs.

Pour le prix Delalande-Guérineau (*Études sur le moyen âge*), sept mémoires avaient été présentés au concours. Le prix a été décerné à M. Julien Havet pour son travail intitulé : *Questions mérovingiennes.*

Séance du 20 mai.

Ouvrage présenté. — C. de la Berge : *Études sur l'organisation des flottes romaines.*

Lecture. — D'Arbois de Jubainville : Mémoire sur l'emploi des mots *Vir inlustris* dans les actes des rois de la race mérovingienne.

Communication. — Dans cette séance M. Leblant a annoncé à ses confrère que M. l'abbé Batiffol, qui a travaillé à une *Histoire du fonds basilien* de la bibliothèque vaticane, vient de découvrir dans un palimpseste de ce fonds (Vatinacus Græcus, n° 2061) les restes de quatre manuscrits en écriture onciale, non encore catalogués dans l'appareil critique du Nouveau Testament. Le palimpseste qui renferme ces fragments importants est un manuscrit de saint Grégoire de Nazianze, dû à la main d'un scribe du XIe siècle du nom de *Basile, prêtre,* qui appartenait à une célèbre école calligraphique de l'Italie méridionale.

Séance du 27 mai.

Ouvrages présentés. — De Lasteyrie et Lefèvre-Pontalis : *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes.* — Pognon : *Inscriptions babyloniennes du Wadi-Brissa.*

Lectures. — Oppert : Sur les juifs cités dans les textes juridiques de Babylone. — V. Waille : Les fouilles archéologiques de Cherchell (Algérie).

Communication. — Clermont-Ganneau : Un nouveau procédé d'estampage.

Séance du 3 juin.

Ouvrages présentés. — Tamizey de Larroque : *Les correspondants de Peiresc* (fasc. 13). — Robiquet : *Paris et la Ligue sous le règne de Henri III.* — Petrileion-Hasden : *Dictionnaire étymologique de la langue roumaine* (fasc. 4).

Lectures. — De Witte : Sur une figurine en bronze découverte dans les Pyrénées d'Espagne. — Halévy : Mémoire sur la langue des Hittites.

Séance du 10 juin.

Communication. — Héron de Villefosse : Sur les fouilles faites à Cherchell.

Séance du 17 juin.

Lectures. — Le Blant : Les premiers chrétiens et le démon. — Pierrot de Seilligny : Découverte d'un amphithéâtre romain sur la colline de Fourvières, à Lyon. — Halévy : L'origine sémitique de la langue des Hittites.

Dans cette séance, l'Académie a fait connaître ses décisions relativement aux prix qui suivent :

PRIX STANISLAS JULIEN. — Le prix est décerné à M. Schlegel pour son *Dictionnaire hollandais chinois.*

PRIX DE LA GRANGE. — Le prix est décerné à M. Le Verdier pour son édition du *Mystère de l'Incarnation de N.-S. Jésus-Christ,* représenté à Rouen en 1473.

PRIX FOULD. — *Histoire des arts du dessin dans l'antiquité jusqu'à Périclès.* Prix de 20,000 francs. Le prix n'est pas décerné; mais les intérêts du montant du prix sont distribués en accessits à M. de Sarzec pour ses *Fouilles en Chaldée,* et à M. Dieulafoy pour son *Exploration des ruines de Suse.*

PRIX BORDIN. — *Noms des saints en langue d'oil et d'oc.* Le prix n'est pas décerné. Une récompense de 2,000 francs est accordée à l'auteur du mémoire n° 1, portant pour épigraphe : *Nuls oms nos méraveill,* etc. Le sujet est retiré du concours pour l'année prochaine.

Congrès annuel des sociétés savantes. — Le congrès annuel des sociétés savantes, tenu comme les années précédentes à la Sorbonne, s'est ouvert le 3 juin dernier. Ses travaux ont duré cinq jours.

Le congrès s'est subdivisé en autant de sections que le comité d'études et a nommé pour chacune d'elles des bureaux ainsi composés : *Histoire et philologie :* président, M. Léopold Delisle; vice-présidents, MM. Derozières et Geffroy; secrétaire, M. Gazier. *Archéologie :* président, M. Leblanc; vice-présidents, MM. Chabouiller et de Barthélemy; secrétaire, M. de

Lasteyrie. *Sciences économiques et sociales :* président, M. Levasseur; vice-présidents, MM. Tranchant et Picot; secrétaire, M. Lyon-Caen. *Sciences :* président, M. Faye; vice-présidents, MM. Milne-Edwards, Marcart et Darboux; secrétaires, MM. Vaillant et Angot. *Géographie historique et descriptive :* président, l'amiral Jurien de la Gravière; vice-présidents, MM. Alexandre Bertrand et Bouquet de la Grye; secrétaire, M. Ch. Maunoir.

La place nous fait défaut pour analyser, même sommairement, les travaux de la docte assemblée, et nous devons nous borner à indiquer les principales communications qu'on a entendues :

Aux beaux-arts, où présidait M. Nuitters, M. Tancrède Abraham a parlé d'un triptyque hollandais du XVIe siècle, découvert dans la cathédrale de Laval; M. Advielle a lu une notice sur Charles-Guillaume Cousin de Pont-Audemer, qui décora le palais royal de Stockholm, au siècle dernier; M. Bouchard a traité de l'Académie de musique de Moulins au XVIIIe siècle; M. Castan, du sculpteur Monnot; M. l'abbé Dehaisnes, de l'école flamande avant les Van Eyck; M. Durieux, des sculptures sur bois de l'église Saint-Aubert de Cambrai; M. Louis Duval, de Guillaume Gougeon, sculpteur d'Argentan. M. Paul Girard a lu une note sur la famille et la résidence, à Bourges, de Pol de Limbourg; enfin, M. Lévêque, directeur du conservatoire de Dijon, a étudié la situation théâtrale dans les petites villes de province.

Dans la section d'archéologie, nous signalerons surtout les communications et les discussions de MM. Lièvre, de Lasteyrie, Héron de Villefosse, Blancard, Baillet, Maspero, Demaison sur les *piles romaines* (*fanum*, en latin) qui doivent être de petits monuments élevés aux divinités gauloises; — sur la livre de Charlemagne, poids du XIVe siècle conservé aux Arts et Métiers; — sur la basilique de Saint-Remi de Reims, dont M. Demaison établit l'antiquité. Cet édifice date pour toutes ses parties du XIe siècle, sauf le chevet, qui fut construit en 1170 environ.

La section d'histoire et de philologie a entendu M. Villepelet, du Pivigons, lui signaler d'importants documents sur les Pays-Bas au XVIe siècle, conservés aux archives de la Dordogne.

M. Babeau, de la Société académique de l'Aube, et l'un de nos meilleurs érudits provinciaux, a communiqué le texte des lettres par lesquelles le grand Condé fut institué, en 1644, gouverneur de la Champagne. Cet acte contient dans son préambule certains renseignements curieux sur la bataille de Rocroi et des indications détaillées relatives aux attributions du nouveau gouverneur. M. Halberg, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, étudie la question singulièrement abstraite des *préfixes* des verbes allemands et en propose une nouvelle classification.

M. Finot, archiviste du Nord, a lu une intéressante dissertation sur le commerce de Cambrai au XIIIe siècle; la principale richesse de la ville consistait alors dans la fabrication de toiles fines, dites *mulequins*. M. Ledain a parlé des *livres de raison*, précieux registres du moyen âge où chaque famille inscrivait toutes les dates ou les événements principaux intéressant chacun de ses membres. M. Reboin a fait deux intéressantes communications sur les statuts des tisserands d'Anet (Eure-et-Loir) au XVe siècle, et les coutumes d'Agen au XIIIe siècle. M. l'abbé Morel a envoyé une notice sur les importantes foires dites de Saint-Corneille, à Compiègne. On en retrouve l'existence dès le XIe siècle.

Enfin, M. Le Vasseur a présenté un essai de bibliographie cantonale.

Une séance générale, présidée le 5 juin par M. le ministre de l'instruction publique, a clôturé le congrès. Après un discours très remarqué du ministre, il a été procédé à la distribution des récompenses suivantes :

Par décret en date du 3 juin ont été nommés au grade de chevalier de la Légion d'honneur :

MM. Fichot, ancien correspondant du comité des travaux historiques et scientifiques, archéologue;

Lennier, président de la Société géologique de Normandie;

Ribot, directeur de la *Revue philosophique*.

Par arrêtés en date du 4 juin ont été nommés officiers de l'instruction publique :

MM. l'abbé Barbier de Montault, membre de la Société des antiquaires de l'Ouest, correspondant du ministère de l'instruction publique à Poitiers;

Ernest Brelay, membre de la Société d'économie politique;

Brossard, membre de la Société d'émulation de l'Ain, correspondant du ministère de l'instruction publique à Bourg, archiviste du département;

Challamel, membre de la Société de législation comparée;

Duvernoy, membre de la Société d'émulation de Montbéliard, correspondant de la Société des antiquaires de France;

Gilbert, correspondant du ministère de l'instruction publique, conservateur du musée d'Aix;

L'abbé Haigneré, secrétaire perpétuel de la Société académique de Boulogne-sur-Mer;

Ledain, membre de la Société des antiquaires de l'Ouest, correspondant honoraire du ministère de l'instruction publique à Poitiers;

De Marsy, membre de la Société historique de Compiègne, directeur de la Société française d'archéologie, correspondant du ministère de l'instruction publique;

Molinier, membre de la Société de l'École des chartes, auxiliaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France, conservateur adjoint à la bibliothèque Sainte-Geneviève;

Richard, correspondant du ministère de l'instruction publique à Poitiers, archiviste du département de la Vienne;

Le docteur Sauvage, correspondant du ministère de l'instruction publique, directeur de la station agricole de Boulogne-sur-Mer;

Le docteur Trouessart, membre de la Société des études scientifiques d'Angers.

Ont été nommés officiers d'académie :

MM. Baltet, pépiniériste à Troyes, membre de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres de l'Aube;

Chevillon, président de la Société d'histoire naturelle de Loir-et-Cher;

Le docteur Collignon, membre de la Société d'anthropologie;

Héron de Villefosse, membre de la Société de législation comparée;

Eugène Lefèvre-Pontalis, bibliothécaire de la bibliothèque des Sociétés savantes;

Levoiturier, membre de la Société d'études des sciences naturelles d'Elbeuf;

Le docteur Manouvrier, membre de la Société d'anthropologie;

Musset, membre de la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, correspondant du ministère de l'instruction publique à la Rochelle;

Lemoine, membre de la Société mathématique de France;

Pascaud, membre de la Société de législation comparée, conseiller à la cour d'appel de Chambéry;

Le docteur Roustan, membre de la Société de médecine publique et d'hygiène professionnelle à Cannes;

Roux, membre de la Société d'horticulture et de botanique de Marseille;

Thomas, membre de la Société climatologique d'Alger, vétérinaire en premier au 10e régiment de hussards;

Vauvillé, membre de la Société archéologique, historique et scientifique de Soissons;

Martin, membre de la commission des antiquités et des arts de Seine-et-Oise.

Société des études historiques. — La Société des études historiques délivrera, en 1889, un prix de 1,000 francs et des médailles aux auteurs des meilleurs mémoires sur la question suivante :

« Étude historique sur la traduction en langue française des principaux classiques grecs et latins, notamment depuis le milieu du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours.

« Essais des XVIe et XVIIe siècles. — Traduction des principaux classiques par les Brunoy, les Larcher, les Auger, etc. — Traductions en vers de Delille. — Méthode des Dureau de La Malle, des Levesque, des Stiévenart. — Traductions de J. Janin, de Leconte de Lisle, de Sully Prudhomme. — Méthode dite classique des Burnouf, Ambroise Firmin-Didot, Patin. »

Les mémoires manuscrits devront être déposés, le 31 décembre 1888, dernier délai, au secrétariat, chez M. Gabriel Desclosières, 6, rue Garancière.

Association française pour l'avancement des sciences. — L'Association française pour l'avancement des sciences vient d'accorder, dans sa séance générale du comité, les subventions suivantes :

500 francs. — M. Roule, pour son travail sur les temps quaternaires et préhistoriques de l'Auvergne;

650 francs. — MM. Bucquoy et Dautzenberg, pour leur ouvrage : *Mollusques marins du Roussillon;*

300 francs. — M. Marcelin Langlois, pour un hygromètre.

300 francs. — M. Letellier, pour ses recherches archéologiques.

Académie de Nîmes. — L'Académie de Nîmes met au concours pour 1888 et 1889 les deux questions suivantes :

« 1° 1888. — Jean Nicot, seigneur de Villemain, né à Nîmes en 1530, mort en 1600. — Secrétaire du roi Henri II. — Sa vie, ses écrits, son ambassade en Portugal.

« 2° 1889. — François Guizot, historien. »

Il sera attribué aux auteurs des œuvres couronnées une médaille d'or de la valeur de 300 francs.

Les œuvres seront adressées *franco* au secrétaire perpétuel de l'Académie, au plus tard le *31 décembre 1887*, pour le premier concours, et le *31 décembre 1888*, pour le second concours.

Elles ne seront point signées et porteront une épigraphe, répétée sur un billet cacheté contenant le nom de l'auteur.

Les travaux devront être inédits, n'avoir été présentés dans aucun autre concours, et seront conservés dans les archives de l'Académie.

Les auteurs auront toutefois le droit d'en faire prendre des copies, mais à leurs frais et sans déplacement.

Les prix seront décernés dans la séance publique qui suivra la remise des manuscrits.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque nationale. — La Bibliothèque nationale vient d'acquérir un superbe manuscrit du XIVe siècle : *les Commentaires de l'Enfer*, du Dante, avec miniatures intercalées dans le texte et admirablement conservées. Il existait deux exemplaires de cet ouvrage ; l'un appartenait à la Bibliothèque, et l'autre à un particulier. Tous deux proclamaient l'authenticité de leur manuscrit. Aujourd'hui, pour plus de sûreté,

la Bibliothèque a acquis le manuscrit du particulier, lequel possède d'ailleurs des miniatures qui ne se trouvent pas dans l'autre.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Les manuscrits arabes de la Bibliothèque de Berlin.* — La Bibliothèque de Berlin, qui était une des plus riches de l'Europe en manuscrits arabes (elle en possédait 6,500), vient d'en acquérir encore 250 d'une grande valeur. Un voyageur connu, M. Glaser, en avait rapporté une collection considérable de l'Yémen, et offrait d'en céder une partie ; l'argent manquant, l'empereur les a acquis sur les fonds qui sont à sa disposition, et en a fait don à la Bibliothèque. On possédait fort peu de manuscrits originaires du sud de l'Arabie; les populations se refusaient absolument à les livrer aux infidèles, et, il y a soixante-dix ans, le voyageur allemand Seetzen paya de sa vie l'audace de s'en être procuré quelques-uns. M. Glaser a été plus heureux que son prédécesseur, et il a pu en recueillir un très grand nombre dans l'Yémen. La plupart ont trait à l'histoire, à la géographie et aux coutumes du pays; les plus intéressants, dit-on, sont des grammaires et des dictionnaires. Ils étaient en général absolument inconnus; une douzaine d'entre eux seulement avaient été décrits par Hagi Khalifa. Il y en a de fort anciens, datant du VIIIe ou du Xe siècle de l'hégire, la plupart malheureusement sont en assez mauvais état; l'humidité et les vers les ont gâtés; beaucoup de pages ont été arrachées; les textes ont été fort raturés et, suivant une coutume assez fréquente chez les Orientaux, les noms des auteurs ont été effacés et remplacés par d'autres. La collection n'en est pas moins fort curieuse, et les arabisants sauront sans doute apprécier, comme il convient, la nouvelle acquisition de la Bibliothèque de Berlin.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— La troisième série des Études critiques sur la littérature française, par M. Brunetière, a paru à la librairie Hachette. L'auteur étudie Descartes, Pascal, Le Sage, Marivaux, Prévost, Voltaire et Rousseau; enfin, les classiques et les romantiques.

— Signalons un nouveau livre sur V. Hugo: *Victor Hugo; son œuvre poétique,* par M. Dupuy, professeur au lycée Henri IV. L'ouvrage a paru chez Lecène et Oudin.

— Les membres de la *Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France* viennent de recevoir le tome XIII des *Mémoires* de cette association.

— La troisième livraison de la *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes* vient de paraître.

Ce fascicule, avec le quatrième actuellement sous presse, formera le premier volume de cette publication, l'une des plus importantes en ce genre qui aient été entreprises de notre temps.

— M. J. Mourier vient de consacrer toute une étude à *l'Art religieux au Caucase.* Ce volume forme le tome V de la *Petite bibliothèque d'art et d'archéologie,* publiée chez Leroux sous la direction de M. L. de Ronchaud.

— La collection des *Littératures de toutes les nations* vient de s'enrichir de trois volumes: *Contes populaires de Basse-Bretagne,* par M. Luzel.

— La librairie Hachette annonce la mise en vente, par livraisons, d'une seconde édition du *Dictionnaire historique de la France,* par M. Lud. Lalanne.

— Le deuxième fascicule de l'*Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires* vient de paraître à Paris, au Cercle de la Librairie.

— Dans une œuvre aussi vaste qu'une encyclopédie, il arrive souvent que l'ordre alphabétique groupe des articles d'une importance capitale et d'un vif intérêt. C'est à ce point de vue que nous recommandons à nos lecteurs la *Grande Encyclopédie.* Ils y trouveront un travail très complet sur les *Assignats;* un

article signé de M. Glasson, sur l'acte judiciaire si important de l'*Assignation;* une monographie très détaillée de l'*Assistance publique*, traitant cette question sociale de premier ordre depuis ses origines jusqu'à nos jours. Voir aussi dans la même livraison *Assimilation, Assises* et le commencement d'une étude considérable sur l'*Association.*

ETRANGER

Allemagne. — Il vient de paraître un ouvrage relatif à l'éducation des filles en France. Voici le titre de ce volume qui a pour auteur M. Sallwurck: *Fénelon et la littérature relative à l'éducation des filles en France depuis Claude Fleury jusqu'à Mme Necker de Saussure.*

— Un des plus célèbres critiques allemands, Frédéric Mauthner, vient de réunir en un volume, sous ce titre: *Von Keller zu Lola* (de Keller à Zola) ses études sur Gottfried Keller, Vischer, Scheffel, Lindau, Alphonse Daudet et Émile Zola.

Angleterre. — Un nouveau volume de l'histoire des Indes, *The vise of the British power in the east*, par Mountstuart Elphinstone (Murray), a récemment paru.

— Une *Nouvelle histoire de la littérature anglaise* paraît en ce moment chez les éditeurs Macmillan. Elle aura plusieurs volumes. Le premier seul est complet.

Suisse. — Parmi les derniers volumes récemment édités en Suisse, nous devons une mention particulière aux *Souvenirs politiques* de M. Kern, ancien ministre de Suisse à Paris. Ces mémoires vont de 1838 à 1883. Le livre a paru à Berne chez Jent et Reinert.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Le préfet de la Seine vient d'approuver la délibération du conseil municipal de Paris, en date du 29 avril 1887, relative à la publication d'ouvrages sur l'histoire de Paris pendant la Révolution française.

En conséquence, est autorisée l'impression des volumes suivants:

1° *L'État de Paris en 1789* (Monin);

2° *Élections et cahiers de Paris en 1789* (Chassin);

3° *Actes de la Commune de Paris pendant la Révolution* (J. Cousin, Faucou, Guiffrey);

4° *Personnel municipal de Paris pendant la Révolution* (Robiquet);

5° *Procès-verbaux de l'Assemblée nationale de 1790-1791* (Guiffrey);

6° *Élections de Paris de 1792 à 1800;* députés de Paris de 1789 à 1800 (Charavay);

7° *La Société des Jacobins*, recueil de documents pour servir à l'histoire du club des jacobins de Paris (Aulard).

Les questions relatives à la publication desdits ouvrages, à la fixation des indemnités d'auteur et à la répartition du crédit entre les intéressés, au fur et à mesure de l'avancement de leurs travaux, seront déterminées par une commission de contrôle composée de :

MM. Cernesson, Depasse, Hovelacque, Lefebvre-Roncier, Longuet, Mesureur, Richard, conseillers municipaux élus par le conseil.

MM. Alfred Lamouroux, de Ménorval, conseillers municipaux, membres de la commission des travaux historiques;

M. Cousin, conservateur de la bibliothèque Carnavalet;

Renaud, inspecteur en chef des travaux historiques;

Saint-Joanny, archiviste de la Seine;

Thierry-Poux, conservateur à la Bibliothèque nationale;

Tuetey, archiviste aux Archives nationales.

— M. Paul Bonnefon, sous-bibliothécaire à l'Arsenal, doit faire paraître sous peu une étude intitulée: *Estienne de la Boëtie, sa vie, ses ouvrages et ses relations avec Montaigne.*

— M. A. Bertrand, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, se propose de faire paraître prochainement les *Mémoires inédits de Maine de Biran.*

— La Faculté des lettres de Lyon ouvre une souscription pour la reproduction photographique du manuscrit de la bibliothèque du Palais des Arts à Lyon, connu sous le nom de Bible vaudoise, et qui contient une traduction en langue d'oc du XIIIe siècle de la plupart des livres du Nouveau Testament.

L'ouvrage, publié par les soins de M. Clédat, formera un volume in-8° de 500 pages. Le prix de souscription est fixé à 30 francs par exemplaire.

— Nous aurons bientôt un nouveau volume de sonnets de M. Claudius Popelin. L'auteur illustre lui-même son recueil, qui ne comprendra pas moins de 204 sonnets.

— M. l'abbé Ulysse Chevalier prépare en ce moment un *Répertoire de la poésie liturgique*, dans lequel il se propose d'indiquer les nombreuses pièces de poésie latine que renferment les bréviaires et missels suivis jusqu'à ce jour dans l'Église catholique.

— M[lle] Louise Michel va publier un recueil de poésies : *les Océaniennes.*

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

ASSOCIATION LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Congrès de 1887

L'*Association littéraire et artistique internationale* tiendra son dixième congrès à Madrid, dans la première quinzaine du mois d'octobre 1887.

Programme du congrès arrêté par le comité exécutif dans la séance du vendredi 22 avril :

1° De l'uniformité quant à la durée de la propriété littéraire dans tous les pays;

2° De l'assimilation du droit de traduction au droit de reproduction;

3° La lecture en public d'une œuvre littéraire dépend-elle, comme la représentation théâtrale, du droit de l'auteur?

4° Les œuvres de l'art architectural doivent-elles jouir de la même protection que les autres œuvres de l'esprit?

5° Du droit de citation et du droit de critique;

6° Du domaine public en matière théâtrale;

7° Cervantes et son influence sur la littérature de tous les pays;

8° Nomination de membres du comité d'honneur; élection des membres du comité exécutif;

9° Propositions diverses.

Le comité, en comprenant au programme le sujet faisant l'objet du paragraphe 7, a pour but de donner lieu à une séance exclusivement littéraire, et prie ceux des membres de l'Association qui désireraient traiter ce sujet et qui ne pourraient assister au congrès de lui adresser leur travail avant le 15 sep-

pert, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, est chargé de représenter le ministère de l'instruction publique à ce Congrès.

Discours de M. H. Fouquier à l'inauguration du buste de Rabelais, à Meudon. — Nous avons, dans notre dernière livraison, parlé de l'inauguration, à Meudon, d'un buste de Rabelais. Voici le discours prononcé par M. Henry Fouquier à cette cérémonie:

« Messieurs,

« L'an dernier, nous avions inauguré le modèle du buste de Rabelais, dont la société la *Cigale* avait voulu doter la commune du Meudon et qui est l'œuvre remarquable du sculpteur Truphême. J'ai dit tantôt, en répondant à la bienvenue de M. le maire, grâce à quel concours venu de la commune même, de son conseil et de ses habitants, du département, du conseil municipal de Paris, de l'État, de la société des Rabelaisiens, nous avions pu mener à bien l'œuvre entreprise, pleinement et vite. Ces concours nous ont été précieux autrement encore que par l'aide matérielle qu'ils nous ont donnée. Les longs séjours de Rabelais dans notre Midi français, la connaissance profonde qu'il avait de ses idiomes, son titre officiel de professeur à la Faculté de Montpellier, son titre plus fantaisiste de caloyer des îles d'Hyères, et, plus encore, la façon profonde dont son génie était empreint de génie latin, nous avaient autorisés à prendre l'initiative de l'hommage rendu à sa mémoire, ici même, où le grand homme sut être, ce qui vaut presque autant, un bon homme, et où le philosophe, le savant et l'artiste qu'il était se cachaient presque sous l'humble habit du joyeux curé de Meudon : un curé à qui Paul-Louis n'eût pas eu à demander, pour ses paroissiens, la permission de danser le dimanche! Mais l'hommage rendu à

Rabelais ne pouvait rester un hommage restreint, et cela n'était pas notre pensée. Par la sage hardiesse de sa doctrine, par sa philosophie comme par la langue admirable qu'il a parlée, Rabelais a aidé à l'unité de notre patrie. Si, un peu indiscrètement, — on dit que les gens du Midi sont indiscrets, peut-être parce qu'ils suivent leurs premiers mouvements, qui sont si souvent les bons, — si, un peu indiscrètement, nous avions emprunté Rabelais à la France du Nord, nous le lui rendons ici. Le large front du grand penseur du XVIe siècle, du frère aîné de Montaigne, de l'ancêtre de Molière et de La Fontaine, veut une couronne où les fleurs du Nord se mêlent aux fleurs du Midi. L'abbaye de Thélème est une abbaye ouverte à tous, — sauf à ceux qu'en écarte Rabelais lui-même, hypocrites et méchants. Les moines y viennent de tous les coins de la France, et si la pensée y est commune, pensée de haute tolérance et de noble bon vouloir, on y parle toutes les langues que savait Panurge, du bas-breton de M. Renan au gascon de Gambetta.

« Messieurs, l'an dernier, — on a pu s'en prendre à l'intempérance méridionale, — je me suis laissé aller au plaisir que je trouvais à étudier trop longuement devant vous le personnage et l'œuvre de Rabelais, personnage multiple, œuvre immense... Ma tâche est plus restreinte aujourd'hui et je n'ai voulu prendre la parole que pour nous féliciter tous ensemble de la bonne issue de notre entreprise. Nous avions un monument de bois et de terre : nous en avons un de pierre et de bronze, et au génie immortel nous offrons un témoignage aussi éternel que peut l'être ce qui vient de l'homme. Ne semble-t-il pas qu'il y ait là quelque chose d'analogue à ce qui s'est passé pour Rabelais lui-même? Ses idées, sa philosophie, — qui se résume dans la tolérance, venant de la connaissance, — n'ont-elles pas été d'abord comme une esquisse, œuvre incertaine de l'avenir, battue des vents, exposée aux orages, mal défendue de l'injure des passants. Puis, avec le temps, avec le concours formidablement puissant des bonnes volontés, même les plus humbles, on a marché loin et vaillamment dans les voies de justice et de liberté qu'il avait ouvertes, on a accompli maint de ses désirs, on a presque réalisé certains de ses rêves! Philosophie, politique, belles-lettres, science, morale, toutes les fois qu'une fleur s'épanouit largement pour la joie ou le bien de l'humanité, on peut dire que la fleur était en bouton sur cet arbre touffu et puissant qui est l'œuvre de Rabelais. On y trouve le conseil sévère et grave, qui dirige et réconforte, à côté du conseil joyeux. C'est pour cela que nous ne devons pas permettre qu'on voie en lui un sceptique sec ou un épicurien vulgaire. Si sa bonne humeur triomphante nous envoie volontiers au cabaret, pensant que rien ne doit se faire « sans boire », s'il est le grand maître de la joie, le verseur des ivresses, c'est que son optimisme consolateur, à l'heure encore sombre de la Renaissance, fouillant dans le passé pour en faire sortir l'avenir, savait dégager du tumulte de la vie et de la mêlée des passions un grand espoir de justice... Non! le « peut-être » même qu'on aime à répéter de lui n'est pas un simple mot de doute, mais une parole d'espérance. Et n'est-il pas vrai que ce qu'il y a de plus certain pour l'homme comme de plus utile, c'est l'espérance? Que pourrions-nous dire, en face des victoires de l'iniquité ou des tristesses de ceux qui pensent trop à la durée du mal, que ce « peut-être » d'un homme qui n'a jamais douté de la raison humaine?

« La joie rabelaisienne, mes jeunes amis, est une joie saine, et vous pouvez vous y livrer sans scrupule, même aux jours où des inquiétudes sacrées agitent les cœurs. Elle est sans remords, n'étant pas égoïste, n'étant pas exclusive du labeur et du devoir. Prenez modèle sur Gargantua et Pantagruel, qui se réjouissaient aux franches équipées du plaisir, ce qui ne les empêchait pas de former leur esprit à toutes les nobles études, de fortifier leur corps à tous les virils exercices. Aussi quand Pichrocole, injustement, vient à l'assaut des villes de Grand-Gousier, laissant ses travaux et ses plaisirs, l'étudiant Gargantua devient le soldat vainqueur, soldat du droit et de la justice; et quand le symbolique Panurge cherche le bonheur auquel l'homme rêve légitimement, lorsqu'il n'y rêve pas pour lui seul, l'étudiant Pantagruel s'embarque pour aller entendre l'oracle, Argonaute, non pas de la richesse, mais de la sagesse, et découvre, au cours de son hardi voyage à travers les mondes et les idées, le pays où l'on fonde la foi profonde. Et, servant l'un et l'autre, en bons disciples, la haute morale joyeuse du curé de Meudon, ils servent ce que l'homme doit servir toujours et n'oublier jamais, même au milieu de ses joies, — la patrie et l'humanité... »

Le maréchal de Mac-Mahon et ses mémoires. — Le maréchal de Mac-Mahon vient de terminer ses Mémoires, qu'il dictait chaque jour pendant deux heures à l'un de ses aides de camp.

Ces mémoires, dit *le Gaulois,* ne sont pas destinés à la publicité, et seuls la famille et les amis du maréchal pourront les connaître.

Supercherie littéraire. — Nous recevons de l'un de nos abonnés le billet suivant :

« Les vrais amateurs de livres seront, nous l'espérons, avec nous, dans la campagne que nous voulons entreprendre contre les éditeurs qui se permettent de lancer des *secondes éditions* au moyen de la simple confection d'un nouveau titre : éditions fantastiques, éditions fallacieuses qui font tort à nos bourses et encombrent inutilement les bibliothèques. Contentons-nous de signaler aujourd'hui la *Bibliographie de la Guerre franco-allemande,* par Albert Schulz (Lesoudier, 1886, in-8°) dont la seconde édition vient de paraître, seconde édition qui n'a été fabriquée que pour utiliser un restant de la première. Le titre est un *carton :* c'est bien visible.

« Bibliophiles, veillez sur votre bourse! »

Un poète rustique. — L'Académie française vient de décerner un prix de 1,000 francs à un poète nouveau, ou du moins bien inconnu, et qui n'est autre qu'un sieur Harel, aubergiste à Echauffour (Orne), et dont l'auberge a pour enseigne : *A la Croix de Saint-André.* Ce poète, qui rappelle, par ses origines, soit Reboul, soit Magu, également poètes ouvriers et rustiques, a reçu un prix pour son volume intitulé *A travers champs*, que ses éminents confrères en poésie, Sully-Prudhomme et Coppée, avaient signalé à l'attention de l'Académie.

La Folie des gens de lettres. — Adolphe Racot a continué la série des malheureux hommes de lettres que la folie a frappés. Un de nos confrères, l'auteur des Lettres parisiennes de la *Gironde*, évoque le souvenir d'un certain nombre d'écrivains brisés comme lui, et, entre autres, du brillant Delprat, dont l'imagination et l'esprit étaient remarquables. Delprat avait reçu tous les dons : il était musicien, il dessinait à ravir, il était poète :

« La folie de Delprat se manifesta par l'annonce de la formation d'un capital énorme souscrit par des Anglais enthousiasmés de son talent et désireux de le mettre à la tête d'un journal monstre. Du talent, certes, il en avait eu, et beaucoup, mais non de celui qui attire les capitaux, et surtout les capitaux anglais. Il excellait notamment à pasticher Victor Hugo. En 1885, il publia en une plaquette non signée un poème intitulé : les *Frères d'armes*, ornée d'une belle eau-forte de sa main, car il dessinait et gravait à merveille. Ce poème était une imitation tout à fait surprenante de la manière du maître. Un peu plus tard, il imita *la Légende des siècles* d'une façon vraiment fort curieuse et dont les premiers vers donneront l'idée. C'est intitulé : *Méjabovar.*

Méjabovar, farouche et sombre, était bandit.
Pendant trente-sept ans, dur, terrible, on le vit
Guettant les gens, prenant les tours, forçant les villes;
Sa rouge signature allait aux choses viles,
Comme l'onde au fleuve et le fleuve à la mer.
Il était effrayant, sinistre, sombre, amer.
Il gardait la noirceur de l'enfer dans son âme,
Et ce démon avait eu pour mère une femme!

Le poème se déroule « farouche et sombre » comme *Méjabovar* lui-même, qui, finalement, est assommé par un moine :

Et voilà comme, en l'an mil deux cent trois, naguère
Pensif, l'homme de paix tua l'homme de guerre!

A peine Delprat était-il tombé, on apprenait que le savant docteur Robinet, directeur de la *Revue de l'Instruction publique*, venait d'être interné à Charenton :

« Sa folie s'était manifestée d'une façon peu commune : il écrivait à tous les gens connus de Paris pour les inviter à des dîners imaginaires. Un soir, le restaurateur Catelain, du Palais-Royal, vit arriver à la queue leu-leu, deux ou trois cents invités demandant le dîner du docteur Robinet, qui n'avait pas été commandé. On courut au domicile du docteur, qu'on trouva écrivant tranquillement de nouvelles invitations. »

M. Gabriel Vicaire. — On nous assure que M. Gabriel Vicaire, le jeune poète dont nous faisions l'éloge dans notre livraison du mois de mai dernier, aurait été subitement frappé d'aliénation mentale.

Le dénouement d'un roman. — Nous tirons d'une des dernières chroniques données par M. Scholl au *Figaro*, l'amusante anecdote que voici :

« Paul Duplessis, un romancier qui marchait de pair avec les producteurs les plus recherchés de l'époque, quittait souvent le divan Le Peletier et venait rendre hommage à la bière blonde de la rue des Martyrs. Il avait toujours un grand roman en cours de publication dans *la Patrie.*

« Un soir, Vernet, qui semblait l'attendre avec impatience, l'aborda dès son arrivée.

« — Un renseignement, lui dit-il. Mon oncle suit ton roman avec une attention fébrile. Tu as laissé hier la comtesse dans une situation des plus critiques; elle est tombée dans un guet-apens, entourée de ceux qui ont intérêt à la faire disparaître... Est-ce qu'elle meurt?

« — Oui, répondit Duplessis.

« Vernet donna un coup de poing sur la table en soupirant :

« — Pas de chance!

« — Qu'est-ce que cela peut te faire? demande Duplessis.

« — Mon oncle m'a parié qu'elle mourrait... et moi, pensant que tu aurais encore besoin de la comtesse dans la suite du feuilleton, j'ai parié qu'elle ne mourrait pas.

« — Un gros pari?

« — Deux cents francs.

« — Diable! fit Duplessis...

« Et tirant sa montre :

« — Neuf heures, j'ai encore le temps d'aller à l'imprimerie, je prends un fiacre et je vais sauver la comtesse.

« — Vrai? s'écria Vernet attendri.

« Duplessis lui serra la main et dit avec solennité :

« — Je te promets sa vie. »

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le livre et les cabinets de lecture en Allemagne.* — Nous trouvons dans une nouvelle petite revue, *l'Indépendant littéraire*, que dirige M. A. Delepouve, les renseignements suivants qu'on ne lira pas sans intérêt :

Nous laissons la parole au rédacteur de l'article, M. Adrien Wagnoy :

« En général, l'Allemand lit moins que le Français.

Lorsque l'Allemand se décide à lire, il n'achète pas le volume, il le prend dans un bureau de librairie circulante. Un gros bonnet de la Bourse allemande apprenant qu'on parlait de lui dans le livre : *Quelques notes sur Ferdinand Lassalle,* le fit louer chez le libraire du coin, à raison d'un pfenning par jour. Les dames allemandes ne craignent point de salir leurs doigts roses au contact des livres maculés des bibliothèques publiques. En France, les romans graisseux loués à la semaine sont exclusivement laissés aux pauvres couturières, aux cuisinières et aux cochers de fiacre.

« A ceux qui s'étonnent du petit nombre de volumes qui défrayent les appétits intellectuels de la nation des penseurs, — c'est le titre dont l'Allemagne se pare elle-même, — l'Allemand répond qu'il est trop absorbé par les affaires, qu'il n'a pas le temps de lire. Certes, mais il trouve le loisir d'avaler chaque soir six litres de bière en fumant un nombre incalculable de cigares. Les résultats de cette paresse intellectuelle, jointe à l'institution florissante des bureaux de location où *Klærchen* et *Gretchen* s'approvisionnent de romans à la mode, sont désastreux pour les écrivains allemands et leurs éditeurs. Par exemple, *la Grève des Forgerons,* de François Coppée — lequel n'est certes pas un des grands maîtres de la lyre française — s'est vendue à 13,000 exemplaires, tandis que les éditeurs des poètes allemands de premier rang eurent et ont quelque peine à placer les œuvres d'un Geibel, d'un Heyse, d'un Hamesling. Pour sa très courte préface au *Paris-Guide,* Victor Hugo reçut *dix mille francs.*

« On ne trouve rien de pareil en Allemagne.

« Mais si l'Allemand lit moins que le Français, on ne saurait pas en conclure qu'il soit plus travailleur que son *ennemi héréditaire, Erbfeind,* comme il l'appelle. En effet, les petits rentiers aisés, les parvenus, qui doivent leur fortune uniquement à leur zèle ou à leur talent, sont plus nombreux en France qu'en Allemagne.

« L'indifférence du public allemand pour ses poètes et ses romanciers a engagé les éditeurs à répandre une littérature qui mérite à peine ce nom; colportée à domicile, par livraisons, elle s'achète non pas pour se lire, mais pour gagner les primes, gravures, albums, etc., promis par les librairies à leurs abonnés. »

Ce jugement peu flatteur n'est pas d'un critique russe, français ou anglais. Il est dû à la plume d'un écrivain allemand bien connu, Ernest Eckstein, dont j'ai résumé l'opinion dans les quelques lignes qu'on vient de lire.

Ces reproches au public d'outre-Rhin ne sont pas d'ailleurs sans exagération et, puisque leur auteur fait métier d'écrire, c'est le cas de lui dire : « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse. » S'il y a en France plus de rentiers aisés qu'en Allemagne, c'est que le terroir gaulois est plus riche, plus plantureux, c'est qu'il y a aussi à Paris plus de célibataires, plus de familles qui n'ont qu'un ou deux enfants, comme la statistique nous le prouve malheureusement chaque jour. Les familles qui comptent six à douze enfants sont loin d'être rares ici, et l'on comprend que le *pater familias,* ou la matrone d'une telle couvée de petits Germains criards, ait peu de loisir à consacrer à la lecture des poètes nationaux. Les dames allemandes ne craignent pas de feuilleter les pages huileuses des romans loués à tant par jour, mais elles ne redoutent pas non plus de mettre, comme on dit, la main à la pâte. La mode qui veut en France que la moindre bourgeoise, la femme d'un petit employé, ait une cuisinière et une bonne d'enfants, ne s'est pas répandue en Allemagne. Les dames allemandes ne rougissent pas d'aller au marché, le panier au bras. Leurs nerfs et surtout leurs porte-monnaie s'en trouvent d'autant mieux.

Cependant on lit beaucoup, on lit énormément en Allemagne et, si les bibliothèques circulantes fleurissent, les libraires n'en prospèrent pas moins.

Leipzig est une véritable pépinière de libraires. Il est vrai que beaucoup d'entre eux joignent à la vente des livres neufs le brocantage des livres d'occasion, démodés ou dépareillés. L'engouement littéraire du public pour telle ou telle œuvre si caractéristique en France, et que la critique est souvent impuissante à expliquer, n'est pas non plus étrangère à l'Allemagne.

Le Trompette de Sackingen, de Victor Scheffel, — une maîtresse œuvre qui, sauf erreur, n'a pas encore été traduite, — parut en 1853 et atteignit déjà en 1883 sa *centième* édition. Pas d'étudiant, pas d'écolier, pas de petite demoiselle à longues tresses qui ne possède un exemplaire du charmant volume de Scheffel. Notez que ce n'est pas précisément du roman. C'est un poème d'amour, un chant de jeunesse qui monte des bords du Rhin, comme une fanfare lointaine, réveillant les vieux donjons où dorment les belles châtelaines sous l'œil tutélaire des parents jaloux, animant les ruines de tout un peuple de reîtres, de seigneurs et de rebelles, versant aux brocs antiques la mousse d'une fantaisie moderne qui pétille comme du champagne. C'est du Walter Scott scandé en vers de huit syllabes.

Une œuvre d'un ton plus grave, *les Treize tilleuls,* un poème de la foi chrétienne et nationale, publié en 1878 et dû à l'inspiration d'un poète alors âgé de soixante-cinq ans, Friedrich-Wilhelm Weber, n'a pas eu moins de vingt et une éditions en quelques années. Spielhagen, le maître du roman socialiste; Paul Heyse, le chef de l'école pessimiste et athéiste qui a trouvé tant d'imitateurs parmi les jeunes romanciers français, et bien d'autres, vivent exclusivement de leur art. Mais les grosses, les criardes fortunes littéraires sont moins fréquentes en Allemagne qu'en France. Reste à savoir si c'est un mal, puisque ce ne sont pas toujours les chefs-d'œuvre qui jouissent de cette faveur du public. Le succès n'est pas, en littérature, en raison directe de la valeur esthétique; il dépend aussi des dispositions d'esprit, du moment, de tout un orchestre de circonstances extérieures où le scandale et la réclame jouent tour à tour des cymbales ou battent la grosse caisse.

Les auteurs étrangers, surtout les Français, font en Allemagne une concurrence très sérieuse aux écrivains nationaux.

Combien y a-t-il de Français qui aient lu les œuvres d'Eugénie Marlitt, de Louise Mühlbach, d'Henriette de Paalzow ou de Louise de François? Bien peu, je suppose; tandis qu'il n'y a pas d'Allemand un peu lettré qui n'ait lu George Sand. Les traductions d'Émile Zola, en élégants petits volumes illustrés de vignettes plus ou moins licencieuses, brillent aux fenêtres de toutes les librairies.

La peinture outrancière des prétendues mœurs françaises, telle qu'elle est traitée par la plupart de nos romanciers, plaît aux Allemands pour des raisons étrangères à la seule passion littéraire. L'immoralité de ces tableaux, qu'ils croient conformes à la vérité, leur flatte le palais comme la saveur d'un fruit exotique défendu. En même temps, leur orgueil national s'accroît de tout le mépris qu'ils affectent d'avoir pour la corruption de leurs voisins. Ils ont bien tort en cela, l'immoralité étant répandue à peu près également dans toutes les littératures et dans toutes les grandes villes modernes. Si les Français pouvaient lire les romans de Louise Mühlbach ou le *Mohammed*, d'Ida Frick, ils seraient quelque peu étonnés d'apprendre que les bas-bleus de la blonde, de la douce, de la chaste, de la vertueuse Germanie, glorifient le meurtre, l'adultère, la polygamie!

Les petits journaux allemands donnent volontiers en feuilletons des romans de Balzac, Gaboriau, F. du Boisgobey, etc. Que diraient les abonnés parisiens du *Petit Journal* si on leur servait en feuilleton une traduction d'un roman allemand?

La littérature française a donc maintenu sa réputation en pays d'outre-Rhin et, en dehors des causes que j'ai analysées plus haut, elle a su s'emparer de toute l'attention du public.

. . . .

Le premier texte du « Faust » de Gœthe. — Nous avons à plusieurs reprises parlé d'une société d'études sur Gœthe, société qui s'est formée depuis deux ou trois ans en Allemagne sous le nom de *Gœthe-Gesellschaft*; elle compte déjà plus de deux mille cinq cents adhérents, dont un cinquième à l'étranger. Cette société vient de tenir à Weimar une réunion plénière où le professeur Erich Schmidt, qui en est l'âme, a donné d'intéressants détails sur une trouvaille toute récente. Il s'agit du premier texte de *Faust*, ou du moins d'une partie de ce texte. Découverte infiniment précieuse aux yeux des admirateurs du grand écrivain allemand. Sans connaître ce texte primitif, on savait, en effet, de longue date que Gœthe l'avait considérablement modifié, et, l'un après l'autre, tous ses exégètes avaient émis des hypothèses plus ou moins plausibles sur cette version de premier jet.

Il y a un an déjà, le professeur Schmidt avait eu la bonne fortune de retrouver dans une collection de vieux papiers provenant de la maison de Gœthe, et conservée aux archives de Weimar, de véritables *brouillons* de certains passages du *Faust*, notamment de la fameuse scène entre le héros et Méphistophélès. Cette fois, c'est le premier monologue du docteur : *Habe nun, ach! Philosophie...* (J'ai donc étudié la philosophie...) et la scène de la prison, en prose, qui viennent d'être exhumés. Voici dans quelles circonstances.

Les biographes de Gœthe ne manquent guère de consacrer une page ou deux à certaine dame d'honneur de la duchesse Amélie de Weimar, Thusnelda de Gœchhausen, assez disgraciée de la nature, car elle était bossue, mais fort spirituelle et très appréciée de la petite cour de Weimar. M[lle] de Gœchhausen, qui avait été liée avec Gœthe, a laissé beaucoup de papiers, aujourd'hui en possession de son petit-neveu, le lieutenant-colonel de Gœchhausen, qui habite Dresde. Ce sont ces papiers que le professeur Schmidt a été autorisé à examiner, et c'est là qu'il a retrouvé d'abord, dans un gros recueil manuscrit de morceaux choisis, le premier monologue de *Faust*, copié de la main de M[lle] de Gœchhausen; puis la scène de la prison et une vingtaine d'autres fragments de moindre importance, écrits sur des feuillets détachés, de la main même de Gœthe. Tous ces documents ont été mis par le colonel de Gœchhausen à la disposition des *Archives de Gœthe*, qui vont les faire autographier et les publier dans leur numéro d'octobre prochain.

Le professeur Schmidt les a lus ou analysés pour son auditoire. Il a constaté que le texte original diffère en général assez peu de la version définitive, quoiqu'il date d'une période antérieure à 1775 : Gœthe n'avait pas encore vingt-six ans. La jeunesse de l'auteur s'y trahit pourtant par une certaine sécheresse de style, une vigueur exubérante et une brutalité d'expression qui disparaîtront avec l'âge. Dans le fragment où se trouve la scène de la *Taverne d'Auerbach*, par exemple, c'est le Faust du jeune Gœthe qui joue en personne aux étudiants des tours de magie. Plus tard, Méphistophélès le remplacera dans ce rôle. Quant à la scène de la prison, le professeur Schmidt la considère comme la synthèse poétique la plus puissante de toute la jeunesse de l'auteur. Les lettres accueilleront avec intérêt une publication qui va apporter de nouveaux éléments aux théories de W. Scherer, de Kuno Fischer et du professeur Émile Schmidt lui-même.

États-Unis. — *Pourquoi l'Amérique n'a-t-elle pas de grands romanciers?* — Voilà la question qui se pose dans un des numéros de la revue, le *Forum*, M. Hjalmar Hjorth Boyesen, un des écrivains les plus populaires des États-Unis.

Les raisons que donne M. Boyesen à l'appui de sa thèse sont aussi originales que plausibles, et méritent bien qu'on s'y arrête.

C'est le public, dit M. Boyesen, qui forme l'auteur à son image : le public demande un certain genre de

littérature, et l'écrivain s'empresse de le lui fournir. Certes, il serait méritoire d'entreprendre l'éducation du public, mais combien cette tâche serait pénible et ingrate, et comment s'étonner si l'écrivain se contente d'une popularité bien plus facile à conquérir?

Tout d'abord, le débutant se sent soutenu par les amis qu'il a dans le journalisme; ceux-ci le présentent au public, le mettent en évidence et parlent de son talent, comme d'une chose qu'il n'est pas permis d'ignorer. Ces coteries, cependant, ne font pas grand mal, car parmi les réputations ainsi anticipées, il y en a qui s'affermissent dans la suite. Bien autrement grave, est l'influence prépondérante du public féminin en Amérique. Ce sont, en effet, les jeunes filles qui constituent la grande majorité du public des romanciers américains, et c'est leur goût qu'il s'agit de flatter. En Amérique, les hommes sont trop occupés pour trouver le temps de lire des romans; les jeunes filles au contraire, dont c'est une des occupations favorites, en ont et le goût et le loisir.

Le romancier s'aperçoit sans peine que ce sont les jeunes filles qui font et défont les réputations; quoi de plus naturel, s'il cherche à leur plaire, à flatter leurs goûts et à s'insinuer dans leurs bonnes grâces? Il leur fait une série de petites concessions qui, à la longue, influencent sérieusement le caractère de son œuvre, et il finit par ne plus écrire que pour elles. Sa manière d'écrire, son style, le choix du sujet même s'en ressent; il cause chiffons et discute, avec plus ou moins de compétence, des détails insignifiants de toilette. Il n'ose plus toucher aux questions d'un ordre plus élevé, et évite avec soin tout ce qu'il suppose être trop sérieux pour ces dames, leur éducation ne les ayant pas accoutumées à la réflexion indépendante. Elles sont conservatrices par nature et par éducation, car au pensionnat on s'est efforcé de leur représenter les idées modernes comme de dangereuses innovations. L'écrivain qui se modèle sur son public devient donc forcément conservateur comme elles et élimine de son œuvre, avec un soin jaloux, tout ce qui pourrait effaroucher leur manière de voir.

Ce silence de parti pris qui se fait autour des problèmes les plus graves qui travaillent notre société, et, d'autre part, le soin minutieux donné à l'examen de futilités, voilà, selon M. Borjesen, les grands écueils du roman américain moderne.

Par pure déférence pour les dames, la politique, qui joue un si grand rôle dans les campagnes, est soigneusement tenue à l'écart et n'apparaît que bien rarement dans le roman. On ne trouve pas un seul incident politique dans les nombreux romans de James et de Howells, quoique leur œuvre soit absolument typique, pour caractériser les tendances de l'époque. M. Borjesen avoue n'avoir jamais terminé un livre sans déplorer que des jeunes filles sans aucune expérience de la vie allaient décider du succès de l'ouvrage, et qu'aucun recours n'était possible contre le jugement qu'elles allaient rendre. Et ce n'est pas de gaieté de cœur qu'on se résigne à n'être que l'amuseur du monde des demoiselles, lorsqu'on se sent la force de produire une œuvre sérieuse.

La demoiselle américaine est le Moloch, sur l'autel duquel le poète immole souvent ses plus chères convictions. Il coule de nos presses une limonade doucereuse et insipide; tous, nous y goûtons, et tous nous la déclarons excellente. C'est à la lecture d'une œuvre comme le *Nabab* ou *Anne Karénine*, que nous pouvons mesurer l'immense différence qui existe entre une littérature destinée à des hommes et des femmes, et celle écrite exclusivement dans le but de faire passer le temps à d'innocentes demoiselles.

Nulle part, sauf en Angleterre, le *magazine* n'a acquis la prépondérance qu'on lui reconnaît en Amérique. En Allemagne, il n'y a guère que la *Gartenlaube* et *Westermann's deutsche monatshefte*, exclusivement destinées aux familles de la bourgeoisie, qui imposent à leurs collaborateurs l'esprit conservateur qui anime nos magazines. La *Deutsche Rundschau*, tout au contraire, accepte les articles les plus radicaux, pourvu qu'ils dénotent un réel mérite littéraire. Il en est résulté que des périodiques tels que la *Gartenlaube* ont fait éclore une classe de romancières sentimentales, dont Marlitt, Werner et Fanny Lewald sont les représentants les plus autorisés. Elles sont inoffensives à lire, très conversatrices et romantiques, et par conséquent populaires. Aussi, les écrivains sérieux comme Spielhagen et Freytag préfèrent-ils s'affranchir des entraves que leur imposerait la petitesse d'esprit d'un directeur de revue, si leur roman paraît en feuilleton : c'est dans les journaux quotidiens indépendants qu'ils aiment à le publier.

De cette manière, rien n'empêche Spielhagen d'aborder de front et de discuter avec autorité les grands problèmes sociaux en se plaçant au point de vue d'un hardi et original penseur, et d'exposer sans crainte les menées de l'orthodoxie officielle, l'influence de l'aristocratie et les autres causes qui déterminent l'évolution de la société en Allemagne.

En France, Zola, Daudet, Claretie et tant d'autres ont une liberté d'ailleurs qui leur permet de développer pleinement leur individualité. Dans les pays scandinaves on voit la même tendance à faire du roman le grand vulgarisateur des opinions avancées. Bjornsterne publie ses livres sans recourir à l'intervention d'aucun directeur de revue; dans un de ses derniers romans, il introduit quatre générations successives pour démontrer les effets physiologiques et psychologiques de l'hérédité. Alexandre Kielland établit avec une vérité passionnée le diagnostic des maladies qui minent le corps social et suscite, par sa satire et la hardiesse de ses idées, une tempête de récriminations.

Et notez bien, ceci n'empêche nullement le Storthing de lui voter une rente annuelle, en compensation du préjudice que lui cause l'absence d'une loi internationale sur les droits d'auteur! Loin de perdre à être ainsi devenu le champ de bataille de la pensée, le roman a gagné en dignité, en élévation, et jamais il n'aurait vu accroître ainsi son influence si, comme en Amérique, les romanciers n'avaient eu en vue qu'un seul but: celui d'amuser leurs lecteurs.

Bernard Quaritch : Monuments of the early printers in all countries. — Le dernier catalogue de M. Quaritch (1re partie, Allemagne et Pays-Bas) donne une liste d'ouvrages rares parmi lesquels nous relevons les incunables suivants imprimés à Mayence vers le milieu du xve et le commencement du xvie siècle :

N° 35,952. — (Johann Gutenberg) : *Catholicon. Editio princeps.* Grand in-folio, 1460. 10,500 francs.

N° 35,953. — (Johann Gutenberg) : *Thomas Aquina. [P]ostulat a me vestra dileccio ut de articulis fidei... In fine : Explicit summa de articulis fidei et ecclesie sacramentis.* In-4°, 1460. 1,063 francs.

N° 35,054. — (Joh. Fust, Pe. Schœffer) : *Psalterium cum canticis, hymnis, litania et precibus.* Grand in-folio, 1459. 125,000 francs.

N° 35,955. — (Peter Schœffer) : *Thomas Aquinas, secunda secundæ.* Fol. 1. In-folio, 1467. 1,250 francs.

N° 35,956. — (Thome de Aquino : *Opus quarti scripti. Editio princeps.* In-folio, 1469. 1,200 francs.

N° 35,961. — *Constitutiones Clementinæ.* Grand in-folio, 1471. 2,100 francs.

N° 35,968. — (Johan Schœffer) : *Livius, Romische historien.* In-folio, 1523, 313 francs.

Les « Contes drôlatiques » de Balzac en justice. — Au mois de septembre dernier, M. John A. Wilson, de la *Globe publishing society*, avait expédié à un M. Comstock, sur sa demande, un exemplaire de l'*Heptaméron* et des *Contes drôlatiques* en traduction anglaise. Le grand jury fédéral s'en émut et cita M. Wilson devant sa barre pour avoir propagé des ouvrages littéraires obscènes. Malgré la plaidoirie de l'avocat, qui s'évertua à prouver que Balzac devait être considéré comme un auteur classique, et que les œuvres de Shakespeare, Sterne et Fielding renfermaient des passages passablement licencieux, les juges pudibonds condamnèrent M. Wilson à deux ans de prison, 2,500 francs d'amende et aux frais.

Asie. — *Les hiéroglyphes hétéens déchiffrés.* — D'après une lettre adressée au *Times* par le président du comité exécutif du *Palestine exploration fund*, le capitaine Claude Conder serait enfin parvenu à expliquer le sens des curieuses inscriptions hétéennes découvertes par le voyageur Burckhardt en 1808, retrouvées en 1872, et qu'on rencontre à Hamath, Alep, Carchémis et dans toute l'Asie Mineure.

La langue de ces inscriptions serait un idiome bien connu; mais le capitaine Conder préfère ne pas la faire connaître, non plus que la manière dont il est arrivé à sa découverte, avant l'apparition de son mémoire dont la publication est prochaine.

Ces inscriptions sont des invocations aux dieux du Ciel, de l'Océan et de la Terre, c'est-à-dire précisément aux divinités qu'adoraient, d'après les tablettes égyptiennes et cunéiformes, les Hétéens et d'autres tribus de l'Asie Mineure. Bien qu'elles n'aient pas un caractère historique proprement dit, elles jettent une lumière nouvelle et parfois surprenante sur l'histoire ancienne de l'Asie occidentale et de l'Égypte ; elles contribuent à l'élucidation des premiers chapitres de la *Genèse* et de certains noms de l'histoire ancienne dont le sens était demeuré impénétrable jusqu'ici.

Voici un spécimen de la prière adressée au dieu de l'eau, du ciel et de l'océan :

« Je prie... mon dieu de l'Eau, le noble seigneur de l'Eau, le dieu du Ciel. Je fais une inscription en son honneur. Je l'exalte. Je lui fais offrir une grande libation. Je fais une offrande au très saint roi de l'Eau... Je crie... Je l'exalte, lui demandant de l'eau dans ma prière. »

NECROLOGIE

FRANCE

— M. Batbie, sénateur du Gers, professeur de droit à la Faculté de Paris, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, est mort le mois dernier.

M. Batbie était né à Seissan (Gers), le 31 mai 1828, et s'attacha de bonne heure à l'étude du droit. Il fut nommé auditeur au Conseil d'État en 1849 et reçu docteur en droit en 1850.

Professeur aux Facultés de Dijon et de Toulouse, il fut, en 1862, chargé de cours à la Faculté de droit de Paris et devint peu après titulaire.

M. Batbie entra alors dans la vie politique et siégea depuis dans nos Assemblées.

M. Batbie fut un professeur éminent. Infatigable au

travail, il publia successivement des ouvrages considérables qui le classèrent parmi nos jurisconsultes les plus estimés. Son *Traité du droit public et administratif,* qui n'a pas moins de sept volumes, son *Cours d'économie politique,* ses volumes sur *les Appels comme d'abus,* sur *les Grèves et les Coalitions,* sur *les Constitutions d'Europe et d'Amérique,* etc., témoignaient à la fois de l'étendue de son savoir, de la netteté de son esprit et de l'excellence de sa méthode.

— M. Louis-Eugène Benoist, membre de l'Académie des inscriptions, est mort le 24 mai dernier. Il entra à l'École normale en 1852; reçu docteur ès lettres en 1862 avec une thèse sur Guichardin, il remplaça M. E. Burnouf comme professeur de littérature étrangère à la Faculté d'Aix. Trois ans plus tard, il fut appelé à suppléer M. Patin dans la chaire de poésie latine, à la Sorbonne; il le remplaça en 1875. Ses travaux de philologie critique sur Plaute et sur Virgile furent très remarqués, et le désignèrent aux suffrages de l'Académie des inscriptions, qui lui ouvrit ses rangs en 1884. Il succédait à un philologue lettré, M. Adolphe Régnier.

Parmi ses publications les plus importantes, on signale une édition de *Virgile* en trois volumes, avec commentaire rédigé en français et un travail de philologie critique sur le texte de Catulle.

M. Benoist était âgé de cinquante-six ans.

— Albéric Second est mort à Paris, le mois dernier. Né à Angoulême, en 1817, et fils d'un magistrat dont il a retracé l'austère physionomie dans son beau roman *les Demoiselles du Ronçay,* il vint très jeune à Paris et débuta au *Charivari,* de Dutacq.

Il a raconté avec beaucoup de charme, dans *le Figaro,* ses années de débuts et de jeunesse.

En 1848, il devint sous-préfet de Castellane, mais il n'avait pas précisément le caractère administratif et rentra bientôt dans la fournaise littéraire.

D'abord directeur de *l'Entr'acte,* il inaugura plus tard, à *l'Univers illustré,* sous le pseudonyme de Gérôme (alternativement avec M. Ludovic Halévy), des chroniques dont l'alerte ironie et la bonhomie railleuse eurent le plus vif succès. Albéric Second fut en ce temps-là un des maîtres de ce genre léger qui, à une époque où la politique chômait par nécessité, amusait et parfois passionnait le boulevard.

M. de Villemessant, qui l'appréciait beaucoup et qui avait fait avec lui, dans *le Figaro* hebdomadaire, sous la signature de Pierre et Jean, une série anecdotique que n'ont pas oubliée les vieux journalistes, le prit comme chroniqueur et directeur littéraire du *Grand Journal* en 1865.

Entre temps, il avait fait de charmantes et fines comédies, applaudies au Théâtre-Français : *la Comédie à Ferney* (avec Louis Lurine), *Un baiser anonyme* (avec M. Blerzy), des vaudevilles, *English spoken, le Droit d'aînesse,* etc.

Familier des fêtes de Compiègne et de Saint-Cloud, il avait été nommé commissaire spécial près le théâtre de l'Odéon, et conserva ces fonctions jusqu'en 1870 : il avait voué à l'Empire et à l'Empereur une fidélité inaltérable.

Depuis quelques années, très dépassé par le nouveau mouvement littéraire, Albéric Second vivait un peu à l'écart. Il avait cependant fait jouer au Vaudeville une comédie, *la Vie facile* (tirée d'un roman paru au *Figaro*), et une autre à l'Odéon, *Coup de soleil* (avec M. Th. de Grave). Ses romans méritent une mention toute spéciale.

En dehors de spirituelles fantaisies comme *la Jeunesse dorée par le procédé Ruolz* et *les Mérites d'un prix de Rome,* il a écrit deux œuvres remarquables : *la Semaine des quatre Jeudis* et *les Demoiselles du Ronçay,* qui a été couronné par l'Académie.

— M. Alfred d'Alenbert, le romancier célèbre par ses écrits sur le duel, est mort le mois dernier.

— M. Victor Duchemin, archiviste de la Sarthe, est mort au mois de mars dernier, à l'âge de quarante-trois ans.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Faugère-Dubourg, bibliothécaire du ministère de l'intérieur.

— M. le docteur Galy, président de la Société archéologique de la Dordogne, directeur du musée départemental, vient de mourir à l'âge de soixante-quatorze ans.

— M. Auguste Garnier, l'aîné des frères Garnier, les éditeurs bien connus, est mort des suites d'une longue maladie qui le tenait alité depuis six mois.

M. Garnier était âgé de soixante-quatorze ans. Venu à Paris à l'âge de vingt ans, avec son jeune frère, Hippolyte Garnier, le seul chef aujourd'hui de cette importante maison, ils fondèrent tous les deux leur librairie du Palais-Royal, en 1833, et la conservèrent jusqu'en 1873. Plus tard, ils s'établirent rue des Saints-Pères, dans l'ancien hôtel du gouverneur militaire de Paris.

L'œuvre éditée par MM. Garnier frères est considérable.

Citons les œuvres complètes de *Sainte-Beuve,* de *Proudhon,* de *Flourens,* de *Béranger,* de *Vaulabelle,* le *Grand Dictionnaire national de Bescherelle,* la *collection des Chefs-d'œuvre de la littérature française,* les *Œuvres complètes de Voltaire et de Diderot,* le *Rabelais* et les *Contes drôlatiques* illustrés par Gustave Doré, les *Œuvres de Grandville, d'Amédée Lefaure,* etc.

— Nous avons également à enregistrer le décès de M. le comte Henry d'Ideville.

Né au château de Saulnat, canton de Riom (Puy-de-

Dôme), le 18 juillet 1830, M. le comte Henry-Amédée Le Longne d'Ideville n'avait pas encore cinquante-sept ans. Il embrassa d'abord la carrière diplomatique et fut successivement secrétaire d'ambassade à Turin, à Rome, à Dresde et à Athènes.

Il se lia dans ce dernier poste, comme il l'avait fait précédemment à Rome, avec les principaux savants et artistes des deux écoles françaises, notamment avec M. Beulé, qui, plus tard, lorsqu'il devint ministre de l'intérieur, confia à M. le comte d'Ideville la préfecture d'Alger. Des divergences d'opinions politiques avec le général Chanzy, alors gouverneur de l'Algérie, ne lui permirent pas de conserver cette préfecture. Il rentra alors dans la vie privée et se consacra aux lettres.

Les principaux ouvrages publiés par M. le comte d'Ideville, en dehors des articles qu'il donna à divers journaux, sont : le *Journal d'un diplomate en Italie* (*1859-1866*); *Notes pour servir à l'histoire du second Empire* (*1872-1873*); le *Journal d'un diplomate en Allemagne et en Grèce; les Piémontais à Rome; le général Bugeaud;* et, dans un autre ordre de travaux : *Beulé*, souvenirs personnels; *Lettres flamandes; Gustave Courbet*, sa vie, son œuvre; des notices biographiques sur *Monseigneur X. de Mérode; Pie IX; Victor-Emmanuel;* des brochures de circonstance, comme *l'Homme qui tue et l'homme qui pardonne*, etc. La maison Calmann Lévy mettait en vente son dernier ouvrage sur *Rossi* le jour même où il fut atteint du mal mortel.

— On annonce de Bordeaux la mort de M. Issartier, sénateur de la Gironde.

M. Issartier s'est occupé d'agriculture et a publié entre autres ouvrages : un *Cours familier d'agriculture, Culture des arbres fruitiers* et *le Trésor du cultivateur*.

— Mlle Thérèse Alphonse Karr, fille de l'auteur des *Guêpes*, vient de mourir à Sèvres.

Mlle Thérèse Alphonse Karr a collaboré à beaucoup de publications destinées aux familles et traduit plusieurs livres allemands. On cite d'elle : *Contre un proverbe* et *Soirées germaniques*, ouvrage écrit pour les jeunes filles et reproduisant des légendes d'outre-Rhin.

— L'érudition vient de perdre un homme qui, bien qu'un peu oublié, avait rendu de vrais services aux études linguistiques, archéologiques et historiques en France : M. Francisque Michel, correspondant de l'Institut, mort à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il avait été un des premiers à publier chez nous nos anciennes chroniques.

C'est à lui qu'on doit la publication de la *Chronique de Duguesclin* (1830); des *Chansons de Coucy;* de la *Chanson de Roland* surtout (1837), à laquelle son nom doit rester attaché.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Obernetter, chimiste allemand, est mort à Munich dans le courant du mois d'avril. On lui doit de nombreux travaux sur la photographie. M. Obernetter n'était âgé que de quarante-sept ans.

Belgique. — M. Alvin, directeur de la Bibliothèque royale de Bruxelles, membre de l'Académie de Belgique, vient de mourir à Bruxelles. M. Alvin, Français d'origine, était né à Cambrai le 18 mars 1806; il fut professeur au collège de Liège, directeur de l'instruction publique au ministère de l'intérieur belge, de 1830 à 1850, et depuis directeur de la Bibliothèque. M. Alvin a publié un certain nombre d'ouvrages de critique artistique.

Italie. — Louis Vassalli, peintre archéologue, s'est suicidé à Rome, à la suite d'un accès de fièvre chaude. Il était âgé de soixante-quinze ans.

Il a été longtemps en Égypte, surintendant des fouilles et conservateur au musée de Boulaq. Il a collaboré avec Mariette Bey qui, s'il faut en croire la *Riforma* et la *Tribuna*, s'appropria plusieurs de ses découvertes.

Suède. — L'historien suédois Frédéric Carlson est mort à Stockholm, au mois de mars dernier. Très érudit, Carlson, qui professa jusqu'en 1877 (il était né en 1811) à l'Université d'Upsala, laisse de nombreux travaux. Son ouvrage capital a pour titre : *Histoire de Suède sous les rois de la maison Palatine.*

Pologne. — La littérature polonaise vient de perdre une de ses gloires les plus pures, le patriote ardent et le grand romancier Kraszewski, mort à Genève le 19 mars dernier.

Joseph-Ignace de Kraszewski était né en 1813, à Varsovie. La première moitié de sa vie s'était écoulée en Ukraine, et c'est là qu'il composa ses romans champêtres qui établirent sa réputation littéraire. Vint la révolution de 1858 à laquelle il prit part en dirigeant un journal où il ne cessa de prêcher, avec la conciliation, l'union entre la vieille noblesse et la bourgeoisie moderne, entre les israélites et les chrétiens. De là, quand il fut expulsé, un roman qui eut un retentissement considérable, *le Juif*, où les mêmes doctrines se font jour, puis toute une série d'écrits de toute nature, histoire, pamphlets, poésies, romans, où le même but était poursuivi avec une ténacité égale au talent de l'écrivain.

Il vivait paisiblement à Dresde quand, en 1883, il fut accusé de haute trahison et incarcéré dans une

forteresse d'où il ne sortit que l'année dernière. Cette détention avait ruiné sa santé et, depuis, l'illustre écrivain, malgré son séjour en Italie, était considéré comme perdu.

États-Unis. — Le célèbre prédicateur et écrivain américain Henry Ward Beecher vient de mourir. L'année dernière, il était venu serrer la main à ses nombreux amis d'Angleterre en leur disant que c'était son dernier voyage en Europe. Il ne se trompait pas. Pendant que Mme Beecher Stowe publiait ce livre qui a tant fait pour l'émancipation des noirs, *la Case du père Tom*, son frère plaida la même cause et passa en Angleterre pendant la guerre de la sécession, pour y défendre la cause du Nord, fort mal vue dans ce pays. Il y remporta des succès oratoires prodigieux.

Tous ses discours étaient improvisés, mais avec une telle sûreté que, recueillis par le sténographe, ils ne perdaient rien à la lecture. Le style était pittoresque et dramatique, le geste d'une grande puissance. L'Amérique attendra longtemps un orateur de cette force.

M. Beecher a dirigé, jusqu'à sa mort, un journal religieux de premier ordre (aujourd'hui l'*Indépendant*) et laisse une vie de Jésus, des leçons sur la prédication, et même quelques romans.

— On annonce aussi, de New-York, la mort du poète américain John Godfrey.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Revues françaises

ARTISTE (mai). — De Chennevières : Les expositions annuelles et la Société des Artistes français. — Durand-Gréville : Gustave Guillaumet. — Leymarie : A propos des musées de province. — Gauthiez : *Titien*, par M. G. Lafenestre.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (1887, 1re livraison). — J. Havet : Les chartes de Saint-Calais. — J. Guiffrey : Inventaire des tapisseries du roi Charles VII, vendues par les Anglais en 1422. — P. Guilhiermoz : Saint Louis, les gages de bataille et la procédure civile. — L. Delisle : Forme des abréviations et des liaisons dans les lettres des papes au XIIIe siècle. — BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (octobre-novembre-décembre). — Charnay : Note sur la voûte triangulaire des palais et des temples américains. — D'Arbois de Jubainville : Une vieille étymologie du nom de Lyon. — Luchaire : Monogrammes inédits de Louis le Gros. — Le Blant : Le vol des reliques. — Berthelot : Métaux et minéraux provenant de l'antique Chaldée. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (avril). — P. d'Arc : Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Le connétable de Montmorency, d'après sa correspondance inédite. — Carnet d'un bibliophile. — BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN (mai). — Gasté : Notes sur Segrais. — Denis : Critiques réelles ou supposées de Thucydide contre Hérodote. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (mai). — Em. Picot : Les moralités polémiques ou la controverse religieuse dans l'ancien théâtre français. — N. Weiss : État nominatif des protestants de la vicomté de Coutances en 1588. — Euschédé et Gagnebin : Un certificat de la veuve de Claude Brousson en faveur de Clarion.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (mai). — Trêve : Une traversée de Césarée de Palestine à Putéoles, au temps de saint Paul. — Valson : La vie philosophique d'Ampère. — De Harlez : Les chiens à quatre yeux de la Perse antique. — A. du Boys : Un évêque ultramontain sous Louis XIV ; Le Camus. — Reymond : Les primitifs flamands et Rubens au musée de Lyon. — Ricard : L'abbé Maury et Mirabeau. — CORRESPONDANT (25 mai). — Comte de Falloux : Mémoires d'un royaliste. — Vacherot : L'aristocratie en France. De Chenclos : Les torpilleurs sous-marins. — F. Bouiller : De la civilisation sans la morale et de la morale sans la civilisation. — De Mayol de Lupé : Un pape prisonnier.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (21 mai). — Le crédit, les banques et les syndicats en Algérie. — La soie et les soieries. — Les associations pour l'inspection sanitaire des maisons. — Les dépenses des travaux publics depuis dix ans. — (28 mai). L'émigration européenne par pays de provenance et de destination. — Les dépenses militaires et les impôts indirects en Allemagne. — L'exploitation des chemins de fer en Belgique. — (4 juin). Le courant humain entre le vieux monde et le nouveau : l'émigration européenne par pays de provenance et de destination. — Le mouvement économique et financier en Allemagne : la nouvelle loi sur l'eau-de-vie. — Les débuts d'une colonie : le Tonkin. — L'Institut international des statistiques à Rome. — La propriété terrienne en Angleterre et ses transformations. — (11 juin). Les recettes et les dépenses des principaux États de l'Europe. — Les intermédiaires et les syndicats agricoles. — Les discussions de la Société d'économie politique : Dans les oscillations de prix, est-il vrai que ce que l'un gagne, l'autre le perd ? — Le Japon, son commerce et ses finances. — L'organisation municipale de Paris. — Le mouvement du port de Tamatave.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 mai). — M. Lamoureux et *Lohengrin*. — Exhumation de Rossini. — M. Déroulède. — Statue de Blandan. — *Le Lohengrin* à l'Eden-Théâtre. — Dictons du mois de mai. — Millet et la Commune. — Trois veuves. — Un mot d'Alfred de Musset. — Moreau et Moreaux. — Un vote de Mac-Mahon. — Victor Cousin et Jules Simon. — Autographe disputé. — A propos du *Lohengrin*. — (31 mai). Banquet Lamoureux. — Représentation d'adieux de M. Delaunay. — Désastre de l'Opéra-Comique. — Diamants de la Couronne. — Un poète rustique. — M. Thiers bonapartiste. — A propos d'un triptyque. — Les comédiens hors la loi. — Napoléon historien. — Le bout du banc. — Vers inédits de Musset. — GAZETTE ARCHÉOLOGIQUE (nos 1 et 2). — Saglio : Polyphème. — Choisy : Les découvertes de M. et Mme Dieulafoy à Suse. — De Champeaux et Gauchery : Les travaux d'architecture et de sculpture exécutés pour Jean de France, duc de Berry. — Lefèvre-Pontalis : Etude sur les chapiteaux de l'église de Chivy. — Palustre : Les architectes du château de Fontainebleau. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (juin). — Gruyer : Léonard de Vinci au musée du Louvre. — M. Hamel : Le Salon de 1887. — De

Goubertin : M[lle] de Fauveau. — Teste : Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les beaux-arts et la curiosité.

L'HOMME (10 avril). — P. Sébillot : Les os de mort dans la légende et la superstition. — Ph. Salmon : L'ichtyophagie et la pêche préhistoriques. — L'enseignement anthropologique en Italie. — Indices céphaliques des nègres d'Afrique.

INDÉPENDANT LITTÉRAIRE (15 mai). — Wagnoy : Comment on lit en Allemagne. — G. Price : L'œuvre littéraire et dramatique de J. Amigues. — P. Combes : L'annexion de la lune. — (1[er] juin). G. Price : L'œuvre de Jules Amigues. — INSTRUCTION PUBLIQUE (21 mai). — Ch. Huit : L'immortalité dans le monde païen. — Joly : Le droit et l'évolution. — Crouslé : Les soirées de Saint-Pétersbourg. — Martha : Caton orateur. — Waddington : Pythagore. — Croiset : Le style de Platon. — (28 mai). Huit : L'immortalité de l'âme. — Cartault : Silius Italicus ; *Les puniques*. — Petit de Julleville : La philosophie des *Maximes*. — Pigeonneau : Les réformes des colonies. — (4 juin). Croiset : La face grecque et son génie. — Joly : Les rapports de l'idée de contrat avec le droit. — Martha : L'éloquence romaine de Caton à Antoine. — Crouslé : J. de Maistre sur la guerre, sur le pape ; ses conclusions. — *Victor Cousin*, par Jules Simon. — (11 juin). Bernier : La comédie grecque. — Waddington : Pythagore. — Pigeonneau : La tentative de Choiseul en Guyane. — Cartault : L'histoire et la fiction chez Silius Italicus. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 mai). — Le maudit. Collections bizarres. — La folie des gens de lettres au XIX[e] siècle. — Paul Bert et la loi scolaire. — La cloche de Notre-Dame de Bermont. — L'Amérique a-t-elle été découverte par les Chinois ? — Le lis des rois de France. — La captivité du pape Pie VII. — Baillis et gouverneurs de Dreux. — Révoil et sa collection. — L'auteur de Lazarille de Tormes. — Bibliographie révolutionnaire : Bibliothèques Rondonneau, Baudouin, Giraud, Portiez de l'Oise. — La sainte Vierge et la verrière. — Louis Bonaparte en prison. — Combat de Berstheim en Alsace. — Un conspirateur sous la Restauration ; Edouard Delon. — De l'usage des sonnettes. — Métiers et grands personnages. — Du rôle des courtisanes en temps de guerre. — Une pièce de vers de Victor Hugo. — Ogier le Danois. — Chateaubriand architecte ; ses projets d'embellissement du Louvre, du palais des Tuileries et de la place de la Concorde. — (10 juin). Révoil et sa collection. — J.-J. Rousseau aliéné persécuté. — Manuscrit de Colletet. — Les antécédents de *l'Intermédiaire*. — Savants ou botanistes, italiens ou autres. — Mélusine. — Sonnet sur Vacquerie. — Archives de la Bastille. — Almanach de Gotha. — Un précurseur de M. Pasteur. — Mandrin.

JEUNE FRANCE (mars-avril). — E. Michelet : Leconte de Lisle. — Lugol : Nouvelles odes barbares de Carducci. — P. Lafage : *La Bête*, par V. Cherbuliez. — (Mai). Schmitt : Le Salon de 1887. — L. Lenoël : Qu'est-ce que la République ? — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (mai). — Gervais : Les finances du Tonkin. — De Puynode : L'économie politique des républicains et des conservateurs. — De Fontpertuis : Le mouvement économique dans l'Amérique du Sud. — Sumner : Ce qui rend les riches plus riches et les pauvres plus pauvres. — JOURNAL DES SAVANTS (mai). — Barthélemy Saint-Hilaire : L'Inde contemporaine. — G. Boissier : Inscriptions romaines de Bordeaux. — A. Dareste : Coutume contemporaine et loi primitive. — A. Maury : La tactique au XIII[e] siècle. — B. Hauréau : Le registre de Benoît XI.

MAGASIN PITTORESQUE (15 mai). — Les premiers chemins de fer français. — Les navires à plusieurs rangs de rames. — Les couteaux, leur histoire, leur fabrication. — Les préfaces de Picard. — La peur au champ de bataille. — Rasoir à rabot. — (31 mai). La religion musulmane. — La baie d'Ajaccio ; Les îles Sanguinaires (Corse). — Deux morts vivants, facétie du XVI[e] siècle. — Maître Pizzoni, nouvelle. — Les oiseaux voyageurs, apologue. — (15 juin). La société laitière de Mulhouse. — Études militaires : Les fortifications. — Les Monotrêmes. — La porte centrale de la cathédrale de Sens. — Autobiographie d'un laboureur tunisien (époque romaine). — MOLIÉRISTE (juin). — Fritsche : La scène de Molière. — E. Lapierre : Molière illustré ; les Précieuses ridicules. — MONDE POÉTIQUE (mai). — Zénon Fière : Joséphin Soulary.

NATURE (21 mai). — J.-B. Boussingault. — Le petit *Ursus spelæus* du Muséum d'histoire naturelle. — L'éclairage électrique à l'Opéra de Paris. — Orage de grêle à Varsovie. — L'institut aquicole de Grimsby. — L'origine des vertébrés et le troisième œil des reptiles. — (28 mai). F.-A. Vulpian. — Table de jaugeage pour les tonneaux. — Enregistrement des temps de pose en photographie instantanée. — Les fondations de la tour Eiffel. — Les aurores boréales, travaux de M. Lemström. — Terres comestibles de Java. — (4 juin). Les trombes ascendantes, travaux de M. Colladon. — La prophylaxie de la fièvre jaune. — Statuette des Indiens Aymaras. — Les tunnels de la Severn et de la Mersey en Angleterre. — L'arbre gigantesque de Tule au Mexique. — Amusement par les jetons. — Octave Pavy. — L'électricité pratique. — (11 juin). Les vélocipédistes militaires. — Causes de destruction des pierres de construction. — Les inventeurs et les aveugles. — Une araignée de Malaisie. — Cerf-volant américain. — Le monotéléphone de M. Mercadier. — Distributeur électrique, système Brunet. — Le mascaret du 12 avril 1887. — NOUVELLE REVUE (15 mai). — Perrens : La genèse d'une monarchie. — Fouquier : La religion à Madagascar. — Frary : Le mouvement littéraire. — Lenoir : La caravane parlementaire au Sahara. — Montecorboli : Santa Maria del Fiore et sa façade. — (1[er] juin). Arvède Barine : Un condottiere de la mer : Hobart pacha. — Calvet-Rogniat : Pie IX et la France. — Maudet : La loi des cadres dans la marine. — F. Sarcey : *Combats et retraite des six mille*, par le prince G. Bibesco. — Halpérine-Kaminski : Pouchkine et sa correspondance.

PARIS ILLUSTRÉ (21 mai). — Saint-Juirs : Chronique. — Luigi Fioretti : Les fêtes de Florence. — Eugène Müntz : Le cinquième centenaire de Donatello. — Le lancement du *Marceau*. — A la Comédie-Française. — Vente des diamants de la couronne. — E. Cadol : Mariage de princesse. — Quatre aquarelles, divers dessins en noir. — (28 mai). Saint-Juirs : Chronique. — E. Cadol : Mariage de princesse. — Champfleury : La statue de Balzac. — Au Palais. — Quatre aquarelles, quatre dessins en noir. — POLYBIBLION (mai). — Don Paul Piolin : Hagiologie. — La Grette : Ouvrages pour la jeunesse. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Fac-similés d'impressions du XV[e] au XVIII[e] siècle. — La bibliothèque de Pétrarque. — La condamnation du chancelier Bacon. — Le mariage de mariage de M[lle] de Montpensier avec le comte de Lauzun. — Lettres de Louis XVI. — Histoire du théâtre de Bayonne.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (mai). — L. Duval : Hébert chez lui. — Gaffarel : L'opposition militaire sous le Consulat. — D[r] Robinet : Notes et souvenirs de Courtois. — Bourgeois : Leçon d'ouverture du cours municipal d'histoire de la Révolution à Lyon. — REVUE ALSACIENNE (mai). — Scheurer-Kestner : Les représentants de l'Alsace et de la Lorraine à l'Assemblée nationale de Bordeaux. — Jules Lermina : Col-

mar et l'invasion allemande. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (15 mai). — Ch. Bigot: Les rois de féerie. — Ballieu: Une satire des médecins au XVIIIe siècle. — Coquelin: Le rire dans une salle de spectacle. — F. Larcher: Frédéric Febvre. — (1er juin). H. de Pène: Les vrais immortels. — Bizot: Un premier essai de drame historique au XVIIIe siècle; Le *François II*, du président Hénault. — De Veyran: Un roman comique au XIXe siècle. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (mai). — Caze de Caumont: L'imprimerie nationale; la décoration du livre. — Courajod: La sculpture au moyen âge et à l'époque de la Renaissance. — Follot: Le papier peint; ses transformations. — REVUE DE BRETAGNE ET D'ANJOU (15 mai). — L. Seché: Les artistes bretons et angevins au Salon de 1887. — E. Bonnemère: Le général Berton à Saumur. — Andouin: La messe du squelette, légende bretonne. — (1er juin). L. Bonnemère: Maxime la tragédienne. — E. Bonnemère: Le général Berton. — R. Kervile: Cent ans de représentation bretonne. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (15 mai). — Les associations d'anciens militaires en Allemagne. — Journal de Dorlan de Polignac. — (22-29 mai). L'armement de l'infanterie et la formule du professeur Hebler. — La prochaine guerre franco-allemande. — Le général Tastanegy. — (5 juin). L'armement de l'infanterie. — La charge de la brigade Colbert à Wagram. — Le nouvel équipement de l'armée allemande. — (12 juin). Le nouveau règlement sur les manœuvres de l'infanterie belge. — Étude sur la préparation de la campagne de Bonaparte en Italie en 1800. — La délibération parlementaire sur le projet de loi organique militaire. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (23 mai). — Oberziner: Le culte du soleil chez les anciens Egyptiens. — Miliarakis: Géographie politique de l'Argolide et de la Corinthie. — Desclozeaux: Gabrielle d'Estrées et Sully. — Beyer: Le système phonique du français. — (30 mai). Sinnett: Le monde occulte. — Peterson et Durgaprasada: Anthologie de Vallabhadera. — Mommsen et Marquardt: Manuel des antiquités romaines. — Mommsen: Le droit public romain. — Ancelle: Les explorations au Sénégal. — (13 juin). Schwartz: Scholies d'Euripide. — Pearson et Strong: Les satires de Juvénal. — Lecoy de la Marche: La chaire française au moyen âge. — Allaire: La Bruyère dans la maison de Condé. — Clermont-Ganneau: Notes d'archéologie orientale. — REVUE DES DEUX MONDES (15 mai). — Duc de Broglie: La seconde lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — A. Duruy: L'armée royale en 1789. — J. Rochard: L'éducation hygiénique et le surmenage intellectuel. — (1er juin). Duc de Broglie: La seconde lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — M. Du Camp: Les associations protestantes à Paris. — A. Duruy: L'armée royale en 1789. — G. Lafenestre: Le Salon de 1887. — Valbert: M. de Beust et ses mémoires. — Brunetière: Ch. Baudelaire. — REVUE GÉNÉRALE (15 mai). — H. Quet: Le Salon de 1887. — Chambige: Le modernisme, à propos des frères de Goncourt. — Les dernières poésies de M. François Coppée. — (1er juin). L. Enault: Les diamants de la couronne. — H. Quet: Le Salon de 1887. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (mai). — Morgand: Des honneurs. — A. des Cilleuls: Le prix de la vie en France du XVIe siècle à 1789. — Feillet: De l'assistance judiciaire. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (mai). — Drapeyron: Le diagnostic topographique de Napoléon. — Meyners d'Estrey: Les Portugais à Macao. — Gaffarel: La découverte du Canada par les Français. — Lebourgeois: La colonisation de l'Algérie par voies ferrées. — Colette: La question de Dunkerque sous Mazarin. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (mars-avril). — Sabatier: De la question de l'origine du péché d'après les lettres de l'apôtre Paul. — Le *Daimôn*, histoire d'un mot et d'une idée. — Maspero: Le rituel du sacrifice funéraire dans la religion égyptienne. — Lafaye: Les découvertes en Grèce en 1886 au point de vue de l'histoire des religions. — REVUE INDÉPENDANTE (juin). De Wyzewa: Les livres. — Laforgue: Chronique parisienne. — Huysmans: Le Salon. — St. Mallarmé: Notes sur le théâtre. — Barbey d'Aurevilly: Fragments sur les femmes. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (mai). — Ch. Fuster: Art et patriotisme. — Fouquet: Emile Zola auteur dramatique. — Courboin: De la gravure à l'eau-forte. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (mai). — Vice-amiral Pâris: Essai d'un instrument destiné à se rendre compte du roulis. — Delarbre: La Légion d'honneur. — Degouy: Etudes sur les opérations combinées des armées de terre et de mer. — Morel: Note sur la situation des bancs huîtriers de la baie de Bourgneuf. — REVUE DU MONDE LATIN (juin). — Lotty: Milliot: De l'art actuel en Italie. — A. Berger: L'éclairage électrique. — H. Cochin: La poésie populaire en Toscane. — Védel: Le Vivarais avant la Révolution. — La Société d'histoire diplomatique. — REVUE PHILOSOPHIQUE (mai). — Janet: L'anesthésie systématisée et la dissociation des phénomènes psychologiques. — Binet: L'intensité des images mentales. — Picavet: Le phénoménisme et le probabilisme dans l'école platonicienne. — Beaussire: L'enseignement du droit naturel au Collège de France. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (21 mai). — Ch. Bigot: Le Salon de 1887. — Chailley: La politique religieuse de Paul Bert au Tonkin. — Bérard-Véragnac: M. Mézières. — *L'Esprit de la Révolution française*, par Edm. Champion. — (28 mai). De Varigny: La ligue ouvrière aux Etats-Unis. — G. Quesnel: L'Abyssinie; Massouah. — *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras. — (4 juin). Colani: Le régime actuel; ses périls. — F. Fabre: Ma vocation. — Dionys Ordinaire: Le reportage. — *Histoire du développement intellectuel de l'Europe*, par Draper. — De l'indépendance des écrivains. — (11 juin). F. Fabre: Ma vocation. — Lavisse: La jeunesse française. — *Portraits de femmes*, par A. Barine. — REVUE DE LA RÉVOLUTION (mai). — Levasseur: Les beaux-arts de 1789 à 1804. — Faye: Les sociétés populaires d'Indre-et-Loire. — R. de Maillou: Les Salons de peinture sous la Révolution. — Taine: La Provence en 1790 et 1791. — La Corse pendant la Révolution. — Le département de Loir-et-Cher en 1798. — La réforme de la cavalerie française en 1788. — REVUE SCIENTIFIQUE (21 mai). — Vulpian. — De Quatrefages: L'espèce humaine. — Ch. Richet: L'instinct. — Martinet: La pêche de la sardine et de l'anchois sur les côtes du Roussillon. — Le surmenage intellectuel. — (28 mai). Hirn: La thermodynamique et le travail chez les êtres vivants. — Paulhan: Simultanéité des actes psychiques. — Wolseley: Les guerres contre les sauvages. — Un manuscrit inédit de Diderot. — (4 juin). Moissan: Le Fluor. — Hirn: La thermodynamique. — Lagrange: L'essouflement dans les exercices du corps. — Barré: La sécurité dans les théâtres; les enduits et tissus incombustibles. — (11 juin). Pouchet: La question de la sardine. — Amiral Cloué: L'action de l'huile sur les vagues. — Mme Royer: L'évolution mentale dans la série organique. — *Les Démoniaques dans l'art*, par MM. Charcot et Richer.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 mai). — L. Brun: L'armée territoriale au printemps de 1887. — P. Lehautcourt: Les expéditions françaises au Tonkin. — Boissonnet: Législation et administration militaires. — (1er juin). Samion: L'instruction sur l'emploi de l'artillerie dans le combat. — Brun: Le bataillon au combat, d'après la nouvelle instruction. — Lehautcourt: Les expéditions françaises au Tonkin.

TOUR DU MONDE (21 mai). — Ol. Ordinaire: Le Pérou; une excursion dans le pays des Campas. — (28 mai, 4 et 11 juin). — Girard: Les lacs de l'Afrique équatoriale. — TRADITION (mai). — Ch. Lancelin: La littérature popu-

laire — Desrousseaux : Monstres et géants ; le Gayant de Douai. — H. Carnoy : La prisonnière de Nantes. — Ortoli : Croyances populaires de la Corse. — Nicolaides : Homère dans la tradition populaire. — A. Chéron : Le mariage dans le Mantois.

Revues étrangères

Italie.

REVUE INTERNATIONALE (25 mai). — Ed. Pailleron : Retour d'Italie. — De Gubernatis : Deux jours à Pondichéry. — Boglietti : Pellegrino Rossi à Rome. — Hiraly : Le mithræum de Sarmizegetusa. — Benjamin Constant : Lettres à sa famille.

Suisse.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE (juin). — F. Decrue : La cour de France et la société au XVIe siècle. — E. Yung : Le soleil et la vie. — E. Rios : Le mouvement littéraire en Espagne. — Bodenheimer : La façade du dôme et les fêtes de Florence.

LECTURE (mai et juin). — Association contre la lecture immorale.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 mai 1887 au 15 juin 1887)

AUTORITÉ. Juin : 7. *La retraite des six mille,* par le prince Bibesco.

CONSTITUTIONNEL. Mai : 25. La Liberté littéraire. — Juin : 2 *Le Chevalier Dorat*, par Desnoireterres.

DÉBATS. Mai : 18 *Préparation à l'étude du droit,* par Courcelle-Seneuil. — 22 *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire,* par M. Buisson. — 24. *P. Baudry, sa vie et son œuvre,* par Ephrussi. — 25. Lettres de l'Inde : les Ghilsais. — 29. *L'Académie des derniers Valois,* par M. Frémy. — 31. Le général Margueritte. — Juin : 2. La Renaissance italienne, par Gebhardt. — 8. *Choses vues,* par Victor Hugo. — 9. *Bonnes gens de Bretagne,* par E. Le Mouël. — 14. La femme en Allemagne, par John Grand-Carteret. — 15. Les Afghans du Yaghistan.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Mai : 17. Carmen Sylva. — 20. Les municipalités parisiennes d'autrefois. — 31. Les inscriptions romaines de Bordeaux. — Juin : 4. Une école de village fondée par un pape au XIVe siècle. — Albéric Second. — 7. *La puissance des ténèbres,* par Léon Tolstoï. — 8. Levallois : Les physionomies de la Bohême ; Delvau. — 11. — La légende des cyclopes. — 12. Victor Hugo, rédacteur en chef.

ÉCHO DE PARIS. Mai : 16. *Le cabinet noir,* par d'Hérisson. — 23. *Arrière-saison,* par F. Coppée. — 31. *Le Horla,* par G. de Maupassant. — Juin : 12. Balzac en feuilleton. — 13. Victor Cousin.

ÉVÉNEMENT. Mai : 19. Huysmans. — Juin : 2. *La puissance des ténèbres,* par L. Tolstoï. — 5. *Choses vues,* par V. Hugo. — 6. A. Houssaye : Alb. Second.

FIGARO. Mai : 17. A. Scholl : La vraie bohème. — 15. *Née Michon,* par H. de Pène. — 21. L'abbé Tiberge. — 22. Baudelaire. — 28. Zola : Préface de *Renée*. — 3 et 4. Albéric Second. — 10. L. Ulbach : Victor Cousin, par J. Simon.

FRANÇAIS. Mai : 21. Le Saint-Siège et la conquête de l'Angleterre par les Normands, par M. Delarc. — 25. Jeanne d'Arc, messagère de Dieu. — 27. Mme Guizot critique dramatique et moraliste. — Juin : 3. Adolphe Millet. — 4. Un monopole revendiqué par les rationalistes. — 6. *La puissance des ténèbres,* par L. Tolstoï. — E. Biré : Une famille de seigneurs calvinistes de l'Anjou, par Joubert. — 10. Les études classiques avant la Révolution. — 11. Pensées et discours inédits de Surian, évêque de Vence. — 12. *Le règne de Philippe II et la lutte religieuse dans les Pays-Bas,* par Mgr Nanèche.

FRANCE. Mai : 17. Schaunard.

GAULOIS. Juin : 3. Alb. Second. — 4. Baudelaire. — 8. *Choses vues,* par V. Hugo.

GAZETTE DE FRANCE. Mai : 22. Georges Cadoudal et la Chouannerie. — 27. L'âge critique des poètes ; M. F. Coppée. — 29. *Histoire de la seconde république française,* par P. de la Gorge. — 30 et 31. Le cabinet noir et Louis XVII. — 5. L'Ecosse jadis et aujourd'hui, par le comte Lafond. — 10. A propos de la *Terre,* par Zola. — Chantelauze : A propos du *Cabinet noir*. — 12. Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle : la princesse de Ligne.

GIL BLAS. Juin : 6. Alb. Second. — 7. Les projets de Baudelaire. — 8. *Perlerette,* par Ehrard.

JUSTICE. Mai : 16. Correspondance de Flaubert. — 23. Le règlement du club des Jacobins. — 30. Les médecins pendant la Révolution. — Juin : 6. La Convention nationale de Monaco.

LIBERTÉ. Mai : 17. *Combats et retraite des six mille,* par le prince Bibesco. — 24. Les comédiens hors la loi, par G. Maupras. — Juin : 2. Lydie, par H. Lavedan. — 4. *Née Michon,* par H. de Pène. — 7. L'armée royale en 1789, par A. Duruy. — 9. *Le cabinet noir,* par d'Hérisson. — 10. *Le Rire,* par Coquelin. — 14. *Choses vues,* par V. Hugo.

MONDE. Mai : 18. Le sentiment chrétien au théâtre. — 28. L'Allemagne actuelle. — Juin : 3. *Les études classiques avant la Révolution,* par l'abbé Sicard. — 4. M. Heinrich. — 12. Le comité des travaux historiques et scientifiques.

MONITEUR. Mai. : 17. Léopardi, à propos d'une traduction nouvelle de ses poésies. — 18. *Étude de psychologie et de morale*, par F. Bouiller. — 24. *Arrière-saison*, par F. Coppée. — La première Académie française. — 25. Le projet de loi relatif aux fouilles de Delphes. — 28. Le prix Vitet de 1887. — Juin : 3. *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. — 6. Les mémoires du comte de Falloux. — 7. *La Société de Paris*, par P. Vasili. — Monnier. — 8. Les cercles d'étudiants en Allemagne. — 10. Les papiers de Barthélemy. — 11. La confession d'une jeune fille; Marie Bashkirtseff. — 12. Talleyrand inédit. — 13. *Choses vues*, par V. Hugo. — 14. Le collège des Lombards. — 15. Une nouvelle étude sur Mme de Maintenon.

PAIX. Mai : 18. Lally Tollendal.

PARTI NATIONAL. Mai : 20. *Nos hommes d'État*, par J. Simon. — *Jules Simon*, par L. Seché. — 23. Les comédiens et les mœurs. — 24. M. Sully Prudhomme. — 25. *Le répertoire de la Comédie humaine*. — 27. *Soixante ans de souvenirs*, par M. Legouvé. — Juin : 7. Les origines de l'Académie française. — 10. *Choses vues*, par V. Hugo.

PATRIE. Mai : 23. *Études sur le théâtre contemporain*, par Lefranc. — 27. Mme de Maintenon, d'après sa correspondance. — Juin : 3. Œuvres poétiques de J. Breton. — 6. La chaire moderne à propos du nouveau livre de Mgr Perraud.

RAPPEL. Juin : 11. La Russie en 1600.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Mai : 19. *Vices français*, par H. Malot. — 20. Un épisode de la révolution de Gênes. 23. Œuvres posthumes de Baudelaire. — 26. *Histoire de la civilisation française*, par A. Rambaud. — 31. *Paris escarpe*, par Virmaitre. — Juin : 2. Le livre de Caliban. — 6. Le journal de Marie Bashkirtseff. — 11. Les travaux de Boussingault.

SOLEIL. Mai : 20. *Combats et retraite des six mille*, par le prince Bibesco. — 30. *La fin d'un empire français aux Indes sous Louis XV*, par T. Hamont. — Juin : 12. *Choses vues*, par V. Hugo.

TEMPS. Mai : 20, 26 et juin 3. Mme de Maintenon. — 29. *Le répertoire de la Comédie humaine*. — *Histoire des œuvres de Balzac*. — 21. Le comité des travaux historiques et scientifiques. — Juin : 1. Doria et Barberousse.

UNIVERS. Mai : 17. La Vendée et M. Michelet. — 24. Le P. Surin. — 25. Louis Veuillot et V. de Laprade. — Juin : 13. Un historien catholique de la réforme; Janssen. — 14. Biré : Correspondance de Joseph de Maistre.

VOLTAIRE. Mai : 17. Amélie Ernst : Souvenirs personnels sur A. de Musset. — 22. *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras. — Juin : 1. Les raffinés littéraires; MM. Haraucourt, Huysmans et Kahn. — 6. Le théâtre, d'après M. Barbey d'Aurevilly. — Le caractère de Baudelaire.



L'Administrateur-Gerant : A. Saphar.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS

SUR LES CÔTES DE NORMANDIE ET EN BRETAGNE

Billets circulaires, valables pendant un mois (1)

	1re CLASSE.	2e CLASSE.
1er ITINÉRAIRE	**60fr.** »	**45fr.** »

Paris. — Rouen. — Le Havre — Fécamp. — Saint-Valery. — Dieppe. — Le Tréport. — Arques. — Forges-les-Eaux. — Gisors. — Paris.

2e ITINÉRAIRE — 60fr. » — 45fr. »

Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou **Trouville-Deauville. — Caen. — Paris.**

3e ITINÉRAIRE — 80fr. » — 65fr. »

Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou **Trouville. — Cherbourg. — Caen. — Paris.**

4e ITINÉRAIRE — 90fr. » — 70fr. »

Paris. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel — Dol. — Saint-Malo. — Dinan. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

5e ITINÉRAIRE — 100fr. — 80fr. »

Paris. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

	1re CLASSE.	2e CLASSE.
6e ITINÉRAIRE	**100fr.** »	**80fr.**

Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou **Trouville — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Dreux. — Paris.**

7e ITINÉRAIRE — 120fr. — 100fr.

Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou **Trouville. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — Rennes. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.**

8e ITINÉRAIRE — 120fr. — 100fr.

Paris. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — St-Brieuc. — Lannion. — Morlaix. — Roscoff. — Brest. — Rennes. Le Mans. — Paris.

9e ITINÉRAIRE — 130fr. — 110fr.

Paris. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-St-Michel. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — St-Brieuc. — Lannion. — Morlaix. — Roscoff. — Brest. — Rennes. — Vitré. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.

NOTA. — Les prix ci-dessus comprennent les parcours en bateaux et en voitures publiques, indiqués dans les Itinéraires.

Les Billets sont délivrés à Paris, aux Gares Saint-Lazare et Montparnasse, et aux Bureaux de Ville de la Compagnie.

(1) La durée de ces billets peut être prolongée d'un mois, moyennant la perception d'un supplément de 10 0/0, si la prolongation est demandée, aux principales gares dénommées aux itinéraires, pour un billet non périmé.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER

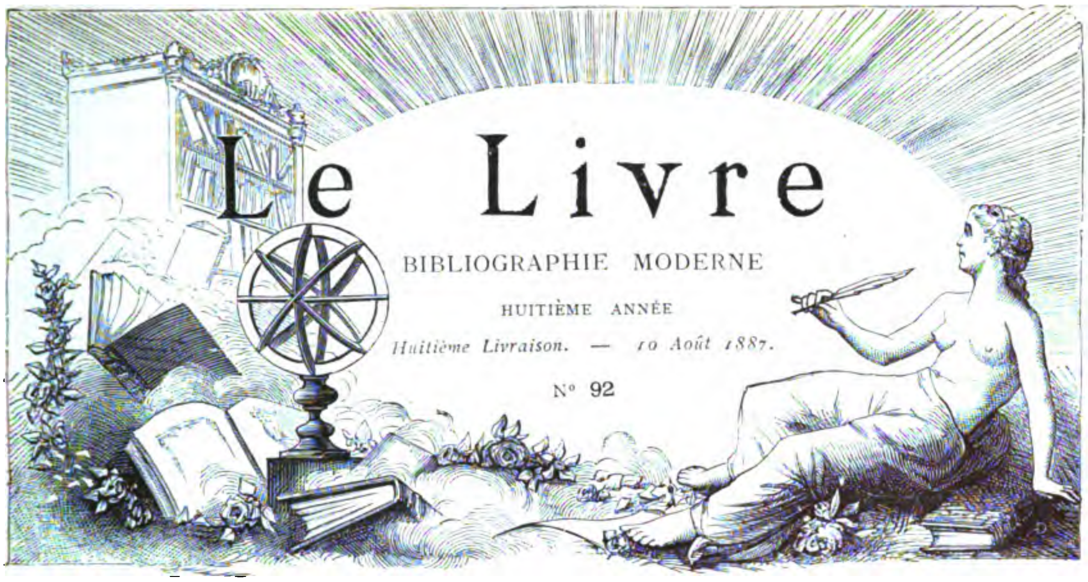
Billets d'Aller et Retour à Prix réduits valables du Vendredi au Lundi

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe		2e classe	
	FR.		FR.	
DIEPPE (Criel, Puys, Pourville, Berneval)	30	»	22	»
LE TRÉPORT	33	20	23	60
CANY (Veulettes, les Petites-Dalles, Saint-Pierre-en-Port); SAINT-VALERY-EN-CAUX (Veules); LE HAVRE (Ste-Adresse, Bruneval); FÉCAMP, LES IFS (Yport, Étretat); TROUVILLE, DEAUVILLE, VILLERS-SUR-MER, HONFLEUR, CAEN	33	»	24	»
CABOURG (Le Home-Varaville); DIVES, BEUZEVAL (Houlgate); LUC-Lion-sur-Mer, LANGRUNE (Prix pour le parcours total.)	37	»	27	»
St-AUBIN, BERNIÈRES, COURSEULES, VER-s/-M. (Prix pour le parcours total.)	38	»	28	»
BAYEUX (Arromanches, Asnelles), etc.	40	»	30	»
COUTANCES (Agon, Coutainville, Régneville)	57	»	44	»

De PARIS aux Gares suivantes :	1re classe		2e classe	
	FR.		FR.	
ISIGNY (Grandcamp, Ste-Marie-du-Mont)	44	»	33	»
VALOGNES (St-Vaast de la Hougue, Quinéville)	50	»	38	»
CHERBOURG	55	»	42	»
GRANVILLE (St-Pair, Donville)	50	»	38	»
St-MALO-St-Servan (Paramé-Dinard, St-Enogat, St-Lunaire, St-Briac); LAMBALLE (Erquy-Val-André, la Garde-de-St-Cast, Piéneuf)	66	»	50	»
SAINT-BRIEUC (Portrieux, St-Quay)	68	»	51	»
LANNION (Perros, Guirec)	79	»	59	»
MORLAIX (St-Jean-du-Doigt)	81	»	61	»
ROSCOFF (Ile de Batz)	85	»	64	»
SAINT-NAZAIRE	66	»	50	»
EAUX THERMALES				
BAGNOLES de l'Orne, par Briouze	45	»	34	»
FORGES-LES-EAUX (S.-Inférieure)	21	45	16	05

Départ du Vendredi au Dimanche. — Toutefois, ces Billets sont valables le Jeudi par les trains partant de Paris dès 6 h. 30 du soir. — Retour le Dimanche et Lundi seulement. — Les billets pour **St-Malo, Lamballe, St-Brieuc, Lannion, Morlaix, Roscoff et St-Nazaire** seront valables au retour jusqu'au mardi inclus. — Les deux coupons d'un billet d'*aller* et *retour* ne sont valables qu'à la condition d'être utilisés *par la même personne;* en conséquence, la *vente* et *l'achat* des coupons de retour sont interdits.

L'administrateur-gérant : A. Saupham.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

ZIGZAGS LITTÉRAIRES

A TRAVERS L'ŒUVRE DE HONORÉ DE BALZAC

Les hommages rendus à Balzac. — Honoré de Balzac et la postérité. — Les derniers jours de Balzac, sa mort, ses obsèques. — Son oraison funèbre par Victor Hugo. — Les années d'apprentissage d'un romancier ; les premières œuvres. — La famille de Honoré de Balzac; M. de Balzac père. — Les projets littéraires de l'auteur de la Comédie humaine. — *Balzac, auteur dramatique. — La femme dans les écrits de Balzac. — Les essais poétiques d'un grand prosateur. — Les dernières publications relatives à Balzac.*

Balzac est à l'ordre du jour: la ville de Tours lui élève une statue, de jeunes chercheurs dressent le *Répertoire de la Comédie humaine;* M. de Lovenjoul réédite sa colossale *Histoire des Œuvres de Balzac* et la Société des gens de lettres manifeste de temps à autre, au nom d'un comité spécial, le projet de lui ériger un bronze dans ce Paris qu'il a si bien dépeint.

Le moment semble donc choisi pour flâner à travers l'œuvre du grand romancier, en un mois qui compte l'anniversaire de son décès. — De là la raison de l'étude variée qui va suivre.

Ainsi que l'écrivait Théophile Gautier, la postérité a commencé pour Balzac. Chaque jour, il semble plus grand. Lorsqu'il était mêlé à ses contemporains, on l'appréciait mal, on ne le voyait que par fragments; maintenant l'édifice qu'il a bâti s'élève à mesure qu'on s'éloigne, comme la cathédrale d'une ville que masquaient les maisons voisines, et qui à l'horizon se dessine immense

au-dessus des toits aplatis. Le monument n'est pas achevé; mais, tel qu'il est, il effraye par son énormité, et les générations surprises se demanderont quel est le géant qui a soulevé seul ces blocs formidables et monté si haut cette Babel où bourdonne toute une société.

Il y aura bientôt trente-sept ans que l'auteur de *la Comédie humaine* est mort, foudroyé comme un colosse dans l'accomplissement de son œuvre géniale. Balzac est plus que jamais à l'ordre du jour; demain, il aura sur une place de Paris une statue qu'on semble trop lui marchander encore aujourd'hui et que la France tout entière acclamera non moins que celle de Victor Hugo. Il nous convenait de ne pas laisser passer cet anniversaire sans donner un souvenir au plus illustre romancier de ce siècle et nous ne croyons pas faire trop en consacrant à sa mémoire une partie de nos loisirs de l'heure présente, convaincu que tout le monde lettré nous suivra avec intérêt et sympathie dans le pieux pèlerinage littéraire que nous allons entreprendre.

***

Qui le croirait ? — Le mardi 20 août 1850, au lendemain même de la mort de Balzac, on ne lit dans la presse parisienne du jour que ce même modeste entrefilet noyé en seconde page dans les débats d'une politique éphémère :

Un des écrivains les plus féconds et les plus célèbres de nos jours, M. de Balzac, vient de mourir. Ses obsèques auront lieu le mercredi 21 août, à onze heures, en l'église Saint-Philippe-du-Roule.

On se réunira à la chapelle du quartier Beaujon, rue Saint-Honoré, 193.

Rien autre. Les voyages du Prince-Président, en Alsace, semblaient devoir captiver toute l'attention du public. Chateaubriand avait eu raison d'écrire ces paroles d'un scepticisme mélancolique : « Le génie pèse, l'homme est fragile. »

Balzac venait d'épouser, en mars 1850, à Berditcheff, la comtesse de Hanska, née Rzewuska. Lorsqu'au mois de juin de la même année, il revenait à Paris, dans sa maison de la rue Fortunée, aujourd'hui *rue de Balzac,* le rêve de sa vie était accompli. Ses dettes étaient enfin payées, ces fameuses dettes qui l'avaient fait comparer à Hercule filant des feuilletons aux pieds de ses créanciers; le génie du romancier brillait éclatant et désormais sans nuages; déjà il se préparait à goûter au bonheur dans le nid ouaté de bien-être, où il avait donné rendez-vous à ses espérances et à son amour; mais le proverbe oriental, qui dit : « Quand la maison est finie, la mort entre » allait avoir raison : l'infatigable travailleur ne devait point trouver le repos ici-bas.

L'auteur du *Père Goriot* revenait à Paris, mortellement atteint d'une hypertrophie du cœur qui paralysait ses facultés. Le 20 juin, il écrivait à son ami Théo un dernier billet attristé : « Je dois toujours rester à l'état de momie, privé de la parole et du mouvement... Je ne puis lire ni écrire. » Les quatre médecins, parmi lesquels le docteur Louis, appelés en consultation, ne purent que borner leurs efforts à maintenir l'infiltration de l'hydropisie dans les régions inférieures. Bientôt la décomposition du sang commença, des abcès se manifestèrent aux jambes, la gangrène apparut, les plus illustres chirurgiens de Paris accoururent; mais la science dut se déclarer impuissante à sauver le génie.

Le docteur Nacquart, dans une curieuse note relative aux derniers moments de Balzac, s'exprime ainsi

Une ancienne affection du cœur, souvent exaspérée par le travail des nuits, et par l'usage ou plutôt par l'abus du café, auquel il avait dû recourir pour combattre la propension de l'homme au sommeil, venait de prendre un nouveau et fatal développement, et, comme autant de conséquences de cette lésion, une respiration courte, haletante, lui interdisait tout mouvement; sa parole, autrefois si soudaine et si vive, était entrecoupée et saccadée; sa vue, jadis si nette et si étendue au physique comme au figuré, semblait s'être couverte d'un voile et lui faisait craindre de ne pouvoir, à l'avenir, transcrire lui-même sa pensée.

En présence de si redoutables accidents, et malgré une confiance qui voulait rester excessive, nous voulûmes appeler au secours de cette grande intelligence en péril nos collègues Fouquier, Roux, Louis et Rayer... ; mais la science, qui avait diagnostiqué tout d'abord la complication d'une profonde albuminurie, ne pouvait plus voir là que des trêves. — Ses bons instants, ou plutôt ses moins mauvais moments, rendaient à l'âme de M. de Balzac toute sa force, à son esprit toute son étendue : aussi, Dieu seul sait-il combien on a perdu à n'avoir point recueilli les conceptions nouvelles, les caractères créés, les plans imaginés dont s'imprégnait sa parole, et que, pour la première fois, sa plume ne pouvait plus buriner.

Le mal fit bientôt des progrès tels, que les inspirations d'une âme aussi ardente par affection, non plus que les soins les plus incessants de l'art, agrandis encore par le dévouement, ne pouvaient plus retenir une vie qui s'échappait.

Honoré de Balzac mourut dans la nuit du 18 au 19 août, après vingt-quatre heures d'agonie. M. le curé de Saint-Philippe-du-Roule, mandé par Mme de Balzac, était venu la veille lui administrer l'extrême-onction, et par un regard déjà voilé le grand écrivain avait fait signe qu'il comprenait et remerciait le ministre de Dieu de lui apporter le viatique de l'éternité.

***

Voici, d'après le *Journal des Débats* du 22 août 1850, le récit des obsèques d'Honoré de Balzac, dont on remarquera la simplicité. Faisons observer à ce sujet qu'aucun grand artiste ne prêta son concours à cette cérémonie funèbre :

Aujourd'hui, — mercredi 21 août 1850, — dès onze heures, la foule se pressait aux alentours de l'église Saint-Philippe-du-Roule et de la chapelle du Roule, contiguë au domicile mortuaire. C'est dans cette chapelle que le corps d'Honoré de Balzac reposait, en attendant l'heure des funérailles. Quelques cierges sur l'autel et autour du cercueil, recouvert du drap mortuaire, formaient toute la décoration intérieure. La porte de la chapelle était drapée d'une tenture noire, ornée des lettres initiales H. B.

Après quelques prières dites dans la chapelle, le cercueil a été placé sur un modeste corbillard, traîné par deux chevaux, et le cortège est parti pour l'église Saint-Philippe-du-Roule.

Les cordons du char funèbre étaient tenus par M. Baroche, ministre de l'intérieur, et par MM. Victor Hugo, Alexandre Dumas et Sainte-Beuve.

Un cortège immense a suivi le corbillard entre deux haies d'une foule silencieuse et respectueuse.

L'Institut, l'Académie étaient représentés par MM. Tissot, Villemain et de Salvandy; l'Université, les Facultés, les Sociétés savantes, la Société des gens de lettres, la Société des auteurs dramatiques, les Écoles normales, de Droit et de Médecine, la presse, les Beaux-Arts étaient représentés dans ce cortège par une foule d'illustrations.

On remarquait particulièrement, parmi les nombreux assistants, le chargé d'affaires de Russie, MM. le baron James de Rothschild, de Niewerkerke, le directeur des musées; baron Taylor, Berlioz, Émile Deschamps, Francis Wey, Méry, Arsène Houssaye, Paul Féval, Henri Monnier, Couture, Chassériau, Gudin, Ambroise Thomas, Merruau ; Cavé et Charles Blanc, anciens directeurs des Beaux-Arts; Frédérick-Lemaître, plusieurs membres de l'Assemblée législative, des peintres, des sculpteurs et un certain nombre d'étrangers : Anglais, Russes, Allemands, Américains, etc., etc.

L'église était très simplement décorée.

Le service, célébré par M. le curé, a été chanté en faux bourdon.

Après les prières de l'église, le cortège s'est mis en marche pour se rendre au cimetière du Père-Lachaise, en descendant le faubourg et en suivant les boulevards intérieurs, au milieu d'une foule nombreuse venue pour rendre un dernier hommage au romancier qui, pendant vingt ans, avait contribué par ses œuvres à la popularité de cette œuvre nationale.

Deux voitures de deuil suivaient le char funèbre. Arrivé au cimetière, le corps a été descendu dans la fosse au milieu de l'émotion générale, et M. Victor Hugo a prononcé le discours suivant qui est bien le plus éloquent plaidoyer qui ait jamais été fait en faveur de l'immortalité de l'âme, et que les vrais amis du poète reliront avec intérêt :

Oraison funèbre par Victor Hugo.

Messieurs,

L'homme qui vient de descendre dans cette tombe était de ceux auxquels la douleur publique fait cortège.

Dans les temps où nous sommes, toutes les fictions sont évanouies. Les regards se fixent désormais non sur les têtes qui règnent, mais sur les têtes qui pensent, et le pays tout entier tressaille lorsqu'une de ces têtes disparaît. Aujourd'hui, le deuil populaire, c'est la mort de l'homme de talent : le deuil national, c'est la mort de l'homme de génie.

Messieurs, le nom de Balzac se mêlera à la trace lumineuse que notre époque laissera dans l'avenir.

M. de Balzac faisait partie de cette puissante génération des écrivains du XIXe siècle qui est venue après Napoléon, de même que l'illustre pléiade du XVIIe siècle est venue après Richelieu, comme si, dans le développement de la civilisation, il y avait une loi qui fît succéder aux dominateurs par le glaive les dominateurs par l'esprit.

M. de Balzac était un des premiers parmi les grands, un des plus hauts parmi les meilleurs... Tous ses livres ne forment qu'un livre, livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller et venir, et marcher, et se mouvoir, avec je ne sais quoi d'effaré et de terrible, mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine; livre merveilleux que le poète a intitulé *Comédie*, et qu'il aurait pu intituler *Histoire*, qui prend toutes les formes et tous les styles, qui dépasse Tacite et qui va jusqu'à Suétone, qui traverse Beaumarchais et qui va jusqu'à Rabelais ; livre qui est l'observation et qui est l'imagination ; qui prodigue le vrai, l'intime, le bourgeois, le trivial, le matériel et qui, par moments, à travers toutes les réalités brusquement et largement déchirées, laisse tout à coup entrevoir le plus sombre et le plus tragique idéal. A son insu, qu'il veuille ou non, qu'il y consente ou non, l'auteur de cette œuvre immense et étrange est de la forte race des écrivains révolutionnaires. Balzac va droit au but. Il saisit corps à corps la société moderne ; il arrache à tous quelque chose, aux uns l'illusion, aux autres l'espérance, à ceux-ci un cri à la passion. Il creuse et sonde l'homme, l'âme, le cœur, les entrailles, le cerveau, l'abîme que chacun a en soi. Et par un droit de sa libre et vigoureuse nature, par un privilège des intelligences de notre temps qui, ayant vu de près les révolutions, aperçoivent mieux la fin de l'humanité et comprennent mieux la Providence, Balzac se dégage souriant et serein de ces redoutables études qui produisaient la mélancolie chez Molière et la misanthropie chez Rousseau.

Voilà ce qu'il a fait parmi nous. Voilà l'œuvre qu'il nous laisse, œuvre haute et solide, robuste entassement d'assises de granit, monument, œuvre du haut de laquelle resplendira désormais sa renommée. Les grands hommes font leur piédestal, l'avenir se charge de la statue.

Sa mort a frappé Paris de stupeur. Depuis quelques mois, il était rentré en France. Se sentant mourir, il avait voulu revoir la patrie, comme la veille d'un grand voyage on vient embrasser sa mère.

Sa vie a été courte, mais pleine : plus remplie d'œuvres que de jours !

Hélas ! ce travailleur puissant et jamais fatigué,

ce philosophe, ce penseur, ce poète, ce génie a vécu parmi nous de cette vie d'orages, de luttes, de querelles, de combats, communs dans tous les temps à tous les grands hommes. Aujourd'hui, le voici en paix. Il sort des contestations et des haines ; il entre le même jour dans la gloire et dans le tombeau. Il va briller désormais au-dessus de toutes ces nuées qui sont sur nos têtes, parmi les étoiles de la patrie !

Vous tous qui êtes ici, est-ce que vous n'êtes pas tentés de l'envier ?

Messieurs, quelle que soit notre douleur en présence d'une telle perte, résignons-nous à ces catastrophes. Acceptons-les dans ce qu'elles ont de poignant, de sévère. Il est bon peut-être, il est nécessaire peut-être, dans une époque comme la nôtre, que de temps en temps une grande mort communique aux esprits dévorés de doute et de scepticisme un ébranlement religieux. La Providence sait ce qu'elle fait lorsqu'elle met ainsi le peuple face à face avec le mystère suprême, et quand elle lui donne à méditer la mort, qui est la grande égalité et qui est aussi la grande liberté.

La Providence sait ce qu'elle fait, car c'est là le plus haut de tous les enseignements. Il ne peut y avoir que d'austères et sérieuses pensées dans tous les cœurs quand un sublime esprit fait majestueusement son entrée dans l'autre vie ; quand un de ces êtres qui ont plané longtemps au-dessus de la foule avec les ailes visibles du génie, déployant tout à coup les autres ailes qu'on ne voit pas, s'enfonce brusquement dans l'inconnu.

Non, ce n'est pas l'inconnu ! Non, je l'ai déjà dit dans une autre occasion douloureuse, et je ne me lasserai pas de le répéter; non, ce n'est pas la nuit, c'est la lumière ! Ce n'est pas la fin, c'est le commencement ! Ce n'est pas le néant, c'est l'éternité ! N'est-il pas vrai, vous tous qui m'écoutez ? De pareils cercueils démontrent l'immortalité : en présence de certains morts illustres, on sent plus distinctement les destinées divines de cette intelligence qui traverse la terre pour souffrir et pour se purifier et qu'on appelle l'homme ; et on se dit qu'il est impossible que ceux qui ont été des génies pendant leur vie ne soient pas des âmes après leur mort !

Après cette superbe oraison funèbre, qui peut être considérée comme le plus beau morceau d'éloquence de Victor Hugo, et qui restera certainement comme la plus énergique profession de foi spiritualiste du grand poète, Louis Desnoyers, alors président de la Société des gens de lettres, osa prononcer un long discours aussi glacial que diffus, où il est traité de la loi sur le Timbre et peu parlé de Balzac; puis la foule qui venait d'assister aux obsèques du grand romancier se retira dans le plus profond recueillement.

Honoré de Balzac appartenait dès lors à la postérité.

*
* *

Balzac ne craignait pas d'avouer à l'apogée de sa réputation les tristesses de ses débuts. « Ce n'est, disait-il, qu'au sortir de mes mauvais romans de jeunesse que j'ai commencé à me douter de la langue francaise « si peu connue en France ». J'ai écrit ces romans comme simple étude; un pour apprendre le dialogue, un pour apprendre la description, un pour grouper mes personnages, un pour la composition, etc. — J'ai fait cela en collaboration; la plupart sont cependant tout entiers de moi; je ne sais plus lesquels, je ne les connais pas et voudrais les anéantir. »

Ces premières œuvres de Balzac, dites *Œuvres de jeunesse* et qui furent signées de Vieillerglé, lord R'Hoone ou Horace de Saint-Aubin, ont été réimprimées en partie en seize volumes in-8°, sous ce titre : *Œuvres complètes d'Horace de Saint-Aubin,* Paris, Hippolyte Souverain, 1836-1840 ; — elles comprennent : *la Dernière fée, le Sorcier* ou *le Centenaire, le Vicaire des Ardennes, Argow le Pirate* précédemment intitulé : *Annette; le Criminel, Jeanne la pâle*, publié d'abord sous le titre de *Whann-Chlore, l'Israélite* ou *Clotilde de Lusignan, Don Gigadas* et *l'Excommunié* (attribué au marquis de Belloy).

Ces premiers romans ne représentent le futur auteur des *Études de mœurs* qu'autant que la chrysalide représente le brillant papillon. — C'était l'époque où le jeune Honoré travaillait à sa personnalité, luttant corps à corps avec les difficultés de la langue et les inconstances de son imagination mal disciplinée, dans sa pauvre mansarde de la rue Lesdiguières ; l'époque où il écrivait ses premières lettres charmantes à sa sœur Laurette, signant parfois ces épîtres familières : *Honoré, écrivain et poète français à deux francs la page.* Il fuyait alors le spectre du notariat et pour *s'indépendantiser,* selon son néologisme, il lui fallait, bon gré, mal gré, mettre du noir sur du blanc, et livrer à d'impatients petits éditeurs une copie désordonnée cousue de grossières intrigues et écrite en aveugle qui ne veut pas voir, ne pouvant consciencieusement mal faire.

Déjà il nourrissait ses grands projets de psychologie humaine; mais il fallait vivre, savoir attendre et montrer une patience de Sixte-Quint, en engraissant les pourceaux des métairies littéraires. Il fallut surtout fournir des gages à un père épeuré par l'avenir que réservait à son fils une vocation souvent si trompeuse, et le jeune de Balzac peinait, haletait à la besogne, remettant au lendemain le soin de rassasier sa fringale littéraire à l'exemple de ce paysan champenois qui, jetant le morceau de pain de son déjeuner, tout au loin au bout d'un sillon, se condamnait à piocher jusqu'à lui et le rejetait de nouveau pour s'inciter au travail et gagner sa pitance.

Ces premiers romans furent vendus à des libraires tels que Hubert, Pollet, Barba et Urbain

Canel pour des prix relativement minimes, variant de 800 francs à 2,000 francs, payables par billets à longues échéances que l'auteur escomptait avec peine, tremblant de les lui voir revenir protestés. Quoi qu'il en soit, l'opposition paternelle cédait peu à peu devant ses premiers gains, et, dans une lettre du 10 mars 1822, adressée à son neveu, M. de Balzac père écrivait : « Mon fils aîné montre, depuis environ un an, les plus grands moyens en littérature : il a fait imprimer et vendre des ouvrages pour près de dix mille francs. Si sa santé répond à ses moyens, il fera parler de lui avantageusement. »

Ces dix mille francs d'ouvrages, qui comblaient d'illusion cet excellent père, ces dix mille francs qui paraissaient une fortune pour un jeune débutant en l'an de grâce 1822, n'étaient signés en réalité que sur la promesse d'un nombre respectable de petites productions; mais le père de Balzac avait été frappé par cette bonne fortune de son fils, et, dans une autre lettre de 1823, il s'écriait avec orgueil cette fois : « Mon fils aîné est dans la littérature jusqu'au cou, et la France lit trois ou quatre ouvrages sortis de sa féconde imagination... Il s'occupe d'autres productions. »

Il n'entre pas dans nos intentions de nous étendre ici sur cette période de la vie du *fécond romancier* (selon le cliché à la mode de 1835 à 1850). Ces premières années de la jeunesse de Balzac, qu'on pourrait appeler *années d'apprentissage*, comme dans *Wilhem Meister*, ont défrayé la critique à bien des points de vue, et la meilleure étude qu'on en puisse lire se trouve encore, en manière d'autobiographie, dans les lettres touchantes et exquises d'Honoré à sa sœur Laure Surville, au milieu de l'excellente *Correspondance* qui a été publiée. Comme nous nous piquons de curieux et presque d'inédit, nous songerons à rechercher les tendances et les manifestations de l'écrivain d'alors, et nous puiserons dans sa *Littérature marchande* (ainsi qu'il se plaisait lui-même à désigner ses œuvres insignées) des pages de premier jet, sortes de professions de foi où l'homme se retrouve en entier, et que la sottise des éditeurs qui ont réimprimé les œuvres d'Horace de Saint-Aubin ont abandonnées comme indignes. — Ce sont donc des pièces d'éditions originales inconnues ou à peu près, car elles n'ont pas été exhumées de leurs œuvres oubliées :

Voici, par exemple, le prologue de *Clotilde de Lusignan ou le beau juif*, manuscrit trouvé (dit le titre) dans les archives de Provence et publié par lord R'Hoone, Paris, 1882. — Balzac avait, paraît-il, vendu ce livre 2,000 francs. — Il semble alors *tout à la joie*, car après avoir passé sous les fourches caudines de Pointevin Saint-Alme, composant seul et ne touchant que la moitié des émoluments de collaboration, il venait de secouer le joug, s'était acquis le libraire Hubert, et déjà espérait traiter pour *Wann-Chlore*, avec l'éditeur à la mode Urbain Canel. — La dédicace est singulière ; elle porte :

A vous... votre très humble,

R'Hoone.

Prologue.

Va, cours, douce et folle imagination, le charme de ma vie, la source de tous mes plaisirs ! Vole, papillonne, cours, récompense-toi d'un moment de captivité ! Va, ma fille, je ne te retiens plus ; badine, voltige, à gauche, à droite, au centre, par monts et par vaux, de ci, de là, aval, amont, à l'orient, au nord, dans les cieux, chez les morts, ici-bas ! partout !... Oui, tout est ton domaine depuis le passé jusqu'au présent ; tu peux même embrasser le néant et dessiner les tableaux fugitifs sur le voile qui cache l'avenir ! O ma tendre amie, la seule fidèle malgré son inconstance, ne te garde que d'une seule chose, d'un seul écueil : le bon sens.

Hélas ! n'y brise pas notre légère nacelle, si chargée de mousse, de vent et de fictions riantes. D'aussi loin que tu verras cette île de la raison et de la vérité, ce rocher si désert, habité par cinq ou six hommes de génie, fuis... Fuis d'une aile rapide comme la pensée ; enfin fuis avec la vitesse du vulgaire et des grands, mais sois plus charmante et plus originale en ta fuite ; tournoie dans les airs comme le fils de Dédale... Hélas ! ne péris pas en tombant ; j'ai besoin de ton délire ; ne souffre pas que les feux de la vérité t'enlèvent jamais tes ailes diaprées... De même que le monde, je préfère une brillante illusion à de tristes réalités... Charme donc mes soucis ; couvre d'un voile menteur le passé, l'avenir, tresse une couronne de fleurs pour embellir la minute présente... Que tout me sourie, je le veux ! Enivre-moi, j'aime l'ivresse de l'âme et le trop de plaisir... Lecteurs, tout à moi !

De l'aimable Momus je saisis les grelots,
Beau juif, sors de la presse, et loin de nous les sots !

O mon petit livre, livret mon ami, qui m'as fait passer tant d'heures cruelles, puisses-tu procurer une heure de plaisir à qui te lira !... Je serai content !

Clotilde de Lusignan est une œuvre assez indigeste, mais ce prologue n'est-il pas une page pleine de jeunesse et de fraîcheur pour cette époque de perruques vieillottes comme MM. d'Arlincourt, Ancelot ou Baour-Lormian. C'est Balzac qui se jette en avant, qui se délasse de ses travaux forcés à la porte même du bagne. A ce titre, cette pièce méritait d'âtre conservée.

Dans la même année 1822, nous trouvons dans *le Vicaire des Ardennes*, publiées par Horace de Saint-Aubin, *bachelier ès lettres*, auteur du *Centenaire* (romans qui furent vendus à Pollet deux mille francs environ), une préface pleine de bon-

homie, dont les quelques passages qui suivent doivent être considérés comme un précieux document littéraire :

Comme on pourra critiquer et que l'on critiquera assurément cet ouvrage, je déclare que je suis jeune, sans expérience et sans aucune connaissance de la langue française, quoique je sois bachelier ès lettres... Alors mes censeurs ne se tromperont pas en disant que cette production annonce du mérite à travers les aberrations d'une imagination de vingt ans, et malgré les fautes de style qu'ils y trouveront... Mais je leur réserve un coup auquel ils ne s'attendent pas. C'est que cette production n'est pas de moi ; — en effet, si j'étais l'auteur de cet ouvrage, je me serais bien gardé d'y clouer une préface. J'ai trop d'amour-propre pour écrire un seul mot avec la certitude qu'il ne serait pas lu.

Les zoïles écartés par ma franche confession, je m'adresse à la partie saine du public, c'est-à-dire à ceux qui auront le bon sens de me lire, à ceux que le délire de la politique n'a pas saisis, et qui, dévorant avec joie les bons romans, ne sortent de la vie, ne s'élancent dans le monde idéal que crée un auteur habile, charment ainsi leurs chagrins et ne vivent plus qu'avec des êtres imaginaires qui leur plaisent ou quelquefois les ennuient, car nul n'est parfait, même dans le monde romantique.

C'est à cette *classe* (remarquez bien ce mot) que je m'adresse, c'est à elle que j'ai réservé l'explication de l'espèce d'énigme que renferment les premières pages de cette préface. Je serai sincère, j'aurai le courage de confesser tous mes torts et de paraître au tribunal de police correctionnelle de l'opinion des lecteurs de romans en leur demandant pardon de parler de moi... Mais comme nous avons longtemps à nous voir, puisque j'ai trente ouvrages à faire paraître, je crois que nous pouvons sans danger nous dire nos vérités.

Ici, le jeune écrivain se prend à raconter par quelle singulière aventure, se promenant au cimetière du Père-Lachaise, il vit un jeune homme mourant de faim sur la tombe de sa maîtresse, et comment un manuscrit étant tombé de la poche de cet infortuné, il s'en empara et y trouva le canevas du *Vicaire des Ardennes*.

Ce récit ferait hors-d'œuvre ; nous l'écourtons et arrivons à la fin de cette préface :

Vous remarquerez combien il a fallu de travaux pour pouvoir deviner par la seule force de l'imagination tout ce que le manuscrit du jeune homme ne disait pas, et pour disposer son histoire de manière à former un ouvrage dramatique dans le plan, les caractères, etc.

Il est vrai que le hasard voulut que j'eusse encore à cette époque quelque argent, car les poches des bacheliers ès lettres sont souvent vides, et j'employai mon petit pécule à aller à Aulnay-le-Vicomte, lieu où se passe l'intrigue du roman.

Attendu que le libraire ne m'a pas remboursé mes frais de voyage, de ce voyage entrepris dans l'intérêt de tous, je supplie ceux qui auront la bonté de me lire de faire aller cet ouvrage vers la route flatteuse d'une seconde édition. C'est le seul moyen d'empêcher la ruine totale d'un pauvre bachelier qui commence ses premières opérations de *littérature marchande*.

En terminant cette entrevue amicale avec mes juges, je les supplie de me pardonner de les avoir initiés dans mes petites affaires, et je leur recommande une dernière fois d'avoir du courage, de la patience, et, avant tout, de m'accorder leur amitié. Quant à la mienne, ils sont sûrs de l'obtenir à la seconde édition, et s'ils veulent savoir par quel moyen je leur témoignerai cette affection littéraire, ils n'ont qu'à essayer, et sur-le-champ j'imprimerai : *le Traversin* ou *Mémoires secrets d'un ménage; le Fiancé de la mort; Mon cousin Vieux-Ponts; le Bâtard; les Conspirateurs* et *les Gondoliers de Venise*.

HORACE DE SAINT-AUBIN.

A l'île Saint-Louis, ce 30 septembre 1822.

Telle est cette curieuse préface du *Vicaire des Ardennes*, si naïve et si ironique à la fois, qui contient à elle seule un fragment de *l'Histoire d'un esprit d'écrivain au XIXe siècle;* on remarquera les titres d'ouvrages que le jeune bachelier jette à la foule vers la fin de ce boniment; ces titres sont curieux, mais nous n'avons pas cru devoir les consigner dans notre étude sur les *projets littéraires de Balzac* qui vont suivre, car ils nous paraissent lancés sans ordre et ne devaient point couvrir à coup sûr des projets bien mûris.

Ce qui est resté ignoré de toute notre génération et de la plupart des bibliographes, — Balzac ne s'en étant jamais vanté par la suite, — c'est la mise à l'index, la saisie et la destruction du *Vicaire des Ardennes*, considéré par mesure de police comme *immoral et irrégulier ;* l'infortuné romancier fut sans doute très affecté de cette rigueur judiciaire, car dans la préface, non moins inconnue et non moins intéressante d'*Annette et le criminel* ou suite du *Vicaire des Ardennes*, publié chez Émile Buissot en 1824, il s'exprime en ces termes :

Mes chers lecteurs, dans la préface du *Vicaire des Ardennes*, je vous avais prié de protéger mes petites opérations de littérature marchande ; mais, hélas ! malgré votre bienveillance, une rafale, un coup de *mistral* a renversé un édifice que le pauvre bachelier croyait avoir bien construit. Après avoir travaillé nuit et jour comme un forçat, pour exciter vos larmes en faveur du vicaire des Ardennes, la justice est venue le saisir au moment où il obtenait quelque petit succès qui le mettait à l'aise. Mon pauvre libraire a crié, et peu s'en est fallu que je ne me crusse obligé de lui donner de quoi se rafraîchir le gosier, si je ne m'étais souvenu que la pauvre *gent* des auteurs ressemble à Cassandre que l'on trompe toujours. Hélas ! la moitié, la plus belle moitié de l'édition du *Vicaire*, a été anéantie sous le pilon qui a broyé *l'Histoire philosophique des deux Indes* et *l'Émile*. Cette pensée m'a consolé, car, puisque mon ouvrage était criminel, il n'y a rien à regretter, et je

n'ai plus qu'à me féliciter de cette ressemblance d'un pauvre petit opuscule avec ces grands monuments, d'autant plus qu'en conscience, je dois rendre hommage au bon cœur de mes juges, qui ont eu pitié du pauvre bachelier; ils ont rogné les ongles de la déesse, quand elle a fait tomber sa main sur moi, si bien que je ne l'ai presque pas sentie, et je leur dois grande reconnaissance. — N'allez pas, mes chers lecteurs, me croire devenu ministériel, d'après ce sincère éloge de la magistrature; d'abord mon éloge ne vaudrait rien pour ces messieurs, car, de commande, il y en a tant qu'on veut, au lieu qu'être remercié de cœur par un auteur saisi, c'est une chose rare; on ne se quitte presque jamais sans rancune avec dame Justice.

... D'abord, après avoir lu cet éloge des magistrats, quelques méchantes gens, mes ennemis sans doute (car un ciron en a), pourraient prétendre que j'ai changé d'opinion et que la saisie a opéré une salutaire réforme dans ma tête, et ils s'en iront disant : « Ah ! n'ayez pas peur qu'il ne fronde quelque « chose ! il ne raillera plus rien ; il a reçu sur les « doigts ; il n'y aura plus rien d'intéressant dans ce « qu'il écrira ; adieu ce qu'il nous a promis. » — Oh ! messieurs, je vous prie de ne pas les écouter, car je vous promets, bien que je sois dans mon année climatérique, dans l'année qui arrive tous les sept ans, et pendant laquelle tout change chez nous, année qui a bien souvent servi de prétexte aux ministériels de toutes les époques qui, à chaque quart de conversion qu'ils faisaient, se prétendaient dans leur année climatérique, je vous jure que je n'en continuerai pas moins encore comme par le passé.

Moi, quelle est ma tâche ? C'est d'aller à la messe le dimanche à Saint-Louis, et d'y payer mes deux chaises sans rien dire à la jeune personne qui reçoit mes deux sous, quoiqu'elle soit bien jolie ; de monter ma garde à ma mairie, de payer mes 8 fr. 75 cent. d'imposition et de faire mes romans les plus intéressants possible, afin d'arriver à la célébrité et de pouvoir payer le prix d'un diplôme de licencié en droit. Du reste, je n'ai nulle envie de trouver mauvais qu'on soit gouverné aristocratiquement, et de m'insurger surtout avec ma pauvre canne de bambou et mes deux poings. Non, non, *Horace Saint-Aubin* est trop sage pour se fourrer dans de telles bagarres! D'autant plus qu'on n'ira jamais le chercher pour le faire conseiller d'État, ce qui lui irait comme un gant, car à qui cela ne va-t-il pas ?

Ah ! si j'étais une fois conseiller d'État, comme je dirais au roi, et en face : « Sire, faites une bonne « ordonnance qui enjoigne à tout le monde de lire des « romans !... » En effet, c'est un conseil machiavélique, car c'est comme la queue du chien d'Alcibiade; pendant qu'on lirait des romans, on ne s'occuperait pas de politique...

... Je n'ai plus qu'à finir en sollicitant la plus grande indulgence pour un homme qui s'est toujours annoncé pour savoir faiblement sa langue ; et, en effet, quand on a bu au vase des sciences dans le collège de Beaumont-sur-Oise, et que l'on a fait sa rhétorique sous feu le père Martigodet, on ne doit pas espérer de brillants succès. Mais le hasard est une si belle chose que l'on peut bien un matin jeter son bonnet en l'air, faire craquer ses doigts et se croire du talent tout comme un autre ; on en est quitte pour faire comme le bonnet, c'est-à-dire retomber.

Là-dessus, je souhaite à ceux qui ont des vignes de faire de bonnes vendanges ; à ceux qui ont des métairies, de bonnes moissons ; aux notaires, des successions ; aux avoués, des ventes ; aux vicaires, des cures ; aux curés, des évêchés ; aux évêques, des chapeaux ; aux cardinaux, le ciel ; à chacun, ce qu'il désire ; aux boiteux, de belles béquilles ; aux sourds, des cornets ; aux aveugles, d'y voir clair, etc., etc. Ne voulant ainsi que du bien à tout le monde, j'espère que personne ne me voudra du mal et que mon roman aura du succès, sinon... hé bien !... j'en ferai un autre. Qu'est-ce que je risque ? Ce n'est jamais que quelques sous d'encre, de plumes, de papier et de cervelle qu'il m'en coûte ; et encore si mon roman ne se vend pas comme chose gentille, il se débitera comme opium ; ainsi j'y vois bien des chances de succès, surtout après avoir imploré tout le monde ; mais si quelqu'un trouvait qu'il y a peu de dignité à cela, prenez que je n'ai rien dit et ce sera tout un.

Cela étant, j'ai l'honneur d'être, monsieur, madame ou mademoiselle, votre très humble serviteur, présentant mon salut au monsieur, mes hommages à la dame et quelques gracieusetés à la demoiselle, pourvu qu'elle ait trente ans au moins ; quarante passe encore ; mais davantage, oh ! cette gracieuseté se tournerait en un profond respect.

Qu'on juge du progrès de Balzac ! Comme le petit plaidoyer *pro domô sua* que nous venons de donner indique chez son auteur plus de hardiesse d'imagination et plus de légèreté de style que dans la précédente préface! On sent que le travail a assoupli et amenuisé cet esprit, un peu gauche à ses débuts, et que bientôt il va jeter là sa défroque d'Horace Saint-Aubin pour apparaître : Balzac.

Nous eussions dû ranger, ou plutôt analyser ici, parmi les *Œuvres de jeunesse : le Code des gens honnêtes,* les Notices sur *La Fontaine* et *Molière*, alors que Balzac était imprimeur, le *Petit Dictionnaire des Enseignes de Paris*, *l'Épicier* et autres productions assez peu connues ; mais si les chercheurs doivent à la curiosité tout ce qui les rend estimables, comme disait Patin le médailliste, il convient d'ajouter qu'ils se doivent également à eux-mêmes de savoir se borner, pour ne pas fatiguer l'attention de ceux qu'ils admettent dans leurs arcanes.

*
* *

Nous pensons devoir tracer quelques lignes sur la famille de Balzac, dont on s'est peut-être insuffisamment occupé et dont le public ignore les parentés les plus proches. En voici l'exposé sous la formule la plus simple :

Honoré était l'aîné de deux sœurs et d'un frère.

Celui-ci, *Henri de Balzac*, qu'on ne fait qu'entrevoir dans la correspondance de 1819 à 1826 environ, était un esprit pratique tourné vers les grandes entreprises commerciales; il partit de

bonne heure pour les colonies où il se maria et sans doute y mourut.

La sœur cadette, nommée *Laurence*, fut mariée en 1822 à M. de Montraigne, et mourut en 1827 après cinq ans de mariage, au moment même où notre romancier cédait, après des pertes et des tracas considérables, l'imprimerie qu'il avait fondée rue des Marais-Saint-Germain (aujourd'hui rue Visconti).

Quant à la sœur aînée Laure, — *Laura soror*, — comme la nommait son frère Honoré, l'amie, la confidente dévouée, la consolatrice du grand homme, l'auteur des précieux *Souvenirs* qui seront toujours consultés avec fruit tant qu'on s'occupera de Balzac, elle épousa en 1820 M. Surville, ingénieur des ponts et chaussées, et eut de ce mariage deux filles, dont l'une devint la femme de M. Duhamel, l'ancien chef de cabinet de M. Grévy.

On s'était jusqu'à ce jour assez peu préoccupé de la question d'hérédité de l'auteur des *Scènes de la vie de campagne.* En 1866, un curieux avait déjà adressé à la *Petite Revue* cet intéressant recueil rempli de documents littéraires peu connus, — une lettre qui prétendait retirer Balzac à la Touraine pour le donner au Languedoc. C'est, en effet, au hameau de la Nougarié, près de Montirat, village du département du Tarn, que vint au monde, en 1746, le père du plus grand romancier de ce siècle.

C'était, paraît-il, un homme d'une trempe vigoureuse, quelque peu infatué de sa force physique et possédant les mêmes idées optimistes que M. Flourens en matière de longévité. Ayant quitté son pays à l'âge de quatorze ans, il en parlait encore l'idiome vernaculaire à soixante-dix ans, et, s'il n'atteignit pas la centaine, ce fut par suite d'un accident qui l'enleva aux siens plus qu'octogénaire.

M. Champfleury a publié, il y a quelques années, dans un article de revue (sous ce titre : *le Père de Balzac*), une très intéressante étude qui ne sera pas le moins curieux des documents inédits qu'il rassemble pour servir à l'histoire de la vie et de l'œuvre de Balzac. Nous lui empruntons les lignes suivantes :

Peut-être cette origine méridionale de Balzac enlèvera-t-elle quelque nuance au renom de *Tourangeau,* un des qualificatifs habituels du romancier. Honoré de Balzac naquit à Tours, il est vrai ; mais la nature du Tarn, l'exubérance particulière aux esprits de cette province, le désir de primer et de paraître qui poussa le romancier à ajouter une particule nobiliaire au nom en *ac* de son père, tout cela appartient plus à la Gascogne qu'à la Touraine, et il est bon de tenir compte de ces questions de sol et de race.

Le père de Balzac, ancien avocat aux conseils du roi, lié avec des notabilités que la Révolution fit surgir tout à coup, avait été envoyé en 1792 dans le nord de la France pour organiser le service des vivres de l'armée. Il se tira de ces fonctions avec assez d'habileté pour être envoyé en 1799 à Tours, en qualité de directeur de la régie, chargé en même temps de l'administration du grand hôpital de la ville. Sur ces points, on manquerait de détails précis, si la réputation bruyante du fils n'avait plus tard attiré l'attention des provinciaux, attention non pas tout à fait sympathique ; mais c'est la marque des hommes ardents que de se créer des inimitiés partout où ils posent le pied.

M. de Balzac était un réformateur de la classe de ceux qui, dans les époques suivantes, furent appelés économistes ou socialistes, en prenant ce dernier mot dans son meilleur sens. Entre 1807 et 1809, le fonctionnaire publia deux brochures, qui indiquent un citoyen préoccupé de rendre ses semblables meilleurs.

L'une a pour titre : ***Mémoire sur le scandaleux désordre causé par les jeunes filles trompées et abandonnées dans un absolu dénuement, et sur les moyens d'utiliser une portion de population perdue pour l'État et très funeste à l'ordre social.***

L'autre est intitulée : ***Mémoire sur les moyens de prévenir les vols et les assassinats, et de ramener les hommes qui les commettent aux travaux de la société, et sur les moyens de simplifier l'ordre judiciaire.***

Que de problèmes soulevés en quelques pages par l'administrateur d'un hôpital, c'est-à-dire par un homme bien placé pour étudier les plaies sociales ! Misères des filles-mères, orphelins et bâtards, voleurs et assassins, leur rentrée dans la société, simplification de l'ordre judiciaire, font pressentir un utopiste voulant guérir trop de maux à la fois, un songeur qui ne peut étreindre son sujet trop développé, un écrivain peu concis à en juger par le titre de ses brochures.

Le père de Balzac fit encore imprimer chez Mame, en 1809, un ***Mémoire sur deux grandes obligations à remplir par les Français,*** et, à en croire une note de M. Montmerqué, l'idée première de l'érection de l'Arc de Triomphe serait due à M. de Balzac père. Quand nous aurons mentionné une ***Histoire de la rage et moyens d'en préserver comme autrefois les hommes, et de les délivrer de plusieurs autres malheurs qui attaquent leur existence,*** édition faite pour le gouvernement seul, nous aurons à peu près catalogué la série de brochures de cet homme bizarre.

Cependant, ce que M. Champfleury ne dit pas, c'est que le créateur d'*Eugénie Grandet* se considérait à peu près comme Languedocien, et, dans une lettre à sa sœur Laure, il écrit : « Si vous me donniez rendez-vous sur les bords du canal de l'Ourcq, il ne me faudrait que trois heures de marche pour revenir à ma mansarde, et l'*Albigeois* aurait tout vu ce qu'il a de plus cher au monde. »

On pourrait donc regarder logiquement Balzac comme un Méridional. La ville de Tours, qui fut si ingrate de son vivant pour son illustre enfant, va protester assurément; mais il paraîtrait qu'en Languedoc il reste encore des Balzac, et en nombre respectable, qui réclament l'honneur de compter Honoré de Balzac comme l'un de leurs plus nobles parents et concitoyens.

Il serait curieux de faire naître des contestations et de rendre le débat public.

***

Nous aborderons ici le chapitre des projets littéraires d'Honoré de Balzac.

Lorsqu'un écrivain aussi puissant que Balzac vient à tomber, vaincu par un travail opiniâtre et les terribles secousses d'un cœur battant sans cesse d'une épaule à l'autre, toute une génération littéraire s'approche, timidement d'abord, effarée et curieuse, munie de la lorgnette, du scalpel et du microscope. — La poule aux œufs d'or est morte, chacun regarde son plumage étincelant, se remémore les prodiges pondus, et c'est à qui fera l'autopsie de ce géant qui, en disparaissant, a fait un vide immense dans la république des lettres.

Les biographes, ces agioteurs des souvenirs, arrivent à la rescousse : l'homme n'est plus, que déjà le héros survit et prête à la légende. Aux notices hâtives sur Honoré de Balzac ont succédé bientôt les portraits intimes et les anecdotes sans façon, les historiettes à bâtons rompus, les *ana* plus ou moins curieux sur le romancier en pantoufles. Il n'est peut-être point de littérateur contemporain dont on ait mieux et plus différemment commenté l'œuvre et la vie. Après *Madame Surville*, la *Sœur dévouée, l'Alma Soror*, apportant un pieux hommage à la mémoire et au génie de son frère, deux amis du grand metteur en scène de *la Comédie humaine*, deux familiers du *home*, deux convives des heureux jours, Théophile Gautier et Léon Gozlan, se mirent à tisonner la braise encore chaude des *Jardies*. — Lamartine, lyrique contemplateur, étudia en poète *l'homme et ses œuvres*. Champfleury, plus réaliste, explora les côtés matériels de sa vie, et, dans le sillon largement ouvert de cette biographie documentaire, Armand Baschet, alors à ses débuts, trouva encore à glaner mille particularités curieuses. Il n'y eut pas enfin jusqu'à Edmond Werdet, l'ex-libraire éditeur, qui ne prétendît, dans un style d'une esquise bonhomie et sous une forme primesautière, juger d'après ses souvenirs de boutique la vie, l'humeur et le caractère de son génial auteur.

Tant de biographies toisent Balzac du haut en bas, le tournent et le retournent, inventorient son passé, portraicturent sa grande figure largement et minutieusement à la fois, le présentent dans les côtés apparents de la vie publique et les petits côtés de l'intimité, et réservent en fin de compte peu de place à de nouvelles investigations. La *Correspondance* qui fut publiée en dernier lieu livre entièrement le Tourangeau à la curiosité de ses admirateurs et couronne la série biographique en laissant apercevoir Balzac presque nu, dans le déboutonné de son talent, à la bonne franquette de sa gaieté rabelaisienne, de ses projets, de ses aspirations, de ses efforts, de sa tristesse et de ses larmes.

Il nous restait cependant un coin inexploré, et il nous a paru intéressant de grouper dans une étude courte et sobre d'observations, en manière de catalographe curieux plutôt que d'érudit, *les projets littéraires* éclos dans le cerveau du plus grand remueur d'idées de notre époque, et que les tracas d'une vie fiévreuse ne lui ont pas permis de réaliser.

L'auteur de la *Recherche de l'absolu* seul eût pu décrire les innombrables et étranges idées qui se sont produites, développées et fixées pendant un instant comme des hantises magiques, sous son crâne effervescent et toujours sous pression. Notre rôle se bornera à noter les conceptions qu'il arrêtait et résumait sous un titre quelconque dans un but de bibliopée. Suivons-le donc dans la marche ascendante de son œuvre.

A peine installé dans sa mansarde de la rue Lesdiguières, avec la Gloire pour maîtresse, ainsi qu'il le dit et le nomme *lui-même* pour domestique, le jeune Honoré se rompt les poignets dans des compositions qui n'ont jamais vu le jour. — Déjà, au collège de Vendôme, il s'était essayé sur une *Théorie de la volonté*. C'est maintenant *Coquecigrue*, un roman, dont les péripéties lui germent en tête pendant de longues semaines, et qu'il abandonne pour le mieux mûrir et ruminer; puis c'est un *opéra-comique*, sans titre (?), auquel il renonce faute de compositeur, mais aussi pour ne pas sacrifier au goût du jour et pouvoir se consacrer au genre noble, à la grande tradition dramatique, à son fameux *Cromwell*, dont il résume le plan détaillé dans une lettre à sa sœur Laure (1820). — Pour se distraire des fatigues que lui procure cette tragédie ardue, le débutant *croquignole*, selon son mot, un petit roman dans le genre antique (sans doute *Sténie ou les Erreurs philosophiques*), fait mot par mot, pensée à pensée, avec toute la gravité qu'une telle chose comporte.

A la même époque, il projette et rime deux poèmes laissés inachevés : *Saint Louis* et le *Livre de Job*, et il ébauche un conte satirique *: les Deux*

amis, ainsi qu'un gros roman très noir : *l'Enfant maudit*, qu'il ne publiera que longtemps après. Ces quelques projets occupent toute la première étape littéraire de Balzac. Plus tard, en 1830, il parle lui-même avec enthousiame d'une vaste entreprise; il s'agit des *Trois Cardinaux* (1839), œuvre magistrale dans laquelle il eût voulu mettre en scène le père Joseph, dit *l'Éminence grise*, Mazarin et Richelieu. Entre temps, il rêvait de romans et d'articles de revue qui ne reçurent sans doute point d'exécution. En voici les titres : *Un article sur le serment; — les Causeries du soir* (volume de nouvelles); *le Maudit* (article ébauché pour la *Revue* de Buloz); — *les Amours d'une laide; — Histoire de la succession du marquis de Carabas dans le fief de Coquatrix; — Jacques de Metz; — les Héritiers Boirouge;* — et enfin la *Bataille d'Austerlitz*, dont Balzac parlait fréquemment comme devant faire partie des *Scènes de la vie militaire*.

De 1833 à 1850, l'insatiable travailleur exécute plus de besogne qu'il ne conçoit de projets. Nous devons néanmoins citer comme tels : *Vingt pages* sur le *Salon* de 1833; — *le Privilège*, roman qui devait suivre *le Curé de campagne; — les Deux sculpteurs; — Distraction; — Une douloureuse histoire*, romans divers; — *le Roi des Becs Jaunes; — l'Histoire d'une idée heureuse*, dont le prologue seul a été fait, et aussi un projet de pièce-vaudeville : *Richard Cœur d'Éponge*, que Théophile Gautier devait arranger pour la scène et faire représenter au théâtre des Variétés.

Nous nous arrêterons plus particulièrement sur un projet que Balzac paraît avoir beaucoup caressé et qu'il affirme, même dans sa *Correspondance*, avoir exécuté en entier, bien qu'il n'ait jamais été mis en lumière; en 1836, il écrit de la Boulonnière, près de Nemours, à maître Werdet, son éditeur : « J'ai terminé le manuscrit de *Sœur Marie des Anges*. Je ne veux pas le confier à la diligence. »

Sœur Marie des Anges, cela est patent, n'a jamais existé que dans l'imagination irradiée du romancier, qui voulait peindre, sous ce titre, une âme de jeune fille avant l'invasion d'un amour qui conduira au couvent : « Je lui ferai abhorrer les Carmélites dans sa jeunesse, où elle ne rêve que le monde et les fêtes, dit-il à ce sujet (*Lettre à Mme Hanska*, 1838), et le malheur la ramènera au couvent, qui sera pour elle un asile et un refuge. — Après avoir passé huit années au couvent, elle arrive à Paris aussi étrangère que le Persan de Montesquieu, et je lui ferai juger et dépeindre le Paris moderne par la puissance de l'idée, au lieu de me servir de la méthode dramatique de nos romans. C'est une *donnée nouvelle*, et, si je réussis à l'exécuter comme je l'entends, je vous réponds que vous serez contente de moi. »

Hélas! de *Sœur Marie des Anges*, de ce *livre d'amour*, comme se plaisait à le désigner l'écrivain, il ne reste que quelques lignes fugitives que pourront méditer les romanciers naturalistes d'aujourd'hui.

Mais ce n'est plus le Balzac aux projets vagabonds qui va nous occuper maintenant; c'est l'auteur de la *Grrrande Comédie humaine* et des ouvrages divers que cette œuvre devait comprendre dans son ensemble et qui sont restés à l'état de projets. Nous n'indiquerons pas seulement ici les titres des ouvrages qui se trouvent mentionnés sur un catalogue de *la Comédie humaine* dressé par Balzac et retrouvé dans ses papiers, mais aussi quelques ébauches de volumes que nos recherches nous ont permis de découvrir et de rassembler, et qui devaient rentrer, à n'en pas douter, dans l'œuvre complète de l'écrivain.

Dans les Scènes de la vie privée, Balzac avait projeté les romans suivants, dont les seuls titres nous inspirent d'amers regrets : — *les Enfants, — Un Pensionnat de demoiselles, — Intérieur de collège*, puis (ici, il faut l'avouer, nos regrets s'accentuent) comme un *post-face* à *la Physiologie du mariage : Gendres et belles-mères!*

Dans ces mêmes études de mœurs, nous croyons devoir ranger ces analyses sociales projetées sous ces titres : *le Mitouflet, — la Frétore* (?), — *Onda Mulier, — l'Original.*

Les Scènes de la vie parisienne, qui contiennent les *Parisiens en province*, devaient être augmentées de : *Une vue du palais, — les Frères de la consolation, — Une actrice en voyage, — les Grands, l'hôpital et le peuple* et *les Gens ridés.*

Dans les Scènes de la vie politique auraient pris place les œuvres suivantes : *l'Histoire et le Roman*, — les *Deux ambitieux, — le Diplomate, — l'Attaché d'ambassade*, et... *Comment on fait un ministère.*

Avant d'entreprendre les Scènes de la vie militaire, Balzac en avait jeté et paraphrasé l'idée première; nous relevons ces nombreuses lacunes : *les Soldats de la République* (trois épisodes), — *l'Entrée en campagne, — Une bataille vue de l'Empire* (1809), — *les Vendéens*, tableaux de guerre civile au XIXe siècle. Pour *les Français en Égypte*, les deuxième et troisième épisodes font

défaut. Ce sont *le Prophète* et *le Pacha*. Pour le reste, voici les titres des œuvres militaires qui devaient paraître successivement : *l'Armée roulante, — la Garde consulaire, — Un Combat, — l'Armée assiégée, — Sous Vienne, — A marche forcée, — la Plaine de Wagram, — l'Aubergiste, — les Anglais en Espagne, — Moscou, — la Bataille de Dresde, — les Traînards,* ou encore *Après Dresde, — les Partisans, — Une Croisière, — les Pontons, — la Campagne de France, — le Dernier champ de bataille, — l'Émir, — la Pénissière* et le *Corsaire algérien.*

Il manque deux romans aux SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE : *le Juge de paix, — les Environs de Paris.* — Aux ÉTUDES PHILOSOPHIQUES, il en manque six : *le Phédon d'aujourd'hui, — le Président Frilot, — le Philanthrope, — le Chrétien, — le Nouvel Abeilard, — la Vie et les Aventures d'une Idée;* — enfin, pour terminer avec *la Comédie humaine*, Balzac rêvait de compléter ses ÉTUDES ANALYTIQUES par : *l'Anatomie des corps enseignants, — Une Monographie de la Vertu* et un grand *Dialogue philosophique et politique sur la perfection au* XIXe *siècle,* qui eût été le couronnement de son œuvre entière.

*
* *

Si, de Balzac romancier, nous passons au Balzac auteur dramatique, nous trouvons ses cartons remplis de grands et petits *ours* qui n'ont jamais vu la lumière de la rampe et qui forment un nombre respectable d'actes de drames, de comédies ou de vaudevilles. Quelques-unes de ses pièces devaient être tirées de ses romans, les autres procédaient d'une conception toute particulière et devaient parfois former un ensemble satirique, si nous en croyons ces trois titres de comédies modernes projetées : — *la Conspiration Prudhomme, — le Mariage Prudhomme, — Sophie Prudhomme.* Nous avons parlé plus haut d'une bouffonnerie en collaboration avec Gautier, *Richard Cœur d'Éponge;* voici, sans commentaires, les titres des pièces que la mort n'a point permis à l'auteur de *Vautrin* d'entreprendre ou de finir : *l'Armée roulante, — Annunciata, — la Comédie de l'amour, — les Courtisans, — l'Éducation d'un prince, — la Fille et la Femme, — la Folle épreuve, — Gobseck, — Monsieur le Ministre* (Eh! eh! monsieur Claretie!), — *Orgon, — le Père prodigue, — les Petits Bourgeois, — Pierre et Catherine,* drame, — *la Succession Pons, — le Roi des mendiants, — la Veille et le lendemain.*

Balzac ressentait un entraînement irrésistible, on le voit, pour le théâtre. Il rêvait, comme dit Gozlan, la monarchie littéraire universelle. — Mais rien ne parvenait à ralentir ce cerveau extraordinaire, et il y aurait encore, en dehors des *projets littéraires* que nous venons d'analyser, un autre côté du grand homme à étudier; ce serait l'histoire de ses *Idées commerciales,* paradoxes ou entreprises sérieuses qu'il se déclarait si souvent prêt à entreprendre, spéculations surprenantes telles que les cent mille pieds d'ananas, plantés aux *Jardies,* exploitation de mines argentifères, ou ouverture d'une boutique de denrées coloniales en plein boulevard sur l'enseigne de laquelle on eût lu : *Balzac épicier*, et où lui-même, vêtu d'un sarrau de toile, eût servi ses clients et admirateurs, et réalisé, prétendait-il, une fortune hâtive et colossale.

D'un tel excédent intellectuel, il y aurait matière à un ouvrage spécial; il se trouvera bien quelqu'un d'assez courageux pour l'entreprendre un jour, en vertu de cet aphorisme de Balzac : *Gens de lettres, gens de peine, deux mêmes genres de gens.*

*
* *

La femme tient une place énorme dans l'œuvre de Balzac; ses héroïnes ont toutes un type si accentué, elles saillent de son imagination dans une incarnation si complète, avec leur grâce, leur rouerie, leur dévouement, la sublimité de leur vertu ou la crânerie de leurs vices qu'on ne saurait aborder dans une étude passagère la revue de ces grandes actrices de la *Comédie humaine.* On a pu réunir *les Femmes de Balzac* en un keepsake littéraire illustré, comme on a réuni les *Femmes de Shakespeare.* Elles forment, en effet, plus de cent types féminins pris dans les milieux les plus différents de la société : *Eugénie Grandet, Madame Graslin, la Fosseuse, Mademoiselle de Vatteville, Mademoiselle Mortsauf,* la *Duchesse de Maufrigneuse, Madame Marneffe, Madame de la Chanterie, Madame Diard, Mesdames Jules, Delphine et Anastasie Goriot, Béatrice, Camille Maupin, Madame Rabourdin, lady Brandon, Madame de Beauséant, Pierrette, Madame Firmiani,* la *Cousine Bette, Ida Gruget, Madame de Carigliano,* la *Duchesse de Langeais,* et tant d'autres de premier ou de second plan dans cette étonnante galerie de la grande comédie.

Balzac, dont on a voulu faire un naïf dans les questions de l'amour et des femmes, est l'un des écrivains de ce siècle qui ont le plus habilement et le plus minutieusement décrit le cœur féminin. A côté de sa volonté d'homme et de son énergie formidable, il possédait des côtés d'une délica-

tesse extrême, et il percevait les moindres sentiments avec un tact exquis.

« Sachez, écrivait-il à *Louise*, à cette maîtresse inconnue aux yeux de laquelle il se livrait tout entier dans des lettres admirables, — sachez que tout ce que vous présumez de bon chez moi est meilleur encore; que la poésie exprimée est au-dessous de la poésie pensée; que mon dévouement est sans bornes; que je n'ai de l'homme que l'énergie, mais que ma sensibilité est très féminine. Ce que je puis avoir de bon est étouffé par les apparences de l'homme toujours en travail; mes exigences ne sont pas de moi, pas plus que les formes dures auxquelles me contraint la nécessité. Tout est contraste en moi, parce que tout est contrarié. »

Balzac entrait entièrement dans la nature de ses créatures; il y jetait toute son âme, et, par une sorte d'avatar étrange, ce visionnaire sublime arrivait à concevoir et à décrire les sentiments les plus voilés, les plus impénétrables, ceux-là mêmes que les femmes réfugient bien au fond de leur cœur et qu'elles croient le mieux en sûreté, loin du regard le plus effronté des psychologues. Aussi le succès de Balzac fut-il grand chez toutes ses contemporaines, qui se sentaient dévisagées et voyaient leur âme démurée par l'œil du philosophe. Sainte-Beuve, en constatant cette heureuse réputation du portraitiste féminin, écrivait un jour : « En province surtout, où les existences de quelques femmes sont plus souffrantes, plus étouffées et étiolées que dans le monde parisien, où le désaccord au sein du mariage est plus comprimant et moins aisé à éluder, M. de Balzac a trouvé de vifs et tendres enthousiasmes. Le nombre est grand des femmes de vingt-huit à trente-cinq ans à qui il dit leur secret, qui font profession d'aimer Balzac, qui dissertent de son génie et s'essayent, la plume à la main, à broder et à varier à leur tour le thème inépuisable de ces charmantes nouvelles. La *Femme de trente ans*, la *Femme malheureuse*, la *Femme abandonnée*, c'est là un public à lui. Délicieux public, malgré ses légers ridicules, et que tout le monde lui envierait assurément. Crébillon fils, en son temps, eut aussi une telle prise sur l'imagination de certaines femmes qu'une jeune dame anglaise s'affolant de lui, après une lecture de je ne sais quel roman, accourut tout exprès pour l'épouser... »

Sainte-Beuve disait vrai (sauf l'historiette controuvée de Crébillon le fils, empruntée à Janin, qui donna tant d'entorses à l'histoire littéraire). Balzac s'était montré l'analyste si pénétrant de la femme qu'il fut considéré par celles-ci à l'égal d'un dieu, et nous ne rappellerons que pour mémoire cette anecdote connue d'une grande dame qui, apprenant subitement la présence de M. de Balzac dans son salon, laissa tomber la tasse de thé qu'elle tenait à la main, tant fut vive la commotion qu'elle ressentit à la nouvelle de cette bonne fortune. Le succès de la *Femme de trente ans*, où Balzac avait mis toute la vie d'une femme, fut immense. « Il y eut un moment, constate M. Armand Baschet dans son *Essai sur Balzac*, où ce fut la mode d'être femme de trente ans. Les très jeunes femmes se plaignirent, se trouvèrent dolentes et incomprises; elles aspirèrent à perdre la suave fraîcheur de leur âge pour gagner en pâleur et en mélancolie. On s'habilla, on se coiffa à la femme de trente ans. »

Mais, puisque nous faisons la chasse aux pièces curieuses, donnons comme document presque entièrement inconnu certain tableau dressé par l'auteur vers 1835, dans l'une des premières éditions du *Père Goriot*, spirituelle réponse, pleine d'ironie, aux provocations de certaines critiques quotidiennes qui ne donnaient pas alors deux années de succès à l'auteur. Cette pièce est essentiellement relative aux femmes, et sa place est ici :

L'auteur — dit Balzac — ne terminera pas sans publier ici le résultat de l'examen de conscience que ses critiques l'ont forcé de faire relativement au nombre de femmes vertueuses et de femmes criminelles qu'il a émises sur la place littéraire. Dès que son effroi lui a laissé le temps de réfléchir, son premier soin fut de rassembler des corps d'armée, afin de voir si le rapport qui devait se trouver entre ces deux éléments de son monde écrit était exact relativement à la mesure du vice qui entre dans la composition des mœurs actuelles. Il s'est trouvé riche de plus de trente-six femmes vertueuses et pauvre de vingt femmes criminelles tout au plus, qu'il prend la liberté de ranger en bataille de la manière suivante, afin qu'on ne lui conteste pas les résultats immenses que donnent déjà ses peintures commencées. Puis, afin qu'on ne le chicane en aucune manière, il a négligé de compter beaucoup de femmes vertueuses qu'il a mises dans l'ombre, comme elles y sont quelquefois en réalité.

Et voici le tableau dressé par Balzac :

LES FEMMES VERTUEUSES

Études de mœurs.

1-2. — Mme de Fontaine et Mme de Kergarouet (*le Bal de Sceaux*), tome Ier.

3-4-5. — Mme Guillaume, Mme de Sommervieux et Mme Lebas (*Gloire et Malheur*), tome Ier.

6. — Ginevra di Piombo (*la Vendetta*) tome Ier.

7. — Mme de Sponde (*la Fleur des pois*), tome II.

8. — Mme de Soulanges (*la Paix du ménage*), tome II.

9-10. — Mme CLAES et Mme DE SOLIS (*la Recherche de l'absolu*), tome III.

11-12-13-14. — Mme GRANDET et EUGÉNIE GRANDET, MANON et Mme DES GRASSINS (*Eugénie Grandet*), tome V.

15-16. — SOPHIE GAMARD, LA BARONNE DE LISTOMÈRE (*les Célibataires*), tome VI.

17-18-19. — Mme DE GRANDFILLE (*la Femme vertueuse*), ADÉLAÏDE DE ROUVILLE et Mme DE ROUVILLE (*la Bourse*), tome IX.

20-21. — JUANA (Mme Diard) (*la Marana*), Mme JULES (*Ferragus*), tome X.

22-23-24. — Mme FIRMIANI, LA MARQUISE DE LISTOMÈRE (*Profil de marquise*), Mme CHABERT (*la Comtesse à deux maris*), tome XII.

25-26. — Mlle TAILLEFER, Mme VAUQUIER (*Douteuse*) (*le Père Goriot*).

27-28. — ÉVELINA et LA FOSSEUSE (*Médecin de campagne*).

29. — FŒDORA (*la Peau de chagrin*), tome IV.

30. — LA COMTESSE DE VANDIÈRE (*Adieu*), tome IV.

31. — Mme DE DEY (*le Réquisitionnaire*), tome V.

32-33. — Mme BIROTTEAU et CÉSARINE BIROTTEAU, tomes VI, X.

34-35. — JEANNE D'HÉROUVILLE et SŒUR MARIE, tomes V, XVII, XVIII et XIX.

36-37. — PAULINE DE VILLENOIX (*Louis Lambert*) et Mme DE ROCHAVE (*ecce homo*), tomes XXIII et XXIV.

38. — FRANCINE (*les Chouans*).

LES FEMMES CRIMINELLES

Études de mœurs.

1. — LA DUCHESSE DE CARIGLIANO (*Gloire et Malheur*), tome Ier.

2-3. — Mme D'AIGLEMONT (même histoire), tome IV.

4-5-6. — Mme DE BEAUSÉANT (*la Femme abandonnée*), lady BRANDON (*la Grenadière*) et JULIETTE (*le Message*), tome IV.

7. — Mme DE MERÉ (*la Grande Bretèche*), tome VII.

8-9-10. — Mlle DE BELLEFEUILLE (*la Femme vertueuse*), Mme DE RESTAUD (*le Papa Gobseck*), FANNY VERMEIL (*la Torpille*), tome IX.

11. — LA MARANA (*les Marana*), tome X.

12. — IDA GRUGET (*Ferragus*), tome X.

13. — Mme DE LANGEAIS (*Histoire des Treize*), tome XI.

14-15. — EUPHÉMIE DE SAN-RÉAL et PAQUITA VALDES (*la Fille aux yeux d'or*), tome XII.

16-17. — Mme DE NUCINGEN, Mme MICHONNEAU (*le Père Goriot*).

18-19. — PAULINE DE WITCHNARC, AQUILINA (*la Peau de chagrin et Melmoth*), tome Ier, IV et XXI.

20. — Mme DE SAINT-VALLIER (*Maître Cornelius*), tome V.

21-22. — Mme DE VERNEUIL et Mme DE GUA (*les Chouans*).

Et Balzac ajoutait en note au bas de ce tableau :

« L'auteur omet à dessein plus de dix femmes vertueuses pour ne pas ennuyer le lecteur; mais il les nommerait s'il y avait contestation sur le résultat de cette statistique littéraire. »

Ce travail comparatif, dressé en 1835, eût été intéressant à continuer douze ou quinze ans plus tard, par une statistique d'ensemble des femmes vertueuses et criminelles, non plus des *Études de mœurs,* mais de la *Comédie humaine,* où toute l'œuvre de Balzac se trouve fondue.

Un critique écrivait : *la femme appartient à M. de Balzac*, et rien n'est moins contestable. Elle est à lui dans ses atours, dans son négligé, dans les soins de son intérieur ; il l'habille à ravir et, moralement, la déshabille encore mieux. Il la voit en réaliste : nul mieux que lui n'a compris la femme du XIXe siècle, plus complexe peut-être que celle du XVIIIe, car la société, en cessant de la diviniser comme nos pères, en a fait une incomprise dans le bouleversement de nos mœurs positives, qui tendent à s'américaniser chaque jour davantage.

***

Balzac poète.

On a pu dénier à Balzac le sentiment de la poésie, lui retirer la conception et l'art particulier de la forme poétique ; mais on ne pourrait affirmer son impuissance absolue vis-à-vis de la muse, ni prétendre, comme on ne craint point de le faire, d'après une légende controuvée, que l'auteur de *Séraphita* ait demandé à des amis tels que Mme de Girardin, Lassailly ou Théophile Gautier, *toutes* les versions poétiques qui se trouvent dans son œuvre. Certes, ces derniers ont bien voulu rimer pour le grand prosateur certains sonnets charmants et quelques pièces légères que l'impétueux travailleur n'aurait eu ni la patience ni le loisir de ciseler dans la terrible fièvre de

ses larges compositions; mais il reste acquis que Balzac ne dédaigna pas, à ses débuts, de faire un peu l'école buissonnière, en nourrisson des muses, dans les petits sentiers du Parnasse. Si toutes les pièces qui figurent dans son œuvre romancière ne sont pas toutes de sa main, tout au moins pouvons-nous prouver qu'il n'était pas incapable d'en avoir fait la majeure partie.

Nous avons parlé de la tragédie de *Cromwell,* que Balzac, qui s'intitulait alors *Sophocle jeune,* perpétra dans la marsarde du Marais, et dont il ne nous reste qu'un plan détaillé publié dans *la Correspondance.* A cette époque, Honoré était vivement préoccupé de poésie; il rêvait de grands poèmes dans le genre badin et léger de la fin du XVIIIe siècle, il jalousait Parny et Malfilâtre, et il passait son temps à rimer dans l'étude de Me Guyonnet de Merville, qui avait eu l'honneur d'avoir pour clercs deux physionomies bien tranchées : Honoré de Balzac et M. Scribe.

Dans la *Gazette de Champfleury* du 1er novembre 1856 (cette *Gazette* n'eut que deux numéros), nous trouvons deux curieux débuts de poèmes, copiés sur les manuscrits mêmes de Balzac par le conteur des *Sensations de Josquin.* L'un est intitulé *le Livre de Job,* l'autre *les Merveilleuses aventures de Robert le Diable.* Il est bon de citer les premières strophes de celui-là :

Livre de Job.

I

En la terre de Hus vivait un très saint homme,
De la diphtongue Job l'Écriture le nomme.
Il s'écartait du mal par crainte du Seigneur
Et n'allait point au vice, étant simple de cœur.

II

Partant, il eut bientôt une grande famille.
Trois fois Mme Job accoucha d'une fille;
Mais Job, y prenant garde, eut après sept garçons.

III

Trois fois mille chameaux et sept mille moutons
Passaient avec des bœufs, dont le millier indique
Que Job avait encore un nombreux domestique,
Dont par deux mots la Bible évite le détail.
Donnant comme toujours préséance au bétail,
Veuves de leurs époux, plus de cinq cents ânesses
Par leur lait pectoral augmentaient ses richesses
Ou le rendaient dispos, pour peu qu'il en eût bu.

. . . .

Ne poursuivons pas davantage. Cette poésie peu biblique ne comprend que six strophes. Balzac s'abandonna, tenté par les exploits de Robert le Diable, dont il esquissa deux chants, et qui débute ainsi :

Aux temps que l'on vivait dans une foi profonde,
En pleine Normandie, un enfant vint au monde;
Rouen fut son berceau, Robert était son nom;
Mais comme les Normands l'appelèrent le Diable,
Si faut-il avant tout en dire la raison :
Ce nom-là, mes enfants, était épouvantable !
Alors, en la contrée, un prince très affable
Régnait avec honneur et craignant Dieu beaucoup,
Rendant justice à tous, aimant la chasse au loup.
Et de ce grand Hubert les anciennes chroniques
Ont si bien célébré les vertus catholiques
Qu'un poème aujourd'hui ne dirait rien du tout,
Quand même on le ferait de stances romantiques.

On sent dans ces vers humoristiques que de Balzac avait de la lecture, une certaine facilité, et qu'il était imbu des influences littéraires de son époque de Renaissance, qui revêtait le moyen âge d'une verve brillante et burlesque, à la même mode dont Scarron affubla l'antiquité. Mais il existe d'autres productions poétiques du jeune débutant; dans *les Annales romantiques* ou *Recueil de morceaux choisis de littérature contemporaine,* publiés par Urbain Canel (série 1827-1828), nous voyons que de Balzac a tenu à se mettre sur les rangs des poètes du jour et à rivaliser avec les deux Deschamps, Mme Tastu et Desbordes-Valmore.

* * *

Il vient de paraître, sur Honoré de Balzac, plusieurs publications interessantes à divers titres: en premier lieu, une forte brochure qui servira de document aux temps futurs, et qui est publiée sous ce titre à la Librairie de l'Art : *A Balzac, la Ville de Tours.* Cet opuscule, petit in-4°, est relatif à la souscription nationale ouverte par la municipalité de Tours, en vue d'offrir en sa ville natale une statue à Honoré de Balzac, petit-fils de Rabelais.

On trouve, dans cet ouvrage, la délibération municipale concernant l'érection de la statue, les listes du comité de patronage et du comité d'initiative et d'exécution, l'acte de naissance de Balzac en fac-similé et copie de son acte de décès, des pièces de corrections typographiques et enfin un portrait inédit d'après Louis Boulanger, dont l'original appartient au baron Larrey. Comme préface à la première statue érigée à Balzac, cet ouvrage sera précieux à conserver.

Tout autre est la remarquable publication de MM. Anatole Cerfbeer et Jules Christophe, *Répertoire de la Comédie humaine de H. de Balzac* (in-8°), qui prouve que, selon son programme, le maître romancier était arrivé à faire concurrence à l'état civil. Ce répertoire, c'est l'évocation de

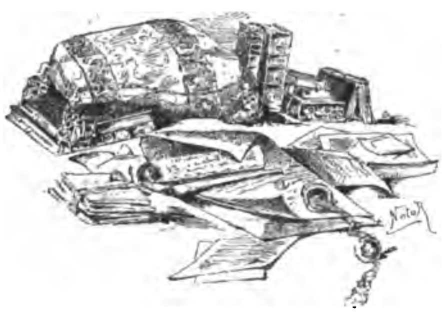
tout un monde, une *Biographie Michaud* extraordinaire de héros enfantés par le puissant génie de Balzac. A lire ce gros volume, on arrive à diviniser le dieu créateur de cette population de géants qui, tous, ont leur existence propre et se meuvent dans une fiction plus troublante que la vie elle-même. Ce dictionnaire des personnages de Balzac est un index indispensable de son œuvre grandiose; il apparaît comme ces silhouettes au trait qui résument les divers types d'un tableau d'ensemble, et ce travail de deux zélés balzaciens vaut assurément mieux qu'une statue de bronze, car il place Balzac sur le piédestal en pudding de son monument impérissable; il en montre les solides assises qui confondent presque notre entendement humain. — Je ne suis pas sûr qu'une pareille étude, faite sur les écrits de Victor Hugo, puisse donner des lignes de caractères aussi superbement variées et mieux ordonnées dans l'ordre général de la conception. Enfin, un autre monument élevé à Balzac, chapelle exquise pour l'adoration perpétuelle des Balzacolâtres, c'est bien cette ***Histoire des Œuvres de Honoré de Balzac***, faite par le vicomte de Spœlberg de Lovenjoul, dont la seconde édition, revue et augmentée d'un appendice, a été mise en vente tout récemment encore.

On trouve ici la bibliographie complète des œuvres du grand Tourangeau, depuis l'ouvrage en volume jusqu'à la moindre ligne de Balzac publiée dans la presse courante sous tel ou tel pseudonyme. Cette monographie est, à vrai dire, prodigieuse d'exactitude et suffira à illustrer à jamais le nom de son auteur qui, en ce moment, consacre à Théophile Gautier une étude analogue en attendant qu'il entreprenne l'*Histoire des Œuvres de George Sand.* — Il a fallu à M. de Lovenjoul une foi ardente et une opiniâtreté extrême pour ne pas se perdre à jamais dans le dédale où il s'était engagé; mais cette publication qui semblait réclamer toute une vie, grâce à son amour de lettré et à ses moyens de grand seigneur, il est parvenu à la dresser en moins de dix années et à la tenir à jour pour des éditions postérieures s'il y a lieu.

Ces ouvrages sont, à vrai dire, sans crainte de le répéter, plus glorieux et autrement utiles à ceux qui en font l'objet que toutes les figures de bronze campées sur les places publiques, et dont la vanité des comités et la niaiserie de la politique seules savent tirer profit. Balzac est de la taille des Gargantua; tous les chercheurs peuvent dresser leurs échelles sur sa prodigieuse personne et déchiffrer les mappemondes de son crâne, il est assez grand pour supporter tous les analystes et les érudits, et bien des parties de son être nous sont encore inconnues. Sa gloire ne dépend que des lettres. Il est malheureusement à craindre que les langues dorées de la politique ne s'emparent de lui du jour où l'on mettra au vent sa forme démocratisée par le marbre ou le bronze, et ce jour-là, beaucoup d'entre nous sentiront comme une profanation dont ils auront à souffrir comme des dévots qui voient leur temple vilainement hanté par la racaille et les mécréants.

Octave Uzanne.

6 août 1887.





— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

L'Inconnu, par Paul Hervieu. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

En dehors des qualités de style et d'observation analytique qui sont des plus remarquablement développées chez Paul Hervieu, le grand mérite du jeune écrivain est d'avoir su, au milieu du mouvement littéraire moderne, se créer une spécialité qui lui assure une incontestable originalité. S'il voit d'une manière particulière, s'il sent autrement que ses confrères, il écrit aussi autrement qu'eux, il manifeste à chaque œuvre nouvelle sa personnalité, sa valeur individuelle, d'une façon tout à fait saisissante. Jamais peut-être il ne s'était affirmé aussi complètement que dans ce livre si curieux, *l'Inconnu*, où, sous la forme attrayante du roman, il étudie avec une rare et intuitive habileté le déconcertant problème de la folie.

L'exposition de son œuvre, toute cette partie introductive et préparatoire conduisant à la lecture du fameux manuscrit de *l'Inconnu*, est d'une science d'arrangement si adroite que le lecteur, une fois mordu par l'engrenage, est captivé, forcé de suivre le mouvement, d'aller jusqu'au bout, immédiatement pris par une sorte de charme mystérieux caché sous la langue moderne, vivante, sous l'air bon enfant des phrases et du récit. La lecture du manuscrit vient ensuite, qui empoigne, dès le début, avec la force magnétique de l'énigme, cette séduction qui hypnotise, surtout quand elle est présentée en une forme familière, naturelle, empêchant l'esprit de se méfier des pièges pleins d'ombre, des dessous secrets, embusqués sous la narration. Qu'est-ce en réalité que *l'Inconnu*? Est-ce un fou véritable, ou bien une victime, un mari gênant dont la femme et l'amant se sont débarrassés? L'auteur ne conclut pas, laissant le lecteur aux prises avec le redoutable mystère, le jetant d'une situation nette et très claire à une aventure nuageuse, presque fantastique, exposant les faits sans jamais se mêler de les juger; en agissant ainsi, il donne à tout le livre le relief si étrange du sphinx auquel chacun voudrait arracher son secret, du sphinx qui a d'attirantes mamelles de femme et une dangereuse croupe de bête fauve. Que de cerveaux, que d'intelligences viendront se heurter à ce livre, car il s'adresse à l'esprit délié et léger de la femme aussi bien qu'à la raison et à la logique de l'homme! Les questions les plus graves et les plus passionnantes s'y enchevêtrent; on passe de la chambre de mort à l'alcôve grisante de l'adultère, des étreintes d'amour aux hurlements de douleur comprimés par les murs du caveau servant de tombe ignorée à un personnage fatidique, enterré vivant. Ce sont là des émotions inoubliables que procure *l'Inconnu*, l'œuvre qui résume le plus brillamment le talent particulier de Paul Hervieu.

Pour ne pas l'être?..., par Gyp. Un vol. in-18. Paris, Calmann Lévy, édit. 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Pour n'être pas vous savez quoi, les maris, au dire de Gyp, inventent mille précautions, inutiles toutes les mille, sauf une qu'expose un de ces messieurs à un de ses amis sur la plage de Trouville : c'est tout simplement d'encourager sa femme à se peindre outrageusement le visage. Dam! alors vous comprenez, le moindre baiser dérange l'harmonie du tableau; s'il est consenti, il trahit; s'il est volé, c'est la dame qu'il irrite. Il y a bien aussi un moyen qui profite à M. de Charmeuse, c'est de mettre en pleine lumière la maladresse du soupirant; mais c'est un moyen moins sûr que le premier, car il se peut bien que le soupirant soit tout différent de M. de Charmeuse et sache fort gentiment jouer au lawn-tennis, valser, nager, monter à cheval et faire tout ce qui concerne son état.

Au reste, pour deux qui se sauvent, Gyp nous en montre une dizaine qui n'y échappent point. Eh! mon Dieu! ce n'est pas qu'ils soient plus sots, plus mauvais que les deux autres : c'est la chance; et puis aussi, comme dit M. de Bonton, c'est que les femmes sont si *rosses!* Il a de bonnes raisons, M. de Bonton, pour les qualifier ainsi : sa belle-mère, Mme de Marthingal, lui joue un tour assez pendable : lisez cela, ça s'appelle *Conseils maternels*.

C'est toujours un peu la même chose, ces contes

mondainement égrillards de Gyp; mais cette chose-là plaît aux dames, elle ne déplaît pas aux hommes, grâce à l'esprit courant, aux mots vifs, au trait mordant de l'écrivain. Ses esquisses sont amusantes : tout est là.

Mais, en vérité, si Gyp osait affirmer que cela se passe vraiment dans le monde comme elle l'écrit, elle prononcerait une terrible condamnation, car ce ne sont que pantins sensuels, dont la ficelle paraît bien facile à tirer. PZ.

Candidat! par JULES CLARETIE. Paris, Dentu et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ah! l'amusante et poignante satire de la vie politique que le roman intitulé par Jules Claretie : *Candidat!* On y suit, dans tous ses développements, à travers ses bassesses, ses infamies, ses dévouements et ses grandeurs, l'odyssée, tantôt gaie, tantôt douloureuse, d'un brave et honnête homme, le commandant Verdier, jeté, malgré lui, en pleine lutte électorale.

Il se heurte à un adversaire terrible, le citoyen Garousse, qui, comme lui, ambitionne la succession Charvet, le siège de député, que la nomination de Charvet au Sénat vient de laisser vacant dans le département de Seine-et-Marne. L'ancien officier va droit devant lui, en boulet de canon, sans rien connaître des dessous de la vie politique, disant ce qu'il pense, serrant la main à ses adversaires, tandis que Garousse déploie toutes les ressources de son esprit fertile en ruses, en lâchetés sourdes, en perfidies de toute nature; c'est une guerre terrible et bien nouvelle pour lui que celle au milieu de laquelle se trouve engagé le commandant Verdier; il n'est pas de calomnies dont son adversaire ne tente de l'accabler, faisant baver sur le malheureux un immonde petit journal, *l'Anguille de Melun*, rédigé par un journaliste à sa solde. Rien de curieux, de mouvementé, comme toute cette figuration qui s'agite autour de l'infortuné *candidat*, depuis l'ancien artilleur qui défend son ex-commandant du poing et de la voix, jusqu'au lamentable crieur de journaux vendant *l'Anguille de Melun*.

Mais, au milieu de cette trame électorale, se déroule une ravissante et délicate aventure d'amour entre la nièce de Verdier, Gilberte, et le comte Robert de Montbrun; la politique enveloppe dans son malfaisant filet ce couple charmant, tant et si bien que le *candidat* Verdier, écœuré, indigné, donne sa démission de candidat pour retourner vivre dans un monde plus honnête et moins venimeux.

Il faudrait citer les uns après les autres tous les épisodes amusants ou émouvants de ce livre, qui a une allure si moderne et qui s'adresse à tous; mais aucun père, aucune mère, ne sauraient lire, sans se sentir touchés au cœur avec une irrésistible émotion, la douloureuse scène où Robert et Gilberte se trouvent réunis, la nuit, auprès du petit lit de Cyprienne, l'enfant de Robert, pour la disputer à la mort. Cela seul suffirait à assurer le succès de ce roman, s'il n'avait déjà tant d'attraits divers, au point de vue des mœurs politiques et électorales. *Candidat!* se place de lui-même parmi les plus intéressantes œuvres de Jules Claretie et vient rappeler qu'il garde toujours, parmi les littérateurs, le rang depuis si longtemps conquis.

La Parpaillote, par TANCRÈDE MARTEL. Paris, A. Savine, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

Le nouveau roman de M. Tancrède Martel nous initie à d'intéressantes mœurs de province et met en relief un ardent tempérament de femme, personnifié par *la Parpaillote,* la femme d'un receveur de petite ville, dévorée de besoins de luxe, de domination, à la fois ambitieuse et de complexion amoureuse. Ne trouvant pas dans l'honnête et calme mari qu'elle a choisi la satisfaction de ses appétits, elle cède peu à peu à sa nature, passe d'un amant à un autre, tant et si bien qu'une dernière imprudence révèle tout au malheureux mari, et que celui-ci se fait tuer en duel par le dernier amant de sa femme. Pour finir, *la Parpaillote*, devenue la maîtresse d'un dompteur, est tuée par celui-ci, dans un accès de jalousie. L'étude de M. Tancrède Martel, fort curieuse, se déroule au milieu d'incidents politiques et judiciaires qui donnent une couleur particulière à son œuvre et en font un livre intéressant à lire.

La Reine de Bangalore, par JUDITH GAUTIER, Paris, Frinzine, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

Ce volume complète l'œuvre que Judith Gautier a intitulée *la Conquête du Paradis,* et dont la première partie s'appelait *le Lion de la Victoire.* Comme dans le précédent livre, c'est aux Indes que se passe l'action, dans ce milieu terrible, mystérieux et parfumé que l'auteur a étudié avec une passion véritable, prodiguant toutes les fleurs de son style imagé, toutes les délicatesses d'une langue raffinée et harmonieuse. Les exploits des Français, leur vaillance, leurs luttes contre des milliers d'ennemis s'y déroulent, formant contraste avec les mœurs bizarres des peuplades parmi lesquelles s'aventurent ces héros, et l'œuvre se termine par le triomphe du courageux Bussy, devenu l'époux de la reine de Bangalore, après des épreuves sans nombre et des dangers sans nom.

Filles du monde, par CAMILLE OUDINOT. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

Pleine de hardiesses, de crudités, de scènes poussées fort loin, telle est l'œuvre de début d'un jeune, d'un nouveau venu dans la littérature, M. Camille Oudinot. Il n'a pas craint de s'attaquer immédiatement au roman, d'écrire un gros volume de près de quatre cents pages pour nous peindre les mœurs bizarres de filles et de femmes étrangères, pous-

sées en plein monde parisien, comme des champignons sur un fumier propice; mais, malheureusement, ces champignons sont vénéneux, ces étrangères sont de véritables filles, pas du monde du tout, du demi, du quart de monde. Ah! le jeune écrivain n'y va pas de plume morte; c'est vif, osé, scandaleux. Peut-être cela est-il un peu de surface, d'épiderme plutôt qu'étudié à fond; mais c'est la part de la jeunesse; on ne s'improvise pas du jour au lendemain profond moraliste, savant analyste et connaisseur. On sent encore l'influence des lectures; ceci disparaîtra quand M. Camille Oudinot aura mûri dans le métier, lorsqu'il se sera surtout appliqué à bien voir par lui-même, sans s'inspirer de personne, en disant ce qu'il voit, ce qu'il sent, comme il le voit et comme il le sent. En somme, un livre curieux et intéressant, racontant des choses encore peu connues. T.

Le Satyre, par JEAN RAMEAU. Paris, Paul Ollendorff, 1887. — Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

M. Jean Rameau, qui est un poète remarquable, je le sais, et un conteur distingué, dit-on, a récemment fait paraître un gros roman mélodramatique, qu'il appelle *le Satyre*, sous le prétexte que le capitaine Duprat, que sa femme trompait de son vivant, croit que sa fille a été violée par un pauvre diable de peintre ambulant qui l'a endormie pour faire son portrait et lui donner un baiser, parce qu'il sait qu'il est son véritable père. Là-dessus, meurtre, fausse piste, victime innocente, amour tragique, folie de la jeune demoiselle Duprat — *filia est quam nuptiæ demonstrant*, — fuite par mer, tempête, débarquement en Espagne, abandon de l'amant, mort de la jeune fille, affolement du vieux Duprat, qui rentre à pied en France et se fait prendre sur la frontière. « Capitaine Duprat, vous êtes sur le territoire français: je vous arrête! » — Duprat regarda le policier de ses petits yeux troubles. — « Ah! merci! » balbutia-t-il. Et, doucement, il s'affaissa, mort... — Fin.

Ce n'est pas que le talent manque, ni que le style soit du premier venu. Il y a même une véritable puissance d'analyse dans l'exposition de l'état mental du capitaine et des diverses phases par lesquelles il passe, Mais l'invention, la fable, ce qui fait la trame du livre. Dieu! que c'est gros! B.-H. G.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

Une femme collante, par Florent Fulbert. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

Au port d'arme, par Henry Fèvre. Paris, G. Charpentier et C[ie], 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

M[me] Lucrèce, par Arsène Houssaye. Paris, Charpentier. Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

L'Immolation, par J.-H. Rosny. Paris, A. Savine. Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

Éva, par Giovanni Verga. Paris, A. Savine. Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

Comme dans un miroir, par F.-C. Philips. Librairie Nouvelle Revue. Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

L'Amour et l'argent, par E. Braddon. Paris, Plon C[e]. Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

Vierge et mère, par Henri Conti. Paris, A. Piaget. Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

La fille de Dosia, par Henri Gréville. Paris, Plon et C[e]. Un vol. in-18. — Prix: 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

La Comédie de l'apôtre, par CHAMPFLEURY. Paris, E. Dentu, 1886, Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Champfleury a, nous dit-il, exhumé de la poussière de ses tiroirs une comédie, non faite pour la scène, mais qu'il trouve le moment propice pour livrer au public. Un apôtre d'un nouveau credo social quelconque, où l'harmonie remplace la lutte, Jean Digoneaux, embauche un certain nombre de naïfs pour aller fonder une république modèle dans un coin vierge de l'Amérique. Les plus enthousiastes de ses disciples sont deux excentriques de petite ville : un veuf, Létocart, et sa sœur, Amicie. Ces deux exaltés mettent toute leur fortune dans l'entreprise et Létocart emmènent avec eux sa fille, la bonne et sage Marthe, malgré les instances de son oncle et de sa tante, dont le fils, Henri, est naturellement amoureux fou de sa cousine, laquelle, d'ailleurs, le lui rend bien. Le second acte a pour sujet le partage des terrains dans la société nouvelle. Digoneaux est

maître et tyran; il a la caisse commune, l'unique presse du pays d'Harmonie, et une troupe de nègres armés comme gardes du corps. Malgré les déceptions, la vie dure et précaire des nouveaux colons, il n'a rien perdu de son prestige, et tous se figurent que, dès qu'ils auront leur part de terre, ils vivront dans l'abondance sans travailler. Cependant Digoneaux veut faire régulariser et perpétuer ses pouvoirs, et il prépare l'élection du père de la société nouvelle, ce père ne pouvant manquer d'être lui. Un nouveau convoi de colons arrive d'Europe; parmi eux Henri, qui a quitté famille et patrie pour rejoindre Marthe, et deux fortes têtes qui, dès le débarquement, conçoivent le projet de renverser Digoneaux. Une élection dans le pays d'Harmonie, qui est l'acte trois, montre l'apôtre et ses deux rivaux aux prises, lutte épique et grotesque, dans laquelle les nouveaux venus sont vainqueurs, comme il convient. L'action se dénoue à Pont-Saint-Pierre, où elle s'était nouée et où reviennent, ruinés, aigris, mais non désillusionnés, les quelques Harmoniens fidèles à l'apôtre chassé, et Digoneaux lui-même, que le commissaire de police vient arrêter au moment où l'on ne saurait plus qu'en faire, sur la dénonciation d'un ouvrier fainéant enrôlé dans les Harmoniens aux frais de Létocart, et qui accuse l'apôtre de l'avoir réduit à la misère parce qu'il est revenu à Pont-Saint-Pierre aussi gueux qu'il en était parti. L'héroïque Amicie accompagne l'apôtre jusque dans les fers. Marthe et Henri se marieront, et tout ira comme devant, c'est-à-dire pour le mieux dans le meilleur des vieux mondes.

M. Champfleury pense que ces scènes ont « une portée quasi applicable aux tourmentes sociales actuelles ». *Quasi* est juste. A mon sens, *la Comédie de l'Apôtre* retarde de quarante ans. Il a beau dire : « Les peintures qui en forment le fond sont éternelles; elles vont des Gracques à Babœuf, se continuent de nos jours et subsisteront tant que le monde sera monde. » Ces peintures ont une couleur locale et historique qui leur assigne une date entre 1840 et 1849. Les passions, sans doute, sont éternelles, je veux dire aussi durables que l'homme, et restent toujours et partout les mêmes. Mais leurs manifestations sont changeantes. Le Ma-Pa saint-simonien, le phalanstère, l'Icurie sont aujourd'hui bien démodés, et nos utopistes en rient. Je crains que le manuscrit de M. Champleury, qui, j'imagine, leur est contemporain, ne partage aujourd'hui, volume venu trop tard dans un monde trop vieux, le sort des chimères qu'il raille. Je le crains d'autant plus qu'il n'a point ce qui assure à toute œuvre littéraire l'éternelle jeunesse. La beauté de la forme, le style, diamant sur lequel rien ne mord, M. Champfleury se le refuse de propos délibéré. « Le non-style, écrit-il, un vêtement que j'emploie de préférence pour habiller mes personnages, n'offre pas le défaut des broderies et des panaches à la mode du jour si faciles à se faner. » — Quoi! vous avez des fleurs! Sottise, mon cher. Croyez-moi, mettez du foin dans vos vases. Voilà qui ne se fane pas!

La haute estime que m'inspirent le talent, l'esprit, les travaux si multiples et si remarquables de M. Champfleury, et la place considérable qu'il s'est légitimement acquise dans la littérature de notre temps, me faisaient un devoir de dire, au sujet de son nouveau livre, respectueusement, mais franchement, ma pensée.

La puissance des ténèbres, par le comte Léon Tolstoï, drame en cinq actes, traduit avec l'autorisation de l'auteur, par E. Halpérine. Paris, Perrin et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai grand regret d'apporter une note discordante dans le concert admiratif que la presse a fait entendre à l'apparition de ce livre. Je ne puis m'empêcher de le trouver mal conduit comme drame, banal comme étude de mœurs, insignifiant comme œuvre de style et d'art, fortement ennuyeux, répugnant lorsqu'il n'est pas plat, et sans plus de portée philosophique ou sociale que le moindre *tract* d'une société biblique. Pensant ainsi irrésistiblement, il faut bien que je le dise et que j'en donne quelques brèves raisons. Elles ressortiront de l'analyse même de l'ouvrage.

Un riche paysan russe s'est marié en secondes noces avec une femme plus jeune que lui. Il a une fille du premier lit, un peu dure d'oreille et un peu idiote, nous dit la liste des personnages, et une autre fillette de sa seconde femme. Celle-ci, coquette et dégoûtée de son vieux valétudinaire de mari, a pris pour amant son garçon de ferme, le beau Nikita, don Juan de village dont l'inconstance la tourmente déjà. Le père de Nikita, honnête et pieux paysan d'un village voisin, vient avec sa femme pour décider son fils à épouser une pauvre orpheline qu'il a mise à mal. Mais la mère, aussi perverse que le père est bon, s'entend avec Anissia pour faire échouer ce projet, et donne à la jeune femme certains petits paquets de poudre qui, employés discrètement, seraient souverains pour endormir et *guérir* son mari. Au second acte, la poudre sert et le mari meurt. Anissia, poussée par Matrena, cette hideuse mère de Nikita qui se trouve là on ne sait trop comment chaque fois qu'il y a du mal à faire, ravit de force à l'agonisant l'argent qu'il cachait sur lui et le remet à Nikita pour qu'il le cache. L'acte trois nous montre Nikita, qui a épousé la veuve et qui mange l'argent du mort avec la première fille et légitime héritière de celui-ci, Akoulina, dont il a fait sa maîtresse, et qui, pour une idiote et une sourde, me paraît être la plus éveillée et la plus avisée de la maison. La misérable Anissia, qui l'a aimé jusqu'au crime, est dédaignée et insultée dans sa propre maison : c'est le commencement du châtiment. Cependant Akoulina est enceinte; elle accouche. Que faire? Elle ne pourra plus se marier, et l'enfant restera comme une preuve vivante de ses relations criminelles avec Nikita. La mégère Matrena est à la hauteur des circonstances. Aidée d'Anissia, elle délivre la jeune fille et force Nikita à tuer son propre enfant dans la cave. Il met une planche sur le petit corps et s'assied dessus. Il l'entend *piauler;* il entend les os craquer, et il n'a plus la force de l'enfouir. C'est Matrena, laquelle ne s'émeut pas pour

si peu, qui se charge de ce soin. Enfin, l'acte cinq est consacré au triomphe de la grande idée mystique du rachat par l'expiation. On a trouvé un mari pour Akoulina. Mais au moment où la cérémonie va s'accomplir, Nikita, dévoré de remords et poussé par son père, le vertueux Akim, s'accuse, se dénonce et se livre au staroste. Sur quoi Akim s'écrie avec transport : « Dieu te pardonnera, mon cher fils. Tu n'as pas eu pitié de toi; c'est lui qui aura pitié de toi. Dieu! Oh! le voilà Dieu! »

Toutes ces choses sont, sans doute, fort tragiques et fort horribles; comment se fait-il donc qu'on en suive l'exposition et le développement dramatique sans terreur et sans émotion? Le dénouement lui-même, où l'héroïsme du vieux et trop grotesque Akim se communique même à Akoulina, nous laisse froids. Le sentiment qui, chez moi, persiste après la lecture de l'œuvre, c'est un dégoût mitigé d'ennui.

Il se peut que d'autres sentent autrement. Mais, sans suspecter en rien leur sincérité, je me demande jusqu'où va, sur nos idées et nos jugements, le pouvoir de la mode, et je me souviens que nous sommes à un moment où il suffit d'appeler l'eau-de-vie *vodka*, les paysans *moujicks*, les femmes *babas*, un vieillard « petit père », un jeune homme « ma petite baie », pour faire tomber dans l'enthousiasme ou l'extase un public sceptique et gouailleur.

Talma et l'Empire, par Alfred Copin. Paris, L. Frinzine, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Alfred Copin continue ses études sur le théâtre à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, avec la grande figure de Talma pour centre. Ce que nous disions naguère du premier volume *Talma et la Révolution* est vrai de celui-ci, avec la différence de l'époque étudiée. C'est l'histoire résumée de ce qui se rapporte à la Comédie française pendant le consulat et l'empire : théâtre à la Malmaison; rapports de Napoléon avec les comédiens et plus spécialement avec Talma et certaines comédiennes; représentations de gala aux résidences de la cour; voyages de la comédie à Bruxelles, à Mayence, à Amsterdam, à Erfurt, à Dresde; Talma devant les alliés; la critique de Geoffroy, celle de Charles Nodier, etc., etc. Le livre est intéressant par son sujet même; il l'est aussi par la manière dont ce sujet est traité. M. Alfred Copin, par la vivacité de son récit et l'usage qu'il fait des anecdotes, donne à son livre historique un peu de l'attrait d'un roman. On désirerait qu'il lui eût aussi donné un peu plus d'éclat au point de vue de l'exécution littéraire; mais il ne faut pas tout demander.

B.-H. G.

Les Études classiques avant la Révolution, par l'abbé Augustin Sicard, vicaire de Saint-Philippe-du-Roule. Paris. Un vol. in-12. Émile Perrin, 1887. — Prix : 4 francs.

A l'heure où une multitude de gens, surtout les incompétents, pour ne pas dire les ignorants, s'arrogent le droit de démolir le plan des études classiques, réclament l'abolition, l'un du grec, l'autre du latin, un autre de la philosophie, M. l'abbé Sicard nous présente sous une forme attachante l'instructif inventaire et la sagace critique des méthodes et des plans d'enseignement antérieurs à la Révolution, et les résultats qu'ils produisirent.

Il est curieux de rencontrer, dès le XVIIIe siècle, les mêmes doléances, les mêmes attaques qu'aujourd'hui contre l'éducation élevée, qui prend sa base dans les lettres et les langues antiques. Mais l'origine de ces plaintes, et les arguments qui les repoussent, M. l'abbé Sicard nous les montre par l'histoire même du développement des études classiques.

Dès le moyen âge, le latin domine; mais, à proprement parler, notre système d'études classiques date du XVIe siècle. Le moyen âge n'eut guère que des *lecteurs* et ne connut que l'enseignement supérieur, possédé et transmis dans un cercle restreint d'esprits d'élite. La transformation s'accomplit dès les premières années du XVIe siècle. L'apparition avec la Renaissance de l'antiquité grecque et romaine opéra une révolution : la rhétorique prend plus d'importance que la logique, une grande place est faite aux cours de composition et d'explication des auteurs que le moyen âge avait négligés : le maître devient véritablement un professeur. L'Église favorise le mouvement de la Renaissance; les statuts de 1598 le consacrent définitivement.

L'influence de cette révolution fut immense. L'esprit humain, qui d'abord faillit se noyer dans l'imitation, se dégage bientôt; au lieu de se borner à imiter les maîtres anciens, il s'en nourrit et bientôt produit des œuvres nouvelles. En même temps les collèges se fondent, et par eux les études pénétrant dans les couches profondes de la nation, vont assurer la culture intellectuelle du tiers état et le préparer à ses destinées.

M. l'abbé Sicard examine ensuite l'enseignement du latin au XVIIe siècle et, par la critique comparative des grammaires et des exercices, il fait voir que la tendance des maîtres éducateurs est toujours de simplifier et de cultiver l'esprit dans ses facultés les plus vives, plutôt que de charger la mémoire, dont abusent les médiocres.

Les plans d'études tracés par Richelieu pour le collège de sa ville natale, en 1649, par Bossuet pour l'éducation du Dauphin, par Fénelon pour l'éducation du duc de Bourgogne, sont de précieux indicateurs de la façon dont les hommes de génie comprenaient les études classiques; et la surprise n'est pas petite de voir que le précurseur du XVIIIe siècle, le premier qui, avec des tendances utilitaires, attaque le système d'études de son temps, c'est l'abbé Fleury, l'homme qui enverra 1,500 soldats pour débloquer Dantzig, assiégée par 20,000 Russes, et ne saura ni faire la guerre ni l'éviter.

Un chapitre tout entier est consacré à Rollin. M. Sicard lui rend un juste hommage, et tout en lui reprochant avec raison de ne point faire assez de place à l'histoire — surtout à l'histoire moderne, — et aux

sciences, il loue son livre comme le manuel du goût et le code des études classiques.

La réaction contre le latin, qui exerçait une espèce de royauté dans l'éducation, éclate au XVIIIe siècle. Les causes que M. l'abbé Sicard reconnaît sont d'abord l'importance croissante du français, illustré par d'immortels chefs-d'œuvre, tandis que le latin passait définitivement au rang des langues mortes; puis la part plus grande que le développement de la vie sociale et des relations internationales exige pour la géographie, l'histoire, les langues vivantes, et enfin le mouvement scientifique. Les excès du latinisme poussèrent aussi à la révolte : tout l'enseignement se donnait en latin. Toutefois c'est à tort qu'on attribue à Rousseau l'initiative des attaques : il se contente de pratiquer l'éducation négative et laisse Émile dans l'ignorance des langues anciennes. En dehors de Rousseau, une série ininterrompue d'écrivains obscurs ou célèbres font entendre contre le latin une longue plainte qui redouble de violence après l'expulsion des jésuites, et ne dure pas moins de cinquante ans. Voltaire résume tous les griefs articulés en disant de sa sortie du collège : « Je savais du latin et des sottises. »

M. l'abbé Sicard ne prétend pas nier les défauts du système; mais sagement il conclut qu'en ce temps-là comme du nôtre, il importe non de supprimer le latin, mais de l'apprendre plus vite; et il montre comment cette conclusion, déjà acceptée par les esprits sages de la fin du XVIIIe siècle, fut mise en pratique avec plus de hâte que de prudence, par la suppression des exercices réputés futiles, par les leçons de mots, etc.

Plaidant alors la cause de la supériorité des Latins comme instituteurs du genre humain, et l'importance de la traduction pour le développement intellectuel de l'élève et le perfectionnement du style, l'abbé Sicard écrit des pages très élégantes, d'une grande élévation de pensée; et il prouve par son propre exemple ce que peuvent l'éducation classique et la moelle latine pour un esprit naturellement doué.

Ce qu'il dit du grec n'est pas moins bien fondé. Il ne veut, du reste, rien laisser dans l'ombre, il passe en revue les méthodes usitées pour toutes les branches d'enseignement. Avec un tact aussi délicat que son érudition est sûre, il nous initie à celles des jésuites et à celles des collèges du clergé séculier; un livre étendu est consacré aux écoles militaires : celle des Doctrinaires de la Flèche et celle des Bénédictins de Saint-Maur.

Bref, l'ouvrage de M. l'abbé Sicard est à la fois complet, intéressant et suggestif; il a su, en toutes questions, se tenir à l'opinion la plus modérée, se méfiant également de la routine et de l'esprit d'innovation à outrance.

L'Académie française, qui avait accordé jadis une récompense distinguée, a récidivé et couronné le présent ouvrage. Elle a bien fait.

PZ.

POÉSIES

Le Forgeron, *scènes héroïques*, par THÉODORE DE BANVILLE. Paris, Maurice Dreyfous, 1887. Brochure in-4°.

Rien n'est vivant comme les choses mortes, lorsque le souffle d'un poète les traverse, les ranime et les jette, frémissantes et répandant des paroles enflammées, au milieu du tumulte humain. Nul ne le prouve comme M. Théodore de Banville. Il nous donne un poème mythologique qui est, en même temps qu'antique, d'une subtile et troublante modernité.

Les dieux sont rassemblés dans leur palais de l'Olympe. Junon proclame le suprême triomphe. Après avoir vaincu les Titans, enchaîné Prométhée, Jupiter vient d'écraser sous l'Œta le fils de l'Erèbe et de la Nuit, l'Amour, « l'effrayant oiseau qui va plus vite que les vents »,

> Et brûle de son feu les âmes des vivants.

Grâce à lui, les hommes, « pour charmer quelque vierge en fleur », avaient, comme les dieux, « la guerre et son délire »,

> Et l'Ode avec ses chants et le sceptre et la lyre;

grâce à lui, terribles et savants,

> Ils regardaient l'éther et, déchirant ses voiles,
> Epelaient tous les mots que tracent les étoiles;

et peut-être que, poussés par lui, ils eussent, quelque jour, « débordant en flot torrentiel »,

> Ainsi que les Titans escaladé le ciel,
> Et monté, mon grand aigle, aussi haut que ton aire,
> Et dans l'éther vaincu foudroyé le tonnerre!

Mais ces périls sont heureusement conjurés;

> Les hommes consolés, contents, vaincus, soumis,
> Acceptent l'humble place où nous les avons mis,

car Jupiter a dompté l'Amour, ce dernier des Titans. La Force et la Victoire

> L'ont enchaîné, captif en des liens d'airain.
> Dans son cachot fermé des hydres le dévorent.
> Il ne reviendra plus jamais.

Et pendant qu'à cette nouvelle Diane s'écrie : « O délivrance! » et Pallas : « O triomphe! », Mercure arrive et d'un mot les effare : « Roi, l'Amour a brisé ses liens! » Et Mercure raconte le sublime mythe orphi-

que dont le paganisme des temps classiques avait perdu le sens :

> Le dieu qui fait pleurer les lions roux, l'Amour,

debout sur le rivage, a plongé ses doigts dans ses blessures, d'où le sang ruisselait, et a secoué ce sang sur la mer. Puis, ayant fait sur la vague

> Le geste impérieux et large du semeur,

il reprit son vol sous l'épaisse nuée. Alors

> De l'écume jaillit une divinité
> Blanche comme la neige, étincelante et nue,
> Triomphant dans l'éclat de sa force ingénue,
> Vierge aux larges yeux noirs dont s'enchantait le jour
> Et qui naissait du sang horrible de l'Amour...
> Riante, elle tordait ses cheveux ruisselants,
> Et la lumière, aux feux joyeux, qui glissait entre
> Ses beaux seins, éclairait la splendeur de son ventre.
> La mer sur ses pieds nus versait de bleus saphirs,
> Et les fleurs, les forêts, les lyres, les zéphyrs
> Acclamaient par leurs chants cette jeune immortelle
> Et soupiraient d'extase et s'écriaient : c'est elle.
> C'est la Beauté!

C'était Vénus. Jupiter veut la voir. « Mais elle est toute nue! » objecte, avec une amusante pudeur, Junon déjà jalouse.

A la scène deuxième, Vénus, conduite par Mercure et accompagnée des Grâces, se présente à la cour de l'Olympe. Le maître le reçoit mal. Eh quoi! non seulement l'Amour qu'il croyait tenir à tout jamais captif, s'évade, mais encore

> Il renaît dans l'écume : à présent il est doux;
> Et le tigre serait doublé d'une tigresse!

Non, non. Un seul monstre suffit. Retourne dans ta nuit. Va-t'en. Nous n'avons rien ici pour toi.

Mais Vénus :

> Brigand roi, qui volas le trône à tes aïeux,
> Fais peur à la montagne où verdit le platane!
> Moi, je ne tremble pas. Je suis une Titane.

Et elle explique, en une énumération charmante et superbe, qu'elle est

> L'épanouissement de toute la nature.

Radouci, Jupiter ne parle plus de la chasser ni de la détruire. Il avoue même qu'il admire

> Ses lys, ses cheveux d'or, son haleine de myrrhe,
> Et sa prunelle noire et son front de lotus
> Et ses lèvres.

Mais il ne la recevra parmi les dieux qu'à condition qu'elle se soumette à la règle, et la règle qu'il lui impose, c'est qu'avant le soir elle choisisse un mari.

Scène troisième. Les jeunes dieux, Apollon et Bacchus, se disputent la main de la déité nouvelle. Vénus les arrête et leur dit :

> J'aime peu votre Olympe affreux, couvert de crimes;
> Et pour l'homme, toujours maudit et châtié,
> Mon âme de Titane est pleine de pitié.

« Donc, celui des dieux qui m'aura sera, s'il en est un, celui qui fut bon pour les hommes.

« C'est moi qui verse le bonheur aux hommes, s'écrie Bacchus. Pour guérir tous leurs maux, j'ai la coupe! La coupe d'or, que remplit le vin, fleuve de pourpre où la troublante humanité s'abreuve, la coupe qu'a modelée et ciselée Vulcain. »

« L'ennemie de l'homme, reprend Apollon, c'est la nuit,

> Et moi, je suis celui qui répand la lumière.

De plus, j'ai la lyre, et la lyre est tout :

> Elle règle le temps, les mois, les jours, les heures;..
> J'ai la lyre, par qui tout est orgueil et fête,
> Et c'est Vulcain, le dieu de Lemnos, qui l'a faite.

« Le dieu Vulcain! », répète Vénus rêvant. » Puis viennent les déesses sans époux, Diane et Pallas, qui lui conseillent la résistance à Jupiter, et de tout braver, plutôt que son front

> Rougisse humilié, sous le baiser d'un mâle.

Les ayant écoutées, Vénus résume leurs dires avec candeur et simplicité :

> Je vous entends. L'amour
> Offre d'humbles plaisirs qui ne sont pas les vôtres.
> A merveille! Mais n'en dégoûtez pas les autres.

Elle n'en est pas moins perplexe et se demande :

> Qui donc choisir parmi ces dieux?

Jupiter, qui entre, lui dit : « Pourquoi pas moi? » — Et « s'il te plaît, que fais-tu de Junon? » demande la Vénus ingénue. Sur quoi Jupiter enfile le chapelet de ses victimes, avec une fatuité de tonitruant qui n'en impose pas à la belle déesse. Il insiste, se hausse, fait sonner ses triomphes :

> J'ai tout vaincu; la Mort est ma blanche servante;

Les Titans sont captifs et torturés; et

> Moi, pour exécuter mon ordre souverain,
> J'ai la foudre, qui hurle avec un bruit d'airain.
> C'est ma compagne; elle est avec moi sur le faite,
> Et c'est mon fils, le dieu de Lemnos, qui l'a faite,
> C'est Vulcain.

« Tu as tout vaincu, lui dit Vénus, tout, excepté l'Amour. » — « Qu'importe!

> Je suis le roi de tous les dieux.

VÉNUS.

> Les dieux sont morts!

Scène quatrième. Vénus, seule, songe à Vulcain. Il y a là des strophes qui nous font ressouvenir que Racine et, avant lui, le grand Corneille mêlaient le lyrisme au drame. A ce point précis de curiosité et de tentation survient Mercure, qui voudrait bien, pour une fois, faire des affaires à son compte, mais qui doit se réduire à son office d'entremetteur. Il conduira la vierge chez Vulcain.

Nous sommes dans l'île de Lemnos. Les Grâces annoncent Vénus. Vulcain la fait asseoir sur son trône et lui dit :

> Qui m'aimerait, moi qui ne fus jamais aimé?...
> Les dieux raillèrent ma force et mon cou de taureau,
> Et là, je fus d'abord victime, puis bourreau.
> Cette main, grâce à leur colère ensanglantée,
> A cloué sur le roc infâme Prométhée.
> Oui, moi son tourmenteur, j'ai vu des pleurs luisant
> Dans les célestes yeux du Titan bienfaisant,
> De ce martyrisé qu'avec orgueil tu nommes,
> Et j'ai juré d'aimer ceux qu'il aimait : les hommes.

« D'ailleurs, je t'admirai, quand tu jaillis des flots et de la blanche écume, et j'inventai pour toi les joyaux. »

Les Grâces rentrent et parent la déesse des joyaux fabriqués par Vulcain. Elle a le diadème, les colliers, les bagues. Mais « ceci n'est rien ». Vulcain l'entraîne dans sa forge et lui offre « l'immortelle et splendide ceinture

> Où tiendront les baisers sacrés de la Nature.

C'est alors que Jupiter, tout délai étant écoulé, vient la sommer d'exécuter l'ordre.

> Qui prends-tu pour mari, Vénus?
>
> VÉNUS.
>
> Le Forgeron!

Et Vulcain, radieux, chante son hymne :

> Donc le Travail, qui montre une âpre cicatrice,
> Epouse avec amour la force créatrice...
> Et maintenant héros, poètes, ouvriers,
> Hommes mortels, ô vous qui vous enivriez
> D'espoir, pâle troupeau courbé sur tes misères,
> Épouvanté, rongé de crimes et d'ulcères,
> Qui, n'oubliant jamais le but essentiel,
> Restes grand, malgré tout, par l'appétit du ciel;
> Malgré le noir Destin, redoutable et féroce,
> Malgré la Loi sans yeux, malgré la Règle atroce
> Qui jettent sur tes pas la douleur et l'effroi,
> Tandis que penseront et veilleront pour toi
> Le Forgeron de l'or et l'Anadyomène,
> Puisses-tu refleurir par nous, ô race humaine!

Ainsi finissent ces scènes héroïques, qui sont de tous les temps; car le mythe est l'incarnation de la passion humaine ou du concept humain, et il reste d'autant plus jeune qu'il est né plus près des premiers jours de l'humanité. Quand il est revêtu d'un pareil langage, il est à la fois l'écho du passé, la proclamation du présent et la prophétie de l'avenir.

B.-H. G.

Poèmes et Poésies, par THÉOPHILE POYDENOT. Un vol. in-12. Paris, Gaëtan Ronner, 1887.

Ce gros volume de vers fait honneur à celui qui les a écrits. Ils montrent un esprit élevé, cultivé, sensible aux choses de la nature comme aux choses du cœur humain, sachant les traduire en un langage noble et en vers harmonieux. Il n'y faut chercher ni tentatives d'innovation, ni bizarreries, ni outrances, ni contorsions. La déliquescence, l'impressionnisme, le naturalisme, ne le reconnaîtront point pour un des leurs. Rollinat, Baudelaire même sont étrangers à son inspiration. Cet heureux homme en est resté à Lamartine, dont il nous apporte, de si loin, un écho assez doux, mais très affaibli :

> Les hivers approchaient sur les pas de l'automne;
> Des forêts, sur les monts, s'effeuillait la couronne.
> Les frênes jaunissants, les platanes flétris,
> Sur le sol attristé répandaient leurs débris.

Telle est la note dans sa tendre mélancolie, agréable, mais, hélas! tellement démodée que bien des amateurs de poésie rougiraient d'avouer qu'ils y prennent plaisir.

Que M. Poydenot continue à faire, sinon à publier des vers. L'exercice d'un semblable talent porte en soi son encouragement et sa récompense. B.-H. G.

Œuvres de M. Paul Bourget : Édel. — Les Aveux. Un vol. elzévirien. Collection Alphonse Lemerre. Paris, 1887. — Prix : 6 francs.

La prose de M. Paul Bourget lui vaut cet honneur d'être reconnu poète; le succès de ses romans a prouvé à M. Lemerre qu'il est convenable de réimprimer et de classer, dans la collection des poètes consacrés, les vers par lesquels M. Paul Bourget a révélé son âme au monde. Un volume a déjà recueilli *la Vie inquiète* et *les Paysages de mer*. Celui-ci ressuscite *Édel* et retient *les Aveux*.

Il y a bien du charme, un charme douloureux, dans ses vers souvent prosaïques ; il s'y rencontre de beaux élans, et surtout il s'y manifeste un esprit d'une tournure particulière : un esprit volontairement voué à l'art, au point que tout en lui se resserre et s'efforce dans la forme artistique, et parfois aussi se rétrécit dans une forme artificielle.

Ce qui étonnera certainement, c'est de voir qu'en dépit de Boileau, M. Paul Bourget a été poète et l'est encore parce qu'il l'a voulu. *Édel* n'est pas autre chose que l'aveu de ce grand effort de ce jeune écrivain. L'histoire d'amour qui tient une place dans le poème n'est que secondaire, il ne semble pas qu'*Édel* ait vraiment été pour M. Paul Bourget plus qu'un prétexte ; il s'est monté la tête, il a saisi l'occasion de montrer au faubourg Saint-Germain qu'il savait placer son cœur dans le beau monde, souffrir d'une passion délicate, immatérielle ; mais en réalité l'imagination était plus engagée que le cœur, et pourvu qu'elle arrivât à fournir le poème, à le doter d'un accent de modernité, la souffrance de l'auteur serait

largement compensée par a joie d'avoir accompli l'œuvre. L'œuvre fut accomplie. Plusieurs passages en ont été très remarqués dans le monde littéraire : la visite au Louvre ; la première du Théâtre-Français ; la soirée chez l'auteur pendant laquelle il lit son roman à quatre amis, reconnaissables sous le nom de fantaisie que leur donne l'auteur. Le défaut d'*Édel* est que l'amour qui tourmente le poète, le travaille en toutes ses fibres, ce n'est pas l'amour de la jeune fille, mais de la renommée, de la gloire. Ce qu'il veut, ce n'est pas posséder la ravissante Danoise, c'est avoir du talent ; il nous dit bien que c'est afin de mériter *Édel ;* mais nous nous apercevons bien qu'il nous illusionne ou s'illusionne lui-même.

Édel a pour sous-titre *Journal d'un artiste ; les Aveux* sont aussi d'un *artiste,* mais d'un artiste maître de soi, sûr de se voir vainqueur de son doute, satisfait de son art. L'art qu'il pratique est exquis, subtil, infiniment nuancé ; il révèle une volonté toujours présente de perfectionner l'œuvre. Et l'on sent, dans ces vers si bien faits, battre un cœur vivant, s'il s'abandonne fréquemment au plaisir de la description, M. Paul Bourget y déploie une telle variété de couleurs et une telle précision de lignes, que l'œil voit comme l'esprit : celle-ci par exemple.

Page libre.

Le ciel froid du matin où meurent les étoiles
Blanchit le golfe bleu qu'enserrent des coteaux ;
Nulle trace de vie humaine que les voiles,
Pleines de vent, de trois misérables bateaux.

Sur la gauche se creuse un porche basaltique,
Où retentit, parmi l'amas des rocs branlants,
L'immense battement de l'immense Atlantique,
Et d'où s'échappe un vol d'affamés goëlands.

Tendant le bec, dardant leurs mobiles prunelles,
Et leurs ongles crochus ramenés sous leur corps,
Ils vont, battant l'air souple avec leurs blanches ailes
Qu'une plume noirâtre estampe sur les bords.

Si l'un d'eux voit dans l'eau reluire quelque proie,
Il s'abîme du bond meurtrier de l'éclair,
Son bec plonge, sa serre avide se déploie...
Un coup d'aile, et l'oiseau plane au plus haut de l'air.

Un autre, fatigué d'une inutile chasse,
Et d'avoir si longtemps volé contre le vent,
Lève sa tête plate et pousse, dans l'espace,
Un cri rauque et plaintif comme un sanglot d'enfant.

Toute la troupe alors, comme désespérée,
Répond à ce sanglot par un sanglot pareil,
Et ce strident appel monte avec la marée
Vers le ciel où flamboie un frissonnant soleil.

Leconte de l'Isle a pu dire à M. Paul Bourget, ce jour-là : « Poète, je suis content de vous. »

Entre *Édel* et *les Aveux* il y a l'intervalle d'une dizaine d'années, il y a surtout l'intervalle bien plus considérable du balbutiement à la parole et à la musique. La poésie des *Aveux* est aussi harmonieuse dans sa forme que fermement pensée dans son essence. Sans doute des critiques mal disposés peuvent juger que les désespoirs de M. Paul Bourget ont une précision et une froideur de procès-verbal, et tout en comprenant l'amer chagrin de sa virginité perdue en un lit infâme, tout en le plaignant des débauches qu'il avoue avec de la colère contre lui-même, ne point se sentir touchés, tout occupés qu'ils sont d'admirer l'habileté du versificateur, la langue de l'écrivain, l'ingéniosité du rimeur. Mais lorsque, relisant ces courts poèmes, on n'est plus captivé par l'art de la forme, on en ressent profondément la mélancolie ; là M. Paul Bourget est tout de bon communicatif. Il y manque, à ces poésies, le cri, le cri terrible et vainqueur empoignant aux entrailles parce qu'il sort tout seul des entrailles, sans souci de l'art dont il couvre la voix travaillée de toute la force d'un éclat de la nature. Soit, mais comme on entend la délicate romance des regrets, la tristesse enivrante des souvenirs ; quels soupirs d'amour exhalés par un artiste, oui, par un artiste, mais qui anime son art du souffle embrasé de la vie vécue, et non de la vie confusément rêvée comme dans *Édel*.

Vous trouverez, même parmi *les Aveux*, quelques petites pièces, qui joliment troussées, vivement poussées, ne sentent pas du tout l'application ordinaire de M. Paul Bourget à se déchiqueter l'âme. Ce ne sont peut-être pas celles qu'il prise le plus ; mais il nous a été fort agréable de les découvrir, ainsi que de simples giroflées — à tort réputées vulgaires — de gaie couleur et de parfum pénétrant, parmi des ruines désolées. Si j'emploie le mot *ruines,* c'est que M. Paul Bourget nous dit lui-même que son cœur, son âme est en ce pénible état. Tenez, je ne résiste pas à citer cette *Consolation à Élise,* et je gage que si quelqu'un s'avise de la réciter dans un salon et demande après à qui l'attribuer, personne, à moins de la connaître déjà comme de notre auteur, ne répondra : « A Paul Bourget. »

Votre visage peint à fresque,
Élise, est rongé par le temps,
Et vous prenez d'assaut, ou presque,
Un beau jeune homme de vingt ans.
Accusez-le d'être égoïste
Souriez d'un sourire triste,
Et jetez vos deux bras au cou
De cet amant fat et frivole.
— Ah ! vous l'aimez comme une folle,
Mais le drôle en rit comme un fou.

Consolez-vous, dans trente années,
Vous serez morte ; il sera vieux.
Sous ses tempes découronnées
Les rides brideront ses yeux.
Et ce galant d'humeur altière
Usera sa vie en prière
Tendant les bras, pliant le cou,
Aux pieds de quelque enfant frivole,
— Qui s'en rira comme une folle
Et qu'il aimera comme un fou.

Dans *Édel,* Chambœuf dit à Paul Bourget :

.... Ton œuvre est manquée, elle est folle.
Tu fais passer le monde à travers un cerveau
Fumeux et travaillé comme le vin nouveau.

Et ce jugement, transcrit en vers par M. Paul Bourget, s'applique assez bien à ce poème d'*Édel* lui-même. Jean d'Altaï corrige et adoucit le jugement de Chambœuf, et dit que sa fièvre est bonne et qu'il sera un écrivain de haute valeur. C'est en composant *les Aveux* que M. Paul Bourget, comme poète, a justifié les prévisions de Jean d'Altaï. PZ.

Paros et Boudoirs, par MAURICE VAUCAIRE. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur; 1887. — Prix: 3 francs.

Le recueil de M. Vaucaire est mince; ce n'est point ce qui me fâche; les piécettes dont il est composé sont courtes, courtes; ce n'est point de quoi me désoler; il leur sacrifie beaucoup de papier: en moyenne, quatre pages pour quinze vers; cette prodigalité n'est pas pour m'irriter. Mais que prudhomme l'on me croie, si l'on veut, j'en fais l'aveu, ces petits vers-là me déconcertent. C'est une chose étrange d'abord, que ce mélange de vers bien tournés et de semblants de coups d'ailes, comme d'un vrai poète qui va prendre son vol avec un fatras d'idées puériles ou grotesques, et d'expressions dignes de ces idées.

Parcs et boudoirs, lieux d'amour, vous devinez bien; mais d'amour conjugal! Ah! voilà ce qui me gêne, m'arrête, me choque. Quand j'eus ouvert le volume, il me sembla qu'indiscret par maladresse, ou par erreur, j'étais entré sans frapper dans une chambre nuptiale. Je refermai le livre précipitamment, comme on ferme une porte en se retirant et en s'écriant: « Oh! pardon! je n'ai rien vu! »

Mais M. Maurice Vaucaire veut que l'on voie.

Sans doute les poètes ne se font pas scrupule de nous initier à leurs amours, heureuses, malheureuses, rêvées, réelles; qu'importe! Sous nos yeux, ils découpent leur cœur et déshabillent leur maîtresse; il en est même qui se font un malin plaisir de nous compter leurs prouesses et de nous renseigner sur le rythme des allures de leur belle au déduit. Mais au moins cette maîtresse, même quand son petit nom nous est livré, garde l'anonyme; si quelques intimes savent à quoi s'en tenir, le public est incapable de nommer avec certitude: et cette ignorance du public remet sur la pudeur de la dame le voile soulevé par l'amoureux trop prodigue de confidences.

M. Maurice Vaucaire ne veut pas de cette demi-mesure. Honni soit qui mal y pense; c'est sa femme, son épouse légitime qu'il aime (et il a bien raison), il est aimé d'elle (et c'est une chance dont je le félicite), et ils sont heureux d'amour ensemble (et je souhaite que cela leur dure cinquante ans); mais il ne veut pas que ce soit secret, il imprime tout vif le nom de sa femme en tête du recueil, il imprime tout chauds ses baisers sur le papier, et semble se moquer de nous en nous disant: « Eh bien, vous voyez, moi, ce n'est pas avec la femme d'un autre, c'est avec la mienne!... » Et il doit croire que c'est très moral et d'un bon exemple; mais Mme Maurice Vaucaire, née Luigina de Caradori, ne trouve-t-elle pas cela un tantinet indélicat? Ne les eût-elle pas trouvés plus charmants, ces petits vers d'album écrits pour elle, s'ils étaient demeurés pour elle seule dans l'album?

C'est que M. Vaucaire nous dit tout, et de quelle façon! tout, les sentiments et l'ameublement, les caresses et les tentures, et jusqu'à la décoration des murs: ainsi auprès des tableaux favoris, il va placer de vieilles gravures dans lesquelles,

> Tous: les fillettes, les galants,
> Les gros abbés et les marquises
> Avec leurs petits yeux troublants
> Semblent dire des paillardises.

Dans le boudoir rouge:

> Des baisers longs comme des messes!
> . . . .
> Ton baiser s'appuie à mon âme
> Et la secoue à se briser,
> *Mon baiser devient homme et femme;* (sic!)
> Je te possède en ce baiser.
>
> O la procession céleste
> De jolis désirs implorants!
> Devinant nos regards errants,
> Dieu se retire et Satan reste.

Ce n'est pas que ce ne soit — sauf de baroques expressions par ci par là — très galant, très chatoyant, et il serait injuste de ne pas remarquer de fort jolies piécettes, comme *Effet de brouillard*, ou comme *Bosquet;* mais voici M. Vaucaire *devant le lit de Louis XIV*, et les réflexions lui viennent qu'il s'empresse de nous communiquer.

> Qu'il devait être épouvantable,
> Médiocrement appétissant,
> Ce roi magnanime et puissant,
> Quand, sa perruque sur la table,
> On le coiffait d'un beau madras
> Et qu'il s'endormait dans les draps
> Royaux près de mesdemoiselles!
> — Oiseaux dont on coupait les ailes
> Pour mieux plaire à Sa Majesté! —

Quelles ailes leur avait-on coupées? Et ce qui intrigue M. Vaucaire, c'est de savoir quelle était l'attitude du grand Roy:

> Gardait-il toujours sa fierté?
> Était-il au ciel? à Versailles?
> Semblait-il gagner des batailles?

Et la conclusion du poète est d'un bon mari, indiscret comme Candaule:

> Va, notre lit est plus joyeux,
> Le lit aux tentures diverses,
> Le lit bleu, blanc, rose, où tu berces
> Ma tête dans tes bras soyeux.

S'il ne s'agissait que de noter les singularités de style que M. Vaucaire se permet de bonne grâce, nous lui demanderions ce que c'est qu'une *date infinie*, et ce que vient faire, au dernier hémistiche d'une strophe très claire et très ordinaire du reste, cette question peu flatteuse: *Me comprends-tu?* et nous le prierions de revoir avec nous cette stance:

> Dansez en attendant, dansez!

(*Dant, dan*, en effet sans doute?)

Coquelicots, *Coquelicotes!*
Dansez comme des fiancés!
Et toi, poète! qui *tricotes*
Des vers, danse aussi leurs gavottes,
Danse avec eux en attendant
Une amante *au cœur abondant*.

Mais il serait peut-être périlleux de demander des explications à M. Vaucaire: il en a donné une au début du recueil, une qui les vaut toutes; la pièce s'appelle expressément *Explication du poème*, et voici cette explication :

Au printemps, nous irions matin,
Quand le décor est neuf encore;
En été quand la lune *dore*
Le haut des arbres du jardin;
L'hiver, devant les cheminées,
En des poses efféminées,
Nous singerions, moi, quelque roi,
Toi, la Vallière ou la Fontanges,
Ce qui ferait rire, je crois,
Sur le plafond les petits anges.

Les jours où je serais songeur,
Je prendrais l'air grave et rageur,
Et le tricorne pour mieux feindre
Le grand Napoléon premier;
Tandis que, mise en Récamier,
Pâle, tu semblerais me craindre...

Par égard pour Mme Vaucaire, abstenons-nous de commentaire et bornons-nous à remarquer que la lune, lasse d'argenter, se met maintenant à dorer.

Et voilà pourtant où mène la rime! M. Vaucaire la trouve, mais il y perd la raison. PZ.

Arrière-Saison, par François Coppée. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alph. Lemerre, éditeur, 1887. — Prix : 2 francs.

C'est le privilège de François Coppée de vaincre l'indifférence du public pour la poésie : un recueil de vers, si mince ou si épais qu'il soit, quand il porte en tête le nom célèbre du jeune académicien, attire l'attention et fait son chemin, soutenu par les mains délicates des femmes que la note sentimentale, si simplement et si profondément sincère de François Coppée, émeut et trouble en même temps qu'elle les enchante.

Arrière-Saison. Ce titre est à lui seul d'une poétique mélancolie. M. Coppée, jeune pour l'Académie, pourrait sembler d'âge mûr pour l'amour; cette maturité, quelques fils argentés autour des tempes la trahissent seuls. Son cœur, pour éprouvé qu'il soit, ne vieillit point, il renaît de ses cendres; et c'est de vers d'amour, chauds, colorés, vibrants que le poète a rempli ce recueil de proportion restreinte, mais où, en vérité, tout est bien à sa place et rien n'est en trop, ainsi qu'il est de joyaux disposés dans un écrin.

L'arrière-saison s'illumine souvent d'un beau soleil, d'un soleil qui se lève, il est vrai, un peu tard et se couche un peu tôt; mais les midis sont encore resplendissants, et la brume légère du matin, l'ombre transparente du crépuscule en ce commencement d'automne sont d'une grande douceur aux yeux et portent au cœur une pénétrante émotion.

Tel l'amour dans l'âme du poète, quand la fraîche et vive jeunesse a pris son vol définitif.

Le pourquoi du titre, nous le trouvons dès la première pièce du recueil :

Ruines du cœur.

Mon cœur était jadis comme un palais romain,
Tout construit de granits choisis, de marbres rares;
Bientôt les passions, comme un flot de barbares,
L'envahirent, la hache et la torche à la main.

Ce fut une ruine alors. Nul bruit humain.
Vipères et hiboux. Terrains de fleurs avares.
Partout gisaient brisés, porphyres et carrares;
Et les ronces avaient effacé le chemin.

Je suis resté longtemps, seul, devant mon désastre,
Des midis sans soleil, des minuits sans un astre,
Passèrent, et j'ai, là, vécu d'horribles jours ;

Mais tu parus enfin, blanche dans la lumière,
Et bravement, afin de loger nos amours,
Des débris du palais j'ai bâti ma chaumière.

Le charme original et exquis de ces sonnets et de ces petits poèmes, c'est l'ingénuité et l'allure décidée de l'amour jointes à la conscience précise de ce que peut donner à penser aux gens gourmés cet effluve de passion s'épandant d'un cœur quadragénaire. Il en résulte une forme nouvelle de la poésie d'amour, et, comme il arrive aux vrais poètes, c'est parce qu'il a laissé parler naturellement, tout d'un élan, son âme secouée d'une force nouvelle que François Coppée a fait cette trouvaille : il a simplement exprimé, en termes heureux et dans un rythme très pur, un sentiment sincère. Mais il fallait être lui pour engendrer ce sentiment et en trouver l'expression.

Quoi de plus franc, de plus hardi et en même temps de plus neuf et de plus vrai que ce sonnet intitulé *l'Incorrigible :*

Lorsque, vaincu d'un seul regard, je t'ai suivie,
Plus d'un m'a dit : — « Encore? A quarante ans passés! »
Soit. J'ai des cheveux gris aux tempes, je le sais ;
Mais ma soif de tendresse est loin d'être assouvie.

Celui-là qui me blâme, au fond du cœur m'envie.
Non! je n'ai pas assez vécu, souffert assez,
Et je vaux mieux que vous, jeunes vieillards glacés,
Et l'amour est la grande affaire de la vie!

Non! je ne deviendrai jamais pareil à vous,
Dont quelques chaudes nuits font de calmes époux,
Et qui n'aimez qu'un temps, comme on jette sa gourme.

Regardons-les passer, ma mie, et plaignons-les,
Ces couples sans désirs qui traînent leurs boulets
Ainsi que des forçats sous le bâton du chiourme!

Nous ne voudrions pas abuser des citations, cependant ce serait trahir le poème que de reproduire seulement deux sonnets, sans présenter une pièce de plus large envergure, encore qu'un sonnet sans dé-

faut vaille un long poème. Il est impossible de bien apprécier le ton, de bien comprendre la pensée de *l'Arrière-Saison* si l'on n'a pas lu, relu et senti la pièce que voici :

Printemps perdus.

Hélas! pourquoi si tard t'ai-je donc rencontrée,
Rose de mon automne, ô mignonne adorée?
Pourquoi, pourquoi si tard?... Je songe bien souvent
Que jadis, moi, jeune homme, et toi, petite enfant,
Nous étions des voisins, et que, sans nous connaître,
Moi, mûr trop tôt, et toi venant presque de naître,
Nous habitions tous deux dans ce coin de Paris
Où, maintenant, ayant des cheveux gris,
Vieux garçon tout surpris de ma bonne fortune,
Le long des boulevards déserts, les soirs de lune,
Je vais en te serrant le bras, silencieux,
Et m'arrête parfois pour te baiser les yeux.

C'est ainsi, cependant, ô ma chère petite!...
Le logis où, depuis plus de quinze ans, j'habite
Est près de la maison dans laquelle, jadis,
Pauvre et naïve enfant du peuple, tu grandis.
Toi qui, par la chaleur de tes lèvres si douces,
As fait sur mon vieux cœur fleurir de jeunes pousses,
— Tel, au soleil d'octobre, un arbre faubourien, —
Près de moi tu vivais; — et je n'en savais rien!
Dire que j'ai souvent mené ma flânerie,
Par les soirs de printemps bons pour la rêverie,
Dans la paisible rue aux jardins odorants
Où tu m'as confié que logeaient tes parents,
Et que cette gamine aux pieds fins, droite et maigre,
Qui sautait à la corde en criant: « Du vinaigre ! »
Et qui s'interrompait avec un peu d'humeur
Pour laisser le passage au distrait promeneur,
C'était peut-être toi vers ta dixième année,
Toi que j'ai cent fois vue et jamais devinée !
La cruelle pensée!... Et dire que plus tard,
Dans ce même quartier, sur ce long boulevard
Où, par les nuits de juin, par les nuits étoilées,
Le petit monde prend le frais sous les allées,
Nous nous sommes croisés, sans doute, plus d'un soir,
Moi, rêveur absorbé qui regardais sans voir,
Toi, fille de seize ans mise en apprentissage,
Qui rentrais à la hâte et voulais rester sage;
Et dire que jamais alors nos yeux n'ont lui,
Moi m'écriant: « C'est elle ! » et toi disant: « C'est lui! »

Telle est la vie. On marche, on va, — quelle injustice! —
Sans qu'un seul battement du cœur vous avertisse
Du bonheur qu'on coudoie et qu'on laisse passer.
Et nous avons tous deux, dans l'exil, dans l'absence,
Perdu, moi, ma jeunesse, et toi, ton innocence
— Lorsque enfin sur mon sein ton front s'est reposé,
Le sort t'avait meurtrie et j'étais bien blasé,
Et je t'ouvris les bras, ô ma simple maîtresse,
Comme un port en ruine à la barque en détresse!
Ah! certes, notre amour automnal nous est cher.
Tout ce que notre vie a d'impur et d'amer,
Nous l'oublions. La paix heureuse est dans notre âme.
Jamais tu ne sauras assez, ô chère femme,
Qui parfume mon cœur d'un dernier sentiment,
Combien je me sens bon, combien tendre et clément,
Quand je t'ai près de moi, douce, triste et jolie!
Mais il est, vois-tu bien, plein de mélancolie,
Le souvenir, qu'en vain je cherche à réprimer,
De ces printemps perdus à ne pas nous aimer.

Et si vous voulez voir comme il rattrape pendant l'hiver les printemps perdus, lisez *l'Accident d'hiver*, qui se termine ainsi :

.... Il fait froid. Rentrons vite.
. . . .
Au bord du canapé, blême, sans énergie,
Gardant voile, fourrure et manchon, tu t'assieds,
. . . .
..... Glissant mes mains sous ton manteau,
Je te serre en mes bras comme dans un étau.
Je me réchauffe là. Tant pis pour ta toilette!
Levant du bout du nez le bord de ta voilette,
Je te donne un baiser, et me sens — que c'est doux ! —
Au travers de ta jupe étreint par tes genoux.
Elle tiédit enfin, ta bouche jeune et pure,
Mes lèvres vont chercher ton cou dans la fourrure;
Contre mon cœur, ton cœur ému fait un sursaut;
Tu pousses un soupir... dis donc, comme il fait chaud!

Hé, mais! est-il gaillard, cet académicien! Eh bien! quand l'Académie française se souviendrait des aïeux gaulois, pour une fois!

Et remarquez comme le maître ne cesse d'être en progrès sur lui-même, comme son vers est plus ferme en sa coupe classique, sans rien perdre de sa souplesse, de sa modernité; ce qui est moderne, c'est la façon de penser et de sentir. PZ.

Les Plastiques, par Félix Jeantet. *Poésies.* Paris, G. Charpentier et Ce, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

En dépit du titre et des tendances avérées de l'auteur, il y a aussi, dans ce recueil volumineux, la part du sentiment pur et de l'esprit.

Ah! la petite, elle est charmante,
Fillette en fleur, femme en bouton:
Elle pourrait être innocente...
Elle l'est peut-être... le sait-on?

Cependant la sculpture, la peinture, les scènes naturelles sont les principales sources d'inspiration du poète. Elles sont assez abondantes et riches pour qu'il y puise de jolies choses. Je citerai ce sonnet en rimes féminines, qui n'est pas la forme affectionnée particulièrement par M. Félix Jeantet, mais qui donnera bien la note de son talent.

Les Sirènes.

Bleue à peine et laiteuse, étincelante et pâle,
Sous les claires blancheurs qui tombent de la lune,
Tu gonfles, ô Téthys, ton beau ventre d'opale
Qui se prête aux vaisseaux des chercheurs de fortune.

Vers des bords insondés ils iront faire escale,
Poussés par la marée et la brise opportune;
Et puis, ils reviendront, chargés à pleine cale
Des perles, des coraux dérobés à Neptune.

Cependant, à l'avant, j'interroge les vagues,
Toi dont le cœur, Déesse, est plein de choses vagues,
Moi que charment la lune et la musique tendre,

Je me penche, la nuit, sur l'onde et m'évertue;
Ecoutant, écoutant, car mon rêve est d'entendre
La Sirène aux yeux verts qui si longtemps s'est tue.

Le Clocher, par François Fabié. *Poèmes de Rouergue*. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Il y a déjà longtemps qu'un homme dont le nom n'éveillera, j'imagine, que de bien rares souvenirs, Thalès Bernard, annonçait une nouvelle école qui, forte de l'exemple de l'Écossais Burns et du Hongrois Petœfi, allait, en s'iuspirant des choses agrestes, faire jaillir du sol des sources littéraires aussi fécondes qu'ignorées et renouveler la poésie, tout uniment. Achille Millien était, dans cette affaire de décentralisation poétique, la bouche inspirée; et, de fait, il composa, sur les bœufs, les prairies, les laitières et les vachères, un certain nombre de vers gracieux et frais. Ce fut à peu près toute l'eau qui coula des sources, et la rénovation, si je ne me trompe, s'arrêta là.

Ces réminiscences des jours anciens se réveillent en moi à la lecture de quelques récents volumes de vers inspirés par l'amour des champs et le culte du coin de terre natal. Voici, par exemple, un poète déjà couronné par l'Académie française, qui chante le Rouergue où il est né, et qui, dans Paris où il lui faut passer la plus grande partie de son existence, ne voit bien distinctement que le clocher de Rodez. Les oreilles lui tintent, hantées des carillons de la « superbe tour » qui

> Jaillit à trois cents pieds dans les régions bleues.
>
> Frais carillons d'avril purs comme un chant de grive,
> Carillons solennels des jours de messidor,
> Carillons attristés quand le soleil s'endort,
> Carillons grelottants lorsque Noël arrive ;
>
> Qui de vous ne se les rappelle, et — tout troublé —
> Quand les clochers d'ici bourdonnent, ne s'arrête
> Et ne songe au clocher natal, dont il regrette
> Les airs chantant toujours dans son cœur d'exilé ?

Ce sont là sentiments respectables et vers gentiment faits. Tout le volume procède de cette inspiration et, au point de vue technique, témoigne de qualités sérieuses et diverses. La force de l'expression, l'ampleur de la période, la richesse et l'éclat de l'image ne sont pas choses plus étrangères au poète que l'attendrissement, la délicatesse et la grâce. Soit qu'il chante la glèbe féconde et sacrée,

> Creuset où tout se fond, source d'où tout jaillit,
> O mère nourricière, aïeule vénérée,
> Toi qui m'endormiras un jour dans ton grand lit !

ou le châtaignier qui

> Suspend à ses rameaux les baugues où sommeille
> Le marron qui, l'hiver, sous la braise vermeille,
> Entr'ouvre sa tunique et montre son cœur d'or ;

qu'il décrive l'égorgement du porc sous ce titre : *l'Assassinat*, ou qu'il pleure la mort de la fermière, mère adorée qui « meurt de l'air dont on s'endort »; qu'il évoque le sauvage de l'Aveyron ou dise éloquemment à son vieux père, dans la pièce intitulée *Au Moulin :*

> C'est toi qui de nous deux, père, est le vrai poète :
> Les lointains souvenirs en toi sont bien vivants,
> Mais tu les gardes pour toi seul, — et je les jette,
> Fou que je suis, aux quatre vents ..
>
> Adieu, père! trop tard je comprends et j'envie
> Ta résignation et ta sérénité.
> Ne pas craindre la mort, tout en aimant la vie,
> C'est la sagesse et la fierté!

partout M. François Fabié montre un talent ému, sympathique et sincère. Ce n'est pas que dans le détail on ne puisse relever des imperfections ou des négligences, fins de vers bouche-trous, périphrases usées, développements trop longs de lieux communs que le style ne sauve pas toujours de la banalité, et peut-être parfois des idées que le manque de netteté rend d'autant plus contestables. Mais les défauts n'enlèvent pas les qualités, et celles-ci, à dire vrai, sont assez brillantes pour, dans une vue d'ensemble, éclipser les défauts.

Bonnes gens de Bretagne, par Eugène Le Mouel. *Poésies*. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Les poésies imprégnées de l'esprit des provinces de France, et — s'il m'est permis d'employer dans les choses de la littérature un vilain mot politique — robustement particularistes, se multiplient et prennent faveur. J'en suis ravi, pour mon compte, estimant que la poésie n'a qu'à gagner à puiser aux plus diverses sources, et que rien ne doit être dédaigné de ce qui contribue à rendre l'artiste à la fois naturel et original. Malheureusement, il arrive parfois que les chants dédiés à la province sont — comme les restaurants des chefs-lieux de préfecture — « à l'instar de Paris ». Ici ce n'est pas le cas, tant s'en faut et tant mieux. Le Breton, qui s'inspire des bonnes gens de Bretagne, a bien l'âme bretonne, et cette âme palpite dans ses vers. J'ai rarement lu de poésies plus intimement pénétrées de l'air ambiant, si je puis dire. Ni Hégésippe Moreau regrettant la Voulzie, ni Brizeux, qui était aussi un Breton, n'ont mis dans leurs vers la saveur et le parfum des choses, les croyances et les idiosyncrasies des êtres dont ils s'inspiraient. Ce n'est guère, d'ailleurs, que le côté mélancolique qui fait vibrer la sympathie dans l'âme du poète et y éveille un écho. C'est justement qu'il dit :

> ... Et j'ai donné ma plainte
> Aux maux qu'on ne plaint pas.

Ces maux qu'on ne plaint pas sont naturellement les plus à plaindre : enfants perdus sous la vague, pères noyés et foyers veufs, filles trahies, fiancés oubliés, aveugles, estropiés et mendiants des côtes et des villages, maître d'école vieilli pour qui la retraite est un désastre et le repos un regret, les bonnes gens de l'hôpital qui, vieillards, à la file,

> S'en viennent lentement sous les tilleuls fleuris,

le fossoyeur qui « n'a pas d'amis, à part les morts », les violoneux, joueurs de hautbois et de biniou, les enfants, les pauvres, toutes les misères et toutes les douleurs, voilà le thème des chants de ce poète. Mais nulle part, pas même peut-être dans leur nid natal, en un creux de falaise adossé aux cultures et battu des flots, vous ne verrez orphelins, pères sans enfants, mères sans mari, pauvres, pêcheurs, marins, filles, garçons, plus vraiment Bretons que ceux de M. Eugène Le Mouël.

Je signale un grand poème, d'inspiration héroïque et d'exécution simple, c'est-à-dire épique, intitulée *la Sœur parjure*. Le frère la punit en l'emmenant sur sa barque et en se faisant couler avec elle sur un écueil.

> La barque va s'ouvrir et voici que le vent
> Pleure notre agonie!
> Adieu, ma sœur Naïk, jusqu'à l'éternité!...
> Le père peut dormir avec sérénité,
> Car la honte est finie!

Je ne sais si un père peut lire la courte pièce qui a pour titre *Janik*, sans essuyer une larme. Janik est un enfant que les flots effrayaient et qui est « mort des mauvaises fièvres »;

> On a mis au petit ses habits des dimanches;
> Sur lui de braves gens ont apporté des fleurs;
> Mais quand le bruit des flots pénètre entre les planches,
> Sous les cils abaissés perlent encor des pleurs!
> Il pleure les nuits de tourmente,
> Où la mer pleine se lamente
> Sous les rudes assauts de l'air!
> Car le petit Janik avait peur de la mer!

Ces fragments donneront, je l'espère, l'envie de connaître un poète si original et, à la fois, si parfaitement fidèle à la nature. Je ne saurais faire un souhait plus dans l'intérêt du lecteur.

Les Lointains, par F. Fleuriot-Kerinoú. *Poésies.* Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Au titre, on s'attend un peu à de vagues paysages où les perspectives se noient dans les brumes blanchissantes des lointains; mais l'illusion est courte, et l'on trouve, en ouvrant le livre, une façon de légende des siècles au petit pied. Pour un peu on pourrait le rattacher au cycle de la Table ronde. C'est la Bretagne qu'il chante, ou plutôt les périodes historiques de la Bretagne qu'il déroule de préférence en une suite de scènes et de tableaux. Cela commence par un poème intitulé *Hermungol* et dont le lieu est « Gwened la Blanche, au fond du golfe bleu », laquelle, comme une note nous l'apprend fort à propos, n'est autre que l'ancienne ville de Vannes. Nous avons ensuite les fiançailles de

> Éric le Pendragon des clans, jeune et sans tache,

qui, chaque matin, farouche et ne vivant

> Que pour la chasse, allait ses cheveux d'ocre au vent,
> Sur sa jument fougueuse au ciel même conçue,
> S'enfoncer dans les bois terribles, sans issue.

Puis *le Bouclier d'Haliguer*, qui débute ainsi :

> Le roi de Cornouaille est pensif aujourd'hui;
> Qu'a-t-il? Est-ce douleur ou seulement ennui?

Ce qui fait chanter dans ma mémoire :

> Qu'a donc Ali-Pacha, disait l'humble derviche,

avec les parodies qu'on en a faites.

La venue du christianisme est symbolisée dans *la Vocation d'Ermida* qui, par exception a pour scène l'Égypte. Nous revenons en Gaule avec

> Gonthramn, leude du roi Hilpérik de Neustrie...
> Libertin, toute femme ou gauloise ou germaine,
> Qui lui plaisait était sa maîtresse à l'instant;
> Et, si quelqu'un trouvait le mode révoltant,
> Il lui faisait crever les yeux par ses sicaires.

Les Lansquenets, *la Mort d'un ligueur*, *le Jugement du condamné* « Kéral, le Breton, capitaine au service du roi Louis dix-sept », et une allégorie mythologique assez obscure, intitulée *l'Amour désarmé*, nous mènent à la fin du volume et apparemment aux temps qu'on ne peut plus appeler « les lointains ». Il y a dans tout cela beaucoup de fougue, de vigueur, de sentiment dramatique, et, disons le mot, plus de talent qu'il n'en fallait pour exécuter un bon pastiche.

Le Vitrail, par Georges Boutelleau. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

> Ce n'est pas le cri du condor,
> Ni des cigognes, ni des aigles,
> Mais le gazouillis dans les seigles
> D'oiseaux qu'éveille un matin d'or.

Telle est la légende explicative que M. Georges Boutelleau inscrit au bas de son vitrail. On trouverait autre chose, peut-être, dans cette grande page lumineuse, où le riche éclat des couleurs le dispute à l'élégance et à la précision des formes. Je crois bien que la figure de l'homme, tantôt souriante, tantôt en pleurs, n'en est pas absente, ni ses passions, ni ses douleurs, ni ses joies, — ni celle de qui tout cela vient, la femme, charmeuse éternelle.

Les vers sont jolis, artistiques, et atteignent quelquefois le vrai beau à force d'efforts et de soins. Il y a dans ces petites pièces, que l'auteur fait courtes parce qu'il les veut parfaites, un talent un peu mièvre, même dans ses recherches les plus obstinées après la vigueur et le nerf, mais qui sort tout à fait du commun et qu'apprécieront les subtils et les délicats. Ce qui le met surtout à part, au milieu de tant d'artistes littéraires, qui savent ciseler une strophe

comme Cellini, un pommeau d'épée, c'est, qu'au faire savant et curieux, il joint la sincérité de l'émotion. Écoutez plutôt :

> Nos cœurs sont pleins de larmes lentes
> Qui n'osent couler de nos yeux,
> Comme ces orages des cieux
> Qui dorment dans les nuits brûlantes
>
> Parfois le choc de nos douleurs,
> Ébranlant les fibres usées,
> Fait jaillir en longues rosées
> La source intime de nos pleurs.
>
> Plus souvent, trouvant d'âpres charmes
> Au secret des maux évoqués,
> Nous mourons fiers et suffoqués
> Par les flots grossis de nos larmes.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Compiègne, par Lefebvre Saint-Ogan. Paris, Quantin et Cie, édit. 1887. Un vol. in-18 jésus illustré. — Un vol. 3 fr. 50.

Compiègne, pendant des siècles résidence royale ou impériale, abonde en souvenirs curieux; l'anecdote et l'histoire se mêlent dans ses annales, et la nature elle-même a voulu ajouter à ses éléments d'intérêt en le dotant des deux beautés les plus attirantes, les plus propres à rendre un pays fortuné et de séjour délicieux: une rivière, une forêt. La phrase qui m'échappe est même naïve, car si Compiègne fut choisie par les rois et les empereurs comme villégiature, c'est précisément à cause de ses avantages naturels. L'histoire locale de notre voisine est dans une mine de souvenirs, qui n'attendait que le mineur. Le mineur s'est mis à l'œuvre, c'est M. Lefebvre Saint-Ogan. Les anciens avaient pour règle: « Peu de matière et beaucoup d'art. » Ici la matière est abondante, mais l'art n'est pas moindre. Et tant par le plan adopté, la méthode suivie, que par le style heureux, vif et varié, la monographie de Compiègne que publie M. Lefebvre Saint-Ogan est un modèle du genre; c'est complet sans longueur, varié sans digression superflue. Rien de ce qui marque un trait de la vie de Compiègne n'a été délaissé par l'historiographe, et il a su rassembler, grâce à une érudition étendue, mais discrètement employée, tous les détails épars dans les chroniques, les mémoires, les notes personnelles, aussi bien que dans l'histoire générale.

M. Lefebvre Saint-Ogan prend son lecteur à la gare et le conduit par la ville, découvrant pour lui mille aspects pittoresques dont chacun réveille un souvenir instructif ou piquant, le guidant parmi les monuments: l'hôtel de ville avec la Bancloque et les Picantins, la statue récente de Jeanne d'Arc, la cour de l'Hôtel de la Cloche, le vieil arsenal, la tour de Saint-Jacques, vieux témoin du XVe siècle; puis le château, dont M. Lefebvre Saint-Ogan suit les destinées et les transformations depuis Charles le Chauve jusqu'à nos jours, et qu'il décrit avec le goût d'un artiste et la précision d'un architecte; le musée Vivenel, qu'il inventorie en connaisseur; l'abbaye de Saint-Corneille, dont il ne subsiste, hélas! que de rares vestiges.

Après vous avoir promené par les vieilles rues, où ressuscite mieux l'âme de la cité ancienne, il vous entraîne hors de la ville, dans la forêt, puis à Pierrefonds, et tout autour de Compiègne, sur les bords de l'eau, le long des grandes routes, où ses yeux, qui savent voir, saisissent des beautés imprévues, dont il parle avec un amour qui donne envie d'y aller et d'y retourner.

Le chapitre consacré aux plus récents souvenirs du château de Compiègne et à la cour de Napoléon III est celui dont on parle le plus; plusieurs journaux l'ont reproduit, les uns en entier, d'autres partiellement; c'est en effet un chapitre d'histoire contemporaine, dans lequel même de petites causes sont révélées comme ayant produit de gros effets, ainsi qu'il arrive souvent dans le monde de la politique.

Les chapitres dans lesquels M. Lefebvre Saint-Ogan retrace la vie de Compiègne au XVIIe siècle ne sont pas moins intéressants et ont le mérite d'être encore plus originaux.

Est-il besoin d'ajouter que l'auteur a parlé de toutes choses, anciennes ou contemporaines, avec un tact parfait, et que dans sa monographie, tout en conservant hardiment sa liberté de jugement sur les personnes et sur les événements, il a su, en galant homme, n'user d'aucun terme malveillant? Son livre, aussi attrayant par la forme qu'instructif par le fond, ne peut que lui faire des amis. Enfin, ce qui ne nuit pas au meilleur écrit, l'édition en a été parfaitement soignée par la maison Quantin. Chacun des vingt-trois chapitres est orné d'une fort jolie vignette de Bourdier, représentant un aspect de Compiègne ou de ses environs. Non seulement les Compiégnois et les habitants de l'Oise seront heureux de lire cet ouvrage, mais il n'est pas un touriste qui, allant à Compiègne et à Pierrefonds, puisse se dispenser de l'étudier.

PZ.

La Corse française au XVIe siècle. — Sampiero Corso, colonel général de l'infanterie corse au service de la France, par JACQUES ROMBALDI. Paris, Émile Chevalier, 1887. Broch. in-8°.

Dès 1553, la Corse fut enlevée aux Génois et annexée à la France. Mais six ans après, la paix de Cateau-Cambrésis la rendait à son ancienne servitude. Cependant elle ne reprit pas ses chaînes sans protester. Les Corses, se levant en masse à l'appel d'un homme énergique et vaillant, Sampiero de Bastelica, combattirent pour regagner l'indépendance relative que la domination française leur assurait. Pendant quatre ans ils luttèrent contre Gênes, puis Sampiero tomba sous les coups d'un traître et leur cause se trouva, encore une fois, perdue. C'est cette période peu connue de l'histoire de la Corse que M. Jacques Rombaldi a retracée à l'aide de documents patiemment recherchés, dispersés qu'ils étaient un peu partout, les uns oubliés et ignorés, les autres encore inédits, et qu'il a groupés avec art, comme autour d'un centre naturel, autour de la vie de Sampiero.

Outre l'intérêt historique de ces restitutions du passé, il n'était pas inutile de rappeler qu'au XVIe siècle, plus de deux cents ans avant son annexion définitive, la Corse a été française, et qu'à cette époque déjà elle voulait l'être pour toujours.

M. Jacques Rombaldi s'est acquitté de la tâche que son cœur français lui a fait entreprendre avec autant de science que de talent. On ne pourra plus écrire l'histoire des républiques italiennes, dans laquelle Gênes joue un si grand rôle, sans consulter son petit volume. Il apporte aussi un argument historique irréfutable, s'il en était besoin d'un nouveau, aux prétentions de certains Italiens sur la grande île française de la Méditerranée.

B.-H. G.

L'instruction publique et la démocratie, 1879-1886, par ALBERT DURUY. Un vol. in-12. Paris, Hachette et Cie, 1886. — Prix: 3 fr. 50.

« Quand la conscience parle, il la faut écouter et suivre », ainsi pense et dit M. Albert Duruy. Il en coûte parfois d'obéir à sa conscience; l'auteur, commençant ses études sur les conditions de notre enseignement public et privé à notre époque, s'est aperçu qu'elles seraient peu goûtées, non seulement de la foule, — peu importe, déclare-t-il, et à tort : on doit désirer de voir tous les esprits admettre ce que l'on croit bien être juste et utile, — mais encore par plusieurs de ceux dont le cœur avait longtemps battu à l'unisson avec le sien, — d'où une grande amertume, et il a connu, ce sont ses propres expressions, toutes les tristesses de l'abandon. « J'ai continué cependant, et je ne m'arrêterai pas. La cause est trop belle et trop haute, et j'y ai déjà fait trop de sacrifices pour n'y point demeurer fidèle jusqu'au bout. » M. Albert Duruy n'est pas de ces flatteurs, de ces amoureux de popularité qui servent ceux des principes dont ils se peuvent servir; nous rendrons hommage à sa sincérité et à son courage.

Et sur la plupart des points traités par lui, nous sommes d'un avis absolument opposé au sien.

La liberté de l'enseignement, tel est l'objet de la première des quatre études qu'enferme le volume. Elle est la plus longue et de beaucoup la plus importante. L'auteur reproche à la démocratie de recommencer l'œuvre de la monarchie, de méconnaître systématiquement la liberté qu'avait proclamée le législateur de 1850. Pourquoi, demande-t-il, après avoir institué le jury mixte, ce qui était une faute, mettre les facultés *libres* dans l'impossibilité non pas seulement de se développer, mais même de vivre? C'est que l'État enseignant est impatient de toute concurrence. Il viole le droit des pères de famille: point de jurys d'État procédant légitimement à la collation des grades, mais les facultés de l'université de France, pourvues de véritables privilèges; et point de magistrats ni d'évêques dans les conseils de l'université pour représenter la société tout entière, des pédagogues seulement. L'État qui pense absorber la société modèlera les jeunes intelligences selon son bon plaisir; il fera défense aux membres des congrégations non autorisées de diriger des collèges, et il n'autorisera point les communes à préférer les frères de la doctrine chrétienne aux instituteurs laïques. — Nous nous fussions, quant à nous, résigné assez facilement à l'institution des jurys d'état, mais vraiment est-il de bonne politique de tenir les facultés de l'État pour des facultés oppressives de la raison et de la conscience, et, les mettant comme en interdit, de créer auprès d'elles, en opposition aujourd'hui, des facultés *libres* catholiques; demain, les facultés *libres* positivistes; après-demain, d'autres facultés encore pareillement *libres*, et autrement dénommées? Ne voudrait-il pas mieux s'efforcer d'obtenir que toutes les doctrines scientifiques, littéraires, philosophiques, voire religieuses et théologiques, pussent être enseignées dans les facultés de l'État? De fait, cette liberté de l'enseignement supérieur existe: M. Espinas enseigne à côté des purs spiritualistes, M. Ribot, à côté de criticistes déclarés; rien n'empêcherait le catholique le plus ultramontain d'enseigner comme titulaire d'une chaire ou comme *privat-docent* et puisque M. A. Duruy distingue, et avec raison, entre l'État et la société, la société gouvernerait en quelque façon les facultés par le seul fait d'accueillir, avec plus ou moins de faveur, l'enseignement donné dans une chaire et l'enseignement donné dans une autre.

Nous n'appelons pas la création de facultés rivales, parce que nous voulons l'enseignement supérieur aussi libre que possible au point de vue doctrinal, et parce que nous ne comprenons pas, dans les lycées et écoles de l'État, la liberté des doctrines et des méthodes, nous ne jugeons pas inutile l'existence de collèges et d'écoles privés dans lesquels se puisse donner, selon d'autres méthodes, un autre enseignement secondaire et primaire. L'école Monge, l'école alsacienne, nombres d'école d'apprentissage, sans parler de tant d'autres établissements d'instruction, ont rendu et ne laisseront pas de rendre encore d'importants services.

C'est peu de regarder à l'utile, il faut regarder à ce

qui est juste. Le droit des pères de famille, qui n'est, au vrai, que le droit d'exercer un devoir, n'est pas illimité, et M. A. Duruy entend bien comme nous que ce droit ne saurait aller jusqu'à la possibilité de prendre l'enfant comme moyen, — l'enfant est une personne, une fin en soi, — jusqu'à la possibilité de fausser une raison, de pervertir une conscience. Ceci accordé par tous, accordons-nous avec d'autres, que les pères de famille ont le droit, à l'encontre de chacun et de tous, d'instruire et d'élever leurs enfants comme ils jugent le meilleur pour la plus grande valeur morale de ces mêmes enfants; qu'ils ont le droit, soit d'ouvrir des écoles privées, « sous la condition de respecter la morale et les lois », soit de choisir entre celles qui existent. (Art. 34 et 35 de la dernière loi votée.) Sous cette étiquette du droit des pères de famille, on voudrait faire reconnaître un certain droit des communes. A cette prétention, M. Goblet, à la Chambre des députés (séance du 25 octobre 1886), objectait fort justement: « Je prends une commune où la majorité, je le veux bien, soit catholique et préfère l'instituteur congréganiste; ce n'est pas l'unanimité. Que devient alors le père de famille protestant ou libre-penseur. » M. Dugué de la Fauconnerie interrompant: « C'est le conseil municipal qui représente l'opinion de la majorité ». M. Goblet reprend: « C'est toujours ce même esprit de domination, d'exclusivisme, qui vous conduit et qui fait que, parce que vous êtes catholiques, il faut que tout le monde soit catholique! Ce que nous voulons faire, au contraire, c'est que l'école, laissant en dehors toute idée confessionnelle, puisse être également et librement ouverte à tous les enfants, à quelque culte et à quelque dogme qu'ils appartiennent. » L'État est tenu d'être neutre; c'est pourquoi la liberté des doctrines ne peut exister au collège et à l'école. Le moyen d'être neutre, dira-t-on? Et quelle morale sera enseignée, celle de M. Allau, celle de M. l'abbé de Broglie, ou celle de M. Edgar Monteil? Nous répondrons: il est des doctrines morales qui ne se fondent pas sur telle ou telle religion, ni même sur la religion, et parmi elles, il en est une: celle de Kant, de MM. Renouvier, Marion, qui postule l'existence d'un Dieu créateur, législateur, sanctionnateur; cette morale-là est le fondement de nos lois, et l'État qui ne se confond pas avec la société, soit, doit, s'il enseigne, n'enseigner que cette morale-là qui a inspiré depuis un siècle, qui inspire encore aujourd'hui les législateurs de notre société. Les « pédagogues » du conseil supérieur n'ont violé aucun droit en établissant le programme que l'on connaît, et le législateur, pas davantage, en décidant que l'instituteur, *chargé de suivre ce programme*, sera laïque. Vraiment, on pourrait croire que le parti clérical serait désireux de conserver un personnel tout prêt pour le jour qu'ils appellent, où la réaction serait triomphante!

Mais les finances sont déjà obérées, et la mesure prise, quant au personnel enseignant, accroîtra les dépenses; mais prendre cette mesure, c'est mécontenter trois millions et demi d'électeurs qui se refusent à accepter le régime républicain. Ces raisons invoquées ont leur valeur; nous ne pouvons toutefois nous empêcher de faire cette remarque, que l'opposition monarchique est un peu trop empressée à imiter l'opposition intransigeante; celle-ci entretient les sentiments les moins généreux de la société, elle les flatte, et celle-ci en appelle à l'amour des gros sous.

Les autres études sont consacrées à *la politique concordataire*, à *la réforme de l'enseignement secondaire*, à *la réforme de l'enseignement supérieur*; d'autres critiques qui auraient pu être formulées avec moins d'acrimonie, d'autant que beaucoup d'entre elles méritent d'être entendues par les hommes d'État, par les universitaires. Il est très vrai que la politique religieuse pourrait être différente sans cesser d'être ferme; pourquoi la malveillance, pourquoi la suspicion? Était-il nécessaire, par exemple, de défendre l'accès de l'école aux ministres des différents cultes? La réforme de l'enseignement secondaire n'a pas été heureuse sur tous les points, nous l'accordons, nous qui, pour nourrir d'autres opinions que celles de M. Frary, ne blâmons pas cependant l'institution d'un baccalauréat pour l'enseignement dit spécial. L'enseignement supérieur a été l'objet de réformes qui prêtent à la critique; il se peut que M. Lavisse, qui a trop demandé, ait aussi trop obtenu; mais pourquoi M. A. Duruy n'a-t-il pas dit un mot seulement touchant la quasi-autonomie concédée aux facultés?

Disons, pour conclure, que le volume peut être lu avec un vif intérêt par tous les Français, jaloux de conserver intact le beau renom que s'est acquis notre pays; s'ils ne doivent pas tous partager l'avis de l'écrivain, tous, dans l'écrivain, reconnaîtront l'un des leurs.

F.-G.

La France en Éthiopie : *Histoire des relations de la France avec l'Abyssinie chrétienne sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV (1634-1706)*, d'apres les documents inédits des archives du ministère des affaires étrangères, par le vicomte de Caix de Saint-Aymour. Un vol. in-18 avec une carte. Paris, 1886. Challemel aîné.

L'auteur de *la France en Éthiopie* publiait en 1884 un premier ouvrage, *Intérêts français dans le Soudan éthiopien*, pour lequel il eut à faire des recherches au ministère des affaires étrangères. Chemin faisant, dans ce précieux dépôt, en remontant aux origines du sujet qu'il étudiait alors, il rencontra de nombreux documents encore inédits et relatifs aux rapports qui avaient existé au XVIIe siècle entre la France et l'Abyssinie. Il put constater que les rares ouvrages spéciaux publiés à ce sujet étaient remplis d'erreurs et de lacunes graves, à tel point que le rôle joué par le principal agent de la France dans ses négociations était généralement dénaturé, et que M. du Roule, la noble victime du massacre, qui avait si tragiquement clos les tentatives de Louis XIV pour entrer en communication régulière avec l'Éthiopie, n'avait même pas sa place dans les « biographies générales ». La découverte de ces documents conduisit M. de Saint-Ay-

mour à écrire en ce livre le chapitre qui traite des relations de la France et de l'Éthiopie sous le règne de Louis XIV et que l'ordre chronologique a rejeté à la fin du volume. La première partie est consacrée à la recherche de la vérité sur ce prince éthiopien qui visita la cour de France, ce Zaga Christ (1634-1638), héros des plus singulières aventures, considéré comme un imposteur, qui se disait le fils du négous Hasse Yakoub, embrassa la religion catholique et que finalement l'auteur considère comme quelque prince ou seigneur éthiopien que les discordes civiles de sa patrie amenèrent à chercher refuge en Europe.

L'introduction retrace rapidement les premières relations de l'Éthiopie avec l'Europe chrétienne, de telle sorte que le volume donne un abrégé de l'histoire, des rapports de la chrétienté avec l'empire des négous depuis leur origine jusqu'au XVIIIe siècle. Un souffle d'ardent patriotisme anime en les traversant les pages du livre de M. de Caix de Saint-Aymour.

E. C.

BEAUX-ARTS

L'Age du romantisme. *Études sur les artistes, les littérateurs et les diverses célébrités de cette période.* Publication grand in-4° par livraisons de 12 pages, contenant une gravure hors texte, facsimilé en noir ou en couleurs et de nombreuses reproductions, dans le texte, de portraits, eaux-fortes, lithographies, vignettes rares provenant de collections particulières, sous la direction de MM. Philippe Burty et Ce. — Livraisons 1 et 2 : *Célestin Nanteuil*, par M. Philippe Burty. Paris, 1887. Ed. Monnier et Cie, éditeurs.

Sous quelque prétexte que le conflit se renouvelle, il y aura toujours, comme il y a toujours eu, dans le monde des lettres et des arts, deux familles d'esprits en lutte ouverte et prêts à en venir aux mains. « Querelle des Anciens et des Modernes » au XVIIe siècle, « Bataille des Classiques et des Romantiques » au XIXe, c'est toujours l'antagonisme de la routine contre le progrès, du passé, de l'immobilité contre l'avenir et le mouvement, des intelligences lentes, appliquées, méthodiques, éprises de correction, armées d'une impeccable médiocrité, contre les intelligences vives, spontanées, fougueuses, créatrices, d'un goût douteux parfois et parfois sublime, éprises avant tout de vie, de vérité et de poésie. Or, malgré le nombre, malgré l'épaisseur des bataillons que peut mettre en ligne la médiocrité, c'est finalement à la poésie, à la vérité, à la vie qu'appartient le triomphe définitif. A ce titre, il nous est facile de prédire à l'œuvre qu'entreprend aujourd'hui la librairie E. Monnier un grand et légitime succès.

Il y a longtemps déjà que les bibliophiles et les amateurs d'estampes collectionnent passionnément tout ce qui, dans l'ordre de leurs recherches, appartient à l'époque du romantisme. L'idée de nombrer, de décrire, de rappeler et de faire passer en grande partie sous les yeux des générations nouvelles « tout ce qui s'est peint, sculpté, professé, pensé, joué, orchestré, dessiné », dépensé d'esprit et imprimé alors est donc la bienvenue; non seulement parce que la vogue s'y attachant a rendu tout cela rare et rarissime, mais parce que, cette vogue, l'art et la littérature romantiques la méritent et qu'ils la méritent au-dessus de cela; je veux dire une part d'admiration et notre reconnaissance pour nous avoir affranchis des entraves académiques. *L'Age du romantisme* répond donc à un sentiment plus durable qu'un caprice. Disons, en outre, que si l'idée de la publication est excellente, la réalisation de l'idée est parfaite. Le format est juste ce qu'il fallait qu'il fût, ni trop grand ni trop petit; c'est un bel in-quarto carré, le vrai format de l'illustration. Le dessin de la couverture, composé par M. E. Grasset, est un chef-d'œuvre d'invention; toutes les évocations de l'imagination romantique y ont trouvé place : architecture gothique de fantaisie encadrant des anges et des démons, un moine, un guerrier en armure, une jeune dame à la duchesse de Berry, une autre, la ferronnière au front et jouant du luth, un jeune homme fatal, une coupe de poison, un poignard, une tête de mort aux ailes de chauve-souris, etc., c'est-à-dire T. Johannot, A. Devéria, Louis Boulanger, Célestin Nanteuil, confondus dans la même composition devenue ainsi un trompe-l'œil merveilleux.

C'est à Célestin Nanteuil précisément que sont consacrées les deux premières livraisons de la publication. La place nous fait défaut aujourd'hui ; nous en reparlerons. En attendant, il suffit que l'on sache que le texte est de M. Philippe Burty, car nul n'est plus scrupuleux, mieux informé et ne dirait mieux. M. Philippe Burty a accepté de diriger la partie artistique de *l'Age du romantisme*.

Philibert de l'Orme, par Marius Vachon. Ouvrage de la collection des *Artistes célèbres*. Un fascicule in-8° carré accompagné de 34 gravures. Paris, 1887. Librairie de *l'Art*, J. Rouam.

Il faut rendre cette justice à M. Eugène Müntz de constater qu'il dirige la collection des *Artistes célèbres* de façon à tenir en éveil la curiosité du lecteur. Certes, pour une série de cette sorte, ayant un caractère historique si ouvertement déclaré, l'ordre

par écoles et la méthode chronologique devront être introduits dans le classement définitif; mais, au cours même de la publication, tant de rigueur n'est pas nécessaire et, dès lors, l'attrait de l'imprévu ranime l'intérêt. N'est-il pas piquant, par exemple, de voir une étude sur *Rembrandt* immédiatement suivie d'une étude sur *Boucher* et, dans la série, le *baron Gros*, le peintre de l'épopée impériale, précéder *Philibert de l'Orme*, l'architecte de Catherine de Médicis ? C'est M. Marius Vachon qui nous entretient du vieux maître en l'art de bâtir dont le nom reste attaché au souvenir de deux œuvres capitales, aujourd'hui anéanties, les Tuileries et le château d'Anet, et à un monument, par extraordinaire conservé, le tombeau de François I[er], à Saint-Denis, que « les historiens de la Renaissance sont unanimes à considérer comme une des productions les plus parfaites de l'art français ». L'on devait déjà à M. Marius Vachon le *Jacques Callot* de la même collection; il aime, saisit et traduit avec sollicitude ces belles physionomies si françaises et sait les faire aimer en dehors même de leur art, en dépit de leurs faiblesses ou de leurs travers, en présentant les grands aspects de leur caractère. C'est ainsi qu'après avoir analysé les œuvres et les écrits du vieux Lyonnais, il dira : « Quand on lit les ouvrages de Philibert de l'Orme, on lui pardonne aisément de mettre en lumière, avec autant d'orgueil et d'insistance égoïste, ses travaux et ses inventions, en considération de sa haine farouche contre l'étranger et de son amour pour la France. Il semble même qu'il ait fait œuvre nationale de se défendre cruellement contre ses adversaires et ennemis, qui étaient aussi ceux des vieux maistres maçons et des ymagiers provinciaux. Pour tout cela, autant que pour son génie, cette figure de Philibert de l'Orme est belle et l'on doit avoir pour l'architecte des Tuileries et d'Anet, défenseur infatigable de l'art français, de l'admiration. » Le *Philibert de l'Orme* de M. Marius Vachon ajoute une substantielle étude à l'excellente collection des *Artistes célèbres*.

GEOGRAPHIE

— *Voyages* — *Mœurs et Coutumes* —

La Tunisie, par J.-L. de Lanessan, député de la Seine, avec une carte en couleurs hors texte. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan, 1887. — Prix : 5 francs.

C'est un rapport après enquête.

L'enquête a été poursuivie avec tout le zèle dont on sait qu'est animé l'auteur ; et, si l'on devine que les moyens d'information ne pouvaient lui manquer, on sait encore qu'il a toute compétence pour diriger les informations mêmes.

Le rapport est bien ordonné.

D'abord, un chapitre dans lequel il est parlé du sol, du climat, de la population. Mais point de semblants d'études géologiques, ethnographiques ; ces études, encore que forcément incomplètes, eussent été des hors-d'œuvre ; à leur place, de simples renseignements. M. de Lanessan ne s'est étendu un peu que sur l'orographie, sur l'hydrographie du pays ; et, quant à la population, il s'est contenté, ou peu s'en faut, d'en mesurer la densité par régions.

Les deuxième et troisième chapitres ont trait à l'agriculture et à l'industrie indigènes. Sur la culture des céréales, des oliviers, des dattiers, du tabac, du chanvre, de l'alfa; sur les procédés de culture, les modes de fermage, les rendements ; sur les essences qu'on trouve dans les forêts, sur l'élevage, une véritable étude. Par contre, sur l'industrie indigène, qui est, au reste, en pleine décadence, quelques pages seulement.

Dans celles qui suivent (ch. iv), l'auteur dit les premiers essais des Européens, les champs d'exploitation qu'ils ont créés, les huileries qu'ils ont montées; puis (ch. vi), il fait connaître le système fiscal qui est le plus grand obstacle à une régénération de ce pays, naguère un des greniers de l'empire romain. Des travaux seraient à exécuter, des réformes à poursuivre; il indique ces travaux (ch. viii et ix) : des chemins de fer plutôt que des routes, les pistes suffisant ; il ne faudrait que jeter des ponts sur les rivières et torrents. Bizerte pourrait devenir un port de premier ordre ; il importerait de creuser le lac de Tunis. Il indique également (ch. x) les réformes financières er autres, qui s'imposent.

En résumé, la Tunisie est un pays riche, plus riche que beaucoup de parties de l'Algérie. Pour le relèvement de son agriculture, de son industrie, il faut quelques hommes instruits, quelques hommes d'initiative et beaucoup de capitaux ; y appeler des ouvriers, des cultivateurs français serait imprudence pure. Il servirait peu de produire, et de produire sans trop de dépenses, si l'on ne pouvait exporter ses produits ; or la France redevenue protectionniste, ceci dit à l'adresse du ministère du commerce, n'a pas à craindre l'arrivée sur nos marchés des produits tunisiens qui sont, ou bien d'une nature différente des produits français, et, par conséquennt, ne peuvent leur faire concurrence, ou bien similaires de produits français que notre pays ne fournit pas lui-

même en quantité suffisante pour satisfaire à tous les besoins de l'industrie et de la consommation. Autre déclaration, celle-là à l'adresse du ministère des affaires étrangères, les sacrifices qu'a faits la France, la part qu'elle prend dans la gestion des intérêts du pays lui permettent d'en obtenir, légitimement, aisément, à son profit, un remaniement complet du tarif des douanes. F. G.

L'Inde anglaise, son état actuel, son avenir, précédée d'une *Introduction sur l'Angleterre et la Russie*, par J. Barthélemy Saint-Hilaire. Un vol. in-8° de 484 pages. Paris, 1887. Librairie académique Perrin.

Sous ce titre : *l'Inde anglaise*, — parfaitement justifié d'ailleurs, — M. J. Barthélemy Saint-Hilaire réunit cinq articles publiés à diverses époques dans le *Journal des savants* et traitant tous d'un fonds d'idées commun. Le premier de ces articles, placé en tête du volume auquel il sert d'introduction, expose l'antagonisme de l'Angleterre et de la Russie, non seulement dans l'Inde, mais aussi sur le Bosphore, et fait un tableau très précis des forces de chaque pays compétiteur. Les sympathies hautement proclamées de l'auteur sont pour l'Angleterre : « L'entreprise des Anglais dans l'Inde, dit-il, mérite que tous les amis de l'humanité et de la civilisation en souhaitent le succès. » Néanmoins, il ne dissimule pas les inquiétudes que lui inspire la puissance de la Russie dont le triomphe, à ses yeux, serait celui de la barbarie. Il nous montre l'empire russe possédant à peu près seul l'orient du continent européen, maître de l'Asie centrale ; occupant, par le Caucase, une position qui menace tout à la fois l'ouest et l'est ; marchant à la conquête de Constantinople et de la Turquie. Puis il ajoute : « Quand cet héritage, dont il a déjà ravi bien des lambeaux, lui sera échu tout entier, c'en sera fait, nous le croyons bien, de l'indépendance de l'Occident, qui n'aura pas su se défendre contre la barbarie. » Ces prévisions pessimistes sont datées du mois de février 1887, d'hier. Et M. Barthélemy Saint-Hilaire pousse l'Allemagne, l'Autriche, puissances limitrophes, et l'Angleterre, menacée sur l'Indus et dans la Méditerranée, à s'unir pour arrêter et refouler le torrent. Il va même jusqu'à inviter — par une phrase incidente, il est vrai — « d'autres puissances » qu'il ne nomme pas, mais, clairement, la France entre autres, à se joindre à elles. Il n'est donc pas dans le courant de l'opinion régnante en notre pays à l'heure présente.

Dans le premier des quatre chapitres du livre proprement dit, l'auteur présente le mécanisme du gouvernement de l'Inde anglaise et son action morale; il vante sa tolérance, sa sollicitude. Le second est consacré à l'analyse et au rôle de la langue hindoustanie, à la presse hindoue, aux dangers de l'anglicisme ; le troisième aux mœurs indigènes, aux sectes religieuses ; le dernier enfin, à coup sûr le plus original et le plus émouvant, aux sacrifices humains accomplis dans le pays des Khonds et à l'incessante croisade dirigée contre ces abominables pratiques. — Ce dernier livre de M. Barthélemy Saint-Hilaire sera lu avec autant d'intérêt en Angleterre qu'en France. E. C.

SCIENCES

— *Philosophie* — *Morale* —

L'Ancienne et la nouvelle philosophie, *Essai sur les lois générales du développement de la philosophie*, par E. de Roberty. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Paris, Félix Alcan, 1887. — 7 fr. 50.

C'est un bien gros volume que d'aucuns estimeront un peu bien vide. Une seule idée s'y trouve émise, à savoir la métaphysique, de même que la religion, cette forme plus élémentaire encore de l'ignorance, est avant tout *une conséquence* qui ne devient cause à son tour que si les circonstances qui l'ont produite lui sont favorables.

Auguste Comte ne récriminait pas contre l'histoire; il l'affirmait ; ce qui a été fait, ce qui a été pensé, devait être fait et pensé. Il tâchait à expliquer l'explicable, d'où sa théorie des phases. M. de Roberty ne récrimine pas davantage, et il soutient une thèse qui n'est pas très différente.

L'hypothèse, avec l'ignorance, ce sont les deux éléments de « l'ancienne philosophie », conjecturale et métaphysique. Toute conception métaphysique du monde est nécessairement, ou matérialiste, ou idéaliste, ou sensualiste. Parmi les hypothèses philosophiques, il y a lieu, en effet, de distinguer trois types : l'un d'eux s'appuie sur les sciences inorganiques, qui étudient les phénomènes les plus simples et les plus généraux, — tel est le matérialisme; l'autre prend pour point de départ les sciences à venir, les sciences superorganiques, — tel est l'idéalisme ; le troisième enfin, le sensualisme, occupe une situation intermédiaire, correspondant à celle qui appartient, dans la hiérarchie du savoir, aux sciences organiques. Ces trois types ont un caractère commun : la tendance à transformer des suppositions particulières, spéciales, en hypothèses générales, au moyen desquelles on interprète l'ensemble des phénomènes cosmiques.

Notre auteur formule une *loi de corrélation entre*

le savoir et la philosophie, et cette loi, il la commente. Le caractère métaphysique général et le caractère métaphysique particulier, ou le *genre* ou l'*espèce* métaphysique d'une conception quelconque du monde, sont déterminés par la prédominance des points de vue empruntés aux sciences spéciales. La pensée métaphysique est un phénomène qui accompagne inévitablement la croissance du savoir positif dont elle dépend; à chaque époque donnée, le caractère exclusif d'une conception du monde est en rapport direct avec les lacunes du savoir.

En vain, on poserait à M. de Roberty la question : Qu'est-ce que savoir? Il ne répondrait pas à la question. Il sait qu'elle a été agitée ; mais réalisme, nominalisme, théorie des idées, critique de la raison pure, tout cela est vieux jeu et relève de l'ancienne philosophie. « La théorie de la connaissance ne peut, à aucun égard, être considérée comme une condition unique, ou même primordiale, d'une philosophie scientifique », — la nouvelle philosophie, la seule qui ne se payera pas d'illusions, de conjectures; — cette philosophie « doit au contraire s'appuyer sur toutes les parties du savoir humain ».

Le développement de la philosophie est un fait d'ordre concret, — nous continuons à citer notre écrivain positiviste ; — dans chaque système métaphysique, il entre, outre les éléments sociologiques, un nombre considérable d'éléments purement biologiques ou psycho-physiques, sous forme d'illusions individuelles, d'influences pathologiques, d'idiosyncrasies de toute espèce. La philosophie du passé a été absolument inévitable. Mais il y a évolution de la pensée et la philosophie nouvelle qui commence de se constituer sera aussi une discipline nouvelle, une création synthétique puisant ses forces vives dans la sociologie et la psychologie qui sont encore en voie de formation et qui n'ont pu, par conséquent, lui prêter leur appui dans le passé. On renoncera à obtenir une conception du monde en partant de la conscience individuelle.

M. de Roberty, qui se propose de faire bientôt à l'inconnaissable sa part, ne tend à rien moins, en somme, qu'à édifier, sous le nom de synthèse des sciences, une philosophie dogmatique et universelle, de laquelle seront absents la notion du mal, le postulat de la liberté, le besoin du salut; qu'à édifier, pour mieux dire, un nouveau catholicisme sans plus rien de chrétien.

F. G.

Sensation et Mouvement. *Études expérimentales de psycho-mécanique*, par CH. FÉRÉ, médecin de Bicêtre. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, avec 44 graphiques dans le texte. Paris, Felix Alcan, 1887. — Prix : 2 fr. 50.

Comment oser philosopher aujourd'hui, si l'on n'est physiologiste? M. Féré est physiologiste, et, — qui peut le plus peut le moins, — puisqu'il est capable de fournir une explication totale de ce qui a été, de ce qui est, et aussi de ce qui sera, rien qui doive nous étonner dans le fait, pour lui, de résoudre aussi aisément, et d'un mot, des problèmes de sociologie, — l'expression est encore de mode, — des problèmes de morale.

« La mécanique est la science fondamentale; les manifestations les plus complexes de l'intelligence ne lui échappent pas. » (P. 68.) « Le corps humain se comporte comme toute masse de matière quelconque qui transforme et transmet le mouvement communiqué avec des variations en rapport avec la constitution moléculaire. » (P. 52.) « Toute excitation, si faible qu'elle soit, détermine nécessairement un mouvement... Chaque excitation détermine une tension de l'énergie statique qui a une tendance à se dégager dans une direction spéciale. Lorsque plusieurs excitations se succèdent avant que la tension ait été suffisante pour que la décharge se produise nécessairement, il se fait des déviations successives de la direction de la tendance totalisée. Ce que nous croyons être une période de choix ou de liberté n'est autre chose que la période des oscillations qui se produisent avant l'orientation fixe de la résultante des forces... L'idée de la liberté est une hypothèse sans fondement *scientifique*..., et qui a des conséquences *déplorables au point de vue de l'évolution de l'espèce :* elle a, en effet, fréquemment pour résultat de faire sacrifier l'intérêt de la collectivité à l'intérêt individuel. » (P. 68 et 69.)

L'auteur ajoute que les différences de réactivité, les tendances individuelles, qui, « en s'opposant réciproquement, constituent les conditions indispensables des adaptations successives de l'espèce », et « dont la résultante donne la direction de l'adaptation », *doivent être* respectées, tant qu'elles ne sont pas manifestement en contradiction avec la tendance générale. Mais pourquoi M. Féré se place-t-il à ce point de vue de l'évolution de l'espèce et non à un autre? Il est contraint; « son choix » est détermination; soit. Mais une autre question : pourquoi *déplore-t-il* telle ou telle conséquence de telle ou telle idée? Et, encore une autre : pourquoi déclare-t-il que telle chose *doit* se produire? Le concept d'un *devoir être* se pourrait-il admettre de qui tient pour une philosophie de déterminisme universel ?

M. Féré est meilleur logicien, lorsque, prouvant un optimisme des plus accommodants, il écrit (p. 132): « La misère est aussi inévitable que la déchéance organique; dans les sociétés animales, la misère et la mort prématurée n'atteignent presque exclusivement que les dégénérés, mais c'est parce qu'elles les atteignent inévitablement que les espèces sont conservées avec tous leurs caractères et toute leur vitalité... »; que, plus loin, il dit : « Le malheur est le lot des individus dont l'organisme est en déficit, tandis que le bonheur est le partage des individus bien développés et bien entretenus... Le bonheur individuel et le bonheur collectif se résument dans l'accumulation de la force... L'évolution progressive aboutit à augmenter le dégagement de la force, en quantité invariable dans l'univers, au profit de l'humanité... (p. 150-151). L'utilité commune est la base de toute justice et de toute vertu; la vertu doit consister dans la pro-

duction et dans la conservation de la force; il n'y a qu'une vertu cardinale : l'énergie... (p. 155). Les nuisibles, criminels ou décadents de tout ordre doivent être considérés comme les déchets de l'adaptation, comme les invalides de la civilisation. Ils ne doivent provoquer ni haine ni colère; mais la société doit, si elle ne veut pas voir précipiter sa propre décadence, se prémunir contre eux et les mettre hors d'état de nuire... » (p. 158). Les mots *doit, doivent* sont encore là répétés; n'insistons pas, d'autant plus que leur signification n'est pas très précise. A la force, de se régler, de se mesurer pour un certain effet? Alors, la finalité? Et l'évolution, consciente dans et par l'humanité, consciente de son énergie et de sa fin? Nous sommes en pleine métaphysique.

C'est grand dommage que M. Féré ne se soit pas défendu d'asseoir sur ses observations biologiques, physiologiques, une doctrine philosophique; ses observations sont toutes intéressantes; même quelques-unes des inductions qu'il formule méritent d'être retenues. Il n'est pas toujours d'accord avec MM. Bain, Wundt, Brown-Séquard, Stricker, Mosso, et ses divergences d'opinion, il les motive. On peut tirer grand profit encore de la lecture de son livre. F. G.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématique — Sciences occultes —
Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Herbages et prairies naturelles, par AMÉDÉE BOITEL, chez Didot. — Prix : 8 francs.

Ce volume inaugure une nouvelle *Bibliothèque de l'enseignement agricole* à laquelle est acquis le concours des savants les plus autorisés.

Elle rendra sans doute de réels services à notre grande « industrie nationale », mais peut-être trop exclusivement chez ceux qui savent déjà et qui veulent savoir davantage, à en juger par ce premier volume.

La vraie vulgarisation est chose bien difficile, car un livre ne peut être écrit que par un savant, et un savant s'imagine difficilement qu'il y a des ignorants. Il se résout avec peine à leur parler, c'est-à-dire à prendre toujours les connaissances par l'A B C, à rabâcher les rudiments. Sachant tout, il en dit toujours trop long.

M. Boitel passe en revue, avec clarté et méthode, toutes les plantes fourragères de France. Il y en a beaucoup. Le cours est complet pour le botaniste : nous avons quelque crainte de voir le paysan s'y perdre. Il étudie les sols des diverses contrées de notre pays, avec les plantes qui s'y plaisent et qu'il convient de propager. Cette statistique est complète et le ministère de l'agriculture y trouverait les éléments d'un excellent état de situation théorique. Ce gros volume a 800 pages. Je ne veux point dire que ce soit au détriment de la qualité, mais la quantité y est, la quantité d'un dictionnaire.

Mais je connais un paysan de vingt ans qui a suivi les coutumes routinières de son père et qui sent que l'on peut mieux faire. Il est allé à l'école, mais il n'a pas eu le loisir de suivre des cours d'agriculture. Je ne crois pas qu'il soit seul de son cas. D'autre part, je suis moi-même propriétaire de serres et, moins parce que je me souviens de Virgile que par nécessité moderne, je veux m'occuper moi-même de leur culture.

Je ne crois pas non plus être un cas isolé. Eh bien, ni lui ni moi nous ne trouvons ce qu'il nous faut dans cet ouvrage. Il nous faut d'autres livres sur ce seul sujet. Nous en cherchons un bien simple, bien terre à terre, dans les 150 à 200 pages, pour nous dégrossir seulement : nous nous perfectionnerons après. Il reste encore à écrire.



QUESTIONS MILITAIRES

Stratégie et grande tactique, d'après l'expérience des dernières guerres, par le général PIERRON. Tome premier. Un vol. grand in-8° de 648 pages avec cartes et croquis. Paris, Berger-Levrault et C[ie], 1887. — Prix : 10 francs.

Le général Pierron a publié, en 1878, sous le titre : *les Méthodes de guerre nouvelles,* un ouvrage à coup sûr fort original et qui était le développement du cours qu'il professait à cette époque à l'école de guerre. C'était, en somme, un traité d'art militaire, mais conçu sur un plan tout à fait nouveau. Dans l'ouvrage qu'il fait paraître aujourd'hui et que nous pouvons considérer comme formant le complément et le couronnement de ses premières études, le général a suivi absolument la même marche, le même système d'exposition. Un travailleur obstiné, un ardent bénédictin comme lui pouvait seul en mener l'exécution à bonne fin. Grouper avec art et pour chaque point de doctrine les instructions, les ordres, la correspondance des plus célèbres hommes de guerre; extraire des documents les plus autorisés la relation des principaux faits militaires, les commenter en quelques lignes précises, servant pour ainsi dire de programme à chaque question traitée; laisser en un mot la parole à l'histoire, en se contentant d'en être le *nomenclateur;* telle est, à grands traits, la méthode adoptée par le savant officier général.

Depuis la mort de Napoléon I[er], l'art de la guerre, tout en poursuivant le même but, a subi de profondes modifications dans ses voies et moyens, par suite de la création et des chemins de fer et des télégraphes, du perfectionnement des engins de destruction, par suite surtout de l'effectif croissant des armées, résultat du service militaire universel. Il est donc devenu nécessaire, dans une étude sur la stratégie, de tenir compte de ces nouveaux facteurs. Aussi l'auteur a-t-il fait connaître ces voies et moyens d'après l'expérience des guerres de ce siècle et, en particulier, de celles de 1859, en Italie; de 1861-1865, aux États-Unis; de 1866, en Allemagne et en Italie; de 1870-1871, en France; de 1877-1878, en Orient; de 1880-1881, sur les côtes du Pacifique, etc.

Chaque question a été envisagée autant que possible sous toutes ses faces. Les principes généraux placés en tête et exposés par l'auteur, appuyé par le dire des plus célèbres généraux ou des principaux écrivains militaires, résument les règles et mesures de prévoyance d'une application pratique et immédiate qui découlent des documents et des exemples historiques cités ensuite.

Le premier volume, le seul paru encore, traite en trois chapitres de tout ce qui est relatif aux lignes de communication d'une armée : 1° nécessité de cette ligne; 2° sa protection; 3° son organisation. Quand on pense que ce sujet a suffi pour occuper un fort volume de plus de 600 pages, on verra que l'auteur n'est pas loin d'avoir épuisé la question. Comme nous le disions, il y a quelques années, à propos des méthodes de guerre, les ouvrages de M. Pierron constituent à eux seuls une véritable bibliothèque militaire. Tout officier qui aura lu ce livre en entier saura, au point de vue pratique, autant que s'il avait consacré de longues heures à l'étude de nos principaux auteurs militaires. On peut discuter la méthode suivie par le général, mais on ne peut nier le service immense qu'il rend à l'armée en condensant ainsi, pour son usage, une masse de documents historiques ou techniques aussi considérable.

Les transformations de l'armée française. *Essais d'histoire et de critique sur l'état militaire de la France,* par le général THOUMAS. Deux vol. grand in-8°. Paris, Berger-Levrault, 1887. — Prix : 18 fr.

Le général Thoumas, un des collaborateurs de Gambetta en 1871, vient de publier un travail considérable, aussi remarquable par les nombreux faits historiques qu'il signale à chaque instant que par les considérations techniques qu'il présente sur tous les rouages de notre organisation militaire. Depuis les événements de l'année terrible, il a paru sur ces questions un grand nombre d'ouvrages dont plusieurs, dus à des écrivains d'une haute compétence, ont largement contribué aux solutions adoptées pour la reconstitution des forces défensives de la France. Mais la plupart ont été rédigés à un point de vue purement technique dans le but de faire prévaloir telles ou telles idées ou de combattre telles ou telles tendances. Ils s'adressent presque exclusivement aux lecteurs militaires et l'histoire n'y tient en général que fort peu de place.

Le général Thoumas s'est proposé un tout autre but en écrivant ce livre ; il a voulu comparer le présent au passé et faire ainsi apprécier l'œuvre de la réorganisation de l'armée, non seulement par ceux qu'elle concerne directement, mais par tous les hommes qui s'intéressent au salut et à la grandeur du pays. Dans une série d'études récentes, publiées en Allemagne et dues à un homme qui avait exercé des commandements importants, le prince de Hohenlohe, ce dernier fait observer combien il est avantageux que les vieux officiers fassent part aux jeunes de ce qu'ils ont vu autrefois. C'est ce principe qu'a suivi le général Thoumas; il a vu, entendu et surtout beaucoup lu, et il a pensé qu'il ne serait pas inutile aux générations nouvelles de profiter de cette triple expérience. Il a donc cité autant de faits qu'il a pu le faire sans développer ce livre outre mesure. Toutes ses citations sont empruntées à des ouvrages déjà livrés à la pu-

blicité ou à des documents sans caractère confidentiel. Elles ont le grand mérite, tout en livrant à la connaissance du public un grand nombre de faits nouveaux, de reposer un peu l'attention des questions par trop techniques; elles donnent en même temps de la vie et du charme à la narration et fixent bien mieux dans l'esprit les arguments que l'auteur a développés.

Le cadre embrassé par l'auteur est des plus vastes. En général, en abordant une question, il commence par en faire un historique très succinct, la suivant ainsi depuis son origine jusqu'à la forme sous laquelle elle a été résolue de nos jours, et il en conduit l'étude jusqu'aux dernières transformations qu'elle peut être appelée à subir, c'est-à-dire jusqu'aux nouvelles lois militaires soumises actuellement au parlement. Entre temps, il émaille son exposé soit d'anecdotes, soit plus souvent de documents historiques se rattachant au sujet. En toutes choses, il a son opinion bien personnelle et il ne ménage pas les critiques lorsqu'il en trouve l'occasion. Rappelons en terminant, pour donner une idée de l'ampleur du sujet, les principales questions que l'auteur a traitées et dont le développement embrasse deux gros volumes de près de 600 pages :

Tome Ier. — Recrutement. — Les trois armes. — États-majors. — Armée coloniale. — Réserves. — Avancement. — Écoles. — Organisation générale. — Mobilisation et concentration.

Tome II. — Administration. — Armement. — Matériel. — Camps et cantonnements. — Marches. — Batailles. — Discipline et esprit militaire.

L'artillerie de l'avenir. *Considérations sur l'artillerie de campagne allemande, son état actuel et les réformes indispensables*, par un officier supérieur d'artillerie. Ouvrage traduit de l'allemand par E. Jaeglé, professeur à Saint-Cyr. Un vol. in-18. Paris, Hinrichsen, 1887.

Les conditions nouvelles dans lesquelles se fera la guerre future donneront une part de plus en plus prépondérante à l'artillerie. On verra, sans nul doute, les duels de canons être menés avec une violence et une intensité qui jusqu'à ce jour eussent paru inouïes. Si, en France, l'organisation de cette arme est l'objet de nombreuses critiques, de discussions incessantes, on verra par ce livre que nos voisins d'outre-Rhin songent également à y introduire d'importantes modifications. L'auteur anonyme de cette étude a écrit son livre non seulement pour les artilleurs, mais encore pour les officiers de toutes armes qui y trouveront le sujet d'amples méditations. M. Jaeglé, qui nous a donné déjà la traduction de plusieurs œuvres typiques allemandes, a été donc bien inspiré en nous donnant un texte français de ce travail. L'ouvrage renferme les divisions suivantes I. Méthodes actuelles de combat. — II. Principes de la tactique d'artillerie. — III. Conduite de l'artillerie en campagne. — IV. Organisation de l'artillerie. — V. Cadres et effectifs. — VI. Armement. — VII. Instruction. — VIII. Résumé et conclusion. C. M.

L'éducation de l'infanterie française, par H. de Flettres. Un vol. in-8° avec carte et croquis. Paris, publication du *Spectateur militaire*, 1887. — Prix : 8 francs.

La direction du *Spectateur militaire* vient de réunir en un volume une série d'articles dont des extraits ont été publiés par ce journal technique, dans les premiers mois de cette année. Ce livre n'est pas une œuvre d'érudition, encore moins le fruit d'études spéculatives; l'auteur est un praticien qui a cru bon de fixer sur le papier les idées qu'ont fait naître dans son esprit ses recherches, ses observations à l'étranger et son expérience personnelle. Au moment où, véritable travail de Pénélope, nos règlements sont encore l'objet d'une refonte et d'un remaniement complets, ce livre arrive à son heure et offrira d'utiles éléments de discussion. On sait qu'il vient de paraître, avec l'attache ministérielle, une nouvelle *Instruction* pour le combat; elle marque une évolution significative dans notre tactique. Le présent livre était écrit lors de la publication de cette instruction, on ne saurait donc l'accuser de plagiat. Si, en beaucoup de points, il est en parfait accord avec l'esprit des données officielles, le lecteur s'apercevra bien vite que les moyens d'exécution que l'auteur propose en diffèrent du tout au tout.

L'ouvrage de M. de Flettres commence par comparer les méthodes d'instruction militaire des principales nations européennes ; puis il entre dans le domaine pratique en s'occupant de l'éducation morale et physique du soldat, de son instruction en temps de paix, en partant de l'instruction individuelle pour aboutir à celle de la compagnie et du bataillon. Il passe ensuite au maniement des grandes unités, aux manœuvres de garnison et aux manœuvres d'automne, et se termine par un aperçu d'une année complète d'instruction, réglée d'après les idées de l'auteur. Bien qu'il ne faille accueillir ces innovations qu'avec une certaine réserve, il y a dans ce livre beaucoup d'idées neuves qui attireront, sans nul doute, l'attention des hommes du métier. C. M.

Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT.

Séance générale trimestrielle du 6 juillet 1886.

Grand prix biennal de 20,000 francs. — Les membres des cinq sections de l'Institut de France, réunis en assemblée générale, ont entendu le rapport de M. le vicomte Delaborde, fait au nom de l'Académie des beaux-arts, dans lequel cette Académie, en vertu d'un vote de 36 voix sur 40 votants, proposait de décerner à M. Antonin Mercié, sculpteur, le prix biennal de 20,000 francs pour son *Tombeau du roi Louis-Philippe,* qui figurait au Salon de l'année dernière.

L'Institut de France a approuvé à l'unanimité la proposition de l'Académie des beaux-arts.

Le prix biennal est la plus haute récompense que l'Institut de France puisse décerner. Il a été fondé en 1855 par l'empereur Napoléon III. Une rente annuelle de 10,000 francs y fut affectée. Il fut d'abord triennal, c'est-à-dire de 30,000 francs, payables en trois années. Ce n'est qu'en 1861 que l'Institut obtint de le rendre biennal.

Il est statué, dans la fondation de ce prix, qu'il sera distribué à tour de rôle par chacune des cinq classes de l'Institut. C'est l'Académie des sciences qui l'a décerné pour la première fois à M. Fizeau, lorsqu'il était triennal.

Depuis qu'il est décerné tous les deux ans, les lauréats se sont succédé ainsi qu'il suit dans les différentes classes de l'Institut :

Académie française : MM. Thiers, Guizot, Nisard.

Académie des inscriptions et belles-lettres : MM. Oppert, Mariette, Paul Meyer.

Académie des sciences : MM. Wurtz, Paul Bert, Brown-Séquard.

Académie des beaux-arts : MM. Félicien David, Chapu, Antonin Mercié.

Académie des sciences morales et politiques : MM. Henri Martin, Demolombe.

Le prochain prix biennal sera décerné en 1889, sur la proposition de l'Académie des sciences morales et politiques.

Au cours de la séance générale trimestrielle, M. Bertrand a fait une intéressante lecture sur l'art de la gravure à l'époque du renne.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 24 juin.

Communication. — E. Renan : Photographies et estampages des inscriptions du sarcophage anthropoïde découvert à Saïda par Hamdi-Bey.

Plusieurs prix et récompenses ont été décernés au cours de cette séance :

Le prix du budget, applicable au meilleur mémoire sur la *Langue des inscriptions latines*, a été décerné à M. Arthur Loth, de Versailles.

Le prix du budget, relatif au meilleur mémoire sur la *Bibliothèque de Photius,* n'a pas été accordé. Une récompense de 1,000 francs sera donnée à l'auteur du seul mémoire présenté, s'il se fait connaître.

Une récompense de 2,000 francs a été accordée, sur le montant du prix Bordin, à M. Antoine Thomas, chargé de cours à la Faculté de lettres de Toulouse, auteur du seul mémoire présenté.

Le prix Brunet, sur le *Fihrist,* a été décerné à M. Moritz Steinschneider, de Berlin, auteur du seul mémoire présenté.

La commission des *Antiquités nationales* a décerné les récompenses suivantes :

Médailles :

1° M. Delachenal (*Histoire des avocats au parlement de Paris*);

2° M. I. Richard (*Une petite-nièce de saint Louis : Mahaut, comtesse d'Artois et de Bourgogne*);

3° MM. Lespy et P. Raymond (*Dictionnaire béarnais ancien et moderne*).

Mentions :

1° M. J. Philippe (*Origines de l'imprimerie à Paris*);

2° M. B. de Mandrot (*Imbert de Batarnay, seigneur du Bouchage, conseiller des rois Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François Ier*);

3° M. Haillant (*Essai sur un patois vosgien*);

4° M. Georges Guigne (*Récits de la guerre de Cent ans. Les Tard-Venus en Lyonnais, dans le Forez et le Beaujolais*);

5° M. Ch. Bémont (*De la condamnation de Jean sans Terre par la cour des pairs de France en 1202*);
6° M. Faucon (*la Librairie des papes d'Avignon*).

La commission du PRIX LAFON-MÉLICOCQ a décidé que le prix ne serait pas décerné. Néanmoins sur le montant du prix, elle accorde :

1° Une récompense de 1,200 francs à M. l'abbé Haigneré pour les deux ouvrages suivants :

Cartulaires des établissements civils et religieux du Boulonnais;

Les Chartes de Saint-Bertin.

2° Une récompense de 600 francs à M. le baron de Calonne pour la deuxième édition de son ouvrage intitulé :

La Vie agricole sous l'ancien régime dans le nord de la France.

Séance du 1er juillet.

Ouvrages présentés. — Hoffmann : *les Monnaies royales de France depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XVI.* — Israël Lévi : *le Roman d'Alexandre.*

Lectures. — Al. Bertrand : Note sur les fouilles faites à Saint-Maur-les-Fossés (Seine. — Siméon Luce : Mémoire sur un complot dirigé contre les Anglais à Cherbourg, au temps de Jeanne d'Arc, par Philippe Lecat.

Communication. — Héron de Villefosse : Résultat des fouilles dirigées à Saintes par M. le chanoine Julien Laferrière.

Dans cette séance, M. le secrétaire perpétuel a lu une lettre de M. l'abbé Battiffol, du clergé de Paris, dans laquelle cet ecclésiastique se déclare l'auteur du mémoire jugé digne d'une récompense de 1,000 francs pour le concours de l'un des prix du budget et dont le sujet était : « Examen critique de la bibliothèque de Photius. »

M. Auguste Molinier, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève, a été ensuite proclamé lauréat d'un autre prix du budget (valeur, 2,000 francs) dans le concours sur la question suivante : « Exposer la méthode d'après laquelle doit être étudié, préparé pour l'impression et commenté un ancien obituaire. Appliquer les règles de la critique à l'étude d'un obituaire rédigé en France avant le XIIIe siècle. »

L'Académie avait prorogé à l'année 1887 le sujet suivant proposé pour le prix Bordin (valeur, 3,000 fr.): « Étude critique sur les œuvres que nous possédons de l'art étrusque; origine de cet art; influence qu'il a eue sur l'art romain. » Le mémoire de M. Jules Martha, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, le seul qui ait été déposé, a été, à l'unanimité de la commission, jugé digne d'être couronné.

Le prix de numismatique ancienne (valeur, 400 fr.) fondé par M. Allier de Hauteroche, a été décerné à M. Ernest Babelon, sous-bibliothécaire au département des médailles de la Bibliothèque nationale, pour son ouvrage intitulé : *Description historique et chronologique des monnaies de la république romaine vulgairement appelées monnaies consulaires.*

Séance du 8 juillet.

Ouvrages présentés. — Bouriant : *Fragments d'un roman d'Alexandre en dialecte thébain.* — De la Borderie : *Monuments originaux de l'histoire de Saint-Yves.* — Duc de la Trémoïlle : *Livre des comptes (1305-1406) de Guy de la Trémoïlle et de Marie de Sully.*

Communication. — Derembourg : Le sarcophage de Tabnit, roi de Sidon. — Héron de Villefosse : Résultat des fouilles de Saintes.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 18 juin.

Communication. — Aucoc : A propos de l'ouvrage de M. de Franqueville : *Le gouvernement et le parlement britannique.*

Dans cette séance. l'Académie a procédé à l'élection de la commission du prix récemment fondé par M. Audéoud. Ont été élus : MM. Larombière, Georges Picot, Beaussire, Maurice Block, Vacherot et Perrens.

Le prix de 9,000 francs sera distribué pour la première fois en 1889. Il est destiné à récompenser les études, les travaux et les services relatifs à l'amélioration des classes ouvrières et au soulagement des pauvres.

Séance du 25 juin.

Communication. — Glasson : A propos de la notice de M. Colmet-Daage sur *l'École de droit de Paris en 1814, 1815 et 1816.*

Séance du 2 juillet.

Ouvrages présentés. — H. Joly : *l'Homme et l'Animal* (2e éd.). — E. de Laveleye : *le Luxe.*

Séance du 9 juillet.

Lectures. — Barthélemy Saint-Hilaire : L'œuvre des Anglais dans l'Inde et son avenir. — Moynier : L'état du Congo au point de vue juridique.

Dans cette séance, l'Académie a fixé ainsi qu'il suit la question à traiter pour le concours du prix du budget en 1891 : « Des transformations survenues dans le monde depuis la seconde moitié du XIXe siècle dans les transports maritimes et de leur influence sur les relations commerciales. »

— L'Académie a mis également au concours, pour 1892, le prix du budget de 2,000 francs sur la question suivante : « La politique étrangère de l'abbé Dubois. »

Les mémoires devront être déposés à l'Institut avant le 31 décembre 1891.

— La section des sciences morales a arrêté le sujet du concours pour le prix du budget, de 2,000 francs.

« Exposer, d'après les œuvres de saint Jean Chrysostome, quelles étaient les mœurs dans son temps et discuter, au point de vue moral, la manière dont il l'a jugé. »

Les mémoires doivent être déposés avant le 31 décembre 1889.

Disons enfin que l'Académie a décerné le prix Bordin, de 2,500 francs, au mémoire inscrit sous le n° 2 du concours, sur la *Philosophie du langage.* L'auteur est M. Paul Regnaud, professeur adjoint à la Faculté des lettres de Lyon.

Le prix Victor Cousin, qui est de 6,000 francs, a été attribué à M. Ch. Huit, docteur ès lettres à Paris. Le sujet à traiter était : *les Dialogues de Platon.*

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèques universitaires. — Nos lecteurs trouveront dans *la Revue internationale de l'enseignement,* publiée par la Société de l'enseignement supérieur (numéro du 15 juin 1887), une longue et intéressante note de M. Mortet sur la nouvelle installation de la Bibliothèque universitaire de Bordeaux.

Bibliothèque Schœlcher. — Près de quatre cents volumes faisant partie de la collection donnée par M. Schœlcher à la bibliothèque de Fort-de-France ont disparu.

M. Étienne, sous-secrétaire d'État aux colonies, a prescrit une enquête judiciaire à Fort-de-France, au sujet de cette disparition.

Société Franklin. — Cette société, fondée pour la propagation des bibliothèques et reconnue d'utilité publique, vient de faire de nouveaux envois de livres à plusieurs bibliothèques populaires des départements et à des infirmeries militaires de province.

Le chiffre des volumes envoyés s'élève à deux cent soixante-quinze.

ÉTRANGER

Italie. — *Bibliothèque nationale de Florence.* — La bibliothèque nationale de Florence s'est enrichie de deux correspondances importantes pour l'histoire contemporaine, littéraire et civile : celles de Felice Le Monnier et de Giovanpietro Vieusseux, libraires-éditeurs à Florence; la première a été donnée, la seconde achetée aux héritiers. La correspondance de Le Monnier se compose de plus de six mille sept cents lettres d'hommes célèbres, avec les réponses du libraire, plus de quatre-vingt-six volumes de manuscrits destinés à l'impression. C'est un Français résidant à Florence, M. Domengé, qui en a fait présent à la bibliothèque. La correspondance de Vieusseux comprend plus de vingt-cinq mille lettres et des documents relatifs, pour la plupart, à l'histoire de l'Italie et de l'Europe de 1819 à 1863.

Bibliothèque nationale de Venise. — Le 8 mai dernier, on a inauguré à la bibliothèque nationale de Venise une salle qui porte le nom du cardinal Bessarion, fondateur de la Bibliothèque. Cette salle contient une exposition où sont rangées méthodiquement les productions de l'imprimerie vénitienne, du XIe siècle à nos jours.

Bibliothèque de la ville d'Imola. — Lord Warren Vernon a donné à la bibliothèque d'Imola un exemplaire de l'édition publiée à ses frais du commentaire de la *Divine Comédie,* de Benvenuto Rambaldi da Imola.

L'édition est splendide, in-4°, imprimée sur papier de Fabriano. Elle a été surveillée par le sénateur Giacomo Filippo Lacaita. Elle contient deux photographies, l'une de la ville d'Imola, l'autre de la maison de Benvenuto.

La bibliothèque Henzen. — La bibliothèque archéologique de feu M. le professeur Henzen, de l'Institut archéologique allemand, a été achetée par le gouvernement italien. Cette bibliothèque viendra enrichir

celle que le sénateur Fiorelli a déjà fondée à Rome, près la Direction générale des antiquités et des beaux-arts.

Belgique. — *Bibliothèque royale; nomination.* — M. Édouard Fétis vient d'être nommé au poste de conservateur en chef de la Bibliothèque royale de Belgique, en remplacement de M. Alvin, récemment décédé.

Depuis plus de vingt ans, M. E. Fétis était conservateur du département des imprimés, à cette même bibliothèque, et s'était fait un renom presque européen par sa haute érudition et sa parfaite courtoisie.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— La Librairie illustrée vient de mettre en vente deux volumes de notre regretté collaborateur M. Ad. Racot : *Portraits d'hier* et *Portraits d'aujourd'hui.*

— M. Dubosc de Pesquidoux vient de consacrer une étude politique et historique au comte de Chambord. L'ouvrage a été édité par la maison Palmé.

— Le cinquième fascicule du *Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance*, rédigé par M. Victor Gay, a paru à la librairie de la Société bibliographique. Avec ce fascicule se termine le tome I de *Glossaire.*

— M. Doncieux vient de consacrer une étude au Père Bouhours, le jésuite lettré du XVIIe siècle.

— M. Lucien Arréat vient de donner à la librairie F. Alcan le *Journal d'un philosophe.*

— La librairie Berger-Levrault vient de publier un catalogue de tous les ouvrages relatifs à l'Alsace imprimés ou édités par cette maison, depuis 1676 jusqu'à 1873, et le catalogue des ouvrages non alsatiques publiés par elle de 1676 à 1815. On comprend l'importance d'un tel recueil quand on sait que l'imprimerie Berger-Levrault a été chargée, jusqu'à la Révolution, de toutes les impressions administratives; de sorte que ce catalogue donne un relevé chronologique de tous les actes administratifs de l'intendance d'Alsace sous l'ancien régime et de l'administration centrale du Bas-Rhin pendant la Révolution.

— La collection de Contes et Chansons populaires, éditée par la librairie Leroux, vient de s'augmenter de trois volumes. Ce sont : 1° *les Voceri de l'île de Corse*, recueillis par M. Ortoli; 2° *les Contes provençaux de l'antiquité et du moyen âge*, par M. Féraud; 3° *les Contes populaires berbères*, recueillis, traduits et annotés par M. Basset.

— L'éditeur dijonnais, M. Darantière, vient de faire paraître le troisième fascicule du *Théâtre de l'Infanterie dijonnaise.* Ce fascicule, qui forme une plaquette in-12 de 46 pages, a pour titre : *Asneries, ou les quatre jeux joués contre le grand maistre des eaulx et forestz, avec la Chanson des Satyres, 1576.*

La distribution de la brochure est celle-ci :

Après la *Préface*, se trouve un chapitre traitant de la double origine française des Asneries; un autre sur l'antiquité desdites Asneries d'après l'abbé Boullemier; le troisième a pour objet la Mairesse de Dijon, juge des Asneries; le quatrième renferme les documents recueillis par l'abbé Boullemier; le cinquième et dernier chapitre roule tout entier sur la grande et unique menée de l'âne à Dijon par l'Infanterie de ladite ville.

— M. G. Dolot, capitaine du génie, vient de faire paraître à la librairie Quantin une très intéressante *Note historique sur la place Vendôme et sur l'hôtel du gouverneur militaire de Paris.* Le livre, tiré à 400 exemplaires seulement, est orné de 5 planches hors texte et d'un plan de la place Vendôme composé de quatre parties superposées représentant l'aspect de la place à diverses époques.

— *De Paris à Berlin*, tel est le titre du dernier ouvrage de M. Victor Tissot. Le livre a paru chez le libraire Gautier.

ETRANGER

Angleterre. — Il vient de paraître à Londres un gros volume contenant des renseignements très

détaillés et utiles sur les journaux et autres recueils périodiques du monde entier. Il porte le titre de *Sell's Dictionary of world's press* et contient de nombreuses illustrations, parmi lesquelles figurent les portraits des directeurs des principaux journaux anglais, français et américains.

Allemagne. — Mme Blennerhasset vient de publier le premier volume d'un ouvrage sur Mme de Staël. (Berlin, librairie Paetel.)

Belgique. — L'Académie royale de Belgique continue l'impression de la *Biographie nationale.* Le deuxième fascicule du tome II a dernièrement paru et va de *Heuschling* à *Huerter.*

— Il vient de paraître à la librairie Godenne, à Namur, une intéressante étude sur Mme de Maintenon et Mlle de Montpensier. L'ouvrage a pour auteur Mme Pirmez et comme titre : *Deux femmes du* XVIIe *siècle.*

— M. G. Kayser vient de publier à Bruxelles (Beauvais) une *Bibliographie d'ouvrages ayant trait à l'Afrique,* dans ses rapports avec l'exploration et la civilisation de ces contrées, depuis le commencement de l'imprimerie jusqu'à nos jours.

Italie. — M. Castellani, directeur de la Bibliothèque nationale de Venise, a fait paraître à la librairie Visentini le discours qu'il a prononcé à l'occasion de l'inauguration, à cette bibliothèque, de la salle Bessarion (inauguration dont nous parlons plus haut). Ce discours a trait aux origines de l'imprimerie à Venise et à son histoire, de Giovanni de Spira aux Alde.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Annonçons la prochaine apparition d'un ouvrage qui fera sans doute quelque bruit : *Napoléon et ses détracteurs.* Auteur : le prince Jérôme Napoléon.

— On annonce la prochaine publication du tome I d'une *Histoire du peuple d'Israël,* par M. Ernest Renan.

— Comme suite à *la France jugée par la Russie,* de M. Michel Delines, que vient de publier la Librairie illustrée, paraîtra du même auteur : *l'Allemagne jugée par la Russie,* d'une actualité encore plus palpitante.

— L'association fondée pour l'encouragement des études grecques en France se propose de publier, à partir de l'année prochaine, une *Revue des études grecques.*

— M. Éveillé met en souscription, pour paraître au mois d'octobre prochain à la librairie Moquet, à Bordeaux, un *Glossaire saintongeais.* Cette étude sur la signification, l'origine et l'historique des mots et des noms usités dans les deux Charentes sera précédée d'une introduction sur l'origine de la langue française et suivie d'un index bibliographique et littéraire. L'ouvrage formera un volume imprimé sur deux colonnes, dans le format du *Manuel du Libraire.*

— Le R. P. Monsabré vient de réunir, en un volume luxueusement édité chez Lethelleux, ses conférences et ses instructions du carême de 1887. L'ouvrage qui a pour titre : *le Mariage,* doit paraître ce mois-ci.

— Deux publicistes, MM. Ad. Robert et Mourot, annoncent et proposent en souscription un *Dictionnaire de l'histoire parlementaire en France.*

ÉTRANGER

Italie. — Le Dr Cappelletti, de Livourne, met la dernière main à une *Histoire critique de la Révolution française.*

Belgique. — M. Fierlants, président du cercle d'escrime de Bruxelles, traduit, pour le publier à Paris, chez Ollendorff, l'ouvrage d'Egerton Castle, président du London Fencing Club : *l'Escrime et les escrimeurs depuis le moyen âge jusqu'au* XVIIIe *siècle.* Ce livre renferme une esquisse du développement et de la bibliographie de l'art de l'escrime pendant cette période. Il sera illustré de reproductions de vieilles gravures et de photogravures.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

DOCUMENTS OFFICIELS.

Nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Parmi les promotions faites à l'occasion du 14 juillet dans l'ordre de la Légion d'honneur, nous avons remarqué les nominations suivantes :

1° Au grade d'officier :

MM. Lavisse, professeur à la Faculté des lettres de Paris;

Henri Weil, maître de conférences à l'École normale;

Pavet de Courteille, membre de l'Institut, professeur de langue et littérature turques au Collège de France.

2° Au grade de chevalier :

MM. Lucien Viaud, l'officier de marine connu en littérature sous le pseudonyme de Pierre Loti;

Philibert Audebrand;

Bergaigne, professeur à la Faculté des lettres de Paris;

Bigot, professeur de littérature à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr.

Union pour la protection littéraire et artistique. — Suivant la convention internationale pour la protection de la propriété littéraire et artistique, dont les bases ont été arrêtées le 9 décembre 1886, les ratifications de cette convention doivent être échangées, à Berne, au plus tard dans le courant d'une année.

En conséquence de cette disposition, le conseil fédéral invite les États qui font partie de cette Uuion pour la protection littéraire et artistique : la Belgique, l'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, l'Espagne, etc., à envoyer des délégués à Berne, le 5 septembre prochain, pour participer à une conférence où l'on procèdera à l'échange des ratifications.

Mission littéraire. — M. Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, est chargé d'une mission en Allemagne, à l'effet d'étudier l'histoire des rapports intellectuels et littéraires de ce pays avec la France avant 1789.

— Dans *l'Annuaire Mermet*, qui vient de paraître, on voit que l'année dernière on n'a pas fondé moins de 537 journaux. Il est vrai que 180 au moins étaient de ces feuilles qui ne paraissent qu'une fois, sur les boulevards de Paris. Citons, entre autres, *le Cochon, les Echos de Cythère, la Panthère des Batignolles, le Rossard, le Saint-Joseph*, organe officiel de la corporation des c..., etc.

Si l'on compulse, écrit un de nos confrères, la seconde partie de *l'Annuaire Mermet*, celle qui, mise à jour, donne la liste de toutes les feuilles en cours de publication depuis quelques années, on y découvre également un bon stock de « gaieté de la presse ».

On peut presque diviser les journaux par corps de métiers : l'agriculture, par exemple, compte 42 organes, où nous voyons prendre rang *l'Orchidophile*, journal des amateurs d'orchidées. Le sommaire d'un numéro est engageant ; il débute ainsi : « *Nouveautés :* Eattleya labatia crocata; Eattleya brymeriana; Dendrobium... » Le reste à l'avenant.

Les beaux-arts sont représentés par 26 journaux ; le commerce en a 60, parmi lesquels *le Bétail, les Corps gras industriels, l'Epicerie française, le Tabac, l'Echo de la laiterie, le Bulletin des blanchisseries.* La finance a 159 organes ; le magnétisme en compte 14, dont *la Chaîne magnétique* et *la Table tournante ;* l'industrie a 46 journaux ; l'instruction publique, 63. Ces derniers traitent toutes les questions pédagogiques ; il en est un qui mérite une mention spéciale : c'est *la Rigolade sténographique*, qu'un prospectus désigne comme une « petite publication destinée à propager la sténographie ».

Où la moisson de bizarreries peut être plus facilement faite encore, c'est dans les journaux religieux : *les Echos de la première communion ; le Parterre de Notre-Dame; le Très Saint-Sacrement*, revue des œuvres eucharistiques ; *la Merveilleuse Couronne de dévotion aux œuvres de J.-M.-J.*, contiennent des malédictions contre le siècle assez désopilantes. On y découvre aussi des annonces hilarantes, rédigées avec la fausse gaieté des gens qui ne rient pas souvent. *La Fin du* XIX*e siècle*, qui consacre une partie de ses bénéfices « à favoriser la vocation sacerdotale d'un jeune homme pauvre », insère cette réclame : « Grand hôtel Saint-Joseph... *Maigre* les vendredis et *tripes à la mode de Caen* le mardi... Hein ? » — L'interjection : « hein » est dans le texte : elle peint bien la grosse joie du curé de campagne attablé devant le plat fumant...

Et les journaux de modes ? Ils ne sont pas moins

[illegible]

Lettres inédites de V. Hugo, Chateaubriand et Thiers. — Notre [illegible] M. Simon Brugal [illegible] au *Figaro*, au sujet de l'Exposition internationale ouverte en ce moment à Toulouse, un intéressant article dont nous extrayons les principaux passages :

« L'Exposition internationale qui est ouverte à Toulouse offre au lettré, à l'artiste, à l'érudit, une véritable et attrayante curiosité. Je veux parler de l'archivaire de l'Académie des Jeux Floraux.

« Dans une salle et des vitrines à elle, la vieille Académie expose :

« 1° La collection de toutes ses fleurs, depuis la violette, créée en 1323, jusqu'au jasmin, fondé tout récemment par Mme la marquise de Blocqueville.

« 2° Des spécimens de ses anciens jetons d'or, si rares et si précieux ;

« 3° Ses mémoires et ses recueils annuels, formant une bibliothèque de près de 200 volumes ;

« 4° *Las Leys d'amors* et *las Flors del gay saber* : deux superbes manuscrits sur parchemin qui contiennent la poétique des sept fondateurs des Jeux Floraux (XIVe siècle), les statuts et les premiers registres du Collège de la gaie science ;

« 5° Les poésies en langue d'oc des troubadours qui obtinrent la « Joye » de la violette, de 1323 à [illegible] poésies écrites sur vélin, avec d'admirables miniatures de l'époque ;

« 6° Les poésies du temps de Clémence Isaure, et la première Canson, couronnée, d'autres disent composée par elle, en 1500 ;

« [illegible] Les poésies couronnées par l'Académie des Jeux Floraux au XVIe siècle ;

« 8° Les lettres patentes de Louis XIV (1694), érigeant en Académie royale l'ancienne Académie restaurée par Clémence Isaure.

« [illegible] Louis XV [illegible] certains [illegible]

« [illegible] dossier de lettres autographes [illegible] au secrétaire perpétuel [illegible]

« [illegible] — [illegible] révélations — [illegible] a été donné [illegible] déniché des [illegible] signées : Portalis, [illegible] Maury, [illegible] Baour-Lormian, Alexandre Soumet, [illegible] Victor Hugo, Chateaubriand, [illegible] Thiers, Belmontet, Jean [illegible] etc., etc.

« Il serait trop long d'analyser [illegible] ces lettres. On nous permettra seulement de nous arrêter à trois [illegible] : Victor Hugo, Chateaubriand et Adolphe Thiers.

« De Victor Hugo, le dossier contient une douzaine de lettres, toutes à l'adresse de M. Pinaud, secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux et conseiller à la Cour d'appel de Toulouse.

« Elles sont de la première jeunesse du poète et peuvent servir à sa biographie définitive.

« La première lettre est datée du 29 mars 1819. Cette année-là, deux odes de Victor Hugo avaient été couronnées : *le Rétablissement de la statue d'Henri IV* et *les Vierges de Verdun*. L'une avait obtenu le lis d'or, et l'autre l'amarante réservée. M. Pinaud avait demandé à l'heureux lauréat s'il préférait les fleurs ou leur valeur en monnaie. Celui-ci répond :

« Vous m'engagez, monsieur, à me décider promp-
« tement entre les fleurs ou leur valeur pécuniaire.
« Je préfère les fleurs. Elles me rappelleront dans
« tous les temps l'indulgence de l'Académie, qui, sans
« doute, en me couronnant, a eu plus d'égards à ma
« grande jeunesse qu'à mon faible talent. »

« Le poète n'avait alors que dix-sept ans. Les deux odes couronnées nécessitaient pourtant quelques corrections. Victor Hugo envoya les variantes à M. Pinaud, le 9 avril de la même année, en lui disant :
« Ces odes m'ont coûté plus de peine à retoucher
« qu'à composer. Voilà pourquoi je doute du succès
« de mon travail. » Il est à croire que les retouches étaient bonnes, car elles ont été maintenues par l'auteur dans l'édition en volume des *Odes et Ballades*.

« Le 16 juin 1819, nouvelle lettre de Victor Hugo à M. le secrétaire perpétuel. Il le remercie de l'envoi du Recueil académique et termine ainsi, tout simplement : « Maman a été très vivement touchée de votre « attention. »

« L'écriture de Victor Hugo, à cette époque de sa vie, ne ressemble en rien à l'écriture de son âge mûr et de sa vieillesse. C'est une écriture appliquée et qui sent encore le collégien, mais le collégien laborieux, bûcheur, soigneux et précautionneux. Elle est [illegible] serrée, très régulière et tenant le milieu entre la ronde et l'anglaise. Les *d* minuscules ont cela de particulier qu'ils offrent tous un énorme crochet en retour replié sur lui-même, en ce sens : *d*. Ce qui, d'après les graphologues, est le signe d'une vanité phénoménale. La signature est également très curieuse

— avec un paraphe ultra-bourgeois, qui plus tard sera remplacé par un paraphe fulgurant.

« Cette écriture a également un autre caractère, qui bientôt disparaîtra totalement : c'est que, sauf dans la signature, les lettres dans les mots sont toutes liées, se tiennent toutes. Graphologiquement, cela indique que Victor Hugo n'est pas encore le visionnaire, l'intuitif, le créateur qu'il deviendra un jour. A dix-sept ans, il n'est qu'un imitateur, ou plutôt qu'un intelligent assimilateur. Et de fait, le Victor Hugo des premières poésies n'est pas le vrai Hugo. C'est un Delille romantique, rien de plus.

« En 1820, troisième triomphe du poète devant l'académie toulousaine. L'ode : *Moïse sur le Nil*, obtint une amarante réservée. D'après les statuts, il avait droit au titre de maître ès jeux, et il se hâte de demander à M. Pinaud l'envoi du diplôme. Mais il ne veut pas la fleur. Cette fois, il préfère l'argent : « Ayant déjà, dit-il, obtenu une amarante en 1819, « je me détermine à prendre, cette année, au lieu de « la fleur, la somme que l'Académie me laisse la « faculté de choisir, en place du prix. »

« Quelques écrivains ont prétendu que le royalisme du jeune Victor Hugo n'était pas sincère. On ne se douterait guère de cette noire hypocrisie (qui d'ailleurs n'a rien de fondé), en lisant l'ardente profession monarchique contenue dans les paroles suivantes :

« Je suis, écrit le poète à M. Pinaud, particulière- « ment flatté que mes Odes sur la Vendée et sur « l'exécrable crime du 13 février (l'assassinat du duc « de Berry) vous aient causé quelque plaisir. J'ai « l'honneur de vous adresser deux exemplaires d'une « satire déjà vieille, mais qui, à l'époque où elle « parut (octobre 1819), fut considérée à Paris, sinon « comme une œuvre de talent, du moins comme une « marque de courage. J'y fais joindre le premier vo- « lume du *Conservateur littéraire*. Vous verrez dans « cet ouvrage, à la rédaction duquel je concours, le « témoignage de satisfaction que Sa Majesté a daigné « me donner à l'occasion de mon Ode sur la mort du « duc de Berry. Je vous félicite de l'Adresse de votre « Cour royale relativement à cet horrible assassinat. « Elle a produit ici le meilleur effet, et elle a été dis- « tinguée entre toutes les Adresses des autres villes « du royaume. »

« Plus tard, il envoie à l'aimable secrétaire, pour être insérée dans le Recueil de l'année 1820, une ode sur l' « épouvantable trahison de Quiberon ». Tout cela dénote des sentiments d'une sincérité parfaite.

« Reçu maître ès jeux, Victor Hugo prend le bon M. Pinaud pour confident de ses joies et de ses peines de famille. Ses lettres sont souvent d'une longueur démesurée; mais il s'en excuse en ces termes : « Un observateur a dit que lorsque les affections sont « grandes, les lettres sont longues. » Il offre à l'Aca[démie] d'être son intermédiaire auprès des illustra[tion]s parisiennes. L'Académie profite de cette offre [gra]cieuse et charge son lauréat de remettre à Cha[te]aubriand le diplôme de maître ès jeux floraux. [Vi]ctor Hugo s'acquitte avec joie de la commission, [e]t l'auteur de *René* envoie le remerciement que voici :

« Monsieur le secrétaire perpétuel,

« J'ai reçu avec la plus sincère reconnaissance les « lettres de maître ès jeux floraux dont l'Académie « a bien voulu m'honorer. C'était y ajouter pour moi « un nouveau prix que de me les faire remettre par « le jeune poète qui donne de si brillantes espérances.

« En lisant les lettres, monsieur, je me suis « aperçu qu'elles font mention d'un titre que j'ai « cru devoir déposer [1]. Mais je tiens plus aux hon- « neurs de la *gaie science* qu'à ceux de la politique, « et je ne rendrai jamais à Clémence Isaure le « diplôme qu'il lui a plu de m'accorder, d'après l'avis « de son illustre conseil. »

« Puis, les formes de politesse épuisées, le grand écrivain signe royalement :

« CHATEAUBRIAND. »

« Revenons à Victor Hugo.

« Le 14 juillet 1822, il annonce à M. Pinaud la mort de sa mère. En octobre 1822, il lui fait part de son mariage : « Je viens, écrit-il, d'unir ma vie à la plus « douce, à la plus angélique, à la plus adorée des « femmes. » Maintenant l'écriture se modifie : elle est moins appliquée, moins guindée, plus personnelle. L'individualité commence à s'affirmer. On remarque l'épaississement et le grossissement presque monstrueux des jambages des lettres *j*, *p*, *q*, *z*, signe graphique des instincts et des goûts sensuels — dont la prédominance va de pair avec l'idéalisme, caractérisé par la finesse des autres lettres. Cependant nous sommes encore loin de l'écriture géniale de la *Légende des siècles*.

« Ici, en cette année 1822, se place un épisode biographique bien étonnant. Victor Hugo prétexte de son titre de maître ès jeux floraux pour se faire exempter, en cas du tirage d'un mauvais numéro, du service militaire. Il écrit, le 11 décembre, à l'obligeant M. Pinaud la lettre suivante :

« Vous avez un confrère conscrit. Ne riez pas de « cette alliance de mots. Né au commencement de « l'année 1802, je me trouve faire réellement partie « de la levée annuelle de 40,000 hommes.

« La loi du recrutement accorde l'exemption du « service militaire à tous ceux qui auront remporté « l'un des grands prix de l'Institut, voire même le « prix d'honneur de l'Université. L'oubli fait des prix « de la seconde académie du royaume est ici réparé « par l'esprit de la loi, et, d'après les informations « que j'ai prises, j'ai acquis la certitude que cet ar- « ticle avait été interprété favorablement jusqu'à ce « jour, sur la réclamation des secrétaires perpétuels, « pour des palmes décernées par des académies bien « moins importantes que celle des Jeux Floraux. J'ose « donc attendre de cette extrême obligeance dont vous « m'avez donné tant de témoignages, que vous vou- « drez bien faire valoir le droit d'exemption que me « donnent les trois couronnes dont l'indulgence de

1. Le titre de pair de France, à la suite de ses démêlés avec M. le duc Decazes.

« l'Académie m'a honoré... C'est la cause de l'Acadé-
« mie que vous plaiderez plus encore que la mienne;
« ce sont ses prérogatives que vous défendrez, car
« la loi ne peut accorder plus de privilèges à un
« simple lauréat de l'Institut ou même de l'Université
« qu'à un membre du plus ancien et de l'un des plus
« illustres corps littéraires de l'Europe. »

« En terminant, Victor Hugo prie M. Pinaud d'envoyer la réclamation au ministre de l'intérieur qui la transmettra au ministre de la guerre.

« Le poète sortit-il de l'urne un bon numéro, ou fut-il exempté du service militaire comme lauréat de l'Académie des Jeux floraux? C'est ce que nous ignorons. Toujours est-il que la demande d'exemption fut faite par le secrétaire perpétuel, car le 8 janvier 1823, Victor Hugo le remerciait chaleureusement du « service » qu'il venait « de lui rendre ». Que vont penser de ceci nos partisans de « tout le monde à la caserne »? Voilà Victor Hugo rangé du coup dans la « vile catégorie » des séminaristes.

« La dernière lettre que le poète ait adressée à M. Pinaud est datée du 5 juin 1823. Il lui demande s'il a reçu l'exemplaire qui lui était destiné d'« un « mauvais ouvrage en quatre volumes intitulé : *Han « d'Islande* ». Cette fois, par exemple, Victor Hugo manque de franchise. Il ne pensait certes pas tant de mal que cela de son roman.

« En 1821, l'Académie avait mis au concours pour le prix d'éloquence un sujet de discours ainsi conçu: « Quels sont les caractères distinctifs de la littérature « à laquelle on a donné le nom de *romantique*, et « quelles ressources celle-ci pourrait-elle offrir à la « littérature classique? »

« Afin d'attirer davantage l'attention des écrivains sur cette question intéressante, les mainteneurs décidèrent de doubler le prix, qui, séance tenante, fut porté à neuf cents francs.

« Parmi les concurrents se trouvait un jeune avocat du barreau d'Aix. Il avait pris pour épigraphe ces mots : *Rien n'est beau comme le vrai,* et très crânement il rompait des lances en faveur de la littérature classique contre le romantisme. Ce jeune homme, alors obscur et inconnu, s'appelait Adolphe Thiers. Il ne fut pas couronné. L'Académie lui préféra un M. de la Servière, romantique déterminé. C'est qu'en 1821, sous l'impulsion des Soumet, des Lamothe-Langon, des Jules de Rességuier, le vieux collège de la gaie science, sans abandonner ouvertement les traditions classiques, s'était lancé dans le mouvement et favorisait de tout son pouvoir la nouvelle école.

« Furieux d'avoir été évincé, le jeune avocat du barreau d'Aix envoya à M. Pinaud, qui lui avait annoncé son échec, une réponse poivre et sel, typique, et dont le texte doit être reproduit intégralement, — car elle peint bien l'homme, tel qu'il était alors et qu'il resta toute sa vie. Voici cette réponse :

« Aix, ce 8 juin 1821.

« Monsieur,

« Je n'ai reçu que fort tard la lettre que vous m'a-
« vez fait l'honneur de m'adresser. Une absence en a
« été cause. Je vous suis, monsieur, très reconnais-
« sant de cette lettre et des impressions flatteuses
« qu'elle renferme. Votre suffrage vaut, pour moi,
« celui de toute une Académie et me dédommage
« suffisamment de ma défaite. Je n'ai aucune con-
« fiance aux jugements des Sociétés littéraires, qui
« souvent n'entendent pas même les questions qu'el-
« les proposent. Aussi, ne sachant pas faire les lieux
« communs, j'avais peu envie de concourir. Cepen-
« dant, la lecture de vos observations de l'an dernier
« me prouva que cette question des deux littératures,
« tant et si mal agitée aujourd'hui, vous était profon-
« dément connue, et deux pages de votre dernier
« rapport m'en ont convaincu davantage.

« Ces deux pages valent, à mon avis, tout un traité,
« car j'aime la vérité promptement dite. La certitude
« d'avoir au moins un juge éclairé me donna le cou-
« rage d'écrire. Mes occupations ne me permirent
« pas de donner plus de trois jours à ce travail. Il a
« produit tout ce que j'en attendais, c'est-à-dire le
« suffrage d'un véritable maître. A l'entrée d'une
« carrière difficile, votre lettre a été pour moi un en-
« couragement puissant. A part quelques vues dont
« votre rapport m'a fait sentir l'omission, je crois
« avoir résolu complètement la question. Je sais que
« peu importent les solutions, même à l'Institut. Il
« s'agit du style, et le mien, trop rapide et trop heurté,
« n'avait pas les qualités académiques. Cependant,
« en lisant l'ouvrage couronné où j'ai trouvé le mau-
« vais goût romantique uni à la sécheresse bio-
« graphique, j'ai été étonné de la sévérité qu'on a
« montrée à mon égard. La nature de mes travaux
« vous prouvera peut-être un jour que je juge M. de
« la Servière sans aucun esprit de rivalité. Vous l'a-
« vez dit, monsieur, rien n'est beau que le vrai, et
« qui n'est pas au vrai ne saurait me faire envie.

« Je vous réitère l'expression de ma sincère recon-
« naissance, et vous prie de croire que je suis sin-
« cère en vous assurant que votre suffrage m'a péné-
« tré de joie. Si un pauvre jeune homme, sans nom
« et sans famille, peut vous intéresser, je vous
« apprendrai que j'ai obtenu, à Aix, le prix pour un
« éloge de Vauvenargues. On voulait me le refuser
« parce que j'avais, au lieu de louer Vauvenargues,
« réuni sa morale en corps de doctrine et fait un tout
« de ses opinions qui sont confusément répandues
« dans ses œuvres. Le cas était grave, mais j'avais à
« lutter contre le style d'un romantique, et je me
« suis aperçu que l'on condamne le romantisme en
« principe et que tous les esprits s'y laissent prendre
« cependant. Ainsi de la morale et de tout ici-bas.

« Je vous demande pardon, monsieur, de ce long
« verbiage. Mais, quand je trouve à qui parler, j'en
« profite avidement.

« Je suis, avec une bien vive reconnaissance, votre
« très dévoué serviteur.

« A. THIERS, avocat. »

« Pour si peu que valût, comme forme, le discours du jeune Thiers, il devait certainement l'emporter sur celui de M. de la Servière, qui est loin d'être un

chef-d'œuvre. Mais, cette fois, le contenu nuisit au contenant. Thiers eut le tort de traiter les romantiques de décadents. D'après une phrase de son discours, citée par M. Pinaud, il disait d'eux : « Les « romantiques de nos jours ne sont autre chose que « des écrivains qui, par la faiblesse de leur génie et « l'irrégularité de leur goût, marquent l'époque de « la décadence des lettres, comme le firent dans l'an- « cienne Rome ceux qui fleurirent après le grand « siècle d'Auguste. » La définition ne déplut pas au rapporteur du concours, mais elle ne dut pas être du goût de ceux qui acclamaient Chateaubriand, Mme de Staël, Charles Nodier, Lamartine pour maîtres — et qui pressentaient Victor Hugo.

« Contrairement à l'écriture de celui-ci, l'écriture de M. Thiers est celle d'une intelligence et d'un caractère formés. Elle est menue, mais très claire, très nette, sans la moindre irrégularité, sans une rature. Elle n'a pas changé, et les autographes de Thiers, président de la République, sont identiques à ceux de Thiers, avocat stagiaire du barreau d'Aix.

« En dehors de ses dossiers épistolaires, les Recueils de l'Académie des Jeux floraux mériteraient aussi d'être feuilletés, car ils contiennent des pièces tout à fait surprenantes, dues à des hommes illustres qui, souvent, les ont reniées plus tard.

« Ainsi, dans les recueils de 1819 et de 1820, on a imprimé de Victor Hugo quatre poésies que l'on chercherait vainement dans les éditions multiples de ses œuvres complètes. Ce sont : *la Canadienne* (élégie), *les Derniers Bardes* (poème), *le Jeune Banni* (héroïde), *les Deux Ages* (idylle).

« *Les Derniers Bardes* débutent de la sorte :

Cyprès, arbres des morts, qui courbe ainsi vos têtes?
Sont-ce les anges des tempêtes?
Sont-ce les noirs vautours cachés dans les rameaux,
Ou, fidèles encore à vos feuillages sombres,
Les enfants d'Ossian viennent-ils sous vos ombres
Chercher leurs antiques tombeaux?

« *Les Deux Ages*, dialogue entre un jeune homme et un vieillard, ne valent guère mieux. En voici un spécimen :

LE VIEILLARD.

O mon fils, où cours-tu?

LE JEUNE HOMME.

Vers les bosquets de Gnide.
J'ose en secret suivre les pas
D'une vierge aimable et timide.
Par pitié ne me retiens pas.

LE VIEILLARD.

Jeune homme, crains Vénus : son sourire est perfide;
Minerve par ma voix t'offre ici son égide
Contre de dangereux appas.

LE JEUNE HOMME.

Qu'importe la sagesse à mon âme enivrée?
La ceinture de Cythérée
Vaut bien l'égide de Pallas.

« La seule excuse à ces vers bizarres, c'est qu'ils sont d'un poète de dix-sept ans. Quant au *Jeune Banni*, ce doit être du Victor Hugo de la quinzième année. On en jugera par cette conclusion :

Adieu, bords de l'Arno, Toulouse, et toi, Florence!
Adieu, frères, parents, amis,
Ma jeune épouse, adieu !... L'instant fatal s'avance.
Adieu surtout, hélas! la trop douce espérance
Des baisers que tu m'as promis.

« Le fameux sonnet à la Vierge, d'Henri Rochefort, se trouve dans le recueil de 1855, à la page 99. Il est trop connu pour que nous le reproduisions. Ce n'est pas, d'ailleurs, la seule pièce de poésie que le futur pamphlétaire ait envoyée à l'Académie des Jeux floraux. Page 85 du recueil de la même année, on peut lire de lui une Élégie à la mémoire du lieutenant Bellot, qui périt dans une expédition scientifique au pôle Nord. L'intention du poète est excellente. Mais quelles strophes tortillées et torturées !

En voici deux :

Pauvre Bellot! pour toi, point de sœur affligée
Qui vers ta croix funèbre, en autel érigée,
S'achemine à pas lourds.
Tu n'auras désormais pour visiteurs nocturnes
Que des glaçons heurtant de leurs flancs taciturnes
Les flancs nerveux des ours.

Point de ces vains regrets, de ces pierres menteuses
Où sous le deuil fané d'immortelles douteuses
Nous dormons à l'étroit;
Mais sous un ciel d'airain toujours une âpre bise
Dont le noir tourbillon, dont l'atmosphère grise,
Siffle sur ton lit froid.

« Il y a comme cela une douzaine de strophes, toutes aussi monotones. Rien n'y fait prévoir le ricaneur de la *Lanterne* et de l'*Intransigeant*. C'est l'œuvre d'un bon jeune homme, sérieux et poncif, qui s'esquinte le cerveau à trouver une rime et à cheviller un alexandrin. »

— Les éditeurs ont vraiment bien peur de voir leurs publications vieillir. Si cette faiblesse est pardonnable aux jolies femmes, elle constitue chez ceux-là une tromperie contre laquelle les bibliographes doivent réagir de toutes leurs forces. Il vient de paraître un volume — élégamment imprimé, ma foi, — intitulé : « *le Val-de-Grâce ;* histoire du monastère et de l'hôpital militaire », par le Dr Servier (*Paris, G. Masson, in-8° de 124 pages, papier vergé*); eh bien, ce volume, daté de 1888, nous l'avons acheté le 19 juillet 1887! A quoi bon ce mensonge? Il peut, d'ailleurs, avoir, pour l'auteur, l'inconvénient de lui faire perdre dans l'avenir ses droits de priorité, si quelque concurrent mettait au jour, d'ici à la fin de l'année, une publication analogue, pour la publication de laquelle il aura pu le piller tout à son aise.

NÉCROLOGIE

FRANCE

— M. Edme-Marie Caro, mort le 13 juin dernier, était né le 4 mars 1826, à Poitiers, où son père, auteur de quelques traités à l'usage de la jeunesse, était alors professeur de philosophie. Il vint à Paris, termina ses études au collège Stanislas et obtint de nombreux succès au concours général, notamment les deux grands prix de philosophie en 1845.

Après avoir passé à l'École normale, M. Caro fut nommé agrégé de philosophie en 1848 et professa successivement aux lycées d'Alger, d'Angers, de Rouen et de Rennes.

Il occupa ensuite avec succès la chaire de philosophie à la Faculté de Douai et revint à Paris, en 1858, comme maître de conférences à l'École normale.

Deux ans auparavant, il avait été choisi par M. Fortoul pour aller exposer les doctrines spiritualistes et religieuses de l'Université de France, devant la Société littéraire d'Anvers. Le grand succès de sa mission lui valut la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

En 1861, M. Caro devint inspecteur de l'Académie de Paris et remplit par délégation les fonctions d'inspecteur général; en 1864, il fut nommé professeur à la Faculté des lettres de Paris.

Ses cours très admirés et ses nombreux travaux philosophiques le désignaient pour un siège à l'Institut de France; en 1864, il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques (section de morale) en remplacement de M. le vicomte de Cormenin; le 29 janvier 1874, il était élu membre de l'Académie française en remplacement de M. Vitet.

Le philosophe laisse de nombreux travaux. Ses premiers ouvrages furent *Saint Dominique et les Dominicains*, la *Vie de Pie IX*, signée du pseudonyme de Saint-Hermel, et son livre *Du Mysticisme au* XVIII[e] *siècle*, sur la vie et la doctrine de Saint-Martin, le philosophe inconnu. M. Caro a fourni à la *Revue de l'instruction publique*, à la *Revue contemporaine* et à d'autres recueils, un grand nombre d'articles, dont les principaux ont été réunis sous le titre d'*Études morales sur le temps présent*. Ce volume, paru en 1855, a été couronné par l'Académie française. Les autres ouvrages sont l'*Idée de Dieu et ses nouveaux critiques*, la *Philosophie de Gœthe*, le *Matérialisme et la Science, les Jours d'épreuve, Problèmes de morale sociale, le Pessimisme au* XIX[e] *siècle*, etc., etc.

L'éminent académicien préparait encore un important travail philosophique; et la librairie Hachette annonce comme devant paraître prochainement une étude de lui sur George Sand.

— On annonce la mort de M. Aubé, professeur honoraire de philosophie au lycée Condorcet. M. Aubé s'était fait connaître, en ces dernières années, par une série de savants travaux d'exégèse religieuse. On lui doit une *Histoire des persécutions de l'Église jusqu'à la fin des Antonins*, couronnée par l'Académie française; les *Chrétiens dans l'empire romain, de la fin des Antonins, au milieu du* III[e] *siècle; l'Église et l'Etat dans la seconde moitié du* III[e] *siècle*, etc.

M. Aubé avait, en outre, collaboré à la *Revue des Deux Monde* et avait fait partie, après 1870, de la rédaction politique du *Français*. M. Aubé était âgé de soixante ans.

— On annonce la mort de M. Albert de Biberstein Kasimirski, ancien secrétaire-interprète au ministère des affaires étrangères, officier de la Légion d'honneur, M. Biberstein Kasimirski, qui était un orientaliste distingué, est l'auteur d'une traduction du Coran qui est devenue classique.

— Le mois dernier a eu lieu l'enterrement de M. Jules Boulabert, ancien membre de la Commune et romancier populaire.

Condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée pour sa participation aux événements de 1871, Jules Boulabert était revenu à Paris depuis l'amnistie.

— M. Charles Clément, l'éminent critique d'art du *Journal des Débats*, est décédé le mois dernier à la suite d'une courte maladie. Né à Rouen le 9 août 1821, il fit la plus grande partie de ses études à Genève et les compléta dans les universités de Berlin et de Tubinge. Nous croyons même qu'il obtint le diplôme de docteur en philosophie dans cette dernière Université en 1846. Ses premiers travaux de critique d'art parurent dans la *Revue des Deux Mondes* en 1850. Treize ans après, en 1863, il entra dans la rédaction du *Journal des Débats* et il y collaborait encore lorsque la mort est venue le frapper. Entre temps, il a publié de remarquables études dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

M. Clément ne meurt pas tout entier. Il laisse des livres excellents: *Michel-Ange, Léonard de Vinci Raphaël, une Étude sur l'art en Italie avant le* XVIe *siècle*, une *Étude sur les beaux-arts en France* (Paris, 1865), son bel ouvrage sur *Géricault*, et ses excellents catalogues raisonnés, parmi lesquels il faut citer le *Catalogue des bijoux du musée Campana* qu'il alla chercher officiellement à Rome et qu'il organisa.

— Le publiciste Maurice Cristal, qui fut notre collaborateur, dont le vrai nom était Maurice Germa, et qui a surtout écrit sur la musique, est décédé à Paris le 31 mai dernier.

— De Montpellier nous parvient la nouvelle du décès de M. Henri Delpech qui s'était principalement occupé de littérature et d'histoire militaire. Son dernier ouvrage avait trait à *la Tactique au* XIIIe *siècle*. Dans un autre ordre d'idées, citons du même écrivain un intéressant volume sur l'*Influence de la presse périodique sur la littérature contemporaine*.

— M. Jean-Martial Delpit, ancien élève de l'École des chartes, est décédé à Paris le 12 mai dernier. On lui doit notamment une *Notice sur M. de Feletz, de l'Académie française*, un *Essai sur les anciens pèlerinages à Jérusalem* et un rapport fait à l'Assemblée nationale, au nom de la commission d'enquête sur le *18 mars 1871*.

M. Delpit était né en 1813.

— M. Eugène Fourmestraux, ancien chef de service au ministère de la guerre et connu comme publiciste, est décédé à Paris, le 23 juin. On lui doit des biographies de la reine Hortense, du prince Eugène, et une histoire des Maisons d'éducation de la Légion d'honneur, ainsi que des travaux sur l'Algérie. Il avait soixante-douze ans.

— M. Martin-Bottier, imprimeur à Bourg-en-Bresse, est mort dernièrement. Il avait composé une *Histoire de l'imprimerie et de la librairie en Bresse depuis le* XVIe *siècle*.

— Après le décès de M. Ch. Clément, il nous faut aussi malheureusement constater celui d'un autre critique d'art, M. René Ménard.

Après avoir suivi comme peintre les cours de l'École des beaux-arts et travaillé chez Troyon, le maître animalier, René Ménard s'était en effet appliqué à la critique d'art. Il a publié de très intéressants travaux à la *Gazette des Beaux-Arts*, dont il fut un moment rédacteur en chef, à l'*Art* et dans bon nombre d'autres publications périodiques. On possède également de lui une *Histoire des beaux-arts*, ouvrage important, écrit d'un bon style, rempli d'ingénieux aperçus et où se révèle un grand savoir. Il est l'auteur aussi d'un beau volume illustré, l'*Art en Alsace-Lorraine*, de la *Mythologie dans l'art ancien et moderne*, de la *Vie chez les anciens* (4 vol.) et de plusieurs autres volumes. René Ménard était secrétaire de l'École des arts décoratifs. Il est mort à soixante ans.

— M. Meynis, auteur de nombreux travaux sur l'histoire locale des Lyonnais, est mort le mois dernier. Il a notamment publié un ouvrage sur les « grands souvenirs de l'Église de Lyon ». Né en 1800, d'une activité extraordinaire, M. Meynis était depuis cinquante-deux ans secrétaire général de la Propagation de la Foi et correspondait, en cette qualité, avec les missions catholiques du monde entier.

— Il nous faut aussi mentionner la mort de M. Auguste Saulière, décédé à Sainte-Anne, où il avait dû être transporté à la suite d'une affection cérébrale.

M. Saulière laisse notamment un roman intitulé la *Guerre de la Paroisse*, puis plusieurs volumes de vers, enfin un nombre considérable de chroniques et de nouvelles qu'il a semées dans de nombreux journaux. Il avait été autrefois correcteur au *XIXe Siècle*.

Deux de ses livres sont assez recherchés: *les Leçons conjugales* et *les Histoires conjugales*.

— Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Eugène Seinguerlet, qui a collaboré à de nombreux journaux, et notamment à l'*Avenir national*, au *Siècle* et au *Temps*. C'est lui qui, en 1879, fonda la *Revue alsacienne*.

En dehors de ses nombreux travaux dans les journaux, M. Seinguerlet a encore publié un volume fort intéressant sur les *Banques du peuple en Allemagne*, la traduction des *Propos de table du comte de Bismarck pendant la campagne de France*, et un livre très important et très curieux sur l'histoire d'Alsace: *Strasbourg pendant la Révolution*.

M. Seinguerlet était né à Strasbourg en 1827.

— M. Sénemand, ancien élève de l'École des chartes, est mort au mois dernier, laissant de nombreuses études sur l'histoire de l'Angoumois.

M. Sénemand était né dans le département de la Charente en 1818.

— M. le chanoine Vandrival, président de la commission des antiquités départementales du Pas-de-Calais, secrétaire général de l'Académie d'Arras, a succombé dernièrement à une longue et douloureuse maladie, à l'âge de soixante-douze ans.

Son principal ouvrage est la *Grammaire comparée des langues bibliques*.

ÉTRANGER

Allemagne. — Un des plus populaires romanciers de l'Allemagne, connu sous le nom de *Marlitt*, est

mort le 21 juin à Arnstadt. Le vrai nom de cet écrivain, qui était une femme, était Eugénie John. Fort jeune, elle s'était destinée au théâtre, car elle avait une fort belle voix; puis elle avait pris la plume et avait publié une série de nouvelles et de romans tels que *les Douze Apôtres, Barbe-Bleue, la Comtesse Cisèle, le Secret de la vieille demoiselle*, etc., très souvent réimprimés et traduits. Marlitt avait soixante-deux ans.

— M. Fritzsche, professeur de philologie à l'Université de Rostock, est mort au mois de mars dernier, âgé de quatre-vingt-deux ans. Ses études portent principalement sur Lucien et Aristophane.

— M. Wagner, conservateur du musée ethnographique de Munich, s'est suicidé le 30 mai dernier. Il avait été chargé de nombreuses missions scientifiques; notre gouvernement lui en avait confié une en Algérie.

Angleterre. — La *London Quarterly Review* annonce la mort de l'un de ses collaborateurs, M. Whitehurst, décédé au mois de mai à l'âge de soixante-trois ans.

M. Whitehurst avait écrit dans un grand nombre de périodiques anglais.

— Un des collaborateurs de l'*Encyclopædia Britannica*, M. Baynes, professeur de philosophie à l'Université de S.-Andrews (Écosse), vient de mourir à Londres, âgé de soixante-quatre ans.

Italie. — M. Filippo de Filippi, critique musical de la *Perseveranza* et ancien secrétaire de Mazzini, a succombé le mois dernier à une attaque d'apoplexie foudroyante. Amateur passionné de documents de théâtre, espèce de Sylvain Pons en pareille matière, M. de Filippi laisse une collection formidable de journaux, brochures, pièces, livres, et cela peut représenter une dizaine de mille francs.

Pourquoi, écrit à ce propos un rédacteur du *Figaro*, l'Arsenal, ayant déjà le legs Charles Maurice, ne la prendrait-il pas?

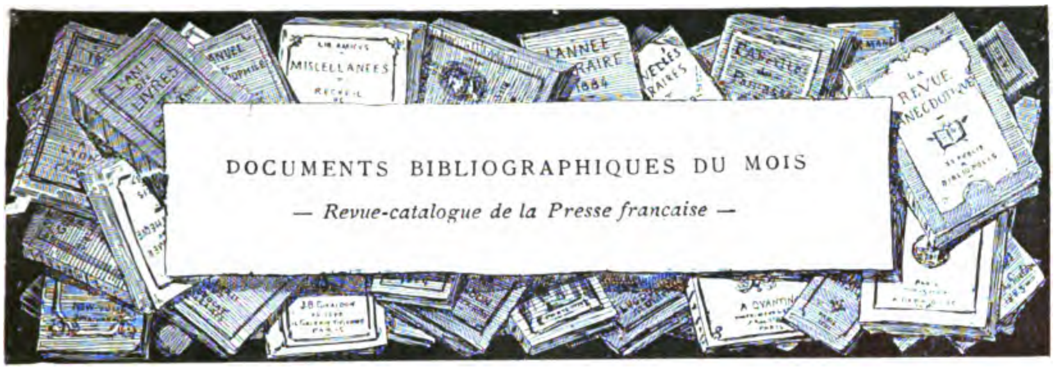
Depuis le fouillis de publications des greniers de feu le petit père Anders, fameux bibliomane, rarement je vis plus ample répertoire et catalogue. Filippi possédait, partition ou livret, chaque opéra, et avait ainsi un abrégé panoramique de l'histoire de la mélodie.

— Au mois d'avril est décédé à Florence le directeur de l'*Archivio storico italiano*, M. Gelli.

Belgique. — On annonce la mort, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, de M. Tielemans, qui a joué un rôle important pendant les événements dont la Belgique a été le théâtre en 1830.

M. Tielemans a pris une grande part à la fondation de l'Université de Bruxelles, où il fit le cours de droit administratif. Il est, avec M. Ch. de Brouckere, l'auteur du *Répertoire du droit administratif de la Belgique*.

Russie. — L'éditeur de la meilleure édition des *Œuvres de Pouchkine*, M. Annenkov, est mort récemment à Dresde. M. Annenkov avait commencé une biographie du poète, biographie qui malheureusement demeure inachevée.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Revues françaises

ANNALES DE L'ÉCOLE DES SCIENCES POLITIQUES (juillet). — Lévy-Brülh: L'influence de J.-J. Rousseau en Allemagne. — Hulot: Les Canadiens français et le développement des libertés parlementaires au Canada. — Boutmy: Deux thèses de M. Sumner-Maine. — Stourm: Bibliographie des finances du XVIIIe siècle. — G. Lefèvre-Pontalis: La mission du marquis d'Équilles en Ecosse (1745-1746). — De Germon: Les lois sur l'enseignement primaire en Belgique. — ART (15 juin). — P. Leroi: Le Salon de 1887. — Ch. Yriarte: Les collections de Chantilly. — A. Bertrand: L'œuvre de François Rude en Belgique. — (1er juillet). P. Leroi: Le Salon de 1887. — ARTISTE (juin). — De Chennevières: La société des artistes français. — Pousonailhe et Bénédite: Le Salon de 1887. — Leymarie: J.-F. Millet.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (janv.-fév.-mars). — E. Le Blant: Lettre sur diverses communications faites à l'académie d'archéologie chrétienne et à l'académie des Lincei. — Le Blant: Sur une fibule d'or de Palestrina. — De Nadaillac: La grotte de Montgaudier (Charente). — Découverte d'une nécropole chrétienne à Sfax. — Waille: Fouilles archéologiques exécutées à Cherchell (Algérie). — D'Arbois de Jubainville: La propriété foncière en Gaule. — Havet: L'écriture secrète de Gerbert. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (mai-juin). — P. d'Arc: Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Le connétable de Montmorency, d'après sa correspondance inédite. — Carnet d'un bibliophile. — Prix courant des livres anciens. — BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN (juin). — Un mot de Platon sur la comédie. — Lehanneur: Minucius Felix. — J. Denis: Médée. — BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE POITIERS (juin). — Ernault: Versification homérique. — Chevaldin: Introduction à l'explication d'*Œdipe-Roi*. — Joyau: Le fatalisme musulman. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (juin). — Weiss: Étienne Lecomte, curé de Condé-sur-Sarthe, brûlé à Rouen en 1533. — Bianquis: Les premiers épisodes de la Restauration du culte protestant à Rouen (1783-1791). — Lesens: Imprimeurs et libraires protestants à Rouen et à Dieppe avant 1789.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (juin).—L. Brun: La propriété ecclésiastique et les lois révolutionnaires. — De Boissier: Saint-Nizier, évêque de Lyon. — Valson: La vie philosophique d'Ampère. — Trêve: Une traversée de Césarée de Palestine à Putéoles, au temps de saint Paul. — Ducrost: Une cité préhistorique de l'âge du bronze; fouilles d'Hissarlik. — Thibaut: Le judaïsme et les Juifs de nos jours, d'après les sources et les publications juives. — CORRESPONDANT (10 juin). — Thureau-Dangin: La politique française en Italie. — Renaud de Moustier: Une excursion en Finlande. — Oscar de Vallée: Le dernier peintre de Mme de Maintenon; M. Geffroy. — (25 juin). Thureau-Dangin: L'expédition d'Ancône, d'après des documents inédits. — De Lescure: Joseph de Maistre intime. — De Pontmartin: Les commencements d'une conquête (l'Algérie). — Colonel Hennebert: Nos frontières de l'Est et la fortification néo-moderne. — Gibon: Les lycées de filles en 1887. — Bordes: Excentricités anthropologiques. — (10 juillet). Vacherot: La monarchie représentative. — Forneron: Les émigrés de la société française sous le règne de Napoléon Ier. — De Lescure: Joseph de Maistre. — Ardant: La femme préhistorique. — L. Joubert: Les publications de la *Société des anciens textes français.*

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (18 juin). — La situation présente et les perspectives du canal de Suez. — Le commerce extérieur de la France pendant les cinq premiers mois de 1887. — L'Institut international de statistique à Rome. — La situation des ouvriers en Belgique. — Le mouvement économique aux États-Unis. — De l'emploi et de l'émiettement des crédits affectés aux travaux publics. — (24 juin). La nouvelle loi militaire et la prétendue égalisation du service. — Le commerce extérieur de la France pendant les cinq premiers mois de 1887. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les cinq premiers mois de 1887. — Le salariat et ses diverses formes. — Les ressources et la colonisation de la Guyane française. — (2 juillet). Les États et l'alcoolisme. — La législation sur les faillites. — L'avenir de la France dans l'Afrique du Nord. — Le métropolitain anglais et la circulation. — (9 juillet). La coopération en Suisse. — Les opérations des compagnies françaises d'assurances.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 juin). — Catastrophe de l'Opéra-Comique. — Grand prix de Longchamps. — Comédie et religion. — Fête de Rabelais. — A propos de l'Opéra-Comique. — *Vive la Pologne, monsieur!* — Vers inédits de Baudelaire. — Encore le truquage. — Un nouveau rythme. — Jules Simon et la politique. — Vélocipèdes et vélocifères.

— Émile Augier et Zola. — La maison du roi de Rome. — Origine du « poulet ». — (30 juin). Nouveau volume de V. Hugo. — M[lle] Martinez de Campos. — Mort de M. d'Ideville, de M. Batbie, ministre de résistance. — Jubilé de la reine d'Angleterre; sa liste civile. — *Vive la Pologne, monsieur!* — Recettes théâtrales avant et après l'incendie. — Petits vers inédits — Le fouet de Louis XIV. — Quelques étymologies. — Guillaume Fichet, premier imprimeur français. — Un enlèvement au temps passé. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (juillet). — A. Michel : J.-F. Millet et l'exposition de ses œuvres. — Duc de Rivoli : Études sur les triomphes de Pétrarque. — Hamel : Le Salon de 1887. — Lecoy de La Marche : Les anciennes collections de manuscrits. — Durand-Gréville : La peinture aux Etats-Unis; les galeries privées. — A. Pigeon : Le mouvement des arts en Allemagne : Jacopo Sansovino.

L'HOMME (25 avril). — Hervé : L'ordre des primates et M. J. Simon. — Fauvelle : De la psychologie physiologique. — Salmon : Les rasoirs préhistoriques.

INDÉPENDANT LITTÉRAIRE (15 juin). — Montal : Paul de Molènes. — (1[er] juillet). L. Roger : Les lettres dans les journaux et les revues. — L'école de droit en 1814 et 1815. — INSTRUCTION PUBLIQUE (18 juin). — J. Simon : L'éducation et le surmenage intellectuel. — Croiset : Platon; la discussion et les mythes. — Petit de Julleville : La Rochefoucauld et le cardinal de Retz. — (25 juin). Ch. Huit : La *Médée* d'Euripide. — Waddington : Socrate et les sophistes. — Pigeonneau : Les Antilles françaises de 1763 à 1778. — Crouslé : De Bonald et de Maistre sur les écrivains et les choses de leur époque. — *Choses vues*, par Victor Hugo. — (2 juillet). D[r] Ferrand : Le surmenage scolaire. — Croiset : Les mythes dans Platon. — Cartault : La vérité historique dans Silius Italicus. — *L'Allemagne à la fin du moyen âge*, par Janssen. — (9 juillet). Ch. Huit : La *Médée* d'Euripide. — *Essai sur le libre arbitre*, par M. Fonsegrive. — Crouslé : Lamennais, son caractère et son génie. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 juin). — Le laquais de Molière. — Les Dagoty, céramistes. — Edouard Delon. — Almanach de Gotha. — M[gr] Dupanloup. — Protestation du curé de Saint-Sulpice contre l'établissement d'un Opéra-Comique, rue de Tournon, 1727. — (10 juillet). Mort du marquis de Grignan. — Tombeau de Massillon. — Pigeons voyageurs dans l'antiquité. — Origine de la sténographie. — Comédiens canonisés. — Imprimerie à Rouen. — Clef du *Nabab*. — Chateaubriand architecte. — Une cause inconnue de la révocation de l'édit de Nantes. — Lettre inédite de Chamfort à l'abbé Morellet.

JEUNE FRANCE (juin). — Schmitt : Le Salon de 1887. — Lugol : Nouvelles odes barbares de Carducci. — J. Torchet : La critique musicale. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (juin). — Baudrillart : L'économie sociale et l'économie politique. — Tikomirov : L'évolution de la commune agraire en Russie. — Benoist : L'*Eulufé* des janissaires et les variations des monnaies dans l'empire ottoman. — Raffalovich : Les représentants du socialisme à l'étranger. — JOURNAL DES SAVANTS (juin). — Barthélemy Saint-Hilaire : L'Inde contemporaine. — Wallon : Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration. — De Quatrefages : Tératologie et tératogénie. — Weill : Les hymnes homériques. — Hauréau : Album paléographique.

MAGASIN PITTORESQUE (30 juin). — Principes d'ornement. — Cachet à devises. — Études militaires : les fortifications. — Persistance d'usages singuliers. — MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DE L'HOMME (mai). — Collignon : Les âges de la pierre en Tunisie. — Le dolman du Mas de l'Aveugle (Gard). — Grottes de Rochedane et de la Baume (Doubs). — Crâne trépané du VI[e] siècle. — (Juin). Anoutschine : Les restes de l'ours des cavernes en Transcaucasie. — Salmon : Géographie préhistorique de la France. — D[r] Much : L'âge de cuivre en Europe. — Pench : L'homme à l'époque glaciaire. — MOLIÉRISTE (juillet). — Pélissier : Notes sur le *Misanthrope*. — La scène de Molière et son organisation. — Lapierre : Molière illustré; *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*. — Documents inédits. — Ephémérides moliéresques.

NATURE (18 juin). — Le matériel des pompiers de Paris. — Exploitation du silex aux temps préhistoriques. — Désinfection des flegmes alcooliques et vieillissement des eaux-de-vie par l'ozone. — Les cloches musicales de M. Sax. — Les hommes velus. — Le mildew. — (25 juin). Le mélographe et le mélotrope de M. J. Carpentier. — Récréation mathématique sur les jetons et les polygones. — Les Cénotés de la Séranne. — Le travail électrique des métaux. — L'Afrique équatoriale. — La Sibérie orientale. — (2 juillet). La statue de Nicolas Leblanc. — Les nuages observés en ballon. Ascension du 8 juin 1887. — Le radiomètre et la mesure des temps de pose en photographie. — La catastrophe du tunnel du Col-de-Cabre-Beaurières (Drôme). — Le sifflet. — (9 juillet). L'autonomie. — Électricité pratique. — Les chameaux coureurs en Algérie. — Les hommes velus. — Le matériel des pompiers de Paris. — Le transport de la force. — Les coups de foudre. — Le mildew. — Carrelage illimité en polygones réguliers. — NOUVELLE REVUE (15 juin). — Gallot : Les mémoires du comte de Beust. — Gallet : Un grand hôpital parisien en 1886. — Bertrand : Les idées de Maine de Biran. — (1[er] juillet). H. des Houx : M. Raoul Duval. — Frary : Le mouvement littéraire. — Dupuy : Les livres d'art.

PARIS ILLUSTRÉ (7 mai). — Saint-Juirs : Chronique parisienne. — Marius Vachon : Le Salon de 1887. — Havard : Millet. — E. Judet : Impressions de Berlin. — POLYBIBLION (juin). — L. Couture : Philosophie. — Comptes rendus dans les sections de théologie, jurisprudence, sciences et arts; belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Un nouveau panégyrique de Jeanne d'Arc.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (juin). — Champion : La Révolution et la réforme de l'état civil. — Duval : Hebert chez lui. — Gaffarel : L'opposition militaire sous le Consulat. — Aulard : Les agents secrets en 1793. — REVUE D'ADMINISTRATION (juin). — Th. Denis : Les conseils généraux et les institutions de sourds-muets. — Les conseils de préfecture. — Pouvoirs des conseils municipaux en matière de marchés d'approvisionnement. — Mehl : De l'attitude des fonctionnaires en cas d'invasion du territoire. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (15 juin). — Soubies et Malherbe : L'Opéra-Comique, 1713-1887. — De Massa : Le *Cœur de Paris*. — A. Copin : Édouard Plouvier. — (1[er] juillet). F. Sarcey : La critique et les acteurs. — G. Ferry : Une évolution nouvelle de M. Alex. Dumas fils. — Lefranc : La statue d'Alfred de Musset. — P. Dreyfus : Le théâtre en province. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (juin). — Le musée des Arts décoratifs. — Darcel : Les arts décoratifs au musée de Cluny; les ivoires. — De Fourcaud : Les arts décoratifs au Salon de 1887. — Bouilhet : La galvanoplastie. — REVUE DE BRETAGNE ET D'ANJOU (15 juin). — L. Seché : La Loire. — E. Bonnemère : Le général Berton à Saumur. — R. Kerviler : Cent ans de représentation bretonne. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (19 juin). — Instruction sur l'emploi de l'artillerie dans le combat. — La campagne de Bonaparte en Italie, en 1800. — Le projet de loi organique militaire. — (26 juin). L'armée coloniale néerlandaise des Indes. — (3 juillet). Le fonctionnement du service des offi-

ciers d'approvisionnement. — L'armée du Choa. — (10 juillet). Applications militaires de la photographie. — Sujets de conférences militaires traités, en 1886-87, dans les cercles militaires de l'Autriche-Hongrie. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (20 juin). — Barthélemy : La conférence d'Abalish. — Penka : L'origine des Aryens. — Regnier : De la latinité des sermons de saint Augustin. — (27 juin). Coemans : Manuel de la langue égyptienne. — Reinach : Essai dans la numismatique des rois de Cappadoce. — Glasson : Histoire du droit et des institutions de la France. — Jacquet : La vie littéraire dans une ville de province sous Louis XIV. — Grand-Carteret : La France jugée par l'Allemagne. — (4 juillet). Homolle : Les archives de l'intendance sacrée de Délos. — Rénier : Inscriptions romaines de l'Algérie. — Weizsæcker : L'âge apostolique de l'Eglise romaine. — (11 juillet). Van Berghem : La propriété territoriale et l'impôt foncier sous les premiers califes. — Lange : Petits écrits sur l'antiquité classique. — Richard : Mahaut, comtesse d'Artois. — Jacquet : Bodin et sa méthode historique. — Faugère : Œuvres de Pascal. — REVUE DES DEUX MONDES (1er juillet). — Ch. de Mazade : M. de Metternich. — Montégut : Curiosités littéraires et historiques; John Aubrey. — Lavisse : L'état politique de l'Allemagne à propos d'un livre récent. — Daubrée : Les eaux souterraines. — M. Bréal : L'histoire des mots. — Valbert : La correspondance de Hegel. — REVUE GÉNÉRALE (15 juin). — L'alliance franco-russe. — Lancelin : Les paysans. — H. Quet : Le Salon de 1887. — (1er juillet). Deschaumes : Les vrais coupables de Sedan. — Ch. de Larivière : *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. — REVUE DE GEOGRAPHIE (juin). — Meyners d'Estrey : Les Nouvelles-Hébrides. — Levasseur : Les forces productives de l'Australasie britannique. — Gaffarel : La découverte du Canada par les Français. — Drapeyron : Le diagnostic topographique de Napoléon. — Société de topographie de France. — REVUE HISTORIQUE (juillet-août). — Philippson : Etudes sur l'histoire de Marie Stuart. — A. Luchaire : Une très ancienne histoire de France; le manuscrit 5949 A de la Bibliothèque nationale. — R. de Maulde : Le servage en Sologne au xve siècle. — REVUE INDEPENDANTE (juillet). — De Wyzewa : Les livres. — J. Laforgue : Chronique parisienne. — Huysmans : L'exposition de Millet. — St. Mallarmé : Notes sur le théâtre. — An. France : Eloi. — J. Moréas : L'empereur Constantin. — REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT (juin). — A. Croiset. — Les historiens de la littérature grecque. — Cucuel : L'enseignement de la grammaire et l'agrégation. — P. Dupuy : Vieux souvenirs de l'Ecole normale; M. Mablin. — Hallberg : Thèses et dissertations inaugurales des universités allemandes. — Mortet : La bibliothèque universitaire de Bordeaux. — REVUE LITTERAIRE ET ARTISTIQUE (juin). — J.-P. Clarens : Œuvres posthumes. — D. Duvauchel : La Bretagne. — Spizio : Les femmes et le néo-hellénisme. — De La Ville de Mirmont : Questions universitaires. — F. Bournand : Andrea del Sarte. — REVUE PHILOSOPHIQUE (juin). — Darlu : La liberté et le déterminisme selon M. Fouillée. — Perez : L'âme de l'embryon et l'âme de l'enfant. — Paulhan : L'amour du mal. — M. Vernes : Histoire et philosophie religieuses. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (18 juin). — A. Carette : La crise agricole en France. — F. Fabre : Ma vocation. — Bérard-Varagnac : L'influence française aux Antilles; Haïti. — Les *Émigrés et la seconde coalition*, par E. Daudet. — (2 juillet). Colani : Réformes politiques et administratives. — F. Fabre : Ma vocation. — Desjardins : Ch. Baudelaire. — *Études critiques sur l'histoire et la littérature française*, par M. Brunetière. — *Portraits littéraires*, par M. Bérard-Varagnac. — (9 juillet). Léo Quesnel : La reine Victoria. — Ch. Levêque : L'évolution de la symphonie; Beethoven, Berlioz et Wagner. — Lévy-Bruhl : Une nouvelle théorie de l'immortalité de l'âme, d'après M. Guyau. — A. Naquet : Le prince Bibesco et la *Retraite des six mille*. — P. Laffitte : L'instinct d'imitation, d'après M. le duc d'Harcourt. — REVUE RÉTROSPECTIVE (nos 71 et 72). — Le brigantin le *Bien-Trouvé* à la recherche du prince Charles-Édouard Stuart (1746). — Xavier Audouin : Notes sur les journées des 5 et 6 juin 1832. — REVUE SCIENTIFIQUE (18 juin). — Roland : La colonisation française au Sahara. — Hirn : La thermodynamique et le travail chez les êtres vivants. — L'Ecole polytechnique. — Franck : Les troubles moteurs du cerveau. — (2 juillet). Les théories de l'affinité. — Rolland : La colonisation française au Sahara. — Arnaudeau : Le tube postal. — Despine : L'électricité et les tremblements de terre. — (9 juillet). Dehérain : L'œuvre agricole de Boussingault. — Milhaud : Les axiomes de l'arithmétique. — Les écoles supérieures d'Alger. — Calloni : Les migrations du thon.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 juin). — Samion : L'instruction sur l'emploi de l'artillerie dans le combat. — Brun : Le bataillon au combat. — Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin. — Boissonnet : Législation et administration militaires. — (1er juillet). Boissonnet : La mobilisation. — De Fonvielle : Aérostation militaire. — Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin.

TOUR DU MONDE (18 juin). — Giraud : Les lacs de l'Afrique équatoriale. — (25 juin). Marin : Promenades en Océanie. — (2 et 9 juillet). Mme Dieulafoy : Suse, journal des fouilles. — TRADITION (juin). — A. Sinval : Les Russes chez eux. — Beauvais : La tradition au Salon de 1887. — Durocher : Légende de Jacques Bonhomme. — Maison : Légende druidique. — De Sivry : Chansons populaires.

Revues étrangères

REVUE INTERNATIONALE (10 juillet). — M. Delines : La France jugée par la Russie. — A. Mézières : Souvenirs d'un voyage en Grèce. — De Marcey : Albert Hetsch et son journal. — De Laigue : Constantin le Grand et sa mère Hélène; traduction d'un roman-légende de la décadence latine.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 juin 1887 au 15 juillet 1887)

DÉBATS. Juin 17. *Nos hommes d'État*, par M. J. Simon. — 18. Heurteau : *La Bourgeoisie française de 1789 à 1848*, par M. Bardoux. — 19. Fouilles et travaux exécutés en Egypte (1885-86). — 21. J. Simon : Les petits papiers de M. H. Pessard. — 24. Lettres sur l'Inde; les Whahabites. — 28. H. Chantavoine : Poésies de Leopardi. — 29. *Le Comte Rossi*, par M. d'Ideville. — 30. *Les guerres de la Révolution*, par Chuquet. — Papiers de Barthélemy, publiés par M. Kaulek. — Juillet : 1. *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. — 2. *Les Maitres florentins du* xve *siècle*. — 4. Œuvres posthumes de Baudelaire.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Juin : 16. Le Journal de Marie Bashkirtseff. — 18. Le Centenaire de la Pérouse. — Juillet : 4. La Bibliothèque centrale de l'enseignement primaire.

DROIT. Juin : 20-21. Histoire de la seconde République française, par Pierre de la Gorce.

ÉCHO DE PARIS. Juin : 18. Charles Baudelaire. — Juillet : 2. André Gill. — 9. Mme de Montifaud.

ÉVÉNEMENT. Juin : 30. *L'Inconnu*, par P. Hérvieu. — Juillet : 3. M. Huysmans.

FIGARO. Juillet : 2. Les beaux jours de l'Opéra-Comique. — Le lac de Garda. — 6. Notes pour servir à l'histoire du romantisme.

FRANÇAIS. Juin : 17. *Études familières de psychologie et de morale*, par F. Bouiller. — 18. L'Eglise et l'ordre social chrétien. — 19. Ecrin de poésies étrangères, traduits par Wallon. — 21. L'Etude du latin. — 25. Mme de Sévigné à sa fille. — 29. *Le Prince de Bismarck*, par Mme Dronsart. — Juillet : 1. Lecoy de la Marche : L'Ecosse jadis et aujourd'hui. — 5. Œuvres poétiques de J. Breton. — 8. Mme de Sévigné et ses petits-enfants. — 14. *Dictionnaire de géographie*, par Vivien.

GAULOIS. Juin : 24. *L'Inconnu*, par P. Hervieu. — Juillet : 5. *Née Michon*, par H. de Pène.

GAZETTE DE FRANCE. Juin : 17. Le Cabinet noir et Louis XVII. — 19 et 26. *Soixante ans de souvenirs*, par Legouvé. — 23. Lignees littéraires; les Polignac. — 24. A propos de *la Terre* de Zola. — 28. *Le Canada et les États-Unis*, par Watkin. — Juillet : 3. *Nos hommes d'État*, par J. Simon.

GIL BLAS. Juillet : 2. Les Dévots de Balzac.

JUSTICE. Juin : 20. Les Notes de travail de Michelet. — 27. *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras. — 30. L'âge du Cuivre dans l'ancien monde. — Juillet : 11. Livres de la Révolution française. — *Les Graveurs du* xixe *siècle*, par Béraldi. — 4. Le Pessimisme italien et la gaieté gauloise.

LIBERTÉ. Juin : 18. Louis XI et Jean de Reilhac. — 20. La Critique et ses adversaires. — 21. Ma confession, par Tolstoï. — 22. Caliban (M. Bergerat). — 26. M. Villiers de l'Isle-Adam. — 27. *Les Quinze Joies du mariage*. — Juillet : 8. La Statue de Musset.

MONDE. Juin : 18. *La France en Orient sous Louis XVI*, par Pingaud. — Juillet : 9. Fragment inédit de Tacite — 15. Les Grands écrivains français.

MONITEUR UNIVERSEL. Juin : 17. Derôme : Baudelaire et ses œuvres posthumes. — 19. La Bataille de Fontenoy racontée par M. le duc de Broglie. — 21. Documents sur la Révolution. — 22. V. Fournel : M. Thureau-Dangin. — 24. *La France et sa politique extérieure en 1867*, par M. Rothan. — 25. L'ancienne armée française. — 26. Fragments poétiques par le docteur H. Bouchut. — 29. Un enlèvement sous Louis XV. — Juillet : 1. Tripoli — 3. Athènes archéologique. — 4. Une Académie de journalistes. — *Talma et l'Empire*, par A. Copin. — 12. E. Asse : Un Diplomate d'autrefois ; le comte d'Avany.

NATIONAL. Juin : 25. Le Métier des armes et la Culture de l'esprit.

PATRIE. Juin : 17. Dorat et les poètes légers du xviiie siècle. — 24. *Candidat*, par J. Claretie.

PARIS. Juin : 27. *L'Inconnu*, par P. Hervieu.

PARTI NATIONAL. Juin : 24. *Candidat*, par J. Claretie. — Juillet : 1. Zonzon, par G. Moynet. — 2. André Gill.

RAPPEL. Juin : 30. Le Victor Hugo de la place Royale.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Juin : 16. Souvenirs du feu duc de Broglie. — Juillet : 8. *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras.

SOLEIL. Juin : 19. Rossi. — 20. Œuvres posthumes de Ch. Baudelaire. — 27. L'Algérie de 1830 à 1840, par M. Camille Rousset. — Juillet : 13. *Choses vues*, par V. Hugo. — 18. *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras.

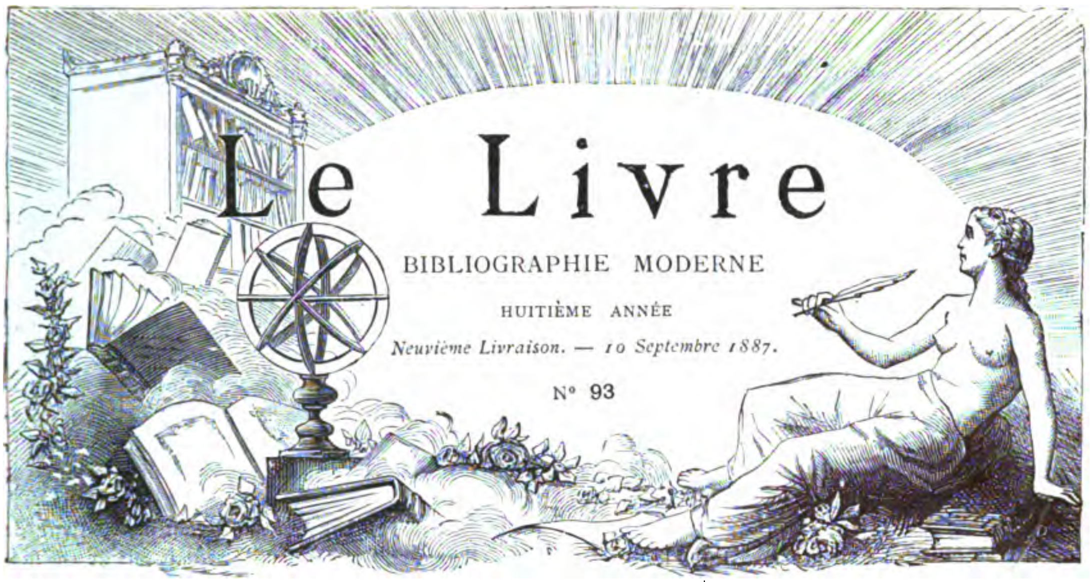
TEMPS. Juin : 17. Mme de Maintenon. — 26. Deux ouvrages sur le prince de Bismarck. — Juillet : 12. Marie Bashkirtseff; son journal.

UNIVERS. Juin : 21. M. d'Hérisson et les Naundorff. — 25. *Mgr Postel, sa vie et ses œuvres*. — 28. Correspondance de J. de Maistre. — Juillet : 11. Etudes bibliques ; Job. — 12. Balzac.

VOLTAIRE. Juin : 28. *Le Répertoire de la Comédie humaine*.

L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.

L'administrateur-gérant : A. Sauphar.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

L'Initiation sentimentale, par JOSÉPHIN PELADAN. Un vol. in-16. Edinger, éditeur.

« L'initiation sentimentale étudie les *passions éternelles* dans leur modalité contemporaine... » Ceci est la déclaration de l'auteur. Sous la rubrique capricieusement diminutive de *Notule*, cette résolution est promulguée et la certitude des termes témoigne que M. Peladan n'a formulé son programme qu'avec l'inestimable assurance de l'avoir uniquement et irrémissiblement réalisé.

Étudier les passions éternelles est une tâche méritoire et à peu près la seule qui convienne à la psychologie; toutefois nous devons, en réelle équité, rendre grâce à la discrétion des vrais maîtres qui n'ont pas songé à décorer leurs œuvres de ce *ne varietur*, dont ils n'auraient pu méconnaître la pompe excessive et la parfaite vacuité. Mais c'est dans leur modalité contemporaine que M. Peladan se propose d'étudier les éternelles passions, et, dans ce but, il nous restitue la géographie circulaire de Dante adaptée — non sans quelque préjudice pour l'esthétique du modèle — à la classification du vice parisien.

Virgile Nébo qui dispose sur la princesse *Béatrix*, Paule de Riazan, d'un irrésistible ascendant magnétique, entreprend, avec sa trop docile élève, un voyage d'exploration à travers la décadence latine. Après un prologue, dans lequel et en une invocation oraculaire est affirmée, en même temps que la royauté d'Eros, l'omnipotence de Nébo, le périple commence. C'est d'abord, chez la princesse Dinska, un bal agrémenté de marivaudages hermétiques et de sanguinaires révélations sur l'origine des personnages, révélations si idéalement monstrueuses que leur seule narration ravit aux acteurs toute existence positive et en fait les êtres chimériques d'une imaginaire épopée. Suit un tableau de *faux ménage*, celui-ci plus judicieusement observé et rendu de plus palpitante façon. Le couple psychologue pérégrine ensuite d'horreur en horreur, traverse impérialement les tragiques péripéties d'une vente de charité, les coupables ébats, sur les pelouses de la banlieue, d'androgynes du Bon Marché et de suppôts du Petit Saint-Thomas. Une agence matrimoniale fait entendre les chœurs d'un chantage nuptial. Un cercle de lesbiennes septuagénaires susurre de saphiques théories..., et partout, en tout, au-dessus

de tout plane, chargé de fluide, l'invincible, l'ésotérique, le professoral Nébo.

Il y a certainement dans ces pages une incontestable puissance d'imagination et une préoccupation louablement tendue sur des mystères dont une association de mages non dépourvus d'intérêt donne quelques curieuses solutions. Une verve supérieure à toute banalité, parfois une solennité d'expression, sans emphase, toujours attique, une impersonnalité de style sans doute volontaire, une immolation de toute couleur à une sorte d'ampleur académique et aussi le sacrifice du relief de l'expression à la plus précieuse encore originalité de l'idée.

De telles qualités sont faites pour excuser l'insuffisance psychologique du livre, insuffisance basée sur un défaut manifeste de documentation. Habilement, du reste, l'auteur se justifie en la personne de Balzac et déclare l'intuition supérieure à toute notation analytique. D'accord, mais encore faut-il que l'intuition soit en rapport exact avec les faits exprimés et qu'embrassant un cycle de phénomènes aisément contrôlables, elle ne donne pas l'impression de manifestations exceptionnelles, isolées et incapables de grouper une famille d'événements habituels.

Il faut d'ailleurs féliciter M. Peladan d'avoir si superficiellement étudié les passions éternelles parmi la décrépitude contemporaine. La décadence latine ne mérite pas une mystique. Le génie synoptique de Gorres ne trouverait pas à noter dans la corruption actuelle la survivance d'une perverse idéalité et ce sera le très grand mérite de *l'Initiation sentimentale* d'avoir généreusement supposé cette idéalité, comme sa faute impardonnable sera d'avoir exalté son avilissement par la chimérique hypothèse d'une grandeur.

A travers le passé, par le comte E. de Kératry. Un vol. in-18 jésus. Paul Ollendorff. 1887. Paris. — Prix : 5 fr. 50.

Ce sont des souvenirs militaires que M. de Kératry rassemble sous ce titre : souvenirs très dramatiques, d'une généreuse inspiration, contés avec facilité, dans un langage simple qui ne manque pourtant ni de couleur ni de pittoresque. L'auteur a essayé d'esquisser les vertus militaires, c'est-à-dire la vaillance, l'esprit de sacrifice et de discipline, la croyance aux grandes choses, au drapeau, à la patrie. C'est déjà fort bien d'essayer une telle œuvre ; c'est encore bien mieux de la réussir. M. de Kératry a réussi. Il est hors de propos de lui chercher des chicanes de grammairien pour quelques peccadilles : si quelque incorrection fait tache par-ci par-là, qu'importe, puisque l'entrain du récit, l'ardeur des sentiments pressent le lecteur et lui occupent l'âme.

Nous reprocherons plus particulièrement un peu de longueur au récit intitulé : *Sous la tente en Crimée.* Malgré l'air de vérité, de l'histoire, elle est banale ; mais la fin la relève : la mort du peintre Yvon de C... devant Sébastopol, mort cherchée avec opiniâtreté, impressionne profondément. Mais combien sont supérieurs les autres souvenirs, plus rapidement contés ! *Mika*, cette aventure d'Afrique, où un brave capitaine périt misérablement ; et la *soldadera*, cet épisode étrange et tragique de la guerre du Mexique ; c'est à cette expédition aussi que se rattachent *Ali* et *la Mort du capitaine du Vallon*, pages pleines d'intérêt, qui évoquent les grandeurs et les misères de la guerre, et réveillent notre admiration pour notre héroïque armée.

Combien touchante aussi, la nouvelle qui clôt le livre : *Sœur de charité*, histoire de cette pauvre Mlle Geneviève S..., qui, ayant pris le voile, après la mort tragique de son fiancé, tué en un duel extraordinaire par un caid de la province d'Alger, se retrouve aux ambulances de Crimée en face du meurtrier agonisant, et lui accorde le pardon à l'instant suprême.

Mais tous ces souvenirs ne sont pas couleur de rose : il semble que M. de Kératry ait fait de sa mémoire une chapelle funèbre.

Aussi, avec quelle satisfaction se distrait le lecteur par cette aventure de mari trompé, à Constantinople, intitulée : *Un pied dans l'eau.* Et encore, jusqu'au milieu de la dernière page, M. de Kératry nous mène progressivement de l'inquiétude à l'angoisse, et c'est au moment psychologique du dénouement que l'histoire pivote et se termine en rêve.

En somme, livre point commun du tout, écrit par un homme qui a vu et senti ce qu'il conte, et qui, grand merci, Dieu ! ne fignole pas son style sous prétexte que la littérature est un art. Il parle net, c'est parler d'or.

PZ.

Histoire d'un Juif, roman de Mme Élise Orzeszko, traduit du polonais par Ladislas Mickiewicz, avec un avant-propos du traducteur. Un vol. in-18. Paris, 1887. Louis Westhausser.

M. Ladislas Mickiewicz est-il parent de l'illustre professeur au Collège de France qui, jadis, partagea avec Michelet et Edgar Quinet la gloire de la persécution ? Nous l'ignorons. Toujours est-il que le nom qu'il porte continue en lui à bien mériter de la France. Nous considérons en effet que M. Ladislas Mickiewicz a rendu service au public liseur de romans en lui faisant connaître Mme Élise Orzeszko, romancière renommée en Pologne, dont le nom commence à franchir les frontières de son pays. Au moment où l'antique race juive traverse dans les pays slaves une ère de persécution, Mme Orzeszko s'est attaché, dans une suite d'œuvres qui se sont succédé rapidement, à mettre en lumière et en relief les grands côtés du caractère israélite : elle le montre tour à tour généreux, tolérant, contemplatif, profondément religieux. C'est la grandeur d'âme qui est le trait capital de cette figure de Juif dont M. Lermina nous apporte aujourd'hui l'histoire touchante. Le niveau de la civilisation occidentale n'ayant pas encore passé sur les particularités de la vie juive en Pologne, les récits de Mme Orzeszko doivent à sa parfaite connaissance des mœurs israélites une saveur et une ori-

ginalité pleines de charme. Et puis ils reposent du niais antisémitisme.

La Chanoe, par H.-A. de Brévannes, avec préface par Eug. Réveillaud. Un vol. in-18 jésus. Paris, Pfister, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Roman confus, où s'agitent lourdement des personnages de carton : le jeu, la soif des émotions dont il vous fouette plus que la soif de l'argent, M. de Brévannes en a fait le pivot de son récit. Le ménage Martinet, le ménage Stella, les pseudo-artistes tels qu'un peintre philosophe nommé Dumas, tous ces gens-là semblent sortir d'un magasin d'accessoires d'un vieux Guignol.

M. de Brévannes nous trouvera sévère, il dira même injuste. Il aura tort. Si son livre révélait une seule qualité originale, nous l'aurions mise en relief, en repoussant dans l'ombre les défauts.

Rien ne l'oblige à écrire des romans. S'il considère le roman comme un métier, c'est lui rendre service que de l'avertir que le métier est devenu mauvais par l'encombrement des incapables. S'il en a une plus haute estime et le considère comme un art, c'est encore lui rendre un service que de lui déclarer qu'il n'a rien introduit d'artistique dans les deux cent soixante pages de *la Chance.*

Zoroastre, roman par M. F. Marion Crawford. Un vol. in-18, Paris, 1887. Librairie académique Perrin.

Successivement, tous les romans du jeune et brillant écrivain américain, F. Marion Crawford, sont livrés par la traduction à l'impatiente curiosité du lecteur français. Peut-être celui-ci sera-t-il un peu déconcerté tout d'abord en ouvrant *Zoroastre.* En effet, ce roman fait exception dans l'œuvre de l'auteur qui, jusque-là et depuis, s'est attaché à l'analyse des mœurs contemporaines, dans les milieux très variés qu'il lui a été donné de connaître. Remontant le cours des siècles, il pénètre et nous transporte, dès les premières lignes, au cœur de la somptueuse civilisation asiatique, dans la nuit où le roi Balthazar lut sa condamnation au mur de la salle des fêtes, en son palais de Babylone. Je n'essayerai pas de résumer ici, après le romancier, la vie amoureuse ni la vie guerrière du jeune Zoroastre, disciple chéri du vénérable prophète hébreu Daniel, non plus que sa vie ascétique ni son rôle de conseiller et de réformateur religieux auprès du roi Darius. Il y a dans ce livre une sûreté d'érudition, une intensité de vie morale, une passion, un mouvement, une noblesse de langage, un souffle continu de poésie qui le placent, à mes yeux, au premier rang des créations du romancier.

E. C.

Mines et oontremines. — L'Éoroulement d'un empire (*Mentana*), par Grégor Samarow. Paris, Nouvelle librairie parisienne, 1887. Deux vol. in-18. — Prix : 7 francs.

L'auteur applique à la France, et particulièrement aux derniers temps du second empire, le procédé d'affabulation dont il a déjà usé dans la série intitulée : *les Scandales de Berlin.* Ceci n'est, du reste, que la deuxième partie de l'œuvre qui comprend déjà deux autres volumes publiés sous le titre de *Spectres et Couronnes* (*Sadowa*). Ici c'est Mentana qui est considéré comme le fait d'armes dominant de la période représentée. Le monde impérial, le monde policier, le monde parlementaire, le monde diplomatique, le monde viveur, le monde révolutionnaire passent dans cette lanterne magique, où les silhouettes se succèdent avec tant de rapidité, que toutes paraissent ressemblantes, surtout pour qui n'a jamais vu ou n'a vu que de loin les originaux. Récit mouvementé, touffu, attachant, piquant par les noms et les faits, et qu'il est loisible au bon lecteur de prendre pour de l'histoire contemporaine.

B.-G.-G.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

Œuvres de BlaisePasoal, nouvelle édition, d'après les manuscrits autographes, les copies authentiques et les éditions originales, par M. Prosper Faugère. t. Ier. Paris, Hachette, 1886.

La collection des grands écrivains de la maison Hachette a perdu son directeur, un homme éminent qui avait acquis tout de suite de l'autorité à son œuvre. M. Prosper Faugère, éditeur des œuvres de Pascal de la collection Hachette, n'a pas survécu à la publication du premier volume des œuvres de Pascal. Lui aussi était un homme éminent, quoique d'une autre manière qu'Adolphe Regnier. Il avait rendu d'importants services à la mémoire de Pascal. Il avait

fait son éloge dans un concours académique; il avait publié le premier texte authentique des *Pensées*, exhumé divers écrits de Jacqueline Pascal, sœur de Blaise. Depuis il avait continué de s'occuper de Pascal. Il y avait bien quarante ans qu'il promettait une édition des œuvres. Il y a lieu de croire que la publication des *Provinciales* de l'édition Garnier, œuvres de Pascal, lettres écrites à un provincial, nouvelle édition avec une introduction générale, une notice sur l'ouvrage, les variantes des éditions originales, des notes d'histoire et de philologie, un commentaire sur le fond et la bibliographie par L. Derôme, édition ornée des portraits des personnages importants de Port-Royal gravés sur acier par Delannoy, deux vol. in-8°, Paris, 1885-1886, dont il y a cent cinquante exemplaires en grand papier, avait déterminé M. Faugère à donner enfin l'édition qu'il avait promise depuis si longtemps. L'entreprise n'a pas eu le temps d'aboutir. La mort est venue l'interrompre à peine commencée. Adolphe Regnier, s'il avait vécu, aurait-il accepté le texte proposé par M. Faugère ? C'est douteux. Si on continue l'édition Faugère, persistera-t-on à vouloir imposer son texte des *Provinciales ?* Dans tous les cas, la critique ne l'acceptera pas. Il y a quatre éditions des *Provinciales* publiées du vivant de Pascal, sans compter une traduction anglaise, et la traduction latine de Nicole qui est de 1658, qui sont en quelque sorte quatre éditions originales. On suppose non sans raison que l'édition in-8° de 1659, qui est une édition elzévirienne, contient le dernier texte revu par Pascal lui-même. Si Pascal ne l'a pas revu, il peut servir au moins avec les trois éditions précédentes à fournir des *Provinciales* la meilleure leçon à laquelle on puisse prétendre.

A ce texte admis, consacré et qui restera consacré, M. Faugère a préféré un texte manuscrit qui est évidemment du temps, que M. Faugère suppose avoir été corrigé par Pascal lui-même, ce qui n'est pas et ce qui ne saurait être démontré, quand même ce serait vrai. Voilà où l'édition Faugère pèche. Son texte des *Provinciales* n'obtiendra pas l'autorité nécessaire. Il y a vingt ans, M. Lesieur, lui aussi, avait proposé un texte du temps avec des notes manuscrites du temps. Ni le texte ni les notes de M. Lesieur n'ont été agréés. On fera comme on voudra, on sera forcé de revenir au texte comparé des quatre éditions originales, le seul, en définitive, qui se puisse défendre en l'absence du manuscrit qui n'existe pas.

Pascal est, parmi nos grands écrivains, celui sur lequel on a le plus travaillé au cours du XIXe siècle, celui aussi qu'on lit davantage. Il s'est formé presque une littérature autour du nom de Pascal. Elle débute en 1837 par le cours de Sainte-Beuve à Lausanne, origine de son histoire de Port-Royal. Les découvertes de Cousin et de M. Faugère, la polémique de Cousin et de Sainte-Beuve que le chef de l'école éclectique voulait déposséder d'un sujet qu'il s'était acquis, l'intérêt aussi du fond de Pascal ameutèrent l'opinion. Ce n'est pas fini. Voilà trois éditions de Pascal qui aspirent à transformer sa mémoire, et dans une certaine mesure ses œuvres en divers sens. Il y a celle de la collection Garnier qui n'a pas dit son dernier mot ; il y a celle de la collection Hachette qui ne l'a pas dit non plus, quoiqu'on sache dès aujourd'hui à quoi s'en tenir sur la valeur du texte des *Provinciales*. Il y a enfin l'édition Havet qui, elle, a dit son dernier mot. Le travail fait par M. Havet sur les *Pensées* avait obtenu du crédit, à tort, croyons-nous; mais que ce fût à tort ou à raison, le travail de M. Havet sur les *Provinciales* a ôté à l'édition qu'il avait donnée des *Pensées* le crédit qu'elles avaient obtenu d'abord. S'il n'avait fait que publier un texte des *Provinciales* avec un commentaire purement littéraire, il est probable que M. Havet n'aurait pas démonétisé son édition des *Pensées* et empêché son édition des *Provinciales* d'avoir de l'autorité. Mais M. Havet a voulu faire œuvre de polémiste, et il a gâté son affaire. Nihiliste, il l'est et on le savait de longtemps; moraliste, il peut croire encore qu'il l'est, bien que ce soit très discutable. Il y a deux choses qu'il n'est pas : il n'est pas théologien et il est étranger à la critique littéraire. Son manque de théologie ne lui a pas permis de voir que la morale des casuistes était une morale opportuniste, une concession faite à l'esprit du XVIIe siècle aux dépens du christianisme. S'il l'avait pu deviner, il y aurait sans doute applaudi, car il n'aime pas le christianisme. Mais pas une bonne âme n'a eu la complaisance de l'avertir, et il a disserté sur le casuisme sans en soupçonner la nature. Ce n'eût été que demi-mal au point de vue du succès, mais les bévues matérielles commises par lui en histoire littéraire l'ont décidément mis en échec auprès de ceux qui n'auraient pas mieux demandé que de collaborer à son intention, que de répondre à ceux qui vous disent : Dans votre introduction aux *Provinciales* (deux vol. in-8° chez Delagrave) vous êtes entré dans l'histoire littéraire du XVIIe siècle comme on entrerait à minuit sans lumière dans une maison qu'on veut décrire exactement. Il n'y a rien à répondre. Les faits matériels sont là.

L'établissement d'une édition définitive des œuvres de Pascal promet donc encore de beaux jours à la critique et ce ne sera pas le tome Ier de l'édition Faugère qui dissipera les nuages. Il y a pourtant une justice à lui rendre sur un point particulier : l'introduction de M. Faugère contient, sur la manière dont furent imprimées les *Provinciales*, une notice très complète, la plus complète qui existe, pleine de faits nouveaux exposés avec une lucidité parfaite. Cela rectifie Sainte-Beuve et les écrivains antérieurs à Sainte-Beuve qui ont examiné le sujet sur une foule de points intéressants.

L. D.

Lettres athéniennes, par le comte Charles de Mouy, ambassadeur de France à Rome ; dessins de Hubert Clerget. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie Plon.

C'est après un séjour de six années au pied de l'Acropole, comme ministre plénipotentiaire en Grèce, que l'auteur des *Lettres du Bosphore* publiées en 1879, après trois ans de séjour à Constantinople, M. le comte Charles de Moüy, publie ces *Lettres athé-*

niennes. Qu'elles soient écrites d'Athènes ou du Bosphore, les lettres n'ont rien de commun avec la politique. Que les dieux en soient loués, car on pouvait craindre, au contraire, que cette ivraie envahît la correspondance du diplomate. L'aride archéologie n'y tient même qu'une place raisonnablement limitée. L'unique et constante préoccupation de l'auteur est d'exprimer et, par suite, de communiquer son admiration pour l'absolue beauté qui lui est apparue, en sa splendeur souveraine, aussi bien dans la nature que dans l'art de la Grèce. « L'idéal grec est pour moi, dit-il, le point culminant qu'ait atteint l'humanité. » C'est dans cette pensée — qui n'est point nouvelle d'ailleurs — qu'il a écrit son livre, et dans son enthousiasme, il va jusqu'à déclarer qu'il « n'offre son livre qu'à ceux qui ont le sentiment de la perfection et l'amour de l'idéal ». — Aux termes de cette déclaration hautaine, si l'on en tenait compte, les *Lettres athéniennes* n'auraient qu'un bien petit nombre de lecteurs. « L'amour de l'idéal », — ce mot idéal est si vague — soit, il se peut qu'on le rencontre encore assez communément, mais « le sentiment de la perfection »: M. de Moüy exige peut-être beaucoup. « Le sentiment de la perfection » n'est pas en France comme l'esprit, il ne court pas les rues. On n'y arrive d'ordinaire qu'après un lent apprentissage. L'auteur est donc trop sévère en interdisant en quelque sorte la lecture de son livre à ceux qui n'ont pas reçu en partage ou n'ont pas encore acquis le sens de la perfection; or l'excès de sévérité est ici d'autant plus regrettable que ces lettres sont vraiment faites pour propager ce goût de la perfection. — Le thème de M. de Moüy n'est pas neuf, je l'ai déjà dit. La supériorité de l'art grec est le pont aux ânes, où tous les pédants ont si souvent dansé en rond, qu'ils ont fini par nous donner la nausée de la perfection classique. Mais M. de Moüy n'est pas un pédant, tant s'en faut. Il nous parle du génie grec avec une fraîcheur et une intensité de conviction vraiment irrésistibles. Une très grande partie du volume est consacrée à décrire ce qui reste debout des monuments athéniens, des œuvres éparses à travers la ville. Dans les lettres qui suivent, il recherche de préférence, parmi les musées et collections d'Athènes, les fragments échappés au naufrage de l'antique civilisation hellénique. Mais ce n'est point l'art seulement qui ravit ainsi l'auteur, c'est la nature tout entière, et notamment la mer Égée. Il la compare à nos mers du nord avec une émotion singulièrement éloquente. N'en pouvant rien détacher, je renvoie le lecteur à l'admirable chapitre intitulé: « la Campagne athénienne ». — Toutes les gravures sont intéressantes; mais il en est une en particulier, *Stèle d'Éphèbe*, qui donne l'idée d'un chef-d'œuvre de statuaire qui nous était inconnu. E. C.

John Wyclyff, sa vie, ses œuvres, sa doctrine, par VICTOR VATTIER, ancien professeur d'histoire, professeur de philosophie. Un vol. grand in-8°. Paris, Ernest Leroux, 1886.

Avant Jean Huss et Jérôme de Prague, avant Luther et Calvin, avant Mélanchthon et Zwingli, des esprits s'étaient trouvés pour protester contre certaines prétentions de l'Église, et il s'était trouvé encore des consciences pour accuser de certains besoins, vraiment religieux, les soins que l'Église méconnaissait. C'était au XIe siècle, Bérenger de Tours, qui s'attaquait à la doctrine de la transsubstantiation et appelait une réforme des mœurs du clergé; au XIIe, c'était le Lyonnais Pierre Valdo, qui faisait traduire en langue populaire des fragments de la Bible, faisait recueillir des sentences, composer des ouvrages d'édification et instituait une sorte de sacerdoce laïque. Robert Grossetête proclamait que le soin des âmes ne consiste pas à chanter les « heures », mais à enseigner la parole de vie; Lollard ne reconnaissait pas les cérémonies, l'intercession des saints, l'utilité des sacrements; Ockam écrivait, sans parler de la *Grande somme de logique*, ni de tant d'autres ouvrages, son *Super potestate prælatis et principibus commissa;* d'autres docteurs, d'autres théologiens argumentaient, disputaient, Diens Scott, Pitz Ralph, Bradwardine, Marsile de Padoue, Jean de Jaude, que M. Vattier désigne comme les inspirateurs de John Wyclyff.

Où naquit John Wyclyff? et à quelle date? On ne sait au juste; des conjectures seulement, jusqu'à l'orthographe de son nom qui n'est pas fixée. L'auteur de l'étude dit et contredit les conjectures, propose ce qu'après examen il croit le plus vraisemblable, explique pour quelles raisons il écrit Wyclyff et non Wiclif, Wicliffe ou Wiclef. Il s'est imposé la tâche de nous donner une biographie du réformateur, tâche malaisée; d'abord des documents précieux ont disparu, le temps ayant fait son œuvre et la malignité la sienne; puis, entre tant d'assertions émises en ces trois derniers siècles, les unes favorables, les autres défavorables au recteur de Lyttyrworth, il fallait démêler celles-là qu'on peut être fondé à retenir. M. Vattier a recherché où et sous quels maîtres John Wyclyff avait étudié, quelle avait été son intervention dans les affaires ecclésiastico-politiques de son pays, quel rôle il a pu jouer comme homme d'État, puisqu'il a été chargé d'une mission diplomatique. A quelle époque a-t-il commencé de s'en prendre aux ordres mendiants! quelles doctrines ont motivé les poursuites dont il a été l'objet, lui ou ses partisans, à trois reprises différentes? Autant de problèmes qu'il importait de résoudre.

Le catalogue des œuvres du réformateur a été établi pour les publier. Une association, la *Wiclif London society*, s'est formée, il y a six ans, et les travaux des érudits d'outre-Manche n'ont pas été à notre auteur d'un médiocre secours; néanmoins, des problèmes encore, et M. Vattier ne les a pas davantage éludés. Son étude lui fait honneur; elle fait honneur à notre pays, elle fera autorité de l'autre côté du détroit.

Après la biographie de celui-là, qui fut bien l'Étoile du Matin de la Réforme, *Morning Star*, et après l'étude bibliographique, un exposé avec une critique des doctrines professées dans les ouvrages du théologien,

la Somme théologique, *le Trialogue* du philosophe, la *Replicatio de universalibus* du recteur, ses *Sermons*, ses *Expositions pratiques des Écritures* du polémiste et du pamphlétaire, les écrits qui ont trait au culte, à la réorganisation, à la réforme des mœurs du clergé. La tradition pour Wyclyff n'est pas l'unique source de la vérité chrétienne; elle n'est pas même la source la plus importante, la bible est le vrai guide de la foi. Il nie la supériorité de Rome et tient le pape pour un antechrist; au nom de l'égalité évangélique, il attaque la hiérarchie de l'Église et professe que le pouvoir spirituel ne doit plus être reconnu aux membres du clergé de qui les mœurs sont un objet de scandale; il rejette la transsubstantiation et admet le consubstantiation, c'est-à-dire la permanence du pain et du vin après la consécration. Il restreint le nombre des sacrements, le baptême, la confirmation, la confession auriculaire, l'extrême-onction n'étant pas prouvés par l'Écriture; il réprouve les cérémonies, les pèlerinages, les prières payées pour les morts, le culte des saints en tant qu'il se rapporte exclusivement à eux, et il blâme le célibat des prêtres, les vœux monastiques. On est chrétien pour recueillir la parole de vie, pour communier avec le Père.

M. Vattier nous fait connaître une des grandes figures du christianisme. F. G.

Correspondance de Louise de Coligny, princesse d'Orange (1555-1620), recueillie par PAUL MARCHEGAY, publiée avec introduction biographique et notes, par LÉON MARLET. Paris, 1887. Un vol. in-8°, LXXX-381 p.

M. Léon Marlet vient de réunir dans une belle publication la correspondance, en grande partie inédite, de Louise de Coligny, fille de l'amiral, femme du Taciturne, l'amie de Henri IV et de Barneveldt. Il serait superflu d'exposer ici l'importance de cette brillante contribution à l'histoire générale de la fin du XVIe siècle. M. Marchegay a eu le mérite de rassembler ses lettres précieuses. Appelé après sa mort à continuer son œuvre, M. Marlet nous en donne aujourd'hui une savante édition où la date de chaque épître — travail parfois délicat — est fixée avec soin; où le texte est accompagné de notes nombreuses, riches de cette profonde connaissance du XVIe siècle qui distingue le jeune savant.

M. Marlet ouvre son livre par une *Étude sur la vie de Louise de Coligny*, écrite d'un style rapide, enthousiaste et coloré, — trop peut-être, — d'où l'érudition précise n'exclut pas le sentiment qui émeut. L'auteur avait à cœur, comme il le dit dans sa préface, de faire une œuvre dont l'action s'étendît en dehors du cercle restreint des érudits. Aussi s'est-il décidé à « rectifier » l'orthographe bizarre et surchargée de l'époque, pour rendre aisée à tous la lecture des lettres de cette noble femme, qui, en s'acquittant vaillamment de la grande tâche qui lui était incombée, a tant souffert pour sa famille et sa patrie. L'École des chartes, dont M. Marlet est ancien élève, trouvera peut-être à redire à cette manière de publier les textes; en tout cas, M. Marlet aura montré une fois de plus qu'il est possible de produire des ouvrages plaisants à lire, utiles à consulter.

L'admirable portrait de Louise de Coligny par Jean Mierevelt est reproduit en tête du volume.

F. F. B.

Timon d'Athènes, traduit de William Shakespeare et précédé d'une étude, par M. CHARLES DES GUERROIS. Un vol. in-18 jésus; Alphonse Lemerre, Paris, 1887. — Prix: 3 fr. 50.

M. Charles des Guerrois est un fervent de la Muse. Il a déjà publié plusieurs volumes de vers, où l'on sent palpiter une âme généreuse; il s'est attaqué à forte partie: traduire en vers français un drame de Shakespeare est une rude entreprise. Il s'en est tiré à son honneur. *Timon d'Athènes* est certainement une des pièces les plus vigoureuses et les plus amères du poète anglais. Timon est le véritable misanthrope; sa haine pour tous ceux qui, sous visage d'amis, ont abusé de sa fortune et consommé sa ruine, est solide; farouche dans sa solitude volontaire, il maudit à pleine bouche et à plein cœur, et s'il est heureux de retrouver un trésor, c'est pour exciter l'envie de ceux qui l'ont connu et se donner la joie de les faire sécher de désir, de les humilier, de les abreuver de mépris, et de ne leur rien accorder qu'une injure.

M. des Guerrois n'a pas altéré le personnage; sa traduction ferme, exacte, à ce que nous en pouvons juger sur une simple lecture sans comparaison du texte anglais, n'a pas amoindri l'effet de ce drame puissant ni de cette langue audacieuse presque à la violence et à la brutalité. Dans l'étude qui précède, M. des Guerrois a fait preuve d'érudition et de goût critique; et il a eu le talent de ne pas s'étendre outre mesure. Son livre mérite l'estime des lettrés, et William Shakespeare compte assez d'admirateurs en France pour que l'auteur de cette traduction nouvelle puisse espérer de nombreux lecteurs.

Gleanings in old Garden Literature, by W. CAREW, author of « Old Cookery Books ». London, Elliot Stock, 1887. Un vol. in-8°.

La jolie collection que l'éditeur offre aux amoureux du livre (*The Book Lover's Library*), sous la direction de M. Henry B. Wheatley, s'est enrichie récemment d'un volume sur les jardins ou plutôt sur la littérature du jardinage depuis les temps les plus reculés. L'auteur, M. W. Carew Hazlitt, était déjà préparé à un tel travail par son curieux ouvrage sur les vieux livres de cuisine, le potager et les fourneaux ayant de telles affinités que dans l'ouest de la France le fourneau de cuisine s'appelle un *potager*. S'adressant à un public anglais, M. Hazlitt s'en tient aux auteurs anglais qui ont traité le sujet. Ce n'est pas à dire que son travail ne nous intéresse pas. Sans compter qu'il est plein de renseignements précieux pour l'histoire des mœurs, du genre de vie, du commerce intérieur et même international en Angleterre

pendant les siècles passés, choses qui sont d'un intérêt général pour tous ceux que l'histoire du développement de la civilisation dans le monde ne laisse pas indifférents, — il est amené à s'occuper souvent de la France et des productions de son sol. Il y a plus: un des premiers livres publiés en Angleterre avec l'art du jardinage, celui qui eut du moins la plus grande vogue et qui était considéré à l'époque comme le meilleur, est la traduction d'un livre français, par Evelyn, sous le titre *The French Gardener;* de 1658 à 1675 il y en eut trois éditions. Il serait intéressant de connaître le nom de l'auteur français. M. Hazlitt ne le dit pas. De mon côté, je ne le trouve pas dans Brunet, dont je n'ai, sous la main, il est vrai, que l'avant-dernière édition.

Un chapitre consacré à Bacon et à son ami sur les jardins, toute une revue érudite des plantes, des fruits, des fleurs, des légumes et de ceux qui en ont parlé, des détails peu connus sur la pomme de terre, sur les vignes en Angleterre et les vins anglais, sur l'asperge et l'artichaut, la description des jardins maraîchers au XVIIIe siècle dans la banlieue de Londres, le jardinage au XVIIIe siècle et les amateurs de jardins tels que William Temple et Walpole, une bibliographie spéciale de 1603 à 1800, quelques pièces originales et curieuses en appendice, et un bon index, forment de ce joli petit livre un recueil intéressant, que se disputeront les hortophiles (pardon du mot) et les bibliophiles. B. H. G.

L'Éducation nouvelle, par EDMOND DREYFUS-BRISAC, second série. Un vol. in-8°. Paris, G. Marpon, 1887. — Prix: 6 francs.

L'auteur de cet ouvrage est rédacteur en chef d'une revue très militante et très méritante, la *Revue internationale de l'enseignement.* La matière principale de l'*Éducation nouvelle* est même fournie, si notre mémoire n'est pas coupable de confusion, par les articles publiés dans cette Revue par M. Edmond Dreyfus-Brisac.

Le volume est divisé en deux parties: la première étudie l'instruction publique sous la Révolution et se subdivise en quatre chapitres: les principes de l'enseignement supérieur, — l'organisation générale, — l'enseignement supérieur tel qu'il fut institué, — les écoles centrales; ce dernier chapitre, sous forme de lettre de M. Albert Duruy, qui, comme on le sait, est l'auteur d'un ouvrage remarquable sur *l'Instruction publique et la Révolution.*

La deuxième partie de l'*Éducation nouvelle* contient un chapitre sur la *Liberté de l'enseignement,* une étude biographique et critique sur Laboulaye, considéré surtout au point de vue pédagogique; une très curieuse et très instructive analyse des principes de l'enseignement en Prusse; et enfin des articles dont l'allure se rapproche de la polémique à propos de quelques livres inspirés par les réformes tentées depuis une quinzaine d'années dans l'enseignement en France.

M. Dreyfus-Brisac apporte dans ces études de pédagogie comparée une érudition et une conviction également louables. Il a l'ardeur des réformateurs, il signale hardiment les préjugés, les routines, les abus, et plus hardiment encore, il y donne lui-même le coup de pioche. La plupart de ses critiques sont justes, notamment en ce qui concerne l'agrégation du droit, et l'agrégation de médecine, et aussi la nature de l'enseignement juridique. Il a bien raison aussi dans les reproches qu'il adresse à ce mode d'organisation des lycées de jeunes filles, et surtout à la déplorable faiblesse des administrateurs qui, cédant à des considérations étrangères à la pédagogie, en ont fait des internats.

Sur la question de la liberté de l'enseignement, M. Dreyfus-Brisac dit d'excellentes choses, inspirées par un esprit vraiment libéral et dégagé de tout parti pris, et sincèrement désireux du relèvement général du niveau des études et par suite de l'élévation des caractères: car si l'une n'est pas la conséquence nécessaire de l'autre, chez tous les individus, on peut dire au moins qu'elle n'est guère possible chez la plupart sans l'autre.

Toutefois, malgré une communion d'idées assez fréquente avec l'auteur, nous aurions bien des réserves à faire; sur bien des points il nous semble ne gagner sa cause qu'à moitié; mais ce n'est pas ici le lieu de discuter. Ceux que ces questions si graves d'éducation nationale intéressent trouveront profit de toute manière à lire — ou relire — les études de M. Dreyfus-Brisac, soit qu'il les confirme dans leurs opinions déjà formées, soit qu'il les aide à se former des opinions, oit enfin qu'il leur suggère des objections et les pousse à la discussion. P. Z.

MÉLANGES DIVERS

Leçons de thérapeutique, par GEORGES HAYEM, professeur de thérapeutique et de matière médicale à la faculté de médecine de Paris. Un vol. in-8°. Paris, G. Masson, 1887.

Comme sous-titre: *les Grandes médications.* Le mot «médication» a été défini par Barbier (d'Amiens) et par Schwilgué, par Trousseau et Pidoux, par Littré et Robin; d'après ces derniers, fait remarquer M. Hayem dans sa première leçon, le mot exprime non pas une action médicamenteuse, mais l'action exercée par le médecin pour satisfaire à une indication déterminée. «Il est évident, dit-il, que c'est l'action médicamenteuse qui est seule en cause; mais

le caractère de la médication est ici bien indiqué, c'est-à-dire l'adaptation de cette action à un but particulier. » Puis, après quelques considérations très générales sur la doctrine des éléments morbides, il propose cette autre définition : « Les médications sont les actions thérapeutiques suscitées dans le but de remplir les indications tirées des éléments constitutifs des maladies, des éléments morbides proprement dits ou des éléments communs. »

Dans la seconde leçon, le savant professeur parle des germes morbides, des microbes, de l'infection ; on possède, déclare-t-il, la preuve rigoureuse, absolue, de la puissance de certains germes auxquels on peut donner l'épithète de pathogènes; telle est la bactéridie charbonneuse, mais cette preuve n'est faite que pour un très petit nombre de maladies de l'espèce humaine. A la liste, faut-il ajouter dores et déjà la tuberculose, la diphtérie. Quoi qu'il en soit, — nous citons textuellement, — « on doit tirer des faits connus les conséquences logiques qu'ils comportent, et dire que du moment où une maladie virulente, telle que le charbon bactéridien par exemple, est d'origine microbienne, il en doit être de même de toutes les autres maladies virulentes. » La doctrine de la nature vivante des agents infectieux, dûment établie pour M. Hayem, n'est pas admise par tout le corps médical; mais cette doctrine, nous ne sommes pas compétent pour en discuter. Après avoir défini l'infection, le résultat de la pénétration et de la pullulation dans l'organisme des germes pathogènes, le professeur traite, en maître, de la médication désinfectante, locale et générale, de la médication sténique et de méthode réfrigérante, de la médication antiphlogistique.

La publication des *Leçons sur les modifications du sang sous l'influence des agents médicamenteux et des pratiques thérapeutiques* a été accueillie avec la plus grande faveur; la publication des *Leçons de thérapeutique* trouvera le même accueil.

Le magnétisme animal, par Alfred Binet et Ch. Féré, médecin adjoint à la Salpêtrière, avec figures dans le texte. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque scientifique internationale*. Paris, Félix Alcan, 1887. — Prix : 6 francs.

La part faite à la controverse est des plus restreintes; les auteurs qui ont écrit leur livre, comme ils disent, « dans l'atmosphère de la Salpêtrière », ont exposé les doctrines de l'école de Nancy, parce qu'elles appartiennent à l'histoire du magnétisme ; ils ne les ont pas discutées. Ils ont entendu relater des faits observés, résumer les résultats de leurs études personnelles, études conduites suivant la méthode inaugurée par M. Charcot, c'est-à-dire « suivant la méthode expérimentale éclairée par la clinique ». Les hypothèses, les explications hâtives, ils les ont systématiquement écartées ; même ils se sont encore défendu de regarder avec trop d'insistance à la suggestion hypnotique dans les rapports avec le droit civil et le droit criminel. Un seul chapitre, le dernier, touchant l'hypnotisme et la responsabilité.

Dans les trois premiers, une histoire très complète du magnétisme animal. MM. Binet et Féré reproduisent, non sans malice, peut-on bien croire, les conclusions formulées en 1784 par l'Académie des sciences, en 1824 par l'Académie de médecine, toutes deux obligées de donner leur avis au sujet des phénomènes provoqués et qui ne laissaient pas que d'exciter la curiosité publique. Ils reproduisent également une lettre encyclique de la sainte Inquisition romaine et universelle contre les abus du magnétisme, — la lettre est de 1858 ; — mais Braid a le premier abordé du côté et de la façon qu'il convenait la question du magnétisme ; ils disent ses recherches, ses observations, puis les travaux de Grimes, d'Azam, de Durand, de Gros, de Demarquay et de Giraud-Teulon, des Liébeault, Ch. Richet, Charcot et P. Richer.

Aux chapitres suivants, ils font connaître les procédés de l'hypnotisation, ils décrivent les symptômes de l'hypnose, ils distinguent les différentes périodes hypnotiques; ils proposent une théorie de la suggestion (ch. viii, lequel chapitre est particulièremen intéressant), puis ils traitent des hallucinations, des paralysies de la sensibilité, des paralysies du mouvement.

Sur les applications thérapeutiques et pédagogiques, ils sont assez brefs; ils eussent accusé davantage leurs vues personnelles, quant à la possibilité de faire servir la suggestion à l'éducation, que nous eussions cru de notre devoir de faire quelques objections; mais ils ont passé rapidement et ils n'ont pas déclare infirmée outre mesure la responsabilité qu'ils entendent d'ailleurs assez mal, — suivant nous. — Nous pouvons recommander leur livre tout plein d'observations, de descriptions intéressantes pour le physiologiste, pour le psychologue également.

La propriété, par Em. Accolas. Un vol. in-12. Paris, Ch. Delagrave, 1886. — Prix du volume broché: 0 fr. 50.

Ce volume est le troisième d'une série destinée à composer une petite bibliothèque de droit; dans le premier, il était traité des *successions;* dans le deuxième, des *contrats et obligations contractuelles*, et déjà sont annoncés comme étant sous presse, un quatrième volume sur *les servitudes*, un cinquième sur *les actes de l'état civil*.

L'auteur de ces petits ouvrages de vulgarisation est M. Accolas, qui, plus préoccupé de la philosophie du droit pur que des leçons des jurisprudents, a donné, de notre code civil, un commentaire et une critique qu'on ne saurait assez admirer. Dans une introduction il distingue deux justices, une justice inférieure qui est celle du droit technique, et, « au-dessus de ce droit, le dominant de toutes les supériorités de la conscience et du cœur sur l'intérêt positif », une justice qui est celle à laquelle nous oblige la morale. Cette distinction n'est pas établie d'une façon bien précise, et peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur, évoquant les suggestions du cœur, une certaine confusion de la justice et de la charité. Quoi qu'il en soit, il ne nous déplaît pas de lui voir, dans les pages sui-

vantes, exposer ce qu'il appelle *les devoirs de la propriété.* Les chapitres sont consacrés à la définition du droit de propriété et d'accession, à la limitation de ce droit, à la nomenclature, à la classification, des modes d'acquérir et de transmettre à la propriété, à la nomenclature des démembrements; c'est bien *le droit mis à la portée de tous.* F. G.

Expéditions autour de ma tente: Boutades militaires, par CH. DES ÉCORRES. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie Plon.

De vifs récits de la vie du soldat en campagne, d'amusantes anecdotes mêlées d'épisodes tragiques, composent la matière de ce volume agréable et facile à lire, malgré une recherche d'esprit trop apparente pour n'être pas fatigante parfois. L'auteur, étant Canadien-Français, conduit le lecteur à sa suite alternativement au Texas et en Algérie. E. C.

La chanson populaire, par J.-B. WECKERLIN, bibliothécaire du Conservatoire de musique. Un vol. in-8°, librairie Firmin-Didot, 1886.

Le docteur Wolff disait en 1831, dans son ouvrage *Altfranzosische Volkslieder:* « Nul peuple n'est aussi riche en chansons que les Français, nul n'est aussi pauvre en chansons populaires. » Cette assertion fausse, le savant bibliothécaire du Conservatoire vient la réfuter en écrivant l'histoire de la chanson populaire ou plutôt l'histoire de la musique dans la chanson populaire. Mais qu'est-ce que la chanson populaire ? On en a donné bien des définitions. M. Weckerlin choisit celle de M. Franz Bohme: « C'est une chanson née dans le peuple, chantée par lui, souvent et volontiers, qui s'est répandue et conservée par son organe, grâce à la simplicité de la forme, et dont le sujet souverainement humain, emprunté au domaine religieux ou profane, est facile à comprendre. » Ce n'est donc ni la chanson de ville, ni la chanson artistique, ni les *turlutaines* des cafés-concerts, c'est le cri de l'âme naïve et simple du peuple.

Voulez-vous une définition moins concise? Lisez le chapitre 1er, coup d'œil général sur la chanson, où vous trouverez sa généalogie complète depuis les Grecs jusqu'à notre époque. Les chapitres suivants: la chanson dans l'histoire (II); la chanson musicale, madrigaux, chansons à boire, à danser (III); la chanson à l'église, noëls, psaumes, cantiques (V); la chanson au théâtre, mystères, farces, vaudevilles (VI); chants guerriers, nationaux et patriotiques, révolutionnaires (VII) vous montreront le peuple chantant dans toutes les circonstances de sa vie, dans tous les siècles, en buvant, en dansant, en priant, en combattant, quand il est heureux et quand il pleure. N'est-ce pas là une lecture attachante, non seulement pour les musiciens, mais pour ceux qui s'intéressent à l'histoire du peuple? Et qui ne s'intéresse pas à sa propre histoire?

Les théoriciens de la musique s'arrêteront, eux, au VIIIe et dernier chapitre dans la discussion des rythmes et de la tonalité. La tonalité moderne que Félix attribuait à Montenerde est reculée au commencement du XVIe siècle dans une chanson bien authentique, qui donne, d'une manière remarquable dans ses modulations, le sentiment de la septième de dominante.

Lisez, musiciens; lisez, amis du peuple, l'énumération seule des questions traitées; n'est-elle pas une alléchante promesse de plaisir et de profit? Lecture faite, vous ne reprocherez point à M. Weckerlin d'appeler Charles d'Orléans le dernier des troubadours, ni quelques légères imperfections; mais vous demanderez: à quand la publication de la *Bible des noëls.* J. DEB.

Précis de fauconnerie, par MM. G. SOURBETS et C. DE SAINT-MARC. Un vol. in-8°. Clauzot. Niort, 1887. — Prix: 5 francs.

Fréquentes et pitoyables sont les doléances des chasseurs au fusil; d'année en année, leur plainte hausse de ton: plus de gibier, trop de chasseurs. Et peu à peu le dégoût les prend. Les plus fortunés se consolent par la chasse à courre; les habiles se mettent à chercher des compensations dans la chasse au vol. La fauconnerie, si longtemps délaissée qu'on la croyait un art et un passe-temps à jamais perdus, va refleurir. Il paraît qu'elle refleurit déjà.

MM. G. Sourbets et C. de Saint-Marc auront beaucoup fait pour cette renaissance, et par l'ardeur communicative de leur plaidoyer en faveur de la chasse au vol, et par le *Précis de fauconnerie* qu'ils viennent de publier, précis qui contient les indications nécessaires pour affaiter et gouverner les principaux oiseaux de vol.

A les en croire, le dressage des oiseaux de proie est par lui-même fort simple, et il ne faut point s'en exagérer les difficultés. De la patience, beaucoup de douceur, des soins bien entendus de la part du fauconnier, suffisent généralement à surmonter les instincts sauvages de l'oiseau chasseur, à assouplir son caractère, et à obtenir de lui la dépendance et la soumission requises pour en faire un sujet de bon travail. Les méthodes des fauconniers modernes, affirment MM. Sourbets et de Saint-Marc, dégagées des pratiques bizarres ou mystérieuses de l'art ancien, donnent des résultats tout aussi concluants, et à coup sûr les autres sports présentent au moins des difficultés aussi nombreuses, sans toujours offrir des éléments de distraction aussi complets, aussi neufs et aussi émouvants.

En vingt ou trente jours, souvent moins, faucons, autours, éperviers et émerillons se laissent mettre et ôter le chaperon, prennent le pât sur le poing, reviennent au leurre et apprennent à connaître le vif, c'est-à-dire l'animal qu'ils doivent chasser.

Après un historique rapide de la fauconnerie, MM. Sourbets et de Saint-Marc analysent le caractère et le rôle de chacun des principaux oiseaux de proie employés à la chasse au vol; ils indiquent ensuite comment il faut s'y prendre pour l'enlèvement des

poussins du nid, l'installation, la nourriture et l'affaitage préparatoire des oiseaux. Ils expliquent l'usage du leurre, du filet circulaire, du chaperon; puis ils s'occupent de l'hygiène et des soins généraux que réclament les oiseaux chasseurs. Ils spécifient et décrivent les maladies auxquelles ils sont exposés, et le traitement qui leur convient.

Enfin, pour être tout à fait complet, *le Précis de fauconnerie* se termine par quelques mots sur la *pêche au cormoran*. Ajoutons que quatre planches hors texte ornent ce volume.

Certainement la lecture de cet ouvrage fera des adeptes de la chasse au vol. C'est le meilleur éloge que puissent souhaiter les auteurs.

Abrégé de grammaire latine, par Louis Havet, professeur de philosophie latine au Collège de France. Un vol. in-12, cartonné à l'anglaise. Hachette et Cie, Paris. — Prix : 1 fr. 50.

On conçoit aisément que pour entreprendre de composer aujourd'hui une grammaire scolaire, un latiniste doit avoir en tête quelque nouveauté de méthode. M. Louis Havet a en effet introduit des nouveautés dans la sienne, non point par l'instinct d'innover, ni pour le plaisir du changement, mais en vue d'un résultat pratique très important : une plus grande rapidité d'initiation à la langue, et, par suite, un goût plus vivement excité de l'apprendre et de le comprendre.

De toutes les modifications essayées dans ce livre, longtemps médité repris et retouché, la plus grande, celle qui domine le plan tout entier, consiste à rejeter la division traditionnelle des grammaires en deux parties, contenant l'une la morphologie, l'autre la syntaxe. Et encore cette modification, M. Louis Havet ne l'a-t-il commise que sous le couvert de Lhomond, qui, dans une mesure beaucoup plus restreinte, l'avait déjà tentée.

M. Louis Havet sait bien quel reproche il encourt de ce chef, et lui-même, il nous l'avoue, ne fut pas exempt de scrupules : il semble prêcher contre l'instinct de rigueur et de symétrie devenu universel, grâce à l'initiation de tous aux sciences exactes. Mais la réflexion et la pratique lui démontrèrent que, somme toute, accepter comme un axiome le principe qu'une grammaire se divise, *à priori*, en deux parties, une morphologie et une syntaxe, c'est choisir un mauvais point de départ, se créer à soi-même un embarras très grave pour enseigner avec clarté, et créer à l'enfant un embarras non moindre qui le retarde et le rebute.

Au lieu donc d'isoler de force la syntaxe, M. Louis Havet en incorpore la substance dans les mêmes chapitres où il expose la morphologie. Et, reconnaissons-le, il ne fut pas malavisé. L'expérience n'était pas sans péril; mais, exécutée par un maître très sûr de sa science et très habile à l'enseigner, elle a parfaitement réussi. Nous en avons nous-même constaté les heureux résultats parmi les jeunes latinistes pour qui M. Havet a composé ce travail.

Il convient d'ailleurs d'ajouter que, toujours sous l'inspiration de ce pédagogue excellent qui a nom Lhomond, le professeur du Collège de France a cherché à mettre l'élève en état de manier le plus tôt possible le plus de tournures. Car il faut bien remarquer que le commençant n'est pas un petit Latin qui rectifie par l'étude son parler instinctif; c'est un étranger qui apprend de toutes pièces une langue où tout lui est neuf. Là est la dissemblance absolue, et dont on ne tient pas souvent assez de compte, entre l'enseignement de la langue maternelle ou nationale, et l'enseignement d'une langue étrangère. M. Louis Havet n'a pas craint, et il a bien fait, d'appliquer à une langue morte le procédé qui seul réussit pour les langues vivantes étrangères. Il a recours à l'expédient qui consiste à mettre le commençant à même de traduire tout de suite de petites phrases soit du français en latin, soit du latin en français. Sa curiosité ainsi éveillée, son esprit amusé, son attention soutenue, engendrent un progrès rapide.

Pour cette innovation, M. Louis Havet se met sous la protection de ce vénérable et vénéré Lhomond. On ne saurait l'en blâmer; mais il n'était pas nécessaire d'invoquer un si illustre patronage, si ce n'est pour reporter à son auteur premier le mérite de la méthode, car c'est celle-là que depuis nombre d'années ont adoptée ceux qui enseignent les langues étrangères.

Nous comprenons que M. Louis Havet, titulaire d'une chaire au Collège de France, ait préféré se rapprocher de Lhomond plutôt que de moindres pédagogues, dont l'autorité n'est pas garantie par l'État, et qu'il considère sans doute comme de vulgaires empiriques, fabricants de manuels et de grammaires.

PZ.

Grand'maman Poupée, suivie de **Pierre la Revanche,** par Paul Pionis (nouvelles patriotiques), illustrations de Ferdinandus.

Les farces du Petit Jean (nouvelles patriotiques), par Émile Beaune, illustrations de Talluet.

Histoire d'un héros de douze ans et de son chien, suivie du **Petit prisonnier des Prussiens** (nouvelles patriotiques), par Arnaud, instituteur; illustrations de D. Merlin.

Le petit facteur, par Camille Alary, suivi d'**Une gouvernante allemande,** par Louis Mainard (nouvelles patriotiques), illustrations de Ferdinandus.

Contes merveilleux (traduits du russe), par M. d'Aria, illustrations de Paul Hercouet.

Histoire de chiens et de chats, par Émile Beaune et Wilna, illustrations de Maurice Marais.

Six volumes de la *Bibliothèque de la jeunesse française.* Prix : 0 fr. 50.

L'enfant de la bataille, par LOUIS MAINARD. Un vol. in-18 jésus, de la *Bibliothèque de la jeunesse française*. Prix : 0 fr. 50.

Paris, librairie centrale des publications populaires, H.-E. Martin, directeur. 1887.

Il est toujours malaisé d'écrire pour les enfants, et quelque envie que nous en ayons, nous ne pouvons estimer de beaucoup plus grande valeur que ces livres publiés autrefois par la librairie Mame, ceux-là dont nous venons de transcrire les titres. Nous applaudissons, certes, aux intentions de M. H.-E. Martin, qui a déjà édité, pour nos écoliers, des récits historiques, des biographies d'hommes illustres, sans parler du petit traité de morale de M. Henri Marion; nous ne voyons pas qu'ils aient été jusqu'ici couronnés de succès, ses efforts en vue d'offrir à la jeunesse des « histoires », qui eussent, sinon une valeur littéraire, du moins une portée éducatrice.

Mieux nous vaut ne pas parler des *Farces du petit Jean* et de ces *Histoires de bêtes* de M. Beaune, de *la Gouvernante allemande*, de *l'Enfant de la bataille*, de M. L. Mainard : couper des poils de brosse et en saupoudrer les draps des Prussiens qu'on est obligé de loger, et mettre un purgatif dans le potage qu'il faut leur servir, le récit de pareils « farces » n'est pas pour relever les cœurs. Une gouvernante allemande vole les petits Français qu'elle est chargée d'instruire; elle les envoie en Allemagne pour qu'ils y apprennent à détester la France; mais les Allemands sont très capables d'imaginer une fable toute pareille : une gouvernante française abuse de la confiance que mettent en elle de bons et braves Allemands; elle vole, pour amener en France, les petits enfants du grand empereur d'Allemagne. Écrite en français, ou écrite en allemand, la nouvelle n'a pas plus de mérite.

Pierre la Revanche, de M. Pionis, vaut mieux; et valent mieux également, *le Héros de douze ans*, *le Petit prisonnier*, de M. Arnaud. *Le Petit facteur*, de M. Allary, ne nous déplaît pas non plus. Ces nouvelles-là se peuvent, soit, qualifier de « patriotiques ».

F. G.

Théâtre de jeunes filles, par ADOLPHE CARCASSONNE, Un vol. in-18 jésus. Paris, Paul Ollendorff, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont de petites pièces, en vers s'il vous plaît, propres à être jouées dans les familles et dans les pensionnats. Berquin rajeuni en alexandrins. M. Carcassonne a déployé les ressources de son ingéniosité à faire parler et agir gentiment de petites marionnettes anodines.

Nous trouvons là dedans *le Mariage des fleurs*; le papillon y déclare à la rose qu'il

> Prend l'engagement
> D'être des plus constants, d'être des plus fidèles.

Et naturellement, il voltige aussitôt après de la rose à l'églantine, de l'églantine à la marguerite, etc., et la pauvre rose en meurt, malgré le secours du printemps, qui lui a versé la rosée.

Puis nous avons une comédie chinoise, où les jeunes personnages se nomment *Pat-chou-li, Ka-out-chou, Mu-si-ka-li!* La jeune Sarde, qui se croyait en Chine, est mystifiée par sa gouvernante : elle n'a pas quitté le château de sa noble famille! C'est ça qui est amusant!

L'Héritage de Jeanne fait vibrer la corde sentimentale et se termine par cette phrase de Jeanne à ses amies, qui lui disaient d'embrasser celle qui lui plairait le mieux.

> Au lieu de désigner celle qui m'est plus chère,
> Toutes je vous embrasse en embrassant ma mère.

Qui croirait que des *Mille et une nuits* on pût tirer une pièce pour les pensionnats de jeunes filles? M. Carcassonne l'a fait; sa pièce s'appelle *Zéphore*. J'en passe d'autres encore pour vous signaler une féerie; oui, une féerie. Bien entendu, les trucs n'y sont pas compliqués. Titre : *Volubilis*.

Toutes ces petites pièces ont sans doute fait déjà la joie des jeunes personnes qui s'exercent dès la pension à jouer la comédie sur la scène du monde, à fausser leur ton, à dissimuler les sentiments qu'elles ont et à simuler ceux qu'elles n'ont pas. C'est si naturel à la femme qu'on peut s'étonner de voir entrer cet exercice dans son éducation.

PZ.

Code du bâtiment. Dictionnaire juridique et pratique de la propriété bâtie : *Lois, usages, coutumes, jurisprudence du bâtiment et du voisinage*, par MM. HENRI RAVON, architecte, et G. COLLET-CORBINIÈRE, avocat à la Cour d'appel. Tome II, premier fascicule. Un vol. in-8° de 336 pages. Paris, 1887, librairie générale de l'architecture André, Daly fils et Cie.

Quand parut le premier volume du *Code du bâtiment*, nous avons exposé le plan de l'ouvrage, dit dans quel esprit il avait été conçu, en quel dédale de textes il apporte l'ordre, en quelle obscurité la lumière, à quels besoins il donne satisfaction, quels risques il est fait pour prévenir, à quels et très divers ordres de lecteurs il s'adresse, en dehors de ceux dont il doit être, en quelque sorte, le livre de chevet : architectes, ingénieurs, constructeurs, entrepreneurs de travaux, grands industriels des nombreuses industries du bâtiment, etc., c'est-à-dire, outre ceux-là, aux propriétaires, locataires principaux, jurisconsultes, agents d'affaires même et avocats, etc., etc. (Voir le *Livre* du 10 novembre 1885.) Tous les intéressés apprendront avec plaisir que le premier fascicule du second volume est publié; il comprend les lettres D et E complètes et une partie de la suivante F, commençant au mot *Date certaine*, et finissant au mot *Force majeure*. Parmi les sujets traités en ce fascicule, il en est de très importants, dont l'exposition a exigé un développement exceptionnel : tels sont les mots *Dommages, Eaux, Établissements classés*. On sait

que sous ce titre sont désignés les établissements insalubres, dangereux ou incommodes, qui furent divisés en trois classes par décret impérial, en 1810. Le *Code du bâtiment* donne la désignation complète de toutes ces industries avec celle de leurs inconvénients et de leur classification. A la suite, nous devons citer encore *Expertise*, *Expropriation*, qui n'occupent pas moins de soixante-cinq pages, et enfin le mot *Faillite*. E. C.

Lo Jooh de Naibs, o Cartas, par Joseph Brunet y Bellet. Un vol. in-18. Barcelona, Imprenta « La Renaixensa ». Xucla, 13. 1886.

S'il n'est pas donné à chacun d'être un érudit, il l'est peut-être encore moins de le prouver avec esprit, avec grâce et sans pédanterie aucune, surtout en des petits côtés d'archéologie familière ou de philologie locale, comme ceux que M. Joseph Brunet y Bellet a entrepris en son étude sur les jeux de cartes. Cependant, l'auteur trop modeste, ou trop fier, intitule « passe-temps » un joli volume de trois cents pages où il fait feuilleter au lecteur le résumé de plus d'une recherche, et l'historique des cartes, depuis leur genèse, qui semble, comme bien d'autres choses, nous venir de l'Inde. (Il y a dans ce volume des détails assez curieux et assez cocasses sur l'origine du mot espagnol *Naipes* (cartes), à recommander aux bêcheurs d'étymologie. Quelques illustrations adroitement choisies se glissent entre les pages, surtout la reproduction d'un jeu sur feuille d'argent, gravé et ciselé, fabriqué au XVIIIe siècle pour la famille de Bragance, sont à recommander à nos fabricants de cartes. AR. AR.

POÉSIES

Souvenirs et poésies diverses, par Charles de La Rounat. Un vol. in-12. Paris, C. Marpon et E. Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est pour les amis. Eux seuls aimeront à le feuilleter, et eux seuls, dans ces pages, vers et prose, écrites à différentes époques, pourront retrouver qui les écrivit, — parce qu'eux seuls auront d'abord su l'y mettre.

Ni l'article sur Lauzun, ni les notes de voyage, ni l'imitation de Montaigne, ni les quelques lignes sur la révolution de 1848, ni tout cela ensemble, ne nous fait, à nous, connaître un homme, encore moins l'homme fin, délicat, qu'on nous dit qu'était La Rounat. Il y a les *Pensées diverses*, et l'expression de plusieurs est d'un joli tour et plusieurs ont de la profondeur, sans doute; mais à côté, à la suite des *Pensées*, il y a les vers, et les vers nous gâtent le seul plaisir que nous ayons éprouvé en parcourant le volume.

Le meilleur de lui-même, La Rounat ne l'a pas exprimé. Aux écrits qu'on a pensé sauver de l'oubli, nous préférons la préface de M. Sarcey; la préface de Sarcey nous permet de deviner, en effet, les sentiments de celui qui a « rêvé plutôt que vécu ».

Nous l'avons dit, le livre est pour ceux qui ont, non pas approché seulement, mais connu d'un peu près La Rounat, pour ceux qui l'ont aimé, ayant pénétré jusqu'à son âme.

Œuvres poétiques de Marceline Desbordes-Valmore, 1833-1859. Un vol. petit in-12 (format des elzévirs) sur papier vélin teinté. Paris, Alphonse Lemerre; 1886. — Prix : 6 francs.

Nous avons présenté le tome premier de cette réédition à laquelle M. Lacaussade, aidé du fils du poète, a donné ses soins; voici que vient de paraître le tome deuxième. On y trouve, avec quelques élégies encore, plusieurs des romances, puis, sous le titre de *Mélanges*, de *Fragments*, des poésies diverses; enfin les poésies posthumes.

Parmi celles-ci, combien de morceaux achevés! Ce sont les sentiments exprimés qu'on aime de partager. Médiocre éloge pour un poète. Pleurer est un grand bien, sans doute, et ne sait pas pleurer, ne sait sourire non plus qui se lamente ou raille; mais il nous faut mettre à part ce qui est chanté et regarder à la chanson toute seule; les plus difficiles peuvent se plaire à entendre le vers de Mme Desbordes-Valmore; son vers a des mérites qu'on n'a pas toujours appréciés comme il convient. Nous tournons les pages du volume; devant nos yeux, ces titres : *Dernière entrevue*, *Crois-moi*, *Tristesse*, toutes pièces exquises.

. . . .
Mais si de la mémoire on ne doit pas guérir,
A quoi sert, ô mon âme, à quoi sert de mourir?

Encore une page tournée; autre pièce, *Refuge*, autre chef-d'œuvre :

Il est du moins au-dessus de la terre
Un champ d'asile où monte la douleur;
. . . .
. . . .
O douce nuit, je suis votre servante :
Dans votre empire on aime donc encore?

Le volume se ferme sur une seconde notice, due, celle-là, à la plume de M. Hippolyte Valmore; elle complète l'étude de M. Lacaussade.

Chaos, poésies par Émile Chevé. Un vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre. 1887. — Prix : 3 francs.

Dans ce recueil encore, comme dans le recueil précédemment publié : *les Océans*, les marques d'un beau talent.

Au poète, nous ferons, toutefois, deux reproches: le premier, d'abuser des sonorités bruyantes. Il dit *l'Hymne éternel;* en voici les dernières strophes:

. . . .
. . . .
Un hymne discordant et dont l'horreur surpasse
Les bruits de la fournaise où cuisent les soleils.

Sont-ce les hurlements striduleux des cyclones?
Ou les coups d'ébauchoir des flots, ces verts sculpteurs?
Ou les écroulements des arcs et des pylônes
Que dresse la tornade aux cieux des équateurs?

Les râles des forêts sous le fouet de la brise?
Le glaive de la foudre au hasard s'abattant
Sur le granit qu'il fêle ou les glaciers qu'il brise?
Ou le bolide, obus dans leur air éclatant?

Dans leur chaudière énorme où bouillonnent les sèves,
Sont-ce les heurts confus d'atomes émiettés?
Est-ce le cri des bois, des antres et des grèves?
— Non, ce sont vos sanglots, pâles humanités!

Il fallait traduire à l'oreille les accords désordonnés des longs gémissements de l'homme; il fallait des spondées, des syllabes longues avec des dentales, des sifflantes: soit; mais, lorsque dans une autre pièce, intitulée *Ombre et lumière*, M. Chevé fait apparaître l'astre-roi, ses vers sont bruyants, hors de toute raison, ou, s'il veut, hors de cette démence-là qui ne serait qu'une plus grande allégresse.

... L'astre-roi paraît dans sa splendeur immense,
Et l'allégresse alors devient de la démence.
Tout s'enivre de joie et s'abreuve d'amour,
De l'aigle dans son aire au captif dans sa tour.
La vie ardente écume en cascade et ruisselle;
Pas un sombre retrait qui n'ait une étincelle.
De la mer au sillon, de la grève au sentier,
Des pentes du ravin aux flancs du pic altier,
Des tièdes frondaisons aux glaces éternelles,
Des chalets élégants aux lourdes citadelles,
Ce ne sont que reflets, ondes, flèches de feu,
Effluves de splendeur pleuvant de l'éther bleu.

Les quatre premiers vers sont vraiment beaux, ils chantent; les autres constituent de simples variations et, loin de mettre en valeur la phrase prise comme thème, elles font s'évanouir l'enivrement d'abord communiqué.

Le second reproche que nous voulons adresser à M. Chevé est de se repéter toujours et sans cesse. En vain, nous répondrait-il qu'il n'est pas de ces virtuoses désireux seulement de faire montre de leur habileté, et qui, indifférents eux-mêmes, font tour à tour rire et pleurer leur instrument; combiner des effets et choisir des sujets de composition ne serait pas du tout son fait: il souffre, il dit sa souffrance; que lui importe qu'on compatisse à sa douleur, qu'on admire son talent? Il a sa philosophie. « L'Humanité est une des mille manifestations de l'Être universel; la Vie, une efflorescence éphémère au delà de laquelle est le Néant »; et il a « une haine farouche, une aversion furieuse pour la religiosité! un mépris absolu, un inénarrable dédain pour les sensibleries bêtes et les hypocrisies lâches de l'amour ». Au vrai, néanmoins, il sent moins qu'il ne pense et ne médite. C'est là sa prétention; mais sa philosophie est une philosophie de poète, mal construite avec des matériaux empruntés de côté et d'autre; mais, poète, il se prouve encore alors qu'il s'écoute, jetant ses grands cris de colère et ses imprécations; il est artiste aussi, plus qu'il ne le dit et plus qu'il ne le croit, artiste, le mot pris dans les deux sens, favorable et non favorable: il compose et il aime les mots qu'il sait disposer. C'est parce qu'il se possède fort bien et qu'il use comme il veut de la technique qu'il s'est choisie, que nous sommes bien venus à lui reprocher de chanter toujours même antienne et d'employer toujours les mêmes formules.

La Révolution, *poème universel,* par ALFRED BERTHEZÈNE. Un vol. petit in-12 avec sept gravures ou portraits. Cinquième édition. Paris, E. Dentu et E. Leroux.

On peut être à la fois un grand penseur et un fort méchant poète; on peut n'entendre rien à la métaphysique, ne pas s'en préoccuper, et écrire des vers qui enchanteront une longue suite de générations; on peut encore, et cela est moins rare, être un petit esprit et un rimeur fâcheux.

M. Berthezène a lu Dupuis, il y paraît du moins, et, avec Dupuis, tous les auteurs qu'a édités Lachâtre. Aux ouvrages qu'il a lus, il a emprunté un grand nombre de mots, quelques idées aussi, dont il s'est servi pour composer une philosophie de l'histoire religieuse et politique qui ne serait que banale si elle était écrite en vulgaire prose. A chaque ligne, les mots n'ont ensemble que douze ou treize syllabes, et toutes les règles de la prosodie sont observées.

Transcrivons un passage. Il sera court:

... S'il vous faut à tout prix des symboles;
Un credo, prononcez simplement ces paroles :
Je crois à la Raison, à la Fraternité.
Que le règne du Droit et de l'Égalité
Vienne sur cette terre. Honneur dans tous les âges
Aux hommes de science et de travail, seuls sages!

Nous ne recommandons pas à l'attention des lettrés le *Poème universel* de M. Berthezène. F. G.

Les Rhénanes, *Poésies,* par GUSTAVE FORTIN. Un vol. in-18. Berger-Levrault, Paris et Nancy, 1886. — Prix : 3 francs.

Ce petit recueil se compose des vers personnels de l'auteur, et de traductions de quelques petites pièces de Heine, de Gœthe, de Schiller, de Uhland. Il y a peu de chose à en dire. Le sentiment poétique n'est pas très intense chez M. Fortin, et l'expression n'y supplée pas suffisamment. C'est très gentil à lui d'avoir fait cette politesse aux poètes de vouloir les imiter; mais ce serait lui rendre un mauvais service que de lui laisser croire qu'il manquerait à sa des-

tinée si les circonstances le détournaient d'écrire des vers.

Nous ajouterons que pour un Alsacien exilé, comme il le dit, ce n'est peut-être pas assez de « plaindre les Allemands » d'avoir saisi nos provinces.

La Nature et l'Ame, *Poésies,* par CHARLES DE POMAIROLS. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre. 1887. — Prix : 3 francs.

Voici une aubaine assez rare : un livre de vers d'où le sentiment poétique n'est pas absent. Passons tout de suite condamnation sur certains vices d'expression, quelques tours malencontreux, plusieurs vers trop voisins de la prose. Ces imperfections, M. de Pomairols les rachète par la pureté du sentiment, la générosité des idées et par la fraîcheur du style, qu'il a le bon goût de ne point forcer ni dans la mièvrerie, chère à l'école des orfèvres, ni dans la brutalité, voulue par l'école des *épateurs*. Rien d'excessif, tel est le caractère le plus apparent et non le moins séduisant de ce recueil qu'il faudrait qualifier d'*honnête,* si ce terme n'était tombé en discrédit et devenu synonyme de médiocre. M. de Pomairols met son âme en perpétuel contact avec la nature, et son âme est d'une sensibilité délicate, mais non maladive. Ses joies ne tournent pas au délire ; sa tristesse ne va pas dans le noir plus loin que la mélancolie. Les affections saines sont les seules dont il se permette de nous faire la confidence et l'analyse. S'il fallait assigner à M. de Pomairols un maître et un inspirateur, c'est le nom de Victor de Laprade qui se présenterait le plus naturellement à l'esprit. Toutefois, il ne s'agit point là d'imitation, mais d'affinité. La poésie de M. de Pomairols est bien personnelle et, en même temps, bien humaine.

Le volume se divise en plusieurs parties : *la Nature poétique, la Nature mythique, la Nature à Paris* (ce n'est pas la partie la mieux venue), *la Poésie de la propriété ;* celle-ci est la plus originale peut-être. L'auteur y traduit, de façon très sincère et très touchante, le sentiment du propriétaire pour les choses possédées, qui lui représentent non point des biens matériels de valeur vénale, mais le trésor des souvenirs héréditaires et lui inspirent non l'orgueil grossier du maître fier de son importance, mais la joie de sentir sa personnalité s'étendre au delà des lignes de son corps. Enfin deux autres parties sont intitulées, l'une *Visions dans l'esprit,* et l'autre *Sentiments et Pensées.*

Il serait injuste de ne pas signaler le souci artistique de l'auteur : il a composé son livre. On sent que ce n'est point l'ouvrage bâclé d'un rimeur pressé de lancer son livre vide à la tête des gens. Le ton se soutient, la pensée se développe et se meut sans grands élans, mais avec égalité. Il se dégage de ces pages un charme doux qui gagnera certainement à M. de Pomairols la sympathie des âmes tendres et sereines et l'estime littéraire de ceux qui savent lire la poésie et la goûter. C'est un éloge dont nous n'avons malheureusement pas l'occasion d'abuser.

Cet éloge, nous voudrions le justifier par quelques citations ; mais l'espace est mesuré, bornons-nous à celle-ci :

La Création d'une terre.

Un tendre souvenir vers vous tous me ramène,
Ancêtres disparus sous le sombre horizon,
Créateurs prévoyants du champêtre domaine
Qui s'arrondit au large autour de la maison.

Ce groupe harmonieux d'un antique héritage,
Arrivé jusqu'à moi, ne s'est pas fait de rien ;
Il s'est formé par vous durant tout un grand âge,
Par le constant souci de votre amour terrien.

Les traces des vieux murs écroulés par leurs faîtes,
Dont le débris étonne au beau milieu d'un champ,
Vénérables témoins de paisibles conquêtes
Restés du nord au sud, du levant au couchant,

Disent à votre fils que vos âmes altières
N'ont pu se contenir aux bornes d'autrefois
Et que vous avez tous étendu vos frontières
Comme de vaillants chefs et comme de bons rois.

Puissé-je maintenant, possesseur du royaume,
Qu'ont *grandi* (sic) trois cents ans vos soucis paternels.
Avec un bois, un clos, une pâture, un chaume,
Lui donner, c'est mon vœu ! ses confins naturels, (?)

Sans oublier jamais, servi par la fortune,
Que ce noble travail fut par vous commencé
Et que ma part n'est rien dans notre œuvre commune,
O bienfaisants aïeux perdus dans le passé.

On le voit, nous n'avons point choisi un spécimen artificieux, les défauts trop évidents ne laissent point croire que la pièce citée est tendue au lecteur comme un piège, et que, hormis celle-là, le livre est banal. Elle donne simplement la moyenne du talent de M. de Pomairols : dans plusieurs autres, il s'élève ; il n'en est guère où il s'abaisse. PZ.

Premiers vers, par Mme G. DE MONTGOMERY. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 francs.

Il serait dommage que ces *Premiers vers* fussent les derniers. Mais ce malheur n'est pas à craindre, et l'auteur le déclare à quelqu'un qui, ayant tous les droits légitimes, avait pris celui d'être jaloux de la Muse :

Dis plutôt à la mer de laisser le rivage,
A la neige, aux frimas de fuir loin des hivers,
A l'izard de ne plus vivre à l'état sauvage ;
Dis à tous les humains de n'être plus pervers,
Mais ne m'ordonne pas de délaisser mes vers.

Mme de Montgomery, qui proclame à plusieurs reprises M. Sully Prudhomme comme son maître, est sortie de tutelle, et son talent est assez noble et original pour que la reconnaissance publique d'un tel élève soit pour le maître un grand honneur. *Feuilles éparses, le Cahier d'un rêveur, les Amours de Fantasio,* ces trois parties du recueil sont pleines de beaux vers, de jolies pièces, exprimant en un langage

harmonieux, à la fois savant et naïf, les aspects fugitifs et divers aussi bien que le fond constant de la passion éternelle.

> Mourir et vivre ont le même pourquoi.

On trouve souvent des pensées frappées à ce coin, qui ne dénote pas la main d'une femme.

Ce poète lyrique sait, à l'occasion, s'abstraire de lui-même et composer des chants impersonnels, comme dans *les Amours de Fantasio*, où l'auteur prête à un héros de fantaisie, qui est l'incarnation de la fantaisie même, les sentiments et le langage qui lui conviennent. C'est là qu'on reconnaît le vrai poète, le créateur. Aussi le sourire sceptique si naturel à nos lèvres semblerait-il ridicule lui-même, lorsque Mme G. de Montgomery, avec la belle sincérité et presque l'accent des poètes de la Renaissance, s'écrie :

> Moi, je vais travaillant pour l'immortalité,
> Car je veux des lauriers quand je serai sous terre.

Il ne tiendra ni au public ni à la critique qu'elle n'en ait bien auparavant, et si

> Mourir sans laisser d'œuvre est un double trépas,

c'est un danger qu'elle a dès maintenant cessé de courir.

B.-H. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Le règne de Philippe III le Hardi, par Ch. V. Langlois, archiviste-paléographe, chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier. Un vol. in-8°; Paris, Hachette et Cie.

Philippe III a été un personnage médiocre. On s'en doutait, M. Langlois le prouve surabondamment; mais ce n'est pas à donner ces preuves qu'il s'est attaché. Des quatre livres entre lesquels il a distribué son ouvrage, un seul, et le plus court de beaucoup, — il ne compte qu'une cinquantaine de pages, — est consacré en partie à l'analyse du caractère du fils et successeur de Louis IX, en partie à la peinture de la cour de ce prince, de ce prince débonnaire, en dépit du surnom qui lui fut donné, on le peut admettre, de son vivant même. « Il n'a pas tenu le gouvernail, il a laissé la royauté aller à la dérive; il a abandonné la direction du navire à l'équipage, parce qu'il ne savait pas de quel côté il voulait faire voile. » Une intelligence peu cultivée, une volonté faible, voilà ce que l'on découvre bien vite chez Philippe. Il eut constamment le désir d'imiter son père, quand la politique de son père resta toujours pour lui lettre morte, et il n'eut pas l'habileté ou la force de communiquer à son entourage ce désir qu'il avait de faire de son règne la continuation du précédent. « L'équipage », maître du navire, avec un pareil capitaine, n'était pas tout à fait incapable de faire un choix (que les circonstances limitaient d'ailleurs assez étroitement) entre diverses directions, et, l'une d'elles étant choisie, d'y tendre; mais des compétitions, quand il eût fallu l'entente, et des ambitions personnelles ou de maison, de race, quand il eût fallu l'oubli de soi et le dédain des intérêts médiocres; après Pierre de la Broce, qui finit de la façon que l'on sait, les « amis » de Marie de Brabant et les « amis » de Marguerite de Provence; il y a aussi les gens de l'hôtel du roi. Le deuxième chapitre de son *premier livre*, l'auteur le termine en nous donnant les portraits de Mathieu de Vendôme, de l'abbé de Moissac, d'Eustache de Beaumarchais.

Dans le *deuxième livre*, les faits. Quatre chapitres, qui vont, le premier, de l'avènement de Philippe (1270) jusqu'aux préliminaires du concile du Lyon (1274); le suivant, de la réunion du concile jusqu'aux négociations en vue d'amener une paix définitive entre la France et Castille; le troisième, du congrès de Bayonne et Mont-de-Marsan (1280) jusqu'à la convocation de l'assemblée de Paris (1284); le quatrième et dernier s'achève avec la fin même du règne de Philippe. — M. Langlois sait découvrir les vieux textes, les déchiffrer et les interpréter; la deuxième partie de son travail est déjà précieuse.

La première et la deuxième, on les pourrait, toutefois, considérer comme une longue introduction; l'ouvrage vraiment nouveau, et qui est d'un prix inestimable, commence vers les deux derniers livres.

Philippe-Auguste, Louis IX ont modelé leur règne à leur image: l'un, par son énergie, a précipité; l'autre, par ses scrupules, a suspendu pendant quelque temps la transformation de la royauté féodale. Plus tard est venu Philippe le Bel. Pour comprendre le personnage qu'il fut, l'action qu'il a exercée, les résistances qu'il lui a fallu vaincre, aussi et peut-être surtout l'assistance qu'il a rencontrée, il importe de connaître quelles étaient les relations de la royauté avec les trois ordres de la société, avec la féodalité laïque, avec l'Église et l'Université de Paris, avec les villes, dans les années mêmes qui ont précédé son avènement et alors que régnait Philippe III, qui gou-

vernait si peu; il importe de connaître l'étendue et la compétence des juridictions royales et antagonistes, les limites et conditions du droit législatif, l'esprit des lois et ordonnances, l'organisation locale, l'organisation financière, l'organisation militaire. M. Langlois projette la plus vive lumière sur les institutions de la monarchie féodale à la fin du XIIIe siècle; il nous intéresse à ce règne, jusqu'ici si obscur, de Philippe III. Période de transition que ce règne, disait-on, et l'on n'y prêtait que peu d'attention; on regardait seulement aux deux grandes figures de saint Louis et de Philippe le Bel; mais toutes les périodes de l'histoire sont à bien prendre, l'auteur le fait remarquer justement, des périodes de transition, et l'étude du régime féodal à la veille de se transformer mérite de piquer la curiosité. F. G.

Notice sur les gens de guerre du comte de Saint-Paul, qui sont enfouis à Coucy depuis 1411, par ÉDOUARD DE BEAUMONT. Petit in-4° de 72 pages, accompagné d'un plan et de croquis dans le texte, imprimé par Jouaust à 870 exemplaires numérotés, dont 10 sur Japon. Paris, sans date, librairie d'art L. Baschet.

Cette notice, publiée en 1887, date de vingt-deux ans; elle fut écrite et même imprimée à quelques exemplaires restés inédits en 1865. La question qu'elle soulevait offre l'intérêt le plus vif au point de vue de l'art, de l'archéologie militaire et de l'histoire. Elle allait recevoir une solution en 1870, après une première tentative maladroitement avortée, quand les événements vinrent couper court à toute nouvelle recherche. Puisse la publicité qu'après tant d'années lui donne enfin M. Édouard de Beaumont ramener l'attention sur des faits particulièrement curieux et créer dans le monde des arts un mouvement d'opinion assez puissant pour seconder le bon vouloir de l'administration! De quoi s'agit-il donc? — Il s'agit de retrouver plusieurs hommes de guerre tout en armes, enfouis depuis près de cinq cents ans dans l'effondrement d'une mine de siège sous une des tours du château de Coucy, attaqué en 1411 par les gens du comte de Saint-Paul, pour le duc de Bourgogne, et défendu par ceux du duc d'Orléans.

Du récit du siège que nous a laissé Juvénal des Ursins, confirmé par diverses chroniques contemporaines, il se dégage des présomptions équivalant à la certitude que ces hommes sont restés ensevelis dans un petit espace souterrain qu'un bloc de maçonnerie conserve en grande sécheresse. Si l'on songe à la splendeur du luxe militaire au commencement du XVe siècle, en la fastueuse cour de Bourgogne, sous Jean sans Peur, on comprend aussitôt quelle aubaine archéologique ce serait de revoir le somptueux armement de quelque chef de compagnie franche. M. Édouard de Beaumont, le spirituel et charmant aquarelliste, qui est aussi un maître connaisseur en matière d'armes anciennes et, à ce titre, l'auteur des *Belles épées de France*, avait aisément communiqué la passion de sa découverte au surintendant des beaux-arts, grand amateur lui-même et collectionneur de belles armes, au comte de Nieuwerkerke qui intéressa l'empereur à la recherche de ce trésor. L'auteur ne nous dit pas le nom du maladroit ou du malveillant qui dirigea les fouilles dans un sens contraire à toute logique; il a tort, car on est porté à soupçonner Viollet-le-Duc non d'incompétence, mais de mauvais vouloir. Toujours est-il que tout est à recommencer. La somme nécessaire est relativement insignifiante: 4,000 francs. Les démonstrations de M. Édouard de Beaumont s'appuient sur un ensemble de preuves qui paraissent irréfutables et que vient confirmer le témoignage autorisé de M. Anatole de Montaiglon, dont l'érudition en pareille matière est incontestée.

E. C.

Mémoires du prince Adam Czartoryski et correspondance avec l'empereur Alexandre Ier, préface de M. CHARLES DE MAZADE, de l'Académie française. Deux vol. in-8°, formant environ 850 pages. Paris, librairie Plon et Cie, 1887.

Nous devons à ce livre d'un Polonais, une des plus attachantes lectures dont il nous souvienne depuis nombre d'années; et cela par diverses causes, où n'apparaît même aucune trace de ce grand courant de chaleur nationale que répandit chez nous, pendant plus d'un quart de siècle, le seul mot de Pologne. En 1848, dans les ateliers et les collèges, on parlait autant de la Pologne que de la République... en 1863, de jeunes *vieilles-barbes* tournaient à l'épilepsie au nom de Mouravieff. La sympathie polonaise a résisté chez nous, même à ces exagérations et à la réaction de ridicule qui les a suivies, alors que des solliciteurs français imploraient, dit-on, du ministère, une place de réfugié polonais. Bien que l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons ait représenté, durant une existence presque centenaire, la lutte et l'indestructible espérance patriotique, ce n'est pas à ce titre, c'est dans un ordre d'idées plus philosophique et plus général, que nous lui trouvons tout son prix... Et la simple analyse des pages laissées par le prince Adam Czartoryski (surtout la correspondance avec l'empereur Alexandre) démontrerait que peu d'ouvrages de notre temps offrent un pareil aliment aux plus curieuses réflexions. Que l'on veuille bien nous permettre de toucher à l'une des raisons particulières du puissant intérêt que ce livre a éveillé chez nous. C'était un soir, avant la guerre, — date qui a coupé en deux parties bien distinctes la carrière et les souvenirs des hommes de notre génération, — chez un excellent professeur de la faculté des lettres. Il invitait chaque semaine ses amis à une partie de whist et d'écarté, avec bière, thé et cigarettes. Ce soir-là, dans le coin des simples causeurs, on parlait des architectures du Paris d'autrefois, et je disais mon regret de ne pas connaître l'hôtel Lambert qui se profile si noblement à la pointe de l'île Saint-Louis. La partie finie, un des joueurs vint à moi et s'offrit à me faciliter une visite à l'illustre maison. L'aimable homme qui entendait me rendre ce bon office, alors

avocat à la cour d'appel et chroniqueur apprécié dans un grand journal, est ensuite devenu, sur la demande de son ancien camarade M. Jules Ferry, inspecteur et directeur des beaux-arts. Le lendemain, je recevais un rendez-vous de la part de M. Vautrain, à l'effet d'être mené par lui à l'hôtel Lambert. M. Vautrain, membre éminent du barreau de Paris et l'un des amis intimes de mon aimable compagnon de la veille, est le même que nous avons vu depuis, préfet de la Seine et concurrent heureux de Victor Hugo dans une élection parisienne, après les événements de 1870-71. Il fut même, à cette occasion, *blagué* jusqu'à l'insulte, dans leurs journaux, par ces adorateurs fastidieux dont le fanatisme à froid a compromis souvent la dignité du maître. Au fond, il n'y a point de plus misérable bassesse que ces outrages au vainqueur d'une lutte loyale devant le suffrage populaire, et n'atteignent-ils pas directement ce peuple souverain qu'on flagornait avant la bataille ? M. Vautrain était, depuis leur établissement en France, le conseil et l'ami des princes Czartoriski.

Introduit sous de pareils auspices, je me vis honoré d'un accueil tout à fait aimable, et le prince Ladislas, en personne, me fit voir toutes les pièces intéressantes de la maison, depuis la chambre élevée où demeura Voltaire, jusqu'aux vastes salles du premier étage et du rez-de-chaussée où sont accumulés de précieux objets d'art, entre autres un portrait de Raphaël peint par lui-même sur une douve de tonneau. Je suis revenu diverses fois ensuite à l'hôtel de la rue Saint-Louis-en-l'Ile, et j'y ai vu, avec la curiosité la plus intéressée qu'on imagine, plusieurs membres de cette quasi-royale aristocratie polonaise, dont les divisions ont comme systématiquement ruiné leur patrie, et qui ont pourtant gardé par tout l'univers le prestige de symboliser les regrets et l'espoir héroïque du patriotisme le plus pur. Il me souvient notamment d'un homme petit, trapu, chauve, à longue barbe d'évêque du Liban, très grand seigneur, me dit-on (et cela se voyait), qui m'a laissé l'impression d'un Chrysostome pour le beau langage. En apprenant que je me rendais à Vienne le lendemain, en cinq minutes il m'esquissa un itinéraire accompagné d'un dessin moral et physique de la capitale de l'Autriche, et cela d'un trait subtil et pénétrant dont je n'aurais jugé capable alors pas un des beaux esprits de notre monde. Il nous fut donné de revoir une dernière fois l'hôtel Lambert en y conduisant le grand poète américain Longfellow.

Cependant, il est essentiellement de la condition humaine qu'un regret satisfait nous en lègue un autre, en disparaissant, et je ne pouvais alors me défendre de songer, que si la bonne fortune de 1868 et 1869 m'eût été accordée seulement quelques années plus tôt, j'aurais pu voir et entendre le nonagénaire prince Adam Czartoriski, mort debout et entier, à peu près au temps de l'insurrection (*in extremis*) de 1863. Pensez donc! s'entretenir avec un homme qui avait assisté au troisième partage, qui avait été retenu comme otage par Catherine II, qui avait vu sur son lit de mort cette prodigieuse impératrice, qui fut le confident fraternel des rêveries libérales d'Alexandre Ier et, lui Polonais, le ministre des affaires étrangères de son ami devenu czar! Ajoutons que le second empire, chose d'hier, a vu, pendant une partie notable de sa durée, ce même homme travailler encore au rétablissement de la Pologne!

On devine alors notre émotion en recevant ces jours derniers les deux volumes intitulés : ***Mémoires du prince Adam Czartoriski*** et *Correspondance avec l'empereur Alexandre Ier*. L'auteur de la préface, M. Charles de Mazade, de l'Académie française, est une autorité reconnue dans tout ce qui touche à l'histoire de la politique européenne dans ce siècle. Le tome Ier comprend les mémoires, et va de 1776 (le prince Adam était né à Varsovie en janvier 1770), chapitre consacré à la première enfance et aux souvenirs de famille, jusqu'à 1809. Parmi les figures évoquées par l'auteur, nous arrêtons au passage celle de ce Massalski, évêque de Wilna, dont nous venons de faire la connaissance dans la romanesque histoire de sa nièce, la princesse Ch. de Ligne. Le prince Adam nous le désigne comme un homme sans mœurs. Rien de plus étrange que la situation du prince Adam et de son frère qui, à l'effet d'obtenir la restitution de leurs biens de famille confisqués, acceptent d'aller à Pétersbourg, solliciter Catherine en qualité d'otages. Leurs démarches pour faire lever le séquestre, l'intérieur de Lubow, favori de l'impératrice, l'aspect de l'antichambre et des audiences chez ce Lubow, la cour de Sa Majesté forment autant de pages d'une lecture vraiment peu commune. Un nouvel intérêt commence à l'entrée d'Adam au service, et à ses premières relations avec le grand-duc Alexandre. Le grand-duc Paul, son armée de Tsarskoë-Selo, les fiançailles manquées — pour cause de piétisme — du roi de Suède avec la belle et charmante grande-duchesse Alexandra, lâchée assez brutalement par le Suédois ; le récit de la mort de Catherine, l'avènement, le règne despotique de Paul Ier, sa fin tragique occupent les chapitres suivants. Il a toujours plané de sombres doutes sur la part d'Alexandre dans la mort sanglante de son père. L'hypothèse bienveillante — et déjà sans pardon — d'une simple neutralité du fils et successeur, dans un pareil drame, nous expliquerait à elle seule, suffisamment, les remords, la tristesse et l'inquiet mysticisme d'Alexandre. Aussi, comme le cabinet de Bonaparte, dirigé par Talleyrand, eut beau jeu pour répondre à la malencontreuse indignation du Russe, à propos de la mort du duc d'Enghien! Du moins, Bonaparte menacé par les projets royalistes, en butte aux attentats d'origine bourbonnienne, pouvait invoquer la légitime défense et la raison d'État. Au reste, l'Alexandre Ier du prince Adam ne ressemble guère au Czar blanc, presque archangélique et idolâtré, de Tolstoï dans *la Guerre et la paix*. Après l'avènement du nouvel empereur et la mort du chancelier Worontsow, le prince Adam fut chargé du ministère des affaires étrangères. Son action dans ce rôle est relatée tout entière dans le tome II, consacré aux rapports, lettres à Alexandre et conversations avec lui. Parmi ces pièces, les plus curieuses comprennent

les papiers relatifs à la mission de Novosiltzaw à Londres en 1805, et l'article pour l'arrangement des affaires de l'Europe à la suite d'une guerre heureuse, 1804. L'homme d'Austerlitz, directement visé dans ces écritures, leur répondit assez bien par cette grande journé. Le privilège qu'ont les souverains malheureux à la guerre, de s'entendre dire les plus dures vérités, n'éclata jamais davantage que dans les mémoires du prince Adam au czar Alexandre, après Austerlitz. C'est un monument extraordinaire de psychologie politique.

L. D.

Le pape Pie VII à Savone, d'après les manuscrits des *Lettres inédites du général Berthier au prince Borghèse*, et d'après les *Mémoires inédits de M. de Lebzeltern*, conseiller d'ambassade autrichien, par H. Chotard, doyen de la Faculté des lettres de Clermont. Paris, E. Plon, Nourit et Cie, 1887. Un vol. in-18.

L'auteur a eu la chance singulière d'avoir entre les mains des documents inconnus jusqu'ici sur le séjour du pape à Savone, du 16 août 1809 au 16 mai 1810. Il en a fait part d'abord aux lecteurs du *Bulletin de l'académie de Clermont*, et il les donne maintenant au grand public, en un volume que les gens du monde et les historiens de profession liront avec un égal intérêt. M. H. Chotard a trouvé dans les minutes des lettres du général Berthier, frère du prince de Wagram, chargé de la garde du pape depuis le 27 septembre 1809 jusqu'au 9 octobre 1810, et dans les mémoires inédits que le conseiller d'ambassade autrichien, M. de Lebzeltern, a laissés à sa fille et que celle-ci refuse malheureusement de laisser publier en leur entier, une double mine d'où il a tiré un ouvrage curieux, plein de renseignements d'une exactitude et d'un détail rares, et où la figure du pontife apparaît simple, douce, ferme, sympathique et vivante.

B.-H. G.

Wissembourg au début de l'invasion de 1870. *Récit d'un sous-préfet*, par Edgar Hepp, une brochure in-8°. Paris, Berger-Levrault et Cie, 1887.

Rien qui ressemble au livre que l'on compose: seulement des notes recueillies, puis mises en ordre; et point de récriminations, aigrement formulées, contre l'incurie des ministres de la guerre et de l'intérieur à la veille et au lendemain de la déclaration de guerre; point de cris de colère non plus à l'adresse de l'ennemi envahisseur: les fautes commises sont avouées comme à regret, et, ces sentiments d'amertume, l'auteur du *récit* les ayant volontairement contenus, l'expression en est délibérément sobre, atténuée. Cette réserve et cette simplicité font plus que ne feraient les artifices d'un talent qui se possède; le procès-verbal de cette occupation d'une petite ville frontière vous prend et vous émeut profondément.

Avant la déclaration de guerre, des relations de bon voisinage avec les Badois, les Bavarois; la guerre est déclarée, on pense à une lutte avec les Allemands du Nord, avec eux seuls; on n'éprouve nulle crainte.

Mais, déjà, la mobilisation de l'autre côté de la frontière; le sous-préfet de Wissembourg est informé de tous les incidents de la concentration, il en informe le prefet du Bas-Rhin et les ministres à Paris: on le blâme de son zèle. Et l'on ne prend nulle précaution, la cavalerie ennemie bat notre pays, que la nôtre ne fait aucune reconnaissance, et Wisssembourg, place déclassée, n'a pas de garnison. Les journées des 3 et 4 août, la petite ville est prise d'assaut, le général Abel Douay a succombé : on s'était battu dans la proportion de six fusils contre un, de cinq canons contre un. Les derniers chapitres de la brochure portent pour titre : *Funérailles du général Douay*, *la Canonnade de Froeschwiller*, *Au milieu de l'occupation allemande*, *Fausses nouvelles*, *Voyage* à *Sarrebourg*, *Panique des Bavarrois*, *Départ de Wissembourg*.

L'auteur se nomme, lui et les siens; il était là, telle chose lui advint, et il dit, sans phrases, ce qu'il a fait, ce qu'il a éprouvé. Il n'est pas le personnage principal du récit. Dans le récit, seulement deux personnages, si lon veut: l'Allemagne et la France, la patrie.

F. G.

Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome, *publiée sous les auspices du ministère de l'Instruction publique.* Fascicules 46e et 51e: **Les Archives angevines de Naples, Étude sur les registres du roi Charles Ier d'Anjou** (*1265-1285*), par Paul Derrieu. Deux vol. in-8°. Paris, 1886-1887. E. Thorin.

Tous les souverains de la dynastie angevine qui occupèrent le trône de Naples, au moins depuis Charles Ier jusqu'à la mort de Robert, en 1343, ou les princes investis par eux de l'autorité suprême, faisaient transcrire tous les actes administratifs rendus en leur nom sur des *registres* ou cahiers (*Registrum, liber, quaternus*) à la conservation desquels ils apportaient le plus grand soin. Après avoir suivi le roi dans tous ses voyages, mais sous le règne de Charles II, le second roi de cette dynastie, les registres rapportés à Naples peu à peu paraissent avoir été réunis à demeure, dans la capitale du royaume. Les archives angevines de Naples et surtout la série des trois cent soixante-dix-huit volumes connus sous le nom de *Registres angevins*, sont comptées parmi les plus précieuses collections qui soient en Italie. Elles occupent le premier rang à côté des archives du Vatican.

Malheureusement, l'usage en est entravé par une confusion extrême et par la peine, extrême aussi, que l'on a à les manier. Soumettre ces premiers registres à un examen minutieux, exposer les principes d'administration en vigueur dans le royaume de Sicile, en étudier le contenu sous le rapport de la diplomatique et de la paléographie, telle est la tâche ardue que s'est imposée M. Paul Durrieu, archiviste paléographe, ancien membre de l'École française de

Rome. On en comprendra l'importance quand nous aurons dit que si les *Registres angevins* sont surtout précieux pour les annales particulières du royaume pour l'étude des institutions, la biographie des princes et des grands personnages, la généalogie des familles illustres, leur intérêt pourtant ne s'arrête pas aux limites de la monarchie angevine. Il dépasse de beaucoup les frontières d'Italie pour atteindre le monde du moyen âge tout entier. Mais c'est particulièrement au point de vue français que la collection occupe un rang exceptionnel parmi les archives d'Italie. Actes administratifs concernant la Provence et l'Anjou, lettres adressées aux rois de France, réclamations portées devant le Parlement de Paris, pièces écrites en langue française, nous montrant les coutumes, les habitudes de la patrie transportées par les conquérants dans le royaume de Naples, telle est la nature des documents qu'on y rencontre en abondance. C'est que, pendant les vingt premières années qui suivent la conquête, les liens les plus étroits existent entre la maison royale de France et la branche d'Anjou établie à Naples : fonctionnaires, officiers, gens d'armes, possesseurs de fiefs, même les simples bourgeois sont des compatriotes du roi, venus avec lui de toutes les provinces de France. Ces deux volumes, véritable trésor de documents, font souhaiter vivement la publication d'une histoire de la maison d'Anjou à Naples, histoire aussi glorieuse pour la France, sa patrie d'origine, que pour l'Italie, sa patrie d'adoption.

E. C.

Études dramatiques : Talma et l'Empire, par ALFRED COPIN. Un vol. in-18. Paris, 1887. L. Frinzine.

Ce n'est pas la première fois que M. Alfred Copin nous entretient de Talma. Dans une précédente étude, *Talma et la Révolution,* après nous avoir dit comment Bonaparte et le tragédien se rencontrèrent après la chute de Robespierre, il conduisait le récit de leurs relations jusqu'au 18 brumaire. Il en reprend donc la suite à la même date en ce nouveau volume, qui va retrouver et prolonger le très grand et très légitime succès du premier. M. Alfred Copin n'a rien négligé, en effet, pour parer du plus vif attrait la lecture de ces chapitres de notre chronique théâtrale. Il a fouillé tous les *Mémoires* du temps et y a recueilli une quantité énorme de faits concernant Talma et ses contemporains dans leurs rapports avec lui. C'est ainsi que, par la force des choses, il se trouve que le livre contient l'histoire de Napoléon Ier à ce point de vue particulier de son goût très vif, qui ne l'abandonna jamais, pour les choses de théâtre et qui lui faisait dicter de Moscou le fameux décret d'organisation de la Comédie française, par lequel l'institution est régie encore aujourd'hui. Cette seconde partie de la très intéressante étude de M. Alfred Copin s'arrête au terme des Cent-Jours. L'auteur n'a plus à nous faire connaître que les onze dernières années de la vie de Talma, les plus belles pour l'art, c'est-à-dire à compléter son beau travail par un troisième volume : *Talma et la Restauration.*

E. C.

BEAUX-ARTS

Histoire des beaux-arts en Belgique (1830-1887) : peinture, sculpture, gravure et architecture, par CAMILLE LEMONNIER. 2e édition complétée, avec une table alphabétique des artistes cités. Un vol. in-8° de 396 pages. Bruxelles, 1887. P. Weissenbruch, éditeur.

Au retour des Bourbons, l'ancien conventionnel et régicide Louis David, le peintre des *Horaces,* du portrait de *Marat,* du *Sacre de l'empereur Napoléon Ier,* exilé, se réfugia en Belgique où il fut accueilli comme un demi-dieu. Il y prit le gouvernement absolu, despotique même de l'art et acheva d'y étouffer les derniers restes survivants de la tradition flamande, déjà fort menacée par l'influence de Suvée, un Brugeois qui, près d'un demi-siècle auparavant, en 1771, avait obtenu la pension de l'Académie de France à Rome. Un des écrivains les plus originaux de la littérature belge contemporaine et dont le talent puissant et varié s'est manifesté dans les genres les plus divers, M. Camille Lemonnier, avait, il y a quelques années, publié une très vivante histoire du mouvement d'art qui se produisit en Belgique sous l'impulsion de David, et celle de ses transformations successives, du baron Wappers à Verlat, en passant par Navez, Gallait, de Keyser, Leys, Wiertz, Portaels, de Groux, de Braekeleer, Wauters, Hippolyte Boulanger, pour ne citer que les plus célèbres, de 1830 à 1880. Réaliste à outrance dans son art personnel, le roman, mais coloriste et par là poète, M. C. Lemonnier apporte dans son œuvre d'historien un esprit remarquable d'impartialité et une certitude de jugement qui donne à son livre la valeur d'un document définitif. Mais il faut croire que le public belge est aussi indifférent que le public français — ce qui n'est pas peu dire, *experto crede Roberto,* comme s'exprimait le Lhomond de ma jeunesse — aux livres traitant de l'histoire de l'art ou d'esthétique, quels que soient leurs mérites. Ce qui me donne cette fâcheuse opinion des lecteurs belges, c'est que point n'est besoin d'être grand clerc en bibliophilie pour soupçonner cette deuxième édition de l'*Histoire des beaux-arts*

en Belgique d'être, de la page 7 à la page 293, le stock jauni de la première édition, que l'imprimeur a fait précéder d'un nouveau titre et que l'auteur a fait suivre de cinquante pages nouvelles, où il expose les tendances récentes de la jeune école belge contemporaine. L'œuvre est ainsi complète jusqu'en 1887.

Catalogue raisonné de tableaux anciens inconnus jusqu'ici dans les collections privées de la Suède, par Olof Granberg, aide-conservateur surnuméraire au Musée national de Stockholm. Tome premier, contenant 500 tableaux, principalement des *Écoles hollandaise et flamande du XVIIe siècle.* Un vol. in-4° de XI-301 p. Stockholm, 1886. Samson et Wallin, éditeurs.

Malgré son étendue, le titre de l'ouvrage dont M. Olof Granberg présente la première partie aux « amateurs de l'Europe » manque de clarté; peut-être même est-ce son étendue qui le rend obscur. Nous ne saisissons pas bien ce que l'auteur entend désigner par ces mots « tableaux anciens inconnus jusqu'ici ». Inconnus de qui? M. Olof Granberg veut-il dire que les cinq cents tableaux qu'il a pris le soin de décrire sous les noms de leurs auteurs sont l'œuvre de peintres inconnus jusqu'à présent dans l'histoire de l'art? Il suffit de jeter les yeux sur la table finale du volume pour se convaincre qu'il n'est pas question d'une si riche moisson d'artistes qui auraient échappé aux investigations des historiens de la peinture. Cette hypothèse écartée, nous avons supposé que le jeune aide-conservateur surnuméraire au Musée national de Stockholm avait restitué à leurs vrais auteurs ces cinq cents tableaux portant des attributions fausses ou privés de toute attribution. Mais soit dans l'*Avant-propos* ou dans la *Notice préliminaire,* soit dans les descriptions elles-mêmes, on trouverait quelque trace d'un effort si considérable, et l'on n'y découvre rien de pareil. C'est ce diable de mot « inconnus » qui nous trouble, car, enfin, il faut bien admettre que ces tableaux étaient connus de leurs possesseurs et de leurs hôtes, et même — pour un certain nombre comme ceux du roi et de l'Université — par quelques amateurs qui ont voyagé en Suède. Nous inclinons donc à croire que le titre français ne traduit pas exactement la pensée de M. l'aide-conservateur (ici, nous disons « conservateur adjoint ») et qu'au risque d'une répétition de mot il devait intituler son livre : *Catalogue raisonné de tableaux anciens, non catalogués jusqu'à ce jour, conservés dans les collections privées de la Suède.* Ce n'est point dans un esprit de critique vétilleuse que nous avons fait à M. Olof Granberg cette querelle de mots, mais uniquement afin de mettre le lecteur français en garde contre l'amphibologie d'un titre qui pouvait l'induire en erreur sur l'objet de l'ouvrage et lui réserver une coûteuse déception. Et je n'ai même pas épuisé les sens divers qu'on peut lui prêter : comme d'imaginer que M. Granberg aurait dressé une liste de tableaux n'ayant jamais figuré dans les collections suédoises; et cependant à le prendre au pied de la lettre, c'est à cette signification absurde qu'il faudrait s'arrêter.

Cette réserve faite, nous n'aurions que des félicitations à adresser à l'auteur, si nous n'étions forcé de constater le fait d'une étrange et bien regrettable lacune dans un travail de cette sorte.

Dans ses descriptions de tableaux, très détaillées d'ailleurs et que nous devons tenir pour exactes — il néglige environ neuf fois sur dix, de relever les dimensions de l'œuvre, et, le plus souvent, se borne à quelque vague indication comme « Petit tableau », « Grande toile », « Assez grand tableau ». C'est par exception et, semble-t-il, en certaines collections de préférence, qu'il donne les mesures précises, hauteur et largeur. De telles prédilections que M. Granberg n'explique point, on est tenté de conclure à l'existence de quelque essai antérieur de catalogue, manuscrit sans doute, rédigé par le possesseur. A part cette lacune que ne lui pardonneront pas les *cataloguographes* ou *gographes* de l'école moderne, M. Olof Granberg s'est créé par un tel travail un titre sérieux à la gratitude des historiens des écoles flamande et hollandaise. La disparition de la galerie admirable que la reine Christine avait formée, et qu'elle enleva lors de son abdication, a privé la Suède à peu près des seuls tableaux italiens et français qui jamais y eussent pénétré. C'est ainsi que parmi les cinq cents ouvrages décrits en ce volume nous n'en trouvons même pas dix de l'ancienne école française; elle n'y compte que deux Chardin, deux Greuze, deux Lenain, un Loutherbourg, un Nattier et un Pater.

Études sur l'orfèvrerie française au XVIIIe siècle. Les Germain, orfèvres-sculpteurs du Roy, par Germain Bapst. Un vol. in-8° de XXX-255 p., accompagné de nombreuses gravures. Paris, 1887, à la librairie de l'Art, J. Rouam.

Le livre que publie M. Germain Bapst n'est, espérons-le, qu'un chapitre détaché d'une œuvre plus complète. L'auteur des *Germain* nous dit lui-même que l'histoire de l'orfèvrerie française n'a pas encore été écrite. Seuls, M. le comte Ferdinand de Lasteyrie et M. Alfred Darcel ont publié avec une connaissance parfaite de la question, un abrégé de l'historique de notre industrie. L'orfèvrerie occupe un rang trop élevé parmi les arts décoratifs, elle a concouru trop largement à répandre au dehors le renom du goût français, pour que l'honneur de combler une telle lacune ne tente pas un écrivain comme M. Bapst, admirablement préparé pour cette belle œuvre. C'est en vain qu'il se retranche derrière sa modestie et invoque l'action d'un maître plus expérimenté; nous doutons qu'il échappe à son destin, à cette tâche dont il a déjà tracé les grandes lignes, en écrivant l'introduction du présent volume. — Cette introduction de trente pages n'est autre chose, en effet, qu'un résumé historique du travail des métaux précieux, depuis son origine dans les Gaules, jusqu'au XVIIIe siècle. « Qu'on ne croie pas en effet, que l'art gaulois fût nul ou grossier, au moment de la conquête de César.

Les épées, les casques, les bijoux, les monnaies sont le témoignage éclatant du goût artistique de nos pères. » Au cours de ce récit sont indiqués et expliqués les procédés successivemet inventés et pratiqués pendant la durée des siècles, jusqu'au temps présent; tandis que de nombreux dessins nous en montrent l'application faite par des artistes à certains objets de la vie guerrière, de la vie religieuse et de la vie civile. — Tel est le piédestal du groupe statuaire élevé par M. Bapst à la famille d'orfèvres qui ont fait illustre pour toute l'Europe le nom de Germain. Aussi toute belle pièce ancienne est-elle infailliblement attribuée par son possesseur à l'un des membres de cette famille dont on ignore généralement le nombre, et parmi lesquels on confond des personnalités de nom identique. Au moyen de documents retrouvés aux Archives nationales, aux Archives du ministère des affaires étrangères, aux Bibliothèques impériale et royale de Pétersbourg et de Lisbonne, et surtout avec le concours d'un amateur éminent, M. le baron Pichon, à qui le livre est dédié, M. G. Bapst a su rétablir l'exactitude des faits, mettre de l'ordre dans cette confusion et restituer à chacun des orfèvres du nom de Germain sa place et son véritable rôle. Ils sont très nombreux les Germain, orfèvres à Paris. Mais quatre seulement, parmi eux, ont mérité le regard de l'histoire : Pierre Ier, l'orfèvre de Louis XIV; son fils Thomas, le plus illustre; enfin François-Thomas, fils de Thomas et le dernier de la famille. Le quatrième Germain, Pierre II, auteur du livre : les *Éléments de l'orfévrerie*, n'était pas leur parent — on l'appelait communément Germain *le Romain*. Inutile d'ajouter que le principe de l'illustration abondante est poursuivi jusqu'à la fin du volume, montrant au lecteur chaque pièce décrite et formant ainsi un petit musée d'orfèvrerie.

E. C.

GÉOGRAPHIE

— *Voyages* — *Mœurs et Coutumes* —

La Tunisie française, par Ludovic de Campou. Avec huit phototypies et une carte. Un vol. in-18. Paris, Ch. Bayle, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Seulement des notes de voyage, et le voyageur qui semble bien n'être ni un ingénieur, ni un agronome, ni un financier, ni un membre de l'Université, ni un littérateur, n'a rien vu que l'aspect extérieur des choses et des gens. A défaut d'observations, nous permettant de pénétrer des consciences, on eût voulu des descriptions plus ou moins chaudes et colorées ; elles manquent.

Le volume se laisse lire pourtant. F. G.

Par delà la Méditerranée : Kabylie, Aurès, Kroumirie, par Ernest Fallot. Un vol. in-18 illustré de gravures sur bois. Paris, 1887. Librairie Plon.

M. Ernest Fallot est secrétaire de la Société de géographie de Marseille. D'un séjour de deux mois (mars et avril 1884) « au delà de la Méditerranée », il a rapporté les élements de ce livre dont la publication nous paraît bien tardive, car, si fidèles que soient les tableaux qu'il nous présente, il est impossible que leur exactitude ait résisté aux modifications dont, en l'espace de trois ans, des pays de colonisation récente sont nécessairement l'objet. C'est d'ailleurs le seul reproche que nous adresserons à l'auteur de ce travail substantiel. Non que nous partagions l'optimisme de l'auteur au sujet de notre grande colonie algérienne, non plus que ses illusions sur l'opportunité de l'expansion coloniale de la France ; mais quand cet optimisme, quand ces illusions sont simplement l'expression généreuse d'un orgueil patriotique convaincu comme c'est le cas ici, nous respectons trop un sentiment si noble pour le discuter sommairement en ses écarts.

L'ouvrage de M. E. Fallot est divisé en six parties avec préface et postface : 1° *Alger et la Mitidja*, trois chapitres ; 2° *En Kabylie*, quatre chapitres ; 3° *A travers le département de Constantine*, quatre chapitres ; 4° *Une excursion dans les monts Aurès*, dix chapitres ; 5° *le Littoral constantinois*, trois chapitres ; et 6° *Chez les Kroumirs*, quatre chapitres. En ce cadre, l'auteur a accumulé les observations pratiques sur la culture, le commerce et les rares industries du pays, les descriptions pittoresques, les souvenirs de faits de guerre, les considérations économiques et politiques touchant l'avenir de la colonie. *Par delà la Méditerranée* a pris ainsi la valeur d'un document dans l'enquête dont l'Algérie reste le sujet permanent.

L'Algérie qui s'en va, par le Dr Bernard, de Cannes. Dessins de Kauffmann d'après les croquis de l'auteur. Un vol. in-18. Paris, 1887, librairie Plon.

L'Algérie qui s'en va, c'est notre Algérie des premières conquêtes : Alger, le Sahara, la province d'Oran, la province de Constantine. En disant qu'elle s'en va, le Dr Bernard entend sans doute qu'elle se civilise à l'excès et perd de sa couleur. Car la couleur, tel est en effet le grand souci de l'auteur. Les quatre cents pages de son livre sont bondées de descriptions où passent toutes les teintes de l'arc-en-

ciel. Voici la première phrase du volume : « Là-bas à l'horizon, ce golfe radieux, c'est la terre d'Afrique. Au-dessus, rayonne le bleu profond du ciel ; au-dessous, avec des reflets verdâtres, dort le bleu profond de la mer. » Et voici la dernière : « Et dômes, minarets, casbah crénelée, sommets bleus du Djurjura, tout s'enfonce lentement dans les flots ; l'Algérie s'est évanouie comme un beau rêve. » Malgré un vaste déploiement des somptuosités de la palette en cette œuvre, elle n'est point du tout monotone, cependant, ni fatigante, grâce à la variété des régions parcourues par l'auteur et à la souplesse réelle de son talent. Les croquis rapportés par le Dr Bernard devaient avoir beaucoup de caractère, car le dessinateur en a tiré un excellent parti. E. C.

L'Algérie juive, par Georges Meynié. Un vol. in-12 ; Paris, Albert Savine ; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

« Si nous sommes obligé d'être bref, écrit M. Meynié, nous nous efforcerons d'être précis. » La phrase se trouve au début du quatrième chapitre ; elle fait sourire ; on ne pouvait pas, en effet, ne pas l'avoir déjà remarqué, après avoir parcouru les quarante premières pages du volume : le défaut de brièveté et le défaut de précision ne sont pas les plus grands défauts de l'auteur, ils sont les plus apparents.

L'auteur a été obligé d'être bref ! Mais, pour ne rien dire, sinon que les juifs d'Algérie sont des « usuriers lâches et hypocrites », il a noirci trois cent dix-sept pages, pas une de moins ; et, il le déclare, le présent volume n'est qu'une façon d'introduction ; un autre volume suivra, il nous le promet, qui contiendra les dossiers très complets de tous les juifs des provinces d'Alger, d'Oran, de Constantine. Combien de tomes aurait donc compté l'ouvrage, ce premier ouvrage qui n'est qu'une sorte de préface, si M. Meynié ne s'était fait une loi d'être bref ?

Il a été précis ! mais les trois chefs d'accusation, l'amour du gain, la lâcheté, l'hypocrisie, ne sont pas motivés ; point de faits articulés. Dans les dix-neuf chapitres du livre qui portent chacun un titre différent, on ne sait trop pourquoi, l'un répétant l'autre, il nous est dit que quelques juifs sont banquiers ; qu'un grand nombre de juifs prêtent sur première hypothèque ; qu'en 1870, ces mêmes juifs n'ont pas pris de service dans nos armées, et que ces mêmes juifs encore, sitôt le gouvernement de la République proclamé, n'ont pas laissé d'intriguer en vue d'obtenir leur naturalisation en masse, qu'ils l'ont obtenue. Nous ne nous rangeons pas, certes, sous la bannière de l'antisémitisme, mais nous serions prêt à partir en guerre contre les juifs que nous rougirions à voir donner si gauchement d'aussi pauvres raisons d'une déclaration des hostilités. Il n'y a pas de bonnes raisons, nous le croyons sans peine ; il y a du moins des passions, et nous aurions quelque honte, les éprouvant, à les voir si misérablement légitimées ou excusées.

Pour M. Meynié, il ne nourrit aucune passion politique ou religieuse, il n'a point de colère ni de haine, et il n'a point de style. Si ses phrases étaient toujours correctes !

Il écrit : « Le Kabyle n'a généralement qu'une ou deux femmes, et, bien que les considérant comme inférieures à lui, il les place cependant au-dessus des femmes arabes ; » et ce lui est à dire : le Kabyle tient ses femmes pour moins inférieures à lui que l'Arabe ne tient les siennes. D'autres phrases auraient besoin d'interprétation. F. G.

A travers l'hémisphère sud ou **Mon second voyage autour du monde,** par M. Ernest Michel. 1 vol. in-8° de 388 pages ; gravures. Paris, librairie Victor Palmé, 1887.

L'auteur de ce nouveau livre de voyages, M. E. Michel, n'est pas un inconnu. C'est un de ces grands touristes, *globe-trotter* comme les appellent les Anglais, qui savent voir avec intelligence et prendre sur ce qu'ils ont vu des notes instructives. M. E. Michel a déjà publié un voyage autour du monde, qui avait pour objet les pays de l'hémisphère Nord. *A travers l'hémisphère Sud* est le premier de trois volumes dans lesquels son tréunies les observations recueillies dans un second parcours de notre globe. Ce volume traite surtout de l'Amérique du Sud, Brésil, Uruguay, République Argentine, Chili et Pérou. Ces régions sont très bien décrites, sans détails arides ou trop trop techniques. L'ouvrage, d'une lecture facile, présente une série d'observations fines et d'anecdotes intéressantes.

Ce qu'il faut également louer dans le livre de M. E. Michel, c'est la hauteur de vues dans laquelle il a été écrit. Ainsi le lecteur constatera, au Brésil, comment les vues courtes et l'étroitesse d'esprit des gouvernants stérilisent les ressources précieuses de cet immense pays. Il remarquera aussi l'horrible plaie de l'esclavage. A l'Uruguay et à la République Argentine, il verra à quel triste état des guerres périodiques réduisent des populations qui sont maîtresses de riches contrées. Au Chili, il trouvera une race plus virile, mais abusant des Indiens qu'elle tient systématiquement dans un état misérable. Au Pérou il déplorera la corruption générale, fruit de la richesse et suivie d'une guerre sanglante et désastreuse.

Ce volume est accompagné de gravures hors texte reproduisant des scènes, des types ou des sites. Elles ont leur intérêt, mais n'ont peut-être pas été tirées avec tous les soins désirables. F. L.

Timbouctou : Voyage au Maroc, au Sahara et au Soudan, par le Dr Oskar Lenz, traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par Pierre Lehautcourt, et contenant 27 gravures et 1 carte. 2 vol. in-8°. Paris 1886. Librairie Hachette.

Timbouctou est l'orthographe allemande de Tombouctou. M. Lehautcourt a conservé de même l'orthographe de la plupart des noms de lieu adoptée par le Dr Lenz, il l'a modifiée seulement quand elle [illegible]

tait par trop des habitudes françaises. C'est pendant l'automne de l'année 1879 que l'auteur reçut de la Société africaine d'Allemagne la mission d'aller au Maroc, en vue d'études géographiques approfondies sur la chaîne de l'Atlas. Mais le Dr Lenz avait une plus vaste ambition. Jugeant les circonstances favorables, il songeait à donner à l'entreprise une extension plus grande, à traverser le désert dans la direction de Timbouctou, et reçut à cet effet un supplément de ressources. Les largesses de la Société africaine allaient à de bonnes mains, le résultat de l'expédition fut heureux au delà de toute prévision. Non seulement le voyageur put atteindre par une voie nouvelle la ville tant désirée, la mystérieuse Timbouctou; mais de cette grande place de commerce il réussit à gagner la Sénégambie par une route qu'il était également le premier à parcourir. Le Dr Lenz a montré ainsi que l'on peut arriver à Timbouctou par le nord aussi bien que par le Sénégal, et prouvé une fois de plus qu'un voyageur isolé, n'emportant qu'un minimum de bagages, a beaucoup plus de chances de mener à bon terme de telles expériences que des expéditions nombreuses accompagnées d'un matériel compliqué et encombrant.

Le Dr Lenz a divisé le récit de son voyage en deux parties. La première est consacrée à la description de sa traversée du Maroc de chaque côté de la chaîne de l'Atlas jusqu'au pays de Sidi-Hécham. L'auteur y rattache une étude pleine de données nouvelles sur la situation gouvernementale, politique et sociale de l'empire du Maroc. La deuxième partie décrit la suite de son voyage à travers le désert dans la direction de Timbouctou et de là au Sénégal. En dernier lieu le voyageur traite de quelques questions spéciales relatives notamment au chemin de fer transsaharien, à l'ancienne population du Sahara, qui préoccupent le monde savant. Les illustrations du livre ont été pour la plupart gravées d'après des photographies; pour quelques-unes seulement le docteur Lenz a fourni des croquis dessinés par lui.

Well-worn Roads of Spain, Holland and Italy *travelled by a Painter in search of the Picturesque*, by F. Hopkinson Smith. Houghton, Mifflin and Co. *The Riverside Press*, Cambridge, 1887.

« Vieilles routes d'Espagne, de Hollande et d'Italie parcourues par un peintre en quête du pittoresque. » Le titre explicite fixe l'objet essentiel de notre curiosité en ce livre. Quoique M. Hopkinson Smith ait écrit un texte spécial pour accompagner chacune des seize grandes vues dont se compose le volume, c'est bien sur la suite de ses trouvailles de peintre qu'il appelle de préférence notre attention, c'est bien un album plutôt qu'un livre qu'il prétend mettre en nos mains. Et par le fait elles sont charmantes, les pages de cet album, lestement enlevées sur nature à la pointe du pinceau de l'aquarelliste, avec de vifs rehauts de gouache. Elles nous promènent tour à tour à Amsterdam, à Dordrecht,

> Sur le bord *des canaux profonds* dont les eaux vertes
> Dorment de nénuphars et de bateaux couvertes;

nous arrêtent dans l'ombre chaude de *la Puerta del yerro*, dans l'ombre fraîche des églises et des posadas à Séville; nous font escalader les ruelles aux escaliers à pic, aux balcons surplombant des petites villes italiennes; ou nous égarent dans le parcours des gondoles, parmi l'étroit lacet des palais et des masures vénitiennes, avec des échappées de perspectives d'architecture byzantine à l'horizon des lagunes, ou bien entre deux poteaux évasés, enrubannés de couleurs, en façon de mirlitons énormes. Tous ces jolis motifs sont reproduits en photographie aussi parfaitement que le permettaient les procédés photographiques d'impression en relief. Il n'y a guère à y reprendre que certaines transpositions de valeurs, bien évidentes notamment dans l'intérieur de San Pablo de Séville où un ange et une *gloire* de rayons, l'un et l'autre en bois sculpté et doré, se détachent en vigueur sombre sur le fond. Cela tient assurément à l'imprévoyance de l'artiste qui aura peint ces ors avec quelque jaune d'aquarelle opaque, sans plus de transparence que la gouache; or, l'on sait que le jaune, couleur antiphotogénique, absorbe la lumière et par suite produit le noir, en photographie, au lieu des clartés à reflets de l'or. Cet inconvénient ne se rencontre pas dans la phototypie des dessins en noir et blanc. Les cinquante croquis à la plume semés dans le texte n'ont donc rien perdu de l'enjouement spirituel particulier au talent de M. Hopkinson Smith, — talent très réel, auquel nous n'avons qu'une critique à faire, c'est qu'il est français, tout au moins européen beaucoup plus qu'il n'est américain, et trahit toutes les habiletés, toutes les pratiques des ateliers de l'ancien continent et point du tout la naïveté d'un art nouveau. — J'ajoute que le texte lui-même, en son aimable décousu, est tout à fait charmant aussi, et que l'artiste a vraiment un bien joli brin de plume à son crayon. E. C.

SCIENCES

— *Philosophie* — *Morale* —

Journal d'un philosophe, par LUCIEN ARRÉAT. Un vol. in-18; Paris, Félix Alcan, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Du « philosophe, » nous savons un livre, *la Morale dans le drame*, qui ne laisse pas, certes, de présenter un vif intérêt; peu intéressant, par contre, est ce *Journal*. A travers les réflexions philosophiques, ou pseudo-philosophiques, un semblant de roman, et ce roman, encore qu'il soit discrètement esquissé, est à peu près la seule partie du volume qui excite la curiosité : assurément, M. Arreat ne souhaitait pas qu'il en fût ainsi.

Sabin, l'auteur du journal, d'une bonne moitié des lettres, et Marcellin, le confident et correspondant, dissertent sur le progrès, le pessimisme, le rire, mais point de considérations ingénieuses ou seulement originales. Ils émettent quelques jugements littéraires; leurs appréciations font paraître un goût très délicat.

Esquisses de philosophie critique, par A. SPIR, avec une préface par A. Penjon, professeur de la Faculté des lettres de Douai. Un vol. in-12; Paris, Félix Alcan, 1887. — Prix : 2 fr. 50.

Après avoir publié, dans la langue de Kant, ses essais de philosophie critique (*Pensée et réalité, Morale et droit, Mélanges*), l'auteur, qui est Russe, se sert aujourd'hui de la langue de Pascal et nous offre un court exposé de son criticisme.

La philosophie, comme synthèse générale des sciences, ne peut être constituée au moyen des seules données de l'expérience. L'homme possède des *normes* qu'il ne puise pas dans l'expérience, normes logiques, ou lois d'après lesquelles il doit penser, normes morales, ou lois d'après lesquelles il doit vouloir et agir.

Les corps de notre expérience ne sont pas des objets extérieurs réels, c'est-à-dire existant en dehors et indépendamment de toute perception; toute notre expérience repose sur une illusion, — l'auteur dit : déception, et prend le mot dans son sens étymologique, — sur une illusion systématiquement organisée. Or, écrit M. Penjon, résumant la pensée maîtresse du philosophe, qui tient, au reste, pour le normisme, la chose en soi, « découvrir le caractère trompeur des apparences terribles et de notre propre individualité, c'est proclamer l'existence nécessaire d'une réalité absolue, inconditionnée, au delà des prises de l'expérience, où la raison et le cœur seuls peuvent atteindre. »

Sur la liberté qui n'est pas quelque indéterminisme vide, la faculté de vouloir et de se déterminer sans cause; sur la possibilité de concilier la liberté avec la nécessité, attendu que la réalité physique n'est que pure « déception », de fines analyses.

La liberté est la part de l'absolu dans l'homme, sa conscience de l'absolu, c'est-à-dire de la nature normale des choses. Toutes les impulsions de la nature physique de l'homme, qui le portent à l'erreur, au vice et à l'injustice, ne lui sont pas vraiment propres, ne lui semblent être ses propres inclinations qu'en conséquence de la déception dont dépend son individualité elle-même. La liberté consiste à vouloir et à faire le bien, non dans une faculté de vouloir sans cause et de se porter indistinctement au mal comme au bien.

Dans un autre chapitre, l'auteur aborde le problème des rapports de l'âme et du corps; encore d'ingénieuses, de très ingénieuses discussions. Mais il n'y a pas de place, dans sa doctrine, pour l'idée de la personnalité divine, des personnalités humaines, et la liberté devient une autre nécessité, disons mieux, la seule nécessité qu'il reconnaisse. Quelques pages aussi sur la vie individuelle et la vie sociale : M. Spir fait bon marché des droits politiques, qui nous préoccupent peut-être trop; il appelle une révolution sociale dont nous ne nous préoccupons pas assez; il reconnaît que cette organisation sociale du travail est la tâche la plus compliquée et la plus difficile que l'humanité ait jamais eu à remplir; il déclare que cette organisation ne peut être réalisée ni par la violence ni par des mesures purement extérieures ou législatives; il montre qu'elle présuppose un concours libre de tous à l'œuvre commune, et partant une régénération des hommes qui leur fasse surmonter leur égoïsme naturel.

Tout différent du criticisme de M. Renouvier, du criticisme français, est celui de M. Spir. M. Spir a pratiqué Schopenhauer, et les ouvrages de M. Tolstoï n'ont pas été, non plus, sans exercer une grande influence sur son esprit; mais il a médité, discuté pour lui-même; il est original, il est puissant.

Essai de psychologie générale, par CHARLES RICHET, agrégé à la Faculté de médecine de Paris. Un volume in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, avec figures dans le texte. Paris, Félix Alcan, 1887. — Prix : 2 fr. 50.

Il y a une chimie générale, il y a une physiologie générale, il y a aussi une psychologie générale. Celle-ci n'est ni la psychologie humaine, ni la psychologie comparée, ni la psychologie pathologique, sans parler de la psychologie sans épithète; « elle n'entre

pas dans le détail des faits, des analogies et des comparaisons, mais les faits de détail, elle cherche à les faire rentrer dans un cadre unique; elle s'efforce de faire la *synthèse*, en mettant à profit les *analyses* faites par la psychologie humaine et la psychologie comparée. »

En n'usant que des seules analyses physiologiques, eût du écrire l'auteur. Son ESSAI ne déconcertera-t-il pas quelque peu les plus chauds partisans du mécanisme absolu? Mais quand l'auteur, qui, prétendant à découvrir et formuler les *lois* de production des phénomènes psychiques, s'essaye à réduire tous ces phénomènes à de simples phénomènes d'irritabilité, à des mouvements de réponse à quelque excitation extérieure, est obligé, à maintes reprises, d'avouer son ignorance et conserve néanmoins la même sérénité d'esprit, comment supposer que ceux qui admettent tout naïvement que les *données* des sens sont seulement des *rendues* pour des *prêtées*, que ceux qui n'ont ni les connaissances ni la bonne foi de M. Richet s'émeuvent, même médiocrement, si M. Richet leur parle de quelque partie du système nerveux qui serait le siège de l'intelligence, partie qu'on ne peut désigner, s'il leur parle d'un discernement possible de la moelle, d'un centre à trouver pour la concience! Il peut bien leur dire que toutes les fois qu'il y a sensation, il y a conscience, et deux pages plus loin, qu'il y a des sensations sans conscience, et encore deux pages plus loin que la conscience est un phénomène de mémoire; il peut bien distinguer entre l'instinct qui est un acte, non une émotion ou une notion, puis confondre l'intelligence et l'instinct et les ramener tous deux à des mouvements de réponse, mouvements qui se mesurent! Que leur fait à eux qu'on ne puisse légitimement assimiler la qualité à la quantité! Ils ne regarderont pas aux contradictions ni même aux hésitations de M. Richet. Ils admireront l'ordonnance du sujet, et comme il est permis de passer aisément de l'étude de l'*irritabilité* du *système nerveux* et du *mouvement réflexe* à celle de l'*instinct*, de la *conscience*, de la *sensation*, de la *mémoire*, de l'*idée*, de la *volonté*. Ils sont tout préparés à ne douter point que la psychologie ne soit un chapitre de la physiologie : l'objet de la physiologie, c'est l'inférieur, le simple, relativement; l'objet de la psychologie, le supérieur, le complexe. Or l'inférieur est une condition nécessaire du supérieur, et le simple une explication suffisante et totale du complexe. Qui sait les lois de l'irritabilité sait les lois de la psychologie générale; ce sont les mêmes lois, et elles présentent les mêmes caractères : finalité et nécessité. « Intelligence, instinct, action reflexe, tels sont les trois termes de la psychologie. Entre ces trois formes de l'activité, il n'y a pas de barrière, il n'y a pas d'hiatus, il n'y a pas d'abîme. La gradation est régulière, sans fissure, sans lacune. *Et pourquoi y en aurait-il? Où a-t-on vu dans la nature ces transitions brusques, que déjà niait Aristote?* »

Par cette phrase : *Pourquoi y en aurait-il?* c'est le préjugé qui l'accuse. *Il n'y a pas de transitions brusques dans la nature, le* MAÎTRE *l'avait déjà remarqué!* Mais ce n'est pas de la nature qu'il s'agit en psychologie, générale ou non, c'est de la conscience, ou, si l'on veut, des états de conscience. Et sans états de conscience, pas de monde intérieur distingué d'un monde extériorisé! pas de nature! Mais qu'importe?

F. S.

Le Français et l'esprit d'analyse, par CH. LAROCHE, professeur à l'Athénée royal de Gand. Un vol. in-8°; Mons, Hector Manceaux, 1887.

La grammaire, dit quelque part l'auteur, ne doit pas seulement apprendre à parler et à écrire correctement, elle doit aussi apprendre à penser correctement et juste. L'auteur a raison, — si la grammaire n'est pas toute la logique, elle en est une partie, et une partie encore assez importante, — mais que son travail est de lecture difficile! Il prend à partie, à propos de l'adjectif qui est déterminatif ou qualificatif, à propos du verbe et des verbes des différentes classes, à propos de chacune des espèces de mots, un grammairien, puis un autre, puis un autre; il analyse leurs dires, il les conteste, il les discute; et les conclusions, il les faut chercher, l'une, entre deux tirets, au beau milieu d'une phrase; une autre, entre deux propositions qui ne sont point pour la motiver ou l'expliquer. Point d'explications du tout, parfois : M. Laroche rejette l'emploi du mot *substantif*, — nous aussi, — mais pourquoi le rejette-t-il et pourquoi veut-il qu'on parle seulement du *nom*? il ne nous le dit pas, et il ne nous le laisse même pas deviner.

L'étude est d'un logicien très exercé; elle a une grande valeur; rien ne manque que l'ordre et la clarté.

L'Évolution et la vie, par DENYS COCHIN; 2e édition, avec une nouvelle préface de l'auteur. Un vol. in-12; Paris, G. Marpon, 1887.

Il a été rendu compte de cet ouvrage ici même, et si, aux conclusions de la thèse qui s'y trouve développée, aucune objection n'a été faite, la façon dont la thèse a été soutenue, ou mieux, les considérants sur lesquels l'auteur s'est fondé pour rejeter la doctrine de l'évolution, ont été l'objet de quelques critiques assez vives. Ne revenons pas sur ces critiques.

M. Denys Cochin a écrit une préface pour la deuxième édition de son livre; il parle de l'évolution : ce n'est pas le choix des doctrines métaphysiques qui embarrasse, dit-il, l'école anglaise; elle n'a cure des doctrines métaphysiques; elle démontre l'impossibilité de toute recherche de ce genre; elle ne doute pas, elle n'hésite pas, mais elle nie; pour elle, hors de l'observation des phénomènes sensibles et l'étude de leurs relations, il n'est point de vérité qui soit accessible. M. Denys Cochin continue d'être dupe de cette étiquette, *la science*, dont use l'école évolutionniste pour désigner l'ensemble de ses hypothèses, de ses affirmations.

C'est précisément pour avoir été dupe, qu'il s'est appliqué à invoquer les données des sciences, — dont il n'est pas ignorant, bien au contraire, — contre les données de *la science*, qui n'est, au vrai, qu'une vieille doctrine essentiellement métaphysique.

Essai sur le libre arbitre, *sa théorie et son histoire,* par George L. Fonsegrive, professeur agrégé de philosophie au lycée de Bordeaux; ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*; Paris, Félix Alcan, 1887. — Prix : 10 francs.

L'Histoire d'abord, la Théorie ensuite.

La partie historique est elle-même divisée en trois parties, ou livres : *la Pensée païenne, la Théologie chrétienne, la Philosophie moderne;* trois livres également pour la seconde partie, trois livres qui sont intitulés : *la Critique, la Thèse, les Conséquences.*

L'histoire des doctrines déterministes et non déterministes semblera très complète, si l'on juge comme nous qu'il n'y a pas lieu de reprocher à l'auteur d'avoir omis de parler des philosophies et religions de l'Orient, avant Alexandre, comme de la métaphysique, de la psychologie que supposent les enseignements et préceptes du Coran. Mais, pour ne rien omettre, il lui aurait fallu reprendre les beaux travaux de M. Réville, et ceux des sinologues! Il s'en est tenu à la pensée grecque, à la philosophie alexandrine, puis, Christ étant venu, aux disputes dans les écoles de notre monde occidental avant la Renaissance, et après la Renaissance, après la Réforme, aux doctrines des Descartes, des Malebranche, des Spinoza, des Leibnitz, des Hume, des Kant, des Stuart Mill, des Bain, des Spencer, des Renouvier et des Ravaisson. Très clair est son exposé des systèmes en tant qu'ils impliquent la nécessité absolue ou expliquent la spontanéité chez l'homme; très fines sont ses analyses. Nous aurions bien à faire quelques réserves : il ne nous paraît pas, en effet, que les théories de la prédestination et de la grâce aient été heureusement présentées, — il convenait de tenir compte de l'esprit dans lequel elles avaient été conçues, de la grande portée morale qu'on leur attribuait; — et il ne nous semble pas, non plus, à laisser de côté les deux théologies, que le génie du catholicisme, le génie du protestantisme aient été vraiment compris, — tout le catholicisme n'est pas dans les écrits de saint Augustin et de saint Thomas, et le *De servo arbitrio* n'a pas fait tout le protestantisme; — mais n'insistons pas autrement et signalons parmi les meilleurs chapitres ceux qui sont consacrés à Aristote, à Épicure, à Spinoza, à Leibnitz, à la philosophie contemporaine anglaise et française.

Au deuxième livre de la seconde partie, l'auteur a développé sa propre théorie; et c'est la caractériser suffisamment que dire qu'elle est inspirée de l'enseignement de M. Ravaisson. Un chapitre de ce livre, le chapitre V, — il a pour titre : *la Pratique du libre arbitre,* — laisse paraître, chez M. Fonsegrive, en même temps que des qualités de psychologue et de moraliste, une noblesse d'âme peu commune; ces pages contiennent la matière de nombre d'ouvrages d'édification. Au livre troisième, des considérations sur les conséquences métaphysiques, scientifiques, morales, sociales et esthétiques du libre arbitre : l'auteur dit les systèmes qui ne peuvent se concilier avec le libre arbitre et pose la subordination des lois de la nature à la loi du bien; sous les thèses de la nécessité mathématique, de la nécessité physique, il découvre l'hypothèse, puis traite de la discontinuité des sciences, de la certitude de la science, — autrement que nous eussions pu souhaiter qu'il le fît, — il donne enfin les lois comme fixes; le problème du mal est par lui laissé de côté, — ce que nous regrettons, — mais il mesure justement, à notre avis, la valeur de l'homme dans le déterminisme, et sa valeur d'après le libre arbitre; sur le droit de punir, des réflexions qui sont du plus haut intérêt social; nous aimons moins ce qui est dit de l'art, mais ce qui en est dit n'est pas banal et mérite attention.

Cent pages du volume sont surtout remarquables; ce sont celles que l'auteur a consacrées à la critique des arguments pour ou contre le déterminisme absolu. Les arguments en faveur de la nécessité sont, ou scientifiques, ou psychologiques, ou métaphysiques. M. Fonsegrive fait bon marché des données de la statistique criminelle; il ne reconnaît pas la loi des grands nombres; il fait bon marché également de cette philosophie de l'histoire qui, systématiquement et par méthode, ne tient nul compte du libre arbitre; pour les professeurs de cette philosophie, il analyse le sophisme de l'accident; pour les positivistes qui se réclament de *la science*, qui invoquent la loi de la conservation de la matière et de l'énergie, il distingue entre les sciences mathématiques et les sciences expérimentales, et prouve la nature hypothétique de ces dernières. La discussion des trois arguments psychologiques exigeait plus de subtilité; M. Fonsegrive n'en manque pas; il résout habilement les questions, depuis longtemps posées : Si la volonté se réduit à un conflit de désirs, si la solution dépend des motifs, si l'homme qui se juge libre et dit se mouvoir n'est pas mû autrement que la girouette de Bayle et la pierre de Spinoza. Il y a les arguments d'ordre métaphysique, et il y a l'idée même de nécessité à considérer en dehors de toute introduction dans quelque système que ce soit, de toute pétition de principes après coup de la part de ceux qui introduisent en effet cette idée dans leurs doctrines : deux chapitres de critique tout ingénieuse. Et de grande valeur encore les deux chapitres suivants dans lesquels il est fait l'analyse de l'idée de liberté, du phénoménisme de Hume, de celui de M. Renouvier, du pari, de la liberté selon M. Fouillée, du libre arbitre postulat de la science et produit du déterminisme.

L'ouvrage est d'importance. F. G.

La France dans l'Afrique du nord, Algérie et Tunisie, par Louis Vignon. Un vol. in-8° avec une carte en couleurs hors texte. Paris, Guillaumin et Cie. — Prix : 7 francs.

Sur nos colonies, leur rôle économique, leur avenir, M. Vignon a publié, il n'y a pas tres longtemps, un livre qui a pu sembler un ouvrage de circonstance, un véritable plaidoyer. Il était plus et mieux que cela, une enquête impartialement conduite, et la conclusion en était, en est, que nos colonies, les plus récemment acquises comme les plus vieilles, ne sont pas, par elles-mêmes, une cause d'affaiblissement; il ne nous faut qu'avoir une politique coloniale et ne pas agir à l'aventure, surtout uniformément. M. Vignon complète aujourd'hui quelques chapitres de ce premier travail, et l'étude qu'il consacre à l'Algérie et à la Tunisie regarde au développement possible de la richesse publique, du bien-être général, dans les deux colonies.

L'étude est divisée en trois parties qui portent pour titres, la première : *l'Algérie ;* la deuxième : *la Tunusie ;* et la dernière : *la France en pays musulman, la question religieuse et la question indigène.*

L'histoire de la conquête de l'Algérie et le traité de Karr-Saïd; l'emploi si malencontreux des quatre milliards et plus que nous a coûtés la possession de l'Algérie en un demi-siècle, — et la conquête de la Tunisie ne nous a pas coûté cent cinquante millions; — les fautes que l'on a commises en Algérie, longtemps considérée comme une colonie d'exploitation alors qu'elle est naturellement une colonie mixte, colonie tout à la fois d'exploitation et de peuplement; le système des confiscations et celui des concessions qui nous ont aliéné la population indigène, ces systèmes appliqués au mepris de tous nos interêts, au mépris aussi de notre devoir de nation civilisée, puis, comme en parallèle, les sages mesures prises hier en Tunisie; dans les deux pays, l'état des cultures, le régime douanier, le mouvement commercial, les travaux publics, les institutions de crédit, le budget, l'organisation administrative, ce sont les principaux points traités dans les deux premières parties.

La dernière partie est de beaucoup la plus importante. La question religieuse et la question indigène sont questions en partie connexes, ainsi en juge M. Vignon. Voulons-nous, dit-il, entreprendre la « conquête morale » des Kabyles et des Arabes, — et comment ne pas le vouloir? — Il ne s'agit pas seulement d'éviter de léser leurs interêts matériels, il faut encore les appeler à bénéficier de tous les avantages de notre civilisation. Qu'on oblige les indigènes à servir sous notre drapeau, et qu'en même temps on leur donne des droits politiques, mais qu'en même temps aussi on n'oublie pas qu'ils sont musulmans; il importe de respecter les droits de leur conscience, et, en les respectant, en subventionnant leur culte, de s'efforcer de les soustraire à l'action des congrégations. Des travaux ont été publiés qui ont pour objet l'islamisme, les sectes religieuses, et l'on a écrit sur les senoûsiya; dans deux chapitres très substantiels M. Vignon a résumé ces études qui n'avaient pas eu l'heur d'exciter la curiosité du public, — et nous pouvons soupçonner nombre de nos législateurs de les avoir toujours ignorées ; — souhaitons qu'ainsi résumées, elles portent enseignement; *caveant consules*, et qu'ils s'appliquent à conjurer les immenses dangers que ne laisserait pas de faire courir une « guerre sainte ». E. C.

Paul Bert au Tonkin, par Joseph Chailley, avec un portrait reproduit par l'héliogravure. Un vol. in-18. Paris, 1887, librairie Charpentier.

Nous ne prendrons point texte de ce livre pour retracer la phase Paul Bert de notre occupation du Tonkin. Il suffira ici de signaler l'existence du volume à ceux que la question intéresse, en leur disant qu'il est l'œuvre de M. Joseph Chailley, gendre du résident général. L'auteur s'est sagement attaché à écarter toute polémique de son travail et à exposer aussi clairement que possible les conditions de chaque problème ainsi que les motifs et, quand il a pu le faire, les résultats de chaque décision. M. Joseph Chailley était placé dans des conditions exceptionnellement favorables pour accomplir une telle œuvre, car il a été l'un des dévoués collaborateurs de Paul Bert dans la tâche difficile que celui-ci avait assumée; en outre, il a eu tous ses papiers entre les mains. Le livre que l'auteur s'est efforcé de faire impartial et modéré et que complètent de nombreuses pièces justificatives restera donc comme un document à consulter sur un des actes les plus controversés de notre politique coloniale. Quant à l'homme lui-même qui fait l'objet de ce travail, il est mort en homme d'honneur, au poste de combat qu'il avait choisi; cette mort a éteint bien des haines autour de sa mémoire.

La Comédie politique. — Souvenirs d'un comparse. — *Les débuts d'une République*, par Paul Dhormoys. Un vol. in-18. Paris, 1887. Paul Ollendorff.

M. Paul Dhormoys était vraiment en un jour d'indulgence, qui, de tout autre que lui, serait du scepticisme, lorsqu'il a donné ce titre de *Comédie politique* au récit des faits dont il fut témoin durant la période qui s'est écoulée entre le 4 septembre et la nomination du maréchal de Mac-Mahon. Rédacteur

au Corps législatif déjà sous l'empire, il était, — ainsi que l'a constaté M. Jules Simon à propos de ses révélations sur la lutte de ce dernier contre Gambetta, — il était placé au premier rang pour bien voir et pour bien observer. « Tout ce qu'il écrit, ajoute M. Jules Simon, est exact et intéressant. » Aussi ce qu'il écrit en ce volume, comme en celui qui l'a précédé, est-il l'exposé du drame politique le plus tragique qu'on puisse imaginer, la tragédie de la curée à Tours et à Bordeaux. Assurément, le comique s'y mêle : le comique d'une farce sinistre, non celui de la comédie. Mais je n'insiste pas davantage sur cette critique du titre. M. Paul Dhormoys est un esprit très mesuré, à qui répugne toute violence de langage, très droit aussi et, par suite, impartial, mais non moins patriote, ce qui lui arrache des paroles sévères pour les héros les plus adulés de cette époque de trouble, où l'appétit du pouvoir se donna carrière et noua tant de coupables intrigues aux dépens de la mère patrie agonisante.

Comédie ou tragédie, selon l'humeur du lecteur, les anecdotes et les indiscrétions qui s'y succèdent de page en page seront très lues, très commentées, sans doute aussi très discutées.

Terre d'Irlande, par George Moore, traduit de l'anglais, par M. F. Rabbe. Un vol. in-18. Paris, 1887. G. Charpentier, éditeur.

Quand on allait dans l'atelier du peintre Édouard Manet, pendant les huit ou dix dernières années de sa vie, on y voyait souvent — puis toujours dans les dernières — un jeune garçon qui devint un grand garçon, puis un jeune homme blond, au teint frais et rose, aux yeux bleus, un jeune colosse assis nonchalamment, les jambes pendantes, sur quelque coin de table, ou écrasé, ses épaules d'hercule renversées, dans quelque fauteuil, et dont la seule occupation, la seule fonction au monde semblait être de contempler le maître du logis. Ses yeux l'épiaient sans cesse, ne le quittaient pas de leur regard clair, très doux, de bon chien. Et Manet le traitait comme s'il eût été son enfant; il n'était, croyons-nous, son neveu qu'à la mode de Bretagne ou quelque chose d'approchant. Quoi qu'il en soit, c'est ce jeune homme, un homme aujourd'hui, M. George Moore, qui inscrit à la première page de ce livre, *Terre d'Irlande*, dont il est l'auteur, le « nom immortel d'Édouard Manet, l'ami que nous aimions, » dit-il, « le peintre dont nous adorons le génie. » M. George Moore le dédie aussi, ce livre, « à ses chers amis de Paris, » où il a passé neuf années « dans la société de ses grands artistes et de ses grands écrivains. »

Eh bien, en publiant *Terre d'Irlande*, il paye gentiment cette hospitalité, dont il est manifestement très reconnaissant. L'œuvre nous était déjà un peu connue, pour avoir paru en partie dans le supplément littéraire du *Figaro*.

Elle a gagné à cet avatar du feuilleton au volume; on en saisit mieux le dessin qui, sous la première forme hachée, paraissait décousu. Il est clair que M. George Moore procède littérairement comme son maître et ami Manet procédait en peinture. *Terre d'Irlande* n'est pas un tableau méthodiquement composé pour nous montrer, à la fois, et l'ensemble du sujet et ses diverses parties savamment éclairées et disposées à leur plan relatif; c'est une suite de douze petites toiles peintes sommairement, largement, mais d'une touche vive, juste, donnant l'impression des choses par la couleur et par l'esprit du geste, douze aspects différents de la nature, des êtres et des choses d'Irlande. Dublin — cela se comprend — occupe deux de ces petites toiles; chacune des dix autres est remplie par l'un des motifs suivants : une maison de campagne, la maison d'un poète, le propriétaire, le fermier, le prêtre, le patriote, une éviction, un château mort, un château vivant, un déjeuner de chasse. Ces peintures pleines de vie, de mouvement, de couleur, d'esprit ne nous révèlent certes pas toute l'Irlande; mais elles en donnent la très vive impression. Nous ne connaissons pas le texte anglais — d'ailleurs inédit — de ce livre écrit spécialement pour le public français ; néanmoins, nous n'hésitons pas à féliciter, comme l'auteur lui-même le fait, M. F. Rabbe, dont — pour peu que l'on soit familier avec la langue anglaise — il est facile de voir que la traduction est d'une aisance et d'une exactitude admirables.

E. C.

QUESTIONS MILITAIRES

Lettres sur la stratégie, par le général prince de Hohenlohe, traduites par un officier d'infanterie. Un vol. in-8° avec cartes. Paris, Westhauser, 1887. — Prix : 10 francs.

L'accueil fait par le public militaire aux différents écrits du général de Hohenlohe a encouragé son éditeur à faire traduire également ses *Lettres sur la stratégie*. Depuis quelques années, ce sujet a été bien rebattu, et il semblerait qu'il n'y ait plus grand'chose de nouveau à dire sur la matière; mais la façon tant soit peu familière dont l'auteur a traité ces graves questions, la forme de lettres sous laquelle il a enveloppé les principes qu'il veut analyser donnent à ce nouveau livre didactique un intérêt et un attrait tout particuliers et lui promettent un réel succès.

Le général de Hohenlohe s'est contenté d'étudier à fond trois campagnes seulement; il en a présenté les péripéties successives, en faisant ressortir, à chaque pas, les leçons que l'on pourrait tirer de telle ou telle manœuvre; chez lui, rien de dogmatique, rien d'abstrait; pas de définitions solennelles ni de discussions interminables sur tel ou tel point de doctrine; nous y trouvons, au contraire, une critique raisonnée d'opérations militaires clairement présentées. C'est, à notre avis, le meilleur moyen de traiter les questions militaires, choses essentiellement pratiques et qu'il faut, par conséquent, envisager pratiquement.

Les campagnes étudiées par l'auteur sont les suivantes : 1° Campagne du 8 au 14 octobre 1806; Français contre Prussiens. — 2° Campagne du 26 avril au 4 juin 1859; Français contre Autrichiens. — 3° Campagne du 1er au 18 août 1870; Français contre Allemands. — On voit, par cette simple nomenclature, quelle part nous avons eue dans les opérations qui forment le sujet de cet ouvrage et, par suite, de quel intérêt est sa lecture pour notre corps d'officiers.

C. M.

Dans l'attente de la guerre : Carnet d'un diplomate russe, 1883-1887, par ***. Traduction de Serge Nossoff. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie académique Perrin.

Le traducteur de ce livre anonyme nous donne à entendre en son avant-propos que les trois mystérieuses étoiles du titre masqueraient un personnage qui occupe une situation très élevée en Russie, auteur des lettres sympathiques à la France, adressées de Saint-Pétersbourg au *Nord* et à la *Correspondance politique*, à l'époque des deux derniers conflits franco-allemands ; lettres d'autant plus remarquées dans ces deux organes de la chancellerie russe à l'étranger qu'elles avaient un caractère officieux.

L'Europe est troublée, inquiète. Est-ce la paix ou la guerre ? La question, partout est dans l'air. Tout le monde cherche à lui trouver une réponse. Formuler et motiver cette réponse, tel est l'objet du livre. Nous la donnerons tout de suite au lecteur, en lui laissant le soin de refaire avec l'auteur, sur les rapports des puissances entre elles depuis 1883, toutes les observations qui ont conduit celui-ci à une opinion arrêtée. — Cette réponse, c'est la guerre, résultat inévitable du système de la paix armée que l'Allemagne impose à l'Europe et qui l'épuise elle-même. C'est la guerre. Et la Russie comptant sur l'appui de la France, menacée comme elle, est prête à accepter la lutte. Elle y est poussée par sa dignité, par ses intérêts et par l'idée qu'elle ne luttera pas seulement pour elle, mais pour tous les peuples dont la prospérité est entravée par la suprématie politique de l'Allemagne. « En 1812 et pendant la campagne de Crimée, nous n'avions pas d'alliés. Nous avons dû subir le choc de l'Europe armée contre nous. Aujourd'hui, au contraire, nous avons une alliée puissante. C'est là la garantie de notre succès. » Que les dieux en acceptent l'augure !

E. C.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématique — Sciences occultes —
Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Philosophies de la nature. *Bacon, Boyle, Toland, Buffon*, par Nourrisson, membre de l'Institut. Un vol. in-12; Paris, Perrin et Cie, 1887. — Prix : 4 francs.

L'ouvrage proprement dit comprend quatre études, quatre monographies, qui, comme autant d'exemples, doivent servir, dans le dessein de l'auteur, à justifier la conclusion d'une première étude, celle-là générale, donnée en manière d'*introduction*. Cette conclusion est qu' « il n'y a pas de solide philosophie de la nature qui ne se fonde sur les idées d'âme et de Dieu ». Nous n'y contredisons pas, pour notre part; il ne s'agirait que de s'entendre sur la valeur de ces deux idées; il est d'une philosophie de prouver l'existence de l'âme, substance spirituelle, de prouver l'existence de Dieu; et il est d'une autre philosophie, phénoméniste, criticiste, de postuler, et la continuité de la personne humaine, et la justice d'une personne divine, l'hypothèse de la création étant, au reste, autrement plausible que celle de l'évolution. M. Nourrisson, après avoir exposé les différentes philosophies de la nature, croit devoir opposer son dualisme au monisme qu'il réprouve, soit; nous ne lui reprochons rien, sinon d'avoir, contre la plupart de ces mêmes philosophies, formulé des critiques trop peu pénétrantes. Elles sont exprimées avec une certaine vivacité; elles font honneur à l'écrivain, mais non pas précisément au philosophe.

L'école, à laquelle continue fidèlement d'appartenir M. Nourrisson, a donné de savants historiens de la philosophie, et lui-même est un érudit. Nous ne souscrivons pas à tous les jugements qu'il porte au

cours de ses études, à ses jugements sur Buffon en particulier, mais point de renseignements biographiques, bibliographiques, qu'il n'ait été avide de recueillir, qu'il ne se soit appliqué à contrôler; il est bien informé; et sans faire étalage de son érudition, ne disant, de ce qu'il sait, que ce qu'il en faut pour nous permettre de juger la personne de l'auteur, et mesurant même les renseignement, quant à la personne, à la nécessité de faire connaître la doctrine, ce qu'elle doit à la réflexion, au désir de la contradiction, à la passion aussi, ce qu'elle contient d'original et ce qu'elle comporte d'emprunté, il a pu écrire quatre monographies des plus intéressantes.

Deux d'entre elles surtout appellent l'attention. Dans l'étude consacrée à Boyle, des chapitres où sont exposées les théories émises par le savant physicien en son *De ipsa natura.* — Cet ouvrage n'est pas très connu; et dans l'étude suivante, consacrée à Toland, personnage assez peu sympathique en somme, une analyse du *Panthéisticon,* autre ouvrage dont on ne connaissait guère que le titre, du moins en France.

Le lait, *Études chimiques et microbiologiques* par E. Duclaux, professeur à la faculté des sciences et à l'Institut agronomique, avec figures intercalées dans le texte. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque scientifique contemporaine;* Paris, J.-B. Baillière et fils, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

M. Duclaux a remanié ses savants *Mémoires sur le lait;* il en a complété, sinon modifié les diverses conclusions, ayant consigné les résultats de ses dernières recherches.

Le travail d'ensemble, aujourd'hui publié, est divisé en trois parties : *le beurre, — la caséine, — le fromage.* Dans la première partie, analyse de la matière grasse du lait, étude de l'action de l'oxygène de l'air et de la lumière, aussi de l'action des microbes; dans la seconde, encore des analyses, la discussion des théories de Danilewski et de Radenhausem, la réponse à quelques questions : y a-t-il de l'albumine dans le lait? y a-t-il dans le lait autre chose que de la caséine? l'étude de la présure et de la caséose, des recherches quant aux conditions de la stabilité des éléments du lait; dans la troisième partie enfin, après quelques pages consacrées à la coagulation du lait sous l'action de la présure, une cinquantaine, au moins, consacrées aux microbes aérobies et anaérobies de la maturation des fromages, et les trois derniers chapitres ont pour objet la fabrication et la maturation des fromages du Cantal, des fromages de Brie, des fromages de Roquefort, de Gruyère, de Parme et de Hollande.

C'est un Français, qui, voyageant, l'an dernier, en Allemagne, enviait, aux Allemands, leurs stations agronomiques; à ce Français, que nous ne voulons pas autrement désigner, disons seulement que nous avons, avec des écoles d'agriculture, des stations d'agronomie, nous aussi, que nous avons l'Institut agronomique et des professeurs émérites comme M. Duclaux. Il y a des savants français qui se préoccupent de l'alimentation et qui ne dédaignent pas de s'intéresser à ce qui regarde l'industrie agricole.

F. G.

La Nature. *Revue des sciences et de leurs applications aux arts et à l'industrie.* Journal hebdomadaire illustré. Rédacteur en chef : Gaston Tissandier. Quatorzième année. — Prix : 20 francs.

Cette intéressante publication, que M. le ministre de l'instruction publique a honorée d'une souscription pour les bibliothèques populaires et scolaires, mérite à tous les égards l'excellent accueil que lui fait le public. Chacun veut être renseigné sur les observations et les appareils les plus récents, les découvertes les plus utiles sans devoir recourir à des traités spéciaux. — En feuilletant les livraisons de *la Nature* on se tient sans peine au courant des inventions nouvelles, car ce journal met un louable empressement à présenter à ses lecteurs, sous une forme condensée et claire, les progrès de la science et ses applications aux arts et à l'industrie.

La variété des matières : astronomie, sciences physiques et naturelles, géographie, ethnographie, sciences de l'ingénieur, médecine, art militaire, etc., et la grande place qu'y occupent les parties anecdotiques et historiques font de *la Nature* une lecture aussi instructive qu'agréable, et qui ne peut qu'intéresser au plus haut degré les jeunes gens déjà familiarisés avec les principes généraux des sciences exactes.

Nous n'avons pas à insister sur l'utilité des figures explicatives et des reproductions photographiques qui remplissent le texte et dont l'exécution est généralement fort bonne.

Souhaitons à ce vaillant journal de vulgarisation scientifique tout le succès qu'il mérite. D'ailleurs le public est loin de lui faire froide mine : de 2,000 au début son tirage est allé s'accroissant successivement jusqu'à 15,000.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

La saison ne semble pas propice à l'éclosion des livres de haut luxe, on attend la rentrée des bibliophiles, tous occupés à feuilleter les sites du grand livre de la nature. Cependant quelques éditeurs, non sans raison, se préoccupent peu de l'époque de mise en vente d'un ouvrage, assurés qu'ils sont de sa perfection et du succès qu'il doit rencontrer; tel est sans doute l'avis de MM. Gruel et Engelmann, qui ont lancé

dernièrement dans la circulation leur monumental *Manuel historique et bibliographique de l'amateur de reliure*, depuis très longtemps en préparation (1 vol. in-4°, tirage à 1,000 exemplaires, 75 francs sur papier vélin). M. Léon Gruel, l'auteur de ce grand travail, qui devrait être, à vrai dire, intitulé le *Dictionnaire des Relieurs*, a voulu, après de longues et minutieuses recherches, réunir dans cet ouvrage tout ce qui au point de vue historique touchait à l'art de la reliure et pouvait intéresser un collectionneur sérieux, s'attachant par-dessus tout à ne traiter que les sujets indéniablement reconnus de tous, ou ceux dont il lui a été possible de mettre immédiatement sous les yeux une preuve irréfutable.

C'est donc un livre très orthodoxe, très grave, très sûr et très précis; tout ce qui a été acquis dans le domaine de la reliure y est notarié par M. Léon Gruel avec un soin remarquable et une classification très méthodique.

Ce livre est divisé en deux parties, l'une embrassant toutes les phases par lesquelles l'art de la reliure a passé depuis son origine jusqu'à la Révolution, l'autre sous forme de dictionnaire, renferme tous les noms des artistes relieurs dont il a été possible à l'auteur de démontrer l'état civil, ainsi que tout ce qui a rapport à la reliure des livres et aux statuts et règlements des communautés. Au début de ce beau volume, M. Gruel a de plus placé une sorte de dissertation sur l'origine du format des livres qui est excessivement intéressante à parcourir. Il est certain que, sur la question, aucun livre n'est plus documenté ni mieux exécuté par un homme du métier; si l'on doutait des connaissances de l'auteur et des ouvrages dont il a pu s'inspirer, on n'aurait qu'à étudier l'excellente bibliographie des ouvrages relatifs à la reliure et qui est placée en guise d'appendice au volume. On y trouve tout consigné, depuis la technologie, la jurisprudence et les almanachs et annuaires de la reliure, jusqu'aux études et dissertations et aux bibliographies spéciales, même jusqu'aux poèmes et poésies, car il y eut des poètes relieurs, à l'imitation de Lesné.

En tant que livre de luxe, l'ouvrage de M. Gruel ne le cède à aucun autre; d'un format large et très accueillant pour les reproductions de reliures, ce beau volume est enrichi de nombreuses vignettes instructives dans le texte, et de spécimens des plus remarquables reliures connues, reproduites selon les types en héliogravure, en chromolithographie ou en chromotypographie. L'histoire de la reliure, grâce à ces belles planches, devient lisible à l'œil et d'une interprétation agréable au lecteur. Je ne saurais dire ce qu'il adviendra de la fortune de ce grand volume d'une si belle exécution, mais je puis assurer que tout bibliophile le peut acquérir et placer dans sa bibliothèque avec la certitude qu'il ne fera pas double emploi avec d'autres dissertations bibliopégiques. Le manuel de M. Gruel est le guide de l'amateur, on le consultera toujours avec fruit, plutôt qu'on ne le lira d'une haleine; c'est une mine à renseignements précis et précieux et non pas une étude à la manière de Peignot ou de Fournier. C'est ici le praticien érudit qui parle et qui enseigne dans ce dictionnaire historique de la reliure désormais, je pense, définitif.

Les livres sur la reliure sont du reste assez suivis en ce moment. L'éditeur Rouveyre, qui publiait l'an dernier *la Reliure moderne, artistique et fantaisiste*, vient de mettre au jour dans le même format et au même prix un ouvrage de M. Derome intitulé **la Reliure de luxe**. M. Derome, qui n'est pas un praticien, bien qu'il porte un nom jadis illustré par un maître relieur, a traité la question en érudit, je dirai presque en conférencier; il nous parle de l'influence de la reliure, de la spéculation, de la critique et de la reliure, de la futilité de la reliure décorative et des perspectives de la reliure d'art. Très bibliophile, possesseur d'un admirable cabinet d'éditions originales, M. Derome aborde le sujet en amateur éclairé qui a fait école à ses propres dépens, et son livre, dans sa note spéciale, sera curieux à lire pour les bibliophiles jansénistes, car M. Derome n'est pas l'ami des fantaisies abracadabrantes, il est traditionnaire, bien que prêchant la rénovation.

La Reliure de luxe est enrichi d'un nombre considérable de planches reproduites par la phototypie, c'est un bon livre qui forme le digne pendant de *la Reliure moderne*, précédemment publiée par le même éditeur.

Le *Théâtre* de Victor Hugo vient de paraître dans l'**Édition nationale** de ses œuvres publiées par Émile Testard et Cie. *Cromwel*, *Hernani*, *Marion Delorme* et *le Roi s'amuse* ont successivement paru, et, je dois le constater, avec une supériorité incontestable sur tout ce qui nous avait été donné jusqu'à ce jour. Je n'ai pas à rappeler les réserves apportées ici même dans le jugement des livraisons jusqu'alors publiées, et il m'est très agréable d'avoir à louer très sincèrement la façon dont l'éditeur a compris et exécuté le théâtre du maître. Les planches sont incomparablement belles de composition et de gravure; elles sont signées Maurice Leloir, Adrien Moreau, Henri Pille, etc., et les très beaux dessins de ces peintres de valeur sont habilement interprétés par des artistes tels que Géry-Bichard, Mongin, Courtry, Monziès, avec un véritable brio de facture et une science exquise de l'eau-forte.

Voilà du coup l'**Édition nationale de Victor Hugo** relevée à nos yeux, espérons qu'elle n'aura plus de défaillance. Les plus sérieux artistes sont engagés pour les publications futures. Luc Olivier Merson prépare une *Notre-Dame de Paris* qui sera un monument. J'aime à penser que nous aurons dès maintenant un Victor Hugo digne de complaire à tous.

Fidèles à leurs engagements, les éditeurs de l'édition nationale viennent de faire paraître le second fascicule de la **Vie de Victor Hugo**, donné en prime aux souscripteurs. Il est digne du premier, s'il ne le dépasse pas.

De belles gravures empruntées aux premières éditions, et signées Meissonier, A. de Lemud, Tony-Johannot, etc., des eaux-fortes nouvelles faites spécialement pour l'édition nationale, des fac-similé d'un dessin de Victor Hugo, d'une lettre de la première année de son mariage et de pages extraites des manuscrits du Maître; tels sont les éléments principaux de ce fascicule.

La biographie du poète, par Louis Ulbach, se continue de 1822 à 1830, pendant les années de bataille. Des documents nouveaux, savamment mis en œuvre, ajoutent une saveur particulière à ce travail.

La Librairie des Bibliophiles fait paraître aujourd'hui, dans sa *Nouvelle bibliothèque classique* à 3 fr., le volume (cartonné, 4 francs), le tome quatrième d'une importante édition des **Essais de Montaigne**, publiée par H. Motheau et D. Jouaust. Les éditeurs ont adopté le texte de 1588 et donnent au bas de chaque page les variantes et additions de l'édition de 1595, dite édition de Mlle de Gournay. C'est la première fois que l'on présente ainsi séparément et d'une façon synoptique le texte authentique de Montaigne et son texte posthume. Cette nouvelle édition s'adresse aussi bien aux simples lecteurs qui se contentent de la version exacte des *Essais* qu'aux érudits qui ont la curiosité de connaître les changements que l'auteur comptait apporter à son œuvre. La publication se fera en sept volumes, dont le dernier, contenant, avec la fin du texte, les notes, l'index et le glossaire, paraîtra à la fin de cette année.

Les mêmes éditeurs Jouaust et Sigaux nous offrent aujourd'hui, dans leur *Petite bibliothèque artistique* et avec une érudite et spirituelle préface de Louis Ulbach, un bien curieux ouvrage du XVe siècle attribué à Antoine de La Sale, et qui a pour titre les **Quinze Joyes de mariage**. C'est une satire des mœurs bourgeoises du temps, dans laquelle l'esprit gaulois se trouve mélangé d'un sentiment de philosophie qui lui donne un charme particulier. Le volume est orné de vingt et une eaux-fortes de Lalauze imprimées dans le texte. Cette nouvelle suite de gravures a été, pour l'artiste, l'occasion de montrer une fois de plus son ingénieux talent de composition et la finesse de sa pointe. Le succès que lui ont valu, il y a quelques années, ses planches de la *Physiologie du goût*, publiée dans les mêmes conditions, lui assure encore pour cette fois un bon accueil de tous les amateurs.

Le prix des *Quinze Joyes de mariage* in-16, sur papier de Hollande, est de 30 francs. Il y a aussi des exemplaires en grand papier et sur papiers Whatman, de Chine et du Japon.

J'ai longuement parlé, il y a deux ans, d'un auteur aujourd'hui bien injustement oublié, Jules Le Fèvre Deumier, et d'un chef-d'œuvre véritable signé de lui, roman de psychologie incomparable, *Sir Léonel d'Arquenay*.

Les héritiers de Jules Le Fèvre Deumier poursuivent dans un beau format in-4° à 5 francs le volume, à la librairie Firmin Didot, la publication des ouvrages de ce maître écrivain, si profondément distingué par le style et la pensée. Après *les Martyrs d'Arezzo*, nous recevons en deux volumes **les Œuvres d'un désœuvré**, mélanges de pensées, de nouvelles, de poésies, qui toutes nous révèlent un artiste d'ordre supérieur.

Je voudrais pouvoir analyser ici en essence ces œuvres si éminemment suggestives, mais le temps!... la place! — Il me faut contenter de les signaler, en attendant qu'il me soit loisible de mieux faire, à l'une des prochaines publications de ces œuvres émérites.

O. U.



Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 15 juillet.

Lecture. — P. Viollet: Les cités libres et fédérées de la Gaule et les principales insurrections gauloises depuis la conquête de César.

Séance du 22 juillet.

Ouvrages présentés. — Havet: *l'Écriture secrète de Gerbert.* — Havet: *les Chartes de Saint-Calais.*

Lectures. — Chodzkiewicz: Des routes commerciales grecques et romaines qui conduisaient à la mer Baltique. — Ravaisson: Monuments de l'art grec relatifs à Achille.

Séance du 29 juillet.

Ouvrages présentés. — Closmadeuc: *Gavr'inis, dernières fouilles.* — A. Prost: *La Justice privée et l'immunité.* — Jusserand : *Le Roman au temps de Shakespeare.* — d'Estournelles: *Les Congrégations religieuses chez les Arabes.*

Séance du 12 août.

Lectures. — Halévy: Les rois d'Orient, contemporains d'Abraham. — Bourian : Fragments d'un livre de médecine en copte-thébain. — Pavet de Courteille: Les peuples turcs de la Sibérie.

Communications. — Barbier de Meynard: Exploration archéologique entreprise en Tunisie par M. Basset. — Havet: La tachygraphie italienne du xe siècle.

Les prix suivants ont été décernés par l'Académie.

Prix Fould, 3,000 francs, partagé entre M. de Sarzec, pour son ouvrage et ses découvertes en Chaldée, et M. Dieulafoy, pour ses fouilles exécutées à Suse et son livre sur l'art de la Perse.

Prix de Lagrange. — 1,000 francs, M. Le Verdier, pour son édition du « Mystère de l'Incarnation et la Nativité », représenté à Rouen en 1473.

Prix Bordin. — Encouragement de 2,000 francs au mémoire inscrit sous le n° 1 du concours relatif aux « formes vulgaires des noms des saints en langue d'oïl et en langue d'oc. »

Prix de numismatique. — 800 francs, M. Em. Babelon, pour son ouvrage: « Description historique et chronologique des monnaies de la République romaine. »

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 23 juillet.

Ouvrages présentés. — J. Buisson: *Dictionnaire pédagogique.* — L. Farge: *L'Émancipation des Israélites.*

Séance du 30 juillet.

Lecture. — Baudrillart: Situation matérielle et morale des populations agricoles de la Mayenne et de la Sarthe.

Communication. — Barthélemy Saint-Hilaire: Sur un ouvrage de M. Richardson, intitulé : *la Santé des nations.*

Séance du 6 août.

Ouvrages présentés. — P. Leroy-Beaulieu : *L'Algérie et la Tunisie.* — Maze : *La République des États-Unis et la France.* — P. Foucin : *Géographie générale.*

Communication. — P. Leroy-Beaulieu : Sur le luxe.

Séance du 13 août.

Lecture. — G. Picot : Compte rendu de l'ouvrage de M. Sorel : *L'Europe et la Révolution francaise.*

Communication. — Courcelle-Seneuil : Sur le luxe.

Sur le rapport de M. Léon Say, l'Académie a décerné le prix Rossi de 4,000 francs, sur l'*Incidence de l'impôt*, au mémoire n° 6 du concours, dont l'auteur est M. Albert Delatour, rédacteur au ministère des finances.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

Dans l'une de ses dernières séances, l'Académie des beaux-arts a partagé le prix Bordin entre :

M. E. Plon, pour sa publication sur *Leone Leoni, sculpteur italien ;*

M. Lafenestre, conservateur-adjoint des peintures, professeur à l'École du Louvre, pour son livre sur *le Titien ;*

M. Jules Comte, directeur des bâtiments civils, pour la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, collection créée et dirigée par lui, qu'avait déjà couronnée, il y a trois ans, l'Académie française.

Académie Stanislas de Nancy. — Par son testament, le docteur Herpin, de Metz, a fondé un prix de 1,000 francs, qui sera décerné par l'Académie de Stanislas, à Nancy, en 1889, au meilleur mémoire sur le sujet suivant :

« Recherches sur les temps préromains en Lorraine (archéologie, linguistique, anthropologie). »

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Académie de Stanislas avant le 31 décembre 1888.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque nationale. — Les travaux de la Bibliothèque nationale, après avoir été activement poussés, viennent d'être subitement suspendus. L'argent fait défaut et on ne pourra se remettre à l'œuvre que lorsque les Chambres auront voté de nouveaux crédits.

Bibliothèque Sainte-Geneviève. — A partir de cette année, les vacances de la bibliothèque Sainte-Geneviève sont supprimées. Les salles de lecture ne seront fermées que du 1er au 15 septembre, c'est-à-dire pendant le temps indispensable pour le classement et le battage des livres.

Bibliothèque Carnavalet. — On vient de placer à l'hôtel Carnavalet, dans la première salle du Musée de la Révolution, le buste en bronze de M. Alfred de Liesville, qui fut le créateur de la collection et en fit don à la ville de Paris en 1880.

M. de Liesville est décédé en février 1884. Il occupait le poste de conservateur-adjoint de la bibliothèque et des collections historiques de la ville de Paris.

Bibliothèque de l'Opéra-Comique. — Voici l'inventaire de ce qui reste de la bibliothèque de l'Opéra-Comique :

Elle contenait 570 ouvrages, partitions, parties d'orchestre, partitions piano et chant, etc., gravés ou manuscrits.

Il reste, déposées place Louvois, les parties d'orchestre de 15 ouvrages sauvés, parmi lesquels *l'Etoile du Nord, Mireille, Traviata, Carmen, Philémon et Baucis, la Perle du Brésil* et *l'Epreuve villageoise* avec la nouvelle orchestration d'Auber.

Il reste aussi 42 partitions d'orchestre ou violon-conducteur, la plupart gravées.

Parmi toutes ces partitions, qui appartiennent presque toutes au répertoire courant, citons : *les Dragons de Villars, Roméo et Juliette, le Barbier de Séville, Fra Diavolo, la Dame Blanche, le Domino, le Pré aux Clercs, les Noces de Figaro, la Flûte enchantée*, et parmi les petits ouvrages, *les Rendez-vous bourgeois, le Caïd, le Chalet, les Noces de Jeannette, le Portrait*, etc.

Bibliothèque de Péronne. — M. Alf. Danicourt, ancien maire de Péronne, vient de faire don à cette ville, par testament, d'une belle collection d'antiquités gauloises et gallo-romaines, qu'on estime à plus de cent mille francs, et de sa bibliothèque, très intéressante au point de vue local. M. Danicourt lègue, en outre, à sa ville natale, 125,000 francs pour la création d'un musée-bibliothèque et 25,000 francs au bureau de bienfaisance.

La Bibliothèque nationale ; doléances d'un journaliste. — Un choniqueur du journal *le XIXe siècle*

adresse ainsi qu'il suit certaines réclamations à l'administration de la Bibliothèque nationale, réclamations d'ailleurs en parties fondées :

« Voici l'époque ou s'accomplissent d'ordinaire, dans nos bibliothèques, les travaux de classement, de grand rangement, d'inventaire. Il est entendu (on a assez longtemps réclamé cette mesure) qu'il n'y a plus de vacances dans le sens net du mot, pour les bibliothèques, mais on les ferme pendant quelques jours sous différents prétextes.

« On devrait bien profiter d'un de ces moments de répit pour étudier les moyens de donner satisfaction à bien des petites réclamations qui ne laissent pas que d'être fondées.

« Ces réclamations, c'est surtout sur les habitudes de la Bibliothèque nationale qu'elles portent. Il est certain qu'il y aurait des modifications à apporter dans la façon dont a lieu le prêt des livres. Je veux bien qu'il soit nécessaire de prendre mille précautions, d'assurer un contrôle sévère pour empêcher les détournements; mais on admettra difficilement qu'il soit impossible de ne pas améliorer l'état de choses actuel.

« Il faut avoir de grands loisirs, aujourd'hui, pour aller demander un livre à la Bibliothèque nationale. Je mets en fait que toute recherche est à peu près interdite à un travailleur pressé.

« Les formalités compliquées qu'on fait subir au lecteur qui se présente, ayant dû signer une foule de bulletins de différentes couleurs, s'étant heurté à des consignes multiples auxquelles il faut être initié, demandent souvent une heure. Une heure pour vérifiar un renseignement, pour retrouver une indication, c'est trop pour l'existence si prodigieusement active de Paris. Les écrivains de la presse quotidienne, notamment, sont presque toujours obligés de renoncer à l'aide qu'ils pourraient trouver, à l'occasion, rue de Richelieu. Et je ne parle que de la salle dite « de travail », de celle dans laquelle on n'a accès qu'en vertu d'une autorisation particulière, qui devrait, naturellement, offrir le modèle de l'organisation d'une bibliothèque.

« Si l'on ne fréquente point constamment la Bibliothèque, l'embarras où vous jettent les consignes dont je parlais est grand : il n'est point indifférent de s'asseoir à droite ou à gauche de la salle; on commet, à ce qu'il paraît, une hérésie en choisissant sa place au hasard. Les différents imprimés qu'on vous remet ont entre eux de mystérieuses correspondances, et tout est perdu si on ne prend pas garde à toutes les lois draconiennes qui sont établies; on s'expose alors à de sévères remontrances de la part des garçons de salle, qui vous traitent avec dédain. J'ai vu un très estimé et très connu romancier, qui avait été l'objet d'une de ces mercuriales de subalternes devant ses voisins, s'esquiver comme un coupable, renonçant à ses recherches, rudoyé encore à la porte parce qu'il ne remettait pas l'espèce d'*exeat* indispensable. Je crois qu'on pourrait simplifier les rouages, un peu vexatoires, du prêt des livres, qui ne semblent être communiqués qu'avec mauvaise grâce. On est vraiment par trop tatillon, par trop solennel, à la Bibliothèque.

« Je suis loin d'être le seul à formuler ces griefs, qu'emporte tout homme de travail qui estime que son temps est précieux. Mais il y en a d'autres encore à exposer. Un de nos confrères, ce matin, se plaignait, ayant à consulter un *Guide* (c'est-à-dire le livre qui doit être le livre moderne par excellence), de n'avoir pu obtenir qu'une édition datant de 1865. Il est certain que les renseignements que fournissait cette édition étaient un peu en retard.

« Plus souvent encore, il est impossible d'avoir l'ouvrage désiré. On nous répond par une défaite plus ou moins honorable, après qu'on nous a fait attendre — pendant bien plus d'une heure, alors! — une solution. « Il est à la réserve », nous dit-on souvent. La « réserve », c'est le grand argument. Eh ! faites-en sortir ce volume, puisqu'on le demande.

« Je citerai un petit fait personnel. Il y a quelque temps, j'eus besoin de consulter un piquant petit livre de Théophile Deyeux, la *Physiologie du chasseur*. C'est un ouvrage qu'on ne trouve plus communément partout, mais ce n'est pas ce qu'on appelle un livre rarissime. Il date d'une cinquantaine d'années au plus, et il fait partie de beaucoup de bibliothèques cynégétiques. Ne l'ayant point sous la main, j'avais été le demander, fort, pour en donner la description exacte (Paris, Aubert et Lavigne, in-18 avec figures), de la bibliographie des ouvrages sur la chasse, de Sonhart.

« Le temps se passe. Rien ne vient! J'avais bonne envie de quitter la place ; mais la chose n'est point permise. Dès qu'on a signé un bulletin, on est prisonnier. Il faut, pour qu'on vous rende la liberté, que le bulletin soit revenu, après avoir accompli Dieu sait quelles pérégrinations. Je me résous donc à la patience.

« Enfin, après toute une matinée perdue, je vois un des garçons se diriger vers moi, et il me remet, non pas le livre que je désirais, mais le *Vieux chasseur*, une autre monographie de Deyeux. Je réclame : on me dit qu' « on ne trouve pas » la *Physiologie*, et que, au reste, le volume qu'on me confie est « à peu près la même chose »!

« Je respecte fort les bibliothécaires de la rue Richelieu, et j'ai pour eux toute l'estime qu'ils méritent, mais il sera permis, peut-être, de s'étonner du droit qu'ils s'arrogent de substituer un autre ouvrage à l'ouvrage demandé. Le lecteur est, à ce qu'il semble, le seul juge des travaux dont il peut avoir besoin.

« Il y a un autre point qui ne me semble pas délicat du tout à aborder, sur lequel il faut peut-être aussi attirer l'attention. Les travailleurs les plus sérieux (et notez qu'on ne vous délivre une carte d'entrée dans cette salle spéciale qu'après enquête sur votre compte, droit que je trouve d'ailleurs parfaitement légitime) peuvent avoir, à un moment donné, une recherche à faire dans un ouvrage ancien, suspect au point de vue de la stricte morale. Ne vous avisez point de le demander : votre innocente démarche, inspirée dans un but qui n'a pourtant rien de répréhensible,

cause aussitôt un vrai scandale. Le bibliothécaire prend immédiatement, dans la tribune où il est assis, un air de juge, et, si peu folâtre que vous paraissiez être, vous recevez, publiquement, une verte semonce.

« Il faut des autorisations particulières et de nouvelles formalités sans nombre. On comprendrait ces semonces adressées à un collégien; elles sont de mauvais goût à l'égard d'écrivains, de gens d'âge, de personnes parfaitement honorables. Mais c'est la tradition de la maison.

« Encore une fois, je n'ai aucune acrimonie contre le personnel de la Bibliothèque, qui compte les hommes les plus distingués et les plus érudits, mais il y a toute une série de vieilles habitudes dont il serait bon de se défaire. Tout devrait être parfait dans un établissement qui est un de ceux dont nous ayons le droit d'être le plus fiers. »

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— Il vient de paraître à la librairie Champion un recueil des *Principaux écrits relatifs à la personne et aux œuvres, au temps et à l'influence de Diderot.*

— Le 47e fascicule du *Dictionnaire de l'ancienne langue française* de M. Godefroy a récemment paru. Il comprend les lettres NE à OBU.

— Il vient de paraître en une édition de luxe, à la librairie Didot, une *Vie de Léon XIII.* L'ouvrage est orné de nombreuses figures sur bois.

— M. Arthur Heulhard vient de faire paraître à la librairie Dupret un élégant petit volume ayant pour titre : *Rabelais légiste.*

— Nous venons de recevoir le troisième volume de *la Grande Encyclopédie.* Rien ne saurait intéresser davantage les spécialistes comme le public, que ce dictionnaire universel, immense répertoire de faits et d'idées, résumé des connaissances humaines au XIXe siècle. Les méthodes actuelles et les résultats les plus récents de toutes les sciences profondément renouvelées par les découvertes modernes, y sont exposées d'une manière complète; une part équivalente est faite aux lettres, que la complète intelligence des littératures classiques a entièrement rajeunies. La Grande Encyclopédie sera l'ouvrage le plus compréhensif et le plus plus parfait qui ait encore paru en ce genre. Ce brillant résultat est obtenu par l'organisation, sans précédent jusqu'ici, d'un comité de direction composé d'hommes d'une compétence indiscutable et d'une haute notoriété.

MM. Berthelot (sciences physiques), Derenbourg (Orient), Dreyfus (politique, économie politique et administration), Giry (histoire), Glasson (droit), Dr Hahu (sciences naturelles), Laisant et Laurent (sciences mathématiques), Levasseur (géographie), Marion (philosophie), Müntz (beaux-arts), Waltz (antiquité classique).

Ils ont groupé autour d'eux un corps de rédacteurs dont beaucoup sont aussi des savants ou des écrivains d'une grande valeur. Il suffit de parcourir les volumes parus pour voir qu'il s'agit bien d'une collaboration effective; la plupart des articles sont en effet signés de noms connus, tels que ceux de MM. Berthelot, Levasseur, Dreyfus, Marion, Trouessart, Glasson, Giry, Brunetière, Boutroux, etc.

ÉTRANGER

Allemagne. — Un critique danois, M. Brandès, publie en allemand une volumineuse *Histoire littéraire au* XIXe *siècle.* Le cinquième volume qui a paru dernièrement est consacré à notre littérature romantique.

— M. Adolphe Kohut vient de publier, sous ce titre : *la Sapho allemande,* une biographie de Anne-Louise Karschin. Cette femme, que ses contemporains avaient baptisée de ce nom sonore, vivait sous Frédéric le Grand et se fit connaître par ses chants guerriers et patriotiques ainsi que par son talent d'improvisation. Lessing et Klopstock furent fréquemment en rapport avec elle.

— Le professeur Brandl, de Prague, vient de donner une *Biographie de Coleridge.*

— Nous recevons de Leipzig l'annonce d'une nouvelle revue bibliographique, intitulée *Export-Journal*, qui va paraître le 15 de ce mois chez le libraire-éditeur G. Hedeler. Nous tenons à attirer l'attention de nos lecteurs sur cette revue, qui se distinguera de ses nombreuses concurrentes par la voie toute nouvelle dans laquelle elle se lance. *L'Export-Journal* consacrera tous ses efforts à activer les rapports internationaux de la librairie. A cet effet il publiera, au commencement de chaque numéro et en trois langues (français, allemand et anglais), des articles d'intérêt général. Ces articles paraîtront en entier dans le texte original, et seulement en abrégé dans les traductions. Le reste de cette revue est réservé aux annonces, presque toujours en trois langues, des ouvrages de librairie ou des produits et articles des industries connexes, mais avec cette différence que l'éditeur se réserve le droit et se fera un devoir de ne recommander que ce qu'il y a de meilleur dans toutes les branches. Ce n'est donc pas une spéculation, mais une œuvre destinée à favoriser le commerce d'exportation de tous les pays de production littéraire.

Angleterre. — A l'occasion du jubilé, M. S. Humphry Ward a publié un gros ouvrage en deux volumes : *The reign of queen Victoria, a Survey of fifty years of Progress*, qui consiste en une série d'articles dus à la plume des autorités les plus éminentes sur chaque sujet. Ainsi lord Wolseley a donné l'essai sur l'armée; le lord-juge Baven, sur la législation; M. Mathew Arnold, sur les écoles; sir James Caird, sur l'agriculture; sir H. Maine, sur l'Inde; M. Curtney, sur les finances; le professeur Huxley, sur la science, etc.

Belgique. — M. J.-B. Stiernet vient de faire paraître à Bruxelles, à la Société belge de librairie, une histoire de *la Littérature française au* XVI*e siècle.*

Suisse. — Le premier fascicule d'une *Histoire de la littérature allemande en Suisse* vient de paraître à Frauenfeld, chez le libraire Huber. M. J. Bacehtold est l'auteur de cette publication.

États-Unis. — Signalons l'apparition à Boston (Houghton et Mifflin, éditeurs) d'une publication dont l'intérêt ne saurait échapper. L'ouvrage a pour titre : *The personnal Memoirs and Military History of U. G. Grant.*

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Au mois d'octobre doit paraître un nouveau recueil mensuel : *La Revue de Paris et de Pétersbourg*. La nouvelle publication sera dirigée par MM. Arsène Houssaye et Armand Silvestre.

MM. Alexandre Dumas, Renan, Barbey d'Aurevilly, Sardou, J. Simon, Pasteur, Fouquier, J.-J. Weiss, H. Rochefort, C. Flammarion, Dr Charcot, etc., ont promis leur collaboration.

— Le prochain roman de M. Paul Bourget sera intitulé : *Fausse comme l'eau.* L'ouvrage ne sausait tarder longtemps à paraître.

— *Thérésine,* tel sera le titre du nouveau roman de M. Delpit. L'œuvre paraîtra tout d'abord dans la *Revue des Deux Mondes.*

— M. Émile Richon prépare un Recueil annoté des principaux discours des orateurs de la Révolution.

M. Deck, le nouvel administrateur de la manufacture de Sèvres, prépare en ce moment pour la *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts,* un ouvrage sur *la Porcelaine.*

— M. Viollet-le-Duc s'occupe de réunir la correspondance de son père, le célèbre architecte. La publication doit en avoir lieu prochainement.

— Sous ce titre : *les Bretons de Paris,* les membres du *Diner celtique* préparent un recueil de vers collectif qui sera précédé d'une préface du président de la société, M. Renan.

— Un nouveau *Dictionnaire de l'économie politique,* publié sous la direction de MM. Léon Say et Joseph Chailly, est annoncé comme devant paraître à la librairie Guillaumin.

ÉTRANGER

Angleterre. — M. Minto prépare une nouvelle édition, en deux volumes, des œuvres poétiques de

Walter Scott. Le texte sera précédé d'une étude sur Walter Scott poète.

— La Tunisie, un pays peu fréquenté par les Anglais, a été visité plus d'une fois par MM. Alexandre Graham et H.-S. Ashbee, qui préparent en ce moment une narration complète de leurs voyages. Le volume contiendra une importante bibliographie de la Tunisie, un plan de ce pays et de nombreuses illustrations, reproduites par M. Charreyre d'après des dessins originaux pris sur place. Nous avons déjà parlé ici même d'une étude de M. Graham, sur l'occupation romaine du nord de l'Afrique.

Italie. — Nous avons déjà dit que l'Italie allait entreprendre sous peu, aux frais de l'État, une nouvelle édition aussi complète que possible de toutes les œuvres de Galilée.

Ayant été chargé de diriger cette édition, M. Antonio Favaro, le savant professeur à l'Université royale de Padoue, adresse à tous les directeurs d'archives ou de bibliothèques, aux collectionneurs d'autographes, aux savants, aux amateurs et aux chercheurs de tous les pays, la prière de lui communiquer tout ce qui peut contribuer à rendre la nouvelle édition complète et définitive.

Les noms des personnes qui auront eu l'obligaance de procurer ces documents seront mentionnés dans l'ouvrage, et tous les frais qu'elles auront eu à supporter seront immédiatement remboursés.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— *Miscellanées françaises et étrangères* —

FRANCE

Convention littéraire franco-russe. — On sait que la covention artistique et littéraire conclue, en 1861, entre la France et la Russie, est arrivée à échéance dans le courant du mois dernier. La question du renouvellement de cet acte est l'objet de la sollicitude des deux gouvernements. En France, les droits de la propriété intellectuelle sont depuis longtemps reconnus et garantis par la législation intérieure dont les principes se retrouvent dans un grand nombre de conventions internationales. En Russie, la législation présente certaines divergences qui nécessitent une étude spéciale pour les mettre en harmonie avec les conditions généralement admises en faveur des intérêts de la propriété littéraire. Une commission a été instituée à cet effet à Saint-Pétersbourg; on peut augurer favorablement de l'issue de ses travaux. De son côté la chancellerie impériale russe apporte à cette question un intérêt tout spécial et une grande bonne volonté pour en accélérer l'exécution. Il y a donc tout lieu d'espérer que les deux gouvernements, animés également de l'esprit le plus conciliant, arriveront à une entente pour renouveler, en l'améliorant autant que possible, la convention de 1861.

(*Débats.*)

Convention littéraire anglo-française. — En vertu d'une entente récemment établie entre la France et la Grande-Bretagne, la convention littéraire du 3 novembre 1851 et l'acte additionnel du 11 août 1875 cesseront d'avoir leur effet au moment de la mise à exécution, en France et en Angleterre, de la convention internationale de Berne du 9 septembre 1886.

Commission administrative des travaux historiques. — Par arrêté du préfet de la Seine, sont appelés à faire partie de la commission administrative des travaux historiques, comme membres sortants renommés, MM. Albert Lenoir, F.-T. Perrens et J. Cousin; comme nouveaux membres nommés en remplacement de MM. Hauréau et Engelhard, qui ont atteint la limite de leur mandat, MM. A. Longnon, membre de l'Institut, sous-chef de section aux Archives nationales, et H. Depasse, membre du Conseil municipal.

Le bureau est maintenu, avec cette modification que la vice-présidence sera dévolue à M. E. de Rozière, concurremment avec M. L. Delisle, déjà vice-président.

Aura entrée aux séances de la commission, avec voix consultative, M. P. Le Vayer, inspecteur des travaux historiques de la Ville de Paris, secrétaire adjoint de la commission.

L'École du Livre. — Le Conseil municipal de Paris adopte, en principe, un intéressant projet d'une nouvelle école professionnelle qui serait désignée sous le nom d'*École du livre.* Elle prendrait le nom d'Henri

Estienne, le célèbre imprimeur, et serait installée au boulevard d'Italie. Elle serait ouverte à 300 élèves et on y enseignerait la gravure, la fonte des caractères, la composition, le tirage, le brochage, la reliure, la dorure, etc. On pense que l'école pourrait être construite et prête pour la rentrée scolaire de Pâques de l'année prochaine.

Inauguration des statues d'Henri Martin et d'Armand Carrel. — Le 1er août on a inauguré, à Saint-Quentin, la statue de Henri Martin, œuvre du sculpteur bien connu, M. Marquet de Vasselot. L'artiste a représenté l'historien debout, la main gauche reposant sur le bord de la tribune, le bras droit étendu. A ses pieds, un livre ouvert : l'*Histoire de France*, avec une palme au travers. Cette œuvre mesure 2m,30 de hauteur. Placée sur un piédestal de 2m,50, elle occupe le milieu de la place Henri-Martin, à Saint-Quentin, faisant face au collège qui porte aussi le nom du célèbre historien.

Le 24 juillet avait eu lieu, à Rouen, l'inauguration d'une statue à la mémoire d'Armand Carrel.

Théophraste Renaudot. — On a placé, au quai du Marché-Neuf, au n° 4, une plaque en marbre blanc portant l'inscription suivante :

Théophraste Renaudot fonda en 1631 le premier journal imprimé à Paris, la *Gazette*, dans la maison du Grand-Coq, qui s'élevait ici, ouvrant rue de la Calandre et sortant au Marché-Neuf. »

On devait bien cet hommage au premier des journalistes français.

Vers inédits de Baudelaire. — A propos d'un volume d'œuvres inédites de Baudelaire qui vient de paraître à la librairie Quantin, M. Gustave Rivet a communiqué au *Voltaire* la pièce suivante du même auteur, qui est également inédite :

Je n'ai pas pour maîtresse une lionne illustre,
La gueuse de mon âme emprunte tout son lustre.
Invisible aux regards de l'univers moqueur,
Sa beauté ne fleurit que dans mon triste cœur.

Pour avoir des souliers elle a vendu son âme;
Mais le bon Dieu rirait si, près de cette infâme,
Je tranchais du Tartuffe et singeais la hauteur,
Moi qui vends ma pensée et qui veux être auteur.

Vice beaucoup plus grave, elle portait perruque.
Tous ses beaux cheveux noirs ont fui sa blanche nuque;
Ce qui n'empêche pas les baisers amoureux
De pleuvoir sur son front plus pelé qu'un lépreux.

Elle louche, et l'effet de ce regard étrange,
Qu'ombragent des cils noirs plus longs que ceux d'un ange,
Est tel que tous les yeux pour qui l'on s'est damné
Ne valent pas pour moi son œil juif et cerné.

Elle n'a que vingt ans; sa gorge déjà basse
Pend de chaque côté comme une calebasse,
Et pourtant, me traînant chaque nuit sur son corps,
Ainsi qu'un nouveau-né je la tette et la mords.

Et, bien qu'elle n'ait pas souvent même une obole
Pour se frotter la chair et pour s'oindre l'épaule,
Je la lèche en silence avec plus de ferveur
Que Madeleine en feu les deux pieds du Sauveur.

La pauvre créature au plaisir essoufflée
A de rauques hoquets, la poitrine gonflée,
Et je devine, au bruit de son souffle brutal,
Q'elle a souvent mordu le pain de l'hôpital.

Ses grands yeux inquiets durant la nuit cruelle
Croient voir deux autres yeux au fond de la ruelle,
Car, ayant trop ouvert son cœur à tous venants,
Elle a peur sans lumière et croit aux revenants.

Ce qui fait que de suif elle use plus de livres
Qu'un vieux savant courbé jour et nuit sur ses livres
Et redoute bien moins la faim et ses tourments
Que l'apparition de ses défunts amants.

Si vous la rencontrez, bizarrement parée,
Se faufilant au coin d'une rue égarée
Et la tête et l'œil bas, comme un pigeon blessé,
Traînant dans les ruisseaux un talon déchaussé,

Messieurs, ne crachez pas de jurons ni d'ordure
Au visage fardé de cette pauvre impure
Que déesse Famine a, par un soir d'hiver,
Contrainte à relever ses jupons en plein air.

Cette bohème-là, c'est mon tout, ma richesse,
Ma perle, mon bijou, ma reine, ma duchesse,
Celle qui m'a bercé dans son giron vainqueur
Et qui dans ses deux mains a réchauffé mon cœur.

Ces vers ont été copiés par M. Rivet sur un album romantique contenant aussi des dessins de Deveria et de Louis Boulanger, et ayant appartenu à M. Buchon.

Un monument à Brizeux. — Le statuaire Pierre Ogé, de Saint-Brieuc, vient de terminer un monument au poète breton Brizeux. Un comité s'est formé pour recueillir les souscriptions nécessaires et assurer l'inauguration de la statue à Lorient, ville natale du poète.

Ce comité est surtout composé de compatriotes du chantre de *Marie*. Présidents : MM. Ernest Renan, de l'Académie française, et le maire de Lorient. Membres du comité : MM. Al. Bertrand, de l'Institut; Michel Bouquet, artiste peintre; Jules Claretie; Armand Dayot, inspecteur des beaux-arts; J.-E. Delaunay, de l'Institut; Louis Hémon, ancien député; A. Lacaussade; Leconte de Lisle, de l'Académie française; F.-M. Luzel; docteur Le Maguet; F. Mistral; Charles Monselet; H. de la Villemarqué, de l'Institut. Secrétaires : MM. N. Quellien et Ary Renan. Trésorier : M. Bulliot.

La souscription sera ouverte dès le commencement de l'automne; l'inauguration du monument aurait lieu vers le mois d'août de l'année prochaine.

La maison natale du philosophe Azaïs. — Une

plaque commémorative vient d'être placée à Saint-Émilion (Gironde), sur la façade de la maison où est mort Azaïs.

Cette plaque porte les indications suivantes :

Le philosophe
P.-H. AZAIS
né à Sorèze
le 1er mars 1766
est mort dans cette maison
le 22 janvier 1845

Un souvenir à André Chénier. — La *Revue d'Orient* rapporte que la colonie française de Constantinople s'est cotisée pour faire faire une plaque commémorative qui sera fixée sur le mur de la maison de Galata où est né, en 1763, André Chénier, et qui est occupée actuellement par les bureaux de la Banque impériale ottomane.

Ce qu'on pense en Russie du roman de M. Zola, LA TERRE. — Huit journaux russes qui publiaient en feuilleton *la Terre,* le dernier roman de M. Zola, ont reçu l'ordre de suspendre cette publication, la censure ayant trouvé cette publication scandaleuse.

Thackeray chez Jules Janin. — On publie en ce moment, dans une revue américaine, la correspondance inédite de ce célèbre romancier avec ses amis Brokfield. Voici un passage d'une de ces lettres où Thackeray raconte une visite faite par lui à Jules Janin en 1849.

« *Février.* — Je suis allé voir aujourd'hui un personnage considérable en ces lieux, quoique vous n'ayez probablement lu aucun de ses livres, Jules Janin, le critique du *Journal des Débats.* Il ne sait pas un traître mot d'anglais, ce qui ne l'a pas empêché de traduire Sterne et aussi, je crois, *Clarisse Harlowe.* Un jour, n'ayant rien à mettre dans son feuilleton dramatique du lundi, il conta à ses lecteurs son propre mariage, qui venait d'avoir lieu, et voulut bien faire part de ses impressions les plus intimes au grand public européen. C'est un homme d'une verve, d'une originalité, d'une franchise, d'une bonhomie singulières. Je l'ai trouvé malade de la goutte, à peine convalescent : ce qui ne l'a pas empêché d'aller et venir dans son cabinet, de gesticuler, de faire des mots, de dire des gasconnades et de citer du latin, en me montrant ses livres, qui sont fort beaux, et secouant ses cheveux bruns, qu'il porte bouclés, avec la plus large, la plus gaie, la plus spirituelle face de la terre, — une face comme on la donnerait à Pan lui-même, si l'on avait à le représenter... Il m'a recommandé de lire Diderot, ce que je me suis empressé de faire. »

La Genèse de « Vautrin ». — Le journal *le Témoin* vient de publier une étude détaillée et des plus complètes sur Frédérick Lemaître. A propos du célèbre drame de Balzac, *Vautrin,* qui ne fut joué qu'une seule fois au théâtre de la Porte-Saint-Martin (le 14 mars 1840), l'auteur de cette étude, M. Henry, nous donne le curieux renseignement qui suit :

« Balzac était alors, comme il le fut toute sa vie, tourmenté par le désir d'une fortune rapide. Après de fâcheuses spéculations en librairie et mille projets inexécutés d'explorations lointaines, il avait songé au théâtre comme au plus ingénieux moyen d'obtenir, par un gros gain, la faculté de se libérer des embarras financiers qui l'accablaient. Décidant, avec son esprit pratique, qu'il lui était défendu d'arriver seul au théâtre pour y gagner de l'argent, il réunit un jour quatre de ses amis.

« Je lis demain à Harel un drame en cinq actes », leur dit-il, et, comme les assistants affriolés s'asseyaient, dans l'espoir d'une audition préalable : « La pièce n'est pas faite, poursuivit simplement Balzac, mais j'ai des échéances très chargées, et nous allons bâcler le *dramorama,* pour toucher de la monnaie. Un acte de drame n'a pas plus de quatre à cinq cents lignes; on peut les écrire dans sa journée et dans sa nuit. Gautier fera un acte, Ourliac un autre, Laurent Jan le troisième, De Belloy le quatrième, moi le dernier, et je lirai à midi, comme il est convenu. »

Sur des indications très brèves, les quatre écrivains se mirent à la besogne qui, naturellement, ne fut pas menée à bonne fin. Quelques phrases seulement de cette improvisation multiple demeurèrent dans le drame définitif qui ne fut achevé que longtemps plus tard, avec la collaboration sérieuse de Laurent Jan. *Vautrin* terminé, Harel, qui n'avait pas moins besoin d'argent que Balzac, le demanda avec instance et l'obtint, à la seule condition d'engager Frédérick Lemaître pour le principal rôle.

Conduit par Gautier aux Jardies, Frédérick fut absolument séduit par la faconde brillante du romancier. Le drame, auquel il indiqua des modifications aussitôt acceptées, ne lui plut pas moins, et c'est avec une joie très vive qu'il se mit à l'étude.

L'auteur et l'acteur avaient compté sans la censure. Trois fois elle rejeta *Vautrin.*

Cependant *Vautrin* fut joué. Mais Frédéric s'étant fait dans son rôle la tête du roi Louis-Philippe, la pièce fut aussitôt interdite. Il faut ajouter, d'ailleurs, que, même sans cette circonstance, son succès eût été de fort médiocre durée.

Histoire de « Numa Roumestan » racontée par M. Daudet. — M. Alphonse Daudet continue l'histoire de ses livres, commencée il y a six ou sept ans. Cette fois c'est l'histoire de *Numa Roumestan,* qu'il trace dans le *Temps;* il se défend d'avoir voulu peindre, sous les traits de ce Méridional hâbleur, Gambetta. Il a voulu faire le portrait d'un Méridional, voilà tout; il n'a copié aucun personnage.

Nous citons :

« Le vrai est que pendant des années et des années,

dans un minuscule cahier vert que j'ai là devant moi, plein de notes serrées, et d'inextricables ratures, sous ce titre générique : *Le Midi*, j'ai résumé mon pays de naissance, climat, mœurs, tempérament, l'accent, les gestes, frénésies et ébullitions de notre soleil, et cet ingénu besoin de mentir qui vient d'un excès d'imagination, d'un délire expansif, bavard et bienveillant, si peu semblable au froid mensonge pervers et calculé qu'on rencontre dans le Nord. Ces observations, je les ai prises partout, sur moi d'abord qui me sers toujours à moi-même d'unité de mesure, sur les miens, dans ma famille et les souvenirs de ma petite enfance conservés par une étrange mémoire où chaque sensation se marque, se cliche, sitôt éprouvée.

« Tout noté sur le petit cahier vert, depuis ces chansons de pays, ces proverbes et locutions où l'instinct d'un peuple se confesse, jusqu'aux cris des vendeuses d'eau fraîche, des marchands de berlingots et d'azeroles de nos fêtes foraines, jusqu'aux geignements de nos maladies que l'imagination grossit et répercute, presque toutes nerveuses, rhumatismales, causées par ce ciel de vent et de flamme qui vous dévore la moelle, met tout l'être en fusion comme une canne à sucre; noté jusqu'aux crimes du Midi, explosions de passion, de violence ivre, ivre sans boire, qui déroutent, épouvantent la conscience des juges venus d'un autre climat, éperdus au milieu de ces exagérations, de ces témoignages extravagants qu'ils ne savent pas *mettre au point*.

« C'est de ce cahier que j'ai tiré *Tartarin de Tarascon*, *Numa Roumestan*, et plus récemment *Tartarin sur les Alpes*. D'autres livres méridionaux y sont en projet, fantaisies, romans, études physiologiques : Mirabeau, marquis de Sade, Raousset-Boulbon, le *Malade imaginaire* que Molière a sûrement rapporté de là-bas. Et même de la grande histoire, si j'en crois cette ligne ambitieuse dans un coin du petit cahier : *Napoléon, homme du Midi. — Synthétiser en lui toute la race.*

« Mon Dieu, oui. Pour le jour où le roman de mœurs me fatiguerait par l'étroitesse et le convenu de son cadre, où j'éprouverais le besoin de m'espacer plus loin et plus haut, j'avais rêvé cela, donner la dominante de cette existence féerique de Napoléon, expliquer l'homme extraordinaire par ce seul mot très simple *le Midi*, auquel toute la science de Taine n'a pas songé, le Midi pompeux, classique, théâtral, aimant la représentation, le costume, — avec quelques taches en rigole, — les estrades, les panaches, drapeaux et fanfares dans le vent; le Midi familial et traditionnel, tenant de l'Orient la fidélité au clan, à la tribu, le goût des plats sucrés et cet inguérissable mépris de la femme qui ne l'empêche pas d'être passionné et voluptueux jusqu'au délire.

« Le Midi câlin, félin, avec son éloquence emportée, lumineuse, mais sans couleur, car la couleur est du Nord, — avec ses colères courtes et terribles, piaffantes et grimaçantes, toujours un peu simulées, même lorsqu'elles sont sincères, — *tragediante, comediante*, — tempêtes de Méditerranée, dix pieds d'écume sur une eau très calme. Le Midi supertitieux et idolâtre, oubliant volontiers les dieux dans l'agitation de sa vie de salamandre au bûcher, mais retrouvant ses prières d'enfance dès que menace la maladie ou le malheur. (Napoléon à genoux, priant, au soleil couché, sur le pont du *Northumberland*, entendant la messe deux fois par semaine dans la salle à manger de Sainte-Hélène.)

« Enfin, et par-dessus tout, la grande caractéristique de la race, l'imagination, que nul homme d'action n'eut aussi vaste, aussi frénétique que lui (Égypte, Russie, rêve de la conquête des Indes). Tel est le Napoléon que j'aurais voulu raconter dans les principaux actes de sa vie publique et le menu détail de sa vie intime, en lui donnant pour comparse, pour Bompard imitant et exagérant ses gestes, ses panaches, un autre méridional, Murat, de Cahors, le pauvre et vaillant Murat qui se fit prendre et mettre au mur, ayant voulu, lui aussi, tenter son petit retour de l'île d'Elbe.

« Mais laissons le livre d'histoire que je n'ai pas fait, que je n'aurai peut-être jamais le temps d'écrire, pour ce roman de *Numa*, déjà vieux de plusieurs années et où tant de gens de mon pays ont prétendu se reconnaître, bien que chaque personnage y soit de pièces et de morceaux. Un seul, et comme il fallait s'y attendre, le plus cocasse, le plus invraisemblable de tous, a été pris sur le vif, strictement copié d'après nature, c'est le chimérique et délirant Bompard, Méridional silencieux, comprimé, qui ne va que par explosions et dont les inventions dépassent toute mesure, parce qu'il manque aux visions de cet imaginaire la prolixité de parole ou d'écriture qui est notre soupape de sûreté. Ce type de Bompard se trouve fréquemment chez nous, mais je n'ai bien étudié que le mien, aimable et doux compagnon que je croise quelque fois sur le boulevard et à qui la publication de *Numa* n'a pas causé la moindre humeur, car avec le tas de romans en fermentation dans sa cervelle il n'a pas le temps de lire ceux des autres.

. . . .

« Quant aux autres personnages du roman, tous, je le répète, de Roumestan à la petite Audiberte, sont faits de plusieurs modèles et, comme dit Montaigne, « un fagotage de diverses pièces ». De même pour Aps-en-Provence, la ville natale de Numa, que j'ai bâtie avec des morceaux d'Arles, de Nimes, de Saint-Rémy, de Cavaillon, prenant à l'une ses arènes, à l'autre ses vieilles ruelles italiennes, étroites et cailloutées comme des torrents à sec, son marché du lundi sous les platanes massifs du Tour-de-Ville, puis un peu partout ces claires routes provençales, bordées de grands roseaux, aveuglantes et craquantes de poussière chaude, qus je courais quand j'avais vingt ans, un vieux moulin, et toujours sur le dos ma grande cape de laine. La maison où je fais naître Numa est celle de mes huit ans, rue Séguier, en face l'Académie de Nimes; l'école des frères terrorisée par l'illustre Boute-à-Cuire et sa férule marinée dans le vinaigre, c'est l'école de mon enfance, les souvenirs de ma plus lointaine mémoire. « Oiseaux de prime » disent les Provençaux.

« Voilà les dessous et praticables, très simples comme on voit, de ce *Numa Roumestan*, qui me paraît le moins incomplet de tous mes livres, celui où je me suis le mieux donné, où j'ai mis le plus d'invention, au sens aristocratique du mot. Je l'ai écrit dans le printemps et l'été de 1880, avenue de l'Observatoire, au-dessus de ces beaux marronniers du Luxembourg, bouquets géants, tout pommés de grappes blanches et roses, traversés de cris d'enfants, de sonnettes de marchands de coco, de bouffées de cuivres militaires. Sa confection m'a laissé sans fatigue, comme tout ce qui vient de source. Il parut d'abord dans *l'Illustration*, avec des dessins d'Émile Bayard, logé près de moi, de l'autre côté de l'avenue.

« Plusieurs fois par semaine, le matin, j'allais m'installer dans son atelier, lui racontant mon personnage à mesure que je l'écrivais, expliquant, commentant le Midi pour ce forcené Parisien qui en était encore au Gascon que l'on menait pendre et aux chansonnettes de Levassor sur la Canebière. N'est-ce pas, Bayard, que je vous l'ai joué, mon Midi, et mimé, et chanté, et les bruits de foule aux courses de taureaux, aux luttes pour hommes et demi-hommes, et les cantiques des pénitents aux processions de la Fête-Dieu? Et c'est bien sûr vous ou l'un de vos élèves que j'ai mené boire du carthagène et manger des barquettes rue Turbigo, *Aux produits du Midi*.

« Publié chez Charpentier, sous une chère dédicace qui m'a toujours porté bonheur et devrait figurer en tête de tous mes livres, le roman eut du succès. Zola l'honorait d'une flatteuse et cordiale étude, me reprochant seulement comme trop invraisemblable l'amour d'Hortense Le Quesnoy pour le tambourinaire; d'autres après lui m'ont fait la même critique. Et pourtant, si mon livre était à recommencer, je ne renoncerais pas à cet effet de mirage sur cette petite âme trépidante et brûlante, victime elle aussi de l'IMAGINATION. Maintenant, pourquoi poitrinaire? Pourquoi cette mort sentimentale et romance, cette si facile amorce à l'attendrissement du lecteur? Eh! parce qu'on n'est pas maître de son œuvre, parce que durant sa gestation, alors que l'idée vous tente et vous hante, mille choses s'y mêlent, draguées et ramassées en route au hasard de l'existence, comme des herbes aux mailles d'un filet. Pendant que je portais *Numa*, on m'avait envoyé aux eaux d'Allevard; et là, dans les salles d'inhalation, je voyais de jeunes visages, tirés, creusés, travaillés au couteau; j'entendais de pauvres voix sans timbre, rongées, des toux rauques, suivies d'un même geste furtif du mouchoir ou du gant guettant la tache rose au coin des lèvres. De ces pâles apparitions impersonnelles, une s'est formée dans mon livre, comme malgré moi, avec le train mélancolique de la ville d'eaux, son admirable cadre pastoral, et tout cela y est resté.

« Numa Baragnon, mon compatriote, ancien ministre ou presque, trompé par une similitude de prénoms, fut le premier à se reconnaître dans Roumestan. Il protesta... Jamais on avait dételé sa voiture!... Mais une légende retour d'Allemagne, la maladroite réclame d'un éditeur de Dresde, eut bientôt remplacé le nom de Baragnon par celui de Gambetta. Je ne reviens plus sur cette niaiserie; j'affirme seulement que Gambetta n'y croyait pas, qu'il fut le premier à s'en amuser. Dînant un soir, chaise à chaise, chez notre éditeur, il me demandait si le « quand je ne parle pas, je ne pense pas » de Roumestan était un mot fabriqué ou entendu.

« — De pure invention, mon cher Gambetta.

« — Eh bien, me dit-il, ce matin, au conseil des ministres, un de mes collègues, Midi de Montpellier celui-là, nous a déclaré *qu'il ne pensait qu'en parlant*... Décidément le mot est bien de là-bas...

« Et pour la dernière fois, j'entendis son grand beau rire.

« Tous les Méridionaux ne se montrèrent pas aussi intelligents. *Numa Roumestan* me valut des lettres anonymes furibondes, presque toutes au timbre des pays chauds. Les félibres eux-mêmes s'enflammèrent. Des vers lus en séance m'appelaient renégat, malfaiteur. « On voudrait lui battre l'aubade, — les baguettes tombent des mains... » disait un sonnet provençal du vieux Borelly. Et moi qui comptais sur mes compatriotes pour témoigner que je n'avais ni caricaturé, ni menti! Mais non; interrogez-les, même aujourd'hui que leur colère est tombée, le plus exalté, le plus extrême Midi de tous prendra un air raisonnable pour répondre : « Oh! tout cela est bien *exagéré!...* »

Testament de Viennet. — Voici quelques passages de ce document vraiment curieux et qui est inédit :

« Mon héritage sera fort mince; j'étais l'aîné de six enfants et notre fortune était fort modeste. Il m'était d'ailleurs fort difficile de m'enrichir à l'aide du genre de littérature que j'ai persisté à cultiver depuis et malgré l'avènement du romantisme et de la fantaisie... Je ne peux plus malheureusement joindre à l'actif de ma succession le produit de mes œuvres; elles ont été lâchement et durement ruinées par les attaques des trois partis politiques et littéraires que j'ai combattus. Les romantiques m'ont puni de mes satires, les républicains de mon amour pour la monarchie, les légitimistes de mon adhésion à la nouvelle dynastie.

« Ils ont ruiné ma première réputation, ma popularité, et couvert mes œuvres de ridicule; et quoique les applaudissements publics ne m'aient manqué qu'une seule fois (allusion à la chute d'*Arbogaste*), je n'ose croire qu'à l'heure de mon décès ces passions ennemies soient assez apaisées pour traiter avec plus de justice l'œuvre de soixante-trois ans d'un travail consciencieux... Je laisse quatre volumes de mémoires. J'ai vu presque tous les grands personnages de mon temps; j'ai coopéré à bien des événements. J'ai dit la vérité souvent avec passion, trop souvent peut-être, mais j'ai toujours été juste et vrai. Advienne que pourra!...

« Fait à Paris, le 9 novembre 1867, neuf jours avant d'avoir accompli mes quatre-vingt-dix ans.

« VIENNET. »

Les livres scolaires et le Conseil municipal de Paris. — Dans sa séance du 27 juillet dernier, le Conseil municipal s'est de nouveau occupé des livres de classe en usage dans les écoles de la Ville. Ces livres sont suspects à certains conseillers, notamment à M. Lavy, qui leur reproche d'être trop orthodoxes.

Voici le compte rendu de la séance en ce qui concerne l'interpellation adressée au directeur de l'enseignement par M. Lavy :

M. Lavy signale l'emploi, dans les écoles, d'un certain nombre de livres dont l'esprit est en opposition avec la loi de 1882, et qui contiennent des passages tels que ceux-ci :

« Adore la divinité. »

« Si tu es bon pour ta mère, Dieu t'en récompensera. »

« La Providence fait naître, croître et se développer une prodigieuse quantité de poissons. »

Voltaire lui-même est suspect. N'a-t-il pas dit de saint Louis :

« Roi, il est le modèle des rois ; chrétien, il est le modèle de tous les hommes, etc. »

Ce n'est pas là, ajoute M. Lavy, l'enseignement moral et civique, tel que l'ont voulu Paul Bert, l'auteur de la loi d'enseignement, et la Chambre qui a voté cette loi.

M. Cochin dit que le Conseil a voulu extirper de ses écoles la religion de la majorité des Français. Il rappelle ce mot d'un de ses collègues qui, dans une discussion semblable, s'écriait : « J'aime tant la tolérance, que je voudrais l'imposer par la force. » C'est le système suivi depuis longtemps, depuis M. Hérold, qui a foulé aux pieds, qui a brûlé les crucifix des écoles, jusqu'à M. Carriot, directeur actuel de l'enseignement, qui a corrigé La Fontaine. Ne trouve-t-on pas, dans un livre d'enseignement, au lieu de :

« Petit poisson deviendra grand
« Pourvu que *Dieu* lui prête vie, »

ces vers :

« Petit poisson deviendra grand,
» Pourvu que *l'on* lui prête vie. »

M. le directeur de l'enseignement proteste contre l'accusation portée contre lui ; il affirme d'ailleurs que le choix des livres est laissé aux instituteurs, sur une liste obligatoire d'auteurs qu'il n'est pas en son pouvoir de modifier.

Le conseil le blâme néanmoins de ne l'avoir pas fait.

Nous ne nous livrons, comme bien on pense, à aucun commentaire.

Gustave Flaubert à Chenonceaux. — M. Charles Richard, dans le *Figaro,* nous entretient de Flaubert et de la visite qu'il fit à Chenonceaux :

« C'est à Paris, dans son hôtel de la rue de l'Université, que Mme Pelouze reçut pour la première fois Gustave Flaubert.

« Ce pauvre homme de génie était alors dans l'embarras. Il n'avait conservé de sa fortune que six mille francs, disait-il, pour se faire enterrer.

« La châtelaine, avec une delicatesse infinie, lui demanda de venir à Chenonceaux pour y écrire un poème célébrant la fontaine du Rocher, jadis édifiée dans le parc sur les plans du Primatice et dont elle projetait la restitution.

« A Chenonceaux, Flaubert eut la vision des magnificences et des enchantements de sa *Tentation de saint Antoine.*

. . . .

« Vêtu d'un complet bleu marine, coiffé d'un chapeau mou, il s'en allait sur la route de Montrichard, en compagnie du peintre Toché. Joyeux comme un écolier, il rappelait son enfance, la maison de son père, ses luttes avec ses camarades, la bonté de son vieux professeur qui le réprimandait puis l'embrassait quand il avait courageusement battu un élève plus grand que lui. Et toujours il en revenait aux jours passés avec Bouilhet, alors qu'il se jetait à la nage pour aller au-devant du bateau qui, de Rouen, lui ramenait son ami.

« Mais la cloche du dîner sonnait derrière les arbres du parc et, avec une joie naïve, Flaubert entrait dans la maison du garde où il s'était fait préparer la soupe aux choux. Pendant un de ces repas rustiques, les orphéonistes du pays vinrent lui jouer une fanfare. Comme il était en belle humeur, il se mit à la fenêtre basse et leur fit un discours dans le goût des conférences Pécuchet.

. . . .

« Ainsi les semaines s'écoulèrent douces, faciles, plus propices aux entretiens en plein air qu'à la composition du poème.

« Lorsqu'il fallut partir, Flaubert remit à la châtelaine une sorte de libretto en six pages où étaient indiquées toutes les transformations de l'eau, depuis le déluge jusqu'aux fontaines publiques, depuis la source que fit jaillir Moïse pour désaltérer les Hébreux jusqu'à l'eau de Saint-Galmier, depuis le passage de la mer Rouge et l'eau du Jourdain jusqu'à la fontaine de Pétrarque et l'eau de Cologne.

« Ce poème ne devait jamais être achevé. Flaubert fut pris d'une grande tristesse en faisant ses adieux au château. On le conduisit à la gare d'Amboise. Penché à la portière du wagon qui allait l'emporter vers Paris, il disait à Toché : « Je ne reverrai plus Che« noncaux. Dites bien à Mme Pelouze que je me « péris» « de la quitter. »

« Et l'année suivante, un jour d'hiver, on le trouva à Croisset, étendu dans son cabinet de travail, tué par un dernier effort de la pensée et connaissant enfin le mot suprême, le secret de la vie que *saint Antoine* « tâchait de saisir à la lueur des flambeaux, sur la « face des morts. »

L'Académie française. — M. Edmond Renaudin vient de publier, sur l'Institut de France, une curieuse étude, dans laquelle il a dressé le tableau des

cinq académies au 1er juillet 1887. Nous y avons trouvé, en ce qui concerne spécialement l'Académie française, d'intéressants renseignements.

Fondée, ou plutôt « essayée » en 1629 par Conrart et ses amis comme société libre, l'Académie française date officiellement de 1634 ou 1635, c'est-à-dire des lettres patentes qui en firent un corps officiel, uniquement chargé de « veiller à l'entretien et embellissement de la langue française ». Elle fut supprimée en 1793, comme toutes les académies et sociétés de l'ancien régime, noyée et annulée dans les classes de 1795 et de 1803, puis enfin rétablie en 1816.

Par suite de tous ces remaniements, le nombre des « immortels » est à peu près impossible à préciser, un grand nombre d'entre eux étant d'ailleurs tombés dans l'oubli. Cependant, on est parvenu à reconstituer l'histoire — légendaire et toute de convention — des quarante fauteuils, et on a trouvé un total de 463 titulaires, dont 294 avant 1793, et 169 depuis.

Les 40 fauteuils ont donc vu s'asseoir une moyenne de 11 membres 1/2. Le plus fatigué en a porté 16, les deux les moins usés chacun 8.

L'Académie française figure au budget de 1887 pour la somme de 92,000 francs, sur les 710,000 affectés à l'Institut tout entier. Elle est donc, en apparence, la moins riche des cinq classes; mais elle n'a ni membres libres, ni associés, ni correspondants, et elle distribue, avec l'Académie des sciences, la plus large part des prix décernés tous les ans; en dehors du prix du budget, 24, dont 17 littéraires et 7 de vertu. Ces prix, désignés par le nom de leurs fondateurs, sont classés par rang de date sous le titre de: prix Monthyon, Gobert, Bordin, Halphen, Thiers, Thérouane, Langlois, Guizot, Marcellin Guérin, de Jouy, Lambert, Vitet, Archon-Despérouses, Botta, Monbinne, Jules Janin, Souriau, Marie Lasne, Gémon, Laussat, Honoré de Sussy, Camille Favre, anonyme.

Au compte définitif de l'exercice 1884, l'Institut figure, au chapitre 19, avec la mention suivante :

Crédit	720.262 »
Dépenses	720.261 99
Excédent de crédit à annuler	000.000 01

Et il y a des gens pour dire que la comptabilité publique n'est plus en ordre!

Sur ce chapitre 19, l'Académie figure ainsi pour l'article 1er :

Indemnités et droits de présence	60.535 44
Commission du Dictionnaire	17.553 34
Recueil des discours	5.669 05
Prix	4.000 »
Frais divers	12.262 17
Total	98.000 00

En décomposant, à differents points de vue, le tableau actuel de l'Académie, on y trouve : 9 littérateurs, 7 dramaturges, 4 historiens, 3 poètes, 3 journalistes, 2 philosophes, 2 savants, 2 avocats, 1 évêque, 1 économiste, 1 perceur d'isthmes, 4 sénateurs, 1 député.

L'âge réel des académiciens présente : 5 octogénaires, 8 septuagénaires, 17 sexagénaires, 3 cinquantenaires, 2 quadragénaires. Soit ensemble 2,637 ans ou bien près de 26 siècles et demi. Le plus âgé est M. le baron de Viel-Castel, né en 1800. Après lui, viennent M. Cuvillier-Fleury, M. de Lesseps, M. Nisard et M. Legouvé, âgés de 85, 82, 81 et 80 ans. Les deux plus jeunes sont MM. Sully-Prudhomme et François Coppée, âgés, le premier de 48 ans, le second de 45 seulement. L'âge moyen des membres est aujourd'hui de 66 ans, alors qu'il était de 63 ans en 1860.

Comme âge académique: 9 datent du second Empire. Ce sont: MM. Nisard, Cuvillier-Fleury, Legouvé, Octave Feuillet, Camille Doucet, Émile Augier, duc de Broglie, X. Marmier, Émile Ollivier; 31 ont été élus depuis le 4 septembre 1870.

L'âge moyen d'élection est (en 1887) de 54 ans 6 mois. Il était, en 1860, de 47 seulement. Le plus jeune élu a été M. Émile Augier, à 37 ans; le plus âgé, M. F. de Lesseps, à 79. Le doyen d'élection compte 37 ans d'Académie; c'est M. Désiré Nisard, élu en 1850.

Au point de vue de la nationalité : 20 (juste la moitié) sont parisiens; 1 est né à Londres, de parents français; 2 sont nés à la Réunion; 1 est né à Genève et a été naturalisé (M. Cherbuliez); 16 sont nés en province.

Les 40 fournissent au point de vue nobiliaire: 3 ducs, dont un prince de sang royal, 1 comte, 1 baron, 3 particules, 32 roturiers.

La Légion d'honneur compte parmi eux : 3 grands croix, 3 grands-officiers, 6 commandeurs, 6 officiers, 13 chevaliers.

Comme résidence : 18 habitent la rive droite de la Seine, 21 la rive gauche (le duc d'Aumale est en exil, comme Victor Hugo le fut sous l'Empire). Tous sont éparpillés sur les points les plus divers du vaste Paris, ce qui représente pour les candidats un nombre considérable de courses à pied ou en voiture. Disons en passant que cette coutume est absolument contraire au règlement de l'Académie, dont l'article 14 est ainsi conçu: « Les prétendants aux places vacantes seront invités à se dispenser de faire aucune visite aux académiciens pour solliciter leurs suffrages. Il suffira qu'ils fassent connaître leur vœu, soit en le communiquant de vive voix ou par écrit à un académicien, soit en se faisant inscrire au secrétariat.

Le secrétaire perpétuel est M. Camille Doucet, qui a remplacé M. Perrin en 1876.

On sait que le secrétaire perpétuel de l'Académie française est, avec celui de l'Académie des sciences, un des deux personnages les plus importants de l'Institut. Ils le représentent, surtout à l'étranger, d'où leur parviennent les lettres, envois et communications de toute nature. Ce poste a été occupé, à l'Académie française, par 17 titulaires, dont voici les noms:

1629, Conrart; 1675, Mézeray; 1683, Regnier-Desmarais; 1713, Dacier; 1742, Houtteville et Mirabaud;

1755, Duclos; 1772, d'Alembert; 1784, Marmontel; 1804, Suard; 1807, Raynouard; 1826, Auger; 1829, Andrieux; 1833, Arnault; 1834, Villemain; 1870, Patin; 1876, Doucet.

Soit pour chacun, en 253 ans, une durée moyenne de 15 ans 11 mois. Le plus tenace a été le premier, Conrart (46 ans); après lui, Villemain (36 ans); deux autres, Regnier-Desmarais et Dacier ont duré chacun 30 ans. Le plus court a été Houtteville (8 mois 10 jours).

Les archives nationales et départementales. — M. Xavier Charmes, directeur au ministère de l'instruction publique, vient d'adresser son rapport annuel au ministre sur la situation des archives nationales, départementales, communales et hospitalières pendant l'année 1886.

Nous extrayons de ce rapport quelques renseignements curieux et peu connus :

La disparition de l'ancien régime a mis entre les mains de l'État tous les papiers des institutions supprimées par la Révolution : institutions judiciaires, administratives, financières, domaniales, féodales, ecclésiastiques, etc., etc. Toutes ces pièces ont été déclarées propriétés de la nation en 1790. Placées, dans le principe, au siège de chaque district, une loi du 5 brumaire an V les a groupées au chef-lieu du département. Leur entretien, dont l'État avait longtemps gardé la charge, a été imposé aux départements par la loi de 1838.

En 1862, on a commencé la *Collection des inventaires sommaires des archives départementales antérieures à 1790*.

A la fin de 1870, cinquante-six volumes étaient déjà publiés; mais l'impression de ce travail se ralentit après la guerre. On avait eu beaucoup de peine, de 1871 à 1874, à obtenir l'achèvement de vingt-trois volumes depuis longtemps commencés. En 1875, époque où les préfets choisirent eux-mêmes leurs imprimeurs, on en publiait neuf, en 1876, onze, en 1877, vingt et un; et du 1er janvier 1878 au 31 décembre 1886, quatre-vingt-quinze.

En même temps que se multipliait le nombre de volumes, la méthode de rédaction se perfectionnait par la pratique, et elle se fixait définitivement. L'inventaire présente aujourd'hui un triple caractère: tantôt, lorsqu'il s'agit de papiers sans importance, on se contente d'une indication brève, semblable au titre d'un livre; tantôt, si un registre ou un dossier offre quelque intérêt, sans mériter pourtant une description de tous les actes qu'il contient, on choisit les plus saillants, afin que des exemples rendent compte au lecteur des ressources qu'il peut en tirer; tantôt, enfin, lorsqu'on est en présence de pièces tout à fait remarquables, on les analyse une à une, en détail, et on ajoute des citations à l'analyse, si cela est nécessaire.

Les archivistes s'ingénient, en général, à extraire des documents qu'ils dépouillent et à mettre en lumière ce qui a un intérêt quelconque, de telle sorte qu'en bien des cas, le catalogue pourrait presque tenir lieu des archives elles-mêmes. Pour qui sait s'en servir, la collection des inventaires est une mine où l'on trouve sur le passé les renseignements les plus variés.

On peut dire qu'elle fournit des indications sur tout ce qui peut faire l'objet d'un acte public ou privé, d'un contrat, d'une sentence, etc., en un mot, sur tous les détails de la vie d'un peuple aussi bien que de la vie d'un individu. Le laboureur, l'artiste, l'artisan, le marchand y ont leur histoire, comme le souverain, l'homme d'église ou le riche bourgeois. La politique, la guerre, l'administration, la justice, la religion, la condition des personnes et de la propriété, l'agriculture, le régime des eaux, l'exploitation des bois, les travaux publics, le commerce et l'industrie, les arts, les mœurs, les usages, etc., s'éclairent d'une lumière inattendue par la déposition de ces témoins contemporains des faits qu'ils nous rapportent.

Sept départements ont entièrement terminé l'inventaire des archives réunies à la préfecture : l'Aisne, la Corrèze, les Landes, Lot-et-Garonne, Meurthe-et-Moselle, Basses-Pyrénées, Seine-et-Marne.

Mais les archivistes ne se sont pas contentés d'inventorier les documents déposés au chef-lieu de l'administration. Chargés de veiller à la conservation des archives des mairies et des hospices, ils ont profité de leurs tournées d'inspection pour entreprendre le dépouillement de tous les titres antérieurs à 1790 que contiennent ces établissements. Plusieurs ont déjà terminé ou avancé beaucoup cet immense travail : M. Lacroix, dans la Drôme, — M. Merlet, dans Eure-et-Loir, — M. Port, dans Maine-et-Loire, etc. Ils ne se sont pas rebutés, quand ils n'ont trouvé que des registres de baptêmes, mariages et sépultures, et ont su tirer de ces pièces mêmes les renseignements les plus inattendus. Ainsi, sans parler de nombreuses particularités sur les événements locaux, sur les épidémies, sur les épizooties, sur les disettes, on y a relevé toute une série presque ininterrompue d'observations météorologiques, qui permettent de reconstituer, pour ainsi dire année par année, du milieu du XVIe siècle à la Révolution, l'histoire climatérique de notre pays.

Les administrations municipales et hospitalières, qui possèdent des archives particulièrement remarquables, ont suivi l'exemple donné par les conseils généraux et elles ont imprimé l'inventaire de leurs collections dans des volumes spéciaux. Ces catalogues, formant, au 21 décembre 1886, soixante-sept volumes pour les villes et vingt et un pour les hospices, sont peut-être encore plus intéressants que les premiers.

Tout en poursuivant l'inventaire des archives antérieures à 1790, on a entrepris la mise en ordre des archives de l'époque révolutionnaire. Pour ces documents, on ne rédige pas encore des catalogues détaillés. Il faut d'abord classer, d'après un cadre élaboré en 1874; on compte les pièces, on pagine les registres, on estampille et on dresse des répertoires sommaires. Les dossiers sont ainsi mis en état d'être

communiqués au public, qui commence à s'intéresser si vivement à l'histoire des origines de la France moderne. Ce travail a déjà donné des résultats dans dix-neuf départements :

Aisne, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Alpes-Maritimes, Doubs, Drôme, Gers, Hérault, Landes, Lot, Marne, Haute-Marne, Mayenne, Meurthe-et-Moselle, Basses-Pyrénées, Seine-et-Marne, Tarn, Vosges, Yonne.

Enfin, le rapporteur consacre la fin de son travail aux archives nationales.

Pendant de longues années, on a moins songé, dans cet établissement, à la divulgation générale des richesses qu'il renferme qu'à la préparation d'ouvrages de haute érudition, dont quelques-uns ont fait grand honneur à leurs auteurs.

Sous la direction actuelle, l'attention a été plus sérieusement tournée vers les travaux professionnels, c'est-à-dire vers l'inventaire. On a tenté un premier essai de mise en lumière des ressources contenues dans les archives nationales; un inventaire méthodique, par fonds, des titres antérieurs à 1790, a paru en 1871, et cet inventaire est d'une grande utilité. Toutefois, les chercheurs demandent davantage et l'administration a dû se préoccuper de satisfaire à leurs justes réclamations.

La commission supérieure des archives s'est préoccupée des moyens de répondre au désir de renseignements manifesté par le public qui fréquente les archives nationales, et, après une étude approfondie, elle vient d'élaborer un projet d'étude dont voici les principales lignes. Le premier besoin auquel il faut satisfaire est de se rendre un compte général de l'ensemble des documents contenus dans l'immense dépôt de nos archives nationales. A cet effet, la commission propose d'entreprendre d'abord un récolement complet, par séries, de tous les fonds, et d'en imprimer le procès-verbal. — Pour fournir ensuite aux travailleurs des indications plus précises, on dresserait un relèvement numérique, article par article, de tous les registres et liasses, en donnant pour chacun d'eux le numéro, les dates extrêmes des documents et une brève indication de leur nature. — Enfin, on choisirait parmi les fonds ceux qui ont un intérêt spécial et on en rédigerait l'inventaire analytique. Ces dépouillements détaillés ne seraient entrepris qu'en troisième lieu, après le procès-verbal de récolement et les relevés numériques.

Toutefois, parmi ces inventaires analytiques, il en est un dont l'impression n'a pas paru devoir être retardée davantage. Les tables alphabétiques des procès-verbaux de nos diverses assemblées législatives de la période révolutionnaire ont été éditées. Il existe une seule lacune dans cette collection et elle porte précisément sur la Convention. Le travail est fait; il avait été préparé par les soins de Camus, premier garde des archives, mais on a omis jusqu'ici de le faire paraître. Il suffira d'une rapide revision pour qu'il soit en état d'être publié. La commission a émis l'avis qu'il fût livré à l'impression le plus tôt possible.

Sainte-Beuve et Victor Hugo. — Au cours d'une étude sur M. Victor Pavie, poète de l'école romantique, un peu oublié, M. Langlois a publié dans *le Correspondant* des lettres inédites de Sainte-Beuve et de Victor Hugo.

Le ton de toutes ces lettres est le même : il est triste et tendre. Le souvenir de son ami Pavie est pour Sainte-Beuve « un sanctuaire où il rentre toutes les fois qu'il est violemment tenté au bien ». Citons cette lettre découragée de 1837 :

« Soyez heureux de tout le bonheur que vous méritez et que votre simple pensée donne à tous ceux qui sont dignes de la sentir ! Rien ici que le *tous les jours*, de plus en plus triste et pâlissant. Le monde d'alentour intrigué, s'agite, remue et jette ses boues en politique, en cupidités de toute sorte. J'y assiste et ma ride s'en augmente. La jeunesse en foule n'est plus là pour offrir son fantôme consolateur et dire au reste : *Tu n'es pas.* Il faut donc bien reconnaître ce qui est, dût-on lui cracher au visage de dégoût et de mépris, mais à la longue cela devient une vilaine grimace. J'en suis là, jugez de quel bonheur m'est votre bon et vertueux sourire.

« Vous lisez sans doute dans *les Débats* et dans *la Presse* des odes de Lamartine. C'est aussi abondant et aussi riche que jamais. Mais le charme pour moi n'est pas le même, je frappe ma poitrine et me dis : *J'ai donc changé !*

« Gardez, cher Pavie, ma place intacte dans ce cercle de famille où je me suis assis une fois, au jour solennel. Soyez sûr que mon cœur toujours y est pésent. Offrez mes hommages émus à M[me] Pavie, si heureuse; à votre excellent père, à tous, aux hirondelles du toit de ville et du toit des champs. De cœur, cher Pavie. »

Sainte-Beuve se montre sévère pour ses amis de la veille. Il s'exprime ainsi sur Lamennais :

« Les succès du grand capitaine O'Connell doivent l'empêcher de dormir et troubler ses ombrages de sa Chesnaye, que la paix de Dieu habiterait s'il était resté fidèle à sa pensée intérieure. Oh ! que je hais ces rôles d'agitateur, de tragédien, de gladiateur, comme vous voudrez les appeler. Elle, du moins (il s'agit de George Sand), elle est cantatrice et elle chante, c'est bien; mais vous, prêtre, mais vous, sage, qu'êtes-vous devenu ? C'est que vous n'étiez, au fond, ni prêtre ni sage. C'est que vous n'étiez qu'un artiste admirable, mais ambulant aussi; c'est que, si vous avez l'avantage, comme talent, de ne pas vieillir, vous avez l'inconvénient, comme esprit, de ne pas mûrir. »

Quant à Victor Hugo, on sait l'histoire de sa brouille avec Sainte-Beuve. « Il y a des *articles* entre nous, disait celui-ci, des articles qu'il m'est impossible d'annuler ou de retrancher. » Vainement Pavie voulait-il réconcilier ses deux amis. Lorsque Victor Hugo perdit sa fille, Pavie supplia Sainte-Beuve de se rapprocher de la famille Hugo et de « rentrer dans leur amitié par cette large blessure ».

« Non, répondit Sainte-Beuve, je ne suis point rentré *par cette large blessure*, comme vous dites si éloquemment : je ne l'ai pas dû, je n'ai pas cru le devoir. *Trois fois*, depuis l'année fatale, trois fois la liaison réclamée, suppliée, reprise à grand'peine, a manqué, et les trois fois sans qu'il y eût de ma faute.

« Deux fois sur les trois, la liaison s'est brisée avec *injures* par lettres contre moi, injures non méritées. La dernière fois que la trame s'est pour jamais déchirée, ç'a été à la suite d'une visite qu'il avait réclamée de moi pour le pauvre enfant *Toto* bien malade...

« J'y suis allé : il y avait du monde, des visites. J'y ai été ce qu'on est, quand il y a des étrangers et qu'on n'est pas très sûr du parquet glissant. Cette pauvre enfant, alors si charmante, si rayonnante, *Didine*, était là, discrète, prudente, mais regardant. Je croyais avoir été très simple; un mois après j'ai reçu une lettre de rupture violente... Longtemps après, lui, sur un cadeau fait par moi à ma filleule Dédé, m'invite brusquement à dîner; je refuse... Pourquoi y retournerais-je, après cet affreux malheur?

« ... En voilà pour l'éternité! C'est horrible à penser, mais c'est vrai. Le plus charmant, le plus pur, le plus innocent témoin de ce bonheur passé, vient de disparaître et de s'engloutir. Image trop fidèle de la réalité...

« Vivez heureux et plein de souvenirs, cher Pavie, vous seul en avez gardé le culte, et, quand nous voudrons aller rechercher et consulter quelque chose de notre poétique jeunesse, c'est à vous que tout bas nous nous adresserons. Vous avez les saints mystères... »

Les lettres de Victor Hugo sont moins nombreuses et moins intéressantes que celles de Sainte-Beuve. Voici cependant deux billets. Le premier est écrit par Victor Hugo après la mort de sa fille :

« Je ne vis plus, mon pauvre ami, je ne pense plus; je souffre, j'ai l'œil fixé sur le ciel, j'attends. Que de belles et touchantes choses vous me dites! Les cœurs comme le vôtre comprennent tout parce qu'ils contiennent tout. Hélas! quel ange j'ai perdu!

Soyez heureux! soyez béni! Ma bénédiction doit être agréable à Dieu; car, près de lui, les pauvres sont riches et les malheureux sont puissants. »

Le second est adressé à Pavie, qui venait de perdre un de ses enfants :

« Hélas! quel triste écho votre cœur éveille dans le mien! Vous en êtes comme moi aux grandes douleurs de la vie! Voir la fleur tomber, voir mourir son avenir, voir son espérance se transformer en désespoir! Hélas! c'est ce que je n'eusse souhaité à aucun de mes pires ennemis! Pourquoi la Providence envoie-t-elle cette angoisse à l'un de mes plus chers et de mes meilleurs amis? *Adorons* et répétons ce grand mot : Ailleurs! »

ÉTRANGER

Allemagne. — *Découverte de lettres inédites de Leibnitz.* — Une importante découverte vient d'être faite à la bibliothèque de l'Université de Halle, où soixante lettres inédites de la main de Leibnitz viennent d'être retrouvées.

Ces lettres sont écrites les unes en latin, d'autres en français et quelques-unes seulement en allemand.

Elles traitent de sujets qui ont trait aux sciences mathématiques.

Angleterre. — *Un monument à Shakespeare.* — Shakespeare va enfin avoir un monument digne de lui.

Lord Gower vient d'offrir à la municipalité de Strafford-sur-Avon d'ériger sur la place de la ville un monument à ses frais.

Ce monument consisterait en un groupe en bronze dont la statue de Shakespeare formerait la figure centrale et serait entourée des statues des principaux personnages créés par le poète.

Inutile de dire que l'offre de lord Gower a été acceptée avec empressement.

Belgique. — *Propriété littéraire.* — Dans sa séance du 30 juin, la Chambre des représentants, à Bruxelles, a approuvé la convention de Berne concernant la création d'une union internationale pour la protection des œuvres artistiques et littéraires.

Russie. — *Introduction de l'imprimerie en Russie.* — A propos des poursuites que le gouvernement russe ne cesse d'exercer contre les imprimeries nihilistes clandestines, *le Messager historique* donne, dans son dernier numéro, un intéressant historique de l'introduction de l'imprimerie en Russie.

La première presse fut établie à Moscou en 1563, mais cette innovation, qui eut des suites si importantes dans la vie des États de l'Europe occidentale, n'exerça aucune influence sur la politique intérieure en Russie.

La première typographie russe établie à Moscou était installée aux frais de l'État, qui concentra entre ses mains la haute direction de la presse. Auparavant, les livres se reproduisaient à l'aide de copistes, qui étaient à peu près soustraits au contrôle des autorités. Ils formaient une classe industrielle spéciale ne vivant que de la copie, et leur nombre était si grand que le manque d'exemplaires ne se faisait pas sentir et que le prix des livres était assez accessible. Ce qu'on leur reprochait, c'était de dénaturer parfois le texte par ignorance et de reproduire les livres prohibés par l'Église.

On commença à poursuivre sévèrement les reproductions d'ouvrages hérétiques en les anathématisant et même en les punissant de mort. A ce point de vue, l'imprimerie servit, entre les mains du gouverne-

ment, de frein vis-à-vis des copistes et mit un terme aux côtés dangereux de cette industrie.

Dans les premiers temps, l'imprimerie de l'État était toujours attachée à la maison du tzar et fonctionnait dans les appartements du palais moscovite. Cette innovation n'obtint pas l'agrément de la police moscovite. La société ne la vit pas d'un bon œil, pour ce fait que, selon l'antique tradition, le travail de copiste était très considéré et ne cédait le pas qu'à la peinture des saintes images. Les copistes, privés d'ouvrage et ne connaissant aucun autre métier, se voyaient réduits à la misère. Cette animosité générale explique le fait de l'incendie qui éclata en 1565 et qui réduisit en cendres l'institution unaninement abhorrée.

Sous le règne de Pierre Ier, l'imprimerie acquit un certain degré de perfectionnement, comparativement au siècle précédent. En 1707, on fit venir de Hollande deux nouvelles presses qui complétèrent la typographie de Moscou. En 1711, une typographie fut organisée à Saint-Pétersbourg. Il y avait en plus un petit atelier d'imprimerie à Moscou et, vers la fin du règne de Pierre le Grand, on installa trois nouvelles presses à Saint-Pétersbourg. Le travail réuni de tous ces établissements pouvait fournir 150,000 volumes de grandeur moyenne par an.

Tant que l'imprimerie se maintint sous le monopole de l'État, elle progressa avec difficulté. Les institutions gouvernementales n'étaient pas toujours exactes dans l'acquittement de leurs commandes; les personnages haut placés se faisaient souvent envoyer par les libraires un grand nombre de livres sans les payer. Enfin, les ouvriers eux-mêmes ne recevaient pas leur paye régulièrement.

Toutefois, quelque défectueux qu'eussent été l'organisation et le fonctionnement des typographies sous l'administration exclusive de l'État, il s'ensuivit à la longue que, lorsque l'imprimerie passa dans les mains privées, il n'y eut pas lieu de chercher des ouvriers au loin : il y en avait sous la main de très expérimentés et en très grand nombre.

C'est à l'impératrice Catherine II que l'imprimerie doit d'avoir été soustraite au monopole de l'État.

Convention littéraire franco-russe. — La convention littéraire entre la France et la Russie étant à la veille d'être renouvelée, M. Laboulaye a demandé d'importantes modifications au traité actuel. Parmi celles-ci se trouve l'addition d'un article interdisant la traduction des ouvrages français sans assentiment de l'auteur.

Le gouvernement russe refuse d'accéder à cette clause, prétendant que les ouvrages en langue française se vendent beaucoup en Russie, tandis que la réciproque est nulle.

Les Français, à son avis, eu égard au débouché très grand qu'ils ont en Russie, pourraient donc laisser les traductions se faire librement.

Pologne. — *La presse polonaise.* — Le *Glos Polski* fait publier à Paris, tous les mois, un supplément en français pour donner des renseignements sur la Pologne. Le premier numéro que nous avons reçu contient une nomenclature des organes polonais de la Galicie, ou Pologne autrichienne. Nous la reproduisons :

« En Galicie (Pologne autrichienne) les deux centres de la vie politique sont *Léopol* (Lemberg), capitale officielle de la province, lieu de réunion de la diète de Galicie, dont le président actuel est le comte Jean Tarnowski et résidence du gouverneur général ou lieutenant (namiestnik), M. Phil. Zaleski, et *Cracovie*, capitale du royaume de Pologne jusqu'au XVIIe siècle, chef-lieu de palatinat jusqu'aux partages, république indépendante sous la protection des trois cours de 1815 à 1846, et depuis cette dernière date incorporée à la Galice.

« Les journaux de *Cracovie* sont *le Czas* (le Temps), organe du parti aristocratique cracovien, catholique-conservateur; *la Nowa Reforma* (Nouvelle Réforme), qui représente le parti libéral, et *le Kurger Krakowski* (Courrier de Cracovie) journal récent et sans nuance bien tranchée. Il faut ajouter à cela deux revues mensuelles : 1° *le Przeglad polski* (Revue polonaise), suivant la même ligne politique que *le Czas* et qui, à côté d'articles littéraires et scientifiques, insère aussi des études politiques sur les questions galiciennes et une chronique mensuelle consacrée à la politique générale; 2° *le Przeglad powszechny* (Revue universelle), publié par des religieux de la Société de Jésus et qui, outre les questions de théologie ou d'histoire religieuse, traite aussi de sujets littéraires et politiques.

« A *Léopol* (Lemberg) il faut d'abord citer *la Gazeta lwowska* (Gazette de Léopol), journal officiel de la lieutenance, et la revue littéraire qui lui sert de supplément, *le Przewodnik naukowy i literacki* (Guide scientifique et littéraire). Une autre revue est *le Kwartalnik historyczny*, revue trimestrielle publiée par la société historique nouvellement fondée à Léopol.

« Les organes politiques indépendants sont : *la Gazeta Nardowa* (Gazette nationale), journal quotidien de nuance libérale, *le Dziennik polski* (Journal polonais) également libéral, *le Kurger lwowski* (Courrier de Léopol) libéral avancé, *la Straznica* (la Sentinelle), feuille démocratique paraissant à intervalles irréguliers, et *le Przeglad* (la Revue), journal conservateur.

« Nous passons sous silence les journaux des villes de moindre importance (Stanislawow, Rzeszow, Tarnow, Przemysl), qui sont surtout des feuilles locales. Nous citerons cependant, comme preuve de l'influence de l'élément polonais dans la province de Bukowine (où l'on compte environ 20,000 Polonais), *la Gazeta polska* (Gazette polonaise) de Czernowitz (capitale de la Bukowine).

« Parmi les journaux rédigés en langue ruthène, il convient de distinguer ceux qui sont plus ou moins pour l'entente des Ruthènes avec les Polonais : *Dilo* (l'Œuvre ou l'Action) et *Mir* (la Paix) de ceux qui leur sont hostiles et qui reçoivent leur inspiration de

Moscou ou de Saint-Pétersbourg : *le Nowyj Prolom* (la Nouvelle brèche) et *le Stowo* (la Parole). Ces quatre journaux ruthènes paraissent à Léopol. Les dernières statistiques accusent en Galicie 102 publications périodiques polonaises, 21 publications ruthènes, 2 journaux allemands et 12 feuilles hébraïques. »

Chine. — *Le plus ancien journal.* — Le plus ancien des journaux est le journal officiel de l'empire chinois, *le King-Pan*, fondé en l'an 911 de notre ère.

Cette feuille paraissait d'une manière intermittente; mais, dès l'année 1361, *le King-Pan* eut régulièrement une édition hebdomadaire.

En 1804, troisième transformation : le journal devient quotidien et coûte deux *kehs*, soit un sou, et à présent, au même prix, il publie trois éditions quotidiennes.

La feuille du matin, imprimée sur papier jaune, est consacré au commerce : c'est une espèce de mercuriale qui tire à 8,000 exemplaires; la feuille de midi contient les actes officiels et les nouvelles diverses ; la feuille du soir, imprimée sur papier rouge, renferme les informations, les articles de fond et des extraits des deux autres éditions.

Le journal est fait par six membres de l'Académie des sciences appointés par l'État. Le tirage des trois feuilles ne dépasse pas 14,000 exemplaires.

NECROLOGIE

FRANCE

— M. Albert Duruy, fils de M. Victor Duruy, ancien ministre de l'instruction publique, membre de l'Académie française, est mort le mois dernier.

M. Albert Duruy était un publiciste distingué et un littérateur de talent. Né à Paris en 1844, il était entré à l'École normale à dix-neuf ans ; mais il n'y acheva pas ses études et vint occuper dans le cabinet de son père les fonctions de secrétaire.

Sa conduite, pendant la guerre, fut très belle ; il s'engagea dans le 3e régiment de tirailleurs algériens, prit part aux batailles de Reichshoffen et de Gravelotte, reçut la médaille militaire et fut blessé à Sedan. Fait prisonnier par les Allemands, il fut interné à Mayence.

Avant la guerre, M. Albert Duruy s'était lancé dans le journalisme. Il avait collaboré en 1869 au *Peuple français*, sous le pseudonyme d'Albert Villeneuve, puis à *la Liberté* sous son véritable nom. Après avoir publié en 1875 une brochure qui fit quelque bruit, il avait fondé, sous les auspices d'un comité d'anciens fonctionnaires de l'empire, le journal *la Nation*, qui fusionna quelque temps après avec *le Petit Caporal*.

En dehors d'ouvrages historiques très estimés, M. Albert Duruy a donné à la *Revue des Deux Mondes* une série d'articles remarquables sur les programmes de l'Université.

— On annonce la mort de M. Alfred Hennequin, l'auteur dramatique bien connu.

M. Hennequin est mort à Saint-Mandé, dans une maison de santé où il était interné depuis le mois de mars 1886.

Il était né à Liège en 1842 et avait commencé par être ingénieur des chemins de fer belges. Une pièce, *J'attends mon oncle*, qu'il fit représenter au théâtre des Galeries-Saint-Hubert, à Bruxelles, en 1869, décida de sa vocation, et l'année suivante il faisait représenter *les Trois Chapeaux* sous son véritable nom. Cette pièce passa deux ans après au Vaudeville.

L'œuvre principale d'Alfred Hennequin est *le Procès Veauradieux* (1875), qui eut un grand succès. Elle avait été faite en collaboration avec Alfred Delacour et fut suivie par *les Dominos roses*. Il a encore collaboré au *Bébé* avec M. de Najac, au *Phoque* avec Delacour, et enfin, avec M. Albert Millaud, à *Niniche*, *la Femme à papa*, *Lili*.

Surmené par un travail excessif, M. Hennequin tomba malade, et le mal fit des progrès assez rapides pour nécessiter son internement dans la maison de santé où il est mort.

— Un jeune écrivain, très mêlé au mouvement littéraire moderniste, M. Jules Laforgue, vient de succomber, à l'âge de vingt-cinq ans, à une maladie de poitrine.

Chroniqueur assidu de la *Revue indépendante*, auteur d'un volume de vers intitulé *les Complaintes*, il avait publié ces temps derniers, dans les suppléments littéraires du *Figaro*, d'intéressants articles sous le pseudonyme de Jean Vien.

— M. de Ronchaud, directeur des musées nationaux, vient de mourir à Saint-Germain, dans sa soixante et onzième année. Il s'était fait connaître par de nombreux travaux sur l'art et l'archéologie quand il fut, en 1872, nommé inspecteur des beaux-arts, puis, il y a quelques années, directeur des musées nationaux.

On a de lui un volume de poésie, *les Heures*, *Phidias, sa vie et ses œuvres* (1861), *Études d'histoire politique et religieuse* (1872), la préface des *Mémoires* et du *Manuscrit de ma mère*, de Lamartine, et de nombreux articles au *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines.*

— L'Académie des sciences vient d'être informée de la mort de l'un de ses correspondants, M. Alfred Terquem. Ce savant physicien, né à Metz le 30 janvier 1831, avait été élève de l'École normale supérieure; il avait professé la physique au lycée de Metz, puis à la Faculté des sciences de Strasbourg. Après la guerre, il avait été nommé à la même chaire, à la Faculté de Lille. Ses savants mémoires sur l'acoustique et la chaleur le firent nommer, il y a un an, correspondant de l'Académie.

— On annonce la mort de M. Félix Vidalin, ingénieur hydrographe. On lui doit deux excellents ouvrages : *la Pratique des irrigations* et *l'Agriculture du Centre de la France.*

— Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Ducrocq, ancien libraire, décédé à l'âge de soixante-dix-sept ans.

ÉTRANGER

Allemagne. — On annonce la mort, à Arnstadt, de Mlle Eugénie John qui, sous le nom de Marlitt, s'était fait une place considérable parmi les romanciers populaires de l'Allemagne. Ayant une fort belle voix, elle s'était destinée d'abord au théâtre, mais elle avait dû y renoncer, son ouïe étant devenue subitement très faible à la suite d'une maladie. Elle avait alors pris la plume et avait publié, dans *la Gartenlaube*, une série de nouvelles et de romans qui avaient eu un grand succès. *Les Douze Apôtres*, *Goldelse*, *Barbe bleue*, *le Secret de la vieille demoiselle*, *la Comtesse Gisèle*, telles sont ses principales œuvres. Elle était née en 1825, à Arnstadt.

— On annonce la mort du Dr Johann Krejci, proesseur de minéralogie et de géologie l'Université de Prague. Le défunt jouissait dans le monde savant d'une grande renommée, que lui ont value ses nombreux et remarquables travaux dans le domaine de la géologie.

— L'un des vétérans de l'anthropologie allemande, A. Ecker, vient de mourir dans sa soixante-dixième année. Il était professeur à l'Université de Fribourg en Brisgau, avait organisé le musée ethnologique de cette ville et avait été l'un des fondateurs des *Archiv für Anthropologie*. Le plus célèbre de ses ouvrages est son *Crania Germaniæ meridionalis*, paru en 1865.

Angleterre. — Un des auteurs les plus connus de l'Angleterre, Richard Jefferies, est mort vers la fin du mois dernier, à Goring.

Depuis deux ans bientôt, il était trop faible pour écrire et dictait ses ouvrages à sa femme.

C'était le fils d'un fermier du Weltshire et il excellait dans la description des scènes rurales où il avait un remarquable sentiment de la nature. Il a écrit plusieurs livres dans ce genre : *la Vie sauvage dans un comté du Sud*, *le Patron de jeu chez lui*, *la Vie des champs*, etc.

M. Jefferies est aussi l'auteur d'un grand nombre d'œuvres d'imagination.

— Les journaux anglais annoncent la mort de M. Henry Mayhew, fondateur et premier rédacteur du *Punch*, décédé à Londres. Après avoir débuté dans la carrière littéraire par la comédie *le Ménestrel ambulant*, jouée avec succès au Queen's-Theater, M. Mayhew avait fondé le *Punch* en 1841. Plus tard, il a collaboré à différentes revues ; il a, en outre, publié un certain nombre d'œuvres littéraires bien connues, entre autres : *les Ouvriers et les Pauvres de Londres*, *l'Histoire des Mormons*, *les Merveilles de la science*, etc.

— On annonce la mort de M. Palgrave-Simson, auteur dramatique anglais, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Il a écrit soixante pièces, et il a adapté *A Scrap of paper* (un fragment de papier), prononcez : *les Pattes de mouche*. En outre, il a écrit un roman intitulé : *For Ever and Never* et une *Vie de Weber.*

Russie. — M. Katkow, directeur de *la Gazette de Moscou*, est mort, comme on sait, le mois dernier, dans sa propriété de Snamansky, près de Moscou.

M. Katkow (Michel-Nikiphorowitsch), publiciste russe, était né à Moscou en 1820. Il fit ses études à l'Université de sa ville natale, puis suivit les cours de philosophie à Kœnigsberg et à Berlin, où il fut un élève de Schelling. D'abord professeur à l'Université de Moscou, il se fit ensuite journaliste.

En 1856, il prit la direction du journal *Russkij Wiestnik,* où il soutint les idées libérales.

En 1861, il passa à la direction de *la Gazette de Moscou* qui, bientôt, grâce à son talent, devint l'organe le plus autorisé et le plus influent du parti vieux russe.

Dans ces derniers temps, M. Katkow exerçait une influence marquée sur les décisions du czar.

La mort de M. Katkow a été et sera vivement ressentie en France, car cet écrivain était un des adversaires les plus résolus du parti allemand et sa sympathie pour nous s'était manifestée en maintes occasions.

Belgique. — On annonce la mort de M. G. de Koninck, professeur de chimie à l'Université de Liège, paléontologiste éminent, très connu en France par ses beaux et nombreux travaux.

Danemark — On annonce de Copenhague la mort de M. Rudolph Prahl, l'un des journalistes les plus estimés du Danemark, qui fit partie pendant trente ans de la rédaction du *Dagblad.*

M. Prahl ne manquait aucune occasion de manifester sa sympathie pour la France. En 1870, il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur.





Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Revues françaises

ARTISTE (juillet). — E. Durand-Gréville : François Millet, à propos de la récente exposition de ses ouvrages. — Ponsonailhe, Lanson et Loviat : Le Salon de 1887.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (liv. 2 et 3). — Langlois : Rouleaux d'arrêts de la cour du roi au XIII[e] siècle. — Havet : Questions mérovingiennes ; les Chartes de Saint-Calais. — Le Vavasseur : Valeur historique de la chronique d'Arthur de Richemont. — Aug. Molinier : Suger. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (juillet-août). — Ch. Ephrussi : Le songe de Poliphile. — Pierre d'Arc : Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Lettres de Bigot. — Lettres inédites d'Ambroise. — Firmin Didot sur la contrefaçon. — Quand on range sa bibliothèque. — A propos d'un livre introuvable.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (juillet). — Vigouroux : De l'authenticité du *Pentateuque*. — Jacquier : Les explorations anglaises en Palestine. — A. Lepitre : Les Bretons. — Hamard : L'archéologie préhistorique et l'antiquité de l'homme. — Mouterde : Jehan Gaultier l'appoticaire, souvenirs lyonnais du XVI[e] siècle. — M[gr] Ricard : L'abbé Maury et Mirabeau. — CORRESPONDANT (25 juillet). — Forneron : Les émigrés et la société française sous le règne de Napoléon I[er]. — De Lescure : J. de Maistre intime d'après sa correspondance. — A. Langlois : Le chapelain du cénacle de 1830 ; Victor Pavie. — Bordes : Excentricités anthropologiques. — P. Douhaire : Quelques ouvrages sur Jeanne d'Arc. — (10 août). Forneron : Les émigrés sous Napoléon I[er]. — De Chenclos : La nouvelle guerre maritime. — de Nadaillac : Les Pygmées. — L. Régis : Alexandre I[er] et le prince Adam Czartoriski. — E. Biré : *Choses vues* et choses vraies. — Canet : *L'Ame*, par M[gr] Turinaz.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (16 juillet). — La situation réelle de l'entreprise de Panama : les trois milliards que, par les procédés actuels, coûtera le canal. — Les habitations ouvrières. — Les emprunts occultes. — Le mouvement économique et social aux États-Unis : l'immigration et les tendances nouvelles des Etats-Unis. — (23 juillet). La situation réelle de l'entreprise de Panama : le transit probable ; la solution nécessaire. — Le commerce extérieur de la France pendant les six premiers mois de 1887. — La condition présente du Brésil. — Les discussions de la Société d'économie politique : l'économie politique et le socialisme sont-ils contradictoires ? — (30 juillet). Les devoirs et les droits des nations envers les étrangers. — Le commerce extérieur de la France pendant les six premiers mois de 1887. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les six premiers mois de 1887. — Un chapitre de l'histoire du travail : corporations et syndicats professionnels. — (6 août). La législation et la pratique des grèves et l'intervention gouvernementale. — De la progression du service des pensions militaires et civiles. — L'Inde anglaise : sa situation économique et financière. — Un nouvel essai de sociologie. — Affaires municipales : les faveurs municipales et les Sociétés véreuses ; le monopole tacite ou formel des bateaux-omnibus ; les eaux et les égouts. — (13 août). La situation financière et politique de la Russie. — Les caisses de prêts agricoles en Alsace-Lorraine. — Le mouvement économique et social aux Etats-Unis : les finances publiques ; les bénéfices des chemins de fer dans les six premiers mois de 1887 ; les grèves ; les chevaliers du travail. — Les discussions de la Société d'économie politique : éloge de Rossi.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 juillet). — M[lle] Léonide Leblanc. — Nicolas Leblanc. — Affaire Stoullig et Capoul. — M[me] Hading. — M. Vianesi à l'Opéra. — Statue du P. Captier. — Départ du général Boulanger pour Clermont. — Lettres inédites de V. Hugo. — Le baron Seillière. — La genèse de *Vautrin*. — M. Jules Lemaître poète. — Dumas peint par Dumas. — Le prix d'un quatrain. — Bilans des seize derniers Salons. — (31 juillet). Duel Catulle Mendès et Maizeroy. — Duel Menvielle et Naquet. — Séjour à Paris des souverains du Brésil. — Inauguration à Châlons de la statue du pape Urbain II. — L'Opéra-Comique à la Gaieté. — L'École du Livre. — Une lettre de M. Caro. — La Boulangite. — Les septs péchés en quatrains. — Vers de ministre. — Prières républicaines. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (août). — Gruyer : Léonard de Vinci au musée du Louvre. — Bouchot : Le portrait peint en France au XVI[e] siècle. — Gerspach : Les tapisseries coptes au musée des Gobelins. — H. de Chennevières : Les Ruggieri artificiers. — Lecoy de la Marche : Les anciennes collections de manuscrits. — L. Gonse : Les derniers travaux de M. Anderson sur l'art japonais.

INDÉPENDANT LITTÉRAIRE (15 juillet). — Wagnon : Un romancier pessimiste allemand ; M. Paul Heyse. —

De Latour : A travers l'Espagne. — Philippe Lebon et Nicolas Leblanc : L'anniversaire de Florian. — (1er août). Wagnon : M. Paul Heyse. — Fuster : Une pièce gallophobe en Belgique. — M. Caro. — Armand Carrel. — INSTRUCTION PUBLIQUE (16 juillet). — Formont : Théorie de la versification française d'après quelques auteurs contemporains. — Waddington : Socrate. — Martha : Scipion Émilien. — Pigeonneau : La Guyane de 1770 à 1784. — Croiset : Les *Dialogues* de Platon ; leur authenticité. — (23 juillet). Huit : L'immortalité de l'âme dans le monde païen. — Formont : Théorie de la versification française. — Clamadieu : M. Caro. — Joly : Le Droit et l'Etat. — (31 juillet). Ollé-Laprune : Eloge de Malebranche. — Waddington : Histoire de la morale; Socrate. — (7 août). Ch. Huit : Le Théétète. — Croiset : Classification des dialogues authentiques de Platon. — Crouslé : Évolution politique et religieuse de Lamennais. — Pigeonneau : La France et l'indépendance des États-Unis. — (14 août). Formont : De l'épopée philosophique; *la Chute d'un ange*. — Gélis : Homère; la poésie cyclique ; Hésiode. — Le Bidois : A propos de Racine. — Cartault : Valerius Flaccus. — Waddington : Socrate. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 juillet). — Un tableau de Poussin. — Plon-Plon. — Genre de personnages plus ou moins célèbres. — Antoine Bruneau, avocat et médecin. — Le théâtre des Zouaves. — Les lettres de Van Engelgom. — Roi des Ribauds. — Napoléon. — Fondation de la *Gazette de France*. — Les parents de M. Leconte de Lisle. — Le Christ au Vatican. — Bernardin de Saint-Pierre demandant du pain à la Convention. — (10 août). Un précurseur de M. Pasteur. — A propos de Du Bartas. — Les Deveria. — Les antiques du Louvre. — Jésuites et libres penseurs. — Benserade. — La mort de Champmeslé. — Traité sur la formation des bibliothèques. — Reliures. — Un émule d'Eustache de Saint-Pierre. — Marie-Louise et ses trois maris. — La Société des gens de lettres. — Relation inédite de la journée du 10 août 1792.

JEUNE FRANCE (juillet). — Schmitt : Le Salon de 1887. — Dr Legué : Sœur Jeanne des Anges. — Rivet : La recherche de la paternité. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (juillet). — Ch. Gomel : Les travaux publics et le budget. — F. Bernard : La production du blé dans le monde. — De Fontpertuis : La petite culture et les paysans propriétaires en France. — Courcelle-Seneuil : La classification des études sociales politiques. — JOURNAL DES SAVANTS (juillet). — Barthélemy Saint-Hilaire : L'Inde contemporaine. — H. Wallon : Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration. — J. Girard : La comédie grecque. — De Quatrefages : Tératologie et tératogénie.

MAGASIN PITTORESQUE (15 juillet). — Liotard. — La brebis. — Les cris de Paris. — Conseils chinois. — Sur Gaspard Hauser. — Dans les Alpes. — Principes d'ornement. — John Penniless. — Les meilleures traductions françaises des auteurs anciens. — Nécessité des définitions. — (31 juillet). Les quatrains de Morel de Vindé. — Rupert. — Les Sphégiens. — Principes d'ornement. — Le musée Carnavalet. — Le héron blanc. — Études militaires ; les fortifications. — Louis Brune. — Brûle-Maison, poète populaire du xviiie siècle. — (15 août). Un voyage inédit en Hollande (1742). — Le héron blanc. — Le mennelstein. — Doux souvenirs. — Le sismographe enregistreur. — Le jubé de la Madeleine de Troyes. — Le plomb. — La tour de Capitello. — Le cimetière juif, à Prague. — MOLIERISTE (août). — Pélissier : Notes sur le *Misanthrope;* la chanson du roi Henri. — Fritsche : La scène de Molière et son organisation. — Lapierre : Molière illustré ; *Don Garcie de Navarre*. — G. Monval : Le livre de Templery. — La tombe de Molière. — MONDE POETIQUE (juillet). — E. Blémont : Le mécanisme élémentaire de l'expression. — Ribaux : Le reliquaire de la poésie romande.

NATURE (16 juillet). — Expérience sur les cerfs-volants. — La pasteurisation de la bière. — Première station centrale d'électricité à Paris. — Le jaugeage des bateaux et des navires. — Les vagues de la mer. — Éboulement de Zug en Suisse. — La vallée des Geysers d'Islande. — (23 juillet). Bateau démontable. — Effets des radiations solaires sur le sélénium. — La pureté de la glace. — Les chemins de fer en Orient. — Pompes à piston captant. — Le pendule à deux branches et ses applications. — Action de l'huile sur la mer pour calmer l'agitations des vagues. — Les puces. — Les orangers en France. — (6 août). Le torpilleur à grande vitesse *l'Ouragan*. — L'épidémie de suette militaire. — Machines à fabriquer les caisses d'emballage. — Le tremblement de terre du Japon du 15 février 1887. — La photographie pratique. — Le fond russe. — Photographie amusante. — Le matériel des pompiers de Paris. — La variation séculaire des saisons. — Collecteur des poussières. Système Comerford. — La montre observateur. — La mine et l'usine à mercure d'Amaden (Espagne). — (13 août). L'éboulement de Zug, en Suisse, le 5 juillet 1887. — Etude du timbre des sons par la méthode des flammes manométriques. — L'éclipse totale de soleil du 19 août 1887. — L'éclairage oxhydrique. — Wagons de chemins de fer. Types nouveaux sur les lignes françaises. — Les miroirs magiques. — Les jeux de hasard. — Déversoir-siphon évitant toute obstruction des tuyaux. — Tourne-feuille mécanique s'adaptant à toutes sortes de pupitres à musique. — Source intermittente de Vesse, près Vichy (Allier). — NOUVELLE REVUE (15 juillet). — H. Pessard : La fin d'une guerre. — G. D. Weill : Les relations diplomatiques de l'Angleterre et de la papauté. — Astruc : Le mouvement religieux. — F. Gallot : Les périodiques allemands. — (1er août). Zeller : Rodolphe de Habsbourg. — Fuzier-Hermann : L'ordre des avocats. — F. Hémon : Les races vivaces. — Weil : Les relations diplomatiques de l'Angleterre et de la papauté. — Etude sur Clausewitz.

POLYBIBLION (juillet). — L. Couture : Philosophie. — F. Boissin : Romans, contes et nouvelles. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique. — Questions et réponses.

REVUE ALSACIFNNE (juillet). — Eugène Seinguerlet. — Rabany : Les généraux alsaciens de 1815 à 1870. — Les Alsaciens dans la magistrature française. — Une aventure romanesque à Strasbourg en 1735. — Ephémérides alsaciennes. — Lettres d'Alsace-Lorraine. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (juillet). — La poterie en Belgique à l'âge du mammouth. — Dally : De la sélection ethnique et de la consanguinité chez les Grecs anciens. — Topinard : Description et mensuration d'une série de crânes kirghis offerts au musée Broca. — Courtes : Le musée Guimet. — Topinard : L'homme quaternaire de l'Amérique du Nord. — REVUE ARCHEOLOGIQUE (mai-juin). — L. Heuzey : Une étoffe chaldéenne ; le kannakès. — Mowat : Inscriptions osques ornées d'images de monnaies. — Deloche : Anneaux et cachets de l'époque mérovingienne. — Néroutsos-Bey : Inscriptions grecques et latines recueillies dans la ville d'Alexandrie et aux environs. — J. Guillemand : Inscriptions gauloises; nouvel essai d'interprétation. — Le Blant : Le vol des reliques. — Prost : Les anciens sarcophages chrétiens de la Gaule. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (15 juillet). — E. Morlot : Le théâtre de M. Ohnet. — Tellier : M. Th. de Banville et sa dernière œuvre dramatique. — Valnay : Le théâtre de Moscou de 1841 à 1850. — De Veyran : Un roman comique

au XIXe siècle; la lecture d'un drame inédit. — A. Copin : Les violettes de Mlle Mars. — (1er août). Lefranc : Le théâtre et les jeunes auteurs. — J. Guillemot : La mise en scène et le théâtre réaliste. — Ballien : Regnard au Théâtre-Italien. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (juillet). — Chabal-Dussurgey : Les Ecoles d'art décoratif. — Maurice Lippmann : L'art dans l'armure et dans les armes. — Bouilhet : Conférences de l'Union centrale : La galvanoplastie. — V. Ch. : Les peintures décoratives de M. Charlemont pour le nouvel opéra de Vienne. — De Champeaux : L'art flamand avant le XVe siècle. — REVUE DE BRETAGNE ET D'ANJOU (août). — L. Seché : Paul Eudel. — Orain : L'exposition des beaux-arts à Rennes. — Kerviler : Cent ans de représentation bretonne. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (17 juillet). — Le règlement russe sur le commandement des places fortes. — Le projet de loi organique militaire. — (24 juillet). Le service de l'alimentation en temps de guerre dans l'armée italienne. — (31 juillet). Une revue à Dijon en 1815. — (7 août). L'action du feu de l'infanterie sur le champ de bataille. — L'Académie d'état-major en Russie. — Les places fortes de la Bulgarie. — La première expédition de Constantine. — (14 août). Le Kiel autrichien. — Mémoires du général Landrieux 1796-1797. — Le général Pélissier. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (18 juillet). — Petschenig : Corippus. — De Weech : Cartulaire de l'abbaye de Salem. — Harisse : Excepta Colombiniana — Godefroy : Dictionnaire de l'ancienne langue française. — Clermont-Ganneau : Notes d'archéologie orientale. — (25 juillet). Ledrain : Dictionnaire des noms propres palmyréniens. — Beloch : La population du monde gréco-romain. — D'Artois de Jubainville : Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande. — Oucken : Dissertations sur l'histoire moderne. — Bellet : Histoire du cardinal Le Camus. — Alis : Notice sur Mauvezin. — REVUE DES DEUX MONDES (15 juillet). — M. du Camp : Les associations protestantes à Paris; les diaconesses; la cité du soleil. — Cochut : La France et l'Union latine. — E. Michel : Une nouvelle biographie de Raphaël. — A. Fouillée : La sensation et la pensée selon le sensualisme et le platonisme contemporains. — A. Rambaud : L'empereur Frédéric II d'après une récente publication. — (1er août). Duc de Broglie : La seconde lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — G. Boissier : L'édit de Milan et les premiers essais de tolérance religieuse. — P. Janet : Les origines de la philosophie d'Auguste Comte. — De Varigny : L'Océanie moderne. — Valbert : Lettres intimes de l'impératrice Marie-Louise. — Brunetière : Montesquieu à propos de livres récents. — REVUE GÉNÉRALE (15 juillet). — Trézenick : M. Barbey d'Aurevilly. — Comtesse de Mouzay : Mme Anaïs Ségalas. — Duchosal : Rodolphe Topffer. — De Larivière : La femme en Allemagne d'après M. John Grand-Carteret. — (31 juillet). F. Passy : La solidarité du capital et du travail. — Ch. Beauquier : Michel Munckaczy. — *Mme de Sévigné*, d'après M. Boissier. — *Victor Cousin*, par Jules Simon. — *Montesquieu*, par A. Sorel. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (juillet). — De Crisenoy : Statistique des biens communaux et des sections de communes. — Les conseils de préfectures. — Guignard : Les institutions sanitaires ou l'hygiène administrative et scientifique en Italie. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (juillet). — L'histoire de l'enseignement géographique. — Drapeyron : Les deux Buache, ou l'origine de l'enseignement géographique par versants et par bassins. — Girard : Distribution de la température à la surface du globe. — Gaudefroy-Demombynes : Les colonies allemandes dans l'Afrique occidentale. — REVUE GÉOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (mai). — G. Renaud : Les prix du blé en France de 1771 à 1884. — Levasseur : La statistique graphique. — De Lanessan : Bizerte, port militaire. — Gouin : Les embouchures du fleuve Rouge. — De Boucherville : Les colons français à Madagascar. — Population, administration et commerce du Congo. — Marche : Voyage aux Philippines. — L'avenir des Européens en Afrique. — La Lauze : Le canal des deux mers; de Port-Vendres à Cap-Breton. — REVUE D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE (juillet). — Lavollée : Les unions internationales. — Rott : Philippe III et le duc de Lerme. — De Ruble : Le traité de Cateau-Cambrésis. — De Lettenhove : Candidature du duc de Leuchtemberg au trône de Belgique (1831). — Vaesen : Du droit d'occupation d'une terre sans seigneur sous Louis XI. — REVUE INDEPENDANTE (août). — De Wyzeva : Les livres. — J. Laforgue : Chronique parisienne. — Mans : Chronique bruxelloise. — de Fourcand : Musique. — Mme Daudet : Feuillets intimes. — Villiers de l'Isle-Adam : G. Mahouin. — Paul Adam : Au jour. — J. Péladan : Paulæ preces. — Dujardin : Les lauriers sont coupés. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (juillet). — E. Camille : Jean-François Millet. — Jean-Paul Clarens : George Sand. — M. Jametel : Nouveautés chinoises. — Cœnil : La philosophie dans l'art; les mots et les choses. — Ulric : Chopin. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (juin). — Degouy : Etude sur les opérations combinées des armées de terre et de mer. — De Fésigny : Les rapides du haut Mékong. — Inventaire des archives du port de Marseille. — REVUE DU MONDE LATIN (août). — De Barral : Le conclave de Venise et le Concordat français (1799-1801). — Lefèvre Saint-Ogan : Un journaliste au XVIe siècle; l'Arétin. — Ch. Gidel : La littérature et la Révolution de 1830. — A. Berget : Télégraphes et téléphones. — REVUE PHILOSOPHIQUE (juillet). — Seignobos : Les conditions psychologiques de la connaissance en histoire. — Durckheim : La science positive de la morale en Allemagne; les économistes, les sociologistes et les juristes. — J.-M. Guardia : Les sentiments intimes d'Auguste Comte d'après son testament. — Tannery : Le monisme de Mélissos. — Tarde : *La Criminalité comparée.* — REVUE DE LA REVOLUTION (juin). — De Beaurepaire : La Normandie en 1792; assassinat de G. Bayeux, procureur général, syndic du Calvados. — Taine : La Provence en 1790 et 1791. — Faye : Les sociétés populaires d'Indre-et-Loire. — G. Bord : Un bourreau danseur. — D'Agours : La Corse en 1800. — Le clergé français réfugié en Angleterre en 1801. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (16 juillet). — G. Larroumet : La saison théâtrale de 1886-1887. — Ch. Levêque : Wagner. — Durand-Gréville : Les vicissitudes d'un tableau célèbre; la *Ronde de nuit*, de Rembrandt. — (23 juillet). Ch. Benoist : La trahison d'Étienne Marcel, à propos d'une polémique récente. — Ch. Levêque : Wagner. — Le Maroc, d'après M. G. Charmes. — M. Gaucher : Marie Bashkirtseff d'après son *Journal*. — Desjardins : M. Caro. — (30 juillet). De Varigny : La politique d'annexion en Océanie. — A. Rambaud : La diplomatie française en Orient au XVIIIe siècle. — E. Beaussire : *L'Ode à la joie* de Schiller. — Sacher-Masoch : Le premier nihiliste, Tschoglokoff. — (6 août). Chantavoine : De l'utilité des études classiques dans une démocratie. — Léo Quesnel : La Guyane et l'Amazonie, d'après M. H. Coudreau. — (13 août). A Barine : Physiologie du criminel d'après M. Lombroso. — *Histoire politique de la France*, par C. de Loisne. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (juillet). — De Circourt : Le duc Louis d'Orléans, frère de Charles VI; ses débuts dans la politique. — Comte de la Ferrière : La troisième guerre civile et la paix de Saint-Germain (1568-1570). — De Barthélemy : Charlotte de la Trémoïlle, princesse de Condé; son procès criminel. — Allard : L'ancien monde et le christianisme. — De l'Epinois : Jordane Bruno d'après de récentes publications. — REVUE SCIENTIFIQUE (16 juillet). — Marey : Le vol des oiseaux. — Mme Royer : L'évolution mentale dans la série organique. —

De Varigny : La lèpre aux îles Hawaï. — Ancelle : *Explorations au Sénégal.* — (23 juillet). De Lacaze-Duthiers : Les sciences accessoires dans les Facultés de médecine. — Errera : Pourquoi dormons-nous? — Crookes : Sur une nouvelle force supposée. — Franck : *Les Fonctions motrices du cerveau.* — (30 juillet). Malard : Les groupements cristallins. — Yves Guyot : L'art et la science. — Richet : Léon Gosselin. — (6 août). Carl Vogt : Le rôle des sciences et des lettres dans l'enseignement secondaire. — Malard : Les groupements cristallins. — Meunier : Le chien de guerre. — Le suicide du scorpion et du cobra. — (13 août). Crookes : La genèse des éléments. — Rietsch : Le rôle des bactéries dans la nature. — La mise en culture des Landes de Gascogne. — Romanès : Le sens de l'odorat chez le chien.

SPECTATEUR MILITAIRE (1er août). — L. Samion : Exercices et manœuvres de l'infanterie belge. — Brun : L'éducation de l'infanterie française. — Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin. — E. Maison : Les volontaires de la Savoie (1792-1799).

TOUR DU MONDE (16, 23, 30 juillet et 6 août). Dieulafoy : Journal des fouilles de Suse. — (13 août). Rabot : Explorations en Laponie. — TRADITION (juillet). — H. Carnoy : Les aventures de Til Ulespiègle. — E. Blémont : Poèmes de la tradition. — Ch. Buet : La légende des chats parlants. — Dr Prato : La chanson de Marguerite dans le *Faust* de Gœthe. — Lorin : La retraite illuminée d'Auxerre. — Mac-Gwenlyne : La pierre tremblante de Fairdhu.

Revues étrangères

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE (juillet). — H. Jacottet : Poètes modernes de l'Angleterre; Elisabeth Barett Browning. — Lullin : Le blé, la farine et le pain. — Decrue : La cour de France et la société au XVIe siècle. — Ph. Godet : Une éducation au siècle passé. — (août). F. de Pressensé : Un philanthrope anglais; lord Shaftesburg. — Bajovar : Episode de la vie du roi Louis II de Bavière. — Decrue : La cour de France et la société au XVIe siècle. — L. Quesnel : Cinquante ans de l'histoire d'Angleterre. — Van Muyden : La photographie, ses progrès récents, son avenir. — MATINÉES ESPAGNOLES (22 et 30 juillet). Sylvanecte : Etude sur les origines de la Prusse impériale; les chevaliers teutoniques. — D. Bernard : Excursion à Tanger. — F. Ponsard : Les Charmettes; souvenir d'Aix et de Chambéry.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES
Parus dans les Journaux quotidiens de Paris
(Du 15 juillet 1887 au 15 août 1887)

DÉBATS. Juillet : 18, et août : 15. J. Lemaître : Les trois discours de Corneille sur l'art dramatique. — 19. *L'ancien monde et le Christianisme*, par de Pressensé. — 22. La manufacture de Sèvres. — 27. *La France en Orient sous Louis XVI.* — 28. Lucrezia degli Obizzi. — 29. Les *Mémoires* de Cluseret. — Août : 4. Une correspondance inédite de Mazzini. — 5. *Portraits historiques*, par Chantelauze. — 7. *Nouvelles études de psychologie et de morale*, par F. Bouiller. — 9. J. Simon : L'armée et la démocratie. — 11. *Lettres athéniennes*, par le vicomte de Mouy. — 14. *La Vie littéraire dans une ville de province sous Louis XIV*, par Jacquet.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Juillet : 17, 27. Levallois : Physionomies de la bohème; F. Fouque. — 20. Les décadents. — Août : 11. Les bibliothèques. — 13. *L'Unisson*, par M. Duruy. — 14. L'Ecole des jeunes de langues.

ÉCHO DE PARIS. Juillet : 24. Armand Carrel. — Août : 1. *Romance sans paroles*, par P. Verlaine.

ESTAFETTE. Juillet : 30. *La Décadence latine*, par J. Péladan.

ÉVÉNEMENT. Juillet : 16. *L'Initiation sentimentale*, par J. Péladan. — 17. Notes sur Zola. — 21. L'éditeur Lemerre.

FIGARO. Juillet : 18. G. Flaubert à Chenonceaux. — 23. Les écrivains français dans l'Amérique du Sud. — 30. Quellien : La statue de Brizeux. — Août : 13. Jeanne d'Arc et les quarante académiciens.

FRANÇAIS. Juillet : 16. Le tombeau d'un Pharaon. — 18. Lettres au *Mercure de France* sur Molière. — 19. Les deux bouts du siècle à propos de quelques publications récentes. — 20. Ch. Jourdain. — 22. M. Caro. — 23. L'Eglise et l'Etat en Angleterre depuis la conquête des Normands. — 29, et août : 11, 12. *La Terreur sous le Directoire.* — Août : 1. *Vercingétorix*, drame, par M. Schuré. — 7. *Jean-Joseph Mounier, sa vie et ses écrits*, par Lanzac de Labarie. — 13. *Le Patriotisme et la religion au siège de Beauvais en 1472.* — 14. Les sociétés historiques de Paris et leurs publications. — 15. Origines du théâtre de Shakespeare.

GAULOIS. Août : 8. M. Caro.

GAZETTE DE FRANCE. Juillet : 17. *Le Forgeron*, par Th. de Banville. — *Les Moineaux francs*, par J. Normand. — 18. M. Caro. — 21. La statue d'Urbain II. — 24. *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras. — 29. Mistral. — 31. *Le Prince de Bismarck*, par Marie Dronsard. — Août : 7. *Le Joueur*, par Dostoiewsky. — 11. Collections et collectionneurs; l'ancienne Rome. — 14. *Candidat!* par Jules Claretie.

GIL BLAS. Juillet : 25. Les romanciers militaires. — 27. Armand Carrel. — Août : 10. *L'Adorée*, par Maizeroy. — 13. Mme de Lamartine.

INTRANSIGEANT. Juillet : 28. *Notes d'un journaliste*, par Geffroy.

JUSTICE. Juillet : 18. Bancal des Issarts. — 20. M. Caro.

— 25. Le culte de la raison en province. — 26. *En rade*, par Huysmans. — Août : 1. Le clergé constitutionnel dans les départements du Sud-Ouest. — 2. Les livres scolaires. — 4. L'émigration française. — 11. La question du latin.

LIBERTÉ. Juillet : 22. Nouvelle étude sur Napoléon. — 24. Armand Carrel. — 26. Le vieux théâtre espagnol. — Août : 3. *L'Unisson*, par M. G. Duruy. — 12. La Correspondance de Mme de Rémusat. — 15. *La Comédie française pendant les deux sièges*, par M. A. Thierry.

MONDE. Juillet : 16. Economie politique et sociale, par l'abbé Rambaud. — 26. Armand Carrel. — Août : 14. Un royaliste libéral en 1789 ; Jean-Joseph Mounier.

MONITEUR. Juillet : 20. *Nos 144 régiments de ligne*, par de Lyden. — 22. Le général Mac Clellan, par le comte de Paris. — 27. Les mémoires du prince Adam Czartoryski. — 30. G. Cadoudal. — Août : 7, 9. Derome : Les miniatures de V. Hugo. — 15. *Les Femmes jugées par le Diable*, par G. Claudin.

MOT D'ORDRE. Juillet : 27. L'Ecole du livre.

NATIONAL. Juillet : 19. Armand Carrel. — 20. L'écrivain moderne. — Août : 3. Jésus-Christ selon Zola.

PARIS. Juillet : 25. *Les Œuvres et les hommes*, par Barbey d'Aurevilly.

PARTI NATIONAL. Juillet : 19, 26. Les comédiens et les mœurs. — 22. *L'Ennemi*, par Guiches. — Août : 4. *Essai sur le libre arbitre*, par Fonsegrive. — 5. *Un homme d'aujourd'hui*, par H. Rabusson.

PATRIE. Juillet : 22. *L'Armée française*, par de Lyden. — 25. *Le Rire*, par Coquelin. — Août : 11. *Dames de la Renaissance*, par Blaze de Bury.

REPUBLIQUE FRANÇAISE. Août : 13. Les tremblements de terre. — Une histoire italienne de la Révolution française.

SIECLE. Juillet : 25. *La Comédie française pendant les deux sièges*, par E. Thierry. — 27. Pierre Dupont. — 31. Les *Mémoires* de J. Cluseret.

TEMPS. Juillet : 17. M. Caro. — 19. E. Scherer : Cinquante ans de règne (la reine Victoria). — 24. A. Carrel. — 27. Les *Mémoires* de Cluseret. — 28. A. Daudet : Histoire de mes livres ; *Numa Roumestan*. — 29. Comment il faut lire Montesquieu. — Août : 6. Le Cagnon du Tarn. — 10. *Souvenirs diplomatiques*, par Rothan. — 12. Scherer : Les précurseurs de Lamartine. — 13. *Les Propos de table de la vieille Alsace.*

UNIVERS. Juillet : 22. Le chant grégorien. — 30. Victor Pavie. — Août : 9. Biré : M. H. de Pène. — 11. J. Simon : Victor Cousin.

VOLTAIRE. Juillet : 19. G. Vicaire : Léopardi. — 23. La statue de Musset. — Août : 15. La vogue littéraire ; Dante-Gabriel Rossetti.

L'Administrateur-Gérant : A. Sauphar.

EN SOUSCRIPTION

Pour paraître en Novembre prochain

LE
MIROIR DU MONDE

Notes et Sensations de la Vie Pittoresque

PAR

OCTAVE UZANNE

AVEC 160 ILLUSTRATIONS DE PAUL AVRIL.

Un volume petit in-4° de 190 pages environ. imprimé en caractères Didot, tirage sur vélin de Hollande, illustré à chaque page de dessins en couleur ou en bronze, reproduits d'après des compositions polychromes ou des dessins monochromes de Paul Avril, en taille-douce et en chromotypographie. Couverture originale tirée en taille-douce. Tirage limité à 2000 exemplaires numérotés, plus 200 exemplaires sur papier du Japon.

Le volume sur vélin de Hollande, prix.	**50** *francs.*
100 exemplaires sur japon, format normal du volume, numérotés de CI *à* CC	**100** —
100 exemplaires sur grand japon, tous paraphés par l'auteur, numérotés de I *à* C.	**150** —

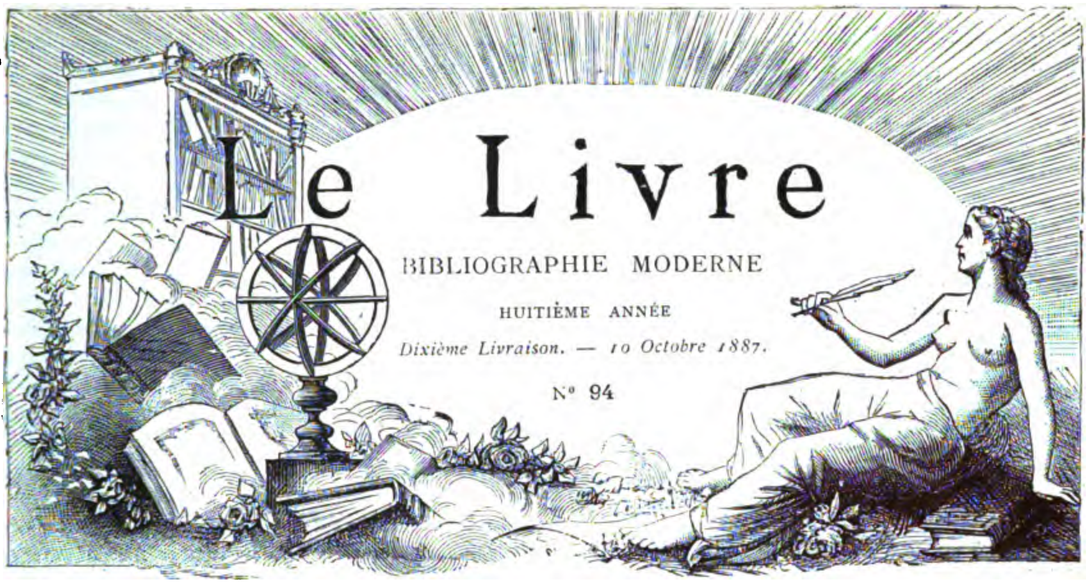
Un emboîtage-liseuse en véritable cuir japonais polychrome, doublé de satin broché, avec coins intérieurs de cuir du Japon a été fait pour la moitié des exemplaires ordinaires et les japons. Le prix en est fixé à 8 francs pour les papiers ordinaires et petit japon, et à 12 francs pour les grands papiers du Japon.

Le Miroir du Monde donne le reflet des principaux tableaux de la vie élégante. Il est divisé en dix chapitres : le Monde et la Société, — les Arts et les Lettres, — l'Intérieur, — l'Étude, — l'Amour, — le Voyage, — les Sports, — la Table, — le Rêve, — la Campagne. Chaque page de ce livre à grandes marges est illustrée par Paul Avril de dessins d'une grande variété de composition et d'exécution, dans les notes les plus diverses et les tonalités les plus complexes. Toutes ces illustrations sont interprétées tour à tour par la taille-douce, la chromotypographie et par tous les procédés de gravures en relief. A l'aquarelle succède le fusain, au fusain le lavis, au lavis le camaïeu; aux larges compositions font suite des sujets d'ornement tirés en or et en bronze; tantôt le dessin empiète sur l'ampleur des marges, tantôt il se faufile dans le texte, s'y marie ou y fait cadre avec une fantaisie toujours harmonieuse et une originalité qui dépasse tout ce qui avait été précédemment fait pour des ouvrages appréciés comme *l'Éventail* et *l'Ombrelle*.

M. Octave Uzanne, au milieu de ce luxe décoratif, a fait œuvre d'observateur et de moraliste. Il a voulu que son livre, fait pour être feuilleté, pris et repris, pût être parcouru et pour ainsi dire picoré de l'œil par le lecteur, à l'aventure. De là ces notes, ces observations sur la vie courante, ces maximes, ces essais, ces pensées formulées nettement, dans un esprit de synthèse très moderne, qui en fera le succès.

Le tirage de ce livre hors ligne a été fait à un nombre infiniment plus restreint que celui des ouvrages précédemment parus. L'auteur a tenu à assurer à son livre, par un tirage très limité, non seulement une vogue du moment, mais aussi une place durable dans l'estime des collectionneurs et bibliophiles, qui prisent à juste titre la rareté d'un bel ouvrage qu'aucun trafic de librairie ne peut vulgariser ou déprécier. — Ce livre ne sera donc sous aucun prétexte réimprimé, et l'auteur du *Miroir du Monde* tient à en donner lui-même l'assurance au public.

L'administrateur-gérant : A. Saudphar.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Histoire. — Beaux-Arts. — Géographie. — Petite gazette du bibliophile. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Contes à Sylvie, par M. Léon Deschamps. Un vol. in-18. Paris, 1887, Jules Lévy, éditeur.

Ils ne sont pas tous également « palpitants d'intérêt », ces *Contes à Sylvie,* qui, selon le sens le plus général du mot *conte,* seraient des œuvres de pure imagination, et, d'après l'allure du récit confirmée çà et là par la déclaration de l'auteur, seraient, au contraire, des œuvres d'observation, reproduisant des faits de la vie réelle. En outre, cette Sylvie, à qui ces contes sont contés, est loin de rien avoir de commun avec l'innocente nymphe bocagère que le nom semble désigner, si elle a pris goût, comme il est probable, à ces mœurs du quartier latin dont M. Léon Deschamps lui narrait des épisodes quelque peu vifs. L'étiquette du volume égarera donc bien des gens, car ils sont nombreux, les lecteurs qui jugent du contenu d'un livre et l'achètent sur le titre, ce qui est vraiment bien excusable. Mais, cette réserve faite, nous nous empressons de déclarer qu'en ce point seulement l'œuvre manque tant soit peu de sincérité. Disons plus : c'est la sincérité, la belle sincérité de la jeunesse, qui fait le principal mérite de ce recueil de novellettes d'ailleurs très variées d'allure, de ton et d'humeur ; et c'est là encore un mérite. M. Léon Deschamps, dont le style est déjà suffisamment compliqué, devrait bien cependant se garder à l'avenir de pousser la recherche de la variété jusqu'à tomber — par accident, je veux le croire — dans le triple galimatias, comme en cette singulière phrase qui me gâte un des meilleurs morceaux du volume. Celui qu'il intitule : *le Premier Livre.* En relisant ici cet échantillon de style baroque, il se défendra difficilement d'en rire.

Dépeignant les doutes et les angoisses d'un jeune écrivain au sujet de son œuvre de début, il dit : « Chaque ligne n'est-elle pas une heure de sa propre existence ? avec, pour ponctuation, les douleurs, ces virgules, et les trop rares joies, ces points d'exclamation, qui séparent le mystérieux inconnu de l'incréé du sombre néant de la chute finale ? » Et, certainement, le jour où il laissa sécher sur le papier l'encre de cette belle suite d'images, M. Léon Deschamps fut content de lui. « Il contempla son œuvre et vit qu'elle était bien. » Mais, nous-mêmes, n'en rions pas trop. Quel écrivain ne ferait de telles rencontres

s'il cherchait dans ce que Sainte-Beuve appelait son « fumier ». E. C.

L'Immolation, par J.-H. Rosny. Paris, Albert Savine, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Dans son nouveau volume *l'Immolation*, J.-H. Rosny affirme une fois de plus, d'une manière tout à fait saisissante, sous une incisive couleur, les qualités de puissance et d'originalité qui ont mis entre les mains de tous les lettrés, de tous les fervents de l'art et de la littérature, ses deux œuvres précédentes, *Nell Horn* et *le Bilatéral*. Il est facile de chercher querelle à l'écrivain sur les détails de style, sur des choix de mots et d'adjectifs, sur son autoritaire parti pris scientifique; mais il est impossible de ne pas reconnaître sa force, de ne pas louer sa science d'observation, la poignante et impérieuse réalité de ses études.

Après avoir peint les mœurs anglaises, les dessous de Londres sous le jour le plus vrai que nous ayons encore trouvé dans les livres écrits sur l'Angleterre, après avoir tracé dans *le Bilatéral* des tableaux de mœurs révolutionnaires absolument neufs, le romancier porte son analyse sur ces êtres muets, murés, presque inconnus, les paysans, et nous donne des types, terribles de ressemblance, criants de sincérité, d'une intensité de vie qui terrifie. Nous ne connaissons pas de trilogie paysanne plus formidable que *l'Immolation, la Sorcière, l'Aîné*. Ces brutes farouches, ignorantes, crédules, implacables, se dressent en silhouettes d'épouvante sur le fond tragique des champs sourds et muets, de la terre complice des sauvageries, dans l'atmosphère, poétique en apparence, brutale et cynique en réalité, de la nature impassible. La luxure de bête fauve faisant se ruer le père sur sa propre fille, sur la chair sortie de sa chair, l'ignoble et superstitieuse terreur traînant l'homme au meurtre impitoyable de l'innocente voisine soupçonnée de jeter des sorts, la monstrueuse avarice lançant le frère aîné au fratricide, sont comme symbolisés par Rosny dans ces trois figures magistrales, Hamelot dit la Tête, Clotare, et enfin Mathieu Gavel. Le livre se complète par *Cipriano de Aranzazu*, une curieuse esquisse de croyant, demi-mystique et visionnaire, et se termine par *les Xipéhuz*, une étrange reconstitution d'époques antérieures au premier groupement d'où devait sortir la civilisation assyrienne et babylonienne. Mais nous avouons donner toutes nos préférences à la trilogie de la terre d'un grandiose horrible et impressionnant.

L'Adorée, par René Maizeroy. Paris, Victor Havard, 1887, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La minutieuse et passionnée étude de jalousie que René Maizeroy intitule *l'Adorée* est certainement de beaucoup la meilleure de ses œuvres, la plus vraie, la plus sobre. A côté de la violence vécue des sentiments qui y sont analysés avec une fougue communicative par un talent jeune et convaincu, on y trouve un effort visible vers une plus grande simplicité de la langue. Rarement les ardeurs de la passion, les querelles et les joies amoureuses d'un jeune ménage ont été décrits d'une manière plus chaude, plus pénétrante; René Maizeroy a mis dans ce livre, qui semble moins un roman qu'une sorte de journal de l'amour, une irrésistible conviction, le cri de vérité qui fait sortir une œuvre du rang et lui assigne presque une place spéciale dans la littérature à côté des œuvres de passion. *L'Adorée*, sans complications, sans intrigues, sans action au sens absolu du mot, attache comme l'aventure la plus compliquée, et cela par le seul développement de cette jalousie qui mord le malheureux mari au cœur et au cerveau, empoisonnant son sang, son bonheur, sa raison. Ce ne sont que scènes violentes succédant à des scènes de tendre et amoureuse ivresse, et, malgré la monotonie forcée d'un livre où se débattent seulement deux êtres, deux chairs liées l'une à l'autre par le mariage et par la passion, l'auteur arrive à un degré d'intérêt, d'émotion, qui captive et ne lâche plus. Nous n'aimons pas beaucoup la fin du roman, trop brusque, trop précipitée, en dépit de l'annotation préparatoire de l'auteur; les transitions n'y sont plus amenées avec le même art qu'au début et le caractère du mari y paraît moins vrai. Mais ce n'est là qu'une tache au roman de René Maizeroy qui est, jusqu'à ce jour, sa meilleure œuvre, la plus sincère.

L'Ennemi, par Gustave Guiches. Paris, Librairie moderne, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Gustave Guiches continue avec *l'Ennemi*, la série des intéressantes études de mœurs provinciales qui lui ont servi si heureusement de début dans les lettres et qui ont aussitôt mis son nom en relief parmi les jeunes romanciers d'avenir. Dans *Céleste Prudhomat*, il nous contait la navrante et terriblement sincère histoire de l'institutriee de province, de la maîtresse d'école, de la fille de paysan élevée audessus de sa condition pour devenir une dame, un professeur ; *l'Ennemi*, qui devait primitivement s'appeler *la Bête*, est le récit mouvementé de l'affreuse dévastation des vignobles du Lot par le phylloxera.

Avec l'ardeur d'un écrivain qui possède à fond son sujet, qui a pu tracer pas à pas son étude sur place d'après les documents les plus réels, il met en scène un vigneron propriétaire, fanatique de la vigne, de son clos et sacrifiant tout, revenus, famille, enfant, à cette ravageante passion de la terre, qui ronge comme un cancer toujours affamé l'âme et la chair de tout vrai paysan. Son héros, Chavasseur, lutte corps à corps avec le monstre, la bête hideuse et lui fait une guerre sans pitié; à lui seul il remue tout le pays, le lève en une croisade sainte contre le puceron maudit, oublie peu à peu, dans l'ardeur absorbante de cette lutte, tous les siens, au point d'en arriver à vendre, pour ainsi dire, sa fille à un financier suspect, puissamment riche, qui lui a promis son concours,

et finit par mourir, assommé d'un coup de sang, devant ses terres improductives, devant ses vignobles à jamais perdus, le jour où son gendre, à l'instigation de sa fille, lui refuse la rente promise, qui l'aidait seule à continuer le dur combat engagé contre le phylloxera.

Œuvre d'une poignante actualité, le roman de M. Gustave Guiches se distingue par son souci de la vérité, par sa structure habile et par le soin passionné du style; si, çà et là, ce souci le pousse à quelques exagérations d'images, à des recherches de mots, à des inventions de verbes, qui n'ajoutent pas, selon nous, à la valeur du roman, il n'en est pas moins vrai que c'est le livre d'un écrivain de talent, sachant voir les choses et analyser les caractères. *L'Ennemi* tiendra donc bien sa place à côté de cette première œuvre applaudie, *Céleste Prudhomat*, qui faisait déjà si brillamment augurer du nouveau littérateur. G. T.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

Les voyages de Balthazar de Monconys, avec une introduction par M. Charles Henry. Un vol. in-4°. Librairie scientifique, A. Hermann. Paris, 1887.

Les voyages de Balthazar de Monconys présentent quelque intérêt pour l'histoire des sciences. Il publia ces relations pour la première fois à Lyon, en 1665-66; les érudits ne se sont point fait faute d'y puiser des renseignements. C'était, à ce qu'il paraît, un assez curieux personnage que Balthazar de Monconys; né à Lyon en 1611, il sentit de bonne heure le goût des voyages. Une peste qui désola une partie de l'Europe en 1628 lui servit de prétexte auprès de sa famille pour obtenir la permission et les moyens de voir du pays. Il alla prendre ses grades à Salamanque, et malgré son dessein de promener son humeur aventureuse jusqu'aux Indes et en Chine, il revint à Lyon, cédant à l'amour paternel et à la tendresse d'une belle-sœur, « la plus vertueuse que fût jamais » ; une charge de conseiller l'y attacha.

Dès lors, il se jette dans l'alchimie et l'astrologie judiciaire; puis, plus sagement, il s'adonne à la physique et aux mathématiques. Très bien vu dans la société savante du temps où il connut Gassendi, Thévenot, Justel, Pascal, Petit, Roberval, de la Chambre, Auzout, etc., il conquit aussi les bonnes grâces du chancelier Séguier; il fut chargé d'une mission à Rome par le duc de Luynes, s'en acquitta très heureusement et eut l'honneur d'accompagner le duc de Chevreuse en Angleterre, en Hollande, en Allemagne et en Italie; il avait précédemment parcouru le nord de l'Espagne, le Portugal, l'Italie, l'Égypte, la Syrie, Constantinople, l'Anatolie. Le principal intérêt de ses relations de voyages, c'est la transcription qu'il y donne de ses entretiens avec les savants dont il fit connaissance. Bien qu'elle ne soit pas toujours très claire, M. Charles Henry estime que les spécialistes y pourront découvrir des aperçus et des renseignements non dépourvus d'utilité ou d'originalité.

Pour nous, force nous est d'avouer que tout cela nous a semblé plus archaïque qu'intéressant, et que l'exhumation des voyages de Monconys ne nous semble pas répondre à un besoin impérieux, ni combler une lacune déplorable. PZ.

Prêtres et Soldats, par le capitaine Blanc. Un vol. in-18 de 275 pages. Paris, librairie Plon. 1887.

L'auteur de ce recommandable travail n'a pas entendu seulement faire œuvre de patriotisme ou d'édification religieuse, ou de glorification militaire, mais attirer sur des réalités d'une éloquence universelle, solides comme d'éternelles lois, le regard quelquefois abusé de ceux qui prétendent chez nous diriger la politique ou simplement en raisonner. Les merveilles de l'héroïsme et les bienfaits du dévouement ne s'inspirent pas aux brailleries des clubs électoraux ou des tables d'hôte, ni même dans les antichambres où grouillent intrigants et *dénonciateurs*, mais à la source unique du bien, c'est-à-dire l'abnégation de soi-même, et le culte d'idées supérieures à ce qui passe. M. le capitaine Blanc a divisé en trois parties son très intéressant livre, traversé d'évocations chères à nos cœurs de Français, telles que les Dupuch et les Bugeaud, les Pavy et les Cavaignac, les Lavigerie et les Gueydon. Dans la première partie, l'auteur étudie *l'Armée et le Clergé, et leur action en Algérie;* c'est l'historique des premières crises de la colonisation, où la religion fut mise en interdit. La deuxième partie: *Évêques et Généraux*, est comme une galerie de portraits des grandes figures guerrières et sacerdotales de notre établissement africain. Dans la troisième partie: *Aumôniers et Missionnaires*, on nous communique d'abord les lettres d'un aumônier en Tunisie. Ensuite, un chapitre émouvant nous rappelle l'admirable conduite de nos prêtres pendant la guerre franco-allemande. Les dernières pages du livre traitent des missionnaires et marins, à bord d'un navire, des officiers

de marine, des colonies, des protestants, des catholiques, en Nouvelle-Calédonie, un drame à Balade, réciprocité, solidarité, épilogue. L. D.

Théâtre de Pierre Corneille, *avec des études sur toutes les tragédies et les comédies,* par Félix Hémon, lauréat de l'Académie française. Édition nouvelle en quatre tomes in-18. Paris, 1886 et 1887. Librairie Ch. Delagrave.

Il n'y a pas en Angleterre un éditeur de quelque notoriété qui ne se fasse honneur d'attacher son nom à une édition nouvelle des *Œuvres complètes* de Shakespeare. L'émulation n'est pas moindre entre nos grands éditeurs français, et elle est également justifiée au sujet, sinon des *Œuvres complètes,* tout au moins du *Théâtre* de Corneille et très particulièrement de son *Théâtre choisi.* De la sorte, grâce à la diversité du format et du prix, déterminée par le luxe plus ou moins grand de l'impression et par le choix plus ou moins étendu des pièces, il n'est pas de bibliothèque, si modeste ou si somptueuse qu'elle soit, dans laquelle le plus illustre de nos poètes tragiques n'occupe la première place. Ce n'est pas seulement par le prix et par le format, par le choix non plus, que ces éditions sans nombre s'adressent aux classes les plus variées de lecteurs, depuis l'édition monumentale de M. Marty-Laveaux (collection des grands écrivains) jusqu'à celle de la *Bibliothèque nationale* à 0 fr. 25 le volume ; c'est aussi par l'esprit qui y préside à la rédaction des préfaces, introductions, notes et commentaires, d'usage en toute réimpression de classiques.

A raison de cet esprit et du format in-18 — qui est celui du livre de travail — à raison aussi du choix des pièces, il est clair que la nouvelle édition en quatre volumes, dont la librairie Ch. Delagrave a confié le soin à M. Félix Hémon, a été conçue à l'intention du public universitaire plus spécialement que tout autre public. Sans être complète elle-même, elle tient vraiment lieu d'une édition complète pour la classe de lecteurs, étudiants et professeurs, à qui elle est destinée; peut-être même lui rend-elle ainsi de plus réels services. Aux quatre chefs-d'œuvre consacrés, *le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte,* M. Félix Hémon ajoute la publication intégrale de *Pompée,* du *Menteur,* de *Rodogune* et de *Nicomède ;* rien de plus. Mais pour faire connaître à fond le génie du poète, tout en épargnant à son public spécial « le long ennui d'une lecture souvent laborieuse », il analyse longuement *toutes* les autres pièces de Corneille, et sans se faire faute de nombreuses citations. Si dans cette œuvre immense et mêlée, tout n'est pas d'égale valeur, il est peu de pièces, en effet, dont on ne puisse dégager quelque belle scène et de beaux vers. Chacune des huit pièces publiées en entier est précédée d'une introduction développée où l'auteur présente sa solution sur toutes les questions littéraires qu'elles soulèvent. Il va sans dire que le texte des pièces publiées est l'objet d'un commentaire incessant sous forme de notes de bas de page où toutes les variantes sont citées et toutes les particularités de la langue examinées. M. Félix Hémon a vraiment le droit de dire qu'en ces quatre volumes on aura tout Corneille puisqu'on y trouvera, de *Mélite* à *Suréna,* tout ce qui mérite de survivre. — Publiées d'abord isolément, ces diverses études ont été inscrites pour la plupart aux programmes des agrégations ; réunies et complétées aujourd'hui, elles rendront des services d'autant plus grands aux travailleurs. E. C.

Études critiques sur l'histoire de la littérature française, par Ferdinand Brunetière. Troisième série. Paris, Hachette et Cie, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Cette troisième série des *Études critiques* de M. Ferdinand Brunetière est consacrée à Descartes, à Pascal, à Le Sage, à Marivaux, à Voltaire et Rousseau, et aux classiques et romantiques : littérature et philosophie mêlées, tout comme un recueil du plus grand de ceux-ci. M. Ferdinand Brunetière est un critique considérable, sérieux et grave, je veux dire de poids. Il a pour organe la *Revue des Deux Mondes,* et l'on ne sait s'il donne à ce périodique prépondérant moins d'autorité qu'il n'en reçoit. Aussi ce n'est pas moi qui me voudrais frotter à lui. Les maîtres sont respectables, et qui oserait dire que M. Ferdinand Brunetière n'est pas un maître ? Il serait *le* maître par excellence (excusez-moi, ô critique de la *Revue Bleue* !) que j'en serais étonné fort modérément. Il sait comment tel livre aurait dû être conçu et exécuté mieux que M. Francisque Sarcey ne connaît « la scène à faire ». Il est de première force sur le général et sur l'universel ; l'élément tragique ; l'élément comique ; l'ordre des idées et l'arrangement des mots ; les filiations littéraires ; la loi suivant laquelle le roman s'est transformé depuis d'Urfé jusqu'à nos jours ; comment Le Sage et Marivaux et l'abbé Prévost auraient pu suppléer à ce qui leur manquait et pourquoi ils n'ont pourtant pas pu le faire ; l'influence réciproque du roman anglais et du roman français au XVIIIe siècle ; ce que vaut au juste Rousseau comparé à Voltaire et ce que pèse Voltaire dans la balance qu'il tient de sa main équitable ; ce qu'il serait besoin d'ajouter, de retrancher, de changer, de transposer dans les études que publient sur les sujets de son ressort les téméraires auteurs de notre temps ; la distinction nette et précise entre le classique et le romantique, le premier qui se reconnaît dans toute œuvre littéraire touchant à la perfection et traduisant fidèlement l'esprit national, tandis que l'autre, apparemment, se mesure à l'exotisme et à l'imperfection. Tout cela n'a point de secrets pour M. Brunetière, et il en parle abondamment, savamment, péremptoirement, pertinemment — qui en doute ? — spirituellement à l'occasion, mais — puisque c'est mon devoir d'en dire ce que j'en pense, — si doctoralement, correctement et laborieusement qu'à tous ces adverbes vient s'ajouter irrésistiblement celui de pédantesquement.

Ce critique, le seul — il me reprendra si je me trompe — qui ait, avec le culte du XVIIe siècle, l'intel-

ligence complète et l'usage exclusif de la bonne langue française de la grande époque, écrit, en comparant *Gil Blas* au *Diable boiteux* (p. 87) : « Les caractères, au lieu d'être dispersés au hasard d'une composition capricieuse et presque fantastique, étaient engagés, sinon tout à fait dans une action suivie, mais au moins distribués selon le cours naturel d'une vie humaine ». Comment M. Brunetière analyse-t-il cette phrase pour en coordonner les membres ? Ailleurs (p. 132), une longue lettre de Mme de Lambert « témoigne éloquemment de la vivacité d'intérêt qu'elle prend pour la chose publique ». Je ne savais pas qu'au XVIIe siècle on prît de la vivacité de n'importe quoi pour une chose, publique ou non.

La place me manque pour multiplier les citations de ce genre. A un autre point de vue, je recommande le passage (p. 183) où, parlant de la fécondité d'invention d'un écrivain, il en appelle à « ceux qui savent combien un tel mérite est peu de chose », pour expliquer que cet écrivain soit, en raison de cette fécondité d'invention même, resté au deuxième ou troisième rang.

C'est sur ce fin du fin que, respectueusement, je laisse M. Ferdinand Brunetière et le lecteur.

Le Livre de Caliban, par ÉMILE BERGERAT, préface d'Alexandre Dumas, de l'Académie française. Paris, Alphonse Lemerre. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Rares sont ceux qui n'ont pas rencontré et remarqué, au vol d'une lecture de journal, quelque article du *Figaro* signé Caliban. De ces articles, l'auteur, M. Émile Bergerat, a choisi, je ne dirai pas les meilleurs, car je n'en sais rien, mais sans doute ceux qui lui ont paru avoir la portée la plus haute et l'intérêt le plus durable, et en a fait un volume où l'arrangement ingénieux et le souffle *calibanesque*, qui y passe d'un bout à l'autre, unissent ces morceaux en un véritable tout.

L'angle bizarre sous lequel le bon sens sceptique de M. Émile Bergerat envisage les choses, l'allure personnelle et dégagée de son style hardi, mordant, à l'emporte-pièce, l'esprit, nullement banal, qui partout pétille et éclate, rendent la lecture de ce livre une des plus amusantes et des plus profitables à la fois qu'il soit possible de faire, sur les événements et les hommes du jour.

Notes sociologiques pour nuire à l'histoire de mon temps, tel est le titre significatif que Caliban donne à la première partie de son livre. Une autre, *Têtes et charges*, nous offre une série de réjouissants portraits, parmi lesquels Flaubert, Dumas, Richepin, Bourget, Coquelin cadet, occupent les places d'honneur. Le solennel critique Scherer est habillé de main de maître, et quant à Francisque Sarcey, nul ne l'a jamais plus délicieusement drapé. Achetez vite le volume pour déguster ce fin morceau, car l'auteur, juste mais miséricordieux, n'entend pas garder éternellement à la potence le squelette du supplicié et nous avertit qu'il en fera disparaître tout vestige dans sa cinquième édition.

M. A. Dumas fils, qui a écrit pour *le livre de Caliban* une aimable et élogieuse préface, déclare qu'il le placera, « dans une belle reliure janséniste en maroquin du Levant, sur un des rayons de sa bibliothèque de choix entre Henri Heine et Chamfort, pas très loin de Voltaire et de Diderot ». Belle reliure et bon voisinage ne gâtent rien ; mais quels que soient ses voisins et son habit, *le Livre de Caliban* est de ceux que recherchent les artistes, les moralistes et les lettrés.

Portraits d'hier. — Portraits d'aujourd'hui, par ADOLPHE RACOT. Paris, Librairie illustrée, 1887. Deux volumes in-18. — Prix : 3 fr. 50 le volume.

« Allez ! c'est une dure émotion que d'apprendre ainsi, brusquement, la mort d'un homme plein de vie, de santé, de talent, dont on a serré la main trois jours auparavant... Voilà donc ce qu'est cette vie ! Soyez donc jeune, travaillez, croyez, espérez, dites : « Demain ! » Endormez-vous après avoir relu l'œuvre d'un écrivain, d'un maître, en murmurant : « Moi aussi, je ferai mon œuvre ! » Demain, tu ne le verras pas, malheureux ! Ton œuvre, tu ne l'écriras pas ! Demain, c'est le cadavre pâle d'où l'âme s'est envolée. Demain, au lieu de ton œuvre, c'est l'œuvre des vers. C'est ton corps devenant poussière. C'est l'herbe croissant épaisse sur ton souvenir, l'herbe qui pousse plus vite au cœur que sur les fosses, comme l'a dit un de tes poètes aimés. »

Ainsi écrivait Adolphe Racot au lendemain de la mort du journaliste Fervacques. Ainsi peuvent redire tous les amis — et ils sont nombreux — du pauvre Adolphe Racot. Quand on feuillette tous ces portraits tracés au jour le jour, sous l'éperon des exigences de la presse quotidienne, qu'un éditeur ami a sympathiquement recueillis comme un pieux hommage à sa mémoire, et où tant de talent, de cœur, de savoir et d'esprit est jeté avec une insouciante et inépuisable profusion, on se sent, à cette page, arrêté par une poignante émotion de douleur.

M. Adolphe Racot avait des opinions politiques et des croyances religieuses marquées. Qu'on les partage ou non, on ne peut refuser à ce grand travailleur, mort à la tâche, à cet excellent père de famille, à ce journaliste portant haut la dignité de sa profession, à cet homme de cœur prêt à rendre service sans s'enquérir des opinions ou du parti, une sincère estime et des regrets. On le peut moins encore lorsqu'on vient de relire ces *Portraits d'hier et d'aujourd'hui* qui rappellent, d'une si vivante façon, le talent, la verve, la largeur de cœur et d'esprit de ce journaliste brutalement interrompu à l'heure la plus active de son quotidien labeur par la main imprévue de la mort.

Portraits littéraires, par BÉRARD-VARAGNAC. Ouvrage couronné par l'Académie française. Paris, Calmann Lévy, 1887. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est fait d'articles publiés dans les *Débats* et refondus par l'auteur. C'est assez dire le ton

la mesure, l'esprit général qui le recommandent. Livre calme, sérieux, de critique fine et pénétrante, où tout est jugé au criterium d'une intelligence ouverte, sincère, que la discipline universitaire et le goût classique maintiennent et guident sans la rétrécir ni l'observer, où l'expression, encore plus réservée que la pensée, ne se départ jamais ni des convenances ni même de l'urbanité, et dit tout, ou presque tout, en termes choisis, élégants, justes, spirituels quand il y a lieu. La sympathie que l'auteur professe pour Victor Hugo, pour George Sand, pour Stendhal, pour Pierre Loti, fait grand honneur à son sens littéraire et à son indépendance d'esprit. Il est sévère pour le style de Balzac, et indulgent pour celui de M. Scherer, et il a bien raison s'il est vrai que la critique doive proportionner ses exigences au talent des écrivains qu'elle juge.

Le temps et la place me manquent pour reprendre un à un les sujets que M. Bérard-Varagnac traite dans ce volume. Tout y a sa valeur, et il restera comme une protestation de fait contre l'opinion fort accréditée qu'il n'y a plus de critique en notre temps. B.-H. G.

Les grands Écrivains français : *Victor Cousin*, par Jules Simon; *Madame de Sévigné*, par Gaston Boissier; *Montesquieu*, par Albert Sorel. Volumes in-16. Paris, 1887. Hachette.

La surcharge toujours croissante, ajoutée aux programmes de concours et d'examens de toute sorte qui terminent tous les ans la période scolaire, tend visiblement à favoriser le développement et la prépondérance des études scientifiques au détriment des études littéraires. La part de ces dernières n'ayant pas été diminuée, il faut bien, en effet, prendre sur le temps qui leur était réservé celui d'acquérir les connaissances exigées par surcroît. Cet état de choses a donné non pas naissance, mais un nouvel essor à un ordre de publication très particulier, destiné à suppléer à l'initiative personnelle qui fatalement fait défaut aux jeunes gens appelés à juger des écrivains et à analyser des œuvres dont ils n'ont pu faire davantage, le plus souvent, que de retenir le nom. C'est à cette intention que répondent ces éditions multipliées de nos auteurs classiques, si diversement combinées pour les besoins du lecteur, lui fournissant, selon la mesure des heures qu'il peut destiner à l'étude, soit une analyse et un jugement sommaires, c'est-à-dire l'information rapide, essentielle et strictement suffisante, soit une abondance de commentaires et de notes, de variantes et de rapprochements en profusion telle que le texte original y est comme noyé et n'a plus qu'une importance secondaire. De là à le supprimer complètement, puisqu'il est déjà dans toutes les mains, et à ne laisser subsister que le travail du commentateur, la voie était facile et la pente glissante; l'une et l'autre ont été bientôt franchies.

En fondant récemment la *Collection des grands écrivains français*, la librairie Hachette avait-elle uniquement en vue l'objet que nous venons d'indiquer? Nous n'oserions l'affirmer Elle n'a rien effectivement, cette élégante publication, ni dans la forme ni dans le fond, d'un supplément au *Manuel du baccalauréat :* elle s'adresse tout autant à une élite d'intelligences lettrées, réfléchies, attirées par l'autorité spéciale des écrivains en chaque sujet, qu'au public des étudiants pressés d'enregistrer dans leur mémoire l'opinion d'un homme éminent sur l'auteur de son choix, sans qu'ils aient à s'en faire une eux-mêmes après lecture. Cependant, nous ne le dissimulerons pas, c'est la nouvelle *Collection des grands écrivains français* et l'esprit dans lequel nous la voyons composée qui conduit notre attention dans la direction des remarques formulées au début de cette notice; et plus particulièrement le troisième volume de la série, le *Montesquieu* de M. Albert Sorel. S'il n'est pas d'élève ayant suivi, même sans éclat, les classes de rhétorique et de philosophie qui ne soit en possession des lieux communs consacrés touchant les *Lettres* de Mme de Sévigné et touchant l'ouvrage de Victor Cousin intitulé *Du beau, du vrai et du bien*, il n'en est pas non plus qui n'ait à les renouveler en lisant l'étude de M. Gaston Boissier sur l'illustre marquise et celle de M. Jules Simon sur l'homme célèbre qui a imprimé son mouvement à l'enseignement de la philosophie en France pendant plus d'un demi-siècle. Il faut reconnaître pourtant que chacun avait une opinion faite au sujet des deux auteurs avant cette dernière lecture et qu'elle n'en est pas sensiblement modifiée.

Le *Montesquieu* de M. Albert Sorel nous paraît appelé à exercer une tout autre action sur nombre d'esprits. C'est que Montesquieu qui reste une figure très complexe pour ceux qui l'ont lu est un glorieux écrivain qu'on ne lit guère plus. Le seigneur de la Brède, Janus au double visage, auteur de l'*Esprit des lois* et du *Temple de Gnide*, est à la fois de la parenté intellectuelle de son compatriote Montaigne et de celle de Crébillon fils. L'homme politique, l'érudit sérieux qui écrit un volume sur la *Grandeur et la décadence des Romains* est aussi l'homme de plaisir, galant et libertin qui écrit le *Voyage à Paphos*. Cela ne laisse pas que de nous troubler. Il y a bien d'autres contradictions dans ce grand écrivain passé de mode — on les rencontre toutes réunies dans les *Lettres persanes* — et l'énigme se complique d'autant.

Eh bien, en deux cents pages à peine, le philosophe, l'historien, le penseur, le large et libre esprit, le conteur érotique, le galant homme et l'homme galant, cet ambigu de contrastes, M. A. Sorel l'expose, l'analyse, le définit et le juge avec une décision impartiale en sa sympathie qui déchire tous les voiles dont, pour beaucoup, cette figure demeurait enveloppée. Le livre a le relief, la netteté, la beauté d'une médaille modelée, fondue, puis reprise et ciselée par un artiste résolu à mettre en cette œuvre tout ce qu'il pouvait appliquer de son talent et en réalité en a fait un petit chef-d'œuvre.

E. C.

Molière à Poitiers en 1648 et les comédiens dans cette ville de 1646 à 1658, par BRICAULD DE VERNEUIL (publié par M. Alf. Richard, avec notice biographique sur l'auteur). Brochure gr. in-8 de 60 p. Paris, Lecesne et Oudin, 1887.

L'excellente monographie commencée par M. Bricauld de Verneuil et terminée, à l'aide de ses notes, par M. Alf. Richard, apporte des données nouvelles à l'histoire des pérégrinations de Molière en province. Si le séjour de Molière à Poitiers en 1648 n'est pas prouvé d'une manière absolue, il est du moins présenté comme infiniment probable par suite de présomptions qui résultent du concours des circonstances. Mais ce qui est certain, c'est que l'année suivante, 1649, Molière sollicita l'autorisation de passer deux mois à Poitiers et ne put l'obtenir : le corps de ville, voyant que la misère était grande, le prix du blé excessif, jugea qu'il eût été cruel de se divertir quand le peuple manquait du pain. La délibération prise à Poitiers, le 8 novembre 1649, porte le nom de *Morlière* au lieu de *Molière*, et cette même altération se remarque sur les registres de l'hôtel de ville de Nantes, à la date du 23 avril 1648.

En cherchant des documents concernant Molière, M. Bricauld de Verneuil a trouvé un certain nombre de pièces relatives soit à des membres de la famille Poquelin, soit à des comédiens contemporains : il les a soigneusement recueillies et publiées intégralement, au nombre de dix-huit.

Parmi ces pièces, notons celle qui constate l'inhumation à la date du 1er novembre 1648 « en l'église de Saint-Cibard », de Poitiers, du corps de « Mlle du Fresne, comédienne ». Une autre pièce du 5 juillet 1652 nous apprend que « M. de Saint-Maurice, comédien, a esté enterré en l'église de Sainte-Opportune » de la même ville. Enfin, un extrait des registres paroissiaux de Saint-Cibard nous fournit l'acte de mariage de Philbert Gassot (du Croisy) et de Marie Claveau. Presque tous les témoins étaient comédiens: ne voit-on pas dans ces faits autant de preuves nouvelles que les comédiens n'étaient pas excommuniés ?

Parmi les témoins du mariage de du Croisy nous relevons le nom de Henri Pitel, sieur de Longchamp, qu'une récente publication de M. E. Ducéré — *Histoire du théâtre de Bayonne* — nous fait retrouver à Bayonne en 1660, à l'époque du mariage du roi.

M. Bricauld de Verneuil ne s'est pas borné à nous donner le texte des pièces qu'il a découvertes; suivant la méthode d'Eudore Soulié, il les a fait précéder d'une étude qui en démontre l'intérêt et en déduit les conséquences. Cette étude, faite par un homme d'une haute compétence, justifie les regrets laissés au monde érudit par sa mort prématurée. CH. L. L.

Bibliothèque du coin du feu. Catéchisme du bon ton et des usages du monde, par Mme L. DE NOGENT. Un vol. in-18 de 314 p. F. Fetscherin et Chuit, éditeurs. Paris, 1887.

Il est trop facile d'adresser aux ouvrages de ce genre des railleries non moins injustes que fastidieuses, provenant de critiques trop personnellement intéressés à la satire des bonnes manières. A présent, cette satire manquerait tout d'abord de générosité, car la politesse est une vaincue, et si l'on n'a jamais autant su *demander* que de nos jours, jamais on n'a vu moins remercier. Prenant la question de très haut, nous estimons que de même qu'en bonne architecture, il n'est point un ornement, si frivole et superflu qu'il puisse nous apparaître, dont l'architecte digne de ce nom ne doive être capable d'expliquer l'utilité tout au moins symbolique, de même, dans ce que l'on a cru pouvoir appeler le puéril et le décoratif de certaines formules de courtoisie, repose la sauvegarde de tout un ordre d'existence sociale. Une catégorie nombreuse d'êtres grossiers, non seulement s'excusent, mais s'enorgueillissent de s'être affranchis de ce servage des façons et des paroles polies, bonnes seulement, disent-ils, pour les hypocrites, et les personnes sans franchise ni droiture d'aucune sorte. Pareille raison est doublement pitoyable à nos yeux. A l'encontre d'un préjugé funeste, c'est dans le monde des butors que nous avons vu les pires astuces... et d'autre part, voyez-vous l'aspect de l'humanité, si même dans les groupes les plus unis, chacun s'avise de penser tout haut et d'abolir les formalités qui le gênent? L'utile et aimable volume de Mme L. de Nogent aborde, dans ses vingt trois chapitres, les thèmes suivants : la politesse et notre monde, la vie chez soi, l'ameublement, la toilette, lettres et cartes, supérieurs et inférieurs, saluts, à l'église, voyages et villes d'eaux, séjours à la campagne, sur la chasse, visites de tou genre, dîners, thés, déjeuners, soupers, entrées dans le monde, soirées et bals, théâtres et concerts, mariages, renseignements utiles pour les nouveaux mariés (les assurances, les domestiques), naissance, baptême et première communion ; cérémonies funèbres, chez les catholiques, les protestants et les israélites; deuils, le divorce, sur les cadeaux, loteries et ventes de charité, paris et philippines, duels.

Nous avons parlé assez sérieusement de ce volume, pour nous permettre un rapide sourire, à tel extrait du chapitre : *Duel.* « Si la réunion des quatre témoins a eu lieu dans un endroit public, comme un café ou un restaurant, les témoins de chaque adversaire devront régler leurs dépenses respectives. Il serait de mauvais goût de payer pour les témoins de la partie adverse. » L. D.

Chez Paddy, par le baron E. DE MANDAT-GRANCEY. Dessins de J. Monlignié. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1887. Un vol. in-18.

M. le baron E. de Mandat-Grancey trouve que l'Irlandais — Paddy — a énormément d'esprit. Le baron pourrait en revendre à Paddy. Rien de plus amusant que ses expériences de touriste, d'historien, de philosophe et de politique dans la verte Erin. Il voit les choses de près, est admirablement situé pour s'informer, et sait le faire. Il a bien sur les yeux ses lunettes de teinte particulière, comme chacun de nous,

qui donnent aux objets une nuance que d'autres yeux, revêtus d'autres lunettes, verraient sans doute autrement. Le *Home rule*, la *Land League*, le parti nationaliste n'ont pu faire de lui un prosélyte; de même les *land lords* et *land agents* n'ont pu lui persuader que rien n'est à changer et que l'Irlande réalise la devise de Pangloss. Son impression personnelle est que la terre est mauvaise, qu'elle est chargée de trop d'habitants, et que les réformes et les révolutions ne feront pas qu'un champ à peine suffisant pour nourrir deux personnes puisse en nourrir six ou huit. De là à trouver que la plaie dont se plaignent le plus les rationalistes irlandais, l'émigration, n'est pas une plaie, mais un exutoire salutaire, il n'y a qu'un pas, et M. de Grancey le franchit allègrement. Je n'essayerai pas de démêler s'il a raison ou s'il a tort. Ces deux termes, peut-être contraires, ne sont pas inconciliables, et il se pourrait qu'il eût à la fois, dans une proportion à déterminer, tort et raison. Mais ce ne sont point là nos affaires, et il me suffit de répéter que M. le baron de Mandat-Grancey connaît bien le monde anglo-saxon et qu'il écrit avec une verve et un esprit éblouissants. Il devrait bien aussi revoir ses épreuves; les typographes lui prêtent parfois une orthographe anglaise propre à dérider nos voisins. Mais *de minimis non curat prætor*.

B.-H.-G.

Le Jeu de l'Epée, leçons de Jules Jacob, rédigées par Emile André, préfaces de MM. Ranc, Paul de Cassagnac et A. de la Forge. Un vol. in-18 jésus. Paul Ollendorff, édit. Paris, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

« Le duel aujourd'hui, et de par le service militaire obligatoire, *devient* une conjoncture à laquelle il *devient* fort difficile d'échapper.

« Il est imposé dans l'armée, et tout le monde est soldat à présent.

« Tout père de famille doit donc désormais mettre l'épée à la main de son fils, ne serait-ce qu'avec cette arrière-pensée que le jeune homme passant pour fort, on le laissera tranquille. Car l'escrime ne serait qu'un art affreux, abominable, s'il avait pour objectif des querelles à chercher ».

Ce passage de la préface de M. de Cassagnac caractérise bien l'importance du livre publié par un maître éminent sur le *jeu de l'épée*, et aussi le but véritable de l'art particulièrement noble de l'escrime, art où l'on ne peut exceller que si l'on sait comprendre la science dont il est l'application. « La science des armes, comme dit Molière, consiste à donner et à ne jamais recevoir. » Ce qui autorise M. de la Forge à le qualifier le plus libéral de tous les arts.

Il ne s'agit donc pas de former des bretteurs, des chercheurs d'affaires, duellistes de profession, mais de mettre les hommes de cœur en état de se préserver des coups d'un offenseur et même de le corriger de son impertinence et de sa déloyauté.

Les leçons de Jacob, rédigées en huit chapitres par M. Emile André, sont l'enseignement du combat sur le terrain. Les trois habiles escrimeurs qui ont écrit les préfaces sont d'accord avec le maître pour déclarer combien diffère le jeu du fleuret à la salle et le jeu de l'épée sur le terrain; ce qui les distingue, ce n'est pas seulement la différence matérielle des armes, ce sont les conditions différentes où on les emploie, l'une dans des assauts de convention, l'autre en duel.

De ces conditions, la plus frappante est qu'à la salle, au jeu du fleuret, les coups à la poitrine sont les seuls qui comptent; sur le terrain, tout compte; l'épée pique aussi bien le bras, la jambe ou la tête que la poitrine. Dans son introduction, M. Emile André fait voir fort clairement, même à ceux qui n'ont pas la moindre expérience des armes, combien il importe, si l'on veut être capable de se défendre un moment, de ne pas s'en tenir à la pratique du fleuret. Ce qui ne signifie pas que le travail au fleuret soit superflu, loin de là. En effet, les coups sont les mêmes à l'épée et au fleuret, sauf à être d'une application différente. Tout tireur fort au fleuret devient très vite fort à l'épée; mais, si fort qu'il soit au fleuret, il n'improviserait pas un jeu de terrain, et risquerait de se faire toucher par un tireur d'épée, même exercé depuis peu de temps.

Les leçons de Jacob sont suivies d'un chapitre sur le duel au sabre, et d'un autre sur le duel au pistolet, et complétées de conseils fort sages et très pratiques pour le règlement d'un duel.

Le volume vaut assurément plus par la qualité que par l'étendue de la matière: c'est la seule critique que nous lui adresserons. Malgré la triple préface qui nous y conduit, ce n'est que la substance d'une brochure de cent cinquante pages. Nous croyons que le succès n'en eût pas été moindre sous cette forme, au contraire.

PZ.

La Société de Paris, par le comte Paul Vasili, premier volume. Un vol. in-8°. — Paris, librairie de la *Nouvelle Revue*, 1887. — Paris : 6 francs.

Le chroniqueur mondain qui se cache sous le masque du comte Paul Vasili termine son tour d'Europe par la capitale de la France et entreprend d'analyser la *Société de Paris*. Le présent volume contient seulement une partie de cette étude : le grand monde; il se compose de notes, il faut l'avouer, un peu superficielles; quand après le grand monde il s'occupera du *petit*, le comte Paul Vasili sera-t-il plus original et plus profond?

La difficulté était plus grande que pour peindre la société de Vienne, ou de Berlin, ou de Londres, parce qu'en vérité la société de Paris n'a plus ses caractères tranchés; il y a dans Paris des sociétés, des groupes, des coteries; mais d'une part les dissentiments politiques toujours entretenus à l'état aigu ont provoqué des scissions, de l'autre les habitudes démocratiques, s'insinuant malgré qu'on en ait, ont amené des mélanges; ajoutez à ces causes celle de l'invasion cosmopolite, et vous reconnaîtrez qu'il y a quelque risque à vouloir définir et juger la société de Paris. Tout au plus aurait-on pu — et encore la chose a-t-elle changé? — déterminer l'allure, la com-

position et les tendances de quelques salons, en honneur pendant ces dix dernières années.

Par la forme qu'il leur imprime, le comte Vasili donne presque toujours du piquant à ses révélations, même lorsqu'elles sont des racontars ayant couru dans les journaux; mais la qualification de « chroniqueur » que nous lui avons attribuée est bien vraiment la seule qui lui appartienne. Son observation est trop extérieure, ses renseignements ressemblent trop aux *échos* de certaines feuilles dont le caractère n'est pas l'austérité. Qui s'aviserait de fonder des inductions politiques sur ces données ne devrait point s'étonner de démentis vigoureux, infligés à ses prévisions par les événements.

Dans le grand monde de la société de Paris, l'auteur nous trace d'abord un tableau de ce que serait la cour de Philippe VII, d'après l'entourage habituel du comte de Paris. Hypothèse amusante, mais sans portée; elle lui fournit l'occasion de rédiger sur un certain nombre de personnages — les uns possédant une célébrité, les autres une plus modeste notoriété, d'autres enfin ne jouissant que de l'attention de leur famille et de leurs amis — des jugements qui pour la plupart sont trop anodins, pour exciter ni la joie ni le mécontentement des intéressés, ou pour guider l'opinion du public. Naturellement le comte et la comtesse de Paris et leur famille composent la première galerie de ce musée *pro-spectif.*

Puis dénombrement des familles ducales — soit à titre français, soit à titre étranger, — et une réédition de renseignements un peu défraîchis sur l'origine et le mode de constitution des duchés-pairies, et sur la réédification de la noblesse par Napoléon Ier. Suit un mémento des alliances des familles nobles, quelque chose comme un sous-almanach du Gotha de la France. Mais le comte Vasili dépense dans la présentation de chaque membre, masculin ou féminin, de ce monde le meilleur de son esprit plein de causticité attique et de courtoisie française, et il mélange à doses habilement pesées le compliment et la satire. De sorte qu'il est très amusant de l'écouter; mais ne vous y trompez pas, ce n'est qu'un amusement.

Le comte Vasili rassemble toute sa sévérité pour le *Veau d'or*. Il avertit le jeune ami à qui sont adressées ces lettres sur la société de Paris, que de regrettables tendances ploutophiles s'accentuent chaque jour, modifiant l'esprit exclusif de l'aristocratie, et qu'un mélange impur s'est effectué peu à peu entre la société de la finance et celle du faubourg Saint-Germain. Le comte Vasili semble bien n'être débarqué que depuis peu en France; sans cela il saurait que ce n'est pas d'aujourd'hui, mais déjà du second et même du premier quart du siècle dernier, que ce mélange a commencé et qu'il a fourni aux auteurs de ce temps matière à comédie.

Ce qui frappe le plus dans ces notes sur l'aristocratie nobiliaire de Paris, c'est que le comte Vasili, qui reproche à M. Drumont de nous « montrer un monde observé à travers les vitres fumeuses d'une brasserie, à l'atmosphère épaissie encore par la fumée des pipes », paraît bien lui-même n'avoir regardé que par un trou de serrure le monde dont il prétend nous tracer le tableau, et les notions qu'il en possède sont de celles que l'on peut se procurer de seconde et de troisième main, sans avoir jamais été admis dans les salons, et moins encore dans la salle à manger des personnages dépeints.

Poursuivant son excursion dans le grand monde, le comte Vasili nous indique, en l'accompagnant d'une critique ordinairement judicieuse, les littérateurs qu'il produit; là son appréciation est plus détaillée, plus précise, mieux fondée; à défaut de la connaissance personnelle de l'homme ou de la femme, il a leurs ouvrages.

Le défilé des mondaines dans l'allée des Acacias permet à l'écrivain d'esquisser les traits caractéristiques de la plupart des grandes dames, et il termine par un chapitre sur la dévotion et la charité mondaines, dont la conclusion optimiste est que la foi de nos pères vit dans le cœur des femmes françaises; il les gratifie même de l'épithète dangereuse de *Vestales;* et il ne fait aucune exception! Décidément, quoi qu'on en ait dit, le comte Vasili n'est pas d'ici. Quant à son style, il en est bien, il a la malice gauloise contenue dans une phrase harmonieuse.

Les invisibles, par Fabre Doumergue, ouvrage illustré de 120 gravures.

Tahiti et les colonies françaises de la Polynésie, par M. Le Chartier, ouvrage orné de 25 gravures et de deux cartes hors texte.

Les grands conquérants, par Adrien Desprez, ouvrage de 50 gravures sur bois.

Volumes in-16 de la *Bibliothèque instructive.* Paris, Jouvet et Cie; 1887. — Prix du volume broché : 2 fr. 25.

Dans le premier de ces trois ouvrages, de simples descriptions. L'auteur débute par un chapitre intitulé : *les Précurseurs de la vie;* mais, fort prudemment, — nous l'en félicitons, — il laisse de côté la question de l'origine de la vie ; et, s'il fait bon marché de la distinction des trois règnes de la nature établie par Linné, il ne s'en va pas non plus tenir pour absolument vérifiée l'existence du Bathibius hæckeli : donc, point de théories métaphysiques, ou même de théories de philosophie naturelle; nous l'avons dit, de simples descriptions. M. Fabre-Doumergue nous fait voir les rhizopodes à coquilles, les radiolaires, les champignons, les diatomées, les nostocs, les infusoires, les stentors, l'epistylis de la paludine, les hydres, les trichines, les rotifères, les acariens, — nous en passons, — et son livre, il le ferme en montrant comme on doit se servir du microscope.

Sur Tahiti et ses dépendances, sur les îles Sous-le-Vent, sur les archipels Tuamotu et Gambier, sur les îles Tubuai, Rapa, sur les îles Marquises et les îles Walis, M. Le Chartier, qui a vu, de ses yeux vu, les pays dont il parle, a rédigé des notices bien faites pour exciter les jeunes imaginations. C'est Tahiti que

l'auteur s'applique surtout à faire connaître; c'est à Tahiti qu'il consacre la moitié du volume; topographie, orographie, hydrographie, météorologie, population, gouvernement, caractères, mœurs, coutumes et fêtes, industrie, agriculture et commerce, il ne laisse rien dans l'ombre. Dans le volume, des gravures ou des phototypies, nous ne savons, qui reproduisent des femmes de Tahiti. Les Tahitiennes seraient-elles moins belles qu'on ne le dit et qu'il ne le dit? Mais..., *maxima reverentia*... et, à la jeunesse, il ne convenait certainement pas d'offrir les portraits de celles qui eurent l'heur de chanter et de danser devant Pierre Loti.

De ces trois volumes, un seul ne nous agrée pas. Cela tient au sujet qui, nous l'avouons, ne pouvait guère être traité autrement. Mais pourquoi choisir un pareil sujet? Les grands conquérants sont Cyrus, Alexandre, César, Attila, Mahomet, Charlemagne, Guillaume le Conquérant, Gengis-Khan, Napoléon. M. Desprez admire tous les conquérants en tant que conquérants, et si, pour nous, les uns furent encore des héros, les autres furent des monstres tout uniment. Nous ne pouvons faire abstraction du droit ni de la morale. F. G.

Le Protestantisme vu de Genève en 1886. Un vol. in-18 jésus. — Plon et Cie, éditeurs, Paris. — Prix : 3 fr. 50.

Certes, le catholique qui a écrit ce livre a vu le protestantisme avec des yeux peu indulgents. Il le met, dès l'abord, en contradiction avec sa prétention essentielle, en montrant qu'il est contraire à la liberté de conscience, et que si, dans les théories, les ministres sont censés dépourvus d'autorité hiératique, si les fidèles doivent se faire leur conviction par eux-mêmes et parvenir à une foi éminemment personnelle, tirée de leur propre raison, dans la pratique il n'en est pas tout à fait ainsi. Le ministre instruit ses catéchumènes comme le curé fait son catéchisme aux enfants; il y a une réception des catéchumènes après examen officiel, comme il y a l'admission à la première communion après la préparation suffisante du cœur et de l'intelligence. Il y a le prêche de chaque dimanche au temple, comme il y a le prône à l'église. Il y a l'enseignement des facultés protestantes comme il y a l'enseignement du prêtre au grand séminaire.

La seule différence que constate l'auteur — avec une joie maligne, — c'est que l'autorité « catholique est légitime, constante, uniforme, toujours d'accord avec elle-même et avec toute la tradition apostolique, tandis que *l'autorité protestante* est arbitraire, exclusivement humaine, variable et en contradiction avec elle-même et avec toute la tradition des apôtres et des siècles chrétiens ».

La conclusion générale de l'auteur est que leurs traditions autoritaires et l'organisation nationale des églises protestantes forment un double obstacle au progrès de la vérité chrétienne.

L'auteur de ce livre, qui parfois prend les airs du pamphlet, se plaît à noter la décadence du protestantisme; il assure même que cette décadence est avouée par les ministres qui expriment leur crainte de voir leurs adhérents passer au catholicisme; mais leur garantie c'est précisément le double obstacle cité plus haut.

Puis il raille assez agréablement les efforts de propagande des colporteurs protestants. Et, pénétrant dans le dédale de la controverse purement théologique, il argumente avec une vigueur et une netteté dignes d'éloge. Son plan de combat comporte plusieurs divisions : la question de l'Eucharistie, la question du sacerdoce, celle de la confession et des indulgences, celle de l'Église (et sur ces deux derniers points il cite abondamment les thèses de M. Ernest Naville). Enfin, reprenant les origines du protestantisme, il les voit toutes petites dans les impatiences de Luther qui, entré dans la vie sacerdotale et monacale par une résolution subite, née d'une grande frayeur, se trouva bientôt à l'étroit dans les rigueurs des devoirs contractés sans vocation.

L'auteur s'indigne contre l'indifférence en matière de religion et tire avantage de plusieurs récentes conversions de personnages marquants, tels que M. Stevenson, professeur à Genève; de M. Hellgvist, pasteur suédois; de MM. d'Orelli et Pestalozzi, de Zurich. La conclusion finale est que l'examen des religions à la balance de la raison et de l'histoire conduit invinciblement au catholicisme.

Nous n'avons pas à prendre parti : il nous suffit d'avoir montré la physionomie générale de cet ouvrage intéressant, tant par le fond qui est solide que par la forme qui est énergique et par instant piquante, et nous devons rendre hommage à la sincérité de la conviction qui éclate à chaque page. PZ.

POÉSIES

La Lampe d'argile. *Poésies* (1871-1886), par Frédéric Plessis. Un vol. in-12. Paris, A. Lemerre, 1887. — Prix : 3 francs.

Poète païen, c'est la qualification que M. Plessis se donne à lui-même, et dans une pièce qu'il a dédiée à l'écrivain si fin, au penseur si délicat, M. Anatole France, il s'écrie :

> Ah ! qui ne s'est nourri du miel pur de l'Hellade,
> Qui n'a sucé la louve aux mamelles d'airain,
> Ne saurait, fils chétif de ce siècle malade,
> Bâtir un monument durable et souverain !

Nous n'en voulons pas faire reproche à M. Plessis, mais d'autres le lui reprocheront, qui n'auront peut-être pas subi autant que nous le charme de ses beaux

vers, peut-être a-t-il trop longtemps goûté au miel de l'Hellade et s'est-il trop longtemps nourri du lait de la louve! Peut-être est-il devenu trop vraiment païen! Il peut sourire aux jeux de ces échappés de collège, qui, ignorants des œuvres des vieux âges et de celles des âges moins vieux, les dédaignent, s'ils ne les méprisent, et prétendent à donner, eux, le chef-d'œuvre incomparable : ce sont pâtés de sable sur le rivage et qu'une vague fait s'ecrouler.

> Celui qui n'ouvre pas Horace et La Fontaine,
> Celui qui des vieux noms s'éloigne avec mépris,
> Laissons-le s'enivrer à sa coupe hautaine...
> L'avenir à chacun payera son juste prix.
>
> Les siècles rediront que d'Athène et de Rome
> Au stérile occident l'art fécond est venu,
> Et ceux qu'autour de nous la voix du jour renomme
> Périront dès demain pour l'avoir méconnu.

Qu'il faille à un auteur, pour survivre, emprunter à l'art des anciens, nos maîtres toujours, nous n'y contredisons pas; il lui faut aussi, il lui faut d'abord vivre; nous nous expliquons : il lui faut communier avec son temps! M. Plessis rougirait d'être un « fils chétif » de notre « siècle malade ». Chétif, soit; mais d'être un fils de notre France, de notre France du XIXe siècle? Par lui, deux mille ans sont effacés de l'histoire des philosophies, des religions; il ne veut pas savoir que le Christ a parlé aux hommes; il veut ignorer jusqu'aux noms de Pascal et de Kant: il pense et sent comme ont senti, pensé et Pindare et Horace. Il est païen.

Pindare avec Horace, Eschyle avec Sophocle, ont bâti des monuments, durables et souverains, de l'art, de la pensée, aux temps où ils vivaient; M. Plessis — qui d'ailleurs emprunte plutôt à Bion et à Moschus, à Tibulle et à Properce — est venu trop tard pour bâtir même monument.

Mais, dans la lampe d'argile, une huile odorante et qui brûle; une douce clarté; le poète élève sa lampe, il marche et dit ses beaux vers; sur ses pas marcheront tous les amoureux de la beauté antique.

Le Livre des chaînes. *Mystères physiques, poésies*, de PAUL MARROT. Un vol. in-12. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. — Prix : 3 francs.

Libre à M. Paul Marrot de tenir pour le déterminisme, pour le mécanisme universel; la première pièce de son recueil est intitulée *la Vie*, la dernière, *l'Alambic*, et les autres sont ordonnées sous trois titres : I. *Hérédités;* II. *Suggestions;* III. *Communions.* Mais pourquoi, sur la couverture, ces mots de *Mystères physiques*, puisque, pour M. Marrot, ces « mystères » n'ont rien de mystérieux? Nous prouvons peut-être quelque naïveté, et M. Marrot va nous dire que le mystérieux n'existe pas, en effet, pour lui, qui offre une explication systématique des choses, toujours changeantes, qu'il existe pour nous, et que c'est précisément en vue de dissiper notre ignorance qu'il nous fournit ladite explication; grand merci, vraiment. Nous l'avons dit, libre à M. Marrot de faire profession de matérialisme, de monisme; nous ajoutons : libre à lui de s'engager à quelque poème philosophique. On peut ne pas admettre les théories de Démocrite, d'Épicure, et pourtant goûter pleinement le *De Natura;* M. Marrot serait un autre Lucrèce que nous applaudirions.

Dans le recueil, nous ne trouvons guère que des narrations, les unes courtes, les autres longues, etc., les unes et les autres versifiées sans grand art. C'est ce qui nous fâche.

Voici un portrait; le fragment est détaché du poème de *la Vie*.

> L'homme était bref de taille avec le cou robuste.
> Le grain sec de la peau, la voussure du buste
> Indiquaient bien soixante et dix ans révolus;
> Les sourcils décrivaient deux arcs roux et poilus.
> Debout, les doigts battant des breloques trop riches,
> Il pointait sur des lots de terrains clos, en friches,
> Un œil fin que plissait le sourire des vieux;
> Il respirait; tout lui semblait délicieux.

Les breloques sont riches; les rimes, aussi. Si riches qu'elles soient, les rimes ne font pas la poésie.

Veut-on un autre extrait? Voici les trois premières strophes d'une pièce intitulée : *Correspondances*.

> Un journal que nous rédigions
> Combattait les religions;
> Un enfant le ramasse; avec que
> Il se fait un bonnet d'évêque;
>
> Un journal prêchait tout le temps
> La paix et ses bienfaits constants;
> L'enfant, peu frappé de ses charmes,
> S'en fait un chapeau de gendarme;
>
> Puis, officiant, officier,
> Il poursuit, à travers l'acier
> Des grands sabres et l'or des crosses,
> Ses rêves naïfs et féroces.

Quelques pièces se laissent lire. Elles sont peu nombreuses.

La Chanson de la vie (1869-1879), par LÉON SÉCHÉ. Avec un portrait de l'auteur. Un vol. in-12. Paris, Émile Chevalier, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Les morceaux du recueil sont disposés sous quatre sous-titres : *Ave Maria, les Griffes du lion, Amour et Patrie, Poésies diverses.* Seules, les « poésies » diverses sont publiées pour la première fois; elles n'ont pas une valeur plus grande que les morceaux que l'on connaissait déjà, que celui-ci, par exemple :

La Fête à maman.

Compliment d'Albert.

> Papa qui t'aime tant m'a dit que pour ta fête
> Il fallait t'embrasser deux fois, une pour lui,
> Et je viens tout joyeux m'acquitter de ma dette.
> Voici mes petits bras, mère, penche ta tête :
> Ce baiser est pour moi; pour papa celui-ci.

Accepte maintenant cette petite image
Où l'on a mis des fleurs, comme dans un bouquet.
Il paraît qu'elles ont, comme nous, leur langage,
Mais que, pour le comprendre, il faut être bien sage
Et savoir couramment lire son alphabet.

Bon époux, bon père, bon territorial, M. Séché est tout cela; même il se peut qu'il mérite de porter le nom d'honnête homme, — l'expression entendue ainsi qu'on l'entendait du temps de Molière, — ce n'est certes pas alors pour avoir écrit d'aussi méchants vers que ceux qu'il publie. F. G.

En plein Bois, par JULES FORGET. Un vol. in-18 jésus.

M. Jules Forget est un dévot de la forêt : comme la mer, la grande enjôleuse, la forêt a ses adorateurs; le jeune poète en sent profondément le charme; sans être méchant, on ne peut s'empêcher de constater qu'il l'exprime moins bien qu'il ne le sent. La forêt a de doux murmures, la forêt a des gammes variées de tons pour toutes les couleurs, la forêt est tout agitée de vie même dans son sommeil. M. Jules Forget le sait; il l'a vu, entendu, saisi. Et cependant son vers sort souvent rocailleux, déhanché, terne, froid, mort. Il abuse, en quelques endroits, des mots criards pour produire des effets qu'il atteindrait plus sûrement avec des moyens plus simples. D'ordinaire, il recourt avec une certaine affectation aux termes spéciaux et techniques; c'est nous montrer sa science forestière, mais il ne suffit pas d'implanter des mots techniques dans les vers : il faut les y enchâsser, de façon qu'ils semblent être là tout naturellement et entourés de telle sorte qu'ils jettent de la lumière sur les vers, sur le poème, sur de l'obscurité. De tout ce recueil qui n'est pas sans valeur, en dépit de nos critiques, la pièce la mieux réussie, à notre gré, c'est une simple chanson d'accent populaire, *le Marchand de prunes*; celle-là vaut un encouragement. Il y a du nouveau et du bon à faire dans ce genre. Que M. Forget y songe : l'avis est sincère.

Poèmes de la mort, par LOUIS DE RONCHAUD. Un vol. in-18 jésus. Alphonse Lemerre, éditeur. Paris, 1887. — Prix : 3 francs.

Pas gai, ce titre! Poésie macabre? Non, pas tout à fait; poésie d'un accent triste et d'une inspiration élevée. M. de Ronchaud remonte aux sources antiques. Il commence son volume par un drame satirique, dont la mort du centaure Chiron, l'éducateur d'Achille, est le sujet. Les leçons que Chiron donne au fils de Pélée sont empreintes d'une grande générosité, et le poète la traduit en beaux vers. M. de Ronchaud a même doué Chiron d'un enthousiasme très chaud pour

Les sacrés inventeurs qui marchent par le monde,
Jetant partout des arts la semence féconde.

Et dans un chant alterné le centaure et son élève célèbrent les héros de la science et les bienfaiteurs de l'humanité.

Puis le poète nous fait assister à la lutte du goût de la vie et du désir de la mort qui se partagent un moment l'âme du centaure vieilli, souffrant, désolé. Et finalement la mort lui paraît préférable comme la délivrance. Et à ce jeune Achille dont il a éprouvé le courage et la fierté, Hercule promet la vie courte et la gloire éternelle.

L'idée philosophique que M. de Ronchaud a voulu traiter sous forme de dialogue mythologique, c'est que le seul bien c'est la jeunesse, le vrai mal la vieillesse et son cortège de regrets; la mort enfin, puisqu'on ne peut vivre éternellement, peut être une libération.

Un autre poème allégorique abondamment développé est intitulé *la Paix;* la scène en est placée dans les Alpes : le personnage capital est le poète lui-même qui se répand en dithyrambes, en invocations, et à qui pour conclure répond un chœur d'esprits célestes. Et leur dernier mot est aussi un éloge de la Mort qui « porte l'homme au terme de ses vœux ».

Le dernier tiers du volume se compose des poésies détachées où toujours domine l'idée de la Mort, même au milieu des fleurs. Et pourquoi pas au milieu des fleurs? puisque l'auteur ne tend pas à nous en effrayer, mais, au contraire, à nous apprivoiser, si je puis dire, à cette idée.

Quant au talent de facture de M. de Ronchaud, il est depuis longtemps reconnu. Il serait oiseux d'y insister. Nous avons été séduit par un grand nombre de vers heureux, bien venus d'un jet, fermes, sonores et pleins d'une idée.

Le malheur est que souvent autour d'un vers de cette qualité s'en abattent plusieurs d'un tour pénible, d'un sens confus, d'une forme un peu plate. Néanmoins les amis des vers feront une place honorable, dans la collection Lemerre, aux *Poèmes de la Mort.*

PZ.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Henri IV et l'Allemagne, *d'après les Mémoires et la Correspondance de Jacques Bongars,* par L. Auquez, inspecteur général de l'instruction publique. Un vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie, éditeurs, 1887.

Le nom de Jacques Bongars est rentré dans l'obscurité ; il eut pourtant de l'éclat au XVIe siècle dans les lettres et dans la politique. En France, sous l'ancienne monarchie, on choisissait quelquefois les ministres et les ambassadeurs parmi les hommes que leur mérite littéraire et leur érudition avaient désignés à l'estime et au respect de leurs contemporains. Mis par leurs travaux en rapport avec les savants de tous les pays et ayant acquis, grâce à un commerce épistolaire étendu, grâce à la connaissance de plusieurs langues, grâce enfin à des voyages entrepris dans un but d'instruction, des notions sur les mœurs, les idées, les intérêts des divers peuples de l'Europe, ils pouvaient être, et en effet ils étaient souvent d'utiles intermédiaires. Jacques Bongars fut un de ces érudits que leur réputation en France et non de France désignait au choix du prince : Henri IV l'employa pour mener à bien des négociations importantes avec l'Allemagne. Jacques Bongars était né à Orléans en 1554, d'une famille originaire de la Thiérache, et dont plusieurs membres avaient occupé des postes relativement élevés ; il était écuyer, et qualifié seigneur de Bauldry et de la Chesnaie. Ajoutons qu'il était calviniste, mais non sectaire. Dans la notice abondante qu'il consacre à Bongars en tête de son ouvrage. M. Auquez nous le rend très sympathique : il rappelle que tous ses contemporains ont célébré non seulement son érudition, mais sa sincérité, son désintéressement, sa bonté. Pour suffire aux frais de ses voyages et représenter dignement la France dans les cours étrangères, il sacrifia toute sa fortune, en même temps que, pour ne s'obliger envers personne, il refusait les présents qu'il était d'usage de recevoir après chaque ambassade. M. Auquez certifie, et nous l'en croyons volontiers, que sa correspondance révèle l'élévation de son caractère et montre que, doué d'une largeur d'esprit très rare au XVIe siecle, il était, malgré la ferveur de sa foi, partisan de la tolérance et de la liberté religieuse. D'autre part, la sûreté de son coup d'œil, la connaissance des questions les plus compliquées, une appréciation raisonnée des intérêts tant de la France que de l'Allemagne, un vif sentiment de l'honneur national et une activité extraordinaire, firent qu'il fut très propre à comprendre et à seconder les desseins de Henri IV. Il avait, dans sa vie privée, subi un grand malheur, ayant vu mourir quelques jours avant le mariage, sa fiancée qu'il adorait, Mlle de Chalonges. — Il vécut jusqu'en 1612 et laisse une volumineuse correspondance, des mémoires précieux, à l'aide desquels M. Auquez a ressaisi les diverses phases, éclairé les côtés secrets ou obscurs des rapports de Henri IV avec l'Allemagne. Ils avaient commencé par des secours fournis par l'Allemagne à Henri de Béarn, alors qu'il était seulement roi de Navarre. Dans le traité de Vervins, en 1598, Henri IV fit comprendre les princes allemands, malgré leur refus, deux ans auparavant, d'entrer dans la ligue offensive et défensive que la France avait formée avec l'Angleterre et la Hollande. Le roi avait des dettes à payer aux princes et aux villes d'Allemagne, et l'on sait que le Béarnais était souvent à court d'argent. Au milieu des difficultés que créent la guerre de Savoie de 1600 à 1601, et le traité de Lyon, Bongars est chargé de rassurer l'Allemagne protestante sur les conséquences du mariage du roi avec Marie de Médicis, nièce du pape Clément VIII ; mission d'autant plus délicate que deux princesses allemandes avaient été proposées à Henri IV ; l'une était sœur du margrave de Brandebourg, et l'autre, fille du duc de Wurtemberg, toutes deux « très belles et bien nourries » ; mais Henri IV, au rapport de Sully, répondit à ces propositions par cette boutade : « Les femmes de cette région ne me reviennent nullement ; je penserais, si j'en avais épousé une, de devoir avoir toujours un lot de vin couché auprès de moi, outre que j'ai ouï dire qu'il y eut un jour une reine en France de cette nation qui la pensa ruiner ; tellement que cela m'en dégoûta. » Au surplus, pour décider le pape Clément VIII à accueillir l'instance qu'il avait introduite en cour de Rome, il dut promettre de prendre pour femme une catholique. Et voici comment il en vint à choisir Marie de Médicis.

Bongars eut à suivre les affaires suscitées par la campagne de Sedan en 1606, et la préparation de l'union évangélique, c'est-à-dire, la coalition formée contre la branche allemande de la maison d'Autriche. Puis l'élection de Rodolphe II à l'empire, sa rupture avec Mathias, l'élection de Mathias, la convention de Dortmund en 1609, l'assemblée des princes à Hall en 1610, fournirent à Bongars de nombreuses et périlleuses occasions de développer toutes les ressources de sa diplomatie. L'affaire des duchés de Juliers et de Clèves est la dernière des questions allemandes dont s'occupa Henri IV et pour laquelle Bongars lui prêta des services aussi intelligents que dévoués.

M. Auquez a composé un ouvrage très intéressant

en reprenant ces questions, par l'analyse de la diplomatie de Henri IV; c'est l'envers du théâtre politique qu'il nous découvre, et nombre de faits curieux, de causes secondaires ayant produit des effets considérables sont par lui remis en lumière, grâce à l'étude qu'il a faite des documents laissés par Jacques Bongars. Et il a justement rendu de l'honneur à cet honnête homme, à ce loyal serviteur du roi de la France.

PZ.

Histoire du théâtre de Bayonne, par E. Ducéré. 1re partie. Un vol. in-8°. — Bayonne, A. Lamaignère; 1886.

M. E. Ducéré, dont nous avons eu plusieurs fois à signaler les excellentes publications relatives à Bayonne, vient de nous donner la première partie d'une *Histoire du théâtre* de cette ville. La connaissance approfondie qu'il possède des archives de sa ville natale lui a permis de mettre au jour des documents du plus haut intérêt, non seulement pour l'objet spécial qu'il s'est proposé, mais pour l'histoire même du théâtre en général.

Nous avions cherché nous-même dans ces archives des traces d'un passage de Molière à Bayonne; M. Ducéré a repris les mêmes recherches, sans plus de succès.

Cependant un acte de baptême du 24 mai 1660 nous apprend la présence, à Saint-Jean de-Luz, d'un comédien du Roi, Henri Pitel, sieur de Long-Champs, et de sa femme Anne Legrand, dont le fils, Philippe, eut pour parrain Monsieur, frère de Louis XIV, représenté par le comte de Clère, capitaine de ses gardes, et pour marraine Mademoiselle, représentée par Mlle de Vandy (et non Vaudy.) Si quelque acte de décès, de mariage ou de baptême, concernant des personnages de la troupe de Molière, existait dans la contrée, on l'aurait aussi bien découvert que celui-là.

L'acte que nous venons de rappeler est isolé. La vraie histoire du théâtre de Bayonne ne remonte guère qu'à la fin du XVIIe siècle; c'est surtout le XVIIIe qui fournit à M. Ducéré ses plus intéressants documents : règlements de police pour l'ouverture et la fermeture du théâtre, obligations imposées aux comédiens, leurs appointements, composition des troupes, rapports entre l'autorité militaire et l'autorité civile, matériel (décors et costumes) d'une troupe de comédiens, choix des ouvrages offerts au public et leur succès relatif. Cent détails de ce genre piquent vivement la curiosité.

Une pièce nouvelle, *Samson*, tragi-comédie en cinq actes et en vers, fut jouée à Bayonne le dimanche 2 avril 1775. La recette fut de 241 livres. Veut-on savoir à quels frais cette représentation donna lieu? En voici l'état :

Frais ordinaires : Chandelles, 9 livres 15 sols; musique, 7 liv. 10 s.; postes, 2 liv.; bureau, 1 liv. 4 s.; suif, 1 liv. 16 s.; habilleuses, 15 s.; garçons de théâtre, 3 liv.; affiches, 21 liv.; perruquier, 1 liv. 10 s.; huile de lampe, 12 s. Total : 30 livres 2 sols.

Frais extraordinaires : Une livre de bougie pour le temple, 2 livres 10 sols; louage du temple, 6 liv.; 25 soldats, 12 liv. 10 s.; étoupes, 6 liv.; broquettes, 15 s.; clous, 7 liv.; papier pour les vitres du ballet, 8 liv. Total : 22 livres 16 sols.

Total général des frais : 52 livres 18 sols; recette, 241 livres; soit, pour le payement de la troupe et le bénéfice du directeur, 188 livres 2 sols.

Un état, beaucoup plus complet, donne les dépenses journalières du directeur Baletti pendant une gestion d'environ trois mois, du 20 décembre 1767 au 24 mars 1768; le *Figaro* l'a publiée dans son numéro du 24 janvier 1857.

Citons aussi une liste des pièces jouées depuis le 11 avril 1774 jusqu'au dimanche 26 mars, avec la recette perçue pour chacune. Sur 202 représentations, ayant produit une recette totale de 26,381 livres, on voit paraître assez souvent le nom de Molière: 11 avril, *le Misanthrope* et les Français à Londres, 270 livres 15 sols; — le 13, *Tartuffe* et le Tableau parlant, 100 liv.; — le 14, *l'Étourdy* et le Peintre amoureux..... (?); — le 17, *le Festin de Pierre* et les Chasseurs, 213 liv. 4 s.; — le 21, *l'École des maris* et Lucile, 47 liv.; — 17 mai, *l'École des femmes* et la Preuve nouvelle, 62 liv. 5 s.; — 24 mai, Sancho et *le Dépit amoureux*, 71 liv.; — 1er août, *le Dépit* et le Jardinier de Sidon, 55 liv. 10 s.; — le 7, *l'Avare* et Silvain... (?); — le 11, *les Femmes savantes* et le Tableau parlant, 82 liv. 15 s.; — 7 septembre, *le Misanthrope* et le Soldat magicien, 88 liv.; — 2 octobre, *les Fourberies de Scapin* et l'Ami de la maison, 298 liv.; 7 octobre, Tancrède et *les Précieuses ridicules*, 90 liv. 15 s.; — le 9, *Amphitryon* et Nanette et Lucas, 219 liv. 4 s.; — le 10, *l'École des Maris* et Blaise le savetier, 64 liv. 6 s.: le 16, *le Festin de Pierre* et le Tableau parlant, 163 liv. 14 s.; — le 24, *le Médecin malgré lui* et la Servante maîtresse, 61 liv. 10 s.; — le 30, *le Dépit amoureux* et Julie, 240 liv.; — le 30 novembre, *les Femmes savantes* et les Pêcheurs, 89 liv. 15 s.; — le 5 décembre, *le Misanthrope* et Sylvain, 169 liv. 4 s.; le 11, *les Fourberies de Scapin* et la suite de Julie, 303 liv. 15 s.; — le 19, *Tartuffe* et Rose et Colas, 616 liv. 10 s.; — le 23, *Amphitryon* et le Mari retrouvé, 47 liv. 17 s.; — le 26, *le Bourgeois gentilhomme* et le Premier arbitre, 308 liv.; — le 11 janvier, l'Amoureux de quinze ans et *les Précieuses ridicules*, 175 liv. 12 s.; — le 22, le Mort marié et *l'Avare*, 301 liv. 18 s.; — le 10 février, *le Dépit amoureux* et les Deux jardiniers, 67 liv. 10 s.; — le 19, *le Malade imaginaire* et la Nouveauté, 367 liv. 3 s.; — le 24, *les Femmes savantes* et On ne s'avise jamais de tout, 134 liv. 18 s.; le 8 mars, *le Misanthrope* et la Nouveauté, 133 liv. 3 s.; — le 26, la Coquette corrigée et *les Précieuses ridicules*, 112 liv.

Nous avons donné ce curieux relevé parce qu'il prouve que Molière n'était pas abandonné en province et qu'il y faisait quelquefois recette, comme ce jour trois fois béni où *Tartuffe*, joué avec Rose et Colas, atteignit un chiffre de 616 liv. 10 s.

Peut-être voudra-t-on savoir ce que devint ce directeur qui, avec 26,381 livres de recettes pour 202 représentations, 2,875 livres pour 9 bals et 5,475 livres

pour les abonnements de la garnison, parvint à la somme totale de 35,731 livres? Comme ses pensionnaires lui avaient coûté 49,852 livres et que cette somme, jointe aux dépenses de voyage, à la location de la salle, etc., formait un total de 63,347 livres, il fit ce que font encore aujourd'hui en province bon nombre de ses successeurs, il se ruina, et, dit M. Ducéré, « combla le déficit par une prompte fuite ».

CH.-L. L.

Les révolutions politiques de Florence (1177-1530). *Étude sur leurs causes et leur enchainement*, par Gabriel Thomas, conseiller à la cour d'appel de Nancy. Un vol. in-8°; Paris, Hachette et Cie, 1887.

Le sous-titre dit bien le dessein qu'a poursuivi l'auteur. Les faits historiques, il se contente de les rappeler; ce à quoi il s'attache surtout, c'est à démêler les raisons de ces mouvements qui ont agité la cité florentine pendant tout près de quatre siècles, depuis le moment qu'elle commença d'avoir une certaine autonomie jusqu'à la fin de la République. Or, de toutes les villes italiennes qui ont eu leur vie propre, aucune, autant que Florence, ne présente d'intérêt pour qui se plaît à regarder aux *dessous* de l'histoire, si l'on veut. C'est que Florence a connu les formes politiques les plus diverses, c'est qu'elle n'a été étrangère à aucun des soins qui font les grands peuples: un commerce aux entreprises lointaines, une industrie vigilante, une culture raffinée des beaux-arts; et chroniqueurs, historiens ne lui ont pas manqué, animés, tous, de passions différentes, tous partiaux, tous pourtant fidèles d'une certaine manière.

Comme déjà avant d'entreprendre une tâche aussi ardue, il n'avait pas pu ne pas méditer sur les conditions de l'activité humaine, tout de suite, dès les premières pages de l'avant-propos, M. Gabriel Thomas laisse voir que s'il tient pour d'importance l'action du milieu, comme on dit, il sait aussi faire la part de l'initiative individuelle.

Consentie ou non, toute constitution limite le jeu des volontés; les institutions supposent, et elles expliquent, quand on les conserve et quand on s'applique, délibérément ou non, à les modifier, certaines passions, certains rapports aussi d'individu à individu, de classe à classe. Florence, née de la civilisation romaine, en reçut les premières institutions municipales, et développa ses corporations industrielles. Les consuls du XIIe siècle; plus tard, les prieurs, procédèrent directement des consuls de l'ancienne Rome; les assemblées de la commune et du peuple rappelaient aussi l'organisation de la cité antique. Au milieu de ces traditions vivantes, la suprématie germanique introduisit la noblesse féodale. La rivalité des deux noblesses féodale et municipale est le point de départ de toutes les révolutions, et M. Thomas de jeter les grandes lignes de l'histoire de ces révolutions: divisés, les nobles de Florence ne parviennent point à constituer une classe dans l'État; à la suite d'un triomphe révolutionnaire, la bourgeoisie florentine est impuissante à répartir le pouvoir politique entre ses différentes classes, ce qui détermine l'hostilité des arts majeurs contre les arts mineurs; les tendances absolues de la démocratie florentine et la politique des Médicis dans ses formes diverses préparent tour à tour, par la destruction des classes, la ruine définitive de la liberté.

Le travail de M. Thomas est tout différent de celui de M. Perrens; ils se complètent l'un l'autre.

F. G.

Les Corsaires barbaresques et la marine de Soliman le Grand, par le vice-amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Institut. Ouvrage accompagné de quatre cartes. Un vol. in-18 de 380 pages. Paris, librairie Plon et Ce, 1887.

Une des plus nobles figures de notre chère marine, un éminent officier dont le nom est synonyme de fidélité, d'honneur et de talent, tel nous apparaît l'auteur de ce volume, digne de ses meilleurs aînés. L'œuvre originale, érudite et considérable de cet écrivain de bon style, ne lui a pas encore valu un siège parmi *ces messieurs* (ainsi, devant nous l'autre jour, avec une comique fantaisie, appelait ses collègues un membre de l'Académie française); mais il est un des premiers que désignerait le choix des plus fins connaisseurs, si on leur demandait conseil. Les cinq volumes intitulés *Campagnes d'Alexandre:* I. *Le drame macédonien;* — II. *L'Asie sans maître;* — III. *L'Héritage de Darius;* — IV. *La conquête de l'Inde et le voyage de Néarque;* — V. *Le démembrement de l'empire*, représentent un maître livre et un chef-d'œuvre du genre. C'est proprement une évocation de la prestigieuse vie d'Alexandre. On dirait que l'illustre narrateur nous fait suivre pas à pas — si pareille locution n'était ici le comble de l'impropriété — le héros au vol presque divin. Le sentiment de la poésie dans l'histoire, allié au goût des recherches les plus sévères et de l'exacte position des problèmes, avec des retours contemporains d'une pénétration saisissante, voilà le charme propre des livres de l'amiral Jurien de la Gravière, le charme que nous retrouvons dans *la Station du Levant, la Marine des anciens, la Marine d'autrefois, la Marine des Ptolémées et la marine des Romains, les Derniers jours de la marine à rames, Doria et Barberousse,* et particulièrement dans le volume que nous annonçons. Sous ce titre: *les Corsaires barbaresques et la marine de Soliman le Grand,* le nouvel ouvrage du brave et savant amiral aborde successivement la prépondérance ottomane, le seigneur Dragut, Charles-Quint et les pirates d'Alger, l'alliance impie, la conjuration de Fieschi (*Déjà!* dirait le musicien Hervé), le testament de Charles-Quint, Dragut et le fils rebelle de Moulel-Hassan, la conquête d'Africa par les chrétiens, une évasion de corsaire, Malte et Gone, prise de Tripoli par les musulmans, André Doria et Léon Strozzi, combat des îles de Ponce, la dernière campagne de Sinan pacha, la guerre de Sienne et la guerre de Corse, le désastre de Zerbi et la mort de Doria, le triomphe de Piali pacha, Gallia Victrix. Le titre de ce chapitre final ré-

sonne comme une fanfare d'espérance sous la plume vaillante et patriotique de l'illustre amiral.

Fin de la vieille France. *Un gentilhomme des temps passés: François de Scépeaux, sire de Vieilleville* (1509-1571). Portraits et récits du XVIe siècle, règne de Henri II, par Mme C. Coignet. Un vol. in-18 de 440 pages. Librairie Plon. Paris, 1886.

La femme distinguée qui a écrit ce livre s'était déjà fait connaître du lecteur et apprécier des bons juges par un travail du même genre sur François Ier, et dont celui que nous annonçons est la suite régulière. Très versé dans l'histoire du XVIe siècle, l'auteur, sans prétendre à renouveler pour nous toutes les notions antérieures de cette histoire, se borne à la connaître parfaitement et à la raconter de la meilleure façon. Elle a bien choisi le héros de son nouvel ouvrage, Vieilleville n'est pas seulement une admirable figure de grand seigneur soldat et diplomate, serviteur à tout prix de la France et du roi. Vieilleville est aussi un merveilleux exemplaire, un *representative-man* de cette noblesse encore pénétrée de féodalité, dont le XVIe siècle expirant nous fournit un aspect farouche et barbare à l'extrême, dans certaines des tragédies brutales que l'on voit trancher sur les fêtes galantes de la cour et les controverses byzantines des entretiens de la réforme. Deux traits en particulier, parmi tant d'autres, désignent Vieilleville à nos regards, parmi ces élus de la renommée heureuse que leur bonne étoile lance dans les rencontres agréables au sentiment populaire et préserve des milieux compromettants. C'est ainsi qu'on le voit mourir à la veille de la Saint-Barthélemy. François de Scépeaux, sire de Vieilleville, né au bord du Loir en 1509, descendait d'une puissante famille alliée à la branche royale de Bourbon. Sa carrière, remplie d'actions éclatantes, est exposée par le menu, avec un rare agrément, dans l'ouvrage de Mme Coignet. On nous y raconte en vingt-cinq chapitres, dont chacun mérite d'être lu, les premières années de Vieilleville, ses aventures maritimes en Italie, la prise d'Avignon, le maréchal de Montéjan, les aventures matrimoniales de la belle maréchale devenue veuve, l'amitié de Vieilleville et des princes de Bourbon, la campagne en Provence, Henri II, Diane de Poitiers, Montmorency et Saint-André, la mission de Vieilleville en Angleterre, les obsèques de François Ier et le sacre de Henri II, le duel judiciaire de Jarnac et de La Châtaignerie, le voyage du roi, le soulèvement de la Guyenne, la répression de cette révolte, le siège de Boulogne, les préparations de guerre entre la France et l'empire, l'expédition en Lorraine et en Alsace, la paix de Passau, la frontière franchie par Charles-Quint, les entreprises de Vieilleville dans la campagne de Metz, le siège de cette ville, le duc de Guise, Vieilleville, gouverneur de Metz, le complot des cordeliers déjoué par lui, son voyage à la cour, sa maladie, la révolte et la répression des légionnaires, la trêve de Vaucelles, l'abdication et la mort de Charles-Quint, la campagne de Guise en Italie, la défaite de Saint-Quentin, la paix de Cateau-Cambrésis, la mort du roi, l'ambassade de Vieilleville en Allemagne, la bataille de Dreux, le siège de Saint-Jean-d'Angély et la mort de Vieilleville.

Une ambassade française en Orient, sous Louis XV. *La mission du marquis de Villeneuve*, 1728-1741, par M. Albert Vandal. Un vol. in-8° de 462 pages. Paris, librairie Plon, 1887.

L'auteur du présent ouvrage s'est fait, dès son début, honorablement connaître dans le monde des études historiques par un fort intéressant livre, intitulé : *Louis XV et Élisabeth de Russie*. C'était une étude sur les relations de la France et de la Russie au XVIIIe siècle, d'après les archives du ministère des affaires étrangères. En outre de ses curieuses recherches, présentées et mises en œuvre avec un art vraiment agréable, ce premier volume de M. Vandal avait le mérite et le charme de flatter notre amour-propre national, et de répondre à nos sympathies traditionnelles en nous montrant le haut état que l'on faisait en Russie, au dernier siècle, de notre France, et combien la plus étroite alliance avec nous était dans les vœux et le cœur du pays. Dans sa nouvelle publication, très digne d'être recommandée au lecteur, M. Vandal, après une étude préliminaire sur la situation de la France en Orient au commencement du XVIIIe siècle, nous raconte successivement les débuts d'un ambassadeur (cet ambassadeur est le marquis de Villeneuve, nommé à Constantinople par le chancelier d'Aguesseau); l'arrivée du comte de Bonneval; une révolution à Constantinople; la succession de Pologne; la Turquie et les deux empires; la guerre d'Orient; la paix de Belgrade. L'idée générale qui a inspiré ce volume tient dans quelques lignes du marquis d'Argenson, écrites sous Louis XV: « La première grande révolution qui arrivera probablement en Europe sera la conquête de la Turquie. Cet empire devient trop faible par son mauvais gouvernement, par l'impossibilité qu'il devienne meilleur, la sûreté qu'il deviendra pire... tout se soulève dans l'empire ottoman, tous les jours une plume de l'aile est ôtée. » Un cadavre, quoi! Mais un cadavre récalcitrant,... même cent cinquante ans après cette condamnation à mort. L. D.

Entretiens sur l'histoire du moyen âge, par Jules Zeller, membre de l'Institut, inspecteur général de l'instruction publique. Deuxième partie. Un vol. in-12, Perrin et Cie, éditeurs. Paris, 1887.

Le volume nouveau de M. Zeller retrace et juge les événements historiques, les institutions, les réformes politiques et administratives du commencement du IXe siècle à la fin du Xe, c'est-à-dire de Louis le Débonnaire et Grégoire IV à Urbain et la Croisade. Cette période de deux siècles est pleine de luttes. A peine la charte d'unité ou de partage de 817 est-elle signée qu'elle est violée. Les fils aînés de l'empereur se révoltent, le pape intervient, et l'on voit l'autorité

pontificale, grâce à ce rôle d'arbitre, grandir de plus en plus; le livre neuvième de l'ouvrage de M. Zeller raconte et explique la chute et les causes de la chute de l'empire de Charlemagne; le dixième analyse l'établissement de la féodalité; le onzième expose la restauration de l'empire en Allemagne, de la papauté en Italie, de la royauté en France à la fin du xe siècle; le douzième étudie le caractère mystique et ecclésiastique du xie siècle, et les rapports du sacerdoce et de l'empire; enfin le livre treizième est consacré à la question d'Orient au moyen âge, à l'antagonisme du mahométisme et du christianisme, qui engendra les croisades.

M. Jules Zeller ne découvre aucun fait nouveau: il n'a pas la prétention d'enseigner de l'inédit; son but est de présenter, dans un style sobre et vigoureux et avec une méthode simple et claire, l'enchaînement des faits, l'influence des idées, le mouvement des esprits. Il connaît toutes les sources, il les a contrôlées, et il fait profiter son lecteur des études approfondies auxquelles il a consacré son temps et son intelligence. Le présent volume — le troisième des *Entretiens sur l'histoire du moyen âge* — est digne de la renommée de ce maître éminent.

Ambroise Paré, par le docteur Le Paulmier. Un vol. in-8°. Paris, Émile Perrin, éditeur, 1887.

C'est d'après de nouveaux documents découverts aux archives nationales et des papiers de famille que le Dr Le Paulmier a écrit cette substantielle biographie d'Ambroise Paré. Son étude est solidement assise sur les témoignages et remplie de faits intéressants. Les pièces justificatives jusqu'alors inédites occupent une moitié du volume. Elles comprennent, entre autres documents curieux: le contrat de mariage d'Ambroise Paré, maître barbier-chirurgien à Paris, avec Jeanne Mazelin, daté du 30 juin 1541; — la donation mutuelle des époux, en date du 21 octobre 1543; — l'état nominatif des officiers de la maison du roi auxquels on a délivré du drap de deuil pour les funérailles de François Ier; — l'état de la maison de Catherine de Médicis au 1er juillet 1547; — l'état de la maison de Henri II en 1549; — l'état de la maison de Henri III depuis le 1er janvier 1575 jusqu'au 31 décembre 1589; — une donation de quarante livres tournois de rente d'Ambroise Paré à son neveu, fils de Jean Paré, chirurgien à Vitré; des donations et abandons au même Jean Paré, par divers parents; — l'acte de saisie réelle et adjudication au Châtelet de Paris, à la requête d'Ambroise Paré, d'une maison sise rue de l'Hirondelle et d'une maison sise à Meudon; — des donations d'Ambroise Paré à des membres de sa famille; sa déposition dans le procès intenté par François de Rohan au duc de Nemours; — son contrat de mariage avec sa seconde femme Jacqueline Rousselet; l'arrêt du Parlement de Paris rendu dans le procès entre la Faculté de médecine de Paris et Ambroise Paré à huis clos, etc. M. Le Paulmier s'est occupé aussi d'établir l'iconographie du célèbre chirurgien, et il publie deux de ses portraits. Son volume se termine par un appendice consacré à la généalogie de la famille Le Paulmier, dont l'ancêtre le plus lointain reconnu est un sieur Jean Le Paulmier et dans le Cotentin en 1520, qui devint chirurgien et eut à soutenir des discussions avec Ambroise Paré. PZ.

Le maréchal Davout, prince d'Eckmühl. Correspondance inédite, 1790-1815, Pologne, Russie, Hambourg, publiée par Mme A.-L. d'Eckmuhl, marquise de Blocqueville. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie académique Perrin.

Quoique ce volume ne porte pas trace de tomaison, il peut être considéré comme le tome V de la future édition in-18 de l'important ouvrage que Mme la marquise de Blocqueville a consacré à la gloire de son illustre père, le maréchal Davout, et dont les quatre premiers tomes ont été publiés dans le format in-8°. La nécessité d'une édition moins coûteuse que la précédente se justifie par le fait que le premier volume de celle-ci est déjà épuisé, et par l'intérêt moral que trouverait l'auteur à « surtout populariser » ce livre en le rendant plus facilement accessible au budget modeste des bibliothèques « populaires » de toute sorte, depuis les bibliothèques de régiment, où sa place est tout indiquée, jusqu'aux bibliothèques municipales et communales, où l'on ne saurait trop multiplier les grands exemples de la valeur guerrière unie à un beau caractère. — Au terme de ce tome V, Mme de Blocqueville est arrivée au terme aussi de la tâche filiale qu'elle avait entreprise et qu'elle a réalisée avec tant de persévérance et d'intelligence. Après *Années de jeunesse, Années de commandement, la Russie et Hambourg, un Dernier commandement, l'Exil et la mort*, elle nous donne ici tout ce qu'elle a pu recueillir dans son « ardente et passionnée » recherche de lettres du maréchal et de documents le concernant. Parmi ceux-ci on trouvera une généalogie remontant jusqu'à la première moitié du xiiie siècle. Quant aux lettres, qu'elles aient été communiquées à l'auteur du recueil ou achetées en des ventes d'autographes, on est étonné de les compter en si petit nombre; il paraît impossible que l'on n'en découvre pas un jour ou l'autre en bien grande quantité dans quelques dépôts d'archives publiques et notamment au ministère de la guerre. Mais, pour n'être pas nombreuses, ces lettres datées d'Égypte, de Pologne, de Russie et de Hambourg de 1790 à 1815, n'en ont pas moins le plus vif intérêt au sujet des faits de guerre auxquels ils se rapportent et par le témoignage qu'elles rendent de l'unité d'un grand caractère en cet homme, ce soldat qui écrivait le mot *devoir* par un grand D. E. C.

Correspondance inédite du comte d'Avaux (Claude de Mesmes) avec son père Jean-Jacques de Mesmes, sieur de Roissy (1627-1642), publiée par A. Boppe. Un vol. in-8° de 301 pages. Paris, librairie Plon et Cie, 1887.

Si l'on nous demandait sous quel régime nous croyons vivre, sans hésiter nous répondrions : *sous*

le régime documentaire. C'est un fait, nous avons aujourd'hui le culte plus ou moins sincère, mais exclusif, du ducument; comme nous avons l'idolâtrie, plus que crédule, du bibelot ancien, ce document aussi. On raconte que M. Thiers, visitant un jour la collection de feu M. Double, lui décocha cette ironique amabilité : « Nous faisons tous deux de l'histoire, vous à votre manière, moi à la mienne. » Un livre, qui, de nos jours, ne s'annonce pas avec des documents inédits, fait triste figure dans les régions de l'étude littéraire, historique ou critique, voire même de la simple biographie. La plus insignifiante nouvelle elle-même se réclame du « document humain ». Ah! nous sommes bien loin de la vieille école de l'*ad narrandum*, et le légendaire abbé Vertot, avec *son siège fait*, ne serait pas un homme à son aise, parmi les hommes d'aujourd'hui. Désormais, il n'y a plus une seule figure glorieuse qui ne tremble dans son cadre, plus un mot traditionnel qui ne passe pour racontar, plus une illustration consacrée par l'histoire qui ne risque de se changer en platitude ou en ignominie, devant ces rectificateurs d'attributions. Les notions acquises plus ou moins péniblement, au temps de nos classes, nous deviennent équivoques et suspectes. Nos chers classiques nous apparaissent à présent méconnaissables dans ces éditions, où le texte original est comme noyé dans les surcharges, les commentaires et les « documents nouveaux ». Documents! Ce mot trône dans toutes les conversations. Qui oserait s'inscrire contre l'amour de la vérité et la religion de l'exactitude dont témoignent ces fouilles minutieuses et continuelles? Cependant, l'observateur impartial est forcé d'y reconnaître aussi la prise de possession de nos modernes cerveaux par le goût du détail, la curiosité du mesquin et du bas, au mépris des grandes lignes et des vues élevées. L'excellent bouffon Henry Monnier s'était contenté de mettre : *Le roman chez la portière;* on dirait que certains modernes (et non des moins graves) y veulent aussi *loger* l'histoire. Sans doute, il est flatteur de croire que l'on peut avec un chiffon de papier renverser l'édifice des opinions établies depuis des siècles; mais cela ne nous permet-il pas, à notre tour, de critiquer justement une mode louable d'ailleurs sous tant d'aspects? En effet, des documents sont devenus une mode qui, à l'instar de toutes les modes, s'imagine, par la manie d'un jour, faire du nouveau avec ce qui a toujours existé. Nous lui reprocherons donc, à cette mode, de mettre souvent du doute à la place de nos anciennes clartés. On se bat, de nos jours, à coups de documents, ainsi qu'au XVIIe siècle, à coups de latin et de grec. Nous lui reprochons aussi de donner, à trop bon marché, l'air érudit au moindre dénicheur des comptes d'un repas ou d'une bâtisse. Désormais, le simple rat d'archives s'estime un géant de savoir. Il se croira supérieur, pour la découverte de quelque contrat de ville avec un entrepreneur, aux Chateaubriand, aux Lamartine et aux Thiers, chez lesquels on relèverait trop facilement des bévues et des témoignages d'ignorance, sur ces points de détails. Rentrons enfin dans la vérité; chez l'historien digne de ce nom, il est certain que le philosophe, l'écrivain, le poète et le voyant doivent primer le documentaire, lequel n'est que leur fournisseur de matériaux. Et, justement le mérite de l'historien, c'est de choisir, de tirer parmi les documents et de rejeter ce qui, au lieu d'être un rayon, ne serait qu'un embarras pour la vue. Voilà pour nos réserves. Mais aussi que de légitimes raisons de louange et de gratitude n'offre pas le document ramené dans son juste domaine! Nous lui devons, au jardin de la science, la création d'avenues nouvelles. Grâce à lui sont mis au jour des ordres de connaissances, jusque-là éparpillées à l'état d'épisodes, de fragments et d'indications. Sans parler même de l'histoire générale, et nous bornant à celle des littératures, que de formes rajeunies grâce au document!

Nous avons surtout un goût décidé pour les recueils de lettres, rendus à la lumière, avec tous leurs caractères d'authenticité, et légalisés, si l'on peut dire, par un incontestable état civil. On ne saurait désirer mieux, dans ce genre et à tous les titres, que la *Correspondance inédite du comte d'Avaux* (Claude de Mesmes) avec son père Jean-Jacques de Mesmes, sieur de Roissy (1627-1642); et, sincèrement, nous remercions M. A. Boppe de nous l'avoir restituée, en l'enrichissant d'une substantielle introduction. Le sieur de Roissy, président au Parlement et chef de cette noble famille des de Mesmes, dont l'hôtel de la rue Sainte-Avoye était célèbre dans le monde des arts et des lettres, par ses riches collections de trésors artistiques, de livres et de manuscrits, était un personnage de l'ancienne roche. Également vigoureux de corps et d'esprit, il mourut à quatre-vingt-trois ans, après avoir subi, déjà octogénaire, l'affreuse opération de la taille. On voit qu'il sut résister jusqu'au bout aux médecins, « qui, disait-il, tuent par art et guérissent par fortune ». Il eut cinq enfants dont trois fils et deux filles. L'aîné des fils, le président à mortier, était un robin puant de morgue et dont le cœur sec et les façons hautaines affligèrent sensiblement les dernières années du père, déjà éprouvé par l'humeur tracassière et colère de sa compagne. L'histoire du mariage de ce fils avec une jolie veuve titrée est une des pages les plus curieuses de ce recueil, tout à fait précieux et rare, au point de vue de la documentation domestique. Les autres fils de Roissy, le sieur d'Avaux et le sieur d'Irval, étaient, l'un, maître des requêtes, l'autre conseiller au parlement. Le maître des requêtes devait bientôt quitter la magistrature pour les ambassades. Il y obtint beaucoup de crédit, comme représentant de la France à Venise et dans les cours du Nord; mais, par des causes que nous n'avons pas le loisir de développer, il vit tout son prestige s'éclipser à l'époque des congrès de Münster et de Westphalie. Rappelons, en passant, qu'au nom de d'Avaux, se rattache celui du prince Casimir, frère du roi de Pologne, et dont l'arrestation, en 1638, fut attribuée à l'intervention de notre ambassadeur. Ce prisonnier de Richelieu quitta la France en 1640. Plus tard, après son abdication, Casimir revint chez nous et

mourut abbé de Saint-Germain des Prés. La vieille église a gardé son tombeau.

Malgré l'éclat de ses services diplomatiques, le sieur d'Avaux nous intéresse moins par ses instructives lettres datées de Venise, de Copenhague et de Hambourg, que ne le fait son vieux père, avec les siennes datées simplement de Paris... ou plutôt elles nous séduisent toutes pareillement par le charme de mutuelle et profonde affection qu'elles respirent. C'est d'une autre franchise que l'immortelle Sévigné, dont on pense avec raison qu'elle écrivait à sa fille des pages écrites pour le monde. Oserai-je dire aussi — oui, je l'oserai — qu'il y a chez le vieux de Roissy une originalité de plume et un suc généreux de langage qui soutiennent le parallèle avec les ouvrages de cette admirable fausse bonne femme de marquise. On aime à voir ce beau modèle d'ancêtre soutenir à distance son fils, contre « les envieux à l'éclat de sa gestion et les malveillants ». Par bonheur, d'Avaux avait contre ses ennemis un autre appui, plus efficace, dans le père Joseph, qui, « seul, sans parler, leur mettait le bâillon à la bouche ». N'est-ce pas très bien dit? Presque à chaque page, on apprend un détail nouveau. Il paraît que nous n'avons même pas inventé le choléra! En septembre 1629, Roissy écrit de Fontainebleau : « Nous avons cuidé perdre, depuis huit jours, le bon P. Suffren, par un *cholera-morbus*, tel que j'eus y a tantôt douze ans », et de Paris, en novembre 1634 : « Votre mère a été tenue pour morte, par nous et les médecins, d'un *cholera-morbus*... il y a trois jours qu'elle se lève et mange comme nous; en un mot, elle est déjà aussi colère qu'avant sa maladie, tant elle est bien revenue en sa première santé. » Parmi ce français, presque généralement orthographié comme celui de nos jours, on sourit à des mots tels que *Pouloigne*, pour Pologne, *Dontkerquois*, pour gens de Dunkerque.

Il y a de bons traits aussi dans les lettres du fils. *Toutes les actions des rois ne sont pas roïales*, dira-t-il à propos d'une amusante scène de ladrerie du roi de Danemark, prince fort ménager. Roissy avait eu deux filles : l'une, mariée à un M. d'Herbigny; l'autre, à un M. de Soyecourt, gouverneur de Corbie, qui, pour avoir livré sa place aux Espagnols (1636), fut écartelé en effigie. Son château de Tilloloy fut rasé malgré la supplication très curieuse adressée par M. de Roissy à Séguier. Au reste, ce même château a été rebâti en 1645; on le voit même mentionné en 1887, à l'article des *Déplacements et villégiatures*. Je recommande la lecture de cette adresse à Séguier; on la trouvera dans l'appendice, ainsi qu'une pièce non moins caractéristique où d'Avaux annonce, de Venise, à la reine Anne d'Autriche, l'envoi de la relique de Saint-Roch.

L. D.

L'Europe en 1887, par SIR CHARLES WENTWORTH DILKE. Paris, maison Quantin, 1887. Un vol. gr. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Les lecteurs de la *Fornigthly Review* et, à un degré moindre, ceux de *la Nouvelle Revue* ont remarqué les études que sir Charles Dilke publie, depuis le commencement de l'année, sur la situation politique de l'Europe à l'heure présente. Sur six articles consacrés successivement à l'Allemagne, à la France, à la Russie, à l'Autriche-Hongrie, à l'Italie et à la Grande-Bretagne, *la Nouvelle Revue*, pour des raisons que j'ignore, mais que chacun peut supposer, n'en a publié que trois : l'Allemagne, la France et l'Autriche. C'est donc une masse considérable d'inédit qui est offert au public français dans le fort beau volume récemment sorti des presses de la maison Quantin. Deux pages d'introduction, écrites par l'auteur, en villégiature à Royat, spécialement pour l'édition française, contiennent des protestations d'impartialité et une profession de sympathie pour la France que l'on ne saurait révoquer en doute. Sir Charles Dilke y revient dans sa conclusion, et l'insistance qu'il met à nous persuader de sa bonne foi et de son amitié n'est pas faite pour nous déplaire. Mais s'il est ami de la France, il aime avant tout son pays, ce dont nul n'a le droit de s'étonner ni de se plaindre. On aurait donc tort de s'étonner ou de se plaindre s'il voit et juge avec des yeux et un esprit anglais. Pourtant il n'est pas inutile de le constater.

La politique est, au *Livre*, ce qui nous divise le moins. La raison, naïve, mais la seule qui puisse expliquer un tel phénomène, c'est que nous ne nous en occupons pas. Il ne s'agit donc point ici de discuter les assertions, les manières de voir, les opinions de sir Charles Dilke. Un exposé sommaire, fût-il même incomplet, suffira.

L'Allemagne ne désire que garder ses conquêtes, sans en faire d'autres. Elle est la plus redoutée, mais non pas, peut-être, la plus forte des puissances de l'Europe. La France, par ses forteresses, son armement, son armée, l'égale, si elle ne la surpasse, et elle échouerait certainement si elle se jetait sur le colosse russe. C'est ce que comprend le chancelier de fer, dont sir Charles Dilke admire la trempe, non sans découvrir quelques pailles dans son métal, et c'est là la clef de sa politique.

La France, dont le gouvernement, pendant des années, a obéi au prince de Bismark en tout ce qui concerne les relations étrangères, s'est débarrassée de cette sujétion avec M. de Freycinet et avec le général Boulanger, dont sir Charles Dilke se demande s'il y a en lui un homme, un soldat, un sauteur ou un sot, et se répond qu'en quelque qualité qu'on le considère, « il y aurait à prendre et à laisser ». Elle a fait les plus grands efforts pour se mettre en état de défense et serait indubitablement supérieure à l'Allemagne, n'étaient les folies du Tonkin, de Madagascar et de Tunis, et le gaspillage de ses finances. Telle qu'elle est, elle est en état de se mesurer sans désavantage avec l'empire germanique. Malheureusement, elle applique sans vergogne la loi du plus fort là où elle le peut, tout comme si elle n'en avait pas été victime, et s'aliène l'Angleterre par son manque de foi dans l'annexion des Nouvelles-Hébrides, ses agissements contre les missionnaires anglais à Madagascar, et ses chicanes à Terre-Neuve, aux îlots des

Écrehoux et ailleurs. De plus, elle s'est fait, par l'envahissement du Tonkin, une ennemie éternelle de la Chine, dont les destinées militaires sont immenses, et dont les intérêts sont en tout point les mêmes que ceux de la Grande-Bretagne. Enfin elle irrite profondément, par l'affaire des Nouvelles-Hébrides et par ses plans de pénitenciers océaniens, la colonie anglaise d'Australie, qui, déjà autonome, menace de se passer du consentement de la métropole pour chasser la France non seulement des Nouvelles-Hébrides, mais même de la Nouvelle-Calédonie.

La Russie est l'empire le plus formidable de l'Europe. Il en est aussi le plus inquiétant. En effet, elle dépend de la volonté, c'est-à-dire du caprice d'un seul homme, le czar, qui est l'homme le plus mal informé des choses extérieures dans un pays où elles sont ignorées de tous. Le défaut d'homogénéité qu'on reproche aux éléments de son armée n'existe pas. Il n'y a pas de population européenne plus homogène et plus nombreuse que la masse des Grands-Russiens et des Petits-Russiens qui sont la substance même de l'empire et de son armée. Le nihilisme n'est pas davantage une cause de dissolution. Vienne une guerre nationale, et il disparaîtra aussitôt. Le panslavisme n'est pas un fantôme : c'est une réalité menaçante et, si l'auteur voulait s'occuper de l'avenir, au lieu de n'envisager que le présent, il prédirait peut-être, à une échéance plus ou moins lointaine, l'absorption de l'Europe par la Russie. En attendant, elle est la grande crainte de Bismark et offre à la France son seul point d'appui possible. Non pas qu'il y ait, ni qu'il doive y avoir de sitôt alliance formelle entre la république française et le czar; mais ils se rendent des services mutuels en Bulgarie et en Égypte, et l'attitude de la Russie est le plus puissant modificateur des projets et des résolutions de l'Allemagne. Quant à la rivalité russe et anglaise en Asie, sir Charles Dilke ne s'y arrête guère que pour porter contre la Russie des accusations de mauvaise foi et de violence analogues à celles qu'il porte parfois contre la France.

Nous ne le suivrons pas dans le dédale de la question turque et de la question des Balkans, qu'il expose avec une parfaite connaissance du sujet et, par suite, avec une grande autorité. L'état de l'empire austro-hongrois, attaché en satellite à l'empire germanique, constitué des éléments les plus disparates, miné plus qu'aucun autre par le socialisme, n'a qu'une force militaire très inférieure, qui lui interdit toute action décisive indépendante.

L'Italie se fortifie merveilleusement, et il y aura de plus en plus à compter avec elle. La question du Vatican ne lui est plus une cause de faiblesse, et le temps pourrait venir où elle se chargerait à l'étranger des intérêts catholiques, tenus en garde jusqu'à présent par la France, malgré l'anomalie qu'il y a pour un gouvernement athée et hostile à la religion romaine à l'intérieur, à la protéger en Orient. L'Italie commence un mouvement d'expansion coloniale qui ne s'arrêtera pas et que facilitera puissamment l'aptitude des Italiens à s'acclimater dans les pays chauds.

Pour ne pas être sensiblement plus développé que les autres, car sir Charles Dilke a — qualité peu commune chez les écrivains anglais — l'art des proportions, le chapitre sur la Grande-Bretagne est évidemment et naturellement le morceau capital du livre. Il arrive à la fin, car tout s'y rapporte et tout s'y ramène. Depuis les premières lignes de son ouvrage jusqu'à la fin, lors même que son honnête désir d'impartialité le met le plus sur ses gardes, c'est la Grande-Bretagne, sa puissance, sa grandeur, son intérêt, son avenir, qui fait l'objectif de l'écrivain. Il se défend d'être *jingo*, de donner dans le chauvinisme anglais; mais il se fait honneur d'être patriote, et, encore une fois, ce n'est pas parmi nous qu'on l'en blâmera. A ce titre il dit résolument à son pays par où, selon lui, il pèche, et en condamne, avec la tactique arriérée, toute l'organisation militaire. Cette puissance ne peut avoir d'action aujourd'hui dans un conflit continental que si la guerre se prolonge, et les guerres se mèneront de plus en plus rapidement. Une invasion par la côte sud est possible. L'Angleterre serait impuissante à empêcher la violation de la neutralité belge par l'Allemagne, ou, hypothèse moins probable, par la France, en cas d'une nouvelle guerre entre ces deux nations. Elle cède, trop peut-être, mais elle s'y sent forcée, dans les questions coloniales, Nouvelles-Hébrides, Madagascar ; elle cèdera aussi à Terre-Neuve. Longtemps la plaie irlandaise lui saignera au flanc. Dans la question d'Égypte, la France n'a pas voulu participer aux sacrifices de l'Angleterre, et aujourd'hui elle prétend avoir la haute main dans le règlement des affaires et hâter l'évacuation. L'Angleterre ne veut point de l'Égypte, qui lui a été, à maintes reprises, offerte ; elle veut uniquement s'assurer le chemin libre jusqu'aux Indes. Il ne tient qu'à la France d'avoir satisfaction, mais elle veut avoir le triomphe d'enfoncer une porte ouverte, etc. — Tout cela est bien anglais.

Ce court chapitre que sir Charles Dilke intitule *Conclusion* est bien plutôt une réponse succincte, et qui trop souvent se contente d'être une répétition d'assertions, aux objections qu'on lui a faites. Sa véritable conclusion se trouve à la fin du chapitre sur la Grande-Bretagne, dans une page que je demande la permission de citer, d'autant plus que l'auteur y insiste sur un point que j'ai dû négliger comme étant en dehors du plan général de son livre.

« En terminant ce travail, écrit sir Charles Dilke, il me reste à dire que je serai amplement récompensé de la peine qu'il m'a coûté, si j'ai pu dans une certaine mesure atteindre au but que je me proposais : signaler les périls auxquels je crois l'Angleterre exposée et la nécessité qui s'impose à elle de fortifier sa situation dans le monde, si elle veut y jouer le rôle auquel elle est appelée et si elle veut défendre ses libertés contre des agressions possibles. Dans les dernières considérations auxquelles je me suis arrêté, le peuple anglais peut trouver quelques sujets de consolation et d'espérance pour l'avenir, qui font défaut aux autres nations européennes. Le

règne de la force auquel est aujourd'hui soumis le continent, et dont le contre-coup se fait jusqu'à un certain point sentir en Angleterre, n'affecte que fort peu la splendide floraison du Canada, de l'Australie ou des États-Unis. Là tout est prospère autant qu'ici tout est sombre... Dans le vieux monde, nous voyons les peuples écrasés par les charges toujours croissantes de leurs forces militaires et navales et l'édifice social profondément ruiné par l'anarchie. En Amérique et dans les régions australes, nous trouvons de quoi nous convaincre que le progrès éternel de l'humanité n'est pas une imposture; que, si sur certains points du globe prédominent les doctrines tyranniques et les préoccupations exclusives de l'intérêt personnel, il en est d'autres, habités par l'élite de notre race, où les principes de la liberté semblent porter dans la vie des nations les mêmes fruits que l'on nous a appris à en attendre dans celle des individus. Et maintenant que ces peuples jeunes et aventureux commencent à conquérir le loisir nécessaire à leur culture intellectuelle, on a des raisons d'espérer voir renaître chez eux l'esprit de sacrifice et de solidarité qui semble disparu de nos sociétés vieillies. De nouveau le droit primera la force, et c'est à des hommes de race anglo-saxonne que le principe de la fraternité humaine devra une nouvelle consécration. »

Et c'est ainsi qu'après avoir, dans le livre le plus remarquable qui ait paru depuis longtemps sur un semblable sujet, exposé — avec une clarté, une hauteur de vues, une netteté de pensée, une sagacité dans le discernement des faits, une connaissance des hommes, des événements, des influences, une franchise et un désintéressement, dominés ou limités par le seul amour de la patrie — l'état de l'Europe, disons du monde civilisé, à l'époque trouble et troublante où nous sommes, cet esprit si lucide, si ferme, si maître de lui-même et de son sujet, finit par verser dans l'utopie.

B.-H. G.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— *Singularités* — *Compilations* — *Curiosités littéraires* —

Bibliographie des bibliographies, par Léon Vallée, de la Bibliothèque nationale. — Première partie : Catalogue des bibliographies générales et particulières, par ordre alphabétique d'auteurs, avec indication complète du titre, des lieu et date de publication, du format, etc. — Seconde partie : Répertoire des mêmes bibliographies par ordre alphabétique de matières. — *Supplément.* — Paris, Em. Terquem, 15, boulevard Saint-Martin, 1887. Gr. in-8° de 354 pages à 2 colonnes. — Prix : 15 francs.

Dans un article de cette revue (numéro du 10 juin 1883, pages 400-402), nous avons fait connaître ce qu'était la belle publication à laquelle son auteur donne aujourd'hui un important supplément. Nous en avons exposé le plan simple et commode; nous avons, en signalant la scrupuleuse exactitude de ses indications, indiqué son utilité et, sauf quelques réserves, ses nombreux mérites. Nous ne pouvons que prier nos lecteurs de se reporter à l'article précité pour savoir ce qu'il convient de penser de ce supplément, identique en tous points à l'ouvrage qu'il vient compléter. Disons, toutefois, pour mieux faire comprendre son importance, que les 3,351 articles nouveaux qu'il renferme, joints aux 6,895 mentions que contenait le volume principal, portent au chiffre total de 10,246 les indications recueillies dans la *Bibliographie des bibliographies*.

Quelle que soit, cependant, la satisfaction que nous cause la publication de ce supplément impatiemment attendu par les travailleurs, nous ne pouvons dissimuler que ce plaisir n'est pas sans mélange de déceptions. Qu'on nous permette d'en donner brièvement les raisons.

Dans notre compte rendu de 1883, nous avions pris la liberté de soumettre à l'auteur, sous une forme qui n'était certainement pas pour lui déplaire, quelques observations que nous pensions être valablement fondées. Nous avions tort peut-être, puisque nous avons le regret de constater qu'il n'en a tenu aucun compte. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que nous l'engagions à mentionner, dans la continuation de son travail, le nombre de pages de tous les ouvrages et non pas celui des productions de moins de 49 pages. La chose était facile à un bibliographe que sa situation met à même de décrire *de visu* des publications appartenant pour le plus grand nombre

à la Bibliothèque nationale. L'indication que nous avons vainement réclamée offre pourtant des avantages faciles à comprendre. Mais n'insistons pas sur ce point de détail et demandons plutôt à notre auteur pourquoi il s'est abstenu de nous tenir au courant des ouvrages en cours de publication ? — Pourquoi, par exemple, ne nous dit-il pas que l'instructif *Annuaire de la presse française*, du regretté Émile Mermet, se continue en s'améliorant sans cesse et forme maintenant une collection de huit volumes ? — Pourquoi ne pas nous faire savoir que l'excellente *Bibliographie voltairienne*, de M. Bengesco, la belle *Bibliographie générale des Gaules*, de M. E. Ruelle, le précieux *Dictionary of the anonymous and pseudonymous literature of Great-Britain*, de Halket et Lang, etc., etc., se poursuivent et sont maintenant terminés ? Il ne nous suffit pas, à nous autres profanes, de savoir que ces beaux travaux étaient commencés en 1883 ; il nous importe de connaître où ils en sont et c'est pour être renseignés que nous nous adressons, vainement hélas ! au supplément de M. Léon Vallée. Que l'auteur oublie ou néglige de minces plaquettes, telles que les petites *Bibliomanies* annuelles du bon et savant Philomneste Junior, cela se peut expliquer jusqu'à un certain point ; mais qu'il délaisse des productions de premier ordre, d'utilité constante, c'est ce que les érudits et chercheurs comprennent moins.

Par contre, le supplément ne laisse pas de nous procurer quelques surprises : ainsi, ce n'est pas sans étonnement que nous lisons à la page 7, sous le n° 6985, Andrieu, J. — *Bibliographie générale de l'Agenais*, etc., etc. Agen, imp. V. Lenthéric, 1885, 2 vol. in-8°. — Nous avouons humblement ne pas connaître cette édition, et, jusqu'à plus ample informé, nous persisterons à croire qu'il n'existe encore que le tome Ier de cette remarquable étude (Paris, A. Picard et Agen, Michel et Médan, 1886), dont la suite est, à juste titre, vivement désirée par le public.

Sans doute on ne peut tout connaître et c'est surtout en matière d'étude bibliographique, nous ne saurions trop le répéter, qu'il est impossible d'être jamais complet. Mais nous avons remarqué dans le supplément que nous examinons bien des lacunes qu'il eût été facile d'éviter. Si M. Léon Vallée prend la peine de parcourir parfois certaines publications spéciales telles que *le Livre*, *le Polybiblion*, voire même le modeste *Journal de la librairie*, il pourra se rendre compte que la lecture de ces périodiques n'est point sans profit pour l'étude bibliographique. Si, par exemple, il avait dépouillé les tables du *Livre* depuis 1883, il aurait trouvé d'utiles indications sur certaines productions qu'on s'étonne à bon droit de ne pas voir figurer dans son ouvrage, telles que, nous citons au hasard, l'intéressant traité de Ch.-F. Blackburn, *Hints on catalogue titles and on index entries* (Londres, 1884) ; *les Imprimeurs et libraires dans la Côte-d'Or*, par M. Janin (Dijon, 1883) ; l'étude de Smith, *On the classification of books* (1882) ; *l'Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, par M. Omont (1886) ; la collection si intéressante des *Indici a cataloghi di manoscritti*, publiée par les soins du ministère de l'instruction publique d'Italie ; les curieux répertoires linguistiques de Trübner : *Catalogue of Dictionaries and Grammars of the principal languages and dialects of the world ; Oriental and linguistic publications*, etc., etc., toutes productions qui seraient à leur place en ce travail, au moins autant que nombre d'écrits mentionnés en ce supplément où l'on a fait bien large part à la biographie pure et surtout aux monographies spéciales de sciences naturelles et exactes. Certes, les savants de profession, qui auraient par hasard l'idée de le consulter, seront ravis d'apprendre, s'ils ne savent déjà, que la thèse de M. Galippe sur l'*Empoisonnement par la cantharidine* est suivie de douze pages de bibliographie, ou que les *Archives italiennes de biologie* offrent chaque année un *Catalogue des travaux biologiques italiens.* Mais il est douteux que leur enchantement soit partagé par les lettrés, érudits ou simples curieux d'histoire littéraire proprement dite, qui ne s'attendent guère à rencontrer en si grand nombre ici des matières qui figureraient avec plus de raison et d'avantage dans une *Bibliographie générale des sciences.* En élargissant ainsi son cadre, — en s'astreignant à vouloir fondre à la fois dans son livre l'œuvre de Petzoldt, d'Œttinger et de Vapereau, — M. Léon Vallée a singulièrement aggravé sa tâche et l'étendue même des recherches qu'il s'est imposées semble en avoir restreint la précision. Ainsi, pour citer un dernier exemple, au sujet de notre Balzac, il s'est borné à mentionner les essais de MM. Parau, Laporte et Saltus : il n'ignore certainement pas, cependant, qu'un récent ouvrage a laissé bien en arrière ces premières bibliographies rudimentaires ; aussi, ce ne peut être que par mégarde ou par oubli qu'il n'a pas décrit l'admirable travail de M. Ch. de Lovenjoul, *Histoire des œuvres de H. de Balzac*, dont la seconde édition a paru, voici bientôt plus d'un an (Calmann Lévy, in-8° de 498 pages). Ce n'est malheureusement pas la seule lacune à signaler dans le supplément de la *Bibliographie des bibliographies.*

Malgré les imperfections que nous venons de relever, le livre de M. Léon Vallée est, nous nous plaisons à le répéter, une œuvre de mérite, d'une utilité incontestable, la meilleure qui ait encore paru sur ce sujet et qui rendra d'inappréciables services aux bibliophiles. Si nous n'avons pas craint de formuler quelques critiques, qui sont en somme le meilleur gage de la sincérité de nos éloges, c'est qu'on a le droit de se montrer exigeant envers un érudit et un infatigable travailleur tel que l'est M. Léon Vallée. Sans nul doute, il lui faudra, sous peu de temps, donner une édition nouvelle de son ouvrage que le succès épuisera bientôt ; puisse-t-il alors vouloir bien faire quelque cas des remarques qui précèdent et qui sont uniquement inspirées par le désir d'obtenir de lui, le plus promptement possible, une production utile et parfaite.

PHIL. MIN.

Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle, contenant toutes les personnes notables de cette région ; etc., par Nérée Quépat. Se trouve à Paris, chez Alphonse Picard, 82, rue Bonaparte, et à Metz, chez Sidot, 10, rue des Jardins, 1887. Gr. in-8° de VI-623 pages à 2 colonnes. Tiré à 600 exemplaires. — Prix : 20 francs.

L'érudit écrivain que déguise à peine la transparente anagramme de *Nérée Quépat* est un de ces modestes travailleurs qui se soucient moins du nombre que du mérite de leurs ouvrages. Ce n'est point à dire, toutefois, que parce qu'il ne publie pas, comme tant d'autres, presque sans interruption, des productions plus ou moins superficielles, son bagage littéraire soit peu de chose, car, depuis vingt ans qu'il écrit, il a donné assez d'œuvres intéressantes et variées pour qu'on soit pleinement fixé sur ses facultés laborieuses et sur l'étendue de son savoir. A la fois versé dans les sciences et dans l'étude philosophique, M. Nérée Quépat s'est fait remarquer tour à tour par de curieuses monographies d'histoire naturelle et par des essais justement appréciés sur le matérialisme au XVIIIe siècle ; — dans un genre empreint de plus d'actualité, il a publié encore un piquant ouvrage dont l'intérêt n'a pas faibli (*la Lorgnette philosophique.* Dictionnaire des grands et des petits philosophes de mon temps ; in-12, Jouaust, 1872) ; — enfin, préludant à l'œuvre magistrale qu'il nous offre aujourd'hui, il a donné, en ces dernières années, trois études importantes relatives à Metz et au Messin, son sujet de prédilection manifeste.

Un dictionnaire biographique échappant, par sa nature même, à l'analyse ordinaire, on ne peut guère, dans cette revue, que l'annoncer en en donnant une description aussi exacte que possible ; ce serait pourtant trop peu faire pour un ouvrage de cette importance et de cette valeur ; aussi convient-il d'entrer dans quelques détails à son sujet.

Depuis la publication de *la Biographie de la Moselle*, de E.-A. Bégin (1829-1832, 4 vol. in-8°), il n'a été fait aucun travail biographique d'ensemble sur cette région célèbre. On imagine aisément, dès lors, l'insuffisance de son ouvrage, toujours excellent d'ailleurs, mais arriéré maintenant de plus d'un demi-siècle. C'est pour remédier à cette imperfection et pour combler d'innombrables lacunes que notre auteur a entrepris la composition de son *Dictionnaire*, fruit d'un travail opiniâtre et de plusieurs années d'incessantes recherches. Avec une patience infatigable, afin de donner à ses notices la précision et l'autorité nécessaires, il n'a négligé aucune source d'information ; — il a scrupuleusement consulté, tant à Paris qu'à Metz, tous les documents imprimés ou manuscrits contenant des renseignements de nature à lui être utiles et qu'il a d'ailleurs sévèrement contrôlés ; — il a dépouillé tous les recueils biographiques français, les notices individuelles, les revues littéraires, historiques et archéologiques publiées à Metz, tous les journaux messins parus depuis 1789 jusqu'à nos jours ; — enfin, il a compulsé les actes de l'état civil de Metz, ainsi que les archives municipales et départementales. Ainsi il n'est point de personnage originaire de la Moselle, mort ou vivant encore, ayant marqué dans les lettres, les sciences, les arts ou la politique, qui n'ait trouvé place dans ce bel ouvrage et qui ne fasse l'objet d'un de ces milliers d'articles, si bien faits, si substantiels et si exacts, qu'a réunis M. Nérée Quépat.

Il est deux points sur lesquels il faut spécialement appeler l'attention : l'érudit biographe ne s'est point borné à donner de précises, mais sèches indications sur les noms, prénoms et pseudonymes, sur les lieux et dates de naissance, etc. ; il a introduit deux améliorations qu'on ne saurait trop recommander d'imiter aux courageux travailleurs qui entreprennent des tâches analogues. En premier lieu il a pris soin d'indiquer, à la fin de chaque notice, ses sources et les ouvrages à consulter pour obtenir de plus grands développements ; — en second lieu, il a, avec raison, attribué une importance et une place considérables à la partie bibliographique. C'est ainsi qu'il a noté, avec un soin scrupuleux, les brochures, plaquettes, mémoires, articles de journaux même, avec autant de soin que les ouvrages en plusieurs volumes ; les titres sont placés dans l'ordre chronologique et reproduits avec toute la fidélité désirable.

L'ouvrage de M. Quépat ne dispense pas de celui de Bégin ; comme il le dit lui-même, le nouveau biographe de la Moselle a eu pour but de compléter, nous venons de dire avec quel succès, l'œuvre de son devancier et pour ne pas faire de double emploi, ni de répétitions encombrantes, il a simplement cité, sous forme de renvois, les noms des personnages biographiés par Bégin et sur lesquels il ne restait rien à dire ou à ajouter. Avec cet excellent supplément, dont l'importance et le mérite égalent, s'ils ne les dépassent, ceux de l'ouvrage original, on possède maintenant un répertoire biographique bien complet, irréprochable et d'une précieuse utilité, d'un pays vraiment français, fécond en célébrités de toutes sortes et qui n'a discontinué d'être nôtre que nous demeurer à jamais plus cher.

Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par René Kerviler, bibliophile breton. Rennes, J. Plichon et Hervé, 1887. Troisième fascicule (*Au — Bar*), in-8° de 160 pages. — Prix : 5 francs.

Ayant déjà fait connaître le plan et l'esprit de cette belle publication, que le nom de son érudit auteur recommande du reste à l'attention des travailleurs et bibliophiles, nous devons nous borner, quant à présent, à annoncer ce nouveau fascicule qui complète, avec la fin de la lettre A, le premier tome et qui commence le second, avec le B. — Disons encore cependant que cette troisième livraison, dont l'apparition ne s'est pas fait par trop attendre, est digne à tous égards des précédentes ; on y trouve au même degré la scrupuleuse exactitude, la méthode excel-

lente et toutes les qualités diverses que nous avons signalées déjà. On sent, en parcourant ce précieux répertoire, que l'œuvre colossale entreprise par M. Kerviler est en bonne voie et que ses heureux souscripteurs sont dès maintenant assurés de la voir, avec le temps, aboutir à bonne fin. Parmi les plus importants articles de ce fascicule, nous citerons seulement les notices sur *Avaugour* et *Barbier*, qui constituent de véritables petites monographies. A bientôt, nous l'espérons, la suite de cet utile et inestimable ouvrage. PHIL. MIN.

Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires. Premier fascicule. Ville de Paris. Paris, Cercle de la librairie, février 1886. Une brochure in-4°.

Nous avons à annoncer le premier fascicule de l'*Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires* possédées par le Cercle de la librairie, de l'imprimerie, de la papeterie, du commerce, de la musique et des estampes, et publié dans la Bibliothèque technique entreprise par le Cercle, sous la direction de M. Paul Delalain. Ce fascicule contient l'énumération et la description sommaire, mais très suffisamment explicite, de 425 marques appartenant à 269 imprimeurs, libraires, compagnies ou sociétés de la Ville de Paris. Il s'arrête en 1789 ; la période contemporaine fera plus tard l'objet d'un catalogue spécial. M. Claudin, le savant libraire-expert bien connu, et M. Albert Farine ont donné un concours actif, pour la rédaction de cet inventaire, à M. Paul Delalain qui se plaît à les en remercier. Les chiffres ont été dessinés par M. G. Hall, et gravés par M. Ch. Decaux. L'impression a été confiée aux imprimeurs de la rue des Grands-Augustins, MM. Pillet et Dumoulin. Le tout est, comme on le pense, fort soigné. Il est fâcheux qu'au verso du feuillet où M. Paul Delalain explique la nature de l'ouvrage, une coquille saute inévitablement aux yeux. C'est à la fin, dans le passage entre crochets : un *t* est tombé de la forme, et on lit *on été* pour *ont été*. L'arrangement par colonnes et en tableaux est excellent. Il était impossible de trouver une disposition qui facilitât davantage les recherches. Quant à l'utilité de la publication, ce serait, auprès des bibliophiles et des bibliographes, peine perdue que de la démontrer.

B.-H. G.

GÉOGRAPHIE

— Voyages — Mœurs et Coutumes —

Dix mois autour du monde, par GEORGES LIEUSSOU. *Notes de voyage du 28 septembre 1884 au 25 juillet 1885.* Ouvrage illustré de 20 gravures et contenant 4 cartes. Paris, Paul Ollendorff, 188·. Un vol. in-18. — Prix : 5 francs.

Le journal de voyage de M. Georges Lieussou, qui, en dix mois, a parcouru les Indes, Java, l'Indo-Chine, le Japon, les côtes de la Chine et partie de l'Amérique, n'ajoutera rien, ou à peu près, à nos connaissances sur ces pays divers. Il lui a plu de le publier, et je n'y trouve rien à redire. Les récits de voyage présentent toujours de l'intérêt, et si celui-ci tombe entre les mains de lecteurs ignorants, ils n'y puiseront que des renseignements suffisamment exacts. Sur les vingt gravures ou photogravures, quatre ou cinq sont intéressantes. Je préfère les cartes où l'on suivra utilement les méandres du voyageur.

B.-H. G.

L'Espagne telle qu'elle est, par V. ALMIRALL. Un vol. in-18. Paris, Albert Savine, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

La plus grande partie de ce travail — qui, depuis, a été remanié, complété — a paru dans *la Revue du monde latin* dont on sait les tendances. L'auteur, s'il n'accepte pas les théories fédéralistes de M. Pi y Margall, préconise du moins, comme moyen de régénérer l'Espagne, quelque organisation provinciale qui se pourrait appeler *le régionalisme*.

On a fait l'Espagne une, dit-il, et les politiciens à quelques sectes qu'ils appartiennent, mis à part les fédéralistes, bien entendu, sont tous également jaloux de maintenir l'unité. Différentes étiquettes, différents programmes, — c'est pour la montre et en vue de faire illusion à l'Europe, — ils luttent les uns contre les autres, mais sans être dupes les uns des autres, et ils se prouvent constamment une grande bienveillance mutuelle : au vrai, ils poursuivent tous un même but, qui est l'obtention du pouvoir, un peu pour le pouvoir lui-même, beaucoup pour la richesse que la possession du pouvoir permet d'acquérir à peu de frais, si l'on a peu de scrupules, — et, deux ou trois exceptés, nul n'en a ; — point de concessions et point de faveurs sans pots de vin en échange ; le *chanchullo* est élevé à la hauteur d'une institution. Tous *vividores*, tous jouisseurs, les politiciens espagnols, — c'est l'auteur qui l'affirme ; il dit des noms, il dit des faits ; — et l'unité politique

leur rend facile la mise en coupe réglée, et déréglée, des ressources de plus en plus médiocres du pays. Des lois électorales ont été rédigées qui aspirent la sincérité du reste ; toujours pour la montre; de fait, le ministre de l'intérieur impose les candidats et compose les élections; il partage les sièges à pourvoir, au mieux de ses intérêts, en ménageant autant qu'il peut d'autres intérêts ; il fait élire des modérés, des dynastiques, des républicains. Merveilleux effets du régime parlementaire, ajoute M. Almirall, et œuvre incomparable que cette unification du pays! Indifférence en bas, et appauvrissement, et démoralisation; en haut, l'immoralité, les seules jouissances du faste et de l'ostentation.

La peinture est peut-être bien un peu poussée au noir; n'y regardons pas trop. L'auteur prend pour cause ce qui n'est pas cause; l'unification, ce nous semble à nous du moins, n'est pas détestable en soi, et le parlementarisme nous paraît avoir du bon.

Si l'Espagne est vraiment telle qu'on nous la montre, la faute en est moins à l'organisation générale, aux institutions, qu'aux hommes mêmes, aux gouvernés comme aux gouvernants. Les causes de décadence et de démoralisation sont, au reste, plus lointaines. Ceci dit, nous croyons bien pouvoir déclarer que M. Almirall n'a pas tout à fait tort d'opposer l'union à l'unification. Des provinces ayant une vie propre, soucieuses des progrès de leur agriculture, de leur industrie, fières de leur renaissance littéraire et artistique et, bien vite, les ambitions l'ennobliraient; faire que les Espagnes se pussent reconstituer, au lieu de contrarier les aspirations qui s'accusent, et sûrement la patrie se relèverait, l'Espagne redeviendrait grande. F. G.

SCIENCES

— Philosophie — Morale —

Les Sophistes allemands et les Nihilistes russes, par M. Th. Funck-Brentano, professeur de droit des gens à l'École libre des sciences politiques. Un vol. in-8° de 295 p. Paris, 1887. Librairie Plon.

Son œuvre prête à paraître, l'auteur hésitant a par deux fois ajourné la publication. Il nous livre aujourd'hui les motifs de cet ajournement en la courte préface qu'il dédie « au lecteur russe ». « Des recrudescences de la vénération que nous continuons à professer en France pour les philosophes allemands, dit-il, et le respect superstitieux avec lequel nous persistons à les étudier, me firent estimer que le moment de sa publication n'était point encore venu. » En ces premières lignes, toute l'intention de l'avant-propos est résumée. Elles prouvent, en outre, qu'en dépit de la dédicace au lecteur russe, M. Funck-Brentano, lorsqu'il écrivait ce livre de science et de vaillance, avait bien quelque peu en vue aussi le lecteur français, puisque c'est la crainte de ne pas nous trouver préparés à entendre la vérité, de ne point nous convaincre, d'entamer en vain une lutte prématurée contre nos illusions pour ne pas dire notre fétichisme à l'endroit des philosophes allemands, qui, à deux reprises, l'a déterminé à retirer l'ouvrage des mains de l'éditeur.

Si je disposais de plus d'espace, si je n'avais hâte, d'autre part, d'analyser un des livres les plus hardis et les plus neufs qu'il nous ait été donné de lire depuis longtemps en matière de philosophie, peut-être chercherais-je querelle à l'auteur pour en avoir ainsi retardé l'avènement et, plus encore, pour les causes alléguées de ce retard. Il voudra bien le reconnaître, en effet, si notre éducation philosophique est dirigée dans les voies de l'erreur, comme il l'affirme, — et nous l'en croyons volontiers — était-ce le moyen de nous éclairer que de tenir la lumière sous le boisseau? Si la masse des lecteurs français n'était pas à l'unisson de sa pensée, ne devait-il pas supposer que, dans le nombre, il se rencontrerait au moins un groupe d'esprits affranchis partageant déjà ses convictions, sinon avec l'appui d'une égale érudition philosophique, au moins d'une façon empirique par la seule expérience de l'observation et de la réflexion! Or, à ceux-là, son affirmation se produisant plus tôt eût donné une force plus décisive pour combattre le bon combat, en leur permettant de se retrancher derrière la grande autorité de ses démonstrations.

En effet, M. Funck-Brentano, dans cette attaque à fond de train contre les sophismes et les extravagances de la philosophie allemande, expose, avec une verve dont le mordant esprit ajoute un attrait singulier à la méthode et à la rigueur du raisonnement, les systèmes qui, depuis Kant jusqu'à M. de Hartmann, se sont succédé, plus chimériques les uns que les autres, sous les apparences scientifiques les plus sévères, — les principes, où l'absurde le dispute à l'incompréhensible, développés avec une sévérité incomparable, — toute morale, toute science mises à néant, — la force confondue avec le droit, l'erreur avec la vérité, le crime avec la vertu; jusqu'à ce qu'enfin la révolte soit prêchée comme une obligation, l'assassinat comme un devoir.

C'est en ces termes, ou à peu près, que l'auteur, à la fin d'un premier chapitre admirable de logique et de clarté, intitulé *les Idées classiques*, nous annonce et résume les formes par lesquelles, lentement et tour à tour, a passé la déchéance de la méthode cartésienne, à travers le kantianisme qui, malgré les bonnes intentions et la grande envergure intellectuelle de son auteur, a été « la source d'erreurs la plus abondante que l'on ait vue en philosophie », puis à travers les illusions et les méprises des successeurs immédiats de Kant : Fichte, Schelling, Hegel, méprises flétries d'ailleurs plus cruellement encore par Schopenhauer que par M. Funck-Brentano. Mais, à raison, sans doute, du trouble extraordinaire où, en temps présent, leur faconde a plongé les esprits, « depuis l'Océan jusqu'au Volga », c'est aux sophismes négatifs de Schopenhauer précisément et à ceux de M. de Hartmann que l'éminent philosophe français porte les plus rudes coups de sa puissante dialectique. Les trois chapitres consacrés à la métaphysique de ce qu'il appelle si drôlement « l'Abracadabra » doivent en particulier être cités pour leur spirituelle ironie, vraiment vengeresse ici du bon sens outragé, de ce bon sens dont nous pouvons, en France, avoir beaucoup perdu sans être encore tombés à ce point de dégradation intellectuelle.

Et nous arrivons ainsi aux parties les plus vives du livre, celles où l'auteur aborde enfin cette seconde couche de sophistes, qui ont porté à ses dernières conséquences l'œuvre commencée par « le grand rêveur de Kœnigsberg », hommes d'une trempe particulière, croyants aveugles, logiciens naïfs et implacables, qui surgirent dans toutes les directions, qui transformèrent l'esprit de système en fanatisme, le disciple en sectaire, et transportèrent la sophistique de Kant et de ses successeurs dans la vie pratique. Cette école reçut en Allemagne le nom de « gauche hégélienne ». Nous y rencontrons Strauss, Feuerbach, Bruno Bouer, Herwegh, Arnold Ruge, Max Stirner « raide comme un syllogisme, limpide comme le cristal et dure comme lui », Karl Marx enfin, « le dernier grand disciple de Hegel » ; école qui a donné naissance au nihilisme en Russie, fondé l'*Internationale* dans les autres pays, et est devenue la terreur des États modernes. La fin du volume est occupée par une étude approfondie du nihilisme russe, des utopies du fondateur de la secte, que l'auteur ne nomme point, de Herzen et de Bakounine, dont les tristes spéculations devaient trouver en Russie leurs partisans les plus fanatiques. — Et dans une suite de chapitres qui témoignent d'une somme d'observation personnelle considérable, M. Funck-Brentano analyse l'état politique, la situation morale et religieuse, l'enseignement public et privé, jusqu'au caractère national du peuple russe, et montre que tout y concourut à l'extension rapide des doctrines nihilistes et révolutionnaires de la sophistique occidentale ; mais que « cela même ne suffit pas à expliquer une foi aussi naïve que celle d'un esprit supérieur comme Hertzen ou la logique sanguinaire d'un caractère, qui ne fut point sans grandeur, comme celui de Bakounine, ni pour faire comprendre les effets que leurs écrits et leur conduite produisirent en Russie ». La cause véritable de ce mouvement, l'auteur la trouve dans la nature de la pensée russe qui, comme celle de tous les peuples jeunes, est une « pensée à idées simples ». Or il nous a expliqué le mécanisme et démontré l'importance des idées simples, au point de vue de la certitude, dès le premier chapitre.

Mais il nous faut abréger. — En dehors de son objet spécial, le dernier livre de M. Funck-Brentano, œuvre d'un homme qui ne craint pas de penser par lui-même ni de dire ce qu'il pense, touche incidemment à bien des questions appartenant au domaine de la philosophie et au sujet desquelles il présente les vues les plus originales et les plus hautes, notamment sur les causes des révolutions et des décadences chez les peuples.

Les Sophistes allemands et les Nihilistes russes, venant après *les Sophistes grecs et les Sophistes anglais contemporains*, après *la Civilisation et ses lois*, après *la Pensée exacte*, achèvent de placer M. Funck-Brentano au premier rang des penseurs originaux de notre temps. Cet éminent champion de la saine philosophie française représentée par *le Discours sur la méthode* semble vouloir reprendre l'exemple de son grand modèle et devenir l'implacable adversaire du désordre moral et intellectuel dont souffre notre époque.

E. C.

Le Christianisme, *sa valeur morale et sociale*, par Constant Blondeaux. Un vol. in-8°. Paris, Auguste Ghio, 1887. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur n'est pas chrétien, il n'est même pas théiste. Il dit à la fin de son volume, p. 452 : « Toute loi cosmique est une loi de force et de mouvement. Il n'y a pas de place pour la volonté d'un être extérieur. Dieu n'est pas une personne, mais l'ensemble des lois qui gouvernent et expliquent toute chose. Rien d'étonnant à ce que les lois qui régissent l'univers nous échappent souvent. Pour suppléer à notre insuffisance de compréhension, devons-nous inventer un dieu machine en qui nous plaçons toutes les puissances, toutes les forces ? C'est une hypothèse première qui remplace toutes les autres. » Il ajoute : « Toutes les fois que l'humanité a compris Dieu, non pas seulement comme explication du monde et loi d'une évolution sans fin, mais comme action infinie et éternelle sur ce monde, elle a posé une providence qui nous gouverne, nous donne une raison d'être, un but. C'est l'origine métaphysique de la religion, c'est toujours l'hypothèse. »

C'est toujours l'hypothèse, accordons-le ; mais, hypothèse pour hypothèse, diront alors des chrétiens indépendants, — il en peut être, et il en est, — nous préférons, nous qui nous sentons obligés, nous qui ne pouvons pas ne pas nous tenir pour des personnes morales, nous préférons l'hypothèse qui nous permet de postuler la liberté de notre personne, leur sorte d'immortalité, conditionnelle ou non, une sanction de nos actes enfin. — Il ne s'agit pas de préfé-

rer, est tout près de répondre l'auteur, et, avec l'auteur, tous les intellectualistes, il y a la vérité qu'on reconnaît ou qu'on méconnaît. — Quelle vérité? Vous-même parlez d'hypothèse première. Avouez donc que vous aussi vous avez une préférence, que votre *vérité*, votre *monde réel* est construction de votre esprit, construction qui vous agrée. Il y a des lois de l'esprit, des conditions d'exercice pour la raison pure ; mais il y a aussi une raison pratique.

L'auteur dit encore : « Selon la science, la vie, force impondérable, fluide insaisissable, agit sur les éléments de la matière, en donnant des produits divers qui se développent chacun en séries ascendantes. La vie ne paraît pas avoir d'autre but que la vie même. Qu'importe à l'éternité l'existence successive des mondes et des êtres qui le composent ? La vie, lutte matérielle contre les affinités des éléments, lutte contre la vie elle-même, prend dans la durée ce qui lui convient pour ses évolutions. Tous les phénomènes sont transitoires et se succèdent sans fin. L'activité psychique est aussi un phénomène... sorte de résultant organique et sensorielle... La conscience de notre individualité n'est qu'une étincelle passagère dans la durée indéfinie. »

Et plus loin : « Quelques-uns, par profession religieuse, quelques autres, penseurs mystiques ou spéculatifs, recherchent avec avidité les probabilités d'une vie ultérieure. Combien y en a-t-il, et il y en aura toujours, de ces âmes rêveuses qui se jettent dans une illusion pour éviter les tracas de la vie réelle ? L'homme ne peut se refondre à croire que cette intelligence qui mesure les cieux, pèse les astres, sonde l'infini, que cette âme qui sait sympathiser, que cette faculté créatrice du beau dans les arts, que ce principe d'une volonté intelligente ne sera plus rien. Il ne peut se résoudre à croire que cette âme, quittant un cadavre puant, devenu inhabitable pour un élément éthéré, afin de s'envoler vers l'infini et la vérité, le but de ses aspirations impuissantes dans la prison du corps, que tout cela se dissipera comme une vapeur dans l'espace.

Mais non, monsieur Blondeaux, l'homme religieux ne proteste pas contre vos constructions parce qu'il souhaiterait que son *intelligence* fût immortelle, et le chrétien, qui sait entendre le mot de péché, ces autres mots de libération du mal, n'espère pas davantage l'immortalité que vous dites. N'auriez-vous jamais lu Pascal ?

Citons quelques lignes encore de notre auteur : « O pauvre humanité, tu seras toujours ballottée entre les *réalités* et les *fictions*. Les *réalités* mobiles et changeantes ne peuvent te donner les satisfactions que tu désires ; les *fictions* enchanteresses te sourient, lors même qu'elles te laissent une incertitude indéfinissable... » Et la vérité, la voilà : « La nature ne connaît ni vie ni mort. Dans le déroulement du temps, elle forme et transforme, sans avoir de but conscient pour nous, sans avoir et sans montrer d'autre but que la transformation même, non pas au gré d'une providence volontaire, mais selon un principe d'évolution dont la force est en elle-même. »

M. Blondeaux, qui était incapable de pénétrer une conscience d'homme religieux, a étudié, avec une certaine ouverture d'intelligence, le développement historique du christianisme, il a dégagé assez bien (ch. Ier. JÉRUSALEM. *Origines hébraïques ;* ch. II. LE CHRISTIANISME. *Développement littéraire et intellectuel ;* ch. III. JÉSUS) les conditions politiques et sociales, philosophiques et littéraires de ce développement; il a expliqué aussi complètement qu'il le pouvait faire, dans ses origines et ses conséquences, la révolution qu'a amenée la prédication de l'Évangile. Puis, il a tourné de court, parce qu'il ne pouvait connaître que des faits historiques, et ne s'est plus occupé que de l'*Église*. A l'*Église*, il consacre la seconde moitié de son volume, plus de deux cents pages.

L'Église catholique impose des dogmes ; elle a des autels privilégiés, elle est une caste sacerdotale; mais christianisme et papisme se pourraient distinguer.

F. G.

De l'Absolu, la loi de vie, par OLIVIER DE SANDERVAL. Un vol. in-8°. Paris, 1887. Félix Alcan, éditeur.

Tout est mouvement dans l'univers. Nulle part nous ne rencontrons une chose, un être, une situation qui soit fixe, invariable ; en tout, dans l'ordre matériel comme dans l'ordre dit spirituel, nous constatons un mouvement incessant de transformation. Ce mouvement est si général que nous nous demandons s'il n'est pas l'effet d'une loi unique qui serait commune à tout l'univers. A cette question l'auteur répond par l'affirmative et donne à cette loi unique le nom de *Loi de vie.*

Ce mouvement qui, dans la confusion de ses essais et de ses progrès, n'est désordonné qu'en apparence, forme un seul développement, toujours dans le même sens, dirigé vers *l'Absolu.* Le *bien* est ce qui va dans ce sens; le *mal*, ce qui va en sens contraire. La loi de vie assure donc le progrès par la pratique du bien. — Connaissons-nous l'origine de ce mouvement et sa fin ? Non, répond M. de Sanderval.

Mais les innombrables manières d'être qu'il engendre dépendent les unes des autres et forment dans tout l'univers une suite continue qui se prolonge régulièrement et jusqu'à l'origine et jusqu'à la fin de l'être, reliant l'une et l'autre à cet inconnu désigné généralement sous le nom de Dieu, de cause première et que l'auteur nomme l'Absolu.

Pour établir ses conclusions, M. de Sanderval invoque les diverses connaissances humaines. Sa méthode d'investigation part de ce principe, que rien ne saurait être laissé en dehors de ce mouvement qui nous conduit à la vérité. Ce que nous appelons *erreur* a sa place assignée et nécessaire ; il n'y a pas d'erreurs dans l'œuvre de Dieu. — Nous en avons assez dit pour montrer où tendent les théories de l'auteur. Il n'est plus possible aujourd'hui de maintenir des méthodes exclusives dans l'étude philosophique de l'univers ; toutes les théories suivent la même loi, et toutes, quoiqu'elles agissent en de

différents points, concourent à un même mouvement. Nous signalons aux intéressés le travail de philosophie de M. de Sanderval qui apporte une somme d'arguments dignes de prendre place dans les discussions élevées de cette science. E. C.

La matière et l'énergie, par ÉMILE FERRIÈRE. Un vol. in-12. Paris, Félix Alcan. 1887. — Prix: 4 fr. 50.

Ce n'est point pour en imposer à tous gens simples et d' « honnête curiosité » (voir la préface), que l'auteur se donne comme philosophe. Il pense bien l'être, sa bonne foi est parfaite. Mettons, nous, qu'il y a philosophes et philosophes et passons à l'ouvrage même.

L'ouvrage n'offre pas cette sorte d'intérêt que présentait l'essai sur *les Apôtres, essai d'histoire religieuse d'après la méthode des sciences naturelles;* il ne provoque aucun sourire. On le pourrait rapprocher plutôt de cet autre ouvrage: l'*Ame est la fonction du cerveau.* Encore un recueil de notes prises à la suite de nombreuses lectures, et puis quelques affirmations gratuites destinées à renouveler la métaphysique, comme précédemment la physiologie: un résumé, assez clair, des beaux travaux de Berthelot, de Briot, de Clausius, Faye, de Sainte-Claire Deville, de Schlœsing, de Troost, de Tyndall, et point d'équation, point de calculs; une dernière page, cinq propositions: 1° identité substantielle de la matière et de l'énergie; 2° éternité de la matière et de l'énergie; il n'y a que des changements de formes; 3° unité des lois de la matière et de l'énergie par tout l'univers; 4° tous les êtres ne sont que des modes de la matière et de l'énergie; 5° Fin de la vie dans l'univers par suite de l'établissement de l'énergie en équilibre stable. Ces propositions expliquent le mécanisme universel, et hors du mécanisme universel rien qui soit à considérer.

Tandis qu'autrefois on s'imaginait que les sciences pouvaient bien être sous la dépendance de la philosophie, on ne doute pas aujourd'hui, et M. Ferrière n'en doute pas non plus, que la philosophie ne soit une simple superstition pour achever l'édifice construit scientifiquement, sur des fondements scientifiques, avec les sciences comme matériaux. F. G.

La matière brute et la matière vivante, par J. DELBŒUF, professeur à l'université de Liège. Un vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Félix Alcan; 1887. — Prix: 2 fr. 50.

Les deux avant-derniers ouvrages parus de cette même collection sont dus, l'un, à la plume de M. Ch. Féré, l'autre, à celle de M. Ch. Richet. Pour M. Féré, sensation et mouvement, c'est tout un; et M. Richet tient les êtres vivants comme des façons de corps explosifs. M. Richet dit précisément (p. 189 de son *Essai de psychologie générale*) : « On peut comparer tout animal à un *mécanisme explosif,* mécanisme d'autant plus parfait que l'intervention d'une force de plus en plus faible pourra déterminer une explosion de plus en plus forte »; et plus loin, « si la cellule — nerveuse ou musculaire — peut, à un moment donné — à la suite d'une excitation, — dégager une grande quantité d'énergie, c'est qu'il se fait dans son intimité des *dédoublements chimiques* rapides qui entraînent un phénomène de mouvement ou d'innervation. La vie est une fonction chimique et la force dégagée par les êtres vivants est une force d'origine chimique. » En vertu de la loi générale d'évolution, il s'est constitué, dit-il encore, une hiérarchie psychologique des êtres, et la complication du mouvement apparaît de plus en plus grande à mesure qu'on remonte les séries: d'abord, irritabilité cellulaire simple, puis, irritabilité du système nerveux caractérisée par un acte réflexe élémentaire, puis actes réflexes coordonnés dits spontanés, et enfin, plus hautes, sinon dernières complications, la conscience, « qui permet au mécanisme de ressentir plaisir ou peine », la mémoire, « qui conserve les impressions reçues, les recueille, les enregistre et les garde pour qu'elles puisent, à un moment donné, faire *explosion* sous la forme d'un acte ». L'auteur, avant de faire, lui, acte d'adoration et acte d'espérance, avant de célébrer le progrès qui n'est pas achevé, sans doute, cette admirable intelligence (celle de l'homme), qui continuera à devenir d'âge en âge de plus en plus puissante, — « qui sait, la conscience s'étant dégagée de l'inconscience, si d'autres forces ne se dégageront pas encore? » — avant, disons-nous, de chanter cet hymne, M. Richet avait conclu : il en est de l'homme selon la *science* comme des animaux selon Descartes et la *science.* « Si complexe que soit l'appareil (de l'être vivant), chaque acte est déterminé par des conditions fatales, des lois inexorables, lois de mouvement réflexes, lois d'inhibition, lois d'excitation, lois d'association. »

M. Delbœuf ne fait pas de la psychologie, et il ne fait pas de la physiologie un chapitre de la mécanique générale, de la chimie générale.

La thèse que soutient M. Delbœuf, d'autres l'ont soutenue; les doctrines hylozoïstes ne sont pas toutes modernes. Mais, quoi qu'on pense de ces doctrines et de la thèse, de quelque façon qu'on résolve les questions posées, y a-t-il lieu de distinguer une matière brute et une matière vivante? Si la distinction est purement verbale, de laquelle l'autre procède-t-elle, si l'on veut, celle qui a des caractères en plus, ou celle qui a des caractères en moins? Qu'on juge comme MM. Féré et Richet, ou qu'on juge comme M. Delbœuf, on ne pourra pas ne pas estimer comme de la plus grande importance, à une époque où le déterminisme est en si haute faveur, l'apparition d'un ouvrage tel que celui du savant professeur de Liège.

L'*introduction* comprend deux chapitres, et l'auteur établit tout d'abord que les propriétés des atomes ne sont pas immuables; le principe de la conservation de la matière n'implique pas la conservation de ses propriétés; la matière tend vers la stabilité; elle n'est donc plus ce qu'elle fut, et avec le présent on

ne pourrait refaire le passé. La matière non vivante, ajoute-t-il, ne peut engendrer la vie : « Je suis loin (p. 36) de soutenir qu'il y a un abîme infranchissable entre les corps organisés et ceux qui ne le sont pas; mais, au lieu d'assurer que *la vie n'est qu'une modalité des phénomènes généraux de la nature, qu'elle n'engendre rien, et qu'elle emprunte ses forces au monde extérieur,* — la phrase est de Cl. Bernard, — je regarde, au contraire, la chimie inorganique comme un cas particulier de la chimie vivante. Les corps vivants, en empruntant des éléments au monde extérieur, ne font que reprendre leur bien, leur produit. C'est un simple renversement de termes, mais ce renversement est significatif. Du repos on ne tire pas le mouvement, ni de l'homogène l'hétérogène, ni de l'obscurité la lumière, ni de la mort la vie. C'est le mouvement qui finit par le repos, la vérité qui aboutit à la simplicité, la lumière qui s'éteint, la vie qui meurt. Sans doute la vie sait rendre la vie à ce qui est mort. Mais le commerce de la mort avec la mort n'engendre pas la vie. »

L'ouvrage est divisé en deux parties; la première, intitulée : *la Source de la vie universelle,* qui comprend trois chapitres ayant pour objet la formation des instables, la nutrition, le mode d'action de la nourriture; la seconde, avec ce titre : *la Naissance et la mort* et deux chapitres dans lesquels il est traité de la cause de la mort, de la différenciation des organes. L'univers a commencé par le vivant et non par l'inerte.

« Ceux qui viennent, *au nom de leur science positive,* me soutenir que je ne suis pas libre lorsque je sens ma liberté, me rendent cette science suspecte à bon droit... Ayant à rendre compte de la vie libre de certains êtres au moins, de la liberté que je constate en moi-même, que je crois constater par analogie chez mes semblables et chez les animaux, et qui, à mes yeux, les caractérise comme sensibles et intelligents, je ne trouve pour le moment rien de plus commode, de plus logique, de plus scientifique que de mettre le principe de la liberté, de la sensibilité, de l'intelligence dans l'un ou l'autre ou dans tous les éléments d'où est sorti l'univers (p. 170). » Tous les éléments, les éléments primordiaux, étaient instables. L'univers, dans ses transformations incessantes, marche de l'instable vers le stable; le stable ne redevient pas de lui-même instable; les éléments instables, qui restent indépendants et ne s'unissent un instant que pour se désunir aussitôt après, ont en eux-mêmes un principe d'action, un principe de mouvement; ils n'ont pas de direction : *ils sont libres.*

La philosophie de M. Delbœuf est une philosophie substantialiste et l'on eût pu souhaiter qu'aux pages où il parle de la double identité physique et substantielle il se fût expliqué davantage sur la nature et le caractère de son substantialisme. F. G.

Spiritualisme et libéralisme, par M. Ferraz, professeur honoraire de la Faculté des lettres de Lyon. Paris, Perrin et Cie, 1887. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Dans ce volume qui est le troisième, et probablement le dernier de l'histoire de la philosophie en France au XIXe siècle entreprise par M. Ferraz, l'auteur étudie Mme de Staël, Laromiguière, Maine de Biran, Ampère, Royer-Collard, de Gérando, Victor Cousin, Théodore Jouffroy, Guizot, Charles de Rémusat, Adolphe Garnier et Émile Saisset. Il est entendu qu'il ne s'occupe que des morts. La dernière page salue les vivants, comme il convient. On sait que le premier volume de M. Ferraz, couronné par l'Académie française, traitait du socialisme, du naturalisme et du positivisme, et le second du traditionalisme et de l'ultramontanisme. La doctrine destinée à être victorieuse devait naturellement avoir le dernier mot.

Nous ne pouvons analyser au long ce volume, où Mme de Staël, saint Jean-Baptiste inattendu, est considérée, non pas tant comme un des philosophes spiritualistes de notre siècle, que simplement « comme un précurseur qui leur a frayé la voie ». Il suffira de dire que l'effort de M. Ferraz est de persuader que science et spiritualisme sont deux roues du même char, et qu'il n'est pas un éminent physiologiste, Claude Bernard en tête, qui ne soit spiritualiste entre cuir et chair. Retenons cependant cet aveu : « Sans doute l'école spiritualiste a eu un tort assez grave; elle est restée trop étrangère au progrès des sciences; elle ne s'est pas emparée de leurs grands résultats pour étendre son horizon et pour s'élever, comme toutes les écoles dignes de ce nom, à une conception de l'ensemble des choses. » Si je sais lire, M. Ferraz confesse que l'école spiritualiste est dépourvue de ce qui caractérise « toutes les écoles dignes de ce nom ». Je ne m'attendais pas à une condamnation si sévère. Je ne la réclamais même pas; mais il faut bien l'accepter, puisque c'est le défenseur lui-même qui porte le verdict.



QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Nos Hommes d'État, par Jules Simon. Un volume in-8°. Paris, Calmann Lévy, 1887. — Prix : 7 fr. 50.

Dieu, Patrie, Liberté est un livre, non pas seulement de bonne foi, mais de foi agissante. Les opinions qui s'y trouvent émises, défendues, peuvent n'être pas partagées de beaucoup mais celui-là ; qui ne les partage point est encore tenu de priser la générosité de caractère qu'elles supposent, aussi le zèle ardent qu'il fallait bien éprouver pour oser les soutenir, les émettre même. Nous craignons bien que cet autre ouvrage : *Nos Hommes d'État* semble un livre de dépit et de méchante humeur.

L'auteur n'a pas cette sereine indifférence de M. Renan, qui, épicurien toujours aimable, a fait, pour son plaisir, le tour des hommes et des choses, et qui, l'ayant fait, a éprouvé vraiment un très vif plaisir, celui de la curiosité satisfaite ; l'auteur juge autrement qu'en esthéticien ou dilettante, et il ne sait pas se résigner. Bien loin de lui imputer à crime ce manque de résignation, nous lui en faisons un titre à notre respect. Il ne se désintéresse de rien ; les agissements des politiciens, ignorants, vaniteux, courtisans de la foule et serviteurs de l'idée qui les peut servir, ne tendent à rien moins qu'à la démoralisation de notre démocratie ; il le pense, il le dit ; il dénonce ces hommes nouveaux à qui tout fait défaut, scrupules et connaissances ; or cela serait fort bien, si, à toutes les pages de son livre, M. Jules Simon n'exagérait pas autant le mal qu'il lui a été donné de constater ; si, après l'avoir autant exagéré, il ne le généralisait pas aussi volontiers ; si enfin, et c'est pourquoi on ne le peut excuser de pousser au noir, de voir tout en noir, il ne parlait que le seul langage de la passion. On rechercherait sa personnalité, s'il ne l'avait tout accusée, et complaisamment. S'il s'était oublié pour ne penser qu'à la grandeur morale de son pays, qu'à la prospérité de notre France, qu'à la patrie, on aimerait de rechercher un homme à travers les expressions trop vives d'un réquisitoire trop sévère. Haïr est une façon d'aimer, et parce qu'on lui aurait su gré d'éprouver de si violentes amours, de si violentes et de si sincères, on eût pu même, les partageant en quelque manière, dépasser, avec lui, la mesure, et, avec lui, condamner indistinctement tous les hommes d'État de notre temps. Mais M. Jules Simon ne s'est pas oublié et il n'a pas oublié qu'il avait reçu, en don, de quelque fée, l'esprit ; trop d'esprit nuit ; — non pas seulement aux autres, — et *les gens de la troupe*, comme il dit (liv. II), — car, s'il y a le théâtre, s'il y a la pièce (liv. I. *Prologue*,) il y a aussi les comédiens, — Paul Bercier, Bourané, Adrien Palaber, Charles Grimprey, Faquinet, et Valradieu, et Kerfiloie, et Amyntas, et tous, on se sent envie de les défendre ; on a approché plusieurs d'entre eux, on sait le peu d'ouverture de leur intelligence, on sait qu'ils sont surtout dévoués à eux-mêmes ; mais ils ne sont pas si ridicules, ni si grotesques, qu'on nous les montre ; ils ambitionnent de diriger les affaires publiques et ils entendent les diriger comme on fait des affaires, pour faire leur affaire ! Mazarin négligeait-il ses intérêts ? Mazarin, et tant d'autres, qui n'ont pas rendu à la France les services qu'il rendit, et qu'on honore pourtant ? Les adversaires de Mazarin, qui n'étaient pas gens de peu, qui avaient des quartiers et qui avaient des lettres, étaient-ils si détachés de tout que tout ne leur fût rien ?

Ce ne sont pas des portraits que nous donne M. Jules Simon, ce sont des caricatures ; non pas de ces charges qui sont enlevées comme on dit, et qui font sourire ; mais de véritables compositions, exécutées de main de maître, sans doute ; point de traits qui n'aient été voulus, et le travail, qui doit être excellent, on ne songe pas à l'admirer. Qui a buriné, avec un tel soin, de pareilles figures, a satisfait à une passion très personnelle, et, en même temps, comme artiste, il n'a pas détesté tout à fait ces figures-là que sa pointe a fait vivre. Nous parlons de passion personnelle, et ce n'est point notre faute, si, lisant cette phrase de la page 101 : « Il me semble que ce qu'on a de mieux à faire quand on a perdu le pouvoir, c'est d'oublier qu'on l'a jamais eu, » nous ne pouvons nous empêcher de soupçonner, chez celui qui l'a écrite, le regret du pouvoir perdu.

D'autres phrases sont, ou nous paraissent malencontreuses ; celle-ci, par exemple : seuls, les grands ministres furent renvoyés comme le fut Chateaubriand. Et cette phrase, ces phrases, il se peut que M. Jules Simon les ait écrites dans toute la simplicité de son cœur !

Dans les autres livres du volume, sauf au dernier, il s'agit des rôles déjà distribués : *le Cléricalisme, voilà l'ennemi ; la Question d'argent ; la Question sociale ; Chassons qui nous gêne ; Épurons ; Silence aux mères*, et l'on serait tenté d'en appeler du jugement de M. Jules Simon, polémiste, au jugement de M. Jules Simon, logicien. Car il sait qu'il ne convient pas de prendre un même mot tantôt avec un sens étroitement défini, et tantôt avec un sens plus large ; qu'il ne convient pas de prendre l'un pour l'autre des mots qui ne sont pas des substituts l'un de l'autre, cléricalisme et catholicisme, catholicisme et religion ; car il sait qu'il importe, si l'on est résolu à discuter en toute bonne foi, sinon d'adopter la terminologie de son adversaire, du moins, l'ayant comprise, de ne pas la trahir. M. Jules Simon, le polémiste, prend trop, ou paraît trop prendre à la lettre les mots qui ne sont qu'étiquette. Il faut regarder

aux idées, sous les mots; et aux sentiments, aux aspirations, aux préjugés, à toute la mentalité, sous l'étiquette. Tel se dit socialiste, qui est, au vrai, très attaché à la déclaration des droits, et tel jure par la révolution de 89, qui, matérialiste, ou positiviste, inconsciemment peut-être, fait, sans le dire, de l'individu, une sorte de cellule vivant par et pour la société; et que veut dire le mot de révolutionnaire? Révolutionnaires MM. Joffrin, Vaillant, Chabert, mais révolutionnaires autrement hardis étaient Vinet, Émerson, pour ne nommer que des moralistes étrangers!

M. Jules Simon est un esprit très fin. Il a eu tort, étant l'esprit qu'il est, de s'approprier en partie les procédés dont use un pamphlétaire très connu. Sans doute, on a prise sur la foule, en évitant les termes abstraits, en usant de mots faisant image, en simplifiant et généralisant; mais il pouvait, écrivant dans *le Matin*, écrire d'un autre style, avec une autre ambition, — son nom fait autorité et autorité oblige.

Ce tort-là est pour les lecteurs, auxquels un très habile écrivain pouvait inspirer l'esprit de tolérance qui l'anime souvent, et l'amour de la liberté qu'il conserve toujours; un autre tort a été par lui commis qui l'atteint lui-même : il a recueilli ses articles du *Matin*; le recueil n'a pas le mérite de ses autres ouvrages. F. G.

Les Lois naturelles de l'économie politique, par G. DE MOLINARI, membre de l'Institut, rédacteur en chef du *Journal des Économistes*. Un vol. in-12; Paris, Guillaumin et Cie; 1887.

C'est à la page 264, l'auteur reproche aux anarchistes — le mot pris en son sens proudhonien — de ne pas compter avec les passions et la sottise humaines; mais, parce qu'il ne rejette pas, lui, toute organisation communale, départementale, ou de l'Etat, parce qu'il proclame l'utilité commune, et d'une police, et d'une voirie, parce qu'il affirme que certaines voies de communication répondent à des besoins essentiellement communs et que la sécurité, tant antérieure qu'extérieure, est absolument nécessaire à tous indistinctement, il n'en tombe pas moins sous le reproche qu'il a lui-même formulé. Son individualisme, au reste, parce qu'il est extrême, confine à l'anarchisme.

Nous répugnons à la doctrine socialiste et nous n'invoquons pas quelque principe d'autorité; la plus complète liberté industrielle et commerciale est un devenir possible que nous appelons, croyant bien que la liberté, nous ne disons pas: trouve nécessairement, mais peut trouver son correctif en elle-même. Que la liberté économique soit prise comme moyen de telle organisation sociale du travail, cette organisation ayant pour fin de nouvelles et de meilleures conditions d'une autre liberté, de la liberté morale, de la possession de soi et de l'obéissance au devoir, c'est là ce que nous souhaitons: l'affranchissement de l'individu pour une plus facile libération de la personne. Autant que M. de Molinari nous prisons la liberté; M. de Molinari ne fait état que de la liberté, qui est un droit, qui est un devoir, si l'on veut, en tout cas l'intérêt suprême; il ne regarde pas à la solidarité qui est un fait. Il ne regarde à aucun fait. Les nations ont leur histoire; les hommes ont leurs habitudes; il l'ignore. Théoricien, et seulement théoricien, avec quatre définitions et trois axiomes, il vous fait, à coups de déductions, une économie sociale et politique comme on fait la géométrie, et les hommes, pour lui, sont des entités numériques, et les États, quelque chose d'abstrait. Alors, comme conclusion dernière, le droit, non à l'insurrection, — plus de causes d'insurrection dans l'organisation qu'organise M. de Molinari, — le droit et la sécession: l'individu se refuse à participer à telles dépenses communales dont il ne tire nul profit; une commune se refuse, quand il lui semble bon, à faire partie de telle province, et telle province, à relever de tel État.

Laissons là ces critiques générales; négligeons de contester certaines définitions, celle de la valeur entre autres (première partie : *Les lois naturelles*); des analyses sont incomplètes, n'en parlons pas; un livre de M. de Molinari est encore ouvrage dont on ne saurait se défendre de faire cas. Dans les trois dernières parties, qui sont intitulées: *Les causes de perturbation, l'évolution économique, la servitude politique*, et, plus particulièrement, dans la deuxième et la quatrième, des pages qui appellent l'attention. Signalons les chapitres où l'auteur traite de la guerre, de la lutte pour la possession du pouvoir, de l'insignifiance des formes du gouvernement. F. G.

Nouveau précis d'économie politique. — *Les éléments*, par Th. FUNCK-BRENTANO, professeur à l'école libre des sciences politiques. Un vol. in-12; Paris, E. Plon-Nourrit et Cie, Chevalier-Marescq et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Sans doute, un simple *précis*, et, sans doute, seulement des *éléments*, mais le précis est vraiment nouveau et présente plus d'intérêt que tant d'autres ouvrages qui ne sont pas donnés comme élémenmentaires.

L'auteur n'est pas un éclectique, et il n'a pas tâché à concilier des doctrines contraires. Il rappelle que Descartes considérait déjà les connaissances des conditions du bien-être public comme une science purement expérimentale, et il ajoute : les besoins que les hommes éprouvent, les efforts qu'ils font pour les satisfaire, les rapports qui, par suite, s'établissent entre eux, ne dérivent ni d'idées abstraites, ni de vérités axiomatiques, mais constituent des données essentiellement mobiles, changeant avec les individus, les époques, les nations. Il renvoie dos à dos les économistes des diverses écoles dont les uns reprochent aux autres, comme il dit, leurs principes *à priori* et leurs déductions abstraites, alors que ceux-ci reprochent aux premiers leurs inductions hasardées et leurs affirmations téméraires. Enfin, distinguant entre le *ce qui est* et le *ce qui doit* ou *devrait être*, il fait de l'économie politique une science bien à part

et qu'il importe d'étudier en dehors de toute préoccupation quant à la morale, quant au droit ou à la philosophie de l'histoire.

Les faits sont dominés par des principes, régis par des lois; or le grand principe, général, absolu, de toute l'activité humaine, est la coordination. « C'est de la coordination des efforts d'un homme et de la coordination de ses efforts avec ceux des autres que naissent, depuis le premier bégayement d'un enfant jusqu'à la domination des peuples, tous les phénomènes de la vie des sociétés humaines. » Et plus loin, M. Funck-Brentano écrit : « Il n'y a point de progrès qui ne soit dû à l'initiative individuelle, et il n'existe point d'état social qui ne soit fondé sur une commune solidarité. Les deux manières de voir (celles des écoles individualiste et socialiste) sont également justes, l'erreur consiste à ne pas comprendre qu'elles ne présentent en réalité qu'un seul et même fait régi par une seule et même loi. »

Les définitions qu'ont données de l'économie politique Adam Smith, Say et Sismondi, et, plus récemment Karl Marx, sont toutes rejetées; l'auteur propose celle-ci : l'économie politique est la science des rapports qui s'établissent entre les hommes en vue de la satisfaction de leurs besoins.

Nos besoins seuls décident de la valeur des choses, la définissent, la déterminent; le capital et les salaires, les revenus et les dépenses, les bénéfices et les frais, autant d'antinomies seulement apparentes : le principe de solidarité qui existe entre la consommation et la production régit l'emploi du capital comme tous les phénomènes économiques. — L'offre et la demande résultent des besoins dont la satisfaction est, de toute nécessité, subordonnée à la nature des produits : la nature, l'intensité et le changement des besoins exercent du reste une influence autrement forte sur le prix des choses que la quantité des offres et des demandes. — Mais ne poursuivons pas cette trop sèche analyse. Aussi bien, ainsi isolées des considérations qui les précèdent et qui les suivent, les propositions de M. Funck-Brentano risqueraient de paraître des paradoxes. M. Funck-Brentano renouvelle la science économique. Son travail est d'importance.

F. G.

L'Espionnage allemand en France, par François Loyal. Un vol. in-18. Paris, Albert Savine, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Nos consuls veillent et prennent garde; et ce n'est pas à les instruire qu'a dû prétendre, au vrai, nous voulons le croire, le journaliste qui signe François Loyal. Il n'a dû avoir qu'une seule prétention, celle de publier un volume qui trouvât des acheteurs. Il ne manque pas de gens pour aimer d'avoir peur, pour aimer aussi de se plaindre qu'on ne les rassure pas, qu'on ne les protège pas, que le gouvernement reste indifférent, — à quel danger ne nous laisserait-il pas exposés s'ils ne se plaignaient! — Et c'est pour ces « Sauveurs du Capitole » qu'il a colligé toutes les dénonciations qui s'impriment dans de certains journaux, grands et petits, petits surtout; qu'il a recueilli tous les bruits que colportent de café en café, de bureau de rédaction en bureau de rédaction, des « reporters » bien informés. Aux « Sauveurs » que nous avons dits, il a cité des faits, rappelé des arrestations suivies d'ordonnances de non-lieu; il leur a révélé, d'autre part, quelle somme est attribuée au fond des reptiles, et nommé plusieurs de ceux qui reçoivent, sûrement, des allocations.

Il a donné deux titres à son livre, celui que nous avons déjà transcrit, et un autre : *le Dossier de la revanche*. Ne discutons pas l'emploi de ce mot : *dossier*, — s'il était complet, tel que le donne M. Loyal, ce dossier ne serait pas lourd; voudrait-on vraiment en constituer un, qu'il y aurait plus, et surtout mieux à y mettre; — mais le mot revanche est imprimé : *Ne parlons jamais de la revanche*, disait Gambetta, qui voulait qu'on y pensât.

Essai sur les réformes nécessaires. — *Politique, Religion, Société*, par Ch. Lambel. Un vol. in-12. Paris, A. Ghio, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

A défaut de style, du mouvement; ce travail se laisse parcourir volontiers.

Même, à le lire, on ne perdrait pas tout à fait son temps : l'auteur, s'il manque parfois d'esprit critique, et s'il est ignorant absolument de l'histoire des religions, nourrit des passions toujours généreuses. Il est préoccupé du bonheur de chacun et de tous mais au lieu de l'attendre des applications des sciences, qui assureraient le progrès nécessairement, il veut qu'on le cherche soi-même, et là où il est, dans le devoir accompli. Sans doute, plus catholique que chrétien, il fait, de la soumission à l'Église, la condition de notre affranchissement du mal; ce n'est pas toutefois un médiocre mérite que d'oser, en ce temps d'optimisme béat, comme est celui des positivistes, et de pessimisme bouddhique, celui de nos jeunes écrivains, que d'oser parler du mal, et du mal duquel il est loisible de s'affranchir.

Pourquoi, s'écrie-t-il dans la *première partie*, tant de partis politiques? Ils tiennent, les uns, pour une *forme* de gouvernement, les autres, pour une autre; mais la forme est-elle de si grande conséquence? C'est du *fonds* qu'il faudrait s'inquiéter, c'est le *fonds* qui appelle les réformes : l'organisation des pouvoirs est à refaire! Le suffrage universel direct est un mensonge et une duperie, — M. Lambel répète MM. Élisée Reclus et Kropotkine; — le suffrage universel direct n'empêche pas que le gouvernement appartienne à une minorité. Paris-Capitale est un danger, et l'on ne saurait s'appuyer sur la province qui est sans vie, depuis qu'on l'a divisée et subdivisée; ce ne serait pas ruiner l'unité de la France que de la partager en vingt départements seulement, que de pourvoir chacun d'eux d'une université, d'une cour d'appel. Et pour la moralité des représentants, pour faire tomber d'âpres convoitises, ne conviendrait-il pas de prendre les ministres en dehors des Chambres?

Dans la *deuxième partie*, M. Lambel, après avoir constaté qu'on n'est plus guère religieux ; que la religion, pour ceux qui la pratiquent, comme on dit, est pur formalisme ; que, pour eux, se marier à l'Église, y faire baptiser ses enfants, y aller soi-même quelquefois le dimanche, c'est affaire d'habitude ou affaire de bon ton, — et pour d'autres, c'est affaire de bon ton, la marque d'un esprit fort, de n'y aller jamais, — après cette constatation, il s'en prend au clergé qui ne vit pas assez de la vie commune : il importe que le prêtre se marie. M. Lambel est un novateur timide, et un hardi révolutionnaire. *Sit ut est aut non sit*, répondrait l'Église, si elle devait prendre quelque souci du travail de M. Lambel. Et *aut non sit*, l'alternative est pour terrifier M. Lambel, qui, dogmatisant catholiquement, ne suppose qu'irréligion hors du catholicisme, tout comme les matérialistes et athées de la *Libre-Pensée* qui est incapable de comprendre qu'on puisse, après Quinet, regretter que la France, au cours de son histoire, n'ait pas passé au protestantisme.

Le luxe et la vie de représentation, le mariage d'argent, l'éducation avec cette seule fin : *réussir, arriver*, tout cela est analysé par notre auteur dans la *troisième partie* de son travail, et notre auteur s'indigne à voir faire si peu de cas de ce qui fait la noblesse du caractère et du cœur : le respect de soi, l'amour de la justice, les sentiments affectueux.

Quelques brutalités de langage, des expressions populaires ; il faut passer là-dessus. Les jugements ne sont pas originaux, mais la passion qui les inspire n'est pas commune.

L'anarchie bourgeoise (*politique contemporaine*), par A. Laisant, député de la Seine. Un vol. in-18; Paris, C. Marpon et Flammarion; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Le 19 décembre 1884 paraissait dans la *République radicale*, un article intitulé : *Aveuglement*.

L'article débutait ainsi : « Si le tiers état a fait la révolution de 1789, avec le concours du peuple, ce n'était certes pas seulement pour la satisfaction d'idées philosophiques, pour la possession théorique d'un droit abstrait. C'était surtout pour avoir une part plus abondante du bien-être général, odieusement confisqué par les privilégiés du temps passé. »

L'auteur ajoutait, dans le paragraphe suivant, que la bourgeoisie a eu, elle toute seule, le bénéfice, le profit ; que, depuis près de cent ans, c'est elle seule qui gouverne. « Un seul instant, elle fut troublée dans cette tranquille possession du pouvoir et de la richesse ; ce fut en 1848, par l'irruption du suffrage universel ; mais elle amadoua le monstre », — lisez : le peuple, — « finit par lui rogner les ongles et lui lier solidement les poignets. »

Et, poursuivant, l'auteur disait encore : « Donner des droits théoriques aux travailleurs, une instruction plus ou moins complète avec interdiction d'en faire usage, maintenir à côté d'eux une aristocratie d'argent qui détient la richesse publique, conserver une féodalité qui possède tous les pouvoirs avec des serfs qui sont en possession de tous les droits, c'est faire preuve de la plus insigne folie. La lâcheté des gouvernements de la bourgeoisie est égale à leur bêtise. »

Puis venait cette phrase : « On s'achemine vers une nouvelle révolution violente, qui sera terrible. »

Suivie d'une autre phrase : « Cette révolution terrible serait une solution si elle était préparée par quelque mouvement philosophique. Par malheur, les soi-disant écoles socialistes révolutionnaires d'aujourd'hui, très divisées entre elles, ne paraissent pas avoir leur sac très garni en fait de doctrines. »

L'article s'achevait sur cette apostrophe : « Ne comprendra-t-on pas qu'il n'y a de salut pour un pays que dans la constitution d'un grand parti socialiste républicain, très préoccupé des réformes et très peu des questions de sectes et de nuances ? »

Sitôt après avoir lu cet article, M. Courmeaux, ancien député, écrivit à l'auteur, M. Laisant, une lettre de félicitations : « Dans le développement des idées que contient votre article, il y aurait la matière d'un livre utile. »

M. Laisant a taché à faire comme lui avait conseillé M. Courmeaux. Dans le développement des idées précédemment exprimées, le député de la Seine a cherché la matière d'un livre, et il caresse aujourd'hui ce doux espoir que ledit livre, aujourd'hui publié, sera vraiment utile.

L'article de la *République radicale* sert de préface.

Une phrase de Quinet figurait en manière d'épigraphe sur la couverture. On la retrouve en tête du premier chapitre : *Le vrai moyen d'honorer la révolution est de la continuer*. L'auteur de l'article-préface invoquant l'autorité de Quinet!

Au premier chapitre, l'amplification du premier paragraphe de l'article. « La révolution française eut pour objet une amélioration matérielle et une plus juste réparation du bien-être. » A retrancher le mot : *surtout*, on pourrait estimer qu'il y a du vrai dans cette critique de la révolution, mais l'auteur donne à son mot *surtout* le sens *d'exclusivement*.

Aux six chapitres suivants, le développement du deuxième paragraphe. L'histoire : la bourgeoisie conquiert le pouvoir et la richesse, et, pour conserver la richesse avec le pouvoir, elle fait le Directoire, elle aide au coup d'État de brumaire, soutient l'Empire, le renverse, restaure la monarchie, la fait vraiment sienne en 1830, après avoir dupé le peuple toujours prêt à verser son sang ; puis, elle assiste aux banquets... Mais point nous est besoin de poursuivre cette analyse. Les expressions de profits, avantages, bénéfices, privilèges reviennent souvent en ce long développement d'une unique idée, celle-ci : la Révolution a eu pour effet la constitution de deux classes, la bourgeoisie, qui a eu tout le profit, et le peuple, qui est demeuré aussi misérable que devant ; le mot de justice apparaît bien une fois ou deux, mais il ne signifie rien que partage des profits. Une question : M. Laisant est-il bien venu à poursuivre la mémoire des deux Bonaparte, lui qui estime toute légitime et de bon aloi, la grande popularité à laquelle n'évitait

pas de se soustraire un de nos anciens ministres de la guerre ?

A l'examen critique de notre état politique et social quinze chapitres sont consacrés. Quinze chapitres, c'est beaucoup, étant donné le peu d'idées qu'il s'agissait de développer, mais des mots, des mots; les mots tiennent de la place.

La révolution terrible est à la fois montrée comme prochaine et comme fatale au vingt-troisième chapitres, et au vingt-quatrième les socialistes révolutionnaires sont qualifiés de gens ignorants, jaloux et soupçonneux. M. Laisant n'a pas regardé à leurs doctrines.

Il faudrait éviter de leur laisser la direction du mouvement, puisqu'ils ne sauraient rien diriger, et si le mouvement pouvait être moins terrible, cela vaudrait mieux. Or, s'il y a les républicains qui ne sont pas républicains, — entendez les opportunistes, — il y a aussi les républicains qui sont républicains, — c'est-à-dire les radicaux; — or, si la bourgeoisie au pouvoir depuis un siècle a prouvé surabondamment sa lâcheté et sa bêtise (cela est démontré), ce n'est pas à admettre pourtant que tous les bourgeois soient lâches et bêtes. Aux quelques bourgeois, qui sont républicains, vraiment républicains, il importe de confier le pouvoir de continuer la révolution, de poursuivre l'amélioration matérielle, une meilleure répartition du bien-être.

M. Laisant dit n'avoir pas voulu faire œuvre de philosophie; il eût été un pauvre polémiste, et il est un pauvre philosophe. C'est notre avis; ce sera l'avis des socialistes de toutes sortes, qui, l'interpellant, s'écrieront: bourgeois toi-même! car l'emploi de l'expression d'*anarchie bourgeoise* n'aura pu les amadouer; ils n'auront pas compris plus que nous l'explication (p. 287) du choix qui a été fait de ces mots comme titre de l'ouvrage. Et cet ouvrage de « philosophie sociale », qui servira mal à entretenir de certaines passions, ne sera guère utile qu'à la justification du jugement porté par M. Jules Ferry: de la part des radicaux beaucoup de bruit, beaucoup d'agitation, pour dissimuler le vide de leurs conceptions.

F. G.



Gazette bibliographique

Sommaire. — INSTITUT. SOCIÉTÉS SAVANTES : *Nouvelles académiques.* — BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES. — PUBLICATIONS NOUVELLES (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION, TANT EN FRANCE QU'EN EUROPE. — NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES ; *Miscellanées.* — NÉCROLOGIE *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES DU MOIS : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

La convention internationale des œuvres littéraires et artistiques. — *Le Journal officiel* a promulgué la convention internationale conclue à Berne et créant une union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques.

Cette convention a été conclue entre la France, l'Allemagne, la Belgique, l'Espagne, l'Angleterre, la République d'Haïti, l'Italie, la Suisse, la Tunisie et la République de Libéria.

Dans chacun de ces pays, les auteurs jouiront des droits que les lois respectives accordent aux nationaux dans les autres pays.

Par « œuvres littéraires et artistiques » on comprend les livres, brochures ou tous autres écrits ; les œuvres dramatiques ou dramatico-musicales, les compositions musicales avec ou sans paroles ; les œuvres de dessin, de peinture, de sculpture, de gravure ; les lithographies, les cartes géographiques, enfin toute production quelconque du domaine littéraire, scientifique ou artistique qui pourrait être publiée par n'importe quel mode d'impression ou de reproduction.

Les instruments de musique mécaniques, s'ils jouent des airs tombés dans le domaine public, ne sont nullement visés par la convention.

La protection s'applique aussi à la représentation publique des œuvres dramatiques ou dramatico-musicales, que ces œuvres soient publiées ou non, que l'auteur en ait permis ou interdit l'exécution publique.

Les auteurs d'œuvres dramatiques ou dramatico-musicales sont, pendant la durée de leur droit exclusif de traduction, réciproquement protégés contre la représentation publique non autorisée de la traduction de leurs ouvrages.

La convention vise également, sous réserve de l'appréciation des tribunaux, les appropriations indirectes non autorisées, désignées sous des noms divers, tels que adaptations, arrangements de musique, etc., lorsqu'elles ne sont que la reproduction d'un tel ouvrage, dans la même forme ou sous une autre forme, avec des changements, le caractere d'une nouvelle œuvre originale.

Le droit exclusif de faire ou d'autoriser la traduction est limité à une période de dix ans, à partir de la publication de l'œuvre originale dans l'un des pays de l'union. Les traductions licites sont protégées comme des ouvrages originaux.

La convention sera mise en pratique le 5 décembre.

Le dépôt légal des journaux. — Le ministre de l'instruction publique vient d'adresser aux préfets la circulaire suivante, relative au dépôt légal et à l'attribution des journaux aux archives départementales :

« Monsieur le préfet,

« En exécution de la loi sur la presse du 29 juillet 1881, deux exemplaires des journaux politiques publiés dans votre département sont adressés par vos soins au ministère de l'intérieur pour être réunis en collection et conservés dans des dépôts publics.

« L'un de ces exemplaires est destinée à la Bibliothèque nationale ; l'autre est remis à mon administration, qui le fait classer et le transmet, à la fin de chaque trimestre, à la bibliothèque du chef-lieu du département d'origine.

« J'ai eu à diverses reprises l'occasion de constater que ces transmissions successives des périodiques, qui

nécessitent à la fois un travail considérable et une dépense importante, n'avaient d'autre résultat, dans la plupart des cas, que de fournir aux bibliothèques des collections généralement incomplètes par suite des erreurs et des pertes presque impossibles à éviter dans les multiples envois dont ils sont l'objet.

« Dans ces conditions, j'ai pensé qu'il serait préférable d'attribuer l'exemplaire des journaux politiques envoyés à mon administration par le ministère de l'intérieur aux archives de votre département, qui seront par là enrichies d'une source de renseignements précieux à divers titres.

« Cette mesure aura de plus l'avantage de rendre inutile le triple voyage imposé à ces journaux, puisque le bureau auquel est fait le dépôt, dans votre préfecture, pourra sans difficulté les remettre, au moment même, à M. l'archiviste départemental, qui les classera au fur et à mesure et veillera à ce que la collection soit toujours tenue au courant.

« Par une circulaire en date du 25 juin dernier, mon collègue M. le ministre de l'intérieur, avec lequel je m'étais entendu à ce sujet, vous a invité à ne plus lui adresser, à partir du 1[er] juillet, qu'un seul exemplaire des *journaux politiques* de votre département, l'autre devant être retenu à la préfecture.

« Je vous serai, en conséquence, obligé de vouloir bien donner les instructions nécessaires pour que M. l'archiviste reçoive dorénavant l'exemplaire dont il s'agit.

« Recevez, etc. »

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 19 août.

Ouvrage présenté. — Bréal : *L'importance du sens en étymologie et en grammaire.*

Lecture. — H. Weill : Les traces de remaniement dans les drames d'Eschyle.

Communication. — Sur une inscription grecque du musée du Louvre.

Séance du 26 août.

Lectures. — Casati : Les vases étrusques de Bucchero. — Weill : Les traces de remaniement dans les drames d'Eschyle.

Séance du 2 septembre.

M. le président Bréal ayant annoncé la mort de M. Desnoyers, la séance a été levée aussitôt après, en signe de deuil.

Séance du 9 septembre.

Lecture. — Maspéro : Noms de la liste de Toutmos III, qu'on peut rapporter à la Judée.

Communication. — A. Bertrand : Au sujet d'une découverte de nouvelles frises représentant des combats de Grecs et d'Amazones.

Séance du 16 septembre.

Ouvrages présentés. — Tamizey de Larroque : *Correspondance de Peiresc* (fasc. 4). — de Grammont : *Histoire d'Alger.*

Lectures. — Deloche : Les monnaies d'or au nom du roi Théodebert I[er]. — Delisle : Les opérations financières des Templiers.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 20 août.

Lectures. — Baudrillart : L'état matériel et moral des populations rurales de la France (Ile-de-France). — Moynier : La formation de l'État indépendant du Congo.

Séance du 27 août.

Ouvrages présentés. — E. Hertz : *Études sur l'ancien droit criminel français et sur les efforts de Voltaire pour l'adoucir ; Mémoires de l'Académie de Stanislas, de Nancy* (t. IV).

Lecture. — Bénard : Mémoire sur l'esthétique d'Aristote.

Séance du 3 septembre.

Ouvrage présenté. — Lacabane : *Essais et notices pour servir à l'histoire du département de Seine-et-Oise.*

Lectures. — Ch. Nuit : Sur *la Politique,* dialogue attribué à Platon. — Baudrillart : Mémoire sur les populations agricoles de l'Ile-de-France.

Séance du 10 septembre.

Ouvrage présenté. — Stieda, professeur à l'Université de Rostock (Mecklembourg) : *Registres douaniers et quittances du* XIV[e] *siècle relevés à Réval.*

Communication. — L. Say : Papiers et correspondances de Turgot.

Séance du 17 septembre.

Ouvrages présentés. — M. Block : *Annuaire de l'économie politique et de la statistique pour 1887.* — Funck-Brentano : *Les sophistes allemands et les nihilistes russes.* — Giovanni : *L'apologétique catholique et les études ethnographiques, historiques et archéologiques.*

Lecture. — Baudrillart : Les populations agricoles de l'Ile-de-France.



FRANCE

Bibliothèque du Muséum. — M. Bamberger, bibliothécaire adjoint à la bibliothèque du Muséum, a été nommé bibliothécaire en remplacement de M. Jules Desnoyers récemment décédé.

Bibliothèque du ministère des finances. — M. Armand Silvestre, attaché à la bibliothèque du ministère des finances, est admis à faire valoir ses droits à la retraite, son emploi étant supprimé.

ÉTRANGER

Italie. — *Bibliothèque de Brera.* — MM. Élie et Alexandre Lattes ont fait don à cette bibliothèque d'une collection de plus de trois mille volumes hébreux.

États-Unis. — *Bibliothèque de l'Université de Syracuse.* — L'Université de Syracuse (New-York) vient d'acquérir, moyennant le prix de 25,000 dollars, la bibliothèque de l'historien Ranke. Cette collection comprend 25,000 volumes.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

Paris. — Province. — Étranger.

FRANCE

— L'éditeur Leroux publie par fascicules hebdomadaires depuis le commencement de ce mois la seconde édition revue et augmentée de *l'Histoire de la littérature allemande,* par l'ancien doyen de la Faculté des lettres de Lyon, M. Heinrich.

— Signalons et recommandons à nos lecteurs une remarquable *Histoire d'Alger sous la domination turque* (*1515-1830*). — L'ouvrage a pour auteur M. de Grammont.

— Le troisième fascicule du *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne,* rédigé sousl a direction de M. Kerviler, a paru à Rennes (librairie Plihon et Hervé).

— Le sixième fascicule du *Dictionnaire turc-français* de M. Barbier de Meynard a paru à la librairie Leroux.

— Il vient de paraître à Dijon, chez l'éditeur Darantière, une édition annotée du *Mercure dijonnois,* ou *Journal des événements qui se sont passés de 1742 à 1789, principalement en Bourgogne.* L'auteur de cette réédition est M. Gabriel Dumay.

— MM. de Saint-Julien et Bienaymé viennent de publier une *Histoire des droits d'entrée et d'octroi à Paris.* L'ouvrage a paru chez le libraire Dupont.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Ad. Ébert vient de faire paraître, à Leipzig, chez le libraire Vogel, le troisième volume de son *Histoire générale de la littérature du moyen âge en Occident.*

— Nous avons eu occasion de parler ici et de louer comme il convenait une excellente *Bibliographie des œuvres de Voltaire,* consciencieux ouvrage dû à M. Bengesco. Un travail analogue a été entrepris en Allemagne par M. Mahrenholz.

— Signalons deux volumes intéressants pour nous.

Ils traitent du *Roman français au* XVIIe *siècle*. L'auteur de cet ouvrage, M. Kœrting, s'occupe dans le premier volume des idéalistes et dans le second des naturalistes.

— Ceux de nos lecteurs qui s'occupent spécialement de Gœthe devront lire, dans la dernière livraison des Gœthejahrbücher une série de lettres adressées au poète de pays étrangers et suivies de leurs réponses. Elles sont signées de bien des noms connus : W. Scott, Oehlenschlager, Mme de Staël, Ugo Foscolo, Manzoni, etc.

Autriche. — Lützow : *la Propagation de l'art contemporain*, ouvrage édité par la Société pour la propagation de l'art à Vienne.

Nous avons sous les yeux les livraisons V et VI récemment parues de cet éminent ouvrage d'histoire ; elles contiennent les savantes dissertations du professeur Hecht, concernant la gravure sur bois, surtout la gravure sur bois allemande. Nous avons déjà tracé une fois les grands points de vue où s'est placé l'auteur pour juger avec clarté et netteté le développement, la diffusion et la décadence passagère de cet art, ainsi que les voies et moyens par lesquels il s'est élevé artistiquement si haut et s'est perfectionné au point de devenir populaire.

Outre l'illustration extraordinairement riche et magnifique d'un texte par-dessus tout instructif et bien approprié, les deux livraisons sont heureusement complétées par sept suppléments artistiques tout à fait remarquables. Voici d'abord six magistrales gravures sur bois : *Charlotte, reine de Saxe*, par Dieterle, d'après Pohle; *Sainte Cécile*, par M. Weber, d'après Dolci; *Taureau sauvage*, exécuté dans l'école de gravure sur bois, de Knesing, d'après Weishaupt; *Bismarck*, de W. Hecht, d'après Lenbach ; *Retour de Flandres*, de Weber, d'après Pradilla ; *Frédéric-Guillaume de Schadow*, de Fedor Reusche, d'après Hübner ; puis nous remarquons particulièrement *la Pèlerine en prière*, de Kuntz, eau-forte de H. Bürkner ; *la Madonna di Tempi*, de Raphaël, gravure sur cuivre, de J.-L. Raab ; et de Munkacsy *Tête de Christ* (fragment du tableau *le Christ devant Pilate*), gravée par A. Mathey. Les eaux-fortes originales : *Néréide au repos*, de Bobrof, et *Une vieille ferme au bord de la mer*, de Parrish, sont des créations pleines de mérite de ces deux maîtres étrangers du burin ; enfin les héliogravures suivantes : *Place du marché à Chioggia*, d'après Bradley, *Moutons effrayés*, de Weisner, d'après Mohn, et *la Jeune fille fellah*, de Landelle, d'après Stang, sont des reproductions tout à fait réussies d'œuvres aussi intéressantes que méritoires.

Italie. — Le troisième et dernier volume du *Manuel de la littérature italienne*, rédigé par M. Torraca, vient de paraître. Il est consacré aux écrivains des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

Belgique. — L'éditeur Kistemaeckers, de Bruxelles, continue avec succès la publication de son *XVIIIe siècle galant et littéraire*. Le numéro de cette quinzaine est particulièrement réussi. Nous y trouvons le commencement du *Grelot ou les etc., etc.*, l'amusant roman de l'abbé Barret, écrit dans le style précieux des petits-maîtres de l'époque, rehaussé d'une illustration en couleurs, d'après une aquarelle de Cassiers. Vient ensuite : *l'Occasion perdue et retrouvée*, le péché de jeunesse du grand Corneille, pièce presque inconnue. Enfin, des *Notes* précieuses sur les livres illustrés du XVIIIe siècle, etc.

Ce recueil n'est imprimé *que pour ses abonnés*, à nombre fixe d'exemplaires. Le prix d'abonnement est de 15 francs par an, dans toute l'Europe.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— *Les Mémoires de M. de Lesseps* dont nous avons annoncé la prochaine publication doivent paraître le 17 octobre à la librairie de la *Nouvelle Revue*. L'ouvrage a deux volumes et pour titre : *Souvenirs de quarante ans dédiés à mes enfants.*

— M. le duc de Broglie donnera cet hiver à la librairie Calmann Lévy la suite de son histoire du *Règne de Louis XV.*

— M. Ernest Boysse va publier, avec une introduction et des notes, *le Journal de Papillon de la Ferté* qui fut, comme on sait, intendant et contrôleur de l'argenterie, menus plaisirs et affaires de la Chambre du roi. Le journal va de l'année 1756 à l'année 1780.

— M. Désiré Nisard doit faire paraître un nouveau volume d'histoire : *Considérations sur la Révolution française et sur Napoléon Ier.* — C'est le recueil des articles qu'il a écrits sur ce sujet dans sa longue carrière. Le premier est daté de 1828, lorsqu'il débuta dans la critique littéraire au *Journal des Débats.*

— La *Correspondance inédite* de Stendhal est annoncée comme devant paraître vers la fin de cette année.

— On nous promet pour la fin de cet hiver un roman de M. François Coppée : *Amédée Violette.* — M. Coppée prépare également son nouveau volume de vers : *Confession générale* qui paraîtra au printemps prochain.

— *Le Bonheur,* tel sera le titre du nouvel ouvrage de M. Sully Prudhomme.

— M. Leconte de Lisle met la dernière main à un grand drame lyrique en trois parties : *l'Apollonide.*

— Un nouveau roman de M. Guy de Maupassant va paraître incessamment sous ce titre : *Pierre et Jean.*

— Le prochain roman de M. Pierre Loti aura pour titre : *Madame Chrysanthème.* L'action se passe au Japon.

— *Maîtresse et mère,* tel est le titre du prochain roman de M. Louis Ulbach.

— On prête à M. Édouard Drumont l'intention d'écrire un nouvel ouvrage antisémite qui paraîtrait l'année prochaine.

— La librairie Vieweg va continuer la publication du *Manuel de l'amateur d'estampes* composé par M. Ch. Le Blanc. Cet ouvrage, depuis longtemps inachevé, ne se compose jusqu'à présent que de neuf livraisons.

— On annonce pour paraître au cours de ce mois chez Plihon et Hervé, à Rennes, et chez Alphonse Picard à Paris, une *Iconographie bretonne* ou liste de portraits gravés ou lithographiés de personnages nés en Bretagne ou appartenant à l'histoire de cette province, avec notices biographiques par le marquis de Granges de Furgères.

L'ouvrage formera deux volumes in-8° de 250 pages environ tirés à 400 exemplaires.

— La librairie Savine va nous donner deux nouvelles traductions de romans de Tolstoï. Ils ont pour titres, l'un : *Pour les enfants;* l'autre : *la Vie.* Ces romans n'ont point été jusqu'ici traduits en langue française.

— La cinquième série des *Mille et une nuits du théâtre,* par M. Auguste Vitu, est sous presse à la librairie Ollendorff.

ÉTRANGER

Allemagne. — Nous avons eu occasion de parler de l'édition monumentale des œuvres de Gœthe qui paraît chez l'éditeur Bœhlau, de Weimar, sous le patronage de la grande-duchesse Sophie de Saxe. Cette édition comprendra quatre séries distinctes : 1° les œuvres, en cinquante volumes ; 2° les œuvres scientifiques qui comprendront une dizaine de volumes ; 3° les journaux ou *Tagebücher ;* 4° les lettres. On ne peut encore savoir le nombre de volumes que contiendront les journaux et les lettres. On ne pourra acquérir un volume à part et les acheteurs devront prendre une série complète. Chaque volume, fort de vingt à vingt-cinq feuilles coûtera, pour la première série, de 3 marks 40 à 4 marks; pour les trois autres séries de 3 marks 20 à 4 marks, selon la grosseur du livre. Six volumes doivent paraître cette année : le premier et le deuxième tome des *Poésies;* la première partie de *Faust;* le premier tome des journaux et les deux premiers volumes de lettres.

— *Le Polybiblion* nous apprend que le plus ancien manuscrit de *l'Imitation* se trouve dans la bibliothèque de la maison ecclésiastique de Gaesdonck, en Westphalie. Notre confrère ajoute que le texte de ce manuscrit doit être édité par le D[r] Hoelscher et accompagné de notes critiques.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

La Librairie avant l'Imprimerie. — Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ici un excellent article que M. Arvède Barine a donné dernièrement sous ce titre au journal *la République française :*

« La question du commerce des livres dans l'antiquité est peu connue, par la raison très simple qu'elle passe pour ne point exister. L'opinion courante est que le métier de libraire était peu de chose avant la découverte de l'imprimerie, et plus d'un lecteur sera étonné d'apprendre qu'à Rome, sous Auguste et ses successeurs, il existait plusieurs éditeurs en état de lutter avec la maison Hachette, peut-être même de la vaincre, si nous en croyons une revue anglaise consacrée à l'histoire du livre (*The Book-Lore*)[1].

« Avant de raconter ce qu'étaient les *socii*, par exemple, nous rappellerons qu'il n'y avait pas eu de grand développement industriel en Europe avant l'empire romain.

« L'antiquité classique était jusqu'alors restée indifférente à ce que nous envisageons comme essentiel à une civilisation avancée. Elle avait à un haut degré le souci de l'art, elle n'avait point le souci de la commodité et du confortable, si vif chez les nations modernes, et qui est précisément ce qui pousse aux grands développements industriels. Ainsi que l'a fait remarquer quelque part M. Renan, un Grec d'avant notre ère préférait un beau vase incommode; un Anglais d'aujourd'hui préfère un bon pot commode. (C'est beaucoup mieux dit dans M. Renan, mais c'est le sens.) L'Italien de la Renaissance était Grec par l'amour du beau et l'oubli du bien-être. Le Grec de l'antiquité et le Grec de la Renaissance ont fait des chefs-d'œuvre : ils ont eu peu d'industrie.

« L'empire romain vit donc le premier essor industriel qu'ait connu l'Occident. L'Orient avait déjà eu le sien; mais nous n'en parlerons point, de peur que le lecteur, effrayé de se voir mener à Babylone et à Ecbatane, ne se hâte de nous abandonner. C'est déjà beaucoup qu'il consente à nous suivre à Rome et à entrer avec nous dans une des nombreuses boutiques de libraires de l'*Argeletum* ou du *vicus Sandalarius*.

« S'il est une industrie dans laquelle il semble que nous devions être très supérieurs aux anciens, c'est l'industrie du livre. Le *Book-Lore* se fait fort, cependant, d'établir que les libraires romains pouvaient rivaliser avec les nôtres, non seulement pour la qualité et le nombre des ouvrages mis en vente, mais encore pour la modicité des prix auxquels ils se vendaient. Les causes de cette égalité sont autant de surprises.

« Les *socii* avaient sur nos libraires ce premier avantage que chaque exemplaire d'un ouvrage donné leur revenait moins cher. L'édition était pourtant écrite à la main, mais l'esclavage permettait d'avoir un nombre indéfini de copistes dont la main-d'œuvre coûtait fort peu. Les *socii* en employaient plus de deux mille. Supposons, dit le *Book-Lore*, que nous demandions à un éditeur de Londres à quel prix il peut nous fournir une édition de deux mille exemplaires du XIII[e] livre des *Épigrammes* de Martial. S'il fixe le prix à soixante-deux centimes, nous ne le trouverons pas exorbitant. Or nous savons qu'à Rome une copie du XIII[e] livre des *Épigrammes* se vendait cinquante centimes de notre monnaie.

« Il ne faut pas perdre de vue que les prix de librairie sont très élevés en Angleterre. Les imprimeurs britanniques passent, en revanche, pour être puissamment outillés : ils ne sont que des tortues à côté de leurs ancêtres de l'antiquité. Ceci n'est point un paradoxe : les anciens avaient plus tôt fait de copier un volume que nous de l'imprimer. « Supposons que « vous demandiez à un des grands éditeurs de Londres « de vous fournir, dans le délai le plus bref, mille « copies du second livre des *Épigrammes* de Martial, « soit cinq cent quarante lignes de vers. Il vous ré- « pondrait qu'à condition d'interrompre tout autre « travail et en employant tout son personnel à cette « tâche il pourrait vous livrer en six heures le nom- « bre de copies demandé.

« Encore lui faudrait-il, sans aucun doute, embau- « cher des ouvriers supplémentaires; les feuilles de- « vraient passer encore humides d'encre aux mains « des plieuses, etc. On se représente le trouble que « l'exécution d'une semblable commande jetterait « dans l'établissement. »

« La même commande a justement été adressée, il y a quelque dix-huit siècles, à une maison de Rome. Il fallut également cesser tout autre travail, mais l'interruption eut des suites moins fâcheuses, parce qu'elle portait sur des rouages moins compliqués; il est infiniment plus aisé de faire manœuvrer une armée de copistes que le matériel et le personnel d'une

1. *Le Commerce des livres dans l'ancienne Rome.* L'article a été reproduit par *le Livre*. Voir notre livraison de janvier 1887, Bibliog. moderne, p. 44.

grande imprimerie. Le résultat final fut humiliant pour l'éditeur anglais. L'éditeur romain livra les 1,000 exemplaires en une heure, battant son confrère de Londres de cinq heures. Qu'on n'accuse point le *Book-Lore* d'inventer : il a des témoins. Martial lui-même a dit :

... Hæc unâ peragit librarius hora.

« Le libraire achève ce travail en une heure. »

« L'anecdote donne beau jeu aux nombreuses personnes qui aiment à dénigrer le présent et à soutenir que tout allait mieux autrefois. J'en ai connu une qui ne se lassait pas de démontrer que les chemins de fer étaient inférieurs à l'ancien roulage au point de vue de la rapidité. Elle admettait que les chemins de fer vont plus vite que le coche d'eau sur lequel Vert-Vert fit son funeste voyage de la Loire. Elle convenait qu'un express dépasse une diligence et qu'un paquet grande vitesse arrive en une nuit de Lyon à Paris ; mais elle établissait, chiffres en mains, qu'un paquet petite vitesse met plus de temps de Lyon à Paris qu'il n'en mettait jadis avec le roulage accéléré : — « On n'a pas remplacé le roulage accéléré », concluait-elle d'un ton attristé. Vous plaidiez vainement en faveur des chemins de fer. — « On n'a pas remplacé le roulage accéléré », répétait le grand écrivain — car c'en était un — en vous tournant le dos d'un air indigné. Il paraît que l'imprimerie n'a pas remplacé la copie accélérée des Romains, ce qui ne l'empêche pas d'offrir certains avantages.

« Le chiffre de 1,000 exemplaires par édition ne doit pas être considéré comme une exception. Il est vrai que Martial était à la mode. Lui-même nous en informe dans un autre vers cité également par le *Book-Lore :*

Meque sinus omnis, me manus omnis habet.

« Traduction très libre : « Je suis dans toutes les poches et dans toutes les mains. » Les auteurs ne dédaignaient déjà point de se faire de petites réclames. Ovide avait dit avant Martial :

.... in toto *plurimus* orbe legor.

« Ce que je traduirais de la façon suivante si je ne craignais de faire bondir les vieux latinistes de la *République française :* « L'on me tire à beaucoup d'exemplaires et je suis lu dans le monde entier. » Ovide avait aussi la mode pour lui, mais le public auquel il s'adressait était réellement un fort grand public. Le monde civilisé n'était pas alors divisé comme aujourd'hui entre beaucoup d'idiomes écrits, entraînant autant de littératures différentes et autant de publics fermés ou à peu près aux productions en langues étrangères. L'homme écrivant en latin s'adressait (en laissant l'extrême Orient de côté) à tout le monde civilisé, et ses œuvres pénétraient dans les provinces les plus reculées de l'empire :

Quodque querar, notum qua patet orbis erit,

dit encore Ovide : « Et ma plainte pénétrera jusqu'aux limites de l'univers. » Il est donc certain que les ouvrages ayant quelque succès étaient copiés à un nombre considérable d'exemplaires. On sait, d'autre part, que tout le monde avait alors la manie d'écrire. Horace s'en plaint déjà :

Mutavit mentem populus levis, et calet uno
Scribendi studio. . . . .
. . . .
Scribimus indocti doctique poemata passim.

« Les goûts de ce peuple inconstant ont changé, et il n'est plus possedé que de la passion d'écrire... Ignorants ou savants, nous griffonnons tous des vers ! » Le *Book-Lore* triomphe et voilà qui est démontré : le commerce des livres était important et actif dans l'ancienne Rome.

« Que sont devenus tous ces livres ? Comment l'anéantissement a-t-il pu être si général et si complet ? On s'explique la disparition des volumes à bon marché, fabriqués avec de mauvais matériaux. Ils sont tombés en poussière, à moins qu'ils n'aient servi à faire du feu. Mais les belles éditions écrites sur parchemin ? Devant les perspectives que nous ouvre l'article du *Book-Lore*, on s'étonne que Barbares et chrétiens réunis — c'est tout un dans le cas dont il s'agit — n'en aient point oublié au moins quelques milliers. Les ennemis domestiques des livres sont bien dangereux ; néanmoins, nous voyons de notre temps que de nombreux volumes leur échappent.

« Le plus redoutable de ces ennemis n'est point le ver ni le feu : c'est la femme. Quiconque possède une bibliothèque ne me contredira point : la femme est le fléau du livre, surtout lorsqu'elle lit. Quand elle ne lit pas, il y a des limites à ses ravages. Elle maudit les livres, elle déclare avec une ménagère de ma connaissance que ce sont « des nids à poussière et « pas autre chose » ; mais elle touche peu et, par conséquent, abîme peu. La femme qui lit est un désastre pour une bibliothèque. On ferait tout un volume avec ses différentes manières d'abîmer les livres.

« Il y a d'abord le coupage des pages. La femme âgée prend son aiguille à tricoter. La jeune tire de ses cheveux une épingle enduite des chefs-d'œuvre de la parfumerie et elle *coupe blond* ou *roux*, selon la nuance qu'elle a adoptée pour l'instant. J'ai eu parmi ma clientèle d'emprunteuses une jeune Anglaise qui coupait les pages avec son doigt. Elle eut l'impudence de me rapporter elle-même le volume. Je la vois encore, me le tendant d'un air innocent. Je restai d'abord suffoqué. Lorsque j'eus enfin retrouvé la parole et exprimé mon indignation, elle répondit paisiblement, avec son accent britannique : « Oh ! oui, je « *coupai* les pages avec mon doigt, — dans mon lit ; — « *c'était* très commode. » Je l'aurais étranglée. Je me contentai de la rayer de ma liste.

« Les pages coupées, il s'agit de tenir le livre. Jamais vous ne verrez une femme s'asseoir comme une créature raisonnable et poser son livre devant elle sur une table. Une femme ne s'assoit pas : elle se couche, se perche ou se blottit. Le livre la suit dans cette gymnastique qui est, paraît-il, sa manière de se reposer. Il se chauffe avec elle, il gri-

gnote des gâteaux avec elle, ils boivent du thé et du vin d'Espagne ensemble. Le livre revient enfin au bercail: la reliure est gauchie, les feuillets tachés; autant un volume de cabinet de lecture.

« Et la femme qui emprunte des livres « pour lire « dans son bain »! Celle-là, c'est le comble; j'en ai aussi une dans ma clientèle. Un jour, j'étais sorti. Elle passe chez moi, prend un joli *Fromentin* bleu et l'emmène se baigner avec elle. Quand je rentre, on me donne cette bonne nouvelle: « Mme *** a emporté « le livre bleu *pour dans son bain.* » Je ne vous dépeindrai pas mon *Fromentin* retour du bain; il y avait de quoi pleurer. J'avoue que je n'ai pas eu le courage d'envoyer Mme *** rejoindre la jeune Anglaise; le cœur de l'homme a de ces faiblesses; mais j'ai institué un rayon spécial de roman « pour dans le bain » et j'ai appris aux belles dames de ma connaissance à y puiser.

« Sans aucun doute, les Romaines lisaient beaucoup; par conséquent, elles touchaient aux livres de leurs maris; c'est pourquoi ces livres ont tous été détruits. Je ne vois pas d'autre solution au problème que soulèvent les arguments du *Book-Lore* en faveur du nombre prodigieux des livres dans l'antiquité. Le Barbare et le chrétien n'expliquaient qu'en partie; la femme explique tout. »

Découverte à la Bibliothèque nationale; portraits de Charles VIII et d'Anne de Bretagne. — M. Henri Bouchot vient de découvrir à la Bibliothèque nationale, dans la reliure d'un livre de prières, deux portraits peints de Charles VIII et d'Anne de Bretagne. Ces effigies, faites sur panneau d'acajou, sont les deux seuls portraits d'après nature du roi et de la reine. Cette trouvaille intéresse au plus haut point les historiens et les peintres.

M. Bouchot avait précédemment restitué un portrait d'Henri IV à vingt ans complètement inconnu.

La Fontaine jugé par Chateaubriand et Béranger.— On sait que Lamartine tenait en mince estime La Fontaine, ce qui se conçoit aisément, étant donnée la profonde différence du génie de l'auteur des *Méditations* et de celui de l'auteur des *Fables* et des *Contes.* Par contre, deux écrivains d'un tempérament littéraire très opposé, Chateaubriand et Béranger, ont eu en très grande vénération l'immortel fabuliste, si l'on en juge par les deux lettres inédites que vient de publier le journal *l'Artiste.* Ces deux lettres ont été écrites à l'occasion de la préparation par M. Feuillet de Conches d'une magnifique édition des œuvres de La Fontaine, avec dessins originaux des artistes les plus en renom. M. de Conches, désireux de faire concourir toutes les célébrités à cette édition, demanda à Béranger une préface pour les *Contes* et à Chateaubriand une notice pour les *Fables.* Béranger accepta, mais Chateaubriand s'excusa par la lettre suivante, intéressante comme indication de l'état d'esprit du célèbre écrivain dans les derniers temps de sa vie:

« Paris, le 29 septembre 1836.

« La misère, monsieur, est une triste chose. J'ai vendu ma tombe pour vivre, et ce n'est pas tout, j'ai vendu aussi ma vie; je ne puis écrire une ligne aujourd'hui qui n'appartienne au propriétaire de mes Mémoires, voilà ma fâcheuse position. J'aurais eu, monsieur, un plaisir extrême à m'associer à vos travaux et à parler de La Fontaine. Je l'admire au point que quiconque s'avise de composer une fable après lui est un homme jugé par moi.

« La Fontaine et Molière sont mes dieux. Les fables de La Fontaine sont de deux espèces: les unes offrent la comédie de mœurs des animaux. Le lion, l'ours, le loup, le renard, l'âne, le cheval, le chat, le coq, le hibou, le rat, etc., sont des personnages vivants peints d'après nature, et peints bien autrement que par les naturalistes. Les autres fables sont celles que j'appelle les grandes fables; dans *le Chêne et le Roseau,* dans *l'Homme et la Couleuvre,* dans *le Vieillard et les trois jeunes hommes,* il s'élève à la plus haute poésie et rivalise avec les plus grands poètes anciens et modernes. Je ne puis finir quand je parle de Jean. Sa réputation, certes, est immense et populaire; eh bien, je soutiens qu'on ne le connaît pas encore, et que peu d'hommes savent ce qu'il vaut. Jugez donc, monsieur, si j'aurais été heureux de joindre mon encens à celui que vous avez recueilli sur toute la terre pour brûler à l'autel de ma divinité favorite.

« Croyez, monsieur, à tous mes regrets; recevez mes remerciements pour votre obligeante lettre et agréez, je vous prie, l'assurance de ma considération très distinguée. »

« CHATEAUBRIAND. »

« J'ai vendu ma tombe pour vivre » : que d'amères tristesses dans cette parole d'un homme qui a tenu une si grande place dans la littérature du commencement de ce siècle. Quant à l'admiration que manifeste pour La Fontaine l'auteur du *Génie du christianisme,* on ne se l'imaginait pas aussi complète; mais avec Chateaubriand il ne faut jamais s'étonner de rien.

La lettre de Béranger est intéressante en ce qu'elle nous donne à connaître l'esprit critique, fin et delié qui existait chez le chansonnier. Voici, par exemple, la distinction très sagace qu'il fait entre La Fontaine et Voltaire comme conteurs:

« Je vous ai dit, monsieur, que je regardais La Fontaine comme notre plus parfait modèle de narration poétique. Pour avoir le plaisir d'être réfuté, vous m'objecterez peut-être que Voltaire, dont je viens de rencontrer le nom, lui pourrait disputer la palme. Sans doute celui-ci a une allure plus piquante et plus vive, un esprit plus hautement railleur; mais, en laissant de côté le but philosophique de l'auteur de *Candide,* je trouve que comme conteur Voltaire manque souvent de la plus précieuse qualité: il ne croit pas à ce qu'il raconte. On le voit toujours derrière ses personnages, disposé à se moquer de ceux qui ajoutent foi aux fantaisies de son imagination. La Fontaine, au contraire, croit à tout ce qu'il narre, si

merveilleux que cela soit, et quand il se laisse voir, sa candeur ajoute à notre conviction. Aussi parvient-il à nous intéresser au sort de Thibaut l'agnelet ou de Jeannot Lapin, vrai miracle dont Voltaire n'eût pas été capable. Et pourtant quel admirable conteur que le philosophe de Ferney! Disons aussi que la langue ne lui arriva que dépouillée de cette sincérité naïve que, jusqu'à sa mort, La Fontaine lui avait conservée, en dépit des épilogueurs de bon ton. En effet, la langue soumise à la réforme de Boileau et de son école, et dirigée dans sa marche en des routes plus étroites par un goût plus sévère, ressemble un peu alors aux flots de la Seine transportés dans le parc de Versailles, pour y briller aux yeux du grand roi en magnifiques cascades, en jets d'eau éblouissants.

« Me sera-t-il permis de dire que, dans ces canaux resserrés, ils durent plus d'une fois faire regretter pour eux la pente naturelle du fleuve et jusqu'au gravier de son lit? C'est au caractère de notre vieille langue, si vivement empreint dans les tragédies du grand Corneille, que nous devons l'inimitable théâtre de Molière, génie que la nature de ses œuvres place sans aucun doute au-dessus du fabuliste, mais qui, doué de la même originalité, a parlé la même langue. Rapprochés par l'époque de leur naissance comme ils le furent par l'amitié et même par la tombe, ces jumeaux de gloire, dont l'un eût pu, quoi qu'on en ait dit, avoir place dans *l'Art poétique*, et dont l'autre y est si mesquinement apprécié, ces deux hommes, venus trente ans plus tard, je ne crains pas de l'affirmer, n'auraient pu produire, chacun dans son genre, les modèles incomparaples qu'il nous ont légués. »

On a reproché aux contes de La Fontaine leur caractère licencieux. Voici ce que dit Béranger à ce sujet :

« Quant aux sujets uniquement gais, si graveleux qu'on leur reproche d'être, ils eurent à peine besoin d'excuse lorsqu'il les publia. Le XVI[e] siècle, ayant pris Rabelais pour bréviaire, en avait en partie légué l'esprit au XVII[e]. Et si l'on compare La Fontaine au curé de Meudon, on lui sait gré de n'avoir usé que très sobrement des libertés que son maître s'était permises. D'après celles dont Molière use encore au théâtre, on conçoit que les *Contes* ne durent pas causer un grand scandale. On est moins surpris alors de l'idée qu'eut l'auteur d'en offrir la dédicace au grand Arnauld. J'ai été quelquefois tenté de penser que ce fameux janséniste, homme de candeur et de vertu, habitué aux nudités bibliques, eût pu ne voir aucun inconvénient à accepter cette dédicace. Les esprits de la trempe d'Arnauld sont exempts de bégueulerie. Par d'autres raisons, notre siècle devrait bien lever l'espèce d'interdit qui pèse encore sur un livre où la plaisanterie, quoique libre, ne dégénère jamais en cynisme éhonté. En vérité, d'après ce qu'on nous montre à la scène, il ne nous est plus permis d'être rigide envers La Fontaine sans ressembler aux *Animaux malades de la peste.* »

C'est en 1836 que Béranger écrivait ces lignes. Qu'aurait-il dit s'il avait connu ce qui se publie de nos jours sous prétexte de réalisme et de naturalisme?

La Fontaine a exercé une grande action sur le talent de Béranger. Celui-ci le constate en ces termes :

« Voilà une bien longue lettre, monsieur, bourrée de beaucoup de redites et d'anecdotes usées. Il y a vingt ans, je l'eusse faite plus courte de moitié. Mais je vieillis et deviens babillard, surtout lorsqu'il s'agit pour moi des enchantements de ma jeunesse. La Fontaine fut une de mes premières passions. Privé d'éducation classique, j'ai dû faire une étude attentive de notre langue. Dans la mesure de mon intelligence, j'ai profité à l'examen respectueux de quelques-uns des défauts de nos maîtres; mais, ce dont peut-être personne ne se doute, c'est aux beautés de La Fontaine que j'ai le plus d'obligation. Oui, il me semble que je lui dois la connaissance, aussi parfaite qu'il m'était possible de l'acquérir, du génie de la langue française, qui nulle part ne m'a paru ni plus belle ni aussi variée que dans ses ouvrages, tant feuilletés par moi et avec une admiration toujours nouvelle. »

Cette influence de La Fontaine sur Béranger ne surprendra personne, car les points de contact entre le fabuliste et le chansonnier sont de toute évidence.

Lettres de Victor Hugo à son père. — M. Fernand Bournon a donné au journal *le XIX[e] Siècle* toute une série de lettres adressées par Victor Hugo à son père, le général Hugo, qui demeurait à Blois.

Voici celles de ces lettres se rapportant au mariage du poète. On sait que le mariage de Victor Hugo et de M[lle] Adèle Foucher fut célébré le 12 octobre 1822, dans l'église Saint-Sulpice. Le général Hugo ne quitta pas Blois pour assister à cette cérémonie; il avait écrit à son fils qu'il souffrait cruellement d'un *clou* et ne pouvait, dans cet état, s'exposer à la fatigue du voyage; ce n'était qu'un prétexte : il fut, en réalité, retenu et empêché par sa seconde femme qui haïssait les fils nés du premier mariage. Certaines formalités retardèrent de quelques jours l'union si ardemment souhaitée par le poète, et qui devait d'abord avoir lieu le 8 octobre. L'acte de baptême ne pouvait se retrouver; Victor Hugo écrit lettre sur lettre à son père pour le prier de l'aider dans ses démarches :

« ... Si je n'ai pas été baptisé à Besançon, je suis néanmoins sûr de l'avoir été, et tu sais combien il serait fâcheux de recommencer cette cérémonie à mon âge. M. de Lamennais, mon illustre ami, m'a assuré qu'en attestant que j'ai été baptisé en pays étranger, en Italie, cette affirmation, accompagnée de la tienne, suffirait. Tu sens combien de hautes raisons doivent me faire désirer que tu m'envoies cette simple attestation.

« Nous sommes au 13 (septembre), mon cher papa, et je n'ai pas encore reçu notre mois. Ton exactitude à prévenir les besoins de tes fils me rend certain que la négligence ne vient que des Messageries; mais je

t'en avertis, cher papa, sûr que tu t'empresseras de faire cesser notre gêne.

« Adieu, mon excellent père, je t'aime, je t'embrasse et je fais les vœux les plus ardents pour te voir et te voir bien portant.

« Ton fils tendre et respectueux,

« VICTOR. »

Lorsqu'un littérateur publiera à nouveau, pour une collection quelconque des grands écrivains français, les œuvres du maître précédées d'une érudite biographie, il devra tenir compte de la lettre qu'on vient de lire et y puiser un renseignement qui n'a pas encore été donné, que je sache : Victor Hugo fut, en effet, baptisé en Italie, à Avellino, dont son père venait d'être nommé gouverneur; il avait alors sept ans. Ce n'était pas tout que l'acte de baptême; il fallut alors le consentement, par acte notarié, du général. Une lettre des tout derniers jours de septembre le réclame avec une affectueuse insistance. Elle est trop intéressante, à tous égards, pour que je m'en permette un simple résumé :

« ... Je désirerais bien vivement que mon mariage pût avoir lieu le 7 ou le 8 octobre, pour un motif impérieux (outre tous les motifs de cœur qui, tu le sais, ne le sont pas moins), c'est que je quitte forcément l'appartement que j'occupe le 8 octobre. J'ai donc prié M. et Mme Foucher de faire commencer la publication des bans dimanche prochain, 22; elle se terminera le dimanche 6 octobre, mais ces bans doivent être également publiés à ton domicile et il faut que, le 6 octobre, on ait reçu à notre paroisse de Saint-Sulpice la notification de la complète publication des bans à Blois, ce qui ne se pourrait faire qu'autant que tu serais assez bon pour racheter un ban à ta paroisse : ce rachat coûte 5 francs ici; on m'assure qu'il doit être moins cher encore à Blois. Tu sens, mon cher papa, combien est urgente la nécessité qui me fait t'adresser cette instante prière. Il s'agit de m'épargner l'embarras et la dépense de deux déménagements coup sur coup, dans un moment qui entraîne déjà naturellement tant de dépenses et d'embarras; il s'agit de plus encore : c'est de hâter mon bonheur de quelques jours, et je connais trop ton cœur pour ne plus insister.

« Je suis tout à fait en règle; j'ai fait lever, sur l'extrait de naissance déposé à l'École de droit, une copie notariée qui vaut l'original; quand ton consentement me sera parvenu, je pourrai remplir toutes les formalités civiles; le papier que tu m'envoies aujourd'hui suffira également pour les formalités religieuses. Les noms et prénoms de ma bien-aimée fiancée sont : Adèle-Julie Foucher, fille mineure de Pierre Foucher, chef de bureau au ministère de la guerre, chevalier de la Légion d'honneur, et d'Anne-Victoire Asseline. Ces renseignements te seront nécessaires pour la publication des bans.

« Nous avons tous bien vivement regretté ici, mon cher et excellent papa, que cet accident arrivé à ton *clou* nous privât du bonheur de te voir prendre part et ajouter par ta présence à tant de félicité. Il est inutile de te dire combien ton absence me sera pénible; mais je me dédommagerai quelque jour, j'espère, d'avoir été si longtemps sevré (le mot *privé* avait été tout d'abord écrit) de la joie de t'embrasser. Il est malheureux encore, cher papa, que cet accident te prive de contribuer aux sacrifices que vont faire M. et Mme Foucher. Je ne doute pas qu'il n'y a que l'absolue nécessité qui puisse t'imposer cette économie, et je suis sûr que ton cœur en sera le plus affligé. Tâche cependant de nous envoyer le plus tôt possible le mois arriéré; tu sens combien je vais avoir besoin d'argent dans le moment actuel. Je te supplie encore, bon et cher papa, de faire tout ton possible pour continuer à mes frères Abel et Eugène leur pension...

« Pour moi, je ne t'importunerai pas de mes besoins : à dater du 1er octobre, ma pension me sera comptée; l'autre ne tardera pas sans doute, et quoique ce moment-ci m'entraîne nécessairement à beaucoup de frais, en redoublant de travail et de veilles, je parviendrai peut-être à les couvrir; le travail ne me sera plus dur désormais : je vais être si heureux! Permets-moi en finissant, mon cher et bien cher papa, de te rappeler combien sont importantes toutes les prières que je t'adresse relativement à l'envoi de ton consentement légal, à la publication et au rachat des bans dans ta paroisse...

« M. et Mme Foucher sont bien sensibles à tout ce que tu leur dis d'aimable. Tu verras un jour quel présent ils te font, quand je t'amènerai ta fille.

« Je t'enverrai incessamment tous ceux que j'ai pu me procurer des journaux qui ont parlé de mon recueil. Il continue à se bien vendre et, dans peu, les frais seront couverts. — J'ai été obligé de rectifier une erreur d'inadvertance dans la pièce que tu m'envoies : « Je suis né le 26 février 1802 et non 1801. »

Encore un court billet, daté du 3 octobre, pour solliciter une dernière fois le consentement paternel, qui réellement se faisait trop attendre; puis le mariage s'accomplit. Huit jours après, Victor Hugo songe qu'il n'a pas dit encore à son père tout son bonheur, et, bien vite, il lui adresse une lettre tendre :

« Mon cher papa, c'est le plus reconnaissant des fils et le plus heureux des hommes qui t'écrit. Depuis le 12 de ce mois, je jouis du bonheur le plus doux et le plus complet, et je n'y vois pas de terme dans l'avenir; c'est à toi, bon et cher papa, que je dois rapporter l'expression de ces pures et légitimes joies; c'est toi qui m'as fait ma félicité : reçois donc, pour la troisième fois, l'assurance de toute ma tendre et profonde gratitude. Si je ne t'ai pas écrit dans les premiers jours de mon bienheureux mariage, c'est que j'avais le cœur trop plein pour trouver des paroles. Maintenant même, tu m'excuseras, mon bon père, car je ne sais pas trop ce que j'écris. Je suis absorbé dans un sentiment profond d'amour, et pourvu que toute cette lettre en soit pleine, je ne doute pas que ton cœur ne soit content. Ton angélique Adèle se joint à moi; si elle osait, elle t'écrirait; mais maintenant que nous

ne formons plus qu'un, mon cœur est devenu le sien pour toi... »

Les Lettres sous la monarchie de Juillet. — Dans le *Moniteur universel*, M. Eugène Asse analyse un très remarquable article que M. Charles Gidel a dernièrement fait paraître dans la *Revue du monde latin* et qui traite de l'histoire littéraire sous la monarchie de Juillet. Voici l'article de M. Asse et quelques passages de l'étude de M. Gidel :

« Une des gloires de la monarchie de Juillet a été l'admirable mouvement littéraire et artistique qui s'est produit pendant les dix-huit années de paix et de liberté qu'elle a données à la France. Cette gloire n'avait pas manqué sans doute au gouvernement de la Restauration, et nous ne devons pas oublier que c'est sous le régime des Bourbons et l'établissement du régime constitutionnel que Lamartine publia ses premières *Méditations*, qui renouvelèrent véritablement la poésie française; qu'il fit, avec le *Lac*, entendre à la France des accents comme elle n'en avait jamais entendu; que Victor Hugo écrivit ses premières *Odes;* que MM. Guizot, de Barante et Augustin Thierry jetèrent les assises de la nouvelle école historique.

« Sous la monarchie de Juillet ce mouvement commencé se continua, mais plus marqué encore, plus varié aussi. Le romantisme se transforme et se rajeunit avec Alfred de Musset et avec Théophile Gautier. Le génie de Victor Hugo s'agrandit encore dans les *Feuilles d'automne* (1831) et celui de Lamartine dote la France du seul poème épique qu'elle possède : *Jocelyn*.

« C'est cette histoire littéraire de la monarchie de Juillet, dont M. Charles Gidel vient d'esquisser les grandes lignes. L'auteur explique très bien comment la politique libérale de la nouvelle monarchie influa sur les destinées littéraires du pays, comment l'ardeur des esprits ne se porta pas moins vers les lettres que vers la polique. De là une sorte de renouveau dans toutes les branches de la littérature :

« En politique, dit-il, la liberté reprenait son vol :
« dans les lettres le romantisme se dégageait « de ses
« entraves ». La littérature retrouvait son indépen-
« dance. Ce n'est pas que toute tentative de rénova-
« tion poétique fût aussitôt répudiée. Il y avait eu
« dans le domaine de l'art d'importantes conquêtes
« brillamment enlevées. Nul ne voulait encore les
« rendre. On s'appliquait au contraire à les affirmer,
« à les étendre. Un souffle de hardiesse continua à
« circuler parmi les écrivains. Quelques-uns s'y lais-
« sèrent aller et ouvrirent toutes leurs voiles pour
« n'en rien perdre. La carrière était devenue plus libre,
« on était en mesure de s'y élancer avec une ardeur
« renouvelée et une audace rajeunie. »

« C'est aux années qui suivirent 1830 qu'il faut rapporter la fondation de ce nouveau cénacle qui, dans une vieille maison de la cour du Carrousel, réunit Théophile Gautier et ses amis, peintres ou poètes. M. Charles Gidel nous trace un piquant tableau de cette seconde génération du romantisme, d'après des récits contemporains :

« Dans une petite chambre, qui n'avait pas de sièges
« pour tous ses hôtes, se réunissaient des jeunes gens
« véritablement jeunes... Le hamac où le maître du
« logis faisait sa sieste, l'étroite couchette dans la-
« quelle l'aurore le surprenait souvent à la dernière
« page d'un volume de vers, suppléaient à l'insuffi-
« sance des commodités de la conversation... La
« chambre était pauvre, mais d'une pauvreté fière et
« non sans quelque ornement. Un passe-partout de
« sapin verni contenait des croquis d'Eugène et
« d'Achille Deveria; auprès du passe-partout une
« baguette d'or encadrait une tête de Louis Boulanger
« d'après Titien ou Giorgione, peinte sur carton, en
« pleine pâte, d'un ton superbe. Sur un pan de mur,
« un morceau de cuir de Bohême, à fond d'or, gaufré
« de couleurs métalliques, avait non pas la prétention
« de tapisser la chambre, mais d'étaler, pour le plai-
« sir des peintres, un fauve miroitement d'or et de
« tons chatoyants dans un angle obscur.

« Pour garniture, la cheminée avait deux cornets
« en faïence de Rouen remplis de fleurs. Une tête de
« mort, qu'on eût pu croire prise sous la main de
« quelque Madeleine de l'Espagnolet, tant le rayon y
« tombait livide, tenait lieu de pendule. Si elle n'in-
« diquait pas l'heure, elle faisait du moins penser à
« la fuite irréparable du temps : c'était le vers d'Ho-
« race traduit en symbolisme romantique.

« Il faut continuer à mettre sous les yeux du lecteur d'autres traits plus caracteristiques encore et pour l'état des mœurs et pour la condition de la langue :

« Les médaillons des camarades, modelés par Jehan
« du Seigneur — notez bien cet *h*, il est caractéristique
« du temps, — et passés à l'huile grasse pour leur ôter
« la crédulé du plâtre et les *culotter*, — pardon du mot,
« les statuaires et les fumeurs l'emploient dans la même
« acception, — étaient suspendus de chaque côté de
« la glace et dans l'épaisseur de la fenêtre où ils rece-
« vaient un jour frisant très favorable au relief.

« Parmi les hôtes de ce cénacle, citons Gérard de Nerval, Auguste Maquet, qui signaient Augustus Mac-Keat, Philothée O'Neddy, Joseph Bouchardy, Célestin Nanteuil, le peintre et dessinateur Marilhat, le grand paysagiste, qui brossait sur les murailles des compositions qui feraient aujourd'hui la joie des amateurs, si elles n'avaient pas péri avec la vieille demeure elle-même. M. Charles Gidel trace ainsi le portrait de Petrus Borel, le fameux Petrus, le Lycanthrope :

« C'était une de ces figures qu'on n'oublie plus, ne
« les eût-on aperçues qu'une fois. Ce jeune et sérieux
« visage, d'une régularité parfaite, olivâtre de peau,
« doré de légers tons d'ambre comme une peinture de
« maître qui s'agatise, était illuminé de grands yeux
« brillants et tristes, des yeux d'Abencérage pensant à
« Grenade... la bouche d'un rouge vif luisait comme
« une fleur sous la moustache et jetait une étincelle de

« vie dans ce masque d'une immobilité orientale. Une « barbe fine, soyeuse, touffue, parfumée au benjoin, « soignée comme une barbe de sultan, encadrait de « son ombre noire ce pâle et beau visage.

« Une barbe! cela semble bien simple aujourd'hui, « mais alors il n'y en avait que deux en France: la « barbe d'Eugène Devéria et la barbe de Petrus Borel! « Il fallait pour les porter, un courage, un sang-froid « et un mépris de la foule vraiment héroïques! En- « tendez bien, non pas des favoris en côtelettes ou en « nageoires, ni une mouche, ni une royale, mais une « barbe pleine, entière, à tous crins; quelle horreur ! »

« Les nouveaux romantiques avaient aussi leurs travers, il faut bien le dire. Plus d'un posait trop pour l'homme blasé, même pour l'homme néfaste. Plusieurs poussèrent leur rôle jusqu'au suicide, et ils eurent des imitateurs. « Le suicide sévit comme une « contagion. Alors il était doux de se noyer dans les « pleurs d'un poète, de se couvrir des crêpes de la « plaintive élégie, de partager ses rêveries errantes « dans le vide de ses pensées, de le suivre dans les « vaines réflexions de sa paresse, de boire avec lui « la coupe amère du désespoir et d'appeler les ombres « du trépas sur une tête que la jeunesse semblait des- « tiner à tous les plaisirs de la vie. »

« Mais une heureuse réaction mit bientôt fin, vers 1840, à ces excès où le romantisme courait risque de se perdre. Cette réaction fut l'œuvre de ce qu'on appelle l'École du bon sens : elle eut pour chefs Ponsard et Émile Augier. M. Charles Gidel a analysé avec beaucoup de finesse et de sagacité la seconde période de l'histoire littéraire de la monarchie de Juillet :

« Une école nouvelle se forma. Médiatrice entre les « classiques entêtés et les novateurs forcenés, elle vou- « lut se frayer une voie moyenne. Elle distingua entre « les conquêtes de l'esprit nouveau ce qu'elle devait « garder et ce qu'elle avait intérêt à laisser échapper « de ses mains. Il y eut un grand apaisement dans les « esprits. La lutte engagée contre la routine se ralen- « tit, parce que la routine avait cédé la place. Bien peu « de partisans restaient tout entiers attachés aux doc- « trines rigoureuses qui avaient déconsidéré les clas- « siques. Dans les efforts passionnés du combat, l'é- « cole arriérée avait perdu son antique immobilité. « Les bornes avaient été déplacées, et ceux mêmes qui « les avaient maintenues d'abord ne semblaient plus « disposés à rentre rdans leurs vieux retranchements. « On n'en était plus aux injures; les deux partis se re- « gardaient sans horreur.

« Si des esprits ardents gardaient encore l'émotion « des grandes journées, la plupart des critiques, pres- « que tous les hommes d'âge mûr, beaucoup même « parmi les jeunes gens, attiédis, ou moins engagés « personnellement dans la mêlée, considéraient plus « sagement et les hommes et leurs œuvres. Quelques- « uns même ne comprenaient pas que des deux côtés « on y eût mis tant de haine et tant de violence. Ac- « commoder ensemble, comme l'avait essayé Casimir « Delavigne, la fougue de l'école nouvelle avec les pro- « cédés séniles de ceux qu'on appelait faussement les « classiques, ce n'était plus le programme de per- « sonne. On était remonté aux véritables modèles.

« Les Grecs, mieux étudiés et mieux compris, ou- « vraient les esprits à la conception d'un art plus libre, « plus sain et plus vigoureux. Nul ne pourrait dire que « l'art se rétablit tout d'un coup dans l'empire des « lettres, qu'il ne restât plus rien des folies et des er- « reurs du passé. Ce n'est point de ce pas que mar- « chent les choses humaines. Ces grandes émeutes lit- « téraires qui éclatent d'âge en âge, comme les révo- « lutions politiques, laissent après elles des souvenirs « lents à s'éteindre et des ruines à réparer. Mais ce « n'est jamais en pure perte que les hommes s'agitent; « après qu'ils se sont remués, ils se trouvent presque « toujours rapprochés d'un degré vers le nouvel idéal. »

« Ainsi, après avoir vu se transformer le romantisme avec Musset et Gautier, la monarchie de Juillet voyait naître une nouvelle école qui, autant que celle qui l'avait précédée, devait être féconde en grandes œuvres. Elle donnait deux moissons littéraires au pays. »

Société des amis de Rabelais. — Le deuxième congrès de la société des amis de Rabelais s'ouvre à Tours au moment même où paraît notre présente livraison. Nombre d'érudits ont promis de lire d'intéressants mémoires. Parmi les questions qui doivent être traitées, nous remarquons les suivantes: La famille de Rabelais; — Séjour de Rabelais à Grenoble; — Les portraits de Rabelais ; — Date de l'apparition de Gargantua ; — Authenticité du Ve livre du roman de Rabelais; — Le nom et les signatures de Rabelais; — Rabelais et son œuvre; — Un épisode peu connu de la vie de Rabelais ; — La médecine de Rabelais; — Les commentateurs et les biographes de Rabelais ; — La pédagogie de Rabelais, etc.

La statue de Balzac. — La commission d'initiative et d'exécution de l'œuvre de la statue de Balzac à Tours annonce que la souscription est officiellement ouverte à dater du 1er septembre. En conséquence, toute personne qui désirerait souscrire ou se charger d'une liste de souscription est priée de s'adresser au docteur Fournier, maire de Tours, président de la commission. Le public est en outre prévenu qu'à cette occasion la ville de Tours a fait imprimer un opuscule contenant la délibération municipale relative à l'érection de la statue. — Les listes du comité de patronage et du comité d'initiative et d'exécution. — Un portrait inédit de Balzac d'après Louis Boulanger. — Une lettre de M. le baron Larrey, concernant ce portrait. — Le fac-similé d'une épreuve imprimée de la première page du roman de *Béatrix*, avec les corrections de l'auteur. — Le fac-similé de l'acte de naissance de Balzac et une copie de son acte de décès. — Enfin des notes biographiques sur l'auteur de la *Comédie humaine*.

Cet opuscule, avec couverture ornée d'une figure allégorique et d'une vue de la ville de Tours, se vend au profit de la souscription, à Paris, chez l'éditeur

Rouam, 29, cité d'Antin, et à Tours, au secrétariat de la mairie, aux prix suivants : exemplaire papier du Japon, 20 fr.; exemplaire papier de Hollande, 15 fr. ; exemplaire papier ordinaire, 5 fr.

Membres du comité de patronage

Présidents : M. R. Goblet, député de la Somme, ancien président du conseil des ministres; M. Berthelot, sénateur, ancien ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

Vice-président : M. Ed. Turquet, député, ancien sous-secrétaire d'État au ministère de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes.

Membres : MM. Fournier, sénateur, ancien ambassadeur de France à Constantinople; Guinot, sénateur, membre du conseil général d'Indre-et-Loire, maire d'Amboise; Belle, député d'Indre-et-Loire, ancien maire de Tours; Joubert, député d'Indre-et-Loire; Pesson, député d'Indre-et-Loire; Rivière, député d'Indre-et-Loire, ancien maire de Tours; Wilson, député d'Indre-et-Loire; Kaempfen, directeur des beaux-arts; Daunassans, préfet d'Indre-et-Loire ; Bailly, président de la Société des artistes français, membre de l'Institut; de la Berthelière, président du cercle républicain d'Indre-et-Loire à Paris; Jules Claretie, administrateur général de la Comédie Française ; Drake del Castillo, président de la Société des amis des arts de la Touraine, conseiller général d'Indre-et-Loire, maire de Monts; Charles Garnier, architecte de l'Opéra, membre de l'Institut; le baron Larrey fils, membre de l'Institut, ancien député; le colonel Loubère, président de la Société de géographie de Tours, ancien gouverneur de la Guyane française; Marinoni, ingénieur-constructeur, directeur politique du *Petit Journal;* Francisque Sarcey, homme de lettres.

Une brochure de M. Alexandre Dumas fils. — Une curieuse découverte de bouquiniste, faite sur les quais : c'est celle d'une *Histoire de la loterie depuis la première jusqu'à la dernière loterie, la loterie du lingot d'or*, par... Alexandre Dumas fils. La brochure est datée de 1851. M. Alexandre Dumas entrait donc dans la vie littéraire par une bien petite porte !... Nous voilà loin de *Francillon !*

Plaque commémorative. — On vient d'apposer sur la façade du nouvel hôtel des Postes donnant sur la rue Jean-Jacques-Rousseau une plaque en marbre portant l'inscription suivante : « Jean de La Fontaine, né le 8 juillet 1621, mort le 13 avril 1696, à l'hôtel d'Hervart qui s'élevait à cette place. »

Moyen d'enlever les taches sur les livres ou les gravures. — Pour enlever les taches de graisse sur les livres ou les gravures, on applique sur la tache une feuille de gros papier brouillard qu'on chauffe à l'aide de quelques petits charbons placés dans une cuiller d'argent, en ayant soin de changer le papier brouillard à mesure qu'il est sali ; puis on enduit au moyen d'un pinceau les deux côtés du papier d'une légère couche d'essence de térébenthine presque bouillante.

On rend ensuite au papier sa blancheur primitive en imbibant d'alcool rectifié la place qui était tachée.

Les taches d'encre sur les livres ou l'écriture mises sur les marges peuvent s'enlever au moyen d'acide oxalique, d'acide nitrique ou tartrique ; ces divers procédés n'altèrent pas les caractères d'imprimerie.

ÉTRANGER

Allemagne. — *Anniversaire de Th. Storm.* — Le 14 septembre dernier, le nouvelliste Théodore Storm a atteint sa soixante-dixième année. Né dans le Schleswig en 1817, il a passé la majeure partie de son existence dans son étroite patrie et c'est à celle-ci, au milieu dans lequel il a vécu, que l'écrivain a presque toujours emprunté les paysages et les personnages de ses récits. Dans toute sa longue carrière, Storm n'a publié que deux recueils de poésies et une cinquantaine de nouvelles dont la plus volumineuse compte à peine cent cinquante pages : c'est avec Paul Heyse, l'auteur moderne d'outre-Rhin, le plus fécond en ce genre. Il est à noter d'ailleurs que Storm n'a pas abandonné une seule fois le terrain spécial sur lequel il s'est placé. Storm est très populaire en Allemagne ; la plupart de ses œuvres ont eu plusieurs éditions. Parmi les plus remarquables et les plus remarquées nous citerons : *Immensee* — 52 éditions, — *Acquis submersus, Viola tricolor, Renate,* etc. A propos du 14 septembre, la librairie Gebrüder Paetel, de Berlin, éditeur habituel du nouvelliste, a publié un élégant volume orné d'une photogravure et consacré à *Théodore Storm*, sa vie et ses œuvres par D. Schütze.

Hollande. — *Congrès littéraire à Amsterdam.* — Le vingtième congrès des auteurs et instituteurs unis pour la défense des intérêts de la langue et de la littérature hollandaise s'est ouvert le 15 septembre à Amsterdam.

Bulgarie. — *La littérature bulgare.* — M. Draganoff, professeur au gymnase de Salonique, donne de curieux détails sur l'état actuel de la littérature bulgare. M. Méjow dans son *Pouschkiniana* ne cite que deux traductions en cette langue des poèmes de Pouschkine : *Roussalka*, par C. Velischkoff (Constantinople, 1875), et *la Fille du capitaine*, par Kasavéloff (Bucharest, 1875).

M. Draganoff cite d'autres traductions, notamment celles de sept poésies détachées et des traductions de quatre compositions plus considérables. Tels sont *le Cavalier de bronze*, traduit par M. Ivan Varoff, le meil-

leur poète bulgare de l'époque actuelle, aujourd'hui réfugié à Constantinople, et *le Chevalier avare* que M. Popoff a fait paraître à Salonique. Cela nous donne donc treize traductions d'œuvres de Pouschkine en langue bulgare. Cette littérature ne vit d'ailleurs presque exclusivement que de traduction. Les œuvres originales ne sont ni nombreuses ni importantes. M. Draganoff fait la nomenclature suivante des traductions en langue bulgare parues de 1806 à 1886; il y en a :

301 faites du russe,
83 — du français,
48 — de l'anglais,
44 — de l'allemand,
29 — du grec,
28 — du tchèque,
9 — du latin,
9 — du serbe,
8 — de l'italien,
7 — du turc,
6 — du polonais,
2 — du croate,

soit ensemble 574 traductions.

Quant à la presse périodique, il existe des gazettes dans chaque ville bulgare qui possède une imprimerie; seulement toutes ces gazettes se ressemblent, ayant le même contenu et les mêmes collaborateurs, elles ne diffèrent que par le titre. Antérieurement à la proclamation de la principauté, il a paru (en comptant aussi les feuilles publiées en Turquie, dans le Levant, en Serbie, en Roumanie, en Roumélie et en Russie) 48 gazettes bulgares différentes; depuis la libération, 85, sans compter les 53 revues qui ont paru dans le courant de ce siècle et dont un grand nombre ne se retrouvent même plus dans les bibliothèques de Sofia et de Philippopoli. — Il ne paraît aujourd'hui que 4 journaux à Sofia, ceux de l'opposition ayant été supprimés. En voici la liste :

1° *Le Moniteur officiel*, paraissant depuis dix ans trois fois par semaine.

2° *L'Indépendance bulgare*, journal officieux, paraissant trois fois par semaine au prix de 0 fr. 15 centimes le numéro. Il n'a pas encore une année d'existence.

3° *Le Travailleur*, journal hebdomadaire, coûtant 0 fr. 15 centimes le numéro simple et 0 fr. 25 centimes le numéro double. *Le Travailleur* ne paraît que depuis un an. C'est l'organe de la société des ouvriers imprimeurs bulgares. Sans négliger la politique, *le Travailleur* fait une part assez large à la littérature.

4° Enfin *la Liberté*, organe gouvernemental, paraissant deux fois par semaine au prix de 0 fr. 20 centimes le numéro. Le premier article de *la Liberté* est rédigé en français.

Australie. — *La littérature australienne.* — M. Léo Quesnel jette, dans la *Revue Bleue*, un coup d'œil curieux sur la littérature australienne :

« Toutefois ce n'est point jusqu'à présent dans la poésie que la cinquième partie du monde montre le mieux la vigueur de « la race future »; c'est par la hardiesse avec laquelle ses hommes d'État, ses journalistes expriment leur pensée et celle des autres; la liberté fait les orateurs. M. Froude, qui a récemment visité l'Australie, remarque dans *Oceana*, combien au sein de la démocratie australienne, comme autrefois de celle d'Athènes, l'art de dire est répandu. Tout le monde parle bien, clairement, souvent avec compétence, dans les assemblées législatives de Melbourne et de Brisbane, d'Adélaïde et de Sydney, dans les clubs et jusque dans les rassemblements de carrefours. Les journaux sont très lus, ce qui leur permet d'être bien faits. Nous avons eu sous les yeux des exemplaires de *l'Argus*, du *Siècle*, du *Daily Telegraph*, qui vous laissent dans le doute si vous êtes à Melbourne ou à Londres.

« La passion du journalisme est telle dans la capitale de la colonie de Victoria, que M. Garnett Walsh y a compté cinquante journaux, tant quotidiens qu'hebdomadaires et mensuels. Les campagnes, les moindres bourgs ont aussi leur presse périodique. Quant aux revues, la *Melbourn Review*, la *Victorian Review* (pour ne parler que de la colonie de Victoria) ne diffèrent de la *Contemporary Review* de Londres et du *Nineteenth Century* que par l'intervalle des livraisons, l'une ne paraissant que douze fois, l'autre que quatre fois par an. A tous autres égards, luxe typographique, rédaction, direction, elles n'ont rien à leur envier.

« Nous le répétons, c'est avant tout dans le journalisme que les Australiens se distinguent. M. Garnett Walsh, à qui nous empruntons ce renseignement, dit que dans la colonie de Victoria il existe un journal par 3,000 habitants de tout sexe et de tout âge; que ces journaux ont généralement un tirage considérable, témoin le *Siècle* qui tire à 42,000 exemplaires, et que l'Australie entière possédait, en 1878, 500 publications périodiques de tout genre, dont les trois quarts étaient des journaux quotidiens. »

Quand on pense, ajoute *le Voltaire*, qu'il n'y a pas quatre-vingts ans que le premier éditeur du premier journal de Sydney mettait en tête de sa petite feuille un avis à ses abonnés pour les prier de lui envoyer du papier « de n'importe quelle couleur et quel format : faute de quoi, la publication serait forcément suspendue », on mesure la force du mouvement qui s'est produit en un temps si court.

NÉCROLOGIE

FRANCE

— Nous trouvons dans le *Bulletin monumental* la nouvelle du décès de M. l'abbé Cérès, prêtre du diocèse de Rodez.

Archéologue distingué, M. l'abbé Cérès a inséré de nombreux travaux dans les *Mémoires de la Société des Lettres de l'Aveyron.*

— M. Baju, compositeur et critique musical, vient de mourir à Limoges. Il a collaboré à plusieurs journaux.

— *Le Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie* vient de perdre un de ses plus assidus collaborateurs, M. Alfred Danicourt.

— Le fondateur et directeur du journal l'*Argus soissonnais*, M. Fossé d'Arcosse, vient de mourir à Soissons à l'âge de soixante-dix-sept ans.

— On annonce la mort de M. Jules Desnoyers, membre de l'Institut, bibliothécaire du Muséum.

Il a succombé à Nogent-le-Rotrou, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

M. Desnoyers s'était voué dès sa jeunesse à l'étude de l'histoire naturelle et de l'archéologie; il laisse de nombreux ouvrages de géologie et d'histoire; on cite son *Histoire de la destruction du paganisme dans l'empire d'Occident.*

— On annonce également la mort, à l'âge de soixante et un ans, de Mme Maria Delcambre, auteur de plusieurs volumes de poésie.

— Dans une des dernières séances de l'Académie de médecine, M. le président Sappey a annoncé que M. le Dr Giraud-Teulon, membre de l'Académie, ancien élève de l'École polytechnique, venait de mourir à Saint-Germain après une courte maladie.

C'était un maître en ophtalmologie; son nom était connu des savants du monde entier. On a de lui : *Mémoire sur le mécanisme des battements du cœur*, un *Traité de mécanique animale*, couronné par l'Académie des sciences, une *Théorie de l'ophtalmoscope, De l'influence des lunettes sur la vision binoculaire.*

— M. Guiffrey, sénateur des Hautes-Alpes, vient de mourir à Gap.

Georges-Maurice Guiffrey était né à Paris, en 1827. Après de brillantes études au lycée Charlemagne, il entra à l'École normale supérieure en 1849. Il étudia ensuite le droit et exerça la profession d'avocat pendant une dizaine d'années.

Dès les débuts de l'empire et jusqu'en 1869, il fit de la politique, puis se consacra exclusivement à des travaux littéraires jusqu'au moment où, à l'occasion d'une élection partielle, il fut élu sénateur des Hautes-Alpes, le 5 novembre 1879.

En 1860, M. Guiffrey a traduit le *Livre des snobs* et la *Foire aux vanités* de Thackeray. Il a publié, en collaboration avec M. Ed. Laboulaye, un recueil de documents sur la *Propriété littéraire au* XVIIIe *siècle.* Il a publié également une série de documents inédits sur l'histoire et la littérature du XVIe siècle : *Poème inédit* de Jehan Marot, *Lettres inédites* de Diane de Poitiers, *Chronique du roi Françoys premier de ce nom. Procès criminel de Jehan de Poitiers*, etc.

— La numismatique et l'art héraldique viennent de faire une perte sérieuse en la personne de M. de Lastic Saint-Jal. Ses travaux étaient fort appréciés des archéologues et des historiens. M. de Lastic est mort à l'âge de soixante-treize ans.

— Nous apprenons la mort de M. Gabriel Liquier, qui fut à la fois un compositeur d'un réel talent, un critique musical et un caricaturiste distingué. Très remarqué comme critique musical au *Bien public*, il donna ensuite des dessins au *Charivari* sous la signature de Trick, et à la *Caricature* sous celle de Track.

— Le mois dernier ont eu lieu à Avenay (Marne) les obsèques de M. Louis Paris, ancien bibliothécaire des villes de Reims et d'Épernay, connu par divers ouvrages d'histoire et de littérature. Nous citerons sa belle publication sur les *Tapisseries de Reims*, sa piquante étude sur *Maucroix*, l'ami de La Fontaine.

Tout récemment encore, malgré son grand âge (il est mort à quatre-vingt-cinq ans), il publiait un très intéressant volume sur le *Théâtre à Reims* depuis ses origines jusqu'à nos jours. M. Louis Paris a rendu de grands services aux travailleurs en imprimant de nombreux inventaires de fonds de bibliothèques ou d'archives. Il avait fondé, principalement à cet effet, et il dirigea pendant de longues années le recueil intitulé : *le Cabinet historique*, justement estimé des érudits.

— On annonce la mort de M. Daniel Ramée, l'architecte qui a restauré la cathédrale de Beauvais et publié une *Histoire de l'architecture* estimée des archéologues et de ceux qui s'intéressent à l'art du moyen âge et de la Renaissance. M. Ramée est mort à l'âge de quatre-vingt-un ans.

— On annonce la mort de M. Eugène Réaume, professeur de rhétorique au lycée Condorcet, décédé après une longue maladie qui l'avait tenu éloigné de sa chaire depuis quatorze mois. M. Réaume s'était fait connaître par d'intéressants travaux sur le XVIe siècle, et notamment sur Agrippa d'Aubigné.

— M. Armand Roux, qui était à la fois un compositeur distingué et un des critiques estimés de la presse musicale, vient de mourir à Vif (Isère).

ÉTRANGER

Allemagne. — La *Gazette de Francfort* annonce la mort de M. Dannenberg, rédacteur en chef de la *Bœursenhalle* de Hambourg, un des économistes les plus distingués de l'Allemagne.

— Le correspondant allemand de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* écrit à cette revue : « Un grand philologue allemand vient de mourir, Auguste-Frédéric Pott. Né en 1802, il fit ses études à Gœttingue, professa d'abord à Berlin, puis à Halle, où il est mort, après avoir occupé pendant cinquante-quatre ans la chaire de linguistique, créée tout exprès pour lui. Son principal mérite est d'avoir recherché et rassemblé les racines que les langues indo-germaniques possèdent en commun. Pott a fait pour l'étymologie germanique ce que Jacob Grimm avait fait pour la phonétique. Chemin faisant, il écrivit sur l'origine du langage et de l'homme lui-même. Enfin, nous possédons de lui un traité sur la langue des Bohémiens. »

— Au mois de juillet est décédé M. von Lautsch, professeur à Gœttingue depuis 1837. Il avait longtemps dirigé le *Philologus* et la *Philologische anzeiger*.

Autriche. — Le général Haymerlé, frère de l'ancien premier ministre d'Autriche, vient de mourir à Vienne. Il est l'auteur d'un livre estimé intitulé : *la Guerre contre la Russie*.

— Le Dr Auguste Pfizmaier, membre de l'Académie des sciences de Vienne, est mort au mois de mai. Il était très versé dans la langue, la littérature et l'histoire de la Chine.

— On signale de Gusunden (Autriche) la mort de M. von Vischer, l'un des plus célèbres professeurs d'esthétique et critiques d'art de l'Allemagne.

Né le 30 juin 1807, il avait d'abord étudié la théologie; puis il se consacra à la philosophie, à l'esthétique et à l'histoire de la littérature, sciences qu'il professa avec grand succès à l'Université de Tubingue et aux Écoles polytechniques de Zurich et de Stuttgart. Il laisse de nombreux écrits de littérature, de philosophie et de critique d'art qui font autorité.

Italie. — M. le comte Giovanni Gozzadini, sénateur du royaume d'Italie et correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, est mort le mois dernier à Bologne.

— Les journaux italiens annoncent le décès de M. le marquis Joseph Campori.

Le nom de cet éminent érudit est bien connu dans le monde de la littérature artistique. Ses nombreuses publications, faites à la suite de ses recherches dans les archives de Modène et de Mantoue surtout, ont été d'une grande utilité pour les critiques et les historiens de l'art.

On sait que les biographies du Titien, de Raphaël, de son père Giov. Sanzi, de Michel-Ange, etc., ont reçu d'importantes notices complémentaires par suite des études du marquis Campori. Il ne dédaigna pas, du reste, de s'occuper des documents concernant les arts mineurs, ayant trait aux goûts et aux costumes des cours italiennes du XVe et du XVIe siècle, documents qui ont bien leur importance comme éléments caractéristiques de la vie du temps.

Quant aux collections précieuses de manuscrits, d'autographes, de cartes diplomatiques et historiques, nous savons que le marquis Campori vient de les léguer par testament à la bibliothèque de la ville de Modène (Biblioteca Estense).

— On nous apprend la mort de M. Michel-Angiolo Gualandi de Bologne, l'auteur des *Memorie originali italiani di belle arti* et des *Lettere artistiche*, décédé à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Danemark. — On annonce la mort, à Copenhague, à l'âge de soixante-huit ans, d'un écrivain danois bien connu, M. Mayer Aaron Goldschmidt. Il a publié plusieurs romans qui ont eu dans son pays beaucoup de succès et quelques ouvrages d'un genre plus sérieux, dont le principal, *Nemesis*, était une étude approfondie sur l'origine de toutes les religions.



Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ANNALES DE LA FACULTE DES LETTRES DE BORDEAUX (n°1). — De la ville de Mirmont : Corrections apportées au texte de la Moselle d'Ausonne. — P. Tannery : La géographie de l'Odyssée. — Hochart : La religion solaire dans l'empire romain. — ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN (n° 2). — Souriau : Victor Hugo, rédacteur du *Conservateur littéraire*. — Lehanneur : Les chrétiens en face de la persécution, d'après Tertullien. — Thiaucourt : Le procès des complices de Catilina. — ART (1er août). — A. Heuhlard : Le fauteuil de Rabelais. — Al. Bertrand : L'œuvre de François Rude en Belgique. — L. Gauchez : La gravure et la lithographie au Salon de 1887. — (15 août). E. Muntz : L'Adoration des Mages de Léonard de Vinci. — P. Leroi : Le Salon de 1887. — P. Gauthiez : La Danaé. — (1er septembre). P. Leroi : Le Salon de 1887. — Giraud : L'art industriel en province. — G. Bapst : François Ier et les diamants de la couronne. — (15 septembre). P. Leroi : Le Salon de 1887. — G. Bapst : François Ier et les diamants de la couronne. — Giraud : L'art industriel en province. — P. Gauthiez : La Danaé. — ARTISTE (août). — Béranger : Une préface inédite pour les *Contes* de La Fontaine. — De Chennevières : Les collectionneurs ; M. Louis Lacaze.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE (septembre). — Ch. Ephrussi : Le songe de Poliphile. — Bibliophiles et bibliothèques russes. — Janmart de Brouillant : Bibliographie. — B. E. : La légende de sainte Enimie et de la perte du Tarn. — BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN (juillet). — Lehanneur : L'Octavius. — Plessis : Essais de métrique grecque ; le vers iambique. — BULLETIN DE LA FACULTE DES LETTRES DE POITIERS (juillet). — Hild : Athena, étude de mythologie grecque. — Ernault : La versification homérique. — BULLETIN MONUMENTAL (mai-juin). — De Laurière : La mosaïque romaine de Girone (Espagne). — A. de Barthélemy : Carreaux historiés et vernissés avec noms de tuiliers. — De Rivières : Promenades à travers les rues de Toulouse. — A. Prévost : Une vieille maison de Pacy-sur-Eure. — L'archéologie monumentale à l'Exposition des beaux-arts, à Paris, en 1887. — Congrès archéologique de France. — BULLETIN DE LA SOCIETÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (mai-juin). — Notes sur les travaux de la Société. — Les libraires parisiens Simon Vostre et Simon Hardot. — BULLETIN DE LA SOCIETÉ DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (juillet). — E. Picot : Les moralités polémiques dans l'ancien théâtre français. — Weiss : L'archevêque de Sens, la Sorbonne et les luthériens en 1545. — Les conséquences de la révocation de l'Édit de Nantes en Provence et en Dauphiné. — (Août). Ch. Read : La petite-fille d'Agrippa d'Aubigné devant la légende et l'histoire. — Coyecque : L'amiral et la Saint-Barthélemy. — Maillard : Voyage d'un protestant de Lausanne à Couhé en Poitou (1775). — Victor Hugo, M. Guizot et l'édition de 1787.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (juillet). — Vigouroux : L'authenticité du Pentateuque. — Jacquier : Les explorations anglaises en Palestine. — Lepitre : Les Bretons. — Hamard : L'archéologie préhistorique et l'antiquité de l'homme. — Mgr Ricard : L'abbé Maury et Mirabeau. — (Août). De Salinis : Les précurseurs du naturalisme contemporain ; les jansénistes. — De Lajudic : M. Emery et l'Eglise de France sous la Révolution et l'Empire. — De la Sizeranne : L'interprétation du Dante par G. Doré. — CORRESPONDANT (25 août). — Thureau-Dangin : La création du royaume de Belgique et l'élection de son premier roi. — De Tréverret : Emilio Castelar ; l'historien et l'orateur. — Lallemand : La poésie contemporaine. — Forneron : Les émigrés et la société française sous Napoléon Ier. — De Coubertin : Souvenirs d'Oxford et de Cambridge. — (10 septembre). Thureau-Dangin : La création du royaume de Belgique. — De Tréverret : Emilio Castelar. — F. Bouiller : Des altérations du sens moral ou de la fausse conscience. — A. de Chenclos : Canons et cuirassés. — Forneron : Les émigrés et la société française sous Napoléon Ier.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (20 août). — La valeur de la terre et des constructions en France. — De l'état sanitaire de l'armée. — Les revendications ouvrières. — Haïti, sa décadence et ses chances d'avenir. — (27 août). Le commerce extérieur de la France. — Des différentes concurrences faites aux chemins de fer. — Le mouvement économique aux Etats-Unis. — (3 septembre). Le prix des marchandises depuis deux siècles. — La situation commerciale des colonies françaises. — Les colonies anglaises de l'Afrique du Sud. — (10 septembre). Le phylloxera et l'avenir de la vigne en France et à l'étranger. — Une enquête sur les prix de détail. — Le mouvement économique et social au Canada et aux Etats-Unis.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 août). — Prix du concours de peinture, Danger. — Le général Boulanger ! — Deux nouvelles statues. — M. Maubant décoré. — Jugement Na-

quet. — Rendons à César!... — De Nicoclès à Beaumarchais. — Mémoires d'un communard — A propos de duels. — Bernardin de Saint-Pierre et la Convention. — Lettre inédite de Louis Veuillot. — Une locution allobrogienne. — Marie ou le Mouchoir bleu. — (31 août). L'Académie demande l'installation des lycées et collèges à la campagne. — Un dernier mot de M. Naquet. — Affaire Mazimof et Fomine. — Mort du capitaine Bove, d'Arnold Morel-Fatio, de Mme Peschard. — Mort de Pasdeloup. — Mort de Mlle Suzanne Brohan. — Enterrement du général de Sonis. — M. Zola et ses adeptes. — Décès de Mlle Rivinach. — Encore M. Zola, réponse de M. Jules Jouy. — Vers inédits de M. Octave Lacroix. — Une nouvelle république. — Verdi et les orgues de Barbarie. — M. Jules Laforgue. — Jeanne d'Arc devant l'Académie française. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (septembre). — E. Rod : Les préraphaélites anglais. — Ch. Yriarte : Les portraits de César Borgia. — *Les Médailleurs de la Renaissance*, par M. Ch. Ephrussi. — Bouchot : Le portrait peint en France au XVIe siècle. — Lecoy de la Marche : Les anciennes collections de manuscrits, leur formation et leur installation. — Prost : Quelques documents sur l'histoire des arts en France. — *Les Germain, orfèvres du Roi*, par M. Darcel.

L'HOMME (10 mai). — Dr Collineau : Les inférieurs ; l'hystérique. — L. Moncelon : Sauvages et forêts vierges. — Les centenaires en 1885 et 1886. — (25 mai). De Mortillet : Recherches sur Lamarck. — Moncelon : Sauvages et forêts vierges. — Diminution de la mortalité. — Crânes des Hohenzollern. — (10 juin). P. Salmon : Les races humaines préhistoriques. — Moncelon : Sauvages et forêts vierges. — L'émigration européenne et l'avenir du nouveau monde.

INDÉPENDANT LITTERAIRE (15 août). — L. Halévy: Souvenirs de jeunesse; discours prononcé à la distribution des prix du lycée Louis-le-Grand.— H. Buffenoir : Mme de Montgoméry. — A. Gérès : M. de Ronchaud. — (1er septembre). L. Roger : Frédérick Lemaître. — Mercadier : Les concerts du Conservatoire. — J. Gallois : M. Albert Duruy. — INSTRUCTION PUBLIQUE (3 septembre). — J. Blancard : La prononciation du grec. — Al. Bertrand : Nouvelles œuvres inédites de Maine de Biran. — Crouslé : La nature et la société d'après Lamennais. — Martha : Les Gracques. — Petit de Julleville : *La Princesse de Clèves*. — Waddington : Histoire de la morale. — *Étude sur Quinte-Curce, sa vie et son œuvre*, par Dosson. — *Histoire illustrée des paroisses de Paris*, par Ch. des Granges. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 août). — Capitulations des places de guerre. — Plon-Plon. — Comédiens canonisés. — Imprimerie à Rouen. — Genre de mort de personnages plus ou moins célèbres. — Théâtre des zouaves. — Roi des Ribaulx. — Fondation de la *Gazette de France*. — Règlements sur les courtisanes. — Livres religieux avec illustrations galantes. — Histoire populaire des Jésuites. — Titres de romans : Tartarin. — (10 septembre). Bol-Sein. — L'improvisateur Eugène de Pradel. — Painmollistes et antipainmollistes. — Théâtre des zouaves. — Cerveau de Talleyrand. — Jésuites et libres-penseurs. — Marie-Louise et ses trois maris. — Société des gens de lettres. — Victor Hugo et Sainte-Beuve. — Hommes de lettres employés à la compagnie du gaz. — Les papiers d'Armand Baschet. — La bibliothèque choisie du genre humain. — Descendants de Robespierre. — Harel. — Labitte. — Emile Deschamps. — Stéphane Mallarmé. — Ce qu'ont coûté à Lafayette les révolutions américaine et française.

JEUNE FRANCE (août). — E. Lenoël : Qu'est-ce que la République? — M. Barrès : Le caractère de Baudelaire. — Ch. Buet : Etudes historiques; la Grèce et l'Islam. — JOURNAL ASIATIQUE (avril-mai-juin). — Feer: Le sûtra d'Upâli. — Huart : Bibliographie ottomane; notices des livres turcs, arabes et persans imprimés à Constantinople. — Montet : Le premier conflit entre Pharisiens et Saducéens. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (août). — Courcelle-Seneuil : La démocratie. — Sophie Raffalovich : La santé des nations, revue des œuvres d'Edwin Chadwick. — Limousin : Economie politique et socialisme. — Hubert-Valleroux : Une innovation dans le contrat de louage d'ouvrages. — Le mouvement économique en Angleterre. — La campagne contre le crédit de la Russie. — JOURNAL DES SAVANTS (août). — Barth. Saint-Hilaire: L'Inde contemporaine. — Ad. Franck : Victor Cousin. — Dareste : Le droit irlandais. — H. Wallon : Histoire des Grecs. — Hauréau : Manuscrits latins de la Palatine.

MAGASIN PITTORESQUE (31 août). — Un défilé en Espagne. — Le Héron blanc, nouvelle. — Principes d'ornement. — Un voyage inédit en Hollande (1742). — La Linnea Borealis. — Le duel d'Athelstane Holybeard. — Pascal et les pauvres. — Vivre sans manger. — Tente-abri pour les vignes. — (15 septembre). La traîne de Tertia.— Le graveur Rouget; son autobiographie inédite. — Scène de mœurs du XVIIIe siècle. — Les Chenoise et les Villegagnon. — Un voyage inédit en Hollande (1742), suite et fin. — Les couteaux; leur histoire, leur fabrication. — Aux îles Marquises. — Le Mistletoe, guy américain.— MATERIAUX POUR L'HISTOIRE DE L'HOMME (juillet). — Pilloy : Une trépanation à l'époque franque. — Du Chatellier : Tumulus emblématique dans l'Amérique du Nord. — Mestorf: Les cimetières d'urnes dans le Schleswig-Holstein. — (Août). Flouest : Note sur trois bronzes de la haute antiquité découverts dans la Drôme. — MOLIÉRISTE (septembre). — E. Thoinan : La Barre et Florimont, rivaux de Molière. — Lapierre : Molière illustré; *l'École des maris*. — E. Roy : Une scène de *la Précieuse*, de l'abbé de Pure.

NATURE (20 août). — Les monuments mégalithiques de Nemours. — La photographie pratique. — Une famille de nains. — Les tremblements de terre du Mexique (3 et 29 mai 1887). — Conservation et transport des viandes par le froid. — Un orchestre original. — L'optomètre Bull. — La catastrophe de la Jungfrau. — Le galioscope. — (27 août). Les bambous en France. — La photographie et les faussaires. — Les tremblements de terre du Mexique (3 et 29 mai 1887). — Le tremblement de terre de l'Asie centrale du 9 juin 1887. — Les médicaments nouveaux. La solanine. — Le matériel des pompiers de Paris. — Paris port de guerre. — La pile automatique de M. Edward O'Keenan. — (3 septembre). Le cinquantenaire des chemins de fer en 1887. — Phare électrique de l'île de May. — Mesure des coups de vent. Manomètre à maxima par le docteur Fines. — Ascension à grande hauteur de MM. Jovis et Mallet. — Reconstitution des vignobles dans le midi de la France. — Le polymorphisme du feuillage chez le peuplier de l'Euphrate. — Découvertes préhistoriques en Espagne. — (10 septembre). Le chemin de fer à crémaillère du mont Pilate, en Suisse. — Le générateur pyro-magnétique d'Edison. — Robinet intermittent. — Photographie pratique. Organisation du laboratoire. — Trois jours au sommet du mont Blanc. — Congrès astronomique de Kiel. — Comment on peut construire soi-même une machine dynamo-électrique. — Éclipse totale de soleil du 19 août 1887, observée en Russie. — NOUVELLE REVUE (15 août). — P. Bourget : Mensonges. — Tatistcheff : Paul Ier et Bonaparte. — F. Hémon : Les races vivaces; la Bretagne. — Étude sur Clausewitz. — (1er septembre). P. Bourget : Mensonges. — Tatistcheff ; Paul Ier et Bonaparte. — F. de Pressensé : M. Parnell et le « Home Rule ». — R. Frary : Le mouvement littéraire. — Jalliffier : Le mouvement historique.

POLYBIBLION (août). — J. Loliée : Poésie. — De Puymaigre : Ethnographie. — Folk-Lore. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Droit de propriété littéraire. — Publications relatives à l'histoire de l'enseignement primaire. — Les serments de Strasbourg. — Les publications juives en Pologne et en Russie. — Questions et réponses.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (juillet). — Bizos : Le district d'Aix du 25 vendémiaire an III au 15 brumaire an IV. — Guiffrey : Plan d'une bibliothèque de la Révolution française à fonder au palais du Luxembourg. — Duval : Hébert chez lui et son procès à Alençon. — Aulard : Instructions générales aux agents diplomatiques de la République française. — Tourneux : La fédération parisienne du 14 juillet 1790, essai bibliographique. — (Août). Aulard : État de l'instruction primaire dans la Haute-Garonne en l'an VI. — Rambaud : Les sciences pendant la Révolution et l'Empire. — Santhonax : Le culte de la Raison en province. — REVUE ALSACIENNE (août) — La tribu des bateliers de Strasbourg et les collèges de nautes gallo-romains. — Les derniers coups de feu dans les Vosges (1870). — Les généraux alsaciens de 1815 à 1870. — Le Vapereau de la Moselle. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (septembre). — Topinard : Mensuration des crânes des dolmens de la Lozère, d'après les registres de Broca. — De Lapouge : Les sélections sociales. — Ledouble : Contribution à l'histoire des anomalies musculaires. — Bérenger-Féraud : Note sur une légende de Sémiramis, en Provence. — Ploix : Les Hottentots et leur religion. — Dureau : Le bec-de-lièvre. — REVUE D'ART DRAMATIQUE (15 août). — Léo Claretie : Michel Baron. — Ballieu : Le théâtre de M. Bergerat. — A. Copin : La compagnie franche de M[lle] de Montausier. — Le théâtre français et la critique russe. — (1[er] septembre). E. Rigal : Esquisse d'une histoire des théâtres de Paris de 1548 à 1645. — E. Morlot : Le théâtre de M. Ohnet. — De Veyran : Les auteurs dramatiques italiens, Pascal Paoli. — A. Copin : La compagnie franche de M[lle] de Montausier. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (août). — H. Bouchot : La tapisserie de la chaste Suzanne. — Passepont : De la décoration des ancres. — Maurice Lippmann : L'art dans l'armure et dans les armes. — Richard Grau : Les publications de l'enseignement de l'art décoratif en Allemagne. — De Léris : Porcelaines et faïences italiennes. — REVUE DE BRETAGNE ET D'ANJOU (septembre). J. Simon : V. Massé. — E. Durand : L'œuvre de V. Massé. — De la Rouxière : Documents sur V. Massé. — L. Duplais : M[me] Dorval. — Bellec : La tombe de Brizeux. — D'Haucour : Les illustrations lorientaises. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (21 août). — L'œuvre internationale de la jonction géodésique et astronomique de l'Afrique et de l'Europe. — Le service en campagne dans l'armée allemande. — Mémoires du général Landrieux. — (28 août). La meilleure des ferrures du cheval. — L'armée turque. — Le club militaire et naval anglais. — (4 septembre). Les opérations de nuit. — Le bataillon-école des sous-officiers en Russie. — Sur les pertes des armées qui ont pris part aux campagnes de 1813 et de 1814. — (11 septembre). Amélioration de l'éducation du soldat. — La défense de la Hollande. — Notice sur le maréchal Macdonald. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (15 août). — Grierson et Hoernle : Travaux sur la langue du Bihâr. — Desnoireterres : Le chevalier Dorat et les poètes légers du XVIII[e] siècle. — Quépat : Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle. — (22 août). Joel : Du développement intellectuel et des motifs littéraires de Platon. — Geering : Le commerce et l'industrie de la ville de Bâle. — Delbœuf et Rœrsch : Éléments de grammaire française. — Krek : Introduction à l'étude de l'histoire de la littérature slave. — (29 août). Baunack : Études sur le domaine du grec et des langues ariennes. — Hegel : Chronique de Mayence. — Bartsch : Les minnæsænger suisses. — Giraud et Chevalier : Le mystère des trois Doms. — Caix de Saint-Aymour : La France en Ethiopie. — Ferrieri : Guide à l'étude critique de la littérature. — (12 septembre). De Sarzec : Découvertes en Chaldée. — Johansson : Les dialectes grecs. — Morlot : Précis des institutions politiques de Rome. — De Molandon et de Beaucorps : Le tumulus de Reuilly. — Guidely : Wallenstein pendant son premier généralat. — Gasté : *De l'éducation des filles*, par Fénelon. — REVUE DES DEUX MONDES (15 août). — M. du Camp : La bienfaisance israélite à Paris; la communauté, l'hôpital et les hospices. — Cucheval-Clarigny : Les fonctionnaires et le budget. — A. Leroy-Beaulieu : La religion en Russie. — A. Duruy : L'armée royale en 1789. — De Varigny : L'Océanie moderne. — Ganderax : La condition des comédiens d'après un livre récent. — (1[er] septembre). Duc de Broglie : La seconde lutte de Frédéric II et de Marie-Thérèse. — A. Filon : Les historiens anglais; J.-A. Froude. — V. du Bled : Les syndicats professionnels et agricoles. — De Saporta : L'intérieur du globe terrestre. — De Varigny : L'Océanie moderne. — G. Valbert : Frédéric-Guillaume IV et Léopold de Ranké. — Brunetière : La banqueroute du naturalisme. — REVUE GÉNÉRALE (15 août). — Katkoff. — Rouché : La réforme de l'enseignement de la déclamation dramatique. — R. Rosières : La Révolution française en province. — (1[er] septembre). L. Claretie : Le théâtre forain. — Rouché : L'enseignement de la déclamation dramatique. — *L'Inconnu*, par P. Hervieu. — *L'Initiation sentimentale*, par J. Peladan. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (août). — Constans : La loi des aliénés — La nouvelle loi sur les auditeurs au Conseil d'État. — Le travail des enfants et de filles mineures employés dans l'industrie. — Feillet : L'assistance publique à Paris — REVUE DE GÉOGRAPHIE (août). — De la Jaille : Mémoire sur le commerce, présenté en 1784 à M. le maréchal de Castries, ministre de la marine. — Gaffarel : La découverte du Canada par les Français. — Girard : Distribution de la température à la surface du globe. — Drapeyron : Le diagnostic topographique de Napoléon. — Delavaud : La Société de géographie de Lyon. — Bellet : Les sources du Mississipi. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (mai-juin). — Maspero : Bulletin critique de la religion égyptienne. — Massebieau : L'Apologétique de Tertullien et l'Octavius de Minucius Félix. — REVUE HISTORIQUE (septembre-octobre). — G. Monod : Les mœurs judiciaires au VIII[e] siècle. — Philippson : Etudes sur l'histoire de Marie Stuart; les lettres de la cassette. — H. Harrisse : Christophe Colomb et Savone. — REVUE INDÉPENDANTE (septembre). — E. D. : J. Laforgue. — De Wyzewa : Les livres. — Mans : Chronique bruxelloise. — T. W. : Voyages aux primitifs allemands. — Huysmans : L'avenue de Lamothe-Piquet. — Rosny : Les Corneilles. — REVUE INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT (août). — Salomon : La réforme de l'enseignement secondaire en Bretagne après l'expulsion des jésuites. — D'Arvert : L'école et la nation. — Blondel : Note sur l'organisation des études juridiques en Angleterre. — REVUE LITTÉRAIRE DE NANTES (juillet). — F. Loliée : Chez Alphonse Daudet. — O. de Gourcuff : L'herbier de Mélanie Waldor. — Ch. Fuster : Aubanel. — (Août) De Gourcuff : Les troubles parlementaires en Bretagne. — R. Kerviler : La chanson d'un maréchal en 1788. — *Répertoire de bio-bibliographie bretonne*, par R. Kerviler. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (juillet). — Silas : L'expédition autrichienne à l'île Jan-Mayen. — Clouée : Le filage de l'huile. — Delarbre : La Légion d'honneur. — Serpette : La navigation en temps de brume. — (Août). Guyon : Nouveau système de la projection de la sphère. — Inventaire des archives du port de Marseille. — Lormier : Traversée de

Brest à Nouméa. — REVUE DU MONDE LATIN (septembre).— Nos révolutions. — E. de Barral : Le conclave de Venise et le Concordat français (1799-1801). — Mlle Rousseau : Saint Ignace et son temps. — Ch. Alexandre : Quinet et ses lettres. — Ch. Berget : M. J. Jamin. — REVUE PHILOSOPHIQUE (août). — Durkheim : La science positive de la morale en Allemagne. — A. Binet : Le fétichisme dans l'amour. — Seignobos. : Les conditions psychologiques de la connaissance en histoire. — Neiglick : Rapports entre la loi de Weber et les phénomènes de contraste lumineux. — *Histoire de la philosophie en France*, par Ferraz. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (20 août). — De Crisenoy : Les conseils de préfecture. — Ch. Bigot : François Millet, sa vie et ses œuvres. — *Le Père Bouhours*, par M. G. Doncieux. — (27 août). P. Stapfer : La question de l'art pour l'art, son histoire; classiques du XVIIe et du XVIIIe siècle. — Les Aïnos, d'après les mémoires de l'université de Tokio. — Le schisme naturaliste. — (3 septembre). P. Stapfer : Poètes et critiques du XIXe siècle. — Léo Quesnel : La littérature australienne; les romans, les poésies, les journaux. — *Études sur l'histoire religieuse de la Révolution française*, par A. Gazier. — (10 septembre). De Pressensé : La démocratie et le catholicisme. — G. Larroumet : Les théâtres de Paris; troupes et genres. — REVUE RÉTROSPECTIVE (n°s 73, 74, 75 et 76). — Correspondance inédite de Charles Vanderbourg avec Geoffroy Schweighauser. — REVUE DE LA REVOLUTION (juillet). — De Beaurepaire : L'assassinat de Georges Bayeux, procureur général, syndic du Calvados. — Faye : Les sociétés populaires d'Indre-et-Loire. — Taine : La Provence en 1790 et 1791. — Audiat : Les exécutés de Moulins. — G. Bord : Mémoire sur la Vendée. — Une lettre de la princesse de Lamballe. — Funérailles de Mirabeau. — (Août). Fournel : Fourcade et Gonchon, les orateurs du faubourg Saint-Antoine. — La Terreur dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais. — Quesvers : La Révolution dans le Gâtinais. — Müller : La disette en 1795. — Les prisonniers d'État sous le Consulat. — REVUE SCIENTIFIQUE (20 août). — Un rapport inédit de Lavoisier ; l'explosion d'Essonne. — Plauchut : Négritos et sauvages de l'île Luçon. — Doumerc : Les barrages-réservoirs de l'Algérie. — Cazeneuve : Les sciences accessoires dans les facultés de médecine. — (27 août). Kucharzewski : Philippe de Girard et son séjour en Pologne. — Paulhan : La conscience dans les sociétés. — Le Châtelier : Constitution des ciments hydrauliques. — *Les singes domestiques*, par V. Meunier. — (3 septembre). Dallet : Les écritures chiffrées. — G. Marcel : Emin pacha et le haut Nil. — De Varigny : Les bactéries de la glace. — *Conseils aux personnes qui perdent la vue*, par Barazer. — (10 septembre). Zaborowski : L'homme préhistorique en Espagne et en Portugal. — Arnaudeau : Le transport des gros monolithes dans l'antiquité. — Pichard : La culture du tabac en France. — L'organisation sanitaire de Paris. — ROMANIA (janvier). — P. Meyer : Le roman des trois ennemis de l'homme, par Simon; notice du manuscrit de l'Arsenal 5201. — A. Thomas : Lettres latines inédites de Francesco da Barbarino. — Morel-Fatio : Le poème barcelonais en l'honneur de Ferdinand le Catholique. — Un nouveau manuscrit de la légende de Girard de Roussillon. — *Dictionnaire du patois normand*, par Moisy.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 août). — A. Sudre : Petites causes et grands effets ; le secret de 1812. — L. Samion : Exercices et manœuvres de l'infanterie belge. — Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin.

TOUR DU MONDE (20 août). — Rabot : Explorations en Laponie. — (27 août, 3 et 10 septembre). Daireaux : Voyage à la Plata. — TRADITION (août). — Desrousseaux : Monstres et géants ; Lyderic et Phinaert. — Dautremer : Contes du vieux Japon. — Certeux : Les géants de la montagne et les nains de la plaine. — Brunet : La chaire du diable ; légende du Bocage normand.

REVUES ÉTRANGÈRES

Allemagne.

CENTRALBATT FUR BIBLIOTHEKWESEN (juillet).— List : Contribution à l'histoire de l'imprimerie strasbourgeoise. — Kade : Une rareté bibliographique à Freiberg-sur-Saale. — (Août). Enestrom : Les bibliothèques suédoises. — Roquette : La question du classement des anciennes dissertations. — Hennen : Indications spéciales et inédites sur la succession des imprimeurs de Marienthal.

Italie.

REVUE INTERNATIONALE (10 août). — M. Depretis. — Veuglaire : Le service militaire en France. — E. Cère : Le surmenage intellectuel. — (25 août). Boglietti : M. de Bismarck dans la vie privée. — Douliot : La mémoire et l'association des idées. — spizio : Louise Siefert.

Espagne.

MATINÉES ESPAGNOLES (15 et 22 août). — Marie Letizia de Rute : La société espagnole. — Aix, pays des castagnettes. — (30 août et 7 septembre) E. Castelar : Les questions d'Orient. — De Rute : La société espagnole.

Belgique.

REVUE DE BELGIQUE (août). — D'Alviella : De la convocation d'un congrès libéral. — Discailles : Hommes et choses de la Révolution brabançonne. — Leclère : Des origines de la France contemporaine.

Suisse.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE (septembre). — A. Michel : Notes sur l'art contemporain. — V. de Floriant : La Provence. — F. de Pressensé : Un philanthrope anglais ; lord Shaftesbury. — Lullin : Le vélocipède. — F. Decrue : La cour de France et la société au XVIe siècle.

LECTURE (septembre). — L'âme de l'enfant. — Dans l'attente de la guerre. — Soixante ans de souvenirs. — Un caractère. — Les étapes d'un touriste en France. Belle-Isle-en-mer. — Sermons. — La Chambre haute. — La fille de Dosia. — Parsis et Brahmines. — Zoroastre. — Propos d'exil. — Le joueur et les nuits blanches. — Ellen Gordon.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 août au 15 septembre 1886)

CONSTITUTIONNEL. Août : 23. *Précis de la campagne de 1815 dans les Pays-Bas.*

DÉBATS. Août : 16. Lettres sur l'Inde; la philosophie afghane. — 17. Notes d'un auditeur du cours de M. Renan. — 20. *Précis de la campagne de 1815 dans les Pays-Bas.* — 22. J. Lemaître : Corneille critique. — 26. Le chevalier Doret et les poètes légers du XVIIIe siècle. — 27. Le monument de Saussure à Chamounix. — 30. J. Simon : *Candidat!* par J. Claretie. — 31. *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale*, par P. Janet. — Sept. : 1er. Correspondance de Marie-Louise; lettres intimes et inédites. — 4. *L'Algérie et la Tunisie*, par P. Leroy-Beaulieu. — Découvertes archéologiques dans l'île de Thassos. — 6. *Portraits littéraires*, par Bérard-Véragnac. — 10. Correspondance de Thackeray. — 12. A. Michel : Promenades au Louvre.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Août : 20. M. de Pressensé à l'Institut. — 22. M. Zola et son roman *la Terre*. — 24. M. de Beust; ses *Mémoires*. — 27. Les livres d'école. — 29. *La France et sa politique extérieure en 1867*, par M. Rothan. — 29 et sept. : 2, 6 et 12. Lettres de V. Hugo à son père. — 11. Les restes de l'enceinte de Philippe-Auguste.

ÉCHO DE PARIS. Août : 25. M. Paul Bonnetain. — Sept. : 11. Pauvre Balzac. — 12. *Montesquieu*, par A. Sorel.

ÉVÉNEMENT. Août : 18. *L'Adorée*, par Maizeroy. — 22. *La Terre*, par E. Zola. — Sept. : 8. Littérature décadente.

FIGARO. Août : 18. Bonnetain, Rosny, Descaves, Guiche, et Margueritte : M. Zola. — 20. Ch. Monselet : Les coups de pistolet; Souvenirs littéraires. — 22. Bonnetain : A propos de *la Terre* et de *Charlot s'amuse*. — Sept. : 3. Les *Rime nuove* de Carducci. — 10. Harvey : Boïeldieu et la *Dame blanche*.

FRANÇAIS. Août : 22. Le naturalisme et Zola. — 23. La jeunesse contemporaine, d'après des livres récents. — 26. *Choses vues*, par V. Hugo. — 27. *L'âme, sa spiritualité*, par Mgr Turinaz. — 29. *Théroigne*, par F. Dugué. — Sept. : 3. *Albert Dürer*, par Kauffmann. — 9. Victor Hugo et ses derniers critiques.

FRANCE. Août : 25. L'ancienne *Revue de Paris*.

GAULOIS. Août : 16. Sacher-Masoch : Souvenirs.

GAZETTE DE FRANCE. Août : 18 et sept. : 1 et 10. Collections et collectionneurs; l'ancienne Rome. — Août : 21. *Le Mariage d'un roi*, par de Raynal. — 22. Une insurrection naturaliste. — *Faust* et la musique. — 23. *Guillaume Tell*, traduction Villard. — *Provensa*, par Boissière. — 28. *Les Soirs de défaite*, par M. de Pimodan. — 29. *Jeanne d'Arc*, par M. Sepet. — Sept. : 4. *Un homme d'aujourd'hui*, par Rabusson. — 5. A propos de *la Terre*. — 11. *Vie de Mgr de la Bouillerie*, par Mgr Ricard.

GIL BLAS. Août : 17. M. Albert Duruy. — 22. L. Ulbach : L'anniversaire de Balzac. — 30. Les décadents. — Sept. : 7. Fouquier : Voltaire.

JUSTICE. Août : 22. Les documents de la Raison. — 25. L'alcoolisme chez les animaux. — 29. Le clergé et la défense nationale en 1793. — Sept. : 3. Le monument de Voltaire. — 5. Philippe Ruhl. — 8. Origines de la religiosité chez les animaux.

LIBERTÉ. Août : 17. *Le Mal d'Orient*, par Kesnim-Bey. — 19. *En rade*, par Huysmans. — 22. Le schisme du naturalisme. — 23. Les *Mémoires* de Casanova. — Un écrin de poésies étrangères. — 26. *Le Marquis de Grignan*, par F. Masson. — Sept. : 2. *La Vie privée d'autrefois*, par A. Franklin. — 8. La maison de Christophe Colomb.

MONDE. Sept. : 4. Deux poètes du sud-ouest; MM. Poydenot et Millet. — 15. La maison Mame.

MONITEUR. Août : 17. Jeanne d'Arc et l'Académie française. — 21. Histoire de la poésie liturgique au moyen âge. — La pensée de M. Zola. — 22. *Ours et Fours*, par Bergerat. — 23. Les derniers travaux sur Molière. — 26. Les Lettres sous la monarchie de Juillet. — 29. Bonaparte et le général Landrieux. — Sept. : 2. La place laissée dans les lettres par M. Caro. — 9. Un faux Louis XVII.

MOT D'ORDRE. Sept. : 26. Nos naturalistes.

NATIONAL. Août : 17. *Candidat!* par Jules Claretie. — 21. Musset et la Malibran.

PAIX. Août : 18. *La Vie littéraire dans une ville de province sous Louis XIV*, par Jacquet.

PARIS. Août : 31. M. Zola.

PARTI NATIONAL. Août : 19. Catulle Mendès et les études latines. — *L'Adorée*, par René Maizeroy. — *Provinciale*, par G. Bergeret. — 22. M. Zola et ses disciples. — 26 et sept. : 2. Le journal de Marie Baskirtseff. — 3. L'école décadente. — 9. *Les Vieilles Actrices*, par Barbey d'Aurevilly.

PATRIE. Août : 19. *Les Comédiens hors la loi*, par G. Maugras. — Le théâtre naturaliste. — 26. De l'influence du naturalisme en littérature. — 29. *Opinion d'un artiste sur l'art*, par Jomot. — 31. M. Zola. — Sept. : 6. M. Caro.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Août : 21. P. Arène : *La Terre*, par M. Zola. — 22 et 29. *Histoire naturelle de la croyance*, par Van Eude. — 24. Le comte d'Avaux, 1627-1642. — 25. Leopardi. — 29. La librairie avant l'imprimerie. — 30. *Le Prince de Bismarck*, par Otto von Loe. — Sept. : 2. Voltaire et Christin. — 9. La comtesse d'Albany et Ugo Foscolo.

SOLEIL. Août : 29. *Chez Paddy*, par de Mandat-Grancey. — Sept. 5. *Essai sur le libre arbitre*, par Fonsegrive.

TEMPS. Août : 17. La participation de la France à l'établissement des Etats-Unis. — 18. Prévost-Paradol à Nantes. — 20. Les archives de l'Opéra. — 21. Jeanne d'Arc à l'Académie. — 22. L'histoire des religions. — 23. Souvenirs sur Listz. — 26. *Le Jouvencel*. — 27. Les débuts de G. Doré. — Sept. : 4. A. France : *La Terre*.

VOLTAIRE. Août : 19. Voltaire et l'Académie. — 26. Voltaire à Saint-Claude. — 27. Danton.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

Cour de Paris (ch. corr.)

Presse. — Diffamation. — Preuve. — Société. — Société en participation. — Directeur. — Administrateur. — Fondateurs.

L'art. 35 de la loi de 1881 qui permet de faire la preuve des imputations diffamatoires et injurieuses contre les directeurs et administrateurs de toute entreprise financière et faisant publiquement appel à l'épargne ou au crédit, ne saurait recevoir application dans le cas d'une société en participation qui n'a d'autre objet que de préparer la création d'une société anonyme, et qui ne fait pas publiquement appel à l'épargne ou au crédit.

Cet article, constituant une exception à un principe d'ordre public, doit être expressément limité au cas qu'il prévoit et aux personnes qu'il désigne. Notamment, comme il ne parle que des « directeurs ou administrateurs » de société, on ne peut admettre qu'un fondateur d'une société soit compris au nombre des personnes contre lesquelles la vérité des imputations diffamatoires peut être établie.

(Marcel Deprez c. Drumont.)

La cour d'appel vient de confirmer le jugement de première instance par lequel le tribunal a refusé de procéder à l'audition des témoins de M. Drumont, dans le procès en diffamation que lui a intenté M. Marcel Deprez, à raison d'un passage de *la France juive devant l'opinion*.

Voici le texte de cet intéressant arrêt :

« Considérant que Marcel Deprez a, le 17 décembre 1886, fait citer Marpon et Flammarion et Drumont devant le tribunal de police correctionnelle, sous la prévention de l'avoir diffamé en publiant le livre intitulé *la France juive devant l'opinion*, dans lequel figurait son nom et se trouvaient des passages contenant contre lui l'imputation calomnieuse de s'être approprié les inventions d'autrui pour s'en faire des titres personnels;

« Considérant que Drumont, se fondant sur ce qu'il n'aurait parlé de Deprez qu'à propos de la société pour la transmission de la force par l'électricité, à la fondation de laquelle il aurait donné complaisamment son concours, et sur la double qualité qui lui aurait appartenu de fondateur et de directeur de cette société, réclame le droit d'établir, en conformité de l'art. 35 de la loi du 29 juillet 1881, la vérité des imputations qui ont donné lieu à la poursuite;

« Considérant qu'il résulte des documents de la cause et des débats que les imputations dont il s'agit se rattachent en effet à cette thèse évidemment soutenue par l'auteur du livre incriminé, à savoir que les féodaux juifs guettent tout convoi qui passe à l'horizon portant des idées ou des découvertes pour lui barrer la route, le détrousser et le mettre en rançon, mais qu'elles ne se caractérisent par aucun fait ayant un trait direct avec la fondation de la société sus-désignée ;

« Qu'il est constant du reste que *la France juive devant l'opinion* a été publiée au mois d'octobre 1886 ; que la société n'a été fondée qu'au mois de janvier 1887 et que Deprez ne s'est révélé comme l'un de ces fondateurs que par les statuts déposés chez Mᵉ Corrard, notaire, suivant acte des 18 et 20 décembre 1885 ;

« Que Drumont n'a pu entretenir le public de faits qui ne s'étaient pas encore produits ;

« Qu'à la vérité, une société en participation paraît avoir existé antérieurement, à l'effet de préparer la société anonyme dont la fondation était projetée; mais qu'il n'est pas démontré ni même allégué que cette participation ait fait publiquement appel à l'épargne ou au crédit ; qu'elle ne peut donc être classée parmi les entreprises visées en l'article 35 de la loi de 1881;

« Qu'ainsi il est certain en fait que les attaques formulées par Drumont contre Deprez ne se rapportaient pas au fondateur d'une société au regard de laquelle la preuve fût autorisée;

« Considérant d'ailleurs que l'art. 35 règle la condition des directeurs ou des administrateurs, mais ne fait aucunement mention des fondateurs; que ces dispositions constituent une exception au principe d'ordre public qui interdit la preuve des faits diffamatoires en matière de diffamation envers les particuliers, et résiste par conséquent à l'extension que la défense s'efforce de leur donner; qu'un fondateur qui a gardé sa situation d'homme privé ne saurait être assimilé à un administrateur qui, à raison de la fonction qu'il a acceptée, a revêtu en quelque sorte un caractère public;

« Qu'en vain la défense fait ressortir le danger que peuvent présenter les manœuvres commises par les fondateurs au moment de la réunion du capital social; que la mission du juge est d'appliquer la loi, non de la faire, et qu'il convient de reconnaître qu'un simple fondateur n'est pas compris au nombre des personnes contre lesquelles la vérité des imputations diffamatoires peut être établie;

« Considérant que Drumont soutient d'autre part que Deprez était directeur de la société dont il a voulu dévoiler les agissements; que le seul élément de preuve qu'il produit à l'appui de cette allégation consiste dans un état des indemnités à payer aux ingénieurs employés pour la commission d'expériences pendant le mois de décembre 1886, état dans lequel Deprez est en effet qualifié de directeur; mais que cet état lui-même démontre qu'il n'était directeur que de ladite commission, dont il était d'ailleurs le membre le plus important et celui qui touchait la rétribution mensuelle la plus élevée; qu'il est manifestement impossible de voir dans le directeur d'une commission scientifique, se livrant à des travaux professionnels pour le compte d'une société, un directeur d'entreprise industrielle, commerciale, financière, faisant publiquement appel à l'épargne et au crédit dans les termes de l'article 35 de la loi 1881 ;

« Par ces motifs,

« Rejette les conclusions des appelants; donne acte à Marcel Deprez de ce qu'il déclare s'en rapporter à justice sur le mérite de l'appel;

« Confirme le jugement dont est appel. »

L'Administrateur-Gérant : A. Sauvhar.

CHEMINS DE FER DE L'EST

VOYAGE CIRCULAIRE DANS LA SUISSE ORIENTALE, L'ENGADINE

ET LE SUD DU GRAND-DUCHÉ DE BADE

AVEC SÉJOUR FACULTATIF DANS LES PRINCIPALES VILLES DU PARCOURS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est vient d'organiser, comme l'année dernière, un voyage circulaire à prix très réduits dans la Suisse orientale et le sud du Grand-Duché de Bade.

Les principaux points de l'itinéraire sont : Paris, Troyes, Chaumont, Belfort, Bâle, Baden, Zurich, Ragatz, Coire, Sargans, Rorschach, Romanshorn, Constance, Schaffhouse, Neuhausen (chute du Rhin), Bâle, Belfort et Paris, ou vice versa.

A Coire, les touristes peuvent effectuer, en dehors du voyage circulaire, différentes excursions très intéressantes dans la Haute-Engadine.

Les billets, valables pendant trente jours, sont délivrés, à Paris, à la gare de l'Est et dans les bureaux succursales de la Compagnie, aux prix de 126 fr. 85 en 1re classe et de 89 fr. 55 en 2e classe.

VOYAGES CIRCULAIRES DE VACANCES

A itinéraires facultatifs

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est délivre, pendant la saison des vacances, du 1er juillet au 15 octobre, des billets à prix très réduits de voyages circulaires sur son réseau pour des parcours d'au moins 300 kilomètres. L'itinéraire est composé au gré des voyageurs, de manière toutefois à former un circuit complètement fermé, c'est-à-dire que le voyageur doit revenir à son point de départ.

Pendant la même période, les Compagnies de l'Est et de Paris-Lyon-Méditerranée délivrent des billets semblables, permettant d'effectuer, en empruntant les deux réseaux, des parcours totaux de 500 kilomètres et au-dessus.

Les voyageurs peuvent s'arrêter à toutes les gares desservies par les trains et situées sur l'itinéraire.

CHEMINS DE FER DE L'EST

DE PARIS EN ITALIE

PAR LE SAINT-GOTHARD

De nouveaux services rapides viennent d'être organisés entre Paris et Milan, viâ Troyes, Belfort, Bâle, Lucerne et le Saint-Gothard.

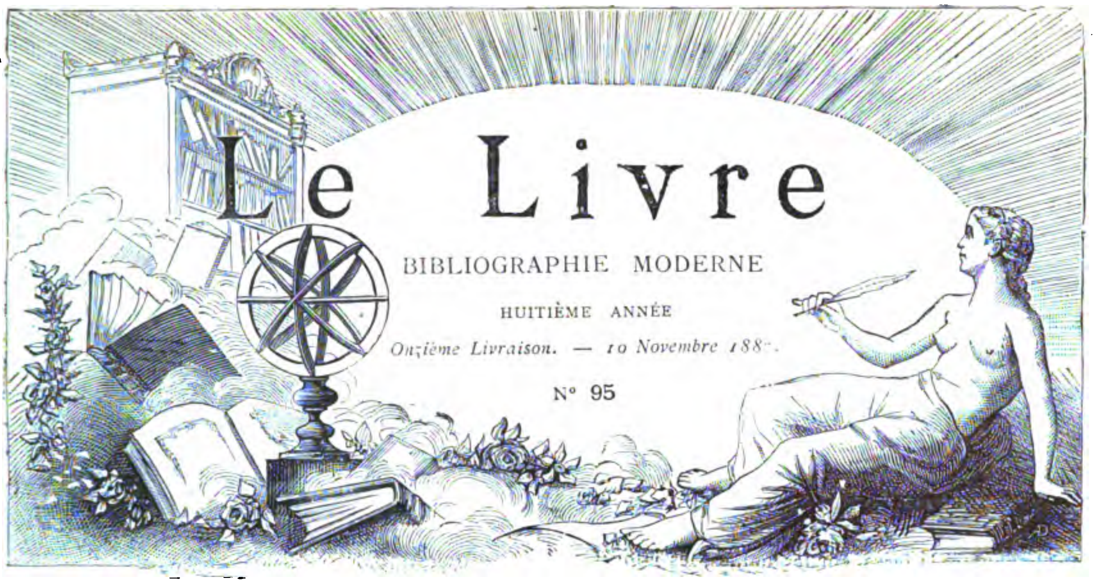
Le voyage de Paris à Milan se fait actuellement en moins de vingt heures, par cette route qui est la plus courte.

Des voitures directes de 1re classe effectuent le trajet entre Paris et Milan par le train partant de Paris (Est) à 8 h. 40 du soir, et au retour par le train quittant Milan à 9 h. 55 du matin.

A Milan, les voyageurs trouvent des correspondances pour toute l'Italie.

Des billets directs de 1re et de 2e classe sont délivrés par la Compagnie de l'Est, à sa gare de Paris et dans ses bureaux succursales, pour Milan, Venise, Florence, Rome, Naples, Brindisi, etc., etc.

La Compagnie de l'Est délivre, en outre, des billets d'aller et retour, à prix réduits, pour Milan, Chiasso, Luvino et Venise.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

Pascal Géfosse, par Paul Margueritte. Paris, Librairie illustrée, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est le rouage intérieur et caché des êtres, c'est le mystère de leur pensée, la caverne ténébreuse de leur cœur qui tentent de préférence la soif d'analyse de Paul Margueritte. Il laisse volontiers à côté les manifestations extérieures des individus, pour entrer en eux, sonder leurs secrets, chercher à pénétrer l'énigme qui les fait agir. L'exacerbation de cette curiosité lui fait même effleurer le mysticisme, à force de psychologie, et sous la peau de son héros on devine les préoccupations, les interrogations sur lui-même de l'auteur.

Attiré par l'étrange et complexe problème de l'adultère, il l'étudie chez ce sensitif particulier, l'homme de lettres, chez l'être qui s'observe continuellement et ne laisse égarer aucune de ses sensations, aucun des troubles intimes de son cœur ou de son cerveau, sans les traiter littérairement, sans les disséquer, plume en main. Son *Pascal Géfosse* est un amoureux terrible, l'amoureux qui étudie son amour comme une maladie, qui discute le pour et le contre des soulèvements de sa chair tentée par la chair féminine, des battements de son sang dans les artères incendiées de désir. De sang-froid, avec une absence complète de sens moral, en se traitant de misérable, car il trahit un ami et ne cède qu'à un caprice sensuel, passager, il perd une malheureuse jeune femme que sa réputation d'auteur à succès, plus encore que ses agréments personnels, affole et roule au bourbier de la faute. Il combine mathématiquement la chute de Louise Daygrand, et, intérieurement, ricane de cet amour, au milieu duquel il ne perd pas un instant la raison, tandis que la pauvre créature tourne autour de lui, fascinée, perdant toute conscience et toute pudeur, prête à le suivre partout en abandonnant son mari et ses enfants.

C'est la curieuse peinture d'un adultère très particulier que Paul Margueritte nous trace dans ce livre; il a placé son action au milieu des paysages d'Algérie

qui lui sont familiers, dans une atmosphère qu'il connaît, qu'il regrette, car bien des souvenirs, bien des pensées de Pascal Géfosse, au milieu du rappel des faits d'enfance, ont la netteté, le bien vu, l'émotion de l'autobiographie. En somme, un livre intéressant, apportant dans la littérature une des nuances de l'amour, ce perpétuel sujet d'étude, qui varie avec les individus, se métamorphose selon l'être qu'il touche, comme le caméléon change de couleur pour prendre celle de l'objet sur lequel il rampe. G. T.

Les Barthozouls, par JOSEPH CARAGUEL. Paris, A. Piaget, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Toute étude paysanne se concentre forcément et presque uniquement sur cette constante préoccupation du paysan, la terre, sur les haines, les jalousies, les crimes qui jaillissent de son partage, comme les étincelles sautent du caillou heurté par le soc de la charrue, par le fer de la pioche.

Joseph Caraguel n'a pas manqué à cette règle : dans *les Barthozouls*, il nous montre une terre de famille, un héritage partagé entre deux branches des Barthozouls, au grand désespoir de l'un des héritiers, qui, mordu de l'âpre et rustique passion du sol, voudrait réunir ces deux parts en un seul tout, qui serait le superbe, l'énorme, l'unique bien des Barthozouls. Ici ce désir rude, patient, continu, se trouve renfermé dans le cœur d'une femme, Marianne, dite la Barthozoule, une gaillarde, une maîtresse femme. Jeune fille, elle a d'abord espéré arriver à ses fins en se faisant épouser par son cousin, héritier de la part convoitée; mais il lui échappe et epouse une autre femme, dont il a un fils; Marianne se marie de son côté et met au monde une fille. Les hasards d'une fête rapprochant Germaine et Paul, les deux cousins, jusqu'alors ennemis de par la haine de leurs parents, Marianne conçoit brusquement le projet de les marier et de réaliser ainsi son rêve du bien unique des Barthozouls. Elle atteint en effet son but, et, unissant les deux propriétés, n'en forme qu'une seule, toute plantée de vignes, d'où elle lancera un défi hautain au phylloxera qui ravage les pays avoisinants.

Très consciencieuse, très serrée, avec un souci de la forme qui pousse l'écrivain à toutes les exagérations du style, à toutes les bizarreries de la maladie du mot, l'étude de mœurs terriennes de Joseph Caraguel n'offre cependant pas de reliefs très accentués; elle se tient à ras de terre sans jamais s'élever, et il en découle une certaine monotonie encore aggravée par l'abus de la description, par l'envahissement exagéré des choses extérieures. Malgré les qualités littéraires du romancier, il est donc difficile de lire couramment *les Barthozouls*, à cause de l'emploi voulu, de l'emploi inutile et constant de mots bizarres, piochés à coups de dictionnaire, impossibles à comprendre sans un glossaire spécial. Tout cela ne vaut pas la simplicité, la limpidité, la netteté et ne saurait jamais remplacer la pensée, l'analyse sobre des caractères. Joseph Caraguel semble s'être plu à étouffer son livre sous une végétation parasitaire qui égare le lecteur, le déroute et enlève de l'unité à son étude.

G. T

Nouvelles grecques de D. BIKÉLAS, traduite par le marquis de Queux de Saint-Hilaire. Paris, Firmin-Didot, éditeur; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

On pourrait commencer à craindre que le Français n'ait été trop sensible au reproche d'ignorer les œuvres étrangères. La traduction déborde; les romans anglais défilent en couvertures rouges, comme l'uniforme des soldats de S. M. la Reine; les romans russes se répandent à flot continu, en abusant du légitime succès des grandes œuvres de Tolstoï et des sombres études de Dostoïewski; voici M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire qui nous révèle un Grec contemporain, D. Bikélas, qu'il nous présente comme un des premiers écrivains et conteurs de son pays.

Assurément le talent ne manque pas dans les sept récits qui constituent le volume. Elles sont agréables à lire. La *Sœur laide* contient quelques scènes amusantes; l'*Enragé* est un tableau assez net et vigoureux de l'état d'esprit des paysans dans une bourgade de Cyclady; le *Pappas Narkissos* est une composition intéressante; M. Bikélas y pose d'une façon intéressante l'analyse des dissentiments d'un jeune prêtre pour la première fois en présence d'un agonisant. *Chez l'ombite* n'est qu'une esquisse, mais dont les traits traduisent habilement une observation tout extérieure. Le *Cap des deux frères* semble d'abord un conte fantastique et se termine par le court récit d'une aventure dramatique.

En toutes ces compositions, on aperçoit un grand souci de l'art, et ce n'est pas un petit mérite. Mais, pour être franc, nous avouons qu'au fond il n'y a pas grand' chose. Ce n'est jamais qu'une anecdote, un fait divers entouré de préambules et de circonstances accessoires, la plupart du temps d'espèce assez ordinaire.

Il se peut que M. Bikélas occupe un des premiers rangs dans la littérature nouvelle de la Grèce actuelle. Il faudrait être pris d'*exotomanie* pour ne pas reconnaître que, dans ces nouvelles au moins, il est bien au-dessous de nos auteurs nouvellement arrivés à la renommée. Estimable, distingué, sont des épithètes qu'il convient d'accorder à l'écrivain. Mais il ne nous paraît pas que la privation d'une traduction de ses œuvres ait pu être une souffrance pour personne.

Le traducteur a droit pourtant aux remerciements de son ami l'auteur : il a fait passer dans une bonne langue, précise, élégante, la prose de M. Bikélas.

PZ.

L'Unisson, roman par GEORGE DURUY. Un vol. in-18. Paris 1887, Librairie Hachette.

La question qui tient en suspens l'intérêt du lecteur jusqu'aux dernières lignes du nouveau roman de M. George Duruy (pourquoi George sans *s* à l'anglaise?) n'est pas de savoir si le jeune baron Ray-

mond Blachère, de modeste fortune et descendant des preux, épousera ou non Mlle Claire Lecouturier, fille de roture et archimillionnaire; le doute, si même il y a doute un instant, ne se prolonge pas au delà de quelques pages. La véritable question est celle-ci : le mariage accompli, tant à la mairie qu'à l'église, et consommé dans une chambre d'hôtel, à Biarritz, un autre mariage, l'union des âmes, « l'unisson », se fera-t-il jamais entre l'homme de devoir, doué de toutes les vertus chevaleresques, rêveur en outre, croyant, sensible et poète, amoureux fou de sa femme d'une part, et celle-ci, le rejeton d'un père ingénieur, cerveau positiviste, et d'une mère sotte, mondaine et forte à la Bourse ? Elle-même, la jeune femme est tour à tour « toute grâce, vivacité, espièglerie, gentille coquetterie et loyauté », ou bien « intéressée, soupçonneuse, calculatrice, incapable d'enthousiasme et de poésie », considérant — avant le mariage — le mariage (dont elle se vante *de ne rien ignorer*) comme « une sorte de camaraderie supérieure, ayant pour but la satisfaction des intérêts et des ambitions des deux contractants », et finalement aimant bien son mari, qu'elle ne prise pas très haut, mais dont elle ne doute pas, dans sa naïve infatuation, de réussir à faire quelqu'un.

Le problème étant ainsi posé, on imagine aisément la richesse des combinaisons psychologiques que l'antagonisme des situations morales offrait à l'analyse du romancier. Depuis les premiers malentendus jusqu'à la crise finale, à travers les échanges de souffrances muettes, les douleurs résignées, les luttes sourdes, suivies de révoltes déclarées, conduisant au bord de fautes irréparables, M. George Duruy nous fait assister à un spectacle très délicatement observé et rendu avec une exquise finesse de talent, au lent et périlleux travail de désagrégation et de refonte par où s'accomplit la totale évolution de deux caractères, qui finissent par se rencontrer et s'unir à mi-chemin.

« Sur le banc de gazon, au pied de la statue sans tête, Raymond et Claire étaient assis. La jeune mère achevait de boutonner son corsage, qu'elle avait ouvert afin de donner le sein à son fils. L'enfant était couché à terre, sur une couverture de voyage; il poussait des cris joyeux en levant les deux mains pour prendre une fleur que son père agitait au-dessus de lui et retirait chaque fois que ses petits doigts malhabiles allaient la saisir. Sans parler, l'abbé fit signe à Mme Blachère (mère) de venir. Et quand elle eut, d'un coup d'œil, embrassé tous les détails de la scène :

« Eh bien! fit-il, qu'est-ce que je vous disais ?... Le voilà l'unisson. »

L'Unisson n'est pas seulement une œuvre remarquable par le grand art avec lequel M. George Duruy a composé les caractères très complexes de ses principaux personnages et, pénétrant au fond des cœurs, tracé d'une plume subtile les états d'âme contradictoires et vrais pourtant qu'ils traversent. Son roman a aussi le mérite devenu rare d'être une œuvre forte, sincère, vivante et, de plus, honnête, saine, élevée dans la forme et dans le fond. E. C.

La Grande Babylone, par Edgar Monteil. Un vol — Prix : 3 fr. 5o. (Librairie moderne. — Maison Quantin.)

C'est avec tranquillité et précision que M. Edgar Monteil poursuit le plan qu'il s'est tracé de peindre, telle qu'elle existe, la société française tout entière, dans tous ses mondes ; non pas d'imagination, mais en arrangeant seulement un peu ce qu'il voit. Car il veut voir et jamais il n'a rien écrit sans qu'il l'eût vu, sans qu'il se fût imprégné de la vie qu'il veut peindre. C'est pour cela que les livres qui composent aujourd'hui sa série d'*Études humaines*, depuis *Antoinette Margueron* jusqu'au *Grand village* et *Cornebois*, offrent un si remarquable caractère de vérité.

C'est ce caractère qu'on retrouve dans la nouvelle œuvre que M. Edgar Monteil publie à la Librairie moderne. La *Grande Babylone* est pleine de détails que tous ceux qui connaissent les dessous de la vie de Paris reconnaîtront facilement. La *Grande Babylone*, c'est Paris dans son ramassis d'étrangers plus ou moins canailles, essayant d'exploiter la France, à l'affût des moyens frauduleux de se procurer de l'argent. C'est l'affaire véreuse et le jeu mis en action, et le jeu avec toutes ses émotions et toutes ses conséquences. Ce qu'on voit dans la *Grande Babylone*, c'est la dépravation des étrangers de Paris, leur vie pleine de vices ; en un mot, c'est l'actualité même.

Nous ne parlons pas de l'œuvre elle-même, de la vivacité avec laquelle elle est menée, de la clarté et de la correction du style. M. Edgar Monteil n'a jamais recueilli que des louanges pour toutes ses œuvres littéraires et ce n'est plus aujourd'hui qu'on contestera son talent.

Le Cornac, par Dubut de Laforest . Un vol. in-18 jésus. Paris, Dentu et Cie, 1887. — Prix : 3 fr. 5o.

Il est assez piquant d'apercevoir sur la couverture de ce roman la devise en exergue autour de l'écusson de l'éditeur : *Candidi ac tenaces*. M. Dubut de Laforest et ses personnages ne sont point des prototypes de candeur ; quant à la ténacité des uns à se ruer avec frénésie aux désordres sensuels et, de l'autre, à désirer ce... rut, elle a, sinon sa justification, du moins son explication, dans la faveur que lui accorde le public. Il ne sert de rien de moraliser sur le sujet. M. Dubut de Laforest, de bonne foi peut-être, répondrait qu'il a vu ce qu'il conte, et que son dessein est honnête ; en effet, les vicieux qu'il nous représente de la tête au pied finissent par être victimes de leurs vices. Dès lors, que réclamer ? C'est de la morale en action ! Oui, mais c'est aussi de l'immoralité en récit : à vrai dire, le public gangrené à qui l'on a vendu déjà huit ou dix éditions du *Cornac* se soucierait médiocrement de cette figure de littérateur proxénète, de ce sénile débauché, de mari trafiquant de si femme, si des scènes extrêmement risquées n'émaillaient le récit et ne rallumaient le cerveau du lecteur fatigué ou de la lectrice blasée. Ce M. Angelus, le Cornac, est un personnage ignobilissime; ayant besoin

de l'argent d'un banquier sexagénaire, il dit crûment à sa femme : « Vous avez un jeune amant ; prenez-en aussi un vieux ; si vous devenez la maîtresse de Keulsbergh, vous trouverez en votre mari un serviteur : je fermerai les yeux sur Florentin... Voyons, Régine, avec le jeune amant, vous oublierez le vieux. »

Et le resté à l'avenant.

La truffe elle-même a pourtant besoin d'être enveloppée d'une fine farce et logée dans un volatile de race. Mais M. Dubut de Laforest connaît son public ; il le méprise, j'en suis convaincu, et il a bien raison. Il lui fourre la truffe toute crue dans le groin, en lui disant : « Tiens, flaire, mange ; tu n'as pas même la peine de te baisser pour la chercher ; je l'ai déterrée pour toi ! »

Il est fâcheux que cette occupation devienne l'unique emploi des qualités de romancier de M. Dubut de Laforest.

Si maintenant l'on exige la raison pourquoi le sieur Angelus Cardoz, homme de lettres, festoyant et prodigue, a été surnommé le *Cornac*, c'est que, dans son cas spécial, ce mot est synonyme de lanceur de femmes et de pêcheur d'hommes. — Cette indication nous dispense d'une analyse plus détaillée.

Contes de garnison, par Jean de Villeurs, avec des croquis de Darnoc. Un vol. in-18 jésus. Paris, 1887. Plon, Nourrit et Cie, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Ne pas confondre ces contes de garnison avec des histoires de corps de garde. Ils sont, ma foi ! jolis pour la plupart, et touchants, sans recherche ni prétention, écrits d'un style facile et clair. Le moins bon de tous est *l'Heure du fantôme*, d'une invention un peu forcée et d'un intérêt médiocre. Mais il en est deux qu'il convient de distinguer : on ne peut lire sans émotion l'histoire de cette pauvre Germaine, victime du satyre dont elle gouverne les filles, et amoureuse ensuite d'un lycéen de dix-sept ans, un potache de Louis-le-Grand, futur saint-cyrien. Ce *premier amour* a bien l'air d'une histoire vraie, d'un souvenir, d'une confidence.

Chamagney, fils est aussi une histoire attendrissante, celle de deux frères orphelins dont l'aîné se fait le *père* du cadet avec une sollicitude, un dévouement admirables. La scène où l'aîné va réclamer aux avant-postes prussiens son *fils* tué la nuit dans une rencontre est d'un grand effet dramatique.

Ces *Contes de garnison* méritent d'être tirés de la foule des romans ou nouvelles quelconques que nombre d'officiers s'avisent d'écrire pour leur amusement, que neuf fois sur dix le lecteur ne partage aucunement.

PZ.

Die Amerikanerin, par Sophie Junghaus. Leipzig. C. Reissner, 1887.

Le nouveau roman de Sophie Junghaus est une étude très curieuse de la jeune fille élevée en Amérique et transplantée en Europe. Or, comme cet auteur s'entend admirablement à peindre les caractères féminins, ce volume a toutes les qualités requises pour charmer les lecteurs qui préfèrent une page d'observation pénétrante et de délicate analyse au fatras de vingt chapitres d'aventures. D'ailleurs, il est à noter que dans l'*Américaine* le côté romanesque ne manque pas, chose logique, avec la donnée même du livre et les contrastes, les heurts inévitables qui se produisent entre la jeune miss Webster, intelligente, pratique, froidement audacieuse, et le milieu mondain dans lequel elle se meut entre des préjugés et des partis pris.

Une bonne note à Sophie Junghaus pour ce roman et une bonne note aussi à la littérature allemande contemporaine, qui nous a depuis longtemps déshabitués de ces œuvres *vraies*, saines et fortes.

L. DE H

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— Critique. — Philologie. — Linguistique. —

La Bible, par E. Ledrain. Traduction nouvelle d'après les textes hébreu et grec. Tome II. — II. Rois. — Esdras. — Néhémie ; I et II. Chroniques ; I et II. Maccabées. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. Un vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Nous sommes en retard pour annoncer le second volume de la traduction littérale et littéraire de *la Bible* qu'avec tant de courage et de puissance a entreprise M. E. Ledrain. Il achève ici la partie historique des livres sacrés des Juifs, commencée dans le volume Ier. Ce que je disais du premier volume, je le pourrais dire du second, avec l'assurance accrue que donne une seconde épreuve, et l'addition d'éloges que mérite un travail plus considérable, mené avec le même entrain, exécuté avec la même science, la

même conscience et le même talent, et conduit à aussi bonne fin.

Les livres historiques de *la Bible* exercent en général un moindre attrait que les livres lyriques, y compris ceux des prophètes. Ces combats entre les tribus, ces luttes avec l'étranger presque infailliblement suivies de la défaite et de la servitude, ces sacrifices, ces holocaustes d'hommes dévorés par le feu d'Iaveh, ces pillages et ces égorgements, ces déchirements intérieurs, ces intrigues et ces massacres de palais, fatiguent vite le lecteur, quand ils ne l'écœurent pas. Mais quand on écoute ce récit à travers l'interprétation de M. Ledrain, on est étonné d'entrer dans un monde nouveau, de pénétrer dans des mœurs, des habitudes d'esprit, des passions, des intérêts, une société, une civilisation tout entière, qui a l'attrait empoignant d'une révélation. Le monde sémite vit et palpite dans ces pages. La poésie farouche du peuple d'Israël se déroule dans la sombre simplicité des faits, tragiques presque toujours, idylliques en de rares places, qui forment, sous les châtiments multipliés d'un Dieu jaloux et inclément, la trame des destinées hébraïques. Qu'il frappe ses tribus ou l'ennemi de ses tribus, il se montre toujours le tueur implacable.

« La pièce que tu m'as faite au sujet de Sanhérib, roi d'Asschour, je l'ai écoutée. Voici la parole que je fais entendre sur ce roi :

Elle te méprise, elle se rit de toi,
La vierge, fille de Çion ;
Après toi elle branle la tête,
La fille d'Ierouschalaïm.

A qui as-tu jeté l'injure et l'outrage ?
Contre qui as-tu élevé la voix ?
C'est en haut que tu as porté les yeux,
Contre le saint d'Israël.

Par tes messagers tu as outragé le Seigneur et dit :
« Avec la multitude de mes chars
J'ai escaladé le sommet des montagnes
Et les endroits les plus retirés du Libanon.

J'ai coupé la hauteur de ses cèdres
Et le meilleur de ses cyprès,
J'ai pénétré jusqu'à ses confins,
Dans la forêt de sa beauté... »

... Toutes tes fureurs à mon égard [je les connais].
Parce que tu t'es emporté contre moi
Et que ton insolence a monté jusqu'à mes oreilles,
Je poserai mon anneau dans ta narine
Et mon frein à tes lèvres,
Et te ramènerai dans le chemin par lequel tu es venu.

Cette nuit-là même, Iaveh « frappa dans le camp d'Asschour cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Le lendemain matin, au lever, il n'y avait plus que des cadavres inanimés. Alors, pliant ses tentes, Sanhérib, roi d'Asschour, reprit le chemin de son pays et séjourna dans Ninevê.

« Là, comme il était prosterné dans le temple de Nisrok, son dieu, Adrammélek et Saréçer, ses fils, le frappèrent de l'épée et s'enfuirent dans le pays d'Ararat. »

Les hébraïsants seuls ont pu, jusqu'à présent, sentir cette poésie spontanée, sauvage et grandiose. Ni les Septante, ni la *Vulgate*, ni les traductions modernes ne nous la présentent dans son intégrité. On se préoccupe beaucoup plus de donner des assises à une religion et à un culte que de conserver des monuments littéraires ; et parmi les traducteurs que le souci littéraire anime avant tout autre, qu'ont-ils fait tous que broder ou enjoliver l'idée biblique et prendre le texte pour prétexte à leur ardeur de paraphrase ?

Une critique historique exacte éclaire partout le chemin parcouru. M. E. Ledrain s'est judicieusement imposé la loi de n'introduire aucune discussion ni exposition de théories dans le cours même de sa traduction. Il considère qu'il est préférable d'en faire l'objet d'un volume à part, lequel ne sera pas le moins intéressant de cette grande œuvre. Mais il sait, d'un mot mis en note, rétablir un nom, rectifier un fait, signaler une lacune, une faute ou une interprétation, empêcher le lecteur de s'égarer dans les détours et difficultés du récit. C'est ainsi qu'à propos du prétendu décret de Cyrus rapporté au chapitre VI d'Esdras, concernant la reconstruction du Temple, il écrit cette note rapide et concluante : « Pour justifier une doctrine ou un fait, les Israélites ne se sont jamais fait scrupule d'imaginer des livres ou des édits, témoin les *Livres sybillins* et la grande fabrication alexandrine. »

On se rappelle l'avant-dernière scène de l'acte V, dans *Athalie*. Voici la matière que le chroniqueur juif a fournie au poète tragique français. Tout ayant été soigneusement réglé d'avance par le cohène Jehoyada (Joad), « on produisit l'enfant royal, on le ceignit du diadème, on lui remit la loi, on le proclama roi. Jehoyada et ses fils lui donnèrent l'onction. On jeta ce cri : « Vive le roi ! »

« Aux clameurs du peuple se précipitant pour acclamer le roi, Athalyahou (Athalie) accourut au temple, vers la foule, et voici ce qu'elle vit : le roi debout sur l'estrade, à l'entrée ; les chanteurs et les trompettes près de lui ; et toute la foule du pays se réjouissant et faisant résonner les trompettes, et les musiciens avec les instruments de chant, enseignant à louer. Athalya déchira ses habits en s'écriant : « Conjuration ! conjuration ! »

« Faisant sortir les centurions, surveillants de la troupe, Jehoyada, le cohène, leur donna cet ordre : « Traînez-la hors du Temple vers les rangs. Quiconque la suivra, qu'il soit égorgé avec l'épée ! » Le prêtre criait : « Qu'elle ne périsse pas dans la maison d'Iaveh ! »

« Ils jetèrent les deux mains sur elle et se dirigèrent vers l'entrée de la porte des chevaux, au palais royal. C'est là qu'ils la massacrèrent. »

Racine a traduit à sa mode ces dernières lignes d'un relief si puissant :

> Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée,
> Et que la sainteté n'en soit point profanée.
> Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris,
> De leur sang par sa mort faire cesser les cris.
> Si quelque audacieux embrasse sa querelle,
> Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

Et bientôt après, un lévite vient annoncer que

> Le fer a de sa vie expié les horreurs,

et que Jérusalem,

> De son joug odieux à la fin soulagée,
> Avec joie en son sang la regarde plongée.

Le suprême bon goût — celui de Racine — est assurément une jolie et bien recommandable chose; mais il n'aide pas à comprendre, encore moins à rendre, la grandeur barbare des poètes et des conteurs primitifs. Et c'est ce que M E. Ledrain sait faire merveilleusement. B.-H. G.

Étude sur Quinte-Curce, *sa vie et ses œuvres*, par S. Dosson, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, docteur ès lettres. Paris, Hachette et Cie. Un vol. in-8°.

Il était difficile de faire une étude plus consciencieuse, plus fouillée, plus minutieuse, plus complète sur l'auteur latin de la *Vie d'Alexandre*. L'appareil d'érudition peut faire envie à un Allemand; la méthode, le goût et le sentiment littéraire sont peut-être appréciés par tout Français lettré. Quinte-Curce n'est connu que par son livre. Sa vie, l'époque même où il vécut semblaient être à jamais dans une impénétrable obscurité. On en est même venu à contester son existence, et des savants ont soutenu l'opinion que la *Vie d'Alexandre* est l'œuvre de quelque moine habile aux pastiches et ami des mystifications. Il va sans dire que, mystifiés ou mystificateurs eux-mêmes, ces savants n'ont point l'oreille de M. Dosson, lequel, à l'aide d'inductions ingénieuses et patientes, nous amène à la quasi certitude que l'œuvre de Quinte-Curce fut achevée d'écrire « soit en 42, soit plutôt en 41 » après Jésus-Christ.

Ce point fixé autant qu'il peut l'être, M. Dosson en fixe bien d'autres. Il arrive presque à distinguer lequel des Curtius doit être l'auteur de la *Vie d'Alexandre* et entre le Curtius Rufus dont parle Suétone et le Curtius Rufus dont parle Tacite, c'est pour ce dernier qu'il se prononce, non sans en donner de fort plausibles raisons. Il établit les sources auxquelles puisa l'historien et en discute la valeur avec autorité. Il analyse les procédés de composition de Quinte-Curce, met en relief sa bonne foi, son amour de la vérité, et le venge des nombreuses accusations qu'on a soulevées contre lui. Il l'étudie sous le quadruple aspect de peintre, d'auteur, de moraliste et d'écrivain, notant sa recherche du pittoresque, ses habitudes oratoires, ses doctrines philosophiques se rattachant à la fois au stoïcisme et à l'école du Portique, sa langue légèrement entachée de décadence, et où le vocabulaire poétique de l'âge classique fait irruption dans la prose. Un Allemand, M. Th. Vogel, a compté que le vocabulaire de Quinte-Curce ne dépasse pas 3,850 mots. M. Dosson nous apprend que « dans ce vocabulaire restreint, les néologismes sont rares; on y trouve trois mots absolument inconnus avant et après Quinte-Curce, cinq que l'on rencontre dans les auteurs contemporains de Claude et de Néron, et treize qui appartiennent à la langue des écrivains postérieurs au règne d'Auguste. Les archaïsmes y sont peu nombreux, il n'y en a guère plus de six, et les mots transcrits du grec ne dépassent pas la douzaine. » Telle est la minutie des détails recueillis par M. Dosson. C'est, si l'on peut dire, de la critique au microscope. Non pas que les vues d'ensemble et la force d'esprit qui, de l'analyse la plus subtile, sait remonter à la synthèse la plus large, lui fassent défaut. Bien au contraire. Je n'en veux pour exemple que les lignes si fermes par lesquelles il clôt son beau travail et que je demande la permission de citer.

« Somme toute, Quinte-Curce historien ne sera jamais apprécié que par les esprits assez cultivés et assez forts pour n'avoir pas à craindre de se laisser égarer par lui; il sera toujours tenu en suspicion par les autres; il est inquiétant. Écrivain, il ne nous procurera jamais un plaisir sans mélange; il est inégal. C'est dans ce double fait qu'il convient peut-être de chercher la cause des fluctuations qu'a subies sa renommée, des jugements si divers qu'on a portés sur lui. Aux époques où les esprits s'appliquent volontiers à découvrir les faiblesses des écrivains, sa gloire diminue; elle grandit au contraire quand, selon le mot de Chateaubriand, on quitte la critique mesquine des défauts pour la critique féconde des beautés. Et c'est ainsi que l'avenir recommencera sans doute pour Quinte-Curce le passé, et que le reflux de l'opinion lui rendra la gloire que le flux lui avait enlevée. »

De pareils livres sont l'honneur de l'érudition française, et la Faculté de Paris, après avoir lu cette thèse magistrale, savait bien que c'était sur un front docte qu'elle allait poser le bonnet de docteur.

Le Cabons Namè, ou *Livre de Cabons, de Cabons Onsor el Moali*, souverains du Djordan et du Guilan. Traduit pour la première fois en français avec des notes par A. Querry, consul de France à Trébizonde. Paris, Ernest Leroux, 1886. Un vol. in-18°.

Cabons Onsor al Moali, petit-fils de Cabons Chems el Moali, et souverain, comme son ancêtre, des provinces de Djordan et du Guilan, un des débris de l'empire des Sassanides, a laissé, « sous le titre de Cabons Namè et sous forme de testament à son fils Guilan Chah, une somme de conseils adaptés aux différentes situations de l'existence humaine, qui place l'auteur « au premier rang des moralistes per-

sans ». Toutes sommaires que soient les notions qu'il donne, on ne peut qu'admirer l'étendue et la variété des connaissances de ce prince : politique, administration, théologie, philosophie, rhétorique, poésie, musique, médecine, astronomie, comédie, science militaire, dans les quarante-quatre chapitres qui composent son livre, il touche à presque toutes les connaissances humaines ; des plus hautes conditions, il descend jusqu'aux plus humbles ; son expérience hippique ferait honneur à maints sportsmen ; sa religion est élevée et dépouillée de toute hypocrisie. On aurait peine aujourd'hui à rencontrer une tolérance plus large que celle dont il témoigne. Enfin avec le *Cabons Namè*, nous pénétrons dans l'intimité de la société musulmane de cette époque reculée (XIe siècle).

La traduction que M. A. Querry nous donne de ce manuel de vie persane est d'une lecture facile, agréable même, et je regrettte de ne pas être assez orientaliste pour pouvoir affirmer qu'elle est complète et fidèle, ce dont je ne fais aucun doute, d'ailleurs.

Le livre est surtout intéressant pour le commun des lecteurs, — *the general reader*, — en ce qu'il montre une fois de plus, à travers les différences des temps, des lieux, des religions et des civilisations, l'identité du fonds humain. Il forme une excellente addition à la jolie et savante *Bibliothèque orientale elzévirienne* entreprise par l'éditeur Ernest Leroux.

B.-H. G.

Poitou et Vendée. Études historiques et artistiques, par B. Fillon et O. de Rochebbune, 11e et 12e livraisons in-4°. Niort, 1887. L. Clouzot, libraire-éditeur.

Les livraisons 11 et 12 complètent et terminent cet ouvrage, fatalement interrompu par la mort de l'un des auteurs, ce monument fait de science historique, de patientes recherches, d'érudition archéologique, de goût et de profondes connaissances en matière d'art, construit avec des matériaux de première main difficilement réunis, élevé lentement pierre à pierre, et que le très regretté Benjamin Fillon — avec la collaboration artistique de M. O. de Rochebrune, le fort habile et savant graveur dont les puissantes eaux-fortes d'architecture sont justement célèbres — a consacré au Poitou et à la Vendée. A ces deux livraisons sont joints les titres et les tables des deux tomes ; cela seul annonce la fin de la publication. Les trente-neuf chapitres de *Poitou et Vendée* forment autant de monographies à pagination séparée, indépendantes les unes des autres, dont le nombre, qui pouvait être indéfiniment accru, eût été de beaucoup augmenté, en effet, si la mort n'avait, avant le temps, glacé la main de M. B. Fillon, car l'auteur survivant a groupé à la fin de l'ouvrage quarante-deux planches pour lesquelles il n'y a pas eu de texte écrit. Les monographies contenues dans ces livraisons sont d'une importance fort inégale, ce qui explique qu'il y en ait quatre seulement : *Terre-Neuve aux portes de Fontenay* (16 pages) ; *l'Église réformée de Fontenay-le-Comte et ses pasteurs* (112 pages). — L'histoire de Fontenay avait déjà, dans les livraisons précédentes, fourni la matière de deux monographies (112 et 28 pages) — *l'Ile de Noirmoutiers* (22 pages) et *le Puy-du-Fou* (2 pages). Le chapitre relatif à Fontenay est le plus volumineux des quatre, il en est aussi le plus considérable au point de vue de l'histoire et en particulier de celle de la Réforme en France, et ce n'est pas l'un de ses moindres titres à l'intérêt des lettrés qu'il s'y rencontre de bien curieuses pages de la vie de Rabelais. Les artistes, au contraire, s'arrêteront de préférence au chapitre sur Terre-Neuve, qui contient la description savante du château de Coulanges-les-Royaux, un bijou d'architecture Renaissance que M. B. Fillon attribue à Philibert Delorme. L'île de Noirmoutiers est l'objet d'une étude géologique spécialement approfondie dans le sens de l'exploitation des matières premières propres à l'industrie ; tandis que le Puy-du-Fou donne lieu à une description purement pittoresque. C'est ainsi que ce précieux ouvrage fournit un aliment à toutes les curiosités que peuvent inspirer nos vieilles provinces de Poitou et Vendée, en même temps que M. de Rochebrune nous en restitue toutes les beautés en ses lumineuses eaux-fortes.

E. C.

Shelley, sa vie et ses œuvres, par Félix Rabbe. Un fort vol. in-18 jésus. Paris, Alb. Savine, 1887. 2e édit. — Prix : 4 francs.

Le poète délicat et profond qui, dédaigné de son vivant par ses compatriotes, exerça une si grande influence sur la poésie anglaise du XIXe siècle, le mélancolique Shelley, est encore peu connu en France. Quelques articles de revues, des imitations de M. Paul Bourget, une traduction partielle de Mme Tola Dorian, avaient cependant attiré sur lui l'attention des lettrés. M. Félix Rabbe leur a rendu un important service en consacrant à l'étude de la vie et des œuvres de Shelley tout un livre rempli de révélations intéressantes, d'aperçus très ingénieux et de sérieuses appréciations,

« Un idéalisme passionné et vivant, tel est, dit-il, le premier trait de la poésie de Shelley ; le second, plus frappant en lui que dans aucun poète de notre temps, c'est une chaleur et une tendresse de cœur, un amour de l'humanité, qui n'a guère d'accents équivalents que dans Shakespeare. » M. Félix Rabbe remarque aussi que l'âme de Shelley a été mordue par ces deux espèces de tristesse ou de mélancolie que distingue Michelet, celle des femmes et celle des fortes, celle des âmes trop sensibles qui pleurent sur elles-mêmes et celle des cœurs désintéressés qui pour eux acceptent le sort et bénissent toujours la nature, mais en même temps sentent les maux du monde et puisent dans la tristesse même des forces pour agir ou créer. Toutefois, ce qui domine en lui, c'est la seconde, que M. Rabbe appelle *la mélancolie héroïque*.

La biographie de Shelley est la base sur laquelle se fonde la critique attentive et, il faut le dire, très admirative de M. Rabbe. De sa naissance, le 4 août

1792, à Field-Place, près la petite ville d'Horsham, jusqu'à sa mort tragique, dans les flots de la Méditerranée, le 8 juillet 1822, nous avons là le tableau de cette existence si déplorablement courte, si féconde en belles œuvres. De 1805 à 1809, Shelley est écolier à Eton; à peine âgé de dix-sept ans, à la sortie d'Eton, il débute dans le roman et dans l'amour, et s'essaye à la poésie. De 1809 à 1816, il se transporte en diverses résidences, tantôt en Angleterre, tantôt en Irlande. Puis il fait un voyage en Suisse, se lie avec Byron, sur lequel il porte ce jugement, après une intimité de huit jours au bord du lac de Genève: « Lord Byron est un personnage fort intéressant; et étant ce qu'il est, n'est-il pas regrettable de le voir l'esclave des plus vils ou des plus vulgaires préjugés, et aussi fou que les vents ? » Il se marie vers la fin de 1816, à la suite d'incidents dramatiques qui lui avaient créé une situation assez bizarre. Deux ans après, il quitte l'Angleterre, adopte l'Italie pour résidence; mais des arrangements intimes aussi bien que son humeur inquiète le mènent d'une ville à l'autre; il habite successivement Milan, Lucques, Venise, Florence, Padoue, Rome, Naples, Pise, Livourne. C'est en revenant par mer de Livourne à Lerici que, surpris par la tempête, il fut noyé en compagnie de son ami Williams. Son corps fut retrouvé sur le rivage près de Viareggio, et brûlé sur un bûcher, conformément à la loi toscane en vigueur à cette époque. Byron assistait à cette cérémonie et y affecta une pose quelque peu théâtrale et hamlétique dit M. Rabbe.

Ayant ainsi pénétré, grâce aux correspondances, aux notes de Shelley, de sa famille et de ses amis, dans l'intimité de sa vie et de sa pensée, M. Félix Rabbe présente de ses œuvres une explication et une appréciation dont nous ne pouvons ici mesurer toute la justesse, mais qui du moins est très intéressante et très suggestive. Son ouvrage mérite les suffrages des gens d'étude et l'attention des érudits. P. Z.

Les Chants de l'Église latine. — *Restitution de la mesure et du rythme selon la méthode naturelle*, par Émile Burnouf, directeur honoraire de l'École d'Athènes. Paris, librairie V. Lecoffre, 1887. — Prix: 5 francs.

« Lorsque les chrétiens eurent définitivement triomphé du paganisme, dit M. Lavoix dans son *Histoire de la musique*[1], le plus brillant et le plus savant précis d'histoire musicale que nous possédions en France, ils pensèrent à constituer une musique qui leur fût propre et qui répondît à leur idéal religieux et artistique. Conservèrent-ils quelques chants primitifs, transmis depuis les premiers martyrs ? Prirent-ils uniquement, en la disposant à leur usage, la musique qui se chantait autour d'eux ? » A cette question, M. Gevaërt a déjà répondu dans son *Histoire de la musique grecque*. Aujourd'hui, un savant helléniste, M. Burnouf, en artiste et en érudit, fortifie les opinions avancées par l'illustre compositeur belge, par la publication de son beau livre: *les Chants de l'Église latine*.

1. Librairie Quantin.

Distinguant plusieurs courants dans la musique de l'Église latine: le courant juif, qui donne naissance au chant orthophone; le courant gréco-latin, représenté par les antiennes et les hymnes; le courant asiatique qui produit le genre fleuri; le courant du moyen âge, M. Burnouf range les chants de l'Église sous trois chefs principaux: chant recto tono (orémus versets, leçons, psaumes), plain-chant (antiennes, *Introït*, *Kyrie*, *Credo*, graduels, *Alleluias*), chant musical (hymnes, prose), et à tous ces chants, l'auteur applique sa savante méthode de restitution de la mesure, méthode à la fois analytique et déductive. Dans l'antiquité, les paroles commandaient à la mesure, la mesure aux rythmes; le plain-chant dérivé de la musique des anciens doit suivre les mêmes règles. Nous avons le texte; les manuscrits du XIIIe siècle nous fournissent le rythme; rétablir avec ces données la mesure qui nous manquait devenait aisé et facile; c'est la tâche à laquelle l'auteur s'est livré. Avec quel succès ? Ceux-là seuls qui liront le volume pourront le comprendre, car un compte rendu ne peut reproduire ni analyser plus de cent morceaux de musique sacrée répandus çà et là dans le texte et qui donnent un prix inestimable à l'œuvre.

Les savants, les musiciens, les hommes de goût, ceux qui aiment le grand art sacré, ceux qui aiment la grâce, un des traits éminents du génie hellénique, liront et liront avec plaisir l'œuvre de l'ancien directeur de l'École d'Athènes, et, parlant de la musique grecque conservée dans nos chants d'Église, ils répéteront sur le chant angélique donné par M. Burnouf: « Tu es belle et suave par ta grâce, par tes charmes, déesse Euterpe ! » J. DEB.

Manuel franco-arabe, par MM. Joseph Reinach et Charles Richet. Texte arabe par M. O. Houdas, préface par M. Victor Duruy. Un vol. de 188 pages.

La librairie Ch. Delagrave vient de mettre en vente un ouvrage qui intéressera tous ceux qui s'occupent du développement pacifique de l'influence française. C'est un modeste volume, une petite encyclopédie due à la collaboration de M. J. Reinach et Ch. Richet et destinée aux écoles arabes d'Algérie, de Tunisie, etc.

Dans sa remarquable préface, M. Victor Duruy s'exprime ainsi: « A la fameuse devise du maréchal Bugeaud, *Ense et aratro*, il manquait un mot: *Libro*. L'épée a achevé son œuvre; la charrue fait la sienne; mais la conquête morale n'est pas encore accomplie, parce que les Arabes n'ont pas dans les mains *le livre* qui doit aller, sous chaque tente, ouvrir les yeux de l'esprit et apaiser les haines du cœur. »

Cette conquête morale, les auteurs ont jugé avec raison qu'il fallait l'entreprendre dès l'école primaire; le livre qui doit en être l'instrument, c'est entre les mains de l'enfant qu'il faut le placer. Tel est le but patriotique que se sont proposé MM. Reinach et Richet en écrivant, avec le concours du savant professeur de l'École des langues orientales, M. O. Houdas, *le Manuel franco-arabe* auquel nous prédisons volontiers le plus légitime succès.

Comédies de Térence, traduction nouvelle par G. Hinstin, avec le texte latin. Tome Ier. Un vol. petit in-12 elzévir. Paris, Alph. Lemerre, éditeur, 1887. — Prix : 5 francs.

La petite bibliothèque littéraire éditée par M. Alphonse Lemerre s'enrichit d'une traduction nouvelle de Térence, dont le premier volume vient de paraître et qui forme trois tomes. Avec le troisième sera livré le *frontispice* gravé à l'eau-forte.

Le traducteur, M. G. Hinstin, comme dans le haut enseignement universitaire, a déjà fait ses preuves de traducteur en s'attaquant aux tragiques grecs. Le volume actuellement publié contient, outre une vie de Térence, brève, mais substantielle, deux pièces : *l'Andrienne* et *l'Eunuque*.

Cette édition étant destinée aux lettrés qui voudraient se retremper dans la comédie latine par pure satisfaction d'esprit et pour leur agrément, M. G. Hinstin s'est sagement abstenu des notes, commentaires, etc., qui encombrent les éditions dites savantes.

Nous parlerons plus longuement de la traduction elle-même quand les autres volumes paraîtront; il nous sera permis alors de l'apprécier plus complètement. PZ.

Days with sir Roger de Coverley, reprint from the spectator. — Londres, Macmillan.

MM. Macmillan ont eu l'excellente idée de condenser en un joli volume de luxe les *Days with sir Roger de Coverley*, et d'en confier l'illustration à un artiste consciencieux et plein de talent tel que M. Hugh Thomson.

Le manoir de sir Roger, le récit de sa vie, les figures burlesques de Will Wimble et du capitaine recruteur et surtout les péripéties d'une chasse au lièvre ont fourni à M. Thomson autant de sujets dont il a su tirer parti avec le plus rare bonheur. Nous avons rarement eu sous les yeux un livre illustré où les dessins s'adaptent aussi heureusement au texte naïf, mais plein d'humour qui nous reporte aux jours de Steele et d'Addison. Les portraits de sir Roger et de ses amis les chevaux et chiens dans la chasse à courre et les en-têtes des chapitres sont faits de main de maître. Inutile d'ajouter que MM. Macmillan ont pris soin que l'impression et l'exécution du volume fussent irréprochables.

Quatre comédies : la Fille unique, un acte par Joseph Thurwanger et Charles Beaumont; **les Homonymes**, un acte par Ch.-M. Laurent. Un vol. in-18 de 105 pages. Paris, 1887. Librairie Alphonse Lemerre, avec préfaces des auteurs sur **les Petites Godin** de M. Maurice Ordonneau, et **Durand et Durand** de MM. M. Ordonneau et Albert. Valabrègue.

Le titre annonce quatre comédies et les sous-titres n'en nomment que deux, si l'on conserve au mot comédie son sens propre. Nous n'analyserons pas ces deux pièces de théâtre, car leur publication n'est pas le véritable objet du volume. Assurément elles n'ont été imprimées que pour motiver la publication des préfaces. Ces deux préfaces, en effet, complètent le nombre des quatre comédies annoncées, en nous racontant, au sens figuré du mot, deux comédies de coulisses qui se seraient jouées dans le mystère du cabinet de certains directeurs de théâtre. Les auteurs exposent la suite de faits d'après lesquels ils soupçonnent *les Petites Godin* d'être un simple démarquage de *la Fille unique*, et *les Homonymes* d'être devenus *Durand et Durand* au moyen d'un décalque habile. L'accusation est grave, et les rapprochements comme les circonstances que les auteurs indiquent donnent fort à penser. Mais qui n'entend qu'une cloche... E. C.

Virgile, par A. Collignon, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de rhétorique au lycée de Nancy. Un vol. in-8°. Paris, Lecène et Oudin, éditeurs, 1887. — Prix : 1 fr. 50.

Nous avons déjà signalé le mérite de la collection des classiques populaires publiée par la librairie Lecène et Oudin, sous la direction de M. Émile Faguet, et d'après un plan très bien conçu : l'analyse et les citations alternent, se complétant sans redondance.

L'ouvrage nouveau dans lequel M. Collignon a réussi, en moins de cent cinquante pages, à faire connaître de Virgile tous les traits essentiels, est un modèle de ce genre. Le caractère du poète et le caractère de ses œuvres y sont très nettement tracés. Les vues d'ensemble n'excluent pas la précision de certains détails nécessaires.

Le travail de M. Collignon n'est pas un simple résumé de ce qu'ont écrit bien d'autres avant lui. Il est original, et l'originalité est d'autant plus difficile et rare que le sujet est plus connu et plus étudié.

M. Collignon, pour le rajeunir, ne craint pas, avec raison, d'y introduire des éléments d'actualité littéraire. Ce n'est pas seulement à Chénier, à Chateaubriand, à Victor Hugo, à Michelet, à Leconte de Lisle, à Edgar Quinet, mais même à Pierre Loti, qu'il recourt pour établir des rapprochements et raviver le texte ancien.

On ne sera pas sans remarquer — non seulement parce qu'elle saute aux yeux dans sa forme matérielle, mais parce qu'elle marque d'un trait vigoureux le sens critique de l'auteur — la division qu'il établit dans l'*Énéide*, rangeant les *six* premiers livres en une partie qu'il dénomme *l'Odyssée d'Énée*, — et les six autres en une seconde partie qualifiée *l'Iliade d'Énée*. Il est vrai que cela n'a de sens précis que pour ceux qui connaissent la différence du ton et de la couleur des deux poèmes homériques. Mais il n'est pas moins vrai que le nombre de ceux qui en possèdent une notion générale est considérable en comparaison de ceux qui connaissent le sujet seulement de l'*Énéide*.

L'ouvrage de M. Collignon peut rendre un grand service à beaucoup de personnes, ce que l'auteur n'a pas songé en l'écrivant. PZ.

Mélanges critiques, par M. Émile Montégut. — *Victor Hugo, Edgar Quinet, Michelet, Edmond About.* — Un vol. in-18 de 363 pages. Paris, librairie Hachette, 1887.

Ce volume ne diminuera pas, bien au contraire, la situation conquise à nos yeux, par M. Émile Montégut, du premier essayiste français de l'époque. Pour l'abondance des vues, nous ne trouverions à lui opposer que Sainte-Beuve; tandis que, pour leur ingéniosité neuve et pénétrante, nous ne lui voyons pas de maître autour de nous. Il s'adresse directement aux consciences et entretient mieux notre réflexion que d'autres contemporains plus célèbres, dont l'influence morale est gâtée par l'abus du scepticisme ou les maladresses du système. On devine aisément de qui nous voulons parler. A ces mérites sérieux de M. Émile Montégut, et qui ont fait la fortune de ses précédents ouvrages, s'ajoute, dans celui-ci, l'intérêt puissant des sujets. Victor Hugo (c'est tout dire) n'a pas inspiré moins de quatre essais critiques sur les dix dont se compose le volume. Victor Hugo tient une si grande place dans les souvenirs intellectuels de chacun de nous que, malgré le *déchet* prédit que l'on a vu se produire, au lendemain, pas davantage, de ses funérailles-apothéoses, comme il eût dit lui-même, on est assuré de nous retenir en parlant de lui. Les quatre études consacrées à cet admirable poète: *la Légende des siècles* (octobre 1859), *les Misérables*, première partie (mai 1862), *les Chansons des rues et des bois* (décembre 1865), *les Travailleurs de la mer* (mai 1866), ne marquent pas moins des étapes successives de nos émotions de jeunesse que des dates dans l'œuvre de l'écrivain. M. Montégut nous semble avoir fixé du trait le plus juste l'opinion de l'avenir, aussi bien que le verdict des bons esprits, en accusant chez Victor Hugo, à côté de son éclatante maîtrise lyrique, le relief excessif de la volonté et de l'effort, donnant ainsi l'idée d'un magnifique édifice dont on n'aurait pas enlevé les échafaudages, dit notre critique, en empruntant à un écrivain qu'il cite une image aussi vraie que simple. Après Victor Hugo, Edgar Quinet nous laisse froids, et aussi *l'Histoire de ses idées*, et aussi son *Merlin l'enchanteur*. Nous n'avions pas déjà beaucoup d'illusions sur ce phraseur obscur, si net et si pratique dans la conduite de ses affaires ; la lecture de sa correspondance ne nous en a plus laissé l'ombre. Il n'est question là dedans que de réclames pour ses livres, et nous le voyons presque se brouiller avec son légendaire copain Michelet pour une mention bibliographique jugée insuffisante. Le même Michelet, poète en prose, et très soigneux aussi des articles à sa gloire, doit à M. Émile Montégut, dans ce volume, soixante-dix belles pages sur : *l'amour et le mariage, les fantaisies d'histoire naturelle* et *la poésie des montagnes*. Le dernier chapitre est consacré à *Edmond About*, période des débuts, 1855-1860.

L. D.

POÉSIES

Amadis, par le comte de Gobineau. Un fort vol. in-8°. Paris. Plon, Nourrit et Cie, édit., 1887.

Le comte de Gobineau a laissé des ouvrages estimables et une mémoire très estimée. Il a servi la France avec distinction dans les ambassades et dans les lettres. Diplomate, il avait le renom d'un esprit clair, perspicace, attentif, et d'un caractère aimable sans banalité. Écrivain, il a toujours dirigé sa pensée vers l'honnête, le juste et le sain, et tendu par un constant effort à rapprocher son style de celui des maîtres classiques.

Le grand poème d'*Amadis* est une œuvre posthume. M. de Gobineau l'avait conçu vers la fin de sa vie qui se termina en 1882 ; il y consacra ses dernières années presque exclusivement, y travaillant avec un entrain extraordinaire, « écrivant, nous dit l'auteur de la préface, d'un seul trait une centaine de vers par jour ». Avouons qu'on s'en doute un peu à la lecture: la forme est fréquemment molle, l'expression incolore.

Toutefois l'œuvre n'est point banale et, ne fût-ce qu'en considération de la hardiesse de l'entreprise, mérite qu'on s'y arrête un instant. La tournure naturelle de l'âme de M. de Gobineau était celle d'un chercheur d'idéal et d'un chevalier. Les romans du cycle d'Artus, les aventures merveilleuses avaient de quoi le charmer; et en même temps il était bien de son époque, il l'avait étudiée dans son histoire, dans ses révolutions politiques et ses évolutions morales et dans son ethnographie. On a même de lui un *Essai sur l'inégalité des races humaines*, où se trouvent des idées qui lui appartiennent en propre et qui depuis ont fait leur chemin dans les livres des autres. Ce double courant de science contemporaine et de poésie fabuleuse se mêla dans son esprit lorsqu'il composa son *Amadis*.

Ce poème, qui renferme près de vingt mille vers, est divisé en trois livres : l'exorde personnifie le moyen âge. Cette époque, préparée par la dernière des conquêtes de la race blanche (?) — et la conquête de l'Amérique ? — l'enfance de notre ère moderne, se juge elle-même, condamne ses fautes, mais se vante fièrement des trois enfants engendrés de ses reins : l'amour, l'honneur, la liberté.

Ces trois principes sont inhérents à la race d'élite, celle des Francs, parmi laquelle le poète choisit son héros, *Amadis*.

Amadis des Gaules, surnommé le donzel de la mer, est bien celui des romans de chevalerie : autour de lui figurent les mêmes personnages ; et ses exploits

ne diffèrent pas sensiblement de ceux que nous avons lus dans les poèmes d'antan. Nous le voyons parcourant l'Islande avec son écuyer Gandalin; il délivre Briolanic des convoitises de Garamant, sorcier au service d'Agolont, le magicien. Briolanic s'éprend de son sauveur, se réfugie dans un couvent, d'où vient l'enlever la fée Urgande, la Déconnue, personnification de la jeunesse, de la beauté, du charme de la nature; elle rapproche Briolanic de Galaor, frère d'Amadis.

De son côté, Amadis se trouve toujours en butte aux sortilèges et aux calomnies de Garamant. Sa dame, Orian, fille du roi Liswart, croit un moment à la félonie de son chevalier; le poète en a fait le type de la femme « aryane », forte et fidèle, mais violente et orgueilleuse. Humilié par elle, Amadis prend une armure inconnue, et pour laver son affront, vient à la cour de Liswart jeter le gant à tous les calomniateurs.

Est-il bien nécessaire de poursuivre en détail l'analyse du poème? Les épisodes en sont calqués sur les modèles du XIIe siècle. Ce que M. de Gobineau a introduit d'original dans ces fictions invraisemblables, ce sont les intentions modernes, c'est le symbolisme de ses personnages, la transposition du passé dans le présent. Cela ne manque pas d'intérêt, mais de clarté parfois. De lui-même le lecteur s'y perdrait; le secours de la substantielle préface du pieux admirateur de M. de Gobineau lui permet de se retrouver et de goûter plus librement la grâce facile d'un grand nombre de vers; le poète a fréquemment entremêlé les rythmes, interrompant le récit pour adopter un mouvement lyrique. L'extrême abondance de ce poème n'est pas son moindre défaut. On sent trop la course rapide de la plume alignant les cent vers par jour; mais on peut croire que M. de Gobineau, s'il en avait eu le temps, aurait repris l'œuvre, l'eût émondée, resserrée, réchauffée, et que ce grand et noble effort eût abouti à un résultat plus complet et moins prolixe.

Tel qu'il est, cet *Amadis* a droit cependant au respect dû à toute œuvre consciencieuse, honnête, généreuse. Ces qualités, qui étaient par excellence celles de son cœur, M. de Gobineau les a portées dans son poème. Et cet essai de réhabilitation du roman de chevalerie à la fin du XIXe siècle n'est pas d'une médiocre curiosité.

P. Z.

La Chanson des heures, par Armand Silvestre. Un vol. in-12 elzévir. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 1887. — Prix : 5 francs.

Que de charme et de grâce tour à tour attendrie ou enjouée dans ces poèmes de courte haleine! Comme il possède l'art de varier à l'infini l'expression de ces riens du sentiment et de la sentimentalité! C'est bien un peu romance, et d'ailleurs il l'a bien voulu; car toute une partie de la *Chanson des heures* n'est autre chose que des vers pour être chantés. Et ces vers ont en effet le cachet musical, et les musiciens leur souscrivent spontanément des notes, et nombre de voix, harmonieuses ou non, roucoulent les mélodies composées sur les vers d'Armand Sylvestre.

Les *Rimes viriles* sont d'un bon patriote plutôt que d'un bon poète; leur moindre défaut, c'est la banalité; l'on dirait de certains vers de commande pour cérémonies officielles. M. Armand Sylvestre montre mieux son talent dans les *Fantaisies célestes;* il y jongle avec le soleil et les étoiles, qu'il décroche du ciel et suspend au bout de ses vers, ce qui assurément enrichit la rime. Les sonnets intitulés *En aimant* sont pour la plupart d'une exquise délicatesse; aucun d'eux ne vaut un long poème qui ne ferait pas longueur, cependant il en est plus d'un auquel il serait difficile de découvrir un défaut.

Ce portrait n'est-il pas ravissant :

> Son image est debout, sous mon front obstiné,
> A la fois gracieuse et noble, dans la pose
> Charmante où je la vis. Comme penche une rose,
> Son visage sourit, doucement incliné.
>
> Sa taille souple au tour finement dessiné,
> De ses flancs où l'ampleur de la forme s'impose,
> S'élance, — comme au jour de sa métamorphose
> Jaillit d'un tronc divin le torse de Daphné.
>
> Ses beaux bras nonchalants et semblables aux branches
> D'un laurier qu'eût blanchi le sol des avalanches
> Croisent, comme deux fleurs de neige, ses deux mains.
>
> Les cheveux dénoués caressent ses épaules.
> Vénus ou Velléda, de la Grèce ou des Gaules
> Ses pieds nus ont foulé les antiques chemins.

Mon Dieu! l'on peut épiloguer toujours : un *laurier qu'eût* n'est pas un tour heureux, *foulé les* constitue une allitération disgracieuse, si dans un sonnet l'on ne passe guère ces bavures; mais l'ensemble est si net, si concret!

Les petites pièces réunies sous le titre d'*Intermèdes païens* sont, à notre avis, les plus réussies; souple et coloré, le vers s'élance d'une belle allure et le morceau se termine presque toujours par un trait qui rassemble bien l'idée et le sentiment.

Trouvera-t-on dans les poètes grecs, si habiles à chanter l'amour, rien de plus délicat et de plus finement amoureux que ces douze vers dans l'invocation de *Lycoris :*

> Le jour où Lycoris, vierge à l'amour éclose,
> Rendit à mon baiser son visage hautain,
> La perfide sourit et, d'un geste enfantin,
> Entre nos lèvres mit une feuille de rose.
>
> Le parfum de la fleur, par son souffle doublé,
> D'une ivresse sans nom fit ma poitrine pleine,
> Au travers de la rose aspirant son haleine.
> Tout l'infini passa dans mon être affolé!
>
> O souvenir charmant de la vierge farouche!
> A jamais prisonnier d'un arome divin,
> Vers les roses j'aspire... mais je demande en vain
> A leur calice ouvert le parfum de sa bouche.

De même qu'il inaugure son recueil par les *Rimes viriles,* M. Armand Sylvestre a voulu le clore par les

poèmes d'une inspiration plus élevée. *L'âme en deuil*, dans le ton élégiaque, contient des vers beaux par les sentiments et par l'expression poétique : on y remarque surtout un pieux hommage à la mémoire de George Sand et à celle de Théophile Gautier. Mais peu à peu M. Armand Sylvestre revient à ses pipeaux : c'est l'amour seul qui l'inspire, et les trois quarts de l'*âme en deuil* ne sont qu'une plainte d'amoureux.

M. Lemerre n'a point mal fait de consacrer dans sa collection de luxe ce poète qui, au XVIIIe siècle, eût été le prince des Bernis et des Dorat. P. Z.

Les Soirs de défaites, poésies, par le marquis de PIMODAN. Un vol. in-18. Paris, 1887. Calmann Lévy, éditeur.

M. de Pimodan n'est pas seulement un poète, le poète en lui est le porte-parole du royaliste et du soldat, l'un et l'autre vaincus ; de là, le titre auquel il s'est arrêté. Poète, son talent est formé de belles qualités bien françaises, de simplicité, d'élégance, d'émotion et d'élévation aussi dans une forme naturellement harmonieuse. Il a aimé, il aimera toujours tout ce qui est grand et beau; mais la défaite successive de ses diverses croyances lui a causé d'amères déceptions. On en retrouve l'empreinte cuisante en son œuvre; mais si elles lui arrachent des cris douloureux, parfois même des cris de révolte : finalement, comme la Madeleine biblique, sa muse, tout en pleurs, se réfugie aux pieds du Christ. E. C.

Le Rameau d'or, *poésies* de RAOUL GINESTE. Un vol. in-18 jésus. Paris, Alphonse Lemerre, 1887. — Prix : 3 francs.

Des ballades, des rondels, quelques légendes, quelques idylles ; sous une dénomination ou sous une autre, surtout des chansons d'amour.

C'est la forme, uniquement la forme, qui fait la valeur de beaucoup d'entre elles.

Voici les deux premières strophes d'un *Nocturne* :

A la splendeur des clairs de lune
Dans le vieux parc abandonné,
Souvent mon regard étonné
A vu passer dans la nuit brune,

Au fond vaporeux du lointain,
Sous la voûte ombreuse des arbres,
Des couples qui frôlent les marbres
Vêtus d'argent et de satin.

Assurément le poète sait son métier de poète ; il sait faire sonner les mots, il est un habile.

Mais il a plus et mieux que de l'habileté souvent, et nombre de ses poésies ont, avec le mérite de la forme, d'autres mérites encore. Ce n'est pas un artiste, seulement épris du rythme, de la musique des vers, qui se plaît ainsi à pénétrer les sentiments que peuvent bien éprouver des nonnes.

LES NONNES

Offrant leurs cœurs naïfs, fleurs de mysticité,
Les nonnes psalmodient l'office de la Vierge.
A côté de l'autel et dans un angle, un cierge
Jette à leurs fronts pâlis une douce clarté.

Elles savent cacher leur native beauté
Sous le béguin de toile et la robe de serge ;
Mais dans leurs yeux, miroirs profonds d'où l'âme émerge,
Brille comme un reflet vague de volupté.

Et parfois, à travers les grillages gothiques,
Dans la blancheur du lin et l'or des dalmatiques,
Lorsque l'officiant lève ses bras au ciel,

Une extase inconnue et douce les enivre,
Il leur prend un désir inconscient de vivre,
Et leurs salives sont plus douces que le miel.

Lisant cette autre pièce : *A celles qui nous aiment*, ce n'est pas non plus au talent dépensé qu'on songe tout d'abord : une émotion est communiquée :

. . . .
. . . .
. . . .

Que nous resterait-il sans vous,
Et qui comprendrait les chimères
Des chercheurs moroses et fous?

Que d'ennuis ! que d'heures amères !
Quel sombre découragement
Sans les épouses et les mères !

Vos cœurs seuls ont ce dévouement,
Que rien n'arrête et ne rebute
Pour nous faire un sort plus clément ;

Si cruelle que soit la chute,
Seules vous n'abandonnez pas
Les vaincus tombés dans la lutte ;

Aussi, vous êtes ici-bas
L'espoir des ivresses profondes,
L'étoile qui guide nos pas,

La forêt calme au bord des ondes
Où l'on vient au déclin du jour,
Las des étreintes inféconde,

Renaître et vivre en votre amour.

Quelques pièces ôtées, et le recueil eût été pour contenter les plus délicats, le mot pris en son sens le plus favorable ; nous disons : pris en ce sens-là, car ces morceaux mêmes, que nous eussions souhaité que M. Gineste ne recueillît pas, trahissent une sorte de délicatesse encore, mais une délicatesse mondaine, si l'on veut, et qui, à nous du moins, nous paraît de mauvais aloi. Le poète aurait entendu les cyniques paroles de consolation qu'un père, revenant du cimetière (*petit deuil*), aurait adressées à sa femme.

Bah ! ne pleure pas ainsi,
Je rapporte une bouteille ;
Et les enfants, vois-tu, vieille,
C'est de la graine à souci.

Ces paroles-là, ou quelques autres de semblables, il les aurait vraiment entendues, qu'il n'aurait pas dû les répéter: elles ne sont pas humainement vraies. M. Gineste nous comprendra à demi-mot si nous ajoutons que nous ne lui reprocherions pas d'être pessimiste et de gémir sur la méchanceté des hommes; le pessimisme ne défendant pas l'indulgence ni le désir du relèvement. La vulgarité des sentiments de l'ouvrier — qui n'est pas une espèce — lui répugne; mais au cœur de nombre de gens qui ne vont pas au cabaret, que de sentiments vulgaires, sous d'autres dehors ! Mais pessimiste, M. Gineste se l'est prouvé dans cette pièce qui est intitulée: *le Dernier culte*, et cette pièce, en dépit de quelques chevilles, est belle: une ironie puissante, et, pour la traduire, les mots tombent avec force.

> C'est le jour des morts, héraut de l'hiver,
> Sonnant dans la bise une aigre fanfare,
> Et plaquant les fronts de jaune et de vert.
>
> Tous ceux que la peur de la mort effare,
> Le morne troupeau des foules en deuil
> Chemine, guidé comme par un phare,
>
> Vers les champs d'asile où, dans un cercueil,
> Sous un peu de terre et quelques brins d'herbe,
> Gisent à jamais l'amour et l'orgueil.
>
> La peur de la mort, implacable obstacle,
> Que rien n'a pu vaincre et qui fait blêmir
> Leurs fronts altérés devant ce spectacle.
>
> Rien que de penser qu'on doit s'endormir
> Pour l'éternité, leur foule s'agite
> Sous le vent d'hiver qui les fait frémir.
>
> Et ce qui les pousse et qui les invite,
> Ce n'est pas l'amour de leurs trépassés
> Que leur égoïsme oublierait vite;
>
> C'est la peur qui crie à leurs sens glacés :
> « Comme eux vous serez une pourriture,
> Comme eux vous serez bientôt terrassés. »
>
> C'est pourquoi, songeant à la fin future,
> Pris d'un vague espoir d'éviter leur sort,
> Comme ils n'ont pu vaincre la nature,
>
> Ils vont saluer le maître : LA MORT !

Ce volume de M. Gineste a des mérites. — Nous attendons un autre recueil. F. G.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Souvenirs de quarante ans dédiés à mes enfants, par FERDINAND DE LESSEPS. Deux volumes in-8°. Paris, 1887. *Nouvelle revue*.

Avant d'être le grand Français perceur d'isthmes qu'il est devenu par la suite, M. Ferdinand de Lesseps appartenait à la carrière diplomatique qu'il a parcourue de 1825 à 1849 en différents postes; à Lisbonne d'abord — il avait vingt ans — en mission sous les ordres de M. J.-B. de Lesseps, son oncle, le seul survivant de l'expédition de Lapeyrouse; puis successivement à Tunis, en Algérie, en Égypte, en Hollande et en Espagne. Il était en ce dernier pays depuis huit ans, quand éclata la révolution de 1848. L'année suivante, notre ministre plénipotentiaire à Madrid, remplacé par le prince Napoléon, rappelé par M. Drouin de Lhuys qui le destine à l'ambassade de Berne, arrive à Paris et le jour même se rend à l'Assemblée nationale où se produit un incident qui allait changer du tout au tout la direction suivie jusqu'alors par M. de Lesseps. Un télégramme d'Italie venait d'annoncer que le général Oudinot avait attaqué l'Italie ou du moins la République romaine, malgré les déclarations officielles du gouvernement, dès lors compromis. La séance fut orageuse, il n'était question de rien moins que d'envoyer le prince-président à Vincennes et de culbuter le ministère. L'irritation était très grande, Ledru-Rollin, à la tête de la Montagne, montrait le poing aux ministres. On en serait venu aux mains sans l'habile intervention de M. Senard qui fit remettre la délibération à la séance de nuit et dans l'intervalle décider par les comités qu'un agent diplomatique serait envoyé au quartier général français avec l'instruction formelle d'employer toute son autorité à « faire sortir de notre intervention des garanties sérieuses et réelles de liberté pour les États romains ». L'agent désigné fut M. de Lesseps. Le résultat final pour celui-ci de cette mission d'autre part fut qu'en vertu de l'art. 99 de la Constitution de 1848, le gouvernement, par suite d'un changement total de direction politique, déféra l'examen de ses actes au Conseil d'État et obtint, *pour raison d'État*, un blâme prononcé à l'unanimité, moins une voix — « une seule voix indépendante, celle de M. Pons, de l'Hérault ». — « Blâme heureux, écrit M. Ferdinand de Lesseps, puisque, rentré dans

la vie privée, j'en ai été absous plus tard par mon pays, qui m'a donné sa confiance, en mettant généreusement à ma disposition les moyens d'accomplir deux grandes entreprises profitables à sa gloire et aux progrès de l'ensemble du genre humain. »

Si heureux qu'il le considère, ce blâme pourtant est allé au cœur de M. de Lesseps, car c'est à plaider *pro domo* qu'il consacre la moitié environ du premier de ces deux volumes de *Souvenirs*. L'entrée en matière est quelque peu aride, car elle se présente sous la forme d'une collection de documents officiels dont l'intérêt n'est pas très sensible aujourd'hui et surtout qui ne répond pas à l'attente du lecteur. Et rien en ce premier volume ne répond à ce que l'on est en droit d'attendre d'un homme qui, en sa longue vie, a vu tant de gens et a été le témoin de tant de choses. A part deux chapitres, le second, *Rome, Suez et Panama*, et le neuvième, *le Canal interocéanique*, nous ne voyons là qu'une suite d'articles de revue sur des sujets quelconques avec lesquels les études de M. de Lesseps n'ont aucun rapport étroit. L'intérêt ne commence réellement qu'au second volume qui traite uniquement des *Origines du canal de Suez*. E. C.

La reine Caroline-Mathilde et le comte Struensée, par G.-B. DE LAGRÈZE, commandeur de Danebrog, commandeur avec plaque de l'étoile polaire, de Wosa et de Charles III, chevalier de la Légion d'honneur, etc. Un vol. in-12. Firmin-Didot et Cie, 1887.

Nous ne voulons pas, certes, dire qu'il nous est assez indifférent de savoir si Caroline-Mathilde a manqué, ou non, à ses devoirs de femme et de reine; et, parce qu'une étude sur les réformes que tenta d'accomplir Struensée, sur les conditions de cette tentative, eût mieux fait notre affaire que la revision d'un procès, que la discussion des chefs d'accusation, que l'analyse des haines et des ambitions que nourrissaient les accusateurs prenant posture de juges, nous ne faisons néanmoins aucune difficulté de le reconnaître, c'est un problème qui peut avoir encore son intérêt que celui de la nature des rapports qu'eurent ensemble la jeune femme de Christian VII et le médecin devenu premier ministre. Mais ce problème-là, M. de Lagrèze n'a pas essayé de le résoudre, de le résoudre tout au moins à la manière des historiens.

Point d'historiens vraiment impartiaux, — et c'est heureux; — ils se sont composé, chacun, une philosophie de l'histoire, — un défaut serait de ne s'en être pas choisi une, — ils nourrissent un certain idéal social, politique, — mieux leur vaut, à eux comme à nous tous, un idéal quelconque, utopiste ou non, que pas d'idéal du tout; — leur mentalité, aussi leur sentimentalité leur fait adopter telle mesure de la valeur des actions humaines et de leurs résultats, qui, au jugement de quelques-uns démêlant les complications des ressorts de notre activité, et la relativité des conditions d'excellence des choses, peut fort bien ne pas paraître toujours convenable; *unum jus*, s'il est permis de modifier la maxime connue, *summa injuria*. Ils sont impartiaux toutefois par quelque côté; ils n'abordent pas une question qu'ils ne se soient défendu tout d'abord de désirer rencontrer telle réponse plutôt que telle autre. Ils tâchent à être compétents, ils s'efforcent d'être bien informés; mais ils se font avant tout un devoir d'être sincères.

M. de Lagrèze, qui ne semble pas s'embarrasser de quelque philosophie que ce soit, qui, conservateur par goût et disposition d'esprit, en politique, en religion, regarde plutôt à ce qui se dit et fait dans les cours qu'aux besoins, non toujours légitimes, des peuples, sait, sans doute, augmenter, et, sans doute, saurait peser la valeur des témoignages; mais il ne s'est pas mis en quête de documents inédits, il s'est contenté de lire tous les ouvrages déjà publiés ayant trait aux choses du Danemark avant l'elévation et après la chute de Struensée, souvenirs, histoires, libelles, voire drames et romans, — et, il ne l'a pas dissimulé, il a entrepris son travail avec le dessein de réhabiliter la mémoire de la reine Caroline-Mathilde. Son livre n'est pas l'étude d'un historien, il est le plaidoyer d'un avocat.

Il a gardé une certaine mesure; ayant l'heur d'approcher des princes des familles royales de Suède et de Danemark, il a recueilli de leur bouche certaines traditions, il n'en a pas abusé; son plaidoyer ressemble moins à un panégyrique, à une apologie qu'à un simple récit historique.

La cour de Frédéric V, ses deux mariages, l'avènement de Christian, ses débordements, son mariage, ses voyages à Londres et à Paris, la jalousie des trois reines, de la veuve de Christian VI, de Julienne, la veuve de Frédéric V et de Caroline-Mathilde, l'affaiblissement des facultés du jeune roi revenu plus épuisé encore, l'espérance caressée par Julienne de voir son propre fils monter sur le trône quelque jour, et le dépit de Caroline de trouver qui la protégeât, qui déjouât certaines machinations, le ministère de Struensée, les mécontentements semés par le parvenu; puis le coup d'État, et les poursuites, et les actes d'accusation, et les aveux arrachés par duperie et mensonge, la procédure, la défense, la condamnation, l'exécution de Struensée, l'exil de la reine, — tout cela est exposé simplement. On peut estimer que l'auteur s'est étendu trop complaisamment sur les incidents du séjour de Christian en Angleterre et en France; mais sa critique de l'accusation comporte quelques réserves, et après avoir jugé avec sévérité Julienne et le comte de Rantzau, il rend hommage par la suite à la sagesse de la mère de Frédéric régent du jeune roi, à la sagesse de Guldberg. — Peut-être aussi fallait-il ne parler mal longtemps d'aucune puissance: si Caroline-Mathilde a laissé des descendants, Julienne en a laissé également! F. G.

Les Guerres sous Louis XV, par le comte PAJOL, général de division. Tome V. — Paris, Firmin-Didot et Cie.

Le grand ouvrage de M. le général Pajol se termine avec ce volume qui comprend le récit et l'ana-

lyse des opérations de la guerre de Sept ans (1759-63) — ce qui forme la première partie du tome V — et des événements survenus de la paix de Paris à la mort du roi (1763-74).

En s'appuyant sur les documents authentiques, qu'il cite le plus souvent *in extenso*, l'auteur replace les faits sous leur vrai jour, et dans leur dépendance progressive, et aussi les hommes à leur véritable rang : sans recourir au panégyrique ni à l'apologie, il répartit froidement les responsabilités : le jugement ressort tout seul des événements, des circonstances qui s'y sont préparés ou provoqués, accompagnés et suivis.

Par exemple, le maréchal de Soubise, que l'on s'est accoutumé à considérer comme un type d'incapacité militaire, apparaît sous un autre aspect, lorsqu'on prend la peine d'examiner sans parti pris les conditions de son commandement. Ce n'est pas à dire qu'il faille le transformer en un Turenne, un Condé, un Catinat. Ce serait tomber d'un excès dans l'autre, sans profit ni pour la vérité historique, ni pour Soubise. Il suffit de constater que la situation faite en 1762 aux deux maréchaux, M. de Soubise et M. de Broglie, qui commandaient les armées françaises en Allemagne, devait causer et causa entre eux des dissentiments, à tont le moins des divergences nuisibles au succès des opérations. A Versailles on le sut, on voulut y remédier, en envoyant des ordres directs, de sorte que le commandement réel se trouvait, non pas aux quartiers généraux des armées en campagne, mais centralisé au ministère de la guerre à la cour.

Le prince de Soubise reçut des ordres de Versailles; il ne put que s'y conformer, tout en ne dissimulant ni à lui-même ni aux autres les inconvénients et les dangers qui en résulteraient.

Il serait trop long de suivre dans leur développement les conséquences de ces ordres envoyés de loin qui ôtaient aux chefs de corps toute initiative et les obligeaient à manœuvrer en face de l'ennemi dont les positions naturellement variaient suivant le moment et l'occasion, comme s'ils eussent été de simples pions sur un échiquier ou un problème posé et résolu d'avance.

Un point curieux du présent volume, c'est la démolition de la légende du chevalier d'Assas. Il fut tué sans doute dans l'un des avant-postes de la route de Meurs ou des haies de Camper-Bruch. Aucune pièce ne fait mention de l'acte qui lui est attribué, car les rapports s'accordent à dire que les premiers coups de fusil ont été échangés par les troupes de Fischer, qui donnèrent ainsi l'alarme. M. de Rochambeau, ayant bien reconnu son terrain dès la veille, avait placé sur ce chemin de Meurs et dans les haies et quelques maisons de Camper-Bruch, ses chasseurs et grenadiers, contre lesquels s'arrêtèrent les premiers efforts de la colonne ennemie, ce qui donna le temps à la brigade d'Auvergne ainsi qu'aux troupes de se porter sur le lieu du combat; ce ne serait donc point au cri de : « A moi, Auvergne; c'est l'ennemi! » qu'on doit le salut du camp français et la gloire de la journée, mais aux bonnes dispositions de M. de Rochambeau et au régiment d'Auvergne.

« J'étais au camp de Rheinberg, près Kloster-Camp, dit Grimm, le jour du combat si connu par le dévouement d'un militaire français. Ce mot sublime : « A moi, Auvergne; voilà l'ennemi! » appartient au valeureux Dubois, sergent de ce régiment; par une erreur presque inévitable un jour de combat, il fut attribué à un officier nommé d'Assas. »

M. de Castries le crut, comme tant d'autres; mais quand il eut forcé le prince héréditaire à repasser le Rhin et à lever le siège de Wesel, des renseignements positifs apprirent que le chevalier d'Assas n'était pas entré seul dans le bois, mais accompagné de Dubois, sergent de sa compagnie. Ce fut celui-ci qui lança le cri célèbre. Le chevalier fut blessé en même temps; il n'expira pas sur-le-champ. Comme Dubois, une foule de témoins affirmèrent à M. de Castries que cet officier avait souvent répété à ceux qui le transportaient au camp : « Enfants, ce n'est pas moi qui ai crié, c'est Dubois. » M. de Rochambeau, dans ses *mémoires*, raconte le fait de la même façon, et ce qui donne le plus d'autorité à cette version, c'est que Rochambeau était colonel d'Auvergne; Lombard de Langres, dont le père était sergent-major au même régiment, le répète au chapitre x du livre II de ses *mémoires*. Jamais rectification n'a pu être faite au ministère de la guerre. « En définitive, conclut le général Pajol, si d'Assas perd la gloire du mot, il a l'honneur d'avoir réclamé qu'il ne lui appartenait pas et dans cette nuit célèbre nous avons deux héros pour un. »

Il n'est pas sans intérêt de relever ce trait de la générosité française que M. le général Pajol consigne simplement et modestement, comme tout naturel de la part de soldats chevaleresques. Il nous paraît digne de remarque, surtout en comparaison des procédés de l'armée allemande en des temps plus proches de nous.

L'armée française opérait sur le Bas-Rhin; une escarmouche la mit aux prises avec les troupes allemandes à Ober-Ense, le 20 juillet 1761.

Sur les sept heures et demie du soir, M. le prince héréditaire de Brunswick, à la tête d'un détachement de dragons et du corps de Scheitter, de quelques escadrons de hussards noirs, avec de l'infanterie et du canon, se porta sur les hauteurs de Ruhne, attaqua dans ce village les postes avancés de M. le duc de Coigny qui se replièrent sur Ober-Ense, où M. de Coigny tint ferme avec le reste de ses troupes. Les hussards de Chamborant firent des charges vigoureuses, conservant partout l'avantage. M. de Coigny, ayant obligé les ennemis à la retraite pendant la nuit, reprit le poste de Ruhne. Cette affaire, qui dura jusqu'à neuf heures et où se distinguèrent particulièrement les hussards de Chamborant, ne nous coûta que peu de monde. Les ennemis perdirent environ 150 hommes et nos hussards ramenèrent beaucoup de prisonniers. Le prince de Brunswick, frère du prince héréditaire, fut atteint d'un coup de feu très dangereux qui lui coûta la vie. Dès que la

nouvelle de la blessure fut parvenue à notre camp, Bagieu et Guérin, chirurgiens français, furent envoyés au quartier général du prince Ferdinand pour tâcher de sauver son jeune frère.

Nous avons à plusieurs reprises loué la persévérance de l'auteur de ce long travail et l'utilité de cet ouvrage : nous lui reprochons seulement d'être trop étendu et peut-être un peu minutieux. Toutefois ces détails d'organisation et de mouvements de troupes ont sans doute un grand intérêt et la valeur d'une leçon technique pour les hommes de guerre à qui surtout cette histoire s'adresse. Ajoutons que des sommaires précis placés en tête des chapitres corrigent aussi la prolixité en facilitant les recherches.

PZ.

Étude historique sur la condition privée des affranchis, *aux trois premiers siècles de l'empire romain*, par Henry Lemonnier, ancien élève de l'École des chartes, docteur en droit, docteur ès lettres. Paris, Hachette et Cie; 1887. Un vol. in-8°.

Encore une thèse de docteur ès lettres, encore un ouvrage qui apporte à la critique et à l'histoire, en des points jusqu'alors obscurs, la lumière d'une sûre érudition. Je ne sais si tant de beaux travaux, que nous voyons sans interruption se succéder, eussent été menés à bien sans l'appât du titre que confère la Faculté; je le veux croire, mais je ne peux m'empêcher d'être reconnaissant à cette vieille institution qui entretient une émulation féconde parmi les esprits d'élite, et les pousse dans des voies où ils n'auraient peut-être pas eu l'idée de mettre le pied.

M. Lemonnier limite son étude aux siècles compris entre l'avènement d'Auguste et la mort d'Alexandre Sévère. Il est regrettable qu'il ne l'ait pas pris *ab ovo*. Il en donne pour raison que « l'histoire des affranchis est d'abord enveloppée d'obscurités ». Eh! n'est-ce pas là qu'il faut faire le jour? Comment ne l'ont-ils pas senti?

De fait, il ne peut pas entrer dans son sujet, tel qu'il l'a restreint, sans préambule, et, après avoir défini les mots *libertus* et *libertinus*, il parle de la libertinité à l'époque primitive, des réglementations successives qui déterminèrent la condition des affranchis, et des renseignements que l'on peut recueillir sur ce sujet pour le siècle qui précède Auguste. Malheureusement, il est succinct de parti pris, et ce qu'il dit fait regretter d'autant plus ce qu'on s'imagine qu'il aurait pu dire s'il avait dirigé ses recherches vers les origines.

Tel qu'il se l'est posé, son sujet, pour emprunter ses expressions, « reste encore assez large, puisqu'il touche aux institutions mêmes et aux conceptions qui forment le caractère original et l'organisation romaine. De plus, une pareille étude éclaire d'une vive lumière la connaissance des idées, des mœurs, des sentiments dans l'antiquité latine. Examiner si l'affranchissement était fréquent et s'il se produisit ainsi une sorte de réaction instinctive entre la servitude; rechercher les caractères non pas seulement juridiques, mais moraux, des relations entre les anciens maîtres et les anciens esclaves; observer si, en dépit des lois, des traditions ou des préjugés, les distinctions entre classes tendirent à s'effacer, et si, par conséquent, la marche des choses fut dirigée vers le progrès, c'est aborder des questions où l'histoire tout entière de Rome se trouve intéressée. »

Ce programme, M. Henry Lemonnier l'a très honorablement rempli. Son livre contribuera pour une bonne part à nous faire pénétrer dans tout un côté peu exploré du monde romain, et à nous donner l'intelligence de toute une série de faits restés obscurs.

L'érudition de l'auteur, toujours de bon aloi et étayée par des preuves abondantes, est toujours inattaquable. Je voudrais pouvoir en dire autant de la façon dont il a ordonné son plan et du goût littéraire avec lequel il l'a exécuté.

B.-H. G.

Histoire de Henri II (1547-1559), par Ed. de la Barre-Duparcq. Un vol. in-8°. Paris, Émile Perrin; 1887.

Peu de jugements, surtout des récits, et les récits se rapportent presque exclusivement aux opérations militaires. Des indications, sans doute, quant à la politique extérieure de la France, quant aux négociations poursuivies et quant aux intérêts en jeu; mais ces indications sont générales, très générales, et brèves, très brèves. Et sur la politique intérieure, sur la situation financière, sur l'administration des provinces, la discrétion de l'auteur est absolue. Le premier chapitre de son livre est intitulé: *Débuts du règne;* le quatrième: *le Concile de Bologne;* le neuvième: *le Concile de Trente;* le treizième: *la Mort de Henri II; son caractère;* le quinzième: *ses Mœurs;* le dix-septième et dernier: *Notes sur la situation religieuse.* On y chercherait en vain, nous ne disons pas un examen critique de l'état moral, religieux, du pays, mais même de simples tableaux, de simples esquisses. Des phrases empruntées à des chroniqueurs du temps et qui ont trait à l'entrée du roi à Lyon, à Paris, puis d'autres phrases, empruntées encore, celles-là, à la relation d'un ambassadeur qui a dit l'éclat des fêtes royales, mesuré l'influence de la maîtresse du roi; et pour M. de la Barre, il nous rapporte qu'un huguenot a subi le dernier supplice, que le Pape rusait avec l'Empereur, voilà pour la moralité générale, et voilà pour les conflits religieux; c'est trop peu. Rien sur notre commerce, notre agriculture, — quelques lignes touchant une tentative de colonisation; — et de la littérature, des arts, pas un mot.

Les sièges de Metz et de Saint-Quentin sont fort bien contés, aussi les opérations conduites de l'autre côté des Alpes; mais ces opérations, et Metz, et Saint-Quentin, avec le traité de Cateau-Cambrésis, ne sont pas tout le règne de Henri II.

Sir Percival, a story of the past and of the present, by J.-H. Shorthouse. Londres, Macmillan. Un beau vol. de 300 pages.

On ne reprochera pas à M. Shorthouse d'avoir abusé dans son roman des couleurs brillantes et d'avoir sacrifié au goût du jour.

De fait, son récit est tout imprégné d'une atmosphère placide, dévote et... terne; ses personnages, tous fils ou filles de preux, planent au-dessus des passions et des préoccupations du vulgaire, ce qui ne les empêche pas d'être souvent d'une monotonie désespérante.

L'héroïne, Constance de Lisle, chrétienne fervente, mais mystique, est une jeune personne qui éprouve le besoin de se sacrifier à toute occasion, on ne sait trop pourquoi. Ainsi, elle refuse la main de sir Percival, chevalier sans peur, sans blâme et sans caractère, qu'elle voudrait voir marcher sur les traces de son grand homonyme. Craint-elle peut-être, en l'épousant, de compromettre les hautes destinées de ce personnage? — Ce pauvre sir Percival fait tout ce qu'il peut pour confirmer Constance dans la haute opinion qu'elle a de son avenir. — Il part pour l'Afrique et meurt en essayant d'arracher aux sauvages un vieux missionnaire qui ne demande nullement à être sauvé et réclame à grands cris les palmes du martyre.

On se demande si c'est pour nous montrer ce qu'il advient de nos jours du téméraire, qui s'avise de vouloir prendre pour modèle un des héros de la Table ronde, que M. Shorthouse interrompt si brusquement la carrière à peine ébauchée du jeune Percival. Pourquoi amener le lecteur à établir entre le Percival légendaire de « la morte d'Arthur » et le gentilhomme anglais une comparaison toute au désavantage du dernier? — Malgré ses petits défauts, le roman de Shorthouse a de grandes qualités; c'est une œuvre éminemment poétique, élégamment écrite et où la partie descriptive en particulier met en évidence le style élevé qui caractérise les productions de M. Shorthouse.

Les Derniers chapitres de mon Louis XVII. *Découverte des ossements du Dauphin, en 1846, dans le cimetière Sainte-Marguerite*, par R. Chantelauze. In-8° de 76 p. Paris; 1887. Librairie Firmin-Didot.

On sait avec quelle autorité M. Chantelauze, dans son livre intitulé: *Louis XVII, son enfance, sa prison et sa mort*, paru en 1884, a établi la certitude de la mort du jeune prince au Temple. Il revient aujourd'hui sur les mêmes faits pour réfuter définitivement ses plus récents contradicteurs. Il rappelle d'abord, en un récit aussi bref que possible, les preuves historiques, médicales, légales, absolument évidentes, de la mort du Dauphin et celles des vraies causes de sa mort; en second lieu, il étudie les principaux documents produits à la suite de l'enquête ordonnée par Louis XVIII, en 1816, pour retrouver les ossements de son neveu. Il raconte enfin en quelles circonstances eut lieu la découverte des ossements et, par de nouveaux documents, il établit la preuve irréfutable de l'authenticité de ces reliques.

Il semble que cette surabondance de témoignages devrait clore la discussion et que le sujet soit épuisé. Il n'en sera rien. Nous verrons paraître, au premier jour, quelque manifestation de l'opinion contraire à celle de M. Chantelauze. La question de la mort de Louis XVII restera éternellement ouverte devant la postérité, avec quelques autres énigmes historiques qui occupent l'imagination populaire.

E. C.

BIBLIOGRAPHIE — MONOGRAPHIE

— Singularités — Compilations — Curiosités littéraires —

Bibliographie du Dauphiné. — Histoire de la Principauté de Donzère, par Jules Ferrand; 1 vol. in-18. — Paris, maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. Prix : 3 fr. 50.

Voici une commune dauphinoise (Donzère), peu connue, il est vrai, mais dont l'histoire, exhumée de ses archives, n'en paraît pas moins se rattacher, par certains points, à l'histoire générale. Située dans la vallée du Rhône, à l'extrême limite de trois provinces (Dauphiné, Provence et Languedoc), tour à tour oppidum celtique (peut-être l'ancienne *Aëria* des Tricastins), colonie gallo-romaine, abbaye royale, seigneurie, enfin chef-lieu d'une principauté sous le gouverne-

ment temporel des évêques de Viviers; — comme Saint-Martin et le val d'Andorre, elle constituait, dans l'ancienne France, un petit État indépendant où revivaient les mœurs, les traditions et les libertés des vieilles cités gauloises.

Après les guerres féodales, les guerres religieuses, dont cette région fut surtout le théâtre sous le baron des Adrets, Montbrun et Lesdiguières; — autant de récits et de détails intéressants puisés par M. Jules Ferrand, non dans les livres, mais aux sources originales, dans les titres de sa commune, les papiers de famille et les mémoires du temps. « Ce livre, dit l'auteur, n'est donc pas l'œuvre d'un jour, mais le résultat de plusieurs années d'études et de patientes recherches. » Ajoutons qu'il ne se recommande pas moins par sa sincérité que par son style clair, sobre, précis; et que si chaque commune en France avait ainsi la reproduction de son passé, il y aurait bien des lacunes comblées dans notre histoire natiouale. Augustin Thierry l'a dit : « L'histoire de France est renfermée dans nos archives communales ».

Bibliography in the Referenoe Department of the Wigan free publio Library; *including an index to the papers contributed to the publications of the Library Association of the United Kingdom*, by Henry Tennyson-Folkard. Librarian Wigan, R. Platt, 1887. Un vol. in-4°.

Ce catalogue est une portion du catalogue général de la Bibliothèque publique de Wigan, ville anglaise qui ne doit pas compter plus de cinquante mille habitants, mais qui compte apparemment beaucoup de gens éclairés ou désireux de l'être, et assurément un bibliothécaire savant et zélé, *a learned, elever and pushing man, — the right man in the right place*, comme on doit dire de lui là-bas. Il n'en a été imprimé, paraît-il, que douze exemplaires à part; et *le Livre* a reçu le n° 10. Ce gracieux — et précieux — présent fait honneur à qui l'offre et à qui le reçoit. Mais nous tenons à ce que notre confrère en bibliographie et en bibliophilie sache bien que nous y sommes fort sensible.

Un des traits bien remarquables de ce travail, c'est qu'il donne, non seulement les titres des ouvrages de renseignements bibliographiques possédés par la Bibliothèque de Wigan, mais encore la nomenclature des articles intéressant la bibliographie contenus dans les publications périodiques que la Bibliothèque collectionne. Les livres français y font bonne figure, Baillet, Peignot, Brunet, Quérard, *l'Armorial du bibliophile* de Guignard, *les Romantiques* de Derôme, *les Amoureux du livre* de Fertiault, Villemain, Taine, et tant d'autres. On me pardonnera de remarquer qu'à côté de tous ces ouvrages français, je n'en rencontre aucun en langue allemande, — petit fait qui en dit long en réponse à bien des vantardises d'outre-Rhin. Les auteurs comme Graesse et Œttinger, dont les grands travaux ont leur place marquée dans toute grande bibliothèque de référence bibliographique, ont écrit en français. A ce propos, la bibliothèque de Wigan possède l'exemplaire de la *Bibliographie biographique universelle* provenant du regretté bibliophile Jacob; provenance honorable entre toutes, mais qui n'empêche pas que l'édition de 1854 ne soit insuffisante.

Le Bibliophile français et *le Livre* sont dépouillés avec soin, et tous leurs articles bibliographiques cités en double, au nom de l'auteur et au titre de l'article.

On a eu soin d'intercaler entre les feuillets des pages blanches pour recevoir les annotations des bibliographes à qui les si rares exemplaires de cet intéressant travail sont destinés. B.-H. G.

BEAUX-ARTS

Diotionnaire de l'Ameublement et de la Décoration depuis le XIIIe sièole jusqu'à nos jours, par Henry Havard, inspecteur des beaux-arts. Premier volume, in-4° de 512 pages à deux colonnes, illustré de nombreuses gravures dans le texte et de 64 grandes planches hors texte en couleur. Paris, 1888. Maison Quantin.

En leur « Avis », les éditeurs, ayant à parler de l'auteur du *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration*, ont pu dire avec raison qu'il « occupe un rang à part dans la critique d'art. » Sans s'être jamais interdit l'étude séduisante des formes de l'art, qui ont le privilège d'être désintéressées de toute application utile, de tout but pratique, sans se détourner systématiquement des questions d'esthétique qui se rattachent à la peinture de tableaux et à la sculpture d'exposition ou de musée, M. Henry Havard fait montre d'une prédilection marquée pour l'étude plus sévère des arts décoratifs et des arts industriels, dont l'utile est la loi fondamentale. Frappé, comme nous le sommes tous, des efforts considérables tentés à l'étranger pour s'affranchir du goût français et lui fermer les marchés du monde entier, il a pris vaillamment l'initiative d'enquêtes sur la situation des industries d'art et des questions d'enseignement qui s'y rapportent dans les pays où la prétention de rivaliser avec la France est le plus ouvertement déclarée et, çà et là, justifiée.

C'est dans la même pensée d'information qu'il s'est

fait attacher à l'Exposition universelle d'Amsterdam en 1885 comme membre du jury de l'ameublement; en outre, membre du conseil supérieur des beaux-arts et des Sociétés des beaux-arts des départements (il a été nommé inspecteur des beaux-arts depuis la publication du premier volume de ce *Dictionnaire*), il poursuit, dans les divers milieux où l'appellent ses titres divers, cette même étude qui nous a valu de précieux rapports et des ouvrages très répandus, presque populaires. En ces différents travaux, il nous livre sa solution réfléchie sur la condition de nos industries de luxe, à la prospérité desquelles sont liés tant d'intérêts économiques, sans parler d'un des titres de gloire les plus anciens de la patrie française. C'est encore dans le même esprit, c'est afin de concourir à la défense de notre suprématie nationale dans les industries qui relèvent des arts du dessin contre les assauts qui de toutes parts lui sont livrés du dehors, c'est pour doter d'une arme nouvelle nos artistes, nos industriels et surtout le public, que M. Henry Havard travaille depuis dix ans à la rédaction du *Dictionnaire de l'Ameublemeut et de la Décoration*, dont le premier des quatre volumes annoncés (A-C) vient de paraître au moment opportun. Celui qui écrit ces lignes, où il se plaît à rendre justice à une œuvre de tout point remarquable, la voit paraître avec une satisfaction personnelle d'autant plus vive que lui-même, très préoccupé des mêmes questions, il y a quelque quinze ans, ne put déterminer aucun de nos grands éditeurs à tenter une entreprise semblable, c'est-à-dire la publication d'un *Dictionnaire des arts décoratifs*. Tous, comme d'un commun accord, déclarèrent alors qu'un tel ouvrage s'adressait à un public trop limité pour réussir. L'auteur de la proposition était persuadé qu'ils se trompaient, mais ne sut pas leur communiquer sa conviction. Comme le public n'a pu se former en si peu d'années et puisque l'on reconnaît qu'il existe, c'est donc que M. Henry Havard a été plus éloquent. Nous l'en félicitons bien sincèrement, et nous nous en félicitons, car la personnalité de l'auteur n'importe pas plus que le titre du livre ; la seule chose importante ici était que cette œuvre nécessaire — quelque nom qu'on lui donnât, *Dictionnaire des Arts décoratifs* ou *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration* — fût faite et bien faite.

Arrêtons-nous d'abord à la partie matérielle de l'ouvrage. Avant même que l'on ouvre le volume, le regard est attiré par l'aspect sobre et cependant riche de la reliure, en même temps que par son ingénieuse nouveauté. Il n'y a pas d'exemplaires brochés. Montés uniformément dans une reliure souple en cuir japonais, frappés de fers spéciaux, les volumes, non rognés et s'ouvrant aisément à plat sans se briser, réunissant à la fois les avantages du brochage (la grandeur des marges et la souplesse) et ceux du cartonnage (la résistance si peu garantie par le cartonnage ordinaire, comme en témoigne l'état lamentable des dictionnaires si promptement déboîtés, — mais ici très réelle). Le format in-4° s'accommode fort bien du minimum fixé de 512 pages, et qui pourrait être porté de 64 feuilles à 70 et même à 75, c'est-à-dire à 600 pages, sans rien perdre de son élégance ni de sa solidité. Le papier, d'une épaisseur suffisante et « pur de charge », est fait pour résister à l'usage ; de plus, il est encollé, comme il convient à tout livre de travail, où l'on peut avoir quelque note, date ou nom propre ou tout autre renseignement à consigner d'une façon durable, à l'encre par conséquent. Quant à la disposition du texte sur deux colonnes, elle était imposée par le type du caractère choisi. Il est ainsi parfaitement lisible, tandis que sa petitesse relative donnerait à la disposition sur une seule ligne l'apparence d'une longueur telle qu'à l'extrémité de chacune d'elles l'œil s'égarerait à la recherche de la ligne suivante. Il s'agissait, en effet, de condenser plus de 260,000 lignes de texte, représentant la valeur de vingt-cinq volumes grand in-8° ordinaire.

Nous n'avons pas à démontrer l'importance du rôle de l'illustration dans un ouvrage de cette sorte où la description et la définition d'innombrables combinaisons de formes et de couleurs occupent une place telle que le livre, pourrait-on dire, n'a pas d'autre objet. Des gravures, au nombre de 500 à 700 par volume, accompagnent et éclairent le texte où elles sont intercalées. Ces gravures, obtenues par les procédés directs, traduisent avec l'exactitude de l'identité les dessins originaux dont l'exécution a été confiée à d'excellents artistes. Ceux-ci ont été mis autant que possible en présence des modèles les plus purs, choisis parmi les documents propres à renseigner le lecteur avec précision. Dans ce choix, puisé aux meilleures sources, M. Henry Havard donne la préférence aux objets qui se recommandent par la beauté de la forme ou par leur caractère historique. Sur ce dernier point, nous ne saurions trop vivement louer l'auteur de la vigilance sévère qu'il apporte à éviter de faire place, en ces dessins, à ce qu'on est convenu d'appeler des « restitutions », c'est-à-dire à la reconstitution imaginée, mais arbitraire, d'objets dont les modèles ont disparu. Il considère que c'est un devoir pour celui qui entreprend un ouvrage de ce genre de rester dans le champ étroit de l'exactitude et de la vérité. Aussi le voyons-nous fréquemment préférer le témoignage de documents graphiques, contemporains des objets, à de rares spécimens d'ameublement plus ou moins apocryphes et provenant de sources mal connues. Mais laissons M. Henry Havard exposer lui-même ses principes à cet égard : « Il nous a paru, écrit-il, que, par ce temps de sophistication et de contrefaçon à outrance, une miniature, un vieux tableau, une estampe ancienne, pouvaient, dans nombre de cas, offrir un renseignement moins douteux que la reproduction de certains meubles refaits ou contrefaits, et dont les parties originales sont à peine reconnaissables. Les miniatures, en outre, et les estampes ont le même privilège que les livres, celui de nous montrer les meubles mêlés à l'action de la vie et de nous révéler, avec la place qu'ils occupaient, l'usage précis auquel on les faisait servir. »

Dans la plupart des cas cette sorte de reproduction, étant compliquée de couleurs diverses, a donné lieu à

l'exécution de grandes planches hors texte en chromotypographie, qui ne sont pas l'un des moindres attraits de l'ouvrage. Elles sont fort belles, en effet, d'une netteté, d'un éclat, d'une transparence que n'ont jamais réalisés les procédés anciens de la chromolithographie. Quant à l'exactitude, il suffira de dire qu'ici, de même que pour les gravures intercalées dans le texte, les artistes chargés de reproduire les modèles originaux — objets anciens ou peintures anciennes d'objets anciens — ont d'abord exécuté de véritables aquarelles minutieusement achevées, scrupuleusement fidèles, rendues directement ensuite par un procédé de chromotypographie absolument nouveau, dont les résultats sont très supérieurs à tout ce que nous avons encore vu en ce genre. Chaque volume contient 64 de ces grandes planches réservées aux objets d'une importance exceptionnelle, où la couleur occupe une place si considérable et joue un rôle décoratif si nettement prépondérant que la couleur seule peut en donner la complète intelligence ; telles sont les miniatures de manuscrits représentant des intérieurs d'autrefois, telles certaines reliures, tels encore des meubles à incrustation de Boule, quelques bois d'ébénisterie de luxe, tel enfin, pour borner cette énumération, le magnifique clavecin appartenant à M. P. Eudel. Mais c'est assez parler de la partie matérielle du *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration*, si nous voulons faire à la partie historique et savante, ainsi qu'à l'auteur du texte, la part à laquelle ils ont droit en ce compte rendu.

Ayant déjà dit que M. Henry Havard avait eu la généreuse pensée de mettre aux mains de nos artistes de l'industrie, de nos fabricants et des amateurs un livre utile, nous devons ajouter tout de suite qu'il a donné à son œuvre la seule forme qui rendît pratique un ouvrage traitant de telles matières, celle du dictionnaire. Nous ne manquons pas de livres récents dont les auteurs avaient en vue précisément de décrire l'ameublement et la décoration en France aux derniers siècles. Quelle que soit la valeur de ces compilations, la plus grande partie des services qu'elles pouvaient rendre est réduite à néant par la difficulté de trouver dans un récit continu le renseignement dont on a besoin sur-le-champ. « Le public est assez convaincu qu'il n'y a point de livres qui rendent de plus grands services, ni plus promptement ni à plus de gens, que ceux-là. » A cette citation de Furetière en faveur des dictionnaires, M. Havard aurait pu joindre l'autorité de Théophile Gautier, ne souhaitant d'autre bibliothèque de jeunesse qu'une collection de dictionnaires.

Primitivement, l'auteur, tenant compte de l'existence du *Dictionnaire du mobilier* de Viollet-le-Duc, qui embrasse le XIVe siecle, n'avait pas l'intention de remonter au delà de l'an 1400. Mais, en y regardant de plus près, ayant constaté la découverte récente de nombreuses sources d'informations ignorées de Viollet-le-Duc, ainsi que le grand nombre de sujets relatifs au mobilier que celui-ci avait laissés dans l'ombre, M. Havard résolut de comprendre dans son travail ce somptueux XIVe siècle, « infiniment plus riche en beaux ameublements, en tentures de prix, en orfèvreries admirables », que le siècle suivant. Ce vaste travail porte donc sur une période de cinq cents ans, puisqu'il s'étend jusqu'à notre XIXe siècle, que l'auteur y introduit dans une très sage prévision d'avenir. Qui de nous ne s'est trouvé dans un singulier embarras en rencontrant dans ses lectures tel nom de meuble ou de couleur à la mode à certaine époque, souvent même très rapprochée du moment présent, et dont il nous était impossible de concevoir la forme ou la teinte, faute de document contemporain ? M. Havard en cite de curieux exemples. Par exemple, au troisième acte de *la Mère coupable* de Beaumarchais, la comtesse demandant un brasier pour brûler les lettres de Chérubin, Suzanne lui répond : « Si c'est pour brûler des papiers, la lampe de nuit allumée est encore là dans l'*athénienne.* » Qu'est-ce qu'une athénienne? Personne au juste ne saurait le dire. Bien plus près de nous, à la reprise du *Fils de famille*, le comédien Lafontaine, qui pourtant avait créé le rôle d'Armand, ne put lui-même dire ce qu'était certaine *bohémienne* où s'assied le héros de la pièce. Pour certains noms de couleur donnés par circonstance, comme la couleur *magenta*, qui informera l'avenir, si nous ne prenons soin de le faire nous-mêmes? « Le but d'un ouvrage aussi considérable que celui-ci, dit très bien M. Havard, ne peut pas, ne doit pas être uniquement de renseigner la génération présente. Il doit aussi pouvoir être de quelque utilité aux générations à venir. »

Le lecteur du *Dictionnaire de l'Ameublement* trouvant sous sa main, définis, expliqués, la longue suite de mots dont il se compose, ne soupçonnera jamais le travail de bénédictin que représente la seule formation de ce vocabulaire spécial. Il ne suffisait pas ici de dépouiller simplement les dictionnaires antérieurs et d'y recueillir les mots se rattachant à l'ameublement et à la décoration. Sans doute, ils en fournissent un grand nombre, mais combien en est-il aussi, à raison de leur spécialisme, qui leur échappent! C'est à la littérature que l'auteur a demandé l'abondante moisson de termes qu'il a engrangée dans son dictionnaire ; c'est en dépouillant page à page, et pour quelques-uns « ligne à ligne », tous les ouvrages qui pouvaient lui fournir quelque révélation sur un detail quelconque du mobilier en ces cinq cents années, qu'il a su composer une œuvre, au moins en cela d'une admirable originalité. Des premières années du XIVe siècle jusqu'à ce jour, — chansons de gestes et romans de chevalerie, petits poètes du temps, conteurs de nouvelles, auteurs de mémoires, de journaux, de correspondances, actes notariés, descriptions de Paris, comptes de bâtiments, statuts de corporations, contrats d'apprentissage, ouvrages didactiques, techniques d'arts et métiers, catalogues de ventes, romans jusqu'à Flaubert, le théâtre enfin, ce répertoire, jusque-là trop négligé, d'informations sur les usages et les mœurs, — il a tout analysé avec une patience et une attention « inexorables ». J'allais oublier une autre mine de

documents qui n'a pas peu contribué à enrichir son glossaire, car on en retrouve l'indication presque à chaque mot, dans les nombreuses variantes et transformations qui précèdent la définition du mot lui-même; je veux dire nos nombreux dialectes et patois provinciaux : gascon, béarnais, bordelais, provençal, qui sont le plus souvent cités, mais non à l'exclusion du normand, du picard, du flamand, etc., etc. Dans l'exploitation de cette mine, l'esprit généralisateur de M. Havard est arrivé à des rapprochements curieux et d'un véritable intérêt historique, comme la transformation qui s'opéra dans nos mœurs nationales à la suite de l'avènement de Henri IV, qui se manifeste par le grand nombre de meubles et de termes gascons introduits tout à coup dans le mobilier et dans le langage parisiens, quand la petite cour de Nérac devint la cour de France.

Son vocabulaire, après maint remaniement, étant enfin arrêté, M. Henry Havard, prenant chaque mot individuellement, explique la nature de l'objet désigné, en décrit l'usage et la forme d'après les exemplaires célèbres ou historiques, quand il se peut, en retrace l'histoire et les transformations, et, en chaque article, avec une concision qui n'est point de l'aridité et qui ne s'interdit pas l'anecdote, groupe finalement toute la suite des renseignements qu'il a su réunir.

En ce premier article, nous n'avons pu faire plus que de montrer à grands traits l'aspect du *Dictionnaire de l'Ameublement*, et de dire avec quelle rare conscience il a été rédigé. S'il y a çà et là quelques points sur lesquels nous serions tentés de discuter telle définition donnée par l'auteur (celle du mot *chantourner* notamment), nous réservons cet examen critique pour le moment prochain où paraîtra le second volume. L'éditeur annonce que les trois autres suivront successivement de dix en dix mois. Il peut s'engager, en effet, car, de son côté, M. Havard, à peu de chose près, a terminé sa belle et lourde tâche.

« Aujourd'hui, écrit-il, après neuf années d'un travail acharné, de recherches incessantes, notre œuvre touche à sa fin. Sur quatre volumes que comprendra notre travail, deux sont entre les mains de l'éditeur. Le troisième, complètement écrit, n'a plus besoin que d'être revisé et mis au courant. Quatre livraisons manquent au dernier seulement, pour qu'il soit aussi complètement terminé. On peut donc dire que la publication de ce long et pénible travail se présente dans des conditions tout à fait exceptionnelles, et que le lecteur n'aura rien à redouter, quel que soit le sort qui nous est personnellement réservé, ni interruption, ni retard dans l'apparition de notre Dictionnaire. »

L'auteur et l'éditeur peuvent être fiers de leur œuvre commune : la maison Quantin d'avoir fait un ouvrage de librairie vraiment exceptionnel au double point de vue de l'impression et de l'illustration, et M. Henry Havard d'avoir, au prix de si généreux efforts, très heureusement comblé une grave lacune de nos bibliothèques d'art, en écrivant ce très savant et très vivant *Dictionnaire de l'Ameublement et de la Décoration*.

E. C.

Les petits Alphabets du brodeur, *Compositions originales inspirées de nos grandes époques décoratives*, par Ed. Guichard, architecte-décorateur. Album de 38 planches in-folio. Paris.

M. Ed. Guichard, à la première page de cet album, se réclame avant tout de son titre d'architecte-décorateur pour recommander l'ouvrage nouveau sorti de sa fertile imagination d'artiste. C'est sous ce titre, en effet, que depuis quarante ans il occupe une place éminente dans le monde de l'art décoratif; mais c'est bien plus encore à celui de président-fondateur de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie qu'il doit sa grande notoriété; et telle est, en réalité, l'œuvre capitale de sa vie. Peu de temps après la guerre, le nom de l'institution fut modifié, elle devint l'Union centrale des arts décoratifs; et, avec le nom, furent changés également et son caractère et l'esprit dans lequel jusqu'alors elle avait été dirigée et la direction elle-même, je veux dire la présidence. Il n'est pas bien prouvé qu'en faisant beaucoup plus de bruit, en remuant beaucoup plus d'argent, elle ait fait beaucoup plus et surtout de meilleure besogne. Quoi qu'il en soit, l'histoire ne saurait oublier que c'est à l'énergique initiative, à la persistance résolue, à l'expérience théorique, technique et pratique de M. Guichard et de quelques artistes comme lui, — sculpteurs, peintres et dessinateurs pour l'industrie, — dévoués comme lui et comme lui désintéressés que l'on doit la fondation de l'Union centrale d'où est sortie cette renaissance de nos industries d'art à laquelle nous assistons depuis vingt-cinq ans. — Ce que nous venons de dire du rôle de M. Guichard en cette généreuse entreprise n'est point pour diminuer ses mérites d'artiste dont il est d'autant plus facile de juger aujourd'hui qu'il met au service de ses jeunes confrères sa science acquise des lois de la couleur et du dessin décoratif par la publication successive d'ouvrages spéciaux. Il a intitulé trop modestement le dernier paru : *les Petits Alphabets du brodeur*, car je ne sais pas pourquoi le peintre et le sculpteur, le ferronnier et le graveur d'orfèvrerie abandonneraient au brodeur l'usage privilégié de cette quadruple suite d'alphabets d'une invention très personnelle dans chacun des styles donnés. L'album se compose de deux fascicules, l'un de 24 planches en héliogravure sur fond noir, comprenant quatre séries de lettres isolées ; l'autre de 14 planches en noir sur fond clair, donnant par l'ingénieuse addition d'un petit cartouche toutes les combinaisons imaginables de doubles chiffres en deux styles seulement, Renaissance et Louis XV. — Il n'est pas d'atelier de dessinateur où *les Petits Alphabets* n'aient déjà pris place auprès des autres ouvrages du même artiste.

E. C.

Peregrinazioni indiane. *India meridionale e Seilan*, par A. DE GUBERNATIS. Firenze; L. Nicolai; 1887. Un vol. in-8°. — Prix: 4 francs.

Le professeur de Gubernatis nous donne ici la relation de son second voyage dans l'Inde, en attendant celle du troisième, qu'il consacre, je crois, à Cachemire et aux régions himalayennes. Il regrette que le sud de l'Inde et l'île de Ceylan, qu'il vient de parcourir, ne contiennent que bien peu de population aryenne comparativement à l'Inde du nord. Tel qu'il est, cependant, ce pays, où il se sentait plus étranger, et dans les habitants duquel il avait peine à reconnaître des frères, lui a laissé des souvenirs agréables et l'a accueilli — surtout dans les maisons européennes — avec honneur et sympathie. « Le bon succès obtenu dans mes deux derniers pèlerinages, dit-il en terminant son livre, soutient mon courage pour le dernier; et, dans mon cœur, je rends sincèrement grâces à Dieu d'avoir, avec de hauts pensers, toujours dirigé vers un noble but mon chemin. » On ne peut que s'unir à ces actions de grâces. Il ne me semble pas que le fondateur de la *Revue internationale* ait recueilli rien de bien nouveau sur le chemin de son noble but; mais il nous donne une relation intéressante, écrite avec couleur et chaleur, et pleine de bonnes intentions. L'on serait trop exigeant d'en demander davantage.

Une phototypie, représentant le musée Indien de Florence, sert de frontispice et enlaidit le livre avec naïveté.

B.-H. G.

Voyages du canot en papier le « Qui-Vive ! » *et aventures de son capitaine*, par TANNEGUY DE WOGAN, ouvrage illustré de 21 vignettes, par Jules Girardet. Paris, Hachette et Cie; 1887. Un vol. in-18. — Prix: 4 francs.

Les journaux du temps — d'hier, dirais-je, si hier n'était pas aussi loin pour aujourd'hui que l'époque antédiluvienne — ont fait bruit du canot en papier de M. Tanneguy de Wogan et de ses aventures héroïco-nautiques. Le capitaine a eu l'heureuse idée d'offrir au public la relation d'une partie de ces voyages par les voies et les routes qui marchent, et il s'y montre conteur spirituel, non moins qu'intrépide canotier. Il y a des histoires désopilantes, comme celles du corbeau et de la côtelette, du canot devenu contre-basse, de la course vertigineuse du capitaine un peu gris dans une voiture conduite par un amphitryon très ivre, etc., etc.; il y en a d'émouvantes, quand il décrit les dangers courus sur le Rhône, dans la mer du Nord et ailleurs; il y en a de nobles et de patriotiques, et l'on se sent réconforté de voir avec quelle vaillance ce bateau en papier a porté le pavillon national à travers toutes les populations stupidement hostiles à la France.

Les croquis sont alertes et spirituels, moins que le texte cependant; et, pour mon compte, j'en fais un mérite à l'artiste. Les dessins sont faits pour illustrer un livre et non point pour l'éclipser.

La Réforme de l'enseignement publio en Roumanie. *Principes de la réforme; analyse de la loi; texte du projet*, par ANDRÉ VIZANTI, professeur à l'Université de Jassy, député, rapporteur de la Commission de la Chambre des députés. Bucharest, Sotchek et Cie; 1886. Un vol. in-8°. — Prix: 5 francs.

Je ne me tiens pas assez au courant des choses de l'étranger pour savoir si le projet de loi que nous présente ici M. André Vizanti, en un beau volume imprimé en français à Bucharest, est passé dans l'ordre des faits, mais si, avant d'être adopté, il a subi des modifications plus ou moins profondes. Je souhaite pour la Roumanie qu'il soit mis en pratique en son entier. C'est dire qu'il me semble sagement conçu, logiquement ordonné, et capable d'être le point de départ d'une réorganisation de l'enseignement à tous ses degrés, féconde en résultats. J'en retiens surtout la preuve qu'on y trouve à chaque page de l'influence française en ces pays lointains. Michel Bréal, Jules Simon, y sont partout cités comme des autorités en la matière; les institutions françaises y sont étudiées, on en proclame l'excellence, et, tout en se défendant très légitimement d'une servile — et stérile — imitation étrangère, on cherche à y peindre ce qu'il est possible au tempérament, aux mœurs et à l'état social de la Roumanie de s'assimiler.

La rédaction du rapport de M. André Vizanti est d'une grande clarté et d'une véritable élégance. Tant pour le fond que pour la forme, elle fait le plus grand honneur à ce professeur-député, qui me paraît être un esprit à la fois cultivé, sincère et vigoureux.

Dix mois autour du monde. — *Notes de voyage du 28 septembre 1884 au 25 juillet 1885*, par GEORGES LIEUSSOU. Ouvrage illustré de 20 gravures et contenant 4 cartes. Paris, Paul Ollendorff; 1887. Un vol. in-18. — Prix: 5 francs.

M. Georges Lieussou a fait un voyage autour du monde, et, pour que personne n'en ignore, il publie les notes de son carnet de voyage en un volume, orné de vues peu distinctes et de cartes dont l'itiné-

raire de l'auteur fait le seul intérêt géographique, enveloppé d'une couverture où sont consignées les dates du départ et du retour du voyageur, lequel volume se vend cinq francs. Voilà bien des choses pour peu d'argent. M. Lieussou semble avoir mis de la coquetterie à imprimer ses notes dans leur rédaction première, sans retouches ni corrections. Peut-être a-t-il voulu, lui aussi, fournir à la littérature contemporaine son petit *document*. On ne peut pourtant lui dénier des qualités d'observateur qui manquent à plus d'un *globe-trotter* de profession. Le lecteur, qui n'a pas déjà lu quelques-unes des innombrables relations publiées sur l'Inde, Java, l'Indo-Chine, la Chine et le Japon, ou qui, en ayant trop lu, les a toutes oubliées, trouvera dans ce volume une mine de renseignements abondants, qui peuvent être utiles, et qui sont parfois curieux. B.-H. G.

Huit mois au Kalahari, *Récit d'un voyage au lac N'gami*, par G.-A. Farini, traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur par Mme L. Trigant. Ouvrage contenant 34 gravures et 2 cartes. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie Hachette.

La carte d'Afrique, pour être tenue au courant des découvertes incessantes qui en modifient l'aspect, devrait être refaite ou tout au moins rectifiée et complétée tous les ans. Il n'est pas d'année, en effet, où quelque récit de voyage accompagné de tracés graphiques ne permette de couvrir de nouveaux noms de cours d'eau, de montagnes et de villages telle ou telle partie restée blanche jusqu'alors de cette carte, qui se noircit de la sorte dans toute son étendue avec une rapidité extraordinaire. Il n'y a point que les explorateurs de profession, les Livingstone, les Stanley, les Brazza, qui concourent ainsi à la construction géographique du continent noir; missionnaires, trafiquants aventureux, voyageurs-amateurs ajoutent de toutes parts l'appoint de leur collaboration à l'œuvre commune. Aujourd'hui, c'est M. G.-A. Farini, bien connu en Angleterre et en Amérique comme « entrepreneur de spectacles pour le peuple » et pour avoir exhibé au public de nombreuses « curiosités », races étranges et animaux rares; c'est ce rival de Barnum qui a le mérite de combler sur la carte de l'Afrique équatoriale le vide en forme de trapèze limité à l'est par le territoire du Transvaal, à l'ouest par la terre de Namaqua et au sud par la colonie du Cap, coupée en outre par le tropique du Capricorne qui le traverse en son milieu et finalement connu sous le nom de désert de Kalahari. En 1885, M. Farini « avait l'honneur » de montrer une troupe d'indigènes du Kalahari précisément. L'homme qui les escortait et leur servait d'interprète, qui sans doute les avait procurés à l'entrepreneur, était un métis du nom de Kert. Celui-ci faisait des récits tellement enflammés de la beauté du pays, de la fertilité des plaines, de la fécondité giboyeuse des forêts, de la richesse même des diamants que l'on y rencontrait en de certaines régions, que son auditeur, d'abord assez incrédule, ayant découvert plusieurs gemmes dans les « appartenances des hommes de la brousse », finit par se laisser convaincre. Peu après, en compagnie dudit métis et d'un ami éprouvé, dessinateur et photographe, il quittait l'Amérique et partait pour le midi de l'Afrique où il passait huit mois dans le Kalahari qu'il parcourait du sud au nord jusqu'au delà du lac N'gami et du nord au sud, étant entré et sortant par le Transvaal.

Le récit de ce long parcours est très gai, très vif, plein d'anecdotes, et il suffit de voir les gravures faites d'après les photographies des voyageurs pour croire avec l'auteur que le Kalahari, loin d'être une solitude morne et brûlée, est appelé au plus brilant avenir au contact de la civilisation.

E. C.

SCIENCES

— *Philosophie* — *Morale* —

Histoire naturelle de la croyance, par U. van Ende. Première partie. *L'Animal*. Paris, Félix Alcan, 1887. Un vol. in-8°. — Prix: 5 francs.

L'analyse des matières contenues dans ce volume suffira pour en faire comprendre la valeur. Le chapitre premier, qui sert d'introduction, établit que la science moderne a reconnu le principe de l'universalité des phénomènes religieux, de quelque manière qu'ils se manifestent. Dès lors, se pose la question de l'origine des croyances humaines, dont l'auteur trouve la source première dans les idées de la chance, de la génération et de l'âme. La théorie de l'animisme, présentée comme objection, est discutée par M. U. van Ende, qui en démontre l'insuffisance et constate qu'il n'y a pas d'animisme direct, mais que l'homme arrive par trois voies différentes: l'analogie, la notion de l'âme et celle de la chance, dont aucune n'implique une confusion originelle entre l'être et l'objet. L'animisme est donc un phénomène secondaire et la véritable source de la religiosité doit être cherchée au delà.

Le second chapitre est consacré à la cosmologie animale et étudie la notion de l'animé et de l'inanimé. Après avoir considéré la psychologie comparée comme un auxiliaire dans l'étude de la question mythogénique, et avoir montré son importance pour décider si la distinction de l'animé et de l'inanimé est dans l'homme une notion acquise ou innée, l'auteur voit cette distinction s'imposer par le fait même de l'évolution de la conscience dans la série des êtres. Elle s'affirme dans les rapports de l'animal au milieu inerte et aux facteurs vivants par la différence du mode d'adaptation. La croissance psychique tend à préciser la notion de l'être comme source de mobiles émotionnels ou d'activité spontanée. La matière inerte n'est perçue à l'origine que dans ses attributs négatifs : l'uniformité et la passivité. Le développement de la conscience la révèle sous un nouvel aspect : l'instrumentalité. On peut tirer une objection du régime végétal, comme impliquant des rapports affectifs vis-à-vis de la matière inerte. Mais il ne saurait s'agir ici que du mobile alimentaire, lequel n'a qu'une portée psychique secondaire. En fait, le régime végétal ne modifie pas la conception animale de la nature. La plante y est confondue avec la matière inerte dans une communauté d'attributs. D'ailleurs, l'animal reconnaît la matière inerte sous ses transformations, même dues à la main de l'homme. Il ne se trompe guère sur la notion des phénomènes d'action spontanée qui semblent s'y produire. Toute force active réside uniquement pour lui dans l'être vivant.

Le chapitre III a pour titre : Cosmologie animale : éléments de la conception de l'être et ses effets dans la sphère psychique. La conception de l'être est précisée dans la conscience par les sensations qui s'associent graduellement au contact direct, telles que la chaleur, l'image, l'odeur. Ces propriétés ne sauraient devenir les attributs distinctifs de l'être en général. Ceux-là seuls gardent ce caractère qui renferment l'idée de l'action. C'est ainsi que les sons et les mouvements qui ont leur siège apparent dans la matière inerte sont rattachés à l'action d'un être vivant. La mesure subjective appliquée par l'animal à l'interprétation des mouvements et des sons en fait un langage compris entre espèces différentes. Quant au côté subjectif de la conception de l'être, la timidité, la douceur, la ruse, le courage, la colère, la haine, la férocité, toutes ces particularités morales peuvent être ramenées à une source unique : la terreur de l'être animé. La prépondérance de la terreur dans la sphère morale se justifie par son rôle dans l'existence des bêtes. L'auteur étudie successivement ce sentiment, d'abord dans les rapports dérivés du principe d'affinité : dans le couple, la famille et l'association, puis dans la relation de l'animal avec la généralité des êtres. Sauf quelques exceptions motivées, tout être qui peut se mouvoir et agir est pour l'animal un ennemi naturel. Une des principales manifestations de ce principe est la terreur de l'inconnu et ses diverses gradations. Dans l'ensemble de ses phénomènes, elle se rattache à l'idée de l'être. Elle crée un état mental plus pénible que la crainte d'un danger précis. Dans le domaine intellectuel, la terreur produit la ruse. La curiosité se rattache aussi à la terreur de l'inconnu. De même les actes imitatifs, sous leur double aspect. En résumé, l'on peut dire que la terreur constitue, dans la vie animale, le facteur le plus puissant et le plus fécond. Il ne faut pas perdre de vue que la cosmologie de l'homme primitif procède de celle de l'animal.

Arrivé à ce point, M. U. van Ende recherche, au chapitre IV, les facteurs mythogéniques dans l'animalité. Le premier est la notion de la chance, qui a trois phases d'évolution dans la conscience humaine : l'association par coïncidence chez l'animal ; la notion fatidique proprement dite avec ses différentes formes ; et la phase mythologique, qui n'apparaît que chez l'homme, mais qui est en germe chez l'animal. Vient ensuite la notion de la mort, qui joue un rôle si important dans l'élaboration de l'idée de l'âme. L'auteur recueille les témoignages de son existence chez l'animal. Il étudie la simulation de la mort, le suicide, le sommeil, le rêve, le contre-coup affectif de la mort. Il lui assigne sa place parmi les manifestations de la terreur de l'inconnu. Il constate l'idée de la persistance de la vie, attestée par le soin des cadavres et les pratiques funéraires, et il reconnaît que les éléments constitutifs de la conception de l'âme et son mobile émotionnel se retrouvent chez l'animal. Faisant un pas plus avant, il découvre dans les grands prédateurs la source culminante de la terreur de l'être animé. Cependant les manifestations de terreur dérivées de la nature inerte sont plus intenses. L'animal n'est point étranger au principe de l'analogie. Il l'applique aux phénomènes naturels. On trouve chez lui des témoignages qu'il a la notion des déplacements solaires et de leur périodicité. En somme, les phénomènes de la nature inerte représentent pour l'animal les modes d'activité d'êtres animés d'une puissance supérieure. A la fin de ce chapitre, on arrive à cette conclusion que les courants intellectuels qui concourent à la mythogenèse existent déjà dans l'animalité. Les mythes de l'homme primitif ne sont qu'une forme plus avancée et plus précise de leur développement. Il y a une relation étroite entre l'évolution religieuse et les facteurs généraux du progrès humanitaire. C'est dans une impulsion imprimée à ceux-ci que doit être cherché le point de départ du travail mythologique.

Cette idée sert de transition naturelle pour nous mener au chapitre V, qui traite des facteurs du progrès dans l'animalité, et montre le chemin parcouru de l'animal à l'homme. M. U. van Ende envisage d'abord l'association au point de vue de ses effets directs dans le monde animal. Il est forcément amené à s'enquérir de l'origine et de l'évolution des mobiles de la reproduction et de l'agrégation, et, par suite, à étudier la sexualité. La famille maternelle, l'accession du mâle, les peuplades et autres formes d'association, les sociétés monarchiques, les sociétés égalitaires, les sociétés centralisées, sont rapidement passées en revue. Puis l'auteur revient aux bases de la société animale ; altruisme, droits, devoirs, justice,

pénalité. Il insiste sur l'importance de l'étude des manifestations sociales comme prodrome à celle de l'évolution de la religiosité. Il passe ensuite aux caractères élémentaires du langage humain, dont il trouve l'origine chez les bêtes: langage des mouvements et des sons, ressources expressives tirées des cris émotionnels, imitation des sons externes. L'appropriation de la nature aux besoins de l'animal donne lieu à des observations intéressantes sur la domestication, l'usage et la transformation de la matière inanimée, l'industrie de l'abri chez les oiseaux et les mammifères, etc. Résumant cette esquisse du rôle des facteurs de progrès de l'animalité, il constate l'évidence de la supériorité des singes dans cette triple voie, attribue un rôle particulier à l'influence de l'adaptation arboricole, reconnaît la prédominance de l'imagination dans leur vie psychique, et établit leur parenté morphologique avec l'homme. Il est alors arrivé au groupe anthropoïde et aux symptômes d'un état de transition. La branche humaine a fait son apparition, caractérisée par la station directe, et par un changement de régime qui exerce une influence décisive sur les trois éléments du progrès; outillage, association et langage. Dans cette dernière sphère, l'évolution opérée est d'une importance capitale.

Ici se termine le premier volume; mais le grand travail entrepris par M. U. van Ende est loin d'être à sa fin. Dans la partie suivante de cet ouvrage, il se propose, nous dit-il, d'examiner les effets que l'essor nouveau dû au changement radical des conditions d'existence de l'homme primitif, et communiqué à toutes les facultés humaines, a exercés dans le domaine particulier de la mythogenèse, et de résumer dans ses traits généraux le développement subséquent du principe de religiosité.

J'ai tenu à présenter les idées de l'auteur avec les expressions mêmes dont il se sert pour les résumer. Je n'y ajouterai aucune appréciation, si ce n'est que le travail auquel il se livre comptera parmi les applications les plus hardies et les plus fécondes de la doctrine du monisme.

B.-H. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Bibliothèque parlementaire, dirigée par M. Eugène Pierre, *secrétaire général de la Présidence de la Chambre des députés,* publiée par la maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

Notre représentation nationale aura bientôt un siècle d'existence; durant cette longue période, elle a traversé beaucoup de crises, elle a subi beaucoup d'attaques. Il y aurait quelque optimisme à dire qu'elle n'a plus à craindre ni crises ni attaques. Il semble, au contraire, que l'on sente se réveiller dans nos veines le vieux sang latin, plus réfractaire que le sang anglo-saxon aux lenteurs, aux complications de la vie parlementaire. Incontestablement, nous sommes les héritiers les plus directs de la tradition romaine. Dans les débris de l'ancien monde, nous n'avons pas seulement recueilli, avec plus de fidélité qu'aucun autre peuple, les règles du droit civil; nous avons aussi soigneusement recherché le moule gouvernemental, les formes administratives. De nos premiers maîtres intellectuels, nous avons reçu le goût de l'autorité qui sait agir, mais qui n'aime pas raisonner et qui ne tolère point qu'on la discute. De là, pour nous, certains étonnements lorsque nous voyons fonctionner le régime parlementaire, avec ses rouages compliqués, avec son cortège inévitable de négociations, d'ajournements, de compromis.

Ces étonnements, on les exploite volontiers pour entraîner le pays à répudier le gouvernement parlementaire. Ce n'est donc pas faire une chose inutile que de travailler à mettre le public en état de comprendre comment fonctionne la représentation nationale, comment nos deux Chambres votent les lois et dirigent la politique. A cet égard, la *Bibliothèque parlementaire,* fondée depuis dix ans par M. Eugène Pierre, présente un intérêt plus général que son titre ne semble le comporter. Elle ne s'adresse pas seulement aux hommes du métier, à ceux qui vivent dans les sphères de la politique; elle peut aussi rendre des services à tous les citoyens qui ont souci des destinées de leur pays.

Cette bibliothèque s'est ouverte par une *Histoire des Assemblées politiques,* dans laquelle M. Pierre a voulu beaucoup moins raconter des événements déjà connus que rechercher les causes de ces événements, le secret des crises qui se sont tant de fois abattues sur la représentation nationale. A côté de l'histoire interprétée sans aucun parti pris, M. Pierre a placé l'étude des règles auxquelles un parlement doit s'astreindre pour délibérer avec dignité, avec sécurité, dans une pleine indépendance. Ces règles sont codifiées dans les deux volumes dont se compose le *Traité de droit parlementaire.*

M. Pierre vient de compléter ce gros traité par un petit livre qui en est véritablement la clef. Sous ce titre : *De la procédure parlementaire,* il expose la méthode suivie au sein des Chambres pour trancher les contestations juridiques. Son nouveau travail permet au lecteur de comprendre rapidement le pourquoi des questions qui paraissent si abstruses,

si entortillées, lorsqu'elles provoquent des orages au palais Bourbon et que la presse politique les raconte avec la partialité naturelle des combattants. Malgré son titre technique, l'ouvrage de M. Pierre est d'une lecture fort attrayante ; il n'est alourdi par aucune citation ; on sent qu'il a été écrit d'un jet, comme pouvait seul le faire un homme qui passe sa vie dans le parlement. M. Pierre exerce, en effet, les fonctions de secrétaire général de la présidence de la Chambre des députés, et c'est en cette qualité qu'il a pu enrichir la *Bibliothèque parlementaire* de recueils très appréciés, où les *lois organiques de la République française* sont commentées avec une grande autorité.

Pour élargir le cadre de la *Bibliothèque parlementaire,* M. Pierre a réuni des collaborateurs capables d'expliquer au public les différents rouages de notre organisation administrative. Il faut citer notamment deux ouvrages de M. Gaston Bergeret, dont l'un, *le Mécanisme du budget de l'État*, est parvenu très vite à sa deuxième édition, dont l'autre, *les Ressources fiscales de la France,* n'a jamais mieux mérité d'être lu qu'aujourd'hui, à l'heure où le plus délicat des problèmes est celui de savoir comment sera bouclé le budget de 1888.

L'Allemagne jugée par la Russie, par Michel Delines. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie illustrée.

Figures de l'Allemagne contemporaine, par Jean Fastenrath. Un vol. in-18. Paris, 1887. Nouvelle librairie parisienne.

Les deux ouvrages paraissant en même temps et nous entretenant l'un et l'autre de l'Allemagne, je les réunis sous la même rubrique. Ce n'est pas qu'ils soient inspirés de sentiments semblables. Il s'en faut du tout au tout. Le premier, *l'Allemagne jugée par la Russie,* respire d'un bout à l'autre la sainte haine de l'Allemagne en général et encore plus surtout celle de l'Allemand. Cette franche et cordiale haine n'est pas, il est vrai, déclarée au nom de la France, mais au nom de la Russie. Nous n'en bénéficions pas moins: au contraire.

L'Allemagne, d'ailleurs, elle aussi, gagnera beaucoup à la publication de ce livre, si la pensée est juste que l'auteur a prise pour épigraphe, en l'empruntant à un travail de Sabbathier de Castres sur la grande Catherine et que voici : « Ni plus ni moins que toute autre majesté, leurs majestés les nations ne peuvent que gagner à apprendre ce qu'on pense d'elles. » Eh bien, l'Allemagne saura désormais, à n'en plus douter, qu'elle est cordialement exécrée de l'Europe entière. Avant 1870, deux nations seulement faisaient exception en ce cortège de haines: la France et l'Angleterre, qui s'en tenaient à l'indifférence; celle-ci parce qu'elle méprisait l'Allemagne, celle-là parce qu'elle n'en avait cure; désormais il n'y en a plus qu'une. — Quelle est la nationalité de M. Michel Delines ? Russe, française ? — Française, je crois; car s'il était Russe, il aurait trouvé occasion de le dire en ces 300 pages. Ce qui me fait hésiter sur ce point, c'est le prénom et l'assonance du nom: « Michel Delines »; cette combinaison de lettres n'a-t-elle pas une physionomie de noms russes ? Et puis M. Michel Delines est si bien informé de l'opinion russe, et l'on voit si bien aussi à chaque ligne, qu'il partage sans réserve les sentiments dont il se fait l'interprète! A la vérité, sur ce terrain, il se montre non moins bon Français. Je tromperais le lecteur, cependant, si par ce qui précède je lui donnais à penser que *l'Allemagne jugée par la Russie* est une œuvre de parti pris et de passion, c'est-à-dire de nature à l'égarer. Il n'en est rien, l'auteur s'attache à n'exposer que des faits connus et des jugements déjà publiés : c'est par leur nombre et leur conformité qu'ils agissent sur notre esprit et y portent la conviction, en réformant çà et là quelques-unes de nos idées antérieures sur les hommes et sur les choses. C'est ainsi que l'ouvrage de M. Michel Delines paraissant un peu plus tôt (août 1887) eût sans doute empêché le comité de la presse républicaine de s'exposer au ridicule en envoyant couronnes et condoléances à Moscou, à l'occasion de la mort récente du journaliste Katkoff, qui n'a cessé — sauf aux derniers mois de sa vie peut-être — « d'exciter les Russes contre *cette nation turbulente* (la France) à laquelle il prédisait le sort de la Pologne »; ce comité ne se fût pas mis ainsi à la remorque de M. Déroulède, ce hanneton patriote qui a un don spécial pour les démarches et les paroles maladroites. M. Michel Delines nous éclaire sur bien d'autres points encore. Tous ceux qui tiennent à savoir pourquoi les Russes détestent les Allemands et sont attirés vers les Français liront, pour leur édification et leur plus grand plaisir, *l'Allemagne jugée par la Russie*.

Le livre de M. Jean Fastenrath, Allemand de naissance, Espagnol par adoption, écrivant en français, est conçu dans un esprit absolument opposé: un bon esprit, en somme, esprit de conciliation, d'oubli et de paix, d'admiration en commun pour les mêmes gloires, elles-mêmes pacifiques. Aussi les *figures de l'Allemagne contemporaine* qu'il a fait entrer dans le livre de ce nom ne sont-elles pas celles des hommes d'État et des hommes de guerre d'outre-Rhin, pour qui il eût vainement sollicité notre sympathie. Non; et — bien lui en prend — c'est dans le monde des écrivains, des orateurs, des poètes, des romanciers, des peintres, des musiciens, des savants que M. Jean Fastenrath a fait choix des personnages nombreux — trop nombreux peut-être — dont les physionomies rapidement tracées ont été réunies pêle-mêle en cette sorte d'album. Je n'y relève pas moins d'une cinquantaine de figures principales; l'auteur ne peut avoir la prétention d'avoir fait autant de portraits, au grand sens du mot. On ne s'étonnera pas d'y rencontrer surtout des esquisses, parfois même de simples ébauches, un profil, un geste, une attitude. D'autre part, tous ces noms ne sont pas également réputés; il en est qui passent pour la première fois sous les yeux du lecteur français. Néanmoins, le livre est rempli de détails biographiques, d'anecdotes, de traits de caractères, de mots qui le rendent intéressant. Recevons donc, sans faire trop grise mine, la « branche d'olivier »

que M. Fastenrath — c'est le mot dont il se sert — tend ici à la France. E. C.

Le Paradoxe de l'égalité, par PAUL LAFFITTE. Un vol. in-16. Paris, Hachette et Cie; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

M. Laffitte, pour résoudre la question, use d'un procédé aujourd'hui assez décrié : il regarde surtout aux conséquences de l'application du prétendu principe de l'égalité, et, montrant l'absurdité de pareilles conséquences, il en conclut que ce prétendu principe n'est rien qu'un paradoxe. Nous ne le contredisons pas, mais comme, à son livre, il nous semble qu'on doive préférer les études de M. V.-H. Mallock sur l'*Égalité sociale!* L'écrivain français donne à son travail — il n'est pas à mépriser, hâtons-nous de le dire — un titre qui pourrait donner à espérer de la part du lecteur que la question serait abordée par son côté philosophique; elle l'est uniquement par le côté politique. L'auteur anglais, tout au contraire : il prétendait seulement présenter quelques considérations sociales, et, dès l'abord, il recherchait si, oui ou non, l'égalité avait quelque fondement psychologique.

Mais laissons là les études de M. Mallock. Le travail de M. Laffitte est divisé en six chapitres, qui ont pour titres : *le Suffrage universel, l'Égalité dans l'enseignement, le Service de trois ans, le Droit des femmes, l'Individualisme, l'Organisation de la démocratie;* en tête du volume, une *préface*, et, à la fin, quelques pages pour la *conclusion*.

La *préface* est déjà une étude intéressante : l'écrivain analyse la mentalité du Français, et sur notre « simplisme », sur notre logique à outrance, il émet des réflexions fort justes. Le suffrage universel est de droit; mais il faut, dit-il, savoir exercer son droit, et notre éducation politique est encore à faire; le suffrage universel n'est pas infaillible : il lui est arrivé de « légitimer » des coups d'État; le suffrage à deux ou plusieurs degrés n'est pas un suffrage restreint; on le condamne au nom de l'égalité, pourquoi? L'enseignement intégral, le service militaire égal pour tous, autant d'erreurs, autant de chimères.

Nous aimons moins les trois chapitres suivants. Tout comme l'écrivain, nous sommes imbu de préjugés, et nous ne verrions pas assurément, sans en être scandalisé, les femmes descendre, comme on dit, dans l'arène politique; mais franchement, tout préjugé écarté, pourquoi, en quoi les femmes sont-elles moins hommes que les hommes. Elles ne sauraient participer à la rédaction des lois qu'elles subissent! Leur nature le leur défend! N'en déplaise à l'écrivain, Stuart Mill me paraît avoir raison, et, avec Stuart Mill, M. Ch. Secrétan, de qui M. Laffitte ne connaît pas, ce semble, la belle étude publiée, il y a quelque dix-huit mois, dans la *Revue philosophique*.

C'était pour avoir lu les écrits des positivistes que M. Mallock, avant de donner son *Égalité sociale*, s'était posé cette question : *La vie vaut-elle la peine de vivre?* Et M. Laffitte rejette l'absolue égalité en citant Spencer : *Le progrès est un changement de l'homogène en hétérogène;* il ajoute — c'est le passage caractéristique de sa *conclusion:* — « Que voyons-nous, en effet, autour de nous? Partout diversité et complexité croissantes, dans les questions religieuses, dans les problèmes moraux, dans les découvertes de la science, dans les cultes de l'industrie. Quand la simplicité n'est plus dans les faits, c'est une chimère de la rêver dans les institutions. » F. G.

La Religion sans culte, ou *le Spiritualisme basé sur la science*, par P. POULIN. Un vol. in-12. — Prix : 1 fr. 25.

De tout temps, on a déploré les misères et les désordres dans lesquels se débat l'humanité; mais il est aujourd'hui quelque chose de pire encore, et qui pour cela même devrait immédiatement faire cesser nos murmures et nos plaintes : c'est cette étrange difficulté de vivre, particulière à notre époque, et dont l'histoire ne fournit pas d'exemple.

L'humanité agonise, nous le voyons, et nous savons qu'elle ne mourra pas. Que faut-il donc conclure de l'excès du mal auquel elle est en proie, sinon qu'elle achève d'expier et que sa délivrance est proche; mais cette délivrance, c'est-à-dire la rénovation sociale, ne saurait avoir lieu par miracle; elle nécessite donc une transformation morale de tous, et la condition de cette transformation, n'est-ce pas la connaissance universelle de la vérité religieuse? Mais ce raisonnement, que tout le monde semblerait avoir pu faire, n'a été fait que par quelques esprits d'élite : seuls ils ont compris que le moment est venu de donner à la morale une base et une efficacité qui lui ont toujours manqué, en substituant aux vieilles croyances anthropomorphiques et à tout ce qui s'est appelé, jusqu'à ce jour, du nom de religion, la démonstration scientifique de l'immatérialité de la base de notre être, et, par conséquent, la certitude de la sanction ultra vitale.

Telle est la tâche à laquelle P. Poulin s'est voué exclusivement dans toutes ses publications, et où il a apporté, avec une véritable autorité et une énergique *maestria*, une manière de dire toute française, c'est-à-dire un style simple, facile, lumineux, propre à mettre ses idées à la portée des plus infimes intelligences.

Mais, nous objectent ici, avec la mauvaise humeur de l'amour-propre froissé, quelques personnes au courant des choses de la science, comment votre philosophe spiritualiste pourrait-il invoquer l'autorité de la science, quand tous les savants font plus ou moins ouvertement profession de matérialisme? C'est donc qu'il répudie les données les plus importantes de la science et substitue sa science propre à celle de tout le monde savant.

Non, notre philosophie ne répudie pas les données de la science, elles lui sont, au contraire, indispensables, car ce n'est que par la science qu'il peut réellement confondre les savants; or ce qu'il reproche à ceux-ci, ce n'est que l'insuffisance de leur logique et de leur portée d'esprit, non celle de leur savoir. Et

n'arrive-t-il pas tous les jours qu'avec le même point de départ, on aboutisse à des conclusions entièrement opposées? Ce serait donc, en raisonnant bien, pendant que les savants raisonnent mal, que Poulin affirmerait *justement* l'existence de deux natures différentes là où les savants affirment *faussement* une nature unique. — Mais faisons vite : tout le monde sait que le fait supposé sur lequel repose le matérialisme des savants, c'est *la série continue des êtres*. Or n'est-ce pas procéder scientifiquement que de constater, partout au-dessous de l'homme, comme le fait Poulin. l'absence absolue de ce dont l'intelligence n'est que le développement, c'est-à-dire de la sensibilité, et de faire voir ainsi que l'homme, qui appartient à la série par son organisme, est, comme être moral, en dehors et au-dessus de la série? La série n'est-elle pas de la sorte scientifiquement brisée? Cesse-t-on donc d'être sur le terrain de la science dès qu'on n'est pas d'accord avec la masse des savants?

La Question d'Orient, par M. de Rustow, traduction française par M. Reynaud, lieutenant au 19[e] dragons. Un vol. in-18. Paris, 1887. Librairie Westhausser.

L'historien russe de Rüstow dénoue ou, pour mieux dire, tranche en ce livre cette question d'Orient éternellement suspendue sur l'Europe comme une menace de conflagration générale; et il la tranche de la façon la plus simple en même temps que définitive, par l'expulsion des Turcs hors de la péninsule des Balkans et bientôt de toute partie du continent, expulsion prédite à court délai. Il montre cette solution comme l'inévitable conséquence de l'immobilité des races touraniennes, osmanlies et sémitiques inaccessibles à nos idées de progrès, malgré un contact de plusieurs siècles avec l'Occident qu'elles avaient la prétention d'asservir; les populations indigènes de la péninsule: slaves, serbes, grecques, réduites à l'esclavage le plus dégradant par quelques oppresseurs touraniens, s'assimilent très promptement au contraire la civilisation occidentale. Voilà ce qui ressort de la lecture de *la Question d'Orient*, où Rüstow étudie successivement les États de la péninsule des Balkans, l'armée turque, celles des États vassaux, Égypte, Roumanie, Serbie, les forces du Montenegro et de la Grèce, les flottes turque et égyptienne, les insurrections en Herzégovine et en Bosnie, le meurtre des consuls à Salonique, la déposition et la mort d'Abdul-Aziz, l'accession de Mourad V au trône, la déclaration de guerre de la Serbie et du Montenegro à la Porte. L'ouvrage de Rüstow, traduit avec autant de souplesse que de netteté de style par M. Reynaud, se termine par une importante description géographique de la Serbie.

E. C.

L'Officier allemand, son rôle dans la nation, par un officier d'infanterie. Paris, L. Westhausser, 1888. Un vol. in-18.

L'auteur, évidemment très versé dans les matières dont il traite, se croit obligé de faire l'histoire du recrutement en Prusse, depuis que ce pays est devenu un royaume. Cet *excursus* historique a son prix et prépare naturellement le lecteur au véritable sujet. Je ne le trouverai pourtant pas indispensable s'il ne servait à grossir un volume qui n'a guère que deux cents pages de texte fort peu compact. Mais ce n'est pas à la quantité qu'il faut regarder. La qualité est bonne. Nous avons affaire à un esprit observateur et de bon sens, qui a été à même d'observer, et qui expose en bons termes et sans parti pris le résultat de ses observations. Celles-ci ne font, d'ailleurs, que confirmer l'opinion que l'on a pu se faire par l'expérience ou la lecture sur l'officier allemand. L'auteur insiste sur la situation qui lui est faite dans la nation, sur ses privilèges, sur son énorme influence; il dit ce mot frappant et d'une grande justesse : « L'Allemagne est beaucoup moins une nation armée qu'une armée transformée en nation »; il prévoit dans l'avenir des conflits entre la nation ayant repris le sentiment d'elle-même et le corps des officiers; mais il a soin de prévenir que cet avenir est, en tout cas, fort lointain et nullement subordonné à la mort de Guillaume. Un appendice, contenant des remarques sur la solde et des tableaux où la situation pécuniaire de l'officier allemand est analysée et indiquée avec toute la netteté possible, instruira tout le monde et offrira une lecture passionnante aux habitués de *l'Annuaire*. C'est, du reste, pour eux qu'il a été écrit. L'auteur le déclare avec une rondeur qui plaît. « Il a, dit-il, été fait pour nos camarades de l'armée française; ils savent que si l'on ne doit pas avoir peur de ses ennemis, on ne doit pas craindre non plus de rendre hommage à leurs qualités, chaque fois qu'il y a lieu. » Et il ajoute : « Le corps des officiers est remarquable en Allemagne : ceux qui contestent le fait sont aveugles ou de mauvaise foi, il n'y a pas de milieu... Ce n'est pas en niant cela que nous arriverons à reprendre l'Alsace et la Lorraine; nous ferons mieux d'apprendre à les connaître, de chercher à nous assimiler leurs qualités, en tant qu'elles seront compatibles avec notre caractère national, et de distinguer leurs défauts, ce qui nous permettra d'en tirer parti à l'occasion. »

Ce sont là de loyales et sages paroles, et l'auteur a tenu ce qu'elles promettaient.

SCIENCES DIVERSES

— Physique — Mathématique — Sciences occultes —
Sciences appliquées à l'industrie — Technologie

Histoire des sciences mathématiques et physiques, par M. MAXIMILIEN MARIE, répétiteur de mécanique, examinateur d'admission à l'École polytechnique. Un vol. in-8° carré. — Paris, Gauthier-Villars, 1887.

M. Maximilien Marie publie le tome XI de son *Histoire des sciences mathématiques et physiques*, qu'il a divisée par périodes : celle qu'il retrace dans le présent volume est la quinzième et comprend les savants nés au cours des dix-huit années de la seconde moitié du XVIII[e] siècle ; elle va de Fourier, né en 1768, à Arago, né en 1786. Elle présente donc le tableau résumé du progrès scientifique de la première partie du XIX[e] siècle. Les principaux savants à qui sont consacrées les notices de M. Maximilien Marie sont : Ampère, Bernouilli, Berzélius, Bichat, Biot, Brongniart les deux Candolle, Cuvier, Davy, Gay-Lussac, Philippe de Girard, Poinsot, Poisson, les deux Stephenson, Thénard. Ces notices sont écrites avec une grande clarté et se recommandent à la fois par l'érudition et la critique ; l'auteur y met chacun à sa place avec autorité. L'éreintement de Poisson est un modèle du genre.

Les phases de la vie, du berceau à la tombe, par le D[r] F. QUESNOY. Un vol. in-18 jésus. Jouvet et C[ie], édit. Paris, 1887. — Prix : 3 francs.

Dans un langage agréable, sans pédanterie ni cérémonie doctorale, le docteur Quesnoy a redigé des enseignements d'hygiène d'une importance d'autant plus grande que les conditions contemporaines de l'existence sont plus nuisibles au maintien de l'équilibre des forces tant du corps que de l'esprit. L'enfance mal soignée, l'adolescence mal dirigée, l'âge mûr mal réglé, comment après cela ne pas constater l'étiolement prématuré de l'individu et la dégénérescence progressive de la race ? Autant l'*entraînement* pourrait être avantageux, autant le *surmenage* est désastreux.

Le livre que le docteur Quesnoy présente au public n'a pas la prétention d'examiner toutes les séries des modifications naturelles qui s'opèrent dans les êtres, jusqu'aux dernières limites de la vie, et d'en etudier les conséquences immédiates et médiates. Il ne cherche qu'à rendre sensibles pour tous des phénomènes que l'on peut constater et suivre dans leurs manifestations, démontrer qu'ils n'ont rien que de régulier et de nécessaire et qu'une direction contraire aux vues de la nature amène inévitablement des conséquences fâcheuses. Le but que le docteur Quesnoy s'est proposé, il l'a atteint. Son livre sera lu avec profit par tout le monde, surtout par les pères et mères de famille. P. Z.

La suggestion mentale et l'action à distance des substances toxiques et médicamenteuses, par les docteurs H. BOURRU ET P. BUROT, professeurs à l'école de médecine de Rochefort. Un vol. in-16 de la *Bibliothèque scientifique contemporaine*. Paris, J.-B. Baillière et fils ; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Faut-il s'etonner que tant de gens croient à la *science* comme à quelque pouvoir mystérieux ? Ce sont, après les vulgarisateurs parlant des « merveilles de la science », des observateurs, des expérimentateurs par état, qui, relatant leurs observations, les résultats de leurs expériences, les qualifient d'*extraordinaires !* Mais non, ils ne sont pas « extraordinaires », ces résultats, et les médecins même, qui se sont trop hâtés d'appeler l'attention de tous sur leurs recherches, — il leur fallait les communiquer à leurs confrères, non au public, — se sont efforcés, — et un heureux succès ne semble pas avoir répondu à leurs efforts, — se sont efforcés, disons-nous, de montrer que les phénomènes par eux constatés, — mettons qu'ils l'ont été bien et dûment, — que ces phénomènes rentrent dans l'ordre des phénomènes déjà étudiés dans leurs antécédents, dans leurs modes et conditions d'apparition, dans leurs conséquences.

Leur ouvrage, MM. Bourru et Burot l'ont divisé en trois parties. Dans la première, ils ont dit leurs expériences, quelles substances ont exercé une action à distance, à quelles distances ces actions ont été exercées, quelles ont été ces actions, quels sujets les ont subies. Dans la deuxième partie, ils ont tâché à expliquer ces phénomènes : sont-ils des faits de suggestion ou des faits de métalloscopie ? Dans la troisième enfin, ils ont recueilli, pour l'amusement des lecteurs, certaines légendes ; ils ont parlé du laurier-cerise qui agissait sur la pythonisse, — les anciens se sont mépris, parlant, eux, du laurier rose, du laurier d'Apollon ; — que nos auteurs n'ont-ils traité de l'action des couleurs, comme de l'action des parfums ! L'éclat du ciel agit à distance, il est des couleurs qui « réjouissent l'âme ». Mais, leur troisième partie, ils

l'ont terminée sur un chapitre consacré aux applications, à la thérapeutique.

Le livre a été écrit trop tôt, ou publié trop vite.

F. G.

Les matières premières, par F. Genevoix. Un vol. in-18, de la *Bibliothèque utile*. Paris, Félix Alcan. Prix : 60 centimes.

Chacun des trois règnes de la nature fournit des matières premières à notre industrie ; ces matières premières, que nous transformons, deviennent aliments, vêtements, substances médicinales, parfums, habitations. M. Genevoix, énumérant les produits naturels, les classe suivant leur origine et suivant les usages aussi auxquels nous les faisons servir. La lecture de ce tout petit livre n'est pas fastidieuse; beaucoup de renseignements utiles, et les classifications adoptées facilitent les recherches. F. G.

QUESTIONS MILITAIRES

Entretiens sur la cavalerie, par le prince Kraft de Hohenlohe, traduits de l'allemand par H. Monet, capitaine breveté au 123e d'infanterie. Un vol. in-8°, Paris, Westhausser, 1887. — Prix : 7 fr. 50.

Dans un volume précédent — *Lettres sur la cavalerie* — le prince de Hohenlohe, un vétéran de l'armée prussienne, avait étudié cette arme au point de vue stratégique. L'ouvrage qu'une habile traduction met aujourd'hui à la disposition du public militaire français est conçu sur un autre plan et rentre beaucoup plus dans le détail. L'auteur n'a pas employé en vain le mot *entretien* pour définir son livre. Chaque question est traitée par demandes et réponses et peut être considérée comme la sténographie des conversations que le prince a eues avec un des chefs de la cavalerie allemande « les plus hauts placés et les plus expérimentés tant au point de vue de la guerre qu'à celui de l'instruction des troupes en temps de paix ». C'est ce dernier point de vue qui fait l'objet principal de cette étude et l'on en jugera par l'énoncé des chapitres qui embrassent cette matière : Préparation et choix des cavaliers chargés du dressage. — Aides préparatoires et préparation au dressage proprement dit des jeunes chevaux. — Dressage. — Instruction des recrues. — Continuation de l'instruction des anciens cavaliers et travail des vieux chevaux. — Exercices d'été, etc.

Avant d'entamer ces questions de détail, l'auteur a exposé, dans quelques autres chapitres, une série de considérations générales sur l'historique de l'instruction de la cavalerie. Nous trouvons ainsi développés les points suivants : Service de la cavalerie en 1870 et 1871, chapitre qui sert, pour ainsi dire, d'entrée en matière. — Instruction des recrues au temps de Frédéric le Grand. — Instruction des anciens cavaliers à cette époque. — Dressage au temps de Frédéric. — Décadence de la cavalerie prussienne au commencement de ce siècle. — Son relèvement après 1815. — Équitation sportive et artistique. — Progrès de la cavalerie depuis 1843 jusqu'à nos jours.

C. M.



Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT.

SÉANCE TRIMESTRIELLE DES CINQ ACADÉMIES.

Le 5 octobre dernier a eu lieu la séance générale trimestrielle des cinq sections de l'Institut de France.

En l'absence de M. Ernest Renan, directeur de l'Académie française, M. Ch. de Mazade, chancelier, présidait la séance, assisté de MM. Camille Doucet, secrétaire perpétuel; Gréard, représentant l'Académie des sciences morales et politiques; Bréal, représentant l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

M. Le Blant, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a donné lecture d'un fort intéressant travail sur *les premiers chrétiens et le démon*, qui a été très applaudi.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 23 septembre.

Lecture. — L. Delisle : Mémoire sur les opérations financières des Templiers.

Communications. — A. Bertrand : Note relative à des mosaïques découvertes à Sousse. — Casati : Les sarcophages étrusques.

Séance du 30 septembre.

Lectures. — L. Delisle : Mémoire sur les opérations financières des Templiers. — Deloche : Mémoire sur les monnaies de Théodebert Ier.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 24 septembre.

Lectures. — Chotard : Étude sur les lettres inédites de Louvois. — Alaux : La psychologie métaphysique.

Séance du 1er octobre.

Lectures. — Chotard : Étude sur les lettres inédites de Louvois (*suite*). — Vacherot : L'esthétique d'Aristote.

Concours académiques; derniers délais. — Voici les concours académiques pour lesquels la remise des manuscrits est fixée au 31 décembre 1887.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Prix Bordin : Exposer méthodiquement la législation politique, civile et religieuse des capitulaires.

Académie des sciences morales et politiques. — Exposer les origines, la formation et le développement, jusqu'en 1789, de la dette publique en France.

Académie française. — Étude sur l'œuvre d'Honoré de Balzac.

Les prochaines élections à l'Institut. — A l'Académie française, deux fauteuils vacants : ceux de MM. Caro et Viel-Castel.

Académie des inscriptions et belles-lettres, deux sièges : ceux de MM. Desnoyers et Benoît.

Académie des sciences morales et politiques, deux sièges : ceux de MM. Batbie et Caro.

Académie des sciences, deux sièges : ceux de MM. Boussingault et Vulpian.

Aucun siège n'est vacant à l'Académie des beaux-arts.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque du château de Compiègne. — Par décision ministérielle, en date du 5 octobre, M. Jules Troubat, bibliothécaire au château de Compiègne, est, par suite de la suppression de cette bibliothèque, nommé conservateur du Musée paléontologique et directeur de la section des textes égyptiens au musée du Louvre, en remplacement de M. de Lonérie, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

La Bibliothèque du Louvre. — Nous lisons à ce propos dans le journal *la République française :*

« Dans le discours qu'a prononcé M. Castagnary en prenant possession de la direction des beaux-arts, et que nous avons déjà apprécié, il est quelques points de détail où il convient de nous arrêter, dans l'intérêt même des réformes que l'on projette.

« Nous nous occuperons aujourd'hui de deux questions, celle de la bibliothèque du Louvre et celle des catalogues.

« M. Castagnary s'est demandé pourquoi il n'existait pas de bibliothèque au Louvre, alors qu'il eût été facile d'en créer une avec les livres d'art et d'archéologie auxquels souscrit chaque année le ministère. La première réponse qu'on doive faire à cette question, c'est que la bibliothèque du Louvre existe et que, bien que n'ayant pas de budget propre et vivant surtout de reliquats et de dons, elle est même singulièrement riche. Ayant eu l'occasion d'y travailler souvent, nous pouvons affirmer qu'elle représente une valeur de plus de cent mille francs. Le fonds en a été constitué par des ouvrages qui, au moment de l'incendie de la bibliothèque du Louvre en 1871, se trouvaient dans les cabinets de travail des conservateurs, qui les avaient empruntés pour leurs études. D'importantes acquisitions sont venues s'ajouter à ce premier fonds; on a soigneusement conservé les brochures d'occasion, les catalogues de ventes publiques, et l'on peut dire, à cet égard, que la bibliothèque du musée est exceptionnellement bien pourvue. Il serait facile d'en compléter les lacunes et d'en améliorer le classement; mais les éléments sont abondants et le gros de la besogne n'est plus à faire.

« Maintenant il est bon d'ajouter que cette bibliothèque occupe une salle voisine des cabinets de travail des conservateurs, dans une partie du musée inaccessible au public sans une autorisation spéciale et à une hauteur d'une centaine de marches au-dessus de la cour du Carrousel. Mais, d'abord, on ne refuse jamais un permis de travailler à une personne qui en fait la demande, et, en second lieu, il ne semble pas désirable que la bibliothèque du Louvre devienne publique au sens le plus étendu du mot. Les amateurs de livres à planches, de dessins d'ornement, de photographies, n'ont qu'à passer le pont pour entrer à la bibliothèque de l'École des beaux-arts, la plus riche de l'Europe après celle de Kensington. En général, cette admirable collection est très peu fréquentée, bien que l'accès en soit très facile et l'organisation irréprochable; ce qui prouve bien que nos dépôts publics de livres suffisent, et au delà, à tous les besoins des travailleurs.

« Ce n'est pas à dire que la bibliothèque du Louvre soit inutile, mais elle doit servir essentiellement aux conservateurs, qui ne peuvent guère quitter leur cabinet pour aller faire une recherche à l'École des beaux-arts. Avec huit ou dix mille francs par an bien employés, on en fera une bibliothèque spéciale excellente : il faudrait des *millions* pour l'enrichir à l'égal de sa voisine des beaux-arts. Ces millions-là seraient bel et bien gaspillés : nous espérons que le parlement les refuserait, si jamais on lui en faisait la demande. Assez de gaspillages, assez de doubles emplois! Au lieu de songer sans cesse à des fondations nouvelles, cherchons methodiquement et sans à-coups à améliorer ce qui existe. »

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— PARIS — PROVINCE — ÉTRANGER —

FRANCE

— M. Chaignet, recteur de l'Académie de Poitiers, donne à la librairie Hachette le premier volume d'une *Histoire de la psychologie des Grecs.*

— M. Izoulet-Loubatières, professeur de philosophie au lycée Condorcet, vient de traduire et de faire paraître des conférences faites autrefois par Thomas Carlyle sur *les Héros, le Culte des héros et l'Héroïque dans l'histoire.* Odin, Mahomet, Dante, Shakespeare,

Luther, Knox, Cromwell, Johnson, Rousseau, Burns et Napoléon sont les sujets de ces études. Le traducteur les a fait précéder d'une importante introduction qu'il intitule *le Crépuscule des dieux.*

— M. A. de Cesena vient d'écrire et de publier à la librairie Gautier une histoire des *Bourbons de France.* L'ouvrage, de format in-4°, contient des reproductions d'autographes et de gravures anciennes.

— Le premier volume de l'*Histoire du peuple d'Israël*, par M. Renan, a paru le mois dernier à la librairie Calmann Lévy.

— Le second tome du *Journal des Goncourt* a paru à la fin du mois dernier, chez l'éditeur Charpentier. Ce nouveau volume comprend les années 1862 à 1865.

— Sous ce titre : *Une maladie littéraire,* M. F. Lefranc vient de faire paraître chez l'éditeur Dupret un petit volume consacré aux écrivains *décadents.*

— A propos de ceux-ci, l'éditeur Vanier annonce l'apparition d'un *Petit Glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes.* Voilà un dictionnaire dont on peut vraiment dire que le besoin s'en faisait sentir.

— Plusieurs nouveaux romans viennent de paraître à la librairie Havard, et nous citerons notamment : *Bonnet rouge,* par Jules Case; *la Fille adoptive,* par J. de Glouvet, et *la Tête noire,* par Gustave Toudouze.

ÉTRANGER

Allemagne. — L'éditeur Wilhelm Friedrich, de Leipzig, vient de publier le tome neuvième de sa *Weltlitteratur,* un gros volume de près de neuf cents pages, consacré à la littérature néerlandaise depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque la plus récente. Auteurs de ce travail : F. von Hellwald et L. Schneider. Comme toutes les autres parties de cette remarquable entreprise, cette *Histoire de la littérature néerlandaise* se distingue par la largeur des vues, la compétence indiscutable de l'historien : c'est une œuvre de résistance à laquelle on peut puiser en toute confiance les mille renseignements dont elle est faite.

Il est à peu près certain que ce volume aura le même succès que les volumes précédents de cette série, dont plusieurs sont épuisés depuis longtemps déjà. Au point de vue matériel, le livre ne laisse rien à désirer : beau papier, impression élégante en elzévir.

— A ceux de nos lecteurs qui s'occupent plus particulièrement de Gœthe et de ce qui le touche de près ou de loin, signalons une élégante plaquette de Mme Emma Brauns, consacrée à Christiane de Gœthe, dans laquelle l'auteur s'efforce de réhabiliter la mémoire de la compagne, tant décriée, du grand poète. La plaquette a paru chez Wilhelm Friedrich, à Leipzig.

— La librairie Pætel, de Berlin, vient de publier la seconde partie du premier volume de l'ouvrage si important, *Frau von Staël,* qui doit comprendre trois forts volumes. Les deux autres suivront rapidement. Une édition française de cette œuvre de lady Blennerhasset, est en préparation. (L. Westhausser, éditeur.)

Chez Pætel également, le nouveau roman de Marie Ebner-Eschenbach, sous le titre : *Das Gemeindeleind* (deux volumes), œuvre charmante d'un tour très spirituel et d'un intérêt constant. C'est une curieuse étude des mœurs slaves.

Angleterre. — Signalons l'apparition, à la librairie Trubner, de Londres, d'un ouvrage sur la guerre de 1870. L'auteur, M. Bowles Franklyn, a intitulé son livre : *the Great Battles of 1870 and blockade of Metz.* L'ouvrage contient nombre de cartes et plans.

Belgique. — *Le Parnasse de la jeune Belgique* vient de paraître, chez Léon Vanier, en un bel in-8° de trois cents pages; on y compte 17 poètes belges, — toute la lyre brabançonne.

Pologne. — Une bibliographie des ouvrages polonais relatifs à Gœthe et à ses œuvres a paru récemment à Posen.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— M. Henri Lasserre prépare, à la librairie Palmé, une magnifique édition illustrée des *Évangiles*.

La même maison nous donnera, à la fin de l'année, le cinquième volume du *Littoral de la France*.

— M. le prince de Broglie corrige en ce moment les épreuves d'une étude sur *Mabillon et la Société de Saint-Germain des Prés*. L'ouvrage paraîtra à la librairie Plon.

— Cette même librairie doit publier les Mémoires inédits de Gudin sur Caron de Beaumarchais. Ces Mémoires seront annotés par M. Tourneux.

— M. de Flers doit faire paraître à la librairie académique de Perrin un livre qui fera sans doute sensation : *Monsieur le Comte de Paris*.

— *Les Mémoires d'un royaliste*, qui ont paru cette année en partie dans le *Correspondant*, vont être réunis en volume.

— M. l'abbé Brin et M. le docteur Hébert doivent faire paraître, au commencement de l'année prochaine, un volume illustré qui aura pour titre : *le Château de Barbe-Bleue; Tiffauges dans la légende, l'histoire et les arts*.

— Dans la préface des *Blasphèmes*, Jean Richepin annonçait son intention de donner une suite à ce poème; le nouvel ouvrage devait s'appeler *le Paradis de l'athée*. Le nouveau volume est écrit, mais paraîtra sous un autre titre : *le Paradis du diable*. Le volume, aujourd'hui en souscription à la librairie Dreyfous, sera de format in-4° et tiré à cinq cents exemplaires.

— M. Joseph Peladan vient de remettre *A cœur perdu* à l'éditeur Édinger, et part pour le Midi y documenter ses études provinciales.

Il paraît que l'auteur de la *Décadence latine* consacrera un volume à chaque province ou plutôt à chaque capitale de région : Lyon, Toulouse, Bordeaux, Lille.

Le premier sera la peinture de Marseille et de la Provence félibrante, et s'appellera *Istar*.

— Le *Polybiblion* annonce que M. P. de Nolhac doit publier un grand travail de bibliographie critique : *la Bibliothèque de Fulvio Orsini; contribution à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance*. Le même érudit fera aussi paraître prochainement un ouvrage intitulé : *Erasme en Italie, étude sur un épisode de la Renaissance, avec douze lettres inédites d'Eratme*.

— L'administration de la *Revue indépendante* se propose de faire paraître en éditions de luxe tirées à petit nombre les principales études ou les meilleurs romans qui auront été insérés dans ce recueil.

C'est ainsi qu'on nous annonce : de M. Édmond de Goncourt : *Venise la nuit*, suivi de *Notes sur l'Italie en rêve;* de M. J. Laforgue : *Moralités légendaires*; de M. Dujardin : *les Lauriers sont coupés;* de M. Poictevin : *Paysages*.

Tous ces volumes, de format in-18, imprimés sur vélin anglais à 420 exemplaires numérotés, contiendront un portrait de l'auteur gravé à l'eau-forte.

— L'édition Palmé annonce que la publication de la *Correspondance de Louis Veuillot* n'est pas encore terminée : « Un septième volume, dit M. Palmé, ouvrira une phase nouvelle de la Correspondance. Il montrera Louis Veuillot proscrit comme journaliste, vivant de la vie de l'homme de lettres, sans cesser un instant de combattre pour l'Église, sans rien perdre de son action sur les catholiques.

— Louise Michel s'occupe à mettre la dernière main à des œuvres purement littéraires, dont le produit est destiné au payement de ses dettes.

Ainsi, elle a commencé la publication d'une « série rouge » comprenant six volumes. Le premier, *les Microbes humains*, a déjà paru. Les cinq autres, dont elle corrige les épreuves, vont bientôt paraître à leur tour. Ils auront pour titres : *le Monde nouveau; la Débâcle ou le Cauchemar de la vie; Première Étape; l'Épopée ou la Légende nouvelle*, et *D'astre en astre*. Voici l'idée générale de cette série rouge : Louise Michel prend, dans la société actuelle, tous les rebutés, les dégoûtés, les déclassés, les victimes des lois et des coutumes d'aujourd'hui, et elle les fait s'associer entre eux et fonder, le plus près possible du pôle Nord, une sorte de grande colonie phalanstérienne où ils pourront vivre à leur gré, c'est-à-dire en toute liberté et sans lois ni freins d'aucune sorte. Elle a choisi le pôle Nord comme scène de son récit, afin de mettre en lutte ses héros contre les éléments et de leur réserver ainsi les grandes épreuves qui épurent les hommes et élèvent leur courage.

La grande révolutionnaire a aussi écrit une *Petite Encyclopédie à l'usage de la jeunesse*, et qui ne comprend que deux chapitres : le premier, c'est le monde vu à vol d'oiseau successivement au microscope, puis au télescope; le second comprend tout ce qui est langue, mécanique et calcul. Elle nourrit aussi le projet de fonder une langue universelle et d'en résumer les principes et l'application dans une grammaire suffisamment explicite.

Viendront ensuite le deuxième volume de ses *Mémoires;* un autre volume, *Contes et Légendes ;* un ouvrage socialiste relatant *les Crimes de notre époque*, et un volume de vers, *les Océaniennes.* Voici deux strophes empruntées à ce dernier livre, encore pour longtemps inédit :

Bouche close.

Nul souffle humain n'est sur ces plages,
Rien que celui des éléments;
Le cyclone hurlant sur les plages
Les légendes des océans;
Les sapins verts sur les nuées
Tordant leurs branches remuées
Comme des harpes dans les vents;

Sous les coraux ou sur les sables
La nature parfois ouvrant,
Dans ses tourmentes formidables,
Un cercueil, ville ou continent,
Et l'être ayant la bouche close,
Feuille de chêne ou bien de rose
Tombant au gré de l'ouragan.

ÉTRANGER

Angleterre. — La reine Victoria s'occuperait en ce moment de revoir et corriger les épreuves d'une biographie populaire du défunt prince Albert. Cet ouvrage, écrit par le révérend Williams Tulloch, contiendrait sur la vie du prince-consort de nombreuses anecdotes communiquées à l'auteur par la reine elle-même.

Italie. — M. Angelo Solerti vient de découvrir dans un manuscrit de Turin et se propose de publier de nombreuses lettres importantes et inédites de Torquato Tasso.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Société des gens de lettres. — La Société des gens de lettres célébrera, le 10 décembre prochain, le cinquantième anniversaire de sa fondation.

Le soir, un banquet réunira les membres de la grande famille littéraire. Le matin, les représentants de la Société iront porter une couronne à l'homme de lettres, un peu oublié, qui eut la gloire de réunir les gens de lettres, abandonnés jusqu'alors à leurs efforts individuels. C'est Louis Desnoyers.

Il est possible aussi que, ce jour-là même, on inaugure le monument élevé à un des derniers présidents de la société, Edmond About.

La *Revue rétrospective*, dont nos lecteurs trouveront dans cette livraison un intéressant extrait de la table des matières, va entrer prochainement dans sa cinquième année; nous ne saurions trop recommander cette publication, précieux trésor de pièces inédites pour les collectionneurs et les bibliophiles.

Pseudonyme. — On remarque, depuis quelque temps dans le *Figaro*, des portraits de diplomates signés *Whist.* Sous ce pseudonyme se cache un des principaux collaborateurs du *Moniteur universel*, M. J. Valfrey, auteur d'une *Histoire de Hugues de Lionne* et d'une *Histoire de la diplomatie du gouvernement de la Défense nationale.*

Ce que coûte la publicité d'un roman. — Veut-on savoir ce que peut coûter la publicité d'un roman du *Petit Journal?* On nous affirme que l'administration du Timbre aurait reçu cinquante mille francs pour les timbres des affiches qu'on voit apposées en ce moment sur tous les murs de Paris, aussi bien que dans les plus petites communes de France, et représentant les portraits des principaux héros du feuilleton actuel de d'Ennery, « les Remords d'un ange ».

Congrès des amis de Rabelais. — Ainsi que nous l'annoncions dans notre dernière livraison, le second *Congrès des amis de Rabelais* s'est tenu le 9 octobre

dernier, en présence d'une centaine de personnes et sous la présidence de M. Rivière, député d'Indre-et-Loire, qu'assistaient M. Audinger, le zélé promoteur du Congrès de Rabelais, et M. Loiseau, adjoint au maire de Tours.

A l'ouverture de la séance, le président a prononcé le discours suivant dont nous devons communication à l'obligeance de M. Salme, un des plus fervents admirateurs de Rabelais :

La concion du président aux amis de Rabelais.

Vous, soyez les très bien venus, chiers amis et bons compaings de Touraine et aultres provinces galliques, voire des pays et isles estranges des Papefigues, de Ganabin, de Chaneph, d'Ennasin, et généralement de toutes contrées où maistre Alcofribas Nazier, grand abstracteur de quintessence, en pourmenant ses héros, Grandgousier, Gargantua, Pantagruel, Panurge, Ponocrates, Gymnaste, Endemon et Epistemon, a semé les bonnes paroles degelées de son sçavoir et de sa phylosophie, et les très haults sacrements et mystères de son humain Evangile.

Bien qu'en touts lieux où se rencontre un peu de pantagruelisme (vous entendez que c'est certaine gaieté d'esprit conficte en mépris des choses fortuites) il se forme en église ou en chapelle, des confréries de gents participants de sagesse advenue et émancipés de l'antique folie, parmi lesquels ne restent poinct de reliques de capharderie et siècles gothics, détestants, en public et privé, la hideuse, morveuse, catarrheuse et vermolue cagotaille, on admire et célèbre sainct Rabelais et ses merveilleuses fanfreluches antidotées, notamment à Meudon et à Paris auprès Pontoise, ce neantmoins le plus naturel pèlerinage en son honneur doibt estre ès pays de Touraine, d'ond il est issu.

Pourquoy, nous Pantagruellistes Tourangeaux, pour chanter louanges du Pantagruelion et faire la feste annuelle et office de Sainct Rabelais, avons d'abord choisi Chinon,

Petite ville, grand renom;

et pour la prime fois, avons mené procession autour de la statue d'airain, au bord de la Vienne, puis, après avoir ouï faconds orateurs, panégyristes du Pantagruelisme et de Rabelais, nous sommes rendus joyeulx et en communion de libres-pensées dévotement banqueter.

Lors, ayant beu, chascun à sa soif et non plus, de ces bons vins chinonois qui délectoient Rabelais et son vaillant moine, frère Jean des Entommeures, unanimement nous résolumes nous assembler en l'an suivant en la bonne ville de Tours.

Dans icelle nostre cité, à ce Concile qui ne ressemble en rien à celuy de Chésil, doncques soyez les très bien venus, gents libères et instruicts, Pantagruelistes et Thélemites, dont la règle n'est que cette clause :

FAY CE QUE VOULDRAS !

Ce ne sera pas chose inutile ni oisive, nous ramentevoir les gentils préceptes de la Bible de maistre François Rabelais; d'abord, comment il enseigna qu'il ne falloit pas, comme aultrefois, par un sçavoir qui n'estoit que besterie, par une faulse sapience qui n'estoit que mouffles, abastardissant les bons et nobles esprits et corrompant toute fleur de jeunesse, rendre fols, niais, resveux et rassotés les enfants et jeunes gens, qui avoient beau estudier très bien et y mettre tout leur temps et intellect, toutes fois en rien ne profictoient; tandis qu'avecque livres et précepteurs nouveaux ceux qui estudioient deux ans en sçavoient plus qu'avecque précepteurs anciens du pays de Papeligosse, entendu que mieulx vauldroit ne rien apprendre que tels livres soubs tels précepteurs apprendre.

Son Gargantua (que grand tu as *supple!* le goussier) n'est pas un ogre, mangeur et beuveur stupide, quoy qu'il se fust mis, en naissant, parmi un grand planté de goudebillaux, c'est-à-dire de tripes, à crier : A boire! à boire! à boire!

L'illustre Grandgousier, son père, le tira des mains du grand docteur sophiste, nommé maistre Thubal Holopherne, qui avoit mis cinq ans et trois mois à lui apprendre son A. B. C. et à le faire réciter par cœur au rebours; il lui donna pour précepteur le grand pédagogue Ponocrates, qui changea sa vitieuse manière de vivre, et aultrement l'institua en lettres, en sciences, telles que mathématiques, géométrie, astronomie, musique; et comme l'esprit ne sauroit se développer et accroître qu'en un corps sain, *mens sana in corpore sano,* il entremesloit les exercices de l'intelligence de toutes sortes d'exercices du corps, à sçavoir : équitation, voltige, escrime, chasse, saults de haies et de fossés, à pied et à cheval, natation, canotage en Seine, tir à la butte, au Papegai.

Ainsi gouverné par le bon pédagogue Ponocrates, Gargantua avoit pour émules dans ses exercices et ses travaux de corps et d'esprit, Endemon et un jeune gentilhomme de Touraine appelé Gymnaste, lesquels, participants de l'éducation et de l'instruction dudit Gargantua, apprirent avec lui à honorer tous les mestiers, ceux des lapidaires, orfebvres, tailleurs de pierreries, monnoyeurs, haultelissiers, tissutiers, veloutiers, horlogers, miraillers, imprimeurs, organistes, tincturiers, et aultres telles sortes d'ouvriers, aussi bien qu'artistes peintres et sculpteurs; mesmement n'estoient nullement desprisés les travaux des laboureurs et paysans, car le maistre et ses disciples s'esbatoient à boteler le foin, à scier le bois, et à battre les gerbes en la grange.

Dans la Bible de maistre François, bourrée de tant de sciences et de philosophie, maugré ses farces et pétarades, il ne se pouvoit qu'il ne fust question de l'Estat politique, comme il l'avoit annoncé en son prologue; et il seroit à soubhaiter pour l'humanité que la race Pichrocoline des ambitieux conquérants fust éteinte, et que la débonnaireté et justice de Grandgousier et de Gargantua fussent advenues pour régner sur la Terre entre les hommes et les nations.

Pichrocole, roi de Lerné, sans crier gare, à propos de fouaces, fait des excès et pillages en terres et

domaines du père de Gargantua, du bonhomme Grandgousier qui paisiblement se chauffoit à son feu, et, en attendant graisler des chastaignes, comptoit à sa femme et famille de beaux comptes du temps jadis. Pichrocole, c'est le roi conquérant dont rien ne peult modérer la cholère tyrannique, ni assouvir la convoitise; il ne resve qu'invasions et injustes guerres; il veult conquester l'univers et mesme estre empereur de Trebizonde, et non s'aller cacher au coin de la cheminée, et là, passer avec les dames la vie et le temps à enfiler des perles ou à filer comme Sardanapalus. Vainement un sage conseiller lui rappelle le proverbe : qui trop s'adventure, perd cheval et mule, et aussi la farce du pot au laict, duquel un cordouanier se faisoit riche par resverie. Puis, le pot cassé, n'eut de quoi disner. Pichrocole n'escoute que Spadassin et aultres flatteurs courtisans et vantards capitaines lui promettant l'empire du Monde.

Tout à l'opposé est le père de Gargantua, le bonhomme Grandgousier, dont la délibération n'est de provoquer, ains d'appaiser, d'assaillir, mais de deffendre, de conquester, mais de garder ses féaulx subjects et terres héréditaires, et qui ne veult entreprendre guerre que n'ait essayé tous les arts et moyens de paix.

Cette politique, de tout temps, en justice et en raison, est la meilleure, pourveu que l'on se tienne prest à riposter à ceux qui prevoquent, et à se deffendre contre ceux qui veulent assaillir.

Gargantua ayant vaincu Pichrocole dedans la Roche-Clermauld, fit aux vaincus une concion pleine de modération et de sagesse; il vanta la libéralité et la mansuétude dont les victeurs usent envers les vaincus, notamment la glorieuse manière dont son père traicta Alpharbal, roi de Canarre.

Grandgousier l'avoit deffait et prins, après que, non assouvi de ses fortunes, le roi de Canarre eut envahi furieusement les pays de Oni, exerçant la piratique en toutes les isles armoriques et regions confines. Au cas que les aultres rois et empereurs, voire qui se font nommer catholiques, l'eussent misérablement traicté, durement emprisonné et rançonné extrêmement, Grandgousier le traicta courtoisement, amiablement, le logea avec soi dans son palais, et par incroyable débonnaireté le renvoya en sauf-conduict, chargé de dons, chargé de grâces, chargé de toutes offices d'amitié.

Il en advint que les Canarriens et leur roi délibérèrent d'offrir au victeur leur royaulme, terres et domaines, ce qui ne fut accepté; mais de bonne volonté les Canarriens payèrent plus qu'on ne leur demandoit de rançon.

Ne voulant donques, conclud Gargantua, aulcunement dégénérer de la débonnaireté héréditaire de mes parents, maintenant je vous absous et je vous rends francs et libères comme par avant.

Amis et admirateurs de Rabelais, qui par curieuse leçon et méditation fréquente, avez appris à rompre l'os médullique et à en suzcer la substantificque mouelle, ne seroit-il pas à soubhaiter que le royaulme d'Utopie d'où Rabelais a tiré ses exemples de débonnaireté, d'humanité et de justice fust devenu l'universelle République de la réalité? Il ne se seroit pas rencontré des victeurs pour rançonner cruellement les vaincus et leur arracher des lambeaux de chair. Après les Pichrocoles et les Pyrrhus, troublant le monde pour l'assouvissement de leurs fortunes et l'accomplissement de leurs resves, il n'y auroit pas eu d'aultres conquérants modernes maltraictant les vaincus, comme ils avoient esté maltraictés eulxmesmes.

Mais il se peult faire que qui trop s'aventure à provoquer et assaillir perde cheval et mule, et il y a lieu d'espérer que ce ne sera pas pour Pichrocole que, pendant qu'il seroit en Mésopotamie, ou en aultres pays à conquester, les Moscovites mettroient en camp pour un moment quatre cent cinquante mille combattants d'eslite.

Amis, en ce concile de Pantagruelistes, suivons nostre bonne entreprinse, œuvre de concorde et de paix, de faire profession de l'Évangile de Rabelais, lequel nous enseigne que trop embrasse peu estroinct, que le temps n'est plus de conquester par la force et injustes prouesses, qui sont réellement brigandages et meschancetés, et que mieulx vault garder, saulver, regir et administrer ses propres pays et terres que hostilement envahir les aultres.

Ayant donques ainsi sagement péroré et ratiociné, — nous irons ce soir, gaiement à table, confits en mépris des choses fortuites, pantagrueliser.

L'assemblée a fait le plus sympathique accueil à ce discours finement écrit.

M. Duboz a lu ensuite et commenté, en connaisseur, un mémoire sur l'iconographie de Rabelais, dont l'auteur — une dame, paraît-il — a désiré garder l'anonyme.

Un membre de la réunion a signalé un autre portrait de Rabelais, signé Massart, venant du château de Maisons-Laffitte.

M. Audiger a parlé d'un portrait qu'il a retrouvé au musée de Châteauroux.

M. Duboz a insisté sur ce point qu'il serait bon de porter les recherches vers les maîtres italiens, qui certainement ont dû portraicturer Rabelais.

M. Audiger a lu ensuite un mémoire des plus intéressants sur l'authenticité du Ve livre de Rabelais.

Ce mémoire, qui témoigne d'une profonde érudition et d'une parfaite connaissance des œuvres de Rabelais, a souvent provoqué les applaudissements de l'assemblée, qui s'est associée unanimement aux félicitations adressées à M. Audiger par le président.

Sur la proposition de M. Rivière, il a été décidé, par acclamation, que M. Audiger sera le président désigné des prochains Congrès, en dehors de la Touraine.

M. Audiger a présenté une curieuse édition du IIIe livre de Rabelais qu'il a trouvée à Nantes, et un fragment du IVe livre.

Ces éditions, que M. Audiger déclare antérieures à 1548, présentent cette particularité, bien qu'impri-

mées à Lyon, d'être sorties des presses d'un sieur Pierre, de Tours.

Le soir a eu lieu un banquet auquel ont pris part les membres de la Société.

Nous nous proposons de publier prochainement quelques-uns des mémoires lus au cours de ce Congrès.

Voltaire capitaliste. — Le docteur E. Gothein vient de découvrir et de publier, dans la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins* (*Neue Folge*, II, 3), treize lettres inédites de Voltaire qui nous présentent, une fois de plus, le tableau du châtelain des Délices occupé à soigner son bien et à faire rendre à son argent le meilleur intérêt qu'il peut. Il s'était mis en tête, vers le mois de mars 1757, de placer 130,000 livres en rentes viagères sur sa tête et sur celle de Mme Denis, sa nièce, à la chambre des finances de Mannheim et en avait fait la proposition à l'Électeur Charles-Théodore. La première letttre, où il fait sa proposition, n'a pas été trouvée; elle avait été bien accueillie d'ailleurs, et le baron de Becker, ministre de l'Électeur, avait été chargé d'en annoncer la nouvelle à Voltaire. Charles-Théodore espérait, ajoutait Becker, que les relations qu'ils entamaient ne demeureraient pas uniquement d'ordre financier, et que l'auteur de *la Henriade* voudrait bien quelque jour accepter l'hospitalité de la cour de Mannheim. Dans la première lettre du recueil, ce sont les remerciements de Voltaire au ministre, avec certains éclaircissements de détail sur le placement des 130,000 livres :

« Monsieur[1],

« je reconnais les bontez genereuses de son Altesse Electorale et la bienveillance de votre Excellence dans la lettre dont vous m'honorez. j'ay souhaité de pouvoir placer mon bien sous la protection de votre auguste Souverain et je n'ay d'autre regret que de n'y avoir pas mis ma personne.

« Je vous prie Monsieur de vouloir bien luy presenter mes tres humbles remerciments et de recevoir ceux que je vous dois. Vous m'ordonnez de vous parler avec confiance et vous prevenez mon cœur. Je vous avouerai donc monsieur que ma principale vue est d'assurer huit mille livres de rente a ma nièce madame Denis veuve d'un officier au service de France la quelle demeure auprès de moy et qui prend soin de ma vieillesse infirme. je dois songer a elle plus qu'a moy, je me flatte que votre Excellence voudra bien favoriser ces sentiments.

« c'est pour elle principalement que je demande la permission de placer un capital. son Altesse Electorale daigne avoir la bonté de faire passer sur ma tête l'interest de ce capital à 10 p 100, en faveur de mon age qui est de soixante et trois ans.

« ma niece est agée de quarante cinq ans. votre Excellence ne trouverait elle pas qu'un interest viager d'environ 6 pr 100 accordé a ma niece après ma mort serait proportional a son age ? le gouvernement de france donne 7 pour 100 dans sa derniere lotterie et rembourse le capital. j'abandonne le capital et je ne demande qu'autour de 6 pr 100 pour la vie de ma niece. c'est a peu près monsieur le traitté que je fis avec Mgr. le duc de virtimberg, lorsque j'étais a Berlin et que j'étais moins vieux de six ans.

« J'insiste bien moins sur les proportions des âges, que sur la magnanimité de Monseigneur LElecteur, sur la grace quil m'accorde, sur vos bontez monsieur et sur ma reconnaissance, c'est a vous a me prescrire vos ordres. »

Mais comme la réponse définitive tardait : « J'ai un besoin d'autant plus pressant de recevoir vos ordres precis, reprenait Voltaire le 4 juin, que, mon fonds étant à vos ordres depuis un mois, il ne me rapporte rien, et je perds un revenu qui m'est nécessaire pour vivre. » Cependant la lettre électorale arrivait, et les 130,000 livres étaient expédiées par Tronchin, le banquier de Lyon :

« Il ne me reste monsieur, écrivait Voltaire, le 11, qu'à remercier votre excellence de tous ces bons offices et a me feliciter d'un engagement qui m'attache encore plus particulièrement à votre cour et à votre personne.

« Je vous prierai seulement Monsieur de vouloir bien observer une petite note qui ne regarde que les mutations autrefois trop fréquentes dans les monoyes de france et qui peuvent arriver encore. peutetre votre Excellence jugera t'elle comme moy qu'il faut obvier a ces changements qui entrainent toujours des difficultez. Si la valeur numeraire baissait vous paieriez reellement plus que vous ne devez, si elle haussait, vous paieriez moins. l'un et lautre sont egalement injustes, mais en stipulant un payement toujours egal suivant la valeur presente du capital on remédie a tous les inconvenients et il n'y a jamais de discussion. je me flatte que votre excellence daignera a prouver ce party que je soumets à ses lumieres. »

Et il ajoutait le 6 août :

« ne doutez pas monsieur que, si j'avais pu venir presenter moy meme mes remerciments, je n'eusse volé a votre cour avec le plus grand empressement, mais que peut faire un malade ? avec une niece qui luy a consacré ses jours, et qui est elle meme d'une santé tres languissante depuis qu'elle fut si mal traittée dans francfort par un homme nommé freitag qui se disait agent du roy de Prusse. les bontez de son altesse Electorale servent beaucoup a luy faire oublier cette avanture inouïe. mais il est difficile quelle se transplante, et que je puisse l'abandonner. nous nous servons de consolation l'un a l'autre, et nous nous entretenons des bontez de son Altesse electorale. »

Les lettres perdent de plus en plus le ton des affaires, et c'est, entre la chancellerie palatine et le châ-

1. Nous reproduisons l'orthographe et la ponctuation des lettres, telles que les donne M. Gothein.

teau des Délices, une suite de coquetteries. L'Électeur satisfait des procédés de Voltaire, s'informe auprès de lui de la solidité de certains banquiers avec qui sa cour est en relations:

« j'ignore, répond Voltaire, si cet homme a autant de credit qu'on veut me le faire croire, je ne reponds que de mon zele pour votre adorable maitre a qui je voudrais assurement prouver mon zele par des services plus considerables. je suis bien loin de repondre du succez. ce n'est pas dans le moment present qu'un français doit se promettre de reussir dans tout ce qu'il entreprend. (On était au milieu de la guerre de Sept ans.) mais nous avons tous beaucoup de bonne volonté, chacun dans notre espece.

« les relations que donnent les russes de la bataille de Zondorf (Zorndorf) me font trembler sur la vérité des mémoires qu'on m'envoya de Petersbourg concernant la vie de Pierre le grand. je ne scais plus que croire dans ce monde. la révolution de suede me parait aussi fort douteuse. je ne peux assurer autre chose sinon que je serai toutte ma vie de votre cour. »

Toutefois des nuages paraissent, et cette amitié si pure se trouble. Ce sont toujours sans doute des protestations de dévouement, plus tendres et plus familières même qu'auparavant peut-être, mais les intérêts des 130,000 livres sont payés moins régulièrement, et leur propriétaire s'impatiente : il ajoute des post-scriptum à ses billets :

« aux délices, route de geneve 20 x^bre 1758.

« Monsieur,

« vous recevrez ma lettre vers le jour de l'an. ainsi je prends mon temps tout juste pour vous souhaitter lannée la plus heureuse, la plus pacifique, la moins ruineuse, et pour vous supplier de me mettre aux pieds de leurs altesses Electorales. vous savez avec quel tendre respect je leur suis attaché. je voudrais pouvoir passer ma vie a la cour de Monseigneur L'Electeur, mais monsieur il faut que je laboure mes terres dans le temps quon ravage celles des autres. jay acheté deux assez belles seigneuries aux portes de geneve. je les aurais mieux aimées dans le voisinage de votre excellence; je tâcherai de venir vous voir apres la recolte. Nous autres laboureurs, nous ne pouvons guere disposer de notre temps. »

(P. S.)

« Vous me feriez un tres sensible plaisir de daigner monsieur envoyer une lettre de 6500 livres au laboureur qui doit acheter des bœufs, et des charues. »

Et un mois après, le 15 janvier 1758:

« jay reçu lhonneur de votre lettre. les huit mois de retardement me font beaucoup de peine. ils ne prouvent rien d'agreable. tout a bien mal tourné. je vous ay une extreme obligation monsieur de ne point retarder pour moy l'effet des bontez de son altesse électorale. j'en ay d'autant plus besoin que je suis obligé de retablir entierement la comté de tournay dont jay fait l'acquisition dans mon voisinage des delices ; et qu'on commence toujours par se ruiner dans une terre, avant d'en pouvoir tirer le moindre avantage. »

La correspondance s'arrête à cette date, et aux lettres succèdent les mémoires. C'est le secrétaire de Voltaire qui les écrit, et il n'y a plus trace d'amitiés; c'est un porteur de rentes qui se plaint au gouvernement de l'inexactitude du payement des coupons. L'éditeur nous apprend qu'il fallut envoyer un agent spécial à Mannheim pour terminer l'affaire, et c'est alors seulement que Voltaire obtint satisfaction.

Les voleurs de livres. — A diverses reprises nous avons parlé des vols qui ne cessent de se commettre au préjudice des éditeurs. Depuis deux ans, une instruction est ouverte et le nombre des causes que cette instruction a soulevées est énorme. 190 individus ont été inculpés de vol. Sur ce nombre, 45 ordonnances de non-lieu ont été rendues, par suite de prescription, et les 145 autres affaires se divisent en 5 acquittements, 90 condamnations, 50 affaires dont l'instruction est provisoirement suspendue.

Le montant des cautions, qui ont été versées et absorbées par les frais de justice, s'est élevé à 75,000 francs, sans compter les frais d'avocat et les autres dépenses diverses. En outre, quelques voleurs, pris de peur, ont versé aux éditeurs, à titre de restitution, des sommes qui varient entre 500 et 17,000 francs. Les maisons d'édition qui étaient exploitées par ces voleurs de livres sont d'importance diverse. Les éditeurs de dictionnaires et de publications illustrées ont été surtout mis en coupe réglée : Plon, Garnier, Marpon et Flammarion, Hetzel, Hachette, etc., voyaient leurs volumes d'étrennes affichés à un taux dérisoire. Il n'est pas jusqu'à la *Nouvelle Grammaire du volapuck*, que tout le monde a entendu crier sur les boulevards, qui n'ait été volée.

Les voleurs étaient le plus souvent des ouvriers imprimeurs ou brocheurs, qui emportaient chez eux deux ou trois « feuilles » qu'ils venaient de tirer et constituaient ainsi des volumes qu'ils livraient à des marchands. Aussi il n'était pas rare, avant même qu'un volume ait été lancé par l'éditeur, qu'on le trouvât sur les quais ou à certaines devantures de boutiques installées à la hâte, où il était affiché à des prix dérisoires: 1 fr. 25 au lieu de 3 fr. 50. Cependant, les comptes faits dans les magasins d'édition montraient les piles d'exemplaires intactes. Les éditeurs, pour avoir une explication décisive, formèrent un syndicat dont ils confièrent la présidence à M. Lemerre. Leur but était de rechercher les sources où s'approvisionnaient les bouquinistes et les étalagistes. L'instruction ne tarda pas à les découvrir et, aujourd'hui, il y a au Palais de Justice environ 10,000 volumes dont on achève le tri et la répartition entre les éditeurs de Paris.

Un des inculpés a invoqué, pour sa défense, un droit ancien nommé « droit de chapelle », d'après lequel il était d'usage de remettre aux ouvriers qui exécutaient un travail un ou plusieurs exemplaires de chaque ouvrage. Mais cet usage, d'après les imprimeurs et les éditeurs eux-mêmes, a disparu depuis longtemps, et le système de défense mis en avant n'a obtenu aucun succès.

De même que la justice de Paris, la justice belge s'occupe de la répression des voleurs de livres, et on peut espérer que les mesures prises à Paris et à Bruxelles suffiront à mettre un terme à cette industrie.

A propos du projet d'une bibliothèque en vingt volumes, le *Temps* publie l'article suivant, anonyme :

« Le problème de la bibliothèque réduite à vingt volumes rencontre plus d'amateurs qu'il n'était permis de le supposer; non seulement ils s'intéressent à ce jeu, mais ils s'y piquent, et, pour un peu, on pourrait l'accuser d'exciter les passions. On témoigne l'impatience d'apporter son vote et même d'assister au dépouillement. M. le sénateur Charton, qui avait suggéré l'idée dans le *Tableau de Cébès*, ajoutait : « J'ai quelquefois soumis cette question à des amis, « et elle était toujours l'occasion d'entretiens intéres- « ressants et fructueux. » Or M. Charton, qui est le directeur et même le fondateur du *Magasin pittoresque*, avait eu l'occasion, il y a peu de mois, de soumettre une fois de plus cette question à un collègue, M. Bardoux, ancien ministre de l'instruction publique, lequel a fourni sa liste sans se faire prier. M. Bardoux demandait la Bible, Homère, Sophocle, Tacite, Virgile, Dante, un choix de Shakespeare où ne se rencontrent ni la *Tempête*, ni *Jules César*, ni *Timon d'Athènes*, Corneille, Racine, Pascal, La Fontaine, Molière, de Voltaire la correspondance et les contes, *Don Quichotte*, *Robinson Crusoë*, *Faust* et les œuvres de Franklin. Cela ne fait que dix-sept numéros; mais l'aimable lettré accorde qu'imprimé dans des conditions normales cela irait bien à vingt volumes, et il n'en demande pas davantage pour occuper ses loisirs quand il n'aura plus d'autre occupation. On voit que M. Bardoux s'est vraiment efforcé de choisir dans les littératures diverses les œuvres qui lui ont paru les plus élevées et les plus substantielles; il ne veut d'entretien qu'avec des maîtres. Le lecteur du *Magasin pittoresque* qui signale cette liste hésite à en rien retrancher; il déplore pourtant certaines lacunes et pense que l'on pourrait tout arranger en poussant jusqu'à vingt-cinq auteurs. Profitant de la retenue de M. Bardoux, il voudrait ajouter Eschyle, Hérodote, Rabelais et quelque chose de Bossuet, de Mme de Sévigné, de Victor Hugo et de Walter Scott.

« En même temps, un abonné du Nord-Est se montre scandalisé de voir traiter trop légèrement l'idée du concours. Rien ne lui paraît plus désirable que de se former à l'école de quelques écrivains de choix; c'est le moyen de n'avoir pas l'esprit gâté par la mauvaise littérature. « Le savoir humain serait restreint sans « doute, mais il aurait une base plus solide. » On pourrait arriver à ce résultat en prenant vingt ouvrages de genres différents. En fait de roman, un spécimen lui suffirait, et il propose *Numa Roumestan*; comme nourriture poétique, il choisit la *Légende des siècles*, les *Fleurs du mal*, les *Poèmes barbares*, les *Odes et Poèmes* de Victor de Laprade. La *Bible* et l'*Imitation* seraient pour l'enseignement religieux. On prendrait une teinture des diverses civilisations dans le *Voyage aux Pyrénées*, de M. Taine; *Italia*, de Théophile Gautier; le *Rhin*, de Victor Hugo, et, pour dévoiler l'antiquité, la *Salammbô*, de Flaubert; Bædeker serait admis, mais pour la Suisse. « Il fau- « drait un peu de vieux français, les œuvres de Ron- « sard, par exemple, et Amyot; puis Corneille et « Molière, pour avoir quelque chose du XVIIe siècle. « Le XVIIIe ne mériterait pas de figurer dans cette « bibliothèque idéale. » Bah! biffé comme cela d'un trait, comme indigne, ce malheureux XVIIIe! On connaît pourtant des lettrés, et des plus délicats, qui se résoudraient à y vivre par la pensée; mais poursuivons : « Enfin de l'histoire, beau- « coup d'histoire. » Beaucoup, c'est beaucoup dire, pour rester dans les limites du programme. Notre correspondant se contente du *Discours sur l'histoire universelle*, de Bossuet, des *Récits mérovingiens*, de la *Révolution*, de M. Taine, et de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Il est aisé de voir qu'il n'est plus question de vingt volumes, car l'ouvrage de Thiers les a presque, mais de vingt ouvrages. Il faut pourtant observer qu'au point de vue de l'étude de l'histoire, il reste un assez vaste fossé entre les temps mérovingiens et la Révolution.

« Notre correspondant paraît avoir une prédilection marquée pour M. Taine, puisqu'il l'adopte à la fois comme voyageur et comme historien. Il est pourtant probable que M. Taine ne contre-signerait pas sa liste : il y voudrait du Balzac; il y voudrait du Stendhal, et l'on se souvient que la génération de l'École normale à laquelle il a appartenu, et qui s'était tant exaltée pour Stendhal, ne se serait pas entendue sur le choix du livre à adopter, car elle était partagée en rougistes et en chartreuristes. Présentez — l'expérience est facile — l'une quelconque des listes déjà produites à un lettré quelconque, et vous entendrez des exclamations retentissantes. L'un déclarera qu'il lui est impossible de vivre sans un La Bruyère; l'autre n'aurait qu'un roman à lire au monde qu'il opterait pour la *Princesse de Clèves*. Celui-ci fait ses délices des mémoires du cardinal de Retz; un philosophe ne saurait vivre séparé de Descartes, à moins que ce ne soit de Kant, ou de Platon, ou de Spinoza; voici un helléniste qui vit depuis des années dans l'intimité d'Aristophane, ce qui ne veut pas dire qu'il méprise le reste; cet amateur de théâtre tire bien bas son chapeau à Molière, mais, si vous voulez son secret, il vous confessera que c'est Marivaux en ce moment qui l'obsède. Et Horace? Personne encore n'a parlé d'Horace, comme si l'on oubliait combien de professeurs, de magistrats, de lettrés de toute provenance ont employé les plus chers moments de

leur existence à lire, à méditer, à traduire Horace. Victor Hugo qui ne lui a point fait de place, pas plus qu'à Virgile, dans « l'avenue des immobiles géants « de l'esprit humain » où il a figé Lucrèce et Juvénal, a pourtant prouvé en maint endroit de ses œuvres qu'il n'était pas de poète ancien qu'il eût plus étroitement pratiqué que le sceptique de Tibur.

« On a toujours raison de s'attacher à un bon auteur, et en ce cas-là toutes les préférences sont bonnes. Quand on s'est fortement épris d'un écrivain, on éprouve le besoin de crier son estime, et de là vient cet empressement à offrir son vote. Mais on parle à son aise de se rationner quand on a de vastes bibliothèques à sa disposition et qu'on lit tous les jours son journal. M. Bardoux aurait été fort empêché d'écrire sur le comte de Montlosier ou sur Mme de Beaumont s'il n'avait eu à sa disposition que ses dix-sept auteurs, et ce serait tant pis pour lui et pour nous. La vérité, c'est qu'il y a une hygiène de l'esprit, qu'il faut choisir ses aliments et qu'il vaut mieux retourner aux rayons d'élite de sa bibliothèque que de se délabrer l'estomac avec les fadaises qui n'ont pour elles que la fraîcheur de l'enveloppe; mais ce n'est pas une raison pour s'interdire de varier sa nourriture. La Fontaine, notamment, l'a fort bien expliqué dans la parabole du *Pâté d'anguilles.* »

ÉTRANGER

Allemagne. — *Un article inédit de Laube sur Henri Heine.* — Au mois d'août 1846, le bruit se répandit en Allemagne qu'Henri Heine était mort. Son intime ami Laube adressa aussitôt à la *Deutsche Allgemeine Zeitung* un grand article nécrologique qui parvint à ce journal en même temps que la nouvelle était démentie (Heine devait mourir seulement dix ans plus tard, le 16 février 1856). Le manuscrit de Laube fut mis au rebut ou s'égara ; vainement il le réclama et vainement Heine lui-même exprima le désir de savoir comment il y était traité. Un collectionneur d'autographes avait sans doute réussi à s'en assurer pour l'enfouir dans ses cartons. Toujours est-il que cet article a été acheté récemment dans une vente berlinoise par M. Gustave Karpelès, qui l'a donné à la *Deutsche Rundschau.*

« Je n'avais point connu Heine avec les formes grêles et chétives de sa jeunesse, écrivait Laube. Les portraits qu'on voit de lui en Allemagne ne sont point ressemblants ; il avait l'habitude de compter ces caricatures au nombre des petites misères nationales. Ses traits fins et mobiles étaient d'ailleurs assez difficiles à fixer: le meilleur portrait que je connaisse de lui est la lithographie de Jules Giere. Quand je le vis pour la première fois, en 1839, c'était un homme assez corpulent, presque obèse et de taille au-dessous de la moyenne. Sa bouche était aussi malicieuse que ses yeux. Il portait habituellement la tête légèrement inclinée et les paupières à demi fermées; cela donnait à sa physionomie quelque chose de mystérieux et de voilé qui la rendait fort intéressante. Avec son teint frais, ses cheveux bruns, son corps replet et sa petite main blanche, il faisait songer aux abbés de cour du siècle dernier. Sa voix était douce et agréable. Il souffrait souvent de névralgies à la tête, et c'était une de ses innocentes manies de se plaindre, en termes quelque peu stéréotypés, de cette migraine qu'il ne sentait plus dans le feu de la conversation.

« — Votre migraine? lui disions-nous alors. C'est tout simplement la crainte de vous ennuyer!...

« ... Personne n'était plus inégal que lui dans la causerie. Tantôt il semblait n'avoir pas un mot à dire, il paraissait incapable d'articuler une phrase, et tout à coup il s'ouvrait pour ainsi dire, sa langue se déliait, sa parole devenait vive, rapide, enchanteresse. Avant tout, c'était un poète, esclave de ses nerfs.

« A l'égard de ses œuvres, son assurance était olympienne; il en connaissait mieux que personne les parties inattaquables et jamais il ne perdait sa confiance aristocratique en leur supériorité, même aux heures du plus profond découragement.

« ... Pour voir Henri Heine sous son aspect le plus aimable et le plus sympathique, il fallait pénétrer avec lui dans ce milieu parisien où il a passé quinze années de sa vie. Les Français le considèrent comme un des plus nobles pairs du parlement littéraire de l'Europe, comme un des plus grands poètes et des hommes les plus spirituels du siècle. Je ne dis pas ceci au hasard, ayant pu m'en assurer de mes yeux. Pour lui s'ouvraient toutes les portes, je dirais presque tous les bras. Il appartenait vraiment et sans réserve aucune à ce brillant cénacle d'illustrations françaises qui sait si bien d'ordinaire éconduire les étrangers. L'accueil empressé qu'on lui faisait n'était pas dû seulement à la crainte que pouvait inspirer un esprit si mordant, quoiqu'il pût bien y avoir un peu de cela ; mais les Français sont autrement larges que nous dans l'appréciation du talent littéraire. Quand un auteur a enrichi la littérature d'une œuvre vraiment remarquable, quand il a en quelque sorte conquis son grade, il peut être sûr d'être toujours traité d'après ce rang. La critique ne le frappera jamais à la racine, quand bien même elle se verrait obligée de lui arracher quelques feuilles. On s'honore soi-même et on honore son pays en sachant ainsi tenir compte des services rendus. C'est ainsi que George Sand, Victor Hugo, Lamartine, Balzac le traitaient en égal, quoiqu'ils ne connussent de lui que des fragments. Ils avaient reconnu le lion à la griffe... George Sand en particulier vouait à son esprit un culte tout spécial.

« ... A cette heure douloureuse, il est bon de se reporter au temps où Henri Heine, plus puissant que tous les souverains de l'Allemagne, faisait ainsi triompher l'esprit allemand au milieu des Français les

plus illustres. Peut-on imaginer pour un Allemand rien de plus enivrant que d'assister à un de ces tournois d'éloquence où les Français sont toujours victorieux, grâce au feu de leur parole et à la vivacité de leur esprit, et d'y voir soudain un Allemand entrer en lice et relever le gant; de le voir combattre seul, toujours en restant Allemand; de le voir tenir tête, à force de souplesse et d'habileté, à tous ses adversaires à la fois; de le voir bien souvent les vaincre?... Jamais peut-être les intérêts de l'Allemagne n'ont été défendus d'une manière aussi originale et aussi fulgurante que dans les assauts dont je parle. Je dis originale, car les Français ne savent pas encore aujourd'hui à quel point l'esprit de cet homme, qu'ils prenaient si volontiers pour un Parisien d'adoption, était vraiment national. Ceux dont le regard était le plus profond voyaient bien que chez lui il ne pouvait être uniquement question d'esprit français acquis par contagion; ils pensaient qu'il s'agissait plutôt d'une réunion miraculeuse de qualités aussi peu françaises qu'allemandes. Heine lui-même, en dépit de sa politesse charmante, aimait à les convaincre qu'il n'était point Français, mais Allemand jusqu'aux moelles. »

L'historien Ranke. — Un monument vient d'être élevé en l'honneur de Ranke, à Wiche, où est né le grand historien.

Espagne. — *Les Revues espagnoles.* — Un rédacteur du *Figaro* vient de donner récemment, dans un des suppléments littéraires de ce journal, l'intéressant article que voici et qui traite des revues ou magazines espagnols.

« Ce fut sous le déplorable règne de Ferdinand VII qu'apparurent les premières lueurs de la renaissance littéraire de la Péninsule. De 1824 à 1827 parut à Londres une revue intitulée *Ocios de Espanoles emigrados* (les Loisirs des émigrés espagnols). C'est là qu'il faut chercher les origines de ce grand mouvement de rénovation intellectuelle qui s'est développé plus tard sous Isabelle II et dure encore de nos jours. Les redacteurs de ce recueil avaient eu une existence tourmentée. Leur jeunesse s'était passée au milieu des orages; les uns avaient siégé aux Cortès de Cadix, les autres avaient combattu dans les *sierras* contre les soldats de Napoléon. A peine délivrés de la domination étrangère, ils s'étaient exposés aux rigueurs du gouvernement de Ferdinand VII et n'étaient sortis de prison que pour prendre le chemin de l'exil.

« Aucune épreuve n'avait été épargnée aux hommes dont les œuvres devaient faire la gloire de la littérature espagnole du XIXe siècle. Martinez de la Rosa avait passé de longs mois dans un cachot des présides d'Afrique. Quintana avait été enfermé dans la citadelle de Pampelune, Alcala Galiano était condamné à mort par contumace; Antonio Conde, Hermossilla, Gallego, après une captivité plus ou moins prolongee, avaient cherché asile en France et en Angleterre, où ils mouraient de faim.

« La poésie naît des grands déchirements. Le génie castillan ne brilla jamais d'un si vif éclat qu'au milieu de l'invasion et de la guerre civile.

« La littérature espagnole a une saveur étrange. Du moyen âge, nos voisins du Sud ont sauté en plein monde moderne, en franchissant d'un seul bond les étapes de la Renaissance et du XVIIIe siècle. Cette violente secousse a désorganisé la société et les institutions nationales, mais elle a fait naître des légions de poetes. Dans la Péninsule, la poésie mène aux plus hautes dignités de l'État et c'est peut-être pour cela que le pays est si mal gouverné. Martinez de la Rosa et le duc de Rivas étaient des poètes de premier ordre. Ils ont fait école. A Madrid, les Cortès sont aujourd'hui encore une annexe de l'Académie. La politique de l'Espagne est conduite par un état-major de poètes. Poète, M. Canovas del Castillo; poète, M. Nunez de Arce, qui était naguère ministre des colonies; poète, le marquis de Molins, qui sous le règne d'Alphonse XII était ambassadeur à Paris; poète, M. Valera, aujourd'hui ministre plénipotentiaire à Bruxelles; poète, M. de Campoamor, l'ancien directeur général de l'Assistance publique; poète enfin, et le plus grand de tous, bien qu'il soit un poète en prose, M. Castelar, le Chateaubriand, le Lamartine et le Jules Favre de l'Espagne.

« L'imagination de nos voisins ne s'exerce pas seulement dans le genre lyrique. Les romanciers de talent abondent de l'autre côté des Pyrenées. Au début, ils avaient pris Walter Scott et Alexandre Dumas pour modèles.

« Le *Comte de Candespina* d'Escossura, le *Macias* de Larra, les *Mores et Chrétiens* de M. Séraphin Calderon sont d'intéressants récits d'aventures qui se déroulent dans un cadre historique. L'école moderne est entrée dans une autre voie.

« Les études de mœurs et les scènes de la vie contemporaine sont maintenant à la mode. Les principaux ouvrages de Fernan Caballero, pseudonyme à l'abri duquel se cachait une femme de talent morte depuis quelques années, ont eu un éclatant succès. Les romans de M. d'Alarcon et de M. Valera sont aussi très appréciés en Espagne et mériteraient d'être mieux connus en France.

« Grands compilateurs plutôt que grands historiens, médiocres jurisconsultes, trop indolents de caractère pour s'adonner aux laborieuses recherches qu'exigent la physique ou la chimie, les Espagnols retrouvent leur supériorité dans les sciences qui font une large part à l'imagination des érudits. Ils sont passés maîtres dans l'archéologie, les questions pénitentiaires et l'économie politique, les trois variétés des connaissances humaines qui comportent le plus d'illusions et se rapprochent le plus du roman. Il suffit à M. Martin Minguez d'une inscription à demi effacee pour reconstituer de toutes pièces des peuples morts et des civilisations disparues. Mme Arenal de Garcia Carrasco possède d'infaillibles secrets pour ramener à la vertu les criminels les plus endurcis; et si le genre humain s'inspirait des principes exposes par M. Madrazo dans ses *Lecciones de economia politica,*

il réaliserait des prodiges de bien-être et de richesse. Nos voisins, à peine avons-nous besoin de le dire, ne profitent guère des sages conseils qui leur sont donnés par des voix autorisées. Malgré les éloquentes exhortations d'une aimable et généreuse philanthrope qui voudrait initier les malfaiteurs espagnols aux douceurs du régime cellulaire, les prisons et les bagnes de la péninsule laissent beaucoup à désirer; le voleur converti qui est impatient de revenir au bien après l'expiration de sa peine est un personnage légendaire aussi difficile à rencontrer au sud des Pyrénées que dans le reste de l'Europe. Les économistes ne sont pas mieux écoutés que les réformateurs de la science pénitentiaire. C'est surtout en Castille qu'ils prêchent dans le désert.

« Rendons toutefois cette justice à nos voisins, qu'ils soient romanciers ou archéologues, poètes ou économistes, ils savent donner de la chaleur et de l'animation à tout ce qu'ils touchent. Les revues espagnoles sont vivantes ; on les lit aisément d'un bout à l'autre ; elles ont un entrain, un mouvement, un souffle qui ne se trouvent guère dans les recueils périodiques des autres pays. Un des derniers numéros de la *Revista de Espana* contient une dissertation de M. Martin Minguez sur les alphabets helléno-ibériques. Ce sujet paraît peu récréatif pour les profanes, et vous êtes tentés de sauter l'article; ayez le courage de le lire, vous ne tardez pas à vous intéresser aux peuples préhistoriques dont le savant archéologue vous raconte les migrations. Tournez quelques feuillets, vous trouvez une étude sur les romans russes, présenté sous la forme d'une lettre écrite par don Juan Valera à dona Emilia Pardo Bazan. Ici nous sentons que nous sommes en pleine Castille. Si dans une revue française deux collaborateurs s'avisaien d'échanger des épîtres afin de mettre le public au courant de leur admiration réciproque et de donner libre carrière à de mutuelles contragulations, ce procédé prêterait à la raillerie. L'épreuve serait bien plus délicate encore si les deux écrivains étaient de sexe différent. A lire les compliments si galamment tournés de M. Valera, on s'aperçoit que les Espagnols sont plus près que nous de l'ancien regime. Ils ont su conserver les traditions du XVIIIe siècle. Avec une bonne grâce et une aisance charmante, l'auteur de *Pepita Jmenez*, l'écrivain diplomate qui représente le roman à l'Academie espagnole et le gouvernement de la reine-régente auprès de la cour de Bruxelles, s'acquitte de la tâche difficile entre toutes de louer comme il convient les mérites d'une femme de lettres sans dépasser la mesure des flatteries permises et sans donner un coup d'encensoir de trop.

« A son tour, dona Emilia Pardo Bazan prend la plume pour écrire, à propos de *Literatura y otras hierbas*, une lettre ou plutôt un article à don Juan Montalvo, un autre collaborateur de la revue. C'est la mode en Espagne. Dans le monde littéraire, tous les hommes sont des Voiture, toutes les femmes sont des marquises de Sévigné.

« M. Valera et Mme Pardo Bazan sont les deux écrivains qui ont le plus contribué au succès de la *Revista de Espana*. L'auteur de *Pepita Jmenez* et de *Dona Luz* a trouvé moyen de mener de front les lettres et la diplomatie, sans que le style des protocoles ait déteint sur le talent du romancier. Il a pris la place laissée vacante par cette femme si profondément espagnole d'esprit, de caractère et de cœur, que personne n'eût soupçonné un état civil allemand dissimulé sous le pseudonyme devenu célèbre de Fernan Caballero. M. Valera a moins de subtilité d'observation, moins de délicatesse et de ténuité dans les détails que son illustre devancière ; mais il a plus de suite dans le plan de l'intrigue, plus de puissance dans les conceptions générales ; si les épisodes détachés ont moins de charme, l'ensemble est peut-être plus intéressant. Les Allemands, qui revendiquaient Fernan Caballero, née Bœhl de Faber, comme une de leurs gloires nationales, s'étaient mis à étudier ses chefs-d'œuvre et avaient pris goût aux romans espagnols; ils traduisent maintenant les ouvrages de M. Valera.

« Avec une sûreté de goût, une finesse et une pénétration toutes féminines, Mme Pardo Bazan tient, de l'autre côté des Pyrénées, le sceptre de la critique. Nous la retrouverons un peu plus loin dans *les Matinées espagnoles* où elle rédige en français le compte rendu du Salon de peinture de Madrid. Elle a été la première à faire connaître à ses compatriotes les romans russes, qui lui inspirent une très vive admiration. Dans un des derniers numéros de la *Revista de Espana*, elle a publié sur le mouvement littéraire en France une étude où abondent les aperçus les plus ingénieux. Il ne serait peut-être pas sans intérêt de savoir ce qu'une lettrée espagnole pense de *Madame Bovary*, de *la Comtesse Sarah* et du *Ventre de Paris*, mais cela nous entraînerait trop loin.

« La *Revista de Espana* n'est pas une spéculation de librairie. C'est une entreprise un peu politique et très littéraire. Les deux propriétaires de ce recueil sont MM. José Luis Albareda et Ruiz Martinez. Le directeur, M. Francisco Calvo Muños, rédige lui-même le bulletin de la politique intérieure et soutient avec vigueur le ministère Sagasta. Les affaires étrangères tiennent peu de place dans la *Revista*, elles n'y sont traitées que de loin et d'une façon incidente. Toutefois il est à remarquer que les principaux rédacteurs de cette publication manifestent à l'occasion de la sympathie pour la France. Chose rare en Europe et dont nous devons être reconnaissants.

« La *Revista contemporanea* est la sœur cadette de la *Revista de Espana;* elle compte seulement treize ans d'existence, tandis que son aînée date de 1867. L'une et l'autre paraissent deux fois par mois et elles sont à peu de chose près rédigées sur le même modèle. Signalons cependant quelques différences. La *Contemporenea* n'est pas aussi académique que le recueil de MM. Albareda et Martinez; obligée d'obéir aux exigences d'un format plus restreint, elle ne traite pas les questions avec la même ampleur, la même autorité; ce n'est pas que les écrivains de talent lui fassent défaut, mais elle n'a pas la bonne

fortune de compter dans sa rédaction les plus grands noms littéraires de l'Espagne. Elle rachète cette infériorité par plus de variété dans le choix des sujets, plus d'entrain, plus de vie. Suivons M. Sanroma sur le champ de bataille de Waterloo ou dans les arènes de Nîmes, nous retrouvons toujours en lui la même puissance d'exhumation, le même souffle qui ressuscite ce qui n'est plus. M. Antonio Vascano est un romancier à l'imagination brillante et mouvementée, M. Lorenzo d'Ayot, un critique d'art illuminé et entraînant, avec lequel on ne discute pas.

« Solennellement drapée dans le manteau national, la *Revista de Espana*, aux allures lentes et majestueuses, est espagnole et rien qu'espagnole; la *Contemporanea* a quelque chose de plus alerte, de plus cosmopolite, de plus international. Elle fait une large place aux questions de politique extérieure. Elle suit avec soin les affaires de France. Chaque semaine elle publie, sous la signature de M. Garcia Ramon, d'intéressantes lettres de Paris.

« Ces choses-là ne se voient que de l'autre côté des monts. C'est un journal à images qui est le plus important journal politique de l'Espagne.

« La *Ilustracion espanola y americana* est l'organe de M. Castelar. C'est dans ce recueil que le grand orateur publie des études approfondies sur les questions d'intérêt européen.

« Il n'est pas de revue en France ni en Angleterre où les affaires internationales soient traitées avec plus de développement; c'est l'histoire de l'Europe écrite pour ainsi dire au jour le jour par un spectateur capable de se laisser entraîner de loin en loin par de généreuses illusions, mais dont l'impartialité ne peut être suspectée. L'idée d'encadrer les gravures d'un journal illustré dans de longs et savants articles de politique, de critique littéraire ou d'archéologie, paraît au premier abord un peu hasardée, et cependant en Espagne cette entreprise a parfaitement réussi. En dépit de son format et de son titre, la *Ilustracion* est une véritable revue. M. Castelar n'est pas le seul écrivain de premier ordre que ce recueil compte parmi ses collaborateurs. M. Antonio de Trueba, qui a été dans sa jeunesse le Béranger de l'Espagne et a été tour à tour le *poeta de la reina* et le *poeta del pueblo* suivant les vicissitudes des révolutions, se souvient sur ses vieux jours de son ancien titre officiel de *Cronista de Bizcaya* et communique à la *Ilustracion* les résultats de ses investigations sur les actes de baptême et les monuments funèbres des grands hommes de sa province. Au reste, l'archéologie est en ce moment la passion dominante de nos voisins du Sud. Il n'est pas de recueil périodique où cette science n'occupe une place considérable.

« En même temps que M. de Trueba cherche à découvrir dans quelle bourgade de la Biscaye sont nés les fondateurs de Buenos-Ayres et de Montevideo, un autre rédacteur de la *Ilustracion*, M. Mélida, publie une histoire des casques depuis la plus haute antiquité. Le savant archéologue a commencé par le casque de Pharaon, et son premier article s'est arrêté aux casques des guerriers perses sous le règne des Sassanides.

« Les lecteurs du docte journal illustré ont pour longtemps des casques sur la planche.

« Faire connaître l'Espagne à la France et la France à l'Espagne, tel est le programme des *Matinées espagnoles*. Rapprocher deux nations unies par la communauté du sang et faites pour se comprendre et s'aimer, préparer pour un avenir plus ou moins lointain une réconciliation entre les deux aînées de la grande famille occidentale et la troisième sœur, l'Italie, qui a perdu l'instinct de la solidarité latine, c'est une entreprise généreuse, on ne peut plus digne d'être encouragée.

« La couverture des *Matinées espagnoles* est comme un abrégé du livre d'or de la littérature européenne. Dans cette énumération d'écrivains de toute nationalité où se trouvent plusieurs noms illustres, l'élément féminin occupe une place considérable. Il fournit les cadres permanents de la rédaction. C'est ce qui fait précisément le charme de ce recueil. Mme Pardo Bazan est chargée de la critique d'art et du compte rendu du Salon de peinture de Madrid; Mme Camille Delaville écrit d'une plume alerte le courrier de Paris; les articles de bibliographie sont signés de Mme Peregrine. L'âme de la revue est Mme de Rute. L'infatigable directrice se prodigue, elle se multiplie. *Société de Lisbonne*, *Tablettes de la marquise*, *Chronique de route*, la souplesse de son talent se prête aux sujets les plus variés. Nous faisons des vœux pour que le succès d'une entreprise destinée à établir des liens de fraternité littéraire entre trois peuples qui ont reçu la même nourriture intellectuelle et se sont développés sous l'influence de la même civilisation. A la vérité, les Pyrénées ne seront pas faciles à aplanir et les Alpes sont encore plus hautes ; mais que ne peut un irrésistible état-major féminin dirigé par Mme de Rute?

« Les revues espagnoles ont de la peine à vivre. La *Revista espanola* que publiait Mellado est morte après une courte et brillante carrière ; la *Revista europea*, dont les débuts avaient été heureux, n'a pas tardé à succomber. *L'Artista* et le *Semenario pintoresco* ont également disparu. Nos voisins du Sud n'ont pas la passion de la lecture. Comment trouverait-on le temps de lire à Madrid où la journée commence à huit heures du soir, et à Séville où la température éternellement égale des *patios* rafraîchis par des jets d'eau et protégés contre les rayons du soleil par de grands rideaux de toile blanche se prête si bien à la sieste? D'ailleurs, les recueils périodiques ne sont pas en ce moment à la mode. Ils sont écrasés sous des avalanches de *Bibliotecas*.

« Les libraires espagnols ont le goût des grandes collections. *Biblioteca universal*, *Biblioteca cientifico-literaria*, *Biblioteca militar*, *Biblioteca economica*, *Biblioteca de los americanistas*, *Biblioteca de las tradiciones populares espanolas*, *Biblioteca filosofica*, *Biblioteca venatoria*, etc., etc. Il n'est pas de profession, il n'est pas de classe de la société qui n'ait à sa disposition une ou plusieurs *Bibliotecas*. Elles font par-

tie de l'ameublement de toute maison qui se respecte. Il suffit de les acheter, on n'est pas obligé de les lire. Funestes aux revues, les *Bibliotecas* sont plus redoutables encore pour les journaux spéciaux. Seule la presse médicale est prospère parce qu'elle est au service d'une science obligée de se tenir au courant des découvertes quotidiennes faites dans le reste de l'Europe : à Madrid, l'art de guérir ne compte pas moins de dix-sept organes ; chiffre considérable qui atteste les progrès réalisés par la médecine dans la patrie du Dr Sangrado. Les autres productions de littérature et des sciences espagnoles sont soumises à l'omnipotent contrôle des entrepreneurs de bibliothèques toutes faites. Les poètes eux-mêmes ont sollicité une place dans le *Tesoro de la Poesia castellana* ou la *Galeria lirico-dramatica.* Malheur au livre isolé ! Il a fallu que la reine Isabelle se chargeât de faire imprimer à ses frais les œuvres de Fernan Caballero, et les plus admirables romans qu'ait produits l'Espagne contemporaine n'auraient pas trouvé d'acheteurs, faute de n'avoir été embrigadés dans aucune *Biblioteca.* »

Espagne. — *Congrès littéraire de Madrid.* — Le congrès littéraire de Madrid s'est ouvert le 8 octobre sous la présidence de M. Moret, ministre d'État.

M. Moret a prononcé un discours pour souhaiter, au nom du gouvernement espagnol, la bienvenue aux membres étrangers.

« Il n'appartient pas au gouvernement, a dit le ministre, de présider aux luttes de l'intelligence, attendu qu'il est habitué à lutter dans un cercle restreint. Les manifestations du travail répandent la vie, le mouvement, la couleur et la forme dans une sphère limitée, tandis que les manifestations de l'intelligence traversent les mers et les frontières. Elles portent la lumière dans tous les coins du monde, dans le plus petit hameau comme dans les villes les plus populeuses. »

M. Moret a ajouté que le gouvernement était prêt à sanctionner tout ce que le congrès déciderait conformément à la législation internationale.

M. Nunez Arce a pris ensuite la parole pour saluer, au nom de l'association des écrivains et des artistes, les membres étrangers du congrès. Il a recommandé aux congrès de prendre une détermination au sujet de l'état des relations qui existent entre l'Europe et les Républiques américaines par rapport à la propriété intellectuelle.

M. L. Ulbach a succédé à M. Nunez Arce. Il s'est empressé de reconnaître qu'aucune nation plus que l'Espagne n'a le respect de la propriété intellectuelle et que sa législation, à ce sujet, n'a rien à envier à celle d'aucun autre pays.

M. Calzado a fait l'historique des résultats dus aux congrès littéraires qui se sont tenus dans les différentes villes d'Europe. Il a fait remarquer qu'à mesure qu'on s'avance vers le sud de l'Europe et plus la propriété littéraire trouve de défenseurs; tandis que la Russie et la Suède ne reconnaissent pas les droits de traduction, l'Allemagne en tient compte dans une certaine mesure, l'Italie admet la propriété pour dix années, la France la maintient durant cinquante ans après la mort de l'auteur, et enfin l'Espagne étend ce laps de temps jusqu'à trente ans.

M. Appert, notre délégué du ministère de l'instruction publique, a prononcé quelques paroles de courtoisie à l'adresse de l'illustre assemblée et exprime tout le plaisir qu'il éprouve à voir Madrid. MM. Kington, vice-président de la Société littéraire d'Angleterre, Catreaux pour la Belgique, Chelard pour la Hongrie, Batz pour l'Allemagne ont parlé dans le même sens.

M. Jules Lermina a lu un mémoire résumant les travaux du dernier congrès réuni à Genève.

La séance a été ensuite levée.

Immédiatement après, les commissions se sont réunies et ont discuté les questions à l'ordre du jour du congrès. Nous avons, dans notre livraison du mois de juillet dernier, donné le programme exact des travaux du congrès.

Le 15 octobre, tous les membres du congrès se sont réunis, place des Cortès, pour déposer, au nom de tous les pays représentés, des couronnes au pied de la statue de Cervantes.

Nous reviendrons sur ce congrès et sur les décisions qui y auront été prises.

Russie. — *Les Livres français en Russie.* — Nous empruntons à *la France jugée par la Russie* un ouvrage de M. Michel Delines qui vient de paraître à la Librairie illustrée, le jugement suivant sur les *Livres français en Russie.* Ces pages ont leur place marquée dans cette Revue et intéresseront tous les bibliophiles :

« La faveur dont la littérature russe a joui en France ces derniers temps a été quelque peu compromise par la précipitation des traducteurs et des éditeurs. Le public parisien, après avoir fait fête à Tourguéneff, Tolstoï, Dostoïevski, s'est effarouché tout à coup; il a crié à l'invasion et a cru devoir réagir contre l'engouement de la veille.

« Que la France se rassure, sa littérature ne sera pas submergée par ce fleuve exotique, car le courant qui nous vient de Russie n'est rien en comparaison de celui qui inonde l'empire moscovite des moindres productions de la presse française, aussitôt et quelquefois avant même qu'elles aient paru à Paris.

« L'échange littéraire qui s'est établi entre les deux pays, pour employer la langue de l'économie politique, est, au point de vue matériel, tout à l'avantage des ecrivains français.

« On s'est récrié aux bords de la Seine en voyant une œuvre de Tolstoï paraître dans deux ou trois traductions, sous des titres différents.

« Les Russes sont habitués à voir toutes les œuvres de Zola, d'Alphonse Daudet publiées en même temps par tous leurs grands journaux et par leurs principales revues, qui ont tous des traducteurs à Paris chargés de leurs transmettre ces romans, feuilleton

par feuilleton, à mesure qu'ils paraissent. Lorsque l'ouvrage fait son apparition en volume, de nouveau un ou plusieurs traducteurs s'empressent d'en donner la primeur à leurs compatriotes.

« Au temps où le talent de M. Zola était méconnu en France et où personne ne voulait encore de sa prose énergique et puissante, *le Messager d'Europe* a eu la gloire d'être le premier à ouvrir ses pages au grand romancier. M. Stassioulevitch, le directeur de cette importante revue, a prié l'auteur des *Rougon-Macquart* de lui envoyer chaque mois une lettre de Paris, et, au point de vue pécuniaire tout au moins, l'affaire n'était point mauvaise pour M. Zola.

« Tourguéneff a laissé dans sa correspondance des détails assez intéressants sur les échanges littéraires qui se sont établis entre la France et la Russie.

Ainsi il écrivait à M. Tchédrine, directeur des *Annales de la Patrie :*

« Cher Mikhaïl Evgraphovitch,

« Je vous écris avant même d'avoir reçu une ré-
« ponse à ma dernière lettre... J'ai une proposition à
« vous faire : N'aimeriez-vous pas entrer en relation
« avec M. E. de Goncourt, aux mêmes conditions que
« *le Messager d'Europe* avec M. Zola. Goncourt ter-
« mine en ce moment un roman qui pourrait aussi
« paraître d'abord en russe, comme *la Faute de l'abbé*
« *Mouret.*

« L'auteur vous enverra le manuscrit. Faites-moi
« savoir votre décision. Le prix sera le même que pour
« Zola : de 1,500 à 2,000 francs. Quant à Zola, vous
« m'avez dit que vous lui donneriez plus que *le Mes-*
« *sager d'Europe.* Je lui en ai parlé dans des termes
« très voilés, sans vous nommer... »

« En 1876, *l'Assommoir* parut à Paris et remporta un éclatant succès. Dès lors, M. Zola déclina l'offre de la *Novoïe Vremia,* qui lui demandait de lui donner deux lettres par mois. Pendant ce temps, le directeur des *Annales de la Patrie* suppliait toujours Tourguéneff de lui procurer la collaboration de M. Zola. Voici la réponse du romancier russe :

« Croyez à mon zèle, mais il ne peut plus rien : le
« directeur du *Messager d'Europe*, pendant sa dernière
« visite à Paris, a fait la connaissance de M. Zola et
« l'a doré des pieds à la tête, à condition que l'auteur
« de *la Curée* appartienne exclusivement à sa revue;
« Zola est devenu pour lui cette poule aux œufs d'or
« qu'il s'agit de soigner comme la pupille de ses yeux. »

« Avons-nous jamais vu une revue française faire des propositions semblables à Tourguéneff, Tolstoï ou Dostoïevski ?

« Lorsque, en 1880, M. Zola déclina toute collaboration au *Messager d'Europe,* Tourguéneff présenta à sa place M. Guy de Maupassant; nous ignorons les conditions qui furent agréées par ce dernier, nous savons seulement qu'*Yvette* et *Bel-Ami* ont été publiés dans des revues russes avant de paraître en français.

« M. Henri Fouquier fut également appuyé par Tourguéneff auprès de M. Stassioulovitch, qui confia la correspondance parisienne de son journal *l'Ordre* au spirituel chroniqueur. Malheureusement pour les lecteurs russes, cette collaboration n'a pas été de longue durée, ce journal ayant été suspendu à cause des difficultés que la censure suscitait à la direction.

« A côté des œuvres des grands romanciers déjà mentionnés, plusieurs traducteurs s'arrachent, dès qu'elles paraissent, toutes les productions de MM. Octave Feuillet, André Theuriet, Halévy et Pierre Loti, qui ne manquent pas de trouver en Russie deux ou trois éditeurs.

« Il est vrai que l'absence de toute convention ne garantit pas, en Russie, la propriété littéraire, et que les romanciers français sont traduits souvent à leur insu et sans aucune rétribution. En revanche, Tolstoï, Tourguéneff, Gontcharoff, n'ont jamais réclamé non plus leurs droits d'auteur.

« Les véritables amis de lettres ne peuvent s'affliger de voir s'établir entre deux grandes nations cet échange littéraire dégagé de toute préoccupation mercantile.

« Cependant, il faut bien l'avouer, les traducteurs russes ne se contentent pas de faire passer dans leur langue les œuvres vraiment littéraires de la France, ils s'empressent de mettre en circulation n'importe quel roman qui a eu un moment de vogue à Paris. C'est ainsi que Ponson du Terrail, que MM. Xavier de Montépin, Émile Richebourg, trouvent en Russie des amateurs aussi nombreux que dans leur propre pays.

« Heureusement, cette branche de la littérature française n'est pas la seule qu'on propage sur les rives de la Néva. Les poètes français ne sont point oubliés. Les Russes possèdent des traductions en vers, souvent très réussies, des œuvres complètes de Béranger, de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Musset... Des poésies de Théophile Gautier, de Théodore de Banville, de Sully-Prudhomme, de François Coppée, ornent presque chaque mois les pages du *Messager d'Europe* et de bien d'autres revues.

« Des poètes moins répandus ne sont pas ignorés en Russie; M. Stéphane Mallarmé peut se réjouir, son nom n'est pas inconnu dans ces contrées lointaines; il est vrai que c'est la *Strekosà* (le Charivari russe) qui lui a donné l'hospitalité de ses colonnes.

« Nous nous tromperions beaucoup en nous figurant que les Russes traduisent avec tant de zèle les livres français parce qu'ils sont à court de copie, ils ont en abondance des écrivains féconds et intéressants, mais ils tiennent à connaître la France à fond.

« Ils estiment qu'un peuple se reflète tout entier dans sa littérature, et c'est pourquoi les productions les plus fugitives des lettres ont encore de la valeur à leurs yeux.

« On sait combien le théâtre français est goûté en Russie : les nombreuses traductions de Molière sont, pour la plupart, très heureuses, et les interprètes de l'immortel comique ne le cèdent pas de beaucoup à leurs confrères de la Comédie-Française. Beaumarchais obtient aussi toujours un succès fou là-bas. Enfin Dumas, Augier, Labiche, Sardou, Halévy, malgré

les rigueurs des critiques russes et la divergence de point de vue des deux publics, sont aussi populaires sur la perspective Newsky que sur le boulevard des Italiens.

« Il faut dire aussi que l'affluence du public russe aux représentations données en français tient en grande partie à sa prédilection pour les comédiens français qu'elle estime les premiers du monde.

« On voit qu'il s'en faut de beaucoup pour que l'échange entre les deux littératures soit égal.

« Jusqu'ici, que connaissons-nous en France de la poésie et du théâtre russe? Quelques fragments de Pouchkine ont été traduits en français, et en prose encore! Lermontoff, que M. Melchior de Vogüé, ce fin et profond critique, proclame un des plus grands poètes de notre temps, est à peu près inconnu en France.

« D'ailleurs, si les Russes lisent volontiers des traductions, cela ne les empêche pas de recourir au texte, et bien souvent la version russe d'une œuvre étrangère sert de réclame à l'original.

« Les Français qui peuvent lire Tourguéneff ou Tolstoï dans leur langue sont bien rares, et il n'est pas probable que leur nombre se multiplie beaucoup.

« Tout dernièrement les journaux français ont parlé de la formation d'une société de libraires parisiens pour exploiter une librairie française à Saint-Pétersbourg. Un journal russe annonçait également que MM. Marpon et Flammarion allaient ouvrir une succursale à Saint-Pétersbourg. Il n'existe d'ailleurs pas de ville un peu centrale en Russie qui ne possède aucune librairie exclusivement française. Pétersbourg, Moscou, Varsovie, Odessa, Kieff et Kharkoff en ont même plusieurs. On peut dire sans exagérer que la Russie est de tous les pays de l'Europe celui où l'on achète le plus de livres français. Que sera-ce plus tard, lorsque l'instruction sera à la portée de tous dans l'empire moscovite?

« Le russe a beau être à la mode en France, nous sommes encore bien loin d'avoir des librairies russes. Il y a deux ans, je m'en souviens, j'ai eu besoin d'un roman de Tourguéneff dans le texte original, je l'ai cherché vainement dans toutes les librairies de Paris et jusque dans la Bibliothèque nationale. Ce fait n'a rien d'étonnant, la Bibliothèque nationale, comme on me l'a expliqué depuis, dispose d'un fonds très limité pour l'achat de livres étrangers, et la plupart de ceux qu'elle possède sont dus à des dons. Je suis heureux de pouvoir constater aujourd'hui que sa collection de livres russes s'est sensiblement enrichie.

« Les journaux français ne sont pas moins répandus en Russie que les productions plus sérieuses de l'esprit français, *le Figaro* vient en première ligne, après lui *le Temps, les Débats, le Siècle* et *l'Indépendance belge* comptent de nombreux lecteurs, et bien d'autres feuilles françaises leur disputeraient la faveur du public russe si la censure les laissait passer.

« Ainsi, il y a quelques années, je m'abonnai au *Rappel;* je fus surpris, en arrivant à Odessa, de ne plus recevoir ce journal. Je m'informai au bureau de la censure; le fonctionnaire chargé de surveiller l'entrée des journaux étrangers me dit :

« — Je comprends que vous teniez à lire le journal de Victor Hugo, mais malheureusement *le Rappel* n'est pas sur la liste des feuilles admises en Russie. Cependant, si vous preniez l'engagement de ne pas laisser ce journal sortir de votre chambre, je donnerai l'ordre qu'on vous le fasse parvenir.

« En effet, pendant deux mois, je reçus régulièrement mon journal, mais un beau matin on vint me prier de passer au bureau de la censure, et le fonctionnaire qui m'avait déjà reçu, un fort galant homme, me dit avec une parfaite courtoisie :

« — Vous avez pu voir, monsieur, qu'il n'y a point de mauvaise volonté de ma part; mais on nous a dénoncés, et j'ai reçu l'ordre de ne plus laisser passer le journal de Victor Hugo...

« D'ailleurs, à part quelques journaux formellement proscrits, les feuilles françaises circulent librement en Russie. Sans doute, il arrive de temps en temps qu'un entrefilet et quelquefois un article tout entier disparaissent sous un pâté d'encre noir, afin que l'œil curieux du Russe n'y puise pas des suggestions subversives.

« Il est vrai que ces précautions ne servent qu'à fixer l'attention du lecteur, qui saura fort bien s'arranger pour faire venir de Paris les numéros incriminés malgré les lunettes de la censure. Assurément on risque la déportation à ce jeu, mais pour goûter le fruit défendu Ève a bien donné le Paradis.

« De tous les faits que nous venons d'énumérer, il ressort, à ce qu'il me semble, que l'invasion de la littérature russe en France est bien peu de chose à côté de l'extension que la littérature et la langue françaises ont prise en Russie. Il se passera encore bien des années avant que les journaux et les livres russes obtiennent en France le millième du nombre de lecteurs que nos journaux et nos revues comptent en Russie. Si une réaction venait à se produire dans ce pays contre la littérature française, ce ne serait pas, matériellement parlant, la Russie qui perdrait.

« Les études que quelques écrivains et savants français ont faites dernièrement sur la Russie ont été tout particulièrement goûtées dans de pays; je citerai entre autre : *l'Histoire de la Russie*, par M. Rambaud; *la Géographie de la Russie*, par M. Élisée Reclus; *le Roman russe*, par M. Melchior de Vogüé; *les Travaux de M. Léger sur la Russie.* Toute la presse russe est unanime pour déclarer que ces ouvrages font honneur aux lettres françaises, et que ce n'est pas un mince mérite que d'avoir su étudier l'esprit russe sous toutes ses manifestations avec tant de profondeur et d'impartialité, tout en faisant preuve d'un goût si sûr dans une forme parfaite.

« Je dois encore ajouter que rien n'a plus contribué à rendre l'opinion publique en Russie favorable à la France que l'accueil bienveillant que ses grands romanciers ont reçu à Paris.

« Les admirables études de M. Melchior de Vogüé sur le roman russe en particulier, et les articles consacrés par les chroniqueurs des journaux parisiens à

la gloire de Dostoïevski, de Tourguéneff et de Tolstoï ont plus fait pour rapprocher la Russie de la France que toutes les finesses de la diplomatie. »

Nous appelons également l'attention de nos lecteurs sur le chapitre intitulé : *les Grands écrivains français jugés par les grands écrivains russes.*

Une société de gens de lettres à Saint-Pétersbourg.

— Une société de gens de lettres vient d'être fondée à Saint-Pétersbourg. Le mouvement littéraire qui a pris, en Russie, depuis une trentaine d'années, une si vigoureuse extension rendait cette institution tout à fait nécessaire.

La Société des gens de lettres de Saint-Pétersbourg est presque entièrement calquée sur la nôtre.

NÉCROLOGIE

FRANCE

— M. Alfred-Auguste Cuvillier-Fleury, membre de l'Académie française, mort le mois dernier, était âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Appartenant à une famille honorable, mais sans fortune, M. Cuvillier-Fleury avait fait ses études, comme boursier, au collège Louis-le-Grand. En 1819, à peine âgé de dix-sept ans, il remportait au concours général le prix d'honneur de rhétorique.

Frappé de l'intelligence du jeune Cuvillier, Louis Bonaparte, ancien roi de Hollande, le prit pour son secrétaire particulier et l'emmena dans son exil à Rome et à Florence.

Rentré en France en 1823, M. Cuvillier devint préfet général des études à Sainte-Barbe, et s'acquitta de ses délicates fonctions avec un tel soin que le duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, l'appela, en 1827, auprès de son quatrième fils, le duc d'Aumale, en qualité de précepteur.

Quand l'éducation du prince fut terminée, celui-ci ne voulut pas séparer de M. Cuvillier Fleury et le nomma son secrétaire des commandements.

M. Cuvillier-Fleury profita des loisirs que lui laissait cette position pour se livrer à son penchant pour les lettres.

En 1834, il entra au *Journal des Débats*, qu'il ne devait pas quitter, et y publia un grand nombre d'articles de critique historique et littéraire qui le classèrent rapidement parmi les écrivains de haute valeur.

Plus tard, M. Cuvillier-Fleury réunit ses articles des *Débats* en volumes, sous divers titres : *Portraits politiques et révolutionnaires*, *Nouvelles études*, *Voyages et voyageurs*, *Dernières études historiques et littéraires*, *Historiens, poètes et romanciers*, *Études et portraits*, *Posthumes et revenants*, etc.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1845, il était, l'année suivante, promu au grade d'officier.

En 1866, M. Cuvillier-Fleury avait été élu membre de l'Académie française, en remplacement de M. Dupin.

— M. le baron Louis de Salviac de Viel-Castel, membre de l'Académie française, commandeur de la Légion d'honneur, est mort peu de jours après M. Cuvillier-Fleury

Le baron de Viel-Castel était né le 14 octobre 1800.

Sorti fort jeune de l'École de droit, il était entré de bonne heure dans la diplomatie et avait été successivement secrétaire d'ambassade en Espagne et en Autriche.

Nommé sous-directeur, puis directeur politique au ministère des affaires étrangères, M. de Viel-Castel quitta le ministère en 1851, devint alors un des collaborateurs les plus remarqués de *la Revue des Deux Mondes* et y publia, entre autres choses, l'*Histoire des deux Pitt*, qui fut très lue.

Déjà, durant son séjour en Espagne, il avait étudié la littérature et le théâtre de ce pays et avait fait paraître un volume qui ne contribua pas peu à faire admirer en France les auteurs du pays voisin.

L'ouvrage le plus important de M. de Viel-Castel est sans contredit son *Histoire de la Restauration*, publiée en vingt volumes.

Ce travail a été écrit par lui avec des matériaux personnels recueillis dans sa jeunesse et complétés par des documents choisis plus tard avec la méthode la plus sévère.

Son *Histoire de la Restauration* restera comme l'ouvrage le plus vrai et le plus consciencieux écrit sur cette époque.

L'Académie française reconnut, du reste, la haute portée de ce travail en décernant deux fois à son auteur le prix Gobert et en lui ouvrant les portes de l'Académie

M. le baron de Viel-Castel fut élu en remplacement de M. le comte de Ségur, par 20 voix sur 21 votants. Il prononça, le jour de sa réception, un discours qui eut beaucoup de retentissement.

— M. Becq de Fouquières, connu surtout dans le monde des lettres par une série d'études sur les œuvres d'André Chénier et l'édition qu'il publia de ces œuvres, vient de mourir à l'âge de cinquante-cinq ans.

M. Becq de Fouquières était né à Paris en 1831.

Entré à l'École de Saint-Cyr en 1850, il était lieutenant d'infanterie lorsqu'il donna sa démission pour se consacrer aux lettres. Outre un volume de *Drames et Comédies*, il a publié *les Jeux chez les anciens*, *Aspasie de Millet*, édité les *Œuvres de François de Pange*, et donné des éditions de Ronsard, de Malherbe, de Baïf et de Joachim du Bellay.

Indépendamment de son édition critique et justement estimée des *Poésies* de Chénier, on sait qu'il

donna, en 1872, les *Œuvres en prose* et les *Œuvres posthumes* du même poète, puis, en 1875, un volume de *Documents nouveaux sur Chénier et ses amis.*

— Nous apprenons la mort de M. Henry Bacquès, membre de la Société des gens de lettres, qui avait publié quelques romans et d'importants ouvrages sur les douanes dans l'antiquité et de nos jours.

— Paul Bocage, mort à Paris le mois dernier, était né en cette ville en 1827.

Neveu de Pierre Bocage, le célèbre artiste, Paul Bocage se tourna vers le théâtre de bonne heure, et c'est pour son oncle qu'il écrivit, en collaboration avec M. Feuillet, sa première pièce, *Échec et mat.* Il écrivit, avec le même collaborateur, *Palma ou la nuit du Vendredi saint, la Vieillesse de Richelieu.*

Il faut citer encore parmi les autres ouvrages du défunt :

Une nuit blanche, le Chariot d'enfant, en collaboration avec Méry et Gérard de Nerval; *York, Romulus,* en collaboration avec Alexandre Dumas, *le Marbrier,* avec Alexandre Dumas; *Maître Wolfram,* opéra-comique en un acte, avec MM. Méry et Théophile Gautier, musique de M. Ernest Reyer; *Janot chez les sauvages,* avec Théodore Cogniard; *l'Invitation à la valse,* comédie en un acte, avec Alexandre Dumas; *la Question d'amour,* comédie en un acte, avec Aurélien Scholl, etc.

Indépendamment de ces ouvrages, Paul Bocage avait publié plusieurs romans.

— Nous apprenons la mort de M. Ernest de Calonne, homme de lettres, qui fut longtemps professeur au lycée Saint-Louis.

M. de Calonne avait écrit plusieurs ouvrages pour le théâtre, entre autres *l'Amour et l'argent,* comédie en quatre actes et en vers, représentée au troisième Théâtre-Français (théâtre Déjazet) en 1877, et qui obtint un long succès.

M. Ernest de Calonne est décédé à l'âge de soixante-six ans.

— Enregistrons aussi le décès de M. Albert Faivre, régisseur de l'octroi de Paris.

M. Faivre avait publié plusieurs opuscules, entre autres : *le Petit Code annoté des élections, des réunions,* etc., *le Code annoté du divorce, la Loi municipale,* etc.

— M. Feugère, un des auteurs les plus applaudis du théâtre de l'Athénée, où il a fait jouer, en collaboration avec M. Bataille, nombre de pièces, est mort après une très courte maladie.

M. Feugère a eu également une comédie jouée à la Renaissance, *le Cornac,* en collaboration avec M. Raymond, et une représentée au théâtre du Palais-Royal, *la Vie commune,* en collaboration avec Jules Gastine.

M. Feugère était âgé de cinquante-deux ans.

— Nous apprenons la mort de M. le marquis de Foudras, décédé dans sa soixante-troisième année.

Le défunt était fils du romancier fécond qui signa de son nom, en l'espace de trente ans, plus de deux cents volumes remplis de simplicité, d'intérêt et d'honnêteté.

Littérateur lui-même, le marquis de Foudras a écrit quelques volumes. Ce sont surtout des histoires de batailles, souvenirs de la campagne de 1870, durant laquelle il commanda un bataillon de volontaires, *les Francs-tireurs de la Sarthe.*

— M. Emmanuel Gonzalès, président honoraire et délégué de la Société des gens de lettres, est mort le mois dernier, dans sa soixante-douxième année.

Né à Saintes, M. Emmanuel Gonzalès était fils d'un médecin principal des armées du Directoire et de l'Empire, qui avait fait à ce titre toutes les campagnes de l'époque. Il descendait d'une des douze familles anoblies par Charles-Quint dans la principauté de Monaco, et comptait parmi ses ancêtres le fameux théologien espagnol Tirto Gonzalès, qui fut général des jésuites.

M. Emmanuel Gonzalès, venu à Paris pour faire ses études de droit, préféra s'adonner à la littérature. Ses premiers essais parurent dans *la Presse,* d'Émile de Girardin, et dans la *Revue de France,* dont il avait été l'un des fondateurs. Son premier roman d'aventures, *les Mignons de la reine,* parut dans *le Siècle.*

Il publia ensuite *les Frères de la côte,* qui eurent une grande vogue. Le succès de ce roman décida de sa carrière et lui fit adopter un genre où il atteignit la célébrité.

Doué d'une très grande fécondité, Emmanuel Gonzalès avait écrit de nombreux romans, parmi lesquels il faut citer : *les Mémoires d'un ange, les Chercheurs d'or, Ésaü le Lépreux, les Sept baisers de Buckingham, les Sabotiers de la Forêt-Noire, l'Hôtesse du Connétable,* etc.

En 1856, M. Emmanuel Gonzalès écrivit, en collaboration avec M. H. de Kock, un drame tiré de son roman des *Frères de la Côte,* qui fut représenté au Cirque.

M. Emmanuel Gonzalès était, avec M. Élie Berthet, un des deux seuls survivants d'entre les fondateurs de la Société des gens de lettres. Ses confrères le désignèrent à de nombreuses reprises pour faire partie du bureau du comité. Après avoir été successivement vice-président et président de la Société, il en devint le délégué en 1863 et fut maintenu chaque année dans ces fonctions, qu'il occupa jusqu'à sa mort.

Très dévoué aux intérêts de la Société, causeur accueillant et affable, M. Emmanuel Gonzalès laissera le souvenir d'un très aimable homme et d'un

littérateur qui eut ses heures de vogue, à une époque où les écrivains en renom se nommaient Alexandre Dumas père, Frédéric Soulié, Eugène Sue, etc. Dans ces dernières années, M. Emmanuel Gonzalès, très absorbé par sa situation de délégué de la Société, avait fort ralenti sa production littéraire.

— Mme Anna Jaclard, femme de M. Jaclard, de *la Justice*, et fille du général-lieutenant russe Kroukowskoy, est décédée à Paris le mois dernier. Elle avait débuté dans les lettres à peine âgée de dix-huit ans. Elle publia en Russie de nombreuses nouvelles au journal *l'Époque*, de Dostoievsky.

Ses derniers écrits, fort remarqués, *les Mémoires d'un Spirite* et *la Felcheritsa*, ont paru dans une revue de Saint-Pétersbourg, *le Severny Viestnik*.

— On annonce la mort, à Saint-Dizier, de M. Jean-François Lescuyer, décédé à l'âge de soixante-huit ans. M. Lescuyer s'était fait connaître par des travaux intéressants sur l'ornithologie, notamment sur les espèces d'oiseaux utiles à l'agriculture.

— Nous apprenons la mort de M. Henry de la Madelène, qu'une incurable maladie retenait, depuis plusieurs années déjà, dans une retraite absolue à la Madelène, près de Carpentras, où il a succombé.

Frère du romancier bien connu, mort en 1859, Henry de la Madelène était lui-même un homme de lettres des plus distingués. Il était né à Toulouse en 1825 et avait débuté très jeune dans le journalisme; il donna particulièrement au *Figaro* une série très remarquée de *Types parisiens* et fut un des fondateurs du *Monde illustré*. Après avoir essayé, sans y réussir longtemps, de faire revivre la *Revue de Paris*, il devint chroniqueur du *Temps*.

Outre un grand nombre d'articles de fantaisie ou de critique littéraire, M. Henry de la Madelène a publié *le Comte Gaston de Raousset-Boulbon*, sa vie et ses aventures; diverses études d'art, notamment sur Delacroix, et des volumes de romans et de nouvelles: *Germain Barbe-Bleue, les Amours d'Asnières, Contes contadins, la Rédemption d'Olivia, Silène*, etc. Il a aussi donné à l'Odéon une comédie en un acte, *Frontin malade*.

— On annonce la mort de M. Eugène de Marin de Carranrais, auteur d'ouvrages remarqués, membre de l'Académie de Marseille.

— La veuve du célèbre humoriste Henry Monnier vient de mourir à Parnes (Oise), à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

— Au mois de septembre, est décédée à Abbeville Mme Paquot de Parviller, artiste peintre, épouse de M. Ris-Paquot, peintre et auteur de l'*Annuaire des Collectionneurs* et de plusieurs ouvrages sur la céramique très estimés, auxquels Mme Ris-Paquot avait souvent collaboré. Elle était âgée de soixante-cinq ans.

— Nous apprenons également la mort de M. Émile Pluchet, ancien président du comice agricole de Seine-et-Oise, décédé à l'âge de soixante et onze ans. On doit à M. Pluchet de nombreuses améliorations culturales et des travaux importants sur le régime des douanes.

— M. le comte de Ruolz-Montchef, qui a attaché son nom à l'invention des métaux argentés par son ingénieuse méthode, vient de mourir.

M. de Ruolz était né dans le département du Rhône en 1807. Il n'était pas seulement chimiste de grand talent, mais encore compositeur distingué. Il fit représenter plusieurs opéras à l'Opéra-Comique de Paris et au théâtre San-Carlo de Naples.

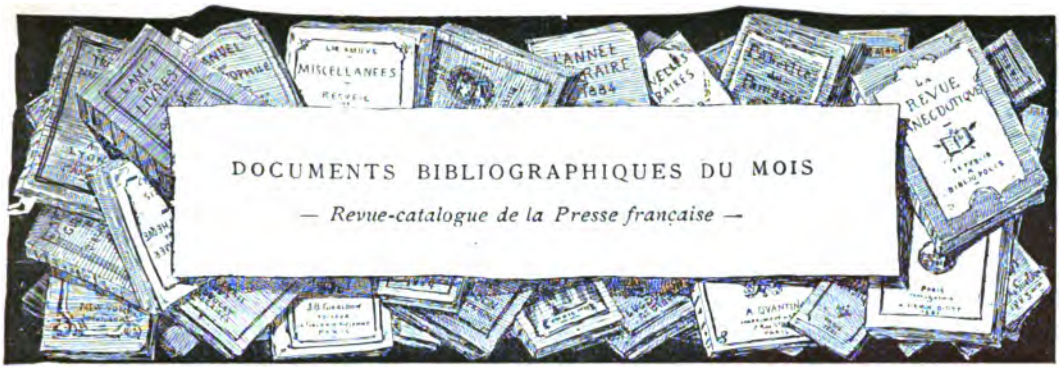
— Clôturons cette trop longue liste en enregistrant le décès d'un ancien collaborateur du *Figaro*, M. Jehan Valter.

ÉTRANGER

Angleterre. — Les journaux anglais annoncent la mort de M. Beresford Hope, représentant au parlement l'Université de Cambridge. Né en 1820, il avait pris une part très active au mouvement religieux anglais du milieu de ce siècle; il s'était aussi beaucoup occupé de l'architecture religieuse. Il laisse plusieurs ouvrages dont les plus estimés sont des *Lettres sur des matières ecclésiastiques*, une étude sur *la Cathédrale en Angleterre au* XIXe *siècle*. Il a composé plusieurs romans et était le propriétaire fondateur de la *Saturday Review*.

Suisse. — Les journaux suisses annoncent le décès de M. Louis Ribordy, mort à Sion, au mois d'août, à l'âge de soixante-douze ans. Il s'occupait surtout de recherches historiques et son principal ouvrage a pour titre: *Documents pour servir à l'histoire contemporaine du Valais*.

— Un autre historien suisse, M. Paul Jacottet, est mort le mois dernier à Neuchâtel. M. Jacottet s'était surtout fait connaître par des traités de droit.



SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX (n° 2). Sayous : Essai sur l'histoire de la religion romaine pendant les guerres puniques. — Duméril : Un chapitre de l'histoire des femmes au XVIe siècle. — Joyau : Théorie d'Aristote sur le libre arbitre. — ART (1er octobre). H. Delaborde : Marc-Antoine Raimondi. — E. Michel : Gérard Ter Borck et sa famille. — Lettre inédite des derniers moments de Pascal. — L. Lalanne : Masque de Pascal. — Lettres de Sebastiano del Piombo à Michel-Ange. — P. Gauthiez : La Danaë. — ARTISTE (septembre). A. Bouvenne : Théodore Chasseriau. — Ph. de Chennevières : Souvenirs d'un directeur des beaux-arts ; M. de Morny ; Maurice Cottier. — E. Ledrain : M. L. de Ronchaud.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (4e livre). Delaville-le-Roulx : Les statuts de l'ordre de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem. — D'Arbois de Jubainville : Exemples des noms de *fundi* formés à l'aide de gentilices romains et du suffixe *acus*. — Digard : Un groupe de *littere notale* du temps de Boniface VIII. — Moranvillé : Rapport à Philippe VI sur l'état de ses finances. — Guiffrey : Inventaire des tapisseries du roi Charles VI vendues par les Anglais en 1422. — BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (avril-mai-juin). Berger : La seconde inscription bilingue de Tamassus. — Berger : Nouvelle inscription royale de l'île de Chypre. — Buhot de Kersers : Découverte d'une sépulture gauloise, à Lunery (Cher). — Charnay : La monnaie de cuivre en Amérique avant la conquête. — A. Bertrand : L'os de renne gravé du musée de Cluny. — Oppert : Sur quelques personnages juifs figurant dans les textes juridiques de Babylone. — BULLETIN DES BIBLIOTHÈQUES ET DES ARCHIVES (n° 1, 1887). Décret portant réorganisation des bibliothèques de Paris. — Arrêté relatif à la communication aux Archives nationales des documents modernes. — Rapport sur le classement des archives de la Bastille. — Don de M. Madden à la bibliothèque de Versailles. — BULLETIN MONUMENTAL (juillet-août). Chardin : Recueil de peintures et sculptures héraldiques. — Riant : Une pierre tombale et un tableau de l'église de Vieure (Allier). — Espérandieu : Notice sur l'église de Saint-Pierre de Nant (Aveyron). — Congrès archéologique de France. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (1er trimestre). Maunoir : Rapport sur les travaux de la Société de géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1886. — De Foucauld : Itinéraires au Maroc (1883-1884). — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (juillet-août). Partage des biens de Pierre d'Orgemont en 1387. — Un nouveau document relatif à Gutenberg et aux débuts de la typographie à Paris. — Une évasion de la Conciergerie en 1524. — Journal du syndicat de Pierre Aubouyn, libraire et imprimeur parisien. — Les tableaux du Palais-Royal (1718-1725). — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (septembre). Ch. Read : La petite-fille d'Agrippa d'Aubigné devant la légende et l'histoire. — Weiss : Une ambassade vaudoise ; la duchesse de Savoie et Chassincourt. — Enschedé : Requêtes adressées aux États généraux de Hollande par les confesseurs sortis depuis peu des prisons de France (1688). — Lettre de Gabriel Dumont, chapelain de l'ambassade des Pays-Bas, à Paris, sur les assemblées (1745).

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (septembre). De Harlez : Un pèlerin missionnaire bouddhiste au IVe siècle. — Allard : Les chrétiens sous les successeurs d'Aurélien ; naissance du manichéisme. — De Salinis : Les précurseurs du naturalisme contemporain. — Mgr Ricard : L'abbé Maury et Mirabeau. — CORRESPONDANT (25 septembre). De Vogüé : Malplaquet et Denain. — A de Tréverret : Emilio Castelar. — De Ganniers : Nos écoles militaires ; Saint-Cyr. — Doncieux : Un poète inconnu ; Jean Tisseur. — Combes : Les antécédents de la question d'Alsace-Lorraine. — Beaurain : Les curés de campagne au XVIIIe siècle. — (10 octobre). De Vogüé : Malplaquet et Denain. — De Pontmartin : *Napoléon et ses détracteurs*. — Lorois : Les invalidations en Angleterre et en France. — Delorme : Mémoires du comte de Villèle. — De Ganniers : Saint-Cyr. — Beaurain : Les curés de campagne au XVIIIe siècle.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (17 septembre). — Le phylloxera et l'avenir de la vigne en France et à l'étranger. — Les réformes à apporter à la législation sur les pensions civiles. — Le socialisme catholique. — La République Argentine : ses ressources, ses progrès, ses chances d'avenir. — (24 septembre). La situation financière : emprunt et conversion. — Une enquête sur les prix de détail : le prix du lait, le prix des œufs, le prix des pommes de terre. — Le mouvement corporatif en Europe : ses conséquences et ses dangers. — (1er octobre). Le remaniement de la dette publique française. — Le paradoxe de l'égalité. — Le congrès international des chemins de fer. — Le nouvel impôt sur l'alcool et le *Brannt-*

wein-Ring en Allemagne. — (8 octobre). La répartition de l'or dans le monde et l'encaisse de la Banque de France depuis le commencement du siècle. — Le mouvement de la population en France pendant l'année 1886. — Une ambassade française au Maroc. — (15 octobre). La répartition de l'or dans le monde et le drainage de l'or français. — Le mouvement économique et financier en Allemagne : les assurances sur la vie et le taux de l'intérêt. — Un projet de réglementation de la propriété foncière.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 septembre). Mort d'Antonio Carra. — Statue à Dumnacus. — Les décadents ! — Exécution de Pranzini. — Monument de Thiers au Père-Lachaise. — Inauguration à Lorient d'une statue à Massé. — Encore les décadents ! — Les surintendantes de la Légion d'honneur. — Scandales de Saint-Ouen. — Encore le baron Seillière. — Proclamation du roy de France. — (30 septembre). Essai de mobilisation du 17e corps. — Manifeste du comte de Paris. — Exposition des bières. — Ernest Daudet et Victorien Sardou. — Un livre du prince Napoléon. — Louise Michel. — Lettre de Frédérick-Lemaître. — A bas Voltaire ! — Escroc et poète. — La conversion de Sarah Bernhardt. — Guillot de Sainbris. — La statue d'Ovide. — L'église-concert. — Les Achantis. — La peau de Pranzini. — Variétés : L'histoire du drame *Tragaldabas*. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (octobre). Frœhner : Une collection de terres cuites grecques. — Müntz : — Les tombeaux des papes en France. — A. Renan : Torcello. — Ch. Yriarte : Les portraits de César Borgia. — E. Garnier : La manufacture de Sèvres en l'an VIII. — A. de Lostalot : Un peintre animalier; A. Lançon. — Braquehayé : La manufacture de tapisseries de Cadillac. — A. Pigeon : Le mouvement des arts en Angleterre.

L'HOMME (25 juin). P. Nicolle : Histoire naturelle de l'Être suprême. — De Mortillet : Le solutréen en Italie. — De Mortillet : Ornement de poitrine de l'âge du bronze. — (10 juillet). Nicolle : Histoire naturelle de l'Être suprême. — Sculpture robenhausienne. — (25 juillet). Dr Collineau : Les inférieurs ; l'hystérique ; origines de la névrose. — Nicolle : Histoire naturelle de l'Être suprême.

INDÉPENDANT LITTÉRAIRE (15 septembre). L. Roger : Frédérick-Lemaître. — La statue de Voltaire à Saint-Claude. — (1er octobre). Mgr Freppel : Le général de Sonis. — L. Roger : Frédérick-Lemaître. — INSTRUCTION PUBLIQUE (8 octobre). Alaux : Idée d'une philosophie de l'être. — Crouslé : Lamennais ; l'amour et la haine. — Martha : Caius Gracchus. — (1er novembre). De l'imitation de l'Allemagne en France. — Waddington : Histoire de la morale ; Platon. — Petit de Julleville : Les points obscurs de la vie de Racine. — Cartault : Biographie d'Ovide. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 septembre). Surnoms des peuples. — Brochures périodiques. — Métiers et grands personnages. — Robespierre, précepteur de Louis XVII. — Roi des ribauds. — Société des gens de lettres. — Histoire populaire des jésuites. — Comment mourut Cléopâtre. — Papiers d'Armand Baschet. — Bibliothèque choisie du genre humain. — Les descendants de Poniatowski. — Le musée du Louvre avant 1815. — Un ancêtre de François Coppée. — Les correspondants de Balzac pendant son séjour en Russie; lettre inédite de Laurent-Jan sur les théâtres et la littérature. — (10 octobre). Mousquetaires. — Descendants de Robespierre. — Harel, Labitte, Émile Deschamps, Mallarmé. — Leconte de Lisle. — Société des troubadours épicuriens de Marseille. — Pain de hannetons. — Dictons et proverbes usuels. — Les hydropathes. — Mlle Gabrielli. — Les reliures tricolores de la bibliothèque révolutionnaire de M. Claretie. — Le chevalier d'Eon. — Lettres inédites de Lamartine et de Flocon.

JOURNAL DES ECONOMISTES (septembre). Baudrillard : Le luxe est-il susceptible d'une définition ? — Chailley : La politique coloniale de l'ancien régime et ses enseignements. — Lacombe : Les dépenses de l'instruction primaire. — De Beaumont : La production et la consommation de la bière en France et à l'étranger. — Les petits propriétaires français. — E. Renaudin : Pellegrino Rossi. — *La Bourgeoisie française*, par M. A. Bardoux. — JOURNAL DES SAVANTS (septembre). A. Maury : Anne Boleyn. — E. Renan : Gustave d'Eichthal. — Ch. Levêque : Essai sur le libre arbitre. — B. Saint-Hilaire : Le Mahabharata. — Hauréau : Manuscrits latins de la Palestine. — Berthelot : Sur l'alchimie de Theoctonicos.

MAGASIN PITTORESQUE (30 septembre). Les eaux pétrifiantes. — Les Chenoise et les Villegagnon. — Catherine de Médicis. — L'hôtel de Lasbordes, à Toulouse. — Cérémonies funéraires chez les Djikes. — Saint François de Sales. — Etudes militaires. — Aux îles Marquises. — Les plumes métalliques chez les anciens. — (15 octobre). Les tribulations de Racine. — Deux hommes, deux frères. — Les premières scènes comiques ; les deux savetiers. — Un laboratoire de chimiste. — Les Chenoise et les Villegagnon. — Le filage de l'huile en mer. — Les coriaires; la plante à ancre. — MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DE L'HOMME (septembre). Piette : Equidés de la période quaternaire d'après les gravures du temps. — Lemoine : Les derniers temps de l'âge du bronze. — De Nadaillac : La poterie de la vallée du Mississipi. — Salomon : Contribution à l'étude de la géographie préhistorique de la France. — MOLIERISTE (octobre). Ed. Thierry : Célimène. — Monval : André Mareschal. — Lapierre : Molière illustré; *les Fâcheux*. — Monval : Le comédiens La Barre et Florimont.

NATURE (17 septembre). Le générateur pyromagnétique d'Edison. — Voiture à vapeur de MM. Roger de Montais et L'Héritier. — Les trains-tramways. — Les lapins en Australie. — L'aérostation militaire au Danemark. — Les Achantis au Jardin d'acclimatation de Paris. — Une famille ectrodactyle. — L'association britannique pour l'avancement des sciences. Congrès de Manchester. — (24 septembre). Les grands feux de joie du jubilé de la reine d'Angleterre. — Les trains de chemins de fer aux Etats-Unis. — Géologie de l'île de Jersey. — Elévation des liquides par l'air comprimé. — Propriété des orties et particulièrement de l'ortie blanche. — Nouvelles matières explosibles. — Société d'excursions des amateurs de photographie. — Les grandes lames de l'Océan. — Tonnellerie mécanique. — (1er octobre). Les oies de Madagascar. — L'association française pour l'avancement des sciences. Congrès de Toulouse. — Application des combustibles liquides au chauffage des chaudières marines. — Blutage des terres. — Le séjour au sommet du mont Blanc; Expédition de M. Tyndall en 1859. — Les monuments préhistoriques de la montagne d'Espiaux (Haute-Garonne). — Les télégraphes sans fil conducteur. — Les inventions du vieux temps ; l'horloge aux épices et les ascenseurs sous Louis XIV. (7 octobre). Les nouveaux appareils français de désinfection. — La métallurgie électrique. La préparation industrielle de l'aluminium par l'électricité. — Electricité pratique. — Un mammifère volant de la Papouasie. — Les inventeurs et les aveugles. — (15 septembre). Les monuments mégalithiques de Carnac. — Les accumulateurs électriques Commelin et Desmazures. — Le satellite énigmatique de Vénus. — Le canot électrique de la marine française. — La machine hy-

draulique des messageries à la gare Saint-Lazare (Paris). — Comment on peut construire soi-même une machine dynamo-électrique — LA NOUVELLE REVUE (15 septembre). A. Barine : Marie Mancini. — De Pressensé : M. Parnell et « Home rule ». — Croquis malgaches ; Tamatave. — Chantavoine : Melchior Grimm et sa correspondance littéraire. — (1er octobre). Des Houx : Le Saint-Siège et l'Italie. — Lettres inédites de B. Constant. — De Pressensé : M. Parnell et le « Home rule ». — Gallot : Souvenirs de Listz. — Peyrot : Napoléon Ier et ses détracteurs.

POLYBIBLION (septembre). Lieutenant-colonel Hennebert : Art militaire. — De Bizemont : Géographie et voyages. — Comptes rendus dans les sections de jurisprudence, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : Nécrologie; Concours et prix ; Archives historiques de la Gascogne; le franciscain Durand de Champagne; Montaigne au Parlement de Paris ; le dépôt légal en 1885 et 1886, etc.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (septembre). Docteur Robinet : La maison de Danton. — Jeanvrot : L'instruction primaire en l'an VII et François de Neufchâteau. — Rambaud : L'industrie, l'agriculture et le commerce sous la Révolution et l'Empire. — Aulard : La collection Dubois aux Archives nationales. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (septembre). De Crisenoy : Les Conseils généraux; revue des travaux de la session d'avril 1887. — REVUE ALSACIENNE (septembre). E. Maison : Un député du Bas-Rhin en 1792. — De Neyremand : Un préfet du Haut-Rhin sous la Restauration. — Engelhardt : La tribu des bateliers de Strasbourg et les collèges de nautes gallo-romains.— Costumes strasbourgeois.— REVUE ARCHÉOLOGIQUE (juillet-août). Ph. Berger : Le sarcophage de Tabnith, roi de Sidon. — Vernaz : Notes sur des fouilles à Carthage (1884-1885).—Dr Vercoutre : La nécropole de Sfax et les sépultures en jarres. — Bazin : L'amphithéâtre de Lugdunum. — Deloche : Anneaux et cachets de l'époque mérovingienne. — Prost : Anciens sarcophages chrétiens dans la Gaule. — Néroutsos-Bey : Inscriptions grecques et latines recueillies dans la ville d'Alexandrie.— REVUE D'ART DRAMATIQUE (15 septembre). Le Goffic : Le théâtre de M. Labiche. — E. Rigal : Esquisse d'une histoire des théâtres de Paris de 1548 à 1636. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (septembre). Gerspach : Etudes sur la manufacture nationale des Gobelins; l'enseignement et l'apprentissage. — Magne : L'art dans l'habitation moderne. — V. Champier : Le concours d'orfèvrerie du ministère de l'agriculture. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (18 septembre). Étude sur le transport de l'infanterie à dromadaire. — Notice sur le maréchal Macdonald. — Correspondance du maréchal Bosquet. — Un inventeur d'armes à répétition en 1640.— (25 septembre). La réorganisation de la gendarmerie. Le fondeur Krupp et l'usine d'Essen. — Le régiment de Piémont à Oudenarde et Malplaquet. — (2 octobre). De l'attaque des retranchements précédés de défenses accessoires. — La situation des officiers vis-à-vis des étudiants allemands. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (19 septembre). Kalkmann : Pausanias le Pérégiète. — Mossmann : Cartulaire de Mulhouse. — (26 septembre). Lupus : Syracuse dans l'antiquité. — Saint-Lager : Histoire des herbiers. — Garrisson : Œuvres de Maynard. — D. Loisne : Histoire politique de la France. — Bailleu : Correspondance diplomatique de la France et de la Prusse. — (3 octobre). Frotingham : Etienne Bar Sudaili. — Bruns et Mommsen : Sources du droit romain. — Weigel : Catalogue des travaux juridiques allemands. — Lacombe : Bibliographie parisienne. — Charavay : La science des autographes. — Leclerc : Les peuplades de Madagascar. — Persson : Etudes étymologiques. — (10 octobre). Streit : La seconde guerre punique. — Bouvy : Poètes et mélodes. — Joubert : Les misères de l'Anjou aux xve et xvie siècles. — Passy : Les sons du français. — Victor : Études phonétiques. — REVUE DES DEUX MONDES (15 septembre). M. Du Camp : La bienfaisance israélite à Paris ; le refuge, l'apprentissage, le dispensaire. — De Vogüé : Villars diplomate. — E. Faguet : Mme de Staël. — Bellaigue : La religion dans la musique. — Bentzon : Le naturalisme aux Etats-Unis ; la bibliothèque du plein air. — Ganderax : La condition des comédiens au xviiie siècle. — (1er octobre). Duc de Broglie : Marie-Thérèse impératrice. — E. Caro : G. Sand ; histoire de ses œuvres. — Jurien de la Gravière : Les cinq combats de la *Sémillante*. — Müntz : La jeunesse de Léonard de Vinci. — Brunetière : Le livre du prince Napoléon. — REVUE GÉNÉRALE (15 septembre). Arüss : Un Alfred de Musset de bibliothèque publique. — Ch. de Larivière : *Le Forgeron*, par Th. de Banville. — (1er octobre). Gidel : La littérature française sous la Restauration ; Chateaubriand, Royer-Collard, Guizot, de Barante. — Bouvier: Le général Gibon (1813-1870). —Ch. de Larivière : L'âge du romantisme; Gérard de Nerval, par M. Tourneux. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (juillet-août). Decharme : La déesse Basileia. — Lefébure : L'œuf dans la religion égyptienne. — Horst : La composition du Deutéronome. — Mourier : L'état religieux de la Mingrélie. — Decourdemanche : La morale religieuse chez les musulmans. — REVUE INDÉPENDANTE (octobre). De Wyzewa : Les livres. — O. Mans : Chronique bruxelloise. — Huysmans : Chronique d'art. — P. Verlaine : Angélus de midi. — F. Poictevin : Normandie. — L. Descaves : L'ouvreuse. — Rosny : Les corneilles. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (septembre). Le Goffic : M. Renan et la Bretagne. — F. Fouquet : La révolution théâtrale. — La Morinerie : Pauline de Flangergues. — REVUE MARITIME (septembre). Degouy: Etude comparée sur les opérations combinées des armées de terre et de mer. — Dr Bayol : Voyage en Sénégambie. Inventaire des archives du port de Marseille. — Chabault-Arnault : L'établissement naval de Colbert. — REVUE DU MONDE LATIN (octobre). A. Rondeau : Le cardinal Lavigerie. — Ch. Alexandre : Quinet et ses lettres. — Ch. Buet : Les collaborateurs de Christophe Colomb. — Donnadieu : Un précurseur des félibres ; Moquin-Tandon. — REVUE PHILOSOPHIQUE (septembre). Dauriac : Le criticisme et les doctrines philosophiques. — A. Binet : Le fétichisme dans l'amour. — Durkheim : La science positive de la morale en Allemagne. — Tannery : La Cosmogonie d'Empédocle. *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale*, par P. Janet. *Introduction à l'étude des races humaines*, par de Quatrefages. *Affaiblissement de la natalité en France*, par de Nadaillac. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (17 septembre). A. Gervais : Le projet de fédération des colonies anglaises. — P. Stapfer : Les philosophes du xixe siècle. — *L'École décadente*, par M. A. Baju. — (24 septembre). Ledrain : La première conception des dieux d'après la collection Sarzec.— Badin : Une excursion aux alignements de Carnac. — L. Quesnel : Une Anglaise sur le lac Tanganyika. — (1er octobre). L. Quesnel : Le Sud africain ; le Cap, le Natal, l'Etat libre d'Orange, le Transvaal. — P. Desjardins : La France vue de l'Allemagne. — (8 octobre). A. Barine : Marie-Louise, d'après ses Lettres intimes. — Ch. Bigot : Paul Baudry. — J. Lemercier : Un moraliste mondain ; Jean Malic. — *Montesquieu*, par A. Sorel. — *Montesquieu*, par A. Zévort. — (15 octobre). Napoléon Ier, ses détracteurs et son apologiste. — *Paris et la Ligue sous Henri III*, par L. Robiquet. — *Souvenirs sur Tourguéneff*, par Paulowsky. — REVUE RETROSPECTIVE (nos 77, 78, 79, 80). Archives de la Bastille ; extraits des gazetins de la police secrète. — Mœurs et usages des pages du roi (1715). — Bazaine en Crimée. — Une proclamation royaliste en 1795.

— J. Janin et F. Pyat. — Enlèvement du pape Pie VII. — Lettres inédites du sous-officier Maquet. — REVUE DE LA REVOLUTION (septembre). V. Dubled : Rivarol. — A. Bernard : La musique et les musiciens français pendant la Révolution. — V. Fournel : Fourcade et Gonchon, les orateurs du faubourg Saint-Antoine. La Terreur dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais. Lettres de Rouget de l'Isle. Les prisonniers d'Etat au château d'If en 1814. — REVUE SCIENTIFIQUE (17 septembre). Ch. Richet : Le système nerveux et la chaleur animale.— D'Estrey : Les populations de l'Asie centrale. — Choquet : Les incendies dans les théâtres. — Combes : Synthèse dans la série grasse. — (24 septembre). Rochard : L'avenir de l'hygiène. — Thelmier : La sépulture préhistorique de Dampont. — La mobilisation de l'armée allemande en 1870. — (1er octobre). Roscoe : Les progrès de la chimie moderne. — Drysdal : Influence de l'alcool sur la durée de la vie. — Walter-Croz : Le centenaire de l'ascension du mont Blanc. — Rietsch : Etude sur les Géphyriens armés — (8 octobre). G. Le Bon : L'Algérie et les divers systèmes de colonisation. — Maindron : Le prix Lalande à l'Académie des sciences. — Sergi : La mesure des actes psychiques. — (15 octobre). Haller : Le camphre et ses dérivés. — Pouchet : La faune de l'Atlantique ; de Lorient à Terre-Neuve. — Romanes : Le langage des fourmis. — Bigourdan : L'équation personnelle dans les mesures d'étoiles doubles.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 septembre). Brun : L'essai de mobilisation. — Samion : Exercices et manœuvres de l'infanterie belge. — P. Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin. — (1er octobre). Général Thoumas : Friant. — Brun : L'essai de mobilisation. — Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin. — De La Barre-Duparcq : Deux combats sous Louis XIII ; Pont-de-Cé et Poligny.

TOUR DU MONDE (17 et 24 septembre). Daireaux : Voyage à la Plata. — (1er et 8 octobre). Prjevalsky : De Zaïssausk au Thibet et aux sources du fleuve Jaune. — TRADITION (septembre). Bérenger-Féraud : Le pêcheur de Port-Mion, légende provençale. — A. Daudet : Les fées de France. — G. Vicaire : Les Trois galants, chanson de la Bresse. — Gamilly : Mœurs et superstitions japonaises. Opinion de Ch. Nodier sur la littérature populaire. — H. Carnoy : Le chat, roi des forêts ; légende russe.

REVUES ÉTRANGÈRES

Allemagne

DEUTSCHE RUNDSCHAU (octobre) : Correspondance de Gœthe et de Carlyle (H. Grimm). — La Tunisie, colonie française (T. Fischer). — La tentation de Pescaire (Conrad-Ferdinand Meyer).

MAGASIN FUR LITTERATUR (n° 38) : Le réalisme moderne et son rôle en littérature (E. Steiger).— N° 39 : Du dilettantisme en littérature (L. Mücke). — N° 40 : Anthologies pessimistes (E. Hartmann). — N° 41 : Le dernier roman de Hermann Heiberg (G. Karpeles).

NORD UND SUD (octobre). Souvenirs sur A. Feuerbach (J. Allgeyer). — La mystique des Grecs (C. du Prel).

GESELLSCHAFT (octobre). Les esprits modernes (B. de Suttner). — Deux lettres critiques (B. de Reder).

Italie

REVUE INTERNATIONALE (25 septembre). F. Antony : Les grands écrivains français ; A. Daudet. — C. de Levi : L'Italie en Afrique. — A. de Baluffe : Louis XIV... au Casino. — Marlet : Les tziganes chez les Slaves méridionaux.

Espagne

MATINÉES ESPAGNOLES (22 et 30 septembre). — Le parlement espagnol.— Le général Ferron.— Letizia de Rute : Aix, Lyon et Vichy.

Belgique.

REVUE DE BELGIQUE. Baring : La saison à Londres.— Discailles : Hommes et choses de la Révolution brabançonne. — Le surmenage intellectuel et Pestalozzi.

Suisse

BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE (octobre). E. Naville : La condition sociale des femmes. — Bodenheimer : Le Canal de la mer du Nord à la Baltique. — Warnery : Eugène Rambert. — De Verdilhac : La broderie chez tous les peuples.

LECTURE (octobre). Les Vaudois d'Italie. — La Photographie, son histoire, ses procédés, son application. — Femme de pasteur. — Journal de Marie Bashkirtseff. — Souvenir des fêtes de Pâques. — Nikanor. — Marfa. — Othmar. — Contes et légendes au houblon.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 septembre 1887 au 15 octobre 1887)

AUTORITÉ. Septembre : 18. *La Terre*, par E. Zola. — 28. Mme de Lamartine, par Ch. Alexandre.

DÉBATS. Septembre : 16. L'empereur Akbar ; un chapitre de l'histoire de l'Inde au XVIe siècle. — 17, 22 et octobre : 5. Promenades au Louvre. — Septembre : 24. Le logement de l'ouvrier et du pauvre, par Raffalovich. — 27. L. Say : Les papiers de Turgot. — 28. Voltaire capitaliste. — 30. *Soixante ans de souvenirs*, par M. Legouvé. — Octobre : 7. M. de Viel-Castel. — 8. Lettres inédites de Benj. Constant. — 11. Mme de Lamartine, par Ch. Alexandre.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Octobre : 6. Henry de la Madelène.

ÉVÉNEMENT. Septembre : 22. M. Sardou et ses plagiats. — Le prince Napoléon et M. Taine. — 26 et octobre : 9.

L'école décadente. — Septembre : 30. Félicien Rops, par Pradelle. — Octobre : 7. M. de Viel-Castel.

FIGARO. Septembre : 24. Les revues espagnoles. — Octobre : 8. La conversion de P. Féval. — Les revues russes.

FRANÇAIS. Septembre : 16. Victor Hugo et ses derniers *critiques*. — 17. *La Chaire et l'apologétique française au* XIXe *siècle*, par le P. Fontaine. — 20. *L'Inde anglaise, son état actuel, son avenir*, par B. Saint-Hilaire. — 22. Etudes morales et littéraires, par de Monge. — 24. L'histoire du peuple hébreu et les découvertes récentes. — 26. *L'École des Journalistes*, comédie de Mme de Girardin. — 30. *V. Cousin*, par J. Simon. — Octobre : 30. Quatre ouvrages sur Richard Wagner. — 7. *Montescourt*, par L. de Tinseau. — 8. Un chapitre de l'histoire des troubles religieux aux XVe et XVI siècles. — 14. *La Vie des mots*, par Darmesteter.

GAULOIS. Septembre : 21. *La Terre*, par E. Zola. — 24. La propriété littéraire. — Octobre : 1er. Un jésuite homme de lettres; le P. Bouhours.

GAZETTE DE FRANCE. Septembre : 18. Un jésuite homme de lettres; le P. Bouhours. — 2, 3, 26. *Napoléon et ses détracteurs*. — 25. La muse provençale en 1887. — Octobre : 2. *Mme de Lamartine*, par Ch. Alexandre. — 6, 13. L'histoire du vin. — 9. *L'Unisson*, par G. Duruy.

GIL BLAS. Septembre : 22. Daudet contre Sardou. — 28. Le prince Napoléon et son nouveau livre.

JUSTICE. Septembre : 19. Les Jacobins de province. — 26. Les Jacobins de Toulouse, de Castres et d'Albi. — 29. La galvanoplastie et ses applications. — Octobre : 6. Dégénérescence et criminalité. — 10. Livres et documents sur la Révolution.

LIBERTÉ. Septembre : 16. Rivarol. — 23. *La Tosca*. — Œuvres inédites de Baudelaire. — 27. Dickens. — Octobre : 4. La question d'Alsace en 1738. — 11. Souvenirs sur Tourguéneff.

MONDE. Septembre : 22, 28. La maison Mame. — 25. *Emmaüs Nicopolis*, par Guillemot. — Octobre : 5. La famille des Didot. — 6. Saint Bruno et les Chartreux. — 12. Les persécutions au IIIe siècle.

MONITEUR UNIVERSEL. Octobre : 4. *La Terre* et le roman naturaliste.

NATIONAL. Septembre : 27. *Napoléon et ses détracteurs*. — Octobre : 12. Correspondance de Flaubert. — 13. Un grand romancier russe; Grégoire Danilewsky. — 14. *Rabelais légiste*, par A. Heulhard.

PAIX. Septembre : 25. Correspondance de Louis Veuillot.

PARIS. Septembre : 23. Gendarmes de lettres. — 29. Le prince Napoléon et M. Taine.

PARTI NATIONAL. Septembre : 24, 25. *La Bourgeoisie française*, par A. Bardoux. — 27. V. Sardou. — Napoléon contre M. Taine. — 30. *Pascal Géfosse*, par Paul Margueritte. — Octobre : 7. Lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny. — 9. M. Gabriel Vicaire.

PATRIE. Septembre : 17. Les animaux amateurs de musique. — 23. *L'Unisson*, par G. Duruy. — Octobre : 3. La reine Catherine.

RADICAL. Septembre : 21. *Le Répertoire de la Comédie humaine*, par Cerfbeer et Christophe. — 23. Th. Renaudot.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Septembre : 19. *La Terre*. — *La première invasion prussienne et Valmy*, par A. Chuquet. — 23. L'école du livre. — 24. La navigation aérienne. — 26. Le prince Napoleon et M. Taine. — 28. Napoléon Ier conspirateur. — Octobre : 5. La correspondance politique de Frédéric le Grand. — 6. *Histoire de la liberté en France*, par Challamel. — 12 Souvenirs sur Tourguéneff.

REVEIL-MATIN. Septembre : 21. *La Tosca*, de M. Sardou. — 24. André Gill. — 26. Une bibliothèque de vingt volumes. — Octobre : 4. Paul Bocage.

SOLEIL. Septembre : 19. *La Puissance des ténèbres*, par Tolstoï. — 26. *Napoléon et ses détracteurs*.

TEMPS. Septembre : 18. Correspondance de Marie-Louise — Les écritures chiffrées. — 21. Jugements portés sur La Fontaine par Chateaubriand et Béranger. — 23. *Le Paradoxe de l'égalité*, par P. Laffitte. — 24. Les encyclopédies. — 27. Un article inédit de Laube sur H. Heine. — 29. Mémoires inédits du comte Schack. — Octobre : 2. Napoléon et M. Taine. — 4. *Propos d'exil*, par P. Loti. — 5. Lettres inédites de Napoléon.

UNIVERS. Septembre : 16, 19. *La France juive*, par Ed. Drumont. — 20. M. V. Fournel. — 21, 23. L'Eglise catholique et l'Angleterre. — 27. Le traité des mystères et les hymnes de Saint-Hilaire de Poitiers. — 28. Voltaire et les serfs de Saint-Claude. — Octobre : 3. Le culte de Vaudou à Haïti. — 4. M. F. Brunetière. — 11. Le miracle et ses contrefaçons. — 12. La religion babylonienne dans ses rapports avec la Bible.

VOLTAIRE. Septembre : 23. M. Sardou. — 27. Une bibliothèque de vingt volumes. — Les décadents.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

— Procès de presse, de propriété littéraire et de librairie —

TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE (1re ch.).
Audience du 28 juin 1887.

La Société des gens de lettres contre le journal « la Vie champêtre ». — Abonnement. — Prime non payée. — Terme et délai. — Publication d'œuvres des sociétaires. — Dommages-intérêts pour contrefaçon. — Rejet de la demande.

M. Delaunay, après avoir pris la direction du journal *la Vie champêtre*, avait publié les œuvres de divers membres de la Société des gens de lettres, sans répondre, au dire de la Société, à la mise en demeure qui lui avait été adressée relativement à la continuation de l'abonnement contracté par son prédécesseur, et sans payer aucune prime.

La Société le poursuivit comme contrefacteur et obtint un jugement par défaut, à la date du 6 août 1885, qui condamnait M. Delaunay à la somme de 1,065 francs à titre de dommages-intérêts. Mais, sur l'opposition formée par M. Delaunay, le jugement n'a pas été maintenu. Le Tribunal, sur le vu de la correspondance échangée entre les parties, a débouté la Société de sa demande, par la décision suivante :

« Le Tribunal,

« Attendu qu'un jugement du 6 août 1885, rendu par défaut contre Delaunay, l'a condamné à payer à la Société des gens de lettres la somme de 1,065 francs à titre de dommages-intérêts ;

« Que cette condamnation était motivée sur ce que Delaunay, directeur-gérant du journal *la Vie champêtre*, mis en demeure de continuer l'abonnement contracté par son prédécesseur avec la Société, n'avait fait aucune réponse ni payé aucune prime, et qu'en reproduisant dans ces conditions les œuvres de divers membres de la Société, il avait commis une contrefaçon ;

« Attendu que Delaunay est opposant au susdit jugement; que son opposition est régulière en la forme;

« Au fond :

« Attendu que la correspondance des parties est actuellement versée aux débats ;

« Qu'il résulte notamment d'une lettre de Delaunay en date du 3 janvier 1885 qui sera enregistrée, que sur l'invitation qui lui a été adressée de continuer l'abonnement et de payer la prime, il a répondu, non par un refus, mais par une demande de délai ; que, le 28 février 1885, Gonzalès ès qualités, interprétait expressément la lettre précitée de Delaunay comme un consentement donné à la continuation du traité; mais que, se fondant sur le défaut du payement de la prime, ledit Gonzalès dénonçait à Delaunay la résiliation de la convention pour le 31 décembre suivant, avec interdiction de reproduire les œuvres des sociétaires à partir de cette date; qu'il lui annonçait en même temps que le recouvrement du montant du premier semestre allait être poursuivi contre lui par les voies judiciaires (laquelle lettre du 28 février sera enregistrée) ;

« Qu'ainsi, d'après les documents émanés de la Société elle-même, Delaunay avait jusqu'à la fin de l'année 1885 les avantages comme les charges de l'abonnement, c'est-à-dire qu'il avait le droit de reproduction, sauf à être contraint de payer la prime convenue ;

« Que la Société des gens de lettres se met donc en contradiction avec elle-même lorsqu'elle impute à Delaunay d'avoir commis une contrefaçon par les publications qu'il a faites au cours de cette même année 1885 et lorsqu'elle prétend le faire condamner à payer, non plus une prime, mais des dommages-intérêts ;

« Attendu que l'inexécution par Delaunay de ses obligations, en ce qui concerne la susdite prime, autorisait, il est vrai, la Société, aux termes de l'article 1184 du Code civil, à demander la résiliation du traité ;

« Mais qu'après avoir elle-même opté pour sa continuation jusqu'au 31 décembre 1885, elle ne pouvait arbitrairement et avant qu'il eût été statué par justice, le considerer comme résilié ;

« Par ces motifs ;

« En la forme reçoit Delaunay opposant au jugement par défaut du 6 août 1885;

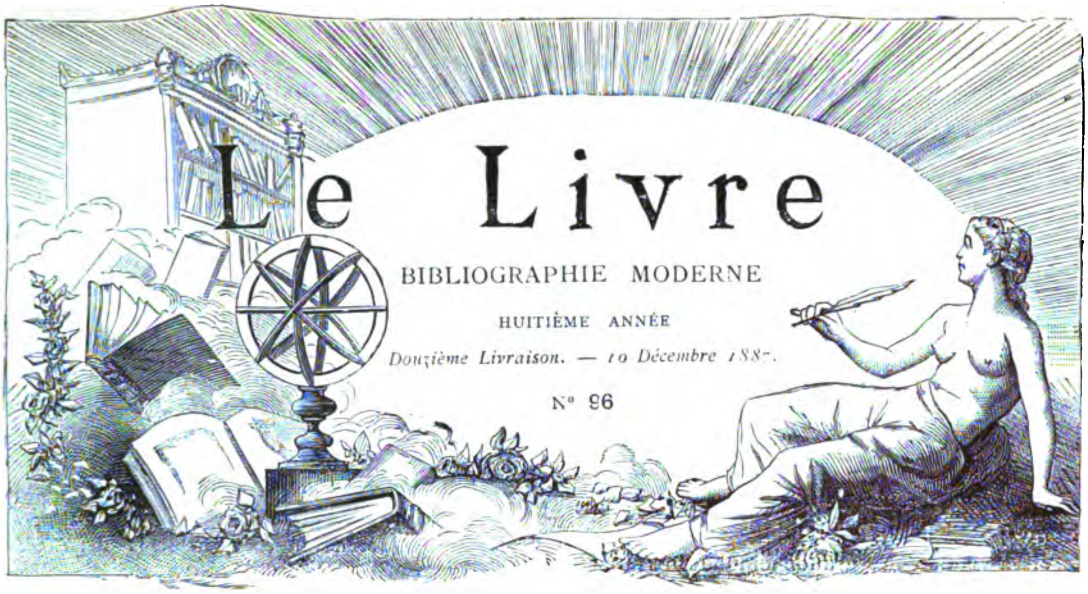
« Au fond : le déclare bien fondé en son opposition, et statuant par jugement nouveau, déclare Gonzalès ès qualités, Giffard et Cherville mal fondés en leur demande, les en déboute et les condamne en tous les dépens. »

(Compte rendu du journal *le Droit*. »



L'Administrateur-Gérant : A. Saupha r.

L'administrateur-gérant : A. Saupham.



L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE

SOMMAIRE GÉNÉRAL

LES LIVRES D'ÉTRENNES POUR 1888

Si un homme de loisir s'avisait, suivant la méthode de certains calculateurs fantaisistes anglais, de placer dans le sens de leur longueur et à la suite, sur une seule ligne, tous les grands et petits livres publiés cette année à Paris même à l'occasion des étrennes, nous sommes assuré qu'il parviendrait à arpenter plusieurs kilomètres et que plats sur plats les ouvrages lancés dans la circulation au début de 1888 atteindraient à mi-hauteur de la future tour Eiffel. La fièvre de la production s'exagère pour ainsi dire chaque jour davantage; chaque maison d'édition s'efforce de se distancer elle-même, et, lorsque la Noël se fait sentir, les imprimeries parisiennes, surmenées, demeurent en travail nuit et jour, semblables à des fonderies nationales à l'approche d'une guerre. Ce qui confond notre entendement, c'est la possibilité d'écoulement de tant d'œuvres diverses, à une heure où l'on affirme que la librairie ne marche qu'à demi. Le catalogue officiel des livres d'étrennes publiés par le cercle du boulevard Saint-Germain signale environ cent dix libraires, lesquels s'inscrivent en moyenne pour une quinzaine de publications différentes, d'un tirage, qu'on peut évaluer, par division d'ensemble, à deux mille exemplaires par ouvrage. — En établissant un calcul sur cette base, nous parvenons à constater avec effroi qu'il ne se broche point à Paris, d'octobre à décembre, moins de *trois millions trois cent mille exemplaires*, ce qui est fort respectable pour une population assez inconstante qui, à vrai dire, n'est pas précisément par nature aussi assoiffée de lecture qu'on le pourrait croire.

Ce qui nous intéresse au premier chef, ce son les efforts de tout ce monde de libraires éditeurs leur tendance à bien faire, leur recherche constante du courant d'esprit qu'ils croient saisir chez le public actuel et au milieu de cette poussée

vers les affaires et le succès, il demeure établi que chaque éditeur tend de plus en plus à spécialiser son genre et à ne pas dépister les habitudes de sa clientèle.— Les auteurs et les illustrateurs célèbres tendent aussi chaque jour davantage à affronter la publicité des étrennes et à se laisser vêtir en habit de gala pour la grande présentation de la Saint-Sylvestre. Les peintres les plus recherchés, les romanciers et les poètes les plus en renom se prêtent volontiers aux décorations sur toutes les coutures; c'est à qui fera le meilleur et le plus beau livre unissant les célébrités de la plume et du crayon, et la librairie de luxe triomphe peu à peu vis-à-vis du public d'étrennes avec plus d'étendue qu'elle ne le faisait jadis dans le cercle restreint d'une élite de bibliophiles.

Vis-à-vis de cette grande émulation française, nous ne pouvons apporter dans notre revue bibliographique des livres de nouvel an que des éloges qui parviennent forcément à se banaliser, quelle que puisse être la variété de leur expression. Nous ne pourrions avoir le courage de nous montrer sévère en face de tant d'efforts vers le bien et le beau et en présence surtout d'intentions si louables chez tous les bibliopoles de la métropole. Puisqu'il est convenu que la fin de décembre a le droit d'être désignée par les mots de *trêve des confiseurs*, nous nous sentons forcément souriants et sucrés à la venue de ces livres coquets, chamarrés de dorures, éclatants de pourpre et qui sont éblouissants grâce au soleil de leurs plats et au miroir doré de leurs tranches. Napoléon, au camp de Boulogne, a souvent dû répéter la même phrase attendrie aux vieux de la vieille. Ainsi ferons-nous vis-à-vis des braves, des audacieux et des téméraires de la librairie nationale que nous allons décorer des faveurs de nos félicitations annuelles.

Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — A cette librairie le pompon cette année! La maison Quantin tient la corde sur toute la longueur et arrive *bonne première* avec une production incroyable d'ouvrages de toute nature destinés à la plus grande variété d'intelligences que Gall et Lavater aient pu décrire. Rien ne manque à cette prodigieuse collection de livres de toute classe et de tous formats. Livres de haut luxe, livres d'art, de voyages, de vulgarisation, chefs-d'œuvre du roman contemporain, contes enfantins, ouvrages d'éducation, albums pour le petit monde, tout se trouve dans cette mise en vente colossale qui suffirait à défrayer nos étrennes littéraires nationales. Cette variété n'est point tant seulement dans l'idée et l'expression des ouvrages publiés; elle se trouve plus encore peut-être dans la diversité des modes d'illustration et de reproductions d'art. Chromotypographie, phototypie, héliogravure en relief et en creux, gravure à l'eau-forte et gravure sur bois, coloriage au patron, typographie bronzée, la maison Quantin a tout mis en œuvre pour offrir au public la plus étonnante série d'ouvrages que l'imagination puisse rêver. Elle s'est employée ingénieusement à sortir du convenu, du banal et du *courant*, et dans tout ce qu'elle a entrepris cette année, elle s'est montrée initiatrice et presque téméraire dans la voie du progrès. Aussi a-t-elle droit au succès le plus légitime, et quelque singulier qu'il puisse paraître de nous voir décerner nos louanges sans réserve à la maison mère du *Livre*, on conviendra qu'à diverses reprises nous avons été juges assez sévères de plusieurs publications sorties de la rue Saint-Benoît, pour qu'il nous soit permis aujourd'hui d'admirer en toute loyauté la noble et abondante production de la Société générale d'impression et d'édition, dorénavant connue sous la raison sociale Maison Quantin :

Après ce préambule, la revue. — Voici d'abord *le Miroir du Monde*, notes et sensations de la vie pittoresque, par Octave Uzanne, avec 160 illustrations de Paul Avril. Un volume petit in-4° de 190 pages environ, imprimé en caractères Didot, tirage sur vélin de Hollande, illustré à chaque page de dessins en couleur ou en bronze, reproduits d'après des compositions polychromes ou des dessins monochromes de Paul Avril, en taille-douce et en chromotypographie. Couverture originale tirée en taille-douce. Tirage limité à 2,000 exemplaires numérotés, plus 200 exemplaires sur papier du Japon. Le volume sur vélin de Hollande, 50 francs.

Cet ouvrage est aujourd'hui archi-épuisé et fait déjà prime; il n'en sera donc question que pour mémoire bibliographique.

Le Miroir du Monde donne le reflet des principaux tableaux de la vie élégante. Il est divisé en dix chapitres : *le Monde et la Société*, — *les Arts et les Lettres*, — *l'Intérieur*, — *l'Étude*, — *l'Amour*, — *le Voyage*, — *les Sports*, — *la Table*, — *le Rêve*, — *la Campagne*. Chaque page de ce livre à grandes marges est illustrée par Paul Avril de dessins d'une grande variété de composition et d'exécution, dans les notes les plus diverses et les tonalités les plus complexes. Toutes ces illustrations sont interprétées tour à tour par la taille-douce, la chromotypographie et par tous les procédés de gravure en relief. A l'aquarelle succède le fusain, au fusain le lavis, au lavis le camaïeu; aux larges compositions font suite des sujets d'ornement tirés en or et en bronze; tantôt le dessin empiète sur l'ampleur des marges, tantôt il se faufile dans le texte, s'y marie ou y fait cadre avec une fantaisie toujours harmonieuse et une originalité qui dépasse tout ce qui avait été précédemment fait pour des ouvrages appréciés comme *l'Éventail* et *l'Ombrelle*.

Après cette publication exceptionnelle, nous citerons en première ligne *l'Extrême Orient* — Indo-Chine, Annam, Tonkin, Chine et Japon —, par Paul Bonnetain. Un volume grand in-8°, illustré de 450

dessins d'après nature. — Broché, avec couverture imprimée en chromotypographie sur papier du Japon : 30 fr. Relié sous étoffe, avec gravure en camaieu d'un genre absolument nouveau : 37 fr. — Ce magnifique volume continue la collection : « le Monde pittoresque et monumental », inaugurée par *l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande*, et où paraissait l'an dernier, *les Environs de Paris*.

M. Paul Bonnetain, qui a parcouru deux ans de suite l'extrême Orient comme touriste et comme correspondant du *Figaro* et du *New-York Herald*, nous avait donné un trop petit nombre de ses impressions de voyage. Cette année, il les a réunies toutes sous un format et sous une forme qui en font le livre d'étrennes et le livre de prix que réclamaient les gens du monde et la jeunesse. Il a pleinement réussi dans sa tâche, tout en demeurant l'ecrivain artiste qu'on connaît. Le géographe n'a pas chez lui tué le poète, et son *Extrême Orient*, si merveilleusement édité par la maison Quantin, restera comme livre de bibliothèque.

Il est en effet attachant comme un roman, exact comme une photographie. On y apprend la vérité sur le Tonkin, sur l'Indo-Chine française, sur la magique transformation de la vieille Chine, sur les beautés du Japon.

Les livres de voyage écrits par un écrivain véritable, sachant voir, et illustrés avec cette conscience sont rares : celui-ci nous semble appelé au plus grand succès. — Ne pouvant ici que mentionner ce bel ouvrage, nous nous en occuperons bientôt dans un compte rendu spécial, où nous aurons à juger de son mérite historique et littéraire, ainsi que la division que l'auteur a cru devoir adopter.

Dans la série des ouvrages d'art de la maison Quantin, à côté du *Dictionnaire de l'ameublement* dont nous parlions dernièrement, il convient de nous arrêter un instant sur *les Bijoux anciens et modernes*, par E. Fontenay, volume in-4° de 500 pages, imprimé sur vélin teinté, illustré de plus de 700 dessins originaux. (Prix : 25 fr.) — Ce livre est consacré à l'étude de *la Bijouterie* proprement dite, c'est-à-dire à celle des objets de métal dont tous les peuples ont fait, depuis les temps les plus reculés, et font encore leur parure. Il est à la fois une monographie très complète de cet art, une analyse détaillée de ses procédés et une histoire critique de ses progrès à travers les temps. L'auteur — à la fois artiste remarquable et écrivain de valeur, et dont la mort prématurée a fait de ce livre une œuvre posthume — s'est efforcé de répondre, d'une part, à la légitime curiosité des industriels, et, d'autre part, à celle des gens de goût désireux de donner à leurs jugements la base d'une solide érudition artistique.

Une publication de cette nature ne pouvait être complète que si le texte en était éclairé autant qu'orné par de nombreuses et fidèles reproductions graphiques. En pareille matière où il s'agit surtout de formes, le meilleur moyen de frapper les esprits est de parler d'abord aux yeux. Aussi les éditeurs, convaincus de cette vérité, n'ont-ils pas hésité à donner la plus grande importance à cette illustration. L'ouvrage est orné de plus de 700 dessins, tous choisis en raison de leur importance documentaire et de leur valeur artistique; tous inédits, ils ont été exécutés sous la direction de l'auteur, soit d'après des croquis ou même des compositions très poussées, rapportées de ses voyages, soit d'après les originaux conservés dans les musées publics ou faisant partie des plus célèbres collections particulières. M. Saint-Elme Gautier, dont on connaît le talent précis et coloré, la conscience et l'habileté, a été chargé de cette mise en œuvre; il a pleinement réussi dans sa tâche difficile.

C'est à la généralité des lecteurs que s'adresse cet ouvrage, aussi bien aux curieuses qu'aux curieux, et, en le feuilletant, plus d'une élégante éprouvera la tentation de faire exécuter, pour son usage personnel, quelques-uns des jolis bijoux qui y sont décrits et dessinés.

Dans la collection des chefs-d'œuvre du roman contemporain nous signalons *le Roman d'un jeune homme pauvre*, par Octave Feuillet. Édition de grand luxe, richement illustrée. In-4°, sur fort vélin, orné de nombreuses gravures sur bois exécutées par F. Méaulle et d'un grand portrait de l'auteur, gravé à l'eau-forte par Wallet. (Prix : 25 francs.)

Par ce temps de naturalisme à outrance, l'opportunité de cette publication s'affirme d'autant mieux qu'il n'existait jusqu'à ce jour aucune édition de luxe de l'ouvrage célèbre de M. Octave Feuillet. Inspiré des sentiments les plus élevés et les plus purs, ce livre est par excellence celui qui puisse être offert aux jeunes gens et aux jeunes filles. La forme élégante que la maison Quantin lui a donnée en fera l'ornement des salles et salons.

Il a été fait de cette belle édition un tirage de luxe sur papier du Japon, numéroté de 1 à 100 au prix de 100 francs le volume.

La collection des chefs-d'œuvre du roman contemporain que poursuit la maison Quantin est d'ailleurs depuis longtemps classée.

A côté des œuvres littéraires consacrées, les livres d'investigations ethnographiques ont tenté les directeurs de la maison et voici un livre très original, publié sous ce titre : *Au Kurdistan, en Mésopotamie et en Perse*, par Henry Binder, volume grand in-8° de 450 pages, illustré de 200 gravures en phototypie, d'après les photographies rapportées par l'auteur et d'une carte en chromotypographie des frontières turco-persanes, avec un joli frontispice en héliochromie par H. Danger. (Prix : 25 francs.)

Le livre que publie aujourd'hui M. Binder est le récit très dramatique et très pittoresque de son dernier voyage dans les régions peu explorées des frontières turco-persanes. M. Binder, en se dirigeant vers ces contrées, avait compris qu'elles seraient un jour le théâtre de la grande lutte qui se prépare entre les Russes et les Turcs et qu'il serait du plus haut intérêt pour la science géographique de posséder sur tout le pays kurde des données complètes et précises.

L'ouvrage est à la fois scientifique et d'une lecture

très attrayante. Il est rempli de détails curieux sur la vie, les mœurs, la religion, l'histoire, de ces peuplades à demi sauvages, avec lesquelles M. Binder et son escorte ont eu plus d'une fois à lutter en parcourant le Kurdistan. L'auteur nous raconte toutes les difficultés qu'il a dû vaincre pour remplir dignement la mission qui lui avait été confiée, et tous les périls auxquels l'ont exposé la mauvaise volonté du gouvernement turc et la férocité des populations kurdes. Une carte très détaillée, dressée par M. Binder, nous permet de le suivre pas à pas dans sa marche, et un grand nombre de croquis et de photographies reproduites par les nouveaux procédés de la phototypie, c'est-à-dire avec une *exactitude absolue*, nous aident à mieux connaître les régions qu'il décrit dans son livre. Cet ouvrage sera bien certainement l'une des plus belles publications de l'année et nous pouvons dès maintenant lui prédire un grand succès auprès de tous ceux qu'intéressent les voyages, la géographie et la vie d'aventures dans les pays inconnus.

Ouvrons maintenant la collection de livres pour l'adolescence. La variété en est incomparable ; en tête, nous signalerons les *Petites bonnes gens*, par Mme Julie de Monceau. Illustrations d'Adrien Marie. — Un volume in-4° avec gravures en deux tons. Prix : 5 francs.

Mme Julie de Monceau, l'aimable et délicat auteur dont le premier ouvrage : *l'Enfant des Vosges*, a été dès son apparition, l'année dernière, adopté officiellement par la ville de Paris, nous donne cette fois, dans une suite de nouvelles charmantes et très ingénieusement présentées, la gamme complète des sentiments et des émotions par où passeront, tour à tour attendris ou joyeux, ses fidèles lecteurs les Petites bonnes gens.

Adrien Marie, le dessinateur favori des eufants, a illustré ce petit livre. Jamais il n'a fait mieux et ses compositions imprimées en deux tons forment une série de petits tableaux d'un aspect très artistique.

Nous aimerons à retrouver ainsi chaque année le nom de Mme Julie de Monceau au milieu des publications enfantines ; elle s'y est fait une place très personnelle qu'elle doit avoir à cœur de maintenir et nous l'applaudissons très sincèrement. — Dans une autre note, non moins curieux est le joli livre intitulé *Au pays des fées*, par la baronne Antonine L. de Rochemont, illustrations de Mès. — Un vol. in-8°, 7 fr. 50 ; relié 10 francs.

« Il convient de croire aux fées, dit M. Anatole France dans un des meilleurs chapitres de sa *Vie littéraire :* elles ne sont pas plus fausses que le reste et elles sont plus aimables. » Telle est aussi la pensée de l'auteur du charmant volume que nous annonçons aujourd'hui. Il est évident que Mme L. de Rochemont, qui nous conduit au pays des fées, les a beaucoup fréquentées, aussi bien que leurs amis les plus intimes, Ch. Perrault et Mme Dufresnoy ; elle connaît leurs caractères, leurs sentiments et leurs mœurs. Les récits qu'elle nous offre sont des histoires vraies, sincères, *vécues*. Comme dans notre pays et notre temps, qui n'ont rien de fantastique, les personnages que l'auteur met en scène ont leurs travers, leurs défauts ou leurs vices, et aussi leurs qualités ou leurs vertus : les fées Carabosses punissent les méchants ; les bonnes fées encouragent et récompensent le mérite. Les enfants ne veulent pas être trompés : qu'ils fassent quelque jour avec Mme L. de Rochemont un voyage au pays des fées et certainement, à suivre leur aimable guide, ils trouveront plaisir et profit.

Autre livre pour les *Young people*, écrit par M. Vallery-Radot et qui a pour titre *le Voyage de Mlle Rosalie*. Prix : 1 fr. 50.

Mlle Rosalie est une vieille fille, couturière de son état, qui ne connaît de Paris que les rues où elle va travailler en journée. Elle n'est jamais sortie des fortifications et n'est jamais allée en chemin de fer, quand une petite fille imagine de l'inviter à passer une journée d'été chez ses parents à la campagne. Mlle Rosalie mit un an à décider ce grand voyage. Aussi, quand on la vit débarquer à la station de Garches, sur la ligne de Versailles, ce fut un événement. C'est cet événement et tous ses épisodes que raconte M. Vallery-Radot, avec un charme et un esprit qui ne perdent rien de leurs qualités littéraires à se mettre à la portée du *jeune âge*.

Adrien Marie s'est chargé des illustrations de ce petit album. Il en a fait, selon son habitude, un joli livre dont chaque page, chaque alinéa est égayé d'amusants dessins. Papas et mamans regarderont souvent par-dessus l'épaule des petits lecteurs pour voir, eux aussi, les *belles images* avant de lire à leur tour le saisissant *Voyage de Mlle Rosalie*.

Enfin, la maison Quantin n'oublie pas la note patriotique en éditant *le Soldat*, par M. Charles Leser. Un vol. in-8° : 7 fr. 50.

Le Soldat est une véritable et complète description de la vie militaire aux différentes époques de l'histoire. Les Grecs et les Romains, les Barbares et les soldats de Louis XIV, les héros de la Révolution et du premier Empire et ceux de la guerre de 1870 revivent dans les pages de cette monographie exacte et pittoresque, amusante et savante. Nous aurons suffisamment dit le mérite de cet ouvrage quand nous aurons ajouté que M. Charles Leser, le chroniqueur militaire bien connu, a écrit le texte de ce joli volume, et que le peintre militaire Eugène Chaperon a, dans une centaine de compositions originales, fait une peinture fidèle de la vie militaire, à laquelle tous participent aujourd'hui.

Mais ce n'est point fini ; jeunes filles et jeunes gens peuvent se réjouir sous la lampe, car la *Bibliothèque de l'Éducation maternelle*, entreprise par la maison Quantin, les dote d'une quantité de volumes à 2 fr. 25 dont les cinq nouveaux sont les suivants :

1° *Hans Mertens*, par M. Henry Carnoy, professeur au lycée Louis-le-Grand, illustrations de Chovin. — Hans Mertens est un garnement sympathique et intelligent, mais quelque peu enclin à la paresse et à la désobéissance, qui préfère l'école buissonnière aux

leçons de l'instituteur. Ces vilains défauts l'entraînent dans une série d'innombrables aventures, et nous le voyons parcourir la France entière, tour à tour gardeur de dindons, marchand de pipes, braconnier, saltimbanque, montreur d'ours, et enfin involontaire aéronaute, enlevé dans un ballon qui va l'égarer dans les landes de Bretagne. Tous ces événements n'ont pu altérer son courage ni sa bonne humeur, mais lui ont donné beaucoup à réfléchir, et quand il retrouve enfin sa famille désolée de sa disparition, on sent que chez Hans Mertens, le mauvais sujet, instruit par les dures leçons de l'expérience, a définitivement fait place à un garçon docile et travailleur.

2° *Les Rogimbot*, par Mme Noémi Balleyguier, illustrations de Zier. — Dans *les Rogimbot* nous retrouvons, mis en scène avec la même verve et la même gaieté, à peu près les mêmes personnages que dans *Mademoiselle Trymbalmouche*, un volume du même auteur paru l'année dernière. S'il a changé physiquement, le brave commandant Rogimbot est resté le même excentrique à la tête exaltée et au cœur généreux. Il est, de plus, devenu père d'un garçon et de deux filles qui lui causent bien des préoccupations. A la suite d'un héritage inattendu, le commandant Rogimbot a la malencontreuse idée de quitter sa province et de venir se fixer à Paris; mais, devenu la victime d'un charlatan, il ne tarderait pas à laisser dans toutes ces tribulations sa fortune et sa raison, sans de braves amis et sans l'inaltérable dévouement de la bonne Mme Rogimbot, née Palmyre Trymbalmouche.

3° *Les Cœurs aimants*, par Mme de Witt née Guizot et Mlle S. Doy, illustrations de Jules Girardet. — Deux touchantes histoires composent ce volume. Dans la première, *Mère et fille*, on voit de quel miracle est capable le dévouement d'une mère pour une malheureuse enfant venue au monde sourde et muette. Dans la seconde, *Fille et Père*, l'auteur nous montre une jeune fille, aimante et bien douée, dont l'ingénieuse tendresse s'efforce à faire le bonheur d'un père que trop de générosité et de noblesse a réduit à la pauvreté. Mme de Witt née Guizot, à laquelle ses ouvrages pour la jeunesse ont acquis une juste réputation, a trouvé en Mlle S. Doy une collaboratrice qui, comme elle, joint le charme et la délicatesse du style à l'élévation des sentiments.

4° *Bouton d'or*, par Mme J. de Sobol, illustrations de Lœvy, Steinlen et Tofani.

Trois enfants, un jeune garçon et ses deux sœurs, sont, pendant une absence de leurs parents, à peu près livrés à eux-mêmes. Ce n'est pas sans peine qu'ils arrivent à remplir leur promesse de rester toujours sages et raisonnables; mais le souvenir de leur mère éloignée et malade, leur ardent désir de ne lui causer aucun chagrin, suffisent à leur faire tenir parole. Ils en sont d'ailleurs bientôt récompensés par le retour, en bonne santé, de leur chère maman. Il est impossible de peindre avec plus de finesse et de vérité que ne l'a fait l'auteur de *Bouton d'or* le caractère des enfants, leur générosité naturelle, les naïfs élans de leur cœur.

5° *Les Vingt-huit jours de Suzanne.* — Les vingt-huit jours de Suzanne ne sont autre chose que les vacances de l'enfant. Sa tante Jane la conduit successivement dans la forêt, au bord de la mer et dans la plaine. Et là, devant la nature, l'enfant reçoit une leçon de choses qui se grave dans sa mémoire, mieux peut-être que la leçon de son professeur. Les nombreux et charmants dessins de G. Fraipont complètent admirablement les démonstrations de tante Jane.

Dans la *Bibliothèque enfantine* ont paru encore deux petits volumes pour les étrennes de 1888.

1° *Mignonnettes*, histoires pour les petits enfants, par Mme Noémi Balleyguier, illustrations de Vavasseur. Six contes écrits avec simplicité, dans chacun desquels les enfants trouveront, en même temps qu'un récit amusant, une utile leçon de morale.

2° *Mémoires de Cigarette*, par Théo-Critt, illustrations de Steinlen, autobiographie d'une petite chienne blanche qui, par son obéissance, son dévouement à ses maîtres, intéressera au récit de sa vie tous ses jeunes lecteurs.

N'avions-nous pas raison de dire qu'aucune maison d'édition ne pouvait rivaliser avec la production incroyable de la maison Quantin?

Librairie Hachette. — La maison Hachette offre à son public — c'est-à-dire à tout le public lisant — une suite de livres d'étrennes qui, pour être un peu moins considérable, par le nombre de volumes, que celles des années précédentes, ne leur cède en rien pour l'intérêt de la matière et le luxe de la mise en œuvre. En commençant, comme il convient, par les livres destinés aux petits et aux adolescents, nous trouvons un grand album en couleurs, intitulé : *Dernières scènes humoristiques*, par R. Caldecott. 8 francs.

Pourquoi *dernières?* — Tous les enfants qui les feuilletteront, et y riront de ce bon rire qui rafraîchit l'âme des vieux, regretteraient trop de ne pas en pouvoir espérer d'autres pour l'an qui vient. Ce genre anglais a droit de cité désormais chez nous, et c'est à la maison Hachette qu'il doit ses lettres de naturalisation. Elle ne voudra pas interrompre cette œuvre d'hospitalité, profitable non moins à celui qui donne qu'à celui qui reçoit, et nous verrons encore sortir de ses magasins de belles pages enluminées, couvertes de chasseurs en habit rouge, de chevaux sauteurs, de taureaux furieusement ahuris, de jolies *misses*, ou de charmants *babies* polychromes, signés Caldecott et Greenaway.

Mme Colomb, si connue et si aimée des jeunes lecteurs, a écrit un nouveau récit, intitulé *Danielle*, illustré de nombreuses gravures d'après Tofani. (1 vol. in-8°, 4 francs.)

Danielle est la dernière venue de la famille Vaucroix; sa mère est morte en lui donnant le jour. Aussi est-elle l'objet de la sollicitude de tout ce qui l'entoure. On ne peut d'ailleurs se défendre de l'aimer. Elle est merveilleusement douée; elle apprend tout ce qu'elle veut, musique, peinture, déclamation. Tout le monde chante ses louanges et se confond en compliments,... tout le monde, sauf un certain Lin.

daël, un ancien camarade d'enfance, qui fait tache dans le tableau, en ne dissimulant pas les réserves qu'il apporte, à part lui, à l'enthousiasme général. Danielle en est intérieurement très irritée. Elle lui en saura gré plus tard, à la suite d'une incartade, étourderie d'enfant gâtée, qui soulève tellement l'opinion contre elle, qu'elle craint de voir son frère obligé de se battre en duel pour la défendre. Lindaël finit par la rassurer, et la pauvre Danielle, comprenant que nos meilleurs amis ne sont pas toujours ceux qui nous flattent le plus, tombe dans les bras de celui qui, l'aimant de tout son cœur, a eu le courage de la blâmer et de ne lui point cacher la vérité. Inutile de dire que c'est un bel et beau mariage qui clôt cette aventure.

Les jeunes filles lisent aussi, avec grand plaisir, l'histoire que Mlle Zénaïde Fleuriot—une vieille amie toujours jeune — leur raconte, pour faire suite au *Clan des Têtes chaudes*, qui les a tant intéressées l'année dernière. Après la ruine de M. du Galadoc et la dispersion des fils, partis pour soulager la famille et chercher à combattre la mauvaise fortune avec leurs propres forces, les débris du clan se sont retirés au Galadoc, dans la vieille maison des ancêtres, une masure tremblant au vent, qu'il faut disputer aux rats et aux souris. Mais grâce à la vaillance de la bonne Michelle et à l'énergie de la gentille Bengale, on remet tout en ordre et on parvient à en faire une habitation confortable. La charmante enfant se prodigue : elle est la compagne de son vieux père, la petite mère de son plus jeune frère, Goulven, et bien que les ressources de la famille soient très réduites, elle trouve encore le moyen d'être la petite providence des pauvres sabotiers du voisinage. C'est l'histoire des mérites et du dévouement de cette adorable Bengale que Mlle Z. Fleuriot nous raconte cette année. Nous espérons bien trouver celle de la récompense qu'elle lui tient sans doute en réserve, dans le nouveau volume que Mlle Z. Fleuriot promet de nous donner bientôt. (*Au Galadoc*, 1 vol. in-8°, illustré de 60 gravures d'après E. Zier; 4 francs.)

Les jeunes gens trouveront un intérêt spécial dans les deux volumes de M. J. Girardin et de Mme P. de Nanteuil. Le premier, qui n'en est plus à compter ses succès dans ce genre de littérature, nous présente, dans *Second violon* (1 vol. in-8°, 112 gravures d'après Tofani, 4 fr.), un concierge, M. Thomas, qui a eu, dans sa jeunesse, la vocation de la musique. Malheureusement, les inepties de la destinée avaient contrarié le libre développement de ses goûts, et il devait se contenter de tirer le cordon, tout en *carrelant* les vieilles chaussures de la domesticité du voisinage. Mais il avait décidé que l'un de ses fils, pour le moins, atteindrait aux brillants sommets de l'art et de la renommée dont il n'avait eu, pour lui-même, que la vision éphémère. Le sort tomba sur le dernier des Thomas, le troisième par rang d'âge, César, bon gros garçon plein de bonne volonté et de docilité, mais absolument dépourvu d'inspiration. Cependant, à force de patience, d'exercices répétés, et, grâce aussi aux conseils de l'illustre Pérékop, une des gloires du Conservatoire de musique, il finit par acquérir sur le violon un talent estimable : il obtint même un second prix partagé avec une sorte d'illuminé, un certain Numa Soldé, qui se prenait pour un génie incompris. Plus modeste, César se contenta d'une place de second violon à l'Opéra, et se fit un petit sort heureux qu'il eut le plaisir de faire partager au père Thomas, tandis que Numa Soldé, de plus en plus incompris, terminait misérablement une carrière pleine de déboires et de déceptions.

Le second, *Capitaine* (1 vol. in-8°, 72 gravures d'après Myrbach, 4 fr.), peint à merveille la vie faite d'abnégation, de devoir et de dévouement de nos braves marins. *Capitaine* n'est pourtant que le nom d'un bon gros chien de Terre-Neuve, qui, malmené, maltraité, presque assommé par son ancien maître, a été pansé, soigné, presque sauvé par un petit mousse, Yvon Jossic, auquel il s'attache et qu'il suit obstinément pendant toute sa carrière; carrière aventureuse et glorieuse aussi, car de simple mousse Yvon Jossic devient officier de notre marine. L'auteur connaît bien les marins et les détails de la vie du bord. Il a mis dans ce cadre des épisodes pleins d'intérêt, comme la recherche d'un voleur à bord de *la Minerve;* le sauvetage de l'amiral dont le canot a chaviré en rade de Hong Kong; le fatal combat de Tamsui livré par les compagnies de débarquement de la flotte et l'héroïque attaque des frégates chinoises par nos torpilleurs, près de Ning-Po. Il y a du sentiment aussi dans ce livre, et du meilleur : la régénération morale d'un jeune homme blasé par la grande vie, l'enseigne de vaisseau Robert Leray, et le récit de sa mort, à laquelle assiste l'amiral Courbet, forment l'une des scènes les plus touchantes qu'il soit possible d'écrire.

Parmi les livres qui s'adressent déjà à des lecteurs plus âgés et connaissant l'histoire générale de notre pays, il faut citer la sixième partie des scènes historiques de Mme de Witt, née Guizot, *Un patriote au* XIVe *siècle*, beau volume illustré de nombreuses gravures d'après E. Zier (in-8°, 4 fr.), et contenant deux autres récits, *les Héroïnes de Harlem* et *Une heureuse femme*. En préparant l'édition des *Chroniqueurs de l'Histoire de France*, Mme de Witt a eu l'occasion de recueillir bien des traits de courage et de patriotisme. Ce sont quelques-uns de ces beaux exemples, dignes d'être racontés pour être imités, dont elle nous donne le récit. *Un patriote*, c'est Juvénal des Ursins, garde de la prévôté des marchands de Paris, au XIVe siècle. Les ducs de Bourgogne et de Berry, oncles de Charles VII et régents du royaume pendant les accès de folie du malheureux roi, voulaient se venger des conseillers du malheureux prince qui s'étaient opposés à leurs exactions. Juvénal des Ursins, désigné à leur rancune par sa probité et la loyauté avec laquelle il défendait les intérêts qui étaient confiés à sa garde, donne un noble exemple de désintéressement et de fidélité au devoir. — *Les Héroïnes de Harlem* sont les nobles femmes qui, sous la conduite de dame Kanau, bravèrent courageusement les efforts et les menaces des bandes féroces du

duc d'Albe, qui ravageaient les Pays-Bas. — *Une heureuse femme*, c'est Mme de Lavalette, qui put, au péril de sa vie, sauver son mari, emprisonné et près d'être condamné à mort, pour fidélité à l'Empire, sous la Restauration.

Une nouvelle édition de la *Jeanne d'Arc* de notre grand historien national, J. Michelet, avec dix grandes eaux-fortes d'après Bida (1 vol. in-8°, 20 fr.), est un véritable livre de luxe, comme typographie et comme illustration. Ce récit, où Michelet a tant mis de sa flamme et de son cœur, ne saurait être lu dans un texte mieux fait pour plaire à l'œil pendant que l'esprit est échauffé et ravi. Les illustrations sont remarquables, bien qu'un peu froides, peut-être, au milieu d'une telle inspiration.

Nous n'avons pas l'intention de revenir ici sur les grands ouvrages de la maison Hachette qui, chaque année, s'élèvent de quelques assises nouvelles, comme la *Géographie universelle* de M. Élisée Reclus, ni sur ses publications périodiques, telles que *le Tour du monde* et *le Journal de la jeunesse*. Tout le monde les connaît, et nous n'apprendrions rien à personne en en proclamant à nouveau la valeur. Nous devons pourtant une mention spéciale au second volume de l'*Histoire des Grecs*, de M. Victor Duruy, qui conduit les annales du monde hellénique depuis les guerres médiques jusqu'au traité d'Antalcidas (1 vol. in-8°, 25 fr.). C'est un véritable monument élevé non seulement à la science historique, mais aussi à l'art, qui a tenu une si grande place dans la vie des peuples grecs, et qui n'en tient pas une moindre dans l'œuvre de M. V. Duruy.

On ne peut nommer M. Duruy sans évoquer le souvenir de ce qu'il a fait pour l'instruction publique en France, et de la puissance extraordinaire avec laquelle il a donné l'impulsion initiale de toutes les réformes et de tous les progrès qui sont en train de s'accomplir. M. Louis Rousselet, que préoccupaient aussi ces graves questions d'éducation et d'instruction, passe en revue, dans un livre intitulé *Nos grandes écoles militaires et civiles* (1 vol. in-8° ill., 7 fr.), l'École navale; l'École spéciale militaire, l'École polytechnique, l'École centrale des arts et manufactures, l'École des beaux-arts, l'École de médecine, l'École de droit, l'École normale supérieure et l'École forestière. Pour donner à son travail la précision, l'exactitude, la vérité qui en font le mérite, il ne s'est pas contenté de visiter chaque école dans tous ses détails, d'étudier son fonctionnement, de s'enquérir près des professeurs et des élèves, il a voulu encore séjourner dans plusieurs d'entre elles, et pénétrer ainsi tous les secrets de la vie d'écolier. Cet ouvrage, qui nous initie aux coutumes particulières de chaque école, à sa vie propre comme aussi à son langage spécial, illustré de gravures qui traduisent aux yeux les scènes qui y sont le plus habituelles, répond aux désirs, non seulement des jeunes gens curieux de connaître par avance les écoles où ils rêvent d'entrer, mais encore aux parents qui veulent suivre du regard et de la pensée leurs enfants hors de la maison paternelle.

M. Camille Flammarion, sous une couverture d'un azur qu'on doit croire céleste, publie une monographie de l'atmosphère, « météorologie populaire », où l'écrivain astronome met dans son exposition de la science plus de flamboiements, de clartés, de rayonnement et de fraîcheur que la polychromie n'est arrivée à en mettre dans les figures qui l'illustrent (1 vol. in-8°, 300 fig. en noir, 17 planches en couleurs et 16 cartes, 12 fr.). Personne mieux que lui, en effet, ne peut servir de guide dans cet immense domaine de l'atmosphère, que ses études et l'expérience de ses voyages aériens lui ont, depuis longtemps, rendu familier. La précision scientifique se fait aimable sous les dehors de la forme littéraire exquise dont sa plume sait la revêtir.

Cette œuvre de vulgarisation de la science dans toutes ses branches, un des plus glorieux titres de la maison Hachette, se continue avec une habileté et un succès qui ne changent pas, dans la *Bibliothèque des merveilles* (1 vol. in-16 ill., 2 fr. 25), où viennent de paraître : *le Pétrole*, par M. W. de Fonvielle; *les Papillons*, par M. Maindron; *les Merveilles de l'horlogerie*, par MM. Portal et de Graffigny, et *Ninive et Babylone*, par M. Marant.

Citons encore le *Voyage au Groënland* de A.-E. Nordenskjold, traduit par M. Ch. Rabot (1 vol. in-8° ill., 15 fr.), et *la Vertu en France*, par M. Maxime du Camp (1 vol. in-8°, 45 gravures sur bois, 7 fr.), dont *le Livre* reparlera plus au long.

Nous avons réservé une place spéciale au grand ouvrage de la saison, chez MM. Hachette et Cie, *la Belgique*, par M. Camille Lemonnier. Ce gros in-4°, orné de 324 gravures sur bois dont un grand nombre à pleine page (prix : 50 francs), est l'œuvre d'un des maîtres de la jeune littérature belge, dont les romans ont eu en France un très grand retentissement et qui, non content de travailler à la gloire de son pays en illustrant son nom, s'est donné la noble et douce tâche — *work of love* — de lui élever un impérissable monument. La Belgique est réellement dans ces pages, avec ses différences d'aspects physiques, ses caractères propres, ses diversités ethnographiques, ses industries, son commerce, sa littérature, ses arts, ses coutumes, ses mœurs, ses plaisirs, ses costumes, les manifestations si multiples de son tempérament et de son génie. La gravure s'unit intimement au texte et presque toujours en est digne. C'est le livre d'un érudit, d'un poète, d'un artiste; c'est le livre d'un Belge fier de sa patrie et dont sa patrie doit être fière; c'est un bon et beau livre, après la lecture duquel on doit s'aimer mieux des deux côtés de notre frontière. Nous en reparlerons bientôt.

Firmin-Didot et Cie. — Nous n'avons guère que trois ouvrages à annoncer parmi les productions de la librairie Firmin-Didot; mais tous les trois sont d'une grande importance au triple point de vue de l'histoire, de la littérature et de l'art. *Napoléon Ier et son temps*, par M. Roger Peyre, forme un gros volume in-4° illustré de 12 planches en couleurs et d'environ 300 gravures d'après des artistes dont la liste serait

trop longue à rapporter ici, mais qui sont tous des maîtres. Ce n'est pas une simple biographie, comme le titre pourrait le faire croire, c'est l'histoire de toute une époque. Et, en effet, Napoléon a tellement dominé son époque que son nom résume son temps. L'historien s'est interdit d'apprécier ici le rôle de ce grand homme. Il lui a suffi d'accumuler des documents et des faits et d'écrire une narration vivante et fidèle, qui permît à chacun de tirer sa propre conclusion. Malgré les si nombreux écrits qui se sont accumulés sur ce sujet, les éditeurs ont pensé qu'il était possible de faire un livre nouveau : — au point de vue du texte, en se tenant à une distance égale de la simple biographie et de l'étude exclusive des grands événements politiques et militaires, et en montrant l'action que Napoléon a exercée sur son époque et sur la société; — au point de vue de l'illustration, en reproduisant non pas seulement les sujets militaires et les silhouettes guerrières devenues classiques, mais encore tous les documents de l'époque qui apportent des preuves à l'histoire et permettent de saisir le mouvement des esprits dans les différentes directions que peut prendre l'activité humaine. Ainsi, à côté des œuvres des maîtres, très remarquablement reproduites d'ailleurs, on trouve des caricatures, des scènes de mœurs, gravures courantes françaises et étrangères qui rendent si bien la physionomie d'une époque et mettent comme à nu les mœurs publiques et privées. L'ouvrage fait suite à la collection du bibliophile Jacob, qui s'était attaché à faire revivre les gloires des siècles passés. M. Victor Peyre s'est chargé de nous montrer le commencement du nôtre. Il l'a fait avec la sûreté et l'impartialité de l'historien, qui sait que l'histoire parle, en fin de compte, plus haut et mieux que les passions humaines. Le temps, du reste, qui éloigne tout, lui a facilité la tâche : l'époque impériale peut aujourd'hui s'envisager d'un œil impartial et froid, mais non pas d'un œil indifférent; car au delà des fautes de la politique et des mauvais calculs des partis, il y a la génération d'alors, pleine de jeunesse, d'enthousiasme et d'élan généreux, qui fit de la France l'initiatrice et, un instant, la maîtresse du monde. Ce sont là les grandes lignes du programme que l'auteur et les éditeurs se sont tracées : ils y sont, d'un bout à l'autre, restés fidèles et ont produit le livre hors pair que promettait un tel plan.

De l'empire à la papauté, il n'y a qu'un pas. Et c'est une idée assez saisissante et profonde dans son originalité que d'avoir choisi comme types, au début de ce siècle, le dominateur des corps, Napoléon, et, à son déclin le pasteur d'âmes, Léon XIII. Nous ne nous attacherons pas à faire ressortir combien les conditions particulières où se trouve la papauté de nos jours et les tendances presque générales de la science contemporaine donnent du relief à cette idée. Ce n'est pas, d'ailleurs, dans cette trop rapide revue des livres d'étrennes que nous pouvons nous permettre de creuser des considérations de cette nature. A peine pouvons-nous les indiquer en passant. Toujours est-il que la *Vie de Léon XIII*, par M. Bernard O'Reilly, refondue et annotée par M. P.-M. Brin (1 vol. grand in-8°, illustré de 2 photogravures, de 8 chromolithographies et de 320 gravures sur bois; 15 francs), répond à une curiosité ou pour mieux dire à une attente quasi-universelle. Cette *Vie*, comme le prouve la lettre autographe du cardinal Parocchi imprimée, ainsi que des lettres des cardinaux Simeoni et Gibbons, en tête du volume, a été composée sur des documents authentiques, puisés aux meilleures sources. Le saint-père lui-même, non content de bénir et d'encourager l'auteur, lui a fait remettre un *Mémoire* fort précieux, où sont relatés un grand nombre de faits absolument ignorés du public. Grâce à ce manuscrit, le livre que MM. Firmin-Didot et Cie offrent non seulement aux amis de la papauté, mais aussi à tous les admirateurs des belles et nobles existences, est pour la plupart une vraie révélation. L'évêque de Coutances et Avranches, Mgr Germain, a donné, comme préface à ce beau volume, le portrait éloquent et saisissant qu'il a tracé de Léon XIII. L'ouvrage de M. Bernard O'Reilly, qui se publiera en même temps en anglais, en allemand, en italien, en espagnol et en hollandais, est, dans la rédaction que M. Brin en donne au public français, et en dehors d'une savante introduction sur l'état de l'Église catholique à la mort de Pie IX, en quatre grandes parties : la Préparation, les Premières missions diplomatiques, l'Apostolat à Pérouse et le Souverain Pontificat. Des appendices d'un intérêt piquant, où Léon XIII nous est présenté comme écrivain et comme poète, et une illustration aussi bien choisie et bien exécutée qu'elle est variée et riche, complètent ce fort beau volume.

Le troisième volume de grand luxe publié par la maison Firmin-Didot est d'une nature plus profane, et — pourquoi ne pas le dire? — plus attrayante encore. C'est une nouvelle édition du beau livre d'Edmond et de Jules de Goncourt sur Mme de Pompadour, édition revue, augmentée de lettres et de documents inédits, et illustrée de 57 reproductions sur cuivre par Dujardin, d'après les gravures du temps (1 vol. in-4°; 30 fr.). Le succès de ***la Femme au*** XVIIIe ***siècle***, publié l'an dernier dans des conditions analogues, a engagé MM. Firmin-Didot et Cie a fait paraître aussi ***Madame de Pompadour***. Ils ont donné les mêmes soins à l'impression du texte; ils ont confié au même artiste justement réputé par son habileté à exécuter les reproductions, les estampes précieuses dont M. de Goncourt a fait choix dans ses collections si riches, dans les œuvres du temps et dans quelques cabinets d'amateurs, pour illustrer les pages charmantes qu'il écrivit avec son frère; ils ont produit un livre aussi délicatement beau et qui sera recherché avec le même empressement de tous ceux qui ont l'amour des choses exquises. Outre les reproductions Dujardin, deux estampes en couleurs, fort curieuses et fort peu connues, reproduites en héliochromie par Quinzan, achèvent de faire de ce volume une publication capable de satisfaire les plus raffinés. La couverture en papier, revêtue d'ornements en trois couleurs, marron, vert et or, sur fond gris, est d'une grande richesse et d'un goût fort

artistique à la fois. Nous nous ferions scrupule d'insister ici sur la valeur intrinsèque de l'œuvre des frères de Goncourt. L'espace ni l'occasion ne nous permettent d'étudier, comme nous aimerions à le faire, ces merveilleuses reconstitutions d'une époque qu'ils ont, les premiers, appréciée en artistes comme en savants, et décrite en une langue personnelle et générale, qui est du Goncourt, et qui est aussi de l'impeccable français. — Nous nous réservons de revenir plus tard sur l'histoire de *Madame de Pompadour*, comme aussi, d'ailleurs, sur les deux autres grandes publications de la maison Firmin-Didot, auxquelles nous avons à peine le temps d'accorder le tribut d'éloges que nous leur devons, mais qui mériteraient un examen détaillé et une étude approfondie. Contentons-nous donc, pour le moment, de répéter que cette édition de *Madame de Pompadour* est une véritable merveille, que rendent plus précieuse encore les pièces inédites dont M. de Goncourt l'a enrichie. Nous pensons, et nous le souhaitons fort, que MM. Firmin-Didot ne voudront pas s'en tenir là, et que, répondant à l'accueil fait par le public à ces deux volumes, ils auront à cœur de lui donner toute la série des ouvrages historiques et artistiques consacrés par les frères de Goncourt à cette si intéressante période. Ce serait un regret cuisant pour le bibliophile de ne pouvoir, à côté de *la Femme au* XVIII[e] *siècle* et de *Madame de Pompadour*, mettre sur le rayon favori de sa bibliothèque *Madame Du Barry* et *les Maîtresses de Louis XV* en éditions pareilles à celles pour lesquelles nous professons ici notre reconnaissante admiration.

Librairie Plon, Nourrit et C[ie]. — La maison Plon a compris l'intérêt qu'il y a à présenter à nos enfants des albums où le texte se trouve encadré de dessins en couleurs, qui en forment le commentaire continuel, qui l'expliquent, le vivifient, le rendent pour ainsi dire réel et palpable pour le petit lecteur. Le succès obtenu dans cette voie avec les délicieux ouvrages de Boutet de Monvel: *Vieilles chansons et rondes pour les petits enfants* et *Chansons de France pour les petits Français;* avec l'*Équitation puérile et honnête* du spirituel Grafty; enfin, avec le gracieux album de Mars : *Nos chéris*, ont engagé les éditeurs à continuer la série si heureusement commencée, si bien accueillie du jeune public auquel elle s'adresse. Aussi, ont-ils mis cette année encore à contribution le talent si apprécié des trois dessinateurs parisiens, dont il serait superflu de refaire l'éloge.

Un des plus curieux documents qui nous restent sur la vie de nos ancêtres depuis le XVI[e] siècle est la collection des *livres de civilité*, recueils des maximes sur la bonne tenue, le savoir-vivre, la conduite journalière de la vie. Ces manuels nous révèlent souvent la physionomie de l'époque à laquelle ils ont été écrits.

La civilité puérile et honnête (2 vol., 10 fr.), expliquée par l'oncle Eugène et illustrée par Boutet de Monvel, a plus d'un trait de ressemblance avec ces *Livres de civilité* dont nous venons de parler. Si on la retrouve un jour, dans deux ou trois siècles, au fond de quelque bibliothèque poudreuse, elle renseignera à merveille les historiens futurs sur les idées, les mœurs intimes, les habitudes domestiques, les allures, les costumes, le mobilier de notre époque.

Écrite avec une bonhomie souriante, souvent malicieuse, toujours de bon goût, par M. Eugène Plon en personne, qui, bien que sincère érudit et délicat écrivain, ne dédaigne point la littérature enfantine, *la Civilité puérile et honnête* deviendra le bréviaire de nos bébés, bréviaire aussi utile qu'amusant. Propreté est politesse, — Les devoirs de convenance à la maison, — La bonne tenue à table, — La civilité en promenade et en visite, — La courtoisie entre enfants: tels sont les sujets traités par l'auteur dans un style simple, clair, émaillé d'anecdotes et de réflexions piquantes. Ajoutons que les aquarelles de Monvel qui enguirlandent les sages préceptes de l'oncle Eugène sont d'une grâce, d'une finesse exquises, parfois d'un comique achevé. On sait que Monvel excelle à mettre en scène les péripéties de la vie enfantine. Jamais il ne l'avait mieux prouvé.

Mars est le dessinateur attitré de tout ce qu'il y a de plus agréable à regarder en ce bas monde, c'est-à-dire les jolies femmes et les beaux enfants. L'année dernière, dans *Nos chéris* (1 vol., 10 fr.), il a portraituré garçonnets et fillettes de la plus aimable façon. Cette année, dans *Compères et compagnons*, il il étudie aussi les animaux amis de *nos chéris*. Cet album fait défiler sous nos yeux tout un monde de gracieux babies au milieu de leurs *Petits amis*, c'est-à-dire les minets, les toutous, les chèvres, les pierrots, les serins, Jacquot, les canards, les cygnes, les pigeons, etc. Leurs *Grands amis* sont les poneys, les chevreuils du parc, le bon petit âne, les vaches de la prairie. N'oublions pas non plus les *Bonnes connaissances* représentées par les otaries, marabouts, lamas, chimpanzés, chameaux et éléphants du Jardin d'acclimatation. Sous le fin crayon de Mars, ces *Compères et compagnons* prennent gaiement leurs ébats ensemble, à la grande joie des parents.

L'*Équitation puérile et honnête* de Crafty (1 vol., 10 fr.) forme le manuel indispensable de tout apprenti cavalier. Sa *Chasse à tir* sera non moins nécessaire à tout chasseur novice. Avec l'humeur, la verve comique dont il a le secret, Crafty nous y conte, de la plume et du pinceau, les exploits du débutant dans la carrière cynégétique. Premier rendez-vous de chasse, hécatombe du gibier de plume ou de poil, et même massacre de pauvres chiens par le tireur maladroit, affût au sanglier, battues, tir aux alouettes, aux grives, aux faisans, poursuite des bécassines à travers les marais, guerre aux chats sauvages et aux renards, toutes les aventures du jeune Nemrod y sont narrées avec une foule de détails amusants, d'observations utiles et pratiques.

Un écrivain plein de cœur et de talent, M. Lucien Biart, nous racontait l'an dernier, d'une façon émue et charmante, la vie d'un enfant dans *Quand j'étais petit* (1 vol., 10 fr.) illustré par Monvel. Cette année, M. Lucien Biart obtiendra le même succès avec

Grand'père Maxime, histoire d'un vieux chimiste et de deux orphelins (1 vol., 10 fr.) illustré par un élégant dessinateur, M. T. Molignié. Enfants et parents y trouveront des émotions douces, une donnée entraînante et, ce qui ne saurait nuire, un peu de science en plus. Grand-père Maxime est, en effet, un vieux savant en même temps qu'un excellent homme. Il a entrepris l'éducation de deux orphelins et leur apprend non seulement à être bons et laborieux, mais encore à observer mille curieux phénomènes de la nature.

Dans une autre note, signalons un ouvrage qui porte le sceau d'un sens artistique incontestable : c'est la *Sainte-Marguerite de Cortone* (1 vol. in-8°, 10 fr.), par le R. P. Léopold de Chérancé, auteur d'un *Saint François d'Assise* bien connu de tous les amateurs de beaux livres. A l'attrait que présente le récit d'une vie sainte et merveilleuse, cette œuvre joint celui d'une série de dessins, gravures, eaux-fortes, frontispices en couleurs exécutés de la façon la plus remarquable. Le tombeau magnifique élevé à la sainte par Jean de Pise, les curieuses fresques sur sa vie dues à Ambrogio Lorenzetti fournissent quantité de sujets charmants dont on a tiré parti pour décorer *Sainte Marguerite de Cortone* d'illustrations vraiment distinguées.

Les amateurs de sport, auxquels la librairie Plon a déjà offert les deux amusants volumes de Crafty : *Paris à cheval* et *la Province à cheval* (2 vol., 20 fr.), ne sont pas non plus oubliés cette année. Un maître d'équipages consommé, un propriétaire de meutes bien connu a fait pour eux, dans un piquant ouvrage intitulé *En déplacement*, le tableau le plus vivant qu'on puisse imaginer des chasses à courre françaises et étrangères. Ces études cynégétiques seront un véritable régal pour tous ceux qui aiment l'émouvant et joyeux exercice que M. Donatien Levesque connait si bien. L'auteur nous mène chasser le chevreuil et le sanglier à travers les diverses forêts de France, le renard et le cerf en Angleterre. Joyeuses anecdotes sur les chasseurs, les équipages, les chiens de meutes célèbres, observations ingénieuses fourmillent à chaque page. Ajoutons qu'un peintre bien connu et fort apprécié, S. Arcos, a jeté dans ce bel ouvrage une foule de dessins très fins, saisis sur le vif.

Nous rappellerons pour mémoire des livres dont l'éloge n'est plus à faire : *la Comédie du jour sous la république athénienne*, écrite par le pétillant journaliste Albert Millaud et illustrée par Caran d'Ache (1 vol.,20 fr.), dont l'actualité est loin d'être épuisée et qui obtient au contraire un regain de succès; *Au Tonkin et dans les mers de Chine* (1 vol., 12 fr.), dessiné sous les balles par un jeune ingénieur de la marine, M. Rollet de l'Isle, qui a combattu aux côtés de l'amiral Courbet; *Au Mexique* (1862), *Combat et retraite des six mille* (1 vol., 20 fr.), écrit par un des acteurs de l'expédition, le prince Georges Bibesco, et contenant nombre de dessins de Jazet et des cartes fort exactes; *A travers l'Asie centrale*, magistrale étude de M. Henri Moser sur des peuples et des pays aussi curieux que peu connus; *Sahara et Sahel* (1 vol., 20 fr.), l'œuvre admirable de Fromentin, chef-d'œuvre de couleur et de style, qui est devenu pour ainsi dire classique; *Sorcellerie, Magnétisme, Morphinisme, Délire des grandeurs*, où le docteur Regnard a réuni les renseignements les plus instructifs sur ces sujets qui passionnent notre époque; le superbe ouvrage de Victor Guérin sur la *Terre Sainte;* le désopilant recueil des *Contes flamands*, où Hippolyte Verly a dépensé des trésors de verve bouffonne; *Aux bains de mer d'Ostende*, le joyeux album en couleurs dû à un artiste exquis, Mars, l'auteur des dessins pour enfants dont nous avons signalé plus haut les qualités de fine observation et la séduisante élégance.

La librairie Plon continue lentement et sûrement dans la voie du succès où elle est entrée depuis si longtemps. Elle a déjà à son actif les plus beaux ouvrages, non seulement ceux qui font honneur à sa gloire, mais aussi ceux qui rendent hommage à son désintéressement; — c'est tout dire.

Librairie J. Hetzel et C[ie]. — La librairie Hetzel poursuit, avec le succès le plus mérité, le but que s'est proposé l'éminent fondateur de la *Bibliothèque* et du *Magasin d'éducation et de récréation*. Les collaborateurs de la première heure, comme Jules Verne, tout dévoués à l'œuvre entreprise, apportent périodiquement un livre nouveau à la série commencée.

De plus jeunes, marchant sur la trace des maîtres et s'inspirant de leurs conseils et de leur exemple, sont entrés vaillamment dans la lice. Après les Jules Verne, les Sandeau, les Stahl, les Legouvé, les Malot, les Biart, les Mayne-Reid, voici les André Laurie, les Blandy, les Bénédict, les Perrault, les Gouzy, les Lermont, etc., dont le renom grandit tous les jours.

Il y a d'autres noms que nous pourrions citer, mais la liste en serait trop longue. Ce qu'il importe bien de faire remarquer, c'est que le même esprit, la même méthode, président à la publication des ouvrages qui ont fait et qui font encore la légitime réputation de la maison Hetzel. Le souvenir du maître est toujours là, aussi vivace que les livres nombreux qui portent sa signature et qui, dans la *Bibliothèque d'éducation et de récréation* tiennent le premier rang.

C'est à son école que se sont formés les jeunes écrivains dont le concours est acquis à son œuvre; c'est à ses conseils, sans aucun doute, qu'ils doivent de faire de leur talent l'usage le meilleur et le plus littéraire. Aussi les nouveautés de la maison Hetzel sont-elles toujours attendues avec la plus vive impatience. Ajoutons que l'attente ne saurait être trompée. Chaque année en fait la preuve, en enrichissant le catalogue d'une bibliothèque choisie, des œuvres nouvelles, si surprenantes par leur inépuisable variété et si justement recherchées par un public fidèle.

Voici les titres des seize publications illustrées nouvelles offertes par la librairie Hetzel, à l'occasion des étrennes, au choix des familles :

Nord contre Sud (un vol. in-8°, 9 fr.) et *le Chemin de France* (un vol. in-8°, 4 fr. 50), par Jules Verne; *le Bachelier de Séville*, par André Laurie (un vol. in-8°, 7 fr.); *la Madone de Guido Reni*, par Bénédict (un vol. in-8°, 7 fr.); *l'Oncle Philibert*, par S. Blandy; *les Jeunes Filles de Quinnebasset*, par Lermont (3 vol. in-8°, 7 fr.); *Promenade d'une Fillette autour d'un laboratoire*, par P. Gouzy (4 fr. 50); *Pas-Pressé*, par P. Perrault (un vol., 4 fr. 50); dans la Petite Bibliothèque blanche, *Récits enfantins*, par E. Muller; *Voyage au pays des défauts*, par M. Bertin; quatre albums Stahl : deux en noir, *Pierre et Paul*, par Frœlich ; *l'Age de l'école*, par J. Geoffroy ; et deux albums en couleurs : *l'Ane gris*, par Geoffroy, sûr le texte de P. Noël, et *Du haut en bas*, par Tinant. Enfin les deux beaux volumes formant la 23e année du *Magasin d'éducation et de récréation*, tomes 45 et 46.

En premier lieu il faut parler de Jules Verne.

Les fidèles lecteurs de Jules Verne ne se plaindront point : deux livres de leur auteur préféré, c'est une bonne fortune! Dans *Nord contre Sud*, Jules Verne invente une action aussi dramatique que touchante, qui a pour cadre la guerre de sécession. Aucun écrivain n'a mieux mis en relief les caractères et les mœurs des fédéraux et des confédérés. Le drame se passe sur les deux rives du Saint-John, en Floride, une des contrées les plus vastes et les moins connues des États-Unis.

Le Chemin de France, qui nous reporte d'un siècle en arrière, est cependant d'une actualité saisissante. Les péripéties diverses et les terribles difficultés que doit affronter, en Allemagne, un Français d'origine, pour rentrer dans sa patrie et prendre place dans les rangs de ceux qui la défendent, à une des heures les plus critiques de son histoire, sont décrites avec tant de verve et d'émotion que l'on sent, en les lisant, pénétrer et vibrer en soi le patriotisme dont l'auteur est rempli lui-même.

Rarement l'inépuisable conteur a été mieux inspiré et ces deux ouvrages, si bien illustrés par Benett et G. Roux, sont dignes de leurs aînés.

L'auteur de *la Vie de collège dans tous les pays* ajoute une pierre nouvelle à l'édifice qu'il a inauguré avec tant de bonheur.

Le Bachelier de Séville, orné des illustrations originales d'Atalaya, un architecte espagnol, ancien étudiant et peintre fidèle de ses propres souvenirs, tout en nous montrant ce qu'est l'enseignement classique en Espagne, — lequel a beaucoup d'analogie avec le nôtre — demeure un récit palpitant d'intérêt, où les hasards de la guerre civile mettent en présence, dans les camps opposés, camarades de collège et professeurs.

La Madone de Guido Reni, par Bénédict, est certes un volume bien propre à captiver l'attention des lecteurs, et qui pourra aussi faire frissonner un tant soit peu les mères de famille. C'est l'histoire de l'enlèvement d'une fillette par des bergers de la campagne de Rome, de sa séquestration, et enfin de sa vie dans le milieu étrange où elle est forcée de vivre, jusqu'à ce que les événements, très bien dirigés par l'auteur, la ramènent dans les bras de sa mère dont elle a peine à se faire reconnaître.

Il y a beaucoup d'art et beaucoup de tendresse dans ce livre, qui parle au cœur même et fait naître l'émotion la plus communicative. Il est impossible de mettre, dans une œuvre destinée à la jeunesse, plus de charme et plus de drame. Ajoutons que les illustrations d'Adrien Marie sont dignes du texte, et d'une exactitude artistique incomparable.

L'Oncle Philibert, par S. Blandy, compte parmi ces livres complets pour lesquels on ne saurait avoir trop d'éloges, et qui les mériterait tous.

Les lecteurs se souviendront longtemps de la maison patriarcale de l'*Oncle Philibert* et de la grande compassion qu'on y a des pauvres et des déshérités. On se plaît à lire et à relire de pareilles œuvres, à un moment où la littérature grossière, agonisante, espérons-le, en est à ses derniers spasmes, et où l'on revient à ces bonnes et saines lectures qui élèvent l'âme et fécondent la pensée.

L'Oncle Philibert est un de ces bijoux littéraires, nombreux dans *la Bibliothèque d'éducation et de récréation*, et qui sont cause de son légitime crédit auprès d'un public de choix. Adrien Marie a admirablement compris et rendu la pensée de l'auteur dans une illustration des plus remarquables.

Le même écrivain a déjà donné à la collection Hetzel *le Petit Roi* et *les Épreuves de Norbert.* Nous ne parlerons que pour mémoire de *Pas-Pressé*, par Perrault, l'auteur des *Lunettes de grand'maman*, — des *Jeunes Filles de Quinnebasset*, par Lermont, et des *Promenades d'une Fillette autour d'un laboratoire*, par Gouzy, — la place nous faisant défaut pour l'analyse de ces excellentes publications.

Le Magasin d'éducation, qui entre dans la vingt-quatrième année de son existence, présente toujours la même variété et la même supériorité littéraires, et il reste le recueil le plus complet, on peut dire aussi le plus sûr, de la famille. Depuis longtemps distinguée par l'Académie française, l'œuvre fondée par P.-J. Stahl se maintient fidèle à son programme. C'est en quelque sorte l'usine littéraire où s'élaborent tant de livres charmants, dont la collection forme aujourd'hui toute une bibliothèque.

Les deux volumes de la vingt-troisième année, soigneusement et artistement illustrés, contiennent *Nord contre Sud*, de Jules Verne; *le Bachelier de Séville*, d'André Laurie; *Pas-Pressé*, de P. Perrault; *les Jeunes Filles de Quinnebasset*, par Lermont; *Pierre et Paul, les Agneaux*, etc., et de nombreux articles de Legouvé, Dupin de Saint-André, B. Vadier, etc.

Pendant l'année 1888, *le Magasin d'éducation et de récréation* publiera successivement : *Deux ans de vacances*, grand roman inédit de Jules Verne; *Une élève de seize ans*, par Ernest Legouvé ; *les Douze*, par Bertin; *le Fils de veuve*, par S. Blandy; *les Mines de Salomon*, par Rider Haggard; un nouveau roman

d'André Laurie; *l'Étude des beaux-arts,* par Carteron; etc., etc.

Cet aperçu très sommaire montre avec quel soin les directeurs du *Magasin d'éducation et de récréation* veillent à la supériorité littéraire et morale d'un recueil qui a exercé une influence des plus heureuses sur la littérature contemporaine.

Librairie Ch. Delagrave. — La librairie Ch. Delagrave, on le sait, ne donne pas d'ouvrages illustrés que ne fasse brillamment valoir un luxe de bon aloi. On paraît y savoir à merveille ce qui fait le bel aspect, la parure artistique, le coquet habillement des livres. Ce qui est surtout à remarquer, c'est que, tout en étant, dans ses publications de cette année, absolument fidèle à ses traditions, la maison Delagrave n'en met pas en vente qui soient vraiment coûteuses. Les plus chères sont à 13 francs reliées, et plusieurs collections sont mises en ligne qui, parées à peu près avec les mêmes soins, sont marquées de prix tout à fait modestes. Voilà pour les conditions extérieures dans lesquelles se présentent les livres que nous allons passer en revue. Quant à leur dedans, à leur âme, à leur valeur morale, il suffirait à la rigueur pour en donner l'idée, de rappeler qu'ils sont nés là, dans une des vieilles librairies classiques qui passent pour les meilleures, une de celles qui tâchent le mieux de mériter ce nom et ce renom.

Les héritiers de Jeanne d'Arc, un de ces beaux volumes à 13 francs, est un grand roman historique:

La première moitié du xve siècle, ce temps où le cœur de notre France (qui n'avait guère jusque-là vécu d'une même vie) battait enfin vraiment ses premières pulsations, époque féconde en malheurs, mais pleine aussi de gloire, où les patries locales commencèrent à s'effacer et à se fondre dans la mère patrie unie devant l'envahisseur, cette période où le pittoresque des usages, des costumes et des habitations est coudoyé par l'héroïsme des sentiments, la grasse Normandie égayée par Olivier Basselin, l'inventeur des vaux-de-vire, et soulevée contre l'Anglais par l'ouvrier Cantepie qui devrait être célèbre et qui est oublié, on comprend que ce milieu familier soit empreint alors d'une couleur toute spéciale, ce moment caractéristique, ces actes valeureux aient enthousiasmé M. Dillaye, et inspiré pleinement le crayon savant, large, animé de M. Sandoz. Jeanne la Lorraine, dont le glorieux supplice forme un des premiers tableaux du livre, le robuste Cantepie en ses habits de travailleur qu'il mêle bientôt au harnais de guerre, la gracieuse Odette de Châteaurou, Zita la bonne Maugrabine, la figure réjouie du tailleur-pilote Olivier Basselin, le roi Charles VII et les chefs des Anglais nos ennemis, passent tour à tour devant les yeux dans les compositions étudiées, vivantes et vraiment magistrales de l'artiste qui est ici mieux qu'un illustrateur, ayant donné pour accompagner cet émouvant récit, un peu plus que des dessins, presque de petits tableaux.

Dans la même collection, à côté du *Déshérité*, le petit chef-d'œuvre d'Eudoxie Dupuis, à côté de ses pittoresques *Héritiers de Montmercy*, cet auteur, dont le nom est si cher à l'enfance, a placé cette année *le Petit Lord*, touchante et curieuse histoire illustrée par Birch. C'est la conquête de la vieille Angleterre par la jeune Amérique en la personne d'un aimable et spirituel enfant de dix ans, né à New-York, que son grand-père anglais détestait d'avance sans l'avoir vu, et qui, mandé par lui pour des raisons majeures, le désarme par sa bonté native, le charme par sa gentillesse, enfin force le vieillard à l'aimer sans rien faire pour cela, rien qu'en laissant agir sa nature profondément aimante et tendre. Aussi, quelle adorable physionomie morale a ce petit-fils d'un riche pair d'Angleterre, qui grandit ingénument à New-York, au milieu d'amis qui sont des couches profondes du peuple, sans se douter qu'il doit hériter de tant de grandeur et de fortune, et qui, fort étonné d'ailleurs quand ces honneurs et cette richesse viennent le chercher, fait tout naturellement tourner tout ce bonheur au profit des compagnons jeunes et vieux de sa libre enfance, de sa mère qu'il réconcilie avec son aïeul, enfin de ceux mêmes parmi lesquels il vient vivre en Angleterre. Il n'a plus de père et il ne reste plus d'autre enfant à son grand-père qui l'acceptait comme successeur de son nom parce qu'il le fallait bien et malgré son horreur pour tout ce qui vient d'Amérique. Mais il ne suffit pas au petit lord en herbe d'être pris comme un pis-aller, il veut qu'on l'aime et qu'on aime ceux qu'il aime et presque inconsciemment s'arrange si bien pour cela que le vieillard anglais ne lui résiste pas et qu'il gagne du coup, avec la sienne, la cause de tous ceux qui lui ont voulu du bien et à qui désormais il en fera. Ce qui doit surtout plaire au public enfantin dans cette naïve et curieuse histoire, ce sont tous ces piquants détails qui abondent dans la peinture de l'enfance du futur lord à New-York, de sa traversée, de son installation dans ses grandeurs inattendues. L'ampleur du sujet et ce qu'il comporte d'imprévu et de varié, la sympathie qui s'attache aux figures principales, la gaieté qui se mêle à la plupart des incidents doivent faire de ce livre un de ceux que le jeune âge dévore. — Dans la même collection que *le Petit Lord*, la joyeuse *Mission du capitaine*, de M. de Charlieu, est illustrée par Sandoz, de même que *Mont-Salvage*, conte de fées sans fées, de S. Blandy. *Le Vœu de Nadia*, de Henry Gréville, et *l'Espion des écoles*, de Louis Ulbach sont des modèles du roman chaste. Le premier est illustré par Adrien Marie.

Si les meilleures étrennes sont celles qui durent toute l'année, peut-être l'abonnement au *Saint-Nicolas* est-il le cadeau qu'on préférera pour les enfants, qui aiment à lire et à contempler de vraiment belles gravures. Réunis en volume, les 52 numéros forment un magnifique album de dessins très variés, mais tous dus à des maîtres du crayon. C'est en même temps, c'est avant tout un merveilleux recueil d'histoires diverses, de petites pièces de vers, de drôleries inattendues et toujours renouvelées, de récits d'aventures lointaines ou extraordinaires : le tout amusant et

moral comme il convient pour les enfants. De plus, *Saint-Nicolas* dans son courrier cause avec eux après avoir fait, s'ils veulent bien entrer en correspondance, leur connaissance, leur donne des conseils familiers, leur propose des questions et des concours récréatifs et leur distribue des prix. Le journal existe et progresse depuis neuf années : il y a deux ans l'Académie française, par la plume de son secrétaire perpétuel, louait *le bon esprit, la variété, l'agrément de ce recueil amusant et instructif.*

Mentionnons enfin deux beaux volumes et des tout nouveaux, l'un tout petit et l'autre magistral par le format, par l'ampleur des renseignements contenus soit dans ses belles cartes à grande échelle, soit dans les feuilles pleines d'informations précises et bien groupées qui les accompagnent et les complètent.

Le premier s'appelle *Petit Atlas.* Son cartonnage élégant et souple tient dans la poche. Avec 24 cartes dont la finesse et la netteté ne laissent rien à désirer, il contient, en 50 pages de notices, toutes les indications importantes sur les grands États et leurs relations entre eux. L'autre paraît en 12 livraisons. C'est *l'Atlas général* du colonel Niox, professeur à l'École supérieure de guerre. Il contiendra 32 cartes établies de manière à donner autant que possible l'ensemble d'une grande région sur une seule feuille. Deux livraisons ont paru (il en est donné deux par trimestre) qui indiquent suffisamment ce que sera dans son ensemble ce sérieux et magnifique travail.

Mais nous avons hâte d'arriver à la nouveauté la plus charmante en ce genre et la plus coquette, et la plus désopilante : *l'Éducation de Petit-Pierrot,* par le peintre Geoffroy. Ce n'est pas un seul Petit-Pierrot, c'est une nichée, une ribambelle, parfois une farandole de pierrots-bébés, dont les visages frais et jeunes et les silhouettes bizarres, avec les manches ballantes, des gestes jeunes, une allure gracieuse, s'enlèvent gaiement en blanc sur des fonds tout noirs. Petit-Pierrot se débarbouille et tous ses sosies se passent la serviette derrière l'oreille, il fait des farces et tous rient aux larmes, il est puni et tous pleurent, il demande pardon et tous implorent. C'est neuf et c'est enfantin. C'est saisissant et c'est naïf. Cet album ne coûte que 3 francs. — Rappelons à ce propos les noms de quelques-uns des albums les plus recherchés pour le jeune âge : *Nichées d'enfants,* la *Coquille de noix, Prédictions de Saint-Nicolas, Album-confidences...* Mentionnons enfin deux nouveautés très artistiques et qui ne coûtent presque rien : *Toinette et Toto* et *Serpolet et Coin-Coin.*

Librairie Alfred Mame et fils, à Tours. — La maison Mame, de Tours, ne s'est pas mise en grands frais cette année, elle ne nous offre que deux volumes in-8°. *L'Irlande, depuis son origine jusqu'aux temps présents,* par E. Ganneron, secrétaire rédacteur au Sénat (1 vol.; prix 4 fr.) et *Nos gloires militaires,* par Dick de Lonlay, avec 8 grandes compositions en couleurs et près de 300 vignettes diverses (prix : 15 fr.). Mais, en dehors de ces deux ouvrages, la maison Mame est assez riche de son fonds d'admirables publications antérieures pour se contenter de publier sobrement aujourd'hui.

L'Irlande, de M. Ganneron, arrive à son heure et reste toute d'actualité. Nos contemporains connaissent mal l'histoire de la verte Érin vers laquelle depuis plusieurs années se fixent les yeux inquiets de tous les Anglais; on ignore le long et cruel martyre de l'Irlande, qui commença à la conquête de Strongbow, conquête malheureusement imparfaite et qui ne fut complète qu'au temps de Guillaume III.

En lisant l'étude passionnante de M. Ganneron et tant de faits accumulés qui constituent l'histoire de la malheureuse Irlande, il sera facile à nos compatriotes de voir de quel côté sont la justice, le bon droit, l'équité : ce livre est illustré de nombreuses gravures qui égayent le texte, arrivons à l'autre volume, *Nos gloires militaires* par Dick de Lonlay.

Sous ce titre, l'ouvrage comprend la série de nos grandes victoires nationales, à toutes les époques de notre histoire, depuis Bouvines jusqu'à Solferino. C'est ce qu'il y a de plus intéressant et de plus glorieux dans nos fastes militaires.

Le récit de la bataille, avec les péripéties qui l'ont accompagnée, la description du terrain et des lieux où la scène s'est passée, sont mis dans la bouche d'un soldat du temps qui a été témoin du combat et a pris part à l'action.

De plus, à la narration des faits l'auteur a su joindre, avec beaucoup d'exactitude historique, l'énumération et la peinture des différentes sortes d'armes et d'armures de l'époque, des costumes, des habitudes militaires, de l'organisation et du rôle de chaque corps d'armée, soit du côté des Français, soit du côté de leurs adversaires.

Il en résulte une couleur locale, un cachet de science militaire, et par suite une nouveauté d'aperçus qui manquent à la plupart de nos historiens : l'intérêt est plus vif et plus varié.

Mais la principale qualité de cet ouvrage, c'est qu'il constitue une œuvre entièrement patriotique, s'adressant sans distinction à tous les partis.

Que ce soit un canonnier bourgeois d'Orléans, un gendarme de Marignan, un mousquetaire de Steinkerque, un garde française de Fontenoy, un volontaire de Paris de Valmy, un houzard Chamborant de Fleurus, un dragon d'Iéna, un cuirassier de la Moskowa, un conscrit de Lutzen, un grenadier du Trocadero, un zouave de Constantine, un grenadier de Magenta, le récit est toujours traité avec le même enthousiasme, la même foi patriotique. On voit que ces lignes, écrites par la plume d'un soldat, respirent le plus ardent patriotisme.

Du reste, la couverture richement enluminée où se détache un faisceau de drapeaux, confondant, entrelacés, l'oriflamme de Saint-Denis, le drapeau fleurdelisé des Bourbons, le drapeau de nos vieilles demi-brigades, le drapeau de la garde impériale et le drapeau des d'Orléans, indique assez le but de l'ouvrage : « Tout pour la patrie! »

En effet, dans ces étendards, l'auteur n'a jamais vu des signes de partis, mais bien les plis glorieux sous

[illegible]

… de Rabelais, Montaigne, Régnier, Montesquieu, B[illegible], Hamilton, Regnard, P.-L. Courier, Malherbe, Molière, Corneille, Racine, Diderot, Rivarol, Marivaux, La Bruyère, La Rochefoucauld, Bossuet, Voltaire, André Chénier, Sterne. Le texte de ces éditions, toujours pris aux meilleures sources, est accompagné de préfaces consciencieusement faites et des notes les plus indispensables, qui aident le lecteur sans l'entraver.

La librairie des bibliophiles vient enfin, pour clore cette longue liste d'ouvrages, d'ajouter à sa collection des *Curiosités historiques et littéraires* un opuscule de Brantôme ignoré de bien des personnes parce

qu'il est comme perdu dans les œuvres complètes de l'auteur des *Dames galantes :* c'est le *Discours sur les duels*, qui se trouve avoir un grand intérêt d'actualité, tout ce qui concerne le duel et les règles qui doivent le régir ayant été, depuis quelque temps, plus que jamais à l'ordre du jour. Une brillante préface de M. Henry de Pène sur les *Métamorphoses du duel* vient encore ajouter à l'intérêt de cet ouvrage anecdotique, qui est en même temps un très curieux chapitre des mœurs du XVIe siècle. Aussi trouvera-t-il un bon nombre de lecteurs en dehors des personnes qui s'intéressent spécialement à l'histoire du duel.

On voit que la variété abonde à la nouvelle librairie de la rue de Lille et qu'il est facile d'y choisir des publications dignes de flatter l'œil et le goût des bibliophiles en herbe et en gerbe.

Librairie Furne; — Jouvet et Cie. — La librairie Jouvet et Cie a entrepris, depuis deux ans déjà, pour suivre les tendances actuelles du public vers les beaux livres d'étrennes à bon marché, la publication d'une série de volumes in-4o, qui obtient auprès des enfants un brillant succès. Les textes en effet sont instructifs et amusants, dus à des plumes aimées de la jeunesse, et l'illustration est très soignée.

Cette année,nous remarquons tout d'abord *la Tâche du petit Pierre* (1 vol. in-4o, 5 fr.), par Mme Charles Bigot, bien connue sous le pseudonyme de Jeanne Mairet. Petit Pierre est un orphelin qui se trouve dès l'âge de dix ans aux prises avec les rigoureuses nécessités de la vie. Il quitte la ville natale et, à travers les plus pénibles aventures, parvient à rejoindre une famille qui ne l'accueille qu'à regret. Cependant à force de zèle, de souplesse, de dévouement même, car il risque sa vie pour sauver son cousin, et grâce à son bon cœur, il se fait accepter et aimer par ceux-là même qui l'avaient repoussé. Les sentiments sont délicats et touchants, exprimés dans un style élégant et simple; les illustrations sont dues au spirituel crayon de Ferdinandus.

L'Expérience du grand-papa, par Élie Berthet, (1 vol. in-4o écu, 5 fr.), est un roman enfantin, destiné à inspirer le goût des sciences naturelles, qu'il convient, dit l'auteur, d'étudier par la pratique avant d'aborder ses arides nomenclatures. Près d'une pauvre malade, un médecin prescrit l'emploi d'une plante médicinale, qu'il faut aller chercher bien loin à la ville. Or cette plante, il est urgent de se la procurer; il y va de la vie. Le fils, un enfant de onze ans, va tout éploré demander conseil à un voisin, riche et excellent homme, fervent admirateur de la nature, qui par la suite, grâce aux bonnes dispositions de l'enfant, s'attache à lui et l'initie, en même temps que sa petite-fille, à tous ces êtres, végétaux et animaux, si multiples et si curieux. La mère est sauvée, le petit héros devient un homme éminent dans la science et épouse la fille de son bienfaiteur. L'histoire est intéressante, les personnages sympathiques, la nature dépeinte avec grâce et poésie. Nous sommes loin des noms impossibles et des termes barbares que la science impose à celui qui veut apprendre avec exactitude; c'est contre eux du reste que ce livre a été écrit. Les dessins sont de C.-E. Matthis, l'habile artiste-écrivain, dont il nous faut parler en outre au sujet du livre qu'il publie cette année, *Pique Toto, la paix et la guerre.*

Pique Toto (1 vol in-4o, 5 fr.) est une fiction ingénieuse qui, sous une forme tour à tour gracieuse et burlesque, franchement gaie et amusante, développe et résout la grande question du militarisme à outrance qui paralyse en ce moment dans le monde entier les saines aspirations du travail. Pique Toto n'est pas un souverain; l'irrévérence de l'auteur ne va pas jusque-là, quoique un pas au delà des frontières lui eût suffi pour trouver un modèle; mais c'est une sorte de personnage légendaire qui y ressemble. S'étant, un jour de chasse, endormi sur une fourmilière, un cauchemar s'en est suivi, pendant lequel ont défilé devant ses yeux attristés les bienfaits que comporte la paix et les ruines que la guerre traîne à sa suite. C'est une œuvre morale, élevée, écrite avec verve et logique, qui fera vibrer les cœurs français. Quant à l'illustration, l'auteur, C.-E. Matthis, y a mis tout son talent, comme il a fait passer dans le texte son patriotisme.

Jusqu'ici les albums d'animaux coloriés que l'on mettait entre les mains des enfants, avec un texte naïf et gai, comme il convient pour la jeunesse, étaient importés en France de l'Angleterre, de la Hollande, surtout de l'Allemagne. Ils nous parvenaient avec les défauts et les qualités de leur pays d'origine, coûtaient toujours fort cher, et ne répondaient nullement à la tournure de notre esprit national. Grâce à M. G. Gaulard, un peintre animalier plein de talent et d'humour, il existe aujourd'hui une série d'albums à bon marché, absolument français par la forme et le fond. Le dessin en est coquet, le texte enjoué, la couleur vive sans être crue : *Pelé le sale* et *Guilleri* sont deux chevaux, dont l'un n'a que de mauvais instincts et périt misérablement sur un fumier, tandis que l'autre, au contraire, rempli de fougue et d'émulation, est tué dans un combat, pour la patrie. Ces deux albums de chevaux ont pour pendant deux albums d'ânes : *Monsieur et Madame Cadichon* et *la mère Cadichon et ses quatre enfants.* Les aventures du paresseux Cadichon et de sa laborieuse moitié, couronnées par le châtiment du coupable, feront la joie des enfants, ainsi que les tours pendables inventés par les bourriques et les bourriquets formant toute l'intéressante progéniture de la mère Cadichon. Comme dans tous les livres d'éducation, une petite leçon de morale familière se dégage de ces contes originaux et plaisants. (Ces 2 vol. à 1 fr. 50.)

A côté de toutes ces histoires relatant des faits de la vie réelle, Mme la vicomtesse de Forsanz, avec la *Corbeille des fées*, fait une incursion dans le pays des légendes. Les six contes que les enfants trouveront dans l'inépuisable corbeille leur feront passer de bonnes heures, car ils sont écrits avec simplicité et charme, remplis d'incidents amusants et merveilleux qui masquent de fines critiques et de maternelles leçons. Dans une charmante préface, ce petit livre est

présenté au public par M. de la Villemarqué, de l'Institut; les dessins, très soignés, sont de Matthis.

La *Bibliothèque instructive* (2 fr. 25 le vol.) poursuit sa carrière à travers le plus franc et le plus légitime succès; elle compte aujourd'hui trente volumes. Parmi les derniers parus on remarque *Tahiti et les colonies françaises de la Polynésie*, par H. Le Chartier, avec une préface de M. Ferdinand de Lesseps (23 gravures et 2 cartes). Par suite du percement de l'isthme de Panama, Tahiti va devenir une des plus importantes escales de l'océan Pacifique, il est donc intéressant de la connaître sous ses divers aspects; *la Grande Pêche* (tortues de mer et animaux inférieurs), par le Dr H.-E. Sauvage (70 gravures), complément nécessaire de *la Grande Pêche* (les poissons) du même auteur ; *les Invisibles*, par Fabre-Domergue, exposé clair et précis des phénomènes les plus intéressants de la vie des êtres microscopiques (120 gravures); *le Liège et ses applications*, par H. de Graffigny, ouvrage unique sur cette curieuse matière (50 gravures); et *les Grands Conquérants*, par A. Desprez, c'est-à-dire l'histoire des hommes qui ont bouleversé le monde et violemment dépossédé les princes et les peuples.

Enfin, comme sérieux ouvrage d'étrennes, M. Ernest Hamel publie cette année, en deux beaux volumes illustrés de gravures sur acier, une *Histoire de la Restauration*, puisée aux sources mêmes et écrite sur des documents irréfragables. Elle vient combler une lacune, car les jeunes générations connaissent mal cette période tourmentée de notre histoire qu'on appelle la Restauration, et elle présente le caractère de véracité, de saine critique, de netteté et d'impartialité qui distingue les œuvres historiques de M. Ernest Hamel.

Comme on le voit par ce rapide exposé, les nouveautés d'étrennes de la librairie Jouvet et Cie sont, cette année, dignes d'attention et d'intérêt.

Librairie H. Launette et Cie. — Il nous est désagréable de classer les deux dernières publications de M. H. Launette dans cette revue hâtive et de ne pouvoir les mettre hors pair dans un milieu moins encombré que celui où nous nous démenons ici même, dans une Babel de livres; mais nécessité fait loi, et ne pouvant les passer sous silence, nous les tiendrons autant que possible au-dessus du niveau général.

Ces deux publications sont : 1° *la Vie rustique*, compositions et dessins de Léon Lhermite, gravées sur bois par Clément Bellenger, texte d'André Theuriet (20 fr.; en édition de bibliophile, 40 fr.). 2° Les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, avec compositions de Maurice Leloir. (La première partie seule; parue. Prix : 12 fr. 50. L'ouvrage comprendra 12 parties.)

La Vie rustique est un des plus beaux livres à gravures sur bois de ce temps; c'est l'art de la gravure moderne dans son fini d'expression. M. André Theuriet, dans cet ouvrage, a voulu déployer le charme de son style poétique et rêveur sur la vie pittoresque des champs. Aussi en cent pages délicates et passionnantes nous fait-il respirer l'odeur des foins coupés, toucher l'or des moissons, humer l'odeur des vendanges et assister aux travaux multiples de la ferme, depuis l'étable jusqu'aux menus soins du poulailler. Il fallait un observateur, un artiste de sa valeur pour nous conter les mœurs du village, les fêtes du pays l'amour rustique et les scènes variées de la chaumière. Avec lui, nous sommes loin des paysans de M. Zola. Sans flatter ses modèles, il les peint au vif, mais ne les surcharge point de toutes les monstruosités passionnelles que nous fait voir le romancier de Médan. C'est la vie moderne des campagnes décrite à la manière antique et virgilienne. C'est là le parfum et le charme de ce livre.

M. Theuriet a eu en M. Lhermite un collaborateur merveilleusement inspiré. Le disciple d'Harpignies a surpassé son maître dans les compositions de cet ouvrage d'un art élevé, sincère et profond. On ne saurait imaginer une illustration plus conforme à l'idéal même du poète. C'est une longue suite de fusains, de croquis exquis, de silhouettes vivantes, de scènes grandioses et familières qui remettent en sensation de jouissances campagnardes, tant elles impressionnent fortement notre rétine et notre imagination à la fois.

Il fallait interpréter pour le tirage du volume cette ample moisson de compositions sur nature. M. Launette s'est adressé au bois, et il a eu la plus heureuse inspiration, car il a rencontré chez M. Clément Bellenger un habile et très intelligent reproducteur qui s'est placé du premier coup au nombre des maîtres burinistes sur bois de l'heure présente. On n'a jamais mieux fait.

Ce livre est imprimé par Chamerot sur vélin, à superbes marges, dans le format grand in-8°. Il fait encore honneur à M. Launette, qui, sans hâte, logiquement et avec tact, sait préparer minutieusement ses succès, sans activer et multiplier ses efforts sur de trop nombreux ouvrages.

Les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau par Leloir sont la perfection même; jamais M. Maurice Leloir n'a fait preuve d'une plus grande sûreté d'art. Les gravures du Champollion sont étourdissantes de fini et de grâce. Nous pensons tant de bien de cette dernière œuvre que nous ne ferons que la signaler ici, nous réservant d'y consacrer notre examen en détail lors d'une des plus prochaines apparitions d'un autre fascicule.

Librairie Boussod, Valadon et Ce. — *L'Abbé Constantin* de Ludovic Halévy, le succès de l'année à la ville et au théâtre, a triomphé principalement à la librairie Boussod et Valadon grâce à l'exquise collaboration de Madeleine Lemaire. Qu'on se figure un volume in-4° raisin (prix : 60 fr.), brillamment imprimé sur vélin, à belles marges, et orné de têtes de pages, de culs-de-lampe et de grandes planches hors texte d'une magistrale exécution, reproduites par l'héliogravure Goupil.

C'est le dernier *cri* du livre d'étrennes, le fin du fin destiné au *high-life* et à toutes les tables des sa-

lons mondains. La librairie Boussod-Valadon a rencontré, avec *l'Abbé Constantin*, un de ces rares succès qui font que la renommée d'un livre se colporte de toutes parts avec des phrases admiratives qui engagent à courir chez le libraire le plus proche. Le premier tirage de cette publication hors ligne a été enlevé en quelques jours, Paris et les provinces ont été privés une semaine durant de ce grand album d'élégances qui a fait tourner toutes les têtes.

Et c'est justice, car les Grâces mêmes ont présidé à l'invention et à l'exécution des fines aquarelles de Mme Madeleine Lemaire; on ne peut rêver rien de plus aimable, de plus ingénieusement ingénu, de plus frais, de plus fondant. On reconnaît bien là une délicate Parisienne, traitant ses personnages comme elle a toujours traité les fleurs mêmes, avec une légèreté de touche, un tact, une finesse de coloris absolument incomparables. Toutes ces scènes de *l'Abbé Constantin*, désormais légendaires, ont été vues, posées par elle et chez elle; ses types ne se démentent point et sont bien vivants, bien suivis, observés avec pénétration. Charme, élégance, vérité, vie, émotion, sensibilité et alanguissement, tout se trouve dans ces mémorables tableaux de l'existence de château, qui demeureront comme un petit monument de nos mœurs et de nos modes à cette fin de siècle. Ce livre restera chez les bibliophiles, mais il apportera partout son parfum de beauté et son éclat de coquetterie parisienne. Nous eussions voulu nous exprimer à son égard moins à la volée que dans cette course rapide à travers les livres du nouvel an; mais si nous ne lui adressons qu'un furtif sourire admiratif au passage, nous ne désespérons pas de le rencontrer de nouveau sur notre route pour l'aborder avec moins de sans-façon.

Librairie Émile Testard et Cie. — M. Émile Testard, le publicateur de l'édition nationale de Victor Hugo, à mesure que l'œuvre du maître avance et se perfectionne, donne ses soins à de nouvelles publications d'un grand intérêt et d'un réel relief d'art; il prépare pour l'avenir des chefs-d'œuvre renommés, illustrés par les premiers peintres du temps, et il est probable qu'il deviendra prochainement l'un des éditeurs favoris du public bibliophile.

Le Pompon vert, qu'il publie aujourd'hui (1 vol. in-8°, prix : 20 francs) sera un des succès de librairie de cette fin d'annee. Cette œuvre remarquable, due au talent apprécié et connu d'un de nos écrivains les plus délicats, Gustave Toudouze, est le livre de l'espérance, le bréviaire de la patrie, où les enfants de France apprendront l'amour du pays, où tous, grands et petits, trouveront une leçon de courage. On le lira avec le cœur autant qu'avec l'esprit; il ne se contente pas d'émouvoir, de passionner, d'amuser par les plus désopilants épisodes : il est l'impression poignante du passé, un exemple pour l'avenir. Les portraits, pris sur nature par l'auteur, sont des types qui resteront : Gueule-d'Acier, Tête-de-Loup, le cuisinier Faraud, le mélancolique Navaret, Crozon le tueur de Prussiens, toutes ces figures comiques ou terribles graveront à jamais dans le cerveau des enfants, dans le souvenir des hommes, dans le cœur des mères le passé et l'avenir.

En un style tour à tour simple et vivant dans sa dramatique éloquence, coupée de saillies étourdissantes de gaieté, l'œuvre du vrai patriote, du romancier émouvant que sa haute valeur littéraire a déjà fait couronner deux fois par l'Académie française est de celles qui ont leur place assurée dans toutes les bibliothèques; elle s'adresse en effet à tous, amateurs, bibliophiles, artistes, aussi bien qu'aux enfants, grâce aux remarquables dessins dont l'excellent peintre militaire Georges Jeanniot a illustré le volume avec un rare talent.

L'illustration comprend 120 dessins composés avec brio par celui de nos peintres qui connaît le mieux le troupier français, pour avoir vécu de sa vie, pour avoir partagé ses fatigues et ses dangers, ses gloires et ses infortunes. Avant de devenir le peintre que l'on sait, Georges Jeanniot a en effet vaillamment servi son pays. En 1870, officier à l'armée de Metz, il combattit au premier rang avec son régiment, le 23e de ligne qui, aux terribles journées du 6 et du 16 août, éprouva des pertes considérables. Jeanniot, ramassé parmi les blessés, fut décoré pour sa belle conduite. Prisonnier après la capitulation de Metz, il subit six mois d'internement en Allemagne. Depuis, il quitta le bataillon de chasseurs où il commandait une compagnie pour se consacrer uniquement à l'art. L'ouvrage est imprimé sur un beau papier vélin par Charles Hérissey, dont la réputation d'imprimeur n'est plus à faire.

Avec de pareils collaborateurs, le rôle de l'éditeur a été facile; il s'est borné à trouver des dispositions de mise en pages permettant de marier le plus heureusement possible le texte et les illustrations. En apportant ses soins au placement des nombreux dessins, têtes de chapitres, culs-de-lampe, dessins intérieurs qui émaillent le volume, il s'est efforcé de faire un livre agréable à l'œil autant qu'à l'esprit.

Ce livre, dédié par l'auteur à son fils, âgé de douze ans, peut être offert aux jeunes gens comme livre d'étrennes, bien qu'il se recommande particulièrement aux connaisseurs par son intérêt littéraire et artistique.

Librairie illustrée, rue du Croissant. — Ici Robida est le dieu magique et étourdissant de la plume et du crayon, et Georges Decaux est son prophète. Robida, c'est l'homme-torpille du dessin fantasmagorique; il charge ses visions avec la dynamite explosive du rire et son imagination côtoie les frontières du cauchemar, du délire et des hantises prodigieuses. Il a fait *le Vingtième siècle*, une œuvre formidable *de concept*, comme dirait Bourget; il a illustré Rabelais avec des procédés de parodie drôlatique presque géniale et il apporte dans tout ce qu'il entreprend la même verve qu'Offenbach glissait dans l'orchestration touffue de ses opérettes. Cette année, Robida nous donne *les Cent nouvelles nouvelles*, édition revue sur les textes originaux et illustrée de plus de 300 dessins en deux tons d'une fantaisie inimaginable (2 vol. in-8°, 12 fr.).

Robida a une façon d'accommoder le moyen âge qui est si endiablée et si personnelle qu'il est à espérer que l'éditeur Decaux lui confiera tous les conteurs et adaptateurs de fabliaux de l'ancienne littérature. Il peut, grâce à l'impétuosité de son dessin, mieux que personne vulgariser ces vieilles histoires gauloises trop mal connues du grand public, qu'effrayent les éditions graves et sagement annotées, et nous attendons prochainement Noël du Fail, Boccace et toute la série. Nous lui verrions entreprendre avec joie une édition des *Dames galantes* de Brantôme. Ce serait son chef-d'œuvre.

Robida publie encore chez Decaux *la Guerre au* XXe *siècle*, grand album oblong (prix : 10 fr.) qui défie toute description et dont le paradoxe est plus sincère qu'il ne paraît. Ce dernier livre est amusant au possible.

Librairie A. Hennuyer. — La librairie Hennuyer publie annuellement deux ou trois ouvrages seulement, mais ils sont fort soignés et toujours curieusement présentés. On se souvient des *Mémorables Aventures du Dr J.-B. Quies*, des *Aventures de Huck Finn* et de *l'Histoire de la mode;* tous ces ouvrages, excellemment illustrés, ont obtenu un succès mérité.

Cette année, M. Hennuyer nous offre *le Retour d'Arlequin*, pantomime en un acte (in-8°, 10 fr.) par Raoul de Najac, musique d'André Martinet. Ce délicieux petit livre, qui montre une tentative de retour vers la pantomime, est habilement imprimé en bistre et illustré de très spirituels et délicats dessins de Lix.

Après avoir fait *le Retour d'Arlequin*, la pantomime dont l'édition illustrée (livret et partition) mérite d'être si bien accueillie, M. Raoul de Najac a pensé qu'on lirait avec plaisir et intérêt les mémoires d'un émule du fameux Debureau, un des adeptes de l'art qu'il s'efforce de remettre à la mode. Aussi, sous le titre : *les Exploits d'un Arlequin*, nous donne-t-il aujourd'hui l'autobiographie du funambule François Fredon, qui, s'il en faut croire l'auteur, a récolté nombre de lauriers en jouant la pantomime. La grande originalité de cet ouvrage, jointe aux belles et nombreuses gravures hors texte dont Lix l'a illustrée et au soin tout particulier que M. Hennuyer a mis à l'éditer, en fait non seulement un des plus jolis livres d'étrennes de cette année, mais en outre un volume qu'appréciera tout amateur de belles publications.

Enfin, nous ne quitterons pas la librairie Hennuyer sans remettre en mémoire un très charmant ouvrage pour adolescents : *le Neveu de Sadi* (rien de Carnot), par F. de Claramond, conte persan, illustré par Achille Sirouy (1 vol. in-8°, prix : 5 fr.).

Au nombre des ouvrages de musique édités par M. Hennuyer, signalons les *Souvenirs des maîtres* (1 vol. in-8°, relié : 8 fr.) qui forment une causerie avec les maîtres du clavecin et du piano. La jeunesse pourra à l'aide de son recueil remplir délicieusement son intelligence, son cœur et son oreille.

Librairie Renouard. — Henri Laurens, éditeur. — La librairie Renouard publie une *Bibliothèque d'histoire et d'art* qui mérite assurément d'être fortement encouragée, car elle contient, sous un format commode et au prix restreint de 3 fr. 50 le volume, une série d'ouvrages dont les titres seuls et les noms des écrivains suffiront à montrer la valeur et aussi l'intérêt. Dans cette collection, digne des attentions académiques, et sous le format courant in-18 jésus, on rencontre *l'Art dans la parure et le vêtement* et *la Peinture*, de Charles Blanc, qui font partie de la *Grammaire des arts du dessin*. On y trouve également *Versailles et les Trianons*, par Paul Bosq; *les Monuments de Paris*, par A. de Champeaux; *les Statues de Paris*, par Paul Marmottan; *l'Art pendant la Révolution*, par Spire Blondel; tous ouvrages illustrés de vignettes sur bois et très bien imprimés sur beau vélin, en caractères modernes. — Il est probable que nous aurons à revenir par la suite sur cette série de publications d'histoire et d'art, dont nous analyserons plus amplement la portée; mais, à l'occasion du nouvel an, nous ne pouvions passer sous silence cette excellente collection, qui s'adresse aussi bien à tous les jeunes hommes qu'aux plus vieux érudits et qui formera par la suite une petite bibliothèque utile et agréable où tous les documents de seconde main seront réunis. Nous ne pouvons donc qu'applaudir à la généreuse initiative de M. Laurens, directeur de la maison Renouard, et lui donner rendez-vous pour plus tard.

Librairie Alphonse Piaget. — Les maîtres écrivains ne dédaignent pas aujourd'hui la littérature enfantine, et les plus complexes d'entre eux condescendent parfois à se jouer avec les babies roses, non moins ingénument que le bon roi Henri IV circambulant à quatre pattes devant un ambassadeur, pour le plus grande joie de sa progéniture. Camille Lemonnier, l'auteur du *Charnier*, du *Mort*, de l'*Hystérique* et de tant d'autres œuvres fortes et violentes, l'écrivain de *la Belgique*, vient de s'ingénier à de charmants enfantillages dans *la Comédie des jouets* que publie l'éditeur Piaget, avec des illustrations d'Auriol, de Bac, de Gorguet et de Steinlen. Ce joli volume comprend cinq contes délicats, d'une grâce peut être trop affinée pour des enfants, mais d'une saveur exquise. *La Comédie des jouets* est enveloppée d'une couverture rouge qui est une œuvre adorable de Steinlen.

Librairie Paul Ducrocq. — Parler de la librairie Paul Ducrocq, dont la mort vient de frapper si prématurément le directeur, c'est parler d'Émile Desbeaux, qui s'est créé une place à part dans la littérature de vulgarisation pour les adolescents. Le plus grand succès a accueilli tour à tour tous les ouvrages d'Émile Desbeaux, qui, grâce à son ingéniosité, à sa langue fine et colorée, à sa science en pente douce, a su conquérir toutes les sympathies; M. Émile Desbeaux publie cette année un nouvel ouvrage intitulé : *l'Aventure de Paul Solange* (un vol. in-8°, 7 fr.).

Ce volume est consacré à des leçons de physique et de chimie; mais ces leçons, présentées selon la manière propre à l'auteur, sont pleines d'intérêt, de curiosité, d'imprévu. On pourrait dire que M. Émile Desbeaux fait, au milieu de *l'Aventure de Paul Solange*, un cours de physique et de chimie amusantes.

Le roman moral où se placent ces très utiles et très indispensables notions scientifiques est d'un attrait considérable.

Nous ne saurions donc trop recommander aux papas et aux mamans qui ont le bonheur d'avoir des enfants curieux et intelligents ce nouvel ouvrage de l'auteur du *Jardin de Mlle Jeanne*, des *Pourquoi et des Parce que de Mlle Suzanne*, des *Projets de Mlle Marcelle*, etc., que l'Académie française a couronnés à deux reprises.

L'Aventure de Paul Solange est magnifiquement illustrée, comme les autres volumes de la collection, par Rochegrosse, Brun, Mouchot, avec gravure de Méaulle.

C'est un nouveau grand succès pour l'auteur des *Petits Mousquetaires*.

Librairie Marpon et Flammarion. — Les grands libraires odéoniens nous donnent régulièrement chaque année de volumineux ouvrages destinés au grand public et qui s'écoulent magnifiquement dans la population des collèges et parmi les amis des sciences et des aventures merveilleuses. Le fonds de cette importante maison d'édition est déjà considérable et ses affaires vont chaque jour augmentant. Cette année, ils ont porté leurs vues vers le genre qui fit le succès de Gustave Aimard et que M. Louis Boussenard continue avec un charme d'imagination qui séduit grandes et petites personnes. — Voici *les Chasseurs de caoutchouc* dudit Boussenard, gros volume in-8° jésus (broché : 10 fr.), enrichi de prodigieuses illustrations de F. Férat; puis *les Mangeurs de feu*, dans la même note aventureuse et transocéanique (un vol. in-8° : 9 fr.), dû à la fertile invention de Louis Jacolliot. Ces deux ouvrages largement remplis de dessins sont pleins de péripéties, de mouvement, de dramatique; il y aurait de quoi rendre jalouse l'ombre de Fenimore Cooper et même celle de Dufauconpret. — Les générations montantes pourront, comme les précédentes, rêver de hautes herbes, d'actes héroïques et de têtes scalpées. Il y a là de quoi mettre le feu aux quatre coins de tous les lycées de France. C'est merveille et il faut y applaudir.

D'autre part, Mme Berthe Flammarion, dans un genre moins féroce et un langage plus tendre, nous présente l'*Histoire vraie de trois enfants courageux* (un vol. in-8° : 10 fr.). Cette histoire touchante et aimablement écrite nous fait assister à la lente éducation de trois enfants pauvres traversant tous les obstacles de la vie et en triomphant noblement. Ce livre salutaire et digne d'être signalé aux familles est très joliment illustré par Montader. Il fait honneur surtout aux sentiments et à l'intelligence militante de Mme Flammarion, qui a droit de ce fait à tous nos éloges.

Librairie mondaine. — La Librairie mondaine est de fondation récente, bien qu'elle soit créée sur un établissement existant depuis longtemps rue de Verneuil (maison Degorce-Cadot). Cette maison d'édition semble vouloir donner raison à son enseigne et publier des choses coquettes dignes de complaire aux mondains.

Elle inaugure l'année par deux aimables publications : les *Aventures d'un petit garçon préhistorique en France*, par Ernest d'Hervilly (in-8° carré, prix : 9 fr.) et par *Patati et patata*, par André Valdès (petit in-8°, 7 fr.), premier livre d'une bibliothèque de l'adolescence.

Ce dernier livre est un composé d'une vingtaine de nouvelles fantaisistes et fantastiques qui vont du réel au merveilleux, dans la gamme d'un style agréable et brillant. Il est un peu maigrement illustré pour un livre d'étrennes, et c'est d'autant plus regrettable que Régamey nous avait amorcés par une très ingénieuse couverture.

André Valdès, l'auteur de *Lélia Montaldi*, s'est complu à promener à son gré son jeune auditoire à travers la vie réelle, ou à l'enlever dans les sphères radieuses de la pure fantaisie.

Qui donc ne s'intéresserait à Gretly, la sympathique héroïne de la « Place vide »; à la pauvre Elsa engloutie par le gouffre; au jeune Minet écrivant ses doléances, en attendant qu'il suive les mauvais exemples; à l'amitié touchante du petit chien *Gyp* et du respectable *Rix*?

Et la ravissante fée Turquoise? Mais son nom va se trouver dans toutes les bouches enfantines, car elle est aussi bonne que belle, et elle accomplit de beaux miracles et protège toujours l'innocence. En vérité, les mamans ne regretteront pas d'avoir acheté *Et Patati et Patata*.

Les *Aventures d'un petit garçon préhistorique* sont une fantaisie exquise du charmant d'Hervilly, qui se laissait désirer depuis trop longtemps par tous les amis de sa plume si éminemment fantaisiste. Cet ouvrage nouveau a été conçu et exécuté avec l'unique pensée d'essayer d'atteindre tout simplement le but autrefois posé aux écrivains pour la jeunesse par la formule, excellente en dépit de son âge : *instruire en amusant*.

D'Hervilly a essayé de faire connaître tout bonnement à des petits auditeurs de dix à quinze ans, sans prononcer de grands mots latins ou français, comment vivaient, jouaient, mangeaient, dormaient, luttaient enfin avec la vie rude de leur temps, les petits enfants des hommes qui furent nos ancêtres sur notre sol bien avant toute époque historique.

Félix Régamey a illustré ce livre de plusieurs compositions d'une exécution très originale. C'est ainsi un des plus curieux ouvrages pour enfants de l'année 1888.

Librairie Palmé et Cie. — A l'heure où nous mettons sous presse, nous n'avons rien reçu de cette librairie, si nous en exceptons le *Littoral de la France* (cinquième partie), par Mme Vattier d'Ambroyes

(Ch. Aubert), dont nous avons déjà longuement parlé les années précédentes.

La puissante originalité et l'exactitude scrupuleuse du récit, la beauté des illustrations dues au crayon de nos premiers artistes, justifient pleinement l'admiration et l'immense succès dont furent l'objet les premiers volumes.

Ce volume comprend les *Côtes languedociennes*, depuis le cap Cerbère jusqu'à Marseille. Ceux qui connaissent les volumes précédents retrouveront avec plaisir dans celui-ci les qualités qui rendent cet ouvrage aussi intéressant qu'instructif.

En compagnie du sympathique auteur et des deux artistes dont le nom est bien connu du public, le lecteur parcourra les bords ensoleillés de la Méditerranée et les antiques cités qu'elle arrose; il fera connaissance avec les hommes célèbres qui en sont la gloire, et il fermera le volume tout charmé d'avoir voyagé en si beau pays et en aussi bonne société.

Cet ouvrage remarquable, qui forme déjà cinq volumes, a été couronné par l'Académie française et a obtenu un énorme succès, qui ne peut que grandir quand il sera terminé. — C'est mieux qu'un livre d'étrennes; c'est un ouvrage de bibliothèque, plein de notes et de documents, fait pour être lu et consulté par les érudits aussi bien que par les curieux. Nous en reparlerons la prochaine année.

Librairie Charavay, Mantoux et Cie. — Deux volumes à cette librairie, deux retardataires qu'il ne nous est possible que de signaler hâtivement.

Les Rois de mer, de Léon Cahun, contiennent le récit d'un de ces aventuriers du IXe siècle qui vinrent s'établir en Neustrie au IXe siècle et au Xe, et lui donnèrent leur nom; c'est l'histoire du fameux Hasting et de la bande de flibustiers qui, plus tard, donnèrent naissance aux Frères de la côte. Pirateries, coups de main audacieux, villes dévastées et aventures de toute sorte, tout cela y est décrit de main de maître. Léon Cahun étant d'ailleurs beaucoup trop connu pour que nous entreprenions de faire ici son éloge, nous dirons simplement que son livre est une œuvre historique de premier rang, et qu'à côté de l'exactitude la plus parfaite, s'y trouve l'intérêt le plus puissant.

L'autre ouvrage, dans une note tout autre, conte le faits et gestes d'une petite fille américaine, *Gypsy*, titre dudit volume. La jeune Gypsy est une ravissante enfant, mais très étourdie, très vive et un brin tête folle; c'est le récit de la vie de cette jeune personne de douze ans que Jacques Lermont a fait en un fort bon style, clair et élégant. Nous prédisons un succès à cet ouvrage amusant d'un bout à l'autre, qui sera la joie de nos fillettes.

Nous venons de recevoir le **Figaro illustré** de 1887-88. C'est le cinquième fascicule de cette publication artistique et cette fois encore nous avons à constater de nouveaux et sérieux progrès. Le succès retentissant de ce joli album est amplement justifié, autant par la variété et l'intérêt des éléments qui le composent que par le choix de ses collaborateurs, pris au nombre des personnalités les plus illustres des lettres et des arts. Enfin la perfection des fac similés de tableaux et des tirages chromotypographiques mettent cette publication hors de pair.

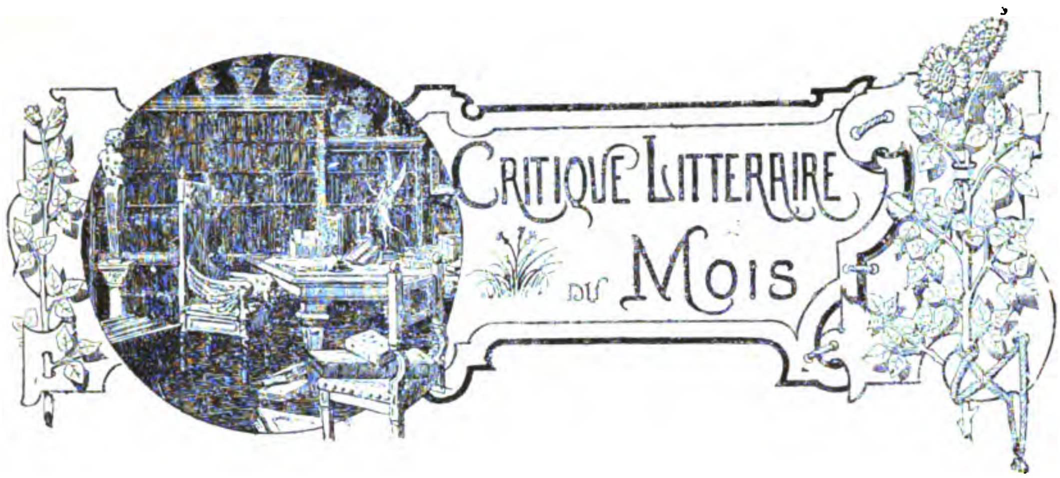
MM. Boussod et Valadon ont mis au service de notre confrère leur goût, leur expérience et les procédés de gravure dont ils disposent, et qui sont de beaucoup supérieurs à tous ceux que l'on connaissait jusqu'à ce jour.

Nul doute que le *Figaro illustré* ne trouve cette fois encore dans le public l'accueil chaleureux des années précédentes.

On peut déjà se faire une idee de la publication, dont le prix reste fixé à trois francs cinquante, en parcourant le sommaire ci-dessous. Ajoutons que *le Figaro*, en annonçant son apparition, dit que le tirage a été rigoureusement limité et qu'il ne sera pas fait de réimpression.

Bien d'autres publications d'étrennes doivent voir le jour aux approches de Noël qui ne nous sont pas encore parvenues. Chez Lemerre, ce sont les *Contes de Provence et de Paris*, par Paul Arène, délicieux recueil des contes les plus exquis du lettré cigalier, avec des illustrations qui dansent la farandole dans le texte; chez Lévy, *Madame Chrysanthème* de Pierre Loti et les *Chants du soldat* de Déroulède, illustrés; chez Dentu, *Robert Helmont* d'Alphonse Daudet, ravissamment illustré par Montaigut et Rossi; chez Georges Masson, *la Photographie pratique et ses applications*, par Albert Londe, curieux et utile ouvrage qui aura de nombreux acheteurs, et les deux tomes du journal *la Nature*, qui continue à paraître avec succès sous la direction de M. Gaston Tissandier.

Nous sommes contraints de clore ici cette longue revue des livres de fin d'année; la tâche nous est faite difficile par la tardive apparition de tous ces ouvrages que nous devons parcourir et analyser en quelques jours. C'est une liquidation générale que nous devons faire très précipitamment pour arriver à l'heure et pour ne point encombrer les colonnes de cette revue aux premiers mois de l'année suivante. Les lecteurs du *Livre* sauront, comme toujours, nous accorder leur indulgence par la raison que nous plaçons sous leurs yeux le résumé le plus complet qui se puisse faire de toutes les nouvelles publications de l'an nouveau.



ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES

Nous considérons que la critique du *Livre* doit se produire en toute liberté d'expression, selon les sentiments personnels de ceux à qui nous accordons notre confiance. Parfois il nous en coûte de nous effacer devant une opinion entièrement opposée à la nôtre, mais nous jugeons que notre devoir nous impose de ne jamais exercer la moindre pression sur les tendances et l'esprit de nos collaborateurs. Nous éprouvons à l'égard du dernier roman de M. Zola un sentiment pénible et, il faut le dire, empreint d'un réel dégoût pour les écœurantes peintures qui maculent une œuvre superbe par endroits. Nos lecteurs verront que notre collaborateur n'en a pas jugé ainsi. Nous lui laissons donc la parole sans partager aucunement tous ses enthousiasmes. O. U.

La Terre, par Emile Zola. Paris, G. Charpentier et Cie; 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Rarement, avant même d'être terminé en feuilleton dans le journal qui le publiait, avant d'être paru en volume, un roman avait soulevé une pareille tempête que le dernier roman d'Emile Zola, *la Terre*. Que restera-t-il plus tard, que reste-t-il déjà de cette indignation aussi bruyante qu'injustifiée, aussi furibonde qu'intempestive ? Ce n'est pas avec des cris de colère, avec des exclamations d'horreur qu'on peut juger une œuvre, surtout sans la connaître dans son entier, qu'on peut jeter ainsi hors la loi un écrivain qui s'est toujours fait remarquer par sa conscience d'artiste, par sa ténacité de travailleur, par sa constante marche en avant toujours vers le même but. C'est de sang-froid, sans parti pris, avec le raisonnement, qu'il faut aborder cette œuvre, une des plus rudes et des plus terribles qu'ait jusqu'ici écrites le maître romancier.

Pour bien comprendre ce roman, pour ne se laisser impressionner ni en sa faveur ni en sa défaveur, le lecteur doit se placer à un point de vue très élevé, à un point de vue très élevé, à celui-là même où s'est placé l'écrivain, soucieux avant tout de dire vrai, de peindre ce qu'il avait vu. C'est donc de haut qu'il faut examiner les choses, avec une large vision, de manière à en embrasser l'ensemble, l'allure générale, à en saisir l'ordonnance et l'intention, sans s'arrêter à des questions de détail, à des phrases toujours faciles à détacher, à isoler et à présenter ainsi sous un aspect faux et exagéré, sous un jour brutal, odieux, qui disparaît dans l'œuvre de la masse. Il faut aussi se pénétrer du milieu tout spécial où se passe l'action et laisser de côté nos pudibonderies malsaines, nos suspectes hypocrisies de bourgeois, de citadins, pour ne voir que l'étude paysanne, sincère. On se convaincra alors immédiatement de la majesté grandiose de ce livre, de son indiscutable puissance, de sa réalité terrifiante.

Quand le soc de la charrue ouvre son profond sillon dans la chair grasse de la terre, il met à jour des débris informes, des ossements, des tronçons de vers, des êtres répugnants ou hideux, des fumiers nauséabonds, et pourtant qui songe à s'en indigner, qui pense à l'arrêter dans cette marche qu'il poursuit sans dévier, sans faiblir ? Personne, car du sillon naîtra la nourriture de l'homme, le pain, la vie. C'est ainsi que Zola poursuit son œuvre énorme, poussant devant lui, en ligne directe, inflexible, impitoyable, sa plume dans la chair vive de l'humanité, et s'il met à jour des plaies, des gangrènes, des hideurs, il n'en croit pas moins devoir continuer sa besogne, sans les cacher, sans les oublier, sans les voiler, puisqu'elles font partie de la nature humaine comme les détritus fécondants font partie de la terre.

En effet, c'est bien la terre qui, d'un bout à l'autre, tient ce livre, la terre qui est l'âme, la vie, l'unique préoccupation de ces paysans jeunes ou vieux et cette pensée les absorbe égoïstement jusque par delà la mort. Pour eux, tout est asservi à cette idée : il n'y a plus ni passions, ni vices, ni amours, ni joies, il n'y a que la terre, toujours la terre. Quand la terre est en question, ils ne connaissent plus rien autre : lois, religion, conventions sociales, famille, tout s'efface

devant la force irrésistible, la terre. C'est là ce que Zola a voulu peindre, faire sentir, hardiment, crûment, sans hésiter à en montrer toutes les conséquences, toutes les lâchetés, toutes les monstruosités: si son œuvre ne recule ni devant la révélation de l'inceste, ni devant l'épouvante du meurtre, c'est que le paysan se montre ainsi dans sa dévorante et sauvage passion pour la terre, prêt à tout. Mais on n'aime pas la vérité trop nue, on ne l'admet que dans la *Gazette des tribunaux*, jamais dans le livre, dans l'analyse des passions humaines : de là ce haro formidable.

Que de reproches ne lui a-t-on pas faits qui ont dû l'étonner, faire saigner sa conscience, sa vision de l'art et qui ne sont fondés qu'en apparence, car la réflexion les détruit aussitôt, pour peu qu'on connaisse la bonne foi de l'auteur! On lui reproche d'insister sur l'acte de la génération, comme si toute vie n'en sortait pas forcément, comme si les exemples ne se multipliaient pas sans cesse sous nos yeux, comme si la terre n'accomplissait pas ce continuel travail, s'ouvrant pour recevoir la semence, la fécondant et mettant au jour le pain, les fruits, les herbages d'où naît la chair nourrissante des bestiaux, comme si tout ne dépendait pas de là. Il ne faut voir là que le levier destiné à donner le mouvement à cette œuvre. Seuls les esprits malsains, les imaginations dépravées peuvent s'amuser à relever, avec des commentaires graveleux, les passages où l'écrivain a cru devoir nous faire assister à l'accomplissement de l'acte de génération, le représentant simplement sans équivoques, tel que les paysans le comprennent eux-mêmes, c'est-à-dire une des fonctions ordinaires de l'existence, comme le boire, le manger ou le dormir.

Pour nous qui ne saurions nous arrêter à ces étroites chicanes de détails et désirons faire la part du tempérament de l'écrivain, nous déclarons sortir de cette lecture, émerveillé de cette prodigieuse intuition des êtres et des choses, de l'implacable volonté du romancier, de sa force. C'est un maître livre qui s'élève au-dessus du maladroit débat qu'on a tenté d'engager à son sujet.

La figure magistrale du vieux Fouan ferait à elle seule le succès du livre par sa grandeur épique, par son envergure extraordinaire. Le romancier a symbolisé dans ce vieillard le paysan tel qu'il est, tel qu'il a été, tel qu'il sera toujours, tant qu'il aimera la terre, le paysan qui fait corps et âme avec elle; il le fait revivre également sous une forme hardie, brutale, fanatique jusqu'au crime dans la figure de Buteau, cet autre paysan, ce jeune, plus épris encore ou tout au moins d'une manière plus féroce, plus jalouse, passionné pour la terre, au point de la flairer comme une grisante chair de femme, de la caresser de ses doigts ainsi qu'une maîtresse, la seule maîtresse, l'amoureuse éternelle.

Il faudrait citer les unes après les autres les scènes merveilleuses où naît, se développe, se dramatise et s'achève cette tragédie gigantesque de la terre; mais tout le monde les connaît, les a lues, en a eu le saisissement, ce coup au profond de l'être qui vous retourne et vous remue jusqu'au vif des entrailles.

Qu'est-ce à côté de cela que ces mesquineries à l'aide desquelles on attaque l'écrivain ? N'a-t-on pas crié au scandale, au sacrilège même, à cause de ce bon soulard surnommé Jésus-Christ, en résumé une figure plutôt sympathique et drôle qu'eût aimée le curé de Meudon. Il faut bien peu connaître les paysans pour croire qu'ils en pensent si long sur ces questions de religion ou d'irréligion, qui sont la plaie hypocrite des villes. Superstitieux, oui; mais religieux, jamais. Quel est donc le journal, quel est donc le milieu bourgeois, où il se passe un jour, sans que le genre de plaisanterie reproché à son joyeux héros ne soit traité, souligné, raconté à plaisir? Peut-être la chose est-elle plus fleurie, plus cachée, plus enveloppée de circonstances atténuantes; en réalité, elle existe, elle est dans la pensée de celui qui fait la plaisanterie, qui l'écrit; mais ici il s'agit de paysan, le paysan n'y met pas tant de façons. Quelles récriminations aussi, parce que Zola ose parler en termes, plus que mesurés d'ailleurs, de certaine maison clandestine de Chartres, que l'on ne voit pas, mais dont le propriétaire enrichi vit retiré à la campagne, honoré, presque respectable! N'a-t-on donc pas admis, admiré même, et avec justice, certains livres tout entiers consacrés à de pareilles études? On en a ri, on a blagué, on ne s'est pas fâché tout rouge comme aujourd'hui. C'est une note comique et vraie, et l'auteur était absolument dans son droit en s'en servant comme il l'a fait.

De tout cela il ressort une chose, c'est que ce livre tant conspué est une œuvre hors ligne, faite dans la même manière que les précédentes œuvres de Zola, sans concessions au goût plus ou moins pudique de certains lecteurs, prouvant son énergie, sa volonté, sa haute conscience d'artiste, sa puissance de travail et d'intuition. Certaines parties peuvent être grossies, exagérées par une vision spéciale à l'écrivain; mais l'œuvre n'en reste pas moins une peinture impitoyable de scènes que nous voyons constamment se reproduire dans nos campagnes.

C'est l'épopée tragique du paysan, comme *Germinal* est l'épopée du mineur et *l'Assommoir* celle de l'ouvrier parisien. G. T.

La Fille adoptive, par Jules de Glouvet. Paris, Victor Havard, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est encore un roman sur une question de droit que publie M. Jules de Glouvet; après la thèse de la paternité dans un cas d'exception, il aborde celle de l'adoption, cas exceptionnel aussi, et nous montre toute une famille d'héritiers campée autour de la succession d'une cousine malade, ainsi qu'une horde sauvage autour d'une ville pleine de richesses. Comme dans *le Père*, le grand défaut du romancier est d'être surtout un magistrat, de laisser dépasser à tout angle de page le bout de la toque ou le coin de la robe. Certaines figures sont intéressantes; l'étude serait curieuse, émouvante et aurait par endroits un réel relief, si elle était traitée simplement, par un

observateur surtout préoccupé de peindre des caractères, d'étudier des types, si enfin elle était prise dans la vie au lieu de sembler forgée d'imagination dans un milieu idéal et inventé. Chez M. de Glouvet, en outre, le procédurier gâte l'écrivain; il lui souffle trop de périodes ampoulées et déclamatoires, trop de citations, trop de souvenirs d'auteurs, trop de rhétorique. C'est une prose qui retarde d'un demi-siècle, un style à l'allure vieillotte et poussiéreuse, sentant à plein nez l'artificiel des classes, le bagage pesant des *humanités*, l'école de ces magistrats amis des lettres, grands traducteurs d'Horace, grands écrivassiers de petits vers aimables, mais ne parvenant jamais, en dépit de certains semblants d'allures dégagées, à se débarrasser de l'épaisse, poisseuse et filandreuse phraséologie du barreau.

Journal des Goncourt (1862-1865), 2e volume. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un ensorceleur, ce deuxième volume du *Journal des Goncourt*, un livre d'or de l'art et des belles-lettres, un de ces recueils dont on sort, comme de quelque musée de premier ordre, du soleil plein les yeux, de l'émerveillement plein le cerveau, de la joie plein le cœur.

On le prend, on l'ouvre, on ne peut plus le quitter, impossible de le fermer; c'est lui qui vous tient, qui vous accapare, qui vous enveloppe de son atmosphère de griserie cérébrale, qui ne vous laisse plus de repos qu'on ne l'ait lu, dévoré, savouré, et qui vous poursuit longtemps encore, après qu'on l'a refermé.

Il se coule dans votre chair, prend votre mémoire, donne à votre pensée et à vos yeux la stupéfiante fantasmagorie d'un défilé de gens célèbres qui causeraient devant vous, avec vous, sans contrainte, sans hypocrisie, tant l'impression est vivante, absorbante, et impérieuse, de ces portraits, de ces croquis, de ces conversations, de toute cette histoire anecdotique et littéraire, remuée, vivace, frémissante de passion, de vie.

Avez-vous connu Gautier, Sainte-Beuve, Paul de Saint-Victor, Gavarni, Flaubert, Mérimée, George Sand, Michelet? Connaissez-vous Taine, Renan, la princesse Mathilde, vous les rencontrez pleins de vie, de paroles, dans ce livre précieux, œuvre de deux sténographes extraordinaires, de deux écrivains de génie, qui ne se contentent pas de sténographier des conversations, mais qui les miment, qui les jouent, qui les font sortir des personnages, avec une telle intensité de vie, un tel relief de gestes, une voix si juste et si bien notée qu'on a l'illusion du personnage lui-même planté devant vous, d'autant mieux que les Goncourt donnent en même temps le portrait peint par eux de main de maître de chacun de ces maîtres. Ah! qu'il y a loin de la froideur, de l'impersonnalité ou du parti pris de tant de mémoires vantés et fameux, à ce journal si plein de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont senti, de ce qu'ils ont souffert.

On y assiste à l'enfantement de *Germinie Lacerteux*, ce chef-d'œuvre de réalité, cette histoire d'une humble, d'une laide, mais d'une femme, d'un tempérament, d'un être vivant, ayant bien réellement existé, ayant souffert, ayant aimé et étant mort d'avoir trop appartenu à l'humanité. On y suit les espoirs, les mécomptes, les déchirements qui ont précédé, accompagné et suivi la représentation de *Henriette Maréchal*, ce drame de la vie, qu'il a fallu plus de vingt ans pour faire accepter du public, et qui est maintenant classé au rang des meilleures œuvres littéraires du théâtre moderne.

Un tel livre repose du voulu, du faux, de l'antinaturel, de tout ce que nous sert d'habitude la convention sociale, mondaine, artistique et littéraire. C'est le cri de vérité jailli de la bouche de chacun, recueilli par des maîtres et hardiment publié, sans souci des clameurs qu'il peut soulever, des haines qu'il peut faire flamber comme des fagots desséchés et qui ne serviront qu'à éclairer plus haut cet admirable recueil peignant la vie littéraire de notre temps mieux que tous les romans et toutes les analyses.

La première maîtresse, par CATULLE MENDÈS. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un livre de Catulle Mendès, eh! mon Dieu! on sait d'avance à quoi s'en tenir, une pourriture tentante, un adorable mets faisandé, un gibier décomposé à point, arrosé de parfums exquis, saupoudré de perles et de pierres précieuses et présenté sur un plat d'or ciselé, merveilleusement ouvragé. En ce sens, jamais le romancier d'art, le littérateur passionné n'a poussé plus loin la hardiesse qu'en écrivant *la Première maîtresse;* tout ce qu'une langue harmonieuse, rythmique, colorée, peut donner d'attrait aux vices les plus répugnants et les plus bas, ce livre dangereux l'apporte. L'histoire de cette goule bourgeoise qui a nom Honorine d'Arlemont et de ce poète exacerbé qui signe Évelyn Gerbier, est de celle qu'on n'ose pas raconter et qui demandent l'analyse d'un chirurgien, d'un savant habitué à fouiller toutes les gangrènes et toutes les corruptions du corps humain. Catulle Mendès a beau prodiguer les souplesses du style, les pierreries de la phrase, il n'arrive cependant pas à vous faire oublier dans quel monceau d'ordures il est allé chercher son sujet, dans quel amas d'immondices il a recruté ses personnages. On s'échappe de cette lecture, comme on s'évaderait d'un bouge resplendissant de lumières, de dorures, de fleurs, mais qui n'est et ne sera jamais qu'un bouge.

Bonnet-Rouge, par JULES CASE. Paris, Victor Havard, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de Jules Case, d'abord un peu farouche comme son titre de *Bonnet-Rouge*, parfois d'aspect aride et dur, est avant tout vrai, cette essentielle et primordiale qualité du bon livre

moderne, de l'œuvre d'observation, de l'œuvre d'avenir et de durée. C'est un livre fait de sincérité et d'émotion; de sincérité dans la peinture des choses, dans le parler des personnages, dans la défense et la lutte des croyances, dans l'allure en avant du héros; d'émotion dans les détails, dans l'amour passionné du père pour son enfant, du fils pour son père, cette chaude sensation humaine qui flotte autour de l'être ambitieux, avide d'arriver, que la politique semblerait devoir durcir et dessécher. Certes, oui, au début de son étude, le romancier semble se perdre dans les futilités du détail inutile, s'éparpiller également entre ses personnages, sans condenser la lumière sur son héros; le lecteur en ressent une sorte d'hésitation, comme s'il se trouvait au milieu d'un carrefour, d'où s'élanceraient trop de routes, avec l'ignorance du pays où il s'est engagé. Mais à mesure que l'action s'engage, la clarté se fait plus vive, projette le faisceau de ses rayons sur la figure grandissante d'Olivier Dathan, dessine nettement ses reliefs, ses arêtes saillantes, le campant droit sur ses pieds et le jetant vivant en plein mouvement. On voit que l'écrivain s'est en outre complu à peindre le délicieux visage de Simone Baratier, la charmante petite poitrinaire et à la mettre en opposition avec l'altière Julie Polinière; Honorine, l'humble couturière, maîtresse d'Olivier durant ses années de détresse et abandonnée par lui dès que la fortune lui sourit, est bien touchante et donne une vigueur particulière à l'analyse du caractère d'Olivier, combattu entre le devoir, l'affection et les lâchetés, les misères de la politique. En résumé, une œuvre intéressante, faite avec une implacable conscience et donnant la note neuve des débuts de l'homme politique dans notre société moderne.

Les Fautes, par Albert Tinchant. Un vol. in-18 jésus illustré. Paris. Alp. Piaget, éditeur, 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Toutes ces *fautes* sont commises par de jolies personnes, plus ou moins possédées du diable; elles échancrent carrément leur corsage et troussent leur jupe d'un coup de main hardi elles n'en rougiraient que si elles avaient la poitrine plate et les mollets maigres. Mais M. Tinchant n'a honoré de son choix que des héroïnes douées d'un embonpoint artistique, et il a tâché de faire passer dans son style toute la morbidesse de la peau satinée, tous les parfums capiteux répandus sur le linge des élégantes, toute la langueur ou toute l'ardeur des belles enamourées.

Ce qui ne l'a pas empêché d'insinuer traîtreusement dans le volume un certain nombre de pages ternes, monotones et vides, comme celles qu'il intitule *Courtisane* ou encore *Tombe fleurie*. Au fond, il ne s'est pas mis en frais d'invention, mais simplement de style. Ces petites histoires sentent le *Chat noir* et la *Vie parisienne:* ce n'est pas le pire des odeurs assurément.

Une escouade, que dis-je ? un bataillon de dessinateurs, unit ses efforts pour illustrer le volume ; et ce ne sont pas les derniers des rapins. Oyez plutôt: Auriol, Bombled, Caran d'Ache, P. Fau, Henri Pille, Uzès, Willette, et même Rode Salis ! Ces noms-là sont jolis à lire ; quel dommage que tous les dessins signés d'iceux ne soient pas aussi jolis à voir, peut-être est-ce la faute au tirage ? Il en est qui sont bien mal venus. C'est une *faute* que M. Tinchant a oublié de poétiser avec les autres.

Sa petite préface marque une bonne et fière intention : « J'ai tâché de faire bref, parce que cela est difficile. » C'est toute la préface, toute la profession de foi. Plusieurs fois l'auteur a triomphé de la difficulté cherchée, plusieurs fois seulement, notamment dans *l'Éventail*, dans le *Boucher*, dans une *Valse de Chopin*, encore qu'il ait trop ralenti le mouvement au milieu, et aussi dans *Fidélité*. Ce ne sont pas seulement des historiettes, ce sont des notes concises et précises, où se condensent des observations prises de la vie réelle des gens amoureux.

Ghislaine, par Hector Malot. Paris, G. Charpentier et Cie, 1887. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le sujet traité par Hector Malot dans *Ghislaine* est certes des plus ardus, et il fallait un écrivain consciencieux et délicat comme lui pour s'en tirer avec honneur. Le roman débute tragiquement par un viol. Ghislaine, orpheline, nièce de M. de Chambrais, est violée un soir par son professeur de musique, un certain Nicétas, qui s'est pris de désir pour elle. Affolée, elle fait à son oncle l'aveu du crime dont elle a été la victime, et celui-ci l'emmène à l'étranger, en Sicile, où elle met au monde une fille, dont personne ne soupçonne l'existence. Au retour, Ghislaine épouse le comte d'Unières, qui ne devra jamais connaître la faute involontaire de sa femme, et fait élever sa fille par un garde de son mari. Mais Nicétas revient et veut faire chanter Ghislaine. Le garde, Dagomer, lui brise la tête d'un coup de fusil, au moment où, pour tenir Ghislaine à sa discrétion, ce Nicétas tente d'enlever Claude, la fille de Ghislaine. Hector Malot a déployé, dans cette peinture des luttes de la malheureuse femme entre son amour maternel et son affection pour son mari, toutes les souplesses de son talent fin, de son émotion et de ses qualités dramatiques. G. T.

La Marchesa Carantoni, par F. Marion Crawford. Un vol. in-18. Paris, 1887. Dentu, éditeur.

La Marchesa Carantoni, le dernier roman traduit en français du jeune romancier américain F. Marion Crawford, fait exception dans son œuvre. Sans doute, il n'est pas un seul de ses précédents romans où l'amour ne joue un rôle, mais l'amour « pour le bon motif », d'une part; d'autre part, il n'y apparaît guère qu'à la façon discrète du fil d'or dont un habile orfèvre sertit les pierres précieuses d'une bague de fiançailles. Dans *la Marchesa Carantoni*, au contraire, c'est l'amour qui domine, et, qui plus est, l'amour coupable, la passion déréglée, rompant toutes digues

et bravant toutes lois. A ce propos même, je dois avertir le lecteur, qui serait tenté de lire l'œuvre dans le texte d'origine, que le titre anglais est *To Leeward*, terme de marine dont la traduction « Sous le vent » eût été fort obscure en français, le sens n'étant pas déjà très clair en anglais, mais où l'on peut, à la rigueur, comprendre cependant que l'héroïne se laisse emporter par sa passion comme un vaisseau sous le vent soufflant en tempête. La marchesa Carantoni va en effet jusqu'au terme extrême où puisse mener la passion, puisqu'à son amour elle sacrifie sa vie; comme dans *Monsieur Isaacs,* comme dans *Zoroastre,* on retrouve en ce dernier roman ce don puissant d'évoquer choses et gens, de faire vivre les personnages, de les faire voir dans leur milieu, de leur faire parler la langue de leur monde et de leurs sentiments et cette variété de paysages et de types, qui ont si rapidement déterminé le très grand et légitime succès de M. F. Marion Crawford. E. C.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS.

La Gouine, par Boyer d'Agen. Bruxelles, Kistemaeckers, 1888. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Deux rois, par le prince de Vulars. Paris, Ollendorff. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Journal de Fidus, sous la République opportuniste. Paris, Marpon et Flammarion. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le 1er régiment de chasseurs d'Afrique, par Fernand Hue. Paris, Lecène et Oudin. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Caprices de marquise, par Auguste Lepage. Paris, Dentu et Cie. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les buttes-Chaumont, roman parisien, par Charles Deslys. Paris, Sauvaitre. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le roman de Paris, par Eugène Morand; illustrations de Pille. Un vol. in-18. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Paris qui dort, par Louis Bloch et Sagari. Paris, Librairie illustrée. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Héra, roman contemporain, par Eric Besnard. Un vol. in-18. Paris, Plon et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

La princesse Tata, traduit du russe de Markewitch. Paris, Librairie Nouvelle Revue. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La petite baronne, par Alexis Bouvier. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ninie, par Alexis Bouvier. Paris, Marpon et Flammarion. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Les filles de Jean de Nivelle, par Léon Gandillot. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

La chasse aux Juifs, par Michel Deliner. Paris, A. Dupret. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le cadavre, par Auguste Dumont. Paris, Jules Lévy. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

William Wallace, traduit de l'anglais. Paris, Victor Palmé. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Vieilles nouvelles, par le comte de Puy-Maigre. Paris, Sauvaitre. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mon premier-né, par André Monselet. Paris; un vol. in-18 carré. — Prix : 3 fr. 50.

La grande prêtresse, roman parisien, par Charles Chincholle. Paris, Librairie mondaine. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Florival et Cie, scènes de la vie du théâtre, par Samson Cressonnois. Paris, Ollendorff. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

Mademoiselle Valérie, par Georges Dampt, préface de Lemaître. Paris, Lemerre. In-18. — Prix : 3 fr. 50.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

Les Causes célèbres de la Russie. Un vol. in-18. Paris, Albert Savine; 1887. — Prix : 3 fr. 50.

Ce recueil, qui vient après *les Causes célèbres de la Belgique, les Causes célèbres de l'Angleterre* et *les Causes célèbres de l'Allemagne,* publiées à la même librairie, contient le procès du colonel Kostroubo-Karitzky et de Mme Dmitriéva et les deux procès auxquels donna lieu l'assassinat de Sarah Becker. Le but de l'éditeur est de choisir des causes qui soient « le tableau complet d'un milieu social, le prétexte d'une peinture exacte de tout un peuple ». Le choix des deux causes qui forment ce volume répond bien au programme. Outre que les annales criminelles de l'empire moscovite comptent peu de causes d'un intérêt aussi empoignant que le procès du colonel Kostroubo et de sa maîtresse, Mme Dmitriéva, peu d'affaires aussi mystérieuses que celle des assassins présumés de Sarah Becker, ces récits nous introduisent dans deux milieux sociaux très différents ; le

fonctionnarisme omnipotent d'un centre provincial et la foule de misérables qui grouille autour d'une caisse de prêt. Le rédacteur écrit d'un style animé, dramatique et étonnamment dégagé de mots russes, qui embroussaillent la plupart des livres où l'on parle en français du grand peuple de l'Europe orientale.

Il Demonio dello Stile, par Alberto Cantoni. Tre novelle. Un vol. in-12. Firenze, G. Barbèra; 1887. — Prix : 2 francs.

Ces trois nouvelles, dont voici les titres : *Il Demonio dello Stile, novella critica; l'Altalena delle antipatie, novella « sui generis »;* et *Più Persone ed un Cavallo,* sont inspirées par les préoccupations qui troublent un grand nombre d'esprits modernes et qui se résument dans le mot affriolant de *pessimisme.* M. Alberto Cantoni dépense un grand talent à étudier cette maladie de l'âme dans quelques situations exceptionnelles. Mais il me paraît que, pour être un docteur ès pessimisme, à qui ni le grand poète triste Leopardi, ni le grand farceur lugubre Schopenhauer, n'ont rien à apprendre, il n'est point un adepte de la doctrine, ni une victime du fléau. Une forme artistique un peu tourmentée, mais délicate et puissante à la fois, donne à ces essais une valeur littéraire qui sera fort appréciée en Italie et qui mériterait de tenter la main de quelque traducteur habile à mouler le français sur l'italien. B.-H. G.

La Bruyère dans la maison de Condé, par Étienne Allaire, deux forts volumes grand in-8°. Paris, 1886; Firmin Didot et Cie.

L'ouvrage considérable composé par M. Étienne Allaire ne se lit pas d'une seule traite; on le quitte, non par ennui, mais par la fatigue que causent à la longue les récits fort détaillés et les particularités très fines; on y revient par curiosité, on s'y complaît par contentement d'apercevoir des choses neuves ou des explications neuves de choses déjà connues; on va jusqu'au bout et l'on est bien tenté plus d'une fois de revenir sur ses pas pour reprendre une anecdote caractéristique, un incident historique tout à fait significatif.

Ces deux gros volumes constituent le commentaire le plus ingénieux et le plus vivant de l'ouvrage de La Bruyère. M. Allaire l'étudie sous deux points de vue, dans l'ensemble et dans le détail; il détermine comment La Bruyère conçut son livre, quelle méthode il choisit et pourquoi; et aussi quelles dispositions naturelles ou acquises de son esprit l'inclinaient à se faire le peintre mordant et pourtant impartial des caractères et des mœurs de son siècle. Et d'autre part, en fouillant la vie et la cour, le train de l'existence dans la maison de Condé, les intrigues, les rivalités, les brouilles, les raccommodements des princes, des princesses et des domestiques, grands ou petits, il rétablit par des hypothèses à tout le moins vraisemblables, non seulement une *clef,* mais mieux que cela, l'ordre et l'espèce de circonstances qui ont fourni à La Bruyère la matière de ses notes. Ce sont des conjectures, mais appuyées sur des preuves. « Il est assez rare, dit M. Allaire, que des observations générales ne s'appliquent qu'à un seul fait, et souvent nous en indiquons plusieurs. Les caractères se rapportent toujours à plusieurs personnes, sauf un petit nombre de portraits faciles à reconnaître. »

La maison de Condé fut pour La Bruyère comme la boutique du barbier de la Pézenas, pour Molière, ou pour le *Diable boiteux* les tours de Notre-Dame. Il y vit le monde en raccourci, et l'homme dans tout son étalage. « Il aimait la vérité simplement, il la voulait chercher tranquillement; jamais obligé d'avoir raison, toujours en état de céder sans honte et de reconnaître ses erreurs, il prétendait ne se laisser dominer par aucune passion; et pour juger les hommes et leur caractère avec les moindres chances d'illusion, il adopta cette méthode impartiale, la règle de Descartes, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités avant qu'elles soient connues clairement et distinctement: elle est assez belle et assez juste pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes. Avec cette méthode, La Bruyère espéra fonder ce qu'il appelle la science des mœurs.

Cette science, M. Allaire nous montre qu'il la possédait vraiment, par le rapprochement de tel trait d'observation et du fait observé; de la sorte, ce qui dans le livre de l'illustre moraliste n'était d'abord pour nous qu'une fine pensée, une réflexion profonde, artistement exprimée, s'anime, prend du relief, et nous sentons mieux combien était juste le coup d'œil de l'observateur toujours en éveil.

Aussi M. Étienne Allaire a-t-il pleinement raison de juger La Bruyère non moins remarquable comme historien que comme moraliste. Ce sont, en effet, les événements et les personnages avec lesquels se fait l'histoire qu'il a vus de ses yeux, mesurés et analysés avec son esprit, et c'est de l'examen des uns et de la fréquentation des autres qu'il a extrait cette science de la vie, cete connaissance concrète des mœurs, qui assure l'éternelle exactitude de ses jugements.

Pour reconstituer le *processus* des réflexions de La Bruyère, M. Étienne Allaire a dû pénétrer dans l'intimité de l'histoire depuis le moment où le moraliste entre dans la maison de Condé jusqu'à sa mort, c'est-à-dire depuis 1684 jusqu'en 1696, période qui est peut-être la plus curieuse du règne de Louis XIV, à cause des transitions, des transformations qui s'y opèrent. Pour cette besogne il avait à sa disposition les documents qui abondent dans la maison de Condé; M. le duc d'Aumale les a fort obligeamment donnés en communication à l'érudit qui fut le précepteur du duc de Guise, et qui conçut l'idée de son ouvrage dans la maison même de l'héritier des Condé, tandis que le prince en préparait l'histoire. Avec ces documents on peut se rendre compte de bien des faits relatés dans le *journal* de Dangeau, dans les *mémoires* du marquis de Sourches, dans ceux de Saint-Simon, dans la *Gazette de France,* etc. On peut voir, dit M. Allaire, comment ces faits se sont présentés aux yeux de La Bruyère. Nous nous plaçons au même

point de vue que lui; nous assistons à ses travaux et à ses études: il nous raconte sa propre vie. Il ne cite pas les faits dont il a été témoin et qui ont frappé son esprit, mais il explique ses remarques et ses réflexions de manière qu'on peut les deviner. Ainsi se développent devant nous les mémoires d'un homme bien élevé qui sait parler et se taire.

M. Allaire nous met aussi au fait de la méthode de composition de l'auteur des *Caractères*. Il s'était affranchi de la manière de Théophraste dont les *caractères* commencent toujours par une définition courte et concise qui explique le titre, se développent toujours de la même façon, par une énumération de tous les traits qui peuvent se rapporter à la définition, se terminent quelquefois par un trait qui résume tous les autres et indique l'impression que l'auteur veut produire; ils se réduisent enfin à cette unique figure que l'on appelle description.

La Bruyère se dégage de ces pesantes entraves; il rédige ses remarques et réflexions comme elles s'offrent à son esprit, sans beaucoup de méthode; ce qui explique que les paragraphes sont construits avec un art merveilleux, les chapitres avec une négligence incroyable.

Il écrivait des *caractères*, et au XVII[e] siècle on désignait par ce terme des portraits comme ceux que l'on trouve dans les romans de M[lle] de Scudéry ou dans le recueil qui fut offert à M[lle] de Montpensier. Mais quand la ressemblance avec un personnage vivant est trop facile à reconnaître, il tourne le portrait en charge ou en caricature, mais le caractère reste: ainsi qu'est-ce qu'Oronte, ou l'homme déjà vieux qui épouse une jeune et jolie femme? Il en a forcé les traits pour qu'il ne ressemblât pas trop à M. de Dangeau épousant M[lle] de Lœwenstein. Quelquefois quand le personnage dont il fait le portrait est à lui seul un caractère digne de ce nom, il le peint tel qu'il le voit sans y rien changer: c'est ainsi qu'il a tracé le caractère d'un véritable évêque, en représentant M. Le Camus, évêque de Grenoble, et par contraste la satire vivante de M. Harlay, archevêque de Paris. Souvent aussi La Bruyère dispose dans les divers chapitres de son livre des fragments de portraits anonymes: il a recours à ce subterfuge quand ce sont des portraits de personnages importants qu'il est dangereux de blesser, comme l'archevêque de Reims et M[me] de Maintenon. C'est ainsi qu'il a pu insérer dans seize chapitres, par fragments disséminés, les portraits de la maison de Condé tout entière.

Il ne se contente pas de représenter les divers caractères par des échantillons qui vivent sous nos yeux; il nous peint aussi les diverses sociétés de son temps, les sociétés littéraires, comme l'hôtel de Rambouillet; les sociétés bourgeoises, comme les coteries de la ville de Paris; les sociétés de Versailles, comme la cour du Dauphin. Il décrit la cour de Louis XIV, si variée et si mobile dans sa solennelle majesté, mieux qu'aucun historien ne l'avait fait jusque-là. Tacite, le plus grand peintre de l'antiquité, remarque M. Allaire, n'a pas de tableau plus saisissant et plus coloré que la peinture de Louis XIV dans la chapelle de Versailles.

Il ne faisait pas de grands changements dans la forme de ses remarques; il était obligé d'en faire au moins dans le style; ceux qui écrivent par humeur, dit justement M. Allaire, sont sujets à retoucher à leurs ouvrages; il écrivait avec soin, il ne se lassait pas de chercher l'expression qui rendait le mieux sa pensée. Une fois ses remarques arrangées, corrigées ou retouchées, il les disposait dans chaque chapitre d'après le plan qu'il avait adopté. Il n'ignorait pas l'art de lier ses pensées et de faire des transitions; mais il crut devoir s'affranchir de ce travail inutile au genre d'ouvrage qu'il composait, et qui ne tendait à aucune démonstration.

Il n'est que juste de louer M. Allaire de la persévérance avec laquelle il a poursuivi la composition d'un ouvrage d'une telle étendue, donc chaque page supporte une longue suite de recherches. Il y fait preuve d'une érudition profonde, d'un esprit fin et perspicace, et en même temps il y porte la bonne langue nette, claire, précise et vive, que le commerce assidu des écrivains du XVII[e] siècle lui a rendue familière et presque naturelle.

« Tout a été dit », déclare La Bruyère au début de son livre. Peut-être reste-t-il encore quelque chose à dire sur lui après ce travail copieux de M. Etienne Allaire; mais en tout cas l'on ne saurait en risquer l'entreprise sans l'avoir lu d'abord. P. Z.

La Comédie grecque, par M. JACQUES DENIS, doyen de la Faculté des lettres de Caen, membre correspondant de l'Institut. — Deux forts volumes in-8°. Paris, Hachette et C[ie], éditeurs, 1886.

L'ouvrage considérable dans lequel M. Jacques Denis a rassemblé ses longues études sur la comédie grecque est d'un érudit sagace et d'un homme de goût. Il a entrepris de l'écrire et pour l'utilité des étudiants et pour le plaisir du public lettré, deux choses, dit-il, qu'il n'est pas toujours facile de concilier et qu'il a cependant réussi à réunir. Il ne s'est pas interdit les discussions savantes, mais il a dissimulé sous l'agrément de la forme littéraire l'austérité de l'érudition.

M. J. Denis s'excuse de ne pas faire de bibliographie à la façon des critiques de la nouvelle école, et son excuse est assez plausible. A quoi bon, en effet, dit-il, dresser la liste de tous les ouvrages qu'il aurait pu lire ou ne pas lire? Un tel étalage suppose seulement qu'on sait transcrire quelque *Manuel du libraire*.

De plus, l'honorable doyen de la Faculté des lettres de Caen nous prévient qu'il cite plus volontiers des travaux français que les travaux étrangers, contrairement à l'habitude contemporaine. Nous l'en approuvons, et les lecteurs sensés seront de notre sentiment. Pourquoi mentionner à la place des nôtres les étrangers qui les pillent impudemment et sans les nommer? « Que de thèses de notre Sorbonne, ajoute M. Denis, j'ai retrouvées en des travaux exo-

tiques, dont l'unique mérite consiste à être plus pesants et plus ennuyeux! »

Le grand travail de l'auteur de la *Comédie grecque* commence avec les origines de la comédie; il examine les prétentions des Doriens, qui se vantaient d'avoir créé la comédie, et conclut contre eux. La comédie mégarique est la matière d'un autre problème d'histoire littéraire auquel l'auteur apporte une solution très admissible.

Épicharme est l'objet d'une étude spéciale et approfondie; M. Denis reconstitue ses comédies mythologiques, du moins quelques-unes, celle d'*Héphaistos,* celle du *Mariage d'Hébé,* et nous fait connaître ses comédies allégoriques, *Logos et Loginna,* la *Glorieuse,* le *Tonneau.*

Il analyse ensuite le commencement de la comédie attique : Susarion, Chionidès et Magnès, et distingue les deux voies où s'engage la comédie (dite ancienne), la comédie politique ou agonistique et la comédie allégorique et morale.

Eupolis et Cratinos, Crabès et Phiricratès, devanciers d'Aristophane, méritaient qu'on ressuscitât d'eux un peu plus que leurs noms. M. Denis s'en est donné la tâche, et ce sont deux curieux chapitres que ceux qu'il a consacrés à l'étude des pièces ou des fragments de pièces qu'on a pu recueillir de ces poètes originaux.

Aristophane avait droit naturellement à la plus large part de ces études.

Le savant professeur n'a rien laissé à dire sur le grand comique : c'est un procès complet qu'il dresse pour chacune de ses pièces; les opinions des critiques les plus autorisés sont pesées, comparées; M. Denis y ajoute ses remarques personnelles, des réflexions et conclusions originales. Rien de ce qui touche aux mœurs, soit publiques, soit privées, à la religion, aux querelles littéraires même, ne passe sans être l'objet d'une sérieuse discussion, de façon que le texte et les intentions de l'auteur ne gardent aucun mystère.

Les contemporains et les cadets d'Aristophane ne sont point tous à dédaigner. Avant d'étudier le caractère et le développement de la comédie moyenne et de la comédie nouvelle, M. Denis les exhume et leur rend les honneurs qu'ils méritent; il analyse et critique le *Cinérias* de Strattis, la *Sicile* de Démétrios, le *Mède* de Théopompe, la *Hellade* et les *Ambassadeurs* de Platon, les *Poissons* d'Archippe, dont il cite des extraits topiques.

La comédie moyenne tourne davantage à la peinture de mœurs sans caractère politique. Essayons de constituer là des types devenus traditionnels et légendaires : le hâbleur militaire, le parasite, le cuisinier, etc. Enfin M. Denis explique les causes qui ont imposé sa forme et son caractère à la comédie nouvelle. Ménandre en est le maître, et par l'étude critique de ses nombreuses pièces, l'érudit doyen nous montre les sources de la comédie latine, qui vécut presque uniquement d'imitations.

L'ouvrage de M. Denis est de longue haleine, mais non point de longue lecture ; nous entendons par là qu'il y a répandu beaucoup d'intérêt et d'attrait, et que même ceux qui savent y apprennent quelque chose : ce qui est le vrai moyen de trouver le temps court.

P. Z.

POÉSIES

La Voie sacrée, par Ernest Prarond. Un vol. in-16. Paris, Lemerre; 1887.

Ce titre cache, ne vous déplaise, des poésies sur Jeanne d'Arc. On sait que ce ne sont pas les premiers vers dont Jeanne a été l'objet. Sans parler de l'énorme épopée de Chapelain, qui vaut mieux que sa réputation, ni du poème antinational de Voltaire qui, lui, vaut moins, il y a le poème épique de Robert Sonthey (*Johann of Arc,* in-4°, 1796), la tragédie de Schiller, la trilogie nationale d'Alexandre Soumet (1846), quatre ou cinq cents autres poèmes; les uns en prose, les autres en vers, de dimensions variées, qui rappellent périodiquement à notre souvenir le nom de l'héroïne. Eh bien, M. Prarond a rencontré, à propos de la pucelle, un genre auquel nul avant lui n'avait songé : il a fait de la légende de la pucelle un chemin de croix. Ce qu'il nomme la voix sacrée est un chemin de croix. On y trouve douze stations comme dans l'autre. Ce sont douze scènes de la vie de Jeanne d'Arc : *Sous l'Arbre des fées, — la Bannière, — le Sacre, — le Hucque d'or, — Liberté, — Drugy, — Première entrevue avec la mer, — Messages, — l'Interrogatoire, — Aux Juges, — les Chaines, — la Mitre, — les Cendres, — Évocation.* — L'idée est, certes, fort ingénieuse; chacun des titres qui précèdent offre à traiter un sujet digne d'un poete, ce qui est, à coup sûr, un rajeunissement heureux de la légende de Jeanne.

A chacune de ses douze pièces détachées, le poète a joint une ou deux maximes prises dans les écrits du temps et relatives à la pucelle. Il s'excuse d'avoir osé toucher à Jeanne et cite Michelet : « Que l'esprit romanesque y touche, s'il ose, la poésie ne le fera jamais. » Pourquoi pas? Cette légende patriotique de Jeanne d'Arc est précisément de celles qui ont coutume d'inspirer la poésie, même chez les étrangers, qui n'avaient point l'idée de patrie à servir ici.

Il y a chez l'auteur un autre point dont il importe que le lecteur soit prévenu. Comment M. Prarond a-t-il eu l'idée de revenir sur Jeanne d'Arc? Voici : il est en train d'éditer et d'annoter un poème latin en quatre livres sur la pucelle, poème qui est du xve siècle et dû à Valerand de Varanne, compatriote de M. Ernest Prarond, originaire de Picardie. « L'auteur des douze pièces qui suivent, écrit M. Prarond dans sa

préface, préparant une édition nouvelle de cet oublié, s'était laissé entraîner à donner çà et là à ses annotations des formes de vers. » Dieu des scoliastes! qu'eussent pensé de ces procédés d'érudition les vrais érudits, égarés sur la foi latine d'un *De gestis?* » M. Prarond croit-il que quelques rayons de soleil dans le ciel noir des érudits n'eussent pas été une bonne aubaine? Les érudits ne les auront pas. Qu'en feraient-ils d'ailleurs? qu'on les laisse à leur grimoire.

Il y a d'excellents vers dans le nouveau recueil de M. Prarond. Quelques-uns ont, il est vrai, l'air d'avoir été extraits des *Racines noires*. Ainsi le poète fait dire aux enfants par les fées :

> Cueillez les blonds coucous, laissez les églantines ;
> Chantez, dansez; la vie a pour fuir les douleurs.

Les enfants ne le savent pas et il est heureux qu'ils ne le sachent pas; ils l'apprendront assez tôt. Les enfants n'ont guère besoin du conseil des poètes. L'enfance est à elle-même une poésie; c'est quand on a perdu ce trésor qu'on devient poète et qu'on aime à en chanter les richesses, non aux enfants, qui, il convient de le répéter, n'en ont pas besoin, mais à soi-même, à qui la poésie parvient — y parvient-elle toujours? — à rendre les illusions de l'enfance. C'est à la poésie que M. Prarond demande d'ordinaire à se distraire de la réalité qu'à tort ou à raison, le présent trouve dure; c'est à la poésie qu'il dit :

> Fille des sorts cléments, ce siècle est orageux.

Je crois bien; il en coûte à plusieurs d'avoir été condamnés par le destin âpre à être contemporains de la gloire de Barodet.

L. D.

HISTOIRE

— Chronologie — Documents — Mémoires —

Les Chevaliers de Malte et la marine de Philippe II, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, membre de l'Institut. Deux vol. in-18 formant ensemble 420 pages. Librairie Plon et Cie. Paris, 1887.

Certes, ce n'est pas de nos marins que l'on dira chez nous — ainsi qu'on l'a fait méchamment de certain ministre — qu'ils manquent de prestige. Tout au contraire. Notez que je suis fort loin de relever aucune exagération dans un sentiment que j'aime à partager. Mais on peut bien fixer ce point: tandis que nos braves petits pantalons rouges ont toute notre cordialité, sans-façon et parfois gouailleuse; tandis que nos artilleurs passent sévères et inaperçus; tandis que la cavalerie ne pénètre que dans les châteaux et les salons; une superstitieuse confiance, un respect tendre, un charme entoure les marins et semble les défendre contre les accidents qu'on voit flétrir, dans d'autres États, même les hommes les plus éclatants. Les causes apparentes et banales de cette différence de traitement tiennent, sans doute, à l'éloignement de l'homme de mer qui, nonobstant le proverbe, a raison d'être absent, et à la traditionnelle terreur de l'élément qu'il fait sien. Prenons garde aussi qu'à côté de cette épouvante répandue par l'Océan, père des choses, l'humanité — avec son instinct d'un berceau liquide et son pressentiment d'un univers finalement englouti, croyant toujours à l'*œs triplex* de qui se confie aux ondes — voit en lui je ne sais quel confident, sans cesse menacé, du grand mystère. Pour les esprits plus simples, moins curieux et troublés, le grand prestige de nos marins tient plutôt à l'existence de privations, de labeurs et de périls, et à la dure discipline du bord. Et puis, soit dit sans insister sur l'animosité séculaire de deux races, qui ont inscrit à chaque page de l'histoire de l'Europe et du nouveau monde leurs querelles de mille ans, le marin nous apparaît alors comme le tenant bien mieux, comme l'expression même de la France devant l'Anglais. Ce prestige que l'on peut suivre sans interruption, chez nous, — pour ne pas remonter au delà des visions accessibles encore au regard ou à l'imagination de tous, depuis la légende profondément nationale et populaire de Jean Bart, jusqu'aux exploits d'un *Jauréguiberry*, aux malheurs d'un *Pierre* et à la carrière magnifique et la sublime mort d'un *Courbet*, ce prestige a grandi encore depuis l'année terrible. Le personnel de nos équipages — dont la plus funeste fatalité de cette guerre avait paralysé la force redoutable — a conquis dans nos désastreuses batailles et dans nos sièges la gloire à toujours. Aussitôt qu'il fut devenu trop certain que notre belle flotte était condamnée à l'impuissance, on a vu nos matelots et leurs chefs venir se confondre parmi leurs camarades à terre. Leur héroïsme a électrisé le monde, frappé l'ennemi lui-même et ajouté une page impérissable aux fastes du dévouement et du patriotisme en France. Ils ne faisaient, du reste, ces braves aimés, que suivre l'exemple de leurs pères et devanciers de la conquête algérienne et du siège de Sébastopol. Parmi les nobles figures de ces journées déjà lointaines, mais dont l'écho vibre toujours dans nos cœurs, on retrouve l'illustre

amiral que revendiquent la science et les lettres autant que la fidélité et le courage. Celui-là du moins est encore vivant et debout; il est même permis d'espérer que l'on applaudira bientôt à son entrée dans une compagnie où la belle tenue de toute sa vie et les succès de son talent lui confèrent des titres reconnus à prendre place. M. l'amiral Jurien de la Gravière, l'auteur renommé de nombreux et excellents ouvrages tels que : *la Marine des anciens, les Campagnes d'Alexandre, la Marine des Ptolémées et la Marine des Romains, les Marins du* XV*e et du* XVI*e siècle, les Corsaires barbaresques et la Marine de Soliman le Grand, les Derniers jours de la Marine à rames, Doria et Barberousse, la Marine d'autrefois, Voyage de la corvette « la Bayonnaise » dans les mers de Chine, la Station du Levant*, etc., etc.), vient de publier, chez son éditeur ordinaire, un nouveau livre tout à fait digne de ces aînés. Celui-ci a pour titre : *les Chevaliers de Malte et la Marine de Philippe II*. Il comprend deux élégants volumes, de la plus commode lecture autant que de la plus instructive, et il est accompagné de plusieurs cartes. L'ouvrage est divisé en quatre parties : les Caravanes des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem; — nous vous y recommandons les pages consacrées à Jean de la Valette Parisot, général des galères de Malte, et au typhon du 23 octobre 1555; — la restauration de la marine espagnole, le grand conseil privé de l'année 1561; — le siège de Malte, avec un excellent chapitre sur Rhodes, Malte et Sebastopol, et leur martyrologe, plus un beau détail historique du siège; — le secours de Malte, partie qui comprend aussi de belles pages sur la vocation de don Juan d'Autriche, la défaite des Turcs, la dernière campagne et la mort de Soliman le Grand, et l'avènement de Selim II.

L. D.

L'Alsace-Lorraine en Australie, *histoire d'une famille d'émigrants sur le continent austral*, par Armand Dubarry. Un vol. in-18, illustré de gravures sur bois. Paris, 1887. Librairie académique Perrin.

Pour échapper au joug abhorré de l'Allemagne, un groupe d'Alsaciens-Lorrains — dix-neuf en tout, jeunes ménages, enfants, célibataires — abandonne le pays natal et s'embarque au Havre, sur *le Franklin*, pour aller fonder en Australie une colonie agricole sur le modèle des fermes de la mère patrie. Un naufrage jette les émigrants dans une île déserte d'abord, puis au cap York. Après maintes péripéties, ils se décident à traverser le continent austral de part en part et, finalement, ils atteignent Melbourne, non sans avoir couru mille dangers et subi d'écrasantes fatigues. En ce cadre, qui a déjà servi tant de fois, M. Armand Dubarry a placé la description de la flore et de la faune de l'Australie, de ses aspects très variés, de sa population noire aborigène, barbare entre toutes. Le tableau de la vie de Melbourne, si florissante, le travail aux mines d'or, la création de la ferme projetée complètent ce volume très [illegible], très intéressant, que traverse d'un bout à l'autre un souffle de patriotisme généreux et [illegible]

ne craint pas de prier et de louer Dieu. Ce livre n'est pas nouveau. Épuisé en librairie depuis quelques années, honoré d'une médaille, d'un prix de géographie, revu, corrigé, illustré, il va retrouver son premier et légitime succès.

E. C.

Considérations sur la Révolution française et sur Napoléon Ier, par D. Nisard, de l'Académie française. Un vol. in-18. Paris, 1887. Calmann Lévy.

Dans sa longue carrière de critique, M. Désiré Nisard a été appelé maintes fois à traiter de certaines questions historiques, de tels événements qui ont toujours eu et pendant bien longtemps encore auront le privilège de passionner l'opinion. De ces époques, il n'en est pas de plus considérables que la Révolution française et l'Empire.

Réimprimant quelques-uns de ses *Mélanges d'histoire et de littérature*, où ses diverses études sur l'un et sur l'autre sujet se trouvaient confondus avec des articles sur des sujets tout différents, l'éminent académicien a suivi le bon conseil de son éditeur; celui-ci l'engageait à recueillir en un même volume les pages de critique historique où, à de longs intervalles de temps, il a eu l'occasion de juger les deux grandes dates de notre histoire qui ont engendré la France moderne. De là ce volume légitimement intitulé : *Considérations sur la Révolution française et sur Napoléon Ier*. Il y a donc dans ce livre des pages âgées — je ne dis pas vieilles — de cinquante-huit ans; il y en a aussi qui sont écrites d'hier. Je doute que beaucoup de critiques consentissent à tenter pareille épreuve, à voir rapprocher les jugements qu'ils ont portés sur une même question à des moments de leur carrière distants à ce point les uns des autres. Que l'œuvre supporte un tel rapprochement, cela suppose une singulière maturité d'esprit chez le jeune homme qui entrait, en 1828, au *Journal des Débats*, car l'auteur déclare qu'il réimprime ces articles tels qu'ils ont paru la première fois. L'on y rencontre, il est vrai, en certain endroit un mot qui détonne avec les opinions que M. Nisard a professées depuis sur l'Empire; il l'a laissé cependant, aimant mieux l'expliquer que de l'effacer. En son premier article (1829), à propos de la *Révolution française* de M. Thiers, il parle, en effet, des « folies » de cet Empire dont il se fait par la suite le défenseur convaincu, fort éloquent et fort habile. Très jeune, imbu de l'esprit anti-impérialiste des *Débats* d'alors, constitutionnel ardent, jusqu'à prendre le fusil, en 1830, pour la défense de la Charte de 1814, « comment, avant de penser à juger l'Empire, n'aurait-il pas commencé par le condamner pour l'éclat de son mauvais vouloir à l'égard des constitutions de toute espèce » ? Mais, depuis, l'expérience des révolutions lui a montré l'impuissance du régime parlementaire à maintenir l'ordre et la stabilité, et c'est d'un autre œil et plus en connaissance de cause qu'il a envisagé les choses et les hommes de l'Empire.

Nous signalerons d'une façon toute particulière, en cette double suite d'études, deux chapitres remar-

quables entre tous : l'un consacré à la Terreur et à l'invasion, où l'auteur se demande s'il est vrai que la politique terroriste ait sauvé la France de l'invasion ; le second, où il répond à cette autre question : les guerres de l'Empire ont-elles eu pour cause principale l'ambition de Napoléon Ier ou la nécessité ? et quelle part y doit être faite aux passions de l'aristocratie européenne ? Les termes mêmes en lesquels ces questions sont posées font pressentir les conclusions auxquelles parvient M. D. Nisard et qu'il expose avec autant de clarté, de logique et de pénétration que de généreux patriotisme. Nous ne saurions non plus trop vivement recommander le chapitre sur le rôle de Pitt dans les luttes de la France et de l'Angleterre. Tout d'ailleurs, dans ce livre, est matière à lire et à réfléchir.

E. C.

La France sous l'ancien régime. *Le Gouvernement et les Institutions*, par le vicomte de Broc. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1887. Un vol. in-18.

« C'est à peine, dit M. le vicomte de Broc en parlant de l'ancienne France et de ses institutions, si l'on commence à juger ce passé déjà lointain avec la calme impartialité de l'histoire. » Il est convaincu, pour son compte, que les réformes nécessaires étaient en bon train de s'opérer dans le sein même de l'ancien régime, et que « la Révolution, en les proclamant, se les attribua », pour les méconnaître ensuite et se livrer à des excès dont nous souffrons encore. Il ne voit, dans la prise de la Bastille, que « le massacre de quelques soldats qui s'étaient rendus, la délivrance de quatre faussaires, de deux fous et d'un dissipateur », tout en venant de constater qu'en 1788, « un an avant la Révolution, les portes de la Bastille s'étaient refermées sur douze gentilshommes bretons, députés par la noblesse de leur pays »; il trouve que « les principes de 1789, acceptés par la royauté de l'ancien régime, ont été appliqués sincèrement par les gouvernements monarchiques du XIXe siècle » ; enfin il pense que « la démocratie a prouvé en France, après plusieurs essais, qu'elle était incapable de se gouverner elle-même », à l'encontre sans doute des gouvernements monarchiques, dont les chutes successives ont suffisamment montré les garanties de stabilité qu'on en peut attendre ! Helas ! non, et M. le vicomte de Broc le sent bien, l'heure de l'impartiale histoire n'est point venue. C'est, du reste, un bon billet que la calme impartialité de l'histoire. A quelle échéance est-il, s'il vous plaît ? Et quelle est la question historique, je dis la plus reculée dans les âges, qui ne prête à des polémiques et ne soulève des passions ? Que j'aime bien mieux la façon dont conclut M. de Broc ! que j'ai de plaisir à y applaudir sans réserve : « En condamnant du passé ce qu'il eut de mauvais et de coupable, sachons reconnaître aussi ce qu'il eut de bon, de noble et de généreux. Une nation, pour être de son temps, n'a pas besoin de répudier son histoire, et elle sera d'autant plus grande qu'elle aura mieux conservé ses souvenirs et respecté toutes ses gloires. »

Le livre est d'une érudition sûre, d'un style ferme, élégant et net, et l'auteur a le grand talent de l'historien philosophe, de condenser les faits pour en mieux tirer le sens, que posséda à un si haut degré Montesquieu.

Deux années d'invasion en Picardie, par Alcius Ledieu, bibliothécaire correspondant du ministère de l'instruction publique. Paris, Alphonse Picard, 1887. Un vol. in-8°.

Un érudit, passionné pour l'histoire de sa province, à laquelle il a déjà consacré de nombreux et curieux ouvrages, M. Alcius Ledieu, a voulu combler une lacune en publiant un travail d'ensemble sur la guerre de Trente ans en Picardie. Dans ce volume, qui, nous l'espérons, sera suivi d'un autre, sinon de plusieurs, l'auteur fait le récit des deux premières années de l'invasion de la Picardie par les bandes hispano-impériales, années rendues si douloureuses par tous les maux qu'amènent la guerre et l'envahissement, y compris la famine et la peste. En jetant un coup d'œil sur l'index bibliographique, il est facile de se rendre compte de la somme de recherches que ce livre a coûtées à l'auteur, comme aussi des nombreux documents qu'il a compulsés. Outre les manuscrits, la plus grande partie des ouvrages imprimés consultés par lui font partie de collections qui ne sont entre les mains que de très peu de personnes ; d'autres sont tellement rares qu'ils offrent le même intérêt que les manuscrits. Partout où M. Alcius Ledieu peut donner la parole aux contemporains sans allonger son récit, sans tomber dans la répétition et sans mettre les passions du temps à la place des faits constatés, il n'y manque pas. Le reste est d'une prose solide, nette et simple, mais où le défaut d'ornements ne va pas, il s'en faut pas, jusqu'à la sécheresse et à la lourdeur que certains érudits germanisants affectent comme une coquetterie. La Société des antiquaires de Picardie a couronné ce travail en 1884. Tous les hommes qui s'intéressent à l'histoire de l'Europe ratifieront ce jugement, maintenant que le livre est publié. Quant aux Français particulièrement, ils applaudiront d'autant plus qu'ils sympathisent unanimement avec l'auteur lorsqu'il dit : « Si les revers éprouvés par notre pays font saigner notre patriotisme, d'un autre côté, ils servent à le raviver. »

B.-H. G.

L'abbé Maury (1746-1791). *L'abbé Maury avant 1789, l'abbé Maury et Mirabeau*, par Mgr Ricard, prélat de la maison de Sa Sainteté, professeur honoraire des Facultés d'Aix et de Marseille. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1887. Un vol. in-12.

L'abbé Maury est, sans contredit, une des figures les plus originales et les plus fermes de la première période révolutionnaire en France. Comme le dit son nouveau biographe, « le principal antagoniste de Mirabeau, le plus brillant à coup sûr des tenants du passé, fut l'abbé Maury, de qui les fautes ne doivent pas nous faire oublier ni le grand courage ni l'admirable

talent, l'un et l'autre si appréciés des contemporains, même parmi ses adversaires ». Dans ce volume qui ne va que jusqu'à 1791 et sera suivi d'un second intitulé *le cardinal Maury*, l'auteur, après avoir raconté l'enfance et les débuts de l'abbé Maury, s'attache surtout à faire ressortir les incidents et la portée de la lutte engagée entre l'abbé et Mirabeau, c'est-à-dire entre l'esprit de l'ancien régime et la Révolution. Il est inutile de dire pour qui M. Ricard prend parti ; son état dans le monde laisse assez deviner à la lumière de quelles doctrines il voit les choses et apprécie les opinions. Quoi qu'il en soit de son point de vue, c'est un historien qui n'aborde un sujet que lorsqu'il le connaît dans toutes ses parties, et qui est de cette bonne école française où l'on croit que l'histoire peut être une science sans cesser d'être un art. Il a la chaleur, le mouvement, la hardiesse qui font les œuvres vivantes; il a aussi le sentiment de la composition qui les fait équilibrées et bien venues. Il l'avait prouvé dans ses travaux sur l'ecole Menaisienne; il le prouve encore dans cette « page d'histoire, attachante comme un roman ». B.-H. G.

GÉOGRAPHIE

— *Voyages* — *Mœurs et Coutumes* —

La Vie et les mœurs à la Plata, par Émile Daireaux. Deux volumes grand in-8°. — Tome Ier : *La Société des villes.* — Tome II : *Industries et productions.* Avec deux cartes tirées hors texte. — Paris, 1887, Hachette.

La Plata, qui occupe dans l'Amérique du Sud une surface aussi vaste que l'Europe, est le pays où, après nos colonies, se porte le plus volontiers l'émigration française. Il n'est pas cependant de pays moins connu, comme il n'en est pas non plus sur lequel circulent plus de légendes erronées. De là tant de mécomptes, de forces gaspillées, tant de vies perdues. Buenos-Ayres — où Voltaire, au siècle dernier, conduisait Candide et Mlle Cunégonde — n'est qu'à vingt jours de vapeur de Bordeaux. Néanmoins, telle est notre ignorance, qu'un tanneur de Bolbec a pu, il n'y a pas si longtemps, adresser à son courtier du Havre la commande, devenue historique, d'un envoi de cuirs mi-partis *bœufs-nosaires* et *vaches-nosaires.* C'est dans l'ouvrage de M. Émile Daireaux que je trouve, relevée entre bien d'autres, cette énormité. Et pourtant, l'instinct de l'émigrant ne le trompe point. Cette terre et ce peuple nous sont sympathiques. Ce peuple est plus français, plus acquis aux idées françaises, que la plupart de nos colonies. En ce pays « la France a plus d'intérêts économiques à surveiller qu'en aucun lieu du monde ».

Ce qui nous manquait donc, en dehors des opuscules intéressés des agences d'émigration, c'est un livre qui nous fît connaître, dans son ensemble et dans ses détails, d'une façon précise, les aspects naturels, la vie sociale, les mœurs, les institutions, les ressources, les lois de ces contrées, que la nature a si généreusement dotées, où, pour notre race, la solution du problème de la vie se présente attrayante et facile. Désormais, ce livre existe; c'est celui que nous annonçons ici : *la Vie et les mœurs à la Plata,* par M. Émile Daireaux. L'auteur, qui a passé dix ans dans le pays, en y faisant des sciences sociales son étude préférée, s'est appliqué, en ce travail considérable, à décrire la société, ses mœurs extérieures et intimes, l'organisation légale et sociale de la famille. Les origines classiques de la nation, les lois de sa formation et de son développement, ses tendances démocratiques, sa constitution politique et ses lois, ses usages judiciaires, son organisation commerciale et financière, ses industries urbaines et rurales; enfin le caractère de l'immigration qui l'envahit et la condition des étrangers qui s'y établissent. Pour compléter son œuvre, l'auteur indique aussi à grandes lignes le cadre naturel où cette société est née; il recherche les influences de ce milieu sur son développement, il donne les traits principaux des grandes régions que ce développement élève rapidement du rang de pays vierges à celui de contrées fertiles, préparées pour les générations prochaines.

L'excellent travail de M. Émile Daireaux s'appuie en outre sur deux cartes en couleur : l'une, dans le premier volume, de la province de Buenos-Ayres; l'autre, dans le deuxième volume, est une carte générale de la République argentine.

Par une coïncidence fortuite, au moment même où nous recevions ce précieux ouvrage, un *magazine* américain, *the Harper's Magazine*, devenu populaire dans l'Europe artiste pour l'originale beauté de ses illustrations, publiait, dans le numéro de novembre de son édition anglaise (Sampson Low), un article profusément illustré sur le même sujet et intitulé : *The other end of the hemisphere,* « l'autre extrémité de l'hémisphère ». Le texte est traité à un point de vue plus pittoresque, mais confirme toutes les déclarations de M. Daireaux, et ses remarquables gravures sont un heureux complément de ses descriptions. Le *Harper's* publie aussi une carte générale de la République argentine, de ses chemins de fer achevés, en construction et projetés. En comparant les deux cartes, je remarque quelques différences de tracé dans les limites de quelques provinces; cela tient, sans doute, à ce que ces limites, en de si vastes étendues fort peu peuplées, demeurent encore très flottantes. Mais les deux publications sont d'accord sur tous les autres points et notamment sur l'extraordinaire prospérité de Buenos-Ayres, la ville du monde où l'usage du téléphone et de la lumière électrique est le plus répandu et qui possède peut-être les banques les plus riches que l'on connaisse.

E. C.

Gazette bibliographique

Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois.* — *Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français.* — *Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

DOCUMENTS OFFICIELS

Décret déclarant applicables aux colonies les dispositions législatives qui règlent en France la propriété littéraire et artistique.

Le Président de la République française,

Sur le rapport du ministre de la marine et des colonies, et du garde des sceaux, ministre de la justice ;

Vu les articles 7, 8 et 18 du sénatus-consulte du 3 mai 1854 ;

Vu le décret du 9 décembre 1857, relatif à la propriété littéraire et artistique aux colonies ;

Décrète :

Art. 1er. — Les dispositions législatives qui règlent en France la propriété littéraire et artistique sont rendues applicables aux colonies.

Art. 2. — Le ministre de la marine et des colonies et le garde des sceaux, ministre de la justice, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret, qui sera inséré au *Journal officiel* de la République française et au *Bulletin officiel* de l'administration des colonies.

Fait à Paris, le 29 octobre 1887.

JULES GRÉVY.

Par le Président de la République :

Le ministre de la marine et des colonies,

E. BARBEY.

Le garde des sceaux, ministre de la justice,

C. MAZEAU.

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT.

Séance publique annuelle des cinq académies.

Cette séance a eu lieu le 25 octobre dernier, sous la présidence de M. Ernest Renan, directeur de l'Académie française, assisté de MM. Bréal, délégué de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; Janssen, délégué de l'Académie des sciences ; Chaplain, délégué de l'Académie des beaux-arts ; Gréard, délégué de l'Académie des sciences morales et politiques ; Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française, secrétaire actuel du bureau de l'Institut de France.

Après le discours du président et la proclamation du prix biennal décerné au statuaire Antonin Mercié pour son tombeau du roi Louis-Philippe, on a entendu le rapport sur le concours de 1887 pour le prix fondé par M. de Volney.

On sait que cette récompense est décernée par une commission mixte de l'Académie française, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de l'Académie des sciences. La commission a donné le prix, cette année, au savant philologue, M. Graziadio Ascoli, professeur à l'Institut de Milan, pour ses *Lettere glottologiche*. En couronnant ces belles études, la commission a également voulu reconnaître le mérite d'une vie entière, fructueusement remplie par des recherches pleines de sagacité.

Les lectures ont eu lieu ensuite dans l'ordre suivant :

Le Philosophe-Poète Parménide, par M. Croiset,

délégué de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

L'Age des étoiles, par M. Janssen, délégué de l'Académie des sciences.

Le Sifflet au théâtre, par M. Arthur Desjardins, délégué de l'Académie des sciences morales et politiques.

Art et Progrès, par M. Charles Garnier, délégué de l'Académie des beaux-arts.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Séance annuelle.

Cette séance a eu lieu le jeudi 24 novembre dernier, sous la présidence de M. Boissier, assisté de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, et de M. François Coppée.

M. Camille Doucet a tout d'abord présenté le rapport sur les concours de l'année 1887, puis M. Coppée a donné lecture de la pièce de vers qui a remporté le prix de poésie.

M. Gaston Boissier a ensuite pris la parole et prononcé un discours sur les prix de vertu.

On a ensuite proclamé, dans l'ordre suivant, les prix décernés par l'Académie :

Prix de poésie (4,000 francs) : M. Émile Moreau. — Mentions honorables : MM. Henri Guérin, Emmanuel des Essarts, Alfred Bouchinet.

Prix Montyon. — *Ouvrages les plus utiles aux mœurs :* M. Adolphe Guillot, juge d'instruction (2,500 francs) ; MM. Denys Cochin, Émile Faguet, Mme Jane Dieulafoy (chacun 2,000 francs) ; M. Mosmann (1,500 francs), et notre regretté confrère Adolphe Racot, aujourd'hui décédé, également 1,500 fr. ; Mme la comtesse d'Armaillé, MM. Saint-Juirs et Émile Gossot, chacun 1,000 francs.

L'Académie décerne un prix de 2,000 francs à M. François Fabié, auteur d'un volume intitulé : *la Poésie des bêtes*, et un prix de 1,000 francs à M. Paul Harel, auteur d'un volume de poésies intitulé : *Aux champs*.

Prix Gobert. — Grand prix : M. Albert Sorel ; second prix : M. Arthur Chuquet.

Prix Thérouanne. — M. le marquis de Courcy (2,000 francs) ; MM. l'abbé Allain et le général de division Thoumas (chacun 1,000 francs).

Prix Halphen (1,500 francs). — M. Édouard Droz.

Prix Guizot (3,000 francs). — M. Étienne Allaire.

Prix Bordin. — M. Jacques Denis (2,000 francs) ; M. Bérard-Varagnac (1,000 francs).

Prix Marcelin-Guérin. — MM. l'abbé Augustin Sicard (1,500 francs) ; Germain Bapst (1,500 francs) ; Lucien Bonaparte-Wyse (1,000 francs) ; Édouard Frémy (1,000 francs).

Prix Langlois. — MM. Aize (750 francs) ; Eugène Carré (750 francs).

Prix Jules Janin. — M. Develay (3,000 francs).

Prix de Jouy (1,500 francs). — M. Henri de Pène, notre confrère, rédacteur en chef du *Gaulois*, pour son roman de mœurs contemporaines, intitulé : *Trop belle.*

Prix Archon-Despérouses. — MM. Emmanuel Cosquin (1,500 francs) ; Ferdinand Brunot (1,200 francs) ; Bladé (750 francs) ; Jean Fleury (750 francs).

Prix Vitet (6,500 francs), partagé entre MM. Georges Lafenestre et Jules Lemaître.

Prix Lambert. — M. P.-L. Laforêt (1,000 francs) ; Mme Ve Victor Leclerc (600 francs).

Prix Monbinne. — Le prix Monbinne s'élève, cette année, à 4,000 francs. Au sujet de ce prix, M. Camille Doucet, dans son rapport, s'exprime en ces termes :

Plusieurs écrivains, d'un mérite réel, se disputaient le prix Monbinne et le prix Lambert, qui tous deux s'adressent aux auteurs plus qu'aux ouvrages. Faisant un choix parmi tant de concurrents dignes d'intérêt et d'estime, l'Académie s'est arrêtée aux résolutions suivantes :

Sur le prix Monbinne dont, pour cette année, le montant est de 4,000 francs, deux prix de 1,500 francs chacun sont décernés, l'un à M. Paul Perret, l'autre à M. Anatole Claveau, qui, sous différents noms, plusieurs fois populaires, semble s'être donné cette grande tâche de défendre partout et toujours, *contre le flot* qui menace de les engloutir, les bons sentiments et les bons principes, le bon goût, le bon sens et le bon esprit.

Un prix de 1,000 francs est décerné, en outre, à M. Charles Diguet qui, dans quelques ouvrages d'une originalité piquante, s'est montré conteur spirituel, moraliste sans prétention, écrivain même agréable et fin.

Médaille d'or. — L'Académie, voulant honorer la mémoire de deux hommes qui se sont distingués dans les lettres et les arts, et qui, tous deux, devaient prendre part au concours de cette année, décerne, sur ses fonds particuliers, deux médailles d'or du plus grand module, l'une au dernier ouvrage de M. Hetzel : *les Quatre peurs de mon général ;* l'autre, à l'ouvrage posthume M. P. Regnier, de la Comédie-Française : *Souvenirs et études de théâtre.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 7 octobre.

Ouvrages présentés. — Bosset : *Contes populaires berbères.* — de Hartez : *Le texte originaire de Yih-*

King, sa nature et son interprétation. — P. Tannery : *La géométrie grecque, comment son histoire nous est parvenue et ce que nous en savons.* — P. Tannery : *Pour l'histoire de la science hellène depuis Thalès jusqu'à Empédocle.*

Lecture. — Ch. Nisard : Les poèmes de sainte Radegonde attribués à Fortunat.

Dans cette séance l'Académie a maintenu pour le prix ordinaire à décerner en 1890 le sujet suivant :

Étudier d'après les chroniques arabes et principalement celles de Tabari, Maçoudi, etc., les causes politiques, religieuses et sociales qui ont déterminé la chute de la dynastie des Omeyyades et l'avènement des Abbassides.

Les mémoires devront être déposés le 31 décembre 1889 au plus tard.

L'Académie a maintenu également les deux sujets suivants pour le prix Bordin :

1° Étude sur la langue berbère, sous le double point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue. Prix à décerner en 1890; mémoire déposé en 1889.

2° Examen critique de la géographie de Strabon; une commission, composée de MM. Girard, Maury, Croizet et Weil, est chargée de décider à quelle époque le prix sera décerné.

Une autre commission, composée de MM. Maspero, Barbier de Meynard, Bergaigne et Derenbourg, a été ensuite nommée pour faire choix d'un sujet pour le prix Bordin de 1890 sur une question orientale.

Séance du 14 octobre.

Ouvrages présentés. — Amélineau : *Saint Pacôme et le cénobitisme égyptien.* — Loret : *La flore pharaonienne d'après les documents hiéroglyphiques et les spécimens découverts dans les tombeaux.*

Lectures. — Delisle : Les opérations financières des Templiers. — Heuzey : Le bassin sculpté du palais de Tello et le symbole chaldéen du vase jaillissant.

Communications. — A. Bertrand : Le Jupiter infernal gaulois. — Héron de Villefosse : Inscriptions romaines découvertes au Maroc, en Tunisie et en Algérie. — Schwab : Déchiffrement de trois stèles hébraïques du XIIIe siècle.

Dans cette séance, l'Académie, après avoir entendu les rapports des commissions compétentes, a mis au concours, pour le prix Bordin, de 1890, les deux sujets suivants :

1° Étudier la géographie de l'Égypte au moment de la conquête arabe, d'après les documents coptes et grecs. Relever dans les vies des saints, chroniques, sermons en langues copte et grecque, les noms des lieux, villes, villages, couvents, montagnes et rivières qui y sont cités. Les identifier avec les noms arabes mentionnés dans les historiens et dans les cadastres modernes de l'Égypte.

2° Examen critique de la géographie de Strabon. Les concurrents devront, après avoir brièvement résumé l'histoire de la constitution du texte de cet ouvrage, étudier les racines d'informations et la méthode de Strabon.

Séance du 21 octobre.

Ouvrage présenté. — Verdière : *Histoire de l'Université d'Ingolstadt*, en Bavière.

Lecture. — Heuzey : Mémoire sur un bassin sculpté découvert en basse Chaldée.

Communication. — Joret : Le manuscrit n° 277 de la Bibliothèque de Montpellier comparé avec un manuscrit de Breslau.

Séance du 28 octobre.

Ouvrages présentés. — Schwab : *Le Talmud de Jérusalem*, t. X. — Amari : *Appendice à la Biblioteca arabo-secula.* — Picot : *Catalogue de la bibliothèque du baron James de Rothschild.*

Lectures. — Heuzey : Le bassin sculpté du palais de Tello. — Delisle : Les opérations financières des Templiers. — Amélineau : Le Makau-Kas, personnage égyptien du VIIe siècle.

Séance du 4 novembre.

La séance a été exclusivement consacrée à examiner les titres des candidats qui se présentent aux suffrages de l'Académie pour remplacer MM. Benoist et Desnoyers, décédés.

Séance du 11 novembre.

Ouvrages présentés. — Bladé : *Histoire du droit en Gascogne dans le haut moyen âge.* — R. de Lasteyrie : *Cartulaire général de Paris ou recueil de documents relatifs à l'histoire et à la topographie de Paris, de 528 à 1180.*

Lecture. — G. Paris : La légende du mari aux deux femmes.

Communication. — Foucart : Les fouilles de Mantinée.

Dans cette séance il a été procédé à l'élection d'un membre titulaire en remplacement de M. Benoist, et d'un académicien libre en remplacement de M. Desnoyers.

M. Anatole de Barthélemy est élu académicien titulaire par 21 voix sur 36 votants, et M. Célestin Port, académicien libre, par 23 voix sur 42 votants.

Séance publique annuelle du 18 novembre.

La séance s'est ouverte par un discours du président, M. Bréal, qui a ensuite proclamé les récompenses décernées en 1887, récompenses que nous avons déjà fait connaître en leur temps.

Rappelons néanmoins les noms des lauréats couronnés.

Prix ordinaire. — M. Loth, M. Molinier; récompenses de 1,000 francs à M. l'abbé Batiffol et à M. Germain Arnault.

Prix des antiquités de la France. — Médailles : M. Delachenol, M. Richard et MM. Lespy et Raymond. Mentions : MM. G. Philippe, de Mandrot, Haillant, Georges Guigne, Ch. Bémont, Maurice Faucou.

Prix de numismatique. — M. Ernest Babelon.

Prix Gobert. — 1er prix, M. le baron de Ruble; 2e prix, M. le chanoine Dehaisnes.

Prix Bordin. — M. Jules Martha. Récompense de 2,000 francs à M. Thomas.

Prix Louis Fould. — Pas de prix. Récompenses à MM. de Sarzec et Dieulafoy.

Prix La Fons-Mélicocq. — Pas de prix. Récompenses à M. l'abbé Haingrené et à M. le baron de Calonne.

Prix Brunet. — M. Moritz-Steinschneider.

Prix Stanislas Julien. — M. Schlegel.

Prix Delalande-Guérineau. — M. Julien Havet.

Prix de la Grange. — M. Le Verdier.

Après ces différentes proclamations, M. le secrétaire perpétuel Wallon a lu une notice sur la vie et les travaux de M. Édouard Laboulaye ; et M. Gaston Pâris, un mémoire intitulé : *la Légende du mari aux deux femmes.*

— L'Académie vient de mettre au concours, pour 1890, un prix de 20,000 francs, à décerner au meilleur ouvrage sur l'histoire des arts du dessin dans l'antiquité, antérieurement au siècle de Périclès. En 1892, elle décernera un prix de 5,000 francs au meilleur travail sur l'histoire des arts du dessin jusqu'à la fin du XVIe siècle. Les étrangers, même les membres de l'Institut, peuvent concourir à ces prix.

— L'Académie vient de mettre au concours le sujet suivant du prix Bordin, pour 1890 :

« Étudier la géographie de l'Égypte, au moment de la conquête arabe, d'après les documents coptes et grecs. »

Ce prix est de la valeur de 3,000 francs.

Dépôt des manuscrits jusqu'au 31 décembre 1889.

— On sait que M. Garnier, ancien consul de France en Orient, a légué toute sa fortune à l'Académie, à la condition que les revenus en seraient consacrés à des missions scientifiques. Dans une de ses dernières séances, cette Académie a donné une mission à M. Basset, de l'École supérieure d'Alger, à l'effet de se rendre au Sénégal pour y recueillir des documents épigraphiques devant servir à l'histoire du pays. Une somme de 5,000 francs a été affectée à cette mission.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 8 octobre.

Lectures. — Boutmy : L'État et l'individu en Angleterre. — Alain : La psychologie métaphysique. — Baudrillart : Les populations agricoles de l'Ile-de-France.

Séance du 15 octobre.

Ouvrages présentés. — F. Aubert : *Le Parlement de Paris, de la mort de Philippe le Bel à l'avènement de Charles VII.* — Valois : *Le Conseil du roi.*

Lecture. — Chéruel : Le rôle politique d'Anne de Gonzague.

Séance du 22 octobre.

Communications. — Doniol : Le rapprochement du gouvernement de Louis XVI avec Frédéric II. — Suchaire : Du rôle qu'ont joué les milices dans l'armée des rois capétiens aux XIIe et XIIIe siècles.

Séance du 5 novembre.

Ouvrages présentés. — G. Bapst : *Études sur l'orfèvrerie française au XVIIIe siècle ; les Germains orfèvres-sculpteurs du roi.* — Colmet de Santerre : *Cours analytique du Code civil*, t. VII. — Costomicis : *De l'ophtalmologie et de l'otologie chez les anciens Hellènes depuis les temps les plus reculés jusqu'à Hippocrate.* — La commission des ordonnances du roi de France : *Catalogue des actes de François Ier.*

Séance du 12 novembre.

Ouvrages présentés. — F. Parkman, de Boston : *France and England in north America.* — P. Nourisson : *L'ouvrier et les accidents.*

Lecture. — Guyau : L'irréligion de l'avenir.

Séance du 19 novembre.

Ouvrage présenté. — Chaignet : *Histoire de la psychologie des Grecs.*

Lecture. — Rondelet : Le livre de la vieillesse.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque nationale. — Il est question d'agrandir la Bibliothèque nationale. La direction des bâtiments civils fait en ce moment étudier un projet pour l'exécution duquel un premier crédit de 600,000 fr. serait demandé.

Les bâtiments existants seraient, selon le projet

dont il s'agit, prolongés du côté de la rue Vivienne; *les nouveaux* édifices s'élèveraient ainsi sur l'emplacement des maisons démolies il y a trois ou quatre *ans*, afin de rendre complet l'isolement de la Bibliothèque. On avait parlé, assez récemment, de la construction d'un groupe scolaire sur cet emplacement demeuré libre; mais ce projet a été presque aussitôt abandonné. Les écoles sont, en effet, au moins aussi dangereuses que les maisons d'habitation au point de vue du risque d'incendie; en construire à cet endroit, c'était donc rétablir les inconvénients qu'on s'était justement préoccupé d'éviter et rendre absolument illusoire cet isolement de la Bibliothèque, qui n'avait été réalisé qu'après avoir été pendant si longtemps réclamé par l'opinion publique.

Bibliothèque d'art industriel. — Une bibliothèque d'art industriel, possédant actuellement 6,000 planches de dessins, vient d'être ouverte au public à la mairie du VI[e] arrondissement.

ÉTRANGER

Russie. — *Bibliophiles et bibliothèques russes.* — *Le Bulletin du bibliophile* nous donne sur ce sujet, dans une de ses dernières livraisons, les renseignements suivants :

La bibliothèque du prince Vorontzow, à Saint-Pétersbourg, contient environ 12,000 volumes se rapportant à toutes les branches de la littérature et des sciences, rassemblés en majeure partie par le feu prince Simon. Cette famille possède une seconde collection de livres à son château d'Aloupka, en Crimée.

La bibliothèque de la princesse Loow comprendrait, d'après un catalogue rédigé en 1871, 5,796 articles formant 12,790 volumes, provenant du prince Bibikow, père de la princesse. Presque tous sont des ouvrages sérieux; les *Slavica* y tiennent une place importante où figurent quelques manuscrits intéressants. La numismatique comprend à elle seule environ 600 tomes; l'histoire, la politique sont également bien représentées. On y trouve aussi de nombreuses collections de journaux, de revues, soigneusement tenues au courant.

Le feu comte Panine, ancien ministre de lajustice, s'était créé une bibliothèque de choix comprenant 11,000 volumes. Elle n'était pas, comme celle de Grolier, *pour lui et ses amis;* il s'en était rigoureusement réservé l'usage exclusif. Un cruel accident, la cécité, étant venu le frapper vers la fin de sa vie, sa bibliothèque eut à souffrir de cet abandon. Les *Russica*, que Panine avait achetés fort cher au prince Labanon, le célèbre bibliophile, forment la meilleure part de cette collection. Presque tous les livres de cette catégorie sont revêtus de reliures de luxe aux armes du prince.

Le comte Panine avait aussi rassemblé, en spécialiste expert, les ouvrages les plus estimés sur la législation des différents pays de l'Europe. Cette curieuse bibliothèque n'est pas cataloguée. La famille Panine en possède une autre en Crimée qu'on a le projet de réunir à la première, et une troisième dans le château de Marfino, près de Moscou, avec une belle et nombreuse collection d'autographes.

La bibliothèque du comte Serge Schérémétiew se compose de plusieurs collections. Il y a d'abord celle du feld-maréchal comte Boris, mort le 17 février 1719. Elle comprend près de 25,000 volumes dont un grand nombre d'incunables. Les catalogues conservés dans la famille attestent que cette collection est restée à Moscou au moins jusqu'en 1810. Dans tous les cas, elle n'aurait pas souffert en 1812, l'hôtel dans lequel elle se trouvait n'ayant point été atteint par l'incendie. Vient ensuite la collection moins considérable, mais précieuse, du petit-fils du feld-maréchal, le comte Nicolas, mort le 2 janvier 1807. On y remarque surtout (comme dans la bibliothèque des princes Radziwill vendue à Paris il y a quelques années) tous nos beaux livres à figures du XVIII[e] siècle, en exemplaires de choix et reliures du temps en maroquin ou en veau; *le Voltaire* de Kehl avec les premières figures de Moreau en belles épreuves, *les Idylles* de Gessner avec les figures de Moreau, *les Œuvres de J.-J. Rousseau*, etc. Le comte Nicolas était aussi grand amateur de gravures et avait rassemblé environ 4,000 estampes des meilleurs artistes du siècle dernier. A ces collections on en a joint une autre d'un caractère absolument différent : celle du comte Dmitri qui comprend 300 ouvrages; presque tous sont des œuvres de musique d'église. Une quatrième bibliothèque est celle de la comtesse Anne, épouse de Dmitri et bibliophile zélée. C'est à elle qu'est due la conservation des collections précédentes; elle y avait personnellement ajouté 2,500 volumes relatifs à la théologie, à la philosophie, à la littérature, aux sciences et aux arts. La comtesse Anne faisait elle-même relier ses livres par un habile ouvrier nommé Nicolas. Il est facile de voir, en examinant ces ouvrages, qu'ils n'avaient pas été achetés seulement pour la montre; qu'ils ont été lus et relus. Enfin, à cet ensemble de collections est venue s'ajouter la bibliothèque personnelle du comte Serge, président de la Société des antiquaires. Celle-là comprend à elle seule environ 12,000 volumes d'ouvrages choisis, dont plus de 2,000 rien que pour *l'Histoire de la Russie.* Le comte Serge s'est occupé, dès l'âge de quatorze ans, de réunir ces livres, relatifs pour la plupart à la théologie, à l'archéologie et aux littératures russe, française, anglaise et allemande. Il possède encore une autre bibliothèque, provenant des legs de deux de ses oncles, à son château de Mikhaïlowsky dans le district de Podolsk (au moins 3,500 volumes).

Ce n'est pas tout encore. A ces bibliothèques formant ensemble plus de 45,000 volumes, il convient d'ajouter celle de l'épouse du comte Serge, la comtesse Catherine, née princesse Viazemsky, qui partage la noble passion de son mari pour les lettres. Cette collection exclusivement littéraire ne comprend

que des ouvrages modernes anglais et russes et s'augmente de toutes les œuvres importantes qui paraissent dans l'une de ces langues. Enfin, le comte Alexandre, frère de Serge, travaille avec ardeur depuis 1877 à se former une collection spéciale de livres d'histoire, de géographie et de voyages. Il en possédait déjà en 1880 plus de 10,000 achetés en partie à un bibliophile émérite, le prince Dolgorouki. Chez le comte Alexandre, les livres français sont des exemplaires des plus belles éditions tirées sur papiers supérieurs: grand vélin, Chine ou Hollande.

Les princes Viazemsky possèdent une bibliothèque qui s'augmente chaque jour, et dont le noyau est formé des collections conservées depuis le siècle dernier dans les divers châteaux qui appartiennent à cette famille, notamment dans celui du prince Paul, écrivain distingué qui était, il n'y a pas longtemps encore, président du comité de censure. Ces collections formaient déjà un total de 22,000 volumes quand elles ont été réunies, en 1873, au château d'Ostafiévo, dans le district de Podolsk. Le prince Paul a, de plus, à Pétersbourg, une bibliothèque particulière qui compte plus de 10,000 volumes et plusieurs centaines de manuscrits slaves.

La collection de livres français à figures du comte Bobrinsky est, dit-on, l'une des plus remarquables qui existent dans cette spécialité, pour la beauté des exemplaires et des épreuves.

La bibliothèque du comte de Palhen, installée dans son château de Hotzunberg, près Mittau (Courlande), fruit du travail de plusieurs générations, est presque entièrement composée de livres anciens, de manuscrits du moyen âge et d'ouvrages d'histoire en diverses langues.

Parmi les articles les plus précieux de cette collection, il faut citer comme unique, ou à peu près, un exemplaire bien conservé de l'édition originale de 1549 des *Commentarii rerum moscovitarum* de Herbestein. Il ne manque à cet exemplaire que les feuillets des *errata*. Mais ce qui rend cette lacune moins regrettable, c'est que toutes les fautes sont corrigées à la main dans le texte, d'une écriture du XVIe siècle qu'on prétend être celle de l'auteur lui-même. Nous disons que ce livre est à *peu près unique*, parce qu'on n'en connaît qu'un second exemplaire, incomplet et en mauvais état, celui de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.

Le comte Lévachow possède une bibliothèque de 6,000 volumes, où l'on remarque un nombre considérable d'incunables, d'elzévirs et d'ouvrages français du XVIIIe siècle.

La bibliothèque de Leuchtenberg, installée au palais du Pont-Bleu à Péterbourg, dans un local élégamment décoré, est composée d'environ 14,000 volumes des meilleurs ouvrages sur les sciences depuis la fin du siècle dernier.

Celle de la défunte grande-duchesse Hélène est un des joyaux de ce palais, où l'on conserve aussi l'ancienne bibliothèque de son oncle, le grand-duc Michel Paulowitch.

Cette dernière est principalement composée d'ouvrages français et de manuscrits en grande partie inédits. Dans celle de la grande-duchesse, l'élément allemand domine. Ces deux bibliothèques restent jusqu'ici absolument inaccessibles.

La bibliothèque du comte Dmitri Tolstoï, ancien ministre de l'instruction publique, renferme 12,000 volumes sur l'histoire de Russie, sur l'histoire ecclésiastique d'Occident, enfin et surtout sur la pédagogie et l'instruction publique. Les livres de cette dernière catégorie forment à eux seuls un bon tiers de la collection. Cette bibliothèque a été transférée, il y a sept ou huit ans, dans le château du comte, dans le gouvernement de Riazan.

Enfin on peut signaler encore à Saint-Pétersbourg les collections d'autographes de MM. Douchkow, du comte Tchapsky, du comte Korff et de feu de Brasch.

On voit que le goût des livres a fait quelques progrès en Russie, depuis ce courtisan de Catherine II, qui, pour flatter l'une des passions favorites de son impériale maîtresse, faisait installer des corps de bibliothèque dans une salle de son palais et donnait commission de lui acheter des livres sur n'importe quels sujets, mais en nombre suffisant et de format convenable pour que toutes les tablettes fussent bien garnies.

Pologne — *Bibliothèque Czartoryski, à Cracovie.* — Une grande partie du château du prince Czartoryski à Wola-Justowska, près de Cracovie, a été la proie des flammes dans la nuit du 24 au 25 octobre. La riche bibliothèque que possédait le château se trouve complètement détruite.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

PARIS. — PROVINCE. — ÉTRANGER.

FRANCE

— Voilà deux fois, depuis quelques mois, qu'on trouve des lettres inédites de Voltaire. Divers journaux annonçaient dernièrement, d'après l'*Annuaire central de la Librairie de Berlin*, la découverte, faite au British Museum, d'une trentaine de lettres de Voltaire, dont plusieurs écrites en anglais. Ces lettres, publiées par M. Bengesco, qui les a retrouvées à Londres, ont paru à la Librairie des bibliophiles, en un petit volume d'amateur. — Prix : 5 fr.

— Vient de paraître la *Petite Histoire de Paris*, par *Pierre* Bujon, publiée par les éditeurs Marpon et Flammarion. Cet ouvrage, qu'ornent de nombreuses gravures dans le texte, est une publication d'à-propos, au moment où s'agite l'introduction de l'enseignement de cette histoire dans nos écoles. Bien que dédiée à la jeunesse des écoles, la *Petite Histoire de Paris* ne sera pas déplacée dans la bibliothèque de tout homme qui s'intéresse à l'histoire de notre pays.

— M. Charles Nisard, membre de l'Institut, vient de publier chez Ollendorff, sous ce titre : *Guillaume du Tillot. — Un valet ministre et secrétaire d'État*, un ouvrage des plus curieux, qui constitue un document très précieux relativement à certains épisodes de l'histoire de France en Italie au XVIIIe siècle.

Guillaume du Tillot, citoyen français, devint, on le sait, par son mérite éminent, premier ministre du duché de Parme, qu'il gouverna avec beaucoup d'éclat pendant vingt-deux ans.

Tous les documents qui ont servi à M. Ch. Nisard pour cette curieuse reconstitution sont conservés aux Archives d'État de Parme et aux Archives des affaires étrangères. Ils sont relatés avec une fidélité absolue, ce qui n'empêche pas, bien au contraire, l'histoire de Guillaume du Tillot d'être aussi intéressante qu'un roman.

Sous ce titre : *Un protégé de Bachaumont, correspondance inédite du marquis d'Eguilles*, M. Paul Cottin vient de publier un volume in-12, édition de bibliophile, tiré à petit nombre et contenant les lettres adressées par d'Eguilles, ambassadeur secret de Louis XV près du prince Charles-Édouard Stuart, au marquis d'Argenson et à Bachaumont (1745-1748). Elles retracent les événements de la campagne aventureuse du prince en Écosse et sont précédées d'une étude qui jette un jour nouveau sur l'auteur des *Mémoires secrets* et sur le salon de Bachaumont et de Mme Doublet. (En vente aux bureaux de la *Revue rétrospective*, 155, rue de Rivoli. — Prix : 5 francs.)

— Le 4e volume de la *Grande Encyclopédie* vient de paraître. Il renferme la fin de la lettre A et le commencement de la lettre B. Cette vaste entreprise se poursuit régulièrement et tient toutes ses promesses.

Grâce à son organisation, à la direction et à la collaboration effective d'hommes d'une compétence indiscutable, elle dépasse de beaucoup toutes les encyclopédies parues en France ou à l'étranger. Il serait difficile de trouver ici la trace des tâtonnements inévitables au début d'une œuvre aussi complexe. Constatons cependant un nouveau progrès : l'illustration paraît plus soignée, exclusivement composée de figures inédites dont beaucoup ont une réelle valeur artistique. Ce quatrième volume renferme près de 500 figures de toute espèce. Quant aux 7 cartes en couleur hors texte, les cartes des départements nous paraissent être ce qui a paru de mieux en ce genre.

Les hommes politiques et les économistes seront satisfaits de ce volume : dans les premières livraisons ils trouveront de longs développements sur les *Assemblées*, depuis la Grèce jusqu'au Congrès du 28 décembre 1885, sur l'*Assistance publique*, l'*Association*, les *Assurances*. Ils ne seront pas moins intéressés par le grand article que M. Levasseur a consacré à l'*Australie* et à l'*Australasie britannique*. Puisque nous sommes sur ce chapitre, signalons l'*Autriche*, de M. Leger. Les découvertes les plus récentes sur l'*Assyrie* et la *Babylonie* ont été magistralement exposées par M. Oppert, un maître en ces matières. L'histoire classique n'est pas négligée pour cela, et tout le monde trouvera à apprendre dans l'article *Auguste*, de M. Jullian, un des professeurs les plus distingués de la jeune Université. C'est M. Charavay qui a traité l'article *Autographes*. Aux yeux des juristes, la direction de M. Glasson est une sûre garantie pour la partie relative au Droit. Il a signé une étude sur l'*Assignation*; on lira aussi avec un vif intérêt son article et celui de M. Mortet sur les *Avocats*. La question si intéressante de l'enseignement des *Aveugles* a été traitée par M. Marion.

La partie scientifique n'est pas moins remarquable : les théories et les lois de l'*Attraction* ont été développées en détail par MM. Lecornu et Joannis; le lecteur lira avec plaisir l'explication scientifique des phénomènes de l'*Aurore boréale*.

La théorie *atomique* a été complètement exposée par M. Charles Girard; les chimistes sauront gré à M. Bourgoin de son excellente étude sur l'*Azote* et ses nombreux dérivés. Enfin tout le monde voudra lire les articles *Bacille* et *Bactéries* du Dr Trouessart, aussi bien qualifié que personne pour traiter ces questions microbiologiques qui révolutionnent la science et passionnent les esprits.

— Notre érudit collaborateur M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul publie, à la librairie Charpentier, une *Histoire des œuvres de Théophile Gautier*. Il nous paraît superflu de recommander et l'auteur et le livre. Le remarquable ouvrage que M. de Lovenjoul a consacré à Balzac nous est un sûr garant du succès qui va accueillir son nouveau travail, travail de bénédictin qui lui a demandé près de trente ans de recherches.

L'*Histoire des œuvres de Théophile Gautier* forme deux volumes in-8° contenant quatre portraits et deux autographes. Le tirage a été limité à 500 exemplaires numérotés; 50 sur Japon au prix de 100 fr.; 50 sur papier Whatman au prix de 75 fr.; 400 sur papier de Hollande, au prix de 50 fr.

Il est permis de regretter que ce livre soit tiré à un si petit nombre d'exemplaires et offert au public à un prix relativement modeste, il est vrai, étant donné le luxe de l'ouvrage, mais qui effrayera peut-être les bibliophiles modestes. On semble nous faire espérer

une édition moins coûteuse; nous le souhaitons vivement.

— Le tome VIII des *Œuvres du cardinal de Retz* a paru dans la collection des grands écrivains. Ce volume contient l'avertissement, l'introduction et la partie de la correspondance allant de l'année 1638 à l'année 1679.

— La maison Quantin inaugure avec un ouvrage de lady M. Majendie, *Sur la Piste,* traduit par B.-H. Gausseron, une collection nouvelle de romans anglais contemporains. Cette intéressante bibliothèque publiera successivement des œuvres absolument inédites de Wilkie Collins, Ouida, J. Grant, miss Braddon, Elle Curtis, Bret Hart, etc., qui paraîtront simultanément en France et en Angleterre. Chaque volume sera illustré de nombreux dessins.

—La librairie Hachette publie une deuxième édition des *Essais sur l'Allemagne impériale* de M. Lavisse, la première ayant été épuisée dès son apparition.

— Notre collaborateur M. E. Forgues vient de faire paraître dans la collection des artistes célèbres, publiée sous la direction de M. Muntz, une étude sur *Gavarni*, qui a paru précédemment dans le *Livre.*

— La Librairie des bibliophiles réédite dans sa collection des curiosités historiques et littéraires, le *Discours sur les duels de Brantôme.* Cette réédition est précédée d'une préface de Henry de Pène.

— Mlle Dosquet vient de traduire et de donner à la librairie Alcan le sixième et dernier volume de l'*Histoire de l'Europe pendant la Révolution française*, par M. de Sybel.

— Une *Histoire de la Révolution française dans le département du Gard* vient de paraître, à Nîmes, chez le libraire Catélan. L'auteur de ce livre est M. François Rouvière.

— *Jean de Bry et ses relations avec Charles Nodier et Charles Weiss*, tel est le titre d'une brochure que vient d'écrire M. Pingaud, professeur à la Faculté des lettres de Besançon.

— La collection des documents sur l'histoire générale de la ville de Paris vient de s'augmenter d'un nouveau volume : la *Topographie historique du vieux Paris*. Ce livre, commencé par M. Tisserand, a été, après la mort de celui-ci, complété par M. Ad. Berty.

— Le second volume du *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild*, catalogue rédigé par M. Émile Picot, vient de paraître chez le libraire Morgand. Ce second tome contient, comme le premier, des fac-similés et des photochromotypographies.

Un troisième volume comprenant la fin du catalogue et des tables détaillées suivra prochainement.

— M. l'abbé Chambois vient de dresser la table des matières contenues dans les vingt premiers volumes de la *Revue historique et archéologique du Maine.* Cette table est en vente chez l'éditeur Pellechat, au Mans.

—La *Revue félibréenne*, que dirige M. Paul Marieton, va entrer, en 1888, dans sa quatrième année. Les collaborateurs habituels de ce recueil comptent lui donner une importance plus considérable encore que celle qu'elle a eue jusqu'ici. Chaque numéro comprendra deux parties distinctes; l'une, la partie exclusivement méridionale, se composera d'œuvres inédites en prose et rythmes d'oc; la seconde, plus accessible au grand public, contiendra des études méridionales, des travaux de critique et de philologie, des variétés, etc.

Dans sa prochaine livraison, la *Revue félibréenne* promet un fragment d'un drame inédit de Mistral, *la Reino Jano* et les articles suivants, de Blowitz : *l'Allemagne et le félibrige;* — Mistral : *Arles et la Beauté;* — Fouquier : *la Provence française;* — abbé Roux : *Amonieu.*

Ajoutons que l'administration et la rédaction de la Revue sont maintenant installées à Paris, 9, rue Richepanse.

ÉTRANGER

Allemagne. — M. Frédéric Pecht vient de publier une *Histoire de l'art munichois, de la fin du* XVIIIe *siècle jusqu'à nos jours.* M. Pecht est bien connu en Allemagne par ses illustrations de Lessing, de Gœthe, de Schiller et de Shakespeare.

— *Bibliothèque arménienne.* — C'est une curieuse et intéressante série que la suite d'œuvres arméniennes contemporaines réunies sous ce titre par l'éditeur Friedrich, de Leipzig.

Jusqu'à présent, six volumes ont paru dans la collection. Le premier est formé de trois nouvelles de Raphaël Patkaniau, qui ont tout au moins le mérite de bien mettre en lumière le caractère national; le second est un recueil d'études littéraires d'Arthur Leist, dans lequel défilent sous les yeux du lecteur les silhouettes des principaux écrivains de l'Arménie moderne. Un chapitre consacré à la presse nous apprend que le premier journal arménien fut créé à Calcutta en 1795, que de cette date à 1885 il en parut, tant en Arménie qu'à Constantinople, Marseille, Moscou, Tiflis, etc., 141 dont 51 politiques, 30 politico-littéraires et 29 littéraires et scientifiques. Le troisième volume donne des études de mœurs de Raffi sur la

Perse et l'Arménie turque; ce volume est d'un attrait particulier. Dans le quatrième, il nous est offert un choix de contes populaires et de proverbes; quelques-uns de ceux-ci sont typiques et l'on peut citer entre autres :

Souhaite une vache à ton voisin pour que Dieu t'en donne deux.

Le voleur ne désire rien de plus qu'une nuit bien noire.

Qui veut dire la vérité doit avoir un pied à l'étrier.

Qui doit travailler? Moi et toi. Qui doit manger? Toi et moi.

Reste là où il y a du pain.

Si le pain est bon, peu t'importe qu'un Turc ou qu'un juif l'ait cuit.

Si un frère était une bonne chose, Dieu en aurait un.

Tu ne connaîtras pas un homme avant d'avoir mangé avec lui un tonneau de sel.

Un proche voisin vaut mieux qu'un parent éloigné.

Ce qui est un jeu pour le chat est la mort pour la souris.

Le cinquième et le sixième volume de cette bibliothèque arménienne forment un roman intitulé : *Sako*, fort réjouissant comme études de mœurs. Il paraît très observé et court, d'une allure assez vive, bien que la traduction ne semble être que médiocre au point de vue de la langue.

En somme, cette série, qui se continuera, est bien faite pour valoir des sympathies à la littérature de l'Arménie moderne.

— Un nouveau périodique, consacré uniquement à la bibliophilie et à l'administration des bibliothèques publiques, vient de paraître à Leipzig. Il a pour titre : *le Bibliophile*, et pour fondateur, M. L. Moltke.

Angleterre. — M. L. de Beaufort a traduit en langue anglaise les *Souvenirs* du duc de Broglie. L'ouvrage a paru à Londres, chez l'éditeur Allen.

— Un membre de l'Université de Dublin, M. Cruise, vient de publier une étude sur *Thomas A Kempis*. Le livre est parfaitement illustré et contient une biographie bien détaillée.

Espagne. — En 1858, un médecin espagnol, Hernandez Morejon, donnait une étude médico-psychologique sur la folie de don Quichotte. C'était la première fois que ce sujet était traité. Peu de temps après son apparition, l'étude de M. Morejon était traduite et annotée par un médecin français, M. Paris. (*Étude médico-psychologique sur l'Histoire de don Quichotte*. Paris, Baillière, 1858, in-8°.)

Un médecin catalan vient à son tour de reprendre le sujet qu'il a développé en près de 500 pages : *Primores del don Quijote en el concepto medico-psycologico. Consideraciones generales sobre la lacura para en nuevo comentario de la immortal novela*, par le Dr D. Emilio di y Molits.

Suisse. — Nous avons eu occasion de parler en son temps de la vente de la collection d'autographes de M. Bovet. Un Neuchatelois, M. Philippe Godet, vient de faire paraître, à propos de cette collection et sous ce titre original, une curieuse plaquette intitulée : *Scripta manent*. Cet opuscule n'a pas été mis dans le commerce.

PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION
en France et à l'Étranger

FRANCE

— Une intéressante publication, l'*Histoire du sonnet en Europe*, doit paraître chez l'éditeur Vanier. L'auteur, M. de Martonne, a divisé son livre en trois parties : I, les Origines; II, le Sonnet chez les nations de race latine ; III, le Sonnet chez les nations de race non latine.

— M. A. Fabre, déjà connu par de curieux et savants travaux sur le XVIIe siècle, prépare, dit-on, un ouvrage qui aura pour titre : *les Ennemis de Chapelain*.

— M. de Puymaigre prépare une collection de *Vieux auteurs castillans* qu'il doit publier en trois séries à la librairie Savine. La première de ces séries paraîtrait au printemps prochain et aurait pour titre : *Histoire de la littérature espagnole et de ses rapports avec la littérature française du moyen âge jusqu'au règne de don Alfonso*.

— Le troisième et dernier fascicule des *Livres à clef*, l'ouvrage de notre collaborateur M. F. Drujon, paraîtra incessamment chez l'éditeur Rouveyre.

— M. Henry Blaze de Bury doit publier par fragments dans la *Revue internationale,* et cela à partir du mois prochain, *Ses Souvenirs de la Revue des Deux Mondes.*

— On travaille en ce moment à la confection d'une *Table centenaire du Moniteur-Journal officiel,* allant du 5 mai 1789, date de l'ouverture des États généraux, au 5 mai 1889. Ce sera le répertoire universel de toutes les matières contenues dans les comptes rendus des séances des assemblées législatives ainsi que dans les documents politiques, diplomatiques ou parlementaires qui ont été publiés par l'organe du gouvernement pendant ce siècle.

Cette table sera divisée en trois parties : I, Table chronologique des comptes rendus sommaires des Chambres; II, Table alphabétique des matières; III, Table alphabétique des membres des assemblées avec l'indication de leurs discours et de leurs votes les plus importants.

— Sous ce titre : *le Semeur,* il vient de paraître le premier numéro d'une revue littéraire et artistique sur laquelle nous croyons devoir appeler l'attention de nos lecteurs. Elle annonce parmi ses collaborateurs MM. Melchior de Vogüé, Levallois, de Pressensé, Fouquier, Edmond Biré, Ch. Canivet, etc.

On trouvera plus loin et à sa place le sommaire de la première livraison.

— La librairie Picard annonce l'apparition, au 1er janvier prochain, d'une revue mensuelle d'histoire et de philologie qui aura pour titre : *le Moyen âge,* et pour directeurs MM. Marignan, Platon et Wilmotte.

ÉTRANGER

Italie. — M. Angelo de Gubernatis doit publier prochainement à Florence, chez l'éditeur Niccolai, une édition définitive de son *Dictionnaire international des écrivains contemporains.* Si nos renseignements sont exacts, l'ouvrage paraîtrait en français.

Suisse. — Les fervents de Rabelais nous sauront gré de leur annoncer que M. Th. Ziesing, agrégé à l'université de Zurich, doit bientôt faire paraître un important ouvrage sur l'auteur de *Pantagruel.*

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Nous recevons la lettre suivante:

Mon cher ami,

La *Note de la Rédaction* qui fait suite à la lettre de M. Jolly-Bavoillot relative à l'édition originale de *Ruy Blas,* dans le dernier numéro du *Livre,* p. 352, offre, en ce qui me concerne, une lacune que je désire combler: j'ai dit que je ne répondrais pas *dans le Livre,* dont les colonnes ne pouvaient être indéfiniment encombrées par cette question. Je persiste plus que jamais dans cette manière de voir, après avoir lu la lettre de M. Jolly-Bavoillot.

Cordialement à vous,

JULES BRIVOIS
(des Amis des Livres).

25 novembre 1887.

Société des gens de lettres. — Le comité de la Société des gens de lettres, dans sa séance du 24 octobre dernier, a nommé M. Édouard Montagne délégué du comité, en remplacement de M. Emmanuel Gonzalès, décédé.

Documents sur Quérard. — Dans son numéro du 10 novembre dernier, l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* nous fournit d'intéressants renseignements sur Quérard. Ce sont des lettres et notes adressées par le savant bibliographe en 1847 et 1852 à l'un des membres de la Chambre des députés.

« Monsieur,

« La bibliographie ne m'a guère réussi. Exploité pendant dix ans par les MM. Didot, j'eus immédiatement après eux d'autres éditeurs qui, séduits par le succès qu'obtenait la *Littérature française contemporaine,* me dépouillèrent de ce livre, me firent emprisonner par suite de procès perdu et finalement me rançonnèrent lorsque je fus libre, tout cela par suite d'un traité de trop bonne foi, fait par moi, et dans

lequel j'avais laissé prise à une spoliation. Las des *libraires*, j'entrepris plus tard à mes risques et périls la publication d'un livre intitulé : *les Supercheries littéraires dévoilées*, sujet assez piquant pour devoir réussir ; mais advint la révolution de 1848 et je perdis un bon nombre de souscripteurs. Aujourd'hui les deux premiers volumes de cet ouvrage sont épuisés et sur 500 exemplaires, chiffre auquel a été tirée l'édition de ce livre, il m'en reste 100 exemplaires incomplets ; c'est là une rémunération de sept années de laborieuses recherches et de veilles.

« Avant février 1848, j'eus l'honneur de vous offrir quelques livraisons de ce dernier ouvrage, que vous n'acceptâtes, monsieur, que presque malgré vous, car je me présentais en solliciteur parisien, et à cette époque vous pensiez avec justesse à réserver votre crédit plutôt pour vos commettants que pour les bibliographes auxquels néanmoins vous conserviez un bon souvenir. J'en reviens à mon livre qu'il me serait bien impossible de compléter aujourd'hui. Seriez-vous assez bon, monsieur, de me renvoyer, et par une voie assez prompte, le lopin que vous en possédez. Je vous enverrais pour boucher le trou qu'il laissera dans les rayons de votre bibliothèque un volume factice de mélanges composé ainsi : 1° Notice bibliographique du fameux abbé La Mennais, de 10 feuilles ; 2° des Plagiats Reiffenbergiens de 32 pages, deux extraits des *Supercheries ;* 3° Bévues et omissions du tome II de la *Littérature française contemporaine* de XVI-34 pages, critique du livre dont j'ai été dépossédé. Si cet échange était possible, j'en serais bien satisfait ; ce serait un exemplaire incomplet de moins, et je vous avoue que, malgré mes efforts, comme vous le prouvera la circulaire ci-jointe, je n'arrive point à me sauver du naufrage.

« A présent qu'une nouvelle ère commence à luire, ère de tranquillité et d'avenir, ne pensez-vous point, monsieur, revenir à Paris, reprendre votre place parmi nos honorables écrivains, vous qui vous y êtes fait connaître dès vos débuts par des publications si recommandables ?

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Paris, ce 9 mars 1852.

« J.-M. Quérard, 36, rue de Seine. »

« Monsieur,

« Vous m'avez autorisé à vous adresser une note sur la question dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir lors de ma visite. Je vous l'envoie, monsieur, sous cette enveloppe. Permettez-moi de vous rappeler à cette occasion que ce fut vous, monsieur, qui le premier encourageâtes la publication de la *France littéraire*. Non seulement votre bienveillance pour l'auteur vous porta à en écrire la *Préface*, ce que vous avez bien certainement oublié aujourd'hui, mais encore vous fîtes deux articles remarquables sur ce livre dans le *Temps* et dans la *Revue encyclopédique*. Il n'a donc pas dépendu de vous, monsieur, que cet ouvrage ne fît à son auteur une position en rapport avec la conscience qu'il a apportée dans sa rédaction. Mais on l'a dit il y a longtemps : la bibliographie ne conduit ni à la fortune ni à l'Académie.

« Quand au début de cette entreprise vous avez été, monsieur, si favorable à l'auteur, pouvez-vous refuser votre concours à une demande qui n'a pour but que d'assurer l'achèvement du livre de 1826 ? J'ose espérer au contraire que vous vous réunirez à MM. de Golbery et Taillandier, et que vous contribuerez en ce qui dépendra de vous à l'achèvement d'un ouvrage utile à tous nos établissements littéraires.

« Sur le plus ou moins de mérite de l'ouvrage, vous n'avez pas besoin, monsieur, d'aucune opinion pour établir la vôtre. Aussi n'est-ce point pour vous en faire épouser une que j'ai l'honneur de joindre à ma lettre une note imprimée qui fut dans le temps adressée à M. Villemain et qui depuis n'est passée sous les yeux de nul ministre. Elle pourra vous servir à concilier votre bienveillance avec votre responsabilité. Un seul mot favorable de votre part à M. de Salvandy et je ne désespère pas du succès. Agréez, je vous prie, monsieur, etc. »

« Paris, ce 29 janvier 1847.

« J.-M. Quérard. »

Note recommandée à la bienveillance de M. M...l.

« Les travaux de M. Quérard sont consciencieusement exécutés et d'une utilité très grande dans nos établissements littéraires. La *France littéraire*, ouvrage considérable, est considérée par beaucoup de personnes comme un monument en l'honneur des lettres en France. Mais de tels travaux fort coûteux, ne produisant de fruits qu'absolument aux gens d'étude qui s'en servent, ne devraient être entrepris que sous le patronage du gouvernement.

« M. Quérard, dans son fanatisme pour l'utilité de son pays, n'a oublié qu'une chose, sa position qui ne lui permettait pas de sacrifices bien au-dessus de ses forces, ni de briser son avenir.

« M. Quérard n'a ni fortune ni place. C'est un homme de conscience et conséquemment végétant. En 1830, M. Guizot, alors ministre chargé de l'instruction publique, lui accorda une indemnité annuelle de 1,000 francs, indemnité insuffisante en raison des coûts énormes de ses publications. Depuis lors, bien que des places soient venues à vaquer dans nos bibliothèques, M. Quérard n'a rien obtenu ; il n'a rien demandé.

« La bibliographie est une spécialité utile qui a besoin d'être encouragée, parce qu'elle ne fait pas vivre les gens qui s'y vouent. Il faut d'autant plus l'encourager que les rangs des bibliographes s'éclaircissent de jour en jour ; soit que la mort les frappent (*sic*), soit que le découragement les tuent (*sic*), les bibliographes s'en vont. Ceux qui nous restent sont âgés : MM. Peignot, né en 1767 ; Beuchot, né en 1773 ; Weiss, né en 1779 ; Brunet, né en 1780.

« Encourageons le plus jeune, M. Quérard, né en 1798, car à cet encouragement devrons-nous peut-être

un jour un livre que par reconnaissance il aura le courage et la force d'entreprendre et de terminer, le complément et la continuation jusqu'à nos jours de la savante Bibliothèque historique de la France de Lelong et ses continuateurs, que les études historiques réclament depuis longtemps.

« Je demande que l'indemnité de 1,000 francs accordée en 1830 à M. Quérard soit élevée à partir du 1er janvier 1847 à 2,400 francs, et que cette indemnité ne soit pas seulement temporaire, mais qu'elle dure tant que son bénéficiaire s'en rendra digne par des travaux utiles au pays. »

La famille de Rabelais. — Parmi les communications qui ont été faites au congrès de Rabelais, — congrès dont nous avons plusieurs fois parlé, — il en est une qu'on a reçue avec grand intérêt et qui émane de M. F. Audiger. Celui-ci a produit en effet et déposé sur le bureau du congrès des actes juridiques et généalogiques concernant Rabelais et sa famille.

Voici le texte de la communication de M. Audiger et la copie des documents qui s'y trouvent joints :

« A l'occasion du procès soutenu par M. Félix Bonnemère, propriétaire à Varennes-sous-Montsorreau, en revendication du droit d'ajouter à son nom patronymique celui de « Chavigny », une pièce de la plus haute importance a été produite en cour d'appel, à Angers, au commencement de la présente année.

« Cette pièce dont M. Bonnemère de Chavigny, ainsi que son petit-fils, M. Henri de Fos, arrière-cousins du plus illustre des enfants de la Touraine, du côté maternel, ont bien voulu, avec une grâce parfaite, nous transmettre une copie, est un acte de partage passé le 12 mars 1505 entre Antoine Rabelais, d'une part, et ses oncles Jean Frapin, François Frapin, Guillaume Frapin, Antoine Frapin, Pierre Frapin et Pierre Delopiteau.

« Voici ce précieux document; nous le reproduisons autant que possible de *verbo ad verbum* et en conservant l'orthographe du copiste :

« (*Timbre*) *Généralité de Tours* : *un sol 4 deniers.*

« Chavigny-en-Vallée tombé en partage à
A. Rabelais, 12 mars 1505.

« Le douzième jour de mars l'an mil cinq cent cinq, « personnellement estably en nostre cour de Montsoreau honorable homme sage Me Anthoine Rabelais « litentié es loix, d'une part.

« MM. Jean Frapin, François Frapin, Guillaume « Frapin, Anthoine Frapin, Pierre Frapin et Pierre « Delopiteau à cause de Magdelaine Frapin sa femme, « d'autre part, pour laquelle il cest fait fort et pro- « met comme et aussi lesdits Jean et François Fra- « pins, tant pour eux que pour lesdits Guillaume, « Anthoine et Pierre Frapins, absants, pour lesquels « ils se font fort et promettent leur faire avoir ce fait « pour agréable à peine de tous dépens domages et « interets.

« Tous les dessusdits enfants et hers de feue « honeste femme Andrée Pavin.

« Et ledit Rabelais principal héritier en tant que « touche les choses nobles, soumettants comme lesquels ont fait entre eux les partages et divisions « des héritages des biens immeubles à eux escheuz « et advenus par le décès et trépas de ladite feue « Andrée Pavin, leur mère, en la manière que s'ensuit :

« C'est assavoir que audit Rabelais, comme fils aîné « et principal héritier est et demeure pour son lot et « partage chastel et maison noble de Chavigny et situez et assis en vallée, en la paroisse de Varennes « avec ses appartenances et dépendances tant en fond, « domaines, que fief, justice et juridiction, cens et « rentes, et devoirs féodaux et autres, prés, bois, eaux « et pescheries, pastureaux ainsi que le tout ce poursuit et comporte et que la dite feue Andrée en son « vivant les tenoit et possédoit et quelles luy estoient « demeurées par partage faits avec noble homme « Christophfle Pavin et feu Jeanne Pavin ses frère et « sœur, sans rien en diminuer en manières quelconques, avec la rente de Monsieur de Chozé.

« Avec ce demeure audit Rabelais tous les droits « de fief, justice, seigneurerie et juridiction, cens, « rentes et devoirs, prés, pescheries et pastureaux « et certaines terres estsnt entre la rivière de Loyre « et la turcie, la levée de ladite rivière en ladite paroisse de Varennes, le tout advenu et escheuz à la « feue Andrée par la succession et eschoitte de ladite « feue Jeanne Pavin, ou par les ysseus et dessendus « d'elle, aynsi que icelles choses estoient demeurées « par partage à ladite feue Jeanne Pavin.

« Aussy demeure audit Rabelais tel droit part et « portion que lesdits Frapins et Delopiteau, à cause « de sa dite femme, pourroient avoir et demander par « avant ce jourd'huy en deux arpens de terre situés « près le moulin du pont, sur le chemin par lequel « l'on va dudit moulin à la croix de Lingarde, et en « certains chenevreaux estants en la paroisse de Cinais ainsy que le tout se poursuit et comporte et « qu'on a par cy-devant accoutumé cultiver avec les « domaines de la mettaierie de la Devinière appartenant audit Rabelais auquel semblablement demeurent toutes les autres choses dépendantes dudit lieu « de la Devinière ou les dessusdits Frapins et Delopiteau eussent peu prétendre aucun droit, avec les « rentes et droits féodeaux acquis par cy devant au « fief de Chavigny avec la poursuite d'icelle. Et demeurent iceux Rabelais Jean et François Frapin et « Delopiteau quittes les uns vers les autres de toutes « actions, propositions et demandes qu'ils se pussent « faire l'un et l'autre pour raison desdites successions.

« Et auxdits Frapins et Delopiteau est demeurant « pour leur lot et partage l'hôtel, maisons et mettairie, appartenances et dépendances de la Caille-Borne, située en la paroisse de Seuilly et ycel[illegible] « environ avec terres, vignes, bois, domaines et d[illegible]pendances dudit lieu, et aussy certaines terres [illegible] « bois qui furent à feu Jean Le Bloys, seant au lie[illegible]

« appelé (*illisible*), et tout ainsy que icelles choses ce « poursuivent et comportent, et qu'elles ont été acqui- « ses par ladite feue Andrée en quelque manière que « ce soit.

« Outre leur demeure quarante et trois sols quatre « deniers tournois de rente sur la maison de feu « Jean Mesnager, sittuée en la ville de Chinon et « douze boisseaux de froment et un chapon de rente « sur René Courtillier et Adam Carré sur certains « héritages, sittués aux Roches-Sainct-Paul, près Chi- « non, et autres rentes qui à ladite défunte pourroient « competer et appartenir à titre successif acquests ou « autrement en ladite paroisse de Seuilly, Ligré et « Nostre-Dame-de-Rivière.

« Outre demeure auxdits Frapins et Delopiteau tel « droit, part et portion qu'eux et ledit Rabelais, « comme héritiers de ladite feue Andrée pourroient « avoir es choses escheues par le décès de ladite feue « Jeanne Pavin, situez tant au lieu appelé le Chillou, « la Renaudière, entre le chemin par lequel l'on va « de la maison aux Ruesches à l'église de Varennes « et le chemin par lequel l'on va de la maison de « Christophfle Pavin à ladite église, et le long et en- « viron de la garenne dudit lieu de Chavigny, icelles « terres indivizes à partager avac ledit Christophfle « Pavin comme héritier de ladite feue Jeanne, que « ailleurs, fors ledit droit féodal, pescharies et les- « dites pièces de terres cy dessus mentionnées qui « demeurent audit Rabelais.

« Avec ce demeure auxdits Frapins et Delopiteau « toutes les debtes qui a eux audit Rabelais pour- « roient estre dues tant à Saché et par les commis- « saires qui furent commis audit lieu que autres « personnes à Couziers, Courcoué et par les vicaires « desdits lieux qui ont été fermiers de feu Me Jean « Pavin, en son vivant curé desdits lieux de Couziers « et Courcoué, et par autres debteurs, fors lesdites « rentes qui demeurent audit Rabelais comme dit est « dessus, et aussy réserve à luy sa portion s'il se « trouve quelque argent venu et yssu de la succession « de feu Me Jean Pavin qu'on dit estre detenu par « aucunes personnes dont lesdits dessusdits héritiers « ne sont encore à présent acertainés.

« Et est dit entre eux que si ledit Guillaume Fra- « pin est de présent décédé que son droit successif « accroistra sur lesdits Frapins et non point audit « Rabelais, et aussy s'il ne vient au pays dedans un « an prochainement venant et leur demeure outre les « vignes des cousteaux tant de la succession de ladite « Andrée que de ladite feue Jeanne Pavin.

. . . .

. . . .

« Presants noble homme Christophfle Pavin, Jean « Berge et Jean Beaufils tesmoins ainsi signez :

« A. Rabelais; J. Frapin; F. Frapin; P. Delopiteau « et J. Le Seigneur, notaire.

« La présente copie a esté collationnée à la minutte « notte originale d'icelle délivrée à Me Benoist Sal- « mon, fils de deffunte Perrine Delopiteau, qui dit « estre fille de défunts Pierre Delopiteau et de Mag- « deleine Frapin, par moy Jean Admirault, procureur « fiscal de la seigneurie de Bourgueil, garde des not- « tes de défunt Me Jean Le Seigneur, mon agent pas- « seur du partage cy-dessus, le dixiesme jour de juil- « let l'an mil six cent sept. Signé : J. Admirault. « Trois mots rayés ne vallent.

« Collationné la présente copie sur une autre copie « en papier qui nous a esté représentée par maistre « Louis le Boucher du Chastellier, prestre licentié es « arts, recteur-curé de la paroisse de Varennes sous « Montsoreau; ce fait, à luy rendue par nous notaire « royal, à Saumur, rézidant à Turquan, et notaire du « comte de Montsoreau, rézidant audit Varennes.

« Soussignez le dix-septiesme jour de may mil sept « cent quarante-un, à la charge du sceau.

« Ainsi signé : Lamiche, notaire royal.

« L. Leboucher du Chastellier, prêtre-curé de Va- « rennes, Langlois, notaire.

« Controllé à Chouzé, le dix-huit may 1741. Reçu « six sols.

« *Signé* : Hudault. »

« Si nous ne nous trompons pas, il résulte claire- ment de cet acte de partage :

« 1° Que Thomas Rabelais, père d'Antoine et de François, avait épousé une demoiselle Frapin;

« 2° Qu'en 1505, Thomas Rabelais ainsi que son épouse étaient déjà décédés, puisque c'est leur fils aîné qui se trouve héritier d'Andrée Pavin, sa grand'- mère incontestablement;

« 3° Que François Rabelais n'avait qu'un frère et *pas de sœur*, attendu qu'un seul membre de cette famille, Antoine, figure comme héritier audit par- tage : François ayant dès lors, sans doute, prononcé des vœux religieux qui le désintéressaient de la suc- cession de son aïeule;

« 4° Que le futur auteur de *Gargantua* devait déjà, en 1505, avoir au moins vingt ans; ce qui donne raison à ceux qui le font naître, conformément à la tradition, en 1483 ou 1484.

« D'après les indications que l'on trouve dans l'acte précité, d'après les documents fournis par M. Henri de Fos, d'après les analyses que MM. Salmon et de Busserolle ont données de certaines pièces trouvées dans les archives du département d'Indre-et-Loire, on peut avec quelque probabilité établir l'état de la famille de Rabelais, à partir de la dernière moitié du xve siècle, de la manière suivante :

Côté paternel

« Guillaume Rabelais, tenancier de l'abbaye de Seuillé, vivant en 1457.

« Thomas Rabelais, époux de N... Frapin, sieur de la Devinière, décédé avant 1505 et qui ne laissa que deux enfants : Antoine Rabelais et François Rabe- lais.

« Antoine Rabelais, licencié ès lois, seigneur de Chavigny-en-Vallée, sieur de la Devinière, défunt en 1534, eut pour enfants :

« 1° Antoine Rabelais, propriétaire à Chinon et dans les environs de cette ville, vivant en 1556 ;

« 2° Thomas Rabelais, propriétaire à Seuillé, vivant en 1562;

« 3° Jeanne Rabelais, femme de René Pallu, vivant à Chinon ou dans les environs, en 1556;

« 4° N... Rabelais, femme de N... Gollet, vivant à Chinon ou dans les environs, en 1556;

« 5° N... Rabelais, femme de Michel Endre, vivant à Chinon ou dans les environs, en 1556.

« François Rabelais eut, de son côté, un fils nommé Théodule, qui mourut à Toulouse, âgé seulement de deux ans.

Côté maternel

« N... Pavin, seigneur de Champigny-en-Vallée, au commencement du xvᵉ siècle. Il eut pour enfants :

« 1° Mᵉ Jean Pavin, curé de Couziers et Courcoué, vers 1460;

« 2° Andrée Pavin, femme de N... Frapin;

« 3° Jeanne Pavin, qui eut Chavigny-en-Vallée, décédée avant 1505;

« 4° Christophfle Pavin, habitant Varennes-sous-Montsorreau en 1505.

« Andrée Pavin eut pour enfants :

« 1° N.. Frapin, qui épousa Thomas Rabelais, décédée avant 1505;

« 2° Jean Frapin, vivant en 1505;

« 3° François Frapin, vivant en 1505 ;

« 4° Guillaume Frapin, licencié en décrets, curé de Saint-Georges du Puy-de-la-Garde, en Anjou; auteur des « beaux et joyeulx Noetz, en langaige Poictevin » (1476-1484) présumé défunt en 1505;

« 5° Antoine Frapin, vivant en 1505;

« 6° Pierre Frapin, vivant en 1505;

« 7° Magdelaine Frapin, femme de Pierre de Lopiteau, vivant en 1505.

« C'est par la descendance de cette dernière que M. Bonnemère de Chavigny et son petit-fils, M. Henri de Fos, représentent encore dignement de nos jours la famille du grand Tourangeau,

« Nous n'avons nullement la prétention de présenter les indications qui précèdent comme un arbre généalogique inflexible et invariable; mais bien plutôt comme un essai que nous livrons à la discussion, à la critique et même à la contradiction, espérant que quelques découvertes nouvelles viendront le confirmer, le compléter ou le rectifier. »

La Nuit de juin. — Nous aurions dû, paraît-il, avoir d'Alfred de Musset une *Nuit* de plus que celles qu'il nous a laissées. En voici l'histoire, racontée par M. Hamel dans *le Parti national :*

« Un jour, Alfred de Musset corrigeait les épreuves du *Salon de 1836*, quand il aperçut à la fenêtre en face de lui, accoudée et le regardant curieusement, une fillette jolie. Il sourit; elle répondit gracieusement à cette marque d'amabilité, laissant glisser sur lui son regard magnétique. Quarante-huit heures après, elle était la familière du logis, le petit oiseau babillard, amusant de sa gaieté bruyante le logis du poète.

« Craignant de s'engager dans une liaison funeste, ayant peur d'aimer encore une fois, il alla se guérir du mal qui commençait à l'atteindre chez son ami Tattet, à Bury. Mais là la figure rieuse de la gamine ne put quitter son souvenir. Il s'ennuyait, il la fit venir. Ce fut là, dans le cadre pittoresque des bois et des vallons ombreux, qu'elle posa pour les inoubliables types de Bernerette et de Mimi Pinson.

« Mais, mobile et inconstante, la grisette quitta son poète pour d'autres amoureux. Il rentra chez lui et y trouva un vide immense. Il pensait aux bonnes parties de Margency, et, se retrouvant, par le souvenir, couché dans la clairière, seul, à côté d'elle, il prit une feuille de papier, et y écrivit ces quatre vers, qui n'eurent malheureusement pas de suite. »

Nuit de juin.

LE POÈTE

Muse, quand le blé pousse, il faut être joyeux ;
Regarde ces coteaux et leur blonde parure.
Quelle douce clarté dans l'immense nature !
Tout ce qui vit ce soir doit se trouver heureux !

Lettres inédites de Chateaubriand. — Le chroniqueur du *Sport* nous révèle l'existence d'un trésor historique et littéraire que possède Mᵐᵉ Anatole Bartholoni. Ce sont :

« Les lettres adressées à son père, M. Frisell, par M. de Chateaubriand. M. Frisell était un Anglais de haute distinction que l'auteur du *Génie du christianisme* regardait comme son meilleur ami et avec lequel il entretenait une correspondance du plus haut intérêt.

« A la différence de beaucoup d'écrivains qui réservent tout leur talent pour leurs livres et ne le dépensent pas dans leurs lettres, Chateaubriand soignait tout ce qui sortait de sa plume, et il n'y a pas de lui une lettre, un billet, où l'on ne retrouve le prestige de ce prosateur incomparable. C'est à la sœur de Mᵐᵉ Bartholoni, morte à dix-sept ans, qu'il a consacré les pages les plus attendrissantes et les plus attendries des *Mémoires d'outre-tombe.* Ce n'est pas seulement en prose, c'est en vers qu'il parle de cette mort si poétique et si touchante.

« Mᵐᵉ Bartholoni devrait bien publier, avec une préface et des commentaires, les lettres inédites de Chateaubriand qu'elle a trouvées dans l'héritage paternel. »

Le dépôt légal. — Bien que le dépôt légal ne soit pas effectué avec toute la régularité désirable, il n'en fournit pas moins chaque année à la Bibliothèque nationale un nombre respectable de volumes.

Pour la dernière année on compte 7,412 volumes reçus pour Paris et 12,297 pour les départements. Parmi les départements dans lesquels le mouvement

littéraire a été le plus grand, nous citerons la Gironde, 412 volumes; la Haute-Vienne, 557; l'Indre-et-Loire, 798; Meurthe-et-Moselle, 440; Rhône, 726; Seine-et-Marne, 453; Seine-et-Oise, 840; Seine-Inférieure, 566.

Dans ces chiffres ne sont pas compris les journaux, revues ou publications par fascicules dont le nombre s'élève en 1886 à 41,268 pour les départements.

Enfin le département de la Corse a déposé 15 volumes, la province d'Oran 13, la Réunion 5 et la Guadeloupe 1.

Une statue à Jean-Jacques Rousseau. — Une statue de Jean-Jacques Rousseau va être érigée sur le quai Malaquais, en face de la Monnaie, si le conseil municipal accorde les 9,239 francs nécessaires à la construction du piédestal.

L'École du Livre. — Nous avons parlé déjà de l'« École du Livre », dont la construction a été décidée en principe. Après examen, le conseil d'architecture a adopté, sauf quelques modifications, le projet présenté dans le rapport de M. Salleron, architecte de la ville. De son côté, la commission du conseil municipal s'est réunie à l'Hôtel de Ville, pour entendre la lecture des conclusions du conseil d'architecture. Il a été entendu que les plans et devis, après revision, seraient présentés le plus tôt possible au vote du conseil municipal. La dépense s'élèverait à environ 900,000 francs, dont 750,000 francs pour les bâtiments et 150,000 francs pour les travaux de consolidation des terrains, pour l'installation des appareils de chauffage et de l'éclairage par l'électricité.

A propos de cette école, voici quelques chiffres intéressants concernant cette importante industrie du livre : le nombre des ouvriers, ouvrières ou enfants qu'on y emploie est de 25,000, et le chiffre d'affaires correspondant s'élève à la somme énorme de 262 millions de francs.

On compte, entre autres, 400 fondeurs qui produisent un chiffre d'affaires de 4 millions de francs; 7,000 imprimeurs typographes dont le travail représente 50 millions de francs; 5,000 imprimeurs lithographes qui font un travail évalué à 40 millions; les brocheurs, relieurs et doreurs sont au nombre de 4,000, avec un chiffre d'affaires de 5 millions de francs; les libraires, au nombre de 6,000, font pour 150 millions d'affaires par an.

De l'utilité du concours académique. — On sait qu'une somme de 15,000 francs a été déposée, il y a quelques mois, par un généreux anonyme, chez M[e] Agnellet, notaire à Paris, pour y récompenser le meilleur mémoire « ayant pour but de faire sentir et reconnaître de plus en plus la liberté de conscience dans les institutions et dans les mœurs ».

Le *Journal des Débats* examine à ce sujet si les concours servent vraiment à mettre en lumière des talents neufs ou inconnus :

« Elle s'est dit aussi (l'Académie) que les concours ne sont pas nécessairement pour piquer le zèle stérile des médiocrités. Il est des œuvres issues de concours qui ont leur valeur et conquièrent une influence durable. N'est-ce pas à un concours que nous devons la *Bérénice*, de Racine; le *Discours sur l'influence des lettres et des arts*, de Rousseau; l'*Essai sur la métaphysique d'Aristote*, de M. Ravaisson; l'*Essai sur Tite-Live*, de M. Taine; l'*Origine du langage*, de M. Renan; l'*Histoire de l'école d'Alexandrie*, de M. Vacherot, et celle de M. Jules Simon; la *Science du beau*, de M. Lévêque; l'*Histoire de la science politique*, de M. Janet; tant d'autres œuvres éminentes dont on pourrait remplir ici plusieurs colonnes? Quelques-uns des noms les plus illustres de ce siècle sont des noms de lauréats. Victor Hugo lui-même n'a-t-il pas été couronné aux jeux floraux?

« On ne fait pas de chefs-d'œuvre sur commande? C'est une question. Les anciens peintres, ceux du XV[e] et du XVI[e] siècle travaillaient bien souvent sur commande. On leur imposait le sujet, les dimensions mêmes du tableau ou de la fresque; il ne paraît pas que l'inspiration en ait toujours souffert. Et il n'est pas indifférent qu'il y ait l'espoir d'une récompense. Faire un livre sans savoir si l'on trouvera seulement un imprimeur! Quand on n'a pas de rentes, voilà pour paralyser le talent le plus résolu. »

Un « Pater noster » en cent cinquante langues. — Voici, d'après les journaux italiens, quelques renseignements sur le curieux présent jubilaire envoyé au pape par la Société bibliographique de France.

Ce présent est le *Pater noster*, imprimé en cent cinquante langues par l'imprimerie royale, à l'occasion du sacre de Napoléon I[er] par Pie VII.

La reliure du volume est de style carlovingien, les plats en maroquin blanc, avec boutons ciselés aux quatre coins; la garde double, la tranche dorée, et sur le plat les armes de Léon XIII en mosaïque de cuir avec émaux.

Une exposition de caricatures. — Une exposition de caricatures doit avoir l'année prochaine.

La liste des membres du comité organisateur contient les noms les plus disparates :

MM. Delaborde, Duplessis et Falguière, membres de l'Institut; Champfleury, Pierre Loti, Théodore de Banville, Claretie, de Courcy, Castagnary, Kæmpfen, Antonin Proust font partie de ce comité.

Réclame pédagogique. — La *Gazette anecdotique* a trouvé dans un journal de province, *l'Indépendant de Seine-et-Marne*, la curieuse réclame signée que nous reproduisons d'après notre confrère. Elle a pour but de recommander une brochure pédagogique : *Trente leçons sur l'éducation et l'instruction*, sous forme conférencielle, par M. Chottin, pasteur à Quincy-Ségy (Seine-et-Marne). Cet article-réclame est à citer, pour sa curiosité aussi bien dans le fond que dans la forme :

PRIX DE LA 1re LIVRAISON : 90 CENTIMES.

Sentence de sa couverture résumant la pensée maîtresse qui doit traverser l'ouvrage entier :

Par l'éducation domestique, mères et enfants s'affament pour de bon et s'implantent à une profondeur intraduisible.

Cette 1re livraison de 3,000 lignes compactes, à 45 lettres chacune, on fait plus que la lire une fois : car, arrivé à la dernière page, on la relit sans désemparer. Que dis-je ? On la dévore. Non que le style en soit parfait de tous points, je l'estime un peu trop original. — Cette réserve faite, j'accorde à cet ouvrage la plus haute valeur pédagogique. Il serait superflu d'en faire ici n'importe quel extrait. Ces quatre premières conférences, élevées au diapason du devoir qui est essentiellement moral et religieux, respirent un souffle parfumé. C'est par milliers et milliers d'exemplaires qu'elles vont se tirer et se traduire dans toutes les langues des peuples qui considèrent avec droit que la femme, la mère particulièrement, est la plus chaude lumière de l'homme et du *home* ou foyer domestique. Quant à moi, trop modeste appréciateur en œuvres littéraires, si je croyais à l'antique doctrine de la *métempsycose*, c'est-à-dire à la transmigration des âmes d'un corps dans un autre, je serais tenté de croire que l'âme de M. Chottin a logé dans le corps d'une mère, tant vibrante est chez ce bon pasteur la double fibre de la mère et de l'enfant.

A. NOBLET, *bachelier ès sciences.*

ÉTRANGER

Allemagne. — *Le Congrès des libraires à Francfort.* — Nous lisons dans le dernier numéro de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse :*

« Le récent Congrès des libraires, à Francfort, a donné lieu à une véritable tempête. Depuis des années, cette corporation avait à se plaindre des transgressions faites aux lois sacrées de la vente. De tout temps, les éditeurs allemands s'étaient servis d'intermédiaires (*Sortimenter*) entre eux et les libraires, ce qui renchérissait forcément le prix des livres. Or depuis dix ans quelques commerçants hardis ont préféré s'adresser directement à l'éditeur, lui achetant sa marchandise au comptant et à leurs risques et périls, plutôt que de passer par les mains des commissionnaires. De cette façon, du reste, ils avaient l'avantage d'obtenir de l'éditeur une remise beaucoup plus forte. Cela n'a pas fait l'affaire des *Sortimenter* qui sont accourus en foule, décidés à faire respecter leurs droits. Et, en effet, ils ont remporté une victoire complète. On a décidé que quiconque vendrait des livres à prix réduit serait expulsé de l'Association des libraires et ne recevrait plus *le Borsenzeitung*, qui en est l'organe. De plus, que tout éditeur qui ferait un marché avec lui serait expulsé à son tour. Les membres du Congrès se sont séparés naturellement fort mécontents les uns des autres, et quelques-uns sont allés jusqu'à proposer de dissoudre l'association et de répartir entre ses membres les fonds considérables qu'elle possède, sous prétexte qu'elle n'a plus de raison d'être. Il est à prévoir, toutefois, que la victoire, en fait, restera aux novateurs, car leurs adversaires ne peuvent lutter contre la force des capitaux et les exigences du public. »

Le poète Théodore Storm. — Les Allemands viennent de célébrer le soixante-dixième anniversaire du poète Storm. Les œuvres complètes de ce poète, qui jouit d'une grande notoriété, se composent d'une quinzaine de volumes; on lui doit aussi une *Anthologie des poètes allemands du* XIXe *siècle* qui a eu plusieurs éditions.

Italie. — Le *Liber historiarum romanarum.* — *L'Italie* publie la nouvelle suivante :

« La Bibliothèque de Hambourg possède un vieux manuscrit intitulé : *Liber historiarum romanarum.* Le mérite de ce manuscrit est que la langue dans laquelle il est écrit n'est autre que notre ancien dialecte populaire, *romanesco*, du moyen âge. De plus, le volume est enrichi de miniatures inspirées des monuments de l'époque, reproduisant des ornements, des fresques peut-être, des originaux de l'art décoratif.

« La Commission archéologique de Rome, informée de l'existence du manuscrit précieux, a fait des démarches auprès de la municipalité pour qu'elle achetât le volume ou pour que, du moins, elle pût en obtenir une reproduction exacte.

« La ville de Hambourg n'a pas voulu se séparer de ce souvenir; mais elle a consenti à en laisser prendre une copie, écriture, dessins et miniatures, aussi exacte que possible. C'est pour répondre à ce travail que la junte municipale a inscrit, parmi ses projets de dépenses soumis au conseil communal, une somme de 6,000 francs ».

Russie. — *M. Vassilieff.* — L'Université de Saint-Pétersbourg a dernièrement fêté le jubilé demi-séculaire de M. Vassilieff, professeur de langues chinoise et mandchoue. L'œuvre de M. Vassilieff est déjà considérable et parmi ses principaux ouvrages il convient de citer les suivants : *le Bouddhisme, ses dogmes, son histoire, sa littérature ; les Religions de l'Orient ; la Langue chinoise et les langues de l'Asie moyenne*, etc.

NÉCROLOGIE

FRANCE

— Nous apprenons la mort, à Paris, à l'âge de soixante-dix-sept ans, de M. le Dr Bassereau, connu dans le monde médical par ses travaux sur les maladies de la peau et les névralgies intercostales.

— M. Hector de Callias, qui fut l'un des collaborateurs du *Figaro* pendant plusieurs années, est mort subitement à Fontainebleau le mois dernier.

— M. l'abbé Charles, auquel on doit divers travaux relatifs à l'histoire du Maine, vient de mourir à l'âge de quarante ans. Parmi les ouvrages de cet ecclésiastique, il convient de citer : *Chroniques de la paroisse et du collège de Courdemanche; Étude historique et archéologique sur l'église et la paroisse de Souvigné-sur-Maine.*

— M. Paul Ducrocq, l'éditeur de la rue de Seine, est décédé le mois dernier. Il y a peu de temps, nous enregistrions la mort de son père, auquel il avait succédé.

— On annonce la mort de M. Jules Lacroix, frère de Paul Lacroix, décédé à l'âge de soixante-dix-huit ans.

M. Jules Lacroix était né à Paris le 7 mai 1869. Il débuta dans les lettres en publiant un grand nombre de romans, dont quelques-uns, notamment *les Parasites, le Banquier de Bristol, l'Honneur d'une femme, Grand d'Espagne,* obtinrent un certain succès.

M. Jules Lacroix a écrit, en collaboration avec M. Maquet, deux drames en cinq actes, *le Testament de César* et *Valéria*, qui furent joués au Théâtre-Français, avec Mlle Rachel comme principale interprète.

Une traduction de l'*Œdipe-Roi* de Sophocle obtint en 1858, auprès des lettrés, le plus vif succès, et fut honorée, quatre ans après, par l'Académie française du grand prix de 10,000 francs. On lui doit aussi *la Jeunesse de Louis XI,* représentée en 1853 à la Porte-Saint-Martin.

Le plus récent ouvrage de M. Jules Lacroix avait paru en 1872. C'était un recueil de sonnets patriotiques, réunis sous ce titre : *l'Année infâme.* Depuis, M. Lacroix avait été condamné à un repos presque absolu par la cécité dont il était affligé.

Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1846, M. Jules Lacroix avait été promu officier le 14 août 1865.

— Le directeur du *Journal amusant* et du *Petit Journal pour rire,* M. Théodore Le Cerf, vient de mourir. Ce n'est que depuis 1878 que M. Le Cerf était à la tête de ces deux journaux. Il appartenait avant cette époque au monde judiciaire et avait à Caen une étude d'avoué.

Archéologue distingué, M. Le Cerf avait, en 1862, été chargé par le ministère de l'instruction publique d'une mission à l'effet d'étudier l'enseignement dans les îles normandes. Revenu en France, M. Le Cerf avait publié un livre important, consulté encore aujourd'hui : *l'Archipel des îles normandes : Jersey, Guernesey, Auregny, Sark.*

— Les journaux de Saint-Dizier annoncent le décès de M. François Lescuyer, auteur de nombreux travaux sur l'ornithologie et l'agriculture. M. Lescuyer était né à Chaumont en 1835.

— M. le baron de Ladoucette, qui a également composé plusieurs traités agricoles, est décédé dernièrement dans la propriété qu'il possédait dans le département de l'Aisne.

— La bibliothèque de l'Arsenal a perdu, le 26 septembre dernier, un de ses bibliothécaires, M. Pierre Malitourne. Depuis 1846 il était attaché à cette bibliothèque. Ses débuts littéraires remontent à l'année 1843. Il a collaboré à de nombreux périodiques, à *l'Artiste* principalement. Il a collaboré également à l'ouvrage d'Eugène Crepet : *les Poètes français.* M. Malitourne était le neveu à la mode de Bretagne d'Armand Malitourne, dont M. le comte de Contades entretenait l'année dernière nos lecteurs (voyez *le Livre,* partie rétrospective, année 1886, p. 129.)

— Nous apprenons la mort de M. Émile Marco de Saint-Hilaire, ancien page de Napoléon Ier.

On ne savait pas très exactement son âge. Les uns disent qu'il était né en 1793. D'autres affirment qu'il vint au monde avant l'établissement régulier de l'état civil. Quoi qu'il en soit, Marco de Saint-Hilaire avait

au moins quatre-vingt-quatorze ans. Il était le doyen de la Société des gens de lettres.

Marco Saint-Hilaire a publié de petits livres sur *l'Art de mettre sa cravate,* sur *l'Art de fumer ou de priser, de dîner en ville, de réussir en amour.* En 1830, il avait déjà donné quelques romans, quand la révolution lui permit d'exploiter ses souvenirs personnels sur les événements et les hommes du premier Empire.

C'est dans cette voie qu'il acquit en peu de temps une certaine renommée. Les *Mémoires d'un page de la cour impériale* eurent un retentissant succès. *Saint-Cloud et la Malmaison, les Petits appartements des Tuileries,* les *Entretiens sur la vie privée de Napoléon,* l'*Histoire de la garde impériale,* etc., parurent successivement dans *le Siècle* et ne contribuèrent pas peu à développer la légende napoléonienne.

Cependant, à l'avènement de Napoléon III, il ne fut pas traité comme il l'espérait; on lui fit longtemps attendre un emploi, et ce fut de guerre lasse qu'on lui donna le titre de bibliothécaire du château de Strasbourg, où, dit-on, il n'y avait pas de bibliothèque. En 1870, son appartement fut brûlé par les obus prussiens. Lui-même, conduit en captivité en Allemagne, souffrit d'autant plus qu'il avait près de quatre-vingts ans.

Rentré sans ressources à Paris, il se trouva bientôt dans le dénuement le plus complet. Il fut réduit, dit-on, à entrer aux Petits-Ménages. C'est pendant son séjour dans cette maison qu'il se lia d'amitié avec une honorable veuve chez laquelle il allait souvent en visite; et c'est elle-même qui, touchée de le voir à son âge dans une situation si douloureuse, lui proposa de l'épouser. Marco de Saint-Hilaire avait quatre-vingt-cinq ou six ans quand il convola.

— Nous apprenons la mort d'Eugène Pottier, chansonnier révolutionnaire, ancien membre de la Commune.

Lorsque l'insurrection fut vaincue, Pottier se réfugia aux États-Unis où il demeura jusqu'à l'amnistie. Il avait composé, avant et pendant son exil, un assez grand nombre de chansons qui furent réunies en volume et publiées, l'an dernier, sous ce titre : *Chants révolutionnaires.*

Pottier, qui avait un réel talent, était né à Paris en 1816.

— M. A. Quentin-Bauchart, le bibliophile bien connu, est mort à Paris le mois dernier. Il s'était récemment défait de sa superbe collection de livres et nous avons, en son temps, parlé de cette vente qui fut suivie par tous les amateurs de livres rares et de belles éditions.

— Un de nos journalistes les plus estimés, M. Edmond Texier, est mort le mois dernier, à l'heure même où *le Siècle,* auquel il appartenait depuis 1848, recevait un article signé de lui.

Edmond Texier, qui a donné au *Figaro* un de ses romans les plus remarqués, les *Mémoires de Cendrillon,* était un écrivain de talent et d'esprit.

Il avait débuté dans les lettres en 1835, en faisant paraître sous le titre de : *En avant,* un recueil de vers apprécié. Une série de correspondances très remarquées, qu'il adressa à son journal sur la campagne d'Italie de 1859, lui valut la croix de la Légion d'honneur.

Les publications qu'il laisse sont très nombreuses; elles comprennent à la fois ses recueils d'articles parus dans *le Siècle,* au *Figaro,* au *Corsaire,* au *Globe,* au *Temps,* etc., des récits littéraires de toutes sortes, des critiques dramatiques et plusieurs romans.

Les *Mémoires de Cendrillon,* donnés dans *le Figaro,* furent couronnés par l'Académie française.

En dehors de ses articles, il écrivit de nombreux ouvrages : les *Mémoires de Bilboquet,* les *Petits Paris, Physiologie du Poète,* les *Journées illustrées de la Révolution, Critiques et récits littéraires, Tableau de Paris,* la traduction de *la Case de l'oncle Tom* (adaptée à la scène pour le Gymnase), *la Grèce et ses insurrections, le Journal et les journalistes, Paris, capitale du monde,* en collaboratisn avec M. Kæmpfen, et dans ses dernières années, divers romans en collaboration avec M. Le Senne.

— On annonce la mort du docteur Wahu, ancien médecin principal de l'armée. Il avait fait en Algérie une grande partie de sa carrière et il a laissé sur ce pays de nombreux ouvrages d'hygiène qui seront longtemps de précieux conseillers pour les colons.

— M. Charles Zévort, qui venait — on le sait — de prendre sa retraite comme directeur de l'instruction secondaire au ministère de l'insuruction publique, vient de mourir.

On lui doit différents ouvrages : *Dissertation sur la vie et la doctrine d'Anaxagore; la Métaphysique d'Aristote; Vie des philosophes de l'antiquité; Histoire de la guerre du Péloponèse; les Romans grecs; les Comédies d'Aristophane.*

ÉTRANGER

Angleterre. — La société de Londres vient de voir disparaître une de ses personnalités les plus connues. En effet, on annonce du Cap la mort de lady Brassey qui a succombé, le 14 septembre, aux suites d'une fièvre qu'elle avait contractée en Australie. Lady Brassey, femme du monde accomplie, avait un remarquable talent littéraire. Aimant les voyages, elle avait fait plusieurs fois le tour du monde dans son yacht et publié des relations de ses diverses expéditions qui, imprimées d'abord pour ses amis, ont été ensuite publiées et ont obtenu un vif succès. Le *Voyage du Sunbeam* a eu, en fort peu de temps, quatre éditions successives.

— Mme Craik, née Muloch, auteur de *John Halifax, Gentlemen*, et de plusieurs autres romans très répandus en Angleterre, est morte subitement à Shortlands, comté de Kent, le 12 octobre.

Allemagne. — Les journaux allemands enregistrent le décès survenu à Berlin du célèbre physicien Kirchhoff.

Kirchhoff, né en 1824, à Kœnigsberg, avait commencé par être professeur libre à Berlin; il avait été ensuite attaché aux Universités de Breslau et d'Heidelberg, et, en 1875, il était revenu à l'Université de Berlin. La même année, il avait été élu membre de l'Académie des sciences de cette ville. Il était correspondant de l'Institut de France depuis le 24 janvier 1870.

On doit à M. Kirchhoff d'importantes recherches sur l'électricité, l'élasticité, la tension de la vapeur; il a particulièrement attaché son nom à la découverte capitale de l'analyse spectrale, en collaboration de M. R. Bunsen.

Kirchhoff a publié des *Recherches sur le spectre solaire et les spectres des corps simples.* Il a publié, en outre, dans les *Annales de chimie et de physique*, dans le *Journal des mathématiques*, de nombreux mémoires.

— Le professeur Karl Gœdeke vient de mourir à Gœttingue. Né à Celle en 1814, M. Karl Gœdeke était, depuis 1873, professeur extraordinaire d'histoire de la littérature à l'Université de Gœttingue. Il a écrit une série de monographies et de notices qui se distinguent par la netteté de vues et par la sûreté de critique. Son œuvre principale est son *Esquisse générale de la poésie allemande.*

— M. Léopold Prouve, professeur au gymnase de Thorn, est mort en cette ville au mois de septembre dernier. On lui doit une savante étude sur *Copernic.*

Suisse. — M. Auguste de Gouzenbach, historien suisse, est mort près Berne le 30 septembre. Laissant de côté le rôle politique qu'il joua dans son pays depuis 1833, nous ne pouvons passer sous silence ses travaux historiques, tels que le *Berner Taschenbuch*, recueil de notices remarquables sur divers sujets; une *Histoire du général d'Erlach de Castelen*, où il a mis en lumière une des principales figures de la guerre de Trente ans, enfin des études biographiques et nombre d'articles disséminés dans diverses revues.

— On annonce de Suisse le décès de M. Morel-Fatio, conservateur du musée de Lausanne, mort en cette ville à l'âge de soixante-quatorze ans. M. Morel-Fatio s'occupait depuis longtemps de numismatique; il avait publié sur ce sujet de nombreuses dissertations, parmi lesquelles il convient de citer des *Fragments d'une histoire monétaire de Lausanne*, insérés dans les *Mémoires de la Société d'histoire de la Suisse romande.*

— M. de Mülinen, historien suisse, qui avait acquis une certaine notoriété, est mort au mois d'août dernier, à Berne. Il était âgé de soixante et onze ans.

Turquie. — Nous apprenons la mort à Constantinople d'un écrivain arabe bien connu dans le monde savant de l'Europe, Ahmet effendi Taris.

C'était le plus vieux des littérateurs arabes modernes.

Effendi Taris était issu d'une famille chrétienne du Liban, bien qu'il ait toujours été un musulman zélé.

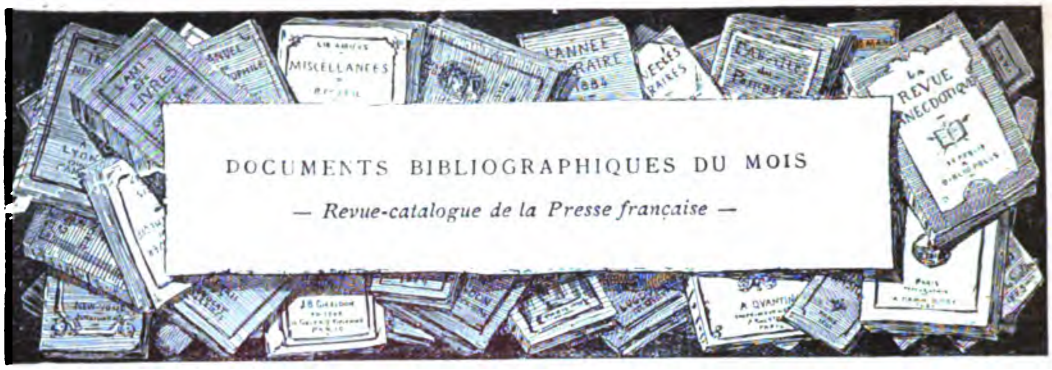
Depuis trente-trois ans, il était marié avec une Anglaise qui, pour lui complaire, s'était convertie à l'islamisme.

Ayant habité successivement le Caire, Tunis et Constantinople, il fut tour à tour le conseiller de Méhémet-Ali en Égypte, près des sultans Abdul-Mudschild et Abdul-Azis. En 1859, il fonda le premier journal arabe *El Deseheweib*. Outre de nombreux poèmes, Taris laisse un dictionnaire arabe.

Russie. — Le *Novosti* annonce la mort du major général d'état-major Paul Nosovitch, décédé à Saint-Pétersbourg, le 28 octobre. Le défunt était un des officiers les plus instruits de l'armée russe; il s'est acquis une grande renommée par ses travaux pédagogiques.

Suède. — Le colonel Staaff, attaché militaire à la légation de Suède, est mort le mois dernier à Paris. Le colonel, très versé dans la littérature, a composé un recueil de morceaux choisis de nos meilleurs prosateurs et poètes, recueil justement estimé.

États-Unis. — Au mois d'octobre est décédé à New-York le libraire Lemuel Bangs, qui s'était fait une spécialité de livres pédagogiques et religieux.



SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Tribunaux.

ANNALES DE L'ECOLE DES SCIENCES POLITIQUES (nº 4). Boutmy : L'État et l'individu en Angleterre. — Delavaud : La politique coloniale de l'Allemagne. — Mérant : Du droit régalien en matière de mines. — Begouen : Le Kulturkampf. — ART (15 octobre). Vicomte Delaborde : Marc-Antoine Raimondi. — Lettres de Sebastiano del Piombo à Michel-Ange. — E. Michel : Gérard Ter Borck et sa famille. — P. Gauthier : La Danaé. — (1er novembre). Bonnaffé : Le coffret de l'Escurial. — E. Molinier : La faïence à Venise. — ARTISTE (octobre). G. Schéfer : Jean-Paul Laurens. — De Chennevières : Souvenirs d'un directeur des beaux-arts; collectionneurs. — Feuillet de Conches : L'œuvre de Charlet. — Hipp : Un portrait de Rubens par Van Dyck. — De Veyran : Les peintres de la mer contemporains; Lansyer. — P. Bonnefon : Pierre Malitourne.

BULLETIN DU BIBLIOPHILE (octobre). G. Ephrussi : Le Songe de Poliphile. — L'Anacréon de l'abbé de Rancé. — *Recorts del Rossello,* poème catalan, traduction de P. Talrich. — Carnet d'un bibliophile. — BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE POITIERS (août). Decrue : La cour de France et la société au XVIe siècle. — Ernault : La versification homérique. — Hild : Les récentes fouilles dans les remparts gallo-romains de Saintes. — BULLETIN DE L'HISTOIRE DE PARIS ET DE L'ILE-DE-FRANCE (septembre-octobre). G. Bapst : Le lampadaire de l'abbaye Sainte-Geneviève. — La tourelle de la rue Vieille-du-Temple (hôtel Hérouet). — BULLETIN MONUMENTAL (septembre-octobre). Pierrot-Desseiligny : L'amphithéâtre de Lyon. — Grignon : Notre-Dame-en-Vaux, à Châlons-sur-Marne. — Chardin : Recueil de peintures et sculptures héraldiques. — Prévost : Notice archéologique et historique sur l'évêché d'Evreux. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (2e trimestre). Dutreuil de Rhins : Mémoire géographique sur le Thibet oriental. — Velarde : Le Madera et les rivières qui le forment. — (3e trimestre). De Chavagnac : De Fez à Oudjda. — Renaud : Les ports du Tonkin. — Dutreuil de Rhins : Mémoire sur le Thibet oriental. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DU PROTESTANTISME FRANÇAIS (octobre). Dardier : Le centenaire de l'édit de tolérance de 1787. — N. Weiss : Le clergé catholique et les protestants français au XVIIIe siècle. — Le gouvernement et les protestants français en 1786 et 1787. — Benoît : Instructions de Rabaut Saint-Etienne aux pasteurs du Languedoc au sujet de l'édit de tolérance.

CONTROVERSE ET CONTEMPORAIN (octobre). Corluy : Les Évangiles apocryphes. — Allard : Les chrétiens sous les successeurs d'Aurélien. — A. du Boys : Des éducateurs et des bienfaiteurs des aveugles. — Mgr de Ragnan : *La Société de Rome.* — CORRESPONDANT (25 octobre). H. Forneron : La société française sous le règne de Napoléon Ier. — Lavollée : Le bilan de la politique coloniale. — A. de Ganniers : Nos écoles militaires; Saint-Cyr. — De Crousat-Crétet : Une éducation au XVIIIe siècle (*Histoire d'une grande dame au* XVIIIe *siècle; la princesse Hélène de Ligne*). — Dr Debron : La chevelure et la barbe dans la sculpture. — (10 novembre). Forneron : La société française sous le règne de Napoléon Ier. — Laumonier : Les étrangers en France. — Largent : Prédicateurs et apologistes contemporains. — A. Langlois : Le gouvernement anglais et son avenir, d'après de récentes publications. — De Ganniers : L'école Saint-Cyr. — Douhaire : La R. M. Javouhey. — COURRIER DE VAUGELAS (5 octobre). Être aux cent conps. — Faire chapelle. — Hugolâtres. — La mort d'Etienne Marcel. — Une lettre de La Tour d'Auvergne. — (15 octobre). Grêler sur le persil. — Les tanneries de peau humaine. — Le pont sur la Manche. — (25 octobre). Pot-de-vin. — Cour de l'Echiquier. — La prise de Queretaro et la trahison de Lopez.

ÉCONOMISTE FRANÇAIS (29 octobre). — Le traité de commerce franco-italien. — Une enquête sur le salaire des femmes en Allemagne. — Les coalitions de producteurs. — Le congrès des trades-unions. — Le luxe et son rôle social. — (5 novembre). La baisse du taux de l'intérêt et les conversions de dettes publiques. — Le commerce extérieur de la France pendant les neuf premiers mois de 1887. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les neuf premiers mois de 1887. — Le mouvement ouvrier. — Une histoire de l'octroi de Paris. — (12 novembre). Les éventualités européennes et les appréhensions politiques. — Le prix de revient, les produits et la valeur des chemins de fer de l'Etat. — Les socialistes allemands : leur congrès à Saint-Gall. — L'agriculture en Egypte : Les inondations et les irrigations. — Les discussions de la Société d'économie politique : Des tarifs coloniaux en général et en particulier du régime commercial de l'Indo-Chine française.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 octobre). — L'affaire de Vexaincourt. — Le relèvement des droits universitaires dans les lycées. — Mlle Leisinger à Berlin. — Le général Caffarel.

— Le testament de Thiers. — La succession Wittgenstein. — Le docteur Castelnau. — Le poète Alfred Poussin. — Une réclame pédagogique. — Danseuses à l'index. — Mlle Rousseil à Lourdes. — L'éventail de la Patti. — (31 octobre). L'affaire dite « des décorations ». — Un vapeur français à Tombouctou. — Marie-Louise et sa correspondance. — L'abus des décorations au XVIe siècle. — Des vers de J. Richepin. — La garde meurt et ne se rend pas. — L'incrédulité de Voltaire. — Les annotateurs d'Alfred de Musset — Le genre au théâtre. — Le marché du Temple. — Balzac poète. — Le cerveau de Talleyrand. — La nuit de juin. — Un maire en jupons. — GAZETTE ARCHÉOLOGIQUE (nos 7 et 8, 1887). G. Bapst : Les fouilles de Siverskaia (Caucase). — Courajod : Les nouvelles acquisitions du département de la sculpture et des objets d'art du moyen âge et de la Renaissance au musée du Louvre. — De Geymüller : Bramante et la restauration de Sainte-Marie-des-Grâces à Milan. — Bazin : L'Hercule romain et l'Hercule gallo-romain. — Choisy : Les découvertes de M. et Mme Dieulafoy. — De Champeaux et Gauchery : Les travaux d'architecture et de sculpture exécutés pour Jean de France, duc de Berry. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (novembre). P. Lefort : La neuvième exposition de l'Union des arts décoratifs. — E. Müntz : Les tombeaux des papes en France. — Gruyer : Les palais des princes d'Este à Venise. — E. Rod : Les préraphaélites en Angleterre. — L. Gonse : *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration*, par H. Havard. — Hymans : Les dernières années de Van Dyck.

L'HOMME (10 août). De Mortillet : La statue de Broca. — Pommerol : Le culte de Taranis dans les traditions populaires de l'Auvergne. — A. de Mortillet : Les gravures laponnes et magdaléniennes. — (25 août). P. Nicolle : Histoire naturelle de l'Être suprême ; essai d'évolution religieuse. — (10 septembre). Mondière : Études sur la population de la France; les étrangers en France. — Issaurat : La neutralité de l'enseignement laïque. — P. Sébillot : Le folk-lore des oreilles. — (25 septembre). Dr Fauvelle : Recherches sur l'origine ancestrale de l'homme à l'aide du système dentaire. — P. Nicolle : Histoire naturelle de l'Être suprême.

INSTRUCTION PUBLIQUE (29 octobre). De l'imitation de l'Allemagne en France. — A. Croiset : Le philosophe-poète Parménide. — Crouslé : Lamennais ; les affaires de Rome. — Cartault : Ovide ; *les Héroïdes*. — (5 novembre). Joly : Le droit et les objets du droit. — Croiset : *Le Phèdre* et *le Théétète*. — Petit de Julleville : Racine de 1655 à 1664. — Pigeonneau : Les questions coloniales et la Constituante. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 octobre). Famille de Monchal. — Ma vénérien. — Huguenot. — Oubliettes. — Le sonnet d'Arvers. — Origine de quelques proverbes usuels. — Les Hydropathes. — Le chevalier d'Eon. — Danton royaliste. — Rousseau inutile. — Tranches à la Bougainville. — La noblesse et la police au XVIIIe siècle; protestation de la marquise de Beauffremont contre une saisie faite chez elle. — (10 novembre). Sur un mot de Lamothe-Vedel. — Toussaint Rose. — Bibliothèque choisie du genre humain. — Harel, Labitte, Émile Deschamps, — Stéphane Mallarmé. — Titres de romans ; Tartarin. — Etendard de cavalerie durant la guerre de Trente ans. — Femmes galantes ; Livres sérieux. — Les Hydropathes. — Le sculpteur Jérôme Marlet. — Quel était le sexe véritable du chevalier d'Eon? — Le songe d'un roi de Prusse. — Guigon. — Le cœur de Napoléon Ier conservé aux Invalides n'est-il qu'un cœur de mouton? — Les danseuses byzantines. — Annibal s'est-il servi de vinaigre pour se frayer un passage à travers les Alpes? — Traductions en vers des Bucoliques de Virgile. — Edmond About poète. — Lettres inédites de Bayle. — Lavoisier graveur. — Le duc de Biron. — Œuvres de Labiche. — Nicolle et Patru sont-ils enterrés à Saint-Médard? — Documents sur Quérard.

JEUNE FRANCE (octobre). Ch. Buet : André Zapoliho, étude. — A. Lefèvre : De la nature des dieux. — A. Marmontel : Impressions et souvenirs d'un vieux musicien. — Assanis : L'Eglise devant la Révolution. — JOURNAL ASIATIQUE (juillet août). Darmesteter : Points de contact entre le Mahâbhrâta et le Shâh Namâh. — V. Loret : Le Kyphi, parfum sacré des anciens Egyptiens. — JOURNAL DES ECONOMISTES (octobre). Pareto : Le nouveau tarif douanier italien. — Clavé : Les fonctions publiques et la réforme administrative. — Raffalovich : Le parlement anglais et un projet d'assurance obligatoire. — Le monopole de l'alcool. — *Le logement de l'ouvrier et du pauvre*, par A. Raffalovich. — JOURNAL DES SAVANTS (octobre). Ch. Levêque : Essai sur le libre arbitre. — A. Maury : Anne Boleyn. — G. Pavis : Publications de la Société des anciens textes français. — E. Müntz : La tradition antique au moyen âge.

MAGASIN PITTORESQUE (31 octobre). Un pauvre à Londres. — Les tribulations de Racine. — Le filage de l'huile en mer. — Le trésor de Conques. — Notes sur Kant. — Le renard. — Les Chenoise et les Villegagnon. — (15 novembre). Lantara. — Notes sur Kant. — Industries fondées sur la chimie. — La tour de Solidor, à Saint-Servan. — Les ménagiers de franchise. — Les couteaux. — Histoire du maréchal Pourpail. — MOLIÉRISTE (novembre). G. Monval : Le second *Impromptu de Versailles*. — E. Lapierre : Molière illustré; *l'École des femmes*. — Coyecque : Robert Pocquelin.

NATURE (22 octobre). La tour Eiffel. — Les nouveaux appareils français de désinfection. — Les vestiges préhistoriques dans l'isthme de Panama. — La fabrication du lait concentré en Suisse. — La fabrication des accumulateurs aux Etats-Unis. — Application des combustibles au chauffage des chaudières marines. — Les jouets scientifiques. La mouche mécanique. — (29 octobre). La gravure par les jets de sable. — Accroissements des villes aux Etats-Unis. — Nouveau remède contre le mildew et les maladies de la vigne. — L'érection d'un obélisque. — Le matériel des pompiers de Paris. — La distillation des fruits et la fabrication de l'eau-de-vie. — Un chemin de fer électrique dans une salle à manger. — Le coton et les incendies en mer. Un des pères de la photographie. H. Bayard. — Soupape de sûreté de Nicholson. — Un curieux reptile. Le lézard cornu. — (5 novembre). Canon pneumatique à dynamite de M. le lieutenant Zalinski. — Le congrès mycologique. — Pépites monstres. — Les trains sanitaires. — Le fonds chinois de la Bibliothèque nationale. — Application d'adhérence capillaire. — Modèle de démonstration de la machine électro-statique de Wimshurst. — Les chats savants. — Télémètre de poche. — Histoire de mes ascensions. — Bateau à pétrole de M. Forest. — Bouteille en papier. — (12 novembre). Les Crosnes du Japon. — Action à distance des médicaments. — L'archipel Canarien et ses habitants primitifs. — La traction mécanique des véhicules sur routes. — L'âge des étoiles. — La tour Eiffel. — La température probable du pôle. — Illusion d'optique et les métempsycoses. — NOUVELLE REVUE (15 octobre). P. Bourget : Mensonges. — Les nouvelles lois militaires. — Davis : Plaidoyer pour l'Irlande. — Des Houx : Le Saint-Siège et l'Italie. — B. Constant : Lettres inédites. — Thiébaut-Sisson : La manufacture de Sèvres. — (1er novembre). P. Bourget : Mensonges. — De Marève : Le cardinal de Bonnechose et la société contemporaine. — Vossion : Le centenaire de la constitution des Etats-Unis. — Dr Folet : La révolution de la chirurgie. — Peyrot : Symbolistes et Déca-

dents. — De Bertha : Les origines du mouvement musical actuel. — Thiébaut-Sisson : Les estampes du siècle.

RÉVOLUTION FRANÇAISE (octobre). Aulard : Bailly et l'affaire du Champ de Mars. — Lhuillier : Les députés de Seine-et-Marne à l'Assemblée législative. — Santhonax : Le culte de la Raison en province. — REVUE ALSACIENNE (octobre). Ch. Rabany : La famille de Wangen de Geroldseck. — Heim : La responsabilité dans l'incident de la frontière. — Charlier-Tabur : Yéri. — A. Burck : Temporis acti; *S'Beerhus*. — Engelhard : La tribu des bateliers de Strasbourg et les collèges de nautes gallo-romains. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (septembre). H. Jouin : L'église de la Madeleine en 1816. — Coyecque : Extrait de l'inventaire après décès de Mathieu Mo'é. — Ch. Ginoux : Le sculpteur Caris. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (octobre). L. Magne : L'art dans l'habitation moderne. — Gerspach : Etudes sur la manufacture nationale des Gobelins. — Les ateliers d'artistes à Londres; l'atelier de Millais. — REVUE DE BRETAGNE ET D'ANJOU (15 octobre). Adam : Figures bretonnes et angevines; Ch. Loyson. — Louail : La lune de Landerneau. — R. Kerviler : Cent ans de représentation bretonne. — REVUE DU CERCLE MILITAIRE (9 octobre). Attaque des retranchements précédés de défenses accessoires. — Le camp d'été de la garde en Russie. — (16 octobre). Le tir à répétition. — Les torpilleurs de la marine italienne. — L'assassinat du maréchal Brune. — (23 octobre). Le service d'exploration dans la cavalerie française pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. — (30 octobre). Le torpilleur sous-marin. — Cahier de correspondance et d'ordre du général Dugua (1796). — (6 novembre). Les torpilleurs de la marine anglaise. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (24 octobre). Jolly : Le droit hindou. — Knoke : Les campagnes de Germanicus en Allemagne. — Mommsen : Le lieu de la bataille de Varus. — Pierson et Naber : Recherches sur le Nouveau Testament. — Ritter : Le poète Cl. de Buttet. — Godefroy : Dictionnaire de l'ancienne langue française. — (31 octobre). Gardner : Catalogue des monnaies grecques et scythiques de la Bactriane et de l'Inde. — Lebègue : Epigraphie de Narbonne. — Muntz : Les antiquités de Rome. — Halphen : Lettres de Henri IV à M. de Villiers. — Boutmy : Le développement de la Constitution et de la société politique en Angleterre. — Rabbinowicz : Grammaire de la langue française. — (7 novembre). Perrot et Chipiez : Histoire de l'art dans l'antiquité. — Curtius : Mémoires scientifiques. — Caix de Saint-Aymour : Instructions des ambassadeurs de France en Portugal. — Maikov : Batiouchkow, sa vie et ses œuvres. — REVUE DES DEUX MONDES (15 octobre). E. Renan : Saül et David. — H. Houssaye : La France en 1814 d'après des documents inédits. — A. Leroy-Beaulieu : La religion en Russie; les deux clergés et le cléricalisme orthodoxe. — Les institutions locales en France. — E. Burnouf : La France dans le Levant. — M. Paléologue : Sépultures chinoises. — Ganderax : La condition des comédiens depuis la Révolution française jusqu'à nos jours — (1er novembre). V. Duruy : La lutte entre la religion et la philosophie au temps de Socrate. — Rothan : La Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée. — Ch. Grad : Le socialisme d'Etat dans l'empire allemand. — De Varigny : Ch. Darwin. — Valbert : Le jugement d'un nègre sur la race nègre. — Brunetière : Le Code civil et le théâtre à propos d'un livre récent. — REVUE FÉLIBREENNE (octobre). Mistral : Eloge d'Aubanel. — Aubanel : Poésies provençales. — Roumanille : Les danseurs de Jonquières, conte provençal. — Bibliographie. — Chronique. — REVUE GÉNÉRALE (15 octobre). L. Brunel : Les Confessions de J.-J. Rousseau et les Mémoires de Mme d'Epinay. — De Sybel : Bonaparte et Coblentz. — Ch. de Larivière : *Napoléon et ses détracteurs*. — (1er novembre). Spizio : Les évolutions de la critique contemporaine; M. J. Lemaître. — Neruda : L'idylle du Jour des morts — REVUE DE GÉOGRAPHIE (octobre). Drapeyron : L'éducation géographique de trois princes français au XVIIIe siècle. — Vensskoff : La nouvelle frontière entre la Russie et l'Afghanistan. — Gaffarel : La découverte du Canada par les Français. — Delavaud : La Société de géographie de Rouen. — Meyners d'Estrey : Le Japon actuel. — Bellet : Le canal de Nicaragua. — REVUE GEOGRAPHIQUE INTERNATIONALE (juillet). Le blé de l'Australie et de l'Inde; l'agriculture américaine. — Les cultures et les animaux domestiques en Algérie. — De Lanessan : Le port de Bizerte et le port de Tabarka. — Renouard : Les industries du département du Nord. — Le port de Diégo-Suarez. — Kentucky, sa population, son étendue, ses productions. — L'Islande. — Voyage aux Philippines. — REVUE HISTORIQUE (novembre-décembre). P. Monceaux : Le grand temple du puy de Dôme; le Mercure gaulois et l'histoire des Arvernes. — Faguiez : La jeunesse du Père Joseph. — Hellot : Une donation par Bertrand Du Guesclin. — Welvert : Étude critique de quelques textes relatifs à la vie secrète de Louis XV. — REVUE INDÉPENDANTE (novembre). T. de Wyzewa : Les livres. — Ajalbert : Les théâtres. — Rossetti : *Le Bourdon et la Besace*, traduction d'A. Debussy. — Villiers de l'Isle-Adam : Conte de fin d'été. — Wyzewa : Voyage aux primitifs allemands. — A. Germain : Un nouveau Waterloo. — Rosny : Les Corneilles. — REVUE LITTERAIRE ET ARTISTIQUE (octobre). G. Gourdon : L'avenir de la poésie française. — Saint-Maurice : Décadents et détraqués. — F. Franck : Voyage au pays des chefs-d'œuvre. — E. Cœuille : Les apologistes de Wagner. — Bournaud : L'arrestation et la mort du duc d'Enghien. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (octobre). Constantin : Le bataillon d'apprentis fusiliers de Lorient. — Chabaud-Arnault : L'établissement naval de Colbert. — Degouy : Etudes sur les opérations combinées des armées de terre et de mer. — Dr Bayol : Voyage en Sénégambie. — REVUE DU MONDE LATIN (novembre). Franklin-Doria : Les Cortès portugaises et l'indépendance du Brésil. — Rondeau : Le cardinal Lavigerie. — Seleusco : La Roumanie contemporaine. — Horatius : La littérature espagnole contemporaine. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (octobre). G. du Fresne de Beaucourt : L'entreprise de Charles VII sur Gênes et sur Asti — R. P. Pierling : Le mariage d'un tsar au Vatican; Juan III et Zoé Paléologue. — D'Aussy : François de Lanoue et ses dernières campagnes. — Abbé Allain : L'œuvre scolaire de la Révolution. — REVUE PHILOSOPHIQUE (octobre). Ch. Féré : Dégénérescence et criminalité. — Th. Ribot : Le mécanisme de l'attention; l'attention spontanée. — Hommay : L'idée de nécessité dans la philosophie de M. Taine. — Guardia : Don Quichotte devant la clinique. — Van der Hœghen : Genlinex; étude sur sa vie, sa philosophie et ses ouvrages. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (29 octobre). L. Quesnel : Le Maroc, d'après des ouvrages récents. — A. Desjardins : Le sifflet au théâtre. — De Récy : *Don Juan*; le centenaire et la légende. — *Correspondance de M. de Rémusat*. — (5 novembre). — P. Janet : M. Caro et ses ouvrages. — E. Ledrain : M. L. de Ronchaud. — M. Pellet : Une excursion dans les hautes Cévennes. — *Étude sur Quinte-Curce* par Dosson. — *Journal des Goncourt*. — (12 novembre). Chailley : L'Indo-Chine française. — P. Janet : M. Caro; ses cours inédits. — P. Desjardins : Les jeunes filles et l'art d'écrire. — Ravaisson : Léonard de Vinci et l'enseignement du dessin. — *Nos gens de lettres*, par F. Loliée. — *Mensonges*, par P. Bourget. — REVUE RETROSPECTIVE (nos 81-82). Correspondance inédite de Vanderbourg. — REVUE DE LA REVOLUTION (octobre). La Terreur dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais. — H. Taine : La Provence en 1790 et 1791. —

V. Fournel : Fourcade et Gonchon, les orateurs du faubourg Saint-Antoine. — G. Bord : La conspiration Lahoric-Mallet. — La mort de Condorcet. — Rouget de l'Isle et Casimir *Perier* à Paris. — REVUE SCIENTIFIQUE (22 octobre). Ch. Richet : La régulation de la chaleur par la respiration. — Ch. Grad : Les colonies allemandes. — Les races humaines d'après M. de Quatrefages. — Bougon : Les dépêches chiffrées indéchiffrables. — (29 octobre). — Meynert : Le mécanisme de la mimique. — D'Assier : Les époques glaciaires et leur périodicité. — Tsakny : Le droit usuel chez le paysan russe. — La circulation capillaire et la chaleur animale. — Dufour : Influence de la lumière sur les feuilles. — (5 novembre). Le Chatelier : Les musulmans au XIXe siècle. — Féré : Le patronage familial des aliénés. — Cotteau : Les récents travaux de géologie. — (12 novembre). Wislicenus : Les progrès de la théorie de l'isoméric. — Quantin : La réduction du calibre des fusils — Vianna : L'homme primitif actuel. — Dongeard : Recherches sur les organismes inférieurs.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 octobre). Général Thoumas : Etudes de biographie militaire ; le général Friant. — Création d'une armée autonome en Indo-Chine. — Brun : Les manœuvres du 9e corps. — Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin. — Démonstration populaire du mouvement de la terre. — (1er novembre). Général Thoumas : le général Friant. — L. Brun : Les manœuvres du 9e corps en 1887. — Création d'une armée autonome en Indo-Chine. — P. Lehautcourt : Les expéditions françaises au Tonkin.

TOUR DU MONDE (15, 22, 29 octobre). Ch. Grad : A travers l'Alsace et la Lorraine. — Savorgnan de Brazza ; Voyages dans l'Ouest africain.

REVUES ÉTRANGÈRES

Italie

REVUE INTERNATIONALE (10 octobre). Veuglaire : La mobilisation de l'armée française. — Lo Forte-Randi : L'inédit dans Montaigne. — Tolstoï : Napoléon et la campagne de Russie. — Wileïka : Kraszewski. — Melegari : M. Taine et le livre du prince Napoléon. — (25 octobre). Lo Forte-Randi : L'inédit dans Montaigne. — De Gubernatis : En route pour le Cachemire. — Wileïka : Kraszewski. — Ch. Fuster : Le réveil de Roméo.

Belgique.

REVUE DE BELGIQUE (octobre). Piqué : Joost van den Vondel. — Hocart : Un forçat héroïque, épisode de l'histoire de la tolérance. — Discailles : Un chanoine démocrate.

Suisse

BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE (novembre). Van Muyden : La navigation transatlantique. — Warnery : Etudes contemporaines ; Eugène Rambert. — E. Naville : La condition sociale des femmes. — Decrue : La cour de France et la société au XVIe siècle.

LECTURE (1er novembre). Les Vaudois d'Italie. — Journal de Marie Bashkirtseff. — Catherine de Sienne. — Almanach des bons conseils pour 1888. — Atlas biblique. — Un homme d'aujourd'hui. — L'irréparable. — L'unisson.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES
Parus dans les Journaux quotidiens de Paris
(Du 15 octobre 1887 au 15 novembre 1887)

DÉBATS. Octobre : 18. *L'Algérie et la Tunisie*, par M. Leroy-Beaulieu. — 27. Le *Don Juan* de Mozart, 1787-1887. — Nov. : 2. Le mouvement littéraire en Espagne ; une épopée nationale ; *El suspiro del Moro*, par E. Castelar. — 3. Journal des Goncourt. — 5. Louis Becq de Fouquières. — 15. Le centenaire et l'édit de tolérance.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Nov. : 5. *L'abbé Constantin.*

ECHO DE PARIS. Oct. : 21. Edmond Texier. — 26 et 31. *Journal des Goncourt.* — 26. M. Arsène Houssaye. — 27. Balzac à la cour. — Nov. : 13. Un bohème de lettres ; Hector de Callias.

ÉVÉNEMENT. Oct. : 17 Emmanuel Gonzalès. — 18. Félicien Rops. — 21. *La Gouine*, par Boyer d'Agen. — Nov. 7. M. P. Janet. — 8. *L'Histoire d'Israël*, par M. Renan.

FIGARO. Oct. : 21. Le journal de M. de Goncourt. — 24. A. Wolff : Auguste Vacquerie. Nov. 1. A. Delpit : *George Sand*, par M. Caro. — 9. *Mensonges*, par P. Bourget.

FRANÇAIS. Oct. : 17. Napoléon Ier, M. Taine et le prince Napoléon. — 21 et 28. L'Algérie de 1830 à 1840 à propos d'un récent ouvrage. — 22. La dévotion à la Vierge aux premiers âges chrétiens. — 24. Comédies en un acte, par E. Legouvé. — 29. De quelques précurseurs de la franc-maçonnerie.

GAULOIS. Oct. : 24. Le journal des Goncourt. — Nov. : 10. Les femmes de P. Bourget.

GAZETTE DE FRANCE. Oct. : 16. *Victor Cousin*, par J. Simon. — 20. Histoire du vin. — 23. *Le marquis de Grignan*, par F. Masson. — 30. M. Cuvillier-Fleury. — Nov. : 6. M. Thiers. — 13. Correspondance de Louis Veuillot.

GIL BLAS. Oct. : 19. M. J. Claretie. — M. H. Meilhac. — Nov. : 9. *Ghislaine*, par H. Malot.

JUSTICE. Oct. 17. Balzacieux à propos de livres récents. 23. Souvenirs sur Tourguéneff. — 27. Le mouvement de la population en 1886. — 31. Edgar Quinet avant l'exil. Nov.: 1. Paul Hervieu. — 10. Marco de Saint-Hilaire.

LIBERTÉ. Oct. 28. Mozart enfant. — *La vertu en France*, par Max. du Camp. 27. *Les Bourbons de France*, par A. de Césena. — 30. *La Revue de Paris*. — Nov. 2. Etude sur George Sand. — *Mensonges*, par P. Bourget.

MATIN. Nov.: 3. L'Académie française.

MONDE. Oct. : 16. Correspondance inédite du comte d'Avaux. — 29. Louis XVII.

MONITEUR UNIVERSEL. Oct.: 16. Les fouilles de Saint-Martin de Tours. — 25. V. Champier: L'art et les bijoux. — 28. Georges de Scudéri et ses tragi-comédies. — Nov.: 1 La correspondance du maréchal Bosquet. — 4. Dorat et la poésie légère au XVIIIe siècle. — 5. M. Taine et le prince Napoléon. — 5. *Le Gouvernement et le parlement britanniques*, par le comte de Franqueville. — 11. *George Sand*, par E. Caro. — 12. L'amour de la vérité dans l'histoire. — 14. Les lettres de Mazarin pendant son ministère.

NATIONAL. Oct.: 19. A propos d'André Gill — 24. Le journal des Goncou t. — 25. *Histoire du peuple d'Israël*, par E. Renan. — 25 et déc.: 2. Un grand romancier russe; Danilewsky. — 29. M. Jules de Glouvet (Quesnay de Beaurepaire).

PARTI NATIONAL. Oct.: 30. La jeune Belgique. — Nov.: 2. Le sifflet à l'Académie et au théâtre. — 11. Eugène Pottier. — 13. Dion Chrysostome et M. Zola.

PATRIE. Oct.: 21 et 23. Le sifflet au théâtre. — 28. Souvenirs de M. de Lesseps. — 30. *Le jeu de l'amour et du hasard*, par Marivaux. — Nov.: 2, 3 et 4. Les juifs. — 3. *Les Mille et une nuits du théâtre*, par A. Vitu. — 11. *Journal des Goncourt*.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Oct.: 16. Congrès et piraterie littéraire. — 23. De la fécondité des familles. — 25. *Débora*h, par E. Renan. — Nov. 3. La réforme de l'orthographe française. — 5. Assainissement des Landes de Gascogne.

SIÈCLE. Oct.: 28. Le journal des Goncourt. — Nov. 4. George Sand.

SOLEIL. Oct.: 24. *Les chevaliers de Malte et la marine de Philippe II*, par Jurien de la Gravière. — 31. *La vertu en France*, par Max. du Camp. — Nov.: 2. La protection internationale des œuvres de l'esprit. — 14. *Les cahiers du capitaine Coignet* (1776-1850).

TEMPS. Oct.: 16. A. Chénier et Becq de Fouquières. — 21. Barthélemy Sastrow. Nov.: 1. Un historien anglais sur la Révolution française. — 2. Les commencements d'une conquête (l'Algérie). — 5. L'imprimerie nationale.

UNIVERS. Oct.: 17. Le petit et le grand Exorde de Cîteaux. — 18. Les romans du Midi. — 26 et 27. L'hypnotisme. — 28. La liturgie à Jérusalem au IVe siècle. — Nov.: 1. Napoléon et ses détracteurs. — 15. M. Cuvillier-Fleury.

VOLTAIRE. Oct.: 24. Le parnasse de la jeune Belgique. 31. Paul Verlaine. — Nov. 3. L'hypnotisme dans le roman. — 9. M. Ernest Lavisse.

FIN DE LA PARTIE MODERNE

Pour 1887.



L'Administrateur-Gérant : A. SAUPHAR.

Le Livre

HUITIÈME ANNÉE

ANNUAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DU LIVRE

SUPPLÉMENT A L'ANNÉE 1887

BIBLIOGRAPHIE BIBLIOGRAPHIQUE

§ I. — BIBLIOGRAPHIE DES PUBLICATIONS PARUES EN FRANCE, EN 1887, SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

Alciat et le livre des emblèmes, par M. Daniel Bimbenet, ancien conseiller. In-8°, 44 p. et grav. Orléans, imprimerie Michau; librairie Herluison.

Annexe au Catalogue général de la Société des gens de lettres, contenant les romans, nouvelles, articles littéraires et scientifiques, mentionnés dans la chronique comme pouvant être reproduits par les journaux ayant un traité avec la Société des gens de lettres. In-8° à 2 col., 75 p. Paris, imp. Blot.

Annuaire de la papeterie universelle; huitième année, 1887. Pet. in-8°, XXXVIII-384 p. Tours, imp. Rouillé-Ladevèze.

Annuaire de la presse française pour 1887 (huitième année), par Émile Mermet. In-18 jésus, XCVIII-1703 p. et port, Paris, imp. Chaix; l'auteur, 13, rue de Belzunce.

Annuaire de la Société des amis des livres (1887). In-8°, 103 p. Paris, imp. Baudoin et Cie; librairie Rouquette.

Annuaire des Bibliothèques et des Archives pour 1887. In-18 jésus, 205 p. Lille, imprimerie Danel; Paris, librairie Hachette.

Annuaire-tarif des journaux, revues et publications paraissant en France, publié par H. Le Soudier. In.8°, 250 p. Tours, imprimerie Rouillé-Ladevèze. Paris, librairie Le Soudier.

Archives (Les) angevines de Naples; études sur les registres du roi Charles Ier (1265-1285), par M. H.-F. Delaborde. T. II. Paris, Thorin, in-8, 426 p. et 5 pl.
(Forme le fascicule LI de la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.)

Archives (Les) de l'intendance sacrée à Délos (315-166 avant Jésus-Christ). Paris, Thorin. In-8°, 152 p.

Archives (Les) départementales et communales des Hautes-Pyrénées. Rapports adressés à M. le préfet du département, par Paul Labrouche. Tarbes. Lescamela. In-8°, 32 p.

Art (L') d'enluminer, manuel technique du XIVe siècle, publié et annoté par Lecoy de la Marche. In-8°, 39 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Extrait des mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France.)

Bible (La) de Charles V et autres manuscrits du chapitre de Girone, par Aug. Brutails. In-8°, 9 p. Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XLVII).

Bibliographie des almanachs nancéiens au XVIIIe siècle. Nancy, Crépin-Leblond. In-8°, 56 p. et 2 pl.

Bibliographie contemporaine, par Ant. Laporte. T. III (CUC-DRO). In-8°, 320 p. Saint-Amand (Cher), imprimerie Destenay; Paris, librairie Wieweg. (Il a été tiré 25 exemplaires sur papier teinté à la forme.)

Bibliographie des bibliographies, par L. Vallée, de la Bibliothèque nationale. Première partie : Catalogue des bibliographies générales et particulières par ordre alphabétique d'auteurs, avec indication complète du titre, des lieux et date de publication, du format, etc. Deuxième partie : Répertoire des mêmes bibliographies par ordre alphabétique des matières. Supplément, grand in-8° à 2 col., 359 p. Rennes, imprimerie Le Roy, fils; Paris, librairie Terquem. Titre rouge et noir.

Bibliographie des cartes et plans géographiques des Vosges, imprimés et manuscrits, avec une table des localités et des noms d'auteurs, éditeurs, graveurs, lithographes et imprimeurs, par M. Haillant, avoué, docteur en droit. In-8°, 28 p. Épinal, imprimerie Busy; l'auteur, 17, rue du Quartier. (Publication de la Société de géographie de l'Est).

Bibliographie du Dauphiné. Histoire de la principauté de Donzère, par J. Ferrand. In-18 jésus, VIII-332 p. Paris, imprimerie et librairie Quantin.

Bibliographie générale de l'Agenais et des parties du Condomois et du Bazadais incorporées dans le département de Lot-et-Garonne. Répertoire alphabétique de tous les livres, brochures, journaux, etc. dus à des auteurs de la région, imprimés dans ce pays ou l'intéressant directement, avec des notes littéraires et biographiques, par J. Andrieu, de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen. T. I. (A-K). Paris, librairie Picard, in-8°, XIII-399 p. (Tiré à 325 exemplaires numérotés, dont 35 sur papier de Hollande et 290 sur papier vélin. Titre rouge et noir.)

Bibliographie : Histoire de la verrerie et de l'émaillerie d'E. Garnier, par Xavier Barbier de Montault. In-8°, 11 p. et fig. Montauban, imprimerie Forestié. (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne.*)

Bibliographie italico-française universelle ou catalogue méthodique de tous les imprimés en langue francaise sur l'Italie ancienne et moderne, depuis l'origine de l'imprimerie (1475-1885). Vol. II, Paris, librairie Welter.

Bibliographie : La Perse, la Chaldée et la Susiane, par Mme Jane Dieulafoy, par le Vicomte de Gironde. In-8°, 12 p. et 24 pl. Montauban, imp. Forestié. (*Extrait du Bulletin de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne.*)

Bibliographie méthodique des livres de médecine, chirurgie, pharmacie, art vétérinaire, etc., 1860-1887. In-8°, 48 p. à 2 col.

Bibliographie des œuvres de François Mignet, l'un des quarante de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, par M. de Rozière membre de l'Institut. In-8°, 28 p. Bar-le-Duc, imprimerie Coutant-Laguerre. Paris, librairie Larose et Forcel.

Bibliographie des œuvres de S. E. le cardinal Pitra, évêque de Porto, bibliothécaire de la Sainte Eglise romaine. Solesmes, imprimerie Saint-Pierre; gr. in-8°, 24 p.

Bibliographie ottomane, notice des livres turcs, arabes et persans imprimés à Constantinople durant la période 1302-1303 de l'hégire (1885-86), par Cl. Huart. In-8°, 69 p. Paris, Imprimerie nationale; librairie Leroux. (Extrait du *Journal asiatique.*)

Bibliographie régionale : Histoire générale du Languedoc, par dom Devienne et dom Vaissette ; nouvelle édition, enrichie de notes, dissertations, commentaires, inscriptions épigraphiques, etc., par Ad. Magen. In-8°, 11 p. Agen, imprimerie Ve Lamy. (Extraits de la *Revue de l'Agenais.*)

Bibliographie des sciences médicales; index méthodique; catalogue descriptif des livres et journaux anciens et modernes, français et étrangers, sur les sciences médicales. Paris, J.-B. Baillière et fils.

Bibliographie des Sociétés savantes de la France, par Eugène Lefèvre-Pontalis, bibliothécaire du Comité des travaux historiques et scientifiques. In-4°, VIII-142 p. Paris, Imprimerie Nationale.

Bibliographie théâtrale (année 1886). In-8° oblong, 67 p. Paris, imprimerie Morris père et fils. (Extraits de l'*Annuaire 1886-1887* de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques).

Bibliothèque (La) de Fulvio Orsini. Contribution à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance. Wieweg, gr. in-8° de XVIII-492 p. et pl.

Bibliothèque ornaise. Canton de Domfront. Essai de bibliographie cantonale, par MM. Jules Appert et le comte Gérard de Contades, membre de la Société historique, archéologique de l'Orne. In-18, XVI-162 p. Mamers, imprimerie Fleury et Dansin; Paris, librairie Champion.

Bibliothèque (La) de Macon (1789-1887) ; rapport de M. Lex, bibliothécaire de la ville et archiviste du département. In-8°, 18 p. Lille, imprimerie Dauel. (Extrait du *Bulletin des Bibliothèques et des Archives.*)

Bibliothèque (La) du Vatican au XVe siècle, d'après des documents inédits ; contribution pour servir à l'histoire de l'humanisme par E. Müntz et J. Fabre, anciens membres de l'École française de Rome. In-8°, VIII-384 p. Toulouse, imprimerie Chauvin et fils. Paris, librairie Thorin. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.)

Bibliothèqne (La) du Vatican au XVIe siècle. Notes et documents par M. E. Müntz, conservateur de l'École nationale des Beaux-Arts. In-18, IV-140 p. Évreux, imprimerie Hérissey ; Paris, librairie Leroux, (Titre rouge et noir. Fait partie de la bibliothèque d'art et d'archéologie.)

Biographie-Bibliographie. III, Maufras du Chatellier par L. de la Sicotière. In-8°, 12 p. Nantes, imprimerie Porest et Grimaud.

Canigo, étude bibliographique du nouveau poème Catalan de Jacinto Verdaguer, par J. Pépratz, vice-président de la maintenance languedocienne du Félibrige. In-8°, 21 p. Montpellier, imprimerie Hamelin frères.

Catalogue méthodique de la bibliothèque communale de la ville d'Arras. (Jurisprudence, Histoire des religions, Histoire générale et Géographie.) Arras, Sueure-Charruey. In 8°, 459 p.

Catalogue des ouvrages par ordre alphabétique des auteurs de la Société de secours-mutuels de Bernay (Eure). In-16, 32 p. Bernay, imprimerie Ve Lefèvre.

Catalogue méthodique de la bibliothèque populaire du Bois d'Oingt (Rhône), comprenant les 2,250 volumes que possède ladite bibliothèque. In-8°, 47 p. Lyon, imprimerie Delaroche et Cie.

Catalogue de la bibliothèque de la ville de Cahors. In-8°, XXXIV-720 p. Cahors, imprimerie Laytou.

Catalogue de la bibliothèque populaire du canton de Castillon-sur-Dordogne (Gironde), 1887. In-8°, 28 p. Bordeaux, imprimerie Gounouilhou.

Catalogue de la bibliothèque de la ville de Cette, par H. Mouret, archiviste-bibliothécaire. In-8°, XII-240 p. Montpellier, imprimerie Grollier et fils.

Catalogue de la bibliothèque de l'Ordre des avocats à la cour d'Appel de Chambéry. In-8°, 35 p. Chambéry, imprimerie Chatelain.

Catalogue de la bibliothèque populaire de Courbevoie (Règlement). Année 1887. In-8°, 110 p. Paris, imprimerie Dubuisson et Cie.

Catalogue et règlement de la bibliothèque populaire du journal de Château-Gontier. In-12, 24 p. Château-Gontier, imprimerie et librairie Postel.

Catalogue de la bibliothèque de N.-D. du Purgatoire, 31, boulevard Négrier, au Mans. In-8°, 51 p. Le Mans, imprimerie Monnoyer.

Catalogue général des manuscrits de la bibliothèque de Rouen, par H. Omont. T. I. Paris, Plon, grand in-8°, IX-624 p.

Catalogue de la bibliothèque de la ville de Troyes, par Émile Socard, conservateur. T. XI, XII et XIV, 3 volumes in-8°.

français publiés à l'étranger, d'une table systématique et du tarif postal pour la France et l'étranger, publié par Le Soudier. In-8°, 265 p. Tours, imprimerie Deslis frères; Paris, librairie Le Soudier.

Catéchisme (le) au diocèse du Mans depuis 1508; étude historique et bibliographique. Le Mans, Leguicheux. In-8°, 75 p.

Code expliqué de la presse. Traité général de la police de la presse et des délits de publication, comprenant le commentaire complet de la loi du 29 juillet 1881 sur la police de l'imprimerie, de la librairie, de la presse périodique, de l'affichage, du colportage et sur la répression des crimes et délits commis par l'imprimerie, le dessin, l'écriture et la parole; de la loi du 2 août 1882 sur les outrages aux bonnes mœurs et de l'ensemble des textes se rattachant à la législation sur la presse et se combinant avec elle (provocations, outrages, menaces, délit d'audience, etc), par M. G. Barbier, avocat à la Cour d'appel de Paris; 2 volumes in-8°, t. I, 395 p.; tome II, 590 p. Saint-Amand, imprimerie Destenay; Paris, librairie Marchal et Billard.

Collections (les) des Médicis au XIVe siècle : le musée, la bibliothèque, le mobilier, par E. Müntz. In-4°, 116 p. Toulouse, imprimerie Chauvin et fils; Paris, librairie Rouam. (Tiré à 350 exemplaires, dont 25 numérotés sur papier de Hollande.)

Curiosités châlonnaises, bibliothèques et musée, par P. Gaudray, In-8°, 16 p. et 3 pl. Châlons, imprimerie Gilot.

Essai de bibliographie cantonale. Le canton de Domfront, par J. Appert et de Contades. Paris, Champion; in-16, XVI-162 p.

Essai bibliographique et catalogue de plans et gravures concernant le bombardement de Lille en 1792, par L. Quarré-Reybourbon. Lille, Quarré, in-8°, XI-121 p. et 2 pl.

Essai d'une bibliographie raisonnée de Jeanne-d'Arc : les éloges et panégyriques, par l'abbé Lemerle. Orléans, imprimerie Jacob, librairie Herluison, in-8°, 62 p.

Essais (les) de Montaigne, note bibliographique pour servir d'appendice à l'étude critique *Montaigne et ses lectures*, à l'usage des candidats aux examens supérieurs, par M. G. Allais, agrégé des lettres, maître de conférences à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. In-8°, 18 p. Paris, imprimerie et librairie Paul Dupont. (Extrait de la *Revue de l'enseignement secondaire et supérieur*.)

Étude bibliographique sur la discipline ecclésiastique des églises réformées de France, par Frossard, pasteur, archiviste des synodes généraux. Paris, Grasvart, in-8°, 40 p.

Études de bibliographie dauphinoise. VI, notes sur les thèses illustrées dauphinoises. Grenoble, Allier, in-8°, 48 p.

Études iconographiques et archéologiques sur le moyen âge, par E. Müntz. In-8°, fig. Paris, lib. Leroux. (Contient un chapitre intitulé : La miniature irlandaise et anglo-saxonne au IXe siècle.)

Exemplaires royaux et princiers du *Miroir historial*, par L. Delisle. Paris, Lévy, gr. in-4°, 17 p. (Extrait de la *Gazette archéologique*.)

Excerpta Colombiniana; bibliographie de 400 pièces gothiques, françaises, italiennes et latines du commencement du XVIe siècle, non décrites jusqu'ici, précédés d'une histoire de la bibliothèque colombine et de son fondateur, par Henry Harisse. In-8°, XXXV-320 p., grav. Paris, imprimerie Capiomont et Renault, librairie Welter. (Tiré à 288 exemplaires dont 4 sur papier de Chine, 34 sur papier de Hollande et 250 sur papier ordinaire.)

Fac-similés de l'écriture de Pétrarque et appendices au *Canzonière* autographe, avec des notes sur la bibliothèque de Pétrarque. (Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'École française de Rome, t. VII.)

Fac-similés de manuscrits grecs du XVe et du XVIe siècle, reproduits en photolithographie d'après les originaux de la Bibliothèque nationale. Paris, Picard, in-4°, 18 p. et 50 pl.

Graveurs (les) du XIXe siècle. Guide de l'amateur d'estampes modernes, par Henri Béraldi. IV, *Brascassart-Chéret*, in-8°, 207 p. VI, *Doré-Gavard;* in-8°, 260 p. Lille, imprimerie Danel; Paris, librairie Conquet.

Gravures (quelques) sur bois des premiers imprimeurs sénonais, par G. Julliot, correspondant du ministère de l'instruction publique. In-8°, 12 p. et fig. Sens, imprimerie Duchemin. (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique de Sens*.)

Guide de l'amateur de livres à gravures du XVIIe siècle, par H. Cohen et R. Portalis. Cinquième édition. Paris, Rouquette, in-8°, XXVI-379 p.

Histoire des ballons et des aéronautes célèbres, par G. Tissandier. Paris, librairie Launette. (Contient une bibliographie des ouvrages ayant trait à l'aérostation.)

Iconographie du département de la Somme ou catalogue des cartes, vues, armoiries, portraits concernant le département, par Henri Macqueron. Abbeville, imprimerie Paillart in-8°, VIII-867 p.

Inventaire de chartes, manuscrits, documents historiques sur la Bourgogne. (Extrait des *Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire*.)

Inventaire des archives de l'Académie de Reims, depuis sa fondation (1841-1886); rapport suivi de la liste des mémoires soumis aux concours et des autres documents manuscrits, par H. Jadart, secrétaire général, correspondant du ministère de l'instruction publique. In-8°, 24 p. Reims, imprimerie Monce, librairie Michaud. (Extrait du tome 79 des *Travaux de l'Académie de Reims*. Tirage à part à 50 exemplaires, dont 12 sur vergé.)

Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires; deuxième fascicule, in-4°, 71 p. Paris, au Cercle de la Librairie.

Inventaire historique des archives anciennes de la ville d'Épinal, rédigé par Ch. Ferry. T. II, série CC. In-8°, X-524 p. t. II, in-8°, XXX-604 p. Epinal, H. Fricotel.

Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Cateau (département du Nord), antérieures à 1790. In-4°, XXXIV-87 p. Lille, imprimerie Danel.

Inventaire sommaire des archives communales de la ville d'Hazebrouck, antérieures à 1790. In-4°, XXVII-79 p. Lille, imprimerie Danel.

Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Laon, antérieures à 1790, rédigé par M. A. Matton, archiviste du département et M. V. Desein, architecte. In-4° à 2 col., 502 p. Laon, imprimerie Cortilliot.

lechet. Gr. in-8°, IX-172 p. Montbéliard, imprimerie Hoffmann; Paris, librairie Picard.

Notice historique sur la bibliothèque de la ville de Pau, par L. Soulice. Pau, Véronèse. In-8°, 33 p.

Notice du manuscrit 5,870 de la collection Leber à la bibliothèque de Rouen, par H. Omont. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. In-8°, 12 p.

Notice sur le manuscrit II, 6, 24 de la bibliothèque de l'Université de Cambridge, par M. P. Meyer. In-4°, 45 p. Paris, Imprimerie nationale.

Notice sur le numéro 647 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par M. Hauréau. In-4°, 20 p. Paris, Imprimerie nationale. (Extrait des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale.*)

Notice sur le numéro 994 des manuscrits de la Bibliothèque nationale, par M. M. Hauréau. In-4°, 9 p. Paris, Imprimerie nationale. (Extrait des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale.*)

Notice sur le n° 8433 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par M. Hauréau. In-4°, 24 p. Paris, Imprimerie nationale. (Extrait des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale.*)

Notice sur le peintre Jean d'Orléans, enlumineur de Jean, duc de Berry, par L. Jarry. Orléans, librairie Herluison.

Notice sur un manuscrit concernant la Faculté de médecine de Montpellier, par M. A. Dubouchet; Montpellier, brochure in-8°. (Extrait de la *Gazette hebdomadaire des sciences médicales.*)

Notions de typographie à l'usage des écoles professionnelles, par M. L. Desormes.

Origine (L') champenoise de l'imprimeur Nicolas Jeuzou, par H. Stein. Paris, Picard. In-8°, 16 p.

Petrus de Alliaco (le cardinal Pierre d'Ailly), par M. l'abbé Salembier. Lille, Lefort; in-8° LXIX-386 p. Contient une bibliographie (p. XIV à XLIV) des œuvres manuscrites et imprimées du P. d'Ailly.

Principaux écrits relatifs à la personne et aux œuvres, au temps et à l'influence de Diderot. Compilation critique et chronologique; in-8°, 79 p.

Procédés (les), traité pratique, par Altishoffer. Paris. In-18 jésus. Aux bureaux du journal *l'Imprimerie,* quai du Louvre, 8.

Question (la) du personnel ouvrier de l'Imprimerie nationale devant le Parlement, la presse et l'opinion publique. In-8°, 19 p. Paris, imprimerie Havry.

Rapport sur le service départemental des archives de la Gironde pour l'année 1887. Bordeaux, Féret in-8°, 18 p.

Recherches sur les premiers papiers employés en Occident et en Orient du X° au XIV° siècle, par C.-M. Briquet, correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France. In-8°, 77 p. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur. (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, papier vergé.)

Reliure (la) de luxe : Le livre et l'amateur, par L. Derôme; illustrations inédites reproduites d'après les types originaux par Arou frères et dessins de G. Fraipont, Kurney, Perret. Frontispice-reliure peint par J. Adeline. In-8°, VI-148 p. Paris, imprimerie Dumoulin, librairie Rouveyre. (Tiré à 960 exemplaires numérotés dont 60 sur papier du Japon et 500 sur papier vélin. Titre rouge et noir.)

Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, par R. Kerviler, bibliophile breton, avec le concours de MM. A. Apuril, Ch. Berger, A. du Bois de La Villerabel, A. Galibourg, P. Hemon. etc. Livraison I; les Bretons; 2° fascicule (An-Au). In-8°, p. 161 à 368. Vannes, imprimerie Lafolye; Rennes, librairie Plihon et Hervé.

Robin (Charles). Sa vie et son œuvre, par E. Pouchet, avec un portrait gravé par Martinet et un index bibliographique des travaux de Ch. Robin. In-8°. Paris, librairie Alcan.

Supplément à la Bibliographie des bibliographies, par M. Léon Vallée. Paris, librairie Terquem. In-8°, 354 p. à 2 col.

Système antisyllabique pour la composition typographique en caractères romains de langues européennes : français, anglais, espagnol, etc., par Michels et fils. In-8°, 13 p. Paris, imprimerie Michels et fils, 8 et 10, passage du Caire.

Table alphabétique des matières et des noms d'auteurs de la *Revue des Eaux et Forêts;* 1re série; années 1862 à 1886 (annales forestières). In-8°, 100 p. à 2 col. Corbeil, imprimerie Crété, Paris, librairie Rothschild.

Table des matières contenues dans les dix volumes composant la troisième série du *Journal des Mathématiques pures et appliquées.* fondé par M. J. Liouville et publié depuis 1875 par M. H. Resal, de l'Institut. Suivie d'une table générale par noms d'auteurs. Année 1875 à 1884. In-4°, 15 p. Paris, imprimerie et librairie Gauthier-Villars.

Table générale du recueil de Jurisprudence civile, commerciale et administrative de Marseille (1862-1877), publié par M. Platy-Stamaty, avocat, rédacteur au Recueil de jurisprudence du ressort de la cour d'Aix pour les décisions du tribunal civil de Marseille. In-8°, 364 p. Marseille, imprimerie du *Journal de Marseille.*

Tables générales des tomes LI à LXX de la *Bibliographie catholique* (1er janvier 1875-31 décembre 1884). Livraison I. In-8°, 254 p. Abbeville, imprimerie Retaux; Paris, bureaux de la Bibliographie catholique.

Traité pratique de gravure et impression sur zinc par les procédés héliographiques, par Geynet. Première et seconde parties. 2 volumes in-18 jésus. Première partie : Préparation du zinc, gravure VIII-98 p.; deuxième partie: Méthodes d'impression, procédés inédits, 154 p Paris, imprimerie et librairie Gauthier-Villars.

Un chapitre de l'histoire de la Caricature politique en France: André Gill, sa vie; bibliographie de ses œuvres, par Armand Lods et Véga. In-18 jésus, 136 p. avec portrait par E. Cohl et caricatures inédites de Gill. Asnières, imprimerie Boyer et Cie. Paris, librairie Vanier.

Un essai de socialisme (1793-94-95), réquisitions, maximum, assignats, par A. du Chatelier, de l'Institut. Suivi de bio-bibliographie de l'auteur par M. L de la Sicotière, sénateur de l'Orne. In-8°. 92 p. Nantes, imprimerie Forest et Grimaud; Paris, librairie Retaux-Bray.

Une visite à la Bibliothèque de Carpentras, par C. Brouchoud. In-8°, 15 p. Lyon, imprimerie Mougin-Rusand.

Viau (Théophile de), étude bio-bibliographique, par J. Andrieu, de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen. In-8°,

45 p. Agen, imprimerie veuve Lamy; librairie Michel et Medan; Paris, librairie Picard. (Tiré à cent exemplaires numérotés.)

Vingt-quatrième Congrès du syndicat professionnel de l'Union des fabricants de papier en France. In-8°, 109 p. Paris, imprimerie Capiomont et Renault; bureaux du *Moniteur de la Papeterie française*, 6, rue du Pont-de-Lodi.

---

§ II. — BIBLIOGRAPHIE DES ARTICLES PARUS EN 1887 DANS LES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES FRANÇAIS, SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

Annales de l'École libre des sciences politiques. — Juillet, septembre. R. Stourm : Bibliographie des finances du XVIII[e] siècle.

Annales de l'Est. — Avril. A. Martin : Les manuscrits de la bibliothèque publique de Nancy.

Annales du Gâtinais. — Troisième trimestre. H. Stein : Bibliographie gâtinaise.

Autorité. — Février, 8. *La Reliure moderne*, par Oct. Uzanne.

Bibliographie de la France. — Janvier, 15. Application de la nouvelle loi belge sur la propriété littéraire. — Bibliographie des œuvres d'Ambroise-Firmin Didot. — 22. Circulaire du ministre aux recteurs relative à la publicité à donner aux listes d'ouvrages admis pour les bibliothèques scolaires. — 29 et avril 9. Propriété littéraire et artistique; législation intérieure des Etats-Unis. — Février, 5. Le choix des livres à l'usage des écoles primaires publiques. — 19. La loi sur le *Copyright*, aux États-Unis. — 26. Le Commerce des livres avec le Japon. — Avril, 16, 23, 30 et mai, 17, 14. Propriété littéraire et artistique; Hongrie, législation intérieure. — Mai, 14. La Commission de l'Imprimerie nationale. — Juin, 25. Vente des livres scolaires par les instituteurs primaires. — Juillet, 2. Blanchot : L'exposition bibliographique de Rouen. — Août, 6. L'école du Livre. — Règlement de la Bibliothèque centrale de l'enseignement primaire. — Octobre, 1. Loi fédérale concernant la propriété littéraire et artistique. — 15. Loi réglant les droits d'auteur dans les Pays-Bas — 22. Loi autrichienne pour protéger la propriété littéraire et artistique. — 29. Convention internationale de Berne. — Novembre, 5. Loi suédoise sur la propriété littéraire. — 12 et 26. Loi norwégienne sur la propriété littéraire. — 19. Propriété littéraire et artistique; loi portugaise. — Décembre, 3. Propriété littéraire et artistique; Législation du Danemarck. — 10. Saisie des contrefaçons. — 17. Ordonnance royale relative à l'entrée en vigueur de la Convention de Berne dans la Grande-Bretagne.

Bibliothèque de l'École des Chartes. — Liv. I. Un libraire de Grenoble au commencement du XVI[e] siècle. — Liv. 5. H. Stein : L'origine champenoise de l'imprimeur Nicolas Jenson.

Bulletin du Bibliophile. — Janv., fév., mars, avril, mai, juin, juillet, août, sept., oct., nov., déc.; Pierre d'Arc; Bibliographie des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc. — Mars. Bibliothèque Ed. Meaume. — Juin-juillet : Lettres inédites d'Ambroise-Firmin Didot sur la contrefaçon. — Août et sept. Bibliophiles et bibliothèques russes. — Nov., déc. : Description raisonnée de l'édition originale et des réimpressions d'un livre intitulé : *Histoire amoureuse des Gaules.*

Bulletin des Bibliothèques et des Archives. — N° 1. Décret portant réorganisation des bibliothèques de Paris. — Arrêté relatif à la communication aux Archives nationales des documents modernes. — Rapport sur le classement des archives de la Bastille à la bibliothèque de l'Arsenal.

Bulletin critique. — Mai, 15. *Les manuscrits français de Cambridge*, par P. Meyer.

Bulletin d'histoire ecclésiastique du diocèse de Valence. — Mai-juin, juillet-août. Abbé Ulysse Chevalier : Les manuscrits et incunables liturgiques du Dauphiné.

Bulletin de l'Imprimerie et de la Librairie. — Janvier 15, 22. M. Ambroise-Firmin Didot. — 22. Le papier en Portugal. — Février 12, 19, 26; mars, 5, 12, 19; avril, 1, 15; mai, 1, 15, 31; juin, 15; juillet, 1, 15; août, 1, 15: La typolithographie. — Février, 19, 26 : Correction sur le plomb. — Mars, 5. Les impressions en couleur. — 19. La fabrication du papier parchemin. — Mai, 1. Une manufacture de papier. — Juin, 15. Impression photozincographique. — Août, 1. Les tranches des livres. Les anciens filigranes. — Septembre, 1, 15; octobre, 1, 15. Les écritures nationales. — Octobre, 1. Les pâtes de bois chimiques.

Bulletin général de la papeterie. — Février. La lithographie française. — Février, mars, avril, mai. A. Ramé : Le papier. — Août. L'imprimerie nationale. — Août, septembre. De la réimpression des gravures industrielles et commerciales. — Novembre. Les compositrices. — Décembre. L'Imprimerie nationale.

Bulletin monumental. — Mars-avril. De Marsy : Bibliographie sommaire pour le Congrès de Laon et Soissons.

Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes. — Octobre, décembre. Lieutaud : Manuscrits hauts-alpins.

Bulletin de la Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze. — Juillet-septembre. Champeval : Le Cartulaire d'Uzerche. — Les émaux peints, les manuscrits et imprimés à l'Exposition de peinture.

Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris. — Mai-juin. Les libraires parisiens Simon Vostre et Simon Hardot. — Juillet-août. Un nouveau document relatif à Gutenberg et aux débuts de la typographie à Paris. — Journal du syndicat de Pierre Aubouyn, libraire et imprimeur parisien.

Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français. — Juin. E. Lesens : imprimeurs et libraires à Rouen et à Dieppe avant 1789. — Octobre, novembre. Lods : Etude bibliographique et juridique sur les partisans et les adversaires de l'Edit de tolérance.

Canoniste contemporain. — Mai. Décrets de la Congrégation de l'Index

Controverse et Contemporain. — Avril. Abbé Allain : Nouvelle contribution à l'histoire des Archives du Saint-Siége.

Courrier de l'Aot. — Janv. 18. Nouvelles acquisitions de la Bibliothèque royale de Belgique.

Dix-neuvième siècle. — Juillet, 4. La bibliothèque centrale de l'enseignement primaire. — Août, 11. Les bibliothèques. — 27. Les livres d'école.

Exportation française. — Mars. La maison Marinoni. — Mars, avril, juin, juillet. La fabrication et le commerce des papiers à l'étranger. — Avril : Les encres à écrire.

Figaro. Janvier, 29. La censure.

Français. — Janvier, 8. Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Mazarine. — E. Frémy : *Bibliographie parisienne*, par P. Lacombe.

Gazette archéologique. — N°s 9 et 10. Nolhac : De quelques manuscrits à miniatures de l'ancien fonds de la bibliothèque vaticane.

Gazette des Beaux-Arts. — Juin, décembre. Texte : Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les beaux-arts et la curiosité pendant l'année 1887. — Juillet, août, septembre. Lecoy de La Marche : Les anciennes collections de manuscrits; leur formation et leur installation.

Gil Blas. Janvier, 31. La censure.

Gutenberg-Journal. Janvier, 5. La décadence de la lithographie. — 12. L'école Gutenberg. — 26. Le nettoyage des clichés. — Février, 16. Les impressions exécutées en Allemagne. — 23. Responsabilité des imprimeurs. — Mars, 23. L'apprentissage typographique en Belgique. — Avril, 20. L'imprimerie municipale à Paris. — 27. Réorganisation de l'Imprimerie nationale. — Mai, 18. Protestation de la chambre des imprimeurs contre l'Imprimerie nationale. — 25. — Les Allemands et les impressions en couleur françaises. — Juin, 8. Les marques d'imprimeurs et de libraires. L'imprimerie en Russie. — 15 et août 3. L'École municipale du livre. — 29. La reliure des diverses sortes de tranches de livres. Les tirages sur zinc. — Juillet, 6, 13. L'encre dans les impressions typographiques. — 13. Le prix actuel des livres anciens. — Août, 31. La librairie avant l'imprimerie. — Octobre, 26. Une imprimerie dans un hospice. — Novembre, 16. L'agalithe et son emploi dans la fabrication du papier. — 23. *Notions de typographie*, par Desormes.

Imprimerie (L') Janvier, 31; Février, 28; Mars, 31; Mai, 15; Juin, 30, Sept, 15; Nov., 15. Chromolithographie. — Février, 15. Mise en train à la gélatine bichromatée. — Février, 28 et Mars, 31. Les manuscrits à l'Exposition de Limoges. — Mars, 15; Avril, 15; Juin, 30; Août, 15. Reports et Contre-épreuves. — Avril, 30; Mai, 15, 31; Sept., 30. Ardant : Le papier, son histoire, sa fabrication ancienne et moderne. — Mai, 31; Juillet, 31; Août, 31; Consommation des encres d'imprimerie. — Juillet, 15. Photolithographie sur pierre et sur zinc. — 31. La zincographie. — Octobre, 15. Papiers propres à l'impression.

Intermédiaire des chercheurs et curieux [1].

Journal asiatique. Avril. Juin. Huart : Bibliographie ottomane; notice des livres turcs, arabes et persans, imprimés à Constantinople.

Journal des Débats. — Janvier, 10. *Bibliographie parisienne*, par Lacombe.

1. Nous ne pouvons que noter ici cette très intéressante revue qui [illegible] dans chacun de ses numéros de nombreux renseignements [illegible] bibliophiles et aux gens de lettres.

Journal des Économistes. — Mars. Lavollée : La propriété littéraire et la Convention de Berne.

Journal officiel. — Janvier. Rapport fait au nom de la Commission chargée d'examiner la proposition de loi portant approbation de la convention signée à Berne, concernant la création d'une Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques. — Avril, 21. Joret : Les deux manuscrits du *Tractatus herbarum*, de la bibliothèque Estense de Modène. — Mai, 17. Réorganisation des Archives nationales. — Juillet, 17. La Convention de Berne.

Journal des Savants. — Janvier, Février, Mars, Août, Hauréau : Les manuscrits de la Bibliothèque Mazarine. — Juin. Hauréau : L'album paléographique.

Justice. — Juillet, 11. *Les Graveurs du* XIX*e siècle*, par H. Béraldi. — Août, 2. Les livres scolaires.

Liberté. — Janvier, 30. La Censure.

Matin. — Janvier, 20. Les bibliothèques d'art industriel.

Monde. — Septembre, 22, 28, de Caer : La maison Mame. — Octobre, 5, 14, 21, 23. La famille des Didot.

Moniteur industriel. — Mars, 10. La fabrication du papier parchemin.

Moniteur universel. — Janvier, 7. *Bibliographie parisienne*, par P. Lacombe. — 31. La Censure.

Mot d'Ordre. Juillet, 27. L'École du livre.

Nature. — Janvier, 15. Le papier de Chine. — Novembre, 5. Le fonds chinois de la Bibliothèque nationale.

Nouvelle Revue historique du droit. — Juillet-Août. Delachenal : La bibliothèque d'un avocat au XIVe siècle; inventaire estimatif des livres de Robert le Coq.

Pays. — Janvier, 30. A propos de bouquins.

Polybiblion. — Janvier. Bibliographie de Jeanne d'Arc. — *Liber instrumentorum memoralium.* — Février. Mémoires sur d'anciens sacramentaires. — L'imprimeur Jean Fust. — Mars. Bibliographie des sciences médicales. — Avril. Annuaire bibliographique de la République argentine. — Livres à l'index. — Mai. Fac-similés d'impressions du XVe au XVIIIe siècle. — La bibliothèque de Pétrarque. — Juillet. La Société bibliographique. — Août. Droits de propriété littéraire. — Septembre. Bibliographie franc-comtoise. — Le dépôt légal. — Novembre. Catalogue des bibliothèques publiques. — Décembre. La bibliographie universelle de Marucelli.

République française. — Janvier, 31. La Censure. — Août, 24. La librairie avant l'imprimerie. — Septembre, 23. L'École du livre.

Révolution française. — Avril. Lhuillier : Les archives de Seine-et-Marne (période révolutionnaire). — Juillet. Guiffrey : Plan d'une bibliothèque de la Révolution française à fonder au Palais du Luxembourg. — Tourneux : La fédération parisienne du 14 juillet 1790; essai bibliographique. — Septembre. La collection Dubois aux Archives nationales.

Revue de l'Art chrétien. — Janv. Fév. Mars. P. Allard : Les Archives et la bibliothèque pontificales avant le XIVe siècle.

Revue des Arts décoratifs. — Janvier. De Chennevières : Le livre du sacre de Louis XV. — Mai. Caze de Beaumont : L'Imprimerie nationale; la décoration du livre. — A. de Champeaux : La bibliothèque de l'Union centrale des Arts décoratifs.

Revue d'Auvergne. — Septembre, Octobre. Vimont : Guide du lecteur à la bibliothèque de Clermont-Ferrand.

Revue britannique. — Avril. Le roman et la presse populaire en Angleterre. — Août. G. d'Orcet : Un imprimeur du XVIe siècle ; Plantin.

Revue du Cercle militaire. — Septembre 11. Règlement de la bibliothèque.

Revue de Champagne et de Brie. — Mars. Juin-Juillet. Hérelle : Répertoire général et analytique des principaux fonds anciens des archives de la Marne.

Revue critique d'histoire et de littérature. — Janvier, 3. Un manuscrit de la bibliothèque de Digne. — 24. Tamizey de Larroque : *Notice sur des manuscrits du fonds Libri*, par M. L. Delisle. — 31. Tamizey de Larroque : *La bibliothèque du Vatican au* XVIe *siècle*, par E. Müntz. — Avril, 18. Fagnan : Les manuscrits persans de l'Institut des langues orientales. — Mai, 16. Jacob : Inventaire des manuscrits grecs, par Omont.

Revue de l'enseignement secondaire et supérieur. — Janvier, 1, 15. Les *Essais* de Montaigne; notes bibliographiques.

Revue générale du droit, de la législation et de la jurisprudence. Septembre, Octobre. Soldair : Commentaire de la Convention de Berne.

Revue historique. — Mars-avril. Coll : Les faux manuscrits tchèques de Kralwi-Dor. — Juillet-Aout. Luchaire : Le manuscrit 5,949 A. de la Bibliothèque nationale.

Revue historique de l'Ouest. — Janvier. Les manuscrits de du Paz.

Revue internationale de l'enseignement. — Juin. Mortet. Installation de la nouvelle bibliothèque universitaire de Bordeaux.

Revue de linguistique. — Juillet. Vinson : Supplément à la bibliographie du folk-lore basque.

Revue du Lyonnais. — Juin, Juillet. Brouchoud : Visite à la bibliothèque de Carpentras.

Revue maritime et coloniale. — Août, Septembre. Inventaire des archives du port de Marseille.

Revue de Marseille et de Provence. — Mai. Juin. Gamber : Une édition massialotique de l'*Iliade* au Ve siècle avant J.-C.

Revue du Midi. — Janvier. La librairie populaire au XVIe siècle. — Bouvy : La bibliothèque du chapitre de Nîmes au XIIIe siècle. — Août. Mgr Ricard : Un censeur de livres et de théâtre au XVIIe siècle.

Revue du Poitou. — Nos 1 et 2. Bibliographie des patois.

Revue de philologie. — Janvier. Mars. Duvau : Deux feuillets d'un manuscrit de Servius. — Bonnet : Les manuscrits de Montpellier.

Revue des traditions populaires. — Avril. Livres populaires dans les armées musulmanes.

Romania. — Nos 58-59. Meyer : Les manuscrits français de l'Université de Cambodge. — E. Picot : Le monologue dramatique dans l'ancien théâtre français, mémoire bibliographique.

Science catholique. — Juin. Les livres liturgiques des Chaldéens.

Soleil. — Janvier, 31. La censure. — Novembre, 2 La protection internationale des œuvres de l'esprit.

Temps. — Septembre, 17. La presse russe sous Nicolas. — Novembre, 5. L'Imprimerie nationale.

Typologie-Tucker. — Janv. Fév. Mars, Avril, Mai, Juillet, Août, Sept., Oct., Nov. : Dictionnaire typo-lithographique. — Janvier. Les nouveaux procédés de la gravure. — Mars. Les écoles professionnelles au XVIIe et au XIXe siècle. — Avril. Impressions diverses. — Mai. Les sociétés ouvrières et l'industrie du livre. — Juin, Juillet, Octobre. Manuel du correcteur d'imprimerie. — Septembre. Incunables et bouquins.

Voltaire. — Février, 22. Les Livres d'art et le budget.

§ III. — BIBLIOGRAPHIE DES JOURNAUX ET REVUES TRAITANT DU LIVRE ET DE L'ART DU LIVRE.

Album lithographique. Paraissant par livraisons trimestrielles. Un an, 8 fr. La livraison, 2 fr. 50. Paris, aux bureaux du journal l'*Imprimerie.*

Amateur (L') d'autographes. Revue rétrospective et contemporaine. Mensuel. Abonnements : France, un an, 19 fr. ; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 1 fr.

Ami (L') des livres. Bi-mensuel. Abonnements : 3 fr. par an. Bureaux, 76, rue des Saints-Pères.

Bibliographie catholique. Revue critique des ouvrages de religion, de philosophie, d'histoire, de littérature, d'éducation, destinée à toutes les personnes qui aiment à bien connaître les livres qui paraissent, soit pour les lire elles-mêmes, soit pour en permettre, en conseiller ou en défendre la lecture. Paraît le 25 de chaque mois. Abonnements : France, un an, 15 fr. ; Union, 18 fr. ; États-Unis, 20 fr. Librairie Picard.

Bibliographie de la France. Journal général de la Librairie et de l'Imprimerie. Paraît le samedi. Abonnements : France, un an, 20 fr. ; 6 mois, 11 fr. ; Union, un an, 24 fr. ; 6 mois, 13 fr. ; étranger, un an, 28 fr. ; 6 mois, 15 fr. Le numéro, 50 cent. Bureaux, 27, rue Grégoire-de-Tours.

Bibliophile du Dauphiné (Le). Revue des livres anciens et modernes, rares, neufs et d'occasion sur le Dauphiné (Folklore du Dauphiné), paraissant tous les trois mois. Grenoble, librairie Drevet. Abonnements : un an, sur papier ordinaire, 1 fr. ; sur papier de Hollande, 2 fr.

Bulletin bibliographique de la librairie française. Paraissant tous les trois mois. Publié par le cercle de la Librairie. Bureaux : au Cercle de la librairie, 117, boulevard Saint-Germain. Abonnement annuel : France et Etranger, 1 fr.

Bulletin des bibliothèques et des archives, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique Abonnement annuel, 18 fr. (Cette publication forme la nouvelle série du *Cabinet historique.* Elle paraît par livraisons, sans date précise, et comprend un nombre non déterminé de livraisons.) Paris, librairie Champion.

Bulletin mensuel de bibliographie, publié par la librairie Ernest Leroux.

Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire. Mensuel. Abonnements : Paris, un an, 12 fr ; Départements, 14 fr.; Union, 16 fr. Bureaux, 52, rue de l'Arbre-Sec.

Bulletin de l'imprimerie. Abonnements : France, un an, 5 fr. Union, 8 fr. Le numéro, 50 cent. Bureaux, 2, rue Mignon.

Bulletin critique de littérature, d'histoire et de théologie. Bi-mensuel. Abonnements, un an, 8 fr. Bureaux, rue de Médicis, 7.

Bulletin général de la papeterie et des industries qui s'y rattachent. Bureaux, 40, rue Milton. Abonnements : 5 fr. par an.

Bulletin mensuel de la librairie française, publié par Reinwald. Un an, 2 fr. 50.

Bulletin mensuel des publications étrangères reçues par le département des imprimés de la Bibliothèque nationale. Abonnements : France, un an, 5 fr. ; Union, 6 fr. Bureaux, 11, rue de Lille.

Bulletin mensuel des récentes publications françaises, avec un appendice contenant l'indication des cartes géographiques et des livres anciens nouvellement entrés au Dépôt des imprimés. Abonnements, 8 fr. Bureaux, quai Malaquais, 15.

Bulletin de la Société Franklin (Voy. *Journal des bibliothèques populaires.*)

Catalogue mensuel de la librairie française. Paris, librairie Nilson.

Chronique de l'imprimerie. Gazette cosmopolite de la typographie et de la lithographie ; publication mensuelle rédigée par des praticiens. Abonnements, un an, 3 fr.; le numéro 75 cent. Bureaux, 5, rue Perronet.

Courrier des bibliothèques militaires, paraissant tous les mois. Bureaux, 30, rue Dauphine. Un an, 50 cent.

Curiosité universelle (*La*) (autographes, estampes, objets d'art, antiquités, livres). Journal hebdomadaire. Bureaux, Paris, 1, rue Rameau. Abonnements : Paris, 8 fr.; départements, 10 fr. Le numéro, 15 cent.

Écho de l'imprimerie, revue mensuelle de la typographie, de la lithographie et de la librairie. Abonnements, un an, 5 fr. Bureaux, 129, rue d'Aboukir.

Galignany's library (*The*). Bureaux, 224, rue de Rivoli. Abonnements, un an, 60 cent.

Gutenberg-Echo. Bureaux, 7, rue Bleue.

Gutenberg-Journal. Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois. Abonnements, un an, 12 fr. Bureaux, 9, rue de Fleurus.

Imprimerie (L') pour tous. Recueil d'instructions, procédés et modèles pour imprimer soi-même en tout genre. Abonnements, 4 fr. par an. Bureaux, 8, quai du Louvre.

Imprimerie (*L'*). Journal de la typographie, de la lithographie et des arts qui s'y rattachent. Mensuel. Abonnements, un an, 10 fr. Bureaux, 8, quai du Louvre.

Journal des bibliothèques populaires, publié par la Société Franklin pour la propagation des bibliothèques populaires. Paraissant une fois par mois. Bureaux, 1, rue Christine. Abonnements, 3 fr. par an, le numéro 25 cent.

Journal des libraires et marchands de journaux, organe de la Chambre syndicale paraissant tous les dimanches. Paris, imprimerie Noblet. Abonnements : Un an, 6 fr.

Journal de la librairie militaire. Mensuel. Abonnements 3 fr. par an. Bureaux, 30, rue Dauphine.

Livre (*Le*), revue mensuelle illustrée. Abonnements: France, un an, 40 fr. ; départements, 42 fr. ; le numéro, 5 fr. Bureaux, 7, rue Saint-Benoit.

Moniteur international de la Librairie, publié sous la direction d'E. Bernard, paraissant tous les samedis. Paris, bureaux, 71, rue Lacondamine.

Musette (*La*). Publication mensuelle, recueil des élucubrations versifiées des typos de l'Imprimerie nouvelle. Le numéro, 10 cent.

Polybiblion. Revue bibliographique universelle. Mensuelle. Paraissant du 10 au 15. Comprend deux parties : partie littéraire, partie technique. Abonnements : partie littéraire, France, un an, 15 fr. ; partie technique, 10 fr. Les deux parties réunies : 20 fr. Le numéro : 1 fr. 50. Bureaux : boulevard Saint-Germain, 174.

Progrès typolitho. Revue des inventions, améliorations et perfectionnements de l'imprimerie typographique et lithographique. Bi-mensuel. Abonnements : un an, 6 fr. S'imprime à Sedan.

Publicateur (*Le*) *du typolitho.* Intermédiaire entre le vendeur et l'acheteur du matériel d'imprimerie d'occasion. Abonnements : un an, 3 fr. ; 6 mois, 2 fr. Bureaux, 31, rue Denfert-Rochereau.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire, publié sous la direction de MM. J. Darmesteter, L. Havet, G. Monod, G. Paris. Abonnements : Paris, un an, 20 fr. ; départements, 22 fr. ; Étranger, 25 fr. Bureaux, 28, rue Bonaparte (vingt-et-unième année).

Revue littéraire, bulletin de bibliographie. Supplément littéraire mensuel au journal l'*Univers.*

Typographie française (La). Organe officiel de la fédération des ouvriers typographes français et des industries similaires. Paraissant tous les quinze jours. Abonnements : un an, 4 fr. ; 6 mois, 2 fr. Le numéro, 15 centimes. Bureaux, 15, rue de Savoie.

Typologie Tucker, recueil de l'imprimerie et de la lithographie, revue bibliographique. Paraît le 15 de chaque mois. Abonnements : un an, Paris, 6 fr. ; départements, 7 fr. 50. Le numéro, 50 centimes. Bureaux, 35, rue Jacob.

GUSTAVE FUSTIER.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

1887

TOME IX

---

§ I. — COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

THÉOLOGIE

ÉCRITURE SAINTE — SCIENCES RELIGIEUSES — HAGIOGRAPHIE

Écriture Sainte.

Sciences religieuses.

Hagiographie.

Jurisprudence.

SCIENCES ET ARTS

SCIENCES PHILOSOPHIQUES — SCIENCES PHYSIQUES, CHIMIQUES, NATURELLES
SCIENCES MÉDICALES — SCIENCES MATHÉMATIQUES — SCIENCES MILITAIRES — SCIENCES OCCULTES
ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE — ÉPIGRAPHIE — ÉDUCATION — ENSEIGNEMENT
BEAUX-ARTS : ARCHÉOLOGIE, ARCHITECTURE, PEINTURE, MUSIQUE, ETC.

Sciences philosophiques.

Sciences physiques, chimiques, naturelles.

Sciences mathématiques.

Sciences médicales.

Sciences militaires.

Économie politique et sociale.

Éducation. — Enseignement.

Beaux-Arts.

Arts et métiers.

Sciences agronomiques.

BELLES-LETTRES

LINGUISTIQUE — POÉSIE — THÉATRE — CONTES — ROMANS — POLYGRAPHES

Philologie.

Poésie.

Théâtre.

Histoire théâtrale.

Contes.

Romans.

Polygraphes.

HISTOIRE

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — HISTOIRE LITTÉRAIRE

Histoire.

BIOGRAPHIE — MÉMOIRES

MÉLANGES

MÉLANGES — BIBLIOGRAPHIE

Mélanges.

Bibliographie.

§ II. — GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS

JOURNAUX

NÉCROLOGIE

INDEX

PÉRIODIQUES

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

SAISIES — POURSUITES — CONDAMNATIONS — INTERDICTIONS

§ III. — INDEX DES NOMS D'AUTEURS

DONT LES OUVRAGES ONT ÉTÉ ANALYSÉS DANS LA PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAISE

§ IV. — INDEX DOCUMENTAIRE

DES NOMS D'AUTEURS ET DES TITRES D'OUVRAGES CITÉS DANS LES CAUSERIES ET LES VARIÉTÉS

FIN